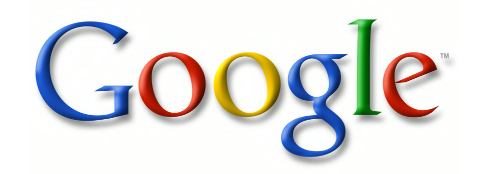



La Semaine des familles
Zénaïde Fleuriot, Alfred Nettement, Victor Lecoffre
Digitized by Google

LA

SEMAINE DES FAMILLES

1869—1871

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA SEMAINE DES FAMILLES

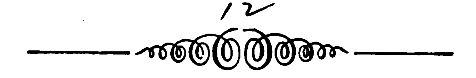
REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

M. VICTOR LECOFFRE

1869—1871

/2



PARIS

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE

ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LECOFFRE FILS ET CIE, SUCCESSEURS

RUE BONAPARTE, 90

—

1871

N° 1

Samedi 2 octobre 1869

LA SEMAINE DES FAMILLES

REVUE UNIVERSELLE

SOUS LA DIRECTION DE

M. ALFRED NETTEMENT



Portrait de Rubens.

RUBENS

Pendant que le duc d'Albe était chargé par Philippe II, roi d'Espagne, de réprimer par la terreur l'insurrection des provinces des Pays-Bas, et que s'élevait cette terrible lutte où l'on commit de part et d'autre des prodiges de cruautés, et qui ne dura pas moins de trente-sept ans, le père de Rubens, qui appartenait à une famille noble d'Anvers, émigra à Cologne. Il allait demander à la ville allemande un peu de cette sécurité, inconnue dans sa malheureuse patrie. Ce fut là que, le 28 juin 1577, naquit Pierre-Paul Rubens,

qu'on a quelquefois surnommé le Raphaël flamand.

Les Pays-Bas, il faut s'en souvenir, étaient, à cette époque, divisés en deux parties bien distinctes, qui purent se rapprocher pour revendiquer leurs droits, leurs priviléges, le respect de leurs garanties, mais sans jamais se confondre; je veux parler des provinces catholiques et des provinces protestantes. Celles-ci aspiraient à une indépendance absolue et à la république, et ce furent-elles qui formèrent la Hollande. Les autres ne demandaient pas une révolution, elles ne demandaient que des réformes. Philippe II les donna en dot à Isabelle, qui devait épouser Albert, archiduc d'Autriche. Renonçant à garder ces provinces, après la terrible domination du duc d'Albe, il trouvait ainsi le moyen de ne pas complétement briser le lien qui les rattachait à sa famille.

Cette division entre la Hollande et la Belgique, qui subsiste encore aujourd'hui parce qu'elle est fondée sur la nature des choses, se réfléchit dans le monde de l'art. Comme il y eut dans les Pays-Bas deux États divers par leurs croyances, leurs aspirations, leur esprit, il y eut deux écoles d'art tout à fait différentes. L'école hollandaise eut des maîtres qui travaillèrent surtout pour la bourgeoisie et le peuple, et désertèrent, comme on dirait aujourd'hui, les régions de l'idéal pour celles du réalisme. A force de craindre l'emphase, l'exagération et la superstition, comme disaient les réformés, ils éteignirent l'auréole des personnages bibliques et ôtèrent au Christ lui-même son rayon divin. La Sainte Famille ne fut plus, sous leur pinceau, qu'une pauvre famille. Ils arrivèrent, par une autre voie, aux conclusions de l'art bysantin, et quand ils cherchèrent à reproduire les mœurs populaires, ils n'évitèrent pas toujours le trivial. Ces derniers sont les ancêtres de ces artistes dont Louis XIV disait, un jour qu'on avait exposé sur son passage plusieurs de leurs toiles : « Otez donc de là ces magots! »

Dans les provinces catholiques, au contraire, où l'archiduc Albert et Isabelle protégeaient l'art et encourageaient le talent partout où ils le rencontraient, la peinture suivait une route toute différente. On n'a pas rendu assez de justice au règne de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle; ce règne eut un caractère vraiment réparateur. Ils s'attachèrent à faire refleurir la religion, les mœurs, les lettres et les arts. La destinée de l'infante surtout a quelque chose de touchant et de mélancolique. Condamnée à être à la fois méconnue à Madrid, où on la trouvait trop Belge, et en Belgique, où un grand nombre d'esprits prévenus la trouvaient trop Espagnole, elle continuait tristement mais résolûment sa route en s'appuyant sur sa conscience, ce guide qui ne trompe jamais ceux qui le consultent en se mettant en présence de Dieu. Elle faisait tout au monde pour gagner les cœurs, mais elle voulait, avant tout, faire son devoir et garder sa propre estime.

« Combien, écrivait, à cette époque, Bentivoglio, Madame l'Infante est débonnaire, affable, libérale et de grand cœur! combien elle aime la justice! que sa piété et sa religion sont touchantes! On dirait que ses dames vivent non dans le grand monde, mais dans un monastère, tant elles sont modestes! Et cependant on ne saurait citer une cour plus majestueuse et plus brillante dans ses fêtes publiques, qui rappellent parfois les beaux jours de la maison de Bourgogne. Isabelle aime la campagne et ses ébattements; on la voit souvent à cheval, assistant aux tournois, mener elle-même la chasse et faire voler l'oiseau, ou bien se mêler aux fêtes bourgeoises, tirer à l'arquebuse et gagner le prix. L'archiduchesse retient encore, à l'âge où elle est (elle avait 46 ans), dans ses yeux et dans ses traits, cette beauté majestueuse qui la distinguait dans la fleur de sa jeunesse. »

On cite d'elle des actes de bonté qui prouvent combien elle était opposée à la politique du duc d'Albe. Il arriva que les Hollandais, ayant pris un bâtiment belge dans le port d'Ostende où elle était, précipitèrent impitoyablement dans la mer tous les matelots qui s'y trouvaient. On sollicitait Isabelle de faire subir la peine du talion à quelques malheureux prisonniers hollandais. Elle ne répondit que ces paroles « Nous les avons vus! » Et ces paroles, dans sa bouche, voulaient dire : Quand les regards d'une souveraine tombent sur des hommes, ce n'est pas pour les envoyer à la mort, mais pour les sauver. Elle résumait elle-même sa politique dans ce mot *Con blandura*, avec douceur.

J'ai voulu donner une idée de la princesse qui fut, avec l'archiduc Albert son mari, la principale protectrice de Rubens tant que celui-ci eut besoin d'être protégé, car avec l'admirable talent dont il était doué il ne devait bientôt plus avoir besoin de protecteur. Elle attacha surtout un grand prix à conserver à l'école flamande l'artiste qu'elle disait être le diamant de sa couronne, et elle l'attacha avec la chaîne la plus puissante sur les âmes généreuses, celle des bienfaits. Rubens, après avoir perdu son père, était entré, pour obéir à sa mère, chez une grande dame, la comtesse de Lalanig, en qualité de page. Mais la licence et la dissolution de mœurs qui régnaient dans cette maison indignèrent cette âme jeune et pure, et il obtint facilement de sa mère l'autorisation de se livrer tout entier à la peinture sous la direction de van Oost et d'Otto Venius.

Le premier de ces deux artistes conseilla à son élève de faire un voyage en Italie, c'était alors la métropole des arts, afin de contrôler son talent déjà brillant et vigoureux par l'étude des grands maîtres des autres écoles. Recommandé chaudement au duc de Mantoue par l'archiduc Albert, il entra au service du premier en qualité de page et logea au palais. Après être demeuré sept ans à Mantoue, il se rendit à Rome, puis à Venise où il était attiré par les chefs-d'œuvre du Titien et de

Paul Véronèse. Milan, Gênes, Florence, Naples, Bologne, reçurent tour à tour le visiteur de génie qui voulait tout voir, tout étudier, et qui au milieu de ses voyages, produisait un nombre considérable d'ouvrages, comme le soleil qui, dans sa course, répand ses rayons.

Rubens avait une de ces puissantes organisations qui n'étaient pas rares à cette époque et qu'on ne rencontre plus guère dans notre temps, où la spécialité, l'étroite spécialité, envahit tout en traçant des limites de démarcation entre les genres, et emprisonne le génie lui-même dans le cercle de Popilius en lui disant : « Tu n'en sortiras pas! » Que dirait-on de nos jours si un peintre, non content de tenir la plume d'une main aussi ferme que le pinceau, abordait les sciences, et si en outre il était un diplomate accompli employé aux grandes affaires, attaché à la fois à deux cours, s'il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait, s'il était initié aux intérêts des peuples, aux affaires des princes ? Que d'occasions pour lui d'élargir le cercle de ses idées, d'étudier tous les ordres de sentiments, de comparer les types nationaux, de s'éclairer par l'histoire et par les voyages!

Telle fut la vie de Rubens. Cette vie, pour ainsi dire encyclopédique, touche toutes choses. Le grand artiste déploie une activité qui étonne, et une fécondité qui confond. Ce ne sont pas seulement l'archiduc Albert et l'infante Isabelle qui le chargent de missions politiques. Comme le disent MM. Louis et René Ménard dans leur *Tableau historique des beaux-arts depuis la Renaissance* : « Fêté, honoré partout comme peintre et comme ambassadeur, à Paris par Marie de Médicis, à Londres, à Madrid, réconciliant l'Espagne et l'Angleterre, et comblé de titres et de faveurs par les rois des deux pays, toute sa vie ne fut qu'une suite de triomphes. »

Cet artiste d'un génie si fécond et d'une puissance de production si grande, qu'il ressemblait à une fontaine inépuisable versant ses eaux sans être jamais tarie, avait, en même temps, un cœur bon, tendre et affectueux. Il était déjà au faîte de la gloire à Mantoue, quand il apprit que sa mère était dangereusement malade. Il revint en toute hâte pour recevoir ses adieux et sa bénédiction, mais il arriva trop tard. Le chagrin qu'il en ressentit fut si grand, qu'il s'enferma pendant quatre mois dans l'abbaye de Saint-Michel. L'amour qu'il avait pour Isabelle Braut qu'il épousa, les efforts que fit l'archiduc Albert pour le retenir en Flandre, l'emportèrent enfin, quand il eut jeté les premiers feux de sa douleur. Alors il se bâtit à Anvers une maison splendide qu'il orna entièrement de fresques, et où il se plut à rassembler une précieuse collection de vases, de tableaux et de médailles. Il poursuivait en effet l'art sous toutes ses formes, peintre, graveur sur métal et sur bois, archéologue, numismate. Ce fut peu après qu'il peignit pour la cathédrale d'Anvers l'admirable *Descente de croix* qui est le plus bel ornement de cette église; puis, pour l'église des Jacobins, les *Quatre Évangélistes*, et le *Crucifiement de saint Pierre* pour l'église de Cologne où il avait été baptisé. Pendant qu'il était venu traiter une affaire diplomatique en France, la reine Marie de Médicis lui demanda vingt et un tableaux pour une des galeries de son palais du Luxembourg. Il les acheva en deux ans, à Anvers ; mais il faut ajouter, pour rendre ce fait explicable, que sur les vingt et un, deux seulement lui appartiennent en propre ; les autres furent peints sous sa direction par ses élèves et il y donna seulement ces derniers coups de pinceau qui sont le sceau du maître. Ce sont ces tableaux que l'on voit aujourd'hui dans les galeries du Louvre.

Il serait impossible de faire le dénombrement des œuvres qui sont sorties de ses mains. Ce magnifique génie semait les chefs-d'œuvre, comme les prodigues sèment l'or. Il a réussi également dans le paysage, le portrait, les batailles, les tableaux de chasse, d'animaux, d'histoire, et l'on peut dire, quoiqu'en généralisant moins l'expression, dans les tableaux d'église, puisque la *Descente de croix* de la cathédrale d'Anvers est due à son pinceau. M. Fourtoul a dit de lui : « Capable de s'empreindre de l'esprit de toutes les nations et de satisfaire tous les goûts de son temps, Rubens peignait des sujets de sainteté en Italie, en Espagne, en Flandre ; des sujets d'histoire et de mythologie pour la France; des portraits pour l'aristocratie anglaise et la bourgeoisie d'Anvers ; des chasses pour les gentilshommes qui vivaient à l'ombre des forêts de l'Allemagne. »

Sans doute, on ne saurait dire qu'il ait eu l'idéale pureté du pinceau de Raphaël, la gravité profonde de l'école florentine, la correcte et sobre élégance du Corrége ou cette dignité grave qui caractérise l'école vénitienne. Il était animé d'une fougue qui l'emportait souvent au delà des limites. La vie qui débordait de son pinceau remplaçait tout, et quelquefois la ligne disparaissait sous la richesse et l'exubérance de la couleur. Ce qui distinguait Rubens, c'était la virilité et l'énergie avec lesquelles il traduisait ses idées sur la toile, la vive intelligence que révèlent ses compositions, son invention facile, la grâce avec laquelle il reproduit la nature inanimée, la richesse harmonieuse de ses fonds. Ce pinceau plantureux, passez-moi ce terme, avait les défauts de ses qualités. On lui a reproché, non sans raison, ces cascades de chair humaine qui ruissellent de coloris, et qui, pour ma part, ont plusieurs fois choqué mes regards, quand j'ai étudié le talent de ce maître dans les toiles venues au Louvre de la galerie de Marie de Médicis. Sans prétendre que Rubens fût à l'abri de ce reproche, on ne doit pas oublier que la plupart de ces toiles furent peintes par ses élèves, par Jordaëns surtout, qui exagéra les défauts du maître.

Les deux tiers de la vie du grand artiste n'avaient



été qu'une longue fête, une suite de succès de tous genres; il réussissait dans tout ce qu'il entreprenait. Honoré des amitiés les plus illustres, choyé par les cours, prodigieusement riche, lié avec tous les hommes considérables de son temps, reconnu comme le prince de l'école néerlandaise, sans rivaux parmi les peintres, judicieux et magnifique protecteur du mérite modeste et malheureux, il y eut quelque chose de triomphal dans sa vie comme dans son talent.

Quand ses dernières années vinrent, la goutte et un tremblement de main l'empêchèrent de s'appliquer à la grande peinture, et il ne fit plus que des tableaux de chevalet. Ce fut ainsi que la mort le surprit à Anvers, le pinceau encore à la main, le 30 mai 1640, à l'âge de soixante-trois ans. Il n'avait rien à regretter. Il avait épuisé les joies et les gloires de la vie. Sa main, qui avait peint la *Descente de Croix* pour la cathédrale d'Anvers, où on lui fit de magnifiques funérailles, avait signé, en 1630, avec Nicolas Gerbier, peintre comme lui, — n'est-ce pas un des symptômes caractéristiques du temps? — les préliminaires de la paix entre l'Angleterre et l'Espagne, comme elle signa le traité définitif avec le chancelier Cottington; elle laissait à la postérité ce nombre immense de tableaux qui font l'orgueil des galeries du Louvre, de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Madrid; enfin elle transmettait le pinceau du maître au plus grand élève de son école, le plus grand, parce que, tout en restant fidèle à la tradition de Rubens, il sut être lui-même : j'ai nommé van Dyck.

ALFRED NETTEMENT.



MES HÉRITAGES

I

Il y a eu toujours en moi l'étoffe d'une héritière. J'étais bien jeune quand ce mot d'héritage frappa pour la première fois mes oreilles. Mon père m'avait conduite dans le modeste établissement d'éducation où devait fleurir mon adolescence, et j'étais blottie contre un mur peint en jaune, quand je vis entrer une très-belle dame que je dus embrasser, et qui, après m'avoir tournée, retournée, toisée, dit à mon père, en regardant le mur jaune :

— Je m'étonne vraiment que vous ayez choisi cette pension, Claire eût été mieux au Sacré-Cœur.

Mon père, qui était vif, répondit par une petite diatribe contre le prix de la pension du Sacré-Cœur, qu'il trouvait trop élevé, ce qui était uniquement la faute de sa bourse, et finit en disant que tous mes futurs héritages ne me rendaient pas riche actuellement et qu'il ne manquait pas de charges.

Ce fut ainsi que, mon petit nez aplati contre une porte vitrée, ayant l'air de ne rien entendre, j'entendis parfaitement que j'étais destinée à recueillir des héritages. D'où? de qui? je ne me donnais vraiment pas la peine de tant approfondir la question.

En attendant cette fortune brillante, je restai quatre longues années dans cette pension, très-aimée par mes compagnes, parce que j'étais joueuse et gaie, très-négligée par mes maîtresses, parce que j'étais nonchalante et que rien n'éveillait mon émulation; le fait est que j'étais à peine éveillée moi-même.

On ne se rend pas bien compte de la manière dont se prolonge parfois la première enfance, on ne comprend pas assez que l'air, les rayons et les soins sont indispensables à ces plantes précieuses qui s'appellent des âmes, pour qu'elles puissent s'ouvrir et fleurir. L'amour est à l'enfance ce que le soleil est à la fleur. Les fleurs ne jeûnent pas de soleil, parce que c'est Dieu qui le donne, et il y a malheureusement des enfances qui jeûnent d'amour, parce que ce sont les hommes qui le dispensent. Je parle de cet amour intelligent, délicat, attentif, prudent, qui permet à l'enfant de vivre le cœur et l'esprit ouverts au large. Sur ces terrains vierges, le semeur alors peut suivre la germination du bon grain, aussi celle de l'ivraie.

Mon semeur avait été mon père, qui exerçait la profession de médecin dans une petite ville. C'était un homme intelligent, qui aimait, avant tout, les enfants bien constitués et qui s'occupait des soins d'augmenter sa clientèle.

Je n'avais pas connu ma mère et j'avais une excellente belle-mère, qui m'avait très-dorlotée pendant quelques mois, et puis qui n'avait eu d'yeux que pour une grosse pouponne que j'avais beaucoup aimée dans ses langes et qui me l'avait toujours peu rendu. Cette grosse petite Emma avait eu successivement trois frères, et plus il arrivait de ces gros poupards, plus l'attention de ma belle-mère pour moi diminuait, et cela était fort naturel, sans doute.

Si bien qu'un beau jour elle me fit transplanter dans ma pension uniquement pour ne plus avoir devant les yeux cette petite fille qui commençait à devenir gênante et dont on ne savait positivement que faire. Élevée dans l'indifférence, je vécus dans l'indifférence, et j'étais bien la petite fille la plus ignorante, la plus sauvage, la plus indépendante qui se pût imaginer quand, le prix de la pension ayant augmenté, je dus, par des motifs d'économie, retourner sous le toit paternel.

Je n'éprouvai d'abord aucun regret de quitter ces grandes classes vides pour moi, cette grande maison où je comptais à peine et que je regardais bien un peu comme un cachot. J'avais fait ma première communion, ce qui m'avait rendue plus obéissante, plus sérieuse; je commençais à sentir Dieu dans ma vie. Or je sentais que je ne quittais pas Dieu et que j'allais

retrouver mon église et mon jardin; je n'en demandais pas davantage. La vie, ce court laps de temps rempli de tant d'imprévu, de tant de secousses, de tant de tristesses, n'était encore pour moi qu'une énigme dont je n'avais pas du tout le désir de pénétrer le sens.

Je ne puis pas dire que je menai une existence heureuse chez mon père. Emma était méchante comme la gale et menait en laisse ses trois frères, trois petits loups plus agressifs les uns que les autres. Ma pauvre mère avait horriblement gâté ses enfants, et ils étaient à l'âge insupportable par excellence pour les enfants gâtés. Pendant les vacances, après une lune de miel de quelques jours, nous vivions dans la mutuelle espérance de nous séparer bientôt, et cela marchait tant bien que mal; mais, une fois installée, une fois placée dans un externat d'où je revenais quatre fois par jour, la persécution commença intolérable, incessante; cela les amusait tous de me persécuter.

Emma avait un étrange caractère rageur, jaloux, dissimulé. Elle avait l'esprit vif, de la mémoire; je ne sais quelle originalité qui la rendait parfois très-amusante, et elle était l'idole de la maison. Si je lui avais obéi passivement, si j'avais subi ses caprices les plus saugrenus, elle m'eût aimée comme elle aimait ses frères, qui lui obéissaient quand ils ne la battaient pas; mais elle avait le caractère ainsi fait: elle aimait mieux dominer et être parfois battue. Je n'avais nullement envie de lui ressembler, et je refusais énergiquement de me mêler aux jeux bizarres qu'il lui plaisait d'inventer; alors elle rugissait de colère, me montrait les dents, ce qui la faisait ressembler à un chien-loup, et me poursuivait pour me battre, sachant bien que je mesurerais les coups que je lui rendrais. Le plus souvent elle enrôlait sous sa bannière les trois garçons et organisait contre moi de véritables chasses. Il me fallait quitter mon livre, me lever de l'endroit où j'étais paisiblement assise, pour échapper à la meute enragée. C'est qu'il était vraiment redoutable de tomber entre leurs mains. Emma mordait à belles dents dans mes pauvres petits bras, les garçons se pendaient à mes grandes nattes blondes ou me donnaient de leurs petits poings fermés des coups bien douloureux dans le dos. Je leur échappais le plus souvent, grâce à mon agilité, et j'avais toujours la ressource de m'enfuir dans l'appartement où se trouvait ma belle-mère. Il faut le dire, elle arrêtait l'élan de ses louveteaux, grondait Emma et... se plaignait de moi. J'étais, disait-elle alors, une petite fille songeuse, peu complaisante, penseuse, qui ne savais pas me faire aimer. Mon père me brusquait ces jours-là, probablement pour me faire changer de caractère, et me menaçait de me renvoyer à la pension, ce que je commençais à désirer très-ardemment. Là, on ne me battait pas; là, on ne me grondait pas à tout propos; là, je menais bien tranquillement mon insignifiante petite vie; là surtout il me semblait que quelque chose respirait librement en moi, qu'une certaine vie mystérieuse, intime, inconsciente, trouvait son aliment; là, l'idée de Dieu, l'amour de Dieu, remplaçaient en quelque sorte tout ce qui me manquait.

Chez mon père, cette vie-là mal entretenue décroissait chaque jour. On nous menait à l'église le dimanche, mais Dieu était absent de la maison, et j'entendais même parfois des conversations qui me causaient involontairement une certaine tristesse.

Toutes ces souffrances enfantines étaient fort gaiement supportées le plus souvent. Je commençais d'ailleurs à rendre malice pour malice. Quand Emma venait passer brutalement son doigt rouge entre mes lèvres entr'ouvertes, je la mordais sans remords; quand les louveteaux m'envoyaient leurs petits sabots dans les jambes, je les leur rejetais sur leurs gros mollets. Ces représailles auraient peu à peu fini les persécutions matérielles, et, en devenant plus méchante, j'allais conquérir une certaine autorité un peu occulte mais très-réelle, quand un petit événement fort simple vint changer l'antipathie d'Emma en une véritable haine. Il fut décidé qu'elle m'accompagnerait à la pension; cela la charma pendant huit jours. Mais bientôt sa jalousie s'éveilla terrible : elle était laide, brusque, par conséquent peu aimable.

Elle remarqua tout de suite la différence qu'on établissait entre nous. Cela l'étonna prodigieusement d'abord. Elle était chez elle une merveille de grâce, de beauté et d'esprit; personne ne lui résistait.

D'où venait donc que là personne ne faisait attention à elle, que c'était toujours moi qu'on embrassait, moi qu'on regardait, moi pour laquelle on avait de ces mines caressantes qu'on prodigue aux enfants? Nous étions désormais sur le même terrain, la comparaison naissait d'elle-même. Hélas! l'enfant éprouvait l'amère déception qui attend les êtres qui, dans leur famille ou dans leur cercle, se sont créé une influence factice appuyée sur des mérites ou des qualités imaginaires. Et voilà que tout à coup le théâtre s'agrandit, le public change; paraître ne suffit plus, il faut être, et l'amour-propre caressé, engraissé, se sent près d'être blessé à mort. Il y en a que cette petite épreuve grandit, fortifie, jette pour jamais dans le vrai; il y en a qu'elle rejette impitoyablement dans le faux, dans leurs anciennes petitesses, dans leurs vaniteuses prétentions. Au lieu de devenir d'intelligents et utiles réflecteurs de la lumière si Dieu ne leur a pas donné en propre la lumière, ils en obscurciraient l'éclat si cela était en leur pouvoir, et, dans tous les cas, ils s'en éloignent, ils la jalousent et ils vont faire briller isolément leur petite lampe fumeuse. Mais ce sont là de bien graves réflexions; revenons aux deux petites filles, dont l'une se trouvait, sans y être préparée, jalouse de l'autre.

La jalousie rendit l'enfant si querelleuse, si exigeante, si parfaitement désagréable, que je commençai à sentir ce que c'est vraiment que de souffrir.

Nos parents eux-mêmes n'en pouvaient plus. Suivant la commune loi ils n'étudiaient pas les motifs qui allumaient toutes ces petites passions, ils ne s'inquiétaient pas des causes, ils étaient simplement ennuyés des effets ; la tempête a beau se passer dans un verre d'eau, c'est toujours la tempête, et la question de mon exil recommençait à se traiter ouvertement, quand survint mon oncle Adrien.

Mon oncle Adrien, le frère aîné de ma mère, était un immense vieillard qui avait d'abondants cheveux gris tout frisés, une abondante barbe grise toute frisée, une figure très-belle, très-brusque, très-franche ; mon oncle Adrien était un vieil officier de marine en retraite, bon et dur, faible et violent, simple et orgueilleux, qui jurait comme un templier et riait comme un enfant.

J'aimais mon oncle Adrien. Il me faisait peur pourtant, et je ne le voyais qu'une fois par mois, et pendant dix minutes ; mais dans ces dix minutes là, il y en avait cinq qui me portaient à l'aimer.

En m'apercevant, il passait dans le nuage de l'épaisse barbe grise comme une lueur de sentiment, et quand ma petite figure se trouvait perdue dans cette grande barbe, je sentait comme un arome d'affection s'en dégager. Mon petit cœur sentait un battement dans ce vieux cœur d'homme, battement rétrospectif et court, mais enfin battement.

— Comme elle me rappelle sa pauvre mère ! disait-il en toussant pour chasser l'impression et en m'empoignant par la ceinture pour me replacer du bout de son poignet de fer sur le parquet du salon.

Évidemment, il avait aimé ma pauvre mère ; évidemment il ne l'oubliait pas, et cela me portait encore à l'aimer. S'il avait eu le pas moins retentissant, la voix moins rude, s'il avait moins juré et si je l'avais vu plus souvent, je l'aurais vraiment beaucoup aimé.

Mon père et lui avaient des relations assez gênées dont je me suis expliqué plus tard la raison d'être.

D'abord, il s'était dans le temps opposé à son mariage avec ma mère, parce que mon père n'était pas gentilhomme et que mon bon oncle trouvait qu'il n'y avait pas d'air respirable hors de la noblesse ; ensuite il avait adopté, disait-on, un fils de son frère que beaucoup regardaient comme devant être son unique héritier, ce qui lésait terriblement mes intérêts.

On le choyait cependant, espérant toujours qu'il se montrerait juste et qu'il me laisserait partager son héritage. Il n'y avait que lui de riche dans la famille, mais on le disait fort riche.

Ce qui se passa d'imprévu, d'extraordinaire, le jour où il vint nous voir, fut dû à une scène de jalousie qui excita Emma à me jouer un de ses tours ordinaires, mais avec un raffinement de cruauté qui triompha de ma patience et de ma résignation.

J'avais peu de jouets. Les habitués d'une maison en connaissent toujours le fort et le faible, et tout ce qui se donnait était donné à Emma, qui avait à un haut degré l'esprit de propriété. Il m'en était cependant arrivé un, et par un miracle de prudence j'avais pu le conserver. C'était une poupée que mon oncle Adrien m'avait achetée le seul jour où je me rappelasse être sortie par les rues avec lui. Au moment où nous passions devant l'étalage d'une marchand de jouets, il fut heureusement arrêté par un homme de la campagne, et comme il me cherchait des yeux sa conversation finie, il m'aperçut recueillie, mélancolique devant une grande poupée qui riait aux passants. Le regard passionné que j'adressais à cette poupée n'avait pas le pouvoir de l'attirer dans mes bras ; mais il était tellement éloquent sans doute, il exprimait tant de regrets et tant de désirs, que le vieux marin le comprit. Entrer, acheter la poupée, me la suspendre en riant au cou, fut l'affaire d'une minute. Quel moment ! Avoir longtemps aimé, choyé, soigné d'abominables poupards en carton, ou d'affreuses poupées en chiffons sans figure, avoir ardemment rêvé posséder un de ces êtres en carton qui jouaient la vie, et en sentir une tout à coup dans mes bras, voir d'un coup d'œil ses belles papillotes frisées, ses yeux d'émail, ses dents, ses mains, ses pieds, voir en quelque sorte mon sourire et se dire : Il est à moi !

J'étais bien grande pour marcher ainsi avec une poupée entre les bras, mais mon bonheur suspendait tout raisonnement.

A la porte de la maison, un nuage assombrit tout à coup mon ciel, une pensée douloureuse me vint, et je serrai la poupée dans mes bras par un mouvement convulsif qui n'échappa pas à mon oncle.

— Eh bien ? demanda-t-il.

Je me levai sur la pointe des pieds :

— Emma va me la prendre, dis-je avec angoisse.

Il rit bruyamment ; mais, touché sans doute par la sincérité de mon épouvante, il entra dans le salon en disant :

— Où est Emma ?

Emma était là blottie dans un coin occupée à caresser à rebrousse-poil un malheureux petit chat qu'elle aimait.

Elle bondit en avant en apercevant ma poupée dont j'aurais terriblement gêné la respiration si elle avait été douée de respiration.

— Tiens, petite, dit mon oncle, en ouvrant son porte-monnaie, voilà six francs pour t'acheter une poupée comme celle de Claire, à la seule condition que tu ne toucheras pas à la sienne.

Il appliquait immédiatement un baume sur la blessure. Emma et sa mère furent enchantées, et cette défense faite d'une très-grosse voix ne fut jamais enfreinte, grâce à mes précautions et grâce aussi à la frayeur que mon oncle inspirait à Emma.

En mettant une main injuste sur ma poupée, elle aurait craint, d'ailleurs, de ne plus rien recevoir de

l'oncle Adrien, qui était une sorte de Croquemitaine pour les enfants, mais un Croquemitaine extrêmement généreux.

Le jour auquel il me faut revenir, j'avais été engagée à une dinette d'enfants et seule engagée. En me voyant partir avec mes pantalons brodés, mes cheveux ornés de rubans, ma ceinture éclatante, Emma m'avait jeté un mauvais coup d'œil, auquel je ne pris pas garde, mais que je me rappelai plus tard, hélas!

Je passai une partie de la journée hors de la maison, et je rentrai fort gaie, très-enivrée même. Les petits garçons s'étaient battus pour danser avec moi, et une petite pimbêche de dix ans était venu me dire à l'oreille cette phrase de femme :

— Quel succès, ma chère!

Je la crus sur parole, et je me laissai un peu aller à la douceur du succès sans savoir précisément ce que c'était que le succès.

Je pensai à ce fameux succès juste le temps qu'il me fallut pour traverser des rues, et en passant le seuil de la maison de mon père, mon cœur se tourna vers ma poupee que je n'avais pas revêtue de sa belle toilette ce jour là comme j'aurais certainement dû le faire. Au bas de l'escalier, je m'arrêtai un moment croyant entendre un bruit étrange de respirations étouffées et je levai les yeux. Il me fallut une grande force d'âme pour ne pas jeter un cri. Contre la rampe flottaient les restes de ma poupée; elle avait été méchamment dépecée, et on avait eu la cruauté d'arborer devant moi ces restes non sanglants, c'est vrai, mais enfin des restes.

J'ai éprouvé bien d'autres émotions, mais le souvenir de celle-là m'est resté.

Rassemblant toute mon énergie, je montai lentement l'escalier sans même chercher des yeux ceux qui s'étaient promis de jouir de mon désespoir, passant avec une indifférence héroïque devant ces chers lambeaux. Je gagnai ainsi ma petite chambre, et là, je l'avoue, je pleurai abondamment.

Il y a déjà bien des larmes au fond du cœur d'un enfant, et je ne sais pas jusqu'à quand les miennes auraient coulé si l'on n'était venu me chercher pour embrasser mon oncle Adrien, qui venait d'arriver. Mon premier mouvement fut de refuser de paraître devant lui; mais, essuyant soudain mes larmes, essayant de reprendre tout mon empire sur moi-même, je me levai et me dirigeai lentement et majestueusement vers le salon. J'allais demander justice. Mon oncle Adrien me prit immédiatement sur ses genoux selon son habitude et m'embrassa encore plus affectueusement que de coutume.

Je remarquai que sa rude figure n'était pas aussi calme, aussi gaie qu'à l'ordinaire.

Il me questionna sur mes yeux rouges et ma figure boursouflée. Je racontai l'incident sans prendre garde à l'air terriblement agacé de ma mère, aux froncements de sourcils de mon père.

— Voilà un tour pendable, dit mon oncle Adrien en me saisissant par la ceinture pour me replacer sur le parquet; mais console-toi, je te donnerai une autre poupée.

Et debout devant lui, je répondis avec grandeur:

— Ce n'est pas de poupée dont j'ai besoin, c'est de justice.

Il y eut un éclat de rire général qui me blessa au vif. Je sortis, mais dans mon trouble je me trompai de porte, et je me trouvai dans la salle à manger au lieu de me trouver dans le corridor. Que m'importait! Je voulais de la solitude et un coin pour pleurer à mon aise.

Je trouvai là l'un et l'autre; mais, la porte étant restée entr'ouverte, j'entendis comme dans un rêve la conversation suivante:

— Elle est drôle, cette petite avec sa soif de justice, dit mon oncle Adrien; mais il est certain qu'Emma a mérité le fouet.

— Elle sera certainement punie, dit ma mère avec une voix de fausset dont le son seul me rendait triste, mais cette pauvre Claire s'attire tous les jours de ces petites malices par son défaut de complaisance.

— Je la croyais au contraire très-complaisante, dit mon oncle; elle a un petit air obligeant qui trompe donc bien?

Mon père, qui était juste à ses heures, éleva la voix. Etait-ce de complaisance que je manquais? Il n'en pouvait rien savoir, vraiment, mais il était évident que je manquais de quelque chose.

Il finit en disant qu'il se verrait sans doute obligé de me remettre en pension, ce qui serait pourtant une bien lourde charge pour lui.

Cette plainte indirecte fut suivie d'un silence. Ce fut mon oncle Adrien qui le rompit.

— Mettez-la en pension à Castel-Dour, dit-il, elle ne vous coûtera rien.

Castel-Dour, c'était la maison de campagne qu'il habitait avec une vieille sœur et l'héritier qu'il s'était choisi.

— Vous plaisantez, Adrien, dit mon père.

— Non. Clairette me tiendra compagnie et sera là en bon air pour grandir et se fortifier. Elle a douze ans, elle sait lire, écrire, compter: c'est, ma foi, assez pour une fille; et si je ne vous rends pas une savante, je vous rendrai une fille solidement constituée et d'humeur riante. Les enfants rachitiques sont toujours maussades, et chaque fois que je la vois, je la trouve plus pâlotte, plus maigre.

— Mais, dit mon père en hésitant, elle est peut-être un peu grande.

— Pourquoi? pour m'être confiée?

— Oh! pas vous, vous êtes un second père pour ma fille; mais Armand?

— Armand n'est plus à Castel-Dour, dit mon oncle Adrien d'une voix rauque.



— Pour le moment, sans doute?

— Je vous dis qu'il est parti pour ne plus revenir, dit mon oncle avec colère.

— C'est différent, c'est différent, murmura mon père.

— C'est tout différent, en effet. Croyez-vous donc que je vous aurais demandé cette enfant si j'avais eu encore chez moi cet écervelé? Allons donc! je vous le dis sérieusement, si vous voulez qu'elle se fortifie, donnez-la-moi. Lucie s'en occupera, et elle vivra chez moi libre et gaie comme un oiseau jusqu'à sa floraison. Réfléchissez à cela, je pars demain matin; si je puis l'emmener, vous me le direz. Il y aura toujours place dans ma voiture pour une enfant et ses minces bagages.

Il y eut un grand bruit de chaises: mon oncle sortait.

Mon père, qui était allé le reconduire jusqu'à la porte extérieure, revint tout essoufflé. Il parlait vite et avec tant d'animation, que je ne compris guère ce qu'il disait.

Pourtant il ressortit pour moi de cette agitation que la nouvelle du renvoi de mon cousin Armand, à laquelle il avait refusé d'ajouter foi le matin même, le ravissait et qu'un héritage quelconque se laissait entrevoir.

Je ne m'expliquais pas bien cette joie à propos de cet événement que mon oncle Adrien avait annoncé d'un ton si lugubre; mais c'était pourtant avec une vraie jubilation que mon père répétait: « Il a fait les cent coups. On disait bien qu'il l'avait renvoyé à sa famille, qu'il ne voulait plus en entendre parler. Quelle chance pour Claire! quel bonheur inattendu! » Inattendu, peut-être! inexpliqué, certainement, aux yeux d'une pauvre petite qui n'avait qu'une chose devant les yeux: les membres déchirés, les vêtements flottants de sa chère poupée!

Au souper, mon père, qui ne se doutait pas de tout ce que j'avais entendu, me parla de Castel-Dour et de ses grands jardins, de sa rivière, de son moulin, de manière à me faire venir l'eau à la bouche, et finalement me demanda si je n'aimerais pas à aller passer là quelque temps avec mon oncle Adrien. Je répondis affirmativement et bien vite; j'avais le massacre de ma poupée sur le cœur, et, pour fuir ses assassins, j'aurais accepté pis. On s'étonna quelque peu, et on se réjouit beaucoup de mon prompt acquiescement; et je m'aperçus que ce soir-là même ma petite armoire fut vidée de tout ce qu'elle contenait, ce qui annonçait un départ certain.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

FERNAND CORTEZ

On était en 1518. L'Espagne avait atteint ce zénith de la gloire d'où il lui a fallu près de trois siècles pour redescendre. Le règne immortel de Ferdinand et d'Isabelle qui venait de finir avait ouvert devant cette contrée une destinée nouvelle. Christophe Colomb lui avait donné un nouveau monde. L'aurore du règne de Charles-Quint se levait à l'horizon, et cette aurore si belle annonçait les jours de grandeur de ce royaume composé d'États qui formaient un empire sur lequel le jeune roi allait bientôt dire que le soleil ne se couchait jamais. On ne prévoyait point alors que ces conquêtes, dont les richesses éblouissaient les regards et dont les perspectives avaient quelque chose d'infini, deviendraient par leur excès même une des causes du déclin de l'Espagne. Les trésors des colonies facilement obtenus tarirent bientôt dans la mère-patrie l'activité morale et intellectuelle, et cette puissance du travail qui fait les grandes nations. En 1518 l'Espagne était livrée à la passion de la gloire; l'ère des grandes découvertes n'était pas fermée pour elle à cette époque, les hommes de génie se pressaient autour de la monarchie espagnole.

Chose étrange! il est des temps où le génie d'une nation semble produire à la fois une moisson de gloire qui suffirait à des siècles. Puis la mine féconde s'épuise, et, comme un sol fatigué, la nation se repose et reste stérile. C'est ce qui arriva à Rome, qui pleura ses propres funérailles en pleurant celles de Germanicus, comme si son dernier espoir disparaissait avec lui. L'Espagne de Charles-Quint en était à l'époque de cette période de fécondité quand Fernand Cortez alla en son nom conquérir le Mexique.

Il était né en 1485, à Médellin, dans l'Estramadure, d'une famille noble, mais pauvre. Son enfance et sa jeunesse furent bercées sans doute aux récits des découvertes de Christophe Colomb, récits à la fois réels et féeriques qui devaient enflammer l'âme ardente du jeune homme et allumer en lui cette émulation de gloire qui devint si féconde pour sa patrie. Les Indes occidentales étaient alors la plus riche colonie d'Espagne. Le jeune Cortez s'y rendit en 1504. Il suivit Vélasquez dans son expédition de l'île de Cuba, et, nommé alcade de Santiago, il montra dès lors l'intelligence et la fermeté qui fut le principal caractère de son génie. Il y avait quelques années déjà que Grijalva avait découvert le Mexique. Mais pour l'Espagne de Ferdinand et d'Isabelle, ce n'était pas assez de découvrir des terres nouvelles, il fallait qu'un homme de génie vînt les conquérir au sceptre de la métropole; cet homme de génie s'appela cette fois Fernand Cortez.

Vélasquez, qui avait remarqué les hautes aptitudes de son lieutenant, le chargea de diriger une expédition contre le Mexique. La tâche était aussi grande que difficile. Les Aztèques avaient peu à peu subjugué les autres tribus du Mexique, et, au moment de l'expédition de Cortez, le roi Montézuma se trouvait entouré

Fernand Cortez donne l'ordre de brûler les vaisseaux qui l'ont conduit, lui et son armée, au Mexique.

presque exclusivement de sujets ou de tributaires. Puis le territoire du Mexique, traversé de grandes chaînes de montagnes dont les défilés étaient connus seulement des habitants du pays, semblait inaccessible pour des étrangers qui se trouvaient perdus dans ces immenses solitudes.

Rien n'arrêta Cortez.

Il partit de Santiago le 18 novembre 1518, et le 4 mars 1519 il parut sur les côtes du Mexique. Une nuée de canots indiens étaient là pour s'opposer à la descente des étrangers; mais, effrayés bientôt à la vue des vaisseaux espagnols et épouvantés du bruit des décharges de l'artillerie, les Indiens s'enfuirent à la nage, prenant ces conquérants nouveaux, qui disposaient du feu et de la foudre, pour des êtres surnaturels.

Cortez commença alors le cours de ses conquêtes en s'emparant de la ville de Tabasco. Les indigènes, rassurés par un déserteur espagnol, nommé Melchior, qui leur apprit qu'ils avaient affaire à des hommes faibles et mortels comme eux, levèrent bientôt une armée de 40,000 hommes, qu'ils opposèrent aux forces si restreintes de Cortez. Il n'avait amené d'Espagne que 600 hommes, 10 vaisseaux et quelques pièces de campagne. Mais cette fois le talent et l'habileté triomphèrent du nombre et de la force. Cortez fut vainqueur, et sa victoire fut encore surpassée par la clémence avec laquelle il traita les vaincus. La renommée de Cortez parvint jusqu'à l'empereur Montézuma, qui régnait au Mexique. Il envoya des ambassadeurs chargés de présents afin de savoir quel était le but de l'expédition de Cortez. Celui-ci reçut les envoyés mexicains dans l'île de Saint-Jean-d'Ulloa, et leur dit qu'il venait au nom de Charles-Quint, son empereur, pour traiter avec Montézuma des intérêts des deux monarchies. Puis, afin de leur donner une idée de la force et de la puissance des conquérants, Cortez leur offrit en spectacle, comme des jeux en leur honneur, les exercices de l'artillerie et de l'arquebuse. Les Mexicains terrifiés s'imaginèrent que c'étaient là des esprits ennemis de leurs dieux. Montézuma partagea l'épouvante de ses sujets. Il négocia avec les vainqueurs et leur envoya des présents dont la splendeur excita leur avidité. A ce moment une révolte éclata dans la troupe de Cortez. Il la réprima promptement, puis résolut de conquérir le Mexique tout entier. Il en voyait la possibilité; car il découvrit que le joug de Montézuma pesait lourdement sur la tête de ses sujets.

C'est à ce moment que Cortez fonda la Vera-Crux; et, afin de ne donner à ses soldats d'autres alternatives que la victoire ou la mort, il brûla les vaisseaux qui les avait amenés d'Espagne. Puis il leur annonça qu'ils allaient se diriger vers Mexico.

Les tribus mexicaines étaient barbares; elles sacrifiaient des victimes humaines. Partout sur son passage Cortez abolit cette odieuse coutume, en détruisant les idoles, objets de ce culte atroce. La guerre commença bientôt, il fallut réduire d'abord la tribu indépendante des Tlascalans, dont Cortez voulait faire des alliés contre Montézuma, leur ennemi. Cette victoire fut longue et difficile à remporter, et les Espagnols furent au moment de trouver, au commencement de leur entreprise, la défaite et la mort. L'empereur du Mexique ne leur ménageait ni les piéges ni les embûches; une seule conspiration coûta la vie à deux mille Mexicains. La première phase pendant laquelle Cortez avait montré tant de douceur et de clémence était terminée; les Mexicains devenaient à ses yeux les ennemis de sa gloire, de celle de son roi et de son pays, et à compter de ce moment il les traita avec une rigueur qui vint jeter une ombre sur sa vie.

Après des difficultés et des périls de tous genres, Cortez entra à Mexico, le 8 novembre 1519; l'aspect de cette ville, située au milieu d'un lac de trente lieues de tour, le surprit, et frappa d'admiration ses soldats.

Cortez était entré à Mexico, mais sa conquête n'était pas achevée. Il apprit à ce moment qu'un général mexicain venait d'attaquer la Vera-Cruz et que le gouverneur de cette ville avait péri avec sept Espagnols, en la défendant. Cortez crut voir là encore un piége de Montézuma. Il assiégea le palais impérial, s'empara de l'empereur et le retint prisonnier dans son propre palais.

Montézuma ne régna plus alors que de nom : Cortez était le véritable empereur. La sédition de la Vera-Cruz réprimée, il fit brûler vif le général mexicain qui avait excité l'insurrection et ceux qu'on soupçonnait d'y avoir pris part. Peu de temps après, voulant abolir au Mexique les superstitions grossières du pays, il brûla les idoles. Alors les prêtres soulevèrent le peuple contre lui et reprochèrent à Montézuma sa faiblesse coupable envers son hôte. L'empereur déclara à Cortez que le moment était venu pour lui de repartir pour l'Espagne. C'était presque une sommation. Les Mexicains assemblaient en même temps des troupes nombreuses pour donner une sanction à cette sommation. Cortez rappela alors qu'il n'avait plus de vaisseaux. La hâte de le voir partir était telle, qu'à l'instant on abattit les plus grands arbres des forêts, pour construire les navires qui lui manquaient. En ce moment, Montézuma lui annonça qu'une flotte espagnole était en vue. Cette flotte, qui se composait de onze navires, était envoyée par Vélasquez, gouverneur de Cuba; jaloux de la gloire de Cortez, il venait pour se placer entre lui et sa conquête.

Cortez a maintenant deux ennemis à combattre: l'empereur du Mexique et Vélasquez. Intrépide, il marche au-devant de son ancien chef, et s'empare de lui à Chempoalla, puis il retourne à Mexico. Les choses avaient changé en son absence : le peuple s'était révolté contre l'étranger, et reconnaissait qu'il avait seulement changé de joug; les séditions succèdent alors aux séditions, les révoltes aux révoltes. Cortez est effrayé un instant de cette prise d'armes générale, le peuple combat avec une habileté jusqu'alors inconnue. Au milieu de la lutte, Montézuma meurt percé de flèches. Les empereurs se succèdent les uns les autres avec une

rapidité effrayante; chaque jour amène pour Cortez une bataille nouvelle, un péril nouveau. Poursuivi dans un jour de défaite jusqu'à Tlascala, il n'échappe à la mort qu'en se réfugiant dans un temple : les conquérants eux-mêmes ont leurs jours d'épreuves redoutables.

Cortez, au milieu de ses revers, conservait son espoir d'achever la conquête du Mexique et d'ajouter ainsi un nouveau fleuron à la couronne de Charles-Quint, son maître; sa lutte suprême avec Guatimozin, le dernier empereur du Mexique. a quelque chose de désespéré. C'est une guerre incessante : tout conspire à la fois contre son génie; ses alliés se déconcertent à la vue de ses défaites, ses officiers eux-mêmes l'abandonnent; mais Cortez sent que, cette fois, le but tout entier de l'entreprise est là tout près de lui, à sa portée, et son génie se multiplie.

Arrivé aux murailles de la capitale de l'empire, Cortez pénètre dans son enceinte; partout il est repoussé, il a un moment de désespoir, la bataille recommence, les Espagnols sont vaincus, Cortez est blessé; mais la victoire n'a pas encore dit son dernier mot: l'empereur est affaibli par la famine, son énergie l'abandonne; il tente encore une fois d'échapper aux Espagnols en portant la guerre au nord de ses États; il s'enfuit. Cortez le poursuit; Guatimozin est fait prisonnier, et la chute de l'empereur sème l'épouvante et la consternation parmi les Mexicains, qui ouvrent à Cortez les portes de leur capitale le 15 août 1521.

La lutte continua longtemps encore, il fallait vaincre chaque province les unes après les autres, et à chaque victoire on ne faisait qu'un pas de plus dans ce pays impénétrable.

C'est dans une de ces campagnes dans la province du Honduras que Cortez, ternissant sa victoire, fit pendre Guatimozin, le dernier empereur du Mexique, supplice inutile et qui restera comme une tache de sang qui souille sa mémoire!

Il est remarquable que la plupart des hommes qui travaillent à la gloire de leur pays ne recueillent que l'indifférence et l'ingratitude de leurs concitoyens. Peu d'années auparavant on avait vu Christophe Colomb calomnié, traité de fou et de visionnaire à la cour d'Espagne; on l'avait ramené enchaîné sur un navire; on avait diminué le prestige de ses découvertes immenses, et, après avoir donné à l'Espagne un nouveau monde, il avait fini sa vie dans le découragement et le malheur.

Une épreuve de ce genre atteignit Cortez. Il fut calomnié près de ce roi à la gloire duquel il avait voué sa vie, et Charles-Quint lui montra une ingratitude imméritée. Tandis que Cortez fondait au Mexique un empire espagnol, qu'il s'efforçait d'introduire dans ce pays la civilisation et les usages de l'Occident, il était calomnié par Vélasquez, jaloux de sa gloire. Mais le conquérant du Mexique ne répondait à l'ingratitude de Charles-Quint que par des services nouveaux. Il soumettait le Guatemala, et poussait ses découvertes jusqu'à la presqu'île de la Californie et à l'océan Pacifique. Les divisions de ses officiers et les révoltes des Indiens le rappelèrent à Mexico avant qu'il eût pu pousser plus loin ses explorations. Ses conseillers lui disaient de se venger de l'injustice du roi en proclamant l'indépendance du Mexique; mais ce grand patriote repoussa ces avis et partit pour l'Espagne, afin de s'entendre avec Charles-Quint.

Il fut bien reçu par lui, mais on lui imposa un vice-roi civil qui, sous prétexte de soulager l'autorité militaire, lui enlevait une partie du pouvoir. Cet infatigable conquérant, revenu à Mexico, recommença ses voyages d'exploration, désireux d'étendre les conquêtes d'un maître dont l'ingratitude même ne le détachait pas. Il alla visiter les rives de la mer Vermeille et de la Californie. Mais la calomnie le chassa encore une fois du Mexique, et, revenu en Espagne pour justifier sa conduite près de son maître Charles-Quint, celui qui avait conquis tout un empire mourut dans sa patrie, pauvre et délaissé, le 2 décembre 1554.

Sa gloire serait belle et brillante si ses cruautés n'étaient venues la tacher de sang. On peut dire, pour excuser Cortez, qu'il avait affaire à des hommes sur lesquels il ne pouvait exercer que l'action de la terreur. La terre mexicaine est une terre cruelle qui boit facilement le sang humain, et notre temps, qui a vu la scène funèbre de Queretaro, n'a rien à reprocher au temps dont nous venons d'esquisser l'histoire. Il ne faut pas chercher à pallier les cruautés de Cortez; mais il est juste de se souvenir de sa situation. Engagé dans une entreprise où, à mesure qu'il avançait, ses périls devenaient plus nombreux et ses ressources moins grandes, il frappait de tous côtés à outrance et sans merci, parce que de tous côtés il était attaqué à outrance et sans pitié; s'il avait fait un seul pas en arrière, il eût été perdu. La nationalité d'un peuple se dressait contre lui. C'est pour cela qu'après avoir commencé par la clémence, il finit par la cruauté.

René.

UNE AME FORTE

I

— Je vous assure, Aliénor, que l'échafaudage de votre coiffure est suffisamment élevé, vos paniers ont une ampleur dont vous devez être satisfaite, vos pompons sont placés avec une grâce irréprochable. Donc, lorsque vous aurez fini de consulter votre miroir, je vous prierai de m'accorder quelques instants; j'ai à vous parler d'une affaire plus importante que celle qui vous absorbe depuis deux heures.

— Qui m'absorbe! quelle expression! Vraiment, Édouard, on dirait que c'est pour mon seul plaisir que je m'occupe autant de ma toilette, il vous faudrait pour femme madame d'Olmair; je vous plairais davantage peut-être si j'étais mise comme elle?

— Vous pourriez être plus simple, ma chère amie, sans imiter madame d'Olmair, qui serait mieux à sa place dans une basse-cour que dans un salon; et, puisque ce n'est pas pour votre plaisir que vous passez un si long temps à vous parer, je vous avouerai que vous me plairiez davantage si vous étiez un peu moins esclave de la mode. Vous venez de vous assurer pour la vingtième fois que tout était parfait dans votre toilette. Maintenant asseyez-vous et écoutez-moi bien.

Fort contrariée d'abréger le temps qu'elle voulait encore consacrer à sa coiffure, la baronne de Narvelle se laissa tomber sur un canapé, tout en regardant souvent la glace de Venise qui reflétait toute sa personne.

— Maintenant, dit l'élégante Aliénor, quelle est cette grave affaire qui vous rend si maussade? Car, avouez, Édouard, que vous êtes fort peu aimable aujourd'hui.

— Je n'ai aucun motif d'être sombre ou maussade; mais c'est vous qui tout à l'heure allez peut-être froncer le sourcil. Clémence aura seize ans demain.

— Eh bien?

— Vous n'avez pas oublié, je pense, la teneur du testament de votre tante : « J'institue pour légataire de tous mes biens meubles et immeubles ma nièce Aliénor Damtray, baronne de Narvelle, à la condition expresse que lorsque, Clémence de Cormar, ma petite-nièce et fille de sa sœur, aura seize ans, madame de Narvelle la retirera du couvent où elle est depuis la mort de sa mère, la gardera près d'elle pendant deux ans, et lui constituera une dot de quatre-vingt mille francs. Si cette clause de mon testament n'était pas exécutée, le testament par cela même serait frappé de nullité, 13 juillet 17... Euphrasie Vrignac, née Damtray. » C'est à moi, Aliénor, reprit Édouard, de vous dire maintenant : Eh bien?

— Cette clause est insupportable. Ma tante, puisqu'elle voulait donner quatre-vingt mille francs à Clémence, pouvait le faire sans m'imposer la charge d'avoir cette petite fille chez moi pendant deux ans. Et puis, quatre-vingt mille francs, c'est beaucoup! Ce testament est-il valable? Vous qui êtes maître des requêtes, vous devez savoir cela.

— Il est très-bien fait. D'ailleurs, ma chère, quand on a hérité de soixante mille livres de rente, on ne doit pas se plaindre d'avoir à donner quatre-vingt mille francs à une orpheline, qui avait droit à cet héritage plus encore que vous.

— Ma tante n'aimait pas M. de Cormar.

— Et, en cela, elle était très-injuste; car Alphonse était l'homme bon et loyal par excellence. Peut-être poussait-il la vertu *jusqu'à la rudesse*, et il ne s'est pas fait l'adulateur de votre tante qui voulait toujours qu'on l'admirât, que l'on parlât et pensât comme elle. Enfin, j'en reviens à ceci : Clémence aura seize ans demain.

— Allez vous-même la chercher, Édouard; moi, je suis un peu souffrante, reprit d'un ton dolent la baronne; je serais émue en revoyant la fille de ma pauvre sœur. Et puis, les grilles de ce couvent me porteraient sur les nerfs: je suis si impressionnable!

— Votre sœur n'a jamais tenu une grande place dans votre affection, ma chère amie; mais enfin, puisque vous êtes devenue tout d'un coup si sensible, j'irai moi-même chercher Clémence. D'ailleurs, j'aime cette jeune fille; elle ressemble beaucoup à son père; elle est bonne, franche, énergique comme lui; j'aurais même souhaité qu'elle le rappelât un peu moins, et qu'on retrouvât en elle toute la grâce de sa mère.

— Est-ce que vous trouviez Mélanie jolie?

— Je ne sais trop si elle était jolie; mais à coup sûr elle était charmante et surtout si bonne! Pauvre femme! elle a bien souffert et s'est toujours montrée forte et courageuse.

— Quand vous aurez fini ce panégyrique, vous me laisserez peut-être tranquille, Édouard, car j'étais occupée lorsque vous êtes venu m'interrompre.

— Oui, ma chère, je vous laisse aux soins importants d'ajouter encore une plume ou une fleur à votre pyramidale coiffure, qui déjà, pour mon goût, est trop chargée. Je vais partir dans deux heures, j'irai coucher à Saint-Placide, et dès demain matin je me présenterai au couvent de Clémence.

Aliénor Damtray et Mélanie, sa sœur aînée, n'avaient point été élevées ensemble : orphelines au berceau, leurs parents s'étant vus ruinés par des procès, il avait fallu que la famille de leur père vint à leur secours. Madame Vrignac, sœur de M. Damtray, s'était chargée d'Aliénor, et Mélanie avait trouvé un asile chez une autre tante, madame de Fermontal.

Madame Vrignac aimait le monde, les plaisirs bruyants; sa nièce devint bientôt vaine et frivole comme elle. Mélanie, au contraire, s'efforçait d'imiter madame de Fermontal, qui était la femme la plus pieuse, la plus instruite et la plus aimable de C***.

Malheureusement madame de Fermontal ne possédait que des rentes viagères. Elle mourut jeune encore, laissant Mélanie seule au monde, sans autre fortune que ses dix-sept ans, ses vertus et ses talents.

Bientôt madame Vrignac apprit que la pauvre jeune fille, doublement orpheline, se disposait à utiliser l'éducation qu'elle avait reçue, et que déjà on lui avait promis plusieurs élèves.

Madame Vrignac avait quatre-vingt mille livres de rente. Elle comprit que tout le monde lui jetterait la pierre si elle abandonnait ainsi la sœur d'Aliénor. L'hôtel

Vrignac s'ouvrit donc devant la triste Mélanie, qu'on y reçut avec ennui et froideur. Si du moins elle avait trouvé dans sa sœur une amie! Mais non. Aliénor était trop occupée de sa propre personne pour s'occuper des autres; et puis, elle craignait que Mélanie devînt une rivale et la supplantât dans l'affection de sa tante.

Malgré sa légèreté, madame Vrignac avait un jugement naturellement droit, et elle reconnut bientôt que l'élève de madame de Fermontal était bien supérieure à la sienne.

Aliénor s'aperçut vite des sentiments qu'inspirait sa sœur. Elle en pleura de dépit; mais, surmontant ce premier mouvement de découragement, elle vit de quelle manière elle pourrait conserver la première place dans le cœur de celle dont elle se regardait comme l'unique héritière.

Madame Vrignac était à la fois dominante et vaine. Aliénor connaissait son faible, et elle, jusque-là passablement indépendante et hautaine, devint souple, soumise jusqu'à la servilité; elle sut par-dessus tout saisir les occasions de louer sa tante avec adresse, d'applaudir à tout ce qu'elle faisait ou disait.

Mélanie se serait sacrifiée mille fois pour être utile à madame Vrignac; mais se faire sa complaisante, son adulatrice de toutes les heures, cela ne pouvait aller à son caractère noble et élevé. Donc elle restait muette pendant qu'Aliénor prodiguait des éloges mensongers. Madame Vrignac ne tarda point à prendre en grippe cette jeune fille, qu'elle trouvait fière et trop silencieuse, et elle eut hâte de s'en débarrasser. Mais comment s'y prendre? La renvoyer purement et simplement? ce n'était pas possible. La marier? il fallait d'abord la doter, puis trouver un mari. Quant à la dot, madame Vrignac se dit que, devant laisser soixante mille livres de rente à Aliénor, elle pourrait bien donner soixante mille francs en tout et pour tout à Mélanie. Restait à trouver un époux. Ce n'était pas difficile avec les qualités et la grâce de sa nièce; mais la vieille dame prétendait choisir elle-même, et trouvait que, donnant une dot, elle en avait bien le droit. Or elle jeta les yeux sur un de ses parents, veuf depuis de longues années, d'une laideur repoussante, ayant vu déjà soixante hivers, et passant pour avoir mené une existence des plus légères; il est vrai que, malgré de coupables prodigalités, sa fortune était fort belle encore, et on savait qu'en dépit de ses cheveux blancs il désirait épouser une jeune fille, à laquelle il comptait assurer un bel avenir.

Madame Vrignac fit donc toutes les avances possibles au vieux M. Romainville, et un beau jour elle lui offrit de lui donner pour femme Mélanie.

— Mais, au fait, elle est vraiment fort gentille, cette petite, répondit M. Romainville, et vous avez là une excellente idée, ma cousine; je serai très-heureux si votre nièce consent à devenir la châtelaine de mon manoir des Houdières.

— Elle y consentira sans nul doute, mon cousin; et nous n'avons qu'à débattre ensemble les articles du contrat; malgré votre générosité, à laquelle tout le monde rend hommage, je ne veux pas vous donner une femme sans dot. Donc je laisserai en mourant quarante mille francs à Mélanie, et je lui remettrai vingt mille francs le jour de son mariage.

— Et moi, ma cousine, je lui assurerai non pas vingt mille francs, mais vingt mille livres de rente.

— C'est très-bien, mon cher parent, on ne saurait trop louer votre manière d'agir. Je parlerai ce soir à Mélanie; revenez donc dès demain.

Madame Vrignac avait compté sans le caractère ferme et sans l'âme élevée de Mélanie :

— Vous me proposez là un marché, ma chère tante, dit-elle d'une voix émue et cependant assurée. Non, jamais je n'épouserai un homme ayant quarante ans de plus que moi.

— Vous n'avez pas le sou, ma nièce, et si vous ne faites pas ce mariage dont vous devriez vous trouver trop heureuse et fort honorée, vous quitterez tout de suite mon hôtel : j'ai horreur des jeunes filles déraisonnables et entêtées.

— Je trouverai bien dur d'être obligée de vous quitter, ma tante, et de ne plus vivre près de ma sœur; mais, je vous le répète, je ne serai pas la femme de M. Romainville, dût-il me donner des millions.

Madame Vrignac ne parvint pas à vaincre la résistance de la noble jeune fille, qui dut huit jours plus tard s'éloigner de la maison où elle avait trouvé un asile bien chèrement acheté.

Mélanie se retira dans un couvent où elle devait pour prix de sa pension donner des leçons à un grand nombre d'élèves.

Aliénor ne dit pas un mot en faveur de sa sœur et la vit s'éloigner sans lui adresser une parole affectueuse.

Un mariage se préparait pour la jeune héritière de madame Vrignac. On avait parlé d'elle au baron Édouard de Narvelle, nouvellement arrivé à C***. On lui avait vanté des qualités illusoires, des talents imaginaires, et, entouré, pressé, séduit par les avances de madame Vrignac et par les efforts que faisait Aliénor pour lui plaire et être aimable, M. de Narvelle demanda et obtint sa main. Aliénor n'était pas la femme qui lui convenait. Bon, simple, instruit, généreux, Édouard s'aperçut, mais trop tard, de son erreur. Il ne se plaignit point, prit en patience un malheur irréparable, et voulut espérer qu'à la longue Aliénor deviendrait raisonnable, sérieuse et moins idolâtre de sa propre personne.

M. de Narvelle était marié depuis six mois lorsqu'il apprit par hasard les malheurs de Mélanie. Madame Vrignac avait eu bien soin de les lui cacher. Un jour qu'il en était tout ému et indigné, il les raconta devant un de ses amis, Alphonse de Cormar. Alphonse n'avait pas de fortune; mais il occupait une place assez élevée

dans l'administration des eaux et forêts. Les infortunes de la jeune orpheline le touchèrent; il voulut la voir. Édouard trouva un prétexte pour le conduire au parloir du couvent dans lequel Mélanie donnait des leçons, et deux mois après cette visite Mélanie Damtray devenait madame de Cormar, malgré tous les efforts tentés par madame Vrignac pour faire manquer ce mariage.

Alphonse habitait une petite maison à l'entrée du bourg de Rameur, au bord de la mer. De là il pouvait parcourir sans de trop longs voyages les bois et les forêts dont il avait l'inspection.

Mélanie se trouva bien heureuse, lorsqu'elle prit possession de sa maisonnette: elle y reçut bientôt la visite de M. de Narvelle, qui promit de venir de temps à autre voir sa belle-sœur, qu'il aimait beaucoup, et Alphonse, son camarade de collége.

M. et madame de Cormar tentèrent plus d'une fois de fléchir le couroux de madame Vrignac; elle les reçut du haut de sa grandeur. Peut-être cependant serait-elle devenue moins raide, si Alphonse avait pu consentir à se faire son courtisan et l'esclave de ses caprices; car elle le trouvait fort aimable et ne pouvait pas s'empêcher de rendre justice au mérite et aux qualités brillantes de Mélanie.

Il y eut fête au village de Rameur lorsque madame de Cormar donna le jour à une belle enfant qu'elle nomma Clémence en souvenir de madame de Fermontal.

Rien ne manquait au bonheur des jeunes époux; leur fortune était bornée, il est vrai, mais bornés aussi étaient leurs désirs, et lorsqu'ils regardaient Clémence qui grandissait, se fortifiait et devenait chaque jour plus gentille: « Que nous sommes heureux! » disaient-ils; et ils remerciaient Dieu de la paisible existence qu'il leur avait donnée, existence dont ils appréciaient tous les charmes.

Mélanie fut la seule institutrice de sa fille, qui répondait à ses soins. Elle aimait l'étude, mais se livrait avec la même ardeur aux travaux manuels, à tout ce qui était mouvement et exercice. Souvent on la voyait pétrir la pâte, mettre le pain au four avec sa jeune servante Catherine, aider les buandières lorsqu'on faisait la lessive, ou bien prêter aide et secours à Jacques le jardinier.

Alphonse était fier de sa fille; elle l'accompagnait parfois, lorsque son absence ne devait durer que quelques heures. Elle aimait à parcourir avec lui les avenues ombreuses de la forêt voisine, à errer sur les grèves, à contempler du haut des falaises le coucher du soleil. Ces grands spectacles de la nature élevaient son âme, et elle ne pensait pas qu'il pût rien exister de plus beau que le village de Rameur.

Clémence aimait beaucoup son oncle de Narvelle, et, pour lui plaire en se montrant docile à ses avis, elle écrivait de jolies lettres à madame Vrignac, qui forçait Aliénor à lui répondre de sa part, malgré les mille prétextes allégués par la jeune femme pour décliner cette charge de secrétaire.

Un soir, madame de Cormar et sa fille, assises l'une auprès de l'autre, travaillaient en silence. A chaque instant Clémence consultait la pendule, puis dirigeait un regard anxieux vers Mélanie. Le temps était affreux; les flots de la mer, soulevés par la tempête, faisaient entendre comme un long et lugubre mugissement; le vent courbait ou déracinait les arbres de la forêt; des pans de murs s'écroulaient avec fracas; la cloche de l'église sonnait le tocsin pour annoncer que des barques de pêcheurs étaient en péril; de toutes parts s'élevaient des prières ferventes, pendant que les plus hardis matelots affrontaient les vagues pour voler au secours de leurs malheureux camarades.

En s'unissant à l'anxiété générale, en priant pour les marins qui luttaient contre une mer en furie, Mélanie et Clémence éprouvaient elles-mêmes les inquiétudes les plus vives. Trois fois Jacques, le jardinier, était allé sur la plage: il n'y avait pas rencontré son maître: où était-il donc? l'ouragan l'avait-il surpris dans la forêt? n'avait-il pas été écrasé sous le poids d'un arbre séculaire, brisé par la tempête? ou bien, égaré dans l'obscurité, n'avait-il pas été précipité du haut des rochers dans la mer? Madame de Cormar s'adressait ces redoutables questions, Clémence se les faisait à elle-même; et les heures passaient, le père, l'époux ne revenait pas. L'orage s'était subitement calmé; un brillant clair de lune avait succédé aux ténèbres, et la mer, tout à l'heure agitée dans ses mystérieuses profondeurs, offrait maintenant l'aspect du lac le plus paisible; à peine l'oreille distinguait-elle le léger murmure des vagues venant mourir sur la grève. Les pêcheurs avaient rejoint leurs familles naguère si inquiètes, de toutes les cabanes s'élevaient vers le ciel des hymnes de reconnaissance. Seules, madame de Cormar et sa fille sentaient leurs angoisses grandir de moment en moment.

Enfin Jacques, partageant l'inquiétude de madame de Cormar, prit trois hommes courageux et dévoués comme lui, et tous les quatre, armés d'énormes gourdins, munis de cordes en cas d'accident, ayant en outre leurs serpes et leurs couteaux de chasse, partirent, bien résolus à explorer les forêts voisines dans tous les sens.

Vers une heure du matin, ils crurent entendre les hurlements de Castor, le grand et fidèle épagneul d'Alphonse, et à ses hurlements se mêlait parfois un cri plaintif; ils avancèrent avec précaution vers le point d'où venaient ces hurlements et ces cris, et quel spectacle alors s'offrit à leurs regards! M. de Cormar gisait par terre baigné dans son sang, et n'ayant plus qu'un souffle de vie. Un homme, dont la figure paraissait affreusement déchirée par les dents d'un chien, se tenait à la cime d'un chêne, cramponné aux branches et maintenu en respect par Castor, qui lui lan-

çait des regards furieux et paraissait disposé à le dévorer. Cet homme était un nommé Durand, garde forestier, qui, réprimandé de ses désordres par Alphonse, son inspecteur, avait juré de se venger : il venait de le faire ; mais Castor, en le saisissant à la gorge, l'avait forcé à laisser tomber son couteau de chasse et l'avait empêché d'achever sa victime. Les forces commençaient à manquer à Durand ; il fut donc facile de s'emparer de lui, de le lier, mais beaucoup moins d'empêcher le chien de se précipiter sur l'assassin de son maître.

Alphonse respirait encore ; les quatre hommes firent de leur mieux un brancard, l'y placèrent, et, pendant que deux d'entre eux le portaient avec des précautions infinies, les autres forçaient Durand à marcher droit, aidé en cela par Castor dont la fureur ne se calmait point.

Après deux heures de marche et on pourrait ajouter de tortures, Jacques et ses compagnons purent déposer Alphonse dans les bras de sa malheureuse femme. Il avait conservé toute sa connaissance, mais ne vécut que quelques heures : le soir même il rendit le dernier soupir après avoir pardonné à Durand. Son pardon ne fut pas ratifié par le bailli, et Durand dut payer de sa tête le meurtre dont il s'était rendu coupable.

Une fois encore madame de Cormar se trouvait sans ressources et dans un état voisin de la misère. Elle eut besoin de tout son courage pour ne pas faiblir ; car elle ne souffrait plus seule comme autrefois, et elle ne pouvait pas regarder Clémence sans que son cœur maternel se déchirât.

M. de Narvelle était accouru de suite près de sa belle-sœur, et, grâce à lui, la jeune veuve et l'orpheline purent rester dans leur maisonnette d'où le bonheur était banni, mais qui leur rappelait de si doux, de si chers souvenirs.

Clémence montra beaucoup de force et d'énergie dans le malheur dont elle ressentait les premières étreintes, et sa mère se sentait plus courageuse à la vue de son enfant, sachant allier à un cœur profondément aimant une fermeté bien rare à son âge.

Les malheurs de la jeune fille commençaient seulement.

Un an après la mort d'Alphonse, Mélanie tomba gravement malade : pendant trois semaines sa fille l'entoura des soins les plus tendres ; ce fut en vain. Madame de Cormar mourut, et Clémence fut condamnée à la douleur de lui survivre.

Si du moins elle avait pu rester à Rameur où tout lui parlait de ceux qu'elle avait perdus ; mais non : à quatorze ans, il fallait que son éducation se continuât, et la pauvre enfant dut ajouter à tant de sacrifices celui de quitter la maison où elle était née.

Cette fois encore le baron de Narvelle, dès qu'il avait appris son nouveau deuil, s'était rendu près de l'orpheline, il aurait bien voulu la recueillir sous son toit et remplacer tout à fait son père ; mais Aliénor s'opposa de toutes ses forces à la réalisation de ce projet. Édouard trouva plus sage de céder, et il prit des arrangements pour que Clémence passât quelques années chez les Bénédictines de Saint-Placide.

Clémence avait trop de jugement et de raison pour ne pas comprendre que son rêve de rester à Rameur, entre Jacques, Catherine et Castor, n'était pas réalisable. Elle ne fit donc aucune résistance à tout ce que lui proposa son oncle. Elle ne pleurait même pas, aucune plainte n'effleurait ses lèvres ; mais sa pâleur disait assez la violence de son chagrin et de ses regrets.

Clémence voulut parcourir une fois encore la forêt dont chaque arbre en quelque sorte lui rappelait son père, elle s'agenouilla près de l'endroit où il avait été mortellement blessé et couvrit de ses baisers la terre arrosée de son sang. Elle visita ensuite ces falaises que Mélanie aimait tant. Alors qu'elle était toute petite, c'était là que Clémence jouait avec des coquillages pendant que sa mère lisait ou travaillait. Ailleurs, madame de Cormar lui avait donné ses premières leçons. Ici, elle lui avait appris à voir, à aimer, à louer l'auteur de toutes choses dans les merveilles de la création et s'était servie des horizons qui s'ouvraient devant elle sans limites, pour lui parler des infinies grandeurs de Dieu.

M. du Haussblaie.

— *La suite prochainement.* —

CHRONIQUE

Les membres du petit Congrès qui s'est tenu en Suisse ont fait le plus de bruit qu'ils ont pu, et la grande presse, ne sachant trop de quoi occuper ses lecteurs avant le crime de Pantin, leur a fait écho.

Qu'est-ce donc que ces messieurs pour disposer des destinées du monde ? D'où viennent-ils ? Qui les a nommés ? De quel droit règlent-ils souverainement l'avenir du genre humain ? Quelques coureurs séniles de popularité, comme M. Victor Hugo, qui veulent encore une fois frapper, d'une main défaillante, le *tamtam* de la renommée, des avocats sans cause, des écrivains qui cherchent dans le scandale la célébrité que leur talent ne leur donne pas, des travailleurs affolés des rêveries nouvelles, qui prétendent gagner le plus possible en travaillant le moins possible, tel est le personnel de ces congrès. Les orateurs braillent, le public bâille. C'est à qui débitera les paradoxes les plus étranges, les bévues les plus monumentales. La concurrence, ici comme ailleurs, produit son effet, et chacun renchérit sur son voisin, de peur de passer pour un retardataire ou un ci-devant.

J'allais omettre de signaler parmi les assistants au congrès, dirai-je la plus belle partie du genre humain? On y voyait au moins une députation de bas-bleus, et quelques-unes des arrière-petites-filles de ces mères de l'église de Saint-Simon, qui, il y a quelque trente-six ans, développaient leurs grâces dans les bals de la rue Taitbout, en valsant autour du fauteuil de la *femme libre*, qui attend toujours cette moitié du *Père*, à moins qu'il n'ait été vendu à un marchand de *bric à brac*. Rien n'est nouveau sous le soleil, en effet, non, pas même les folies et les sottises, et ceux qui croient innover ne font que copier : *imitatores servum pecus.*

Je ne puis résister à la tentation de raconter une petite anecdote qui peint d'avance les grâces charmantes de la société polie que nous apporteraient ces messieurs du Congrès s'il leur était donné de prévaloir.

A la fin du Congrès, il y a eu banquet, suivant l'usage immémorial, car la longe de veau et le vin à douze sols ont toujours couronné les assemblées de ce genre, et les femmes y ont été admises. Au dessert, quand le moment de porter les toast a approché, un libre penseur à tous crins a allumé sa pipe. Représentations timides d'un civilisé, qui, fourvoyé dans cette cohue, a fait observer que l'odeur du tabac incommoderait peut-être ces dames. Insistance du fumeur barbu, qui s'est écrié que, puisque la femme était émancipée, puisqu'elle est placée dans la société nouvelle à côté de l'homme, qu'elle devait jouir des mêmes prérogatives, remplir les mêmes fonctions, il ne fallait plus la traiter en enfant, en idole, incapable de respirer d'autre odeur que celle de l'eau de Cologne et de l'eau de Portugal. L'odeur du tabac avait quelque chose de sain et de viril qui convenait essentiellement à la femme émancipée. Les parfums des boudoirs avaient fait leur temps; le règne universel de la tabagie était venu.

L'orateur barbu a été ici interrompu par un tonnerre d'applaudissements, et la partie non barbue de l'auditoire s'est fait remarquer par son enthousiasme.

Un bas-bleu a demandé la parole et s'est écriée que la femme du dix-neuvième siècle comprenait sa destinée et sa dignité. La pipe était au nombre des droits de l'homme, et puisque la femme était l'égale de l'homme, elle devait adopter la pipe.

En prononçant ces mots, le bas-bleu, par un geste plus éloquent encore que sa parole, a allumé à une lampe un morceau de papier et a présenté du feu à son voisin. Ici l'enthousiasme est devenu du délire. En un instant toutes les pipes sont sorties de leur étui et ont flamboyé. La scène a dû être magnifique, et je la décrirais si elle n'avait pas disparu dans une atmosphère épaissie et obscurcie par des torrents de fumée.

Si c'est là la civilisation que messieurs du Congrès nous réservent, ils n'ont pas eu besoin de grands efforts d'imagination pour l'inventer. Je me souviens d'avoir lu dans un vieux voyageur qui, peu après Christophe Colomb visita le nouveau monde, les lignes suivantes : « Ce qui métonna plus, c'est de trouver messieurs les sauvages aspirant par de longs tubes une herbe puante qu'ils faisaient brûler sur un petit brasier. Quant à mesdames les sauvagesses, elles mâchaient de la même herbe, et crachaient, de temps en temps, à côté d'elles, avec un mouvement qui n'avait rien de gracieux. »

La pipe à l'homme, la chique à la femme, est-ce là l'extrême civilisation que l'on destine à la nation qui passait autrefois pour être la plus polie de l'univers?

*** La lettre de celui qu'on appelait il y a quelques jours encore le Père Hyacinthe est en ce moment un grand sujet d'affliction pour les catholiques. Nous ne craignons pas un moment que cette chute fâcheuse puisse préjudicier à l'Église; mais il y a entre les chrétiens un devoir de charité mutuelle qui ne doit pas être oublié, et si la chute d'un trône afflige, il y a quelque chose de bien plus triste encore, c'est la chute d'une âme. M. Loyson tombe sous le coup des mêmes passions qui ont précipité M. de Lamennais, l'orgueil, l'enivrement de son sens propre, le désir de subordonner l'absolu à l'accidentel, c'est-à-dire les vérités immuables du catholicisme au tour d'esprit de son époque, et le besoin de rajeunir l'éternel, qui est toujours jeune puisqu'il n'a point d'âge, afin de boire jusque dans la chaire le vin enivrant de la popularité. La foi et l'humilité pouvaient seules le retenir sur cette pente. La foi qui lui reste encore n'a pas été assez forte, parce que l'humilité, une des vertus les plus recommandables dans son ordre, lui a complétement manqué. M. de Lamennais, très-supérieur en génie à M. Loyson, n'entraîna personne; il en sera de même de M. Loyson. Le temps des hérésies est passé. Il n'y a plus qu'une grande affirmation, le catholicisme, en face de la négation universelle.

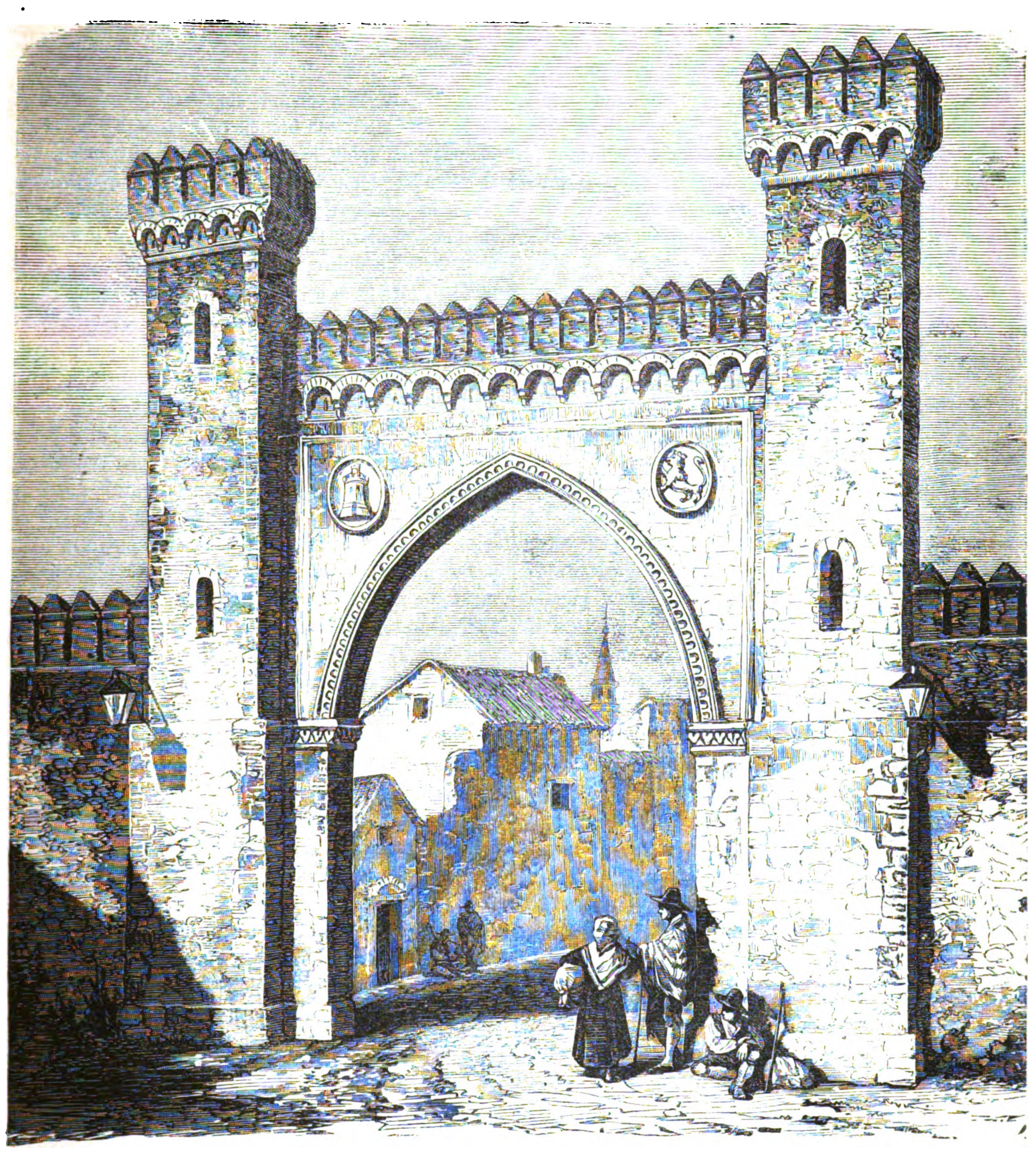
NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY



La porte neuve de Ciudad-Réal.

CIUDAD-RÉAL

Ciudad-Réal est la capitale de la Manche espagnole, cette province que l'on ne peut citer sans évoquer en même temps le souvenir de l'œuvre immortelle de Cervantès et de ces deux incomparables héros qui vivront autant, plus peut-être, que la langue espagnole : don Quichotte et Sancho Pança.

Assise au milieu d'une campagne luxuriante, dans laquelle croissent à l'envi la vigne, les céréales et l'olivier, la *Cité des rois*, comme l'ont orgueilleusement appelée ses fondateurs, eut un passé qui ne fut pas sans gloire; son marché agricole était jadis le rendez-vous de toute l'Espagne, et elle ne comptait pas moins de cinquante mille habitants.

Combien elle est déchue de cette antique prospérité! La plupart de ses quartiers sont déserts ; les murailles et les remparts dont elle était si fière n'offrent plus maintenant qu'un monceau de ruines; l'herbe croît dans les quelques palais qui ont survécu à sa splendeur évanouie ; elle renferme à peine dix mille habi-

tants, et, pour toute illustration, on ne lui reconnaît aujourd'hui que sa foire aux mulets et aux ânes!...

Triste compensation!...

Cependant il lui reste encore quelques vestiges de sa grandeur passée. Parmi les monuments d'autrefois qui sont restés debout, on y admire à juste titre sa *vieille Collégiale*, dont l'architecture est vraiment remarquable. L'unique nef de cette vénérable église ne compte pas moins de cinquante-cinq mètres de longueur, et sa construction est aussi harmonieuse que hardie.

On peut citer encore la *place de la Constitution*, qui forme un vaste rectangle, entouré comme d'ordinaire d'une double rangée d'arcades superposées; ses nombreuses rues, qui sont larges, bien aérées, bien pavées; et surtout sa *Porte neuve*, que reproduit notre gravure, et qui, comme on peut s'en convaincre en l'étudiant à loisir, est un vrai bijou architectural.

Avec toutes les villes espagnoles, Ciudad-Réal eut à payer sa dette de sang à l'invasion napoléonienne. Ce fut en 1809, au début de la guerre de l'indépendance, que la *Cité des Rois* ferma ses portes devant les troupes françaises; et ce fut alors, sous ses murs, que le général Sébastiani livra au général espagnol Urbino une bataille où il lui tua quinze cents hommes, lui fit quatre mille prisonniers, lui prit sept pièces de canon et lui enleva quatre drapeaux.

La Fortune souriait ainsi aux premiers pas de Napoléon dans la Péninsule; on sait ce qu'elle lui réservait pour l'avenir.

C. LAWRENCE.



CAUSERIES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

—

SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Voir tome XI, page 809.)

—

V

Ce fut le jeune irréconciliable qui prit la parole à l'ouverture de notre réunion.

—J'ai un scrupule, dit-il, et je dois vous le soumettre.

— Quel est ce scrupule, demanda la jeune femme? Vous repentiriez-vous déjà d'avoir admiré Louis XIV, comme roi victorieux, fondant sur des bases presque inébranlables la puissance territoriale de la France, et, comme roi absolu, préparant par sa politique intérieure cette égalité qui vous est si chère?

— Non, dit le jeune républicain.

— Vos amis, reprit la jeune femme, vous ont-ils invité à vous défier désormais de votre premier mouvement, parce qu'il est le bon, comme le disait M. de Talleyrand?

— Non, encore une fois. Mais une thèse que j'ai entendu souvent développer, et qui, je le crois, a été reproduite dans plusieurs livres, m'est revenue à la mémoire. D'après cette thèse, Louis XIV n'est qu'une superfétation dans son époque. Certes, ce n'est pas lui qui a créé les grands hommes dont il était entouré. Il n'a pas plus donné le génie militaire à Condé, à Turenne, à Vendôme, à Catinat, qu'il n'a donné le génie financier à Colbert, et le génie littéraire à Bossuet, à Racine, à Boileau. La seule peine qu'il se soit donnée, c'est celle de naître. Sa naissance opportune a été tout son mérite. Il est venu au milieu du grand siècle qui s'ébranlait pour marcher à sa destinée. Le char portant un roi de plus ou de moins ne pèse pas grand'-chose, et Louis XIV est arrivé à l'immortalité avec les bagages.

— Oui, dit la maîtresse de la maison, j'ai entendu développer ce paradoxe. Mais il est si peu sensé et si peu soutenable, que je croyais qu'on l'avait retiré de la circulation.

— Remarquez, dit le diplomate, que Louis XIV n'est pas mené dans le char, comme vous voulez bien le dire, mais que c'est lui qui le mène. Vous n'avez pas oublié, j'imagine, sa première parole quand, après la mort de Mazarin, on lui demanda à qui l'on s'adresserait désormais pour les affaires : « A moi! » répondit ce roi de vingt-cinq ans. Un courtisan qui était là se pencha vers son voisin et lui dit : « Cela durera deux jours. » Cela dura jusqu'à la mort de Louis XIV, c'est-à-dire cinquante-quatre ans.

— C'est M. Sue, repris-je, qui en dernier lieu s'est approprié ce paradoxe étrange Le romancier faisait l'honneur à Louis XIV de le regarder comme un ennemi personnel. L'auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant* aurait volontiers dit : « Je trouverai donc toujours cet homme-là sur mon chemin! » Il faut avoir étudié l'histoire dans les romans de cet auteur pour ignorer que Louis XIV donna à son époque précisément ce qui lui manquait : l'unité de sa volonté pour cadre, et la direction.

La France, avant lui, ressemble à un orchestre dont aucun instrument n'est à sa place, et où chaque musicien joue de son côté son air. Quand il arrive, tout se réorganise et commence à se mouvoir avec ensemble : les dissonances cessent, l'harmonie se fait : il n'a pas créé Colbert, c'est très-vrai, mais il l'a appelé, il l'a soutenu. Ce n'est pas lui qui a fait M. de Lyonne, le chevalier de Gremonville et tous ces grands diplomates qui ont porté si haut le renom de la diplomatie française, mais il les a choisis, et, vous ne l'avez pas oublié, c'est lui qui n'a cessé de leur donner des instructions. Vous avez cité Turenne et le grand Condé, mais où était le grand Condé lorsque Louis XIV prit en main les affaires? Il n'était pas en France; il était encore rebelle, il était en Espagne. Jamais il ne se serait incliné, c'est-à-dire humilié devant le cardinal de

Mazarin ; il put s'incliner sans s'humilier devant le grand Roi.

— Vous avouerez aussi, dit la maîtresse de la maison, que c'est une étrange chose que d'accuser Louis XIV d'avoir été un souverain absolu, qui voulait que tout pliât sous sa volonté, que tout se mût à sa voix, et de l'accuser en même temps de n'avoir été pour rien dans les événements de son siècle. Quoi ! tout se faisait par lui, et cependant tout se serait fait sans lui !

— Il est vrai, reprit le jeune républicain, que cette thèse n'est guère soutenable ; pourtant souvent elle a été bien soutenue.

— Savez-vous pourquoi? dit le jeune catholique. C'est qu'on a voulu réduire une question d'histoire et de bon sens à une question de date. Il est très-vrai que la plupart de ceux qui contribuèrent à jeter tant de gloire sur le grand siècle avaient précédé de plusieurs années Louis XIV dans la vie ; mais il n'est pas moins vrai que, si Louis XIV ne créa pas leur talent, il leur ouvrit la carrière, comme on l'a dit, et les régla.

— Et rien de plus facile à comprendre que ce changement, ajouta le diplomate. Avant Louis XIV, on avait vu le règne de deux premiers ministres. Devant cette toute-puissance ministérielle, il n'y avait que deux situations possibles : la servitude ou la révolte. Les caractères dont la fierté ne pouvait pas se plier à la domesticité ministérielle se jetaient dans la révolte. Quand Louis XIV eut déclaré sa résolution de régner, on put se soumettre sans honte, parce qu'une dépendance légitime remplaçait une sujétion humiliante. Le roi dans ce temps-là, c'était la patrie vivante.

— Bourdaloue, dans l'oraison funèbre du grand Condé, dit notre présidente, a parfaitement fait sentir cette vérité, en disant du héros dont il prononçait l'éloge : « Il fut alors convaincu qu'il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil, et parce qu'il avait un cœur droit, il vit avec joie un plus fort que lui, selon les termes de l'Écriture, sur le théâtre du monde, obscurcissant tous les héros, et lui causant à lui-même de l'étonnement. »

— En résumé, dis-je, en prenant sa place, Louis XIV mit chacun à la sienne.

— Il me semble que voilà le mot vrai, reprit le jeune républicain.

— Nous n'avons pas encore dit un seul mot, ajouta la jeune femme, des avantages personnels qui, réunis dans la personne de Louis XIV, rehaussaient le prestige du roi par le prestige de l'homme et augmentaient son ascendant qu'on a essayé de nier. Tous ses contemporains, même ceux qui l'ont dénigré, en ont été frappés et en ont parlé. Cet idéal que Balzac avait peint dans le livre qu'il a intitulé *le Prince* et qu'il avait, mal à propos, voulu trouver dans Louis XIII, Louis XIV le réalisa. La Bruyère a dit de lui qu'il avait un air d'empire et d'autorité qui, même sous le masque, le faisait reconnaître entre ses courtisans les mieux faits. Choisy a parlé dans ses *Mémoires* de son visage qui remplissait la curiosité des peuples, et Saint-Simon, qui ne l'aimait guère, tout le monde le sait, n'en affirme pas moins que sa taille, son port, sa beauté et sa grande mine, et jusqu'au son de sa voix, l'adresse et la grâce majestueuse et naturelle de sa personne, le firent distinguer jusqu'à sa mort, comme le roi des abeilles. Le même écrivain ajoute que tout dans ce prince, tout jusqu'au moindre geste, était mesuré, décent, noble, grand, majestueux et toutefois très-naturel.

— Voilà pour l'homme extérieur, l'homme physique, dit le jeune républicain. Mais l'homme intérieur, l'homme intellectuel ?

— Les suffrages, répliqua notre hôtesse, ne sont ni moins nombreux ni moins unanimes. Bossuet dit de lui : « On était frappé tout d'abord de la justesse de ses paroles, image de la justesse qui régnait dans ses pensées. » Massillon a ajouté : « On recueillait ses paroles comme les maximes de la sagesse. » Saint-Simon, de son côté, constate que jamais homme ne fut si naturellement poli, et d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, et qui distinguât mieux dans ses réponses l'art, le mérite et le rang. Molière l'appelle un roi judicieux ; Massillon rappelle que c'était un maître humain, facile, bienfaisant, affable, ayant un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité. Saint-Simon, que j'aime surtout à citer, rappelle ces audiences où il écoutait avec patience, avec bonté, avec envie de s'éclairer et de s'instruire : « On y découvrait, continue-t-il, un esprit d'équité, et le désir de connaître la vérité, quoique en colère quelquefois, et cela jusqu'à la fin de sa vie. »

— Voilà des qualités morales, interrompit encore le jeune républicain, mais des qualités héroïques.

— Je ne vous citerai qu'un témoignage, lui répondis-je, et ce sera encore celui de Saint-Simon. C'est lui en effet qui parle « de la fermeté du grand roi, dans les malheurs de toute sorte qui accablèrent le dernier tiers de son règne ; de sa tranquille confiance dans les derniers jours de sa vie ; de cette égalité d'âme qui fut toujours à l'épreuve de la plus légère impatience ; de cette gravité et de cette majesté qui l'accompagna jusqu'au dernier moment ; de ce naturel qui y surnagea avec un air de vérité et de simplicité qui bannirent jusqu'au plus léger soupçon de représentation et de comédie. »

— Voilà bien des témoignages en effet, dit le jeune républicain.

— Et remarquez, reprit le diplomate, que ce sont les témoignages des contemporains de Louis XIV, des hommes les plus illustres de ce temps, de ceux qui, d'après l'hypothèse que vous nous avez exposée, auraient fait la gloire du grand règne, indépendamment du grand roi et sans lui.

— Croyez-vous, reprit le jeune catholique, que tous ces illustres esprits aient conspiré ensemble pour nous tromper? Ferez-vous de ces témoignages universels rendus à Louis XIV par ceux qui l'ont le mieux connu une conspiration de flatterie? Quand Bossuet s'écriait : « Je ne brigue point de faveurs, je ne fais point ma cour dans la chaire, à Dieu ne plaise! je suis Français et chrétien; je sens, je sens le bonheur public, et je décharge mon cœur devant Dieu! » croyez-vous que Bossuet fût un flatteur?

— Non, non, dit la châtelaine, cela n'est pas admissible, Dieu avait fait le grand siècle pour le grand roi, et le grand roi pour le grand siècle. Au moment où tout était prêt pour que la France arrivât au plus haut degré de grandeur où elle soit parvenue, la Providence voulut que le roi fût au niveau du rôle que la royauté avait à remplir. Le cachet de sa grandeur, de sa majesté et de sa régularité se retrouve partout : dans sa politique, dans les institutions dont il dota la France, dans les bâtiments qu'il fit construire, je veux surtout parler de Versailles, cette conquête du génie humain sur le désert. On le rencontre de même dans la littérature. Bossuet et Racine lui durent en partie les hautes notions de la grandeur royale qui sont un des ornements de leurs ouvrages, et certes on ne dira pas que le génie de Louis XIV n'ait point inspiré au grand orateur de la chaire ce passage de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse : « Sous lui, la France a appris à se connaître, elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savaient pas... Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince n'a qu'à prêter l'oreille, quand il lui plaît d'en expliquer les motifs; la noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à sa majesté qu'elle tempère.

— Mais la chaire était-elle bien libre sous Louis XIV? demanda le jeune républicain.

— S'il était permis, répondis-je, de rapprocher deux choses si dissemblables, je dirais que la même liberté existait pour la chaire et pour le théâtre. Vous savez ce que fit Louis XIV pour Molière, il le soutint en toute occasion; s'il ne lui donna pas son génie, il lui donna la société réglée, tranquille, où les caractères avaient leur jeu naturel, et que le grand comique peignit d'une manière si admirable sur son théâtre. Il le protégea, quand il le fallut contre ses adversaires. On se souvient qu'il le fit dîner à sa table et lui servit une aile de son en-cas de nuit, un jour que ses officiers avaient repoussé Molière comme n'étant pas d'assez bonne compagnie pour eux. Il fit jouer *Tartufe*, malgré la cabale qui protestait contre cette pièce, et témoigna par là que, sincèrement religieux comme il l'était, il ne craignait pas la satire de l'hypocrisie. Un jour, le duc de la Feuillade, qui avait cru se reconnaître dans la *Critique de l'École des femmes*, meurtrit contre les boutons de son habit le noble visage de Molière, qui se baissait pour le saluer. Le roi adressa à la Feuillade des paroles si sévères, qu'elles ressemblaient à une disgrâce. Enfin il tint sur les fonts du baptême le premier enfant de Molière.

— Quant à la chaire, reprit le jeune catholique, pour réconcilier notre ami avec Louis XIV, il suffira de lui rappeler que trois prédicateurs surtout se succédèrent devant le grand roi : Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Certes, ils rendirent justice aux belles actions de son règne, mais aucun des trois n'épargna ses vices. Bossuet lui parla de ses liaisons coupables avec une liberté épiscopale que le roi lui-même avait encouragée, car il comprenait, avec cette justesse d'esprit que tout le monde lui a reconnue dans son temps, qu'il fallait que chacun fît son devoir. Quant à Bourdaloue, notre ami n'a pas sans doute oublié le passage d'une lettre de madame de Sévigné sur un discours prononcé devant le roi par cet éloquent sermonnaire : « Nous entendîmes, après dîner, le sermon de Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue, parlant à tort et à travers contre l'adultère; sauve qui peut! il va toujours son chemin. » Enfin vient Massillon. On connaît les paroles que Louis XIV lui-même lui adressa après la prédication du premier Avent, en 1699 : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, et j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. »

— Il faut conclure, dit la maîtresse de la maison, et clore l'incident qu'a introduit notre jeune ami dans le débat; je conclurai par les paroles d'un des historiens modernes de la *littérature française*, M. Nisard : « Le titre de *Siècle de Louis XIV* ne s'est pas glissé dans la langue générale par hasard, ni sur la seule foi de Voltaire, qui l'a mis en tête de son histoire du règne de Louis XV. Le même Voltaire a dit : Le siècle de Louis XV. Cette qualification n'a point prévalu. Pourquoi dit-on le siècle de Louis XIV? Parce que le roi conduit le siècle. Pourquoi dit-on, lorsque Louis XV règne : Le dix-huitième siècle? Parce que le siècle efface le roi. Ne changeons rien à ces dénominations populaires, et quand nous voyons les plus grands esprits de cette époque fameuse, lesquels en étaient aussi les plus honnêtes gens, rivaliser à qui fera de Louis XIV les peintures les plus ressemblantes, et ceux qu'il négligeait lui donner les mêmes louanges que ceux qu'il favorisait, tenons leur témoignage unanime pour la vérité. »

Alfred Nettement.

— La suite prochainement. —



UNE AME FORTE

(Voir page 11.)

—

En rentrant à Rameur, et pendant que M. de Narvelle réglait quelques comptes, Clémence se rendit à l'église du village; elle alla s'agenouiller dans le banc où elle avait prié à côté de ses parents. Elle pleurait, la pauvre orpheline, en demandant à Dieu la grâce de rester forte au milieu des épreuves qui la brisaient. Or, quelques jours avant de quitter Rameur, M. de Narvelle cherchait en vain sa nièce. Le soir venait et elle ne paraissait pas; Édouard commençait à s'inquiéter.

— Si Castor était là, fit Jacques, on ne chercherait pas longtemps notre jeune demoiselle, il n'y aurait qu'à dire : « Castor, trouve Clémence! » et le bon animal se mettrait en quête. M'est avis, au reste, que la petite et le chien sont à se dire adieu dans queuque rocher!

M. de Varvelle se dirigea donc vers la mer. Arrivé à un point que lui avait désigné Jacques, il aperçut Clémence les mains jointes, et contemplant dans l'attitude de la prière cette mer qui étincelait sous les derniers rayons du soleil. Castor avait placé sa belle tête sur les bras de la jeune fille, et on eût dit que lui aussi pressentait une séparation, tant était triste son regard!

M. de Narvelle s'arrêta; il respectait cette douleur si profonde dont jusque-là, peut-être, il n'avait pas soupçonné l'intensité.

Enfin, le jour baissait, il fallait regagner Rameur. Édouard s'approcha de Clémence, qui tressaillit.

— Mon enfant, lui dit-il, votre cœur est bien triste. Pourquoi êtes-vous, avec moi, toujours silencieuse et affectez-vous une force au-dessus de votre âge?

En disant ces mots, M. de Narvelle embrassa la jeune fille, qui ne put retenir ses larmes cette fois.

— Voyons, Clémence, à quoi pensiez-vous lorsque je vous ai surprise sur ce rocher? Pourrais-je faire quelque chose pour rendre moins amère votre douleur, moins vifs vos regrets?

— Oh! mon oncle.

— Eh bien, mon enfant, ayez confiance en moi; vous savez que j'étais l'ami de votre père avant d'être son frère. Je le remplace en ce moment près de vous.

— Mon oncle, dit Clémence en pleurant, je voudrais que notre petite maison de Rameur ne fût pas vendue, et, si j'avais seulement cinq cents francs, je les donnerais à Jacques : il se marierait avec Catherine; tous les deux soigneraient la maison, et ils garderaient avec eux Castor, Castor qui a défendu papa; car, sans lui, papa aurait été tué dans la forêt; il n'aurait pas revu maman; il ne m'aurait pas bénie et reçu lui-même, avant de mourir, les suprêmes bénédictions. Pauvre Castor!

En entendant prononcer son nom, le chien releva la tête et se mit à lécher les mains et même le visage inondé de pleurs de sa jeune maîtresse.

Édouard était si ému, qu'il n'avait pas même la force de répondre.

— Mon oncle, reprit Clémence devenue plus expansive, pourriez-vous me prêter ces cinq cents francs? Lorsque mon éducation sera finie, je travaillerai et je vous les rendrai.

Pour toute réponse, Édouard prit sa nièce dans ses bras et garda un moment le silence.

— Mon enfant, lui dit-il ensuite, en rentrant je vais vous remettre cinq cents francs; il faut bien, pour régler les comptes, que votre maison de Rameur soit vendue; mais je me charge de l'acheter et d'y établir pour gardiens Jacques et votre chère Catherine.

Un rayon de bonheur vint illuminer la physionomie désolée de l'orpheline, et ce fut avec bien du cœur qu'elle remercia le bon Édouard.

Jacques et Catherine s'aimaient; Clémence ne l'ignorait pas, et elle savait aussi que sa mère se disposait à les unir lorsqu'elle fut surprise par la mort.

M. de Narvelle prit toutes ses dispositions pour que le mariage se fît le plus promptement possible, et pour que la petite maison de Clémence ne fût pas vendue à des étrangers.

— Serez-vous contente d'être la femme de Jacques, demanda Clémence à Catherine, la veille du jour où elle devait quitter Rameur.

— Oh oui, mamzelle, Jacques est un vrai brave garçon, ben travailleur, bon chrétien et pas du tout méchant.

— Et vous, Jacques, dit ensuite l'orpheline lorsqu'elle se trouva seule avec le jardinier, trouvez-vous que nous ayons bien fait de songer à vous donner pour femme Catherine?

— Oh oui, mamzelle; et vot' défunte maman savait que j'aimais tout à fait ben Catherine, et je n'voulais pas d'autre femme que celle-là. Elle est vraie bonne, voyez-vous, et puis avec ça, Catherine est ben gentille; mais tout de même, reprit le bon Jacques, c'est triste, mamzelle, de vous voir vous en aller bien loin de Rameur, et les oreilles vous tinteront ben souvent, car nous parlerons toujours, toujours de vous aux veillées.

— Merci, Jacques; et vous mettrez des fleurs, n'est-ce pas, sur la tombe de mes pauvres parents, mes plus chers souvenirs en ce monde; j'espère aussi que vous et Catherine, vous ne les oublierez pas.

— Oh! oui, oui, mamzelle, jamais nous n'oublierons Monsieur et Madame.

— Eh bien, je partirai plus tranquille, Jacques, je vous recommande aussi Castor, promenez-le beaucoup demain et les jours suivants afin qu'il ne s'aperçoive pas de mon absence, et ne lui dites jamais : *Castor, trouve Clémence!* Tâchez qu'il m'oublie. Oh! que tous,

gens et bêtes, soient heureux! Si je souffre seule, je souffrirai moins.

L'émotion gagnait la jeune fille et le jardinier. Clémence voulait rester maîtresse d'elle-même; elle se hâta donc de quitter Jacques, et il fallut enfin dire adieu à Rameur. La courageuse enfant ne faiblit pas à ce moment cruel; mais ses yeux restèrent longtemps fixés sur le clocher qu'elle aimait tant, et, lorsque le sacrifice fut consommé, lorsque la mer et les bois qui entouraient le village disparurent à l'horizon, Clémence, recueillant toutes ses forces, voulut causer avec son oncle qu'elle craignait d'affliger en lui laissant apercevoir les angoisses de son cœur. « Je souffre seule! » pensait-elle; cette pensée la ranimait et doublait son énergie.

Clémence passa quelques jours chez Aliénor avant de repartir pour Saint-Placide; ces quelques jours lui parurent un siècle. Cette tante guindée, parfumée, fardée; cet hôtel somptueux dans lequel on étouffait, où les draperies empêchaient l'air de circuler et les rayons du soleil de pénétrer; tout cela rendait plus amère la douleur de la jeune orpheline habituée à courir en toute liberté par la grève, à respirer à pleins poumons l'air si pur de la mer, à s'égarer dans la profondeur des bois et à n'aimer d'autres parfums que celui des fleurs.

Clémence se demandait comment son oncle, si simple et si bon, pouvait vivre avec une femme vaine et légère, elle avait hâte de quitter C***.

M. de Narvelle voulut conduire Clémence chez madame Vrignac, dont la santé inspirait les plus vives inquiétudes. L'attitude réservée, digne, et cependant respectueuse de mademoiselle de Cormar plut à la vieille dame; ce fut après cette visite qu'elle écrivit le testament qui ne donnait pas une grande fortune à Clémence, mais qui cependant assurait son avenir.

Ce fut heureux pour Clémence d'avoir passé quelques jours à C*** avant de franchir la clôture des Bénédictines.

En passant des falaises de Rameur aux cloîtres d'un monastère, la transition eût été trop brusque; mais la jeune fille aimait mille fois mieux le séjour de l'abbaye que le splendide hôtel de sa tante, et puisqu'il fallait vivre loin des lieux qui l'avaient vue naître, elle préférait une maison religieuse à une demeure dans laquelle personne, sauf son oncle, ne l'eût comprise et où elle-même n'eût compris personne.

Elle souffrait bien cependant, la pauvre enfant! et le soir, alors que ses compagnes dormaient, que les religieuses avaient cessé de parcourir les dortoirs, Clémence se glissait doucement au pied de son lit placé devant une grande fenêtre sans volets ni rideaux; et, par un radieux clair de lune, elle contemplait le ciel. Les nuages revêtaient mille formes : tantôt une vaste baie semblait s'offrir aux regards de la jeune fille, tantôt elle croyait apercevoir des bois et des montagnes.

« Oh! voilà bien comment est la mer, pensait-elle; au loin ces nuages plus compactes et moins éclairés me rappellent mes sombres forêts. Ici, je crois voir encore mes belles falaises, là le clocher si gracieux de Rameur! »

Bientôt Clémence apprit le mariage de Jacques et de Catherine; mais presque en même temps une triste nouvelle vint l'affliger encore. Castor allait souvent crier dans les rochers et passait de longues heures aux endroits qu'avait préférés sa jeune maîtresse; or, un jour, il s'endormit sur une pierre moussue où Clémence et sa mère aimaient à s'asseoir. Un gros caillou lancé au hasard vint frapper le fidèle animal qui mourut sur le coup. « Encore un sacrifice! » pensa Clémence; et le soir, à l'heure de ses rêveries solitaires, elle donna plus d'une larme au pauvre Castor.

Mais un an après son entrée chez les Bénédictines, un grand changement s'opéra dans la jeune fille. Plus de rêves, plus de ces veilles si aimées, mais contraires à la règle de la maison. Clémence pourtant n'oubliait pas, et plus que jamais elle aimait ceux qu'elle avait perdus, elle priait pour eux à toute heure. Un autre nom venait se mêler à ceux de son père et de sa mère; madame Vrignac était morte aussi, et Clémence, qui ne l'avait vue qu'une fois, était peut-être la seule personne qui songeât à implorer pour elle les miséricordes de Dieu. Oui, Clémence se souvenait, mais de nouveaux horizons s'étaient ouverts à ses regards; elle avait cru entendre les échos du *Cassin* lui redire les célestes entretiens de Scolastique et de Benoît. Comme ces grandes et saintes âmes, elle voulait dire au monde, à ses espérances, à ses joies, un éternel adieu; la vie austère des Bénédictines était devenue l'objet de son ambition, et elle comptait ne plus revoir les lieux qu'elle avait tant aimés, et vers lesquels elle avait jusque-là tant soupiré.

Grande, forte, bien faite, ayant des traits un peu trop accentués peut-être, mais une physionomie franche et aimable, Clémence pouvait passer pour une belle personne; ce qui lui manquait en une certaine mesure, c'était la grâce; ses manières avaient conservé quelque chose de brusque, et, malgré les efforts des religieuses, malgré les siens, elle ne put jamais parvenir à modifier entièrement ce qu'elle appelait sa rudesse native, et ses allures d'enfant des grèves, des forêts sauvages.

M. du Hausselaie.

— La suite prochainement. —

LES VENDANGES

Après l'été, la saison des espérances et des fleurs, vient l'automne, le temps des récoltes et des fruits;



c'est cette saison que le poëte villageois du Northamptonshire a chantée dans ces beaux vers :

Come, pensive autumn, with thy clouds and storms,
And falling leaves and pastures lost to flowers,
A luscious charm hangs on thy faded forms
More sweet than summer in her loveliest hours,
Who in her blooming uniform of green,
Delights with samely and continual joy.

Viens, pensif automne, j'aime tes nuages et tes tempêtes,
Tes feuilles qui tombent et tes pâturages dépouillés de leurs fleurs;
Un charme plein de douceur enveloppe tes formes fanées,
Plus doux que l'été dans ses plus aimables heures,
Qui, dans l'uniformité de ses tapis de verdure,
Présente toujours aux regards les mêmes tableaux et les mêmes joies.

Le soleil baisse à l'horizon, les jours diminuent; les feuilles, arrachées par le vent, s'envolent en tournoyant; celles qui tiennent encore aux arbres prennent ces teintes rougeâtres et ambrées dont l'aspect est si délicieux quand un rayon de soleil vient les dorer. Les dernières roses s'épanouissent et nous adressent, en s'effeuillant, un odorant adieu. Déjà les moissons sont faites, et les plaines qui s'étendent, nues et dépouillées, ont un aspect de tristesse qui se communique à l'âme. Mais tout dans la nature n'est pas encore en deuil; le soleil perce les nuées humides, il envoie ses plus chauds rayons sur les vignes, dont les pampres jaunissent et se balancent au souffle du vent; le brouillard du matin vient, comme une rosée fécondante, gonfler les grappes du raisin; dans les pays du midi, dans le Bordelais, par exemple, les vendanges commencent.

La vendange, c'est un temps de fête pour les pays vinicoles; toute l'année s'est passée en craintes et en espérances. Les vignerons ont tremblé à l'époque de la gelée menaçante, ils ont redouté la grêle, la pluie qui pourrit les récoltes, le soleil trop ardent qui les dessèche. A présent, arrière les inquiétudes et les craintes, les espérances vont se réaliser, la joie est à l'ordre du jour; la vendange s'ouvre, et les celliers se remplissent au son des gais refrains.

Dès que le jour paraît, une véritable armée de vendangeurs s'ébranle en chantant, les hottes vides sont suspendues sur leur dos; arrivés dans les vignes, ils se mettent à l'ouvrage et sont comme échelonnés au pied des ceps jaunissants; les heures s'écoulent, les hottes se remplissent vite, et on les vide alors dans des cuves que traînent des attelages de bœufs. Puis toutes ces grappes luxuriantes vont mêler leurs sucs dans les grandes cuves où le raisin, subissant une métamorphose, va se changer en vin. Les vendangeurs vont alors rejoindre le raisin, ils piétinent sur les cuves afin d'extraire le jus, qui sera, plus tard, si recherché des gourmets. C'est le temps des plus rudes labeurs des paysans du Bordelais. Les travaux de la vendange sont, en effet, aussi longs que multipliés; mais les vendangeurs ont aussi leurs distractions et leurs plaisirs : quand vient le soir, les travaux sont suspendus, vendangeurs et vendangeuses se réunissent dans une aire, et là, ils dansent des rondes joyeuses au son d'un violon que le propriétaire qui les emploie fait venir pour cet objet. Ils oublient alors leurs travaux incessants et ne songent plus qu'à la joie qui suit la peine, à la récompense qui suit l'épreuve comme la lumière suit l'obscurité. Puis, le jour qui termine la vendange est le jour de fête des vendangeurs; c'est pour ce jour-là qu'on réserve les rondes les plus entraînantes, les chants les plus joyeux, et qu'autour de la table où les verres remplis de vin nouveau circulent en s'entre-choquant, les refrains les plus gais se font entendre. Les têtes finissent parfois par se troubler, et les pas des convives chancellent souvent quand il faut quitter la salle du souper; mais, au jour qui termine la vendange, on ne peut s'étonner de ces joyeuses libations, et il faudrait être bien sévère pour les condamner. Que d'opérations successives pour amener le raisin qui jaunit ou bleuit sur les ceps à sa destinée définitive! D'abord vous avez vu la cueillette, puis les vendangeurs portant leurs hottes et les versant dans des baquets posés sur un char rustique traîné par des bœufs. C'est ainsi qu'il arrive aux grandes cuves où il doit fermenter, puis le résidu est porté au pressoir, où, à l'aide de barres puissantes, on achève d'extraire le jus. Enfin le vin est versé dans les fûts qui s'alignent en deux rangées dans les caves profondes, et là même il faut le visiter et l'entretenir pour que le travail du vin nouveau ne fasse pas le vide dans les pièces.

Vous êtes-vous promené quelquefois, par une belle journée d'automne, alors que les vendangeurs sont à leurs travaux? Vous avez dû être frappé alors de l'animation qui règne dans la plaine et sur les coteaux, de la gaieté qui circule dans l'air, où les travailleurs courbés au milieu des vignes lancent leurs refrains joyeux. Vous en voyez de tous les âges; les enfants eux-mêmes prennent leur part à ces travaux qui les enchantent, chacun veut remplir, selon sa taille, sa hotte ou sa corbeille. Les grives, dérangées au milieu de leur repas préféré, s'enfuient à tire-d'ailes en poussant un cri d'effroi; les moineaux, hôtes ordinaires de ces lieux jusqu'alors solitaires, plus hardis que les grives, viennent becqueter presque sous les mains des vendangeurs qui laissent leur part, en terminant, aux oiseaux du bon Dieu. Il y a, en effet, des glaneurs dans la vigne comme des glaneurs de blé. Les pauvres des pays de vignoble suivent les vendangeurs et recueillent les grappes oubliées pour eux. Pour que Dieu bénisse les vignes comme il bénit les champs et les moissons, pour que les années soient fécondes, ne faut-il pas faire la part des pauvres qu'on appelle ses humbles amis? Ne faut-il pas réserver au voyageur, qui passe altéré, quelques grappes jaunissantes qui

Les Vendanges

apaiseront sa soif? Il aura un souvenir reconnaissant pour les vignerons généreux, et ce souvenir portera bonheur à leurs vignes, que grâce, aux prières des pauvres, peut-être, la grêle et la gelée épargneront quand viendra le printemps, qui apparaîtra dans quelques mois, rempli de menaces et d'incertitudes pour la récolte de l'an prochain.

RENÉ.



MES HÉRITAGES

(Voir page 4.)

—

II

J'avoue que je crus un moment que ma petite tête tournerait quand, après des adieux qui, malgré les circonstances, avaient été très-attendrissants, je me trouvai blottie dans le fond d'un cabriolet à deux roues qu'un

petit cheval à l'air furieux entraînait avec une rapidité vraiment vertigineuse. Une fois habituée à ce cahotement, qui n'avait pas de prise sur mon oncle Adrien assis comme un roc à mes côtés, mais qui ballottait cruellement ma petite personne, je commençai à trouver le voyage assez agréable en soi. Nous nous arrêtâmes pour dîner dans une petite ville. Je parus toute tremblante à table d'hôte, et, si d'un côté je trouvai ma liberté un peu gênante, d'un autre, je ne la trouvai pas sans charme. Je me promenai un peu par la ville, à l'ombre des grands pans flottants de la redingote de mon oncle Adrien. Je vis une pompe jaillissante, une très-belle église, des hussards en grand uniforme, et je trouvai que le monde était grand et renfermait de très-belles choses.

Mes ignorances amusaient mon oncle.

— Tu n'as donc jamais vu de pompe, Clairette? disait-il.

— Non, mon oncle.

— Ni d'église?

— Pas aussi belle.

— Ni de hussards?

— Jamais de hussards.

— C'est bon! Quand le régiment partira, je t'amènerai ici, et tu les verras tous défiler à cheval.

Je le remerciai avec effusion, et tout un escadron de hussards passa à l'avance dans mon imagination.

Notre promenade finie, il fallut remonter dans le cabriolet et me sentir encore emportée à fond de tra'n. La nuit venait, j'avais froid; il me semblait que le cabriolet roula t sur des tas de pierres; et, pour comble de désagrément, mon oncle Adrien commençait à jurer comme un païen. Ses jurements, je me hâte de le dire, étaient tout à fait inoffensifs, mais enfin ils me terrifiaient. Entendre, au milieu de la nuit, en galopant le long de vallées sombres comme des entonnoirs, une grosse voix retentissante qui lançait les mots de canon, de tonnerre, de diable, de misère, par mille et mille, n'avait rien de rassurant pour une pauvre petite créature douée de délicatesse et d'impressionabilité. Je ne pleurais pas, car il me semblait que le vent glaçait mon cœur et y pétrifiait les larmes. Mais je regardais avec effroi les arbres, noirs fantômes qui avançaient de grands bras pour saisir cette voiture, ce petit animal noir qui passait comme un tourbillon devant eux; je regardais les nuages noirs aussi qui semblaient descendre comme pour l'écraser sous leur poids. La pensée me vint de faire une prière, et, tandis qu'au moindre cahot sortaient de la poitrine de mon oncle des tonnerres et des foudres, mes lèvres multipliaient les doux appels au Père qui est aux cieux. Je crus être récompensée de mon acte de dévotion par l'apparition d'une petite étoile qui, pour moi, éclaira soudain ce ciel tourmenté. Je ne regardai plus qu'elle, et ce fut dans cette contemplation reposante que je m'endormis.

Et c'est parce que je m'endormis que je ne me rappelle pas du tout mon arrivée à Castel-Dour. Il fallut bien m'éveiller à demi pour me suspendre dans les bras qui m'enveloppaient. J'entendis vaguement une voix étrangère qui parlait d'une petite fille, d'un vieil original, d'une idée saugrenue. Je me sentis secouée assez durement; mais je l'avais tant été dans le cabriolet, qu'il n'y avait pas là de quoi m'arracher au sommeil de plomb qui m'avait gagnée, et, de fait, je ne repris que le lendemain matin l'entière possession de moi-même.

III

Le moment de mon réveil fut vraiment un moment bien étrange. Mes yeux, en s'ouvrant, trouvèrent une fenêtre sans rideaux, et il me sembla que le ciel, un beau ciel tout bleu, et les arbres, de beaux arbres bien feuillus, entraient dans ma chambre. J'étais dans un très-grand lit, dans une très-grande chambre, sur la tapisserie blanchâtre de laquelle il y avait de grandes colonnes grises, au plafond de laquelle il y avait d'énormes poutres. Que tout cela était grand, mon Dieu! et comme je me pelotonnais, me trouvant si petite! Mais seulement de regarder du côté de ma fenêtre sans rideaux m'élargissait le cœur. La pompe, les hussards, m'avaient bien frappée à la ville, mais au fond je n'aimais pas la ville, et, voyant tant de ciel et tant de feuillage, je me disais : « Pourvu que nous soyons arrivés! »

Nous étions arrivés, et j'en eus la certitude en voyant s'interposer entre la lumière et moi une ombre longue et mince enveloppée dans un peignoir d'indienne jaune à fleurs: on eût dit qu'une des colonnes de la tapisserie s'était habillée ainsi pour m'effrayer. La figure de cette ombre était longue et blême et ornée d'abord par un nez long et accidenté, ensuite par une masse de papillotes d'un blond sale. Sur un chignon élevé, d'un blond sale aussi, était posée une fanchon bleue fanée, garnie d'effilés noirs qui pendaient mélancoliquement jusque sur un cou blême, qu'on se sentait des tentations d'ôter de devant ses yeux ou tout au moins de recouvrir.

De petits yeux gris papillotants s'arrêtèrent sur la figure de la pauvre petite Claire qui sentait tout son sang monter à ses joues, s'étendre comme un voile sur son front, réchauffer ses oreilles et faire tic tac à ses tempes.

Tout à coup les papillotes frémirent, la grande machine automatique se pencha en avant, des bras longs et décharnés se détachèrent de la colonne et s'ouvrirent comme si un ressort caché dans les épaules les eût fait mouvoir.

Qu'aurait dû faire la pauvre petite Claire en ce moment et devant ce mouvement?

Se soulever sans doute, s'élancer dans le demi-cercle formé par les deux grands bras, nouer ses petites mains autour de l'étrange cou de la colonne, et poser sa pe-

tite joue enflammée contre les papillotes flottantes.

Hélas ! elle n'en eut pas non-seulement le courage, mais la pensée. Elle rougit encore davantage dans son oreiller; le tic tac de ses tempes accéléra son mouvement, et elle ferma presque involontairement les yeux.

Quand elle les rouvrit, la machine s'était redressée, et elle put penser qu'elle avait rêvé que cette colonne-là lui avait tendu les bras.

Enfin elle parla.

— Avez-vous bien dormi, Claire? dit une voix rapide et légèrement bredouillante.

— Oui, madame.

— Et êtes-vous contente d'être à Castel-Dour?

— Oui, madame.

— C'est un nom poétique, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Aimez-vous la campagne?

— Oui, madame.

— Dites : oui, ma tante. Je suis votre tante Lucie. Avez-vous entendu parler de moi ?

— Oui, mad... oui, ma tante.

— Et m'aimez-vous un peu?

— Oui, ma tante.

Elle m'aurait demandé en ogresse bien apprise : « Voulez-vous que je vous mange? » que je lui aurais certainement répondu : « Oui, ma tante. »

— Vous allez vous lever? reprit-elle.

— Oui, ma tante.

— Savez-vous vous habiller seule?

— Oui, ma tante.

— Je ne l'avais jamais su, mais qu'importait?

— Eh bien, à bientôt, petite.

— Oui, ma tante.

— Dites à bientôt, ma chère, au moins.

— A bientôt, ma chère.

J'avais cru comprendre qu'il fallait répéter ma chère. Elle sortit, et j'ai su depuis qu'elle m'avait trouvée si froide et si sotte, qu'elle avait pris, avec l'impétuosité qui lui était naturelle, la résolution de ne pas s'occuper de moi. Est-ce qu'il y avait vraiment de ma faute? Que ne s'était-elle approchée de mon lit bien doucement! Que ne m'avait-elle parlé comme une mère parle à son enfant! Que ne m'avait-elle embrassée simplement, tendrement, la première! Mais non, ma tante Lucy, elle mettait toujours l'*y*, trouvant cela plus distingué, était une femme à éclats. Elle ne manquait pas de cœur, mais il y avait chez elle une forte dose d'égoïsme irraisonné, et elle manquait ordinairement de jugement. Sans se rendre compte de l'impression qu'une figure hagarde comme la sienne devait produire au premier abord sur une pauvre enfant qui ne connaissait rien et qui avait vécu dans l'indifférence, dans le renfermé, elle se présentait avec des airs théâtrals et m'ouvrait de grands bras qui me faisaient frémir; il y avait de quoi faire tourner ma timidité en idiotisme.

Et parce que je ne me jetai pas spontanément dans ces bras secs, parce que je restai toute pelotonnée dans le grand lit, je lui déplus souverainement, et, déjà blessée au cœur du renvoi de ce cher Armand qu'elle avait si mal élevé, déjà mécontente de cette espèce de remplacement, elle ne daigna pas me placer dans sa vie. Ce fut presque un bonheur pour moi. Les relations intimes d'une enfant avec une vieille fille romanesque, livrée à ses impressions et manquant de cette justesse d'esprit et de cette énergie de caractère qui sont nécessaires à tout être qui élève vers la lumière de la vie un être plus jeune que lui, ne peuvent certainement que lui nuire.

Quel soulagement j'éprouvai quand elle partit et que je ne vis plus que les grandes colonnes grises de la tapisserie! Je me levai bien vite, je fis toute seule et bien dévotement, sinon bien complétement, ma prière, et je m'habillai tant bien que mal, laçant à droite ce qui devait être lacé à gauche, boutonnant en avant ce qui devait être boutonné en arrière, mais surmontant audacieusement toutes les difficultés. Je ne me trouvai réellement embarrassée que quand il fallut me prendre aux cheveux. J'avais une de ces chevelures opulentes, écrasantes, qui sont, avant d'être le plus envié des ornements, la plus gênante des choses. Ces cheveux-là, ondoyants, frisés, tombaient comme un manteau de plomb sur mes faibles épaules, il m'était parfaitement impossible d'y tracer une raie, de les disposer de quelque manière que ce fût. Après mille efforts infructueux, désolée, humiliée, à charge à moi-même, ne sachant que devenir, je m'enveloppai comme d'un voile de ces malheureux cheveux et je fondis en larmes.

C'est alors que se présenta mon oncle Adrien.

Ah! si ma tante et son *y* avaient été là! elle aurait bien vu que je n'étais pas froide. Avec quel bonheur je me jetai au cou de l'excellent homme, quelle joie je ressentis à sentir flotter sur mon front sa grande barbe frisée, à entendre cette voix sonore qui n'appelait plus sur nous les misères et les canons et les tonnerres, mais qui me disait si paternellement :

— Bonjour, ma petite Claire; bonjour, ma Clairette.

Le bonjour dit, il fallut expliquer la cause de mes larmes.

— Ah diable! dit-il en soulevant les ondes dorées de mes cheveux, c'est qu'il y en a long et lourd. Tiens-toi debout, tu en as presque jusqu'à la cheville. Attends, je vais appeler Lucie.

Je le conjurai de n'en rien faire.

— Bon, dit-il en souriant, je vois qu'elle t'a fait peur, avec ses airs de Mélusine. C'est une bonne fille, un peu lunatique, qui vit habituellement dans les brouillards, mais c'est une très-bonne fille. Eh bien, veux-tu que j'essaye d'amarrer cela moi-même?

Je lui livrai ma tête avec la plus grande confiance, il y fourragea quelque temps avec ses grandes mains

musculeuses, et puis il me déclara : d'abord qu'il ne savait pas faire les raies droites, ensuite qu'il ne pourrait jamais natter régulièrement tout cela.

— Attends, dit-il tout d'un coup et comme saisi d'une inspiration subite.

Il me donna deux ou trois coups de peigne, saisit un des cordons noirs d'une main, souleva tous mes cheveux de l'autre et se mit à tourner le cordon autour en soufflant comme s'il eût fait quelque chose qui dépassait ses forces.

— Là, dit-il, cela te va-t-il?

Je me levai les tempes et la nuque découvertes, ce qui m'était un grand soulagement, et je dis oui, après m'être mirée dans le battant d'une grande armoire de chêne. Encouragé par cette approbation, il acheva l'opération en construisant un chignon qu'il qualifia de chignon à la diable, et je fis mon entrée dans le salon de Castel-Dour, coiffée à la chinoise. J'inaugurais ma liberté en abandonnant ma coiffure enfantine.

Un mois plus tard, j'en jouissais en plein, sans contrôle, de cette dangereuse liberté. J'avais pris à Castel-Dour, entre ces deux êtres si parfaitement dissemblables et si complétement indépendants l'un de l'autre, la place d'un joujou, d'un oiseau, d'une fleur; pourvu que je ne gênasse pas, on ne me causait aucune gêne. Mon oncle aimait à me voir sautiller, par son domaine, comme un jeune faon en liberté; j'existais à peine pour ma tante Lucie. Ma tante Lucie avait d'étranges habitudes; elle ne se levait jamais à la même heure et le plus souvent guère avant midi. Après dîner, elle s'en allait, comme une âme errante, un livre sous le bras, ses grandes papillotes au vent, sa longue robe dans la poussière ou dans la boue, se promener par ce qu'on appelait le labyrinthe, une oseraie très-vaste, où l'on avait tracé des allées en zigzags. Elle en revenait les yeux aussi vagues, les papillotes plus défrisées et la robe plus salie. Elle se plaçait devant le vieux clavecin du salon et jouait à faire hurler toute la meute de mon oncle Adrien; elle chantait à faire se boucher les oreilles, fût-ce avec des orties, et en faisant de telles grimaces, que je restais parfois à la regarder par fascination : et voilà comment s'écoulait la journée de ma tante Lucie, qui se croyait une femme de génie et qui n'était qu'une pauvre femme inutile.

Et moi, que faisais-je? Rien et beaucoup de choses. D'abord, j'aspirais à pleins poumons la santé, ensuite j'échappais, par l'activité physique, à ces rêveries propres à l'adolescence, qui préparent les femmes vaporeuses, et à ces liaisons imprudentes qui préparent les femmes futiles ou coquettes.

Chez mon père, au milieu de mon très-réel abandon et de mes misères domestiques, je devenais mélancolique; ma gaieté s'en allait, et je commençais à aspirer, dans des conversations trop peu mesurées, cette sorte de connaissance incomplète de la vie qui ne sert le plus souvent qu'à fausser le jugement, qu'à exalter l'imagination et qu'à conduire à la duplicité. On se sent toujours porté à cacher ce que l'on croit avoir surpris. Alors se dresse, devant l'enfant qui réfléchit, non pas un être réel, mais un fantôme, et avec ces demi-révélations et ses suppositions naïves, il fabrique une vie à sa façon, qui ne peut avoir aucun rapport avec la véritable vie et qui peut même lui en inspirer le dégoût.

Aussi il est certainement préférable de ne pas être élevée du tout que d'être mal élevée. Dans le premier cas, l'être intelligent dort sans doute, mais aucun souffle délétère ne l'atteint, et quand vient l'heure du réveil, il se trouve plein de force, de vitalité, de spontanéité, et tout disposé à recevoir les bonnes impressions.

Je jouais à la fermière, à la meunière, au laboureur, au pâtre; je vivais en plein vent, au milieu d'honnêtes et religieux paysans.

Ma timidité avait changé de nature; je devenais plus que timide, je devenais sauvage, mais en même temps intrépide, vaillante, travailleuse; non point comme une enfant du monde, mais comme une enfant de la campagne. Les imprudences que je fis au commencement de cette vie rustique, ne m'ayant pas tuée, m'aguerrirent.

Le matin je me réveillais au chant du coq, et sitôt que les colonnes grises de ma chambre se détachaient sur leur fond blanchâtre, je me levais. Ma toilette et ma prière faites, j'allais prendre mon premier déjeuner dans la cuisine où s'était établie ma petite souveraineté.

Tous ces vieux journaliers, tous ces vieux domestiques de famille, avaient plus ou moins connu ma mère, et puis j'étais un enfant. On ne sait pas tout ce que le bon Dieu a jeté de tendresse et d'indulgence dans le cœur de ses créatures pour les êtres faibles et gracieux qu'on baptise du nom d'enfants; on en est parfois émerveillé. Les natures les plus fortes, les natures les plus ingrates, les plus revêches, s'amollissent généralement au contact d'un enfant, et dans le peuple, ce sentiment sympathique, protecteur, est resté merveilleusement vivace. Il faut que l'égoïsme raffiné et cruel du monde ait pris possession d'un cœur de femme pour qu'il ne s'incline pas quelque peu vers un enfant.

Certainement tous ces braves gens m'aimaient bien aveuglément, mais comme ils m'aimaient!

Ces vieilles barbes grises s'intéressaient au sort d'un papillon que j'essayais de dresser à l'esclavage; ces rudes travailleurs abrégeaient leur récréation pour aller porter de l'herbe fraîche à mes animaux favoris, et ils souriaient en me voyant bondir de joie.

Mon oncle Adrien avait tout de suite saisi mon goût pour les bêtes, et il m'avait spontanément donné tout droit sur toutes celles qui vivaient si heureusement à Castel-Dour, et peu à peu j'acquis même certaines pro-



priétés parmi les moutons, les chiens, les lapins, les chats. Pour les oiseaux, il me semblait être parfaitement propriétaire de tous ceux qui traversaient notre domaine à tire-d'ailes, de tous ceux qui chantaient dans nos hautes futaies, et dans la basse-cour j'avais de véritables trésors parmi nos gallinacées.

Castel-Dour était bâti sur le versant d'un coteau; un coteau planté de chênes lui faisait face; un large ruban de prairies et une rivière assez rapide se trouvaient entre eux. Au-dessus de l'étroit vallon, il y avait de grandes landes incultes, des champs émaillés de fougères et de bruyères, des vergers, des bois de taillis immenses. Quel domaine! C'était le mien, mais je circonscrivais principalement mon action dans le vallon lui-même. N'avais-je pas les bâtiments ruraux qui s'élevaient à gauche du manoir, le moulin qui montrait son toit de lierre en amont de la rivière? Je suivais toute l'année, dans la mesure de mon caprice, les travaux divers de toutes les industries dont mon oncle était le surveillant suprême. Les jours de pluie, j'aimais à me jucher sur les sacs de blé et à entendre là, en même temps que le gai tic tac du moulin, les récits légendaires du meunier. Pendant les beaux jours, je suivais, d'après les travaux de la saison, l'attelage dans le champ, les faneurs dans les prés, les batteurs sur l'aire, les lavandières aux douëz, les rouisseurs de lin aux étangs; j'étais partout comme une petite abeille bourdonnante, je jouissais de tout. Mon oncle Adrien, qui aimait passionnément la vie des champs, m'encourageait de toutes ses forces et me passait toutes mes fantaisies. J'avais un fléau à ma taille, une fourche légère, une faucille mignonne, un fouet même quand il me plaisait de marcher gravement en conductrice contre le vieux cheval gris qui conduisait la petite charrette aux provisions, une petite écuelle de terre vernissée dans laquelle je mangeais le caillé de lait ou même la soupe au lard qu'on apportait fumante dans la prairie et qu'on mangeait à l'ombre des aunes, assis sur des tas de foin embaumé, au bruit des sauts des truites dans la rivière et du bourdonnement harmonieux des insectes. Oh! comme tout cela m'amusait, m'intéressait, me faisait sainement agir! Je grandissais, je me fortifiais tout en restant l'enfant la plus naïve, la plus candide du monde. Cependant la poésie s'éveillait en moi; je commençais à préférer les occupations qui se coloraient de je ne sais quel prisme pittoresque. J'aimais à sortir de grand matin les jours de tempête, bien plus pour l'entendre mugir dans les vieux châtaigniers que pour rapporter dans mon petit tablier quelques douzaines de belles châtaignes brunes. J'allais souvent laver, mais je m'oubliais à regarder couler l'eau si limpide sur les roches polies, et, au murmure de cette eau, il me semblait que quelque chose chantait mystérieusement dans mon petit être. Enfin les nuits d'hiver, je prenais le courage de veiller jusqu'à minuit pour accompagner mon oncle Adrien, qui, avec le meunier et ses garçons, allait lever les nasses placées dans les bons endroits de la rivière à l'intention des anguilles. Ce n'était pas, comme mon oncle Adrien, pour voir tomber un tas de gluantes anguilles au ventre blanc et pour les voir, par l'imagination, composer d'exquises matelotes que je prenais cette peine; non, cela me faisait presque horreur de voir ramper et se tordre ces pauvres bêtes; mais il y avait dans cette scène une poésie pénétrante dont je savourais avec ivresse le charme étrange. Ces ténèbres, ces torches allumées, ces clartés vacillantes éclairant confusément un passage obscur, ce ciel parfois menaçant, parfois d'une admirable mais mystérieuse sérénité, ces voix d'hommes, ces appels, ces sanglots de l'eau, ces craquements de branches, ces cris de chouette, ces murmures du vent dans la nuit, me causaient une impression profonde.

Il était vraiment temps qu'une diversion fût faite; je m'abandonnais trop, par ignorance, à ce charme de la nature, et je commençais à en vivre : pour comble de danger, ma tante Lucie, de plus en plus plongée dans ses lectures romanesques, commençait à prendre la manie d'en déclamer, après dîner, des passages, ce qui alluma ma curiosité enfantine.

Je ne connais rien de plus dangereux que certains livres lus dans l'ignorance de la vie et dans l'isolement du cœur; l'imagination se prend à aimer ces héros, ces faits, ces peintures qui la troublent. Si cette lecture peut devenir, à un certain âge pour une femme du monde, l'aliment de l'esprit, ce ne peut être qu'en compagnie d'une personne d'un esprit mûr, d'un jugement sain, qui a le pouvoir de redresser le faux, d'indiquer l'exalté, de poser, pour ainsi dire, le doigt sur chacune des beautés et des vérités que cet ouvrage renferme, mais aussi de détruire tous les paradoxes, d'éclaircir tout le clair-obscur, de donner à tout, enfin, des proportions véritables. La lecture alors peut instruire en même temps que charmer.

Ma pauvre tante Lucie trouvait tout superbe, tout entraînant, et elle venait, devant ce vieillard harassé et cette enfant ignorante, lire, avec des airs de pythonisse et sans goût comme sans choix, des pages empreintes de passion et regorgeant de sophismes.

Mon oncle Adrien fermait les yeux et finis ait par s'endormir; mais si je fermais aussi les yeux, je ne m'endormais pas, j'écoutais tout du long, et quand elle finissait, je commençais à lui dire :

— Encore, ma tante.

Et la grande sotte, flattée dans une de ses manies les plus chères, souriait et continuait toujours sans goût ni choix, et la petite curieuse, une fois rendue dans sa chambre à colonnes, repassait toutes ces merveilles dans son imagination. Ces beaux messieurs, si bien dépeints depuis la pointe de leur dernière mèche de cheveux jusqu'à leurs guêtres, si braves et si ten-

dres; ces dames, si jolies, si indépendantes, qui disaient de si belles choses que je ne comprenais pas, qui s'évanouissaient si lamentablement, qui se révoltaient si bien contre les tyrans, me peuplaient la tête, ce qui m'empêchait de faire ma prière d'abord, et ce qui me causait des cauchemars ensuite.

Les événements terribles, effrayants qui, à la lecture, faisaient trembler tante Lucie sur ses bases comme une frêle colonne qu'elle était, et qui agitaient ses papillotes déroulées, me revenaient pendant mon sommeil, et bien des fois je me réveillai en sursaut, croyant voir étinceler des épées, ondoyer des panaches et flamboyer des yeux derrière mes colonnes grises, qui jusque-là avaient eu pour moi des attitudes si protectrices.

Oh! que cette vilaine tante Lucie me causait de souffrances avec ses fantasmagories romanesques! Mais il y avait le charme enivrant du moment; et j'allais lui sacrifier mon repos et peut-être bien davantage, car j'étais si peu surveillée et on me laissait tellement tout sous la main, que j'aurais pu boire le poison à longs traits, quand la Providence plaça un nouvel être dans ma vie. En gambadant par mes landes, mes prés, je fis une rencontre dont le souvenir fait maintenant tressaillir mon âme. Je rencontrai la céleste hôtesse de la terre, cette chose si décriée, si vénérée, si méprisée, si admirée, qui prime même le génie, la chose la plus rare, la plus inconnue, la plus humble, la plus auguste : la Sainteté, c'est-à-dire Dieu même dans l'humanité.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —



VEZINS

Dans le département de Maine-et-Loire, à quatre lieues à l'est de Cholet, on traverse, quand on va de cette ville à Saumur, le gros bourg de Vezins, dont le château, gracieuse habitation moderne, s'élève, sans qu'il y paraisse rien aujourd'hui, sur l'emplacement de deux châteaux détruits, le premier en 1622, et le second en 1793.

C'est sous les beaux ombrages du parc du château de Vezins, au milieu de pelouses verdoyantes, que la rivière d'Evre prend sa source.

Jadis, en temps de guerre, le seigneur de Vezins, vassal de celui de Vihiers, devait fournir à son suzerain une garde de deux cent cinquante hommes.

En 1099, dans une charte souscrite à Vihiers en faveur de l'abbaye de Saint-Maur-sur-Loire, on voit figurer comme témoin un seigneur de Vezins, nommé Gosbert de la Porte. Lorsque Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre et comte d'Anjou, partit pour la Terre sainte, en 1190, il avait parmi ses chevaliers Hardouin de la Porte, seigneur de Vezins. Richard Cœur-de-Lion et ses compagnons, manquant d'argent, empruntèrent à trois habitants de Pise 200 marcs d'argent, qui leur furent d'abord remis sur la garantie verbale de Foulques de Beauveau, à laquelle, le 21 juillet 1190, Richard substitua la sienne écrite. Josselin de la Porte de Vezins, fils d'Hardouin, ayant épousé Nicole de Quatrebarbes, fille du seigneur de Jallais en Anjou, eut des descendants qui s'allièrent aux familles de Lusignan, d'Andigné, de la Jaille, d'Aubigné, de Rieux, de la Rochefoucauld, jusqu'à Jean de la Porte, baron de Vezins et seigneur de Pordic, qui ne laissa que deux filles dont l'aînée, Marthe de la Porte, épousa, le 15 juin 1535, Jean le Porc de la Porte, dans la famille duquel elle porta la baronnie de Vezins et la seigneurie de Pordic.

Le 7 juin 1554, Jacques le Porc de la Porte, baron de Vezins, épousa Marguerite-Claudine de la Noue, sœur du célèbre capitaine protestant la Noue, surnommé Bras-de-Fer, à cause d'une ingénieuse mécanique en fer qui remplaçait un de ses bras resté sur un champ de bataille. C'est cet homme de guerre aussi distingué par son mérite que par ses vertus, qui en parlant des guerres civiles de son époque a écrit : « Les guerres civiles sont les boutiques de toutes meschancetez qui font horreur aux gens de bien. » En s'exprimant de la sorte, la Noue pensait peut-être à son beau-frère Jacques le Porc de la Porte, baron de Vezins, et au seigneur de la Crilloire, que nous allons faire connaître.

Le baron de Vezins, ayant eu de son mariage avec Claudine de la Noue un garçon et deux filles, conçut pour ses malheureux enfants une aversion si grande, qu'il résolut de les faire disparaître. Son fils René, âgé de trois ans, fut envoyé à la Roche-Bernard, près de Châteaudun. Il y avait peu de temps qu'il était dans cette terre, lorsque deux domestiques du baron vinrent, par son ordre, le prendre pour le conduire en Bretagne, au château du Plessis-Casson, à six lieues de Nantes. Ce départ pour la Bretagne n'était qu'un prétexte pour dissimuler les criminelles intentions du mauvais père, qui avait enjoint à ses deux domestiques de se défaire adroitement de son fils pendant le voyage.

Plus humains que leur maître, les domestiques du baron de Vezins eurent recours à une ruse pour lui faire croire qu'ils avaient exécuté ses ordres barbares. Après avoir placé René dans une ferme, où on l'éleva comme un enfant abandonné, ils furent prier le curé des Rosiers de vouloir bien enterrer leur jeune maître qui, affirmaient-ils l'air consterné, était mort la veille en arrivant dans ce bourg. Le curé, les croyant sur parole, fit l'enterrement d'un cercueil vide, puis il donna un certificat constatant que le fils du baron de Vezins était mort aux Rosiers, le 19 octobre 1563. En

voyant ce certificat et les habits de René que ses domestiques lui présentèrent, le baron de Vezins crut que son fils n'était plus.

Voulant alors se débarrasser de ses deux filles, il les fit travestir en paysannes et conduire à Cancale, où elles furent remises à un pilote anglais, qui, après les avoir embarquées pour l'Angleterre, devait les noyer pendant la traversée. Cette fois encore le baron ne trouva pas un homme assez pervers pour exécuter ses mauvais desseins. La pitié toucha le cœur du pilote qui déposa les deux jeunes filles à Guernesey, d'où elles purent faire prévenir le procureur général du parlement de Bretagne de l'enlèvement dont elles étaient victimes. Celui-ci fit poursuivre le baron et le fit condamner à fournir les sommes nécessaires pour l'entretien de ses filles, qui devaient être élevées dans un couvent de Rennes.

Privée de ses enfants, la malheureuse baronne de Vezins s'était éloignée de son époux pour vivre au château du Plessis-Casson, puis chez sa mère, madame de la Noue, qui habitait le manoir de la Gatcherie, situé à quelques lieues de Nantes, sur les bords de l'Erdre.

En 1573, le baron de Vezins, étant devenu veuf, fut très-étonné d'apprendre que son fils vivait encore. Aussitôt il se hâta de faire enlever René de la ferme où il était élevé, puis il le fit conduire à Genève et placer comme apprenti chez un cordonnier de cette ville. En 1578, le baron de Vezins se remaria avec Louise de Maillé-de-Lathan, dont il eut deux enfants. Après sa mort, qui eut lieu en 1585, sa veuve, en qualité de tutrice de ses deux enfants, s'empara de tous les biens.

Cependant René de Vezins, devenu garçon cordonnier à Genève, fut un jour chargé par son maître de porter une paire de bottes à un gentilhomme français; c'était le brave capitaine la Noue Bras-de-fer.

La Noue, en voyant René, dont le visage et les manières rappelaient son beau-frère le baron de Vezins, l'interrogea sur son origine; puis, convaincu par ses réponses qu'il était son neveu, il le prit sous sa protection, et, le tirant de son humble échoppe, il lui fit donner une éducation en rapport avec sa naissance et sa fortune.

Après la mort de son père, René, voulant recueillir son héritage, revint en Anjou où l'attendaient de nouvelles tribulations occasionnées par le refus de la veuve du baron de Vezins de se dessaisir de la fortune laissée par son mari. Traité comme un imposteur par sa belle-mère qui ne voulut pas le reconnaître, il fut heureusement encore dans cette circonstance soutenu par son oncle la Noue, avec l'aide duquel il intenta un procès à Louise de Maillé.

Pendant que toute la province suivait attentivement le cours de cet intéressant procès, il arriva à Louise de Maillé, qui habitait le château de Vezins, une étrange aventure, dont le souvenir, conservé dans le pays par la tradition et des documents authentiques, forme le sujet de la curieuse chronique que voici :

A deux lieues de Vezins, dans la commune de Tout-le-Monde, on aperçoit au fond d'une vallée coupée jadis par de nombreux étangs, les ruines du château de la Crilloire. De cette habitation seigneuriale, incendiée par les colonnes infernales en 1793, il ne reste plus de remarquable, aujourd'hui, que deux tours dont les murailles croulantes sont à moitié recouvertes par un manteau de lierre. En 1588, Pierre-Laurent Crilloire était seigneur et propriétaire de la terre ainsi que du château de ce nom. Ce gentilhomme avait la taille imposante et la force extraordinaire d'un géant. En outre, il s'était distingué par sa bravoure et son adresse dans l'armée du roi de Navarre dont il avait su gagner l'affection, autant par son dévouement à sa cause que par son caractère entreprenant et original.

A ce sujet on raconte l'anecdote suivante :

Le roi de Navarre, connu depuis sous le nom d'Henri IV, avait dans ses écuries un cheval magnifique, que son indocilité et surtout sa méchanceté rendaient indomptable. Les meilleurs écuyers de l'armée ayant échoué dans les tentatives qu'ils avaient faites pour le dresser et des accidents très-graves étant arrivés à plusieurs d'entre eux, le roi avait donné l'ordre de se défaire de ce cheval.

Au moment où on allait abattre le redoutable animal, un gentilhomme aux formes herculéennes s'approche du sauvage coursier, sur lequel soudain il s'élance. Une lutte effrayante, mais pleine d'intérêt, s'engage alors entre l'homme et le cheval, qui, devenu furieux, se cabre et fait des bonds de toutes sortes sans pouvoir, cette fois, se débarrasser de son robuste cavalier.

Après un certain temps, le cheval, blanc d'écume et épuisé de lassitude, n'oppose plus de résistance. Au contraire, devenu doux et obéissant, il se laisse diriger comme un agneau par la main de l'habile écuyer qui vient de le dompter.

Des courtisans, témoins de cette scène, vont aussitôt la raconter au Béarnais, mais sans pouvoir lui nommer le gentilhomme dont la force et l'adresse les a remplis d'admiration.

— Ventre-Saint-Gris! dit le roi avec un fin sourire, je parie cent contre un avec vous, messeigneurs, que le héros de cette aventure est ce fou de Crilloire !...

Le roi avait parfaitement deviné. Malheureusement les louables qualités de ce gentilhomme étaient unies chez lui à de grands défauts, qui, à la faveur des guerres civiles, purent facilement se développer et pervertir dans son âme ardente les nobles sentiments de l'honneur et du devoir.

Un jour une singulière idée étant venue troubler son cerveau, il demanda au Béarnais la permission de quitter l'armée afin d'aller régler quelques affaires à sa terre de la Crilloire.

Le chef des protestants, qui guerroyait alors en Poitou, accorda ce que Crilloire demandait; puis en même temps il l'engagea à se faire accompagner d'une vingtaine d'hommes qui, en cas d'attaque pendant le voyage, pourraient le protéger.

Crilloire, ayant besoin d'un certain nombre de bandits pour l'aider dans l'entreprise qu'il méditait, accepta cette offre gracieuse en dissimulant la joie qu'elle lui causait. Choisissant donc lui-même dans l'armée huguenote vingt soldats parmi ceux qu'il croyait les plus dignes du gibet, il s'achemina vers son château, où il arriva trois jours après, sur le soir.

Un vieux serviteur, sorte de majordome, vint aussitôt saluer son maître, en regardant d'un air ébahi les soldats huguenots dont le visage dur et l'aspect sinistre l'effrayaient.

— Urbain, dit Crilloire en s'adressant à son domestique, veille à ce qu'on donne immédiatement à souper à tout ce monde.

— Oui, monseigneur, répondit Urbain en s'éloignant pour donner des ordres.

— Qu'on ne ménage pas le vin! ajouta Crilloire.

Cette recommandation, ayant été entendue de tous les soldats, sembla dérider les fronts les plus sévères. Deux heures après, les paysans du voisinage étaient épouvantés par des chants d'orgie qui partaient du château dont les croisées, vivement éclairées, brillaient dans l'ombre d'une façon inaccoutumée.

Pendant que les soldats huguenots s'enivraient, Crilloire, qui s'était fait servir dans sa chambre, disait à son domestique :

— Tu ne te doutes pas du motif qui m'amène?

— Non, assurément, répondit Urbain, et surtout je ne comprends pas pourquoi Monseigneur s'est fait accompagner par ces vingt diables, qui, en ce moment, vocifèrent dans la grande salle du château.

— Ces hommes seront utiles à mes desseins.

— Monseigneur a donc été prévenu que son château courait quelques dangers?

— Non, il ne s'agit pas de cela.

— Alors à quoi sert cette ruineuse garnison qui aura bientôt vidé vos charniers et mis à sec tous les tonneaux du cellier?

— Que cela ne t'inquiète pas!

— Si je ne portais pas tant d'intérêt à Monseigneur, je verrais tout d'un œil indifférent; mais ayant toujours été, depuis mon enfance, le serviteur de la famille, ce n'est pas à mon âge que mon dévouement à votre personne faiblira...

— Mon cher Urbain, je t'en suis très-reconnaissant.

— C'est que, Monseigneur, depuis que vous êtes au service du roi de Navarre, les frais de la guerre et d'autres dépenses vous ont fait contracter des dettes que vous paraissez en bonne disposition d'augmenter.

— Non, en ce moment je songe à m'acquitter envers mes créanciers.

— Ah! tant mieux!

— Oui, et pour cela je suis décidé à me marier.

— A merveille; Monseigneur devient tout à fait raisonnable.

— Sans doute.

— Enfin, la sagesse triomphe de la fougue des passions de la jeunesse et...

— Pour refaire ma fortune un peu compromise, j'épouse une veuve fort riche.

— Ah! c'est une veuve?

— Oui... Dis-moi, si la terre de Vezins était réunie à celle de la Crilloire, cela ferait un beau domaine, n'est-ce pas?

— Admirable, Monseigneur.

— Si mon projet réussit, comme j'ai tout lieu de le croire, avant peu tu verras ces deux propriétés n'en faire qu'une.

— Comment? Est-ce que Monseigneur voudrait épouser la belle Louise de Maillé-de-Lathan, veuve de M. le baron de Vezins?

— Tel est mon dessein.

— Vous ne doutez pas du consentement de la fière baronne? demanda timidement Urbain.

— Elle pourra me refuser sa main, répondit Crilloire d'une voix sombre en fronçant ses noirs sourcils.

— Alors que ferez-vous?

— Eh bien, ventre-saint-gris! comme dit le Béarnais, je compte, pour l'obtenir, employer les grands moyens, c'est plus expéditif.

Ch. Thenaisie.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

La petite presse triomphe sur toute la ligne. Elle vit d'ordinaire, vous le savez, sur des indiscrétions ramassées çà et là, sur des anecdotes faisandées de scandale, sur des indiscrétions dans lesquelles elle ajoute ce qu'elle ne sait pas à ce qu'elle sait, enfin sur les vieux répertoires des Cours d'assises qui lui fournissent les guenilles ensanglantées de tous les vieux crimes ressuscités pour l'édification et l'amusement de la génération nouvelle. En encadrant ce fond dans les formes romantiques des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, ce lion mort sur lequel vivent tous les rats de la chronique, la petite presse arrive tant bien que mal à satisfaire la curiosité des buveurs d'absinthe qui,



pourvu qu'elle fournisse la quantité voulue, ne la querellent pas sur la qualité.

Eh bien, au moment où la santé de l'Empereur cessait de lui fournir des bulletins, sa bonne fortune vient de lui fournir non pas des crimes du passé évoqués du greffe des Cours d'assises et enjolivés par des romanciers, mais un crime présent, actuel, un effroyable crime: sept personnes tuées (il y a des gens qui en élèvent le nombre jusqu'à huit). une mère et tous ses enfants, des circonstances effroyables, la nuit sombre favorisant les meurtriers, une fosse ouverte dès la veille pour recevoir les victimes, le désert les entourant, pas un seul cri entendu, et tout cela à quelques lieues de Paris, entre Pantin et Aubervilliers.

C'est atroce et l'on comprend que ce crime ait été raconté par les organes de la publicité. Mais il est devenu l'occasion d'une exploitation périodique. La petite presse, dans son enthousiasme, suit et cherche le crime partout. Elle donne un *fac simile* de l'exhumation. Elle frappe à la porte de la Morgue pour contempler les cadavres; bien plus, elle les fait photographier pour l'agrément de ses lecteurs. Et puis viennent chaque jour des variantes. Celui qu'on accusait d'abord d'être le meurtrier de toute cette famille passe au rang des victimes. Pendant que la justice informe, la petite presse bourdonne. Elle dément le lendemain ce qu'elle affirmait la veille et elle affirme ce qu'elle a nié. Elle est à la piste des nouvelles, des rumeurs; elle reproduit tout sans examen, sans critique, cela sert toujours à noircir le papier et les imaginations.

Le chroniqueur veut en outre prouver à son public qu'il est à son poste, que personne ne saurait en savoir plus que lui, qu'il ouvre l'oreille partout où l'on peut entendre, les yeux partout où l'on peut voir. Il voyage au Havre, il visite les paquebots au départ, il court à Roubaix, patrie des victimes, il fait aussi enquête à l'hôtel du Nord, tout en y déjeunant, mais surtout, avant tout il ne quitte pas du regard le champ ensanglanté. A force d'en parler, il y a attiré un public de curieux, qui fait presque ressembler ce terrain funèbre à un champ de foire. On a organisé, dit-on, des services spéciaux d'omnibus pour s'y rendre, et l'on évalue à soixante mille le nombre journalier des visiteurs : on s'y bouscule, on s'interroge, on est aux aguets, si messieurs de la police passent, on tâche de saisir quelques mots sortis de leur bouche, comme les Israélites ramassaient la manne dans le désert. Enfin, il y a des chroniques qui se terminent par ces mots : Minuit : — « Nous pouvons affirmer à cette heure avancée qu'il n'y a rien de nouveau en dehors des détails que nous avons donnés. »

Je n'ai rien à dire contre l'intérêt qui s'attache naturellement aux victimes, ni contre l'horreur qu'inspirent les assassins; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'il y a quelque chose de malsain dans cette préoccupation prolongée de l'opinion pour un fait de Cour d'assises et dans la triste influence de la presse qui contribue à entraîner les esprits dans ce sens. J'ai assisté à l'arrivée de la nouvelle de la bataille de Navarin, qui arrachait au cimeterre des Turcs une nation héroïque dont une longue lutte avait épuisé les veines, sans épuiser son courage; j'étais à Paris lorsque la nouvelle de la prise d'Alger, glorieux fait d'armes accompli malgré l'Angleterre, et qui affranchissait la Méditerranée et ses rives des violences des Barbaresques, fut apportée au roi Charles X. Eh bien, je puis certifier que ces deux grands faits d'armes, qui ont pris place dans l'histoire, n'excitèrent pas dans la population la moitié de l'émotion qu'a produite le crime de Pantin. Je sais bien qu'on peut accuser à ce sujet l'opposition qui, craignant que la gloire de ces deux journées ne devînt un auxiliaire pour le gouvernement royal à l'intérieur, en diminua autant que possible le retentissement. Néanmoins, ma première observation subsiste, la mesure manque à l'esprit public. Ce qu'il cherche avant tout, ce sont des impressions, des émotions, j'oserais presque dire des secousses physiques, et c'est là un signe du temps qu'il était bon de signaler.

Il faut que l'observation soit bien vraie, car le *Journal officiel*, sans doute pour calmer l'impatience de ses lecteurs qui se plaignent, est obligé de s'excuser auprès d'eux et de les avertir qu'il n'avait pas encore parlé, parce que les informations de la justice n'étaient point assez avancées pour qu'on puisse savoir et dire quelque chose de certain. Je connais plus d'un lecteur qui répondrait volontiers comme Perrin Dandin parlant de la torture : « Dites-moi ce que vous savez ou ce que vous ne savez pas, cela fait toujours passer une heure ou deux. »

Nathaniel.

LECOFFRE FILS ET Ce, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY





Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

—

Il est une prière que les échos de la terre renvoient chaque jour au ciel, d'où elle est descendue il y a dix-neuf siècles ; elle s'élève à la fois du palais des rois et de la mansarde où le pauvre souffre et pleure, et tous ces élans du cœur se confondent, pour monter, comme un parfum d'agréable odeur, jusqu'au trône de Dieu. L'enfant apprend à la bégayer sur les genoux de sa mère, et le vieillard, à son dernier jour, la redit encore. Tout le monde a nommé le *Pater*.

Il appartenait au Christ, médiateur de l'humanité, d'apprendre à l'homme qu'il venait sauver comment il devait parler à Dieu. Déjà il avait dit : « *Frappez et l'on vous ouvrira; ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé.* » Il restait à donner la formule de la prière, c'est ce que le Christ fit, et au début du *Pater*, la miséricorde du Rédempteur éclate, puisqu'il permet à l'homme d'appeler Dieu, son père, *Notre Père qui êtes aux cieux*. Dès les premiers mots de cette sublime prière, l'égalité des hommes dans leur néant devant la grandeur de Dieu apparaît ; cette égalité rêvée par les philosophes, c'est le Christianisme qui pût seul l'apporter à la terre. Tous les hommes sont égaux, puisqu'ils ont le même Père qui est dans le ciel, et que tous, ayant besoin de son secours puissant, lui adressent la même prière. Tous sont pauvres devant celui qui dispose à son gré des biens ou de la pauvreté, et le roi dans son palais, comme la pauvre fille des champs, doivent demander chaque jour leur pain quotidien. Dans cette prière, le règne de l'égoïsme est détruit ; la charité, ce fruit immortel que le Christianisme devait faire germer et fleurir dans les âmes, apparaît. Chaque membre de la grande famille humaine ne demande pas seulement pour soi le pain de chaque jour : de même que la prière divine commence par ces mots : *Notre Père*, elle continue, et chacun répète chaque matin : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Donnez-le aux enfants des champs dont les travaux font fructifier la semence que vous leur avez confiée, qui l'ont arrosée de leurs sueurs et de leurs fatigues, qui ont redouté pour leurs moissons dorées les gelées et la grêle, la pluie et la sécheresse ; donnez-le aux pauvres des villes, qui ne peuvent aller glaner ce pain quotidien derrière le moissonneur charitable ; envoyez la fécondité aux plaines, afin que tous soient nourris, comme vous faites luire votre soleil sur le bon et le méchant. C'est à vous que nous devons tout, les biens de la terre comme les autres biens ; mais à ceux dont l'âme ressent la soif de l'infini et de l'idéal, dont l'esprit est avide de connaître et de comprendre, envoyez aussi leur pain quotidien, Seigneur!

Le Christ a appris à l'homme à demander chaque jour le pain qui doit le nourrir, afin de lui rappeler sa dépendance envers Dieu et la confiance absolue qu'il doit avoir en sa bonté. Il avait dit : « Voyez les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ils ne récoltent pas, et cependant leur Père céleste pourvoit à tous leurs besoins. » C'est cet abandon entre les mains de Dieu que le Christ veut nous inspirer; demandez chaque jour le pain qui suffit à la journée ; n'allez pas au delà : qui sait si l'avenir vous appartient et si demain vous aurez besoin de ce pain qui vous est nécessaire aujourd'hui? Votre Père céleste pourvoira à tous vos besoins si vous vous confiez à ses mains puissantes et miséricordieuses. C'est lui qui envoie à la fleur la rosée du matin et le rayon de soleil qui l'épanouit ; c'est lui qui donne au lis des champs, qui ne songe point au soin de sa parure, le vêtement magnifique que Salomon avec toute sa gloire n'aurait pu égaler. N'êtes-vous pas plus, aux yeux de votre Père qui est dans le ciel, qu'une fleur des champs qui fleurit le matin et que le vent du soir flétrit et dessèche?

Que chaque matin le riche demande à Dieu son pain quotidien, qu'il se rappelle sa faiblesse et sa pauvreté devant le Seigneur, et qu'il use de ses biens sans s'y attacher, car demain, peut-être, il n'en jouira plus ; qu'il songe à amasser des trésors là où la rouille ne saurait les atteindre et où les voleurs ne pourraient les dérober, car tout ce qui est en ce monde finira bientôt. Mais, en demandant ce pain quotidien qui lui est assuré aujourd'hui et que demain il n'aura peut-être plus, qu'il songe à tous ceux qui, aujourd'hui même, souffriront les tourments de la faim. Que sa pensée lui représente les mansardes où l'on pleure, où les enfants et les vieillards grelotent de froid et de faim, et où, avec des sanglots, la mère demande, pour ses enfants amaigris, le pain quotidien sans lequel ils vont mourir ; et à la fin de sa prière le riche se relèvera reconnaissant de la mission qu'il a à remplir, car il devient l'instrument de Dieu ; il ira, au nom du Père qui est dans le ciel, visiter ses frères qui souffrent sur la terre, il donnera le pain quotidien à ceux qui ont faim, il rallumera les foyers éteints de ceux qui ont froid, il consolera les malheureux, il essuiera les larmes des mères et des enfants, et obtiendra ainsi que Dieu bénisse ses moissons. Qu'il protége les pauvres, les amis de Dieu ; les prières des pauvres qu'il aura secourus monteront comme un doux parfum vers le trône de Dieu et retomberont en rosée rafraîchissante sur les moissons du riche bienfaisant.

C'est ainsi que le Christ, en faisant demander chaque jour à l'homme son pain quotidien, a voulu rappeler au riche que ses biens sont un dépôt qui doit passer de ses mains dans le sein des malheureux et inspirer aux pauvres une confiance et un abandon sans bornes entre les mains de leur Père qui est dans le ciel.

RENÉ.



MES HÉRITAGES

(Voir pages 4 et 24.)

—

IV

Elle m'apparut un jour sous les traits de Loeïzan la fileuse. C'était par une radieuse après-midi d'été. Je descendais en pêchant le cours de notre jolie et capricieuse rivière quand, dans la prévision d'une pêche que je me figurais toujours devoir être abondante, il me prit fantaisie de tresser une corbeille de jonc à l'usage de mes futures victimes. J'enfonçai ma ligne contre une souche de saule, je me déchaussai pour mieux courir, et je gagnai un petit pré dont l'herbe ne valait rien, mais où le jonc poussait dru.

J'avais une petite faucille à ma ceinture, je coupai une bonne provision de jonc, et, comme ce sol était marécageux, fangeux même, je sortis du petit pré et m'en allai vers un de mes pavillons aériens, un vieux laurier, qui m'offrait, à la première bifurcation des branches, un siége commode d'un facile accès.

Une fois installée, je me mis à tresser du jonc, bien préservée du soleil par un beau feuillage lustré et ayant pour charmer mon regard non point un vaste horizon, mais le plus joli, le plus sauvage, le plus ravissant coin de ma petite vallée.

L'ensemble des œuvres de Dieu est splendide ; mais quels détails exquis elles renferment! Dans ce pli d'un petit coteau abrupt qui formait comme un point de jonction entre deux grandes bruyères arides, il y avait comme un abrégé de merveilles pittoresques. Les racines puissantes des grands chênes se bordaient et serpentaient autour d'énormes rocs jetés en cascade; l'œil rencontrait des arêtes hardies et des lignes onduleuses; il y avait un véritable fouillis de plantes grimpantes, des corbeilles de fleurs délicates, du lierre, de la mousse, des lianes et des ronces aussi souples que des lianes. Tout cela courant, s'enchevêtrant, se nouant, pendant, flottant, si bien que, grâce à ce luxe de végétation, arbres et rochers étaient gracieusement, harmonieusement unis. Mais ce qui donnait la dernière touche de pittoresque à ce petit tableau, c'était la fontaine creusée par la nature dans les rochers. Ils s'entr'ouvraient comme des rideaux, et au fond de la fissure, au fond de la petite grotte obscure, une eau limpide suintait à grosses gouttes du rocher, et ce goutte à goutte avait formé dans la pierre brune un bassin irrégulier dont le trop-plein débordait sur la mousse et serpentait un peu plus loin en un filet d'eau claire. L'eau de ce rocher était la meilleure eau qu'il y eût aux alentours, on venait en chercher de très loin, et quelques blocs de pierre épars servaient de siége aux puiseuses fatiguées. C'est là, sur ces pierres moussues, qu'en levant tout à coup les yeux, j'aperçus une femme encore jeune que je ne connaissais pas. Au premier coup d'œil je ne vis qu'une paysanne bien pauvrement et bien proprement vêtue; au second je ressentis un charme qui m'était inconnu; au troisième je subis l'empire d'un sentiment vraiment indéfinissable, je pressentis cette puissance morale qui a nom la vertu. Voilà, pense peut-être le lecteur, beaucoup de choses dans un regard de petite fille jeté sur une pauvre femme paisiblement assise au coin d'une fontaine. Ce n'était pas trop. Si chacun de nous analysait certaines impressions éprouvées à l'heure de la raison, il trouverait la véritable cause de bien des sentiments qu'il a pu croire purement instinctifs.

Mais continuons l'analyse de mes impressions enfantines. Le charme que j'avais ressenti était tout simplement celui de la beauté. Cette paysanne était belle. Elle me rappela sur-le-champ le seul objet d'art qui eût frappé ma vue, une tête de vierge qu'un de mes oncles, qui se piquait de goûts artistiques, gardait avec un soin jaloux dans sa bibliothèque et que je me rappelais avoir souvent contemplé par le trou de la serrure.

Et cela m'étonnait grandement qu'il y eût des figures vivantes belles comme cette figure de marbre, je ne croyais pas cela possible, car jamais visage aussi correctement beau ne m'était apparu ni sous un chapeau de dentelle ni sous une coiffe de lin.

Et dans ma surprise je la regardai quelque temps entre mes branches, et la seconde impression s'ajouta à celle-là, et je ressentis vaguement quelque chose de plus élevé, de plus puissant encore.

Je pensais : Que regarde-t-elle comme cela ?

Les mains croisées sous les larges manches de son corsage grossier de futaine elle regardait le ciel qui était uniformément bleu, et où je ne voyais rien qui pût donner tant d'expression à un regard, et puis elle baissait doucement ses grandes paupières et je pensais encore : Que regarde-t-elle en elle-même? tant je sentais qu'elle descendait en elle-même.

Il y avait là quelque chose qui m'impressionnait, et jamais visage humain ne m'avait paru revêtu d'une expression semblable : la sérénité et la souffrance fondues ensemble, cette sorte de paix qui rayonne sur le visage d'un martyr pendant son supplice.

Ce que je mets tant de temps et tant de mots à exprimer fut pensé ou plutôt senti très-vite, et après avoir regardé tout à mon aise la paysanne à l'air serein et méditatif, j'en revins à m'imaginer qu'il y avait peut-être quelque belle truite au bout de mon hameçon, et sur cette riante perspective je fis un paquet de mes nattes, je jetai un coup d'œil d'adieu à ma paysanne et je sautai dans le pré.

J'avais mal pris mon élan ou une pierre roulante se trouva sous un de mes pieds, je le sentis tourner et je tombai sur l'herbe en jetant un cri aigu. Je ne me relevai que pour retomber encore; marcher me paraissait trop douloureux. Mes cris avaient frappé les oreilles

de la paysanne, et je vis tout à coup son beau visage calme se pencher tout empreint de compassion vers moi.

— Vous vous êtes fait mal, pauvre petite? dit-elle d'une voix très-suave.

Et sans attendre ma réponse, elle s'agenouilla, examina mon pied nu et me dit en souriant :

— Laissez-moi vous porter auprès de la fontaine. Ce ne sera rien; dans un quart d'heure vous courrez comme un petit lièvre.

Sur un signe d'assentiment elle me prit dans ses bras, me porta près de la petite mare limpide, et, s'asseyant sur le rebord moussu, elle me prit sur ses genoux de façon que mon pied fût entièrement immergé.

Je n'étais pas timide avec les paysans et les pauvres, et la douceur exquise de l'humble fille me touchait profondément. Jamais accent aussi tendre n'avait frappé mon oreille d'enfant, comme jamais regard aussi pur et aussi profond n'avait rencontré mon regard. Il m'était arrivé dix petits accidents de cette sorte, et j'avais senti la main maladroite de ma belle-mère, ou la main un peu brusque de mon père, ou la main inhabile de mon oncle Adrien.

— Colle-moi du taffetas d'Angleterre là-dessus, me disait mon oncle quand je me blessais légèrement.

Et jamais personne, en voyant mon sang ou mes larmes couler, n'avait songé à s'attendrir ni à me consoler.

Et elle me consolait, elle essayait de me faire sourire, et je me sentais tout heureuse sur les genoux de la pauvre femme qui avait tant de douceur dans le sourire et tant de compassion dans la voix, et je liai gaiement conversation avec elle une fois qu'elle m'eut installée à ses côtés et que je sentis que sa prédiction serait vraie et que je ne m'étais pas foulé le pied.

Elle me connaissait, elle savait que j'étais la petite fille de Castel-Dour, je voulus la connaître aussi; elle me dit qu'elle s'appellait Loeïzan Ar Braz et elle me raconta une histoire bien simple. Elle était d'une paroisse voisine; mais, une de ses vieilles parentes lui ayant légué son mobilier, elle s'était décidée à venir avec son père habiter le petit village de Kertual.

Je connaissais le village de Kertual et je vis d'un coup d'œil sa maison : une jolie chaumière d'argile qui s'abritait sous un grand prunier et qui avait pour ainsi dire les pieds dans la rivière.

Je lui demandai ce qu'elle faisait auprès de la fontaine.

Elle me répondit qu'elle était venue pour s'y rafraîchir après son travail. Elle ramassait du bois et de la fougère sèche dans le bois voisin, une de ses voisines étant prise des fièvres et n'ayant ni bois pour faire du feu, ni balle fraîche pour le lit de son dernier enfant.

— Vous avez bu, Loeïzan? lui demandai-je.

— Non, me répondit-elle en souriant, je n'aime pas à boire dans ma main, et comme j'avais aussi besoin de me reposer, j'attendais ici, espérant que quelqu'un fût venu à la fontaine.

J'admirai avec quelle résignation elle supportait la soif et je m'empressai de lui indiquer pour la satisfaire un moyen qui m'était particulier.

Je choisis une grande feuille de laurier, je pliai la partie supérieure et cela fit une brillante petite coupe verte de forme oblongue qui ne donnait qu'une gorgée d'eau à la fois, mais avec laquelle on se désaltérait cependant fort bien.

Mon pied ne me causait plus la moindre douleur et je me levai pour retourner à la rivière; mais c'était déjà avec une sorte de regret que je quittais Loeïzan, et, après avoir réfléchi, je lui demandai dans quelle partie du bois je la retrouverais. Elle me le dit et nous nous séparâmes. Je retournai chercher ma ligne qui flottait toujours bien innocemment sur la surface polie de l'eau; je l'assujettis de façon à la faire résister à l'assaut du plus gros poisson; je me rechaussai, et, armée de ma petite faucille, je rejoignis Loeïzan, qui ramassait son bois et cueillait sa fougère.

Avec quel plaisir je l'aidai! Je montais dans les chênes et je faisais pleuvoir une grêle de petites branches sèches qu'elle rangeait en fagot, et coupais avec ma faucille les plus minces fougères et nous les entassions dans un grand sac. Nous travaillions en silence; mais rien que de la voir regarder le ciel, rien que de la voir me sourire de loin, me causait je ne sais quelle satisfaction intime tout à fait douce. Nous avions des reposées pendant lesquelles nous nous réunissions. Ce fut elle qui fit les frais du goûter, et il me fallut bien consentir à partager ses pommes de terre froides et son pain noir.

Je passai ainsi le reste de l'après-midi, et quand le sac fut plein, quand le fagot fut lourd, je la conduisis jusqu'à la lisière du bois, et là nous causâmes quelque temps de toutes sortes de petites choses et nous nous dîmes au revoir.

Je revins gaiement à Castel-Dour; il me semblait que ma solitude s'était animée, que j'avais trouvé un cœur tendre et ami. Les enfants sont ainsi. Comme le lierre, ils s'attachent vite et montent à ce qu'ils trouvent.

Il va sans dire que je ne soufflai mot de ma rencontre. Mon oncle Adrien ne comprenait pas toujours mes petites sentimentalités, et ma romanesque tante, qui rêvait de rencontrer dans son oseraie le roi Arthur et Velléda, aurait impitoyablement plaisanté de ma nouvelle amie, une paysanne qui ne savait pas lire.

Elle ne savait pas lire, c'est vrai; mais comme elle savait aimer et prier, deux choses qui ne s'apprennent certainement pas dans les livres! Mais n'anticipons pas sur les faits.

Dans mon premier et profond enthousiasme je m'étais proposé d'aller le lendemain même à Kertual pour voir ma nouvelle amie, pour retrouver son sourire ai-

mant, son beau regard céleste, sa voix si merveilleusement douce.

La semaine se passa sans que je pusse exécuter mon projet, ou plutôt parce que d'autres choses me passionnaient : je remis cette visite à plus tard.

Mais j'éprouvai un véritable plaisir à la retrouver le dimanche suivant dans son attitude humble et recueillie sous le manteau de la cheminée du presbytère. En l'apercevant je bondis vers elle et je l'embrassai, ce qui stupéfia Katel, la sèche et orgueilleuse gouvernante de M. le curé, que beaucoup regardaient comme une sainte et qui ne m'inspirait à moi qu'une grande frayeur. Quand je me représentais une sainte, je ne pouvais la faire ressembler à cette ambitieuse Katel, qui se fût volontiers canonisée elle-même, et qui ne souffrait pas d'autres saintetés dans ses environs, tout autre sainteté que la sienne lui étant suspecte.

J'aimais beaucoup M. le curé, qui était très-paternel, très-bon, et qui jouissait de l'estime générale. En revanche je n'aimais pas du tout Katel, depuis le jour où elle avait solennellement condamné aux flammes éternelles ma tante Lucy.

Les rêveries romanesques de ma pauvre tante gâtaient positivement sa vie, elle remplissait d'une manière pitoyable ses devoirs de chrétienne, ce qui produisait un bien mauvais effet parmi notre pieuse population; mais Katel, se mêlant de ce qui ne la regardait pas, avait prononcé devant moi un discours qui m'avait blessée au vif. Ma tante Lucy était ennuyeuse, violente parfois, désordonnée toujours; mais c'était certainement une créature inoffensive, et, par son manque absolu de jugement, presque irresponsable de certains de ses actes, et ce n'était pas à moi d'ailleurs à signer sa condamnation.

J'étais donc très-froide depuis avec la souveraine Katel, et mes manières affectueuses avec Loeïzan lui déplurent plus encore qu'elles ne l'étonnèrent.

Loeïzan n'aurait rien été à ses yeux, car Katel estimait fort la position sociale et traitait les pauvres de haut; mais M. le curé l'avait en grande estime et on en venait à l'appeler : la sainte. Et pourquoi, s'il vous plaît? Parce qu'elle pansait les malades, qu'elle ensevelissait les morts, qu'elle catéchisait les enfants, qu'elle priait comme un ange et qu'elle ne parlait que du bon Dieu, sans jamais parler d'elle.

Tout cela était bien peu en vérité auprès de ce que faisait Katel. Conduire un ménage qui, grâce à la charité quelque peu déréglée du curé, menaçait toujours ruine, diriger les confréries de la paroisse, avoir un œil sur les bonnes religieuses qui se chargeaient du linge de l'église, un autre au besoin sur le conseil de fabrique et sur le conseil municipal afin d'être bien au courant des affaires qui ne la regardaient pas, n'était-ce pas là une tâche plus ardue que celle qu'avait embrassée Loeïzan, qui pratiquait tout simplement les vertus évangéliques? Katel était sincèrement étonnée qu'on regardât cette pauvre fille comme une sainte.

M. le curé me trouva agenouillée sur la grande pierre plate du foyer devant la sainte fille, sur les mains de laquelle j'avais placé mes deux mains.

En le voyant entrer, elle se leva respectueusement. Elle était très-grande et avait l'air excessivement noble dans ses habits du dimanche.

Il lui fit de la main signe de se rasseoir et me dit en souriant.

— Est-ce que tu connais Loeïzan, Claire?

Je lui racontai notre rencontre.

— La Providence a ses vues, dit-il d'un air réfléchi, et il est toujours bon d'approcher des amis de Dieu. Je ne dis pas cela pour vous, Katel, ne rougissez pas ainsi, ma bonne fille, nous avons encore, vous et moi, à faire du chemin surtout dans l'humilité. Allons, allons, de la douceur, et ne manquez pas de garder une place pour Loeïzan dans votre banc pour la grand'messe.

Loeïzan voulut protester. Elle affirma qu'elle serait mieux à la place qu'elle avait choisie tout contre les fonts baptismaux.

— Du tout, dit l'excellent homme, pour aujourd'hui faites-moi l'honneur d'accepter une place dans mon banc. Il ne vous manque que de vous laisser faire, Loeïzan. Vous êtes aussi acharnée dans vos abaissements que d'autres dans leur importance. Vous irez dans le banc et vous dînerez ici, c'est moi qui vous l'ordonne. Je suis vraiment enchanté que vous soyez de ma paroisse. Vous voilà tout près de Castel-Dour et je vois que Claire et vous allez devenir très-bonnes amies. Tant mieux. Prenez cette enfant à votre école, faitez-lui aimer le Seigneur. Qu'importe d'où l'enseignement vienne s'il est efficace, et il n'y a certainement pas d'enseignement plus efficace que l'exemple.

En ce moment les cloches sonnèrent à toutes volées, c'était le dernier son pour la grand'messe.

— J'aperçois l'oncle Adrien dans le cimetière, dit le bon curé qui s'en allait, ne vas-tu pas le rejoindre, Claire, ou attendras-tu ta tante?

— Autant vaudrait se passer de messe, dit Katel aigrement, Mademoiselle arrive toujours le *Gloria* chanté.

Le curé prit un air grave.

— J'ai défendu ce genre d'espionnage et je ne veux pas ce genre de rapports chez moi, dit-il très-fermement. A qui donc appartient-il de se mêler de la conscience d'autrui? Si nous étions plus jaloux d'édifier le prochain que de censurer sa conduite, les affaires n'en iraient que mieux et le monde lui-même serait moins injuste pour notre sainte religion.

Et il sortit, laissant Katel confondue, mais soumise, la craintede déplaire à son vieux maître étant encore plus forte que le sentiment de son importance.

Pour moi je me hâtai d'aller rejoindre mon oncle Adrien, qui jurait un peu au milieu d'un groupe d'ad-

ministrés rebelles. Mon arrivée mit fin aux discours un peu tempêtueux de M. le maire, et je l'entraînai à l'église où nous entrâmes sur les pas de Katel, qui avait repris son air le plus impérieux en même temps que sa coiffe la plus brodée et que suivait, comme un page tout habillé de noir, la pauvre Loeïzan traînée, bien malgré elle, à la remorque de cette puissance en jupons courts. Si elle n'appréciait pas du tout l'honneur de marcher à l'ombre de Katel, Katel, il faut bien le dire, était obligée de faire appel à toute sa force d'âme pour obéir de bonne grâce, une fois en sa vie. Une de ses prérogatives les plus chères, c'était celle de parader dans le banc de M. le curé sur la même ligne que tous les grands de la paroisse ; un de ses droits les plus appréciés était de choisir dans l'assemblée une personne à laquelle elle fît honneur de la seconde place. Il fallait la voir jeter son coup d'œil autour d'elle, il fallait voir tous les regards solliciter ardemment cette place enviée. L'ombre d'autorité qu'elle s'était adjugée lui donnait tout un petit groupe de flatteurs, et elle aimait tant à être flattée, la pauvre fille, autant et plus que mainte grande dame, ce qui prouve une fois de plus que nous sommes tous pétris du même limon, et possédés par les mêmes manies orgueilleuses.

Et ce jour-là elle était obligée de fendre la foule avec cette pauvresse sur ses talons, elle était obligée de la laisser prendre cette place réservée ! Il faut avouer que le bon curé n'y allait pas de main morte en fait de brisement.

Il est pénible de le dire, mais mes yeux ne quittèrent guère le banc du presbytère. Cela m'amusait de voir la physionomie furieuse et la figure rouge de Katel, de la voir se redresser comme un coq et avancer ses grands coudes pointus en avant de mon humble amie, qui avait tant de majesté naturelle et qui s'effaçait pourtant le plus possible. Que de fois, pour étudier les mouvements des deux femmes, je fermai mon livre ! que de fois je souris en dessous tout entière à l'intérêt de cette étude ! Et pourtant j'étais à l'église ! Hélas ! je ne savais pas encore ce que c'était que l'église. Tant de gens par leurs paroles et leur maintien en avaient fait un lieu d'assemblée comme un autre ! On m'avait recommandé de me tenir là comme au salon, puisqu'il y avait du monde, et il fallait que ce fût la voix d'une pauvre tisseuse qui me dit d'un accent pénétrant : « Dieu est ici. » On me l'avait dit, mais avec l'air de le croire si peu !

Avant que Loeïzan m'eût parlé, son attitude me prêchait le recueillement ; mais les airs grandioses de Katel et même ses grimaces sérieuses me donnaient de fortes envies de rire et me dissipaient presque malgré moi.

La messe finie, je demandai à mon oncle Adrien de rester dîner avec lui au presbytère, ce qu'il m'accorda sans peine. J'y retrouvai Loeïzan, et pour la première fois depuis mon arrivée à Castel-Dour j'eus le désir de faire journée complète à la paroisse. Mon oncle Adrien me laissa parfaitement libre, sachant que je serais reconduite, et ce fut avec une certaine joie que je proposai à ma nouvelle amie de venir écouter les vêpres dans mon banc à moi. Mais elle me refusa en souriant. Toutes mes instances furent inutiles. Elle n'avait accepté la place du matin que par obéissance à son supérieur, et elle aimait mieux prier à l'endroit qu'elle s'était choisi.

A la grande satisfaction de Katel elle partit de très-bonne heure pour l'église, et nous l'aperçûmes assise sur ses talons contre les fonts baptismaux priant dans sa sainte simplicité.

Les vêpres finies, nous reprîmes ensemble le chemin de Castel-Dour. Elle me laissait parfaitement libre de courir de çà et de là, elle allait à son pas, ne me quittant guère des yeux pourtant, m'attendant patiemment et m'accueillant toujours avec son aimable sourire.

Elle refusa d'entrer à Castel-Dour, pressée qu'elle était d'aller retrouver son père, et en me séparant d'elle je lui dis :

— A demain !

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



VEZINS

(Voir page 29)

— Je crains bien que Monseigneur ne se mette une mauvaise affaire sur les bras.

— Que cela ne t'effraye pas !... Tiens, descends dans la grande salle, où tu préviendras un sergent nommé Léonard que j'ai à lui parler.

Urbain obéit à son maître en poussant de profonds soupirs, qui révélaient l'inquiétude dont son âme était agitée.

Le lendemain, à l'heure où le soleil disparaissait à l'horizon, le seigneur de la Crilloire, couvert d'habits magnifiques, parut monté sur un coursier vigoureux devant la porte du château de Vezins, qui, à cette époque, possédait tous les moyens de défense d'une place forte importante. Il était suivi en ce moment d'une vingtaine de charbonniers qui conduisaient des chevaux chargés de sacs de charbon. Ces hommes, dont le visage disparaissait presque entièrement sous les larges bords de leurs chapeaux, portaient, en outre, de longues blouses fort amples.

A la demande de Crilloire, qui s'annonça comme venant seul offrir ses hommages à madame de Vezins, le pont du château fut abaissé aussitôt. Le brillant cava-

lier s'élance sous la voûte de la porte, où il fait cabrer son cheval de façon à effrayer le portier qui s'éloigne à quelques pas. Pendant ce temps, les chevaux des charbonniers s'engagent sur le pont. Crilloire alors, calmant le noble animal qu'il vient d'irriter, gagne le milieu de la cour. Le portier qui voit les charbonniers et leurs chevaux envahir l'entrée du château, leur ordonne de se retirer. Ceux-ci, loin de rétrograder, s'avancent résolûment, et, aux menaces du portier, ils répondent par des injures.

Tous les domestiques de la baronne, en entendant ce vacarme, accourent pour prêter main-forte au portier. Madame de Vezins elle-même, ne comprenant rien à ce tapage inaccoutumé, paraît dans la cour. A sa vue, Crilloire saute à terre, puis, s'avançant vers elle comme pour la saluer, il lui prend une main en disant :

— Madame, vous êtes en mon pouvoir

La baronne était une femme des plus énergiques : ne se laissant point intimider, elle appelle à son secours ses domestiques, qui, en gens dévoués, se précipitent de son côté.

Crilloire alors menace madame de Vezins avec un pistolet; puis, dégaînant, il frappe à droite et à gauche ceux qui approchent, en criant :

— Tuez! tuez! point de grâce!

A cet ordre, les prétendus charbonniers, dépouillant leurs blouses, paraissent revêtus de cuirasses d'acier, et armés de lourdes épées avec lesquelles ils massacrent tous les fidèles serviteurs de madame de Vezins.

Pendant cet horrible carnage, Louise de Maillé avait regagné là grande salle du château, où, en proie à une anxiété facile à comprendre, elle cherchait à s'expliquer la scène terrible dont elle venait d'être témoin. Assise dans un fauteuil au coin d'une vaste cheminée, madame de Vezins abandonnait son esprit à de sombres réflexions, quand Crilloire, qui venait de boire avec ses soldats, parut devant elle dans un état voisin de l'ivresse. En voyant son visage empourpré et sa démarche peu assurée, la baronne frissonna, et, pendant un moment, son énergie eut peine à triompher du découragement qui s'emparait d'elle.

Mais cette défaillance d'une âme fortement trempée fut rapide comme l'éclair, et, en présence d'un danger menaçant, son admirable sang-froid et sa présence d'esprit revinrent aussitôt.

— Que voulez-vous? dit la baronne en se redressant avec une imposante dignité.

— Vous conduire dans la chapelle du château où votre chapelain va nous unir.

— Ce que vous dites là, monsieur, n'est pas sérieux?

— C'est, madame, l'exacte vérité.

— Depuis que vous avez pénétré ici, tout ce qui se passe autour de moi est si étrange, que je vous demanderai, monsieur, de vouloir bien m'expliquer quel motif vous fait agir de la sorte?

— Tout simplement le désir de vous épouser.

— Mais, monsieur, vous me connaissez à peine.

— C'est vrai.

— Alors ce n'est pas ma personne seulement que vous poursuivez; vous avez un autre but?...

— Oui, madame.

— Et quel est-il?

— Je veux réunir ma fortune à la vôtre.

— Ah! voilà votre motif?

Crilloire fit un signe d'assentiment avec la tête.

Madame de Vezins vit alors clairement qu'elle ne pourrait sortir de captivité qu'en gagnant du temps, et que, pour en arriver là et se faire respecter, elle n'avait d'autre ressource que son adresse et l'empire que les charmes de sa personne et de son esprit exerceraient peut-être sur le cœur avide et déloyal de son farouche prétendant.

— En vérité, reprit la baronne avec une aisance parfaite, vous avez une manière d'agir peu commune; seulement votre procédé aurait pu être moins violent, et, franchement, monsieur, je crains que cette aventure ne nuise à votre réputation de galant homme.

— Le succès de l'entreprise justifiera les moyens.

— Pas autant peut-être que vous le croyez...

— En attendant, madame, suivez-moi à la chapelle.

— Vous aurez bien la patience d'attendre jusqu'à demain?

— Non, madame, et si vous m'y forcez.

— Vous emploierez encore la violence?...

— Oui!

— Eh bien, monsieur, je vous déclare que pour cette nuit je suis résolue à ne point consentir à vous épouser.

— Je saurai bien vous y contraindre!

En disant cela Crilloire, l'œil étincelant, s'approcha de madame de Vezins; mais, au moment où il avançait les bras pour la saisir, celle-ci s'empara du poignard qu'il portait à sa ceinture, recula de quelques pas; puis, élevant en l'air la lame acérée :

— Si vous tentez de me toucher, dit-elle d'une voix courroucée, je me tue à l'instant.

Le geste sublime de la baronne, l'accent irrité de sa voix, eurent un succès que les larmes et les prières n'auraient point obtenu. L'âme perverse et sauvage de Crilloire fut amollie par l'admiration que lui causa le spectacle de cette femme énergique que la mort n'effrayait pas. Aussi, sous l'empire de cette influence, reprit-il d'un ton qu'il s'efforça d'adoucir :

— Eh bien, madame, puisque vous l'exigez, demain je reviendrai.

En achevant ces mots, Crilloire sortit.

Le lendemain, d'assez bonne heure, Crilloire vint trouver la baronne. Il avait l'air un peu moins menaçant que la veille, quoique ses projets fussent toujours les mêmes.

— Eh bien, madame, êtes-vous prête? dit-il sans aucun préambule.



— Pas encore, répondit la baronne en s'efforçant de sourire.

— Mille diables! je vous préviens, madame, qu'il n'est pas dans mes habitudes d'attendre.

— Vous me l'avez déjà démontré, monsieur.

— Allons, décidez-vous!

— Mais, monsieur, j'espérais qu'avant de me conduire à l'autel vous auriez au moins, pour la forme, daigné me faire un peu la cour.

— J'aurai tout le temps après notre mariage.

— Vous tenez, je le vois, à m'épouser de force.

— Non.

— Alors pourquoi n'attendez-vous pas quelques jours?

— Parce que ce serait parfaitement inutile.

— En cela, monsieur, vous vous faites des illusions.

— Et lesquelles?

— Vous voulez m'épouser, m'avez-vous dit, pour réunir votre fortune à la mienne...

— Oui, madame, et aussi parce que vous êtes une femme charmante...

— Ah! dit la baronne d'un ton gracieux, voilà une réponse qui contraste heureusement avec votre premier motif.

Crilloire s'inclina d'un air satisfait qui révéla à madame de Vezins que deux penchants étaient dominants chez cet homme, la convoitise et la vanité.

— Monsieur, reprit-elle, je m'étonne qu'un homme de votre mérite ait eu recours à la ruse et à la violence pour se marier. A votre place j'aurais agi tout autrement...

— Je serais curieux, dit Crilloire, de connaître les moyens que vous eussiez employés.

— Les plus simples du monde. D'abord il fallait vous présenter au château de Vezins comme pour lier des relations de bon voisinage.

— Ensuite?

— Après m'avoir fait la cour pendant un temps convenable, vous n'aviez qu'à me demander en mariage.

— Pareille demande n'aurait point été couronnée par le succès.

— Pourquoi pas? dit madame de Vezins avec un charmant sourire.

— J'aurais été refusé.

— Détrompez-vous.

— Maintenant encore, vous ne voulez pas m'accorder votre main.

— Parce qu'il y va de votre intérêt.

— Comment cela?

— Écoutez-moi. Si je vous épouse dans la situation singulière où vous m'avez mise, soyez bien convaincu que mes parents feront plus tard tous leurs efforts pour rompre ce mariage contracté, diront-ils, malgré moi...

— Vous assurerez le contraire.

— On ne me croira pas parce que les apparences seront contre vous.

— S'il faut plaider, un bon avocat se chargera de gagner ce procès.

— Il ne pourra jamais faire oublier aux juges que vos adversaires défendent la cause d'une veuve et de deux orphelins.

Crilloire devint tout pensif. Madame de Vezins avait su très-adroitement troubler les rêves de sa cupidité.

— Ainsi, reprit-il, vous croyez que vos parents seraient assez puissants pour briser notre union?

— Assurément, et si vous aviez confiance en moi, je vous indiquerais un moyen qui pourrait obvier à cet inconvénient.

— Lequel?

— Je n'ose vous le dire, dans la crainte que vous m'accusiez de n'être pas sincère...

— Parlez, je vous croirai.

— Eh bien, laissez-moi sortir de ce château.

— Non! non! interrompit Crilloire, je veux vous garder ici!...

— Alors je n'ai plus rien à dire...

— Si, parlez!

— Vous ne daignez pas m'écouter.

— Je vais rester silencieux, je vous le promets.

— Je voulais donc vous faire comprendre l'avantage que vous auriez à me rendre la liberté, avant de me conduire à l'autel En agissant de cette façon, personne ne pourrait vous accuser de m'avoir épousée en employant la violence. On dirait seulement que je n'ai pu résister au prestige de vos nobles qualités et de la réputation de bravoure que vous vous êtes acquise.

L'amour-propre de Crilloire fut tellement frappé par le doux langage de la baronne, qu'il fut sur le point d'accéder à sa demande; mais il écouta en même temps les conseils de la défiance, qui l'engageait vivement à ne point se dessaisir de sa proie.

— Madame, dit-il en la quittant, ceci demande réflexion.

Pendant onze jours, Crilloire trouvant madame de Vezins inébranlable dans sa résolution de ne point l'épouser tant qu'elle serait sa prisonnière, refusa de lui rendre la liberté. Enfin, se laissant attendrir par les belles paroles de la baronne qui eut l'art de lui persuader qu'elle deviendrait sa femme peu de jours après sa sortie du château de Vezins, il la laissa partir.

La baronne, voulant sans retard se venger de Crilloire, se rendit d'abord chez le seigneur de la Roche-des-Abiers, puis à Angers, où elle porta plainte contre lui. Elle invoqua ensuite l'appui de ses parents et de ses amis, qui prirent aussitôt les armes et levèrent des troupes pour assiéger le château de Vezins.

Instruit des projets de ses ennemis, Crilloire ne voulut pas les attendre. Il partit avec ses soldats et s'en alla rejoindre l'armée du roi de Navarre, à Fontenay.

Crilloire eut l'habileté, en racontant au Béarnais

son aventure, de ne point parler de l'indigne convoitise qui l'avait poussé à commettre l'attentat que le présidial d'Angers poursuivait. Il présenta les faits de telle sorte, que le roi crut seulement à une équipée de jeune homme follement amoureux, ce qui le rendit fort indulgent pour le coupable.

Crilloire, enchanté d'avoir conservé l'amitié du bon Henri, se moquait des arrêts du présidial, lorsque peu de temps après, par un de ces accidents où l'on reconnaît le doigt de Dieu, il tomba dans une embuscade. On le conduisit à Angers, et là, son procès ayant été jugé, il fut condamné à la peine de mort et décapité le 7 mai 1588.

Ch. Thenaisie.

— La fin prochainement —

Le tigre.

LE TIGRE

—

Le tigre est, avec le lion, l'animal le plus grand et le plus robuste de la race féline. On ne le rencontre qu'aux Indes, à Siam, en Cochinchine et dans les îles de la Sonde. Sa vigueur est telle et son humeur si sanguinaire, qu'il est la terreur des habitants de ces contrées.

On a bien souvent cité à ce propos la résignation fa-

taliste des Indiens, qui, lorsqu'un tigre apparaît, se couchent par terre, en attendant que le terrible animal ait fait son choix et qu'il ait emporté la victime.

Dans le *Voyage autour du monde*, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, nous trouvons des détails qui confirment pleinement ce fait: « A Kadjery, y est-il dit, se trouve, à la droite de la rivière, la tête des vases qui terminent la pointe méridionale des bois de Sundry, fameux par leurs belles espèces de tigres. Quand le soir fut venu, nous les entendîmes rugir comme s'ils avaient été à quelques pas de nous. Le lendemain, nous devions les voir de plus près. Après une demi-journée de bonne navigation, nous étions venus mouiller à peu de distance de la rive droite, et nous y attendions le retour de la marée, quand deux hommes de notre équipage se hasardèrent à débarquer pour cueillir quelques fruits. Ils avaient à peine débarqué, qu'un énorme tigre fondit sur eux, prodigieux animal, gros comme un petit bœuf, horrible et beau à voir avec sa robe fauve et noire. Saisir l'un des Indous et l'emporter entre ses dents, ce fut l'affaire d'un clin d'œil. Au lieu de s'effrayer de cette catastrophe, l'autre matelot retourna tranquillement à l'arbre, en détacha quelques mangues et revint ensuite à bord paisiblement. « La part des tigres est faite, disait-il, personne ne risque plus rien à présent. »

Ce préjugé est tellement fort chez les Indous, qu'ils se sont résignés à payer une dîme en nature à ces bêtes féroces, sans chercher ni à les combattre ni à les détruire. Aussi, depuis le village de Koulpy jusqu'aux îles des Clives, voit-on les tigres courir par troupeaux sur la rive. Quand on mit ces îles en défrichement, les tigres seuls les peuplaient. C'était le cas d'aviser aux moyens de s'en préserver. Eh bien, non. Cinq cents naturels, employés à ce travail, aimèrent mieux se laisser décimer qu'essayer de se défendre. A la vue d'un tigre ils fuyaient; mais, quand l'animal avait emporté un des leurs, ils se remettaient tranquillement à la besogne. Sans quelques Européens bien armés, pas un de ces animaux n'aurait péri. Le déboisement de ces îles a pourtant fini par reléguer les tigres dans les forêts du continent. Ils y sont encore nombreux et redoutables; leur audace va si loin, que les chaloupes européennes en ont souvent vu se jeter à la nage, pour venir les attaquer sur le fleuve: cette énorme tête carrée qui sortait de l'eau, ces deux gros yeux sanguinolents couverts d'une forêt de poils, cette gueule haletante et très-fendue, cette langue couleur lie de vin, glaçaient d'effroi les plus intrépides. Il fallait couper à coups de haches ces énormes pattes qui plantaient leurs griffes dans le bordage de l'embarcation.

Un homme ne semble guère plus peser dans la gueule d'un tigre, qu'une souris dans celle d'un chat, et les relations qui nous viennent des Indes anglaises nous montrent les repas donnés dans de grands et superbes jardins, aux ombrages délicieux, entourés de murailles de plus de quinze pieds d'élévation, troublés tout à coup par l'apparition d'un tigre royal. Le féroce animal d'un bond a franchi facilement cet obstacle, et, saisissant un des convives, disparaît aussi prompt que la foudre, par le même chemin. On s'agite, on s'empresse, on pousse des clameurs, on cherche des fusils pour tirer à tout hasard sur le tigre. Mais, saisie par ses griffes puissantes, puis serrée dans sa gueule formidable, la victime n'est déjà plus qu'un cadavre. Ces événements ne sont pas rares dans l'Inde anglaise; ils défrayent la conversation, et augmentent la terreur qu'inspire le tigre royal.

Cependant il arrive que des hommes, trempés de courage et d'énergie, ne craignent point d'aborder seul à seul le redoutable animal. Il me souvient d'un récit dont l'authenticité est incontestable, car il est tiré des relations anglaises officielles de l'Inde. Il y avait dans un district un tigre royal qui se nourrissait exclusivement de chair humaine. Le *mangeur d'hommes*, c'est sous ce nom que l'on désigne les tigres qui ont pris cette habitude, dédaignait toute autre espèce de nourriture. Ils laissent, on le sait, passer les animaux avec mépris; l'homme fait exclusivement les frais de leurs repas, il n'y a pas de ruses qu'ils n'inventent pour saisir, chaque jour, leur proie accoutumée. Celui dont il est ici question avait choisi un moyen aussi simple que sûr d'arriver à ses fins. Tous les jours un courrier indien passait à peu de distance du jungle où il était embusqué. Ce courrier portait plusieurs sonnettes dont le bruit avertissait de son passage les habitants des villages qu'il traversait. Attentif au signal des sonnettes, le tigre royal se postait sur la partie culminante d'un étroit défilé, et, de là, se précipitait sur le courrier qu'il dévorait. Aux Indes, c'est peu de chose qu'un homme de moins. Le courrier avait disparu, on s'enquérait peu des causes de cette disparition et on le remplaçait par un nouveau courrier qui périssait de même. Cela dura assez longtemps.

Cependant le retour journalier de cet incident et la disparition des dépêches finirent par attirer l'attention de l'autorité anglaise. On découvrit alors la vérité, et un officier anglais prit la résolution de mettre un terme à cette tuerie périodique.

Mais la destruction d'un tigre et surtout d'un *mangeur d'hommes* n'est pas chose facile; il joint la prudence à la force, et il surprend plutôt qu'il n'est surpris.

Le stratagème qu'inventa l'officier anglais fut aussi ingénieux que hardi. Il revêtit l'habit d'un courrier indien, et y attacha des sonnettes. Seulement il avait visité avec beaucoup de soin l'endroit où le tigre s'embusquait. Il connaissait d'avance les lieux, théâtre de tant de meurtres. Ce qui rendait le péril plus grand, c'est que le courrier arrivait dans ce lieu à la tombée du jour, et qu'il fallait se garder de tirer au jugé. Au moment où l'officier anglais s'engageait dans

le défilé il vit au-dessus de lui deux yeux sanglants s'allumer dans l'ombre et une énorme masse se ramasser sur elle-même, comme pour se préparer à sauter. L'Anglais, par un mouvement aussi prompt que la pensée, fit un bond de côté, et entendit en même temps tomber à quelques pas de lui le tigre qui, ayant manqué son coup, roula deux ou trois fois sur lui-même. L'officier, favorisé par un rayon de lune, dirigea le canon de son fusil de précision vers l'animal et lui logea deux balles dans la tête : le tigre ne bougea pas, il était mort.

Ce fut une fête dans le pays. Un homme de cœur par sa résolution et par sa présence d'esprit avait delivré la population d'un fléau.

On ne connaissait pas encore tous les ravages commis par le féroce animal. On avait bien remarqué la disparition d'un certain nombre de femmes, habitant les villages voisins. Mais comment avaient-elles disparu ? nul ne le savait, et j'ajouterai que nul ne s'en inquiétait : l'indifférence est le propre du caractère indien. Quand la mort du tigre permit de chercher son repaire, on découvrit qu'au lieu d'être profondément encaissé dans les jungles, il était sur la lisière et à peu de distance d'une fontaine où les femmes indiennes venaient chercher de l'eau dans leurs cruches : aux abords du repaire, on trouva, chose horrible à voir, de longues chevelures de femmes ensanglantées, des ossements épars, des vêtements déchirés et souillés. Quand les courriers manquaient, le tigre s'embusquait près de la fontaine, et dévorait une des femmes qui venaient y puiser de l'eau. On n'estime pas à moins de trois cents le nombre des malheureuses victimes qui avaient péri de cette manière. Les Indiens des environs, pleins d'admiration et de reconnaissance pour le généreux Anglais, lui élevèrent un monument sur le théâtre même de son triomphe.

Ce ne sont pas les Européens seulement qui donnent la chasse au tigre. Il existe en Afrique des tribus intrépides dont les membres se font gloire de l'attaquer seul à seul, et même d'aller le chercher dans son repaire. Voici comment s'exécute cette chasse pleine de périls : Le chasseur s'établit à peu de distance du repaire, et jette des pierres au tigre pour l'en faire sortir. Celui-ci, après avoir poussé quelques grognements menaçants, prend son élan et vient tomber à la place où se trouvait son ennemi. Mais le chasseur, par un bond rapide en arrière et de côté, laisse passer le tigre, et au moment où il tombe il lui coupe, avec un sabre tranchant comme un rasoir, le jarret de la patte de derrière. Dès lors le tigre est hors de combat. Il ne peut se relever sur son moignon sanglant, et il est à la merci de son ennemi qui l'achève. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne faut pas manquer son coup, car le tigre ne manque pas le sien.

La manière de chasser le tigre la plus brillante et la plus admirée en Asie est celle où l'on se sert d'éléphants. L'éléphant, cet animal qui, sous une enveloppe grossière, cache un instinct si intelligent et si subtil, s'allie facilement avec l'homme. On sait quel rôle il joua dans les guerres de l'antiquité et comment les éléphants de Pyrrhus et ceux d'Annibal leur valurent en partie la victoire, lorsque ces puissants animaux étaient encore inconnus aux Romains.

L'éléphant, si monstrueux et si fort, obéit à un geste imperceptible du mahout ou cornac à cheval sur son col ; il est impossible de ne pas reconnaître en lui un instinct d'obéissance uni à la sagacité la plus subtile. Quand un éléphant marche avec des voyageurs, il a, outre le mahout qui le dirige, un porteur d'ombrelle, placé sur sa croupe ; puis, à ses côtés, un guide à pied, qui fait la conversation avec lui, pour lui indiquer le bon côté de la route :

— Prends garde... voici une ornière... tiens-toi bien... le sentier est glissant... Par ici ! par ici !

Ce monologue dure parfois tout le long du voyage. Le mahout, au contraire, n'ouvre jamais la bouche ; s'il veut changer de direction, il avertit son éléphant en pressant avec la jambe un des côtés du cou. S'il veut hâter la marche, il le pique avec son aiguillon, ou bien l'arrête en lui donnant un coup sur le nez. L'empire que ces cornacs exercent sur la bête qu'ils ont dressée est un fait prouvé par mille exemples.

L'évêque Haber raconte que, peu de temps avant son arrivée au Bengale, vers 1822, on venait de condamner à mort un de ces mahouts. Contrarié ou offensé par une femme, cet homme avait fait un simple signe à son éléphant, qui, saisissant avec sa trompe la victime désignée, l'avait écrasée sous ses pieds. Aussi, soit pour éviter de pareils accidents, soit à cause de la peur que les chevaux ont des éléphants, est-il défendu de les faire circuler à Calcutta et à cinq milles à la ronde. Ces éléphants domestiques servent dans l'Inde à toutes sortes d'usages.

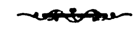
Animaux de parade, de voyage ou de combat, ils sont en outre les plus sûrs auxiliaires de l'homme dans la chasse aux bêtes féroces, et l'on sait qu'ils poursuivent sous sa direction, même leurs congénères.

On dresse assez facilement l'éléphant à la chasse du tigre. La vue de ce terrible animal, qui frappe de terreur le cheval, anime, au contraire, le courage de l'éléphant. Celui-ci porte sur son dos une tour remplie d'hommes armés de traits et de javelots. Quand les éléphants en chasse aperçoivent le tigre, ils vont droit à lui, et comme l'animal se met à ramper et à chercher à les attaquer sous le ventre, les éléphants courbent la tête et lui présentent la formidable ligne de leurs défenses. Alors le tigre cherche de son côté à fatiguer l'ennemi par la multiplicité et la rapidité de ses évolutions. Il tourne autour de lui et essaye de lui sauter sur le dos pour poser sa griffe puissante sur un de ceux qui, du haut de la tour, lui lancent des traits.

Il n'est pas rare qu'il réussisse, et alors la chasse est

ensanglantée; elle a plus d'intérêt, il y a mort d'homme. Mais, le plus souvent, l'éléphant qui fait tournoyer sa trompe autour de lui comme une arme de guerre, arme défensive et offensive à la fois, saisit le tigre dans le flagrant délit d'un mouvement, et le lance en l'air, puis quand il retombe, l'écrase sous son pied colossal.

FÉLIX-HENRI.



UNE AME FORTE

(Voir pages 11 et 21.)

II

— Mère Saint-Joseph, j'ai aujourd'hui seize ans, disait un matin Clémence à sa maîtresse de classe.

— Oui, ma chère enfant, et l'heure est venue d'aller chez la baronne de Narvelle.

— Oh! si elle pouvait oublier cette clause du testament de ma tante Vrignac!

— C'est impossible, chère enfant, je dois même vous dire que j'ai reçu une lettre de votre oncle, il va venir vous chercher.

Clémence s'efforça de sourire; mais une pâleur subite couvrit ses joues.

— Ma mère, fit-elle, est-ce que je ne pourrais pas refuser de vous quitter? Je perdrais quatre-vingt mille francs; mais qu'importe! Je tâcherais, à force de dévouement et de travail, de vous dédommager de la dot qu'il me deviendrait impossible de vous donner, et je vendrais les quelques bijoux qui me restent encore pour rembourser mon oncle des cinq cents francs qui ont aidé au mariage de Jacques avec Catherine.

— Clémence, nous vous prendrions assurément sans dot; mais agir ainsi ne serait pas délicat, vous n'êtes point majeure, vous ne pouvez signer aucun acte et je crois qu'en restant à Saint-Placide vous frapperiez de nullité le testament de madame Vrignac. Ce serait vous enrichir peut-être et vous auriez alors comme simple héritière plus de quatre-vingt mille francs; mais ce serait nuire à madame de Narvelle, on croirait toujours que c'est elle qui par ses procédés vous a forcée à rester avec nous.

— Oh! alors n'en parlons plus; oui, je consens à vivre le temps prescrit dans cette atmosphère qui m'étouffe; mais, deux ans!... que c'est long, mon Dieu!...

— Mais aussi, chère Clémence, quelle riche moisson de mérites vous pourrez faire pendant ces deux ans!

— Ma mère, la vue d'une femme frivole et vaine, d'une petite maîtresse en un mot, m'irrite et m'indigne. Quand ma tante cherche le moyen de vanter ses beaux cheveux, j'ai toujours envie de lui répondre qu'ils sont d'autant plus beaux qu'elle les a achetés fort cher. Lorsqu'elle cherche à me faire remarquer sa fraîcheur d'emprunt, j'ai peine à ne pas faire tout haut une réflexion maligne. Oh! ma mère, je ne suis pas faite pour vivre à C***. J'aime mieux les matelots de Rameur. C'est rude, mais c'est si franc.

— Clémence, vous avez beaucoup d'énergie; votre âme est naturellement forte et vous avez travaillé à la rendre plus forte encore; c'est très-bien assurément; mais vous avez quelques idées qui ont besoin de se modifier. Ainsi, mon enfant, vous ne faites consister le courage qu'à rester calme et presque impassible dans les grandes occasions; vous ressemblez un peu à une personne qui se laisserait couper un membre sans mot dire et qui se plaindrait bien haut quand on la pique avec une épingle.

— C'est vrai, ma mère, mais si vous saviez quelle violence j'ai à me faire, pour ne pas dire carrément ma façon de penser quand quelque chose ne me va pas, et...

Clémence n'acheva point sa phrase commencée; la cloche l'appelait au parloir et le lendemain elle était installée à l'hôtel de Narvelle.

Si Aliénor put critiquer les manières un peu heurtées de sa nièce, sa voix, dont les inflexions ne lui paraissaient point assez harmonieuses, il lui fut impossible de trouver la moindre chose à reprendre dans son caractère, et pendant deux années Clémence montra autant de courage à se vaincre à toute heure, à immoler ses goûts, à retenir les saillies qui venaient effleurer ses lèvres qu'elle en avait déployé dans les circonstances les plus douloureuses de sa vie.

— Vous devez être contente de Clémence, dit un jour Édouard à sa femme?

— Je n'ai pas précisément à m'en plaindre; mais je suis bien aise de voir approcher le jour de sa rentrée au couvent. Cette petite sotte n'est bonne à rien, elle fait mal la révérence, s'habille sans goût, ne sait pas même se servir de son éventail; c'est pitoyable! et ma femme de chambre Irma a certainement meilleure grâce que Clémence.

— Je ne pense pas comme vous, ma chère amie; Clémence, je l'avoue et je vous l'ai dit tout d'abord, n'a point la grâce de votre sœur; mais il y a dans toute sa personne quelque chose de noble et de fort distingué, sa mise est simple et très-convenable cependant, et, quant à n'être bonne à rien, cela est une calomnie; car votre nièce vous rend mille services pour la tenue de votre maison, elle se fait aimer et estimer de tous ceux qui la connaissent, est toujours prête à obliger les autres et à s'oublier elle-même; que voulez-vous de plus, Aliénor?

— Je veux que vous soyez un peu moins enthousiaste et je vois qu'il est grand temps que cette jeune fille si parfaite à vos yeux s'en aille bien vite; car elle finirait par vous capter, vous ne m'aimeriez plus!...



Aliénor, en achevant ces mots, prit son mouchoir et le mit sur ses yeux comme pour essuyer ses larmes; puis elle feignit d'être prise d'un étouffement nerveux. Édouard était habitué à ces comédies ; il eut cependant la bonté d'appeler une femme de chambre, de lui indiquer les soins à donner à la prétendue malade et sortit en disant tout bas :

— Aliénor ne sera jamais raisonnable!

M. de Narvelle offrit à Clémence de la conduire à Rameur avant son entrée chez les Bénédictines.

— Non, mon oncle, répondit-elle, j'aimerai toujours les lieux où se sont écoulées les premières années de ma vie; mais j'ai dit adieu à tout ce qui tenait dans mon cœur une si grande place!

Clémence partit donc pour Saint-Placide. Son séjour à C*** avait été un rude et laborieux noviciat; on abrégea pour elle les épreuves; dès qu'on put, en suivant les règles fixées par l'Église, l'admettre à la profession, on le fit, et à vingt ans elle avait déjà prononcé ses vœux solennels.

Cependant, alors que la jeune religieuse bénissait Dieu de l'avoir appelée au bonheur de vivre dans la retraite et qu'Aliénor ne songeait qu'aux fêtes et aux futilités de la mode, les événements marchaient, et la Révolution, après avoir travaillé longtemps dans l'ombre, se levait enfin menaçante. M. de Narvelle avait trop de sagacité pour ne pas apercevoir les dangers de la situation et il crut devoir un jour parler sérieusement à sa folle compagne.

— Vous vous disposez sans doute, Aliénor, lui dit-il, à faire l'acquisition de ces dentelles que vous admirez depuis une heure; mais je crains que tout cela ne vous devienne bientôt fort inutile; il serait plus sage de restreindre vos dépenses et d'avoir en réserve une somme qui vous permît d'émigrer si les événements devenaient plus graves.

— Quel conte me faites-vous là, Édouard? Vous ressemblez à ces vieilles bonnes qui menacent les enfants d'appeler Croquemitaine pour les faire obéir; mais heureusement je ne suis pas une enfant et je n'attache aucune importance à vos lugubres prophéties.

— Et les journées des 5 et 6 octobre étaient-elles donc si bénignes? et depuis, que de malheurs! que d'horribles assassinats!

— Ce sont des émeutes, et de tout temps le sang a coulé dans les mouvements populaires; mais que le Roi soit aux Tuileries ou à Versailles, que Paris soit parfois un peu agité, cela n'empêche pas notre tranquillité personnelle.

— Vous croyez donc que la France est dans un état normal et rassurant? Pour vous détromper, lisez ceci.

Et Édouard tendit à sa femme les lettres qu'il venait de recevoir.

La baronne pâlit.

— Oui, c'est grave, bien grave, s'écria-t-elle; que devenir, mon Dieu!

— Allez en Angleterre; Aliénor, votre amie lady O'Vanor vous a souvent invitée à passer une saison dans son château; elle désire vous faire admirer son parc immense; profitez de cette offre, éloignez-vous, partez.

— Et vous, Édouard?

— Moi, je reste, je veux m'unir aux défenseurs de la Religion et du Roi.

— Mais vous n'êtes pas militaire?

— Je le deviendrai au besoin; le courage et le dévouement ne me feront pas défaut.

Édouard parlait encore lorsqu'un bruit soudain se fit entendre. Des hordes furieuses parcouraient les rues, vociférant et criant : « A bas les prêtres! A bas les aristocrates! Mort aux tyrans! A la lanterne! »

Aliénor tremblait comme la feuille qu'agite un vent d'automne. Calme, énergique, Édouard avait pris ses armes, il s'apprêtait à defendre sa femme, et, au besoin, à vendre chèrement sa vie.

Cette fois, les énergumènes, qui devaient plus tard commettre tant de crimes, se contentèrent de crier, de briser des reverbères et de faire voler en éclats les vitres des hôtels placés sur leur passage; l'heure de leurs grands forfaits n'avait point encore sonné.

Tandis qu'un grand nombre de femmes élevées délicatement et n'ayant jamais connu que l'opulence et le bonheur se montraient fortes et courageuses jusqu'à l'héroïsme, Aliénor se lamentait; mais, la frayeur aidant, elle se décida enfin à quitter son bel hôtel, à dire adieu à tout ce qui avait jusque-là charmé sa frivole existence, et elle partit, non sans verser des larmes. En embrassant Édouard, elle lui dit quelques paroles affectueuses; mais elle n'eut pas même la pensée de lui exprimer le regret de l'avoir affligé si souvent par son indifférence et sa légèreté.

Prévenue à temps, lady O'Vanor vint jusqu'à Douvres au-devant de la baronne de Narvelle, qui trouva en Angleterre une noble et généreuse hospitalité.

M. DU HAUSSELAIE.

— La suite prochainement. —

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

Le célèbre détroit découvert par Magellan a été pendant de longues années enveloppé de ténèbres que le temps n'a pas entièrement dissipées. Qui, en effet, n'a pas entendu parler des géants montés sur des chevaux légers, qui parcourent l'extrémité méridionale du continent américain? qui n'a pas frémi au récit des



dangers sans nombre qui menacent le navigateur dans ces régions glacées, près des terres couvertes de neiges éternelles? Aujourd'hui la plupart des merveilles de cette contrée lointaine ont disparu; les terribles Patagons sont devenus des chasseurs pacifiques, et l'on chercherait en vain ces terribles Polyphèmes lançant des quartiers de roches contre les marins égarés. Toutefois certains navigateurs du XIXe siècle n'ont pas été beaucoup plus exacts que les compagnons de Magellan (Fernan de Magalhaens), et tout récemment un marin américain, Morell, assurait avoir vu sur ces côtes des ruines d'anciens monuments *de manière qu'il n'en pouvait croire ses yeux.* Le lecteur bien avisé pardonnera cette illusion d'optique et n'en croira pas les yeux de Morell. En général, on ne connaît pas encore bien la géographie du détroit. Peu de gens savent qu'une des îles qu'il renferme s'appelle Louis-le-Grand, nom que bien des cartographes semblent avoir oublié et avec lui le souvenir de la première expédition scientifique. Seulement la science n'était pas le seul but de cette expédition, car en 1698, époque de son départ, on n'avait pas encore ce genre de désintéressement qui fait des découvertes géographiques utiles à tous l'unique mobile d'une grande entreprise. Quoi qu'il en soit, le chevalier de Beauchesne conduisit ses navires avec une rare habileté, et, aidé des jeunes ingénieurs Delabat et Duplessis, il explora le détroit dans toute son étendue. Ses îles innombrables, ses baies profondes et ses canaux latéraux furent peuplés de noms français, que le capitaine King, sur sa magnifique carte, a remplacés par des noms anglais sur un déploiement de côtes prolongé au delà de cent vingt lieues. En 1838, avant ses grandes découvertes dans l'hémisphère austral, Dumont-d'Urville passa dans le détroit, où il séjourna pendant vingt-sept jours. L'hydrographie et l'histoire naturelle donnèrent des résultats auxquels on ne s'était pas attendu. Nous allons essayer de parcourir ces régions à la suite de M. de Rochas, qui traversa le détroit en 1856.

Après une navigation très-orageuse on doubla le cap des Vierges et on se dirigea à toute vapeur vers l'entrée du détroit. Celle-ci apparut bientôt comme l'embouchure d'un beau fleuve aux eaux calmes et paisibles venant se jouer contre des falaises d'une médiocre hauteur. Un grand banc de sable, situé à l'entrée du détroit, fait qu'on n'avance que lentement et la sonde à la main. La nuit venue, le navire doit suspendre sa marche, la navigation devient impossible dans ces parages où aucun phare ne signale la présence des écueils.

Sur le continent s'étendait une vaste plaine bordée de falaises sédimentaires et des plages sablonneuses; de l'autre côté du bras de mer la *Terre de Feu* s'estompait à peine à l'horizon. Aucun être humain ne parcourait cette solitude : seul un guanaco se tenait près du rivage où il paissait tranquillement; de temps en temps il levait la tête pour jeter un regard vers cette masse flottante qu'il apercevait sur la mer. Le navire passa près du cap Grégory et vint jeter l'ancre devant Punta-Arena, où le pavillon chilien flottait au-dessus d'un petit établissement. C'était le soir. Le tintement d'une cloche se faisait entendre et sonnait l'*Angelus* tandis que des bergers ramenaient un troupeau des pâturages voisins. A peine le vaisseau était-il arrivé, que le commandant chilien vint prier les officiers de passer la soirée dans son hôtel. On accepta, l'accueil fut tout cordial, car Punta-Arena ne reçoit que rarement des étrangers et les communications avec la métropole sont peu fréquentes. Les relations sociales du commandant n'étaient pas fort étendues, elles se bornaient à celles du curé de la paroisse et d'un ou deux officiers. Le reste de la population, en tout deux cent cinquante individus, se composait de soldats, de déportés et de quelques aventuriers vivant au jour le jour comme ils auraient fait partout ailleurs. Le commerce est nul, l'agriculture peu développée et les troupeaux de la colonie ne sont pas considérables. Comme la situation de la colonie est très-bien choisie, il serait aisé de la défendre contre les attaques des Indiens. Les Patagons, dont le caractère est très-pacifique, fournissent de la viande de guanaco, de vigogne et d'autruche en échange d'un peu de farine et de tabac.

Le gouvernement chilien tient à la conservation de ce poste, tant pour l'importance qu'il peut acquérir dans la suite, que pour montrer à la République Argentine, qui aussi élève des prétentions sur cette partie de la côte, qu'il est résolu de conserver ses droits sur un territoire contesté. On avait déjà créé un établissement analogue dans les environs de Port-Famine, ruiné par suite d'une révolution qui bouleversa le gouvernement de la métropole.

M. de Rochas, après avoir pris congé du commandant, visita avec ses compagnons quelques habitations du village. Partout où passaient les officiers français, on les invitait à entrer et on leur présentait des peaux de jaguars, de couguars et de guanacos, qui toutes forment de bons tapis. Les peaux de guanacos surtout acquièrent une grande souplesse; aussi les Patagons s'en drapent-ils comme d'un manteau. Tous ces objets, payés avec du sucre, du café ou de l'eau-de-vie, n'avaient qu'un prix minime; les vendeurs se souciaient fort peu de recevoir de l'argent dans un pays où il n'a pas cours. La plupart des maisons de Punta-Arena ont une apparence bien pauvre; malgré les hivers qui sont rigoureux, presque toutes n'ont ni poêle ni cheminées.

Le navire avait besoin de vivres frais; en conséquence un canot fut envoyé à terre, vers l'heure à laquelle les Patagons avaient coutume d'apporter leurs charges de venaison. Nos marins avaient à peine débarqué, qu'une cavalcade indienne, composée d'hommes et de femmes, apparut dans la plaine. Tous montaient de petits chevaux très-vifs, une peau servait de selle,

et une lanière de cuir qui passait dans la bouche de l'animal tenait lieu de mors et de bride. Les Indiens étaient couverts d'une peau de guanaco, et tous portaient un lazzo dans la main droite. Cet instrument, à l'aide duquel ils se rendent maître des animaux les plus agiles et les plus féroces, se compose d'une lanière de cuir portant à l'une de ses extrémités un corps pesant qui, projeté avec force, emporte la corde légère disposée en nœud coulant, et dont l'autre extrémité est fixée à la selle. L'animal, que la corde enlace, se trouve pris, et le chasseur l'entraîne facilement.

Tous les cavaliers portaient en croupe un quartier de guanaco et de vigogne. Ces Indiens, qui avaient semblé des géants pendant qu'ils étaient à cheval, parurent beaucoup plus petits dès qu'ils eurent mis pied à terre; comme le tronc, chez ces hommes, est très-développé par rapport aux jambes, leur stature est bien différente suivant qu'on les considère debout ou assis.

Dès que l'équipage eut fait ses provisions de viande fraîche, le navire continua sa route. Des terres plus hautes, plus boisées et d'un aspect plus pittoresque succédèrent aux côtes plates et nues de la partie orientale du détroit. Le rivage se revêtit d'une végétation puissante, et, derrière la ligne de verdure du littoral, des montagnes couvertes de neige apparurent à l'arrière-plan.

Port-Famine, situé sur la côte orientale de la presqu'île de Brunswick, offre un bon mouillage, et, par ses ressources abondantes en gibier, en poissons et en coquillages, ne mérite guère le nom que lui ont donné ses anciens colons espagnols. On sait qu'en 1581 les Espagnols, sous la conduite de Farmiento, élevèrent au fond de la baie la *Ciudad Real del Felipe*, dont l'avenir ne fut pas bien prospère. Cette colonie, laissée en proie aux horreurs de la famine et aux attaques des Indiens par des mesures imprévoyantes, ne tarda pas à être ruinée. Une ville nouvelle, construite depuis par le gouvernement chilien sur l'emplacement même de la ville détruite, eut un sort non moins déplorable. Des maisons ruinées, d'autres encore debout mais manquant de toiture, quelques débris de palissades, un canon couché au milieu des herbes près d'un talus presque éboulé, voilà tout ce qu'il reste de l'établissement chilien.

Tout près de ces ruines une belle rivière, désignée sur les cartes sous le nom de Sedger, se jette à la mer et charrie un grand nombre d'arbres magnifiques. Dumont-d'Urville, qui parcourut la campagne d'alentour, y trouva une végétation très-riche et de beaux bois de constructions. Parmi les essences dominantes on remarque le hêtre anbaretique au feuillage d'un vert tendre et dont le tronc atteint de vingt à trente mètres de hauteur. A ces côtés s'élève *l'écorce winter* dont l'écorce aromatique a de l'analogie avec la canelle.

Les capitaines anglais King et Fitz-Roy, qui ont fait l'hydrographie du détroit, avaient établi leur observatoire à Port-Famine. Lors de leur départ, ils firent clouer une boîte contre un arbre avec l'inscription *Post Office*. Les navires devaient y déposer leurs lettres et emporter celles adressées aux pays voisins de leurs destinations : cet étrange bureau de poste fonctionna jusqu'à l'époque de la fondation de Punta-Arena.

CHARLES GRAD.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Adieu paniers, les vendanges sont faites! Adieu les plaisirs, les longues promenades, les parties de barres sur la verte pelouse, les joyeuses excursions! les vacances sont finies.

Quoi, finies! mais on eût dit qu'elles ne faisaient que commencer. Comme le temps fuit d'une aile rapide! Comme il emporte tout dans sa course! Les manoirs et les foyers paternels sont vides, et les maisons d'études, les pensionnats et les couvents sont remplis. Il a fallu se remettre à la tâche, feuilleter les auteurs grecs et latins (*exemplaria græca*), reprendre la version, le discours latin, le discours français, rentrer en commerce avec Homère, Virgile, Platon, Salluste, Horace, Cicéron, Tite-Live.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous plaignez pas, croyez-m'en, de la brièveté des vacances. C'est parce qu'elles sont courtes et que vous les avez longtemps attendues, que vous les trouvez si douces. Si au lieu d'être un repos conquis par le travail, elles se prolongeaient indéfiniment, elles deviendraient l'oisiveté, et elles ne tarderaient pas à vous être à charge. L'esprit de l'homme, en effet, n'a pas été créé pour végéter, il a été créé pour agir. Il cherche sa route, et, quand il l'a trouvée, il s'y élance. Il veut apprendre, trouver le fond des choses, et à travers le fini qu'il traverse, il gravite vers l'infini, c'est-à-dire vers Dieu.

Si vous trouvez les vacances trop courtes, ne croyez pas cependant que je les trouve trop longues. Je ne suis pas de ces esprits chagrins et moroses qui voudraient supprimer autour d'eux le mouvement et le bruit, que les frais éclats de rire étourdissent, et qui croient que tout est perdu parce qu'un jeune homme a heurté en courant un kings-charles qui jappe épouvanté, ou renversé quelques meubles; quand la sève de la vie coule à pleins bords, il faut bien qu'elle se manifeste. Dieu, qui fit les oiseaux chanteurs pour nos bocages et nos haies, a fait l'enfance et la jeunesse pour la consolation et la joie de nos foyers. Dieu m'est témoin que j'ai toujours vu arriver avec joie ces petites têtes

blondes et que je les ai vues toujours partir avec regret; mais ce n'est pas pour nous, c'est pour eux qu'il faut aimer ces chers enfants.

*** M. Charles Loyson, qu'on appelait quand il était religieux le père Hyacinthe, continue à marcher d'un pas inflexible dans la route où il est entré. Les avertissements bienveillants le trouvent sourd; les paroles les plus douces et les plus paternelles sorties des bouches les plus éloquentes et les plus autorisées, de celle de monseigneur l'évêque d'Orléans, par exemple, l'irritent au lieu de le calmer; les admonitions de son supérieur naturel, qui lui montrent le but fatal vers lequel il marche, ne l'arrêtent pas. Il n'est plus son maître, il va où sa passion le pousse. Ainsi voilà un moine qui avait fait vœu d'obéissance et d'humilité, et qui vient nous déclarer avec une étrange assurance, qu'il n'obéira qu'à son idée, à sa passion, à sa volonté.

Jura negat sibi nata; sit pro ratione voluntas

Son supérieur, le pape, l'Église même, ne lui est rien. Il ne répond de sa conduite qu'à Jésus-Christ. Ainsi M. Charles Loyson représente à lui seul la hiérarchie ecclésiastique, la tradition catholique, l'Église universelle.

On ne peut s'empêcher vraiment de frémir quand on considère dans quels abîmes d'absurdité l'orgueil peut conduire un homme. Quand on envisage cet excès de déraison, on est tenté de croire que M. Charles Loyson n'a jamais eu une notion véritable de la religion catholique. Son bagage, comme théologien, est médiocre et petit. C'est un artiste de la chaire, qui avait mis l'espoir de son succès dans l'association d'une forme libre jusqu'à être risquée, avec un fond d'idées religieuses mal comprises. Lorsqu'en l'avertissant d'être plus circonspect à l'avenir, ses supérieurs lui ont ôté ce que j'appellerai son procédé, il n'a pu renoncer à cette coupe enivrante de la popularité qu'il tenait dans ses mains et il a mieux aimé renoncer à l'Église. Un petit journal, qui n'a pas tous les jours de ces bonnes fortunes, le lui a dit avec autant d'esprit que de vérité : *Faute d'un moine, l'abbaye ne manque pas*. L'Église ne manquera donc point faute du père Hyacinthe; mais, quoi qu'il fasse, il ne tardera pas à reconnaître qu'elle lui manque. S'attend-il à être protégé par quelqu'un, suivi par quelqu'un? Celui qui le protégerait se mettrait contre l'Église. Serait-il simple membre du clergé séculier? Mais il a énoncé dans sa déclaration et dans sa lettre des prétentions coupables, inadmissibles même dans la bouche d'un chrétien. Se fera-t-il protestant, au moment où le protestantisme est logiquement vaincu, épuisé, où ses membres les plus honnêtes et les plus intelligents tendent à rentrer dans le giron de l'Église catholique? Se fera-t-il enfin libre penseur comme Lamennais? Mais alors qu'il se rappelle la triste scène qui termina la vie de ce malheureux homme, qui s'était acquis tant de gloire au service du catholicisme. Qu'il revoie par la pensée cet ancien prêtre, prescrivant à ses amis de ne point placer sur sa fosse la croix de Jésus-Christ.

Je ne veux point appuyer sur cette scène déplorable, mais je crois qu'il est utile de la rappeler, afin de montrer à celui qui s'engage sur la même route que M. de Lamennais le déplorable but auquel aboutit cette route.

* M. Blerzy annonce dans le *Journal officiel* que les préparatifs pour l'expédition de M. Lambert au pôle Nord continuent. Il ne manque plus que 180,000 francs pour que les frais de l'expédition soient complétement couverts. « En même temps, ajoute cet écrivain, en Allemagne, en Suède, en Angleterre, aux États-Unis, on se préoccupe aussi de recommencer les voyages au Pôle Arctique. Tandis que notre compatriote veut y parvenir par le détroit de Behring, route nouvelle que personne n'a encore essayée, les Allemands ont tenté à deux ou trois, fois jusqu'à présent sans succès, d'y aller par la côte orientale du Groënland; les Anglais parlent de reprendre la voie de la baie de Baffin, qu'ils connaissent mieux que personne. On ne peut voir l'exposé de tous ces projets dans les volumes successifs de l'*Année géographique*, sans être un peu gagné par l'enthousiasme viril qui inspire de si nombreuses et de si hardies expéditions. Si l'on se rappelle que le succès des voyages à la recherche du pôle dépend, tout semble l'indiquer, de quelques degrés thermométriques de plus ou de moins pendant la saison d'été, on comprend que les échecs des années précédentes ne rebutent pas des savants qui errent à l'aventure, sur la limite des grandes banquises arctiques, en se disant que le passage, qui est fermé aujourd'hui, sera peut-être ouvert demain.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Le fauconnier arabe.

LA FAUCONNERIE

A chaque civilisation, à chaque état social, à chaque époque, ses joies et ses amusements. Au temps de la féodalité et de la chevalerie, quand les propriétaires étaient rares, les propriétés immenses et d'une seule tenue, c'était le beau temps de la vénerie et surtout de la plus noble des chasses, de la chasse au faucon.

Chose remarquable! la féodalité et la chevalerie, sans s'arrêter aux limites de l'époque chrétienne, s'étendirent aux contrées musulmanes, et M. de Chateaubriand, dans quelques-unes de ses plus touchantes pages, les *Abencerages*, nous donne un tableau plein d'intérêt de cette chevalerie arabe qui lutta souvent de générosité et de courage avec la chevalerie chrétienne. La réception d'un chevalier arabe ne différait pas beaucoup de celle d'un chevalier chrétien. Les qualités qu'on demandait aux deux candidats étaient analogues, comme on peut le voir dans la relation de la réception d'Abd-el-Malek, ainsi décrite par M. Louis Viardot dans son *Essai sur l'Histoire des Mores et des Moresques d'Espagne* :

« Le titre de chevalier chez les Arabes, dit-il, résumait toutes les idées d'honneur, de savoir et de vertu, exprimait à la fois les perfections de l'esprit et du corps, et ne s'accordait qu'après de longues épreuves et des succès incontestés. Quoiqu'il eût commandé une armée et gagné des batailles, Abd-el-Malek n'était pas encore chevalier; le kalife, chef de l'Ordre, avait voulu conférer lui-même au jeune vainqueur des Mores l'accolade de l'admission. On étendit dans le cirque, sous le balcon de la galerie, une vaste *assombra* (tapis) garni d'un rang circulaire d'épaisses *amahadus* (coussins), sur lesquels Hescham s'assit avec toute sa suite. Abd-el-Malek, qui s'était dépouillé de toutes ses armes, vint s'agenouiller devant lui, au milieu de ce divan, conduit par le chevalier qui lui servait de parrain; c'était Al-Mondhyr, l'ami de son enfance, l'inséparable associé de ses joies et de ses peines, Al-Mondhyr, qui l'avait précédé de quelques années dans la vie et de quelques jours seulement dans l'Ordre de la chevalerie.

— Émir des croyants, dit-il au kalife, celui que tu vois prosterné devant tes genoux est Abd-el-Malek, fils d'Al-Mansour, de la tribu d'Amer.

— Que demande-t-il? répondit Hescham.

— L'Ordre de chevalerie.

— Toi qui l'as reçu, réponds-tu qu'il en est digne?

— Oui, par les dix qualités dont chacun de nous a fait preuve.

— A-t-il la bonté?

— Ses proches l'aiment, les pauvres le bénissent, et il n'a point d'ennemis.

— La valeur?

— Le rebelle Eb-Kenour, fuyant devant lui dans les champs de Fez, en a rendu témoignage.

— La poésie?

— Les sages de nos académies recueillent ses vers et le peuple les retient dans sa mémoire.

— L'éloquence?

— Ses lèvres distillent la persuasion; d'une parole il excite ou modère la fureur des guerriers.

— La force?

— Sa main renverse un taureau furieux.

— La grâce?

— Les mères le montrent pour modèle à leurs fils.

— Sait-il guider et dompter un cheval?

— Il franchirait les espaces de l'air sur la croupe ailée d'Ab-Borug (c'était, dans la mythologie mahométane, la jument qui ravit Mahomet au ciel).

— Sait-il manier la lance?

— On dirait que l'ange de la Mort dirige la sienne dans les batailles.

— Le cimeterre?

— Son aïeul Al-Farouk, armé de la *samsamah* (c'était le cimeterre d'Amrou, célèbre dans les annales musulmanes).

— L'arc?

— Tu viens de lui décerner le prix sur les vainqueurs.

Les analogies sont si frappantes, qu'il est à peine nécessaire de les indiquer. D'abord vient la bonté demandée au chevalier musulman, aussi bien qu'au chevalier chrétien, comme la qualité maîtresse, puis la valeur, qui ne vient qu'en seconde ligne, puis deux dons de l'esprit, la poésie et l'éloquence; enfin ceux du corps, la force, la grâce qui en adoucit la rudesse, l'adresse à tous les exercices du corps, surtout au maniement des armes.

On comprend que des hommes, élevés presque de la même manière, eussent les mêmes goûts, et que la chasse, cette image de la guerre, qui empêchait le corps de s'amollir et entretenait leur agilité, eût le même attrait pour les deux races. La chasse au faucon était donc en honneur en Orient, en Afrique, en Espagne aussi bien qu'en Europe, et elle y était regardée comme le plus noble déduit pour les hommes d'une condition élevée. Le fauconnier arabe dressait ses oiseaux comme le fauconnier de nos contrées, et les portait sur son poing, quelquefois sur sa tête, et, dans ces temps où la terre était moins peuplée, les plaines étendaient leurs vastes solitudes devant les chasseurs.

Les caractères du genre faucon sont des ailes aiguës, un bec recourbé dès sa base et denté. Les faucons se nourrissent de proie vivante, sans jamais toucher aux cadavres. Ce sont des oiseaux d'un grand courage et d'une force remarquable. Ceci nous rappelle une anecdote historique du règne de Louis IX. Ce prince, dans lequel il y avait à la fois l'étoffe d'un grand saint et

celle d'un grand roi, chassait au vol. On vint l'avertir que le faucon qu'il avait lancé n'avait pas craint de s'attaquer à un aigle et l'avait tué; celui qui avait annoncé ce fait de chasse au roi s'imaginait que le prince ferait éclater son admiration pour le faucon. Tout au contraire, le front du roi se plissa. — « Mettez ce faucon à mort, dit-il, afin de le punir de la présomption et de la témérité qu'il a eues de s'attaquer au roi des airs. » Cette leçon ne fut pas perdue pour les faucons féodaux qui chassaient avec Louis IX.

Je ne sais pourquoi ces souvenirs de fauconnerie et de chasse au vol me remettent en mémoire la scène à la fois chevaleresque et poétique qui ouvrit, selon Sainte-Palaye, la plus terrible guerre que la France ait eue à soutenir, celle qui la mit le plus près de sa perte. On était au commencement de l'automne 1338, « lorsque l'été va à déclin, comme le dit ou comme le chante l'historien poëte, que l'oiseau a perdu la voix, que les vignes sèchent et que meurent les roses, que les arbres se dépouillent, que les chemins se jonchent de feuilles. Édouard était dans son palais, environné de ducs, de comtes, de pages, de dames, de jeunes filles et de jeunes hommes, la tête inclinée, en pensées d'amour. Robert d'Artois, retiré en Angleterre, était allé à la chasse, parce qu'il se souvenait du très-gentil pays de France, d'où il était banni. Il portait un petit faucon qu'il avait nourri, et tant vola le faucon par rivières, qu'il pêcha un héron. Robert retourne à Londres, fait rôtir le héron, le met entre deux plats d'argent, s'introduit dans la salle du festin du roi, suivi de deux maîtres de vielle, d'un questreneur (joueur de guitare) et de deux jumelles, filles de marquis. Elles chantaient accompagnées du son des vielles et de la guitare. Robert s'écrie : « Ouvrez les « rangs, laissez passer les preux que l'amour a surpris! « Le héron est le plus couard des oiseaux; il a peur de « son ombre. Je donnerai le héron à celui d'entre vous « qui est le plus poltron. A mon avis, c'est Édouard qui « est déshérité du noble pays de la France, dont il était « l'héritier légitime; mais le cœur lui a failli, et, pour « sa lâcheté, il mourra privé de son royaume. » Édouard rougit de colère et de *mal talent*; le cœur lui frémit. Il jura par le Dieu du paradis et par sa douce Mère, qu'avant que six mois soient passés, il ira défier le roi de Saint-Denis. »

« Robert jeta un rire et dit tout en basset : « A pré- « sent, j'ai mon avis (mon désir), et par mon héron « commencera grande guerre. »

Ce Français déloyal ne se trompait pas. Cette scène de fauconnerie et de chevalerie ouvrait pour nous une suite de désastres : il suffit de nommer l'Écluse et Crécy.

FÉLIX-HENRI.

MES HÉRITAGES

(Voir pages 4, 24 et 35.)

—

V

Le lendemain, je pris, sans en avoir l'air, quelques informations sur le chemin à suivre pour gagner Kertual, et après déjeuner, je dirigeai ma promenade de ce côté.

Par la traverse, il ne me fallut qu'une dizaine de minutes pour arriver au village, et je courus tout droit vers la maisonnette blottie sous un grand prunier sauvage qui formait au-dessus du toit de chaume comme un pavillon de verdure. L'hiver, la proximité de la rivière devait envelopper la pauvre chaumière d'argile dans un épais maillot de brume; mais par ce temps radieux, elle était tout à fait riante et gaie avec cette eau limpide et gazouillante à ses pieds et ce grand panache vert sur son front. Sur la pierre placée auprès de la porte était assis un grand vieillard à l'air grave qui recevait en plein sur ses cheveux blancs les rayons assez ardents du soleil et dont les beaux traits me rappelèrent ceux de Loeïzan. Il me regardait arriver en bondissant, et il me fit un petit signe de tête amical quand j'arrivai auprès de lui.

Comme j'avais entendu de loin le bruit du métier à tisser qui dominait le murmure de la rivière, j'avançai la tête dans l'intérieur. Derrière de gros paquets de fil, à travers l'outillage du métier à tisser, j'aperçus la figure tranquille de Loeïzan, et sa voix douce me dit : « Vous n'entrez pas? » J'entrai et j'allai la rejoindre. Je restai là quelque temps regardant aller et venir la navette agile, et puis sur l'invitation de Loeïzan, je retournai causer un peu avec le vieillard qui se chauffait au soleil.

Il me fit place près de lui et se mit à me parler de mon oncle Adrien, qu'il avait connu jeune. Cela m'amusait de l'entendre appeler le petit Adrien cet oncle géant qui ne me paraissait pas avoir dû être jamais petit. Je causai ainsi quelque temps avec le majestueux vieillard qui parlait les bras croisés, la tête nue et qui parlait vraiment très-bien.

De temps en temps je jetais un coup d'œil vers Loeïzan qui tissait, et j'inspectais le pauvre intérieur. C'était la pauvreté dans sa plus haute expression. Les deux lits clos, la table grossière, une armoire aux ferrures ternes, étaient tout le mobilier. Il n'y avait pas même d'horloge; mais j'appris depuis qu'ils connaissaient parfaitement l'heure par la marche du soleil. J'avoue, du reste, qu'il ne me vint pas à la pensée de les plaindre. Loeïzan, c'était la béatitude même, et le vieux Loïzic avait, malgré ses douleurs rhumatismales, une figure rayonnante. Dans ma vie, je n'ai jamais rencontré deux êtres aussi dépourvus de désirs. Ah! ceux-là laissaient faire la Providence, et quoi qu'elle leur donnât, ils étaient toujours satisfaits. Si

c'était une peine, ils l'acceptaient sans trouble ; si c'était une joie, ils la recevaient avec reconnaissance. Sous ce misérable toit de chaume, vivaient deux philosophes chrétiens qui connaissaient et com pr e nait l'Évangile. Ils ne savaient pas lire dans des livres humains, et ils n'en sentaient pas la nécessité ; le livre divin leur suffisait, ils y puisaient le secret de leur résignation, de leur patience : ils y trouvaient tant de vie et tant d'espérance surtout !

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'enfants que j'avais aperçus vagabondant par le bourg. Il y avait aussi des pâtres, et Loïzic m'apprit que c'étaient les enfants qui savaient peu ou point lire, qui venaient apprendre, les plus grands leur catéchisme, les plus petits leurs prières. Il n'y avait guère que quelques semaines que Loeïzan habitait la paroisse, et elle avait déjà organisé à Kertual cette école libre où ses anciens élèves venaient la retrouver, école dont la directrice ignorait jusqu'aux éléments du mystérieux langage de l'alphabet.

En voyant apparaître souriants et rouges sur le seuil de sa porte les écoliers en guenilles, Loeïzan quitta son métier, et, après leur avoir donné ses ordres, elle vint chercher son père et le conduisit à la place qu'elle venait de quitter. Cela fait, elle s'agenouilla une seconde devant le crucifix enfoncé qui ornait le mur et sortit. Je la suivis machinalement. Ce n'était pas que je désirasse le moins du monde assister à ce catéchisme en plein air. J'avais peu de science, mais j'en étais fière, et là, en vérité, je pouvais me poser comme un puits de savoir.

Mais cela m'amusait de regarder, et je me tins à l'écart contre le tronc du prunier, suivant des yeux et aussi des oreilles la leçon. Les enfants s'étaient groupés par terre en rond à l'ombre, et Loeïzan à genoux, assise sur ses talons, leur adressait d'un air très-sérieux des questions auxquelles ils répondaient et auxquelles malgré mon orgueil scientifique je n'aurais pas su répondre. Ce que j'admirais, c'était sa mémoire. D'abord, elle savait son catéchisme absolument sur le bout du doigt, et puis tout l'Évangile.

Jamais une hésitation dans ses citations, jamais une redite. Mais ce qu'il y avait de plus merveilleux encore que sa mémoire, c'était sa patience et sa douceur. Plusieurs de ces enfants avaient l'air ouvertement stupide, et ce que les autres apprenaient en le répétant trois fois après Loeïzan, il fallait le leur redire vingt fois. Elle redisait, laissant pendant ce temps-là les plus avancés jouer avec de petits cailloux ou faire la culbute sur l'herbe.

Le catéchisme finit par un petit discours pratique que le plus obtus des enfants pouvait comprendre ; puis on se mit à genoux, et Loeïzan dit tout haut une prière. En entendant sa voix douce et pénétrante se mêler au bruit de l'eau et au mouvement cadencé du métier, je tombai instinctivement à genoux contre le tronc du prunier, je joignis les mains comme elle, et je répondis à la prière, ce qui édifia les petits paysans, car l'un d'eux qui regardait du coin de l'œil une grosse fourmi qui traînait une paille, s'empressa de m'imiter et ferma les yeux pour ne plus être distrait.

La prière finie, ils partirent dans toutes les directions emportant une nouvelle semence dans leur cœur, et la semeuse vint à moi.

— Vous êtes restée tout le temps, Claire? me dit-elle.

— Oui. Est-ce que c'est amusant de faire comme cela le catéchisme?

Elle sourit doucement.

— Je crois bien, dit-elle ; y pensez-vous, Claire, faire connaître et aimer le bon Dieu à de pauvres enfants ignorants qui peuvent si facilement l'offenser ! Demain j'aurai mes petites filles ; mais j'en ai moins. Celles qui savent lire vont chez les sœurs. Viendrez-vous demain, Claire ?

— Oui, mais pas au catéchisme.

— Est-ce que le catéchisme vous ennuie ?

— Pas le vôtre.

— Oh ! par exemple, dit la sainte fille en croisant les bras, le mien n'est bon que pour les pauvres petits abandonnés.

— Mais pourquoi les enfants de Kertual ne viennent-ils pas ? lui demandai-je.

— Parce qu'ils sont trop savants, ils vont à l'école, et quand ils me voient tourner le livre à l'envers, ils rient et se dissipent. Ils ont pourtant bien besoin de l'instruction qui ne s'apprend pas dans les livres. Ils seraient beaucoup plus sages s'ils comprenaient mieux ce qu'ils apprennent. Si vous vouliez, Claire, vous leur feriez bien le catéchisme, vous. Ils vous écouteraient, d'abord parce que vous êtes la petite fille de Castel-Dour, ensuite parce que vous savez lire et écrire.

Je commençai par rire aux éclats à l'idée de faire quelque chose d'aussi grave que d'instruire des enfants à peu près de mon âge.

Loeïzan me laissa rire et puis me reprit tout doucement d'être aussi indifférente pour le bien.

— Puisqu'une pauvre femme comme moi peut faire quelque chose, dit-elle en finissant, il faut bien penser que le bon Dieu ne demande que de la bonne volonté.

— Vous eussiez dû apprendre à lire, Loeïzan, lui dis-je.

Elle hocha la tête.

— J'ai toujours eu à gagner le pain de chaque jour, dit-elle, et je mourrai ignorante, ce qui ne m'afflige pas. Je n'ai pas remarqué que de beaucoup savoir rendît plus paisible ni plus heureux. Et puis, ajouta-t-elle avec un regard très-profond, nous autres pauvres gens, nous ne pouvons jamais savoir qu'un peu. Cela gonfle notre pauvre esprit, voilà tout, et cette petite science-là nous détourne de nos devoirs et du bon Dieu ; et quand nous n'avons plus le bon Dieu,

nous n'avons plus rien, nous! J'ai connu un grand savant. Celui-là me faisait envie, et voilà qu'un jour il est venu me dire qu'il me trouvait heureuse dans ma simplicité. C'était donc qu'il n'était pas très-heureux de sa science et de son habileté. Cela m'a servi de leçon, je m'en suis tenue à ce que je savais, à ce que j'avais appris à l'église, à ce que Notre-Seigneur me dit à moi-même, et j'ai fait un peu de bien à ma manière avec la grâce de Dieu. Les apôtres après tout n'étaient pas si savants, et ils ont converti le monde.

Sur cette dernière réflexion, elle rentra dans la chaumière et obligea son père à lui céder la place au métier. Quand je repris le chemin de Castel-Dour, Loeïzan tissait avec sa figure la plus recueillie, comme si ce tic-tac monotone eût bercé ses pensées, et le vieux Loïzic se chauffait de nouveau au soleil, assis sur le banc de pierre.

Je retournai à Castel-Dour un peu songeuse, et avec des allures de grande personne qui ne m'étaient pas ordinaires. Je trouvai en arrivant dans l'avenue ma tante Lucy, dont la robe était bordée de poussière et le front chargé de nuages.

On avait changé de place un arbuste qu'elle avait planté de ses mains, et elle descendait de son ciel romanesque pour s'en plaindre.

Quand elle ne rêvassait pas, elle était extrêmement agitée, violente même, et pendant un quart de jour elle se montrait d'une exigence sans bornes.

— Diable! le vent est au nord-ouest, disait alors mon oncle Adrien en remontant le collet de son habit; il faut se garer des bourrasques.

Je me gardai donc bien de l'approcher, et ce fut à mon oncle Adrien que j'allai conter ma visite à Kertual. Seulement mon oncle Adrien faisait repiquer ses oignons et fumait dans sa grosse pipe d'écume de mer, en surveillant le jardinier, de sorte que je reçus beaucoup de bouffées de fumée de tabac pour toute réponse, et que je ne fus pas bien sûre qu'il eût compris que j'allais me lier intimement avec la tisserande de Kertual.

VI

Un mois plus tard je partageais ma journée entre Castel-Dour et Kertual, et je catéchisais sous les ordres de Loeïzan les enfants de nos environs qui s'estimaient trop savants pour accepter des leçons d'une pauvre fille ignorante. C'était le temps des premiers travaux d'été, et la plupart de ces petits ne pouvaient suivre régulièrement l'école. Mais à certaines heures on pouvait bien nu-pieds, en culotte déchirée et en bras de chemise, faire une échappée vers Kertual, cette heure de récréation étant arrachée au vagabondage, et cette petite halte studieuse arrêtant les esprits mobiles sur la pente de l'oubli, les parents étaient enchantés et se montraient reconnaissants. Et je devenais ainsi sensible au charme de faire le bien, à la haute jouissance de me rendre utile.

Loeïzan se fit mon institutrice dans la vie; ce fut elle, sans qu'il y parût, qui me gouverna l'âme pendant le difficile passage de l'enfance à l'adolescence.

Elle avait comme instinctivement le sentiment de tout ce qui est bien, de tout ce qui est bon, et elle m'était autrement dévouée que ma pauvre tante, qui ne s'inquiétait guère de ce que je devenais une partie du jour, occupée qu'elle était des choses qui lui plaisaient. Loeïzan était une nature d'élite, inculte c'est vrai, mais que la foi illuminait de ses radieuses splendeurs. Cette âme pure et haute entretenait avec Dieu d'intimes, de naturelles, d'incessantes relations. A cette intelligence ouverte et forte, l'Ancien et le Nouveau Testament avaient servi d'aliment, et personne comme elle n'en comprenait et n'en expliquait les divines beautés. Elle menait donc au fond de sa chaumière d'argile la vie à la fois simple et sublime des saints. Il est rare de trouver des philosophes sous le chaume; mais on peut encore y rencontrer, dans les pays sincèrement catholiques, des justes; des êtres qui, soutenus par la vie surnaturelle, acceptent leur pauvreté, accomplissent leurs devoirs, s'immolent en silence; des âmes humbles et chastes chez lesquelles les désirs insensés et l'appétit des jouissances matérielles sont regardés comme mauvais et qui vivent en souffrant paisiblement, doucement, fortifiés par l'espérance invisible de la félicité future.

Je n'entrais pas alors dans toutes ces profondeurs.

L'âme délicate et aimante de Loeïzan m'attirait, sa sérénité me faisait plaisir, j'aimais à l'entendre parler du ciel. C'était un peu dans le ciel qu'elle vivait!

Que de fois sous ce prunier sauvage me suis-je assise le dimanche pour l'entendre commenter à sa manière l'évangile du jour! Le vieux père Loïzic, dans ses habits de fête, fumait gravement assis sur un escabeau appuyé contre le tronc du prunier. Loeïzan prenait place en face de lui sur une souche qui formait là une sorte de banc naturel, je m'asseyais sur l'herbe à ses pieds, et souvent j'appuyais ma tête sur ses genoux. Et pour que je ne sentisse pas le frottement de son tablier de bure, elle glissait sous ma tête ses deux mains douces et blanches comme sont celles des dames et des fileuses, et elle parlait en regardant le ciel. Et sans s'en douter, elle disait des choses sublimes dans un langage si simple, que j'en avais toujours la compréhension. Chaque fois que je l'approchais, il me semblait que quelque chose grandissait en moi, et je passais le plus de temps possible dans le petit ménage. J'aimais à m'y rendre utile, il m'arrivait même souvent de préparer de mes mains le pauvre dîner. Je pelais les pommes de terre, je hachais l'ajonc, je balayais la maison, je versais le lait dans les écuelles de terre.

Cela permettait à Loeïzande rester à son métier ou

à son dévidoir, et cela m'occupait fort agréablement. Il m'arrivait même fréquemment de prendre mapart, de leur humble repas et il n'est pas de dîners somptueux dont le souvenir me soit plus doux que celui de ce repas pris l'hiver contre l'âtre où brûlaient des tiges de bruyère, et l'été, au seuil de la maison. C'était surtout quand j'étais là qu'on plaçait le petit bassin à l'ombre, et qu'on se groupait autour au soleil. En revenant de Kertual, j'étais fatiguée, j'avais hâte de me jeter dans mon grand lit, les cauchemars avaient disparu : quand en rêve, je voyais encore des personnages derrière mes colonnes, ce n'étaient plus des fantômes effrayants, mais des anges aux longues ailes, aux nimbes éclatants, dont la vue ne troublait pas mon sommeil. En m'endormant, j'assignais parfois une place d'honneur à mon ange gardien qui, en rêve, prenait toujours les traits de Loeïzan.

Le bon sens à la fois élevé et pratique de la sainte fille influa même bientôt sur mes habitudes les plus intimes. Je continuais à me laisser aller à une paresse sans nom. Ma tante Lucy avait une grande corbeille à ouvrage où se logeait parfois un petit king-charles et qui était une véritable image du chaos. Après la lecture, la promenade, les stations devant le clavecin criard, les pauses devant le bureau où voltigeaient les feuillets épars où elle écrivait sa tragédie (elle écrivait une tragédie !), il lui prenait des envies de travail. Alors elle saisissait au hasard dans cette corbeille indescriptible un lambeau d'étoffe, ou une tapisserie aux couleurs foncées, ou une broderie commencée, et elle tirait l'aiguille pendant cinq minutes sans quitter son grand air de pythonisse. Elle m'avait souvent traînée de force devant cette corbeille, m'enjoignant d'apprendre à coudre et à broder sur-le-champ. Mais après y avoir fourragé pour le malin plaisir d'augmenter le désordre, après avoir soufflé sur ses cheveux d'un blond sale le plus possible des petits poils blancs laissés par le chien adoré aux parois de la corbeille, après avoir fait quelques points tout de travers, je m'esquivais le plus souvent et elle ne me revoyait plus de la journée. Mais le jour où Loeïzan me dit avec son air aimant et grave : « Vous ne travaillez jamais, Claire ; une petite demoiselle comme vous doit savoir coudre ; » je pensai qu'en effet je ne savais plus rien de ce que ma belle-mère m'avait enseigné.

Mais j'aimais mon vagabondage, et la première fois je fis la sourde oreille. Elle refit patiemment son observation en l'appuyant de nouvelles raisons dont la justesse me saisit.

Le lendemain j'enlevai de la grande corbeille un peloton de laine, un jeu d'aiguilles, et j'arrivai chez Loeïzan avec ce butin. Elle me bâtit immédiatement un tricot, et pendant qu'elle tissait, au lieu de regarder aller et venir la navette, ce qui pourtant me charmait sans me lasser, je tricotais des bas pour les pauvres.

Ce fut elle encore qui la première me fit observer que le désordre pittoresque de ma toilette, qui pouvait être excusable dans une enfant, commençait à être remarqué chez une personne de mon âge.

J'aurais voulu fouler pieds nus l'herbe courte et douce des sentiers tracés dans les bois ou les routes sur lesquelles la poussière étendait le plus moelleux des tapis ; marcher dans l'eau sur le sable d'or. Elle m'engagea à ne pas satisfaire à ces innocentes fantaisies qui n'étaient plus de mon âge. Le faible lien qui retenait mes grands cheveux se brisait souvent et je les laissais flotter sur mes épaules pour ne pas prendre la peine de les rattacher : elle me fit comprendre encore que cela n'était pas convenable.

Peu à peu, fort doucement, elle me corrigeait de tout ce que mes habitudes avaient de trop libre et elle obtenait beaucoup plus que ma tante Lucy qui me disait parfois d'un air furieux : « Vous ne serez jamais raisonnable ! » ou que mon oncle Adrien qui me disait gaiement : « Tu es une vaillante fille, ma Claire ; c'est bien dommage que tu ne sois pas un garçon. »

Tout cela n'était pour moi que des exclamations creuses, ils avaient trouvé bon de me laisser contracter des habitudes : les blâmer directement ou indirectement ne suffisait plus pour me faire changer. Loeïzan s'y prenait autrement.

Elle me disait très-doucement : « Vous devez être l'exemple des enfants de votre âge dans la paroisse ; pourquoi faites-vous ceci ? pourquoi êtes-vous comme cela ? » Et je me réformais sans beaucoup y penser, mais je me réformais.

J'avais une habitude bien chère que ma tante Lucy blâmait parce qu'elle la trouvait déplacée, et qui commençait à faire jurer mon oncle Adrien parce qu'il la trouvait dangereuse. J'aimais les chevaux et les véhicules, que ce fût la grande calèche, ou le léger cabriolet, ou la charrette aux lourds essieux. Je grimpais partout et je m'asseyais indifféremment sur les sacs de blé, ou sur les tas mobiles de paille, sur une selle ou sur un bât. C'était dangereux souvent, mais j'étais si leste qu'aucun accident ne m'était encore arrivé. Pour ne pas irriter ma tante Lucy ou fâcher mon oncle Adrien, je ne me présentais plus devant eux dans ces positions périlleuses ; mais leur surveillance était si peu redoutable, que je me bornais à ne plus passer effrontément ainsi dans la cour même de Castel-Dour.

Un jour, en traversant une grande prairie entourée de bois taillis je rencontrai la jument favorite de mon oncle, l'impétueuse Flora, qui paissait là fort paisiblement. C'était une bonne fortune que cette rencontre. Je la caressai, et tout en la caressant, je la conduisis contre le sentier, je sautai dessus, et me cramponnant à sa crinière noire et flottante, je la laissai prendre le galop. Il était vraiment bien agréable d'être emportée ainsi follement et de faire avec une rapidité vraiment vertigineuse le tour de cette immense prairie. Flora aurait bien pu me jeter dans la rivière très-profonde en cet

endroit et au bord de laquelle je galopais avec tant de confiance; elle aurait bien pu encore, libre de tout frein comme elle l'était, s'élancer à travers champs et me briser le front contre quelque arbre. Mais de tous ces dangers je n'avais vraiment nul souci et j'allais la tirant à droite ou à gauche et très-fière de la voir obéir aussi docilement à ma faible main, quand j'aperçus Loeïzan qui descendait le sentier des taillis et qui s'arrêtait pour me suivre des yeux et me faire un geste d'appel. Je sautai à terre et bien heureusement, peut-être, car Flora, que cette course de manége commençait à enivrer, partit comme une flèche et avec des allures de cheval sauvage tout à fait effrayantes. Je courus vers Loeïzan. Elle me fit asseoir près d'elle, essuya la sueur qui mouillait mon visage et rattacha en silence mes cheveux qui flottaient aussi librement sur mes épaules que la crinière de Flora sur son cou.

Elle soupirait et je lui demandai bien vite pourquoi elle avait l'air triste.

— Je n'aime pas à vous voir faire votre petite vagabonde, me répondit-elle. Vous ne voulez donc pas donner le bon exemple, Claire?

Je trouvais son bon exemple tout à fait ennuyeux, mais je sentais qu'elle avait raison.

— Vous savez bien que je désire que toutes les petites filles qui viennent à nos catéchismes prennent des habitudes modestes, reprit-elle, et quand je leur recommanderai de filer ou de dire leur chapelet en gardant leurs bestiaux, au lieu de jouer, de grimper, de mener une vie de garçons vagabonds, savez-vous ce qu'elles me répondront : « Claire de Castel-Dour fait bien cela. « Et pourquoi de petites paysannes ne se permettraient-elles pas ce qu'une demoiselle se permet?» Il y a pourtant à cela bien des inconvénients. Les pauvres enfants une fois blessées, qui les soignerait, et une fois renvoyées de leurs places, qui s'en occuperait? Vous êtes plus savante que moi, Claire, mais je suis plus vieille que vous et je crois que vous êtes trop grande pour passer votre temps comme cela.

Je l'écoutais, non sans un certain sentiment de honte, car je pensais intérieurement qu'elle avait raison. Je lui promis sans trop de peine et très-solennellement que je me conduirais désormais en demoiselle et en grande fille.

Ces réflexions, dues au simple bon sens d'une paysanne intelligente, mirent fin à une partie des petites excentricités qu'autorisait la liberté trop absolue dont je jouissais, et je me formais tout doucement à cette école rustique, mais chrétienne, pendant que ma tante Lucy chantait langoureusement — qu'elle aimait son beau navire et son mât pavoisé, et pendant qu'elle écrivait *Rosalba*. *Rosalba* était le nom de sa tragédie. Elle avait toujours rêvé de porter ce nom exquis tout en regrettant toutefois qu'il ne renfermât pas d'*y*.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

CALDERON

Il est des hommes de génie dont la vie se consume en luttes incessantes et stériles, qui poursuivent la célébrité et la gloire pour lesquelles ils se sentent nés et qui, comme un fantôme insaisissable, leur apparaît seulement en rêves. Leur existence se dépense ainsi; le public les raille, les souverains les dédaignent, et c'est seulement la postérité impartiale qui leur tresse la couronne méritée par leur génie. Mais, en revanche, il est aussi des hommes de talent à qui tout semble sourire, devant lesquels les obstacles s'aplanissent d'eux-mêmes, et dont la vie, semblable à ces beaux lacs à la surface desquels le vent en se jouant vient former des ondulations légères et brillantes qui reflètent un ciel sans nuage, s'écoule tout entière entourée des faveurs des rois, de l'estime et de l'admiration de leurs contemporains.

Pedro Calderon de la Barca eut une de ces vies favorisées; tout pour lui fut gloire et rayons. Il appartenait à une noble et ancienne famille, et naquit à Madrid le 1er janvier 1601. Sa première éducation lui fut donnée au collége des jésuites, où son intelligence ardente frappait d'étonnement et d'admiration ses maîtres et ses camarades. A l'âge de treize ans, il quitta ses premiers maîtres pour se rendre à l'université de Salamanque, alors dans tout son éclat, et avant d'avoir atteint l'âge de quatorze ans, il composa sa première tragédie, intitulée *El Carro del cielo*. Il passa cinq années à Salamanque et se livra tout entier à l'étude des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie et du droit civil et canonique, puis il revînt à Madrid. C'est alors que, pour la première fois, le bonheur qui devait accompagner sa vie tout entière se manifeste. On était sous le règne de Philippe IV, prince brillant, ami des sciences et des lettres, dans lesquelles il s'essayait lui-même parfois. A cette cour lettrée, le mérite du jeune Calderon fut bientôt remarqué par des personnages haut placés qui furent les premiers protecteurs du jeune poëte. Mais celui-ci, dans toute l'ardeur d'une jeunesse impétueuse, ne voulut pas se contenter de la gloire paisible des lettres, et, quittant Madrid, il se fit soldat. Pendant dix années, il servit son pays avec distinction et même avec gloire à Milan et dans les Pays-Bas. Au bout de ce temps, Philippe IV, qui l'avait vu quitter sa cour avec regret, rappela son poëte, et, le décorant de l'ordre de Saint-Jacques, il lui demanda de composer une pièce de théâtre. Calderon obéit à Philippe IV, son maître, et écrivit la pièce célèbre connue sous le titre *Certamen de amor y zelos*. Le roi la fit représenter à Buenretiro avec une pompe sans précédent jusqu'alors. Calderon n'avait pu encore se décider à renoncer à la carrière des armes, c'était seulement pendant une halte entre deux campagnes qu'il avait obéi au désir de son roi; il repartit donc pour

combattre en Catalogne, et servit dans la compagnie du célèbre duc Gasparo de Gusman, comte de Téba. Lorsque la paix fut conclue, il se décida à retourner à la cour, et Philippe IV, qui aimait et admirait son poëte, le retint près de lui par ses bienfaits. Mais la destinée de Calderon n'avait pas encore dit son dernier mot; il devait parcourir une troisième carrière; il était poëte, soldat, il allait être prêtre : les beautés du christianisme avaient frappé cette âme ardente et généreuse; le poëte, dont la muse avait toujours été chrétienne, devait devenir exclusivement catholique. Il trouvait dans la religion une mine de beautés poétiques du premier ordre, qui, évoquées par son génie, allaient apparaître sous des traits et des formes particulières, qui frapperaient les esprits, et enflammeraient les cœurs. Le roi permit à son poëte de devenir prêtre, mais il ne put se décider à se séparer de lui : il commença par le nommer chapelain de la chapelle de los Senores Reges Nova à Tolède; puis il trouva bientôt que Tolède était trop loin de Madrid et il rappela Calderon près de lui, en le nommant chapelain d'honneur à la chapelle royale de la Cour, en lui laissant sa place de Tolède, et en ajoutant à ses traitements une pension sur les revenus de la Sicile.

Calderon, devenu prêtre, consacra exclusivement sa muse à peindre les beautés du christianisme. Son âme de poëte avait saisi de prime abord l'harmonie et la poésie des mystères du christianisme, il avait compris le parti qu'on pourrait tirer au point de vue dramatique des circonstances merveilleuses qui avaient accompagné l'établissement de cette religion, qui, persécutée à l'origine sur tous les points du monde où elle était apparue, avait fini par vaincre tous les obstacles, humilier les intelligences les plus superbes, dompter les cœurs les plus rebelles et changer le monde tout entier. Il était frappé de la beauté des sentiments nouveaux qu'elle apportait au monde, des situations admirables qui ont accompagné l'histoire du christianisme, sorti victorieux de ses longues épreuves, et il résolut de faire revivre, sous les yeux du peuple espagnol, avide de spectacles, les combats et les victoires, les joies et les douleurs de l'Eglise. Il commença donc à composer ses *Autos sacramentales* ou Actes sacramentaux qu'on faisait représenter dans les villes à l'occasion des fêtes religieuses. Dernier écho du moyen âge et des *Mystères de la Passion*, ces pièces sont ordinairement animées par des personnages imaginaires ou abstraits comme la Foi, la Grâce, le Judaïsme, l'Islamisme, l'Hérésie, le Péché, la Mort; mais l'intérêt dramatique est aussi vif et aussi puissant que dans les tragédies et les comédies, et le dénoûment, toujours varié, est d'une haute portée morale. On a beaucoup critiqué, en France, ces pièces où des personnages allégoriques occupaient presque seuls la scène, et l'on a reproché à Calderon de faire remonter le théâtre espagnol jusqu'à Gringoire et aux Confrères de la Passion. Cependant Voltaire lui-même, tout en critiquant le poëte espagnol, a déclaré que la manière de Calderon pouvait être justifiée par celle d'Eschyle: « Qu'est-ce en effet, a-t-il dit, que ce Vulcain enchaînant Prométhée sur un rocher par ordre de Jupiter? Qu'est-ce que la Force et la Vaillance, qui servent de garçons-bourreaux à Vulcain, sinon un *Auto sacramentale* grec? Si l'auteur espagnol a introduit des diables sur le théâtre de Madrid, Eschyle n'a-t-il pas mis des Furies sur le théâtre d'Athènes? Si Pascal Vivas sert la messe, ne voit-on pas une vieille pythonisse qui fait toutes les cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides?* »

Ce que Voltaire et les critiques français oubliaient, c'est que le génie de Calderon, exclusivement espagnol, convenait admirablement à l'esprit de son temps et de son pays. Le peuple espagnol voulait des réjouissances extérieures aux jours des grandes fêtes. Il lui fallait des émotions vives et poignantes à la fois, qui répondissent à l'ardeur de sa foi expansive. Dans les drames sacrés de Calderon, il trouvait tout cela; le peuple pleurait quand on lui montrait les luttes du christianisme naissant, arrosé du sang des martyrs et des pontifes, priant dans les Catacombes, souffrant sous les persécuteurs de l'Église; il admirait les courageux chrétiens qu'on faisait paraître devant ses yeux, effrayés de la liberté qui suivait les persécutions, plus que de la persécution elle-même, et se réfugiant dans les déserts pour peupler les solitudes qui bientôt fleurirent sous le ciel, ou se réunissant en communauté, pour prier et souffrir ensemble. On applaudissait, on pleurait, on ressentait les émotions de ces temps héroïques, et l'on sortait de ces représentations, rempli d'une sainte émulation, d'un ardent désir d'imiter ces héros de la foi, qui parlent un si haut et si noble langage, venaient d'apparaître aux yeux d'un auditoire transporté.

La réputation de Calderon dans ce genre se répandit partout : c'était le poëte de l'Église qui trouvait moyen de mêler aux fêtes et aux récréations profanes elles-mêmes, un enseignement religieux. Pendant trente-sept ans, il composa, à Madrid, tous les *Autos sacramentales* qui furent jouées à l'occasion des fêtes de l'année. Tolède, Séville, Grenade et plusieurs autres villes lui demandèrent d'en écrire aussi pour elles. On comprend jusqu'à un certain point que ces compositions parussent plus belles en Espagne qu'en France, où l'on était dans le siècle de Louis XIV, où l'on avait Corneille et Racine, où les représentations des tragédies de ces deux grands hommes avaient lieu à la cour du grand roi, entourées de toute la pompe du XVIIe siècle. Pour les *Autos* de Calderon, rien de tout cela, on les jouait dans les rues, en plein jour; ni la disposition de la scène, ni les costumes, ni les décorations, ne favorisaient l'illusion. Mais, quand on réfléchit à ce que les drames allégoriques réclament ordinairement de pompe et d'art, on demeure étonné de voir un génie

créateur assez puissant pour avoir tant fait avec si peu d'éléments. On trouve le récit suivant sur la représentation des *Autos* dans les souvenirs d'un voyage en Espagne fait par un Français en 1654, à l'époque où Calderon jouissait de toute sa gloire. Nous reproduisons ces souvenirs parce qu'ils aideront à mieux comprendre ce qu'était ce genre de littérature. « Le jour de la Fête-Dieu, à cinq heures de l'après-midi, commencent les *Autos*; les deux troupes de Madrid cessent leurs représentations pour ne jouer que des *Autos* pendant un mois. Les théâtres sont dressés dans les rues et changent plusieurs fois de place; on joue successivement devant la maison de chaque président de conseil : conseil des Indes, conseil des croisades, conseil de la foi. On débute devant le roi, assis sous un dais; on a des lumières, tandis qu'on n'en a pas dans les salles de spectacle; les intermèdes sont occupés par le jeu de la tarasque; on met en mouvement de grandes machines et des géants de carton qu'on nomme *Mamelmas* du nom de Mamelin, roi



Pedro Calderon de la Barca.

maure. Ces monstres sont, dit-on, des symboles de l'Islamisme vaincu! »

Calderon fut presque aussi fécond que Lope de Vega qu'il surpassa en génie : il composa quatre-vingt quinze *Autos sacramentales*. Il était né poëte, et il consacra exclusivement son talent à la glorification du christianisme. Il se rapproche de l'ancienne école allégorique des Italiens, mais il a un génie qui lui est particulier. Si l'on peut lui faire un reproche, en le considérant comme poëte au point de vue romantique, c'est de conduire trop rapidement au dénoûment; il manque ainsi l'effet qu'il produirait s'il le faisait attendre plus longtemps à son auditoire. Mais son langage est noble, pur, harmonieux; ses idées sont élevées, ses images saisissantes. Il interroge la création tout entière pour lui faire redire les louanges du Créateur. Ce langage mystérieux de la terre qui redit les merveilles du ciel, il le trouve dans le bruissement des vagues, comme dans le bourdonnement de l'insecte, dans la goutte de rosée, comme dans les profondeurs de la mer, dans le chant de l'oiseau, comme dans la grande voix de la tempête. A ses yeux tout se transforme, tout parle de Dieu.

Dans le drame de l'*Exaltation de la Croix*, qui s'ouvre au milieu des luttes du paganisme qui va mourir et de la religion qui demain sera victorieuse, Calderon met

en présence le savoir humain, la philosophie orientale et la simple foi d'un disciple du Christ. Cosroës, roi de Perse, a fait prisonnier Zacharie, patriarche de Jérusalem. Il le confie à la garde d'Anastase, solitaire syrien, versé dans la magie, et qui passe parmi les païens pour être très-instruit dans les sciences infernales. Voici le dialogue que Calderon place dans la bouche des deux adversaires.

ANASTASE.

Le Christ dont tu me parles et que tu appelles *Dieu* et *Science des sciences*, dis-moi, renferme-t-il en lui la philosophie ?

ZACHARIE.

Ne faut-il pas que le Fils du Créateur connaisse tous les principes de la nature? Oui, la philosophie la plus profonde réside en lui.

ANASTASE.

Et la jurisprudence, et la médecine, et la théologie, et les mathématiques?

ZACHARIE.

Écoute : il y a en lui l'astrologie, car il est l'intelligence suprême qui gouverne le ciel, le soleil, la lune et les étoiles; la dialectique, car dans son entité divine, il est à lui-même son syllogisme et sa conclusion; la musique, car il ordonne l'harmonie des éléments qui s'attirent et se repoussent l'un l'autre; la philologie, car il est l'origine des lettres; deux signes disent qu'il en est le principe et la fin, alpha et omega; la rhétorique, puisqu'il renferme en une parole les plus profonds mystères et qu'il est certain que sa parole même est lui; la poésie, car il n'y a aucune œuvre, entre toutes les merveilles que tu contemples, qui ne réponde à sa pensée divine; la géométrie, car il mesure l'étendue de la terre et du ciel, et, quelle que soit l'immensité de l'espace, il va encore au delà; l'architecture..... qu'elle élève sa grande voix et qu'elle réponde, cette création splendide de l'univers, qu'il fit jaillir tout organisée d'un seul mouvement de sa volonté; la peinture..... que l'homme le proclame, lui qui reçut de ce Dieu un corps, une forme et des contours de son image ! »

Certes, ce sont là des pensées nobles et élevées traduites dans un beau langage. Calderon savait toujours ainsi mesurer l'expression à la hauteur de la pensée, et son langage est aussi pur et harmonieux que ses images sont entraînantes. Sa carrière fut aussi longue que glorieuse; il mourut à quatre-vingt-sept ans, dans toute sa gloire, admiré de ses contemporains, comblé des faveurs du roi qui lui resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie. Schlegel, dans son *Histoire de la littérature*, porte sur Calderon le jugement suivant :

« Si jamais le nom de grand poëte a été mérité sur la terre dit-il, c'est à Calderon qu'il revient; il n'a peint l'amour terrestre que sous des traits vagues et généraux; il n'a parlé que la langue poétique de cette passion; la religion est son amour véritable, elle est l'âme de son âme. Ce n'est que pour elle qu'il fouille au fond de nos cœurs et l'on croirait qu'il a tenu en réserve pour cet objet unique nos plus fortes et nos plus intimes émotions : ce mortel favorisé s'est échappé de l'obscur labyrinthe du doute, et a trouvé un refuge dans la sphère élevée de la foi; c'est de là qu'au sein d'une paix inaltérable, il contemple et décrit le cours orageux de la vie. Éclairé de la lumière religieuse, et pénétré de tous les mystères de la destinée humaine, le but même de la douleur n'eut plus une énigme pour lui, et chaque larme de l'infortune lui paraît semblable à la nuée céleste, dont la moindre goutte réfléchit le ciel. Quel que soit le sujet de sa poésie, elle est une hymne de réjouissance sur la beauté de la création, et il célèbre avec une joie toujours nouvelle les merveilles de la nature et celles de l'art comme si elles lui apparaissaient dans leur jeunesse primitive et dans leur plus éclatante splendeur. »

RENÉ.



UNE AME FORTE

(Voir pages 11, 21 et 44.)

III

Avant de prononcer ses vœux, Clémence avait disposé des quatre-vingt mille francs que lui avait laissés madame Vrignac. D'abord elle avait racheté des mains de son oncle la petite maison de Rameur, et devait, d'après l'avis de ses supérieures, la donner, un peu plus tard, à Jacques, qui avait déjà deux beaux enfants. Ensuite, la pieuse novice avait fait une généreuse offrande à l'église du village, puis le reste de la somme laissée encore entre les mains d'Édouard devait être placé, dans le courant de l'année, au nom des Bénédictines. Heureusement le placement n'était pas fait encore.

Aliénor venait de partir, lorsque Édouard vit entrer chez lui Clémence, devenue sœur Scolastique.

— Vous ici, ma nièce? lui dit-il.

— Oui, mon oncle. Une foule en délire est arrivée hier à Saint-Placide; l'aumônier n'a eu que le temps de mettre le Saint-Sacrement à l'abri des profanations. Les portes du monastère ont été enfoncées, l'abbesse indignement traitée; plusieurs religieuses, qui voulaient la défendre, ont reçu des blessures plus ou moins graves.

— Et vous étiez de ce nombre, Clémence, car vous avez la main droite abîmée.

— Ce n'est rien, cher oncle. Enfin notre mère est en prison, nos sœurs sont dispersées, plusieurs peut-être pourront se retirer dans leurs familles. Pour moi, je me suis réfugiée chez une veuve, amie de nos mères,

avec la sœur Callixte, également orpheline; nous avons dissimulé notre habit religieux sous des vêtements séculiers, et nous voilà.

— Maintenant qu'allez-vous faire?

— Mon oncle, je viens précisément vous demander vos conseils. Toutefois je suis décidée à ne point me séparer de ma sœur Callixte.

— Et d'abord, mon enfant, je vais vous remettre les quarante mille francs que je devais placer au nom de votre couvent.

— Merci, mon oncle. Au moment où notre maison allait être envahie, notre mère m'a bien vite appelée et m'a commandé de me servir de cette somme sans crainte, comme si elle était ma propriété; elle m'a dit aussi d'agir en toute liberté, en toute simplicité dans les occasions où je pourrais, par quelques voyages ou quelques démarches, rendre service.

— Vous voilà donc bien à l'aise de ce côté. Et moi j'ajoute que vous ferez bien d'aller à Rameur; Jacques ne sait pas encore que vous deviez lui donner votre maison. Vous serez donc chez vous, et je crois que ces plages isolées ne connaîtront pas d'autres tempêtes que celles de la mer; vous y êtes connue, aimée, et, quels que soient les événements, vous y trouverez un sûr asile.

— Où est donc ma tante?

— Elle est partie et va se rendre en Angleterre. Seul, je serai plus libre, je craindrai moins l'orage et j'attendrai ici les moyens d'agir utilement.

— Je vous en prie, mon oncle, quittez votre hôtel; vous n'y êtes pas en sûreté.

— Venez, ma nièce, dit Édouard en se dirigeant vers le fond d'un corridor obscur, regardez cette cachette; je pourrais, pendant bien des jours, y défier les perquisitions.

— Êtes-vous sûr de vos domestiques?

— A peu près; mais, chère Clémence, voici une somme qui peut, à l'occasion, devenir une fortune; je n'ai pas voulu la remettre à votre tante, qui est incapable de songer au lendemain et de se priver d'une fantaisie. Cachez cette somme à Rameur; un jour, peut-être, elle nous sera utile à tous.

Clémence aurait voulu rester près de son oncle, afin de veiller à sa sûreté; mais il insista pour qu'elle profitât du moment de calme, précurseur, hélas! de nouvelles et plus formidables tempêtes. Donc, les sœurs Scolastique et Callixte prirent, dès le lendemain, la route de Rameur.

Clémence ne revit pas sans une profonde émotion et l'Océan et les grands bois, objets de sa première admiration. Jacques et Catherine reçurent les jeunes fugitives comme des anges descendus du ciel. Déjà l'église du village ne s'ouvrait plus pour les fidèles. Privée du bonheur d'y adorer le Saint-Sacrement, Callixte exprima la volonté de vivre dans une profonde retraite et de ne pas quitter son costume religieux. On l'installa donc dans une chambre placée sous le toit et ayant tout l'air d'une cellule de couvent. Là, Callixte vécut pendant plusieurs années en vraie recluse, marchant parfois de long en large dans un corridor pour prendre un peu d'exercice, n'ayant d'autre vue que celle de la mer, d'autres conversations que celles de Jacqueline, qui lui apportait sa frugale nourriture, ou du curé, qui, caché tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, venait souvent célébrer le saint-sacrifice dans la chambre de Callixte, transformée alors en oratoire. Toutes les fois que des services à rendre n'éloignaient pas Clémence, elle visitait la pieuse solitaire; mais elle passait souvent plusieurs jours sans trouver le temps de monter jusqu'à elle.

La jeune bénédictine de Saint-Placide, oubliée du monde entier, menait donc dans son réduit une vie vraiment angélique. Ses prières étaient longues et ferventes, ses macérations continuelles. Sûre de n'être pas entendue, elle récitait à haute voix son office et parfois chantait, mais assez bas pour ne pas éveiller les échos d'alentour, des cantiques qu'elle se plaisait à composer, répétant souvent ce refrain :

> Oui, mes soupirs seront l'encens,
> Et mon cœur sera la victime!

A peine arrivée à Rameur, Clémence avait mis en sûreté la somme que lui avait confiée son oncle, et elle avait cherché ensuite les moyens d'être utile à tous ceux vers lesquels l'avait ramenée la force des événements.

Son zèle ne se bornait pas aux habitants de Rameur, il s'étendait plus loin, et, lorsque les tyrans, qui au nom de la liberté opprimaient la France, cherchaient à multiplier le nombre de leurs victimes, Clémence fut assez heureuse pour en arracher quelques-unes à leur rage. Elle connaissait tous les sentiers des forêts voisines, elle savait que certains fourrés, aussi inextricables qu'un labyrinthe, n'étaient jamais visités par personne. Là, elle fit construire, par Jacques et par quelques hommes bien sûrs, des cabanes de branchages, les pourvut de tout ce qui était nécessaire, et, ne redoutant ni les dangers ni les fatigues, elle partit pour la ville la plus voisine, où plusieurs prêtres étaient poursuivis et destinés d'avance à l'échafaud.

Clémence, avec ses traits accentués, sa voix ferme, sa physionomie dont aucun péril ne diminuait l'énergie, avait tout ce qu'il fallait pour agir dans ces temps où chaque heure était marquée par quelque sanglante tragédie.

Un jour, un prêtre se trouvait traqué dans une maison où il était entré par hasard en fuyant ceux qui le poursuivaient. Toutes les issues paraissaient fermées; Clémence arrivait dans ce moment, un panier de poissons au bras; elle venait de faire six lieues; mais qu'importait la fatigue à une âme si fortement trempée!

— Que veut dire tout ce rassemblement? fit-elle. Quelle proie guettez-vous donc là, citoyens?

— Un prêtre récalcitrant, citoyenne; mais cette fois, ce gibier de potence ne nous échappera point. *Ah! ça ira, ça ira!* chanta la foule. *A la lanterne!*

— Laissez-moi toujours entrer, dit la jeune fille, qui avait eu le soin de mettre une petite cocarde tricolore à sa coiffe; si celui que vous cherchez est caché là, je tâcherai de le découvrir, mais faut que j'entre, quand ce ne serait que pour vous faire donner un coup de vin pour votre peine d'avoir attendu si longtemps dehors. Mais, au fait, ajouta Clémence, pourquoi faites-vous là le pied de grue au lieu de forcer la porte si on ne l'ouvre pas de bonne grâce?

— Parce que le propriétaire, le citoyen Desroches, mérite quelques petits égards à cause de son dévouement à la patrie, et qu'il est absent pour quatre heures seulement.

— Ah! vous êtes tous ben polis, citoyens. Eh ben donc, je vas remettre mon poisson à la cuisinière du citoyen Desroches; je vas surtout vous faire donner à boire; et tenez, dit Clémence au chef de la bande, v'là toujours une lubine pour te régaler avec les frères et amis.

— Merci, répondit en ricanant le citoyen Damour.

Donc Clémence entra dans la maison cernée; elle trouva la citoyenne Desroches et sa cuisinière Marthon dans un état difficile à décrire. Ces pauvres femmes ne partageaient point les idées du jour et n'espéraient pas sauver leur hôte, qui, agenouillé dans un coin, se préparait à la mort.

Clémence visita rapidement toute la maison, et vit qu'il serait facile à un homme agile d'escalader le mur de la basse-cour qui donnait sur une ruelle où personne n'avait eu la pensée de se mettre en faction. Elle donna les indications les plus précises au prêtre poursuivi et lui promit de le rejoindre à la nuit tombante dans une maison isolée, d'où il gagnerait la forêt de Rameur.

Ensuite Clémence revint dans la rue avec des verres et plusieurs bouteilles de vin.

— Tenez, citoyens, dit-elle avec entrain, buvez cela et entonnez quelques-uns de vos refrains ordinaires.

Il ne fallut pas répéter plusieurs fois cette invitation; les assiégeants de la maison du citoyen-Desroches aimaient autant la bouteille que la république.

Pendant que Clémence occupait ainsi la foule, l'abbé Ravaux franchissait le mur de la basse-cour, gagnait la campagne et se rendait dans la chaumière où il devait attendre sa libératrice, qui, sous prétexte de remettre les verres à leur place, rentra dans la maison où elle ne resta que cinq minutes. Elle en sortit de nouveau et s'écria d'un air parfaitement dégagé :

— Citoyens, mettez-moi en prison, je le mérite, car c'est moi, hélas! qui vous ai distraits tretous de votre faction; pendant que vous buviez, que vous chantiez, il paraît que l'oiseau que vous croyiez mettre en cage n'a pas perdu la tête, il s'est envolé, et la citoyenne Desroches est ben penaude.

— Tu nous le payeras, gredine, s'écrièrent les meneurs.

— Je le veux vraiment ben, répondit gaiement Clémence; v'là tout mon poisson, je veux le donner gratis; faut ben faire queuque petite chose pour les défenseurs de la patrie! et je vous fais là un gros cadeau pour une pauvre marchande. J'ai dit à la citoyenne Desroches, ajouta la prétendue poissonnière, que, puisqu'elle avait si mal gardé son prisonnier, elle n'aurait pas un brin de ma pêche, et si son mari n'est pas content de n'avoir pas de poisson, il rossera la citoyenne. Ah! ah! ah!...

Ce fut ainsi que, moitié par ses générosités, moitié par ses plaisanteries, Clémence apaisa la fureur des frères et amis trompés dans leur attente. Elle fit ensuite bien des circuits pour faire perdre ses traces; enfin elle eut l'air de vouloir s'installer pour la nuit dans une auberge, et à la brune elle gagna la maison où on commençait à ne plus l'attendre; elle indiqua la route à l'abbé Ravaux, le suivit de loin, et, comme tant d'autres, il trouva un asile dans la forêt de Rameur jusqu'au jour où il put gagner les rivages de l'Angleterre.

Déguisée tantôt en marchande de poissons, tantôt en jardinière ou même en bûcheronne, la courageuse Clémence, toujours active, jouant sans cesse sa tête, parvenait cependant à tromper la surveillance de ceux qui avaient si injustement usurpé le nom de patriotes et à offrir un sûr asile à un assez grand nombre de proscrits.

Grâce à son isolement, à sa population à la fois calme, honnête et énergique, le village de Rameur était resté paisible, et, ainsi que l'avait prévu Édouard, il ne contemplait pas d'autres tempêtes que celles de l'Océan; mais ailleurs le sang le plus pur coulait à flots, et, surtout depuis la mort de la reine, chaque jour était marqué par de nouveaux crimes.

M. de Narvelle avait gagné la Vendée, et plus d'une fois s'était montré brave entre les braves. Enfin Clémence apprit qu'il était blessé, qu'on l'avait recueilli dans une chaumière; mais que les bleus voulaient s'en emparer à tout prix, et que l'on craignait beaucoup qu'ils ne parvinssent à découvrir son dernier asile.

— Je le sauverai! s'écria la courageuse jeune fille.

Elle partit; mais cette fois, comme il s'agissait d'un long voyage, Jacques voulut l'accompagner.

Ce ne fut pas sans peine que tous les deux parvinrent à la retraite du blessé. Clémence acheta une petite carriole, la remplit de poteries de toutes les dimensions, disposa la paille de manière à y coucher et surtout à y bien cacher son oncle, et on se mit en route. Le voyage se fit d'abord sans encombre; mais à

Nantes Clémence s'aperçut que quelques hommes, à la physionomie sombre et farouche, la regardaient avec attention.

— Ne dites rien de cela au cher blessé, murmura-t-elle à l'oreille de Jacques, tout en ayant l'air de marchander quelque poterie; ne vous arrêtez pas à Nantes, achetez, s'il le faut, un autre cheval avec l'argent que je vous ai remis et filez vite sur Rameur; vous pourrez y être dans trois ou quatre jours; surtout, que mon oncle passe vite en Angleterre; je vous rejoindrai bientôt.

D'après l'ordre de Clémence, Jacques lui répondit en la rudoyant et en disant que si tout le monde marchandait comme elle, on ne pourrait pas gagner sa pauvre vie; puis, fredonnant le *Chant du départ*, il s'éloigna rapidement.

IV

Clémence ne s'était pas trompée. Un des hommes qui l'observaient était de C***. Il reconnaissait en elle la marchande de poissons qui peut-être avait joué une comédie pour sauver l'abbé Ravaux, et il se demandait si ce n'était pas à elle aussi que tant de proscrits avaient dû leur salut. Or Clémence préférait être reconnue et arrêtée à Nantes qu'aux environs de Rameur; là, il lui serait plus facile de répondre sans compromettre son oncle de Narvelle, ses compatriotes et tant d'autres.

Cependant, unissant la prudence au courage, la jeune fille fit ce qu'elle pût pour se soustraire à ceux qui se disposaient à la poursuivre; cette fois, ses efforts ne furent pas couronnés de succès, et celle qui avait pu si souvent sauver les autres ne parvint pas à se sauver elle-même: elle avait trop de comptes à régler avec le gouvernement de la Terreur. On l'arrêta au moment où elle allait quitter Nantes; au lieu de la juger, on parut l'oublier, et elle languit pendant plusieurs mois au fond d'un sombre cachot.

M. de Narvelle, ignorant l'arrestation de sa nièce et persuadé qu'elle ne tarderait pas à revenir à Rameur, avait cédé aux instances de Jacques et avait mis la mer entre lui et ses persécuteurs. Il alla donc rejoindre Aliénor, qu'il trouva fort malade et qui ne vécut que peu de jours après son arrivée. Lady O'Vanor était une fervente catholique; excitée, pressée par elle, la baronne de Narvelle eut le bonheur de recevoir les sacrements et de comprendre combien vides et impuissantes étaient les doctrines par lesquelles trop souvent elle avait cherché à excuser sa frivole existence.

Cependant on avait transféré Clémence à Rochefort pour la confronter avec quelques-unes des saintes victimes entassées sur les pontons ou destinées à partir pour Cayenne. On espérait que, affaiblie par la souffrance et les privations, il serait facile de lui arracher quelques paroles accusatrices; mais l'héroïque jeune fille sut toujours, sans trahir la vérité, répondre de manière à ne compromettre personne, et on la renferma de nouveau dans une prison souterraine, humide, obscure, où sa vie n'était plus qu'un long et douloureux martyre.

Clémence passa plusieurs années dans cette espèce de tombeau. Atteinte du scorbut, paralysée par un rhumatisme articulaire [1], couchée sur une paille infecte, n'étant plus couverte que par quelques vêtements devenus d'affreux haillons, n'ayant pour étancher sa soif qu'une eau à moitié corrompue, elle ne perdit pas un seul instant sa sérénité toute céleste, et étonna ses geôliers eux-mêmes par son courage et sa patience surhumaine.

Enfin les prisons s'ouvrirent, les pontons rendirent celles de leurs victimes qui avaient survécu à tant de tortures, et Clémence put respirer un air pur et vivifiant; mais, si on retrouvait toujours en elle son regard intelligent et doux, sa physionomie énergique dans laquelle se reflétait une âme que rien n'avait pu ni affaiblir ni décourager, et qui avait béni Dieu dans les cachots, comme autrefois elle l'avait béni sur les rivages de l'Océan ou dans la solitude du cloître; si enfin, quant au moral, Clémence était restée la même, ou plutôt avait encore grandi dans l'épreuve, il était, du reste, bien impossible de la reconnaître : décharnée, maigre, la peau jaunè et parcheminée, les yeux caves, les lèvres violacées, les gencives enflées et noirâtres, les membres contournés et roides, ainsi était devenue Clémence! M. de Narvelle, qui venait d'arriver à Rameur, Jacques, Catherine et la sœur Callixte pleurèrent en revoyant une personne si jeune encore, brillante naguère de fraîcheur et de santé, réduite maintenant à l'état de squelette.

Sœur Callixte, au contraire, malgré sa vie recluse et pénitente, était restée la jeune et jolie bénédictine de Saint-Placide; pas une ride ne sillonnait son front si blanc et si pur; on eût dit, en la voyant, un de ces êtres idéals dont les anges revêtent les formes lorsqu'ils viennent visiter la terre.

Mais ces deux filles de Saint-Benoît, dont la vie pendant la Terreur s'était écoulée d'une manière si différente, n'avaient qu'un cœur et une âme; toutes les deux n'aspiraient qu'à rentrer dans leur monastère si les temps devenaient meilleurs. Leurs vœux furent exaucés; les cloîtres reçurent de nouveau les âmes d'élite qui, par leurs veilles, leurs prières, leurs sacrifices, apaisent le ciel et attirent sur les hommes les bénédictions de Dieu.

Clémence, redevenue sœur Scolastique, vécut longtemps encore; mais elle ne passait pas une heure sans souffrir : elle se ressentit toujours des suites de sa longue et douloureuse prison. Toutefois il fallait

[1] L'auteur a connu la religieuse qui avait ainsi souffert et qui, par son énergie, avait sauvé beaucoup de prêtres d'une manière souvent extraordinaire.

que sa supérieure la forçât à en parler pour qu'elle en dît quelques mots. Aussi humble qu'énergique, Clémence ne cherchait que les regards de Dieu; mais les pensionnaires savaient par quelles épreuves elle avait passé et ne la regardaient qu'avec vénération.

Lorsque sœur Scolastique mourut, ce fut à Saint-Placide un deuil général ; mais, en priant pour elle, chacun était disposé à l'invoquer comme une sainte.

M. de Narvelle, à son retour de l'émigration, n'avait plus pour fortune que la somme qu'il avait confiée à Clémence et qu'elle avait cachée sûrement à Rameur. Tous ses biens, du reste, avaient été vendus; mais seul désormais, ayant des goûts très-simples, cette somme suffisait pour lui assurer une position convenable. Ce fut à Rameur qu'il se retira et où il vécut entouré des soins de Jacques, de Catherine, s'efforçant de faire le plus de bien possible et se montrant digne toujours de la confiance, du respect et de l'amitié qu'il avait tout d'abord inspirés à Clémence.

M. DE LA HOUSSELAIE.

— Fin. —

VEZINS

(Voir pages 29 et 38)

Cependant après quinze ans de contestations juridiques, René ayant, grâce à la protection de son oncle la Noue, gagné le procès qu'il avait intenté à Louise de Maillé, fut mis en possession des titres et des biens de son père.

A cette époque, le château de Vezins, où commandait Duplessis de Geté, appartenant aux protestants qui l'avaient obtenu comme place de sûreté, René fit bâtir un château à la Tour-Landry, dont la terre lui avait été apportée en mariage par sa femme, Anne de la Tour-Landry.

Le baron de Vezins, retiré dans ce château qui ne fut achevé qu'en 1606, avait fait confectionner en argent tous les outils employés par les ouvriers cordonniers et il se plaisait à les montrer à ses amis, en leur rappelant avec bonhomie l'humble profession qu'il avait exercée dans sa jeunesse. Il mourut en 1616, laissant sept enfants, deux garçons et cinq filles.

Pendant que le père de René de Vezins, profitant des troubles civils causés par les guerres de religion, avait recours au crime pour se débarrasser de ses enfants, un chevalier du même nom se signalait par un admirable trait de générosité et d'humanité. Voici comment :

Ce chevalier de Vezins était lieutenant du roi dans le Quercy, où il avait eu plusieurs fois l'occasion de se battre contre les protestants du pays, commandés par un gentilhomme nommé Resnier.

Après s'être fait une guerre acharnée qui les avait rendus ennemis irréconciliables, ces deux chefs se trouvaient à Paris quand eut lieu la Saint-Barthélemy. En voyant des troupes d'assassins massacrer de tous côtés ses coreligionnaires, Resnier se renferme dans sa chambre avec son domestique auquel il adresse de chrétiennes exhortations; puis, se croyant arrivé à sa dernière heure, il s'agenouille et se met en prières. Tout à coup la porte de son appartement vole en éclats pour livrer passage à Vezins, qui, tenant une longue épée nue à la main, entre l'air furieux et le visage enflammé.

Resnier, en apercevant son ennemi, tourne le dos en criant :

— Frappe, bourreau ! Je t'attendais.

Le chevalier, sans daigner répondre à Resnier, dit alors d'un ton calme au domestique, saisi d'effroi :

— Donnez à votre maître son épée, son manteau et ses bottes.

— Où voulez-vous m'égorger? demande le capitaine huguenot en se retournant.

— Habillez-vous, répond le gentilhomme catholique.

Quand Resnier est prêt, Vezins le fait descendre dans la cour de l'hôtel où il le fait monter à cheval; puis après l'avoir placé au milieu d'une escorte de quinze cavaliers qu'il commande, il l'emmène hors de Paris et le conduit à petites journées, sans lui parler, jusqu'à Montauban. La maison de Resnier étant dans cette ville, Vezins le conduit jusqu'à sa porte, devant laquelle il lui adresse enfin ces mots :

— Ici se termine notre voyage.

— Que voulez-vous de moi? demande Resnier.

— Vous ne croyez pas, je pense, qu'en vous conduisant ici, j'ai voulu obtenir votre amitié; non, c'est votre vie que je veux avoir, mais dignement...

— Elle est à vous et ne peut être employée qu'à vous servir! répond Resnier en se jetant dans les bras de Vezins.

A partir de ce jour, ces deux gentilshommes eurent l'un pour l'autre une affection sans bornes, et peu de temps après, Resnier payait la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers Vezins, en s'exposant à la mort pour lui sauver la vie.

En 1622, le roi Louis XIII, ayant retiré le commandement de Saumur à Duplessis-Mornay, donna l'ordre de raser les fortifications du château de Vezins, qui fut rendu tout démantelé à la veuve et aux enfants du baron René de Vezins.

La terre et le château de Vezins passèrent, en 1750, dans la famille Leclerc-la-Ferrière, qui en est aujourd'hui propriétaire. Le bourg de Vezins, avant la Révolution, possédait un couvent d'hommes dans lequel il y avait un hospice.

Non loin du bourg de Vezins se trouve la belle forêt de ce nom, dans laquelle, après son retour de la campagne d'outre-Loire, Henri de la Rochejaquelein vint

établir son quartier général, bivouaquant dans des cabanes en branchages, avec une troupe de volontaires, d'abord peu nombreuse. C'est en sortant de cette forêt, à la tête des forces dont il pouvait disposer, qu'il fut tué entre Nuaillé et Cholet, le 28 janvier 1794.

Stofflet, ayant succédé à Henri de la Rochejaquelein, signala les débuts de son commandement de général en chef en réunissant dans la forêt de Vezins quatre mille hommes aguerris avec lesquels il vint surprendre et enlever de vive force la ville de Cholet, le 8 février 1794.

C'est dans ce combat que le général de brigade Moulin jeune, pour ne point tomber entre les mains des Vendéens, se brûla la cervelle.

Stofflet avait fait construire dans la forêt de Vezins un hôpital pour ses blessés et une manutention. Près de ces deux établissements, édifiés en planches et en branchages, il y avait un assez grand nombre de cabanes habitées par des vieillards, des infirmes, des femmes et des enfants. Ces pauvres proscrits, traqués de tous côtés par les colonnes infernales qui avaient incendié leurs demeures, étaient venus chercher un asile au milieu des plus épais taillis de la forêt. Cet endroit était d'un si difficile accès, qu'ils s'y croyaient parfaitement en sûreté, quand une nuit, en l'absence de Stofflet momentanément éloigné avec son armée, une colonne républicaine conduite, dit-on, par un traître, vint les surprendre.

Aussitôt commença un horrible massacre, auquel bien peu de Vendéens échappèrent en se sauvant dans les bois. L'égorgement fini, les bleus incendièrent la manutention, les cabanes et l'hôpital, dans lequel se trouvaient encore beaucoup de blessés qui périrent dans les flammes. Depuis la Révolution, le lieu qui servit de théâtre à cet effroyable drame s'appelle *le Champ des Martyrs.*

Longtemps il n'y eut, pour marquer l'endroit où furent enterrées les victimes, qu'une simple croix de bois, auprès de laquelle les gens du pays venaient prier. Aujourd'hui, près de cette croix, au milieu d'une enceinte murée, s'élève une remarquable chapelle sépulcrale, que la famille Colbert de Maulevrier a dernièrement fait construire.

Les propriétaires de la forêt de Vezins ont toujours eu l'habitude de réunir chaque année, au mois de novembre, de nombreux chasseurs qui, avec leurs meutes rassemblées, forcent des cerfs et quelquefois des chevreuils.

Lorsque ces grandes chasses à courre ont lieu, la forêt ordinairement calme et solitaire retentit du son des cors, des cris des piqueurs et du bruit formidable que fait entendre une meute magnifique, puis elle est animée, non-seulement par les temps de galop des habiles disciples de Saint-Hubert, mais encore par la présence d'une foule considérable d'habitants de la contrée, qui circule en voiture et à pied dans les allées, paraissant beaucoup s'intéresser à ce curieux spectacle cynégétique.

Ch. Thenaisie.

— Fin. —

CHRONIQUE

La petite presse n'a pas été la seule industrie qui se soit occupée de l'exploitation du crime de Pantin; on parle d'un fabricant qui s'occupe en ce moment de faire tirer un grand nombre de mouchoirs représentant la scène du meurtre. Il a même trouvé un nom pour ces mouchoirs, qu'il appellera les mouchoirs de Pantin, avec l'espoir de remettre ce nom en bonne odeur dans l'opinion publique. De cette manière, le public aura le bonheur de se moucher dans le crime.

Pendant que les uns exploitent les victimes, d'autres exploitent le criminel; on parle d'un photographe qui a eu l'inappréciable avantage de se procurer un portrait de Troppmann. C'est une mine d'or, d'autant plus qu'il n'a pas de concurrence. Un autre photographe avait fait des ouvertures à l'assassin, qui demanda 10,000 francs de prime à celui qui sollicitait la permission de reproduire sa face scélérate. Cela fournirait, disait-il, la possibilité de faire un legs à sa famille. J'ai toujours été étonné de l'extrême sensibilité de MM. les criminels, depuis le XVIIIe siècle. Ils tuent, ils se baignent dans le sang quand l'occasion s'en présente, et quand leurs intérêts les y poussent. Mais cela ne les empêche pas d'avoir le don des larmes, comme le crocodile, qui pleure, dit-on, en dévorant sa proie. J'aimais mieux ce coquin de l'ancien régime, qui, plus franc dans ses allures, riait à gorge chaude en pensant qu'il avait vendu d'avance à un médecin, pour une somme de dix louis, son corps qui, le médecin l'ignorait, devait être brûlé. En voleur émérite, il se réjouissait d'avoir exercé son industrie d'une manière posthume en volant son cadavre au pauvre praticien, qui croyait qu'il devait être pendu.

Le crime de Pantin n'apporte pas à tout le monde les mêmes joies. On raconte plusieurs cas de folie qui se sont manifestés à la suite de la lecture des journaux, qui entraient dans les plus horribles détails. On sait que M. Eugène Sue avait obtenu un succès de ce genre, lors de la publication du *Juif Errant.* Des jeunes filles, qui probablement privées de leur mère et n'ayant auprès d'elle aucune sage conseillère, s'étaient hasardées dans cette lecture dangereuse, devinrent complétement folles, et l'une d'elles cria à son médecin, qui voulait lui tâter le pouls : « Retirez-vous, infâme Baleinier? » Les romanciers de nos jours sont moins forts, M. Ponson du Terrail, lui-même, qui tient la

corde, se reconnaît impuissant à lutter contre le crime de Pantin. Il se venge de cette impuissance en le commentant, en annonçant d'avance les péripéties que traversera l'instruction. C'est-à-dire qu'il bâtit tout un roman sur ce crime, et ses amis assurent qu'il a fait preuve d'une intuition extraordinaire en jetant d'avance les jalons de l'instruction judiciaire, qui suit son cours.

*** Il paraît que, pendant que le grand concile œcuménique de Rome se prépare, les libres penseurs ont eu l'idée de convoquer à Naples un concile de la libre pensée. C'est en vain que la tour de Babel se dresse dans les origines de l'histoire, en avertissant les orgueilleux et les insensés, ils ne songent qu'à la recommencer. Parmi ceux qui saluent cet étrange concile de leur enthousiasme, il faut nommer M. Michelet, dont la vieillesse chagrine et haineuse ne laisse échapper aucune occasion de protester contre l'Église. Il promet d'avance toutes ses sympathies au concile de Naples, que Garibaldi et M. Victor Hugo honorent également de leurs suffrages. Pauvres gens, qui lorsque l'ombre descend déjà sur eux, essayent de se mettre en lumière, sans comprendre que le temps, cette mer qui porte l'arche de l'Église, va entraîner et briser leur fragile nacelle. Esprits dévoyés qui semblent faire du bruit pour s'étourdir, et pour étouffer le cri de leur conscience qui gémit! Le concile de Naples, dont ils parlent, ressemblera à ces réunions dont nous sommes témoins à Paris, et qui aboutissent toutes au désordre et à l'anarchie, sans qu'on puisse se mettre d'accord sur une doctrine ou sur un principe. S'agiter, faute de pouvoir agiter, crier, faute de pouvoir parler, avec un peu de suite et de raison et puis aboutir à la violence, comme cet orateur des clubs qui proposait dernièrement de suspendre les huissiers, faute de pouvoir les pendre, avec le ton convaincu d'un homme peu habitué à payer ses créanciers. Voilà la fin de ces assemblées.

*** Un mot maintenant sur l'inauguration du canal de l'isthme de Suez. Le moment du départ est arrivé, et tous les invités, qui sont très-nombreux, se rendent en toute hâte sur le littoral, où ils doivent s'embarquer pour assister à cette fête internationale. Tous les journaux y seront représentés. Je ne parle point des souverains qui, naturellement, ne se mêlent point à la foule. L'impératrice, on le sait, s'est rendue sur l'*Aigle* au rendez-vous donné. Elle a commencé par visiter Venise, et l'ancienne reine de l'Adriatique, qui porte le deuil de sa puissance écroulée et de ses beaux jours évanouis, a tiré de son écrin ses plus beaux diamants pour faire fête à la visiteuse qui lui venait des Tuileries. Ceux qui connaissent Venise, la place de Saint-Marc, son quai des Esclavons, ses églises émergeant du sein des eaux, se feront facilement une idée de la magnificence de ces fêtes. Ils voient par l'imagination le canal Grande couvert de gondoles illuminées; ils suivent dans les airs les gerbes de feu, qui, en retombant, font apparaître au milieu de la nuit devenue lumineuse, les grands palais qui bordent des deux côtés le canal. Ils entendent les chœurs de musique qui, s'élevant du sein des eaux, ajoutent au charmes de ces fêtes. Venise a cessé d'être une ville puissante, mais c'est toujours une ville de féeries et de prestiges. Il a fallu trois jours pour admirer ses monuments, pour entrevoir ses belles galeries, et puis l'*Aigle* s'est remis en marche. Il a abordé au *Pirée*, tout près de cette Athènes qui fut aussi de son temps la reine de l'Archipel, car on ne peut faire un pas sans rencontrer des grandeurs tombées, des puissances évanouies. De là l'*Aigle* a cinglé vers Constantinople où l'attendaient de nouvelles et plus superbes fêtes. Nous vivons, il faut en convenir, dans un temps étrange. On raconte que le sultan lui-même veut, avant l'ouverture de l'isthme de Suez, conduire l'impératrice des Français et l'empereur d'Autriche à Jérusalem, dont il entend leur faire lui-même les honneurs. Je crois que c'est la première fois qu'un pareil spectacle sera donné au monde. Les barrières qui arrêtaient les hommes tombent; tous les points du globe se rapprochent, la distance demeure comme supprimée, non-seulement la distance matérielle, mais la distance morale. Le sultan reçoit à Paris, à Londres, à Vienne des fêtes des souverains européens, il les leur rend à Constantinople. C'est lui qui se charge d'être leur introducteur à Jérusalem, sujet d'un si long et d'un si terrible litige entre les armées musulmanes et les intrépides phalanges des Croisés; et, pour couronner toutes ces étrangetés, le sultan donne à l'impératrice pour l'accompagner, la fille d'un de ses pachas élevée au Sacré-Cœur de Paris.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Godefroy de Bouillon.

GODEFROY DE BOUILLON

—

Combien nous sommes éloignés du temps des croisades ! Il y a bien des années déjà que l'on organise un pèlerinage annuel pour visiter les saints Lieux, et ce pèlerinage, que nos aïeux n'effectuaient qu'au risque de leur vie et en bravant des outrages et des souffrances de tous genres, s'accomplit maintenant avec presque autant de sécurité que si l'on voyageait dans les pays les plus civilisés de l'Europe. On a la consolation et la joie de visiter les paysages bibliques, de suivre sur le sol sacré de la Judée les traces de l'Homme-Dieu, de visiter les lieux consacrés par sa naissance, par ses prédications, puis les souvenirs de sa passion et de sa mort, Nazareth, Béthanie, le lac de Tibériade, le jardin des Olives, le prétoire de Pilate, le Calvaire, le Saint-Sépulcre. Mais l'esprit d'aventures qui trouvait sa satisfaction dans ces voyages lointains n'a plus rien à y gagner, et dans les livres que publient les pèlerins au retour, les récits des périls courus, des souffrances endurées, qui donnaient tant de prix aux relations de leurs lointains prédécesseurs, ne sauraient trouver leur place. Savez-vous que j'ai sérieusement appréhendé qu'à propos de l'ouverture du canal de l'isthme de Suez, on organisât des trains de plaisir pour Jérusalem, et que le public vulgaire des promeneurs européens, qui va partout où l'on peut voir et être vu, qui cherche des spectacles plus que des émotions, ne troublât, du bruit de ses pas tu-

multueux, le silence auguste de la sainte Cité. Toujours est-il que, comme on a eu déjà l'occasion de le dire, les barrières qui séparaient les nationalités sont tombées à ce point que l'on va voir peut-être le chef des Croyants se faire l'introducteur de l'empereur d'Autriche et de l'impératrice Eugénie dans la ville du Christ, et le Sultan faire les honneurs de Jérusalem aux souverains chrétiens qui vont y honorer le Saint-Sépulcre.

Il ne faut pas que les facilités du temps présent nous fassent oublier les difficultés du temps passé et que les voyages en Orient, si commodes aujourd'hui, nous inspirent des doutes sur l'utilité des croisades. Chaque siècle a son labeur; si les croisades n'avaient pas eu lieu dans le temps où elles intervinrent, jamais nous ne serions arrivés à la situation où nous sommes. Il y avait un litige engagé entre deux esprits, deux civilisations, deux cultes, entre le Coran et l'Évangile. Les farouches sectaires de Mahomet prétendaient faire prévaloir sur toute la surface du monde connu la loi de leur prophète. Un de leurs sultans avait juré de faire manger l'avoine à son cheval, à Rome, sur l'autel même où le suprême pontife consacrait le corps et le sang du Christ.

Il fallait qu'on sût qui l'emporterait de la civilisation chrétienne ou de la civilisation... disons mieux, de la barbarie musulmane. Un choc était inévitable; c'étaient les musulmans eux-mêmes qui l'avaient provoqué. Ils avaient conquis l'Espagne et ils étaient venus présenter la bataille aux Francs qui les écrasèrent sous la conduite de ce Carlovingien qui acquit dans cette mémorable lutte le nom de Charles Martel. Plus tard, en apprenant les souffrances intolérables des chrétiens d'Orient, les outrages infligés au saint tombeau, les avanies dont on accablait les pèlerins, l'Europe entière émue, d'abord par les prédications de Pierre l'Ermite, puis par celles du pape Urbain II, s'arracha de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. La première croisade avait échoué faute de direction et d'organisation, et aussi par l'absence complète de la connaissance des lieux, et par suite des embûches des Grecs, qui, après avoir appelé les chrétiens à leur secours, craignirent d'être écrasés sous le poids de ces immenses multitudes. Ce fut à la tête de la seconde croisade qu'on vit paraître Godefroy de Bouillon. Godefroy de Bouillon était arrière-petit-fils de Gerberge de Hainaut, fille de Carl de Lotharingie, dernier roi de la race carlovingienne. Il existe sur sa naissance, comme sur celle de la plupart des hommes célèbres, de ces légendes merveilleuses dont on ne saurait dire si elles sont le crépuscule d'un glorieux avenir, ou la réverbération de cet avenir qui les fait remonter vers le passé. Sa mère avait rêvé, dit-on, avant sa naissance, qu'elle portait dans son sein un astre lumineux. On racontait aussi qu'un des serviteurs de sa maison l'avait vu également dans un songe, s'élever sur une échelle d'or, qui reposait sur la terre et ne s'arrêtait que dans les cieux. Il était fils de Eustache II, comte de Boulogne, et de Yde, sœur du duc de Lorraine, Godefroy le Barbu. Il avait seize ans lorsque son oncle lui laissa en mourant ses États de Lorraine, et sa main, si jeune qu'elle fût, sut tirer l'épée pour défendre ses nouveaux domaines contre l'empereur d'Allemagne, Henri IV, qui voulait les lui enlever. Pendant douze ans il lutta contre les forces de l'empire, et Henri IV qui, pendant cette longue lutte, avait appris à l'apprécier, traita avec lui aux conditions les plus honorables pour l'attacher à ses intérêts. Ce fut alors que Godefroy de Bouillon, voulant prouver son dévouement à un monarque qui l'avait traité avec tant d'honneur, commit une faute grave dans laquelle on peut voir l'origine de la part qu'il prit à la seconde croisade. L'empereur Henri IV était sans cesse en démêlés avec le Saint-Siége; son armée assiégeait en ce moment la ville de Rome sans pouvoir s'en emparer. Godefroy de Bouillon prit le commandement de cette armée, donna l'assaut à la Ville éternelle et y entra de vive force. A peu de temps de là, il fut atteint d'une grande maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Il vit dans cette maladie le doigt de Dieu qui le punissait de sa conduite envers l'Église, et fit vœu, si Dieu le rappelait à la vie, de se croiser pour délivrer le saint tombeau. Il prit d'autant plus volontiers cet engagement, qu'il avait montré dès sa plus tendre jeunesse une piété profonde et une régularité de mœurs qui le distinguaient de la plupart des princes de son temps.

Avant de quitter l'Europe, il prit encore part à une guerre que l'empereur eut à soutenir contre les Saxons qui s'étaient insurgés contre lui pour donner la couronne à Rodolphe, duc de Souabe.

Nous relatons le fait parce qu'il nous donne l'occasion de constater quelle estime on faisait des talents militaires de Godefroy de Bouillon au moment où il allait partir pour la Terre-Sainte. Peu de minutes avant que la bataille s'engageât, Henri IV demanda à son armée quel était le plus digne de porter la bannière impériale pendant le combat et de devenir ainsi son lieutenant général; une longue acclamation mêlée d'un bruit d'armes, lui renvoya le nom de Godefroy de Bouillon. L'Empereur confia immédiatement au jeune duc de Lorraine la lance à laquelle était suspendue sa bannière, et Godefroy de Bouillon justifia cette marque de confiance, car à la fin de la bataille il rapporta le gonfalon impérial tout ruisselant du sang de Rodolphe qu'il venait de percer de part en part, et de renverser mort sur les cadavres des débris de l'armée rebelle.

Tel était donc Godefroy de Bouillon au moment où les croisés quittaient l'Europe pour l'Orient. C'était un héros et un héros chrétien consommé dans la guerre, politique habile, homme de droiture et de fermeté inébranlable, esprit plein de ressources, cœur d'or, ca-

ractère de fer, qui ne reculait devant aucun obstacle et ne pliait sous aucun péril. Parmi les armées qui se dirigeaient vers l'Orient, certes la sienne était la mieux organisée, la plus disciplinée et surtout la mieux conduite. Pour lever cette belle armée il avait aliéné ses domaines, vendu aux habitants de Metz la franchise de leur ville dont il était suzerain, cédé le comté de Verdun à Baudouin, son frère, à l'évêque Richard la principauté de Stenay, à l'évêque de Liége le duché de Bouillon. Il allait vers l'Orient, sans regarder derrière lui, emportant, non pas comme Alexandre la profane et orgueilleuse espérance de conquérir le monde, mais le pieux espoir de délivrer le tombeau du Christ. Il n'entre pas dans mon plan de refaire l'histoire de la croisade. Cent historiens l'ont racontée, et le Tasse l'a chantée dans les vers immortels de sa *Jérusalem délivrée.* Je veux seulement parler sommairement du rôle qu'y joua Godefroy de Bouillon. Ce fut le 15 août 1096 qu'à la tête de 80,000 fantassins et de 10,000 cavaliers, il partit pour l'Orient avec ses deux frères, son cousin Baudouin du Bourg, le comte de Hainaut, Garnier de Grai, Caron de Montaigu et Dudau de Conty. Lorsque cette armée d'un aspect formidable parut devant Constantinople où régnait le cauteleux empereur Alexis Comnène, la fille de celui-ci s'écria à la vue de cette puissante armée « que les portes de l'Occident venaient de s'ouvrir, vomissant des multitudes qui dépassaient le nombre des étoiles du ciel et des sables de la mer, et qui descendaient vers l'Orient comme des courants irrésistibles. » Toute la politique des empereurs d'Orient à cette époque était équivoque et misérable. Ils appelaient les croisés à leur secours, parce qu'ils se sentaient incapables de résister à l'influence des Turcs; mais ils voulaient s'en servir et éviter de les servir, ils les désiraient et ils les craignaient, et quand la crainte surpassait le sentiment qu'ils avaient du besoin de leur concours, ils leur tendaient des piéges et devenaient ainsi les auxiliaires et les complices secrets des Turcs. Cette politique à deux visages inspira une profonde répulsion à Godefroy de Bouillon. Quand il sut qu'Alexis retenait captif à sa cour Hugues le Grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, comme un otage, pour s'en servir au besoin contre les croisés, il le somma de le mettre immédiatement en liberté, et comme Alexis chercha à gagner du temps, Godefroy fit immédiatement ravager la Thrace jusqu'aux environs de Constantinople et ne mit un frein à l'indignation des croisés que lorsque la liberté eut été rendue au prince prisonnier. Alors s'engagea entre la politique cauteleuse de l'empereur d'Orient et la politique ferme et sagace de Godefroy une lutte qui a justement occupé tous les chroniqueurs du temps. Le Grec ne gagna rien à ses ruses, à ses subterfuges, à ses embûches; il ressemblait à un de ces spadassins qui, par des engagements et des dégagements successifs, espèrent tromper un antagoniste qui se défend par la seule fermeté de son poignet et la sûreté de son regard. Alexis, qui était aussi vain que perfide, aurait voulu obtenir de Godefroy de Bouillon une démarche quelconque qui ressemblât à un acte de vasselage; il n'obtint rien. Il fallut traiter avec le fier chrétien d'égal à égal. L'empereur grec dut lui envoyer son propre fils en otage pour obtenir de lui une entrevue. Là, on discuta les termes d'un traité qui fut arrêté d'un commun accord. Godefroy promit de remettre aux mains d'Alexis les villes qui lui avaient jadis appartenu, à lui ou à ses prédécesseurs. Il s'engagea à lui rendre pour les autres un simple hommage honorifique qui n'entraînait aucun domaine réel. Alexis déclara qu'il adoptait Godefroy pour son fils. Il mit son empire sous la protection des armes des croisés, fit jeter sur les épaules de Godefroy un manteau impérial brodé d'or et de pierreries, le fit asseoir à sa droite sur le trône impérial, et, ce qui importait plus à Godefroy, il s'engagea à mettre sa flotte à sa disposition, à lui fournir des vivres et à recruter son armée avec des troupes tirées de l'armée impériale. Malheureusement, ces promesses furent mal tenues. Alors commencent ces marches difficiles, entrecoupées de batailles terribles, qui devaient conduire les croisés des portes de Constantinople à celles de Jérusalem. Pour arriver jusqu'à Nicée, défendue à la fois par une forte garnison turque et par une armée, il fallut traverser de vastes plaines dans lesquelles gisaient les tristes restes des chrétiens qui avaient fait partie de la croisade précédente. Jamais plus lamentable spectacle ne s'était offert à des regards humains, et Tacite, qui a peint les légions romaines retrouvant les restes du désastre de Varus, pourrait seul égaler l'horreur de la description à l'horreur de la vérité. Pendant plus de deux jours, les troupes du duc de Lorraine marchèrent sur des ossements humains, des lambeaux de tentes et des débris d'armures, des tronçons d'épées et des lances, des étendards déchirés étendus pêle-mêle dans les fossés écroulés et parmi des palissades rompues. Trois cent mille hommes étaient tombés dans cette plaine funèbre, et quelques rares survivants, qui s'étaient réfugiés dans les bois pour échapper au cimeterre des Turcs, en sortaient à l'approche de l'armée des croisés, pour raconter à leurs frères les détails des désastres dont ils avaient été témoins. Godefroy, dont l'âme était aussi tendre que le cœur intrépide et fier, ne put retenir ses larmes à l'aspect de ce tableau navrant. Lorsque les rares survivants du massacre lui indiquèrent la place où avaient été égorgés les vieillards, les femmes et les enfants, il fit arrêter ses chevaliers, et lorsqu'on lui indiqua la pierre où les prêtres étaient tombés sous le cimeterre des Turcs au moment où ils célébraient la messe, il s'agenouilla et pria pour le repos de l'âme de ceux qui n'étaient plus. On entendit alors 200,000 voix s'élever pour chanter le *De profundis* sur cette

immense nécropole qui n'avait pour sol que la terre nue et pour voûte que celle du ciel.

Quand le chrétien eut rempli son devoir, le capitaine se retrouva. Il adjura ses chevaliers, ses soldats de ne pas oublier le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, de prévenir le sort de leurs malheureux prédécesseurs par la concorde, la vigilance, l'esprit de discipline. Il ajouta qu'après avoir prié pour eux, ils avaient à les venger. Il les conduisit ainsi tout frémissants d'indignation vers les murs de Nicée. La tâche que les chrétiens avaient devant eux n'était pas facile. Outre la force naturelle des lieux, Nicée avait été entourée de tous les ouvrages de l'art; une formidable garnison, formée de l'élite des troupes turques, gardait cette ville. En outre Kilidge-Arslan, fils du célèbre Soliman, occupait les hauteurs voisines à la tête d'une armée de 100,000 hommes. Godefroy comprit qu'il fallait d'abord livrer bataille à cette armée. Il la livra et la gagna. Quand l'armée turque eut été dispersée, il donna à la ville des assauts réitérés qui la mirent bientôt aux abois. On vit alors paraître une fois de plus la perfidie de l'empereur Alexis. Les habitants de Nicée, circonvenus par lui, arborèrent les couleurs impériales et déclarèrent qu'ils aimaient mieux se rendre à l'empereur de Constantinople qu'aux croisés. Godefroy fut moins surpris qu'indigné de cette déloyauté. Mais, pour ne pas détourner la croisade de son véritable but, qui était Jérusalem, il se remit en marche avec l'armée générale des croisés, qui était encore de 600,000 hommes, laquelle se divisa en deux parties et prit deux chemins différents afin de trouver plus facilement des vivres. Cette résolution pensa leur être fatale. Bohémond, qui commandait la plus faible des deux armées, fut surpris et entouré dans la vallée de Donghé par 300,000 musulmans, et si Godefroy de Bouillon et le comte de Flandre, qui commandaient la plus forte des deux armées chrétiennes, n'étaient pas accourus à temps, n'avaient pas rétabli le combat, et changé la défaite commencée en victoire éclatante, c'en était fait de Bohémond et de ses soldats. L'armée chrétienne put alors continuer sa route, elle traversa les défilés du Taurus, envahit la Syrie, et au milieu d'épreuves de tous genres, de souffrances causées par la pénurie des vivres, des désordres et des discordes qui éclatèrent parmi tant de gens de guerre de pays différents, elle arriva, en semant les routes de ses cadavres, jusque sous les murs d'Antioche, qui, le 3 juin 1098, se rendit aux croisés. C'est dans l'enceinte des murailles de cette ville qu'ils souffrirent tout ce qu'il est possible de souffrir, enfermés dans les murailles de la ville qu'ils avaient dévastée, et hésitant à en sortir devant le sultan de Perse Kerbocha, qui était venu camper sur les bords de l'Oronte avec une formidable armée. Enfin, sous le coup de l'enthousiasme qu'excita dans le camp chrétien la découverte du fer de la lance avec laquelle le centurion Longin avait percé le côté du Christ, cette armée de malades, de convalescents, d'hommes faméliques, amaigris par les privations, se leva avec enthousiasme et se précipita contre les Persans qui furent mis en déroute.

Vers les premiers jours du printemps 1099, les Croisés aperçurent les cimes du Liban et virent tour à tour Beyrouth-Sarept et les ruines de Tyr s'élever à l'horizon. Le 10 juin de la même année, du sommet des collines d'Emmaüs, les Croisés découvrirent la sainte cité. L'armée entière tomba à genoux : Jérusalem, Jérusalem ! répétait-elle à la fois enthousiasmée et attendrie à la vue de cette auguste vision. Enfin, elle touchait au but de ses efforts, elle allait recevoir le prix de ses fatigues; l'armée avait encore de cruelles épreuves à traverser, les chaleurs de l'été qui étaient extrêmes dans cette contrée dépouillée de grands arbres et qui buvait les rayons du soleil, le sable du désert que le vent apportait sur ses ailes, le manque d'eau, car le torrent du Cédron s'était tari et les Turcs avaient empoisonné toutes les citernes en ne laissant aux Croisés que les eaux de la fontaine de Siloé qui ne suffisaient pas à leur soif, tout semblait réuni pour les accabler. Mais Jérusalem était devant eux, ils ne voyaient que Jérusalem. Le duc de Flandre dirigeait la construction des machines de guerre avec une activité sans pareille, et dans les premiers jours du mois de juillet tout était prêt pour l'assaut. De cette innombrable armée qui avait quitté l'Europe pour l'Orient, il ne restait plus que quarante mille hommes. Mais c'était l'élite, le cœur de l'armée croisée, ceux qui avaient résisté à toutes les fatigues, ceux qui avaient surmonté tous les périls, et Godefroy, leur modèle autant que leur chef, était là, montrant à ses compagnons la ville sainte, et leur jetant ces paroles qui les électrisaient : « Jérusalem, Jérusalem ! Dieu le veut ! » Il avait fait jeûner l'armée pendant trois jours pour la rendre digne de livrer ce suprême et sublime combat. Puis il avait ordonné une longue procession précédée par les prêtres et les chefs militaires, qui firent le tour de la ville assiégée en visitant la vallée d'Éphraïm et celle de Josaphat, le jardin des Oliviers, le tombeau de David, une partie de la montagne de Sion, et tous les lieux consacrés par les souvenirs de la Passion et de la mort du Christ. L'assaut dura deux jours et une nuit. Le deuxième jour, les chrétiens commençaient à fléchir, lorsque Godefroy de Bouillon, monté sur une espèce de forteresse colossale et roulante, avec ses plus braves compagnons d'armes, se fit rouler jusqu'à la porte de Saint-Étienne, l'enfonça à coups de hache et se précipita dans Jérusalem. Il en prenait ainsi possession le vendredi 15 juillet 1099, vers trois heures de l'après-midi. C'était à pareil jour et à pareille heure que le Christ était mort pour le salut des hommes. C'était aussi l'anniversaire du jour où les Apôtres quittèrent Jérusalem et se dispersèrent dans tout le monde connu

pour annoncer la bonne nouvelle aux nations. Un des chroniqueurs de la Croisade, Raimond d'Agiles, a signalé ce rapprochement dans une phrase remarquable : *In hoc die ejecti Apostoli ab Hierosolymis per universum mundum dispersi sunt : in hoc eodem die Apostolorum filii Deo in patribus urbem et patriam vindicaverunt.*

L'armée croisée, rentrant à Jérusalem, fut saisie d'un accès de fureur inexplicable contre les Sarrasins. Godefroy lui-même ne put mettre un frein à cette immense colère. Il semblait que tout le sang chrétien versé depuis tant de siècles, tant d'insultes au Christ et à sa religion, remontassent en même temps à l'âme de ces hommes égarés et la remplissent d'une implacable démence ; point de quartier, point de merci, pas plus pour ceux qui se rendaient que pour ceux qui essayaient de se défendre ; on tuait partout, on tuait toujours. Sous le portique de la mosquée d'Omar, les chevaux avaient du sang jusqu'au poitrail. Un chroniqueur a dit : « Au lieu que les hommes avaient coutume d'être ensevelis sous la terre, ce fut la terre qui fut ensevelie sous les hommes. » Un autre chroniqueur a dit : « Jérusalem n'était plus qu'une mer de sang sur laquelle flottaient des montagnes de cadavres. » Godefroy de Bouillon, après avoir fait des efforts désespérés pour arrêter cet immense massacre auquel les populations chrétiennes des environs, si longtemps victimes des persécutions et des avanies des musulmans, venaient prendre part, se dépouilla de son armure et, pieds nus, tête nue, il se rendit au Saint-Sépulcre pour remercier Dieu d'avoir béni la Croisade et de lui avoir accordé l'immortel honneur d'avoir délivré le saint tombeau. Quand le bruit de cette action se répandit parmi ses compagnons ivres de carnage, leur fureur tomba, ils déposèrent leurs armes ensanglantées, et, passant en un instant de la colère au repentir, ils se dirigèrent vers le Saint-Sépulcre en frappant leur poitrine et en chantant les psaumes. Les premiers qui se trouvèrent en présence de leur général le complimentèrent des prodiges de force et de valeur qu'il avait accomplis dans cette terrible journée, et le félicitèrent du peu de fatigue qu'il paraissait éprouver après tant de luttes et d'efforts. Godefroy de Bouillon leur répondit par ces paroles, qui étaient une censure de leurs derniers excès, et qui en même temps expliquent le secret de son indomptable vigueur : « Mes mains sont fortes parce qu'elles sont pures. »

Voilà Godefroy de Bouillon tout entier : il avait la valeur d'un chevalier chrétien, les mœurs d'un cénobite, l'ardente piété d'un apôtre, et son grand et ferme cœur était ouvert à la pitié.

Jérusalem conquise, les Croisés délibérèrent sur la question de savoir à qui l'on confierait le soin de garder leur conquête. Deux partis se formèrent : les Provençaux soutenaient la candidature du comte de Toulouse. Mais l'immense majorité des Croisés fit retentir avec une acclamation enthousiaste le nom de Godefroy de Bouillon. Quand on lui apporta la couronne d'or, insigne de sa nouvelle royauté, il refusa d'en ceindre son front en disant qu'il ne porterait jamais une couronne d'or là où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines. Mais il remplit seulement les fonctions de la royauté, et, à peu de temps de là, les Sarrasins étant venus lui présenter la bataille à Ascalon, il défit leurs nombreuses armées, et par ce dernier exploit il affermit le royaume naissant de Jérusalem. Ce fut le dernier acte de son règne en l'an 1100; il mourut, les uns disent par accident, les autres disent par le résultat d'un empoisonnement dont l'auteur aurait été l'émir de Césarée, mais il laissa après lui une mémoire immortelle, et la renommée la plus pure comme la plus honnête que l'on rencontre dans les fastes de l'histoire.

ALFRED NETTEMENT.

MES HÉRITAGES

(Voir pages 4, 24, 35 et 51.)

VIII

J'atteignis à Castel-Dour mes quinze ans, et pour fêter cet anniversaire, mon oncle Adrien envoya chercher toute ma famille. Depuis que nous nous étions quittés, nous nous aimions excessivement. Et puis enfin à Castel-Dour j'étais une sorte de personnage. Par mon oncle Adrien j'avais une véritable autorité. Il fallait me voir conduisant ma sœur et mes frères par mon domaine, faisant ouvrir les étables pour qu'ils pussent admirer nos jeunes agneaux, commandant au jardinier la cueillette des fruits et d'un signe de la main envoyant les pâtres chercher des nids dans nos grands peupliers. Emma, tout interdite, me regardait sournoisement en rongeant ses ongles et s'étonnait, sans doute, d'avoir osé dans un temps peu éloigné tourmenter cette puissante reine de Castel-Dour; Lucien et Eugène me suivaient les yeux grands ouverts, et se tenaient à une distance respectueuse de cette majestueuse personne dont ils se souvenaient d'avoir tant meurtri les épaules et tant déchiré la robe. Me voir entourée de ma famille à Castel-Dour était donc pour moi un véritable triomphe ; mais, si ce triomphe fut complet le jour où furent fêtés mes quinze ans, il faillit dégénérer en une véritable défaite. Partout, hélas! la roche Tarpéienne touche au Capitole. Après le dîner, on était passé dans le grand salon, et j'étais perchée sur le bras du fauteuil de mon oncle Adrien. Ma tante Lucy avait emmené ma belle-mère et les enfants dans un affreux pavillon tout colorié qu'elle appelait le Parnasse, et mon père était seul avec nous.

— Elle grandit, notre Claire, dit tout à coup mon oncle Adrien en plaçant sa large main velue comme une calotte sur ma tête.

— Beaucoup, dit mon père qui me regardait d'un air tout singulier et qui avait au fond de ses yeux quelque chose que je ne devinais pas.

Et il ajouta avec un petit rire forcé :

— Il va falloir vous en délivrer, Adrien. Quand comptez-vous me la rendre?

A ces mots sinistres, je tombai de saisissement sur les genoux de mon oncle Adrien, qui, saisi aussi, avait tendu le bras vers moi. Il me fit tourner, m'assit bien commodément sur son genou droit, fronçant ses épais sourcils.

— Quelle diable de chanson me chantez-vous là, Charles ? dit-il de sa voix la plus rude.

— Mais, mon ami, je vous parle tout simplement raison. Il est temps que Claire revienne à la maison.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

Mon père demeura quelque temps songeur et reprit lentement :

— Il y a à cela bien des raisons, mais je serai franc avec vous, Adrien. La raison majeure, c'est qu'il faut achever l'éducation de Claire.

— Elle n'en sait pas assez, peut-être?

— Elle en saurait assez à la rigueur pour vivre à Castel-Dour, mais je dois songer à son avenir et lui donner une instruction qui lui permette de se tirer d'affaire si par malheur je venais à lui manquer.

— Je ne lui manquerai pas, moi, dit mon oncle Adrien en appuyant ma tête sur sa large poitrine.

— Qu'en savez-vous? Sait-on qui vit et qui meurt?

— Non ! parbleu. Mais enfin voyons, Charles, vous devez penser que Claire, étant mon héritière naturelle en quelque sorte, sera dans l'avenir parfaitement indépendante.

— Vous savez le proverbe, Adrien : en attendant les souliers d'un mort, on va nu-pieds longtemps. Certainement, si l'avenir était garanti, je me tiendrais pour satisfait; mais, jouons cartes sur table, avez-vous pensé à parer à toutes les éventualités? Non, sans doute. Du reste, comprenez-moi bien, je ne veux pas vous dicter votre testament, mais je dois aussi m'occuper de l'avenir de ma fille. Je n'ai aucune fortune personnelle, et il faudra que mes enfants apprennent à se suffire.

— Eh bien, Claire, dit mon oncle Adrien qui tournait fiévreusement sa pipe dans sa bouche, es-tu d'avis de quitter Castel-Dour?

Pour toute réponse, je me plongeai plus avant dans sa grande barbe.

— C'est bien, mon petit furet, dit-il en souriant ; fourre-toi dans le terrier du vieux renard, bien fin qui t'en tirera.

Et reprenant son air sérieux :

— Soyez tranquille, Charles, dit-il, je me charge de l'avenir de Claire. Laissez-la moi donc en toute assurance. Vous savez que j'ai l'habitude de tenir ce que je promets.

Et voyant mon père hésitant et toujours quelque peu troublé, il ajouta :

— Je ne dis pas toutes mes intentions; mais, comme elle a remplacé Armand dans mon cœur, elle pourra le remplacer sur mon testament.

La promesse était formelle, mon père n'insista pas, les choses en restèrent là, et de cette alerte il résulta simplement pour moi, la semaine suivante, un beau voyage à la ville auquel, vu son importance, on peut accorder l'honneur du chapitre.

IX

Un voyage à la ville était chose si rare et si merveilleuse, que je m'en réveillais toujours dès l'aurore avant que les colonnes de ma tapisserie sortissent une à une avec leur lourd chapiteau des ombres de la nuit, avant même que le coq eût entonné sous ma fenêtre son chant sonore.

Les jours où j'allais à la ville, ma tante Lucy s'occupait de ma toilette, et je subissais bon gré mal gré ses embellissements. Elle me refaisait de longues nattes qui, avec ma robe de cérémonie, une robe d'alpaga bleu fort élastique, mais qui ne s'allongeait cependant pas en raison de ma croissance, me donnait un air tout à fait enfantin. Tout cela, robe, bottines, chapeau, gants, me gênait bien un peu ; mais n'était-ce pas un délicieux moment que celui où je me blottissais contre mon oncle Adrien qui tenait les rênes d'une main et qui de l'autre caressait, de la mèche de son fouet, la croupe luisante de Flora, uniquement pour exciter son ardeur? Je n'étais plus la peureuse petite fille qui, à son premier voyage, regardait avec tant de terreur les arbres branchus, et que le hennissement de Flora faisait tressaillir. Je me tenais bravement assise sur le bord des coussins, j'excitais le fougueux petit cheval de la voix, et dans les endroits unis de la route, je prenais tout doucement les rênes et le fouet, ce qui permettait à mon oncle Adrien d'allumer sa grande pipe.

Ce jour-là mon oncle Adrien était moins gai et plus silencieux que d'habitude. En arrivant à la ville, il ne me conduisit pas, selon l'usage, chez le pâtissier du coin. Il enfila plusieurs rues, et, s'arrêtant devant une grande maison blanche, il frappa.

— Tardon est-il à son étude? demanda-t-il à la servante, qui se présenta.

Elle lui répondit qu'il y était, et, faisant volte-face, il alla ouvrir une porte bâtarde percée dans le mur, et nous entrâmes dans un long appartement où écrivaient des clercs et où parlaient de braves paysans le fouet sous le bras et le chapeau sur la tête. Mon oncle Adrien se fit place, je me glissai dans son sillage, et nous pénétrâmes dans le cabinet particulier du no-

taire. Le notaire était un petit homme grêlé dont la tête pointue n'avait plus de cheveux et dont le menton rasé n'avait jamais dû porter beaucoup de barbe. Quand mon oncle Adrien et lui se serrèrent la main, je fus frappée du contraste qu'ils offraient. Ce n'était pas cependant la première fois que je rencontrais ce mince petit homme sans cheveux et sans barbe, je me rappelais avoir senti sa main desséchée caresser ma joue, et il ne manqua pas encore cette fois-là de me prendre le menton entre ses doigts osseux en disant avec un sourire qui lui faisait montrer les dents comme un boule-dogue :

— Vous avez donc encore votre petite compagne à Castel-Dour?

— Oui, et j'espère bien la garder, répondit mon oncle Adrien; mais vous paraissez diablement occupé ce matin, Tardon?

— C'est notre grande foire, vous savez!

— Oui, mais qu'importe! je ne veux pas remettre l'affaire dont je vous ai parlé. Préparez-moi vite ce grimoire que je le signe.

Le notaire toussa et me lança un coup d'œil singulier.

— Très-bien, très-bien, dit-il. Avez-vous apporté l'autre?

— Non.

— Il aurait fallu l'apporter, mon bon ami.

— Bah! puisque celui-ci l'annule.

— C'est égal, nous eussions vu d'un coup d'œil d'ensemble toutes les dispositions. Êtes-vous donc si pressé?

— Oui, je veux en finir.

— Très-bien, très-bien; mais je suis si occupé, ne viendrez-vous pas déjeuner avec nous ?

— Si, parbleu!

— Eh bien! nous nous reverrons. Un jour de foire, vous trouverez à qui parler par la ville et vous avez sûrement des commissions à faire.

— En masse, j'ai un révolver à faire démonter par l'armurier, des graines de carottes à acheter, ma jument à faire ferrer, que sais-je?

— C'est bon, allez faire cela pendant que j'expédie mes gens. Est-ce que cette petite ne vous gênera pas? Je puis la conduire à madame Tardon, qui saura bien l'occuper et l'amuser.

— Il est certain qu'elle serait gênante dans la foule et qu'elle pourrait bien attraper quelque ruade sur le champ de foire. Allons, Claire, ne fais pas la moue. Que diable! je vais revenir.

Il partit là-dessus, et le notaire, prenant en quelque sorte de force ma main dans sa main de parchemin, me conduisit à la maison et m'introduisit dans un salon, qui se donnait de grands airs de bien mauvais goût. La main froide me conduisit vers une grosse femme, qui mesurait des rubans auprès d'une fenêtre et qui m'embrassa bien malgré moi.

Puis les deux époux se parlèrent quelque temps à voix basse pendant que je considérais attentivement, en dissimulant de mon mieux mon trouble, de gros pavots rouges semés la tête en bas sur la tapisserie.

L'entretien intime fini, le notaire sortit, la grosse dame se leva, se dirigea vers un grand guéridon chargé d'albums, de livres, de journaux, et me fit signe de la suivre.

Je la suivis, je m'assis sur son commandement, et elle me dit d'une voix enrouée et pourtant formidable quelque chose que je compris à demi malgré tout ce qui bourdonnait dans mes oreilles. Quand, à mon grand soulagement, elle m'eut tourné le dos, j'ouvris le plus grand des cahiers reliés et je me mis à le feuilleter machinalement, fort étonnée de me trouver seule, installée dans ce salon étranger, sur un tabouret de velours, en compagnie d'une grosse dame qui bâillait en mesurant son ruban, sans faire plus attention à moi que si je n'avais pas existé pour elle.

Je passai en revue un à un tous ces grands cahiers et je finis par l'album photographique.

Que je trouvai drôle ce petit monde noir dans sa diversité infinie de poses et de physionomies! La photographie, sous son air innocent, est une grande révélatrice. Jamais le moi humain, la vanité personnelle, n'ont, hélas! trouvé d'agent plus docile et plus indiscret. Chez un peintre, ce n'est pas le modèle qui choisit son attitude, sa physionomie; l'artiste sait lui imposer une loi. Mais devant l'objectif du photographe, c'est l'homme seul qui pose. Aussi quels résultats comiques, inat tendus surtout! Comme tout ce monde se grime, se tord, se rehausse, se travestit! Tout homme est Napoléon ou don Juan, toute femme Junon ou Vénus.

Je m'arrêtai longtemps entre les feuillets de cet album. J'y retrouvai mon notaire à la figure rusée, mais douce, qui avait pris un air à l'Achille de Harlay; sa femme, qui était bien majestueuse, bien sublime aussi, et dont les lèvres cependant semblaient distiller du miel. En ce moment, ces lèvres dures surmontées de légères moustaches ne distillaient que des bâillements, et j'avoue que de la voir tant ouvrir et tant fermer cette bouche maussade me donnait aussi de fortes envies de bâiller. Si cela ne l'amusait pas de mesurer du ruban et de le rouler sur une bobine, cela m'amusait encore moins d'être dans ce drôle de coin avec ces pavots rouges renversés sur la tête. Elle m'avait bien dit d'aller, si je voulais, jouer au jardin; mais où était-il, ce jardin? J'aimais les découvertes, mais non point dans un pays aussi inconnu.

Pour résister à l'ennui et aussi pour ne plus voir bâiller madame Tardon, je m'amusai à placer en tas réguliers devant moi tout ce qui se trouvait sur la table, j'établis une sorte de petite forteresse, derrière les murs fragiles de laquelle je me rendis invisible. Ayant ainsi reconquis une dose de liberté, je pris un papier,

un crayon, et je me préparais à dessiner les affreux bonshommes sans taille ni cou, dont j'avais inventé le type grotesque, quand la porte du salon s'ouvrit brusquement.

J'élargis ma petite ouverture, et j'aperçus un jeune homme, grand et fort dégingandé, qui s'inclinait devant madame Tardon, laquelle avait pris instantanément, pour le recevoir, quelque chose de sa photographie.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

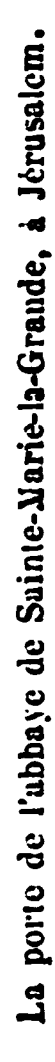
LA PORTE DE L'ABBAYE

DE SAINTE-MARIE-LA-GRANDE

Dans les premiers siècles de l'Église, alors que les persécutions firent place à la paix, bien des âmes, plus effrayées de la liberté nouvelle qui leur apparaissait qu'elles ne l'avaient été des souffrances et du martyre, dirent adieu au monde pour se réfugier dans des monastères. Les lieux saints, avec leurs souvenirs de la vie du Christ, où tout rappelle sa vie, ses souffrances et sa mémoire, commencèrent à exercer leur attrait sur ces âmes qui ne voulaient plus vivre que pour Dieu et passer leur existence tout entière dans la méditation et la prière. C'est ainsi que saint Jérôme, ce vigoureux athlète de la foi, dont le génie avait quelque chose d'universel, se réfugia à Bethléem, près de la crèche du Sauveur, et que ce savant incomparable, apprenant l'humilité au pied de la crèche du Christ, enseignait à lire aux enfants des villages environnants. Bientôt sa renommée lui attira de nombreux disciples, et il fonda un monastère d'hommes à Bethléem. Sainte Paule, cette grande et illustre Romaine, dans les veines de laquelle coulait à la fois le sang des Scipion et des Gracques, ressentit aussi cet attrait mystérieux qui poussait les chrétiens d'alors vers les lieux saints. Elle quitta Rome, dit adieu à ses enfants, à ses amis, et, allant rejoindre Jérôme, son maître dans la vie spirituelle et son ami, elle établit, elle aussi, à Bethléem, près de la crèche du Christ, un monastère de femmes, qui se peupla bientôt de tout ce que l'Occident renfermait de pur, de grand, d'élevé, et la fleur de l'aristocratie romaine, quittant ses palais et son luxe païen, vint apprendre l'humilité, l'abaissement volontaire dans les lieux mêmes où le Christ avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

A Jérusalem, les monastères s'élevèrent en grand nombre, et à chaque pas qu'on fait dans la ville sainte, on retrouve des ruines, souvenirs à demi effacés, mais éloquents encore dans leur délaissement. Au temps des croisades, les monastères se peuplèrent de nouveau, et ces guerres saintes, où les chevaliers de l'Occident répandaient tout leur sang pour conquérir le tombeau du Christ, donnèrent une nouvelle vie à Jérusalem. C'est avant ce grand mouvement que se fonda l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ordre de chevalerie à la fois religieux et militaire, dont les membres furent appelés depuis chevaliers de Rhodes et chevaliers de Malte. On lui donna d'abord le nom de Saint-Jean, parce que le premier hospice de l'ordre fut fondé sous l'invocation de saint Jean l'aumônier vers le milieu du xe siècle. Tout près du Saint-Sépulcre, que les croisés venaient délivrer aux cris de : *Dieu le veut !* s'élevait, au temps des croisades, l'église de Sainte-Marie-Latine, dépendant d'un couvent de bénédictins, et plus bas l'abbaye de Sainte-Marie-la-Grande, abbaye de femmes dont notre gravure reproduit l'entrée principale. C'est ainsi que, tout autour du Saint-Sépulcre, étaient venus se grouper une véritable couronne de monastères qui faisaient retentir des louanges de Dieu ces lieux jadis profanés par la domination musulmane.

Jérusalem n'est plus peuplée maintenant que de 17,000 âmes ; elle avait autrefois douze ou quatorze portes, elle n'en possède plus que cinq aujourd'hui. Il y a deux siècles encore, ce n'était pas sans recevoir des avanies de toute sorte de la part des Turcs que les chrétiens pénétraient dans la ville sainte. Arrivés à la porte de Jérusalem, ils devaient payer un tribut au pacha ; puis les Turcs arrivaient, examinaient leurs effets, inscrivaient leur nom et leur nationalité, visitaient leur personne pour s'assurer qu'ils ne portaient pas d'armes ; « car, dit le P. Boucher, qui voyageait en 1610, aucun chrétien n'oserait y entrer sans la permission du gouverneur, sous peine de mort. » Un autre religieux, le P. Castilla, franciscain espagnol, qui voyageait en 1627, donne les détails suivants sur la réception qu'on lui fit en entrant dans la ville sainte : « Lorsque nous attendions à la porte, vint à moi un vigoureux gaillard turc, aux manières brusques, qui, me prenant les deux joues de la main droite et plaçant le doigt du milieu au haut de mon nez, le releva de la main gauche et me détacha, en le laissant retomber, un coup si violent, qu'il me semblait qu'il avait dû me démolir tout le nez. Il m'avait fait tant de mal, que des larmes me jaillirent des yeux, et pourtant j'étais fort aise de commencer à souffrir quelque chose pour mon Dieu avant d'entrer dans la ville sainte. Tout en pleurant, je riais donc ; ce que voyant le Turc, il me dit : « Enei maginon ? » (C'est-à-dire, es-tu fou ?) Je lui réponds : « Ana maginon, » (ce qui équivalait à reconnaître que j'étais fou). Alors lui, tout confus, me pria de lui pardonner, car les Turcs disent que les fous sont les amis de Dieu, et que c'est un très-grand péché de leur faire du mal. Ce fut pour moi une leçon dont je profitai maintes fois dans la suite, et je m'en trouvai



La porte de l'abbaye de Sainte-Marie-la-Grande, à Jérusalem.

fort bien, car quand ils me maltraitaient, je tâchais de rire, et là-dessus, ils me laissaient tranquille. Ils donnent la raison de tout cela en disant « que, lorsqu'un homme a qui on fait du mal ne se fâche ni se trouble, c'est un signe manifeste qu'il est un grand fou et par conséquent un grand saint. » Ce genre d'agréable ré-

ception des chrétiens à Jérusalem dura fort longtemps. Chateaubriand, qui visita les lieux saints en 1806, fut contraint à payer le tribut en entrant par la porte de Jaffa, où il pénétra après avoir caché son habit sous une robe de Bédouin. Il fit la rencontre du pacha, qui sortait de Jérusalem, et, craignant une disgrâce, fut obligé d'ôter le mouchoir qu'il avait jeté sur son chapeau pour se garantir du soleil. Monseigneur Mislin, qui nous a conservé ses souvenirs sur les lieux saints dans un si remarquable ouvrage, pénétra dans Jérusalem en s'esquivant et laissa son drogman se disputer avec les soldats turcs qui réclamaient encore quelques formalités.

Quoique vingt années à peine nous séparent du voyage de monseigneur Mislin, qui eut lieu en 1848, les temps sont bien changés. Nous sommes dans un siècle où les nationalités s'effacent et tendent de plus en plus à disparaître. Les Turcs deviennent les amis des chrétiens, les pèlerins sont protégés à Jérusalem, et nous voyons dans ce moment le sultan, successeur de Mahomet, quitter Constantinople et ses plaisirs pour aller faire les honneurs de la ville sainte et des lieux consacrés aux souvenirs de la passion et de la mort du Christ, aux souverains chrétiens qui viennent les visiter.

René.

LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

I

C'est sous ce titre que fut publié, l'année dernière, un volume de poésies qui ne fit que paraître et disparaître. La voix du poëte, comme celle de l'oiseau dans les bois, mourut sans laisser de traces.

Quand je dis poëte, j'exagère un peu, l'auteur des *Roses d'antan* n'était qu'un agréable rimeur; aussi bien il ne se faisait pas illusion, puisqu'il abandonna le livre à ses destinées, qu'il ne le signa point de son vrai nom, et qu'il refusa de le reconnaître.

« C'est un déjeuner de soleil, » écrivit un critique en parlant de ces aimables bluettes. Il disait vrai, l'ouvrage ne vécut que l'espace d'un matin, et je n'oserais affirmer qu'il méritait un succès moins éphémère. Un seul exemplaire fut sauvé, lorsque l'édition entière et les espérances du poëte allèrent s'engloutir dans ce grand fleuve de l'oubli qui a vu bien d'autres naufrages. Une jeune fille cacha le petit volume dans un pli de sa robe de pensionnaire, et le pseudonyme de l'auteur au fond de son cœur ingénu.

Cette belle et indulgente personne se nommait Madeleine Rivert. Elle était orpheline et pauvre, elle avait perdu ses parents en 1854, lorsque le choléra exerçait ses ravages à Paris. A cette époque, notre jeune héroïne entrait dans sa cinquième année, elle demeura seule au monde, et dénuée de ressources, car l'emploi de son père avait jusqu'à ce moment fait vivre toute la famille. Un notaire de Paris, âgé déjà et que l'enfant ne connaissait point, s'intéressa à cette petite infortunée; il la fit entrer dans un excellent pensionnat, où elle passa quatorze ans, sans avoir aucune communication avec le monde. Elle ne quittait jamais sa retraite, et elle ne savait ce que pouvait signifier le mot vacances; mais son protecteur venait la voir de temps à autre. Il n'était pas très-affectueux, et en faisant visite à Madeleine il avait bien l'air d'accomplir un devoir; néanmoins elle l'attendait toujours avec impatience et l'accueillait avec bonheur.

La jeune fille avait dix-huit ans et son éducation était achevée, lorsqu'elle reçut par la poste ce volume de poésie, que la maîtresse de pension lut et relut avec une attention minutieuse. Il ne renfermait rien qui pût lui interdire l'entrée de la maison. Les pensées et les sentiments exprimés dans ces vers étaient aussi purs que ceux de Madeleine elle-même.

— Ma chère enfant, dit la directrice du pensionnat à la jeune orpheline, voici sans doute un cadeau de votre bienfaiteur. Des poésies... par M. Daniel, un auteur qui débute probablement. Vous pouvez lire ces vers et même les apprendre par cœur, s'ils vous plaisent.

Ils plurent beaucoup à Madeleine. Ce n'est point dire assez, ils firent sur elle une impression profonde.

Elle n'avait jamais eu entre les mains que des ouvrages classiques dont les auteurs n'existaient plus, ou du moins appartenaient à une autre génération que M. Daniel. Elle s'intéressa à ce poëte inconnu, qui disait de si bonnes choses en si belles rimes, et dont le livre renfermait les plus sages préceptes et les plus nobles images. Ce nouveau barde chantait tour à tour les merveilles de l'art, les splendeurs de la création et la bonté infinie du Créateur. Tantôt, agenouillé devant Dieu, il adorait et priait, et tantôt, incliné vers les malheureux et les faibles, il compatissait à leurs peines et leur disait comment on se résigne.

Madeleine, charmée, touchée et convaincue, s'assimila ses idées, ses sentiments, ses pensées généreuses, ses élans enthousiastes; bien mieux, elle songea qu'elle les avait eus comme lui, et que c'étaient ses sentiments, à elle, qu'il exprimait en plus d'un passage. Elle partit à sa suite, de cœur et d'esprit bien entendu, pour le pays des rêves, contrées merveilleuses où tout est beau et bon, où les misères de la terre ne pénètrent point, où l'on parle une langue harmonieuse qui s'adresse à l'âme, et fait vibrer les meilleurs sentiments qui la remplissent.

Lorsque le vieux notaire vint voir sa petite protégée,



celle-ci accourut très-émue, le remercia avec chaleur, et lui parla avec admiration des *Roses d'antan*.

Le vieillard stupéfait ouvrit de grands yeux, feuilleta le volume que la jeune fille lui apportait en triomphe, fronça le sourcil, et prit sa plus grosse voix pour déclarer qu'il n'aimait point les poëtes, et n'avait jamais eu de commerce avec eux; il les appela « ces gens-là » et il dit pis que pendre d'Apollon, tandis que l'orpheline l'écoutait interdite.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais je n'aurais pensé à vous envoyer de pareilles sornettes.

— Mais alors, murmura Madeleine, d'où vient ce livre?

— Eh! qui peut le dire? Il est tombé du ciel peut-être. Du ciel des rimailleurs, bien entendu, car vous savez, ces païens ont leurs dieux et leur firmament particulier. C'est la poste qui vous a transmis ce précieux cadeau?

— Oui, monsieur, voici la bande qui entourait le volume, le timbre est effacé, mais l'adresse est fort lisible.

Le vieillard examina cette adresse et son front se rasséréna soudain.

— Ma chère enfant, dit-il d'un ton très-doux, si j'ai pris en aversion les oisifs qui s'amusent à courir la rime, je n'exige pas que vous pensiez absolument comme moi. Les jeunes filles ne peuvent avoir les mêmes idées que les vieux tabellions. Il est bon d'ailleurs qu'elles apprécient, jusqu'à un certain point, la musique, la broderie, l'art de tourner les vers et autres petits talents de société. Ainsi donc, puisque madame la directrice vous a mis ce livre entre les mains, je ne serai point assez malavisé pour vous le prendre. Elle trouverait avec justice que je lui fais affront.

— Mais, dit Madeleine, ce n'est pas précisement madame qui me l'a donné, puisqu'il est arrivé par la poste, et je ne sais s'il serait convenable de conserver.....

— Oh! très-convenable. Je vous autorise même à le mettre sous verre pour peu que vous y teniez.

— Le cadeau d'un inconnu! fit la jeune fille en rougissant.

Le notaire se mit à rire.

— Bon! répliqua-t-il, que cela ne vous tourmente pas, je le connais, moi.

— Vraiment, monsieur? Vous disiez pourtant tout à l'heure.....

— Oui, c'est vrai, j'ai été étonné d'abord; mais une minute de réflexion m'a suffi pour deviner le mot de l'énigme.

— Serait-ce M. Daniel?.... commença Madeleine.

Le vieillard l'interrompit par un geste brusque.

— En voilà bien assez et même beaucoup trop sur ce sujet, dit-il. A présent, causons de choses sérieuses. Madame la directrice vient de m'affirmer qu'elle n'a plus rien à vous apprendre, et que vous êtes savante comme un bachelier. Il faut donc que vous quittiez cette maison. Aussi bien, n'êtes-vous plus d'âge à recevoir des mauvais points et des pensums. Mais qu'allons-nous faire de vous? Quelles occupations êtes-vous en état de remplir? Où vous plairait-il d'aller? Voudriez-vous être sous-maîtresse, demoiselle de magasin, etc.?

— Monsieur, répondit Madeleine fort troublée, je n'ai jamais réfléchi à ces choses, et si l'on ne me conseille point, je ne suis guère en état de prendre une détermination. Daignez choisir pour moi, je vous prie, me voici à vos ordres.

— Très-bien, ma chère, cette confiance m'honore, et puisque vous me demandez mon avis, je vous engage à accepter un emploi d'institutrice dans quelque bonne famille de province; car vous n'avez pas assez l'usage du grand monde pour convenir à nos Parisiennes.

— Mais, balbutia-t-elle, il faudrait alors faire des démarches, solliciter.....

— Non pas, rien de tout cela, je puis vous placer immédiatement chez des personnes fort honorables, qui seront remplies d'égards pour vous. Voici de quoi il s'agit. On désirerait que vous donnassiez des leçons de piano, de chant, d'italien et d'anglais à une jeune demoiselle, dont l'éducation est, quant au reste, à peu près terminée.

— Comme il vous plaira, monsieur. Mais j'eusse préféré de petits enfants à une personne de mon âge.

— Mademoiselle Camille d'Athol n'est pas de votre âge, ma chère Madeleine, elle a trois ans de moins que vous. C'est une charmante jeune fille qui vous aimera comme si vous étiez sa sœur. On me l'a dit, du moins. Car, vous comprenez, je ne puis répondre que jusqu'à un certain point des renseignements que j'ai reçus; mais j'ai lieu de croire qu'ils sont exacts.

— Cette demoiselle habite peut-être bien loin de Paris? demanda timidement Madeleine.

— Point du tout; son château, qu'on appelle la Fontelaie, est situé en Franche-Comté; ce n'est pas au bout du monde. Voyons, ma chère enfant, que décidez-vous? Serez-vous châtelaine à la Fontelaie? Consentez-vous à être la sœur aînée de mademoiselle d'Athol?

Madeleine fit un signe affirmatif et se détourna pour essuyer une larme.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

L'ENTERREMENT D'UN CHAT

Il n'est pas, ami lecteur, que dans votre enfance, lorsque deux lustres pesaient légèrement sur votre tête, vous n'ayez, avec une douzaine de camarades,



mené l'enterrement de quelque matou, décédé de malemort ou sous le poids des ans. Si mes souvenirs sont exacts, pour la part que j'ai prise à ce cérémonial aux beaux jours de ma jeunesse, le défunt, soigneusement empaqueté comme les dieux de l'antique Égypte, était porté à bras par de jeunes croque-morts aux allures très-peu funèbres, coiffés de tricornes de papier, et chantant en manière de *De profundis* la complainte de « M. de Malbrouck. » Le défunt était ensuite logé dans la terre, « notre mère commune; » ce qui au dire de certains grands esprits, forts sur le maniement du scalpel ou sur les formules algébriques, serait vrai à la lettre; et, en effet, en mettant sous la remise, comme un vieux meuble vermoulu, le dogme de la création, je ne vois pas d'où pourrait venir un chat, le chat primitif, si ce n'est de la terre, à la façon d'une salade : reste à savoir comment se serait faite cette transformation et d'où viendrait la salade elle-même. Mais nos sublimes trouvent cette double question impertinente; donc passons, pour le moment du moins, et revenons aux obsèques du félin. Mentionnons l'oraison funèbre prononcée sur sa tombe par le plus disert de la troupe; le bestial qu'on pleurait avait été bon père, bon fils, bon époux; il avait eu, comme les humains, quand leur fosse est encore ouverte, un panégyrique émouvant par lequel on apprenait qu'il était porteur d'une foule de qualités et de vertus ignorées du public; comme alors, nos gamins éprouvaient une « vive émotion », en apprenant que le quadrupède qu'on rendait à la terre avait été un chat grand homme, ou, du moins, qu'il aurait pu l'être s'il avait eu un piédestal. Et le mouchoir à l'œil, mais riant à qui mieux mieux, chacun se retirait et marchait en quête de quelque nouvel amusement. On voulait rire, on avait ri!

N'est-ce pas aussi cela qu'ils font, sauf la gravité hypocrite de leur tenue, ces philosophes de bas étage qui mènent en terre un des leurs, membre de la Société — pourquoi pas de l'Académie — des « Solidaires », comme ils s'appellent? Enflammés d'un vif amour pour l'humanité, ils s'en vont prêchant partout et racolant quiconque trouve charmant de mourir « comme un chien » selon la formule populaire, et d'être enterré comme un chat, à l'instar du matou que je viens de mettre en scène. Les incertains, on les obsède et on les réchauffe; pour les récalcitrants, on les larronne après leur décès, sur la déclaration de témoins affirmant sur leur parole d'honneur que le défunt a déclaré vouloir mourir dans la religion de ceux qui n'en ont pas, et être enterré à l'instar d'une vieille carcasse, uniquement comme mesure de salubrité publique. Je ne sais jusqu'à quel point ces messieurs exigent qu'on donne un coup de chapeau dans la rue, lorsque passe ce vilain fardeau dont ne voudrait pas la hotte du chiffonnier, ou le tonneau pestilentiel de ces pâles travailleurs nocturnes qu'on n'aime pas à rencontrer au clair de la lune. Car quelle différence existe, en effet, entre cette matière hideuse, lorsque la vie s'en est retirée, et une autre matière quelconque, composée des mêmes ingrédients, prise au même réservoir de molécules élémentaires et d'atomes chimiques? Est-elle plus respectable que l'os extrait par un roquet dans les tas d'ordures de nos rues, cette carcasse osseuse du solidaire qui a perdu son enveloppe de vie, laquelle seule lui donnait une valeur et légitimait le respect?

Respect, devoir, raison même, tout cela ne représente que des non-sens dans la doctrine des solidaires ou, si l'on veut, des matérialistes en général. Par exemple, qu'est pour ces gens-là ce qu'ils appellent leur raison? On conçoit jusqu'à un certain point une fricassée d'atomes chimiques, hydrogène, phosphore, calcium et le reste, laquelle cuite à point et moulée par « la force plastique de la nature » donne lieu à un corps humain. Ce n'est pas facile à comprendre, mais soit! Quant à une « raison », d'où viendrait-elle, et qu'est-ce que cela? Il faut bien que ce soit aussi quelque chose, comme une mixture de soufre, d'oxygène, de potassium..... Et si ce potassium tripoté d'une certaine façon, toujours « par la force plastique de la nature » donne quelque chose de ce que ces messieurs appellent une pensée, d'où vient et comment prouveraient-ils que ce je ne sais quoi est conforme à la réalité des choses qui en sont l'objet? Quelle est, en un mot, la raison de leur raison? C'est une question qu'ils ne se sont jamais faite, et à laquelle, par conséquent, ils n'ont jamais répondu. A cet égard, leur philosophie est à la hauteur de celle d'une oie empaillée.

Le devoir, la conscience, la morale, mots également dépourvus de sens, et qui, en les supposant des réalités, ne trouvent pas facilement leur raison d'être dans la « force plastique ». Qu'est-ce que le devoir; qu'est-ce que la conscience; qu'est-ce que les lois morales? Pures rêveries de cléricaux. On a senti, il est vrai, la nécessité de telles lois, et l'on a élucubré la « morale indépendante », qui sur telle base, qui sur telle autre, mais en définitive, affaire de pure convention; base très-solide et très-respectable pour qui veut adhérer à cette convention, jusqu'à ce qu'il trouve bon d'entrer dans une autre; petite conversion qui n'exige que l'intervalle de deux midis. Ah! vous voulez m'entraîner dans votre folle orbite, me faire signer vos fantaisies, alors que j'ai les miennes que je préfère suivre, parce qu'elles me sont plus agréables, et alors que je n'y aperçois aucune sorte de dangers pour ma personne! Vous avez de magnifiques fruits sur vos espaliers, de charmants billets de banque dans votre portefeuille; je m'ingénierai à vous subtiliser ces menus objets; je m'approprierai des engagements ou me libérerai de mes dettes à votre égard, en grattant ou falsifiant des signatures et des dates; je ferai pis, au besoin, si j'y trouve mon intérêt en me tenant habilement à l'abri

des lois pénales; et vous n'aurez rien à dire, parce qu'il ne me plaît pas à moi d'entrer dans vos conventions, et que votre morale indépendante ne peut trouver prise que sur des imbéciles.

Non, vous ne pourrez ni réclamer, ni protester, si comme application de ce que vous appelez vos principes, nous nous permettions, à votre égard, ces menues gentillesses. Sur ce point, il est vrai, vous êtes très-rassurés; vous savez que notre morale, à nous, est une morale « dépendante », ayant une sanction sérieuse dans la loi divine. Or celle-ci nous oblige à votre égard, pour si peu d'âme que vous ayez; mais malheureusement la réciproque n'est pas vraie. Aussi, quand je trouverai sur ma route un « solidaire » avéré, je prierai Dieu de le convertir, mais comme supplément d'*Oremus*, je tiendrai prudemment ma main sur ma poche.

On raconte que, dans les premières années de l'Empire, un candidat bachelier subissait son examen par devant un bureau composé de libres penseurs; c'était le XVIII[e] siècle en personne qui trônait là; c'est tout dire. Toutefois il y avait un programme de philosophie à peu près orthodoxe, et il y était suffisamment question de la « loi morale ». L'interrogation amenée sur ce terrain, un des juges posa au candidat la question de garantie, ou, si vous aimez mieux, de sanction. Le jouvenceau donna les réponses ordinaires : le juge les accueillit avec un sourire goguenard; la conscience fut honnie, la justice divine fut conspuée.

— Je n'en connais pas d'autre, dit le candidat ahuri.

Le Minos encravaté se leva, et, endossant son pardessus :

— Si fait, jeune homme, reprit-il d'un air capable et vainqueur, si, il y a une sanction, cette sanction, c'est... le gendarme!

La conversation s'arrêta sur ce beau mot; mais le candidat aurait pu la continuer en ces termes. — Mais la conscience du gendarme, qui la garantit? le juge? Mais la conscience du juge peut valoir celle du gendarme. A son défaut, sera-ce le gouvernement, l'État? Mais la conscience de l'État est un mythe. Il agira dans l'intérêt de la loi morale, quand son propre intérêt y trouvera son compte, et quand, au contraire, elle le gênera, la loi morale sera par lui crossée et piétinée : c'est le témoignage que lui rendent ses meilleurs amis. Et après? Rien, si ce n'est l'œil de Dieu... Mais pour qui n'admet ni son existence, ni, par conséquent, ce grand livre où s'enregistrent là-haut les méfaits des humains, et ceux-là notamment sur lesquels n'ont prise ni la loi ni le gendarme, la sanction morale encore une fois, où est-elle? Vous me direz peut-être que, pour être dégagés de cette chaîne qui enserre les spiritualistes, vous n'en êtes pas moins honnêtes gens, et que plus d'un d'entre vous vaut mieux que plus d'un des nôtres. Soit, et j'admets cette prétention sous bénéfice d'inventaire. — Mais s'il existe réellement des carcassiers d'une tenue à peu près propre, ceci est le fait du milieu social qu'ils respirent, et dont, bon gré mal gré, ils subissent la bénigne influence. Si les principes sont méphitiques et dissolvants, ils sont assainis, dans la pratique, par le courant de la civilisation. Or ce courant, c'est dans les régions éthérées qu'il prend sa source. Un loup, une panthère, ou tout autre fauve, ont des dents et des griffes destinées à déchirer des chairs vivantes, et néanmoins on peut changer le naturel de quelques-uns, de ces solidaires à quatre pattes, et par une éducation appropriée, en faire pour l'homme qui leur inocule cette sorte de civilisation, des compagnons inoffensifs et des commensaux. Leurs griffes et leurs dents sont pour eux des principes, des principes que d'habitude ils n'appliquent pas. Mais, malgré cette bénignité de quelques individus, je sais qu'ils pourraient se laisser entraîner, dans des cas de très-vive tentation, et j'aime mieux voir ces honnêtes bêtes, ces excellents sujets, séparés de moi par une grille que le nez dans ma poche, bien qu'ils n'y trouvassent rien à voler.

Il n'est pas hors de notre sujet de dire un mot ici concernant l'origine de l'homme. Une fois donné que ce n'est qu'une carcasse charnue pendant sa vie, et une pure charogne quand cette vie l'a abandonné, rien n'empêche d'admettre qu'il ne procède en effet du singe, lequel, par une série d'évolutions à partir de l'huître ou même encore de plus loin, aurait fini par se transformer en homme proprement dit. Il y a bien des gens qui seraient flattés de voir quelques-uns de ces ancêtres de l'humanité, et, dans le système des solidaires, cela n'est pas impossible. En effet, si la « force plastique » de la nature a pu créer (pardon du mot) un macaque ou un gorille en taillant dans la matière et lui donnant cette façon que nous appelons un singe, elle doit pouvoir en produire un autre, ou plutôt, — remarquez bien ceci, — « reproduire » un de ces singes qu'elle a déjà façonnés en employant les mêmes molécules matérielles dont elle s'est servie pour former celui-là, molécules qu'elle a laissées se disjoindre, mais qu'elle peut rappeler pour reproduire identiquement le même être et en faire une nouvelle édition. Il se pourrait donc que les singes du Muséum fussent rigoureusement les mêmes que ceux dont la nature s'est servie pour en tirer les humains qui vont les voir et s'amuser de leurs grimaces; pour peu qu'on soit solidaire, on devra dire : « Voilà un babouin qui pourrait bien être un de mes grands-parents ressuscité. — Ainsi ces messieurs ont, tout comme les cléricaux, un dogme de la résurrection. S'ils n'en conviennent pas en fait, ils se mettent en contradiction avec leurs propres principes.

Mais, diront quelques-uns de nos lecteurs trop curieux, donnez-nous donc une idée de la manière dont on suppose qu'a été opérée cette transformation du vilain quadrumane en homme proprement dit. Eh!

mon Dieu, rien de plus simple. Figurez-vous, disent les docteurs du matérialisme, une certaine race de singes venus en ce monde « n'importe comment. » Il leur prend un jour « fantaisie » de ne plus marcher à quatre pattes, mais de progresser sur leurs mains de derrière, en tenant en l'air leurs mains de devant. Pour atteindre ce but, ils font de perpétuels efforts qui ont pour résultat de les perfectionner, si bien qu'à la longue, leurs mains postérieures deviennent des pieds proprement dits, tandis que les antérieures restent mains qui s'approprieront à tous les usages, à celui particulièrement de les porter à la bouche pour y ingurgiter leurs aliments et se donner entre eux des coups de poing dans l'occasion, ce qui rendrait inutile la proéminence de leurs mâchoires; donc, à défaut d'exercice, celles-ci ont dû se raccourcir; donc aussi s'aplatir le museau et se rapprocher de la face humaine. Désireux de se manifester mutuellement leurs pensées, ils ont également fait les plus louables efforts pour convertir leurs cris confus en langage articulé, comme nous le voyons faire aux enfants. Tous les perfectionnements se succéderont par des causes de cette nature; « exercice » gymnastique, excellent d'ailleurs pour la santé, et « fantaisie » ou, si vous le préférez, volonté ferme de changer de nature et de forme, ce n'est que cela vraiment, et si nous ne voyons rien de pareil se produire aujourd'hui, c'est que la force plastique est poussive, rétive, édentée, ou tout au moins endormie, mais elle se réveillera quelque jour, et alors on en verra de belles.

Car sachez, ami lecteur, que l'homme actuel n'est pas le dernier mot de la nature, et qu'il attend encore des perfectionnements. Vous avez sans doute entendu parler du célèbre Fourrier et du fourriérisme. L'homme possède deux bons yeux qui lui sont assurément très-utiles, mais la nature avait oublié une chose, c'est qu'il ne lui suffisait pas de voir par-devant et sur les côtés, il lui fallait aussi voir ce qui est derrière lui : les deux yeux de la face forment donc un organisme incomplet, et il en faudrait à l'homme un troisième tout au moins. Mais où placer cet œil?... Fourrier va vous donner la réponse. La nature bien conseillée allongera notre colonne vertébrale et enchâssera le nouvel organe dans la dernière vertèbre; autrement, l'homme perfectionné aura une queue avec un œil au bout. Cette queue, qui pourra se mouvoir et onduler dans tous les sens, ainsi que celle d'un chat, se portera sans difficulté sur tous les points de l'horizon postérieur, et rien n'y échappera à l'œil terminal. Cette formule du fourriérisme est connue de tout le monde; je la trouve très-pittoresque et pas du tout désagréable. Et tenez : aujourd'hui, il existe des singes à queue et des singes anoures; n'est-il pas manifeste que les premiers sont un perfectionnement des seconds? Nous prenons donc ici la nature sur le fait; depuis la production de la race des singes en général, elle a formé des queues pour les compléter : les uns en sont déjà pourvus, les autres auront leur tour en temps et lieu. Pourquoi la grande fabrique des queues de singes n'en façonnerait-elle pas pour les hommes quelques-unes de plus parfaites, quoique « sans garantie du gouvernement? » Les queues de singes déjà formées n'ont pas encore leur œil, il est vrai, mais cela viendra; la nature prend son temps pour élaborer ses merveilles : ***Natura non agit per saltum***, comme dit le grand Linnée.

Il n'y a pas longtemps encore qu'un vrai musulman abordé par un chrétien quelconque : « Que me veux-tu, « chien, fils de chien? » lui disait-il poliment. Aujourd'hui, il modifierait sa formule, ce serait : « Singe, fils « de singe, » s'il avait affaire à un philosophe qui ne renie pas cette filiation. Du reste, qu'importe qu'on procède du chien, du loup, du singe ou du chat? Mais je voudrais qu'on mît chacun à sa place; je voudrais, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que, dans le grand réceptacle des résidus de la vie, on parquât séparément les restes des chrétiens sur lesquels plane un avenir d'immortalité, et, d'autre part, ce composé de pourriture physique et d'infection morale, charnier immonde où messieurs les Solidaires aspirent à prendre le repos du néant et où rien n'empêche de déposer côte à côte avec eux les chiens, les chats, les singes, j'allais dire et les ânes, si l'âne n'était pas une bête respectable qui pourrait se formaliser d'être mise en si mauvaise compagnie. Enfin je ne m'oppose pas à ce que, sur la pierre sépulcrale de ces humains dépourvus d'âmes, on n'inscrive qu'ils ont été d'admirables citoyens, embellis de tous les mérites et des plus admirables vertus, mais... toujours, bien entendu, « sans garantie du gouvernement. »

POMPONIUS.



LE DÉTROIT DE MAGELLAN

(Voir page 45)

La rivière de Gennes, qui a reçu son nom d'un marin français, était couverte d'une croûte de glace dont l'épaisseur augmentait à mesure que le lit perdait de sa largeur et de sa profondeur. Ce cours d'eau peu important n'a qu'une dizaine de mètres de largeur à son embouchure. M. de Rochas s'avança dans les bois, le sol était couvert de neige, au commencement d'août, et portait des traces d'animaux. Plusieurs ***ajoupas*** ou berceaux de branchages, servant de retraite aux Indiens, se trouvaient à la lisière des bois. Ces huttes misérables, garnies de feuilles et près desquelles on allume un feu, sont l'unique abri des Pêcherais.

Ces Indiens, auxquels on n'a vu aucune arme propre à chasser les grands animaux, passent leur vie sur leurs

pirogues, errant pendant le jour d'un rivage à l'autre, occupés à pêcher et à ramasser des mollusques. Des débris de coquillages et des os de grands poissons sont accumulés autour de leurs demeures.

Les forêts touffues qui entourent les baies Saint-Nicolas et de Bougainville s'élèvent jusqu'à la cime des montagnes.

Des arbres énormes se dressent près des troncs renversés; on n'avance qu'avec peine au milieu des houx, des bruyères et de l'épine-vinette, qui couvre le sol entre les hêtres, les frênes et les bouleaux. Une enveloppe de mousses et de lichens tapisse les vieux troncs tombés de vétusté et déjà décomposés en humus; le pied qui croit y trouver une base solide s'y enfonce comme dans une masse d'argile. Plus loin une vieille souche, creusée par le temps, sert de refuge aux bêtes sauvages.

De jeunes et puissants végétaux balancent leur cime superbe à une hauteur démesurée; ils s'élancent au milieu de ce chaos et empruntent aux générations détruites une nourriture plus abondante. Le vent mugit à travers les massifs de feuillage, et ses sifflements plaintifs troublent seuls le silence effrayant de la solitude. A l'intérieur des forêts, les rayons du soleil ne pouvant pas atteindre le sol, la basse végétation ne trouve plus les conditions nécessaires à son existence et ne tarde pas à disparaître.

Partout sur les bords de la rivière de Gennes on trouve des canards, des bécassines et une espèce d'alouette en bandes nombreuses. Ceux des chasseurs qui préféraient parcourir le fond des criques tuaient des oies énormes perchées sur les pointes des rochers. Cependant, la plupart de ces oiseaux, les oies et les plongeons, ont une chair huileuse et puante : les canards mêmes ne sont pas entièrement exempts de ce défaut. Le gibier de terre est excellent, et les coquillages sont en telles quantités, qu'ils offrent une ressource véritable aux navires qui fréquentent la baie, quelque considérable que soit leur équipage. Au bord des cours d'eau et au fond des ruisseaux desséchés le céleri et le perdicium croissent en abondance.

Après une relâche de deux jours, le vapeur se remit en marche, se dirigeant vers la baie Borja, située près de la presqu'île de Croker. Des deux côtés du détroit, le rivage est montagneux et dénudé. Des masses de rochers aux proportions gigantesques, et dont les anfractuosités sont remplies de glace, donnent un aspect imposant au cap Forward, extrémité méridionale du continent américain.

Il n'est pas étonnant que les compagnons de Magellan n'avançaient qu'avec peine le long de ces effrayants rivages où ils pouvaient être jetés à chaque instant. On comprend qu'à la vue de ce labyrinthe de rocs et de montagnes, au milieu desquels le grand navigateur errait à l'aventure, les matelots se refusèrent à la manœuvre, criant à leur chef qu'il les conduisait dans les gouffres de l'enfer. Le courage de Magellan ne faiblit pas un instant; tous les obstacles furent vaincus; le génie de l'illustre marin triompha de l'inertie de ses compagnons, et bientôt, au sortir du détroit, il montra à ses équipages terrifiés une vaste mer où personne n'avait pénétré avant lui : une ère nouvelle était ouverte à l'activité des générations futures.

M. de Rochas compare le bassin de Playa-Porta, où il arriva le jour suivant, à un grand puits, aux parois rocheuses, couvertes de lichens, de fougères et de lycopodes. Partout où il y a des tertres susceptibles de retenir les débris provenant de la décomposition des rochers, le houx et le cyprès prennent racine au milieu des plantes vivaces qui tapissent les parois de la montagne. On y remarque aussi des fougères arborescentes, espèce de palmier qui acquiert son plus grand développement dans les régions équatoriales de l'Amérique.

Au pied d'un monticule couvert de mousse et d'arbres rabougris dans un ravin à demi-rempli d'un humus spongieux, un ruisseau roule son onde invisible. L'eau dont on entend le murmure filtre à travers les mousses, arrive à la surface du roc, et s'écoule en dérobant son cours.

CHARLES GRAD.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

M. Sainte-Beuve vient de mourir en laissant une place vide au Sénat et un fauteuil vacant à l'Académie française. Il est mort en rendant témoignage aux tristes convictions des dernières années de sa vie. Il recommande en effet dans son testament que son corps soit directement porté au cimetière sans passer par l'église. Il prie en outre les deux assemblées, dont il était membre, l'Académie française et le Sénat, de n'envoyer aucune députation à ses funérailles, et de ne faire prononcer aucun discours sur son cercueil. Il semble qu'il ait cherché et multiplié les occasions et les moyens de prouver qu'il regardait la vie humaine comme une comédie sur laquelle, quand le rideau est tombé, tout doit appartenir au silence et à l'oubli. Que ces sentiments soient ceux dans lesquels M. Sainte Beuve est mort, on ne peut malheureusement pas en douter. Ses derniers travaux littéraires et ses discours au Sénat portent plus ou moins la trace de ses désolantes doctrines. Mais ceux qui ont étudié l'ensemble pes œuvres et de la vie de M. Sainte Beuve, savent que telles n'ont pas toujours été ses idées. Quand il parut dans la carrière des lettres, il était enrôlé dans l'école romantique, alors remplie d'espérance et de verve, et qui aspirait à réunir dans une littérature nouvelle, le christianisme, la philosophie spiritualiste et le libéralisme politique. C'était le temps où M. Victor Hugo, s'épanouissant dans l'éclat printanier de son génie, écrivait des vers que, par l'excès de ses défauts

actuels, il n'est point parvenu à faire oublier. M. Sainte-Beuve marchait derrière lui, avec lui, plein d'admiration pour ce que le poëte admirait, d'amour pour ce qu'il aimait, et il exposait les doctrines de l'école nouvelle dans son tableau de la littérature du XVIe siècle. Sa jeune imagination était éprise de deux types, Chateaubriand et Lamennais. Le premier avait ouvert les horizons littéraires dans la profondeur desquelles la jeune école espérait trouver la gloire, l'autre, les horizons religieux où elle cherchait l'infini.

Toutes les œuvres de M. Sainte-Beuve portent la trace de cette double influence, je parle des œuvres qui ont précédé l'année 1834. Celles-là même qui parurent à cette époque conservent un rayon éloigné du soleil qui a illuminé la première partie de la carrière de l'auteur. Les *Consolations* en particulier présentent ce caractère religieux, cette aspiration vers l'idéal chrétien, ce besoin de croire et d'aimer, qui devait s'éteindre d'une manière si déplorable dans l'esprit et dans le cœur de l'auteur.

Quelles furent les causes qui amenèrent le naufrage de cette âme? Elles furent sans doute multiples, et le mouvement philosophique qui emporta les idées après la révolution de 1830 y contribua. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à partir de 1837, cette œuvre de destruction est consommée; tout a péri dans l'intelligence de M. Sainte-Beuve, son âme est emportée à l'aventure, il n'a plus ni idéal religieux, ni idéal littéraire, ni idéal politique. La déplorable apostasie de M. de Lamennais a contribué à lui enlever le premier; la dissolution de l'école romantique lui a ôté le second; enfin les suites de la révolution de 1830 ont contribué à lui faire perdre le troisième. C'est alors qu'il écrit ces lignes à travers lesquelles transpirent toutes les amertumes de son âme: « J'ai la douleur de me figurer souvent que l'ensemble matériel de cette société est assez semblable à un chariot depuis longtemps très-embourbé, et que, passé un certain moment d'ardeur et un certain âge, la plupart des hommes désespèrent voir avancer et même ne le désirent plus. Mais chaque génération nouvelle arrive jurant Dieu qu'il n'est rien de plus facile, et de se mettre à l'œuvre avec une inexpérience généreuse, s'attelant de toutes part à droite, à gauche, en travers (les places de devant étant prises), les bras dans les roues faisant crier le pauvre vieux char par mille côtés et risquant maintes fois de le briser. On se lasse vite à ce jeu; les plus ardents sont bientôt écorchés et hors de combat, les meilleurs ne reparaissent jamais, et si quelqu'un plus tard arrive à s'atteler en ambitieux sur le devant de la machine, il tire en réalité très-peu et laisse de nouveaux venus s'y prendre aussi maladroitement que lui d'abord et s'y épuiser de même. »

Je ne veux pas rechercher si M. Sainte-Beuve, mort sénateur et membre de l'Académie française, ne serait pas au nombre de ceux qui s'attellent au-devant du char et laissent les nouveaux venus s'épuiser à le tirer. Tout ce que je veux constater, c'est qu'une fois arrivé à ces idées, l'auteur entra dans la dernière phase de son talent. Il devint ce critique sceptique pessimiste, sans principe littéraire, et cependant écrivain ingénieux et subtil dont la plume est un scalpel, qui fouille avec une maligne joie sur toutes les parties corrompues de la nature humaine, dont le sourire ressemble à un ricanement perpétuel, contre la poésie, la croyance et la vertu. Peintre remarquable cependant parce que rien ne lui échappe; studieux observateur qui interroge l'histoire, la biographie afin de s'expliquer l'écrivain. Le rare talent que M. Sainte Beuve déploya dans ses *Portraits du lundi* devait trouver faveur auprès du gros du public toujours disposé à bien accueillir des écrivains pessimistes. Le cœur humain est plein d'envie : après le bonheur d'entendre dire du bien de lui, la plus grande satisfaction que puisse éprouver l'homme dont le cœur n'est point purifié par le christianisme, c'est d'entendre dire du mal des autres. De là, en grande partie du moins, l'attrait de la critique, de la satire, du pamphlet, de l'épigramme, de la biographie littéraire prise au point de vue d'une médisance spirituelle qui recueille les anecdotes et connaît l'art de les assaisonner. Dans les temps et dans les sociétés où domine l'esprit démocratique, ce mauvais penchant de la nature humaine, qui nous fait trouver un malin plaisir à voir démolir les renommées qui sont au-dessus de nos têtes, devient plus puissant encore: par une illusion d'optique, les vallées croient s'élever quand les collines s'abaissent. Voilà pourquoi M. Sainte-Beuve a été regardé comme le roi de la causerie contemporaine.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



La forêt à la fin de l'automne.

ADIEUX A LA FORÊT

Les hirondelles nous ont quittés; en revanche les corbeaux, ces noirs avant-coureurs de l'hiver, remplissent l'air de leurs lugubres croassements. Nous jouissons des dernières roses de la saison qui nous adressent, à demi penchées sur leur tige déjà flétrie, un parfum d'adieu. Déjà le froid semble envelopper de son épais brouillard la nature, qui bientôt va s'endormir sous le souffle glacé de l'hiver. Et pourtant le ciel est encore pur, le soleil a parfois des rayons qui rappellent les chaleurs de l'été; il vient à l'heure de midi caresser sur leurs tiges les fleurs endormies par la gelée matinale, il dissipe les brouillards qui retombent en rosée sur les arbres et sur les gazons, et éclaire les paysages qui apparaissent à l'horizon, si délicieux dans cette demi-teinte particulière à l'automne.

Les arbres verts ont encore leurs feuilles, nous sommes à l'époque des grandes promenades dans les forêts et dans les bois, promenades auxquelles les chaleurs de l'été enlevaient une partie de leurs charmes. Mais, à présent, marchons sans crainte; le soleil brille, — quand il brille, — il n'éblouit plus; il réchauffe, sans avoir de ces rayons qui brûlent; la forêt, avec ses mille bruits d'insectes, ses derniers chants d'oiseaux, ses senteurs embaumées, s'étend devant vos yeux; venez lui dire adieu pour cette année. Vous aurez sous les pieds un chaud tapis de feuilles mortes que vous foulerez avec joie et insouciance si vous êtes à l'âge où l'on doit longtemps encore courir dans la forêt en cherchant les dernières fleurs de bruyère pour en parer sa tête. Mais un jour viendra pour vous aussi, enfant, où ces feuilles jaunies et tombées vous rappelleront les joies de votre vie, effeuillées une à une et flétries à vos pieds, et auront un triste bruissement qui vous fera lever les yeux et regarder le ciel. Heureusement cette époque est encore éloignée de vous, la nature ne vous parle que de joies

et d'espérances, et vous vous promenez en aspirant à pleins poumons l'air des bois qui vous arrive tout embaumé. Admirez alors ces longues avenues qui s'étendent à perte de vue devant vous, semblables à la vie qui vous apparaît; voyez ces arceaux de verdure dont la voûte éclaircie maintenant vous laisse apercevoir le ciel; ce sont ces nefs construites de la main du Créateur qui ont donné l'idée de nos temples; ici les piliers, au lieu d'être faits de pierre ou de marbre, sont les chênes gigantesques qui élèvent jusque dans les nuages leur tête majestueuse. Leurs feuilles ne sont pas encore tombées, elles prennent les teintes rougeâtres et violacées que le soleil d'été est venu leur donner en les dorant, et quand il vient à luire, tous ces feuillages mélangés rappellent les teintes bigarrées de l'arc-en-ciel.

A cette époque de l'année, les visiteurs sont rares dans la forêt; nous ne sommes plus au temps des vacances, où l'on rencontrait souvent, au détour d'une longue avenue, toute une famille réunie au pied d'un grand chêne et prenant un joyeux repas. Avec les premières hirondelles, les enfants, les jeunes gens nous ont quittés; ils sont allés reprendre leurs travaux commencés, et l'on n'entend plus de chants d'oiseaux, de rires d'enfants; dans la forêt devenue silencieuse et morne, le merle solitaire lance une note aiguë que l'écho renvoie affaiblie. De temps en temps seulement on rencontre des pauvres, des enfants en haillons, des vieillards courbés sous le poids de la misère et des années, qui viennent faire la cueillette du bois mort. La forêt ne garde pas ses biens pour elle, elle donne aux riches ses senteurs embaumées, ses fleurs, ses bruyères, ses tapis de mousse et ses fougères; mais elle laisse tomber aussi dans la main des pauvres les branches mortes qui, pendant l'hiver, réchaufferont les membres glacés des malheureux. Tout dans la nature est créé pour l'homme; la terre lui donne ses moissons d'or, la vigne lui apporte ses pampres luxuriants, la forêt, qui l'a abrité pendant l'été de l'ardeur du soleil, lui fournira pendant l'hiver le bois qui le garantira du froid. L'homme jouit d'abord des fleurs, puis vient la saison des fruits; tout doit produire en ce monde créé par celui qui a maudit le figuier stérile, en déclarant que tout arbre mauvais serait coupé et jeté au feu. Grand exemple que nous donne la nature, car nous aussi nous devons avoir notre automne, saison où les fruits de la vie doivent prendre la place des fleurs du printemps! En effet, tout doit finir, la jeunesse s'en va tous les jours, comme les feuilles des arbres que le souffle du vent disperse et détache des branches, comme les dernières roses que la première gelée flétrit; mais quand nos fleurs de jeunesse tombent, que les fruits de l'âge mûr les remplacent!

Le temps infatigable a marché pendant notre dernière promenade dans la fôrêt, la nuit arrive et donne aux arbres un aspect fantastique; la brume du soir commence à descendre, les corbeaux s'élèvent en nuées noires dans les airs, les rouges-gorges et ramiers se blottissent dans les feuillages noircis, on n'entend plus que la cognée du bûcheron qui frappe à coups redoublés sur les rameaux d'un chêne majestueux, géant couché, qui, privé de vie et étendu maintenant à terre, a, dans ses restes même, quelque chose de formidable. Il faut dire adieu à la forêt; les gelées de l'hiver vont venir et lui enlever en peu de jours les derniers charmes qui lui restent; ce sont ces jours de suprême beauté que nous saluons. Bientôt tout en elle sera deuil et abandon; adieu donc, chênes majestueux, châtaigniers sombres, baies empourprées, feuilles jaunies, tapis de mousse, bruyères roses, bouleaux et mélèzes sombres; vous allez porter, pendant des mois entiers, le deuil des beaux jours évanouis; vos feuilles dernières vont tomber, vous serez froids et dépouillés comme si le souffle de la mort vous avait atteints; mais, de cette mort même, ô forêt, vous renaîtrez plus belle; vos bourgeons, dont la séve va dormir pendant l'hiver, se gonfleront, au printemps, d'espérances nouvelles; votre sommeil sera fécond, et quand vous vous réveillerez de cette mort mystérieuse et momentanée, vous retrouverez votre jeunesse et votre verdure, vos fleurs, vos feuilles, vos nids suspendus aux buissons, vos gazouillements d'oiseaux chanteurs, car vous ne mourrez point, vous n'êtes qu'endormie.

RENÉ.



LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

(Voir page 74)

—

II

Avant d'introduire notre jeune Madeleine à la Fontelaie, il est indispensable de faire connaissance avec les habitants de ce château et d'entrer dans quelques détails que j'abrégerai autant que possible, bien que je sois obligé de reprendre mon histoire de plus haut.

Pendant près d'un demi-siècle, le domaine de la Fontelaie a appartenu à un excellent homme, qui a fait autour de lui un bien immense. Les paysans du voisinage prononceront longtemps, avec gratitude, le nom vénéré de M. André Meyrins. Philanthrope et catholique, il eût mérité d'être mis au nombre des sages; mais, comme les meilleures natures ne sauraient être parfaites, ce philosophe villageois montrait bien, par certains côtés, qu'il était fait aussi de boue et d'argile. Quoiqu'il fût excessivement charitable, il avait de l'attache pour les biens de ce monde, et, sans être avare, il aimait d'amour tendre ses belles terres de la Fontelaie.

Il était veuf, n'avait pas d'enfants et plus de parents proches; son régisseur, qui portait le même nom que lui, était son cousin à je ne sais quel degré. Il y avait aussi au château deux orphelins, le frère et la sœur, qu'un lien de parenté unissait au maître du logis. Celui-ci les avait recueillis dès leur plus jeune âge; il leur portait une affection toute paternelle, et il manifestait hautement l'intention de leur laisser sa fortune, qui était considérable. Du reste, il lui eût été difficile de choisir d'autres héritiers, il n'avait pas d'ami intime, et son régisseur, qui n'était plus jeune et n'avait jamais été marié, ne manifestait aucun goût pour le rôle de châtelain.

Ce régisseur était un homme un peu bizarre, il avait l'abord rude et l'humeur sauvage, il parlait peu et se mettait volontiers à l'écart; il n'était point avide, il donnait volontiers aux pauvres, mais il ne faisait pas de dépenses inutiles, on peut dire même qu'il n'en faisait point d'utiles, car la maison fournissait à son entretien et il se contentait du strict nécessaire.

— Le cousin Jean thésaurise, disait M. Meyrins, sur le ton de la plaisanterie.

M. Jean répondait par un sourire mélancolique et se gardait bien d'entamer son petit pécule. C'est en ceci surtout qu'il différait de son riche parent. Le seigneur de la Fontelaie était généreux et magnifique, malgré son attachement pour les biens de ce monde, tandis que M. Jean était d'une économie qui approchait de l'avarice, encore qu'il ne fît aucun cas de la fortune et des joies qu'elle peut procurer.

M. Meyrins n'avait pas une amitié bien vive pour son régisseur, — leurs caractères ne sympathisaient point, — mais il le tenait en grande estime, il avait en lui une confiance sans bornes et le croyait à toute épreuve. Il l'appelait Jean-Probité, car le maître de la Fontelaie avait toujours le petit mot pour rire.

M. Jean était, comme son patron, un grand ami de l'humanité; il accomplissait des actes de courage et de dévouement vraiment admirables. Il avait sauvé la vie à plusieurs personnes; si un incendie éclatait dans le voisinage, on était sûr qu'il allait accourir et s'exposer avec une intrépidité étonnante; dès qu'une épidémie se déclarait dans les hameaux, il passait une partie de ses journées à visiter les malades; il fut question de le décorer lorsque le choléra fit de nombreuses victimes dans le département de la Haute-Saône, et s'il n'obtint point cette récompense qu'il avait bien méritée, ce fut parce qu'il employa son crédit à la faire accorder à des personnes qui ne l'avaient point égalé en dévouement. Malgré toutes ces choses, les paysans n'avaient pas de lui une très-bonne opinion. Il circulait sur son compte des bruits fâcheux; on parlait de fautes de jeunesse, de remords, d'expiation, et on lui savait peu de gré des actions charitables qu'il accomplissait.

Marc et Camille d'Athol, les deux enfants recueillis par M. Meyrins, craignaient le régisseur beaucoup plus qu'ils ne l'aimaient. Celui-ci prenait avec eux un ton d'autorité qui ne leur plaisait guère; le petit garçon surtout ne comprenait point que M. Jean pût se permettre de le tenir en bride. Cet enfant était choyé, gâté par le maître du logis, adulé par les domestiques et considéré dans toute la vallée comme le futur propriétaire du domaine, et les paysans lui témoignaient des égards qui lui donnaient la plus haute idée de son importance.

Lorsque ce petit héritier eut achevé ses humanités, il alla étudier le droit à Paris, tandis que sa sœur Camille, beaucoup plus jeune que lui, commençait son éducation au couvent du Sacré-Cœur, à Besançon.

Marc passa quelques années à Paris; il étudiait peu, se divertissait beaucoup, et semait l'argent avec une prodigalité princière. Pourtant le régisseur, qui était chargé de fournir à la dépense de cet enfant prodigue, ne déliait pas volontiers les cordons de sa bourse; mais ceci n'inquiétait point Marc, qui savait bien se procurer ailleurs les sommes que lui refusait maître Jean, car, en sa qualité d'héritier, il avait grand crédit. Mais si des meilleures choses il ne faut point abuser, il n'est pas bon non plus de pousser à bout la patience d'un créancier. Marc l'apprit à ses dépens; quelques fournisseurs trop pressés adressèrent leurs notes à M. Meyrins, qui les remit au cousin Jean. Celui-ci paya, prit des renseignements, s'assura que le jeune M. d'Athol avait contracté des dettes pour une somme considérable, et en mit le chiffre exact sous les yeux du maître de la Fontelaie. Ce fut un coup de foudre pour le bon vieillard; il se dit avec amertume que le plus pauvre des orphelins n'avait pu emprunter tant d'argent sans fournir un gage, et le seul qu'il eût à offrir était son titre d'héritier; c'était donc le domaine de la Fontelaie que Marc avait négocié sur la place en attendant que la mort du propriétaire lui permît de vendre les terres et le château. Ces pensées désolantes troublèrent les derniers jours de M. Meyrins, et Camille essaya vainement de lui persuader que le jeune étudiant, tête folle et cœur d'or, avait agi par étourderie et sans aucun calcul.

Cependant Marc, admonesté sévèrement, avait promis de s'amender, mais le pauvre M. Meyrins ne lui en laissa pas le temps, il mourut sur ces entrefaites, en 1867, vers la fin de l'hiver. L'enfant prodigue, repentant et désolé, arriva à la Foutelaie assez tôt pour recueillir la bénédiction et le dernier soupir de son père adoptif.

L'ouverture du testament se fit quelques jours après les funérailles, et chacun apprit, avec une profonde surprise, que M. Meyrins léguait toute sa fortune au cousin Jean. Ce fut une grande déception pour Marc et Camille; mais cela ne les empêcha point de pleurer sincèrement le cher bienfaiteur qui les avait élevés.

Toutefois la jeune fille se sentit blessée au plus pro-

fond du cœur; elle se demandait avec amertume en quoi elle avait pu démériter auprès de M. Meyrins, et pourquoi, dans cette circonstance suprême, il traitait en étrangère celle qu'il avait toujours considérée comme son enfant. Elle pouvait se résigner à perdre cette grande fortune, mais elle ne se consolait point d'avoir encouru la disgrâce de celui qu'elle appelait son père.

Marc, lui, était plus irrité qu'affligé; au fond de son âme, il accusait le régisseur, et il considérait presque le testament comme une œuvre de captation. Néanmoins, il ne voyait point la possibilité de l'attaquer, le propriétaire de la Fontelaie était sain de corps et d'esprit lorsqu'il avait écrit de sa main ses dernières volontés. M. Jean était son cousin au même degré que Marc et Camille; il appelait ceux-ci ses enfants adoptifs, mais il n'avait rempli aucune des formes légales qui eussent pu procurer aux orphelins les avantages de l'adoption. Tout se trouvait donc parfaitement en règle, et il eût été ridicule de vouloir contester avec le nouveau maître du château.

Lorsque la douleur des deux jeunes gens fut un peu calmée, l'ancien régisseur les appela auprès de lui, leur parla avec tendresse, assura qu'il n'y avait rien de changé au logis, que la mémoire de M. André vivrait toujours parmi eux, et que l'on respecterait scrupuleusement les habitudes que cet homme de bien avait introduites dans sa maison. Il pria le frère et la sœur de ne pas se considérer comme des orphelins déshérités; si Dieu leur enlevait un bon père, il leur en laissait un autre, tout disposé à veiller sur leur jeunesse.

Camille remercia le cousin Jean, et promit d'être pour lui une fille dévouée; mais Marc, qui croyait peu à la tendresse paternelle du nouveau châtelain, manifesta l'intention de retourner à Paris.

M. Jean répliqua d'une voix calme qu'il désapprouvait positivement ce projet et qu'il entendait garder le jeune homme à la Fontelaie.

— A !a Fontelaie! s'écria Marc; impossible!

— Pourquoi cela, mon enfant?

— Parce que... parce que je hais la campagne, fit-il embarrassé.

— Je croyais le contraire, dit tranquillement M. Meyrins; mais, quoi qu'il en soit, mon cher Marc, je désire que vous demeuriez auprès de nous, et si vous persistiez à aller là-bas, je me verrais forcé de ous couper les vivres.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répliqua le jeune homme d'un ton hautain; je vivrai de mon travail.

Hélas! ce fut de privations qu'il vécut à Paris. Camille lui envoyait, il est vrai, toutes ses épargnes, mais elles ne lui servaient qu'à apaiser ses derniers créanciers, car il lui en restait encore un certain nombre; c'est tout ce qu'il possédait sur terre.

Au bout d'un an de souffrances, d'angoisses, de sollicitations, de déceptions et de chagrins amers, le fier, l'orgueilleux Marc fut obligé de demander grâce. Il pria Camille de faire connaître sa détresse au cousin Jean. La jeune fille s'acquitta de cette commission de la manière la plus touchante. M. Meyrins répliqua que son château était ouvert à l'enfant prodigue, et que son cœur ne lui serait jamais fermé. Marc fut sensible à ces bonnes paroles, mais il attendait encore d'autre monnaie. Voyant que, de ce côté, il ne devait plus absolument faire fond sur M. Jean, et, pressé par la misère, qui était devenue sa compagne inséparable, il se décida à accepter ce qu'on lui offrait. Rongeant son frein et pleurant sur sa triste destinée, il quitta Paris par une journée d'avril, froide et brumeuse. Quelques kilomètres séparent le château de la Fontelaie de la voie ferrée; Marc descendit de wagon dans une petite gare située au milieu d'une plaine verdoyante que le Doubs traverse en formant de capricieux méandres, et, arrivé là, le jeune homme acheva son voyage à pied.

Le ciel chargé de nuages et le demi-silence qui régnait aux champs ne lui déplurent point; les tristesses que l'hiver avait laissées derrière lui, comme le Parthe en fuyant décochait ses flèches, lui convinrent mieux que les splendeurs du printemps. Il eût fait trop mauvaise figure au milieu de la campagne en fête.

Des volées de corbeaux s'enfuyaient vers le Nord, leurs cris stridents et les gémissements de la bise se mêlaient d'une façon lugubre à la voix lente et plaintive des laboureurs. Il n'y avait presque pas de fleurs encore, et l'épine noire, qui montre la première ses petites étoiles de neige, commençait à peine à s'épanouir.

Après une demi-heure de marche, le jeune voyageur atteignit un sentier qui traversait les terres de feu M. Meyrins. Dès qu'il fut entré dans ce chemin bien connu, mille souvenirs d'enfance, doux et amers à la fois, firent battre son cœur oppressé. Il aperçut deux hommes qui arrachaient une haie ou plutôt un hallier, dans lequel les houx luisants, les ronces, les épines, les prunelliers hérissés de piquants, s'enlaçaient, se pressaient, se poussaient avec une incroyable puissance de végétation. Les deux villageois accomplissaient assurément une œuvre louable; néanmoins Marc pâlit en les voyant et passa plus vite.

C'est que pour lui, vingt ans auparavant, cette haie avait été presque un monde, avec ses oiseaux, ses papillons, ses peuples brillants de scarabées, ses fleurs d'arum qui tremblaient au vent, et ses fourmilières, cités mystérieuses dont il venait étudier les mœurs et l'architecture. C'est là que, pour la première fois, il avait découvert un nid de fauvettes. Elles avaient de petites plumes roussâtres, et elles battaient faiblement des ailes, ce qui avait fait dire à Noël qu'elles étaient drues.

Noël était le domestique chargé de surveiller les jeux de l'enfant.

C'est ici encore que Marc avait tendu des piéges aux rouges-gorges en temps de neige, et donné la chasse aux libellules quand les fermiers de M. Meyrins fanaient la grande prairie.

— Lorsque le domaine vous appartiendra, monsieur Marc, vous ferez bien de détruire cette maudite haie, lui disait Noël.

Détruire la haie qui lui procurait de si douces surprises et des joies ineffables! Ce Noël ne savait donc pas qu'elle avait pour ainsi dire pris racine au fond du cœur de Marc? Et voilà qu'on l'anéantissait en sa présence, sans qu'il osât seulement élever la voix en faveur de ce cher souvenir d'enfance, lui qui autrefois commandait en ces lieux et qu'on appelait le jeune maître. De semblables pensées n'étaient point de nature à dissiper la mélancolie de notre voyageur; aussi son front s'assombrissait de plus en plus. Pourtant il marchait d'un pas ferme et d'un air calme; son cœur ne saignait qu'en dedans.

Le chemin qu'il suivait passait à vingt mètres de l'église, placée au milieu du cimetière comme une mère vigilante auprès de ses enfants endormis. C'est là que reposait M. André Meyrins. Marc voulut prier sur sa tombe avant d'entrer au château; il n'avait jamais eu une seule pensée de ressentiment contre son père adoptif, je le répète; c'est M. Jean seul qu'il accusait.

Il se dirigea donc vers l'église, en traversant les prés et en marchant très-vite, car le soir approchait. Le soleil, invisible depuis le matin, venait enfin de disperser les nuages; l'horizon flamboyait et semblait embraser une petite forêt de pins, dont les cimes d'un vert sombre se découpaient nettement sur ce ciel rouge.

Marc avait cru trouver l'église déserte, mais c'était le Jeudi-Saint et l'heure de l'office du soir; les fidèles remplissaient les nefs et les marguilliers le jubé. Le jeune homme s'approcha d'une porte latérale, et, sans entrer, il se blottit derrière un buisson de chèvre-feuille, arbuste charmant dont les senteurs pénétrantes semblent faites pour se mêler au parfum de l'encens, et qui, moins triste que le cyprès, se plaît comme lui parmi les tombes.

Marc savait que sa présence inopinée ferait sensation, et il ne voulait point arriver ainsi à l'improviste au milieu de cette pieuse assemblée. Il se tint donc immobile dans son petit coin, mais, sans être vu, il pouvait examiner ce qui se passait dans l'intérieur de l'église. Elle avait un air désolé qui le surprit d'abord. Les cierges étaient éteints, le tabernacle ouvert et vide, l'encensoir renversé au pied de l'autel. Dans le fond, on apercevait une sorte de chapelle ardente, voilée par des draperies pourpres et de verts massifs d'yeuse, de buis et de laurier thym. Marc porta les yeux de ce côté et plia le genou : l'enfant prodigue et égaré se souvenait enfin.

Au même instant, une jeune voix un peu aiguë s'éleva seule au milieu du silence; elle chantait en latin, sur un ton lent et triste, les malheurs de Jérusalem, et chacun des mots qu'elle prononçait, Marc le retrouvait gravé au fond de son cœur; il y retrouvait aussi chacune des notes de cette mélodie plaintive. Il leva la tête, regarda le petit chantre et tressaillit. Était-ce le fantôme de ses jeunes années qu'il avait devant lui? A cette place, vêtu de cette blanche robe de lévite, il avait chanté ainsi d'une voix flûtée, et pourtant triste et émue, les lugubres lamentations de Jérémie. Que son cœur était pur alors, sa foi enthousiaste, ses espérances radieuses!

Il courba le front et il songea à tout ce qu'il avait perdu, à tout ce que, dans ce grand voyage de la vie, il avait semé sur sa route et jeté aux buissons du chemin. Puis bientôt, — car il ne lui plaisait guère de se livrer longtemps à de semblables pensées, — il se leva et fit un pas en arrière. Il allait s'éloigner, lorsqu'il aperçut sa jeune sœur Camille, qui priait avec le recueillement d'un ange; il se dit que bien sûr elle songeait à lui en ce moment et mêlait son nom à ses prières. Il fixa sur elle un regard attendri. C'était une aimable et douce enfant, elle avait un air candide et ingénu, une figure souriante, pas de grande beauté, mais vous eussiez cru voir la simplicité et l'innocence mêmes. M. Jean était assis auprès d'elle; Marc ne put s'empêcher d'examiner, avec une curiosité inquiète, celui de qui dépendait son avenir. Le nouveau propriétaire de la Fontelaie n'avait point une physionomie bien avenante; toutefois elle n'était pas non plus repoussante. C'était le visage fané, ridé, amaigri d'un homme qui a souffert; mais, dans ce miroir de l'âme, on ne découvrait rien de mauvais. M. Meyrins semblait moins sombre que de coutume, sa figure était calme, son attitude prouvait qu'il était recueilli et qu'il écoutait attentivement le petit chantre. Mais, quand celui-ci en vint à ces mots, qu'il prononça lentement et d'un ton lugubre malgré sa voix flûtée : « Une inondation s'est répandue sur ma tête, et j'ai dit: Je suis perdu ! » M. Jean fit un sursaut, et, durant quelques secondes, une expression d'angoisse, d'horreur, d'épouvante, se peignit sur son visage; sa bouche se tordit, ses nerfs se contractèrent et ses yeux... Marc, qui les vit rouler dans leurs orbites, en frissonna malgré lui.

Mais aussitôt, le vieillard cacha son front plissé dans son livre d'heures, comme s'il eût voulu se recueillir davantage, et quand il abaissa sa main tremblante, il était si calme, que Marc se demanda si ce qu'il venait de voir était une illusion, un effet trompeur de la lumière qui se glissait obliquement entre les piliers.

Lorsque l'office fut terminé, le jeune homme se rendit au château par un sentier très-pratiqué jadis, abandonné à présent, mais dont il se plut à rechercher les traces sous l'herbe et la mousse.

M. Meyrins et Camille revinrent à pied à la Fontelaie; ils suivaient une route bordée de champs de blé.

Ces guérets splendides se nommaient la Grande-Plaine; à cette heure, on eût pu les appeler le grand lac; ils ressemblaient à une immense pièce d'eau limpide et brillante.

Le soleil couchant leur donnait une teinte indéfinissable qui rappelait à la fois la couleur de l'émeraude et celle de la cornaline, et le vent du soir, qui passait à ras de terre, leur imprimait une légère et continuelle ondulation.

Un jour, — il y avait bien longtemps, — le petit Marc les avait vus se courber ainsi sous la brise, et, dans son inquiétude de propriétaire, il avait couru dire à Noël que le vent emportait les blés.

Une longue et sombre avenue de hêtres conduisait au château.

Ce ne fut point de ce côté que le voyageur se dirigea, il escalada le mur du verger qu'il traversa en courant, ainsi qu'un vaste jardin, dont l'air antique ne parut point lui déplaire, car, sans toutefois ralentir le pas, il examina avec un demi-sourire les allées bordées de buis, les perrons qui conduisaient de terrasse en terrasse, les grands vases rangés avec symétrie, les grottes, les ifs taillés bizarrement, le cadran solaire et les statues verdâtres qui semblaient frissonner sous le souffle piquant de la brise.

Il approchait du logis, lorsqu'un cri joyeux lui fit lever la tête.

Mademoiselle Camille, qui rentrait, venait de l'apercevoir et accourait les bras ouverts.

— Ah! enfin! dit-elle en se jetant à son cou.

Elle riait et pleurait, et, sans lui laisser le loisir de se reconnaître, elle l'entraîna dans la maison. M. Jean, qui traversait le vestibule, les vit venir, s'arrêta, mais n'alla point à leur rencontre.

— C'est lui! cria Camille folle de joie, c'est mon frère; il était perdu et il est retrouvé.

— Nous n'avons donc plus qu'à tuer le veau gras, repartit M. Meyrins en tendant la main au voyageur. Soyez le bienvenu, mon cher enfant, ajouta-t-il. Mais dites-moi... est-ce bien vraiment le repentir qui vous ramène à la Fontelaie?

— Eh! que serait-ce donc? demanda impétueusement Camille.

— La faim, ma chère, qui fait aussi sortir le loup du bois.

Marc allait répliquer; mais Camille lui pressa doucement la main et il se tut.

Michel Aubray.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

—

SUBMERSIONS

Vers taraudeurs. — Négligence. — Entêtement. — Perte de deux vaisseaux de ligne. — La *Jane Lowden*. — Hauteur des lames. — Le *Cunard*. — Famine. — Science préservatrice.

Tout bâtiment de mer fait eau plus ou moins.

Lorsque les fonds sont neufs, bien doublés, bien calfatés, l'infiltration est si peu sensible qu'on peut s'abstenir de pomper durant des semaines entières. Un capitaine prudent doit néanmoins s'astreindre à faire chaque jour sonder sa cale, car on a de nombreux exemples de voies d'eau soudaines dont il importe de s'apercevoir le plus tôt possible.

Les vers qui attaquaient les carènes doublées sur bois donnaient lieu trop souvent autrefois à des voies d'eau irremédiables. Christophe Colomb, lors de son dernier voyage, fut obligé d'échouer et d'abandonner ses caravelles tant elles étaient vermoulues. Une foule d'anciens naufrages ont été occasionnés de même par l'action des insectes rongeurs. Qu'un accident quelconque, choc ou frottement, ait avarié le doublage en métal, les vers tarauderont la coque; le travail du bois neuf qui se fend, le bois vieux qui se pourrit, mille autres causes accessoires sont susceptibles d'occasionner des voies d'eau. Une surveillance régulière est donc commandée par la force des choses.

Lorsque tout est au mieux, l'infiltration est extrêmement lente. L'eau qui suinte s'amasse à fond de cale, dans la sentine proprement dite; elle s'y mélange avec celles des eaux ménagères ou de lavage intérieur qui y ont coulé et avec l'eau douce qui a fui des pièces d'approvisionnement. Les marins aiment que ce liquide soit épais et bourbeux; c'est la preuve du bon état de la carène. Mais la salubrité du bord exige qu'on se débarrasse des eaux infectes de la sentine que l'on inonde pour parvenir à les pomper. Les navires d'un certain rang sont tous pourvus de tuyaux en communication avec la mer; on ouvre leurs robinets, on délaye les vases qui sont ensuite aisément expulsées. Ainsi se trouve lavé et assaini le fond du bâtiment.

Encore ne faut-il pas, après l'opération, négliger de refermer les robinets. A bord d'une de nos corvettes au mouillage de Smyrne, c'est pourtant ce qui arriva par la plus invraisemblable des distractions. Heureusement, le capitaine revenant de terre dans son canot et donnant de loin au navire le coup d'œil du maître, fut surpris de le voir beaucoup moins bien assis sur l'eau, sensiblement plus plongé que de coutume. Il monte à bord et fait sonder les pompes. On s'aperçoit qu'il y a un mètre et demi d'eau dans la cale. On l'eut bientôt vidée, les robinets furent refermés; les rats seuls en pâtirent. Mais qu'avant la nuit, l'oubli n'eût été découvert par personne, il aurait pu arriver que la ligne de flottaison atteignît la hauteur des ouver-

tures ovales dites hublots qui servent à l'aérage du faux-pont, que la mer entrât de tous côtés et que la corvette coulât à l'ancre par le plus beau temps du monde.

Le chapitre des naufrages par négligence, par distraction, ou par mépris systématique des plus simples précautions, est interminable.

Faut-il citer le lamentable exemple d'un naufrage causé par l'orgueilleux entêtement d'un officier de mer, d'ailleurs très-brave, très-habile, et qui, le jour même, peu d'instants auparavant, s'était signalé par la plus admirable valeur. O misères de la nature humaine! C'était le 20 novembre 1759, à la bataille de Quiberon. Le vaisseau que commande ce capitaine vient de foudroyer les Anglais et de sauver le *Soleil Royal*, monté par le maréchal de Conflans.

Il faut virer de bord; l'évolution commence, la mer est très-grosse, le vent souffle en tempête, le commandant a oublié de faire fermer les sabords de la batterie basse. Un subalterne l'en avertit:

— Silence! mêlez-vous de ce qui vous regarde! répond-il avec humeur.

Et le vaisseau, en faisant son abattée, s'incline horriblement; l'eau s'engouffre par les seize sabords ouverts; le désastre est immédiat et complet. Le commandant, deux de ses fils, et six cents hommes sont engloutis.

Dans la même bataille, à la même heure, par le même oubli, — mais par oubli seulement, — nous perdîmes de même un autre vaisseau de soixante-quatorze canons. Ainsi fut facilitée d'autant la victoire trop fameuse remportée par l'amiral Hawke sur l'incapable maréchal de Conflans.

On vient de voir comment un haut-bord peut périr submergé sans que ce soit le résultat de la voie d'eau. Les chaloupes que remplit tout à coup la grosse mer, par le fait trop souvent de la maladresse de celui qui gouverne, les petits navires capelés par les lames, coulent fréquemment ainsi. Enfin, les grands bâtiments mal pourvus de panneaux fermant hermétiquement leurs écoutilles, et ceux qui criblés d'avaries ont eu leurs ponts ou leurs flancs défoncés par les vagues, sont sujets à des catastrophes analogues.

Les fonds sont intacts, l'eau ne pénètre point à travers les bordages de la carène; mais les hauts ont souffert, les mâts sont arrachés, les panneaux brisés, les murailles supérieures entamées; des ouvertures béantes, vastes entonnoirs, livrent passage à la mer.

La *Jane Lowden*, beau navire anglais monté par dix-sept hommes, se trouva dans ce dernier cas, en décembre 1865, un mois après son départ de Québec.

L'ouragan fond à bord et démantèle le bâtiment pièce à pièce. La mer y embarque par paquets. Il est littéralement inondé. Les cataractes de l'Océan l'écrasent et l'emplissent. Dans cette affreuse situation, les pompes sont impuissantes, les lames ont fait brèche, montent à l'assaut, déferlent sur le pont comme en pleine grève, déracinent et emportent avec elles tout ce qui leur fait obstacle.

Neuf des marins sont enlevés; ils disparaissent sans qu'on ait entendu un cri. L'ouragan tourbillonne, creuse le sillon unique dont on n'aperçoit qu'un bord et soulève en talus les flots à une effrayante hauteur qui dépasse étrangement les mesures données, du fond de son cabinet, par l'illustre Arago dont la polémique avec Dumont-d'Urville restera comme un monument de querelle scientifique.

Le navigateur avait évalué à trente-trois mètres les lames qu'il rencontra, le 30 août 1826, sur les accores du banc des Aiguilles. Et son évaluation n'avait rien d'exagéré puisque d'autres navigateurs auraient mesuré des lames de cinquante et même de soixante mètres. Arago trouva bon de faire l'incrédule et de railler spirituellement le marin : « A beau mentir qui vient de loin. » De son autorité de membre de l'Institut, il déclara que, « la vérité remplaçant le roman, « les prétendues hauteurs étaient réduites aux propor- « tions modestes de six à huit mètres. » L'Éternel avait dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin! » Survint un académicien pour ajouter : « Tu ne monteras pas plus haut..... que huit mètres. »

Il faut reconnaître, toutefois, que le sujet prêtait fort à controverse. Thomas Stevenson, dans ses études sur la construction des hâvres, n'évalue qu'à cinq mètres au plus la hauteur des lames les plus fortes; il constate cependant que :—« une masse calcaire de près « de 51,000 kilogrammes a été emportée par la mer des « Hébrides, à Barrahead, et que des blocs de 6,000 ki- « logrammes et au-dessus, descellés dans leurs car- « rières, ont été mis en pièces sur le sommet du « Bound-Skerry de Whalsea, dans le Zetland, à 70 « pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées.

« Le comte de Marsigli, dans son *Histoire physique* « *de la mer*, publiée en 1725 à Amsterdam, rapporte que « la vague la plus haute qu'il ait jamais vue avait une « hauteur de 4 mètres 60.

« Dans l'océan Atlantique, le docteur Scoresby, d'a- « près une communication faite à l'Association bri- « tannique en 1850, aurait, dans diverses tempêtes, « mesuré des vagues de 9 mètres 20 et une de 13 mè- « tres 25. »

M. le capitaine de vaisseau Coupvent-Desbois établit les mesures suivantes :

Belle mer	1m 0	correspondant à un vent de 5 mètres par seconde.
Petite houle.	1m 5	
Houle.	2m 3	
Grande houle.	3m 3	
Très-grosse houle.	4m 7	
Grosse mer.	6m 3	
Très-grosse mer.	8m 7	

Mais les navigateurs qui ont observé dans les mers australes, après avoir constaté cette hauteur de huit à

neuf mètres pour des lames de cinq cents mètres de long, affirment que les vagues les plus hautes entre la Nouvelle-Hollande et la Terre-Adélie, de 50 à 60 degrés de latitude Sud, étaient de plus du double au-dessus de la moyenne générale.

Celui qui écrit ces pages atteste avoir vu, durant une journée entière, dans le sud-ouest des Bermudes, une seule lame se dresser à tribord de sa frégate couchée sur le flanc. A gauche on avait peine à en distinguer le creux que voilait un brouillard d'écume, à une quinzaine de mètres au-dessous de la quille. A droite, la crête de la lame unique formant tout notre horizon, dépassait la hauteur de nos barres de perroquet, soit encore trente mètres, en tout, quarante-cinq.

Mais l'inclinaison de ce mur mouvant qui nous bornait la vue, variant entre quarante et quarante-cinq degrés, la hauteur verticale de la lame est ramenée à l'évaluation même de Dumont-d'Urville.

L'on ne peut expliquer qu'en admettant ces mesures, les catastrophes réduisant aux dernières extrémités des navires de fort tonnage comme la *Jane Lowden*. Le bâtiment pris en travers est cloué par la tempête au flanc oblique de la vague. La vague est l'enclume, le vent le marteau. On est penché sur l'un des côtés; on ne roule plus. On ne ressent qu'à de très-rares intervalles quelques secousses de tangage. La mer est un plan incliné contre lequel on reste aplati; les basses vergues y trempent. J'ai vu le tiers et parfois la moitié des nôtres y plonger coup sur coup. La mobilité du mur oblique donne lieu toutefois à de courts instants de répit, après lesquels de monstrueux embruns tombent à bord en cascades. Si le bâtiment n'a pas encore d'avaries, si les panneaux, bien amarrés et recouverts de toiles goudronnées ne peuvent être envahis, ces masses d'eau s'écoulent d'elles-mêmes par les dallots, qui sont les gouttières du bord.

Du reste, il n'y a plus de pied marin. Le pont est tellement incliné qu'on ne peut circuler qu'à l'aide de cordages dits filières, tendus exprès pour servir de rampes. Tout ce qui n'est pas très-solidement fixé, accroché, bouclé, amarré, accoré, retenu, se détache, glisse et tombe du côté couché sur la lame. Les boulets sortent de leurs parcs et bondissent; les canons parfois arrachent leurs crocs, cassent leurs bragues et roulent, broyant tout ce qu'ils rencontrent. Si l'arrimage n'est pas excellent, la cargaison se déplace, et ce déplacement détermine trop souvent la perte finale.

A bord de la *Jane Lowden*, l'énorme quantité d'eau qu'ont engloutie les écoutilles produit dans l'intérieur l'effet d'une cargaison déplacée. La charge, qui augmente sans cesse, se porte toute sous le vent. L'inclinaison du navire devient telle que les huit hommes survivants doivent se réfugier à l'extérieur. Ils s'y tiennent à des boucles de fer, ils s'y amarrent et, continuellement couverts par les vagues, passent ainsi plusieurs heures entre la vie et la mort.

Une zone d'air considérable est sous le flanc qui leur sert d'abri. Elle fait équilibre aux poids intérieurs. Les mâts étant complétement brisés, rien ne tend à faire changer de position au ponton. L'eau entre et sort librement. Le pont achève de se détacher par morceaux. La cargaison est entraînée à la mer. La coque se vide et continue à flotter sans autre cause que l'absence d'un dernier coup de mer qui achèverait de détruire le plus instable des équilibres.

Peu à peu l'ouragan s'apaise. Quelque mouvement favorable se produit, l'eau intérieure fait contrepoids, le bâtiment se redresse tout à coup.

Le capitaine John Casey et ses compagnons rentrent donc à bord, c'est pour s'y voir dénués de toute ressource. Plus de vivres ni d'eau douce, plus d'effets, plus de mâts, plus de voiles, plus de canots. Le bâtiment ne coule pas, puisque ses fonds n'ont pas souffert. Il est lesté par l'eau qui l'a inondé. Il flotte, mais c'est tout.

A l'ouragan va succéder la famine. Les scènes effroyables du radeau de la *Méduse* se renouvelleront. Dès les premiers jours deux hommes meurent de faim et de froid. Leurs cadavres serviront de pâture aux autres.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —

LA JEUNE FILLE AU PUITS

Tous ceux qui ont voyagé en Orient et dans les pays chauds savent que les réunions se font autour des citernes, des piscines et des puits. Qui n'a présent à l'esprit le récit biblique de l'ambassade d'Éliézer allant chercher une femme pour le jeune fils de son vieux maître? Il s'arrête en Mésopotamie au puits où les jeunes filles de la ville mènent boire leurs troupeaux, et là il demande à Dieu, dans une fervente prière, de lui faire connaître celle qu'il destine à Isaac, en inspirant à celle-ci le désir d'être agréable au serviteur d'Abraham et de lui donner à boire, à lui, ainsi qu'aux personnes de sa suite et à ses chameaux. Dès qu'il fait cet appel aux filles de la Mésopotamie, Rébecca se lève, et tire l'eau du puits pour la lui offrir, Rébecca, toute rayonnante de la force et de la beauté de la jeunesse et qui semble être une reine au milieu des jeunes filles qui l'entourent. Alors Éliézer bénit Dieu d'avoir exaucé sa prière; sa mission, si bien commencée autour du puits, s'achève. Le père de Rébecca et Laban son frère, apprenant qu'un de leurs parents, habitant une terre lointaine, désire donner Rébecca pour femme à son fils, consultent la jeune fille qui, cédant à son tour à l'inspiration divine, répond :



La jeune fille au puits.

J'irai. Et Isaac, continue la Bible, en voyant Rébecca sous sa tente, pleura moins amèrement Sara sa mère, et se sentit consolé.

De nos jours comme dans les anciens jours, c'est souvent autour des puits, — je parle des pays méridionaux,— que se nouent les mariages qui se concluront plus tard ailleurs. Sabina est une jeune fille de la campagne romaine; elle est belle, mais de cette beauté souffrante qu'explique la mal'aria qui règne souvent dans ces lieux. La fièvre produite par les exhalaisons insalubres a ôté à son doux et beau visage les couleurs de la santé. Il y a des gens qui demanderont comment les contrées malsaines conservent encore des habitants. Ces personnes oublient le charme tout puissant et irrésistible que contient ce mot : la patrie! Vivre où l'on est né, où l'on peut prier sur la tombe de ses parents, où le paysage vous rappelle les scènes riantes de votre enfance, il y a de si douces joies dans cette pensée, qu'elles font oublier tous les dangers et toutes les souffrances. Les habitants les plus lointains du Nord, lorsqu'on les transfère dans les climats plus tempérés de notre pays, regrettent les glaces du pôle, leurs demeures enfumées, l'huile de poisson qui est leur seul aliment. Cette terre inhospitalière et glacée, c'est pour eux la patrie. Le nègre, transplanté parmi nous, regrette les régions embrasées de l'Afrique centrale, avec ses forêts, pleines de serpents venimeux et de bêtes féroces. C'est là qu'il est né, c'est là qu'il voudrait mourir.

Sabina, cette fille de la campagne romaine, ne se plaint pas de ce que la mal'aria a fait pâlir les roses de ses joues, de ce que, pendant une partie de l'année, ses membres ont le frisson et le tremblement de la fièvre. L'horizon ne s'étend pas pour elle au delà du pays où elle est née. C'est là qu'elle trouvera la part de bonheur qui lui est dévolue sur la terre; c'est là aussi qu'elle portera le fardeau de peines qui nous est imposé à tous pendant cette vie. Vous voyez à côté d'elle ce jeune homme, le compagnon de son enfance qui deviendra le compagnon de tous les jours qu'elle doit passer sur la terre. Il est né au même lieu, il a les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Ne le plaignez pas, car il se trouve heureux. Déjà les bagues de fiancés ont été échangées entre Sabina et Peppo. Ils sont allés prier la madone de bénir leur union prochaine. En attendant ce beau jour, Peppo accourt tous les soirs au puits pour épargner aux faibles bras de Sabina la peine de tirer les seaux d'eau dont on a besoin chez elle. Il rend ainsi à Sabina ce que dans, le récit biblique, Rébecca fit pour Éliézer. Et puis, ce sont de longs et doux regards et d'affectueuses causeries, dans lesquelles les souvenirs de l'enfance se reflètent et se mêlent aux espérances de l'avenir; le petit champ qu'on doit cultiver, la maisonnette qui, couverte des pampres d'une vigne jaunissante, mêlée à des jasmins odoriférants, semble un nid de fruits, de fleurs, d'amour et de poésie, la vache que l'on doit conduire au pâturage accoutumé, viennent tour à tour attendrir ou égayer ces deux figures charmantes, et parfois une douce émotion, une émotion de bonheur, fait refleurir sur les joues de Sabina les roses de la santé.

Voilà, ce me semble, les idées et les sentiments que M. Hébert a voulu rendre en peignant son beau tableau de la *Jeune Fille au puits*. On sait que son pinceau a une sympathie particulière pour la beauté pleine de morbidesse qué l'on trouve surtout dans certaines régions de l'Italie. Cette alliance de la jeunesse et de la souffrance, ce printemps qui a quelque chose des pâleurs de l'automne, est le caractère particulier de son talent et l'on peut dire que la *Jeune fille au puits* est une des plus belles pages sorties de son pinceau.

Félix-Henri.

DE BAYONNE A RONCEVAUX

Connaissez-vous Bayonne? Non. Tant pis pour vous. C'est une ville charmante avec son soleil, son fleuve, sa rivière, sa verdure et sa gaieté. Venez-y, ses habitants vous recevront bien; ils sont polis et de belle humeur. Il y fait plus frais que vous ne pensez; la brise marine viendra tous les jours tempérer le vent du midi, l'ombre des arbres vous couvrira jusqu'à la fin d'octobre, et la couleur tendre des prairies et des cultures tardives vous dispensera de porter des lunettes vertes, si toutefois vous avez les yeux sensibles. Installez-vous ici pendant une quinzaine et partez de là pour faire quelques excursions. La mer, les rives de l'Adour et de la Nive, le pays basque, qui se vante de n'être ni français ni espagnol; les villes et les villages des deux frontières: Biaritz, que le parisianisme a gâté; Saint-Jean-de-Luz, qu'il gâtera; Handaye, qui a canonné Fontarabie, et Fontarabie, qui a bombardé Handaye; mais la mer surtout, la mer dont les ingénieurs ne peuvent changer l'imposante figure, et les montagnes dont les grands profils et les profonds échos domineront toujours la voix de l'homme et le pignon de sa maison. C'est là ce que j'aime et ce que vous aimeriez si vous étiez mon compagnon. Pour vous donner l'envie de le devenir, je vais vous raconter la course que je viens de faire de Bayonne à Roncevaux; je n'omettrai rien, pas même les punaises espagnoles, sachant bien que je ne vous dégoûterai point, car vous n'êtes pas de ces fades délicats qui ne peuvent voyager sans porter partout avec eux cinq ou six flacons de parfums liquides, quatre sortes de cosmétiques et au moins trois éponges.

Nous sommes quatre. Départ à six heures du matin dans une calèche à trois chevaux. Voici d'abord les



ruines du château de Marracq, où se consomma une grande iniquité du premier empire, la confiscation du roi d'Espagne; puis voilà Cambo, dernier établissement thermal des Basses-Pyrénées. *Rinfresco* à Élète. Arrivée à trois heures à Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est-à-dire au pied de la porte d'Espagne par Roncevaux. Nous sommes en plein pays basque. Nous avons marché neuf heures dans de fraîches vallées; mais nos chevaux, qui n'entendent rien à la beauté du paysage, ne songent qu'à se reposer. Nous les dételons, nous en attelons d'autres, et, après avoir traversé Arnéguy, frontière de France, nous prenons gîte à Valcarlos, frontière d'Espagne. Ici je dois devenir plus descriptif. La route carrossable est à bout; on nous dépose à la porte d'une espèce de remise où personne ne se présente pour nous recevoir. La maison porte écrit sur une planche : *Estanco nacional;* ce qui veut dire : halte, auberge, sorte de *posada,* mais *posada* d'un degré supérieur; la vraie *posada* est un abri au rez-de-chaussée, où on ne vous donne que le couvert, il faut porter tout le reste avec soi. On parle bien ici quatre langues, mais il est difficile d'y trouver quatre lits. Enfin, nous soupons à l'huile, à la graisse, à l'ail et aux piments, et deux à deux nous nous retirons dans nos chambres. Bonne nuit! Hélas! nos souhaits ne sont pas exaucés, les insectes nous dévorent, les muletiers nous étourdissent, de fortes odeurs nous font éternuer; mon plancher, crevé en plusieurs endroits, laisse monter près de mon lit la lueur des lampes de la cuisine, leur fumée et celle du fourneau. A quatre heures, toutes ces misères étaient oubliées, nos guides chantaient dans la cour, les mules frappaient du pied, l'air était pur, le ciel splendide; allons, mesdames, à cheval et en route! Mais il faut allonger cet étrier, raccourcir celui-là, apporter une chaise pour madame et tirer ses jupons, car elle est à califourchon; il faut encore ressangler le bât de monsieur qui va tourner sous la bête, etc., etc. Cette scène était présidée par notre grosse hôtesse, qui, pour mettre plus facilement les mains à la besogne et travailler *de visu,* avait posé un flambeau sur sa tête. N'était-ce pas un tableau extrait de *Don Quichotte?* Le chef prend enfin la corde de la mule de tête et nous partons à la file, dans l'obscurité, avec la confiance et la gaieté de gens qui s'avancent vers le matin.

Combien l'homme semble petit et écrasé quand il chemine au pied de ces géants de la nature, séparés par des torrents tumultueux et laissant pendre sur le voyageur, des rochers et des arbres qui eux-mêmes sont des géants! L'âme comprend qu'au-dessus de cela il n'y a plus que l'esprit de Dieu. Aussi le montagnard, dominé par la nature et ne la dominant jamais, a-t-il de la Divinité un sentiment plus profond que l'habitant des plaines qui peut à son gré changer sa ligne d'horizon en défrichant une futaie ou en élevant une cheminée.

Nous montions depuis trois heures au milieu des châtaigniers et des hêtres, quand un homme armé, une espèce de Castibelza, se jette au milieu de la route...; rassurez-vous, c'était un garde chargé (bien que cela soit à peu près inutile) d'escorter les convois jusqu'à Roncevaux. On dit qu'il a tué deux voleurs il y a quatre ans; que cela soit ou ne soit pas, il n'en est pas moins vrai que cela fait bien dans le paysage, croyez-le donc. Nous voilà au sommet. La haute vallée de Roncevaux est devant nous, et le chemin s'engouffre sous des arcades qui dépendent de l'abbaye. Un large bénitier de pierre est placé en dehors de l'église, et les muletiers ne manquent pas d'y plonger le poing, d'ôter leur béret et de se signer avec dévotion.

Voilà donc Roncevaux! tableau d'histoire presque effacé, faible écho qui reproduit à peine de grands noms. Si Charlemagne a passé par là, il a vu, comme je le vois, le profil de ces montagnes, et Roland a pu rendre l'âme au pied du grand père de ce chêne ou de ce hêtre, car ils ont bien six ou sept mètres de ceinture et trois ou quatre siècles d'existence. L'abbaye de Roncevaux a été construite probablement pour recueillir les restes des paladins du grand et pieux empereur et entretenir une prière perpétuelle en leur honneur. Il ne reste rien ou presque rien des pierres de fondation, et je doute que le Rituel ait conservé le moindre Oremus en mémoire de Roland. Il y a si longtemps de cela!... tant de gens de guerre et de commerce ont passé par ce chemin! tant de moines se sont succédé dans ces cloîtres et dans cette église, église et cloîtres qui eux-mêmes ne sont que des successeurs! La terre et les pierres sont muettes. En somme, ce sont des ruines sans grandeur, y compris les quelques rares chanoines qui s'ennuient dans cette mélancolique vallée, bien verte dans cette saison, mais bien blanche pendant l'hiver. Quelques ornements d'église, quelques reliquaires, voilà tout ce qu'on montre en fait de curiosité. Il nous fut dit qu'en raison des derniers événements politiques, le trésor avait été caché. Qu'est-ce que ce trésor? S'il s'y trouve les houseaux de Roland et les aiguillettes de l'archevêque Turpin, mentionnés par un Guide des voyageurs, je ne regrette point de ne les avoir pas vus. Ce que j'ai vu et ce qui m'a fait peine à voir, c'est la sœur d'un des chanoines, fort aimable femme, mais qui, tout en causant avec nous, se mouchait dans son tablier. Je vous recommande d'aller vous asseoir au centre de ce large vallon, sous un hêtre planté au milieu de la prairie et de dessiner les bâtiments de Roncevaux, en y mettant quelques couleurs, car il y a des toits rouges de briques et d'autres bleus d'ardoises, des pierres noires et d'autres jaunes, de grandes ombres et de longs rayons d'une vive lumière. Là, vous penserez que les Sarrasins arrivaient derrière vous, avec les paladins refoulés et écrasés par les Basques dans la

gorge d'Altobicar ou Altabiçar, où, serrés des deux côtés, ils sont tombés jusqu'au dernier, comme le dit un vieux chant basque fort beau et fort original. Avant l'attaque à coups de pierre, le chef dit : « Que de guerriers richement armés! Combien sont-ils? Enfant, compte-les. » L'enfant compte : un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt... « Il y en a trop pour en dire le nombre. » A la fin de l'action, le chef dit encore : « Enfant, combien sont-ils, maintenant? Viens les compter. » L'enfant compte à mesure qu'ils tombent : vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. « Il n'en reste même pas un! »

Plus heureux que Roland, nous repassâmes la frontière jusqu'au dernier, et le soir même nous étions à Bayonne.

L. M.

MES HÉRITAGES

(Voir pages 4, 24, 35 51, et 69.)

—

X

— Mon mari vous a fait prévenir, dit la dame.

— Oui, madame. Quelle tuile me tombe sur la tête! J'en suis encore tout étourdi. J'espérais toujours que ses menaces seraient vaines, et j'étais loin de me douter que cette petite...

Madame Tardon leva sa grosse main d'un air de mystère et se pencha vers lui.

Il se tourna vers mon encoignure et y plongea un regard fulminant, qui aurait pu mettre le feu aux journaux entassés. Comme je me savais innocente et invisible, je me demandai ce qu'il pouvait y avoir sur ce guéridon qui pût lui déplaire au point qu'il eût comme le désir de l'anéantir.

— Tout n'est peut-être pas encore perdu, repr t madame Tardon; mais il faut agir, mon cher monsieur.

— Quelle tuile! quelle tuile! répétait-il.

J'interrogeai le plafond qu'il inspectait d'un œil désespéré; je n'y vis pas l'ombre d'une tuile, mais de jolies moulures qui s'arrondissaient fort gracieusement au-dessus de sa tête échevelée.

— Parlons raison, reprit madame Tardon. Mon mari, qui comme vous le savez n'est jamais à court, a découvert un moyen. Veuillez me suivre.

Ils se levèrent et passèrent dans l'appartement à côté; mais la porte était mince, les voix animées, j'avais l'oreille très-fine, et certainement, maintenant à l'aide des mots épars qui m'arrivaient, il me semble que je reconstruirai cette conversation. Essayons.

— Le moyen, l'unique moyen, c'est de vous marier, dit madame Tardon.

— Un moyen extrême, madame, riposta le grand jeune homme.

— Allons donc! C'est là surtout ce qui vous a séparés, n'est-ce pas?

— Oui, les cartes ne se sont définitivement brouillées que quand il m'a mis le marché au poing.

— Donc il n'y a plus à balancer, c'est même bien chanceux maintenant. A tout hasard annoncez-lui votre mariage aujourd'hui même.

— Aujourd'hui!

— Oui.

— C'est dur.

— Allons, de la résolution!

— Et la femme?

— Hermine de Barec.

— Grand Dieu!

— Il serait enchanté, car il a toujours rêvé cette alliance, et si Hermine n'est pas positivement aimable...

— Assommante!

— Non, et elle lui plaira, vous dis-je. Mais vous craignez peut-être un refus?

— Moi! Sa mère fait tout ce qu'elle peut depuis un an pour me passer cette chaîne au cou.

— Prenez-la, c'est votre moyen de salut.

Le reste m'échappa complétement, ce sourd murmure m'avait causé une sorte de somnolence, et comme si tous les pavots de la tapisserie avaient laissé tomber sur moi une poudre somnifère, je finis par poser ma tête sur mes bras croisés et je m'endormis bel et bien sur le guéridon. Quel bon somme je fis là! mais quelle confusion j'éprouvai au réveil! Le voile que j'avais tendu entre le monde et moi s'était déchiré, mes murailles protectrices s'étaient écroulées, il me fallut dégager ma tête de dessous ces décombres et je m'aperçus que la scène était changée. Ce n'était plus le grand jeune homme dégingandé qui se trouvait là; mais M. Tardon enveloppé dans un manteau de toile cirée, dont le capuchon englobait son chapeau, ce qui grandissait le petit bonhomme d'un demi pied.

— C'est arrangé, disait-il en frottant ses mains sèches l'une contre l'autre, il ne résistera pas. Seulement sois habile, Catherine, sois habile, laisse passer le premier feu, la flamme, la fumée. Diantre! cette journée est une bonne journée pour nous, et qui veut la fin veut les moyens. Il eût été dur de voir ce partage m'échapper, et il allait m'échapper sans ce petit incident qui me rend maître de la situation.

— As-tu clairement posé tes conditions à madame de Barec, Jacques?

— Je crois bien. Si je fais faire à sa fille le mariage qu'elle désire, ce n'est pas pour des prunes, et c'est à elle à choisir l'homme d'affaires.

— C'est donc entendu! Le jour des fiançailles tous les papiers seront portés à mon étude. Hé! hé! il y a

bien là dix mille francs à gagner, ma femme, car il y a des mineurs, et le partage traînera certainement en longueur.

— Je connais des gens dont cette affaire va allonger la mine, dit madame Tardon avec un air de joie profonde mais concentrée.

— Sans doute, sans doute. Avoir l'oiseau entre les mains et le voir plumer par d'autres, oh! oh! oh! c'est dur. Tiens, cette petite est éveillée !

Cette petite était éveillée et fort mal à son aise dans son coin découvert, en face de gens si affairés et si peu sympathiques dans leur vilaine joie.

— Il faut lui faire prendre l'air, reprit le notaire. A bientôt, ma bonne, je vais la conduire dans le jardin.

Il vint à moi, il me fallut encore sentir ses affreux doigts secs et froids sur ma joue, emprisonner ma main dans sa vieille main crochue et le suivre. Nous traversâmes une cour où attendait un léger char-à-bancs tout attelé. Il me montra du doigt une porte grise, il me donna une chiquenaude d'amitié sur une joue, et à mon grand soulagement il monta dans le char-à-bancs.

Je m'élançai vers la porte grise, je l'ouvris et je me trouvais dans un petit enclos où il y avait de petites allées, de petits arbres, de petits rochers, un petit gazon, un petit tertre, un petit kiosque, un petit vivier. Tout cela râclé, peigné, contourné, peinturluré, étriqué à me rendre étonnée et triste. Je m'assis auprès de la petite mare d'eau verdâtre dans laquelle pour rien au monde je n'aurais voulu plonger l'un de mes doigts et je me demandai comment M. Tardon pouvait se frotter les mains avec tant de satisfaction, et comment sa femme pouvait tant sourire vivant dans une maison si sombre et ayant un jardin si laid. Pour mon compte, j'aurais mieux aimé la maisonnette de Loeïzan et ses carrés de pommes de terre fleuries que cette grande habitation et ce jardin où l'herbe avait comme l'air d'avoir peur de grandir et de se montrer trop verte.

On ne me laissa pas trop longtemps livrée à mes réflexions mélancoliques. J'entendis enfin la voix sonore de mon oncle Adrien, et je vis la porte grise s'ouvrir devant un domestique qui m'emmena dans une salle à manger où il y avait beaucoup de meubles et peu de jour. J'allai embrasser mon oncle qui lisait une lettre les lèvres très-serrées, et je me plaçai à l'ombre derrière lui quand madame Tardon ou plutôt sa photographie entra. Était-ce bien à cette femme souriante que j'avais vu un air si maussade? était-ce bien cette bouche si délicatement pincée que j'avais vue tant bâiller?

— Voilà vraiment à quoi je ne m'attendais pas, madame? dit mon oncle en jetant la lettre sur la table par un geste brusque.

— Je vous assure, monsieur, que mon mari a été aussi très-vivement contrarié, répondit madame Tardon en lui désignant sa place d'un geste gracieux, mais il n'y avait pas moyen de refuser. Du reste, il ne sera peut-être pas longtemps. Son cheval va bien et il espère vous retrouver.

— Au fait, c'est vrai, dit mon oncle en s'asseyant, l'affaire que nous avons à traiter ensemble ne sera pas longue; cependant je regrette de n'avoir pas suivi ma première idée, qui était de tout bâcler ce matin.

— Aimez-vous le potage au vermicelle? demanda madame Tardon comme pour faire diversion.

— Beaucoup, madame. Allons, Claire, assieds-toi. En voilà une idée d'être toujours pendue aux basques de mon habit!

Je me plaçai devant le troisième couvert, et le déjeuner commença. Il commença singulièrement pour moi. Le potage était fait d'une pâte d'Italie à laquelle, par une idée vraiment bizarre, on avait donné la forme des lettres de l'alphabet. Je voyais flotter avec effroi dans le bouillon ces *o*, ces *f*, ces *u*. Manger des lettres, c'était assez drôle, et si cela allait mettre la conversation sur l'éducation! C'était tout ce que je redoutais, étant très-ignorante et me l'étant entendu reprocher. J'en fus quitte pour la peur. On parla de toutes sortes de choses, on mangea de toutes sortes de plats, madame Tardon ne quitta que très-rarement sa figure photographique, mais ne s'occupa ni de moi ni de mon éducation, et au dessert ce fut avec son plus séduisant sourire qu'elle dit à mon oncle :

— Il est sans doute indiscret de vous parler du mariage qui se fait dans votre famille; mais les hommes d'affaires jouissent de certains priviléges, et je crois pouvoir vous adresser mon compliment dès aujourd'hui.

— Du diable si je sais de quoi vous voulez parler, madame! riposta mon oncle Adrien.

— Ah! mais, j'oubliais que vous êtes tellement retiré à votre Castel-Dour, qu'il faut tout un voyage pour vous y aller trouver. La chose est encore secrète, et M. Armand nous disait que vous en seriez le premier instruit; car il se marie enfin.

Évidemment la nouvelle avait grand intérêt pour mon oncle, car son verre qu'il portait à ses lèvres demeura en chemin. Il le reposa même sur la table pour dire d'un ton bourru :

— Quelle est la malheureuse qui l'épouse?

— Allons, monsieur, voilà qui est bien dur. Elle ne sera pas malheureuse du tout. Il s'est bien amendé, savez-vous?

— Tant mieux, qu'il s'amende! il a de la marge, parbleu! Mais tout cela ne me dit pas le nom de sa future, madame?

— Il épouse Hermine de Barec, un beau mariage vraiment?

— Ah! ah! il s'y décide enfin, grand bien lui fasse, la pauvre fille! Si j'ai désiré ce mariage, ce n'était certainement pas pour elle.

— Quand je vous dis qu'il s'est amendé.

— Soit, n'en parlons plus. Ce n'est pas un méchant garçon, foncièrement parlant.

— C'est ce que disent tous ceux qui le connaissent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vous aime beaucoup, et que son premier mot a été, quand il a reçu une réponse favorable : « Mon oncle Adrien va être content ! »

— Il ne s'est pas trompé, répondit mon brave oncle en buvant lentement son bordeaux. Il me restait une frayeur, c'est qu'il se mésalliât, et du train dont il allait, cela ne pouvait manquer d'arriver. Je ne puis pas dire que j'en sois fâché, non, non. Le voilà ancré dans une bonne famille, c'était tout ce que je désirais pour lui.

Comme il finissait ces mots, la porte s'ouvrit, et la petite bonne qui avait servi le déjeuner annonça M. Armand de Castel-Dour.

Je vis s'avancer le grand garçon dégingandé, bien mis, la raie bien faite, la barbe bien peignée, et je vis mon oncle Adrien froncer ses grands sourcils, devenir très-rouge et puis très-pâle.

— J'étais bien sûr de vous trouver ici, mon oncle, dit le grand Armand en s'avançant vers lui d'un air visiblement embarrassé, et je ne voulais pas tarder à... à...

Il s'arrêta, ne sachant plus s'il devait continuer : il avait avancé timidement la main ; mais les deux mains de mon oncle restaient bien carrément posées sur la table.

— A quoi... s'écria mon oncle qui jetait cette exclamation comme pour se débarrasser de son trouble.

— A vous annoncer mon mariage avec mademoiselle de Barec, la fille de votre ancien camarade.

Il dit cela bien piteusement ; mais le nom et aussi sa contenance humiliée agirent.

La main velue de mon oncle se leva et saisit la main inerte du jeune homme.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Pendant ces derniers jours, on a beaucoup parlé de M. Sainte-Beuve et de ses funérailles. C'est l'usage : il se fait un peu de bruit autour de ceux qui s'en vont avant que leur nom rentre dans l'éternel silence et dans l'éternel oubli. M. Sainte-Beuve meurt sans ancêtres et sans descendants. Il était sorti, nous le croyons, d'une famille d'ouvriers des environs d'Écouen, et qui habite maintenant Attainville, près de Moisselles. Tout récemment, en passant devant un échafaudage, nous vîmes un ouvrier maçon de belle taille et de bonne apparence travaillant à recrépir un mur. Je ne sais comment de question en question nous arrivâmes à demander son nom. On nous répondit qu'il se nommait Sainte-Beuve et qu'il était parent de l'académicien. Celui-ci, ajouta-t-on, était venu l'année précédente dans le pays pour voir ses parents. Je cite ce fait pour répondre à ceux qui ont cherché à donner à la présence des blouses au convoi de M. Sainte-Beuve l'importance d'une marque de sympathie populaire. M. Sainte-Beuve, on le voit, a pu trouver des blouses sans sortir de sa famille. C'est un mérite de plus pour lui d'être sorti de son obscurité native pour s'élever à la position littéraire qu'il a occupée. Mieux eût valu cependant demeurer dans les ombres de son obscurité originelle que d'aller chercher dans une éducation plus raffinée les déplorables principes qui ont marqué les dernières années de sa vie et sa mort.

Il est impossible qu'après une pareille mort, ses funérailles n'eussent pas un caractère de tristesse sans consolation. De l'aveu de ses amis les plus francs, elles produisaient l'effet d'une cohue, d'une scène de désordre dans la rue, de la sortie d'un club, de tout ce que vous voudrez, excepté d'un enterrement. Un écrivain qui appartient à la même école et qui se souhaite à lui-même de mourir avec la même résolution d'esprit et le même mépris des préjugés que M. Sainte-Beuve, a essayé de rendre son impression dans un article qui manque à la fois par la forme et par le fonds, en disant que *cela manquait de musique*. Savez-vous quelle est la musique qui manquait au convoi de M. Sainte-Beuve ? C'est l'espérance des choses éternelles, la croyance en Dieu qui n'a pas mis dans le cœur de l'homme le désir immortel de le connaître et de l'aimer pour laisser ce désir perpétuellement inassouvi ; la prière qui ouvre le ciel rayonnant d'immortalité pour recevoir l'âme qui s'élance vers Dieu, au moment où la fosse béante s'entr'ouvre pour recevoir le corps qui doit attendre la résurrection jusqu'au jour du suprême jugement.

Voilà ce qui manquait aux funérailles de M. Sainte-Beuve : il y manquait autre chose, le regret que le pessimiste et le grand railleur a ridiculisé dans un article fameux, l'amitié qu'il ne pouvait inspirer, car il était incapable de la ressentir ; tous les sentiments généreux de l'âme qu'il avait traînés tour à tour sur la claie, toutes les nobles aspirations qu'il avait traitées comme des illusions surannées : la foi en Dieu, en l'humanité, en lui-même. Il ne croyait à rien de tout cela, il l'avait souvent répété. Le néant, qu'il avait seul aimé, remontait déjà jusqu'à lui et se saisissait de sa proie. Ceux qui suivaient son cortége funèbre se demandaient malgré eux si c'était bien la peine d'aller chercher ce corps déjà à demi-décomposé, et de le conduire en faisant tant de bruit vers le trou où l'attendaient les vers, ces ouvriers de destruction.

Une circonstance assez étrange a marqué l'introduction du cortége funèbre dans le cabinet de M. Sainte-Beuve, où il a attendu le départ du corps. Il paraît, d'après une plainte du secrétaire de M. Sainte-Beuve, insérée dans le *Temps*, que le cabinet a été comme dé-

valisé. — « Chacun, dit le secrétaire dans sa lettre, a cru *devoir* emporter un objet à sa convenance, comme un souvenir de l'académicien mort. » *Devoir* appartient à la langue de la plus fine politesse ; pouvoir eût déjà été généreux. Comment! voilà des gens qui entrent dans la chambre d'un mort et qui mettent tout au pillage, qui s'approprient ce qu'on ne leur a pas donné ! c'est là la nouvelle loi sur les testaments dont veulent nous doter MM. les libres penseurs! La suite de la lettre n'est pas rédigée d'une manière moins obséquieuse. Le secrétaire de l'académicien défunt déclare que personne ne méconnaîtra ce qu'il y a de *délicat* dans le procédé de MM. les pillards ; mais il ajoute qu'il espère que ceux qui ont emporté ces objets voudront bien les rapporter, parce que l'intention des légataires est de faire de la chambre mortuaire une espèce de sanctuaire, où, chaque chose demeurant à sa place, le public pourra être introduit pour s'initier aux détails de la vie intime de M. Sainte-Beuve.

De qui se moque-t-on ici? est-ce du public, est-ce de M. Sainte-Beuve, est-ce de ceux qui se sont approprié les objets qui lui ont appartenu pendant sa vie? Va-t-on nous faire un saint de celui qui a toujours combattu les honneurs rendus aux saints? Va-t-on faire un sanctuaire de l'alcôve mal famée de cet épicurien caduc qui n'a cessé d'insulter la morale, la vertu, la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme, et qui est mort en invoquant le néant? Ceux qui ne croient pas aux reliques des plus grands saints entreprendront-ils de nous faire vénérer sous le nom de reliques la vieille défroque de M. Sainte-Beuve? Les phrases si vives et si spirituelles du P. Ventura contre la singulière estime accordée par quelques protestants à la veste de Calvin et à la culotte de Luther nous reviennent ici à la mémoire. Bien qu'on ne doive que la vérité aux morts, nous leur accordons volontiers la trêve de Dieu; mais il faudrait que, de leur côté, les libres penseurs et les sceptiques ne jetassent pas de défi à la conscience publique par leurs téméraires apothéoses. J'aimerais mieux que le secrétaire du défunt académicien nous donnât la liste des objets qui ont été enlevés dans sa chambre par ceux qui y sont entrés, cela ne laisserait pas d'être curieux.

⁂ Il se prépare en ce moment une expédition en Égypte pour l'Afrique centrale, avec l'approbation et le concours moral de l'Angleterre, qui me semble destinée à produire plus d'effet que toutes les expéditions isolées qu'on a faites jusqu'ici. Sir Samuel Becker est chargé par le pacha d'Égypte d'entrer, aussi avant que possible, dans les profondeurs de ce territoire et d'annexer toutes ses conquêtes aux possessions égyptiennes. Il est nommé d'avance gouverneur général de toutes les provinces qui pourront être réunies à l'Égypte. Le gouvernement égyptien a mis à sa disposition une petite armée de 6,000 hommes munis de canons, d'un grand nombre de bateaux qui peuvent se porter à dos de chameau, de 400 de ces animaux et de grands steamers en acier qui peuvent se démonter et devenir ainsi transportables. Le corps commandé par sir Samuel Becker se composera de 2,000 fantassins, de 250 cavaliers réguliers et de trois batteries d'artillerie. Ce corps se dirigera sur Khartoum, au sud de l'Abyssinie, pour remonter la cataracte de Dougala avant la baisse des eaux.

Un second corps sera commandé par sir Higginbotham. Avec deux steamers d'acier, deux mille chameaux il remontera la cataracte d'Assouan et se dirigera vers Khartoum par Berbère, après avoir accompli une traversée de seize jours dans le désert, ce qui explique le nombre considérable des chameaux qu'il mène avec lui. Une fois les trois corps arrivés à Khartoum, sir Samuel Becker reprendra la direction générale de l'expédition. Là, les obstacles les plus grands commenceront. Il faudra se tracer une route et il se trouvera en face de la tribu Barry, qui passe pour être très-belliqueuse, et pour très-contraire aux entreprises des étrangers. et continuera jusqu'aux lacs avec un de ses steamers d'acier. Il établira des points fortifiés sur sa route, il s'efforcera de faire payer le tribut à l'Égypte. Les soldats qui sont tous pris dans la classe des agriculteurs, et auxquels on doit distribuer des outils et des semences, commenceront à cultiver sous la protection des forts; le pacha considère dans cette expédition le côté politique, les Anglais, les avantages commerciaux qui peuvent en résulter pour eux. Quel que soit le résultat de cette expédition conçue dans de si vastes proportions et appuyée sur des moyens d'exécution si considérables, la gloire des intrépides voyageurs qui, comme Livingstone, ont arrosé l'Afrique centrale de leurs sueurs, quelques-uns de leur sang, restera entière. Sans eux, on n'aurait pas eu l'idée de l'expédition qu'on prépare aujourd'hui. Ils ont un nom qu'ils conserveront dans l'histoire : les précurseurs.

⁂ On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, nous avons nous-même parlé des libéralités philanthropiques d'un banquier américain établi à Londres, M. Peabody. Les États-Unis, comme la Grande-Bretagne, ont été l'objet de ses munificences, et c'est justice, car il est né dans le premier de ces pays, et il a fait sa fortune dans le second.

En 1851, M. Peabody sortit pour la première fois son nom du rang des hommes de finance, en rendant un véritable service à l'industrie de son pays. La place que l'Amérique devait occuper à l'Exposition universelle semblait ne devoir pas être remplie, tant les préparatifs étaient en retard. M. Peabody fournit 100,000 fr. pour accélérer les travaux, il poussa si vivement l'affaire, qu'au jour marqué, l'industrie américaine se présenta dans les meilleures conditions.

Un peu plus tard, il fit une innovation qui prouve que la courtoisie est un bon calcul dans les affaires : il établit que tout voyageur qui se présenterait avec une

lettre de crédit sur sa maison, serait invité à un dîner, à un bal, ou à une fête. Cette générosité hospitalière exerça une influence marquée sur son bilan; de 1851 à 1861, ce genre d'affaires augmenta dans sa maison, dans la proportion de 1 à 20.

En 1851, il avait eu une autre idée; c'était de donner un dîner commémoratif de la déclaration de l'Indépendance des États-Uuis et qui devait par conséquent avoir lieu le 4 juillet. La difficulté était celle-ci : la haute aristocratie anglaise consentirait-elle à s'asseoir à la table d'un simple banquier, surtout à l'occasion d'un événement, date glorieuse dans l'histoire des États-Unis, mais qui rappelait aux Anglais la perte qu'ils avaient faite de l'Amérique du Nord? Peabody alla consulter à ce sujet le duc de Wellington. Le duc de Wellington qui, malgré le titre de *Iron-Duke*, le duc de fer, que lui ont donné ses soldats, était un des esprits les plus sages qu'on rencontre dans l'histoire, et qui savait par conséquent qu'il faut en toute circonstance reconnaître l'irrévocable et ne pas lutter pour l'impossible, approuva fort l'idée de Peabody, et accepta l'invitation. Dès lors, le succès de l'idée fut assuré. Il y eut bien dans la suite quelques tiraillements à l'occasion de la primauté d'honneur donnée à la santé de la reine d'Angleterre, mais les choses s'arrangèrent et les banquets continuèrent pendant un certain nombre d'années.

⁂ Un voyageur de nos amis, se trouvant en Algérie, alla visiter Oran. Son hôte ne lui cacha pas la triste position où se trouvaient les habitants du pays, dévorés par la misère et par l'usure des Juifs qui s'élève aux proportions d'une calamité publique. Le Musulman lui avoua qu'il ne subsistait qu'en renouvelant, à un taux exorbitant, son emprunt, à la fin de chaque année. — Mais il faudra bien finir par payer votre dette, lui dit le Français. — Bah! répliqua le Musulman, vous vous lasserez, vous autres Français, de tenter des efforts inutiles en Algérie, vous abandonnerez votre colonie : alors nous tuerons les Juifs, ce sera une manière d'acquitter notre dette.

⁂ La comédie se mêle au drame sur la scène du monde, comme dans le théâtre de Shakespeare. Le 26 octobre dernier, on craignait à Paris ce qu'on appelle en temps de révolution une journée. Cependant, des lettres successives étaient venues rassurer le public, en lui annonçant que les organisateurs de cette journée y avaient renoncé? M. Raspail, abdiquant l'un des derniers le rôle qu'il se proposait d'y jouer, avait lui-même déclaré qu'après *s'être parlé dans le silence*, il croyait devoir faire ce dernier sacrifice sur les autels de la patrie. Mais l'on avait compté sans M. Gagne, l'archi-avocat des fous, dont la renommée, nous l'apprenons, a passé l'Atlantique, et défraye les journaux américains comme les journaux français. Il annonce positivement que l'obélisque et lui seront sur le champ de bataille, et il invite les partisans de l'Unitéide à y paraître avec lui. Dussent-ils s'y montrer au grand complet, l'attroupement ne sera ni nombreux, ni dangereux.

« L'archi-levier Gagne est l'archi-sceptre du peuple
Qui soulève le monde où l'unité se peuple. »

Il invite aussi les femmes libres à ne pas manquer à cette fête et à venir proclamer la *gunécratie* qui, dans le grec à son usage, signifie l'égalité des hommes et des femmes.

Ne trouvez-vous pas que Charenton se mêle un peu trop de nos affaires? C'est peut-être parce que nous ne nous mêlons pas assez des siennes.

⁂ Il faut être juste, surtout avec la petite presse, à qui l'on n'a pas souvent d'éloges à donner. Comme elle a beaucoup de coryphées, elle en envoie un peu partout, et dernièrement un de ses représentants les plus autorisés est allé à Froshdorff, d'où il adresse à Paris une note intéressante sur ses impressions. Il était parti dans l'idée qu'il ne pouvait être question en ce lieu que de Pharamond et de Clovis ou tout au plus de Hugues Capet et de Louis le Gros. Peut-être, par faveur singulière, pour des hôtes arrivant de Paris, le comte de Chambord irait-il jusqu'à l'année 1830, mais pas au delà. Au lieu de cela, il raconte qu'il a trouvé un prince s'occupant des choses de son temps, s'entretenant volontiers de tout ce qui occupe Paris, ayant la parole vive et la réplique rapide, plein de courtoisie, d'aménité, de bonne grâce, français jusqu'au bout des ongles, qui ne cherche point, ce sont ses expressions, à enrégimenter ses visiteurs, mais qui leur inspire à la fois la sympathie, l'estime et le respect.

NATHANIEL.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Charles-Quint.

CHARLES-QUINT

Les deux princes dont les luttes devaient jeter un si vif éclat sur la première moitié du XVIe siècle, François Ier et Charles-Quint, naquirent à peu d'années de distance. François Ier, l'aîné de ces deux princes, naquit en 1494, Charles-Quint à l'aurore même du XVIe siècle, en 1500. Il était fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, infante d'Espagne, héritière de Ferdinand et d'Isabelle, dont le nom et les malheurs réveillent un des échos les plus douloureux de l'histoire. Tout jeune encore, en 1516, Charles-Quint fut proclamé roi des Deux-Siciles, et en 1519, à la mort de son aïeul Maximilien Ier, il fut élu empereur d'Allemagne, à l'exclusion de François Ier, roi de France. C'est de cette époque qu'il faut faire dater l'hostilité des deux princes rivaux, qui chacun aspirait à gouverner l'Europe selon ses vues et ses intérêts. Charles-Quint, malgré sa jeunesse, rêvait déjà le pouvoir absolu, et dès son avénement au trône d'Espagne il lutta contre les *communeros*, les défenseurs des libertés communales, les vainquit et centralisa dans ses mains souveraines tous les pouvoirs qu'il ôtait aux communes et aux provinces. Mais son empire, qui étendait si loin ses frontières, était comme une ceinture de fer qui, enlaçant la France, l'isolant des autres puissances, l'étreignait de tous côtés et la menaçait à la fois du côté de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Espagne et même de l'Italie. C'est ce que comprit François Ier, commençant dès lors la politique qui devait devenir la politique traditionnelle de la France, le but de Henri IV, de Louis XIII, de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV: l'abaissement de la maison d'Autriche, cette voisine redoutable dont l'hostilité pouvait devenir préjudiciable à la gloire de la France.

La lutte commença en 1521. Le jeune empereur, auquel tous les bonheurs semblaient arriver à la fois, vainquit François Ier au moment où Fernand Cortez allait, au nom de Charles-Quint, conquérir le Mexique. Il aimait passionnément la gloire, le pouvoir absolu; il allait être rassasié de renommée, posséder des empires sur lesquels, comme il le disait orgueilleusement, le soleil ne se couchait jamais; et puis, après la période des victoires, des conquêtes, viendrait aussi pour lui l'instant des revers, des défaites et des épreuves, car Dieu se réserve d'instruire les princes par les victoires

comme par les revers, et de leur montrer par là le néant des gloires de ce monde. Au début de cette lutte, la France marche de défaites en défaites; c'est une des époques les plus douloureuses de notre histoire. François Ier est vaincu, toujours vaincu, et dans une de nos journées néfastes, il perd Bayard, son chevalier, mort sans peur comme sans reproche. Vaincu à Rebec en 1524, abandonné par le connétable de Bourbon, qui, mécontent de la cour et de la reine-mère, entre au service de l'empereur, auquel Bayard, mourant, adresse ses reproches suprêmes, il est encore battu à Pavie en 1525, où il est fait prisonnier et d'où il écrit à sa mère cette phrase digne de la France et de lui : « Tout est perdu, Madame, fors l'honneur. » Charles-Quint conduit son prisonnier à Madrid, où il lui fait signer un traité par lequel la France faisait à l'empire des sacrifices considérables, et qui fut annulé par une assemblée des notables du royaume. C'est à ce moment que François Ier conclut contre son ennemi vainqueur la Ligue sainte, dans laquelle entrèrent le pape et les États d'Italie. Il est douloureux de le dire, c'est le connétable de Bourbon qui commandait l'armée que Charles-Quint envoyait pour marcher contre la France. Le pape Clément VII, voyant que l'ambition de l'empereur d'Allemagne menaçait l'indépendance des États d'Italie, entra dans la Ligue de François Ier contre Charles-Quint. C'est alors que l'empereur, irrité contre le pape, envoya en Italie une armée redoutable composée de vieux soudards, d'aventuriers et de brigands de toutes les nations, sans foi ni loi, qui se jeta sur l'Italie, et bientôt mit le siége devant Rome. Il ne comprenait pas ce qu'il y a d'odieux à voir un prince catholique en lutte ouverte avec le chef du catholicisme, et considérait simplement Clément VII comme un prince séculier qui s'efforçait, en Italie, de susciter partout des ennemis à l'empire, et se plaçait ainsi comme un redoutable obstacle entre lui et son amour de la domination.

Peu de temps avant le siége de Rome, l'empereur adressa au pape une lettre où il le suppliait de déposer les armes, en l'assurant que, de son côté, il suivrait cet exemple. Il lui reprochait de se liguer avec François Ier, l'allié des Turcs et des protestants, et d'avoir relaxé le roi de France des serments qu'il lui avait faits lorsqu'il était son prisonnier. On trouve dans cette lettre de Charles-Quint ces belles paroles qui montrent l'idée que les princes chrétiens se faisaient alors de leur haute mission dans ce monde : « Je ne vous ai jamais donné de sujets de plaintes légitimes; j'insiste donc pour que vous quittiez enfin les armes; j'en ferai autant de mon côté. Puisque Dieu nous a constitués l'un et l'autre comme deux grands luminaires pour éclairer le monde, tâchons que nos divisions n'y produisent pas une fatale éclipse; songeons aux affaires de la République chrétienne, songeons à résister aux barbares, à comprimer les sectes et les hérésies. Voilà ce qui convient à la gloire de Dieu et dont il faut nous occuper d'abord; après cela viennent nos disputes personnelles. Pour accomplir de tels desseins, vous me trouverez toujours prêt. »

Il est étrange qu'après une pareille lettre, Charles-Quint ait continué à lutter contre le Saint-Siége en donnant ainsi un démenti au désir qu'il exprimait de comprimer les sectes et les hérésies qui menaçaient l'Église. Comment, en effet, demander aux hérétiques de rester dans l'ombre et la paix, quand ils voyaient un prince catholique envoyer ses armées contre Rome, saccager la ville éternelle et retenir Clément VII dans une longue captivité? On a dit, pour effacer cette tache qui pèse sur la mémoire de Charles-Quint, que ses soldats saccagèrent Rome sans ordre de l'empereur, et qu'ils demandèrent à grands cris l'assaut de la ville en apprenant que l'on songeait à parlementer. Mais l'empereur supporta beaucoup trop stoïquement la longue captivité du pape. Le sac de Rome par les armées impériales fut plus horrible et plus hideux que le sac des barbares conduits par Alaric. Le connétable de Bourbon, qui monta le premier à l'assaut, reçut un coup mortel; l'armée se trouva sans chef; personne pour réprimer son ardeur de vengeance et de pillage; elle s'empara de Rome en deux heures, à l'exception du château Saint-Ange, où Clément VII s'était réfugié; Romains, Suisses, tous les défenseurs de la ville furent égorgés. « Les vases sacrés furent profanés sur les autels convertis en tables de banquet; des Allemands ivres, affublés de chapeaux de cardinaux et d'ornements sacerdotaux, les livrèrent à la risée dans des danses obscènes...; les tombeaux même ne furent pas respectés, et un anneau d'or fut arraché du doigt de Jules II. Les luthériens de l'armée de Charles-Quint se faisaient une joie de fouler aux pieds les choses sacrées et de détruire l'idolâtrie des tableaux et des images. Le cardinal d'Arauli, qu'ils mirent vivant dans un cercueil et dont ils célébrèrent les obsèques avec dérision, fut promené par eux dans les rues de Rome; ils s'enivrèrent dans son palais du vin dont ils remplissaient les calices, puis ils l'envoyèrent en croupe d'un des leurs mendier sa rançon de porte en porte. Ils jetèrent les bulles papales en litière à leurs chevaux, et, s'étant rassemblés dans une chapelle du Vatican, travestis en cardinaux et contrefaisant les usages des conclaves, ils dégradèrent le pontife et proclamèrent Luther à sa place. »

Certes, ces excès si affreux paraissent plus épouvantables encore quand on songe qu'ils furent commis au nom d'un prince chrétien, d'un roi catholique, et, bien qu'ils arrivassent sans l'ordre de Charles-Quint, ils restent comme une tache ineffaçable qui pèse sur sa mémoire.

La paix de Cambrai, en 1529, mit fin à la guerre contre l'Italie, et, peu de temps après, nous retrouvons Charles-Quint, qui, s'unissant à François Ier, son en-

nemi d'hier, son allié d'aujourd'hui, son ennemi de demain, va combattre les barbaresques. Ici le caractère héroïque de l'empereur nous apparaît. La Méditerranée était dès lors infestée par les pirates d'Alger, qui, sous la conduite de Barberousse, corsaire sans foi ni loi, mais aussi sans peur, s'élançaient d'Alger, comme d'un nid d'aigle, pour fondre sur les navires des chrétiens qu'ils retenaient dans un dur esclavage.

Tous les peuples riverains de la Méditerranée redoutaient ce terrible voisinage. Charles-Quint, qui, nous l'avons vu, avait une haute idée du rôle civilisateur qu'il était appelé à jouer dans le monde, résolut de combattre Barberousse. Il y eut dans son expédition quelque chose du caractère d'une croisade. La bénédiction solennelle donnée par le pape à la flotte et à l'armée dans les derniers jours d'avril 1535, l'empressement de tous les gens de guerre, l'enthousiasme des populations, prêtaient encore à cette expédition l'aspect d'une guerre religieuse. Les troupes impériales firent d'abord le siége du port de la Goulette, placé en avant de Tunis; les armées se précipitèrent à l'assaut, dit une relation contemporaine, précédées par un frère franciscain portant un crucifix, et en un moment les assiégeants accablèrent les assiégés. Charles-Quint, décidé à frapper un grand coup, mit le siége devant Tunis; la ville ne résista pas longtemps aux vieilles bandes impériales, qui profitèrent de leur victoire pour commettre dans la ville tous les excès imaginables. Dans cette campagne, l'empereur délivra 22,600 chrétiens prisonniers de Barberousse. Mais Alger, l'imprenable, restait au pouvoir de Barberousse, qui, avant la fin de l'année, s'empara de Mahon. Les corsaires reparaissaient toujours. Charles-Quint résolut de mettre un terme à leurs entreprises par une expédition dirigée contre Alger. Rien ne put le dissuader de tenter cette campagne, ni le danger que semblait courir l'Allemagne menacée par les armes de Soliman, ni les remontrances de l'illustre Doria qui l'avertissait avec son expérience de marin, qu'à l'époque de l'année où l'on était arrivé, et avec les vents qui régnaient pendant cette saison sur la côte d'Afrique, un débarquement devenait une entreprise chanceuse jusqu'à la témérité. L'empereur voulut tenter la chance et essayer de délivrer la chrétienté du nid de pirates qui menaçaient les côtes de la Méditerranée. André Doria, estimé le premier marin du monde, prit le commandement suprême de la flotte. Les plus grands hommes de guerre du temps, Pierre de Tolède et Ferdinand de Gonzague, vice-roi de Naples et de Sicile, le duc d'Albe, destiné à une si haute célébrité militaire, et parmi les Italiens qui s'étaient unis aux Allemands et aux Espagnols, les Colonna, les Doria, les Spinola, accompagnaient l'empereur, ainsi que Fernand Cortez, le vainqueur du Mexique, et ses trois fils. Les vents étaient contraires à l'expédition, et si les Turcs avaient des forces bien insuffisantes pour résister aux armées impériales, ils avaient un allié qui devait faire plus que tous ses soldats ensemble, la mer, si redoutable aux mois d'automne sur la côte inhospitalière de l'Afrique. Une tempête affreuse survint; elle poussait les navires qui allaient se briser à la côte occupée par des nuées d'Arabes qui massacraient sans pitié les naufragés. Doria sur la mer, et sur la terre l'empereur, assisté de Fernand de Gonzague, du duc d'Albe et de Cortez, firent tout ce qu'il était humainement possible à de grands cœurs et à de fermes esprits de faire pour sauver la flotte et l'armée qui, sous les murs même d'Alger, était vaincue partiellement par les Turcs. Charles-Quint fit en cette occasion des prodiges de valeur. Il s'élança avec les gentilshommes de sa maison pour ramener au combat les troupes dispersées, en leur disant que le moment était venu de combattre pour le salut de l'armée et l'honneur du nom allemand devant leur empereur. Le débarquement complet était rendu impossible par la tempête, il fallut bientôt songer à la retraite; pendant cette retraite, l'armée, sans vivres, vécut d'abord de quelques chevaux que l'empereur fit abattre, puis de racines; Charles-Quint s'embarqua le dernier, et fut obligé par deux fois, par l'état de la mer, de rentrer à Bougie; là il dut séjourner plusieurs jours. Il était réservé à la France de réussir là où Charles-Quint avait échoué, et de planter son glorieux drapeau au sommet d'Alger, où les étendards impériaux n'avaient pu parvenir. Charles-Quint, vaincu et malheureux, regagna ses États; et sa guerre avec François Ier se ralluma bientôt; les troupes impériales furent battues à Cérisoles, la période de gloire de l'empereur était épuisée, et son astre, à son couchant, devait aller toujours en s'obscurcissant. Ces revers de l'âge mûr abattirent son âme; cet homme, qui avait été insatiable de pouvoir et d'empires, se fatigua bientôt de la souveraine puissance. En 1555, il céda à son fils Philippe les Pays-Bas et l'Espagne, avec Naples et l'Amérique, en 1556. Peu à peu, il se déchargeait du soin de ses royaumes, qui lui semblaient une charge trop pesante. En 1556, il céda l'empire à son frère Ferdinand, et, fatigué de la gloire humaine dont il avait joui d'abord avec tant d'ivresse, il se retira dans le monastère de Saint-Yuste en Estramadure, où il mourut en 1558. Là, il employait ses heures de loisir à faire concorder ensemble les différentes horloges du monastère, et il disait avec un sourire amer, en constatant l'inutilité de ses efforts : « Moi qui voulais faire entendre les souverains de l'Europe entière, je ne puis parvenir à mettre deux horloges d'accord. » On pense qu'à la fin de sa vie il ressentit quelques atteintes du mal dont sa mère Jeanne la Folle avait si longtemps souffert. Son séjour au monastère de Saint-Yuste ne fut pas de longue durée; il y entra en 1557 et y mourut en1558, regrettant la souveraine puissance et l'empire dont il s'était démis volontairement.

Quand on cherche à embrasser d'un regard ce règne

de quarante ans, on éprouve un sentiment de fatigue à voir le labeur incessant de cette grande intelligence, engagée dans tant d'entreprises à la fois et obligée de faire face aux événements sur tous les points du globe. Au fond ce que recherche Charles-Quint, c'est le pouvoir absolu qui flatte l'orgueil et l'ambition des conquérants vulgaires, c'est qu'il recherche ce pouvoir absolu et cette omnipotence pour l'employer au service de la religion. La plupart du temps, c'est là son motif, mais trop souvent aussi c'est son prétexte et son excuse. L'intelligence humaine est sujette à se faire de grandes illusions. Charles-Quint s'irrite donc contre les obstacles qui arrêtent ses desseins, même quand ses obstacles viennent de Rome et de la papauté. Or, contre un homme qui rêve la monarchie universelle, on peut dire que les obstacles et les difficultés se dressent sur tous les points. Que de leviers à manier, que de problèmes à résoudre ! En Allemagne, le luthéranisme et les ligues protestantes qu'il noue à la fois contre l'Église et contre le pouvoir de l'empereur; en Espagne, ce sont les libertés des communeros qui veulent lutter contre le pouvoir absolu de Charles-Quint, et qui retombent ensanglantées sur le sol. Dans les Flandres, ce sont les rébellions terribles des Gantois; en Italie, la Ligue des princes, fomentée par les papes eux-mêmes, qui craignent de livrer la péninsule à la domination allemande et de ne plus être que les premiers sujets de l'empereur. On a vu le récit des abominations qui furent la suite de l'invasion des troupes allemandes, le sac de Rome, les profanations, la captivité du pape, et la postérité n'a pas admis la lettre de justification de Charles-Quint qui, après avoir retenu le souverain pontife longtemps prisonnier, le félicite avec une joie dérisoire de s'être échappé d'une prison dans laquelle il avait été placé par la main de l'empereur. Puis, ce sont les conquêtes accomplies dans l'Amérique nouvellement découverte par Colomb, les torrents de sang versés par Fernand Cortez pour assujettir le Mexique. A peine le laborieux tout-puissant a-t-il le temps de respirer. Il faut qu'il coure à Alger pour mettre un terme aux déprédations des pirates. Après un premier succès sur la côte inhospitalière d'Alger, il rencontre dans les mêmes lieux un éclatant revers, et il se retire à la hâte après avoir combattu, comme l'a dit un écrivain espagnol, non plus pour la gloire, mais pour la vie.

Charles-Quint, pendant ces quarante années de règne, me produit l'effet d'un homme qui, enfermé dans un immense édifice, est incessamment averti que, dans un endroit, la muraille menace ruine, que dans un autre le toit est sur le point de s'effondrer ; qu'ici un incendie s'allume, que là les assises mêmes de l'édifice s'ébranlent. Il va, il marche, il court, étayant les murailles, éteignant l'incendie, rassurant les assises, portant la main à la toiture, et sa vie se consume dans ce labeur sans repos. Encore ai-je tout dit? rien ne m'a-t-il échappé ? Non, car je n'ai point parlé du grand antagonisme, de la terrible lutte entre François I[er] et Charles-Quint. Que de batailles ! La Bicoque, Pavie, Cerisoles ! Que de démarches diplomatiques et de traités ! François I[er] plus brillant chevalier, Charles-Quint plus profond politique; le second disposant de moyens plus étendus, car il est maître de la plus grande partie de l'Europe, disposant aussi de cet or que lui apportent les galions espagnols ; François I[er] ayant dans la main cette France, qui n'a pas encore acquis cette force de concentration et cette disponibilité qui l'ont rendue si grande en Europe, mais qui est déjà la France guerrière, chevaleresque, indomptable, et qui conserve, dans ses plus grands désastres, l'honneur avec lequel on sauve tout le reste. Il lui fallut cependant, dans les extrémités où elle se trouva placée, recourir à des moyens extrêmes : l'alliance du Turc, qui a été si reprochée à François I[er], et qui résulta moins encore de sa volonté que de la situation terrible où Charles-Quint avait placé la France. On conçoit qu'après l'agitation perpétuelle de cette vie, après l'universalité de ces guerres, les fatigues intolérables de cette lutte, Charles-Quint ait ressenti la nécessité de prendre un peu de repos dans le monastère de Saint-Yuste avant d'entrer dans l'éternel repos. C'était une halte de recueillement avant de paraître devant Dieu, et ce repos et ce recueillement étaient nécessaires à un prince dont la vie avait été si agitée, si répandue dans les affaires humaines, et si travaillée par les soins de la politique, de la guerre et du gouvernement.

ALFRED NETTEMENT.

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

(Voir pages 45 et 78)

Les oiseaux de mer de Playa-Porta n'offrent que peu de ressources aux chasseurs, mais les marins s'y procurent du céleri sauvage. Les mulets, les lamproies et les éperlans abondent, et le rivage est couvert de moules, de térébratules, de tritons et de patelles. Il est facile aux conchyliologues d'enrichir leur collection de coquillages de toutes espèces.

Le canal se rétrécit tellement quand on approche de l'extrémité occidentale du détroit, qu'il est facile de saisir tous les accidents, tous les détails des deux rives dont la végétation s'appauvrit de plus en plus. De toutes parts, l'horizon est borné par des montagnes aux flancs rougeâtres que la neige recouvre en beaucoup d'endroits. Des masses granitiques affectant les formes les plus bizarres, des blocs brisés, témoignage d'un ancien bouleversement, un chaos de rochers entassés les uns sur les autres, forment le cap Tamar, et tout près du promontoire se trouve la baie de même nom. La base seulement des montagnes est revêtue

de végétation, et l'on chercherait en vain les grands et beaux arbres des environs de Port-Famine. Toutefois le paysage n'en est pas moins beau, et ce n'est pas sans étonnement qu'on passe sur des ponts naturels, formés d'arbustes au branchage touffu et serré qui s'étendent au-dessus des ravins et des crevasses.

Un mot sur la météorologie du détroit. Le lecteur a entendu parler tout à l'heure d'arbres verdoyants et du doux climat des terres magellaniques; et cependant toutes les cimes sont chargées de neige, une croûte de glace couvre les rivières, et cela durant les mois de juillet et d'août. Toutes ces assertions peuvent paraître assez contradictoires au premier abord, mais le lecteur sait parfaitement que nous nous trouvons dans l'hémisphère austral, dans une partie du globe presque diamétralement opposée à la France, et qui jouit du privilége d'être en plein hiver, quand dans la vieille Europe on se plaint de trop grandes chaleurs. Pendant treize jours que M. de Rochas passa dans le détroit, la température moyenne a été de 2° 9 au-dessus de zéro. Des observations aussi restreintes peuvent paraître insuffisantes; mais les capitaines King et Fitz-Roy en firent de plus considérables en 1828, époque à laquelle ils ont opéré le relevé des côtes du détroit. En juin, qui dans ces parages est le mois le plus froid de l'année, le thermomètre ne descendit jamais au-dessous de onze degrés. Suivant les relevés météorologiques du gouverneur de Punta-Trena, en 1859, cette température serait même tout à fait exceptionnelle, et, en effet, un pays couvert de plantes qui en Europe doivent être conservées dans des serres ne peut pas avoir un climat très-rigoureux.

Le navire passa devant l'archipel d'Otter, formé par un groupe d'îlots rocheux couronnés de bruyères ou plutôt par les cimes les plus élevées d'une chaîne de montagnes engloutie par les flots de l'Océan. Cette chaîne s'étend le long de la côte occidentale de la Patagonie, depuis les terres du détroit jusqu'aux Chiloë. Le mouillage de Puerto-Bueno est situé près d'une île qui s'élève du milieu des eaux, semblable à une pyramide de granit. Cette montagne, constamment battue par les flots, est inhabitée comme la plupart des îles des canaux latéraux et n'offrent guère de ressources. Elle est bien couverte de végétation, mais des fourrés d'arbres et des broussailles ont succédé aux belles futaies du port Saint-Nicolas.

Malgré cette pénurie, on remarque par quelles admirables transformations la nature peut changer des rochers stériles, des récifs de corail en des îles verdoyantes. Les plantes les plus humbles commencent d'abord à tapisser le roc nu et aride; des lichens, des mousses, des fougères, naissent tour à tour sur les débris des générations détruites. Peu à peu la terre végétale s'accumule, les agents physiques, l'air, l'humidité, la chaleur, joignent leurs efforts; la surface des roches se décompose, et des plantes plus fortes naissent sur cette pierre naguère stérile; la vie jaillit du milieu des débris accumulés par la mort.

La navigation le long de la côte fut pénible et longue. Aucun mouillage ne se trouvait à proximité; le navire, surpris par un orage, n'avançait que lentement à la faible lueur des éclairs.

CHARLES GRAD.

— La suite prochainement. —

MES HÉRITAGES

(Voir pages 4, 24, 35 51, 69 et 92.)

—

XI

— C'est bien, dit-il, je te fais mon compliment et tu peux dire que tu es né coiffé d'être accepté après toutes tes fredaines.

— Madame de Barec espère bien vous voir sous peu, reprit mon grand cousin.

— Ah! ceci est différent, grommela mon oncle en secouant comme un lion sa tête puissante, il y a entre nous d'autres comptes à régler, mon neveu, et ce n'est pas Adrien de Castel-Dour qu'on fait virer ainsi. Diable! j'ai bonne mémoire, et tout ce que je peux faire, c'est de ne pas aller prier madame de Barec de ne pas te donner sa fille.

— Monsieur Armand, vous allez prendre le café avec nous, dit madame Tardon, jugeant qu'il était temps d'intervenir.

Le jeune homme regarda son oncle.

— Madame Tardon est chez elle et tu n'as pas besoin, il me semble, d'autre permission que la sienne, répondit mon oncle avec le grand air qu'il avait à sa disposition.

Sur cette phrase équivoque, Armand s'assit auprès de la femme du notaire, et le café de la réconciliation fut servi.

Peu à peu l'embarras disparut, et, quand on se leva de table l'oncle et le neveu paraissaient un peu moins mécontents l'un de l'autre.

Mais ce fut en vain que madame Tardon et M. Armand se réunirent pour obtenir que mon oncle Adrien fît une visite à madame de Barec. Il refusa nettement et sortit pour échapper à toutes leurs supplications. Je l'avais suivi et je ne le quittai plus le reste de l'après-midi. J'aimais beaucoup mieux me promener parmi les vaches à l'air paisible du champ de foire, que de rester parmi les petits arbres du petit jardin, et, quant au coin du grand salon à pavots, rien que d'y penser, je frissonnais d'ennui.

Mon oncle Adrien, une fois entré dans le vif des affaires de la foire, s'y oublia, selon son habitude, et il était déjà tard quand il s'aperçut qu'il était presque temps de partir.

— Monsieur Tardon est-il rentré? demanda mon oncle.

— Non, monsieur, répondit la petite servante.

Je voyais en ce moment remiser le petit char à bancs, ce qui me prouvait qu'il était revenu; mais je n'eus garde de soumettre mon observation à mon oncle, tant je craignais de rentrer dans cette ennuyeuse maison où les lettres de l'alphabet nageaient dans le potage.

— Le dé en est jeté, ce sera pour un autre jour, grommela mon oncle d'un air désappointé. J'aurais dû suivre mon idée, qui était de bâcler tout de suite; ces tabellions n'en finissent pas.

Cela dit, il tourna brusquement le dos à la maison du notaire, et nous regagnâmes l'hôtel.

Ce soir-là, Flora aurait pu avoir l'honneur de traîner la future propriétaire de Castel-Dour, une héritière opulente. Elle ne ramena que la pauvre petite Claire, qui grâce à toutes ces trahisons et machinations, à toutes ces manœuvres d'intérêt personnel, restait sans s'en douter Gros-Jean comme devant.

XII

« Nous reviendrons ici la semaine prochaine, » m'avait dit mon oncle Adrien en quittant la ville.

Je le laissai dire, sachant qu'il n'en ferait rien. Il aimait avant tout son Casteldour et le chef-lieu de canton où il se rendait tous les jours de marché. Pour le décider à aller à la ville, il fallait une grande résolution, une résolution héroïque, dont il n'était pas toujours capable.

Il n'y retourna même pas pour le mariage de son neveu, auquel il ne pardonnait qu'à demi et qu'il aimait toujours à deshériter de temps en temps pour le seul plaisir de faire enrager ma tante Lucie. Mà tante Lucie, depuis qu'Armand était marié, en parlait sans cesse, et entamait d'enthousiastes et ennuyeux panégyriques qui reculaient la réconciliation complète au lieu de l'avancer.

— C'est bon, c'est bon, rattache-toi à ce loup galeux, disait mon oncle, mais ne l'amène pas à Castel-Dour. Il n'a plus rien et n'aura plus rien à y voir. Ma douce petite brebis que voici suffit à mon bonheur.

La brebis, c'était moi, et certes mon bon oncle était de bien bonne foi dans ses intentions. Malheureusement, il avait une de ces faiblesses tyranniques qui se représentent comme à point nommé dans la vie pour changer souvent, contre toute justice, la nature de nos actes. D'une heure à l'autre, ses plans se modifièrent, un rival inattendu se présenta dans la lice ouverte, et ce que les supplications de ma tante Lucie, les conseils de M. Tardon, la soumission d'Armand, n'avaient pu faire, un enfant au maillot le fit. Mais aussi cet enfant s'appelait Adrien de Castel-Dour.

Je vois encore l'expression qui anima les traits de mon bon vieil oncle quand ma tante Lucie s'élança dans le jardin, un beau matin, en s'écriant :

— Armand a un garçon !

Je m'étais approché de lui, il s'appuya sur moi, je crus qu'il allait défaillir.

Un garçon ! un Castel-Dour ! il n'y avait pas sous le soleil de nouvelle comparable à celle-là.

— Ce sera une fille, disait-il souvent par la peur qu'il en avait. Et c'était un garçon ! Et lui, Adrien de Castel-Dour, allait renaître, car on avait annoncé à grand orchestre qu'il s'appellerait Adrien. Mon oncle était pris par son endroit sensible. Il accepta sur-le-champ le parrainage qu'il avait dédaigneusement refusé, et il envoya un riche cadeau à son filleul.

Le jour où il parut, ce fameux filleul, bien emmailloté avec son petit béguin bordé de dentelles sur les yeux, sa petite bouche toute plissée, fut un très-grand jour pour mon oncle Adrien.

Nous avions entendu le bruit d'une voiture, mais nous étions restés fort paisiblement assis dans le salon, quand la porte s'ouvrit devant une belle femme en tablier blanc, qui portait dans ses bras le fameux héritier.

Avec quel respect mon oncle Adrien prit dans ses fortes mains ce poupon débile !

Avec quel amour il appuya ses lèvres sur son front rouge ! comme il sourit en l'entendant crier comme un petit possédé ! comme il le dorlota !

Depuis, en rencontrant sur mon passage la fameuse statue du Faune et de l'Enfant, je pensai qu'elle m'était jadis apparue en la personne des deux Adrien.

Ce poupon, pendant le temps qu'il passa à Castel-Dour en devint à l'avance le maître absolu. Quand il dormait, on faisait tout taire aux alentours, quand il était éveillé, tout était mis en œuvre pour lui plaire. Lui et madame sa nourrice étaient les deux personnages les plus importants avec lesquels je me fusse rencontrée.

Je ne partageais pas l'ivresse générale, mais je l'aimais beaucoup aussi ce poupard mignon dans lequel je ne voyais certainement pas un compétiteur. Et pourtant ce fut bien cette petite main potelée que j'aimais tant à baiser qui m'enleva ce beau domaine de Castel-Dour, dans lequel je vivais comme si je n'avais jamais dû le quitter, hélas !

XIII

L'été était passé, et mon bon oncle faisait de grands préparatifs pour les chasses de l'automne. La meute avait ses grandes sorties, un certain habillement en velours vert-bouteille à côtes prenait l'air dans le vestibule, les longues guêtres de cuir étaient visitées ; mon oncle avait toujours son fusil, ou sa carnassière, ou sa poudrière en main. Tous ces petits préparatifs trompaient l'impatience avec laquelle il attendait l'ouverture de la chasse. Il avait fait cadeau au petit Adrien d'un fusil mignon, jouet guerrier, qu'on n'avait eu garde de lui laisser entre les mains, et il m'avait, dans sa munificence, proposé de m'en donner un avec lequel je pusse tuer les merles dans le jardin.

Cette proposition, qui naguère m'aurait charmé, me laissa froide. J'étais entrée dans la voie de l'obéissance avec Loeïzan, et je savais qu'elle n'aimerait pas à me voir courir les champs cette année-là, avec ou sans fusil. Mais, tout en renonçant à mes folles équipées d'autrefois, je cherchais à me rendre utile : cette année, ce fut moi qui remis aux guêtres les boutons absents et qui reprisai l'habit vert-bouteille.

Le jour même de l'ouverture de la chasse, j'allai passer plusieurs heures à Kertual pour fuir la tentation. Le son du cor me donnait des velléités de chasseresse, et je m'étais prudemment éloignée. Quand je revins un peu après dîner, je fus étonnée d'apercevoir les deux grands chiens favoris de mon oncle, Stop et Fox : son break était là aussi, et il me semblait qu'il y avait dans la maison une animation inaccoutumée. Je traversai la cour en courant, et, trouvant toutes les portes ouvertes, j'arrivai dans la chambre de mon oncle et je l'aperçus à demi couché sur un fauteuil, les yeux injectés de sang, la respiration entrecoupée et sifflante. Je ne connaissais pas la mort, je n'eus pas la pensée qu'il pût être en danger de mort ; mais j'éprouvai cependant un véritable saisissement en le trouvant dans cet état étrange.

En me voyant entrer, il fit de vains efforts pour parler, des sons gutturaux sortaient seuls de sa bouche. Ma tante Lucie bourdonnait autour de lui comme une pauvre mouche sans ailes, et j'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que mon oncle Adrien avait l'air de désirer quelque chose de son secrétaire.

Elle alla l'ouvrir, il la suivait des yeux et il fit un signe d'assentiment en lui voyant prendre sur la tablette intérieure, un papier plié en quatre. Mais, après cela, il y eut une longue pantomime.

Il se démenait, il s'agitait, il essayait de parler pour se faire comprendre; enfin le papier lui fut porté, puis une plume, puis de l'encre et d'une main mal tremblante, mal assurée, il apposa une signature illisible.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir page 86.)

—

Le 7 janvier 1866, c'est-à-dire quinze jours après l'ouragan, trois matelots, malgré les conseils de leur capitaine, boivent de l'eau de mer et périssent en proie au plus exécrable délire. Le 8, un quatrième meurt d'inanition. Le dernier des compagnons du capitaine succombe le lendemain.

Il n'y a plus, sur le coffre en dérive, que des cadavres et un homme, celui qui, naguère, était leur chef, celui à qui l'on doit la navrante relation de ce naufrage par submersion en plaine mer. Il survécut quatorze jours encore à tous les autres et fut enfin recueilli par la barque hollandaise l'*Idda-Lisabeth*.

Il était réduit à l'état de squelette et ne pesait plus que vingt kilogrammes. Les soins prodigués au capitaine Casey devaient lui sauver la vie. Il fut conduit au Helder, en Hollande, où il passa six mois à l'hôpital.

En avril 1867, on lisait dans les journaux qu'on avait dû lui faire l'amputation de six doigts et de cinq orteils, qu'il avait résisté à tout, que ses mains et ses pieds mutilés étaient enfin guéris et qu'il pouvait se livrer à ses promenades dans Budslow, devenu sa résidence.

A la même époque où périt la *Jane Lowden*, un autre naufrage par submersion aboutissait aux mêmes scènes d'horreur.

Le navire écossais le *Cunard*, rempli par la mer, coulait entre deux eaux. La nature de son chargement le soutenait ainsi. L'équipage se réfugia dans la mâture où ceux qui ne furent point emportés par les vagues périrent tous de faim et de froid à l'exception de deux matelots qui se nourrissaient de chair humaine et furent recueillis, le douzième jour, par la goëlette le *Paul-Martin*.

Entre les plus hideux épisodes de l'histoire du naufrage, il n'en est point de plus hideux que ceux où la famine conduit au cannibalisme et parfois au meurtre. A bord de la *Jane Lowden* et du *Cunard* cette dernière nécessité, du moins, ne fut pas imposée aux naufragés.

Sous un ciel gris et lourd, sur une mer d'une lugubre immensité, voici, dans un canot qui roule au hasard, une vingtaine de naufragés sans espoir. Les rames sont abandonnées; on ne tente plus d'inutiles moyens de salut; il s'agit de prolonger de quelques heures une épouvantable existence, on va tirer *la loterie de la mort*.

A l'avant se tord et se roule en blasphémant un malheureux qui lutte contre toutes les tortures de la faim; — là, les yeux égarés, un autre prie agenouillé contre le bord; — ici, dans un morne abattement, un troisième ne prend aucune part à la scène effrayante dont le centre de l'embarcation est le théâtre.

Un chapeau est l'urne fatale où les noms sont mêlés, une main s'avance; malheur! Les cœurs battent de crainte, les dents grincent, les yeux vitrés se raniment et interrogent.

Un officier détourne la tête d'un air sombre : veille-t-il encore sur cette femme évanouie couchée à côté de lui? — Qui le sait?

A l'arrière, à tribord, à la place d'honneur, est assis un homme dont l'autorité est nulle maintenant, — c'est le commandant. Il s'est enveloppé dans son man-

teau. Comme le père d'Iphigénie au moment du sacrifice, il s'est voilé la figure, car ses enfants vont se dévorer entre eux. Son peuple révolté ne lui a laissé que sa dérisoire *place d'honneur;* son nom aussi est dans le chapeau, et peut-être..... Mais il est insensible à la terreur, il ne peut plus rien, il ne veut que soutenir jusqu'à la fin son rôle impassible : — capitaine, il veut mourir capitaine.

Telle est la toile dramatique qu'Eugène Delacroix exposa en 1841 ; à la voir, on frissonnait. — Que d'invraisemblances pourtant, lorsqu'on passait à l'analyse de l'œuvre.

Ces gens affamés sont robustes ; ils sont exaspérés, furieux ; ils méconnaissent les premiers sentiments d'humanité..... eh bien ! ils vont s'exposer à des chances égales sans doute, lorsqu'ils ont autour d'eux de misérables femmes à demi mortes, des compagnons de détresse déjà vaincus par la faim, et un mousse impuissant à repousser la violence. Croyez-vous donc que l'un de ces vigoureux marins se résignera tranquillement à la décision du sort ? En de pareils moments l'homme se transforme en bête féroce. Loyauté, fidélité, bonne foi, ne sauraient exister parmi ces êtres réduits à l'état de monstres voraces : pour eux la raison du plus fort sera fatalement la meilleure. Mais nous n'aurons garde de chercher des exemples de l'exécrable situation si naïvement reproduite par la complainte du mousse :

> Faut tirer à la courte paille
> Pour savoir qui sera mangé.

L'objet de notre étude n'est point de satisfaire les lecteurs, à moitié cannibales eux-mêmes, qui demandent des émotions à de tels récits. D'ailleurs, il n'y a aucun enseignement pratique à tirer de la famine et de ses fatales conséquences qui sont les mêmes sur terre que sur mer. Dans les déserts, dans les siéges elle n'est pas moins cruelle que sur les radeaux ou sur les pontons. Et l'on sait assez que, parmi les sauvages, elle est la cause première de l'anthropophagie. Enfin, pour peu que la discipline règne encore après les naufrages, la proposition de tirer au sort doit être repoussée avec une logique horreur, comme elle le fut, en 1838, par le capitaine Broutin commandant le brig la *Pomone*, dont l'abandon en pleine mer a été relaté dans notre volume de *Naufrages et Sauvetages.* Mais quelle leçon déduire du naufrage par submersion ?

Abstraction faite des barques et chaloupes, tout navire est généralement installé en vue de résister aux assauts désordonnés de la mer. Lorsque les lames déferlent à bord, y brisent toutes choses, emportent les canots insubmersibles ou non, enlèvent les hommes, saccagent et dévastent, les moyens proposés contre les accidents de mer les plus fréquents deviennent impuissants pour la plupart. La *Jane Lowden*, le *Cunard*, munis des meilleurs engins sauveteurs n'en auraient fait aucun usage. Les cloisons étanches n'auraient été que d'un faible secours.

Il faut donc remonter, d'une part, aux règles si judicieusement tracées par M. Emmanuel Lissignol dans son ouvrage sur les *Accidents de la mer*, c'est-à-dire aux conseils donnés aux constructeurs, aux armateurs, aux capitaines, ainsi qu'aux pouvoirs qui ont ici charge d'âmes, — et d'autre part, jusqu'à la grande étude des vents et des tempêtes. Il faut s'inspirer des profonds travaux des Maury, des Reid, des Piddington, des Bridet, des Fitzroy.

Après s'être incliné avec douleur devant les cas extrêmes où l'habileté du manœuvrier, jointe à tout le savoir du théoricien, ne saurait conjurer le danger, il faut dire que l'art du marin doit désormais être corroboré par la connaissance des découvertes modernes. Trop d'officiers de mer n'ont encore aucun souci de ces excellents calculs de probabilité sur la marche des vents, prévisions admirables dont on est coupable de ne pas tenir compte.

Loin de nous la pensée de jeter un blâme aux vaincus dans la lutte contre la mer et les vents. Trop souvent ils ont succombé sous une irrésistible puissance, sans avoir péché par ignorance ni par maladresse. Leur infortune ne mérite que sympathie. — Mais puisque, fort souvent aussi, le péril peut être conjuré, honneur mille fois aux savants qui ont fait progresser la science préservatrice et aux navigateurs éclairés qui, ayant eu la sagesse de se l'assimiler, l'appliquent avec un énergique sang-froid au salut de leurs équipages.

G. de la Landelle

— La suite prochainement. —



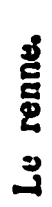
LE RENNE

—

Le renne est de la taille de notre cerf d'Europe, et comme lui, il appartient à la famille des ruminants à cornes caduques. Seulement ses formes sont plus trapues, ses jambes plus grosses et plus courtes, ses pieds plus robustes. Son pelage touffu est d'un brun grisâtre en été et devient presque blanc en hiver. Les bois dont sa tête est ornée atteignent parfois des dimensions considérables ; on en a rencontré qui mesuraient jusqu'à un mètre et demi de longueur.

Originaire de la zone arctique, le renne se plaît dans les solitudes glaciales qui avoisinent le cercle polaire. On le trouve dans la Finlande, dans la Sibérie, au Groënland et dans la Laponie ; il est très-commun surtout dans l'Amérique septentrionale, où on lui a donné le nom de caribou.





Le renne.

Pour certains peuples hyperboréens, pour le Lapon surtout, ce ruminant remplace à la fois le cheval, la chèvre et le bœuf.

En effet, à l'état domestique, il s'attelle avec autant de facilité que le cheval, et il traîne aussi aisément les voitures que les traîneaux. Sa rapidité est extrême; il court à travers les glaces et les neiges comme sur la terre ferme, et, sur un terrain plat et uni, il peut parcourir jusqu'à trente-deux kilomètres par heure.

On raconte qu'un de ces animaux, dont le portrait se voit encore à Stockolm, dans le palais des rois de Suède, fit douze cent quatre-vingts kilomètres dans le court espace de quarante-huit heures. Il emportait un officier chargé de dépêches importantes; et, comme le Spartiate qui apporta à Lacédémone la nouvelle de la victoire de Marathon, il tomba mort en arrivant à sa destination.

Au point de vue de l'alimentation, ce ruminant n'est pas moins précieux. Le lait que fournit la femelle du renne a les qualités substantielles du lait de vache, et le beurre qu'on en extrait ne laisse rien à désirer, ni sous le rapport du goût, ni sous le rapport onctueux. Sa chair est excellente, et c'est presque l'unique ressource alimentaire qu'offrent les régions septentrionales. Des poils soyeux qui tombent de son col sur son poitrail les Lapons se fabriquent des fourrures épaisses et chaudes qui défient les froids meurtriers de leur rude climat, et avec sa peau ils se confectionnent des chaussures d'une solidité à toute épreuve. Il n'y a pas jusqu'aux vieux bois du renne qui tombent tous les ans, pour repousser ensuite, dont ils ne tirent parti : ils en font des cuillers, des manches de couteau, et autres ustensiles de ménage.

« Docile et doux, dit M. Louis Figuier dans le livre si intéressant et si instructif qu'il a publié sur les Mammifères, le renne est devenu le compagnon indispensable des peuples du Nord. Le plus misérable Lapon possède au moins quelques paires de rennes; les plus riches ont d'immenses troupeaux de quatre à cinq cents têtes, quelquefois de plusieurs mille. Pendant le jour on les mène paître; la nuit, on les enferme dans des étables ou bien on les laisse dehors, dans des enclos qui les mettent à l'abri des animaux sauvages. Ces troupeaux demandent une grande surveillance, le renne étant assez enclin à retourner à la vie sauvage, lorsqu'on lui en laisse la liberté. »

Nous dirons, en terminant cette petite étude, que le froid, l'extrême froid, est indispensable à l'existence de ce ruminant ainsi qu'à sa reproduction. Si on l'amène dans nos climats, il ne tarde pas à y périr.

C. Lawrence.

LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74 et 82.)

—

M. Jean ouvrit la porte d'un petit salon, entra le premier et engagea le jeune homme à le suivre.

Ils s'assirent en silence, et Marc considéra d'un air pensif cette petite pièce qu'il trouvait si vaste autrefois. C'est ici que son père adoptif lui donnait des leçons d'agronomie. L'appartement était absolument tel qu'il l'avait vu alors et tel qu'il était déjà du vivant de madame Meyrins; c'étaient les mêmes boiseries grises, les mêmes glaces à trumeau, les mêmes rideaux de brocatelle, le même vieux clavecin et la même chiffonnière en bois de rose.

— Mon cher Marc, dit enfin M. Jean d'une voix grave, vous avez désiré revenir à la Fontelaie, et je suis heureux de vous y recevoir, car, je l'espère, vous nous apportez de bonnes dispositions, un cœur nouveau et le désir de nous être utile. Le malheur, en vous éprouvant, a dû vous rendre meilleur. S'il en est ainsi, votre retour sera un bonheur pour nous tous.

Il s'arrêta et regarda fixement le jeune homme.

— Vous ne répondez point? lui dit-il.

— Je ne sais pas mentir, murmura Marc.

M. Jean fronça le sourcil, mais, d'un air calme :

— Que voulez-vous dire, mon enfant? demanda-t-il.

— Je veux dire, monsieur, que je suis loin d'être bon, et que le malheur a aigri mon caractère au lieu de l'adoucir. Je n'ai certes point de mauvaises dispositions, mais je n'en ai pas non plus d'excellentes, et je crois que mon séjour à la Fontelaie ne sera un bonheur pour personne, pas même pour moi. Cependant je m'efforcerai de n'être point importun, j'essayerai de me faire oublier, je me cacherai dans un petit coin du château...

— Où, comme le lézard, vous dormirez paresseusement au soleil, interrompit M. Meyrins; je ne m'y oppose pas, mais j'avais d'autres idées.

— M'est-il permis, monsieur, de vous prier de me les faire connaître?

— A quoi bon? Je vois que nous ne pouvons nous entendre.

— Pourtant, monsieur...

— Eh bien! Marc, s'il faut le dire, j'avais pensé que vous m'aideriez à administrer ce domaine, que vous seriez mon factotum, mon bras droit...

— Votre régisseur, en un mot, fit le jeune homme d'un ton d'ironie amère.

— J'espère, mon cher Marc, que ma proposition ne vous offense point? dit M. Jean de sa voix grave.

— Oh! nullement, monsieur; j'aurais mauvaise grâce à me montrer susceptible, et je me mets entièrement à vos ordres.

Il s'interrompit en voyant entrer Camille, et la conversation prit un autre tour; mais ce fut seulement lorsque M. Meyrins eut laissé le frère et la sœur en tête-à-tête qu'ils se parlèrent à cœur ouvert.

— Donc tu es heureuse? dit alors Marc à la jeune fille d'un air d'incrédulité.

— Comment ne le serais-je pas, aujourd'hui surtout? répliqua-t-elle avec expansion.

Il secoua la tête.

— Tu voudrais, dit-il, me faire prendre le change, mais tu n'y parviendras point; ainsi, sois franche, et avoue que tu as souvent à souffrir des brusqueries de M. Jean.

— Tu te trompes, mon frère, M. Jean n'est jamais brusque; il est triste parfois, et c'est le seul sujet de chagrin qu'il me donne.

— Quoi! il est triste? encore à présent? dans sa position? Mais il devrait se trouver au comble de ses vœux.

— Pourquoi donc, Marc? Parce qu'il est riche? Oublies-tu qu'il n'a jamais fait aucun cas de la fortune?

Le jeune homme sourit avec ironie.

— C'est cela, dit-il, admirons son désintéressement.

— Et plaignons-le, mon frère; il est très-malheureux, je t'assure.

— Malheureux? Mais enfin pourquoi?

— C'est ce que j'ignore, dit Camille en baissant la voix. Je me figure qu'il est atteint d'hypocondrie. Il a toujours eu, comme tu sais, un caractère bizarre.

— Dis donc détestable, affreux! s'écria Marc avec emportement. C'est un homme dur et sans cœur; il me fait un mal irréparable, il prend plaisir à détruire mes projets. Grâce à lui, toutes les carrières me seront fermées. Il m'oblige à vivre dans cette solitude où je me consumerai d'ennui.

— Mais, mon frère, n'est-ce pas ta faute? M. Jean me disait encore hier qu'après le mauvais usage que tu as fait de ta liberté, on ne peut raisonnablement te laisser la bride sur le cou.

Le jeune homme se leva et repoussa son siége d'un air d'impatience.

—Comment! s'écria-t-il, toi aussi tu me reproches ces prodigalités que j'ai expiées si cruellement? Mais rappelle-toi, Camille, que nous étions riches lorsque je fis ces folles dépenses. Depuis que nous sommes pauvres, j'ai, au contraire...

— Hélas! Marc, c'est précisément depuis que nous sommes pauvres que tu as gaspillé, s'il faut en croire M. Meyrins, un bien beaucoup plus précieux que l'argent, à savoir : les plus beaux jours de ta jeunesse.

— Oh! peut-on dire? Je commençais à plaider d'abord.

— Eh bien! tu continueras.

— Ici, Camille, à la Fontelaie?

— Non, mais à Besançon, ou à Vesoul....

— Ou à Baume-les-Dames, n'est-ce pas? Tu es, en vérité, une excellente consolatrice. Mais laissons cela et parlons de toi, mon enfant. Est-il possible que tu te trouves heureuse dans cette sombre Fontelaie?

— Cette sombre Fontelaie, vraiment? répéta Camille d'un air piqué. Je ne sais pourquoi il te plaît de l'appeler sombre, c'est une confortable et riante habitation, dont je suis la maîtresse et la reine.

— La vice-reine seulement, ma chère; il y a au château quelqu'un de plus puissant que toi.

— Pas dans l'intérieur du logis, je te prie de le croire. M. Meyrins me permet de gouverner à ma guise. Il est vrai que j'ai une intendante qui usurpe volontiers sur mes droits.

— La bonne madame Bruno? J'allais te demander de ses nouvelles.

— Elle t'en donnera elle-même, car elle attend que tu sortes, afin de te souhaiter la bienvenue. Voici pour elle un beau jour.

— Je suis donc encore son favori?

— Plus que jamais, mon frère.

— La bonne vieille n'aimait pas beaucoup M. Jean, autrefois, et celui-ci ne l'ignorait point; j'espère cependant qu'elle n'a pas à se plaindre de lui.

— Non, certes, il se montre, au contraire, un peu trop indulgent. La position de madame Bruno n'a point changé à la mort de notre père adoptif. — Nous l'appellerons toujours ainsi, n'est-ce pas, Marc, bien qu'en réalité...

Le jeune homme soupira et passa une main sur son front.

— Ne me rappelle point ce que j'essaye d'oublier, fit-il d'une voix sourde. — Tu disais donc que madame Bruno a toujours son franc-parler et son autorité d'autrefois sur les domestiques du château?

— Précisément. Cela ne prouve-t-il pas la bonté exquise de M. Meyrins? Il sait combien la pauvre femme regrette que nous soyons privés de cette belle fortune qu'on nous avait en quelque sorte promise. — Et quand je dis qu'elle regrette, tu me comprends, la bonne vieille n'a point perdu l'habitude d'exhaler ses chagrins en plaintes très-nettement formulées. — Eh bien, M. Jean ne l'ignore pas et n'y trouve point à redire.

Marc haussa les épaules, puis, après un instant de silence :

— La mère Bruno est une excellente personne, fit-il, mais c'est aussi une triste société pour tes quinze ans; j'espère que tu as des amies plus jeunes.

— Des amies, non pas; quelques connaissances, voilà tout. Mais ici encore, il faut que je t'arrête pour te prouver combien M. Jean désire m'être agréable. Il a pensé, comme toi, qu'à mon âge on regrette de n'avoir pas de sœur, lors même qu'on possède le plus aimé des frères, et il a bien voulu me choisir une compagne, une amie...

— Te choisir?... Où donc? interrompit Marc avec vivacité.

— A Paris. C'est un vieux notaire, lié depuis longtemps avec la famille Meyrins, qui s'est chargé de me procurer une institutrice.

— Bon! comme si tu n'étais pas assez savante pour surveiller les travaux rustiques de Margot et de Jeanneton!

— On ne peut l'être trop, mon frère; puis, je te le répète, M. Meyrins a voulu surtout me donner une amie, une sœur.

— Une sœur... — Écoute... qui t'espionnera sans cesse.

— Ne la calomnie donc pas sans la connaître. C'est, dit-on, une douce, aimable et pieuse jeune fille.

— Et ce phénix arrivera prochainement à la Fontelaie?

— Mademoiselle Madeleine Rivert sera ici dans quelques semaines, et je l'attends avec impatience.

— Oui, dit Marc ironiquement, je te conseille de te réjouir; tu ne vois donc pas le but que se propose M. Meyrins en faisant venir cette demoiselle? Elle sera toujours en tiers avec nous, et nous n'aurons plus la liberté d'échanger mutuellement nos pensées. Voilà ce que veut M. Jean; je le connais; il craint sans doute que je ne t'inspire des idées d'indépendance.

La cloche qui sonnait le dîner imposa silence au jeune homme, mais ne l'empêcha point de récriminer tout bas.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement —

LES DEUX ENTÊTÉS

Mettez que la chose se passe en Silésie ou dans un Mecklembourg quelconque, mais pas en France, assurément; vous devinerez aisément pourquoi.

Il y a des gens qui ont si mauvaise tête! Une fois qu'une idée s'est logée dans leur sinciput, soumettez celui-ci au choc du marteau-pilon; s'il se brise en quatre, quinze ou cinquante morceaux, l'idée se logera dans tous ces fragments, et chacun de ceux-ci criera : « Je ne veux pas! » A moins qu'ils ne crient : « Je le veux! » ce qui reviendrait au même.

De braves gens, d'ailleurs, et qui n'assassineraient pas leur prochain le moins du monde. Point solidaires, et qui n'ont jamais mis le doigt dans la morale indépendante. C'est leur caractère comme cela, voilà tout.

Ainsi la nature avait fait Hans Petermann et Dietrich Schœnvogel. Le premier était un meunier honnête et laborieux, fort occupé de son moulin et s'en faisant un assez joli revenu, sans en tirer double mouture. Le second était un riche fermier, faisant également sa besogne sans penser à mal. Chacun d'eux travaillait en conscience, en vue d'une nichée de marmots que le ciel avait semée autour d'eux.

Un jour arriva où Dietrich, le fermier, trouva que son aîné, Albrecht, était en âge d'aller à l'école; il l'y mena et le fit inscrire sur les registres. Ce même jour, le meunier continua à n'y pas envoyer le sien, et cependant le jeune Gottfried, son présomptif, avait plus que l'âge où l'on doit commencer ses études.

Le meunier Hans avait grand tort, assurément. Comprend-on cette absence complète d'instruction qu'un père inflige à ses enfants, alors qu'il ne peut alléguer aucun motif pour les laisser privés de ce pain de l'intelligence? Aucun, pas même celui d'une insuffisance de ressources, motif qui serait lui-même une mauvaise raison. Je ne m'arrête pas à traiter ici la thèse de la nécessité de l'instruction pour tous, j'en aurais long à dire, et sur ce point je n'ai sans doute à convertir personne.

Donc, Hans avait grand tort, tout le monde le lui répétait, mais chacun y perdait sa peine. — Ah çà, meunier, lui disait-on, ça vous fera donc honneur ou profit d'avoir un garçon qui sera un âne, mais un âne numéro un, et dont se moquent déjà tous les petits garçons de l'école? — Un âne, répondait Hans, eh bien, ça m'en fera deux, ce n'est pas trop pour mon moulin... — Mais, ajoutait-on, prenez garde à la justice...

Qui lui disait cette phrase menaçante? C'était, entre autres et surtout, maître Aloysius Topfer, magister de sa commune. C'est que, dans ce pays-là, on avait adopté le système de l'*instruction gratuite et obligatoire*, et qu'il y avait une pénalité quelconque menaçant la tête de tous les parents qui oubliaient cette obligation. Or, jusque-là, Hans Petermann s'était tenu en état de révolte ouverte contre la règle..., parce que c'était la règle, et qu'il ne voulait pas céder aux injonctions de la loi en matière de droit domestique; il se croyait maître absolu sur cette question comme il l'était sur celle de décider si son garçon irait nu-pieds ou s'il lui donnerait des bottes.

Mais s'il se croyait maître de décider exclusivement sur ce point, il ne se dissimulait pas que ce parti pourrait lui attirer quelque désagrément. Maître Aloysius avait fini par le lui faire entendre sur une gamme assez aigre. Le meunier rumina, et, de concert avec son gars, organisa son plan de bataille. On verra ci-après que celui-ci était de telle nature que le gamin aurait bien pu l'imaginer tout seul.

Donc, un beau matin, le magister ouvrit de grands yeux en voyant amarrée à sa porte une petite carriole attelée d'un baudet, de laquelle étaient descendus Hans Petermann et son héritier : celui-ci avait tout d'abord sonné la cloche de l'école, manière de faire savoir qu'il arrivait de la société à maître Aloysius. Celui-ci était en train, depuis une heure, de faire une

homélie sur les verbes irréguliers, et il y avait mis toute son âme; c'est qu'il voulait faire des « hommes, » et non simplement des « lettrés. » Aussi fut-il désagréablement ému de l'effet que produisit dans la classe le coup de cloche abusivement prolongé, par lequel l'espiègle Gottfried avait annoncé sa venue, et qui avait mis en rumeur toute la marmaille de l'école. Il sortit de la salle pour voir quelle sorte de diablotin s'était pendu à la corde de la cloche; mais il ouvrit de grands yeux et de grands bras lorsqu'il aperçut le meunier.

— Maître Aloysius, lui dit celui-ci, tenez, je me suis rendu à vos bonnes raisons et à vos bons conseils; voilà mon Gottfried que je vous amène pour que vous lui inculquiez les connaissances que vous distribuez à tous d'une main si libérale. Par exemple, je vous préviens d'une chose : vous savez, on dit « mauvaise tête, bon cœur; » eh bien, mon Gottfried est un excellent cœur, mais aussi... un peu mauvaise tête; et, comme il aime à s'amuser, il est possible que la mauvaise tête... prenne le dessus. Vous comprenez, un bon avis en vaut deux.

— Meister Petermann, répondit le magister, je vois bien qu'il y a son éducation à faire; or, chez nous, l'éducation marche de pair avec l'instruction; je cultiverai son intelligence, mais je lui apprendrai simultanément à refréner ses passions; car, comme dit Aristoteles...

— C'est bon, c'est bon, interrompit le meunier, vous en ferez ce que vous pourrez, c'est convenu. Vous avez une bonne meule..., pardon, je voulais dire une bonne langue, et vous trouverez dans le garçon beaucoup à moudre et à bluter. Je ne vous prends pas en traître..., et cela dit, je vous présente mes civilités, maître Aloysius. En avant, la bourrique, et hue donc!

Et, sans plus amples explications, quadrupède et bipède rentrèrent au moulin.

Pendant ce temps-là, Gottfried faisait à l'école son entrée triomphante, dont le premier acte fut une affreuse grimace à tous ses camarades, et de ses deux mains, les cornes au magister. La marmaille en rit de bon cœur, mais point du tout maître Aloysius, que cet affreux scandale fit sortir de son assiette. Il objurgua le nouveau venu en termes graves et sévères qui produisirent un excellent effet, car Gottfried se plaça tranquillement au lieu qui lui fut assigné, et, après s'être assis, il se coucha sur la table de manière à dormir ou à en faire semblant; puis, à l'appui de cette manifestation, il se livra, au bout de quelques instants, à un ronflement énergique. Maître Topfer était déconcerté; il réveilla le gars en le tirant par les oreilles.

— Dites donc, mauvais sujet, fit-il, vous ne voulez donc rien apprendre, rien faire?

— Mais si, mais si, repartit Dietrich; seulement, voyez, notre moulin et notre âne Grouleder font de bonne besogne, et ils ne savent pourtant ni lire ni écrire.

— Ça veut dire que vous ne voulez pas travailler; eh bien, allez vous mettre à genoux dans ce coin.

— Oui, maître, répondit placidement Gottfried.

Puis, se levant brusquement, il renversa d'un coup de coude la bouteille à l'encre qui se trouvait devant lui, ce qui mit en désarroi toute la table.

— Terteiffle! s'écria M. Topfer, petit diable enragé, vous allez me payer cela.

Et, saisissant un martinet, il se mit en mesure de l'abattre sur le dos de l'écolier, mais celui-ci esquiva les coups en courant autour de la salle; un camarade, qui voulut venir en aide au maître, reçut un avertissement en forme d'un solide coup de poing sur le nez.

— Sortez d'ici, monstre, fils de Béelzébuth, et que je ne vous revoie jamais, sinon, par la barbe de Luther, je...

Mais ici la parole lui fut coupée par un trognon de pomme qui s'abattit sur son œil gauche. Paroxysme de fureur de la part du maître, qui, servi par le tohu-bohu de l'école, put atteindre le méchant gamin et lui allonger un coup de pied bien en règle au-dessous du dos avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir la porte; mais une fois dehors, le meunier en herbe se mit à sauter, danser et courir autour de la maison, en se livrant à toutes sortes de mouvements désordonnés et de cris incongrus, cris de l'âne, du porc, et de la chèvre, et du veau, et du coq, et du canard, et autres irrévérences dans le même genre. Et le gamin était si déluré et si leste, qu'on ne put mettre la main dessus; si bien que maître Aloysius, à bout de moyens, fut obligé de donner congé à ses élèves pour ce jour-là, et Gottfried s'en retourna au moulin tout tranquillement et avec le calme d'une âme satisfaite.

Le magister, en proie à une très-vive émotion, se jeta dans son fauteuil de paille et rumina sur le cas. Il arrêta un plan de vengeance qu'il ne put mettre à exécution qu'au bout de trois semaines, mais dont il se promettait beaucoup; alors il se rendit auprès du borgmeister de la commune pour lui rendre compte de la situation de l'école, et il amena, sans en avoir l'air, le cas Petermann. C'était un homme obstiné et insupportable qui voulait tenir son fils dans l'ignorance, se moquait des règlements et de la loi, et refusait, par mauvaise volonté pure, d'envoyer son garçon à l'école. C'était un affreux scandale dont la responsabilité retombait sur l'administration, et auquel, suivant son humble avis, il était plus que temps de mettre un terme. Le magistrat se récria sur la gravité du cas, et immédiatement il cita par-devant lui le meunier récalcitrant avec lequel il tint le dialogue qui suit :

— Meister Petermann, il appert que, malgré la loi, vous vous abstenez de donner l'instruction à vos enfants; il en est un qui est en âge et plus qu'en âge d'aller à l'école, et qu'au mépris des lois divines et humaines vous n'y envoyez pas. Pour ce délit, la loi

édicte une pénalité; c'est, entre autres, une amende de... thalers, voyons combien.

Et il se mit à feuilleter un cahier où devait être consigné le chiffre.

— Je sais cela, meinherr, répondit le meunier, mais je ne suis nullement dans le cas de la loi; veuillez en lire attentivement le texte. D'après elle, le délit consiste à « n'envoyer pas ses enfants à l'école, et, à défaut, de ne leur donner aucune instruction domestique. » Or, ce cas n'est pas le mien. *Primo* d'abord, j'ai non pas seulement envoyé, mais amené moi-même mon gars à l'école, avec l'aide de Grouleder, notre âne; le gars et le maître n'ont pu s'entendre, mais la loi n'en fait point une obligation, n'est-ce pas, meinherr? *Secundo*, quant à l'instruction domestique...

—Doucement, interrompt le burgmeister, qu'est-ce que c'est que cette histoire, maître Aloysius?

Le magister, qui avait jugé à propos de garder le silence sur l'aventure, fut obligé de la narrer en chargeant de son mieux l'enfant et le père.

— Je vous avais prévenu, maître, repartit Petermann; excellent cœur, mais mauvaise tête... Vous vous chargiez de l'éducation, disiez-vous..., je vous l'avais donné pour cela, et voilà qu'à la première bourrasque, un rien, vous vous emportez et vous le chassez. Je ne dis pas qu'un peu d'humeur ne vous fût permise; mais je conclus : 1° J'ai obtempéré à la loi en menant mon gars à l'école; 2° maître Aloysius lui a dit de ne jamais paraître en sa présence, et nous avons obéi à maître Aloysius. Donc, très-sage burgmeister, je ne suis pas en faute..., et voilà.

Le digne magistrat réfléchit quelques moments, puis se gratta le front, l'oreille et le bout du nez, puis leva gravement ledit nez vers le magister :

— Il me semble, maître Aloysius, que Petermann est dans son droit, ou bien... qu'il n'est pas dans son tort, et je ne puis que le renvoyer des fins de la plainte; c'est dommage..., mais c'est comme cela!

Sur ce, la séance est levée et le meunier retourne à son moulin.

La moralité de cette première partie de l'histoire, c'est que, suivant le proverbe, « on ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif. » Au reste, nous retrouverons plus loin Hans Petermann, l'homme entêté, mais moins déraisonnable pourtant qu'il ne semblerait d'après ce qui précède.

Mais voici un autre lutteur qui entre en scène : c'est Dietrich Schœnvogel, le fermier. Celui-là, du moins, est d'abord en bonne intelligence avec le magister; il lui a confié son enfant, en recommandant à celui-ci d'être sage et de bien travailler, au rebours des instructions données par le meunier à son gars trop soumis. Or, au bout de trois mois, Dietrich se présente chez maître Aloysius.

— Je viens payer, dit-il, nos mois d'école; cela monte, je crois, à deux thalers, que voici.

— Mais, meinherr, répond le magister, ici l'école est gratuite, et vous ne me devez rien...

— Comment, rien? Croyez-vous que moi, qui suis fort à mon aise et propriétaire de la maison d'école que je vous loue, je consentirai à faire instruire mon fils sans rien payer?

— Mais telle est la loi!

— Eh bien, elle est stupide, votre loi! C'est donc elle qui vous paye?

— Oui, la commune me fait un traitement fixe pris sur ses revenus.

— Mais ces revenus se composent, sous une forme ou sous une autre, de taxes perçues sur tout le monde; de sorte que les pauvres payent en partie l'instruction de leurs camarades riches, alors que ceux-ci pourtant non-seulement consentent, mais veulent même payer; veulent, vous l'entendez bien, maître Aloysius : c'est dégoûtant, c'est intolérable, c'est...

— C'est, c'est... ce que veut la loi, et moi, meinherr, je n'y puis rien.

— Ah! elle veut cela, et moi, je veux le contraire; je veux vous payer, et...

— Vous ne payerez pas.

— Je payerai...

— Non.

— Si.

— Non.

— Eh bien, nous verrons qui sera le plus entêté de nous deux..., et ça, pas plus tard que demain.

Et voilà que le lendemain, en effet, au milieu d'une leçon très-chaleureuse sur les compléments directs et indirects, maître Aloysius est interrompu par un bruit inusité grondant dans la cheminée de la salle. « Il s'étonne, il regarde, » et bientôt il voit tomber sur le sol une avalanche de pommes de terre roulant à la suite d'un majestueux potiron. Sur celui-ci était fixé, avec une épingle, un petit papier portant note de ce qui était « dû » par meinherr Schœnvogel pour les mois d'école de son fils : la rétribution était payée en nature par ces denrées d'une valeur équivalente et dont maître Dietrich priait le magister de lui adresser un reçu. Vous comprenez que maître Aloysius s'arrangeait encore moins d'un payement effectué sous cette forme que d'une rétribution en espèces; de là, plaintes, rixe violente, tapage, et finalement, citation du fermier par-devant le burgmeister. Dietrich plaida la sottise et l'injustice de la loi, et déclara que son fils cesserait de suivre l'école plutôt que d'y être instruit sans payer.

— Mais, lui dit le juge, c'est tout au moins sur la forme que vous êtes condamnable; vous avez causé un trouble grave dans l'école pour faire violence au maître; de quel droit, s'il vous plaît?

— De quel droit? *Primo*, d'abord, parce que maître Aloysius ayant refusé ma monnaie, je n'avais pas d'autre moyen d'acquitter avec lui mon dû qu'en lui



donnant l'équivalent en excellentes denrées, et pour le lui faire parvenir, comme je ne pouvais mettre dans une lettre un gros sac de pommes de terre et une citrouille de taille vraiment royale, j'ai pris le seul moyen qui fût à ma disposition. En second lieu..., veuillez me répondre à la question que voici : Y a-t-il dans la loi un article qui défende à un propriétaire de ramoner la cheminée de sa maison ou qui lui interdise tel ou tel procédé de ramonage? Non..., n'est-ce pas? Eh bien, il m'a plu à moi, Dietrich, d'user de celui-ci ; une grêle de pommes de terre, ça frotte et ça gratte bien les pans du tuyau lorsqu'ils sont chargés de suie. D'un autre côté, y a-t-il des règlements qui nous prescrivent tel jour ou telle heure pour le ramonage?

— Non!

— Eh bien, je suis dans la règle, je suis dans mon droit.

— Fort bien, fit le juge; il y a dans ce que vous plaidez... quelque chose de vrai, mais enfin..., je suppose que vous vous contenterez de cette unique comédie, et que votre intention est de ne pas la reproduire une autre fois.

— Du tout, du tout, fit le fermier, j'entends payer toujours maître Aloysius en cette monnaie-là, puisqu'il ne veut pas toucher à mes thalers; seulement, par égard pour lui, nous varierons la denrée; au prochain terme, je lui dépêcherai, par la même voie et à grande vitesse, six picotins d'avoine, puis des bottes de foin, des pommes cuites, quelques paires de canards, etc. Bref, nous partagerons les produits de mon domaine.

— Eh bien! père Dietrich, dit le bourgmestre, voyons, soyez raisonnable et acceptez une transaction que voici. Vous donnerez à maître Aloysius ce que vous voudrez, non à titre de payement, mais en manière de cadeau d'ami et de voisin ; je vous y autorise, et de cette manière-là, la loi ne recevra pas de croc-en-jambe; seulement, vous y mettrez une façon moins brutale.

— Non pas, non pas, repartit le fermier, je veux que ce soit à titre de rétribution obligée et que personne ne suppose que je m'exécute devant votre stupide loi. Eh bien, non! je vous répète que je trouve stupide et infâme qu'on refuse l'argent de ceux qui veulent et peuvent en donner, et qu'on prenne à sa place les pauvres groschen des familles qui ne peuvent payer pour elles-mêmes! Je continuerai, charmant juge, à payer ses mois d'école : maître Aloysius aura de mes choux, de mes salades, de mes asperges et de belles tranches de lard et de jambon préparées par mes mains. C'est dit, et ce sera.

La moralité de cette seconde partie de l'histoire est le proverbe « qu'il ne faut pas prendre au pauvre chat des gouttières pour donner au chien du salon. » Tel était du moins l'avis de Dietrich Schœnvogel, et, sauf la question du droit de la loi, je trouve qu'il avait raison sur le principe; et, de son côté, Hans Petermann justifiait son obstination par des motifs assez bien fondés; je pourrais développer leurs thèses en ce qu'elles ont de raisonnable et même de très-sérieux, mais je ne tiens pas absolument à en ennuyer mes lecteurs.

Or, il arriva ce que voici. Hans Petermann l'entêté, une fois la victoire remportée par lui sur « l'obligatoire, » jugea à propos de faire spontanément ce qu'on voulait lui arracher par la contrainte, et son gars fut envoyé à l'école, où il fit sa paix avec maître Aloysius par sa conduite édifiante et son zèle pour le travail. Quant au non moins entêté Dietrich Schœnvogel, quand il eut également bien établi qu'il n'en ferait qu'à sa tête, et qu'au besoin il lapiderait maître Aloysius avec les citrouilles de son potager, il entra dans une voie raisonnable, mais toujours en vainqueur authentique et cependant généreux. Le premier ramonage de sa cheminée lui parut d'ailleurs suffisant; toujours à cheval sur son principe, il ne paya pas le maître d'école, c'est vrai, mais il versa mensuellement — « pour les pauvres » — dans la caisse de la commune le montant de la rétribution scolaire suivant son estimation; cela revenait au même, de sorte que sa conscience était sauve et... « son honneur » aussi.

Encore une fois, je ferai grâce à mes lecteurs d'une dissertation philosophique sur la matière, laquelle je garde en poche, et je me contenterai de conclure, à l'instar du grand poëte dramatique anglais : « Tout est bien qui finit bien. »

JÉROME DUMOULIN.

CHRONIQUE

La fête de la Toussaint et celle des Morts ont été, comme à l'ordinaire, célébrées avec beaucoup de solennité. En France surtout, elles ont le privilége d'attirer une foule considérable. Les chrétiens se plaisent à honorer et à prier ceux de leurs frères introduits dans l'éternelle paix, et couronnés par la main de Dieu. Puis, bientôt leurs regards et leurs idées redescendent sur ces innombrables tribus d'hommes qui, moins heureux parce qu'ils ont été moins parfaits, n'ont pas achevé de payer leurs dettes à la justice divine, et ne permettent pas encore au Dieu bon et puissant d'étendre sa miséricorde sur eux. La dévotion pour les morts n'est pas seulement répandue dans les provinces les plus catholiques de France, en Bretagne, dans le Midi, dans le Nord. On la retrouve partout, à Paris surtout. Aussi, les vaines tentatives qu'on a faites dans ces derniers temps pour substituer les funérailles solidaires et païennes aux funérailles chrétiennes, ne

réussiront-elles pas. L'immense majorité détourne les yeux avec un sentiment pénible, et ne voudrait à aucun prix accepter de pareilles obsèques, d'où l'idée de Dieu et la prière sont absentes, pour elle ni pour les siens. Je ne dirai pas qu'on ne rencontre quelque bigarrure dans la célébration du jour des Morts, à Paris et dans les environs. L'esprit humain est plein de contradictions. Ainsi les glas qu'on sonne pendant toute la soirée de la Toussaint sont arrosés de nombreuses libations, il en résulte quelquefois des tapages nocturnes. Dans cette soirée, j'ai entendu cette année, non pas à Paris, il est vrai, mais dans un village où je me trouvais, des voix avinées entonner devant les maisons la *Marseillaise* au sanglant refrain :

« Aux armes, citoyens...,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons? »

C'est une singulière variante à donner au *De profundis* et au *Miserere*, qui doivent régner sans rivaux ce jour-là. A la campagne, ces chants d'ivrognes n'ont pas de très-sérieux inconvénients, mais ils en auraient à Paris, d'où la seule annonce d'une journée révolutionnaire pour le 26 octobre a fait partir 40,000 étrangers. C'est là le résultat le plus clair des effervescences et des troubles publics.

⁂ Serait-il vrai, comme on l'a dit, que les flots de la mer Rouge; en pénétrant dans le canal de Suez, y amèneraient des amas de sable, qui, à la longue, l'ensableraient. Nous espérons et nous souhaitons le contraire, car cette grande entreprise, menée avec tant de talent et de persévérance, mérite un tout autre succès.

⁂ Nous assistions ces derniers jours à une vente par autorité de justice dans les environs de Paris, vente déterminée par un de ces sinistres industriels, malheureusement si communs dans les affaires. Nous avions vu les meubles précieux, les objets d'art, les tableaux réunis pour la dernière fois, et livrés à l'encan, et nous nous éloignions le cœur serré à la vue de ce naufrage, lorsque tout d'un coup nous entendîmes des hurlements plaintifs qui partaient du côté du chenil. En nous approchant, nous vîmes un magnifique chien de race, qui mordait de douleur les barreaux de fer qui entouraient sa niche. On nous dit que c'était le chien préféré de l'ancien maître de la maison, et que ce chien, depuis la mort de son maître, refusait sa nourriture accoutumée, et poussait sans cesse des gémissements. Il me semble que ce chien pourrait donner des leçons à bien des hommes, et en particulier à celui qui a fait ce proverbe, « Notre ennemi, c'est notre maître. »

⁂ Au moment où le P. Hyacinthe vient d'affliger l'Église par sa révolte et sa suffisance, un autre prêtre, un évêque bien connu dans le monde catholique, Monseigneur de Ségur, lui donne une consolation. Il avait écrit dernièrement un opuscule intitulé : *Jésus vivant en nous;* cet écrit fut mis à l'index, et l'auteur envoya tout de suite sa soumission au pape, s'inclinant devant l'autorité apostolique que le P. Hyacinthe a rejetée. Le pape, en récompense de cette soumission, a envoyé au pieux auteur sa bénédiction apostolique.

⁂ On n'entend parler que de bruits de voyages et de fêtes, les échos nous redisent les exploits de l'*Aigle;* qui continue sa route et va d'ovation en ovation. C'est vraiment féerique; depuis la fameuse Cléopâtre, dont la galère aux voiles de pourpre se balançait sur les flots glacés du Cydnus, on n'avait rien vu de pareil. Si l'Impératrice des Français écrit jamais ses Mémoires, elle puisera une page intéressante dans les souvenirs de son voyage à Suez, et nos lointains descendants, en racontant les merveilles de cette expédition, pourront confectionner un joli conte, à la suite des Mille et une Nuits.

⁂ Pendant que les souverains se rendent à Suez, qu'on chasse à Compiègne, que les coups d'épée s'échangent dans les duels, et que les grèves se multiplient, les évêques du monde catholique commencent à s'ébranler pour se rendre à Rome. Ils viennent de toutes les parties du globe, de la lointaine Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, et, comme une procession solennelle, ils se dirigent tous vers Rome. Quatorze évêques des États-Unis, où le catholicisme fait chaque jour des progrès, passent en ce moment à Paris, et vont se diriger vers la Ville éternelle, où tous les évêques doivent se trouver réunis le 8 décembre, jour de l'ouverture du concile. Ce sera un beau et imposant spectacle de les voir ainsi tous rassemblés sous la présidence de Pie IX, et à genoux implorant les lumières de l'Esprit-Saint en chantant le *Veni Creator;* Rome sera sans doute visitée cet hiver par un grand nombre de voyageurs, curieux d'assister à ce grand spectacle.

NATHANIEL.

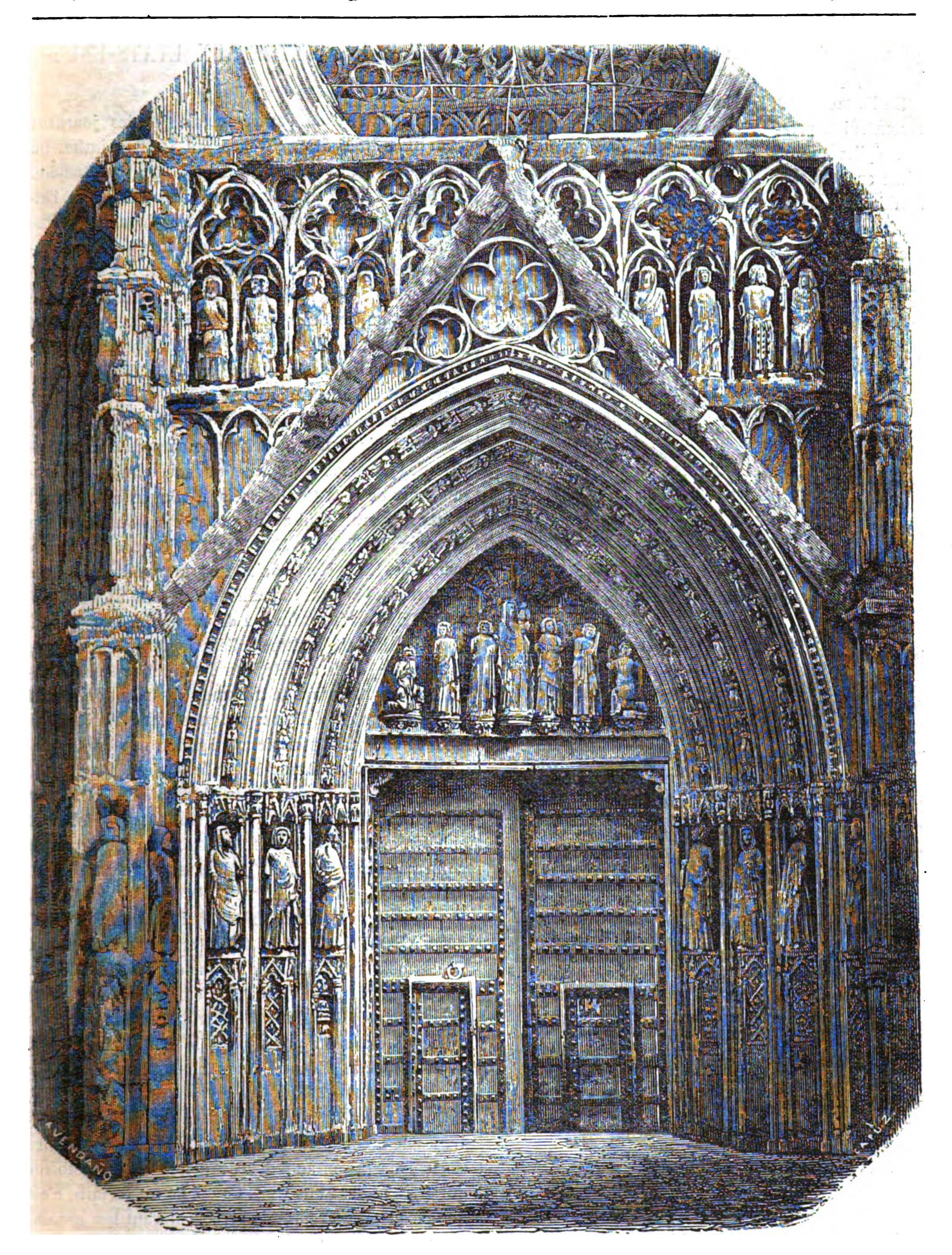
LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





La porte des Apôtres.

LA CATHÉDRALE DE VALENCE

La cathédrale de Valence a subi des destins bien divers. Bâtie par les Romains, elle fut d'abord un temple consacré à Diane, la sœur d'Apollon. Les Goths, en chassant de l'Espagne les Romains, en firent une église arienne, que les Maures, après la défaite de Rodéric, transformèrent en mosquée. Ce

ne fut que sous Jacques le Conquérant, roi d'Aragon, qui annexa définitivement à son royaume la ville de Valence, qu'elle devint un édifice chrétien.

En l'année 1262, l'archevêque André de Abalud la reconstruisit presque entièrement et la choisit pour son église métropolitaine ; le chapitre fit élever le dôme en 1404, et enfin le pape Alexandre VI, dont la famille était originaire de Valence, la fit agrandir à ses frais, et lui donna les dimensions qu'elle a conservées jusqu'à ce jour.

Nous avons le regret de le dire, cette cathédrale ne peut supporter la moindre comparaison avec les chefs-d'œuvre de l'art architectural que possèdent Séville, Tolède, Léon et Cordoue. Vue dans son ensemble, elle ne satisfait ni les yeux, ni ces règles invariables du beau artistique qui sont de tous les pays et de toutes les époques. Sa construction offre les irrégularités les plus choquantes, et elle ne présente à l'extérieur ni vraie grandeur ni vraie beauté. C'est comme un assemblage confus de bâtiments informes collés les uns aux autres sans goût, sans style, sans homogénéité.

Cependant, si en dehors de cette vue d'ensemble on entre dans les détails, il est certaines parties extérieures de ce monument qui ne méritent pas une appréciation aussi sévère.

Ainsi, pour n'en citer qu'une seule, la porte occidentale, qui s'ouvre sur la place de la Constitution, et que l'on nomme la *Porte des Apôtres*, nous paraît un vrai bijou perdu dans ce fouillis de pierre.

Comme le prouve notre gravure, qui en donne une photographie des plus exactes, c'est un précieux spécimen de cette architecture ogivale qui nous a légué, au quatorzième siècle, un si grand nombre de chefs-d'œuvre. On ne peut qu'applaudir à l'harmonie de son ensemble, à la pureté de son dessin, au fini de son exécution, au mérite de ses statues, — de celles du moins qui sont restées debout dans leurs niches séculaires et que le vandalisme révolutionnaire a respectées.

La *Porte des Apôtres* serait-elle seule, qu'elle mériterait d'être visitée.

Mais, en pénétrant dans la cathédrale elle-même, on se trouve amplement dédommagé des irrégularités extérieures. La description des nefs, des chapelles, du maître-autel que renferme l'église métropolitaine a été déjà faite, et minutieusement faite par nous, dans ce Recueil (8e année, p. 456), et nous n'y reviendrons pas. Qu'il nous suffise de dire : autant la cathédrale de Valence mérite peu, comme monument architectural, la réputation qui lui a été faite, autant elle la dépasse par les richesses artistiques qu'elle possède.

C. Lawrence.

LE P. HYACINTHE AUX ÉTATS-UNIS.

Il nous arrive de l'autre monde par les journaux des États-Unis des nouvelles du P. Hyacinthe. Du reste, elles sont conformes à ce qu'on pouvait attendre. Dans ce pays ardent et curieux il est l'objet de l'attention générale. En même temps la plupart des communions protestantes lui font des avances, et les catholiques se tiennent tristement à l'écart. Ce contraste seul, si le P. Hyacinthe n'avait pas perdu le sens de sa situation, suffirait pour l'éclairer. Sa conduite a affligé la grande Église qui remonte sans interruption jusqu'à Jésus-Christ ; elle réjouit les dissidents qui s'arrêtent à Luther et à Calvin.

Quoique le P. Hyacinthe ait fait des efforts dont il faut lui tenir compte pour fermer sa porte aux *reporters* des journaux américains qui équivalent aux chroniqueurs de la presse de Paris, il n'a pas entièrement réussi. Il paraît qu'il a fait une exception en faveur du *reporter* du *Times* de New-York, le journal le plus répandu des États-Unis, et c'est surtout par les détails qu'a donnés celui-ci dans sa feuille, qu'on connaît les dispositions de l'ancien carme en débarquant à New-Yorck. Il a, aurait-il dit, le dessein d'étudier lui-même l'état de la religion, de la société, des institutions des États-Unis, pendant un laps de trois mois. On trouve encore ici la trace de la vanité d'un esprit qui croit deviner tout ce qu'il ne sait pas et pouvoir appliquer la vapeur et l'électricité à l'observation et à l'étude. Qu'est-ce que trois mois, grand Dieu ! pour étudier les États-Unis si divers dans leur unité, composés de populations si bariolées et si hétérogènes et où règnent des opinions religieuses si contradictoires, depuis le catholicisme, ce port sacré dont l'ancien carme s'éloigne à toutes voiles, jusqu'aux Mormons avec leurs énormités, qui ont créé un État, jusqu'à San-Francisco, où s'élève une pagode chinoise. Trois mois suffiront donc à celui qui fut le P. Hyacinthe, pour lire clairement dans ce chaos, pour trouver son chemin dans ce labyrinthe. Moins de trois mois lui ont suffi pour juger le catholicisme qui depuis près de dix-neuf cents ans est la règle du monde.

Quant aux projets religieux de ce pasteur qui est devenu une brebis égarée, il est difficile de s'en rendre exactement raison au milieu des détails contradictoires qui arrivent des États-Unis. Ce qui paraît certain, c'est que jusqu'ici il a refusé de prêcher devant les assemblées protestantes, malgré l'invitation des ministres de certaines sectes. Ce serait la rupture du dernier lien qui rattache encore le P. Hyacinthe à l'Église. Suivant le reporter du *Times* de New-York, il aurait parlé avec reconnaissance et effusion de l'archevêque de Paris, avec beaucoup moins de sympathie du nonce du pape, Mgr Chigi ; et, vivement pressé de faire

quelques confidences sur sa future conduite, il aurait répondu qu'il attendrait les actes du prochain concile, et que, selon que ses actes seraient plus ou moins conformes à ses opinions, il prendrait sa détermination.

Ainsi, voilà l'Église universelle mise en demeure de soumettre ses décisions aux opinions d'un simple moine. Ce n'est pas au successeur de saint Pierre, c'est au P. Hyacinthe que le Christ a dit : « Je vous laisse les paroles de la vie éternelle, paissez mon troupeau. » On demeure confondu quand on voit à quel point la vanité peut égarer une intelligence. Rien ne peut l'arrêter, ni ce qu'il y a de déplorable dans cet excès, ni ce qu'il y a de ridicule. Quand on pense en effet à cette longue suite de théologiens illustres, de docteurs sublimes, d'évêques admirables, à ces grands papes, à ces grandes assemblées qui ont affirmé les vérités dont se compose la foi catholique, et qu'on voit de l'autre côté le P. Hyacinthe jeter dans la balance le peu qu'il sait et le peu qu'il vaut, il semble qu'on voit le néant se dresser contre l'infini.

Terminons par une dernière remarque. La sympathie avec laquelle le P. Hyacinthe a été accueilli à New-York n'est pas un fait universel. Un des ministres les plus respectés et les plus respectables de l'Église épiscopale auquel on avait demandé s'il irait faire une visite au nouvel arrivant, et l'inviter à prêcher dans son église, répondit résolûment : « Non, je n'irai pas au-devant de lui, je ne veux avoir rien à faire avec cet homme. »

Cette réponse devrait achever d'éclairer le malheureux déserteur des doctrines de l'Église. Il s'enfonce dans une situation inextricable, et il sera bientôt obligé de s'avouer qu'il est encore trop catholique pour les protestants et trop protestant pour les catholiques, ce qui achèvera de précipiter sa chute.

Le *reporter* du *Sun* prétend avoir soumis le P. Hyacinthe à un interrogatoire par articles, comme pourrait le faire le président d'une cour d'assises, instruisant une affaire contre un prévenu. Voilà la substance de cet interrogatoire :

D. Je serais bien aise de savoir en quoi vos idées diffèrent de celles de l'Église catholique. R. Mes idées sont résumées dans la lettre que j'ai écrite au supérieur de mon couvent et qui a été publiée. L'Église catholique est divisée en deux partis : les ultramontains ou partisans de l'immobilité, et le parti religieux et politique.

D. Vous doutez de l'infaillibilité du pape?

R. Oui, mais vous savez sans doute que l'infaillibilité du pape n'est pas un dogme de l'Église catholique ; c'est simplement une opinion. Je suis catholique et j'admets tous les dogmes de l'Église.

D. Quelle est votre opinion relativement aux honneurs rendus à la Vierge?

R. J'honore la Vierge comme la mère de Dieu, ainsi que tous les bons catholiques; mais je désapprouve l'attention excessive qu'on lui donne à l'exclusion même du Christ, qui est Dieu lui-même. Je désapprouve aussi le grand respect que l'on a pour le pape, et qui touche à l'adoration. »

Nous aimons, pour l'honneur du P. Hyacinthe et aussi pour la renommée de courtoisie de la presse américaine, à douter de l'authenticité de cet interrogatoire. Il paraît du reste que le voyageur qui était allé chercher aux États-Unis le silence et le calme y a trouvé l'agitation et le bruit, et que les reporters américains qui, comme les nôtres, veulent surtout savoir ce qu'on leur cache, l'ont mis en état de siége.

Il a été obligé de changer de nom et plusieurs fois de logis pour échapper à cette curiosité opiniâtre et presque féroce.

ALFRED NETTEMENT.



MES HÉRITAGES

(Voir pages 4, 21, 35, 51, 69 92 et 101.)

Ma tante Lucy avait aidé mon oncle dans cette opération : quand il lui remit le papier en indiquant le secrétaire du regard, elle se dirigea vers le meuble, elle y replaça l'encre, et, sans avoir la conscience de ce qu'elle faisait, elle plongea le papier dans sa grande poche et sortit pour aller, bien inutilement, envoyer des exprès au-devant du médecin qu'elle avait fait chercher.

Il n'arriva que trois heures après l'accident, et je ne puis dire l'effet que me produisit sa figure morne. Je n'avais pas la pensée du danger, et j'avais espéré que, le docteur arrivé, mon oncle Adrien se relèverait de là, que la contraction de ses traits disparaîtrait, et qu'il reprendrait aussitôt toute sa gaieté et toute sa vivacité.

Mon espoir fut trompé, et toute la journée se passa sans la moindre amélioration. Le soir, on me renvoya de bonne heure dans ma chambre à colonnes, mais je ne me couchai pas. Je restai blottie dans un coin, prêtant l'oreille aux bruits de la maison, et quand j'entendis ma tante Lucie rentrer dans sa chambre, je la rejoignis pour savoir des nouvelles. Je trouvai la pauvre fille dans une agitation douloureuse qui faisait mal à voir. De grosses larmes coulaient sur ses joues blanches et creuses et elle roulait fièvreusement ses longues papillotes entre ses doigts.

A mes questions empressées, elle répondit par des phrases décousues, incohérentes, sur le malheur qui la menaçait, sur la bonté de son frère, sur mille choses auxquelles je ne comprenais rien. Tout en parlant, tout en pleurant, tout en gémissant, elle essayait d'emprisonner ses cheveux; mais le papier se déchirait entre ses doigts agités. Elle s'irritait qu'il se déchirât, elle s'irritait de n'en plus trouver, enfin elle prit dans

sa poche celui que lui avait remis mon oncle Adrien, le matin même, et elle le disposa en papillotes. Je l'aidai dans ce petit travail de destruction bien qu'il m'eût semblé voir mon nom répété plusieurs fois sur ce papier; mais j'étais parfaitement bouleversée et aussi parfaitement ignorante des affaires d'intérêt et de toutes choses de ce genre. Puisque ma tante Lucie faisait de ce précieux papier des papillotes, c'est qu'il n'était bon qu'à cela. Je la quittai assez tard et je regagnai en tremblant ma chambre.

Il me semblait que le vent avait des accents lugubres et que quelque chose de solennel allait se passer dans la maison cette nuit-là.

Je me rappelai les conseils de Loeïzan. Me sentant triste, je priai plus longtemps que d'habitude et je m'endormis en priant pour la guérison de mon cher oncle. Dans mon sommeil je ne vis que lui. Nous partions tous les deux enlevés sur le dos de Flora, qui avait de grandes ailes noires aux pieds : tantôt nous priions ensemble dans une église merveilleusement belle, tantôt nous retournions à Castel-Dour devenu un vrai paradis terrestre. Ma tante Lucie se promena aussi dans mon rêve en papillotes de papier. Je courus longtemps après elle parmi mes colonnes derrière lesquelles elle se cachait. Je voulais rapporter à mon oncle Adrien ces lambeaux de papier qu'il me désignait d'un doigt vengeur, et je courus ainsi longtemps sans pouvoir l'atteindre, elle et ses papillotes.

XIV

Quand je me réveillai le lendemain, le silence de la maison m'étonna et me rappela à la triste réalité. Je m'habillai en toute hâte et je m'élançai vers la chambre de mon oncle, espérant vaguement le rencontrer sur ma route tout habillé, robuste et gai comme d'habitude. Je ne le rencontrai pas et quand j'entrai dans cette chambre, j'aperçus dans un grand lit sans rideaux, un grand moribond sans mouvement et sans voix qui n'était que l'ombre de mon cher oncle. Le chêne frappé à mort penchait, penchait toujours. Sur son lit il y avait une garniture étrange, son costume de chasse s'y étalait, son fusil était appuyé contre son chevet, la crosse sur le plancher et ses deux chiens favoris, ses deux vieux chiens de chasse debout, les pattes de devant sur la couverture, le regardaient en remuant la queue et en jetant de petits jappements d'angoisse.

Je marchai tout doucement vers le lit, je me glissai entre les deux bêtes fidèles, et quand il ouvrit les yeux, il put embrasser d'un regard les trois êtres qui s'étaient partagé ses dernières et peut-être ses plus vives tendresses, une enfant et ses deux chiens. Un rayon de joie passa dans ses yeux ternes, le corps était brisé, il allait se dissoudre; mais l'âme était entière, vivante.

Je lui passai mes deux bras autour du cou et j'appuyai ma tête sur ses épais cheveux gris, Stop et Fox avancèrent aussi leur museau inquiet, et ma tante Lucy nous trouva ainsi pleurant et gémissant. Elle voulut chasser les chiens et me tirer de là, nous résistâmes et mon oncle d'un regard lui commanda de n'en rien faire.

Alors elle se mit à aller et venir, à renverser les fioles sous prétexte de les ranger, à tout mêler autour d'elle. Heureusement pour la pharmacie que les femmes qui avaient été constituées garde-malades survinrent. On se mit à causer bas. J'appris que le médecin était revenu dans la nuit et qu'il avait affirmé qu'il n'y avait pas danger de mort immédiat. Les unes voulaient faire prévenir M. le curé, ma tante Lucy jetait les hauts cris, il fallait attendre au moins que la parole revînt. L'extrême-onction, c'était la mort, il ne fallait pas seulement en parler. Elle entrait en convulsion à la seule idée de faire appeler un prêtre, et elle ne parlait que du médecin qu'elle avait envoyé chercher. Elle parla même d'aller au-devant de lui, ne pouvant se résoudre à l'attente, et pendant que les gardes préparaient les potions, elle se mit à se coiffer. Je lui vis arracher de ses cheveux et lancer dans le feu les papiers triangulaires qui m'avaient tant fait rêver. Les papillotes faites, elle adressa aux gardes des recommandations confuses qu'elles n'écoutèrent pas, et elle sortit pour courir au-devant du médecin.

Les gardes étaient toutes des femmes dévouées des environs, elles aimaient tous les Castel-Dour en général et en particulier mon oncle qui était si secourable aux malheureux, si cordial pour les travailleurs; mais les femmes du peuple ont une façon à elles d'exprimer leurs chagrins. Cette façon consiste à beaucoup crier, à beaucoup pleurer, à beaucoup s'essuyer les yeux et le nez à leurs mouchoirs, à beaucoup parler et à beaucoup s'agiter. Comme elles s'agitaient autour de ce pauvre agonisant! Heureusement que la cuisine était à une certaine distance de la chambre et que c'était dans la cuisine que stationnaient les visiteurs. Le bruit de la maladie de mon oncle se répandait, et tous les fermiers des environs accouraient consternés à Castel-Dour. Quand un bruit de voix annonçait de nouveaux arrivés, toutes les gardes, la cuisinière en tête, interrompaient la confection des tisanes, le rangement de l'appartement, et sous un prétexte ou sous un autre, quittaient la chambre une à une. Il fallait aller raconter, détailler et jeter les hauts cris.

Mon pauvre oncle restait donc seul le plus souvent entre ses chiens fidèles et sa pauvre Claire, qui pensait confusément et qui se sentait confusément souffrir. Heureusement que pendant une de ces absences des gardes, je vis tout à coup apparaître la figure sereine de Loeïzan.

Je courus à elle, et je pus sangloter sur un cœur

ami. Certainement mon oncle Adrien ne devait pas mourir, je ne savais pas ce que c'était que mourir; mais de le voir sans parole, sans mouvement, de le voir ainsi comme brisé en pièces par une main invisible, me faisait suffisamment souffrir. Loeïzan me caressa, me consola et tout doucement s'approcha du lit; puis, me ramenant vers la cheminée :

— M. le curé est-il venu? dit-elle.

— Non. Tante Lucy a dit qu'elle le ferait prévenir après la visite du médecin.

Loeïzan regarda de nouveau mon oncle.

— Claire, me dit-elle, en me prenant les deux mains, vous aimez votre oncle, n'est-ce pas?

— Si je l'aime!

— Voulez-vous faire du bien à son âme?

— Si je le veux!

— Faites chercher tout de suite M. le curé.

— Pourquoi?

— Parce qu'il le consolera, le relèvera, parce qu'il lui donnera l'extrême-onction.

— Ma tante Lucy dit qu'il mourra alors, m'écriai-je.

— Non, pas plus vite, Claire, et voilà un chrétien dont on oublie l'âme. C'est triste, car M. Adrien est un vrai croyant. Claire, parlez-lui, demandez-lui s'il veut recevoir les derniers sacrements; puisque vous êtes seule à Castel-Dour, commandez : en ce moment il faut savoir commander.

Son air solennel m'impressionna. Je m'approchai de mon oncle et je l'appelai.

Il souleva ses paupières et me regarda.

— Mon oncle, voulez-vous...

Je me tournai vers Loeïzan.

— Le bon Dieu? dit-elle d'un accent sublime.

— Le bon Dieu? répétai-je en retenant mes larmes.

Le regard de mon oncle dit clairement : « Oui. »

— Vous voyez, Claire, dit Loeïzan rapidement, envoyez tout de suite à la paroisse et dites que M. le curé vienne immédiatement.

Je sortis de la chambre, et, apercevant par la fenêtre Job le pâtour qui allait baigner Flora, je m'élançai dans le jardin, je gagnai la terrasse et je l'appelai au moment où il sautait sur Flora pour la faire entrer dans l'eau.

Il leva la tête, sa figure boursouflée annonçait qu'il avait pleuré lui aussi.

— Monsieur est-il plus mal? demanda-t-il.

— Non, c'est-à-dire oui; mais il faut que tu ailles tout de suite chercher M. le curé.

— A la bonne heure, dit le brave enfant en tournant la tête de Flora du côté du chemin, j'étais bien étonné qu'on ne fît pas chercher le prêtre.

— Qu'il vienne tout de suite.

— Avec le bon Dieu, Claire?

— Oui.

Il fit un signe d'assentiment, et, prenant une pose solide sur Flora, il lui enfonça ses talons nus dans les flancs et partit au grand galop.

Je revins dans la chambre et je rendis compte à Loeïzan de la manière dont j'avais fait la commission.

— C'est bien, dit-elle à voix basse; il faut maintenant préparer la chambre.

Et sur son ordre, j'allai chercher tous les objets pieux de la maison.

— Pauvre monsieur! dit-elle tout à coup, il n'a autour de lui rien qui le console, rien qui lui rappelle le ciel.

Elle glissa sa main dans les plis de son châle et me présenta un crucifix de bois tout luisant et tout usé.

— Donnez-le-lui, Claire, me dit-elle, c'est maintenant qu'il faut que son cœur se retourne vers Notre-Seigneur.

J'appelai encore mon oncle Adrien et je plaçai le petit crucifix sous son regard.

Un regard y passa et il fit un violent effort du bras pour le saisir.

— Donnez-le-lui, dit Loeïzan qui étudiait tout ce qui se passait sur le visage du moribond.

Je le plaçai en re ses grands doigts, il fit un mouvement comme pour le porter à ses lèvres. Je lui soutins le bras et il put appuyer ses lèvres sur les pieds cloués de la sainte image.

— Pourvu que M. le curé ne tarde pas, disait Loeïzan, sa connaissance lui est revenue, il va avoir un mieux, le mieux de... le mieux du ciel. Il veut vous parler, mon enfant.

Je me penchai sur lui.

— Attache-le contre la muraille, me dit-il d'une voix très-distincte bien que très-changée, pour que je le voie en levant les yeux, et apporte-moi ma médaille.

Il m'avait souvent montré une grosse médaille de cuivre, souvenir de sa première communion, qu'il avait toujours pieusement conservée.

Je la pris et la lui plaçai dans la main.

— Je ne veux pas qu'elle me quitte, reprit-il : entends-tu, Claire. Cette médaille à mon cou, mon fusil le long de ma châsse, c'est tout ce que je veux emporter. Stop et Fox sont là. Pauvres bêtes!

Il chercha de son autre main à atteindre les deux bêtes soyeuses, et me dit : — Reconduis-les au chenil. Puis il ajouta : — M. le curé tarde bien.

— Le voici, monsieur, dit Loeïzan, j'entends la clochette. Laissez-moi renvoyez les chiens, Claire, et allez chercher des bougies.

Nous avions transformé une petite table en autel et je me préparais à aller prendre les bougies qui figuraient toute l'année dans les grands chandeliers d'argent du salon, quand les gardes se précipitèrent dans l'appartement. Elles virent d'un coup d'œil l'autel, le crucifix contre la muraille, Loeïzan qui s'était humblement reculée dans un coin.

— Et mademoiselle qui a défendu de rien faire avant

l'arrivée du médecin, s'écrièrent-elles. Qui est-ce qui se mêle de commander ici?

— Moi! dit une voix dont le son les fit tressaillir.

Au fond c'étaient des créatures dévouées, monsieur parlait, c'était donc qu'il était mieux. On oublia le reste et on se porta en foule au-devant de M. le curé.

Il entra bien triste dans cette chambre où agonisait son vieil ami, et, après avoir déposé la sainte hostie sur notre petit autel, il fit un signe que tous comprirent.

Nous quittâmes la chambre, et j'emmenai Loeïzan dans le jardin.

— Il faut prier, Claire, me dit-elle, et pleurer aussi, ajouta-t-elle en m'embrassant; mais croyez bien que ce n'est pas si malheureux de mourir comme cela chrétiennement et en pleine connaissance.

Et voyant que cette idée de mort me bouleversait, elle essaya de me rassurer. Et ainsi pleurant et répondant d'une voix entrecoupée aux prières que prononçait Loeïzan, j'attendis que nous fussions rappelées. Cela ne tarda pas. La porte de la chambre fut ouverte à deux battants, tous les domestiques, tous les fermiers entrèrent découverts, et l'administration des derniers sacrements commença. La figure de mon oncle était paisible; il suivait toutes les cérémonies, et il répondait parfois aux prières.

A genoux auprès de son lit, j'assistais comme en rêve à cette scène auguste, qui est restée gravée en traits de feu dans ma mémoire.

Après qu'il eut communié, tout le monde sortit sur l'invitation de M. le curé, qui ne voulait pas qu'on troublât son profond recueillement. Loeïzan et moi restâmes ses seules gardiennes et la sainte fille saisit l'occasion de fixer dans mon âme, par quelques paroles profondément senties, cette impression et ce souvenir,

— Il paraît bien seul, me dit-elle; mais Dieu est maintenant avec lui et ses bonnes œuvres vont le suivre. Voyez-vous, Claire, ce qu'il a donné aux malheureux, ce qu'il a fait pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout cela lui reste. Cela lui est bien égal maintenant d'avoir un beau château, une grosse fortune, d'avoir été un gentilhomme. C'est d'avoir été chrétien et un honnête homme, qui lui vaut la paix. Un jour aussi vous serez bien malade, Claire, et vous vous rappellerez d'avoir soulagé ses derniers moments; vous vous souviendrez aussi d'avoir fait le catéchisme aux petits pauvres, d'avoir eu compassion de ceux qui souffrent. Des choses si petites sont la vraie consolation à l'heure de la mort, qui est si grande. C'est pourtant la vérité, il n'y a que cela de vrai, de bien vrai.

Je l'écoutais dans un recueillement profond, toutes ses paroles tombaient comme au fond de mon cœur entr'ouvert, et si elles n'ont pas porté tout le fruit qu'elles devaient porter, je puis me rendre témoignage qu'elles n'ont pas été stériles.

Notre solennel entretien fut interrompu par l'entrée de ma tante Lucy et du médecin. Ma pauvre tante avait fait deux lieues à pied sous le soleil pour aller chercher le malheureux docteur. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, elle en ramena un autre.

Ils s'approchèrent du lit, et ma tante força son frère à ouvrir les yeux. Hélas! le trouble mortel était revenu; devant ce regard vitreux, je jetai un cri d'effroi.

Le médecin avait rapidement examiné le malade.

— C'est un prêtre qu'il faut ici, dit-il.

Et il ajouta en jetant un regard autour de lui :

— Mais heureusement c'est fait, je crois.

— Non! s'écria ma tante; mais qu'on coure à la paroisse, qu'on...

Loeïzan s'avança alors et raconta ce qui venait de se passer.

Ma tante Lucy se jeta tout en larmes à son cou en lui disant qu'elle lui épargnait le plus grand remords de sa vie, et puis elle lui dit d'enlever tous ces objets dont la vue lui faisait mal, et courut après le médecin qui se sauvait d'elle, pour le conjurer de ne pas quitter Castel-Dour.

Loeïzan me prit par la main, et nous quittâmes pendant quelques heures cet appartement toujours rempli. Elle me fit manger, me promena, et, me voyant épuisée, elle me dit qu'elle ne partirait tranquille que si elle me voyait couchée et endormie.

Je la laissai faire. Elle me conduisit une dernière fois près de mon oncle Adrien qui avait perdu tout à fait connaissance; elle me fit l'embrasser une dernière fois, et elle m'entraîna dans ma chambre. Ce triste soir-là j'eus au moins la consolation de voir cette chère et suave figure au pied de mon lit. Je m'endormis vite, ayant tant pleuré, et ce fut pendant que je dormais si paisiblement dans ma chambre à colonnes, que mon oncle Adrien rendit son âme loyale à Dieu.

XV

Tout était consommé. Mon oncle Adrien avait disparu de son domaine. Je ne voyais plus sa grande tête grise passer entre les têtes arrondies des quenouilles du jardin fruitier; je ne le voyais plus assis sur le perron, fumant sa pipe et caressant ses grands chiens; je ne m'agenouillais plus tout près de lui dans notre banc à l'église; il n'était plus là, il était ailleurs. Ce qui se passait maintenant à Castel-Dour m'était indifférent. Que je me retrouvasse seule dans la salle à manger à l'heure des repas ou qu'il y eût nombreuse compagnie, cela m'était parfaitement égal. Je vivais à Kertual. Tous les matins, je quittais Castel-Dour avec les deux chiens aimés, et je m'en allais chez Loeïzan. Ces deux vieux chiens tristes et moi étions devenus intimes. Je courais moins, ils ne gambadaient plus; ils marchaient le nez à terre, flairant, courant, écoutant, le cherchant. Bien souvent, nous faisions des haltes pour pleurer. Je m'asseyais entre les deux chères bêtes qui

pleuraient à leur façon et aussi léchaient mes cheveux et mon cou, comme pour me consoler. Il m'arrivait souvent alors de partager le dîner des pauvres tisserands. Loeïzan était si paisible et savait si bien me distraire sans gaieté ! La gaieté me blessait. L'agitation de ma tante Lucy me faisait mal; elle riait, elle pleurait, c'était un va-et-vient des sentiments les plus contradictoires.

Armand et sa femme, M. et madame Tardon, venaient sans cesse, et ils me traitaient maussadement; il n'y avait guère que le petit Adrien qui ne me témoignât pas d'antipathie. Pour moi, j'étais horriblement malheureuse les jours de réunion. Ces joies étrangères faisaient saigner mon cœur. Les petits rires du notaire, les grands rires de madame Tardon, les conversations animées d'Armand et de sa femme, ces repas copieux à la fin desquels ils semblaient tous si égayés, me jetaient dans des crises de chagrin. Pour moi, Castel-Dour était en deuil, et on ne pouvait pas y sourire encore. Mon oncle Adrien était là comme *fraîchement* vivant, et on prononçait son nom sans pleurer, et, dans ce grand salon, devant son portrait, on causait, on pouvait rire. Ah ! pauvre oncle Adrien, comme je pensais à vous alors, comme je les accusais d'ingratitude, comme je me réfugiais chez ma sainte amie pour prier à genoux pour votre âme, pour vous montrer que, moi du moins, je ne vous oubliais pas !

Je menai pendant quelques semaines cette vie étrange, et un beau jour je vis arriver mon père.

Mon père avait l'air courroucé et ne prit pas garde à ma douleur. Il y avait un grand dîner ce jour-là, et il me fallut y assister. Après dîner, on se rendit dans le salon. La table de marbre à pieds dorés était couverte de papiers, et là, devant mon cher oncle, qui souriait si loyalement sur la toile, on se mit à parler avec animation de testament, de dispositions, d'engagements, de codicilles.

On lut tout haut un papier dont la lecture fit pâlir mon père. Il vint à moi.

— Claire, te rappelles-tu ce que ton oncle Adrien m'a dit le jour où nous avons fêté tes quinze ans? me dit-il tout haut.

— Qu'il fallait me laisser à Castel-Dour, répondis-je le cœur très-gros.

— Et qu'il se chargeait de ton avenir?

— Oui.

— Cher monsieur, il n'y a pas de doute que notre excellent ami n'ait eu l'intention d'avantager cette enfant, dit le notaire; c'est le temps qui a manqué, rien que le temps.

— Adrien m'avait donné sa parole d'honneur, monsieur, répondit mon père d'un air hautain, et j'ai peine à croire à une semblable négligence. Je suis bien surpris, très-surpris, qu'il n'ait pas pensé à ma fille, et qu'après l'avoir gardée sous cette promesse, il l'ait tellement oubliée. C'est pourquoi je désire qu'on recommence les recherches; il peut y avoir quelque document qui annule ce testament si vieux de date.

— Il n'y en a pas, cher monsieur, dit le cauteleux M. Tardon.

— Il n'y en a pas, affirma madame Tardon en prenant sa pose photographique.

— Votre pauvre ami était négligent, reprit Armand, très-négligent; il a été frappé très-vite; il a été surpris. Rien d'étonnant qu'il ait oublié sa promesse.

— Rien d'étonnant, répéta ma grande-tante Lucy.

En les entendant tous accuser mon oncle Adrien de négligence, ma mémoire s'était réveillée, une certaine lumière s'était faite dans mon esprit, et, indignée, je m'écriai presque involontairement.

— Il ne l'a pas oubliée.

— Très-bien, dit mon père. Allons, Claire; dis, ma fille.

Je racontai la scène de la signature, je parlai de ce papier sur lequel mon nom était plusieurs fois répété.

Tous les visages pâlissaient autour de moi.

— Eh bien, où est-il? demanda mon père triomphant.

— Tante Lucy l'a mis en papillotes.

Les héritiers poussèrent un soupir de soulagement et dissimulèrent un sourire.

Mon père, qui avait espéré, me regarda avec colère et me força à reprendre et à compléter mon récit. Je rappelai si bien toutes les circonstances, que ma tante, saisie de remords, s'écria :

— C'est vrai, c'est vrai, il n'y a pas eu de la faute de mon pauvre Adrien ni de la mienne, car je ne savais pas ce que je faisais.

Cet incident donna lieu à une nouvelle révision de papiers, à de nouvelles discussions, et je m'empressai de me sauver chez Loeïzan.

Hélas ! ce fut ma dernière après-midi. Le soir même, je trouvai dans ma chambre une grande boite béante, et mon père, qui me parlait très-durement depuis ma révélation, m'ordonna de mettre là tous les objets qui m'appartenait. Ce fut bientôt fait, et j'eus le temps le lendemain de dire un adieu mélancolique à tous les êtres et à tous les lieux que j'avais aimés. Certes, je regrettai ma petite église et ce vert cimetière où était couché, sous une grande tombe de granit gris de Kersanton, mon oncle Adrien, ma rivière et mes bois taillis rocheux, la fontaine du laurier et le gai moulin aux cascades de perles, mes chiens, mes poules, Flora, ma chambre à colonnes et mon jardin à terrasses; mais ce que je regrettai amèrement, profondément, avec larmes, ce fut mon humble et sainte amie Loeïzan, la tisserande de Kertual.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

LE MARCHAND D'HABITS

La physionomie de l'ancien Paris tend chaque jour à s'effacer davantage. Quand les Parisiens d'il y a trente ans reviennent dans leur ville, ils ne la reconnaissent plus; ses rues sont larges et spacieuses, il est vrai; on voit à chaque carrefour des squares et des places aérées; ses maisons s'élèvent alignées comme autant de palais; mais chaque coup de la pioche du démolisseur emporte quelque vieux et cher souvenir, et l'ancien habitant de Paris, qui revient visiter sa ville natale, passe le cœur serré quand, à la place où s'élevait la vieille maison où son père est mort, où lui-même est né, et à l'ombre de laquelle il venait évoquer de chers souvenirs, il retrouve une maison neuve haute de six étages; la cour, jadis verdoyante et gaie, aux arbres de laquelle des oiseaux chanteurs venaient au printemps suspendre leurs nids, a disparu sous cet amas de pierres, et les habitants de la maison nouvelle n'ont à la place qu'un puits d'air dont la vue seule étouffe. C'est qu'à présent il n'y a plus guère de Parisiens; nous avons une ville cosmopolite où tous viennent échouer pendant quelque temps sans y prendre racine; ceux qui y demeurent aujourd'hui n'y étaient pas hier, n'y seront peut-être plus demain; ils n'ont ici ni leurs souvenirs ni leurs espérances; ils vont de maison en maison sans s'attacher à aucune par les souvenirs qu'elle leur laisse : comme les oiseaux quand vient l'été, ils changent souvent l'arbre qui doit porter leur nid.

Les Parisiens d'autrefois aimaient leur vieille ville, avec ses rues étroites, ses monuments noircis par les siècles, ses églises où de génération en génération on venait prier le même Dieu; ils aimaient, en parcourant les rues, les places où l'histoire avait aussi ses souvenirs, à évoquer les époques où elles avaient été le théâtre d'événements glorieux ou douloureux pour la France; ils songeaient, en revoyant le Louvre, à Catherine de Médicis et à Henri IV; en passant par les rues tumultueuses de la vieille Cité, aux luttes de la Ligue et de la Fronde; chaque quartier avait son langage, ses souvenirs, dont la truelle des maçons a emporté un à un tous les lambeaux. Paris a maintenant l'aspect de ces villes de l'Amérique, qui sont grandes et belles, mais dont l'uniformité même a quelque chose de monotone qui redit que les siècles n'ont pas apporté chacun leur pierre à ces cités modernes, qui n'ont pour passé que le néant, et, au moment où nous écrivons, il serait impossible à Picard et à Mazère d'écrire leur comédie des *Trois Quartiers*.

Puis Paris avait, à chaque partie de la journée, des passants différents. Dès le point du jour, quand la ville s'éveillait, elle était sillonnée par une véritable armée de crieurs : il y avait les rétameurs, les raccommodeurs de fontaines, les marchands de cartons, les repasseurs de couteaux, les vitriers, les ramoneurs, les marchands des quatre saisons, les marchands d'habits-galons; ces derniers succédaient aux chiffonniers qui parcourent la ville pendant la nuit, et c'était un concert étrange de cris de toute sorte qui retentissaient dans la ville à moitié assoupie et la faisaient sortir de son silence nocturne.

Je me suis toujours demandé comment ces pauvres gens, dont l'industrie est si précaire, pouvaient vivre. On les voyait toujours chantant dans les rues, faisant la réclame pour leurs articles que personne ne demandait, et recommençant chaque matin les mêmes courses, les mêmes cris, sans plus de résultat apparent. Maintenant leur race tend de plus en plus à disparaître; les petits ramoneurs, qui dès le matin parcouraient nos rues en grelotant de froid, leur marmotte sur le bras, et montrant leurs dents blanches en demandant un petit sou, diminuent chaque année; les gros commerçants, comme ces brochets qui, dans les étangs, dévorent les petits poissons, absorbent tout peu à peu et détruisent ces pauvres et maigres industries qui donnaient au moins un morceau de pain chaque soir à celui qui l'exerçait. Tous les marchands prennent maintenant le titre pompeux d'entrepreneurs, et dans les maisons nouvelles, ils *entreprennent* jusqu'au ramonage d'une simple cheminée, ils entreprennent le raccommodage des vitres cassées, que sais-je? ils entreprennent tout.

Mais on n'a pas encore entrepris les vieux habits, et, à peu près seul de sa race, maintenant, le marchand d'habits-galons subsiste. Il parcourt chaque matin les quartiers les plus riches de la ville, quelques hardes passées à la main, car il n'est pas comme le marchand d'habits du Caire, que M. Gérôme nous a montré à la dernière exposition, portant négligemment sur son bras une pièce de satin rose d'une irréprochable fraîcheur et une carabine au fin manche de nacre de perle. Non, le marchand d'habits-galons n'est pas si élégant à Paris; tout ce qu'il traîne sur son épaule est fané, sans être déguenillé cependant; il va dans les grandes maisons, dont les domestiques le connaissent et lui réservent la défroque des maîtres du logis; il va dans les quartiers des écoles, où il a une ample moisson à faire parmi les étudiants auxquels un paletot d'hiver, resté dans l'armoire quand vient l'été, paraît bien pesant lorsque la bourse devient légère; c'est là que le marchand d'habits fait des marchés d'or. La mise de fonds n'est pas considérable, ses frais d'installation ne sont pas coûteux; aussi s'enrichit-il souvent quand la passion de la boisson ne l'atteint pas, et il l'a quelquefois; le gosier se sèche si vite lorsqu'il faut toujours crier.

Si le marchand d'habits parisien fait quelquefois fortune, je crains que le pauvre petit Espagnol que représente notre gravure n'ait pas le même bonheur;

son commerce ne me paraît pas monté sur une bien grande échelle, puisqu'il n'a pas même de mauvais souliers pour y mettre ses pieds nus, pas une veste pour couvrir sa chemise déchirée. Il crie à tue-tête, le pauvre enfant ; mais sa marchandise est si peu tentante et son aspect est si misérable, qu'aucun habitant de la ville n'oserait faire avec lui un commerce, si léger qu'il fût, et qu'on est plutôt tenté de lui mettre dans la main le petit sou si demandé jadis par les ramoneurs. Ce n'est point là qu'il faut étudier le marchand d'habits-galons pour surprendre quelque vestige de son ancienne splendeur et de son ancienne habileté ; c'est dans les grandes villes, à Paris ou à Vienne. Ordinairement cette profession est exercée par des Juifs, et



Le marchand d'habits.

ils ne font pas mentir la renommée industrielle de leur race. Rien de plus curieux que de voir un marchand d'habits-galons marchandant à un étudiant un paletot que celui-ci veut vendre ; il le déprécie du haut jusqu'en bas, il trouve que les boutons sont râpés, les galons ternis, les boutonnières déchirées, le collet graisseux, la mode passée ; il fait peser dans la balance le moindre grain de poussière pour abaisser le prix qu'il donne du vêtement. En revanche, si c'est l'étudiant qui achète, le paletot ou l'habit ont été à peine mis, on les a endossés pour un mariage, pour une fête, pour un banquet, pour un bal. Le marchand devrait les vendre pour neufs, et ce n'est qu'à cause de l'habitude qu'il a de faire des affaires avec son jeune client qu'il consent à les céder à un prix aussi réduit. Il fait une mauvaise affaire, il y perd ; c'est un marché qu'il se reprochera, et si le jeune homme ne se hâte de conclure, le marchand va emporter sa marchandise.

RENÉ.

LES ROSES D'ANTAN

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 82 et 106.)

III

Madeleine Rivert quitta Paris, un soir de juin, seule et tout en pleurs. Elle n'avait jamais voyagé, cela l'effrayait d'aller si loin et de voir tant de figures inconnues. Elle passa la nuit en wagon et ne dormit point. Au matin, le train s'arrêta en face de cette petite gare, où Marc était descendu deux mois auparavant. Une voix chantante et monotone répéta vingt fois le nom de cette station, que Madeleine avait sans doute gravé dans sa mémoire, car elle se leva au premier appel et sauta à terre de son pied léger. Elle regarda autour d'elle et n'aperçut pas de voiture; alors, d'une voix bien timide, elle demanda à un employé si M. Meyrins de la Fontelaie avait envoyé un de ses domestiques à la gare.

— Non, madame, il n'est venu personne. Votre billet, madame? Vous avez des colis? Vous les emportez?

— Si je pouvais me procurer une voiture..., balbutia Madeleine.

— Il y en a au village; mais vous n'en trouverez pas de disponibles à cause des foins. Passez, madame.

La jeune fille ne voulait point qu'on vît combien elle était malheureuse et abandonnée. Elle fit quelques pas avec assez d'assurance; mais elle portait un sac de nuit bien lourd pour ses bras délicats; le soleil était brûlant, le vent soulevait la poussière, et l'on n'apercevait personne dans le chemin. Madeleine regardait alternativement tous les points de l'horizon, et se demandait avec anxiété vers lequel elle devait se diriger. Après avoir hésité longtemps, elle perdit courage, s'assit sur un arbre mort, renversé au pied d'une haie, et se mit à pleurer amèrement, en songeant qu'elle était seule au monde et n'avait personne à qui elle pût demander conseil.

Tandis qu'elle se désolait ainsi, quatre vers assez médiocres passaient et repassaient dans sa mémoire :

« Qu'il soit béni, celui qui dans sa route
« Va remettre le voyageur,
« Qui le prend par la main quand il erre et qu'il doute
« Sans fanal et sans conducteur. »

C'est l'auteur des *Roses d'antan* qui avait dit cela avec plus de bonne volonté que de talent. Le cœur de M. Daniel valait certes mieux que ses vers, en voilà bien la preuve. Quelle charité ingénieuse et tendre devait avoir ce jeune homme, qui s'apitoyait sur toutes les infortunes, et qui suppliait ses lecteurs de soulager toutes les misères! Ah! s'il eût été là, s'il eût vu la pauvre Madeleine ainsi désorientée!... Mais quelle folie de songer à lui en ce moment! Ne valait-il pas mieux repousser ce souvenir et tous les autres et marcher en avant avec énergie?

Un petit garçon, qui courait dans le sentier en balançant une dame-jeanne clissée et vide, s'arrêta surpris à l'aspect de cette étrangère si charmante et si désolée. Mais elle, essuyant ses yeux, se leva et lui dit :

— Voudriez-vous, mon enfant, me conduire au château de la Fontelaie et gagner ainsi une bonne rétribution?

— A la Foutelaie? chez M Meyrins? répondit le petit paysan. Oui, madame, j'irai volontiers, encore que cela me détourne de mon chemin, car les faneurs de là-bas m'avaient envoyé au village pour y prendre du vin; mais ils ont tout le loisir de m'attendre.

— Et vous porterez bien ceci? dit Madeleine en lui passant le sac de nuit qu'il jeta allègrement sur son dos.

Ils se mirent à marcher de compagnie, la jeune fille silencieuse et pensive, le petit garçon très-occupé à lancer des pierres aux friquets, qui s'abattaient par bandes nombreuses sur les cerisiers chargés de fruits rouges.

Madeleine, bien qu'elle eût le cœur gonflé et les yeux humides, regardait avec admiration la campagne parée de toutes les splendeurs des premiers jours de l'été, les plus beaux, ceux qui précèdent la Saint-Jean, après laquelle l'utile succède à l'agréable. On prétend qu'il faut visiter la Bourgogne au temps des vendanges, la Beauce pendant la moisson et la Normandie à l'époque des foins. Sans doute, mais la fenaison est partout, aussi bien qu'en Normandie, la vraie fête de l'été, et son plus beau moment. « Adieu, paniers; vendanges sont faites » dit le proverbe. Mais quand les herbes sont coupées, adieu les magnificences de la saison printanière, les grands jours du solstice et les nuits claires comme des aurores. Ces hautes herbes fleuries sont le dernier souvenir du printemps. Quand elles ont disparu, les rosées d'automne, les ombres plus allongées et une certaine mélancolie ne tardent pas à descendre sur la campagne. Madeleine arrivait donc à la bonne heure, et ces travaux de la fenaison, qu'elle ne connaissait point, lui plurent assez pour lui faire oublier un instant ses chagrins. C'était avec une joie enfantine qu'elle voyait les chars rouler en silence dans l'herbe coupée, les babies couchés et endormis au sommet des meules énormes, et la houle incessante produite par les faux qui se promenaient d'andain en andain.

Le petit paysan, étendant le bras, lui désigna une vaste plaine déjà fauchée :

— Ce clos, dit-il, appartient à M. Meyrins.

Madeleine tressaillit.

— Sommes-nous donc si près de la Foutelaie? demanda-t-elle.

— Très-près, madame. Dès que nous aurons passé le tourniquet là-bas, nous nous trouverons sur la route où vient aboutir l'avenue des fouteaux. Voyez, d'ici on les aperçoit tout noirs derrière les cerisiers des vergers.

Madeleine ralentit le pas. Bien qu'elle fût très-jeune et qu'elle marchât vers l'inconnu, elle n'était point pressée d'atteindre le but. Cette sombre avenue de hêtres, derrière laquelle s'élevait une maison étrangère, lui inspirait une véritable crainte.

— Comme ça, madame va faire visite à M. Meyrins? demanda le petit garçon. C'est le meilleur des hommes, ajouta-t-il avec une gravité comique.

Madeleine ne répliqua point, et l'enfant continua :

— Il y a des gens qui prétendent qu'il a un petit coup de marteau, mais ça ne l'empêche pas de faire beaucoup de bien aux pauvres. On dit aussi qu'il a ses raisons pour distribuer tant d'aumônes, et que dans sa jeunesse ç'a été un pauvre saint. Ça prouve que le monde est bien méchant, n'est-ce pas, madame?

Madeleine persistant à ne point répondre, le petit drôle reprit avec beaucoup de volubilité :

— C'est un grand bonheur pour nous tous que M. Meyrins ait hérité de la Foutelaie, car si le domaine appartenait à M. d'Athol!... Ah! dame, celui-ci n'est pas commode tous les jours, et il ne faudrait point lui parler quand il a mis son bonnet de travers.

— C'est le frère de mademoiselle Camille? demanda Madeleine.

— Oui, madame, son propre frère, bien qu'ils ne se ressemblent pas du tout, car mademoiselle est un vrai petit ange, tandis que M. Marc est un homme d'humeur et prompt comme l'éclair; on dit qu'il a du chagrin; mais ce n'est pas un motif pour maltraiter le pauvre monde. Madame Bruno assure... Vous connaissez madame Bruno, je pense?

— Non, qui est-ce? demanda-t-elle encore.

L'enfant fit une grimace fort expressive.

— C'est une vraie pie-grièche, parlant par respect, dit-il. Elle commande au château, et mène les domestiques par le bout du nez. Elle prétend donc que M. Marc n'aurait point cette vilaine humeur sombre qu'on lui voit toujours, si M. Meyrins lui permettait de retourner à Paris. Mais, comme dit mon grand-père :

> Jamais cheval ni méchant homme
> N'amenda pour aller à Rome.

Il est sûr que M. Marc, qui est fier comme un paon, n'aime pas beaucoup l'emploi de régisseur que lui a donné M. Meyrins, mais il faut qu'il passe par là ou par la fenêtre. On dit qu'il fait aussi quelques aumônes. Pour moi, tout ce que j'ai failli recevoir de lui, c'est une distribution d'huile de cotret. J'étais à la pipée dans les halliers de la Foutelaie, il m'a surpris, il avait un bâton, et des yeux pareils à ceux d'un tiercelet qui verrait prendre sa couvée. Je croyais qu'il allait m'assommer sur la place.

Madeleine fit un geste d'effroi et l'enfant se mit à rire.

— Il ne m'a point touché, dit-il, j'ai su jouer des jambes à propos. Et puis, qu'y a-t-il gagné? Ça ne m'empêche pas d'aller frouer dans ses taillis et d'y faire bonne chasse.

En parlant ainsi, Madeleine et son guide avaient atteint l'avenue d'arbres magnifiques qui ont fait donner à ce domaine le nom de Foutelaie. Fouteau est un des noms vulgaires du hêtre. Au moment où la jeune fille allait pénétrer sous le couvert sombre, un énorme chien fauve bondit sous l'épaisse ramée et s'élança dans le chemin. Madeleine, un peu surprise, fit un pas en arrière.

— C'est Fox, le chien de M. Marc, lui dit l'enfant. Il ne nous fera pas de mal, il est tout jeune, et il aime à jouer.

— Oh! le beau chien, le bon chien, ajouta-t-il d'une voix flûtée, en passant ses doigts bruns sur le col mince du bel animal, qui finit par lui rendre ses caresses.

— Fox, ici! cria une voix impérieuse.

Madeleine leva la tête et s'arrêta interdite. Un homme s'avançait, tenant à la main une branche de coudrier, un grand jeune homme vêtu avec une simplicité exagérée, mais qui n'avait ni les manières ni la tournure d'un paysan. Sa figure brune, ses traits fins, mais légèrement contractés, ses lèvres minces et ses yeux noirs à reflets bleuâtres avaient une expression froide et hautaine qui frappa désagréablement la jeune fille. Elle se tint immobile, dans l'ombre, cachée par les rameaux des plus jeunes arbres.

Fox s'élança en gambadant vers l'inconnu. Celui-ci retroussa ses lèvres, montra des dents fort blanches, mais trop aiguës, et fit siffler sa baguette de noisetier.

— Si je te surprends encore à caresser des étrangers!... dit-il au chien d'un ton de menace.

Mais il ne le frappa point et s'éloigna sans avoir aperçu Madeleine.

— C'est M. Marc, dit le petit garçon à demi-voix.

La jeune fille baissa la tête, elle hésitait à s'approcher davantage de cette malheureuse Foutelaie qui lui causait un effroi indicible; mais, comme son petit guide semblait pressé, elle finit par se diriger résolûment vers le château.

Un ruisseau traversait l'avenue, faisait ensuite le tour du jardin, et allait se jeter dans une pièce d'eau qu'il alimentait. L'habitation très-vaste ressemblait beaucoup à un château et un peu à une ferme. Le principal corps de logis avait une élégante façade et un perron fort élevé, dont les balustres étaient un chef-d'œuvre de serrurerie; mais, à peu de distance,

on apercevait la basse-cour et les étables; les instruments aratoires encombraient le passage et les élèves emplumés de madame Bruno se perchaient effrontément sur les balcons.

Cette vénérable dame était elle-même comme un coq en pâte au milieu de son immense cuisine lorsque Madeleine entra. Elle rôtissait, braisait, s'agitait d'un air de béatitude, secondée par deux ou trois jeunes filles, vives et pimpantes, auxquelles elle ne ménageait ni les ordres ni les remontrances.

— Madame Bruno, lui dit le petit paysan, voici une demoiselle qui vient voir vos maîtres.

— Une demoiselle? répéta la dame en jetant sur ses aides un regard qui signifiait clairement : Nous avons déjà beaucoup de demoiselles au logis. — Vous êtes sans doute l'institutrice que nous attendons? ajouta-t-elle en s'adressant à Madeleine.

Celle-ci répondit affirmativement.

— En ce cas, dit madame Bruno, entrez ici, mademoiselle, je vous prie, et veuillez vous asseoir.

Elle l'introduisit dans une salle à manger, meublée confortablement mais sans luxe; puis elle ouvrit une porte, et dit à une femme de chambre qui cousait dans la pièce voisine :

— Julie, prévenez votre jeune maîtresse de l'arrivée de son institutrice, une demoiselle de Paris, blonde comme une gerbe, blanche comme un lis, un ange auquel on a oublié de coudre des ailes. Dites à mademoiselle que je ne sais que faire de cette précieuse merveille, et que je la prie de ne point me la laisser sur les bras.

Chaque mot de cette singulière tirade arrivait distinctement aux oreilles de Madeleine, qui ne put s'empêcher de tressaillir, et qui se troubla tout à fait, quand elle aperçut en face d'elle M. Marc et son chien.

Le jeune homme la salua et lui dit gravement :

— Je vous prie, mademoiselle, d'être assez indulgente pour excuser cette bonne femme, et de vouloir bien considérer ses réflexions comme un aparté que vous êtes censée n'avoir point entendu. La mère Bruno a l'oreille dure; et sa voix porte très-loin, lors même qu'elle croit y avoir mis une sourdine.

Madeleine ne répondit pas, elle abaissa ses paupières sur ses yeux humides, et s'efforça de ne point fondre en larmes.

Julie, la femme de chambre, revint en courant.

— Madame Bruno, dit-elle, je n'ai point trouvé mademoiselle Camille, elle est peut-être au jardin; j'y descends tout de suite; en attendant, voici monsieur.

Marc, qui était venu prendre quelques engins pour la pêche, sortit en saluant encore, mais sans regarder Madeleine. Il ne l'avait pas vue, il n'eût pas su dire si elle était brune ou blonde : tout ce qu'il avait aperçu, c'était un petit toquet de paille noire et une robe de pensionnaire extrêmement simple.

Monsieur, comme disait Julie, entra au moment où Marc sortait. Plus curieux que son jeune cousin, le propriétaire de la Foutelaie examina l'orpheline avec une certaine persistance et une sorte d'inquiétude qui se dissipa peu à peu. L'air candide et la beauté touchante de cette charmante enfant firent impression sur M. Jean. Son front se dérida, sa bouche essaya de sourire, et, à la grande surprise de Madeleine, il respira fortement, comme si son esprit eût été soudain déchargé d'un poids énorme.

— Mademoiselle, dit-il, soyez la bienvenue à la Foutelaie, et permettez-moi de vous complimenter sur votre exactitude. Ordinairement les jeunes filles sont loin d'être aussi ponctuelles; il faut aller les querir avec la croix et la bannière. Ceci me fait penser que vous êtes venue à pied depuis la gare. Une charmante promenade n'est-ce pas, surtout quand on, a, comme vous, ses jambes de quinze ans?

Madeleine ne trouvant rien à répondre, il continua.

— J'espère que vous vous plairez dans notre modeste logis, et que votre élève vous inspirera quelque sympathie; c'est une bonne, une excellente petite fille, laborieuse et soumise, naïve et ingénue. Quant au jeune homme que vous venez de voir...

Il s'interrompit brusquement et reprit :

— Au fait, il est inutile de vous parler de lui, il se fera suffisamment connaître lui-même.

Au même instant, Camille entra, rouge, souriante, hors d'haleine, laissant toutes les portes ouvertes derrière elle, et s'écriant d'un air empressé :

— Où est-elle? Mais où est-elle donc?

Madeleine s'approcha, touchée de cet accent; mademoiselle d'Athol lui tendit ses joues fraîches, et elles s'embrassèrent cordialement.

Madame Bruno, qui examinait cette scène du fond des cuisines, tira la femme de chambre par sa jupe.

— Julie, lui dit-elle, vous voyez cette embrassade?

— Oui, madame, et je suis contente que nos jeunes demoiselles s'entendent aussi bien dès le premier jour.

La vieille dame secoua mélancoliquement la tête et repartit à voix basse, mais d'un ton solennel :

— Julie, rappelez-vous ceci, la demoiselle de Paris n'est pas franche. Elle a un air trop doux et une voix trop mielleuse, cela m'inquiète; elle parle de bouche, mais le cœur n'y touche. Je serai bien trompée si elle ne devient pas une source de peines et d'ennuis pour Camille, la pauvre chérie. Mais je la veillerai de près, et si elle n'est pas bonne, parfaite, excellente pour ma chère enfant, je saurai bien lui faire remuer ses escabelles.

Michel Aubray.

— La suite prochainement —



LE DÉTROIT DE MAGELLAN

(Voir pages 45, 78 et 101.)

Le 14 août, à une douzaine de lieues de la baie Levell, on communiqua avec une famille de Pêcherais. Trois hommes, des femmes et plusieurs enfants naviguaient en compagnie de quatre ou cinq chiens. L'embarcation qui portait cette famille indienne, construite en planches de fabrique indigène, valait beaucoup mieux que celles du détroit. Quatre grands avirons, formés d'une longue perche terminée par une palette, servaient à la mouvoir. Dès que la pirogue eut accosté le navire, l'un des Pêcherais, qui semblait être le chef, prononça un discours inintelligible à nos marins et présenta successivement ses enfants assis dans la nacelle. Tout à coup l'orateur cessa de parler et grimpa sur le pont du vapeur pour chercher les galettes de biscuit qu'on lui présentait. Ses deux compagnons ne tardèrent pas à le suivre, tandis que les femmes et les enfants restèrent accroupis autour d'un feu allumé sur du gravier au milieu de la pirogue.

Ces Pêcherais (1) ressemblaient parfaitement à ceux de la baie Saint-Nicolas. Ils étaient tous bien portants, à large carrure, plutôt gras que musclés. Ils avaient les traits grossiers, une taille ordinaire, et ne ressemblaient pas du tout aux géants patagons de Pigafetta. Leurs cheveux étaient noirs et roides, leurs yeux petits, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche moyenne, le front petit. La peau du tronc couverte par une peau de bête, et quoique à l'abri du soleil, est plus brune et plus foncée que celle du visage. Les femmes avaient des traits plus doux, d'une physionomie plus agréable.

Les Indiens, ayant satisfait leur appétit, se familiarisèrent bien vite avec les matelots. Affublés de chemises, de pantalons et de souliers percés, il se mirent à folâtrer sur le pont en donnant à l'équipage la représentation la plus comique. L'un d'eux, coiffé d'un couvercle en cuivre, vint se placer devant un miroir. Tout rempli d'étonnement, il colla son nez contre la glace et s'efforça de saisir l'être fantastique qui imitait tous ses mouvements.

Quoique l'on n'ait aucune notion sur la religion de ce peuple, il paraît qu'il croit à un être supérieur. Les Patagons de la côte reconnaissent un être suprême, tour à tour génie du mal et génie du bien; mais leur Achekenet-Kanes n'a aucune analogie avec le Shétébos de Pigafetta, célébré par Shakespeare dans un de ses drames les plus fantastiques, où le poëte, frappé de ce nom retentissant, le fait figurer parmi ses démons :

> His art is of such power,
> It would control my dams' god Setebos
> (*The Tempest*, acte VII, scène II.)

(1) Bougainville donna le nom de Pêcherais aux habitants de la Terre de Feu.

La pirogue contenait deux lances, terminées, l'une par un os effilé assujetti par une suture à un bâton de deux mètres de longueur; l'autre avait la forme d'une pique. Ces armes, peu propres à attaquer les animaux agiles, servent à tuer les phoques, dont on peut facilement se rendre maître quand ils viennent se reposer sur la grève. Une certaine quantité de duvet très-fin, renfermé dans un sac, paraît servir à allumer le feu, si par malheur il venait à s'éteindre. Cette opération est bien difficile quand on n'a pas de feuilles et du bois bien secs.

Toutes ces îles, échelonnées le long de la côte, sont reliées entre elles par une multitude d'écueils couverts de bruyères. Leur aspect est le même, et il est probable qu'elles ont toutes une commune origine, de sorte qu'on peut les regarder comme le prolongement des Andes du Chili. La végétation devient plus belle et plus forte à mesure qu'on s'approche du nord. Un arbre de la famille des saxifragées, le houx, le cyprès, des buissons épineux et des fougères arborescentes de deux mètres de hauteur, sont fort nombreux. Une température beaucoup plus douce que celle du détroit favorise singulièrement le développement des plantes.

Le navire dont nous avons suivi la marche se rendit en Océanie, et, trois ans plus tard, après une navigation pénible au milieu des bancs de glaces flottantes, il se trouvait en vue des îles Narborough. Malgré une houle affreuse, il se dirigea en toute vapeur vers le cap Polarès, rocher stérile qui forme l'extrémité la plus septentrionale de la *Terre de Désolation*. Cette île, aux flancs décharnés, ne porte pas en vain son nom lugubre.

Des calmes plats et des bouffées furibondes se succédèrent sans relâche pendant que le navire était mouillé au hâvre Mercy. Les bancs de fucus qui, à cette époque de l'année, couvrent la mer le long des côtes, ont dû augmenter beaucoup les embarras des premiers navigateurs. Magellan devait être doué d'une audace étonnante et d'un courage à toute épreuve pour avoir osé s'aventurer dans le détroit où il n'avait à espérer aucun secours. Les marins modernes, favorisés des travaux de la science et munis de cartes d'une étonnante perfection, s'avancent hardiment au milieu des masses de varechs sur lesquelles leurs vaisseaux glissent sans le moindre choc.

Un campement de naufragés, abandonné tout récemment, se trouvait près du rivage. Quelques portes et des planches de cloisons indiquaient les débris d'une baraque. Une tente encore debout quoique déchirée par le vent abritait des tas de boîtes et de bouteilles. Le pays d'alentour était désert; pas le moindre vestige d'être vivant, pas une empreinte de pas sur la neige, pas la moindre cabane ne pouvait être aperçue dans ce désert affreux, limité par l'Océan et par des montagnes dénudées. Un crâne humain, probablement celui d'un Pêcherais, caché dans une touffe d'arbris-

seaux, fut la seule et triste trouvaille que l'on put faire dans la solitude.

Au hâvre Mercy, la mer est moins ingrate que la terre. On peut y pêcher du poisson et des moules; le pingouin surtout abonde près du rivage. Cet oiseau, de la famille des plongeurs, a la forme d'un gros canard; seulement, comme il a les pattes trop en arrière, il se tient toujours dans une position verticale. Ses ailes, à l'état rudimentaire, ne lui permettent pas de voler; mais, quand on le poursuit, il court sur l'eau en s'appuyant sur ses larges pattes palmées, puis il plonge quand il se croit à une assez grande distance. Sur le rivage, il ne se trouve pas si bien à l'aise; on le tue facilement à coups de bâton, si toutefois on parvient à lui couper la retraite du côté de l'eau.

CHARLES GRAD.

CHRONIQUE

Les évêques catholiques des États-Unis, rassemblés pour le prochain concile, se sont embarqués à New-York et à Baltimore, et dans ces deux villes leur départ a été l'occasion d'une manifestation populaire. Le clergé catholique jouit aux États-Unis d'une estime aussi haute que méritée. L'attitude qu'il a gardée à l'arrivée du P. Hyacinthe a dû être pour le malheureux prêtre une sévère leçon. Pas une main catholique ne s'est ouverte pour serrer la sienne, tandis que le clergé des communions dissidentes affectait à sa vue un enthousiasme qui n'était qu'une guerre déguisée contre l'Église orthodoxe. N'a-t-il pas dû se dire alors qu'il était bien hardi et bien téméraire à lui de résister aux admonitions de cette voix pontificale, qui, retentissant sur tous les points du monde, fait ébranler le clergé de toutes les métropoles et concentre à Rome les lumières de l'Église universelle?

⁂ Rome et Suez, voici les deux points vers lesquels tous les yeux et tous les esprits sont naturellement portés. M. de Lesseps, au moment même du mariage de la mer Rouge avec la Méditerranée, songe aussi à son propre mariage avec une toute jeune fille. L'Impératrice des Français, à la famille de laquelle M. de Lesseps est allié, fait préparer en ce moment, à Paris, un magnifique présent de noces pour la jeune fiancée. C'est une œuvre d'art magnifique en argent ciselé, représentant le trident de Neptune, et une allusion ingénieuse à l'empire que le génie de M. de Lesseps a usurpé sur deux mers qu'il est allé chercher pour les unir. Ce présent de noces coûtera vingt-cinq mille francs. On assure que l'Impératrice des Français n'ira pas à Jérusalem, où l'empereur d'Autriche et le prince royal de Prusse seront seuls à se rendre.

⁂ Nous parlions tout récemment de la fortune immense et de la charité non moins immense du banquier américain, M. George Peabody. Il vient de mourir à Londres, après quelques jours de maladie. Il était né en 1795, et était par conséquent âgé de 74 ans. Ses bonnes œuvres l'ont précédé devant Dieu, et l'on peut dire de lui qu'il a passé dans le monde en faisant le bien. Il avait les habitudes les plus simples, et c'est ainsi que, dépensant peu pour lui, il pouvait tant donner aux autres. Les ouvriers pour lesquels il a fait construire des maisons saines à Londres où la misère est si grande, découvriront leur tête avec reconnaissance en passant devant la statue de cet homme de bien, qui va s'élever sur une des places de la Cité et sur les deux continents où sa charité inépuisable est allée chercher des bonnes œuvres à accomplir, dans les magnifiques écoles qu'il a fait établir aux États-Unis, son nom sera toujours prononcé comme celui d'un bienfaiteur de l'humanité.

⁂ La mort vient de frapper aussi en Angleterre un grand seigneur connu par sa colossale fortune, le marquis de Westminster. Il possédait douze millions de rente. Comme M. George Peabody, le noble marquis avait les goûts les plus simples, et on raconte que sir John Russell fut très-surpris, en allant un jour lui faire une visite, de voir une simple femme de chambre venir répondre aux valets de pied et aux piqueurs du premier ministre. On dit que le marquis de Westminster avait fait encadrer dans son cabinet un billet de banque anglais de 500,000 livres sterling, 12 millions 500,000 fr. C'est là un tableau dont peu de personnes pourront devenir acquéreurs si l'on fait une vente chez le noble marquis.

⁂ Le 1er novembre, un raz de marée a enlevé en quelques heures la jetée du port d'Oran, qui avait plus d'un kilomètre de longueur. Tous les habitants de la ville et les autorités civiles et religieuses sont venus assister à ce beau et triste spectacle. La mer entrait en conquérante dans le port, et descellait en quelques minutes d'énormes blocs de de pierre que les vagues entraînaient avec furie; elle semblait jouer avec eux, aussi facilement qu'un enfant joue avec des osselets. Chacune de ces pierres valait 400 francs: on évalue à 500,000 francs la perte totale. Mais la perte est plus grande encore pour Oran, où tous les bateaux venaient aborder, tandis qu'ils se rendront maintenant à Med-el-Kébir, où il y a un magnifique port naturel. Les Arabes paraissent fort satisfaits de ce coup qui atteint la population française; ils espèrent que les Français se décourageront et quitteront le pays, où les vivres reprendront leur taux primitif. Autrefois une perdrix coûtait deux sous, une orange un sou; quoique la vie ne soit pas chère en Algérie, les prix des denrées ont bien augmenté et les Arabes s'en plaignent; il sont obligés de beaucoup travailler et sont toujours gênés.

⁂ Ne laissons point partir sans un regret et sans



un adieu nos anciens poëtes, surtout ceux qui n'ont pas fait rougir la muse. Antony Deschamps, le frère d'Émile qui soutient encore vaillamment les luttes de la vie (*lucida sidera*), vient de nous quitter. Il était atteint depuis de longues années, on le sait, d'une maladie noire qui l'obligeait d'aller prendre ses quartiers d'hiver chez le docteur Blanche, dont il était à la fois l'hôte familier et l'ami. Ce poëte malheureux n'a ni maudit ni blasphémé la Providence. Il s'est humblement courbé sous sa main. Aussi nous espérons que nos prières, qui s'élèvent pour lui vers le trône de la miséricorde divine, seront entendues.

⁂ Un partisan renommé du système de Gall s'est appliqué à faire une étude détaillée des protubérances du crâne de Troppmann. Il y a naturellement trouvé tout ce qu'il a voulu : d'abord les bosses très-prononcées d'un affectivité marquée pour les enfants, puis dans d'autres endroits de la tête, la bosse encore plus prononcée de la concupiscence de l'or. Il nous explique donc qu'un grand combat s'est élevé entre ces bosses hétérogènes rangées en bataille, et que la victoire étant demeurée aux dernières, Troppmann a égorgé les enfants de Kinck. Après avoir constaté ces résultats, le phrénologiste s'écrie que, si l'éducation avait développé les bonnes bosses de Troppmann et réprimé les mauvaises, le crime n'eût pas été commis.

C'est là une conclusion un peu à la manière de M. de la Palisse. N'eût-il pas été beaucoup plus simple et beaucoup plus vrai de dire que l'homme porte dans son cœur deux armées rangées en bataille : celle du mal et celle du bien. Avec l'assistance de Dieu, il peut se ranger du côté de la seconde et la faire triompher de la première. C'est une question intellectuelle et morale, et les bosses n'ont rien à faire dans tout cela. La voix du mal vous sollicite, celle du bien vous appelle; qui écouterez-vous? Vous avez de mauvaises passions qui vous obsèdent et que vous pouvez vaincre avec l'aide de Dieu. Sortirez-vous vainqueur de ce combat dont le ciel est le prix?

⁂ Ces jours derniers, dans une excursion à la campagne, j'entrai chez un praticien avec lequel je suis lié par les liens d'une tendre et ancienne amitié. Contre son usage, je le trouvai triste et pensif.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je.

— Je réfléchis, me répondit-il, au spectacle que vient de me donner un jeune homme qui vous a précédé de quelques minutes dans mon cabinet. Au premier coup d'œil, je m'étais aperçu qu'il n'était pas du pays. Il était vêtu d'une blouse en loques qui rappelait le fameux manteau décrit dans *Ruy-Blas*. Sa tête, garnie d'une forêt de cheveux roussâtres qui aurait fait envie à celle de Samson, ne portait ni chapeau ni casquette. Ses pieds nus grelotaient dans de larges souliers.

Quand je lui demandai ce qu'il avait, il retroussa son pantalon de toile, qui n'était pas en meilleur état que les autres pièces de son vêtement, et me montra un peu au-dessus du genou un énorme abcès qui, malheureusement, n'était pas encore assez mûr pour être ouvert.

— Il faudrait, mon garçon, lui dis-je, faire quelques jours de séjour ici, pour que je pusse vous ouvrir cet abcès, avec lequel il est impossible que vous marchiez.

— Je ne sais pas si les maîtres le voudront, répondit-il avec une voix sourde qui ressemblait à un grognement.

— Alors, s'ils ne veulent pas s'arrêter, il faut qu'ils vous mènent en voiture.

— Ah bien oui, des voitures pour moi, répliqua mon interlocuteur, les voitures sont faites pour les bêtes et non pour les hommes.

Je commençais à m'intéresser malgré moi à ce pauvre jeune homme, qui, vu l'ouverture de son intelligence, aurait bien pu être reçu sur les voitures dont il parlait, au même titre que les bêtes dont il semblait jaloux. Mais quelles étaient ces bêtes, quelle était la profession de mon nouveau client qui m'inquiétait en secouant continuellement ses énormes cheveux roussâtres que je ne supposais pas d'une propreté irréprochable?

A cette remarque du docteur, j'avais déserté ma chaise, et j'étais allé prudemment m'établir sur une autre chaise, à l'autre coin de l'appartement, pour entendre la fin de la conversation.

— Je lui demandai donc, comme je vous le disais, reprit le docteur qui avait suivi avec un sourire ma retraite sur le mont Sacré, quelle était sa profession.

« — Mes maîtres, répondit-il, sont montreurs de bêtes, moi je suis leur garçon. Je fais travailler le tigre, le lion et la grande panthère.

« — Dur et dangereux état, fis-je observer, comme l'a prouvé dernièrement encore la mort du dompteur Lucas!

« — Oui, dit le gros garçon, il y a des ennuis dans la profession, mais il y en a dans toutes. Ce mal qui m'est venu au-dessus du genou, je le dois à un coup de patte de la grande panthère. Mais je l'ai tellement battue à coups de fourche, que, je vous le promets, elle ne recommencera pas de longtemps.

« — Et peut-être la première fois qu'elle recommencera, elle vous dévorera.

— C'est le métier, dit le gros garçon avec un accent de résignation qui aurait été sublime s'il n'avait pas été stupide.

« — Et combien gagnez-vous à faire ce beau métier?

« — Dix-huit francs par mois, un vêtement complet par année et la nourriture. »

Je pris ici congé de mon client, en lui promettant d'aller voir son maître afin de le déterminer à passer quelques jours de plus dans le bourg, et au moment où vous êtes entré, je réfléchissais à l'étrange indifférence de cet homme qui, pour dix-huit francs par mois,

risquait tous les jours sa vie, quand il aurait trouvé le double de cette somme pour remplir le métier de garçon de ferme ou de charretier, avec une nourriture supérieure, une vie calme, heureuse, sans danger et un bon lit pour reposer toutes les nuits ses os fatigués.

NATHANIEL.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Maintenon, par le R. P. MERCIER, de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Peu d'écrivains ont bien apprécié madame de Maintenon, cette femme de bien dont la modestie égalait l'élévation, et qui, cachant une vie humble, pénitente, sous les dehors du luxe et de la grandeur, est devenue presqu'une énigme pour la postérité. A l'exception de M. le duc de Noailles, de M. Théophile Lavallée et de M. Alfred Nettement, qui ont rendu justice à sa vie comme à son caractère, la plupart des historiens se traînent à la remorque de la Baumelle, ce calomniateur littéraire, et l'ont montrée comme le fléau de la France et le mauvais génie de Louis XIV.

Le R. P. Mercier s'est inspiré des trois éminents écrivains dont nous venons de parler ; il a puisé aux sources qu'ils ont découvertes, et, comme eux, il a dit tout ce qu'il croyait vrai, blâmé ce qui lui a paru blâmable, loué ce qui lui a semblé digne d'éloges.

Histoire des conciles œcuméniques, par M. l'abbé PATRICE CHAUVIERRE, du clergé de Paris. 1 vol. in-12. — Prix : 1 fr.

Ce livre est écrit spécialement pour les gens du monde, et dans ce temps d'ignorance presque universelle des choses de Dieu et de l'Eglise, il ne pouvait arriver plus opportunément. N'avons-nous pas lu, dans l'un des journaux de cette petite presse qui s'impriment chaque jour à plus de cinquante mille exemplaires, que le prochain concile œcuménique sera le premier qui se soit tenu à Rome depuis la naissance du Christianisme, comme si les trois conciles, convoqués dans l'antique basilique de Latran n'avaient jamais existé... Il est vrai qu'en citant ces trois conciles, le journal aristophanesque prenait le nom de Latran pour un nom de ville, comme le singe de la fable qui prenait le Pirée pour un homme.

Avec l'ouvrage de M. l'abbé Chauvierre on ne sera pas exposé à de pareilles méprises : c'est le meilleur guide que l'on puisse choisir dans la revue des dix-neuf assemblées œcuméniques qui ont précédé le concile de Saint-Pierre du Vatican ; il donne, sous une forme claire et concise, dans une langue sobre et nette, l'histoire de ces grandes assises de la catholicité, les décisions qu'elles ont prises, les dogmes qu'elles ont promulgués.

La Science pour tous, ou Excursion scientifique en France, par M. E. SCHNAITER. 1 vol. in-8°, orné de 24 gravures. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de ce livre portait l'épée avant de tenir une plume. Il était officier d'état-major, lorsqu'il déposa ses épaulettes pour devenir journaliste. Il s'est lancé dans la presse militante, et il écrit des articles très-remarqués dans l'*Univers* et dans la *Revue du monde catholique*.

Le héros de son nouveau livre est un Indien fait prisonnier et conduit en France par l'officier qui l'a vaincu. Le Français et l'Indien visitent ensemble les grands établissements métallurgiques, les ateliers, les fabriques, les manufactures. Les mystères de la science sont successivement révélés au jeune sauvage, auquel son guide fait connaître tour à tour les chemins de fer, les locomotives, le gaz et l'électricité.

Nous croyons au succès de ce volume, qui sait rendre la science attrayante et qui instruit en amusant.

C. L.

MORT DE M. A. NETTEMENT

La *Semaine des Familles* vient de faire une perte irréparable. Son directeur, M. Alfred Nettement, est mort hier, 14 novembre.

Le présent numéro était sous presse, et quelques exemplaires étaient déjà tirés, lorsque nous est arrivée la fatale nouvelle. Quoique M. Alfred Nettement souffrît depuis plus de six mois d'une maladie qui ne pardonne pas, nous étions loin de nous attendre à une catastrophe aussi prompte, tant son esprit si vif et si lucide en même temps avait conservé de vigueur, de justesse et de netteté. On pourra même, dans ce numéro qui annonce sa mort si prématurée, lire un article, — son dernier article peut-être, — sur l'ex-P. Hyacinthe, qui témoigne à la fois de son talent d'écrivain et de sa foi de chrétien.

Nous reviendrons sur cette vie si noble, si pure, si sympathique, et nous dirons ce que fut l'homme, ce que fut l'écrivain, ce que fut le grand citoyen que la France vient de perdre ; aujourd'hui nous ne pouvons que le pleurer.

Pour la rédaction et l'administration de la *Semaine des Familles*.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Les moutons mérinos.

LES MOUTONS MÉRINOS

C'est seulement au siècle dernier que la race des moutons mérinos a été introduite en France, où depuis la beauté de ses formes et de sa toison a si souvent tenté le pinceau de nos meilleurs artistes. On était sous le règne de Louis XVI, cet infortuné prince qui fit tout ce qu'il put pour améliorer l'état du peuple. Déjà c'était à la protection qu'il avait accordée à Parmentier qu'on devait la pomme de terre, ce légume qui a pris place sur toutes les tables riches ou pauvres

de la France; on allait lui devoir aussi ces beaux moutons mérinos que les éleveurs français enviaient aux Espagnols. En 1786, Louis XVI obtint de Charles III d'Espagne l'autorisation d'acheter un troupeau de mérinos qu'on installa à la ferme modèle de Rambouillet. On comprit tout de suite l'avantage de cette belle race, et quelques années après l'acquisition du troupeau espagnol, aux ventes publiques de Rambouillet, des brebis furent achetées 700 fr. et un bélier atteignit le chiffre de 3,770 francs. Peu à peu la race des mérinos absorba toutes les races secondaires, et aujourd'hui, sur 35,000,000 de moutons que possède la France, 25,000,000 sont des mérinos purs ou croisés. Pendant la Restauration, en effet, le mouvement commencé sous Louis XVI continua, et parmi ceux qui s'intéressèrent le plus intelligemment à la transformation du mouton simple en mouton mérinos, il est juste de citer M. le duc des Cars, lieutenant général et grand cordon bleu, qui prit une part brillante à l'expédition d'Espagne et à la conquête d'Alger où il commandait une division. Il profita des intervalles de repos qui lui furent laissés entre ses travaux militaires, et amena dans ses terres, qui étaient très-considérables, de nombreux moutons mérinos.

On pense que la race des mérinos fut apportée originairement d'Afrique en Espagne par les Maures; aujourd'hui elle dégènere en Espagne tandis qu'en France elle s'améliore chaque année. Aussi les laines espagnoles commencent-elles à être moins recherchées, et l'expédition des laines, qui était une des branches de commerce les plus florissantes de ce pays, diminue-t-elle beaucoup.

La race mérinos appartient en Espagne à une société de grands propriétaires qui a pris le nom de la Huesta; cette société a ses lois, ses règlements, qui forment comme un code de lois pastorales. C'est dans le royaume de Léon et de la Vieille-Castille qu'est le centre de l'élevage des moutons; par conséquent c'est aussi dans ces provinces qu'habitent les principaux chefs de la Huesta.

En Espagne, les mérinos ne sont jamais renfermés dans des étables; on les parque toujours en plein air, et quand la saison change, on change aussi leurs pâturages. Ils sont tantôt au nord, tantôt au sud, selon la température. En hiver, on les conduit dans l'Estramadure, dans la Manche ou dans les montagnes du royaume de Murcie; en été on les voit gravir les *parameras* les plus élevées du royaume de Léon et des Asturies, et, dans la Vieille-Castille les pics de Saria, de Cuença, d'Albarracin et de la Guadarrama. C'est à ces migrations qu'on attribue le nom de moutons voyageurs (ovejas trashumantes) par lequel on les désigne en Espagne où le nom de mérinos n'est presque jamais employé.

Les troupeaux qui s'absentent pour aller chercher plus loin des pâturages tendres et frais, offrent, au printemps et en automne, un spectacle à la fois curieux et pittoresque. On les voit réunis par troupes de dix mille têtes, et ils marchent lentement, conduits par des bergers à cheval et armés pour éviter les bandits, qui pourraient, plus redoutables que les loups, venir prélever une dîme considérable sur les troupeaux voyageurs. Des chiens vigoureux et d'une race particulière (perros de presa) les escortent. Les chiens et les bergers paraissent à demi sauvages, et leurs allures pittoresques tenteraient le crayon d'un artiste. Mais chaque troupeau est commandé par un berger en chef (mayaral); il a sous ses ordres cinquante bergers (pastores); chaque berger a à surveiller environ deux cents moutons; un chien et un fusil l'aident à les défendre des loups et des voleurs. Tout le long de leur chemin, les troupeaux de la Huesta ont le droit de pâturer sur les terres qu'ils traversent, moyennant une rente très-légère. Ce droit est un malheur pour les pays par lesquels passent les moutons, car partout où ils usent de ce privilége ils ravagent et déboisent le sol, rendent la culture impossible, et amènent ainsi la ruine et la dépopulation du pays.

Les moutons à l'état sauvage habitent de préférence les pays élevés, les hautes montagnes; ils ont alors une agilité et une souplesse extraordinaires. On les voit, comme les chèvres, sauter de rocher en rocher, et leur course est très-rapide. Il serait impossible de les atteindre s'ils ne s'arrêtaient souvent pour regarder le chasseur avec l'air stupide qui est toujours l'expression dominante de leur physionomie. Il est inutile de dire qu'à l'état domestique ils ont perdu la vivacité d'allures qui les caractérise à l'état sauvage, que leurs mœurs sont tout à fait modifiées, et que leur douceur a frappé jusqu'à notre grand fabuliste la Fontaine, qui, dans ses fables, leur a toujours donné les rôles d'ingénus qu'ils méritent. A l'état sauvage, les moutons habitent plusieurs régions de l'ancien et du nouveau monde; en Europe, la Corse, la Sardaigne et quelques autres îles de la Méditerranée; c'est là qu'on trouve l'ancienne race de moutons qu'on regarde comme la souche primitive de nos moutons domestiques. La chaîne de l'Atlas, les montagnes de la Sibérie et du Kamtschatka, les montagnes du Canada, renferment les autres espèces.

Il n'est pas besoin de s'étendre sur les services que le mouton rend à l'homme. Pendant qu'il est en vie, on lui prend, chaque année quand vient l'été, sa riche toison d'hiver, qui se transforme en belles étoffes et en matelas, de façon que les pauvres moutons nous servent alors même que nous dormons. Cet animal inoffensif nous est utile après sa mort, aussi bien que pendant sa vie. C'est ainsi que toute chose dans la nature concourt au bien-être ou à l'alimentation de l'homme, rien ne lui est inutile; il est le roi de la création, tous les autres êtres s'inclinent devant sa puissance; c'est le seul être créé capable de conce-

voir, d'aimer. Mais tous ces biens lui ont été donnés par un Être plus grand et plus puissant que lui ; et l'homme doit se souvenir que si, parmi les êtres organisés, il est le seul dont la tête est placée de manière à regarder toujours le ciel, c'est parce que là est son maître, son créateur et son Dieu.

RENÉ.



MES HÉRITAGES

DEUXIÈME PARTIE

(Voir pages 4, 21. 35, 51, 69, 92, 101 et 115.)

I

J'avais seize ans ; bon gré mal gré je n'étais plus une enfant, et cependant je n'avais rien de ce qu'il fallait pour plaire à mon père, rien surtout de ce qui m'eût valu les sympathies des membres de ma famille. Je ne sais pas trop vraiment ce qu'il eût fallu être pour leur plaire à tous. Ma belle-mère m'accusait d'être inhabile et paresseuse ; Eugène et Lucien auraient voulu me faire jouer toute la journée ; mon père me trouvait parfois négligée dans ma tenue et me grondait vertement ; si mes cheveux frisaient plus que d'habitude, Emma, qui avait les cheveux graisseux et plats, me poursuivait de ses persiflages. Emma continuait d'être laide, mais devenait très-spirituelle sans cesser d'être méchante. Si je n'avais été beaucoup plus grande qu'elle, ce qui la dépitait, on l'aurait prise pour l'aînée, tant elle avait d'aplomb, de hardiesse, tant elle faisait la femme. Je ne fus donc guère mieux reçue dans la maison paternelle qu'un pauvre chien dans un jeu de quilles ; j'étais une cinquième roue à une charrette, une parfaite inutilité, un véritable hors-d'œuvre. J'avais beau essayer de prendre ma place, quelque chose gênait toujours ma délicate et malheureuse petite personne. On peut contenter un égoïste en s'occupant exclusivement de lui ; mais contenter plusieurs égoïstes est un travail de Sisyphe.

Mon père était certainemedt très-bon pour moi ; il s'inquiétait quand il me voyait triste sans jamais s'expliquer la cause de ma tristesse ; s'il m'entendait tousser, il me regardait d'un air furieux, et ne se calmait qu'en reconnaissant que cette toux était bien inoffensive, mais enfin il était rarement à la maison, et ses sollicitudes, sinon son cœur, étaient acquises à ses fils. Comme les garçons sont toujours censés devenir l'honneur et la fortune des familles honorables, mais obscures et pauvres, toutes les espérances, toutes les illusions, toutes les aspirations vaniteuses, se posent sur ces têtes d'hommes en germe, et peu à peu tout intérêt converge vers elles. Ils absorbent tout à leur grand détriment, car si on ne parvient pas à en faire des hommes de génie, ce qui ne se fait pas par supposition et par désir, on en fait des vaniteux, des égoïstes, des êtres sans cœur et sans valeur morale. Ils sont petits, mais ils se figurent être grands ; ils sont ordinaires, et ils se figurent appartenir à l'élite des intelligences, et ces corbeaux qui veulent imiter les aigles s'en vont se casser le bec et se briser les ailes loin de ce nid paternel qui a aussi voulu se transformer en aire au lieu de rester un simple nid tout ouaté de tendresse et d'indulgence, humble mais solide, ignoré mais doux.

On faisait donc de grands projets pour mes frères. Parce que Lucien avait une certaine facilité pour les mathématiques, on le voyait entrer à l'école polytechnique ; parce qu'Eugène se tirait généralement des mauvais pas avec une certaine adresse et se montrait fort dans l'art de la chicane, on lui assignait la plus brillante des carrières. Ce n'était pas qu'on étudiât leurs aptitudes. Ah non ! Les étudier, c'eût été y voir clair, et on aimait mieux y voir trouble. Ils devaient primer partout et toujours. « Tu seras ingénieur, disait mon père à Lucien ; — tu feras ton droit, » disait-il à Eugène. Et on dépensait sans compter, et, s'ils n'étaient pas les premiers, on s'en prenait à l'injustice des maîtres ou aux ruses des condiciples. Lucien et Eugène vivaient sur leurs succès futurs, dépensaient beaucoup d'argent, gaspillaient leur temps, faisaient de mauvaises connaissances, se préparaient à la grandeur par le débraillé. On n'y faisait pas attention ; les aiglons doivent avoir le vol libre, laissons voler les aiglons. Pauvres aiglons ! ils avaient malheureusement beaucoup plus la tournure de ces malheureux canards qui s'oublient à barboter dans les mares fangeuses, et si les aigles laissent parfois traîner le bout de leurs ailes dans cette fange, un élan de ces ailes puissantes les reporte vers le soleil, tandis que les canards y restent, s'y engraissent et peuvent, hélas ! y mourir.

Je ne pouvais me dissimuler que j'étais un meuble de luxe dans la maison paternelle, et si je n'y avais apporté un peu de solide piété dont ma simple et sainte amie Loeïzan avait comme parfumé mon âme, j'y aurais été excessivement malheureuse d'abord, et j'aurais pu tomber dans le travers général et manger à belles dents ma part de gâteau, tant qu'il y avait du gâteau. Mais non, je luttais assez vaillamment contre moi-même pour me défendre des envahissements dangereux, et, comme je sentais le malaise, je mettais une sorte de conscience à ne pas l'augmenter par mes dépenses personnelles.

Par esprit de justice, mon père ne manquait jamais de me proposer les objets de toilette qu'Emma arrachait à sa bourse, et je refusais obstinément. Il me remerciait, lui ; ce petit sacrifice me valait quelques bonnes paroles, qui me donnaient le courage de subir

les mauvaises humeurs d'Emma et de sa mère. Refuser ce qu'elles convoitaient avec tant d'ardeur, c'était en quelque sorte critiquer leur propre folie, c'était surtout leur rappeler notre état de gène. Or rien n'égale l'aveuglement des gens qui se ruinent en quelque sorte volontairement. Pour ne pas voir les choses désagréables, on ferme les yeux, et, les yeux fermés, on marche allègrement vers l'abîme en se poussant les uns les autres, comme pour arriver plus vite. Il serait certainement beaucoup plus sage de les ouvrir tout grands et de chercher, dans la vaste échelle des positions sociales, l'échelon le plus à notre portée, afin d'y établir sa modeste mais solide demeure. Malheureusement, on aime mieux voler vers les hauteurs pour retomber souvent dans les bas-fonds. Ce qui aggravait la position, c'est que l'ambition avait tout d'un coup poussé à ma belle-mère et s'était faite sa passion du moment. Elle rêvait un bon mariage pour sa fille et pour ses fils : ses prétentions n'avaient pas de bornes. Et elle se sentait saisie de ce besoin de paraître qui prend certaines femmes juste à l'âge où il est tout simple de disparaître. Je ne retrouvais plus à la maison la simplicité dont mon enfance avait gardé le souvenir; on essayait de faire figure, et Emma, qui à treize ans avait les passions d'une jeune fille de vingt ans, y poussait de toute sa force. Quelques mois après mon arrivée, on donna un bal, une sorte de bal d'enfants, pour lequel Emma déploya tant de coquetterie, que le souvenir m'en serait resté, ce bal n'eût-il pas dû se rattacher à mon second exil. Elle eut d'abord un succès de hardiesse que je ne trouvai pas flatteur du tout, et dont je contribuai bien innocemment à rabaisser la valeur. Je ne m'étais pourtant pas mise en frais. J'avais gardé l'espèce de deuil qu'on m'avait donné, et je marchais assez gauchement, pour la première fois, dans une robe très-longue. J'avais des robes longues, et Emma, qui ne désirait rien tant que de se vieillir, obtint d'en porter aussi pour cette fête fameuse dont elle rêvait depuis plusieurs semaines.

Nous avions vécu en assez bonne intelligence jusque-là, grâce à l'espèce de patiente insensibilité et d'inaltérable douceur que je devais au chagrin qui m'avait frappée; mais, ce soir-là, notre ancien antagonisme se réveilla au contact des vanités froissées. Ma toilette de deuil me donnait une gravité qui me vieillissait un peu, de sorte que tous les petits jeunes gens se montrèrent fort empressés autour de moi. Je refusai de danser; mais Lucien et Eugène, très-flattés des petits compliments qui pleuvaient, vinrent assez malignement me confier que tous les danseurs d'Emma lui parlaient de ma personne, ce qui l'agaçait excessivement. Les femmes aussi, par de maladroites observations, éveillèrent la susceptibilité de ma belle-mère. Ces riens entassés finirent par composer un monticule. Je me sentis en butte à des regards agacés et jaloux; j'entendis des paroles aigres et blessantes, et, ce soir-là, je me couchai le cœur bien gros, regrettant amèrement ma liberté, mon oncle Adrien et Loeïzan.

Je les regrettai encore plus vivement le lendemain quand mon père me prit à part dans son cabinet de consultation et qu'il me demanda durement pourquoi je n'étais pas plus aimable pour ma sœur. Depuis la malencontreuse affaire du testament mis en papillotes, il m'en voulait un peu, et il était beaucoup plus facile de l'irriter contre moi.

Je ne comprenais pas ce reproche ; mais je comprenais qu'il était fâché, qu'ils étaient tous fâchés. Dieu seul savait pourquoi, et, toute froissée, toute meurtrie, je ne pus que pleurer.

Cela acheva de révolutionner ses nerfs.

Il se mit à arpenter la chambre en disant toutes sortes de choses dont ma mémoire troublée n'a pas gardé le souvenir.

Il finit en s'écriant :

— Voilà ce que c'est que de donner ses enfants à d'autres pour qu'ils vous les rendent sans le sou et avec des caractères insupportables et des incapacités plus insupportables encore.

Comme il y avait de plus en plus de quoi pleurer, je n'y manquai pas.

— Écoute, me dit-il en se rapprochant de moi, je ne veux plus de pareilles scènes. Je m'échine toute la journée pour vous gagner du pain à tous ; au moins, que j'aie la paix !

La paix ! ah ! j'aurais bien voulu la lui donner et la donner à tous, et me la donner à moi-même, la paix ! mais il n'avait jamais manqué que cela chez mon père. Mais, là où règne l'égoïsme, a-t-on jamais trouvé cette pure et charmante fille du ciel qui se nomme la paix ? Elle a sa racine dans le sacrifice, elle se communique par le dévouement, et là où il n'y a que des êtres qui veulent jouir et jouir toujours, il n'y a ni sacrifice possible ni véritable dévouement.

— N'as-tu pas compris ? dit mon père en s'arrêtant tout crispé devant le petit canapé où je fondais littéralement en larmes.

— Oui, c'est-à-dire non. Je voudrais bien qu'Emma dît pourquoi hier elle était si fâchée.

— Là n'est pas la question, reprit-il en reprenant sa promenade.

Où donc était-elle cette sempiternelle question ? J'aurais voulu la savoir, l'étreindre, la prendre à la gorge et lui dire : « Qu'es-tu ? que signifies-tu ? que réclames-tu ? »

Ah ! cette question-là était bien pour moi la plus insoluble des énigmes.

— Voyons, me dit tout à coup mon père en s'arrêtant devant moi, il faut pourtant prendre un parti. Tu as eu la bêtise de te laisser enlever la fortune qui t'était due, et, si tu restes ici, il faudra que tu travailles. Emma pourra te faire commencer le piano, car, pour te payer des maîtres, je n'en ai pas le moyen ; c'est déjà

bien assez de payer ceux d'Emma; mais, comme elle est forte, elle pourra te donner des leçons, si tu veux être plus aimable pour elle.

Une sueur froide fut ma silencieuse réponse. La tyrannie d'Emma allait prendre un corps : Emma, ma maîtresse de piano, grand Dieu !

— Tu pourras étudier le français avec le répétiteur de tes frères; je le paye assez cher, reprit mon père. Car tu ne sais rien, rien de rien, et ton oncle n'a pas eu le cœur de te donner des maîtres.

— Je n'en ai jamais voulu, papa; ce n'est donc pas la faute de mon oncle, m'écriai-je.

— Là n'est pas la question.

Encore ! j'en avais des bourdonnements dans les oreilles.

— Il n'aurait pas dû t'écouter, continua-t-il. Est-ce que j'écoute ta sœur et tes frères? Je les ai bien forcés de travailler. Et s'ils ne travaillaient pas, où en serions-nous? Leur travail vraiment ne nous empêche pas d'être dans la gêne. Il y aurait encore un autre moyen de tout arranger, reprit-il tout à coup. Ta tante Amaranthe m'a écrit plusieurs fois qu'elle t'aurait prise avec plaisir et qu'elle regrettait que je t'eusse donnée à Adrien. Veux-tu que j'écrive à ta tante Amaranthe?

Ma tante Amaranthe était pour moi une assez jolie miniature accrochée coutre la boiserie de la cheminée du salon. J'avais souvent regardé cette jeune et jolie femme aux yeux limpides que, dès ma petite enfance, on m'avait fait appeler ma tante Amaranthe. Je répondis :

— Oui.

On m'aurait proposé en ce moment de m'envoyer à l'impératrice de Chine que j'aurais répondu oui.

Cette soumission passive adoucit subitement mon père, qui était au fond un excellent homme.

— Tu es une bonne fille, Claire, me dit-il en posant une de ses mains sur mon épaule; je ne sais vraiment pas pourquoi cela ne va pas, mais du tout, quand tu es ici. Eh bien, j'écrirai à ta tante, et nous attendrons sa réponse avant de rien décider. Rennes n'est pas si loin, et tu nous reviendras souvent. Je suis sûr que tu seras très-heureuse chez elle; les vieilles filles raffolent des enfants, elle et ta cousine te gâteront à qui mieux mieux, et ta présence chez elle aura peut-être d'excellents résultats. J'ai été trop déçu pour compter jamais sur aucun héritage; mais en définitive celui-là t'appartient aussi légitimement que l'autre. Allons, essuie tes yeux et va-t'en. Surtout sois aimable.

Je l'embrassai pour toute réponse, et je sortis pour aller regarder la petite miniature du salon. Je n'espérais plus qu'en ma tante Amaranthe; la nuit, je rêvai de cette jolie femme immobile, aux soyeux cheveux bruns, aux yeux limpides, qui était ma tante Amaranthe.

II

Un mois plus tard, je prenais une seconde fois congé de toute ma famille pour aller vivre à Rennes auprès de cette inconnue qui m'appelait de tous ses vœux. La proposition de mon père l'avait charmée et elle m'avait écrit une lettre longue et tendre et tout à fait charmante, qui avait surmonté les résistances de ma timidité. A la première occasion qui se présenta on m'emballa donc pour Rennes, et je me trouvai en wagon entre un monsieur énorme et une dame maigre qui prenait toujours du tabac. C'était vraiment un peu agaçant de voir toujours ce pouce se promener sous ces longues narines; mais mon père m'avait recommandé d'être aimable, et pour tout concilier je fermai les yeux pour essayer de m'endormir. J'y réussis, et il fallut me réveiller dans la gare de Rennes pour me dire que nous étions arrivés.

La dame me dit cela entre deux prises, et ajouta aussitôt : « J'aperçois la petite bonne de ces dames qui vient sans doute vous chercher, Claire. » J'avais suivi son regard, et j'avais rencontré une foule de visages entassés contre une porte vitrée, et au delà sur une pile de caisses un groupe d'enfants et une petite femme, enfant par la taille, femme par les traits, un petit être en bonnet de mousseline dont les petits yeux incolores, mais brillants, semblaient dévorer le train.

Et quand j'eus suivi mes compagnons de voyage, quand la porte vitrée se fut ouverte, je vis le gros monsieur faire un signe d'appel, je vis surgir à mes pieds le petit être en bonnet de mousseline, et je l'entendis dire :

— Bonchour, mademoiselle Claire.

— Je vous laisse avec Joséphine, me dit la femme en prenant une prise, mes amitiés à ces dames.

Elle posa son nez un peu noir de tabac sur mon front et me laissa avec Joséphine, dont l'accent alsacien me confondit, et qui me rappelait, pour la taille et l'étrange vivacité des gestes et des regards, ces petits farfadets, ces malins petits nains qui peuplent les légendes bretonnes.

Pendant que le farfadet se pressait, s'agitait, allait, venait, je restai en dehors chargée de toutes sortes de paquets et fort émerveillée de l'aspect d'une grande ville. Je trouvais déjà le monde bien grand, mais comme il me paraissait immense à cette heure ! Et cette immensité me faisait peur. Je n'avais jamais éprouvé avec plus de force le sentiment de mon isolement, et j'avais les yeux bien humides quand le farfadet reparut à mes côtés, rouge, haletant et affairé.

— Fenez, fenez, dit-il.

J'allai, nous montâmes dans un joli omnibus à filets pourpres, et il roula, et je vis passer de grands édifices, et de hautes maisons blanchâtres enguirlandées d'enseignes et de balcons, et des ponts où passaient pêle-mêle bourgeois, ouvriers, militaires,

dames en toilette et simples femmes en jupon et châle courts et en cornette tuyautée; enfin je vis couler ou plutôt croupir une rivière couleur de boue, et l'omnibus s'arrêta en face d'une sorte de bateau-lavoir d'où sortaient des rires et des coups de battoir. Le farfadet sauta à terre, je le suivis, et descendis presque en même temps que ma malle qu'on jetait par-dessus le bord et qui faillit écraser Joséphine, qui était partout, grâce à son incroyable agilité. Elle lança un regard furieux au maladroit, saisit une brassée de menus paquets et s'écria :

— Fenez!

Et elle s'élança dans un large escalier qu'elle monta très-vite avec ses tout petits pieds, et je la suivis comptant les étages et cherchant, pour m'occuper l'imagination, à me bien rappeler la miniature de la femme aux yeux limpides, au moment de comparaître devant elle.

Devant une porte dont j'aurais admiré le grillage ouvragé si je n'avais été aussi émue, le farfadet s'arrêta, prit une clef, entra dans un corridor sombre et se dirigea vers la porte du fond; mais, en l'ouvrant, sa petite tête s'étant tournée à gauche, elle aperçut un gros chat gris qui se glissait par une ondulation du corridor, et elle s'élança vers lui en s'écriant :

— La filaine bête va boire la crême!

J'entrai donc toute seule en hésitant dans un appartement taillé en long, et je restai contre la porte après avoir fait un salut rapide à l'adresse d'une vieille dame de taille gigantesque assise le dos tourné à la fenêtre, et dont la vue me causait un sentiment mêlé d'effroi et de curiosité. Je n'avais jamais vu moulé dans une robe noire un corps plus torturé, plus disgracieux. Une grosse tête, qui penchait à gauche, surmontait ce corps informe, et dans un visage morne, flasque, inerte, s'ouvraient de toute leur grandeur des yeux fixes véritablement épouvantables. En me voyant entrer, elle avait souri, et puis voilà qu'elle s'était mise à faire des efforts pour se lever, qu'elle s'était levée, et que toute en zigzags, toute courbée, toute bossue, toute flasque comme elle l'était, elle se dirigeait vers moi en me regardant toujours et en poussant de petits gloussements gutturaux qui ne ressemblaient pas à des mots prononcés par une voix humaine. En la voyant s'avancer, je reculai, saisie d'un vague effroi, et j'allais sortir ainsi à reculons du salon quand la voix glapissante du farfadet dit derrière moi :

— Eh bien, mam'zelle, fous n'embrassez pas votre tante!

Ma tante, cet immense corps en zigzags! ma tante, cette intelligence à moitié éteinte! ma tante, ce monstre qui parlait comme le phoque de la foire!

Le farfadet s'était glissé près d'elle, et lui avait crié dans le tuyau de l'oreille :

— Vous voilà bien contente, mademoiselle Amaranthe.

Il n'y avait plus de doute, le temps et l'affreuse paralysie avaient fait de la jolie dame aux yeux doux l'être malheureux qui chancelait devant moi. Je me résignai à l'embrasser et j'allai tristement m'asseoir dans un coin. Elle vint se placer tout près de moi, et je la voyais porter une sorte de cornet à son oreille et me regarder d'un air engageant, ou prendre un air tout pleurard et prononcer avec les plus douloureuses grimaces des paroles auxquelles j'accordais un vague sourire, mais que je ne comprenais pas. Hélas! hélas! je me rappelais mon oncle Adrien et sa verte vieillesse; je me racornissais ainsi par la pensée! A ce moment-là je connus une des choses les plus tristes de ce monde, où abondent les choses tristes : la caducité hâtée par les infirmités, et je trouvai que, puisqu'après avoir été une jolie femme aux yeux doux on pouvait devenir un pareil être, la vie n'était qu'un néant.

Heureusement pour moi l'entrée de ma cousine Éléonore vint rompre un tête-à-tête à la fois lugubre et embarrassant. Ma cousine Éléonore était une petite femme leste, vive, à peine moins leste et moins vive que le farfadet. Toute sa personne sentait le resserré. Elle avait le front resserré, la bouche resserrée, la taille resserrée. Sa voix légèrement discordante accompagnait bien un œil aiguisé et un sourire pointu. Mais enfin, elle allait, elle venait, elle rangeait, elle parlait et elle détournait de dessus moi les gros yeux fixes de ma tante Amaranthe, ce qui m'était un sensible soulagement.

Pendant le souper on parla beaucoup généalogie; et, quand ma cousine Éléonore ne servait ni ne mangeait, elle avait la bouche placée dans le cornet de ma tante Amaranthe. Ma tante Amaranthe, après mille efforts, lui répondait, et ne me quittait guère des yeux. Elle me dit, en m'embrassant le soir, qu'elle me trouvait très-gentille, et me demanda tendrement, mais avec sa voix de l'autre monde :

— M'aimeras-tu, Claire?

Je baissai la tête de chagrin, je craignais beaucoup de ne pas l'aimer et je n'osais le lui dire. Pourtant en ce moment elle avait quelque chose de si bon dans sa malheureuse physionomie, que je fis un petit signe de tête tout à fait machinal, et cela lui suffit. Le farfadet me conduisit dans une petite chambre bleue très-fraîche et m'y laissa seule. Je pleurai un peu, puis je priai, et je me hâtai de me coucher pour demander un peu d'oubli au sommeil.

Je n'oubliai qu'à demi. Je me retrouvai bien sous les beaux peupliers de Castel-Dour entre mon oncle Adrien et Loeïzan; mais j'étais toute disloquée, j'ouvrais la bouche sans pouvoir parler, je levais les pieds sans pouvoir marcher, je me sentais de grands yeux vagues et idiots, je me courbais sous le poids de la grosse bosse qui avait grandi sur mon épaule droite, je portais en un mot dans mon corps frêle toutes les infirmi-

tés que j'avais vues réunies en ma pauvre tante Amaranthe.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



ENCORE LE TIGRE

Monsieur le directeur,

Je viens de lire dans l'une des dernières livraisons de la *Semaine* un article de votre ami Félix-Henri, sur un animal de mauvaise réputation, que je n'ai pas envie d'innocenter, assurément. Mais, après avoir lu cette notice sur le tigre royal avec la juste émotion que doit inspirer à tout honnête homme l'exposé de ses forfaits, je me suis recueilli à part moi, et me suis demandé s'il ne serait pas opportun et même assez facile de mettre un terme à ce brigandage homicide; à quoi je me suis répondu affirmativement. J'ai donc l'honneur de vous communiquer une idée que m'ont suggérée mes réflexions à ce sujet. J'ai regardé entre les deux yeux le titre de la gravure — laquelle, par parenthèse est très-belle —, je lui ai montré le poing, après toutes sortes d'injures qu'il me paraît convenable de ne pas reproduire ici, je lui ai promis que si la *Semaine des Familles* voulait bien me venir en aide, il aurait de nos nouvelles, et que sa race ne tarderait pas à disparaître de la surface des contrées qu'il exploite, et qu'il dévaste d'une façon si inhumaine. Sans plus ample préambule, allons au fait.

Il est d'abord convenu que le tigre est un ogre de la pire espèce, mangeant non-seulement les enfants à l'état de chair fraîche, mais les femmes et les hommes aussi, sans aucune vergogne, et qu'il fait une effroyable consommation de ce comestible. Il y a des naturalistes qui protestent contre l'indomptable férocité et le caractère vraiment diabolique que l'opinion générale attribue à ce félin; mais, quoi que disent ces bons avocats, il est parfaitement avéré que le tigre, fort différent du lion, déchire ses victimes, même sans besoin, se débarbouille le museau en le plongeant dans leur sang avec délices, et qu'en captivité il menace de ses dents et de ses griffes même la main de l'homme qui lui sert sa pâture à discrétion. Ses avocats, car il y en a toujours pour les plus forcenés coquins, plaideront sur ce point « les atténuantes; » le tigre, comme tous les autres bêtes fauves, tue et déchire ses victimes pour se nourrir, « il faut bien que tout le monde vive; » et le tigre ne fait pour obéir à la loi de nécessité que ce que nous faisons nous-mêmes, sans une nécessité aussi claire, aux animaux que nous allons fusiller à la chasse, sans compter ceux que nous assommons ou jugulons à l'abattoir. Si le tigre dit cela, mon impartialité m'oblige à reconnaître qu'il y a du vrai dans son dire; mais je suis moins d'accord avec lui lorsqu'il prétend « qu'il faut que tout le monde vive. » En ce qui le concerne, je n'en vois aucunement la nécessité. Puisqu'on ne peut vivre avec lui qu'aux dépens de la race humaine, laquelle revendique ce droit pour elle-même, j'estime qu'il faut trancher la discussion par l'extermination complète de cette tribu de carnassiers. Comment s'y prendre pour cela? C'est ce que je vais dire plus bas.

Le second point qui paraît acquis au procès, c'est que les tigres n'attaquent leurs victimes qu'en tapinois; ils ont leur repaire attitré, duquel ils guettent les passants, et c'est de ce donjon qu'ils s'élancent pour s'abattre sur le voyageur quadrupède ou bipède surtout, paraît-il, pour l'emporter dans leur garde-manger. Oui, c'est à l'homme qu'ils font l'honneur de donner la préférence, et ce n'est qu'à son défaut qu'ils se résignent à faire moins bonne chère avec les hôtes des bois, ou des bêtes de somme malavisées qui n'ont pas songé à ne point en approcher de trop près. Chacun d'eux a son cantonnement et ses visées habituelles; exemple: les fontaines où de pauvres femmes vont puiser de l'eau. C'est dans ce sens que déposent les anecdotes douloureuses citées par l'auteur de l'article. C'est triste chose que ses récits, et qui donnent à penser. Car, comme aurait dit la Fontaine sur ce cas :

> Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
> Ce n'est qu'une femme égorgée,
> Et puis par le tigre mangée;
> Une, ce serait trop; mais on en compte bien
> Trois cents que dévora cette bête enragée.

Mais messieurs les naturels n'en ont que médiocre souci. Ce n'est que lorsqu'un tigre devient par trop affamé et trop gênant, que ces Indo-Chinois se décident à sortir de leur stupide torpeur et à s'en aller en chasse. A la longue, et souvent au prix de quelques victimes encore, ils parviennent à triompher de leur ennemi; mais, à supposer qu'ils ne reviennent pas bredouilles, pour un tigre de moins, il s'en trouvera vingt autres qui viendront pour occuper le domaine du défunt, et les périls de la population n'en seront guère diminués. Toutefois, c'est quelque chose que cette simplification, lorsqu'on a eu affaire à un tigre qui s'était rendu trop célèbre par ses prouesses, et une pareille chasse a des grandeurs et des beautés, disons même un pittoresque de haut caractère, lorsque l'engin de chasse est un bel éléphant bien dressé, travaillant de ses défenses et de sa trompe, et finalement appuyant son talon contre le carnassier qu'il met en capilotade. Malheureusement tout le monde n'a pas un éléphant dans sa poche, et cette partie de plaisir, réservée aux princes et aux gros messieurs, n'a guère d'effet utile que dans une minime proportion. Cela ne me satisfait pas, et comme nous devons chrétiennement venir en aide à notre prochain, fût-ce un prochain aux yeux

obliques et au nez épaté, eût-il même l'air, ce prochain, d'y tenir médiocrement et de se résigner à une décimation régulière au profit de monseigneur le tigre; je propose, pour mettre un terme à cet affreux tribut, une croisade, mais d'un caractère *sui generis*, en mettant l'homme à la place de la bête, et réciproquement. Ceci a besoin, je l'avoue, d'un petit mot d'explication, que voici.

On voit au Muséum de Paris, section des bêtes vivantes, une magnifique et gigantesque panthère, pouvant rivaliser ou à peu près avec un tigre. Au lieu de l'emprisonner dans une loge vulgaire, avec les autres carnassiers, on lui a construit une grande cage extérieure, longue et large, dans laquelle elle peut se promener et gambader à l'aise; au fond se trouve un gentil pavillon rustique, où la panthère entre par moments, peut-être pour se mirer dans la glace du salon. En regardant, il y a quelques jours, cette belle emprisonnée, l'idée me vint, — ou me revint, — d'une chasse à la cage. Figurez-vous que nous sommes en Cochinchine, dans une région hantée par ces diables de tigres. Sur un point très-abordable pour eux, et où ils ont la mauvaise habitude de venir pratiquer leur odieux repas, nous établissons une grande et solide cage, barreaux de fer, comme au Jardin des Plantes, ou en vigoureux bamboux, les barres ou les tiges de bois étant bardées à l'extérieur de pointes de fer de 3 décimètres de long. Les dimensions de la cage sont de 4 à 5 mètres sur chaque face, elle est donc assez spacieuse pour recevoir un ou deux hommes qui s'y renfermeront bien pourvus de provisions pour quelques jours; bien munis d'armes, épieux, haches, et fusils avec une centaine de cartouches, explosibles, si l'on veut. La cage est amenée sur un chariot, et déposée sur le sol au lieu voulu, où on la fixe en terre par ses quatre pieds. Inutile d'entrer dans les détails de cette opération, et de maints autres menus objets. Nos deux chasseurs s'y enferment, et attendent patiemment que quelque fauve pousse sa promenade de leur côté. Un peu plus tôt, un peu plus tard, cela ne manque pas d'arriver. Un tigre paraît, qui regarde d'abord l'ustensile avec quelque étonnement, mais se décide bientôt à s'en rendre compte de plus près. Vous reconnaissez ici le retournement auquel j'ai fait allusion plus haut; un homme encagé en manière de tigre; et un tigre à l'extérieur en manière de bourgeois : seulement le carnassier ne vient pas en flâneur et par curiosité pure : il voit dans l'homme en cage un aloyau, un gite et des cotelettes qu'il brûle de s'approprier. Or, comme il n'a pas lu dans Sénèque les chapitres sur la nécessité de refréner ses passions, et les fâcheuses conséquences de l'aveuglement dont elles nous frappent, la bête se rue sur la cage, et se déchire le museau aux lardoires dont celle-ci est hérissée. Il passe et appuie ses pattes sur les barreaux; un coup de hache lui coupe les ongles... et accessoirement les pattes, ce qui arrête ses gambades. Alors un ou deux coups de fusil à bout portant terminent la lutte, sans que les chasseurs aient couru de dangers, ou se soient fatigué les jambes. Cela fait, ils fumeront une pipe, et attendront que les frères et cousins se présentent à leur tour, pour subir la même opération. Il ne faudra pas un mois pour que le canton soit « assaini, » et après celui-là, on passera à un autre, en y roulant la machine sur son chariot. Mais ceci serait un peu primitif, et il y a mieux à faire. Au lieu d'une seule cage qu'on roulerait comme les bohémiens leur maison de bois après avoir exploité une commune, nous fabriquerons une centaine de ces cages, lesquelles seront disposées à poste fixe, sur les points d'un grand territoire qu'il conviendrait de protéger particulièrement, sauf à changer leurs stations par transport dans d'autres localités. Nous obtiendrons de la sorte, en assez peu de temps, une très-jolie collection de moustaches de tigres.

Eh bien ! monsieur le directeur, que dites-vous de l'idée ? Sa mise à exécution ne serait-elle pas à la fois originale et salutaire ? Oui, n'est-ce pas ? Dailleurs je ne la donne pas absolument comme mienne; bien d'autres ont pu la concevoir, et il me souvient, d'assez loin, d'avoir vu quelque chose comme cela dans un des jolis romans de Méry dont le titre ne me revient pas. Mais pour être vieille, quant au fond, elle n'en est pas plus mauvaise; et j'estime que ce serait faire œuvre pie que de soustraire, par ce moyen, un grand nombre de nos frères à la dent de ces fauves irréconciliables.

Fort bien, me direz-vous, mais que peut faire en cela la *Semaine des Familles?* Ce qu'elle peut, le voici. Grâce à nos cages-hérissons, nous avons abattu des centaines de tigres, et nous sommes les légitimes propriétaires de leurs peaux. Une peau de tigre royal, cela a de la valeur, et quelques centaines, tous les ans, seraient d'un bon revenu. Je conçois donc qu'il se fonde une ou plusieurs Sociétés pour l'exploitation de ce genre de commerce; le fonds social serait une centaine ou plus de cages-hérissons, capital relativement peu coûteux. L'idée de cette industrie serait acceptée par quelque maison anglaise, ou américaine surtout : originale et fructueuse, elle sourirait à des Yankees. Cette race anglo-saxonne se mettrait en quatre pour exploiter une idée philanthropique, et c'est le cas; elle se mettrait... en huit... pour une entreprise commerciale qui se montrerait sous de beaux aspects. Eh bien, vous, monsieur le directeur, vous pouvez provoquer cette institution, en donnant place à l'idée dans vos colonnes; vous pénétrez peut-être dans les charmants pays à tigres, mais là, certainement, où les entreprises commerciales sont en honneur, et où abondent de hardis aventuriers en tous genres d'industrie. Il se trouvera de bons flairs qui y réfléchiront.

Rien n'empêcherait d'appliquer notre procédé à l'abattage d'autres félins, dans d'autres régions, par exemple, dans notre France africaine, avec quelques

modifications de détail. Là règnent beaucoup trop tranquillement le lion et la panthère, moins nombreux et moins ravageurs que les tigres de l'Annam, mais bêtes gênantes néanmoins, qui font leur ordinaire d'animaux sauvages, il est vrai, ou d'une levée sur les troupeaux du voisinage, mais qui dans l'occasion festoient volontiers avec un râble humain, quels que soient sa race, sa couleur et son degré de civilisation.

Donc voilà mon idée, monsieur le directeur, je ne doute pas que, de cœur tout au moins, votre philanthropie ne s'associe à la mienne. Sans mettre les porteuses d'eau cochinchinoises sur la même ligne que « Rebecca à la fontaine, » ou que la princesse Nausicaa lavant à la rivière les chemises et les bonnets de coton du roi Alcinoüs, m'est avis qu'en bons chrétiens, nous leur devons aide et protection dans la mesure de notre pouvoir contre les irréconciliables à quatre pattes au milieu desquels elles vivent. Il existe une admirable et sainte institution en faveur des enfants chinois abandonnés et livrés à la gourmandise des porcs. Les adultes exposés aux tigres sont-ils, parce qu'ils ont leurs trente-deux dents, moins dignes d'intérêt ?

POLYCARPUS.



André Vésale.

ANDRÉ VÉSALE

Antérieurement au commencement du XVe siècle une scission s'était faite entre l'anatomie et la médecine proprement dite. On étudiait toujours l'art de guérir le corps humain, mais on n'étudiait plus le corps humain lui-même. On comprend, il faut bien le dire, ce respect craintif qui arrêtait l'étude de l'homme devant ces corps d'où la vie s'était retirée. La mort, comme une gardienne sévère, s'était placée entre le cadavre et le scalpel de l'opérateur; il semblait qu'elle dit à ce dernier : « Respecte les secrets d'un monde qui ne t'appartient pas! Une prière, voilà tout ce que tu peux donner, tout ce que tu dois donner à celui qui n'est plus; laisse-le donc reposer dans l'éternelle paix, sans chercher des lumières dans cette profonde nuit. »

Voilà quel était le sentiment du public, et, encore une fois, il est facile de le comprendre. Mais telle ne fut pas la pensée de Vésale, qui résolut d'aller chercher au delà de la tombe des lumières pour la science et pour l'humanité.

Ce fut, je l'imagine, par une nuit épaisse qu'il alla à Montfaucon demander le cadavre qui lui était néces-

saire pour suivre ses études dans le sein de la mort. Je crois le voir dans son cabinet qui allait devenir un amphithéâtre, en face de l'hôte sombre et silencieux qu'il a lui-même apporté; une torche aux reflets rougeâtres l'éclaire, et sa main a plus d'une fois tremblé en approchant les ciseaux de dissection du corps étendu sur une table, devant lui. Il a interrogé le crâne, ce trône où règne la pensée; l'estomac, qui, par ses mille conduits, fournit la subsistance à toutes les parties du corps; la poitrine, par laquelle nous respirons; le cœur, qui transforme le sang; les intestins, ces conduits inférieurs, puis tout le système des muscles et des nerfs.

A chaque observation pratique qu'il fait sur ce corps froid et insensible, de nouvelles idées naissent dans son esprit. La mort lui explique la vie; l'appareil du corps humain, qui a cessé de fonctionner depuis que l'âme, cette étincelle immortelle, est partie, lui aide à comprendre tout le jeu de notre organisation, les maladies qui la gênent et qui la menacent, et jusqu'aux remèdes à l'aide desquels on peut espérer triompher de ces maladies. Il est là plein de respect pour la mort, mais ne croyant pas l'avoir offensée en lui demandant des lumières utiles aux vivants.

Plus tard, il s'enhardit; il souleva le voile qui cachait ses premières études; il eut de nombreux disciples, car dès qu'on montre à la jeunesse les voies qui conduisent à la science, elle accourt. Ce fut ainsi qu'il inaugura les études anatomiques qui ouvraient aux autres études médicales de nouveaux chemins. Il renouvela la science, puis il publia, à Bâle, son grand ouvrage : *De Corporis humani fabrica*, qui le plaça à la tête de la grande école médicale de l'Italie.

Pendant plus de vingt ans il professa la chirurgie et l'anatomie, soit à Padoue, soit à Bologne, soit à Rome; sa réputation devint bientôt européenne.

C'est à cette époque que Charles-Quint et Philippe II le choisirent comme médecin.

Il était impossible que l'audace de ses études et l'éclat de ses succès ne soulevassent pas la calomnie. Comme il avait eu le courage de soumettre les corps morts à des études anatomiques, on l'accusa d'avoir été plus loin, et d'avoir pratiqué l'anatomie sur le corps d'un gentilhomme encore vivant. Le peuple croit facilement à ce qui ébranle son imagination; il crut à ce crime invraisemblable, et Vésale fut condamné à faire un pèlerinage en Terre-Sainte pour l'expier.

A son retour, une tempête le jeta dans l'île de Zante, où il mourut abandonné et presque de faim. Il était né en 1514 et sa vie se termina en 1564.

Ses œuvres anatomiques et chirurgicales, publiées à Leyde, forment deux gros volumes in-folio.

Félix-Henri.

LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 82, 106 et 122.)

—

IV

Madeleine et Camille ne tardèrent point à ressentir l'une pour l'autre une vive affection. C'était bien naturel : en aucune circonstance ces jeunes filles n'eussent pu se voir sans se lier d'amitié. Il existait entre elles une sympathie remarquable : elles avaient les mêmes goûts, la même tournure d'esprit, les mêmes aspirations généreuses, le même caractère doux, aimable, affectueux et un peu rêveur. Cependant on trouvait bien aussi entre elles quelque disparité. Si toutes deux étaient orphelines et pauvres, mademoiselle d'Athol, élevée au milieu du luxe, n'avait point cette défiance d'elle-même, cette inquiétude sur l'avenir, qu'on pouvait remarquer chez Madeleine. Celle-ci avait des instants de tristesse et de découragement, tandis que l'autre était parfaitement heureuse.

Je dois ajouter que, si Camille ne désirait rien pour elle, il lui restait bien des vœux à former pour son frère; chaque jour elle priait la divine Providence de faire naître la résignation dans le cœur de Marc et de permettre qu'il se trouvât enfin satisfait de son sort. Je ne veux pas dire pourtant que le jeune M. d'Athol se plaignît de la destinée. Jamais une expression de regret ou de mécontentement ne s'échappait de ses lèvres. Mais son humeur était fort inégale, et Camille le remarquait bien. Tantôt il affectait un air insouciant, et tantôt il avait peine à cacher une profonde irritation d'esprit. Quelquefois il était sombre et quelquefois d'une gaieté mordante et railleuse.

Il affectait de se considérer comme le régisseur des biens de M. Jean, et il était entré tout à fait dans l'esprit de son rôle. Il avait adopté, à peu de chose près, le costume des riches fermiers des environs, et son langage ne différait pas beaucoup du leur. Il n'exprimait guère d'idées que ces hommes ignorants n'eussent pu avoir comme lui, lorsqu'ils parlaient ensemble de la campagne et des trésors qu'elle produit. On voyait que leurs pensées étaient les mêmes; que Marc, esprit positif entre tous, considérait la terre comme la mère nourricière de l'homme, et ne lui demandait pas autre chose que son pain de chaque jour. A l'instar du botaniste qui, dans la fleur, ne voit que les organes de la fructification, et pour lequel les couleurs et les parfums n'existent point, notre nouvel agriculteur ne regardait la campagne que sous son aspect utile. Foin de tout le reste! Lui aussi eût crié volontiers au rossignol : « Tais-toi, vilaine bête! » Il poussait ce sentiment si loin, qu'il ne pouvait entendre louer la belle nature sans éprouver des crispations. Si, en sa pré-

sence, quelque bon bourgeois s'avisait d'admirer un point de vue, un site pittoresque, Marc souriait d'abord d'une manière étrange et indéfinissable; puis, ne parvenant plus à dissimuler son malaise, il s'éloignait et laissait échapper des signes d'impatience. Les fermiers se plaignaient de sa sévérité et les ouvriers le craignaient; mais tous reconnaissaient qu'il était juste et impartial. Il ne s'en rapportait à personne, toujours il voulait voir par ses propres yeux. Il sortait ordinairement dès le matin, souvent il rentrait fort tard, et quelquefois il passait plusieurs jours à visiter les fermes et les fabriques. La pluie, la nuit, l'orage, ne le retenaient point au logis; il éprouvait au contraire une sorte de plaisir à courir, sous l'averse, à travers les bois sombres et humides, les marécages, et les chemins que la tempête avait rendus impraticables.

Il se donnait évidemment beaucoup de peine pour contenter M. Meyrins; néanmoins celui-ci n'était guère satisfait. Cette obéissance passive lui déplaisait autant qu'une résistance opiniâtre. Il comprenait que le cœur, l'esprit, la volonté du jeune homme n'étaient point soumis, que cet enfant rebelle protestait intérieurement contre la contrainte qu'on lui imposait, et, pour secouer le joug, n'attendait qu'une occasion favorable.

— Vous ne me trouverez pas en faute; mais qu'y gagneriez-vous? semblait dire le sourire ironique de Marc.

M. Jean comprenait bien ce langage muet, mais, s'il s'en attristait, il ne s'en offensait point; il traitait son jeune cousin avec une indulgence extrême, il cherchait à gagner sa confiance, son affection, il semblait avoir pour lui la tendresse d'un père.

Marc recevait avec une politesse respectueusement froide ces marques de bienveillance, et ne cachait point du tout l'antipathie que lui inspirait M. Jean. En revanche, celle qu'il avait éprouvée d'abord pour Madeleine se dissipait peu à peu. Il rendait justice à la jeune fille, à ses aimables qualités, à son bon caractère, et, sans franchir les bornes du respect, il avait à son égard des manières, un langage, un ton plein de cordialité. Madeleine le remarquait bien, elle en était touchée; mais, malgré qu'elle en eût, elle n'éprouvait pas pour Marc une grande sympathie. Elle n'aimait point cet esprit bizarre, frondeur, tantôt calme, tantôt emporté; cette physionomie qui changeait si souvent d'expression, ce regard étrange, ce sourire mystérieux, derrière lequel elle croyait entrevoir un secret. Il est vrai que Madeleine aussi avait un secret; mais celui-ci était si innocent, si transparent. C'était comme une lumière rose qui éclairait la vie de la jeune fille. De cette vie elle avait fait deux parts : l'une pour le monde prosaïque et réel; l'autre, — et c'était là tout son secret, — l'autre pour le pays des rêves que M. Daniel lui avait fait entrevoir. Parlons d'abord de ces contrées merveilleuses. Oh! que cette orpheline déshéritée de tout les trouvait ravissantes! Où donc le chantre des *Roses d'antan* avait-il découvert ces régions féeriques? Où avait-il étudié le caractère et les mœurs de ses héros? N'avait-il rien exagéré? Ces esprits brillants, ces grandes âmes, ces êtres si nobles et si bons, étaient-ils vraiment peints d'après nature? M. Daniel passait-il sa vie au milieu de personnalités si remarquables? N'avait-il jamais rencontré d'hypocondriaque comme M. Jean, de railleur impitoyable comme M. d'Athol, et de ménagère revêche comme madame Bruno? Que celle-ci surtout différait des vénérables matrones, dont le doux poëte des *Roses d'antan* avait chanté les vertus! Madeleine se demandait si la présence de cette virago n'eût pas suffi pour effrayer la muse.

La muse, je ne sais, mais ce que je puis affirmer, c'est que cette redoutable Bruno inspirait à l'orpheline une crainte profonde. Dès le premier jour, elle avait jeté le grapin sur cette innocente enfant. Après s'être assurée que la malheureuse jeune fille n'entendait rien aux choses du ménage, Bruno avait poussé les hauts cris et pleuré sur le sort de Camille. Madeleine s'était excusée en alléguant qu'on ne devait point lui imputer à faute une ignorance invincible, et qu'avec de bonnes leçons elle connaîtrait bientôt les éléments de la science du ménage, qu'on avait eu gran tort de ne point lui enseigner au pensionnat. C'est ici que l'attendait madame Bruno. Ravie de donner des leçons à une institutrice, elle l'entraîna dans son plantureux domaine, et en fit la plus docile de ses aides de cuisine. Madeleine ne demandait pas mieux que de se rendre utile; mais les épreuves auxquelles madame Bruno la soumettait étaient véritablement au-dessus de ses forces. A l'instar de cette belle princesse, qui demandait chaque jour une chose impossible, telle qu'une robe semblable au soleil ou à la lune, la femme de charge commandait chaque matin à Madeleine un chef-d'œuvre culinaire pour avoir la satisfaction de se récrier chaque soir sur sa maladresse.

Un jour, — c'était pendant la moisson, — madame Bruno, ayant mis entre les mains de son élève des vases remplis d'œufs, de crème, de fleur de farine, d'amandes, de pistaches et d'autres bonnes choses de ce genre, l'avait priée de pétrir un gâteau polonais appelé piskinioff. Ce mot, que la femme de charge prononçait *biscuit de niauffes*, suffit pour répandre la terreur dans l'âme de Madeleine, et ce fut d'une main tremblante qu'elle chercha dans son dictionnaire de cuisine la description du redoutable piskinioff.

Camille lisait sur une petite terrasse qui s'étendait devant les fenêtres de la cuisine. Les maîtres du château se promenaient volontiers sur cette terrasse pendant la matinée; l'air y était frais et la vue charmante; mais, passé midi, on abandonnait ce lieu aux domestiques. Marc fumait sous une allée de marronniers, à quelques pas de sa sœur; il marchait lentement et ne disait mot; ses regards distraits se por-

taient tantôt sur la jeune lectrice et tantôt sur la cuisinière maladroite qui massacrait impitoyablement son *biscuit de niauffes*. A la fin, il vint s'arrêter en face de Camille, et précisément sous une fenêtre ouverte de la cuisine. Après avoir considéré avec plus d'attention l'air inquiet et empêché de Madeleine, il lui dit d'une voix grave :

— Mademoiselle Rivert, vous perdez votre peine.

— J'espère que non, monsieur, répondit-elle.

— Oh si ! Ne vous leurrez pas de cette espérance. Permettez-moi de vous prier de laisser ces bucoliques à la mère Bruno, et de vouloir bien donner à ma sœur sa leçon de chant. Les fenêtres du salon sont ouvertes et je vous entendrais toutes deux avec plaisir.

— Veuillez m'excusez, monsieur, répliqua froidement Madeleine, je n'ai ni le temps ni l'envie de faire de la musique à cette heure.

Marc lui jeta un regard qui signifiait : « En vérité, je croyais que vous étiez ici pour cela... » Puis il se pencha vers sa sœur et lui dit :

— Que lis-tu donc, Camille ?

— Un ouvrage que mademoiselle Rivert m'a prêté, répondit-elle sans lever les yeux.

— Sur quel ton chante-t-il, cet ouvrage ? demanda Marc en lui enlevant prestement le volume.

Il l'ouvrit et s'écria d'un ton de surprise ironique et dédaigneuse :

— Sur ma parole ! ce sont des vers ou du moins quelque chose d'approchant.

— Oui-dà, monsieur le railleur, quelque chose d'approchant ? répliqua Camille avec une petite moue.

— Les *Roses d'Antan* par M. Daniel, continua Marc. Ah ! le farceur ! Faut-il avoir l'esprit superficiel et la tête vide pour trouver du plaisir à aligner des mots qui ont le même son ! N'est-il pas vrai, mademoiselle Rivert ?

— Monsieur, dit Madeleine d'un air piqué, il faut croire que j'ai l'esprit bien superficiel, car il m'est impossible d'abonder dans votre sens.

M. d'Athol était, ce jour-là, de fort bonne humeur, il daigna sourire.

— Oh ! oh ! fit-il, nous sommes sentimentale.

Et aussitôt, changeant de ton, il reprit très-sérieusement :

— Je comprends qu'on aime la poésie, tous les goûts sont dans la nature ; mais qu'on ose avouer qu'on a le malheur d'avoir celui-là, c'est ce qui me surpasse.

— Quoi ! monsieur, selon vous il ne serait point permis de dire que l'existence deviendrait parfois bien triste, si la poésie ne l'embellissait pas ?

— Pourquoi, fit-il brusquement, pourquoi l'existence serait-elle triste sans la poésie ? Parce que celle-ci nous montre les choses autrement qu'elles ne sont. Oh ! que soit maudit ce prisme décevant !

— Ne parle pas ainsi, lui dit Camille, tu nous effrayes, car, sache-le bien, Madeleine et moi, nous appelons poésie tout ce qui est beau, bon, noble, élevé et généreux.

— Et aussi tout ce qui est faux, ridicule, sentimental, romanesque et exagéré, répliqua-t-il en faisant sauter en l'air le joli volume bleu de ciel de M. Daniel.

— Si tu dis cela à propos des *Roses d'antan*, tu es bien injuste, car ce sont de charmantes poésies.

— Les voilà jugées et par un critique éminent, fit-il d'un ton moqueur.

— Eh bien, mais il me semble que je suis aussi capable d'apprécier le mérite de ces vers que peut l'être un agriculteur enfoncé dans la matière, un myope qui ne saurait apercevoir les beautés de la campagne, qui ne voit que du foin dans les prairies en fleurs, du blé dans les moissons dorées et du vin sur les coteaux chargés de pampres.

— Tu te trompes, ma chère amie, je ne suis pas aussi positif que cela, et chaque fois que j'admire une jolie scène champêtre je ne vais point le crier sur les toits. Ce matin, par exemple...

— Ah ! voyons... Qu'as-tu admiré ce matin ?

— C'était au lever du soleil, je longeais un champ de trèfle, dont les fleurs rouges se balançaient gracieusement sur leurs tiges minces ; le vent roulait de feuille en feuille des gouttes de rosée qui se séchaient aux premiers rayons du jour et montaient vers le ciel en fumée légère.

— Que c'était joli ! s'écria Camille.

— Tout à fait, mais écoute : sous le feuillage humide, j'entendis de petits oiseaux...

— Qui chantaient ?

— Non pas, qui piaulaient délicieusement. On eût dit une couvée de poussins. Une autre voix plus forte, qui imitait le bruit aigre d'une scie, répondait au gazouillement des petits. Et tout cela trottait sous l'herbe, se baignait dans la rosée, à l'abri des regards indiscrets et des rayons trop brûlants du soleil ; mais, sans les voir, j'avais deviné que ces charmants petits êtres étaient de jeunes perdreaux qui n'avaient point quitté encore l'aile maternelle. Je m'arrêtai pour contempler cet intéressant spectacle ; Fox, le bon chien, partagea mon émotion.

— Oh ! par exemple ! s'écria Camille en riant.

— Oui, je t'assure, il était même plus ému que moi, et, tandis que j'essayais de le calmer, la troupe légère s'aidait des pieds et des ailes, et faisait grande diligence. Alors, muets, immobiles, Fox et moi, nous regardâmes fuir cette magnifique couvée de perdreaux, et je songeai avec ravissement que dans six semaines ils seraient maillés et feraient d'excellents rôtis. Conclusion : la meilleure des poésies étant celle qui se mange, il me semble que le chocolat Perron...

— C'est affreux, dit Camille, tu ne vois donc pas que tu offenses notre délicatesse ? Ma chère Madeleine, ce que Marc raconte ne ressemble guère au joli sonnet des *Roses d'antan* : « A un Perdreau blessé ! »



— Au diantre les *Roses d'antan!* s'écria le jeune homme, tu n'as que ce mot à la bouche. Où donc vous êtes-vous procuré ce sot ouvrage, mademoiselle Rivert?

Madeleine devint pourpre et ne répondit point; Marc la regarda avec surprise et posa le volume qu'il tenait en main sur l'appui de la fenêtre ouverte.

— Serrez ce livre, je vous prie, mademoiselle, dit-il d'un ton sec. Cette lecture ne convient point à Camille, et je ne veux pas qu'elle apprenne à connaître cette muse échevelée.

Madeleine rougit d'indignation, et prit courageusement la défense de M. Daniel.

— Monsieur, s'écria-t-elle, il est bon que vous sachiez ceci afin d'agir en conséquence : tant que j'habiterai ce château, on ne pourra m'empêcher de dire à Camille que la poésie, — j'entends celle qui découle d'une source pure, — fait naître dans l'âme les plus nobles instincts et les plus généreux sentiments, qu'elle développe dans l'imagination l'idée du beau et du bien, lorsqu'elle ne s'y trouve que vague et confuse, qu'elle inspire de bonnes pensées, qu'elle épure le cœur, et enfin, ajouta la jeune fille en levant sur Marc ses beaux yeux humides, et enfin qu'elle nous rend meilleurs et plus indulgents.

M. d'Athol s'inclina gravement et s'éloigna.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

(Voir pages 45, 78, 100 et 123.)

Favorisé par un temps magnifique, le vapeur passa rapidement devant les terres déjà visitées durant le précédent voyage et s'arrêta devant Punta-Arena, après une absence de trois ans.

La petite ville, élégante et proprette, n'a qu'une seule rue bien alignée, bordée de maisons toutes attenantes, devant lesquelles s'étend une longue galerie ou véranda. Jusqu'à présent, l'église et l'hôtel du gouverneur sont les seuls monuments de la place. La ville est entourée d'une palissade et défendue par un fortin armé de quelques canons; une rivière qui passe entre la plaine et une vaste forêt roule à ses pieds. M. de Rochas ne retrouva pas à Punta-Arena ses anciens amis. Un gouverneur d'origine danoise et un moine italien avaient remplacé le commandant et le curé chiliens. L'accueil qu'il reçut n'en fut pas moins bienveillant. Dès le lendemain de son arrivée, il alla visiter, en compagnie des officiers chiliens de la garnison, le gisement carbonifère situé dans les environs de la ville. On traversa à cheval une plaine fertile qui nourrirait facilement une population nombreuse et active. Dans la forêt vierge où l'on pénétra, les sentiers sont difficiles à trouver; il faut toute l'agilité et l'instinct des chevaux des Gauchos. Ces bêtes intelligentes bondissent par-dessus les troncs d'arbres étendus sur le sol et s'arrêtent devant les obstacles avant d'avoir jeté à terre le cavalier. Les arbres, appartenant aux mêmes essences que ceux de la baie Saint-Nicolas, acquièrent un énorme développement; leurs rameaux touffus et serrés étouffent la végétation plus faible qui pourrait prendre naissance, de sorte que l'on circule sous de véritables voûtes de verdure. Un tronc d'arbre tombé de vieillesse mesurait à sa base deux mètres de diamètre.

On s'engagea bientôt dans une gorge rocheuse, guidés par un métis espagnol et par une troupe de chiens sans la sagacité desquels il eût été impossible de ne pas s'égarer. La gorge qui contient le dépôt houiller se trouve dans l'un des rameaux extrêmes de la chaîne des Andes. C'est une vallée d'érosion qui s'élève et se rétrécit à mesure qu'on s'approche du gisement carbonifère. Une rivière torrentueuse occupe le fond de la vallée et roule ses flots à travers un terrain de sédiment. Le grès forme la roche dominante aux environs du dépôt, très-considérable et qui semble occuper un espace très-étendu; jusqu'à aujourd'hui on n'a encore pu juger de son épaisseur. Ce furent des morceaux de houille roulés par la rivière jusqu'à son emplacement qui amenèrent la découverte du gisement. Quoi qu'il en soit de la richesse et de la bonne qualité de cette houille, les difficultés du transport et de son exploitation sous une couche épaisse de terrain meuble semblent présager qu'elle ne fera jamais la fortune de la colonie. Le retour se fit à la faveur des derniers rayons du soleil. Dans les régions australes, les splendeurs du couchant et la pureté du ciel n'ont point d'égales dans nos climats, plus favorisés sous d'autres rapports.

La position de Punta-Arena, sur un canal qui fait communiquer les deux Océans, est des plus favorables. Dans les environs de l'établissement, les troupeaux trouvent de gras pâturages; tous les arbres fruitiers de la zone tempérée de l'Europe y réussissent à merveille. Quoique le sol soit très-favorable à la culture des céréales, on n'a encore récolté jusqu'à ce jour que des choux et des pommes de terre. Malgré tous ces avantages, cette colonie n'a pas de commerce; les navigateurs chercheraient en vain à s'y ravitailler, et l'avenir qu'elle a devant elle ne semble pas devenir prospère.

Le guanoco se rencontre parfois dans les environs de l'établissement chilien. Les anciens Péruviens le regardaient comme un envoyé des dieux et l'avaient placé au nombre de leurs constellations. Plus heureux que ses congénères, le lama et la vigogne, il a su conserver sa liberté, et fréquente encore les gorges de la Cordillière et les plaines de la Patagonie. Ce bel animal est le plus grand quadrupède de l'extrémité méri-

dionale de l'Amérique; le cheval, qui s'est tant multiplié dans les Pampas, n'y était pas indigène.

Il atteint trois à quatre pieds de hauteur, sur quatre ou cinq de longueur, depuis l'extrémité du muffle jusqu'au commencement de la queue. Son pelage lanugineux, peu abondant sur la tête et les jambes, est d'un fauve clair, tandis que la tête est d'un bleu d'ardoise.

On rencontre le guanaco sur toute l'étendue de la Cordillière. Il ne fréquente pas seulement la montagne, mais il erre par troupeaux dans les immenses prairies de la Pampa et descend jusqu'aux côtes du détroit de Magellan. Dans les provinces plus chaudes du Chili, il fréquente, pendant l'été, les plus hautes montagnes des Andes, pour descendre dans la plaine dès que les premiers frimats se feront sentir. Un seul mâle conduit des troupeaux de huit à dix individus et emploie toutes sortes de ruses pour déjouer les attaques des chasseurs. On le voit apparaître partout où il y a du danger, et pendant qu'il fait face à l'ennemi, ses timides compagnes ont le temps de s'éloigner.

A son second passage à la colonie chilienne, M. de Rochas vit de nouveau plusieurs Patagons. Ils avaient tous une belle taille, une large carrure, des membres fortement tournés, assez d'embonpoint, enfin tous les attributs d'une bonne santé. Cette race est réellement plus forte que la nôtre. Quant à la taille de ces hommes, elle n'est pas du tout celle de géants. Alcide d'Orbigny, qui pendant un séjour de sept mois dans ces régions eut l'occasion de voir un grand nombre de Patagons de tribus différentes, trouva que leur taille moyenne est de 1 mètre 72 cent. Tous ceux qu'il vit avaient les épaules larges et effacées, un corps robuste, des formes massives et tout à fait herculéennes, une tête grosse, une face large et carrée, des yeux petits, un teint brun et une barbe rare. La physionomie des hommes est mâle et fière; celle des femmes douce et bonne. Ils ont tous des traits épais, mais réguliers; les membres inférieurs sont un peu courts en proportion du tronc. C'est pourquoi ils paraissent plus grands quand ils sont assis ou à cheval que lorsqu'ils se tiennent debout. On sait que le nom de Patagons signifie *grands pieds*. Magellan appela ainsi ce peuple parce que le premier homme qu'il rencontra avait de longues et larges chaussures en peau de guanoco.

On nomme généralement Patagonie les contrées qui s'étendent au sud du Rio-Negro jusqu'au détroit; mais cette dénomination est plus spécialement applicable à la partie méridionale de ces terres située au sud du 45e parallèle. Suivant le gouverneur de Punta-Arena, les Patagons sont doux et dociles, ce qui n'empêcha pas un de ses prédécesseurs d'être massacré par eux. Il s'était avancé à l'intérieur du pays avec une escorte trop faible, et aura probablement voulu faire la loi aux indigènes sans être assez fort pour se faire obéir. Une expédition plus habile, dirigée par le commandant danois actuel jusqu'au golfe d'Otway-Water, pareil aux fjords qui découpent les côtes de la Norwége, amena la soumission des Indiens et la punition des coupables.

Les Pêcherais, ainsi nommés par Bougainville à cause de leur occupation habituelle et de leur genre de vie, fréquentent les deux rives du détroit de Magellan et le labyrinthe d'îles de la côte occidentale jusqu'au golfe de Pênas. Ils sont au nombre de quatre mille environ; leurs habitudes vagabondes et leur condition d'existence ne leur permettent pas de fournir de grandes sociétés. Comme ils habitent les différentes îles de la Terre de Feu, on leur a aussi appliqué le nom de Fuégiens. Beaucoup plus faibles que les Patagons, il est possible qu'ils aient été expulsés par ceux-ci, à une époque reculée, de la côte orientale de l'Amérique du Sud. Jamais les deux races ne se trouvent en contact; les malheureux Fuégiens ont dû se retirer des plaines fréquentées par ces grands herbivores dont les Patagons font leur nourriture, pour traîner une existence misérable sur les montagnes boisées de la côte occidentale. Pressés par le besoin, ils se répandirent ensuite sur les côtes dénudées de la Terre de Feu et dans les îles des canaux latéraux, dont personne jusqu'à présent n'est venu leur disputer la possession.

Montés sur des chevaux rapides, et déplaçant à chaque instant leurs mobiles demeures, les Patagons sont un peuple exclusivement chasseur. Ils ne s'occupent pas de culture, et forment des tribus plus ou moins nombreuses; cette vie en société amène certains usages et des lois reçues qu'on chercherait en vain chez les Pêcherais, qui vivent en familles de dix individus au plus. Comparés aux Patagons au point de vue physique, on trouve que leur taille est moins grande, et, quoiqu'ils aient beaucoup d'embonpoint, ils sont moins fortement musclés. Ils ont la même chevelure, leur tête a la même forme, seulement le front est un peu plus fuyant, le nez épaté et les pommettes plus saillantes. La carrure des Pêcherais est forte et leur peau plus foncée que celle des Patagons. Chez les deux races, la différence de taille entre les deux sexes est peu marquée. Le grand nombre de points de ressemblance entre les Patagons et les Pêcherais permet de les faire remonter à une même souche.

Le 7 décembre 1859, M. de Rochas et ses compagnons firent leurs adieux à leurs amis de Punta-Arena. La séparation fut pénible; mais telle est la vie du marin : les liens affectueux à peine formés sont brisés impitoyablement, il n'a que le temps d'en goûter les douceurs. Dix jours après avoir quitté l'établissement chilien, le vapeur sortait du détroit entre le cap des Vierges et le cap Grégory.

CHARLES GRAD.

— Fin. —



CHRONIQUE

—

La mort si rapide et si inopinée de M. Alfred Nettement a excité d'universels regrets dans le monde religieux, politique, artistique et littéraire. Aussi une foule d'élite se pressait à ses obsèques, qui ont été célébrées, le mercredi 17 novembre, dans l'église de Sainte-Clotilde.

Le deuil était conduit par ses deux fils, M. Henri Nettement, docteur en médecine, et M. Alfred Nettement, ingénieur civil.

A leur suite venaient leur oncle paternel, M. Francis Nettement, dont le nom n'est pas sans gloire dans les lettres, et leur oncle maternel, M. le docteur Babault, dont les travaux sur la maladie du charbon ont été couronnés par l'Académie de médecine.

Parmi les assistants, qu'il nous est impossible d'énumérer tous, nous avons remarqué des membres de l'Institut, des magistrats, des savants et des ecclésiastiques distingués.

Au milieu des représentants que la presse parisienne avait envoyés aux obsèques de M. Alfred Nettement, nous citerons MM. de Riancey, Laurentie, Poujoulat, de l'*Union;* Janicot, de la *Gazette de France;* Rupert, du *Monde;* Léon Lavedan, du *Correspondant;* Adrien Marx, du *Figaro*.

Nous n'avons pas besoin de dire que la rédaction tout entière de la *Semaine des Familles* avait tenu à honneur de rendre à son directeur les derniers devoirs.

« Tous les rangs, comme l'a dit M. de Riancey, et, ce qui est un privilége bien rare, toutes les opinions s'étaient donné rendez-vous pour faire cortége à la dépouille de M. Nettement et pour témoigner de leur respect, j'ose dire de leur affection, pour cette belle âme, si modeste avec ses admirables dons, si droite au milieu des déviations et des défaillances de ce siècle, si pure à travers les corruptions contemporaines. »

Nous ne raconterons pas aujourd'hui la vie de l'homme éminent qui a dirigé ce journal pendant plus de onze années : en ce moment l'un de nos meilleurs artistes grave son portrait; quand il sera achevé, une plume, plus autorisée que la nôtre, écrira une étude complète sur celui que nous avons perdu et que nous regretterons toujours.

Aujourd'hui nous nous bornerons à enregistrer les nombreux hommages que la presse parisienne, — les journaux des opinions les plus diverses et les plus opposées, — a rendus à l'historien de la *Restauration*.

Voici d'abord ce qu'a écrit l'*Union:*

« M. Alfred Nettement avait à peine soixante-quatre ans. Hier encore, et quoique déjà languissant, il tenait vaillamment cette plume éloquente qui n'a jamais été consacrée qu'au service de la vérité. Infatigable ouvrier du devoir et du dévouement, Alfred Nettement a été frappé sur ce champ de bataille de la pensée où nous épuisons notre vie; il est mort à son poste, comme il convient à un soldat.

« L'affliction profonde que nous cause cette belle mort ne nous permet que d'esquisser ici, à traits rapides, une existence toute de sacrifices. Dès ses plus jeunes années, doué d'un rare talent qu'avaient développé à l'envi une solide éducation et des études vigoureuses, Alfred Nettement avait pris sa place au premier rang de cette génération brillante dont il devait être l'historien si juste et si impartial, et qui jeta un si vif éclat sur les dernières années de la Restauration et reste l'honneur et le lustre de la renaissance littéraire et chrétienne de notre patrie.

« Les journaux et les revues se disputaient ses écrits, et il suffisait encore à publier, dans des livres qui resteront, les plus intéressants travaux de littérature, de critique et d'histoire.

« La confiance et l'admiration de la fière et catholique Bretagne vinrent le chercher au lendemain de 1848 pour lui donner le mandat de défendre l'ordre et la société, et il remplit cette mission à l'Assemblée législative jusqu'au 2 décembre....

« Rentré dans la studieuse retraite où l'attachait sa conscience, M. Nettement reprit, avec une ardeur sans merci, les œuvres historiques et littéraires par lesquelles il rendait d'éclatants et nouveaux témoignages à sa foi catholique et à ses convictions royalistes. C'est alors qu'il put entreprendre et conduire à un légitime succès sa grande œuvre, cette *Histoire de la Restauration*, si exacte et si équitable, fruit de recherches si précieuses et de veilles si fécondes, monument de vérité et d'impartialité que nos adversaires saluent de leur estime et que nos amis applaudissent avec reconnaissance. »

Le *Siècle* s'est exprimé ainsi :

« Alfred Nettement, à notre entrée dans la vie politique, était déjà un des écrivains les plus connus du parti légitimiste pour lequel il a lutté et combattu jusqu'au dernier jour de sa vie laborieuse. Journaliste, historien, représentant du peuple, il s'est toujours montré fidèle à ses idées et à ses croyances.

« Nous appartenons à d'autres idées, à d'autres croyances; mais nous ne pouvons nous empêcher d'honorer sa fidélité et d'éprouver un sentiment de tristesse en le voyant disparaître de ce monde. Il y a des hommes qui ont été nos constants adversaires, que nous n'avons pas connus, à qui nous n'avons jamais parlé, et dont la mort nous cause une sérieuse émotion. Ce sentiment devient plus vif à mesure que les rangs des hommes de notre génération s'éclaircissent et que nous nous enfonçons dans ces temps confus et troublés qui sont les nôtres. »

L'*Avenir national* dit :

« La politique, la littérature, le journalisme, vien-



nent de faire une perte très-sensible : M. Alfred Nettement est mort avant-hier, à l'âge de soixante-quatre ans. Depuis quarante ans au moins sa plume militante fut au service de la même cause. Cette cause n'est pas la nôtre ; mais si nous ne pouvons donner une approbation aux principes qu'il a vaillamment défendus, nous honorons en lui la fixité des opinions, l'indépendance du caractère et le dévouement à sa foi.

« Comme historien, M. Alfred Nettement défendit sa cause et les hommes qui la représentaient dans son *Histoire de la Restauration*, où débordent ses croyances politiques et religieuses. Comme journaliste, il fut le collaborateur fidèle des Laurentie et des de Riancey.

« C'est surtout en ce temps-ci qu'il faut honorer la fidélité, n'importe le drapeau sous lequel l'homme de conviction sincère a vécu et est mort. »

On lit dans la *Liberté :*

« Un homme dont le talent était à la hauteur du caractère, M. Alfred Nettement, vient d'être comme foudroyé dans sa soixante-quatrième année.

« Sa mort est une perte pour le grand parti des principes et de l'honneur qui n'avait pas de défenseur plus vaillant et plus autorisé. »

La *France* parle en ces termes :

« Les lettres chrétiennes et la presse monarchique viennent de faire une grande perte. M. Alfred Nettement, ancien député, auteur de savants et consciencieux ouvrages, est mort avant-hier à Paris.

« C'était un talent élevé et un noble esprit. M. Alfred Nettement apportait dans la défense de ses idées une fermeté qui s'alliait toujours à la modération et à la courtoisie la plus parfaite. Personne n'a mieux mérité qu'on puisse dire de lui qu'il avait des contradicteurs et pas d'ennemis. Encore un vétéran du journalisme et des vieilles luttes qui disparaît, en ne laissant que des souvenirs honorables et de sympathiques regrets. »

Le *Temps* s'associe également à notre deuil :

« M. Alfred Nettement laisse dans le journalisme une réputation d'honnêteté, de loyauté, de désintéressement, de fierté digne et modeste, qui couronne honorablement une vie de dévouement.

« Il laisse plus de quatre-vingts volumes qui lui assurent une large place parmi les écrivains politiques et les historiens du siècle. »

Au tour du *Figaro ;* le journal satirique a trouvé pour annoncer la mort de M. Alfred Nettement les accents les plus nobles comme les plus attendris :

« Ce qui le distinguait, c'était, en matière religieuse comme en matière politique, une inaltérable douceur et une modération de bon ton. On n'a pas souvenir qu'il se soit emporté contre quiconque, ami ou ennemi. Il a toujours répondu à ses contradicteurs avec une réserve dont nul ne put le faire sortir.

« ... Je ne puis — faute de place — donner ici la liste des œuvres de M. Alfred Nettement... Il a publié au moins quatre-vingts volumes. Son style était sobre, digne et grand. Tout ce qu'il a écrit était LUI : c'est-à-dire convaincu, loyal et honnête. C'est pourquoi nous nous découvrons bien bas devant cet écrivain qui s'en va au cimetière avec l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont lu ou approché !...

« Il a succombé à quarante années d'un travail opiniâtre plutôt qu'à une maladie. Depuis quarante ans, cet homme de bien, courbé dix-sept heures par jour sur son bureau, usait sa vie et mourait en détail. Vendredi un engourdissement subit a envahi tout son corps. Il s'est couché, et presque aussitôt il a perdu connaissance. Il entendait à peine, ne reconnaissait pas ses proches et paraissait insensible au traitement révulsif que les médecins avaient prescrit... La chair respirait encore en lui, mais l'âme était déjà près du Dieu qu'il a toujours servi et aimé, avec tolérance et abnégation. »

N'omettons pas de dire que la *Gazette de France*, le *Monde*, la *Presse*, la *Patrie*, le *Public*, le *Parlement*, le *Rappel* même, et un grand nombre de journaux de province, se sont associés à ce concert d'éloges et de regrets.

Rarement, dans la presse périodique, pareille unanimité s'était rencontrée. Rares aussi, il faut en convenir, sont les hommes qui ont vécu et sont morts comme vécut et mourut Alfred Nettement.

Pendant plus de onze années il dirigea la *Semaine des Familles*, lui consacrant tous les efforts de sa belle intelligence et de son jugement éprouvé ; il voulut qu'elle fût toujours fidèle à sa devise : *Utile dulci*.

Nous imiterons son exemple en prenant la direction du journal ; avec l'aide des écrivains qui s'étaient groupés autour de lui, nous espérons rester dans la voie qu'il nous a tracée.

VICTOR LECOFFRE.

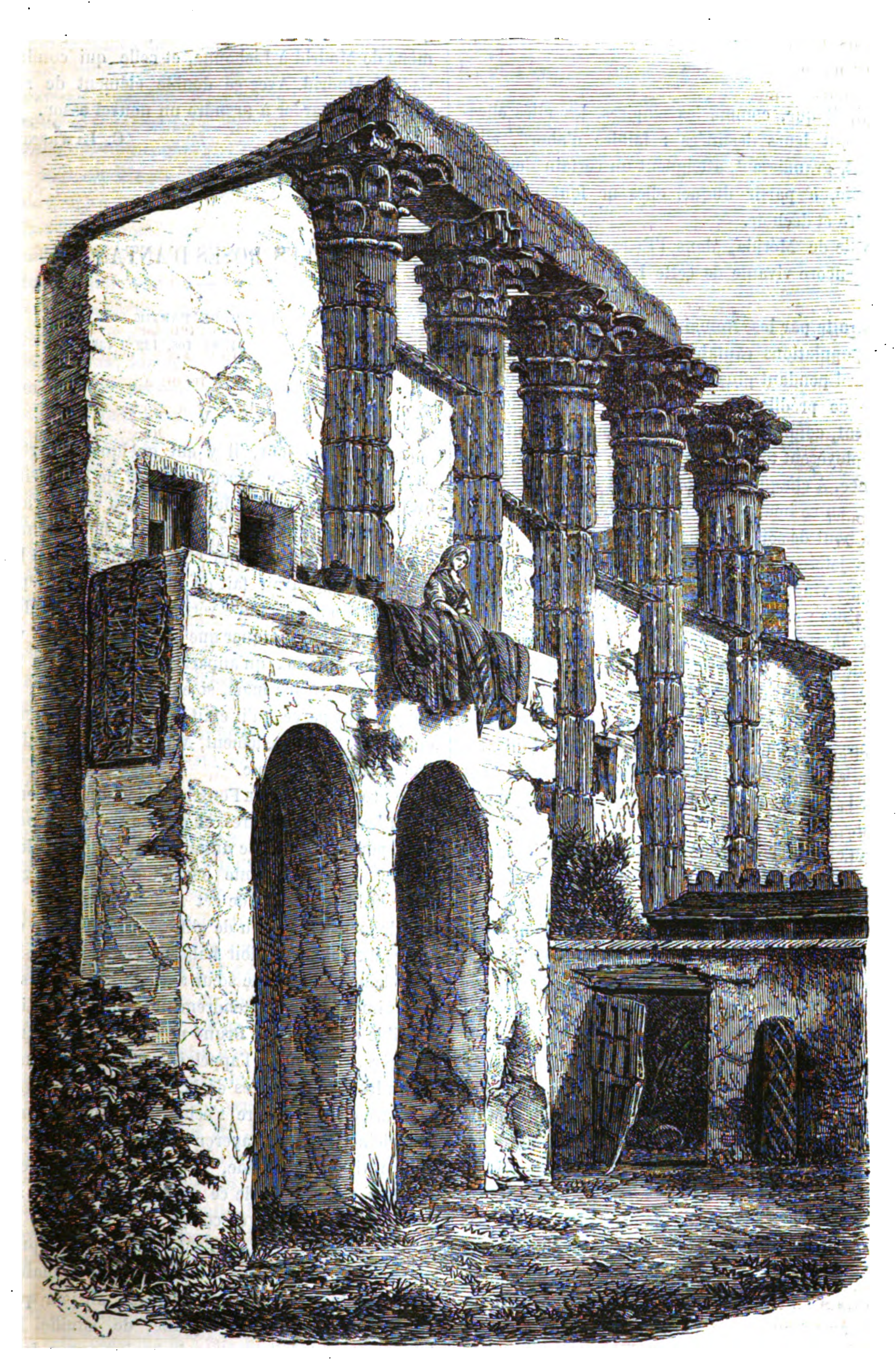
LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

AVIS. — A partir de ce jour, tout ce qui concerne la rédaction de la SEMAINE DES FAMILLES doit être envoyé au bureau du journal (Paris, rue Bonaparte, 90), à l'adresse de M. VICTOR LECOFFRE, Directeur.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Les ruines du temple de Diane, à Mérida.

MÉRIDA

On dirait que, comme les empires, les cités elles-mêmes ont leurs destinées : faibles d'abord, elles croissent, grandissent, atteignent un certain degré de prospérité, à partir duquel elles ne font plus que descendre et déchoir.

La ville de Mérida, dans l'Estramadure, est une preuve encore vivante de cette loi en quelque sorte fatale.

Construite par les Romains au milieu de ces vaillantes populations cantabres qui luttèrent contre le peuple-roi pendant plus de deux siècles, elle devint l'œuvre de prédilection des maîtres du monde. Ils la bâtirent, comme ils bâtissaient, pour l'éternité, et ils y déployèrent toute leur grandeur, toute leur magnificence. A chaque pas que l'on fait dans cette antique cité, on se heurte à des ruines romaines. On y voit ce vieux pont de soixante-quatre arches que les légions de César jetèrent sur la Guadiana ; ce vieil aqueduc qui depuis vingt siècles alimente de ses eaux toutes les fontaines ; l'arc de triomphe qu'y éleva le Cantabre Trajan ; la naumachie qui forme encore un vaste bassin de granit ; le cirque immense, qui a conservé ses sept rangées de gradins ; son temple de marbre blanc consacré à Mars et son temple de Diane dans les ruines duquel un grand d'Espagne s'est taillé un palais. L'imagination reste confondue devant ces nobles et gigantesques débris d'un passé à tout jamais évanoui.

Si l'on en croit le Maure Albenterique et la Chronique du roi Rodrigue, Mérida n'avait rien perdu, sous la domination des Goths, de sa puissance et de sa grandeur. Ils donnent à cette ville six lieues d'enceinte, quatre-vingt-quatre portes, trois mille sept cents tours et cinq palais ; le chef maure Musa, qui la rangea sous l'empire des Califes, fut effrayé de son immensité.

Ce fut à partir de la conquête musulmane que la cité romaine entra en pleine décadence ; les sectateurs de l'Islam y promenèrent leur rage dévastatrice, et ils n'y laissèrent debout que les monuments indestructibles contre lesquels leur stupide vandalisme se brisa.

Les Maures restèrent à Mérida pendant cinq siècles, — de 713 à 1230. — Conquise alors par Alphonse IX, qui avec une armée de vingt mille chrétiens en chassa quatre-vingt mille musulmans, elle ne cessa plus d'appartenir au royaume de Castille.

Aujourd'hui, la vieille cité romaine tend à sortir de l'abaissement où elle est tombée : — elle ne peut songer à redevenir ce qu'elle fut sous les Césars, un municipe puissant et monumental ; mais rien ne s'oppose à ce qu'elle soit, dans un laps de temps peu éloigné, une ville commerçante, riche et peuplée. Deux grandes voies ferrées viennent s'y croiser : celle qui mène de Madrid à Lisbonne, et celle qui conduit de Cadix à Madrid. Avec ce double élément de succès, elle ne peut tarder à prendre un nouvel essor.

C. LAWRENCE.



LES ROSES D'ANTAN

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 82, 106, 122 et 138.)

V

A dater de ce jour, il y eut quelque changement dans la conduite de Marc à l'égard de Madeleine : il fut plus froid et moins affable ; il laissa voir davantage l'ironie et le mordant de son esprit ; il ne chercha plus à causer amicalement avec elle. On eût dit que l'aveu naïf qu'elle lui avait fait de son goût pour la poésie avait élevé entre eux une véritable barrière. Madeleine ne tarda pas à remarquer que le jeune homme la voyait avec d'autres yeux qu'auparavant, et qu'il la fuyait en quelque sorte ; mais, si elle en fut fâchée, ce fut uniquement parce qu'il était le frère de sa chère Camille, car, personnellement, Marc ne lui inspirait pas une grande sympathie.

Le propriétaire de la Fontelaie, bien différent en cela et en beaucoup d'autres choses de son jeune parent, avait pour l'institutrice autant d'affabilité que de prévenances. L'intéressante orpheline avait su gagner toute la bienveillance de cet homme bizarre ; il affectait de mettre fort peu de différence entre elle et Camille ; il semblait vouloir habituer celle-ci à considérer Madeleine comme une sœur aînée digne, par ses qualités aimables, d'être tendrement chérie. Il était impossible que madame Bruno ne devinât point que l'étrangère, comme elle l'appelait, possédait au plus haut degré les bonnes grâces de M. Meyrins. Elle avait vu la figure de son maître s'éclaircir quand il parlait à Madeleine, elle avait aperçu même de fugitifs sourires sur ce visage maussade, elle avait fait encore bien d'autres remarques de ce genre, et son cœur s'était rempli d'amertume et de colère.

Voulant savoir quels étaient exactement les progrès que la jeune fille avait faits dans l'amitié du maître du logis, elle la questionna avec adresse, un jour qu'elles apprêtaient ensemble le déjeuner de famille. Madeleine, qui avait le cœur sur la main, avoua ingénument que M. Jean était pour elle d'une bonté touchante et qu'elle-même avait pour cet homme vénérable une respectueuse affection.

Madame Bruno devint pâle de dépit et manqua son

coup de feu, ce qui lui fut presque aussi sensible que la réponse de Madeleine. C'était une personne nerveuse et irritable; quand on l'avait mise hors des gonds elle ne connaissait plus rien. L'orpheline la vit s'éloigner tout à coup et se promener au travers des cuisines, en marmotant quelques phrases inintelligibles, qu'elle termina par cet élégant proverbe : « Fagot cherche bourrée. »

— Plait-il, madame? demanda la pauvre Madeleine avec candeur.

La vieille femme prit un ton mielleux.

— Je dis, ma chère demoiselle, que qui se ressemble s'assemble : il n'est point étonnant que monsieur s'intéresse à vous; lorsqu'il était jeune, il s'est trouvé dans une position presque pareille à la vôtre. Vous savez peut-être qu'il n'avait ni feu ni lieu, quand notre digne maître défunt le reçut au château par char... par bonté. Mais il ne faudrait pas non plus pousser la comparaison trop loin, et vous figurer des choses... Eh bien! mademoiselle, que faites-vous donc? Vous mettez de la moutarde dans une sauce à la crème?

— Veuillez m'excuser, madame, dit la jeune fille d'une voix tremblante, il faut que je vous quitte pour essayer un morceau de musique que je dois faire étudier ce soir à mademoiselle d'Athol.

— Mais on va sonner le déjeuner, lui cria aigrement la femme de charge.

— Oh! cinq minutes me suffisent, répondit la jeune fille qui avait pris ce prétexte pour s'éloigner et pour cacher son trouble.

Elle était vraiment blessée; le ton et les regards de madame Bruno l'affectaient plus encore que ses réflexions méchantes. Elle s'assit au piano, fit courir sur les touches ses petits doigts agiles, et peu à peu la musique apaisa le trouble de son esprit. Elle en vint même à se dire que la conduite de la vieille Bruno ne manquait pas d'excuses, et que cette femme, idolâtre de Marc et de Camille, devait naturellement voir avec des yeux jaloux les marques d'intérêt que M. Meyrins donnait à une étrangère.

Lorsque la cloche annonca le déjeuner, Madeleine se leva plus calme et presque joyeuse. Elle allait fermer le piano, quand elle aperçut M. Jean debout derrière elle; il était entré sans bruit et il écoutait avec attention.

— Continuez, je vous prie, lui dit-il.

— Mais on sonne, balbutia Madeleine.

Il fit un geste d'impatience et elle se hâta de jouer. Au bout d'un instant, il lui posa une main sur le bras.

— C'est assez, dit-il, ne vous fatiguez point; je vous remercie, cette musique m'a fait du bien; la harpe du jeune David devait produire le même effet sur l'âme bourrelée de Saül.

— Oh! repartit Madeleine en essayant de plaisanter et de rire, je n'ai pas le talent de David, et vous, monsieur, vous n'avez point...

Ici elle s'interrompit brusquement; mais M. Jean acheva la phrase qu'elle avait commencée.

— Le mauvais esprit qui tourmentait Saül, dit-il. Comment savez-vous, mon enfant, que je ne l'ai point?

Madeleine interdite ne trouva rien à répondre, et M. Meyrins passa sur son front ses doigts qui tremblaient.

— Je ne suis pas heureux, mademoiselle Rivert, dit-il d'une voix sourde.

Hélas! elle le voyait bien, mais que pouvait-elle y faire? Elle n'osait même pas lui adresser un mot banal de consolation.

M. Meyrins soupira, fit deux ou trois fois le tour de l'appartement, s'arrêta en face de la jeune fille, la regarda avec une certaine fixité, et parut être sur le point de lui faire un aveu pénible. Toutefois il se tut, et ce fut d'une voix sèche qu'il dit au bout d'un instant :

— Le déjeuner est servi et les enfants doivent nous attendre. Voulez-vous venir, mademoiselle?

Ils passèrent dans la salle à manger où ils trouvèrent Marc et Camille.

Après quelques propos insignifiants, celle-ci dit à M. Meyrins :

— Mon oncle, — c'est ainsi qu'elle l'appelait, — il faut pourtant que je vous entretienne d'une chose fort importante, et que vous semblez avoir oubliée.

— Qu'est-ce donc, ma chère petite? demanda affectueusement M. Jean.

— Mon oncle, la moisson sera terminée dans quelques jours, cela mérite réflexion.

Marc se prit à rire.

— Voilà, dit-il, une grande nouvelle. Vous surprend-elle beaucoup, monsieur?

— Oh! répliqua M. Meyrins, j'entends bien ce que veut dire Camille ; ses paroles ont un sens que vous ne pouvez saisir, car vous ignorez, mon cher Marc, et vous aussi, mademoiselle Rivert, que, depuis deux ou trois ans, on donne une soirée dansante à la Fontelaie, le jour où se terminent les vendanges et la moisson.

— En vérité? dit Marc, et qui invite-t-on? Nanette, Babet, Gros-Claude et Mathurin?

— Non, monsieur, répliqua Camille piquée, ce n'est point au salon que dansent ces bonnes gens, ils se divertissent entre eux et transforment l'aire en salle de bal; mais, pour nous, nous invitons toutes les familles avec lesquelles M. Meyrins a des rapports de bon voisinage.

— Aimez-vous le bal, mademoiselle Rivert? demanda M. Jean.

— Le bal? Je ne sais, monsieur, car je n'y suis jamais allée, répondit-elle; mais j'ai dansé quelquefois au pensionnat avec mes jeunes amies, et, s'il faut l'avouer, c'est un divertissement qui me plaît beaucoup.

— Bravo! s'écria Camille. Lancerai-je les invitations, mon oncle?

— Oui, sans doute, mais pour quel jour?

— Ah! fit-elle embarrassée, il faut consulter les moissonneurs.

— Pourquoi pas le régisseur? demanda Marc. Tu oublies, mon enfant, qu'on ne rentre pas une voiture de blé sans que j'en prenne note, et que je puis te dire combien il reste encore de gerbes dans les champs.

— Dis-moi plutôt quel jour on rentrera la dernière de ces gerbes.

— Quel jour? Ce sera... mardi, en supposant toutefois que le beau temps se maintienne.

— Oh! il se maintiendra, il faut l'espérer; le vent tourne au nord. Ainsi, mon oncle, nous disons mardi; cela vous convient-il?

— Parfaitement, ma chère petite.

L'enfant ravie battit des mains.

— Nous danserons donc mardi, s'écria-t-elle. Oh! le beau jour pour moi que ce mardi 4 août!

M. Meyrins devint affreusement pâle.

— Mardi 4 août! balbutia-t-il.

— Oui, mon oncle, voyez le calendrier.

— Mardi 4 août! répéta M. Jean d'une voix rauque.

Les jeunes gens surpris le regardèrent; il avait les yeux hagards, les lèvres tremblantes, les traits altérés; mais il trouva la force de se calmer subitement, quand il s'aperçut que Marc l'examinait avec quelque curiosité.

— Il est convenu que nous danserons mardi, dit le jeune homme d'une voix lente, et les yeux fixés sur M. Jean.

— Non, monsieur, répliqua froidement celui-ci, c'est mercredi seulement que nous donnerons cette soirée dansante.

— Mercredi, soit, dit Camille.

— Il y a une énigme, mais j'en devinerai le mot, pensait Marc.

Après le déjeuner, M. le régisseur alla surveiller les travaux de la moisson, et les jeunes filles descendirent au jardin où M. Jean ne tarda pas à les rejoindre, bien qu'il eût assez l'habitude de se promener seul. Mais ce jour-là il paraissait redouter la solitude; on eût dit qu'il était souffrant; il avait le teint livide, et une ou deux fois il chancela.

— Mon oncle, fit observer Camille d'une voix timide, il me semble que vous n'êtes pas bien aujourd'hui.

— C'est vrai, répliqua-t-il: j'ai la tête pesante, je crois qu'une promenade, à pied, dans la campagne, me remettrait. Si vous y consentez, mesdemoiselles, nous ferons une longue course dès que le soleil sera moins ardent.

Ils sortirent tous trois vers quatre heures de l'après-midi. Les jeunes filles, qui songeaient au bal promis, étaient fort gaies, et M. Meyrins se rassérénait en les écoutant.

Ils marchèrent ainsi pendant un temps assez long au milieu d'une grande plaine verdoyante. Entre les chaumes dorés et le velours sombre des prairies serpentait une rivière, sur laquelle flottait une brume diaphane qui ne voilait rien, et donnait seulement des teintes plus douces, des contours moins heurtés aux rives de ce charmant petit fleuve. Du même regard, on apercevait cinq ou six villages groupés pittoresquement dans tous les coins de la plaine. Il n'y avait ni bois sombres, ni ravins sauvages, ni brandes stériles. C'était un petit paysage frais, paisible et riant comme un rêve de jeune fille. Des fleurs, des moissons, des bouquets d'arbres fruitiers, de claires fontaines, de sveltes peupliers, des bluets dans les blés, des roses dans les buissons, des cigales partout, et de petits oiseaux qui chantaient: une scène charmante et sans prétention.

Ce gracieux paysage plut beaucoup à Madeleine. Elle préférait ces lignes paisibles, cet horizon si clair, ces tons si doux, ces beautés si calmes, aux magnificences sauvages et grandioses des montagnes. Car, disait-elle, il en est de celle-ci comme des grands opéras, pour les bien comprendre, il faut être artiste.

— Cependant, faisait observer mademoiselle d'Athol, un site un peu romantique romprait bien à propos la monotonie de ce point de vue.

— Sans doute, ma chère enfant; mais à quoi bon souhaiter l'impossible?

— Oh! mademoiselle, l'impossible! vous croyez cela? dit la fillette en prenant son institutrice par la main, pour l'obliger à courir avec elle sur la verte pelouse.

Elles firent ainsi une trentaine de pas, puis Madeleine s'arrêta en jetant un petit cri, et Camille éclata de rire, comme un enfant heureux d'avoir fait une bonne malice.

Devant les jeunes filles, le sol si uni s'était abaissé tout à coup pour former une pente très-rapide, et que l'on ne s'attendait guère à rencontrer en ce lieu. Au bas de la rampe, un large ruisseau, bouillonnant et profond, roulait sur un lit de cailloux, puis le terrain se relevait brusquement, et se couvrait de prairies et de champs de blé semblables à ceux qui s'étendaient sous les pieds de Camille et de Madeleine. Pour remarquer entre les uns et les autres une solution de continuité, et pour découvrir l'existence de ce vallon microscopique, il fallait être sur la pente même de la colline. De ce côté elle était couverte de gazon, très-raide, et cependant praticable; mais plus loin, des rochers coupés à pic, et tout brillants de soleil, descendaient jusqu'au fond du val, en formant un véritable précipice. Des saules, des trembles, et d'autres beaux arbres qui aiment l'humidité, croissaient à profusion sur les bords du ruisseau. Des martinets montaient et descendaient en agitant à peine leurs grandes ailes, et, dans les creux des rochers, nichaient quelques oiseaux de proie. Le silence était tel, qu'on entendait le

souffle léger de la brise, qui se jouait dans les rameaux des saules.

— Ah! dit Madeleine charmée, vous avez raison, Camille, ce petit vallon a vraiment un aspect romantique.

— D'où vient alors qu'il semble plaire à l'esprit le moins romanesque que j'ai jamais connu? repartit mademoiselle d'Athol en souriant.

Elle se pencha, étendit la main, et désigna à Madeleine un jeune homme assis sous les saules. C'était Marc. Appuyé sur un bras, dans une attitude profondément rêveuse et méditative, M. le régisseur écoutait couler l'eau, soupirer la brise, et chanter l'hirondelle. De temps à autre, il relevait la tête pour suivre du regard le vol effaré des oiseaux de proie, et les effets de lumière et de clair-obscur que le soleil et l'ombre agitée des arbres dessinaient sur la pente des collines.

— Il ne nous voit point. Si nous allions le surprendre? dit Camille à M. Meyrins.

Celui-ci fit un signe d'approbation et ils descendirent tous trois. Les jeunes filles couraient en avant, sans bruit, avec précaution, et lorsqu'elles arrivèrent auprès de Marc, il ne les avait pas encore aperçues. Étonné, il se leva vivement.

— J'espère que nous te prenons en flagrant délit, lui dit gaiement sa sœur.

— Comment cela? répliqua-t-il, je ne fais pas de mal, je crois, la pêche est un divertissement des plus innocents.

— Oui, c'est bien, essaye de nous persuader que tu pêchais les yeux au ciel et les bras pendants. Va, nous t'avons deviné, beau mystérieux; ainsi, avoue bonnement que l'aspect pittoresque de ce vallon t'ayant séduit, tu rêvais couché sous les saules, au bord d'un clair ruisseau, que l'hirondelle effleurait de son aile légère.

— Peste! fit-il, on voit que tu lis les poëtes, toi. Eh bien! oui, puisqu'il faut le dire, je rêvais ou plutôt je méditais.

— A la bonne heure. Mademoiselle Rivert, prenez acte de cet aveu. Et sur quoi méditais-tu?

— Je me demandais s'il faudra prier la mère Bruno d'apprêter cet individu au court-bouillon ou à la Chambord, répliqua Marc en soulevant un superbe poisson aux écailles argentées, qu'il prit sous les rameaux des saules.

— C'est une truite, s'écria Camille.

— Non pas, ignorante, ce poisson est l'ombre-chevalier. Les anciens le nommaient thymalus, parce que sa chair a la saveur du thym. — Je ne dis pas ceci pour mademoiselle Rivert, qui est une savante; mais, comme elle est aussi une cuisinière fort habile, je lui recommande cette belle pièce que j'ai pêchée *con amore*.

Camille ramassa un crayon dans l'herbe.

— Et cela, l'as-tu pêché aussi? dit-elle.

— Non, je l'ai laissé choir seulement; car, il est bon de te le dire, j'ai l'habitude de mêler l'utile à l'agréable, et tout en me livrant au plaisir de la pêche, je calculais le nombre de gerbes que les guérets de M. Meyrins produiront. Voici un carnet qui te prouvera....

— Que tu n'es qu'un agronome au cœur sec, dit Camille en repoussant le carnet. Va, je t'avais bien jugé, tu n'as pas un grain de poésie dans la tête.

— Dame! tout le monde ne peut pas s'appeler Daniel, fit-il en regardant Madeleine qui rougit.

Ils furent interrompus par des cris d'enfants, perçants et aigus. Plus surpris qu'effrayés, ils détournèrent la tête et aperçurent, à quelque distance, sept ou huit petits drôles qui se débattaient jambes nues au milieu du ruisseau, Les uns riaient aux éclats, les autres poussaient des exclamations de colère. Soudain l'un d'entre eux se mit à pleurer et à jeter des plaintes déchirantes.

— Laissez-le, par pitié! criait-il. Oh! ne le noyez pas. Au secours! à moi! Ne le noyez pas.

Ces mots produisirent sur M. Jean un effet impossionnable à décrire. Il était, ce jour-là, singulièrement impressionnable, et il se ressentait encore de l'émotion qu'il avait éprouvée quelques heures auparavant.

— Entendez-vous, entendez-vous? fit-il d'une voix entrecoupée et sifflante. Ils vont le noyer, c'est affreux! Marc, venez, sauvons-le!

— Mais, monsieur, il ne s'agit que d'un chat, repartit le jeune homme en désignant les affreux bambins qui balançaient au-dessus de l'eau un superbe minet, tandis que le petit propriétaire du malheureux condamné pleurait à sanglots.

M. Jean n'eut pas l'air de comprendre ce que lui disait son jeune cousin, et il fallut que celui-ci le saisît à bras-le-corps pour l'empêcher de se jeter à l'eau.

— Prenez donc garde, monsieur, lui dit-il, le ruisseau est profond et vous ne savez point nager.

— En êtes-vous bien sûr? demanda M. Meyrins. Oh! Marc, pourriez-vous jurer sur votre salut que je ne sais point nager?

— Ma foi, monsieur, je ne vous ai jamais vu à l'œuvre; mais, comme vous me l'avez répété vingt fois, je l'ai cru, dit Marc, qui ne put s'empêcher de rire.

— Eh! là-bas, affreux petits gnomes! cria-t-il aux enfants, si vous ne rendez la liberté à cette malheureuse bête, je vais vous faire prendre un bain à tous.

Cette marmaille endiablée se sauva, le chat s'élança d'un bond sur les rochers, et M. Meyrins, saisissant son jeune parent par le bras, lui dit d'une voix déchirante :

— Marc, je crois que je sais nager.

Pour le coup, c'était bizarre, les trois jeunes gens se regardèrent avec stupeur et commencèrent à penser que cet homme étrange n'avait pas l'esprit bien sain. Camille fut la première qui reprit son sang-froid;

elle s'approcha de M. Jean et lui dit d'un ton affectueux :

— Décidément, mon oncle, vous n'êtes pas bien aujourd'hui; vous éprouvez des frissons, voyez comme vos mains tremblent. Cela s'explique, il fait si frais sous ces saules, et nous avons eu si chaud dans la plaine. Voulez-vous que nous retournions à la Fontelaie, ou si vous préférez que Marc aille nous chercher une voiture?

— Non, non, partons tout de suite, dit M. Meyrins, ne restons pas plus longtemps au bord de ce ruisseau profond : il me fait peur.

L'aveu était singulier, mais ceux qui l'entendirent ne songeaient plus à s'étonner, et toute la petite société gravit en silence la pente rapide. Madeleine marchait la première; M. Meyrins venait ensuite avec Camille, qu'il tenait par la main; Marc restait en arrière, il semblait plongé dans de profondes réflexions, et de temps à autre il jetait un regard pensif sur le maître de la Fontelaie.

— Monsieur Jean, se disait-il, je devinerai votre secret, je saurai pourquoi le Jeudi-Saint, à l'église, vous avez tressailli épouvanté lorsque le petit chantre s'est écrié avec Isaïe : *Inundaverunt aquæ super caput meum ; dixi : Perii ;* pourquoi la date du mardi 4 août produit sur vous un effet terrible, et pourquoi tout à l'heure... Oh! monsieur Jean, cachez bien votre secret.

Comme pour suivre ce conseil, qu'il n'avait cependant point entendu, M. Meyrins s'enferma dans son appartement dès qu'il fut de retour au château, et il ne parut point au dîner. « Il était souffrant, et s'était mis au lit, » vint dire son valet de chambre Noël.

Madeleine, peu accoutumée encore au grand air et aux longues promenades, ressentait aussi quelque fatigue; elle s'endormit de bonne heure et très-profondément, mais vers minuit elle fut réveillée par des cris affreux. Il lui sembla d'abord que le feu était au château; elle se leva, passa quelques vêtements, sortit en toute hâte et alla presque se heurter contre M. d'Athol, qui causait avec Noël dans un corridor.

— Qu'est-ce donc? Qu'est-il arrivé? lui demanda-t-elle toute tremblante.

— Rien qui doive vous effrayer, mademoiselle, répondit le jeune homme; c'est M. Meyrins qui a le cauchemar, voilà tout.

— Le cauchemar seulement? dit-elle. En êtes-vous bien sûr? Il a été très-souffrant tout le jour. A-t-on fait venir un médecin?

— Non, répliqua Marc d'un air sombre, ce n'est pas nécessaire. Mais calmez-vous, mademoiselle, dormez paisiblement, et si vous entendez encore quelques cris, que cela ne vous effraye point.

Madeleine n'osa pas demander d'autres explications, elle revint chez elle moins agitée et cependant toujours un peu inquiète. Au moment où elle allait ouvrir sa porte, elle aperçut madame Bruno, qui accourait en toilette de nuit, un bougeoir à la main.

— Qui a crié? dit celle-ci. Est-ce monsieur qui a ses attaques de nerfs?

La jeune fille balbutia une réponse assez peu intelligible.

— Oh! reprit la femme de charge, je me doutais bien que c'était lui, ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Mais quels mots avez-vous pu distinguer? Que disait-il?

— Je n'ai rien entendu, madame, repartit Madeleine.

C'était vrai, elle n'avait entendu que des sons inarticulés; mais madame Bruno ne prit pas bien le sens de cette réponse et s'écria avec indignation :

— Vous n'avez rien entendu? Alors pourquoi courez-vous à cette heure dans les *collidors*, les cheveux épars comme une possédée? Vous n'avez rien entendu? Eh bien! tant mieux pour vous, car la voix d'une conscience bourrelée de remords n'est point agréable à entendre.

Le lendemain, M. Jean garda la chambre, mais le surlendemain il descendit un peu avant l'heure du déjeuner. Madeleine était seule quand il entra au salon; il la salua gravement et en silence.

— Monsieur, lui demanda-t-elle d'une voix timide, vous êtes tout à fait remis, j'espère, de votre indisposition?

M. Meyrins hocha la tête.

— Je vais mieux, dit-il, mais je ne me fais pas illusion, mademoiselle Rivert, je sais que mon mal est incurable.

Elle le regarda effrayée.

— Voilà, dit-elle, de ces idées noires que les malades n'ont que trop souvent; mais les médecins que vous avez consultés, sans doute, ont dû vous rassurer à cet égard.

— Je n'ai consulté personne et personne n'a sondé la profondeur de mes plaies, repartit M. Jean d'une voix lente et expressive.

Madeleine baissa les yeux et garda le silence; elle ressentait pour cet homme une profonde pitié, et si elle eût osé l'interroger..., mais elle n'en avait pas le droit et ne pouvait faire autre chose que de prier pour lui.

En cet instant, Camille entra, vive et enjouée, comme elle l'était toujours.

— On m'annonce que vous êtes guéri, et j'accours pour vous embrasser, mon cher oncle, dit-elle; mais est-ce bien vrai que vous ne vous ressentez plus du tout des atteintes de ce vilain mal?

— Parfaitement vrai, ma chère petite, me voici gai et bien portant, très-disposé à faire les honneurs de notre soirée dansante.

— Quoi, mon oncle, vous avez la bonté de songer encore à cette petite fête?

— Mais sans doute, et vous aussi, j'espère; auriez-vous oublié d'inviter nos amis?

— Oh! certes, non... mais j'avais craint... votre indisposition... Enfin, mon oncle, c'est un grand bonheur que vous soyez guéri...

— Et que nous puissions donner cette petite soirée, n'est-ce pas? fit-il en la regardant d'un air affectueux et indulgent.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

ADIEU AUX HIRONDELLES

Adieu, joyeuses hirondelles,
Adieu... jusqu'au nouveau printemps;
Au sein de l'air ouvrez vos ailes,
Là-bas le bonheur vous attend.

Vous nous quittez, vous craignez la froidure,
Mais vos adieux nous laissent quelque espoir;
Quand dans nos champs renaîtra la verdure,
Oh! j'en suis sûr, vous viendrez nous revoir.

Si je pouvais, mes belles voyageuses,
Suivre partout votre route d'azur,
Je laisserais ces rives malheureuses
Pour m'envoler avec vous au ciel pur ..

Adieu, joyeuses hirondelles,
Adieu, jusqu'au nouveau printemps;
Au sein de l'air ouvrez vos ailes,
Là-bas le bonheur vous attend...

Oiseaux du ciel, partez bien loin de France,
Sous d'autres cieux reluit un soleil d'or...
Mais de vos nids conservez souvenance,
Nous les gardons... Vous y viendrez encor.

Restez plutôt, troupe heureuse et volage,
Pour ceux, hélas! qui ne vous verront plus...
Eux, comme vous, ils seront en voyage,
Dans un pays aux chemins inconnus.

Adieu, joyeuses hirondelles,
Adieu... jusqu'au nouveau printemps,
Au sein de l'air, ouvrez vos ailes...
Là-bas... le bonheur vous attend.

GASTON DE CAMBRONNE.



SCARRON

Le poëte Scarron est une des plus singulières figures que nous ait montrées le XVIIe siècle. Fils d'un conseiller au Parlement qui possédait une fortune considérable, riche lui-même, instruit, d'un esprit vif, d'une intelligence prompte, il paraissait appelé à une carrière brillante. Les désordres d'une jeunesse dissipée et aventureuse, une prodigalité insensée, et surtout une horrible maladie, en disposèrent autrement. A l'âge de vingt-huit ans, il fut attaqué d'un mal mystérieux qui lui tordit les membres, contracta ses traits, et en fit l'espèce de monstre dont il a lui-même, dans les lignes suivantes, tracé le portrait:

« Ma tête est un peu grosse pour ma taille, j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros. J'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un angle aigu; mes cuisses et mon corps en font un autre. Je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes; je suis un raccourci de la misère humaine. »

Cette esquisse, mi-sérieuse, mi-comique, nous peint Scarron tout entier. Devenu par un caprice de la nature un objet digne de pitié, il voulut se venger à sa manière, c'est-à-dire en la tournant elle-même en ridicule et en parodiant tout ce qui était beau, noble et grand.

Ce fut là l'origine du genre burlesque, dont Scarron se proclama lui-même l'Empereur. Son *Énéide travestie*, l'un de ses ouvrages les plus connus, est restée le type de cette littérature bouffonne dont Boileau a fait justice dans son *Art poétique*.

Au mépris du bon sens le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon
Et laissa la province admirer le *Typhon*.

Il faut convenir pourtant que Scarron ne mérite pas ce jugement sévère; dans sa maisonnette du Mans, que reproduit aujourd'hui notre gravure, il écrivit quelques pièces de théâtre, quelques romans, — le *Roman comique* surtout, dont les principaux personnages sont demeurés légendaires, — et quelques poésies, qui ne sont pas indignes du grand siècle dans lequel il a vécu. Ses comédies, hâtons-nous de le dire, sont à cent lieues de celles de Molière; mais on y trouve le vrai comique, ce comique qui amuse et instruit en même temps.

Il n'y pas jusqu'à son *Énéide travestie*, cette bouf-



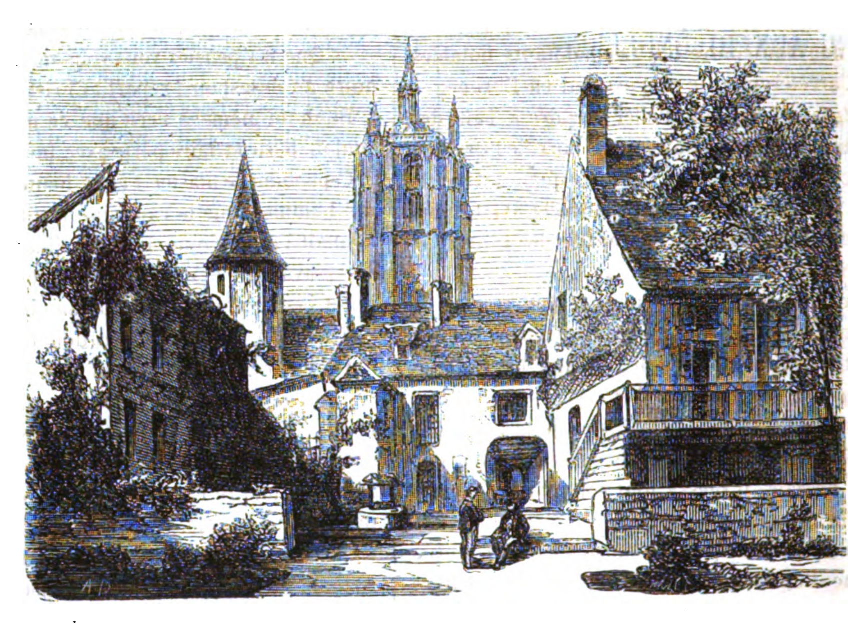
fonnerie immortelle, qu'on ne lise encore par-ci par-là avec plaisir. Telles parties de cette étrange épopée sont restées dans la mémoire de tous ceux auxquels le chef-d'œuvre de la poésie latine est familier. Qui ne se rappelle, dans la description des Champs-Élysées, la saillie plaisante si souvent citée :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse ?

Qui ne s'est déridé à la lecture des curieux anachronismes commis à dessein par le grand travestisseur comique, quand il montre par exemple Énée débarqué sur le littoral africain et désirant voir :

.... Si de ce rivage
Le peuple est civil ou sauvage
Et savoir si les habitants
Sont chrétiens ou mahométans ;

Ou bien quand il raconte gravement que Didon, avant son repas, récite son *benedicite ;* que le pieux Énée met ses habits en gage ; que Junon promet



Maison du poëte Scarron, au Mans.

pour femme au dieu Éole la nymphe Déiopée, laquelle

... Entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien ;
Le *Cid* du poete Corneille
Elle le récite à merveille,
Coud le linge en perfection
Et sonne du psaltérion.

Ces surprises drolatiques, ces coq-à-l'âne imprévus, ces entorses faites à l'histoire et au bon sens, ne peuvent manquer d'amener un léger sourire sur les lèvres du lecteur instruit et indulgent qu'amusent ces quiproquo. Mais là s'arrête le succès burlesque de l'auteur. On a ri, mais on n'est pas désarmé ; on ne pardonne pas à un poëte si vrai, à un esprit si cultivé, à un si grand comique, d'avoir gaspillé ainsi et jeté à tous les vents le talent merveilleux que le ciel lui avait départi. Scarron pouvait devenir un de ces astres éclatants qui brillent au siècle de Louis XIV ; ce ne fut qu'un feu follet qui ne jeta pendant quelques jours une légère et fugitive lueur que pour disparaître à tout jamais.

C. ÉPARVIER.

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir page 86 et 103.)

—

II

LE BOUNTY ET LE GUARDIAN

Parmi les dangers de la mer on ne saurait omettre les difficultés inhérentes au rôle de capitaine. Fût-il sous tous les autres rapports le plus capable des officiers, si le chef qui exerce à bord l'autorité souveraine ne possède point le grand art de commander aux hommes, son navire est compromis. On se trouve exposé à toutes les catastrophes, aux désordres, aux crimes, aux révoltes, qui presque toujours aboutissent au naufrage. La faiblesse et le despotisme sont deux écueils plus redoutables que Carybde et Scylla. Dans notre *Tableau de la mer* nous l'avons démontré par de douloureux exemples (1). L'histoire du *Bounty*, dont les mémorables aventures ont été chantées par

(1) Voir au volume *Les Marins*, le chapitre du *Capitaine*.



lord Byron, nous en fournira une nouvelle preuve.

Ce petit bâtiment de guerre anglais de quarante-cinq tonneaux, portant quatre canons de six, quatre pierriers et quarante-six hommes, était commandé par le lieutenant de vaisseau William Bligh, rude élève de l'illustre capitaine Cook, excellent navigateur comme son maître, mais encore plus tyrannique. Sa sévérité souvent cruelle fut cause de la sédition. Misérablement outragé et chassé de son bord, il ne survécut que par miracle. Et pourtant sa mésaventure ne le corrigea point, car, ayant été envoyé, en 1806, à la Nouvelle-Galles du Sud en qualité de gouverneur, il y rendit son administration tellement odieuse, qu'on se souleva de nouveau contre lui. Les habitants notables de Sidney l'arrêtèrent et le renvoyèrent en Europe.

Le Bounty avait mission d'aller prendre à Taïti des plants d'arbre à pain et d'autres végétaux de l'Océanie pour les colonies anglaises d'Amérique. Arrivé le 8 octobre 1788 dans l'île que Bougainville avait appelée la Nouvelle-Cythère, il en repartit le 4 avril de l'année suivante.

Après six mois de délices, retomber sous le joug de fer d'un homme irascible, violent, tracassier et d'une rigidité outrée, parut intolérable. A Taïti, les nécessités de l'expédition forçaient d'envoyer sans cesse à terre les gens de l'équipage; les liens de la discipline s'étaient relâchés; Bligh voulut les resserrer avec une maladresse brutale. Il blessa tout son monde. Il exaspéra ses officiers.

L'un d'eux, l'aide-master (2) (*master's mate*), Christian, homme d'une famille honorable, devait quelques services pécuniaires au capitaine qui, hors de tout propos, les lui reprochait aigrement. Humilié, vexé, exaspéré, il songea d'abord à déserter, puis à se venger, et il organisa le complot. Résolu à vaincre ou à périr, il s'était attaché au cou un plomb de sonde pour se noyer infailliblement en cas d'insuccès. Ses camarades le voyant ainsi déterminé le secondèrent. Enfin, le 28 avril, avec la complicité de trois midshipmen, de plusieurs maîtres et de la majeure partie des matelots, il s'empara du commandement.

William Bligh, violemment arraché de son lit, est amarré au mât d'artimon, les mains liées derrière le dos. Tous les gens étrangers au complot sont faits prisonniers.

Une horrible confusion régnait parmi les rebelles. Bligh, bien que menacé de mort, protestait énergiquement. On le frappa de coups de plat de sabre. Des pistolets étaient dirigés contre lui :

— Misérables, dit-il, je vous défie de faire feu.

Et les mutins, dont aucun ne voulait se rendre coupable d'un assassinat, désarmèrent leurs pistolets en criant :

— Nous ne voulons qu'être débarrassés de vous!

Christian faisait mettre la chaloupe à la mer.

— Ingrat! lui dit encore le capitaine, vous oubliez mes bienfaits.

— Je ne m'en souviens que trop, répondit le master's mate.

— Mais votre femme et vos enfants!

— Que n'y pensiez-vous vous-même avant de me réduire au désespoir! repartit Christian avec amertume.

Bligh lui-même a écrit que ce malheureux semblait vouloir périr et faire périr avec lui tous ses complices.

Cependant le master Fryer, lieutenant du bord, l'un des hommes que le capitaine avait le plus molestés, donnait l'exemple de la subordination et du courage en essayant de le délivrer. Les rebelles se jetèrent sur lui et l'enfermèrent dans sa chambre.

Enfin, après une délibération tumultueuse, malgré l'avis de ceux qui voulaient refuser au capitaine à te ses adhérents tout moyen de se rapatrier, le parti le moins criminel prévalut. Le capitaine Bligh et le comptable John Samuel, son secrétaire, le lieutenant Fryer, le maître cannonier Peckover, le maître d'équipage William Cole, le master's mate Elphinstone, collègue de Christian, les deux midshipmen Hallet et Nrtono, le chirurgien, le botaniste David Nelson, le voilier, un charpentier, trois quartiers-maîtres, un cambusier, deux domestiques et un mousse, en tout dix-neuf individus, furent embarqués de vive force dans la chaloupe, faible embarcation de vingt-deux pieds qui, surchargée comme elle l'était, semblait devoir périr au premier mauvais temps.

Les vociférations continuaient :

— Point de vivres, point de boussole! S'il en réchappe un seul, nous finirons par être pendus!

— Point d'outils surtout! Si Bligh touche terre, il s'y construira une barque pontée, et gare à nous!

Malgré ces hurlements qui prouvaient combien les rebelles estimaient les talents de leur chef; Christian lui accorda une pièce d'eau, cent cinquante livres de biscuit, un galon de rhum, six bouteilles de vin et les plus indispensables instruments de navigation.

— Donnez-nous quelques armes! demanda William Bligh dont aucun mauvais traitement n'avait pu abattre la fermeté.

— Plaisantez-vous? demanda Christian.

Et pourtant à l'instant où fut coupée la corde qui retenait la chaloupe au navire, il lui jeta trois coutelas.

L'armurier Coleman, le maître charpentier Norman et quelques autres, restés à bord malgré eux, eurent alors le courage de crier au capitaine :

(2) Les *masters*, sorte d'officiers bleus, hommes généralement très-capables, bons calculateurs et bons manœuvriers, taillables et corvéables à merci, ne sont point des officiers du grand corps de la Marine Royale Britannique; mais sur tous les bâtiments de guerre ils remplissent des fonctions très-importantes, analogues à celles de nos anciens pilotes hauturiers. Indispensable à une marine ignorante, l'institution des masters n'est, dans celle d'Angleterre, que l'indice d'une organisation tout aristocratique.

— Souvenez-vous, commandant, que nous voulions partager votre sort !... Que Dieu vous garde !

Ces souhaits imprudents n'eurent pour leurs auteurs aucune suite fâcheuse. Si coupables qu'ils fussent, les mutins firent preuve, au résumé, d'une modération très-remarquable, attendu qu'on n'était qu'à dix lieues de l'île Tofoa dans l'archipel de Tonga, que le temps était beau et qu'en moins de vingt-quatre heures Bligh et ses compagnons pouvaient y mettre pied à terre.

Les révoltés poussèrent à plusieurs reprises le cri :

— En route pour Taïti ! hourra !

Et cependant ils ne se dirigèrent point immédiatement sur Taïti, de crainte que les gens de la chaloupe ne vissent où ils allaient, ce qui démontre encore que Christian au moins ne doutait point de leur salut.

William Bligh, en effet, déployant ses talents de marin, devait accomplir la plus merveilleuse des traversées.

En quarante-huit jours, il parcourut plus de douze cents lieues marines avec sa frêle barque chargée à couler bas. Mal accueilli à Tofoa, où il ne se procura point sans dangers quelques faibles provisions de bouche, en butte aux attaques des insulaires, repoussé cruellement, il gagna en fugitif les côtes inhospitalières de la Nouvelle-Hollande, les longea péniblement, subit toutes les tortures de la disette, et enfin, sans avoir perdu un seul homme, atterrit à l'île de Timor, dont le gouverneur de la partie hollandaise, M. Van-Este, l'accueillit avec admiration.

Comme navigateur, comme marin, William Bligh venait de mériter les plus grands éloges. Son énergie ne se démentit pas un seul instant. Il avait déployé une habileté supérieure à sa mauvaise fortune. Son voyage de Tofoa à Timor est un vrai titre de gloire; l'amirauté en jugea ainsi. De retour en Angleterre, Bligh fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et appelé au commandement d'une nouvelle expédition chargée de la même mission que le *Bounty*. Cette fois, sa campagne ne fut troublée par aucun événement mémorable, et depuis, les colons anglais des Antilles sont en possession de l'arbre à pain dont on n'a pu tirer, pour l'alimentation des nègres, le parti qu'on en espérait, mais dont les créoles font le plus grand cas.

Après sa périlleuse traversée de douze cents lieues, Bligh avait acheté à Coupang, dans l'île de Timor, un petit bâtiment ponté, à bord duquel il devait emmener tous ses gens, à l'exception du botaniste David Nelson, qui, brisé par les souffrances du grand voyage, succomba le 20 juillet. Un mois après, l'on fit route pour Batavia; mais là, faute de place sur le paquebot hollandais le *Vlydte*, en partance pour l'Europe, il fallut se séparer. Le capitaine, à son regret, ne put emmener avec lui que le commis Samuel et John Smith, son domestique.

Le *Vlydte* fit escale au Cap de Bonne-Espérance, le 16 décembre 1789.

Coïncidence curieuse dont l'auteur de ce livre peut seul probablement conserver ici la tradition. — Pendant que le capitaine du *Bounty* se trouvait au Cap, la frégate française de 40 canons, la *Dryade*, commandée par M. de Kersaint, y amena d'autres marins anglais recueillis en mer dans la chaloupe du vaisseau le *Guardian*, qui, au moment de couler bas, avait été le théâtre d'une révolte sanglante.

Il n'a manqué au *Guardian* qu'un poëte comme Byron pour immortaliser ses aventures. C'était un gros vaisseau de transport commandé par le lieutenant Riou, chargé de conduire à Botany-Bay, ou plutôt au port Jackson, un convoi de convicts des deux sexes destinés à la nouvelle colonie pénitentiaire.

L'année précédente, une petite escadre, partie de Portsmouth sous les ordres du capitaine Philips, avait, le 20 janvier, débarqué dix-sept cents personnes à Botany-Bay; mais la situation paraissant peu favorable, on monta un peu au nord, on entra au port Jackson, et l'établissement y fut définitivement installé sur la pointe Sidney-Cove, où s'élève, de nos jours, Sidney, la florissante capitale de la Nouvelle-Galles du Sud.

Outre ses convicts, le *Guardian* portait des soldats, des employés et quelques émigrants volontaires qui emmenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Au sortir du Cap de Bonne-Espérance, où il avait relâché, un coup de vent du nord le jeta hors de sa route dans la région des brouillards. On fuyait devant le temps. Tout à coup un choc terrible démâte le bâtiment : on s'est heurté avec violence sur un banc de glaces qui vient d'ouvrir dans la carène une brèche effroyable.

Malgré les pompes, le navire coulant à vue d'œil, le capitaine Riou décida que la chaloupe serait mise à la mer, bien approvisionnée et chargée d'autant de personnes qu'elle pouvait en recevoir. En conséquence, on tira au sort; mais on ne fit point participer à cette chance suprême les déportés, qui se soulevèrent et tentèrent de s'emparer de l'embarcation. Une lutte épouvantable ensanglante les planches minées par la mer, où les soldats, remplissant leur devoir jusqu'à la fin, faisaient feu sur les convicts. Ceux-ci, certains de périr, bravent les balles et les baïonnettes. On se massacra. Les soldats et les marins, fidèles au capitaine Riou, durent à leurs armes un avantage momentané.

A l'avant, on se battait avec acharnement; à l'arrière, les gens désignés par le sort débarquaient à la hâte.

Dès que la chaloupe fut débordée, le combat finit brusquement. Les convicts, hurlant de rage, se précipitèrent dans les profondeurs du bâtiment pour y disputer à la voie d'eau des vivres, du vin et du rhum.

Sur le pont sanglant, l'orgie allait suivre la bataille; les liens de la discipline étaient rompus par l'imminence de la perte commune; matelots et soldats imitèrent les convicts des deux sexes et s'enivrèrent avec eux en attendant la mort.

Quelques déportés ayant essayé de rejoindre à la nage la chaloupe qui poussait, furent sabrés par ses passagers, et, transis de froid, se noyèrent le long du bord.

La fille d'un des maîtres du *Guardian*, bien qu'elle eût été favorisée par le sort, ne descendit pas dans l'embarcation, soit que les rebelles l'eussent retenue, soit, d'après une version plus romanesque, qu'elle préférât la mort à se séparer de son fiancé resté sur le vaisseau. Son malheureux père, qui la croyait avec lui dans la chaloupe, l'apercevant tout à coup à bord, se jeta, de désespoir, à la mer. Il fut sauvé et amarré sous les bancs des rameurs jusqu'à ce qu'il jurât de ne point renouveler sa tentative de suicide.

Après avoir échappé, contrairement à toute vraisemblance, aux lames géantes qui l'assaillirent dès qu'elle fut hors du bassin abrité par les glaces, la chaloupe eut le bonheur de trouver des vents de sud qui la jetèrent sur la route de la frégate française la *Dryade*.

Peu de jours après, vers le 1er janvier 1790, Son Excellence M. Vander-Graaf, gouverneur de la colonie hollandaise du Cap de Bonne-Espérance, recevait à la fois le capitaine Bligh, du *Bounty*, les officiers de la chaloupe du *Guardian* et de nombreux convives, parmi lesquels le commandant de la *Dryade* et les membres de son état-major. C'est de l'un de ces derniers, M. Potier de Courcy, alors élève de marine, que nous tenons la tradition de cette réunion peu ordinaire. Vieux capitaine de vaisseau, il en parlait volontiers. Il avait entendu, de la propre bouche du capitaine Bligh, le récit de la révolte du *Bounty* et de la traversée dramatique de son canot, à quoi les officiers du *Guardian* répondaient par la relation de leurs aventures beaucoup moins longues, mais tout aussi terribles. Un dénoûment bizarre devait rendre à jamais présent à ses souvenirs un épisode omis, sans doute à dessein, dans le journal de voyage du capitaine Bligh.

Bligh se borne à dire que le *Guardian*, ravitaillé, avait quitté le Cap depuis huit jours, quand il y arriva sur le *Vlydte*. — « Pendant notre séjour au mouillage, poursuit-il, nous y vîmes venir en relâche la frégate française l'*Astrée*, commandée par le comte de Saint-Rivel, ayant à son bord le dernier gouverneur de l'île de France, M. le chevalier d'Entrecasteaux; — une autre frégate française de quarante canons, — un brig et deux négriers de la même nation, chargés d'esclaves de Mozambique pour les Indes-Occidentales. »

La seconde frégate, que Bligh ne nomme pas, ne peut être que la *Dryade*.

Il cite ensuite plusieurs bâtiments, un paquebot, un baleinier hollandais, mais il ne parle pas de la chaloupe du *Guardian*.

Ce silence, selon nous, s'explique facilement. Officier de la marine britannique, forcé de relater la rebellion de son équipage, William Bligh, par esprit de corps et par amour-propre national, ne veut point raconter une catastrophe analogue dont un autre navire de guerre anglais vient d'être le théâtre. Du reste, les dates des événements concordent bien. Entre le départ du *Guardian* pour Port-Jackson et celui du *Vlydte* qui fit voiles pour l'Europe, en même temps que l'*Astrée* (1), le 2 janvier 1790, vingt jours se sont écoulés. C'est durant ces vingt jours qu'eurent lieu les premiers actes du drame du *Guardian*.

Plusieurs années après, aux Antilles, en présence d'officiers de marine de diverses nations, qui, selon l'usage, s'entretenaient de leurs campagnes, M. de Courcy parla de celle de la *Dryade*, de la révolte du *Bounty*, de l'étonnant voyage du capitaine Bligh, et enfin du sauvetage de la chaloupe du *Guardian*, — auquel propos un officier anglais lui demanda s'il n'avait jamais eu des nouvelles de ce vaisseau de transport.

— Aucune, puisqu'il a nécessairement péri.

— Eh bien, monsieur, je le commandais; je suis le capitaine Riou.

Semblable réplique était un coup de théâtre.

— En ce cas, reprit l'officier français, votre sauvetage doit être plus extraordinaire que tout ce que nous avons entendu jusqu'ici.

— Vous avez raison, monsieur, c'est incroyable, c'est invraisemblable, mais vous voudrez bien me faire l'honneur d'y croire, parce que c'est vrai.

L'attention des convives redoubla.

— Après avoir fait tout ce qui était humainement en mon pouvoir, dit le capitaine Riou, je jugeai inutile de me roidir plus longtemps pour maintenir la discipline. Mon vaisseau coulait; je me retirai donc dans mon appartement pour me préparer à mourir. Las d'avoir pompé, puis combattu et fait sans doute de grands efforts pour m'obéir pendant qu'on armait la chaloupe, la plupart des soldats et des marins rejoignirent les déportés. Quelques-uns seulement se mirent en prières. Chacun, du reste, se conduisit à sa guise; j'avais abdiqué. Ceux des officiers qui restaient à bord conservèrent une neutralité passive. Sur l'avant eut lieu une orgie désordonnée qui, vers le milieu de la nuit, se termina par le sommeil profond de tous les buveurs. De mon côté, je m'étais également endormi, m'attendant bien à être noyé dans mon cadre. Je me réveillai de très-grand matin, regardai l'heure, et, tout étonné de vivre, je montai sur le pont, d'où le

(1) Bligh's narrative of the mutiny of the Bounty. — *Shipwrecks and Disasters at sea*, London, 1856.

froid avait chassé tous nos gens. D'après mes calculs, le *Guardian* aurait dû couler entre deux et trois heures après minuit; il en était cinq et nous flottions. Je fis le tour des gaillards : nous étions adossés à une montagne de glace; je supposai que nous reposions sur un plateau qui, momentanément, nous soutenait. Au moindre mouvement, si nous glissions, la voie d'eau continuerait à nous dévorer. Était-il possible de profiter de cette trêve de mort? Je résolus d'essayer, non sans me reprocher d'avoir laissé pleine liberté à mes ivrognes, dont, — maintenant, — les bras allaient me manquer.

— Heureusement, dit l'un des convives, tout le monde ne s'était pas enivré.

— Aussi, poursuivit le capitaine Riou, m'empressai-je de faire une ronde et de réveiller moi-même les officiers, les sous-officiers et les maîtres, qui se remirent à l'œuvre avec une joie inexprimable. Les armes une fois en sûreté, je fis sonner la cloche et battre le tambour. Les femmes furent parquées dans un coin, les convicts placés aux pompes et forcés, baïonnette aux reins, de se dégriser en travaillant. Nous avions sondé la cale. Depuis minuit, l'eau n'ayant fait aucun progrès, personne ne s'était noyé dans l'intérieur du navire; mais, à l'exception des vivres pillés et non consommés, tous nos approvisionnements étaient à peu près perdus. Je m'emparai de ces restes précieux dans la prévision que, si nous échappions à la voie d'eau, nous devrions nous mettre à la ration congrue pour résister à la famine. Le service régulier se rétablissait; les femmes demandèrent d'elles-mêmes à prendre part au travail des pompes. J'occupais l'équipage à recueillir les débris de nos mâts laissés à la mer et à installer une mâture de fortune. — Enfin, une découverte inespérée vint mettre le comble à mes vœux; un bloc de glace, engagé dans le trou de ma carène, le bouchait hermétiquement. — C'est là, messieurs, ce dont je vous supplie de ne pas douter.... ou plutôt, faites comme moi, doutez d'abord; — je ne pouvais en croire mes yeux! — Mais ensuite, admettez la sincérité de mon étrange rapport.

— Capitaine Riou, dit un vieil officier espagnol, en fait d'accidents de mer, j'ai vu trop de choses réputées impossibles pour refuser un seul instant de vous croire.

— Le capitaine Cook, ajoutait un officier anglais, rapporta, sans le savoir, en Angleterre un morceau de roche madréporique incrusté dans le trou qu'il avait fait à sa carène.

— Cet exemple historique n'empêche pas et n'empêchera jamais les marins d'être systématiquement incrédules, et cela va si loin, qu'on en vient à ne pas oser affirmer ce qu'on a parfaitement vu.

L'assemblée paraissait unanime sur ce point; il semblait que, par exception, les convives blâmassent tous l'incrédulité systématique; mais, l'un d'eux s'étant permis de dire qu'il avait rencontré au large le grand serpent de mer, tout le monde éclata de rire.

G. DE LA LANDELLE

— La suite prochainement. —



MES HÉRITAGES

DEUXIÈME PARTIE

(Voir pages 4, 24, 35, 51, 69, 92, 101, 115 et 131.)

III

Si mon entrée chez ma tante Amaranthe fut inaugurée par une amère déception, ma vie y fut relativement douce; elle l'aurait été complétement sans ma cousine Éléonore. La Providence me mettait vraiment en contact avec des caractères profondément dissemblables.

Ma tante Lucy avait été pour moi la personnification du désordre, ma cousine Éléonore fut celle du méticuleux. Jamais un de ses cheveux gris n'aurait osé passer de derrière sa petite oreille flétrie, jamais sa robe n'avait un pli qui ne fût pas correct; la vue d'un brin de fil sur le tapis lui faisait horreur; une chaise hors de sa place lui crispait les nerfs, et une partie de son temps se passait à ranger... Ranger était devenu chez elle une manie, une passion, et pendant plusieurs mois nous nous tiraillâmes mutuellement à faire pitié. Ma vivacité la mettait au supplice; son petit œil bleu et anxieux me suivait pour voir si ma robe n'allait pas faire tourner le tapis du guéridon, si mon coude n'effleurerait pas les embrasses des rideaux, si mon pied n'entraînerait pas un tabouret. Ma grande taille seule l'offusquait. Il était certain que je ne pouvais pas, comme elle et comme le farfadet, passer inaperçue dans les appartements et y marcher resserrée et comme invisible. Elle trouvait insupportables mes pas capricieux et retentissants, mes cheveux si facilement ébouriffés, mes poses nonchalantes ou mes glissades légères : elle avait si parfaitement oublié ce que c'est que d'être jeune!

Quand la vie et la gaieté débordaient en moi, son front jaune se plissait et sa bouche se resserrait davantage; heureusement qu'elle sortait une partie de la journée et que je restais le plus souvent seule avec ma tante Amaranthe, qui commençait le matin la lecture de son grand journal politique pour le finir le soir, et qui trouvait charmant tout ce que je faisais. Malheureusement, elle tenait aux déclarations, elle voulait que je l'aimasse et que je le lui disse. Le sentiment a la vie dure, et chez bien des gens, hélas! survit en quelque sorte à eux-mêmes.

Quand j'arrivais gaiement près d'elle et que je lui racontais dans son cornet acoustique tout ce que je savais de plus réjouissant pour l'égayer, elle commençait par rire convulsivement; mais bientôt sa personnalité se réveillait, et, avec l'étrange physionomie du jour de mon arrivée, elle arrêtait mon joyeux élan pour me demander, en pleurnichant :

« M'aimes-tu, Claire ? »

Je souriais, je pirouettais sur mes talons, et c'était là ma réponse, réponse équivoque qui ne la satisfaisait pas du tout et qui la jetait dans de comiques désespoirs. Cette demande réitérée finit par me causer une sorte d'ennui et de tristesse dont j'aurais été fort en peine d'analyser le motif. Mais un jour, je me laissai aller à une série de réflexions qui prirent leur source dans la recommandation que m'avait faite Loeïzan, de tout rapporter à Dieu et de chercher en lui la raison d'être de toute chose, et ennui et tristesse changèrent de nature. Ce jour-là, ma pauvre tante s'était mise à pleurer ses infirmités une à une, ce que, dans mon naïf égoïsme, je trouvais peu divertissant. Elle interrompit tout à coup ses lamentations pour me demander d'une voix pleine de larmes : « M'aimes-tu, Claire ? » son éternel et lamentable refrain. Je lui répondis par un cruel sourire; mais elle m'inspirait tant de pitié, que je voulus essayer d'opérer une diversion dans ses idées. Je courus à la cuisine, je persuadai au farfadet de me céder un petit pot de crème au chocolat, et je le lui apportai triomphalement; la crème au chocolat était une de ses faiblesses. Elle s'était remise à pleurer, elle le refusa. Alors j'osai prendre dans la corbeille de ma cousine Éléonore, sous mille objets méthodiquement rangés, le journal du jour, qui avait encore sa bande cerise, et je vins le lui présenter avec l'air malin mais séduisant que prend toute personne qui met la main sur le fruit défendu. Elle le refusa en sanglotant et se tourna vers le mur, comme un vieil enfant auquel on refuse ce qu'il demande. Je la quittai avec un peu d'humeur et j'allai m'asseoir sur le balcon. Il faisait à peu près nuit, et je restai là, regardant fuir de gros petits nuages gris et veloutés, regardant briller les becs de gaz dans l'eau.

Bientôt, le calme de la nuit agissant, je songeai au passé, je me rappelai Castel-Dour, mon oncle Adrien, Loeïzan. Ah! ceux-là, je les avais aimés, bien qu'ils ne me l'eussent jamais demandé. Ma pensée devint peu à peu plus sérieuse, plus profonde; mon ancien recueillement, un peu évaporé par tous ces changements d'existence, prit possession de mon âme, et je cherchai Dieu au fond de moi-même, ainsi que Loeïzan m'avait recommandé de le faire chaque fois que je me heurterais à une souffrance ou à un embarras. Naturellement je pensai qu'il était bon, lui! qu'il aimait toutes ses créatures et qu'il y avait pourtant de bien laides, de bien méchantes créatures; je me rappelai qu'un de ses commandements nous enjoignait expressément de nous aimer les uns les autres. Il n'aurait peut-être pas fait ce commandement, pensais-je, s'il n'y avait eu que des gens aimables à aimer, et je commençais à m'apercevoir qu'il y avait beaucoup de messieurs Tardon et de tantes Amaranthe sur la terre. Je n'étais pas contente, et cependant ma conscience ne me reprochait rien de formel. Je lui avais complaisamment porté de la crème et offert son journal, deux choses qu'elle aimait fort; je cherchai à débrouiller davantage le chaos d'idées et de sentiments qui s'éveillaient en moi; je me souvins que Loeïzan aidait tous les vieillards qu'elle rencontrait, qu'elle embrassait tous les plus vilains et les plus sales petits enfants, et qu'elle me disait, avec son beau regard aimant et profond : « D'autres leur donnent le pain qui nourrit leur corps; je leur donne de ce que j'ai, c'est une aumône tout comme une autre. »

Évidemment c'était de cela que ma pauvre tante Amaranthe avait faim et soif. Cela était bien grotesque qu'elle désirât tant être aimée; mais enfin, puisqu'elle le désirait et que la crème au chocolat et que l'*Union* ne lui faisaient pas oublier ce désir, c'est qu'il était bien vivace.

Je restai très-longtemps sur le balcon, plongée dans ces très-graves réflexions et suivant en moi-même le scintillement de je ne sais quelle petite lumière qui m'éclairait l'esprit et me réchauffait le cœur. De temps en temps je répondais distraitement à ma cousine Éléonore, qui était rentrée et qui tricotait à la lueur de la lampe; je prêtais aussi parfois l'oreille à la joyeuse fanfare des petits chasseurs qui sonnaient la retraite le long des quais; je regardais les maisons se reproduire dans l'eau noire avec leurs fenêtres éclairées; je voyais sur le plafond blanc du salon les dessins du balcon qui allaient s'y peindre en noir, et mon œil tournait autour de ces anneaux en guirlandes. Mais je retombais toujours dans ma préoccupation principale, je scrutais à part moi mon petit problème, je m'encourageais au sacrifice, n'ayant trouvé que cette solution. Je quittai le balcon au moment où ma tante Amaranthe se levait toute chancelante pour regagner sa chambre, et, au lieu de sonner le farfadet, j'allai lui donner le bras. Elle me regarda tendrement, et, l'air tout gai, marcha de son mieux à mes côtés. Arrivée dans sa chambre, elle me fit signe d'agiter le cordon de sonnette pour appeler Joséphine, et, me prenant les deux mains :

— Je te remercie, me dit-elle, tu es bien gentille.

Et, après un effort, elle ajouta :

— M'aimes-tu un peu, Claire ?

Mon parti était pris; je lui répondis : « Oui, » courageusement, de la voix et des yeux, et je l'embrassai; puis je courus dans ma petite chambre bleue.

Avec quelle ferveur je fis ma prière, et comme je me couchai tout à fait satisfaite de moi-même, la conscience au large! J'avais pratiqué la loi, compris

le sacrifice et ses joies inconnues, j'avais fait l'aumône suprême, l'aumône de l'amour.

IV

De ce petit sacrifice coula tout un fleuve de douceur sur ma vie. Toujours, d'après Loeïzan, je mis de grandes idées dans de toutes petites choses.

Ne pouvant aimer ma tante Amaranthe pour elle-même, je l'aimai pour Dieu, et je devins la joie, le rayonnement de sa misérable existence.

— Rappelez-vous toujours la valeur du verre d'eau froide donné au pauvre, Claire, m'avait dit Loeïzan.

Et je pensais que chaque service rendu, chaque caresse donnée, valaient bien un verre d'eau et me composaient petit à petit un de ces trésors que les voleurs ne dérobent pas et que n'atteint pas la rouille.

Ma cousine Éléonore, en fait de dévotion, tenait plus de Katel que de Loeïzan, et, laissant là l'infirme, s'en allait prestement d'église en église entendre prêcher la charité et le sacrifice, mais elle ne manqua pas de remarquer mon parti pris de complaisance, et elle me tourmenta beaucoup moins. Le farfadet lui-même, tout en brusquant beaucoup parfois sa pauvre maîtresse paralytique, l'aimait à sa manière et commença à me témoigner beaucoup de considération. Je jouissais d'un bonheur négatif qui me suffisait, et j'attendais impatiemment le printemps, qui se faisait beaucoup attendre. En fait de société, nous n'avions guère que celle de notre voisin, un vieux monsieur dont le front haut et le crâne absolument dégarni étaient si luisants, qu'avant de savoir que j'étais un peu sa parente et qu'il s'appelait M. Laglace, je l'avais baptisé de ce dernier nom.

Nos balcons se touchaient, et, le sien étant beaucoup plus large, il l'avait entouré de pots de grès où fleurissaient mélancoliquement des plantes dont j'ignorais absolument le nom. Il fallait le voir, ses lunettes d'or relevées sur son front luisant, sa robe de chambre écossaise bien drapée autour de lui, passer avec précaution la revue de ces frêles végétaux qu'il aimait avec une sorte de passion. Il fallait le voir surtout, les jours où un pâle soleil se glissait entre les anneaux noirs, y arriver coiffé d'un grand chapeau de paille ni plus ni moins qu'un planteur. Il tournait gravement autour de ce pauvre petit balcon, il cherchait d'où venait le vent, il interrogeait le ciel : la vie de ces fleurs commençait à faire partie de sa vie. Le dimanche soir il montait nos étages pour venir faire sa causerie politique et sa partie de dominos, et je pouvais pendant deux heures me mirer dans son front immense. Quand il venait seul, j'étais heureuse, et nous faisions à quatre une partie, qui nous amusait. Mais, quand sa femme l'accompagnait, tout était changé. La pauvre femme avait deux maladies de trop, son asthme et sa vieillesse, et ce qu'elle faisait pour y échapper était inouï. Elle allait beaucoup dans le monde, elle veillait et courait les magasins comme une jeune écervelée. Et dans ses bons moments, elle raillait agréablement son mari d'aller s'ennuyer chez les petites vieilles du balcon. Mais, quand l'asthme la prenait à la gorge, comme il fallait bien qu'elle sortît de chez elle, elle trouvait très-bon de se faire hisser chez ces petites vieilles, qui la choyaient, un peu pour elle, beaucoup pour leur vieux cousin. Mais, quand elle était là, la partie était écourtée, elle aimait à varier les plaisirs.

Au premier signe de lassitude on faisait cercle autour d'elle pour l'entendre, entre deux quintes, parler d'elle. Elle parlait aussi beaucoup de ses enfants, — mes garçons, comme elle les appelait, — mais en le faisant, elle ne changeait pas sensiblement son sujet. Depuis mon arrivée, elle honorait plus fréquemment mes parents de ses visites.

— J'aime les jeunes minois, disait-elle.

Elle avait aussi la manie de me faire déployer mes cheveux, elle n'en avait jamais tant vu, et c'était pour elle une sorte de passe-temps de les voir flotter sur mes épaules.

Elle commençait à s'occuper de moi par manière de passe-temps, elle s'intéressait à mon extérieur, à ma toilette. Chaque être humain pour elle était un corps ou plutôt un mannequin. « Elle voulait, disait-elle bien haut, me donner un grain de coquetterie. » La vérité est qu'elle avait pensé que je lui serais une plus gracieuse compagnie dans ses promenades que sa femme de chambre et que, grâce à moi, elle pourrait aller promener sa gorge sifflante par les salons en s'entendant proclamer une femme extra-dévouée.

Dans la vie relativement oisive que je menais, cette influence de nouvelle espèce aurait pu m'être très-dangereuse ; j'aurais pu m'engager dans une habitude de petites frivolités, qui m'auraient énervée, qui m'auraient de nouveau jetée dans le faux, et qui m'auraient peut-être entraînée jusque dans un des courants mondains d'où il faut rudement lutter pour se sauver, quand la Providence jeta pour mon plus grand bien deux nouveaux personnages sur mon chemin.

V

— Où es-tu restée, Claire ? me dit un jour ma cousine Éléonore, comme je rentrais de la promenade qu'on me permettait de faire avec le farfadet vers deux heures de l'après-midi.

Je balbutiai une réponse embrouillée. Le fait est que depuis quelque temps je trouvais ma promenade sur les quais insupportable, et que j'avais décidé Joséphine à me suivre le long du canal. Ce chemin solitaire, tracé au bord de l'eau sous les hauts peupliers, me ravissait et ravissait le farfadet. Il regardait, lui, les lavoirs improvisés où des armées de lavandières dignes de servir de modèles à un pinceau réaliste, don-

naient force coups de battoir et force coups de langue. Moi, je regardais l'eau et le ciel se réfléchissant dans l'eau, je regardais tout par ce prisme séduisant, et je m'amusais à comparer. Ce jour-là je m'étais oubliée à regarder le vent rider l'eau, ce qui faisait ressembler chaque tronc d'arbre à une colonne torse cannelée. Je m'étais aussi amusée à contempler dans l'eau une lavandière isolée. Son jupon noir, son corsage bleu et sa coiffe blanche lui composaient le plus pittoresque des costumes, et autour d'elle séchaient des carrés d'étoffe pourpre, des voiles de lin d'une blancheur éclatante. Hors de l'eau, c'était une pauvre femme en haillons, les carrés pourpres; des foulards de coton rouge; les voiles de lin, de misérables langes effrangés. Ces contrastes m'amusaient, j'avais passé beaucoup plus de temps qu'à l'ordinaire dans une fraîche allée et voilà pourquoi ma cousine Éléonore m'accueillait par cette question : « Où es-tu restée, Claire? »

Elle ne prêta pas plus d'attention à ma réponse que madame Laglace, qui faisait de la frivolité, et que ma tante Amaranthe, qui n'entendait rien, et ajouta :

— Les Nellebrand sont venus, je voudrais que tu ressemblasses à Marie de Nellebrand.

M. Henri de Nellebrand était le seul grand homme dont j'eusse entendu parler. Il y avait entre nous je ne sais quelles vieilles relations de famille, j'avais vu cent fois son nom dans les journaux, j'avais entendu exalter son caractère et son talent, et depuis quelques semaines on parlait beaucoup de son arrivée à Rennes, et à propos du séjour qu'il devait y faire, nous avions reçu la visite de sa belle-sœur, que je me rappelais parfaitement avoir vue dans le parloir de la petite pension où j'avais commencé mes études, il y avait une dizaine d'années.

Cette belle dame m'avait dit qu'elle n'avait pas manqué de parler de moi à sa nièce Marie de Nellebrand, et que l'occasion serait belle pour sortir de mon excessive sauvagerie.

C'était donc une grande nouvelle que m'annonçait là ma cousine Éléonore, et j'éprouvai tout un choc quand elle ajouta que nous étions engagées à passer la soirée chez les Nellebrand, et que nous y irions. Elle s'étonnait bien un peu qu'on eût tant insisté pour m'avoir, mais c'était entendu, et bon gré mal gré je l'accompagnerais.

Le reste de la journée je fus légèrement préoccupée de cette visite, je pensais beaucoup à cette inconnue qui s'appelait Marie de Nellebrand et à cet homme remarquable qui était son père. Madame Laglace, qui avait bien espéré une invitation, me fit très-généreusement porter ses ordres pour ma toilette, je devais mettre mes cheveux de cette façon, les disposer de cette autre. Comme son asthme la retenait chez elle, je dus m'en tenir à ces vagues indications.

Je m'arrangeai comme je pus : le farfadet, monté sur un tabouret, noua à gauche fort coquettement le ruban bleu qui entourait mon chignon, et ma tante Amaranthe, comme au jeu de *la tour prends garde*, tournait en chancelant autour de ma personne pour la bien admirer. Ma cousine Éléonore, retirée au plus profond de son appartement, s'occupait de sa propre toilette. Si elle allait à cette réunion, c'était bien et dûment pour son propre compte, et elle ne se préoccupait de moi en aucune façon. Elle arriva la robe bien retroussée, une capeline soigneusement étalée au-dessus d'un flamboyant bonnet à fleurs; le farfadet prit une grande lanterne à deux bougies presque aussi haute qu'elle, et qui ne descendait guère de dessus la tablette, dont elle était l'ornement, que la nuit de Noël.

J'embrassai ma tante Amaranthe, qui s'était mise à pleurer de regret de ne pouvoir nous accompagner, et nous partîmes. Lancées à toute vitesse ainsi que nous l'étions comme des gens qui font une chose tout à fait hors de leurs habitudes, nous atteignîmes rapidement l'hôtel de Nellebrand. Je ne repris bien possession de moi-même que quand je me trouvai contre un piano dans l'angle d'un grand salon où se trouvaient une dizaine de personnes qui m'étaient étrangères. Ma cousine Éléonore avait pris place sur le canapé auprès de la cheminée et parlait et souriait comme je ne l'avais jamais vue parler et sourire. Je n'étais pas très-éloignée d'elle, mais dans son animation elle perdait, je crois, jusqu'au sentiment de mon existence.

Comme je craignais d'abord de rencontrer les yeux d'une de ces personnes avec lesquelles je n'avais nulle envie de lier connaissance, et comme ensuite de les voir parler et gesticuler ne m'amusait pas extraordinairement, je m'étais mise à passer en revue de mon coin les tableaux appendus çà et là contre la boiserie grise. J'en étais à une grande toile placée entre les deux fenêtres, qui représentait le bombardement d'Alger, et je cherchais assez péniblement à comprendre cette scène un peu confuse, quand mon oreille fut frappée par un son nouveau, par une voix d'homme suave et profonde, une de ces voix qui sont comme l'harmonieux écho d'une âme.

Je me détournai vers le groupe entassé au milieu du salon et mes yeux rencontrèrent un groupe charmant, un de ces tableaux vivants qui se gravent dans la mémoire, et qui y repassent comme une consolante et touchante vision. J'avais en face de moi un homme de haute taille dont la tête puissante était ornée d'une véritable auréole de cheveux blancs. Son front vaste, éclairé en quelque sorte, n'avait qu'une ride, courte et profonde incision tracée en biais entre les deux sourcils, et ce qu'il y avait de grandeur, de sérénité, d'intelligence, de force et de bonté dans ce visage de penseur se rendrait difficilement avec la plume. A ce chêne vigoureux s'enlaçait une fleur. Au bras de l'inconnu s'appuyait une jeune fille de vingt ans à peine, d'une taille moyenne mais élégante, mise avec une simplicité

pleine de distinction. Ses cheveux à elle étaient blonds, ils descendaient sur sa nuque en nattes épaisses, ils se déroulaient en boucles brillantes sur ses épaules délicates. Les contours de son front et de son visage, la beauté et la profondeur de son jeune regard, le demi-sourire à la fois fin et doux qui flottait sur ses lèvres roses, ne permettaient aucun doute; c'étaient l'arbre et l'arbuste, le père et la fille, ceux que j'avais hâte de voir et que je redoutais de rencontrer, M. et mademoiselle de Nellebrand. Je les trouvais doux à contempler. Ils se ressemblaient tellement, ils avaient l'air si unis ainsi pressés l'un contre l'autre, l'un dans sa majesté, l'autre dans sa grâce, que j'en oubliai mes appréhensions quand je vis mademoiselle de Nellebrand se pencher vers ma cousine Éléonore et que j'entendis une voix calme et douce dire :

— Je croyais que vous nous aviez promis d'amener mademoiselle Claire ce soir, mademoiselle.

J'aurais voulu reculer la muraille, voir le piano s'entr'ouvrir et si, par miracle, il se fût entr'ouvert en ce moment, je me serais certainement jetée tête baissée par l'ouverture. Mais il demeura bien immobile et bien brillant, le mur contre lequel mon fauteuil posait ne recula pas d'une ligne, et il me fallut entendre dire que mademoiselle Claire était là, et il me fallut voir chercher de tous côtés cette pauvre Claire qu'on découvrit enfin dans l'ombre.

Je n'eus pas la force de me lever ; mais Marie de Nellebrand, quittant le bras de son père, s'avança gracieusement vers moi, me salua amicalement et s'assit simplement à mes côtés.

Je redoutais toujours les expansions telles que je les voyais de loin en loin se pratiquer dans le monde. Je n'aimais pas qu'une personne que je ne connaissais pas du tout vînt me meurtrir les mains à force de les serrer, m'embrassât à m'étouffer, me frappât sur l'épaule ou sur la joue en m'appelant ma chère, et en me disant mille tendresses niaises et creuses qui n'avaient pas de valeur, n'ayant pas de sincérité. Je me sentis donc tout de suite à l'aise devant cette gracieuse fille, sérieuse comme une jeune femme, et distinguée de cette haute et délicate distinction dont la simplicité est le premier élément. Elle parlait bien et je crois que je ne me tirai pas trop mal de cette première conversation. Nous nous retrouvâmes plusieurs fois dans la soirée, et je poussai l'aplomb jusqu'à répondre d'une manière intelligible à M. de Nellebrand, qui était venu obligeamment me parler. En nous quittant, nous échangeâmes la promesse de nous revoir, et je sortis de ce salon avec un cœur tout battant et une petite tête toute échauffée. En suivant la double et vacillante lueur de la grande lanterne qui, pendue à la main du farfadet, rasait presque le pavé, je me livrai à de très-profondes et très-nouvelles réflexions. Mon intelligence se remuait inquiète. Marie de Nellebrand avait certainement quelque chose que je n'avais pas, et je me sentais un vague désir de ressembler à Marie de Nellebrand.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Laars Vonved ou le Pirate, par Mme LÉONTINE ROUSSEAU. 1 vol in-12. — Prix : 2 fr.

Ce livre est de la même famille que ces romans irréprochables de fonds et de forme qui ont fait la réputation de Walter Scott et de Fenimore Cooper, et qui, tout en excitant la curiosité au plus haut degré, n'offensent jamais ni la morale ni la religion.

Le héros de ce récit est un des derniers rejetons de l'illustre race des Waldemar, qui pendant si longtemps régna sur le Danemarck. Quoique son père et son aïeul, descendus du trône danois, aient servi avec la plus grande loyauté la dynastie qui les a supplantés, ils ont été injustement proscrits, et tous leurs biens ont été mis sous le séquestre. Laars Vonved a juré de les venger. Il se fait pirate, et, suivi par quelques marins déterminés, il règne en maître sur toute la Baltique, sur laquelle il sème la terreur et l'épouvante.

A la suite de mille aventures, après plusieurs évasions qui tiennent du miracle, il finit par se réconcilier avec son roi, qui lui rend tous ses biens et le réintègre dans toutes ses dignités.

Le style de Mme Léontine Rousseau est tout à fait approprié au sujet; elle joint le naturel à la souplesse, elle s'élève quand s'élève le récit, et, quand il le faut, elle sait être vigoureuse et énergique.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Ce, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES parait tous les samedis

AVIS. — A partir de ce jour, tout ce qui concerne la rédaction de la SEMAINE DES FAMILLES doit être envoyé au bureau du journal (Paris, rue Bonaparte, 90), à l'adresse de M. VICTOR LECOFFRE, Directeur.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



William Prescott.

WILLIAM PRESCOTT

—

William Prescott, historien américain, naquit à Salm, dans le Massachusetts, le 4 mai 1796.

Son grand-père, qui avait gagné le grade de colonel dans les guerres de l'Indépendance, s'était fait connaître avantageuesment pendant la conquête de la Nouvelle-Écosse, et commandait un corps de volontaires à la célèbre journée de Bunker's-Hill; il fut un de ceux qui accompagnèrent Washington à New-York.

Prescott commença ses études à Boston, qu'habitait son père, célèbre avocat; mais il les termina au collége d'Harvard.

Il comptait suivre la carrière des lois, mais la perte d'un œil lui rendit tout travail impossibie et le força de renoncer au barreau. Ce fut alors que commencèrent ses voyages : il passa deux ans en Europe, visita successivement l'Angleterre, la France, l'Italie, où il consulta les meilleurs oculistes et les plus célèbres médecins. Sa santé s'était raffermie, mais sa vue restait toujours faible. A son retour il se livra à une étude approfondie de la littérature moderne de l'Europe et donna à la *North-American Rewiew* quelques articles qui, il faut en convenir, n'atteignent pas à la supériorité des grands analystes anglais, mais qui sont certainement très-remarquables par l'élégance du style.

Pendant que Prescott s'exerçait à ces travaux, ses idées se tournèrent entièrement vers l'histoire, et il se mit à recueillir des matériaux pour écrire la vie de Ferdinand le Catholique et de la grande Isabelle. Après dix ans de travail, d'efforts, de recherches, l'ouvrage fut terminé; il parut à Boston et à Londres au commencement de 1833. En Amérique, des éloges unanimes accueillirent cette œuvre admirable, qui fut

également louée et dignement appréciée en Angleterre par les organes littéraires de tous les partis et reçue avec enthousiasme en Espagne, dont l'orgueil national était prodigieusement flatté. L'auteur fut aussitôt nommé membre de l'Académie de Madrid. Le succès de ce livre n'a pas été passager. Il y a peu d'années une nouvelle édition a paru, et elle a été traduite en espagnol, en italien, en français et en allemand. L'histoire de cette époque où, après avoir conquis son unité territoriale, l'Espagne commença à jouer un grand rôle sur la scène du monde, conduisit naturellement Prescott aux deux épisodes qui ont marqué avec tant d'éclat la première moitié du seizième siècle : la conquête du Mexique et celle du Pérou. Son *Histoire de la conquête du Mexique* parut en 1843 et obtint le plus brillant succès. Rien ne pouvait séduire les imaginations comme cette expédition où un empire vaste et civilisé, riche et aguerri, succombait au bout de quelques mois devant une poignée d'aventuriers, conduits, il est vrai, par un chef dont les talents militaires et politiques égalaient l'audace héroïque. Prescott a peint et raconté en maître cette merveilleuse conquête, et on ne peut lui reprocher qu'une trop grande indulgence pour Fernand Cortez.

Cet ouvrage lui mérita l'honneur d'être admis à l'Institut de France comme membre associé.

La *Conquête du Pérou* parut en 1847, et son succès ne fut pas moindre que celui de la *Conquête du Mexique*. Prescott, âgé de cinquante ans, choisit pour nouveau sujet l'histoire de Philippe II. Il écrivit en grande partie ce dernier ouvrage à l'aide d'une machine qu'il avait fait venir de Londres et qui est en usage parmi les aveugles ou les personnes dont la vue est très-affaiblie. Les premiers volumes furent publiés en 1855. Les critiques littéraires d'Angleterre et de France y reconnurent les qualités qui distinguaient ses précédents ouvrages, le charme du récit, la lucidité du style, un esprit libéral mais judicieux, la fusion habile des matériaux embarrassants par leur richesse même et surtout la droiture du jugement, l'amour et la recherche de la vérité. Prescott était occupé au quatrième volume de l'*Histoire de Philippe II* quand il fut foudroyé par une attaque d'apoplexie qui l'enleva en vingt-quatre heures. La nouvelle de sa mort fit sensation en Europe comme en Amérique. Malheureusement l'ouvrage qui devait mettre le sceau à sa réputation restait inachevé, et c'est une grande perte pour la littérature historique dans laquelle William Prescott occupe une haute place.

CALLIXTE VALAUGU

VIR PROBUS

A LA MÉMOIRE DE M. ALFRED NETTEMENT

Sur notre France, ô Dieu, vous frappez sans relâche!
A quel sombre avenir sommes-nous réservés?...
Nos meilleurs ouvriers n'achèvent pas leur tâche;
Vous en êtes jaloux et nous les enlevez.

Pour féconder ces champs, notre domaine immense,
Il faut de vaillants bras, il faut des cœurs vaillants.
Épine, ronce, ivraie, étouffent la semence,
Sans ces hommes toujours courbés, toujours veillants;

Sans ces chefs à l'œil sûr, à la volonté ferme,
Enchaînés au devoir et sobres de repos,
Qui, l'aube à peine éclose, ont visité la ferme,
Préparant pour le jour serviteurs et troupeaux.

Ils vont usant leur corps à ces labeurs sans trêve;
Puis d'un long glas, un soir, les échos ont gémi...
Et la contrée au loin se croit jouet d'un rêve:
— Le moissonneur robuste en Dieu s'est endormi!. .

Venez le contempler sur sa funèbre couche :
Quelle ineffable paix brille dans son maintien!
L'éloge de sa vie abonde en chaque bouche:
— Nul n'aima plus la France et ne fut plus chrétien.

* * *

C'est vous, ô Nettement, ce travailleur, cet homme,
Qui sur le champ du Bien s'est penché quarante ans.
Si quelqu'un servit mieux l'Honneur, qu'on nous le nomme!...
Ah! nul front n'a porté de plus purs cheveux blancs.

Elle est brisée, hélas! cette plume loyale
Qui, combattant l'erreur, resta vierge de fiel;
Qui toujours défendit la bannière royale,
Et dont pas un seul mot n'est indigne du ciel.

Écartons de la tombe où ce grand cœur repose
Les mensonges pompeux, ce sacrilége abus :
Au nom de nos pays en larmes, je propose
D'y graver une croix, et dessous : VIR PROBUS.

Nous planterons, au lieu d'arbres à tige altière,
Nos arbustes à nous, qui la parfumeront,
Vendéens, le genêt, et, Bretons, la bruyère;
Car ce cœur fut à nous, et nos fleurs le diront.

ÉMILE GRIMAUD.

Nantes, 22 novembre 1869.

LES ROSES D'ANTAN

PREMIÈRE PARTIE

Voir pages 74, 82, 106, 122 et 138.)

VI

L'indisposition de M. Meyrins avait fait suspendre les préparatifs de la petite fête champêtre que les ha-

bitants de la Fontelaie se proposaient de donner à leurs amis; mais, dès que Camille eut transmis aux domestiques les ordres du maître, chacun s'efforça de réparer le temps perdu. Madame Bruno s'empara de Madeleine et ne lui laissa pas un instant de loisir. La jeune fille pourtant eût bien voulu qu'on lui permît de s'occuper un peu d'elle-même, car, si elle attendait avec une joyeuse impatience ce bal qui allait égayer le triste château, elle était fort embarrassée en songeant que, pour ce soir-là, elle serait obligée d'avoir une toilette élégante et fraîche. La pauvre orpheline était toujours mise, et pour cause, avec une excessive simplicité; elle ne possédait ni bijoux, ni rubans, ni robes à la mode, ni aucun objet de luxe; elle n'était au château que depuis deux mois et n'avait touché encore aucune rétribution; sa bourse était vide, il lui était impossible de faire le moindre achat, et il fallait absolument qu'elle trouvât le moyen de se préparer une toilette convenable avec les pauvres petits chiffons qu'elle avait apportés du pensionnat. Si du moins elle eût été libre d'aller examiner le contenu de ses armoires! Mais malheureusement madame Bruno se souciait fort peu de la question qui occupait Madeleine, et, abusant de l'obligeance inépuisable de cette enfant naïve, elle la faisait travailler sous ses ordres sans relâche et sans trêve, car le temps pressait. On était au mardi, et c'est le lendemain que l'on devait danser à la Fontelaie.

Le soir, lorsque la chère enfant fut rentrée dans sa petite chambre, elle put enfin faire une revue de ses robes. Ce ne fut pas long. Un costume d'organdi, qu'elle avait porté au pensionnat le jour de la distribution des prix, était le seul qui convînt. Il était entièrement démodé, mais avec de bons patrons, il était possible de parer à cet inconvénient. C'est ce que fit Madeleine, et ce travail l'occupa durant une partie de la nuit. Le matin, lorsqu'elle s'éveilla, la fraîche robe blanche, remise à neuf, fut la première chose qui frappa ses regards. Elle avait vraiment bonne mine, cette petite robe si légère. La jeune fille l'essaya et trouva qu'elle lui allait bien. Mais que cette toilette était simple! On ne pouvait vraiment la porter ainsi, il fallait des bouquets ou des nœuds pour relever la tunique. Après avoir rêvé un instant à cette importante affaire, Madeleine avisa une magnifique glycine qui tapissait la façade du château et montait jusqu'à son balcon; le feuillage, élégant et finement découpé, frissonnait sous le souffle caressant de la brise, et les fleurs, d'un bleu céleste, exhalaient d'exquises senteurs. La jeune fille se pencha, cueillit les plus belles de ces grappes parfumées, les posa sur ses tresses blondes, sur son corsage et dans les plis de sa tunique blanche. Et je ne crois pas que l'on vît jamais, dans ce vieux château, quelque chose de plus gracieux que cette blanche figure de jeune fille souriante et radieuse. Le vent du matin se jouait dans les petites boucles que ses cheveux cendrés formaient naturellement autour de son front, et le plaisir d'avoir résolu un grand problème donnait à ses joues de ravissantes teintes roses.

Justement madame Bruno traversait la cour; elle avait les bras nus et enfarinés, et portait triomphalement un plateau chargé de pâtisseries. Elle vit Madeleine dans sa blanche parure et laissa échapper un geste de stupéfaction.

— Oh! fi, fi, mademoiselle Rivert, cria-t-elle, fermez au moins vos persiennes.

Madeleine ne s'attendait guère à être ainsi interpellée; surprise et rougissante, elle leva la tête et aperçut Marc, qui riait de bon cœur à l'autre extrémité de la cour. Alors la confusion de la jeune fille se changea en un véritable chagrin; elle se couvrit la figure de ses petits doigts délicats et alla se jeter dans un fauteuil, au fond de son appartement, sans pouvoir retenir quelques larmes de honte et de dépit.

Après s'être répété vingt fois qu'elle se souciait fort peu de l'opinion que M. d'Athol allait avoir d'elle et des jugements téméraires qu'il porterait sans doute, elle se décida à changer de toilette et à aller affronter les sourires moqueurs de cet impitoyable Marc. Mais, dès qu'elle fut sortie de chez elle, elle se trouva un peu rassurée; tout le monde était en l'air, c'était un bruit, une agitation, un mouvement continuels, et chacun des habitants du château semblait tellement occupé, qu'elle espéra bien passer inaperçue au milieu de ce tumulte. Il fallait achever la moisson, transformer l'aire en salle de danse, orner les appartements de réception et faire une foule de choses non moins indispensables. Madame Bruno elle-même avait si peu de loisir, qu'elle oublia de tracasser sa douce victime. Celle-ci, en voyant les domestiques si affairés, comprit qu'elle n'avait de secours à attendre de personne et qu'elle serait obligée de blanchir de ses propres mains sa robe de bal. Elle sortit furtivement pour aller la tremper dans l'eau claire du ruisseau qui traversait l'avenue. Elle choisit un endroit commode et bien isolé, mais le soleil avait trouvé le moyen de pénétrer avant elle sous le feuillage mobile des hêtres. Ses rayons brûlants plongeaient jusqu'au fond de la source, et les fleurs des nénufars, attirées par ces flèches ardentes, venaient s'étaler à la surface de l'eau, semblables à de petites coupes d'or. Madeleine se croyait à l'abri de tout regard indiscret, elle n'apercevait autour d'elle d'autres êtres vivants que les libellules qui se balançaient sans bruit sur les roseaux dont les quenouilles tremblantes s'élevaient par milliers au milieu du ruisseau même. La jeune fille se hâtait, car la fraîcheur de l'eau et l'éclat insupportable des rayons du soleil se combinaient de la manière la plus fâcheuse, et elle n'était point encore habituée à ce supplice.

Elle avait presque achevé sa tâche, quand un bruit

de pas et de feuilles froissées la fit tressaillir. Elle leva la tête, aperçut Fox, qui venait boire à la source, et, derrière lui, le jeune M. d'Athol. Celui-ci salua et passa après avoir dit gravement :

— Mademoiselle Rivert, n'est-ce pas qu'Agnès Sorel avait raison : « Il faut savoir souffrir quand on veut être belle? »

Madeleine demeura interdite. Combien elle se trouvait ridicule et que d'humiliations en un jour!

— Qu'est-ce donc que M. Marc va penser de moi? se disait-elle. Je n'oserai plus soutenir ses regards moqueurs. Et qu'il aura raison de me railler! Certes, il est permis de rire d'une coquette indigente; oh! oui, bien permis! Pourtant, telle n'est point l'opinion de M. Daniel. Il a écrit de bien jolis vers à propos d'une paysanne qui n'avait d'autre parure qu'une touffe de bluets. Je ne crois pas qu'il souffrirait que l'on tournât en ridicule une malheureuse orpheline. Mais j'aimerais à savoir quelles figures feraient ce poëte et M. d'Athol, si on les mettait en présence. Allons, voilà que je songe encore à M. Daniel; je m'étais promis cependant d'oublier ce nom. Il faut que je m'impose une pénitence bien dure chaque fois que je laisserai mon imagination s'égarer ainsi.

Tout en faisant ces réflexions, Madeleine enlevait la mousse blanche que le savon avait déposée sur ses bras nus. Elle étendit sa robe au soleil, sur un palis, au fond de la cour; puis elle se rendit à la lingerie, où elle apprêta ce qui était nécessaire pour le repassage.

Cependant Marc d'Athol avait résolu de ne point sortir ce jour-là et de rester calme au milieu de l'agitation générale; il entendait bien l'art des contrastes, et cette tranquillité philosophique qu'il affectait lui donnait en vérité toute la mine d'un jeune sage.

Tandis que Madeleine, penchée sur les braises rouges, faisait chauffer les pinces, les fers, les bouffettes, qu'elle suait, soufflait et souffrait, notre philosophe, à l'instar de Tityre, se tenait en repos sous la voûte d'un hêtre. En face du hêtre était la robe blanche, bien exposée au soleil, et, à quelques pas, le jeune Fox jouait avec toute l'étourderie de son âge. Marc, ayant sorti de sa poche le carnet dont il a été parlé déjà, traçait de temps à autre une ligne au crayon. Évidemment il faisait ses comptes et prenait des notes. Parfois il levait la tête, et ses regards distraits allaient se fixer n'importe où, sur les corniches du toit, par exemple, et sur les fenêtres de la lingerie. A l'une de ces fenêtres apparaissait la figure impatiente de Madeleine. Cette chère enfant soupirait et regardait sa robe; elle n'osait aller la prendre si près de Marc, et, plutôt que d'affronter encore les sourires méchants de ce moqueur, elle préférait attendre qu'il s'éloignât; mais plus elle s'obstinait à attendre qu'il se retirât, plus il persistait à rester. De tout cela que résulta-t-il? Que le chien Fox, très-impatient de sa nature, se fatigua de voir flotter au vent ce joli nuage de mousseline. Tout à coup il jeta un aboiement sonore, se pelotonna, s'élança, mit son fin museau entre ses pattes, le releva, jappa de nouveau, saisit le frêle tissu et le déchira à belles dents.

Madeleine jeta un petit cri de frayeur, et Marc, se levant, courut au chien. Il était trop tard, il ne put enlever à son chien qu'un lambeau d'étoffe large comme une feuille de figuier. En riant aux éclats, il replaça ce fragment sur le palis.

Madeleine accourait. Cette gaieté intempestive lui fit perdre sa réserve habituelle.

— N'est-ce pas, monsieur, que cela est bien plaisant? dit-elle. N'est-ce pas qu'il est bien généreux aussi de se divertir aux dépens d'une malheureuse orpheline?

— Ma foi, oui, répliqua-t-il, je trouvais l'incident fort drôle; mais, puisque vous le prenez sur un autre ton, je ferai comme vous, mademoiselle.

Il étendit le bras, et, désignant un fouet qu'on avait oublié dans un coin de la cour :

— Fox, apportez, dit-il.

— Vous n'allez point frapper ce pauvre animal! s'écria Madeleine.

— Et qui donc alors, mademoiselle? Est-ce moi qui mérite une correction? Faut-il que je pâtisse des fautes de mon chien?

Il fit claquer le fouet que Fox avait apporté docilement, mais la jeune fille posa sa petite main sur la tête du coupable.

— Vous ne le frapperez point, dit-elle, je ne le veux pas.

Marc, surpris, la regarda.

— Oh! oh! mademoiselle Rivert, le roi dit : Nous voulons! fit-il d'une voix railleuse.

Cependant il n'insista point et jeta le fouet à terre.

Madeleine rentra très-émue, mais moins affectée toutefois de cette petite scène que de la perte de sa robe; elle ne voyait plus la possibilité de prendre sa part des plaisirs de la soirée, et elle dit à madame Bruno que, pour des motifs sérieux, elle allait s'enfermer dans son appartement et y demeurer jusqu'au lendemain.

La femme de charge se récria :

— En voici bien d'une autre! Quoi! mademoiselle, vous avez de semblables caprices? Des motifs sérieux, dites-vous? Je voudrais bien les connaître. Je suis convaincue, moi, que c'est uniquement pour nous faire pièce que vous prenez cette belle résolution. Vous savez que, pour une petite fête champêtre, on ne fait pas venir d'orchestre, et que, comptant sur vous, mademoiselle la musicienne, nous n'avons point jugé à propos de mander un pianiste de Besançon. Est-ce Camille qui tiendra le piano? Pauvre chère enfant! combien elle va se divertir!

— Oh! étourdie que je suis! pensa Madeleine, je



me réjouissais naïvement en songeant à la danse que j'aime, et je ne réfléchissais pas que je serais là uniquement pour faire danser les autres. Qu'importe comment je serai vêtue? Personne ne s'avise d'examiner si les musiciens de l'orchestre sont en toilette de bal.

Le soir, après le dîner, comme elle allait rentrer chez elle pour s'habiller aussi élégamment que possible, M. Jean lui remit un petit écrin.

— Permettez-moi, lui dit-il, de vous prier de vouloir bien accepter ce médaillon. J'espère que vous me ferez le plaisir de le porter ce soir.

Madeleine balbutia quelques mots polis.

— Oh! reprit-il, ne me remerciez point, cela n'en vaut pas la peine; c'est d'ailleurs une restitution que je vous fais de la part de Marc. Mais pourquoi ne m'aviez-vous pas parlé du méchant tour que maître Fox vous a joué ce matin?

La jeune fille éprouva un sentiment de malaise; elle eût préféré qu'on ne lui fît pas ce cadeau, qui ne la dédommageait point du tout de la perte de sa robe, et ce fut sans éprouver aucun plaisir qu'elle vint prendre place dans le grand salon.

M. Meyrins avait convié à sa soirée dansante ses voisins les plus proches, — j'entends ceux qui pouvaient prétendre à cet honneur; — et si tous ces gens n'occupaient pas le même rang dans le monde, du moins ils étaient tous de bonne compagnie.

Madeleine, cette pauvre petite sauvage, leur trouva un air très-imposant et demeura timidement à l'écart. Elle poussa un soupir de regret en remarquant que presque toutes les jeunes filles étaient en toilette blanche; celles qui avaient voulu se distinguer avaient choisi le rose ou le bleu céleste. Camille gardait un juste milieu : sa robe était de la couleur des lis et ses rubans de celle des cerises. Tout cela nuageux, vaporeux, diaphane. Cette parure ressemblait à une crème fouettée, — aux fraises, disait Marc. Mademoiselle d'Athol plut beaucoup ce soir-là; elle n'était point jolie, mais sa grâce, sa vivacité, son air doux et ingénu, la rendaient fort attrayante. D'ailleurs, on la considérait comme une héritière et on l'entourait d'hommages. Elle en était heureuse, mais elle n'en paraissait pas plus fière; elle riait avec la naïveté d'un enfant; elle parlait tout haut du plaisir que lui causait cette petite fête; elle était, comme on dit, aux anges, et ses pieds ne touchaient plus au parquet.

Si les invités de M. Meyrins étaient fort empressés autour de Camille, ils ne songeaient point du tout à la pauvre Madeleine, qui ne savait que faire dans son coin.

— Ma chère enfant, dit une dame très-élégante à mademoiselle d'Athol, quelle est donc cette grande jeune fille, en robe de taffetas noir, qui se tient seule debout auprès du piano?

— C'est mademoiselle Madeleine Rivert, mon institutrice et ma meilleure amie, répondit vivement Camille. Ne la trouvez-vous pas charmante, madame?

— Je la trouve... bizarre, avec sa toilette si sombre et son air de muse tragique, repartit la belle dame en riant.

— Elle ressemble à un corbeau au milieu d'une bande de cygnes, dit un petit jeune homme en lorgnant les danseuses blanches et roses.

— Mademoiselle Rivert est une ravissante personne, s'écria un autre jeune homme qui causait avec Marc.

Celui-ci se mordit les lèvres.

— Je savais que Ludovic penserait ainsi, fit-il observer; il suffit qu'on dise blanc pour qu'il dise...

— Noir, interrompit en riant M. Ludovic. Ma foi oui, le noir est aujourd'hui la couleur que je préfère, et je vais le prouver à tous, si cette belle ténébreuse veut bien me faire l'honneur de danser avec moi le premier quadrille.

Parmi les priviléges accordés à madame Bruno, il faut compter celui — dont elle abusait un peu — de faire les honneurs de la Fontelaie aux hôtes de M. Meyrins, quels qu'ils fussent. Il est vrai que ceux-ci ne trouvaient point mauvais qu'elle se familiarisât avec eux; elle était née au château, et on la considérait presque comme un membre de la famille. Ce soir-là, elle parcourut plusieurs fois les salons, vêtue d'une splendide robe de tabis, qui avait appartenu à madame André Meyrins, et elle passait précisément auprès de M. Ludovic, lorsqu'il manifesta l'intention d'inviter Madeleine.

— Pour l'amour de Dieu et l'honneur de la maison, cher monsieur, lui dit-elle, n'allez pas mettre en évidence cette pauvre demoiselle Rivert, vous lui feriez affront aussi bien qu'à nous, car elle n'a vraiment pas une toilette décente; vous m'en voyez toute honteuse. Si j'avais pu supposer que cette malheureuse jeune fille se trouvait dans un semblable dénûment, je lui eusse offert quelques hardes. — Mais, ajouta-t-elle, nous avons d'autres danseuses, si gracieuses et si charmantes, que, sous aucun rapport, mamzelle Madeleine ne saurait soutenir la comparaison avec elles.

— Vous avez parfaitement raison, madame, répliqua M. Ludovic; mais par malheur je ne puis inviter vos charmantes danseuses.

— Pourquoi cela? Elles sont si gentilles et toutes disposées à se trémousser. Les voici qui dansent déjà sans musique. Allons, monsieur, faites votre choix.

— Impossible, madame; je ne saurais que dire à vos jeunes demoiselles; on ne m'a jamais appris à parler ménage, broderie, cuisine, économie domestique.

— Et vous supposez que mademoiselle Rivert saurait mieux que nos jeunes filles...

— Mademoiselle Rivert est ma payse, madame, comme on dit à la Fontelaie; nous sommes nés tous deux à Paris, et nous parlons la même langue.

Marc haussa imperceptiblement les épaules; cela lui arrivait souvent lorsqu'il se trouvait dans la société de M. Ludovic. Celui-ci avait un tic qui impatientait fort ses amis. A tout propos et même hors de propos, il se plaisait à montrer son admiration pour Paris, où il avait passé son enfance, et son dédain pour la province, où il venait de se fixer définitivement.

M. Ludovic Herbeau était tout simplement le fermier de M. Meyrins; il faisait valoir une fort belle terre appartenant à celui-ci et située à trois ou quatre lieues de la Fontelaie. Volontiers notre jeune homme donnait à entendre qu'il avait vécu à Paris au milieu du meilleur monde, et que des revers de fortune, bien immérités, l'avaient obligé à renoncer à une existence de fêtes, de plaisirs et de luxe pour venir gagner sa vie et celle de sa mère en exploitant le domaine de M. Jean. Mais la vérité, c'est que M. Herbeau était le fils unique d'un honnête épicier de la rue Saint-Denis. Ce brave homme, qui aimait passionnément la campagne, où il avait espéré de se retirer un jour, avait voulu que son cher Ludovic étudiât l'agriculture dans une ferme-école. Le jeune homme y passa deux ou trois ans, puis il perdit son père et devint maître d'une petite fortune qu'il gaspilla en voulant s'enrichir. Sa mère, bonne personne trop faible et trop indulgente, lui permit de disposer du peu qu'elle possédait, et ce maître fou profita de l'autorisation pour ruiner entièrement la malheureuse femme. Les spéculations auxquelles il se livra le mirent en rapport avec le régisseur de la Fontelaie, et lorsque M. Jean eut hérité de la grande fortune de M. André, Ludovic le pria de lui affermer une de ses terres. Le nouveau châtelain y consentit, et M. Herbeau et sa mère habitaient depuis six mois la ferme des Domprelles, lorsque nous le rencontrons, pour la première fois, à cette soirée dont Camille faisait les honneurs avec tant de grâce.

Ludovic avait connu Marc d'Athol à Paris, il lui avait même prêté de l'argent en diverses circonstances, et notre jeune Marc demeurait attaché, par la reconnaissance, à un homme que, sans ce motif, il n'eût point choisi pour ami.

Cependant Madeleine s'était assise au piano, et les danses avaient commencé avec beaucoup d'entrain. Camille donnait l'exemple et chacun le suivait, excepté Marc et Ludovic, qui, assis dans un coin, échangeaient quelques phrases décousues et semblaient se divertir fort peu. Au bout d'un instant, leur conversation finit par tomber entièrement.

— A quoi songes-tu, les yeux fixés sur ce piano? demanda tout à coup M. Ludovic.

— Pourquoi n'aurais-je point les yeux fixés sur ce piano? répliqua Marc; un chien regarde bien un évêque.

— Mais pas au point de se donner un torticolis, je suppose, fit observer Ludovic.

M. d'Athol allait répondre avec aigreur, mais madame Bruno, qui s'approchait, ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur Marc, mon cher enfant, dit-elle, c'est fort mal de faire ainsi bande à part; vous devriez danser; ces demoiselles ne sont pas contentes.

— Si elles ne sont pas contentes, madame Bruno, moi je suis désolé, répondit-il en affectant un grand sérieux; j'aime beaucoup la danse, mais j'ai des cors aux pieds, ce qui est très-douloureux, comme vous savez.

— Ah! je crois bien, c'est pire qu'une entorse, et du moment qu'il en est ainsi, je vous trouve fort excusable. — Mais M. Herbeau a-t-il aussi des cors?

— Non, madame, et je danserai dans un instant; il faut d'abord que je regarde... que j'étudie... Cette danse m'est absolument inconnue; ce doit être une bourrée ou des tricotets.

— C'est la valse, cher monsieur Ludovic.

Le jeune homme éclata de rire.

— La valse! dit-il; ah! c'est charmant! Il faut, madame, que ce soit vous qui me l'affirmiez pour que je puisse le croire. — Et cette valse, s'il vous plaît, à quel temps?

— Bon! dit Marc impatienté, le temps ne fait rien à l'affaire, saute en mesure et cela ira toujours assez bien.

— Tout à l'heure, mon bon, tout à l'heure, repartit le jeune fermier en regardant son ami d'un air malicieux.

M. Meyrins, après s'être assuré que chacun de ses hôtes se divertissait à sa guise, était venu s'accouder sur le piano, en face de Madeleine, et il restait là, debout, sérieux et pensif. L'orpheline n'osait lever les yeux de peur de rencontrer le regard sombre et perçant de cet homme étrange; il lui tardait qu'il s'éloignât, mais lui ne paraissait pas croire qu'il pût intimider cette enfant.

— Comme vous ressemblez à votre pauvre mère! lui dit-il d'une voix lente et expressive.

Madeleine leva brusquement la tête.

— Quoi! monsieur, fit-elle, vous avez connu ma mère?

M. Meyrins posa sa main sèche sur le clavier.

— Prenez garde, mademoiselle, vous manquez la mesure, dit-il, sans répondre autrement.

Il imposait tellement à cette pauvre jeune fille, qu'elle n'osa point répéter sa question; mais elle avait perdu tout son calme; elle s'agitait, elle levait furtivement les yeux, elle tournait avec bruit les pages des albums de musique, si bien que M. Jean finit par lui dire, en souriant à demi :

— Vous avez les doigts fatigués, je le devine.

— Oh! non; pas les doigts, répondit-elle, mais j'ai des fourmis dans les jambes, c'est si pénible de rester ainsi immobile lorsque tout le monde est en l'air.

M. Meyrins se détourna et fit un signe à Marc qui accourut.



— Voudriez-vous prendre la place de mademoiselle? lui dit-il.

— Volontiers, répondit le jeune homme.

— Ah! enfin! s'écria M. Herbeau qui avait suivi son ami, et qui s'approcha de Madeleine avec empressement.

Marc fronça le sourcil et fut sur le point de quitter le piano; mais il était trop tard: Ludovic avait déjà offert son bras à la jeune fille, dont les petits pieds frémissaient d'impatience, et, radieux, il la conduisait parmi les groupes qui allaient organiser un quadrille. M. le régisseur, obligé de jouer, s'acquitta de sa tâche comme un écolier, sans observer ni rhythme ni mesure, il se mit à frapper sur le clavier à tort et à travers. Il était impossible de danser, et cette jeunesse impatiente s'arrêta en murmurant. Marc entendit les plaintes et les reproches et ne s'émut point.

— Mesdames, dit-il, vous me voyez au désespoir, mais je fais du mieux que je puis, et, malgré tout mon désir de vous être agréable, je ne saurais montrer plus de talent et de bonne volonté.

— Mademoiselle Rivert, cria madame Bruno, veuillez avoir l'obligeance de reprendre votre place, à moins que l'une de ces dames ne consente à vous suppléer.

Personne ne répondit, et M. Ludovic fut obligé de ramener Madeleine au piano.

— Avoue que tu l'as fait exprès, dit-il à Marc.

Celui-ci sourit.

— Décidément, pensa Madeleine, il a un mauvais cœur. Il sait que je désire danser et il veut me priver de ce plaisir.

En historien véridique, je dois ajouter que Camille, rappelée à son devoir par M. Meyrins, vint bientôt prendre la place de Madeleine, et joua avec beaucoup de bonne grâce pendant un temps fort long. Quelques dames, qui ne s'étaient point souciées d'alléger la tâche de l'institutrice, ne voulurent pas rendre trop pénible celle de la jeune maîtresse du logis, et pianotèrent à leur tour, de sorte que Madeleine put danser, non-seulement avec M. Herbeau, mais encore avec la plupart des hôtes de M. Meyrins. Marc, lui-même, l'invita deux fois, et elle ne le refusa point; mais elle fut très-froide avec lui, et elle conserva de cette soirée un souvenir assez pénible, et de M. d'Athol une opinion des plus défavorables.

Michel Aubray.

— La suite prochainement. —

ADIEU AUX PROMENADES

—

LE LUXEMBOURG. — LES TUILERIES.

« Nous n'irons plus aux bois »...... ni même, hélas! plus guère dans ces bois citadins qu'enferme Paris, dans ces beaux massifs d'arbres où nous avons passé de si bonnes heures à lire ou à travailler, et qu'il faut abandonner quand, la tête chargée de brouillards et les pieds dans la neige, ils vont, pour quelques mois, être dépourvus de soleil.

Mais, avant de quitter nos promenades habituelles, je désire communiquer à nos lecteurs une réflexion que fait souvent naître en moi l'aspect de nos deux principaux jardins publics, le Luxembourg, les Tuileries.

On connaît leur origine: le Luxembourg nous vient des austères couvents, les Tuileries sont sortis des joyeux cabarets. Eh bien! ils me semblent toujours porter le caractère de leur nature primitive: le premier est toujours, jusqu'à un certain point, grave, silencieux; l'autre animé, brillant, enjoué.

Comme certaines plantes, inhérentes à la nature du sol, repoussent toujours à mesure qu'on les fauche, ces enclos, après leurs successives transformations, reprennent toujours leur aspect particulier et différent.

Tout le monde sait dans quelles circonstances se créa presque peu à peu le jardin du Luxembourg.

Au milieu de la ville, et sur l'emplacement d'un ancien cimetière, était le vieux château de Vauvert bâti autrefois par le roi Robert, et depuis longtemps abandonné. La ruine était des plus mal fréquentées. Au dire des habitants des rues voisines, ce n'étaient rien moins que des démons qui s'y installaient avec leur cortége de sorciers, de fantômes, de hiboux. Tous les habitants fuyaient, même pendant le jour, les vieilles tours et leur maudite engeance; et ces êtres affreux qui s'y mettaient non pas à *quatre* mais à cent pour faire le diable, remplissaient les nuits de rumeurs sinistres et d'épouvantable tapage.

Le chemin qui passait là fut, pour cette raison, nommé rue d'Enfer; la barrière voisine eut le même nom; une autre voie de ces parages fut appelée Tombe-Issoire.

Pour faire cesser cet état de choses, le roi saint Louis trouva un remède souverain. Il éleva sur la place même un couvent de Chartreux; et l'enceinte religieuse, comme la forteresse la mieux armée, fit aussitôt battre en retraite toute la bande infernale.

Au cloître alors descend une céleste paix;
L'amour de Dieu répand ses mystiques attraits,
Des images des saints l'église se décore,
Le jour aux vitraux peints, s'adoucit et se dore;
Il éclaire la croix au fond de ces murs blancs
Où le moine pensif se promène à pas lents.

En 1612, autre transformation:

Marie de Médicis acheta un terrain limitrophe au duc Piney de Luxembourg (qui devait y laisser toujours son nom) pour faire élever un palais. L'architecte Jacques Desbrosses le traça sur le modèle du palais Pitti de Florence; il plaça à côté cette belle



fontaine qu'on y admire encore, et l'accompagna de parterres ayant au centre leur grand bassin.

Ce fut le jardin du palais: une partie de l'enclos monacal passa à ce nouvel usage.

C'était là que la reine venait, avec les dames de la cour, s'asseoir sur l'herbe fraîche.

Et que les lecteurs ne s'en étonnent pas : le luxe des bancs et des chaises vint très-tard ; dans les églises et dans les résidences royales on n'eut longtemps que de la paille et des brassées de feuillage pour tapis et pour siéges.

Le monastère voisin mit du temps à s'effacer du sol; et, il y a trois ans à peine, avant le bouleversement du jardin, on en voyait des traces dans la pépinière accompagnées de la statue de Lesueur, le peintre des Chartreux et l'ami de la reine Marie de Médicis.

Le jardin eut encore une époque solennelle. Pendant la Révolution, le palais ayant été converti en lieu de détention, les prisonniers, — des nobles pour la plupart, — avaient le jardin à leur disposition. Ils y promenaient, non pas le désespoir, mais la résignation à leur sort, la sérénité pieuse, la confiance en Dieu. Et il est probable que, dans cette situation d'âme, le Christ, qu'on voyait encore aux pans de murs de l'ancien monastère, était plus précieux pour eux que toutes les beautés architecturales du palais italien.

Mais, voyez ! toujours sur ce sol des pensées austères, des méditations graves...

Ne semble-t-il pas, après tant d'années écoulées, que le Luxembourg conserve encore l'empreinte de son ancien couvent, lequel fut entouré d'autres retraites religieuses qui vinrent plus tard couvrir cette partie de la ville? N'y trouve-t-on pas d'une manière remarquable le recueillement, le calme, le silence ?

Voyez d'abord les statues : ce ne sont pas, comme aux Tuileries, les divinités païennes présidant au plaisir; non, elles appartiennent à la sévère histoire. C'est Velléda, la prêtresse respectée de tout un peuple; c'est Jeanne d'Arc, la belle et noble inspirée du Seigneur; Marguerite de Valois, capable d'enseigner le grec et le latin à cet étudiant assis à ses pieds; Anne d'Autriche, qui posséda le souverain pouvoir ; Mademoiselle de Montpensier, qui tint dans ses mains l'épée du général d'armée, et ainsi de toutes les autres.

Puis, dans ces longues allées, ce sont des promeneurs au front pensif; car les hommes studieux, ceux qui ont besoin de penser et de travailler en marchant, viennent chercher ces ombrages tranquilles.

Cela est si vrai que, dernièrement, lorsque l'on voulut remuer et transformer le Luxembourg, des savants, des hommes d'État, protestèrent contre ce projet, demandant grâce pour cet enclos qui leur rappelait leur laborieuse jeunesse, et dans lequel ils avaient laissé tant de leurs pensées! Et maintenant, à l'air absorbé et méditatif des hommes de la nouvelle génération qui y passent encore, on voit qu'ils sont en train de semer, dans les parterres fleuris, d'autres souvenirs de méditation et d'étude.

Partout on se tait, on travaille; les femmes, de condition assez humble, qui n'ont point de toilettes à étaler et qui viennent là simplement pour respirer le bon air, tirent sérieusmeent l'aiguille; les enfants, qui ne possèdent pas de riches et bruyants jouets et qui sont un peu pliés à l'obéissance, s'amusent tranquillement d'un marron d'Inde que le vent leur a jeté sur le sable.

Et maintenant entrez aux Tuileries, et voyez quel aspect différent.

C'est un éternel lieu de fête, où la fortune, le contentement, la belle humeur, la gaieté, viennent prendre leurs ébattements.

Sur cet emplacement, occupé autrefois par des tuileries, puis par un petit château appartenant à la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, Catherine de Médicis voulut élever un palais.

En 1564, les architectes Philibert Delorme et Jean Bullant furent chargés de mettre son projet à exécution.

Ainsi ce fut à deux reines du nom de Médicis que nous dûmes, à quarante-huit ans de distance, nos deux principaux jardins publics.

Les terrains qui s'étendaient devant cette nouvelle construction, le long de la Seine, étaient affectés alors comme aujourd'hui nos barrières, aux petits divertissements, ni plus choisis, ni moins fréquentés. C'était un amas de guinguettes, des bicoques poussant à tort et à travers, avec des bosquets sous lesquels on buvait bouteille; puis des jeux de bague, des chevaux de bois, des loteries, des balançoires, beaucoup de marionnettes. Il sortait de là des sons perçants de fifres, de tambours, des rires, des chants à fendre les airs.

Mais, comme alors on ne connaissait guère mieux en fait de lieux d'agrément, c'étaient des princes, des ducs, des barons, des grandes dames, qui venaient prendre là leurs amusements. Il y avait surtout un certain cabaretier nommé Renard, fort réputé, et qui, à ce que l'on rapporte, faisait à leurs Seigneuries des *fricassées* délicieuses.

Bien des robes de soie balayèrent ce sol, bien des aiguillettes y semèrent leurs franges d'or; longtemps le bel esprit français petilla sous ces tonnelles; les gentilshommes y trouvèrent maint sujet de duels, les pages y mirent toutes choses en chansons.

Henri IV vint prendre une grande partie de ce terrain pour l'attacher à l'habitation royale; mais ce roi ménager, qui se montrait le plus modeste des gentilshommes, et se contentait parfaitement, pour lui, de quatre chevaux et de *deux voitures*, crut faire pour le mieux en plantant sur ce point un verger aux arbres



Nouveau jardin de la Pépinière, au Luxembourg.

productifs. Il se trouvait dans cet enclos, il est vrai, une *volière*.., qui était peut-être bien une basse-cour..., des ruches à miel, une ménagerie, un vivier et même, dit-on, un *écho*..., sans que nous sachions, par exemple aujourd'hui, ce que cet écho est devenu.

Enfin sous Louis XIV tout cet amas de petites constructions s'effaça pour faire place au vaste et beau jardin dessiné par le Nôtre.

Maintenant on peut juger que la joie, l'entrain, le bruit, le mouvement attachés à cette terre, sont toujours venus y renaître malgré le décorum de la civilisation.

Il n'y a point sous ces ombrages de souvenirs tristes ni imposants.

Tout est animé dans la belle et verdoyante étendue. D'un côté la rivière et ses embarcations diverses; de l'autre les grandes rues et leur roulement de voitures; à la grille de brillants équipages. C'est toujours le luxe, l'élégance, la vie de plaisir, la prodigalité folle.

Les bruits des quatre coins du monde arrivent ici par les journaux; un kiosque bien fourni donne à chaque passant qui s'approche une provision de nouvelles.

Voyez maintenant les statues, qui en sont la population fidèle, immuable. Elles nous offrent partout des dieux, des déesses de l'Olympe, dont le culte n'avait pour but que d'embellir l'existence. A tous les pas on rencontre Vénus, Flore, des Faunes, des Hamadryades, et la Diane surtout, la belle chasseresse, qui répand sur nous son ombre de déesse; puis des figures pleines de grâce, de légèreté, la métamorphose de Daphné, l'enlèvement de Cybèle, Atalante courant sous le *Marronnier du 20 mars*, ensuite une quantité de nymphes, de fleuves, de sylvains, et des petits Amours comme s'il en pleuvait.

En même temps, dans les parterres, dans les allées, la foule est riante et parée.

Les femmes qui s'y trouvent sont de vraies Parisiennes, assises dans leur salon de verdure. Les enfants, qui sont tous de petits messieurs, de petites dames, se prélassent dans leurs toilettes raffinées et cassent en dansant des joujoux dont le prix sécherait les larmes d'une pauvre famille.

Tout rit, tout folâtre, tout jouit largement de la vie, depuis la cime des branches, où les oiseaux engraissés de gâteaux, chantent à cœur joie, jusqu'au fond des bassins, où les cyprins, fiers de leur robe rouge, frétillent comme des bienheureux.

Enfin, tels que sont nos jardins bien-aimés, le Luxembourg, renouvelé, si je puis ainsi dire, et les Tuileries, nous les aimons tous deux; ils nous ont donné leur air pur pendant la saison passée; tâchons d'en jouir encore tant que faire se pourra..... Mais le jour si court de décembre s'éteint devant mes yeux, et me laisse à peine assez de lueur pour écrire encore : Adieu à nos promenades! Mme Léontine Rousseau.

MES HÉRITAGES

—

DEUXIÈME PARTIE

(Voir pages 4, 24, 35, 51, 69, 92, 101, 115, 131 et 156.)

—

VI

Un mois plus tard, je n'étais plus l'enfant rêveuse et oisive qui représentait assez bien, dans l'étroit appartement du quai Nemours, une bergeronnette en cage. Par Loeïzan, j'avais abordé la science de l'âme, la science suprême, celle qui se prend en Dieu même et qu'il a mise, par un ineffable mystère de sa bonté, à la portée de tous; mais j'étais restée profondément ignorante au point de vue humain. De mes relations avec une jeune fille solidement instruite et gracieusement savante grandit chez moi le désir d'acquérir l'instruction qui me manquait.

Dans une grande ville rien n'était plus facile que de réaliser ce désir, et ma tante Amaranthe, avec une générosité dont je lui demeurerai éternellement reconnaissante, consentit à tout. Je commençai en même temps le dessin, la musique, la littérature, et, bien que tous ces sentiers dussent me paraître hérissés d'épines, dès les premiers pas je marchai vite. Mon intelligence était comme préparée par un long jeûne, elle saisit avidement tout ce qui lui fut présenté, et la période vraiment harmonieuse de ma vie commença. Marie de Nellebrand me servit de guide et ma tante Amaranthe de régulateur. Ses infirmités réclamaient des soins et sa tendresse toujours croissante des attentions qui m'arrachaient à ces chères études qui ouvraient devant mon esprit ébloui des horizons immenses et inconnus. Un piano s'était glissé contre la cheminée du salon, un chevalet et une petite table en bois blanc couverte de livres s'étaient ajoutés au mobilier de la chambre bleue, et Dieu sait quelles extases me prenaient là en parcourant les extraits des Conférences du P. Lacordaire, la *Connaissance de l'âme* du P. Gratry, les pages pénétrantes, embaumées de sainteté du P. de Ravignan. Sous la direction intelligente de Marie, je nouai aussi connaissance avec nos meilleurs auteurs profanes; mais ceux-ci ne trouvaient pas en mon âme un écho aussi profond, aussi parfaitement en accord avec ses propres vibrations; mon admiration pour eux était grande et sincère, elle touchait rarement à l'enthousiasme, à moins qu'ils ne se rangeassent parmi les grands philosophes chrétiens qui me remuaient si fortement, si puissamment. Il me semblait que quelque chose de vivant passait dans les fibres les plus intimes de mon être intellectuel et en triplait la force; et puis c'étaient des inconnus, mais ce n'étaient pas des étrangers; ils parlaient magnifiquement leur langue, mais c'était la langue universelle des âmes, et si la

forme était éclatante, le fond ne variait jamais. Ces vérités, je les avais entendues, et bien souvent, au milieu de mes études solitaires et de mes ravissements d'intelligence, je laissais tomber mon livre et je souriais pensant à Loeïzan. Loeïzan m'avait dit cela; elle avait lu cela dans l'Évangile, elle avait compris cela à la lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde. Ma foi naïve et un peu vague comme la foi des ignorants s'affermissait singulièrement par ces réflexions, par ces comparaisons. L'admirable unité du vrai m'apparaissait dans ce rapprochement entre des intelligences séparées en apparence par des abîmes et entre des cœurs aussi dissemblables; il me semblait saisissant d'avoir entendu sortir de la poitrine d'une humble paysanne ce cri d'adoration que jetaient ces penseurs profonds et ces philosophes superbes.

En quelques mois, je fis des progrès rapides, et surtout je me pliai au travail régulier quotidien. Que m'importait désormais la tristesse de mon entourage? Je me réfugiais dans mes livres. La première fois que mon père me revit, il ne put cacher son étonnement et sa satisfaction.

J'avais pris dans la société de Marie l'aplomb qui me manquait, mon activité intellectuelle rayonnait sans doute sur mon visage et animait ma physionomie; l'enfant avait enfin fait place à la jeune fille. Malheureusement Marie alla passer la fin de l'été à Saint-Malo; ce départ ralentit d'abord quelque peu mon zèle, mais nous entamâmes une correspondance suivie, ce qui servit à me former un style épistolaire, ce roi des styles dont nulle femme ne peut se passer. Tout allait bien, je marchais plus lentement peut-être, pas à pas, mais sûrement, quand un tout petit événement vint jeter le trouble dans mes études, l'agitation dans ma vie, et me faire pencher vers une ornière que connaissent tous ceux dont l'imagination a été vive et a vraiment eu vingt ans. Mes cousins de Laglace, ces hommes d'avenir, comme les qualifiait leur mère, vinrent passer leurs vacances à Rennes. Dans ce voisinage dangereux, l'écolière se crut passée maître, elle abandonna un peu à l'imagination les rênes de la volonté et écouta la poésie qui chantait traîtreusement à ses oreilles. L'aîné de mes cousins était un grand et sérieux garçon de vingt-cinq ans, aimant la science et détestant le monde. A notre première entrevue, il m'appela gravement : « Mademoiselle, » ce qui n'était pas étonnant, notre parenté n'existant plus que grâce à la mémoire de nos parents. Cependant je trouvai cela froid; j'avais tant entendu ma tante parler de son Paul, que je m'étais habituée à l'appeler Paul. Aussi, quand ce mademoiselle tomba de ses lèvres sérieuses, encadrées dans une épaisse barbe noire, tout un petit abîme se creusa entre nous, et mon attention et ma sympathie se portèrent, je ne sais trop pourquoi, sur mon cousin Édouard, qui m'appela Claire avec une certaine condescendance et qui m'enrôla, je ne sais trop comment, parmi sa phalange d'admirateurs. Mon cousin Édouard n'était pas positivement un sot, mais il était comme sa mère, vaniteux, égoïste, tout à fait épris de sa personne, qui, du reste, était charmante.

Et puis il se parait d'un double prestige, il venait de gagner son diplôme de bachelier, et il portait l'uniforme du collége de Sainte-Barbe. Un garçon en redingote noire et en tuyau de poêle ne s'idéalise pas vite; mais poser victorieusement sur ses cheveux blonds une casquette de drap bleu à galon d'or, mais étinceler par ses boutons d'habit, est un genre d'agrément fort apprécié par les yeux jeunes et féminins. Je me sentais très-flattée quand, sur les quais, il daignait m'offrir le bras, et il ne manquait pas de me faire sentir sa condescendance.

Notre rencontre avait eu lieu d'une façon si simple et si dépourvue d'apparat, que, pour ce jeune homme épris avant tout du brillant de la vie, j'étais un peu moins que rien, pas davantage. Il était arrivé un soir avec sa mère, il était entré dans ce petit salon mal éclairé, il avait vu entre des vieilles femmes une jeune fille en robe de percale, qui lisait dans un grand journal; son imagination n'avait pu être ébranlée devant cette mise en scène si mesquine, si bourgeoise, et j'étais demeurée la nièce des petites vieilles du balcon. Il lui fallait des réunions bruyantes, des hommes passionnés, des femmes brillantes. C'était un papillon qui cherchait à se brûler les ailes, une petite lumière qui rêvait de passer pour une flamme, une intelligence qui, à peine éveillée, s'imaginait embrasser de son juvénile regard tout le monde des idées, un nouveau-né qui déchirait ses langes pour s'élancer à tout hasard dans la vie.

Cet état, propre surtout à la jeunesse virile, a été si admirablement peint par un de nos grands philosophes chrétiens, que je ne puis résister au désir de l'exposer ici :

« Il y a dans la vie, dit le P. Gratry, une heure où les mots prennent un sens nouveau, où la vie de l'esprit se forme, où les idées sont tout à coup pour nous comme des objets vivants; c'est l'heure de la pensée virile. A vrai dire, cette heure n'est pas donnée à tous, et l'époque de ce développement intérieur varie beaucoup. Alors un immense orgueil se déclare, un égoïsme spirituel vraiment étrange se développe... L'horizon s'illumine pour cet esprit naissant, mais prend autour de lui la redoutable forme sphérique... Dans le premier moment, cette illusion est à peu près irrésistible. C'est que, malgré l'extrême puérilité de l'illusion et son extrême énormité, il se passe une grande chose dans cet être qui parvient à la virilité, à l'originalité de la pensée. En ce moment pour lui, le soleil de l'intelligence, le soleil intérieur se lève. Comme ce spectacle est vraiment grand et semblable au spectacle de la nature sous le soleil levant, est-il possible qu'une très-

grande joie et un très-grand orgueil n'assaillent l'âme quand elle se dit : « Cette belle lumière, c'est moi. » Il nous est donc presque impossible de ne pas croire que cette tête, dont l'auréole interne vient d'éclater, est un point lumineux du monde. La plupart des penseurs restent dans cette étrange et puissante illusion et s'y enfoncent profondément... Qu'est-ce que ce fait formidable d'un écolier qui, l'âge venu, déclare tout à coup qu'il n'est plus ni catholique ni chrétien? Cet enfant déclare cela. Pour lui, parents, maîtres, église, grands hommes, grands auteurs, grands siècles, toutes ces autorités sont non avenues, il croit que le monde est une sphère dont il est à la fois le centre et le rayon... »

En lisant ce portrait peint sur le vif, mon cousin Édouard eût pu se reconnaître et échapper à son propre aveuglement, mais il croyait avoir toute science infuse, et il se bornait à se nourrir l'intelligence avec la littérature légère qui convient aux esprits superficiels, et il continuait à se nourrir surtout de lui-même.

Tel qu'il était, il m'éblouissait. J'écoutais dans un recueillement profond les vers qu'il dédiait aux beautés rennaises, j'osais à peine soutenir une opinion contraire à la sienne, tant il avait le talent d'embrouiller les questions, je me joignais timidement au concert d'éloges qui s'élevait en son honneur dans notre petit cercle, et un jour, déployant timidement mes ailes, j'essayai de le suivre dans son poétique vol.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir pages 86, 103 et 152.)

La rencontre d'un serpent de mer est pourtant consignée sur un certain nombre de journaux de bord.

Nous tenons d'un marin digne de foi que le fameux serpent a été vu, très-bien vu, par l'équipage de l'*Astrée*, trois-mâts du Havre, de 500 tonneaux. Le navire étant encalminé dans les eaux des Açores, on aperçut une traînée de points noirs qui paraissaient et disparaissaient d'une manière bizarre. — Que pouvait-ce bien être? — Un canot fut envoyé en reconnaissance sous les ordres de M. Boulet, second du trois-mâts. A la distance d'un demi-mille, le mouvement ondulatoire du reptile devenant très-distinct, cet officier fit lever rames. — « Un instant après, dit-il, le monstre « éleva au-dessus de l'eau sa tête dont je ne puis dé- « crire l'apparence de face, parce qu'il s'éloignait ra- « pidement; je vis seulement qu'elle était très-allon- « gée et qu'elle portait une crinière membraneuse « prolongée sur le dos de l'animal. Cette crinière, par- « fois droite, comme les nageoires dorsales d'un pois- « son, était parfois couchée sur les anneaux. » — De peur que le formidable reptile, se retournant, n'attaquât son embarcation, M. Boulet se hâta de retourner à bord de l'*Astrée*, où l'on ne fut pas sans inquiétudes tant que dura le calme (1).

Le grand serpent de mer, le Kraken, poulpe géant qui s'attaquerait aux barques ou même aux navires de fort tonnage, quelques autres colosses monstrueux dont parlent de loin en loin les navigateurs, s'ils ne sont pas relégués dans le domaine des fables, doivent assurément être comptés parmi les causes des naufrages inconnus.

On en rit, en attendant que des preuves irrécusables, contrôlées par la science officielle et dûment exposées en quelque muséum, finissent par nous contraindre d'y croire.

Quant au capitaine Riou, il acheva, sans rencontrer de sourires railleurs, la relation de son invraisemblable sauvetage. La cale du *Guardian* une fois asséchée par les pompes, on cloua des toiles goudronnées autour du glaçon sauveur; des paillets lardés, des plaques de plomb, des emplâtres goudronnés et des tampons de tous genres firent le reste, tandis que le bâtiment, avec sa mâture de fortune, se mettait en route pour retourner au Cap de Bonne-Espérance. La discipline, strictement maintenue par le capitaine Riou, empêcha les désordres de se renouveler, et la brise du sud, qui avait favorisé déjà la chaloupe, ayant duré suffisamment, on put, sans avoir par trop souffert de la disette, laisser tomber l'ancre dans la baie de la Table. — Mais la *Dryade* alors en était déjà repartie.

Les dénoûments des histoires de mer se font parfois attendre durant plus de temps que n'attendit M. de Courcy, témoin le naufrage de la *Pérouse* sur l'île de Vanikoro, dont on n'a eu la certitude qu'au bout de quarante ans; — témoin aussi la fin des aventures des révoltés du *Bounty*.

Après avoir pris l'inutile précaution de faire fausse route, puisque leur capitaine les avait entendus crier : « Hourra pour Taïti ! » les rebelles mirent le cap sur l'île enchanteresse.

Les vents contraires les conduisirent à Toubouaï, petite terre boisée située à cent lieues au sud de l'archipel de la Société. Peu connue, bien qu'elle eût été découverte, en 1777, par le capitaine Cook, fertile, montueuse, ceinte de brisants, facile à défendre, et d'ailleurs écartée de la route ordinaire des navigateurs, cette île réunissait toutes les conditions désirables pour servir de refuge à des gens hors la loi. Christian tenta donc de s'y fixer.

(1) Cette rencontre, dont le récit manuscrit nous est transmis sans autres détails que ceux ci-dessus, et sans date précise, doit avoir eu lieu vers 1820.

Bien différents des hospitaliers taïtiens, les indigènes y mirent obstacle. On crut que c'était faute de s'entendre, et il fut résolu qu'on irait chercher des interprètes à Taïti. Les généreux Taïtiens, à qui l'on fit croire que le capitaine Bligh venait de fonder un établissement où il avait besoin de secours, donnèrent tout ce qu'on leur demanda; ils se dépossédèrent même de la vache et du taureau qu'on leur avait apportés; enfin les interprètes ne manquèrent point. Des hommes et des femmes accompagnèrent Christian, dont la seconde tentative fut encore plus malheureuse que la première.

Défiants et belliqueux, les naturels de Toubouaï prirent les armes. Les Anglais les repoussèrent; mais, harcelés sans trêve, ils finirent par retourner à Taïti, en dépit de tous les efforts de Christian.

— Malheur à ceux d'entre nous qui resteront ici! disait-il.

— Bah! répliquait le plus grand nombre, on doit croire le *Bounty* perdu, corps et biens!

— William Bligh est un navigateur; il aura survécu. Nous serons traqués.

Vaines paroles! Séduits par les charmes de l'hospitalité taïtienne, les deux tiers des insurgés refusèrent d'aller chercher un asile où la vengeance de l'Angleterre ne pût les atteindre. Huit hommes seulement se rallièrent à l'opinion du master'smate, et, sans perdre un jour, remirent sous voiles pour leur destination inconnue, après avoir équitablement partagé les ustensiles et les approvisionnements avec ceux qui leur abandonnaient le navire. Six Taïtiens, emmenant leurs femmes, accompagnaient volontairement leurs amis du *Bounty*. Neuf jeunes filles, invitées à venir à bord sous prétexte d'adieux, furent enlevées bon gré mal gré. L'on avait brusquement appareillé à leur insu. Ainsi ce fut par une trahison que Christian et ses huit camarades reconnurent les bienfaits des insulaires taïtiens.

Ceux-ci, néanmoins, continuèrent à combler de bontés les Anglais fixés parmi eux.

Le principal complice de Christian, Charles Churchill, qui remplissait à bord les fonctions de capitaine d'armes, fut même au moment de régner sur la presqu'île de Taïarabou. Thompson, simple matelot, dévoré de jalousie et d'ambition, le tua d'un coup de fusil. Les insulaires, vengeant leur nouveau roi, punirent de mort cet assassin.

La justice anglaise atteignit bientôt les autres rebelles, car, immédiatement après l'arrivée du capitaine Bligh en Angleterre, la frégate la *Pandora* fut expédiée à leur recherche. Malgré les pleurs de leurs femmes taïtiennes et de leurs enfants, ils furent arrêtés, conduits à bord, jugés par une cour martiale et exécutés.

Personne à Taïti ne sachant ce que le *Bounty* était devenu, la *Pandora* explora en vain les groupes avoisinants. Elle ne put retrouver les traces de Christian et de ses huit compagnons : Edward Young, intelligent midshipman, doué des qualités les plus aimables; Brown, jardinier, qui accompagnait le botaniste de l'expédition; Mills, aide-canonnier; John Williams, matelot-armurier, que sa spécialité rendait trop utile et devait rendre, par malheur, injustement exigeant; Quintal et Mac'koy, les deux plus méchants de la troupe; Isaac Martin, qui, s'étant interposé en faveur du capitaine Bligh, était l'un des moins coupables, et enfin John Adams, homme pacifique, entraîné dans la révolte par la force des choses, le seul des rebelles qui ait longuement survécu à tous les désastres.

L'énergique Christian conduisit le *Bounty* à l'île Pitcairn, située à plus de quatre cents lieues dans le sud de Taïti. Désert, isolé, escarpé, presque inabordable, cet ilot pittoresque, couvert d'une assez belle végétation, — mais qui, malheureusement, est fort mal pourvu d'eau douce, — fut choisi pour l'exil perpétuel auquel se condamnaient les fugitifs.

Leur plus grand souci étant de cacher leurs traces, ils s'établirent sur un plateau éloigné du rivage et masqué par les hauteurs, débarquèrent tout ce que contenait le navire, le démolirent pour en utiliser les matériaux et en brûlèrent les derniers débris.

Ainsi fut consommée la destruction du bâtiment dont la révolte avait dépossédé le capitaine Bligh, et telle est presque toujours l'unique ressource des gens qui s'emparent violemment d'un navire. Il faut, par un naufrage volontaire, anéantir les preuves les plus palpables; il faut couler bas, incendier ou démolir pièce à pièce la malheureuse carcasse dont le moindre fragment risquerait d'être un témoin accusateur.

Une injustice cruelle inaugura la prise de possession de Pitcairn. Les Anglais se partagèrent le sol et réduisirent en esclavage les Taïtiens, qui se résignèrent d'abord à ce dur traitement. Mais l'armurier Williams, ayant perdu sa femme, exigea qu'on lui donnât celle d'un indigène nommé Talalou, et l'obtint de ses compagnons. Alors, faisant enfin cause commune, les Taïtiens projetèrent le massacre de leurs oppresseurs.

Le complot fut découvert; Talalou et Ohou, qui avaient montré un grand courage, périrent égorgés.

Deux ans après, les indigènes, poussés à bout, surtout par Mac'Koy et Quintal, organisèrent un guet-apens général. En un même jour, cinq des Anglais, surpris à l'improviste, furent tués séparément.

L'armurier Williams fut frappé le premier, et certes il avait bien mérité son sort.

Christian travaillait dans son champ d'ignames; il fut inopinément assassiné. « Ainsi, dit Domény de « Rienzy, mourut cet homme qui, avec de l'éducation « et du mérite, ne devint coupable d'une action criminelle, autant que l'est une révolte, que par l'excessive tyrannie de son commandant (1). »

(1) *Océanie*, t. II, archipel Pomotou.



Le despotisme de Bligh est en réalité l'écueil où naufragea misérablement le *Bounty*, et la cause première de tous les crimes, de tous les désastres qui s'ensuivirent.

Prudent, énergique et laborieux, le master's mate Christian montra une résignation à toute épreuve. Jamais il ne proféra une plainte. Refoulant sa tristesse profonde, il donnait toujours les meilleurs avis. S'il avait exercé une autorité légitime, s'il avait pu se faire obéir, jamais le sol de Pitcairn n'aurait été ensanglanté par des luttes fratricides; mais, chef de révolte, il devait périr par la révolte.

Après lui furent massacrés le jardinier Brown, Isaac Martin, digne d'une fin moins misérable, et l'aide canonnier Mills.

Les deux pires oppresseurs, Mac'koy et Quintal, échappèrent aux coups des Taïtiens et s'enfuirent dans les montagnes. L'aimable Young fut sauvé par les femmes; elles sauvèrent aussi, pansèrent et guérirent Adams d'un coup de feu.

Le sang attire le sang. D'autres meurtres se succèdent; les Taïtiens se battent entre eux, s'affaiblissent, se divisent en partis, dont l'un rappelle Mac'koy et Quintal.

Les femmes tuèrent les derniers hommes de leur pays; plus tard, elles s'insurgèrent contre les blancs.

Ceux-ci durent vivre à part et se fortifier.

Mac'koy était parvenu à faire une boisson fermentée; il s'enivra, eut d'horribles accès de fureur et se précipita d'un rocher escarpé, au bas duquel on retrouva son cadavre palpitant.

Young et Adams furent obligés de sacrifier à leur sûreté le farouche Quintal, qui les menaçait sans cesse.

Cette exécution, qui eut lieu en 1799, amena la fin des discordes.

Une ère de paix et de prospérité remarquable date de là. Young et Adams réglèrent la vie de leurs familles avec un soin religieux. L'ancien midshipman, revenu aux idées sérieuses, touché d'un repentir profond et que son éducation rendait le plus propre à exécuter la réforme des mœurs des jeunes naturels de Pitcairn, mourut très-malheureusement d'un asthme un an après Quintal. Adams, quoiqu'il ne fût qu'un pauvre matelot, conduisit la tâche à bonne fin. Les enfants furent élevés dans le respect de Dieu et dans le culte des plus saints devoirs. On s'aimait, on s'entr'aidait fraternellement, on travaillait, l'on priait en commun.

Le rebelle du *Bounty*, transformé par l'expérience, gouvernait patriarcalement la petite colonie dont la population se composait, en 1825, de soixante-six individus quand elle fut visitée par le capitaine Bechey, commandant le *Blossom*. La prescription était acquise au vénérable Adams, alors sexagénaire; il fut accueilli à bord avec un cordial empressement. Par ses soins, l'établissement ne cessa de prospérer jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1829.

Une faute très-regrettable fut pourtant commise par suite des sollicitations d'Adams lui-même. Craignant que ses enfants n'en vinssent à manquer d'eau, il demanda d'être transporté ailleurs avec eux. Le gouvernement britannique, accédant à ses désirs, lui envoya deux navires, la *Comète* et la *Lucy*, qui partirent de Sidney le 13 octobre 1830, et mouillèrent quelques mois après devant l'île de Pitcairn.

Les insulaires étaient alors au nombre de soixante-dix-neuf, dont vingt et une femmes et trente-six enfants. La plupart éprouvaient une répugnance extrême à quitter leur îlot; par respect pour la mémoire d'Adams, ils émigrèrent néanmoins, furent déposés à Taïti, s'y trouvèrent malheureux, et, ne pouvant s'accoutumer à vivre au milieu d'une population dont les mœurs les scandalisaient, ils renoncèrent, pour la plupart, aux concessions de terrain qu'on leur avait faites.

Douze d'entre eux moururent de chagrin, les autres retournèrent à grand'peine dans leur île natale, plus pauvres qu'ils n'en étaient partis et avec le deuil dans le cœur.

G. de la Landelle.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Enfin nous voilà sortis de tout le tapage électoral qui assourdissait la ville et la cour, Paris et la province; si toutefois il y a encore une province, car il fut un temps, déjà loin, où il existait un type précieux pour les vaudevillistes faciles, type évanoui, qu'on appelait le provincial, espèce de mannequin complaisant et commode auquel la petite comédie attachait volontiers ses oripeaux fanés; toutes les surprises, les méprises et les naïvetés venaient s'accrocher à l'envi autour du frac démodé du pauvre hère, voisin des jocrisses et cousin des queues-rouges, pour qui on avait fait le proverbe que vous savez : « Il revient de Pontoise. »

Ce temps n'est plus, le type s'est évaporé, Pontoise est faubourg de Paris ou plutôt Pontoise est encore Paris; c'est Paris qui s'étend, s'allonge et s'étire souple et rapace comme une grande pieuvre. Aujourd'hui, avec les journaux, les chemins de fer et le télégraphe électrique, la France, l'Europe et bientôt le monde entier ne seront plus qu'un vaste salon de conversation où le dialogue s'en ira vif, enjoué, rapide et pétillant du Havre à San-Francisco et de Marseille à Calcutta, comme il allait jadis de la dormeuse à la bergère et du fauteuil au canapé.

Ne croyez pas que j'exagère, le télégramme à un franc va ouvrir à la correspondance un nouvel horizon comme il lui a déjà apporté un nouveau style. Songez donc! pour vingt sous vous allez avoir des nouvelles toutes fraîches de votre oncle le capitaine, de votre neveu l'aspirant, et bientôt peut-être aussi de votre ami le mandarin.

Voulez-vous vous amuser un peu à prévoir le tableau du Paris qu'on vous prépare dans vingt-cinq ans? Le voici : Du grand centre que vous connaissez partent vingt grandes lignes rayonnant et se prolongeant dans toutes les directions : ce sont les railways, les nouvelles rues de la nouvelle capitale; puis le long de ces vingt rainures de fer s'étendent, à droite et à gauche, les parallèles indéfinies des villes, des châteaux, des maisons de campagne, toutes soudées entre elles par des clôtures, murailles, grilles ou haies vives. A chaque gare les bâtiments se groupent, s'entassent, se coudoient et forment un noyau d'élégants édifices de style Haussmann où la vie s'enfièvre d'heure en heure au passage de chaque train ; et ainsi toujours pendant deux cents lieues, jusqu'à la mer, tête de ligne, et au rivage, point d'attache, où s'accroche le câble sous-marin.

Je pourrais continuer ainsi et vous montrer de chaque station partir et se diviser encore un nouveau taillis de routes ferrées, départementales, cantonales, communales, se répartissant à l'infini dans l'infini détail de la vie champêtre et des cultures; mais j'abuserais de mon droit de descripteur et l'abus est si voisin de l'usage!... Demandez plutôt aux pauvres employés du télégraphe, qui depuis le droit de dépêche à un franc ont vu tripler — quoi? — leurs appointements? — non, leur besogne, obligés qu'ils sont de traduire incessamment les ordres importants transmis de la frontière aux fournisseurs en vogue et de faire intervenir la foudre, complaisante messagère, entre les bottiers et leurs pratiques, entre les couturières et leurs clientes.

Ainsi, c'est dit, le provincial n'est plus; mais le bourgeois campagnard existe, un type composite ; c'est lui l'heureux du jour; tout vient à lui, tout part pour lui, tout souffle, siffle, souffre et se fatigue pour lui; chaudières, vapeurs, machines, appareils; point de relâche. Chaque matin Paris dépose à sa porte le fruit de son travail et de sa veille. Et quel travail! la gazette détaillée de tous les bruits du globe; on appelle cela la chronique du jour.

Du reste les commis voyageant pour le grand approvisionnement des nouvelles humaines ne manquent pas, ils surabondent. Vous rencontrez sur le boulevard un de vos amis, il est haletant, ahuri, affairé.

— Tiens, vous voilà, d'où venez-vous?

— De Suez.

— Bah!

— Et, il y a un mois, j'étais à New-York, à la pose du câble transatlantique; j'y ai vu débarquer le Père, le ci-devant Père.....

— Bon! bon! et maintenant vous allez vous reposer.

— Me reposer! et le Concile!

Ainsi vivent ces braves gens, agiles comme des facteurs ruraux et fins quêteurs comme des chiffonniers en exercice, et de fait, chiffonniers, ils le sont, vraiment, happant du bout de leur crochet critique les aubaines destinées à leur hotte littéraire : ici c'est une anecdote, là une nouvelle à la main, plus loin une médisance, un scandale, un calembour, un jeu de mots, moins que rien; mais tout est bon pour la grande manufacture, pour l'usine gigantesque d'où tout sort convenablement propret, net, blanchi, filtré et fabriqué; et tout cela pour toi, heureux casanier de la campagne, qui bâilles dans ton lit en attendant l'heure du courrier.

Et tu as bien raison; à quoi bon s'agiter, quand tant de gens sont prêts à s'éreinter pour toi? Que les autres se hâtent, se heurtent et voyagent, affrontent les déraillements, les explosions, les naufrages; qu'ils aillent butiner pour la ruche, c'est pour toi que sera le miel; tout ce qu'ils rapportent de leurs expéditions lointaines, arts, sciences, industrie, tu l'auras en lecture et en causerie, tu assisteras sans foulure aux débats qui grondent encore autour du groupe de Carpeaux: la tache d'encre, tu l'as vue; on fera défiler sous tes yeux tous les trésors des arts industriels et tu pourras choisir dans les faïences de Deck ou de Rudhardt, tu entendras le *Frou frou* du Gymnase, et, tâtant le pouls au Vaudeville, tu pourras étudier l'ardeur de la *Fièvre du jour*... Puis les livres, les brochures, les luttes de la plume!

C'est ainsi que notre gentilhomme et sage campagnard saura se rendre compte des signes du temps, comme dit M. Chasles... (Philarète), entendons-nous, non l'autre, le savant si savamment mystifié. En ce moment, par exemple, un des signes du temps, c'est l'avertissement de monseigneur d'Orléans au célèbre rédacteur de l'*Univers* et la réponse de celui-ci....

Mais tout cela, c'est la vie, c'est la gymnastique de la pensée qui tient toujours en éveil, en haleine et en appétit la curiosité publique, cette grande gourmande, à qui l'assassin de Pantin vient de jeter enfin son huitième cadavre. Est-elle satisfaite? Or dans ce temps où le meurtre fleurit et la filouterie fructifie, où les caissiers inspirent des comédies en attendant les drames, avez-vous quelquefois songé à la somme énorme d'intelligence et d'audace qui se prodigue ainsi dans les bas-fonds sociaux où s'élaborent, se préparent et s'exécutent les tours de force et d'adresse de cette civilisation à l'envers? quels prestidigitateurs que ces pick-pokets si aimables, si polis, si distingués, qu'on n'ose les arrêter que le chapeau à la main? Que ne se font-ils dentistes ou commis de nouveautés! et surtout que

ne se mettent-ils en grève ! Mais non, ceux-là travaillent toujours qui travaillent aux dépens de tous, sauf pourtant à tes dépens, ô notre ami le casanier, qui peux dormir chez toi, la porte ouverte.

Oui, c'est la mode du jour ; la vogue est tout et la répression sollicitée par la morale et par les intérêts de la société menacée n'y peut rien. Il fut une époque où le suicide était bien porté ; plus tard ce fut le duel ; aujourd'hui, c'est l'assassinat ou au moins les arrestations extra-légales opérées dans les quartiers les plus fréquentés de Paris, aux heures les plus actives, sur le boulevard, en plein minuit.

Pendant que les reporters courent, que les anecdotiers récoltent et que les facteurs répandent leurs dépêches, la mort travaille, elle aussi, elle frappe à coups redoublés et terribles autour de nous ; outre celui dont nos lecteurs déplorent comme nous et avec nous la perte récente, perte qui se fera longtemps et spécialement sentir ici, un poëte, modeste, doux, et puissant cependant, nous a été encore dernièrement enlevé. Il était le second de deux frères qui ont été l'honneur et le charme de la littérature et de la société de leur temps. Antony Deschamps a clos ses yeux d'inspiré et de philosophe chrétien. Depuis trente ans, après une maladie effroyable qui avait ébranlé un instant ses facultés, l'auteur des *Dernières Paroles*, le vaillant traducteur de Dante s'était retiré dans la retraite, vivant de la vie intime et contemplative..., pas si contemplative pourtant... Quelques gens disent peut-être : Que faisait-il depuis si longtemps ? On le voyait bien encore errer çà et là distribuant autour de lui quelques aimables paroles et force poignées de main, car il avait beaucoup d'amis... mais où étaient ses œuvres ?... le silence l'avait donc pris avant la tombe ? Hé bien non ! Antony Deschamps, le désœuvré, était en vérité un des hommes de Paris qui remuait le plus d'idées ; il se mêlait à toutes les choses de son temps et n'a jamais déserté le champ de bataille de sa jeunesse. Sans le paraître et sans le savoir, il faisait une grande part du journalisme contemporain. Si vous aviez un travail difficile à préparer, une question délicate à traiter, une idée profonde à développer ; si, fatigué, obsédé, à bout de recherches et d'études, quittant votre papier stérile et votre bibliothèque insuffisante, vous alliez demander au hasard des rues de la ville les inspirations ou les documents qui vous manquaient et qu'alors enfin, par fortune, il vous arrivât de rencontrer le doux rêveur, vous étiez sauvé. Vous n'aviez qu'à mettre le poëte sur votre piste, le poëte parlait : pendant une heure vous pouviez écouter Antony discourir, pénétrer, approfondir et compléter votre sujet ; il y semait l'anecdote, le mot piquant, le trait final ; puis vous pouviez rentrer chez vous, écrire de souvenir ; riche de cette encyclopédie charmante et plein de ce souffle vivant, votre travail était fait. — C'est ainsi qu'il fut, trente ans, publiciste sans s'en douter, et journaliste sans écrire, celui qui tristement accompagnait naguère au dernier adieu le malheureux Sainte-Beuve, dont on se dispute aujourd'hui le testament. Il était si pâle, si affaibli ce jour-là, le pauvre Antony, en accomplissant ce lugubre devoir, qu'en le voyant on a pu dire justement de lui : « Voilà un moribond qui escorte un mort. »

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Le Canada sous la domination française, d'après les archives de la marine et de la guerre ; par L. Dussieux, professeur d'histoire à l'école impériale militaire de Saint-Cyr. 1 vol. in-18 jésus, avec une carte du Canada. — Prix : 3 francs.

En publiant ce volume, M. Dussieux n'a pas eu la prétention de recommencer les excellents ouvrages de Samuel de Champlain et du P. Charlevoix, mais uniquement de les compléter en les continuant. C'est ce qu'il a fait, surtout dans les derniers chapitres de cette histoire, où il raconte la guerre de 1765. C'est là la partie principale de cet ouvrage ; elle est entièrement rédigée d'après des documents curieux et inédits, dont les plus intéressants sont publiés à la fin du volume, sous forme de pièces justificatives. En un mot, ce livre est la triste mais glorieuse histoire de l'origine, des développements et de la perte de cette belle colonie française. Il est accompagné d'une excellente carte du Canada, extraite de l'Atlas général du même auteur.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

AVIS. — Tout ce qui concerne la rédaction de la SEMAINE DES FAMILLES doit être envoyé au bureau du Journal (Paris, rue Bonaparte, 90), à l'adresse de M. VICTOR LECOFFRE, Directeur.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau,
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



N° 12, samedi 17 décembre 1869. LA SEMAINE DES FAMILLES M. Victor Lecoffre, directeur.



Les gorges de Covadonga.

L'INVASION MUSULMANE EN ESPAGNE

À l'origine des peuples, comme au berceau des grands hommes, on trouve des traditions sur lesquelles a passé un souffle de poésie qui a transformé l'histoire en légende. C'est ainsi que Rome, lors de sa fondation, rencontra cette fable typique de la louve allaitant Romulus et Rémus abandonnés sur les bords du Tibre; c'est ainsi que les historiens grecs ont raconté qu'un essaim d'abeilles de l'Hymète était venu déposer un rayon de miel sur les lèvres de Platon enfant; c'est ainsi, enfin, que le Romancero et les vieilles chroniques castillanes ont posé, au seuil de l'invasion musulmane en Espagne, la fable de la Cava, du comte Julien et du roi Roderich.

Suivant eux, le roi Roderich ayant insulté la fille du comte Julien, ce noble hidalgo, pour venger son honneur outragé, aurait appelé en Espagne les Arabes qui venaient de conquérir la Mauritanie, et les aurait guidés sur les bords du Guadalète.

Rien de moins avéré dans les annales de l'histoire. Les chroniqueurs espagnols, dans leur patriotique orgueil, ne voulurent pas accepter la vérité historique; à un aussi grand fait que celui de la conquête arabe ils attribuèrent une cause toute romanesque, et, pour ne pas avouer qu'ils avaient été vaincus par le cimeterre musulman, ils se dirent victimes d'une horrible trahison.

Roderich, le dernier roi goth, et le comte Julien, furent les tristes héros de cette mensongère épopée.

La science historique a fait justice de cette invention des trouvères castillans. Aujourd'hui il est avéré que la Cava et le comte Julien n'ont jamais existé que dans les romances espagnoles, et la vérité sur l'invasion arabe, la voici:

Roderich était le fils du duc de Cordoue Theodefred, à qui le roi Witiza avait fait crever les yeux. Pour venger son père, le jeune Goth en appela à son épée, détrôna Witiza et se fit proclamer roi.

Ce fut alors que l'Arabe Mouza-ben-Nozen, le conquérant de l'Afrique, envoya en Espagne Tarik-ben-Zeiad, le meilleur de ses généraux.

Tarik débarqua à Algesiras, le 25 avril 711; et quelques jours plus tard il campait sur le mont Calpé, où, depuis, s'éleva Gibraltar. À la tête de cent mille Goths, Roderich marcha à la rencontre des envahisseurs. La bataille eut lieu sur les bords du Guadalète, et dura dix jours. Le roi goth fut tué, et son armée exterminée. L'Espagne se réveilla musulmane, et la croix dut fuir momentanément devant le croissant.

Nous disons momentanément. En effet, c'était le 26 juillet 711 qu'avait eu lieu la bataille du Guadalète; ce fut le 10 septembre de la même année que les vaincus trouvèrent un vengeur: Pélage venait d'apparaître.

Pélage était le fils d'un chef cantabre nommé Favilla, en qui les montagnards de la Biscaye et des Asturies avaient toute confiance. Après la bataille du Guadalète, il se retira dans les gorges impénétrables de Covadonga, et appela autour de lui tous les Goths demeurés fidèles à la religion et à la patrie. A leur tête il fit aux hordes conquérantes une guerre acharnée, qui ne leur laissa ni trêve ni merci. Pendant vingt-six années, toutes les forces des califes furent tenues en échec par une poignée de montagnards, et Pélage, en mourant, put asseoir son fils Favilla sur le trône d'Oviédo.

Les successeurs de Pélage suivirent fidèlement la voie que leur intrépide prédécesseur avait tracée devant eux. Peu à peu ils sortirent de leurs montagnes inexpugnables et allèrent chercher les Maures dans les plaines et les vallées espagnoles. Ils les chassèrent d'abord entièrement des Asturies; ils leur enlevèrent ensuite les royaumes de Léon, de Murcie, d'Aragon, de Valence, de Castille; ils finirent par leur arracher même le royaume de Grenade, leur dernier refuge, et par les rejeter au delà des mers d'où ils étaient venus.

C. Lawrence.

MES HÉRITAGES

DEUXIÈME PARTIE

(Voir pages 4, 24, 38, 51, 69, 92, 101, 115, 131, 156 et 170.)

VII

Ce jour-là, chez lui, je brodais contre le fauteuil où ma pauvre tante toussait à fendre l'âme, tout en admirant son Édouard environné d'un groupe d'amis complaisants qui le considéraient comme un phénix. On discutait assez vivement.

— Messieurs, dit-il tout à coup d'un air superbe en enfonçant sa main droite au plus profond de son gilet, je ne continuerai pas cette discussion fatigante. Vous le savez, je suis en tout, en religion, en histoire, en philosophie, un éclectique.

Éclectique! Quel mot! De quels rayons il environna en ce moment la simple personne d'Édouard!

— L'éclectisme est dangereux, dit avec un sourire mon cousin Paul, qui lisait enfoncé dans une bergère.

— C'est possible, répondit magnifiquement Édouard, mais c'est le seul système désormais possible.

— C'est le plus commode, reprit Paul toujours en souriant, ce qui ne veut pas dire que ce soit le meilleur.

Édouard sourit dédaigneusement, prit son étui à cigares et dit aux jeunes gens.



— Allons donc arpenter la place du Palais, messieurs, il fait un temps superbe.

Ils sortirent.

— Il fait vraiment beau, dit Paul en se levant, ne voulez-vous pas vous promener un peu, maman?

En ce moment, le farfadet montra à la porte ses yeux incolores et vifs.

— Dites à ces dames que j'emmène Claire promener, dit ma tante qui se leva et passa dans sa chambre.

Paul sortit aussi. Je remis rapidement mes vêtements de rue, et dix minutes plus tard nous sortions tous les trois.

— Où allons-nous donc? dit Paul à sa mère au bas de l'escalier.

— Où tu voudras.

— Si nous allions faire une visite à mon père dans son jardin.

— Oui, dit ma tante en bâillant, il me tourmente depuis longtemps pour y aller. Ce sera une corvée d'accomplie, et, comme je ne suis pas habillée, le but de la promenade me semble tout à fait bien choisi.

— Allons, dit Paul en offrant le bras à sa mère, mais par le chemin des écoliers, s'il vous plaît.

Et il ajouta avec un de ces rares sourires qui lui donnaient l'air jeune et très-bon :

— Je sais que mademoiselle Claire aime le Champ de Mars, nous y passerons.

J'aimais en effet la vue du Champ de Mars, le matin quand la cavalerie y manœuvrait. De mes expéditions équestres à Castel-Dour j'avais conservé un goût vif pour les chevaux et j'aimais à voir ces fiers et gracieux animaux bondir sous l'éperon ou marcher en rongeant leur frein.

Je trouvai Paul très-aimable, et je le remerciai du regard, regrettant seulement dans mon for intérieur son anti-éclectisme. Je fis une promenade distraite. Sur le Champ de Mars nous fîmes une très-longue halte.

Les petits chasseurs à l'uniforme sombre et les artilleurs au baudrier blanc étaient échelonnés au-dessous des larges rampes gazonnées, et Paul prétendit qu'ils étaient la représentation vivante des soldats de plomb dont il alignait dans son enfance les nombreux escadrons. La ligne verte des sapins plantés au-dessus de la rampe rendait, prétendait-il, l'illusion complète en lui rappelant les petits sapins de trois pouces de haut qui ombrageaient ses soldats joujoux. Je n'écoutais qu'à demi, préoccupée que j'étais toujours du prétentieux jargon d'Édouard.

Le grand air avait causé à ma tante un soulagement subit, et au lieu de nous arrêter au jardin nous poussâmes jusqu'au polygone. Un instant le tableau champêtre et guerrier qui se présenta devant moi m'intéressa. A notre droite s'élevaient des piles symétriques de boulets meurtriers; à notre gauche se dressaient les gerbes rouges du blé noir mûr, de belles et paisibles vaches paissaient l'herbe verte sous la gueule des noirs canons.

Des artilleurs et des pâtres causaient fraternellement sous les frênes feuillus; un parterre de fleurs faisait vis-à-vis au sol qui avait servi de point de mire à la dernière école de nuit, et qui était encore tout labouré par la mitraille.

Mais au beau moment où je devenais attentive aux explications intelligentes que donnait Paul à sa mère, un bruit de roues sur la route me fit tourner la tête. J'aperçus un dog-cart surchargé de jeunes gens, et au premier rang les moustaches blondes de l'éclectique Édouard.

Les jeunes gens passèrent comme un tourbillon en saluant, et nous reprîmes modestement dans leur poussière le chemin du jardin. Arrivée devant la petite porte verte qui y donnait accès, ma tante se sentit suffoquée à l'avance par l'ennui qu'elle ne manquerait pas d'éprouver d'entendre les exclamations enthousiastes de son mari sur toutes ses fleurs.

— C'est déjà bien assez de celles du balcon, dit-elle; s'il me faut passer la revue de toute la famille, nous ne serons pas revenus pour dîner. En conséquence, Paul alla chercher son père auquel on voulait dire un simple bonjour en passant. Il arriva, son grand front luisant, tout mouillé de sueur, et sa savante figure tout à fait radieuse.

Naturellement ses pressantes invitations demeurèrent sans résultat, l'épouse resta inflexible dans son égoïsme. Le pauvre amateur déçu se tourna vers moi.

— Restez du moins, vous, Claire, dit-il, nous retournerons dîner ensemble.

C'était un bien bon homme que mon oncle de Laglace, malgré ses longues dissertations sur les liliacées et les graminées, et puis par la porte ouverte m'arrivaient des parfums pénétrants, et je voyais des arbres et j'entendais le bruit de l'eau, un bruit que je ne pouvais entendre sans émotion.

J'acceptai sans hésiter sa proposition, j'entrai dans le jardin le bras passé sur la manche de sa vareuse grise de jardinier pendant que Paul et sa mère reprenaient le chemin de la ville.

Il me fallut tout visiter en détail : mon oncle, comme tous les amateurs, tenait à faire partager ses ineffables jouissances. Les bras croisés derrière le dos, la tête penchée en avant, il demeurait en contemplation devant les beaux sujets du moment et s'enivrait de leur vue et de leur parfum.

Je subis complaisamment quelques pauses extatiques, et puis je me dérobai à son attention, et je m'en allai promener librement par le jardin potager qui était la partie dédaignée du petit enclos. Et là, devant des oignons vulgaires, devant des espaliers dépouillés, devant les ceps tordus d'une vigne chétive, je ne sais quelle rage poétique s'empara de moi. Édouard l'éclectique rimait, je voulais rimer. Je m'assis sur une plate-bande de rosiers, je pris un morceau de papier, un crayon, et les yeux fixés sur la vigne chétive

je cherchai laborieusement un sujet. Dans ces rimes, le fameux mot, ce mot profond : *éclectique*, devait resplendir, mais je ne trouvais pas un mot qui me parût digne d'opérer avec lui le cliquetis sonore d'une rime : *paralytique, é ique, boutique, pratique, politique*, dansaient devant les yeux de mon esprit en travail.

Enfin, après un bon quart d'heure d'efforts, j'écrivis un affreux quatrain, où les mots cousin, raisin, éclectique, Afrique, faisaient le plus drôle des ménages.

Je sortis de mon Afrique improvisée et brûlante pour aller retrouver mon oncle qui avait repris son paletot à collet de velours, ses lunettes d'or et son chapeau de feutre, et, un beau bouquet à la main et un quatrain dans ma poche, je repris le chemin de Rennes.

Le soir je raccourcis, sous ce prétexte, ma soirée au salon et je me retirai de bonne heure dans ma chambre.

Là, je relus mes vers, je les trouvai absurdes, détestables, ridicules, je les déchirai dans un moment d'impatience, et..... j'en composai d'autres.

L'élan était donné, il fallait que je réussisse.

VIII

Je continuai de rimer : tout un petit ruisseau de poésie coulait en moi et mes vers imparfaits devenaient des vers.

Je chantai Castel-Dour, mon oncle Adrien, Loeïzan; j'aurais chanté ma tante Amarante plutôt que de ne pas chanter du tout. Il n'y avait pas à m'arrêter en si beau chemin ; mon imagination s'enflamma, et, pour me délasser de la poésie, j'écrivis en prose. Toutes ces petites manies littéraires portaient un coup mortel à mes études, je m'arrêtais trop tôt, je moissonnais avant d'avoir semé, mais je voyais Édouard écrire des tirades philosophiques, j'avais trouvé une veine de plaisirs intimes, je me laissais aller à l'attrait avec tant d'autres jeunes esprits et j'écrivais sans même me demander si j'avais le talent d'écrire. L'amour-propre commençait à se remettre de la partie, je laissais traîner mes poésies et mille petits papiers griffonnés. Un peu plus j'allais, chose redoutable, devenir une femme de génie aux yeux de ma tante Amarante, du arfadet et de mon cousin Paul, qui admirait beaucoup plus que de raison mes insignifiants essais.

Une fausse vocation, une folle ambition peut-être, me pendaient à l'oreille, quand pour le plus grand bien de mon esprit Marie de Nellebrand reparut à l'horizon.

Elle avait l'esprit pénétrant, elle devina tout de suite qu'il se passait dans ma vie quelque chose d'anormal. Elle m'avait laissée studieuse, modeste, relativement sérieuse; elle me retrouva oisive, rêveuse, vaniteuse, évaporée. Je faisais de grandes courses sans but avec le farfadet à la poursuite de l'inspiration; rien dans ma vie n'était plus réglé, je ne vivais vraiment que par l'exaltation de mon agitation. Marie s'étonna, sourit, s'alarma et un beau jour me questionna. Je lui fis des aveux complets sans même omettre l'enthousiasme que j'éprouvais pour Édouard. Elle lut sans rire ce que j'appelais mes œuvres, et peu à peu me ramena à les juger et à me juger moi-même avec plus de sang-froid.

Elle me fit tout doucement reconnaître qu'Édouard était tout simplement un présomptueux, et qu'il n'y avait pas de sens commun à prendre au sérieux tout ce qu'il disait.

A ce langage vrai et affectueux, je tombais du haut de mon Parnasse, non sans me sentir l'amour-propre un peu meurtri dans la chute. C'est un terrible démon que celui des vers; c'est une doctrine doucereusement malfaisante que celle de l'éclectisme. Heureusement les vacances touchaient à leur fin. Mes cousins partirent et je m'éveillai, et mes aspirations philosophiques et mon rêve littéraire finirent. Je revins au grand, au vrai, au réel. Mes habitudes religieuses avaient bien un peu souffert du vague dont je me nourrissais l'esprit; je les repris, et ma vie devant Dieu et devant les hommes recommença comme avant dans sa saine régularité et sa monotonie sérieuse.

La fin de l'automne fut ravissante et me permit de faire de longues promenades avec Marie et son père.

Le Mail avait nos préférences quand la foule se portait vers le Thabor.

M. de Nellebrand aimait cette allée grandiose, qui serait la plus splendide des promenades si l'industrie n'avait pas dressé ses tentes le long de son parcours. Il y a quelque chose de choquant et de désharmonieux dans la vue de ces arbres abattus, de ces tas de bûches s'appuyant presque contre les beaux arbres vivants et pleins de frémissements : les bruits que perçoit l'oreille la blessent encore plus qu'ils ne l'étonnent.

Nous ne manquions jamais de dire que ce pauvre Mail nous faisait l'effet d'une très-belle toile vulgairement encadrée. Mais M. de Nellebrand aimait ses arbres impénétrables, et je ne me rappelle pas, sans émotion, les longues et sérieuses conversations que nous avons tenues là. Cet esprit d'homme profond, élevé, prenait entre ses serres puissantes nos imaginations capricieuses, nos vives intelligences, et leur communiquait quelque chose de sa force. J'aimais à l'entendre parler de Dieu, dans ce langage calme, mesuré, plein d'harmonie, qui lui était particulier, et alors comme je le trouvais grand !

Après les promenades d'automne vinrent les soirées d'hiver, et une question très-importante fut agitée dans mon petit cercle, la question de savoir si je ferais cette année-là mon entrée dans le monde. La question fut troublée par une invitation de la tante de Marie, qui désirait donner un bal avant son départ. Nulle occasion plus favorable ne pouvait se présenter, et il fut décidé que je paraîtrais à ce bal chaperonnée par ma tante

de Laglace, qui soignait son asthme avec un nouveau zèle, et qui était enchantée de reparaître aussi utilement dans le monde.

IX

Je passe rapidement sur les quelques jours qui précédèrent la fête et dans lesquels les soins de la toilette prirent une part tout à fait léonine, et j'arrive au soir où, après avoir souhaité le bonsoir à mes vénérables parentes, je me trouvai chez ma tante de Laglace, prête à revêtir cette livrée mondaine pour la première fois. Cette toilette fut un doux martyre, mais un martyre. Il fallait mettre, ôter, remettre, ajuster. Ma coiffure seule dura une heure.

Ma tante avait toutes les habitudes d'une petite ville, habitudes qui tendent à développer outre mesure la vanité. Aller dans le monde, ce n'était pas simplement s'habiller de tulle au lieu de s'habiller d'orléans, planter une fleur dans ses cheveux, remplacer ses bottines vernies par des souliers découverts de satin blanc, c'était se parer, se torturer, se poser. Certes, ce soir-là il me fut agréable de rencontrer une personne dans les glaces placées devant moi, je me trouvais bien un peu transformée à mon avantage; mais la pensée qu'il eût fallu recommencer le lendemain ne m'aurait pas été supportable. Enfin, j'étais parée et je passai dans le salon pendant que la femme de chambre de ma tante l'accommodait à son tour.

— Surtout ne t'assieds pas, m'avait crié ma tante.

Je tournai quelque temps autour de ce salon et voyant qu'il faisait dehors un clair de lune superbe, ne sachant comment chasser les ennuis de l'attente, je jetai ma sortie de bal sur mes épaules, j'ouvris fort doucement la fenêtre, je m'avançai sur le balcon et je me trouvai, ô terreur, en face de ma tante Amarante. Oui, elle était là sur notre balcon, à nous, dans ses vêtements de nuit, les yeux horriblement dilatés; ses mains palpaient l'appui en fer comme un aveugle qui cherche son chemin dans l'obscurité. Saisie d'effroi, je descendis précipitamment et je regagnai notre appartement. Je sonnai, personne ne vint ouvrir. Mes doutes se changeaient en certitude, on l'avait laissée seule, se fiant sur son immobilité habituelle. Je me désespérais devant cette porte fermée quand mon oncle, qui m'avait vue traverser le salon en courant, arriva tout essoufflé. Je lui dis ce qui se passait, il avait heureusement sur lui un passe-partout avec lequel, après quelques efforts, il put ouvrir la porte. Nous nous précipitâmes tous deux vers le salon. Ma pauvre tante venait de s'affaisser sur le balcon. Nous réunîmes nos efforts et nous la traînâmes jusqu'à un fauteuil. Elle nous laissait faire et nous regardait avec des yeux d'où toute intelligence semblait absente.

— La paralysie a gagné le cerveau, dit mon oncle, c'est fini, son intelligence sera tout à fait morte avant elle.

Comme il prononçait cet arrêt, ma cousine Eléonore et Joséphine rentrèrent. Ce furent d'abord des exclamations de désespoir, et puis, quand elles comprirent que la vie n'était pas positivement menacée, elles se remirent, et Joséphine courut chercher le médecin.

Nous restâmes aux côtés de ma pauvre tante qui ne reconnaissait plus personne et qui jouait avec ses pouces. Ah! en ce moment, j'aurais donné beaucoup pour l'entendre me dire de sa voix dolente: « M'aimes-tu, Claire? »

Elle avait été bien bonne, bien indulgente pour moi, et de la voir ainsi hébétée me causait une vive peine.

Le médecin arriva en même temps que ma tante Laglace et déclara qu'il n'y avait rien à faire.

Ma tante Amarante pouvait vivre mais non penser : c'était un état incurable. Le lendemain on me fit écrire à mon père; il fallait composer un conseil de famille, et certains héritiers tenaient à connaître le fond des affaires, sachant, à n'en pas douter, que la pauvre femme avait dit son dernier mot dans les affaires de ce monde et pressentant d'ailleurs qu'elle ne vivrait plus désormais longtemps.

Mon père arriva, il y eut une réunion à laquelle je dus assister et j'entendis proclamer que ma tante me faisait, par un testament inattaquable, son unique héritière. Cela compris, je m'empressai de sortir pour aller faire une visite d'adieu à Marie de Nellebrand qui partait ce soir-là même avec son père pour Paris. Nous étions l'une et l'autre fort peinées de nous quitter, mais nous étions à l'âge heureux où toute séparation est mêlée d'espoir de réunion. Nous nous promîmes de rouvrir notre correspondance, et nous nous quittâmes après force protestations de constante amitié.

En rentrant, je trouvai mon père dans le salon désert, son air désappointé me surprit, et, pour l'égayer, je remis ma qualité d'héritière sur le tapis.

— Ah! oui, parlons-en! dit-il en levant les épaules.

— Comment, mon père! m'écriai-je stupéfaite, ne m'avez-vous pas dit vous-même que ma pauvre tante avait tenu toutes ses promesses?

— Sans doute, mais alors je ne connaissais pas ses affaires.

— Enfin cet héritage-là n'a pas été mis en papillotes, dis-je pour le dérider.

— Non, ce qui n'empêche pas qu'il s'en aille en fumée. Connaissais-tu la fortune de ta tante?

— Non, mon père.

— Eh bien, elle avait quatre mille livres de rente. Seulement elle a dans le temps emprunté une vingtaine de mille francs pour faire des voyages aux eaux et autres bagatelles. Puis elle a placé trente mille francs à fonds perdus, se trouvant dans l'embarras par le fait de son désordre. Elle te laisse le reste, mais il faut ôter les droits de mutation, sa propre pension dans la maison de santé où on va la placer. Et après sa mort tu auras à payer une pension viagère de neuf cents francs à Éléonore, puis une autre à sa domestique.

a aussi un legs aux pauvres. De sorte que s'il te reste mille francs de rente dans la suite des temps ce sera tout le bout du monde.

Mon père se tut et ajouta :

— Tu n'as guère de bonheur, ma pauvre fille, et te voilà obligée de revenir avec nous.

Je protestai que je n'éprouvais nul regret, ce qui était plus vertueux que sincère.

— Au reste, tout est bien changé, reprit mon père. Tu es devenue plus raisonnable, ce n'est plus du tout la même chose.

J'espérais aussi que ce ne serait plus la même chose, et, dans tous les cas, je me sentais des forces de résistance et un esprit d'abnégation qui m'avaient manqué après mon premier héritage; il me semblait que par la grâce de Dieu je pourrais supporter et souffrir.

Huit jours après je pris congé de la ville de Rennes, et par la même occasion de vous, mon bienveillant lecteur. Voilà, direz-vous peut-être, une manière bien originale de vous quitter. Je sais qu'ordinairement on enguirlande son héroïne de fleurs d'oranger pour la conduire à l'autel, ou qu'on la montre, franchissant austère et pâle, la porte d'un couvent. C'est comme si tout finissait, alors que tout commence. Ce tomber de rideau peut être commode, logique même, mais il n'est pas obligé. Vous m'avez complaisamment suivie pendant cette époque transitoire qui entre pour beaucoup dans la préparation des destinées, vous me laissez à vingt ans, ayant dix fois déjà touché au néant de la vie, connu la déception, préparée par conséquent à la lutte. Il ne vous reste donc qu'à me souhaiter un heureux voyage pour le reste du chemin, car je vous le déclare, ici finissent ***Mes Héritages***.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— Fin. —

CONTES DE MA NOURRICE

—

COMMENT JEAN-PIERRE GARDA LES MOUTONS DE LA MÈRE BÉRU.

Ce n'est pas un sot métier que celui de gardeur de moutons, quoique celui de gardeur de pourceaux soit peut-être préférable; à preuve, ce qui arriva au petit Félix Peretti, qui gardait les cochons de son père et devint le grand pape Sixte-Quint. Mais les places de pape vacantes sont trop rares pour qu'on puisse compter là-dessus; aussi ne fut-ce pas sans raison qu'en apprenant que la mère Béru avait renvoyé son pâtre, une vingtaine de gars qui, jusque-là, n'avaient trouvé d'autre emploi à leurs facultés que de courir les chemins, battre les buissons, dénicher les oiseaux et attacher de vieilles marmites aux queues des chiens, accoururent d'une demi-lieue à la ronde briguer l'honneur de mener paître les moutons de la riche fermière; car ce n'est pas, je le répète, un sot métier que celui-là, et, selon les différents goûts, il offre des agréments divers. Qui aime à vivre avec les bêtes peut s'en donner à cœur joie; qui aime à les tourmenter a mille prétextes tout trouvés de jeter des pierres aux moutons et de les faire mordre par les chiens. Qui ne les aime ni ne les hait peut remettre ses pouvoirs à Médor, s'étendre à l'ombre d'une haie, dormir, bâiller ou rêver, à moins toutefois qu'il ne préfère sculpter à l'aide d'un vieux canif ou dessiner sur l'ardoise les bêtes de son troupeau. Ce que voyant, un beau monsieur qui passe s'arrête et dit :

— C'est vous, mon jeune ami, qui faites cela ?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'avez pas eu de maître?

— Non, monsieur.

— Eh bien, puisque vous aimez tant à copier les moutons, laissez là les vôtres et suivez-moi à Paris; je veux faire de vous un grand artiste.

Cela est arrivé cent fois, cela arrive tous les jours.

Jean-Pierre, qui vint, lui vingtième, offrir ses services à la mère Béru, n'avait pas de si hautes visées. C'était un garçon qui n'avait jamais rien fait que s'étirer au soleil, quand il y avait du soleil, et qui, quand le soleil manquait, trouvait moyen de s'en dédommager en allant se blottir furtivement dans l'un ou l'autre fenil, d'où il ne sortait qu'aux heures où la vieille Tonton, sa grand'mère, avait l'habitude de mettre le pain et les pommes de terre sur la table. Pourquoi la mère Béru donna-t-elle la préférence à Jean-Pierre sur ses dix-neuf concurrents? C'est ce que je ne saurais dire. Comme il se présenta après les autres, fut-ce pour suivre la maxime évangélique : « Le dernier sera le premier, » ou pour tout autre motif, je n'en sais rien; je ne puis que dire, avec la fermière, que, puisqu'elle payait ses valets de son propre argent, elle pouvait les choisir à sa guise, sans rendre compte à personne de ses raisons.

Quant au motif pour lequel, le lendemain du jour où elle avait engagé Jean-Pierre, elle le mit à la porte avec un coup de pied quelque part pour tout salaire, je puis bien le répéter, puisqu'elle le criait sur les toits et le raconte encore, après dix ans, à qui a la patience de l'entendre.

— Jean-Pierre, lui avait-elle dit le soir de l'installation de son pâtre, au moment d'aller se coucher, voici, dans ce coin de l'étable, la soupente où vous dormirez. Demain, au lever du soleil, avant de partir pour le pacage, vous trouverez sur la table votre déjeuner préparé

— Merci, maîtresse, fit Jean-Pierre; et le dîner?

— Soyez sans inquiétude, dit la mère Béru, on vous le portera sur le pré quand il sera temps.

— Et le souper donc, maîtresse?

— Vous souperez à la maison.

— Merci, maîtresse.

— Bonne nuit, Jean-Pierre.



Et Jean-Pierre gagna sa soupente et la fermière son bon lit.

Le soleil du lendemain n'était pas encore levé quand la fermière, qui se levait longtemps avant le soleil, vit apparaître Jean-Pierre sur le seuil de la cuisine.

— Déjà debout, Jean-Pierre? dit la femme; tu es matinal; c'est fort bien, je vois que nous nous arrangerons.

— Ah! bien oui-dà! dit Jean-Pierre. Est-ce que le déjeuner est prêt?

— Voici, Jean-Pierre, reprit-elle, et ne laisse pas chômer tes dents. J'ai plus de pain qu'il n'en faut sur la huche pour les serviteurs de bonne volonté.

— Pour ce qui est de ça, j'en ai, dit Jean-Pierre en engloutissant son déjeuner, à la grande admiration de la mère Béru, qui se disait à part elle ; — Un garçon qui mange si vite doit être terriblement actif.

— Maîtresse, dit Jean-Pierre ayant fini, pendant que le pain et le fromage sont sur la table, si vous me donniez mon dîner?

— Comme tu voudras, Jean-Pierre, répondit la mère Béru; mais tu aurais pour dîner de la soupe et du chou au lard.

— Cela m'est égal, maîtresse, j'aime mieux emporter mon dîner.

— Bien, Jean-Pierre, bien; le voilà. Je vois que tu n'es pas difficile et cela te fait honneur.

Et elle se disait à elle-même : — J'ai fait là une fameuse trouvaille.

— Tenez, maîtresse, dit Jean-Pierre, donnez-moi mon souper tout d'un coup; ainsi, vous n'aurez plus besoin de vous occuper de moi.

— Mais, Jean-Pierre, ton pain sera sec. Pourquoi ne pas venir plutôt souper après la journée avec les autres?

— Maîtresse, cela ne fait rien; le pain sec ne me déplaît pas.

— A ta guise, Jean-Pierre, à ta guise; puisque tu l'aimes ainsi, prends ton souper, et surtout aie soin des moutons.

— Soyez tranquille, maîtresse, je ne les quitterai pas d'une semelle.

Ce disant, Jean-Pierre sortit, emportant ses provisions du jour, pendant que la fermière allait d'un autre côté surveiller les travaux de la moisson.

— Fameux gaillard que j'ai engagé là! se disait-elle.

L'étable aux moutons était dans une arrière-cour ayant sur les champs une issue par laquelle les bêtes sortaient et rentraient sans que, du corps de logis, distant d'une centaine de pas et isolé par des murs, on pût les voir ni les entendre. C'est là que Jean-Pierre se rendit tout droit, portant avec lui sa double ration; les bêtes, déjà toutes sur pied et tournées du côté de la porte, bêlaient à qui mieux mieux en attendant qu'on vint la leur ouvrir; Jean-Pierre l'entr'ouvrit seulement, juste assez pour pouvoir se glisser dans l'étable, poussa derrière lui le verrou, et, grimpant lestemnte les degrés de l'édchelle qui conduisait à la soupente, il alla se jeter sur son grabat. Là, étendu tout de son long sur le dos et les jambes écartées comme les branches d'un compas, il se mit à attaquer ses provisions, savourant lentement chaque bouchée et remuant la mâchoire avec volupté, à la façon d'un veau qui rumine.

Malgré cette lenteur pourtant, le dîner arriva à sa fin; alors ce fut le tour du souper, et quand le souper eut disparu, Jean-Pierre, sans s'inquiéter ni des bêlements des moutons ni des aboiements du chien qui tournait et sautait tout autour de l'échelle, comme pour dire : « Il est temps, partons! » Jean-Pierre se tourna sur le côté, ramena ses jambes sous lui et se mit à ronfler comme une toupie.

Le soleil était fort haut sur l'horizon quand la mère Béru, revenant des champs, où les moissonneurs sous sa surveillance avaient déjà entassé gerbe sur gerbe, eut l'idée de faire un détour pour voir comment son nouveau berger s'acquittait de ses fonctions.

— Ce pauvre enfant est trop zélé, se disait-elle; j'ai eu tort d'accéder à sa demande, et, quoiqu'il ait emporté son dîner, je lui enverrai, à midi, de la soupe et du chou au lard, et je lui ferai dire de laisser son pain sec et de venir souper avec les autres à la maison. Qui travaille bien doit être bien nourri.

Tout en se parlant ainsi, la brave femme était parvenue à un endroit d'où l'on pouvait voir se déployer dans toute son étendue la grande prairie servant de pâturage au troupeau. La grande prairie était là, naturellement, mais les moutons n'étaient pas, eux, dans la prairie.

— Que signifie ceci? se dit la fermière; Jean-Pierre se sera-t-il trompé? Aura-t-il mené les moutons dans un autre endroit? Et où a-t-il bien pu les conduire?

André Le Pas.

— La suite prochainement. —



LES PIERRES PRÉCIEUSES

Nos lectrices et nos lecteurs, qu'ils soient de Paris ou de la province, voudront bien me suivre dans les galeries du Palais-Royal. Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, ces étalages surchargés des objets les plus divers : meubles de luxe, comestibles recherchés, et ces mille brimborions de toilette et, disons-le, de vanité? Mais voyez ces regards collés sur cette riche devanture : regards d'enfants et regards de vieillards, regards de jeunes gens et surtout regards de jeunes filles, regards de riches et regards de pauvres, regards d'admiration, de regrets, de convoitise. Ces regards, qui donc les fascine? Quel est le pouvoir magnétique qui, agissant au travers de ces glaces soigneusement fermées, les attire et les domine? Approchons. Hé quoi!

des pierres, de petits cailloux de différentes couleurs : il y en a de rouges, de verts, de bleus, de jaunes, de violets, de blancs, de transparents, de brillants; et ces pierres ornent, avec un art merveilleux, des bagues, des épingles, des boucles d'oreilles, des diadèmes, des colliers, des agrafes. Que de tentations! Vais-je, avec de chagrins moralistes, répéter la célèbre parole, toujours vraie cependant, du roi Salomon : « Vanité des vanités, tout n'est que vanité? » Non, car j'y vois autre chose : « Ces pierres précieuses sont les fleurs de la minéralogie, » elles ont leur histoire, histoire bien intéressante et fort instructive; nos lecteurs y prendront goût assurément, s'ils se mettent à la suite de M. Rambosson (1).

La pêche du corail. — Gravure extraite des *Pierres précieuses*, de M. Rambosson.

De tout temps on a attaché du prix à certaines pierres dont la couleur et les nuances particulières faisaient la rareté; le grand-prêtre des Juifs en avait douze sur le *rational* de son éphod; Néron, s'il faut en croire Pline, regardait les combats du cirque avec une lorgnette en émeraude; le saphir était consacré à Jupiter;

(1) *Les Pierres précieuses et les Principaux Ornements*, par J. Rambosson. Ouvrage illustré de 43 planches dessinées par Yan'Dargent et d'une planche chromolithographique. 1 vol. grand in-8°. Prix : 6 fr.

le sénateur Nonnius, riche Romain, portait à son doigt une opale d'une grosseur prodigieuse; on faisait des *coupes* en améthyste; Mithridate avait une collection de quatre mille agates, et le tyran de Syracuse, Polycrate, en jetait une dans la mer en sacrifice à la Fortune, comme la plus précieuse de ses richesses; l'auteur du livre des *Proverbes* parle des perles et montre l'estime qu'on en faisait de son temps; Pline raconte que les Indiens trouvaient, dans la pêche du corail, une source de grands revenus; les anciens poëtes voyaient dans l'ambre les larmes pétrifiées des sœurs de Phaéton. Ce qui peut nous sembler extraordinaire,

Exploitation d'une mine de diamants. — Gravure extraite des *Pierres précieuses*, de M. Rambosson.

c'est que nos ancêtres paraissent avoir eu peu de considération pour le diamant; ils ignoraient, il est vrai, l'art de le tailler et de lui faire produire, grâce aux jeux de la lumière, cet éclat unique qui, à nos yeux, le place au premier rang des pierres précieuses.

Ces différentes pierres n'ont pas toutes la même composition : le diamant est du charbon pur cristallisé; l'alumine se trouve en combinaison avec d'autres corps dans presque toutes les autres pierres dont la base est le corindon, et qui, d'après leurs nuances, prennent les noms de rubis, émeraude, topaze, saphir, lazulite ou lapis-lazuli, aventurine. Ces nuances di-

verses sont produites, par exemple, dans le rubis oriental par l'oxyde de fer, dans le rubis spinelle par l'acide chromique, dans la turquoise de vieille roche par l'oxyde de cuivre, dans l'améthyste par l'oxyde de manganèse.

Les contrées du monde où se trouvent surtout les pierres précieuses sont l'Orient et l'Amérique. Le Brésil est le pays le plus riche en diamants, et c'est principalement sur les bords de certaines rivières qu'on se livre à son extraction. Quand les eaux ont commencé à baisser, c'est-à-dire du mois d'avril au mois d'octobre, on détourne la rivière dans un canal formé au-dessus du lit principal, en construisant une digue avec des sacs de sable; la vase est alors creusée à une profondeur de deux à trois mètres et transportée dans l'endroit où aura lieu le lavage. Pendant tout le temps de la sécheresse, on recueille le *cascalho*, nom donné à des matières composées de cailloux roulés de quartz, liés entre eux par une matière argileuse, parmi lesquels on trouve des fragments de diverses roches avec du fer oligiste, du fer magnétique, des topazes, des silicates en cristaux roulés, du bois pétrifié et une assez grande quantité d'or et de platine. Le diamant s'y trouve disséminé et presque toujours enveloppé de terre.

Quand la saison des pluies est arrivée, on commence le lavage. Les auges sont disposées côte à côte et un inspecteur s'assied devant, sur un siége élevé, de façon à voir tous les mouvements des ouvriers, nègres pour la plupart. Dans chaque auge coule un filet d'eau, et le cascalho y est lavé jusqu'à ce qu'il soit entièrement dégagé de terre et que l'eau demeure limpide. On examine alors les résidus; s'il trouve un diamant, l'ouvrier avertit le gardien en frappant dans ses mains; celui-ci prend l'objet et le place dans un étui ou dans un récipient rempli d'eau, suspendu au milieu de la case.

Les gros diamants sont très-rares; sur dix mille à peine en rencontre-t-on un pesant vingt carats (4 gr. 200), tandis que huit mille environ pèsent moins d'un carat (0 gr. 212). On cite cependant plusieurs échantillons qui dépassent de beaucoup le poids maximum indiqué : ainsi, en 1851, on en trouva un de 120 carats et demi, et plus tard un autre de 254 avant la taille. Les diamants extraordinaires, par leur grosseur et leur beauté, étaient appelés autrefois *parangons*. On a donné un nom à plusieurs d'entre eux : l'Étoile du Sud, le Nizam, le Grand-Mogol, le Ko-hi-Noor, l'Orloff, le Chah, l'Étoile Polaire, le Grand Duc de Toscane, la Loterie d'Angleterre, le Nassack. Mais le plus beau de tous, quoiqu'il ne soit pas le plus lourd, est le Régent, qui appartient à la couronne de France; il pèse 137 carats. D'après Saint-Simon, il fut trouvé dans les mines du Mogol et transporté en France par son *inventeur*, qui, pour le soustraire à tous les regards, l'avait avalé. Le duc d'Orléans, régent de France, pendant la minorité de Louis XV, l'acheta 2 millions de francs; de nos jours, il est estimé 12 millions. Sa valeur vient surtout de ce qu'il réunit les plus rares qualités des gros diamants, c'est-à-dire la blancheur, l'éclat et surtout la beauté de forme. Si l'on voulait ramener à la pureté de forme les diamants les plus volumineux, aucun n'atteindrait son poids. Malgré plusieurs vols importants, l'écrin de la couronne de France est le plus riche de tous ceux qui appartiennent aux différents pays; on lui donne une valeur approximative de 18 millions.

Le diamant, nous l'avons dit, doit toute sa beauté, par conséquent tout son prix, à la taille. Autrefois on se contentait de tailler le diamant à quatre pointes, en tables, à faces bien dressées, à tranches taillées en biseaux, à pans et à facettes irrégulièrement disposées. Mais par ces opérations, le jeu de la lumière n'était nullement favorisé; ce fut vers 1475 que Louis de Berquem imagina la méthode actuelle. La taille, depuis lors, se fait au moyen d'une plate-forme horizontale en acier qui tourne rapidement; cette plate-forme est couverte d'*égrisé*, ou poussière fine de diamant, délayée dans de l'huile; on appuie contre elle la partie du diamant qu'on veut tailler jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment usée. Dans les grands ateliers, un levier, dont l'extrémité est enduite d'un amalgame au milieu duquel le diamant est enclavé, retient la pierre contre la meule.

Mais tout ce qui reluit n'est pas or, dit le proverbe; s'il y a des pierres précieuses dont l'authenticité est bien établie, il y en a qui sont fausses. Au siècle dernier, un joaillier allemand, Strass, imagina d'appliquer, à l'imitation des pierres précieuses, les procédés en usage alors pour la fabrication du verre. Son nom resta à la nouvelle invention. Le diamant faux s'obtient avec du strass incolore et un peu d'oxyde de chrome; le saphir, avec du strass coloré par l'oxyde de cobalt; la topaze, avec du strass, du verre d'antimoine et de l'oxyde d'or, etc. Cela me rappelle un fait assez curieux. Napoléon I[er] mariait la fille d'un ancien ministre de l'intérieur sous le Directoire; comme cadeau de noces, il lui fit présent d'une magnifique parure d'émeraudes. Quelque cinquante ans plus tard, la mariée, qui n'était plus jeune, voulut faire estimer le don impérial par un bijoutier. Toutes les pierres étaient fausses! c'était du strass! L'empereur n'était sûrement pas complice de la fraude. Défiez-vous donc des pierres précieuses. Et qui sait! dans ces bals somptueux où brillent les bijoux les plus étincelants, où les rivières de diamants reflètent les lumières, ces resplendissantes danseuses jureraient-elles toutes que leurs diamants ne sont pas faux? Jeunes filles, visitez vos écrins.

Nous pourrions nous étendre encore sur le chapitre des perles, du corail, de la nacre, de l'ambre, du jais, etc., mais M. Rambosson en parle mieux que je

ne le ferais; et puis, quand mes lectrices et mes lecteurs recevront en étrennes son bel ouvrage, ne se plaindraient-ils pas à bon droit que je lui ai enlevé tout le charme de la nouveauté ?

S. SOLRAC.

DEUX VILLES MORTES

I

XANADIE, LA VILLE MUSULMANE

Lequel de nous, après avoir achevé l'un de ces beaux contes des *Mille et Une Nuits*, merveilleux et impossibles, n'a ressenti le désir d'être transporté, ne fût-ce que pour un instant, dans ces régions magiques, au séjour des génies, au royaume des fées, ou, tout au moins, dans quelque palais oriental de sultan ou de calife, où les colonnettes et les dentelles de marbre blanc s'alignent, s'étagent, s'étendent et s'enlacent en portiques, en arcades, en galeries, en balcons, en escaliers, en gradins, en terrasses, en pavillons aériens ou en salles majestueuses; où les arabesques d'azur, d'argent et de carmin, de vermillon, de pourpre et d'or, enjolivent et encadrent de mille manières le nom d'Allah répété sur les plafonds des galeries, sur les lambris des salles; où les fontaines de marbre blanc découpent, sous la verdure, leurs vasques ciselées, d'où les gerbes d'eau transparentes jaillissent au milieu des fleurs ? Mais ce beau rêve ne peut durer longtemps et bientôt nous abandonne; nous savons, hélas! tous tant que nous sommes que l'Orient poétique, l'Orient merveilleux, a cessé d'exister; que l'escarboucle des fées est tombée en poussière de leur front pâli; que les palais merveilleux des conteurs ont perdu leur gloire et leur beauté; les roses du poëte leur langage, et les génies leurs ailes; nous savons que, de toutes ces grâces et ces splendeurs, rien ne subsiste plus, rien n'est plus, et que tout ce monde rayonnant n'est qu'un rêve envolé.

Il existe cependant quelques monuments encore qui peuvent donner, aux curieux d'aujourd'hui, une idée approximative de ces merveilleuses splendeurs, de cette magnificence souveraine. L'Alhambra de Grenade, la mosquée de Cordoue, certains palais et mosquées de Constantinople, de la Perse et de l'Indoustan conservent, dans leur architecture élégante, pittoresque, grandiose, délicate et capricieuse à la fois, quelques traits caractéristiques de ce luxe d'ornementation inouï et de cette richesse d'imagination véritablement féerique. Seulement, par malheur, ces beaux édifices sont isolés, disséminés, çà et là, à d'énormes distances les uns des autres, et presque tous altérés par le puissant effort des siècles, ou entourés, envahis, dénaturés même par d'autres constructions, par des réparations de style différent et de date récente, qui en abâtardissent l'aspect, en modifient le caractère, et causent aux amateurs de l'art, de la beauté sereine, opulente et grandiose, des désappointements amers et de justes indignations.

Il appartenait cependant à l'Indoustan, cette terre des monstres et des dieux, des fleurs et des parfums, des mystères et des merveilles, de conserver entière, grandiose, solitaire et intacte jusqu'à nos jours, une grande et superbe ville du temps des khans, successeurs des califes, une véritable et merveilleuse cité des *Mille et Une Nuits.*

Cette cité a nom Xanadie; elle est vaste, bien conservée et entièrement déserte. Depuis que la population forte et guerrière qui l'occupait l'a subitement abandonnée, il y a trois cents ans, il semble que tous les peuples voisins, se jugeant faibles, mesquins et petits, n'aient point osé s'établir dans un palais de rois, franchir sa redoutable enceinte de tours majestueuses, et, d'un commun accord, l'aient laissé au temps et à la solitude, ces grands ennemis des cités-reines, ces grands conquérants des cités-mortes, ces grands pourvoyeurs de l'oubli.

Les rares voyageurs, Anglais pour la plupart, qui se donnent la peine et éprouvent la jouissance de visiter Xanadie, se rendent nécessairement d'Agra à Futtehsore. A partir de cette dernière ville, le voyage, qui s'accomplit généralement sur un *dakgharry* indou, mauvaise voiture branlante, grinçante et grotesquement attelée, se poursuit d'abord au travers d'une contrée doucement ondulée, verdoyante et fertile, à laquelle de frais gazons d'un vert humide, de beaux bosquets d'arbres épars çà et là, donnent quelque ressemblance lointaine avec un paisible comté d'Angleterre, orné de ses pelouses et de ses parcs, de ses pâturages et de ses moissons. Cependant la scène ne tarde pas à changer : les bosquets s'éclaircissent, la verdure s'efface; une vaste plaine aride et nue prend la place des prairies et des bocages, des tertres et des sillons; à peine quelques touffes de verdure l'émaillent çà et là, tandis que de grosses pierres grises, tombes antiques de conquérants inconnus, se dressent à la surface du sol et s'alignent le long de la route. Puis, à l'extrémité de cette plaine dévastée, apparaît peu à peu, et surgit lentement, la crête étroite et basse d'une longue arête de collines volcaniques, d'un rouge terne, morne et mélancolique à l'œil. Soudain, quand le voyageur est arrivé au pied de cette rampe sombre et aiguë, la silhouette se dessine, les détails se révèlent, les contours se détachent et la lumière se fait. Ce que le regard avait pris d'abord pour des entassements de rochers de formes régulières et de couleur uniforme, perchés et amoncelés au sommet du plateau, est en réalité une cité tout entière, énorme et majestueuse, imposante, inouïe, avec ses tours géantes surmontant les grandes arches vides, les poternes à l'ogive aiguë, et ses hauts murs crénelés, garnis de

bastions et de logettes, et comprenant dans leur formidable enceinte, un espace encombré de palais et de ruines, qui ne mesure pas moins de sept milles anglais de tour.

Tout d'abord, la forme pointue des arcades qui percent les murs de cette grande cité de pierre d'un gris rougeâtre, atteste qu'elle appartient uniquement au style et à l'époque de l'architecture sarrasine, et qu'elle a dû, en conséquence, commencer à exister dans quelqu'un de ces siècles poétiques et lointains où le trône éblouissant des premiers califes répandait son éclat et sa gloire jusque sur les contrées voisines de l'extrême Orient. Mais, lorsqu'on approche de l'étrange et majestueuse cité, on est moins préoccupé de la gloire de son origine, de l'ancienneté de ses édifices et de ses souvenirs, que l'on n'est frappé de ce silence éternel et profond, de cette morne et effrayante solitude. Pas un soldat ne se montre sur ces murs de sept milles de tour. De chaque côté des portes colossales qui donnent accès dans l'intérieur, s'élèvent, taillés dans la pierre, les siéges des officiers commandant les archers sarrasins qui les gardaient jadis. Mais ces voûtes sont muettes et ces siéges sont vides. Rien d'humain, rien de vivant, ne se meut plus à l'ombre de ces tours, à l'intérieur de ces murs. Sept milles de ruines et de débris, de grands palais de pierre rougeâtre s'élevant au milieu des décombres des habitations voisines, plus modestes et promptement écroulées; puis çà et là, dans l'enceinte même de la cité, des terrains vagues, des champs et des jardins conservant, après trois cents ans, quelques traces de culture sans que nulle part se révèle le moindre vestige de l'existence des cultivateurs. Enfin, pour résumer en deux mots, cette trop faible esquisse, au dehors des murs, il n'est plus rien que la plaine grise et nue, sans aucune habitation; au dedans des murs, tout est grandeur, désolation et solitude. Une rivière sacrée, l'Alph, baignait autrefois les murailles célèbres de Xanadie; aujourd'hui les siècles l'ont elle-même tarie, et ces légers flots errants ont cessé de murmurer, de se poursuivre, de se mouvoir, comme si rien de ce qui a vie et langage, et fraîcheur, et mouvement, ne devait plus exister là, pour troubler le silence profond et diminuer la secrète horreur de la cité maudite.

Cependant, le long de la rue principale, qui a maintenant l'aspect d'un large ravin sillonnant la terre, les bords escarpés qui s'élèvent des deux côtés ayant été formés à la longue par les ruines des maisons, — le voyageur peut entendre de bizarres appels, de long gémissements, des cris sauvages, et voir, de temps en temps, d'agiles formes brunes saillir au sommet des ruines et se glisser dans l'ombre, de chatoyantes couleurs miroiter au fronton d'un édifice, où les rayons de soleil dorent le plumage éclatant de quelques oiseaux merveilleux. C'est que les chacals, les lynx, et de petits écureuils agiles, qui ne s'effrayent pas de la présence de l'homme inconnu en ces lieux, habitent et peuplent maintenant la cité des califes, de concert avec de beaux paons sauvages qui ont établi leurs nids et nourrissent leurs couvées, à l'ombre des arcades blanches des mosquées et des harems.

Qu'il était différent, l'aspect de cette noble artère principale de la cité, il y a de cela trois siècles, lorsque Akhbar le Grand y régnait, y brillait dans toute sa gloire et sa splendeur! Elle pouvait suffire à peine au passage incessant, aux flots pressés de la foule. Des boutiques étincelantes d'objets précieux, de bijoux, de ceintures d'or, de turbans aux mille couleurs, de riches broderies, où s'étalaient les produits du sol, les fruits, le gibier, les légumes de l'Orient, dans tout leur luxe et leur fraîcheur, s'ouvraient à la base des édifices massifs, mais élégamment décorés, qui ne sont plus aujourd'hui que de grossiers monticules. Devant ces riches magasins, la multitude des acheteurs allait, venait, se pressait, se poussait; les marchands, graves, barbus et fumant majestueusement leur hookah parfumé, soumettant en silence leurs marchandises à l'inspection des nababs qui passaient, majestueux et calmes, portant fièrement leurs armes étincelantes, leurs ceintures de cachemire et leurs vêtements brodés d'or. Les porteurs d'eau, balançant leurs outres pleines aux deux bouts de la longue tige de bambou passée sur leurs épaules, couraient çà et là au milieu de la foule, au travers de laquelle de fiers soldats se faisaient place, portant avec orgueil le casque de mailles au front, la lourde épée à la hanche et le bouclier à l'épaule. Un léger et brillant palanquin, laissant ses rideaux de fraîche mousseline flotter au vent de la plaine, doucement balancé sur les épaules de ses porteurs, et paraissait glisser au-dessus des têtes de la foule. Çà et là aussi galopaient quelques cavaliers de la suite du grand sultan, montés sur leurs magnifiques coursiers blancs, dont la crinière et la queue, tressées, étaient teintes du plus beau jaune. Et puis c'étaient de longues files de chameaux, fatigués, poudreux, suivant lentement leurs conducteurs, et apportant, à la ville impériale des califes, les plus belles soieries de l'Inde, les plus riches étoffes de Perse, les plus précieux aromates de l'Arabie. C'étaient enfin de monstrueux éléphants, gris et noirs, entourés des gardes du sultan, soutenant, sur leurs dos énormes, de magnifiques pavillons incarnat et or, et conduisant avec sa suite, à la grande mosquée, Akhbar le Grand, Akhbar le Juste, Akhbar le Magnifique.

Telles étaient les beautés et les magnificences que possédait autrefois Xanadie, de toutes ces orientales splendeurs, quelques-unes, et des plus imposantes, lui restent encore aujourd'hui.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —



LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 82, 106, 122, 138 et 162.)

—

VII

Le lendemain de ce jour de fête, les habitants de la Fontelaie avaient repris déjà leurs occupations accoutumées. Camille étudiait ses partitions et ses sonates avec un zèle des plus louables ; Madeleine cherchait dans l'accomplissement de ses devoirs le moyen d'empêcher son esprit de s'égarer dans les nuages. Madame Bruno cuisinait, pâtissait, se promenait au milieu des gâteaux et des petits fours, comme une abeille voltige de fleur en fleur, Marc courait par monts et par vaux, et M. Meyrins persistait à s'isoler et à se nourrir d'idées tristes.

Un dimanche — c'était quinze jours après le bal — le propriétaire de la Fontelaie descendit au salon, et fit un geste de surprise en apercevant Madeleine qui lisait auprès d'une fenêtre, tout en regardant de temps à autre les beaux arbres de l'avenue, qu'un vent impétueux agitait et menaçait de briser.

— Je pensais que vous étiez à vêpres, mademoiselle, dit M. Jean.

— Je me proposais effectivement d'y aller, mais Camille ne me l'a point permis, répliqua Madeleine en souriant. J'ai une migraine assez violente, et cette chère enfant ne veut point que je sorte par cette poussière et ce vent d'orage.

— Elle a raison ; mais vous, mademoiselle, vous avez tort de vous fatiguer à lire, cela ne peut qu'augmenter votre migraine.

— Oh ! monsieur, je ne lis point, je me contente de feuilleter cette ouvrage qui me vient de ma mère, et qu'elle-même tenait d'un de ses oncles. C'est un souvenir de famille.

M. Meyrins prit son binocle pour examiner le vieux livre relié en basane, que Madeleine avait ouvert sur ses genoux.

— Il me semblait bien... murmura-t-il. Il n'acheva point, et sans remarquer que la jeune fille l'interrogeait du regard, il reprit en considérant toujours le volume avec attention.

— C'est un missel, n'est-ce pas ?

— C'est le livre des saints Évangiles, monsieur.

— Ah ! oui, oui, le livre des saints Évangiles, je me le remets fort bien. Si vous n'aviez pas la migraine, je vous prierais, mademoiselle, de me lire une page de ce bouquin vénérable.

— Malgré mon mal de tête, je lirai avec plaisir, monsieur, et cela ne me fatiguera point du tout. Quel chapitre désirez-vous entendre ?

— Peu importe, ouvrez au hasard et lisez la première page qui vous tombera sous la main.

Madeleine ouvrit le livre et lui d'une voix claire :

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point et quiconque tuera sera condamné par le jugement. »

Ici elle s'interrompit, car M. Jean venait de se lever tout livide et marchait avec agitation d'un bout à l'autre de l'appartement.

— Pourquoi ne continuez-vous pas ? lui dit-il.

— Monsieur.... parce que.... je croyais....

— Ah ! vous croyez.... cela ? fit-il en essayant de prendre un air d'indifférence.

— Cela ? répéta Madeleine surprise.

— Mais sans doute, ce que vous venez de lire, vous êtes convaincue, n'est-ce pas, que quiconque a la mort d'un être humain à se reprocher est jugé sans appel ?

— S'il ne se repent point, dit Madeleine. Car il n'est pas de crime qui ne soit rémissible, et qu'un sincère repentir ne puisse effacer.

M. Meyrins secoua la tête.

— Je connais, dit-il, un homme, — un ami à moi, — qui se repent depuis vingt-cinq ans, et que le remords torture, comme au jour où il a commis sa faute.

— C'est possible, monsieur, il est des âmes timorées qui ne se consolent jamais de s'être écartées de la ligne du devoir.

M. Jean fit un geste négatif.

— Je n'avais pas ouï dire, jusqu'à présent, que cet homme fût timoré, murmura-t-il, et ses remords sont trop cuisants pour qu'on puisse les considérer comme de simples scrupules.

— Alors c'est son repentir qui est stérile, dit la jeune fille.

— Non pas, il s'efforce, au contraire, d'expier : il pardonne à ses ennemis, il est bon et indulgent pour ceux qui ne l'aiment point, il donne aux pauvres tout ce qu'il peut économiser, il expose ses jours pour sauver ceux de ses frères qu'il voit en péril, il prie et passe sa vie dans une sombre tristesse.

— En ce cas, monsieur, il me semble que cet homme a tort de craindre, de considérer toujours la justice de Dieu et jamais sa bonté.

— Ah ! si vous pouviez lui persuader cela, mon enfant !

— Moi, monsieur ? Et de quel droit ? quelle autorité auraient mes paroles auprès de tous les bons conseils que ce coupable a dû recevoir depuis vingt-cinq ans que dure son repentir ?

Le front de M. Jean se plissa.

— Cet homme, dit-il, a l'habitude de ne prendre conseil que de lui-même. Sa faute, née dans le silence, mourra dans le silence, et peut-être n'existe-t-elle que dans l'imagination de ce malheureux.



— Oh! alors, s'écria Madeleine, comme il se tourmente à plaisir, et combien il est cruel envers lui-même! Il suffirait d'un mot....

— Ce mot, il ne le prononcera point, interrompit froidement M. Meyrins.

Madeleine n'osa insister; elle baissa timidement les yeux, et se mit à feuilleter son vieux livre. M. Jean la considéra longtemps en silence, puis il lui dit d'une voix affectueuse:

— Parlons un peu de vous, mon enfant. Je ne vous ai jamais demandé si vous vous plaisez chez moi, si vous êtes contente de votre sort.

— Comment ne serais-je point contente? répondit-elle avec un accent très-sincère. N'ai-je pas pour élève la plus douce, la plus docile, la plus aimante jeune fille qu'on puisse rencontrer?

— Oh! sans doute, Camille mérite toute votre affection; mais elle n'est pas seule au logis; que pensez-vous des autres habitants du château?... Marc, par exemple? Je crains que vous ne soyez pas en très-bons termes avec lui?

— Je fais pourtant tout ce qui dépend de moi pour me concilier la bienveillance de M. d'Athol, répliqua Madeleine.

— Ma chère enfant, on ne s'exprime ainsi qu'en parlant de ses supérieurs, et Marc n'est pas le vôtre. Voilà ce que je vous prie de ne pas oublier.

Madeleine ne jugea point à propos de répondre, et M. Jean continua, après une minute de réflexion.

— Je crois, mademoiselle Rivert, que vous jugez mal mon jeune cousin, et je ne m'en étonne point: il a d'excellentes qualités, mais il prend une sorte de plaisir à les cacher pour ne laisser voir que ses défauts qui sont, d'ailleurs, plus apparents que réels. Étudiez-le un peu, je vous prie, et vous ne tarderez pas à remarquer qu'il vaut mieux que sa réputation.

— Si vous voulez bien me le permettre, monsieur, je vous croirai sur parole, dit Madeleine, surprise de l'insistance et de la chaleur avec lesquelles M. Meyrins traitait cette question.

Celui-ci se mit à rire.

— Allons, dit-il, je le vois bien, vous avez une dent contre ce pauvre Marc. Passons là-dessus. Quant aux domestiques du château....

— Je n'ai qu'à me louer d'eux, interrompit vivement Madeleine.

— Et ce dragon en jupe, qu'on appelle Bruno? demanda M. Jean avec un sourire.

La jeune fille rit aussi et garda le silence.

— Je sais que la chère dame met souvent votre patience à l'épreuve, continua M. Meyrins.

— Et bien! monsieur, où est le mal? demanda Madeleine d'un ton enjoué. Ne dois-je pas de la reconnaissance aux personnes qui veulent bien prendre la peine de me donner des conseils, de contrôler mes actions et de surveiller ma conduite?

— Et le maître de la Fontelaie, que pensez-vous de lui? dit M. Meyrins en la regardant fixement.

— Je pense qu'il est pour moi aussi bon qu'indulgent, monsieur.

— Et cependant il n'a point encore obtenu votre sympathie.

— Oh! monsieur, pouvez-vous le croire?

Il secoua la tête.

— Mon enfant, dit-il, cela est dans l'ordre; quand on a un caractère comme le mien, on inspire nécessairement une sorte de répugnance.

Madeleine voulut protester contre ces paroles, mais il l'interrompit.

— J'espère qu'un jour vous surmonterez ce sentiment, dit-il, et je ferai ce qui dépendra de moi pour que vous en arriviez là, car j'attache le plus grand prix à votre estime, et j'ai pour vous une affection véritablement paternelle.

— Que vous êtes donc bon, monsieur, de parler ainsi à une pauvre orpheline abandonnée! dit Madeleine, très-émue.

— Mademoiselle, répliqua M. Meyrins d'une voix grave, si vous y consentez, vous ne serez plus ni pauvre, ni orpheline, ni abandonnée. Le maître de ce château serait heureux de vous considérer comme sa fille, et de veiller à ce que chacun voie en vous l'enfant du logis.

— Oh! c'est trop, s'écria-t-elle étonnée et reconnaissante. Pourquoi m'adresser de semblables paroles? Quels titres ai-je donc à votre bienveillance et à votre amitié?

— Je vous apprendrai bientôt quels sont ces titres, murmura M. Jean, dont le front penché était baigné de sueur.

En ce moment, madame Bruno entra dans sa cuisine, les joues enflammées et les yeux étincelants. Avec un geste de stupeur et de colère, elle se jeta pesamment sur un siége.

— Bonté du ciel! qu'est-il arrivé, madame? Vous voilà rouge comme un bigarreau, lui dit Mlle Julie, qui revenait, en grande toilette, de l'église du village, où elle était allée entendre les vêpres avec sa jeune maîtresse.

— Julie, répliqua madame Bruno, d'un ton sentencieux, je crois que j'ai assez vécu. Je vois et j'entends des choses!... Non, je ne puis plus supporter les choses que l'on voudrait m'obliger à voir et à entendre.

— Vraiment? dit Julie, en faisant bouffer sa jupe. Qu'est-ce donc qui vous chagrine? qu'avez-vous vu et entendu?

Ce ton léger choqua la vieille dame.

— J'ai vu, dit-elle, d'abord des femmes de chambre en paniers et en robe à traîne. Quant j'étais jeune, nous ne connaissions d'autres paniers que ceux que nous portions au bras.

— Je crois bien que ceux-ci n'eussent pu vous con-



venir, ils n'ont pas d'aise, murmura Julie. — Est-ce là tout ce qui vous fait de la peine? ajouta-t-elle en élevant la voix.

Madame Bruno lui lança un regard furieux.

— Fort bien, s'écria-t-elle, riez, moquez-vous, jouez de votre reste.

— Que voulez-vous dire, madame? demanda la jeune fille, qui, tout d'un coup, devint sérieuse. Êtes-vous mécontente de moi? Mademoiselle vous aurait-elle chargée de me faire quelque réprimande?

— Non, Julie, repartit mélancoliquement madame Bruno, je ne m'ingérerai plus de donner des ordres et de faire des remontrances. La personne qui va commander ici, désormais, ne me le permettrait point.

— La personne qui va commander ici désormais? répéta Julie. Que voulez-vous dire, madame? Sûrement il ne s'agit pas de...

— Il s'agit de mamzelle Madeleine, interrompit la vieille Bruno, d'un ton de profond dédain. C'est elle qui, à l'avenir, nous donnera des ordres à tous.

— Mais c'est une plaisanterie?

— Non certes, je n'ai guère envie de plaisanter, veuillez le croire. J'ai entendu, de mes oreilles, monsieur dire à cette étrangère, qu'elle sera dorénavant la maîtresse du château, l'enfant du logis. J'étais dans l'ancien boudoir de madame André, où je m'étais retirée pour réciter mes heures, lorsque monsieur et la mamzelle vinrent causer en catimini dans le grand salon. Je n'écoutai point, comme vous pouvez le croire, mais j'entendis, sans y tâcher, toute leur conversation. Ils s'entretinrent d'abord de politique ou du moins de choses de ce genre; puis monsieur demanda à la petite personne ce qu'elle pensait de nous tous. Elle le dit sans se faire prier; elle eut la bonté de paraître assez contente de Camille, ce doux petit agneau; mais elle dauba M. Marc de la manière la plus indigne, et elle me traita comme on n'a jamais traité une honnête femme. Et quand monsieur la pressa de dire l'opinion qu'elle avait de lui, ce fut une scène comme à la comédie : « Vous êtes mon père. — Tu seras ma fille. — Je vous respecterai. — Je t'aimerai, le château t'appartiendra, et si quelqu'un refuse de t'obéir, gare les conséquences! » Oh! Julie, ces paroles me coupèrent bras et jambes, et c'est à peine si j'eus la force de me traîner ici, pour y pleurer le malheur de mes chers orphelins.

— Mais tout cela me paraît bien étrange, dit la jeune femme de chambre, encore à demi incrédule. Pourquoi monsieur préférerait-il une étrangère à ses propres parents?

— Ah! oui, pourquoi? répéta Bruno, en secouant la tête, c'est ce qu'il faudra bien que je sache; et, quoi qu'il arrive, je défendrai de toutes mes forces les droits de mes jeunes maîtres, pauvres innocents!

— Mais ne pourraient-ils pas vous seconder tous deux, madame Bruno? Si vous avertissiez M. Marc de ce qui se passe?

— Si j'avertissais M. Marc? Je m'en garderai bien. Est-ce qu'il me croirait? Vous n'avez guère d'expérience, Julie, si vous supposez que les jeunes messieurs ne prennent pas, en toute occasion, le parti des belles demoiselles qui ont des voix de sirène, des cheveux blonds frisés, et de petites bouches aussi menteuses qu'elles sont fraîches et vermeilles.

— Mais, mademoiselle Camille?

— C'est encore pire. La malheureuse enfant s'est coiffée de son institutrice, et l'appelle sa sœur. Si je vous dis qu'elle les a ensorcelés tous, avec ses grands yeux et ses petites mines, c'est que j'en suis bien sûre. Aussi je me tairai et j'agirai seule.

Elle agit en effet, la redoutable mère Bruno, et si Madeleine ne regretta point d'avoir obtenu la bienveillance du maître du logis, du moins elle dut trouver qu'elle payait cher cet avantage. Jusque-là, son ennemie avait employé surtout des armes courtoises, dans les petites escarmouches qu'elle l'obligeait à soutenir; mais, à dater de ce jour, elle lui déclara ouvertement la guerre, et lui rendit la vie singulièrement dure. L'orpheline supporta tout sans se plaindre, elle n'eût jamais osé, du reste, se montrer plus susceptible que M. Meyrins, qui ne réprimandait jamais la vieille dame, et qui pourtant n'ignorait point qu'elle déblatérait sans cesse contre lui.

— J'accepterai toujours avec courage et résignation cette petite croix, pensait la jeune fille, je l'offrirai à Dieu, à l'intention de M. Jean; et je me trouverais bien dédommagée de ce sacrifice, si la divine Providence daignait rendre la paix à l'âme tourmentée du maître de ce château.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Boum!... Écoutez! c'est le canon qui gronde, car aujourd'hui on dit le canon, autrefois on aurait dit l'airain; mais le canon a conquis glorieusement sa place dans la rhétorique comme dans l'histoire.

Boum! Encore!... va-t-on se battre? où est mon fusil. — Mais non, c'est le canon de la paix, le canon des Invalides, le canon de l'ouverture des Chambres. Nous n'avons rien à voir là-dedans; mais les rues de Paris nous appartiennent, voyons leur physionomie.

Et d'abord il pleut, une de ces bonnes petites pluies fines..., fines... qui regaillardit le Parisien, un beau macadam bien jaune, une bonne boue bien chaude, une jolie buée d'automne estompant le Louvre à l'horizon, c'est charmant. Le tout Paris badaud, flâneur et poseur est là. On a dissimulé la crotte sous un gracieux

tracé de sable qui indique le parcours des voitures administratives. La foule se pousse, se presse et crie : « Les voici, les voilà... le voici ! » coup de théâtre et coups de canon multipliés. Rumeurs, tumulte, lazzi des gamins, la joie déborde. — Un moment d'attente ; puis : « Le discours, voilà le discours, demandez le discours ! » On se bouscule pour acheter et lire le document que tous les murs bientôt reproduiront sous forme d'affiches. On discute, on politique : « Et Rochefort, où est Rochefort ? la sortie vaut l'entrée. »

*** Voici le jour de l'an qui approche et commence à se faire sentir. Les magasins de jouets d'enfants regorgent, les librairies se garnissent de grands livres glorieusement étalés dans les riches caparaçons de leurs étincelantes reliures. Les voilà déjà dans leurs superbes vêtements rouge et or, bleu et or, vert et or, blanc et or, bordés, brodés, gauffrés, dorés sur toutes les coutures comme de hauts fonctionnaires en costume de gala. Parmi tous, en voici un que je vous signale, livre grave, splendide, instructif celui-là ; érudit à coup sûr et profond, c'est un monument élevé à la gloire du beau : *Les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*, par Paul Mantz, avec planches chromo-lithographiques exécutées par Kellerhoven, le tout édité avec magnificence. Nous reparlerons de ce beau volume. Les œuvres magistrales des Écoles italiennes reproduites par les ingénieux et nouveaux procédés de la chromo-lithographie forment un véritable musée où se trouvent alliées au fini des détails toute cette naïveté, toute cette grandeur, toute cette élévation qui ont fait la puissance de l'art chrétien. Ce ne sont plus là ces ternes tâtonnements de l'imagerie peinte que nous étions habitués à rencontrer dans ce genre de travail. M. Kellerhoven a su conserver, dans ses reproductions de la grande peinture, le mâle caractère des grands peintres et mêle, sur une frêle page, à la richesse des couleurs la transparence et la solidité de l'œuvre originale... un tour de force.

Ce livre, il est vrai, il faudra le chercher, il ne viendra pas de lui-même se présenter à vous dans ces petites boutiques que le jour de l'an va faire éclore tout le long des boulevards, naïfs magasins qu'on pourrait appeler les chaumières des étrennes. Mais, que dis-je ? il est arrivé que déjà cette naïveté a dû disparaître ; elle est déjà dans le moyen âge. La loi du nivellement, de l'alignement, de l'ordonnancement, qui s'est introduite dans notre architecture moderne a gagné même ces petits réduits éphémères. Il a fallu là aussi faire pénétrer l'uniformité disciplinaire. Plus de petites cabanes en bois blanc, à étoffes flottantes, à portes ballantes. Ce dernier refuge du pittoresque a été à son tour balayé par l'intervention municipale, l'édilité a organisé par bataillons, pelotons et compagnies, toute cette petite armée de maisonnettes : elles sont toutes là maintenant, mais enrégimentées, revêtues de leur petit uniforme rayé bleu et vert, la porte dans le rang, la fenêtre fixe et immobile et.... attention !.... Une, ce serait joli, mais cent, mais mille.... n'est-ce pas un peu monotone ? et pour quinze petits jours.... enfin !

*** Boum !... encore un coup de canon. Artillerie, que me veux-tu ? Hurra ! voilà l'*Aigle* ramenant l'impératrice de son pèlerinage à Suez. Un violent coup de vent l'a forcé à relâcher dans une humble crique de la Corse, habituée à de pareils hôtes. Mais il a pu regagner enfin la rade militaire. Le *Marengo*, qui l'attendait, fièrement campé sur son chantier, salue et se précipite dans la vague... Les clairons sonnent.... Boum !

*** L'affaire a été chaude, mais ce qui ne l'est pas, c'est la température, quel vent ! quelle neige ! quel hiver ! Or, maintenant, si vous m'en croyez, mes amis, nous allons bien clore notre huis, bien fermer notre fenêtre, bien nous ouater, nous capitonner, nous emmitouffler, nous calfeutrer. Soufflez le feu.... encore une bûche.... là.... et alors que le monde s'agite, que les ambitions se trémoussent, nous allons, nous, prendre nos quartiers d'hiver ; car voilà que le Groënland, en personne polie, vient de mettre sa carte à notre porte, sous forme de frimas. Serrons-nous donc autour du foyer flambant, et causons pendant que les enfants babillent ; c'est ainsi qu'on fait du gouvernement représentatif à huis clos ; et tenez, écoutez cette petite fille et ce petit garçon :

— Viens, bébé, nous allons jouer...

— A quoi ?

— Au Corps législatif.

— Qu'est-ce que c'est que ce jeu-là ?

— Tu vas voir : moi je serai le président et il y aura une sonnette, toi, tu seras l'orateur...

— Ah oui ! c'est bien amusant... mais y aura-t-il de l'eau sucrée ?...

Le petit gourmand ira loin, il a le mot de la situation.

Marc Personnaux.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





La Fête du Semik.

LA FÊTE DU SEMIK

La scène que reproduit notre gravure présente au premier coup d'œil l'aspect le plus étrange. Qu'est-ce que cette jeune fille couronnée de fleurs qui s'avance pieds nus, les cheveux épars, le bras levé comme pour lancer sur cette onde dont son regard semble interroger les profondeurs, la couronne qu'elle tient à la main. On la prendrait vraiment pour une Ophélie rustique si son regard était plus égaré, si à sa droite n'apparaissait le joueur de balaleika, si derrière elle ne se développait tout l'attirail d'une fête populaire.

C'est en effet d'une fête qu'il s'agit, la fête du Semik, qui se célèbre dans toutes les Russies. Au mois de mai ou au mois de juin, les femmes et les jeunes filles se réunissent pour chanter et danser. Les Russes sont très-heureusement doués pour la musique. Leurs chants nationaux sont tantôt une mélodie douce et traînante, tantôt une mélodie pleine de vivacité. Le peuple s'accompagne le plus souvent avec une espèce de guitare à trois cordes nommée balaleika. La danse

russe est passionnée et surtout expressive. Ce n'est point une danse savante, mais une pantomime variée et très-gracieuse.

Pour cette fête du Semik les femmes portent une ou plusieurs couronnes de fleurs, et ces fleurs ne sont pas ce jour-là un simple ornement, elles leur deviendront un moyen de scruter l'avenir. Après la fête elles jetteront ces couronnes dans une rivière et les suivront d'un regard anxieux. Si elles surnagent, ce sera un signe certain que Dieu protége ou protégera leur union conjugale. Maintenant la physionomie, l'attitude et le geste de notre danseuse du Semik s'expliquent. Le moment de livrer au hasard du courant le fidèle augure de sa destinée est venu. Avec quelle inquiétude elle va suivre sa course ! comme son regard est déjà troublé ! comme son cœur palpite sans doute ! La jeunesse est si ardente dans ses naïves superstitions. Qu'allez-vous faire, ô jeune fille, et pourquoi voulez-vous suivre de votre regard tremblant, sur cette onde qui va l'engloutir, cette fraîche couronne de fleurs? Levez-le plutôt vers le ciel où règne Celui qui règle toutes les destinées, c'est lui seul qui explique l'énigme de l'avenir. Croyez bien qu'il laissera son soleil rayonner sur votre vie et que ce ne sera pas en vain, si parfois il permet que les ténèbres y descendent. Laissez ces pauvres fleurs orner votre tête gracieuse, ô jeune fille ! elles s'y faneront assez vite d'elles-mêmes ; pourquoi les jeter à ce courant rapide? Leur langage d'ailleurs est bien souvent trompeur, défiez-vous de leur langage. Si elles vous promettaient un bonheur sans mélange, elles mentiraient ; si elles s'abîmaient soudain devant vos yeux, vous prédisant des malheurs sans compensation, elles mentiraient encore.

La fête du Semik, grâce au poétique épisode qui la termine, a été naturellement chantée par tous les poëtes russes. Par une bizarrerie vraiment inexplicable cette fête se célèbre à Saint-Pétersbourg dans un cimetière. Danser, chanter entre des tombes ! cela donne vraiment le frisson. Cet usage quelque peu barbare donnerait à penser que la fête du Semik remonte peut-être très-haut, à ces temps obscurs dans lesquels se perd l'origine des Scythes, cette nation nomade et guerrière dont les nombreuses peuplades habitaient la Russie méridionale.

Zénaïde Fleuriot.



LA CRÈCHE DU PÊCHEUR.

LÉGENDE

I

Des nombreux pêcheurs d'Argenton, petit village assis aux bords de la mer bretonne, maître Pierre était le plus habile et le plus honnête. Nul mieux que lui ne savait déployer une voile, tenir un gouvernail, jeter un filet aux bons endroits, et renouveler les prodiges de la pêche miraculeuse.

Il avait en outre la bonté d'un vrai chrétien, et il était chrétien comme un vrai Breton.

La veille du saint jour de Noël, maître Pierre prit sa veste de gala et dit :

— Femme, Dieu bénit les pauvres gens ; la pêche cette année a bien réussi, la tempête ne m'a déchiré ni voiles ni filets. J'ai encore dans ma veste l'écu neuf qui devait servir à égayer mes dimanches. Voici Noël! je veux faire une surprise aux enfants.

Là dessus, le brave pêcheur sortit et prit le chemin du village.

Le vent d'hiver gémissait et soulevait en blancs tourbillons la neige du chemin.

Arrivé au village, Pierre entendit les joyeux éclats de rire et les chansons folles des buveurs attablés au fond d'un cabaret.

— Ohé ! maître Pierre, fit une voix forte, mais enrouée, quel plaisir trouves-tu à battre la neige? Viens te réchauffer et chanter devant un pot de cidre mousseux, viens rire et boire avec nous.

Ces paroles étaient prononcées par le pêcheur Jacques.

Grand ami du cidre et des cabarets, Jacques passait avec raison pour le plus mauvais sujet d'Argenton. Ses jurons effrayaient les enfants ; jamais, sur les dalles blanches de l'église, on ne l'avait vu s'agenouiller, et devant les croix de la route, il passait, le mauvais chrétien, sans ôter son chapeau.

— Vous le savez, répondit Pierre, je bois rarement ; mais jamais, la veille de Noël, je ne mets les coudes sur les tables d'un cabaret.

Ayant dit ces mots, il continua de marcher sans prendre garde aux rires moqueurs et aux plaisanteries impies que sa réponse venait de soulever.

II

Noël ! Noël ! voici Noël ! c'est fête au cœur des pauvres gens. Pauvre comme eux, comme eux repoussé et méconnu, l'enfant divin, dans son humble berceau, sourit à sa mère et au monde : à sa mère qui, un jour, d'un regard humide, suivra la douloureuse agonie ; au monde qu'il vient sauver, régénérer, consoler, et qui, le blasphème à la bouche, le traînera à l'opprobre sublime de la croix.

Noël ! Noël ! voici l'espérance et la vie, le pardon pour toute faute, l'oubli pour toute douleur. Voici qu'aux célestes jardins l'étoile du berger s'est éveillée. Les anges chantent au ciel : Gloire à Dieu sur la terre ! les pélerins de la messe de la nuit font craquer sous leurs pieds la neige du chemin.

La vie est dure aux pauvres gens ; mais au cœur ils ont trois choses plus précieuses que les trésors de



l'Orient : la Foi, l'Espérance et la Charité; Trinité rayonnante qui trouve son unité dans la Prière.

Lorsque le souffle créateur eut jeté dans l'espace le globe où nous luttons, pour assouplir l'orgueil humain et le conduire au bien par la souffrance, Dieu permit au malheur de nous éprouver, et la douleur étreignit la terre.

Sur les sables brûlants du Sahara, la main de l'Arabe presse un coursier fougueux; le cheval du désert se cabre, écume, et veut échapper au bras qui le dompte; mais le cavalier tient bon, et chaque effort du noble animal ne sert qu'à rendre plus forte l'étreinte de son maître. Ainsi, sous les morsures de la douleur, la terre se débat. Mais alors, ô Prière! tu viens à nous; à ta voix, nos peines s'adoucissent, nos larmes s'arrêtent; consolés par toi, nous oublions et nous espérons.

La cabane du pêcheur est changée en chapelle. Devant deux beaux cierges, les enfants à genoux joignent les mains, les prières naïves montent là haut, et Dieu sourit; car la prière de l'enfance est l'encens qu'il aime. Les cierges, dans la pauvre maison, éclairent un bel enfant Jésus en cire blanche, que la famille réunie contemple avec bonheur et admiration. C'est la surprise qu'avait promise maître Pierre.

A ce moment, au dehors, une voix avinée se fit entendre, c'était Jacques; il revenait du village où l'ivresse lui avait fait oublier la prière.

Jusqu'à l'aube, devant la petite crèche, les cierges brûlèrent, et la famille de maître Pierre resta à genoux. Puis elle alla assister dans l'église du village aux offices du grand jour de Noël.

III

Le lendemain de la fête de Noël est venu. Les premiers reflets du jour couvrent d'une lumière neigeuse la surface tranquille des flots. Un ciel sans nuages, un air doux et pur, tout annonce une belle journée et une bonne pêche. Les barques prêtes à partir ont déployé leurs voiles légères qui, de loin, ressemblent aux ailes blanches d'un gigantesque oiseau. Les pêcheurs vont et viennent, veillant à toutes choses, inspectant d'un regard attentif les filets et les cordages.

Bientôt, l'une après l'autre, les barques s'éloignent du rivage, et, doucement bercées par les vagues, elles glissent au bruit monotone de l'eau clapotant contre leurs flancs humides.

Jacques est déjà au large, maître Pierre part à son tour avec ses deux fils qu'il exerce au rude métier de pêcheur.

— Bon, disait le marin, nous ne pourrions demander à Dieu un plus beau jour pour jeter les filets à l'eau.

Le petit bâtiment est bientôt en pleine mer; le temps est toujours calme et doux.

Hélas! rien n'est certain dans la vie agitée de l'homme; nos espérances les plus raisonnables sont trompées, nos rêves s'évanouissent, et nous passons en un instant de l'espoir à la crainte.

Maître Pierre l'éprouva.

Tout à coup, la mer si tranquille se trouble et se gonfle, un froid venant du nord-ouest passe sur les flots, l'air s'obscurcit, le ciel se voile, c'est un grain. La mer grossit de moment en moment, le vent souffle par violentes rafales; les éléments sont déchaînés, et des vagues monstrueuses menacent à tout moment d'engloutir la fragile embarcation.

Maître Pierre avait l'habitude du mauvais temps, mais il voyait cette fois la tempête si terrible, qu'il eut peur et leva les yeux au ciel.

— O mon Dieu! murmura-t-il, que votre volonté soit faite, mais du moins sauvez mes enfants!

Le bruit des flots qui s'entrechoquent couvre sa voix, la mer est horrible à voir, les ténèbres l'enveloppent; l'espoir devient impossible pour le pêcheur.

A la lueur d'un éclair, il aperçoit une barque à côté de la sienne; c'est celle de Jacques. Le mécréant pousse un dernier blasphème et disparaît dans l'abîme. Pierre tombe à genoux.

— Seigneur, s'écria-t-il, pardonnez-lui et pardonnez-nous.

Alors se passa une scène merveilleuse, qui fut depuis bien souvent racontée dans les veillées de Noël.

Un enfant, semblable en tout à l'enfant Jésus de la crèche de Noël, marche sur les flots, il s'approche du bateau, près de sombrer. Il met sa petite main sur la barque, et, à travers la tempête, le divin enfant, tranquille comme la Toute-Puissance et souriant comme la bonté, conduit au port ses trois protégés.

IV

Il y quelques années, dans l'église d'Argenton, j'ai vu la crèche miraculeuse. La nuit de Noël, les pêcheurs vont s'agenouiller devant l'humble berceau pour demander à Dieu de les bénir et de les protéger comme autrefois il a protégé et béni la barque de maître Pierre.

ALFRED DELARZES.

CRITIQUE

—

Les *Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*, par Paul MANTZ, avec planches chromolithographiques, par F. Kellerhoven. — 1 vol. in-fol. Prix : 100 fr.

Voici un beau et grand livre de fond et de forme, beau comme doit être tout ce qui touche à l'art; l'auteur, M. Paul Mantz, a dû s'enfoncer dans son travail comme on se plonge dans la mer, et il a été jusqu'au



fond pour en retirer des trésors. Mais ce n'était point assez, et il a voulu entourer et relever le fruit de ses recherches de tout le luxe de cet art reproducteur appelé la chromolithographie, art si perfectionné aujourd'hui par M. Kellerhoven. Ces deux laborieux fouilleurs, collaborateurs habiles, viennent vous offrir le résultat de leurs doubles efforts, l'un, le texte, l'histoire, l'appréciation savante, l'interprétation féconde; l'autre, l'exécution renouvelée, l'image colorée et saisissante des peintures de cette Italie éternellement vivante et toujours reine, qu'elle soit celle de César, d'Auguste, de Virgile ou de Léon X.

C'est là que la peinture devait trouver son berceau, là son asile, là aussi son domaine; si la Grèce, avec ses contours multipliés, son sol blanc, son ciel bleu et ses promontoires d'une ligne si harmonieuse, avait dû faire naître la sculpture, c'est à l'Italie que devait revenir l'honneur d'enfanter la peinture; car, plus centralisatrice, plus accessible, éclairée d'une lumière aussi vive et plus variée, elle unit, dans le développement de son climat et de ses rives fuyantes, la netteté du trait méridional aux vaporeuses éclaircies des régions du Nord. Aussi, à l'époque où, sous Léon l'Isaurien, les Iconoclastes voulurent apporter leur hérésie sur ce sol préféré de l'art, rendez-vous des chefs-d'œuvre du monde antique, elle sut énergiquement repousser cette invasion, et les habitants d'Ancône n'hésitèrent pas à jeter dans l'Adriatique les exécuteurs d'ordres barbares, mettant sous la protection papale, eux, leurs biens et leur sainte révolte.

Ce fut le point de départ; dès lors tous les artistes du monde purent savoir où étaient le refuge et la source des inspirations. L'art byzantin domina pourtant longtemps encore sur cette terre qui devait en tirer enfin l'art nouveau, vivant et chrétien. Byzance, en construisant Sainte-Sophie et ses basiliques, y avait attaché ses formules; ses sculptures de marbre, de pierre et de bois s'étaient reproduites aussitôt dans les peintures murales, qui, malgré l'or qui les entourait, conservaient, dans l'attitude de leurs figures, toute la rudesse et la rigidité de leur origine lapidaire. Ces images inflexibles attendirent longtemps ainsi le souffle qui devait les animer. Ce souffle vint enfin. Cimabué, le premier, fit composer cet art inexorable. Sans perspective et sans souplesse encore, son œuvre a déjà la grandeur et la naïveté, et dès le début de son livre, M. Paul Mantz nous en donne un modèle dans une admirable gravure d'après la *Madone aux Anges* du musée du Louvre.

Mais vienne le XIVe siècle et va paraître alors l'apôtre de l'art moderne, Giotto, ce petit pâtre initiateur, qui bientôt retrouve la nature et l'introduit dans son œuvre comme élément primitif et nécessaire. Avec lui, l'ami de Dante, la figure se vivifie et s'humanise, la peinture, sans s'abaisser, descend du ciel en terre, ses disciples peuvent varier, l'art est fait.

Dès lors et à l'envi se fondent les écoles, se constituent les corporations, s'établissent les groupes; Sienne, Pise, Bologne, Florence, vont rivaliser d'ardeur. Là on étudie le mouvement, la vie, le jeu des muscles, les nus; ici la richesse des costumes et l'ampleur des draperies. L'Italie, morcelée en cent petits États qui émiettent les forces politiques, puisera, dans cette circonstance même, des ressources artistiques dues à ce ressort puissant, l'émulation nationale. Le doux Fra Angelico, au fond de sa cellule de Fiesole, trouve ces suaves inspirations dont nous possédons dans le *Couronnement de la Vierge*, un des plus purs reflets, la vision d'un contemplatif. Auprès de lui se range Orcagna, interprète terrible de l'idée ébauchée par la fraîche pensée du moine artiste; l'un voit l'enfer, l'autre le ciel, tous deux croyant avoir charge d'âmes. Florence et Pise se distinguent dans cette lutte sous la main d'Andrea Verrochio et de Benozzo Gozzoli, le peintre des grandes fresques. Les artistes du métal se hasardent dans le domaine de la peinture florentine; heureuse invasion qui la virilise. Mais déjà se lève l'aube du XVIe siècle, et nous allons rencontrer les incomparables génies qui doivent mener à son achèvement le grand œuvre de la peinture italienne.

Léonard de Vinci a sur l'art une influence pénétrante qui s'exerce à la fois à Milan, à Florence et peut-être à Venise; avec lui le modelé se fond et devient pour ainsi dire savoureux; il compose sa *Cène*, ombre effacée aujourd'hui, et nous apporte dans ses cartons sa *Joconde* et sa *Sainte Anne*, deux tableaux où la toile semble sourire.

Puis vient l'Hercule de l'art, Michel-Ange, qui grandit, anime, remue et marque tout de son doigt souverain. Il entasse Pélion sur Ossa, l'art latin sur l'art grec, reprend la pensée de ses devanciers, Dante et Orcagna, en leur faisant parler le langage du XVIe siècle; il bâtit des monuments gigantesques, et en les peuplant de statues, il les inonde de ses fresques. Il ne manquait pas alors de gens qui préféraient les détails agréables aux créations puissantes, et ne lui ménageaient pas les critiques. Longtemps après encore, en présence du *Jugement dernier*, le président de Brosses ne comprend rien à cette *cascade de membres humains*, lui qui disait, à propos de Giotto : « A travers le barbouillage du grand maître si vanté, on discerne pourtant du génie et du talent. » C'est ce même spirituel président qui rit du Colisée en ruines, et demande la démolition de cette guenille.

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Malgré tout, Michel-Ange est resté le type de la puissance elle-même; il avait fouillé le marbre avec une éloquente fierté, il avait transporté dans sa fresque cette ampleur, cette sublimité, cette audace qui se joue de toutes les difficultés et s'empare de tout ce qu'elle touche; il avait tiré des plus étranges raccour-

cis les effets les plus saisissants. C'est alors qu'à côté de lui vint se placer, comme le séraphin à côté du titan, celui qui devait dire le dernier mot de l'art italien. Raphaël, sans être plus grand que Léonard et que Michel-Ange, fut plus heureux que ces deux maîtres : il les tempère et les unit; il vit sans combat dans la sérénité du triomphe, il souffle sur tous les rêves de ses devanciers et les réalise en les idéalisant. Jamais homme ne vint à son heure comme l'élève de Perugin : il combine, avec un génie étonnant, tous les mérites des peintres de son temps et il y ajoute une irrésistible séduction; enfin il reste d'autant plus le maître admiré, qu'il est lui-même l'artiste inimitable et inaccessible.

Ici la tête nous tourne; nous avons traversé d'un bond tous les sommets de l'art, sauté Masaccio, franchi Mentagna, escaladé Léonard de Vinci et Michel-Ange; mais, arrivés à Raphaël, parvenus à ces hauteurs, le vertige nous prend. Nous voudrions nous arrêter. — Mais non, Vasari et M. Paul Mantz nous pressent et nous disent : « Marche, marche ! »

En effet, voilà Parme, Padoue, Vérone, Venise, qui nous appellent en agitant leurs grands noms de Corrége, Titien, Giorgione, Paul Veronèse, Tintoret et tant d'autres qui planent auprès d'eux. L'un de ces noms est particulièrement sympathique, moins à cause des œuvres de l'artiste, œuvres merveilleuses pourtant où triomphent la science du clair-obscur et de la lumière et l'art du mouvement et de l'essor dans les vastes coupoles, que parce qu'il fut un maître peu connu de son temps, qu'il fut modeste, qu'il n'a point écrit, qu'il n'a point parlé et qu'il n'a point formé d'élèves. Corrége est presque légendaire. Le mot qu'on lui a fait dire, en présence des grandes œuvres de ses prédécesseurs : « Et moi aussi je suis peintre, » est contesté. On sait peu de choses de lui, sinon qu'il était pauvre, avec une femme et quatre enfants, qu'il avait beaucoup de peine à faire vivre, qu'il mourut jeune et voici comment :

Il s'agissait de peindre la coupole de la cathédrale de Parme; on savait Antonio Allegri, dit le Corrége, habile décorateur, et, en attendant mieux, on le chargea de l'ouvrage. L'artiste accomplit sa tâche, il fit cette fresque, l'*Assomption de la Vierge*, qui est, comme disent les peintres, une des plus vastes machines que la peinture ait jamais essayée. On le paya, Dieu sait comme, partie en argent, partie en nature, et Allegri revint bien vite à son petit village de Corregio, dont on lui a donné le nom, heureux d'apporter à sa famille le fruit de son génie et de son labeur. Il revint à pied et même si vite et si chargé, dit-on, que la maladie le saisit au retour et l'emporta en quelques jours. Il avait quarante ans.

Ce n'est pas tout; quelques années plus tard, Titien traversait Parme : on vient solliciter de lui de peindre d'une manière définitive le dôme qu'on regardait comme à peine provisoirement décoré par le petit peintre du village voisin. Titien visita l'église, leva la tête, et, comme il était vieux déjà, il se fit apporter une couchette qu'il fit installer sur le pavé, s'y étendit et contempla longtemps l'œuvre de son humble devancier; puis, se relevant : « Je n'ai rien à faire ici, dit-il. Combien vous a coûté ce grand travail ? — Oh ! peu de chose, nous ne savons, lui répondit-on, c'était en attendant.. — Ah ! eh bien, interrompit le vieil artiste, si vous voulez jamais en payer la valeur, il vous faudra renverser la coupole elle-même et la remplir d'or. »

Telle fut, dit-on, l'opinion exprimée par Titien sur Corrége; du reste, nous avons au Musée du Louvre de quoi justifier l'éloge : *Antiope* et le *Mariage mystique de sainte Catherine.*

Nous n'avons pu saisir qu'à vol d'oiseau, pour ainsi dire, les traits principaux du grand ouvrage de M. Paul Mantz. On n'analyse pas un pareil travail, on s'y plonge, on s'y engouffre. Nous ne suivrons pas plus loin l'auteur qui s'enfonce hardiment dans les études touffues de ce qu'il appelle : la décadence. Quelle décadence ! signée des noms de Gúido Reni, Salvator Rosa, le Dominiquin, Carrache; mais nous recommanderons vivement aux nombreux appréciateurs du grand goût italien ce grand livre que M. Kellerhoven a enrichi de planches chromolithographiques perfectionnées, d'un fini et d'un effet merveilleux. Trois d'entre elles nous ont paru particulièrement réussies : ce sont celles qui reproduisent la *Madone et les Saints*, de Fra Angelico; la *Vierge de Manchester*, de Michel-Ange, et la *Madonna del Sacco*, d'Andrea del Sarto. Elles composent les trois dernières pages sur lesquelles, avant que la main fermât le livre, l'œil a voulu revenir et se reposer.

MARC PESSONNEAUX.



DEUX VILLES MORTES

(Voir page 132.)

I

XANADIE LA VILLE MUSULMANE

A l'extrémité de la longue rue de Xanadie, qui est jonchée de décombres, s'élève un magnifique portail, aussi vaste et majestueux que ceux qui s'ouvrent au pied des tours, dans l'enceinte des murs. De riches et gracieuses mosaïques de marbres diversement colorés en décorent les gros piliers, taillés dans les rocs de calcaire rouge. Une suite de larges gradins, d'une étendue et d'une hauteur prodigieuse, conduit à la base de ce portail et donne accès dans une immense cour de cinq cents pieds carrés, complétement entourée d'une admirable colonnade de pierre rouge enrichie de mosaïques. Rien n'égale à la fois la majesté, la grâce et la perfection de cette enceinte d'arcades ciselées, qui paraît sortir des mains de l'architecte et du sculpteur.

Sur l'un des côtés de ce vaste quadrangle, s'ouvre la grande mosquée, avec ses trois dômes énormes, ses sveltes tours, audacieuses et légères, et les escaliers de marbre noir, d'environ deux cents pieds de haut, qui s'élèvent jusqu'à leur sommet. Cependant la mosquée d'Akhbar, avec toute sa majesté et ses magnificences, paraît insignifiante et commune, en présence de la petite merveille qui frappe, éblouit et fascine les regards du voyageur arrêté en ces lieux.

Dans l'enceinte de la vaste colonnade, placé à gauche, et presque appuyé à la riche façade de pierre rouge de la grande mosquée, comme une opale éblouissante enchâssée dans un cercle de rubis, s'élève le frêle petit temple, le palais quasi aérien, féerique et merveilleux que les conteurs d'Orient célèbrent dans tous leurs récits et leurs chansons, et disent avoir été bâti, en un souffle, en un clin d'œil, par les génies de la Lampe. Celui qui le regarde et l'admire de loin le prendrait pour un vrai petit pavillon de dentelle, de tulle et de gaze richement coloriée; d'un peu plus près, il revoit exactement l'aspect et la légèreté transparente de ces fines découpures d'ivoire que nous envoient, avec des proportions incomparablement plus petites, la Bohême et le Tyrol. Et cependant ce pavillon de dentelle, ce palais d'ivoire, n'est en réalité qu'un gracieux petit temple de marbre blanc, composé de panneaux rapportés, entièrement sculptés et ciselés à jour, chacun à dessins différents, à arabesques inouïes de richesse, de variété et de poétique fantaisie, et portant, entre chaque maille de cette dentelle de pierre, mille inscrustations splendides de cornaline, d'onyx, d'agate et de lapis-lazuli. Ce merveilleux treillis de marbre, de porphyre et d'or n'est qu'une sorte d'enveloppe octogone renfermant au centre une petite chambre intérieure. Les murs de celle-ci, plus massifs et moins gracieux, sont encore plus magnifiques. Du sommet à la base, partout où s'étendent les regards, sur le pavé de marbre blanc, sur les parois à l'intérieur du dôme, ce ne sont que pierres précieuses, jaspe, porphyre, sardoines, turquoises, dorures éblouissantes, et marbres des plus éclatantes couleurs. Or, ce petit temple des fées est destiné uniquement à abriter une tombe : celle d'un riche derviche, musulman qui, bien avant le temps d'Akhbar, mourut en odeur de sainteté, après avoir longtemps vécu, et dupé les ignorants, et exploité les faibles, et qui, laissant après lui, une réputation de vertu inattaquable pour ses sectateurs crédules, laissa en même temps d'incalculables trésors, fruits des rapines et des continuels mensonges de sa vie, qui servirent alors à lui élever ce merveilleux tombeau.

Et le tombeau est merveilleux en vérité. Tout en nacre de perles de diverses couleurs, du noir de jais au blanc de neige, avec une surface éblouissante, radieuse, irisée, où se jouent toutes les teintes de l'arc-en-ciel; tel est ce mausolée hindou qui abrite maintenant l'orvet et la couleuvre, à la surface duquel ils glissent pour se chauffer au soleil et, qu'il y a trois cents ans, aucun chrétien, aucun profane, n'aurait pu contempler sans se préparer à mourir.

Non loin de là, mais en dehors de la majestueuse colonnade, c'est le palais d'Akhbar le Grand, qui élève fièrement ses tours, ses gradins, ses salles et ses portiques admirablement conservés. D'abord, c'est la haute tour hérissée de dents d'éléphant où se tenait Akhbar, lorsqu'il voulait chasser les daims débusqués de son parc aux vastes solitudes boisées. Puis, ce sont les appartements impériaux, les bains, les cuisines, les écuries, la salle des monnaies où se frappaient les pagodes et les roupies à l'effigie du glorieux sultan. Tous ces édifices, de construction imposante, solide, et cependant élégante et légère, étalent fièrement, aux rayons du soleil incliné à l'horizon, les riches teintes empourprées de la pierre rouge qui a servi à les construire, et où sont multipliées, à l'envi, les ciselures en arabesques et en volutes, les découpures en treillis, et les splendides incrustations. Parmi tous ces bizarres, luxueux et féeriques appartements, la chambre du conseil mérite surtout une mention particulière. Qu'on se figure une salle carrée, ayant à moitié de sa hauteur, un élégant balcon de marbre blanc circulant autour des quatre murs, et auquel conduisent d'étroits escaliers tournants pratiqués dans le mur même. Au milieu de cette salle, un large pilier, de huit pieds de diamètre environ, s'élevant de même à mi-hauteur de la voûte, et d'où se détachent, se rendant aux quatre coins de la chambre, quatre ponts aériens, de marbre blanc, à parapets ciselés. C'était sur ce pilier même que s'élevait le trône d'ivoire, incrusté de rubis et de diamants, où siégeait le grand Akhbar, isolé, majestueux, magnifique, tandis que sur les balcons bordant l'appartement, à distance respectueuse du monarque et du trône, se tenaient les vizirs, inclinant leurs fronts humblement, penchant leurs longues barbes et appuyant leurs mains croisées sur leur poitrine, et prêts à franchir au moindre appel, l'un des ponts de marbre blanc pour aller porter un hommage, présenter un tribut, ou offrir un conseil à leur illustre souverain, dans sa grandeur solitaire.

Au delà des salons impériaux se trouve une vaste cour, élégamment encadrée de piliers de marbre blanc, qui conduit au *zenana*, appartement des femmes. Les fontaines et les bassins qui y étaient pratiqués jadis, se voient encore aujourd'hui; mais muets, béants et vides. Plus de fraîches cascades irisées, plus de gerbes d'eau pure retombant en gouttelettes éblouissantes au milieu des flots limpides où s'ébattaient des milliers de poissons cuirassés de pourpre et d'or. Au centre de la cour seulement, se dessine, dans toute sa splendeur originale, le gigantesque échiquier de marbre noir et blanc, sur les soixante-quatre cases duquel de charmantes créatures se dressaient et se mouvaient autre-

fois, au lieu et place de ces joujoux inanimés, faits d'ivoire et d'ébène. C'étaient les jeunes filles du harem, couvertes de vêtements splendides et munies d'insignes divers annonçant leur rang et leur valeur sur l'échiquier gigantesque, qui prenaient place dans les cases qui leur étaient assignées, et, à un signe du maître, assis en face d'elles sur son trône d'ivoire et d'or, exécutaient les divers mouvements qui décidaient, ou non, du gain de la partie d'échecs.

A l'extrémité de cette cour s'élève le *zenana*, vaste et brillant palais, sorte de labyrinthe à deux étages, où le regard seul se fatiguerait à suivre les galeries tournantes, les escaliers mystérieux, les corridors étroits, les longs passages et les légères colonnettes de marbre blanc encadrant le pourtour des salons et des boudoirs. Une impression de tristesse amère saisit et étreint le cœur, au milieu de cette solitude éblouissante de luxe, de grandeur et d'éclat. En maint endroit, le seuil des chambres, les marches des escaliers, ont été visiblement usés par le frottement des pieds mignons chaussés de mules brodées d'or, qui jadis, légers et joyeux, errèrent dans ces corridors et ces salles. Mais sauf quelques empreintes de pas, distinctes malgré l'effort des siècles, le grand règne d'Akbar n'a rien laissé derrière lui. Les perles du harem ont disparu, les gerbes d'eau des fontaines se sont desséchées, les roses des jardins flétries. Rien d'humain ne demeure aujourd'hui sur les ruines de ce palais et de cet empire, si ce n'est un vieux derviche hindou qui fait sa prière au tombeau sacré, raconte de temps à autre, aux rares passants, l'histoire des siècles écoulés, et de leurs guerres et de leurs gloires; puis finit en tendant la main à l'obole du voyageur.

ÉTIENNE MARCEL.

— La suite prochainement. —

CONTES DE MA NOURRICE

(Voir page 182.)

COMMENT JEAN-PIERRE GARDA LES MOUTONS DE LA MÈRE BÉRU.

La fermière promena ses regards autour d'elle sur les terres avoisinantes, qui toutes lui appartenaient : pas d'apparence de moutons; elle prêta l'oreille, pas un bêlement, pas un aboiement de chien. Laissant derrière elle les champs déjà explorés, elle hâta le pas vers d'autres terres dépendantes aussi de la ferme; elle les parcourut des yeux, elle écouta de nouveau attentivement, mais rien, rien à ses yeux ni à ses oreilles ne révéla la présence du troupeau.

— Voilà qui est étrange, se dit-elle. Où l'enfant sera-t-il allé avec les bêtes?

L'inquiétude la prit et elle se mit à courir du côté de la ferme.

— Toinon, dit-elle en arrivant tout essoufflée à une grosse fille à moitié idiote qui épluchait des pommes de terre sur le seuil, où sont les moutons?

— Jarni! sur le pré, bien sûr, répondit la grosse fille.

Peu satisfaite du renseignement et sans presque savoir ce qu'elle faisait, car elle était loin de s'attendre à les trouver là, la fermière se dirigea vers l'étable.

Mais elle s'arrêta stupéfaite en pénétrant dans l'arrière-cour; elle entendait les moutons bêler lamentablement et le chien aboyer furieusement.

— Serait-il arrivé quelque chose à Jean-Pierre? se dit-elle, plus inquiète que jamais.

Elle voulut pousser la porte : la porte, fermée au verrou, résista. Jean-Pierre était donc dans l'étable.

D'un heurt violent, elle fit sauter l'obstacle, et quand elle fut entrée, ce fut d'une voix toute troublée qu'elle se mit à crier :

— Jean-Pierre! Jean-Pierre!

Mais Jean-Pierre ne répondit point.

— Il sera arrivé malheur à l'enfant, pensa-t-elle.

Et, toute pâle et tremblante, elle se mit à gravir l'échelle qui conduisait à la soupente de Jean-Pierre.

Avant de passer la tête par l'ouverture de la soupente, elle s'arrêta un moment. Ses genoux se dérobaient sous elle, et son cœur battait si fort, qu'on eût cru qu'il allait se briser. Enfin elle se décida.

Et quelle ne fut pas sa frayeur quand elle vit l'enfant étendu sans mouvement, le visage tourné contre le mur?

Était-il malade? était-il mort?

D'un bond, elle s'élança vers lui, et d'une voix rauque d'épouvante :

— Jean-Pierre! Jean-Pierre! cria-t-elle.

Et elle le secouait par le bras.

— Qu'est-ce? Que me veut-on? fit Jean-Pierre, retirant son bras. Va-t-on me laisser tranquille?

Et, encore à moitié ronflant, il allongea à la mère Béru un soufflet qui lui fit voir mille chandelles.

— Ah! gredin! cria celle-ci, soudain guérie de ses frayeurs charitables, mais sous l'empire d'une autre sorte d'émotion; ah! chenapan! c'est ainsi que tu t'arranges! Attends, que je t'arrange à mon tour.

Et elle se mit à lui tirer sans pitié les oreilles.

— Aie! aie! criait Jean-Pierre, enfin tout à fait réveillé; aie! maîtresse, que faites-vous donc?

— Et que fais-tu toi-même, garnement, que fais-tu à dormir ici au lieu de paître les moutons?

— Ma foi, mère Béru, dit Jean-Pierre, sentant que son cas était grave et voulant payer d'insolence; qu'y a-t-il à redire à cela? N'est-ce pas vous qui m'avez donné à souper?

— Et après, polisson? dit la fermière, et après?

— Après, mère Béru? reprit Jean-Pierre; eh bien, après, j'ai pour habitude, quand j'ai soupé, d'aller dormir.



— Ah! c'est ainsi, Jean-Pierre, dit la mère Béru; eh bien, moi, j'ai pour habitude de payer tout de suite, après la journée, les gens que je ne veux pas garder plus longtemps chez moi; descendez vite, plus vite que ça; j'ai hâte de vous donner votre salaire.

Et dès que Jean-Pierre fut en bas, la mère Béru l'empoigna par le derrière de son collet, et, sans souci de sa propre dignité, elle lui administra, avec une puissance bien sentie, trois grands coups de pied au-dessous des reins.

— Prenez cet à-compte, dit-elle, en attendant votre reste.

Le reste, c'était un nerf de bœuf que la mère Béru se mit en devoir d'aller décrocher dans un coin.

Mais Jean-Pierre se trouvait assez payé comme cela; il prit ses jambes à son cou, et quand il se crut hors d'atteinte, se retournant, il fit la nique à la mère Béru.

— Ramène, Médor! dit celle-ci.

Le chien sauta sur le berger, comme il aurait sauté sur un mouton, et, faute de queue par où le prendre, il le retint par la basque de son habit.

Imposante comme dame Justice, la mère Béru s'avançait majestueusement la trique en main.

Quand elle fut tout près de Jean-Pierre, qui, retenu par Médor et voyant la Justice approcher, cachait bassement sa tête entre ses épaules et arrondissait son dos en boule pour donner moins de prise aux coups.

— Voilà! voilà! voilà! fit-elle en laissant retomber par trois fois le nerf de bœuf sur le dos arrondi du garnement. Et maintenant, lâche, Médor!... Qu'il aille, s'il veut, paître ailleurs les moutons.

Et, payé selon ses mérites, Jean-Pierre décampa au plus vite, sans songer à dire merci.

André le Pas.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN

Ceci se passait il y a quelques mois à peine...

Dès le matin, les flâneurs, qui consultaient avec anxiété l'état du ciel pour savoir s'ils pouvaient entreprendre une excursion lointaine sans courir le risque d'être surpris par l'orage et la pluie, convinrent unanimement que la journée promettait d'être... superbe!

En conséquence, l'un d'eux, appartenant à cette catégorie de gens qui ne savent comment employer leur temps, qui eût admiré les merveilles de la Suisse et de l'Italie, mais n'ont jamais visité les monuments de Paris, leur ville natale, et ne connaissent de ses environs que le bois de Boulogne, le champ de courses, et peut-être Versailles et Saint-Cloud, eut ce jour-là une fantaisie, étrange, à coup sûr, chez un Parisien: celle d'aller visiter le château de Saint-Germain.

A propos, comment appellerons-nous notre héros? Le désigner par ce titre de flâneur, est certainement peu convenable; d'autre part déclarer hautement ici le nom qu'il a reçu de ses ancêtres, serait peut-être indiscret et pourrait lui déplaire. Il s'agit donc de lui trouver un nom original, qui ne trahisse en aucune façon l'incognito du personnage. Si le nom de *Nemo* n'avait pas déjà été choisi par un écrivain bien connu, il nous aurait convenu merveilleusement, d'autant mieux qu'il a une certaine prétention à l'air érudit (non point à l'érudition), qui n'aurait pas été sans nous flatter en nous donnant quelque importance.

Mais ne pouvant l'appeler *Nemo*, pourquoi ne le nommerions-nous pas... *Aliquis?* Eh! oui, vraiment, c'est cela! Le docte Aliquis! comme cela sonne bien à l'oreille! Quel parfum de parchemins jaunis et de vieux bouquins poudreux semble s'exhaler de ce nom, si digne de remplacer celui de *Nemo!* A coup sûr nous voilà déjà, par le seul fait de ce nom, à cent mille lieues du bois de Boulogne; et l'imagination a peine à se représenter le seigneur Aliquis pariant à la Marche et discourant gravement dans l'enceinte du pesage sur les mérites de tel ou tel jockey!

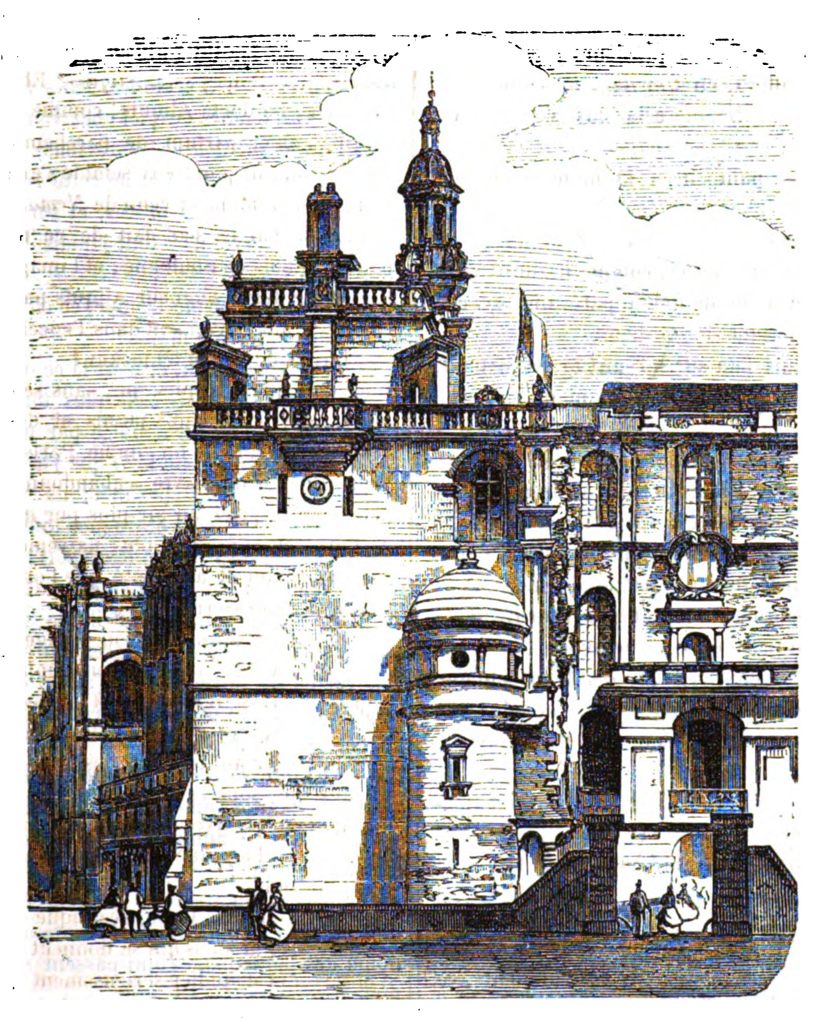
Va donc pour Aliquis, qui, sans se préoccuper outre mesure des parchemins jaunis et des bouquins poudreux, prit, comme un simple Parisien qu'il était, le chemin de fer du Havre, s'abandonna franchement au plaisir de respirer un air plus pur que celui des rues de Paris, et admira le plus naïvement du monde le pays charmant et accidenté que l'on traverse pour se rendre à Saint-Germain.

Enfin arrivé au but de son voyage, Aliquis pénétra dans la cour du château et contempla d'un œil indifférent cette masse imposante, à l'aspect triste et sévère, ces arcades, ces tourelles dont la sombre majesté semble parler au passant des siècles écoulés, et les travaux qui, sous la direction d'un habile architecte, feront bientôt revivre les souvenirs que le délabrement croissant de l'antique résidence royale menaçait d'un prochain oubli.

Aliquis, étourdi, léger, sceptique comme le sont la plupart des Parisiens qui se donnent rarement la peine d'observer et d'étudier sérieusement quoi que ce soit, parcourut distraitement quelques-unes des salles déjà restaurées; s'approcha, tantôt d'une fenêtre, tantôt d'une autre, jetant un regard ennuyé sur les jardins, qui cependant méritaient plus d'égards, puis, fatigué de sa promenade, finit par s'appuyer contre une fenêtre du second étage, à l'endroit même où mademoiselle de la Vallière avait passé de longues heures à discourir avec quelques-unes de ses compagnes préférées, et, la tête penchée sur sa main, tomba dans une profonde rêverie.

En dépit de lui-même, le vieux château, les objets étranges dont il était entouré et qui n'avaient pas la moindre analogie avec ceux qui frappaient habituelle-

menteses regards, exerçaient sur son esprit et sur son imagination une bizarre influence. Il se revoyait au temps où, simple écolier, passionné pour l'étude de l'histoire, il vivait en compagnie des héros des siècles passés, et ne se décidait que difficilement à quitter les troubadours ou les preux chevaliers avec lesquels il conversait, au moment où le gardien de la bibliothèque prononçait d'une voix sonore ces terribles paroles: « Messieurs, il est quatre heures! » Pour le coup, les parchemins jaunis et les bouquins poudreux n'étaient plus si fort hors de saison! Aliquis, entraîné par sa rêverie, devenait véritablement le docte Aliquis; et, sa pensée voltigeant d'une époque à une autre, il aurait, sans plus de surprise, écouté les étonnantes prédictions du fameux astrologue Thomas de Pisan ou les poésies de Clément Marot; salué la belle Marguerite de Navarre ou Catherine de Médicis; admiré le dernier chef-d'œuvre d'Annibal Carrache ou les dessins de Jacques Callot; pris part au ballet vis-à-vis du Roi-Soleil, ou parlé le langage prétentieux et affecté des



Entrée du Château de Saint-Germain.

Précieuses. Tous les souvenirs du temps jadis lui arrivaient en foule, il voyait passer devant ses yeux le cortége des seigneurs et des nobles dames, qui, depuis six ou sept siècles, avaient tour à tour animé de leur présence, honoré de leur admiration ce pays, ce château, qu'un Parisien blasé jugeait à peine digne de lui servir comme but de promenade en un jour de désœuvrement.

Tout à coup, et tandis que le cortége continuait sa marche lente et solennelle, un des plus graves personnages quitta son rang pour venir se placer justement auprès d'Aliquis.

Celui-ci, qui, nous l'avons dit, n'était pas disposé à s'étonner pour si peu, se recula civilement pour faire place au nouveau venu, qui ne parut que médiocrement sensible à cette politesse.

Aliquis, curieux de sa nature, tourna la tête vers son voisin et se mit à l'examiner. Le costume de celui-ci devait, d'après l'opinion de notre héros, dater environ du XVe siècle; sa forme, sa couleur, convenait à un sa-

vant; et le Parisien, en observant les yeux fatigués, les rides précoces du personnage, fut confirmé dans l'opinion que l'homme qu'il avait devant les yeux avait voué son existence à l'étude.

Ce qui l'intriguait surtout, c'était l'air étrange de son voisin, qui ne semblait faire aucune attention à lui. Les sourcils froncés, la bouche contractée par un sourire amer et sardonique, il murmurait entre ses dents des paroles sans suite, parmi lesquelles revenaient souvent les mots: « Injustice! indigne spoliation! violation de tous droits! vol manifeste! » etc.

Ne pouvant plus maîtriser sa curiosité, Aliquis, après avoir vainement tenté à plusieurs reprises d'attirer sur lui l'attention, en tournant et se remuant sur sa banquette de la manière la plus significative, prit un grand parti :

— Monsieur, dit-il poliment, vous me paraissez être de la maison; vous plairait-il de m'apprendre quels sont ces personnages qui se promènent devant nous, et qui, si j'en juge par leurs vêtements, ne sont point, à proprement parler, contemporains les uns des autres?

Le voisin d'Aliquis jeta sur lui un regard méfiant, et à son tour lui demanda, d'un ton qui n'avait rien d'aimable:

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Mais apparemment pour obtenir de vous une réponse! répondit vivement Aliquis, qui ne croyait pas avoir commis une indiscrétion. Je m'ennuyais à Paris, je suis venu à Saint-Germain pour me distraire; mais la chaleur est très-forte, et une fatigue insurmontable m'ayant obligé à prendre quelque repos, je...

— Bien, bien; je comprends! fit son interlocuteur, qui, après l'avoir regardé, parut soudain oublier toute défiance, et devint aussi communicatif qu'il avait été jusque-là réservé. Je suis prêt à vous donner tous les renseignements désirables, mais d'abord je commencerai par vous dire que ces gens-là (et vous voyez qu'ils sont nombreux) sont chez moi, et reçoivent de moi l'hospitalité, quoiqu'ils ne paraissent nullement s'en douter, et me témoignent aussi peu d'égards qu'à vous-même, qui n'êtes rien ici!

L'étonnement empêcha Aliquis de prendre garde à ce que ces dernières paroles avaient de peu flatteur pour lui. Il avait entendu parler de Saint-Germain comme d'une résidence royale, et l'individu qui était devant ses yeux ne ressemblait à aucun des portraits de souverains qu'il avait eu l'honneur de contempler.

— Pardon, fit-il embarrassé comme on l'est vis-à-vis d'une personne dont on ne connaît ni le nom, ni le visage, et qui cependant affiche des prétentions à la célébrité; pardon, vos traits ne me sont pas inconnus; je me rappelle parfaitement les avoir déjà remarqués. Était-ce une médaille, une statue, un portrait, une pièce de monnaie, qui les a présentés à mes yeux, c'est ce que je ne saurais dire au juste; mais si vous vouliez bien aider mes souvenirs en me rappelant votre nom; si vous me disiez qui vous êtes, certainement...

— Certainement que vous me connaîtriez? interrompit encore le grave personnage, d'un ton sardonique. Mon nom est Jacques Coytier.

— Ah! je savais bien que je vous connaissais! s'écria vivement Aliquis; ce cher monsieur Coytier, médecin de Louis XI, de terrible mémoire! comme je suis aise de vous rencontrer!

— Chut! fit le docteur, parlez plus bas, les murs ont des oreilles!

— Soyez tranquille! le temps a marché, les piéges et les cages de fer du Plessis-lez-Tours n'existent plus; vous n'avez rien à craindre. Mais comment se fait-il que vous prétendiez être ici chez vous?

— Par la meilleure des raisons, attendu que mon royal maître m'a fait don de cette résidence, pour récompenser mes bons offices, et surtout dans l'espoir que je le préserverais à tout jamais de la mort qu'il redoutait fort.

— Mais, si je ne me trompe, ce château ne resta pas longtemps entre vos mains?

— Assurément non, et c'est là ce dont je me plains! Car, moins d'un demi-siècle plus tard, cette donation faite à ma famille, fut annulée par un arrêt du Parlement. Vous voyez donc bien que j'ai raison, en disant que ces gens-là sont chez moi; ils marchent sur mes planches, ils respirent entre mes murs, ils font retentir mes échos du bruit de leurs voix!...

— Permettez, fit Aliquis, possédé de la manie de controverse de son siècle; il me semble que vous exagérez; car ces planches, ces murailles, ne devaient pas exister de votre temps. J'ai ouï dire que la splendeur du château de Saint-Germain ne date guère que du règne de François Ier.

— Ah! oui, sans doute; je conviens qu'il a fait ici quelques petites améliorations; mais si la donation n'avait pas été annulée, qui sait quels changements auraient eu lieu?

— Vous ne m'avez pas dit, reprit Aliquis, désireux de mettre un terme aux récriminations du docteur, les noms des personnages qui passent sans cesse devant nous?

— Suivez-moi, répondit Jacques Coytier, et, non-seulement vous saurez leurs noms, mais vous les verrez tous dans l'ordre où ils se sont succédé ici.

Aliquis suivit son guide, et, sans qu'il eût pu se rendre compte des chemins qu'il avait suivis, la scène changea tout à coup.

La ville et le château de Saint-Germain avaient disparu; il se trouvait en pleine campagne; des champs bien cultivés s'étendaient autour de lui; la contrée était riante et fertile; à peu de distance s'élevait un vaste et sombre bâtiment, à l'intérieur duquel on entendait les chants religieux de l'office du soir, car la nuit était venue tout à coup.

— Où sommes-nous? demanda notre héros.

— A Saint-Germain, au XIe siècle. Ce château, comme la plupart de ceux dont la situation est bien choisie, a été bâti sur l'emplacement occupé d'abord par un monastère. Vous le voyez, le bâtiment se modifie peu à peu; le calme et le recueillement font place au tumulte inséparable du voisinage de la cour. C'est déjà un château royal; Louis le Gros l'habite, et plusieurs de ses ordonnances sont datées du château de Saint-Germain. Voyez cet homme, dont l'extérieur un peu commun jure avec les habits somptueux, et qui entre en ce moment au château. Devant lui chacun s'écarte avec respect, quoique l'heure matinale semble devoir lui faire interdire l'accès près du roi. C'est l'abbé Suger, le conseiller de Louis, qui va conférer avec lui au sujet de l'établissement des communes en France.

— Quelle est cette chapelle que l'on élève, et dont la flèche s'élance gracieusement dans les airs? demanda soudain Aliquis à son guide. On va donc y célébrer une fête? car la foule se presse à l'entour, et voilà un cortége brillant qui sort du château et se dirige de ce côté.

— Oui, répondit Jacques Coytier, nous sommes en l'an 1238, et le roi Louis IX va recevoir solennellement dans cette chapelle la couronne d'épines du Sauveur, qu'il a retirée des mains des Vénitiens, en leur payant la somme d'argent qu'ils avaient donnée à Baudoin II, empereur de Constantinople. Il achète aussi ce qui restait aux princes latins de leurs plus précieuses reliques; une grande portion de la vraie croix, la robe de Notre-Seigneur, le fer, la lance, l'éponge et autres instruments de la Passion. On dit que cette portion de la vraie croix est la même qui a été apportée de Jérusalem, par sainte Hélène, au grand Constantin, son fils. Vous voyez que la chapelle et le château sont maintenant à une assez grande distance l'un de l'autre; plus tard, le château détruit sera reconstruit auprès de la chapelle, à l'endroit où il est de vos jours.

— Grand Dieu! fit Aliquis, en poussant un cri d'effroi; d'où vient-elle cette troupe de gens armés, mal vêtus, à l'aspect farouche, qui pénètre dans le château? Entendez-vous ces cris horribles? Beaucoup d'entre eux sortent chargés de butin! Des femmes, des enfants s'enfuient en poussant des cris de terreur! Au nom du ciel! quels sont ces gens?

— Ce sont les *grandes compagnies*, qui pillent et ravagent tout sur leur passage. Plus d'une fois encore le château de Saint-Germain sera pillé, ravagé, brûlé, avant que le roi Louis XI m'en fasse présent.

— En effet, les flammes sortent par les fenêtres; une épaisse fumée entoure le château et le cache à nos regards. Entendez-vous les plafonds s'effondrer, les murs s'écrouler avec fracas? Venez! fuyons cet horrible spectacle!

Aliquis voulait entraîner son guide, mais celui-ci le retint en lui montrant que la scène avait encore une fois changé. Des hommes, portant le costume du XIVe siècle, jetaient les fondements d'un nouveau château.

— Vous voyez, dit Jacques Coytier, que si l'on en excepte le donjon, le château est peu important. Les successeurs de Charles le Sage le laissent dans un état d'abandon qui explique la facilité avec laquelle le roi Louis XI s'en dessaisit en ma faveur.

— Mais, quelle transformation! reprit Aliquis, tout occupé d'observer ce qui se passait sous ses yeux. Sur les fondements jetés par Charles V, s'élève un véritable palais, entouré de fossés, orné d'élégantes tourelles, et je remarque une terrasse d'un excellent effet.

— Vous verrez, sous Louis XIV, cette terrasse augmentée de quatre pavillons qui en changeront complétement l'aspect, reprit Jacques Coytier. Mais pour le moment, nous sommes en plein XVIe siècle, et les salamandres, que vous voyez de tous côtés, vous disent que ce prince qui, tout en causant avec l'architecte Serlio, surveille lui-même les travaux, et dont la physionomie un peu railleuse prend une expression de franche bonne humeur en voyant le château s'embellir par les soins des artistes qu'il a appelés, n'est autre que François Ier.

— Il me semble, osa hasarder Aliquis, que ces « petites améliorations » dont vous parliez, ont complétement modifié la physionomie du château.

— Vous avez vu tout à l'heure des préparatifs de fêtes, continua Coytier, évitant de répondre, les noces de François Ier ont été célébrées à Saint-Germain. Des cinq façades qui composent le pourtour du château, qu,, vous le voyez, est de construction fort irrégulière, la principale est celle qui se trouve du côté du jardin. S'il vous plaît de visiter le parc, vous pouvez vous donner ce plaisir; hâtez-vous, car si j'en crois les allées et venues de tous ces gens qui nous croisent, il vient de se passer quelque événement extraordinaire.

— Et voici le corps d'un seigneur, blessé ou mort, que l'on rapporte. Il est suivi d'une foule nombreuse, qui devise avec animation.

— C'est le corps de la Chateigneraye, tué en duel par Jarnac dans le parc de Saint-Germain. Le roi Henri II, désespéré, vient de jurer que jamais plus il n'autoriserait un pareil combat en champ clos.

— Il se fait encore un grand mouvement au château; mais cette fois on paraît se réjouir, et des largesses sont faites au peuple.

— Oui, nous sommes au 27 juin 1550; et celui qui sera plus tard Charles IX vient de naître.

— Charles IX favorisera-t-il d'une manière spéciale le château de Saint-Germain?

— Non, mais sous son règne on établira dans la ville une manufacture de glaces à l'instar de celles de Venise.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —



LES ROSES D'ANTAN

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 83, 106, 122, 138, 162 et 189.)

VIII

Marc d'Athol aimait la chasse. Je veux dire, il aimait passionnément les chasses dans lesquelles on déploie un certain apparat; les brillantes cavalcades dans les forêts profondes, les chasseurs en costume, les piqueurs en livrée, les dames emportées par des chevaux rapides, sous le couvert sombre des hautes futaies; le cerf blessé qui va boire à la source, la meute qui gronde et se dispute la curée, et les corps joyeux qui sonnent l'hallali. Mais le plaisir bourgeois qui consiste à lancer un houret sur la piste d'un malheureux lièvre, ou à parcourir solitairement les chaumes peuplés de perdreaux, était moins du goût de ce raffiné.

C'était pourtant le seul genre de chasse que l'on connût à la Fontelaie. Dans cette plaine fertile, admirablement cultivée, coupée par de nombreux cours d'eau, semée de petits bouquets de bois, et où l'on ne rencontre ni landes incultes, ni collines stériles, ni forêts d'une certaine étendue, un véritable équipage de chasse ferait autant de dégâts, qu'il en pourrait résulter du passage d'une armée ennemie.

Marc, sous peine de ne point chasser du tout, devait donc courre le lièvre à la façon des Nemrods, ses voisins. On ne s'étonnera point, si j'ajoute qu'il subissait cette nécessité avec beaucoup de bonne grâce. De celle-ci, comme de toutes les autres, il faisait vertu, en apparence du moins. Ce jeune sage paraissait s'accommoder de tout, mais je crois que le diable n'y perdait rien, et se rabattait sur les restrictions mentales dont notre héros ne se faisait pas faute.

M. Meyrins, qui était vraiment bon pour ses jeunes parents, ne leur refusait aucune distraction, j'entends aucune de celles qui pouvaient convenir à leur existence simple et modeste. Sur ce point, il allait même au-devant de leurs désirs, et c'est ainsi que, plusieurs jours avant l'ouverture de la chasse, il les engagea à profiter de cette occasion pour faire quelque joyeuse partie de campagne.

Marc lui répondit que son ami Ludovic se proposait de les inviter tous à aller ouvrir la chasse aux Domprelles, et à passer deux ou trois jours à la ferme. De son côté, la vieille madame Herbeau devait convier quelques voisins, et faire son possible pour procurer des distractions à ses hôtes.

Tandis que son jeune cousin lui parlait de la sorte, la figure de M. Jean s'assombrit.

— M. Ludovic a toujours des idées bizarres, dit-il. Comment pourrait-il nous loger tous à la ferme? Ces demoiselles y seraient horriblement mal?

— Oh! non, mon oncle, repartit vivement Camille. Ce serait au contraire un petit voyage charmant, et madame Herbeau est si bonne! Je vous prie, ne refusez pas de nous conduire aux Domprelles... pour deux jours... deux jours seulement.

— Et puis, monsieur, dit Marc, permettez-moi de vous rappeler qu'il y a, auprès de la ferme, un pavillon meublé et inhabité, dont M. Meyrins s'était réservé l'usage pour lui et pour sa famille... Vous allez si rarement aux Domprelles, que vous avez dû oublier cette circonstance, ajouta le jeune homme en attachan son regard curieux sur M. Jean.

Celui-ci soupira.

— Eh bien! soit, dit-il, nous irons aux Domprelles; depuis longtemps je me proposais de faire ce voyage, mais sans vous, mes enfants, je n'eusse pas choisi un jour de fête et de joyeuse distraction.

Il posa son coude sur une petite table, auprès de laquelle il était assis, et, appuyant son front dans sa main, il demeura longtemps ainsi, rêveur et silencieux. Les trois jeunes gens le regardaient avec une curiosité mêlée de compassion, et lorsqu'il leva enfin la tête, Marc lui dit d'un ton plus affectueux que de coutume :

— Mon oncle, si vous le préférez, nous ouvrirons la chasse à la Fontelaie, au lieu d'aller aux Domprelles.

Il était rare que Marc appelât M. Jean « mon oncle; » aussi celui-ci parut touché de cette marque d'amitié.

— Non, mon enfant, dit-il, nous irons à la ferme. C'est sans doute la divine Providence qui le veut, ajouta-t-il entre ses dents.

— Chasser à la Fontelaie! La belle idée! s'écria Camille. Ce serait donc pour prendre des moineaux au trébuchet, car je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'autre gibier.

— Vous voyez bien, Marc, qu'on ne peut se dispenser d'aller chez Ludovic, dit M. Meyrins en s'efforçant de sourire.

Le jour de l'ouverture de la chasse fut, cette année-là, d'une sérénité admirable. Pas de nuage au ciel, et juste assez de rosée sur la terre pour que les chiens ne pussent perdre la voie. Tous les habitants de la Fontelaie se levèrent avant l'aube; Marc avait invité quelques chasseurs du voisinage, et, dès la veille, M. Ludovic était venu au château pour chercher ses hôtes.

Deux voitures découvertes, longues et légères, garnies de plusieurs bancs, étaient attelées dans la cour. Toute la société s'installa dans ces chars avec armes et bagages, car les jeunes gens devaient faire une lieue environ avant de se mettre en chasse.

La joie des disciples de saint Hubert s'exhalait en bruyants propos; ils bénissaient leur patron et s'extasiaient sur la beauté du ciel, sur la limpidité de l'atmosphère. Camille partageait leur gaieté, son âme

innocente était aussi sereine que cette matinée splendide et ses pensées avaient la couleur des roses. Celles de madame Bruno étaient de la nuance de sa robe bismark, ni claire, ni sombre : entre deux. Car madame Bruno était là dans un char; la mère de Ludovic avait réclamé l'assistance de cette habile ménagère, et M. Meyrins avait pensé qu'il ne pouvait donner aux deux jeunes filles une meilleure duègne.

Madeleine avait un petit air rêveur et mélancolique qui lui seyait fort bien. Ces préliminaires de carnage l'effrayaient un peu. Elle regardait avec plus de curiosité que de plaisir les fusils, les provisions de poudre, les chiens hardés qui grondaient et frémissaient d'impatience. Elle croyait respirer déjà comme une odeur de sang, et son cœur battait avec violence quand elle voyait les chenevières épaisses onduler sous le vent du matin; elle craignait qu'un lièvre ne vînt à passer entre les hautes tiges, sous les yeux de ces chasseurs avides.

La jeune fille s'intéressait à toutes les créatures de Dieu; elle ressemblait, sur ce point, au doux saint qui appelait les cigales ses sœurs, et volontiers elle se fût arrêtée en chemin, pour remettre dans sa voie l'insecte égaré. Elle s'efforçait pourtant de chasser cette appréhension qui lui serrait le cœur, et de causer et de rire avec sa jeune élève.

Madame Bruno était assise entre deux chasseurs qu'elle avait vus naître, qu'elle avait tutoyés quand ils étaient en lisières, et qu'elle appelait encore par leurs petits noms. Devant elle, les deux jeunes filles occupaient le même banc avec M. Meyrins, et derrière se tenaient Marc et Ludovic.

Celui-ci, toujours railleur, se moquait beaucoup de cette partie de plaisir. Il n'avait jamais rien vu d'aussi drôle, disait-il.

— Vous n'êtes donc pas chasseur, monsieur Herbeau? lui demandaient les autres jeunes gens.

— Mais si, j'ai chassé quelquefois, répondait-il d'un ton modeste. C'est ainsi que, l'année dernière, à pareille époque, j'ai abattu dans un jour soixante pièces de gibier. C'était en Alsace, dans les réserves de mon ami le duc de ***. Des bois magnifiques. — Qui m'eût dit alors qu'il m'arriverait jamais de me mettre en chasse avec un semblable houraillis? fit-il en lançant à la meute un regard dédaigneux.

Marc se mordit les lèvres et les jeunes filles échangèrent un sourire.

— Soixante pièces de gibier! s'écria le voisin de gauche de madame Bruno, un gobe-mouche des plus naïfs.

— Qu'est-ce que cela? repartit M. Herbeau d'un air dégagé. Un jour, dans la forêt Noire, j'ai vu le prince de...

— Hahé! interrompit Marc qui n'écoutait point sans impatience les contes de ce hâbleur.

C'est aux chiens que le jeune M. d'Athol parlait ainsi en leur lançant un coup de fouet qui n'atteignit qu'un buisson d'épines.

— Son Altesse le prince de..... reprit Ludovic qui ne se démontait point pour si peu.

— Messieurs, dit madame Bruno, ne parlez donc pas politique.

— Et toi, mon frère, ajouta Camille, ne t'agite pas ainsi. Pourquoi battre ces pauvre chiens?

— Je suis comme madame Bruno, je n'aime pas à entendre parler politique, dit Marc en riant.

On était arrivé auprès d'un petit bois taillis qui appartenait à M. Meyrins. C'était là que les jeunes gens se proposaient d'ouvrir la chasse, ils mirent donc pied à terre, et les dames, accompagées de M. Jean, se rendirent aux Domprelles. Madame Hrebeau les attendait. C'était une bonne personne, toute simple, tout unie, qui ne ressemblait à son fils sous aucun rapport. Les pauvres commençaient à la connaître et à l'aimer, et Camille et Madeleine, qui l'avaient aperçue deux ou trois fois seulement, se trouvèrent bientôt fort à l'aise avec elle.

Une partie de la journée se passa à préparer un plantureux festin. Les chasseurs arrivèrent assez tard, harassés de fatigue et mourant de faim. Ils firent honneur au repas, ce qui ne les empêcha point de raconter leurs exploits, et cette nuit-là, les habitants de la ferme et leurs hôtes dormirent comme des loirs.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Parmi les débris de la vie du moyen âge qui s'enfonce tous les jours de plus en plus dans le lointain des siècles, il est une coutume traditionnelle et naïve qui subsiste dans nombre de cités allemandes et qui résiste encore, je crois, dans quelques-unes de nos petites villes de France les plus perdues; si elle n'est plus aujourd'hui, du moins se conservait-elle encore il y a quelque vingt ans : je veux parler de la coutume du watchmann ou crieur de nuit. Quelquefois, en pleine nuit, voyageur arrivé de la veille, vous étiez réveillé en sursaut par une voix sépulcrale qui passait sous vos fenêtres en criant sinistrement et sur des notes terrifiantes ces mots : « Il est minuit, tout est tranquille, il fait beau. » Le ton sur lequel étaient psalmodiées ces paroles, l'heure, l'étrangeté de l'avertissement, tout vous impressionnait si vivement, vous étranger à ce vieil usage, que vous vous sentiez frémir tout entier; une transpiration soudaine s'emparait de vous et vous aviez beaucoup de peine à retrouver votre somme interrompu.

Je me figure que le crieur de nuit disparu est, de nos jours, avantageusement remplacé par les publi-



cistes, reporters et chroniqueurs qui, aujourd'hui par tous les journaux et par toutes les voix de la presse, moins lamentablement et même gaîment peut-être, viennent crier : « Il est midi, tout est agité, il fait laid. »

C'est ainsi que la forme change le fond et que l'effet modifie la cause ; nous vivons gaiement dans le tumulte, comme le poisson dans l'eau. Rien ne nous émeut plus. On chante, on hurle, on vocifère, on vole, on égorge, on assassine, on empoisonne, qu'importe ? Ce n'est qu'un fait divers de plus dans l'histoire du moment. Aussi comme tout passe vite ; témoin ce misérable Tropmann qui, aujourd'hui, est tellement usé jusqu'à la corde, qu'on a hâte d'en finir avec lui, ne fût-ce que pour débarrasser un peu le champ de la curiosité publique qu'il encombre depuis trop longtemps.

⁂ L'Académie vient de faire parler d'elle. Jeudi 9 décembre a eu lieu la séance solennelle dans laquelle, sous prétexte de récompenser le mérite et de couronner la vertu, l'Institut ouvre ses portes aux amis délicats de l'éloquence élégante et fine. M. Patin a prêté sa voix au secrétaire perpétuel M. Villemain, souffrant mais présent cependant : il a lu le rapport sur les œuvres et les auteurs qui ont bien mérité des lettres et de l'Académie. M. Legouvé s'est chargé de la lecture du poëme couronné qu'il a fait valoir avec tout son talent de lecteur pénétré. Enfin M. Prévost-Paradol, qui pour la première fois était appelé à présider la séance, a prononcé le discours aimable, gracieux, savoureux dont il est d'usage d'assaisonner les actes de vertu signalés aux munificences académiques.

M. Prévost-Paradol s'est acquitté de cette tâche avec l'habileté d'un orateur expérimenté en ces sortes d'exercice. Son discours a été plein de ces tours d'esprit et de phrases, de ces alléchantes allusions, de ces traits de critique veloutée, de ces mouvements tempérés et coquets qui sont le comble et le fini du genre : « Où est la femme ? » dit un proverbe irrévérencieux, quand on se trouve en face d'un crime inexpliqué. M. Prévost-Paradol, retournant le proverbe, l'a dépouillé de son sens ironique et vulgaire : « C'est, dit-il, lorsque nous remarquons une persévérance laborieuse dans le bien faire, une patience invincible dans la charité, un art ingénieux à tirer beaucoup de peu, ou même quelque chose de rien, une noble témérité à s'engager dans le bien, en comptant sur le secours d'en haut, cette délicatesse et cette douceur légère que l'homme ne saurait imiter, c'est alors que la question proverbiale. Où est la femme ? nous vient aux lèvres.

L'opportunité de ce joli virement d'expression était d'autant plus saisissant, que, cette année, les prix dont M. Monthyon a confié à l'Académie la répartition, ont été presque tous décernés à des femmes. Sur vingt-huit récompenses accordées, on ne trouve que deux noms d'hommes. Ajoutez à cela que l'auditoire était en grande partie composé de femmes, en toilettes aussi gracieuses, aussi fraîches, aussi exquises dans leur élégance que le discours qui leur était adressé. Aussi les applaudissements n'ont pas manqué. M. Prévost-Paradol, avait-il en orateur ingénieux, prévu tous ces éléments de succès ?

Faisons remarquer encore, que jusqu'alors l'Académie avait eu la coutume de ne distribuer ses couronnes qu'en pleine canicule, à l'époque où Paris est déserté, où la température opposant son principe de dilatation aux appels de l'éloquence, empêche la formation de tout auditoire un peu condensé. Cette année, l'académie s'est décidée à récompenser la vertu pendant l'hiver : cette décision a rendu sa fête assez recherchée et assez nombreuse pour n'avoir rien eu à envier aux grandes journées des séances de réception.

⁂ Si maintenant nous passons de la rive gauche à la rive droite de la Seine, nous allons trouver tout ce monde du boulevard en pleine activité. Sans parler des étrennes et du jour de l'an qui bouillonnent partout, nous voyons les théâtres lutter de nouvelles représentations, de nouveaux flonflons, de nouvelles revues et féeries. Le Théâtre-Français vient de donner *Lions et Renards* de M. Augier. L'auteur du *Fils de Giboyer* se souvient trop qu'il est le petit-fils de Pigault-Lebrun et s'acharne contre les Jésuites. Pendant cinq longs actes on voit défiler la trame d'une conspiration *si habilement* conduite qu'à la fin tout tourne..... contre l'auteur de la comédie..... L'entreprise jésuitique ne réussit pas dans la pièce de M. Augier ; disons tout de suite que la pièce a fait de même à l'égard du public, et n'en parlons plus.

⁂ Par ce temps panaché de chaud et de froid, d'intermittence de gel et de dégel, il arrive parfois, comme par intermède, qu'un brouillard imprévu s'étend sur la ville et s'en empare. Certain soir, il s'était entassé, si épais, si dense, si impénétrable, que l'hyperbole ordinaire qui nous le fait appeler brouillard à couper au couteau devient insuffisante : celui-là était à fendre à la hache ; jugez-en. Chaque rue, chaque place surtout avait l'aspect d'un détroit ou d'un golfe embrumé de la Baltique : à peine pouvait-on, çà et là, dans des lointains suspects, apercevoir quelques vagues lueurs émanées des phares de la côte : c'était le gaz. Plusieurs passants s'étaient munis de fanaux et semblaient des navires voyageant dans la nuit, avec des feux de proue. Les sergents de ville, pareils à des pyroscaphes à l'ancre, balançaient des torches impuissantes ; les groupes des maisons s'élevaient comme d'immenses et sombres falaises ; les véhicules roulaient lentement et passaient à la manière des ombres ; des silhouettes de chevaux, menés à la bride par des cochers-fantômes, glissaient silencieusement à vos côtés. On se perdait, on s'appelait avec des voix effarées. Les ponts s'allongeaient à perte de vue, sur un flot inaperçu que l'on entendait bruire lugubrement dans d'insondables profondeurs. Quelquefois à travers

une éclaircie apparaissaient des sommets indécis, des blocs informes, à ramifications indéfinies, alors on se serait cru dans la mer Antarctique, devant l'horizon à la fois rigide et flottant de ces chaînes de montagnes glacées que le pôle revêt d'une brume éternelle; et, le prestige aidant le rêve, tout devenait fantastique et grand. — Paris était vraiment beau ce soir-là.

MARC PESSONNEAUX.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Quels livres offrir en étrennes?

A cette question que chacun s'adresse, quelle réponse faire, quel conseil donner?

Je serais, je l'avoue, fort embarrassé si je ne m'étais pas fait à moi-même cette question et si ma résolution n'était pas prise d'ores et déjà. Sur ma table se trouvent maints volumes et maints prospectus où l'on fait appel à tous les âges, à toutes les convoitises, à tous les besoins. Je veux aujourd'hui entreprendre, avec les lecteurs de la *Semaine*, un petit voyage à travers les livres d'étrennes; je leur dirai mes goûts, je leur ferai connaître mes préférences; ils jugeront en dernier ressort de l'excellence des uns et de la justesse des autres.

***

Voici d'abord un volume que j'ouvre avec la plus profonde émotion et sur lequel je ne puis m'empêcher de laisser tomber une larme. Je veux parler de l'édition illustrée de *Fabiola*, traduite par mademoiselle Nettement et précédée d'une introduction par notre cher et regretté Alfred Nettement.

Ce livre est, en quelque sorte, le testament d'un mourant, et, en lisant les premières pages, j'ai senti une douleur poignante s'emparer de moi. Je voyais, par la pensée, cet homme, cet écrivain, ce père, se cramponnant à un dernier reste de vie pour ouvrir à sa fille la carrière qu'il avait parcourue avec tant d'honneur, pour ne pas dire avec tant de gloire. Ce que les mères font ordinairement pour leurs filles, qu'elles guident à leur entrée dans le monde vulgaire et prosaïque, il avait voulu le faire pour sa fille bien-aimée : il l'a présentée lui-même au monde littéraire, et, je le dis avec franchise, avec conviction, cette présentation a été favorablement accueillie. Le livre de mademoiselle Nettement est digne du chef-d'œuvre qu'elle avait devant elle. Le cardinal Wiseman avait eu jusqu'à présent ce que les Italiens appellent des *tradilori;* il a maintenant un *traducteur*.

***

De mademoiselle Nettement à mademoiselle Fleuriot, l'auteur aimé de la *Semaine*, la transition est toute naturelle. Ce n'est donc pas, en quelque sorte, changer de sujet que de parler d'une œuvre nouvelle due à l'auteur de tant de récits qui font, depuis dix ans, le charme du foyer. Le volume nouveau a pour titre : *Ce Pauvre Vieux!* Il est entièrement inédit, et nous le croyons l'œuvre la plus délicate et la plus originale peut-être qui soit sortie de la plume de mademoiselle Fleuriot. On ne pourra certainement s'empêcher d'admirer l'art prodigieux avec lequel elle sait passionner ses lectrices sans emprunter le plus léger accent à ce qui fait l'âme même des romans en vogue. Le livre qu'une mère peut donner à sa fille et qui intéresse en même temps une sexagénaire me paraît un véritable tour de force. Dans *Ce Pauvre Vieux*, les éléments sont d'une extrême simplicité et les rouages n'offrent aucune complication. Il n'y a que cinq personnages sur lesquels se concentrent l'attention et l'intérêt; mais ces cinq personnages sont si finement dessinés et si vigoureusement tracés, qu'ils deviennent des types. Quand on a vu le vieux savant, la gracieuse Marga, la pétulante Polyxène, le brillant Prévaneau et la fidèle Marie-Rose, on ne les oublie plus : ils ont vécu, ils vivent dans ce livre d'une originalité vraie et pleine de charmes.

***

Je veux saluer aussi au passage un volume de vers que mademoiselle Fleuriot a publié en même temps que son volume de prose. Hélas! la poésie n'est guère de mode dans notre siècle prosaïque, qui n'écoute qu'avec un sourire ironique les accents de la Muse; et cependant je ne puis qu'applaudir aux efforts généreux de ces âmes d'élite qui dédaignent notre grossier matérialisme et planent au-dessus de notre atmosphère épaisse et lourde. Quand tout se courbe sous le prosaïsme actuel, il est bon qu'il existe encore des poëtes pour faire relever vers le ciel les têtes courbées sur la terre. C'est pourquoi j'accueille avec bonheur la tentative poétique de mademoiselle Fleuriot. Ses vers, qu'elle a écrits de ci de là, les uns en Bretagne, sur les bords de la mer murmurante, les autres à Paris, au milieu de cette fournaise ardente et absorbante, seront lus avec une faveur marquée par toutes les âmes jeunes et rêveuses pour lesquelles la poésie n'est pas un vain mot. *A l'Aventure*, — c'est le titre du volume, — leur plaira certainement; elles y trouveront tout ce qu'elles cherchent, tout ce qu'elles aiment : — les sentiments calmes et purs, les inspirations nobles et grandes.

Écoutez l'auteur parlant de son pays, de sa Bretagne bien-aimée :

Mon pays est pour moi ce qu'est au voyageur,
Le toit hospitalier où ses membres reposent,
Ce qu'est au roitelet le rameau protecteur,
Qui cache le doux nid où ses petits éclosent.

Et c'est avec amour que mes regards se posent,
Sur ses clochers à jour, sur ses genêts en fleur,
Sur ses sombres men-hirs tout empreints de terreur,
Sur ses prés verdoyants que des ruisseaux arrosent.

Les Bretons sont naïfs et sauvages, tant mieux!
N'ont-ils pas conservé la foi de leurs aïeux,
Et leurs mâles vertus, et leur hardi courage!

On peut compter toujours sur leurs bras et leur cœur,
Les uns restent d'airain, l'autre bat quand l'honneur
Fait retentir près d'eux son sévère langage.

Ne croiriez-vous pas entendre Brizeux? Ne diriez-vous pas que ce mâle sonnet est détaché de son beau poëme des *Bretons?*

Voici une note plus douce, plus calme; elle résonne dans cette mélancolique cantilène intitulée *Séparation :*

La vie est un voyage; on s'élance en wagon :
Quel pays enchanteur! quel immense horizon!
Et, pour félicité suprême,
On marche environné d'êtres chers et connus;
Ils sont là partageant nos plaisirs ingénus,
On vit avec tous ceux qu'on aime.

Vous n'apercevez point, tout le long du chemin,
Les croix qui parleraient un langage divin
Si l'on écoutait leur langage;
Vous courez glorieux, souriant aux buissons,
Aux passants, aux oiseaux qui donnent leurs chansons,
Croyant à l'éternité du voyage.

Mais voici qu'un sanglot soulève votre cœur :
L'aïeul aux cheveux blancs ou l'enfant en sa fleur,
Vont, hélas! tomber sur la voie;
Et d'autres vont partir, et le wagon joyeux,
Où l'on riait de tout, se vide sous vos yeux;
Ainsi s'en exile la joie.

Ne vous effrayez pas, Dieu peut tout conserver;
Il est des nids choisis qu'il semble préserver
Et du simoun et de l'orage.
Mais, sans vous attacher à ces beaux jours heureux,
Soyez souples et doux, aimants et généreux
Pour les chers guides du voyage.

Qu'en dites-vous? N'est-ce pas là une page échappée aux poëmes d'Autran?

*
* *

Des hauteurs où m'a transporté la poésie, je descends sur la terre,—c'est-à-dire je reporte mes regards sur la table où se trouvent les livres d'étrennes.

J'y rencontre d'abord un volume magnifiquement illustré et portant ce titre magique qui a fait battre tant de fois mon cœur quand j'étais enfant : Les *Mille et une Nuits!* les *Mille et une Nuits*, c'est-à-dire Aladin et sa lampe merveilleuse; Sindbad, le marin, et ses aventures extraordinaires; Cadadad et ses généreux exploits; Ali-Baba et les quarante voleurs.... Qui n'a désiré une fois en sa vie posséder le merveilleux talisman du marchand de Bagdad? Qui n'a souhaité avoir, comme lui, un génie tout-puissant pour esclave?.... Le livre que j'ai aujourd'hui devant moi renferme des gravures admirables, et il s'adresse spécialement à la jeunesse. Une main expérimentée a fait disparaître de ces contes si curieux tout ce que l'Orient avait pu y semer de licencieux et d'immoral; il peut désormais rester sur la table de la famille, sans offusquer les yeux et sans troubler le cœur.

*
* *

Comment parler des livres d'étrennes, sans dire un mot d'une collection nouvelle d'ouvrages qui doit intéresser au premier chef les lecteurs de la *Semaine?*—Cette collection,—qui porte le nom du directeur de ce journal,— renferme la plupart des récits que connaissent déjà nos lecteurs et nos lectrices. On y trouve *Alix*, *Petite Belle*, les *Deux Bijoux*, ces émouvantes pages de mademoiselle Fleuriot qui ont provoqué tant de sourires et fait verser tant de larmes;—les *Souvenirs d'une jeune fille* et *Juliette*, ces deux romans d'Étienne Marcel, qui ont été accueillis avec tant de sympathie;—*Quiberon*, de M. Alfred Nettement, où revivent les souvenirs d'un grand crime et d'un héroïque courage;—*Phylon Binome*, cette histoire humouristique d'un officier de marine, expliquant toutes les péripéties humaines par les mathématiques; — *Madame de Maintenon*, cette appréciation si impartiale d'une femme si illustre; — *Mes Souvenirs*, cette autobiographie si simple, si mouvementée, si variée à la fois, où sont rappelées en traits de feu les trois révolutions qui ont passé sur notre patrie, où est racontée avec tant de larmes la catastrophe de Castelfidardo, où sont retracées avec tant de charme la vie et la mort d'un curé de campagne et d'un zouave pontifical.—Tous ces volumes sont imprimés avec soin et reliés avec goût.

*
* *

Je ne veux pas terminer cette revue rapide sans rappeler aux abonnés et aux lecteurs nouveaux de la *Semaine des Familles*, que notre Revue compte onze années d'existence; que chacune de ces années forme un beau volume de 832 pages, enrichi de magnifiques gravures, et dans lequel, comme ils ont pu s'en convaincre déjà, le roman, l'histoire, la science, l'art, les voyages se mêlent dans une agréable diversité. S'ils veulent donner en étrennes un livre instructif, intéressant et amusant à la fois, ils savent maintenant où ils doivent le choisir et le prendre.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Le jour de l'an en Chine.

LE JOUR DE L'AN EN CHINE

Nous connaissons maintenant en France ces hommes du lointain Orient, au teint basané, à la tête sphérique, au front découvert et fuyant, au visage plat, aux yeux noirs, aux sourcils relevés, au nez aplati, aux lèvres épaisses, aux oreilles grandes, à la barbe rare. Je ne parle pas de la petitesse de leurs pieds, non plus que de leurs cheveux tressés en queue superbe, ou de leurs vêtements si peu semblables aux nôtres. Les Chinois ne sont plus des étrangers pour nous, et, les moyens de communication aidant, nous les verrons de jour en jour plus nombreux accourir dans nos climats. Ils prendront peut-être insensiblement quelque chose de notre civilisation, de nos mœurs, de nos

usages; mais qu'ils ne nous prennent que nos bonnes coutumes. Nous avons d'excellents côtés; le sont-ils tous? Ils seront témoins de nos fêtes, et peut-être aussi nous emprunteront-ils quelques-uns de nos divertissements. Nous envieront-ils notre *jour de l'an?* Vraiment, qu'ils conservent le leur, il est plus solennel; et, n'étaient les superstitions païennes qui s'y produisent, je voudrais être en Chine au premier de l'an.

C'est la première de leurs fêtes. Depuis dix jours les administrations sont en vacances, les bureaux fermés; jusqu'au vingtième jour de la première lune les sceaux des mandarins restent inactifs. On a réglé les comptes arriérés, pour ne pas être poursuivi, pendant ce beau jour, du souvenir inquiétant d'un créancier impitoyable. « Comme la coutume, raconte M. l'abbé Girard dans son excellent ouvrage *France et Chine*, est de tuer un grand nombre de chapons avant la nouvelle année, on dit dérisoirement d'un malheureux débiteur qui est hors d'état de satisfaire ses créanciers, qu'il a une destinée de chapon. »

Dès le soir du dernier jour de l'année, mouvement partout. On attend minuit avec une impatience mal contenue, pour saluer la nouvelle année. Minuit sonne : branle-bas général, vacarme sans fin de pétards, fusées, feux de joies. « Puis jusqu'à l'aurore le reste de la nuit se passe à remplir les rites sacrés et à préparer la maison pour la solennité des jours suivants. Les habitations sont nettoyées, la salle des ancêtres devient l'objet d'un soin nouveau, et l'on décore la châsse des dieux domestiques de beaux vases de porcelaine, tout pleins de fleurs de narcisse et d'énormes citrons. »

On se rend à la cuisine pour y offrir un sacrifice à son dieu spécial, qui a été mis dans un état de propreté convenable; deux ou trois chandelles brûlent devant lui, et six assiettes pleines de légumes sont rangées autour de sa niche. Dès le matin, grande toilette, puis on court aux pagodes. Bien entendu que le travail en public et en particulier est scrupuleusement interrompu; il n'y a plus de place que pour les jeux, les festins, les spectacles.

Les visites sont de la plus grande importance et de toute nécessité; elles sont assaisonnées de compliments, de protestations d'inaltérable amitié, de démonstrations de politesse; on va rendre ses devoirs à ses protecteurs et à ses supérieurs; les enfants à leurs parents, les domestiques à leurs maîtres. Entre amis c'est un échange de cartes et de félicitations, avec accompagnement de petits présents, de friandises, de cadeaux variés. « Ces cartes sont ordinairement illustrées d'une gravure sur bois représentant les trois principales félicités qu'ambitionnent les Chinois : un héritier, un emploi public ou de l'avancement, une longue vie. » Un enfant, un mandarin et un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité, figurent ces trois souhaits.

Le jour de l'an en Chine est, on le voit, assez semblable au nôtre. S'il diffère en quelque point, c'est qu'il ne se célèbre pas le 1er janvier, mais à la fin de ce mois. Ensuite, raconte un ancien missionnaire, il s'annonce quelquefois d'une singulière manière. Dix ou douze jours auparavant il se fait une infinité de petits vols, parce que ceux qui n'ont point d'argent en cherchent, et en veulent trouver à quelque prix que ce soit, pour fournir à leurs divertissements.

Il ne faut pas croire que l'empereur lui-même soit dispensé d'aller en ce jour saluer sa mère (si elle vit); du moins autrefois il y était formellement obligé. Le P. Cibot raconte que le premier de l'an, dès le lever du soleil, tous les mandarins en habit de cérémonie, les princes de la famille régnante, accourent au palais impérial, et se placent chacun selon leur rang en attendant le Fils du Ciel. Celui-ci, porté dans sa chaise de cérémonie, paraît bientôt, et tout le cortége se met en marche pour se rendre au palais de l'impératrice-mère. Une fois arrivé, l'empereur descend de sa chaise, traverse la cour à pied et monte sur la plate-forme qui est devant la salle du trône de l'impératrice. Dès qu'il est entré dans la galerie couverte qui en fait la façade, un mandarin se met à genoux et présente le placet de l'empereur pour prier sa mère de vouloir bien monter sur le trône, afin de recevoir ses humbles prosternations. L'impératrice sort alors de ses appartements, suivie de toute sa cour et monte sur son trône. L'empereur, prévenu qu'on est prêt à le recevoir, s'avance et se tient debout devant sa mère, les manches abattues et les bras pendants. La musique joue pendant ce temps des airs doux et tendres; puis un mandarin crie : *Mettez-vous à genoux;* et tous, l'empereur comme les autres, se mettent à genoux; *prosternez-vous*, et tous se prosternent la face contre terre; *redressez-vous*, et tous se redressent; trois fois on se prosterne; enfin on crie : *Relevez-vous*, tous se relèvent. On recommence trois fois la même cérémonie. Un mandarin présente ensuite à l'impératrice un placet de son auguste fils, qui la prie de rentrer dans ses appartements, et l'empereur se retire à son tour. Pendant tout ce temps, on sonne à toutes volées la cloche de la grande tour.

Voilà un bel exemple de piété filiale, plein d'enseignements; mais, grâce à notre sainte religion, nous avons mieux que cela : moins de formalités extérieures, et plus de véritable affection et de sincère tendresse.

Sur ce nous souhaitons à nos lectrices et à nos lecteurs une heureuse année. 1869 a été dur pour notre pauvre *Semaine des Familles*; une perte cruelle l'a éprouvée; espérons que 1870 ne lui tient en réserve que des consolations.

XAVIER DE CORLAS.



LES ROSES D'ANTAN

—

PREMIÈRE PARTIE

(Voir pages 74, 82, 106, 122, 138, 162, 189 et 204.)

—

Madeleine et Camille s'éveillèrent de fort bonne heure. Vives et gaies comme des alouettes, elles se hâtèrent de passer une robe, une veste pareille, et de jeter un réseau sur leurs cheveux. Puis, s'étant munies de larges ombrelles et de petits chapeaux de paille, elles descendirent à la laiterie. On leur donna du lait chaud, de la galette épaisse, et elles déjeunèrent sur le pouce, en courant dans le verger. L'Ognon — une délicieuse rivière qui n'a qu'un tort, celui de ne point s'appeler l'Alphée ou l'Aréthuse — l'Ognon coulait au fond du verger. Ses rives étaient tapissées de myosotis, et le myosotis était la fleur préférée des deux jeunes filles. Elles allèrent cueillir un bouquet, et il arriva que, sans aucune préméditation, elles firent une longue promenade sur le galet humide.

Elles suivaient le bord de la rivière, elles s'éloignaient considérablement de la ferme, le soleil montait dans le ciel azuré et elles marchaient toujours en avant, invinciblement attirées par cette eau bleue, limpide, qui fuyait devant elles, avec de légères ondulations et de capricieux méandres. On eût dit une immense couleuvre enlaçant deux colombes dans ses replis sinueux.

Et que l'on ne s'y trompe pas, ce n'était point par cas fortuit que la naïade de ce beau petit fleuve entraînait Madeleine et Camille à sa suite. L'enchanteresse a fasciné bien d'autres curieux. Ils le savent, tous ceux qui, sans défiance, sont venus s'arrêter sur ses rives fleuries.

Les deux jeunes filles finirent par se trouver en face d'une maisonnette rustique, isolée, placée entre un verger rempli d'arbres fruitiers et un jardin soigné avec amour et cultivé avec une sorte d'art. Les murs de cette habitation champêtre étaient noirs, moussus, construits avec une simplicité tout agreste; mais des jasmins grimpants, des convolvulus, des pois musqués, les recouvraient de leurs rameaux élégants et de leurs fleurs entrelacées qui formaient de splendides draperies.

Des pigeons roucoulaient sur le toit, un couple de cygnes était couché dans l'herbe épaisse de l'enclos que l'Ognon entourait d'une frange humide. Une belle chèvre blanche courait librement dans le verger, suivie par deux chevreaux qui jouaient et s'attaquaient l'un l'autre avec leurs cornes naissantes. Le jardin répandait au loin les parfums les plus exquis, l'air en était embaumé. Des verveines, des œillets aux couleurs éclatantes, de beaux lis à demi penchés, des résédas, des amaryllis bleues, des hortensias roses, des lauriers et des myrtes, des orangers blancs et des grenadiers pourprés, donnaient un aspect ravissant à ce parterre, devant lequel nos deux promeneuses s'arrêtèrent surprises.

— O la jolie habitation! s'écria Camille; elle mériterait de figurer dans un roman. Je gage qu'elle ne renferme que des gens heureux, une belle jeune femme, de charmants babies blancs et roses, et le père de famille gai, laborieux, content de son sort, maître et roi de ce petit domaine.

Comme elle parlait ainsi, un vieillard tout courbé, qui marchait difficilement en s'appuyant sur un bâton, sortit du logis et vint s'asseoir au soleil. Il était vêtu comme les plus pauvres paysans, sa tête était nue, sa chevelure aussi blanche que la neige, et l'expression de quiétude et de paix, que l'on découvrait sur sa figure ridée, pâle, amaigrie, avait quelque chose d'attendrissant.

Il aperçut les jeunes filles, et, se soulevant avec peine, il les salua, puis d'une voix faible, dont le tremblement sénile émut ces enfants heureuses, il leur dit :

— Si ces dames voulaient me faire le plaisir de cueillir un bouquet dans mon petit jardin, il leur suffirait, pour entrer, de hausser le loquet de la porte.

Madeleine allait refuser poliment, mais Camille lui dit tout bas :

— Entrons, ma chère, je vous prie. Ce vieillard paraît être pauvre, souffrant, infirme, nous pourrions lui être utiles.

Et, élevant la voix, elle ajouta :

— Nous vous remercions, monsieur, et nous profitons avec plaisir de votre autorisation, non pas pour piller vos plantes-bandes, mais pour les examiner de près.

Elle s'avança résolûment, et la jeune institutrice fut bien obligée de la suivre.

— Monsieur, ajouta Camille, vous devez aimer beaucoup les fleurs; on devine que ce jardin charmant est cultivé par un amateur d'horticulture.

Le vieillard souriait, mais ne semblait point comprendre ce qu'on lui disait; il avait les yeux fixés sur les lèvres de mademoiselle d'Athol, et il penchait la tête comme font les gens qui ont l'oreille dure.

— Le pauvre homme ne vous entend point, madame, dit une paysanne qui s'avança en faisant une profonde révérence; il est sourd ou du moins il s'en faut de peu.

La personne qui parlait ainsi n'était guère moins âgée que le vieillard à tête blanche; mais elle était mieux conservée, vive et alerte encore. Elle tricotait un bas qu'elle mit dans sa poche afin de pouvoir offrir des siéges aux jeunes filles; puis elle s'approcha des plantes-bandes pour leur faire des bouquets.

— Ah! non, dirent-elles toutes deux, ne touchez pas à ces belles fleurs, ce serait dommage, nous nous contenterons de les admirer et de respirer leurs parfums.

Comme Madeleine se penchait pour voir de plus près une splendide reine marguerite, d'un bleu foncé, le vieillard la cueillit et la lui offrit, en disant de sa voix chevrotante :

— C'est l'aster cyaneus.

— Bon, dit la vieille, voilà qu'il parle grec. Excusez-le, je vous prie, mesdames. D'ailleurs, on ne le comprend pas toujours, lors même qu'il s'exprime en français. Il dit des choses si bizarres! Quelquefois, il cause pendant des heures entières avec M. Daniel, sans que je puisse savoir le premier mot de leur conversation.

— M. Daniel? s'écrièrent les deux jeunes filles.

—Oui, madame, un excellent jeune homme, celui-là même qui a planté et cultivé toutes ces belles fleurs.

Camille sourit et dit à l'oreille de Madeleine :

— Cette bonne femme nous parle d'un jardinier, et ce nom de Daniel m'avait fait penser d'abord à l'auteur des *Roses d'Antan.*

Madeleine y avait pensé aussi, mais elle ne l'avoua point.

— Venez, mon enfant, dit-elle en prenant la main de Camille, il faut que nous retournions au logis après avoir remercié madame et monsieur de leur bon accueil.

La paysanne, qui vivait dans la solitude, et qui n'avait pas souvent de semblables visites, ne laissa point partir ainsi nos deux étourdies.

— Ces dames m'excuseront, dit-elle, de leur avoir parlé tout d'abord de M. Daniel. Il est si bon pour nous, que je ne puis m'empêcher de faire son éloge. Je voudrais que chacun sût combien nous lui devons de reconnaissance; mais lui dit, au contraire, qu'il ne pourra jamais réparer le mal qu'il nous a fait.

— Entendez-vous, Madeleine? murmura Camille; cela devient fort intéressant. Écoutons, je vous prie. Non, ma chère, il est inutile de m'adresser des signes mystérieux et de chercher à m'emmener. Je veux connaître l'histoire que cette bonne femme paraît avoir si envie de nous conter.

— Elle ne sera pas longue, dit la paysanne, qui avait entendu ces derniers mots, et voici, mesdames, comment nous fîmes la connaissance de M. Daniel :

Il y a cinq mois, mon pauvre mari, qui se portait mieux qu'à présent, était allé travailler à sa vigne. Vers midi, je le vis revenir appuyé sur le bras d'un beau jeune homme qui... sur les bras de M. Daniel, enfin. Mon cher vieux Christian était blessé à la jambe et ne se traînait qu'avec peine. C'est le jeune homme qui, bien involontairement, avait causé cet accident. Il,— je parle de M. Daniel,— il se promenait à cheval et galopait à bride abattue, lorsqu'il rejoignit, dans un sentier étroit, mon pauvre Christian qui revenait à la maison chargé d'un fagot de sarment. M. Daniel se mit à crier : Gare! gare! sans être entendu. Alors il voulut retenir son cheval; la bête était fougueuse, elle résista, et Christian enfin détourna la tête. Il fut surpris, chercha à se garer, donna du pied contre une pierre et tomba tout de son long dans le sentier. M. Daniel descendit, attacha son cheval aux branches d'un orme, et me ramena le vieux qui avait une contusion à la jambe. Hélas! mesdames, à cet âge, les contusions se guérissent difficilement, et je crus d'abord que celle-ci ne s'en irait qu'avec tout le reste; mais, grâce à Dieu, voilà notre malade hors d'affaire, grâce aussi au jeune monsieur, qui a voulu qu'il fût soigné comme un rentier. Rien ne lui a manqué : ni les médecins, ni les médicaments, ni la bonne nourriture, ni même les distractions. Ce cher Christian est pire qu'un enfant, il aime à la folie les fleurs, les pigeons, les agneaux. Eh bien! M. Daniel nous a envoyé de tout cela. C'est lui qui m'a aidée à bêcher, semer et planter ce beau petit parterre. Oui, il m'a aidée de ses mains, lui qui paraît appartenir à la grande société. Il a acheté des fleurs à Besançon. J'en étais confuse. De plus nous vivons de ses bienfaits.

Ici la bonne femme baissa la voix, encore que le vieillard sourd ne pût l'entendre.

— Cet excellent jeune homme nous fait une petite pension mensuelle, et je suis bien forcée de l'accepter; mais nous ne le disons pas à Christian, de peur de l'humilier, ce bon vieillard. Il n'a pas toujours été pauvre. Il a même fait une partie de ses écoles; mais Dieu a permis que, dans sa jeunesse, il fût tenté par le diable de l'ambition, et qu'il gaspillât sa petite fortune en cherchant à devenir célèbre. Il avait idée d'être peintre. Ça ne lui a pas réussi. Il dit que la chance était contre lui; mais je crois plutôt qu'il n'avait pas de talent. Ce qui est sûr, c'est que nous étions pauvres comme Job, lorsque nous héritâmes de cette maisonnette. Il y a dix ans juste que nous sommes venus l'habiter. Si vous l'aviez vue alors, mesdames, c'était une vraie masure; pas de jardin, pas d'ombrage, un clos dévasté, rien n'était plus triste.

— Mais M. Daniel, qui est la cause de l'accident arrivé à votre mari, n'a fait que son devoir en vous venant en aide, dit gravement Camille, tandis que Madeleine essayait vainement de la déterminer à partir.

— Oh! s'écria la paysanne, il a fait mille fois plus que son devoir. Non, je ne puis vous dire combien il est bon. Il faut pourtant que je raconte ceci. Je suis franc-comtoise, mais Christian est né dans les Vosges, au milieu des montagnes. Il parlait souvent à M. Daniel de son village natal, et il regrettait bien, disait-il, d'être obligé de mourir sans l'avoir revu. Il n'avait pas même la photographie de ce pays qu'il aime tant. Les artistes, comme on les appelle, n'ont point de prévoyance. Lorsque mon mari était jeune, il lui eût été bien facile de tirer au naturel la maison de son père. Eh bien, il n'y avait pas songé, et à présent il s'en mordait les doigts. M. Daniel, qui vit cela, monta en che-

min de fer un beau jour, et revint avec un petit livre dans lequel il avait dessiné, sous toutes ses faces, le village natal de Christian.

— Ah! dirent les jeunes filles, voilà qui prouve effectivement un bon cœur.

— N'est-ce pas, mesdames? Je vais vous le chercher, ce livre. Les dessins vous amuseront peut-être.

— Oui, dit Madeleine, nous verrions tout cela avec plaisir, si nous étions moins pressées, mais...

— Bah! répliqua Camille, nous retournerons à la ferme en courant, et nous arriverons bien avant l'heure du déjeuner.

— Voici le livre, dit la paysanne qui était allée prendre dans son logis un assez joli petit album, et voilà, ajouta-t-elle, un recueil de chansons qui ont été composées par M. Daniel.

— Des chansons? dit Madeleine dont le cœur battit plus fort.

Sans regarder l'album, elle s'empara vivement de l'autre volume : c'étaient les *Roses d'Antan*.

La jeune fille laissa tomber le livre sur ses genoux, et, toute pensive, elle baissa les yeux. Camille examinait les paysages dessinés dans l'album et ne remarquait point l'émotion de son institutrice; mais le vieux Christian, se penchant vers celle-ci, lui dit de sa voix pénétrante :

— Vous connaissez ces poésies?

— Oui, murmura-t-elle.

Il branla sa tête blanche.

— Elles ne sont point un chef-d'œuvre, oh! certes non, fit-il, mais elles sortent du cœur et elles vont droit au cœur.

Il s'interrompit et étendit le bras vers la campagne riante et animée :

— Cela, c'est la voix, dit-il.

Et, désignant le volume, il ajouta :

— Ceci, c'est l'écho.

Camille détourna enfin la tête et reconnut le livre.

— Quoi! s'écria-t-elle, les *Roses d'Antan!* Est-ce possible? Mais alors, les deux Daniel n'en font qu'un? Avouez, Madeleine, que voici une aventure romanesque.

— Ces dames connaissent M. Daniel? demanda la paysanne en regardant les jeunes filles d'un air surpris.

— Non, dit Camille, nous ne le connaissons pas précisément et nous ne l'avons jamais vu, mais...

— Mais on vous a parlé de lui, n'est-ce pas, mesdemoiselles, et sans doute on ne vous a dit que des choses à sa louange?

— Pauvre Daniel! pauvre enfant! murmura Christian avec un soupir.

— Est-ce qu'il ne serait pas heureux, cet intéressant poëte? demanda étourdiment Camille d'un air moitié sérieux, moitié plaisant.

— Hélas! non, ma jeune demoiselle, il n'est pas heureux, répliqua la paysanne. Il faut qu'en ce monde chacun ait ses croix, mais il paraît que celles de ce cher enfant sont lourdes à porter. Il a eu déjà, dans sa jeune vie, toutes sortes de chagrins, du moins il l'a donné à entendre à Christian, car lorsqu'ils sont ensemble, ils causent à cœur ouvert; cela est tout naturel, ils ont des idées pareilles et ils se comprennent à demi-mot; on dirait même que le pauvre vieillard a l'oreille moins dure lorsqu'il s'entretient avec son seul ami. Au surplus, bien malin serait celui qui pourrait deviner ce qu'ils disent; ils ne parlent point comme le commun des hommes, et si vous les écoutiez, mesdemoiselles, vous croiriez souvent que leur esprit s'égare dans les nuages; quelquefois ils tombent en extase devant n'importe quoi, une fleur, un oiseau qui chante, un ruisseau qui court, et puis les voilà tout à coup qui ont l'air d'apercevoir des choses que je n'ai jamais vues, des lumières, des ombres, des voiles, des vapeurs, des panaches, des arcs-en-ciel sur la rivière, des feux à l'horizon, de petites bêtes vêtues d'or et d'argent, que sais-je encore? Mais à part cela, ils ont autant de raison que vous et moi, et ce sont de vrais agneaux, des pigeons sans fiel; ils ne feraient pas de mal à une mouche, oh! ça bien sûr; ils aiment toutes les bêtes du bon Dieu, ces chers innocents. Les premières fois que M. Daniel venait ici, il avait des moments de colère, et il s'irritait contre ceux qui lui ont fait du mal; mais Christian, avec sa voix tranquille, a bien su l'apaiser. « Si jamais je deviens tout à fait bon, c'est vous et une autre personne qui en serez cause, » disait ce matin ce cher M. Daniel à mon vieux mari.

— Ce matin? interrompirent les jeunes filles.

— Mais oui, mesdames, il est venu au lever du soleil, en courant, car il était fort pressé; il nous a serré les mains, il a bu sa tasse de lait chaud et il est parti. C'est donc ce matin même qu'il nous parlait ainsi. Il avait une figure plus animée que de coutume, mais je ne saurais dire s'il était gai ou triste.

Madeleine, un peu confuse d'avoir écouté avec tant de plaisir le verbiage de la paysanne, se leva résolûment et prit congé du vieillard.

— Adieu, monsieur, lui dit-elle, je n'oublierai point cette matinée et tout ce que j'ai vu ici; je me souviendrai avec plaisir de ce charmant logis où l'on vit surtout et d'abord par l'âme et par le cœur, où l'on fait profession d'aimer ce qui est bien et beau, et où l'esprit plane en quelque sorte au-dessus des misères humaines. Grâce à vous, je sais à présent où est la véritable poésie, je la cherchais bien loin, tandis qu'elle a son foyer dans les cœurs purs et sans détours, qui aiment, qui croient et qui espèrent.

Le vieillard tendit sa main tremblante à cette enfant naïve.

— Soyez bénie, lui dit-il tandis que la paysanne répondait par de grandes révérences au salut gracieux

de Madeleine, en lui faisant observer toutefois qu'elles ne se quitteraient pas encore.

— Si vous le permettez, mesdames, dit-elle, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la prairie. Christian a l'habitude d'être seul tandis que je vaque aux soins du ménage, et voici l'heure où, chaque jour, je fais paître la bique et les biquets. — Ici, Mignon! cria-t-elle à la belle chèvre blanche qui bondit accompagnée de ses chevreaux, et s'élança dans le chemin bien connu d'elle qui longeait la rivière. — C'est Christian qui a donné ce nom de Mignon à la biquette, reprit la paysanne avec un petit mouvement d'épaules; moi, je préférerais Mignonne, mais il ne veut pas en entendre parler; c'est encore une de ses manières.

Les jeunes filles et la villageoise se mirent à marcher d'un pas vif dans la direction de la ferme. Madeleine s'obstinait à garder le silence; mais Camille, qui commençait à s'intéresser à M. Daniel, accablait de questions la bonne vieille, et celle-ci était ravie de parler de son héros.

— Oui, mesdames, disait-elle, M. Daniel est originaire de Paris, du moins je le crois, mais il paraît qu'il est venu passer la belle saison à Besançon ou à Vesoul.

— Et c'était pour admirer le paysage que ce jeune poëte se promenait autour de votre demeure le jour où il fut la cause involontaire de l'accident arrivé à M. Christian?

— Excusez-moi, mademoiselle, M. Daniel ne se promenait point sans motifs, il voulait voir un endroit de la rivière qui a été, il y a vingt-deux ans, le théâtre d'une catastrophe, comme dit Christian. Figurez-vous que là, en face de nous, le fils de l'ancien propriétaire de la maisonnette que nous habitons s'est noyé sous les yeux de son meilleur ami, par une belle matinée d'automne, quand je dis d'automne, je me trompe un peu, c'était le quatre août. Cette date a été gravée sur le mur de notre jardin par le père de l'infortuné jeune homme.

— Le quatre août? répéta Madeleine en se rappelant avec quelle expression d'horreur et d'épouvante M. Jean prononçait ces trois mots si simples.

— Oui, mesdemoiselles, le quatre août, et il paraît que M. Daniel s'intéresse à la famille de celui qui mourut si prématurément, car il nous a priés vingt fois de lui conter cette triste histoire, mais nous ne la connaissons que par ouï-dire, nous habitions encore les Vosges à l'époque de ce funeste accident. Les deux jeunes gens étaient venus prendre un bain, ils ne savaient point nager; celui qui se noya fit le fanfaron et s'avança, en riant et en chantant, jusqu'au milieu de la rivière. Soudain le courant l'entraîna, il se vit perdu, et avec des cris déchirants il appela son ami. Hélas! celui-ci ne pouvait lui porter secours, et croiriez-vous, mesdames, que la calomnie osa lui imputer à crime cet affreux accident? Oui, on se dit de bouche à oreille, et quelquefois tout haut, que les deux jeunes gens aimaient la même jeune fille, une charmante enfant, la cousine de celui qui fut noyé, et sa fiancée aussi, car ils devaient se marier après les fêtes de Noël. On prétendit que, sans savoir nager, l'ami de l'infortuné jeune homme eût pu le secourir; on parla d'une barque qui était près de là, on fit remarquer qu'il ne lui eût pas été impossible d'atteindre cette barque, on dit et l'on répéta que ce prétendant évincé avait vu, avec une joie diabolique, la mort de son rival..., si toutefois il ne l'avait pas noyé de ses mains, ajoutèrent de méchantes gens.

— C'est affreux! s'écrièrent Camille et Madeleine.

— N'est-ce pas, mesdemoiselles? Et le plus triste, c'est que les parents du jeune noyé ajoutèrent quelque foi à ces calomnies. Ne voulant pas habiter plus longtemps ce lieu sinistre, ils vendirent leur petit domaine et ils allèrent se fixer à Paris, où leur frère, — le père de la fiancée de leur fils, — avait une maison de commerce, assez peu importante d'ailleurs. Depuis, on ne les revit point.

— Et le jeune homme que l'on calomniait ainsi, que devint-il? demanda Madeleine.

— Oh! celui-là a prospéré, mesdemoiselles, il est riche à millions et propriétaire du château de la Fontelaie : c'est M. Jean Meyrins.

Michel Aubray.

— Fin de la première partie. —

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN

(Voir page 200.)

— Voilà cependant, dit Aliquis, un cortége somptueux qui pénètre dans le château; n'est-ce pas là une suite digne d'un roi?

— Sans doute, mais ce n'est plus le roi Charles IX qui est sur le trône. Henri III vient de convoquer une assemblée des notables, dans le but d'arriver à la réforme des abus. Il arrivera seulement aux horreurs de la guerre civile.

— De nouveau j'aperçois des ouvriers travaillant en face du château; que font-ils?

— D'après les ordres du roi Henri IV, vis-à-vis de l'ancien château ils en construisent un nouveau. Ce château neuf a été commencé par Henri II. La principale cour de ce nouveau bâtiment est carrée et les faces arrondies. Aux deux côtés sont deux autres cours carrées. L'ordonnance en est rustique, et le rez-de-chaussée en est le principal, presque l'unique étage, si l'on considère le peu d'importance de ce qui s'élève au-dessus.

— Quel est, dit Aliquis, ce seigneur dont le costume de velours noir fait encore ressortir la pâleur de marbre; et qui, à cette fenêtre, étend vers Saint-Denis une

main décharnée, tandis que les courtisans qui l'entourent se penchent vers lui comme si le son de sa voix était trop faible pour parvenir à leurs oreilles ?

— Ce seigneur, dit gravement Jacques Coytier, n'est autre que le roi Louis XIII; nous sommes au commencement du mois de mai 1643, et, profitant d'un court intervalle de repos que lui laisse la maladie, il a voulu contempler encore une fois le beau paysage qui s'étend devant les fenêtres du château. Ce sont, en effet, les tours de l'abbaye de Saint-Denis, que l'on aperçoit au loin, et qu'il montre aux courtisans, en leur disant, d'une voix déjà bien affaiblie : « Mes amis, voilà ma dernière demeure. » Le 14 de ce même mois, le roi de France rendra le dernier soupir, au château de Saint-Germain-en-Laye, trente-trois ans, jour pour jour, après la mort de son père, Henri IV.

— Le deuil et la tristesse font encore une fois place aux réjouissances, dit Aliquis; quelle foule de dames et de seigneurs richement parés descendent de ces carrosses pour se rendre à la chapelle du vieux château ! Les cloches sonnent joyeusement, tout respire un air de fête...

— Je le crois, répondit Jacques Coytier, car c'est aujourd'hui le 21 avril 1643; nous retournons de quelques jours en arrière, comme vous le voyez; et il ne s'agit de rien moins que de baptiser l'héritier, le successeur de Louis XIII, celui qui sera bientôt Louis XIV. Monseigneur Séguier, évêque de Meaux, attend déjà dans la chapelle les parrain et marraine de l'enfant, le cardinal Mazarin et la princesse de Condé.

— Quel est cet enfant qui descend du carrosse royal et qu'on entoure de tant de respect?

— C'est le jeune Louis, accompagné du marquis de Villeroi, son gouverneur; né à Saint-Germain, le 5 septembre 1638; il est donc déjà dans sa cinquième année.

— Chose étrange, dit Aliquis, le château neuf semble déjà tomber en ruines, tandis que l'ancien conserve encore un aspect imposant.

— Aussi, répondit Coytier, voyez-vous Louis XIV l'abandonner pour s'installer dans le vieux château où la cour se trouve fort à l'étroit. Les courtisans et les dames sont plus mal logés que les plus pauvres gens du royaume; on fait contre fortune bon cœur, on supporte tout avec un héroïsme sans pareil, pour approcher du foyer lumineux dont la cour est le centre. Mais le roi lui-même s'aperçoit de la gêne qu'on éprouve. Il fait venir Mansard, et lui ordonne d'agrandir le château.

— Bon, mais pourquoi en abattre ainsi sans pitié les plus jolies parties? Pourquoi ces cinq énormes pavillons bâtis aux angles? Pourquoi...

— Dites tout de suite : Pourquoi avoir ainsi gâté et dénaturé l'ensemble harmonieux du château? Vous pouvez, si vous le voulez, le demander à M. Mansard, que j'aperçois occupé à prendre des mesures sur la terrasse commencée par Henri IV.

— Non certes, fit vivement Aliquis, ce monsieur me paraît avoir de lui-même et de son talent une trop bonne opinion, pour supporter la critique d'un inconnu tel que moi. D'ailleurs, j'avoue que la terrasse, qui sous sa direction avance rapidement, me paraît digne d'admiration. Si je ne craignais d'être indiscret, j'aurais aimé à la parcourir, on doit jouir là d'une vue magnifique.

— Venez, je vous promets que nul ne fera attention à nous. Cette terrasse s'étend le long des appartements du roi et de la reine, du côté qui regarde le nord. On voit de là les jardins du roi, et à plus de quatre lieues à la ronde. A trois ou quatre pas de l'extrémité de cette terrasse est une porte donnant dans la chambre du roi; et tout à fait à l'extrémité commencent les petits appartements, rangés sur une seconde terrasse qui règne tout le long d'une autre face du vieux château et a vue sur les cours du château neuf.

— La terrasse qui s'étend devant l'appartement du roi, me plaît, dit Aliquis, et si je n'en exprime pas toute ma satisfaction à Mansard, je vais en dire du moins ma façon de penser à ce monsieur que je vois là-bas, écrivant sur des tablettes, sans doute encore quelques notes concernant des mesures que Mansard l'a chargé de prendre.

— N'en faites rien! dit Jacques Coytier en retenant son compagnon; ce personnage n'est point un élève architecte aux ordres de Mansard, mais le Laboureur, littérateur bien connu. Avancez doucement, et vous pourrez, par-dessus ses épaules, lire les vers qu'il adresse à mademoiselle de Scudéry, justement au sujet de la terrasse qui vous agrée si fort :

Vous savez bien que ce chemin si clair
Qu'on voit au ciel pendant la nuit obscure,
Meine au palais du grand dieu Jupiter,
Comme un auteur digne de foy l'assure ;
C'est Ovide, et cela suffit.
Mais vous ne savez pas peut-être
Qu'à Saint-Germain, tant le jour que la nuit,
Depuis deux ans on en voit apparaître
Un autre en l'air, qu'a voulu qu'on y fit
Monsieur Colbert, des bâtiments le maître.
Il est si beau, si belle en est la vûe,
Qu'en y passant les yeux sont éblouis !
Et ce chemin meine et sert d'avenüe
Aux cabinets de notre grand roi Lovis.

Aliquis prit à peine le temps d'achever sa lecture, car Jacques Coytier lui faisait signe de le suivre sur une autre terrasse qui avait été faite devant la contrescarpe du fossé et qui conduisait de la cour des cuisines dans le parc.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il.

— Au Mail, qui a été fait récemment d'après les dessins de M. le Nôtre. Je veux aussi que vous visitiez

le parterre, orné de trois fontaines, et qui est vraiment digne de votre admiration.

— Mais, si je ne me trompe, dit Aliquis en parcourant avec son guide les allées du parterre, la cour a déjà quitté Saint-Germain; je remarque moins de mouvement, moins de luxe, moins d'équipages que tout à l'heure.

— Oui; le roi Louis XIV, moins philosophe que Louis XIII, n'a pu supporter le voisinage de Saint-Denis; il a quitté Saint-Germain pour Versailles, et c'est maintenant madame de la Vallière qui habite le château.

— Est-ce encore un roi qui se promène lentement dans les jardins, et dont le pâle visage trahit la souffrance et l'accablement?

— Oui; c'est le malheureux Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné en 1688, et qui va, ainsi que la reine sa femme, finir tristement ses jours dans cette retraite devenue si calme et si morne, après avoir retenti du bruit joyeux des fêtes, après avoir entendu répéter dans ses murs tous les noms les plus célèbres de la cour de France.

— Et sans doute maintenant le château de Saint-Germain ne retrouvera pas de sitôt son ancienne animation?

— Pardonnez-moi. Ne voyez-vous pas dans la grande salle des comédiens, costumés et grimés, donner représentation au bruit des applaudissements? Pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, cette salle fut transformée en salle de spectacle, et l'on trouvera plus tard, sous les dalles, des programmes remontant à l'année 1789.

— Vous me quittez? fit Aliquis, voyant que son guide se disposait à s'éloigner.

— Oui, le défilé du cortége touche à sa fin, je n'ai que bien juste le temps de reprendre mon rang; j'entends le bruit des chevaux de l'école de cavalerie qui vient remplacer ici les comédiens, puis les gardes du corps, auxquels le château doit servir de caserne, s'avancent plus loin; enfin les détenus militaires ferment la marche...

— Eh quoi! Saint-Germain a-t-il donc servi de pénitencier militaire? dit Aliquis.

N'obtenant pas de réponse de Jacques Coytier, qui restait immobile à côté de lui, Aliquis se pencha pour connaître la cause du silence de son guide, mais il se recula vivement en poussant un cri et en portant la main à son front; car ce qu'il avait pris pour le célèbre médecin de Louis XI n'était autre chose que le mur en pierre qui avançait des deux côtés de la fenêtre, et contre lequel il avait fortement heurté son front.

Se penchant à la fenêtre pour reprendre un peu de calme en respirant l'air du dehors qui commençait à devenir plus frais, il put reconnaître que, par suite des travaux commencés en 1862, le vieux donjon, construit par Charles V et démasqué par la destruction du pavillon de l'Ouest, a déjà repris sa fière et majestueuse physionomie d'autrefois. Plus disposé alors à visiter, avec l'attention et le respect dus aux souvenirs du passé, le château qu'il avait parcouru distraitement, il se dirigea vers l'entrée du donjon de Charles V et pénétra dans les salles qui seront les plus belles du Musée gallo-romain établi maintenant au château.

Prenant cette fois pour cicérone, au lieu du médecin de Louis XI, l'excellent ouvrage de M. Gabriel de Mortillet, où se trouvent réunies des explications claires et concises, de nature à être comprises, même des visiteurs les moins instruits, Aliquis, doué d'une vive imagination, se reporta bientôt, par la pensée, aux temps préhistoriques; il suivit, en quelque sorte pas à pas, grâce à la parfaite méthode de classement observée au musée de Saint-Germain, les progrès de notre civilisation depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de la race carlovingienne; il vit l'industrie se perfectionner peu à peu. Les premiers instruments de travail, les simples percuteurs, en morceaux de silex servant de marteaux, s'arrondir par l'usage et graduellement devenir de véritables marteaux, auxquels vinrent s'adjoindre, toujours de plus en plus perfectionnés, d'autres instruments, des haches, des couteaux en silex, des pointes de flèches et de lances, etc. Aliquis, homme doux et d'habitudes paisibles, ne put s'empêcher de remarquer, avec un sentiment de regret, qu'à toutes les époques les instruments de guerre étaient les plus perfectionnés.

Après avoir lentement parcouru tout le premier étage, il pénétra dans la grande salle des fêtes, qui n'est pas encore restaurée, et qui contient, pour le moment, les moulages de l'arc de triomphe d'Orange. Peu s'en fallut, en admirant les proportions gigantesques de cette salle, qui occupe toute la largeur du château, du côté du pont-levis, et en remarquant, au-dessus de la colossale cheminée, la salamandre de François Ier, que notre héros ne se crût convié à l'une des fêtes brillantes du XVIe siècle, où la Cour de France réunissait les personnages les plus illustres par leurs talents et leur science.

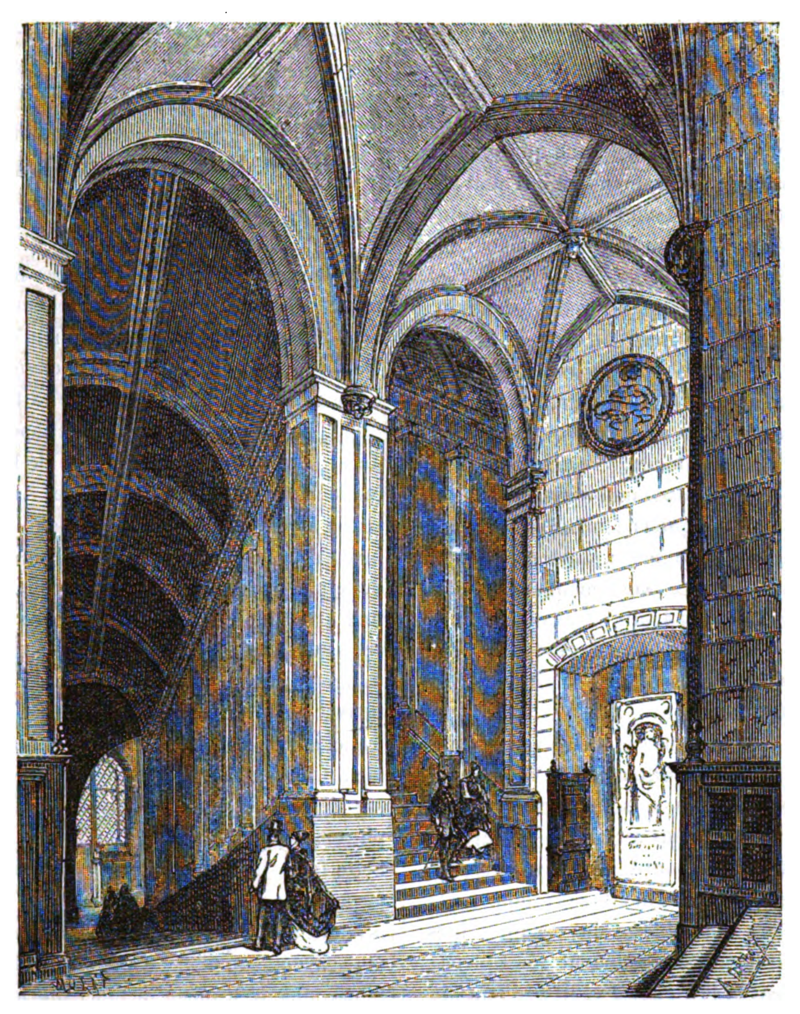
Pourtant, se rappelant à temps qu'il serait bientôt l'heure de prendre le train pour revenir à Paris, Aliquis sortant de la salle des Fêtes, descendit d'abord quelques marches, puis, montant au second étage par un étroit escalier tournant, qui, du temps de Louis XIV, conduisait aux appartements des filles d'honneur, entra dans la salle du Trésor, qui occupe le haut de la tour de Charles V.

Peu sérieux de sa nature, quoique observateur (peut-être sans s'en douter, et comme M. Jourdain faisait, de la prose, Aliquis n'accorda qu'une médiocre attention aux bracelets d'or massif, en lingots, qui servaient en même temps pour la parure et pour les échanges. Une coupe en argent, ornée de branches de

myrte, d'un travail délicieux, un grand cadre, renfermant des *ex-voto* d'argent sous forme de feuilles de palmiers, et les moulages de vases en argent, remarquablement beaux, et considérés comme faisant partie du trésor de Varus, le laissèrent complétement froid.

Mais, en revanche, il passa longtemps à examiner les boîtes à fard des dames gallo-romaines, les jouets d'enfants en bronze et en terre cuite, et surtout... les caricatures!... Oui vraiment. Notre héros, qui trouve un singulier plaisir à contempler les portraits des célébrités du jour, qui, pour grandir leur réputation, essayent de faire rire le « bon public » à leurs dépens en livrant leur caricature à ses plaisanteries, éprouva une joie sincère à retrouver, dans de grotesques images en terre cuite, le penchant à la raillerie de « l'esprit gaulois. »

En véritable enfant de Paris, il considéra aussi avec le plus vif intérêt un billet de spectacle,—un mascaron en terre cuite,—sur lequel est représentée une tête qui rit, correspondant à une figure semblable, placée au-



Escalier d'honneur du château de Saint-Germain.

dessus de l'entrée des arènes, du côté par lequel le spectateur devait pénétrer dans le cirque, pour arriver à la place désignée par le numéro XIII, inscrit en chiffres romains au-dessus du mascaron.

Après avoir jeté un coup d'œil trop rapide sur la collection numismatique, et parcouru les salles consacrées à l'ethnographie, à l'époque du bronze, à la première époque du fer, Aliquis se décida, non sans regret, à quitter le Musée de Saint-Germain, qui, fondé depuis bien peu d'années, et resserré dans un petit nombre de salles (la plupart de celles qui lui sont réservées n'étant pas encore restaurées), offre déjà au chercheur désireux de s'instruire, au savant curieux d'observer, des documents précieux, un nombre considérable de richesses archéologiques, qu'on n'a pu réunir et classer en aussi peu de temps que par des prodiges d'activité, d'érudition, de méthode, et de vrai dévouement à la cause de la science.

Tout occupé de ce qu'il avait vu, Aliquis dont la faiblesse est de faire le beau parleur, ne fut pas plus tôt

en wagon qu'il entama la conversation avec un monsieur assis en face de lui ; et, au grand amusement de ses compagnons de voyage, donna un libre cours à son enthousiasme.

— Oui, monsieur, s'écriait-il en gesticulant pour donner plus de force à ses paroles, ce Musée sera une des gloires de notre époque ! Il se développera et vulgarisera les études historiques, en remplaçant, pour ainsi dire, la théorie par la pratique, ou plutôt en faisant *voir* ce dont les meilleurs auteurs ne peuvent que parler ! Or chacun sait que l'esprit conserve mieux la mémoire de ce que l'œil a vu que de ce que l'oreille a entendu !

Une vieille dame, assise auprès du monsieur à qui s'adressait Aliquis, prit la parole :

— Pardon, fit-elle, mais je m'étonne que, dans ce Musée que vous prétendez si complet, et qui doit aller jusqu'à l'époque des rois carlovingiens, il ne se trouve aucun objet rappelant l'origine du Christianisme dans les Gaules ?

A ceci, Aliquis un peu déconcerté ne trouva rien à répondre, et sentit déjà diminuer son enthousiasme.

— A mon tour ! dit alors le personnage placé vis-à-vis de lui. Je connais fort le Musée dont parle monsieur, et c'est un vrai plaisir pour moi quand mes occupations me permettent d'aller y passer quelques heures. Ne croyez pas que, dans une œuvre aussi utile, aussi digne de sympathie que la fondation du Musée de Saint-Germain, l'idée religieuse puisse être mise de côté. Elle y sera, au contraire, dignement représentée; l'élégante chapelle, bâtie par Louis IX avant la Sainte-Chapelle de Paris, et complétement restaurée, sera consacrée aux objets représentant l'origine duChristianisme dans les Gaules.

— Ah ! combien je vous remercie d'être venu en aide à mon ignorance ! s'écria l'enthousiaste Aliquis, serrant avec effusion les mains de son interlocuteur. Je veux retourner prochainement à Saint-Germain pour mieux étudier tout ce qu'aujourd'hui j'ai vu avec trop de précipitation. Bien certainement ceux dont l'infatigable persévérance a déjà obtenu des résultats inespérés verront leurs efforts justement récompensés par le développement et la richesse croissante du Musée qu'ils ont fondé !

— Je l'espère comme vous, dit le monsieur, et j'ajouterai que la plupart des visiteurs du nouveau Musée en emportent une impression, qui, si elle n'est pas toujours exprimée aussi hautement que la vôtre, n'en est pas moins favorable à l'œuvre dont l'honneur appartient en grande partie à l'active et habile administration de M. Alexandre Bertrand, conservateur du Musée de Saint-Germain. Mais nous voici arrivés, recevez mes adieux.

— Déjà ! s'écria notre héros, à qui le trajet paraissait n'avoir duré qu'un instant, et qui avait voyagé pendant une heure sans s'en apercevoir.

— Déjà ? grommela un monsieur assis à l'autre coin du wagon, et qui avait tenu son mouchoir sur son visage pendant tout le temps. Je souffre d'une atroce mal de dents, j'ai hâte de rentrer chez moi, et ce maudit voyage me semblait ne devoir jamais finir.

Le monsieur s'éloigna de fort mauvaise humeur, tandis qu'Aliquis prenait gaiement le chemin de son logis, en philosophant avec lui-même à propos de ce phénomène curieux qui nous fait voir les mêmes choses d'un œil tout différent, suivant la disposition de notre esprit.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

UN JOUR D'ORAGE

J'avais vu s'écrouler un de ces brillants et fragiles édifices auxquels l'imprudente jeunesse confie le trésor de son avenir. Un éclair soudain m'en a révélé tout le vide, sans me laisser même la chance du doute, dernière ancre de salut à laquelle se rattache le cœur naufragé. La tête en feu, les nerfs crispés, les veines tendues, j'étais comme une victime de l'enfer au premier moment de son éternelle torture. Autour de moi roulait le bourdonnement de la foule ; sa gaieté folle, son luxe, son insouciance, son entraînement vers le gain ou le plaisir, irritaient mon tourment, et je sentis toute une armée de pensées mauvaises se dresser dans mon cerveau. Cet égarement fut court; ma conscience s'en indigna : j'eus peur de moi-même. Pour échapper à ce nouvel orage je traversai la ville d'un pas rapide et franchis les portes. L'air de la campagne me fit du bien. Cherchant à me réconcilier avec moi-même, je me dis qu'un commencement de démence avait seul pu me suggérer un tel mouvement de méchanceté. Cette fatale idée s'appesantit sur mon esprit comme un fer ardent; il me fut impossible de secouer son empreinte; mes efforts pour m'en affranchir l'enfonçaient plus profondément : j'étais semblable au taureau luttant contre le tronçon de lance que le toréador a laissé dans sa plaie. Cette secousse imprima un nouveau cours à mes pensées ; elles le suivirent avec une impétuosité déplorable, comme le torrent devant lequel s'ouvre un nouveau ravin. Je sentais tous les vertiges de la folie monter, se croiser, tourbillonner, s'entrechoquer dans ma tête. Une voiture publique vint à passer; à mon appel elle s'arrêta; sans m'informer de sa destination j'escaladai l'impériale. Le mouvement, le bruit fut d'abord une bienfaisante diversion pour ma préoccupation douloureuse ; mais bientôt le vertige me saisit encore : je sentis des cercles ardents rouler dans mon cerveau ; la campagne me parut tourner comme une roue emportée par l'ivresse ; il me sembla que la

voiture elle-même tremblait et chancelait. Épouvanté, je criai, fis arrêter, descendis et m'enfuis à travers champs.

J'allais, franchissant haies et fossés, comme un daim aveuglé par la poursuite des chasseurs; tout haletant, j'arrivai ainsi à l'entrée d'un village. Une fête y était célébrée; elle s'étalait au centre d'une forêt, lac de verdure où le village était épanoui, comme un nymphæa sur la sombre masse des eaux; du sommet d'une colline la ville apparaissait au loin; elle faisait pressentir son orageux fracas par les tourbillons de fumée et de poussière qu'elle soulevait et croisait dans l'air, semblable à ces fatales demeures où les poëtes ont enfermé les âmes criminelles. L'aspect riant des cultures, l'animation de la fête tempérait la majesté du site... D'où vient que la joie de la grande ville m'avait irrité et que la joie du village me calma? Était-ce épuisement des forces physiques ou quelque influence supérieure? Je l'ignorais, mais je me laissai aller à cette bienfaisante impression avec toute la volupté d'une âme qui se sent renaître. Je contemplai les jeux de la lumière à travers le feuillage, sa réfraction dans les eaux, la surabondance de séve qui débordait de ces troncs séculaires et couvrait le sol d'une épaisse et riche toison; je suivis d'un œil curieux l'allégresse champêtre dans toutes ses pétulantes et naïves allures; j'écoutai avec ravissement les brusques éclats multipliés sous les profondeurs de la forêt, et j'admirai la confiance instinctive des oiseaux qui, par moments effarouchés, revenaient bientôt familièrement prendre part aux miettes du festin. Je me dis que la nature était féconde et belle et que l'homme pouvait y être parfois heureux. Cependant, je fus bientôt las d'un spectacle avec lequel tout mon être se trouvait en désaccord. Une voiture allait partir; j'y montai et fus emporté vers la ville, moins orageux, mais toujours chagrin.

Devant moi était assise une jeune mère; son enfant dormait sur ses genoux; les comparer au groupe divin animé sur la toile par le génie de Raphaël, c'est reproduire une phrase banale; et cependant, jusqu'à ce que les visions d'une autre vie m'aient révélé le type de la beauté parfaite, quel autre terme de comparaison pourrais-je choisir ici-bas? Cette femme avait donc la grâce de maintien, la pureté d'expression, tout l'ineffable idéal des Vierges créées par le peintre d'Urbin. Rien ne peut rendre le sentiment qui émanait, ardent, chaste et suave, de ses longues paupières baissées et descendait envelopper d'une atmosphère maternelle son fils charmant et noble comme le Sauveur-Enfant. D'une main elle soutenait délicatement la tête adorée; de l'autre elle balançait avec lenteur un léger tissu dont les ondulations rafraîchissaient l'air et tenaient éloigné tout insecte importun. L'aspect de ce tableau rayonna comme un doux éclair dans ma triste rêverie. Je ne pus retenir une exclamation; comme cette exclamation était admirative, comme mes yeux restaient fixés sur l'enfant, la mère me remercia d'un regard qui s'abaissa aussitôt vers son fils. C'était un de ces regards qui pénètrent le cœur et le remuent profondément, car ils contiennent toute une âme; un moment détournée vers moi, cette âme continua de se répandre en muette contemplation sur l'enfantine créature et le sourire des lèvres qu'elle épanouissait disait assez que cette contemplation était du bonheur. Je ne pus me rendre compte de l'effet produit en moi par cette scène; mais cet effet mystérieux fut salutaire; j'oubliai ma douleur, et, l'œil fixé tantôt sur la mère, tantôt sur l'enfant, je rêvai, bercé par une vague succession de sentiments et de pensées, jusqu'à ce que, la voiture s'étant arrêtée, la mère s'éloigna et le charme fut rompu. Je me retrouvai sur le pavé de la grande ville, moins agité, mais toujours malheureux, car l'isolement au sein de la foule me rendait à toute ma détresse en me livrant à mon plus cruel ennemi, c'est-à-dire à moi-même. Je m'éloignai rapidement des quartiers bruyants et m'enfonçai dans une rue étroite et obscure.

Devant une allée noire qui m'était bien connue, je m'arrêtai. D'un pas rapide je montai un escalier inégal et poussai une porte entr'ouverte : c'était un étrange lieu que la chambre au seuil de laquelle je me trouvai alors; une couchette soutenait dans un coin un dur matelas de crin; des cornues, des alambics encombraient le pavé; quelques planches de sapin à peine rabotées se dressaient en tables ou s'échelonnaient en étagères sur lesquelles étaient épars des livres, des herbiers, des échantillons minéralogiques, des ossements empruntés à toutes les variétés du règne animal et dont quelques-uns, par leurs dimensions gigantesques, rappelaient cette époque primitive que devina et reconstruisit le génie de Cuvier; enfin, tout le formidable et salutaire attirail à l'aide duquel la science corrige les défectuosités de la nature humaine. Parmi ce singulier ameublement, errait d'un pas mélancolique un malheureux chat, victime sans doute de quelque docte expérience, car sa tête semblait à peine tenir à son cou labouré circulairement par une profonde incision. Une bougie placée dans la cavité d'un squelette répandait sur ce tableau des lueurs fantastiques et éclairait un jeune homme au corps grêle, au front pâle, précocement ridé par le travail de la pensée. Il promenait le scalpel sur des membres à demi disséqués. Au bruit de mon arrivée, il releva la tête avec la brusque impatience du penseur dont on interrompt la rêverie. Il sourit en me reconnaissant et me tendit la main. C'était un de mes plus intimes, un de mes meilleurs amis, celui auprès de qui je venais le plus volontiers, lorsque je souffrais. Il méritait cette confiance; doué de merveilleuses aptitudes, il avait su, de bonne heure, comprendre la vie dans ce qu'elle a de grave, de simple et d'utile, et se préparait par de sérieux travaux au soulagement de ses semblables. J'é-

tais monté chez lui avec la pensée de lui révéler ma détresse; mais, lorsque je fus entré dans ce sanctuaire de la science et du travail, lorsque j'eus respiré sa religieuse atmosphère, je me sentis un remords d'y répandre le trouble par la confidence de mon chagrin, car les causes de ce chagrin me semblèrent alors bien futiles et bien vaines. Je quittai donc mon ami après avoir échangé avec lui quelques paroles affectueuses; en descendant, j'étais toujours malheureux, mais, cependant, moins agité; était-ce l'effet du témoignage de dévouement que je venais de sentir dans cette cordiale étreinte? Je l'ignorais, mais tout un monde de pensées nouvelles semblait s'être ouvert devant moi.

Je marchais au hasard, rêvant à cette vie si modeste, si calme et déjà si bien remplie. La nuit était avancée, les rues désertes et silencieuses. Quoique moins irrité, j'avais toujours la tête lourde et le cœur en feu; je compris qu'aucune espérance ne m'était permise tant que ce poids et cette ardeur ne seraient point dissipés, et, rendu à l'amer sentiment de ma situation, je retombai dans une douloureuse torpeur.

Une église était ouverte: quelques cierges l'éclairaient encore. J'entrai pressé par cet instinct qui, lorsque nous souffrons, nous attire au pied des autels. Jamais la poésie des saints lieux ne me paraît plus imposante et ne parle autant à mon cœur qu'à cette heure de ténèbres et de solitude qui succède aux solennités du jour. Les dernières lueurs du sanctuaire glissaient derrière les colonnes, animaient l'or des cadres, l'argent des candélabres, faisaient vaciller de grandes ombres sous la voûte, dessinaient en noires silhouettes et semblaient mouvoir les fleurs, les anges, les saints de pierre groupés aux chapiteaux, étalés dans les niches ou sculptés sur les tombes; en traversant les vitraux, les rayons pâles de la lune se coloraient de mille nuances et descendaient dans la nuit du temple comme l'émanation d'un regard divin; quelques fidèles priaient à genoux semblables à des marbres funèbres, ou se retiraient d'un pas lent et grave. Reste de la solennité du soir, l'encens parfumait encore les profondeurs... Ébranlée par ces diverses sensations, mon imagination me représenta les pompes disparues, et les dernières vibrations de l'orgue murmurèrent à mon oreille.

Une femme était agenouillée dans un confessionnal, je m'assis près d'elle et rêvai longtemps, l'âme confusément remplie de pensées graves, d'émotions religieuses et douces. Quand cette femme se leva, je m'agenouillai à sa place. Dans le sein du vieillard assis au divin tribunal d'ici-bas je déposai mes fautes, j'épanchai les souffrances de mon cœur, les tristesses, les doutes, les craintes de mon esprit. Je lui racontai cette journée de torture et l'influence mystérieuse de chacune des scènes que le hasard m'avait offertes; je lui demandai le mot de cette énigme... « Et maintenant, mon père, m'écriai-je enfin, emporté par un mouvement désordonné de ma pensée, cette journée est-elle une épreuve ou un céleste avertissement? une expiation du passé ou un pressentiment de l'avenir? Dieu m'a-t-il fait boire en un jour tout le calice ou doit-il le répandre sur ma vie entière en flots brûlants et amers, comme ceux dont je viens d'être abreuvé?... Je vous ai révélé toute mon âme, par quelle souillure a-t-elle donc mérité cette souffrance exceptionnelle? — Mon fils, répondit le prêtre d'une voix lente et sévère, c'est une orgueilleuse pensée de croire que le Ciel a fait tomber sur vous une destinée d'exception; vous avez souffert parce que tous les mortels doivent souffrir; vous avez eu votre part de la grande expiation qu'accomplit l'humanité. Du reste, votre erreur est aujourd'hui celle de beaucoup d'entre vos frères : pleins d'un superbe désespoir, ils se dressent contre le Ciel et lancent avant l'heure dans l'éternité l'âme qu'ils avaient reçue pour l'épreuve terrestre. Au lieu d'accuser le Ciel, que n'accusent-ils la vanité de leur pensée, la dépravation précoce de l'intelligence et du cœur, l'imprudence de leurs désirs? Nul ici-bas n'a le droit de murmurer contre la Providence, vous, mon fils, moins que personne; car, en vous faisant connaître dans cette journée toute l'angoisse de la destinée humaine, elle vous a montré les sources où vous trouverez la force dans vos détresses, le port où s'abriteront vos tourmentes. Vous vous êtes senti plus calme en présence de la nature, au sein des joies naïves de la vie champêtre, parce que c'est une émanation de Dieu lui-même qui brille dans les splendeurs de la création et nous parle par sa voix mystérieuse, et parce que, loin de la corruption des villes, l'âme conserve mieux sa grandeur primitive, le cœur est plus sincère et l'esprit se détourne moins de ses voies naturelles. Un bonheur inconnu vous a pénétré lorsque vous avez contemplé les épanchements, l'extase de l'amour maternel, parce que Dieu a placé dans les affections la source de toute félicité terrestre. La vie austère et modeste de votre ami vous a frappé d'un respect religieux, car c'est par le travail dans la direction où le poussent ses aptitudes que l'homme remplit sa destination et domine ses misères. Enfin, si dans ce moment vous sentez votre âme pleine d'un bien-être solennel, c'est qu'au-dessus des consolations de ce monde, les résumant toutes et suppléant à leur insuffisance, le christianisme ouvre aux malheureux d'intarissables trésors. C'est là, mon fils, que vous auriez dû venir puiser tout d'abord; mais Dieu qui vous conduisait a voulu, sans doute, en vous réservant cette ressource pour la dernière, vous apprendre combien elle surpasse les autres, afin qu'à l'avenir le désespoir n'entre plus dans votre âme lorsque vous trouverez la déception et le vide autour de vous... Et maintenant, mon fils, continua le prêtre d'une voix plus forte, vous repentez-vous de vos erreurs? — Oui, mon père, je me repens! — Abjurez-vous devant Dieu votre vie passée, et promettez-vous de marcher dans les voies nouvelles que sa bonté vient de vous ouvrir? — J'abjure et je

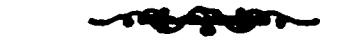
promets! — Allez en paix, vos fautes vous sont remises! »

Et, à mesure que le vieillard élevait sur mon front le geste qui délie, je sentis le Ciel descendre dans mon âme. Inondé par ce bonheur divin, je laissai emporter mon esprit dans les régions idéales, tandis que mon corps s'oubliait agenouillé, immobile comme si l'existence l'eût abandonné. La parole du prêtre me rappela au monde réel; il était debout: « Levez-vous, mon fils, me dit-il d'une voix respectueuse, un chrétien régénéré par la pénitence ne doit pas rester à genoux devant un pécheur tel que moi. Rentrez dans la vie le front haut et d'un pas ferme; priez quelquefois pour celui qui fut auprès de vous l'indigne instrument des miséricordes célestes; et, comme votre erreur est le mal qui attriste et décime la génération à laquelle vous appartenez, écrivez pour l'enseignement de vos frères tout ce que vous avez senti, tout ce qui vous a été révélé dans cette journée. »

Il s'éloigna, je le vis s'agenouiller sur les marches de l'autel, pencher sa tête et prier. Longtemps j'entendis le murmure de ses sanglots à demi étouffés et le bruit de sa poitrine qu'il frappait avec repentir. Comme la lueur du dernier cierge allait s'éteindre, je sortis, emportant de la force pour le reste de mes jours.

Plusieurs années se sont écoulées depuis cette époque, et j'ai traversé bien des épreuves; les paroles du vieillard m'ont constamment soutenu et consolé; aujourd'hui encore elles me sont présentes comme à l'instant où il les prononça, et c'est pour obéir à la dernière que j'écris et publie ces pages.

JULES CANONGE.



LA PLUME D'ANGE

I

NOEL

Noël! une mystérieuse clameur qui s'étendait de Bethléem en Judée jusqu'à la Jérusalem céleste, harmonieux cantique d'allégresse, redescendait vers la terre pour remonter aux sommets de l'infini.

Noël! gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Les échos de l'humble vallée d'Ephrata et ceux des astres éclatants qui sont suspendus à la voûte éternelle se renvoyaient ces paroles sacrées.

Noël! et les Esprits, messagers fidèles du Très-Haut, les plus glorieux des archanges comme les moindres de la légion des chérubins, les répétaient avec transport en se dirigeant à tire-d'aile vers la crèche où venait de naître le Fils de Dieu, le Sauveur, le Messie prédit par les prophètes, promis aux patriarches, le Rédempteur, l'enfant Jésus.

Déjà les princes de la phalange de flamme étaient prosternés devant son berceau, quand les plus jeunes d'entre les chérubins, — troupe enfantine qui voltige dans les parfums du sanctuaire divin, — partis les derniers et moins habiles à franchir les immensités des zones de lumière, s'abattirent confusément autour de la citerne de David.

Les ténèbres enveloppaient le désert. Sur la terre nue et froide, pas de traces. Dans les airs, de toutes parts, un même cri de joie : Noël!

Les jeunes esprits cherchaient leur route avec une ardeur inquiète; ils tournoyaient en spirale autour du puits et ils disaient :

— Où sont nos frères bien-aimés?

— En quel lieu adorent-ils le Fils du Très-Haut?

— Dieu des miséricordes, Père des anges et des hommes, daigne nous éclairer, car nous sommes égarés et affligés, tandis que l'univers est dans la joie.

Noël! l'étoile qui devait guider les rois mages leur apparut, et soudain, avec la précipitation de leur âge, en se heurtant les uns les autres, ils découvrirent et atteignirent Bethléem de Juda.

Une lueur mystique, phare de salut, auréole de rachat, indiquait la modeste crèche devant laquelle les pasteurs s'agenouillaient; quelle joie parmi les chérubins!

Mais aussi avec quelle impétuosité juvénile ces enfants du ciel essayaient de percer la foule de leurs aînés pieusement recueillis et d'approcher de l'Enfant Dieu!

Les princes des cieux, serrés et pressés comme sur la mystérieuse échelle de Jacob, enveloppaient de leurs ailes étendues le sanctuaire nouveau, mais ils se tenaient à une distance respectueuse.

Prophétiquement pénétrés de la parole évangélique : — « Permettez que les petits viennent à moi! » — les petits ne s'arrêtaient que faute de pouvoir se glisser à travers les rangs épais des Dominations, des Trônes, des Archanges; ils essayaient à qui mieux mieux de dépasser Gabriel, Michel, Raphaël, les plus illustres, les plus glorieux, et s'ils n'y parvenaient point, c'est que la parole du Maître nouveau-né ne devait être prononcée que bien des années après le grand jour de Noël.

Or, les plus jeunes étant aussi les plus impétueux, le plus impétueux devait être Alephaël, né, la veille, d'un soupir de l'Ange de la Vérité, — soupir que féconda la Volonté du Très-Haut.

L'Ange songeait, avec une pieuse tristesse, aux douleurs qu'engendre la connaissance absolue et complète des choses cachées.

Le mensonge est en abomination devant le Très-Saint et Très-Puissant; mais la connaissance entière de la vérité, voulant celle de l'avenir, est au-dessus des forces humaines. Trop souvent la vérité blesse,

afflige, désespère; les prophètes eux-mêmes ne l'ont possédée qu'en partie; aucun des faibles mortels n'est capable de la supporter dans toute son étendue.

Les fils des hommes ne doivent donc en connaître que l'alpha et se guider d'après lui jusqu'à ce que, dépouillés de leur enveloppe terrestre, ils soient assez puissants pour en envisager l'oméga, la fin, le terme : — L'avenir, l'éternité.

De ces pensées sanctionnées par l'Éternel naquit Alephaël, enfant céleste, qui avait pour attribut le principe de la vérité.

Et dès le lendemain, jaloux d'approcher du nouveau-né en qui s'incarnaient toutes les vérités divines, le chérubin volait, montait, descendait, planait, tournoyait, cherchant passage, n'en trouvant pas. S'il prenait de l'élan, c'était en vain. Il ne parvenait même point à entrevoir le Rédempteur, qui, pauvre et chétif, incompréhensible vérité, reposait sur une couche de paille dans la crèche d'une étable.

Tous les autres petits anges, tous ceux qui s'étaient égarés comme lui auprès de la citerne de David, plus heureux ou plus adroits, étaient maintenant au milieu de la sainte famille. L'Enfant Jésus leur souriait.

Alephaël aperçut enfin un étroit espace qui s'entr'ouvrait; il s'y engagea; mais le passage était si resserré, que le bout de son aile se prit aux branches d'un figuier dépouillé de feuilles.

Par bonheur son élan était tel, qu'il ne fut pas arrêté; comme ses jeunes frères, il eut bientôt part aux sourires divins de l'Enfant Jésus.

Seulement la plus grande et la plus belle de ses plumes avait été arrachée.

Que devint-elle ?

II

LE MASSACRE DES INNOCENTS.

Après l'adoration des anges et celle des bergers, vint celle des mages, dont le roi Hérode attendit en vain le retour à Jérusalem.

La sainte famille fuyait en Égypte.

Cependant le vent d'hiver avait détaché du figuier la plume d'Alephaël, brillante dépouille d'une aile céleste.

Elle avait l'éclat de l'arc-en-ciel, les reflets de l'or, la force de l'acier, la flexibilité du roseau, la forme d'un palmier courbé par la brise.

Elle fut emportée vers le désert, puis ramenée vers Bethléem, où coulait alors à grands flots le sang des innocents.

Dans la campagne on l'ignorait encore, quand la plume angélique fut aperçue par un jeune garçon qui s'échappa des bras de sa mère pour la ramasser.

A peine l'avait-il dans la main que parut une troupe de bourreaux. Leur œuvre sanglante était accomplie en ville; ils se précipitaient aux alentours.

Selon la prédiction de Jérémie, un horrible deuil frappait Rama, où l'on n'entendait que gémissements, tant il y avait de mères inconsolables.

Le centenier Rémus, chef des égorgeurs, leur criait :

— Fouillez les buissons! pénétrez dans les tentes! à mort les enfants! ainsi l'ordonne le roi Hérode!

La mère du jeune garçon l'entendit et poussa un cri d'horreur en se précipitant au secours de son fils; — secours bien inutile, puisque, à Bethléem, les enfants étaient tués sur le sein de leurs mères; — secours puissant, car le centenier Rémus venait de s'emparer de la plume d'ange.

— D'où vient cette merveille? demanda-t-il.

— Soldat! répondit la mère inspirée, c'est de l'ange protecteur de mon fils.

Après avoir longuement contemplé l'éblouissante plume, Rémus s'en fit un panache; puis non-seulement il cessa d'égorger, mais, rassemblant ses soldats, il s'en retourna droit à Jérusalem.

L'un des innocents venait d'être sauvé par le symbole du principe de la vérité.

Pour l'homme de sang, ce principe fut un mouvement de pitié. Depuis, il ne songea plus, sans remords, à la part qu'il venait de prendre aux crimes d'Hérode; Et, bien résolu à ne plus faire office de bourreau, il se mit en mesure de retourner à Rome.

G. DE LA LANDELLE

— La fin prochainement. —

LA SŒUR DE CHARITÉ

—

Vous qu'enivre tout ce qui brille;
Vous qui vous couronnez de fleurs,
Qu'êtes-vous près de l'humble fille
Qui veille au chevet des douleurs?
Elle vole où son cœur l'envoie,
Et, sublime sans le savoir,
Elle parcourt la rude voie
De l'héroïsme du devoir.

Chaque infortuné que désole
La misère, l'infirmité,
Dans celle qui toujours console
Voit l'ange de la charité.
L'existence la plus amère
Auprès d'elle a quelque douceur :
L'enfant trouvé lui dit : Ma mère!
Et le proscrit lui dit : Ma sœur!

Au grand jour, ou dans le mystère,
Que de pleurs elle sait tarir!
Elle appartient, sur cette terre,
A tous ceux qu'il faut secourir.
Son cœur devine la souffrance
Qui se cache et gémit tout bas;
Il relève par l'espérance
Les martyrs de tous les combats.

Comte de Trogoff-Kerbiguet.



CHRONIQUE

—

Noël! Noël! Certes voilà une grande fête; mais il y a en elle quelque chose qui nous frappe peut-être plus que sa grandeur, c'est la naïveté. Noël est la fête de l'enfance en même temps que celle du Dieu enfant. C'est avec une émotion vive et douce que nous voyons apparaître parmi tous les jouets des étrennes ce petit arbre toujours vert, l'arbre du Noël des familles, autour duquel se forment les joyeuses rondes des enfants émerveillés, arbre gracieux de l'innocence et de l'intimité, aux branches duquel viennent se suspendre mille gracieux symboles propres à rappeler les pieux souvenirs du moment.

Noël s'enlace au jour de l'an pour faire aux petites têtes blondes toute une semaine d'allégresse, et déjà on voit, dans cet heureux rapprochement, la douce influence de Celui qui veut qu'on laisse venir à lui les petits enfants.

Tout s'organise, tout se prépare, tout s'ouvre pour ces charmantes et innocentes séductions dont le cher petit monde est l'objet. Au milieu de ces décombres dont les derniers travaux de Paris à demi interrompus embarrassent nos pas, nous voyons avec plaisir naître, sortir, s'épanouir, comme des fleurs sur des ruines, mille gentilles boutiques improvisées qui vont profiter de ce bon petit temps et satisfaire à ses douces exigences. Des masures à demi démolies, des vieilles remises, des réduits trop vieux ou trop neufs pour être habitables à toute autre époque, se font les asiles, les nids, les crèches de ce joli petit étalage de joujoux, de bonbons et surtout de ces mignons lit de paille où rerepose l'image du nouveau-né Souverain qui nous sourit en nous tendant les bras. Les prescriptions, si sévères toujours, de l'ordre public s'adoucissent pour les naïves contraventions dans ces jours bénis; le sourire divin semble gagner les lèvres et le cœur des hommes. Les propriétaires eux-mêmes, dont la réputation d'inexorabilité est si bien établie, ferment à demi les yeux et reconnaissent un droit tacite aux empiétements du pauvre et du petit marchand qui s'occupe de préparer les étrennes des pauvres et des petits, et le laisse étaler sans conteste sur son terrain vacant. On sait pourtant les manies et les excès bizarres qu'inspire à quelques gens ce titre de propriétaire. Nous ne voulons pas parler ici de ces tyrannies domiciliaires exercées sur les chiens, les chats, les enfants et les locataires par les possesseurs d'immeubles parisiens et les respectables dépositaires de leur autorité, dont on a tant glosé, sans avoir jamais tout dit; nous parlons simplement des exigences fort légales qui ressortent du droit usuel. Eh bien, le jour de Noël apporte une trêve à toutes ces petites guerres intestines, toutes les difficultés semblent s'aplanir ce jour-là, il y a détente générale, oubli de toutes les rigueurs et épanouissement de toutes les indulgences.

Ce mouvement familier, cet entrain gracieux du jour de l'an, est d'autant plus accentué qu'avec la facilité des chemins de fer chacun peut venir faire des emplètes à la grande ville. C'est un agréable prétexte pour se donner à soi-même un spectacle intéressant par-dessus le marché; d'ailleurs, pour bien des gens, le plaisir d'errer de boutique en boutique, de magasin en magasin, de bazar en bazar, égale celui de donner et même parfois de recevoir.

⁂ J'ai vu dernièrement un aimable flâneur qui se livrait à un singulier travail de statistique : il s'était imposé pour tâche de relever les noms nouveaux donnés aux vieilles rues. Il est certain que depuis quelque temps, il s'est fait sous ce rapport une étrange transformation. Autrefois les rues puisaient tout bonnement leurs dénominations dans leurs situations, leurs traditions particulières, leurs légendes : de là les rues du Puits-qui-Parle, de la Grande-Truanderie, des Nonandières (lisez des Nonains d'Hyères); de ces qualifications pittoresques on a passé aux souvenirs historiques, aux inspirations géographiques, d'où les noms de rues d'Aboukir, de Londres et de Berlin. Mais le service de la poste en souffrait quelquefois, et telle missive, destinée à la rue d'Amsterdam, auprès des Batignolles, s'en allait, dit-on, parfois jusqu'à la capitale de la Hollande. Alors sont venus les noms propres des héros, des grands faits, des grands hommes; mais les circonstances changent si vite, le puissant, l'honoré d'aujourd'hui devient si rapidement le proscrit de demain, et la place Louis XV peut devenir sitôt la place Louis XVI, puis de la Révolution, puis de la Concorde, qu'on a fini par amalgamer tous les systèmes qui renferment tous les inconvénients.

Il y a bien la mode des Américains qui donne tout simplement un numéro à chaque rue comme à chaque maison; mais cette méthode, qui paraît si logique, est bonne tout au plus pour les villes improvisées, sortant pour ainsi dire de terre toutes faites et d'un bloc, comme si elles tombaient d'un moule. Franchement

cette logique-là manque de fraîcheur et de pittoresque. Un vieux savant vient de faire mieux, dit-on, il propose une méthode nouvelle, et qui mérite d'être citée. Cette méthode consiste à introduire l'élément scientifique dans la dénomination de toute rue, place et carrefour en quête d'un vocable : il y aurait par exemple, d'après notre savant, la rue de l'Oxygène, le boulevard du Sulfate de cuivre, le quai Bi-carbonate de chaux ; voyez quelle classification nous aurions là! Naturellement la place de la Sorbonne deviendrait alors la place du Picrate de potasse. Vous riez, et rappelez-vous donc, je vous prie, le calendrier républicain.

Au reste, pour la dernière appellation ci-dessus appliquée à la Sorbonne, rentrerait-on du moins dans les vieux principes, ceux de la tradition, du souvenir local, de la description, de la légende, ceux qui conservent le mieux et avec le plus de grâce, de poésie et de grandeur les faces disparues des quinze ou vingt Paris qui se succèdent et se superposent sans cesse dans le courant des siècles. Et voyez, en effet, comment à l'aide du peu de vieux noms qui surnagent sur les vagues agitées du temps, on peut facilement retrouver encore la physionomie primitive de la vieille Lutèce et de ses environs.

Sur la rive gauche, tout est vert, tout est frais, ombragé, champêtre ; c'est là que se trouvent Belle-chasse, Abbaye-au-Bois, Saint-Germain-des-Prés, le Pré-aux-Clercs, le Val ou Vau-Girard. Sur la rive droite au contraire n'entend-on pas, pour ainsi dire, les flots de la Seine des Parisiens s'en aller battre les pieds du Mont-Martre, dans ces noms qui en caractérisent le cours capricieux : le Marais, les rues Poissonnière, la Grange Batelière, la Chaussée d'Antin? A peine voit-on s'élever, comme îlot, au-dessus de ces grands marécages, la Butte des Moulins agitant ses ailes au vent. Voilà le fruit d'une bonne méthode.

⁂ La chaire de Notre-Dame, qui a si souvent retenti de voix éloquentes, est occupée cette année par le R. P. Monsabré. Nous avons retrouvé là l'apôtre animé, l'orateur chaleureux que nous avions déjà entendu ailleurs : sa diction est vive et imagée et sème dans son auditoire, avec l'émotion continue, parfois de ces heureuses audaces qui sont la magie de la parole et tiennent constamment l'esprit en éveil.

⁂ Nous recevons des nouvelles de Rome ; un de nos amis qui, pour échapper aux rumeurs parisiennes et surtout aux racontars que les causeries entassent autour du crime de Pantin, courait se réfugier en Italie, nous écrit les émotions de son voyage : la première chose qu'il a vue en débarquant à Gènes, c'est l'affiche du Grand-Théâtre sur laquelle était écrit en grosses lettres : Questa sera, 1ma representazione di *Tropmann, e il gran assassinato* etc., etc..., pièce en 5 actes et 8 tableaux : les Génois s'écrasaient à la porte. Heureusement à Rome tout change : le Concile s'est ouvert le 8 décembre par une de ces cérémonies grandioses comme il ne s'en fait et ne s'en peut faire que là ; à 9 heures le canon Saint-Ange et du Mont Aventin tonne ; les 1,500 cloches des 372 églises carillonnent ; un frémissement court dans la foule : la procession se met en marche. Les 762 Pères du Concile, dont 6 archevêques-princes, 49 cardinaux, 11 patriarches, 580 archevêques et évêques, 28 abbés, 29 généraux d'ordre sont réunis dans la cour du Vatican. Ces rochets brodés sur des robes rouges ou violettes, ces mitres enrichies de pierreries, ces crosses, ces croix d'or et d'argent forment un éblouissement.

La santé du Saint-Père n'inspire aucune inquiétude. La bulle qui a été publiée et qui porte que, si le Saint-Siége venait à rester vacant pendant le Concile, cette assemblée suspendrait ses séances, et que le nouveau pape serait élu dans la forme ordinaire, est une formalité préalable de tous les Conciles œcuméniques.

La première séance publique du Concile aura lieu le 6 janvier seulement.

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Du Choix d'un état, récits et souvenirs, par Louis Desormes. 1 vol in-8, orné de gravures. — Prix : 2 fr.

Ce livre, comme son titre l'indique, a été écrit sur ce problème redoutable d'où dépend le bonheur ou le malheur de toute une vie : *Le Choix d'un état*.

L'auteur, qui connaît le cœur humain, et surtout le cœur de l'enfance, n'a pas voulu traiter cette question importante *ex professo* ; il sait trop qu'à notre époque futile on aime peu à entendre le langage simple et austère de la morale et que l'on fuit les livres qui le parlent. Il a donc cherché d'abord à être lu, et dans ce but, il a puisé dans les meilleurs écrivains des récits attachants, propres à faire ressortir l'importance de bien choisir la carrière que l'on doit embrasser.

Nous croyons qu'il a eu raison, et nous sommes convaincu que son livre, aussi curieux qu'instructif, rendra de grands services aux pères de famille.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



L'Adoration des Mages, d'après Van Eyck.

LE CHANT DE L'ÉTOILE

—

Quelle scène pieuse et touchante présente au regard ravi ce chef-d'œuvre du vieux peintre flamand, Jean van Eyck, connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Si les personnages ont trop de roideur dans la pose, si quelques costumes rappellent trop les modes du xve siècle, en revanche quelle douce modestie brille sur le front rayonnant de la Vierge-Mère! Comme l'Enfant-Dieu s'abandonne volontiers aux dévots baisers du roi qui l'adore! Quelle humilité dans le vieillard Joseph! Quelle religieuse attention parmi cette foule de courtisans, étonnés de voir leur maître à genoux dans une étable, offrant les plus riches trésors au plus pauvre des enfants!

Évidemment l'artiste avait vu, avec la foi, avec « ces yeux illuminés du cœur, » dont parle saint Paul, ce que son pinceau retraçait ensuite, et son génie n'était que le fidèle interprète de la pensée chrétienne; c'était l'évangile qu'il traduisait à sa manière, en y mêlant quelques-uns de ces naïfs détails ajoutés à la divine histoire par l'imagination populaire. C'était un sermon qu'il prêchait dans un langage compris de tous et plein de charmes, et qui, même après quatre siècles révolus, nous instruit et nous plaît encore.

Nous sera-t-il permis de rapprocher de l'*Adoration des Mages* de Jean van Eyck, un autre tableau qui ne manque ni de simplicité ni de grâce, tableau vivant, reproduit chaque année, au grand plaisir des enfants, dans les humbles hameaux du Tyrol ?

En Tyrol, plus encore peut-être que dans le reste de l'Allemagne, le culte des trois saints rois Gaspard, Melchior et Balthasar est cher à la dévotion populaire. Non-seulement on a soin, la veille de l'Épiphanie, de bénir solennellement les maisons et les étables en marquant toutes les portes des lettres initiales G. M. B., afin d'obtenir la protection de ceux qui triomphèrent de l'esprit malin, en la personne d'Hérode ; non-seulement, dans le pays de l'Adige, l'Etschland, on invite le prêtre à venir asperger les champs et les vignes avec « l'eau bénite des trois saints rois » (das heilige Dreikonigswasser) ; mais, dans bon nombre de vallées, dans l'Oberinnthal surtout, il est d'usage, dès la veille au soir, de mettre en scène le mystère et de représenter un petit drame sacré qu'on nomme « das Sternsingen, *le Chant de l'Étoile.* »

La même pensée de foi et de piété me semble avoir inspiré le vieux peintre flamand et les bons montagnards du Tyrol; ils ont également compris qu'il n'est point inutile de parler aux yeux, pour parler au cœur.

La nuit est tombée, et quelques feux de joie, allumés sur les sommets, répandent seuls leurs lueurs incertaines sur les champs couverts de neige et les grands bois de pins.

Tout à coup, dans la rue du village, un petit cortége s'avance.

Ce sont les saints rois, les petits acteurs du drame rustique, les héros du « Chant de l'Étoile. »

Ils sont trois, et sans nul doute ils viennent de pays lointains, habités par des gens au noir visage : voyez leurs dents blanches et leur figure barbouillée de suie. Qui ne reconnaîtrait des rois, à ces couronnes de papier doré qui parent leurs fronts ?

L'un des enfants, frappant à la première maison qu'ils rencontrent, s'avance dans la salle basse où toute la famille est réunie dans l'attente de l'événement désiré, et de sa voix la plus belle, il chante un *lied*, nous dirions un noël montagnard, dans une langue qui n'est point l'allemand des villes. En voici la traduction la plus littérale possible, avec le même rhythme que dans le petit poëme original :

On m'appelle le roi Gaspard ;
Je viens de la terre du Maure
Et j'ai vu, depuis mon départ,
Quatorze fois briller l'aurore.
Jusqu'ici je suis accouru,
Ayant fait plus de cinq cents milles,
A travers les déserts, les villes...
Melchior ! Melchior ! apparais... M'entends-tu ?

Melchior entre à son tour, et sur le même air :

Me voici, je viens ! à ta voix
Je franchis le seuil de la porte,
Et sur elle imprime la croix :
Avec la croix je vous apporte
Toutes les grâces du bon Dieu,
Les grâces que Dieu, notre Père,
Du ciel a fait pleuvoir sur terre...
Balthasar ! Balthasar ! Viens nous joindre en ce lieu.

Et les trois rois de chanter en chœur :

Nous les saints Rois,
Qu'une étoile incomparable
Guide tous trois,
Allons à la pauvre Étable.
Nous y verrons
L'Enfant-Dieu dans la misère.
« Jésus aux bras de ta Mère,
« Nous t'adorons ! »

C'est à ce moment que se présente un nouveau personnage, un roi encore, mais point un saint, hélas ! C'est Hérode qui, revenu bien vite de la surprise que lui causent ces noires figures, présente aux illustres voyageurs, avec de perfides hommages, les souhaits de bonne année...

On devine le reste. C'est le *mystère* du moyen âge, dans toute sa naïveté primitive.

Heureux sont les enfants, plus heureuses les mères! les vieillards se souviennent du temps où, tout petits, ils avaient leur rôle dans le « Chant de l'Étoile; » et la veillée passe vite, à chanter, à raconter, — à prier aussi. Car, sans prière, il n'y aurait ni profit, ni joie, ni digne préparation à la grande fête du lendemain.

Oh! pourquoi donc les enfants de nos villes, ceux même de nos villages, n'ont-ils point ces pieux amusements ? Vaut-il mieux leur donner ces autres spectacles où l'innocence apprend le mal, où la vertu se perd? Qui nous rendra les vieux noëls chantés en famille, et les chrétiens usages d'autrefois? Sous prétexte de progrès et de lumières, vous avez, imprudents réformateurs, condamné, raillé, détruit ces antiques mœurs. Qu'avez-vous mis à la place ?

ANTONIN LIRAC.



LA PLUME D'ANGE

(Voir page 221.)

III

LE PANACHE DU CENTENIER.

L'éblouissant plumage qui décorait le casque du capitaine Rémus avait dans Jérusalem excité l'admiration de plusieurs grands personnages, la cupidité de divers marchands.

C'était, disait-on, la plume d'un phénix, un talisman, un prodige.

Les païens voulaient qu'elle fût tombée de l'aile d'Iris ou de celle de Mercure; les Égyptiens assuraient qu'elle provenait de l'Ibis divin. Chaldéens, Perses, Mèdes, Babyloniens, Arabes, chacun avait sa légende.

La plume cabalistique fut l'objet de convoitises qui se traduisirent en riches propositions.

Sans sa qualité de citoyen romain, Rémus aurait couru grand risque d'être dépouillé par le roi Hérode en personne.

Il s'obstinait à conserver son plumet; mais aussi, depuis qu'il en était possesseur, il devenait un homme nouveau. De généreuses pensées remplaçaient ses ambitions; il se sentait meilleur, et, n'aspirant qu'à réparer ses fautes, il ne se souciait plus des richesses qui aident à satisfaire les penchants coupables.

Aussi refusa-t-il de sa plume mystérieuse jusqu'à la somme de dix talents d'or.

Pour le coup, le marchand du Temple, Josias, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'usuriers, dont les ancêtres avaient adoré le Veau d'or, résolut de conquérir le panache du centenier.

En conséquence, il s'adjoignit, comme pacotilleur, à la caravane qui s'en allait, à travers le pays des Philistins, de Jérusalem au port de Joppé, où Rémus devait s'embarquer pour Rome.

Sans affectation, à chaque campement, il se rapprochait du capitaine, qui, loin de parader avec son plumet, le tenait caché sous ses vêtements; c'était décourageant, mais Josias, juif opiniâtre, ne se découragea point.

Pendant une halte, il proposa une partie de dés au centenier réputé l'un des plus ardents joueurs de la garnison de Jérusalem.

— J'ai renoncé au jeu, répondit-il simplement.

— Eh bien, parlons d'un excellent souper arrosé de vin de Chypre, reprit Josias, qui savait l'officier grand amateur des faveurs de Bacchus.

Rémus accepta le souper, mais ne s'enivra point; il s'était promis d'être sobre.

La plume ne pouvait se trouver que sur sa poitrine, et une cuirasse étant fort gênante pour dormir, Josias, ami complaisant, voulut faire office de valet de chambre.

— Grand merci, camarade, dit le centenier; un soldat doit toujours être prêt à combattre. Des hordes de pillards parcourent souvent le désert; je ne déboucleraí pas mon armure avant l'arrivée à Joppé.

Pitié, désintéressement, modération, vigilance, quel changement en Rémus depuis qu'il était possesseur de la plume d'Alephaël! Le farouche soudard, frappé par la réponse de la mère de l'enfant épargné, n'ignorait point, il est vrai, que, d'après les Hébreux, des légions d'anges, esprits purs et sans péché, servent le Très-Haut, et en méditant cette réponse inspirée, il avait renoncé à ses vices, parce que toute sagesse et toute vérité découlent du même principe de vérité et de sagesse.

L'invraisemblable changement du centenier était à bon droit attribué par Josias à la possession de la plume céleste; seulement le juif supposait que, connaissant mieux que personne son immense valeur, il s'observait pour n'en être pas dépouillé. La convoitise du marchand augmentait en conséquence; comme un renard guettant sa proie, il ne cessait de combiner des ruses pour s'emparer du panache de Rémus.

Elles échouèrent toutes devant la simplicité de ce terrible soudard.

Pendant la troisième nuit, une bande d'Arabes, détrousseurs de caravanes, aurait surpris le camp sans Rémus, qui jeta l'alarme, prit le commandement de l'escorte, donna l'exemple de la bravoure et mit les pillards en déroute.

Josias eut la douleur de le voir revenir sans blessure et par conséquent de ne pouvoir déboucler sa cuirasse.

Enfin, aux approches de Joppé, pendant la dernière halte, — on découvrait au loin l'horizon bleu de la mer, — le juif, avec une prudence cauteleuse, s'aventura jusqu'à parler de la fameuse plume et s'enquit de sa provenance.

— Je l'ai trouvée aux environs de Bethléem, répondit clairement le centurion.

— De quel genre d'aile la croyez-vous tombée?

— Je n'en sais rien d'une manière certaine.

— On affirmait, à Jérusalem, que cette plume a des vertus magiques.

— Je ne m'en doute pas.

— Pourquoi donc en avoir refusé dix talents d'or?

— Parce que c'est pour moi le témoignage de ma première bonne action; aussi ai-je cessé de l'arborer sur mon casque, je la porte sur mon cœur.

— Me permettriez-vous, brave capitaine, de l'examiner avec attention?

— Assurément, répondit le militaire avec une confiance inespérée.

Et, entr'ouvrant son armure, il mit l'admirable plume d'ange sous les yeux de l'usurier.

IV

PARTAGE

Par le sommet, la plume que Josias examinait avec une curiosité fébrile, était ondoyante, touffue et colorée des plus éclatantes nuances. Aussi retombant sur elle-même avait-elle aisément pu se transformer en panache guerrier. Mais sa tige avait des qualités non moins remarquables. Le tuyau, net, transparent, limpide, exempt de toute cassure, semblait merveilleusement disposé pour écrire. Une sorte de bec était formé d'avance.

— Décidément, il sera inutile de la tailler, dit le marchand dont les yeux petillaient.

— La tailler, fit Rémus, et pourquoi donc la taillerait-on, je vous prie ?

Josias ne répondit point. Il maniait la plume, la tournait, la retournait, la soupesait. — Comme sur l'homme de sang des effets inattendus furent produits sur l'homme de proie par le contact de l'objet sacré.

Des gémissements qui frappèrent ses oreilles le firent tressaillir. Ses regards s'arrêtèrent avec émotion sur un troupeau d'esclaves destinés à être revendus aux enchères en Grèce ou même à Rome. Il y avait là de jeunes garçons qui poussaient des cris de détresse, des vierges liées deux à deux comme des victimes qu'on va immoler au Minotaure, des mères pressant avec horreur sur leur sein de misérables enfants destinés à vivre et à mourir dans la servitude.

— Malheureuses gens! murmura Josias qui, la veille encore, avait supputé en présence de Rémus les bénéfices que ce trafic d'esclaves faisait réaliser aux marchands ses confrères.

— Eh! eh! reprit le centurion, ma plume vous tente, vous aussi, ce me semble; on a m'en offert dix talents d'or, vous le savez; et vous ne seriez pas fâché de spéculer sur moi, comme vos camarades spéculeront sur ces captifs!

— Ce que vous dites était vrai il n'y a qu'un instant; mais plus je vois cette plume, moins j'ai envie d'en faire l'objet d'un trafic, et si elle m'appartenait, je ne la vendrais à aucun prix.

— Pas plus que moi?

— Pas plus que vous!

— De la part d'un marchand du Temple, ceci est surnaturel.

— Dites miraculeux, capitaine.

— D'accord!

— Depuis que cette plume d'ange est à vous, depuis que vous l'avez trouvée à Béthléem de Judée où doit naître le Christ.....

— Où il est né! interrompit le soldat romain.

— Vous n'êtes plus le même homme, ajouta le marchand juif.

— Grâce à la toute-puissance et à la miséricorde du seul Dieu vrai dont le temple est à Jérusalem.

— Eh bien! capitaine, écoutez ma confession complète.

— Je la devine, dit Rémus en souriant.

— J'étais résolu à tout pour m'emparer de cette plume; si je ne pouvais réussir par fraude, par ruse, je serais allé jusqu'au crime; je n'aurais pas reculé devant l'empoisonnement, l'assassinat...

— Très-bien! Je m'en doutais.

— Mais à présent, je ne veux posséder cette plume tombée de l'aile d'un séraphin ou d'un chérubin, que pour prix d'un sacrifice, qu'en récompense d'une action charitable.

— C'est tout simple! J'étais menteur, joueur, ivrogne, ambitieux, cruel; vous, vous étiez filou et capable pour voler de tendre un guet-apens; j'ai changé, vous changez aussi; continuez, Josias, vous voulez, je crois, me faire une proposition?

— La voici! vous entendez les cris de désespoir de ces captifs, je les rachète, je vous les donne, vous leur rendez la liberté au nom de l'ange inconnu qui a perdu cette plume.

— Mais je ne veux pas m'en dessaisir! fit Rémus.

— Partageons-la! gardez le panache, moi je demande la partie avec laquelle on peut écrire.

— Écrivez donc! s'écrie le centurion. Voici du vin aussi noir que de l'encre, voici un lambeau d'étoffe de paille aussi lisse qu'une feuille de Pergame. Écrivez

Rémus dictait le contrat par lequel Josias s'engageait à racheter les esclaves pour les affranchir.

Dès que le marchand eut signé, le soldat trancha en deux la plume dont il ne garda que la partie ondoyante.

Josias, sans pacotille, sans gain, sans espoir ni désir de réaliser aucun bénéfice, repartit sur l'heure pour Jérusalem, avec la caravane de Joppé qui croisait celle de Syrie.

— Écrivez-moi à Rome avec moitié de la plume miraculeuse, dit le soldat après le rachat et la délivrance des captifs.

— Que le Dieu vivant continue à vous protéger! répondit Josias; le commencement de la vérité suffit pour détourner de tous les crimes!

Le centurion Rémus reçut à Rome diverses lettres où Josias l'entretenait des prédications du Nazaréen Jésus né à Béthléem de Judée, peu de jours avant le massacre des Innocents.

Et ce soldat romain ayant vécu très-vieux fut un jour livré comme chrétien aux bêtes du Cirque. Sur son casque brillait un panache dont eut envie l'empereur Néron témoin du supplice.

Dix gladiateurs payèrent de la vie cette fantaisie impériale, sans qu'elle eût été satisfaite, car le panache, transformé en palme du martyre, disparut à tous les yeux mortels.

Quant au corps de la plume, Josias, inspiré par l'esprit de Vérité, s'en servit pour liquider avec une équité

scrupuleuse son commerce d'usurier; il écrivit en outre le récit de la conversion du soudard Rémus et de la sienne, récit dont il donna lecture dans le parvis, à la fille de Phanuel, Anne, la prophétesse, ainsi qu'au juste Siméon, qui tous deux avaient salué en l'enfant de Marie le Messie et le Sauveur.

— Enfin, demanda Siméon, que ferez-vous de cette plume?

— Je la consacrerai dans le Temple, afin qu'avec elle nul ne puisse jamais écrire que la vérité.

G. DE LA LANDELLE.



DEUX VILLES MORTES

(Voir pages 187 et 197.)

—

II

RAVENNE, LA VILLE CHRÉTIENNE

Quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront peut-être du mot funèbre placé en tête de notre article. Ils pourront bien s'interrompre pour nous dire que l'amour du parallèle nous entraîne trop loin, et qu'il est outrageusement arbitraire de notre part de condamner à mort une cité actuellement vivante et animée, à cette seule fin de la mettre en regard avec la ville impériale et défunte de Xanadie. A ces critiques plus ou moins indulgents, nous répondrons, avant de commencer, qu'à un certain point de vue, ils n'ont pas tout à fait tort; qu'il existe en effet une Ravenne aujourd'hui, une petite ville moderne de l'Italie centrale, qui compte quinze mille habitants; qui s'élève, selon maints géographes, à une petite distance de la mer, où lord Byron s'arrêta deux ans dans ses pérégrinations de touriste et de poëte, et où il vit tomber, à sa porte même, percé de cinq balles, le vieux commandant auquel il a consacré quelques strophes éloquentes dans un de ses poëmes les plus célèbres. Mais qu'on le sache bien, et, avant de nous accuser, qu'on se le remette en mémoire, la modeste ville provinciale ne fait que recouvrir les cendres de l'impériale cité; c'est comme une hutte de pasteur, un abri pour le passant, élevé sur les ruines d'un splendide mausolée antique. Elle est bien morte, et plus que morte, elle est aux trois quarts oubliée, la *Ravenna* des rois visigoths et des Césars romains, d'Auguste et d'Odoacre, de Bélisaire et d'Astolphe, de Théodoric et d'Amalasonte. Rome, son heureuse rivale, lui a tout pris : sa grandeur et sa pompe, et l'antique royauté et les imposants souvenirs. A peine quelques vestiges de sa splendeur, quelques traits de son caractère auguste lui restent encore aujourd'hui, et nous allons les rechercher patiemment, les voir surgir avec respect, les saluer avec vénération, sous les voûtes abandonnées de sa basilique, au fronton majestueux de son vieux palais, et même dans l'aspect mélancolique et doux de son rivage et de ses lagunes.

De ses lagunes, avons-nous dit. Autrefois, en effet, la cité impériale s'élevait au milieu des eaux; les barques y remplaçaient les chars; Ravenne devançait Venise. A l'extrémité des lagunes, au bord même de l'Adriatique, elle avait sa rade, ses arsenaux, ses chantiers, ses magasins qui, à eux seuls, formaient une ville. C'était Portus-Classis, que l'empereur Auguste avait fondée, et plusieurs fois visitée dès sa naissance. A mi-chemin de ce port à la cité-mère s'élevait une seconde ville, *Césarée*, dont le nom rappelait celui de l'impérial fondateur. Un peu plus loin enfin, Ravenne elle-même, à l'endroit où finissait la terre ferme, où commençait le marais, où venaient ondoyer et mourir les premiers flots. Il ne fallait pas moins de trois cités pour contenir tous les sujets romains qui se pressaient dans ce petit coin de l'Empire. C'est qu'indépendamment de l'importance de la station navale de Portus-Classis, la seconde de l'Empire, qui faisait affluer vers cette rade les soldats, les marins, les marchands, et toutes ces diverses classes d'individus requis pour les besoins de la marine de l'État, le climat de Ravenne était d'une attrayante et merveilleuse douceur, et les terrains environnants, doués d'un grand charme pittoresque, étaient, en même temps, d'une fécondité remarquable. Entre tous ces étroits bras de mer, ou ces longs canaux d'eau douce, s'élevaient de petites îles basses, plates, parfois verdoyantes, parfois noyées, dans le limon desquelles les premières haleines et le tiède soleil du printemps faisaient éclore d'immenses tapis de fleurs, et germer et mûrir de précieuses récoltes. La vigne et les figuiers, les oranges et les grenades y balançaient leurs grappes vermeilles, leurs beaux fruits d'incarnat, de pourpre et d'or; au-dessus des riches moissons de froment et de maïs, des vastes champs de riz et de lin. Le vent de la mer passait sur ces bosquets verts et en répandait les douces senteurs jusqu'aux murs blancs de la cité elle-même, jusqu'aux coteaux bleuâtres échelonnés dans le lointain. Tels étaient les jardins et les vergers de ces heureux citoyens de l'Empire.

Aujourd'hui, par suite de changements profonds, difficiles à expliquer, et qui se sont produits peu à peu durant le cours des siècles, cette vaste étendue, toujours humide, basse et marécageuse, a beaucoup perdu de son charme, et surtout de sa salubrité. Plus de jardins embaumés, de petits bois aux fleurs vermeilles, de vergers aux fruits d'or; tout ce grand et triste marais est occupé par des rizières. Aux premiers jours du printemps cependant, ce désert mélancolique et silencieux n'est pas sans attrait et sans grâce. Les jeunes pousses du riz, vertes, légères et tendres, s'élèvent rapidement au-dessus des eaux, et s'étendent comme un tapis de velours. De grands roseaux fleuris, fins et souples, s'inclinent au bord des canaux, trempant çà et là, dans le flot endormi, l'extrémité de leur aigrette verte. Les tamaris balancent, au bord de la

route, leurs longues tresses d'un rose argenté: de grandes touffes de lis, jaunes et blancs, s'épanouissent sur le penchant des berges; partout où une motte de terre ferme à demi couverte de mousse parvient à se maintenir au-dessus de l'espace des eaux, on voit s'incliner, au souffle de la brise, les calices dorés des crocus, les casques, les masques, les griffes, les fleurons de belles orchidées. Et, ce qui n'est pas le moindre attrait de cette grande solitude fleurie, personne ne peut cueillir, pas même effleurer de la main, ces belles fleurs du désert. Le sol spongieux où elles croissent est, de beaucoup, trop incertain et trop humide; le pied ne trouverait point de terrain solide où il pût s'arrêter sur cette surface molle et mouvante; le regard seul peut errer, en toute joie et en toute liberté, sur cet espace lointain, tout doré de soleil, tout baigné de parfums et tout radieux de couleurs.

Mais, à la fin de l'été, quand les fleurs sont fanées, et les récoltes faites, quand les rayons d'un soleil brûlant ont desséché à demi les mares et les canaux, la plaine reparaît alors, triste et noire, et de sa surface sillonnée par les bourbiers et les ruisseaux, s'élèvent des exhalaisons nuisibles, source de malaise et de fièvres. D'où résulte ce principe malfaisant, souvent mortel aux habitants des localités voisines? D'où vient-il que jadis, aux temps d'Auguste, Ravenna et Portus-Classis, et Césarée, n'éprouvaient aucune atteinte de ce fléau? Les siècles, en s'écoulant, ont rendu la plaine de Ravenne de plus en plus sombre, de plus en plus fatale, de plus en plus déserte. Césarée et Portus-Classis, les deux cités sœurs, n'ont pas tardé, par suite de cet abandon, à disparaître entièrement. Une trace de leur existence, un vestige de leur splendeur, et en même temps, un monument de leur foi, a cependant subsisté, survécu jusqu'à nous : c'est la célèbre et majestueuse basilique.

De tous les monuments abandonnés, Saint-Apollinaire in Classe est le plus désert, le plus isolé, le plus désolé peut-être. Figurez-vous un vaste et noble édifice, une église massive et imposante s'élevant au milieu même de ce désert humide, au-dessus des gerbes de joncs, des touffes d'iris et des tiges de roseaux. En ce lieu même s'élevait autrefois la riche et populeuse cité de Portus-Classis, et pas un pan de mur n'est resté, pas un tronçon de colonne, pas un fragment de tour, pas un vestige. Rien que le marais et la verdure, le flot et le désert! Saint-Paul hors des Murs, à Rome, dans toute sa tristesse majestueuse et sa solitude imposante, a encore un air de vie et de fête comparé à cette ruine-ci. Quand le soleil s'abaisse au ciel, au-dessus de cette vaste plaine grise qu'il empourpre d'un reflet rouge, quel effet inattendu, bizarre et saisissant, produit la vue de ce vaste dôme arrondi, massif, puissant, parsemé d'étoiles, seul monument visible sur la plaine, dans cette vaste étendue déserte et morne sous les nuages du ciel, ne s'arrêtant d'un côté qu'aux flots verdâtres de l'Adriatique, de l'autre qu'aux premières cimes des Apennins, lointaines, vagues et brumeuses comme une ceinture de vapeurs. Que de jours mornes et désolés, que de siècles d'isolement et d'oubli a vu s'écouler la vieille église! Que d'orages ont passé sur elle, venant des plaines de la mer et des sommets des monts! Que de beaux soirs d'été, sereins et purs, ont empourpré, à son faîte, les étoiles d'azur taillées dans le granit; à ses flancs les vitraux à demi brisés; à ses pieds, les nénuphars flottants et les frêles bruyères roses! Et le temple abandonné survit à tout cela; et toujours il se dresse au milieu du grand marais, imposant et désert. On dirait presque, à la vue de ce monument oublié, que sa tour hardie, ses hauts piliers de marbre, ses galeries de cloître et ses vastes nefs sans bruit, sans lumières et sans parfums, n'ont point été faits pour les hommes. A l'intérieur, cependant, d'antiques et naïves peintures du VIe siècle se déroulent sur les murailles, se groupent dans les chapelles, s'abritent sous les arceaux. Le Christ dans toute sa gloire, avec son cortége de saints aux formes roides, aux auréoles éclatantes, siége sur ces murs antiques qu'une mousse humide et verdâtre a déjà recouverts à demi. Ces grandes figures immobiles, livides et sombres, vues à la lueur douteuse de quelque crépuscule mourant, semblent être autant d'habitants de la solitude de ce temple; autant d'êtres fantastiques, mystérieux, insaisissables, que l'isolement n'éloigne pas, que les siècles ne dispersent point, pouvant subsister, sans péril, au sein de cet air empesté qui s'élève de la surface du marais et se répand sous les voûtes de l'antique église.

Un être humain, un seul, se trouve pourtant, vivant et priant, dans ce lieu. Avons-nous besoin de dire que c'est un prêtre? Il n'y a qu'un prêtre vraiment, un serviteur dévoué pour Dieu, un homme détaché des hommes, qui puisse avoir la volonté, le courage et la force de vivre là, dans le désert, en silence, sans secours, sans amis, priant, travaillant, tremblant la fièvre et attendant la mort. Mais parfois des pèlerins, pour accomplir un vœu, pénètrent à travers le marais jusqu'à l'église abandonnée; d'autres fois, des prêtres venus de Ravenne disent, à certains jours, la messe sur l'autel désert que la vase des fossés et les conferves de ces lacs envahissaient lentement. Il faut donc qu'un ministre de Dieu se trouve là, pour essuyer l'humidité que les eaux des canaux voisins répandent sur les dalles de marbre antique; pour dépouiller de leur enveloppe de mousse verte les sculptures de la chaire et les mosaïques du chœur. Voici pourquoi ce moine est là, isolé, patient, humble et timide. Toute société, toute distraction humaine, lui est ordinairement refusée; le grand marais vert d'alentour, d'aspect calme et mélancolique, n'a pour lui que menaces et dangers, trahison et amertume; l'eau, abondante et fraîche, coule sous ses pas, à portée de

sa main, et c'est de Ravenne, cependant, qu'un serviteur de son cloître doit lui apporter, tous les deux jours, la seule qui se puisse boire. C'est la fièvre qui, en le quittant, lui a laissé cette faiblesse et cette constante langueur; c'est la fièvre qui, quelque jour, le surprendra au milieu de sa prière et lui fermera les yeux, venant à lui sans terreurs, sans bruit, sur les ailes silencieuses et douces de la brise des Apennins, effleurant les lacs et caressant les fleurs à la surface du marais.

A Saint-Apollinaire in Classe, ainsi que nous venons de le voir, il est un sentiment qui tout d'abord se révèle et domine : c'est celui de la grandeur dans la désolation. Mais Ravenne, la petite cité moderne qui, dans les ruines de l'ancienne, s'est nichée, et peu à peu bâtie, a un Saint-Apollinaire encore, et Saint-Jean, et Saint-Vital; et, dans toutes ces églises, l'on est frappé surtout de la prodigieuse durée, de la majesté profonde, de la noble richesse antique, qui dans les premiers siècles chrétiens, en marquaient la construction. C'est à Ravenne surtout que le voyageur peut se croire transporté, avec une rapidité merveilleuse, en pleine magnificence des premiers siècles. C'est à Ravenne que se retrouvent, dans toute leur majesté, des basiliques et un palais, des sarcophages et des églises que les frivoles oripeaux du siècle présent n'ont pu encore dénaturer, à peine défigurer. Il semble, chose étrange et rare, que pour cette impériale cité, il n'y ait pas eu d'époques de transition, point de gradations, d'intervalles; que telle Théodoric et Justinien la laissèrent, telle elle se retrouve et se dévoile aux pauvres temps d'aujourd'hui. Et certes, ce caractère de grandeur, de richesse et de majesté dut être jadis bien puissant, bien parfait dans tous les monuments qui l'ornèrent, car la plupart de ces monuments, ainsi qu'on se l'imagine aisément, n'ont pu parvenir entiers, intacts, aux regards de leurs admirateurs d'aujourd'hui. A celui-ci manque l'*atrium*, ou portique extérieur; à cet autre, le baptistère; à un troisième, la tribune; à ce dernier, la chaire ou la tour du clocher. Ici les mosaïques ont disparu; là les peintures se sont effacées. Impossible d'imaginer cependant des mosaïques plus riches, plus belles, plus somptueusement éblouissantes, que celles qui recouvrent les murs de certains monuments de moindre dimension, par cela même plus aisément et plus soigneusement conservés, tels que la tombe impériale de Galla Placidia, ou la chapelle de l'ancien palais de l'évêque. Pas la moindre parcelle du stuc blanc qui revêt les murailles ne se montre ici à nu aux regards étonnés; les dessins les plus riches et les plus originaux, les figures les plus variées, les plus brillantes couleurs s'y entremêlent et resplendissent. Ce n'est plus une chapelle, un oratoire ou un tombeau; c'est un merveilleux petit palais de gemmes et d'émaux, c'est une châsse splendide, étincelant de pierreries. Le bleu et l'argent, le rouge et le noir, le vert et l'or, s'unissent en contrastes harmonieux, en combinaisons saisissantes. Les mosaïques des murs simulent une grande forêt de palmiers, de verts feuillages, au milieu desquels, recueillis, glorieux, rayonnants, passent les disciples et les apôtres du Christ. Les oiseaux du ciel et les animaux des bois se jouent çà et là sous l'ombrage, en compagnie des bienheureux; ici c'est la colombe mystique, s'inclinant pour boire sur les bords du vase; là des paons étalent sous les palmiers leurs plumes resplendissant des plus riches couleurs; des banderoles, des légendes, à la gloire du Christ et à la louange des saints, s'enroulent aux troncs des dattiers, parmi les arabesques de feuillage. Sous les arceaux arrondis qui s'appuient au faîte des colonnes, des anges radieux s'enfuient en étendant leurs ailes blanches. La voûte, d'un doux et sombre azur, scintille de mille petites étoiles d'or, au milieu desquelles rayonne un admirable réseau de mosaïque, représentant, ici le triomphe du Christ, ailleurs le radieux symbole du poisson sacré, ou la main divine, au-dessous du triangle mystérieux, écartant doucement les nuages. Sur cet harmonieux et éblouissant mélange de pourpre et d'or, d'argent et d'azur, les petites fenêtres étroites jettent un demi-jour timide et moelleux qui en adoucit et poétise plus encore les teintes diaprées.

Ailleurs, comme dans l'église de Saint-Apollinaire-Nuovo, le tableau des grandeurs impériales, des fastes de l'histoire s'ajoute aux scènes de la Bible et de l'Évangile, et, pour le voyageur curieux et érudit, augmente l'intérêt artistique de ces débris des siècles passés. Ainsi un triple rang de mosaïques, dont la plupart sont encore conservées, embellissaient jadis l'église dont nous venons de parler. Sur les murs de la nef, à gauche, c'est-à-dire du côté où siégeaient les femmes dans les premiers âges chrétiens, apparaît la ville de Classis, forte, riche et puissante. Des vierges, des veuves et de pieuses épouses en sortent en une longue file qui se déroule jusqu'à l'entrée du chœur, où paraît la Mère de Dieu assise sur un trône éblouissant, tenant son fils sur ses genoux, et vénérée par les Rois Mages. A droite, au contraire, on voit sortir du palais de Théodoric, aux ornements d'ivoire, d'émail et d'or, aux *velum* de lin et de pourpre, une semblable procession, toute composée d'apôtres, de confesseurs et de saints, se dirigeant vers le tabernacle où apparaît le Christ, adoré par un groupe d'archanges. Au-dessus de ce premier rang d'images radieuses, s'étend une autre série parallèle, représentant l'histoire des patriarches et des prophètes de l'Église; puis une seconde, rappelant aux yeux des fidèles la vie mortelle et les actions du divin Sauveur. Ailleurs, c'est Justinien et Théodoric qui, dans les bas côtés de la nef, apparaissent à l'entrée de leur palais, sur leur trône, associés à l'offrande d'Abel, au sacrifice d'Isaac,

ou à la distribution faite aux évêques chrétiens, par les empereurs régnants, de priviléges concernant leur église, non loin de la représentation de l'Agneau mystique, des épis et de la vigne sacrée, ou du premier service d'actions de grâces, célébré par Melchisédech.

Quoique, dans toutes ces mosaïques, se révèlent jusqu'à l'évidence la pureté et la ferveur du sentiment chrétien qui les a conçues et inspirées, — et qui se traduit, par exemple, dans l'expression de douceur divine donnée au visage du Christ, dans la profondeur de l'extase et de l'amour que respire le visage des saints, — il n'est pas rare néanmoins d'y rencontrer des traits, des détails, des attributs qui sont textuellement empruntés au plus complet paganisme. Parfois la pomme de pin de Bacchus se trouve orner le faîte de la vigne sacrée; c'est un véritable dieu antique, couronné de roseaux et appuyé sur une urne, qui est généralement chargé de représenter le Jourdain. De telles discordances, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — sont, on le sait, fréquentes dens les monuments de cette époque, et si elles dénotent quelque erreur de la part des ouvriers obscurs auxquels sont dus ces chefs-d'œuvre, c'est bien plutôt une faute contre la pureté du goût qu'une atteinte audacieuse à la pureté de la foi.

Étienne Marcel.

— La suite prochainement. —

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA VIERGE

De même que le triste habitant des campagnes arrosées par le Rhône, ou la Somme, ou le Cher, ou la Loire, se voit obligé, par l'inondation, de chercher d'heure en heure un asile de plus en plus restreint, au sommet d'une colline ou d'un bâtiment encore inaccessible aux ravages du terrible fléau....; de même le paléophile, ayant pour impitoyable adversaire la continuelle invasion de la pioche et du marteau, doit se contenter aujourd'hui des modestes reliefs provisoirement oubliés ou dédaignés par l'insatiable génie de la reconstruction, dernières bribes que ramasse, avec une âpre avidité, le glaneur scientifique ou poétique, et auxquelles se raccroche, avec l'énergie du désespoir, l'intérêt que ne cesseront jamais de nous inspirer les traces visibles du passé.

Ainsi, peu observés en des temps où l'histoire du colosse vingt fois séculaire qui se nomme Paris se racontait elle-même, en caractères que l'on eût dit indélébiles, sur tous les vieux édifices de tout genre, et où chaque pignon, rabougri, noirci, boîteux, cagneux et grimaçant, avait l'importance politique, ou religieuse, ou artistique d'un document grave, d'une légende ou d'une tradition fantastique, telles et telles particularités secondaires, longtemps inaperçues, deviennent maintenant précieuses, curieuses, par le seul fait qu'elles sont rares, on pourrait dire à la veille de ne plus exister.

Parmi ces derniers vestiges de l'ancien Paris, on signale une maison étroite et haute, à peu près semblable à une tour carrée et dont l'état de conservation est remarquable, en dépit du grand âge qu'il faut bien lui accorder.

Cette habitation se trouve au coin de la rue des Prêcheurs et de la rue Saint-Denis, où elle figure sous le numéro 131.

L'angle cornier porte incrusté dans la pierre un arbre sculpté en bois, devenu presque noir à force de rester en plein air. Cet arbre, partout adhérent comme un lierre, se ramifie en douze branches très-courtes, sur lesquelles, en manière de fruits, se tiennent debout les douze apôtres. La Vierge occupe l'extrémité supérieure; elle a pour abri un dais fort délicatement travaillé et dont le style permet d'attribuer au XIIIe siècle l'origine de la composition qui nous intéresse en ce moment.

A l'extrémité inférieure s'aperçoit un quatorzième personnage que l'on doit considérer comme le Fils de Dieu lui-même, et cela d'autant plus logiquement que sa posture est celle de l'humilité, de la souffrance. Ajoutons que, du flanc gauche, c'est-à-dire du cœur de ce personnage, s'élance, droit et vivace, l'arbre en question, lequel est désigné dans le public sous le nom d'*arbre généalogique de la Vierge*.

Une désignation de cette nature est certainement insignifiante ou plutôt étrangère à la vérité dont la chaîne traditionnelle s'est rompue; aussi l'esprit investigateur ne peut-il que flotter, indécis, entre les interprétations diverses que font naître et la présence des douze apôtres de la foi chrétienne et le nom de Prêcheurs donné à la petite rue adjacente, à propos de laquelle tout éclaircissement bien satisfaisant nous manque.

Voici ce que nous avons pu recueillir de mieux à cet égard; c'est l'opinion de J.-B. Saint-Victor, opinion émise dans un ouvrage intéressant et spécial intitulé: *Tableau de Paris* :

« On la connaissait, dès le XIIe siècle, sous le nom de « *rue des Prêcheurs*. — Sauval dit qu'en 1300 elle s'ap- « pelait *rue des Prêcheurs*, et depuis, *au Prêcheur*, à « cause d'une maison où pendait pour enseigne *le* « *Prêcheur*, et qui était nommée, en 1281, *Hôtel du* « *Prêcheur*.

« Jaillot croit que la maison et l'enseigne devaient « leur nom à un particulier, car il a vu des lettres de « Maurice de Sully, évêque de Paris, de l'an 1184, qui « attestent que Jean de Mosterolo avait donné à l'ab- « baye de Saint-Magloire ce qu'il avait de droit *in* « *terra morinensi* et 9 sous sur la maison de Robert « le Prêcheur, *Prædicatoris*.

« Au siècle suivant, cette rue se nommait *des Prê-* « *cheurs;* elle est indiquée ainsi dans un amortisse- « ment du mois de juin 1352, concernant une maison « située *in vico Prædicatorum.* »

L'absence de meilleurs renseignements est fâcheuse. Les regrets que l'on éprouve s'appliquent particulièrement à l'œuvre artistiquement naïve qui orne l'angle de la maison carrée. On voudrait une explication claire, et l'expression : *arbre généalogique de la Vierge* ne la donne malheureusement pas.

L'arbre généalogique de la Vierge

Cependant les recherches de l'esprit ne demeurent pas absolument inutiles.

Une idée au moins rationnelle se dégage de la composition que nous avons sous les yeux. On aime à voir une allégorie éminemment abstraite sans doute, mais essentiellement chrétienne, dans cette réunion et cette union de Jésus, de ses douze disciples choisis, et de Marie.

Quoi de plus clair et de plus gracieux en même temps que cet arbre symbolique, partant du Cœur de Jésus, se développant au moyen de convictions animées par la même séve et aspirant au même but : le glorieux épanouissement de l'Eglise catholique qui eut l'Homme-Dieu pour fondateur.

Telles sont, en résumé, les impressions, les réflexions de tout cœur chrétien en face de ce que l'imagination populaire, plus ingénieuse que savante, se plaît à désigner sous le nom d'*arbre généalogique de la Vierge*.

ALFRED SÉGUIN.

LES ROSES D'ANTAN

(Voir pages 74, 82, 106, 122, 138, 162, 189, 204 et 214.)

SECONDE PARTIE

I

Deux mois se sont écoulés depuis l'ouverture de la chasse, et les disciples de saint Hubert, que nous avons laissés en liesse à la ferme de M. Herbeau, ont célébré depuis trois jours la fête de leur glorieux patron, lorsque nous retrouvons Madeleine Rivert dans sa petite chambre au château de la Fontelaie.

Mais est-ce bien Madeleine l'ingénue, qui porte sur sa tête charmante ce toquet couvert de plumes? Est-ce l'orpheline élevée par charité qui promène sur le parquet la traîne soyeuse de sa robe de taffetas? Est-ce la pauvre institutrice qui fait attacher, par une femme de chambre, son voile de gaze et sa large ceinture? On pourrait en douter, si l'on n'apercevait, sur le marbre de la toilette, certain petit volume de poésies à couverture bleu de ciel; mais à cette marque comment ne point reconnaître Madeleine?

— Mademoiselle est-elle satisfaite de sa coiffure? dit Julie, la femme de chambre, en achevant de fixer le voile de gaze.

Madeleine fit un signe affirmatif, et par un geste plein de grâce et de coquetterie elle rejéta en arrière les longs repentirs qui flottaient sur ses épaules.

— Voici l'éventail de mademoiselle, continua Julie; dois-je lui donner une ombrelle?

La jeune fille s'approcha d'une fenêtre, regarda le ciel sans nuages, et constata que les rayons du soleil avaient encore une certaine force.

— Oui, Julie, dit-elle, donnez l'ombrelle de taffetas semblable à ma robe, et apprêtez mon bachelick ; nous ne reviendrons qu'à la nuit tombante, et sûrement il y aura du brouillard, c'est de saison. Quant à l'éventail, je puis m'en passer, je crois.

— Quoi! mademoiselle irait au concert, en plein jour, sans éventail? Mais il fera excessivement chaud et la salle sera comble, car on dit merveille de ces chanteurs tyroliens.

— Il paraît, en effet, que leurs voix sont magnifiques, repartit Madeleine. Mais, Julie, à quoi songez-vous? Vous restez ici à babiller, au lieu d'aller faire la toilette de votre jeune maîtresse.

— Mademoiselle Camille n'a nul besoin de moi, dit Julie, c'est madame Bruno qui l'habille, et toutes deux m'ont congédiée quand je suis allée offrir mes services.

Elle s'interrompit, jeta sur Madeleine un regard rapide, et ajouta, en pesant chacun de ses mots :

— Depuis quelques semaines, mademoiselle Camille a bien changé; elle était si bonne autrefois, et à présent elle ne peut plus me souffrir, elle me brusque à tout propos.

— Quel verbiage et quelle injustice, Julie! Mademoiselle d'Athol est toujours parfaitement bonne; malheureusement sa santé paraît un peu altérée, voilà pourquoi elle a de temps à autre des mouvements d'impatience.

— Je ne sais si elle est malade, dit Julie; mais, à coup sûr, elle maigrit et elle enlaidit.

— Mademoiselle, interrompit sévèrement Madeleine, il est étrange que vous vous permettiez de parler ainsi de votre jeune maîtresse. Mais à présent remettez chaque chose à sa place habituelle; pour moi, je vais chez mademoiselle d'Athol; si elle a refusé vos services, peut-être qu'elle voudra bien accepter les miens.

Lorsque Madeleine entra, Camille était seule.

Elle paraissait changée en effet, l'aimable petite Camille; ses joues avaient pâli, et leur ferme rondeur avait disparu. On eût cherché vainement aussi le sourire permanent et les gracieuses fossettes qui avaient été le plus grand charme de ce gentil visage.

En ce moment, ses yeux étaient rouges et son front appuyé sur sa main. Elle tressaillit en apercevant son institutrice, et fit un mouvement comme pour s'éloigner; mais, après réflexion, elle demeura immobile.

— Vous n'êtes point habillée encore? lui dit Madeleine surprise.

— Pardon, mademoiselle, me voici prête à vous accompagner, répondit Camille.

— Mais, ma chère enfant, vous ne pouvez conserver ce costume de laine brune pour assister au concert. Songez que tout Besançon y sera.

— Mademoiselle, dit sèchement Camille, s'il est une intention que je n'ai point, c'est celle d'éblouir tout Besançon.

— Mais M. Meyrins ne sera pas content.

— Pourquoi donc? Il m'a toujours laissée libre de m'habiller à ma guise.

Madeleine lui prit les mains et lui dit d'une voix insinuante:

— Chère Camille, soyez plus aimable, quittez ce ton dolent et suivez mes conseils, sans alléguer tant de

mauvaises raisons. Ce costume sombre ne sied point à vos seize ans, permettez donc que je vous aide à faire une toilette plus élégante.

— Une toilette plus élégante serait précisément celle qui ne siérait point à une orpheline sans fortune, répliqua lentement Camille.

Le trait frappa Madeleine au cœur et elle cacha, sous ses plumes bleues son front humilié.

— Ce n'est pas vous, dit-elle, qui avez eu cette idée. Qui donc vous l'a suggérée? Est-ce Bruno?

— Pourquoi ne serait-ce pas Bruno? fit aigrement Camille. Cette bonne femme m'aime sincèrement.

— Elle vous aime sincèrement et maladroitement, interrompit Madeleine; elle vous fait beaucoup de mal en essayant de vous rendre service.

— Oh! mademoiselle, comme vous la détestez, cette pauvre Bruno!

— Vous vous trompez, mon enfant, je ne déteste personne, repartit Madeleine avec sa douceur habituelle.

Elle s'arrêta, regarda attentivement son amie et s'écria :

— Mais vous avez pleuré? Qu'avez-vous? Qu'est-ce donc qui vous vous attriste?

— Je ne suis pas triste, murmura Camille en détournant la tête. Il est vrai, ajouta-t-elle avec amertume, que je n'ai pas non plus de motifs pour être bien joyeuse.

— Cependant vous étiez la gaieté même lorsque je suis arrivée au château.

— C'est possible, j'étais alors une petite fille si insouciante, si étourdie! Mais, en grandissant, on devient sérieuse, on réfléchit, et quand on se voit en présence d'un avenir assez sombre...

— Un avenir assez sombre! Que dites-vous, folle enfant, si tendrement aimée?

— Mais ne suis-je pas orpheline et pauvre?

— Non, assurément, et vous ne pouvez parler ainsi sans être ingrate envers M. Meyrins, qui vous considère comme sa fille et vous destine sa fortune.

Camille secoua la tête.

— M. André me considérait comme sa fille, M. André me destinait sa fortune. Voyez pourtant ce qui est arrivé, dit-elle.

— Ainsi, c'est parce que l'avenir vous inquiète que vous avez pleuré? dit Madeleine en passant un bras autour de la taille de son amie.

Celle-ci n'opposa point de résistance, mais elle ne répondit point à ce geste amical, elle se tint roide et immobile, tandis que l'institutrice s'efforçait d'approcher du sien ce visage boudeur.

Une glace se trouvait en face des jeunes filles, et, par hasard, Camille jeta les yeux de ce côté. Elle regarda longtemps et fronça le sourcil. Jamais elle n'avait été aussi frappée de la beauté de Madeleine, de sa bonne grâce, de l'élégance de sa taille et de la distinction de ses traits. Auprès d'elle, la pauvre Camille faisait une triste figure; on eût dit une médaille fruste à côté d'un camée splendide.

— Chère mignonne, reprit la jeune institutrice, vous refusez donc de quitter cette vilaine robe, vous ne voulez pas que je vous fasse belle?

— Me faire belle, moi? Oh! cela est bien impossible, s'écria Camille avec un rire moqueur; cependant je vous remercie de votre bonne volonté, mademoiselle.

— Mademoiselle, toujours mademoiselle! Qu'il est mal de m'appeler ainsi! Autrefois vous me parliez moins cérémonieusement. Dois-je croire que vous n'avez plus pour moi la même affection? Vous ai-je fait de la peine à mon insu? Avez-vous quelque chose à me reprocher?

— Eh! que pourrais-je vous reprocher, bonne Madeleine? répliqua Camille, qui se laissait enfin attendrir. Vous êtes la plus indulgente des institutrices et la meilleure des amies. Ce n'est pas vous qui avez des torts, c'est moi qui deviens méchante.

— Non pas méchante, mon enfant, mais un peu défiante et trop concentrée. Ne pleurez point, ma chère Camille, il sera facile de vous corriger de ces défauts; ils n'ont pu prendre racine dans votre cœur, et du moment que vous avouez vos torts...

— Oh! s'écria Camille en fondant en larmes, le mal est fait, le coup est porté, je ne guérirai pas.

Elle s'interrompit et posa son front brûlant sur l'épaule de son amie.

— Madeleine, dit-elle, je vous prie de ne pas m'en vouloir, lorsque je suis mauvaise pour vous qui êtes si bonne, car il me semble parfois qu'un méchant démon me pousse et que je n'ai plus mon libre arbitre.

Elle s'interrompit et s'éloigna de Madeleine en apercevant madame Bruno qui entrait.

— La voiture est prête et monsieur attend ces demoiselles, dit la femme de charge en regardant Camille d'un air surpris et mécontent.

Mademoiselle Rivert prit la main de son élève.

— Descendons, chère enfant, dit-elle.

— Mademoiselle l'institutrice veut-elle me permettre de porter sa capeline? demanda la vieille Bruno d'une voix mielleuse; et, sous prétexte de prendre le bachelick de Madeleine, elle passa entre les deux jeunes filles.

— Que lui avez-vous dit? chuchota-t-elle à l'oreille de Camille.

— Je ne lui ai rien dit, Bruno... rien qui vous concerne du moins, je l'ai priée seulement de pardonner mes maussaderies, car j'ai été bien méchante envers elle et je le regrette.

— Vous le regrettez, mademoiselle, et dans un instant...

— Je recommencerai, n'est-ce pas? Oh! c'est bien vrai; mais aussi pourquoi m'excitez-vous à tourmenter cet ange de douceur et de bonté?

— Si c'est un ange, c'est celui qui nous chassera du Paradis terrestre, je veux dire de notre chère Fontelaie, repartit la femme de charge d'un air mélancolique.

Pendant ce temps, Madeleine, légère et souriante, descendait dans la cour où M. Meyrins causait avec son neveu auprès de la voiture attelée. M. Jean posa ses lèvres sur le front de Camille dès qu'elle arriva, mais ce fut Madeleine qui eut son premier regard et ce fut à Madeleine qu'il parla d'abord. Marc salua l'institutrice sans dire mot; il prit son ombrelle pendant qu'elle s'asseyait dans la voiture à côté de M. Meyrins, puis il monta à son tour, se plaça auprès de sa sœur, et les chevaux s'élancèrent dans l'avenue, en chassant devant eux des bandes de geais dont les ailes bleues chatoyaient au soleil.

Les jeunes filles ne pouvaient désirer pour leur promenade un temps plus favorable. Jamais été de Saint-Martin n'eut un plus beau jour. Après qu'on eut échangé quelques propos insignifiants, Madeleine, qui examinait le paysage d'un air charmé, ne put s'empêcher de dire :

— Que Dieu est bon de nous avoir donné la vie et de nous avoir envoyés au milieu de ce monde splendide! Combien nous devons le remercier d'avoir fait la terre si belle!

— Mademoiselle, ceci est une affaire de goût, répliqua Marc, Hamlet prétendait que ce monde splendide n'est qu'un jardin rempli de mauvaises herbes.

— Hamlet fait exception, répondit-elle; il avait sous les yeux le meurtrier de son père, cela ne lui permettait pas de voir les choses sous leurs véritables couleurs; que ceux qui sont dans le même cas pensent comme lui, je le veux bien, mais que les autres répètent avec moi : « Habitants de la terre, louez Dieu, tressaillez d'allégresse et chantez. »

Il n'y avait certes aucun rapport de position entre Hamlet et M. Meyrins; les parents de celui-ci étaient morts pleins de jours, et nul n'avait porté sur eux une main criminelle. Cependant le propriétaire de la Fontelaie ne parut point du tout disposé à suivre le conseil du Psalmiste. Au lieu de tressaillir d'allégresse, il devint très-pâle, et par un geste brusque, qui lui était familier quand il souffrait, il passa sa main crispée sur son front.

— Pour moi, qui ne suis ni pessimiste comme Hamlet, ni optimiste comme mademoiselle Rivert, je conviens, dit Marc, que voici une journée charmante et une promenade très-agréable; nous avons un véritable temps de demoiselle, pas de boue, pas de poussière, et un soleil de novembre dont les rayons sont très-supportables.

— Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi se récrier, dit Camille d'un ton boudeur, il fait du soleil, c'est vrai, mais ce soir il y aura du brouillard; il n'y a pas de boue, c'est vrai encore, mais il vaudrait autant traverser un marécage que ces prés humides de rosée. De toutes les saisons, l'automne est celle qui me plaît le moins.

— Et vous, mademoiselle, c'est celle que vous préférez? demanda M. Meyrins à l'institutrice.

— Je crois qu'en automne je préfère l'automne, répondit-elle; mais en été, c'est l'été que j'aime le mieux.

— Ainsi, mademoiselle, avec vous le dernier qui parle est celui qui a raison, fit observer Marc en souriant.

— Mauvaise induction, repartit M. Meyrins, c'est celui qui se tait qui, bien souvent, a raison auprès de mademoiselle Rivert.

Ni Marc ni Madeleine ne trouvèrent le plus petit mot à répondre, et, comme le silence devenait embarrassant pour tous, le jeune homme reprit :

— Je suis de l'avis de Camille jusqu'à un certain point. Si magnifique que soit l'automne, cette saison ne peut inspirer des idées bien riantes; c'est alors qu'on voit partir et disparaître ce qu'on a le plus aimé.

— Ce qu'on a le plus aimé? répéta sa sœur. Quels sont donc les objets de ton affection qui partent en automne, homme prosaïque que tu es?

— Ma chère, je ne parle point pour moi; j'ai dit : Lorsqu'on voit... *On* est un pronom personnel très-indéfini, et j'entends par ce mot les belles petites demoiselles qui aiment les fleurs, les papillons, la verdure, les oiseaux.

— Enfin tout ce que tu détestes, répliqua Camille.

Elle s'interrompit en apercevant un demi-sourire sur les lèvres de Madeleine.

— Ce que je dis vous fait rire, mademoiselle, s'écria-t-elle piquée.

— Moi? balbutia l'institutrice en devenant très-rouge.

— Sans doute, vous avez ri, je vous ai vue, et ce n'est point la première fois que vous ricanez tandis que je parle.

— A qui en as-tu donc, ma petite sœur? demanda Marc stupéfait. Tu es aujourd'hui d'une humeur fâcheuse, et tu te bats contre des moulins à vent.

— Est-elle souvent ainsi? demanda M. Meyrins à Madeleine.

— Oh! jamais, répondit celle-ci en prenant la main de son amie, c'est par hasard, parce que M. d'Athol l'a taquinée.

— Que vous êtes généreuse, mademoiselle, de rejeter la faute sur mon frère! s'écria Camille d'un ton moqueur.

Marc se pencha vers elle et lui dit très-bas :

— Ma sœur, tu vas fâcher M. Meyrins.

Elle répondit par un signe de tête et s'enfonça dans son coin d'un air maussade.

— Mon oncle, reprit le jeune homme, qui était décidé à faire, ce jour-là, l'office de pacificateur, et qui voulait changer encore une fois le cours de la conver-

sation; mon oncle, qui donc vous a donné l'idée de venir entendre ces chanteurs tyroliens?

— C'est mademoiselle Rivert, s'écria Camille.

— C'est mademoiselle Rivert, en effet, repartit M. Jean.

— Est-ce moi qui en ai parlé la première? demanda Madeleine; je ne m'en souviens pas.

— Ce qui veut dire que vous ne vous souciez plus du plaisir que nous nous efforçons de vous procurer, répliqua aigrement Camille.

— Le plaisir est pour nous comme pour mademoiselle Rivert, fit observer M. Meyrins, et vous avez toujours aimé la musique, ma chère Camille.

— Ce n'est point dans une salle de concert que celle-ci peut produire tout son effet, dit Madeleine; il faudrait entendre ces chants rustiques en plein air, sur la pente des collines, sous le couvert sombre des arbres, par une belle soirée et une lune brillante.

— Vous êtes poëte, mademoiselle, fit ironiquement Camille; poëte, que dis-je? vous êtes la muse elle-même, si mes souvenirs ne me trompent point.

— Décidément, ma sœur, tu es une petite peste, dit Marc impatienté.

— Oh! répliqua-t-elle en riant, le voyez-vous prendre la mouche dès qu'on parle de poésie?

Le jeune homme ne répondit point et le silence se prolongea pendant un temps assez long. Les voyageurs rentrèrent au château vers l'heure du dîner. Aussitôt après le repas, Camille prétexta une fatigue extrême et se retira chez elle; Madeleine prit un ouvrage au crochet et M. Jean s'avança sur le balcon comme pour admirer les étoiles. La nuit était claire et froide, la lune s'élevait au-dessus des hêtres, des lambeaux de brouillard flottaient sur les prairies, assez bas pour ne point cacher l'azur foncé du ciel. Au village quelques chiens aboyaient à la lune, mais il n'y avait pas d'autres bruits à la campagne. Soudain on entendit les sons clairs et doux d'une sorte de hautbois, et une voix sonore entonna une chanson tyrolienne sous les hêtres de l'avenue. Ce fut comme un signal; d'autres voix s'élevèrent du fond du jardin, du bord de la pièce d'eau, du milieu de la prairie, et toutes reprirent en chœur ce chant harmonieux.

Madeleine s'élança sur le balcon, surprise et ravie.

— Quoi! dit-elle, les chanteurs tyroliens?

— N'avez-vous pas souhaité qu'ils se fissent entendre le soir par un ciel étoilé et sous la voûte sombre des arbres? répondit M. Meyrins.

Pendant ce temps, madame Bruno aidait à Camille à faire sa toilette de nuit; toutes deux tressaillirent lorsque cette sérénade inattendue vint troubler le silence solennel qui régnait dans la campagne.

— Ce sont les musiciens allemands, dit la femme de charge.

Camille se jeta dans un fauteuil et fondit en larmes.

— Ah! Bruno, dit-elle, j'ai le cœur navré. Qui eût pu s'attendre à ceci? Quoi! parce que Madeleine a parlé, en plaisantant, du bon effet que produiraient ces chants tyroliens le soir dans la campagne, M. Jean trouve le moyen de faire venir au château des artistes qui doivent être harassés de fatigue? Ainsi, il suffit que cette étrangère exprime un désir... Mais qu'est-elle donc pour le maître de ce logis? Je crois vraiment que vous ne vous trompez pas quand vous dites qu'il se propose de l'adopter.

— Mademoiselle, je ne puis me tromper, puisque j'ai entendu monsieur l'appeler sa fille. Oh! la petite rusée a très-bien joué son jeu, mais cela ne vous empêche pas de la combler de caresses; ce matin encore...

— C'est vrai, Bruno, lorsque j'ai dit à Madeleine des choses blessantes, j'éprouve un violent désir de lui sauter au cou et de lui demander pardon. Pauvre amie! ce n'est pas sa faute, après tout, si elle est plus aimable que moi et si elle a su gagner mieux que moi l'affection de M. Meyrins.

— Que ces chants sont doux! disait de son côté Madeleine, tandis que M. Jean l'écoutait, charmé du bon effet que sa surprise avait produit; qu'ils sont suaves et harmonieux! on croirait que c'est la brise qui les apporte, il semble qu'ils montent et descendent avec elle; on pourrait se figurer que, comme elle, ils sont nés dans l'espace.

— Platon croyait bien que le mouvement des cieux produisait une harmonie parfaite, répliqua M. Meyrins en jetant un regard pensif sur le firmament étoilé. — Madeleine, reprit-il après un instant de silence, j'aimerais à vous voir toujours gaie, souriante, animée comme vous l'êtes à présent. S'il en était ainsi, peut-être que la plaie de mon âme se cicatriserait.

— Mais vous vous intéressez donc bien à moi, à mon bonheur? dit la jeune fille avec émotion. Quand vous me parlez de la sorte, il me semble que je fais un beau rêve.

— Un rêve qui durera autant que votre vie, ma chère enfant.

Elle secoua la tête.

— Oh! dit-elle, il faudra bien que je m'éveille un jour.

— Pourquoi, Madeleine? Pourquoi ne passerions-nous pas notre vie ainsi, tous ensemble, heureux, bien unis, ne formant qu'une famille?

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

LE SOLEIL ET SES PROTUBÉRANCES

Nous sommes encore loin de connaître bien complétement le globe que nous habitons. Une assez grande partie de sa surface, malgré tous les efforts des voyageurs,



nous est encore inconnue. Les explorations de la géologie nous ont révélé la composition d'une très-mince portion de l'écorce solide qui, selon les hypothèses les mieux justifiées, couvre une immense masse que sa haute température entretient dans un état constant de fusion, se solidifiant graduellement vers la portion déjà refroidie, et, par suite de hautes pressions, laissant échapper par l'orifice des volcans, ces fleuves de feu qui portent le nom de laves. Lorsque nous ignorons encore tant de choses sur notre humble planète, comment les astronomes ont-ils pu concevoir l'audacieuse pensée d'étudier l'astre géant qui forme le centre du système auquel nous appartenons, système qu'il entraîne avec lui dans l'immensité des espaces, autour d'un centre ou d'un axe jusqu'à présent inconnu ? Déjà le spectroscope nous avait fait connaître d'une manière assez positive une assez grande partie des substances qui le composent, les mêmes que nous possédons sur la terre. Les observations directes nous avaient appris que l'énorme noyau du soleil, peut-être opaque et obscur, est environné d'une enveloppe éclatante et lumineuse qu'on a par conséquent nommée *pho osphère* (sphère de la lumière), mobile, variable, éprouvant des déchirures qui produisent ces taches si fréquemment observées à sa surface. Ces taches ont fait conclure que cette photosphère où on les observe est analogue aux nuages de notre atmosphère ; seulement nos nuages sont obscurs, tandis que ceux qui forment ainsi une couche continue tout autour, du soleil sont éblouissants de lumière. Cependant, outre les taches, on avait reconnu que l'émission de la lumière et de la chaleur n'était pas égale de tous les points de la photosphère. On avait conclu qu'elle était elle-même environnée d'une couche gazeuse comme notre atmosphère, parfaitement transparente, mais dont on ne pouvait, dans les circonstances ordinaires, déterminer la forme ni l'étendue. Ce sont les éclipses totales qui les ont révélées. De là l'importance qu'on attache à les observer.

Elle forme en effet alors, autour du disque noir de la lune, comme une auréole, assez semblable au nimbe que les peintres placent autour de la tête des saints, et, comme il était facile de le prévoir d'après le mouvement de rotation du soleil sur son axe, elle est renflée à l'équateur, aplatie aux pôles. Elle est ainsi plus étendue et plus lumineuse dans la partie centrale du disque solaire, celle où se montrent habituellement les taches.

L'éclipse totale de 1842 que l'on put parfaitement observer en Espagne, attira l'attention des astronomes sur un fait déjà vu plusieurs fois, mais dont on n'avait point tenu compte. C'étaient comme d'énormes protubérances dépassant la lune. Le peu de durée des éclipses laissa de grandes incertitudes sur la réalité de ce phénomène. Quelques astronomes y virent une illusion d'optique, d'autres des montagnes, d'autres d'immenses jets de flamme. Cette discussion engagea à y faire une sérieuse attention dans les éclipses suivantes, mais les dessins qu'on en avait fait offraient de graves différences ainsi que leurs descriptions. Ce fut seulement en 1860 que toute incertitude cessa. M. de la Rue et le P. Secchi firent des photographies de l'astre éclipsé en Espagne, à 220 milles de distance horizontale et à dix minutes de différence en temps absolu. Sauf une très-légère différence due évidemment à un accident de parallaxe, suffisante pour prouver qu'elles n'avaient pu être tirées l'une sur l'autre, les deux figures étaient parfaitement semblables et pouvaient se superposer. On y reconnaissait les formes déjà signalées, et l'on acquit la certitude que ces protubérances étaient, non pas des montagnes, mais d'immenses jets de flamme dont la dimension atteignait jusqu'à deux et trois fois le volume de la terre, s'élevant verticalement et quelquefois se repliant à une certaine hauteur, comme nous le voyons pour la fumée de nos cheminées. C'étaient donc de véritables nuages lumineux s'élevant de la photosphère dans l'atmosphère gazeuse, légèrement teintée de rose, qui l'enveloppe et dont nous avons déjà parlé.

On conçoit maintenant tout l'intérêt que devait exciter dans le monde savant l'observation de l'éclipse totale du 18 août 1868, et pourquoi les gouvernements envoyèrent à grands frais d'habiles observateurs aux points où il pouvait être plus facile de l'étudier, depuis Aden dans la mer Rouge, jusqu'à la presqu'île de Malacca. C'était, on le voit, une dépense considérable en frais de voyage, en instruments pour un résultat peut-être incertain, car dans le midi de l'Asie, on ne peut, à cette époque de l'année, compter sur des circonstance atmosphériques bien favorables. C'est pour cela que les observateurs s'étaient espacés à d'assez grandes distances, espérant que, de cette façon, quelques-uns pourraient avoir un beau temps. On avait, depuis les dernières observations, acquis un nouveau mode d'investigation sur lequel on comptait à bon droit pour obtenir des résultats jusqu'alors seulement désirés : c'était le spectroscope qui a donné à M. Kirkhoff des données si remarquables sur la composition élémentaire du soleil, que le savant P. Secchi a étendues aux étoiles fixes et mêmes aux nébuleuses. Bien que les protubérances et l'espèce de nimbe qui entoure le disque noir de la lune émettent de la lumière, cette lumière est si faible, qu'on pouvait craindre de n'avoir rien de bien net. On a été agréablement trompé. On a pu résoudre toutes les questions posées, et on a obtenu un moyen bien précieux, mais totalement inattendu qui permet de répéter autant qu'on le veut en plein soleil des observations que jusqu'à présent on n'avait jugées possibles que pendant la très-courte durée des éclipses totales toujours si rares.

Marquis DE ROYS.

— La fin prochainement. —



CHRONIQUE

Cette semaine, toute mêlée de douces et saintes joies, a été troublée par la nouvelle d'un attentat horrible dont le docteur James Constant a été victime dans un wagon des chemins de fer de Marseille à Paris. Le docteur James revenait d'Égypte; ses voyages avaient été marqués par de véritables dangers courus tant sur terre que sur mer, auxquels il avait heureusement échappé. C'était sur le sol français que l'attendait le plus grand de tous. A la première station après le départ de Marseille, à Rognac, au moment où le train prenait son élan, le docteur qui, enveloppé dans ses couvertures, était seul dans son compartiment, vit la portière s'ouvrir et un homme se précipiter auprès de lui; l'intrus, assez négligemment vêtu, qui entrait si brusquement, n'avait avec lui aucun menu bagage; cette remarque faite, le docteur s'endormit bientôt pour ne se réveiller que sous les coups de l'assassin qui le frappait avec acharnement. Une lutte affreuse s'engagea dans l'obscurité, et pour ainsi dire à tâtons; mais elle ne pouvait durer longtemps, quand par un bonheur providentiel, le train qui devait aller directement jusqu'à Arles fut forcé, pour alimenter d'eau sa machine, de faire arrêt à moitié chemin. Cette circonstance sauva le voyageur attaqué. L'assassin, sentant le train ralentir sa marche, lâcha prise et sauta sur la voie en s'écriant : «Ne me perdez pas.» Il emportait une morsure à la main droite, seule marque qui pût le faire reconnaître plus tard. Le docteur, tout sanglant, put descendre à son tour et conter son épouvantable accident. Nous nous empressons de dire qu'aujourd'hui le blessé est à peu près guéri, et l'assassin entre les mains de la justice.

Nous avons craint un moment qu'il n'en fût de cette affaire comme de celle qui a épouvanté, il y a quelques années, le peuple des voyageurs; c'est-à-dire tout le monde. Elle est connue, dans l'histoire des assassinats, sous le titre d'affaire Jud, nom de l'assassin mystérieux qui a su échapper à toutes les recherches.

On voit que les progrès en bien et en mal sont proportionnels, et que l'imagination et l'audace des malfaiteurs se mettent facilement au niveau des perfectionnements modernes. Nous nous souvenons qu'il y a une dizaine d'année, à l'époque de l'affaire Jud, les préoccupations publiques aidant, on avait proposé nombre de précautions, toutes plus efficaces les unes que les autres, pour soustraire le voyageur à ce genre de péril; des sonnettes d'appel, des signaux d'alarme, des vitres de correspondance, des galeries, des claires-voies, mille garanties offertes, mille moyens essayés, adoptés, rejetés, enfin oubliés; puis tout était rentré dans l'ordre, c'est-à-dire dans la quiétude et le *statu quo* accoutumés. Maintenant va-t-on renouveler ce genre de recherches en vue de la sécurité des voyageurs? Peut-être, la question, comme on dit, va être mise à l'étude; mais vous verrez que bientôt on l'oubliera et négligera de nouveau. Quant au procédé qui doit nous mettre à l'abri de ces sortes d'attaques, encore deux ou trois petits assassinats, et l'on finira par le trouver.

Le sentiment de la solidarité humaine, si fort, si ancien, si ancien que, déjà de son temps, Térence disait : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger; et que Virgile ajoutait ses vers harmonieux : Il y a des larmes dans les choses humaines et les malheurs des mortels touchent les cœurs mortels; si fort, que le christianisme n'a pu qu'en modifier le principe sans en changer l'objet, en l'appelant charité; ce sentiment a beau réclamer, s'émouvoir, se révolter; il ne peut que bien lentement parvenir à triompher de l'esprit de routine.

C'est ce sentiment si vif que nous éprouvions dernièrement, en entendant au-dessus de notre tête souffler un ouragan nocturne qui, pendant qu'il jonchait de débris de tuiles et de cheminées les rues des villes endormies, semait la mer et ses rivages de sinistres épaves. Sans doute c'est par le grand vent que la corvette la *Gorgone*, dont nous venons d'apprendre le désastre, a été, dans une nuit de brume, s'échouer sur les récifs d'Ouessant, sur les terribles Pierres-Noires. Rien n'a reparu de ce malheureux bâtiment, que quelques planches portant son nom. La *Gorgone* avait quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Combien de navires ont été la proie de ces tempêtes! Paris lui-même qui, par son port Saint-Nicolas, se donne le genre d'une ville maritime, a eu aussi son luxe de naufrages.

Le bateau à vapeur *Seine-et-Tamise*, que tous nos badauds parisiens ont vu si souvent amarré près du pont des Saints-Pères, s'est perdu dans ce dernier coup de vent en entrant en relâche à Fécamp. De plus, on nous annonce que ce charmant petit trois-mâts, le *Paris-Port-de-mer*, si souvent visité il y a quelques mois, pendant qu'il était en charge pour les Indes au même amarrage, vient de sombrer avec son équipage en doublant le cap de Bonne-Espérance, triste et dernière victime peut-être offerte à ce cap lointain, qui, grâce au canal de Suez, va sans doute perdre ce nom, imposé par Vasco de Gama, pour reprendre celui de Cap des Tempêtes que lui avait donné d'abord et justement le précurseur de Vasco, Barthélemy Diaz.

Dans cette nuit de *vent en foudre*, comme disent les marins, nous avons pensé naturellement aux voyageurs, aux égarés, aux explorateurs, à tous ceux qui sont en route, par n'importe quel chemin, pour n'importe quel but, et nous leur avons souhaité, douces lueurs des phares, heureuse arrivée, mieux que cela, heureux retour au port. On nous dit que le ci-devant Père Hyacinthe est de ceux-là, qu'il revient d'Améri-

que. Alors ici la pensée se double de l'image et à travers ces mots : port, phare et retour, l'imagination aperçoit l'ombre de Rome elle-même, ce lien universel des temps, de cette Rome qui, autrefois ayant dominé le monde par ses légions et réuni toutes les sociétés antiques dans ses faisceaux, tombe enfin, épuisée par ses propres forces, sous les coups des barbares ; elle tombe et pourtant elle ne se montre jamais plus puissante par sa civilisation qu'au moment où, vaincue, elle subjugue ses vainqueurs. N'est-ce pas une merveille en effet de voir accourir de tous les coins du globe, comme des dogues à la curée, toutes ces hordes sauvages, Goths, Wisigoths, Vandales, Suèves, Alains, Burgondes, s'enchaînant, s'entraînant les uns les autres, pour venir boire à la coupe de salut que, récemment convertie, récemment baptisée, Rome leur réservait ? La ville impériale, qui avait rassemblé dans son sein toutes les richesses du monde, devait attirer les barbares ; c'était là l'appât que Dieu mettait à son piége de vérité. Tous y vinrent, tous en prirent leur part, tous en partirent, emportant à leur flanc le trait vainqueur, dans leurs veines la divine effluve. Et c'est alors que commence la seconde, la véritable conquête. Quand Rome n'eut plus de légions, elle envoya des dogmes dans les provinces, et avec eux la pure morale, et avec eux, des apôtres pour la répandre, des confesseurs pour l'affirmer, des martyrs pour en témoigner. Ce ne fut pas tout. Un jour des bergers de Subiaco, en écartant les broussailles d'une caverne où ils avaient cru voir remuer une bête fauve, y trouvèrent un jeune homme qui leur parla avec tant de douceur, qu'ils en furent charmés. Ce jeune ermite se nommait Benedictus. C'était saint Benoît. Dès lors le Mont-Cassin se peuple de moines, et de même que Rome autrefois envoyait des colonies militaires fonder des villes aux frontières les plus reculées de l'empire, bientôt de désert en désert s'avancent les pionniers monastiques de la société nouvelle, échappés de la métropole ; les monastères, les abbayes se dressent et se propagent et le monde est reconquis pour Rome ; seulement le temple s'appelle l'Église, et le Capitole, le Vatican.

Et Rome sur ses solides fondements put constituer enfin les robustes assises qui sont comme le môle du port éternel. — On se rappelle la fameuse bataille navale de la Hougue, cette noble défaite où avec 44 vaisseaux français Tourville lutta glorieusement jusqu'au soir contre 99 vaisseaux coalisés ; s'il y avait eu alors un port à Cherbourg, la flotte française était sauvée. Ce port, on l'a fait depuis. On a construit là une digue merveilleuse ; après des efforts presque séculaires contre la mer qui a souvent dévoré en un seul jour le travail tout entier (genre de spectacle qu'Oran, la ville africaine, vient d'avoir tout récemment), on est enfin parvenu à créer la grande digue, l'abri sûr contre les terribles aventures de la mer. — Eh bien ! cette gigantesque jetée tant et si justement admirée, qu'est-ce donc, sinon, dans l'ordre matériel, une représentation faible, mais précise, du grand travail dogmatique et moral que la Rome chrétienne, que la capitale catholique a élevé autour d'elle pour les aventurés de la croyance. Pendant dix-huit cents ans elle a construit, pierre à pierre, ce port souverain, ce phare d'où descend la lumière, ce môle indestructible qui, en brisant à jamais les flots des tempêtes extérieures, assure au dedans la paix aux hommes de bonne volonté.

C'est ainsi, c'est ici surtout que, dans ces temps de coups de vent et de grandes catastrophes, nous entendons souhaiter au voyageur, mieux que l'heureuse arrivée, le loyal retour. MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Ce pauvre vieux ! par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. — 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de ce nouvel ouvrage de Mlle Fleuriot. Aujourd'hui nous ne voulons qu'ajouter un mot : Ce volume n'a paru dans aucune revue, dans aucun journal ; il est donc complétement inédit.

Mlle Fleuriot a dédié son livre à Mme la princesse de Sayn-Wittgenstein ; nous ne pouvons résister au plaisir de faire connaître à nos lecteurs cette dédicace, la voici :

« Chère princesse,

« En vous offrant ce livre, il me semble que je dépose un bouquet de bruyères sauvages sur cette table où s'écrivent tant de pages éclatantes.

« Vous l'accueillerez avec un sourire, car personne mieux que vous, chère princesse, ne sait dégager de la plus humble chose, ce qu'elle peut renfermer de charme et d'utilité.

« Et puisque les fleurs d'or qui s'élèvent dans votre vaste champ et les bruyères qui éclosent dans ma petite lande fleurissent en l'honneur de la même cause, elles peuvent un instant mêler leur parfum dans votre salon si gracieusement hospitalier.

Nos lectrices connaissent-elles beaucoup de pages aussi charmantes, aussi exquises ?

C. LAWRENCE.

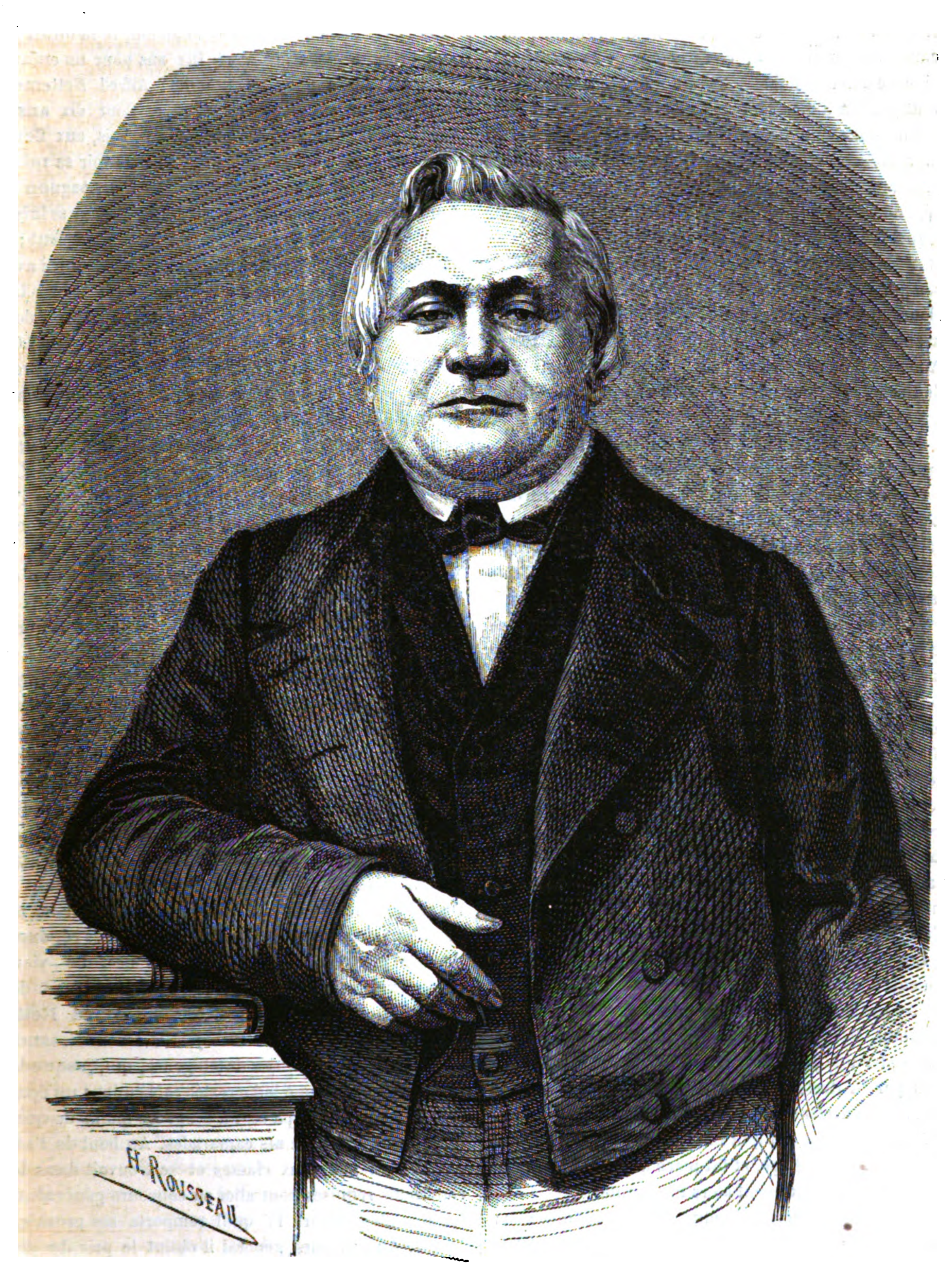
LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nᵒ, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait d'Alfred Nettement.

ALFRED NETTEMENT

Quand on a, pendant de longues années, vécu pour ainsi dire de la vie intellectuelle d'un écrivain et que la mort vient le frapper au milieu de sa course en ce monde, il est naturel que le lecteur désire connaître celui qui a si souvent excité son admiration ou fait couler ses larmes. On a eu de longs rapports d'esprit avec un auteur, on veut savoir si le cœur, qui est l'homme

tout entier, était chez lui à la hauteur de l'intelligence; si son âme, parole émanée de Dieu lui-même, était empreinte de la bonté, ce caractère de la haute origine de l'âme humaine. En un mot on a admiré, on veut pouvoir aimer, pleurer celui qu'on regrettait déjà.

En donnant la biographie d'Alfred Nettement dans la *Semaine des Familles* qu'il avait dirigée pendant onze années et dont il était l'âme, nous essayerons de répondre à cette soif du public qu'il aimait et pour lequel il a travaillé jusqu'à ses derniers jours.

Alfred Nettement était né à Paris le 21 août 1805; son père, qui appartenait à une bonne famille de la Bourgogne, avait été secrétaire d'ambassade à Londres avant 1789, sous le comte de la Luzerne. Sa mère, Anne-Clotilde de Granet, était la fille de Marc-Antoine de Granet, gouverneur civil de Toulon, qui fut député à l'Assemblée législative.

Les premières années de l'enfance d'Alfred Nettement restaient toujours gravées dans son esprit comme les souvenirs des beaux jours du paradis terrestre. L'enfant adorait sa mère. Il vivait avec elle, passant l'été à la campagne dans une propriété que ses parents possédait à Aunoy-lez-Bondy. Mais ces années d'une radieuse enfance furent bientôt brusquement interrompues pour Alfred Nettement. Ses parents habitaient une vaste propriété qu'ils avaient fait construire sur les hauteurs du Trocadéro, en face de l'École militaire. Un jour l'empereur Napoléon conçut la pensée de faire bâtir en cet endroit le palais du roi de Rome. Napoléon arriva donc à cheval chez M. Nettement, déclarant qu'il lui fallait la propriété. M. Nettement voulut résister; on alla devant les tribunaux, et, ne trouvant pas d'avocat, le propriétaire plaida sa cause lui-même. Naturellement il perdit. La maison, qui venait de coûter 500,000 francs à bâtir, fut expropriée au prix de 170,000. Il fallut céder, mais ce caprice d'un tout-puissant causa la ruine de toute la famille.

Les beaux jours de l'enfance d'Alfred Nettement étaient finis. Il n'avait que dix ans, et déjà la vie lui apparaissait sous sa forme la plus douloureuse : la séparation. Son père, que les circonstances obligeaient à accepter une position, fut nommé vice-consul à Londres par la Restauration qui venait sauver la France de l'invasion étrangère. On laissa les enfants à Paris. Alfred Nettement dut quitter sa mère qu'il aimait tant pour entrer au collége, et fut placé dans la pension de l'abbé Liautard, qui était alors florissante.

Nous avons souvent entendu redire à celui que nous pleurons quelle fut sa tristesse inexprimable lorsqu'au lendemain de son entrée au collége il se réveilla dans cette salle obscure, aux murs froids et nus, sans qu'un baiser, qu'une caresse vînt répondre à son premier sourire. Dans ce temps déjà éloigné de nous, où la vapeur et l'électricité n'avaient pas encore rapproché les distances, l'Angleterre paraissait à l'enfant un pays perdu, plus séparé de nous que ne l'est aujourd'hui l'Amérique, avec laquelle nous sommes maintenant en rapports directs. Et cette solitude, cet abandon, il faudrait les supporter pendant dix ans! Dix ans pour un enfant, c'est un siècle pour un homme; Alfred Nettement souffrit donc et pleura en silence. Pour dix ans il fallait dire adieu à la campagne, aux bois, aux fleurs et avant tout, par-dessus tout, ne plus voir sa mère. Le travail, qui allait devenir l'austère compagnon de toute sa vie, lui apparaissait trop tôt, l'enfant se laissa aller pendant quelque temps au découragement; il tâchait d'oublier son chagrin, en se livrant au jeu avec l'ardeur de son âge; mais le vide de son cœur allait chaque jour grandissant. Les colléges religieux d'alors ne ressemblaient pas aux colléges de nos jours. On sortait de l'empire, les églises manquaient de prêtres, et les classes inférieures étaient remplies de jeunes gens d'une vingtaine d'années qui venaient de la charrue et se destinaient au sacerdoce. Alfred Nettement était alors un écolier espiègle et turbulent. Les maîtres ne surent pas reconnaître son cœur que l'amour seul aurait pu dompter, mais sur lequel la force n'avait aucun empire. On voulut le réduire par la force; il résista. Un jour, un de ses oncles, le baron de Bissy, le demanda au parloir; il vit à ses poignets la trace bleuie des cordes qui l'avaient attaché. Il questionna l'enfant, qui s'obstinait dans son silence. A la suite de cet interrogatoire pressant, Alfred Nettement quitta la pension Liautard et fut placé dans l'institution Sainte-Barbe, alors dirigée par M. Nicole. L'enfant, dont le travail devait ouvrir plus tard un sillon si long et si profond, fut d'abord un écolier paresseux. Il se trouvait en retard sur ses jeunes condisciples; on le mit dans une classe inférieure au milieu d'écoliers plus jeunes que lui. Un vieux maître de l'ancienne Université, M. Corbin, remarquait cependant le regard ardent de l'enfant, qui semblait dévorer les explications du professeur, il était frappé de ses réponses dont la pénétration égalait l'intelligence. Le vieux professeur proposa à l'enfant de lui donner des répétitions pendant les récréations; Alfred Nettement accepta cette offre avec joie et reconnaissance. Il se mit au travail; son intelligence, qui, jusque-là, était semblable à une lame restée cachée dans un épais fourreau, se développa tout à coup. En moins de quelques mois il dépassa ses camarades. Au bout de l'année il avait fait deux classes et se trouvait dans les conditions requises pour aller au concours général. Ce fut au collége Henri IV qu'il remporta ses premiers succès. Au concours général il obtint le prix de discours français et plusieurs autres nominations. Dès cette époque le jeune lycéen était un admirateur enthousiaste de Tacite et de Bossuet; son amour pour ces deux grands modèles dura autant que sa vie. L'année de rhétorique de Sainte-Barbe, en 1824, resta mémorable dans les fastes universitaires; on l'appelait l'année de la comète.

Mais les études d'Alfred Nettement touchaient à leur fin; il fallait choisir une carrière. A la sortie du collége, tout jeune homme cherche sa voie. Alfred Nettement hésitait sur le parti qu'il devait prendre, et il commença l'étude du droit qui ouvre l'entrée de bien des carrières. Il eut alors un moment de découragement à l'aspect de la vie qui lui apparaissait. Depuis plusieurs années, il était à la tête de son collége, ses professeurs et ses camarades l'estimaient comme un *fort*, il était quelqu'un, et en quittant Sainte-Barbe il se trouvait seul, sans position clairement indiquée. Il commença à donner quelques répétitions; puis, songeant à utiliser l'anglais qu'il avait appris dans son enfance, il traduisit un grand nombre d'ouvrages sous le patronage de M. Bouilly.

On arriva ainsi en 1829; l'*Universel* se fondait; les royalistes cherchaient à recruter de jeunes talents pour défendre dans ce journal la monarchie française, qui, attaquée de tant de côtés à la fois, allait lutter un an encore, puis tomber et disparaître. MM. de la Foret et de Saint-Martin vinrent frapper àl a porte de l'étudiant en droit et lui demander sa collaboration pour le nouveau journal. Alfred Nettement accepta l'offre qui lui était faite et débuta par des articles de variétés littéraires qui eurent un grand succès. Il créait ainsi un genre tout nouveau, *le genre des lundis*, que d'autres écrivains devaient cultiver après lui. Le succès lui indiquait la voie qu'il cherchait; Alfred Nettement dit adieu à l'étude du droit pour devenir écrivain et journaliste.

En même temps la Société des Bonnes-Lettres, présidée par M. de Chateaubriand, demanda au nouvel écrivain de faire un cours de littérature; il réussit au-delà même de ses espérances. On venait de tous les points de Paris entendre ce jeune homme pour lequel l'avenir semblait rempli de si riches promesses.

Le naufrage de 1830, comme celui d'un navire formidable, entraîna à sa suite des naufrages particuliers. L'*Universel* cessa bientôt de paraître. La *Quotidienne* hérita du jeune écrivain de l'*Universel;* il collaborait en même temps à l'*Écho de la Jeune France*, fondé en 1833, et publiait dans la *Gazette de France* les *Lettres d'un vaincu*, dont la réputation dure encore. Dans ces Lettres, Alfred Nettement se glorifiait déjà de ce titre de vaincu qu'il devait porter si dignement pendant toute sa vie. C'était le temps des grandes luttes de la presse, cette quatrième puissance avec laquelle le pouvoir avait à compter. On déchirait fiévreusement la bande de la *Quotidienne* ou de la *Gazette* qui contenait un article signé N., on s'arrachait la *Mode* dans les colonnes de laquelle cette plume, toujours inspirée par les plus nobles sentiments, les idées les plus hautes, savait trouver un langage assez élevé et assez pur pour exprimer dignement ce que tant d'autres ne savaient que ressentir et devenait ainsi la voix du parti légitimiste tout entier.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe Alfred Nettement continua sans repos ni trêve la tâche qu'il s'était imposée. Il était vaincu, mais il y a des défaites dont la gloire surpasse celle des victoires, et il se donnait tout entier à la cause du droit et de la justice qu'on venait de violer. C'est à cette époque qu'il écrit les *Ruines*. Son style avait alors quelque chose de poétique et d'imagé qui rappelait celui de Chateaubriand avec lequel il eut des rapports de grande intimité. Sous le règne de Louis-Philippe il publia l'*Exposition royaliste* qui obtint le prix décerné par la commission Brézé, la *Vie de Marie-Thérèse de France*, l'*Histoire du Journal des Débats*, les *Mémoires de Madame la duchesse de Berry*, *Henri de France*, des *Études sur la semaine sainte*. Déjà, dans ce cœur généreux, deux autels étaient dressés : celui de Dieu et celui de la royauté; il ne se réservait rien à lui-même, tout son talent appartenait aux deux causes qu'il aimait.

Lorsque la révolution de Février éclata, Alfred Nettement fonda l'*Opinion publique*. A compter de cette époque, ce travailleur infatigable multiplia ses efforts. Dans toutes les questions difficiles, lorsqu'il fallait faire accepter, sous la forme la plus courtoise, les vérités les plus rudes, c'était à sa plume qu'on avait recours. Sa manière devint alors plus serrée, plus nerveuse et plus sobre, sans cesser de rester toujours digne et élevée. Alfred Nettement n'avait pas un instant de repos; en 1849, le Morbihan vint le chercher pour représenter à l'Assemblée législative cette catholique Bretagne dont il avait les aspirations ardentes et le grand cœur. Il accepta l'honneur qu'on lui offrait, et dont il est resté reconnaissant, je le sais, jusqu'à ses derniers jours. Sa vie fut alors agitée par une fièvre incessante. Il travaillait nuit et jour, et lorsqu'il revenait de la Chambre, déjà épuisé par les luttes de la journée, il se remettait à son bureau, écrivant pour l'*Opinion publique*, et ne quittait sa plume qu'au moment où les dernières étoiles pâlissaient au ciel.

Il prévoyait depuis longtemps la chute de la République, il ne fut donc pas surpris du 2 Décembre 1851. Emprisonné à Mazas, puis à Vincennes, à la suite de cette captivité, Alfred Nettement perdit un œil et fit une maladie qui le mit une première fois aux portes du tombeau. Un des premiers actes du nouveau gouvernement fut la suppression de l'*Opinion publique*.

En 1851, Alfred Nettement rentrait donc dans la vie privée; il y rentrait, vaincu une seconde fois, car son âme n'aurait jamais pu s'incliner devant l'autel du succès, et sa vie devait être une et droite comme ces sillons qui, profondément creusés dans une terre généreuse, n'ont rien à craindre des orages et des tempêtes qui font plier le roseau et qui brisent le chêne. Il se livra tout entier à des études littéraires et historiques, mais toutes ces études se rapportèrent à ce grand mouvement de la Restauration qui gardait toutes les

sympathies de son cœur. Il écrivit d'abord l'*Histoire de la Littérature française sous la Restauration.* Dans cet ouvrage, il étudie la renaissance intellectuelle qui suivi l'Empire et à la tête de laquelle nous trouvons Joseph de Maistre, Chataubriand et Bonald. Il poursuivit son œuvre en écrivant l'*Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet.* Cet ouvrage est le complément du précédent. L'auteur suit les écrivains de la Restauration sous le règne de Louis-Philippe, il signale les tendances de la nouvelle école littéraire; livre remarquable où la philosophie a sa part comme l'histoire.

Quand Alfred Nettement eut achevé cette œuvre, il voulut mettre en lumière la dernière conquête de la Restauration, le legs glorieux qu'en s'éloignant, vaincue par la Révolution, la monarchie expirante fit à la France : nous voulons parler de la conquête d'Alger. Alfred Nettement alla trouver les généraux Bedeau, Changarnier, Lamoricière, alors à Bruxelles, et c'est d'après leurs souvenirs personnels qu'il écrivit l'*Histoire de la Conquête d'Alger*. Son livre n'est pas le froid récit d'un historien qui écrit par ouï-dire, c'est un témoin qui parle. En le lisant, on assiste à l'action, on vit de la vie fiévreuse des camps, on voit la guerre elle-même apparaître avec ses luttes, ses combats et sa gloire.

Alfred Nettement avait encore une grande tâche à remplir. Il lui fallait écrire l'histoire de cette Restauration qu'il n'avait pu servir qu'au moment de sa chute, mais à la défense de laquelle il avait consacré sa vie : il se mit à l'œuvre. Avec son impartialité et son talent accoutumés, il étudia les documents précieux qu'on mit à sa disposition, il demanda des lumières aux archives de famille qu'on lui confia, et, avec cette lucidité de jugement qui était un des caractères de son talent lumineux, il sut donner à chacun sa part d'ombre et de lumière, ne dissimulant pas les fautes de ses amis politiques, disant à tous la vérité, rien que la vérité, sans s'inquiéter des passions mal endormies qui pourraient se réveiller autour de son œuvre. Son style sobre et élevé convenait parfaitement à l'histoire; sous sa plume, les situations deviennent des tableaux saisissants; il sait tout ménager; c'est ainsi qu'en racontant la mort du maréchal Ney, l'historien, tout en redisant ce que ce supplice eut d'inévitable, sait faire verser des larmes sur le général qui n'avait pas su résister au regard et aux paroles de son empereur.

Tout en continuant le cours de ses travaux historiques, Alfred Nettement faisait des études littéraires dans l'*Union*. On sait quelle part il prenait à la direction et à la rédaction de la *Semaine des Familles*. Son talent se pliait à tous les sujets; il reprenait parfois le genre léger de ses premiers succès littéraires et quittait l'*Histoire de la Restauration* pour redevenir jeune avec les jeunes lecteurs de la *Semaine des Familles*.

Quand une situation nouvelle apparaissait, on retrouvait toujours Alfred Nettement sur la brèche. Lorsque le pape se trouva menacé dans ses États et qu'une polémique s'éleva à la suite de la brochure *le Pape et le Congrès*, Alfred Nettement composa deux remarquables écrits, le premier ayant pour titre : *Appel au bon sens, au droit et à l'histoire;* le second, intitulé : *Notre Saint-Père le Pape, les Scribes, les Orateurs et les Politiques;* ces deux brochures obtinrent un légitime succès. Quand la mort vint frapper Madame la duchesse de Parme, et plus récemment encore Berryer, Alfred Nettement se fit un honneur et un devoir de payer un tribut d'hommages et de regrets à ces deux chères mémoires.

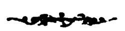
J'ai parlé de son grand esprit, je veux vous parler de son cœur. Que dirai-je de sa bonté? Ce n'est pas le talent, le génie qui gagne les cœurs, c'est la bonté. « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, — dit Bossuet dans son magnifique langage, — il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. Les cœurs sont à ce prix.» Alfred Nettement possédait cette bonté incomparable qui l'a suivi jusque dans les bras de la mort. Il était bon pour les faibles, pour les petits, indulgent pour les coupables, doux et compatissant aux malheureux. Il savait pardonner, et s'il a rencontré des adversaires, il n'a jamais eu d'ennemis. Sa modestie lui faisait fuir la louange qu'il donnait aux autres, avec quelle générosité, vous le savez. L'amour de Dieu, comme un astre éclatant, dominait cette vie, et c'était à travers cet amour immortel qu'il aima les siens en ce monde. Il aimait tout ce qui était simple et grand; la campagne conserva pour son âge mûr le charme inexprimable qui avait fait la joie de ses premières années. Il aspirait avec bonheur l'âpre senteur des bois, le parfum des fleurs; il écoutait le chant des oiseaux; tout pour lui dans la nature prenait une voix qui redisait les louanges du Créateur. Il savait tolérer les opinions les plus contraires aux siennes; aussi avait-il des amis dans tous les partis. Cet infatigable champion de toutes les nobles causes ne voulait pas prendre un moment de repos, et, quand sa famille le pressait de modérer un peu son travail, il répondait avec un sourire mélancolique, par cette parole de Pascal : « N'aurai-je pas le temps de me reposer dans ma tombe? »

La mort de ce grand travailleur fut encore un travail. Il fallut six mois entiers à la maladie pour affaiblir et miner cette robuste constitution qui semblait promettre encore de longs services à la cause de Dieu et de la monarchie. Mais Dieu, dans sa miséricorde, jugeait que son serviteur avait assez lutté, assez souffert en ce monde; l'épreuve était terminée, et l'heure de la

récompense éternelle approchait. La mort, qui pour les libres penseurs est l'anéantissement de l'être, change de nature pour les chrétiens, auxquels elle assure éternellement la possession des biens véritables. « Tant que nous vivons, nous sommes sujets aux changements, et nous ne possédons rien qu'un moment puisse nous faire perdre. Mais, quand nous sommes sortis des figures qui passent, délivrés des ombres qui disparaissent, nous arrivons au règne de la justice et de la vérité. » Alfred Nettement avait ressenti toute sa vie cette soif de la justice, cette aspiration vers l'idéal qui est ici-bas la maladie des grandes âmes; il est allé se désaltérer pleinement à la source de toute intelligence et de toute vérité.

Il est mort pleuré par toute la France, et les regrets unanimes qui entourent cette tombe sont un honneur pour celui qui en est l'objet, comme pour ceux qui les lui rendent. Son noble caractère sera cité comme le type du dévouement désintéressé à toutes les grandes causes. Notre siècle, malgré ses défaillances, ses faiblesses et ses lâchetés, sait encore honorer ceux qui tombent au champ de bataille de l'honneur et du sacrifice, après avoir consacré leur vie tout entière à la défense du droit, de la religion et de la vérité.

NATHANIEL.



UNE LETTRE

DE

M. LE COMTE DE MONTALEMBERT

—

La valeur de la louange se mesure au caractère et à la situation de celui qui la donne. M. de Montalembert, en réponse à mademoiselle Nettement qui lui annonçait la mort de son père, lui a écrit une lettre où les appréciations élevées se mêlent aux regrets les plus vrais. Il rend hommage à l'homme comme à l'écrivain. Cette lettre restera comme une noble page en l'honneur de M. Alfred Nettement. Écrite sur un lit de souffrance et sous la simple inspiration de la justice, elle n'est pas seulement un accent du cœur; elle est d'avance comme un premier jugement de la postérité. La lettre de M. de Montalembert appartient de droit aux lecteurs de la *Semaine*.

« La Roche-en-Breny (Côte-d'Or),
23 novembre 1869.

« Mademoiselle,

« Lorsque la désolante nouvelle de la mort de monsieur votre père m'est arrivée, j'étais précisément occupé à lire le septième volume de son *Histoire de la Restauration*. Je me disposais à lui écrire pour le remercier de nouveau du plaisir que je devais à cet ouvrage, et surtout à ce dernier volume qui signale d'une façon si lumineuse et si impartiale les véritables conditions du gouvernement parlementaire, en même temps que les funestes conséquences de ces exagérations religieuses si fatales à la Restauration et que notre grand et cher évêque d'Orléans vient de noter pour toujours dans le passage, qu'on dirait emprunté au livre de M. Nettement, où il rappelle l'odieux dilemme posé par la Mennais : *Ou ultramontain ou athée !*

« Jugez donc de ma consternation en apprenant que l'homme envers qui je me sentais chaque jour de plus en plus attiré avait tout à coup disparu de ce monde. Tout en lui enviant le bonheur d'être déjà arrivé au terme de sa tâche et de ses épreuves, je ne puis que prendre la plus vive part au chagrin domestique dont vous avez daigné m'entretenir avec une si filiale émotion. Mais je dois surtout m'affliger pour les honnêtes gens qui perdent en monsieur votre père un de leurs chefs et de leurs modèles les plus accomplis.

« Dans cette société moderne, où les plus grandes questions se décident par la plume bien plus que par l'épée, et par le journal encore plus que par le livre, il a été le type de l'écrivain et du journaliste sans peur comme sans reproche. Il a lutté pendant quarante ans avec un dévouement infatigable, avec un désintéressement complet, pour une cause vaincue. Il n'a jamais changé de drapeau, jamais renié ses premières affections, jamais courtisé la force ou la fortune.

« Il est mort comme il avait vécu, en travaillant. Il a porté au tribunal du souverain Juge le fruit de ses labeurs si rudement prolongés. Il y aura trouvé la miséricorde dont nous avons tous tant besoin et qui lui était plus assurée qu'à personne.

« Il a certes dû souvent connaître les mécomptes, les découragements, les amertumes inséparables de toute vie militante ici-bas. Il ne leur a jamais permis de déteindre sur sa polémique; et je ne pense pas qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse se plaindre d'avoir été sciemment maltraité ou méconnu par lui.

« L'unanimité des éloges que lui ont décernés tous ses confrères de la presse est un témoignage bien honorable pour le nom qu'il vous laisse; c'est aussi le signe de l'unanimité bien plus consolante encore des suffrages que tous ses amis et tous les chrétiens qui l'ont connu apporteront à son âme devant Dieu.

« Agréez aussi, mademoiselle, l'hommage de mon regret personnel et sincère, bien qu'il ne soit pas désintéressé, car monsieur votre père m'a souvent prodigué les marques de son estime avec d'autant plus de générosité que nous n'avions pas toujours été du même avis. Lorsque j'avais l'honneur d'être son collègue à l'Assemblée nationale, nous étions sur certains points en lutte ouverte. C'est à ce temps lointain que je me reporte surtout pour me demander s'il y avait quelque reproche à lui faire. Et là, pas plus qu'ailleurs, je ne trouve aucun nuage qui vienne voi-

ler dans ma mémoire la dignité de son attitude, la loyauté de son caractère, l'énergie toujours courtoise de son langage.

« J'ai l'honneur d'être, mademoiselle, avec une respectueuse condoléance,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« CHARLES DE MONTALEMBERT. »

A LA MÉMOIRE DE M. ALFRED NETTEMENT

Nous ne craignons pas de lasser nos lecteurs en multipliant les hommages adressés à une chère mémoire. La mort de M. Alfred Nettement, qui a été pleurée en France, l'a été aussi hors de France.

La pièce suivante, signée d'un nom qu'a tant de fois patroné M. Alfred Nettement, témoigne vivement de ces regrets que nos frontières n'ont pas circonscrits.

C. L.

ERAT VIR

Déjà bien des regrets ont salué cette heure
Où, du dernier sommeil brusquement endormi,
Tu surpris tristement la France qui te pleure,
Toi que j'ose appeler mon père et mon ami.

Te voilà dans la tombe, et l'on s'étonne encore,
Lorsque nous admirions le glorieux flambeau,
Ton lumineux couchant qui semblait une aurore,
La mort sur la lumière a jeté le boisseau.

Hélas! sur ton cercueil, qu'un vrai deuil environne...
Où tant de nobles cœurs sont venus soupirer,
Je voudrais déposer une belle couronne
Et d'un digne tribut en pleurant t'honorer.

Le poete indigent n'a pas de riche offrande;
D'autres ont fait gémir d'éloquentes douleurs;
Ils ont donné beaucoup, car leur richesse est grande:
J'apporte seulement ma prière et mes pleurs.

Ah! si j'avais l'éclat de ces voix éloquentes,
Je ferais sonner haut ce que tu fus toujours;
Mes louanges croîtraient sonores, convaincantes,
Car d'avance ta vie a prouvé nos discours.

Noble vie — humble et fière — où la foi, la justice,
L'honneur, la loyauté, l'inflexible devoir,
Et la fidélité vouée au sacrifice,
Sans éclipse ont relui comme en un pur miroir!

Tu meurs pauvre, dit-on. Oui. C'est une louange!
Tout s'accorde en ta vie et vibre à l'unisson.
Avec les traficants tu n'as pas fait vendange;
Avec les gens vendus tu n'as pas fait moisson.

Tu meurs pauvre. En effet! — Et pourtant la misère
A ta porte jamais ne vint stérilement.
Ton frère l'indigent, certain du nécessaire,
Chez toi, qu'il croyait riche, accourait hardiment.

Tu meurs pauvre. Et plus d'un enviera tes domaines,
Tes trésors, dont la rouille épargnera l'éclat;
Et ces titres conquis dans les lettres humaines,
Dont tu fis dans le siècle un saint apostolat.

C'est un bel héritage aux enfants qui te pleurent.
Là vit toujours l'époux à leur mère enlevé;
Là se fortifieront des hommes qui demeurent
Pour soutenir la lutte où la mort t'a trouvé.

Tu les entraîneras loin des débats vulgaires,
Vers l'auguste héritage à la douceur promis,
Lutteur qui, redoutable et doux aux adversaires,
Eus des contradicteurs et n'eus pas d'ennemis.

Dans l'art du dévouement s'ils cherchent un modèle,
Un type sans reproche et cher au camp chrétien,
S'ils veulent invoquer le nom d'un vrai fidèle,
Le nom qui leur viendra souvent sera le tien.

Né d'une époque étrange, en divorces célèbre,
A ton unique foi tu restas marié.
Bossuet, prononçant ton oraison funèbre,
Dans le temple eût pu dire: « Il n'a pas varié! »

Oh! l'ange aux saints conseils qui te montrait la voie,
L'ange à qui ta belle âme a cru jusqu'à la fin,
A dû remonter fier, et tressaillir de joie,
Quand il a rendu compte au jugement divin!

Toi dont hier encor s'éclairaient les familles,
Adieu donc! — Nos foyers t'attendent vainement.
Dois-tu les oublier, dans la gloire où tu brilles,
Parmi les purs esprits du très-haut firmament?

Ressouviens-toi d'eux tous! éclaire-les encore,
Toi qui chaque semaine allais les visiter,
Guide ceux qui t'aimaient, sur tes pas, vers l'aurore
Du jour où par semaine il ne faut plus compter!

ENVOI

Le deuil dont a gémi la France tout entière,
Dans ce cercle si grand ne s'est pas réservé;
Il a de tous côtés dépassé la frontière;
Ce n'est pas seulement chez toi qu'on t'a pleuré.

AUGUSTE LE PAS.

LE SOLEIL ET SES PROTUBÉRANCES

On sait que d'après la théorie de M. Kirkhoff, adoptée aujourd'hui par tous les savants, les raies du spectre solaire sont produites par l'absorption de la lumière traversant les vapeurs des métaux et autres substances répandues autour de la photosphère, car ces vapeurs absorbent les rayons qui, lorsqu'elles sont elles-mêmes incandescentes, forment les raies brillantes de leur propre spectre. Mais où existent ces vapeurs? Est-ce dans cette atmosphère incolore et diffuse qui forme la gloire et le nimbe, ou dans la couche définie qui forme les protubérances? Ces protubérances, très-probablement en vapeurs ou en gaz, sont-elles comme les

nuages de notre atmosphère qui sont formés par des gouttelettes d'eau, ou des masses incandescentes à l'état complétement gazeux? Ces questions semblaient bien compliquées pour pouvoir être toutes résolues pendant les six minutes de l'auscultation totale du soleil. Au surplus, le soleil s'est entouré pendant cette éclipse d'une couronne et surtout de protubérances d'une beauté et d'une dimension tout à fait remarquables, puisque l'une d'elles, à l'ouest, et un peu au-dessus de l'équateur solaire, avait au moins un dixième du diamètre du soleil, environ treize diamètres de la terre. Sa forme était celle d'un doigt plié, ou comme la fumée chassée au-dessus des cheminées à une certaine hauteur, comme nous l'avons dit. On s'est partout hâté d'appliquer les spectroscopes, et on a vu immédiatement apparaître un assez grand nombre de raies d'un éclat extraordinaire. M. Rayet en a compté huit dans la seule couleur rouge dont deux correspondaient bien visiblement à des raies de l'hydrogène, indiquées par Fraunhoffer. D'autres ont été vues dans le vert et une dans le violet. Ces raies, représentant des raies noires du spectre solaire habituel, étaient, dans celui des protubérances, lumineuses et vivement colorées. On a pu conclure qne ces protubérances étaient à l'état de gaz et à une température très-élevée. Le nimbe, au contraire, a donné un spectre continu et complétement dépourvu de raies. On aurait pu en conclure que sa nature différait de celle des protubérances, que sa température était plus basse. Mais le célèbre chimiste anglais, M. Frankland, a constaté que dans certaines circonstances on voyait des gaz donner des spectres continus sans aucune raie.

Cependant le télégraphe d'abord, et trois semaines après une lettre de l'astronome français M. Janssen, bien connu par des travaux spectroscopiques fort intéressants et qui le premier avait fait connaître la nature gazeuse des protubérances, vint annoncer une découverte tout à fait imprévue. Par des procédés d'observation sur lesquels il ne pouvait donner des détails suffisants, il avait trouvé le moyen de continuer ses expériences après l'éclipse et sous le ciel de feu de l'Inde. C'était toute une révolution dans la science et qui promettait les plus heureux résultats.

Cette simple annonce devait naturellement attirer l'attention des astronomes, surtout celle du P. Secchi, si éminent par son profond savoir, encore plus habile à inventer les moyens d'exécuter les observations les plus délicates et les plus difficiles. Il calcula immédiatement qu'en recevant les rayons lumineux et caloriques du soleil sur la lentille de son objectif qui avait vingt-cinq centimètres de diamètre, il se développerait à l'intérieur de son instrument une chaleur si intense, qu'elle rendrait son usage impossible. Il pensa qu'en la réduisant à huit centimètres, sans nuire à l'amplitude de l'image, elle ne recevrait qu'environ le dixième de ces rayons. Après quelques tâtonnements indispensables dans des expériences aussi nouvelles, projetant cette image sur la fente du spectroscope qu'il avait imaginé et que nous avons décrit en parlant de ses études sur la lumière des étoiles, entre les deux prismes de *flint glass*, il reconnut parfaitement vers le sommet apparent du spectre, les lignes de l'hydrogène C et F apparaître vives et brillantes, continuant les lignes obscures dues aux régions plus éloignées du bord du soleil. Quelquefois dans les lignes noires apparaissent quelques points appartenant évidemment à des parties de protubérances s'élevant au-dessus de la photosphère dans l'intérieur du disque solaire, au lieu de s'élever sur les bords, comme celles qu'ont fait reconnaître les éclipses. Il a même ainsi constaté l'existence d'une protubérance scintillante, brillant pendant quelques secondes, disparaissant pour reparaître encore un peu plus loin. On voit quels résultats curieux et intéressants nous ménage cette découverte.

En disposant horizontalement la fente du spectroscope, cette ligne C de l'hydrogène paraît lumineuse en dehors et au voisinage de l'astre, et à l'intérieur se divise en fragments. La première partie correspond à l'atmosphère extérieure rosée, les points brillants de la seconde aux protubérances et aux nuages. Plusieurs autres lignes de l'hydrogène se distinguent aussi dans le vert et le bleu d'une manière si brillante qu'elles troublent l'harmonie du spectre solaire. On en a aussi, mais avec plus de difficulté, reconnu dans le violet. M. Rayet et le P. Secchi sont parfaitement d'accord pour l'hydrogène qui, à cause de sa grande légèreté spécifique, paraît occuper la partie tout à fait supérieure de l'atmosphère dans le soleil comme sur la terre. M. Rayet avait aussi signalé une ligne correspondant au sodium, également brillante dans les protubérances. Cela concordait parfaitement avec les observations de M. Kirkhoff qui signale le sodium comme existant dans le soleil. Mais le P. Secchi pense que quoique très-voisine, d'une ligne du sodium indiquée par Fraunhoffer, elle en est néanmoins distincte. Il en serait de même de la raie B de Fraunhoffer, qui n'aurait pas été simplement renversée et devenue brillante, mais d'une raie qui en suit le bord sans se confondre avec elle. Dans le compte que le P. Secchi rend de ses observations, il dit qu'il n'a pu consacrer que peu d'heures à ses recherches. Peut-être le temps apportera-t-il quelques modifications à ses premières vues. Si elles se confirmaient, le soleil, malgré les observations de Kirkhoff, contiendrait des substances inconnues sur la terre. On ne pourrait en être étonné puisque un grand nombre de nos métaux paraissent ne pas exister dans le soleil.

Les protubérances se montrent plus nombreuses dans la région solaire où se manifestent habituellement les taches, ce que Scheine avait nommé les *zones royales*, on pourrait se demander quelles sont les relations entre ces deux ordres de phénomènes. Il fau-

dra, pour résoudre cette question, bien des observations qui n'ont pu être faites encore. Elles offrent des difficultés dont on peut juger par la première qui frappe. C'est l'impossibilité de suivre longtemps une protubérance sur le disque du soleil à cause de la rapidité de son mouvement de rotation. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit promptement résolue par un mécanicien aussi ingénieux que le P. Secchi dont les machines et le météorographe ont été si admirés à l'Exposition de 1867. Il a déjà constaté sur quelques taches des filets roses qui paraissaient émaner de protubérances voisines. Lui et nos savants astronomes donneront certainement aussi l'explication de ces filets lumineux qu'on a vus jaillir du disque solaire dans des directions très-variées, souvent croisées, que les divers observateurs ont décrits très-différemment, mais dont l'existence est indubitable.

Tous les astronomes envoyés par leurs gouvernements, ont concouru d'une manière efficace au succès d'observations si délicates surtout à cause du peu de temps dont on pouvait disposer. Ainsi l'astronome autrichien M. Rhiza a obtenu, dans les environs d'Aden, des photographies d'une netteté parfaite, prises à chaque instant de la durée de l'éclipse. M. Tennant, Anglais, a fait aussi de précieuses remarques, quoique bien contrarié par des nuages qui ne se sont dissipés qu'au moment du contact. Ainsi toutes les importantes questions qu'on s'était proposées ont été résolues, et l'importante découverte de M. Janssen permet de continuer maintenant les observations les plus importantes tous les jours où le soleil se montrera dans un ciel pur.

Marquis DE ROYS.

DEUX VILLES MORTES

(Voir pages 187 et 197.)

RAVENNE, LA VILLE CHRÉTIENNE

A côté de ses splendides églises, Ravenne possède encore deux monuments remarquables que lui a laissés le conquérant Théodoric, avec la gloire de son grand nom, l'éclat de ses grands souvenirs. Son palais d'abord, édifice rude et massif, d'aspect extérieur un peu sombre, mais dont les marbres précieux, les émaux et les mosaïques décorent avec profusion ceux des appartements impériaux qui ont pu être conservés. Ce n'est point la moindre louange à donner à ce palais du glorieux monarque que de dire qu'il a pu soutenir les siéges livrés successivement par Bélisaire et par Astolphe, survivre à la conquête de Pépin, traverser sans désastres, quoique non sans périls, les époques sanglantes de la lutte des Iconoclastes contre les serviteurs de l'Église, des guerres intestines déchirant les petites républiques d'Italie, dès l'invasion des Français et des Impériaux, et se présenter enfin aux explorateurs curieux de notre temps moderne, avec tout son caractère antique et dans toute sa sombre majesté.

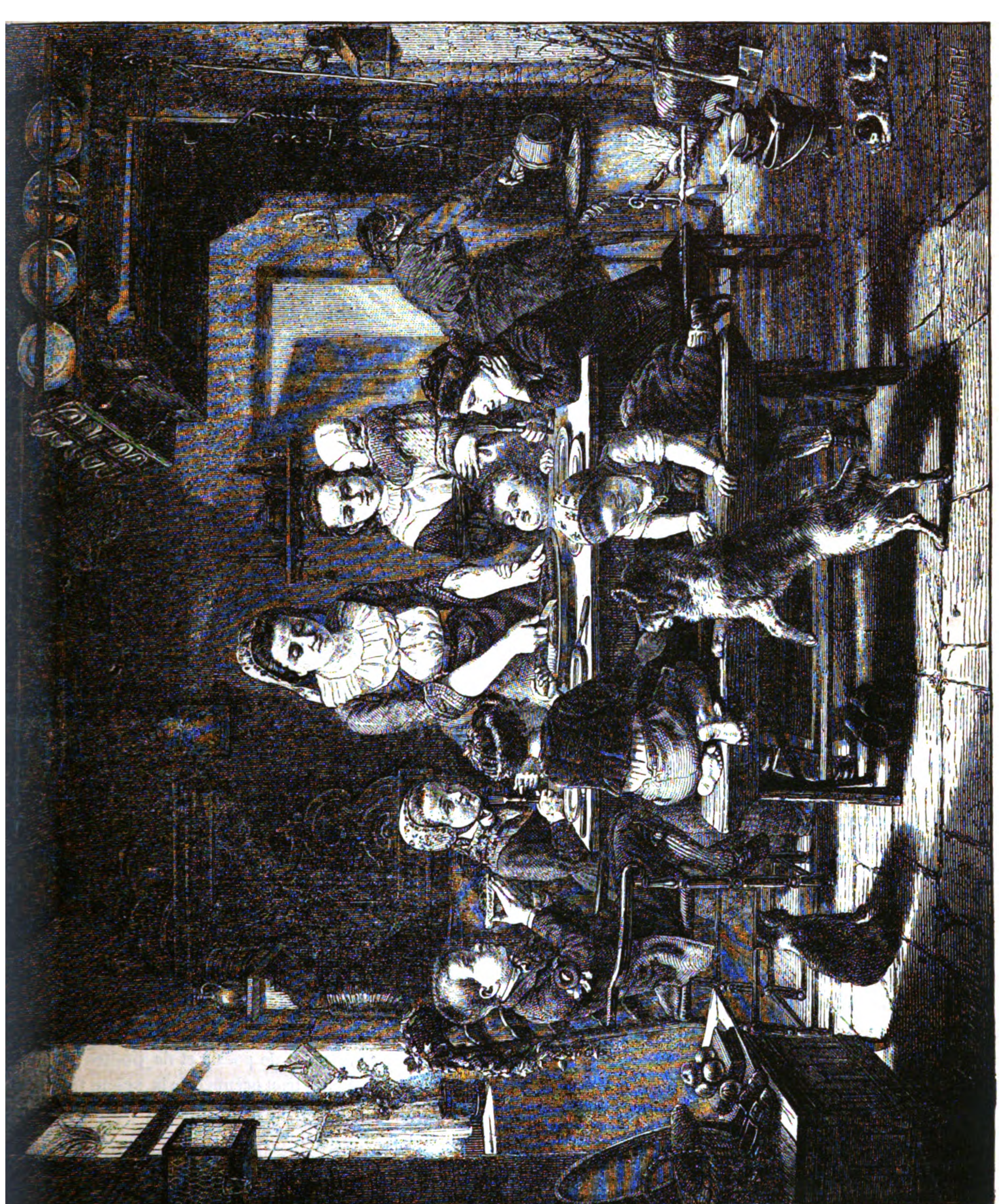
Après le palais de Théodoric, son tombeau. C'est une lourde et massive coupole de pierre dure à demi brute, durable et majestueuse comme la gloire du monarque goth. Elle s'élève, contraste étrange, au milieu d'une douce et fraîche prairie, beau champ de verdure et de fleurs, que des acacias ombragent de leurs tresses mobiles, et où des familles de rossignols s'assemblent pour chanter les soirs de mai. Les abeilles maçonnes ont, en quelque sorte, élevé un autre sépulcre au glorieux vainqueur, en recouvrant la pierre du tombeau de leurs innombrables cellules de cire. Les voûtes inférieures sont, dit-on, envahies par les eaux stagnantes qui, aux alentours de Ravenne, miroitent, en tant d'endroits, à la surface du sol, et l'on est admis à supposer que la grenouille et l'orvet partagent, avec les restes du grand roi, l'honneur de s'abriter sous ce majestueux monument que lui éleva la piété de sa fille Amalasonte.

Ravenne a la gloire de posséder encore un grand tombeau. C'est, ou plutôt c'était celui que la voix publique attribuait à Dante, avant que les restes mortels du poëte de l'Enfer eussent été découverts et reconnus ailleurs. Cette petite coupole, avec ses bas-reliefs médiocres et ses guirlandes flétries, « à l'aspect plus propret que solennel, » a dit lord Byron, a vu se prosterner néanmoins, sur ses degrés, bien des pèlerins célèbres : l'illustre Anglais d'abord, qui y offrit ses poëmes, et notre Chateaubriand, et l'Italien Alfiéri. Actuellement ces glorieux priviléges du petit monument sont détruits ; les chères illusions que sa vue faisait naître sont à jamais effacées ; mais, en dépit de tout, l'esprit de Dante est toujours là, comme il est partout en cette cité antique, en cette plaine d'alentour et ces bois vénérés, où le poëte promena autrefois ses songes et ses regrets, son exil et sa solitude.

Nous venons de tracer à nos lecteurs l'esquisse de deux impériales cités, obscures au siècle d'aujourd'hui, toutes deux déchues et humiliées, toutes deux mortes. La supériorité de richesse et d'éclat, dans les temps évanouis, appartint probablement à Xanadie : tout ce que pouvait imaginer la puissance despotique et suprême, la poésie et le faste de l'Orient, fut prodigué sans restrictions à la ville des Khans, successeurs des Khalifes. Cependant, aujourd'hui, toute vie a cessé dans son enceinte ; la solitude et l'oubli y ont mis leur marque éternelle, et ses dieux de marbre et d'or sont morts comme ses rois. Plus de pèlerins à son tombeau sacré, plus d'adorateurs dans ses temples, tandis que les églises de Ravenne, même la noble basilique abandonnée qui s'élève dans le désert, voient, après tant de siècles, la foule y venir comme toujours, y chercher des enseignements et des consolations, y apporter ses vœux, ses prières et ses larmes. C'est que

cette Église chrétienne et catholique, qui a conquis les conquérants et subjugué les barbares, communique à tout ce qu'elle touche son infaillibilité et sa grandeur, sa force et sa durée. C'est qu'à elle seule il est donné de traverser les siècles, de dominer les trônes, de survivre aux empires, de triompher des glaives, et de régir le monde par la sainte puissance de la croix.

ÉTIENNE MARCEL



Le gâteau du jour de naissance.

LE GATEAU DU JOUR DE NAISSANCE

—

Voici une petite société d'Allemands dans laquelle on aimerait vraiment à se glisser. Le logis et ses maîtres sont on ne peut plus engageants, gens et hôtes sont on ne peut plus sympathiques. La belle matrone est debout; une de ses mains tient le plat qui contient

le fameux gâteau du jour de naissance, l'autre le couteau qui va trancher les parts. Comme tout ce petit monde est diversement attentif! Cette petite fille sourit au gâteau et lui fait positivement les yeux doux; son vis-à-vis, la fourchette levée, se recueille aussi dans l'attente, et ces deux gros petits marmots sont-ils assez gentils! l'un plaçant la main sur le bras de sa mère, afin d'attirer vers lui le premier morceau sans doute, l'autre accroupi sur le banc, ne donnant qu'une caresse distraite à son chien. Les trois inattentifs sont l'alpha et l'oméga de cette gracieuse famille: cette jolie fillette, qui porte si aimablement, presque comme une jeune mère, le dernier-né, et cette autre mignonne, qui escalade solitairement le banc, bien haut pour ses petites jambes. Et le héros de la fête, qu'en dites-vous? Comme le voilà carrément assis sur ce grand fauteuil de paille, dont une large couronne orne le dossier! comme il mange à grosses bouchées et avec une satisfaction évidente cette grosse part du gâteau qu'il est appelé à goûter le premier! Et pendant que chacun de nos personnages est ainsi diversement occupé, le feu flambe joyeusement dans la cheminée, la vieille servante prépare paisiblement un autre gâteau sans doute; le chat s'amuse, l'oiseau chante dans sa cage, la fleur fleurit sur la fenêtre, et une lumière douce et pourtant vive éclaire ce joli intérieur, peint avec tant de grâce et de vérité.

Ces scènes de famille ainsi reproduites sont vraiment le charme du regard et rappellent à chacun de nous une foule de riants souvenirs.

Nous n'avons pas en France le gâteau du jour de naissance; mais nous avons celui des Rois. La reine de la fève existe toujours, c'est une royauté qui a la vie dure, car elle a jeté ses racines dans la famille elle-même. La vie de famille, comme toutes les autres vies, a ses catastrophes, ses grandes-croix, et, de plus, ses jours nébuleux, ses heures lourdes, ses ennuis, ses monotonies. Mais voici les belles fêtes de l'Église qui viennent rappeler toutes les familles catholiques à la joie; voici les fêtes de famille, les fêtes du bon vieux temps. On se ranime, on s'agite, la vie reprend, les vieux parents évoquent leurs souvenirs, les jeunes donnent la volée à leurs espérances et à leur joyeuseté; c'est comme un rayon de soleil qui vient éclairer les nuées grises. Dans les familles les plus unies, on a besoin de ces bienfaisantes secousses qui redonnent de l'élan aux cœurs les plus repliés sur eux-mêmes, qui ramènent la joie sur les fronts assombris, le sourire sur les lèvres sévères. Mais qui de nous songe à remercier l'Église d'avoir établi ces belles fêtes qui ont un tel retentissement dans notre vie intime, dans notre vie privée? C'est bien à elle cependant que nous devons tous ces jours d'allégresse: Noël, les Rois, Pâques.

Qu'il fait bon cependant retrouver éternellement vivants en Dieu même tous ces mystères que l'Église solennise pendant le parcours de l'année! Depuis qu'ils ont eu leur accomplissement dans le temps, nous retrouvons ces actes divins, immuables, comme sculptés sur un marbre indélébile, et les générations, les unes après les autres, viennent les contempler.

Vive donc le jour des Rois, l'Épiphanie, la Manifestation du Sauveur! L'étoile prédite par le prophète Balaam est sortie de Jacob; le rejeton d'Israël s'est élevé. Comme les rois mages, suivons l'étoile promptement, généreusement, purement, fidèlement, et, pleins de foi, allons nous prosterner une fois encore devant cette crèche où repose le Verbe fait chair, le Rédempteur du monde.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LES ROSES D'ANTAN

(Voir pages 74, 81, 106, 122, 138, 162, 189, 204 et 211.)

—

SECONDE PARTIE

—

II

Comme on le voit, il s'était fait, depuis quelques semaines, une petite révolution au château de la Fontelaie; je dirai même que tout y était sens dessus dessous. Camille, cette douce colombe, avait à présent des griffes, et Marc le sauvage s'était apprivoisé; M. Meyrins s'oubliait parfois jusqu'à sourire, et madame Bruno, devenue tout sucre et tout miel, ne faisait plus à Madeleine qu'une guerre sourde. Quant à la jeune institutrice, choyée, gâtée, comblée de cadeaux par le maître du logis, elle se croyait la plus heureuse des créatures mortelles. Qu'est-ce donc qui avait causé ce bouleversement: Presque rien, quelques mots d'un vieillard infirme, un livre, une fleur bleue. Voilà à quoi tiennent les jeux de la fortune. On se souvient que le vieux peintre Christian avait offert à Madeleine une marguerite bleue; la jeune fille avait encore cette fleur à la main lorsqu'elle quitta la mère Christian, Mignon et ses chevreaux au milieu de la prairie traversée par l'Ognon; elle glissa l'aster cyaneus dans sa ceinture, tandis que Camille faisait ses adieux à la chèvre blanche, et, entre les deux amies, il ne fut plus question en ce moment de poésie et de poëtes; mademoiselle d'Athol était trop occupée de la scène tragique dans laquelle M. Meyrins avait joué un rôle si affreux pour songer à M. Daniel.

— Chère Madeleine, dit-elle, n'est-ce pas que le monde est bien méchant? Comment ose-t-on soupçonner mon pauvre oncle d'un crime abominable? Je suis sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que cette femme vient de nous conter.

— Mon enfant, répliqua Madeleine pensive, je crois, moi, qu'il y a du faux et du vrai.

— Mais vous ne supposez pas que M. Jean a porté sur son ami une main criminelle?

— Non, Camille; malgré les remords que votre oncle éprouve, je ne suppose pas cela.

— Ses remords? Ce ne sont donc pas des accès d'hypocondrie? Oh! il doit être bien coupable, s'il a des remords.

— Peut-être ne l'est-il pas autant qu'il le croit. Dès la première heure, il s'est tu, il a caché ses torts, il n'a permis à personne d'en mesurer l'étendue, et ce secret, renfermé dans son cœur, a empoisonné sa vie. S'il eût avoué noblement sa faute, elle ne lui pèserait plus à présent; il a cherché à la faire disparaître dans l'ombre et le silence, et son imagination troublée n'a réussi qu'à la grossir et à en faire un crime.

Camille soupira.

— Combien ce pauvre oncle doit être malheureux! dit-elle. Mais je comprends pourquoi il hésitait à venir aux Domprelles : c'est si près de la maisonnette de Christian! S'il ne nous questionne point, gardons-nous de lui dire que nous avons visité ce lieu funeste.

M. Meyrins ne songea nullement à questionner les deux jeunes filles. Lorsqu'elles rentrèrent, le déjeuner était servi; elles coururent à la salle à manger, et elles allaient ouvrir la porte massive de cette vaste pièce, quand elles aperçurent Marc, qui accourait aussi. Il avait une fleur bleue à sa boutonnière, et il tenait à la main une cravache qu'il jeta dans un coin.

— Tu vas faire une promenade à cheval? lui dit sa sœur.

— Je vais déjeuner, ma chère enfant, répliqua-t-il; ma promenade est faite depuis plusieurs heures; si je rentre seulement, c'est parce que Ludovic m'a retenu dans la prairie; il a voulu me montrer un troupeau de vaches laitières qu'il a fait venir d'Angleterre; elles sont fort belles, mais il se trompe quand il soutient qu'elles appartiennent à la plus pure race de Durham : leur museau n'est point assez mince, leurs yeux ne sont pas assez doux.

— Comme c'est intéressant pour nous ce qu'il raconte là! dit Camille à Madeleine, avec un petit mouvement d'épaules. — Quelle partie de la vallée as-tu visitée ce matin? demanda-t-elle à Marc.

— Mais, répondit-il, je suis allé un peu partout..., au hasard.

— Et qu'as-tu vu de remarquable?

— Absolument rien; un pays de petite culture, où chacun suit l'ornière de la routine.

— Oh! ce n'est point sur l'agriculture que je te questionnais; laissons cela, et parle-nous de choses qui soient plus à notre portée. Dis-nous, par exemple, où tu as pris cette marguerite bleue que je vois à ta boutonnière.

— Mais, mon enfant, je l'ai cueillie... au jardin.

— Tu te trompes, il n'y a pas de fleurs semblables dans le jardin de madame Herbeau; cette marguerite appartient à mademoiselle Rivert; elle l'avait sans doute déposée dans le vestibule, sur le banc où nous avons laissé nos ombrelles et nos chapeaux; c'est là que tu l'as prise.

— Si mademoiselle Rivert en est convaincue..., dit le jeune homme en regardant Madeleine.

Celle-ci rougit et baissa les yeux; sa marguerite, à elle, reposait sur son cœur, dans un pli de son corsage; mais voilà ce qu'elle n'eût avoué à aucun prix.

— Certainement, affirma Camille, c'est la fleur de Madeleine, je la reconnais fort bien. N'est-ce pas, chère amie, c'est votre aster cyaneus?

— Comme tu es savante! dit Marc en souriant.

— Point du tout, mon frère, je répète des mots dont je ne comprends pas le sens.

— Qui donc te les a enseignés, ces mots?

— Un bon vieillard presque sourd qu'on appelle Christian; mais c'est toute une histoire, nous te la raconterons, si tu veux promettre de ne point en parler à M. Meyrins, car...

— Oh! du moment qu'il faudrait me taire, je préfère ne rien savoir, interrompit Marc. — Mademoiselle Rivert, ajouta-t-il, puisque cette fleur vous appartient, permettez-moi de vous la rendre.

— Il est évident que M. d'Athol est allé ce matin chez Christian, pensa Madeleine; mais pourquoi nous le cache-t-il? Serait-ce lui qui...? Oh! non, c'est impossible, c'est invraisemblable.

C'était invraisemblable, pourtant c'était vrai, et après plusieurs jours d'angoisse, de doutes, de méditations, d'incertitude pénible, Madeleine fut obligée de se rendre à l'évidence. C'était Marc qui avait écrit ces poésies, *les Roses d'Antan*, et c'était Marc qui avait pris ce nom : Daniel.

Le premier sentiment que la jeune fille éprouva, quand elle eut fait cette découverte, fut un désappointement assez vif. Ce n'était pas ainsi qu'elle s'était figuré un poëte; elle n'avait pas cru que celui qui parlait la langue des dieux pouvait ressembler aussi parfaitement au commun des hommes. Si elle ne s'était pas représenté M. Daniel avec la lyre et la couronne de laurier d'Apollon, elle l'avait placé bien au-dessus des simples mortels, dans une sphère toute peuplée de héros et de demi-dieux. Elle avait cru naïvement qu'il compatissait aux faiblesses humaines, mais qu'il n'y participait point.

Elle fut obligée de s'avouer que Marc d'Athol ne ressemblait en rien à cet idéal; mais elle ne se désola pas outre mesure de la perte de celui-ci. Dès que le premier moment de surprise fut passé, elle se plut même à chercher de nouvelles dissemblances entre le Daniel de ses rêves et le jeune rimeur de la Fontelaie, et elle reconnut qu'elle n'avait pas été juste à l'égard de Marc. Il possédait une belle âme, un cœur généreux, et si des chagrins de toutes sortes avaient aigri son caractère, il n'en était que plus à plaindre; et puis enfin le

ivre était là qui plaidait en sa faveur : c'étaient ses pensées nobles et généreuses, ses sentiments élevés, les aspirations de son âme, les élans de son cœur, qu'il avait exprimés dans cette langue sonore et harmonieuse. Tout cela annonçait une nature exquise sous des dehors âpres et rudes. Involontairement, Madeleine songeait à ces beaux fruits dont l'écorce est amère, et, à force d'y penser, elle éprouvait une grande compassion pour ce poëte inconnu. Elle se représentait l'instant où il était arrivé à la Fontelaie, le cœur brisé par la perte de ses espérances, désillusionné au point de dérober son secret à sa sœur même et de n'oser en appeler de nouveau au public sévère qui avait accueilli si mal son premier ouvrage. Elle comprenait ce qu'il avait dû souffrir, elle ne s'étonnait plus de l'inégalité d'esprit et d'humeur qu'on remarquait chez lui, et elle excusait ses accès de colère; mais elle se demandait, surprise, comment il avait pu, même au milieu de ses plus violents chagrins, se montrer dur, égoïste et méchant.

Dur et méchant, Marc ne l'était pas, égoïste encore moins. Quelquefois, dans ses plus mauvais jours, il s'emportait et menaçait, mais le pas qui conduit des menaces à l'exécution, il ne l'avait jamais franchi.

Madeleine se trouvait bien naïve aussi d'avoir pu croire que la poésie ressemble à ces fleurs rares qui ne s'acclimatent qu'en certains lieux privilégiés. N'était-il pas meilleur et plus consolant de reconnaître enfin qu'elle est partout, pour qui sait la voir et la comprendre, qu'elle ennoblit tout ce qu'elle touche et embellit tout ce qu'elle éclaire?

Voilà quelles étaient les pensées de Madeleine; mais celles de Marc, de quelle nature étaient-elles? Le proverbe veut que celui qui ne dit rien n'en pense pas moins, et c'était précisément le cas de notre poëte. Mais comment lire dans ce cœur qui s'ouvrait si difficilement? La tâche n'est assurément point des plus aisées à remplir.

Je dirai cependant que Madeleine le prenait trop en pitié. Il n'était pas aussi malheureux qu'elle le supposait sans doute à l'époque de son retour à la Fontelaie; il avait au cœur une plaie saignante; son âme, son amour-propre, son esprit prompt à s'aigrir, tout en lui avait reçu de profondes blessures. Il venait pauvre, inconnu, incompris, se mettre sous la dépendance d'un homme qui ne possédait ni son affection ni son estime; il se voyait obligé de vivre au milieu de gens qui ne pouvaient apprécier son mérite et auxquels, sous peine d'être bafoué, tourné en ridicule, il devait cacher sa sensibilité, ses meilleurs sentiments et ses pensées les plus délicates. Les premiers jours qu'il passa au château lui semblèrent bien longs, et il faillit succomber sous le poids de ses chagrins. Mais quand il se fut assuré que cette vie rurale, si vulgaire et si matérielle en apparence, avait aussi son côté poétique; quand il eut remarqué qu'il retrouvait l'écho de ses pensées partout où il portait ses pas; quand il vit que la Muse était là, dans la campagne, qu'elle s'abritait derrière la façade moussue de la vieille église, qu'elle se cachait dans l'ombre et le silence des bois et qu'elle courait gaiement sous l'ardent soleil de midi, il se dit qu'après tout il n'était pas aussi déshérité qu'il l'avait cru d'abord. Il aima bientôt avec passion cette nature qui lui dévoilait toutes ses beautés, ses tristesses, ses grâces printanières, et, en secret, à la dérobée, il alla écouter mystérieusement les voix de la solitude. C'est alors qu'il se mit à galoper dans la campagne sans trêve ni repos, prenant un plaisir indicible à guetter la tombée de la nuit dans quelque coin bien sombre, et le lever du soleil sur quelque colline bien claire; à entendre le murmure des eaux et le souffle des vents; à voir les saules se pencher sur les sources et les nénufars étaler leurs coupes d'or à la surface brillante des ruisseaux. Du reste, il n'était point exigeant, et, pour le captiver, il fallait bien peu de chose. Un feu qui s'éteignait dans les chaumes, des gouttes de pluie qui tombaient sur les feuilles lisses, une fumée blanche sur un toit lointain, un rayon de soleil qui glissait entre les rameaux des arbres pour venir se poser dans la mousse, le retenaient pendant une heure attentif.

Mais Madeleine, quelle place occupait-elle dans la vie de ce rêveur?

Hélas! pauvre Madeleine, elle était au château depuis plus d'un mois, que Marc ne connaissait point encore la nuance de ses yeux bleus. Il était envers elle affable et prévenant; il l'estimait sur parole, parce que Camille disait qu'elle était douce et bonne; mais voilà tout.

La première fois qu'il daigna la regarder, ce fut durant la moisson, le jour où elle prit la défense de l'auteur des *Roses d'Antan*. Il est vrai qu'à dater de cette époque, il eut d'elle une tout autre opinion; mais, si ses sentiments changèrent, il n'en laissa rien voir; au contraire, il se montra plus froid, plus réservé, il donna carrière à son esprit satirique, il étudia longuement et sérieusement le caractère de la jeune fille, et s'il finit par se montrer plus affectueux et plus expansif, ce fut parce que M. Jean lui laissa deviner certains projets qu'il s'était mis en tête.

En ce qui concernait ce M. Jean, il y eut aussi quelque versatilité dans les sentiments de Marc; il fit pour lui ce qu'il avait fait pour Madeleine: il modifia peu à peu sa façon d'agir et sa manière de voir.

Pendant les premières semaines, le propriétaire de la Fontelaie lui inspira une véritable antipathie, il souffrit de se voir sous sa dépendance, il eut de lui la plus mauvaise opinion, il l'accusa même en son cœur d'avoir usé de captation pour obtenir la fortune de M. André. Il se promit de l'étudier de près, il vit ses remords, il prêta l'oreille à la calomnie et il alla prendre des renseignements au lieu même où, s'il fallait en

croire la voix publique, M. Jean avait noyé son meilleur ami.

Ces enquêtes eurent un résultat diamétralement opposé à celui que Marc attendait. Il acquit la conviction que M. Meyrins était plus malheureux que criminel, qu'il avait commis une seule faute et qu'il se la reprochait amèrement. Aussitôt Marc changea le ton acerbe qu'il avait pris d'abord, il se montra respectueux et soumis; il témoigna à son oncle une affectueuse compassion, et il n'eut plus à lui reprocher que l'obstination avec laquelle le vieillard persistait à le retenir à la Fontelaie.

On sait comment Marc fit la connaissance du vieux peintre Christian. Il découvrit chez cet homme des qualités dont nul ne soupçonnait l'existence; il admira sa résignation, ses humbles vertus, la sérénité de sa belle âme; il ne craignit point de lui confier ses peines, il lui raconta toute sa vie, il lui permit d'essayer d'appliquer un baume sur ses blessures; une véritable amitié s'établit entre ces deux hommes, que l'âge, le rang, la fortune, eussent dû séparer, et Christian fut assez heureux pour faire quelque bien à son jeune ami.

Les choses en étaient là quand Madeleine découvrit le secret de Marc. J'ai dit que le premier sentiment qu'elle éprouva fut un désappointement très-vif, et le second, une compassion profonde; j'ajouterai que le troisième fut une sorte d'effroi. Lorsque le poëte Daniel était pour elle un être de raison, perdu dans les nuages et visible seulement en rêve, elle se faisait déjà scrupule de penser à lui; mais, quand elle reconnut que son guide et son mentor, celui qu'elle consultait dans les moments difficiles, quand elle avait besoin de sympathie et de conseils, était Marc d'Athol, l'héritier du domaine de la Fontelaie, elle se dit avec trouble et confusion qu'il ne lui était pas possible de demeurer plus longtemps au château, et, sans balancer, elle écrivit à la directrice du pensionnat où elle avait passé son enfance. Elle lui raconta en détail son petit roman, sans oublier l'épisode du volume de poésies envoyé par la poste, et elle termina en priant son ancienne protectrice de vouloir bien la recevoir de nouveau dans sa maison, mais cette fois en qualité de sous-maîtresse.

Lorsque cette lettre arriva à Paris, les vacances venaient de commencer, et la directrice était en voyage. Ce fut sa tante, mademoiselle Prudence, qui lut les confidences de Madeleine. Cette vénérable sexagénaire dirigeait la maison en l'absence de madame, recevait les lettres et faisait réponse. C'était une excellente personne, mais son esprit était aussi étroit que son cœur était bon. Elle se récria en lisant les aveux naïfs de la jeune fille, elle trouva que celle-ci ressemblait beaucoup à une héroïne de roman, Marc d'Athol à un chevalier errant, et toute cette histoire lui parut extrêmement choquante.

— Non, dit-elle en jetant la lettre au feu, cette demoiselle ne reviendra point ici. J'en suis fâchée, car c'était autrefois une bonne petite fille; mais, quand on dirige un établissement aussi respectable, on a des devoirs sérieux à remplir, et il vaut mieux sacrifier une brebis à moitié égarée que de compromettre tout le troupeau. Je ne parlerai point de cette affaire à ma nièce, ce sera plus plus prudent, elle a toujours eu un faible pour cette petite Madeleine.

Celle-ci, cependant, était convaincue que la bonne directrice accueillerait favorablement sa demande. En attendant une réponse, elle jouissait délicieusement de ses derniers jours de liberté. Elle était vive, gaie, rieuse; elle recevait, avec une sensibilité plus expansive, les témoignages de bienveillance que lui donnait M. Meyrins, et le vieillard, charmé de voir qu'elle lui rendait affection pour affection, l'entourait de distractions et la comblait de cadeaux.

— C'est un beau rêve, se disait souvent Madeleine, et je retomberai bientôt dans la vie réelle.

Mais, tout en faisant cette réflexion avec un soupir mélancolique, elle envisageait sans effroi l'instant du départ. Une voix lui disait que M. Meyrins ne lui permettrait point de s'éloigner pour toujours; elle avait deviné que le vieillard désirait la marier à Marc; elle lui avait entendu faire à ce projet de vagues allusions, et, confiante dans l'avenir, elle n'entrevoyait rien qui pût troubler son bonheur actuel.

Une seule chose l'inquiétait, c'était la tristesse et l'air souffrant de Camille. Qu'avait donc cette aimable enfant? Pourquoi devenait-elle morose, silencieuse, concentrée? Pourquoi fuyait-elle la société de Madeleine, recherchait-elle celle de madame Bruno? Pourquoi?... Mais pourquoi le vent d'ouest soufflait-il hier, et pourquoi avons-nous aujourd'hui une fraîche brise du nord? Les caprices d'une jeune fille ne sont pas plus explicables que les variations de la rose des vents; aussi, sans m'occuper davantage de ceux de Camille, je vais reprendre le fil de mon récit, après avoir dit toutefois que, pour obéir à leur maître, les domestiques de la Fontelaie, sans excepter madame Bruno, couraient au-devant des moindres désirs de Madeleine.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

COUTUMES MÉRIDIONALES

LES PÈLERINAGES.

Dans ce siècle de libre pensée, il n'est pas une attaque qui n'ait été tentée ou renouvelée contre le moyen âge. On oublie que cette époque, qui fut le berceau de la nôtre, accomplissait, à travers les ombres de deux civilisations éteintes, une œuvre réparatrice qui ne fut ni sans douleur ni sans gloire.

Cette cause, longtemps débattue devant l'histoire, nous paraît désormais jugée, grâce aux travaux d'écrivains autorisés et soucieux de la vérité. Comment ne pas rappeler ici cette vaste et consciencieuse étude d'un éminent historien, les *Moines d'Occident*, véritable monument élevé à la gloire d'une institution du sein de laquelle rayonnaient la science et la sainteté!

Sachons le reconnaître, suivant ce précepte d'Ulpien : *Suum cuique;* si le crépuscule qui couvrait le monde intellectuel se changea par la suite en un jour éclatant, on le dut aux écoles monastiques. De Saint-Denis, la plus célèbre de ces écoles, était sorti Louis le Gros, roi de France, dont les innovations politiques ne contribuèrent pas peu à la grandeur et à la puissance de notre pays.

Sous leur souffle inspirateur s'élevèrent les basiliques, chefs-d'œuvre de l'art chrétien que notre siècle admire et tient à honneur d'imiter. C'est dans ces abbayes, semées sur le sol d'Occident par la même lumière et le même mouvement qui avaient peuplé les retraites de la Thébaïde, que les nations, à leur réveil, retrouvent, dans la pureté de leur texte, les trésors littéraires de l'antiquité. Autour de ces paisibles demeures, la terre, auparavant foulée par des guerriers, se couvre de laboureurs; les œuvres de la charité sont fondées; les pauvres, les esclaves, les malheureux, trouvent un appui.

La religion fut, de tout temps, le refuge de bien des misères qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de soulager; à plus forte raison dans des siècles troublés où le relâchement des liens sociaux laissait le faible à la merci du fort. Pensée féconde qui jeta les chrétiens des premiers âges sur la trace des plus grands saints.

Marie, qu'on n'invoque jamais en vain, dit saint Bernard, s'offrait à l'âme comme une puissante patronne auprès de Dieu. Les regards se tournèrent aussi vers les disciples et les imitateurs des vertus du Christ. Non content de les honorer dans des temples magnifiques, rappelant la Majesté divine, le peuple suivait jusque sur le rivage, au sommet des montagnes ou dans la vallée, la trace de ces fleurs cachées que le souffle du ciel avait fait épanouir sur la terre.

C'est ainsi que prirent naissance de nombreux sanctuaires où les chrétiens se donnaient rendez-vous dans les occasions solennelles de la vie et que nous appelons des *pèlerinages*. Cette pieuse coutume, bien qu'elle nous vienne d'une autre époque, n'a rien perdu du respect des populations que n'ont point dévoyées les doctrines modernes.

« Il n'est pas une nation chrétienne, dit Lacordaire, « qui n'ait gardé la mémoire de ses premiers apôtres, « qui n'ait honoré leur tombeau, bâti des églises à leur « nom, invoqué leur secours, et qui ne se rie des vains « raisonnements d'une science aveugle contre cette po« pulaire et toute-puissante tradition. »

Rien de plus facile que de justifier cette parole, en retraçant l'histoire de tant d'asiles saints et vénérés qui sont, encore de nos jours, témoins des pieux hommages de la foule. Einsiedlen, Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Jacques, Fourvières, Notre-Dame-de-la-Garde, Sainte-Anne-d'Auray, la Louvesc et cent autres, quels titres n'ont-ils pas à la reconnaissance des âmes chrétiennes!

Nous renfermant dans le cadre d'un modeste article, bornons-nous à visiter quelques oratoires en honneur dans le midi de la France. Il y a là des peuples fidèles et jaloux de leur liberté qui trouvent encore naturel et consolant d'honorer celle dont l'image bénie rayonne sur la colline comme un symbole de paix et de salut.

La Provence a, pour ainsi dire, le privilége des sanctuaires consacrés par les premiers élans de la piété chrétienne.

Un impérissable souvenir s'attache à cette barque livrée aux hasards des tempêtes et qui déposa providentiellement sur ses côtes Marie Jacobé, Marie Salomé, et l'illustre famille de Béthanie, Lazare, Marthe et Madeleine ses sœurs, avec Maximin et Trophime leurs compagnons.

On sait quelle étroite amitié liait Jésus à cette famille, amitié dont la tendresse ne peut être comparée à aucune autre. Si la beauté d'un sentiment qui vit par lui-même et par lui seul, et si rare sur le chemin de la vie, a pu arracher à l'âme des poëtes et des penseurs des cris d'admiration, que ne doit-on supposer d'attrait à ce lien immatériel et fort qui unissait le Sauveur des hommes à des cœurs dévoués dont l'affection était pour lui un bien inestimable? Sous leur toit hospitalier, attiré par ce rayonnement céleste qui captive les âmes pures, il aimait à se reposer de ses fatigues et à s'entretenir sur sa divine mission. Il trouvait dans cette intimité d'autant plus de douceur, qu'il avait été pour l'un des membres de la famille, faible créature déchue, l'instrument de la lumière et du repentir.

Là nous le voyons, quoique Dieu, mais vivant encore de notre vie, pousser la sensibilité jusqu'à pleurer sur la tombe de son ami, comme pour justifier les larmes que l'amitié peut quelquefois nous faire répandre. Les noms de ces disciples bien-aimés du Christ, transmis aux fils par leurs pères, et que ceux-ci tiennent de la reconnaissance de leurs ancêtres, brillent, confondus dans la même auréole, comme au jour où l'Évangile se levait sur le sol de Provence.

Marseille se glorifie d'avoir eu Lazare pour premier évêque; Aix, saint Maximin; Arles, saint Trophime. Marthe a été comme l'apôtre d'Avignon et de Tarascon. Le nom de Marie-Madeleine, en qui se résume un grand mystère de l'amour divin, est à jamais célèbre dans cette contrée où ses pas marquèrent la dernière empreinte de la vie du crucifié.

Les traces de ce commun apostolat, qui ouvrit au monde des perspectives nouvelles, s'y retrouvent toutes

vivantes dans les monuments, malgré les ruines accumulées par les barbares.

La crypte de Saint-Victor, le plus ancien monument de la foi chrétienne à Marseille, et où reposa le corps de Lazare jusqu'au jour de sa translation à Autun, rappelle l'assemblée des premiers chrétiens accourus à la voix du saint évêque.

On vénère, dans l'église de Tarascon, les reliques de sainte Marthe renfermées dans un tombeau dont le marbre mutilé laisse encore reconnaître la scène de la résurrection de Lazare. Rarement le visiteur descend les degrés qui conduisent au caveau où elles reposent sans y rencontrer une âme en prière. La légende de sainte Marthe est pleine de faits merveilleux dont le souvenir revit chaque année dans les fêtes populaires de la *Tarasque*, dont nous parlerons un jour.

Marie-Madeleine a laissé ses premières traces à Marseille, dans la crypte de Saint-Victor, puis à Aix, où elles commencèrent à grandir. Un oratoire portant le nom de *Saint-Sauveur* s'élevait encore, au commencement de ce siècle, dans une nef latérale de la métropole de cette ancienne capitale. Suivant la tradition, Madeleine venait y prier avec saint Maximin, son compagnon d'apostolat; mais la solitude convenait mieux à celle qui, relevée de la mort de l'âme, mérita d'être la fidèle amie du Christ et le premier témoin de sa résurrection.

C'est en un point isolé de la Provence, créé tout exprès en quelque sorte, que l'illustre pénitente devait offrir à Dieu toute une vie de larmes avec plus de générosité encore qu'elle ne répandit autrefois des parfums à ses pieds.

En se dirigeant de Marseille vers les Alpes, on peut suivre une vallée contenue entre deux chaînes de montagnes et arrosée par une rivière tantôt paisible, tantôt impétueuse comme un torrent et dont la source émerge d'un plateau désert s'allongeant jusqu'aux pieds d'une forêt que dominent d'énormes rochers. Sur ces sommets abrupts, une habitation est suspendue; un peu au-dessous, s'ouvre une grotte que cachent les plis de la montagne. C'est la Sainte-Baume, où Madeleine passa trente années entre la pénitence et les extases d'un séraphique amour. Au fond de la grotte, on remarque un roc où elle priait, le seul point qui ne soit pas atteint par l'humidité constante qui règne dans ce lieu. La tradition rapporte qu'elle était enlevée chaque jour sur le faîte du rocher pendant qu'elle était en prière. Une chapelle bâtie à cette même place, et appelée le Saint-Pilon, consacre ce pieux souvenir.

Si l'on tourne le dos à la montagne, on aperçoit une petite plaine circulaire où cessent les pentes prolongées de la Sainte-Baume et de deux autres sommets, l'un à droite, venant de Marseille, le mont *Aurélien;* l'autre à gauche, à l'extrême horizon, *Sainte-Victoire*, aux portes d'Aix. C'est dans cet espace que Maximin, imitant Madeleine, avait son modeste oratoire à peu de distance du bourg qui porte son nom. La sainte y vint mourir près de son ami, qui déposa ses restes dans un tombeau d'albâtre. Lui-même voulut être enseveli en face de celle qui avait donné au monde le spectacle de vertus dont le souvenir plane encore sur l'église de Provence.

Jusqu'au IVe siècle, la piété seule avait veillé sur le double monument. Cassien, originaire de Marseille, où il avait fondé l'abbaye de Saint-Victor à son retour d'Égypte, y amena quelques-uns de ses religieux. Après une garde de mille ans, pendant laquelle le précieux dépôt ne put être complétement préservé des meurtrissures des temps, les Cassianites furent remplacés par l'ordre des Frères Prêcheurs. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, fit alors élever à Saint-Maximin un monastère et une grande basilique, œuvre de deux siècles, dans laquelle une longue suite de princes et de rois sont venus s'agenouiller devant les vestiges sacrés des amis de Jésus.

CASIMIR TOUREL.

— La fin prochainement. —



CHRONIQUE

—

1870! Bonne année, belle année, mais déjà bien entamée, nous aurons bientôt fini notre sac de mille francs, comme disait madame de Sévigné, comparant ainsi les deux choses qui s'épuisent le plus rapidement : l'année et la bourse, la vie et l'argent. En effet, voilà les étrennes passées, les joujoux cassés, les bonbons croqués, il ne reste plus que les vœux, qui durent toujours, eux, se renouvelant sans cesse.

L'affaire de l'assassin de Pantin s'est déroulée au milieu de toute cette débâcle, à travers un flot de curiosité et d'éloquence. Le voilà condamné, et maintenant il se fait presque un revirement dans l'opinion publique à son propos. Il y a quelques jours, on disait : Le misérable; maintenant on dit : Le malheureux Troppmann, et on s'exhale déjà sur lui en... complaintes. Ce sont là les plaisanteries du temps, ce grand brouillon, qui, entre autres espiégleries, se réjouit de nous plonger hier dans la neige, aujourd'hui dans la boue, et se joue des projets des hommes en général et des patineurs en particulier. Vous connaissez ce gracieux exercice qui nous lance comme des flèches, sur deux lames d'acier, deux ailes, que, comme à ceux de Mercure, la main du froid nous attache aux talons. Le Nord fait de ses habitants de véritables oiseaux, dans cette saison, oiseaux rasant de leur vol la surface des canaux glacés. Les coureurs de glaces vont, viennent, s'élancent, décrivent les courbes les

plus capricieuses, ils fuient, se rencontrent, s'évitent, font leurs affaires en patinant. Rien de plus charmant à voir que les laitières prestes et légères, chaussées de ce vif brodequin, aller à la ville emportant sur leurs têtes leurs grandes jattes toutes pleines et arriver sans encombre. Nos Parisiens voudraient imiter cette allure sémillante et rapide; mais deux choses leur manquent: l'habitude d'abord, puis un froid un peu persistant qui la leur donnerait. Mais non, et c'est là la conséquence et le caractère de notre climat fantaisiste. Paris est en cela aussi Parisien qu'il a le droit de l'être; sa température est, je crois, la plus variable du monde, elle confond toutes les saisons et tous les pronostics, et il faut que la santé de ses habitants ait une élasticité merveilleuse pour retrouver son équilibre au milieu de ces brusques variations. Rien de trompeur, du reste, comme ces questions de climat, et l'on nous affirme que la température moyenne de Dublin, en Irlande, est la même que celle de Turin.

Peut-être, pendant que l'homme est en train de modifier son globe, trouvera-t-il moyen d'aviser à ce désordre; modifier, nous devrions dire changer. Et voyez, voilà l'isthme de Suez devenu canal de Suez; voici la Méditerranée et la mer Rouge qui marient si bien leurs eaux et facilitent tellement l'abord de l'Indoustan, qu'il est question déjà d'établir un chemin de fer de Bourbon à Calcutta, ce qui épargnerait le contour de Ceylan et abrégerait encore de douze jours le voyage.

L'ambition vient en grandissant; aux découvreurs de mondes ont succédé les sculpteurs, les tailleurs, les ciseleurs du globe. On parle de supprimer bientôt l'isthme de Corinthe; ce ne serait qu'un jeu. On va plus loin. Un ingénieur géologue propose de creuser un canal maritime qui relierait la Méditerranée à la mer Morte à travers la Palestine. De plus fort en plus fort; d'autres songent, dit-on, à former une Compagnie financière puissante qui aurait pour but de supprimer le désert de Sahara, rien que cela; on a constaté que le niveau de ce sol aride est presque partout inférieur au niveau des eaux de l'Atlantique. De là à en faire une mer, il n'y a qu'un pas, qu'un saut. Une chaîne de montagnes à franchir, on la franchirait; on couperait ou percerait quelques monts de la Mauritanie, comme on perce en ce moment le Mont-Cenis, et le tour serait fait, et l'eau viendrait, et nous aurions alors une mer nouvelle, des ports, un littoral, une marine dans le Sahara. Le chameau ne serait plus le vaisseau du désert; des bateaux à vapeur feraient le service de la côte de Nigritie. Le centre de l'Afrique serait conquis d'emblée. Des rêves qui se réaliseront peut-être.

L'année en finissant a emporté M. Delangle. La vie de ce magistrat homme d'État est un exemple de la puissance de la volonté dans cette lutte qu'on a appelée la bataille de la vie. Son père était maçon, il s'était établi entrepreneur de bâtiments à Clamecy; là il mit son jeune fils à l'école; mais, comme il semblait ne point profiter des leçons qu'on lui donnait et ne faire aucun progrès, son père le reprit pour le faire travailler à la maçonnerie; ayant travaillé pendant sept mois à ce rude métier, le jeune homme enfin lui avoua qu'il préférait l'école; dès lors il ne se démentit plus : il devint successivement maître d'études au collége de Nevers, puis employé dans une étude de notaire, étudiant en droit, avocat patronné par M. Dupin qui lui repassait des causes. En 1837, il est bâtonnier des avocats de la cour de Paris; en 1840, avocat général à la Cour de cassation; en 1847, procureur général. Révoqué en 1848, il plaide comme simple avocat, revient aux affaires avec l'empire, est nommé ministre de la justice et meurt procureur général à la cour de cassation, membre de l'Institut, sénateur et grand'croix de la Légion d'honneur.

M. Delangle, d'après quelques journaux qui s'en réjouissent, aurait refusé à sa mort le ministère d'un prêtre; heureusement, il n'en est rien, le *Monde* nous l'affirme. Le curé de Saint-Augustin, son ami, l'a assisté dans ses derniers moments, l'Église a accompagné et honoré ses funérailles, il peut reposer en paix.

La mort, qui clôt l'année dernière par cette victime, ouvre l'année 1870 en nous enlevant un de nos plus respectables et célèbres artistes. M. Lefébure-Vely était un organiste hors ligne, il avait été un enfant prodige; à l'âge de huit ans, il avait tenu l'orgue de Saint-Roch, plus tard il fut choisi pour les grandes orgues de la Madeleine; il avait passé ensuite à Saint-Sulpice, et les voûtes sonores de cette église retentissaient encore, le jour de Noël, des inspirations de cet artiste regretté; c'étaient les dernières.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS

PARIS, RUE BONAPARTE, 90

ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

N° 17, SAMEDI 22 JANVIER 1870. LA SEMAINE DES FAMILLES M. VICTOR LECOFFRE, DIRECTEUR.



La chasse.

LA CHASSE

—

La chasse est l'image de la guerre; elle est le plaisir des rois; soit. Mais, en remontant plus haut, nous verrons que l'homme, ce roi de la création, et qui aurait voulu naturellement s'attribuer, dès l'origine des temps, le monopole de ce royal plaisir, ne l'a point inventé, puisque les animaux se chassent entre eux; ensuite qu'il a dû primitivement se livrer à cet exercice, poussé par un mobile plus impérieux que celui du plaisir : le besoin de l'alimentation. La chasse est l'application du droit du plus fort et aussi du plus adroit. A ce double titre, la carrière s'est largement ouverte pour l'homme qui, par son intelligence et son audace, sait, selon l'occasion, user et abuser de son double droit.

Dans l'antiquité biblique, deux noms s'offrent à nous, comme représentants, l'un de la grande, l'autre de la petite chasse : Nemrod, le grand chasseur devant Dieu, et Ésaü, l'aîné maladroit. Mais la mythologie nous apporte une plus riche moisson. En effet, à cette époque, il ne s'agissait pas de parties de chasse renfermées dans les faibles proportions et les étroites limites des expéditions cynégétiques de nos jours; les noms de presque tous les héros grecs, colonisateurs et fondateurs de villes, sont des noms de chasseurs. Ces hommes, dont la Grèce a fait des demi-dieux, n'étaient point de simples amateurs, ils avaient une mission et l'accomplissaient. Quand les peuples s'ébranlèrent pour les grandes émigrations, ils trouvèrent inhabitables ces contrées, qui, aujourd'hui, nous offrent de si riantes perspectives. La Grèce elle-même n'était qu'un cloaque, les bois abondaient, la végétation s'étalait sans gêne, les forêts s'épaississaient à leur aise, exubérantes, luxuriantes, échevelées. Les fleuves sans écoulement régulier formaient d'immenses marécages immondes et pestilentiels; point de routes, point de passages, pas de lits de rivière, pas de réservoirs, pas de canaux. Tout était à l'abandon. Il fallut donc, avant de s'établir, faire pour ainsi dire le ménage du pays. De là, les Hercule et leurs travaux, les Thésée, les Cadmus, les Persée, tuant les monstres à l'envi, exterminant les lions, creusant le cours des fleuves, nettoyant en un mot, comme le dit la Fable, les écuries d'Augias. Quelles belles chasses alors, et quelles hécatombes de reptiles, de Gorgones, de Méduses et de fauves! Les poëtes ne manquèrent pas de diviniser cette vie et ces coups de massue, d'où les fables et les métamorphoses qui précèdent et accompagnent la constitution des peuples; on ne pouvait fonder une ville sans tuer au moins un dragon; c'est-à-dire sans assainir le pays et s'assurer une source d'eau douce et pure. En même temps travaillaient d'autres chasseurs; mais chasseurs d'hommes, ceux-là, chassant pour réunir et concilier; c'étaient les poëtes, c'étaient les musiciens surtout, qui rassemblaient les peuplades sauvages autour de leurs accords, et les amenaient à la société et à la civilisation. Tel fut le rôle des Orphée, des Amphion, des Arion.

Ainsi, par l'effet du triple effort du pionnier, de l'artiste et du chasseur, les hommes parviennent peu à peu à se faire une terre habitable. C'est pour cela que la chasse en particulier devint, en Grèce, une divinité, Diane.

Il dut en être de même en Italie; mais cette contrée, pays de pâturages, fut moins difficile à coloniser; aussi les traditions n'en sont pas restées aussi caractérisées. Là le sanglier seul était le grand ennemi qu'il fallait combattre, et il forma la principale proie de la chasse des Romains. Ceux-ci, du reste, aimaient trop les réalités de la guerre pour s'éprendre beaucoup de ce qui n'en était que l'image; et quand vint pour eux le besoin d'animaux féroces pour alimenter leurs cirques, ils s'adressèrent aux Numides. Cependant, la chasse ne fut point absolument délaissée par eux, et on se souvient de ce Dioclétien, l'empereur persécuteur, auquel les augures avaient prédit l'empire dès qu'il aurait tué un sanglier, et qui, se livrant avec toute l'ardeur de l'ambitieux à ce genre de poursuite, disait en riant : « J'ai beau tuer des sangliers, c'est toujours les autres qui les mangent. » Un jour, pourtant, après avoir frappé à mort l'usurpateur Aper (sanglier), il put dire : « Enfin, j'ai tué le bon sanglier. »

Ce même labeur de l'homme en lutte contre la nature dut se produire en Gaule et en Germanie; mais là le gibier change : c'est le renard dans les bois, le loup dans les forêts, l'ours dans les montagnes; c'est le daim, le cerf, le chevreuil, le chamois, plus timides, mais amis des escarpements, qui exercent l'ardeur de nos aïeux. Hommes, chevaux, chiens, lances, dards, épieux, tout est mis en œuvre pour disputer le sol à ces premiers occupants dangereux ou immondes. La forêt Hercynienne, qui couvrait l'Allemagne et s'étendait sur un espace estimé par César à vingt journées de marche au moins, dut offrir, pendant des siècles, une magnifique carrière aux barbares qui la traversèrent et aux Allemands (All man), gens de toutes sortes qui l'abattirent et finirent par la défricher tout entière.

La féodalité inquiète et toujours en armes, pour qui la guerre était un besoin, se réserva, au moyen âge, un droit absolu sur le poil et la plume; petit ou grand, depuis la grive jusqu'à l'ours, tout gibier ne devait tomber que sous de nobles mains; le paysan servait aux battues.

La chasse, cet exercice violent de la paix, quand elle n'est plus une nécessité, devient un glorieux passe-temps; elle eut sa légende et son patron, saint Hubert. Elle n'était point dédaignée par les châtelaines qui, montées sur leurs haquenées et suivies d'un brillant

équipage ne manquaient pas de prendre une part animée et quelquefois active aux honneurs comme aux plaisirs de ces journées. C'est pour elles principalement que {fut inventé l'art nouveau alors de la chasse au faucon, que la peinture et la sculpture ont si gracieusement exploitée.

Il n'est pas que vous n'ayez vu représentée une noble dame portant sur le poing un faucon chaperonné et toute prête à le lancer en *amont* contre perdrix, pigeons, faisans et autres gibiers de vol levés en vue. Le faucon était le chien de l'air, et il rapportait sa proie aux mains de sa noble maîtresse. La fauconnerie était preuve de noblesse, et longtemps elle mena à tout : témoin cette rare fortune d'Albert de Luynes, qui, sous Louis XIII, grâce à son talent pour dresser le faucon, s'éleva sur les débris de Concini, maréchal d'Ancre, à la première charge de l'État.

Aujourd'hui, nos chasseurs n'ont plus de ces ambitions épiques; ils ne prétendent plus préparer le courant des peuples et purger la terre des monstres; pourvu que, munis d'un bon *Lefaucheux*, et d'une cartouchière bien garnie, ils aient, après une journée de fatigue, pu, sinon remplir leurs carniers, du moins ne pas rentrer *bredouille*, ils sont contents, et le repas du soir s'égayera du récit de leurs exploits toujours héroïques, sinon véridiques. C'est par ce seul point qu'ils touchent encore à l'antiquité. Écoutez-les, et vous jugerez si chaque partie de chasse ne devient point un poëme... au dessert.

Du reste, il est bien vrai que les dangers les suivent de fort près dans leurs expéditions, sans parler de ceux qui proviennent du gendarme et du garde; autorités vigilantes et jalouses, sans compter les périls qui, sous forme de rhumes ou autres maladies plus ou moins graves, émanent pour eux des averses imprévues ou des marais humides, les armes modernes si perfectionnées sèment leurs pas de risques nombreux. La chasse devient facilement une passion, et toute passion a son martyrologe.

Ne croyez pas pourtant que les amis des grandes chasses ne puissent plus trouver de champ où s'exercer; l'homme habite et connaît à peine le tiers de son domaine, une partie de son globe lui échappe encore. L'Amérique, l'Océanie, l'Afrique surtout, offrent, dans le développement de leurs déserts, pampas, savanes et prairies, de vastes solitudes, encore tout encombrées de leurs flores et de leurs faunes primitives, champs à conquérir, à assainir et à aménager. Tout voyageur est nécessairement chasseur; il y a donc là de quoi stimuler dans le grand art des Levaillant, des Livingstone, des Gérard et des Bombonnel, l'activité de leurs jeunes rivaux.

MARC PESSONNEAUX.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

—

I

Venez en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse.

A douze kilomètres de Laon, au milieu de marais en partie desséchés, sol stérile où l'on essaye d'acclimater les essences d'arbres peu exigeants et où l'on ne retrouve pas la merveilleuse fertilité habituelle du beau et riche département de l'Aisne, est situé un bourg de treize à quatorze cents habitants, riant comme un village de plaisance, opulent et élégant comme une grande ville.

Il y a huit siècles, il n'avait pas même de nom. C'était une vaste lande aride et sablonneuse, où les voyageurs évitaient de passer, tant c'était une calamité, non-seulement d'y demeurer, mais encore de la traverser. La foi opéra un miracle : une image de la Vierge y fut consacrée ; depuis plus de sept cents ans elle est restée dressée entre le ciel et la terre pour recevoir les larmes et les vœux des chrétiens, et ces lieux déserts ont été transformés, peuplés, en devenant la source intarissable des consolations, l'asile béni de la prière.

Venez en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse.

Venez, vous tous qu'entraînent les exemples éclatants et qui aimez à consolider la chaîne des traditions, si forte et si inviolable dans le passé, si tiraillée, si rongée par des dents impuissantes dans le temps présent. Vous rencontrerez là des souvenirs où semble vibrer le cœur même de la France. Voici d'abord Louis VII et le fameux sire de Couci, puis Charles VI, Charles VII et Jeanne d'Arc, Louis XI, François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Louis XIII, qui mit la France sous la protection de la Vierge et vint si souvent à Liesse prier le ciel de lui accorder un héritier au plus beau trône du monde. Ce vœu fut exaucé, et de quelle façon ! par la naissance de celui qui fut Louis XIV. Aussi nous le voyons souvent à Liesse, ce grand roi, ce roi honnête homme; puis Louis XV, Louis XVI et Marie-Antoinette, deux martyrs; la duchesse de Berry, une héroïne; la duchesse d'Angoulême, une sainte.

Et à côté de ces noms s'inscrivent des populations tout entières, des villes qui, dans le péril ou au sein des désastres, se rappellent que lorsque les secours des hommes manquent, le secours de Dieu intervient. Citons au hasard : Paris, Laon, Guise, Dreux, Soissons, Gisors, la Fère, Noyon, Reims, Amiens, Beauvais, Chablis, Saint-Quentin, Compiègne, Malte, et même les colons de la Guyane.

Les noms obscurs foisonnent. Dieu les connaît et cela suffit. Ils attestent l'inébranlable confiance des hommes frappés de maladie ou d'infortune, des épouses soumises aux rudes épreuves de cette terre, des mères tremblant pour leurs enfants, de jeunes filles

qui pleurent sans quelquefois savoir pourquoi. Toutes et tous sont venus là, et il faudrait des volumes pour enregistrer leurs maux, ainsi que les témoignages de leur reconnaissance après en avoir été soulagés. Arrachons seulement les signatures suivantes à l'oubli, car elles sont de 1732, c'est-à-dire d'une époque dont on a beaucoup trop médit, parce qu'on n'en a regardé que la surface.

« Charlotte de Mailly, prieure de Poissy; sœur Marguerite de Rataban, sous-prieure; sœur Agathe de Freauville; sœur Charlotte Turgot; sœur Geneviève de Sainte-Hermine; sœur Anne d'Herraine; sœur Charlotte de Villereau; sœur Marie de la Rie; sœur Michelle de Barbarin; sœur Marguerite de Famicourt; sœur Élisabeth de Villereau-Genouville; sœur Marie-Anne de Blaru; sœur Catherine du Perron; sœur Catherine Mac-Carthy; sœur Charlotte de Zannion; sœur Louise de Menouville; sœur Charlotte d'Isgues; sœur Charlotte de la Rivière; sœur Charlotte d'Hiermont; sœur Catherine de Chalus; sœur Madeleine Guief de Ville-Thory; sœur Marie de Barville; sœur Suzanne de Vigny. »

Ces noms illustres et modestes, purs et charmants, réunis pour célébrer la guérison de la supérieure du royal monastère de Saint-Louis, à Poissy, ont en eux la grâce et le parfum d'un cantique montant avec l'encens vers le ciel. Ils rediront jusqu'au déclin des âges :

Venez en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse.

Notre siècle est, dit-on, voué au culte des intérêts matériels. Ce serait fâcheux si c'était vrai. Mais au-dessous de ces vagues qui se heurtent et se brisent incessamment avec une folie furieuse, n'y a-t-il pas le calme des couches profondes de l'humanité, dont la vie, la raison et l'âme sont à l'abri des agitations superficielles? De cette base immuable s'élancent les aspirations pieuses par un essor puissant que rien ne peut arrêter. La foi est éternelle en ce monde, car il y aura toujours des gens qui espèrent, des cœurs inassouvis d'affections terrestres et qui se sentent créés pour les tendresses immortelles. Un exemple éclatant de ce que nous avançons se manifesta il y a douze ans, lorsque le Souverain Pontife décréta le couronnement de la statue de Notre-Dame-de-Liesse. Un immense concours de fidèles se mit en marche de tous les points du globe, comme si nous étions encore au temps où saint Bernard prêchait la croisade, et plus de cinquante mille personnes vinrent s'agenouiller aux pieds de la statue, rajeunie, pour ainsi dire, par la consécration nouvelle de Notre Saint-Père le Pape.

L'histoire que nous allons raconter est bien simple, mais elle a l'inappréciable avantage de nous faire passer en revue les principaux épisodes historiques de la station sainte. Nous faisons des vœux pour que nos lecteurs, après avoir terminé ce récit, disent, comme nous leur disons dès à présent :

Venez en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse.

II

Staviator n'est pas précisément un village; c'est un groupe de quelques maisons situées au bas de la montagne sur laquelle se trouve bâtie la ville de Laon. Une auberge a été le premier noyau de ce groupe, avec cette enseigne « *Sta, Viator,* » qui prouve que la langue latine était peut-être plus familière à nos pères qu'elle ne l'est à nous-mêmes, car aujourd'hui un commerçant hésiterait beaucoup à mettre des mots latins au-dessus de sa porte, de peur de ne pas attirer assez de clients.

Parmi les maisons dont se compose Staviator, celle de la veuve Thévenard est sans contredit une des plus riantes. Un superbe noyer, la joie des enfants à l'automne, en ombrage l'entrée. Blanchie à la chaux, couverte de tuiles en bon état, supportées par de solides madriers de chêne, elle a des contrevents verts comme dans les fermes où l'aisance règne, et les vignes fixées à la façade par un treillage rustique réjouissent les yeux des passants. Dans une cour assez spacieuse, une douzaine de poules et deux ou trois canards s'ébattent de compagnie. Dans un coin, est la cabane aux lapins, autre richesse de la campagne; en face est l'étable de la vache. Il n'y en a qu'une, il est vrai, mais elle est excellente laitière et c'est là une petite fortune. Toutefois, la principale source de revenus de l'habitation consiste en un terrain clos de haies où se cultivent les légumes. Ce n'est pas un jardin proprement dit, ce n'est pas un champ, c'est l'un et l'autre, et la bonté du sol permet d'y récolter un produit de grand rapport, les asperges. Il en est d'ailleurs presque toujours ainsi sur cette riche montagne dont les flancs inclinés en pentes douces se prêtent merveilleusement aux cultures de premier ordre.

Cependant, malgré tous ces éléments de bien-être, Françoise Thévenard suffit avec peine aux charges de la vie. Veuve depuis deux ans, elle est mère de douze enfants trop jeunes encore pour la plupart pour pouvoir l'aider d'une façon bien efficace dans l'exploitation de son domaine.

Un soir d'hiver, au moment où commence ce récit, toute la famille est réunie dans la grande salle.

Le repas est fini, et bientôt des cris assourdissants se font entendre :

— La lecture! la lecture!

Toute une nuée d'enfants se suspend aux jupes de Jeanne, la sœur aînée, qui, elle, a quinze ans et sait lire tout haut avec beaucoup de charme.

Voici Antoine, voici Suzanne, voici Marc, et Christine, et Martial, et Mélanie, et Bastien, et Léonie, et Marcel, et la petite Céline, et le petit Charlot, tous suppliant Jeanne.

Parmi eux, il y en a bien qui savent lire, mais ceux-là aiment autant s'en dispenser. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'a des intonations si justes, une voix si sympathique que la sœur aînée. De plus, elle n'est jamais

obligée d'épeler, ce qui refroidit singulièrement l'intérêt. Aussi, tous la sollicitent, même le petit Charlot, pour faire comme les autres, quoiqu'il soit sûr de s'endormir au premier chapitre.

Pourtant Jeanne refuse. Elle veut coudre auprès de sa mère.

— Oh ! dit celle-ci, cela leur fera tant de plaisir.., et moi-même j'en ai tant à t'écouter !

Jeanne ne résiste plus et prend un livre.

Tous se rangent autour d'elle.

Leur mère lève sur eux un regard attendri, qu'elle abaisse presque aussitôt sur sa couture pour ne pas perdre une minute.

— Ils grandissent, pense-t-elle, ils grandissent ! Bientôt ils pourront gagner leur vie. En attendant, que Dieu me donne du courage, de la santé, et leur conserve l'heureuse insouciance de leur âge ! L'hiver est rude, mais mes travaux de couture subviendront à nos besoins. Au printemps les poules pondront davantage, on vendra des lapins ; l'été, nous aurons nos récoltes... Patience ! patience !

Un pli profond assombrit son front.

— Pourquoi Jean-Pierre est-il venu me proposer de m'acheter la vache ? reprit-elle mentalement. Jean-Pierre est fin, avisé, bon prophète. Suppose-t-il donc que j'aurai des difficultés à passer l'hiver sans vendre la vache ? Oh ! je préférerais ne plus me coucher, ne plus dormir. Défunt mon mari m'a dit à son lit de mort : « Garde la vache le plus longtemps possible ; c'est du pain assuré pour nos enfants. » Non, non, je ne vendrai pas la vache.

Un sourire d'énergie pleine d'espérances glissa sur ses lèvres.

— Eh bien, Jeanne ? dit-elle.

— Je commence, répondit Jeanne.

Et elle lut :

En l'année 1133, le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été reconquis sur les Musulmans, et l'étendard des Francs apparaissait comme le glorieux signe du triomphe au-dessus des murailles de Jérusalem.

Cependant le calife d'Égypte gardait encore en son pouvoir Ascalon, ville forte, ouvrant et fermant les communications entre le royaume de Jérusalem et l'Égypte.

Le calife redoutait que cette ville ne tombât en la possession des chrétiens. Il y entretenait une garnison nombreuse qui, par de fréquentes sorties, portait le ravage parmi eux.

Or, le roi Foulques, troisième successeur de Godefroy de Bouillon sur le trône de Jérusalem, résolut de faire construire une forteresse pour arrêter les courses meurtrières des infidèles.

Dans un engagement, trois chevaliers, après avoir vaillamment combattu, furent faits prisonniers. C'étaient trois frères, le seigneur d'Eppes, le seigneur de Marchais, et le troisième nommé simplement le Chevalier, tous jeunes et braves, nés dans la province de Picardie, près de Laon.

Le soudan sut bientôt de quelle race illustre ils étaient. Il les engagea à embrasser la loi mahométane, leur promettant, non-seulement la vie sauve, mais encore des emplois dignes de leur haute naissance et de leur valeur.

Ils répondirent qu'ils étaient disciples de Jésus-Christ et qu'ils voulaient lui être fidèles ; qu'à cause de lui, ils avaient abandonné la maison paternelle, leurs parents, leurs biens, leur tranquillité pour affronter les dangers et les fatigues de la guerre, en Syrie ; que pour mieux défendre la foi de leur Seigneur, vrai Rédempteur des hommes et vrai Dieu, ils avaient revêtu l'habit sacré de Saint-Jean de Jérusalem, et qu'ils étaient prêts à souffrir la mort, avec joie et bonheur, et mille fois s'il le fallait, plutôt que d'obéir au soudan.

Celui-ci fit un signe à ses gardes, qui entraînèrent les trois frères dans un cachot.

Le lendemain, un grand bruit se fit entendre et des hommes envahirent leur prison. Les chevaliers crurent que c'étaient des bourreaux, ils s'agenouillèrent, afin de recevoir la mort en priant Dieu.

Mais c'étaient des marabouts, qui les exhortèrent longuement à ne pas mécontenter le soudan.

Pour toute réponse, les chevaliers continuèrent à prier Dieu.

Lorsque les marabouts rapportèrent au soudan le résultat de leur mission :

— Qu'ils meurent ! dit-il.

Mais sa fille Ismérie, belle, éloquente et instruite, se trouvant présente :

— Je leur parlerai, si vous l'ordonnez, dit-elle.

Et le soudan répondit :

— Va ! tu as plus d'esprit dans ton petit doigt que tous ces bourreaux de marabouts à eux tous.

La première entrevue eut lieu le jour même.

— Seigneurs chevaliers, dit Ismérie, je vous conjure au nom de mon père de conserver votre vie, votre beauté, votre jeunesse, de renoncer à votre opiniâtreté, de reconnaître la religion de Mahomet. Si vous le faites, les honneurs, les hautes dignités ne vous manqueront pas. Ne refusez point à une jeune fille qui s'intéresse à votre sort, ce que vous avez refusé à la force, aux menaces, et à la crainte des tortures.

Les trois frères échangèrent un regard, et l'aîné prit la parole.

— Gentille princesse, dit-il humblement et courtoisement, nous vous remercions d'avoir daigné descendre pour le salut d'autrui dans ce cachot vil et répugnant où nous sommes engourdis d'humidité puante et dévorés de vermine. Prisonniers et esclaves, nous ne pouvons plus défendre la foi de Jésus-Christ, le glaive en main. Mais la langue nous reste, et puisque

vous nous attaquez avec cette arme plus perfide que l'épée, c'est avec la langue que nous riposterons. Chargés de chaînes, nous glorifierons encore notre foi en souffrant pour elle les plus affreux tourments, en répandant tout notre sang pour la proclamer à la face de tous, même du bourreau, même du soudan, même d'une gentille princesse comme vous. Par tous les sacrifices et les supplices, nous ne pourrons pas encore satisfaire dignement aux obligations infinies que nous avons envers Notre Seigneur et Rédempteur. En effet, quoique vrai Dieu et créateur de l'univers, il s'est fait homme, il est né du sein de la très-sainte Vierge Marie, il a vécu trente-trois ans, dans la pauvreté, dans la peine, il a supporté mille travaux, bu les calices les plus amers, et, finalement, il a donné sa vie, sur une croix, pour nous sauver et nous racheter tous. Glorifions Dieu, gentille princesse. Si vous pouviez ouvrir nos âmes de même que vous ferez ouvrir nos corps à coups de hache, vous les verriez fières et resplendissantes, malgré la gêne que nous subissons, malgré l'infecte pourriture où vous nous laissez.

Cette réplique donna lieu à une longue et savante discussion, puis la princesse Ismérie, en les quittant, ordonna de les transférer dans un cachot moins malsain.

Elle continua ses visites, et les chevaliers, s'apercevant qu'elle les écoutait volontiers, surtout lorsqu'ils lui parlaient de la Vierge Marie, redoublèrent de zèle pour lui exposer les mystères et les grandeurs de notre sainte religion.

Un jour, elle leur dit :

— Avez-vous une image de cette très-sainte Vierge ?

Et, comme ils répondirent que non, elle ajouta :

— Pourriez-vous m'en faire une ? Si je possédais ce trésor, je vous traiterais avec bonté, malgré les ordres de mon père, je vous apporterais des mets qui vous rendraient vos forces, je vous ferais évader de cette prison, et vous fournirais assez d'argent pour vous rendre en Syrie, ou partout ailleurs.

— Nous ne sommes ni peintres ni sculpteurs, gentille princesse. Mais, avec l'aide de Dieu, nous ferons ce que nous pourrons, pourvu que vous nous fournissiez du bois et des outils.

Elle leur accorda cinq jours, puis elle revint, chargée de pain, de vin et de beaucoup de mets exquis. En ouvrant la porte, toutes les provisions de bouche s'échappèrent de ses mains, et elle demeura comme inondée d'un flot de lumière.

Les chevaliers étaient à genoux devant une statue et récitaient leurs prières à voix haute.

Malgré elle, elle se prosterna.

— C'est là l'image, dit-elle ensuite : à votre ferveur, ô chevaliers chrétiens, je vois bien que c'est là l'image. N'est-ce point une œuvre céleste et divine plutôt qu'un ouvrage de main d'homme? Je veux la servir toute ma vie, cette sainte et glorieuse Vierge. Je quitte la religion mahométane, je vous promets de me faire baptiser et de vivre en bonne chrétienne si vous voulez me donner cette image dont la vue seule me communique la foi, l'espérance et la charité.

— Avec le plus grand bonheur, répondirent les trois frères.

Et les pieux chevaliers, aussi heureux d'avoir conquis une âme à Dieu que s'ils eussent gagné une bataille contre les musulmans, donnèrent à la statue le nom de NOTRE-DAME-DE-LIESSE.

Un an après, les trois frères étaient de retour dans leur pays. La princesse Ismérie se rendit aussi dans cette France qui, après l'Italie, semble le second berceau de la foi chrétienne. Elle resta fidèle à son vœu et fut baptisée à Laon par l'évêque Barthélemy. Quant à la statue, une église fut élevée en son honneur, et Liesse est aujourd'hui aussi célèbre dans tout l'univers que la Santa-Casa de Lorette en Italie.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



COUTUMES MÉRIDIONALES

(Voir page 253.)

Le flot des révolutions, en dispersant les religieux, avait, par une faveur insigne du ciel, laissé debout la basilique et le monastère, mais couverts des outrages d'un siècle qui se plaisait aux ruines. Les Frères-Prêcheurs en ont repris possession, il y a quelques années, grâce au zèle apostolique du P. Lacordaire. Les reliques ne furent sauvées qu'en partie. Le chef de la Sainte est encore à Saint-Maximin dans un simple reliquaire de bois, au lieu du buste d'or et de cristal où l'avait fait renfermer Charles Ier d'Anjou, qui envoya de Naples sa propre couronne destinée à le couvrir. On y conserve aussi un fragment du bras droit. Une autre partie des précieux ossements, parvenue à Paris en 1810, à la suite de nos conquêtes, passa des mains d'un cardinal exilé dans celles des Carmélites de la rue Vaugirard, enfin dans celles de Mgr de Quélen qui en fit don à l'église de la Madeleine.

Les ravages qu'avait subis la Sainte-Baume étaient plus considérables. Tour à tour réparé, puis dévasté encore, cet asile à jamais cher aux populations catholiques fut définitivement restauré et béni en 1822 par l'archevêque d'Aix en présence d'une multitude immense. La piété des pèlerins n'a pas cessé, depuis cette époque, de la vénérer, et la foule qui s'y porte chaque année, le lendemain de la Pentecôte, témoigne d'une foi que les temps n'ont pu affaiblir.

Comme témoignage du miraculeux événement qui valut pour fondateurs à l'Église de Provence les bien-aimés



disciples du Christ, nous retrouvons encore le sanctuaire des Saintes-Maries-de-la-Mer.

Nous avons dit que Marie Jacobé, mère de saint Jacques le Mineur, et Marie Salomé, mère de saint Jean l'Évangéliste et de saint Jacques le Majeur, accompagnaient la famille de Lazare. Ces saintes femmes, restées seules avec Shara, leur servante, s'éloignèrent peu du rivage où le flot les avait déposées. L'exemple de leur vie austère et leurs récits touchants convertirent un grand nombre de païens au Christianisme. Après quelques années d'une sainteté vraiment digne de celui qui avait été leur maître, elles moururent à peu d'intervalle l'une de l'autre, laissant dans tous les lieux qu'elles avaient parcourus la semence des vertus évangéliques.

Leur corps reçut une commune sépulture sur ce même sol qu'avait fécondé leur sueur, non loin d'une source qui avait servi à les désaltérer.

Aucun monument, si ce n'est la mémoire des peuples, n'avait perpétué le souvenir de ce fait insigne jusques vers la fin du xe siècle. Le comte de Provence, Guillaume Ier, fils de Bozon, répondant aux besoins de la foi, jeta les fondements d'une basilique à laquelle il donna de vastes proportions, en même temps que l'aspect d'une forte citadelle en état de soutenir un siége contre les Sarrazins qui, durant trois siècles, semèrent dans ces contrées la dévastation et la mort.

Ce merveilleux monument de la foi de nos pères, assis à la pointe méridionale du delta de la Camargue, à l'embouchure du Rhône, est encore debout, profilant sur l'azur du ciel sa masse crénelée, près de cette mer qui baigne les rivages célèbres de l'antiquité. En abordant cette plage presque africaine, si riche des souvenirs de saint Louis, dont la vague expirante semble redire la dernière pensée, l'esprit se reporte aux temps reculés où seigneurs et chevaliers, assemblés en face de nombreux vaisseaux, invoquaient le secours du ciel avant de s'élancer à la délivrance des Lieux saints. On croit entendre dans ces solitudes immenses, inondées de lumière, un écho lointain des Croisades, ce grand mouvement religieux et militaire auquel donna tant d'éclat la chevalerie française.

Un bourg paisible s'est formé autour de l'église monumentale qui le domine de toute sa hauteur. Il est principalement composé de familles de pêcheurs. Quelques baigneurs vont grossir sa population durant la saison d'été.

Les restes des deux Maries pieusement recueillis par le doux René, roi de Provence, sur les indications d'un saint ermite, en 1440, furent déposés dans deux châsses d'un bois incorruptible, que l'on voit aujourd'hui sous la voûte de la basilique, dans une chapelle haute.

A certains jours de l'année, quand les halliers se couvrent de fleurs, que l'épi ondule dans les plaines au souffle de la brise, le bourg solitaire et ses abords prennent une animation extraordinaire. Des flots de peuple accourus de la Provence, du Languedoc, du comtat Venaissin, viennent, à travers les champs plantureux de la Camargue, assiéger le temple vénéré, et, les yeux baignés de larmes, élèvent vers le ciel leurs supplications. Plusieurs fois le jour, les deux châsses sont abaissées jusqu'à la portée des fidèles, afin que chacun puisse emporter dans ses foyers un objet bénit par le contact des saintes reliques. Les manifestations de foi de cette foule en prière, à mesure que les corps descendent, offrent un spectacle des plus émouvants.

Il n'est pas une famille des pays riverains du Bas-Rhône qui, une fois au moins, n'ait accompli le pèlerinage des Saintes-Maries, et qui n'en ait rapporté, avec l'espérance, la satisfaction d'un devoir accompli. Les lieux saints sont au monde, en effet, ce qu'est un rayon de soleil dans la nuit, une source dans un désert, c'est-à-dire la lumière, la vie.

En nous entretenant des pèlerinages de Provence, nous devons une large part de souvenirs à Celui qui, par l'éclat de son sanctuaire, le nombre infini *d'ex-voto* qui en ornent les murs, l'ardente population qui l'entoure, est sans contredit célèbre entre tous. Nous voulons parler de l'église de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille, fondée en 1212 par un moine de Saint-Victor.

Que de matelots échappés au naufrage, que de malheureux guéris ou préservés d'un danger, que de mères et d'épouses sortent chaque jour de cette immense ruche, dont le murmure se mêle au bruit des flots qui la baignent! Bravant la chaleur et la fatigue, on les voit gravir les pentes ardues de la colline, pour aller déposer aux pieds de Marie le tribut d'une filiale reconnaissance. Effacer du cœur des marins les traits bénis de leur patronne, ce serait leur ôter le courage et l'intrépidité dans la lutte, ce serait les laisser sans espoir. Lorsque, perdu dans l'immensité des mers, il entend le vent mugir à travers les mâts et les cordages du navire, lorsque la foudre sillonne l'air embrasé, que chaque vague entr'ouverte creuse un abîme qui menace de l'engloutir, oh! alors l'enfant de la vielle cité phocéenne a besoin de se souvenir qu'une étoile brille au rivage où fut son berceau. A genoux, il invoque celle dont il apprit en naissant à murmurer le nom. Puis, quand la tempête a épuisé sa fureur, s'il lui est donné de revoir la terre tant aimée, il va pieusement accomplir son vœu, l'âme sereine et fortifiée contre de nouveaux dangers.

Le lecteur se rappelle sans doute, puisque c'est un fait tout récent, que la pauvre chapelle qui fut longtemps le rendez-vous de tant d'âmes pieuses, est aujourd'hui, grâce aux dons d'une population généreuse et croyante, remplacée par un splendide monument. Cette œuvre de M. Espérandieu, habile architecte du Midi, est digne, par sa magnificence, des temps antiques où la foi opérait des miracles. D'une incompa-

rable richesse, le marbre étincelle sur ses parois que rehaussent des sculptures et des bas-reliefs des plus habiles maîtres. Des milliers d'*ex-voto*, que la piété avait accumulés dans l'antique sanctuaire, recouvrent ses lignes architecturales. Pacifiques trophées ils ornent le temple chrétien mieux que ceux arrachés à l'ennemi par le sort des batailles,

Au fond de la nef, resplendit la grande statue de la Vierge, en argent massif et surchargée d'ornements d'un grand prix. Un spécimen de cette statue, dont le poids serait trop considérable, est descendu chaque année au bas de la montagne, et porté solennellement à travers les rues de la grande cité. C'est un continuel triomphe de Celle que le peuple n'appelle pas autrement que la *Bonne-Mère*. A tout instant, les jeunes filles, placées sur le seuil des maisons, arrêtent sa marche pour lui offrir leurs présents. Ainsi la *Bonne Mère* regagne la colline, couverte des gages naïfs d'une dévotion qui vivra sur la terre autant que l'espérance dans le cœur des affligés.

Une autre statue vraiment colossale, exécutée par les procédés de la galvanoplastie, et qui n'a pas moins de dix mètres de hauteur, avec escalier intérieur, est destinée à orner le faîte de l'église de Notre-Dame-de-la-Garde. Elle est due au ciseau du statuaire Lequesne, élève de Pradier. C'est le digne couronnement du plus somptueux édifice élevé au nom de Marie, l'Étoile de la Mer. Vue au loin, elle abrégera les angoisses du retour, et sera pour le matelot le premier sourire de la patrie absente.

Maintenant quittons les rivages de la Méditerranée pour remonter les pentes du Rhône. Séparé des Alpes par d'immenses plaines, le fleuve promène ses flots majestueux sous le ciel pur de Provence, semblable à un souverain visitant ses domaines.

Arles se présente avec ses richesses archéologiques, son cloître Saint-Trophime, ses Aliscans, ses ruines romaines, dignes de cette puissance qui semait partout le superflu de ses grandeurs.

Plus loin, les cimes des montagnes se rapprochent en resserrant les vallées. Une gigantesque construction, à l'aspect féodal, se dresse sur la rive gauche du Rhône, comme le frontispice d'une ville aux nombreux clochers; c'est l'antique demeure des papes. Émule de Rome, Avignon vit, au XIVe siècle, transférer dans ses murs le siége principal de la chrétienté, qu'illustrèrent, entre autres pontifes, Jean XXII et Urbain V.

En face de la cité papale, apparaît le bourg de Villeneuve ou Saint-André, bâti par Philippe le Bel, dans le but de fortifier ses frontières, et dont la fameuse Chartreuse, qui laisse voir encore ses ruines, fut fondée par Innocent VI. Il appartient au département du Gard.

A mesure qu'on s'éloigne du Rhône par une rampe ouverte sur un sol accidenté, on découvre une longue plaine, défendue par un double rideau de collines, et dans laquelle existaient plusieurs étangs aujourd'hui desséchés. Elle a pour limites *les Angles*, *Pujaut*, *Saze* et *Rochefort*. A l'entrée de la plaine, à gauche, la nature a dessiné un hippodrome qui se couvre, au temps des courses, de sporstmen et de curieux. C'est le turf avignonais.

A la limite opposée surgissent les premières saillies des Cévennes. Le petit village de Rochefort est placé en vedette sur un mamelon. Tout auprès, plus à l'ouest, s'élève une masse de rochers nus et presque à pic, que les anciens appelaient *podium Raynaldum*. Sur le plateau qui en couronne le sommet, Charlemagne, suivant la tradition confirmée par des actes anciens et des manuscrits conservés dans les archives des villes et communes voisines, fit ériger, en 798, une église, qu'il dédia à Notre-Dame et à sainte Victoire.

Cette fondation n'eut pas seulement pour mobile le zèle connu du monarque à restaurer partout les anciennes églises ou à en construire de nouvelles, mais encore sa reconnaissance pour les victoires de Charles Martel, son aïeul, et celles qu'il remporta lui-même sur les Sarrazins dans la plaine de Pujaut.

Il n'est pas téméraire de croire qu'il fut secondé dans son œuvre par Guillaume ou Guilhem, duc d'Aquitaine, son compagnon d'armes, accouru sur ses ordres pour délivrer la Gaule Narbonnaise des sectateurs du Coran. On sait que ce guerrier, qui écrasait du poids des armes tout ennemi de son pays et de sa foi, prenait grand soin des choses de Dieu, et qu'il fonda, de concert avec saint-Benoit d'Aniane, son ami d'enfance, plusieurs monastères, entre autres l'abbaye de Gellone, où il finit ses jours saintement.

La montagne de Rochefort et son église, longtemps possédées par les bénédictins de Saint-André de Villeneuve, devinrent, surtout au Xe siècle, un but de pèlerinage très-fréquenté, que le temps présent a vu refleurir,

C'est aujourd'hui la propriété du grand séminaire du diocèse de Nimes. La garde en a été confiée aux PP. Maristes, auprès desquels les pèlerins trouvent le plus cordial accueil.

Nous nous sommes contenté d'indiquer la vénérable antiquité de ce sanctuaire. Raconter son histoire touchante, ses épreuves, ses prospérités, l'éclat dont l'entoure de nos jours la foi des populations, nous semble une matière intéressante qui pourra faire l'objet d'un entretien spécial.

CASIMIR TOUREL.

LA CATHÉDRALE D'ÉVREUX

Les magnifiques monuments du moyen âge qui couvrent le sol de la Normandie servent encore, malgré



leurs ruines, malgré les outrages du temps et des hommes, à constater à quel éminent degré l'architecture chrétienne s'était élevée dans cette ancienne province. Notre-Dame d'Évreux en est un des plus remarquables. Noble témoin d'un autre âge, il nous parle du passé dans son majestueux silence et sous les grandes ombres de ses murs antiques... Il reste encore debout pour nous redire, ainsi qu'aux générations qui suivront, l'enthousiasme religieux des vieux Normands, leur ardeur et leur patience dans l'exécution des plans les plus gigantesques...

La cathédrale d'Évreux est un édifice grandiose quoique disparate, harmonieux dans son ensemble malgré les vicissitudes de l'art au moyen âge. En effet, la construction primitive a été respectée, et les quinze générations qui ont apporté à ce temple le tribut de leurs travaux ont légué un chef-d'œuvre de plus aux siècles à venir.

Cette église, dit le Calendrier historique d'Évreux pour l'année 1749, a été ruinée tant de fois, qu'on ne peut se former une idée de ce qu'elle a été. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle fut détruite en 1125 par



La cathédrale d'Évreux.

Henri Ier, roi d'Angleterre et de Normandie. Ce prince la fit aussitôt reconstruire avec une si grande magnificence, que Guillaume de Jumiéges ne craint pas d'affirmer dans son Histoire que la cathédrale d'Évreux était la plus belle de toutes les églises de Normandie.

Mais il n'est pas probable que Henri Ier, roi d'Angleterre, ait fait entièrement rebâtir cet édifice. On croit généralement qu'une partie de la nef fut construite sous l'évêque Gislebert II, au temps de Guillaume le Conquérant.

Le chœur et les chapelles latérales qui l'entourent furent terminés, grâce aux soins des évêques d'Évreux ainsi qu'aux deniers du roi Jean et du roi Charles V, après les dévastations commises par les Anglais et les Navarrais sous Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Évreux.

Les fenêtres sont de beau type ogival rayonnant où les moulures arrondies du style primitif n'ont pas été remplacées par les nervures à arêtes propres au quinzième siècle. Le triforium, dit M. Bourassé, est composé d'arcades en ogive et tréflées et de colonnettes à chapiteaux feuillagés... Tout y est riche de formes

architecturales... La pierre perd sa lourdeur pour se contourner en fleurs gracieuses; les lois de la pesanteur semblent détruites... On dirait que les voûtes flottent dans l'air comme de légers pavillons de soie retenus au-dessus de terre par des guirlandes de feuillages qui remplacent les liens nécessaires. Le jour, tempéré dans son éclat, se joue dans les nervures et les clefs ciselées, et produit une illusion plus saisissante par les effets trompeurs de l'optique.

On a dit que le dôme classique n'avait pas été fait pour surmonter le temple chrétien. Ce qui ne peut être mis en doute, c'est que, grâce au style *merveilleux* de l'architecture ogivale, la coupole latine subit une magnifique transformation, à l'époque où le *merveilleux* était à l'ordre du jour; le dôme gothique d'Évreux en est un frappant exemple avec la lanterne de la cathédrale de Coutances.

L'extérieur de Notre-Dame d'Évreux répond à l'effet solennel de l'intérieur. La pyramide qui s'élève au milieu des transepts est pleine de force et de grâce. On serait tenté de prendre sa somptueuse ornementation pour une légère dentelle qui semble s'agiter dans l'espace au souffle des vents...

Le portail septentrional est surtout remarquable et attire les regards de l'artiste par sa richesse et sa magnificence. La rosace qui le surmonte et son couronnement plein d'élégance sont estimés à juste titre et méritent l'admiration de tous les connaisseurs. Ce portail ainsi qu'une partie de la grosse tour furent construits sous les évêques Ambroise et Gabriel Leveneur.

Le reste de cette grosse tour, que l'on appelle dans le pays *Gros-Pierre*, fut achevé en 1636 des deniers provenant d'un legs fait à la fabrique par un bienfaiteur.

Le trésor de la cathédrale est un chef-d'œuvre de serrurerie. Les grilles, les verrous et les cadenas des portes sont ciselés avec une richesse vraiment extraordinaire.

Les vitraux, qui datent des XIVe, XVe et XVIe siècles, sont précieux sous le rapport de l'art et sous le rapport historique tout à la fois : on y remarque les portraits de plusieurs évêques, du roi de Navarre, et de Louis XI qui fit élever le clocher de plomb, que l'on appelle *clocher d'argent*, sans doute parce que l'étamage lui donne la blancheur de ce métal.

Des sculptures en bois d'un beau travail décorent les différentes parties de l'église, entre autres le plafond du vestibule d'entrée, orné de caissons avec rinceaux, oiseaux et fleurs d'une finesse d'exécution et d'une pureté remarquables.

Les deux grandes portes qui ferment le pourtour du chœur, son revêtement intérieur, ses stalles où semblent vivre et se mouvoir des groupes de satyres et de moines, fantaisie du ciseau de l'artiste, tout y est extrêmement digne de curiosité et d'admiration.

On célébrait à Évreux, au temps du moyen âge et même à une époque plus rapprochée de nous, une cérémonie en l'honneur de saint Vital, qui avait son originalité et sa beauté naïve; on la nommait *la procession noire*, à cause, sans doute, de l'habit noir que portaient les prêtres et les clercs pendant la procession et sans attacher aucun sens mauvais à cette dénomination.

On sait qu'au moyen âge les fêtes religieuses tenaient lieu de réjouissances publiques et que la joie y avait sa part comme la prière et la foi.

Après la messe en l'honneur de saint Vital, tous les prêtres et chanoines de la cathédrale sortaient ensemble, un bouquet de fleurs nouvelles à la main, et allaient jusqu'au bois voisin cueillir un rameau vert comme pour célébrer le *renouveau* et se réjouir du printemps et de son gai soleil.

Ils revenaient alors vers la cathédrale, dont les cloches sonnaient une longue et joyeuse volée, et arboraient ce qu'on appelle encore le may.

Simple et poétique usage qui fut longtemps en honneur, mais que des jours malheureux firent trop tôt oublier.

GASTON DE CAMBRONNE.



LES ROSES D'ANTAN

(Voir pages 74, 83, 106, 122, 138, 162, 189, 204, 211, 234 et 250.)

SECONDE PARTIE

III

— Mademoiselle Rivert, dit un jour madame Bruno à Madeleine, voici, je crois, un livre qui vous appartient.

—Effectivement, il est à moi, répliqua la jeune fille en reconnaissant le vieux volume qui lui venait de sa mère.

— Je l'ai trouvé dans le cabinet de monsieur, dit la femme de charge d'un air pincé.

— Dans le cabinet de M. Meyrins? fit Madeleine surprise. Vous vous trompez, madame, c'est dans la salle d'études que je l'avais laissé.

— Je ne me permettrai point de contredire mademoiselle, repartit madame Bruno de sa voix de tête la plus aiguë; mais comment pourrais-je me persuader que j'ai pris cet ouvrage ailleurs que sur la cheminée de monsieur? En l'apercevant, j'ai reconnu qu'il appartenait à mademoiselle, je l'ai ouvert et, à la première page, j'ai lu des noms.

— Le nom de ma mère et celui d'un de ses oncles, interrompit Madeleine.



Madame Bruno joignit les mains d'un air de stupéfaction.

— Quoi ! dit-elle, la mère de mademoiselle se nommait?...

— Marie Elmont, répliqua Madeleine, qui passa au salon, tandis que la femme de charge, demeurée seule, murmurait avec étonnement :

— Marie Elmont, la jeune fille qui était fiancée à l'ami de monsieur, à celui que monsieur noya de ses mains!... c'était la mère de mamzelle Madeleine! Voilà qui est bizarre. Jamais je ne me serais figuré une chose aussi étrange. Je savais pourtant que cette belle Elmont s'était mariée à Paris, deux ou trois ans après la mort de son fiancé, j'avais même ouï dire qu'elle avait été très-malheureuse en ménage, que son mari avait dissipé sa petite fortnne, et qu'il la maltraitait. Mais comment aurais-je pu supposer que Madeleine était sa fille? Il est vrai que cette institutrice, avec sa jolie figure couleur de lis et de roses, ressemble tout à fait à Marie. Je ne suis plus étonnée de l'affection que monsieur lui témoigne; mais elle, la petite commère, devrait-elle consentir à habiter sous le même toit que le meurtrier de son cousin? Eh! c'est une rusée, et si elle a oublié le passé, c'est parce que M. Jean lui a promis bien des choses. Eh! je le sais, ce qu'il lui a promis, il sera son père, elle sera sa fille; c'est dit, c'est arrangé entre eux. Sa fille.... et son héritière, par conséquent. Toute la fortune de M. André passera à cette étrangère. Mes pauvres orphelins, que deviendrez-vous alors?

M. Jean était au salon lorsque Madeleine entra.

— Toujours ce vieux livre entre vos mains, dit-il avec un sourire bienveillant et affectueux.

— C'est pour moi un précieux souvenir, dit la jeune fille.

— Pour vous et pour d'autres aussi, mademoiselle, dit-il en prenant le volume, qu'il feuilleta et qu'il rendit tout ouvert à Madeleine.

Celle-ci jeta les yeux sur la page que M. Meyrins semblait la prier de parcourir et lut ces mots :

« Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.

« Ne jugez point et vous ne serez point jugé. Aimez vos ennemis...

— Croyez-vous qu'il soit possible de faire cela? lui demanda M. Jean.

— Certainement, répondit-elle, c'est la perfection de la vie chrétienne à laquelle parviennent beaucoup de grandes âmes.

— Mais vous, par exemple, pourriez-vous aimer vos ennemis ?

Madeleine sourit.

— Je n'ai pas d'ennemis, dit-elle.

— Si cependant quelque personne vous avait fait beaucoup de mal?

— Je lui pardonnerais, monsieur.

— Et vous l'aimeriez?

— Oui, je crois que je pourrais l'aimer en Dieu.

— Mais si, au lieu de vous nuire, à vous, quelqu'un avait été l'ennemi de votre mère?

— Je lui pardonnerais comme elle lui aurait pardonné.

M. Meyrins regarda fixement la jeune fille et lui dit d'une voix lente :

— Madeleine, un homme existe, qui a été l'ennemi de votre mère, qui lui a causé une douleur profonde, inouïe, qui a détruit ses espérances, son bonheur, qui est l'auteur de sa ruine. Sans cet homme, elle n'eût pas connu les privations et la misère... sans lui peut-être ne serait-elle pas morte prématurément.

L'orpheline éclata en sanglots et cacha sa figure dans ses mains.

— C'est moi qui suis cet homme, reprit M. Jean.

La jeune fille atterrée resta un moment silencieuse, et quand elle releva la tête, son interlocuteur avait disparu.

— Oh ! pensa-t-elle, je comprends enfin pourquoi ce vieillard me témoigne tant de bienveillance; il voudrait réparer le tort qu'il a fait à ma mère. Mais quel rapport peut-il y avoir entre elle et M. Jean? Celui-ci aurait-il commis plusieurs crimes, ou bien ma mère se trouverait-elle mêlée au sombre drame qui se termina au fond de l'Ognon?

En cet instant, madame Bruno entra sous prétexte d'épousseter, et se mit à parler entre bas et haut, tout en promenant un plumeau gigantesque à droite et à gauche.

— Voilà monsieur qui sort, dit-elle. Il a une figure bouleversée. Qu'est-ce qui lui arrive donc encore? Je sais bien qu'il n'a jamais l'esprit dans la même assiette; mais pourtant c'est la première fois que je le vois dans un état pareil. Ordinairement il s'enferme chez lui quand il sent qu'il va avoir une crise; mais aujourd'hui le voilà qui se met à courir les champs.

Elle se planta devant Madeleine, le plumeau sous un bras, le pied en avant et le poing sur la hanche.

— Pauvre monsieur! fit-elle en élevant la voix, il ne se consolera jamais d'avoir noyé de ses mains le cousin de mademoiselle. Puisque mademoiselle est la fille de Marie Elmont, — je devrais dire de madame Rivert, mais j'ai connu Marie dès sa plus tendre jeunesse, — puisque mademoiselle, enfin, est la parente du malheureux que M. Jean a noyé par jalousie, elle devrait bien essayer d'apaiser les remords de ce cher bon monsieur.

— Quoi! s'écria Madeleine, vous pensez que ce jeune homme qui fut noyé...

— Je ne pense rien de particulier au sujet des parents de mademoiselle, répliqua Bruno d'une voix aigre; mais je sais que Marie Elmont refusa d'épouser M. Jean, et que celui-ci, désespéré, troublé, presque fou, engagea le fiancé de Marie à l'accompagner au

bain, le prit à bras le corps, et le noya dans l'Ognon, à peu de distance de la ferme des Domprelles.

Avant que Bruno eut terminé sa phrase, Madeleine s'était levée pour sortir. Elle se retira dans sa chambre, prit une photographie de sa mère, la pressa sur ses lèvres, et lui parla comme si cette image eût pu l'entendre.

— Ma mère, dit-elle, n'est-ce pas qu'il faut pardonner? Si vous voyiez comme moi les remords de celui qui vous fit tant de mal, vous éprouveriez une profonde compassion. Mais je suis sûre que vous n'eûtes jamais pour lui d'autres sentiments, car chacun vous considérait comme un ange de bonté, de résignation et de mansuétude. Et je ne crois pas que cet homme est aussi coupable qu'on le prétend. Dans tous les cas, si la faute est grave, le châtiment est terrible. N'est-il pas vrai, ma mère, que je dois essayer de rendre le calme et la paix à cette conscience troublée? C'est ce que je ferai avant de partir. Mais ce jour du départ, qui m'effrayait, je le verrai venir avec joie. Il me serait pénible, à présent, d'accepter les bienfaits de M. Meyrins. Je ne puis pas établir mon bonheur sur vos souffrances. Dès que j'aurai reçu la réponse que j'attends, je quitterai cette maison.

Quelques jours après, madame Bruno rencontra par hasard, au village, une personne qu'elle avait vue à la ferme des Domprelles, et dont elle désirait vivement cultiver la connaissance. C'était Cyprienne, la cuisinière de madame Herbeau.

— Bonjour, mademoiselle, lui dit-elle gracieusement, comment va-t-on chez vous? Il y a longtemps que nous n'avons eu le plaisir de voir vos maîtres.

— Et je ne crois pas qu'ils retourneront de sitôt à la Fontelaie, ma chère madame, répliqua Cyprienne en secouant la tête.

— Est-ce qu'il y aurait de la brouille entre nos châtelains et leurs fermiers? demanda Bruno surprise.

— Oh! pas précisément de la brouille; mais M. Ludovic a eu bien du chagrin, par rapport à l'une de vos demoiselles.

— Vraiment? qu'est-ce donc que votre jeune maître et nos demoiselles ont à démêler ensemble?

La cuisinière hésita, regarda son interlocutrice et dit enfin.

— Madame Bruno, on peut vous confier un secret.

— On peut m'en confier dix, Cyprienne, et dormir ensuite sur les deux oreilles. Dieu merci, je sais me taire.

— Eh bien! chère madame, reprit la cuisinière, il faut que je vous dise d'abord que ma maîtresse a beaucoup de confiance en moi. Je suis sa sœur de lait, j'ai passé ma vie à son service, et elle ne me cache rien. D'ailleurs, madame Herbeau n'a jamais été une grande dame, c'est une personne toute simple, qui a le cœur sur la main, et qui cause volontiers avec ses inférieurs. Souvent, nous nous sommes entretenues ensemble de vos demoiselles. Elles plaisent beaucoup à ma bonne maîtresse; oui, surtout la blonde, la plus jolie.

— La plus jolie, Cyprienne? interrompit Bruno très-piquée. Mais, au fait, les opinions sont libres, et des goûts et des couleurs... vous connaissez le proverbe. Ainsi, mamzelle Madeleine est assez bien dans les papiers de votre maîtresse?

— Elle y est au mieux. C'est au point que madame eût bien voulu la marier à M. Ludovic.

— A M. Ludovic? Cette orpheline sans fortune?

— Oh! je vous fais excuse, la jeune demoiselle n'est pas sans fortune, M. Meyrins doit la doter richement, à ce que croit M. Ludovic.

— Lui aussi, il croit cela? Mais c'est donc le secret de Polichinelle? s'écria la pauvre Bruno.

— Du reste, ajouta Cyprienne, mon jeune maître a si bonne opinion de mademoiselle Rivert, qu'il serait heureux de l'épouser, lors même qu'elle n'aurait pas de dot. Il l'a dit à M. Meyrins, comme je vous le raconte, un jour qu'ils se sont rencontrés à Besançon.

— Vraiment? Et qu'a répondu monsieur?

— Il a répliqué, en fronçant le sourcil, qu'il ne pouvait transmettre cette proposition à mademoiselle Rivert, attendu que, pour des motifs très-graves, il désirait la marier à un jeune homme auquel il porte le plus grand intérêt. Depuis ce temps, M. Ludovic est triste, je vous assure.

— Au lieu de s'attrister, il ferait mieux de chercher un autre porteur de parole, dit Bruno vaguement inquiète. M. Meyrins n'est pas le tuteur de la demoiselle, elle est libre d'épouser qui bon lui semble, et je me demande pourquoi elle ne se déciderait pas en faveur de M. Ludovic.

— Pourquoi, madame? Eh! tout simplement parce qu'elle aime celui que M. Meyrins voudrait lui donner pour mari.

— Elle l'aime? Comment le savez-vous? Vous le connaissez donc, ce jeune homme?

— Sans doute? M. Ludovic a deviné tout de suite qu'il s'agissait de M. d'Athol.

La femme de charge tressaillit.

— Quelle folie, Cyprienne? dit-elle en s'efforçant de rire. Croyez-vous que mon maître voudrait marier son plus proche parent à une pauvre institutrice? Pensez-vous que M. Marc consentirait à épouser cette petite Rivert?

— Mais, chère madame Bruno, certainement; tout cela est fort croyable. On dit que M. d'Athol est très-attaché à la jeune personne..., et par conséquent.

— Lui, M. Marc? Attaché à Madeleine? En vérité, Cyprienne, vous dites des choses? Ah! non certes, M. Marc n'est point attaché à Madeleine.

— Cependant, madame, M. Ludovic l'assure, il prétend aussi que M. d'Athol est extrêmement jaloux. C'est au point qu'à votre bal des moissons, il fit une mu-



sique de chiens et de chats, pour empêcher l'institutrice de danser avec mon jeune maître.

— Votre maître est un étourneau sans cervelle qui mesure chacun à son aune, s'écria Bruno mise hors des gonds. S'il s'est infatué de cette petite Madeleine, ce n'est pas un motif pour que M. Marc en fasse autant. Vous pouvez le dire à madame Herbeau, Cyprienne. Je vous souhaite le bonjour, ma chère. Il est temps que je songe à rentrer au château.

Pendant plusieurs heures, madame Bruno erra comme une âme en peine au travers du vaste logis. La nouvelle qu'elle venait d'apprendre lui causait un chagrin inouï; elle ne pouvait rester en place, elle allait de çà et de là, en ruminant dans sa tête les plans les plus diaboliques, et les desseins les plus pernicieux. En promenant ainsi ses projets de vengeance, elle ouvrit par hasard la porte de la lingerie. Elle avait cru trouver cette pièce froide et déserte; mais un bon feu flambait dans la grande cheminée, un doux parfum de violettes et de chrysanthèmes s'exhalait d'un bouquet placé dans un verre d'eau, du linge blanc était empilé sur une table, et Madeleine, assise au coin du foyer, tenait sur ses genoux une nappe dans laquelle elle faisait des reprises perdues, tout en fixant un regard distrait sur les petits chinois — mandarins et mandarines occupés à prendre le thé — qui formaient la damassure de cette toile. La jeune fille ne voulait point quitter le château avant d'avoir mis toutes choses en ordre; elle visitait à petit bruit chaque partie du logis, et, ayant découvert, dans une armoire, cet amas de linge qui avait besoin de grandes réparations, elle essayait de le remettre en état.

Madame Bruno sentit le rouge lui monter au visage, quand elle aperçut l'institutrice; comme elle avait résolu de dissimuler et d'employer la ruse pour en arriver à ses fins, elle s'écria d'un ton mielleux :

— Quoi! mademoiselle raccommode ce linge usé? Elle a vraiment trop de patience. Tout cela ne peut servir qu'au marchand de chiffons.

— Vous vous trompez, ma bonne, répliqua doucement Madeleine, j'ai découvert bien des choses que l'on peut utiliser encore, et, entre autres, un magnifique service damassé.

— Elle est d'une avarice épouvantable; elle tondrait sur un œuf! Que deviendrions-nous si elle commandait jamais au château? pensa la méchante vieille. — Puisque mademoiselle tient à raccommoder ces chiffons, il faut qu'elle me permette de lui aider, ajouta-t-elle tout haut. J'ai précisément mes lunettes sur moi, et je vais m'asseoir dans l'embrasure de cette fenêtre, pour y travailler pendant quelques instants. Cela me distraira. Je suis si triste! J'ai tant de soucis, tant de chagrins!

— Que vous est-il donc arrivé de fâcheux, ma pauvre Bruno? demanda la bonne jeune fille.

— A moi, mademoiselle? Oh! rien. C'est au sujet de mes jeunes maîtres que je m'afflige. Vous savez que je les aime autant que s'ils étaient mes propres enfants.

— Je ne vous comprends pas, Bruno. Est-ce que M. et mademoiselle d'Athol?

— Ah! les pauvres orphelins, qu'ils sont à plaindre! interrompit la femme de charge en faisant de grands gestes.

— Vraiment? Vous m'inquiétez, ma bonne. Je sais bien que Camille paraît un peu souffrante, mais...

— Un peu souffrante, mademoiselle? c'est-à-dire qu'elle est dangereusement malade.

— Oh! madame Bruno, vous exagérez.

— Hélas! non, je sais, je suis sûre que mademoiselle Camille se meurt de jalousie.

Madeleine pâlit et baissa la tête.

— Oui, elle est jalouse, répéta la femme de charge. Mais de qui? Pourquoi? Comment? C'est ce que je ne m'explique pas.

Madeleine tenait une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements. Elle ne comprenait que trop ce qui causait la jalousie de Camille. C'étaient les marques d'amitié que l'institutrice recevait de M. Meyrins, qui blessaient au cœur mademoiselle d'Athol. La malheureuse enfant était jalouse de Madeleine. Depuis plusieurs semaines elle luttait contre ce mal terrible; elle avait essayé d'arracher ce serpent de son cœur, mais elle n'en avait pas eu la force. Un jour, en présence de Madeleine, elle s'était écriée dans sa douleur :

— Le coup est porté, je ne guérirai point.

— Pauvre enfant! pensait la jeune institutrice, combien elle a dû souffrir! c'est pour cela qu'elle est si triste et si pâle. Mais, grâce à Dieu, le mal n'est point irréparable; dès que je serai partie, ma chère Camille retrouvera sa gaieté, son sourire et ses jolies couleurs.

Bruno, qui semblait très-occupée de ses reprises, examinait furtivement Madeleine et triomphait en la voyant si émue. Après une assez longue pause, elle dit en se penchant vers la fenêtre :

— Ah! voici M. Marc qui revient de la chasse, il est couvert de neige. Infortuné jeune homme, c'est pour s'étourdir, pour oublier ses chagrins, qu'il sort ainsi malgré la pluie, les frimas et la tempête. Vraiment, son oncle est bien cruel. Quoi! il persiste à vouloir marier le pauvre M. Marc à une jeune fille que ce cher enfant a prise en aversion!

Madeleine tressaillit, et une faible rougeur vint colorer ses joues.

— Qui donc vous a dit cela, madame Bruno? demanda-t-elle en s'efforçant d'affermir sa voix.

La femme de charge n'avait pas prévu cette question; elle hésita avant de répondre; mais, voulant atteindre son but à tout prix, elle brûla ses vaisseaux et se lança résolûment dans la voie du mensonge.

— Qui me l'a dit, mademoiselle? Eh mais! c'est M. Marc lui-même. Ne l'ai-je pas vu naître, ne l'ai-je

pas élevé? Il n'a pas ménagé ses termes, je vous assure, quand il m'a avoué que la demoiselle que M. Meyrins voudrait lui faire épouser lui déplaît extrêmement. Il ne l'a pas nommée; mais j'ai compris qu'elle habite dans notre voisinage. Faut-il que monsieur soit un homme dur et méchant? Il ne manque pas de jeunes filles à marier aux environs de la Fontelaie, et justement il choisit celle que son neveu ne peut souffrir. Il paraît aussi qu'elle est d'une naissance commune; mais M. Jean ne s'inquiète guère de cela... c'est un égoïste. Mère Bruno, me disait l'autre jour le pauvre M. Marc, il me sacrifie sans regret, parce qu'il voit dans cette union des avantages pour lui-même; il a fait tort autrefois aux parents de la jeune personne, et, en manière de réparation, il voudrait la rendre riche et heureuse. C'est dans ce but qu'il a brisé mon avenir, qu'il m'a obligé à quitter Paris, et qu'il me retient dans ce triste château où l'ennui me dévore.

Tandis que la femme de charge parlait ainsi avec une froide cruauté et un aplomb sans pareil, Madeleine sentait son cœur se briser. Il y eut un moment où elle crut qu'il allait cesser de battre. C'était elle évidemment que M. Meyrins voulait marier à Marc; c'était elle que celui-ci avait en aversion. Était-ce possible? Madame Bruno disait-elle bien la vérité? Pourquoi non? Tout cela était fort croyable, et s'accordait bien avec la conduite de Marc d'Athol. Il n'y avait que ce livre, ces poésies. Si l'auteur des *Roses d'antan* n'eût pas éprouvé pour elle quelque sympathie, eût-il pris la peine de lui adresser son ouvrage? Mais était-ce bien lui qui avait envoyé le livre? Cette pensée bouleversa Madeleine; elle avait toujours été si convaincue que ce livre lui venait de M. Daniel!

Elle voulut résoudre la question sur-le-champ. Elle courut à la salle d'études, où M. Meyrins et son neveu allaient quelquefois prendre des notes et écrire des lettres. Parmi un assez grand nombre de feuilles volantes, elle en choisit deux. Sur l'une, Marc avait écrit les noms des fermiers dont les baux devaient être renouvelés; sur l'autre, M. Jean avait commencé une note pour son garde forestier. La jeune fille les emporta toutes deux dans sa chambre; puis elle prit, dans un de ses tiroirs, une bande de papier usé, jauni, qui portait le timbre de la poste et cette adresse :

« A mademoiselle Madeleine Rivert..., » etc.

C'était une bande qui enveloppait les poésies de M. Daniel, lorsque le facteur les apporta, un beau matin, au pensionnat de l'orpheline. La jeune fille posa les feuilles volantes et la petite bande sur une table, puis elle considéra fort attentivement les différentes écritures et pâlit.

C'était M. Meyrins qui avait écrit l'adresse, c'était lui qui avait envoyé à Madeleine le livre des *Roses d'antan*.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

DEUXIÈME PARTIE

I

Enthousiasme général pour les croisades. — Sermon du légat du pape. — Retour de Cluny. — Revirement de la cour et du peuple. — La fête de Noel de l'année 1246. — Usages de Noel. — La bûche, la messe de minuit, le réveillon. — Usages particuliers à la cour. — Les livrées. — Singulier enrôlement de croisés.

Nous avons laissé saint Louis se relevant subitement de son lit de douleur en s'écriant : « Dieu le veut! » Ce cri du roi avait retenti dans tout le royaume, et l'enthousiasme fut d'abord général. Profitant de ce sentiment excité par le retour à la santé d'un prince si justement aimé, le légat du pape Ceton de Château-Raoul monte dans la chaire de Notre-Dame, où se presse une foule immense, et raconte en ces termes les malheurs de l'Idumée :

« Qui pourrait voir sans être ému de compassion, s'écriait le prince de l'Église, sans être saisi de colère, les flots de sang dont les rues de la Cité sainte sont inondées.

« Les vieillards gisant sans vie, les vierges livrées aux outrages, les fidèles égorgés, foulés aux pieds, sans sépulture, dévorés par les oiseaux carnassiers? Et pourtant, l'Orient tressaille encore à notre souvenir; il retentit des exploits de Louis VII, de Philippe Auguste, de leurs nobles compagnons d'armes.

« N'est-ce pas leur glaive que j'ai ceint? Ah! conservons-lui son antique éclat! Chevaliers, amis, que chacun fasse son devoir, accomplisse ses serments! Armez-vous tous à la voix, à l'exemple de votre souverain! Dieu le veut! Dieu nous appelle! continua-t-il en s'animant encore. Oui, Dieu nous appelle, courons combattre pour sa gloire, pour celle de la France! »

L'immense basilique ne retentit que d'un cri : « La croix, la croix! » que demandent debout les trois frères du roi.

Les poëtes et les troubadours célèbrent et chantent la prochaine croisade.... Mais quelques jours ont suffi à refroidir ce zèle ardent; le roi s'est absenté pour aller plaider à Cluny la cause de l'empereur d'Allemagne auprès du pape Innocent IV; et pendant ce temps, noblesse et peuple, tous ont réfléchi au sort de la France abandonnée par ce roi, qui lui donne tant de paix et de bonheur, et c'est avec une grande froideur qu'à son retour Louis, parlant des préparatifs de la croisade, est écouté.

Cependant saint Louis, qu'aucune considération ne devait faire renoncer à l'exécution de son vœu, eut recours à un pieux stratagème pour enrôler de nombreux courtisans sous la sainte bannière de la Croix.

A cette époque de foi, les grandes fêtes étaient cé-

lébrées d'une manière solennelle, et celle de Noël, dont on approchait, était l'objet de coutumes générales à tout le royaume; ainsi les seigneurs délivraient deux prisonniers, affranchissaient deux serfs la veille de Noël; dans certaines processions, les musiciens, jouant du hautbois, se rendaient de maison en maison, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, les quatre dimanches de l'Avent. Un naïf usage se renouvelait chaque année dans les antiques castels; près de chaque château se trouvait le parc des *coulpes forestières*, où l'on enfermait les bêtes prises en dommage dans l'étendue du domaine; trois jours avant Noël, le prévôt se rendait à ce parc, et, après avoir fait le signe de la croix, en faisait sortir les bœufs et les ânes que leurs maîtres attendaient avec des larmes de joie, et auxquels ils avaient préparé une paille toute fraîche et abondante.

« La veille de Noël, dès que la dernière lueur du jour s'est fondue dans l'ombre, tous les habitants du pays ont grand soin d'éteindre leurs foyers, puis ils vont en foule allumer des brandons à la lampe qui brûle en l'honneur de la sainte Vierge dans l'église prochaine, et lorsque ces brandons sont bénis par le clergé en présence des juges et des seigneurs, ils les promènent par les champs : c'est ce qu'on appelle la *Fête des Flambards*. Les flambards portent le seul feu qui vive et qui brûle dans toute la banlieue; c'est le feu béni et régénéré qui jettera de jeunes étincelles sur l'âtre ranimé (1).

« Cependant le père de famille, accompagné de ses fils et de ses serviteurs, vont ensemble à l'endroit du logis où, l'année précédente, ils avaient mis en réserve les restes de la bûche de Noël. Ils rapportent solennellement ces tisons qui, dans leur temps, avaient jeté de si belles flammes à l'encontre des faces réjouies des convives. L'aïeul les pose dans ce foyer qu'ils ont connu, et tout le monde se mettant à genoux, en récitant le *Pater*, deux forts valets de ferme apportent lentement la bûche nouvelle qui prend date comme dans une dynastie. On dit la *bûche première*, la *bûche seconde*, la *vingtième*, la *trentième*; ce qui signifie que le père de famille a déjà présidé une fois, deux fois, vingt fois ou trente fois, semblable solennité. La bûche nouvelle est toujours la plus grosse que le bûcheron puisse trouver dans la forêt.... A l'instant on y met le feu, les petits enfants vont prier dans un coin de l'appartement, afin, leur dit-on, que la souche leur fasse des présents; et tandis qu'ils prient, on met à chaque bout de cette souche des paquets d'épices, des dragées et des fruits confits (2). »

Alors tous assistaient à la messe de minuit, et au milieu des campagnes on voyait de longues files de paroissiens, armés de torches, qui éclairaient cette nuit divine presque toujours couverte de neige; en chantant de joyeux noëls, le repas, appelé traditionnellement *réveillon*, terminait toutes ces fêtes.

A la cour, des usages tout particuliers étaient établis pour les grandes fêtes de l'année, et particulièrement pour celle de Noël, et c'est à ces usages que saint Louis demanda l'aide nécessaire pour entraîner les barons à sa suite.

Le jour de Noël 1246, saint Louis distribua aux gentishommes qui se pressaient dans les galeries du Louvre, pour se rendre, à la suite du roi, à la messe de minuit, les *capes*, ou robes de riches étoffes fourrées et qui avaient pris le nom de *livrées*, de ce que le roi les *livrait* lui-même à ceux à qui il en faisait cadeau. Cette fois, aux nombreux chevaliers, se joignirent tous les membres du parlement féodal que le roi avait retenus à Paris à dessein.

Jamais les *livrées* n'avaient été si riches; le drap le plus fin, les plus belles fourrures avaient été employées, le roi les distribua plus particulièrement aux chevaliers regardés comme opposés à la croisade, et, selon l'usage, ils s'empressent de s'en revêtir pour accompagner le roi à la chapelle du Palais.

Les cérémonies religieuses avaient, sous le règne de saint Louis, un éclat qui était comme le reflet de la piété du roi; en sortant des galeries du Louvre même, la cour fut éblouie par l'éclat des lampes et des flambeaux qui rayonnaient autour du saint autel. A cette clarté, les chevaliers, qui s'étaient revêtus à la hâte de leur nouvelle livrée, aperçoivent, brodée sur l'épaule de chaque vêtement nouveau, une longue croix d'or et de soie. A cette douce manière, employée par saint Louis, pour imprimer sa royale volonté, les chevaliers les plus rebelles se rendent et on les voit, à la sortie de la messe, assurer de leur entier dévouement à la cause de la Croisade « leur souverain qui, par ce beau coup de filet, s'étoit montré bellement adroict pescheur d'hommes. »

(1) Marchangy.

(2) Glossaire de la Monnoye et Mémoires de l'Académie celtique.

CHRONIQUE

Le roi boit, le roi boit! c'est par ce cri des enfants affolés de bonheur (il faut peu de chose pour griser à cet âge) que s'est ouverte et fermée la semaine; fête des rois, fête charmante, on la prolonge, on y revient, on en fait l'octave. Comme Noël se ramifie par le jour de l'an, le jour de l'an se complète par la fête des rois; on rompt de tous côtés le gâteau traditionnel, les petites ambitions se gonflent, les petites intrigues s'ourdissent; il y a des conspirations dans la salle à manger comme il y en a dans les palais. Le roi pourtant choisit sa reine et les cris redoublent; quelle blonde et franche gaieté!

Ce vieil usage de boire au roi se compose d'un double souvenir : d'abord d'un souvenir chrétien ; nous savons tous qu'après les bergers, les premiers visiteurs et adorateurs du Christ, nouveau-né, furent les trois rois mages, Gaspard, Melchior et Balthasar, apportant, guidés par une étoile, les plus riches offrandes de l'Orient ; voilà la principale source de cette jolie fête de l'Église et de la famille ; mais, en fouillant bien dans le passé, peut-être trouverions-nous encore un autre ancien usage qui s'ajouta au premier et vint l'affirmer. L'antiquité romaine avait aussi sa vieille coutume de nommer un roi de la table qui réglait le repas et dirigeait le service. Tacite nous raconte à ce propos un détail plein d'intérêt, ce me semble, et dans lequel il émet une réflexion d'une délicatesse toute moderne. Néron, l'empereur féroce, était, on le sait, jaloux de son frère Britannicus, qu'Agrippine, sa mère, parfois lui montrait comme une menace pour son empire. Déjà germait dans le monstre la pensée du fratricide, il s'essayait au crime par les jeux de la haine. Néron donc, voulant humilier Britannicus et ridiculiser la timidité de sa seizième année, un jour qu'on était à table et que, comme roi du festin, il gouvernait ses convives, après avoir imposé à chacun une pénitence agréable, ordonna à son jeune frère de chanter. Après un moment d'hésitation, Britannicus, rougissant, se leva, il obéit et chanta, dit l'historien romain, *comme chantent ceux qui doivent mourir jeunes*, c'est-à-dire avec un tel accent qu'il émut tous les cœurs, et que, contrairement au secret espoir de Néron, au lieu de faire rire, il fit pleurer. Hélas ! qui de nous n'a pas dans ses souvenirs un de ces doux chants de l'adolescence qui ne doit jamais éclore ! Ah ! revenons bien vite à notre tradition joyeuse, familière et chrétienne du roi de la fève.

⁂ On nous annonce une entreprise qui, par sa nouveauté comme par son objet, ne peut manquer de faire dresser l'oreille aux amis des audacieuses spéculations. La mer, on le sait, douée qu'elle est d'une sorte de vitalité particulière par le mouvement continu de ses marées, pareil à la respiration d'un géant, semble renfermer dans le trésor de sa puissance d'incommensurables ressources. Outre que, par les contours de tous ses golfes, de tous ses détroits, de toutes ses baies, de toutes ses rades, elle s'avance curieusement dans les mondes comme pour les pénétrer ; outre qu'elle fouille profondément les terres en y plongeant indéfiniment ses bras multipliés ; outre que, comme par l'effet d'un espionnage mystérieux, elle s'infiltre jusque dans les assises souterraines des continents, s'assouplit, se fait tiède et pure, fraîche et douce, et va se glisser ainsi jusqu'au cœur du globe ; outre enfin que, s'agrégeant tout par les eaux de ses fleuves, de ses rivières et de leurs affluents, ses tributaires, elle revient sans cesse presser de ses flots la grève de ses rivages pour tout saisir et tout absorber ; la mer a dans son sein les richesses de tous les naufrages. Or, voici que l'homme veut les lui disputer, les lui reprendre, les lui arracher, et prétend faire rendre gorge à l'immense et terrible receleuse.

Il y a un siècle et demi, sept navires, sept galions, chargés de richesses, pierreries et lingots, revenaient d'Amérique ; ils sombrèrent à l'entrée de la baie du Vigo, sur les côtes occidentales de l'Espagne, en 1702, pendant que l'escadre, qui les convoyait, se faisait, en les défendant, couler bas par une flotte anglo-hollandaise. Au fond de cette eau gît, depuis plus de cent cinquante années, un trésor estimé à une valeur approximative de 500 millions. Ces vaisseaux, submergés par 15 ou 20 brasses de profondeur (25 à 30 mètres), abandonnés à la mer, à la vase, aux coquillages, ont fait rêver nos spéculateurs contemporains. Jusqu'à ce jour, on avait reculé devant la dépense nécessaire pour fouiller les opulents mystères ; mais voilà qu'aujourd'hui une expédition, organisée par une puissante maison financière, va, munie d'appareils électriques, de bateaux sous-marins, de cloches à plongeur, de scaphandres et de tous les engins modernes, tenter enfin cette aventure. On espère, avant deux mois, terminer ce nouveau genre de pêche merveilleuse faite dans les eaux espagnoles, et dont la moitié reviendrait à ce gouvernement. Le bâtiment le *Julien-Gabriel* vient, dit-on, de partir de Nantes pour cette expédition. Saluons le départ de ces nouveaux Argonautes.

⁂ L'Académie française vient de renouveler son bureau pour le premier trimestre de l'année 1870. Elle a nommé M. Cuvillier-Fleury directeur, et M. Ernest Legouvé chancelier.

⁂ On annonce la mort de M. l'abbé Mullois, chapelain de l'empereur et directeur de l'impératrice. Une autre mort, qui a aussi beaucoup ému le public, est celle de M. Béchard, ancien député et avocat au conseil d'État, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante dans la gare du chemin de fer de Lyon, au moment où il quittait le train qui le ramenait de Nimes à Paris.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c

Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait d'Isabelle la Catholique.

ISABELLE LA CATHOLIQUE

Mariana, le grand historien de l'Espagne, arrivant, dans ses Annales, au 23 avril 1451, parle en ces termes de l'événement qui rendit ce jour à jamais mémorable: « Depuis l'établissement de la monarchie espagnole, jamais année ne fut plus heureuse que celle-ci, par la naissance de l'infante Isabelle, à laquelle le Ciel, par une providence particulière, avait enfin destiné la couronne de Castille. Princesse qui n'a peut-être jamais eu d'égale, et par ses éclatantes vertus, et par le sang de tant de rois dont elle descendait; elle répara avantageusement, par la grandeur de son génie et de son courage et par son bonheur constant, tous les malheurs que la faiblesse ou les autres vices de ses prédécesseurs avaient attirés sur cette florissante monarchie. »

Isabelle était fille de Jean II, roi de Castille, mo-

narque malheureux par sa faute, qui, dit-on, regretta amèrement d'être roi et désirait être le fils du dernier des hommes. La jeune princesse n'imita pas la conduite de son père: autant Jean II s'était montré indolent, faible, adonné aux plaisirs; autant Isabelle parut toute sa vie, aux regards de ses peuples, jalouse de son autorité, intelligente dans son administration, véritablement souveraine. Elle avait « la grandeur d'âme d'un héros, la politique profonde et adroite d'un ministre, les vues d'un législateur, les qualités brillantes d'un conquérant, la probité d'un bon citoyen, l'exactitude du plus intègre magistrat. » Si l'on joint à cela un zèle ardent pour la religion catholique, on aura le portrait de cette grande reine.

Il ne fallait rien moins que toutes ces qualités au milieu du triste état dans lequel se trouvait la Castille. A la mort de Jean II, son fils Henri IV monta sur le trône. Élevé sur le modèle de son père, il parut en avoir hérité tous ses vices. La corruption la plus effrénée régnait à la cour; les favoris y exerçaient tout pouvoir et ne faisaient servir leur puissance qu'à la satisfaction de leurs passions. La nation ne consentit pas longtemps à cette honteuse servitude. Une révolte éclata : l'infant don Alphonse fut mis sur le trône par les factieux; mais il ne jouit que deux ans d'un pouvoir illégitime. Les mécontents appelèrent alors l'infante Isabelle à Avila. L'archevêque de Tolède déploya toute son éloquence pour vaincre sa résistance, et étala vainement à ses yeux les malheurs de la Castille, les désordres de la cour, l'incapacité du roi. La princesse fut invincible dans ses refus : « Le trône, lui répondit-elle, est trop étroit pour contenir deux rois, et l'autorité royale ne peut souffrir de partage. Un fruit précoce, qui mûrit avant la saison, ne se conserve pas longtemps. L'ambition et le désir de régner font peu d'impression sur mon cœur. Je désire que la couronne de Castille ne tombe pas si tôt sur ma tête, que la vie du roi mon frère soit plus longue, et que son règne ne finisse qu'avec sa vie. » Ces paroles calmèrent le mécontentement, et Henri IV lui-même, étonné d'une telle modération, nomma Isabelle son héritière.

Parmi les conditions que le roi avait imposées aux rebelles, se trouvait une clause qui s'opposait à tout mariage de la princesse auquel son frère n'aurait pas donné son assentiment. Poussée par ses conseillers, Isabelle passa outre, et en 1469 épousa Ferdinand, roi d'Aragon. Henri IV irrité la déshérita au profit de Jeanne, une de ses filles. Quatre ans après il mourait, et la Castille se trouva en proie à deux factions rivales. Le roi de Portugal embrassa le parti de Jeanne; mais en trois ans deux batailles perdues ruinèrent ses espérances, et Isabelle fut reconnue reine de Castille. Ferdinand avait vaillamment soutenu les droits de son épouse. Le 28 juin 1478, la naissance d'un fils, nommé Juan, vint répandre la joie dans les deux royaumes. L'Aragon et la Castille étaient effectivement réunis, mais il avait été réglé que chacun des deux souverains gouvernerait ses sujets respectifs. Cette condition, qui aurait pu être la source de mille dissentiments, ne put altérer la concorde entre ces deux grandes âmes.

Pour des princes religieux la présence des Maures en Espagne devait paraître une honte à leur pays et à leur foi. Chasser les Sarrasins du royaume de Grenade, fut une des premières préoccupations d'Isabelle et de Ferdinand. Plus de cent villes dans les plus belles contrées de la Péninsule, le voisinage de l'Afrique d'où ils tiraient de grands secours, soutenaient les sectateurs de Mahomet contre la puissance des Castillans. Tout ce que les rois chrétiens avaient pu gagner jusque-là fut de les rendre tributaires; encore ce tribut ne se payait-il que quand les rois de Grenade ne se sentaient pas assez forts pour le refuser.

Boabdil régnait à Grenade en 1482. Depuis quelques années déjà des hostilités avaient commencé entre les deux nations. Les chrétiens furent battus. La fortune changea, et Boabdil tomba entre les mains de ses ennemis. Ferdinand, dans l'espoir de rendre la paix durable, eut la générosité de lui rendre la liberté. Mais entre deux races animées de haines irréconciliables nulle paix ne pouvait être solide. La guerre reprit bientôt avec acharnement. Plusieurs places des Maures furent enlevées vigoureusement, et en 1484 Ferdinand parut en vue de Grenade. Son armée était insuffisante pour tenter un coup de main heureux sur une ville défendue par des troupes nombreuses et aguerries. Pendant les années suivantes, les hostilités continuèrent avec un avantage marqué pour les chrétiens. Malaga fut emportée en 1487. Ce fut au siége de cette ville que Ferdinand faillit être assassiné par un Maure fanatique.

Au printemps de l'année 1491, Ferdinand revint devant Grenade, décidé cette fois à ne plus se retirer qu'après s'en être emparé. Isabelle l'accompagna jusqu'à Alcala-la-Real, où elle demeura avec ses enfants. Cinquante mille hommes campaient sous les murs de la ville assiégée. Les Maures ne se laissèrent pas effrayer par le danger où ils se trouvaient et organisèrent une vigoureuse résistance. Afin de montrer sa ferme résolution de venir à bout de cette expédition, Ferdinand fit bâtir dans le lieu où il avait établi ses troupes une ville fortifiée, qu'on appela *la ville de Sainte-Foi.* La reine avec sa suite s'y rendit aussitôt pour encourager par sa présence les efforts de ses troupes. Tous les jours des escarmouches sanglantes mettaient aux mains les deux armées. Tantôt c'étaient des partis nombreux, tantôt des combats singuliers entre les chevaliers les plus valeureux. Les vieux chroniqueurs ont conservé le souvenir d'un duel entre un Maure et un jeune chevalier espagnol, nommé Garcilas. Le musulman s'était présenté aux avant-postes, défiant les plus braves de l'armée chrétienne.

Ce chien avoit, par moquerie,
A son cheval plein de furie

Le céleste Ave Maria (le chapelet)·
Mis en la queue en évidence.

Garcilas, plein de fascherie,
Poussant son cheval de furie,
Un grand coup au More donna.
L'autre que le courroux surmonte,
Comme une foudre vive et prompte,
Sur son jeune ennemy tourna.

Garcilas, estant jeune et fort,
Monstra lors sa grande vaillance,
Donnant au More un coup de lance
Sous l'aisselle, dont il cheut mort.

Les Maures appelaient à grands cris une bataille rangée; mais l'impassibilité de Ferdinand leur refusa jusqu'au bout l'occasion qu'ils recherchaient. Se contentant de bloquer la place, il réduisit bientôt les assiégés à la dernière extrémité. Lassés des misères et des horreurs inséparables d'un si long siége, les Maures prirent enfin le parti de capituler. Le 28 novembre les conditions furent signées. Parmi les plénipotentiaires espagnols se trouvait le célèbre Gonzalve de Cordoue, surnommé depuis *le grand Capitaine*. Remise de la ville entre les mains du roi dans soixante jours, serment de fidélité au roi de Castille, délivrance de tous les chrétiens; en retour sûreté pour les personnes, les possessions, la religion, les lois et coutumes nationales, liberté de rester en Espagne ou de se retirer en Afrique: telles furent les clauses principales de la capitulation.

Le 2 janvier 1492 fut fixé pour l'entrée des chrétiens dans Grenade. A la tête de son armée, accompagné par la reine, ses enfants et tous les grands du royaume, Ferdinand approchait de la ville, quand Boabdil, suivi de cinquante seigneurs de sa cour, arriva à sa rencontre, et lui présenta les clefs de sa capitale. Dès qu'on eut franchi les murs, l'évêque d'Avila, Ferdinand de Talavera, nommé archevêque de Grenade, alla lui-même placer la croix sur la principale tour. Il y avait 776 ans qu'elle en avait été enlevée. Ferdinand et Isabelle, dans tout l'éclat de leur triomphe, n'oublièrent pas Celui à qui ils s'en reconnaissaient redevables, et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces. Quant à l'infortuné Boabdil, il repassa en Afrique pour y cacher sa honte, après avoir vécu quatre ans obscur dans un apanage que son vainqueur lui avait abandonné. C'est ainsi qu'en moins de dix ans le courage de Ferdinand et la piété d'Isabelle ajoutèrent à leur couronne son plus beau fleuron et couvrirent leur nom d'une gloire ineffaçable.

La conquête de Grenade avait porté au plus haut degré la gloire de la reine de Castille et de son illustre époux. Si dans cette grande guerre la part éclatante fut celle de Ferdinand, il n'en est pas moins vrai qu'Isabelle sut, par ses conseils et ses inspirations, soutenir le courage du roi. Ces deux caractères se complétaient en quelque sorte et s'harmonisaient aussi bien que leurs personnes.

Ils étaient, disent les historiens, l'un et l'autre de taille moyenne; la majesté brillait sur leur visage; ils avaient la démarche majestueuse; doux et affables, ils ne perdaient rien de la noble fierté qui convient aux souverains. Ferdinand avait le teint hâlé par les fatigues de la guerre, les cheveux châtains et assez longs, les sourcils épais. Isabelle avait le visage beau, les traits réguliers, les yeux bleus, les cheveux blonds. Un air grand et modeste, une gravité douce, des manières nobles, relevaient la simplicité de ses parures. Remplie d'une sincère piété, elle était d'une exactitude merveilleuse pour tous les devoirs de la religion. D'un esprit élevé, elle conversait volontiers avec les savants.

C'était peu pour la reine d'avoir délivré le royaume de Grenade du joug des musulmans. Il se trouvait en Espagne un grand nombre de juifs, qui y exerçaient le commerce. Par un édit on leur donna le choix entre la conversion au christianisme et l'exil. Cette mesure fut longtemps débattue par les conseillers de la Couronne, et rencontra auprès d'eux une vive opposition. Les avantages que l'État retirait d'un peuple nombreux, puissant, industrieux, furent mis en avant. Mais le sentiment de la reine prévalut: son desir était de ne commander qu'à des chrétiens, et elle ne pouvait voir, sans gémir, les plus nobles seigneurs s'allier avec les familles juives. La nation proscrite offrit vainement des sommes considérables: il fallut se soumettre. Un grand nombre de juifs se convertit ou feignit de se convertir; un plus grand nombre encore se retira en Portugal et en Afrique.

Ici se place dans l'histoire d'Isabelle un fait qui suffirait pour arracher à jamais son nom de l'oubli. Un Génois s'était présenté à la cour de Ferdinand pendant la guerre de Grenade. Occupé d'un vaste projet, il avait inutilement sollicité ses compatriotes, le roi de Portugal, ceux de France et d'Angleterre, de lui fournir les moyens de le réaliser. Une étude approfondie de la géographie l'avait convaincu de l'existence d'un monde séparé de l'ancien continent. Il se sentait en lui-même l'énergie, le courage et la patience nécessaires pour en tenter la découverte. Il ne demandait que des vaisseaux et des bras; son génie ferait le reste. Pendant huit ans, Christophe Colomb vit ses plans traités de folie, ses projets tournés en ridicule. Rebuté par le roi de Castille, il allait chercher ailleurs aide et protection, quand un cordelier, nommé Jean Perez de Marchena, et deux particuliers, Quintanilla et Santangel, vinrent à bout de persuader à la reine que le Ciel lui destinait la gloire de faire luire la lumière de la vraie foi sur une foule de nations ensevelies dans les ténèbres du paganisme. Malgré l'épuisement de ses finances, Isabelle se détermina à seconder le hardi navigateur: la piété et la religion l'emportèrent sur toute autre considération. Colomb fut nommé amiral des mers qu'il allait parcourir et vice-roi du monde qu'il découvrirait. Le 3 août il s'embarqua avec un petit

nombre de soldats sur trois vaisseaux. Quelques mois après il était de retour en Espagne, après avoir découvert les îles Antilles. Son entrée à Barcelone fut un véritable triomphe. D'autres voyages entrepris successivement assurèrent à sa patrie d'adoption l'empire du Nouveau-Monde.

Les autres faits qui se passèrent sous le règne d'Isabelle, tels que les guerres avec la France, appartiennent bien plus à l'histoire de Ferdinand : aussi nous ne nous y arrêterons pas. Mais il est impossible de parler de la grande reine de Castille sans mentionner la fondation de l'Inquisition. Le but qu'on se proposa par cette institution fut de conserver en Castille la religion catholique dans toute sa pureté. C'était un nouveau tribunal, composé de personnes de probité et d'une capacité reconnue. Leur emploi était de faire des perquisitions très-exactes de ceux qui seraient soupçonnés du crime d'hérésie ou d'avoir apostasié pour embrasser le judaïsme ou le mahométisme. Le cardinal don Pedro Gonzales de Mendoza fut l'inspirateur de cet établissement. Le mélange des Juifs, des Maures et des Chrétiens, les relations qui s'étaient formées entre eux, la licence engendrée par les guerres civiles et étrangères, lui semblèrent réclamer un énergique remède. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre longuement sur l'Inquisition espagnole, ni d'examiner les jugements si divers dont elle a été l'objet. Si des abus ne tardèrent pas à s'introduire dans cette institution, si les rois s'en firent par la suite un instrument de domination, faut-il s'en étonner? Il y a et il y aura toujours de l'humain dans tout ce qui est d'invention humaine. D'ailleurs il arrive souvent que les adversaires de l'Inquisition et les dénonciateurs de ses cruautés oublient volontiers la conduite analogue tenue par les hérétiques envers les catholiques.

Les dernières années de la vie de la reine Isabelle furent attristées par la mort de son fils le prince don Juan, héritier de la couronne. Il mourut en 1497 à Salamanque, le 4 octobre, dans les bras de son père accouru en toute hâte pour recevoir son dernier soupir. « Leurs Majestés catholiques, dit Mariana, soutinrent ce rude coup avec une héroïque fermeté et une constance vraiment chrétienne; ils donnèrent l'un et l'autre, dans cette occasion, des marques de leur piété et de leur soumission aux ordres de Dieu : et comme il est infiniment plus glorieux et plus difficile de se vaincre soi-même que de triompher de ses ennemis, Ferdinand et Isabelle parurent plus grands par leur courage à supporter la mort d'un fils si chéri et l'héritier de toutes leurs couronnes que par les nombreuses victoires qu'ils avaient remportées. »

Ce deuil devait être bientôt suivi d'un autre. Le 26 novembre 1504, la reine elle-même succomba aux atteintes d'une longue et douloureuse maladie, à Medina-del-Campo. Jamais peut-être mort ne fut plus universellement pleurée et avec des larmes plus sincères. Tous les véritables Espagnols ne pouvaient trop déplorer la perte d'une reine que le Ciel ne semblait leur avoir donnée que pour la gloire de la nation. La postérité ne se lassera jamais d'admirer et de louer le courage, la prudence et l'habileté de cette illustre princesse, et tout le monde conviendra aisément que la moindre de ses qualités est d'avoir été la plus grande reine qu'ait jamais eue l'Espagne... « Elle voulut être enterrée à Grenade : il était juste, en effet, que sa dépouille mortelle reposât dans une ville qu'elle avait contribué si puissamment à arracher au joug des ennemis du christianisme. »

Nous enlèverions à Isabelle un de ses plus beaux titres de gloire si nous omettions de rappeler le titre de *Catholique* qui, en 1492, lui fut décerné par le Souverain Pontife, ainsi qu'à son époux, comme récompense de leur dévouement à l'Église.

XAVIER DE CORLAS.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir page 259.)

III

Le lendemain, la veuve Thévenard et ses douze enfants se trouvaient encore réunis après le repas de famille.

Jeanne n'attendit pas d'être priée de reprendre sa lecture, et dit :

— Aujourd'hui, cela va être encore plus intéressant. Il est question des deux fils du sire de Coucy enlevés à leurs parents.

— A leur mère?

— Oui. A leur mère.

Involontairement, la veuve releva la tête, et un frisson d'inquiétude, de tendresse maternelle, agita tous ses membres.

Ses enfants s'en aperçurent-ils et voulurent-ils la rassurer? Éprouvèrent-ils eux-mêmes un surcroît d'amour filial à l'annonce d'un danger imaginaire? Quoi qu'il en soit, pour un motif ou pour un autre, ils accoururent, et, s'accrochant au cou de leur mère, la saisissant par les mains et par les bras :

— Nous ne vous quitterons pas, s'écrièrent-ils. Jamais! jamais!

Le plus jeune, Charlot, ne pouvant pas fendre la foule de ses frères et sœurs, se mit à pousser des cris perçants.

La veuve le prit sur ses genoux, le questionna, le consola.

— N'aie donc pas peur, dit Antoine. Je suis là pour te défendre si on voulait t'emmener.

Pendant ce temps, Suzanne et Christine, plus cu-

rieuses, s'approchèrent de Jeanne, afin de savoir si le sire de Coucy retrouvait finalement ses enfants.

— Oh ! je n'en sais rien, répondit Jeanne, qui n'avait peut-être pas lu tout le chapitre, ou qui ne voulait pas compromettre par une révélation son futur succès de lecture.

L'émotion générale se calma bientôt, d'autant plus que chacun désirait connaître les aventures du sire de Coucy.

Mais, au moment où Jeanne les commençait, la porte s'ouvrit.

Un paysan, d'une soixantaine d'années, nommé le père Lehidé, parut.

— C'est-il que je vous dérange ? dit-il en s'avançant. Si oui, serviteur de tout mon cœur, et j'emporterai du moins dans le fond des yeux le spectacle de cette jolie famille ; si c'est non, j'aurai deux mots à vous dire, mère Thévenard, et je les crois destinés à nous causer une satisfaction réciproque.

La veuve se leva.

— Toute à vos ordres, répliqua-t-elle en allumant une autre petite lampe, tandis que le père Lehidé embrassait les enfants.

Elle l'emmena dans une autre pièce et le fit asseoir.

Le vieux paysan, dans la position d'un chasseur à l'affût, se mit d'abord à écouter.

— Si nombreux et si sages ! dit-il ensuite. Les miens, quand ils ne sont pas sous mon œil ou sous celui de la mère, se conduisent comme de vrais polissons.

— Je ne tiens pas mes enfants sévèrement, répondit la veuve. Aussi ils ne font pas plus de bruit hors de ma présence que devant moi.

Le père Lehidé fit une pause.

— Le sort de vous et des vôtres nous tourmente beaucoup, reprit-il, tant à Staviator qu'à Ardon et lieux circonvoisins. Vous êtes veuve, vous ne pourrez jamais suffire à nourrir tout ce jeune monde. Les uns disent : tous ces enfants, ça ne sert pas à grand'-chose, bien loin de là, ça mange et détruit plutôt que de s'utiliser. Et même, je vous le dis en confidence, on a vu dernièrement votre petit Marcel couper trois de vos tiges d'asperges pour s'en faire des baguettes.

— Pour s'en faire des baguettes ! répéta la veuve consternée.

Puis elle se remit bientôt, et ajoùta :

— Je vous remercie de l'avertissement. Mais c'est là la faute de son âge, et non de sa raison. Marcel ne fait pas encore la différence entre un plant d'asperges et une branche de noisetier, qu'il peut sans dommage arracher aux buissons, pour ramener à l'occasion les canards et les poules. Je le préviendrai, et il ne recommencera plus.

— Sans doute, sans doute. Concurremment avec le maître d'école et monsieur le curé, vous instruisez bien vos enfants. On dit seulement que vous pourriez déjà en placer quatre ou cinq. L'aînée est d'âge à entrer en service. Après elle, les plus grands seraient facilement admis dans une manufacture, une filature par exemple..... Ils gagneraient de bonnes semaines pendant l'hiver, et cela ne les empêcherait pas de reprendre au printemps les ouvrages des champs, si toutefois vous les jugez assez robustes pour ne pas faire plus d'embarras que de besogne.

— C'est un conseil que vous me donnez?

— Certes, non !

— Alors, c'est que vous souhaitez de connaître mes intentions? Je n'en fais point mystère. Jeanne a quinze ans, c'est vrai, mais elle a assez d'occupations ici, sans parler des autres considérations, pour que l'idée ne me soit pas venue de l'envoyer en service. Antoine, Suzanne, Marc, Christine, Martial et même Mélanie, pourraient, je le sais, être reçus dans une filature, et la proposition m'en a été faite par un chef d'atelier. Mais tant que j'aurai un peu de force dans les bras et dans le cœur, je ne permettrai jamais cela. Non, non, mes enfants n'iront pas dans ces salles dont l'humanité et le respect de l'enfancè devraient lui fermer l'entrée ; où l'on ne demande à l'ouvrier que son travail manuel sans aucune garantie morale, et où la jeunesse se flétrit dans sa fleur par un labeur de machine autant que par les mauvais exemples. Auprès de moi mes enfants grandissent sans dangers et prospèrent. A l'église, ils apprennent à devenir bons chrétiens; à l'école, ils apprennent à lire, à écrire, à compter; à la maison, ils apprennent à s'aimer, à se protéger les uns les autres, à vivre enfin, et cette science-là, pour se développer et fructifier, se passe difficilement de la surveillance et des soins d'une mère. Mes enfants me quitteront un jour, j'y suis résignée, soit pour se marier, soit pour s'enrôler sous les drapeaux, conformément à la loi, soit pour exercer un état; mais alors ils seront grands et forts, bons et braves, et je les laisserai partir, car ils n'auront plus besoin de moi.

Le père Lehidé tira son mouchoir à carreaux et s'essuya les yeux.

— Vous êtes une digne femme, reprit-il. Si toutes les mères vous ressemblaient, la France serait un bien beau pays.

Cependant, quoiqu'il parût près de verser des larmes, un contentement intérieur rayonnait sur son visage.

— Les profits sont rares en cette saison, continua-t-il en hésitant et en baissant la voix. Si vous gardez tout votre monde autour de vous, ce dont je ne vous blâme pas, entendez-vous bien ! il vous sera impossible de ne pas vendre la vache que vous avez.

— C'est donc pour cela que vous m'êtes venu voir, voisin?

— Non, non... en aucune façon. Je suis venu m'informer de votre santé. Mais souvenez-vous de ce que je vous dis : l'hiver ne se passera pas sans que vous

soyez forcée de vendre la vache. Entre amis il faut se rendre service, et, si vous la vendez, je me porte acquéreur.

— Jean-Pierre m'a déjà...

— Je m'en doutais! s'écria le paysan en se levant d'un bond.

— Je lui ai répondu.

— Vous y viendrez, mère Thévenard, vous y viendrez! Une femme comme vous n'emprunte pas, car elle sait bien que ce serait se jeter à l'eau avec une pierre au cou, ou allumer d'une main criminelle l'incendie dans sa propre maison. Mais vous vendrez la vache, vous y êtes contrainte, j'ai fait mes évaluations et je connais vos ressources. Alors vous pourrez venir me trouver, et, sans savoir ce que vous offre Jean-Pierre, je vous offre, moi, deux écus de plus.

— Si c'est là tout l'objet dont vous vouliez m'entretenir, reprit doucement la veuve, nous pouvons retourner près de mes enfants.

Mais le vieux paysan ne fit que traverser la salle où ils étaient.

— Quand vous voudrez! dit-il en saluant la veuve.

Et il se retira pour rentrer chez lui.

Tout aussitôt Jeanne, qui n'attendait que ce moment, continua sa lecture en ces termes :

Par une de ces belles matinées de printemps où les fleurs et les bois étalent leur vie nouvelle aux rayons du soleil qui les ressuscite, Enguerrand II, sire de Coucy, partit de Câtillon, sa maison de campagne, pour se rendre au château de Coucy, à une lieue de là. Il avait pris congé de la noble Agnès de Beaugency, sa femme, et à mesure qu'il chevauchait sous la feuillée naissante, il voyait plus distinctement ses deux fils Raoul et Enguerrand qui, l'ayant devancé, se livraient aux jeux de leur âge sur la lisière du bois. Bientôt il fut près d'eux et vit alors qu'un homme étranger s'était introduit en leur compagnie. Le sire de Coucy fronça d'abord le sourcil à cet aspect; mais, ayant aperçu, à peu de distance, le prieur de Plainchâtel, vénérable précepteur de ses enfants, il ne conçut aucune inquiétude de la présence de l'inconnu. Cet homme avait pourtant quelque chose de bizarre. Son teint cuivré annonçait qu'il avait parcouru les lointains climats où le soleil darde ses plus brûlants rayons: un air de finesse et d'audace régnait sur ses traits et dans ses yeux noirs; enfin toute sa physionomie respirait l'intelligence et la perspicacité. Son costume consistait en une casaque en peau de daim, serrée autour de la taille par une ceinture; des chausses rouges et collantes, terminées par des bottines de buffle, couvraient ses jambes nerveuses. C'était un homme d'environ quarante ans.

Près de lui gisait sur le gazon un havresac entr'ouvert, et duquel il avait déjà tiré plusieurs objets qui excitaient la curiosité des jeunes enfants. C'étaient des boules d'airain, des anneaux de même métal, des cercles, des poignards mauresques à pointe émoussée, des bâtons de diverses longueurs, en un mot, l'attirail ordinaire des jongleurs anciens et modernes. Enguerrand sourit à la vue de ces objets, il jeta une aumône à l'étranger, il l'invita à divertir ses fils par ses tours d'adresse, et il continua à chevaucher vers Coucy.

Le jongleur commença à donner aux jeunes sires des preuves non équivoques de son adresse merveilleuse. Les tours les plus extraordinaires se succédaient au grand plaisir des enfants qui ne savaient ce qu'il fallait le plus admirer de la dextérité ou de la vigueur du jongleur.

— Tenez, mes jeunes seigneurs, dit-il tout à coup en leur montrant une boule d'argent de la grosseur d'une pomme, voici une boule comme vous n'en avez pas vu encore; elle ressemble à la fortune ou au bonheur, elle fuit toujours au moment où on croit l'atteindre. Cependant il peut se faire qu'on la rejoigne; c'est pourquoi, vu les difficultés de la course, je la donnerai volontiers à celui de vous qui arrivera aussitôt qu'elle au bois de Nogent, là-bas, au bout de la prairie. Voulez-vous essayer votre agilité?

— Jetez la boule, répondirent en même temps Enguerrand et Raoul.

— Oh! il ne faut que la poser à terre, reprit le jongleur. Laissez-lui un peu d'avance pour le franc jeu... Maintenant, courez, mes jeunes sires, et arrêtez-la si vous pouvez.

Il plaça la boule d'argent sur le gazon, lui communiqua l'impulsion en la touchant légèrement, et bientôt, soit par l'effet de la pente du terrain ou par tout autre motif, elle sembla voler sur la prairie avec la rapidité d'une flèche.

Les deux enfants s'élancèrent à sa poursuite, suivis, mais plus lentement, par le jongleur qui les regardait courir en souriant avec malice.

Le prieur de Plainchâtel avait vu cette scène, mais, ne se préoccupant pas de l'issue qu'elle pouvait avoir et ne soupçonnant aucun danger, il continuait sa lecture à l'ombre d'un saule aux feuilles frémissantes.

Or, le sire de Coucy était arrivé à Coucy depuis quelques heures déjà; il causait, avec Raymond de Troly, son sénéchal, des préparatifs de son prochain départ pour la Terre-Sainte, lorsque tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre, suivi d'une rumeur prolongée; la portière de l'appartement où ils se trouvaient fut brusquement levée, et une femme éplorée se précipita au cou d'Enguerrand.

— Agnès! dit-il comme pour l'interroger.

— Malheur! malheur! murmura-t-elle; nos enfants... Enguerrand... nos enfants!...

— Au nom du ciel, parlez! où sont-ils?

Agnès ne pouvait articuler un seul mot.

— Ils ont disparu, monseigneur, dit un écuyer en larmes.

Des émissaires furent envoyés en hâte dans toutes

les directions ; mais, quand ils revinrent le soir au château de Coucy, leur contenance morne et abattue témoignait assez de l'inutilité de leurs recherches ; aucun indice n'avait pu être recueilli sur le sort des jeunes sires de Coucy ; Enguerrand, leur père, avait lui-même parcouru, accompagné de Raymond de Troly, la prairie dans laquelle il avait vu pour la dernière fois ses enfants bien-aimés ; il n'avait rencontré que le prieur de Plainchâtel, qui, devenu presque insensé par suite d'une disparition que sa surveillance plus active eût peut-être prévenue, se tenait agenouillé sur le bord de l'Ailette, regardant couler l'eau dans une parfaite immobilité.

Soudainement il sortit de sa léthargie et se mit à faire un très-beau discours sur les catastrophes qui surviennent dans la vie humaine au moment où on s'y attend le moins.

Le sire de Coucy l'interrompit.

— S'ils sont tombés dans l'eau, dites-le-moi, dit-il tout pâle d'anxiété, vous ferez après votre harangue.

Mais on ne put tirer de lui aucun renseignement. A demi-mort, le malheureux vieillard refusa de se laisser conduire au prieuré ; il résista avec tant de ténacité, que le sire de Coucy se confirma dans ses horribles craintes et s'arrêta à la pensée que ses fils, tombés dans la petite rivière, s'y étaient noyés. Il se mit à explorer les rives, tout en tremblant de tous ses membres. Cette appréhension toutefois ne tarda pas à lui être enlevée, mais par une révélation qui le plongea dans l'incertitude la plus désespérante. Accourant à toute bride, un écuyer lui apprit qu'il avait trouvé, dans un sentier traversant le bois de Nogent du nord au sud, l'arc bien connu du jeune Raoul et la toque de velours cramoisi de son frère.

En présence de ces objets que le sire de Coucy pouvait considérer comme les dernières dépouilles des enfants de son affection, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; sa poitrine oppressée se dilata sous l'influence bienfaisante de ces pleurs qui soulagent les douleurs profondes. Il baisa, avec une tendresse presque respectueuse, ces tristes objets et tomba à genoux sur le gazon de la prairie. D'un commun accord, les assistants imitèrent leur seigneur, qui s'écria avec ferveur, en élevant les mains vers le ciel :

— Mon Dieu, prenez pitié de ma peine, mettez fin à l'angoisse d'Agnès, ma femme, qui pleure en son château. Nos cœurs vous sont acquis ; honneurs, renom, richesses, nous mettons tout aux pieds de votre miséricorde. Jamais pensée d'orgueil n'est entrée dans nos âmes, et nous avons cherché, selon notre pouvoir, à répandre autour de nous le bonheur et la joie. Si votre volonté sainte a décidé que mes fils me seraient ravis dès leurs jeunes années, mon Dieu ! je courberai la tête et porterai le poids de votre courroux ; Agnès aussi le portera sans murmurer, avec une égale résignation. Mais, mon Dieu ! prenez en pitié notre peine et dites-nous par un signe évident quel est le destin de nos enfants. Si nous ne les retrouvons pas, ou si nous n'apprenons leur sort d'une manière certaine, nos cœurs se briseront, car nous verrons chaque jour la mort suspendue sur leurs têtes et prête à les frapper. Et vous, Vierge mère, qui avez pleuré sur votre Fils mourant, priez pour nous le Dieu puissant, afin qu'il prenne en pitié notre prière.

Ces paroles firent une telle impression sur les assistants, que des pleurs coulèrent de tous les yeux. On se souvint de cette fière devise : « Je ne suis ni roi, ni prince, ni comte aussi, je suis le sire de Coucy. » Et ce fut un spectacle touchant et plein d'enseignements que de voir ce seigneur si renommé courber avec tant d'humilité ce front qui ne s'inclinait jamais que devant la Majesté divine.

Enguerrand se releva plus calme et reprit le chemin de Coucy. Par ses ordres, de nouveaux messagers visitèrent toutes les parties de la contrée et même de la France, promettant de royales récompenses à ceux qui mettraient sur la trace des jeunes enfants ou de leur ravisseur.

Quant à la dame de Coucy, sa douleur ne peut se décrire. Le cœur d'une mère a des mystères insondables de désespoir, de même qu'il est le foyer de jouissances inconnues au cœur de l'homme. Les jours s'écoulèrent. Malgré les magnifiques présents promis par Enguerrand, nul ne put lui donner des nouvelles de ses enfants. Vainement la dame de Coucy prêtait l'oreille au moindre bruit, vainement semait-elle l'argent et les encouragements, elle vécut ainsi dans l'incertitude durant des semaines et des mois entiers ; le chagrin gravait chaque jour un pli plus profond sur les traits de la triste mère, et chaque jour aussi, après la prière du soir, le sire de Coucy disait en pleurant à sa compagne : « Peut-être les reverrons-nous demain ! »

Le bruit de cet événement se répandit bientôt ; les avis et les promesses du sire de Coucy l'eussent fait connaître, alors même que le rang élevé de cette famille n'eût attiré sur elle un intérêt universel. La sympathie qu'elle inspirait ne tarda pas à se traduire d'une façon éclatante.

Le bourg célèbre de Notre-Dame-de-Liesse est à quelques lieues de Coucy. Afin d'implorer la Mère de Dieu en faveur de cette grande infortune, toute la noblesse de Picardie, tout le clergé des abbayes ou églises environnantes, les vassaux comme les serfs, les paysans comme les bourgeois, se rendirent à pied, par troupes de trois à cinq cents personnes, en cette même année 1146, à la chapelle de Notre-Dame-de-Liesse ; le roi de France lui-même, Louis le Jeune, dont la dame de Coucy était cousine germaine, y alla aussi, à pied, de son château de Samoussy. Pendant tout le mois de juillet, les routes furent couvertes de pèlerins, et la chapelle fut trop étroite pour recevoir tant d'hôtes à la fois.

Des prières si nombreuses et si ferventes, montant de concert vers le ciel, devaient-elles être repoussées? En attendant que les graves historiens du temps nous l'apprennent, écoutons ce qu'ils disent du roi.

Louis le Jeune, en ce moment, se disposait à partir pour la célèbre croisade prêchée par saint Bernard; la noblesse de France se pressait autour de lui, briguant avec ardeur l'honneur de marcher à ses côtés à la défense des fidèles de la Terre-Sainte. Le pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse préparait le départ des croisés, dont le rendez-vous était à Vezelay, en Bourgogne, et, en quittant la chapelle, chaque baron se mettait en route pour rejoindre sa bannière; le roi demeura un des derniers en Picardie. Respectant la douleur du sire de Coucy, il n'avait fait jusqu'alors aucune allusion au retard apparent qu'avait mis Enguerrand à prendre la croix; mais, nombre de voix s'étant élevées pour en faire la remarque, Louis se décida à parler à son cousin. Il vint donc, de sa personne, à Coucy. Les liens de parenté et les tristes circonstances de la disparition des enfants furent pris pour motifs de cette visite; mais ni Enguerrand ni Agnès ne s'abusèrent sur son but réel.

Ce fut une pénible épreuve pour le sire de Coucy; il n'avait pas le courage de quitter une femme désespérée qui, maintenant, n'avait plus que lui au monde, et, malgré sa force de caractère, il se disait que, s'il mourait dans cette guerre lointaine, c'en était fait de la maison de Coucy, nul héritier de son nom n'étant plus là pour lui succéder.

Cependant l'honneur, l'obéissance au roi, la religion même, commandaient. Enguerrand ne put résister aux sollicitations du monarque et de sa propre conscience. Aussi, un jour, de grand matin, les fanfares des clairons retentirent de toutes parts dans la seigneurie; des messagers furent envoyés aux chevaliers des environs; les vassaux, les serfs, les paysans, les bourgeois, assemblés par les soins du sénéchal Raymond de Troly, vinrent en foule sur la pelouse fleurie qui s'étendait devant le château. Des armes leur furent distribuées, des bannières aux armes de Coucy flottèrent au-dessus des rangs pressés, une population immense accourut et fit retentir les airs de ses acclamations; les cantiques pieux s'élancèrent vers le ciel, chantés par mille voix à la fois; un autel fut dressé sur un tertre, et le chapelain du château célébra le saint sacrifice en présence du roi, du peuple, du sire de Coucy et de sa femme Agnès de Beaugency. Triste et résignée, la dame avait courbé la tête devant la volonté de son mari, appuyée de celle du roi. Des traces de larmes se voyaient sur ses joues; mais, quelle que fût sa souffrance, elle ne l'exprimait point par des démonstrations. Elle avait compris que la faiblesse d'une femme ne pouvait interrompre plus longtemps les devoirs que le rang de son époux lui imposait. Ce fut donc sans murmurer et même avec l'enthousiasme d'une sainte ferveur qu'elle attacha de ses mains, sur la poitrine des nouveaux champions de la foi, la croix de drap rouge, signe de leur engagement. Seulement, lorsque, après cette cérémonie solennelle, les croisés défilèrent en chantant, Agnès fléchit le genou devant le roi.

— Gracieux prince, dit-elle avec douceur, monseigneur Enguerrand va quitter ce château et le pays pour n'y plus revenir jamais peut-être, et je vais demeurer seule ici, en proie à l'inquiétude et aux larmes. Femme sans mari, mère sans enfants, ma vie est désormais flétrie et désolée. N'aurez-vous point pitié de tant de peines? Je n'ai point opposé mes désirs aux volontés de Votre Grâce. Enguerrand va partir. Partira-t-il seul et voulez-vous ma mort, ou bien, en partant avec lui, partagerai-je ses dangers? Je sais que votre sagesse royale, conseillée par le saint abbé Suger, a décidé que nulle femme ne pourrait suivre en Palestine son époux ou son père. Mais, sire, mon sort si triste ne mérite-t-il aucune faveur? Me voici à vos pieds, mon prince et cousin; si le sang qui coule dans mes veines me donne droit à quelques priviléges, je les abdique pour conserver seulement le droit de suivre mon époux.

Enguerrand ne put retenir ses larmes en écoutant cette prière si touchante, preuve irrécusable et généreuse de l'affection de sa femme. Le roi lui-même était ému et surtout embarrassé. S'il accordait l'autorisation sollicitée, combien d'autres demandes lui seraient faites, et comment pourrait-il les refuser? Il releva la dame de Coucy et il allait répondre, lorsqu'un bruit de cor éclata à l'extrémité de la pelouse et suspendit la parole sur ses lèvres. Une rumeur soudaine agita la foule des croisés; ils se pressèrent autour de quelques personnes que l'éloignement empêchait encore d'apercevoir. Des acclamations joyeuses, dont la signification devenait de plus en plus distincte, annonçaient une bonne nouvelle. Le cœur d'Agnès tressaillit; un rayon d'espoir, comme déjà la pauvre mère en avait entrevu, brilla à ses yeux. Enguerrand devint pâle, il échangea un rapide regard avec elle, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et s'élança au galop vers le lieu du tumulte. Les voix devinrent de plus en plus distinctes.

— Les voilà! les voilà! criait la foule. Place! ils sont de retour!

Agnès était hors d'état de soutenir l'émotion que ces mots lui causèrent. Éperdue, haletante, les bras étendus, dans une sublime attitude d'espérance et d'anxiété, elle attachait les regards vers cette foule qui lui apportait peut-être la vie.

Tout à coup elle voit Enguerrand descendre précipitamment de cheval; elle le perd un instant de vue, puis les rangs des croisés s'ouvrent et le sire de Coucy paraît, tenant deux enfants par la main. Agnès retrouve des forces, se relève, vole au-devant de son époux. Elle a reconnu, à leur air modeste et plein de

candeur, à leurs traits gravés au fond de son cœur, les fils qu'elle avait perdus.

— Agnès, lui dit Enguerrand près de succomber à sa joie, embrasse tes enfants!

Elle les serra avec transport contre son cœur, poussa un cri de joie et tomba évanouie sur le gazon.

Le roi n'avait pu voir cette scène sans un attendrissement profond. Il tendit ses bras au sire de Coucy, qui s'y précipita avec effusion.

— Je puis partir maintenant, sire, dit Enguerrand; mon nom ne périra pas. Si je trouve la mort aux plaines de la Syrie, cet instant a payé tout le sang que je répandrai.

Les premiers transports passés et lorsque Agnès eut repris ses sens, les enfants furent interrogés sur ce qui leur était arrivé depuis trois mois; mais ce fut en vain qu'on les pressa de questions; ils ne purent rien dire, sinon qu'ils avaient habité un château où chaque jour on leur donnait des nouvelles de leurs parents. Ils avaient joui de tous les agréments qu'ils étaient accoutumés à rencontrer à Coucy; des bois à parcourir, des prairies vertes et fleuries, s'offraient de toutes parts à eux, et ils avaient cru que c'était l'ordre de leur père, obligé à une absence, qui les avait placés dans ce lieu charmant.

En commémoration de ce retour inespéré, Enguerrand de Coucy et Agnès de Beaugency, sa femme, fondèrent, à Notre-Dame-de-Liesse, une messe perpétuelle qui fut appelée *Messe de retour.*

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



Place de Lannion.

LANNION

Lannion est une sous-préfecture du département des Côtes-du-Nord, une petite ville posée non sans grâce entre les vallées du Léguer et de Brélevenez.

Il faut remonter assez loin dans le passé pour retrouver son origine. Elle la doit, dit-on, aux habitants de la ville de Lexobie, qui s'élevait autrefois sur la rive gauche du Léguer, et où est né G'wenc'hlan, le plus célèbre des bardes armoricains. Une bande de pirates du Nord détruisit cette capitale des Lexobiens. Après la destruction de la ville, une partie de ses habitants remonta le Léguer jusqu'au point où les barques des pirates ne pouvaient arriver sans le secours de la marée, et s'établirent sur le territoire de Han-Huon. La ville qu'ils bâtirent porte encore en breton ce nom qui s'est changé en celui de Lannion.

Les seigneurs de Lannion étaient de la puissante maison d'Avaugour. Leur nom s'est éteint vers le milieu du siècle dernier, et leurs biens ont passé aux la Rochefoucauld.

Si Lannion tient une place honorable dans l'histoire de Bretagne, son histoire poétique surtout est des plus intéressantes. C'est dans ses environs qu'eut lieu le premier exploit du fameux ligueur Guy Eder de la Fontenelle, — le plus beau fils qui ait jamais porté des habits d'homme, dit la ballade. Nouvellement échappé du collége, il s'empara du château de Coatfrec, dont les ruines imposantes s'élèvent aux portes de Lannion.

La place de Lannion, dont notre gravure donne un dessin exact, est des plus curieuses. Tout le côté droit est occupé composé par de vieilles maisons, bâties en encorbellement et à pignons sur rue, éclairées par les pittoresques demi-fenêtres à meneaux du xve siècle.

Au milieu de la place s'élevait un bâtiment appelé l'Auditoire où siégeait le tribunal de première instance. Il a été démoli, et un hôtel-de-ville surmonté d'un campanile à beffroi reste maintenant le seul monument important de la place. Au fronton de ce gracieux petit édifice se voient les armes de la ville : un agneau tenant une croix de triomphe avec la devise : *Laus Deo*, « louange à Dieu. »

C'est sur cette place que se croisent, les jours de marché et de foire les populations des paroisses, qui ont malheureusement modifié leur antique costume, mais conservé leur rude langage, très-doux dans la bouche des jolies Lannionnaises.

Lannion, vu des hauteurs voisines, est, comme nous l'avons dit, très-gracieux d'aspect. Le clocher de l'ancienne commanderie de Brelevenez domine la ville. La tour grise carrée sans flèche de Saint-Jean-du-Baly, l'église paroissiale, s'élève à peine au-dessus de la masse compacte des maisons.

C'est d'ailleurs de ses environs que Lannion emprunte tout son lustre historique et pittoresque. Coatfrec, Kergrist, Tonquédec surtout sont des noms connus de tous les touristes qui ont cédé au désir de visiter cette partie de la Bretagne. Tonquédec montre à une faible distance de la ville ses tours magnifiques, qui font une si belle résistance aux griffes destructives du Temps. Les peintres ne manquent jamais de jeter sur une page de leur album ces fiers donjons couronnés de créneaux ; les poëtes les regardent, dans une extase admirative, se découper sur le ciel gris ; tous les visiteurs mesurent de l'œil la hauteur et l'épaisseur de leurs murailles, et lisent avec intérêt sur ces grands débris, sur ces muets et puissants témoins d'un passé à jamais évanoui, les épisodes souvent dramatiques de l'histoire guerrière de Lannion.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LES ROSES D'ANTAN

(Voir pages 74, 81, 1⁰6, 122, 138, 162, 189, 204, 211, 234 250, et 266.)

SECONDE PARTIE

IV

En une minute, les illusions de Madeleine se dissipèrent, ses rêves lui apparurent ce qu'ils étaient, d'agréables mensonges, ses espérances s'évanouirent, ses chimères s'enfuirent à tire d'aile, et elle se trouva seule en face de l'implacable réalité.

— Je ne resterai pas ici un jour de plus qu'il n'est absolument nécessaire, j'y mourrais de honte, se dit la malheureuse jeune fille. Ah ! je comprends pourquoi M. Marc m'a prise en aversion. Je lui ai laissé voir l'intérêt que m'inspirait l'auteur des *Roses d'antan*, et mon manque de réserve l'a profondément choqué. Combien j'ai été folle, hardie et romanesque ! Mon front et mes joues se couvriront d'une rougeur brûlante, chaque fois que je songerai à ce jour où, en présence de Camille et de son frère, je pris la défense du poëte Daniel. Et depuis que je connais le secret de M. Marc, n'ai-je pas oublié toute retenue, étonné les habitants de ce château avec mes airs hautains, et mes caprices de jeune héritière, J'ai osé même — quelle honte ! — faire étalage de mes bonnes qualités. J'ai voulu prouver à M. Marc que je sais, comme lui, m'intéresser aux êtres faibles et souffrants. Ah ! certes, il faut que je parte et le plus tôt possible. Puisque la femme qui a protégé mon enfance, qui m'a servi de mère, dédaigne de me répondre, je vais écrire à mon tuteur pour lui demander l'autorisation de me retirer dans un couvent.

Elle écrivit en effet, et cette fois la réponse arriva au bout de deux jours. Le vieux notaire ne s'opposait à rien, il consentait à tout, pourvu que les projets de Madeleine eussent l'approbation de M. Meyrins. C'est celui-ci qu'elle devait consulter, c'est à lui qu'elle devait obéir.

Dès que la jeune fille eut lu cette lettre, elle fit demander une entrevue à M. Jean, et elle lui dit, sans réticences, qu'elle se proposait d'entrer prochainement au couvent.

— Au couvent? s'écria le malheureux vieillard. Vous voudriez m'abandonner, vous ma consolatrice, ma fille d'adoption? Que deviendrais-je seul au monde?

— Monsieur, repartit Madeleine, vous n'êtes pas seul. Dieu vous a confié deux orphelins, et ce sont eux qui doivent être vos enfants d'adoption.

— Pourquoi donc, demanda-t-il, si c'est vous que je préfère?

— Oh ! monsieur, ne prononcez pas de semblables paroles, je ne puis les entendre. Songez que Camille et son frère vous sont unis par les liens du sang, et que vous ne me connaissiez pas il y a six mois.

— Je ne vous connaissais pas ; mais je m'occupais de vous, de votre avenir, et déjà vous m'étiez bien chère. Je vous ai toujours considérée comme ma fille, j'ai veillé sur votre enfance. Le vieillard que vous appelez votre tuteur n'a été que mon mandataire. Il agissait d'après mes recommandations ; c'est moi qui ai choisi le pensionnat où vous avez été élevée.

Madeleine le regarda d'un air pensif.

— Pourquoi avez-vous fait tout cela, monsieur? dit-

elle. Pourquoi avez-vous préféré une étrangère à vos jeunes parents?

Le vieillard lui prit la main, et, d'un ton suppliant :

— Madeleine, dit-il, ne m'accablez pas et ne croyez pas que le remords seul... Lors même que je n'eusse fait aucun tort à Marie Elmont, je n'aurais pu voir sa fille, pauvre, abandonnée, malheureuse, sans songer aussitôt à l'adopter. J'ai eu pour votre mère l'affection la plus profonde; vous devez le comprendre, si l'on vous a dit que je n'ai point reculé devant un crime.

— Il est donc vrai, interrompit Madeleine tremblante, vous avez noyé le cousin de ma mère?

M. Jean se récria.

— Pouvez-vous le croire? dit-il. Non certes, je n'ai point porté la main sur lui. Cependant il est bien vrai que j'ai sa mort à me reprocher, je vous l'avoue, mais à vous seule. Oui, je suis coupable. Jusqu'à quel point? je ne sais pas. Il y a une telle confusion dans mes idées et j'ai tant souffert! J'ai eu des songes si affreux, que souvent je ne les distingue point d'avec la réalité. Je bénirais celui qui pourrait me dire ce qui se passa dans mon cœur au moment où mon ami se noya, celui qui me raconterait, dans tous ses détails, cette scène terrible.

— Mais enfin, vous ne contribuâtes point à la perte du pauvre jeune homme?

— Mon enfant, que vous répondrai-je? Je ne suis sûr de rien. Il me semble que j'aurais pu le sauver. Il criait, il demandait du secours, il m'appelait d'une voix déchirante : « Mon ami, mon frère, je suis perdu; me laisserez-vous périr sous vos yeux sans me tendre la main? »

— Vous la lui tendîtes? interrompit vivement Madeleine.

M. Meyrins baissa la tête et ne répondit pas.

— C'est affreux, murmura la jeune fille.

— Madeleine, dit-il, cette eau claire, dormante, cette rivière profonde, me glaçaient d'effroi : je ne sais point nager.

— Alors ce fut la peur qui vous empêcha de secourir ce malheureux?

— Eh! c'est justement cela que j'ignore, cela que je voudrais savoir à tout prix. C'est ce doute qui me torture. Certainement, j'eus peur; mais si mon ami n'eût pas été fiancé à Marie... Ma fille, le cœur de l'homme est un abîme d'iniquités. Ces choses terribles que je vous raconte se passèrent bien rapidement; néanmoins j'eus le temps de songer aux conséquences de la mort de cet infortuné. Ma pensée, rapide comme l'éclair qui déchire les nuées sombres, me montra votre mère libre, consolée, et un mouvement de joie infernale... Voilà tout ce que je puis vous dire, tout ce dont je me souviens.

— Et que fit ma mère après la mort de son parent?

— Je ne la revis point. Elle écouta la voix de la calomnie, elle refusa de me recevoir, et bientôt elle alla habiter Paris, où, trois ans après, elle épousa votre père. Depuis ce temps, depuis un quart de siècle, je souffre, je cherche à expier, et je n'ai pu encore oublier ma faute. Il faut, n'est-ce pas, qu'elle soit bien énorme?

— Monsieur, il ne m'appartient pas de résoudre cette question; mais si, dès le principe, vous l'aviez adressée à un conseiller prudent et sage, bien des angoisses vous eussent été épargnées. Nul n'est bon juge dans sa propre cause; et vous, vous êtes tout à la fois juge, accusateur, témoin et bourreau.

M. Meyrins soupira.

— Peut-être avez-vous raison, dit-il; mais à quoi sert de revenir sur une chose accomplie? Et vous ne me conseillez pas, j'imagine, d'aller révéler moi-même ma faute et ma honte, après avoir gardé le silence pendant vingt-cinq ans?

— Je ne me permets point de vous conseiller, répliqua Madeleine de sa voix la plus douce; je vous fais simplement observer que vous souffrez parce que vous le voulez bien. Ce n'est pas la faute seulement qui vous torture; c'est aussi, c'est surtout l'ombre et le mystère dont vous l'avez environnée. Votre secret vous étouffe. Puisque ce système de conduite que vous avez adopté vous rend si malheureux, pourquoi ne l'abandonnez-vous pas? Quel avantage, quel soulagement retirez-vous de toutes vos bonnes œuvres? Vous vous efforcez d'expier, vous répandez d'abondantes aumônes, vous ne négligez aucune occasion d'être utile à votre prochain, on dit même que vous avez accompli des actes de dévouement admirables, et aucune de ces choses n'a pu vous procurer la paix de l'âme.

— Hélas! ce n'est que trop vrai.

— Ah! c'est qu'il ne faut point les accomplir, ces bonnes œuvres, dans des vues purement humaines et philanthropiques quand on veut obtenir par ce moyen la paix divine de la conscience et du cœur. C'est à Dieu qu'il est nécessaire de demander ce que lui seul peut accorder. Si le divin Sauveur assure qu'un verre d'eau donné à un pauvre ne restera point sans récompense, il ajoute qu'il faut le donner en son nom.

— S'il suffit de faire l'aumône en vue de Dieu... interrompit M. Meyrins d'un ton pensif.

— Oh! répliqua Madeleine avec un sourire charmant, pour que nos bonnes œuvres montent vers le ciel, il faut que nos aspirations et nos désirs les accompagnent. — Et, ajouta-t-elle en songeant à ses propres chagrins, la première pensée de celui qui souffre n'est-elle pas de regarder en haut, et d'attendre de là seulement le repos et la consolation?

M. Meyrins fixa sur elle ses yeux étonnés.

— Serait-ce parce que vous avez besoin de repos et de consolation, que vous avez résolu d'entrer au couvent? lui demanda-t-il.

— Qui n'en a besoin? répliqua-t-elle d'une voix émue.

Elle s'interrompit, essuya ses paupières humides, et ajouta :



— Et comment ose-t-il se plaindre, celui qui résiste à la voix divine qui lui a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui gémissez sous le poids de vos maux, et je vous soulagerai. »

— Madeleine, répliqua M. Jean, vos paroles resteront gravées dans mon esprit, je n'oublierai point que c'est la fille de Marie Elmont qui me les adresse, et si vous me promettiez de ne pas me quitter....

— Mais, monsieur, le pourrais-je sans faire tort à ma chère Camille et à son frère?

— Oui, mon enfant, vous le pourriez et vous allez en convenir. Laissez-moi vous expliquer tous mes projets, et écoutez attentivement, car ceci est bien sérieux. Il est certain que je ne pourrais vous laisser ma fortune sans causer un grand préjudice à Marc et à sa sœur...

— Vous voyez, monsieur..., interrompit-elle.

— Permettez que j'achève de vous développer ma pensée, repartit M. Meyrins d'une voix grave.

Il leva les yeux sur la jeune fille, l'examina avec attention, et lui dit lentement :

— Que pensez-vous de Marc d'Athol?

Madeleine, prise ainsi sans vert, ne put s'empêcher de rougir, et M. Jean lui saisit les mains.

— Ne soyez pas confuse, lui dit-il, n'essayez pas de me cacher un sentiment que je me suis plu à faire naître dans votre cœur.

— Quoi ! monsieur, balbutia-t-elle, c'est à dessein, c'est avec préméditation que?... Oh ! combien vous avez été cruel !

— Pourquoi, Madeleine, pourquoi serait-il cruel de vouloir vous faire épouser Marc? N'est-il pas digne de vous? Vous l'avez jugé d'abord un peu trop sévèrement; mais il me semble qu'à cette heure vous vous entendez fort bien tous deux.

— Monsieur, interrompit la jeune fille avec dignité, j'ai été vraiment coupable si je vous ai donné le droit de me parler ainsi. Mais vous vous trompez : je n'ai jamais eu pour M. d'Athol d'autres sentiments... En un mot, il ne songe point à moi, et de mon côté...

Il lui fut impossible de terminer sa phrase, et elle reprit d'un ton qu'elle essayait de rendre gai, presque moqueur :

— Monsieur, c'était, je pense, pour me donner une haute idée de votre jeune parent, que vous m'envoyâtes au pensionnat ses premières poésies?

— Effectivement, Madeleine, je voulus vous inspirer quelque intérêt pour ce jeune rimeur. Mais vous savez donc?...

— Sans doute, je sais que M. d'Athol fait de la poésie avec le même succès qu'il fait de l'agriculture et *vice versa*.

Elle se mit à rire, d'un rire sec, forcé, nerveux, celui de l'orgueil blessé et du dépit.

— Je me suis trompé! se dit M. Meyrins en la regardant avec stupeur. Ah! je suis bien puni... de ce côté encore. Mon vœu le plus cher était de marier cette enfant à Marc.

— Vraiment, monsieur? repartit Madeleine; et lorsque vous avez formé ce projet, avez-vous consulté l'inclination et l'avantage de votre neveu, pour ne point parler de ceux d'une malheureuse orpheline? Avez-vous songé au bonheur de M. d'Athol, sinon à celui de la pauvre Madeleine? ou bien n'avez-vous eu d'autre but que celui d'apaiser vos remords?

Elle le salua profondément, et se retira.

MICHEL AUBRAY.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir page 270.)

DEUXIÈME PARTIE

I

Mariage de Charles d'Anjou et de Béatrix de Provence. — Un mot sur ces jeunes princes. — Alliance de Raymond de Toulouse. — Hommage lige du comte de Béziers. — Vieux chants de la croisade. — Voyage du roi dans les provinces, « la Quarantaine le Roy », visite à Roc-Amadour. — Nouvelle austérité de saint Louis dans ses vêtements. — Dernière tentative de Blanche pour empêcher le départ du roi. — Départ des châtelains. — Le sire de Joinville. — Cérémonie de Saint-Denis. — Le roi quitte Paris. — Séparation de Blanche et de saint Louis, près d'Avignon.

Saint Louis avait à cœur de conclure, avant son départ, le mariage de son frère Charles d'Anjou avec la plus jeune sœur de la reine Béatrix de Provence. Cette union était de la plus grande importance. Raymond-Bérenger, en mourant, avait laissé son comté de Provence à cette jeune princesse, la seule des quatre sœurs qui ne fût point encore mariée. Les aînées avaient toutes épousé des souverains. Ce petit royaume, qui contenait Marseille, la clef du commerce d'Orient, faisait l'envie de tous les souverains d'Europe; aussi tous ceux qui n'étaient pas mariés se mirent-ils sur les rangs pour obtenir la main de la jeune héritière. Mais parmi les plus ardents étaient le fils de l'empereur, naguère refusé par Isabelle de France, et le roi d'Aragon. La princesse se trouvait si bien bloquée par les troupes de terre et de mer de ces deux souverains, qu'il semblait impossible de l'enlever, malgré le désir et les promesses que son tuteur Romée de Villeneuve, baron de Vence et grand sénéchal gouverneur, avait faites à saint Louis.

Cependant le noble baron, trompant habilement la surveillance des prétendants, conduisit sa royale pupille à Aix, où, le 19 janvier 1247, se conclut le mariage par procuration, après lequel il la remit, à Lyon, à ses oncles maternels, Thomas, comte de Flandre, l'archevêque Philippe, et Pierre, comte de Romond. Charles d'Anjou s'était également rendu à Lyon, et le

31 du même mois la bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la primatiale de Saint-Jean, en présence du pape Innocent IV, qui, comme on le sait, avait trouvé asile dans cette ville, alors indépendante; les cardinaux et prélats romains, quelques barons français et provençaux remplissaient la basilique, et les princes d'Allemagne et d'Aragon n'osèrent s'élever contre la France, qui faisait ainsi acte de puissance supérieure. Le couple princier retourna en Provence, où il fut fêté trois mois de suite. Le roi attendit son frère à Melun pour l'armer chevalier au milieu des fêtes d'usage, dont nous avons donné la description dans de semblables occasions; près de leur oncle se tenaient recueillis les deux tout jeunes fils du roi, que leur père voulait faire chevaliers avant de partir pour la croisade.

Nous retrouverons, plus tard, Charles d'Anjou et Béatrix, dans des circonstances que l'histoire ne peut oublier : cependant, dès ce moment, rappelons-nous que ce beau couple avait les plus grandes qualités, mais en même temps d'extrêmes défauts: la fermeté, la dureté de caractère du prince s'unissaient à une pureté de mœurs merveilleuse. Béatrix, artiste et poëte comme ses sœurs, brillait de l'esprit méridional, auquel elle mêlait toutes les grâces de la femme; mais, se voyant déçue dans son ambition de posséder une couronne comme ses sœurs, elle en éprouva une jalousie qui devait, plus tard, devenir une source de calamités.

Blanche de Castille, qui n'approuvait pas la croisade et qui espéra jusqu'au dernier moment en dissuader le roi, sut cependant se servir de cette circonstance exceptionnelle pour rallier définitivement à la France Raymond VII. Ce prince, qui assistait aux fêtes données à Melun pour le mariage de Charles d'Anjou, se trouvait dans de grands embarras d'argent; Blanche l'aida par des prêts importants, ce qui assura cette alliance à la cause de la croisade.

Parmi les autres puissants seigneurs réunis à Melun, se trouvait le comte de Béziers : c'était sans doute la première fois qu'il approchait du roi. La simplicité et la grandeur, la douce piété et la haute raison de saint Louis; cette justice que rien ne faisait fléchir, cette droiture que rien ne faisait dévier, séduisirent le comte de Béziers. Ce prince n'avait pas d'héritiers. Il lui sembla que le pays qu'il aimait comme sien serait heureux sous un tel maître, de sorte qu'en demandant la croix, il fit *hommage-lige* à saint Louis de tous ses anciens fiefs; et, après s'être départi ainsi de tout en faveur de la couronne de France, il scella cet acte important, et puis brisa son scel dont il n'avait plus besoin. Le Languedoc, si longtemps agité par les hérésies et les guerres avec la France, recevait par ces alliances sérieuses des gages de tranquillité.

Le roi, s'étant ainsi donné d'importants compagnons pour sa lointaine expédition, crut le moment venu de réunir le parlement féodal, dans lequel la croisade fut décidée et le départ fixé à la Saint-Jean 1248; la réunion du parlement eut lieu à la mi-carême 1247, et le ban de convocation fut immédiatement publié.

A cet appel, la France s'émut tout entière : l'ardeur guerrière inhérente à cette nation chevaleresque, et la foi ardente et active du moyen âge, s'unissaient pour renouveler l'enthousiasme des premières croisades, dont les chants religieux se répétaient de toutes parts.

« Le bois de la croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée !

« Nous allons à Tyr, le rendez-vous des braves. C'est là que doivent marcher ceux qui, sans nul fruit, font tant d'efforts pour acquérir le renom de chevalerie.

« Mais, pour cette guerre, il faut des combattants robustes, non des hommes amollis; ceux qui soignent leurs corps à grands frais n'achètent pas Dieu par la prière.

« C'est assez du corps du Seigneur pour toute provision de voyage au soldat qui défend la croix. »

Si saint Louis, en prenant la croix, croyait céder à un devoir de chrétien, il n'oubliait pas pour cela ses grands devoirs de souverain, ses devoirs d'État, si nous osons parler ainsi, et au moment de confier son royaume à Blanche de Castille, dont l'admirable régence était un gage de ce nouvel interrègne, il voulut se rendre compte par lui-même des principaux besoins de son peuple, et, dans ce but, il parcourut les provinces du royaume, laissant partout d'abondantes aumônes, réparant les injustices et réprimant les abus ; il faut citer, au nombre des précieuses améliorations, « la Quarantaine le Roy. » Dans ce siècle, si près encore des siècles barbares, malgré la foi et la piété, quelques usages indignes du christianisme s'étaient conservés, et, entre autres, la sanglante justice qu'on se faisait à soi-même, autrement appelée les *duels judiciaires*, qui remplissaient de scènes sanglantes les manoirs et les campagnes. Le roi ordonna que « l'agresseur devait être livré à la justice; mais que, si l'offensé ou les siens cherchaient à l'obtenir par violence, avant l'expiration du délai fixé, ils encourraient eux-mêmes la punition réservée aux traîtres. »

La France était dès lors couverte de pieux ermitages, d'admirables monastères, de splendides églises, qui attestaient la foi et la dévotion de chaque province. Saint Louis, et la famille royale partageait ses goûts, se plaisait à s'arrêter dans ces lieux sacrés, accompagné, dans son voyage, de Blanche, d'Isabelle, d'Alphonse, son frère. Saint Louis, visitant ses nouveaux domaines du Midi, voulut aller prier au célèbre pèlerinage de Roc-Amadour.

Ce rocher s'élève dans un site sévère, à l'extrémité de la « Vallée ténébreuse. » Le monastère, placé là comme un nid d'aigle, était entouré de huit portes crénelées, surmontées de tours; un magnifique escalier, encaissé dans le roc, conduisait à une merveilleuse église : c'était un monastère de femmes, et l'on se de-

mandait comment ces jeunes filles vivaient gaies, heureuses dans une semblable solitude ; elles reçurent la cour de France par des chants religieux, et la pieuse Isabelle, qui se sentait appelée, elle aussi, à cette grande abnégation, à cette grande séparation de tout ce qui est de la terre, prit un intérêt tout particulier à leur austère existence.

Roc-Amadour remonte, dit-on, à Zachée, qui, de même que plusieurs des saints du Nouveau Testament, avait cherché un refuge dans le midi de notre France, attendant, au milieu de ces rochers, que celui qui l'avait appelé une première fois pour habiter chez lui l'appelât une seconde fois pour venir enfin habiter dans son royaume du ciel.

Plus tard la sainte Vierge s'était choisi la retraite du pieux solitaire pour s'y faire bâtir un temple ; et les siècles étaient venus déposant leur offrande au pied de son autel : ainsi Roland avait promis avant la déroute de Roncevaux autant d'or que pèserait sa lourde épée ; mais le héros ne fut pas exaucé, et après sa mort la « Durandal », sa lourde épée, fut envoyée au sanctuaire où elle est suspendue. Des offrandes nombreuses offertes par les princes de France et de Castille s'y trouvent réunies.

L'objet le plus miraculeux de Roc-Amadour, c'était la cloche ; sans corde, sans chaîne, sonnant seule, disait-on, lorsque quelque malheureux était surpris par les tempêtes fréquentes et terribles dans ces montagnes.

La royale famille laissa des dons importants pour réparer les pillages faits par Henri Court-Mantel à cette église, et Alphonse donna une riche lampe qui devait brûler nuit et jour.

Le rendez-vous des Croisés fut fixé à Aigues-Mortes, et le roi s'apprêta à s'y rendre. Au moment de passer en Terre-Sainte pour conquérir le tombeau de Celui qui, selon la belle expression de Dante, avait épousé la Pauvreté, de plus en plus attiré à la sainteté, le roi si jeune encore adopta la plus grande simplicité dans ses vêtements, et, renonçant aux riches fourrures, aux étoffes de soie et de couleurs, il résolut de ne plus se vêtir que de vêtements de camelot et de la couleur la plus modeste, ordonnant que les pauvres, qui recevaient habituellement le produit de la vente annuelle de sa garde-robe royale, reçussent à la place une somme d'argent considérable.

Cependant les apprêts du départ se faisaient au Louvre, et Blanche de Castille tremblait comme mère en voyant approcher le moment de cette douloureuse séparation, et comme reine elle ne pouvait approuver la lointaine expédition qui allait priver la France de son roi et amener sans doute des désastres, car les Croisades paraissaient devoir être un de ces mystères de la Providence : entreprises pour l'honneur de Dieu, elles devaient être infructueuses dans ce but.

La reine-mère n'était pas seule à blâmer l'entreprise héroïque du roi : quelques hauts barons des plus dignes de conseiller leur souverain, quelques saints prélats eux-mêmes, parmi lesquels il faut nommer l'évêque de Paris, se joignirent à la régente pour tenter un dernier effort auprès de saint Louis. Blanche, entourée de ces sérieux appuis, parla elle-même, rappelant à son fils les dangers qu'il avait eu peine à éviter, les germes de troubles de l'Allemagne et de l'Italie, les artifices de la politique anglaise, la crainte qu'une ligue redoutable se formât en son absence, l'exhortant enfin à envoyer ses troupes en Terre-Sainte, mais sans y aller lui-même, osant lui faire souvenir que la maladie dans laquelle il avait fait son vœu serait une excuse à ne pas l'accomplir.

La piété de saint Louis ne détruisit jamais cette noble vivacité, cette ardente magnanimité qui le faisait courir au-devant des dangers au milieu d'un combat, et ne lui permettait surtout jamais de prendre froidement ce qui touchait à la cause de Dieu.

« On a pu penser, s'écriait-il en réponse à sa mère, qu'une sorte de folie m'ait porté à embrasser la Croix ; s'il en est ainsi, je l'arrache à l'instant. » Il le fait en effet et remet la croix qui tout à l'heure brillait sur son épaule à l'évêque de Paris. L'espoir et la surprise se partagent l'esprit de la reine et des assistants.

« Mais, reprend le roi d'une voix calme et forte, aujourd'hui je suis en pleine santé, nul ne peut accuser ma raison. Hé bien ! je redemande cette croix et ne prendrai ni nourriture ni boisson qu'elle ne me soit rendue. »

L'évêque de Paris, plein de respect pour cette volonté suprême, replaça la croix sur l'épaule du roi, et de ce moment nul ne pensa plus que cette entreprise ne lui fût inspirée par Dieu même.

Le moment de quitter la patrie pour de lointaines contrées est toujours plein d'angoisses et d'émotions ; mais, lorsqu'il s'agit d'aller au-devant de périls et d'incertitudes comme les croisés, alors la conscience réclame ses droits et veut que les choses de la terre et du ciel soient également réglées. Parmi les croisés se trouvaient de grands coupables ayant grand besoin des indulgences attachées à la croisade regardée comme le martyre : aussi disait-on, en voyant s'apprêter pour combattre au nom de Jésus-Christ ces assassins et ces pillards : « Chose pitoyable de voir noirs suppôts du diable devenir soldats du Christ ! »

Les plus anciens, les plus irréconciliables ennemis, se pardonnaient et s'embrassaient avant de s'enrôler sous le signe suprême du pardon ; d'autres scènes douloureuses signalaient, dans le vieux château comme dans la chaumière, le départ des croisés : leur courage héroïque n'empêchait pas leur cœur de battre et leurs larmes de couler en disant adieu à des êtres aimés, qu'ils ne devaient peut-être plus revoir.

Le sire de Joinville, en nous racontant ses propres impressions dans ce solennel moment, nous fera mieux comprendre ce que fut ce départ pour la croisade.

« Le jour que je partis de Joinville, j'envoyai quérir l'abbé de Cheminon qu'on tenait pour le plus prud'homme de l'ordre des moines blancs (Citeaux). Cet abbé de Cheminon me donna donc mon échaepe et mon bourdon; et alors je partis de Joinville, sans rentrer au château jusqu'à mon retour, à pied, sans chausses et sans chemise; et j'allai ainsi à Blécourt et à Saint-Urbain et à d'autres reliques qui sont là. Et pendant que j'allois à Blécourt et à Saint-Urbain, je ne voulus jamais retourner mes yeux vers Joinville, de peur que le cœur ne m'attendrit pour le beau château que je laissois et mes deux enfants. »

Mais revenons à Vincennes, où se prépare le départ du roi.

« Le vendredi après la Pentcôte, le roi, Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou, se rendirent de grand matin au monastère de Saint-Denis.

« Là, à l'exemple de Philippe Auguste en 1190, Louis se met en oraison et reçoit la bénédiction du saint Clou, se relevant, le visage inondé de larmes, il prend des mains de l'abbé la gibecière ou mallette, l'écharpe croisée et le bourdon; le légat, saisissant alors l'oriflamme déposée sur la tombe de l'apôtre de la France, la remet également à Louis. »

Saint Louis désigne un noble chevalier, Guillaume du Gueiclau, pour recevoir le signe sacré qu'il jure de défendre au prix de sa vie.

« De Saint-Denis, le monarque, pieds nus, le bourdon en main, l'écharpe au col, se dirigea vers la basilique de Notre-Dame de Paris, où les évêques réunis chantent la messe à laquelle, il fait ses dévotions.

« Au sortir de la métropole, une foule nombreuse accompagna encore Louis, qui, marchant entre les deux reines, ses frères et les princesses, nu-pieds comme lui, s'arrêta auprès de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, sur le préau où déjà cheminoit le destrier de la bataille. Enfin le roi, s'étant armé de toutes pièces, s'élança sur le palefroi, salua de la main et du regard son peuple consterné, prit congé de lui, « pleurant, « au départir », et s'achemina vers Corbeil. »

Avec le roi partaient ses frères, la reine Marguerite, les comtessses de Poitiers et d'Anjou, « peu fâchés, disait-on, de s'éloigner de leur belle-mère. » Le roi avait dit adieu à sa mère et à sa sœur à Paris; mais elles ne purent le savoir si près sans vouloir le revoir encore, et elles le rejoignirent à Corbeil, où Louis conféra la régence à sa mère par lettres patentes. Mais les princesses, ne pouvant encore se résoudre à la dernière séparation, accompagnèrent le roi jusque près d'Avignon. Là il fallut se séparer; en ce moment Blanche sentit ce glaive de douleurs que les mères seules connaissent; elle comprit que pour la dernière fois elle embrassait ce fils si chéri; la grande chrétienne, celle qui avait pu dire à Louis enfant qu'elle eût mieux aimé le voir mort que coupable de péché mortel, oubliait que l'œuvre de la croisade était sacrée pour le roi qui en avait fait vœu. « Biau tendre fils, » s'écriait-elle en grande pâmoison, « oncques ne vous reverrai... le cœur me le dist bien! » Dieu, qui fit le cœur des mères, leur a sans doute marqué une place au ciel dans le rang des martyrs.

René de la Richardays.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

Il est bien difficile en ce moment de ne pas être entraîné dans la vie extérieure par les bruits, les cris, les chants et les rumeurs qui émanent de la rue depuis quelque temps. Malgré le froid, le vent, la pluie et le brouillard, nous sommes obligés de vivre sur la place publique; et même quand tout semble apaisé, c'est là que nous devons aller chercher, dans le monceau des préoccupations publiques, le grain de mil de nos études.

En été, quand, après une grande journée de chaleur, le ciel, au soir, se couvre d'une brume étouffante, on voit au loin éclater à l'horizon comme des explosions de lumière, qui, continues d'abord, finissent par s'interrompre, s'effacer, et bientôt disparaître dans la limpidité de la nuit.

Dans le midi de la France on donne à ce phénomène le nom d'éclairs de chaleur; dans le nord on dit impersonnellement: « Il éclaire. » C'est à un spectacle analogue que nous venons d'assister. L'éclair a été sans tonnerre. Chateaubriand, dans une circonstance semblable, disait: « C'est singulier, » le feu est partout, et rien ne brûle.

On sait l'origine de tout le tumulte qui vient de donner à Paris l'aspect particulier des jours de crise. Une provocation a été adressée au prince Pierre Bonaparte; les deux témoins chargés de la mission délicate, MM. Victor Noir et Ulric de Fonvielle, sont introduits; bientôt trois coups de feu retentissent, et un jeune homme de vingt-deux ans, Victor Noir, tombe mort à Auteuil, à la porte de l'hôtel du prince. Dès lors la nouvelle se répand, se propage, gagne de proche en proche, et cet événement était aussitôt le bruit de tout Paris et d'une partie de la France; déjà l'on parlait d'emprisonnement, de haute cour, et surtout de funérailles populaires. Le surlendemain une houle humaine, partie des faubourgs lointains, vient jusqu'à Neuilly, par le brouillard et sous la pluie, se dérouler autour d'un humble corbillard. Le cortége part. Bientôt les chevaux sont dételés, les roues du char funèbre enlevées, et, comme une chaloupe en détresse, emporté par un irrésistible courant, flotte sur une mer de têtes humaines le cercueil de la victime, qui s'en va s'échouer dans la fosse fatale, au milieu d'un indicible désordre.

Le retour de ces terribles obsèques était surtout inquiétant. Toutes les mesures étaient prises : toutes les troupes étaient sur pied, consignées dans les casernes, massées dans les cours, les squares et les jardins des monuments publics. Cette journée a été trop décrite et trop racontée dans les journaux, pour que nous ayons un instant la pensée d'en renouveler ou d'en varier le récit. Nous nous sommes contenté de glaner, au milieu du mouvement et des cris de l'échauffourée, quelques mots, quelques traits caractéristiques, sortes de notes échappées aux auteurs et traducteurs de ce drame populaire, qui, heureusement, n'a eu que son exposition.

Au moment où la foule rentrait à Paris, nous avons pu saisir, dans les Champs-Élysées, quelques parties de dialogues émiettés et interrompus par le roulement du tambour des sommations.

— Docteur, disait un monsieur fort humide à son voisin grimpé sur un banc, à quel chiffre estimez-vous cette foule ?

L'observateur interpellé considéra le flot tumultueux qui roulait à pleins bords dans la grande avenue, avec l'œil de l'ingénieur expert cubant une futaie ; puis, après un moment donné au calcul :

— A raison de dix pour cent, il y a là, répondit-il, environ quinze mille rhumes de cerveau.

Plus loin :

— Papa, qu'est-ce donc que Rochefort, qui fait tant crier ? demandait un bébé porté sur le dos d'un père surpris par le raz-de-marée.

— Rochefort, mon ami, c'est un représentant.

— Un représentant. Oh ! alors c'est lui qui fait des représentations.

Le mot de l'enfant nous a paru d'une justesse bizarre, et nous l'avons noté.

Enfin tout ce torrent a passé comme une pluie d'orage ; et le lendemain la ville a repris son aspect accoutumé, n'eût été un régiment de zouaves campant çà et là dans le jardin des Tuileries. Mais le soleil était revenu et avec lui une sorte d'entrain pittoresque digne d'être décrit. Les tentes s'élevaient semées parmi les arbres, les faisceaux brillaient garnis de leurs baïonnettes, les tambours s'entassaient en pyramides ; par intervalles, des feux flambaient sous les marmites d'ordonnance. Les passants faisaient des commentaires, un peintre faisait un croquis, les soldats faisaient la soupe. Un vrai bivouac. Pour le reste, partout la tranquille activité de tous les jours.

Nous aussi, nous avons fait notre croquis, et nous le donnons. Sur tout cela flottent deux noms, un mort et un prisonnier, Victor Noir et Pierre Bonaparte. Victor Noir, la victime, avait commencé sa carrière de publiciste dans les hasards du *jour le jour* et de la bohême, avec une éducation incomplète et une taille d'hercule. Il ne déjeunait d'abord que rarement et ne dînait pas tous les jours. Néanmoins, grâce à son esprit, à sa bonne humeur et à sa santé, il était parvenu, de journal en journal, à se faire une place au soleil de la presse, et il allait se marier quand survint le coup fatal.

Le prince Pierre Bonaparte, né à Rome en 1815, est le troisième fils de Lucien Bonaparte, prince de Canino. Sa vie a été un enchaînement d'expéditions, de voyages et de luttes. Après avoir parcouru l'Amérique, l'Angleterre, la Grèce et l'Italie, 1848 le ramène en France, où il devient représentant du peuple, puis militaire et homme de lettres. A tous ces titres, il se trouva dans toutes les mêlées, soit à Paris, soit en Algérie. 1851 le vit rentrer dans la vie privée, où la chasse, les lettres, le journalisme et le perfectionnement des armes à feu occupaient ses loisirs. Il a, dit-on, une remarquable collection d'armes de toutes sortes.

Marc Pessonneaux.

ERRATUM

A M. le Directeur de la Semaine des Familles.

Dans l'*Envoi* d'Erat, une erreur s'est glissée :
Au lieu de *resserré* l'on a mis *réservé*.
Veuillez rectifier le mot et la pensée :
Le sens par maint lecteur ne serait pas trouvé.

Je tiens, dans un hommage au noble esprit qu'on pleure,
A ne rien offenser de ce qu'il révérait,
Et je dénonce un vers qu'il eût repris sur l'heure,
S'il l'avait vu fuir par ce malheureux trait.

Je ne signale pas tel mot dont l'orthographe
S'est un peu transformée aux mains de l'imprimeur ;
Permis aux *trafiquants* de changer leur parafe ;
Mais je ne puis changer le dessein du rimeur.

Il ne faut point louer en langage barbare
Celui pour qui la langue était suprême loi.
Otez l'erreur, mettez le mot qui la répare ;
Pour plus de sûreté, reproduisez l'*Envoi*.

« Le deuil dont a gémi la France tout entière,
« Dans ce cercle si grand ne s'est pas resserré.
« Il a de tous côtés dépassé la frontière ;
« Ce n'est pas seulement chez toi qu'on t'a pleuré.

Auguste le Pas.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



L'huile miraculeuse.

L'HUILE MIRACULEUSE DE LA VEUVE

—

Quelle est cette femme à genoux dans l'attitude de la prière ? Son regard levé vers le ciel, qu'exprime-t-il ? Est-ce la demande ? Non : il serait plus suppliant. Est-ce la reconnaissance ? Oui, avec une nuance de plus. On voit dans ces yeux fixes une sorte de stupeur, résultat non pas de l'effroi, mais d'une calme admiration. Un prodige a dû se passer là. Cette femme a été l'objet d'une faveur céleste. Derrière elle un enfant, plongeant son regard dans une amphore, paraît lui

aussi saisi d'étonnement. Un autre enfant, son frère sans doute, debout devant un vase au bord duquel est suspendue une goutte liquide, se dresse sur la pointe des pieds, s'appuie sur les mains pour se grandir encore : il veut voir.

Dans sa simplicité, cette scène si admirablement rendue par le pinceau du peintre anglais Grant, est un emprunt fait à la sainte Écriture. L'artiste s'est pénétré des paroles du texte sacré, et son tableau en est un vivant commentaire. Si le peintre, aussi bien que le poëte, n'avait point parmi ses priviléges nécessaires celui de ne pas suivre servilement la nature, je me permettrais de trouver un peu richement vêtue la pauvre veuve de l'Écriture, puis par-ci par-là un vase légèrement écarté de la position verticale, indispensable cependant, puisque tous sont remplis d'huile. Je serais honteux de faire sérieusement de semblables critiques.

Voici donc ce que nous lisons au livre des *Rois* :

Au temps de Josaphat, roi de Juda, la veuve de l'un des prophètes qui annonçaient au peuple juif la parole de Dieu vint trouver Élisée et lui dit :

— Mon mari, qui était votre serviteur, est mort. Vous savez quelle était sa haine pour l'idolâtrie et sa crainte du Seigneur. Mais voici que ses créanciers veulent me ravir mes deux enfants et les réduire en esclavage.

— Femme, lui répondit Élisée, que puis-je faire pour vous? Dans votre maison n'y a-t-il plus rien pour payer vos dettes?

— Dans ma demeure, reprit la veuve, il n'y a plus rien, sinon dans une fiole un reste d'huile.

— Allez donc chez vos voisins, dit Élisée, empruntez-leur tous les vases qui sont vides, et tâchez d'en réunir un grand nombre. Puis, quand vous serez rentrée dans votre maison, enfermez-vous avec vos deux enfants. Alors vous prendrez le flacon d'huile qui vous reste, et vous le verserez dans les vases qui vous auront été prêtés. A mesure qu'ils seront pleins, vous les mettrez à part.

Or, la veuve, pleine de confiance dans la parole du prophète, fit tout ce que lui avait dit l'homme de Dieu. Elle emprunta des vases en grand nombre, les porta dans sa demeure, et s'enferma avec ses deux enfants. Ceux-ci lui présentaient les vases; elle versait de l'huile jusqu'à ce qu'ils fussent remplis, et l'huile ne s'épuisait jamais.

Tous les vases étaient pleins, quand elle dit à ses enfants :

— Apportez encore un vase.

— Il n'y en a plus, répondirent les enfants.

Et alors l'huile cessa de se multiplier.

La veuve se mit à genoux et rendit grâces à Dieu ; et les deux enfants, tout émerveillés d'un pareil prodige, ne se lassent point de regarder l'huile miraculeuse.

Et la femme alla raconter à l'homme de Dieu ce qui s'était passé. Et il lui dit :

— Allez, vendez cette huile, payez vos créanciers, et la somme qui restera vous fera vivre avec vos enfants.

Ainsi en est-il de nous. Pauvres comme nous le sommes, où trouver de quoi payer les dettes contractées envers Dieu ? Si nos cœurs sont vides de toute mauvaise affection, l'huile de la grâce les emplira, et nous serons toujours riches des biens du ciel.

CÉLESTIN ANDRAVY.



LES ROSES D'ANTAN

(Voir pages 74, 82, 106, 132, 138, 162, 189, 201, 211, 234, 250, 266 et 282.)

—

SECONDE PARTIE

—

V

Un mois plus tard, par une triste journée d'hiver, M. Meyrins causait avec son neveu au coin du foyer, lorsque Camille entra en toilette de voyage. Elle secoua quelques flocons de neige attachés à ses vêtements, et présenta son front à M. Jean, qui roula un siége pour elle à côté du sien.

— Je ne veux point m'asseoir à présent, dit-elle : il faut que j'aille d'abord passer une autre robe. J'entre seulement ici pour vous donner, mon bon oncle, des nouvelles de notre chère Madeleine.

— Tu as vu Mlle Rivert? interrompit Marc.

— Mais oui, mon frère. C'était pour lui faire une visite, dans son couvent, que je suis allée à Besançon aujourd'hui avec Julie et Noël. J'ai beaucoup pleuré en revoyant ma pauvre Madeleine. Oh! comment avons-nous eu le courage de la laisser partir? Ce qui me désole par-dessus tout, c'est qu'il me semble que, si elle nous a quittés, c'est moi qui en suis cause. Je lui ai fait parfois beaucoup de peine, j'ai été très-méchante pour elle. Mais elle sait que je me repens de tout cœur, et que je serais trop heureuse si elle consentait à revenir. Hélas! elle ne veut pas, elle est inflexible. Je lui ai dit cependant que notre existence, à vous et à moi, mon cher oncle, sera bien triste après le départ de Marc.

— Ah! fit M. Meyrins, vous lui avez parlé du projet de Marc ?

— Mais sans doute, mon oncle, je lui ai dit que ce méchant se trouve très-malheureux auprès de nous.

— Ma sœur, peux-tu le croire? interrompit vivement le jeune homme.

— Mais enfin, mon frère, tu ne veux plus habiter la Fontelaie, et tu parles d'embrasser l'état militaire, parce que notre oncle ne juge pas à propos de te fournir les moyens de vivre à Paris ou ailleurs. Eh bien! c'est précisément cela que j'ai dit à Madeleine.

— Que vous a-t-elle répondu? demanda M. Meyrins.



— Ce qu'elle a répondu, mon oncle? Rien, je crois. Ah! si, elle m'a engagée à supporter courageusement cette épreuve que le bon Dieu m'envoie.

Marc se mordit les lèvres, M. Jean se mit à tisonner d'un air de dépit, et Camille les laissa seuls.

— Mon cher enfant, dit M. Meyrins au jeune homme, je vous trouve sombre et triste aujourd'hui.

— Je ne le suis ni plus ni moins que de coutume, répliqua Marc avec un sourire amer. La gaieté siérait mal à un pauvre diable qui est obligé d'engager sa liberté pour se procurer son pain de chaque jour.

— Un enfant qui se soumet à son père ne devrait pas employer de telles expressions, répliqua gravement M. Meyrins.

Le jeune homme s'inclina.

— C'est un beau titre que celui que vous daignez me donner, répliqua-t-il avec la même amertume; mais n'est-il pas permis à un enfant de mon âge de chercher à s'expliquer les ordres qu'il reçoit? L'obéissance passive n'est pas toujours très-méritoire. Je veux bien me soumettre; mais j'aimerais à savoir pourquoi l'on exige cette soumission, pourquoi l'on se plaît à contrarier ma vocation.

— Laquelle? demanda M. Meyrins d'un ton railleur: voulez-vous être poëte ou soldat? ambitionnez-vous les lauriers d'Apollon ou ceux de Mars?

Le jeune homme le regarda avec surprise.

— Quoi! dit-il, vous connaissez mon secret? Ah! alors moquez-vous, je le veux bien, du malheureux rimeur.

— Ma foi, mon cher Marc, je crois que le soldat et le rimeur sont de même force.

— Attrape, Daniel! s'écria le jeune homme, qui se mit à rire.

— Barde des *Roses d'antan*, voulez-vous que nous revenions à nos moutons? lui demanda son oncle.

— Oui, monsieur; mais ne me direz-vous pas par quel sortilége vous avez appris ce que je cachais si soigneusement?

— Voilà, repartit M. Meyrins, une question digne d'un étourdi qui fait mystère de son talent poétique, et qui laisse traîner les épreuves de son livre dans tous les coins de son appartement.

— J'ai été trahi! s'écria gaiement le jeune homme. Mais par qui? Eh parbleu! je le devine, par Ludovic. Lui seul a pu vous renseigner aussi bien. Je ne lui ai fait aucune confidence, mais il avait l'habitude de venir familièrement chez moi quand j'habitais Paris. C'est bien Ludovic, n'est-ce pas, monsieur, qui vous a tenu au courant de mes actions?

— Mon cher enfant, vous me permettrez de ne point vous répondre. Vous êtes libre de faire des conjectures, mais je ne puis pas vous dire si elles sont bien ou mal fondées. Je dois de la reconnaissance à celui qui m'a servi avec zèle.

— Oh! c'est Ludovic. Le traître, je le reconnais là, dit Marc en riant. Ainsi donc, mon oncle, vous l'aviez chargé de me surveiller? et sans doute aussi de me venir en aide, lorsque je logeais le diable dans ma bourse? Moi qui le remerciais de si bon cœur, quand il avait fait le généreux avec votre argent!

M. Meyrins sourit.

— Laissons cela, dit-il, et souffrez que je réponde enfin à votre question. Vous m'avez demandé — implicitement — pourquoi je vous garde à la Fontelaie au lieu de vous permettre d'aller habiter Paris. Mon cher Marc, j'agis ainsi parce que je ne suis pas libre de faire autrement. J'ai promis à M. André de ne vous assister en rien, de vous laisser livré à vos seules ressources, si, après sa mort, vous refusiez de venir vous fixer dans ce château. Puis, mon enfant, j'ai fait cette promesse à votre père adoptif. Vous savez combien il était attaché à ses terres, combien il craignait que ses héritiers ne les aliénassent. Aussi, avant de mettre dans vos mains le domaine de la Fontelaie, il tenait à ce qu'on vous inspirât du goût pour l'état de propriétaire foncier. C'est pour ce motif qu'il m'institua, non pas son héritier, mais son fidéi-commissaire tacite : car sachez-le bien, Marc, la fortune de M. André ne m'appartient point; elle est à vous et à Camille. Voyez, mon enfant, comme on se trompe, ajouta M. Meyrins en souriant : vous croyiez être mon intendant, et c'est moi qui suis le vôtre.

Le vieillard dit cela d'un ton si simple, que Marc en fut ému.

— Monsieur, répliqua-t-il, lorsque j'étais un tout petit enfant, j'entendais quelquefois M. André vous nommer, par plaisanterie, Jean Probité; je comprends à cette heure ce qu'il voulait dire. — Mais, ajouta-t-il, ce que je ne comprends point, c'est que notre père d'adoption n'ait pas laissé à Camille sa part d'héritage. S'il avait à se plaindre de moi, la pauvre enfant n'en était pas cause.

— Non, certes; mais M. André voyait qu'elle vous portait une affection sans bornes, et que vous exerciez sur elle une grande influence. Il a pensé que, si les rigueurs du sort ne vous amendaient point, cette bonne petite Camille, à l'époque de sa majorité, sacrifierait volontiers sa fortune pour empêcher votre ruine.

— Qui a cru que je pourrais être assez vil pour dépouiller ma sœur de ses biens? s'écria le jeune homme avec indignation.

— Dans sa prudence, M. Meyrins a tout prévu, mon cher Marc. Mais lorsque Camille se mariera, je lui constituerai en dot la moitié de la fortune que j'administre. Quant à ce qui vous revient...

— De grâce, monsieur, brisons là; ce qui me revient sera à vous tant que vous vivrez, et je vous reconnais le droit de le léguer à qui bon vous semblera.

— Bien vrai? quel désintéressement! dit, d'un ton un peu moqueur, M. Meyrins, qui comprenait que le jeune homme faisait allusion à Madeleine. — Mon cher

Marc, reprit-il plus sérieusement, je vous remercie beaucoup ; mais la petite fortune que je possède en propre me suffit... elle suffira, je pense, à la jeune fille qui sera ma seule héritière; j'ai fait quelques économies lorsque j'étais l'intendant de M. André, et avec cela nous vivrons confortablement, ma fille adoptive et moi.

Marc le regarda d'un air surpris.

— Mais, dit-il, la personne que vous appelez votre fille adoptive n'est-elle pas au couvent ?

— C'est vrai, mais elle ne peut embrasser la vie religieuse, car sa supérieure trouve qu'elle manque de vocation. Aussi, dès que Camille sera mariée, dès que je vous aurai rendu votre fortune que j'administre, j'irai chercher Madeleine et je l'emmènerai loin d'ici. Il me semble que de longs voyages me feront du bien; je voudrais voir de nouvelles figures, des pays que je ne connaîtrais point. Alors il me serait plus facile d'oublier des souvenirs... bien douloureux.

— Monsieur, demanda Marc pensif, avez-vous appris à mademoiselle Madeleine que la fortune de M. André.....

— Oui, mon ami, elle sait que je ne suis que votre intendant. — Mais, mon cher Marc, à présent que je vous ai expliqué toutes ces choses, pour vous empêcher de commettre une véritable folie, j'espère bien que vous ne songerez plus à nous quitter et à endosser la cuirasse.

— En effet, murmura le jeune homme, maintenant je n'ai plus de motifs pour m'éloigner d'ici.

— C'est ce qu'il me semblait, fit M. Jean avec un sourire.

— Vous me jugez mal, monsieur, et vous ne me comprenez pas, s'écria Marc, toujours disposé à prendre la mouche. Si je voulais partir, c'était parce que... Mais à quoi bon parler de cela? ajouta-t-il d'un air sombre.

— De cela? répéta M. Meyrins surpris.

Le jeune homme secoua la tête sans répondre, et Camille, qui survint, fit changer le cours de la conversation.

Marc s'enferma chez lui de bonne heure ; il ne dormit pas, sortit avant l'aube, monta à cheval et courut à Besançon. Quand il y arriva, le jour se levait, un jour froid, humide, nébuleux. Il tombait de la bruine et des flocons de neige. Ceux-ci fondaient aussitôt; il ne restait sur les trottoirs qu'une boue noire et épaisse. C'était une triste matinée; les passants semblaient plongés dans un état de somnolence, ils se coudoyaient silencieux, et laissaient leurs parapluies se heurter.

Marc se rendit au couvent de Madeleine, et demanda la permission d'entrer un instant dans la tribune réservée au public, au fond de la chapelle.

Elle lui fut accordée sur-le-champ.

Les religieuses étaient rangées dans leurs stalles; elles récitaient l'office du matin. Derrière les novices en voile blanc se tenaient les postulantes, vêtues d'un costume à demi mondain, à demi monastique. Parmi celles-ci, Marc aperçut Madeleine ; ses cheveux blonds, son front pur et le contour de son charmant visage étaient cachés sous un grand chapeau de forme antique. Elle avait un air doux, calme, recueilli; une seule fois ses yeux se levèrent et rencontrèrent ceux de Marc. Aussitôt elle inclina la tête, mais sans manifester ni émotion ni surprise.

— Elle ne m'a pas reconnu, se dit le jeune homme; il semble que déjà son âme, son esprit et son cœur ont quitté la terre.

Il sortit précipitamment, et durant tout le jour il galopa au hasard dans la campagne. Il se demandait ce qu'il devait faire, à présent qu'il était bien sûr que Madeleine ne reviendrait jamais à la Fontelaie.

— Non, certes, elle ne reviendrait pas, lors même que je serais parti, se disait-il avec amertume. Elle sait que le château m'appartient et elle m'a pris en aversion ; oui, en aversion : le mot n'est pas trop fort. C'est moi qu'elle a voulu fuir, c'est à cause de moi qu'elle est entrée au couvent. Quand elle a appris que ce poëte Daniel, auquel elle s'intéressait tant, s'appelle de son vrai nom Marc d'Athol, elle s'est éloignée confuse et désappointée. J'espérais qu'en partant à mon tour je l'obligerais à revenir; mais non, elle restera au couvent jusqu'à ce que M. Meyrins la conduise à l'autre bout du monde. Alors Camille sera mariée, ils m'abandonneront tous; je serai seul dans cette vaste demeure, seul tant que je vivrai... seul.... toujours seul!... répétait-il en forçant son cheval à aller plus vite encore.

Il courait au hasard, dans les bois, dans la plaine; il heurtait les rameaux mouillés des arbres ; il franchissait les haies, les buissons, les ruisseaux. Les paysannes qui ramassaient du bois mort se signaient en apercevant ce jeune homme si pâle et ce cheval si noir qui ne suivaient point les chemins frayés. Lorsqu'il traversait un village, tous les habitants accouraient sur le seuil de leurs portes, les enfants amicalement enlacés, les jeunes époux appuyés l'un sur l'autre, les mères tenant leurs babies entre leurs bras. Nul n'était isolé dans sa cabane : autant de cottages, autant de ménages.

— Il n'y a que moi qui serai seul au monde, s'écria Marc en fuyant les lieux habités, pour monter sur une colline qui dominait toute cette vaste plaine.

La bise soufflait avec force; quand elle passait dans les buissons sans feuilles, on entendait comme une sorte de gémissement. Cela plaisait à Marc, et il allait toujours en avant.

Il aperçut, au sommet de la colline, un vieux berger enveloppé dans son manteau. Ce vieillard se tenait debout, silencieux, abrité par un épais buisson de genévriers. Appuyé sur un gourdin qui lui servait de houlette, il jetait vers la plaine un regard mélanco-

lique. On eût dit un philosophe en haillons méditant sur le néant des vanités humaines.

— Il est seul, seul comme moi, se dit Marc; comme moi il descendra dans la tombe sans s'être appuyé sur une main amie. Il doit connaître tous les bonheurs de la solitude, et je pourrais lui demander de me les apprendre.

Au même instant, une femme âgée apparut à l'autre bout de la colline. Elle tenait à la main un vase de terre brune et elle se dirigeait vers le vieux berger. Celui-ci alla à sa rencontre; quand ils se rejoignirent, ils s'assirent côte à côte sur un quartier de rocher; la bonne mère enleva le couvercle du vase, et paisiblement, joyeusement, les deux vieillards savourèrent leur potage.

Marc laissa échapper un éclat de rire amer et se lança sur la pente de la colline.

— Quoi! ce pâtre lui-même, ce vieillard au manteau rapiéceté, ne connaissait point l'abandon et la solitude? il ne parcourait point le chemin de la vie sans avoir un bras sur lequel il pût s'appuyer? et quand il mourrait, une main amie serait là pour lui fermer les yeux? Il n'y avait donc que Marc d'Athol qui fût condamné à vivre seul?

Il revint à la Fontelaie, tremblant la fièvre, mouillé et transi, car une pluie glacée l'avait pris à mi-chemin. Madame Bruno, tout en larmes, l'attendait dans la cour.

— Monsieur Marc, mon cher enfant, s'écria-t-elle, c'est pitié que de vous voir dans un état semblable. Savez-vous bien que vous jouez votre vie? Enfin, j'ai fait allumer un bon feu chez vous, et j'ai disposé autour du foyer des vêtements, du linge et vos pantoufles à papillons.

— Laissez, laissez, la mère! repartit Marc, qui essaya de passer outre, et qui, au milieu de ses préoccupations, crut presque s'adresser à quelqu'une des villageoises qu'il venait de voir.

Bruno lui barra le chemin.

— Monsieur, dit-elle, j'ai le cœur brisé, et je vous attends depuis plusieurs heures pour vous adresser une question. N'est-ce pas que ce vieux fou de Noël s'est moqué de moi, quand il m'a affirmé que vous allez partir pour combattre contre les Arabes?

— C'est contre le diable que je combats en ce moment, répliqua Marc avec un sourire si étrange, qu'il glaça d'effroi la vieille Bruno.

— Monsieur Marc, s'écria-t-elle, ne nous quittez pas, n'allez pas dans cet affreux pays.

— Est-ce que cela ne va pas finir? demanda M. d'Athol impatienté. J'irai où il me plaira, bonne femme, quand même toutes les sorcières du pays essayeraient de me retenir.

Il monta rapidement chez lui; mais la tenace Bruno le suivit.

— Sorcière, monsieur Marc? dit-elle. Je ne m'attendais guère à être traitée ainsi après tout ce que j'ai fait pour vous.

Elle s'aperçut qu'il ne l'écoutait point. Alors elle se parla à elle-même, en tordant ses mains d'un air désespéré.

— Oh! dit-elle, ce que j'ai fait, faut-il donc que je le défasse? Hélas! oui, il le faut, et sans retard, si je veux empêcher ce malheureux jeune homme de perdre son avenir, sa raison, sa fortune, sa vie, tout enfin.

Elle soupira, s'approcha de la porte de Marc, et lui dit d'une voix larmoyante :

— Monsieur, je voudrais vous parler en présence de M. Meyrins; j'ai quelque chose à vous apprendre touchant mamzelle Madeleine.

Le jeune homme ouvrit sa porte.

— Qu'est-ce donc, Bruno? fit-il. Vous m'appelez, je crois?

— Oui, monsieur. Je désire bien que vous ayez la complaisance de venir avec moi chez monsieur : je voudrais vous entretenir de choses... graves au sujet de mademoiselle Rivert.

— Eh bien! Bruno, allons à présent, je suis tout prêt à vous accompagner.

La femme de charge se couvrit la figure d'un large mouchoir, et, en sanglotant, elle suivit son jeune maître, qui, d'un pied léger, courait frapper à la porte de M. Meyrins.

— Mon oncle, lui dit-il, excusez-moi si je vous dérange. Voici madame Bruno qui voudrait vous donner des nouvelles de mademoiselle Rivert.

— Pas précisément des nouvelles, balbutia la femme de charge, non pas précisément : car, depuis que mademoiselle est au couvent, je ne l'ai pas revue, et je n'ai point entendu parler d'elle. C'est avant son départ qu'il est arrivé des choses!... Je crains d'avoir mal agi, mais c'était sans mauvaise intention.

— Qu'est-ce donc? que voulez-vous dire? lui demanda brusquement M. Meyrins.

Elle fondit en larmes.

— Monsieur, dit-elle, je ne songeais point à mal, je vous assure; mais mademoiselle est si susceptible!

— Cette vieille femme nous parlera-t-elle longtemps encore par énigmes? s'écria Marc impatienté.

— Si je suis vieille, monsieur, c'est à votre service que j'ai vieilli, répliqua Bruno avec indignation.

— C'est vrai, ma bonne, et vous avez été assez fidèle, assez dévouée, pour qu'on vous passe beaucoup de choses.

— Mon cher jeune maître, voilà qui m'encourage à vous dire tout; vous ne m'en voudrez pas, je suis sûre, parce que j'ai fait accroire à Mlle Madeleine.....

— Quoi, Bruno? achevez donc.

— C'était pour plaisanter, monsieur, oh! pas pour autre chose. Je lui ai dit, ou plutôt je lui ai donné à entendre que vous seriez bien fâché de l'épouser, et

que vous étiez même en bisbille avec monsieur, parce qu'il voulait vous obliger à faire ce mariage.

— Malheureuse! s'écria le jeune homme.

— Un conte pour rire, monsieur Marc! c'était un véritable conte pour rire. Je ne pensais pas que la petite personne... que mademoiselle donnerait aussi facilement dans le panneau : car enfin elle savait bien à quoi s'en tenir; elle n'ignorait pas que vous passiez des heures à la regarder, comme, par exemple, le jour du bal des moissons, quand vous étiez assis dans la cour, tandis qu'elle vous faisait des mines à la fenêtre de la lingerie, et cette autre fois...

— C'est cette méchante femme qui a obligé une pauvre orpheline à quitter la seule maison qui lui fût ouverte, dit M. Meyrins en regardant son neveu.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement : il éprouvait une violente agitation; les sentiments les plus divers, la surprise, la colère, l'indignation, une joie confuse, de vagues espérances, remplissaient son âme et faisaient battre son cœur oppressé.

— Mon oncle, dit-il enfin, ne pensez-vous pas qu'il est juste d'appliquer à cette femme la peine du talion?

M. Meyrins fit un signe d'assentiment, et Marc se tourna du côté de madame Bruno.

— Caquet bon bec, lui dit-il, vous entendez? Il faut déguerpir.

La femme de charge se mit à pousser des cris aussi aigus que si l'on eût parlé de la brûler vive.

— Je ne partirai pas, dit-elle : jamais! jamais! Je ne pourrais vivre loin de ma chère petite Camille et de vous aussi, monsieur Marc. Si l'on me chasse, c'est qu'on veut ma mort, c'est qu'on a l'intention de me tuer. Ne serait-il pas affreux de tuer une pauvre vieille femme sans défense, qui n'a plus que quelques jours à passer sur la terre?

— Mais alors, Bruno, vous ferez des excuses à Mlle Madeleine?

— A genoux, monsieur Marc, je lui demanderai pardon à genoux; je baiserai la trace de ses pas, je serai sa plus fidèle servante.

— Souvenez-vous qu'elle tiendra votre sort entre ses mains et qu'elle sera libre de vous renvoyer ou de vous tolérer, lui dit sévèrement M. Meyrins.

VI

MARC D'ATHOL A CHRISTIAN.

Mon vieil ami, c'est après-demain que j'épouserai Madeleine. L'église du village est déjà parée de fleurs blanches : car on ne nous mariera point dans la chapelle du château. Mlle Rivert se déciderait difficilement à revenir ici; elle préfère que nous y recevions madame d'Athol seulement. Mon oncle approuve beaucoup ce sentiment de dignité et de délicatesse, et ma belle fiancée restera au couvent jusqu'au jour de son mariage. C'est aussi au couvent qu'elle a reçu sa corbeille et nos bouquets. Vos belles fleurs, Christian, servent à orner le sanctuaire.

Ce matin, nous avons vu arriver à la Fontelaie le tuteur de Madeleine... je veux dire ce vieux notaire qui transmettait à l'orpheline les bienfaits de M. Meyrins. Il est venu pour assister à notre mariage, qui lui cause une satisfaction très-vive. Tous nos amis, du reste, prennent part à notre joie, et ma petite sœur Camille est dans le ravissement. Mon oncle aussi paraît heureux, mais je crains qu'il ne songe à nous quitter : il se figure que Madeleine pourrait bien conserver pour lui, au fond du cœur, un sentiment de répulsion. Je crois aussi qu'il se propose de consacrer la fin de sa vie à la pénitence; s'il se retirait dans une maison religieuse, je n'en serais point du tout étonné. J'ai eu de fréquents entretiens avec la chère orpheline; j'ignore ce que celle-ci a obtenu de lui, mais elle m'a dit que le bon vieillard retrouverait bientôt le calme et la paix de l'âme, et que le ver rongeur ne le ferait plus souffrir. « J'en remercie Dieu de tout mon cœur, a ajouté Madeleine : sans cela mon bonheur n'eût pas été complet. » Car elle avoue naïvement, franchement, qu'elle est heureuse; elle nous parle souvent de la Fontelaie et du plaisir qu'elle éprouvera en revenant habiter ce vieux château.

Il y a pourtant un nuage dans son ciel d'azur. Ce n'est qu'une ombre, un regret, un souvenir importun; mais cela suffit pour l'attrister quelquefois. La candide jeune fille se rappelle que je n'eus pour elle que de l'indifférence avant le bienheureux jour où j'appris qu'elle ne partageait point l'opinion générale au sujet de mes pauvres *Roses d'antan*. Elle regrette de s'être intéressée à moi lorsque je ne songeais point encore à elle. Mais depuis que j'ai pu apprécier son mérite, n'a-t-elle pas été la pensée ma plus chère et ma seule espérance? Vous le lui direz, Christian : car elle veut vous voir le jour même de notre mariage. Elle assure que la bénédiction des vieillards porte bonheur : nous irons donc vous demander la vôtre; et, en sortant de votre maisonnette, nous partirons pour le pays des rêves. Vraiment oui, pendant deux ou trois mois, notre vie ressemblera à un beau rêve. Nous poursuivrons nos anciennes chimères en Suisse, en Italie, dans la solitude des montagnes, au bord des lacs, à l'ombre des orangers; et, après avoir donné ce temps à la poésie, nous reviendrons exercer à la Fontelaie le métier prosaïque d'agriculteur.

— Celui d'agriculteur seulement? me répondrez-vous. Et de vos brillants projets d'autrefois, qu'en ferez-vous donc?

— Hélas! rien, parce que je n'en puis rien faire. Parlons franchemeut, Christian, je ne suis pas né poëte. Ce que j'ai pris pour un don de la muse est simplement le sentiment du beau et une sensibilité extrême aux impressions de la nature. Cela suffit pour



comprendre, mais non pour chanter. Ne me dites pas, pour la vingtième fois, que mes vers ont de la grâce, du naturel, un rhythme harmonieux; surtout ne les comparez plus à de jolis bijoux bien ciselés : car ces louanges me font ressentir plus vivement encore ma médiocrité. Un poëte médiocre, Christian! Mais ces deux mots jurent ensemble. Dans le domaine d'Apollon, on n'admet pas la médiocrité. « Être ou ne pas être, » disait Hamlet. Oui, voilà tout : on est poëte ou on ne l'est pas.

J'ai expliqué ces choses à ma chère Madeleine en tremblant un peu. — Eh bien! a-t-elle répondu sans pâlir et d'un air souriant, nous ferons de la poésie en action, et nous n'en serons que plus heureux.

Elle a raison, Christian; et si vous me demandez encore ce que nous avons fait de nos désirs ambitieux, de nos rêves insensés, je vous répondrai : Où sont les Roses d'antan?

MICHEL AUBRAY.

— Fin. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270 et 284.)

DEUXIÈME PARTIE

II

Retour des princesses à Vincennes. — Isabelle de France, vie de cette princesse pendant la croisade, ses œuvres de charité. — Les pauvres au moyen âge. — Échos de la croisade — Envoyé de saint Louis. — Départ d'Aigues-Mortes.

Le retour des princesses à Vincennes, accompagnées des jeunes enfants du roi, avait quelque chose d'un funèbre convoi; et sur le chemin qu'elles parcouraient, les populations se pressaient silencieuses et tristes, montrant qu'elles aussi portaient le deuil des absents.

Blanche reprit les rênes de sa nouvelle régence avec la même fermeté, la même habileté qu'elle avait montrées jadis. Mais le glaive de la douleur maternelle était entré trop avant dans son cœur, pour qu'elle ne sentît constamment l'amertume de son cruel pressentiment, qu'elle ne reverrait plus son fils!

Isabelle de France comprit la mission que le Ciel lui donnait en ces douloureuses et solennelles circonstances : à elle de consoler cette mère si fière, qui ne permettait qu'à sa fille de voir couler ses larmes et de sonder les plaies de son âme; à elle de soutenir la douce comtesse d'Artois, qui n'osait pleurer devant sa belle-mère, car elle la redoutait comme Marguerite et ses autres belles-sœurs; à Isabelle enfin la tâche de veiller sur la petite princesse que la reine Marguerite lui a confiée en partant.

Pour cela il faut qu'elle quitte sa chère solitude, qu'elle retranche une partie de ses pieux exercices : car la vie de la sœur de saint Louis est devenue, au milieu de la cour, celle d'une fervente religieuse. Mais les saints savent admirablement quitter *Dieu pour Dieu* et se faire *tout à tous*. C'est ce que fera notre douce héroïne.

La vie d'Isabelle de France fut si humble, si peu mêlée aux événements de son époque, que nous ne pouvons que de loin en loin retrouver l'empreinte de sa pure image, le parfum de son angélique sainteté, qui augmentait tous les jours.

Sa vie se partageait entre Dieu et les pauvres, c'est-à-dire entre la prière et les œuvres de la plus active charité.

Levée avant le jour pour dire les matines, elle ne cessait plus de prier jusqu'à midi, priant même pendant qu'on l'habillait; puis elle se rendait à la messe, et ensuite au repas de la reine, où elle gardait ce silence que Blanche rachetait à prix d'argent au nom des pauvres, et pendant lequel elle continuait son union avec Dieu.

Le reste de la journée ne s'écoulait pas sans qu'elle retrouvât de nouveau de précieux moments à donner à ce saint exercice de la prière dont sainte Thérèse a dit: « Donnez-moi chaque jour un quart d'heure d'oraison, et je vous donnerai le ciel. »

Les jeûnes de la princesse étaient plus rigoureux que dans sa jeunesse : elle ne se permettait ces jours-là qu'un repas le soir, auquel on ne lui servait que des légumes.

La pieuse sœur de saint Louis n'ouvrait que deux livres : les saintes Écritures, qu'elle lisait en latin, et la Vie des saints, dont les grands exemples la portaient ardemment à Dieu, sans que son humilité s'arrêtât jamais à penser que son nom dût un jour être inscrit sur cette liste des véritables héros.

Si les saintes lectures et l'oraison si ardente, que souvent on l'y trouvait en extase et tout en larmes, étaient la plus douce occupation d'Isabelle, la charité tenait aussi une grande place dans cette admirable vie. Sa chambre, dit un de ses biographes, était toujours pleine de pauvres; quittant les palais qu'elle habitait, revêtue du costume sévère qu'elle avait adopté, elle se rendait aux hôpitaux pour les soigner de ses propres mains; le *grand* jeudi elle lavait les pieds à treize d'entre eux, leur donnant « deux paires de mets, » des chaussures et trente deniers d'argent, en souvenir du prix de la vente de Jésus-Christ.

Le moyen âge avait rendu aux pauvres cette dignité que leur accordait la primitive Église, qui les appelait ses richesses, les regardant comme les images vivantes de *Celui* qui, sur la croix, avait, selon la sublime parole de Dante, *épousé la pauvreté*. Que de nobles émules Isabelle de France trouvait dans son propre rang et à l'époque où elle vivait!

C'était sainte Élisabeth de Hongrie, qui avait poussé la charité jusqu'à la folie. On sait, parmi les traits merveilleux de sa vie, qu'ayant rencontré un lépreux accablé de fatigue et de froid, elle lui avait donné pour quelques heures le lit de son royal époux. Le landgrave rentre en ce moment : prévenu par sa mère, il s'élance indigné et soulève la couverture qui cachait le malheureux .. Mais à la place du malade apparaît un crucifix !

L'impératrice Mathilde préparait elle-même tous les samedis des bains pour les pauvres, et les y lavait, quelles que fussent leurs plaies et souvent la vermine qui les couvrait !

La table des pauvres était d'institution régulière dans tous les palais des évêques et dressée souvent tous les jours.

Les reines elles-mêmes avaient donné cet exemple. Sainte Élisabeth de Portugal donnait à manger tous les jours à des enfants et à des religieuses. Sainte Marguerite d'Écosse ne se mettait jamais à table sans avoir fait manger neuf petits orphelins et vingt-quatre grands pauvres ; souvent elle en faisait venir trois cents et les servait, aidée du roi.

Saint Louis donnait à dîner et à souper dans son palais à cent vingt pauvres ; les vigiles et jours de fêtes, ce nombre était porté jusqu'à deux cents. Il les servait fort souvent lui-même.

Mais ce qui confond l'orgueil de nos esprits modernes, c'est que plus d'une fois l'on vit des pauvres, revêtus de haillons, couverts de plaies, assis à la propre table des princes et des évêques, mangeant avec eux et recevant de la main de leurs nobles hôtes les morceaux les plus délicats.

Mais revenons à cette triste cour de Vincennes, dont toute la pensée est avec les absents, et qui n'a de bonheur que lorsque quelque chevalier ou quelque pèlerin croisé, ramené souvent par la maladie ou la pauvreté, vient lui donner des nouvelles de la sainte expédition.

Le premier de ces émissaires fut envoyé par le roi lui-même, et raconta aux princesses le séjour du souverain à Aigues-Mortes et son embarquement.

Aigues-Mortes, malgré son titre de cité, n'était réellement qu'un bourg. Le château en avait été offert au roi ; mais, trop restreint pour contenir les princes et leur suite, on avait dû dresser de nombreuses tentes jusque dans les villages voisins.

Tous les grands de la France féodale se groupaient autour du roi, et tous avaient une suite nombreuse d'écuyers. Bientôt dix-huit cents « nefs, sélandres, gallées, galions, galéasses, barges, » parurent dans le port.

« L'écume des vagues étincelant aux feux du soleil et entourant cette forêt de mâts pavoisés, comme d'une ceinture de diamants ou de festons de pierreries ; les longues voiles grises gonflées au moindre vent ; les bannières variées qui, se déroulant sous la brise, semblaient appeler le départ ; les fanfares guerrières qui résonnaient sur les ponts : tout concourait à former le spectacle le plus pittoresque, surtout en face de ces plages marécageuses.

« A côté des habitants demi-nus d'Aigues-Mortes, on rencontrait sans cesse de nobles preux, les uns en robes orientales, rayonnantes d'or ; les autres, couverts d'armures damasquinées, d'un reflet éblouissant ; puis des princes vêtus d'écarlate et d'étoffes vertes, couleurs réservées aux seuls suzerains. De vieux croisés se montraient avec la croix attachée sur l'épaule, en imitation du Sauveur ; de plus jeunes la plaçaient sur la poitrine ; quelques-uns au front du casque, sur le bras, même sur le dos, quoique ce signe indiquât le retour en Europe ; les sires anglais la portaient blanche et les Flamands verte...

« Un petit nombre de croisés paraissent au camp d'Aigues-Mortes, le bourdon à la main et le chapelet à la ceinture.

« Le gonfanon royal, qui s'élevait sans ornement ni devise au milieu de tous les brillants signes héraldiques des croisés, désignait seul la tente du monarque.

« Vêtu de camelot noir ou bleu, le roi portait à ses bottines noires des éperons d'acier bruni, et montait un destrier dont la bride et le caparaçon étaient également sans dorures. »

Le 25 août, qui plus tard devait être le jour où l'on honorerait le pieux roi sous le nom de saint Louis, Louis IX, Marguerite, le comte d'Artois, le comte et la comtesse d'Anjou et leur suite, montèrent sur le vaisseau royal. La chapelle du roi était sur le même navire, conservant la sainte Eucharistie, afin de pouvoir communier les malades, chose non encore accordée à nul pèlerin, de quelque hauteur qu'il fût.

Des franciscains, des religieux de Cluny, de Citeaux, ceux de l'ordre des Mathurins, de la Trinité ou de la Merci, s'y trouvaient en assez grand nombre, et il y en avait sur chaque vaisseau qui prêchaient, confessaient, instruisaient l'équipage.

« Véritable forteresse du moyen âge transportée sur les mers, le vaisseau du XIIIe siècle, avec ses donjons d'avant et d'arrière, présentait encore dans son pourtour arrondi une ligne de créneaux appelée avoisade ou rangée de pavois ; et un peuple de matelots et d'hommes d'armes s'agitaient sous ces énormes voiles, sortes d'ailes infatigables et toujours en mouvement...

« Les vastes chambres *de parade* ou *paradis*, qui formaient la base du vaisseau, admettaient tout le luxe, toute la recherche de décoration qui éclatait au sein des manoirs des hauts barons. »

Venise et Gênes avaient alors le monopole des constructions navales. C'était à leurs riches marchands presque tous nobles et portant souvent même le titre de prince, que le roi avait dû s'adresser pour composer sa flotte. Chacun des vaisseaux fournis au roi

par Venise pouvait, outre l'équipage, contenir plus de mille hommes.

« Un simple morceau de fer placé sur l'eau dans une petite nacelle de liége, plus souvent même, l'aiguille polaire ne se trouvait soutenue que par deux brins ou fétus de paille, au-dessus d'un vase de terre, qu'une chandelle éclairait la nuit (Villeneuve). » Telle était encore la boussole primitive, instrument bien imparfait, ce qui rendait le voyage d'outremer difficile et dangereux.

Le 28 août, le maître nautonier déclara que « le ciel estoit bel et bon pour le départ. » Alors le roi appela « clercs et prestres. » « Chantez, bons pères, s'écria le maître nautonier, chantez de par Dieu! » Toutes les voix entonnèrent le *Veni Creator*, et la nef royale s'ébranla. Mille clameurs s'élevèrent du rivage : c'était l'adieu de la France.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —





Les Marais Pontins.

LES MARAIS PONTINS

—

A quelques lieues au sud de Rome, le long des rivages de la mer Tyrrhénienne, s'étendent de vastes marais, dont l'aspect sauvage étonne le regard du voyageur. Sous le beau ciel de l'Italie, on ne s'attend pas à rencontrer une pareille scène de tristesse. Ces marécages ont été de tout temps connus sous le nom de *Marais Pontins*. Ils sont alimentés et continuellement entretenus par des ruisseaux qui descendent des Apennins et forment par leur réunion de petites rivières, souvent torrentielles. Ces rivières, dont le lit est sans cesse rétréci par le limon, en sortent au moment de la crue des eaux et se répandent sur les plaines environnantes, qui sont de niveau avec leurs bords. L'espace de terrain ainsi envahi a une longueur de près de huit lieues. Terracine, sur les confins du royaume de Naples, en marque la limite extrême. On comprend facilement ce qu'a de désastreux un pareil état de choses : sans parler des maladies pestilentielles dont ces marais sont une cause permanente, c'est une vaste étendue de pays enlevée à l'agriculture.

Dès l'origine de leur histoire, on voit les Romains

s'inquiéter à bon droit d'un si mauvais voisinage. Le censeur Appius Claudius conçut le projet, non pas de dessécher les marais, mais d'y tracer une route de communication, et il fit élever la fameuse voie qui a conservé son nom: c'était un des plus beaux ouvrages des Romains. Un siècle et demi après, un consul, Céthégus, tenta vainement de procurer aux eaux un écoulement durable. L'empereur Auguste reprit son dessein, et, d'après ses ordres, on creusa, le long de la voie Appienne, un canal destiné à recevoir les eaux stagnantes et en même temps à servir à la navigation. Peut-être fit-il davantage, si nous en croyons le poëte Horace, qui parle

Des terrains, autrefois marécages stériles,
Se couvrant de moissons et nourrissant des villes.

Trajan, et plus tard, sous Théodoric Ier, roi des Goths, un simple particulier continuèrent les précédents travaux. Mais tous ces efforts étaient en quelque sorte illusoires: les eaux reprenaient possession des terrains qu'on leur avait enlevés. Les meilleurs courages renonçaient à de nouvelles tentatives.

Plusieurs souverains pontifes, Boniface VIII, Martin V, Léon X, Sixte V, ne se montrèrent pas moins désireux de réaliser un projet bien fait pour illustrer leur règne. Mais, parmi les successeurs de saint Pierre, Pie VI fut celui dont le courage eut le plus de persévérance et les tentatives plus de succès.

Dès le commencement de son pontificat, il alla en personne visiter cette contrée désolée. On remarqua, dit-on, en lui certain frémissement, quand, du haut d'une colline, il vit à ses pieds les ravages exercés par les eaux et les brouillards qui s'élevaient de ces marécages. A ce spectacle il se promit de vaincre la nature et de faire succéder à la stérilité et à la désolation l'abondance et la vie. Il fallait des fonds considérables. Afin de ne pas établir de nouveaux impôts sur les pauvres, Pie VI créa une banque nommée *Mont des marais*. Des souscriptions volontaires l'eurent bientôt enrichie. Le Pape y joignit ses propres épargnes et alla jusqu'à emprunter au trésor de la sainte église de Lorette.

Les travaux commencèrent. On pratiqua d'abord une route sûre; des ponts furent jetés sur cette espèce d'abîme, afin de pouvoir le parcourir en assurance. Un ancien aqueduc, alimentant autrefois la ville de Terracine, fut réparé; la voie Appienne, dégagée des couches de limon accumulées par les eaux, redevint praticable aux voyageurs. En même temps on creusait à travers les marais un large canal, qui porta les eaux au lac Fogliano. L'activité imprimée aux opérations fut si grande, que bientôt douze mille arpents de terrain étaient rendus à l'agriculture. Chaque année on vit s'accroître les conquêtes faites par l'art sur cette nature si longtemps rebelle. Au mois de mai, Pie VI allait régulièrement visiter les travaux, ranimer le courage des ouvriers, donner des ordres pour rétablir ce que les derniers débordements avaient détruit. Rien ne lassa sa persévérance; et quand les événements politiques vinrent le distraire de ces pacifiques occupations, il put au moins jeter un regard satisfait sur la récompense accordée à ses énergiques efforts.

De nos jours les marais Pontins, malgré les travaux précédents, s'étendent encore sur une largeur d'environ trente-deux kilomètres, du nord-ouest au sud-est de Terracine, et sur une largeur de sept à quinze kilomètres, entre la chaîne Leptienne au nord-est et le littoral, dont ils sont séparés par des hauteurs boisées. Ces terrains marécageux sont couverts généralement de roseaux et d'oseraies. Le Naviglio Grande les traverse le long de la voie Appienne, et ses eaux vont se déverser dans la mer, au sud de Terracine. Ce canal reçoit les petites rivières qui l'avoisinent. On est ainsi parvenu à dessécher quelques portions du marais; la culture y est riche, surtout en arbres fruitiers et en vignes. Des prairies abondantes nourrissent un grand nombre de bœufs, de buffles et de chevaux; mais la solitude la plus grande y règne toujours: sauf quelques cabanes et quelques huttes disséminées çà et là pour servir de refuge aux pâtres et aux gardiens des troupeaux, les marais Pontins n'offrent aucune trace d'habitation. La *mal'aria*, le mauvais air, entretenue continuellement par les exhalaisons putrides qui s'échappent de ces terrains marécageux, ne permet pas de s'y fixer.

XAVIER DE CORLAS.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259 et 762.)

IV

Ce récit avait vivement intéressé les douze enfants de la veuve et la veuve elle-même. En vain les événements qu'il racontait s'enfonçaient-ils dans la nuit des âges; ils s'appuyaient sur des sentiments qui sont de toutes les époques, et, au fur et à mesure qu'ils se manifestaient, leur écho rajeuni vibrait avec force dans les cœurs de l'auditoire. Dans cette histoire de Notre-Dame-de-Liesse, dont Jeanne faisait la lecture à ses frères et à ses sœurs, cet épisode d'enfants perdus et retrouvés devait nécessairement avoir un charme tout particulier; et même, bien que les fils du sire de Coucy n'eussent subi aucune torture morale ou physique après leur enlèvement, cela n'avait rien ôté à l'intérêt dramatique des situations : tant il est vrai que la séparation des enfants d'avec leurs parents n'a besoin de complications d'aucune sorte pour devenir un véritable supplice!

Le lendemain donc, à peine la soupe, qui composait le repas du soir, fut-elle mangée, toute la petite famille cria :

— La lecture! la lecture!

Dans la journée, deux des enfants avaient vivement sollicité Jeanne, pour savoir à peu près de quoi il serait question dans le livre; mais elle avait inexorablement refusé de le dire, afin de ne pas couper l'appétit à la curiosité de ses frères et sœurs.

— Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que ce sera beau, leur avait-elle dit.

Mais une déception cruelle leur était réservée.

La lecture n'était pas commencée lorsqu'un homme entra.

La veuve Thévenard laissa échapper un geste de surprise.

— Apostole Charmantier! dit-elle.

Puis, se remettant bien vite, elle ajouta :

— Soyez le bienvenu, Apostole Charmantier!

Sans doute il n'avait pas l'habitude de fréquenter les enfants et le talent de s'en faire aimer, car il dit :

— Je croyais tout votre petit monde déjà couché.

Un léger murmure accueillit ces paroles.

Ces mots s'échangèrent tout bas :

— Couché? Pourquoi donc?

Et l'on regarda de travers le nouveau venu.

— Mes enfants ont coutume de se réunir et de s'instruire en se récréant le soir par quelque bonne lecture, dit Françoise Thévenard. Cependant, si vous avez affaire à me parler...

— Oui, pour des choses très-importantes, interrompit Apostole.

Et, voulant se faire bien venir des enfants, il leur distribua six morceaux de sucre qu'il cassa préalablement en deux.

Jeanne, trop polie pour refuser et trop fière pour accepter cette faveur, donna sa part au plus jeune de ses frères; puis, sur un signe de sa mère, elle les emmena tous en leur promettant de les faire jouer quelques instants avant de présider à leur coucher en remplacement de leur mère.

Celle-ci, généreuse et hospitalière quoique pauvre, plaça devant Apostole, qui s'était assis, un pot de bière, dont elle lui versa elle-même le premier verre.

C'était un homme du même âge que la veuve, c'est-à-dire de trente-deux ans, grand et fort, bien vêtu dans son costume de paysan riche, et dont le linge, quoique un peu gros, était d'une éblouissante blancheur.

Ils causèrent assez longtemps de choses indifférentes: car, entre gens de la campagne, on ne s'explique pas et l'on ne conclut pas les affaires sans préambule. Puis Apostole, s'étant versé machinalement un second verre de bière, aborda résolûment la question.

— Françoise Thévenard, dit-il d'une voix dont il ne put parvenir à dissimuler l'émotion, j'ai su, avec beaucoup de chagrin, que vous êtes sur le point de vendre la vache que vous avez.

Françoise ne se fâcha point, ne s'emporta point. En apprenant à souffrir, elle avait appris à avoir de la patience.

Elle se contenta de dire :

— C'est le père Lehidé qui vous a tenu ce propos?

— Excusez-moi si je ne réponds pas à cette question, répliqua-t-il. Les propos vont et viennent, comme vous savez; et quand ils ne sont pas calomnieux, quand on n'a pas à en exiger réparation, il est peut-être oiseux de chercher à en découvrir l'auteur. Ce serait se créer inutilement de fâcheuses affaires, et vouloir mettre le feu aux quatre coins du pays à propos de rien. Si le fait est vrai, souffrez que je vienne m'en affliger avec vous. S'il n'est pas exact...

— Non, il n'est pas exact, interrompit Françoise Thévenard avec une vivacité qu'elle ne put réprimer. Je ne songe pas à vendre la vache. Je n'ai pas besoin de vendre la vache.

— Oh! fit Apostole d'un air de doute.

— Et si vous êtes venu pour la marchander, vous avez pris une peine inutile, continua la veuve sans cesser de manœuvrer agilement son aiguille : car plus on lui disait de toutes parts qu'elle serait forcée de vendre sa vache, plus elle s'efforçait de travailler sans relâche afin de pouvoir la conserver.

Fort ému et un peu embarrassé, Apostole Charmantier se versa un troisième verre de bière pour se donner une contenance.

— Ne trinquerez-vous pas avec moi? dit-il ensuite d'un ton de mélancolie profonde. Ne vous souvient-il plus du temps passé, du temps où il a été question de nous marier l'un à l'autre?

La veuve se leva, comme pour ne pas avoir à répondre tout de suite. Elle alla prendre un verre, elle le remplit au tiers, elle l'approcha de celui du visiteur, et lui dit :

— A votre santé! Votre père ne m'a pas trouvée assez riche pour vous, et vous avez obéi à votre père. Mais il y a seize ans de cela, et ce serait offenser Dieu que de garder rancune pendant de si longues années.

Toutefois, elle enleva son verre après avoir bu, comme pour bien marquer qu'elle ne continuerait pas à trinquer avec le visiteur.

— Je n'ai pas été heureux, moi, reprit-il tristement. A l'instigation de mon père, j'ai épousé une veuve qui avait du bien. En honnête homme, j'ai essayé de l'aimer; mais cela n'a pas été possible.

— Pourtant, puisque vous et votre père vous cherchiez de l'argent, vous avez dû être satisfait.

— Vous raillez, Françoise. Je ne veux pas dire du mal de mon épouse, puisqu'elle est morte; mais, au vu et au su de tout le monde, elle avait un caractère abominable : exigeante, maussade, elle n'était jamais contente de rien ; et le plus pénible, c'est qu'elle me reprochait toujours le pain que je mangeais. Mon père a fini par en prendre de l'humeur, et cela a abrégé ses jours. Moi-même j'aurais péri sans ma robuste

constitution et sans un sentiment d'amour-propre qui me défendait de laisser voir à toute la contrée que vous étiez si bien vengée. Pas d'enfants! Le ciel nous refusait ses bénédictions. Dans mon ménage, ni joies, ni rires, ni fêtes, ni chansons. On ne s'occupait que d'économies. Et même... je vais fortement vous étonner, Françoise.. j'avais un chien et un corbeau. Le corbeau avait été le principal agrément de mon enfance, le chien était pétri de qualités. Vous ne me croirez pas..., elle le vendit trois francs à un colporteur, qui l'emmena un jour que j'étais absent. Quant au corbeau, elle lui tordit le cou. Que voulez-vous? c'était le caractère de ma défunte. Aussi, quand je vous apercevais au milieu de vos beaux enfants, si vigilante, si attentive, et, tranchons le mot, si heureuse...

— Oui, j'ai été heureuse, s'écria la veuve en levant les yeux au ciel, et je le suis encore, malgré tous mes malheurs. Quand j'ai épousé Thévenard, nous n'étions pas riches, tant s'en faut! mais nous avions au cœur cet inaltérable contentement qui pare toutes les choses de la vie des plus brillantes couleurs. Thévenard était le meilleur des hommes. Travailler, rendre service, élever ses enfants, répandre en lui et autour de lui une sorte de dignité sereine et souriante, c'était là sa seule ambition. Ses vertus le faisaient l'égal des gens les plus considérables, qui tenaient à honneur de le saluer les premiers lorsqu'ils le rencontraient. On l'honorait, on l'estimait, et le regard de tous disait, en se fixant vers lui : Voilà un honnête homme! Je l'ai perdu; mais, comme ses pareils, il n'est pas mort tout entier : il a laissé sur terre une trace éternelle, un exemple à suivre, et des enfants qui seront bons, fiers et doux comme lui. Je l'ai perdu... Oh! non! Je le retrouverai dans le sein de Dieu : car la mort, si elle sépare momentanément, rassemble aussi, et c'est pour toujours!

Françoise avait cédé à un mouvement d'exaltation qui lui avait fait négliger un instant son ouvrage. Elle le reprit bientôt, et garda le silence.

— Ne vous fatiguez donc pas tant le tempérament à coudre, dit ensuite Apostole. J'ai à vous apprendre des choses d'un intérêt majeur.

— Oh! je ne me fatigue pas, répondit la veuve avec un sourire angélique : c'est pour mes enfants.

— Vous les aimez beaucoup, Françoise?

— Est-ce que cela se demande?

— Eh bien! il faut penser à leur avenir.

— Je ne fais que cela.

— Sans doute. Mais il faut y penser... d'une certaine façon.

Les premiers mots étaient lancés. Apostole ajouta résolûment :

— Savez-vous ce qui manque à vous, à vos enfants et à votre maison? Un homme, un homme robuste et entendu en agricultnre.

— Oui, je le sais.

— Et vous ne cherchez pas?

— J'attends qu'il vienne.

— Admirable réponse! Vous avez bien raison, Françoise. Votre rôle, à vous, était d'attendre qu'il vînt.

— J'y suis obligée.

— Certes. Mais il viendra. Il adorera vos enfants....

— Oh! oui... comme un père!

— Il fera valoir votre bien. Il mettra en plein rapport vos plants d'asperges. Car, entre nous, vos fils....

— Ils sont si jeunes!

— De plus, il joindra son bien au vôtre.

— Quant à cela, ce n'est pas considérable.

— Mais si.

— Mais non.

— Je vous dis, Françoise....

— Je le sais mieux que vous, peut-être. Mais ce n'est pas là ce que je calcule. L'essentiel est d'avoir le cœur et le bras.

— Le cœur!... Oh! oui, le cœur! Vous l'aurez! Le bras aussi.

— Je n'ai donc que patience à prendre.

— Pas longtemps!

— Hélas! cela ne dépend pas de moi, ni de lui.

— On peut se hâter, Françoise, on peut se hâter.

— Il fera certainement tout son possible.

— Oui, il le fera. Et, du moment que vous le connaissez, que vous l'acceptez...

— Comment ne le connaîtrais-je pas? C'est mon frère.

— Votre frère!

— Mon frère Joseph, qui est sous les drapeaux, et dont le temps de service va expirer dans quelques mois.

— Votre frère Joseph..., qui est sous les drapeaux!...

Apostole Charmantier fut tellement abasourdi, qu'il se versa un quatrième verre de bière et l'avala d'un trait pour se remettre.

— Joseph... le mauvais sujet! murmura-t-il.

— Que dites-vous? s'écria la veuve en se levant.

Et elle enleva le pot de bière et le verre, comme si elle eût regretté de faire une politesse à un homme qui insultait son frère.

— Vous ne pourrez pourtant pas nier, continua Apostole, qu'il a déserté son corps, qu'il y a été ramené de brigade en brigade par la gendarmerie.

— Il y a deux ans, oui, et dans quelles circonstances? répliqua Françoise avec feu. C'était l'automne : il fallait labourer mon champ, relever les terres, creuser les sillons, aménager les rigoles d'irrigation. J'étais malade, mes fils et mes filles n'étaient pas capables de suffire à la tâche, et je n'avais pas de quoi payer des manœuvres. Mon frère l'apprit. Il quitta son corps sans rien dire, car il savait bien qu'on ne lui aurait pas accordé son congé; il vint à pied à

Staviator, il se mit à l'ouvrage sans même prendre le temps d'essuyer la sueur du voyage, il travailla douze jours. Le treizième, au matin, il fut arrêté, et dit aux gendarmes, en se laissant emmener sans résistance : Vous pouvez me faire fusiller si vous voulez; la récolte de ma sœur est assurée, elle et ses enfants ne mourront pas de faim l'année prochaine.

— Certainement... je ne dis pas... Ce n'est point comme s'il avait passé à l'ennemi sur le champ de bataille; il y a une différence. Nonobstant, Joseph a éte puni, et un bon militaire ne doit jamais s'exposer à cela.

— Cette punition-là n'a pas fait de tort à Joseph, sachez-le bien. Monsieur le curé me disait dernièrement encore qu'il faut respecter la justice des hommes, mais que la justice de Dieu saura discerner le bon et le mauvais côté de toutes nos actions, lorsque viendra le jour du jugement dernier.

Françoise essuya rapidement une larme; puis, comme si elle se fût parlé à elle-même :

— Jamais le courage et l'espérance ne s'éteindront dans mon cœur, continua-t-elle : car, pour me soutenir et me fortifier, j'ai dans le passé mon mari, et, dans l'avenir, mes enfants et mon frère. Oui, il reviendra, il s'établira dans ma maison, il me protégera de son bras et de sa tendresse. Moi malheureuse?... Oh ! non. Les malheureux sont ceux qui ne peuvent regarder ni en avant ni en arrière sans s'apercevoir qu'ils sont seuls. Moi, j'ai reçu des preuves d'affection de tous mes proches, je ne crains le blâme de personne, et je marche avec confiance dans la vie. Sans doute, il me faut maintenant attendre, patienter, travailler double. Mais quel est celui ou celle qui n'a pas eu ses heures de misère dans ce monde? Mon frère ne peut tarder à revenir ; il aura bientôt fini son temps. M. le ministre de la guerre lui a fait dire récemment qu'en considération de la nécessité de sa présence au sein de sa famille, il serait libéré quinze jours ou trois semaines avant les autres. Par conséquent, vous pouvez être tranquille et ne pas vous tourmentez à mon sujet, Apostole Charmantier. Je saurai subvenir à tous les besoins de mes enfants sans être obligée de vendre la vache.

Il garda un instant le silence.

— Un frère n'est pas un mari, dit-il ensuite.

Françoise ne comprit pas où il voulait en venir.

— J'entends par là, ajouta-t-il, qu'un frère peut demeurer aujourd'hui avec sa sœur, demain avec un ami, et après-demain tout seul, si cela lui fait plaisir ; qu'un mari est lié à son épouse par les serments les plus formidables, enregistrés à la mairie et proclamés ensuite aux pieds des autels devant une assistance nombreuse.

— Il est déjà tard, fit observer la veuve.

— Tard ou non, cela m'est égal, reprit-il, voyant qu'il n'y avait plus à reculer. Le mariage m'a ennuyé fortement, et le veuvage, chose surprenante, m'ennuie considérablement. J'ai contracté une alliance riche, cela ne m'a point réussi au point de vue du bonheur : je veux essayer d'une alliance pauvre mais selon mon gré. Je suis mon maître. Vos douze enfants grandiront, on s'en débarrassera peu à peu, et vous me resterez. Vous êtes encore très-bien ; il ne vous manque qu'un peu d'embonpoint, que ma fortune vous fera acquérir très-prochainement. Dites un mot et tout est conclu. On jasera peut-être, on dira que je fais une bêtise ; mais, dans les affaires de sentiment, on ne doit consulter que soi. Pourvu que je sois heureux, peu m'importe l'opinion de mes concitoyens. Répondez-moi, Françoise. Ma proposition n'est pas de nature à vous offenser, que je sache.

— Non, Apostole, non. Elle m'étonne, voilà tout. Avez-vous pu supposer que je serais capable de donner un étranger pour second père à mes enfants?

— Un étranger? moi qui suis du pays... moi qui suis votre voisin !

La veuve ne répliqua rien. Tout un monde de pensées tendres et tristes vint l'assaillir. Mais elle ne jugea pas à propos de les exprimer, de faire pénétrer Apostole au milieu des mystères sacrés d'un cœur où vivait, comme dans un sanctuaire, l'image vénérée de son mari.

— Réfléchissez, reprit le prétendant. C'est le salut pour vous et les vôtres que je vous offre. Voulez-vous huit jours, voulez-vous quinze jours pour vous décider?

— Ce n'est pas nécessaire. Dès à présent je refuse.

— Vous avez tort. Mon cœur est sensible. Je vous aime autant d'honnête compassion que d'amour ; et, quand j'ai su que vous en étiez réduite à vendre la vache...

— Apostole Charmantier, interrompit-elle, à supposer que cela soit, je préférerais vendre la vache plutôt que de vous épouser.

Cette conversation lui déplaisait, et elle avait deviné qu'à cet homme devenu vulgaire par suite de son mariage avec une femme vulgaire, il fallait une vulgaire parole pour lui faire abandonner ses projets.

Elle ne se trompa point.

Apostole se leva et se dirigea vers la porte.

— Nous voilà quittes, dit-il. Autrefois, c'est moi qui n'ai pas voulu vous épouser; aujourd'hui, c'est vous qui dites non. Nous voilà quittes.

— Quittes et bons amis, ajouta-t-elle en l'accompagnant jusqu'à l'entrée de sa demeure.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



LA ROSE DE NOEL

—

I

Il est une fleur qui éclôt quand toutes les autres sont fanées.

Elle ne craint pas la neige et se rit de la bise et du froid.

Sur une tige légère, ses corolles, d'un blanc diaphane et délicatement teintées de rose, s'épanouissent autour d'un joli petit buisson d'étamines jaunes.

On l'appelle la Rose de Noël. Et voici comment une gracieuse légende raconte sa naissance miraculeuse :

Le doux Jésus allait avoir trois ans. Désirant lui souhaiter sa fête, la Vierge bénie se mit à la recherche d'un bouquet.

D'abord elle parcourut en tous sens le petit jardin naguère encore si frais et si vert; mais pas une fleur, pas une feuille n'avait résisté au froid vif de la saison.

Elle se dirigea ensuite vers la fontaine où les filles de Nazareth, souriantes et belles, venaient, le vase sur l'épaule, puiser de l'eau.

A toutes elle demanda une fleur; mais toutes répondirent que l'hiver n'en avait pas laissé une seule autour de leurs maisons.

Marie ne perdit pas courage. Enveloppée dans son voile, elle franchit le sommet de la colline dans un pli de laquelle est situé Nazareth, et promena ses regards sur tout le pays d'alentour dans l'espoir d'y découvrir quelque coin de terre épargné par le froid.

Hélas! à l'horizon, la montagne du Carmel et celle de Gelboë, les collines de Salem et d'Endor étaient couvertes de neige.

A cette vue, Marie éprouva de la peine dans son cœur maternel.

Alors, bravant la rigueur de la saison, elle descendit dans la vallée d'Esdrelon; mais ici, comme partout, sa main ne trouva pas une seule fleurette à cueillir.

La pauvre et sainte mère revint triste et fatiguée à la maison.

II

Pendant la nuit Marie eut une inspiration touchante. Tandis que le divin Enfant, bercé par les anges, dormait à côté de Joseph, elle se leva doucement, prit le voile blanc qu'elle portait lorsqu'elle faisait partie du chœur des vierges dans le temple de Jérusalem, et se mit à en tailler quelques menues franges, qui, sous ses doigts délicats et habiles, prirent bientôt la forme d'élégantes corolles.

Puis, avec ce fil léger, qu'elle savait filer, et dont nous voyons l'aimable symbole dans ces flocons aériens qui flottent dans notre beau ciel d'automne, l'ingénieuse artiste disposa ces élégantes corolles autour d'un bouton jaune, et de cette admirable disposition naquit un frais et beau calice.

Cette fleur, blanche comme la toile virginale dont elle sortait, était presque entièrement achevée lorsque quelques goutelelettes de sang tombèrent sur le bord de ses corolles et s'y fondirent.

C'était du sang de Marie.

L'industrieuse et sainte mère, voyant poindre le jour, se hâtait tant, que de son aiguille mal dirigée elle s'était blessée au doigt.

Son premier mouvement fut d'enlever la tache rouge; mais elle n'en eut pas le temps.

Le divin Enfant venait de s'éveiller.

A peine eut-il aperçu la fleur qu'il tendit vers elle ses doigts mignons et la demanda par un adorable balbutiement accompagné d'un sourire plus adorable encore.

La sainte Vierge la lui donna et se pencha religieusement sur le berceau mystérieux, pour jouir des admirations et des joies si délicieusement naïves de son fils.

Puis la mère et l'enfant, c'est-à-dire la virginité, la maternité et la divinité, s'embrassèrent sous les regards ravis de Joseph et des anges.

Jésus aima la fleur, d'abord parce qu'elle était belle, et ensuite, et surtout, parce que le sang dont elle était teinte en plusieurs endroits lui rappelait à chaque heure combien il était tendrement aimé de sa mère.

Le jour il la tenait presque constamment à la main, et le soir il la mettait sur son oreiller et s'endormait à côté d'elle.

Un matin il se rendit au jardin, creusa dans la terre un petit trou à l'aide d'un morceau de bois pris sur l'établi de Joseph, y planta sa blanche fleur, et l'arrosa avec le gobelet que lui avaient donné les Rois mages.

Le lendemain à l'aube la plante artificielle était devenue une vraie fleur, une fleur vivante, rappelant par le blanc mat de ses corolles, légèrement nuancées d'une imperceptible teinte rosée, et le voile et les gouttelettes de sang de la Vierge-Mère.

Et, par une touchante attention, le divin Enfant voulut que la nouvelle plante fleurît aux environs de Noël et fût ainsi un perpétuel et gracieux souvenir du présent que lui avait fait sa sainte mère.

Dès lors on la nomma la Rose de Noël.

Et quelquefois aussi, pour la trace chérie du sang qu'on y voyait, fleur de Sainte-Marie.

Sous les voiles transparents de cette fraîche légende se laisse deviner une grande vérité.

C'est que Jésus, étant la Vie, donnait ou rendait la vie à tout ce qu'il aimait.

Enfant il anima la Rose de Noël qu'il aimait. Plus, tard il ressuscita Lazare, son ami.

B. Chauvelot.



CHRONIQUE

—

En temps de guerre, quand les populations inquiètes ont vu défiler au milieu d'elles les longues colonnes des régiments de l'infanterie et de la cavalerie ; quand elles ont vu se masser et disparaître au loin, sur les hauteurs, les foules armées, drapeaux au vent, prêtes à combattre ; quand elles ont aperçu passer au galop les lourds canons couchés sur leurs affûts roulants, suivis de leurs caissons sonores : elles veillent attentives, et les curieux aux écoutes ont coutume de se coucher, l'oreille à terre, afin de mieux saisir et reconnaître; dans les frémissements du sol, les premières détonations de l'artillerie lointaine, les premiers bruits de la bataille.

C'est ce que nous faisons aussi. Mais rien ne se fait entendre,... excepté quelques cris, quelques rumeurs indécises venues du côté du Creusot, dont les ouvriers se sont mis un instant en grève. Le Creusot, qui déjà a apaisé sa colère étourdie, le Creusot est une de ces grandes usines de France, d'où, grâce à la richesse de leurs terres noires, sortent à la fois les houilles et le minerai, ces deux puissants éléments, qui, modifiés et travaillés l'un par l'autre, font le sublime et terrible métal, le fer, symbole de notre siècle.

Rien de si étrange que l'aspect de ces énormes fourneaux dont l'incandescence dure des années et d'où s'écoulent des fleuves de fonte. C'est là, au-dessous de ces hautes cheminées, obélisques hardis de l'industrie embrasée, que grincent, crient, pleurent, hurlent et sifflent, dans le jeu de leurs engrenages et de leurs appareils, ces bras monstrueux de notre Briarée moderne; c'est là que se forgent les rails, ces rubans de fer, qui nous font changer en une heure et de nations et de climats; c'est là que se construisent ces puissantes machines, délicates comme des montres et fortes comme des éléphants, ces locomotives affolées, qui entraînent après elles des millions de kilogrammes, comme une hirondelle emporte dans son vol le brin de paille de son nid; là que se préparent ces dévoreurs d'espace, ces immenses steamers pour qui le tour du monde n'est qu'un jeu. Précision, délicatesse, énormité, puissance, tels sont les caractères de ces laborieux engins. Nous nous souvenons avoir vu un jour, dans un de ces grands laboratoires, se soulever, au-dessus d'une enclume vaste comme une tour d'airain, un marteau gigantesque, mis en mouvement par une machine à vapeur : le bras du titan, tour à tour écrasant ou ciselant, allait, venait, descendait, remontait, frappait docilement à coups tour à tour terribles ou mesurés le bloc de fer chauffé à blanc, qu'il pétrissait, aplatissait ou caressait au gré du maître forgeron, tantôt massue d'Hercule, tantôt poinçon de bijoutier.

Pour nous montrer toute la légèreté et toute la certitude de son foulon de fer, le mécanicien plaça une noisette sur la plate-forme, fit jouer les articulations du monstre, qui, se relevant, vint, avec une puissance souveraine, retomber subitement, et du fruit microscopique écrasa la coquille sans en effleurer l'amande.

Un autre osa plus encore. Il fit venir son fils, joli enfant de cinq ans, l'inclina, le front sur l'enclume ; et le marteau colossal relevé revint avec tout son poids s'arrêter dans sa chute, juste sur la première boucle blonde de la petite tête souriante. Tour de force poignant, devant lequel l'admiration surexcitée hésitait entre la confiance de l'ouvrier dans la précision de la machine et la foi de l'enfant dans l'adresse du père !

⁂ Deux œuvres dramatiques importantes viennent de faire leur apparition simultanée sur les deux premières scènes françaises : au Théâtre-Français, *les Ouvriers*, drame en un acte, de M. Eugène Manuel ; à l'Odéon, l'*Affranchi*, drame en cinq actes, de M. Latour de Saint-Ybars : deux pièces en vers gardant chacune, par sa portée, sa tendance et son exécution, l'empreinte de l'âge et des préoccupations de son auteur. La première pièce, *les Ouvriers*, est un drame, court, condensé, plein d'inspiration et d'aspirations, actuel et nerveux. Les beaux vers y abondent, richement chaussés de rimes sonores. C'est le temps présent : on reconnaît au souffle qni court dans tout le poëme le mouvement des idées du jour ; la vie populaire y est partout, mais noblement décrite. L'autre pièce est longue, — cinq actes, — délayée, pleine de fouillis et de recherches, malgré les allusions qu'on a voulu y rencontrer. C'est une œuvre de souvenir et de tradition ; c'est le passé. Là aussi de beaux vers, mais plutôt sous forme de ce qu'en rhétorique on appelle la tirade. La rime y marche régulièrement enfermée dans la rigueur du cothurne tragique. Aussi, malgré le nom de drame que le poëte a voulu lui donner, c'est bien une belle et bonne tragédie. Le poëme a les beautés, mais aussi les inconvénients et les roideurs du genre. La première des deux œuvres a réussi glorieusement au Théâtre-Français, avec toute la séduction de sa jeunesse ; la seconde a eu et gardera à l'Odéon tous les honneurs dus à une lente et laborieuse entreprise. Enthousiasme pour l'une, grande estime pour l'autre : tel est, pour chaque auteur, le résultat de cette double campagne. Remarquons en passant que, contrairement aux traditions et attributions des deux scènes, ici c'est le théâtre de la rue Richelieu qui a patroné la jeune tentative, et l'Odéon qui s'est prêté à l'art conventionnel.

⁂ Malgré leurs querelles historiques, la France et l'Angleterre, deux sœurs séparées, s'appellent toujours et se tendent la main. L'on cherche sans cesse à supprimer la Manche. Nous avions eu déjà divers projets formés dans ce but conciliateur. Il s'agissait d'abord d'un tunnel sous-marin qui se glisserait sous le Pas de

Calais, puis d'un pont gigantesque tout en fer avec rail-way. Récemment les ingénieurs avaient imaginé deux môles immensément prolongés qui, partant l'un de Douvres et l'autre de Calais, ne laisseraient entre leurs deux phares extrêmes qu'une passe étroite de quelques kilomètres, franchie facilement au moyen d'un pont. Aujourd'hui c'est autre chose : le trait d'union se ferait à l'américaine. On propose un nouveau système de bateaux à vapeur d'une longueur démesurée, capables de supporter et de transporter en quelques heures, de l'une à l'autre rive, les trains tout entiers avec locomotives, wagons, voyageurs, bagages et marchandises, le tout sans *dételer*. Les fonds sont prêts. Ainsi le transbordement... supprimé; trois heures de temps perdu... supprimées; les frais y afférents... supprimés. Soit; mais le vent, mais la tempête, mais le mal de mer...

⁂ L'autre jour, un bruit formidable sortait des profondeurs de l'Institut : c'étaient des éclats stridents d'une sonorité métallique assourdissante. Les passants s'arrêtaient et se regardaient, les groupes se formaient et s'interrogeaient. Qu'était-ce? que se passait-il dans l'intérieur de ces murailles ordinairement si placides, aujourd'hui si retentissantes? On le sut bientôt : le bruit venait de l'Académie des sciences.

Il paraît que nous étions très-inférieurs en un point important de l'industrie humaine. Nous avions beau être fiers de notre vapeur, de nos chemins de fer, de notre télégraphie électrique, de notre photographie, de nos monts transpercés, de nos isthmes tranchés; nous étions de fait très-inférieurs à l'Inde, au Céleste-Empire, au Japon. L'Orient a le gong et le tamtam; nous n'avions rien ou presque rien en ce genre. Un problème était là, que nous n'avions pu résoudre : nous étions vaincus.

Mais voilà que M. Dumas, le savant directeur de la Monnaie, vient de faire la découverte du puissant, du véritable tamtam oriental, resté mystérieux pour nous jusqu'à ce jour; et l'inventeur faisait l'expérience de son instrument devant ses collègues effarouchés. De là ce bruit formidable. Victoire! nous avons enfin le vrai tamtam.

Le tamtam! quelle ressource nouvelle pour la musique de l'avenir! Le tamtam! quel horizon nouveau pour Wagner!

⁂ Dernièrement un vol audacieux a été commis pendant la nuit au collége Stanislas. Des malfaiteurs, profitant probablement de l'absence des sergents de ville attirés ailleurs ou fatigués de la rude journée qu'ils venaient de passer, se sont introduits par escalade dans l'enceinte du jardin du collége; puis, de là gagnant le réfectoire, ont pu s'emparer de toute l'argenterie, couverts, couteaux, ronds de serviettes, plateaux, timbales, qui leur sont tombés sous la main, enfin s'évader par où ils étaient venus. Il est curieux que dans un si vaste établissement, où se trouve accumulée toute une population spéciale, personne n'ait rien vu ni entendu pendant l'accomplissement de ce hardi coup de main. Il est vrai que la jeunesse a le sommeil profond ; néanmoins un journal de la petite presse nous affirme que, grâce à l'activité de la police, les auteurs de ce vol *des couverts* le seront bientôt. Sans admettre la formule de cette prédiction, nous en espérons la réalisation.

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mes Souvenirs, par madame ÉLISABETH DE BONNEFONDS, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Ce livre est une autobiographie. Dans des pages calmes et simples, l'auteur raconte une existence simple et calme. Pas d'événements extraordinaires, pas de circonstances romanesques, mais un tableau d'intérieur où la vie de province, la vie en famille, est peinte avec une fidélité et un relief saisissants.

On se plaît à suivre l'héroïne à travers les diverses phases de sa carrière si paisible et si peu accidentée; on s'intéresse aux naïfs souvenirs de son enfance comme aux souvenirs plus graves de son adolescence et de son âge mûr; partout elle plaît, partout elle attache, partout elle émeut.

Du milieu de ces souvenirs se détache un épisode qu'on lira avec un vif intérêt : c'est l'histoire d'un jeune zouave pontifical, blessé à Castelfidardo, et venant mourir, entre sa mère et sa fiancée, dans le vieux castel de ses aïeux. Nous connaissons peu de pages plus nobles et plus attendrissantes.

L'Enfant volé, par M. ALFRED DES ESSARTS, 2 vol. in-12. Prix : 4 fr.

Nos lecteurs connaissent depuis longtemps et apprécient à sa juste valeur le talent de M. Alfred des Essarts; ils ont lu et admiré les charmants récits qu'il a publiés dans *la Semaine des Familles*, et parmi lesquels il nous suffira de nommer *Une petite Fille de Robinson*. Nous ne les étonnerons donc pas en leur apprenant que *l'Enfant volé* est un beau et bon roman où l'auteur a semé à pleines mains les richesses de son imagination et de son cœur.

Cette large part faite à l'éloge, qu'il nous soit permis de regretter que M. des Essarts ait choisi un sujet trisant de trop près le mélodrame et donné à son récit un point de départ tout à fait invraisemblable.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

P. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait du cardinal Ximenès

LE CARDINAL XIMÉNÈS

Les grands princes font souvent les grands ministres ; c'est qu'ils savent distinguer le mérite et le mettre à sa place. Cette espèce d'intuition, fruit naturel d'une intelligence élevée, n'a pas manqué aux premiers *rois catholiques*, Ferdinand et Isabelle. La gloire dont les entourent leurs grandes actions semblerait suffire pour rendre leur nom immortel ; ils donnèrent un nouveau lustre à cette gloire déjà si brillante en associant à leur administration un des plus célèbres hommes d'État, non-seulement de l'Espagne, mais de l'Europe, et qui peut soutenir, sans désavantage aucun, le parallèle avec le grand ministre de Louis XIII, Richelieu.

Comme si une naissance relativement obscure avait une mystérieuse influence sur le développement progressif des qualités naturelles, Ximénès dut le jour à un simple receveur de la dîme consacrée à la guerre contre les Maures. Sa famille n'était pas cependant sans quelque illustration ; elle était noble, mais pauvre. Il quitta de bonne heure Torrelaguna, petite ville de la Vieille-Castille, son lieu natal. Décidé à embrasser l'état ecclésiastique, il alla demander la science aux professeurs d'Alcala, de Salamanque et de Rome. Les épreuves, pierre de touche des grands caractères, l'accueillirent dès les premiers pas ; mais, sans se laisser rebuter, il se montra plus fort que la contradiction. Ses talents le firent remarquer, et bientôt il devint grand-vicaire du cardinal Gonzalez de Mendoça, évêque de Siguença. Les sourires de la fortune ne l'éblouirent point ; désireux d'une plus grande perfection, il se tourna vers le cloître et entra chez les Cordeliers de Tolède. Mais Dieu l'appelait à un rôle autrement important. Au milieu de ses méditations et de ses études, il se vit recherché par la reine Isabelle, appelé à diriger sa conscience, et bientôt après, en 1495, à monter sur le siége de Tolède. L'humble religieux combattit longtemps la volonté royale ; un ordre du Souverain Pontife parvint seul à vaincre ses résistances.

Une vaste carrière s'ouvrait au zèle du nouveau prélat : car son action ne devait pas être restreinte à son diocèse ; la confiance de la reine lui demandait de plus grands services. Comme ses augustes maîtres, Ximénès tourna ses premiers efforts vers les Maures de Grenade, à peine soumis, afin de les arracher à

leurs erreurs et de comprimer aussi à l'occasion leurs tentatives de révolte. Plus tard, comprenant que le voisinage de l'Afrique contribuait à entretenir parmi eux l'espérance de reconquérir un jour leur ancienne indépendance, il poussa Ferdinand à porter la guerre au delà du détroit. Des troupes étaient déjà rassemblées quand la reine mourut. Privé de sa protectrice, Ximénès ne continua pas moins la réalisation de ses projets. Afin d'encourager le roi, il lui prêta trente mille écus. Mazalquivir, ville proche d'Oran, fut prise en trois jours. Ces heureux commencements enhardirent l'archevêque de Tolède, et, malgré une trêve signée après ces premiers succès, il eut toujours les regards fixés sur le continent africain.

De nouvelles dignités cependant s'accumulaient sur sa tête; il les devait toutes à la faveur de Ferdinand, dont il secondait si heureusement les desseins. En 1507, il reçut le chapeau de cardinal et le titre d'inquisiteur général.

Tous ces honneurs étaient aussi mérités qu'ils étaient acceptés avec modestie. Ximénès n'y voyait qu'un moyen de plus pour multiplier les bienfaits autour de lui. Toujours affable, il se laissait approcher par les pauvres, les écoutait avec bonté, les soulageait dans leurs misères; les églises, les monastères, les hôpitaux, lui durent d'abondants secours. Pendant les vingt-deux années qu'il occupa le siége archiépiscopal de Tolède, il dépensa près de vingt millions à satisfaire la généreuse charité dont il était animé. Attentif à remplir scrupuleusement les devoirs importants de sa charge, il opéra la réforme des mœurs du clergé et du peuple, et ramena à leur première ferveur les ordres religieux qui s'en étaient éloignés.

Ces pacifiques occupations ne détournaient pas le cardinal d'Espagne de son projet, en partie déjà réalisé par la prise de Mazalquivir. En 1509, grâce à sa vigoureuse initiative, une nouvelle expédition se préparait dans tous les ports de la Méditerranée. Levée de troupes nombreuses et choisies, approvisionnements considérables, Ximénès veillait à tout. On construisait des vaisseaux par ses ordres; on rassemblait des armes, de l'artillerie, des chevaux. Ses revenus suffisaient à toutes les dépenses. Il voulut même contribuer de sa personne au succès de l'expédition et résolut de passer lui-même en Afrique. Le rendez-vous général était le port de Carthagène. Bientôt quatorze mille hommes s'y trouvèrent rassemblés sous les ordres du comte Pierre de Navarre. Enfin le 16 mai, dix gros galions et quatre-vingts vaisseaux de charge levèrent l'ancre et cinglèrent vers l'Afrique. Ximénès avait choisi comme point d'attaque l'importante ville d'Oran, qui alors formait une sorte de république sous la protection du roi de Tlemcen. Position très-forte, elle servait de repaire aux pirates qui infestaient les mers et venaient enlever les chrétiens sur les côtes de l'Europe. Après avoir animé ses troupes, Ximénès se retira dans une église, et là, semblable à Moïse, il combattit par ses prières, pendant que les Espagnols en venaient aux mains avec l'ennemi. Un combat acharné ne tarda pas à s'engager. Au commencement de l'action, les chrétiens, découragés par la mort de Louis de Contreras, un de leurs chefs, lâchèrent pied; mais bientôt, honteux de leur lâcheté, ils reprennent l'offensive, et, malgré une vigoureuse sortie de la garnison, les Maures sont complétement battus. Les troupes laissées sur la flotte débarquent à leur tour, et pendant que les infidèles luttaient dans la plaine, ils entrent à l'improviste dans la place. Oran était prise. Tout le monde attribua cette rapide victoire aux prières du cardinal. Averti du succès de ses troupes, Ximénès accourt, entre dans la ville, purifie la principale mosquée et la consacre à Notre-Dame-de-la-Victoire. Le lendemain, laissant Navarre en Afrique, il retournait en Espagne, où l'attendait un véritable triomphe. Mais son humilité fut plus grande que sa victoire, et, se retirant à Alcala, il ne voulut rendre qu'à Dieu la gloire qu'il avait méritée.

Le nom de Ximénès est encore attaché à la fondation de l'université d'Alcala, qui, dans la suite, devint une des plus célèbres de l'Europe. Elle fut établie sur le modèle de celle de Paris, alors sans rivale dans le monde. Ce fut aussi dans cette ville que le cardinal d'Espagne fit imprimer la *Bible polyglotte*. Pour rassembler les manuscrits hébreux nécessaires à cet important travail, Ximénès ne recula devant aucun sacrifice, et l'on s'étonnera encore de nos jours des sommes considérables qu'il y consacra. Cette Bible contient, en six volumes in-folio, le texte hébreu et les versions grecque des Septante, latine de saint Jérôme, chaldaïque d'Onkelos. Comme le remarque un historien du grand cardinal, quand bien même toutes les autres fondations de Ximénès auraient péri, la seule Bible d'Alcala suffirait pour lui mériter l'immortalité dans le souvenir des siècles.

Ferdinand le Catholique, sur son lit de mort, nomma Ximénès régent de Castille en 1516; ce choix fut ratifié par l'archiduc Charles, depuis l'empereur Charles-Quint. Mais le cardinal ne jouit pas longtemps de cette haute marque de confiance : le 8 novembre 1517, il mourait, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans la ville de Roa. Son corps fut enterré à Alcala.

Prêtre, Ximénès fut pieux comme un saint; évêque et primat de l'Espagne, il a bien mérité de la science et de la morale par sa rare mansuétude et son zèle infatigable; homme d'État, il se montra juste, énergique, sage plus que tous autres.

Xavier de Corlas.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276 et 298.)

—

V

Le lendemain, lorsque toute la petite famille fut réunie, Françoise ne put s'empêcher de s'applaudir encore davantage d'avoir repoussé l'offre d'Apostole Charmantier. Une veuve est, dit-on, inconsolable d'avoir perdu son mari, jusqu'à ce qu'elle en trouve un autre; mais ce mot, qui est certainement très-spirituel, n'est peut-être pas très-juste, et l'on peut affirmer qu'il n'est pas généralement applicable. Sans doute le veuvage est lourd, même pour les hommes; mais il l'est surtout pour les personnes qui envisagent comme étant la plus importante sur terre la tâche de pourvoir à leur propre bonheur et qui n'ont à remplir que de faciles devoirs de famille. Du reste, ces choses-là ne se discutent pas : chacun, en ces graves questions, agit selon son cœur et selon sa conscience. Il est permis toutefois de constater que ceux ou celles qui demeurent fidèles jusqu'au tombeau à la mémoire des morts sont estimables autant que profondément respectables; mais aucune loi n'oblige à les imiter.

— Un autre viendrait commander ici, pensa la veuve, un autre usurperait le titre sacré de père!... Oh! non, jamais, jamais!

Elle fut distraite de ses pensées par la jeune Suzanne, qui, curieuse comme les jeunes filles le sont quelquefois, avait trouvé moyen de jeter un coup d'œil sur le livre.

— Mère, dit-elle en s'approchant avec un geste d'effroi, sautons quelques pages. L'auteur lui-même dit que le chapitre suivant n'est qu'un tissu d'horreurs épouvantables.

Ces paroles amenèrent aussitôt des démonstrations en sens inverses.

— Passons un chapitre! dirent les jeunes filles.

— Non, non! s'écrièrent les garçons : nous voulons connaître le tissu d'horreurs épouvantables.

Le petit Charlot s'avança bravement.

— Les horreurs! balbutia-t-il... les horreurs épouvantables! Charlot n'a pas peur.

Pendant ce temps, la veuve avait rapidement parcouru le volume.

— Tu peux continuer, Jeanne, dit-elle ensuite. Les enseignements de l'histoire sont toujours profitables; le récit des calamités même est bon à entendre : il nous invite à bénir Dieu lorsque nous sommes heureux; il nous apprend à supporter avec constance, aux heures d'adversité, les maux que tant d'autres créatures humaines ont soufferts avant nous.

Et Jeanne reprit sa lecture :

Un tissu d'horreurs épouvantables signala le quinzième siècle.

Deux factions rivales, les Bourguignons et les Armagnacs, ensanglantèrent le pays.

En 1411, des troupes envoyées par le duc d'Orléans commettent dans le diocèse de Laon les plus affreux désordres. Cluguet de Brabant assiége Rethel avec deux mille hommes, et se venge d'avoir été repoussé en mettant le pays à feu et à sang. Le duc de Bourgogne accourt à la tête de seize mille hommes; il se saisit de Chauny et de Laon, il ravage villes et villages. Tant d'excès irritent Charles VI, qui se met en campagne et communique une ardeur nouvelle à cette tuerie générale. Ayant ensuite atténué pour quelque temps les maux de la guerre, il fit à Notre-Dame-de-Liesse le pèlerinage qu'il lui avait voué.

En 1416, plusieurs seigneurs de la maison du duc de Bourgogne, parmi lesquels Jean de Pony, Ferry de Mailly, Maurice et Gorran de Saint-Léger, Jean d'Aubigny, Jean Delafosse, Hector et Philippe de Savensie, Léon de Jacqueville, Lambers de Savoie, se ruèrent sur la contrée, la saccagèrent, brûlant les châteaux, tuant les gens sans pitié ni merci.

La Hire, le fameux la Hire, fit des prodiges. Aussi pieux que valeureux, il va, à chaque victoire qu'il remporte contre ces guerriers désordonnés, en rendre grâces à Notre-Dame-de-Liesse. Au milieu de cette immense désolation, elle conserva pourtant son nom de Dame-de-Joie : tant le sourire compatissant de ses lèvres maternelles répandit de courage et de résignation chrétienne sur tous les infortunés qui l'imploraient!

Elle seule, debout et respectée parmi tant de ruines, ranimait l'espérance divine, que des malheurs accumulés menaçaient d'éteindre dans tous les cœurs. La misère était si grande, qu'il n'y avait pas un coin de la France où l'on fût tranquille. La terre n'était plus qu'une vaste solitude, et personne n'apparaissait dans les champs pour les cultiver. Si quelques paysans s'y hasardaient, s'ils menaient paître en grande hâte quelques bestiaux échappés par miracle aux horreurs de la guerre, ils ne le faisaient qu'après s'être assurés que des soldats étaient en sentinelle sur les plus hautes tours des châteaux et forteresses, lesquels, dès qu'ils apercevaient des coureurs dans la plaine, sonnaient ou une cloche ou d'une trompette, au son de laquelle les paysans, avertis ainsi, se retiraient bien vite dans les forteresses avec leur bétail et leurs charrues. Cet état de choses dura si longtemps, que les troupeaux finirent par s'accoutumer à ces retraites précipitées : on les voyait courir dès que la cloche sonnait, même s'il n'y avait aucun gardien pour les conduire, et se retirer en quelques minutes dans les lieux de refuge.

En même temps que manquait partout la protection humaine, des impies s'efforçaient de paralyser la pro-

tection céleste. Des Anglais (maudite soit à jamais leur mémoire!) s'étaient établis à Montaigu, nid de vautours d'où leur regard planait sur tous les environs de Liesse, comptant les voyageurs qui chaque jour s'y rendaient en pèlerinage, choisissant le moment favorable pour les attaquer et les dévaliser.

Oh! les Anglais!...

Maître de presque tout le royaume, Henri VI, roi d'Angleterre, s'intitulait roi de France. La monarchie française était sur le point de périr; une seule ville lui restait encore, Orléans, et elle allait tomber aux mains de l'étranger. Mais une jeune fille, douce et vaillante messagère de la Divinité, apparut; Jeanne d'Arc sauva la France par une de ces merveilleuses épopées dont on ne trouverait pas l'équivalent dans l'histoire du monde entier et où se manifesta d'une façon pour ainsi dire tangible l'action directe de la Providence. Orléans fut délivré, et Charles VII entra enfin pour se faire couronner dans cette antique cathédrale de Reims, où tous ses ancêtres étaient venus avant lui recevoir la sainte onction.

L'ennemi néanmoins se maintenait dans un assez grand nombre de places fortes. Le tissu d'horreurs épouvantables dont nous avons parlé se compliquait d'une foule de circonstances désastreuses, qui en étaient la conséquence inévitable.

Les bonnes gens qui ne demandent qu'à vivre de leur travail et à élever leurs enfants en honorant Dieu étaient si opprimés, si dénués et appauvris, qu'ils ne savaient où aller pour s'abriter et se nourrir, et qu'ils erraient à l'aventure comme des bêtes. De cette misère naquit une famine si étrange, si affreuse, que des troupes d'hommes affamés se voyaient sur toute la France, rencontrant parfois des troupes d'animaux carnassiers; et alors se livraient des combats terribles, à la suite desquels l'une des deux troupes, toute saignante encore de l'ardeur de la mêlée, dévorait l'autre sur le champ de bataille.

Les rues de Paris, la ville la plus populeuse de la chrétienté, étaient pleines de loups et de louves, qui, en plein jour, attaquaient les habitants et les mangeaient. Vainement donnait-on vingt sols tournois pour chaque loup occis, ces funestes repas n'en continuaient pas moins, et ils contribuèrent à engendrer dans tout le royaume une pestilence telle, que cette peste meurtrière, jointe à la famine et à la guerre, fit de la France l'asile de tous les fléaux connus.

En vue de ranimer par sa présence les régions les plus éprouvées, Charles VII, en 1441, passa un mois entier à Laon, et notamment les fêtes de Pâques. De là il fit plusieurs pèlerinages à Notre-Dame-de-Liesse, accompagné des héros qui l'aidaient à expulser les étrangers.

Dans ces pèlerinages, il se convainquit que si lui, roi de France, s'était vu longtemps en péril et n'avait dû son salut qu'à l'intercession de la Providence, cette même Providence réclamait maintenant le secours de son bras afin de délivrer le sanctuaire de la Vierge de consolation des incessants dangers qui le menaçaient.

Et en effet, l'antique forteresse de Montaigu, tombée au pouvoir des Anglais, était pour eux un repaire imprenable.

Située sur une montagne isolée et escarpée, cette forteresse bravait par ses murailles élevées et ses abords inaccessibles tous les moyens d'attaque en usage à cette époque.

Sa forte garnison, terreur de tout le pays, faisait continuellement des courses, tueries et pilleries, jusqu'à Reims, qui en était à huit lieues; jusqu'à Saint-Quentin, qui en était à plus de douze lieues.

On juge par là de quelles exactions les brigands de Montaigu ensanglantaient le bourg de Liesse, sans troupes et sans murailles pour le protéger.

Tous les pèlerins qui s'y rendaient étaient rançonnés par ces brigands, et la moindre résistance était punie de mort.

Ils n'osèrent livrer bataille à Charles VII, entouré d'un cortége qui était une véritable armée; mais le roi remarqua avec affliction sur son chemin les corps d'une foule de pèlerins inoffensifs, misérablement assassinés.

Et quand il demandait la cause d'un si abominable carnage, les bonnes gens montraient du doigt un côté de l'horizon, d'un air à la fois effrayé et mystérieux, puis ils murmuraient timidement ce nom :

— Montaigu!

Après avoir fait ses dévotions à Notre-Dame-de-Liesse, Charles VII chevaucha dans le bourg et acquit d'innombrables preuves des ravages commis.

Des maisons entières brûlées :

— Montaigu!

Des braves gens ruinés, déguenillés et sans refuge :

— Montaigu!

Des veuves pleurant leurs maris égorgés, des enfants pleurant leurs pères, des pères pleurant leurs enfants :

Montaigu!

Et ce nom prononcé d'abord à voix basse comme une sourde imprécation, ce nom maudit s'accentua bientôt dans toutes les bouches en résonnant comme un tocsin d'alarme, comme une invocation, comme un cri de guerre; et, de toutes parts, les populations répétèrent sur le passage du cortége royal :

— Montaigu! Montaigu! Montaigu!

Soudainement Charles VII s'arrêta.

La Hire, Chabanne, Rohan et plusieurs autres de ses vaillants compagnons se groupèrent autour de lui.

— C'est grand'pitié, dit-il, que de voir tant de mes fidèles sujets en si pressant souci.

— Que mon roi l'ordonne, reprit la Hire tranquillement, et j'irai disperser aux quatre vents du ciel le nid et les vautours.

— Non pas toi seul, répondit courtoisement Charles VII. La chose en vaut la peine, et nous voulons égal partage au péril; n'est dit. N'en parlons plus : nous détruirons Montaigu, ou nous y périrons tous.

Alors Rohan, qui était prudent autant que hardi, fit caracoler son cheval, afin que les curieux s'écartassent pour ne pas être écrasés, et qu'ainsi l'engagement royal ne fût pas entendu.

Rohan savait bien que cet engagement serait tenu. Mais il ne voulut pas le rendre public, pour qu'il ne risquât point de s'égarer dans l'oreille d'un traître, qui l'eût porté aux gens de Montaigu.

Ce fut une lutte effroyable.

Le roi ne s'était pas trompé en pensant que l'effort réuni de tous ses guerriers était nécessaire pour réduire une forteresse si bien défendue.

Le siége en fut aussi meurtrier que celui d'une grande ville, et l'on y perdit beaucoup de monde.

Mieux encore que le roi de France, les assiégés savaient qu'il fallait vaincre ou périr.

Ils combattirent donc en désespérés; et, quand la brèche fut ouverte, quand la mêlée devint générale, on entendit des deux côtés ces cris furieux :

— Tue! assomme! mort aux Anglais! mort aux Français! pas de quartier! pas de prisonniers!

Il y eut une boucherie horrible.

Puis on apporta au roi la tête d'un Anglais encore toute chaude.

— Sire, c'est le dernier, lui dit-on, et c'est le seul qui ne se soit pas vaillamment comporté. Nous l'avons déniché dans un coin où il s'était blotti par poltronnerie, et où, véritablement, il ne devait pas être à l'aise. Sa posture était si singulière, que nous en avons ri de bon cœur. Puis, le saisissant par les cheveux, nous lui avons tranché la tête afin de terminer sa gêne.

Le roi daigna sourire, mais du bout des lèvres, sans approuver ni désapprouver : car il n'ignorait pas qu'il faut laisser quelque latitude à la grosse gaieté des guerriers.

Toutefois, le connaissant aussi humain que brave, la Hire, Chabanne et Rohan s'approchèrent, censément pour le consulter, mais en réalité pour lui épargner ce spectacle : car, si la vue du sang répandu est inévitable à un roi dans l'exercice de ses fonctions militaires, elle attriste cependant toujours le cœur d'un vrai chrétien.

Rohan, Chabanne et la Hire dirent alors :

— Sire, que ferons-nous maintenant?

Sur-le-champ le roi ordonna qu'on appelât des manouvriers et des ouvriers.

Ce n'était pas tout que d'avoir détruit les hommes; il fallait détruire les pierres, ou du moins les disperser, les rendre inoffensives.

A cette requête, tous les habitants de Liesse s'ébranlèrent et marchèrent. Plus maçons que soldats, ils exécutèrent avec tant de zèle l'ordre reçu, ils ruinèrent si complétement cette forteresse redoutée, qu'aujourd'hui on n'en retrouve aucun vestige. Doués de cette économie vigilante et de ce louable désir de prolonger l'existence qui sont les vertus caractéristiques de la petite bourgeoisie française et lui assurent une durée indéfinie, ils s'emparèrent probablement des pierres pour se bâtir des maisons solides et commodes.

Toujours est-il que, lorsque l'on voyage dans le pays, les savants vous disent : « C'est là que fut Montaigu. » D'autres savants vous conduisent à un autre endroit et vous disent : « C'est là. » Enfin les cinq ou six savants de la contrée qui ont le bonheur d'être propriétaires ont tous trouvé dans leurs domaines des traces authentiques de cette forteresse si célèbre jadis.

Quant aux ignorants, ils ne savent pas où était Montaigu, dont le nom même a disparu du pays.

Montaigu, si fort, est tombé, tandis que l'église de Notre-Dame de Liesse, si faible, est restée debout.

Le règne de la force n'a qu'un temps, parce qu'il représente la violence et l'injustice; le règne de la religion est éternel, parce qu'il représente la foi, l'espérance et la charité.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

—

Nous nous proposons de donner régulièrement une chronique mensuelle des faits qui auront passé par la lanterne magique de l'Académie des sciences ou qui auront traversé le champ de la science ou de l'industrie : résumé sommaire, bien entendu, et dépouillé autant qu'il sera en nous de ce vêtement sévère sous lequel les faits de la science se présentent presque toujours. Sans plus ample préambule, entrons en matière.

L'Académie vient de se mettre en agitation au sujet... du *postulatum* d'Euclide. Suivant un de ses membres les plus éminents, M. Bertrand, ce postulatum vient d'être enfin démontré par un professeur de province, par une voie indirecte et laborieuse, il est vrai, mais enfin démontré. Malheureusement, M. Bertrand n'a pu faire partager son opinion à ses collègues; mais il y a eu « dits et contredits » sur la matière, et l'on ne comprend pas que, sur une question de géométrie, il puisse exister de tels désaccords entre les maîtres de la science, et il est vraiment scandaleux de voir un savant de la taille de M. Bertrand subir des éblouissements de cette nature. Aucune conviction ne paraît s'être ralliée à la sienne, et le postulatum reste encore à démontrer, si

tant est qu'il en vaille la peine; ce qui n'est pas mon avis.

Mais enfin, diront nos lectrices, qu'est-ce que c'est que ce fameux *postulatum?* Si vous tenez à le savoir, le voici. Étant données une droite, une perpendiculaire sur cette droite, et une autre droite, non perpendiculaire, cette oblique, suffisamment prolongée, rencontrera la perpendiculaire. Pour qui a la figure sous les yeux, il paraît incroyable que ce principe puisse faire question : aussi Euclide n'a pas imaginé de le démontrer; il *demande* qu'on lui accorde de plein droit une affirmation aussi évidente : de là le mot de *postulatum.* Mais il se trouve constamment des « difficiles » qui veulent à tout prix démontrer cet axiome; et, attendu qu'ils le veulent, ils le démontrent réellement, mais ils ne le peuvent qu'en prenant pour point de départ quelque autre principe contestable et beaucoup moins évident que le postulatum. Et comme d'ailleurs ce n'est pas un petit labeur, et que celui-ci, quand il est consciencieux, exige une rude patience, je souhaite que cela leur compte pour le paradis.

— Un autre débat s'est engagé à l'Académie au sujet de notre bonne amie l'espèce asine, qui a fait dans le présent recueil, sous la docte plume de Jérôme Dumoulin, le sujet d'articles fort intéressants. Parmi les titres de l'âne à notre estime et à notre sympathie, l'auteur signale sa noblesse de race, établie par l'ancienneté de ses parchemins. Par ce côté, le cheval n'est pas, quoi qu'en dise Buffon, « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite; » l'âne est mentionné dans l'histoire avant qu'il y soit question du cheval : celui-ci n'est signalé dans la Bible que sous l'administration de Joseph en Égypte, tandis que nous voyons Abraham chevauchant sur son âne. D'après M. Lenormant, on ne voit le cheval figuré sur les monuments égyptiens qu'à la même époque, tandis que l'âne s'y rencontre sur des monuments des époques de beaucoup antérieures. Un savant astronome affirme, au contraire, que le cheval était bête de somme en Chanaan du temps d'Abraham, vu qu'un traducteur israélite de la Bible mentionne des *mules* à cette époque : ce qui suppose des chevaux et des ânes tout à la fois, vivant d'ailleurs en parfaite intelligence. Mais il se trouve que le mot que le nouveau traducteur rend par *mules* est traduit autrement par les Septante et par la Vulgate, qui l'interprètent par celui d'*eaux chaudes*; ce qui n'est pas précisément la même chose. De plus, reste à savoir si le mot hébreu qu'on traduirait par *mules* exprimerait bien l'animal hybride auquel concourent l'âne et un cheval proprement dit, et ne serait pas, au contraire, l'hémione, comme le supposent plusieurs membres de l'Académie. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'âne est d'une très-ancienne noblesse, mais noblesse de robe : car jamais, paraît-il, il n'a porté la cape et l'épée.

— Voici une nouvelle découverte faite en Égypte par des voyageurs qui ont assisté à l'inauguration du canal de Suez : c'est celle d'un terrain d'un are environ, couvert d'une multitude, de plusieurs milliers, dit M. Lenormant, de débris de ce qu'on appelle « l'âge de pierre, » tels que haches, couteaux, aiguilles, etc., de pur silex. Empilées en tel nombre sur un si petit espace, ces pièces doivent être considérées comme les restes d'un atelier où se fabriquaient en masse ces armes et ustensiles divers. Avec quels instruments les fabriquait-on? Cela est difficile à dire, alors qu'ils sont censés avoir servi d'armes et d'ustensiles de ménage à des hommes primitifs qui n'auraient pas connu les métaux. Les haches, ou ce que l'on considère comme telles, auraient été pour ces braves gens des armes défensives et offensives contre les animaux de mauvais caractère ou ceux qui pouvaient servir de nourriture à l'homme; mais Pomponius et moi ne pouvons comprendre qu'avec de tels cailloux, dont beaucoup n'ont pas plus de deux décimètres de long, les humains aient pu se colleter avec des lions, des ours, des éléphants et autres bêtes brutales et malintentionnées à l'égard de l'homme, qu'ils pouvaient assommer d'un coup de patte et avaler avec son caillou. Que ceci ait été des haches de bataille, faute de mieux, c'est ce que réfute surabondamment ce fait que, dans les tombeaux celtiques, on trouve des haches de bronze appariées à de petites haches de silex. On pouvait donc fabriquer des haches métalliques un peu plus utiles pour la guerre aux animaux que ces véritables joujoux de silex, tout au plus bons à massacrer des huîtres.

— Voici d'ailleurs un contemporain de cette époque des prétendues armes de pierre. Nous nous trouvons en face d'un félin sur lequel les savants dissertent. Qu'est-ce que c'est, se demandent-ils, que ce *felis spelæa* (traduisez : *chat des cavernes*)? Oui, chat; mais quel chat, et qui ne hantait pas les salons? La question est de savoir si c'était un lion proprement dit, ou un jaguar, ou un tigre; ou un lion vrai, mais d'une espèce inconnue; ou... mais en tout cas, un grand carnassier de la famille des *felis*. Au fond, cela nous est égal à vous et à moi; mais ce qu'il importe de faire remarquer à ce sujet, c'est que le *lion des cavernes* dont les débris sont ici en cause, prenait ses aises et bâillait au soleil à l'époque de ces messieurs de l'âge de pierre, sans redouter les haches de caillou, qui, en cas de rencontre, n'auraient pas entamé sa peau, tandis que ses dents et ses griffes auraient mis en charpie l'homme primitif qui aurait osé se mettre en communication avec lui.

Une autre remarque à ce sujet. Les restes de cet animal et de certains autres fauves se trouvent mêlés, comme dans beaucoup d'autres cavernes, d'ossements d'animaux de naturel pacifique, ne mangeant pas de chair, mais très-susceptibles d'être mangés eux-mêmes et tout crus. Comment expliquer la présence de ces herbivores dans ces charniers où les carnassiers étaient tout à fait chez eux? L'explication naturelle et facile se

trouve dans le cataclysme diluvien. Les animaux de toute sorte y auront été poussés par le flot envahissant à mesure que celui-ci montait, ou bien les débris de toutes les espèces déjà noyées y auront été entraînés par l'eau qui s'engouffrait dans ces cavernes. Il y a des gens que chagrine cette explication, parce que le déluge biblique ne leur agrée pas. Suivant eux, ce sont les carnassiers qui, après avoir, à la chasse, fait prisonniers les herbivores, les entraînaient dans leurs repaires, et là les mangeaient à l'aise, en laissant sur le sol les carcasses où ils ont laissé gravées les empreintes de leurs dents. Mais, outre beaucoup d'observations à l'encontre de cette belle théorie, en voici une qui n'est pas sans quelque poids.

Dans les grottes ossifères d'Arcy-sur-Cure, on trouve, entre autres, des ossements d'ours enfouis dans un épais limon et mêlés avec du sable, des cailloux roulés, des coquilles d'huîtres et des tessons d'une poterie de terre. Sont-ce des ours qui auraient importé dans ces cavernes le limon et les cailloux roulés? sont-ce aussi ces plantigrades qui auraient importé des huîtres qu'ils auraient pêchées en plaine? sont-ce eux qui auraient fait usage des marmites dont on retrouve les débris avec eux, et dont ils se seraient servis pour se faire du bouillon? Je crois que ce pot-au-feu serait plutôt le fait des hommes postdiluviens qui auront occupé ces cavernes après eux, ou bien que tout cela s'est trouvé engouffré avec les hommes et les bêtes lorsque les flots limoneux du déluge eurent atteint, en s'élevant, le niveau de ces cavernes.

— Un autre sujet encore se débat devant l'Académie : c'est celui de l'auteur de la grande découverte des vins chauffés. En portant le vin à une température de 55°, on le rend inaltérable, sans lui faire perdre ses qualités. C'est à M. Pasteur qu'on doit cette découverte : en chauffant ainsi le vin dans une mesure modérée, on détruit les principes qui le rendent fermentescible, et l'on écarte ainsi les causes qui le détériorent. Des épreuves officielles faites par une commission compétente ont établi d'une manière authentique que le vin chauffé dans ces conditions, non-seulement n'est pas altéré, mais qu'il paraît en recevoir des améliorations notables. Ce procédé paraît déjà appliqué en grand dans l'industrie et le commerce des vins. Mais il y a des réclamants qui revendiquent la priorité de l'invention pour eux; ce ne serait pas M. Pasteur, mais tel ou tel autre expérimentateur qui aurait imaginé et mis en pratique la méthode avec un succès satisfaisant. Je ne doute pas pour ma part que les droits de M. Pasteur ne soient parfaitement fondés; et en tout cas, quel qu'en soit l'auteur, la découverte est des plus intéressantes. Mais je ne saurais me dispenser de signaler une autre méthode de traitement des plus originales pour la conservation des vins. Un savant fait connaître à l'Académie qu'un coup de foudre ayant frappé la maison d'un viticulteur de Digne et défoncé plusieurs tonneaux dans sa cave, le vin se rendit dans une petite fosse creusée exprès dans le sol pour recueillir le liquide répandu par suite d'accidents. Le propriétaire, croyant son vin détérioré, ne le vendit d'abord que dix centimes le litre; mais au bout de trois mois, il le trouva excellent et le vendit soixante centimes. Ainsi ayez toujours quelques petits coups de tonnerre en réserve, ou commandez-en un pour l'occasion, et vous changerez de la piquette en un vin respectable. A défaut de ce moyen, qui ne réussit pas toujours, les auteurs du procédé électrisent leurs vins de qualité inférieure au moyen d'un courant électrique qui les traverse, et que produit une petite pile de quatre ou cinq éléments Daniell. L'opération exige, il est vrai, un certain temps, dont on ne nous indique pas la durée précise; mais je suppose qu'on tâte le produit par des dégustations successives et qu'on se règle en conséquence. Il faut attendre un plus ample informé sur ce vin de « Tonnerre; » mais le fait de l'amélioration par l'électricité paraît suffisamment établi.

— Voici un fameux lingot qui vient d'être découvert dans une mine près du lac Supérieur, et qui figurera honorablement dans une belle loterie, lorsqu'on aura pu l'extraire de son gisement et le transporter sur une table où on le placera sous verre : un verre de volume convenable, bien entendu, et pourvu qu'on puisse en fabriquer un qui présente cette indispensable condition. Ce lingot n'est pas d'or, à la vérité, comme celui qui fit tant de bruit il y a quelques années, et qui ne représentait que 400,000 francs. Celui dont il s'agit n'est que de simple cuivre, et possède toutefois une valeur beaucoup plus grande, puisqu'elle est évaluée à 2 millions de francs. Cette masse a de longueur 22 mètres, 10 de largeur, et 1m,30 d'épaisseur moyenne; c'est la charge complète de 3 navires de 800 tonneaux. Assurément, c'est là une pièce curieuse de premier ordre et une veritable merveille; mais son intérêt principal, à mon sens, consiste dans la question de savoir d'où et comment a pu se former une telle masse métallique. Et au point de vue géologique, et au point de vue philosophique sur l'énigme de la formation de notre globe, c'est un grave problème, dont la solution ne se trouve pas dans l'hypothèse de Laplace, considérant la terre comme un fragment primitif du soleil.

Au reste, la taille n'y fait rien, et il n'est pas plus facile d'expliquer la présence au sein de la terre d'une petite masse métallique que d'une grosse. Comment ont pu se former du cuivre, de l'or, du diamant, et les combinaisons d'où résultent les gemmes, dans une gangue pierreuse de tout autre nature? et ce n'est pas répondre de dire que ces corps ont été entraînés par les eaux hors de leur gisement primitif : car il restera toujours à savoir comment elles se trouvaient dans ce premier gisement. Quoi qu'on fasse, il faut bien se résigner à admettre que notre globe a été composé primitivement des matières toutes faites que notre expérience et notre industrie y découvrent.

Et à ce propos je dois dire que voici des diamants d'Australie qui viennent faire concurrence à ceux du Brésil et de l'Inde. Ce n'est plus seulement l'or, mais des matières relativement plus précieuses qui sortent de la terre dans ce riche continent : car, outre les diamants, elle rejette à sa surface toutes sortes de pierres précieuses. Toutefois, il n'y a en ceci rien de bien extraordinaire ; mais voici une autre découverte autrement merveilleuse. Un monsieur Zehweskofski, chimiste très-habile, a découvert les éthers siliceux et alumineux, dont il suffit de verser une certaine dose dans un verre à champagne pour produire presque instantanément les plus magnifiques pierres précieuses. Tous les journaux de l'Europe ont colporté cette nouvelle, dont nous n'avons pas encore la confirmation. Comment rendre raison chimiquement de cette merveilleuse métamorphose, qui nous ramènerait au temps des fées ? Une seule explication se présente jusqu'à nouvel ordre : c'est que cette découverte... serait un conte... dont l'auteur a eu le tort de devancer de trois mois la date du 1er avril. CONON.

PANAMA

L'Amérique est formée de deux immenses presqu'îles, unies entre elles par l'isthme de Panama. Cette langue de terre, dans sa partie la plus étroite, n'a pas huit lieues de large. C'est une espèce de chaînon granitique d'une médiocre élévation, se reliant aux derniers contreforts des Andes, et laissant à ses pieds, à droite et à gauche, de petites vallées arrosées de faibles cours d'eau.

Au point de vue politique, l'État de Panama fait partie de la Nouvelle-Grenade et se divise en quatre provinces : Panama, Azuero, Veraguas et Chiriqué. Panama est la ville capitale de tout l'État.

En 1518, les Espagnols avaient abordé à cette côte de l'Amérique, sous les ordres de Pedrerias, le rival et l'antagoniste de Balboa. Ils y fondèrent Panama, mot qui signifie *lieu abondant en poissons*, à quatre lieues de l'endroit où se trouve actuellement la ville de ce nom.

Détruite au siècle suivant, en 1673, par le commodore anglais sir Henri Morgan, elle fut rebâtie avec plus de magnificence. Deux incendies, en 1756 et en 1784, la réduisirent en cendres.

La position de Panama sur le grand Océan ; sa rade, qui est belle, quoique dangereuse lorsque soufflent les vents du nord, firent longtemps de cette ville un entrepôt important de commerce entre l'Espagne et l'Amérique du Sud. Mais bientôt sa prospérité décrut sensiblement, quand les richesses du Pérou prirent, pour se rendre en Europe, une autre direction.

La ville de Panama n'offre aucun édifice bien remarquable. Les rues sont pour la plupart obscures, étroites et malpropres ; les maisons, bâties en bois et souvent couvertes en chaume. L'air de la région est malsain, les épidémies y règnent fréquemment : c'est à la longueur de la saison des pluies qu'il faut les attribuer. La saison sèche ne commence que vingt jours après le solstice de décembre et se termine vingt jours avant celui de juillet. On compte vingt mille habitants dans la ville, presque tous adonnés au commerce ; parmi eux se trouvent bon nombre d'hommes de couleur. Les coutumes anglaises sont généralement suivies sous le rapport du vêtement et de la nourriture. Les femmes vont la tête nue, laissant retomber sur leurs épaules leurs longs cheveux, partagés en plusieurs tresses. Elles font du tabac un usage aussi fréquent que les hommes. Les productions les plus abondantes du pays sont le cacao, le coton et le tabac.

Quand on jette les yeux sur la carte du nouveau monde, on s'étonnerait que la pensée ne fût venue à personne de percer l'isthme de Panama. Les avantages immenses que réaliserait le commerce par cette voie de communication ont en effet frappé plus d'un observateur. Bien des plans ont été conçus dans ce but. Sans remonter jusqu'à l'origine de ce projet, rappelons qu'en 1846, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, aujourd'hui Napoléon III, exposa dans la *Revue britannique* l'utilité du canal à travers l'isthme américain. La difficulté capitale était de faire choix d'un endroit favorable, qui permît de diminuer les frais énormes d'une pareille entreprise : car il ne faut pas oublier que, malgré l'étendue relativement médiocre de cette partie du continent, la main de l'homme rencontrera de sérieux obstacles dans la nature granitique des collines qui traversent l'isthme. Divers systèmes ont été conçus, exposés avec intelligence, soutenus avec opiniâtreté : les uns traçaient le canal entre Panama et Chagres ; les autres, et en particulier celui de M. Airian en 1860, assignaient comme plus commode pour ce gigantesque travail la province de Darien, comprise entre le golfe San-Miguel sur le Pacifique et le golfe du Darien sur l'Atlantique. Ce dernier plan était appuyé sur cette raison qu'en cet endroit le pays est moins accidenté et l'isthme moins large qu'en aucun autre. L'auteur a développé tout son projet dans un mémoire auquel il a joint le tracé d'une ville qu'on nommerait la ville des Fermes, et qui serait bâtie au point milieu du canal. Le climat est assez salubre dans ce lieu et ne manquerait pas d'attirer des colons. Qu'en sera-t-il de ces projets ? qu'en sera-t-il de l'examen qu'en a commandé tout récemment le gouvernement américain ? quels seront les résultats de l'expédition qu'il vient d'envoyer dans ce but ? L'avenir le dira. Mais quand on a assisté au percement de l'isthme de Suez, quand on a été témoin de ce que peuvent réaliser la persévérance et l'industrie humaines, il faut s'attendre à tout.

XAVIER DE CORLAS.



Vue de Panama.

CAUSERIE

—

Souvenirs rétrospectifs. — Fondation de *la Semaine des Familles*. — La rue du Vieux-Colombier. — Les Jeudis de M. Lecoffre. — Regrets funèbres. — Une vocation littéraire.

En venant reprendre dans ce recueil la suite d'une collaboration longtemps interrompue, ma pensée se reporte involontairement en arrière. Elle revoit les



jours disparus, et voici que tout un essaim de doux et tristes souvenirs se réveille et bourdonne en mon esprit.

Il y a bientôt douze ans, — douze ans, et il me semble que c'est hier, — j'assistais à la naissance de *la Semaine des Familles*. Elle a aujourd'hui toutes ses dents et marche toute seule, en grande personne qu'elle est. Mais alors il s'agissait de l'aider à entrer en ce monde et de diriger ses premiers pas. Réuni chaque semaine à M. Alfred Nettement et à M. Lecoffre dans une chambre haute de l'hôtel occupé par la librairie de ce dernier, rue du Vieux-Colombier, je prenais une part modeste à l'élaboration du nouveau recueil. Nous examinions les manuscrits et les gravures; nous arrêtions la composition de chaque numéro, la mise en pages, etc. : nous faisions, en un mot, ce qu'on nomme la *Cuisine du journal*.

M. Alfred Nettement apportait à ce travail sa grande expérience d'homme et d'écrivain; M. Lecoffre, un sens littéraire très-judicieux, un sentiment exquis du *quod decet*, et celui qui écrit ces lignes une grande bonne volonté,.... qui fut rarement suivie d'effet. Le directeur et l'éditeur étaient surtout attentifs à ne jamais laisser passer dans *la Semaine* un article, une phrase, un mot qui pussent alarmer la pudeur la plus ombrageuse ou les plus délicates convenances. Ils voulaient fonder un recueil chrétien et littéraire que l'on pût abandonner sans crainte dans la salle de recréation du pensionnat ou du couvent, dans la chambre des enfants, sur la table du salon de famille. Ils prétendaient faire œuvre d'éducation et se sentaient charge d'âmes. Ce n'était pas assez pour eux que les articles de *la Semaine des Familles* fussent purs, ils les voulaient polis. Ils tenaient à respecter le bon goût, comme la saine morale. M. Nettement revoyait tout avec une scrupuleuse vigilance, corrigeait, changeait, épurait la pensée et le style des travaux que lui soumettaient des écrivains, souvent jeunes et inexpérimentés. Il arrivait même parfois que la plume si indulgente de notre excellent directeur se transformait en scalpel et pratiquait de douloureuses amputations.

Il me souvient qu'il fit subir plus d'une opération de cette nature aux *Scènes de la vie parisienne*, signées Curtius. Le style de Curtius, avec des qualités incontestables d'observation et de naturel, avait un certain goût de réalisme; il ne craignait pas assez le mot propre, et se complaisait aux métaphores qui ont cours aux environs de la place Saint-Eustache; de plus, il lui arrivait, au risque de donner contre quelque récif, de faire d'assez fréquentes excursions du côté de la politique. Mais les pilotes chargés de veiller à la sûreté de la frêle embarcation qui portait *la Semaine des Familles* et sa fortune avaient soin de détourner le gouvernail et de gagner le large aussitôt qu'apparaissaient ces régions inhospitalières.

C'est à cette date que M. de Pontmartin fit paraître dans *la Semaine* ces fameux *Jeudis de madame Charbonneau* qui eurent, lorsqu'ils furent publiés en volume, tout l'éclat d'un feu d'artifice et tout le succès d'une batterie chargée à mitraille. Il y eut des morts et des blessés jusqu'au sein des grands corps littéraires de l'État. M. de Pontmartin resta maître du champ de bataille; mais il y perdit, assure-t-on, les palmes d'académicien.

M. Lecoffre avait aussi ses *Jeudis*. *La Semaine des Familles* faite et arrêtée, il aimait à nous réunir à un groupe d'amis; et nous passions la soirée à deviser des choses du jour, de la religion, de la politique, des lettres. M. le marquis de Roys, l'aimable et spirituel causeur; M. le docteur Flandin, M. de Belleval, M. Garnier, ancien bâtonnier des avocats à la cour de cassation; M. Boullée, assistaient régulièrement à ces réunions. J'y ai vu souvent le cardinal Gousset et son fidèle acolyte, le R. P. Gaultier, de l'ordre du Saint-Esprit, qui était à l'illustre métropolitain de Reims ce que le P. Joseph était au cardinal de Richelieu. Mgr Parisis et jusqu'à Mgr Dupanloup faisaient aussi de temps à autre une rapide apparition dans ce grand salon de la rue du Vieux-Colombier, où la conversation était toujours élevée, intéressante, vive, animée, cordiale. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la charité était l'âme de ces réunions, et qu'elle n'y recevait jamais le plus léger accroc, excepté cependant..... mais chut!

> . . . . Prenons garde!
> La politique nous regarde,
> La politique nous entend!

Mais où m'entraînent tous ces souvenirs? *Où sont les neiges d'antan?* Le salon de M. Lecoffre n'est plus, et celui de M. Nettement, qui en avait recueilli les épaves, est aussi fermé pour jamais! Ils doivent l'un et l'autre être ajoutés à la liste de ces « foyers éteints » dont madame Ancelot a écrit l'histoire. Ainsi va le train des choses humaines. Tout passe et se transforme.

A mesure qu'on avance dans la vie, on voit tomber à droite et à gauche autour de soi de longues rangées d'hommes que la mort frappe et renverse, comme font les boulets sur un champ de bataille. Ce salon de la rue du Vieux-Colombier, hier tout rempli de lumières et de vie, me semble aujourd'hui comme peuplé de fantômes. Hélas! le maître du lieu, cet excellent et intelligent éditeur, M. Lecoffre, a ouvert la marche funèbre, il y a déjà quatre ans. Mgr Gousset et le P. Gaultier n'ont pas tardé à le suivre, et voilà aujourd'hui que nous pleurons Alfred Nettement, notre maître vénéré et notre ami! Du moins n'ont-ils pas disparu sans accomplir leur œuvre et sans laisser une trace de leur passage en ce monde; ils sont tombés en vaillants lutteurs, au milieu de la poussière et de la chaleur des combats, usés et consumés par d'incessants efforts : Jacques Lecoffre, fidèle à sa devise : *Sois l'auxiliaire de*



la vérité; Mgr Gousset, après une vie pleine de saintes initiatives et d'œuvres fécondes; Alfred Nettement, au milieu de labeurs tels qu'une existence de bénédictin n'en donne qu'une idée incomplète, et qui ont fini par abattre sa vigoureuse et brillante nature.

A nous tous, leurs disciples ou leurs amis, de comprendre de telles leçons et de suivre ces grands exemples; à nous de poursuivre la pensée qui a présidé à la fondation de *la Semaine des Familles*, de continuer l'œuvre de nos devanciers et de marcher dans la voie large et féconde qu'ils ont ouverte!

Et maintenant peut-être me demandera-t-on, pour égayer cette causerie, de bannir un moment de funèbres images et de reporter la pensée du lecteur sur de plus riants tableaux. Je ne saurais obéir à une semblable nvitation. Dieu m'a refusé de sourire ayant le cœur ulcéré de tristesse. L'heure présente est à la fois solennelle et douloureuse; elle n'est point gaie. Elle appartient à l'admiration ou à l'horreur, non à la joie. Donc, lecteurs, veuillez me permettre, au lieu de vous redire les *racontars* ordinaires de la chronique parisienne, de terminer cette causerie comme je l'ai commencée, par un souvenir rétrospectif qui a certes sa tristesse et son impression mélancolique, mais qui renferme aussi un certain intérêt dramatique et une leçon à méditer.

Il se nommait Adolphe de Carfort. Il avait vingt ans et il était en proie à ce démon intérieur que beaucoup sont tentés de prendre pour du génie et qui les pousse à se produire dans la littérature par la voie du livre ou du journal. Nos familles avaient eu d'anciennes relations. Le sang des nôtres avait plus d'une fois rougi le même sol du temps de la guerre entre les Bleus et les Blancs. Carfort, qui avait lu mon nom sur la couverture de quelques volumes ou au bas d'articles de journaux, m'écrivit pour me rappeler ces communs souvenirs et pour m'offrir la dédicace d'un livre qu'il préparait sur M. Ernest Renan. N'ayant en rien mérité un tel excès d'honneur, je déclinai cette offre trop obligeante et j'engageai le jeune écrivain à mettre sa publication sous le patronage de la mémoire de Chateaubriand. Ce grand nom chrétien me semblait parfaitement à sa place au frontispice d'une œuvre destinée à réfuter l'hétérodoxie d'un Breton dévoyé. Le *Génie du Christianisme* et l'*Itinéraire* ne renfermaient-ils pas la meilleure réponse à opposer à la *Vie de Jésus?*

Adolphe de Carfort se rendit à ces raisons. Il écrivit sa dédicace « à la grande âme de Chateaubriand » au pied même du Grand-Bé, et il confia aux flots de la publicité la biographie de son trop fameux compatriote, œuvre curieuse et remarquable à beaucoup d'égards, dont les détails, recueillis sur les lieux mêmes où se sont passées l'enfance et la première jeunesse de M. Renan, sont d'une exactitude à défier toute contradiction.

Ceci avait lieu en décembre 1863. — Quelques semaines après, le jeune Breton, franchissant les quarante lieues qui nous séparaient, tombe un beau matin chez moi pour me consulter sur sa vocation littéraire. Quand on demande un conseil, ce n'est pas, bien entendu, pour le suivre; c'est pour faire approuver une résolution dont on est parfaitement décidé à ne point se départir. Je cherchai vainement à détourner mon jeune ami de son projet d'aller s'enfouir à Paris pour y vivre de sa plume. En lui représentant les difficultés, les impossibilités d'une pareille entreprise, je n'eus garde d'oublier l'histoire de Malfilâtre et de Gilbert, de Lebras et d'Escousse, et j'y joignis des faits plus récents, recueillis d'après mes observations personnelles.

« A proprement parler, lui dis-je, il n'existe pas de carrière littéraire, bien que beaucoup d'écrivains vivent de leur plume. L'idée de carrière implique celle d'avancement régulier dans un certain ordre hiérarchique. Or, dans les lettres, il n'y a pas de tableau d'avancement. On ne saurait même trouver de profession dont la rémunération matérielle soit moins proportionnée au mérite personnel de l'ouvrier. Tel manœuvre, tel gâcheur de prose recueille cent fois plus d'argent que tel artiste supérieur qui entend travailler à loisir et respecter son public en se respectant lui-même. Si vous voulez éviter bien des mécomptes, commencez par assurer votre avenir à l'aide d'une carrière positive, et réservez-vous chaque jour quelques heures pour l'étude et le travail littéraire. Votre style, pour n'être pas du métier, n'en sera que meilleur, plus original, plus naturel et plus sain. En un mot, aimez les lettres, cultivez-les avec sollicitude et persévérance; mais gardez-vous de la profession des lettres. »

Peu de semaines après cet entretien, Adolphe de Carfort était installé dans les bureaux d'un journal parisien. J'avais prêché dans le désert; mes frais d'éloquence s'étaient dépensés en pure perte. Mon jeune Breton rédigeait les *faits divers* à l'*Époque*, sous la direction de M. Ernest Feydeau. Le but de ses désirs était atteint : *il vivait de sa plume*, pauvrement et chichement, mais enfin il vivait. Il faisait plus encore : car un écrivain de la presse parisienne nous a révélé ces jours derniers qu'Adolphe de Carfort partageait avec un autre sa maigre pitance.

Il avait trouvé sur son chemin un jeune homme, presque un enfant, encore plus pauvre et plus malheureux que lui. Il se l'était associé. Pendant que Carfort, délicat et assez souffrant, travaillait à domicile, son compagnon, plein de vigueur et de santé, arpentait la ville et allait à la chasse aux renseignements; il levait le lièvre du *fait divers*, que Carfort abattait et portait tout chaud à la cuisine de l'*Époque*. Cette cordiale association dura plusieurs mois.

Un soir, Adolphe de Carfort, en revenant du bureau de son journal, fut pris de malaise et de fièvre. Il se

coucha tout frissonnant et mourut dans la nuit même, emporté par une attaque foudroyante de choléra.

Son jeune compagnon, qui lui avait prodigué, au moment suprême, tous les soins et tous les secours de l'amitié, le remplaça à l'*Époque*.

Il se nommait Victor Noir, et lui aussi vient de mourir à vingt ans, frappé au cœur par la balle homicide d'un Bonaparte.

G. DE CADOUDAL.

P.-S. — Encore une nouvelle éclaircie dans les rangs de l'Académie française.

Au moment où je termine cette causerie, voici que j'apprends la mort de M. le duc de Broglie. C'est mieux qu'un littérateur ou un écrivain, c'est un homme de bien et d'honneur qui s'en va. La carrière de M. le duc de Broglie a été toute politique. Né en 1785, il fut successivement pair de France (1815), ministre des affaires étrangères (1832), représentant du peuple (1849), membre de l'Académie française (1855). Nulle existence ne fut plus active, plus digne et plus féconde. Nous l'apprécierons prochainement dans ces colonnes avec toute l'attention qu'elle mérite. M. le duc de Broglie n'est pas de ces hommes dont il soit permis de parler en courant et au pied levé.

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284 et 293.)

DEUXIÈME PARTIE

Arrivée à Vincennes de l'impératrice de Constantinople. — Navigation heureuse du roi. — Débarquement à Nicosie. — Le sire de Joinville. — Lettre du comte d'Artois. — Récit de la prise de Damiette. — Mission du roi. — Mansourah. — Mort du comte d'Artois.

Plus tard, l'impératrice de Constantinople, Marie de Brienne, venant quêter hommes et argent pour aider son époux Baudouin II, apporta à Blanche des nouvelles de la traversée du roi et de son arrivée en Orient.

La cour avait débarqué à Limisol après une heureuse navigation, pendant laquelle saint Louis s'était fait l'apôtre de son équipage. Trois fois par semaine le catéchisme se faisait, et le roi y assistait, prenant souvent lui-même la parole et interrogeant ces hommes peu instruits, les exhortant, au nom de l'état de marin, toujours si près de la mort, à servir Dieu avec foi et dévouement; et, comme le roi leur donnait en outre de ses paroles, « préférables à l'or même, » les exemples d'une vie chrétienne admirable, ces hommes grossiers étaient facilement amenés aux pieds des prêtres pour réconcilier leur conscience avec Dieu : s'ils étaient malades, le roi allait les visiter à l'infirmerie et veillait à ce que les médecins du temps, que l'on appelait des *physiciens et des mires*, fussent obéis.

Le 20 septembre 1248, le roi était donc débarqué à Limisol dans l'île de Chypres. Le jeune roi de cette île, Henri de Lusignan, âgé de 28 ans, attendait la flotte royale de France sur le rivage. La reine douairière de Chypre et nombre de princesses et de grandes dames vinrent au-devant de la reine Marguerite, et les deux royales familles prirent ensemble le chemin de Nicosie, pays enchanté dont les routes étaient bordées d'orangers, de citronniers, dont les fruits étaient exquis, dont le raisin avait été vanté par Salomon. Les chevaliers du Temple, en cédant l'île de Chypre à Lusignan, s'étaient réservé les célèbres vignobles de Limisol, où ils avaient établi une commanderie, et l'on assure que la manière dont ils se servaient de leur riche récolte a donné lieu au proverbe : « Boire comme un templier. »

Nicosie possédait de beaux édifices, de magnifiques églises; et le palais du roi, qu'occupait saint Louis, se distinguait par la beauté de ses jardins.

C'est à Nicosie que nous retrouvons le sire de Joinville, qui désormais jouera un grand rôle dans la vie de son souverain. C'est un des types de la chevalerie du moyen âge les mieux connus : loyal, brave, naïf, tout dévoué au roi, et d'une franchise bien rare chez un courtisan.

Jusque-là il n'avait paru qu'une fois à la cour de France, à *la Nonpareille* de Saumur, où il faisait partie de la suite de son suzerain, le comte Thibaut de Champagne ; mais il était alors presque un enfant, et avait passé inaperçu aux yeux du roi.

Voici comment le sénéchal raconte lui-même la manière dont il fut attaché à saint Louis :

« Moi qui n'avois pas mille livres de rente en terre, je me chargeai, quand j'allai outre-mer, de moi, dixième de chevaliers, et de deux chevaliers portant bannière; et il m'advint ainsi que, quand j'arrivai en Chypre, il ne m'étoit demeuré de reste que deux cent quarante livres tournois, mon vaisseau payé. A cause de quoi, quelques-uns de mes chevaliers me demandèrent que, si je ne me pourvoyois pas de deniers, ils me laisseroient. Et Dieu, qui jamais ne me faillit, me pourvut en telle manière que le roi, qui étoit à Nicosie, m'envoya querir, et me retint à ses gages, et me mit huit cents livres dans mes coffres; et alors j'eus plus de deniers qu'il ne m'en falloit. »

Désormais Joinville ne s'éloignera plus de son maître, et lui donnera toujours ces conseils dévoués, sans flatterie, si nécessaires aux souverains.



Une lettre du comte d'Artois à sa mère pour lui annoncer l'heureuse arrivée de Mahaut, qui, dès qu'elle eut mis au monde l'enfant qu'elle portait au moment du départ des princes, s'était empressée de rejoindre son époux, contenait la suite des événements de la croisade. Blanche, en la recevant, ne se doutait pas que c'était la dernière que dût lui écrire le jeune prince.

Cette missive, à part la courte épidémie qui avait retenu l'armée des croisés à Nicosie (1249) et dont avait été atteint le comte d'Anjou, ne contenait que d'heureuses nouvelles.

C'était le premier triomphe de saint Louis, son entrée à Damiette,

« Cette ville, plus forte en 1249 qu'Alexandrie et le Caire, vivement éclairée en ce moment par mille rayons de feu, Damiette étalait dans un magnifique amphithéâtre circulaire ses minarets à coupoles d'or, sa triple enceinte de briques rouges, ses fossés profonds et ses remparts aux vingt-huit tours. En avant du havre, se dressait encore une autre tour isolée, merveilleuse en force et en hauteur; de sa base partaient d'énormes chaînes de fer, qui, joignant les murs d'enceinte, barraient entièrement l'entrée du port (1). »

Damiette, c'était la clef de l'Égypte ; elle était pourvue d'immenses approvisionnements d'armes et de vivres. Saint Louis, apercevant l'importante cité, ne voulut pas attendre le débarquement de l'armée et se jeta dans le fleuve ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, l'épée à la main, et criant : « En avant! » Il est suivi de nombreux chevaliers, et Louis fait alors tant « d'armes, que c'est merveille, et se férit par si grand fureur et hardiesse, que, fort espouvantés, les Sarrazins abandonnent le fort qu'ils venoient défendre, et se mettent en fuite vers la cité de Damiette, et regardoit-on le roi de toute part pour son bien faire. »

« En cette rencontre périrent quatre émirs et le prince musulman qui avait commandé la bataille : c'était, disait-on, le plus grand seigneur d'Égypte après le soudan.

« N'ayant plus d'ennemis à combattre, Louis planta sa lance sur la terre d'Égypte, s'écriant : « Montjoye, Saint-Denis (2)! » Un combat acharné suivit; mais les Français vainqueurs firent élever la tente royale sur le rivage conquis, et la reine ainsi que les princesses débarquèrent. Pendant son séjour à Damiette, saint Louis fit purifier la mosquée, antique église de Notre-Dame.

« Il était plus de trois heures après midi quand la cérémonie expiatoire put être terminée. Louis, encore à jeun, fit alors son entrée dans Damiette, précédé de l'oriflamme, de la croix, du clergé, du cardinal légat et du vénérable Robert, patriarche de Jérusalem, âgé de quatre-vingt-dix ans.

(1) Villeneuve.
(2) Villeneuve.

« La reine Marguerite marchait à côté de son époux; auprès du monarque se trouvaient aussi, tête découverte et pieds nus comme lui, Robert, comte d'Artois, Charles d'Anjou, » et d'autres princes et principaux seigneurs, suivis du reste des croisés.

Arrivé à la basilique, le roi entonna le premier le *Te Deum*, que la foule entière répéta avec enthousiasme. Cette sainte cérémonie fut couronnée par l'abjuration et le baptême de plusieurs mahométans. Enfin la lettre du comte d'Artois se terminait par la fière réponse du roi, son frère, au sultan, qui prétendait faire réembarquer le roi. « Je suis débarqué en Égypte le jour fixé par moi; il ne m'a pas plu de fixer celui de mon départ. »

Ces nouvelles semblaient avoir donné un courage nouveau à Blanche de Castille, et Isabelle remerciait Dieu de la protection qu'il donnait à la sainte entreprise, lorsqu'à la fin de l'année (1250) arriva à Vincennes un clerc de l'armée des croisés, chargé d'une lettre du roi lui-même à sa mère : le noble fils avait compris que les blessures qu'allait recevoir Blanche ne pouvaient être adoucies que par lui. Hélas! en effet, ces nouvelles, elles étaient cruelles, et montraient une fois de plus que Dieu se joue des vains projets des hommes, même lorsque ces projets n'ont que sa gloire pour objet.

Au moment de quitter Damiette, les avis s'étaient partagés : il s'agissait de se rendre à Alexandrie ou de remonter le Nil jusqu'au Caire. Pierre Mauclerc, croisé une première fois (1239), demandait qu'on en crût son expérience, et que l'expédition fût dirigée sur Alexandrie, où des munitions étaient assurées. Mais, à ce sage avis, Robert d'Artois avait répondu avec sa vivacité ordinaire : « Au Caire! Qui veut occire le serpent, le frappe à la tête. » Cet avis est suivi : la reine, les princesses, la plupart des prélats, quelques vieux chevaliers, restent à Damiette, protégés par une nombreuse garnison, qui gardait le trésor royal.

Puis venait la description du camp des croisés sur les bords du Nil.

Les tentes du roi et des princes étaient fermées par des portières brodées d'étoiles. « Une petite lampe de bronze y brûlait devant un crucifix d'ébène. La grande épée, l'écu fleurdelisé, pendaient à une longue pique; et sur une escarcelle demeurait ouvert le livre des saints Évangiles, manuscrit d'un travail merveilleux, exécuté d'ordinaire par les frères de Cîteaux. Toujours éperonnés et prêts à s'élancer sur le destrier de guerre, les fils de France se jetaient à peine quelques heures sur un lit de joncs, recouvert d'une courtine....

« Les tentes des comtes, plus élevées que celles des autres bannerets et d'une étoffe orientale rouge-pourpre, parsemée d'étoiles d'or, portaient au fronton leur blason armorié. »

Plusieurs combats avaient eu lieu, dans lesquels la France eut toujours le dessus. Quoique les Sarra-

sins employassent tous les moyens pour vaincre, entre autre le terrible feu grégeois, que la plupart des croisés voyaient pour la première fois. Les infidèles le lancèrent sept fois dans la même nuit dans le camp français, à l'aide de javelots droits appelés *pilos*. « Ces bâtons, taillés en pointe, s'élevant vers les nues, retombaient enflammés et s'enfonçaient dans le sable, consumant tout ce qui les approchait. » S'ils étaient tombés sur les engins de guerre, le camp tout entier eût été incendié ; et ce fut comme miracle que pas un croisé n'en fut atteint. Aussi le camp tout entier l'attribua aux prières du roi, qui avait passé la nuit agenouillé sur son lit, pleurant, s'écriant : Biau sire Dieu! daigne me garder et toute ma gent! »

Ces attaques se renouvelèrent plusieurs nuits de suite. Ces pilos semblaient une haie ardente et mouvante, et plusieurs des fortifications du camp furent détruites. Cependant il fallait marcher en avant. Guidée par un Arabe qui, moyennant 5,000 livres, promet de conduire les croisés à travers le fleuve par un gué certain, l'armée se mit en marche. Mais les eaux, moins basses qu'à l'ordinaire, avaient rendu le passage plus difficile, et un grand nombre de cavaliers furent entraînés dans les flots.

Robert d'Artois, que le roi avait mis à la tête de l'avant-garde, parut le premier sur la rive opposée du fleuve, qu'il avait franchi avec sa hardiesse habituelle. Louis avait fait jurer à son frère de ne rien entreprendre sans l'arrivée de l'armée entière.

Cependant, n'écoutant que sa bouillante valeur, Robert attaqua le pavillon de Fakr-Eddin, le chef des Sarrasins. Celui-ci, avec l'insouciance et la mollesse orientales, prenait un bain dans une cuve de marbre précieux. Au bruit des armes, il sort de l'eau, prend son épée, s'élance à demi-nu sur un cheval sans selle et sans bride. La surprise avait été telle, que les émirs s'étaient enfuis, et les soldats paralysés laissaient leur chef sans défense : aussi fut-il bientôt frappé de mort.

Le comte d'Artois, ivre de succès, n'écoutant ni les remontrances ni les conseils du grand maître des templiers, ni ceux de Guillaume de Salisbury, qui se trouvait à la tête de l'avant-garde des Anglais, s'élance entraînant après lui et malgré eux Anglais, templiers, chevaliers de l'Hôpital, culbutant tout sur son passage. Arrivé aux portes de Mansourah, n'attendant pas un renfort suffisant, il fait abattre à coups de hache une des portes de la ville, et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il s'avance presque seul jusque devant le palais neuf du sultan, où se rassemblaient en désordre les Sarrasins. Cependant les Sarrasins se sont ralliés, et, tandis que les croisés pillent les palais de Mansourah, ils fondent sur eux. L'armée royale était encore à deux lieues. Apprenant le danger du comte d'Artois, le roi envoie un détachement à son secours, tandis que l'armée tout entière s'avance, et bientôt l'engagement est général. Mais l'armée ne put pénétrer dans Mansourah, où le comte d'Artois, seul avec sa chevalerie, faisait des prodiges de valeur, qui ne pouvaient lui sauver la vie : un échappé du désastre vint annoncer sa mort au roi. « S'il est mort, s'écria Louis, que Dieu lui fasse pardon de ses peschés à lui et aux aultres! Ah! oui..., continua-t-il, n'en saurois rien doubter, ce cher frère est dans le ciel! Que Dieu soist adoré en toutes choses!

« Et lors, lui commencèrent à cheoir grosses larmes de ses yeux à force! »

Hélas! là ne s'arrêtaient pas les malheurs qu'apprenait la missive royale.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —



CONTES DE MA NOURRICE

LES PROTÉGÉS DE LA BONNE MAMAN

Le divin Maître, qui n'est pas sans raison appelé le bon Dieu, dit un matin à saint Pierre :

— Pierre, je veux procurer aujourd'hui un petit plaisir à ces bonnes âmes qui sont là dans les parties les plus reculées du paradis et ne peuvent nous contempler qu'à distance, moi, mon Fils et l'Esprit-Saint. Venez, nous irons ensemble faire une promenade de leur côté : ainsi elles pourront me voir de près ; et je ne serai pas fâché, pour mon compte, de me trouver quelques instants au milieu de ces fidèles serviteurs et amis.

Et, descendant de son trône éblouissant, le bon Dieu, suivi du portier du ciel, traversa les régions de pure lumière où, seuls, les premiers des esprits célestes et les plus grands saints se tiennent en adoration ; puis d'autres régions moins brillantes, où des esprits et des saints d'un ordre moins élevé se prosternaient sur son passage ; puis d'autres moins lumineuses encore, et toujours ainsi, jusqu'à ce qu'enfin ils parvinrent à une région plus reculée, où régnait une lumière qui, pour les habitants du ciel, n'était qu'une sorte de crépuscule, mais où pourtant le rayon le plus éclatant de notre soleil aurait fait l'effet d'une ligne d'ombre.

Là se tenaient, adorant à distance respectueuse, les esprits inférieurs et les âmes auxquelles la bonté de Dieu avait daigné ouvrir le ciel, quoique leurs faibles mérites ne leur permissent pas d'approcher plus près de son trône.

Pour les dédommager un peu de cette grande privation, le bon Dieu les saluait, en passant, d'un sourire ; et tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'il reconnaissait

pour avoir été des âmes faibles, mais charitables, il adressait une parole de bonté.

Cependant, parmi ces âmes, il en remarquait un certain nombre dont l'aspect ne lui semblait pas tout à fait celui qu'ont d'ordinaire les habitants du ciel.

Il en fit tout bas l'observation au portier du paradis.

— Il y a apparence, saint Pierre, dit-il, qu'en admettant ici ces âmes, vous avez un peu outrepassé les limites de l'indulgence que je vous ai recommandée. Ces gens, à côté de mes saints, font une étrange figure.

— Je conviens, répondit saint Pierre, qu'ils ne payent pas de mine; mais, croyez-le bien, Seigneur, je n'ai fait, en les recevant, que suivre les instructions de votre miséricorde. Ce sont, pour la plupart, des âmes qui se sont converties au dernier moment, et qui, à cause de cela, ont plus l'air de vous craindre que de vous aimer. Mais vous m'avez ordonné de saisir le moindre prétexte plausible pour ouvrir à toutes celles qui se présenteraient la porte du paradis.

— Oui, en effet, dit le bon Dieu; et cependant, pour l'honneur du ciel, je voudrais les voir un peu plus belles. Malgré cela, gardez-vous bien de vous montrer désormais plus sévère... Mais, qu'est-ce que je vois là-bas? ajouta-t-il.

Et son regard désignait à saint Pierre une troupe d'âmes pas brillantes du tout, qui, d'un air tout dépaysé, se tenaient serrées l'une contre l'autre dans le coin le plus obscur du paradis, comme honteuses de se trouver en si bonne compagnie, et semblaient vouloir se dérober à l'œil du Maître.

— Que vois-je là? répéta le bon Dieu. Cette fois, le doute n'est plus possible : ces âmes ne devraient pas être ici. Pourquoi les avoir fait entrer?

— Ce n'est pas moi, Seigneur, répondit saint Pierre; je ne l'aurais jamais osé. C'est la Bonne Maman qui l'a fait.

— Quoi! la sainte Vierge? dit le bon Dieu.

— Oui, la bonne sainte Vierge, reprit saint Pierre. Elle s'est fait donner, vous ne l'ignorez pas, Seigneur, le double des clefs du paradis par son divin Fils, et elle s'en sert constamment pour y introduire, à ma barbe, toutes sortes d'âmes que, pour ma part, j'enverrais au purgatoire... et peut-être ailleurs. Du reste, je dois reconnaître que, lorsqu'elles sont, comme celles-ci, un peu moins blanches qu'il ne convient, elle les fait entrer par une porte dérobée et les place dans un endroit sombre, d'où elles peuvent vous voir sans blesser vos yeux. Aux observations que j'ai cru de mon devoir de hasarder, la sainte Vierge m'a répondu que ces âmes, dans leurs faiblesses, l'avaient toujours invoquée, et que ce culte envers elle devait leur être compté comme une véritable dévotion, puisque, bien évidemment, ce n'était pas sa personne humaine que ces âmes honoraient, mais la fille, l'épouse et la mère de Dieu. A cela que pouvais-je répondre?

— Rien, saint Pierre, rien, dit le bon Dieu. Je retire mon blâme de tout à l'heure. Si la sainte Vierge le veut ainsi, il n'y a rien à redire. Ce qu'elle fait est toujours bien fait.

Et il s'éloigna après avoir souri aux protégés de la *Bonne Maman.*

André le Pas.

CHRONIQUE

L'Académie vient de faire de nouvelles pertes; les rangs de ses quarante membres réglementaires, déjà atteints par la mort de Lamartine et de Sainte-Beuve, se sont encore éclaircis par suite du décès de Pongerville et du duc de Broglie. Le chantre de *Jocelyn* et l'auteur des *Causeries du Lundi* ne sont pas encore remplacés, que déjà deux places viennent de se faire à côté des leurs : l'un poëte estimé et traducteur de Lucrèce et de Lucain; l'autre, homme du monde, homme d'État, homme d'esprit, noble de cœur et de caractère, représentant chrétien de cette fleur de l'aristocratie française, prenant part à tout, animant tout et tenant toujours haut le drapeau du langage fin, fier et délicat. L'intensité des regrets qui accompagnent ces noms n'est égalée que par l'activité des ambitions qui aspirent à leur succéder. Bien des personnalités apparaissent, bien des têtes se soulèvent du sein de la foule, excitées par des suffrages amis, désignées par des appréciations publiques affirmant leurs prétentions. Bon nombre de ces noms a déjà vieilli dans cette course au clocher..., c'est-à-dire au dôme de l'Institut.

Depuis longtemps Théophile Gautier semble arriver bon premier au but, mais au dernier moment, il est toujours dépassé par un survenant imprévu. Réussira-t-il cette fois? A côté de lui, on nomme déjà les nouveaux venus de la carrière dramatique: Dumas fils, qui a derrière lui tout le grand bagage paternel pour appuyer sa candidature, le sien seul suffisant largement déjà; puis Blaze de Bury et Sardou, puis les hommes d'État, les politiques, M. Ollivier, par exemple..., et qui encore? On le donnerait en mille à deviner, si l'on ne craignait de plagier madame de Sévigné. Disons-le donc..., qui?... le duc d'Aumale!... et cent autres qui s'apprêtent dans le lointain. Quant à nous, devant ces quatre fauteuils vides, nous songeons et regardons, malgré nous, du côté de Versailles, où vit dans une fière retraite un des jouteurs les plus aimables du grand tournoi littéraire de 1830, dont les représentants s'en vont : nous songeons à Émile Deschamps, le frère du doux Antony, que nous pleurons.

C'est ce mois-ci qui verra éclore les deux nouveaux académiciens, remplaçants de Lamartine et de Sainte-Beuve.

⁂ Les abords de l'hôtel Rothschild, rue Laffitte, avaient ces jours-ci une animation dont on s'était déshabitué depuis quelque temps. Il s'agissait d'une

émission d'obligations dont le total ne s'élève pas à moins de 300 millions, ayant pour but le développement des chemins de fer russes.

On se rappelle le mot d'un officier de cette nation, qui, en 1815, faisant partie du corps d'armée occupant Paris, répondait à ceux qui lui demandaient ses impressions sur les hivers de notre climat : « Vos rues sont chaudes, mais vos maisons sont froides. » Il paraît que c'est sur cette appréciation que MM. Rothschild ont basé le comfort de l'entreprise qui leur était confiée. Rien de mieux ordonné, au dire des gens qui ont parcouru les chemins russes, que les wagons de ces lignes à l'exemple des maisons du pays; ils sont admirablement aménagés pour préserver du froid les voyageurs frileux; tout y est si bien clos, calfeutré et capitonné, que les rigueurs des saisons n'ont pas la moindre prise sur ces wagons modèles, chauffoirs roulants, que nous sommes encore à rêver.

Chemins de fer et télégraphie électrique marchent ensemble et se complètent réciproquement. Si la facilité des transports augmente, la facilité des rapports doit conserver son avance et se perfectionner aussi. En même temps que la terre se cercle de fer, elle doit s'envelopper d'un vaste filet télégraphique. Nous communiquons avec l'Amérique par deux câbles électriques, nous allons bientôt nous rattacher l'Asie. Deux lignes partant de Suez vont résoudre ce problème : l'une se dirigera par la mer Rouge, touchera à Aden, franchira le golfe d'Oman et aboutira à Bombay (et non pas *Bourbon*, comme une erreur typographique nous le faisait dire il y a quelques semaines), pour de là pénétrer dans l'Inde; l'autre ligne, remontant au Nord, effleurera Alexandrie et gagnera Malte, devenue le nœud du monde oriental, d'où se répartissant, par un triple courant, elle desservira l'Afrique par Alger, l'Angleterre par Gibraltar et notre continent par Marseille. L'entreprise, quoique grandiose, est relativement facile; bien plus, comme le projet émane de l'industrie privée, il se trouve que les fonds sont prêts.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Sous le Manteau de la Cheminée, Légendes et Contes, par M. André le Pas. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

Nos lecteurs connaissent, pour la plupart, les charmants récits que renferme ce volume; ils ont paru, sous le titre de *Contes de ma nourrice*, dans *la Semaine des Familles*. Nous n'avons donc pas à en faire l'éloge. Seulement nous nous faisons un devoir de recommander à tous ceux qui aiment à savourer ce qu'ils lisent, qui prennent plaisir à considérer l'originalité d'une œuvre et d'un style, les pensées fortes et les hauts enseignements se faisant jour modestement à travers la simplicité, la naïveté, voire la bonhomie du conteur, dans des récits à l'allure vive ou gracieuse; nous le recommandons aux esprits d'élite qui revoient volontiers ce qui leur a plu; nous le recommandons enfin et surtout aux familles dont il réjouira les veillées, et où, sans nuire à certains recueils favoris, qui ont des droits antérieurs, il passera comme eux de mains en mains, du père et de la mère aux enfants, des frères aux sœurs, des sœurs aux frères et des aïeuls aux petits-fils.

Voici la lettre adressée à M. André le Pas par l'illustre archevêque de Malines, Mgr Dechamps :

« Monsieur, j'aime à vous féliciter d'avoir suivi le conseil que je vous donnais naguère, en vous décidant à publier un premier volume de *Légendes*, fruit de vos délassements littéraires. J'en ai lu jusqu'ici quatre seulement, que vous m'avez communiqués : la *Belle Eva*, la *Robe de Neige*, les *Trois Fleurs du grand mont* et la *Richesse de Brigitte*. Mais ces quatre pièces m'auraient suffi pour me faire reconnaître en vous, Monsieur, si je ne l'avais fait depuis longtemps déjà, un véritable écrivain, joignant à la clarté et à la propriété de l'expression les délicatesses, les élégances et l'originalité de la forme, et, ce qui vaut mieux aux yeux d'un évêque, un penseur et un poete foncièrement chrétien. Ces quatre morceaux sont pour moi de véritables perles, et je suis persuadé que l'écrin qui les renferme ne peut contenir de faux brillants; car talents et christianisme obligent, et vous êtes, je le sais, de ceux qui tiennent à accomplir leurs obligations.

« Quant au genre moins sérieux en apparence que vous avez cette fois adopté, je me plais à croire qu'il sera sérieux dans ses résultats. Ce qui me fait dire moins sérieux en apparence, c'est que je sais qu'en réalité, Monsieur, vos récits ont presque tous pour fond l'une ou l'autre grande vérité philosophique, morale ou religieuse, à laquelle la fiction poétique sert uniquement d'expression.

« Ce moyen de faire goûter, aussi bien aux grands qu'aux petits, ce dont leur attention distraite ou fatiguée se détournerait sans cela, des hommes éminents l'ont déjà employé. Un plus grand maître, le divin Maître lui-même, leur en avait donné l'exemple dans les incomparables paraboles de l'Évangile, où il n'est pas défendu de chercher le beau, pourvu qu'on y cherche avant tout le vrai et le bien.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

« Victor-Auguste
« Archevêque de Malines. »

C. Lawrence.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait de Dante.

DANTE

—

Cette tête puissante, c'est celle de Dante; c'est Dante Alighieri, le premier nom de l'Italie, et peut-être du monde dans l'histoire des lettres au moyen âge. Qu'était-ce que Dante? un fils de la ville des fleurs, Florence, où il naquit en 1265. Sa vie fut des plus accidentées. Né dans un siècle agité, Dante en ressentit toutes les secousses, il en éprouva toutes les passions et en subit les aventures. Tour à tour vainqueur et vaincu dans la mêlée des partis où il se jeta à corps perdu, en homme de cœur et en poëte ardent qu'il était, il commença par des triomphes et finit par l'exil. Ce fut à cette dernière circonstance qu'il dut de visiter Paris où il voulut être étudiant et élève de notre Université. Dante fut-il Guelfe ou Gibelin? question controversée longtemps, résolue aujourd'hui. Ozanam, digne commentateur du grand poëte florentin, nous l'affirme, Dante fut Guelfe, si par Guelfe on estime le partisan de l'affranchissement de la patrie et l'ami de la nationalité.

Cette querelle des Guelfes et des Gibelins subit tant de vicissitudes, que l'on comprend l'embarras des historiens à classer le poëte au milieu du désordre des temps. La lutte des maisons de Welf et de Weibeling pour l'empire d'Allemagne fut l'origine de ces désignations de partis. Mais la maison de Weibeling ayant triomphé, le parti national italien prit la dénomination de Guelfe par esprit de protestation contre la domination allemande. Bientôt, en suite des efforts de la ligue lombarde aidée de la papauté, l'Italie, élevée au rang de puissance indépendante par la paix de Constance (1183), tourna les armes contre elle-même. Les partisans de l'aristocratie, les Gibelins, et ceux de la démocratie, les Guelfes, s'arrachèrent le pouvoir. Ces luttes n'avaient pas lieu, alors, seulement de pays à pays et de ville à ville, mais de famille à famille et de maison à maison. Les intérêts privés finirent par diviser les cités elles-mêmes. Ce fut d'abord Venise contre Gênes, Florence contre Pise, Pistoja contre Arezzo.

Puis, les querelles de familles intervenant, ce sont, à Vérone, les haines des Montecchi et des Capelleti; à Milan, des Toriani et des Visconti; à Rome, des Orsini et des Colonna. Florence surtout est déchirée par les discordes des *Noirs* et des *Blancs*. Dante était *Blanc*, c'est-à-dire Guelfe. Ce fut son moment de triomphe; mais en 1301 Charles de Valois fait son entrée dans Florence, il se déclare pour les *Noirs*, et Dante est exilé. Ce fut alors qu'errant de ville en ville, de manoir en manoir, il se rallia au parti national qui prit le nom de Gibelin en haine de l'invasion des Français qui se prétendaient Guelfes. Vingt ans de proscription punirent de son amour pour sa patrie Dante qui mourut en 1321.

Comment, au milieu de ce tumulte d'hommes et d'événements auxquels il prit une part si passionnée, le poëte trouva-t-il le temps d'étudier et d'écrire ses ouvrages? C'est le secret de ces activités de génie. Outre la *Divine Comedie*, son œuvre suprême, Dante a laissé: le traité *de Monarchia*, théorie savante de la constitution du saint-empire; les *Rimes*, ou compositions lyriques; la *Vita nuova*, confession naïve de la jeunesse de l'auteur où se dessine cette pure et idéale figure de Béatrix qu'il perdit si jeune et qui devint la céleste inspiratrice de son génie; deux livres *de Vulgari Eloquentia*, ébauche des travaux philologiques par lesquels il se prépara à élever la langue vulgaire à la dignité des lettres; enfin le *Convito* ou Banquet où il se propose de mettre à la portée du grand nombre le pain trop rare de la science.

La *Divine Comédie* est un poëme épique de premier ordre, une véritable épopée. Et d'abord, pourquoi ce titre, *Divine Comédie*, et qu'est-ce qu'une épopée? « J'ai appelé mon œuvre la *Divine Comédie*, dit le poëte, parce qu'une comédie est un poëme qui commence mal et finit bien, tandis qu'une tragédie commence bien et finit mal; or je commence par l'enfer, et je finis par le paradis, mon œuvre commence mal et finit bien, donc j'ai fait une comédie. » C'est par cette explication que Dante répond lui-même à la première question; et, en effet, la *Divine Comédie* se compose de trois grandes parties ou actes: l'Enfer, le Purgatoire, le Paradis; elle est divisée en tercets ou rimes triplées. C'est le premier poëme écrit en langue italienne; jusqu'alors on n'écrivait qu'en latin; Dante a donc fait la langue littéraire de son pays.

Quant à la seconde question: Qu'est-ce qu'une épopée? si nous ne consultons que l'étymologie du mot, notre réponse sera celle-ci: une épopée est un récit en vers. Mais si nous admettons les traditions littéraires, les enseignements des écoles et surtout la théorie des cycles, mise en avant par la poétique de Herder et des Allemands, nous verrons l'épopée prendre des proportions gigantesques et devenir le poëme encyclopédique renfermant toute la science, toute la philosophie, toute l'histoire et toute la religion d'une époque légendaire. L'Allemagne, ce pays des graves études, s'est plu à diviser l'histoire du monde en deux grandes périodes symétriques: la période païenne et la période chrétienne; elle subdivise la première en trois parties: les époques mythologique, héroïque, humaine; et la seconde en trois parties correspondantes: les époques théocratique, chevaleresque, humaine; chaque époque caractérisée symétriquement par la foi, le grand coup d'épée, l'art social. Or, selon les maîtres allemands, c'est à la transition de la deuxième à la troisième époque que doit s'épanouir la fleur de l'épopée, au moment où la foi est encore assez vive pour que les hommes acceptent le merveilleux épique, et où le grand coup héroïque ou chevaleresque est encore assez récent pour que les peuples en admettent la formidable puissance; quant à l'art, c'est le poëte qui le crée en même temps qu'il fait la langue de son pays.

D'après cette théorie, l'on voit, en effet, apparaître au moment favorable et précis dans les deux grandes périodes correspondantes de l'humanité, pour l'antiquité, Homère et son *Iliade;* pour le moyen âge, Dante et la *Divine Comédie*. Homère et Dante seraient donc les deux plus grands poëtes épiques du monde. Mais, me direz-vous, d'après ces divisions, que deviennent les autres épopées et que devient Virgile? Virgile, remarquons-le, est justement placé à l'intersection des deux périodes principales. Virgile vient au passage du monde mythologique au monde chrétien. Virgile, poëte païen, est presque un prophète chrétien, c'est un *vates*, un précurseur. En effet, pour qui s'est complu à pénétrer l'idée intime, profonde, ardente du poëte de l'*Énéide*, son œuvre est pleine de visions, la pensée de la grandeur de Rome en déborde; partout on sent Virgile en extase devant les rayonnements futurs de sa ville de prédilection; il semble voir, à travers les temps, non-seulement le palais des Césars et le Capitole, mais encore bien loin dans les brumes de l'avenir l'ombre pâlement estompée du dôme de Saint-Pierre. Dans les découpures des côtes bretonnes, il existe, dit-on, un petit golfe caché et peu connu; les gens du pays vous racontent qu'ici, en se penchant sur ces eaux retirées, lorsque la mer est calme, on peut, si l'on regarde attentivement, apercevoir, au fond, d'abord des murs, des édifices, puis toute une ville immergée, et que, peu à peu l'œil s'habituant au spectacle des profondeurs, on finit par saisir les contours d'une église et la flèche d'un clocher. Ils ajoutent que, si la tempête gronde, et que l'eau soit troublée, on peut, en prêtant l'oreille, distinguer, sous le bruit des vagues, le glas doux et lointain d'une cloche qui sonne. — Voilà Virgile; penchez-vous sur la limpidité de sa poésie profonde, et, peu à peu, vous verrez apparaître une ville, Rome, des murs, des temples, puis une église, et enfin Rome chrétienne; et si, dans quelque moment d'orage, le flot poétique est troublé, — écoutez bien, vous entendrez bientôt le tintement pieux de la cloche lointaine.

Et c'est comme cela que, longtemps avant les théories allemandes, Dante semble avoir compris l'auteur de l'*Énéide*, quand il choisit pour se faire conduire d'abord aux enfers, ensuite au purgatoire, ce guide, qui ne le quittera qu'aux portes du paradis, après l'avoir remis aux mains de Béatrix.

Ainsi Virgile, figure épique, régulièrement placée entre deux lueurs qui l'éclairent d'un double crépuscule, s'élevait dans l'histoire de l'épopée entre le paganisme avec le soleil couchant d'Homère, et le christianisme avec Dante au soleil levant.

MARC PESSONNEAUX.

LA SOUPE AUX CAILLOUX

..... Mais cette histoire-là, vous la connaissez tous, ou à peu près, comme vous connaissez *Peau d'Ane* et le *Chat botté*. Je l'ai faite en thème, il y a un demi-siècle et plus. Elle doit être contemporaine de M. Michel Morin, et je soupçonne qu'elle procède de la même source. Elle contient, sans en avoir l'air, une notable dose de philosophie au fond de son sac à malice, comme nous le verrons ci-après. Mais, pour quelques-uns de nos lecteurs qui l'ignorent ou pourraient l'avoir oubliée, je vais d'abord la reproduire ici.

Donc, il y avait un fermier et une fermière pourvus de deux ou trois enfants, charitables d'ailleurs, mais d'une charité assaisonnée de prudence, ce dont je ne les blâme pas. Il y avait, d'autre part, dans le pays, un couvent de capucins, ayant pour revenus les croûtes, les noix et autres friandises analogues qu'ils recueillaient de la générosité des fidèles, et qui ne payaient aucun droit à l'État. Le collecteur de ces denrées était un frère fort entendu, et, d'après le principe que lorsqu'on fait les choses, il faut les bien faire et les faire au mieux, le besacier tirait la ficelle jusqu'au bout, si bien que son sac arrivait toujours au couvent rebondi comme un ballon. La ferme était, souventes fois, visitée par le frère Pacôme, — suivant d'autres, le frère Andoche ; — et le fermier trouvait que la ténacité du frère quêteur dépassait souvent les bornes, bien qu'il payât sa récolte en récits et conversations de joyeuse humeur. Or un jour il arriva ce qui suit :

Le fermier et sa femme durent s'absenter pour aller à une foire ou ailleurs, ce qui importe peu, en laissant leurs enfants à la maison. On leur recommanda bien d'abord de ne pas jouer avec le feu, puis de ne recevoir personne à la ferme, notamment le frère Pacôme ; et, en tous cas, de faire la sourde oreille à toute demande de subsides, provenant dudit frère, en alléguant l'ordre formel de leurs parents. Or, précisément ce jour-là frère Pacôme vint frapper à la porte, sachant, peut-être par une révélation du Ciel, que les maîtres étaient en campagne et que leurs héritiers seuls gardaient le logis. Les enfants vinrent lui ouvrir, et se trouvèrent quelque peu ahuris en face du capucin. Toutefois, s'armant de courage, ils lui déclarèrent leur consigne et par conséquent l'impossibilité où ils se trouvaient de lui donner quoi que ce fût. « Comment donc ! fit le frère, mais ils ont parfaitement raison, vos bons parents, j'en aurais fait autant à leur place ; oh oui ! il faut être prudents, et quand papa et maman sont en foire, rien ne doit sortir de chez eux, pas même une coquille de noix, et fût-ce le grand saint Antoine en personne ! Aussi, mes petits amis, ce n'est pas chez vous que j'ouvrirai mon sac, seulement, comme voilà bien du temps que je marche, je me contenterai de manger une soupe. — Mais justement, dirent les marmots, on nous a défendu de donner la soupe au frère quêteur. — Et l'on a bien fait, très-bien fait, exclama le capucin, oh oui ! mais vos parents avaient en vue la soupe *in genere* et non pas la soupe *in specie*. — Tiens, qu'est-ce que c'est que cette soupe ?... Comment avez-vous dit ? — Je dis que c'est une soupe particulière, dont vous n'avez sans doute jamais mangé ; c'est... la soupe aux cailloux. » Et, disant cela, le frère tira de sa poche un caillou magnifique, qu'il fit admirer aux enfants. « C'est avec ce caillou-là que je ferai une soupe, mais une soupe... comme on n'en voit pas aux dîners de noces. Vous ne connaissez pas ça, mais... vous allez voir. »

Une soupe aux cailloux est chose assez phénoménale pour que les enfants ébaubis et entraînés par une curiosité bien naturelle perdissent de vue leur consigne, pour suivre attentivement l'opération de laquelle allait sortir un résultat si étrange. Ils laissèrent donc le capucin souffler le feu, et établir auprès une marmite qu'il remplit d'eau, et au fond de laquelle il déposa le merveilleux caillou. Pendant que le liquide bouillait, le saint homme interrogeait le silex avec une longue fourchette pour se rendre compte du degré de cuisson auquel il était arrivé, et il déclarait chaque fois qu'il était en voie de progrès continu et que la situation était bonne. Pour le faire marcher plus vite, on y mit du sel, puis du beurre, puis enfin ce fut la moitié d'un chou « pour rendre le bouillon encore meilleur ». De temps en temps le capucin tâtait encore le caillou, et accessoirement le chou lui-même, qui finit par faire connaître qu'il était à point. Le frère invita les enfants à goûter eux-mêmes au bouillon, et ils n'hésitèrent pas à reconnaître qu'ils avaient souvent trouvé pis. « Eh bien, dit le frère, il ne reste plus qu'à mettre là-dedans deux ou trois petites tranches de pain ; » ce que les enfants trouvèrent fort juste. Mais, comme il fallait « faire la part » des jouvenceaux que le capucin invitait à dîner avec lui, les tranches se multiplièrent, et une solide miche y passa. « La cérémonie faite, »

frère Pacôme retira le caillou du fond de la marmite, l'essuya bien, et le montrant aux enfants, le remit dans sa poche, « pour servir, leur dit-il, une autre fois. »

Je ne voudrais pas affirmer que dans cette aventure les enfants n'aient pas éprouvé quelques scrupules, quelque trouble d'esprit au sujet de leur désobéissance; mais enfin, pour un cas si exceptionnel qu'une soupe aux cailloux, il était excusable de violer la consigne, et ils se plaisaient à croire qu'un pareil motif leur vaudrait de la part de leurs bons parents, sinon l'approbation, du moins le bénéfice des circonstances atténuantes.

En fut-il ainsi? L'histoire est muette à cet égard. Il est à croire qu'en effet ils trouvèrent le cas excusable, sans partager d'ailleurs la naïve crédulité de leurs enfants. Ils étaient esprits forts, ces bonnes gens, et ne furent pas la dupe du bon tour joué par le capucin. Non, ils ne crurent pas que le caillou eût été pour quelque chose dans la façon et la qualité du potage; ils trouvèrent que l'eau, le sel, le beurre, le chou et les tranches de pain étaient les ingrédients d'une honnète soupe, et que le caillou n'était qu'un auxiliaire inerte, propre seulement à tromper des enfants ou des niais. Son rôle avait été de « regarder faire, » d'assister à ce qui se passait, sans y prendre la moindre part. Les bonnes gens n'avaient pas fait leur philosophie; ils n'avaient pas étudié dans la Logique de Port-Royal le *fallacia accidentis*, mais ils comprenaient, — en français, — que le *cum hoc*, *ergo propter hoc* n'était pas de mise dans l'espèce. Cela signifie, vous le savez, lecteurs et lectrices, que lorsqu'une chose a lieu en même temps qu'une autre, il n'en résulte pas que la première soit cause de la seconde; ce peut être, et c'est le plus souvent un caillou au fond d'une marmite.

Oh! combien il se rencontre de pareils cailloux dans la grande marmite où s'élaborent les choses et les opinions humaines! De tant et tant que je pourrais compter, je ne ferai citation que d'un petit nombre, comme échantillon. Je laisse de côté les prétendues influences de la lune, de la lune grise qui change le temps, de la lune rousse qui brûle les bourgeons. En fait de phénomènes célestes, je mentionnerai les comètes et, entre autres, la fameuse comète de 1811. Tout le monde n'a-t-il pas entendu parler du fameux « vin de la Comète? » Il y a des années où le vin est faible, d'autres qui en donnent de qualité moyenne, d'autres enfin qui nous gratifient de vin excellent, à des degrés divers. En 1811, la récolte se trouva appartenir à cette dernière catégorie, et une foule de bonnes gens, au lieu d'attribuer la qualité du vin aux causes ordinaires qui donnent ces résultats mêlés, jugèrent que, puisqu'on voyait au ciel une très-remarquable comète, c'était elle qui devait endosser la responsabilité du fait. D'autres virent dans la comète de 1811 un personnage truculent qui annonçait et amena les grandes catastrophes de l'année suivante et de celles qui vinrent après. On ne voit cependant pas trop comme quoi cet astre a pu produire l'incendie de Moscou, l'hiver de la Bérézina, la bataille de Leipzig... et tout le reste. Les influences et pronostications astrologiques d'autrefois sont de même acabit. L'heur ou le malheur des humains dépendent soit de causes morales, soit de causes physiques formant anneaux dans cette chaîne d'événements de tout genre, qu'on appelle le cours naturel des choses, et qui se produiraient les mêmes, quelles que fussent les positions relatives des planètes, ainsi que la moindre étude sérieuse le fait reconnaître.

Dans un autre genre, voyez la foi du populaire au sujet des jours néfastes. Le vendredi est le mauvais sujet le plus mal famé entre tous. Qu'un vendredi un homme se casse la jambe ou qu'une femme donne le jour à un petit bossu, vous voyez bien, dira-t-on, que le vendredi est un jour de malheur puisque...., et manifestement, comme le prouve cette expérience à la suite de bien d'autres. Eh non, bonnes gens, le vendredi n'est pas plus méchant que les autres jours de la semaine, car tous les jours indifféremment les gens se cassent les jambes et la tête, tous les jours naissent de charmants bossus, sans que vous imputiez à crime ces petites misères de l'humanité au jour de la semaine ou à la date du mois. C'est donc une injustice à l'égard du pauvre vendredi, qui n'est dans ces affaires qu'un simple caillou.

Cailloux aussi, les prières adressées à Dieu ou plutôt à certains saints par des sauvages qui, habitant les bords de la mer, vivent plus ou moins des épaves que les tempêtes amènent sur les rochers, après avoir brisé des navires et noyé un certain nombre de chrétiens, leurs frères, comme on dit. Il leur paraît tout naturel de vivre de ces désastres, et ils font, en conséquence, des neuvaines à saint Yves ou à saint Thégonec, pour que ces bienheureux les gratifient d'abondants et productifs naufrages. Or il arrive de temps à autre qu'un navire se brise sur leurs côtes, parce que... la perte d'un navire dans de telles circonstances est dans le cours naturel des événements de ce monde, et ces sauvages inhospitaliers remercient de cette aubaine saint Thégonec et saint Yves. Vous douterez, assurément, que les neuvaines adressées aux saints de la Bretagne soient pour quelque chose dans les épaves dont il s'agit, et qu'ils aient noyé des chrétiens pour procurer à quelques autres chrétiens, ou se disant tels, les dépouilles des premiers : cailloux donc que ces prières, et des plus authentiques.

Dans le même genre, nous trouvons les gentillesses des brigands italiens. Au fond de leurs repaires siége toujours une Madone supérieurement attifée, qui est chargée, comme pourvoyeuse, des intérêts de la troupe. On lui demande aussi de bonnes fortunes, c'est-à-dire de riches voyageurs à détrousser. Le cas n'arrive pas

toujours : ou la chasse au voyageur chôme, ou bien le prisonnier n'a pas et ne peut se procurer la rançon qu'on lui demande ; alors le moins qui lui puisse arriver, c'est qu'on le relâche après lui avoir coupé les oreilles. Mais si la chasse réussit, et qu'on tire du patient quelque riche butin, oh ! alors on l'attribue à « la visible protection de la Madone ; » opinion que vous ne partagez pas, sans doute. Donc caillou encore que le rosaire, celui, bien entendu, de messieurs les brigands.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait souvent une connexion entre tel fait et tel autre qui se produit en même temps ou à la suite ; dans l'art médical, par exemple, les faits concomitants sont l'objet de l'étude spéciale, et souvent la base du diagnostic du médecin ; mais il n'affirme que lorsqu'il existe entre l'effet et la cause supposée une relation naturelle. Mais les commères sont moins réservées. Un docteur se trouve appelé auprès d'un malade tombé en fièvre intermittente, et le questionne, sans tirer de ses réponses rien qui l'éclaire sur l'origine de l'affection fébrile. « Moi, docteur, dit la cuisinière du malade, je sais bien d'où cela vient : monsieur a mangé l'autre jour de la soupe à l'oignon...— Eh bien ? — Eh bien ! jamais il n'avait mangé que cette fois-là de la soupe à l'oignon, comme aussi jamais il n'avait eu la fièvre, le cher homme ; par conséquent, c'est cette soupe-là qui la lui a donnée. » Et ce docteur s'évertue à lui faire comprendre qu'il n'y a aucun rapport entre la vulgaire soupe à l'oignon et la maladie de son maître. « Vous direz tout ce que vous voudrez, répond-elle ; mais il en a mangé, et il a eu la fièvre ; je ne connais que ça, et on ne me l'ôtera pas de l'idée. » Ici la soupe à l'oignon était le caillou de la fièvre.

On cite un autre diagnostic dans le même genre, mais d'un type un peu plus curieux. Un jeune apprenti médecin accompagnait son patron dans une visite que celui-ci faisait à un malade. Dès le premier coup d'œil, le docteur déclara au patient qu'il avait passé une mauvaise nuit parce qu'il avait mangé des fruits crus. Le malade en convint, et admirait, à part lui, la sagacité du docteur. Quant au jeune carabin, il témoigna à son patron, en sortant, à quel point il était émerveillé de cette sorte de divination. « Sachez, lui répond gravement celui-ci, qu'une grande partie de notre science consiste à savoir observer. Du coin de l'œil, j'ai aperçu sous le lit du malade un tas de pelures de pommes, et il ne m'a pas été difficile de deviner juste. Retenez ceci, jeune homme : un coup d'œil dans la chambre du malade peut toujours vous donner des indices sûrs. » Peu de temps après, le docteur envoie son élève visiter à sa place un de ses malades. L'apprenti arrive, et jette un coup d'œil sous le lit. « Bon, se dit-il à lui-même, je suis sûr de mon affaire. Il prend le bras du malade, et, après lui avoir tâté le pouls, lui dit avec emphase : — « Vous avez une forte fièvre, monsieur, et j'en sais la raison : c'est que... vous avez mangé du chien..... — Comment ! s'écrie le malade surpris et furieux, j'ai mangé du chien ! Veuillez, jeune imbécile, prendre le chemin de la porte. » Notre étudiant avait vu.... une peau de chien sous le lit !

Je ne sais vraiment pas pourquoi je me suis pris à citer quelques exemples de ces faux rapprochements établis entre certains faits et des causes imaginaires qui n'ont d'autres rapports que leur simultanéité, alors que dans tout le cours des habitudes sociales ce défaut de logique règne avec tant d'empire. Je veux cependant terminer en signalant une de ces espèces, dans laquelle des gens lettrés et presque raisonnables se fourvoient comme le populaire dans des cas où il se forge les préjugés les moins sérieux.

Je désire de tout mon cœur l'instruction du peuple, dans la mesure où elle peut lui être utile ; en dehors des considérations philosophiques, il faut que, pour les besoins de sa vie, chacun sache lire, écrire et compter. Mais j'avoue que j'ai les nerfs agacés, lorsque j'entends dire et répéter tous les jours que cette instruction est la source et la garantie de la moralité des masses. « Ouvrez des écoles, nous a-t-on dit avec une emphase olympienne, et vous pourrez fermer les prisons. » Et sur quoi se fonde ce prétentieux apophtegme ? Sur ce que du très-grand nombre de petits et gros larrons qui passent devant nos tribunaux correctionnels, la grande majorité est illettrée ; d'où l'on conclut que c'est le défaut d'instruction qui lance contre la société tous ces malandrins. Mais la statistique comparée vous fera reconnaître aussi que dans tout ce gibier de prisons on ne rencontre que peu ou point d'actionnaires de la Banque ; la même vous dira que dans ce personnel, les blouses sont en très-grande majorité comparativement aux habits ; d'où vous devriez conclure à l'influence de la blouse sur la criminalité : *Cum hoc, ergo propter hoc.* Avec un peu de bonne foi et de bon sens, vous devriez comprendre que ce qui a manqué à ces coquins pour n'être pas ce qu'ils sont, ce n'est ni la lecture, ni l'écriture, ni le calcul, qui ne sont que des instruments propres à bien ou mal faire ; mais l'éducation, les bons principes, les bons exemples, et surtout un enseignement religieux et intelligent tout à la fois, la morale du catéchisme qui défend l'homme contre les mauvais entraînements, et non la morale indépendante que chacun peut mettre dans sa poche quand la fantaisie lui en prendra. Mais si ce n'est pas l'instruction seule qui suffit à la moralisation populaire, est-il vrai, du moins, que la moralité et l'instruction se donnent la main dans la statistique, et que les masses soient d'autant plus morales qu'elles sont plus lettrées, tandis que l'ignorance manifeste le phénomène inverse ? Eh bien, non ! Cette affirmation du fait brut et matériel est démentie par l'expérience. Il est notoire que la Bretagne est à la fois plus religieuse et plus morale que presque tous les autres dé-

partements de la France, surtout dans la partie de la population qui est encore peu ou point instruite, au point de vue scolaire, tandis que le contraire a lieu dans les départements du Nord et de l'Est qui fournissent, avec leurs florissantes écoles, le plus grand nombre de coquins. On remarqua, il y a 4 ou 5 ans, sur le tableau de la justice criminelle, que celui des départements qui occupait le premier rang sur la liste au point de vue de la moralité ou du minimum des individus ayant eu maille à partir avec la justice, était un des départements du centre, dont le numéro d'ordre sur la liste de la population scolaire comparée était 68 sur 89. Me démentira-t-on si j'affirme que les larrons de Paris et les pick-pockets de Londres sont les garnements les plus civilisés, les plus lettrés de tout l'univers? Niera-t-on que, malgré la diffusion croissante et incontestée de l'instruction populaire, tous les vauriens, petits et gros, ne fassent de plus en plus parler d'eux? Aujourd'hui le fond d'un journal se compose d'histoires de vols, de coups de couteau autour des tables de cabaret, et dans un genre plus élevé, de faux, d'empoisonnements, d'assassinats, souvent avec circonstances aggravantes, que la... débonnaireté du jury transforme presque toujours en « atténuantes ». Non, encore une fois, l'instruction primaire ne moralise pas « par elle-même », elle produit le bien ou le mal suivant les maîtres qui la donnent; il lui faut un accessoire de bons conseils, de bons exemples, comme à notre caillou il fallait un accessoire de beurre, de sel, de choux et de tranches de pain. Donc, multiplions et élargissons nos écoles; mais, jusqu'à nouvel ordre, et pour cause, ne fermons pas nos prisons.

JÉRÔME DUMOULIN.

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284 295, et 316.)

DEUXIÈME PARTIE

Maladie dans le camp. — Captivité de saint Louis. — Retour en France du comte d'Anjou et du comte de Poitiers. — Récit de la délivrance du roi. — Marguerite à Damiette.

A la suite du désastre de Mansourah, les corps des morts, entraînés par le fleuve, se trouvèrent arrêtés par un pont, et amenèrent une grande corruption dans l'air; de plus, c'était en carême, et le seul poisson dont se nourrit le camp étaient des bourbettes « qui mangeaient les gens morts..., et à cause de ce malheur et de l'insalubrité du pays, où il ne tombe jamais une goutte d'eau, nous vint la maladie de l'armée, qui était telle, que la chair de nos jambes séchait toute, et la peau de nos jambes devenait tachetée de noir et de couleur de terre, ainsi qu'une vieille botte... Le signe de la mort était tel, que quand le nez saignait, il fallait mourir (1). » A cette peste s'était jointe la famine; un bœuf valait dans le camp quatre-vingt livres (près de 2,000 fr. de notre monnaie); un mouton, trente livres (600 fr.); un porc, trente livres; et un œuf douze deniers; un muid de vin, dix livres (400 fr.).

Le roi avait été atteint plus grièvement encore, puisqu'à la maladie de l'armée s'était jointe pour lui la dyssenterie; la fin de la missive comblait le calice d'amertume que Dieu voulait faire boire à Blanche. Le clerc raconta :

La déroute de Minieh amena la prise du roi, encore malade, « mais insensible à ses propres souffrances; » aucun murmure, aucune plainte n'étaient sortis de ses lèvres; on l'avait seulement vu pâlir, quand les infidèles, qui attachaient ses mains, se prirent à blasphémer, à injurier le Christ. Cependant cette résignation parut prête à l'abandonner, lorsque ces misérables, s'emparant de la croix suspendue auprès de lui, « la foulèrent aux pieds, en opprobre et vitupère de la foi chrestienne. » Tremblant de tous ses membres, il cherchait à rompre ses chaînes, et d'abondantes larmes coulaient de ses yeux.

« Un pauvre Arabe de Minieh, ému de pitié de le voir ainsi garrotté, demi-nu et sans robe, se dépouilla d'un vieil surcot fourré de vair, à demi-usé, qu'on venait de lui donner, et le jeta sur les épaules du chef des croisés (2). »

Parmi les autres prisonniers se trouvait le sénéchal de Champagne; voici comment il raconte sa capture : « Quand je vis qu'il fallait nous laisser prendre, je pris mon écrin et mes joyaux, et je les jetai dans le fleuve, et mes reliques aussi. Alors un de mes mariniers me dit : « Sire, si vous ne me laissez dire que vous êtes le « cousin du roi, l'on vous occira tous, et nous avec. » Et je dis que je voulais bien qu'il dît ce qu'il voudrait.

« Transporté dans la galère des ennemis, les autres me jetèrent à terre, et me sautèrent sur le corps pour me couper la gorge; car celui qui m'eût occis eût cru en être honoré. Et (un) Sarrasin me tenait toujours embrassé, et criait : « Cousin du roi. » De cette manière, ils me jetèrent deux fois à terre, et une fois à genoux; et alors je sentis le couteau à la gorge. Dans cette épreuve, Dieu me sauva à l'aide du Sarrasin, lequel me mena jusqu'au château (partie des vaisseaux disposée pour abriter les combattants), là où les chevaliers sarrasins étaient. Quand je vins au milieu d'eux, ils m'ôtèrent mon haubert, et, par pitié pour moi, ils jetèrent sur moi une mienne couverture d'écarlate doublée de menu vair, que madame ma mère m'avait

(1) Joinville.
(2) Villeneuve.



donnée; et l'un deux m'apporta une courroie blanche, et je me ceignis par-dessus ma couverture, où j'avais fait un trou, et que j'avais vêtue; et l'autre m'apporta un chaperon que je mis sur ma tête. » Voilà où en étaient réduits les seigneurs français.

Conduit à Mansourah, « les mains liées par une forte chaîne de fer, le roi fut enfermé dans une salle basse de la maison du secrétaire du sultan : cette salle aboutissait à une terrasse avancée sur les eaux du Nil. Une fenêtre grillée, pratiquée au-dessus d'une porte en fer, éclairait l'espèce de cachot où l'on abandonna le royal prisonnier. Il n'avait avec lui qu'un seul homme pour lui servir de domestique...

« Louis paraissait n'avoir plus que le souffle; aussi les émirs, effrayés de son état, firent appeler un Arabe, renommé « physicien; » il présenta au monarque un breuvage dont l'effet fut tellement prodigieux, que soudain Louis se sentit ranimé. »

Il obtint qu'on lui rendît son chapelain, ainsi qu'un religieux dominicain qui, connaissant les langues orientales, pouvait utilement lui servir d'interprète. Il fut également heureux de retrouver son bréviaire qu'il croyait perdu, car le saint roi le disait chaque jour comme les clercs, et il n'était pas le seul dans son royaume. Cet usage se perpétua, et nous voyons sous Louis XIV que c'était l'usage de plus d'un seigneur de la cour (1).

Quoique à peine remis de sa cruelle maladie, encore épuisé, il reprit ses saintes habitudes, non-seulement de prières, mais de jeûnes et d'austérités.

Le sultan, voulant montrer sa grandeur et sa générosité envers l'ennemi vaincu, fit distribuer aux captifs des robes fort riches, semblables à celles des princes et des comtes; il en envoya une au roi lui-même, elle était de taffetas noir, fourrée de vair et de gris, et ornée de boutons d'or pur.

Les prisonniers, manquant de tout, avaient accepté; mais le roi, tout aussi dépouillé qu'aucun d'eux, répondit avec sa royale fierté par un refus; il refusa également de paraître à un splendide repas, auquel les principaux chefs des deux armées étaient conviés, et les émirs qui lui étaient envoyés en députation disaient : « Il nous traite comme si nous étions ses propres prisonniers! »

Cependant le plus grand nombre des soldats croisés furent massacrés, car on n'épargna que ceux qui consentirent à renier leur foi.

Quant au roi, on connaît sa fière réponse; le sultan ayant fait dire que, si la reine Marguerite consentait à payer 200,000 besans d'or, environ dix millions de francs, lui et les siens seraient mis en liberté. « Cette somme, répondit le monarque, volontiers la payerai-je pour ma gent. Mais Damiette seule sera ma rançon. Roi de France n'est tel qui se rachète par deniers! »

Frappé de la grandeur du roi, le sultan remit sur cette énorme somme cent mille livres (1,700,000 fr.).

Il fallait que les conditions de ce traité fussent confirmées par un mutuel serment, mais celui demandé au roi était trop contraire à sa conscience de chrétien.

« Quand les émirs eurent juré, ils firent mettre en écrit le serment qu'ils voulaient avoir du roi; et il le fut par le conseil des prêtres qui avaient renié par devers eux; et l'écrit disait que si le roi ne tenait pas ses conventions avec les émirs, il voulait être aussi honni que le chrétien qui renie Dieu et sa mère, et qui se sépare de la compagnie des douze Apôtres, de tous les saints et de toutes les saintes. A cela le roi y consentait bien. Le dernier point du serment fut tel : que s'il ne tenait pas ses conventions avec les émirs, il voulait être aussi honni que le chrétien qui renie Dieu et sa loi, et qui en mépris de Dieu crache sur la croix et marche dessus. Quand le roi ouït cela, il dit : « S'il plait à Dieu, je ne ferai pas ce serment-là. »

Les émirs alors en grand dépit menacèrent le roi de lui faire couper la tête ainsi qu'à tous ses gens; mais saint Louis répondit : « Qu'il aimait mieux mourir bon chrétien que de vivre dans la haine de Dieu et de sa mère. »

Cependant tous voulaient que le roi jurât, le vieux patriarche de Jérusalem qui avait quatre-vingts ans, lié à la perche d'un pavillon et menacé de mort, criait au roi : « Sire, jurez sûrement, car je prends sur mon âme le péché du serment que vous ferez, puisque vous avez ferme intention de tenir votre serment! »

« Je ne sais comment le serment fut arrangé, ajoute le sénéchal, mais les émirs se tinrent pour satisfaits du serment du roi et des autres riches hommes qui étaient là. »

La nouvelle de la délivrance du roi ne suffit pas à effacer le coup porté au cœur de Blanche par tant de désastres, et l'arrivée du comte de Poitiers et du comte d'Anjou, en lui apprenant la résolution du roi de rester un an encore en Orient, acheva de la briser; elle écoutait silencieuse et triste la suite des faits racontés par ses fils.

Avant de délivrer les prisonniers bien empressés de sortir de prison, on voulut les faire manger et on leur donna des biscuits de fromage rôtis au soleil, et des œufs durs peints de diverses couleurs pour leur faire honneur.

Le roi fut conduit au rivage par 20,000 Sarrasins l'épée à la ceinture et le suivant à pied. Le roi s'embarqua sur une galère génoise avec le comte d'Anjou, son frère, quelques grands seigneurs et le sire de Joinville. Le comte de Poitiers était resté comme otage jusqu'au payement de la rançon.

Le comte de Flandre, le comte de Soissons, Pierre

(1) Direction chrétienne de Fénelon aux personnes de la cour.

Mauclerc, retournèrent en France; le duc de Bretagne mourut pendant la traversée.

Pour le payement de la rançon « on commença à faire le payement le samedi et le dimanche toute la journée jusqu'à la nuit; on les payait à la balance, et chaque balance valait dix mille livres. Quand vint le dimanche au soir, les gens du roi qui faisaient le payement mandèrent qu'il leur manquait bien trente mille livres.

« Je dis alors au roi qu'il serait bon qu'il envoyât querir le commandeur et le maréchal du Temple (car le maître était mort), et qu'il le requît de lui prêter trente mille livres pour délivrer son frère..... »

Mais ils prétendirent ne pouvoir en prêter, n'ayant que des dépôts d'argent qu'ils ne pouvaient rendre qu'à ceux qui les avaient *baillés*, et alors le maréchal du Temple déclara au roi qu'il pouvait prendre ce qu'il voudrait, parce que ce que le roi avait à Acre les dédommagerait grandement.

Alors le sire de Joinville dit au roi qu'il était prêt à aller prendre cet argent.

« Je m'en allai vers une des galères du Temple, la maîtresse galère, et quand je voulus descendre dans la sentine de la galère, là où le trésor était, je demandai au commandeur du Temple qu'il vînt voir ce que je prendrais, et il n'y daigna pas venir. Le maréchal dit qu'il viendrait voir la violence que je lui ferais. Sitôt que je fus descendu là où le trésor était, je demandai au trésorier du Temple, qui était là, qu'il me baillât les clés d'une huche qui était devant moi; et lui, qui me vit maigre et décharné de la maladie, et avec l'habit que j'avais en prison, dit qu'il ne m'en baillerait pas. Et j'aperçus une coignée qui était là à terre; alors je la pris et dis que j'en ferais la clef du roi. »

Devant cette menace, les clefs du trésor furent remises au sénéchal, qui y prit l'argent nécessaire, et « Je commence à crier au roi : Sire, sire, regardez comme je suis garni. » Et le saint homme me vit bien volontiers et avec grande joie. »

La loyauté du roi se montre ici tout entière : « Monseigneur Philippe de Nemours dit au roi qu'on avait fait mécompte aux Sarrasins d'une balance de dix mille livres. Et le roi se fâcha très-fort, et dit qu'il voulait qu'on leur rendît les dix mille livres, parce qu'il leur avait promis de payer les deux cent mille livres avant qu'il partît du fleuve. Alors je marchai sur le pied de monseigneur Philippe, et dis au roi qu'il ne le crût pas parce qu'il ne disait pas vrai ; car les Sarrasins étaient les plus grands attrapeurs qui fussent au monde, et monseigneur Philippe dit que je disais vrai, car il ne le disait que par moquerie. Et le roi dit qu'une telle moquerie était malencontreuse : « Et je vous commande, dit-il à monseigneur Philippe, sur la foi que vous me devez, comme mon homme que vous êtes, si les dix mille livres ne sont pas payées, que vous les fassiez payer. »

La rançon payée, le roi se rendit sur son vaisseau qui était en mer; mais, connaissant la mauvaise foi des Sarrasins, tous étaient inquiets du comte de Poitiers, lorsqu'on entendit Philippe de Montfort crier au roi : « Sire, sire, parlez à votre frère le comte de Poitiers, qui est sur cet autre vaisseau. » Alors le roi s'écria : « Illuminez, illuminez. »

Un pauvre pêcheur étant allé dire à la comtesse de Poitiers (les princesses étaient restées à Damiette), qu'il avait vu le comte de Poitiers délivré, elle lui fit donner vingt livres parisis.

La reine Marguerite avait aussi montré un grand courage et une forte résolution à Damiette. Près d'accoucher, elle avait demandé à un vieux chevalier de lui couper la tête avant qu'elle tombât au pouvoir des Sarrasins ; à quoi il avait fait cette belle et simple réponse : « Je l'avais déjà bien pensé, que je vous occirais avant qu'ils nous eussent pris. »

Là aussi elle avait soutenu le courage de la comtesse d'Artois, dont elle partageait la douleur. Le prince qui naquit à Damiette fut surnommé Tristan à cause du moment douloureux où il venait au monde, et aussitôt sa naissance, voyant venir les croisés restés à Damiette et qui allaient s'enfuir, elle les conjura de lui rester fidèles au moins jusqu'à ce qu'elle fût relevée, et ils répondirent : « Madame, comment ferons-nous, car nous mourrons de faim en cette ville. » « Je ferai, répondit-elle, acheter tous les vivres en cette ville et je vous nourrirai tous dès à présent aux dépens du roi. » Alors ils lui octroyèrent qu'ils resteraient volontiers. La reine fit acheter pour trois cent mille livres de vivres, et, obligée de rendre la ville aux Sarrasins, à peine remise, elle se fit transporter à Acre pour y attendre le roi. Le prince y arriva le 14 mai après une pénible traversée, car la terrible maladie qui l'avait déjà atteint reparut et s'augmentait encore des douleurs que son cœur royal renfermait. Le désastre de cette belle armée si pleine d'ardeur lorsqu'elle s'embarquait à Aigues-Mortes; la mort de ce frère si tendrement aimé, et enfin le souvenir de la France qu'il ne reverrait peut-être plus et où il avait laissé une mère, objet de ses plus vives affections, cette sœur Isabelle dont le cœur était si uni au sien, ses trois enfants et cette belle couronne de France, qu'il avait déposée pour la remplacer pour toujours peut-être par la couronne d'épines du Christ : telles étaient ses pensées, tandis que ses deux plus jeunes frères, le comte de Poitiers et le comte d'Anjou, jouaient aux échecs sur le pont du navire. Le roi, étonné de ne plus les voir près de sa personne, s'informa de ce qu'ils devenaient : apprenant qu'ils passaient des heures entières à jouer, il se lève avec peine et trouvant le comte d'Anjou qui jouait avec messire Gauthier de Nemours, saisissant les dés et les tables il les lance dans la mer en jetant l'argent sur les genoux de messire Gauthier.

Marguerite de France, Béatrix, Jeanne de Toulouse et enfin la triste veuve de Robert de France, Mahaut de Brabant, versaient des larmes au milieu de l'allégresse que faisait éclater l'arrivée du roi.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

MORT DE RICHARD CŒUR-DE-LION

—

Le nom de Richard Cœur-de-Lion évoque tout un monde de souvenirs : l'histoire comme le roman, les ballades comme les légendes, célèbrent à l'envi ce ter-



Richard Cœur-de-Lion pardonnant à Bertrand Gourdon.

rible héros qui fit trembler à la fois les Anglais, les Français, les Grecs et les Sarrasins, qui monta le premier sur les remparts de Ptolémaïs, écrasa Saladin dans les plaines d'Ascalon, foula sous ses pieds l'étendard autrichien devant Saint-Jean-d'Acre, et eut le double bonheur d'être chanté par Blondel et immortalisé par Walter Scott.

La vie de cet arrière-petit-fils du Normand Guillaume le Conquérant n'est qu'une suite non interrompue de combats et de batailles. Toujours à cheval, tou-

jours la lance au poing ou sa lourde épée à la main, le redoutable Lion s'en va guerroyant à tort et à travers: tantôt c'est en Normandie, contre son rival Philippe Auguste, auquel, à diverses reprises, il fait subir défaite sur défaite; tantôt c'est en Palestine, dans les plaines de Jaffa, où, avec une escorte de dix chevaliers, il soutient le choc de quinze mille Sarrasins, occit de sa main cinquante infidèles et rentre dans son camp sain et sauf, son bouclier et sa cotte de mailles tellement hérissés de flèches sarrasines, qu'il ressemblait, au dire d'un chroniqueur contemporain, à une pelote couverte d'aiguilles; tantôt c'est sur le champ de bataille d'Assour, où il déploie une telle valeur, il exécute tant de prouesses, qu'il devient la terreur des musulmans, que les mères arabes font taire leurs enfants en prononçant son nom, et que les cavaliers sarrasins disent à leurs chevaux, quand ils viennent à broncher : « As-tu donc vu Richard d'Angleterre ! »

Qui aurait pu croire qu'après avoir échappé à tant de périls et bravé la mort sur tant de champs de bataille, le redoutable monarque dût misérablement mourir sous les coups d'un simple arbalétrier en assiégeant un castel obscur?

Richard, pour s'emparer d'un trésor trouvé par le vicomte de Limoges, Adhémar V, avait mis le siége devant le château de Châlus. En faisant le tour des remparts, il fut reconnu par l'arbalétrier Gourdon, qui lui décocha un trait dans l'épaule gauche. Richard voulut arracher lui-même le fer de la blessure; mais le bois seul céda sous ses efforts, et le trait barbelé resta dans la plaie qu'il envenima. La maladresse et l'ignorance du chirurgien firent le reste; une fièvre inflammatoire se déclara, et bientôt Richard se sentit perdu.

Avant de mourir, l'implacable Lion d'Angleterre, qui n'avait jamais pardonné, voulut se faire précéder devant le juge suprême par un acte de miséricorde. L'arbalétrier avait été pris; Richard le fit venir devant lui.

— Quel mal t'avais-je fait? lui demanda-t-il.

— Toi?... ne le sais-tu pas, Richard d'Angleterre! Je suis Bertrand Gourdon; tu as tué mon père, tu as massacré mes frères, tu as versé, dans ton ivresse homicide, des torrents de sang, et tu oses me demander ce que tu m'as fait?... Tu peux ordonner mon supplice; je mourrai avec bonheur, pourvu que toi-même tu meures.

— Bertrand Gourdon, je te pardonne, dit Richard.

— Je ne veux rien accepter de toi, la vie moins que tout le reste, répondit l'arbalétrier.

— Tu vivras malgré toi, poursuivit le roi mourant; je veux que tu sois un témoignage de ma clémence.

Et Richard ordonna que Gourdon fût délivré de ses chaînes, qu'on lui comptât cent sous de monnaie anglaise et qu'on le rendît à la liberté.

A peine les ordres suprêmes de Richard étaient-ils exécutés, que son cœur de Lion cessait de battre.

C. Lawrence.

CAUSERIES

—

Nouvelles du pays littéraire. — Les faits et les idées. — M. Flaubert et M. Michelet. — Un roman traduit... en police correctionnelle. — Souvenirs de *Madame Bovary*. — L'*Éducation sentimentale*. — Un souvenir anecdotique. — « *Nos Fils*. » — Les fêtes républicaines. — 1793 et 1848. — M. Michelet et le culte des morts. — M. de Pongerville. — Une traduction de Lucrèce. — Une conversation aux Tuileries en 1823. — Le vingt-cinquième fauteuil de l'Académie française. — Nouvelles académiques.

L'année qui commence sera-t-elle favorable aux recherches et aux publications littéraires ? Il est permis d'en douter. A cette heure, la littérature semble toute disposée à se taire pour laisser parler les événements. Les faits ont le pas sur les idées. Cela ne nous empêchera point sans doute de récolter, pour nos lecteurs, une moisson littéraire très-suffisante. Le champ est vaste et pour ainsi dire sans limites. Malgré l'inclémence de la saison, bien des plantes utiles, agréables ou salutaires y croissent encore au milieu de ronces et d'épines, où à côté d'herbes plus ou moins dangereuses.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartiennent deux œuvres que l'année 1869, en s'enfuyant, a déposées sur ma table de travail. Je dirais qu'elle a fait comme le Parthe, si je ne savais que le Parthe, en fuyant, lançait des flèches, tandis que l'année finissante ne m'a gratifié que de deux énormes pavés : *L'Éducation sentimentale*, par M. Gustave Flaubert; *Nos Fils*, par M. Michelet.

M. Flaubert, malgré son titre à prétentions didactiques, n'a fait et n'a entendu faire qu'un roman. M. Michelet, lui, a voulu donner le jour à un traité, à une sorte d'*Émile* du XIX[e] siècle, et il a produit, hélas! bien pis qu'un roman.

Parlons d'abord de M. Flaubert et de son jeune homme.

M. Flaubert a débuté dans le monde littéraire, il y a douze ou quatorze ans, par un coup d'éclat. Son premier livre a commencé par être traduit... en police correctionnelle, en attendant qu'il le fût dans toutes les langues de l'Europe. Toutefois *Madame Bovary* a fini par se retirer à peu près saine et sauve des mains de dame Justice; mais ç'a été pour retomber aussitôt entre celles de la critique. La critique vraiment digne de ce nom, celle des Nettement, des Pontmartin, des Cuvillier-Fleury, des J.-J. Weiss, etc., signala avec beaucoup de force et de logique la profonde immoralité d'une œuvre vouée à représenter la fatalité des instincts, et dans laquelle pas une seule page douce et consolante, pas un seul cri du cœur ou de l'âme ne venait reposer le lecteur fatigué de descriptions physiologiques et sensuelles, d'impitoyables ana-

lyses, de scènes violentes et de sentiments âpres et durs. Une seule voix parmi celles qui faisaient autorité jeta des paroles d'encouragement au romancier qui s'annonçait comme le représentant du réalisme physiologique. Dans un article accompagné de rares objections, M. Sainte-Beuve loua le dessein, la composition, l'observation et même le style du roman de M. Flaubert. Bien plus, il lui demanda de récidiver et d'appliquer « sa hardiesse à tout dire » à un sujet nouveau et « non circonscrit. » M. Flaubert ne se fit pas prier. Il se mit résolûment à l'ouvrage, et, au bout de six ans de recherches et d'efforts, il accoucha d'un roman archéologique qui avait pour théâtre la vieille Carthage, pour héros et pour acteurs des messieurs qui s'appelaient Mathô, Amilcar, Spendius, Hannibal, Schahabarim, et une dame qu'on nommait Salammbô. Cela ressemblait à une gageure. Le maître se fâcha et tança vertement le romancier « opiniâtre et inflexible » d'avoir été choisir un sujet « étrange, reculé, sauvage, hérissé, presque inaccessible. » Comme fiche de consolation, il conseilla à l'auteur de prendre sa revanche dans une œuvre prochaine et « qui se fît moins attendre. »

Huit ans se sont passés, et le critique du lundi n'est plus là pour juger le nouveau roman de M. Flaubert. Que dirait-il aujourd'hui, si sa pensée et sa plume n'avaient été glacées par la mort? Accepterait-il l'*Éducation sentimentale* pour cette « œuvre forte, puissante, observée, bien vivante, » qu'il réclamait du romancier réaliste? Sans doute, le sujet du livre est actuel. M. Flaubert s'est plongé cette fois en pleine réalité contemporaine. Mais si l'actualité est partout dans son nouveau roman, la vie ne se trouve nulle part. On dirait que l'œuvre est hantée par des fantômes, car on n'y rencontre pas une seule figure réellement agissante et vivante.

L'*Éducation sentimentale* reste à tous les points de vue fort au-dessous du premier ouvrage de l'auteur qui, au milieu de défauts et de vices irremédiables, offrait quelques qualités de premier ordre. *Madame Bovary* était malsaine, mais elle avait du moins cet éclat maladif et trompeur qu'on trouve dans quelques fleurs vénéneuses.

Malgré des longueurs et des hors-d'œuvre de description, le livre marchait assez résolûment à la terrible catastrophe qui le termine et le couronne. Il en est tout autrement dans l'*Éducation sentimentale*. Le sujet, qui d'ailleurs échappe à toute analyse, est étouffé sous l'abondance et le luxe des détails. A tout instant, le fil conducteur vous échappe et se rompt. La composition est nulle, l'intérêt absent, l'ennui tenace et mortel.

Qu'on me permette de rendre, à l'aide d'un souvenir, l'impression que j'ai ressentie à la lecture de cet étrange récit. Je fus un jour, en compagnie d'un tout jeune homme, visiter un écrivain ami du luxe et des arts, qui nous reçut dans un cabinet orné de mille raretés et curiosités précieuses. Chinoiseries, meubles de laque, statuettes de bronze ou de marbre, vases de jade ou de porphyre, tableaux de prix, tentures de haut goût, rien ne manquait aux somptuosités de l'ameublement.

L'écrivain fut étincelant d'esprit et de verve, d'aperçus piquants et de paradoxes ingénieux.

— Eh bien! dis-je à mon jeune compagnon au sortir de cette visite, comment l'avez-vous trouvé?

— Magnifique! j'ai surtout admiré un délicieux Meissonnier qui vaut son pesant d'or et une ravissante réduction de la Vénus de Milo.

— Mais je ne vous parle pas du cabinet, je vous demande ce que vous pensez de l'homme et de sa conversation?

— L'homme? je l'ai à peine regardé et je n'ai pas entendu un traître mot de sa conversation. Durant toute la visite, je me suis absorbé dans la contemplation des bibelots.

Il en est de même pour le nouveau roman de M. Flaubert. Durant toute la lecture, l'attention est tellement absorbée par les infiniment petits de la description, par les « bibelots, » qu'elle n'a plus rien à donner à l'action principale et qu'elle perd de vue totalement le sujet.

Y a-t-il d'ailleurs dans l'*Éducation sentimentale* une idée quelconque, une action générale et une vue d'ensemble?

Le héros du livre, Frédéric Moreau, n'est pas seulement un mauvais sujet, ce n'est même pas un sujet. Il est évident que M. Flaubert ne l'a choisi que comme un prétexte à la peinture et à la reproduction photographique des choses. Il n'a réussi qu'à attester une fois de plus l'impuissance du réalisme.

Passons à M. Michelet.

Triste spectacle! Ce pauvre bonhomme continue à agiter d'une main tremblante la cloche du scandale. Voici qu'à ces fantaisies séniles, l'*Insecte*, l'*Oiseau*, la *Femme*, la *Sorcière*, la *Montagne*, la *Mer*, il ajoute une fantaisie nouvelle, et cette fois la pire de toutes, car celle-ci pourrait avoir des conséquences redoutables si elle venait à être prise au sérieux.

Si nous en croyons M. Michelet, tout est à refaire en matière d'éducation. Le monde a jusqu'ici vécu sur une erreur profonde et radicale. Il a cru à une déchéance primitive, à une perversité originelle d'instincts qui n'existe pas. Au contraire, « tout est bien, tout est bon » dans la nature. Il n'y a rien à réprimer, il n'y a qu'à développer dans les penchants de l'enfance et de la jeunesse. *Laissez passer, laissez faire*, telle doit être désormais la devise et la règle du maître. D'autres, M. de Laprade, par exemple, ont demandé des réformes, M. Michelet veut une révolution.

Telle est la pensée de ce livre intitulé *Nos Fils*, on ne sait trop pourquoi, car le célèbre écrivain n'a jamais eu, assure-t-on, le moindre droit à ce pronom pos-

sessif. M. Michelet n'a ni autorité ni *grâce d'état* pour parler sur ce grand et fécond sujet de l'éducation qu'un père selon la nature ou un père selon la grâce peut seul aborder. Aussi quelles bévues et quels non-sens, fort risibles, si l'on pouvait se permettre de rire en semblable matière!

Savez-vous à quoi aboutit ce volumineux traité? A l'exaltation des fêtes de la fédération de 1791 et des fêtes républicaines de 1848. Beau complément d'éducation, en vérité. Des ruisseaux de vin, des feux d'artifice, des màts de cocagne, des lampions, des chœurs de vieillards et de matrones, des statues de plâtre symbolisant la Force, l'Abondance, le Travail, l'Humanité, la Patrie, etc.; voilà ce que M. Michelet propose de substituer à nos fêtes chrétiennes, à ces grandes solennités de l'Église catholique dont le sens est si profond et si touchant.

Mais l'épreuve a été faite, monsieur Michelet! La première et la seconde république ont eu recours à ce puissant moyen d'éducation et de moralisation populaires. En 1793, on a assisté en tremblant aux fêtes de la Raison et de la Liberté, car les délinquants étaient notés d'incivisme et inscrits sur la liste des suspects. En 1848, on a suivi en riant le char de l'Agriculture, traîné par des bœufs aux cornes dorées et escorté de jeunes filles laides.

Franchement en voilà assez. Le premier char « de forme simple et rustique » qui aura le malheur de se produire, fera son entrée au Champ de Mars sur l'air de *Bu qui s'avance*. M. Offenbach est désormais le seul musicien possible de ces fêtes que nous promet le génie par trop bucolique de l'auteur de l'*Amour* et de l'*Oiseau*.

Voilà pourtant où l'on en arrive à force de s'abstraire en sa propre pensée, et de vivre dans son cabinet, loin du mouvement des esprits. Au fond, c'est la haine insensée que M. Michelet professe contre l'Église qui le conduit à ces puérilités. Le poëte comprend la poésie des fêtes chrétiennes, et le libre penseur voudrait en garder quelque chose pour le culte « élargi » qu'il rêve d'établir sur la place publique.

Qui n'a souvenir de cette page délicieuse d'un de ses premiers livres, où l'écrivain, faisant allusion à la voix des cloches, parle de « leur doux reproche maternel? » On retrouve dans son nouvel écrit, à propos des cimetières et de la dévotion envers les morts, une impression analogue qu'il nous appartient de détacher et de reproduire :

« Le cimetière est un organe essentiel de la cité, dit-il, une puissance de moralité. Une ville sans cimetière est une ville barbare, aride, sauvage. Que de saintes et bonnes pensées, quelle poésie du cœur vous ôtez aux vivants en leur ôtant leurs morts! Il est des états douteux, intermédiaires, où, pour ainsi parler, on a un pied au temple et un pied hors du temple, où l'on flotte, où l'on rêve. Pour cela, l'ancien temple s'entourait de portiques où l'on errait, songeait. Ce vestibule du temple est aujourd'hui pour nous le cimetière. »

Si M. Michelet avait eu plus souvent présente à l'esprit cette grave et féconde pensée de la mort que nous avons trouvée au bas d'une page, comme cachée dans une simple note, il est à croire qu'il eût tracé d'une plume moins assurée certains passages de son triste livre. En exaltant, comme il le fait, la bonté de la nature et les perfections de l'humanité, M. Michelet supprime l'âme et ne tient nul compte de l'autre vie. Son système d'éducation est limité par le temps. Celui des vieux maîtres chrétiens embrassait à la fois le temps et l'éternité.

L'éternité! ah! l'Église est invincible, placée derrière ce formidable retranchement, et la libre pensée elle-même est obligée d'incliner devant la mort son orgueilleux pavillon.

Voici qu'un académicien, naguère illustre, depuis longtemps oublié, vient de payer à cette dernière le tribut que lui doivent les riches et les pauvres, les peuples et les rois, et dont les académiciens eux-mêmes, malgré leur qualité d'immortels, ne sont pas dispensés. La nouvelle génération ignore la vie et les œuvres de M. de Pongerville. Saisissons pour les rappeler l'occasion qui se présente, car il est à croire que l'avenir n'en aura qu'un médiocre souci.

Jean-Baptiste-Antoine-Aimé Sanson de Pongerville naquit en Picardie, à Abbeville, le 3 mai 1792. Il fit de bonnes études et la passion des vers le saisit au sortir des bancs. C'était au début de la Restauration, époque fortunée, mais anté-diluvienne, où l'amour des lettres et une ombre de talent suffisaient pour conduire un homme aux honneurs, et même à la gloire. Une traduction d'Horace valait à son auteur les compliments et les gratifications du roi. Un commentaire sur Virgile ouvrait les portes du haut enseignement et pouvait mener à une préfecture, sans compter le fauteuil académique. *Ninus II* n'a-t-il pas suffi à l'excellent M. Brifaut pour conquérir les palmes vertes?

Tenté de la même gloire, M. de Pongerville se dit qu'on avait assez souvent traduit en vers ou en prose Horace, Martial et Virgile. Il porta à un autre autel ses offrandes et ses vœux. Il se passionna pour la lecture du poëte Lucrèce et s'attacha à le traduire en vers. Le projet était hardi, car les doctrines philosophiques du poëte de la matière étaient fort peu en honneur à cette grande époque de réaction religieuse et morale. M. de Pongerville s'efforça de tourner la difficulté et de se concilier les faveurs du public en s'attachant à justifier son poëte favori de toutes les accusations de matérialisme et d'impiété dirigées contre lui. A en croire son traducteur, Lucrèce est moins un apologiste de l'athéisme qu'un ennemi du paganisme expirant: sa théorie d'une essence subtile, dont les éléments retournent à leur source par la dissolution des corps, s'éloignerait moins de nos croyances chrétiennes que des fictions de la mythologie.

Il faut le dire, une pareille interprétation ne résiste pas à un examen attentif de l'œuvre de Lucrèce. Le poëme de la *Nature des choses* renferme trop certainement la négation de la vie future, de Dieu, de la Providence, de l'âme immortelle. C'est la déification effroyable et absolue de la matière, et telle est, hélas! la raison du succès qu'il obtient aujourd'hui auprès d'une certaine école redoutable et malsaine. Mais le système de M. de Pongerville se reflète jusque dans sa traduction, qui renferme une foule d'inexactitudes et d'infidélités plus ou moins voulues.

Cette traduction, d'ailleurs élégante et harmonieuse comme on les voulait à cette date, parut en 1823, après dix années de consciencieux labeurs.

M. de Pongerville fut admis à la présenter au roi Louis XVIII, qui venait cependant de faire retrancher le *De natura rerum* de la collection latine publiée sous ses auspices par Éloi Lemaire. Le monarque lettré, voulant faire à l'heureux traducteur la gracieuseté d'une citation tirée de son poëte, lui demanda comment il avait rendu ce vers célèbre :

Primus in orbe deos fecit timor...

(C'est la peur qui la première dans le monde a fait les dieux.)

Grand embarras de M. de Pongerville. Ce vers, que tout le monde s'obstinait à mettre à la charge de Lucrèce, ne se trouve pas dans son poëme. Il faut aller le chercher dans la *Thébaïde* de Stace (Liv. III, v. 661). Mais comment contredire le roi ? Le futur académicien, homme d'esprit et d'expédients, s'en tira par cette heureuse improvisation, qui est en même temps une infidélité des plus habiles :

La crainte, la première, enfanta les *faux dieux*.

— Fort bien, monsieur de Pongerville, dit le roi très-chrétien, fort bien, vous m'avez réconcilié avec Lucrèce poëte.

— J'ose croire, hasarda le traducteur, que Votre Majesté n'a jamais été brouillée avec Lucrèce philosophe?

— Chut! répondit Louis XVIII, le roi nous entend !

Peu d'années après, M. de Pongerville récidiva en prose en publiant la traduction de Lucrèce dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

Toute la célébrité littéraire de l'académicien qui vient de mourir est fondée sur ces deux traductions. Il chercha à la soutenir et à la prolonger par des travaux d'ordre secondaire, par quelques épîtres ou discours en vers : *Aux Belges* (1832), *Au roi de Bavière* (1834), *Au Menuisier-poëte de Fontainebleau* (1839), *A une femme poëte* (1840), *A M. Ingres* (1849); par de nouvelles traductions d'Ovide, de Virgile, de Milton. Mais toutes ces œuvres, sitôt mortes que nées, se produisirent discrètement et n'obtinrent qu'une attention fort limitée, soit du public, soit de la critique. M. de Pongerville a été de ces hommes qui donnent toute leur mesure du premier coup, et qui atteignent leur sommet en se produisant dans la vie littéraire. Il y avait déjà longtemps qu'il était mort au moment où il s'est éteint l'autre jour à l'âge de 78 ans.

En avril 1830, après trois échecs successifs, il hérita du fauteuil de Lally-Tollendal à l'Académie française. Il entra en 1846 à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et, en 1851, il passa à la bibliothèque Impériale en qualité de conservateur. Il présidait au ministère de l'Intérieur la commission du colportage, et la croix de commandeur de la Légion d'honneur s'étalait sur sa poitrine. Voilà une traduction de Lucrèce qui n'aura pas été sans quelques petits profits pour son auteur. Qui donc a prétendu que les poëtes mouraient tous à l'hôpital ?

Le fauteuil de M. de Pongerville à l'Académie française (le vingt-cinquième) a été successivement occupé, avant lui, par Boissat, Furetière (1662), la Chapelle (1688), d'Olivet (1723), Condillac (1768), le comte de Tressan (1780), Bailly (1784), Siéyès (1795), et enfin le marquis de Lally-Tollendal (1816).

Qui prendra place dans ce fauteuil vénérable où le traducteur du *De natura rerum* a doucement digéré pendant quarante ans, son succès de 1823? Une telle succession ne semble pas des plus difficiles à recueillir. Si l'Académie entend donner un poëte pour successeur à ce poëte qui l'était si peu, elle en trouvera certainement d'une valeur plus haute et d'un mérite plus rare.

Mais d'autres places sont vides sous la coupole de l'Institut. Comme l'attention publique est distraite en ce moment par des intérêts d'un autre ordre, l'Académie vient de renvoyer à la belle saison les réceptions de MM. d'Haussonville, Barbier et de Champagny, qu'elle a élus en remplacement MM. Viennet, Empis et Berryer.

Il lui reste aussi à pourvoir à la vacance des fauteuils occupés par Lamartine, Sainte-Beuve et M. le duc de Broglie. Voilà bien des travaux, sans compter celui du Dictionnaire.

Dans une prochaine causerie, chers lecteurs, nous vous dirons quels sont les candidats qui tiennent la corde et de quel côté souffle le vent de la faveur académique.

G. DE CADOUDAL.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276. 298 et 307.)

—

VI

Avant d'aller se coucher à la suite de la lecture faite par Jeanne, les douze enfants de la veuve échangèrent quelques observations.



Le tissu d'horreurs épouvantables avait captivé leur attention, et la mère de famille elle-même, sans cesser de poursuivre son travail, n'avait pu s'empêcher d'ouvrir son âme aux leçons de l'histoire, et de se dire que sa situation présente, malgré ses appréhensions et ses déboires, était bien douce comparativement à ce qu'elle eût été durant ces époques sanglantes.

Marc dit à Bastien :

— Aurais-tu voulu vivre dans ce temps-là?

— Non, répondit Bastien; car, si j'y avais vécu, je serais aujourd hui mort et enterré.

— Es-tu singulier! Ce n'est pas là ce que je veux dire.

— Mes enfants, reprit la veuve, félicitons-nous d'être de notre temps et de n'avoir pas à souffrir tous les maux que nos pères ont endurés. En vieillissant, le monde devient meilleur, il acquiert des vertus qui sont comme l'expérience des âges, l'héritage commun dont chacun profite. La tâche de tout homme et de toute femme, c'est d augmenter la solidité de mœurs, la fermeté de croyances et de principes formant une barrière invincible au retour de ces mauvaises passions que les créatures humaines repoussent d'instinct. Soyez inaccessibles au mal, et le mal reculera devant vous. Ne le laissez jamais diriger votre conduite, car la vertu est la seule force légitime qui puisse vous mettre à l'abri des défaillances et des oppressions. Souvenez-vous.... ou plutôt, allez vous coucher, mes enfants, car vos jeunes esprits sauront d'eux-mêmes saisir à la suite de vos lectures les moralités et les conclusions qui en sortent naturellement.

Le soleil, qui le lendemain matin se leva pur et radieux, annonça une de ces belles journées d'hiver pendant lesquelles la nature étonnée peut croire au retour du printemps et se prépare quelquefois bien des déceptions.

Quand on entend dire dans une contrée que les pêches ont manqué, que les abricots ont manqué, sans crainte d'être démenti, on peut affirmer que des chaleurs prématurées en ont été cause, et que ces fruits savoureux ont péri dans leur germe pour s'être fiés aux fallacieuses promesses de février.

Mais ce n'était là qu'une préoccupation secondaire pour la veuve Françoise Thévenard.

Elle commanda à deux de ses enfants de mener paître la vache dans un petit pré faisant partie de son modeste domaine, puis elle se rendit avec les aînés aux champs d'asperges qui composaient sa principale richesse.

L'année se présentait bien. Les innombrables plants n'étaient ni en retard ni trop hâtifs. On voyait qu'ils prenaient en terre racines et vigueur, sans se compromettre par une végétation trop prompte.

La veuve Thévenard, tout en arrachant quelques folles herbes, tout en relevant quelques sillons entamés par les pluies, remarqua avec une profonde reconnaissance envers Dieu combien ses enfants, en grandissant, se fortifiaient dans le respect des choses de l'agriculture et des bienfaits de notre mère nourricière, la terre. Le petit Charlot lui-même évita de rien dégrader. Il semblait comprendre qu'il y a pour ainsi dire impiété et profanation à endommager si peu que ce soit les récoltes du sol, récoltes doublement sacrées, car elles sont tout à la fois un don de Dieu et la récompense du travail humain. Quant aux enfants plus âgés, Jeanne, Antoine, Suzanne, Marc, Christine, Martial, Mélanie et les autres, ils imitèrent leur mère, ils se rendirent utiles avec cette gravité attentive qui indique le désir de bien faire.

Involontairement, la veuve se rappela ce mot entendu en chaire le dimanche précédent : La patience est la vertu des cœurs forts.

— Oh! c'est bien vrai, murmura-t-elle en contemplant ses champs, et il faut souvent bien plus d'énergie pour attendre que pour agir. Ces asperges qui sont là, qui m'appartiennent, ne valent pas dix francs maintenant, n'en valent pas un, et, au mois de mai, elles en vaudront plus de deux mille; et il me faut patienter jusque-là, supporter les privations en les dissimulant à mes enfants, imposer silence à mon cœur qui sursaute d'effroi lorsque je pense qu'un orage pourrait tout déraciner, qu'une grêle violente pourrait tout détruire. Que deviendrions-nous, mon Dieu? Oh! si la vertu des âmes fortes est la patience, accordez-la-moi, Seigneur, afin que ma vie ne s'use pas trop vite jusqu'au retour du mois de mai.

Tandis qu'elle se livrait à ces solennelles méditations qui sans cesse font aller de la terre au ciel et du ciel à la terre les pensées du laboureur, la petite Léonie saisit au vol un des derniers mots murmurés par sa mère, et se mit à chanter :

Joli mois de mai, quand reviendras-tu?

Puis soudain, comme un écho décuplant la voix, cette chanson du pays éclata bruyamment du côté de Staviator :

Madame la mariée,
Obéissez à votre époux.

— Une noce! crièrent les enfants; une noce!

Et ils entraînèrent leur mère, qui, son inspection étant finie, les suivit.

— Une noce, cela m'étonne, reprit-elle; je n'ai point entendu dire qu'il en fût question dans le pays.

C'en était une, cependant, mais dans des circonstances exceptionnelles.

Le cabaret de Staviator regorgeait de monde; plus de quatre-vingts personnes, hommes et femmes, étaient là, dedans, dehors, chantant, riant, buvant, causant tirant des coups de pistolet en signe de réjouissance tous en grande toilette, tous faisant cortége à un couple jeune et joyeux.

— C'est la noce de Jean Jenevas, de Bruyères, dit Françoise Thévenard; elle a eu lieu il y a un mois...

— Oui, interrompit Mélanie. Mère, on se marie donc deux fois à Bruyères, pour que ce soit plus valable?

Un inconnu répondit, sans le savoir, à cette question :

— Dépêchons-nous, dit-il, sans quoi nous n'arriverons jamais à Notre-Dame-de-Liesse.

— Je devine, reprit Jeanne, qui était très-attentive; les époux ont fait vœu d'aller en pèlerinage.

— Probablement, répondit la veuve.

Puis, frappée d'une coïncidence, elle assembla autour d'elle ses fils et ses filles.

— Regardez ce qui se passe, mes enfants, leur dit-elle; cela vous intéressera, car c'est un chapitre en action du livre que nous lisons le soir.

— Oh! c'est vrai, répétèrent les enfants enchantés de ce rapprochement; c'est là un chapitre en action de l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse.

Des houras retentirent.

Le marié sortit de la maison.

Les douze enfants échangèrent à demi-voix cette exclamation :

— Un borgne!

Et en effet, Jean Jevenas avait, comme signe particulier, un bandeau sur l'œil.

Jean Jevenas aperçut d'un seul coup d'œil ce groupe de beaux enfants, gradués d'âge et de taille, qui se pressait autour de la mère comme des grappes de fruits vermeils.

Il accourut.

— C'est à vous? dit-il.

— Oui, répondit la veuve avec un radieux sourire de fierté.

Jean les contempla avec ravissement.

— Douze! s'écria-t-il. Il faut que ma femme les embrasse, cela nous portera bonheur.

Il alla chercher la mariée, qui fit mille politesses à la petite famille.

Jean, pendant ce temps, avisa un vieillard qui regardait en silence.

— Vous me demandez comment tous ces événements ont éclaté, lui dit-il avec expansion et sans être interrogé. C'est bien simple. J'étais soldat; un camarade, dans une manœuvre, fait un faux mouvement; et, du bout de sa baïonnette, m'arrache un œil aussi facilement qu'un dentiste arrache une dent. C'était d'autant plus fâcheux que mon temps allait finir et que j'allais rentrer dans mes foyers pour épouser Antoinette, ma promise. Qu'auriez-vous fait? Moi, je lui ai dit : Vous voyez, je suis borgne. Elle me répliqua : Alors, Jean Jevenas, tout est fini entre nous. C'était cruel. Sur le moment, j'en fus renversé; une machination infernale avait été complotée contre moi. On avait dit à Antoinette qu'il n'y avait point eu de guerre, que je ne m'étais point battu, mais que je me ferais passer pour blessé afin de l'éprouver; et elle, furieuse de ce que j'avais censément douté de sa constance, m'accueillit à mon retour par un refus net et sec. De dépit, j'allais en épouser une autre, et j'en serais mort de chagrin, lorsque...

Jean s'interrompit.

— On y va! cria-t-il à ses amis qui l'appelaient.

Puis, reprenant son récit :

— Ma promise a fini par savoir la vérité, continua-t-il, et nous voilà mariés depuis un mois; et elle m'a dit : Jean, allons à Liesse remercier le ciel de ce que des méchants propos ne nous ont pas séparés pour jamais. J'ai dit oui et de bon cœur; mais le plus beau, c'est que tous nos amis et connaissances, tous les invités de la noce, ont voulu nous accompagner.

— Votre histoire m'a fait plaisir, répondit le vieillard; elle confirme ce que j'ai toujours vu. Devenez borgne, boiteux, infirme ou paralytique, votre femme ou votre fiancée ne vous en aimera que davantage, car plus vous serez à plaindre et plus son affection se doublera en dévouement. Mais ne doutez jamais de sa tendresse, car c'est la plus mortelle injure que vous puissiez lui faire, et elle ne vous pardonnerait jamais.

La tête du cortége s'était déjà remise en marche.

Jean se hâta d'aller rejoindre sa femme.

Puis les jeunes gens reprirent le refrain de leur chanson :

Madame la mariée,
Obéissez à votre époux;
Il est maître chez vous
Pour y faire vos volontés.

Puis tout disparut au détour de la route qui conduit à Chamoussy et à Liesse.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Les travaux du Concile se continuent, quoi qu'on en dise, au milieu du calme et de la paix qui conviennent à une grande assemblée interprète de la vérité. Malgré les prétendues indiscrétions, insinuations, suppositions répandues à cet égard, le secret est toujours fidèlement gardé sur les sujets traités dans les congrégations du Concile. Mais l'on sait, à n'en pouvoir douter, que les Pères se sont mis en plein accord au point de vue le plus important : ils ont été unanimes, sans distinction de pays et de sentiments, à déclarer que les décrets ne doivent rien avoir de superficiel, d'incomplet et de vague; il faut qu'ils soient une lumière. Il est arrêté que l'auguste assemblée ira au fond des difficultés.

Cette manière de procéder obtient l'approbation de

tous les esprits sages. Nous pouvons affirmer que les discussions savantes auxquelles prennent part nos évêques, avec une éloquence remarquable, ne laisseront rien dans l'ombre. Aussi l'assentiment général ne peut manquer d'accueillir avec respect les décisions promulguées par le Concile du Vatican.

⁂ Le vent des nouvelles ne souffle plus que du côté des meurtres et des assassinats. Autrefois ce n'était que dans les bois, dans les forêts, dans les montagnes, dans les vieux châteaux, que messieurs les artistes du genre exerçaient leurs horribles talents; aujourd'hui ils se sont rapprochés des grands centres de population; petit à petit ils ont gagné les villes et maintenant c'est en plein jour et en plein Paris qu'ils opèrent. Nous avons les assassins en chambre. Mais laissons ces détails aux greffes des Assises, et occupons-nous, s'il se peut, d'affaires moins disgracieuses.

⁂ La bibiliothèque de Sainte-Beuve va être bientôt vendue et livrée au marteau du commissaire-priseur. On dit merveille des trésors délicats enfermés dans ces doctes rayons. Le célèbre critique a pu, en effet, dans sa longue carrière rassembler bien des documents de toutes sortes, bien des exemplaires rares, bien des livres appétissants pour les fins gourmets du genre, sans compter les notes, encadrements, soulignements et commentaires dont il a dû en agrémenter les pages, ce qui les rend inappréciables. Des ouvrages échappés d'anciennes bibliothèques ou récoltés sur les quais et comme ramenés au bercail par cet habile pasteur vont attirer l'attention des connaisseurs. Chateaubriand, dit-on, a dans cette collection une place à part et curieuse. On sait combien l'auteur des *Causeries du Lundi* était, sans le vouloir paraître, préoccupé de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Ce long sillage qu'a laissé après lui le passage du *Génie du Christianisme* avait bien de quoi faire réfléchir, en effet, le critique sournois. Cette trace ineffaçable, le poëte la creusait toujours, alors même que, n'écrivant plus, il laissait tomber encore autour de lui de ces graves paroles que les contemporains ramassaient avec respect et sollicitude, paroles qui se trouvent être souvent des jugements profonds, parfois sévères, presque constamment justes sur les hommes et les choses du temps ; ce sont ces oracles sortis de cette bouche épique qu'on retrouve, en grande partie, annotées sur les marges, par la main du critique.

Nous savons une anecdote de genre, anecdote que nous croyons peu commune et qui nous semble fortement empreinte de cet esprit sibyllin qui caractérisa la vieillesse de Chateaubriand.

C'était le temps où Lamartine était à son aurore et Chateaubriand à son décroît. Le jeune poëte désirait vivement être présenté au grand écrivain. Un soir on ménagea une rencontre, dans un salon, entre ces deux hommes, l'un le passé, l'autre l'avenir. Lamartine se révéla bien vite, il souleva le rideau qui couvrait encore les vastes horizons du chantre d'Elvire, il mit au vent toutes les voiles de cette poésie vague, mélancolique, prestigieuse, qui a si doucement bercé la génération, et ne se retira que fort tard, alors qu'à la fin de la soirée il croyait avoir séduit le grand homme du siècle. Lamartine parti, un grand silence se fit, et long, presque gênant : chacun, les yeux fixés sur Chateaubriand, attendait l'oracle. Enfin un des assistants, plus hardi ou plus impatient que les autres, risqua l'interpellation.

— Que pensez-vous de notre nouveau poëte ?

— Un grand naïf !

Telle fut la brève réponse que laissèrent échapper les lèvres fatidiques.

Maintenant que nous pouvons, à cette heure avancée du siècle, juger tout à la fois et le juge et le justiciable, avouons que, quoique formulée avec un laconisme un peu sceptique et peut-être jaloux, l'appréciation était cependant rigoureusement exacte. Grandeur et naïveté, n'est-ce pas en effet Lamartine sous son double aspect? Grand comme poëte, naïf comme homme d'État.

⁂ Vif et joyeux émoi dans le monde des artistes. Le règlement de l'exposition des Beaux-Arts vient d'être modifié par le nouveau ministre, M. Maurice Richard. En voici les bases principales : Tous les membres du jury d'admission seront nommés à l'élection. Les artistes exemptés et tous ceux qui ont eu des ouvrages admis aux expositions précédentes sont de droit électeurs. Le placement des tableaux sera fait sous la direction du jury. Le président du jury sera nommé par tous les artistes de toutes les sections réunies. Chaque section élira son président et son vice-président particuliers. C'est ce jury qui nommera les artistes dignes des récompenses. Il y aura 40 médailles pour la peinture, 15 pour la sculpture, 8 pour la gravure et la lithographie et 6 pour l'architecture.

Jamais un règlement n'avait fait une si large place à l'intervention des artistes.

MARC PESSONNEAUX.

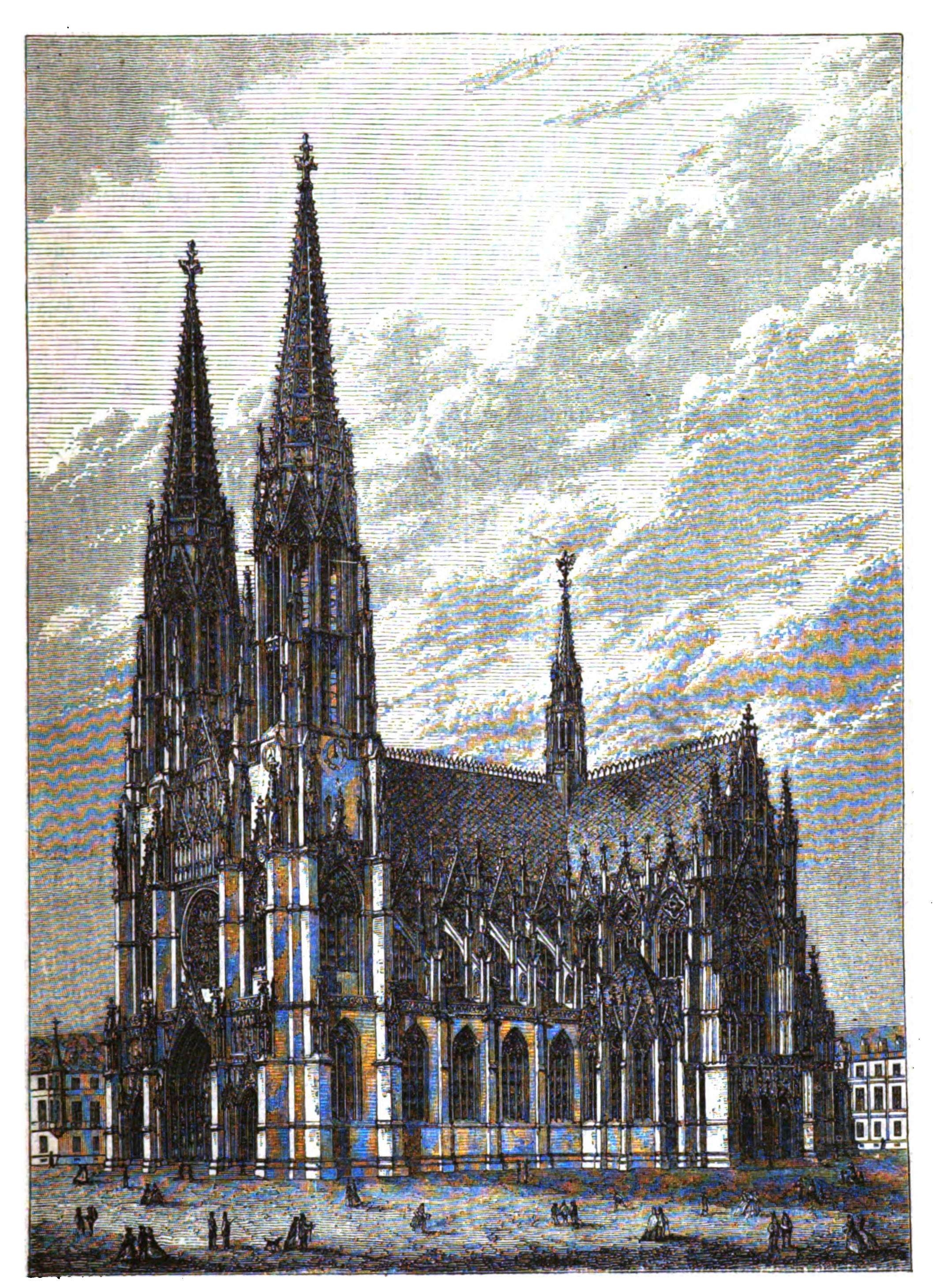
LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





La cathédrale de Vienne.

LA CATHÉDRALE DE VIENNE

EN AUTRICHE

—

La ville de Vienne n'est pas seulement remarquable par le *Holburg*, le *Belvédère*, le palais Metternich, l'hôtel de la Douane, la promenade du *Volksgarten*, le *Carls-Theater*, la *Josephatz*, le *Graben*, la *Freiung*, etc., elle est riche encore de monuments religieux. Au milieu de ses somptuosités chaque jour renaissantes, la capitale de l'Autriche tient à honneur de conserver, comme un grand souvenir des anciens jours, sa magnifique cathédrale, qui fait, à juste titre, l'admiration de l'artiste et de l'archéologue. Assise depuis des siècles

parmi les palais aristocratiques qui l'entourent, comme une reine au milieu de sa cour, la vieille église n'a rien perdu de sa beauté et de son antique splendeur; le temps n'a fait que l'embellir en la voilant sous son ombre pleine de majesté.

Bâtie en 1144, l'église Saint-Étienne mérite d'être classée parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture gothique, par son aspect grandiose et l'ensemble harmonieux de toutes les parties de l'édifice.

Grâce aux récentes restaurations faites à ce monument du xie siècle, et qui furent menées avec tant d'intelligence et de soins, il s'est enrichi de toutes les ornementations magnifiques du style ogival, et semble avoir été construit aux plus beaux jours des xiiie et xive siècles.

Les deux clochers sont admirables de hardiesse et d'élégance. Légers et découpés à jour pour laisser passer la lumière sous l'ombre de leurs arceaux, ils sont d'un merveilleux effet et d'un goût exquis, et s'élèvent vers le ciel comme le symbole d'une noble et grande aspiration.

Le portail méridional, avec son immense croisée, avec ses ogives si gracieuses et si riches de sculptures, avec son couronnement si harmonieux, est à lui seul un chef-d'œuvre, non-seulement sous le rapport purement artistique, mais aussi au point de vue de la géométrie et de la statique.

En résumé, cet édifice est vraiment une des plus belles et des plus majestueuses manifestations religieuses dans le style gothique. Surmonté de l'aigle à deux têtes qui le domine comme une protection, il restera longtemps encore debout et superbe comme une gloire de la ville de Vienne.

L'église cathédrale de Saint-Étienne est, en outre, extrêmement curieuse par le grand nombre de tombeaux et d'objets d'art qu'elle renferme. On y remarque une crypte où sont conservées, dans une magnifique coupe de cuivre doré, les entrailles des princes de la famille impériale.

La flèche, haute de 145 mètres, attire aussi l'attention du visiteur, non pas seulement par sa structure artistique, mais encore par un bourdon d'une grosseur extraordinaire fait avec le bronze des canons turcs pris au siége de 1683.

Sous le rapport historique, l'église Saint-Étienne est non moins riche en glorieux souvenirs.

Deux fois la capitale des États autrichiens fut assiégée par les Turcs, et deux fois les Turcs furent contraints de renoncer à cette proie convoitée.

En 1529, Soliman Ier vint mettre le siége devant la ville de Vienne. Grâce à ses soldats éprouvés dans les guerres de Charles-Quint, Ferdinand put soutenir avec avantage les attaques de l'armée musulmane, et bientôt après les Turcs abandonnèrent leurs projets de conquête.

Soliman Ier, digne contemporain de Léon X, saisi d'admiration à la vue de la cathédrale de Vienne, avait donné ordre à ses canonniers de respecter ce monument.

En reconnaissance de cette générosité, un *croissant* et une *étoile* furent gravés sur la dernière assise de la grande tour qui existait alors, et y demeurèrent un siècle et demi, jusqu'au siége de 1683, où, Cara-Mustapha n'ayant pas eu les mêmes égards, ces armes de l'empire ottoman furent effacées.

On a longtemps célébré à la cathédrale de Vienne, et peut-être célèbre-t-on encore, une cérémonie annuelle en l'honneur de la délivrance de la ville par Jean Sobieski, roi de Pologne.

La famille impériale, accompagnée de toute la noblesse, se promène en procession solennelle, et se réunit à l'église Saint-Étienne pour y entendre une messe d'actions de grâces. Ce jour est consacré à la joie, et la parure la plus gaie aussi bien que la plus riche est regardée comme le témoignage d'une pieuse gratitude.

Vienne fut sauvée alors par une sorte de miracle, et c'est à la Pologne qu'elle doit dire : Merci!

GASTON DE CAMBRONNE.



UN POST-SCRIPTUM

Claire de Casteldour croyait en avoir fini avec les héritages, mais la Providence lui en réservait un tout à fait inattendu; et c'est pourquoi elle reprend son journal pour y ajouter un *post-scriptum* auquel les lecteurs de la *Semaine des familles* ont certainement des droits.

I

Le cœur humain vit généralement de regrets ou d'espérances. Je ne pouvais pas dire que Rennes m'inspirât de bien vifs regrets, et que mon cœur battît positivement d'espérance à la pensée que je retournais vers la petite ville où j'avais vécu d'une vie incolore et triste. Je voyais passer successivement devant moi une dame maigre, en robe à carreaux, qui voyageait assez péniblement d'un étage à l'autre, en transportant toutes sortes de petits paquets; puis une grosse fillette aux cheveux crêpus, aux lèvres rouges, qui allait et qui venait aussi ne portant rien que son épaisse petite personne; enfin deux garçonnets, l'un lourd, pâle et crépu, avec de beaux yeux foncés mais un peu sournois; et l'autre blond, grêle, bondissant, tapageur. En entrant en wagon, je n'osais trop analyser mes impressions, je n'osais me demander si je devais m'estimer bien heureuse de retourner vivre dans cette famille qui, par le hasard des circonstances, m'était en quelque sorte demeurée étrangère. Et cependant, ô mystérieuse puissance des liens du sang! je sentis mon cœur battre et mes yeux se mouiller quand j'aperçus, contre la barrière, un petit



groupe que mon père avait signalé à mon attention. Cette dame qui nous souriait de loin portait un nom sacré; ceux qui l'entouraient s'appelaient mes frères, ma sœur. A l'émotion qui m'a toujours envahie à chacune de mes visites à ma famille, à l'attachement sincère et dévoué que j'ai porté à des êtres qui avaient leur dose de bonnes qualités, mais qui paraissaient vraiment être d'une nature dissemblable de la mienne, j'ai toujours pensé que j'aurais trop vivement aimé si j'avais eu le bonheur d'avoir de ces parents avec lesquels on ne forme qu'un cœur et qu'une âme. Il ne faut pas absolument que cette triste terre perde sa qualification de vallée de larmes, ni qu'elle devienne un paradis.

Ce n'était pas ce que j'avais à craindre et je me convainquis bien vite que ma vie n'aurait rien de paradisiaque à Trevollon. J'étais toujours un peu l'étrangère parmi les miens. Lucien et Eugène, qui commençaient à devenir des hommes, se tenaient à une certaine distance de cette sœur aînée qui gênait un peu la liberté de leurs allures par la maison; Emma, qui était tout à fait une jeune fille fraîche et colossale, jouissait sans vergogne de mille petits avantages qui auraient dû peut-être me revenir de droit. Elle avait une jolie chambre au premier, qui ne ressemblait en aucune façon à la mansarde tapissée de gris qu'on m'avait désignée pour logement; elle se faisait rendre par l'unique servante des services dont elle paraissait supposer que je ne pouvais avoir besoin. Le soir de mon arrivée, ma belle-mère m'avait dit d'un air légèrement embarrassé qu'Emma voulait me céder sa chambre, mais qu'elle était si peureuse et qu'elle aurait tant redouté d'habiter le même étage que ses frères qui s'amusaient à lui faire des niches, que son père s'y était opposé. Mon père regardait sa femme avec un étonnement si profond, pendant qu'elle débitait cette petite anecdote, que je pensai naturellement que la chose s'était tramée pendant qu'il était à Rennes, et que son opposition était une obligeante invention. Je répondis, comme je devais, que je n'aurais pas souffert qu'Emma délogeât pour moi. Certes, j'ai toujours trouvé un peu abusif ce droit d'aînesse, mis en avant entre sœurs à peu près du même âge, et qui favorise parfois les prétentions de quelque petite âme égoïste; et je ne me révoltais en aucune façon d'habiter ma mansarde; mais j'aurais désiré d'abord qu'on me parlât simplement et sincèrement du désir qu'éprouvait Emma de garder sa chambre; ensuite que ma sœur eût la générosité d'ôter quelques meubles peu utiles de cette petite chambre confortable pour rendre moins nue la mansarde de son aînée. Ma pauvre table boiteuse de sapin, qui me servait de table de toilette, convenait sans doute fort bien au reste de mon ameublement; mais j'aurais été touchée qu'Emma l'eût remplacée, ne fût-ce que pendant une heure, par sa petite toilette à dessus de marbre. Mais l'égoïsme de l'enfant avait grandi avec elle, et j'étais de plus en plus surprise des encouragements qui accueillaient sa manie de tout s'approprier. A cette avidité d'accapareuse on donnait le beau nom d'ordre.

— Emma conserve tout avec tant de soin, disait-on, elle garde tout, même ses vieux jouets.

Elle emmagasinait même les choses qui lui étaient inutiles : c'était certain; et elle n'aurait cédé à personne un bout de ruban, pas même à sa mère; mais je ne trouvais pas que cela fût positivement digne d'admiration.

J'avais trouvé ma belle-mère horriblement changée. Elle avait toujours sa robe à carreaux, mais elle n'errait plus par sa maison comme elle en avait l'habitude. C'était Emma qui la remplaçait dans son rôle actif; c'était à son côté que résonnaient ces clefs dont mes plus lointains souvenirs me rappelaient le bruit strident.

— Emma est devenue mon bras droit depuis que je suis souffrante, me dit un jour ma belle-mère; elle commande bien : n'est-ce pas, Claire ?

Je répondis affirmativement. Emma, en effet, commandait à tout le monde. Ce n'était pas qu'elle se souciât qu'on lui obéît, mais il fallait avoir l'air de lui obéir. Elle aimait à faire parade d'autorité et ne prenait point assez au sérieux la part d'autorité que lui confiait sa mère. Son autorité était tracassière, exigeante, personnelle. Peu lui importait que Lucien et Eugène désertassent aussi souvent que possible, le soir, la maison paternelle, pourvu qu'ils ne critiquassent pas l'ordonnance du dîner qu'elle avait commandé. A dix-sept ans elle déclarait ne recevoir ni conseil ni observation; elle exigeait la soumission passive.

C'était avec le plus grand étonnement que je l'entendais parfois donner ses ordres. Il fallait que la cuisinière lui rapportât du marché le poisson qu'elle lui nommait. Elle nous aurait fait manger celui-là pourri plutôt que de permettre qu'elle en apportât un autre.

Comme elle n'était qu'une sorte de ministre irresponsable, elle échappait à toutes les critiques que lui attiraient parfois ces manières d'agir, et rejetait imperturbablement sur sa mère tous les désagréments qui en résultaient.

— Je prends les ordres de maman, disait-elle avec aplomb, quand une plainte se formulait.

Je me gardai bien de heurter son omnipotence, et je m'arrangeai la petite vie sérieuse et occupée qui convenait à mes goûts. Je vivais un peu comme une inconnue dans cette maison où chacun d'ailleurs vivait beaucoup à sa guise. Ma mère et sa robe à carreaux ne quittaient guère la chambre du premier où elles avaient toujours logé; mon père heureusement avait une assez nombreuse clientèle et ne se montrait que fort rarement dans la journée; mes frères étaient ordinairement sortis ou se réunissaient en nombreuse et joyeuse compagnie dans la mansarde contiguë à la

mienne. Chacun de nous enfin menait une vie parfaitement indépendante des autres, ce qui est le suprême désordre dans une famille. Ce n'est pas précisément de manger à la même table et de loger sous le même toit qui forme la véritable puissance des liens de famille. Ce qui lie à jamais, c'est l'intimité dans les habitudes, c'est la communauté d'idées et de sentiments, c'est la fusion de toutes les personnalités distinctes dans l'esprit d'amour et d'abnégation. Mais là où l'égoïsme individuel empêche cette cohésion nécessaire des cœurs et des âmes, il n'y a plus qu'une agrégation d'êtres unis seulement à la surface et qui cherchent, avant le temps, le bonheur hors de ce centre béni qui s'appelle la famille. Il en est toujours ainsi là où Dieu ne garde pas sa place légitime; là où l'autorité paternelle ou maternelle ne s'exerce pas en vertu de la puissance qu'elle tient de cette autorité suprême; là où l'exemple n'est pas toujours donné comme il doit l'être. J'ai connu des pères qui travaillaient comme des nègres pour assurer l'existence de leur famille, des mères dont la vie était une perpétuelle souffrance : et les enfants autour d'eux s'élevaient dans une sorte d'indifférence et tombaient facilement dans l'ingratitude. Les parents avaient nourri les corps, mais leur action ne s'était pas exercée sur le cœur et sur la volonté. Aucun enseignement ne descendait sur les jeunes âmes, et elles séchaient d'inanition. Nos réunions de famille me jetaient ordinairement dans le découragement. Mon père passait le meilleur de son temps à se plaindre de ses fatigues ou de ses clients; ma mère se plaignait de sa santé, Emma analysait les petits cancans du jour, Lucien et Eugène se querellaient. Pendant les repas, il était rare que la conversation sortît des plats eux-mêmes. En faisant assez mauvaise chère on se délectait à parler de la bonne chère qu'on rangeait au nombre des bonheurs délectables de ce monde. Je me sentais vaguement triste en voyant la physionomie de mes frères s'animer à ces tableaux d'un bonheur matériel dont la convoitise mène à l'ardent désir de la richesse. Eugène déclarait alors qu'il rêvait de pâtés aux truffes, et Lucien, du Clos-Vougeot. Après ces conversations, qui me semblaient porter une grave atteinte au bonheur vrai de ces êtres qui m'étaient chers, j'éprouvais une sorte de langueur d'âme fort douloureuse. Ne voulant plus y prendre part, je me blottissais, avec ma tapisserie, derrière le rideau de la salle à manger, et j'écoutais de là l'entretien qui se continuait. Je me demandais alors s'il n'y avait rien de mieux à jeter dans des cœurs jeunes et dans des têtes ardentes. N'était-ce point assez que le monde vînt allumer en eux ses convoitises, et fallait-il que la famille se rendît son complice? En entendant mes frères déployer leurs théories d'avenir, je me rappelais involontairement ces jeunes chiens de chasse qui s'en vont flairant, le nez en l'air; j'étais tentée de leur crier : Mais relevez donc un peu la tête! mais regardez donc un peu en haut! avez-vous donc été créés uniquement pour boire, manger et sécher de dépit de ne pas êtres riches?

Plusieurs fois j'avais essayé timidement de communiquer mes impressions. Mais Emma m'avait dit confidemment que j'ennuyais parfaitement ses frères avec ma morale, et qu'ils n'entendaient pas être régentés ainsi. J'étais ainsi brutalement replacée dans mon rôle d'étrangère. Il me semblait qu'elle avait dû exagérer les effets produits par mes observations; mais il m'était impossible de m'en assurer, mes frères restant toujours à distance : l'un par défiance, l'autre par sauvagerie. Eugène se défiait de moi. Très-rusé, assez porté au mensonge, il s'était fait l'oracle de la maison, et son esprit inventif le tirait de tous les mauvais pas. Il en imposait à Emma elle-même, et lui faisait accepter les fables les plus invraisemblables. Moralement laissé à lui-même, il abusait évidemment de la liberté si dangereuse à cet âge, il se dévoyait sous les yeux de ses parents, qui lui croyaient toutes les vertus. J'étais la seule personne de la maison qui le gênât, mais je le gênais. Je n'ajoutais pas foi, il le savait, à tous les petits mensonges qu'il débitait avec un aplomb imperturbable; je n'entrais pas, comme Emma, dans toutes les comédies qu'il arrangeait pour extorquer de l'argent ou des permissions à mon père; et ma clairvoyance nous mettait tout à fait sur le pied de guerre l'un vis-à-vis de l'autre.

Lucien, moins aimable, moins expansif, moins amusant, me paraissait plus franc et plus rangé dans sa conduite. C'était un grand et fort garçon très-peu communicatif, un vrai bourru dont on n'approchait qu'avec précaution. Je ne partageais pas l'opinion générale qui était qu'Eugène le dépassait par l'intelligence et par le cœur. Il me semblait que cette grosse tête chevelue n'était point du tout vide d'idées. Quand il lui arrivait de relever ses grandes paupières un peu molles, ses yeux bleus foncés devenaient tout lumineux sous l'arcade avancée de son front, et cette figure qui semblait taillée à coups de hache devenait belle.

Je ne le gênais pas. Il n'était point fanfaron comme Eugène qui se parait parfois de ses défauts comme pour me narguer; mais il me fuyait par amour du sans-gêne et par sauvagerie.

J'éprouvais parfois une vive douleur de me voir ainsi délaissée. Je me sentais tant de dispositions à jouer le rôle de sœur aînée, j'aurais voulu prendre amicalement ces deux garçons par la main pour leur faire franchir heureusement le seuil de leur jeunesse abandonnée. Mais ce fut en vain que je tentai de me rapprocher d'eux.

Quand je faisais un pas en avant, ils en faisaient deux en arrière, et ma vie de famille commençait à me peser bien lourdement sur le cœur; je commençais à ressentir dans cette atmosphère, vide de tous les éléments qui m'avaient nourrie jusque-là, la sensation

d'étouffement que j'avais naguère ressentie, quand je fis une rencontre qui me ramena tout doucement à l'acceptation de la vie telle que la Providence me l'avait faite.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

MONSIEUR DE GENÈVE AU LOUVRE

—

PERSONNAGES

HENRI IV.
M. DE GENÈVE (saint François de Sales).
M. DE VILLEROY (ministre du roi de France).
Messire DESHAYES (secrétaire du roi, ami de saint François de Sales.)
M. THÉODORE DE BÈZE (ministre protestant de Genève).

—

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI IV, DESHAYES

DESHAYES, lisant

« Or donc, Sire, j'attends de la justice, bonté et zèle de Votre Majesté que cette royale main, qui ne sait laisser aucun de ses ouvrages imparfaits, ayant donné commencement au rétablissement de la sainte religion dans le bailliage de Gex qui a l'honneur d'être aujourd'hui un petit coin de votre royaume, ne tardera pas d'y apporter la perfection. Sur ce, priant Dieu, Sire, qu'il comble de bénédictions le sceptre Très-Chrétien pour l'appui de notre mère la Sainte Église, et multiplie votre précieuse vie pour une sainte fertilité d'actions chrétiennement royales; j'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté le très-dévoué bien que le plus petit serviteur.

» † FRANÇOIS, coadjuteur de Genève. »

HENRI, se levant

Que Genève s'irrite et que Paris s'étonne!
Morbleu! je suis vaincu par une âme si bonne.
Une aimable douceur, une franche gaîté,
Pour traiter avec moi, n'ont jamais rien gâté.
Vivent les saints joyeux! Ce sont eux que j'admire!

DESHAYES, lisant

« Le Sénat de Genève au roi. »

HENRI, assis, avec humeur

Que vient-il dire?

DESHAYES

« Sire, au nom du Christ et dans l'intérêt du pur Évangile, nous, syndics de la république de Genève, osons réclamer instamment, par l'organe de messire Théodore de Bèze, notre député vers Votre Majesté, que, dans le pays de Gex, soient poursuivis, expulsés et équitablement punis tous et chacun de ceux qui présentement y fomentent la révolte et prêchent l'idolâtrie. »

HENRI, se levant

Assez, te dis-je, assez! Dieu! quels démons d'enfer!
Faut-il, pour plaire à Bèze, à Calvin, à Luther,
Pendre par piété, brûler par conscience,
Battre, bannir, voler par excès de clémence?
Çà! leur pur Évangile est peu la loi d'amour.
Sieds-toi. Le Béarnais va leur jouer un tour.
Écris à nos amis du conseil de Genève
Que, s'ils brisent la croix, partout je la relève;
Que messire François chez nous est en honneur;
Que, des bons Parisiens devenu le pasteur,
Il va de Saint-Denis prendre en main la houlette....

DESHAYES

Sire!

HENRI

De ton ami nous faisons la conquête.

DESHAYES

Hélas!

HENRI

Un tel projet déplait-il à ton cœur?

DESHAYES

Non, non; mais s'il résiste.

HENRI

Oh! je serai vainqueur.

DESHAYES

Sire, je ne crois pas.

HENRI

Tu plaisantes, sans doute!
Moi, j'aurais un refus!

DESHAYES

Sire, je le redoute.
Et si je dois parler avec sincérité...

HENRI

Parle.

DESHAYES

Eh bien, de François telle est l'humilité,
Que le héros d'Ivry, avec toute sa gloire,
Dans ce nouveau combat....

HENRI

Sois sûr de la victoire.
Va, la mitre dorée a de secrets appas;
Qui se la voit offrir ne la refuse pas.
Perdu jusqu'à ce jour au fond de ses montagnes,
Courant, apôtre obscur, les bourgs et les campagnes,
L'évêque savoyard, parmi d'humbles labeurs,
Longtemps n'a point rêvé la pourpre et les grandeurs.
Mais, fêté par la cour, honoré par le prince,
Pourrait-il à Paris regretter la province?
Les intérêts du ciel, le bon plaisir du roi,
Les prières des siens, son amitié pour toi,
Lui firent un devoir, en demeurant en France,
De subir sans regret ma douce violence.

DESHAYES

Sire, vous vous bercez d'un inutile espoir.

HENRI

L'avenir répondra. Mais, il me semble voir
Que ton amour pour lui n'a plus rien qui l'égale.
Tu ne voudrais mentir ;

DESHAYES

Mon âme est trop loyale.

HENRI

Et tu crois que la mienne aime la vérité.

DESHAYES

Je la dirai toujours à Votre Majesté.

HENRI

Bien ! Ton meilleur ami, je voudrais le connaître.

DESHAYES

Mais, Sire....

HENRI

Est-ce François?

DESHAYES

Mais, Sire...

HENRI

Est-ce ton maître ?

DESHAYES

Et depuis quand le roi doute-il de mon cœur?
Si jamais...

HENRI

Je te sais fidèle serviteur;
Mais comment m'aimes-tu?

DESHAYES

Sire, plus que moi-même.

HENRI

Est-ce plus que François ?

DESHAYES

Dieu! ma peine est extrême.
Eh bien, j'éprouve, Sire, et le dis sans détour,
Pour vous plus de respect.

HENRI

Et pour lui?

DESHAYES

Plus d'amour.

HENRI

C'est trop juste, il est saint, moi je ne le suis guère.
Aimez-vous tous les deux, j'y consens, mais j'espère
Dans votre cœur, du moins, en second lieu venir.

SCÈNE II

LES MÊMES, VILLEROY

VILLEROY

Je viens rappeler, Sire, à votre souvenir
Que Votre Majesté promit une audience
A messire de Bèze, ambassadeur en France,
Que députe vers vous le Sénat genevois.

HENRI, *avec ennui*

Qu'il entre.

SCÈNE III

HENRI, THÉODORE DE BÈZE, DESHAYES

HENRI, *avec un sourire*

Avec plaisir, monsieur, je vous revois.

BÈZE

Grand roi que le Seigneur a couvert de son aile,
Vous qu'en ces jours d'erreur il a trouvé fidèle,
Vous qu'il a fait monter au trône d'Israël
Pour triompher d'Edom et confondre Ismaël;
Héros brave au combat, clément dans la victoire!
Non, jamais Salomon, de fameuse mémoire....

HENRI

Messire, c'est fort beau ; mais il est des moments
Où je hais les discours et les longs compliments.
De la part du Sénat qu'avez-vous à me dire ?

BÈZE

Qu'avec tout l'univers Genève vous admire.

HENRI

Ah! je l'en remercie.

BÈZE

Et que, roi sans pareil,
De Christ, nous l'espérons, vous suivrez le conseil.
Dieu dit : Poursuis l'impie, extermine sa race,
Aux nouveaux Philistins ne fais quartier ni grâce;
Et, renversant d'Assur les criminels desseins,
Sauve Jérusalem et protége les saints.

HENRI

Et les saints, qui sont-ils ?

BÈZE

Ceux qui de l'Évangile
Ont écouté la voix d'un cœur humble et docile,
Et qui, fermant l'oreille aux cris de l'imposteur...

HENRI, *achevant*

Vénèrent Jean Calvin comme leur bon pasteur.
Au fait, vous pensez juste, et je crois vous comprendre.
Que diriez-vous, monsieur, si je vous faisais pendre?

BÈZE

O ciel!

HENRI

Si j'ordonnais qu'on vous pendît ?

BÈZE

Moi!

HENRI

Vous.

BÈZE

Comment? Ai-je du roi mérité le courroux ?

HENRI

Le roi n'est contre vous nullement en colère;
Mais il suit le conseil que vous donniez naguère.
Morbleu! je suis papiste, et je tiens pour certain
Que vous, ne l'étant pas, vous êtes Philistin.
Or, à de telles gens, Dieu l'a dit : Point de grâce.

BÈZE

Mais, Sire...

HENRI

Je le vois, le mot vous embarrasse.

BÈZE

Je suis fils d'Israël.

HENRI

Dès lors, c'est fait de nous !

L'idolâtre, c'est moi; le bon chrétien, c'est vous:
Le ciel est à Genève et l'enfer est à Rome,
Et me voilà damné de par vous.

DESHAYES

Le pauvre homme!

BÈZE

De Votre Majesté, moi, tenir tels discours?

HENRI

A Paris, non jamais; en autres lieux, toujours.

BÈZE

Croyez....

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS DE SALES

HENRI

Ventre-saint-gris, pour vous la bonne affaire!
Monseigneur de Genève!

BÈZE, à part

O ciel! que dois-je faire?
Je suis perdu.

HENRI

Monsieur, voyons, voudrez-vous pas
Tirer un vieil ami d'un assez mauvais pas?

FRANÇOIS

Tout chétif que je suis, Sire, j'ai bonne envie
De servir mon prochain, même au prix de ma vie.

HENRI

Théodore de Bèze est-il votre prochain?

FRANÇOIS

Eh, Sire, mon ami.

HENRI

Tendez-lui donc la main.

BÈZE

Entre Christ et Baal il n'est point d'alliance.

FRANÇOIS

Mon frère!

BÈZE

Il ne se peut.

DESHAYES, à part

Oh! la maudite engeance!

FRANÇOIS

Je vous aime, monsieur, du meilleur de mon cœur,
Et vous, vous me traitez avec tant de rigueur?

BÈZE

C'est justice.

FRANÇOIS

C'est loin d'être douceur.

DESHAYES

Qu'importe?
Rendez-lui tout l'amour que lui-même il vous porte.

HENRI

Monseigneur, écoutez; et vous, messire, aussi.
C'est un grave débat qu'il faut juger ici.
(A François.)
Docteur en Israël, vous me pouvez instruire,
Et par vos seuls avis je prétends me conduire.
Faut-il pendre monsieur?

FRANÇOIS, souriant

Mieux vaut le convertir.

BÈZE, à part

J'enrage.

HENRI

En lui, Genève espérait un martyr.
Voudrait-il pas pour Dieu monter à la potence?
Allons, maître François, prononcez la sentence.

FRANÇOIS

L'indulgence est toujours sœur de la vérité,
Sire, et mon Évangile est tout de charité.
Comblez de vos bienfaits messire Théodore,
Telle est, auprès de vous, la grâce que j'implore.

BÈZE, à part

Tu m'achèves, cruel, mais je me vengerai.

FRANÇOIS

Et volontiers, grand Roi, s'il vous plaît, je dirai,
A la franche gauloise, une humble parabole
En homme qui ne sait manier la parole.
J'ai vu, je m'en souviens, maintes fois, au printemps,
D'une ruche sortir de petits combattants,
Guerroyant dans les airs, bourdonnant de colère,
Et perçant de leurs dards un enfant téméraire
Qui, de force, voulait ravir leur cher trésor.
Mieux vaudrait la douceur, disais-je, et dis-je encor.
M'est avis que toujours l'apôtre véritable,
S'il veut ravir les cœurs, doit être charitable.
L'homme est comme l'abeille: il n'aime pas le fiel,
Et pour le prendre il faut une goutte de miel.

HENRI

Pour Dieu! Quand Monseigneur ne veut pas qu'on vous pende
A conseil si chrétien faut bien que je me rende.
On vous fait grâce. Ainsi, par un heureux destin,
Vous évitez la corde et restez Philistin.
Allons, rassurez-vous, messire Théodore;
Nul ne souhaite ici vous voir mourir encore :
J'ai voulu seulement un peu vous divertir...
De vous n'espérez pas que l'on fasse un martyr.

ANTONIN LIRAC.

— La fin prochainement. —



M. LE DUC DE BROGLIE

—

La vie de M. le duc de Broglie a été toute politique. Elle s'est partagée entre les assemblées délibérantes et les plus hautes fonctions de l'État, jusqu'au moment où il lui fut donné de mettre, ainsi qu'on le disait au dix-septième siècle, un intervalle entre les agitations du monde et le repos de l'éternité.

C'est dire que cette grande existence échappe à nos appréciations qui, dans ce recueil, doivent s'arrêter au point où la politique commence.

Mais, si nous devons taire nos jugements, nous pou-

vons laisser parler les faits. Si le portrait politique nous est interdit, la simple biographie nous est permise.

Un mot d'abord sur l'illustre maison d'où est sorti l'homme public que la France vient de perdre. L'histoire de la race, quand elle est possible, est une lumière qui peut servir à éclairer l'individu et à pénétrer au fond de son âme.

D'origine piémontaise, la famille de Broglie a suivi, en France, la fortune de Mazarin. Mais il lui a fallu peu de temps pour s'acclimater sous notre ciel, et pour devenir excellemment française par les sentiments, l'esprit ou les services rendus.

Les Broglie se sont bientôt implantés dans notre sol et ont fait leur poussée, en tous sens : par les armes, la diplomatie ou l'Église.

Signe certain de la vitalité d'une race, on voit à chaque génération nouvelle un de Broglie inscrire son nom dans les fastes de la patrie. La dignité de maréchal a été chez eux trois fois héréditaire, et les palmes académiques s'entremêlent, dans leur écusson, aux lauriers de la victoire.

On trouve un comte de Broglie (Victor-Maurice), à Sénef avec le grand Condé, à Mulhouse avec Turenne, en Alsace avec Créqui : maréchal de France en 1724, il mourut en 1727 âgé de 88 ans.

Son troisième fils, François-Marie, duc de Broglie, né en 1671, mourut aussi maréchal de France en 1745, après s'être illustré sous Catinat, Boufflers, Vendôme, Villiers ; notamment à Fleurus, Denain et Fribourg.

Le fils aîné de ce dernier, Victor-François, après avoir combattu à Haguenau, à Fribourg, à Raucoux, à Lawfeld, et avoir vaincu Ferdinand de Brunswick à Sondershausen, reçoit, à Bergen (1759), le bâton de maréchal. C'est un des généraux de la guerre de Sept-Ans. On le retrouve en 1789 ministre de la guerre de Louis XVI et commandant en chef des troupes royales réunies autour de Versailles pour contenir la Révolution.

Un de ses frères marqua dans la diplomatie, et fut ambassadeur de Pologne.

Tous ces Broglie d'avant la Révolution étaient, on le voit, de fort grands seigneurs, des hommes d'ancien régime; c'est-à-dire qu'ils avaient l'esprit de leur situation et de leur temps.

Toutefois ils eurent aussi à subir le flux et le reflux des caprices de cour, et plus d'un termina dans la disgrâce une existence commencée dans la faveur.

A dater de 1789, on voit s'opérer chez eux une déviation ou, si l'on veut, une transformation et comme une floraison nouvelle. La race, toute militaire jusque-là, se modifie et devient politique et lettrée, au moins dans une de ses branches.

Le dernier maréchal eut deux fils :

Maurice, mort évêque de Gand en 1821, célèbre par sa généreuse résistance au despotisme impérial dans le concile de 1811 ; et Victor-Claude, prince de Broglie, député de la noblesse de Colmar aux États généraux. Celui-ci avait fait la guerre d'Amérique avec les la Fayette et les Rochambeau, et, comme d'autres jeunes gentilshommes, il partageait bien des illusions généreuses. Le vent du siècle l'avait touché, mais non flétri. Après avoir voté, aux États généraux, avec la minorité de la noblesse, le jeune député lutta contre le torrent de l'émigration que le vieux maréchal avait au contraire suivi avec entraînement. Le père et le fils se trouvèrent ainsi dans deux camps opposés, représentant, l'un l'esprit de Coblentz, l'autre, l'esprit libéral mais royaliste de 1789.

Ce dernier était non moins odieux à la noblesse émigrée que le pur jacobinisme. A cette date, les esprits profondément troublés, divisés et irrités, n'admettaient guère de compromis : les tempéraments étaient inconnus, les nuances d'opinion étaient violentes et tranchées comme des couleurs de parti.

Le jeune membre de l'Assemblée constituante écrivit à son père pour l'engager à quitter l'armée des princes et à rentrer dans sa patrie. Il reçut cette réponse laconique :

« Mon fils, si les coups de bâton pouvaient s'écrire, vous pourriez lire à cette heure ma réponse sur votre dos. »

Mais, si le prince de Broglie entendait ne pas abdiquer les idées de 89, il était résolu à ne les suivre qu'autant qu'elles resteraient fidèles à elles-mêmes. Maréchal de camp à l'armée du Rhin en 1791, il protesta, l'année suivante, contre la déchéance du roi après le 10 août et fut destitué. Deux ans plus tard, le tribunal révolutionnaire vint le saisir dans la retraite où il s'était réfugié, et l'envoya à l'échafaud.

Telle était la justice distributive de cette époque. La Révolution offrait aux représentants de l'ancienne noblesse française l'alternative des détrousseurs de grands chemins : la bourse ou la vie. Après avoir pris les biens de ceux qui émigraient, elle tuait ceux qui n'émigraient pas.

On assure qu'avant de mourir, le prince de Broglie fit venir son fils, âgé de huit ans, et l'ayant posé sur ses genoux :

« Mon enfant, lui dit-il, on va couper le cou à ton père : que ce ne soit jamais une raison, pour toi, de maudire la France ou la liberté. »

C'est qu'en effet la liberté et la France ne sauraient être rendues responsables des sanglantes folies de la Terreur.

L'enfant, qui recueillait dans ces nobles et belles paroles l'adieu de son père mourant, a grandi sans jamais perdre le souvenir de ce vœu suprême. C'est lui qui vient de mourir à son tour, sous le nom du duc Victor de Broglie.

Il était né le 28 novembre 1785. Sa mère, petite-fille du maréchal de Rosen, se remaria après la chute de

Robespierre à M. d'Argenson, qui fit donner au jeune de Broglie une éducation supérieure et toute virile. Il reçut les leçons de ses premiers maîtres à l'école centrale des Quatre-Nations, dans ce même palais Mazarin où, soixante ans plus tard, il prononçait son discours de réception à l'Académie française. Ces premières années de réflexion et de fortes études laborieusement poursuivies sous la direction d'un professeur distingué, furent fécondes pour l'avenir du futur ministre.

L'empire ne le séduisit guère. Forcé de le servir, — car, a-t-il dit : « on ne tolérait pas de refus, » — il le fit sans nulle sympathie. Entré au Conseil d'État en 1809, il fut chargé de diverses missions : en Illyrie, en Espagne, à Varsovie, au Congrès de Prague. Le jeune duc de Broglie salua la Restauration comme une délivrance, et voici en quels termes il a lui-même apprécié cette grande et heureuse époque de notre histoire :

« La Restauration avait deux avantages. D'une part,



Portrait du duc de Broglie

elle renouait la chaîne des temps; elle ralliait à la société nouvelle ce qui restait de l'ancienne ; elle faisait revivre de beaux souvenirs, et relevait dans les cœurs ce culte du passé qu'on peut nommer en quelque sorte la piété filiale des nations. D'une autre part, elle donnait à la France ce que l'empire ne lui avait jamais donné ni même promis : un gouvernement fondé sur le partage, la pondération et le contrôle réciproque des pouvoirs publics. Réconcilier tous les sentiments généreux, quelle qu'en fût la date ou la nature; tous les intérêts légitimes, quelle qu'en fût l'origine ; les placer tous, également, sous la garantie d'institutions justes et sages : c'était là sa mission. Ainsi la concevait l'auteur de la Charte..... »

Créé pair en 1814, le duc de Broglie se rangea, dès le début de sa vie politique, sous le drapeau de l'opposition libérale. Beau-fils de Voyer-d'Argenson, gendre de Mme de Staël dont il épousa la fille en 1816, lié avec MM. de Sainte-Aulaire, Decazes, Royer-Collard, il fit partie d'une sorte de petite église, de ce groupe de

théoriciens politiques d'une droiture et d'une honnêteté incontestables, mais un peu trop absolus et enclins à l'idéologie, qu'on a désignés sous le nom de *doctrinaires*.

Nous n'avons point à apprécier ici les actes et les votes politiques de M. le duc de Broglie. Contentons-nous de dire que, de 1814 à 1830, il se prononça en général contre toutes les mesures restrictives, et pour l'exercice presque absolu du droit de discussion, pour l'inviolabilité de la parole et de la plume. Dans le procès du maréchal Ney, il vota pour la peine la plus douce : celle de la déportation. Il parla contre la loi de censure, contre la guerre d'Espagne, contre la loi dite de *justice et d'amour*, contre le projet relatif au droit d'aînesse et aux substitutions.

Son libéralisme prit une teinte de plus en plus marquée à mesure qu'il avançait dans la vie politique. Vers 1828, il fonda la *Revue française* et fit partie de la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, qui contribua pour une bonne part à la ruine de la Restauration.

On doit cette justice à M. le duc de Broglie que, s'il prévit ce dénoûment fatal, il le redouta toujours comme un malheur public. Il accueillit avec douleur la chute de la maison de Bourbon, à laquelle il devait l'illustration de sa famille et de son nom. Et si des considérations d'État, mais avant tout désintéressées, le déterminèrent à accepter, dès le 9 août 1830, un portefeuille dans le ministère sorti des barricades de Juillet, ce ne fut pas sans regrets et sans hésitations douloureuses qu'il accomplit ce qu'il considérait comme un devoir : « J'ai fait alors ce qui m'a paru juste et nécessaire, a-t-il dit plus tard ; mais ce qu'il en coûte en pareil cas de combats intérieurs et d'anxiété, Dieu seul le sait! »

G. DE CADOUDAL.

— La suite prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307 et 333.)

VII

Le soir, chacun songea à la lecture, et l'incident de la journée ne fit qu'accroître la curiosité.

L'aîné des garçons, Antoine, qui ne disait presque jamais rien, car il avait l'esprit plus observateur qu'expansif, fit tout haut cette réflexion :

— L'histoire de Notre-Dame-de-Liesse est très-instructive, c'est comme un abrégé de l'Histoire de France.

— Oui, répondit sa mère, et ta remarque est fort juste, principalement en ce qui concerne les mœurs et les usages, qui changent et s'améliorent, tandis que la foi chrétienne demeure immuable comme Dieu lui-même. Aujourd'hui, on ne pille plus, on ne s'égorge plus, ou, du moins, c'est bien rare; mais on prie toujours, et les pèlerinages à Liesse, vous en avez été témoins ce matin, sont aussi fréquents qu'autrefois.

— Allons, Jeanne! eh bien, Jeanne, qu'attends-tu donc? crièrent simultanément plusieurs des enfants de la veuve.

Jeanne, en effet, s'était isolée dans un coin.

Elle répétait tout bas ce refrain de la chanson récemment entendue :

Madame la mariée,
Obéissez à votre époux;
Il est maître chez vous
Pour y faire vos volontés.

Ce refrain, qui renfermait tout un programme de bonheur idéal, la rendait rêveuse.

— Je me marierai un jour ou l'autre, pensait-elle. Avoir un époux qui serait le maître, comme cela doit être dans un ménage, et qui ne ferait que mes volontés, ce serait véritablement bien agréable. Cet époux-là, je l'aimerais du plus profond de mon âme. Pour rien au monde je ne voudrais d'un butor.

Vivement et de toutes parts sollicitée, elle abandonna bientôt ses doux rêves de jeune fille et reprit ainsi sa lecture :

Louis XI, du temps même qu'il n'était encore que Dauphin, avait une très-fervente dévotion pour Notre-Dame-de-Liesse, et il envoya en don cent écus d'or.

Sacré roi en 1461, il ne voulut pas aller à Reims pour la cérémonie sans aller présenter ses hommages à Notre-Dame-de-Liesse.

Huit années plus tard, en 1469, il y vint encore, mais ce ne fut pas précisément de bonne volonté.

Charles le Téméraire, son redoutable et souvent victorieux rival, lui avait imposé, à Péronne, un traité avilissant. Or le duc de Bourgogne, se défiant, avec quelque raison peut-être, de la parole de Louis XI, le contraignit, moitié par la persuasion, moitié par force, à venir jurer fidélité à ce traité aux pieds de la statue respectée universellement de Notre-Dame-de-Liesse. Il lui donna, pour l'accompagner, soi-disant par déférence mais en réalité pour prendre acte des serments prononcés aux pieds des autels, deux gentilshommes de la cour de Bourgogne, les seigneurs d'Esquerdes et d'Émeries.

Le roi de France obéit à ces désirs et accomplit toutes les formalités exigées.

— Je ne puis guère faire autrement, se dit-il.

Puis, plus tard, pactisant avec sa conscience, grâce à ces accommodements ingénieux qui ont laissé quelques taches sur la mémoire de Louis XI, il pensa qu'il ne pouvait guère faire autrement que de violer ses serments.

Charles le Téméraire le fut réellement, et plus encore que sur les champs de bataille, lorsqu'il crut à la sincérité de son ennemi. Il proclama partout que « Louis ne respectait pas les engagements les plus sa-



crés, » mais cela n'empêcha point le duc de Bourgogne de perdre son royaume et de périr misérablement dans un combat.

De ce règne date un changement fondamental dans la politique. La ruse se fait l'alliée de la force et la remplace au besoin. On tue moins, et seulement en cas de nécessité; on trompe davantage, modification profitable, non à la morale, mais à la conservation des individus.

Ces traditions se sont maintenues jusqu'à nos jours, et l'astuce forme encore l'indispensable apanage de la diplomatie. Toutefois un progrès immense est à signaler. On ne prend plus Dieu à témoin des serments que la faiblesse humaine, la mauvaise foi, l'intérêt personnel, enseignent trop souvent à trahir. On ne fait plus des serments, on en prête. Dieu reste en dehors de ces lamentables comédies où les habiles triomphent, et qui sont, dit-on, nécessaires pour parvenir à gouverner les hommes pendant un temps plus ou moins long.

Néanmoins tout marche dans ce monde, les mœurs s'adoucissent et s'épurent, très-lentement, il est vrai, mais le progrès ne s'arrêtera certainement pas là. Dans quelques milliers d'années, dans quelques siècles peut-être, une régénération complète aura lieu, et la politique elle-même, se mettant à l'unisson de l'opinion publique, ne pourra plus professer que des principes droits, justes et loyaux.

Travaillons donc, chacun dans la mesure de nos forces, à accélérer ce mouvement dont l'avenir recueillera les merveilleux résultats, et, puisque la perfection n'est pas destinée à notre époque, acceptons la vie telle qu'elle est.

A la fin du xve siècle fut bâti le portail de l'église de Liesse, et c'est là la partie la plus somptueuse de ce remarquable édifice. L'architecture en est aussi imposante qu'élégante. Elle y manifeste partout un style noble, simple, empreint de grâce et de sévérité.

Deux galeries superposées, une large baie où miroitent les vitraux à travers les sculptures, des clochetons sveltes, hardiment découpés, et dont les silhouettes alternées s'élancent fièrement vers le ciel, composent un monument que les savants viennent étudier, et qui frappe par son aspect grandiose les fidèles qui le contemplent avant d'y entrer se prosterner et prier.

On n'a pas la certitude absolue qu'il soit du xve siècle, mais tout le fait supposer, notamment les armes de Charles de Luxembourg, alors évêque de Laon.

Un examen archéologique confirme cette supposition. Et en effet, il y a dans la grande baie, dans la galerie qui est au-dessous, dans les contreforts surmontés de clochetons, dans les crochets formant saillie aux arêtes du pignon, un caractère indiscutable du style ogival tertiaire, autrement dit flamboyant, fondu avec le style ogival secondaire, mélange qui indique une sorte de transition d'une époque à une autre, et fixe à la fin du xve siècle la date de construction du portail.

Parmi ceux qui contribuèrent le plus à faire élever ce magnifique édifice, qui a été l'admiration des âges passés et le sera des âges futurs, il faut citer en première ligne Charles de Luxembourg, évêque de Laon. On peut affirmer que, pour ce saint homme, chaque pierre du monument représentait une douleur écrasante, chaque pelletée de mortier était comme mouillée et cimentée de ses larmes. Fils du célèbre comte de Saint-Pol, connétable de France, son père avait payé de sa vie quelques hésitations à se dévouer soit à la fortune du roi de France, soit à la fortune du duc de Bourgogne.

Louis XI (le renard, à l'occasion, savait se faire tigre), Louis XI le fit décapiter par la main du bourreau.

Fils de l'illustre supplicié, Charles de Luxembourg voulut élever un monument aussi imposant que l'était son deuil, et le portail de Notre-Dame-de-Liesse fut construit.

C'est là une des grandeurs de ces siècles héroïques et à demi barbares; les hommes y reportaient tout à Dieu : leurs pensées, leurs joies et leurs souffrances.

VIII

La veillée s'était prolongée tard ce soir-là chez la veuve Thévenard. Elle attendit plus qu'à l'ordinaire avant de donner le signal de la retraite, et Bastien, un des enfants, remarqua même que le petit Charlot s'était endormi sur les genoux de sa sœur Christine.

Bastien pinça plusieurs fois son jeune frère, entre autres à l'endroit où le connétable de Saint-Pol est décapité, mais ce fut sans résultat. Dans son heureuse ignorance, Charlot ne connaissait pas la signification du verbe décapiter, et, d'un autre côté, il avait envie de dormir.

Cette prolongation de lecture, toutefois, volontaire très-certainement de la part de la veuve, n'échappa point à l'esprit perspicace de Jeanne et de Christine.

Étant couchées depuis quelques minutes, les deux jeunes filles échangèrent, d'un lit à l'autre, ce court dialogue :

— Jeanne!

— Eh bien?

— Dors-tu?

— Non. Et toi?

— Tu vois bien que non, puisque je te parle.

— A quoi penses-tu, Christine? Au faux serment de Louis XI?

— Oh! pas du tout, Jeanne. Je pense à notre mère.

— Moi aussi.

Christine sauta du lit et vint se blottir près de sa sœur aînée.

— As-tu observé, reprit-elle, combien notre mère

travaille avec acharnement? Ses doigts ne quittent pas l'aiguille, ses yeux ne se lèvent pas de dessus la toile qu'elle coud, et ils se rapprochent de plus en plus de l'ouvrage, comme s'ils étaient fatigués par une attention trop soutenue, ou comme si la tête et la poitrine de notre pauvre mère n'avaient plus la force de se tenir droites. Parfois elle regarde vivement le linge fait et le linge à finir, et elle pousse un soupir de regret, comme si elle se disait mentalement : Hélas! pourquoi ne puis-je aller plus vite?

— Oh! c'est bien vrai, Christine.

— Et cela me fait beaucoup de peine, Jeanne.

Les deux sœurs s'embrassèrent, car elles étaient réciproquement heureuses de voir qu'elles avaient bon cœur toutes deux.

Puis l'aînée ajouta :

— N'oublions jamais cela, Christine : si elle travaille avec tant d'activité, c'est pour nous; si elle use ses forces et ses yeux sans même y songer et sans s'accorder un instant de repos, c'est que ses charges sont lourdes et qu'elle veut nous épargner la moindre privation en attendant les récoltes. Notre reconnaissance doit être éternelle, et nous devons demander à Dieu de rendre un jour à notre mère, en dévouement et en tendresse, tout ce qu'elle fait pour nous.

Par un mouvement spontané, les deux jeunes filles s'agenouillèrent.

— O mon Dieu, dit Jeanne les mains jointes et d'une voix fervente, bénissez notre mère qui est la meilleure des mères.

Christine répéta cette prière; puis, saisie d'une inspiration subite :

— Ma sœur, reprit-elle, il y a un proverbe qui dit : Aide-toi, le ciel t'aidera.

— En quoi pouvons-nous aider notre mère? répondit Jeanne avec tristesse.

— En quoi, ma sœur? Tu sais coudre?

— Coudre et tricoter. Les bas que portent Antoine, Martial, Marc...

— Tricoter n'est rien; c'est facile, et il ne faut que de la laine et de la patience. Coudre et bien coudre, voilà l'important. Notre mère a une commande pressée, si nous pouvions l'aider à la terminer.

— Mais tu n'es pas bien habile, Christine. Tu bousilles un peu... c'est d'ailleurs bien pardonnable à ton âge.

— Bousiller, moi! N'ai-je pas rajusté dernièrement une de tes robes pour Léonie?

— Oui, ce que tu fais est très-bien fait pour nous, mais pour des étrangers ce ne serait pas la même chose. Ils payent : ils ont le droit d'être exigeants.

— Oh! je m'appliquerai tant! Mon rêve serait d'avoir une machine à coudre. Si jamais je me marie, je veux que mon époux m'en fasse cadeau d'une. Mais, en attendant, mes doigts remplaceront la machine à coudre, mes doigts deviendront une vraie machine à coudre.

Puis, baissant la voix d'un air de confidence :

— Jeanne, continua-t-elle, as-tu remarqué qu'il y a en bas du linge tout préparé, tout taillé?

Jeanne comprit ce que sa sœur voulait dire. Elle se rhabilla promptement ainsi que Christine, et les deux jeunes filles descendirent sans faire du bruit.

Une lampe fut rallumée.

L'atmosphère était encore tiède dans la salle où avait eu lieu la veillée, mais elle ne tarda pas à se refroidir sans que Jeanne et Christine, tout occupées de leur tâche, songeassent à ranimer le feu.

Le vent soufflait avec violence au dehors.

Il s'engouffrait dans la cour de la maison et dans la rue du village avec un mugissement lugubre, il sifflait dans les grands arbres dont il entrechoquait les branches dépouillées.

Sur son aile, les heures de la nuit s'envolaient retentissantes des hauts clochers, formaient un dialogue mélancolique et mystérieux entre la ville et la campagne, entre le ciel et la terre, puis s'en allaient mourir au loin, comme des plaintes s'affaiblissant par degrés et s'éloignant dans les solitudes.

Parfois, aigu et glacé, il pénétrait à travers les fenêtres mal jointes, il se glissait comme un sylphe moqueur autour de la lampe dont il faisait vaciller la clarté, et il enveloppait de ses frissons incisifs les deux sœurs assidues.

Par moments, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, elles se redressaient comme pour respirer plus librement, comme pour rejeter de leurs épaules le poids de la fatigue.

Minuit sonne, puis une heure, deux heures, trois heures, quatre heures.

La nuit était claire, silencieuse par intervalles lorsque la bise s'apaisait.

Les étoiles brillaient.

C'étaient comme des yeux amis souriant aux deux jeunes filles.

Par une étroite ouverture, elles contemplaient, de temps à autre, ces lumineux témoins; elles baignaient dans l'azur du ciel leurs regards et leurs pensées.

Et elles étaient gaies.

Elles échangeaient des paroles d'encouragement.

Elles éprouvaient un sentiment de fierté en voyant avancer leur ouvrage, qui devait apporter un peu d'allégement à l'incessant labeur de leur mère.

Car, travailler pour soi, on le fait, sans doute, surtout quand on ne peut pas faire autrement. On se dit que c'est là la source unique de l'indépendance, comme Dieu est la source unique de toutes les consolations. On accepte ce devoir purement personnel et dont l'oubli peut devenir mortel. Mais travailler pour une mère, pour une épouse, pour des enfants, pour des êtres adorés que leur faiblesse ou leur âge rend doublement sacrés et chers, quelle différence! C'est alors que les jours et les nuits se passent rapides, sans que les

doigts et la volonté défaillent un seul instant! C'est alors que l'on se sent le cœur gonflé d'un légitime orgueil, lorsqu'on peut se dire: Mon œuvre est féconde, je suis utile, non pas à moi, peu m'importe cela! mais à ceux que j'aime et qui m'aiment.

— Où en es-tu? dit tout à coup Christine.

— J'achève ma chemise, je vais avoir fini, répondit Jeanne.

C'étaient des chemises qu'elles faisaient, et elles en parlaient comme si c'eût été des robes de pourpre, tant le travail et le dévouement répandent à profusion les chaudes teintes de la poésie sur les objets les plus humbles.

— Et moi je vais avoir terminé la mienne, reprit Christine. Où est le fil? Il n'y a plus de fil?

— Non.

— Je sais où en trouver. Je vais en chercher. Oh! regarde. Déjà le jour!

Puis elle ajouta :

— Que dirons-nous à notre mère? Elle ne voudra jamais croire que les deux chemises se sont cousues toutes seules.

— Nous allons y réfléchir, répliqua la sœur aînée.

Et Christine se dirigea vers une petite pièce voisine afin d'y prendre le fil qui lui manquait.

En y entrant, elle jeta un cri de surprise.

Sa mère était là, elle y avait passé la nuit, et elle veillait encore.

— Jeanne! s'écria la jeune fille. Jeanne!

La digne veuve eut bientôt tout appris, tout deviné.

— O mes enfants, dit-elle en refoulant les larmes d'attendrissement qui lui montaient aux yeux, promettez-moi que cela ne vous arrivera plus.

— Nous voulons bien, répliqua Christine, mais à la condition que tu ne nous donneras plus le mauvais exemple.

Et les deux jeunes filles, avec une fierté enfantine, allèrent chercher leur ouvrage pour le montrer à leur mère.

Celle-ci, ne pouvant plus résister à son émotion, attira dans ses bras les deux sœurs et les garda longtemps pressées contre son cœur.

Ce fut, pour la mère et ses deux filles, un de ces doux moments dont le souvenir est éternel, une fête intime et complète à laquelle le bruit joyeux des cloches matinales et les premiers rayons du soleil levant donnèrent un caractère poétique et religieux.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 293 316, et 326.)

DEUXIÈME PARTIE

Décision de saint Louis de rester en Orient. — Douleur, maladie, mort de Blanche de Castille. — Isabelle fait vœu au lit de mort de sa mère de se faire religieuse. — Enterrement de Blanche de Castille.

De nouveaux malheurs vinrent encore accabler les croisés : un vaisseau de guerre apportant des sommes immenses envoyées par Blanche de Castille, et auxquelles Isabelle de France avait contribué (dès le départ du roi, la pieuse princesse entretint dix chevaliers de la société de son père), fut englouti dans les flots. A cette nouvelle désastreuse, saint Louis s'écria : « Ni cette perte, ni trente autres, ô mon Dieu, ne sauraient me séparer de la fidélité que je vous dois! »

Ce fut alors que Blanche de Castille, difficilement maîtresse des esprits après les révoltes des pastoureaux, écrivit au roi pour le prier avec instance de revenir promptement. Le roi réunit son conseil : les princes, ses frères, les principaux seigneurs, le légat lui-même, étaient de cet avis. Mais le sire de Joinville, s'unissant au comte de Jaffa, osa contredire les princes eux-mêmes; les priant de tenir la campagne un an encore, afin de faire délivrer les pauvres prisonniers, qui, disait-il, n'en sortiront jamais sans cela.

Cette considération toucha tous les assistants, car tous avaient quelque parent, quelque ami dans les fers; mais laissons Joinville nous faire connaître lui-même la suite de ce conseil.

Cependant le roi ne dit rien, et chacun attendit anxieux sa suprême décision. Le sire de Joinville, qui dînait à la table du souverain, raconte ce récit naïf : « Il ne me parla pas du tout tant que le repas dura, ce qu'il n'avait pas coutume de faire... et je croyais vraiment qu'il était fâché contre moi...

« Tandis que le roi ouït ses grâces, j'allai à une fenêtre grillée, qui était en renfoncement vers le chevet du lit du roi, et je tenais mes bras passés parmi les barreaux de la fenêtre... Au moment où j'étais là, le roi se vint appuyer sur mes épaules et me tint ses deux mains sur la tête, et je crus que c'était monseigneur Philippe de Nemours, qui m'avait causé trop d'ennui ce jour-là pour le conseil que j'avais donné au roi, et je dis ainsi : « Laissez moi en paix, monsei- « gneur Philippe! »

« Par aventure, en faisant tourner ma tête, la main du roi me toucha au milieu du visage, et je reconnus que c'était le roi à une émeraude, qu'il avait au doigt, et il dit : « Tenez-vous tout coi; car je veux vous de- « mander comment vous, qui êtes un jeune homme, « vous fûtes si hardi que vous m'osâtes conseiller de

« demeurer, contre tous les grands hommes et les « sages de France, qui me conseillaient de m'en aller. « — Sire, fis-je, j'aurais une mauvaise pensée dans « le cœur, que je ne vous conseillerais à aucun prix « de l'exécuter. — Dites-vous, fit-il, que je ferais une « mauvaise action si je m'en allais? — Oui, sire, fis-je, « que Dieu me soit en aide! » Et il me dit : « Si je « demeure, demeurez-vous? » Et je lui dis : « Oui, si « je puis, à mes frais ou aux frais d'autrui. — Or, « soyez tout aise, me dit-il, car je vous sais bien bon « gré de ce que vous m'avez conseillé; mais ne le « dites à personne toute cette semaine. »

Le dimanche suivant Louis fit part de sa détermination de rester en Orient, offrant à chaque chevalier des gages suffisants pour rester avec lui ; ceux qui ne pouvaient se résoudre à rester se retiraient en pleurant.

Le roi décida que ses frères retourneraient en France.

Les frères du roi et leurs femmes s'embarquèrent pour la France dans les premiers jours d'août 1250, recommandant leur royal frère au dévouement du sire de Joinville.

« Après ces choses, dit le sénéchal, les frères du roi et les autres riches hommes qui étaient en Acre préparèrent leurs navires. Au moment de partir d'Acre, le comte de Poitiers emprunta des joyaux à ceux qui s'en allèrent en France, et à nous qui demeurâmes il en donna bien et largement. L'un et l'autre frère me prièrent beaucoup que je prisse garde au roi ; et ils me disaient qu'il ne demeurait personne en qui ils espérassent autant qu'en moi.

« Quand le comte d'Anjou vit qu'il faudrait s'embarquer sur le vaisseau, il montra une telle douleur que tous s'en étonnèrent, et, toutefois, il s'en vint en France. »

Le comte de Poitiers arriva si malade, qu'une grave attaque de paralysie mit ses jours en danger. De ces quatre beaux princes partis le cœur si vaillant trois ans plus tôt, l'un avait laissé sa vie aux mains des infidèles, le roi était encore aux prises avec tous les dangers auxquels il n'avait échappé qu'avec tant de peine, les maladies, les trahisons, les défaites, les navigations périlleuses, et ceux qui revenaient portaient en eux la trace des souffrances de la croisade. C'en était trop, quelle que fût la force d'âme de Blanche de Castille, qui avait si admirablement conduit cette nouvelle régence et dont un des derniers bienfaits fut d'affranchir les jeunes filles des serfs qui ne pouvaient, à cause de leur servitude, se marier.

Mais la mère était trop cruellement éprouvée ; une grande faiblesse se déclara bientôt, et, voyant sa fin approcher, elle se fit, selon ses habitudes d'humilité d'autrefois, étendre sur la paille et expira dans ces sentiments de piété qui l'ont fait approcher de la sainteté. C'était le 1er décembre, anniversaire du couronnement de saint Louis; autour de la couche pénitente de la reine de France se trouvaient sa fille Isabelle, la douce compagne de ses inquiétudes, de ses souffrances pendant cette croisade, celle qui ne devait se relever d'auprès du lit de mort de sa mère que pour s'ensevelir elle-même sous le voile religieux ; puis, les princes, ses fils, les enfants du roi, l'impératrice d'Orient.

Unissant les gloires de ce monde que Dieu lui avait données en partage et le symbole de son ardente piété, elle fut revêtue de l'habit des religieuses de Cîteaux, sur lequel on plaça le manteau et la couronne royale; elle fut ainsi transportée à l'église de Maubuisson où elle fut ensevelie au milieu du chœur, et Guillaume de Nangis la proclama « la plus sage de toutes les femmes, celle avec qui toutes sortes de bénédictions entrèrent au royaume de France! »

Renée de la Richardays.

— *La suite prochainement.* —



ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

—

MÉMOIRES D'UNE SŒUR DE CHARITÉ

Par madame Gagne (Élise Moreau).

—

Voici un livre qu'on peut hardiment recommander au public : il est sain, il est intéressant au double point de vue littéraire et historique; enfin il laisse après lui tout un parfum de dévouement et de sainteté.

Rien de plus dramatique que le commencement de cette belle vie consacrée, même dans sa partie mondaine, au service de Dieu et du prochain.

Dans nul roman d'imagination ne se rencontrent certainement d'aussi tragiques aventures.

Le premier événement qui frappe l'attention de mademoiselle Christine de Saint-Vincent, c'est l'enlèvement d'une sœur en bas âge, accompli dans les plus étranges circonstances. A l'âge de douze ans, elle a le malheur de perdre sa mère, et se trouve à la fois maîtresse de maison au château de Maillé, dans la paroisse de Mazières, et protectrice de deux sœurs plus jeunes qu'elle. Elle se peint elle-même en ce moment. Elle n'a point de beauté, mais une santé robuste; son caractère est emporté, mais elle met au service d'un cœur généreux une volonté énergique, dont on admire plus d'une fois les manifestations.

Les pages où elle traite de son mariage avec le comte Henri de Valombray, le brillant courtisan, le fastueux seigneur de Breilhac, sont d'un intérêt palpitant. La sérieuse jeune fille a déjà rêvé de se consacrer aux pauvres, elle a presque choisi un époux éternel, et voici que la main de son père lui en présente un autre.

La lutte s'engage et se continue.

Elle a résisté comme chrétienne, mais elle cède comme fille par dévouement, quand il s'agit de rendre la santé à son père malade, que son consentement comble de joie.

Son mariage change complétement sa vie, qui devient une succession de fêtes. Mais voici le triste jour des révélations. Ce que sa propre pénétration lui a fait pressentir est confirmé par la découverte de deux lettres qui la frappent au cœur comme un double glaive. L'homme auquel elle a lié sa vie est un joueur, un dépensier, un duelliste, un être sans cœur et sans religion, qui l'a trompée. Mais, au moment où elle porte à ses lèvres ce calice d'amertume, la Providence y jette une goutte de baume : elle devient mère et subit plus vaillamment encore le délaissement de son mari, qui l'abreuve d'indifférence, qui vit brillamment au dehors et qui ne revient à Breilhac que quand il se trouve à court d'argent.

L'avénement du roi Louis XVI sur le trône de France fait époque dans cette triste existence de la comtesse de Valombray; mais les espérances du comte sont trompées. Il revient furieux à Breilhac, et veut forcer sa femme à signer les papiers qu'il lui présente.

Le récit de cette lutte suprême, celui des moyens auxquels le comte de Valombray a recours pour obliger sa femme à renoncer aux débris de fortune qu'elle a conservés, émeuvent fortement l'âme du lecteur, qui pardonne de tout cœur à la comtesse sa faiblesse.

Sa ruine consommée, il retourne vivre avec elle dans son vieux château de Maillé, où elle va se réfugier avec sa fille, la petite Marie-Julienne, et ses sœurs Pauline et Suzanne, deux fleurs charmantes qui s'épanouissent au milieu des ruines.

Avec quel désintéressement elle consent plus tard à se séparer de ces deux aimables compagnes de sa vie, quand la comtesse de Mareuille, leur grand'tante, lui propose de prendre ses petites-nièces!

Ce sacrifice lui coûte horriblement, mais il y va de l'avenir des deux jeunes filles, que la chanoinesse mariera en effet très-avantageusement à quelque temps de là, et la courageuse femme n'hésite pas.

La mort du comte de Vallombray, qui est allé se mêler à la guerre de l'Indépendance en Amérique, la surprend dans sa solitude. Sa fille lui restait encore : c'était son seul, son dernier amour.

Mais, hélas! Dieu la voulait libre. Dans quelques pages frémissantes est racontée la mort de Marie-Julienne. La douleur de la malheureuse mère, exaltée d'abord jusqu'à la démence, s'adoucit. Elle réalise les restes de sa fortune, et entre, la veille de l'Assomption, chez les religieuses hospitalières. Elle avait vingt-sept ans.

La vie si douloureusement mouvementée de la comtesse de Valombray est finie, celle de sœur Théotiste commence, et ce n'est pas la moins féconde en aventures.

Dans des pages simples et émouvantes sont retracés des faits particuliers et généraux se rattachant à la plus mauvaise période de la Révolution française. Sœur Théotiste est partout, agit toujours, et Dieu la protége visiblement. Ce sont maintenant de véritables tableaux historiques qui se déroulent devant le lecteur : scènes pathétiques et imprévues, portraits finement tracés, épisodes guerriers, rien n'y manque. Plus d'un grand personnage politique est saisi au passage et crayonné sur le vif.

Le maréchal Davoust, prince d'Eckmülh, occupe, on peut le dire, la place d'honneur dans cette galerie de portraits. La narratrice, qui a exercé son ministère sublime de charité pendant la campagne de Prusse, s'arrête avec une complaisance marquée devant cette belle figure militaire, qui est une des gloires les plus pures de l'épopée impériale. Ceci explique pourquoi le livre lui-même a été placé sous le haut patronage de celle dont la beauté et la grâce exquises se trouvent rehaussées par les puissantes facultés d'intelligence et la chevaleresque bonté de cœur du vainqueur d'Auerstædt.

En compagnie de l'héroïque sœur de charité, nous pouvons suivre ainsi pas à pas, pendant quelque temps, les évolutions de la grande armée.

Le colosse tombé, elle revient à Paris, où son zèle a de nouveau l'occasion de s'exercer. La charité est de tous les partis : aussi nous retrouvons sœur Théotiste aux genoux de la duchesse d'Angoulême, la fille du saint roi Louis XVI et de notre grande et bien-aimée reine Marie-Antoinette.

Cette page émue atténue l'effet que produiraient peut-être les enthousiasmes politiques de la sœur Théotiste sur certains lecteurs. En définitive, il n'y a pas de camps politiques pour elle, il n'y a que des douleurs.

C'est aux douleurs qu'elle appartient corps et âme.

Tournez une page; celle qui implorait tout à l'heure la clémence de Marie-Thérèse de France est, aux Tuileries, assise sur un divan aux côtés de Marie-Amélie, reine des Français, à laquelle elle vient demander de protéger son orphelinat menacé dans son existence par un maire farouche.

Le livre dont nous avons essayé de donner une analyse à nos lecteurs se ferme sur la mort de sœur Théotiste, dont la vie finit saintement à Mazières.

Madame Élise Gagne a été bien inspirée de faire briller devant nous cette lumière, et l'on peut dire que la publication de son livre est une bonne action.

Le lecteur n'est pas obligé de ratifier tous les jugements historiques et politiques portés par l'auteur des Mémoires; mais il sera certainement entraîné par la vivacité, l'intérêt, le charme puissant du récit, et il emportera de ce contact avec un cœur ardemment dévoué, avec une âme énergique et croyante, une impression à la fois salutaire et durable.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



CHRONIQUE

Du bruit, des chants, des clameurs, des arrestations, des barricades et même du sang et du pillage... un peu. De tout cela nous nous sauvons, notre chronique sur le dos, comme un marchand forain surpris par l'orage; et cependant elle était curieuse à étudier, la physionomie des badauds pendant les émeutes. Un de nos amis, homme de bourse contemplatif, n'a l'habitude de voir dans tout ce remue-ménage que les oscillations du grand chronomètre financier. L'autre jour, on fait une barricade avec des omnibus renversés; vous croyez que notre homme va s'effaroucher? Point : — Bonne affaire pour les fiacres! dit-il.

A quelques pas, nouvelle barricade, faite cette fois d'un amas de petites voitures numérotées; et notre homme de s'exclamer : — Bonne affaire pour les omnibus!

Plus loin, quelques candélabres à gaz gisent à travers la rue. — Mauvaise affaire pour la Compagnie parisienne! Et ainsi de suite.

Telles sont les réflexions de notre original en présence de ce désordre. On a beau lui dire que ces petits désastres n'influent pas sur les grands établissements et les grandes affaires; que, du reste, chacun est dans l'expectative, que la cote est sans changement, que personne ne se laisse prendre à ces mouvements d'un jour. Notre entêté n'en démord pas et se contente de dire : — Alors mauvaise affaire pour les agents de change!

Quant à nous, nous croyons que bien heureux sont ceux qui vivent loin de ce grand centre effaré, aviné, railleur ou furieux; et une envie démesurée nous prend de nous enfuir au bout du monde, dans le pays de l'inconnu.

Ce désir nous remet en mémoire l'histoire d'un célibataire, brave homme qui put réaliser un jour, sans l'avoir rêvé, ce voyage idéal que nous rêvons sans le pouvoir faire.

Il avait pour intime un capitaine de vaisseau qui venait d'être désigné au commandement d'une frégate en partance pour un voyage de circumnavigation, expédition longue et sérieuse, comme on en faisait à cette époque où l'on ne naviguait encore qu'à *bois* et à *corde*. La veille de son départ, le capitaine va, tout attristé, porter ses adieux à son vieil ami. Après la dernière poignée de main :

— Viens m'accompagner chez moi, dit le marin, tu m'aideras à faire mes malles et nous nous verrons plus longtemps.

Comment refuser? L'ami se rend à cette invitation, et les adieux se renouvellent.

— Bah! dit le capitaine, la chaise de poste est là, j'ai de bons vins dans les coffres : si tu me convoyais jusqu'à Brest! » nous prolongerions les adieux jusque sur le pont de la frégate.

Un dernier adieu s'allonge toujours indéfiniment; l'ami est faible et bon. Le capitaine insiste. « Va pour Brest; et tous deux sont bientôt sur la route du port d'armement.

A Brest, un dernier déjeuner réunit à bord du bâtiment les deux amis désolés. C'est bien fini, cette fois, impossible d'aller plus loin. Tous les bons crûs ruissellent et ne consolent point.

Au milieu du repas, le capitaine disparut un instant.

— Attends-moi là, dit-il, et finis les bouteilles.

Un grand tumulte cependant se produit sur la tête du convive, qui n'y prête qu'une attention distraite; ses larmes coulent dans son verre.

Enfin le capitaine revient.

— Allons, il faut décidément que je parte, dit l'ami doublement ému en se jetant dans les bras de son amphitryon.

— Que tu partes?... Mais tu es parti; regarde...

Et le capitaine, entraînant son ami sur le pont du navire, lui montre au loin la côte pâlissant déjà dans la brume.

— Parti, mais... et des habits?

— J'en ai pour deux et de quoi faire le tour du monde.

Et ils le firent bel et bien ensemble, ces deux voyageurs siamois, Oreste et Pylade de l'Océan.

A la bonne heure! Et voilà, quand Paris casse sur ses chaussées ses omnibus et ses voitures comme des œufs sur un pavé, les beaux voyages imprévus qu'il nous fait rêver.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES parait tous les samedis

AVIS. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Jacques Lecoffre et Cᵉ.

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Portrait du général Grant.

LE GÉNÉRAL ULYSSE GRANT

—

En France, le souvenir de nos grandes guerres ne se perdra jamais. Si haut que nous remontions dans notre histoire, nous trouvons partout ces jalons ensanglantés qui marquent les différentes étapes d'une gloire militaire sans rivale : victoires éclatantes souvent, quelquefois aussi défaites et revers. Les États-Unis ont été, dans ce siècle, le théâtre d'un de ces événements qui ne s'oublient jamais ; la grande guerre du Nord contre le Sud sera pour les Américains ce que seront toujours pour l'Europe les luttes mémorables de la République et de l'Empire, c'est-à-dire une époque où des masses d'hommes se ruaient les unes contre les autres pour faire dominer et triompher un principe ou pour y opposer une énergique résistance.

Dans ces luttes, qu'on admirerait sans mélange si leurs horreurs ne venaient tempérer notre admiration, des hommes ont cueilli une gloire immortelle : vaincus ou vainqueurs, ils ont entouré leur nom de cette auréole qui brille autour de la mémoire des plus grands capitaines de tous les temps. Ce n'est rien enlever au mérite de généraux, tels que Beauregard et Rosencranz, de dire que Lee et Grant ont su se placer au-dessus de leurs rivaux ou de leurs collègues. Ils se trouvèrent opposés l'un à l'autre, et, dans ce duel, ils se montrèrent dignes l'un de l'autre. Lee succomba après les efforts les plus héroïques, emportant dans sa défaite l'estime et l'admiration de son vainqueur, Ulysse Grant.

Grant naquit, le 27 avril 1822, dans un petit village de l'Ohio. Son père était tanneur. La carrière des armes eut les premières prédilections du jeune homme. Entré, à dix-sept ans, à l'École militaire de West-Point, il en sortait, en 1843, sous-lieutenant au 4e régiment d'in-

fanterie. Quatre années plus tard, il faisait la campagne du Mexique avec distinction, y gagnait les grades de lieutenant et de capitaine sur les champs de bataille de Molino del Rey et de Chapultapec.

Après ces premiers exploits, Grant rentra dans la vie civile, dirigea quelque temps la tannerie de son père, puis se livra à l'agriculture. A quoi tiennent souvent les destinées humaines? Si la paix n'eût pas été troublée, Grant fût resté fermier, son nom se serait confondu parmi les noms oubliés. Mais la guerre éclata, guerre terrible, puisqu'elle se déclarait entre citoyens du même pays, unis longtemps par les mêmes intérêts, subitement divisés sur la question de l'esclavage. Les États du Nord voulaient faire participer les esclaves au bienfait de l'affranchissement et de la liberté; ceux du Sud prétendaient maintenir l'ancienne situation des choses. Lincoln venait d'être élu président de la grande République américaine. Ses efforts de conciliation échouèrent, et l'attaque du fort Sumter fut le signal de la guerre. Des deux côtés on courut aux armes avec enthousiasme. Grant sentit se réveiller son ardeur militaire, qui n'avait pas eu le temps de s'éteindre. Il était encore dans la force de l'âge, et ce fut sans hésitation qu'il abandonna la vie paisible des champs pour accepter les fatigues du soldat.

Nommé colonel des volontaires de l'Illinois, il se distingua, à la tête de son corps, à la sanglante bataille de Pittsburg, les 6 et 7 avril 1862. Sa conduite dans diverses attaques heureuses contre les forts de Paducah, Donelson et Corinth, le signala au gouvernement fédéral, et, le 27 décembre 1862, il était nommé commandant en chef de l'armée de Sherman, battu à Wicksburg. Grant continua les travaux de siége commencés devant cette importante position. Sans cesser de les pousser avec vigueur, il livrait cinq combats aux confédérés, les battait dans chaque rencontre, leur enlevait leur artillerie, ruinait leurs magasins, coupait les ponts et les viaducs, et bloquait enfin si étroitement la place, qu'elle se rendit le 14 juillet 1863. Semberton se rendit au vainqueur avec 18,000 hommes. Se portant aussitôt sur un autre point, Grant tomba sur l'armée de Bragg et le battit plusieurs fois. Par ces succès brillants, que n'interrompait aucun revers, l'heureux général s'était placé au premier rang. Rosencranz venait d'être disgracié après sa défaite de Chattanooga; Grant fut appelé à le remplacer en qualité de commandant en chef des armées de la République fédérale, le 2 mars 1864.

Le plan de campagne suivi jusque-là par les généraux du Nord était simple dans son ensemble, mais dans l'exécution hérissé de difficultés. Ils avaient tous compris que, pour triompher, il fallait entourer de toute part la confédération esclavagiste, rétrécir le cercle de fer tracé autour de son territoire, refouler pas à pas ses armées, s'emparer de ses places, l'acculer dans ses derniers retranchements, et l'étouffer enfin dans un suprême effort. C'était à une étendue de pays de plus de 4,000 kilomètres de circonférence qu'il fallait appliquer ce plan gigantesque. Grant en comprit bientôt le côté avantageux, mais sans méconnaître ce qu'il avait de faible et d'inexécutable. Aussitôt, jugeant la situation de ce coup d'œil qui est le privilége des hommes de génie, il modifie la ligne de conduite suivie par ses prédécesseurs. Il n'éparpillera plus ses forces; mais, après les avoir réunies en deux puissants corps d'armée, il les lancera sur le pays ennemi, assignant à chacun d'eux un point sérieux à attaquer; peu importe que, par l'abandon de plusieurs fortins, on laisse s'élargir les mailles du réseau jeté sur le territoire des confédérés, Grant saura tout réparer : il a son plan dans la tête, il a tout pesé, tout mûri; il se sent capable de l'exécuter, il est sûr de réussir.

Le commandant en chef, confiant à Sherman, avec une de ses armées, le soin d'attaquer Johnston en Géorgie, de le battre et de revenir à travers les Carolines, s'était réservé un rival digne de lui. Lee, le plus habile général du Sud, lui coupait le chemin vers Richmond. Pour réduire cette place importante, il fallait marcher sur le corps de 80,000 confédérés. L'armée du Nord se met en route et rencontre l'ennemi dans les solitudes de Wilderness. En cet endroit eut lieu un combat de six jours entiers; spectacle épouvantable, qui se terminait par la mort de 40,000 hommes, la cinquième partie des deux armées. Longtemps le sort de la bataille fut incertain; mais enfin Grant le décida en sa faveur, au prix toutefois des plus grands sacrifices. Malgré son échec, Lee protégeait toujours la capitale des confédérés; Grant dut diriger son attaque sur un autre point. Abandonnant donc son premier plan, dont Richmond était l'objectif, il marcha sur Petersburg. Le 3 juin, il se trouvait de nouveau en présence de l'ennemi, fortement retranché le long de la vallée du Chickahoming. L'armée unioniste fut repoussée avec une perte de 3,000 hommes; mais elle ne devait pas tarder à prendre sa revanche.

Lee et le meilleur de ses lieutenants, Beauregard, s'étaient renfermés dans Petersburg. Cette ville, puissamment fortifiée augmentait tous les jours ses moyens de défense qui, dans leur développement offraient une longueur de 18 kilomètres. Malgré une tentative infructueuse des confédérés contre Washington, Grant resta impassible dans ses retranchements, ne se laissant détourner ni par les attaques de l'ennemi, ni par les défaites de ses lieutenants, ni par des revers partiels éprouvés par ses propres troupes. Le siége dura huit mois, et, le 2 avril, le général Parke entrait de vive force dans Petersburg. Le fort Darling, Richmond et d'autres positions importantes tombèrent entre les mains des fédéraux, par suite de la retraite de l'armée confédérée. C'était un brillant résultat. Les vainqueurs trouvèrent dans ces places plus de 800 pièces d'artillerie de rempart; mais 100,000 hommes avaient payé

ces succès de leur vie; les villes conquises, livrées aux flammes par les troupes en retraite, n'offraient plus qu'un terrible spectacle. Richmond surtout éprouva les horreurs de la guerre; d'effroyables détonations se faisaient entendre et bouleversaient le sol : c'étaient les béliers cuirassés éclatant sur le fleuve James, ou les magasins à poudre qui sautaient dans les faubourgs.

Cependant Lee, poursuivi par la majeure partie des troupes de Grant, se retirait rapidement vers la Virginie et la Caroline du Nord, où il comptait opérer sa jonction avec les 35,000 hommes de Johnston. Cette marche forcée d'une armée fuyant devant un ennemi victorieux, à travers un pays coupé de ravins, de bois et de torrents, arrêtée à chaque pas par des combats acharnés, dura six jours. Grant, qui ne comptait pas ses morts et ne prenait même pas le temps de les enterrer, poussait, l'épée dans les reins, la malheureuse armée du Sud. Son lieutenant Sheridan, à la tête de la cavalerie, harcelait les flancs de l'ennemi, et l'infanterie, secondant son mouvement, recueillait les traînards et faisait de nombreux prisonniers. Lee allait se trouver bientôt entouré de toute part. Il voulut, par un effort désespéré, rompre ce cercle de fer; mais, le 7 avril 1865, au moment où il croyait toucher au terme de ses efforts et de cette désastreuse retraite, il vint se heurter contre le corps du général Ord, qui, par un long détour sur la gauche, s'était posté en travers sur sa route. L'armée confédérée était totalement cernée. Fallait-il combattre dans cette position désavantageuse? Lee l'aurait tenté s'il en eût eu les moyens; mais, sans artillerie, sans vivres, presque sans armes, privé d'une bonne partie de ses troupes faites prisonnières, voyant perdue la cause qu'il défendait, il accepta la capitulation. Grant se montra grand dans son triomphe et épargna à son rival malheureux ces humiliations, pires que la défaite, aussi incompatibles avec son caractère modeste qu'indignes de son âme de héros. Le 9 avril, 25,000 hommes, restes d'une brillante armée, se rendirent au vainqueur. Les officiers obtinrent de retourner librement dans leurs foyers en conservant leurs armes; les soldats durent livrer leurs fusils, et, moyennant la promesse d'obéissance à la constitution et aux lois des États-Unis, ils reçurent l'autorisation de regagner leur pays. Grant fit ensuite fournir des vivres abondants à ces braves, dont plusieurs n'avaient pas mangé depuis trente-six heures. Le Nord triomphait. La victoire de Grant terminait cette longue lutte fratricide, qui, comme dernière conséquence, produisait, cinq jours après, l'assassinat du président Lincoln.

La récompense méritée par l'illustre général du Nord ne devait pas se faire attendre longtemps. En 1868, les citoyens des États-Unis furent appelés à élire un nouveau président de leur République. Trente-quatre États, sur les trente-sept de la confédération, devaient prendre part à ce vote. Grant obtint la majorité dans vingt-cinq États. C'était un hommage national rendu à ses grands talents, et une preuve de la confiance qu'il avait su conquérir. On espérait que, aussi dévoué à son pays dans la paix que dans la guerre, il achèverait l'œuvre de pacification qu'il avait si brillamment inaugurée sur les champs de bataille.

Xavier de Corlas.



UN POST-SCRIPTUM

(Voir page 338.)

—

II

Je passsais un matin avec Emma par la grande place de Trevollon : c'était jour de foire, et nous voyions s'aligner les paysans et les paysannes qui se transformaient momentanément en marchands ce jour-là.

— Il y a peut-être encore des perdrix au marché, dit tout à coup Emma, maman les aime et Perrine n'aura pas l'idée d'en acheter.

— Elle doit être par là, allons lui parler.

Emma depuis la maladie de sa mère avait pour elle de ces petites attentions qui témoignaient qu'elle n'était pas aussi dépourvue de cœur que son caractère aurait pu le donner à penser.

A sa suite, je m'engageai donc dans le centre même du marché qui présentait le tableau le plus charmant et le plus animé. Certaines de nos jeunes paysannes eussent été certainement à peindre : il y en avait de charmantes. L'air matinal et la course qu'elles avaien faite coloraient leur teint, rougissaient leurs lèvres et donnaient un vif éclat à leurs yeux. Elles étaient là debout, immobiles, les mains ou les bras chargés de leurs denrées. Les unes tenaient des corbeilles pleines d'œufs ou de pommes vermeilles; les autres, des vases pleins de lait mousseux; il y en avait qui serraient contre leur poitrine toute une couvée de pigeons; il y en avait qui portaient, pendues à leur robuste épaule, des oies grasses ou des oiseaux de mer au plumage lustré. Pendant qu'Emma cherchait Perrine, notre cuisinière, en se faufilant un peu dans tous les groupes, je marchais lentement à sa suite, mais sans quitter l'allée droite qui servait de passage. Tout à coup j'aperçus devant moi, assise sur ses talons, devant une corbeille pleine d'œufs, une paysanne au profil pur, à la physionomie sereine; je tressaillis : c'était Loeïzan, Loeïzan, la sainte tisseuse de Casteldour. Je m'élançai vers elle.

— Loeïzan, lui dis-je, me reconnaissez-vous?

Elle tourna ses beaux yeux vers moi, me sourit doucement, et, se relevant :

— Mademoiselle Claire, dit-elle.

— Oh! non, lui dis-je en lui pressant les mains, la petite Clairette, la nièce de M. Adrien. Quelle joie pour moi de vous revoir, Loeïzan!

— Et pour moi donc, Claire! Pensez-vous que j'aie pu vous oublier? tous les jours que le bon Dieu fait je prie pour vous. Comme vous voilà grande et raisonnable! ajouta-t-elle gaiement.

— Vous ne retrouvez plus le petit cheval échappé de Casteldour, Loeïzan?

Elle me regarda d'un air aimant :

— Je retrouve ma chère Claire, dit-elle.

— C'est donc à Trevollon que vous venez vendre les œufs maintenant? lui demandai-je.

— Oh! non, mais mon père a les fièvres et vous savez que nous n'avons pas de pharmacien chez nous. Je suis venue à Trevollon pour cela. J'ai voulu gagner mon voyage en apportant des œufs et ces deux canards qui se débandent toujours, et qui descendent la rivière si loin que nous craignons de les perdre.

— Que fais-tu là? dit en ce moment la voix d'Emma.

— Je cause avec Loeïzan. Je t'ai parlé de Loeïzan, Emma.

— La tisserande de Casteldour, dit Emma d'un ton quelque peu dédaigneux.

— Oui, mademoiselle, dit aimablement Loeïzan.

— Ne vous reverrai-je pas? lui dis-je; je voudrais vous revoir. Ne pouvez-vous passer chez mon père?

— Si, mademoiselle, mon marché fini, mes drogues achetées, je serai bien libre de mon temps.

— A tantôt alors.

— A tantôt, dit-elle en reprenant son attitude de repos.

— Es-tu originale, Claire! me dit Emma d'un air moqueur, quand nous nous fûmes éloignées; ceci t'achève vraiment. J'avais une folle envie de rire en te voyant si grave et si pénétrée devant cette femme et ses canards.

— Sa physionomie ne t'a donc pas frappée? lui dis-je sérieusement.

— Il me semble qu'elle a la physionomie propre à toutes les paysannes du marché: moitié stupide et moitié niaise.

Je ne répondis pas et laissai tomber l'entretien.

Je sentais que ma sœur ne me comprendrait pas, et je ne voulais pas l'entendre parler en ces termes de mon humble mais sainte amie.

Toute la journée je refusai de sortir, et je fus aux aguets pour voir arriver Loeïzan. Emma se faisait un malin plaisir de mon attente. Elle avait raconté, à sa manière, la rencontre que j'avais faite au marché; elle l'avait fort ridiculisée; et, quand Loeïzan arriva, elle trouva, dans la cuisine, Emma et ses frères qui prirent pour la regarder leur air le plus impertinent.

J'avais obtenu la permission de la faire monter dans ma chambre, et je m'empressai d'aller la chercher quand j'entendis qu'elle me demandait de sa voix basse et douce. J'étais à la porte; Eugène et Emma riaient malhonnêtement ensemble; mais Lucien, qui ne riait plus, mit machinalement le doigt à son chapeau quand elle le remercia du renseignement qu'il lui donnait.

Je parus alors et la priai de me suivre.

Ce fut un véritable moment de bonheur pour moi quand je la vis assise dans ma petite mansarde.

Je ne me lassais pas de contempler sa douce et sereine figure. Nous parlâmes longtemps de mon oncle Adrien de Casteldour; nous rappelâmes le passé, nous évoquâmes nos souvenirs. Sa mémoire fidèle avait tout conservé : elle se rappelait tout.

Du passé nous arrivâmes au présent.

— Êtes-vous heureuse, ma petite Claire? me demanda-t-elle?

Je baissai les yeux. Depuis huit jours j'étais en butte aux malices de mes frères, et je commençais à me trouver très-malheureuse.

Ce qui me rendait malheureuse surtout, c'était de n'avoir personne à qui confier tous ces gros chagrins. Je me liais assez difficilement, et que ne fait-on pas pour garder le secret absolu des petites dissensions de famille!

En face de cette dépositaire de mes anciennes douleurs, je me laissai aller aux confidences. Je peignis l'isolement cruel où je me trouvais par le cœur, l'inutilité de ma vie qui me pesait chaque jour davantage, les essais infructueux que j'avais faits pour gagner la confiance et l'amitié de mes frères, la désolation que j'éprouvais de les voir devenir chaque jour plus irréligieux, plus insoumis, plus oisifs; mes craintes pour l'avenir de ces âmes et de ces destinées.

Loeïzan m'écoutait attentivement, et ses grands yeux limpides rayonnaient d'intelligence.

— J'ai vu vos frères, me dit-elle quand j'eus fini; j'en ai vu d'autres qui leur ressemblaient, et je comprends tout ce que vous me dites. Mais, Claire, avez-vous songé à prier pour eux?

Je lui répondis que cette idée ne m'était point venue.

— On n'y pense pas, dit-elle avec sa pieuse simplicité, et pourtant une prière vaut bien des paroles. Les jeunes garçons n'écoutent guère ceux qui leur prêchent la sagesse, mais on peut demander au bon Dieu de la leur accorder. Ne les prêchez pas, ma petite Claire, mais priez beaucoup pour eux s'ils ne savent plus prier déjà. Nos gars vraiment valent mieux que ces savants messieurs de la ville, et pourtant on les travaille aussi. Il y a de pauvres gens qui voudraient vous faire croire qu'ils sont aussi puissants que le bon Dieu, et que la religion est une vieille chose hors de mode. En attendant c'est toujours la mode que tout le monde, les riches comme les pauvres, souffre et meure. Et vouloir nous ôter le paradis est une grande folie, car les



plus méchants d'entre les pauvres gens ne demandent pas mieux que d'oublier les commandements de Dieu qui les gênent toujours un peu. Cela est bien triste, Claire, mais il faut prier et laisser faire la Providence. J'ai beau voir le monde changer en mal, je ne crains rien : le bon Dieu n'est-il pas toujours le plus fort?

Elle disait cela paisiblement, doucement ; je retrouvais cette foi simple et forte dont j'avais subi les bienfaisantes influences à Casteldour, et je m'en sentais toute vivifiée.

— Si seulement un seul être m'aimait ici! lui dis-je ; mais nous vivons séparés.

— Comment s'appelle celui de vos frères qui m'a répondu? dit-elle.

— Lucien.

— Celui-là vous aimera, Claire.

— Vous croyez, Loeïzan?

— J'en suis sûre; ne vous lassez pas, essayez de vous rapprocher de lui : celui-là est bon.

J'admirai sa pénétration. Malgré les coups de boutoir que me lançait parfois Lucien, je me disais que le cœur chez lui n'était pas gâté. La parole de Loeïzan me fit du bien, et influa beaucoup sur la conduite que je tins envers lui.

J'éprouvai un vif regret en la voyant partir, et je lui fis promettre de revenir me voir. Aller moi-même à Casteldour me semblait une impossibilité. Depuis l'affaire du testament, mon père et Armand de Casteldour ne se saluaient même plus, et on m'avait plus d'une fois signifié que je n'avais pas à songer à ce voyage.

J'endurai avec beaucoup de patience, ce jour-là et les jours suivants, la petite guerre qu'Emma et mes frères me firent à propos de mes relations avec la pauvre tisserande. J'étais vraiment presque heureuse de souffrir quelque chose pour elle.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

MONSIEUR DE GENÈVE AU LOUVRE

(Voir page 341.)

—

SCÈNE V

LES MÊMES, VILLEROY

HENRI

Monsieur de Villeroy vient-il parler affaire?
Eh! Dieu! quel est ce trouble? et pourquoi ce mystère?
Est-il quelque malheur?

VILLEROY

Sire, un secret d'État...
Mais veuillez lire.

HENRI, il lit, puis avec calme

Encore un nouvel attentat!
Vendus à l'Espagnol, traîtres à leur patrie,
Les ingrats vont encore attenter à ma vie!

(Il lit, puis :)

Et lui! le Maréchal! répondre à ma bonté
Par tant de perfidie et de déloyauté!
Les bienfaits, d'un ami font souvent un rebelle;
Je l'avais trop aimé pour qu'il restât fidèle.

(Il lit, puis :)

Quoi! mes vieux compagnons passant aux ennemis
Violent lâchement tout ce qu'ils ont promis!
Oh! que nous coûte cher la grandeur souveraine
S'il nous faut l'acheter au prix de tant de haine!
Mon bonheur le plus doux était de les chérir;
Eux cherchent cependant à me faire périr.

VILLEROY

Sire, il faut se hâter de punir un tel crime.

HENRI

Non, je pardonnerai.

VILLEROY

Vous seriez leur victime.

DESHAYES

Oui, sans doute, et déjà l'on fit emprisonner
Des scélérats venus pour vous assassiner.

FRANÇOIS

Dieu vous sauve, bon Roi, de leurs mains parricides!

VILLEROY

Laissez-moi déjouer le complot des perfides.

HENRI, réfléchit, puis :

J'y consens. Me haïr! eux que j'ai tant aimés!
Leurs complices, peut-être, on vous les a nommés?

VILLEROY

Oui, Sire : le dirai-je?

HENRI

Il faut bien qu'on révèle
Leurs complots au grand jour!

VILLEROY

Monsieur de Fontenelle.

HENRI

C'est juste : il fut aussi comblé de ma faveur.
Puis?

VILLEROY

Le marquis de Luz.

HENRI

Jadis homme d'honneur.

FRANÇOIS

Est-il possible!

HENRI

A qui se fier sur la terre!
Achevez.

VILLEROY

Un soupçon, sans doute téméraire,
A plané sur un homme...

BÈZE, à part.

O ciel! quelle terreur
Me saisit! sait-il donc?...



VILLEROY

Mais je crains une erreur.

DESHAYES

Pour le salut du Roi, pour l'honneur de la France,
Monsieur, parlez : ici se taire est imprudence.

VILLEROY

Le puis-je ?

DESHAYES

En doutez-vous ?

VILLEROY

Qu'exigez-vous de moi ?

DESHAYES

Quel est-il, ce coupable ?

VILLEROY

Un serviteur du Roi,
Que vous aimez.

DESHAYES

Encor ?

VILLEROY

C'est monsieur de Genève.

BÈZE, à part

Je suis vengé !

DESHAYES

C'est faux.

FRANÇOIS

Eh ! laissez qu'on achève.

DESHAYES

Vous accuser d'un crime abominable !

FRANÇOIS

Ici
Dieu me garde et partout ; de moi n'ayez souci.
Il tourne tout à bien : la faveur et l'épreuve.

DESHAYES

Qu'il ait trahi le Roi fournissez-moi la preuve.

VILLEROY

La preuve, la voici : je la donne à regret.
Que la bonté du Roi du moins porte l'arrêt.
Écoutez :

(Il lit.)

« On vous mande, en ce secret message,
Qu'un prélat bien connu, chez vous faisant voyage,
Homme habile, intrigant, cauteleux et sans foi,
Trame, dans le secret, d'assassiner le roi.
Voulez-vous le salut de la chose publique ?
Chassez-le de la cour. Ce rusé politique,
Ce fourbe dangereux, c'est messire François. »
Et tel est aujourd'hui l'avis que je reçois.

DESHAYES

Un trait si noir du ciel mérite la vengeance.

HENRI, à François.

Vous ne répondez rien.

FRANÇOIS

Dieu voit mon innocence.
Notre vie est son bien, il peut en disposer.
Et, si vous m'ordonnez, Sire, de m'excuser,
Je dirai simplement : je ne suis point coupable,
Envers un si bon roi, d'un forfait exécrable.

BÈZE, à part

Qu'importe, si tu meurs, que tu sois innocent !

FRANÇOIS

Dieu voit au fond de l'âme, et son bras est puissant.
Il défend la faiblesse, il confond l'artifice ;
Et j'espère, après lui, Sire, en votre justice !

HENRI, à part

Peu de conspirateurs ont cet air ingénu.

(Haut, à Villeroy.)

Qui traça ce billet, marquis ?

VILLEROY

Un inconnu.

HENRI

Certes, il eût reçu de ma reconnaissance,
Pour si fidèle avis, fort belle récompense.

BÈZE

Sire, je ne viens pas ajouter au malheur
D'un homme dont je veux respecter la douleur.
Puisse-t-il, humblement soumis à l'Évangile,
Tirer de l'infortune une leçon utile !
Qu'il soit coupable, hélas ! on n'en pourrait douter :
Je le plains, mais je dis, et non pour l'insulter,
Que le salut vous vient, aujourd'hui, de Genève.

HENRI

Vous savez quel sauveur a détourné le glaive ?

BÈZE

Il suffit que son nom soit écrit dans les cieux.

HENRI

Quel est-il ? je le veux.

BÈZE

Il est devant vos yeux.

HENRI

Vous ?

DESHAYES

L'infâme !

VILLEROY

Est-il vrai ?

FRANÇOIS

Dieu pardonne !

BÈZE

Eh ! sans doute.
Que voulez-vous, messieurs, qu'à mon âge on redoute ?
Mon zèle et mon amour sauvent les jours du Roi :
Je puis mourir content.

DESHAYES

Bèze, répondez-moi.
S'il vous reste en le cœur quelque chose d'un homme,
Si vous n'êtes un monstre, un démon, je vous somme,
Par votre âme et l'enfer, en présence de Dieu
Et de sa Majesté, de donner en ce lieu
De vos propos menteurs la preuve manifeste.

BÈZE

Je ne mens pas. Un mot le prouvera du reste :
Luz était son ami.

HENRI

Ne fut-il pas le mien ?

FRANÇOIS

Avant d'être rebelle il fut homme de bien.

BÈZE

Le prince de Savoie, ennemi de la France,
Eut pour vous, Monseigneur, plus d'une complaisance.

HENRI

Il fut un temps, messire, où j'en avais pour vous ;
Genève, cependant, n'en eut pas de courroux.

BÈZE

Sire, pour le coupable il vous plaît de répondre,
Et vous avez, ce semble, à cœur de me confondre :
Je me tais, et ne veux plus longtemps vous aigrir.
Aimez celui qui songe à vous faire périr.

HENRI

Ne tremblez pas pour moi ; longue sera ma vie,
S'il faut que par Messire elle me soit ravie.
Nous savons son courage égal à sa bonté,
Et votre haine égale à votre lâcheté.
Même nous devinons, tout simples que nous sommes,
Que qui trahit son Dieu pourra trahir les hommes.
C'est dire à qui toujours nous voulons nous fier.
Genève vous attend, allez l'édifier.

BÈZE

Sache tout l'univers!...

HENRI

Sortez de ma présence.
La honte et le mépris sont votre récompense.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS DE BÊZE

HENRI

Pour un réformateur c'est agir galamment !

FRANÇOIS

Sire, il faut pardonner à son égarement.

HENRI

Messieurs, écoutez tous.
(Montrant François.)
Je jure, foi de prince,
Qu'il n'est homme, à la cour, à la ville, en province,
Que j'estime à l'égal de ce bon serviteur.

DESHAYES

Bienheureux le troupeau que guide un tel pasteur !

HENRI

Ayant à cœur pourtant l'honneur de ma couronne,
(A François.)
Je vous fais prisonnier, Messire, et vous ordonne
D'obéir, sans vous plaindre, à mon moindre désir.

FRANÇOIS

De Votre Majesté j'attends le bon plaisir.

HENRI

Monseigneur, tout Paris vous aime, vous réclame.
Je règne au Louvre, hé bien ! régnez à Notre-Dame.

FRANÇOIS

D'un tout petit troupeau je suis l'humble gardien ;
Il me connaît, me suit, et, moi, je l'aime bien.
J'en dois répondre au maître ; et Dieu dit anathème
A qui brise un lien qu'il a formé lui-même.

DESHAYES

Sire, qu'avais-je dit ?

HENRI

Prophète de malheur !

DESHAYES

Prédire était facile à qui connaît son cœur.

HENRI

Il m'a vaincu. Du moins, en prince magnanime,
Je veux combler de biens un vainqueur que j'estime.
(A Villeroy.)
Abbé de Saint-Germain ?

VILLEROY

S'il vous refuse encor ?

HENRI

Monsieur, prenez enfin la clef de mon trésor.
Puisez à pleines mains ; j'approuve tout d'avance.

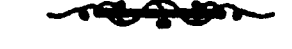
FRANÇOIS

Qui n'admirerait pas tant de munificence ?
Mais l'or m'est inutile, et ma simplicité
Se trouve plus à l'aise avec la pauvreté.
Nous vivons de si peu, nous gens de la campagne !

HENRI

Allez donc, saint pasteur, et Dieu vous accompagne !
La France, qui ne peut, hélas ! vous retenir,
Garde de vos vertus l'éternel souvenir.

ANTONIN LIRAC.



LA CATALOGNE

—

La Catalogne fut une des grandes provinces espagnoles.

Adossée aux Pyrénées, qui, du côté du nord, la séparent de la France, elle est baignée à l'est par la Méditerranée ; Valence la borne au nord, et, à l'ouest, elle confine avec l'Aragon.

Malgré les brumes et les pluies fréquentes qui s'abattent sur cette province, le climat n'en est pas moins sain et favorable à la végétation ; l'oranger y croît en pleine terre, et les champs sont couverts d'oliviers, de vignes, de blés, de maïs et de rizières.

La Catalogne est hérissée de montagnes et offre l'aspect le plus tourmenté et le plus pittoresque en même temps ; les rares plaines qu'on y rencontre sont entrecoupées de ravins profonds dans lesquels roulent avec fracas des eaux torrentueuses descendues des montagnes voisines. Aux flancs de ces montagnes pendent des châteaux forts entourés de remparts inexpugnables, des villes crénelées et fortifiées, des monastères aux cloîtres antiques bâtis, comme ceux de San Juan de las Abadesas, par une population vaillante et croyante.

Cette contrée fut une des premières conquêtes des Romains dans la péninsule ibérique ; ce fut aussi une des dernières qu'ils se résignèrent à abandonner. Ils nommèrent cette province l'Espagne taragonaise, ***Hispania Taraconensis***, et ils avaient établi le centre de leur puissance à Taragone. On montre encore, aux environs de cette ville, le tombeau où furent ensevelis les deux Scipions, le père et l'oncle du vainqueur de Zama,

tués tous deux par Hasdrubal. César y battit les derniers restes du parti de Pompée, et tous les proconsuls qui lui succédèrent en firent leur résidence habituelle.

Ce ne fut que dans la dernière moitié du ve siècle, vers l'an 470, que les Goths, sous la conduite de leur roi Évaric, en chassèrent les aigles romaines; ils y implantèrent si fortement, avec leur domination, leurs mœurs et leurs coutumes, que leur nom resta au pays, et que, depuis l'invasion gothique, l'Espagne taragonaise fut appelée *Gothalonia*, colonie des Goths, par corruption, *Catalugna*.

Aux Goths succédèrent les Arabes, qui s'en emparèrent après la bataille du Guadalète; mais leur triomphe n'y fut que passager. Vingt ans après, le croissant fuyait devant la croix; du jour où la francisque de Karl Martel eut brisé la tête d'Abderrhaman dans les plaines de Tours, la Catalogne fut à jamais perdue pour les musulmans : — un comte franc entra à Barcelone et y jeta les fondements d'une dynastie qui devait, plus tard, régner sur l'Espagne entière.

En vain les califes essayèrent-ils à diverses reprises de replacer la Catalogne sous le joug de l'Islam : ils furent constamment repoussés, et un jour où, par un hardi stratagème, ils étaient venus mettre le siége devant Taragone dépourvue de soldats, les femmes catalanes s'armèrent de haches, montèrent sur les remparts et firent un grand massacre des infidèles.

Ce fut en souvenir de ce siége mémorable que le comte Raymond-Bérenger institua l'Ordre de la Hache, dont les femmes seules étaient titulaires; les chevalières portaient une hache rouge comme insigne, et, dans les cérémonies publiques, elles avaient le pas sur les hommes.

Si cet Ordre eût existé en France au temps de Louis XI, notre Jeanne Hachette en eût fait partie de droit.

A partir de cette époque, l'histoire particulière de la Catalogne se confond avec l'histoire générale de l'Espagne; elle suit les phases diverses de la grande patrie espagnole, grandit avec elle quand ses souverains se nomment Ferdinand le Catholique, Charles-Quint, Philippe II; tombe dans l'abaissement avec les Charles IV et les Ferdinand VI; lutte avec héroïsme pendant l'invasion napoléonienne et est ensanglantée dans les discordes civiles qui la déchirent depuis plus de quarante années.

Il est pourtant un épisode historique dans lequel le nom catalan a jeté un grand éclat et qui mérite d'être mis sous les yeux de nos lecteurs. Qui ne se rappelle avoir lu, dans les *Annales byzantines*, le récit des exploits de la Grande Compagnie catalane commandée par Roger de Flor, cet aventurier illustre qui fit trembler, à son cri de guerre, les Grecs d'Andronic, les Turcs Seldjoucides et les ducs d'Athènes?...

La Grande Compagnie catalane, comme son nom l'indique, n'était composée que de quinze cents cavaliers et de cinq mille fantassins sortis pour la plupart des montagnes de la Catalogne et aguerris par vingt années de combats avec les Sarrasins.

Après avoir suivi Pierre d'Aragon dans sa lutte en Sicile contre Charles d'Anjou, ils vinrent offrir leurs services à l'empereur Andronic, que les infidèles bloquaient jusque dans Constantinople.

Il ne fallut que six mois à ces six mille cinq cents soldats pour chasser de la Chersonèse et de l'Asie Mineure cent mille Turcs, et pour replacer, sur les remparts de Smyrne reconquise, l'étendard grec.

Roger de Flor, au retour de cette expédition, fut nommé César; mais Michel, fils d'Andronic, jaloux des succès de l'invincible aventurier, l'assassina dans un festin et fit massacrer tous ceux qui l'accompagnaient.

Les Catalans tirèrent de ce crime une vengeance éclatante. De Gallipoli dont ils avaient fait leur place d'armes, ils portèrent le ravage et la mort dans tous les pays environnants. L'empereur Andronic et son fils Michel vinrent les attaquer à la tête de cinquante mille soldats, mais ils furent battus à plate couture et poursuivis l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Constantinople. Les vengeurs de Roger de Flor ne quittèrent la Chersonèse qu'après avoir tout ravagé et tout détruit à vingt lieues à la ronde; ils passèrent alors en Grèce, tuèrent le duc d'Athènes, Gauthier de Brienne, qui voulut leur disputer le passage, s'emparèrent de son duché et en firent hommage à leur souverain, le roi d'Aragon, dont les descendants, jusqu'au xixe siècle, ont porté le titre de ducs d'Athènes.

C. LAWRENCE.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333 et 346.)

—

IX

Françoise Thévenard rapporta l'ouvrage le jour même, moins encore pour recevoir son salaire que pour témoigner de sa bonne volonté.

Avec sa haute probité habituelle, la veuve signala le linge confectionné par ses deux filles, en se soumettant d'avance à une légère diminution, à cause des piqûres irrégulières et des ourlets capricieux tracés par les mains inexpérimentées de Jeanne et de Christine.

L'excellente veuve ne put s'empêcher de raconter comment les deux jeunes filles, poussées par le dévouement le plus admirable, avaient passé la nuit afin d'aider leur mère dans l'accomplissement de sa tâche. Elle s'attendrit malgré elle et des larmes de joie coulèrent de ses yeux.

Son interlocuteur n'en versa point.

— Tout cela est très-joli, interrompit-il, et j'en pleurerais si j'avais le temps; mais je suis très-occupé.

D'ailleurs, le sentiment et le travail sont deux choses distinctes : l'un se paye lorsqu'il est bien fait, l'autre ne peut guère se convertir en argent monnayé. Par conséquent, laissez-moi tranquille avec vos naïfs épanchements de famille. Ça n'a point de valeur.

Cependant cet homme d'apparence si rude était bon foncièrement.

— Je ne vous ferai point de diminution, reprit-il, mais ne recommencez plus. C'est la besogne d'une ouvrière qu'il me faut, et non pas la besogne d'une apprentie.

En rentrant chez elle, Françoise Thévenard y fut témoin d'une petite altercation.

Un pauvre demandait l'aumône d'une voix gémissante.

C'était un vieillard à barbe blanche, appuyé sur un long bâton.

— La charité, s'il vous plaît, disait-il. Je ne suis point accoutumé à mendier, je vous prie donc de me donner, en une seule fois, ce que vous donneriez, en plusieurs fois, à un mendiant de profession.

Et, à ce sujet, les enfants de la veuve n'étaient pas d'accord.

Jeanne voulait exaucer la prière de ce vieillard; Antoine et Christine prétendaient que c'était un vagabond peu estimable, qu'ils le connaissaient de vue, et que cet homme, qui récemment avait dérobé une poule à un de leurs voisins, ne méritait aucune commisération.

Sur ces entrefaites, la veuve survint.

— Je suis de Rozoy-sur-Serre, lui dit le vieillard. Mon fils, mon seul soutien, est tombé malade. Je suis allé supplier Notre-Dame de Liesse de le guérir. Je reviens. Mais mes faibles ressources sont épuisées, et je n'ai plus la force de regagner ma maison. Donnez-moi le plus que vous pourrez, car de ma vie je ne vous demanderai plus rien.

Ce saint nom invoqué fit cesser toutes les hésitations.

— Entrez, dit la veuve. Asseyez-vous, mangez et buvez.

Elle lui servit un morceau de pain, une tranche de lard et une chope de bière.

Cependant Antoine, qui avait l'esprit très-subtil, conservait des doutes, et il voulut les éclaircir.

— Vous êtes allé à Notre-Dame de Liesse, dit-il; vous avez dû remarquer l'orgue?

— Oui.

— Et l'organiste qui joue presque toute la journée et qui est visible aux yeux des fidèles?

— Oui.

— Comment est-il? Quel âge peut-il avoir?

— Ce n'est pas un organiste, répondit le vieillard en souriant, car il voyait bien qu'on le soupçonnait d'avoir altéré la vérité; c'est une organiste, une jeune fille du plus rare talent. Son oncle, vêtu d'un paletot marron, se tient auprès d'elle pendant qu'elle verse dans l'église des torrents de céleste harmonie. Malheureusement, il est sourd.

— Oh! excusez-moi, reprit Antoine avec franchise. Je vous interrogeais par méfiance, et je vois bien à présent que j'ai eu tort, que vous revenez véritablement de Notre-Dame de Liesse.

Le pauvre homme se restaura; puis, prenant à part Antoine :

— Mon enfant, lui dit-il, laissez la méfiance aux vieillards. La confiance sied mieux à votre âge.

Il embrassa le petit Charlot, qui n'avait cessé de le regarder avec de grands yeux, et il partit.

A peine était-il dehors, une femme de vingt-cinq à vingt-sept ans, brune, vive et jolie, se présenta.

— Oh! Françoise, dit-elle, en se précipitant d'un bond dans les bras de la veuve, je suis la plus infortunée des créatures! Mon mari m'a quittée. Elles disent toutes : C'est bien fait! c'est la punition de ses colères perpétuelles. Colère, moi! Qui donc ose prétendre cela? Est-ce vous, par hasard?

Elle recula d'un pas, et toisa la veuve d'un air menaçant.

Puis, fondant en larmes, elle tomba sur son siége et faillit s'évanouir.

Françoise Thévenard renvoya ses enfants afin que la nouvelle venue pût se soulager par des confidences, cette suprême et inépuisable consolation des femmes.

Mais Jeanne, qui était un peu curieuse comme le sont par exception quelques jeunes filles, rentra bientôt sans qu'on y fît attention.

X

L'épouse éplorée était de Bruyères, à huit kilomètres de Staviator, et se nommait Ambroisine Colincamp.

Dès qu'elle se vit seule avec Françoise Thévenard, elle leva les bras au ciel et s'écria :

— Ah! je suis la plus malheureuse des femmes!

— Vous l'avez dit, répliqua la veuve avec douceur. Commencez votre récit.

— Je commence.

Et Ambroisine prit la parole en ces termes :

— Je suis, comme vous le savez, fille unique. Longtemps mes parents désespérèrent d'avoir une héritière, lorsque enfin je naquis. Mes prénoms sont Ambroisine-Désirée, et le second marque assez avec quelle impatience j'étais attendue. Dès ma naissance, je fus choyée comme un phénomène, et, en grandissant, ce ne furent pas seulement mes parents qui m'admirèrent, ce fut tout le monde. Prodige de gentillesse et de beauté, mes caprices devinrent des ordres pour tous ceux qui m'entouraient, et, sous le rapport de la toilette, je marchais de pair avec les demoiselles de la ville. Plusieurs voisins disaient même que c'en était ri-



dicule. Un d'eux s'avisa un jour de m'adresser des remontrances à ce sujet, et j'entrai dans une si belle fureur que tout Bruyères en a gardé le souvenir. Ce fut mon début. J'en tombai malade. Un soir, tandis que j'étais couchée dans mon petit lit, où l'on m'environnait de soins et de douceurs, j'entendis mon père qui disait: « C'est une sensitive, il ne faudra jamais la contrarier en rien. » Ce fut ma perte. Assurée d'avance de l'impunité, je ne me contraignis plus, et, peu à peu, se développa mon affreux caractère. Un exemple entre mille vous suffira pour vous édifier.

— La pendule? dit Françoise.

— Ah! vous connaissez l'incident. Au fait, on en a jasé à vingt lieues à la ronde. Oui, à l'âge de douze ans, dans un moment de mauvaise humeur, je saisis une magnifique pendule en zinc, qui avait coûté soixante-cinq francs, et je la brisai en mille morceaux sous mes pieds. Je tombai encore malade. Cette fois, j'entendis qu'il était question de me punir après ma guérison; mais ma mère s'y opposa formellement. Je continuai donc à être la joie et l'orgueil de mes parents, sauf les dégâts que je commettais dans la maison, et que leur fortune considérable leur permettait facilement de réparer. Il m'était permis de casser la faïence, la porcelaine, les vitres; de déchirer mes robes, d'endommager les meubles. « Ça l'amuse, » disait mon père. Et, chose étrange, à force de m'amuser, cela finit par m'ennuyer. De dix-sept à dix-neuf ans, je restai tranquille comme un petit saint Jean-Baptiste, sans autre distraction que de me couvrir de bijoux d'or fin, et de changer de robes trois fois par jour. Mes parents s'en alarmèrent. « Elle couve une grande maladie, se disaient-ils, elle va trépasser. » Et, un beau jour, ils me proposèrent d'épouser Adolphe Colincamp, le fils de l'adjoint au maire.

Ambroisine respira un instant, puis, tout à coup, elle s'écria avec véhémence :

— O Colincamp, Colincamp! Que tu me fais souffrir!

— C'était le plus beau garçon du pays, comme vous en étiez la plus belle jeune fille, reprit obligeamment la veuve.

— Et fils de l'adjoint au maire! acheva Ambroisine avec fierté.

Puis, poursuivant son récit, elle ajouta :

— C'est un homme aussi intelligent que beau, et l'expédient dont il s'avisa pour me corriger de mon défaut de prédilection va bien vous étonner. Trois semaines après notre mariage, il entra, à propos de rien, dans une colère horrible et mit tout en pièces dans notre maison. Terrifiée, je compris combien la colère est une chose affreuse, et je devins douce comme un agneau. Trois ans après, il eut l'imprudence de m'avouer que cette fureur aveugle avait été simulée, qu'il n'ignorait pas que ç'avait été là le péché d'habitude de ma jeunesse, et qu'il avait employé ce moyen pour me prouver, par un exemple éclatant, combien je serais coupable si je recommençais. C'était donc une leçon que j'avais reçue! Je ne les aime pas. Mon naturel, dompté à grand'peine, reprit le dessus à la suite de cette révélation. Deux mois après cette contrariété, je brisai tout sans motif. Colincamp patienta. Il crut sans doute que ce n'était là qu'une rechute passagère.

Mais le pli était pris. Je devins acariâtre et insupportable. Je lui fis des scènes sans rime ni raison. Dernièrement encore, devant deux de nos voisins, je m'oubliai au point de lui donner un soufflet. Le lendemain, il était parti.

— Et il n'est plus revenu, Ambroisine?

— Non, hélas!...

— Et vous le cherchez?

— Où? où voulez que je le cherche? La France est si grande!

Ambroisine se mit à sangloter.

— Pleurez, lui dit Françoise avec bonté, pleurez sans contrainte, pauvre femme! La perte d'un époux est bien cruelle lorsque, comme pour moi, la mort vous l'enlève; mais elle est peut-être plus douloureuse encore pour une femme qui se trouve abandonnée par sa propre faute. Pourquoi êtes-vous ici? Le devoir d'une mère de famille est de rester chez elle.

— Je viens de Notre-Dame de Liesse.

— C'est là une bonne pensée, Ambroisine.

— Ah! vous m'approuvez, vous! Merci. J'étais indécise à vous faire cet aveu. Une de mes amies de Bruyères, à qui j'avais demandé conseil, m'a répondu durement : « Dieu ne peut pas te le rendre, ton mari; c'était à toi à savoir le garder. » Oh! elle avait raison, certes. Je suis bien répréhensible, et j'ai mérité mon châtiment. Mais y a-t-il donc des crimes irrémissibles? Si les hommes en connaissent, Dieu n'en connaît point. Elle n'en connaît pas non plus, la Vierge bénie qui est notre patronne, la sainte mère du Christ qui a péri pour nous. Pour elle, un repentir sincère efface bien des torts, et elle tend ses mains miséricordieuses à celles d'entre nous que le monde raille ou délaisse. Je me suis jetée à ses pieds, j'ai baigné de mes larmes les dalles de son église, j'ai confessé mes péchés, et, humblement prosternée, je l'ai suppliée de me faire retrouver mon mari. Si mon amie de Bruyères se moque de moi, que m'importe! Si elle n'a rien à se reprocher, tant mieux pour elle! Moi, je me sens coupable, et j'ai marché résolûment dans les voies du repentir et du pardon. La Vierge Marie ne m'a point encore exaucée, non. Mais déjà elle a fait descendre sur moi un des rayons de sa sagesse divine. La douceur de son sourire a pénétré jusqu'à mon âme pour en chasser à jamais tous les ferments de colère. Oui, je l'ai juré aux pieds des autels, et je tiendrai ma promesse : si je retrouve mon mari, je deviendrai pour lui la plus soumise et la plus douce des femmes.

Ambroisine Colincamp serra avec effusion les mains de la veuve.



— Oh! j'ai bien fait de venir vous voir! reprit-elle. Vous avez souffert, vous, Françoise, et vous compatissez à toutes les douleurs. Il y a vraiment des femmes qui mériteraient d'être flagellées en place publique. Elles rient de moi, les sans-cœur! Si j'ai le bonheur de rattraper Colincamp, je veux leur fermer pour toujours la bouche par ma conduite exemplaire. Si vous saviez quels propos...

— Il y a profit à tirer, même de la médisance, interrompit la veuve, et vous n'avez pas le droit de vous irriter de ce qu'on dit de vous, puisque c'est motivé. N'oubliez pas que, si je vous rends service en vous écoutant et en vous engageant à espérer, les critiques vous rendent service aussi puisqu'elles vous inspirent la pensée de ne plus vous y exposer dans l'avenir.

Puis, continuant avec bonté :

— Ambroisine, ajouta la veuve, vous feriez bien, puisque vos intentions sont excellentes, d'en instruire les parents d'Adolphe. Ils pourront peut-être...

— Hélas! ils ne savent seulement pas où il est!

Puis, sanglotant de plus belle :

— Il est peut-être mort!

Jeanne se montra discrètement :

— Consolez-vous, dit-elle, remettez-vous. Colincamp n'est pas mort.

Elle désigna la fenêtre.

— Regardez, ajouta-t-elle. Le voici qui vient.

Ambroisine poussa un cri inarticulé.

Puis son visage s'empourpra de colère.

— C'est lui! s'écria-t-elle. Oh! le monstre! M'a-t-il fait souffrir! Je vais lui dire son fait en trois mots.

Toutefois cet accès involontaire ne dura pas.

— J'ai promis d'être sage, reprit-elle; je le serai. Un vrai mouton. Vous allez voir. Mais je veux savoir ce qu'il va dire. Cachez-moi quelque part.

Françoise Thévenard n'était pas précisément de cet avis. Mais Jeanne, dont l'âge et les instincts se rapprochaient davantage de ceux d'Ambroisine, sourit malicieusement à l'idée de l'épreuve à laquelle Adolphe Colincamp allait être soumis. Elle souleva vivement une trappe qui conduisait à une cave, et la jeune femme y disparut.

Puis Jeanne ouvrit la porte.

— Entrez donc, monsieur Colincamp, dit-elle, nous avons quelque chose à vous dire.

C'était un homme de trente ans, grand, robuste, beau de visage et fort distingué de manières.

Il était excessivement pâle, pâle comme un condamné à mort prêt à monter sur l'échafaud. Mais cela s'expliquait : on ne perd pas sa femme sans en ressentir quelque émotion.

Il entra.

— Vous avez appris mon malheur? dit-il en saluant.

Ses jambes n'avaient plus la force de le porter. Il s'assit.

— Vous venez de chez vous, Adolphe Colincamp? demanda la veuve.

— Oui.

— Vous n'y avez pas rencontré votre femme?

— Non.

C'était un homme de grand courage. Il ajouta avec un sourire contraint :

— Mon intention n'était point de lui parler; seulement, étant parti avec un vieux chapeau, j'ai voulu venir reprendre mon chapeau neuf. A présent que j'ai mon chapeau neuf, je suis content.

Jeanne, à ces mots, toussa, afin qu'Ambroisine, cachée, ne les entendît pas.

— Ma femme était absente depuis hier, poursuivit Colincamp avec une indifférence feinte qui était plus navrante que les cris et les lamentations, tellement on voyait qu'elle coûtait d'efforts. Le chagrin l'aura saisie, sans doute. Par bonheur, il n'y a pas de rivière dans notre région, sans quoi j'aurais peur d'y apercevoir le corps d'Ambroisine. Je me promène dans les champs pour m'assurer qu'elle ne s'est pas pendue à quelque arbre. C'est drôle tout de même, n'est-ce pas? Singulière position pour un mari!

— Je vais vous offrir un verre de bière, ça vous remettra, dit la veuve.

Et en cela, elle avait moins le désir de faire une politesse à Colincamp que d'abréger son supplice. Elle se dirigea donc vers la cave pour obliger Ambroisine à en sortir.

Mais Colincamp l'arrêta.

— Inutile, dit-il; une gorgée d'eau ne passerait pas. Je n'ai rien mangé depuis hier, et je ne mangerai probablement plus jusqu'à la fin de mes jours.

Jeanne prit la parole.

— Vous avouez donc, dit-elle, que vous regrettez ce qui a eu lieu.

— Oh! que c'est bien dit! s'écria Colincamp; il n'y a que les jeunes filles pour exprimer si finement les choses. Je ne regrette point ma femme, non, car maintenant notre ménage serait un enfer; mais je regrette ce qui a eu lieu, car c'est irréparable, car il est bien cruel, lorsqu'on possède tous les éléments du bonheur, de les disperser ainsi à tous les vents par des coups de tête qu'il aurait été si facile d'éviter.

Il jeta autour de lui un long regard désolé; il lui semblait que la terre allait s'entr'ouvrir, que les murailles de la maison remuaient sur leur base et se disposaient à l'écraser.

— Vous ne riez pas, reprit-il d'une voix étranglée; vous n'êtes donc pas de méchantes gens? Oh! alors, laissez-moi pleurer un peu; ça vous est égal? Vous n'en direz rien? Depuis hier, les larmes m'étouffent.

Il cacha son visage dans ses mains et pleura.

Tout à coup il se releva.

Ambroisine était arrivée doucement et s'était agenouillée devant lui.

En le voyant debout, elle se leva aussi.

— Est-ce là une conduite? s'écria-t-elle avec véhé-

mence. Monsieur s'en va, monsieur revient, et il faut que je me soumette à tous ses caprices! D'où venez-vous? Pourquoi m'avez-vous quittée? Ne me répondez pas! Je vois bien que vous n'avez pu vivre sans moi, mais reste à savoir si je ne pourrai pas vivre sans vous. Oh! je vous entends! Vous me reprochez mes vivacités; mais quelle est la femme qui n'a pas ses défauts? Il vous aurait fallu une perfection, une perle. Mais êtes-vous parfait, vous, Adolphe? Non, alors vous n'avez pas droit à des priviléges.

Colincamp gagnait peu à peu la porte.

— Je suis bien fâché d'être revenu, murmura-t-il.

Il resta toutefois, car il vit Ambroisine s'élancer sur un bâton qui était dans un coin, et il ne voulut pas avoir l'air de fuir devant une agression.

Mais un revirement subit s'était opéré chez la jeune femme.

— Frappez, dit-elle; j'ai encore cédé à mon affreux caractère. Châtiez-moi... et pardonnez-moi ensuite.

Colincamp saisit le bâton et le cassa en deux sur son genou.

— Jamais je ne frapperai une femme, répliqua-t-il; c'est peut-être un tort, mais mon éducation me le défend; jamais je ne frapperai une femme!

Cette bonté toucha profondément le cœur d'Ambroisine.

Redevenant douce et aimable, elle raconta qu'elle était allée implorer Notre-Dame-de-Liesse, à laquelle elle avait juré, dans le cas où elle retrouverait son mari, de ne plus lui fournir jamais le moindre sujet de plainte. Le faible accès de colère auquel elle venait de succomber devait être le dernier. C'était comme une dette du passé, comme un reliquat de compte dont elle avait dû, bien malgré elle, solder l'arriéré; mais la page de l'avenir s'ouvrait toute blanche, et Colincamp n'aurait plus à y inscrire que des preuves de soumission, de docilité, d'égalité d'humeur, de toutes les qualités enfin qui font les bons ménages.

Adolphe Colincamp se laissa convaincre par cette ineffable éloquence féminine qui est si irrésistible lorsqu'elle est sincère, et quelquefois même lorsqu'elle ne l'est pas.

— Pour entendre ensuite d'aussi douces paroles, dit-il avec émotion, je vous permettrais volontiers un accès d'emportement tous les dix-huit mois.

— Jamais, répliqua-t-elle avec énergie, jamais!

Trois jours après, ils allèrent ensemble remercier Notre-Dame de Liesse de leur réconciliation.

Tout porte à croire qu'elle sera durable.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

M. LE DUC DE BROGLIE

(Voir page 343.)

—

II

Le portefeuille de l'instruction publique ne demeura que peu de temps aux mains de M. le duc de Broglie. Le ministère constitué sur les barricades, et dans lequel se trouvaient réunies toutes les nuances du parti libéral, depuis le « vénérable » Dupont (de l'Eure) jusqu'à M. Guizot, n'était pas né viable. M. le duc de Broglie dut se retirer devant les exigences du parti révolutionnaire. Il ne rentra au pouvoir que deux ans plus tard, après la mort de Casimir Périer.

Les affaires étrangères lui échurent lors de la formation du ministère de 1832.

L'issue du débat sur l'indemnité américaine, qui valut à M. Berryer un de ses plus beaux triomphes oratoires, obligea le nouveau ministre à se retirer un instant du cabinet; mais il y revint bientôt, et cela avec une influence agrandie et la présidence du conseil.

Il était entré aux affaires dans des circonstances difficiles. A l'intérieur, les partis fortement organisés s'agitaient et conspiraient ouvertement; à l'extérieur, les puissances se montraient inquiètes et presque irritées contre le gouvernement sorti de l'insurrection de Juillet.

M. le duc de Broglie louvoya, non sans adresse, au milieu de tous ces écueils, et il dirigea avec habileté la seule politique qui fût alors possible : la politique d'expédients.

C'est lui qui présenta ces fameuses lois de septembre (1835) qui ne semblèrent d'accord ni avec l'origine du gouvernement de 1830, ni avec les doctrines professées par le duc de Broglie sous la Restauration, quand il défendait « le droit de tout dire » envers et contre tous.

Mais alors il était dans les rangs de l'opposition, et l'on assure qu'au pouvoir les points de vue changent et que l'optique est un peu différente.

« Tout va bien, » écrivait M. le duc de Broglie, en 1828, en demandant de nouvelles concessions libérales.

« Tout va mal, » disait-il en 1835, en faisant appel aux lois restrictives.

C'est peut-être la seule contradiction qu'il soit possible de noter dans une vie d'ailleurs si droite et si fidèle à elle-même.

Au mois de février 1836, le ministère du 11 octobre fut renversé par une majorité de deux voix. M. le duc de Broglie quitta le pouvoir avec tous ses collègues; il n'y rentra jamais. Dépourvu de toute ambition personnelle et ayant d'ailleurs un profond dégoût des intrigues politiques, il refusa constamment de faire partie d'un nouveau cabinet.

A la suite de la mort de Mme la duchesse de Broglie, survenue en 1838, il sentit plus que jamais le besoin de se confiner dans le silence et la retraite.

Il se renferma dans le rôle de conseiller, d'homme d'État consultant et conciliant, auquel le prédestinaient d'ailleurs les études et les observations de toute sa vie. Il croyait à l'avenir des institutions et de la monarchie qu'il avait contribué à fonder en 1830.

Aussi la révolution de Février surprit-elle comme un coup de foudre cet esprit pourtant si sagace, et qui avait dû souvent méditer les causes de la chute des empires.

M. le duc de Broglie, que les charges publiques avaient recherché bien plutôt qu'il ne les avait recherchées lui-même, ne brigua pas les suffrages pour les élections à l'Assemblée constituante ; mais les électeurs de l'Eure s'empressèrent de l'envoyer à l'Assemblée législative.

Les événements de 1851 vinrent clore sa carrière politique, et, depuis cette époque, il ne reparut sur la scène qu'en 1856, lors de son élection à l'Académie française.

L'illustre homme d'État y fut nommé en remplacement de M. le comte de Saint-Aulaire. Les gens de littérature demandèrent assez bruyamment quels étaient les titres de M. le duc de Broglie à cette dignité. Et, en effet, son bagage d'écrivain se réduisait à quelques articles insérés en 1828 dans la *Revue française*. Mais M. le duc de Broglie avait, pour entrer dans la haute compagnie, des titres plus sérieux que des titres purement littéraires.

Ainsi que l'a dit un juge des plus autorisés, M. Sainte-Beuve : « Les hautes fonctions, les services rendus à l'État dans la carrière publique, sont et seront toujours des indications pour les choix académiques, pourvu qu'il s'y joigne à l'appui un accompagnement, un prétexte littéraire, ou un retentissement d'éloquence... »

Le gendre de Mme de Staël réunissait tout cela. Il était le type du grand seigneur à la fois homme d'État et lettré. Il représentait ce que l'Académie a toujours et à bon droit recherché depuis sa création : l'alliance du grand monde et des belles-lettres, des distinctions sociales et des distinctions de l'esprit.

Aussi, lorsque l'illustre récipiendaire, avec une modestie fort sincère, demandait à ses nouveaux collègues : « Comment suis-je ici ? qu'ai-je fait ? Où sont mes titres ?... Pourquoi m'avez-vous accueilli ? D'où me vient cette fortune au déclin de l'âge et dans l'obscurité de la retraite ?... » M. Nisard, alors directeur de l'Académie, put lui répondre avec esprit et vérité : « Vous demandez à quel titre vous appartenez à l'Académie, et moi je cherche à quel titre vous ne lui appartiendriez pas. Vous étiez des nôtres longtemps avant de prendre place parmi nous. Quoique nos règlements particuliers nous interdisent les engagements, ils connaissent trop la nature humaine pour nous interdire les vœux ; et si l'Académie a ses académiciens nommés, elle a aussi ses académiciens désignés. »

La séance de réception de M. le duc de Broglie eut lieu le 3 avril 1856. Ce fut une fête pour toute la société parisienne. Le discours, d'ailleurs fort remarquable du récipiendaire, répondit à l'attente publique. Il fut ferme et digne. L'orateur profita de l'occasion pour rendre un témoignage solennel à la cause qu'il avait aimée et servie, et pour presser une dernière fois sur sa poitrine, comme fait un vaincu sur le champ de bataille, le drapeau de la liberté. De plus, il prouva aux gens de lettres que son élection avait scandalisés, qu'un homme qui a hérité de toutes les traditions de la société polie, qui a longtemps vécu dans les hautes régions de la pensée et des affaires publiques, est autrement apte à faire œuvre d'écrivain, quand il veut s'en donner la peine ou le plaisir, que ceux qui se sont formés dans les tripots de la bohème ou dans les basfonds du journalisme.

Il termine par ce bel éloge des lettres, qui mérite d'être reproduit et médité :

« L'honneur des lettres, c'est de ne subir ni d'endurer l'abaissement des esprits ; de les rappeler sans cesse et de les maintenir dans ces régions sereines où germent les hautes pensées, les nobles vœux, les sentiments désintéressés.

« Les lettres dignes de ce nom, les lettres humaines, *humaniores litteræ*, nourrissent la jeunesse de sucs généreux, charment la vieillesse en lui retraçant les grands exemples et les beaux souvenirs, apaisent l'âme dans le tumulte des affaires, lui sourient dans la retraite des champs, et, pareille à la colonne de feu qui guidait Moïse, accompagnent l'homme dans son voyage ici-bas, en l'échauffant de leur flamme, en l'éclairant de leurs rayons. On les dit humaines par excellence, précisément parce qu'elles assistent l'humanité dans le combat de la vie et la raniment dans ses défaillances. »

Quelques années après sa réception à l'Académie française, M. le duc de Broglie rassembla en trois volumes ses écrits et ses discours, écrits oubliés et discours un peu effacés dans la mémoire des contemporains. Mais leur publication, en 1863, leur donna une seconde vie et, chacun s'empressa d'y reconnaître l'œuvre « d'un penseur honnête homme. »

On y trouve, à côté des discours du pair de France et du ministre, quelques morceaux littéraires, entre autres un travail sur l'art dramatique à propos de l'*Othello* de Shakespeare et de celui d'A. de Vigny, une dissertation sur l'existence de l'âme, et des discussions sur des sujets de haute législation, tels que la piraterie, la juridiction administrative, les peines infamantes, l'esclavage et la peine de mort.

Dans ces diverses études, le style de l'écrivain est élevé, correct, pur, coloré, fait pour exprimer les idées

générales. M. Nisard a pu dire qu'elles renferment une démonstration de la vérité « rendue évidente par la logique et éloquente par cette évidence même. »

Le morceau capital sorti de la plume de M. le duc de Broglie est consacré à démontrer l'existence de l'âme. L'auteur ne se borne pas à y combattre le matérialisme à l'aide des arguments traditionnels. Il élève contre lui toute une théorie des faits de conscience observés dans le souvenir, et des raisons nouvelles marquées au coin d'une profonde originalité. « M. le duc de Broglie, a dit un juge très-compétent, est un des esprits les plus originaux de ce temps-ci; il l'est surtout dans la forme, dans la méthode et dans les moyens de démonstration qu'il emploie; même quand il peut la même chose que tout le monde, quand il arrive aux mêmes conclusions, il y arrive ou s'y forme par des raisons à lui; il a en tout ses raisons, vraies peut-être, subtiles quelquefois, ingénieuses toujours, et qui ne sont jamais du vulgaire : son aristocratie, s'il fallait en rechercher quelques traces en lui, se retrouverait par ce coin-là. »

On la retrouverait aussi dans le genre d'éloquence qui était propre à l'ancien ministre, genre élevé, un peu abstrait, sans éclat et sans grand appareil, mais d'une lucidité parfaite.

En étudiant de près plusieurs de ses discours, on y remarquerait en outre un fond de haute et fine ironie voilée sous la courtoisie du langage. Une semblable éloquence était merveilleusement à sa place en présence d'une assemblée d'élite comme la Chambre des pairs. Mais le noble duc comprit bientôt que les qualités qui avaient fait son succès au Luxembourg auraient peu d'écho au palais Bourbon. Durant son passage à l'Assemblée législative, il s'abstint de prendre la parole et se borna à exercer, dans un intérêt de modération conciliante, l'autorité que lui donnaient sur ses collègues sa grande situation et son expérience des affaires publiques.

Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher de M. le duc de Broglie s'accordent pour reconnaître les charmes de sa conversation. « Marquée d'abord d'un léger embarras, a dit M. Sainte-Beuve, elle est bientôt agréable, nourrie, pleine de choses heureusement exprimées. » Ce n'est pas assez dire, et ses amis intimes, ceux qui ont été admis dans son salon parisien ou qui l'ont suivi au château de Broglie ou à Coppet, affirment que, sous une apparence un peu froide, son cœur renfermait des trésors « de bonté affectueuse, de sympathie et de tendresse. »

M. le duc de Broglie ne cessa jamais d'être profondément chrétien, et son âme fut toujours ouverte aux immortelles espérances. Mais, dans la dernière partie de sa vie, son esprit revêtit une teinte religieuse de jour en jour plus marquée. Après avoir assisté à toutes les péripéties du siècle le plus fécond en bouleversements politiques, et vu disparaître dans le gouffre des révolutions ses plus chères théories, il en était venu à reconnaître le néant des choses humaines, et à proclamer qu'il n'y a de permanence qu'en Dieu et dans l'éternité. Il pensait que les peuples qui donnent pour base à leurs institutions les assises d'une croyance supérieure à l'humanité, que les peuples religieux et chrétiens peuvent, seuls, compter sur le repos et la paix dans le présent et sur les perspectives de l'avenir. Ces dispositions particulières de son esprit se font jour en plus d'un passage de son discours de réception à l'Académie française :

« M. de Saint-Aulaire, disait-il, avait appris de l'esprit de Dieu lui-même que l'espérance est vertu divine et qu'elle est imposée en toutes choses, en toutes circonstances, durant la traversée de ce monde à l'autre et du temps à l'éternité. Il avait lu, dans le livre des livres, que Dieu châtie l'incrédulité des peuples en leur suscitant des révolutions, et il voyait dans les calamités dont il était témoin comme une juste rétribution et un avertissement salutaire. »

M. le duc de Broglie a résumé, assure-t-on, les grandes et hautes pensées auxquelles il était livré vers la fin de sa carrière dans un ouvrage philosophique et religieux, dont quelques rares initiés ont admiré l'originalité et la profondeur.

Cet écrit sera sans doute donné au public. Il ne pourra qu'ajouter de nouveaux titres à ce droit au respect que M. le duc de Broglie, par une exception bien rare dans ces temps d'irrévérence universelle, a obtenu de tous, grâce à la fermeté de ses doctrines et à la rectitude de sa vie.

G. de Cadoudal.



CHRONIQUE

Beaucoup de bals, de cohue, de fêtes et de mouvements, une sorte d'activité de plaisir fiévreuse, comme si l'on avait eu hâte d'en finir avec ce carnaval interrompu par l'émeute; une petite terreur suivie des fêtes d'un petit directoire, une figurine historique, puis enfin le repos grave et régulier du carême, le port après la tempête; voilà la situation.

La température elle-même semble avoir subi l'influence de cette détente, il était temps. Cet hiver tardif et violent, qui a surpris et figé jusqu'à la moelle notre pauvre février frileux, était tellement anormal, pour nous, enfants gâtés d'un climat généralement plus capricieux que rigoureux, qu'on a voulu en retrouver les causes en dehors même de la météorologie.

Les uns attribuent cette rigueur de la saison à l'influence du millésime qui, soumis à la chronologie et d'accord avec les statisticiens, marquerait toujours le

passage de chaque année décennaire par l'arrivée subite d'un hiver implacable. 1869-1870 a été en cela conforme à l'observation traditionnelle.

D'autres voulaient voir l'origine de la baisse thermométrique dans la présence à Paris d'un tableau de M. Puvis de Chavanne, que nous irons, nous, grand appréciateur de ce beau talent décoratif, admirer à la prochaine exposition. Il va sans dire que cette interprétation sort d'un atelier de peinture.

D'autres enfin accusent les derniers événements de la rue d'avoir *jeté un froid* sur les espérances du nouveau régime et, par suite, dans l'atmosphère. C'est l'opinion des casaniers et des enrhumés, race toujours un peu grincheuse. Enfin nous en voilà à peu près hors. Saluons le carême, qui tient cachés sous son cilice, avec sa haire et sa discipline, les renaissances pascales et les jolies clefs du printemps.

L'on a bien causé, l'on va chanter maintenant; à l'envers des conseils ironiques du fabuliste, les salles de concerts s'ouvrent quand les salles de bal se ferment. Néanmoins les toilettes vont leur train, ne fût-ce que pour faire aller le commerce avec elles. Les enfants s'étonnent, pauvres petits naïfs, de tant de miroirs encore consultés dans un temps de macérations. Nous entendions dernièrement une petite bouche enfantine qui disait devant une glace : « Les miroirs, ce n'est pas pour les petites filles, c'est fait pour les mamans. »

Toujours le vrai s'épanche de ces petites âmes, et il est curieux d'observer ce que contient d'enseignement pour l'humanité une petite tête blonde; on en ferait une histoire. Saint-Augustin commence en nous faisant le récit de sa promenade au bord de la mer d'Hippone, un jour qu'il cherchait à pénétrer le mystère de la Sainte-Trinité. Tout enfoncé qu'il était dans la profondeur de sa pensée chercheuse, il remarqua pourtant un enfant qui allait et venait de la mer où il plongeait une coquille à un trou qu'il avait creusé dans le sable de la plage.

— Que fais-tu là, mon petit ami? dit le saint.

— Je veux, répondit le chérubin rose, transporter la mer dans ce trou.

— Mais tu n'y parviendras jamais.

— Oh! j'aurai encore plus tôt fait que vous n'aurez trouvé ce que vous cherchez.

L'évêque, stupéfait, leva les yeux au ciel; quand il les abaissa, l'ange avait disparu.

Et cet autre savant plus moderne, qui, au coin de son foyer, rêvait aux grands problèmes de la chaleur et de la lumière, ne reçut-il pas une bonne leçon, lui aussi, quand il fut interrompu par sa petite voisine qui venait lui emprunter du feu

— Du feu, prends-en; mais comment vas-tu l'emporter?

— Oh! n'en soyez pas en peine, dit l'enfant.

Et, saisissant un peu de cendres, elle en fit, dans sa main, un petit lit sur lequel elle déposa un menu tison bien allumé, et s'en alla, laissant le docte physicien tout ahuri d'admiration devant la simplicité de l'expédient.

Les enfants enseignent les hommes. Que de faits à l'appui de cette proposition!

En passant, nous pourrions parler de ces deux bambins qui, à Middelbourg, en 1606, combinant par hasard deux verres de lunettes et les interposant entre leur œil et l'horizon, qu'ils rapprochaient ainsi, attirèrent par leurs cris de joie, en présence de ce phénomène, l'attention de leur père, Jean Lipperschey, et lui révélèrent le mécanisme de la longue-vue. Nous signalerions aussi le génie de ce petit espiègle inconnu qui, obligé de faire mouvoir régulièrement les tiroirs de la machine de Watt, pendant que ses camarades jouaient, pour se donner quelques vacances, inventa un petit système de ficelle qui fonctionnait avec et par la machine elle-même, et donnait à l'œuvre le dernier trait de perfection échappé au grand inventeur.

Faudrait-il parler de Chappe, qui, au collége et en vue de la pension où demeuraient ses frères, organisait son procédé télégraphique pour communiquer, par la fenêtre, avec ceux-ci, malgré la distance (3 kilomètres) qui les séparait? Non, nous serions entraînés dans le champ des Pic de la Mirondole, des Pascal et des enfants-prodiges, et nous verserions dans la monographie.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS

PARIS, RUE BONAPARTE, 90

ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES parait tous les samedis

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre fils et Cᵉ.

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c

Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

N° 24, SAMEDI 12 MARS 1870. LA SEMAINE DES FAMILLES M. VICTOR LECOFFRE, DIRECTEUR.



Derniers moments de Ferdinand IV

DERNIERS MOMENTS
DE FERDINAND IV L'AJOURNÉ

—

Souvent la colère nous rend injustes. Quand elle nous domine, pour n'avoir point à nous repentir de notre conduite, attendons que le calme succède à la tempête. Quand un motif d'indignation plus ou moins légitime fait bouillonner le sang et surexcite les nerfs,

la vue se trouble, notre esprit ne sait plus distinguer le bien du mal et le vrai du faux. Rien de mieux alors que de suivre l'excellent conseil de Montaigne : « Pendant que le pouls nous bat, et que nous sentons de l'émotion, remettons la partie. » Notre devoir aussi bien que notre intérêt nous engage à différer la vengeance au lendemain. Si ce délai vous semble par trop long, du moins sachez prendre quelques minutes de répit. Une insulte vous a-t-elle blessé? avant de répondre, tenez un instant votre langue en bride; ou bien, d'après l'avis du poëte, faites-lui prononcer posément les vingt-quatre lettres de l'alphabet :

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet;
Afin que, dans ce temps, la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que ce que l'on doit faire.

Les princes surtout doivent se tenir en garde contre ces emportements qui troublent la raison et les exposent à commettre des injustices. Au temps où ils avaient le droit de vie et de mort, que de victimes immolées au caprice du souverain qui ne savait point modérer la violence de ses passions! Mais Dieu ne laisse point le crime impuni, et il n'attend pas toujours l'éternité pour châtier le coupable et venger l'innocence.

Nous en avons un exemple dans la mort prématurée de Ferdinand IV, dont le pinceau de don José Casado a représenté les derniers instants. Roi de Castille et de Léon, il était monté sur le trône en 1295; et comme il n'était âgé que de dix ans, sa mère, Marie de Molina, protégea sa minorité contre l'ambition de ses oncles, qui convoitaient la couronne. A peine fut-il en âge de porter les armes qu'il se distingua par sa vaillance dans la guerre contre les musulmans. Refoulés dans le midi de l'Espagne, ils voulurent profiter de la jeunesse de Ferdinand pour envahir ses États. Les rois de Castille et d'Aragon se liguent contre les Maures, et Ferdinand va s'emparer de Gibraltar. Après la prise de la ville, un vieillard demande une entrevue au roi : « Prince, lui dit-il, par quelle fatalité suis-je donc contraint, durant tout le cours de ma vie, d'errer toujours fugitif? Quelle infortune de changer à chaque instant de demeure, traînant ma misère de ville en ville! Ferdinand, votre bisaïeul, se rendit maître de Séville et m'en chassa. Je me retirai à Xérès, dans l'espérance d'y vivre en sûreté; Alphonse, votre aïeul, conquit cette place forte, et je me vis contraint de me retirer à Tarissa. Cet asile ne fut pas plus heureux pour moi; Sanche, votre père, s'en empara, et je cherchai à Gibraltar une retraite plus assurée, où j'espérais finir en paix ma vie et mes malheurs : voilà que vous m'en chassez. Eh bien! je vais passer en Afrique; peut-être dans cet exil lointain pourrai-je enfin trouver un dernier asile à ma vieillesse, et quelque repos pour les derniers jours qui me restent à vivre. » Ces paroles du prisonnier, qui renfermaient un si bel éloge de la bravoure du prince castillan et de celle de ses aïeux, lui obtinrent du roi la permission de passer en Afrique.

Trois ans plus tard, Ferdinand souillait la gloire qu'il avait acquise. Dans l'une de ses expéditions contre les musulmans, il se trouvait à Palencia lorsqu'un seigneur de la maison de Bénavidès fut assassiné au sortir du palais. A la nouvelle du meurtre, le roi entra dans une grande fureur, et jura de venger la victime. Sur un vague soupçon, il fait arrêter les deux frères don Pèdre et don Juan de Carvajal. En vain protestent-ils de leur innocence; on les enferme dans un cachot, et toutes les raisons qu'ils allèguent pour se justifier ne font qu'accroître la colère du prince. Les preuves du crime font complétement défaut; mais Ferdinand demeure intraitable, et les courtisans, toujours prêts à flatter les passions du maître, l'excitent à une prompte et éclatante vengeance. Sans aucun témoignage qui pût les convaincre, sans aucune forme de procès, les deux frères sont condamnés à mort. Comme on les conduisait au supplice, ils prirent Dieu à témoin de leur innocence, et citèrent Ferdinand à comparaître, dans trente jours, au tribunal du Souverain Juge. Les bourreaux et le roi méprisèrent la prédiction, et l'on précipita du haut d'un rocher les deux chevaliers de Carvajal.

Trente jours plus tard, le roi se trouvait à Martos, dans l'Andalousie, et, tout heureux d'une nouvelle victoire de ses soldats sur les Musulmans, il ne songeait guère aux menaces de ses victimes. Après dîner, il se retire dans sa tente pour se reposer quelques instants. Dans la gravure qui est sous les yeux de nos lecteurs, l'artiste nous représente Ferdinand à son réveil; à côté de sa couche apparaissent les deux frères qui, sur le point de mourir, l'ont menacé de la divine justice. L'un d'eux montre le ciel où le meurtrier va bientôt rendre compte de sa cruelle sentence; l'autre tient en ses mains une clepsydre, et le sable qui s'écoule montre au roi que peu d'instants lui restent à vivre. A la vue de cette lugubre apparition, Ferdinand s'abandonne au désespoir.... Quand les serviteurs du prince entrèrent sous sa tente, l'*Ajourné* avait déjà comparu avec ses deux victimes au tribunal de Dieu.

CÉLESTIN ANDRAVT.



UN POST-SCRIPTUM

(Voir pages 338 et 355.)

—

III

La visite de Loeïzan m'avait donné toute une petite impulsion de piété et de résignation; mais les plaisirs

du carnaval vinrent jeter leur impalpable poussière mondaine sur mon âme. Emma prétendait faire cette année-là son entrée dans le monde. On lui objectait en vain que, sa mère ne pouvant la chaperonner à cause de sa santé qui était de plus en plus mauvaise, il était bon d'attendre; elle répondait invariablement :

— Maman peut être aussi malade l'année prochaine: j'irai avec papa et mes frères.

Comme elle prenait de jour en jour plus d'influence sur mon père, il consentit à tout ce qu'elle voulut, et il fut entendu que nous assisterions à toutes les fêtes. Notre vieille bonne se faisait volontiers, le soir, la garde-malade de ma belle-mère; mais ce n'était point une compagnie pour elle. Or ma belle-mère aimait à avoir un de nous auprès de sa chaise longue, et, tout en nous disant: « Allez, allez, amusez-vous! » elle était toute muette et toute maussade les jours où l'on suivait son conseil.

Il eût été bien naturel que nous nous partageassions pour ne pas la laisser seule, mais Emma et Eugène, mettant au jour leur profond égoïsme, jetaient les hauts cris à cette seule proposition. Lucien ne disait rien, suivant son habitude; mais, habitué comme les autres à faire avant tout sa volonté, il ne paraissait pas goûter davantage cet arrangement.

Le soir du premier bal nous parûmes donc tous les quatre parés devant ma belle-mère. Il y avait eu entre Emma et moi de profonds désaccords pour la toilette. J'avais entrevu, pendant mon séjour à Rennes, ce qu'est l'élégance de bon goût, et je trouvais que la simplicité seule pouvait y suppléer. Il m'était donc impossible de partager le goût malheureux d'Emma et de ses amies pour le clinquant. Je ne pouvais, sans frémir, voir ma sœur attacher des fleurs flétries ou des plumes fanées sur les petites toques de paille qu'elle portait le matin et qui étaient si gracieusement simples entourées d'un modeste ruban. Chacune de nous, pour cette grande affaire, la toilette de bal, avait donc donné ses instructions secrètes, si bien que nos toilettes, qui avaient dû exactement se ressembler, paraissaient toutes différentes. Ce fut celle d'Emma qui éblouit les yeux de nos parents : on l'admira hautement. Lucien seul ne disait rien, mais il donnait très-rarement son avis. Pour l'avoir il fallait le demander formellement.

— J'ai fait copier la gravure de modes de mon journal, disait Emma en se pavanant devant la petite glace placée sur la cheminée.

— Hélas! pensais-je, la reproduction n'est que trop fidèle.

Et c'était en vain que j'essayais de rabattre les ruches altières, d'insinuer les rubans entre les plis. Emma me regardait de travers et se secouait: il fallait que tout éclatât, que tout se redressât, que tout volât autour d'elle.

La joie qui avait rayonné sur le visage de ma belle-mère en voyant apparaître Emma ainsi enrubannée s'effaça tout à coup quand mon père dit à Lucien, qui n'était qu'à demi-habillé, que nous allions partir sans lui s'il ne se pressait pas d'en finir.

Quelques larmes roulèrent même dans ses yeux à la pensée des quelques heures de solitude complète qui la menaçait. Bien que sa mauvaise santé la clouât le plus souvent dans sa chambre, elle rêvait toujours le mouvement, elle ne faisait jamais qu'à demi, et comme à regret, les sacrifices obligés. Mon père se mit à marcher de long en large en feignant de ne pas l'entendre, Eugène se mit à fredonner en boutonnant ses gants; Emma se mit à lisser ses cheveux crépus devant une glace; et je restai seule devant elle, regardant tristement cette figure agacée et chagrine.

Enfin Lucien reparut. Il portait son costume de tous les jours.

— Tu ne viens donc plus? s'écria Eugène.

— Non, répondit-il de sa grosse voix rude, il tombe du verglas, j'aime autant rester avec maman.

— Partons, s'écria Emma, Lucien a certainement pris la pluie pour du verglas; mais n'attendons pas que les pavés soient inondés.

Nous nous agitâmes pour chercher nos vêtements de sortie, et nous quittâmes ma belle-mère dont la figure s'était toute rassérénée à la pensée de ne pas rester seule. En passant auprès de Lucien qui lisait, je fourrageai avec celle de mes mains qui n'était pas encore gantée dans son épaisse chevelure.

— Eh bien? dit-il d'un air bourru.

— Merci! lui murmurai-je à l'oreille.

Personne n'avait songé à lui en dire autant; personne ne s'était aperçu de son sacrifice. Il parut surpris, mais il sourit. Pour la première fois de notre vie nous nous comprenions.

Je partis tout heureuse pour le bal. Le petit acte de dévouement accompli par Lucien m'avait dilaté le cœur. Je faisais *in-petto* mille projets pour cultiver ce commencement de bonne intelligence que je devinais prêt à s'établir entre nous.

La série de bals et de soirées qui se succédèrent me fut d'un grand secours. Lucien et moi nous nous arrangions pour tenir tour à tour compagnie à ma belle-mère.

Quand j'annonçais que je ne désirais pas sortir le soir, il faisait ses petits préparatifs de sortie; quand au contraire je paraissais à table les cheveux emprisonnés dans des papillotes, il transportait sans mot dire ses livres d'étude dans la chambre de la malade. Nous ne nous parlions guère encore, mais nous nous entendions à demi-mot.

Pour le dernier bal, cependant, il fut arrêté que nous irions au complet. Ma belle-mère elle-même, par un désintéressement qui ne lui était pas habituel, insista pour rester seule ce soir-là.

Nous partîmes donc tous cette fois. En sortant je pris le bras de Lucien qui ne l'offrait jamais à per-

sonne. A chacune de mes avances il répondait par son bon et doux sourire ; chaque jour nous rapprochait davantage. Ce soir-là je refusai plusieurs danseurs pour danser avec lui. La timidité lui nuisait beaucoup dans le monde. Il était lourd et il paraissait gauche. Pendant ces contredanses il me dit plus de paroles qu'il ne m'en avait jamais dit dans l'intimité de notre chez nous, et sa perspicacité et sa finesse m'étonnaient profondément. Je commençais vraiment à l'aimer pour lui, et à me dire qu'un jour ou l'autre nous arriverions à nous entendre parfaitement. J'étais loin de me douter que l'événement qui devait abaisser toutes les barrières entre nous et achever de cimenter notre bonne amitié fraternelle fût si proche.

Mon père, ce soir-là, nous avait, selon son habitude, placées sous la garde d'une dame de nos amies, mais, contre son habitude, il ne reparut pas de la soirée. Cela nous permit de rester jusqu'à la fin du bal qui se prolongea fort avant dans la nuit. Les danses avaient pris cet entrain inaccoutumé qu'elles devaient à la pensée que c'était leur dernier jour, et les violons jouaient avec une verve nouvelle nos airs nationaux les plus animés. Mais les lustres s'éteignaient : il fallut partir. Eugène et Lucien avaient cherché notre père en vain, il ne se trouvait plus par les salons. Nous apprîmes alors qu'il avait quitté précipitamment la table de jeu presque au commencement de la soirée. Un médecin a toujours quelque malade sur ses talons et cela ne nous alarma pas. Nous reprîmes gaiement le chemin de notre maison. En arrivant devant elle, nous la trouvâmes étrangement illuminée. Ordinairement la lueur tremblante de la veilleuse toujours allumée la nuit dans la chambre de notre mère éclairait seule la façade. Nous montâmes rapidement au premier étage, mais sur le palier une voix nous dit : Chut, et une main nous refoula dans le salon.

Cette voix et cette main appartenaient à une de nos vieilles parentes dont la présence dans notre maison à cette heure nous stupéfiait.

Elle se hâta de mettre un terme à l'angoisse qu'elle lisait sur nos visages en nous apprenant l'étonnante, l'étrange nouvelle.

Une sœur nous était née à dix heures. Lucien et moi demeurâmes simplement stupéfaits ; chez Emma et chez Eugène l'impression fut d'une toute autre nature. Je vois encore Eugène pâle et les sourcils froncés frapper du pied avec colère ; j'entends encore Emma dire d'une voix rauque et pleines de larmes :

— Je ne l'aimerai pas.

— Allons, allons, calmez-vous, dit la bonne tante, je suis sûre que vous aimerez tous plus tard cette petite Benjamin qui vient en ce pauvre monde avant le temps et sans être positivement désirée. Regagnez sans bruit votre chambre : votre pauvre mère, qui n'est pas encore hors de danger, s'est assoupie, et votre père s'est endormi dans son fauteuil. Ils n'ont pas voulu troubler votre dernière soirée et il ne faut pas troubler leur repos. J'ai été chargée de vous apprendre la grande nouvelle. Vous la savez, allez dormir, mes enfants, il est près de trois heures. Montez très-doucement et fermez les portes sans bruit d'abord, à cause de votre mère et puis aussi à cause de l'enfant dont je viens de faire porter le berceau dans la salle à manger, afin que ses cris, si elle se réveille, ne troublent le sommeil de personne. Bonne nuit, mes enfants ! vous trouverez des allumettes et des bougies auprès de votre porte.

Emma nous quitta brusquement et entra chez elle ; mes frères et moi montâmes en silence notre petit escalier, et nous nous séparâmes en silence. Quel monde de pensées s'agitait en moi en dépouillant ma toilette de bal ! Comme mon cœur s'élançait vers ce pauvre petit être dédaigné qui vagissait solitairement dans un coin de cette maison ! C'était comme un petit compagnon de délaissement qui m'arrivait tout droit du Ciel, et je me trouvai je ne sais comment à genoux remerciant Dieu de me l'avoir envoyé. Et puis, il me prit un grand désir de le voir, de l'embrasser, de lui souhaiter la bienvenue dans ce triste monde. Il me semblait que je dormirais plus tranquille si je l'avais vu. Après une lutte d'hésitation avec moi-même je me décidai à tenter l'aventure. Je me déchaussai, je jetai un manteau sur mes épaules et je descendis sans bruit ma lumière à la main. J'ouvris, avec toutes sortes de précautions, la porte de la salle à manger, et je vis le simple berceau d'osier bien connu, recouvert d'une perse neuve vert clair, et Lucien penché dessus. Il était aussi, lui, à moitié déshabillé, nu-tête, nu-pieds. Je m'approchai à pas de loup, il s'était courbé pour embrasser le nouveau né.

— A mon tour ! dis-je à voix basse.

Il tressaillit, se retourna, et nous nous mîmes à rire silencieusement.

— Pauvre petite ! dit-il en se reculant.

Je pris sa place, et à la lueur de la bougie qu'il élevait au-dessus du berceau j'aperçus une toute gentille petite figure bien rouge et un peu maussade ensevelie dans un grand bonnet de basin. Je baisai le petit front tiède de l'enfant ; et, me redressant :

— Nous l'aimerons, nous ? dis-je à Lucien.

— Oui, me répondit-il simplement.

Nous rabattîmes les rideaux, nous sortîmes ensemble de la salle à manger et nous remontâmes notre escalier en retenant notre respiration.

— Bonne nuit, mon frère ! dis-je à Lucien.

— Bonne nuit, ma sœur ! répondit-il.

C'était la première fois que nous échangions ces titres fraternels. Nous étions en effet devenus frère et sœur, non plus seulement par le sang, mais par cette affection mutuelle qui est un bonheur et une force.

Le lendemain nous avions tous d'assez étranges physionomies. Nos visages fatigués se revêtaient d'expressions bien différentes. Mon père avait l'air sou-

cieux d'un homme qui voit s'alourdir le fardeau qu'il porte; Emma et Eugène étaient maussades et muets; Lucien et moi cachions, sous un air de componction, la joie intérieure que nous ressentions. Nous venions d'embrasser cette pauvre mère qui n'avait pu que balbutier quelques mots, et sur un signe de notre père nous l'avions suivi dans le salon.

— Votre mère veut que cette enfant, qui est faible, soit baptisée tout de suite, nous dit-il, nous n'avons sous la main ni parrain ni marraine. Il y aurait un moyen de nous tirer d'embarras : c'est que vous en serviez, mes enfants.

Et son regard nous interrogea tour à tour.

Emma et Eugène gardèrent un silence tellement significatif, que Lucien et moi nous nous écriâmes en même temps :

— Moi, mon père.

— Soit, dit-il, allez vous préparer et pressez-vous. J'ai deux ou trois malades très-exigeants sur les bras, sans compter votre mère qui n'est pas aussi bien que je le voudrais.

— Vous n'êtes pas inquiet, mon père? dîmes-nous tous les quatre.

Il hocha la tête d'un air sombre tout en disant :

— Non, non, Dieu merci! il n'y a pas de danger; pas un danger imminent du moins, mais hâtez-vous.

Lucien et moi courûmes faire notre toilette la plus resplendissante et bientôt nous nous dirigeâmes bras dessus bras dessous vers l'église où allait être baptisée la petite Marie. Nous avions obtenu qu'on lui donnât ce nom si cher à tous les cœurs chrétiens.

Lucien, qui ne me paraissait pas plus pieux qu'Eugène dans les habitudes ordinaires de la vie, remplit son rôle de parrain de la manière la plus édifiante. On le voyait à son attitude grave, à son regard profond : ce n'était point un rôle banal qu'il remplissait, il n'assistait pas à une cérémonie commune. Tout un monde de pensées semblait bouillonner sous son large front en regardant l'eau purificative couler sur l'âme encore endormie de la frêle créature.

A la porte de l'église où nous avions prié l'un près de l'autre, je lui dis, en voyant passer l'enfant dans les bras de sa nourrice :

— Un lien de plus entre nous, n'est-ce pas, Lucien?

— Oui, me répondit-il très-doucement, un lien de foi et d'amour.

Et il ajouta :

— Puisque mon père nous a quittés, faisons le grand tour; allons par les promenades.

— Allons, lui dis-je, depuis hier il me semble que nous n'avons qu'une volonté.

Il sourit, nous marchâmes quelque temps en silence. Tout à coup, se détournant vers moi :

— Je ne connaissais pas Claire, dit-il.

— Et moi, je méconnaissais Lucien.

— Que de méchancetés je t'ai faites! reprit-il. En vérité je te trouve bien généreuse de les pardonner, car tu les pardonnes, n'est-ce pas?

— De tout mon cœur. Ce sont les circonstances qu'il faut accuser, il me semble. J'ai toujours été ici où là; nous n'étions frère et sœur que de mère.

— Sans doute. Tu nous arrivais toujours un peu à l'improviste et comme une personne inutile et parfaitement gênante. Et, tout petits, on nous faisait un épouvantail de ta personne. A chacun de nos délits, on nous disait d'un ton de menace : « Si votre sœur aînée était ici! ou : quand votre sœur aînée sera ici! » Ce Croquemitaine de sœur aînée nous était à l'avance insupportable. Il n'y a donc pas trop à s'étonner de ce que, petits, nous lui avons lancé nos sabots dans les jambes et de ce que, grands, nous nous en sommes éloignés avec une défiance systématique. Tu aurais ri si tu avais vu notre désolation quand on annonçait ton retour. Il semblait qu'un désastre tombait sur nous, et nous nous armions de pied en cap pour te recevoir. Et l'on a tant de peine à revenir sur les préjugés qui se sont ancrés depuis l'enfance dans l'intelligence! Tu as dû bien souffrir!

— Oui. Être seule contre tous dans sa propre famille, se sentir un sujet de contradictions, voir tous les cœurs en garde contre soi, entendre condamner sans examen son opinion sur toutes choses, il y a là, en effet, un grand exercice de vertu qui dépasse parfois les forces.

— Ah! j'ai plus d'une fois admiré ta patience, tout en ne me faisant aucun scrupule de l'exercer.

— Tu m'as souvent ménagée, lui dis-je.

— Peut-être, mais j'espérais bien que tu ne t'en serais pas aperçue, me dit-il en souriant. Dans ces derniers temps surtout j'avais mille remords; il m'en coûtait d'avoir l'air d'approuver toutes les petites persécutions dont tu étais l'objet.

— Enfin c'est fini, Lucien, nous ne nous rendrons plus malheureux, nous vivrons en bonne intelligence et nous y ramènerons les autres. N'est-ce point là ton avis?

— Je ne sais pas, dit-il, mais espérons-le.

— Il est si doux de se vouloir du bien et de s'en faire, de partager la joie et le bonheur de ceux qu'on aime!

— Oui, dit-il d'un air pensif; il y a des souffrances qu'il serait dur de porter seul.

Sa voix s'altérait et il pâlissait visiblement.

— Que crains-tu? lui dis-je en hésitant.

Il baissa la tête.

— Je crains pour maman, murmura-t-il.

— Pourquoi craindre? il n'y a pas de danger.

— Mon père le dit, mais il est inquiet, très-inquiet. La cérémonie du baptême lui paraissait interminable, et tu vois comme il nous a quittés précipitamment.

— Il a des malades à la mort.

— C'était à la maison qu'il retournait quand je lui ai demandé s'il reviendrait avec nous par les prome-



nades. Il m'a répondu : « Je prends le plus court, j'ai des raisons pour cela. » Puis il a balbutié des mots que je n'ai pas compris: cette agitation dénote une inquiétude sérieuse. Depuis hier j'ai vraiment des pierres sur le cœur.

Comme Lucien disait cela, j'aperçus Eugène qui se dirigeait à grands pas vers nous. Il était très-pâle et il avait les yeux rouges.

— Venez donc! nous dit-il tout haletant, maman vous demande. Elle est beaucoup plus mal.

Comme la vie et la mort se touchent de près! Tandis qu'un petit enfant ouvrait à peine les yeux à la lumière de la vie dans un berceau, sa mère sur un lit voisin s'endormait de l'éternel sommeil. Quelques heures avaient suffi; la lampe, dont la lueur vacillait depuis si longtemps, s'était éteinte. Ce qui restait de notre pauvre mère n'avait pas encore quitté la maison; nous étions tous assis dans le petit appartement qui touchait à celui où elle avait passé une année de souffrance. Emma pleurait enfoncée dans un fauteuil, Eugène marchait par l'appartement en se tordant les mains, Lucien assis dans le coin le plus obscur poussait des sanglots étouffés. Les parents et les amis se présentaient isolément ou par groupes. On échangeait quelques mots, et nous retombions dans notre accablement. Dans un de ces moments de solitude je vis paraître sur le seuil de la porte, non point une de ces figures attristées et amies qui y apparaissent à intervalle, mais le visage cuivré de notre cuisinière. Elle portait, ouvert, un petit cahier grisâtre tout couvert de chiffres. Hélas! même dans la mort il faut penser à la vie, il faut nourrir les survivants. Je jetai un coup d'œil sur Emma, je trouvai cruel de l'arracher sitôt à sa douleur, je pensai que la seule vue de ce cahier, où elle retrouverait l'écriture de sa mère, lui ferait mal, et je m'élançai vers Perrine pour l'empêcher d'entrer. Je la conduisis dans la salle à manger, et là je lui donnai audience. Il me fallut pour la première fois de ma vie commander le menu de plusieurs repas. Perrine avait à moitié perdu la tête et nous devions cependant recevoir nos proches parents.

Mes ordres donnés, je m'approchai du berceau de la petite Marie qu'on transportait, le jour, dans cet apparment. Elle avait les yeux ouverts mais encore chargés de sommeil. Je me mis à la bercer doucement, et je m'assoupissais moi-même légèrement sous le poids des fatigues précédentes, quand la voix de mon père m'arracha à cette torpeur. Son cabinet de consultation touchait à la salle à manger, et en un autre moment je ne me serais pas étonnée de l'entendre, mais il avait défendu sa porte ce jour-là, et je prêtai l'oreille pour savoir si c'était un client, un fâcheux qui lui parlait.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu me dis, s'écria mon père d'une voix altérée. Claire a fait quelque chose? qu'a-t-elle fait?

— Elle a pris le gouvernement de la maison, répondit Emma en pleurant, et vous comprenez, papa, que ce serait bien triste pour moi de ne pas remplacer ma chère maman.

Quelque chose de froid me traversa l'âme. O domination implacable de l'égoïsme! La maison possédait encore sa légitime maîtresse, et l'inquiétude naissait dans ce cœur qui devait battre à peine encore, sous la violente pression de la douleur.

— Tu comprends, Claire est l'aînée, répondit mon père, gouverner la maison lui revient de droit. Mais à quoi bon parler de ces choses là maintenant? Tout cela s'arrangera, et vous pourrez partager tous ce poids d'embarras domestiques.

— Non, dit Emma d'une voix très-ferme, c'est impossible, mon père, je commanderai seule ou je ne commanderai pas du tout.

— Laisse-moi tranquille, murmura mon père, je verrai cela plus tard, je parlerai plus tard à Claire.

Quand je rentrai dans la chambre, Emma avait repris sa place et semblait absorbée dans son chagrin. Il m'émouvait moins, je l'avoue, et ce fut près de Lucien que j'allai m'asseoir. Je sentais là un cœur vraiment brisé, un être vraiment atteint qui s'oubliait parfaitement lui-même.

Que cette journée douloureuse paraissait interminable! Elle finit cependant, et le soir nous nous retrouvâmes dans cette chambre vide de la chère habitante qui nous avait quittés.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

LE BŒUF GRAS

De toutes les coutumes traditionnelles du carnaval, car le mot *folies* serait ici une grosse hyperbole, la plus tenace, celle qui a le mieux résisté au temps, et la seule peut-être qui soit arrivée jusqu'à nous, c'est la procession du bœuf gras, une de ces cérémonies auxquelles les Parisiens tiennent beaucoup plus qu'aux droits de la charte et à toutes les constitutions du monde. On a fait une foule de dissertations aussi ingénieuses que peu concluantes sur les origines de la mascarade du bœuf gras. Les gens qui voient partout des questions de zodiaque et des fêtes solsticiales, comme ce brave Dulaure, qui n'est vraiment pas si méchant qu'il en a l'air, saluent dans le bœuf gras le taureau sacré de l'équinoxe du printemps. D'autres, qui ne sont pas les moins plaisants, sans remonter jusqu'au zodiaque, vont jusqu'au bœuf Apis pour y trouver le prototype du bœuf gras. Il est vrai qu'il était interdit, sous peine de mort, de toucher au bœuf Apis, tandis que la mar-



che triomphale du bœuf gras aboutit fatalement à l'abattoir; mais ils ne s'embarrassent pas de si peu. C'est, à ce qu'il me semble, se donner bien du mal pour se tromper.

Je laisse de côté les autres interprétations, également tirées par les cheveux, de ce mythe populaire, qui me semble s'expliquer de lui-même, pourvu qu'on ne soit point travaillé de la manie d'aller toujours chercher en Grèce ou en Chine les origines des usages modernes. Le bœuf gras est le symbole naturel du carnaval, qui s'en va pour faire place au carême : il représente en sa marche triomphale, au bout de laquelle le Capitole se confond pour lui avec la roche Tarpéienne, les derniers jours du règne de la boucherie faisant solennellement ses adieux au peuple de Paris.

Qui sait si la procession du bœuf gras n'a pas été, dans son origine, la fête de la corporation des bouchers? Tous les corps de métiers, au moyen âge, avaient leurs solennités et leurs démonstrations publiques; celui des bouchers devait avoir aussi la sienne, et, de cette façon, la nature de la cérémonie, son point de départ, qui était la boucherie de l'Apport-Paris, ou de la porte de Paris, c'est-à-dire la plus ancienne, la plus riche et longtemps la seule; enfin la date à laquelle elle revenait chaque année, tout cela s'explique très-logiquement. Mais, s'il en était ainsi la procession du bœuf gras devait autrefois, comme toutes les fêtes des corporations, se mêler d'une partie religieuse, qui en a disparu.

On prétend, il est vrai, que lorsqu'on saisit les premières traces de cette coutume, par exemple sous Charles IX, elle était un simple divertissement auquel les bouchers n'avaient aucune part directe, et que ceux-ci ne commencèrent à fournir le bœuf qu'au quinzième siècle, c'est-à-dire après qu'on eut rétabli la grande boucherie de l'Apport-Paris. On ajoute que les boucheries ajoutées à celles qui existaient déjà, par lettres-patentes du mois de février 1587, vinrent donner une nouvelle force à l'usage et un nouvel éclat au cortége, en tenant à honneur de rivaliser sur ce chapitre avec les anciennes et même de les vaincre; et que c'est plus tard seulement que les bouchers, enfin unis en corporation, organisèrent, à frais communs, le cortége du bœuf gras. Mais on serait embarrassé d'établir tout cela sur des documents précis et incontestables. Ce qui résulte de cette diversité d'opinions, c'est que la question est fort obscure dans ses origines, et qu'on ne peut guère essayer de constituer celles-ci que par le raisonnement ou l'imagination.

Un célèbre jurisconsulte napolitain, qui écrivait à la fin du xve et au commencement du xvie siècle, Alexander ab Alexandro, dans son traité des *Jours de fête* parle, avec quelques détails, de la procession du bœuf gras chez nous, et il la rattache aux anciennes cérémonies druidiques. Mais, après lui, les documents sur la procession du bœuf gras dans les rues de Paris font défaut jusqu'au xviiie siècle, et c'est même à cette dernière date que commencent, à proprement parler, les documents nationaux. Rien auparavant, ou à peu près rien, dans les chroniqueurs les plus minutieux, dans les satiriques et les moralistes, dans les plaquettes et facéties, dans les écrits même qui roulent spécialement sur les plaisirs du carnaval. Ce serait à croire que cette cérémonie est d'institution toute récente, et que Paris ne la connaissait pas autrefois : si, d'une part, le contraire n'était attesté par une tradition constante et par la force même de cet usage, entré si profondément dans les goûts et les besoins du petit peuple parisien, et qui n'a pas d'ailleurs à l'examiner de près, la physionomie d'une fête de création moderne; si, d'autre part, à défaut d'indications plus précises, on ne trouvait dans quelques vieux auteurs des allusions indirectes, ou tout au moins des locutions, des tournures de phrases qui ne peuvent guère s'expliquer que par l'existence de cette procession, et qui n'eussent point existé sans elle. Ainsi, parmi les jeux auxquels s'amusait Gargantua, Rabelais nomme le jeu du *bœuf violé*, et ce jeu était évidemment une espèce de représentation de la cérémonie du bœuf gras, nommé *bœuf violé* ou *viellé*, quelquefois même *villé*, parce qu'il était promené par la *ville*, au son des *vielles* et des *violes*. Le même jeu, ou un jeu analogue, se trouve appelé le *bœuf-môri* dans plusieurs documents de la même date : des enfants couronnaient de fleurs un de leurs compagnons, puis le conduisaient avec pompe et en chantant au lieu du sacrifice, où ils faisaient semblant de le mettre en mort. Tout cela indique évidemment l'existence de la procession du bœuf gras, et peut-être même est-ce parce que cette coutume était trop ancienne et trop enracinée dans la tradition, que nos auteurs n'ont pas songé à la décrire.

Franchissons donc d'un bond la distance qui nous sépare du xviiie siècle, et arrivons à la première description proprement dite que nous rencontrions de la cérémonie du bœuf gras.

On a reproduit à satiété celle du cortége qui eut lieu en l'an 1739, et nous ne pouvons nous dispenser d'y revenir nous-même encore, car ce fut un des plus mémorables dont l'histoire fasse mention. Cette année-là, les garçons bouchers, devançant d'un jour la date ordinaire de la fête, promenèrent par la ville, dès le mercredi matin, veille du jeudi gras, un bœuf ayant sur la tête une grosse branche de laurier cerise, et recouvert d'un tapis qui lui servait de housse. Sur son dos se tenait, assis, un enfant, avec un long ruban bleu en écharpe, portant d'une main une épée nue, de l'autre un sceptre doré, pour marquer qu'il était le roi de la fête. Une quinzaine de garçons bouchers escortaient la bête, tous vêtus de corsets rouges avec des trousses blanches, et coiffés d'une espèce de turban ou toque rouge bordée de blanc.

Deux d'entre eux conduisaient le bœuf par les cor-

nes; les autres avaient des bâtons, ou jouaient du violon, du fifre et du tambour. Ils se rendirent en cet équipage assez piètre à tous leurs endroits accoutumés: à l'hôtel du bailliage, chez le premier président, auquel ils voulaient donner une aubade; mais ce magistrat étant encore à son tribunal, les garçons bouchers prirent le parti de l'y aller chercher. Ils firent monter le bœuf par l'escalier de la Sainte-Chapelle, entrèrent dans la grande salle du Palais, et, lorsque le président sortit, ils se mirent en haie sur son passage et le saluèrent du son de leurs instruments; après quoi la bête fut promenée encore dans plusieurs salles, descendit par l'escalier de la cour neuve, et reprit sa marche à travers Paris. Le lendemain, les garçons des autres boucheries de Paris promenèrent leur bœuf à la manière accoutumée.

La fine pointe de Gabriel de Saint-Aubin a gravé la *Marche du bœuf gras* telle qu'elle avait lieu quelques années après, en 1750. On voit dans ce document précieux, qui, par malheur, ne représente qu'un petit coin de la scène, l'énorme animal s'avancer lentement, recouvert d'une draperie enguirlandée de roses, et supportant une selle sur laquelle est juché un petit Amour en habit de marquis. Il est suivi d'une Folie avec ses attributs, brandissant sa marotte; précédé de soldats à cheval, avec d'énormes plumets à leurs casques, et l'épée nue à la main, entouré enfin des inévitables Turcs qui constituaient jadis le fond de toute mascarade. Nos pères avaient bien compris l'utilité du Turc et le rôle qu'il est appelé à remplir dans le courant de la civilisation; mais, depuis la guerre de Crimée et le congrès de Paris, le Turc a été rayé par la politique de ce programme où il tenait si bien sa place.

En ce temps-là, ce n'était pas le mardi gras, mais le jeudi gras qu'on choisissait pour la procession du bœuf: et l'on avait raison. L'animal qu'on promène toute la journée du mardi gras est tué juste à l'ouverture du carême, à l'aube du mercredi des cendres, ce qui peut s'accorder parfaitement avec notre manière dégénérée d'observer l'abstinence quadragésimale, mais non avec la logique. Si tant est que nous gardions le symbole, usons-en de manière qu'il ne perde pas toute signification, et, puisque le bœuf gras représente la dernière viande avant le carême, les adieux de la boucherie au peuple de Paris et du peuple à la boucherie, qu'on n'en mette pas les morceaux en vente le jour du mercredi des cendres.

En supprimant le carnaval, la Révolution supprima naturellement aussi le bœuf gras. Ce n'était plus le temps de rire : « Le peuple a senti toute l'absurdité de cette monstrueuse coutume, » dit le Journal des *Revolutions de Paris*. Voilà de bien gros mots! Mais les républicains de 93, comme chacun sait, étaient si vertueux!

Les mascarades furent défendues de 1791 à 1798, et la résurrection du carnaval, en 1799, atteignit les proportions d'un grand délire populaire. Les marchands de masques et de travestissements, littéralement assiégés par une foule avide de se reprendre aux joies et aux folies oubliées, eurent grand'peine à suffire aux demandes. Le premier Consul favorisa ces fêtes de tout son pouvoir. Il n'était pas fâché d'amuser le peuple pour le dominer plus sûrement. Mais le bœuf gras ne reparut qu'en 1805, par suite d'une ordonnance datée du 23 février, qui poussait le zèle de la règlementation jusqu'à déterminer l'ordre du cortége, le nombre des personnages et leurs costumes. Dès lors, le roi de la cérémonie devint officiellement un petit Amour, qui trônait dans un fauteuil sur le dos du bœuf lui-même.

En 1811, le cortége se rendit aux Tuileries, et l'Amour, présenté à Marie-Louise, lui chanta un couplet de bienvenue. Cette année-là et la suivante furent remarquables par la splendeur du cortége et l'éclat du carnaval. Mais, en 181?, le bœuf fit des siennes : il s'échappa et blessa trois personnes dans un accès de fureur. Il faut croire qu'il se doutait de quelque chose. La promenade du bœuf gras fut suspendue en 1814, comme elle l'avait été sous la Révolution et comme elle devait l'être encore en 1848. En 1818, madame Saqui, accompagnée de sa troupe d'acrobates, se présenta au guichet du Pont-Royal sur un char antique traîné à quatre chevaux : elle voulait pénétrer dans la cour d'honneur, pour régaler la famille royale du spectacle de ses exercices, mais le suisse n'avait pas d'ordre et ne put la laisser passer.

Au commencement de la Restauration, les maîtres bouchers se chargèrent de fournir eux-mêmes le bœuf gras et prirent la direction de ce divertissement, qu'ils abandonnaient jusqu'alors à leurs garçons, et auxquels ils ne se mêlaient que par une gratification, et en prêtant l'animal. L'émulation s'en mêla bien vite, et le choix du bœuf devint l'objet d'une sorte de concours. Ce ne fut cependant que vers 1821 qu'on organisa, au marché de Poissy, un jury chargé de désigner la bête, — si l'on veut bien me passer cette expression triviale. En faisant connaître, par une note publiée dans les journaux, les noms des éleveurs et des bouchers acquéreurs, en accordant même parfois à ceux-ci l'autorisation d'exposer l'animal aux yeux du public dans une écurie près de leur étal, l'administration s'efforça, et elle y réussit, de faire tourner au profit de tous une cérémonie frivole. L'élevage du bétail trouvait un encouragement dans cette publicité bruyante, et on lui assurait des débouchés, en ménageant aux acheteurs une satisfaction d'amour-propre. Le concours fut dès lors une grosse affaire, et la fourniture du bœuf gras, accaparée depuis longtemps par la maison Cornet père et fils, devint chaque année le partage ardemment disputé des plus habiles.

VICTOR FOURNEL.

— La fin prochainement. —



LA DILIGENCE D'AIGUES-MORTES

—

A l'ardeur des jours caniculaires avait succédé l'haleine tempérée de septembre. De nombreux captifs rompant leur chaîne émigraient à travers champs sur les ailes de la liberté.

A la Bourse, au palais, que faire quand dame Nature sourit en pleine beauté, et qu'elle prélude à ses fêtes par le spectacle de toutes les *harmonies?*

Pensez : un ciel brillant de soleil et d'azur, des pics et des coteaux aux teintes irisées, des nuits semées d'étoiles, des champs plantureux, des vignes chargées de grappes, de grandes herbes aux reflets d'émeraude.



Tazas, platos, bon merca!

Partout des fleurs et des fruits dont l'air est parfumé.

Et quel concert! Toute la musique champêtre : les oiseaux; la brise dans le feuillage, la source au fond des bois, les flots sur la grève, les troupeaux sur la colline, les bœufs mugissant sous l'aiguillon, l'abeille qui butine, le moulin au joyeux tic-tac, les ailes au vent.

Quelques jours sous ce bienheureux charme, loin de la foule et du pavé, — affreux tyrans, — n'est-ce pas une oasis dans la vie du citadin?

C'est ce que pensent deux excellents amis : Lucien, adepte convaincu de la philosophie, Jules, un tenant de la doctrine et de la jurisprudence. Vienne l'heure des loisirs, livres et dossiers leur échappent des mains comme au froid contact *du serpent*. Toute leur pensée

est aux champs, aux perdrix, lapins et canards qui n'en sont pas toujours *plus à plaindre*. Quand d'autres bouclent à peine leur valise, eux sont debout, tantôt sur la plage écoutant la voix de la mer, tantôt gravissant un ardu sommet, si pourtant ils ne courent pas sur la piste d'un gibier introuvable.

Une excursion était projetée entre eux. Jules n'eut garde de manquer au rendez-vous, comptant bien jouir de l'humeur douce et conteuse de son ami. Il portait, entre autres bagages, tout un attirail de chasse, y compris un costume complet, digne d'un vrai disciple de saint Hubert. Lucien n'avait avec lui qu'un sac de voyage à compartiments, et son fusil.

Ils partirent donc ensemble par la diligence d'Aigues-Mortes, assez convenablement installés sur la banquette. C'est encore le seul mode direct d'arriver à l'unique station maritime du Gard, en attendant qu'on songe à poser les quelques rails qui doivent la relier au chef-lieu.

On ne sort pas d'une ville du Midi sans avoir sous les yeux des champs d'oliviers. Le feuillage en est triste, mais il s'y mêle le plus souvent celui de la vigne, du figuier, de l'amandier, du grenadier, quelquefois du citronnier et de l'oranger.

Nos voyageurs traversèrent d'abord deux gros villages dont les maisons disposées le long de la route, quelques-unes fort élégantes, avaient toutes leurs issues fermées au soleil. Des vignobles les entourent de tout côté comme une immense pelouse. On s'occupait des préparatifs de la vendange, grand émoi pour le pays! Les tonneliers sont sur les dents. Ici, le maillet retentit, pendant qu'une flamme de copeaux sèche les douelles; là, ce sont des futailles qu'on rince avec un bruit de chaîne, et qu'on vide ensuite sur la voie.

Il n'est pas un sol mieux approprié à la vigne, ce doux présent des *dieux*. Les ceps, d'une longueur de plusieurs mètres, y forment des voûtes inextricables. En dépit de *l'oidium* et du *philoxera*, si le lit des torrents est desséché, le vin coule avec abondance dans les celliers. C'est la fortune en permanence. Tout s'exporte au loin : à Paris, en Allemagne, en Suisse, par delà la Manche et la Méditerranée. Les invités du Khédive ont pu déguster à Suez, et jusque dans les solitudes de la Haute-Égypte, ce nectar plus ou moins digne de l'Olympe.

Je vous laisse à penser si le progrès hante des contrées aussi favorisées. Disons-le pourtant, ce n'est pas l'auteur de tous ces dons qui est le mieux partagé. Pour une église réparée ou reconstruite, dix casinos, voire même des théâtres, étalent leurs coquettes façades, ainsi que des pieuvres leurs dangereuses ventouses. Et les femmes! Ah! la bonne clientèle pour la ville, surtout pour les marchands de bijouterie!

Lucien, homme de sens autant que d'esprit, donna libre cours à sa verve sur ce chapitre des mœurs locales, pendant que son compagnon promenait ses regards sur la vaste et riche plaine. Il devisait encore lorsque la diligence entra sous une belle rangée de platanes qui s'alignaient parallèlement à des maisons de très-bonne apparence.

C'était Aimargues, un bourg mollement assis dans son bien-être comme un pacha sur son divan. La voiture tournant tout à coup franchit une passerelle, et, décrivant une courbe à la manière d'un train du petit chemin de fer de Sceaux, fit halte au milieu d'une place, en regard de l'église blanche et svelte.

Quelques groupes stationnaient çà et là. Des gamins gaminant accoururent, les yeux écarquillés. — Tout est spectacle pour eux. — Le postillon descend de son siége lentement. A quelques pas, des chevaux frais attendent, la tête basse, le moment du relais. Peu à peu pourtant l'on se remue. Des colis montent et descendent. On voit sortir de l'intérieur un jeune homme à cheveux longs et pendants, la tête ornée d'un chapeau tyrolien à plumes de coq; ce ne peut être qu'un chanteur de casino. Puis une vieille avec des paquets sur toutes les coutures ; la servante du curé ou du médecin.

L'attelage est prêt, mais de départ il n'est guère question. Nos bon villageois ne sont pas pressés. On vient encore déposer à terre quelques paniers recouverts de menus joncs. Près de là, un homme rougeaud, la bédigane (1) suspendue au poignet, et vêtu de la tête aux pieds de futaine olive, tient un colloque enflammé au milieu des paysans. —Est-ce un voyageur ?— Tandis que dans la voiture on se fait cette question, il quitte son groupe et va poser le pied sur le premier marchon, criant et gesticulant à droite et à gauche : Adieu! *Jeannot*, *Blanquet*, *Nanon*, *Margaridon*, etc. Comme ferait un émigrant en partance pour le Mexique ou la Californie. Ses paniers — car ils sont à lui — ne tardent pas à le suivre sur l'impériale, où le tout s'engouffre avec un fracas horrible.

Le fouet se fait entendre enfin.

— Minute! riposte notre homme qui fait effort pour soulever la bâche de son côté.

Un panier est resté à terre. Il veut se fair entendre d'une forme d'hercule qui s'en va comptant de la monnaie de cuivre.

— Toni! fait-il.

Pas de réponse.

— Oh Toni! Là, ce panier *d'arcèli* (2), porte ça à Mariette de Gilou. Tu lui feras mes compliments avec beaucoup *d'adiousias*. Qu'elle ait bien soin de son homme.— Il lui jette un gros sou.— Tiens, voilà pour boire.

L'hercule s'ébranle cette fois. Il serre le gros sou et d'une main enlève le panier sur son épaule.

Comme il s'éloignait, débouche sur la place un petit

(1) Cep de vigne sauvage.

(2) Clovisses, petits coquillages qu'on pêche dans l'étang de Cette.



marchand qui chante en notes graves et saccadées :

— *Tazas, platos, bon merca.*

— Partons-nous? dit Lucien.

— Ce diable de Rouge n'a jamais fini, répond l'automédon; entendez-le qui braille.

— Gilou! Gilou! Par ici! C'était la voix de l'homme aux paniers.

— Encore! exclamèrent les voyageurs, mettant le nez à la portière.

Le Rouge, penché à mi-corps sur son perchoir, se démenait comme un démon dans un bénitier. Il en voulait au crieur. Celui-ci, s'entendant appeler, vint parader devant la voiture dans une attitude expectante. Les détails de son costume, ses traits et la nuance bistrée de son teint accusaient une origine espagnole. Un éventaire d'osier pendait contre sa hanche, avec tout un assortiment d'objets en terre commune. Il en tenait aussi dans les mains. L'une d'elles montrait un miroir à cadre bariolé dont il calculait malicieusement l'effet attractif.

— *Tazas, platos!* psalmodia-t-il encore.

— Tiens, pour ma femme, dit le Rouge en laissant tomber une pièce blanche sur l'éventaire. Le petit marchand lui fait parvenir en échange son miroir qui jette des étincelles. Choisissant ce moment pour lancer ses chevaux, le postillon fouette si vigoureusement, que l'objet, arraché par le soubresaut des mains de l'acheteur, roule à terre où il est broyé sous une roue. Quelques jurons à l'adresse de l'auteur du méfait, ce fut toute la colère du bonhomme. Il se blottit ensuite au milieu des bagages, et alluma une pipe.

La diligence avait repris sa course sous les platanes. Après les dernières maisons du village elle traversa la ligne du chemin de fer à Arles.

Ce fut au tour de nos amis de s'en donner à cœur joie, sans même remarquer les riches campagnes qu'ils parcouraient, ni ces nombreux celliers dont les longs murs blancs tranchent sur la teinte sombre de la vigne. Les bons mots et les historiettes de Lucien défrayaient seuls la conversation. Il connaissait le pays comme son *pater*. Et puis l'on n'était pas à la barre, Jules se contentait d'interroger son interlocuteur.

— Comprends-tu, lui dit-il, ce satané mareyeux avec sa Mariette et son aragonais en casque-à-mèche? Tu as été bien patient tantôt!

— Dame! lui fut-il répondu, avec des têtes pareilles! Ce Gil Palanca, l'homme à l'éventaire, tout déchu qu'il est, leur chatouille encore la cervelle.

— Connaîtrais-tu son histoire?

— Voilà ce que j'en sais. Parti fort jeune d'Espagne, il suivit *la quadrilla d'El Tato* qui se rendait à Nimes pour donner dans l'amphithéâtre des *Arènes* une *Corrido de toros* à l'instar de Madrid. Il y a de cela une douzaine d'années. Ses qualités natives pour ce genre d'exercices l'avaient, à défaut de longue pratique, fait admettre parmi les *matadors*.

La mise en scène fut complète. *El Tato* et *Cucharès*, si choyés de la fashion madrilène, étaient bien les héros de la *spada*. La foule trépignait d'enthousiasme. Ses transports et ses applaudissements redoublèrent en voyant les fiers *Toreadors* saluer avec le glaive encore teint de sang. Un char romain traîné par des chevaux empanachés fit le tour de l'arène. Mais, au moment où le taureau était entraîné marquant sur le sol sa trace sanglante, un dégoût subit s'empara des spectateurs. On protesta contre ces scènes peu en rapport avec nos mœurs françaises, et le spectacle se borna au jeu de la *Capo* et des *banderillas*.

Gil était admirable d'adresse et d'agilité. Cependant les hourras d'un public trop sympathique finirent par le griser. Il en perdait la tête, et il se serait fait tuer si la course n'avait pris fin.

La quadrilla étant retournée à Madrid, Gil voulut rester avec son camarade Bazilio. Au départ de ce dernier, des jeunes gens de la banlieue, qui avaient été témoins de ses exploits, l'attirèrent au village. On lui fit une ovation. Invité à toutes les courses comme à toutes les fêtes du pays, il prenait goût à cette vie, mais les moyens d'existence lui manquaient. Il vint se fixer à Aimargues, chez un vieil aubergiste, son compatriote, nommé Rios, qui possédait un chétif établissement sur la grande route. Sa franchise et ses talents tauromachiques, qu'il était libre d'exercer à l'occasion, lui valurent autant d'estime que de bravos.

Rios mourut peu de temps après, laissant quelques économies et une fille, Marie. Elle avait dans le port et le regard quelque chose de la grâce andalouse. Gil, l'honnête garçon, roulait si gentiment sa cigarette en la regardant du coin de l'œil! Bref, un mariage s'ensuivit, qui fut l'occasion d'une belle course. Gil, comme toujours, fit merveille avec son brillant costume tout pailleté. Ce fut l'apogée de sa gloire. Une solive détachée de l'estrade, au moment où il se garait, l'atteignit à la tête. Grièvement blessé, il en eut pour un long mois de maladie, pendant laquelle sa femme lui fit promettre de renoncer à de si tristes jeux.

Il a tenu parole. Le chemin de fer avait peu à peu ruiné la petite auberge. Avec ses dernières épaves, Gil s'est fait un petit trafic de mercerie, de bimbeloterie; il vend aussi de la marée et de la poterie de Saint-Quintin. Marie tient la boutique en soignant les marmots; lui, va par les villages où sa bonne humeur et le souvenir de ses hauts faits attirent les chalands.

— Je comprends maintenant, dit Jules après ce récit, la sympathie qu'inspirent ces braves gens. Mais, diantre! se trémousser comme là-bas le voisin!...

— Tu oublies, répond Lucien, que ce voisin se chauffe au soleil d'Aimargues.

— Et alors?

— Alors il y a là, dans un coin du cerveau, un petit grain qui fermente au souvenir des bêtes cornues. Il va sans dire que tous ces compliments à Mariette et ce

miroir, dont il n'avait que faire, n'ont pas eu d'autre cause. Tiens, pour te convaincre, j'ai bien envie d'ajouter un chapitre à mon histoire.

— Faudra-t-il que je t'en prie, Lucien?

— Tu sais que ce n'est pas mon habitude. Mais attendons la traversée de Saint-Laurent, si tu veux bien. Nous voici à la chaussée du Vidourle; nous la laissons à droite pour entrer dans le village. En passant, nous remarquerons ce pont suspendu qui semble tenir sur des aiguilles. Je me demande toujours par quelle bizarre fantaisie l'ingénieur a tenté un pareil tour d'équilibre.

CASIMIR TOURRL.

— La fin prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 332, 346 et 361.)

—

XI

Le soir même, Jeanne reprit, en ces termes, sa lecture accoutumée :

Le 25 janvier de l'année 1515 (deux 15, c'est facile à retenir), le roi François Ier fut sacré à Reims...

Jeanne dissimula un bâillement.

Elle ne voulait pas dire qu'elle était fatiguée d'avoir passé la nuit à coudre. Christine, elle aussi, affectait un air de vaillantise; mais, comme on dit, un ange avait jeté du sable dans ses beaux yeux bleus, qui se fermaient malgré elle.

Quant à leur mère, la veille laborieuse qui pesait sur son front n'était probablement pas la seule; il y en avait de consécutives accumulées les unes sur les autres, et cela se voyait aux joues de la veuve, enfiévrées d'incarnat ce soir-là, et pâles ordinairement; mais elle avait aussi plus de force, plus de résistance à la fatigue, et, alors que ses deux filles aînées y succombaient, elle la dominait, par habitude, sans même y arrêter sa pensée.

Cependant tout le reste de la petite famille n'avait pas de motifs pour s'endormir, et Jeanne fut priée de continuer.

Dix ans après, reprit-elle, François Ier, à la bataille de Pavie, perdit tout *fors l'honneur*. Prisonnier de Charles-Quint, il se soumit aux plus dures conditions et finit enfin par recouvrer sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit fut de venir, le 28 août 1527, « rendre ses actions de grâce à la sainte Vierge de son heureuse délivrance de sa prison d'Espagne. »

L'année suivante, à la suite d'une trêve qui rendit à la France les bienfaits de la paix, il vint encore en pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse avec la reine et les princes leurs enfants, accompagné des cardinaux Louis de Bourbon, Odet de Châtillon, Charles Hémard, et de MM. Jean du Bellai, évêque de Paris, et Jacques de Foix, évêque de Lescaz.

Il déploya tant de pompe et d'appareil...

Pour la seconde fois la lectrice s'interrompit.

— Mère, dit-elle, veux-tu me permettre de placer une observation?

La veuve fit un signe d'assentiment.

— C'est singulier! reprit Jeanne, l'histoire de François Ier m'intéresse moins que l'histoire d'Adolphe.

— Quel Adolphe? Gustave-Adolphe?

— Non; Adolphe Colincamp.

Jeanne se mit à rougir; elle comprenait l'énormité de cette allégation que l'insomnie seule avait pu suggérer à son esprit troublé.

Étonnée d'abord, la veuve garda un instant le silence, puis elle répondit avec bienveillance :

— Développe ton idée, mon enfant.

Voyant que Jeanne, toute confuse, se taisait :

— Parle, ajouta-t-elle; tu n'as pas dit une chose si grave sans y avoir réfléchi. En quoi l'histoire de Colincamp t'intéresse-t-elle davantage que celle de François Ier?

— Oh! mère, je déraisonne.

— Pas du tout; tu as ton idée, développe-la.

Mais Jeanne se tut.

— Je vais donc prendre la parole à ta place, poursuivit la veuve. Je n'aime pas qu'on jette ainsi des mots au hasard sans les justifier, sans les expliquer. Une jeune fille, il est vrai, a bien des immunités, mais lorsqu'elle est sensée, elle ne doit pas abuser de ses privilèges; et ses observations, ses jugements, doivent être précédés ou suivis des considérations qui les lui inspirent.

Chacun fut attentif, car Françoise Thévenard, par sa douceur et sa sagesse, se faisait écouter comme un oracle.

— On doit étudier l'histoire de France, dit-elle, c'est instructif et tout ce qui s'y rattache... Mais, d'un autre côté... vous vous rappelez cette fable :

> Le moindre grain de mil
> Ferait bien mieux mon affaire...

Évidemment, la veuve n'avait pas en ce moment le cerveau lucide.

Écrasée par d'incessants labeurs, elle accomplissait machinalement sa tâche quotidienne.

Mais l'épuisement était là, sournois et inexorable, prêt à se manifester d'une façon foudroyante.

Elle avait à expliquer une chose bien simple : la différence qui existe entre les récits historiques et les récits qui partent du cœur pour retourner au cœur sur les ailes de l'imagination, lestée de réalité pour qu'elle ne s'égare point dans les nuages.

Mais la moindre contention d'esprit devait faire su-

bitement retomber sur la veuve tout le poids de ses fatigues.

— Attendez, reprit-elle avec énergie et comme en se débattant sous une horrible étreinte, Jeanne n'a pas dit une sottise. Non... ma fille aînée en est incapable. Je vais vous exprimer sa pensée toute entière. Qu'est-ce que je disais donc?... je ne m'en souviens plus.

Elle se dressa debout, puis, étendant les bras comme quelqu'un qui cherche un appui :

— Je ne me sens pas bien, murmura-t-elle d'une voix étouffée... Je suis malade.

Puis, se roidissant comme pour ressaisir la vie qui l'abandonnait :

— Oh! je ne dois pas, je ne puis pas être malade... j'ai des enfants! continua-t-elle avec un cri navrant d'anxiété.

Ses enfants se levèrent tous, et se précipitèrent vers elle.

Elle n'eut plus la force d'articuler un seul mot et tomba évanouie entre les bras de Jeanne.

XII

Françoise Thévenard n'avait jamais eu le temps d'avoir ce qui s'appelle *une santé*. Aussi elle n'était jamais malade, et, dès qu'elle le fut, cela passa pour un événement dans toute la circonscription.

De tous les côtés on vint savoir de ses nouvelles.

Un médecin de Vaux, un officier de santé d'Ardon et un docteur de Bruyères se tinrent sur le qui-vive, dans l'expectative toute naturelle d'être demandés chez la veuve.

Une excellente femme, nommée Mathurine, qui gardait les bestiaux l'été et les malades l'hiver, vint faire ses offres de service.

Différents calculs de probabilités furent faits par diverses personnes.

1° Le veuf dont nous avons déjà entrevu la physionomie dans ce récit et qui recherchait Françoise en secondes noces, lui fit savoir qu'il était dans les mêmes dispositions.

2° Le père Lehidé, qui depuis longtemps rêvait l'acquisition de la vache possédée par Françoise Thévenard, vint lui proposer de s'en défaire afin de pourvoir aux frais de la maladie.

3° Un usurier de village, nommé Eusèbe Pastorin, prévoyant que la veuve allait se trouver gênée, se présenta afin de s'informer si elle avait l'intention de contracter un petit emprunt amiable et anodin.

Françoise ne put que répondre très-brièvement à toutes ces questions, qu'entouraient d'ailleurs les marques de la plus vive sympathie.

Absorbée par une prostration presque complète, tout au plus pouvait-elle saisir le sens des paroles qu'on lui adressait. Un peu de délire se manifesta en elle dès le premier jour, et lui fit même supposer que les offres de Lehidé et de Pastorin étaient désintéressées.

— Nous reviendrons plus tard, pensèrent-ils; aujourd'hui la tête n'y est plus.

Ces visites, et les autres, la fatiguèrent.

La vie sociale, malgré ses épanchements traditionnels, est véritablement une lutte. Or, pour une lutte quelconque, il faut être debout et armé. Quand on est malade, quand on a, en même temps, le cœur plein d'anxiétés dévorantes, les relations mondaines, si bienveillantes ou si mouvementées qu'elles soient, diminuent beaucoup de valeur. On leur préfère alors les soins affectueux et doux de la famille, la silencieuse étreinte d'un ami, les pensées augustes de la religion, pensées qui seules sont assez puissantes pour vêtir d'un manteau d'espérance le pâle et épouvantable spectre de la mort.

A toutes les démonstrations de bienséance et de voisinage Françoise préférait la présence de ses enfants qui, seule, lui rendait le calme et la lucidité d'esprit.

Elle aimait à les voir rassemblés autour de son lit, et les engageait même à causer, à jouer entre eux, comme si le spectacle de leur vie habituelle eût été pour cette bonne mère le remède le plus efficace à ses maux.

Cependant, malgré leur vif désir de la contenter, ils n'engageaient jamais une bien longue conversation les uns avec les autres, ils ne se lançaient pas dans des jeux trop bruyants. Graves et recueillis, ils s'asseyaient, ils se tenaient tranquilles, ils s'occupaient sans faire de bruit pour ne pas importuner leur mère.

Parfois on entendait leurs noms voltiger sur ses lèvres, et c'était là comme une litanie qui la berçait, qui montait vers Dieu comme une prière.

Parfois encore elle les comptait, comme un bon pasteur qui compte son troupeau, et, arrivée au chiffre douze, elle murmurait avec un sourire de satisfaction.

— Ils y sont tous!

Puis elle jetait sur elle-même et sur sa situation un regard alarmé.

— J'ai douze enfants, se disait-elle alors, et je ne puis pas les abandonner. Mais, hélas! les desseins de Dieu sont impénétrables. Leur père leur était bien nécessaire aussi, et pourtant il est mort.

Étonné de n'avoir pas été mandé, le médecin d'Ardon, de son propre mouvement, vint voir la veuve.

Elle fit une légère grimace en l'apercevant, car elle se dit que ses consultations amèneraient forcément des frais. Mais elle se résigna dans l'espoir d'être bientôt guérie, et elle fit signe à Jeanne de s'approcher pour écouter les prescriptions du docteur.

Il constata une plénitude surabondante de pouls, indice de fièvre; il ordonna des tisanes édulcorantes et la diète la plus absolue.

Bientôt après, instruit de la maladie par le bruit public, le médecin de Vaux se présenta aussi.

De même que son collègue, il constata que le pouls

était fort, mais il attribua cette agitation à l'appauvrissement du sang, et il prescrivit en conséquence des viandes noires et du vin de Bordeaux.

Les deux docteurs professaient deux systèmes diamétralement opposés, et ils s'en faisaient gloire.

Étant d'ailleurs rivaux et voisins, et se faisant une concurrence acharnée, cette position réciproque leur commandait impérieusement de varier leurs diagnostics, sans quoi il n'y eût pas eu des ordonnances pour tous les goûts.

Jeanne toutefois, dont la tendresse inexpérimentée avait besoin d'être guidée, demeura dans un grand embarras entre ces deux extrêmes, la diète ou les viandes noires.

Par bonheur, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, nommé le père Thomassin, arriva sur ces entrefaites.

C'était le doyen d'âge de Staviator et même de la région.

Sec et vigoureux, il allait quotidiennement inspecter une propriété qu'il possédait à deux lieues de là, ce qui lui faisait quatre lieues parcourues régulièrement à pied dans sa journée, hiver comme été, sans compter le reste.

On racontait même qu'ayant oublié un matin sa montre au pied d'un arbre, il était retourné la chercher, le même jour et avait fait ainsi huit lieues sans être incommodé.

Jeanne le prit à part.

Elle commença par lui apprendre ce dont il s'agissait, puis elle lui demanda conseil.

Pour toute réponse, le père Thomassin se dirigea vers la veuve.

— Vous voilà alitée, lui dit-il, c'est un tort; les médecins sont des ânes, ne les écoutez pas; levez-vous, mangez et buvez comme à votre ordinaire; faites comme moi, vous ne serez jamais malade.

Puis le vieilard s'éloigna.

Très-exact pour ses devoirs de politesse, il n'aurait pas manqué pour rien au monde de visiter la veuve; mais ses principes d'hygiène lui interdisaient de rester longtemps au chevet des malades, et, dès qu'il leur avait donné l'excellent avis qui vient d'être mentionné, il se retirait immédiatement.

La nuit, Jeanne et Christine veillèrent auprès de leur mère.

Jeanne, tout éplorée, confia ses angoisses à Christine.

— J'ai peur, lui dit-elle en frissonnant; je me sens inhabile à bien soigner notre mère. Ces médecins sont remplis des meilleures intentions; mais ils se contredisent mutuellement, et leur science va à droite et à gauche pour atteindre le même but. Que faire? Quel parti prendre?

La veuve entendit chuchoter, et, l'esprit troublé par la fièvre, elle dit :

— C'est toi, Jeanne?... Oh! continue. Tu lis, comme de coutume, l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse?...

Et la veuve retomba dans son lourd sommeil, plein de rêves incohérents.

Toutefois, les paroles qu'elle venait de prononcer frappèrent les deux jeunes filles.

— Notre-Dame-de-Liesse! murmura Christine. Oh! si nous allions l'implorer!

— Que je le voudrais! répondit Jeanne en lui serrant les mains.

Elles se regardèrent.

A ce moment cruel où le secours des hommes leur manquait et leur semblait inefficace, douteux, l'aide de Dieu leur apparaissait comme l'unique moyen de salut.

Puis, presque en même temps :

— C'est impossible! dirent-elles. Nous ne pouvons aller à Liesse : nous ne pouvons quitter notre mère.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Nous lisons dans un journal :

« Depuis quelque temps, les journaux, les lettres de province ou de l'étranger, les conversations témoignent des craintes vives au sujet d'une prétendue épidémie de petite vérole qui sévirait sur Paris et spécialement sur certains quartiers.

« Nous pouvons, grâce aux relevés officiels de l'état civil, réduire ces assertions à leur juste valeur.

« Depuis trois mois, la mortalité par la petite vérole est du vingtième de la mortalité générale. C'est-à-dire que, s'il meurt cent personnes de toute espèce de maladies, il en meurt cinq de la petite vérole.

« Chose bizarre : si l'on consulte les tables de la mortalité générale des années précédentes, on trouve pour les mois correspondants les mêmes chiffres que pour ces trois derniers mois; on voit donc combien les craintes sont exagérées. »

En même temps un autre journal nous fournit ces renseignements :

« Ce n'est pas sans motif que l'on a établi un service supplémentaire de vaccination dans tous les hôpitaux. Le dernier bulletin hebdomadaire des décès, publié par la préfecture de la Seine, constate que quatre-vingt-trois personnes sont mortes à Paris de la petite vérole, tandis que, dans la même période, quatre personnes seulement en sont mortes à Londres. »

En présence de ces deux affirmations aussi nettes que contradictoires, chacun s'inquiète, et partout l'on crie, sur l'air des *Lampions* : « du vaccin! du vaccin! » Nous voyons l'autre jour, non un jeudi, sortir d'un ly-



cée, une nombreuse bande de collégiens. — Où va donc cette jeunesse, demandons-nous? — C'est, nous est-il répondu, la division des revaccinés.-- Le soir nous nous trouvons dans un salon ordinairement d'une placidité germanique, et peu accessible aux bruits et réunions du monde: la panique y était. On ne parlait que de petites vérole, de variole, d'épidémie courante, d'influence; en un mot : — il grélait!

Comme la conversation se prolongeait indéfiniment sur ce sujet et prenait le caractère d'une séance de l'Académie de médecine, nous gagnons doucement la porte; mais, dans l'autre chambre, nous trouvons... quoi? la petite fille de la maison, en grande occupation auprès de sa poupée... elle la vaccinait.

Hier encore nous fûmes témoin d'une querelle d'interieur, provenant des terreurs du moment. Une belle-mère menaçait son gendre de toutes ses foudres, s'il ne soumettail pas immédiatement sa femme à l'opération préservatrice. Celui qui ne partage pas la crainte générale, et qui du reste semble n'avoir qu'une médiocre confiance dans l'invention de Jenner, discutait savamment la question; il rappelait comment, dans son principe, la variole décimait la population; comment ces épidémies terribles laissaient ceux qui leur échappaient, pour la plupart, difformes, mutilés et défigurés. Mais il ajoutait que, ce principe existant dans notre économie, c'est s'exposer aux plus grands dangers que de vouloir s'y soustraire, sans qu'il soit détruit. Du reste, cette affection, selon lui, a fait son temps; elle a perdu toute sa malignité primitive; et il rappelait comment, de l'innoculation (qui consistait à choisir l'occasion la plus favorable, pour contracter la maladie inévitable d'individus chez qui l'éruption était simple et régulière), on avait passé à la vaccine, par suite de l'observation de Jenner, qui avait retrouvé sur les vaches, le même principe à l'état excessivement benin, et avait ainsi transporté chez l'homme le bouton alors bienfaisant de la *picate* ou *cow-pox*; mais il prétendait qu'aujourd'hui nos nouvelles conditions d'existence nous ont fait un tempéramment nouveau, et qu'enfin cet ancien procédé offre en définitive maintenant moins de garantie que de péril.

A tout cela, la belle-mère ne répondait point, mais elle reprenait sa thèse et terminait ses imprécations sur l'air des lampions, ou à peu près : « Du vaccin! du vaccin! »

Quant à nous, nous nous tenions cois, mais pariant tout bas avec nous-même que la jeune femme serait revaccinée. Nous avons gagné.

⁂ Voici un petit mot, tout récent et frais éclos d'hier, qui, bien que moderne, nous semble renfermer une malice naïve digne d'être notée. — Un père parcimonieux, un peu plus peut-être, affectait de ne distribuer à ses enfants, aux époques traditionnelles, que des cadeaux *utiles*. C'était lui qui offrait, par exemple, pour leurs fêtes : à sa fille une paire de bottines, et à son petit dernier, un bourrelet tout neuf. Au jour de l'an, il s'avisa de donner à son fils aîné, de sept ans..., quoi?... le dirai-je?... un pantalon!

Le lendemain, on est pressé, le père frappe à la porte de la chambre à coucher de son petit garçon :

— Allons, Auguste, dépêche-toi; comment, paresseux, tu n'es pas encore habillé?

Papa, je passe mes étrennes!

En vérité, je vous le dis, il en savait long celui qui a dit: La vérité sort de la bouche des enfants.

Combien de ces petits rapprennent le catéchisme aux pères qui l'ont oublié! Pauvres parents, nous croyons faire l'éducation de nos enfants, et... ce sont eux qui font la nôtre.

⁂ On nous annonce un pari gigantesque venu d'outre-mer. Deux yankees, dont on donne les noms, se sont lancés dans une gageure bien digne de cette race de hardis aventuriers. Tout le monde connaît les vélocipèdes, ces montures rapides, amies du macadam et du bitume, sorte de chevaux articulés qui mangent plus d'huile que d'avoine. Eh bien! c'est monté sur un de ces véhicules qu'un vélocipédiste de l'autre monde a parié de faire le voyage d'Amérique à Paris. Il compte profiter de l'époque où le détroit de Behring est glacé pour traverser en Asie; et, de là, par la Sibérie, la Chine et le désert de l'Obi (cela le regarde), il prétend gagner l'Europe et parvenir, par terre, à son but. Nous avions entendu parler d'étranges défis, de bizarres paris, de tours de force et d'adresse merveilleux, mais jamais de cet ordre-là. Peut-être, après tout, notre homme a-t-il un faux-fuyant dans son escarcelle, et pense-t-il simplement venir par un bateau à vapeur, toujours en selle sur son hippocycle? Le procédé serait, du reste, aussi peu ingénieux que peu commode et tout à fait indigne des mœurs américaines. Nous verrons bien.

⁂ Savez-vous ce que c'est que d'échanger ses pièces d'or contre des gros sous? Nous l'avons appris dernièrement, à propos de la vente des tableaux de San Donato.

Ces tableaux, comme vous le savez, ont changé de propriétaires à l'hôtel Drouot, par l'entremise du commissaire-priseur. La vente a été animée, la lutte chaude, les acquéreurs ardents, et les enchères ont atteint des élévations dignes des œuvres qu'elles représentaient, parfois même exagérées, dit-on. Nous n'en croyons rien, le beau n'étant jamais trop payé.

Voici un aperçu des prix auxquels sont parvenues les principales toiles qui composent la collection :

Henri IV et l'ambassadeur d'Espagne, par Bonnington, 83,000 fr.;

Christophe Colomb au couvent de Sainte-Marie de la Rabida, par Eugène Delacroix, 38,000 fr.;

Quatre autres toiles du même, ensemble, 60,000 fr.;

La Mort du Poussin, par Granet, 33,000 fr.;

Mosquée dans la Basse-Égypte, de Marilhat, 23,000 fr.;

La Mort de Jane Grey, par Paul Delaroche, 110,000 fr.;

Cromwell, du même, 23,000 fr.;

Lord Strafford, du même, 30,000 fr.;

Pierre le Grand, du même, 20,000 fr.;

Françoise de Rimini, par Ary Scheffer, 100,000 fr.;

Art et Liberté, de Gallait, 25,000 fr.;

Le Duc d'Albe, du même, 29,500 fr.;

Les Œufs cassés, de Greuse, 126,000 fr.;

Un Boucher, 59,000 fr., etc., etc.; perles et millions!

Cependant, au milieu de l'animation de la lutte, disons de la mêlée, ce nom de château de San Donato qui revenait sans cesse, affiché ou prononcé, nous intriguait. Qu'est-ce que ce château de San Donato? Nous nous étions en vain adressé à nos voisins, nul n'avait pu nous répondre. Nous avisâmes alors, perdu dans un coin, un petit homme, à nous fort connu, fort silencieux d'habitude, mais fort attentif toujours. En désespoir de cause, nous nous adressâmes à lui. — San-Donato, nous dit-il, est un château situé près de Florence, et qui appartient au prince Démidoff. Là-dessus notre homme nous a ouvert, avec la plus grande complaisance, tous les tiroirs de ses renseignements sur l'art et son histoire. — Mais, lui dîmes-nous quand il eut fini, pourquoi gardez-vous donc ainsi le secret de votre érudition spéciale? — Ah! oui, répondit-il, jeter ainsi à tout venant son petit bien lentement amassé, pour se voir contredit par des esprits superficiels, discuté par des ignorants, attaqué par des impertinents que l'on instruit et qui feignent de dédaigner un enseignement dont, en somme, ils profitent tout en en contestant l'auteur: échanger ses pièces d'or contre des gros sous, merci!

N'est-ce pas en effet là le rôle sacrifié de ces pauvres érudits obscurs au milieu du monde frivole? et le mutisme de notre homme, quoique blâmable au fond, car le savoir est l'héritage de tous, n'est-il pas excusable?

⁂ Un autre original nous a fourni ces jours-ci une théorie économique que nous voulons vous communiquer:

Il s'agissait des travaux de la ville de Paris, et comme d'habitude, on écrasait M. Chevreau, le nouveau préfet de la Seine, sous les souvenirs de son prédécesseur, qui, depuis qu'il n'est plus en place, a pour beaucoup de gens reconquis tous ses mérites et bien d'autres encore. On faisait donc le panégyrique de M. Haussmann, et les résultats de son administration étaient en grande faveur et chantés sur tous les tons.

— Ce n'est pas mon avis! interrompit tout à coup l'excentrique X..., qui, très-versé dans l'histoire de l'antiquité, en fait volontiers passer les traditions merveilleuses tout au travers de notre civilisation moderne: à la place de M. Haussmann, j'aurais voulu refaire tout Paris, et à bien moins de frais.

Ayant ainsi attiré habilement sur lui l'attention générale, X... continua:

— J'aurais pris tout simplement les trompettes de Jéricho pour démolir; puis, pour rebâtir, j'aurais eu tout bonnement recours à la vieille lyre d'Amphion.

— Fort bien, lui dit-on en riant, et en outre, votre méthode aurait eu cela d'heureux, qu'en cas d'émeutes vous pouviez vous passer de sergents de ville et d'agents de police, les trois cents cruches de Jéricho vous suffisaient.

A quoi notre mythologue répondit par ces mots d'une profondeur qui fait rêver:

— Oui, certes, car dans ces cruches il y avait des lumières!

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Vie du R. P. Lacordaire, par M. FOISSET, conseiller honoraire à la Cour impériale de Dijon. — 2 vol. in-8 avec portrait. — Prix: 15 fr.

Nous publierons dans le prochain numéro de la *Semaine*, un extrait de ce bel ouvrage, que nous croyons appelé à un véritable succès. Aujourd'hui nous nous contenterons de dire que ces deux volumes ont été composés avec des souvenirs et avec des lettres.

L'auteur n'est pas un panégyriste; c'est un [illegible] qui vient dire ce qu'il a vu et qui ne le dit que [illegible] il l'a vu.

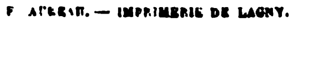
En lisant le livre, on s'apercevra qu'il a vu [illegible] qu'il le dit de même. C. LAWRENCE.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

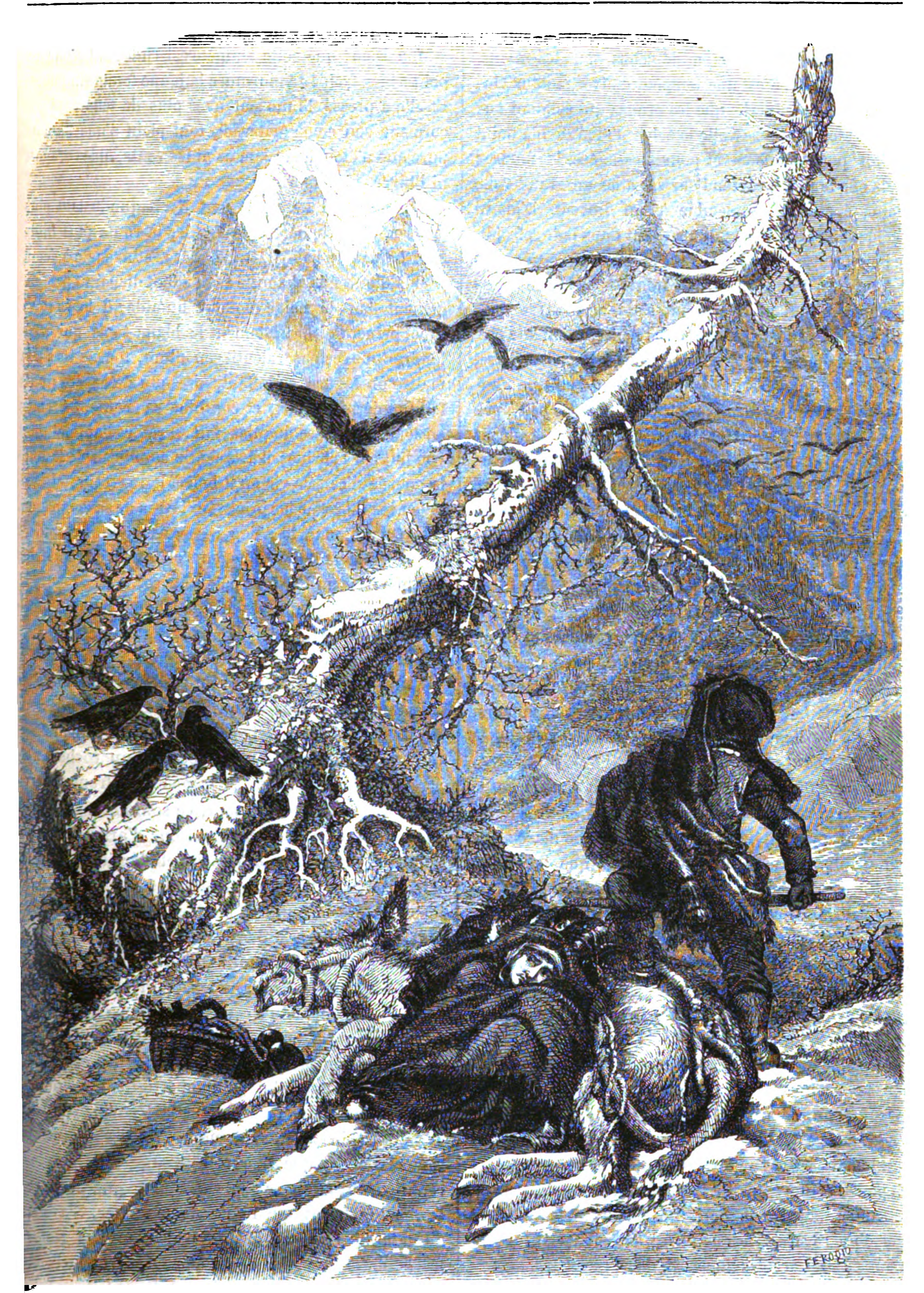
AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre



F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



La Neige.

LA NEIGE

[D]ans la gorge profonde, au pied des grands monts qui s'élèvent jusqu'à la région des nuages, le vent s'est engouffré, rapide et menaçant. Il se brise, sur son passage, aux contours des rocs nus; il courbe les vieux

troncs, il fait ployer les branches; ses mugissements sinistres se prolongent en mille échos dans les ravins, dans les vallées. C'est une tempête d'hiver, moins violente et moins superbe que les orages qui éclatent aux jours d'été, quand se voile le soleil d'or. Elle n'a point l'éclair pour diadème et pour messagère la foudre; mais elle apporte et étend sur ses ailes un grand voile blanc, épais, qui ressemble à un linceul. D'abord quelques flocons légers, tournoyant dans l'air refroidi, se balancent au souffle du vent et s'échappent du sein des nuages. Puis, bientôt, ses duvets glacés se pressent, se multiplient, se croisent, s'amoncellent; le vent, qui hurlait et menaçait tout à l'heure, semble s'être apaisé : il a cédé la place à une autre force, silencieuse, puissante et plus terrible que lui. Et nul bruit ne s'entend plus dans la gorge et sur les monts; mais peu à peu tout disparaît, tout est recouvert, et conquis, et voilé : le sentier étroit qui se découpe au flanc de la montagne, le lit du torrent durci par les gelées d'hiver, et le tronc vigoureux du mélèze, et le brin de mousse flétrie attachée au flanc du roc, et le frêle rameau du sapin, dernière verdure qui, dans ce désert attristé, rappelât encore les beaux jours, le printemps, l'espérance! Peu à peu le voile blanc a tout envahi et tout glacé sous ses flocons humides. Vie et chaleur, couleurs et bruit, s'effacent ensemble sous ce linceul, dans ce désert. A peine voit-on se dresser ici un roc à l'arête aiguë; plus loin, un vieil arbre au tronc noirci; partout ailleurs, rien que ces fins duvets, blancs et pressés; rien que la mort, rien que la neige!

Et, pendant ce temps, elle cheminait dans la gorge profonde et cotoyait le flanc des monts, cette humble troupe d'émigrants, cette pauvre famille de marchands ambulants, de voyageurs ou d'exilés, que la bise a glacée, que la neige a surprise. Le vent était âpre assurément, et le voyage long. Pourtant la jeune mère, solidement assise sur le dos de sa patiente monture, ayant ramené les plis de sa mante autour du doux visage de l'enfant bien-aimé, avait encore la force de lui parler et de lui sourire. Si la bise était froide, la mante était épaisse; la petite gourde à l'eau-de-vie était encore pleine aux trois quarts, et puis l'âne avait le pied sûr, le pauvre âne, le robuste compagnon! Le mari, le père enfin était là, et l'on pouvait sans crainte s'en remettre à ses soins. Ce n'est pas lui qui se serait jamais égaré sur les sentiers de la montagne!.... Et pourtant il avait l'air inquiet, lui, le conducteur de la troupe, le père, le mari. Parfois il interrogeait le ciel d'un regard presque navré, et, en glissant tristement à la surface des nuages livides, ce regard ne s'éclairait point... Là-haut, hélas! comme ici, partout la mort, partout la neige. Le silence funèbre se fait, les blancs flocons tournoient. Le sentier devient glissant, la marche de l'âne se ralentit. Parfois une âpre bouffée de vent soulève, sur son passage, un tourbillon de neige blanche et fine qui vient mouiller les cheveux noirs de la jeune mère et glacer le doux visage de l'enfant : « Mon Dieu! que cette tempête est rude!... Le pauvre petit a bien froid! » a murmuré la jeune femme inquiète. Et elle a pressé l'innocent avec plus de tendresse encore sur son cœur maternel, tout plein d'une flamme pure que n'éteindront jamais ni les vents, ni les orages, ni l'hiver, ni la mort.

Cependant la neige devient à chaque instant plus épaisse, l'atmosphère plus froide, la route plus difficile. Le pauvre baudet, transi et las, et aveuglé à demi, a plus d'une fois chancelé : son sabot disparaît profondément dans la neige molle et humide; il le soulève avec peine, flaire tristement le blanc tapis qui s'effondre sous ses pas, ralentit son allure, tourne vers son maître un regard suppliant, presque désespéré ; puis fait un dernier effort, et continue sa route. De temps en temps, le père inquiet fait arrêter l'animal qu'il conduit par la bride ; il détache du pommeau de la selle la gourde d'eau-de-vie où il boit à longs traits, et l'appuie avec un regard de prière aux lèvres de sa compagne.

— Quand donc la neige cessera-t-elle de tomber? murmure la pauvre femme, en s'efforçant de remercier son mari par un faible et pâle sourire...

— Quand... quand il plaira à Dieu! répond brusquement celui-ci.

Et l'âne s'est remis à marcher.

Peu à peu, cependant, le sentier disparaît, les nuages s'amassent, le ciel se voile... C'est la nuit qui descend sur les monts... et la neige tombe toujours! Le malheureux voyageur, parvenu au détour d'un rocher, s'est arrêté soudain, hésitant, se frappant le front, interrogeant du regard, tour à tour, ce sommet nu, ce buisson noirci, ce pli de terrain, ce tronc d'arbre; puis joignant ses mains avec désespoir, et s'écriant, d'un ton navré : « Que Dieu ait pitié de nous!... La nuit sera bien froide et la route est perdue!... Désormais il nous faut errer au hasard, dans cette gorge, dans ce désert, sans abri et sans secours... Que Dieu nous ait en pitié! » Un sanglot étouffé, s'échappant des lèvres de la mère, a seul répondu à cette douloureuse exclamation. Alors le courage du malheureux s'est réveillé un moment. Il est encore jeune et robuste, lui, il est homme, il est père! C'est à lui qu'il appartient de guider, de protéger, de défendre ceux que la Providence a confiés à ses soins et à son amour. Alors s'appuyant au rameau noueux que, dans son passage à travers la forêt, il cueillit au tronc d'un chêne, il traîne derrière lui l'animal mourant, qui refuse de marcher. S'avançant au hasard, d'un pas incertain et avec des gestes fébriles, il espère encore sortir de ce désert glacé, et reconnaître sa route, en se dirigeant d'après les contours de ce buisson, la situation de ce rocher, la lueur de cette étoile. Dans cette suprême angoisse, il va, vient, il cherche, il tâtonne, il lutte; il traîne l'anim[al] à sa suite, tantôt sur la pente de cette rampe, tant[ôt] dans les profondeurs de ce ravin... Hélas! vain esp[oir]

et vains efforts : les genoux du pauvre animal fléchissent, son souffle même est éteint, son regard est glacé. Sur la pente aux talus glissants il chancelle, il s'abat, il tombe... Il s'étend pour dormir de son dernier sommeil;... et le vent mugit, âpre et froid, et la neige tombe toujours!

Pauvre âne, pauvre serviteur, pauvre ami! Son pas était jadis si leste, sa voix discordante si joyeuse, son regard si caressant, quand il trottait, paisible, aux champs aimés, arrachant çà et là une tige de chardon, une poignée odorante de trèfle ou de sainfoin, tandis que le petit enfant, accroupi dans l'un des paniers, saisissait, tout content, l'une de ses longues oreilles grises! Maintenant sa voix est muette, son regard est éteint... et sa route est finie. La jeune mère et son enfant ont doucement glissé de ses flancs sur la neige. Hélas! hélas! la robuste croupe de leur compagnon ne les portera plus; son corps va les abriter. Un reste de chaleur pourra peut-être s'échapper de ses membres qui lentement se glacent et se roidissent. Le père du moins l'a pensé ainsi : il appuie doucement aux flancs de la pauvre bête la tête défaillante de la jeune femme à demi assoupie; il ramène les plis de la mante autour du petit corps transi et du visage éploré de l'enfant. Lui-même il s'agenouille dans la neige, il s'accroupit auprès d'eux, il les entoure de ses bras. Oh! comme il tremble! comme il souffre! Il souffre à la fois dans son corps meurtri et dans son cœur navré. Et que la nuit est longue pour ces malheureux, pour ces mourants! Parfois le père se relève brusquement; il fait quelques pas au hasard, sur la neige qui scintille et craque sous ses pieds; il élève vers le ciel une main qui défaille et qui tremble. Est-ce un geste de prière, est-ce un signe de défi? Et puis une plainte sourde et déchirante s'échappe de ses lèvres; et puis il revient, chancelant, vers ceux qu'il a tant aimés.

Pour eux, ils ne se plaignent plus. Un vague engourdissement envahit et repose leurs membres que la neige a glacés; ils s'acheminent, en sommeillant, vers une mort lente et douce. Parfois un rêve lointain reporte la jeune mère vers les champs aimés, semés de fleurs et baignés de soleil, où le gazon verdoyait sous ses pas, où de tièdes brises inclinaient les rameaux au-dessus sa tête. Elle croit y être encore, et, tout en sommeillant, serre contre son sein, avec un élan de joie, l'enfant qui lui sourit toujours si doucement à son réveil. Mais nul baiser, nul soupir, nul mouvement de l'innocent ne répond plus désormais à cette caresse de la mère : le bien-aimé, perdu dans les plis de la mante étoilée de pâles flocons de neige, dort maintenant d'un sommeil bien lourd, bien obstiné! Par bonheur, elle est froide et calme, elle sommeille, elle aussi. Oh! qu'elle ne se réveille jamais, jamais, la pauvre mère!

Et qu'elle ne puisse entendre surtout ce cri rauque et lugubre, le funèbre croassement de ces grands oiseaux à ailes noires qui viennent de s'abattre près d'elle, sur le tronc du vieux sapin! Car la nuit, hélas! s'est passée tout entière dans cette agonie, dans ces terreurs; et, à l'aube, les corbeaux cherchant leur pâture au hasard, dans les gorges et sur les sommets de la montagne désolée, ont aperçu en planant une tache noire sur la neige blanche. Ils ont compris d'instinct ce que cela veut dire; le temps de neige est pour eux le temps de la moisson. Ils ont senti le cadavre de loin; ils se sont communiqué, par de longs cris, la joyeuse nouvelle... Les voici venus, voletant, tournoyant. Les plus affamés ou les plus hardis se sont posés déjà sur le tronc renversé; et ils attendent, le regard étincelant, le bec entr'ouvert, la serre palpitante. Quelque chose leur dit qu'ils n'attendront pas longtemps... Que Dieu prenne en pitié l'innocence du petit enfant et la douleur du pauvre père. Les cris des oiseaux de proie l'ont aisément réveillé, lui, car il a mieux résisté aux atteintes du froid : il est homme, il est robuste. Mais quelle surprise et quel réveil! Voir accourir à tire-d'ailes ces oiseaux affamés qui peuplent les solitudes mornes et profanent de leur appétit la majesté des morts! Penser que bientôt il se trouvera sans force, sans arme et sans défense; qu'il les verra s'acharner, d'abord, sur le cadavre glacé du pauvre âne, fidèle compagnon des jours de labeur et d'allégresse; puis, horreur sans nom, angoisse indescriptible! fouiller de leur bec sanglant, et de leur griffe acérée, le front livide de la jeune mère, la chevelure blonde du petit innocent!... A cette effroyable pensée, le malheureux s'est levé, chancelant, égaré, usant ses dernières forces, brandissant vainement son bâton pour écarter la bande farouche qui s'abat, et levant en même temps, vers les sommets impassibles, vers le ciel morne, un regard desespéré.

En traduisant ainsi son attitude, son geste, nous n'exagérons rien: nos lecteurs s'en convaincront en jetant un coup d'œil sur la gravure qui précède notre récit. Ce geste, cette attitude, résument tout un drame, drame d'abandon immense et de navrantes douleurs. Et ce qui le complète encore, c'est le regard mourant de la mère, dont l'œil s'ouvre à ce bruit pour la dernière fois, qui voit d'un coup d'œil le grand désert de neige, les oiseaux noirs, le ciel livide, et qui, au delà de toutes ces horreurs, s'élève pour rencontrer Dieu.

Dieu! Espérons qu'il est là encore, par sa grâce, par son amour, par sa providence. Tout espoir n'est peut-être pas perdu pour ces pauvres abandonnés: si la tourmente les a surpris, si la neige les a glacés aux environs de ces sommets redoutés où la charité a posé ses avant-postes, la religion édifié ses hospices! Qui sait? dans un moment peut-être, les chiens du Saint-Bernard ou du Simplon vont apparaître le long des rocs, flairant la neige molle, fouillant, des pieds et du museau, les amas de neige durcie, et guidant vers les voyageurs désespérés ces serviteurs de Dieu, toujours prêts et toujours vaillants, que les tempêtes du ciel

n'effraient point, et que la grâce du Ciel conduit.

Telles sont les embûches, tels les périls insurmontables et navrants, que recèle la neige, cette froide parure de l'hiver, si blanche, si brillante et si douce.

ÉTIENNE MARCEL.

— La fin prochainement —

VIE DU R. P. LACORDAIRE

Par M. Foisset

—

Il appartenait à l'éminent magistrat qui, depuis les premières années de son adolescence, avait été lié avec Lacordaire, et qui ne l'avait jamais perdu de vue, de dire le dernier mot, — le mot de l'histoire, — sur le dominicain illustre qui inaugura les conférences de Notre-Dame et qui rétablit en France l'ordre de Saint-Dominique.

Nous ne ferons pas l'éloge de cet ouvrage, nous nous contenterons de reproduire la déclaration mise par l'auteur en tête de son récit; mieux que nos paroles, elle fera connaître l'esprit qui a inspiré et anime toutes les pages de cette grande et magnifique *Vie*.

« J'ai écrit ce livre, autant qu'il a été en moi, en la présence de Dieu, dans un esprit de soumission sans réserve à son Église, l'Église catholique apostolique romaine. Il y a cinquante ans que je suis sur la brèche pour la défense de ma foi. J'espère que Dieu me fera la grâce de mourir comme j'ai vécu; j'espère spécialement que la biographie du P. Lacordaire ne sera point un démenti donné par moi à une vie déjà longue, durant laquelle, j'ose m'en rendre ici le témoignage, je n'ai pas un seul jour manqué de fidélité ni à l'Église ni au Saint-Siége. »

Voici le fragment que nous avions annoncé à nos lecteurs.

C. L.

LACORDAIRE ORATEUR ET ÉCRIVAIN

Que dirai-je du prédicateur?

C'est un lieu commun de collége, que la nature fait les poëtes et l'art, les orateurs : *nascuntur poetæ, fiunt oratores*. Rien ne s'applique moins à Lacordaire : il naquit orateur comme d'autres naissent poëtes. Dès son premier âge, l'imagination débordait en lui, mais déjà sous la forme oratoire. Sa mère lui avait arrangé, comme on le fait pour les enfants, une petite chapelle : il y prêchait. « Asseyez-vous, Colette, disait-il à sa bonne, le sermon sera long aujourd'hui. » Et il prêchait avec tant de véhémence, que Colette effrayée lui criait à mains jointes : « Mais, monsieur Henri, ne vous échauffez donc pas tant, vous allez vous faire mal!—Non, non, répondait-il, il se commet trop de péchés! La fatigue n'est rien, je veux prêcher toujours! » On se souvient, écrivait Lorain en 1847, de l'avoir vu, à l'âge de huit ans, lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue (l'auteur favori de madame Lacordaire), imitant, à une fenêtre qui lui servait de tribune, les gestes et la déclamation des prêtres qu'il avait ouïs prêcher. J'ai dit ce qu'il fut à vingt-trois ans, comme improvisateur, à la Société d'Études de Dijon.

Tout homme a des ancêtres. Lacordaire orateur ne procède pas de Bossuet, qu'on négligeait singulièrement sous l'Empire, mais des deux idoles de notre adolescence, Jean-Jacques Rousseau et M. de Chateaubriand. Rousseau lui donna la note tonique, et M. de Chateaubriand le coloris. Par malheur, ces deux modèles, comme on sait, n'étaient point irréprochables : Rousseau n'a pas échappé à la déclamation, ni M. de Chateaubriand à la recherche. On ne faisait point au lycée de Dijon des études assez fortes pour préserver entièrement Henri de ce double écueil.

Je suis sincère, on le voit : je ne dissimulerai ni les lacunes de Lacordaire, ni ses défauts; mais il ne faut pas non plus qu'on les exagère.

Ses lacunes! Quel homme a été complet? Bossuet lui-même, si admirable par l'équilibre des dons suréminents qui étaient en lui, Bossuet a-t-il été un homme complet? Qui peut donc s'étonner qu'Henri Lacordaire ait eu ses lacunes?

Ainsi, je l'accorde, il n'était point assez théologien. Non assurément qu'il ne sentît vivement le prix de la science des choses divines ; il n'a pas tenu à lui, dans la force de l'âge, de s'enfermer trois ans à la Minerve pour s'initier à la doctrine de saint Thomas et à la tradition scientifique de son Ordre. Non qu'il ne se fût même, bien avant cette époque, efforcé de compléter ses études sulpiciennes par de vastes lectures théologiques, dans les trente mois qui suivirent son ordination au sacerdoce : mais il manqua de direction, je l'avoue, dans ses lectures, et d'ailleurs le temps lui fit défaut pour faire la synthèse des connaissances qu'il y avait puisées. Ce point concédé, hâtons-nous d'ajouter que Lacordaire était bien plus théologien, après tout, que ses contradicteurs n'ont voulu le reconnaître. A cet égard, les Dominicains d'Italie, qui sont les maîtres de la science sacrée, lui rendent pleine justice. Il a eu là, comme ailleurs, des aperçus de génie. Il existe de lui, par exemple, sur le dogme de l'Immaculée Conception, une lettre inédite qui fait le plus grand honneur à sa capacité de théologien, et ce n'est point, bien s'en faut, l'unique preuve qu'il en ait laissée; sa conférence sur la Trinité, entre autres, est un chef-d'œuvre d'exposition théologique. Enfin, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, dans ses plus grandes hardiesses il ne lui est rien échappé que Rome ait jugé digne de censure. Cela est considérable.

Je ferai un autre aveu. C'est que l'érudition pro-

prement dite n'était pas son fait : l'imagination fait les orateurs, elle ne fait pas les bénédictins. M. de Montalembert a eu raison de le dire : « Pas plus que M. de la Mennais, Lacordaire n'avait *étudié* sérieusement l'histoire, surtout celle du moyen âge. » Mais M. de Montalembert a eu tort d'ajouter : « On eût dit que son érudition se bornait au *De Viris* et à Cornelius Nepos. » C'est beaucoup trop restreindre l'idée qui doit rester du Père. Dans ses Conférences, on doit le comprendre, il n'aborde les faits que par les côtés qui parlent à l'imagination de l'auditeur, et peut-être n'était-il pas assez en garde contre ce que je nommerai la rhétorique de l'Histoire. De là ces évocations si fréquentes des grands noms de l'antiquité classique. Il est resté jusqu'à la fin sous le prestige de ces admirations de son adolescence. « Où est l'âme, demandait-il alors, où est l'âme qui comprendra la mienne? Et qui ne s'étonnera pas que le seul mot de Grande-Grèce me fasse frémir et pleurer? » C'était profondément sincère : il sentait ainsi, cela explique tout. Non, il n'avait pas *étudié* l'Histoire ; mais il avait lu tous les historiens que lisaient, au temps de sa jeunesse, les hommes lettrés qui possédaient l'instruction courante, et, par une sorte de divination, il a eu souvent, sur l'Histoire, des aperçus d'une portée vraiment supérieure. Quelques traits de sa *Lettre sur le Saint-Siége* n'eussent pas déparé le *Discours sur l'Histoire universelle.*

Enfin, le dirai-je? Lacordaire, chose presque incroyable chez un homme doué d'une imagination aussi merveilleuse que la sienne, n'avait point le sentiment des arts du dessin, ni celui de la musique. En littérature même, ainsi que l'a dit M. de Montalembert, son goût manquait, à certains égards, de sûreté comme d'étendue. Tout cela est vrai. Mais il ne faut pas en conclure, comme l'a fait un de ses plus récents et plus brillants panégyristes, M. Henri Delpech, que « sa prédication fit retentir dans la chaire un écho du *romantisme.* » Le mot propre a manqué ici à l'écrivain. Le nom de *romantique,* importé en France par madame de Staël, fut donné, vers 1820, à une école littéraire qui procédait d'elle et des frères Schlegel. Cette école tournait systématiquement le dos à notre dix-septième siècle; elle recherchait certains effets exotiques; elle déprimait la scène française et magnifiait les théâtres étrangers. Or Lacordaire était à l'autre pôle. Jamais, je le crois, il n'a lu Shakespeare, ni Schiller, ni Calderon, ni les œuvres de la nouvelle école de littérature. Sous ce rapport il s'était séparé de ses amis de la *Société d'Études.* Jamais il n'a goûté M. Victor Hugo. Lamartine lui-même n'avait trouvé en lui qu'une sympathie pleine de restrictions. Au contraire, M. Delahaye avait fait tout admirer à Henri dans les classiques français, et les tragédies de Voltaire presque à l'égal de celles de Racine. Or, en cela comme en tout, le P. Lacordaire demeura, toute sa vie, fidèle aux impressions premières de sa jeunesse. Il était donc classique de goût et de théorie. Il lui est arrivé comme à Bossuet de produire de grands effets avec des mots familiers : va-t-on faire de Bossuet un romantique? Cela ne veut pas dire que les saillies des Conférences du P. Lacordaire, comme les bouffées humoristiques de sa conversation, fussent toujours heureuses. Mais du moins n'étaient-elles pas systématiques. Ces saillies jaillissaient un peu au hasard, imprévues de lui comme de tout le monde. « Ceux qui me supposent des desseins cachés sous des expressions singulières, écrivait-il, n'ont pas la plus légère idée de ma nature, qui est toute spontanée et incapable de combiner d'avance de semblables accidents. Une fois le mal fait, si mal il y a, j'y tiens comme à un souvenir, comme à une tache qui rappelle un moment de la vie. » La vérité est qu'il n'en était pas toujours assez blessé; il sentait moins que d'autres certaines dissonances, qui lui échappaient à son insu ; il a pu lui arriver de manquer accidentellement de goût. Mais il y a loin de là à une bizarrerie délibérée, à la *dogmatisation* du grotesque, par exemple, comme elle est formulée dans la préface de *Cromwell.*

J'en dis autant de quelques images un peu ambitieuses du Père : le souffle de M. de Chateaubriand a passé par là. Mais en vérité ces taches sont rares chez Lacordaire; et combien l'historien de saint Dominique n'est-il pas plus irréprochable aux yeux du goût que l'auteur des *Natchez !* La recherche était dans M. de Chateaubriand comme une seconde nature ; une fois abandonné à lui-même, une fois privé de cet ami *prompt à le censurer* qui fut son ange gardien littéraire, M. de Fontanes, il est tout à fait dépourvu de simplicité. Lacordaire, au contraire, bien que son imagination si riche se complût dans la splendeur du vrai, Lacordaire était naturellement simple ; seulement, certaines réminiscences du *Génie du Christianisme* le gâtaient de loin en loin.

Ce que je reproche davantage au *Conférencier* de Notre-Dame, c'est son faible pour l'ingénieux. Il se laissait même aller jusqu'au subtil, et à cet égard madame Swetchine était loin de le retenir. Chose grave dans l'exercice d'un ministère aussi auguste que celui de la chaire sacrée, il n'a pas assez évité de donner à la vérité les apparences du paradoxe. En ce point, le P. Lacordaire ne s'est pas assez défié de l'une de ses qualités dominantes; il ne s'est pas dit assez que c'est parfois une infirmité que l'esprit. Il a cédé aussi (mais sans en avoir conscience, comme Joseph de Maistre et M. de Bonald) à une pente naturelle des âges de déclin littéraire, où les meilleurs font effort pour paraître neufs, ce qui les entraîne à tenter de rajeunir de vieilles vérités en les présentant sous un jour insolite et imprévu. C'est ainsi qu'il y a trop de métaphysique, et d'une métaphysique arbitraire, dans la *Législation primitive ;* il y en a trop aussi dans le plan et jusque

dans les titres des Conférences de Notre-Dame.

Prenons garde toutefois d'abuser de ces critiques. Les lacunes existent, les défauts existent, mais beaucoup moindres, encore une fois, qu'on ne l'a dit. Parce que le P. Lacordaire n'a pu se soustraire, non plus que nous tous, à l'atmosphère littéraire de son siècle, il ne faut pas le réputer incapable des qualités des maîtres : la simplicité et la sobriété. Combien de fois n'est-il pas classique dans la légitime acception du terme! Quoi de plus pur, même littérairement, que *l'Éloge du général Drouot !* Quoi de plus sobre que le récit de la bataille de Muret! Je ne connais personne, a dit M. Lorain, qui sache mieux, quand il le veut, se dépouiller de toute fausse couleur, et j'admire à quel point il sait être simple, non pas de la simplicité propre au dix-septième siècle, mais autant qu'un homme d'esprit puisse rester simple dans ce siècle raffiné. La lyre du Père a toutes les cordes : il a la simplicité, il a l'éclat, il a la flamme, il a le pathétique, il a la grâce. J'ai besoin d'inventer un mot pour exprimer à mon gré ce que j'admire surtout en lui : nul, de notre temps, n'a possédé, à ce point de continuité et de perfection, ce que j'appellerai *la vénusté* du langage. Dans la chaire, il lui arrivait parfois, comme à tous les improvisateurs, d'être inférieur à lui-même, et il le reconnaissait avec une vertu toute chrétienne. Mais, si l'orateur était parfois inégal, l'écrivain ne l'est presque jamais. Il a su, par une exception des plus rares, unir en sa personne deux dons qui semblent s'exclure l'un l'autre : il a été ce que n'ont pu être Fox, Mirabeau, Berryer, tout à la fois un orateur incomparable et un très-remarquable écrivain. C'est le témoignage d'un excellent juge que, de tous les improvisateurs connus, il n'y en a pas un dont les discours résistent aussi bien à la lecture que ceux du P. Lacordaire; il n'y en a pas qui aient conservé, dans cette redoutable épreuve, autant de vie, de flamme et de couleur. « Ceux qui l'ont entendu retrouvent aisément, quand ils le lisent, l'attrait invincible qu'ils ont naguère subi. Ceux qui ne pourront que le lire découvriront en lui, malgré tous ses défauts, à côté d'un orateur merveilleux, un écrivain d'un ordre supérieur. »

On a dit de lui qu'en écrivant, il reste orateur. Rien de plus exact; et cela est vrai, je crois, de toutes les natures véritablement éloquentes. Le souffle oratoire s'élève inopinément chez Lacordaire en toute occasion, pour peu que le sujet y prête, même dans ses lettres; et c'est là qu'on voit combien l'éloquence lui était naturelle. Madame Swetchine disait de lui : « On « ne le connaîtra bien que par ses lettres. » Elle entendait cela de son caractère. C'est tout aussi vrai de son talent d'écrivain. C'est dans ses lettres qu'on voit combien la simplicité était en lui *l'homme même*, pour rappeler le mot de Buffon sur le style. Il est bien autrement simple que Cicéron, et cette simplicité est d'un charme incomparable, car, tout simple qu'il est, la vénusté qui le caractérise ne l'abandonne jamais. Mais, au moment où l'on s'y attend le moins, une vérité d'un ordre élevé se présente à lui ; à l'instant il est ému, l'éclair luit et l'éloquence éclate.

C'est qu'avant tout, par-dessus tout, Lacordaire est spontané. L'art n'est pas absent; mais l'art même, chez lui, était presque entièrement spontané : il était né artiste en art oratoire, à ce point que, bien qu'il ne parlât assurément pas sans préparation, il n'a jamais eu la conscience complète de ses procédés de mise en œuvre, tant ils étaient soudains le plus souvent, et peu calculés. Aussi ne dites pas *qu'il se plie aux idées de son temps*. Il ne s'y plie point, il les a; il en est plein : s'il les exprime éloquemment, ce n'est pas flatterie (rien ne répugnerait plus à sa droiture), c'est émotion, c'est effusion d'une conviction propre ou d'une sympathie profondément ressentie. C'est même là ce qui a donné à son éloquence quelque chose de trop relatif, de trop *actuel ;* quelque chose qui, pour avoir été, comme l'a si bien remarqué M. Lorain, trop de ce temps-ci, risque d'avoir moins de prise sur la postérité.

Mais c'est par là précisément aussi qu'il a fait école. Dans l'ancienne prédication, rien d'actuel, rien de relatif : elle s'applique (je ne l'en reprends pas, à Dieu ne plaise!) à développer des vérités absolues, à les développer uniquement sous leur aspect le plus général, j'ai presque dit le plus universel ; elle habitait une région supérieure ; elle s'adressait à un auditoire abstrait, qu'on me passe le terme, à un auditoire de tous les temps et de tous les lieux. Lacordaire, au contraire, n'a eu jamais en vue que son auditoire français du milieu de ce siècle. Toujours il s'est attaché à présenter la vérité sans atténuation (il le croyait du moins), mais sous l'aspect le plus propre à lui concilier la France contemporaine, la France que la Révolution et les écoles publiques nous ont faite. Sans cesse il se représentait ce qu'il avait été lui-même à vingt ans; et plein d'une compassion ardente pour cette situation, qui avait été la sienne, il se demandait ce qu'un prédicateur aurait dû lui dire alors pour se faire écouter de lui et pour le ramener à Dieu. C'est ainsi que ses discours sont d'une vérité purement relative, qu'ils sont plus individuels, moins impassibles que ne l'avait été avant lui la parole sacrée. Il se sentait, nous le sentions un de nous; et c'est par là surtout qu'il avait prise sur nous. Chacun, en l'écoutant, était tenté de se dire : *Lui aussi, il a donc connu cela?* (M. Delpech.) Là était l'un des grands secrets de sa puissance. Rien assurément ne s'éloignait davantage de l'ancienne prédication, si souverainement impersonnelle. Mais rien ne contribuait plus à ouvrir, à gagner les cœurs; rien ne donnait plus de vie à la parole du Père. La vie, voilà ce qui personnifie la prédication lacordairienne. C'est par là que le Père a renouvelé le ministère de la pa-

role évangélique. Elle était inanimée; il l'a rendue vivante. Toute sa rénovation de la chaire sacrée est dans ce peu de mots. Avant lui, il n'y avait plus, depuis plus d'un siècle, que des pastiches plus ou moins heureux de Massillon : même coupe de phrases, même symétrie dans la période oratoire, même cadence dans les mots, au milieu d'une certaine abondance de lieux communs, mais aussi d'une grande disette de pensées et d'une inanité théologique encore plus grande. Tous les sermons se coulaient dans le moule reçu. Ce moule banal s'imposait à tous. La forme était la grande affaire du prédicateur : quand il avait fait une phrase bien tournée, il cherchait ce qu'il mettrait dedans. Voilà la prédication monotone et vide que j'ai entendue partout dans ma jeunesse. Il y avait encore des hommes d'un vrai talent, le P. de Maccarthy, entre autres; mais l'originalité faisait défaut. Eh bien! il fallait sortir du convenu. Le moule était usé, il fallait qu'il fût brisé : il le fut. Lacordaire vint, et avec lui la spontanéité, l'individualité, l'actualité (je demande pardon de ces barbarismes). Avec lui, encore une fois, parut la vie : ce mot dit tout. Elle ne s'est point retirée depuis. Il y a une école de prédication qui procède de lui : c'est l'école dominicaine. Cette école a ses côtés défectueux : elle est trop spéculative, mais elle garde le manteau d'Élie. Qu'elle reste fidèle à l'exemple qui lui a été donné : que, sans s'écarter de la vérité du dogme, qui est éternelle et par conséquent absolue, elle s'inspire incessamment des besoins présents des âmes, et elle conservera le don par excellence, le don de la parole vivante, la seule qui communique la vie.

Que l'on me comprenne bien : je n'entends pas rabaisser la grande prédication du dix-septième siècle, manifestement supérieure à la nôtre; je ne parle que de celle qui a suivi. Je ne prétends point qu'un Bossuet, s'il nous eût été donné, n'eût pu renouveler de nos jours l'éloquence de la chaire, sans la rendre aussi individuelle, aussi relative, aussi personnelle que l'a fait Lacordaire. Je n'écris pas un cours de littérature, j'écris l'histoire; je dis ce qui est, et, quand je le puis, le pourquoi de ce qui est. Comme historien, donc, j'affirme que l'éloquence de Lacordaire est une date, et qu'en lui et par lui a commencé une prédication véritablement neuve, sans pour cela être nouvelle : c'est la prédication qui a saint Thomas pour docteur et les *Conférences de Notre-Dame* pour modèle. Oui, l'éloquence de Lacordaire est une date : et la preuve, c'est que son action s'est étendue sur plus d'un orateur sacré élevé à une tout autre école, sur le P. de Ravignan, par exemple. Certes le P. de Ravignan ne procède pas originairement de Lacordaire, il procède en droite ligne de Bourdaloue et des souvenirs du parquet de Paris. Mais comment n'aurait-il pas tenu compte des Conférences de 1835 et de 1836, de cette prédication si neuve et si jeune qui avait, comme par enchantement, peuplé d'une foule compacte et émue le vaste désert des nefs de Notre-Dame? Qui peut nier qu'il n'ait cherché, lui aussi, à rajeunir avec tempérance, dans la mesure des dons qui étaient en lui, des thèses d'une vérité trop ancienne et trop connue? « Un peu d'imitation d'une manière qui ne serait pas naturellement la sienne se fait sentir, écrivait madame Swetchine le 18 avril 1837, et l'on cesse d'être maître là où l'on imite. Mais c'est là un bien touchant témoignage de son zèle pour la vérité, qui lui fait prendre tous les moyens qu'il croit efficaces et puissants, dussent-ils contraindre sa nature et moins flatter son amour-propre. » Aussi eut-il la gloire de conserver un auditoire en succédant à Lacordaire. Cet auditoire n'était pas absolument le même que celui de 1835 et de 1836. Il était moins nombreux. Beaucoup des admirateurs de l'abbé Lacordaire lui firent défaut; beaucoup aussi lui restèrent, et il en eut d'autres, que la prédication nouvelle inquiétait et irritait, mais que rassurait la sienne. Il plaisait par la belle ordonnance de ses discours, par l'ascendant même des idées qu'il exposait, dans une langue riche et nouvelle. Ses mouvements étaient libres et vrais; il avait, lui aussi, une noblesse naturelle incomparable, bien que différente de celle de notre ami. Il se plaçait à une grande hauteur, à celle d'où descend l'autorité. Enfin la sainteté rayonnait de son beau visage, et les âmes, a dit Lacordaire, allaient à lui par une pente naturelle : il les aimait et elles l'aimaient. Voilà comment il a réussi à instituer une œuvre que nul avant lui n'avait osé tenter : la communion générale de Notre-Dame. Ce sera sa couronne dans l'éternité.

Mais combien Lacordaire orateur était plus original et plus puissant! Il était orateur de la tête aux pieds. Jamais la chaire n'a connu un visage plus jeune, plus illuminé par le rayon intérieur. Je vois encore cette figure ovale, légèrement allongée, s'élargissant vers les tempes; ce front élevé, saillant et débordant les yeux. Ce n'était pas seulement le visage et le geste qui parlaient en lui : il marchait dans sa chaire, il se transportait d'un côté de la tribune à l'autre avec une lenteur cadencée qui marquait l'entière participation de toute sa personne à l'action oratoire. En de certains moments, l'attitude inférieure du corps précédait et faisait pressentir avec une aisance infinie ce qu'allaient dire la tête et les bras.

La taille svelte du Père, si heureusement proportionnée avant qu'un embonpoint maladif la dénaturât, revêtait alors une majesté, une grandeur indicible. Sa stature un peu grêle était oubliée; l'auréole du génie enveloppait l'orateur; il était littéralement transfiguré. L'éclat du visage, la beauté du regard, l'autorité du geste, la passion du drame, la magnificence de l'expression : tout se réunissait en un ensemble aussi harmonieux que puissant et produisait une vraie fascination, dont l'auditoire haletant se faisait le complice. L'œil, d'une limpidité si éblouissante, prenait pa

une expression terrible, et la bouche alors était superbement dédaigneuse. Mais on ne dira jamais assez combien tout cela était naturel, et combien ce naturel dissimulait ce qu'il y a parfois de trop *lustré* peut-être dans les *Conférences* imprimées.

Nul n'a mieux compris Lacordaire orateur que M. Delpech. Il ne lui demande pas d'être Bourdaloue ou Bossuet; il a bien su voir que le Conférencier de Notre-Dame n'avait pas affaire, comme les orateurs du grand siècle, à une société née dans la foi. En 1835, le doute était dans l'air. « C'était un courant établi qu'il fallait dériver. Le premier soin devait donc être de pénétrer dans ces eaux, si mêlées qu'elles fussent, pour en déplacer le lit et la pente avant de songer à les épurer. » (M. Delpech.) La France d'alors était affolée de politique : quoi d'étonnant que, voulant, comme M. de Chateaubriand, la ramener au Christianisme par l'admiration des choses chrétiennes, le missionnaire des temps nouveaux, converti lui-même par l'évidence du bien qu'a fait la Religion aux sociétés humaines, se soit attaché d'abord à mettre en lumière ce côté de sa préparation évangélique? Il ne s'en est pas tenu, du reste, à ces combats d'avant-garde, il en est venu au centre du dogme, au péché originel, à la rédemption, à Jésus-Christ, et c'est là peut-être ce qu'il a produit de plus achevé.

Faut-il revenir sur le succès de ces Conférences? « Lues, dit M. Delpech, elles attirent; entendues, elles subjuguaient : à la sympathie, l'action oratoire ajoutait l'autorité. Dans la perspective de la chaire, l'ensemble dominateur de la personne de l'orateur l'emportait sur tout le reste. De ses traits délicats, on ne voyait que les grandes lignes, accentuées et sévères. L'éclair de son regard, trop pénétrant ailleurs, était là dans la note juste. Sous les plis du manteau, ses formes élancées offraient plus de plénitude et de force. Il paraissait plus grand que nature. La première impression qu'il produisait était celle de la surprise mêlée d'attrait que suggère un être étrange et fort. Tout perpétuait cette impression : geste, intonation, débit, attitude générale.

« Le geste était à la fois instinctif et réfléchi. Sobre au début, lent, contenu, accentué, il s'élargissait avec le sujet. Tout à coup les bras s'ouvraient en croix, ou bien ils décrivaient une vaste courbe. Une émotion sincère, profonde, inspirait, soutenait, expliquait l'effet de la ligne. Le geste avait une valeur morale; l'âme et le corps agissaient de concert. Aux instants pathétiques, les mains s'agitaient par des frémissements incertains et semblaient secouer sur l'auditoire la flamme d'une torche. Je ne sais quel rayonnement partait alors de cette main, se croisait avec l'éclair du regard et traçait autour de la tête comme une auréole prophétique.

« La voix de Lacordaire n'avait pas ces vibrations délicates et veloutées dont le charme enveloppe une petite enceinte et se perd dans une grande. Claire, incisive, susceptible de force et de passion, cette voix s'échauffait par degrés, devenait frémissante, grandissait, remuait, entraînait, trouvant aux instants douloureux des vibrations poignantes comme un gémissement et un sanglot. Les défectuosités du timbre étaient promptement effacées par la puissance et la vérité du débit. Martelée au début, la parole grandissait avec l'émotion, se précipitait, et, arrivée au comble, s'abaissait parfois d'une façon subite, comme si elle eût disparu dans un gouffre. L'articulation des derniers mots était alors si frémissante et si rapide, qu'elle en devenait presque insaisissable. On aurait dit que la parole, insuffisante à suivre le vol de la pensée, se laissait emporter par elle, effleurant à peine les lèvres.

« Telle fut cette action, mélangée de calcul et d'inspiration soudaine, mais toujours profondément sincère. Tout n'était pas naïf, involontaire dans ces mouvements, mais tout était naturel. Ce n'était pas une parole apprise : c'était une âme. Cette âme, pour parler son langage, *rompait les digues de la chair et se jetait à corps perdu dans l'âme d'autrui.* » (M. Delpech.)

Foisset.



CHARLESTON

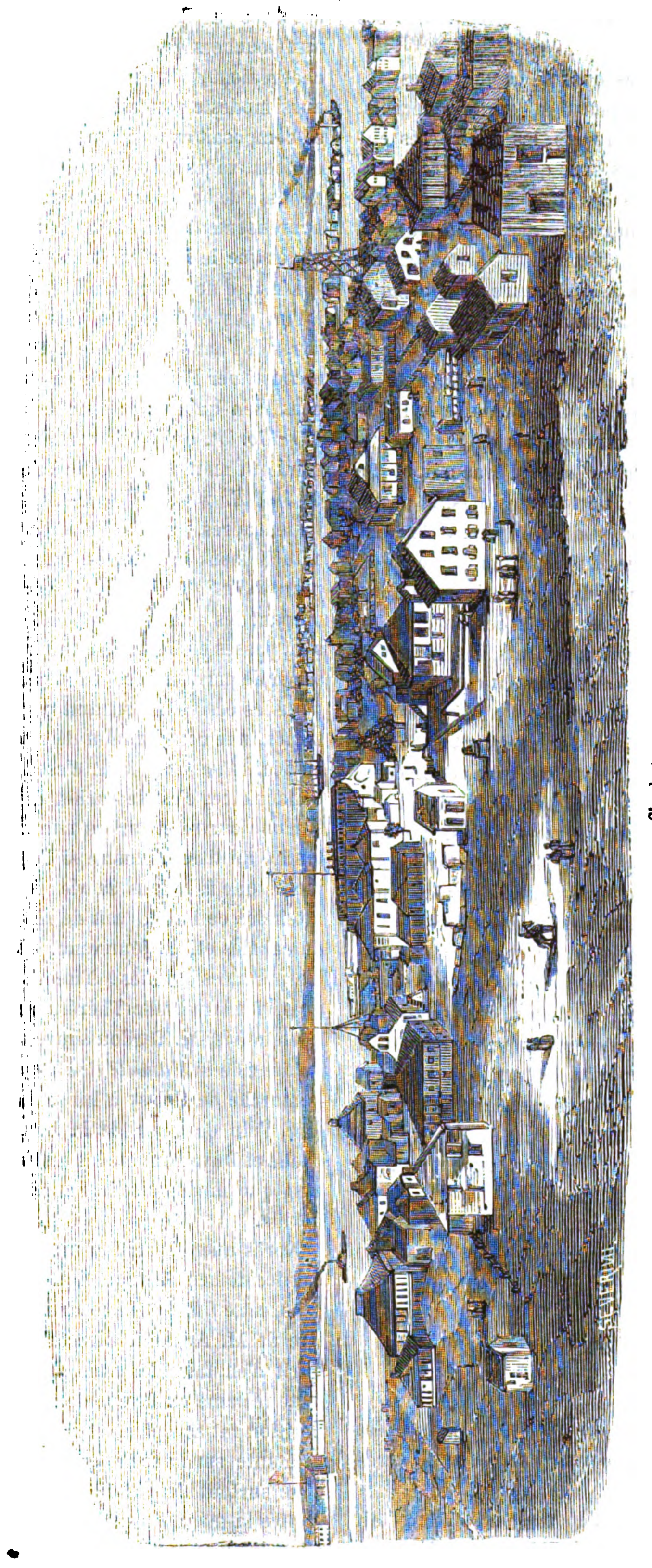
Le nom de Charleston est inscrit en glorieux et sanglants caractères dans les Annales de la grande guerre américaine. Cette ville est une des principales de la Caroline du Sud, province des États-Unis, située sur l'océan Atlantique, entre la Caroline du Nord et la Géorgie. C'était, comme on l'a dit, « la ville sainte des esclavagistes. » Le drapeau de l'insurrection y avait été levé pour la première fois. Le gouvernement de Washington cacha quelque temps ses projets sur cette place; son importante position, son port, ses formidables fortifications, commandaient aux Nordistes ou aux fédéraux de diriger contre elle tous leurs efforts; de plus, quel ne serait pas le prestige qu'ils enlèveraient à leurs adversaires s'ils parvenaient à s'emparer de la métropole de la rébellion? Mais les plus grands obstacles se dressaient devant cette entreprise.

L'art et la nature ont fait de Charleston une place de guerre de premier ordre. Tout le pourtour de la rade, sur un développement de quatre ou cinq lieues, est couvert de forts et de redoutes; un de ces forts est le fort Moultrie, que représente notre gravure. Au milieu de la rade, deux îlots ont chacun leur forteresse. Les quais de la ville étaient hérissés de travaux de défense; des navires cuirassés, des rangées de pieux, des machines infernales, complétaient, du côté de la mer, les moyens de résistance; du côté de la terre, la nature avait plus fait que l'art : des marécages aux exhalaisons

pestilentielles, des cours d'eaux trop peu profonds pour permettre à des canonnières de s'y engager, des forêts épaisses, deux fleuves larges de plus d'un kilomètre, rendent l'investissement de la ville impossible. C'est devant cette place que le général Gillmore vint ouvrir un des siéges les plus meurtriers de l'histoire.

Après s'être emparé de tous les îlots marécageux qui s'étendent le long du rivage, Gillmore arriva dans l'île de Folly, à une douzaine de kilomètres au sud-est de Charleston; un petit détroit le séparait de l'île Morris, étroite langue de sable située à l'entrée méridionale de la rade. Le 10 juillet, il démasqua ses batteries et canonna les ouvrages de la rive opposée. Bientôt huit mille hommes de l'armée fédérale traversèrent le détroit, s'emparèrent des fortifications de l'île Morris et s'y établirent. Malgré une attaque infructueuse, où plus de deux mille hommes laissèrent la vie, Gillmore parvint à s'y maintenir.

Beauregard, qui commandait à Charleston, profita de la défaite de son rival devant le fort Wagner, pour augmenter ses travaux de défense. Le fort Wagner fut agrandi, armé de pièces de gros calibre; le fort Gregg fut revêtu de plaques de fer; on sema de nouvelles machines infernales autour du fort Sumter, et on établit de puissantes batteries sur les terres voisines de l'île Morris. Le 17 août, Gillmore rouvrit le feu; pendant huit jours, il fit pleuvoir une grêle de fer sur les positions des confédérés. Bientôt les forts Sumter et Wagner ne furent plus qu'un amas de ruines. Devant la menace d'un bombardement de Charleston, Beauregard, après un refus énergique, évacua les forts Wagner et Gregg et l'île Morris entière. Gillmore s'y établit aussitôt. L'entrée du port était bloquée, mais la ville offrait dans ses fortifications un obstacle si grand à un assaut, que le général fédéral fut forcé de s'en tenir à un blocus; il engagea alors, avec les forts ennemis, un véritable duel d'artillerie. La grande puissance des pièces employées dans ce siége était un fait inouï dans les Annales de la guerre : on y voyait des canons Rodman à âme lisse et des canons rayés de Parrott, lançant des boulets de 150 à 200 kilogrammes; leur portée était de 9 à 10 kilomètres. Sur mer, les *monitors* rivalisaient avec les batte-



Charleston.

ries de terre. On a calculé que les trente-quatre canons de l'artillerie de marine dirigés contre Charleston pouvaient lancer sur un seul point 4,000 kilogrammes de fer. Le siége continua plusieurs mois avec toutes ses horreurs.

Sur les divers points des opérations militaires, les fédéraux obtenaient peu à peu des résultats décisifs. Accablés sous le poids des revers, les confédérés entrèrent en pourparlers, mais sans que la guerre se ralentît. Grant était à la tête des armées du Nord et se préparait à frapper le coup de grâce ; Sherman lui tendait la main et marchait rapidement à travers les Carolines pour se joindre à lui. Beauregard, attaqué par trois corps d'armée, se voyait forcé d'éparpiller ses troupes dans le vain espoir de défendre les trois positions, menacées à la fois, de Colombia, Augusta et Charleston. La première de ces villes fut prise le 16 février 1864; aussitôt Sherman envoya un fort détachement vers Charleston pour en hâter l'évacuation. Le général confédéré, Hardee, ne l'attendit pas, et dès le 17, il commença ses préparatifs de départ. « Pendant la nuit, de terribles explosions firent trembler le sol et de vastes incendies s'allumèrent sur divers points. Hardee livrait aux flammes les ponts des chemins de fer, les magasins d'approvisionnements, les entrepôts de coton, les arsenaux, les chantiers de construction, les navires cuirassés. » Bientôt la ville offrit le plus lamentable spectacle : toutes les rues étaient en feu, la poudrière sautait, enterrant sous ses ruines deux cents cadavres! Quand le premier régiment fédéral put pénétrer dans Charleston, il ne trouva plus, au milieu des décombres, que quelques habitants réduits à la famine la plus affreuse et dans le plus complet dénûment. Tous les riches planteurs s'étaient enfuis.

La prise de Charleston laissait au pouvoir des fédéraux 450 pièces d'artillerie, leur permettait d'employer sur d'autres points la flotte de blocus, et donnait une base solide d'opérations. Cette conquête, qui enlevait aux Sudistes une grande partie de leur prestige, eut une influence décisive sur la guerre. Bientôt Lee se rendait au général Grant.

XAVIER DE CORLAS.

LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

(Voir page 374.)

—

LE BŒUF GRAS

Continuons à suivre dans ses principales étapes les développements et les transformations de cette cérémonie carnavalesque.

C'est en 1821, à peu près à l'époque où l'on décrétait la création du jury de concours, que l'Amour, jusque-là juché, dans une sorte de palanquin, sur le dos de la bête, fut transféré dans un char, à la suite d'une culbute où il s'était cassé le nez et avait failli se casser la tête. En 1834, une indemnité de 2,000 francs fut accordée par l'administration de la police municipale aux bouchers qui, après avoir acquis le bœuf gras, se chargeaient de la cérémonie : peut-être une allocation aussi modeste pouvait-elle suffire, au temps où le cortége se composait exclusivement d'une douzaine de druides ou de sauvages qui entouraient l'animal ; aujourd'hui, on dépasse de beaucoup cette somme, à laquelle viennent heureusement s'adjoindre les dons des grands personnages que le bœuf visite dans sa promenade.

L'usage de donner au bœuf gras un nom emprunté à l'un des événements, des types, des pièces ou des livres de l'année, remonte à 1845. On pourrait presque reconstituer l'histoire de ces vingt-cinq dernières années rien qu'avec la liste des bœufs gras. Depuis le *Père Goriot*, qui fut le premier ; *Dagobert*, — non pas celui qui mettait sa culotte à l'envers, mais le *Dagobert* du *Juif-Errant*, et *Monte-Cristo*, qui vinrent immédiatement après, jusqu'à *Chilpéric* et *Port-Saïd*, qui ferment actuellement la liste, en passant par *Sébastopol*, *Bomarsund*, *Solférino*, le *Vieux Garçon*, on aurait la plupart des grands faits politiques et littéraires qui se sont passés en France. Donner un nom au bœuf gras, servir de parrain à ce triomphateur, cela est devenu pour les écrivains, surtout pour les écrivains dramatiques, une consécration de succès très-goûtée et très-enviée. *Être bœuf gras*, c'est la suprême consécration de la gloire, c'est le cachet de la popularité imprimé sur une œuvre et sur un nom. On ne peut guère prétendre au titre d'illustre si l'on n'a été bœuf gras au moins une fois dans sa vie. Aussi, que d'efforts pour atteindre ce but de tant de rêves ! que d'intrigues, que de cabales et, le jour venu, que d'amers déboires et d'espérances trahies! Timothée Trimm a été bœuf gras, mademoiselle Thérésa aussi, M. Émile Augier quelquefois, M. Sardou souvent. En certaines années, l'auteur de la *Famille Benoîton* a failli accaparer tout le marché de Poissy à lui seul. Il est le candidat préféré, l'élu de cœur de la boucherie parisienne ; Fléchelle et Duval ont été les instruments de sa gloire autant que mademoiselle Fargueil et M. Félix du Vaudeville.

Après une disparition momentanée en 1848 et 1849, car décidément la république porte malheur aux bœufs gras, cette *institution* reparut en 1850, grâce à l'initiative de M. Arnault, directeur de l'Hippodrome, qui offrit d'en faire les frais, dans l'espoir d'en tirer une forte réclame en faveur de son établissement. Sa proposition fut acceptée, et le bœuf gras fit une rentrée éclatante sur la scène qui pleurait son absence. Mais c'est surtout depuis 1855 qu'on s'est appliqué à accroître la magnificence et la pompe du cortége : on a joint dès lors aux sacrificateurs classiques une escorte considérable de guerriers romains ou de mousquetai-

es, d'hommes d'armes, de reîtres, de lansquenets, de ardes françaises costumés avec exactitude; on a tâché 'en faire une sorte de grande cavalcade historique, vec chars, défilés, musique militaire et tambours, ans préjudice du côté allégorique et surtout mytholo- ique de la cérémonie, qui persiste toujours.

Le nombre des bœufs a été augmenté : au lieu d'un eul, on en promène maintenant trois, souvent quatre, endant les trois jours que dure la solennité; et le Mardi gras, ils figurent tous quatre ensemble dans le ortége, généralement portés eux-mêmes sur des cha- iots. Il y a aujourd'hui une vingtaine d'années qu'ils oulent ainsi voiture, comme il sied à des triompha- eurs. D'autres chars, décorés des attributs de l'agri- ulture et des divers produits de chaque saison, sui- ent par derrière, et la marche est close par le grand har invariable, où l'on voit s'étager toutes les divini- és de l'Olympe, au nez rouge, aux lèvres bleuies de roid, et où grelotte au sommet un petit Amour en- humé qu'il faut moucher toutes les cinq minutes. La oule ne se lasse pas de courir à ce spectacle enchan- eur, et du dimanche au mardi gras, toutes les rues ue doit suivre le cortége, d'après l'*ordre et la marche* rendu par les crieurs et soigneusement consulté par les urieux, sont, une heure ou deux avant le passage, encombrées par une foule qui rend la circulation im- possible.

Dans ces dernières années, le succès le plus popu- aire a été pour le cortége de 1866, grâce à la belle prestance des quatre triomphateurs, à l'adjonction d'un porc gras dans la cérémonie et à l'énorme géant de charpente et de carton que les ordonnateurs de la fête naient calqué sur le Gayant des *ducasses* de Douai. Ce Gargantua de trente pieds de haut, qui, à chaque station, ouvrait une bouche grande comme le porche d'une cathédrale, pour y engloutir des cochons de lait, des pâtés énormes, des barriques de vin, pêle-mêle avec les marmitons et les échansons qui le servaient et qu'il rendait aussitôt après les avoir avalés, pour les dévorer de nouveau, a singulièrement diverti la foule. Les yeux que roulait le monstre et la langue qu'il se passait sur les lèvres ont excité plus d'admiration que tous les prodiges de la mécanique moderne. Plaisir innocent, après tout, et digne d'un carnaval de l'âge d'or!

On se montrait le bœuf gras *Événement*, qui dut à l'heureuse chance de son nom de hasard la rare, l'u- nique faveur d'échapper à l'abattoir. Le magnifique M. de Villemessant n'a pas voulu qu'un bœuf honoré du nom de son dernier journal fût tué comme un animal vul- gaire, et il a racheté sa vie au prix de mille écus. Mais le lendemain, M. de Villemessant, que sa ma- gnificence n'empêche nullement d'être un homme d'affaires, se voyant sur les bras un bœuf de douze ou treize cents kilos, fut pris d'une idée sublime. Il courut chez le directeur du Châtelet, et lui vendit, moyennant cent cinquante francs par soirée, le droit d'enrôler l'intéressante bête parmi les acteurs de la revue la *Lanterne magique*, où il était évident d'avance qu'il ne devait paraître nullement déplacé. Et voilà comme les habiles gens trouvent moyen d'acheter un bœuf gras mille écus, non-seulement sans débourser un sou, mais en gagnant quinze cents francs et en gardant le bœuf, indépendamment du plaisir d'avoir satisfait une fan- taisie princière et de s'être arrangé une réclame origi- nale.

Ce qu'il y a de meilleur, c'est que l'idée, puisqu'on appelle cela une idée, n'a pas été plus mauvaise pour le directeur du Châtelet que pour celui de l'*Événement*. Les bourgeois qui avaient vu tout leur soûl les quatre bœufs gras pour rien, et le porc, et le géant, et le char, et les mousquetaires par-dessus le marché, ont payé parfai- tement cinq et six francs pour se procurer la satisfac- tion d'aller le revoir sur les planches. O Athéniens de Paris, vous méritez bien les spectacles qu'on vous donne!

Mais si le peuple a été content, je dois avouer que les connaisseurs ont exhalé des plaintes amères. Le jury, à ce qu'il paraît, est revenu à ses vieux errements : au lieu de choisir, comme il faisait depuis quelques années, des types trapus, bas de jambes, de forme cy- lindrique, ramassés dans leur taille, il a sacrifié les vrais principes au goût frivole et peu éclairé du public, et, par une criminelle condescendance, il a élu des bœufs gigantesques, d'un engraissement dispendieux, dont le seul avantage est de séduire les yeux de la foule ignorante. Je ne sais pourtant si, dans le cortége de 1866, il y avait un seul produit qui égalât ce mons- trueux bœuf gras de 1842, dont le poids s'élevait à 1,900 kilos; mais il est évident que la tendance est de tout sacrifier à la pesanteur et à la dimension. Il faut entendre là-dessus les gémissements de M. Valserres, du *Constitutionnel*. Un homme convaincu que ce M. Valserres, un pasteur des temps homériques, un journaliste qui prend son sacerdoce au sérieux! M. Valserres flétrit les complaisances déplorables de ce jury dégénéré qui, parmi tant de héros sou- mis à son appréciation, va choisir des animaux vul- gaires, « engraissés sans discernement, » et dont la masse énorme n'est qu'une « enseigne décevante » pour les vrais gourmets. Il soumet à une critique sévère, mais juste, les lauréats promenés en pompe dans les rues, au carnaval de 1866, et nous apprend, avec un accent d'indignation concentrée, que le n° 1 avait un air disgracieux et « manquait de culotte » (un bœuf sans culotte, peut-on pousser le mépris des saines traditions jusque-là?); que le n° 3, bien que préféra- ble, était totalement dépourvu de *distinction* dans son ensemble. Ah! le jury est bien coupable, et j'ai rougi moi-même de mon admiration ignorante, en lisant l'ar- ticle ému de M. Jacques Valserres. Avoir admiré deux bœufs, dont l'un manquait de distinction et l'autre de

culotte, c'est là une humiliation dont je ne me consolerai pas, je le sens.

Tel est l'historique succinct, mais consciencieux, de ce grave chapitre d'histoire. Puissent les garçons bouchers qui me liront me savoir gré des recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour leur complaire! Je ne réclame point d'autre fruit de mes veilles. — *Hæc utinam Viscorum laudet uterque!* Que Duval et Porret me louent, cela suffit à mon ambition.

Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Et si Fléchelle lui-même daigne approuver mon ardeur, alors de mon front triomphant j'irai frapper les étoiles.

V. FOURNEL.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361 et 380.)

—

XIII

Espérant que son frère Joseph pourrait être autorisé à devancer l'époque de son retour dans ses foyers, Françoise Thévenard lui fit écrire par Jeanne.

Joseph fut donc instruit de la maladie de sa sœur, dans des termes qui ne devaient pas précisément l'inquiéter, mais l'engager seulement à faire une démarche auprès de ses supérieurs pour pouvoir un peu plus vite abandonner définitivement ses drapeaux.

La réponse ne se fit pas attendre.

Elle était ainsi conçue :

« Ma chère sœur,

« Tu fais bien de me raconter tes peines, cela prouve que tu me considères comme un bon frère, et même comme un ami véritable. Laisse-moi t'affirmer derechef que je te suis dévoué pour la vie, et même pour le restant de mes jours.

« Au reçu de ta lettre, je suis allé immédiatement et sans plus tarder chez mon colonel ; je la lui ai communiquée. — Douze enfants! s'est-il écrié; votre sœur est restée veuve avec douze enfants, et elle vous appelle auprès d'elle en qualité de chef de famille! — C'est exact, mon colonel, ai-je répliqué plein d'espoir, et même c'est la vérité.

« Il m'a promis d'en référer au ministre de la guerre et même à l'empereur à l'occasion.

« Nonobstant, je ne dois être libéré que dans un mois et demi ou six semaines, et mon colonel n'a pas pu me cacher que les règlements militaires ne souffrent qu'exceptionnellement des exceptions.

« Prends donc courage, chère sœur, courage et patience!

« Sois assurée que les jours me semblent des siècles et même des années interminables jusqu'à l'heure où je pourrai t'aider de ma présence et de mon travail.

« S'il n'était pas défendu de raisonner sous les armes et même dans les casernes, je te dirais combien je me morfonds ici, les bras croisés, tandis que je te serais si utile là-bas, à toi et à mes chers neveux et nièces.

« Embrasse-les pour moi, et même fais-leur toutes mes amitiés.

« Je t'envoie, en un bon sur la poste, la somme de vingt-sept francs cinquante.

« C'est le fond du sac; reçois-le comme je l'offre. Les prêtres et les militaires ont l'auguste privilége de n'être pas riches. Ce sera pour payer les médicaments et même l'apothicaire, dont j'espère que tu n'auras bientôt plus besoin, même par agrément.

« Adresse-moi de tes nouvelles périodiquement, et même quelquefois; et crois-moi, ma chère sœur,

« Ton frère pour la vie,

« JOSEPH. »

Cette lettre produisit le plus salutaire effet sur la veuve : elle se sentit moins isolée, moins délaissée, moins entourée de piéges et de dangers.

Les gens qui venaient la voir étaient sans doute de fort honnêtes gens, mais quelques-uns d'entre eux laissaient percer des vues intéressées.

Eusèbe Pastorin, notamment, dont l'assiduité était remarquable, engageait tout doucement la veuve à souscrire un emprunt.

Il démontra que c'était là une mesure d'urgence, faute de laquelle les douze enfants de Françoise Thévenard risqueraient de manquer du nécessaire pendant sa maladie.

C'était toucher la corde sensible.

Toutes les privations personnelles étaient indifférentes à cette bonne mère, mais elle se révoltait à l'idée d'en imposer quelqu'une à ses enfants.

Un jour donc, elle écouta jusqu'au bout les propositions d'Eusèbe Pastorin.

— Vos pauvres enfants me font de la peine, lui dit-il. Je suis certain que, pour épargner les comestibles...

— Oh! détrompez-vous, interrompit vivement la veuve ; je veille sur eux, quoique malade. J'ai commandé à Jeanne de faire sauter un lapin.

— Il vous en reste?

— Plus que trois, hélas!

— Trois! ça vous mènera loin! Croyez-moi, assurez la subsistance de votre famille ; ce sera en même temps assurer votre tranquillité, et vous guérirez plus vite. Voulez-vous cinq cents francs? Vous me les rendrez quand vous pourrez : au mois de juillet, par exemple.

— Le fait est que j'aurais grand besoin...

— Ne vous gênez pas, acceptez. J'aime à rend



service, et il n'y en a pas beaucoup qui autant que vous méritent qu'on les oblige.

Eusèbe Pastorin, avec des précautions minutieuses, tira de sa poche une vieille bourse de cuir, puis il compta et étala sur le lit de la veuve quatre cent cinquante francs en or.

— Les cinquante francs restants seront pour les intérêts, dit-il : vous savez...

— Oui, oui, reprit la veuve; je vais vous rédiger un reçu.

— Ne prenez pas cette peine; vous êtes souffrante...

Et Pastorin, un instant après, présenta à Françoise un papier qu'elle n'avait plus qu'à approuver et à signer.

La veuve ne put s'empêcher de frissonner d'épouvante.

— Un billet à ordre! murmura-t-elle.

Elle se rappela tous les propos qui couraient sur le compte de Pastorin, et auxquels jusqu'alors elle n'avait pas accordé grande attention. Les choses ne commençaient jamais autrement qu'avec la veuve. Il prêtait de faibles sommes, remboursables à jour fixe; il cajolait ensuite le débiteur, l'engageait à ne pas se tourmenter, lui jurait que l'engagement écrit n'était qu'une simple formalité; puis, quand il s'agissait de le renouveler, la somme due se doublait, se triplait, se quadruplait à la longue; elle devenait par cela même plus difficile à payer, et l'on était de plus en plus forcé de subir les exigences de Pastorin, qui demeurait le plus serviable des hommes jusqu'au jour où il faisait vendre à son profit tous les biens de ses victimes.

Ce système d'usure, presque insaisissable à la loi, fait de grands ravages dans les villages et avait notamment ruiné plusieurs familles de Staviator et de Bruyères. On citait les Monny, les Mainsereine, les Machicote, les Tigery, jadis fort à l'aise et maintenant réduits à être manœuvres. Quant à Eusèbe Pastorin, il était devenu fort riche.

Françoise Thévenard comprit immédiatement la gravité de ce qu'elle allait faire.

— Ma maison serait vendue si je n'étais pas en mesure de payer, pensa-t-elle; mes enfants n'auraient plus d'asile!

Elle se détourna pour ne plus voir cet or qui l'éblouissait.

— Reprenez cela, dit-elle avec énergie.

— Cependant, insinua Pastorin, si vous n'avez plus que trois lapins...

— Reprenez cela, répéta Françoise d'un ton qui ne souffrait pas de réplique.

Elle vit Pastorin resserrer, d'un air fort désappointé, ses fonds qu'il aurait mieux aimé faire travailler, et, réfléchissant combien il est dangereux, surtout pour une femme, de se faire des ennemis dans un village, elle ajouta :

— Vous aimez à rendre service, Eusèbe Pastorin, et cet argent pourra être utile à des gens plus malheureux que moi; quant à moi, je puis m'en passer; mon frère Joseph vient de m'envoyer quelque chose de son régiment.

Pastorin se retira en pliant soigneusement son papier timbré.

— Il servira un jour ou l'autre, pensa-t-il; mon or est fée : il a le don de fasciner les bonnes gens. Quand je l'ai montré et fait reluire, quand on a entendu une fois sa petite chanson irrésistible, on me le volerait plutôt que de ne pas me l'emprunter.

Restée seule, la veuve prit sous son oreiller quelques notes non acquittées.

— Le boulanger n'attendra pas, se dit-elle; et, s'il ne reçoit rien, il ne fournira plus de pain..., il ne fournira plus de pain à mes enfants!

Elle s'absorba dans ses pensées, puis, tout à coup :

— Allons, dit-elle, il le faut..., je vendrai la vache!

Cette résolution était profondément douloureuse. Deux larmes brûlantes coulèrent sur les joues amaigries de la veuve.

Elle les essuya bien vite: trois de ses enfants, ayant vu sortir Pastorin, entraient doucement, et elle les accueillit par un sourire d'ineffable tendresse.

Hippolyte Audeval.

— La suite prochainement. —

LA DILIGENCE D'AIGUES-MORTES

(Voir page 377.)

Il y eut un temps d'arrêt dans la grande rue de Saint-Laurent, heureusement fort court. Après avoir farfouillé un moment dans l'antre aux bagages, déposé quelques paniers *d'arèli*, du fromage et une cage à poulets, le postillon se remit sur son siége, et l'équipage roula sur les cailloux jusqu'en pleine campagne.

C'étaient encore des vignes, luxuriante végétation, mais monotone à force d'être belle. Quelques tamaris se montraient au bord de la route. A mesure qu'on avançait, la plaine était de plus en plus déprimée à l'horizon, ce qui permit de distinguer bientôt les tours qui marquent la place d'Aigues-Mortes. Le regard n'embrassait plus qu'une vaste solitude enveloppée des limites mélancoliques du soir.

Jules, croyant le moment opportun, rappela à Lucien son second chapitre.

— J'y arrive, répondit-il en s'arrangeant douillettement dans son coin. — Il faut te dire, à l'honneur des gens d'Aimargues, que ce pays est la terre classique des lutteurs et des gardiens de manades (1). En vain

(1) Troupeau de taureaux vivant en liberté dans les landes.

la fortune fait éclore sous leurs pas des plaisirs nouveaux. Leur beau idéal, c'est d'enlever une cocarde sur le front superbe du taureau, ou bien de saisir au passage la queue de l'animal.

— Singulier passe-temps, dit Jules.

— Oh! ils donneraient pour cela leur place en Paradis.

— Ah! ah! il faut y entrer d'abord.

— Tu ris? écoute au moins jusqu'au bout.

En ce moment un bruit sourd et intermittent partit du milieu des bagages. Les deux amis, se retournant en même temps, virent l'homme aux coquillages qui ronflait, étendu sur les colis comme un zouave au bivac, la pipe entre les dents.

— Bonne nuit! dit Lucien en veine de bonne humeur. Or, continua-t-il, la chronique — honni soit qui mal y pense! rapporte ce que voici :

« Saint Pierre, préposé, comme tu sais, à la garde du ciel, dit à son porte-clefs, un jour qu'il avait eu fort à faire :

« — Bananiel, tu es observateur fidèle de ta consigne. C'est bien. Mais il y a eu de la besogne aujourd'hui; assurons-nous que notre vigilance n'est pas en défaut. Cours, ou plutôt vole, et me rends compte au plus vite. J'attends.

« Cela dit, saint Pierre s'assit sur un beau fauteuil d'ivoire, parmi les fleurs de son parterre, écoutant gazouiller une fontaine qui coulait sur un lit de perles.

« D'une aile rapide, le porte-clefs parcourut les montagnes célestes. Rien n'échappait à son regard, ni un étroit sentier, ni un pli de gazon, ni une anfractuosité de rocher. Satisfait, il va reprendre son essor, lorsqu'il remarque, assise à l'écart, une ombre dont la pâleur lui cause une vive surprise. Il hésite, s'approche, interroge. Pour toute réponse, l'ombre laisse échapper un bâillement et se retourne comme pour être mieux à l'aise. Bananiel tout tremblant va trouver saint Pierre.

« — Maître, dit-il, là-bas, une ombre pâle, pâle comme... il n'ose achever, mais son silence en dit assez.

« — Seigneur! Seigneur! s'écrie saint Pierre, qu'adviendra-t-il de nous? J'irai vers l'ombre pâle.

« Arrivé vers l'ombre pâle, qui se prélassait déjà, en habituée du ciel, il cherche sur son front le signe des élus, mais en vain.

« — Bonté divine! pensa-t-il, un mécréant dans ces lieux, un solidaire peut-être!

« Cependant comme saint Pierre ne se met jamais en colère, il lui dit de sa voix la plus douce :

« — Mon ami, toi qui n'as d'autre guide que la raison, combien tu t'es abusé en venant ici? Crois-moi, retourne à la terre, va revoir ta maison, ton champ, ta famille. Tu le veux bien, n'est-ce pas?

« — Oh! non, saint Pierre, répondit l'ombre.

« — Mais regarde, mon ami! Il n'y a ici que de pauvres gens, des boiteux, des aveugles, des estropiés. Voudrais-tu d'une semblable compagnie?

« — Oh! oui, saint Pierre.

« — Allons, je t'en prie, ne va pas me compromettre; tiens, prends ce souvenir. C'est un beau diamant, des plus rares. Je te le donne; mais pars, mon ami!

« — Bien obligé, saint Pierre. Je suis trop bien ici, je reste. Oh! que c'est beau!

« Saint Pierre regardait tristement Bananiel.

« — L'entêté! dit ce dernier. C'est comme la chèvre de M. Séguin qui s'obstinait à vouloir aller sur la montagne.

« Puis, s'adressant à l'ombre :

« — A propos, ombre, ma mie, tu n'as pas dit ton nom, ton pays?

« — Je suis d'Aimargues, dit celle-ci, tout en cueillant une rose qui était à sa portée. On m'appelle *Spartacus-Cincinnatus Pistache*, dit *le Frisé*.

« — Un païen! fit saint Pierre de plus en plus troublé.

« Et s'appuyant sur le porte-clefs il revint s'asseoir dans son fauteuil d'ivoire, parmi les fleurs, au lieu où gazouillait la fontaine sur son lit de perles.

« — Bananiel, dit-il au malheureux acolyte qui tremblait de tous ses membres, ouvre le grand livre, et trouve-moi quelqu'un d'Aimargues.

« Bananiel feuillette, feuillette.

« — Je ne trouve rien, saint Pierre.

« — Comment, rien? Tant de gens pourtant sont venus frapper à la porte!

« — Maître, ils avaient tous dans leur sac un bout de corne qui sentait le roussi.

« — Tu vois s'il faut veiller!

« — Ah! voici. Je lis à la dernière page : « Un « vieux maître d'école qui a fait son purgatoire sur « la terre. Marié à trois femmes sans cœur... »

« — Tu dis trois femmes?

« — Successivement, il fut en outre martyrisé par une bande de mauvais gars sans pitié.

« — *Dignus, dignus*, murmurait saint Pierre. Va, dit-il, prie-le qu'il vienne au plus tôt.

« Bananiel amène le bienheureux.

« — Puisque vous êtes d'Aimargues, brave homme, lui dit saint Pierre affectueusement, auriez-vous connu... comment prononcer ce nom?... Spartacus...

« — Le Frisé? répond vivement le magister, c'était le plus méchant garnement... que Dieu ait son âme!

« — Ce vœu est fort charitable, j'ignore s'il sera exaucé. Pour le quart d'heure je voulais vous consulter sur le moyen de déloger l'intrus, car il s'est fourré ici je ne sais comment, et il s'obstine à rester. Dites, mon fils, quel moyen?

« — J'y pense, saint Pierre. Ah! une idée. C'est tout simple, tenez : qu'on ouvre la porte du Paradis. Un des anges *souffleurs* se placera en dehors pour sonner de la trompette à un signal convenu. Je serai près de lui, et je me trompe fort, ou vos vœux s'accompliront, saint Pierre.



« L'ange Bouffarel est choisi comme donnant bien de la trompette, et l'on charge le porte-clefs de frapper trois coups dans la main. Quand chacun est à son poste, que le signal est donné, un bruit de clairon fait retentir la voute céleste, accompagné de ce cri : *Ou biiou ! à la co ! à la co* (1) *!* qui parvient aux oreilles du mécréant. Au même instant on voit une ombre rapide traverser l'empyrée dans la direction de la voix, et se précipiter au dehors en criant : « A la co ! à la co ! » Crac ! la porte du ciel se renferme. »

Voilà comment saint Pierre fut débarrassé de l'Aimarguais, qui perdit le Paradis pour la queue d'un taureau.

— Oui, mais il y était entré par force, dit Jules, tandis que son compatriote alla reprendre l'éternel *hosanna !*

— Hélas ! mon ami, trompé lui-même par l'instinct originel, le magister avait suivi la trace de l'écolier.

Ici le philosophe reprit haleine pour allumer un cigare. Pendant cette opération, il voit près de lui la figure rougeaude du poissonnier qu'illuminait le plus jovial sourire.

— Tiens, tiens ! vous ne dormiez donc pas ? lui dit-il.

— La fin de votre histoire m'a fait sauter comme un bouchon de champagne, mon bon monsieur ! répond le Rouge. Je rêvais justement que j'en tenais un qui me lançait des ruades quand vous avez dit : « *A là co !* » Voyez-vous, c'est dans le sang. Nos pères étaient comme nous ; nos fils seront de même. Quand je vois... Oh ! fit-il tout à coup, en indiquant un point éloigné sur la route : les voilà, les voyez-vous ? *Brrrou ! brrrou !*

— Hein ? firent les deux amis.

— Ils sont là-bas, je vous dis ; on les amène de Quincandon pour la course de Vauvert. Oh ! Gilou ! *brrrou !* s'il était là ! *brrrou ! coutcha ! coutcha !*

— Calmez-vous, brave homme.

Celui-ci n'y tenait plus ; il piétinait à défoncer l'impériale. — *Brrrou ! coutcha !* murmurait-il instinctivement.

On arrivait alors en face d'une grosse ferme construite sur une éminence où fut jadis la célèbre abbaye de *Psalmodé*. La diligence s'engagea sur une chaussée munie de gardes-fous et traversant une lande marécageuse où passent quelquefois des chevaux de Camargue en liberté. Quand elle en eut parcouru la majeure partie, il fallut s'arrêter pour faire place à quelques taureaux sauvages qu'escortaient deux gardiens à cheval, armés d'un trident.

Jules et Lucien paraissaient un peu surpris ; le Rouge faillit les écraser pour s'élancer sur le marche-pied. De là il faisait siffler sa *bédigane* en cherchant à exciter les terribles bêtes, au grand effroi des voyageurs ; mais elles passèrent paisibles comme des moutons, sans se soucier des *brrrou* ni des *coutcha* de l'enragé citoyen d'Aimargues.

(1) Voici le taureau ! à la queue ! à la queue !

Comme diversion à cette scène burlesque, parut la tour *Charbonnière*. C'est un fortin détaché, avec meurtrières et tourelles, qui faisait partie, dit-on, des fortifications d'Aigues-Mortes. Il est à cheval sur la chaussée qui n'a pas d'autre issue, et c'est à peine si ses ouvertures peuvent livrer passage à une diligence. On abaisse la capote et l'on se penche pour éviter un choc à la tête.

Nos voyageurs arrivèrent bientôt après aux pieds du quadrilatère, où dort paisiblement la ville de saint Louis. Les dernières lueurs du couchant éclairaient encore le sommet d'une grosse tour ronde située à l'un de ses angles et qu'on nomme tour de *Constance*.

On franchit l'enceinte fortifiée par deux portes parallèles qui laissent entrevoir tout d'abord la statue du saint roi, coulée en bronze par le génie de Pradier. Nos deux amis avaient trop le sens artistique pour ne pas s'y arrêter dès qu'ils eurent mis pied à terre. Comment se défendre d'une pieuse émotion ! Les souvenirs des croisades revivent tout entiers dans cette figure auguste et sereine, pressant sur sa poitrine le signe glorieux qui doit lui donner la force et l'espérance dans les combats.

Au milieu de leurs pensées ils furent accostés par un client de Jules qui les attendait avec sa voiture sur la place même, pour les conduire dans une propriété des environs dont il est le gérant. Il fallait se hâter. La nuit arrivait à grands pas. On eut quelque peine à loger le volumineux attirail de chasse. Cependant tout s'arrangea. Les trois voyageurs prirent place et sortirent de la ville par la porte qui donne accès sur le quai du port. Pauvre port sans navires, attendra-t-il longtemps encore l'apparition d'une locomotive lui apportant un peu de vie ?

Après une course de quelques minutes dans des chemins sablonneux, bordés de pins-parasol et de tamaris, la voiture s'arrêta devant une ferme dont les bâtiments épars s'abritent sous une épaisse futaie. La solitude des alentours, entrecoupée de monticules de sable et de fourrés nombreux, donnait aux deux chasseurs de magnifiques espérances. Aussi le lendemain, dès l'aube, en compagnie de leur hôte empressé, étaient-ils sous le harnais. Cela dura pendant quelques jours, qui furent des jours de délassement, de plaisir, et même, pourquoi le taire ? de gloire cynégétique pour le philosophe Lucien.

CASIMIR TOUREL.



CHRONIQUE

On dit quelquefois : Il fait un froid à faire éclore des ours blancs ! cette hyperbole, mise à la mode par les exagérés de la métaphore, a semblé, cette année, pou-

voir se prendre à la lettre. Il y a quelque temps, une tartane a été attaquée en pleine Méditerranée, c'est-à-dire comme qui dirait en plein boulevard, par un véritable ours blanc des mers glaciales. L'animal, échappé d'une ménagerie, ou peut-être aussi transfuge des mers polaires, naviguait dans les eaux de la Sicile, quand, fatigué sans doute de sa longue pérégrination, il a sauté à l'abordage du bâtiment rencontré. Il a été accueilli, comme vous le pensez bien, à coups de hache: d'un premier coup, le patron de la barque lui a tranché les deux pattes de devant; d'un second vigoureusement appliqué sur le mufle, il l'a précipité dans les flots. L'ours, après avoir lutté quelque temps, a fini par rouler sur la vague comme une masse inerte, et la tartane a pu recueillir enfin une superbe peau dont on fera un manchon l'hiver prochain.

⁂ Un autre fait caractéristique que les journaux nous rapportent et dont nous devons prendre note pour compléter nos annales de cet hiver qui s'en va, est celui-ci :

Un gamin de Paris a osé faire une gageure inouïe et digne d'un yankee; il a parié : pour quoi? pour quelque chose comme une bouteille de vin, qu'il descendrait la Seine depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à Auteuil, c'est-à-dire qu'il ferait toute la traversée de Paris monté sur un glaçon, ne se réservant que le secours d'un harpon pour se diriger et le choix du glaçon qui devait le porter. Il a accompli ce tour de force, se défendant de la passée des ponts, des barrages, de toutes les rencontres, de toutes les épaves, de tous les bateaux que la navigation parisienne multiplie sur son fleuve, et il est arrivé à bon port, après une heure de cette périlleuse traversée. Vous jugez de la joie et de l'ébahissement des badauds en présence de ce spectacle, le seul sur lequel ils ne puissent être blasés.

⁂ Un orage épouvantable s'est abattu un de ces soirs sur Paris : tonnerre, éclair, foudre et pluie, c'était une débâcle d'électricité par une chaleur anormale de vingt degrés en plein hiver; les chapeaux voltigeaient sur les chaussées comme de grands papillons de nuit emportés par le vent, les robes printanières, essayées du matin, se fripaient au passage de la rafale; on riait, on se réfugiait, on s'entassait dans les passages encombrés; les lazzi poursuivaient les malheureux égarés dans la tourmente. Cependant les esprits sérieux répétaient ce proverbe rustique :

Lorsque au mois de mars il tonne,
On remplit bouteille et tonne.

Et, à ce propos, connaissez-vous rien de plus naïvement poétiques que ces petits proverbes flottant sur les lèvres des habitants de la campagne, et qui résument dans un distique toute une face de la sagesse agricole?

⁂ Les obsèques de Son Eminence le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, primat des Gaules, on été célébrées avec une pompe digne de la haute position qu'avait occupée l'éminent prélat si universellement regretté. L'évèque de Grenoble, monseigneur Genouilhac, vient d'être appelé à remplacer le défunt

⁂ Au moment de clore cette chronique, nous apprenons la mort de M. Henry de Riancey, rédacteur en chef du journal l'*Union*. Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de cet homme de bien, qui fut un grand écrivain, et dont l'Église, comme la France, déplore la fin prématurée.

MARC PESSONNEAUX.

AU DIRECTEUR.

Permettez-moi, mon cher Directeur, de rectifier une faute typographique qui s'est glissée dans mon second article sur M. le duc de Broglie.

Vos compositeurs m'ont fait dire (p. 366, dernière ligne de la seconde colonne) : « Le style de l'écrivain est élevé, correct, *pur*, *coloré*... »

J'avais écrit : « Peu coloré... » En effet, le style de M. le duc de Broglie, abstrait, philosophique, a bien des qualités, mais il n'a jamais brillé par la couleur. Je tiens à laisser à vos typographes la responsabilité de ce *non-sens*.

Cela dit pour l'acquit de ma conscience de critique, je m'empresse de reconnaître que les articles de la *Semaine* doivent rarement donner lieu à de pareilles rectifications, et que la correction typographique n'y laisse rien à désirer.

G. DE CADOUDAL.

5 mars 1870.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Le prince de Galles plaçant la couronne royale sur son front pendant le sommeil de Henri IV, son père.

LE PRINCE DE GALLES

ESSAYANT LA COURONNE DE SON PÈRE

—

Cet épisode de la jeunesse de Henri V, roi d'Angleterre, est-il bien historique ? On peut en douter, s'il faut en croire Lingard. Quoi qu'il en soit, voici le fait :

Henri IV, le successeur de Richard II, sur le trône d'Angleterre, approchait de ses derniers jours. Bien qu'il n'eût que quarante-six ans, l'état de sa santé, aggravé par les remords de sa conscience, annonçait sa fin prochaine. Son fils aîné, le jeune prince de Galles, secrètement dévoré de l'ambition de régner, suivait avec anxiété les progrès de la maladie de son père. Un jour que le roi semblait sur le point de rendre l'âme, il emporta la couronne, qui, suivant la coutume, était placée sur un coussin près du lit. Henri IV, revenant

à lui, demanda sévèrement qui l'avait enlevée ; et, sur la réponse des gardes, il fit immédiatement appeler le prince. Adouci par ses expressions respectueuses, il lui dit en poussant un soupir : « Hélas! beau fils, quel droit avez-vous à la couronne, quand vous savez que votre père n'en avait point? — Monseigneur, répondit le jeune Henri, vous la conquîtes avec l'épée, et par l'épée je la conserverai. » Après une pause, le roi reprit : « Bien! faites ce que vous jugerez le mieux. J'en laisse l'événement à Dieu, et j'espère qu'il fera miséricorde à mon âme. »

Voilà ce que raconte l'histoire sous toutes réserves. Le peintre, usant de la liberté de tout oser, qui est son apanage comme celui du poëte, a traduit ce récit d'une manière plus expressive.

Le jeune prince s'est emparé de la couronne royale et l'essaye dans la chambre même de son père, plongé dans le sommeil. Mais, que le fait soit vrai ou qu'il soit inventé, il n'en est pas moins dans le caractère de l'héritier de Henri IV.

Entreprenant et courageux, le jeune prince de Galles avait donné des preuves incontestables de sa valeur sur le champ de bataille de Shrewsbury; les insurgés du pays de Galles avaient senti la force de son bras. Mais, à côté de ces qualités, perçait un amour effréné du plaisir, et Henri eut plus d'une occasion de déplorer l'immoralité du jeune homme. Souvent, dans ses orgies, le prince de Galles, la tête remplie des fumées du vin, avait laissé échapper des paroles imprudentes, écho d'un esprit ambitieux. Ces aspirations vers le pouvoir étaient redites au roi par d'officieux courtisans, jaloux de faire parade d'un dévouement sans bornes. Contraint de se justifier, l'héritier du trône se présenta devant son père dans un costume en rapport avec l'extravagance de son caractère. « Il se déguisa sous une robe de satin ou de damas bleu remplie d'œillets; et à chaque œillet pendait encore, retenue par la soie, l'aiguille qui avait servi à le faire ; il portait au bras un collier de chien entièrement couvert de SS en or, dont les attaches étaient aussi d'or fin. Henri le reçut dans son cabinet, accompagné de quatre amis, devant lesquels le prince, se jetant à genoux et présentant un poignard à son père, le supplia de lui ôter la vie, puisqu'il lui avait retiré sa faveur. »

Shakespeare n'a donc pas calomnié le caractère du prince de Galles en transportant sur le théâtre la scène dont notre gravure est cette fois la fidèle interprétation.

Au quatrième acte, quatrième scène de la seconde partie de sa tragédie, *Henri IV, roi d'Angleterre*, le poëte nous transporte dans une salle de Westminster : le roi est en conversation avec quelques personnes de sa cour. Tout à coup il tombe sans connaissance, frappé d'apoplexie : il revient à lui, et on le transporte sur un lit à sa demande.

« Placez ma couronne ici, sur le chevet de mon lit. »

Le prince de Galles entre :

« Comment se porte le roi ?

— Très-mal... cher prince, parlez bas: le roi votre père est disposé à s'assoupir... Retirons-nous dans l'autre chambre...

— Non, je vais m'asseoir ici et veiller auprès du roi. (*Tous sortent.*) Pourquoi la couronne, cette importune camarade de lit, est-elle placée sur son oreiller? O brillante agitation, inquiétude dorée, combien de fois ne tiens-tu pas les portes du sommeil toutes grandes ouvertes pendant des nuits sans repos! — Il dort avec elle maintenant, mais non pas d'un sommeil si parfait et si profondément doux que celui de l'homme qui, le front ceint d'un bonnet grossier, remplit de ses ronflements la durée des veilles de la nuit. O grandeur, quand de ton poids tu presses celui qui te porte, tu te fais sentir à lui comme une riche armure qui, dans la chaleur du jour, brûle en même temps qu'elle défend. Je vois près des issues de son haleine un brin de duvet qui demeure immobile. S'il respirait, cette plume légère et mobile serait nécessairement agitée. Mon gracieux seigneur! mon père! — Ce sommeil est profond! En effet, c'est le sommeil qui a détaché pour jamais ce cercle d'or du front de tant de rois d'Angleterre. — Ce que je te dois, ce sont des larmes, et la profonde douleur des affections du sang : la nature, l'amour, la tendresse filiale, te les payeront, ô père chéri, et avec abondance! Ce que tu me dois, c'est ta couronne royale qu'héritier immédiat de ta place et de ton sang je vois descendre naturellement sur ma tête. (*Il la met sur sa tête.*) Eh bien, l'y voilà : le ciel l'y maintiendra ; et dût la force de l'univers entier se réunir dans le bras d'un géant, il ne m'arracherait pas cette couronne héréditaire; je la tiens de toi, et la laisserai aux miens comme tu me l'as laissée. » (*Il sort.*)

Le roi se réveille, appelle ses courtisans et demande ce qu'on a fait de la couronne. Les soupçons tombent sur le jeune prince, qui, un instant après, rentre en scène.

« Es-tu donc si avide du siége que je vais te laisser vacant, que tu ne puisses t'empêcher de t'investir de mes dignités avant que l'heure légitime en soit arrivée pour toi? O jeune insensé! tu aspires à un pouvoir qui te perdra... »

Le prince de Galles fond en larmes, proteste de son innocence et de la pureté de ses intentions : « Voilà votre couronne...! Je lui ai adressé la parole..... « Les « inquiétudes qui t'accompagnent ont pris pour aliment « la santé de mon père... tu dévores celui qui te porte. » C'était en l'accusant ainsi que je l'ai posée sur ma tête, pour m'essayer avec elle, comme avec un ennemi, qui avait, sous mes yeux même, donné la mort à mon père... »

Henri V, une fois sur le trône, racheta par de grandes vertus les égarements de sa jeunesse. Son nom est intimement lié avec notre histoire nationale.

Profitant de la démence de Charles VI et des rivalités qui déchiraient la France, il débarqua sur le continent, remporta la victoire d'Azincourt, et se fit reconnaître par d'indignes Français pour roi de France, dont il joignit le titre à celui de roi d'Angleterre. Il mourut au château de Vincennes, le 31 août 1422, à l'âge de trente-quatre ans.

XAVIER DE CORLAS.



UN POST-SCRIPTUM

(Voir pages 338 355, et 370.)

—

Mon père passa la soirée le front contre le marbre de la cheminée; Eugène pleurait, lisait ou fumait tour à tour; Lucien, les deux coudes sur les genoux, les deux mains enfoncées dans les cheveux, n'avait plus de regard, de voix, de mouvement; Emma se jetait de côté et d'autre ou rangeait et dérangeait dans l'appartement; j'essayais de prier et j'allais, de temps en temps, murmurer quelques paroles de consolation à l'oreille des plus affligés. Rien ne troublait le silence morne qui régnait dans la chambre, rien que les soupirs étouffés de Lucien.

Quand neuf heures sonnèrent, je m'approchai de mon père qui était horriblement changé, et je lui demandai, dans l'intérêt de sa santé qui nous était si précieuse à tous, d'aller prendre du repos.

Il se leva en silence, nous nous approchâmes tour à tour, et il nous embrassa. Emma s'était présentée la dernière. Les paroles qu'elle lui murmura à l'oreille n'étaient pas seulement des paroles de tendresse et de consolation comme celles qui étaient tombées de nos lèvres, et je supposai qu'elles contenaient une allusion à la conversation du matin, quand je vis mon père me chercher des yeux.

— Mes filles, dit-il en hésitant et d'une voix toute tremblante, la maison n'a plus de maîtresse : il faut donc que vous preniez ce fardeau, que vous le partagiez.

Emma fit un mouvement et eut une toux sèche dont mon père comprit la signification, car, me regardant avec bonté :

— Ta sœur a été mise au courant de tout par sa pauvre mère; Claire, continua-t-il, si tu ne t'y opposes pas, cela pourra continuer comme avant.

— Certainement, mon cher père, m'écriai-je, si cela vous est agréable.

Il me serra la main en signe de remerciment, et nous nous séparâmes.

Mon abdication avait été spontanée et parfaitement sincère; et cependant, les jours suivants, je regrettai amèrement de ne m'être pas réservé certains droits. Pourquoi n'avais-je pas dit à Emma : A toi la maison, à moi l'enfant! Elle me l'aurait abandonné avec joie, et je me serais épargné les discussions envenimées des jours qui suivirent. La petite Marie était la plus charmante, mais la plus délicate des créatures; le sommeil n'approchait guère de ses blanches paupières, et elle souffrait déjà beaucoup dans son petit être, car elle criait souvent de douleur. Nous supportions ses cris, Lucien et moi, et nous nous joignions le plus souvent à la nourrice pour l'apaiser; mais Eugène et Emma s'enfuyaient bien vite à l'autre bout de la maison où la petite voix aiguë ne manquait pas de les atteindre. La présence de cette enfant, qui traversait une période douloureuse, finit par leur devenir insupportable. Or, mon père étant toujours dehors, ils étaient devenus les maîtres absolus de la maison, et ce qu'ils complotaient ensemble ne manquait jamais de réussir. Un incident servit leurs secrets désirs : la nourrice de Marie tomba malade. Mon père déclara aussitôt qu'il fallait songer à la remplacer. Je fis avec empressement les quelques démarches qu'il me commanda, et j'éprouvai autant de surprise que de chagrin quand il m'annonça, ce jour-là même, qu'il avait modifié son projet, et que la petite Marie serait envoyée à la campagne. Je le suppliai, les larmes aux yeux, de n'en rien faire. Lucien se joignit à moi; mais Eugène et Emma firent aussi valoir leurs raisons, raisons étranges, auxquelles mon père s'était laissé prendre. Les cris de l'enfant empêchaient Eugène de travailler, les soins à donner à l'enfant empêchaient Emma de diriger convenablement la maison. J'aurais pu répondre qu'Eugène faisait toute autre chose que travailler dans sa mansarde, et qu'Emma n'approchait pas de la petite fille. Mais pouvais-je ainsi accuser mon frère et ma sœur? Je crus comprendre aussi, par les quelques paroles qui échappèrent à mon père, que la vue de cette enfant dont la naissance avait coûté la vie à sa mère, l'impressionnait encore péniblement, et je n'insistai plus. Je demandai seulement qu'il me fût permis d'envoyer Lucien chez Loeïzan à Kertual. Elle connaissait toutes les femmes de la paroisse, et elle ne pouvait faire qu'un bon choix. J'obtins cela, et Lucien partit. Le soir même il ramenait une brave paysanne, qui me promit d'aimer et de soigner Marie comme son propre enfant.

Le lendemain je versai des larmes devant le petit berceau vide de ma filleule. Je m'étais déjà fort attachée à l'innocente créature : c'était pour moi un véritable sacrifice de m'en séparer. Cette privation eut toutefois un bon côté : elle rendit tout à fait intimes mes relations avec mon bon Lucien. Avait-il un jour de congé, bien vite il demandait le carriole de mon père, et nous partions tous les deux pour Kertual.

Cette visite avait pour moi un triple intérêt : je revoyais Marie, je revoyais Loeïzan, je revoyais Casteldour. J'aimais, l'enfant entre mes bras, à aller en-

tendre chanter la rivière limpide ; j'aimais à passer et à repasser devant cette maison close où je croyais apercevoir l'ombre de mon oncle Adrien ; j'aimais à faire danser Marie au bruit du joyeux tic-tac du moulin. En allant et en revenant, je racontais tout au long à Lucien les scènes de mon enfance et de mon adolescence. Il s'était mis à aimer Casteldour, à aimer Loeïzan. Il écoutait, avec son air le plus sérieux, les simples discours de mon humble amie qui vivait de plus en plus dans le ciel, et dont chaque parole respirait la foi. Je m'aperçus bientôt que Lucien n'était point systématiquement incrédule comme Eugène. Sa forte intelligence se plaisait aux études religieuses ; nous lisions parfois ensemble l'Écriture sainte, et il laissait éclater devant moi son enthousiasme pour les livres sacrés. Comme il souriait en entendant Eugène déclamer contre la religion qu'il ne connaissait pas, et dire, de son air présomptueux et léger, qu'elle n'était bonne désormais que pour les enfants et pour les femmes !

Tel n'était plus l'avis du grave Lucien, et aux fêtes de Pâques qui suivirent la mort de notre mère, j'eus l'inexprimable bonheur de le voir s'agenouiller auprès de moi, à cette table où le cœur purifié et l'âme croyante s'abreuvent aux sources mêmes de la divinité.

— Je suis libre aujourd'hui, par extraordinaire, me dit mon père un matin : nous irons à Kertual, si tu le veux, Claire. Cette petite Marie pourrait être sevrée, il me semble. Elle est très-forte, et j'ai appris hier que la petite vérole est tout à fait à l'état épidémique dans la paroisse. Il est bon que j'aille voir un peu ce qu'il en est ; hâte les préparatifs : nous partirons dans un quart d'heure.

La pensée de voir revenir ma filleule me combla de satisfaction et je courus annoncer la bonne nouvelle à Lucien, qui témoigna une joie d'enfant. Puis j'allai me préparer, car je savais que les instants de mon père étaient comptés, et je craignais que quelque malade importun vînt, à l'improviste, déranger nos projets.

Je ne fus donc rassurée que quand, assise auprès de mon père, je me sentis emporter vers Kertual.

En arrivant chez les paysannes, nous aperçûmes Loeïzan assise au soleil ; elle berçait notre grosse petite Marie qui avait bien la mine la plus florissante du monde.

Mon père, qui avait été touché de toute la peine que Loeïzan avait prise quand il s'était agi de placer l'enfant, lui témoignait depuis ce temps-là une grande déférence, et il n'hésita pas à lui confier le but encore secret de son voyage.

— On meurt comme mouches dans la paroisse, c'est certain, répondit Loeïzan ; M. le curé est presque toutes les nuits sur pied, et je cherchais depuis hier à vous faire avertir. Il est tout simple que le bon Dieu nous éprouve, nous autres qui avons bien assez vécu, mais il est inutile d'exposer ces innocents au danger.

En conséquence de ces renseignements, mon père, pendant que je dorlotais ma chère petite filleule, alla donner ses ordres à la nourrice qui commença par fondre en larmes à la pensée de la séparation ; et qui finit par avouer qu'elle trouvait le sevrage parfaitement opportun.

Toutes les mesures prises, mon père demanda ce que je comptais faire pendant qu'il allait souhaiter le bonjour aux habitants du presbytère.

— Je ne puis te permettre de m'accompagner, fit-il : Loeïzan dit que le bourg est infesté.

— Mais vous-même, mon père, lui répondis-je vivement, ne commettez-vous pas une imprudence ?

— Oh ! c'est différent, reprit-il, j'ai mes charges d'état : un soldat ne recule jamais devant le feu, et j'ai si rarement du loisir que je tiens à serrer la main à M. le curé. Où te reprendrai-je : ici, ou à Kertual ?

— J'irai à Kertual voir le père de Loeïzan, mais vous me retrouverez ici. Cela vous épargnera de vous détourner de la route.

Suivant ces conventions, je partis pour Kertual avec Loeïzan, qui portait Marie. Je fis ma visite au vieux tisserand, je cueillis quelques pervenches qui flottaient sur les buissons du petit jardin, j'assistai aux ébats que Marie prenait sur la pelouse en jetant de frais éclats de rire ; puis je pris congé de mes humbles amis, et je retournai seule avec l'enfant à la chaumière. La voiture de mon père débouchait par le chemin du bourg, au moment même où je traversais le petit clos. J'embrassai une dernière fois l'enfant qui tendait en gazouillant ses petits bras vers nous ; je la remis entre les bras de sa nourrice, et nous repartîmes. En traversant un petit village, situé à un quart de lieue de là, nous aperçûmes tout un rassemblement.

— Place ! cria mon père de sa plus grosse voix.

Le groupe se fendit en deux, mais ce fut pour livrer passage à une femme, tout en larmes, qui se jeta audevant de notre cheval, au risque de se faire écraser.

— Eh bien, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a ? dit mon père en retenant son cheval à deux mains.

— Il y a que j'ai perdu mon pauvre gars hier, s'exclama la malheureuse femme, et que voilà mon homme qui est pris du même mal.

— Avez-vous fait venir un médecin ?

— Non, nos hommes n'ont pas voulu : ces pauvres gens ont toujours peur de dépenser ; mais puisque vous voilà, monsieur, vous ne refuserez pas d'entrer. J'avais déjà dit d'aller vous chercher : c'est le bon Dieu qui vous envoie, il n'est peut-être pas trop tard, ça lui a pris dans la nuit.

— Tiens les rênes, Claire, me dit mon père ; je vais voir ce pauvre homme.

Je le suppliai de n'en rien faire.

— Vous êtes fatigué, lui dis-je, vous reviendrez demain.



— Demain serait peut-être trop tard.

— Laisse-moi, ma fille : c'est mon devoir!

Le ton ferme avec lequel il me dit ces paroles m'ôta tout espoir de le retenir.

Il descendit de voiture et entra dans la maisonnette suivi par quelques-unes des femmes présentes. Il en ressortit un quart d'heure après, et remonta tout absorbé auprès de moi.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien, c'est un homme mort, mais aussi quels gens stupides! Il est couché dans une espèce de trou infect, dans le lit même où est mort son fils. On n'a rien changé: rien aéré, j'en ai des nausées. Il frissonna, reprit les rênes et fouetta vigoureusement son cheval.

En approchant de la ville, je remarquai qu'il s'assoupissait et que les rênes échappaient parfois à ses mains.

— Vous êtes malade, mon père? lui dis-je en dissimulant mon effroi.

— Non, non, dit-il, cela va passer; mais tiens, conduis, je n'en puis plus...

Je me tirai tant bien que mal de mon rôle de conductrice, et nous fîmes en silence le reste du trajet.

En arrivant dans notre cour, je regardai mon père à la lueur de la lanterne qu'apportait Lucien. Sa figure était toute marbrée de rouge.

Il dut s'appuyer sur moi pour descendre et regagner sa chambre.

— Ne t'alarme pas, me dit-il en y entrant, mais envoie chercher le docteur Blaisel. J'aurais dû faire purifier l'air avant d'entrer dans cette maison : je suis pris de la petite vérole.

Nous étions orphelins! Aucuns soins n'avaient pu sauver mon père, et la tombe de famille n'était pas bien scellée qu'elle se soulevait de nouveau, hélas! Ce second coup nous avait complétement abattus, et nous passâmes un mois dans une désolation absolue. Les difficultés de notre position, les exigences de la loi, vinrent heureusement faire diversion à notre douleur.

Il fallut se remettre à vivre devant toutes les questions qui s'agitaient devant nous et d'où dépendait notre avenir humain. Je venais d'atteindre ma majorité, j'échappais par là même à toute tutelle.

Mais il n'en était pas de même pour mes frères et mes sœurs. Notre conseil de famille, après s'être plusieurs fois assemblé, en arriva à nous consulter sur ce que nous avions l'intention de faire. J'aurais voulu garder la maison paternelle et y continuer modestement notre vie ; mais mes projets n'étaient pas approuvés par Eugène et par Emma, qui voulaient aller vivre dans une grande ville.

Après bien des débats, nous dûmes arriver à consentir à une séparation nécessaire. Eugène et Emma, les affaires réglées, partirent pour Rennes. Lucien, qu'ils avaient essayé d'emmener avec eux, déclara qu'il ne me quitterait pas. Devant sa fidélité je n'hésitai pas à engager une grande partie de ma petite fortune pour qu'il pût suivre les cours à l'école des Mines, et pour qu'il me fût permis de le suivre à Paris. Par l'arrangement que je pris, nous avions devant nous six années de sécurité. Il n'en fallait pas davantage à Lucien pour se créer une carrière, et je connaissais assez mon frère désormais pour savoir qu'il me dédommagerait amplement, plus tard, des sacrifices que je m'imposais, si Dieu lui laissait la santé.

Quand il apprit l'affaire, il commença par déclarer qu'elle lui paraissait impossible, et qu'on n'obtiendrait jamais son consentement; quand il sut qu'elle était faite, il se jeta à mon cou en me remerciant chaleureusement.

— C'est donc maintenant à la vie à la mort entre nous, Claire? me dit-il.

— Oui, lui répondis-je, nous voilà seuls au monde, Lucien.

— Qu'importe! répondit-il, en donnant à son jeune visage une expression d'indomptable énergie.

— Dieu sera avec nous, n'est-ce pas?

— Je l'espère, répondit-il.

En ce moment, le bouton de la porte, tourné par une main malhabile, se mit à grincer.

Lucien alla ouvrir, jeta une exclamation de joie, et revint vers moi, portant la petite Marie que sa nourrice nous rapportait.

— Voilà le meilleur de notre héritage, ma sœur, me dit-il en la déposant entre mes bras.

Je souris, et je serrai la gracieuse créature contre ma poitrine. Au fond de mon cœur, en ce moment, j'acceptai le legs sacré, et je me promis de servir de mère à la pauvre petite orpheline dont personne, je le savais, ne me disputerait la possession.

Huit jours après, j'étais avec Lucien et Marie sur le chemin de Paris; je prenais pour un temps indéfini congé de Trevollon.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— Fin. —

LA NEIGE

(Voir page 385.)

Sur les glaciers elle s'entasse dans les gorges; elle s'amoncelle en couches superposées, en épaisses fondrières où les voyageurs imprudents ou malheureux, sont en un instant engloutis. Dans les pays de plaines, le danger, sans se présenter sous des aspects aussi effrayants, est néanmoins aussi réel, encore plus grand peut-être. Dans la montagne, le voyageur a pour guides les configurations des rocs, le lit du torrent, les troncs d'arbres et les buissons qui s'élèvent sur les pentes. Si le froid ne l'accable point, il peut se maintenir sur le sentier, et se sauver en continuant sa route.

Mais dans les vastes plaines nues qui se rencontrent à l'est de l'Europe : en Pologne, en Russie, où trouver un point de repère, une trace quelconque, un indice conducteur? Une heure de tourmente a suffi pour combler les fossés, les sentiers, les sillons; pour effacer tout vestige de passage humain, de route, de voie frayée. Puis, que la nuit s'étende sur ce désert de neige, que la pâle clarté des étoiles se voile ou s'éteigne aux cieux, et alors le voyageur palpitant, effaré, sans secours et sans guide, va errer au hasard, sous le vent, par le froid, à travers cette morne et immense étendue où il n'apercevra plus, quelques efforts qu'il fasse, qu'un vaste océan de neige au-dessous du firmament noir! Alors, lançant en désespéré ses chevaux à travers la plaine, ou se blottissant immobile au fond de son traîneau pour y attendre le jour, et, s'il se peut, le salut, il subit toutes les angoisses, toutes les lentes douleurs d'une navrante agonie, supportée dans la solitude, en face de la terre qui se glace, et du ciel qui semble fermé. On a vu de ces malheureux, succombant au froid et à la fatigue, s'endormir de leur dernier sommeil tout auprès de leur village, à quelques pas de leur toit, qu'ils avaient en vain cherché, où l'on tremblait pour eux, où l'on priait pour eux, peut-être. Nous-même, en ce moment, avons encore à l'esprit les incidents, les émotions passagères d'un de ces voyages aventureux au travers des plaines de neige, que nous fîmes il y a quelques années, en traversant les grandes et calmes solitudes de la Podolie. Impatient d'arriver, nous étions parti, avant le jour, du village où nous nous étions arrêté pour la nuit avec notre conducteur juif, notre traîneau, notre attelage. Il était quatre heures et demie environ, et le ciel était noir : les étoiles mêmes étaient voilées. La neige, fine et drue, qui tombait en duvets d'abord, ne tarda pas à tomber à flots; nous grelottions au fond du traîneau, engourdi, immobile, rejetant à chaque instant de nos genoux, de nos épaules, cet épais linceul blanc qui, sous le souffle de la bise, se renouvelait toujours. Soudain l'Israélite qui nous conduisait pousse une exclamation; il fait un geste d'inquiétude, et le traîneau s'arrête.

— Qu'y a-t-il? lui demandons-nous, impatient d'avancer.

— Il y a... il y a... que je ne sais plus où j'en suis... Le vent a chassé la neige en cet endroit et... c'est fini..., il n'y a plus de route.

Nous engageâmes vainement le malencontreux cocher à reprendre courage, espoir et confiance. Nous prîmes les rênes de l'attelage pendant qu'il criait, de çà, de là, n'osant trop s'écarter du traîneau et cherchant vainement à découvrir, sur cette blancheur morne et mate, au milieu de l'obscurité, quelque fossé, quelque poteau, quelque buisson qui pût lui indiquer la direction de la route impériale, large et belle chaussée. Les descendants de Jacob, renommés à bon droit pour leur industrie, leur persévérance et leur amour de la propriété, ne pourraient l'être au même titre pour le sang-froid et la vaillance. Dans la position désagréable où nous nous trouvions alors, nous ne pouvions nous empêcher de sourire en contemplant la mine et les gestes piteux de notre conducteur, qui, fort peu désireux d'admirer longtemps les beautés grandioses de ce désert, arrachait ses cheveux roux, tourmentait sa barbe fourchue, relevait, avec désespoir, sa longue capote traînant sur la neige, et accompagnait toute cette pantomime burlesque et désespérée d'une foule d'exclamations et de plaintes proférées dans son bizarre dialecte hébraïco-allemand.

Cependant le froid était vif et le traîneau découvert; nous nous sentions gagner déjà par cette torpeur calme et douce qui, en se prolongeant, ne tarde pas à amener le sommeil, un sommeil profond et lourd dont on ne se réveille plus. Mais nous connaissions le danger, — en étant alors à notre quatrième année de séjour en Russie, — et, pour ne point céder à cet engourdissement, nous faisions des efforts de courage, quittant le traîneau, courant çà et là sur la neige pour activer la circulation sensiblement ralentie; et nous étions seul bien seul dans cette immense plaine; et la bise, en sifflant, — à une demi-lieue de là, sur des forêts que nous devinions dans l'ombre sans qu'il nous fût possible de les apercevoir, — nous apportait, en longs échos plaintifs, les clameurs sauvages des loups que la neige affamait, qui s'assemblaient dans les bois et qui allaient peut-être en sortir bondissant, cherchant curée!...

En dépit de tous ces présages menaçants, nous étions assez tranquille. On serait bien difficilement transi de froid et enseveli sous la neige à cinq heures du matin! L'aube ne peut tarder à paraître, et le jour en pareil cas, c'est le salut, c'est la vie! Nous éprouvions, au contraire, un secret plaisir à contempler la sombre désolation, la majestueuse horreur d'un pareil spectacle qui nous paraissait compléter fort heureusement la série de nos impressions de voyage en Russie. Parfois aussi notre pensée s'envolait vers l'Occident, cherchant, à travers les distances, ceux qui nous aimaient et qu'un toit familier abritait en ce moment bien loin de nous, bien loin. « Oh! s'ils pensent à nous, qu'ils « ne peuvent guère deviner ce que nous faisons et où « nous sommes à cette heure! » Et nous pensions alors aux émotions, aux terreurs qu'ils éprouveraient un jour lorsque nous leur raconterions, avec ses plus effrayants détails, ce dramatique épisode de notre récent voyage.

Au milieu de ces méditations, une idée, — lumineuse selon nous, — nous était soudain venue. « Nous ne « devons pas être loin de la route, car nous la suivions « tout à l'heure... Cherchez donc les poteaux télégra- « phiques, avions-nous dit à notre iko; quand vous « en aurez aperçu un, puis deux, vous n'aurez plus à « vous inquiéter, car nous suivrons, sans risque de « nous égarer, la direction voulue. »

C'était bien là la naïve assurance, l'orgueilleuse présomption d'un fils de l'Occident, d'un enfant du siècle, se fiant, avant tout, aux merveilleuses conquêtes de l'homme, à la toute-puissance du progrès... Mais nous ne tardâmes pas, hélas! à reconnaître notre erreur; le télégraphe et ses poteaux, dont nous nous sentions si fier et qui, la veille encore, reliaient entre eux vingt peuples et rattachaient deux mondes, avaient cédé, comme autant de roseaux de la plaine, à la toute-puissance de la tempête, à la force de l'ouragan; le vent es avait abattus, la neige les recouvrait à cette heure. Voilà ce que peut, ce que devient le génie de l'homme lorsqu'il doit entrer en lutte avec quelqu'un des grands fléaux terrestres, déchaîné au souffle de Dieu.

Toutefois un indice, secourable autant qu'inattendu, devait nous aider à sortir de cette position difficile. A cinquante pas de nous, nous entendîmes soudain notre juif s'écrier dans l'ombre : « Oh ! voici pourtant quelque chose... Est-ce un tronc d'arbre, est-ce un poteau? » Nous nous hâtâmes d'accourir, afin de vérifier le fait par nous-même. Puis, quand l'obscurité profonde qui nous enveloppait se dissipa quelque peu, nous nous sentîmes pénétrés d'une pieuse gratitude. Cet objet, contre lequel l'Israélite, marchant presque à tâtons, s'était heurté sans le voir, n'était ni un poteau ni un tronc d'arbre : c'était une haute croix de bois, une de ces croix que la piété des pauvres serfs, opprimés et misérables, éleva jadis en si grand nombre dans les plaines de Pologne et de Russie, aux angles des sentiers et des routes, au centre des carrefours... Pourquoi, tandis que les poteaux de télégraphe gisaient tous au champ d'honneur, cette croix, isolée dans la plaine, avait-elle résisté à la force de l'orage et étendait-elle encore, en ce moment, ses bras noirs sur la neige?... Peut-être parce qne les paysans de ces contrées sont plus savants que nos habiles ingénieurs en ce qui touche l'élévation, la direction et la base à donner, à celles de leurs constructions rustiques qui seront exposées au souffle de l'orage... Peut-être aussi parce que Dieu, d'un geste de sa main, dirigeant la tempête, l'arrête parfois et lui dit : « Tu n'iras pas plus loin! »

Quoi qu'il en soit, notre cocher juif, en voyant de ses yeux et touchant de sa main ce signe de notre salut, se tira la barbe et se gratta la tête. La vue de cette croix lui donnait à penser : il nous serait impossible de communiquer à nos lecteurs le résultat de ses réflexions, car nous eûmes bientôt le plaisir de le quitter: la bienfaisante croix nous ayant indiqué le chemin de la ville. Qui sait si ce ne fut pas à cette croix secourable que nous dûmes de ne pas faire connaissance avec ces messieurs les loups, tout en ayant joui à notre aise, — et sans autre inconvénient que celui de nous refroidir les pieds, — de l'horreur et des sauvages beautés d'un grand désert de neige?

Et pourtant elle apparaît souvent sous un bien autre aspect, étincelant et joyeux, cette neige froide et blanche, lorsqu'elle miroite et scintille sous le rayon doré d'un gai soleil d'hiver, se mirant dans un ciel bleu et recouvrant, à l'entour d'un hameau, quelque pré onduleux, quelque verte campagne. A sa surface alors tout rit, tout s'égaye et tout brille; les petits enfants qui s'y ébattent se baissent pour en saisir des monceaux qu'ils pétrissent, qu'ils pelotent entre leurs petites mains rougies. Gare au maladroit! voici le projectile lancé, et celui des petits lutins de la bande joyeuse qui ne s'est point baissé à temps reçoit en pleine poitrine, parfois en plein visage, cette grosse balle molle et frêle qui le frappe, l'éclabousse et rejaillit en blancs flocons. Pour rendre justice à la neige et la représenter sous ses divers aspects, il faudrait opposer à notre première gravure un autre dessin peignant la neige gaie et blanche comme elle l'est souvent dans les beaux jours d'hiver. Les petits combattants, avec leurs projectiles, occuperaient à eux seuls une partie du tableau, et les rapides traîneaux ne seraient pas oubliés, la grande sœur y plaçant, y poussant le petit frère; l'homme de neige, à la tournure massive, à la face blafarde, s'y élèverait comme un monument, grandissant sous les doigts de quelques futurs statuaires; et sans doute la main d'un dessinateur français n'oublierait point, dans cette esquisse, de montrer quelques guerriers, quelques conquérants en herbe, entassant la neige en remparts, l'inclinant en talus, la découpant en créneaux. Car on n'a pu encore oublier qu'il y a cent ans environ, un enfant ardent et obscur, alors simple écolier, « écolier dans Brienne, » se plaisait à construire, dans ses jeux, lorsque venait l'hiver, des forts de neige où il repoussait, seul et déterminé, l'assaut des envieux qui venaient lui disputer sa conquête.

Retranché dans son fort, il en soutint le siége;
Tantôt il relevait le rempart qui croulait,
Et tantôt, comme un aigle, à la brèche il volait;
Puis, seul et de sang-froid, il s'en allait dans l'ombre
Méditer la défense en attendant l'assaut...

Et pourtant elle fut bien fatale, plus tard, à l'homme, au conquérant, cette même neige qui s'était montrée à l'enfant si favorable et si douce! Et, lorsqu'aux jours néfastes de la retraite de Russie, Napoléon la retrouva devant lui, formidable et menaçante, invincible et obstinée, enlevant à la fois la victoire à son armée, la force et la vie à ses soldats, le prestige et l'espoir à son ambition condamnée: l'empereur en déroute, le conquérant en fuite, se souvint-il alors des jeux, des rêves et des triomphes de l'écolier?

Nous ne savons quelles pensées traversèrent l'esprit du grand homme de guerre à cette heure où s'annonçait pour lui la ruine et puis la chute; mais nous pouvons vous dire, n'est-ce pas, ô lecteurs amis, ce que vous avez songé maintes fois à l'heure où, comme aujourd'hui, la campagne était nue, la bise âpre, le ciel glacé,

et où les petits oiseaux affamés cherchaient tristement leur vie sur les sentiers blanchis de neige. Alors nous nous sommes tous dit que la morne saison est dure et impitoyable à ceux qui ont besoin, comme le petit oiseau des plaines, que la main des hommes, après la main de Dieu, s'étende sous leur toit, compatissante et douce, pour apporter à leurs foyers éteints le pain de chaque jour. Alors nous avons mis de côté, pour les indigents, un vêtement chaud, quelques aliments réparateurs, une couverture, un fagot, un peu d'or; et puis, ouvrant la fenêtre doucement pour ne pas effrayer l'oiselet, nous avons semé devant lui, sur la neige si froide aux pieds nus, les miettes de notre table. L'oiseau content est venu reprendre, à ce banquet improvisé, la gaieté et l'espoir, la force avec la vie; et puis il est parti, nous envoyant pour bonjour, nous laissant pour adieu son petit cri sonore et clair qui va si loin et monte si haut dans l'air silencieux, dans l'air froid, dans l'air libre.

Mais la bénédiction du pauvre monte plus haut et va plus loin..., et il peut, à bon droit, se réjouir dans son cœur, celui qui l'a méritée; celui qui, aux jours rigoureux de l'hiver, n'a point négligé de soulager sa part de misères et d'essuyer sa part de larmes; celui qui, dans ses modestes ressources comme dans son abondance, sait trouver des secours pour le pauvre et des miettes pour l'oiseau.

ÉTIENNE MARCEL.

LES MÉTÉORES

Ne médisons pas de la vieille science; mais, tout en reconnaissant ses mérites, avouons que de nos jours nous avons fait quelques progrès, ne serait-ce que pour la clarté des définitions. Prenons pour exemple les *météores*. Il y a deux cents ans, qu'aurait-on répondu à cette question : Qu'est-ce qu'un *météore?* Une ancienne encyclopédie latine l'aurait défini : un corps qui se forme des vapeurs ou des exhalaisons répandues dans les régions élevées du monde sublunaire. Le *Dictionnaire* de Furetière (1694), s'appuyant sur les sentiments des philosophes, nous donne du météore une notion non moins obscure : « C'est un mixte inconstant, muable, imparfait, qui s'engendre des exhalaisons et vapeurs de la terre élevées dans l'air. » Et un mixte? « C'est un corps composé de plusieurs autres sortes de corps. » Comprenne qui pourra. Maintenant, un météore est tout simplement un phénomène atmosphérique.

Mais quelles sont les causes de ces phénomènes dont nous sommes journellement les témoins? Les principales sont la chaleur, la lumière, l'électricité et le magnétisme. Sans l'intervention de ces agents, pas de vents, de pluies, de brouillards, de neige, de grêle, etc., etc. On les retrouve dans les trombes et dans les ouragans, dans l'arc-en-ciel, le mirage, les halos, les tremblements de terre, les aurores, les volcans. La simple énumération de ces phénomènes fait voir combien est intéressante et instructive l'étude de la météorologie. Je ne sais pas de livre où ces deux qualités, l'utile et l'agréable, soient mieux réunies que dans l'ouvrage d'un auteur, déjà connu de nos lecteurs. — M. Rambosson nous initie à cette science des météores; et, grâce à lui, qui voudra pourra, sans grands frais, ne pas rester ignorant sur des choses dont il serait honteux de ne pas savoir le premier mot.

Contentons-nous d'un exemple. L'embarras est grand dans cette variété de phénomènes, les uns aussi curieux que les autres. Pour ne pas marquer d'injuste prédilection pour quelqu'un de ces beaux dessins de M. Yan Dargent, prenons le premier, intitulé : *Ouragan sur terre et sur mer*. L'eau s'est précipitée sur la terre d'un ciel déchiré par la foudre; le fleuve est sorti de son lit et roule sur ses rivages des flots furieux; les arbres plient sous le souffle impétueux du vent, ils se brisent; les pauvres humains cherchent vainement un refuge sur les élévations de terrain; les eaux les en chassent sans pitié. Quel fléau!

« Un *ouragan*, ou un *cyclone*, est un vaste tourbillon, de diamètre plus ou moins grand, dans lequel la force du vent augmente de tous les points de la circonférence jusqu'à une certaine distance du centre, où règne un calme d'une étendue variable. » Au fond, c'est une vaste trombe. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, au centre du cyclone, l'air est complétement calme, le soleil resplendissant, pendant que la mer est bouleversée, et qu'aux alentours règne le plus épouvantable désordre des éléments. « Le cyclone contient en luimême le germe de sa destruction prochaine : à mesure qu'il avance, il touche à des régions plus froides que celles du point de départ; les vapeurs qu'il contient se condensent en pluies torrentielles; l'électricité, cause principale du cyclone, se dégage à grands courants; l'équilibre qui existait est rompu, et la force centrifuge, n'étant plus contre-balancée, permet au météore de s'étendre en d'immenses proportions. Il perd alors en violence ce qu'il gagne en étendue..., il s'affaisse sur lui-même.

La saison favorite des cyclones dans les mers du Sud est comprise entre les mois de décembre et d'avril inclusivement; février surtout est fécond en semblables phénomènes.

Un navire qui se voit sur le point d'être atteint par un cyclone n'a qu'une ressource : fuir à tout prix le centre de l'ouragan. Le meilleur moyen est de se placer dans la direction du vent qui souffle, de manière à en être frappé en plein visage. Dans cette position, le centre de l'ouragan se trouve toujours sur la gauche de l'observateur. De cette manière, pour un capitaine

instruit, un cyclone n'est plus qu'une trombe ordinaire autour de laquelle il circule.

Les cyclones s'annoncent même plusieurs jours à l'avance. Des nuages, connus sous le nom de *cirrhus*, se montrent dans le ciel et le couvrent de gerbes déliées; ils se transforment plus tard en une espèce d'atmosphère blanchâtre et laiteuse; puis d'autres nuages, les *cumulo-nimbus*, se concentrent à l'horizon qui prend un aspect menaçant; la mer grossit, les houles font pressentir la direction des premières rafales; le ras de marée se déclare, les nuages se colorent en rouge orangé, puis en rouge cuivré; le baromètre baisse ra-

Ouragan sur terre et sur mer. (Gravure extraite des *Météores*, de M. Rambosson.)

pidement. Un calme effrayant succède un instant à l'agitation, accompagné d'un air chaud et étouffant: « et l'on dirait que la nature recueille toutes ses forces pour accomplir l'œuvre de dévastation qui va marquer le passage du funeste météore. »

Ce qui se passe alors quand le malheureux navire n'a pu fuir assez vite, bien des voyageurs l'ont raconté. Je vais, pour les lecteurs de la *Semaine des Familles*, rapporter ici un passage d'une lettre assez récente. Un missionnaire, en route pour Calcutta, écrivait de Ceylan, le 22 novembre 1869 : « Le 19, nous eûmes les premières annonces d'un cyclone : à partir



de neuf heures, le baromètre baissa d'un millimètre par heure. Au premier indice, le capitaine fit déployer toutes les voiles, et nous voguâmes à toute vitesse vers l'Équateur; le cyclone se formait au nord-est. Il nous atteignit peu à peu, et nous nous maintînmes sur le bord tout en éprouvant ses effets. Bientôt nous fûmes enveloppés dans sa queue... Vers onze heures, on fit des apprêts pour affronter la tourmente : on renforça les amarres, on tendit des cordes en travers du pont pour empêcher les gens d'être emportés par les vagues... Nous commencions à danser, mais nous n'étions pas au bout... Je m'assis sur le pont, cramponné à une amarre, jusqu'à cinq heures; le roulis était tellement fort, que, sans cette précaution, j'eusse roulé dans la mer... La violence de l'ouragan augmentait sans cesse. D'un côté, la mer s'élevait comme une montagne; de l'autre, elle se creusait en profonds abîmes. Quand l'heure du dîner eut sonné, je descendis au salon, mais impossible de trouver autre chose que de la viande froide, le roulis ayant empêché de faire la cuisine. On ne se peut figurer les précautions que nous devions prendre pour faire un pas dans le salon, s'y caser, y retenir son assiette, son verre: la vaisselle s'entre-choquait, se brisait. Un passager, qui s'était étendu sur un sofa, se vit tout à coup projeté à 8 mètres de son lit de repos contre les parois opposées, puis rejeter par un nouveau mouvement du navire; je le saisis au passage par le collet, au moment où il allait forcément entreprendre un troisième voyage ; il en fut quitte pour une bosse au front, trois dents ébranlées et une bonne contusion à l'épaule... Je remontai sur le pont; malgré les torrents de pluie qui se précipitaient sur le navire, je m'y maintins, grâce à mon imperméable : la jambe accrochée à une barre de fer, embrassant des deux mains la porte qui donne accès à l'intérieur du bâtiment, je pus contempler ce terrible spectacle. La foudre sillonnait les nues; mais c'est à peine si le fracas du tonnerre pouvait se faire entendre, tant le bruit des vagues, heurtant le navire, était violent. A un moment donné, un coup de mer jeta le vaisseau sur le flanc; il y resta quatre à cinq minutes sans pouvoir se relever. Plus tard, un second coup défonça un sabord de la cabine du mécanicien, et la mer se précipita avec fureur par cette ouverture. On crut que la machine allait sauter. On boucha le trou avec des matelas. Trois barques de sauvetage furent ensuite arrachées par les vagues; des barres de fer, épaisses de 10 centimètres, se brisaient comme du fil de fer. Cependant la machine fonctionnait toujours; et, emportés par la tempête, nous filions dix-sept nœuds à l'heure. L'hélice souffrait, l'arbre de couche faisait entendre un grincement formidable; les chauffeurs avaient toutes les peines du monde à maintenir le feu dans les fourneaux. Enfin, peu à peu cet horrible cyclone s'affaissa sur lui-même:... Nous étions sauvés! »

J'en ai dit assez pour donner au lecteur une idée du puissant intérêt qu'offre l'étude de la météorologie. Qu'ils aillent donc s'instruire aux leçons si attachantes de M. Rambosson, et qu'en le quittant ils le pressent de nous réserver quelque belle surprise pour l'an prochain.

XAVIER DE CORLAS.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361 380 et 396.)

—

XIV

Le lendemain, un entretien confidentiel eut lieu entre la veuve Thévenard et le père Lehidé, riche cultivateur d'Ardon.

Il s'agissait de la vente de la vache.

Cet entretien dura plus de trois heures et fatigua beaucoup la malade.

Mais Françoise savait bien que ces affaires-là ne se concluent pas sans de longs pourparlers, et que, si elle laissait entrevoir la moindre lassitude, elle perdrait au moins quarante francs sur le prix de vente.

Le marché avait été fixé à trois cent soixante francs, payables comptant, sans déduction d'escompte d'aucune sorte.

Antoine, un des fils de la veuve, avait déjà ses instructions. Muni d'un reçu de sa mère, il devait, à l'instant même, conduire, en compagnie du père Lehidé, la vache chez son acquéreur, et en toucher le montant.

Antoine était digne de cette délicate mission.

Doué de ces qualités passives qui, dans d'autres sphères, font d'excellents aides de camp et des chambellans supérieurs, il obéissait ponctuellement à sa mère, sans répliquer, sans chercher à pénétrer les mobiles de ses actions.

Françoise Thévenard aurait vivement souhaité que la vache ne fût livrée que le soir, à la nuit, afin que tout le pays ne fût pas immédiatement instruit de cette transaction; mais le nouveau propriétaire voulait qu'elle fût connue, il tenait à s'en faire honneur et gloire, en plein jour et au milieu des populations attentives.

Quand tout fut convenu, il sortit de la chambre, les yeux brillants de joie.

Il y rentra presque aussitôt.

— J'achète cinquante francs trop cher, dit-il: la bête ne vaut que trois cent dix francs, bien payée!

Ne voulant point prolonger indéfiniment cette conversation qui l'épuisait, Françoise ne répondit pas.

— J'entends, j'entends, reprit le père Lehidé; vous voulez dire que je n'ai qu'une parole! Ce qui est dit est dit.

Il s'éloigna ; mais il revint encore, et, cette fois, il se posa carrément en face du lit de la veuve.

— Le marché est conclu, reprit-il; seulement, il ne sera valable et définitif qu'après livraison de la bête contre argent, chez moi. D'ici là, nous avons mutuellement le droit de nous dédire. Il faut voir marcher la bête; j'ignore si elle n'a pas quelque vice rédhibitoire.

— Vous la verrez marcher, murmura Françoise à bout de forces. Mon fils va vous la conduire; il vous attend.

— C'est bien ; j'y vais.

Le père Lehidé s'en alla.

Au milieu de l'escalier, il se souvint d'avoir encore oublié quelque chose et remonta ; mais il pensa probablement que ce qu'il avait à ajouter était oiseux, et il descendit jeter l'œil du maître sur son emplette.

Dès qu'il fut loin, Françoise se dressa sur son séant par un mouvement spontané.

— Vendue ! s'écria-t-elle en joignant les mains ; la vache est vendue !

Et elle se prit à sangloter.

Puis, sortant à demi de son lit :

— Oh ! dit-elle, que je voudrais la revoir une dernière fois !

Mais elle se sentit trembler de fièvre ; ses jambes, faibles, ne pouvaient plus la soutenir. Elle se recoucha et fondit en larmes.

— O mon défunt mari, pardonne-moi ! balbutiait-elle dans les intervalles d'un accès de violent délire. Je ne t'ai point désobéi. Tu m'as ordonné de conserver la vache tant que je pourrais, je l'ai gardée aussi longtemps que possible ; mais aujourd'hui, il ne m'est plus permis d'hésiter entre elle et le salut de mes enfants. Adieu donc, toi qui fus la bonne laitière, la nourricière inépuisable, l'amie de nous tous !

Bientôt Françoise songea à ses enfants.

— Je dois les prévenir, se dit-elle.

Un instant après, ils étaient tous, excepté Antoine, dans sa chambre.

Elle leur fit signe d'approcher, et ils se rangèrent autour de son lit.

Plusieurs fois elle ouvrit la bouche pour leur parler, mais elle n'en avait ni la force ni le courage.

Tout à coup Marc, un des fils, se précipita vers une fenêtre qui donnait sur la cour et s'écria :

— Mère, le père Lehidé brutalise la vache !

Tous les garçons s'élancèrent vers la fenêtre.

— Et Antoine est présent ! dirent-ils ; et Antoine souffre cela !

Sans se concerter, ils se dirigèrent vers la porte pour secourir leur frère.

La petite Mélanie, qui était vaillante, s'arma d'un bâton et les suivit.

La malheureuse veuve fit un énergique effort sur elle-même.

— Restez, dit-elle... : la vache est vendue !

Si bas qu'eussent été prononcées ces paroles, chacun les entendit, et elles firent courir sur les onze enfants un frisson électrique.

Puis ils courbèrent la tête par un lent mouvement de consternation muette, et des soupirs à demi étouffés s'exhalèrent de leurs poitrines.

Les garçons étaient demeurés près de la croisée ; les jeunes filles y vinrent pour saluer encore des yeux la pauvre exilée.

Un spectacle inattendu captiva toute leur attention.

Voici ce qui se passait :

Antoine avait fait sortir la vache de l'étable ; en la voyant en pleine lumière, le père Lehidé, fin connaisseur, ne put retenir un cri d'admiration.

C'était là, en effet, un animal de toute beauté, au poil roux taché de blanc et de feu, aux proportions grandioses et harmonieusement arrondies, à la tête énorme et intelligente, aux regards doux et bienveillamment curieux.

Enchanté et le cœur tout palpitant de joie, le père Lehidé se mit à la caresser de la main et à l'amadouer par de flatteuses paroles ; puis il lui passa une corde autour du cou sans avoir l'air d'y toucher, et il voulut l'emmener.

Mais la vache se roidit sur ses jarrets solides, et résista.

— Laissez, dit Antoine avec douceur ; elle n'est pas encore accoutumée à vous. Je vais la conduire.

Mais le vieux cultivateur élevant la voix :

— Est-elle à moi, oui ou non? cria-t-il. Si elle m'appartient, elle doit marcher à mon commandement.

Et il lui appliqua un vigoureux coup de bâton.

La vache était inoffensive, elle ne se vengea pas ; mais elle était entêtée : elle ne bougea point.

Antoine intervint.

— Allons, Perline, allons ! dit-il en se plaçant devant elle comme pour lui montrer le chemin.

Et la docile bête disparut aux yeux des onze enfants qui, de la fenêtre, avaient contemplé ce drame d'un regard morne.

Leurs regrets éclatèrent aussitôt :

— Nous ne la verrons plus !

— Pourquoi ? Elle ne va pas loin.

— J'irai souvent me promener vers ses nouveaux pâturages.

— Moi, non ; j'aurais trop de chagrin à la rencontrer.

— Nous ne la rencontrerons plus longtemps ; loin de nous, elle ne vivra pas.

Ce dernier propos éveilla un écho général.

— Pauvre bête ! elle ne vivra pas ! s'écrièrent plusieurs enfants.

Et ils se mirent à pleurer.

Jeanne, dont la raison grandissait vite, au fur et à mesure qu'elle comprenait davantage la responsabilité de ses devoirs, s'aperçut que sa mère subissait cruel-

lement le contre-coup de cette douleur unanime.

Elle courut à ses frères et sœurs, les embrassa, les consola, les exhorta tout bas à sécher leurs larmes.

En ce moment, une jeune dame d'une rare beauté et d'une suprême élégance pénétra dans la chambre.

C'était la marquise de Saint-Albans, dont le mari possédait un château dans le voisinage.

Mais personne ne fit attention à elle, car le drame de la cour se renouait avec des péripéties plus émouvantes.

Contrariée par des coups de bâton trop accentués, la vache avait rebroussé chemin, elle marchait à reculons vers son logis, en entrainant son propriétaire acharné.

Au milieu de la cour, la corde se rompit, et il tomba à la renverse.

Perline retourna paisiblement à son étable.

Quant au père Lehidé, il se releva furieux, et bientôt après il fit irruption dans la chambre de la malade.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316 326, et 349.)

—

III

Douleur de saint Louis en apprenant la mort de sa mère. — Le sire de Joinville porte ses consolations au roi et à la reine. — Pèlerinage au Thabor et à Nazareth. — Haute raison qui empêche le roi d'aller au saint Sépulcre. — Départ pour la France, embarquement à Acre. — Dernier écho de la croisade; vie des châtelaines pendant l'absence des croisés. — La nef royale; menaces de naufrage; vœu de la reine; le feu dans la chambre de Marguerite, sévères mesures ordonnées par le roi; chrétiennes paroles du prince; débarquement à Hyères.— Pèlerinage à la Sainte-Baume.

Saint Louis était loin de penser à un retour prochain; son zèle pour la cause chrétienne en Orient prenait au contraire chaque jour une plus grande étendue, lorsque la nouvelle de la mort de Blanche de Castille vint le surprendre au milieu des vastes projets qu'il formait pour la Syrie.

En voyant entrer dans son appartement le légat, le chancelier de France, et Geoffroy de Beaulieu son confesseur, saint Louis fut saisi d'un douloureux pressentiment, et ses pensées se portèrent vers la France, où il avait laissé sa mère si révérée, sa sœur Isabelle si tendrement aimée, enfin ses trois petits enfants; sur laquelle de ces têtes si chères la main de Dieu s'était-elle appesantie? car il n'en fallait pas douter, c'était une nouvelle cruelle qui allait lui être annoncée. Sans dire un mot, le roi ouvrit la porte de son oratoire, il contempla un instant le crucifix, et, se tournant vers son confesseur, son ferme regard seul l'interrogea. Après avoir rappelé au roi les grâces que Dieu lui avait faites, la résignation que tout chrétien doit à sa sainte volonté, Geoffroy de Beaulieu prononça le nom de Blanche de Castille. Alors saint Louis se prosterna devant la croix, prononçant ces saintes paroles : « Il est bien vray, ô toi cher père Jésus-Christ, que j'aimais ma mère sur toute créature de ce siècle mortel. Il est bien vray, mais que votre saint nom soit béni ! » Malgré cette chrétienne résignation la douleur filiale du roi fut telle que, pendant deux jours, nul ne le vit que son confesseur qui ne le quitta pas; le troisième jour le royal affligé fit demander le sire de Joinville devenu son fidèle et plus cher confident. « Quand je vins devant lui en sa chambre, là où il était seul, et qu'il me vit, il étendit les bras et me dit : « Ah ! sénéchal, j'ai perdu « ma mère !...—Sire, je ne m'en étonne pas, fis-je, car « elle devait mourir; mais je m'étonne que vous, qui « êtes un homme sage ayez montré si grand deuil; car « vous savez que le Sage dit, que quelque chagrin que « l'homme ait au cœur, rien ne lui en doit paraître sur « son visage; car celui qui le fait, en rend ses ennemis « joyeux, et en chagrine ses amis. »

« Madame Marie des Vertus, très-bonne dame et très-sainte femme, me vint dire alors que la reine montrait un très-grand deuil, et me pria que j'allasse vers elle pour la réconforter; et quand je vins là, je trouvai qu'elle pleurait, et je lui dis qu'il disait vrai celui qui dit que l'on ne doit pas croire aux femmes : « Car c'é« tait la femme que vous haïssiez le plus, et vous en « montrez un tel deuil ! » Elle me dit que ce n'était pas pour la reine qu'elle pleurait, mais pour la peine que le roi avait du deuil qu'il montrait. »

Dans de telles circonstances le départ pour la France ne pouvait être longtemps différé. Le dernier acte du roi en Orient avait été de visiter le Thabor et Nazareth, pèlerinage auquel il s'était préparé par un jeûne sévère au pain et à l'eau.

« Le 25 mars 1252 (1), escorté de ses chapelains, il s'était mis en route pour la Terre Sainte : il traversa silencieusement les environs de Nazareth, couverts de nopals, tristes comme ceux de Jérusalem et peuplés aussi de loups et de chacals. Apercevant au loin les murs de la ville, il descendit de son palefroi, se prosterna, et demeura longtemps en oraison, la face contre terre. Il entra ensuite dans l'église bâtie par sainte Hélène, et regardée comme la plus belle de l'Orient. Tandis qu'il s'agenouillait, lui et ses compagnons, devant l'autel élevé sur la même place où, 1252 ans auparavant, s'opéra l'un des plus merveilleux mystères, on entonna une messe solennelle, « suivie de glorieuses « vêpres et matines. L'office eust entièrement lieu à « chant et deschant avec accompagnement d'orgue et « de trille. »

(1) Villeneuve.

Le royal pélerin, quoique très-fatigué, communia devant l'autel disposé à côté des deux colonnes, dont l'une indiquait le lieu où l'ange Gabriel salua Marie, et l'autre, la place du vase d'élection. Jamais, depuis le mystère de l'Incarnation, Dieu n'avait été honoré en ce lieu avec plus de dévotion et d'édification! Les plus beaux ornements de diverses couleurs que Louis faisait porter avec lui, et dont il prenait un soin particulier, ajoutèrent encore à l'éclat de cette touchante solennité à laquelle présidait un cardinal romain. »

Saint Louis dut s'arrêter et ne pas aller adorer le Saint-Sépulcre. Le roi, qui en avait grand désir, hésitait, encouragé par la trêve récente et par les assurances que le khalife de Damas lui faisait donner que son pèlerinage serait protégé par ses émirs; mais le roi n'agissait jamais sans consulter son conseil. Un des barons fit cette juste et franche réponse : « Sire, le plus grand roi de la chrétienté peut-il franchir les remparts de Jérusalem s'il n'a totalement délivré la Terre Sainte? Se trouverait-il après lui un seul prince qui voulût se croiser de nouveau pour tenter cette conquête? comme à vous, un simple pèlerinage leur suffirait. »

« Tout l'honneur du moyen âge paraît se résumer dans ce sentiment qui arrêta en effet saint Louis : la vue de Jérusalem esclave ne pouvait être supportée par l'œil d'un roi de France croisé pour sa délivrance ! Il le comprit, et se contenta d'envoyer de riches présents aux religieux gardiens du Saint-Sépulcre (1). »

Après la mort de Blanche, tous pressaient le roi de fixer le terme du départ : cependant le monarque résolut de passer l'hiver en Syrie, et l'embarquement du roi fut fixé pour le jour de Pâques 12 avril 1254.

Les travaux de Sidon, la dernière des places à fortifier, touchaient à leur fin; elle était déjà ceinte de bons remparts, de fossés, de hautes tours, et la présence du roi en cette cité ne devenait dorénavant plus nécessaire.

Saint Louis s'embarqua à Acre le jour de Saint-Marc, anniversaire de sa naissance, ce qui fit dire gaiement au sire de Joinville « qu'il pouvait leur dire qu'il était *René* quand il échappait de cette périlleuse terre. »

De tous les princes croisés, il ne restait en Palestine que le roi, la reine et les trois enfants nés pendant la croisade : Jean Tristan, Pierre d'Alençon et la petite princesse Blanche, âgée de quelques mois.

Le roi s'embarqua aux acclamations d'une foule immense, qui s'écriait : « Vive le père des chrétiens! »

Pendant que la nef royale s'achemine vers la France; prévenant son retour, écoutons le dernier écho de la croisade.

Dans les châteaux, dans les chaumières tout aussi bien que dans le royal palais de Vincennes, ce fut grande *liesse* quand on apprit le retour du roi et la fin de la croisade.

Les châtelaines passaient au fond de leur manoir, une vie austère partagée entre la prière, la garde de leurs enfants et le soin des pauvres, pendant le temps que leurs époux guerroyaient en Terre-Sainte. Le pont-levis ne se levait plus que devant quelque pèlerin, et souvent c'était le chevalier lui-même, qui venait surprendre les siens: surprise dangereuse par l'émotion subite qu'elle causait. C'est ainsi que la noble épouse de Geoffroy de Chateaubriand, le voyant arriver au moment où elle pleurait sa mort faussement annoncée, tomba sans vie à ses pieds.

Les seuls parents ascendants et les collatéraux jusqu'au quatrième degré visitaient la châtelaine pendant son veuvage temporaire. Les matinées étaient consacrées à la prière; les seules distractions de la noble dame se passaient dans le parc où, entourée de ses enfants, elle portait le grain aux oiseaux de chasse et allait visiter les belles meutes, luxe du temps. Les fidèles animaux semblaient comprendre l'absence de leur maître, et léchaient tristement les mains de la châtelaine, tandis que les enfants joyeux et insouciants les entraînaient dans les allées du parc.

Puis on rentrait, les enfants apprenaient à lire dans de beaux manuscrits de la Bible tout enluminés, dont l'aumônier leur expliquait la sainte morale; ou bien encore, conduits par un jeune page, ils s'exerçaient à monter à cheval, à tirer de l'arc et aux autres exercices du corps, si justement estimés dans l'éducation au moyen âge. La châtelaine, entourée de ses filles, brodait de riches tentures, le plus souvent destinées à l'ornement de la chapelle du château.

Pendant le dîner, l'aumônier lisait l'Évangile ou la Vie des Saints; ensuite venait l'*heure de la charité*: une poterne du château ouvrait sur le bourg, et c'était là que la noble dame, accessible à tous, allait elle-même au-devant des pauvres, les soulageant de bonnes paroles, de larges aumônes, et les amenant au château, lorsqu'ils avaient quelques plaies à panser.

Puis la cloche appelait à la chapelle où la prière commune réunissait maîtres et serviteurs; à « huit « heures les portes étaient verrouillées, et ni pour or, « ni pour argent, aucun serviteur n'eût été assez « hardi pour laisser entrer quelqu'un au château, où il « n'y avait plus jusqu'au lendemain ni bruit ni lu- « mière. (1) »

Lorsque quelque pèlerin ou quelque parent frappait à la porte seigneuriale, on l'introduisait dans une grande salle où se trouvait toujours dressée la table hospitalière.

« Au fond de la salle reluisait l'étain des buffets; sur les meubles voisins étaient des bassins où les sangsues prédisaient l'orage, et le bocal où la grenouille

(1) Villeneuve.

(1) Marchangy.

des bois annonçait le beau temps en sortant de l'eau limpide, et le mauvais temps en y rentrant.

« Au-dessus de la cheminée, au fronton de pierre sculptée, étaient placés, sur des crans à étages, les lances, les masses d'armes et les glaives. Dans les angles de cette vaste salle étaient des meules de foins verts, et les sacs de mouture qu'attendait le moulin banal. Des faisceaux de colonnes finement sculptées ornaient l'embrasure des fenêtres, dont les vitrages blancs, découpés en losanges, étaient encadrés dans d'autres vitrages couleur de pourpre...

« Les solives de la salle étaient peintes d'azur et d'or. Des anneaux d'acier y tenaient suspendues les couronnes de feuilles d'argent gagnées dans les tournois, les armures conquises sur l'ennemi, les palmes rapportées d'Égypte et de la Syrie....

« Le fauteuil du suzerain était plus élevé que les autres siéges. D'un côté était le poteau échelonné des éperviers et des faucons ; de l'autre se reposaient les lévriers. C'était sur ce trône que le suzerain rendait la justice et recevait foi et hommage.... (1) »

Au repas, les serviteurs s'asseyaient à la table du suzerain, mêlés à ses fils.

Cependant la nef royale se dirigeait non sans péripéties vers le rivage de France : elle avait, dès le départ, failli faire naufrage ; la tempête fut telle, que les ondes furieuses se brisaient contre les flancs du vaisseau qu'elles semblaient vouloir ouvrir.

La reine, assise près de ses enfants endormis, répondait aux nourrices effrayées qui voulaient les éveiller :

« Hélas ! si nous devons périr, qu'ils aillent à Dieu tout endormis ! » La reine, suggérée par Joinville, fit un vœu à saint Nicolas, et la tempête cessa.

Un peu plus tard, au milieu de la nuit, le feu éclata dans la chambre de Marguerite de Provence, et la pauvre princesse, qui craignait beaucoup le roi, éteignit à elle seule le commencement d'incendie. Mais Joinville fit conseiller à la reine de le conter elle-même tout de suite au roi. Le prince ordonna que désormais le sénéchal ne se coucherait qu'après les feux éteints et après être venu en assurer le roi. Le roi, malgré sa haute piété, était fort sévère, il pensait avec justice que douceur sans fermeté est plus vice que vertu ; mais avec quelle haute et sainte philosophie il savait rapporter tout à Dieu ! Après cette terrible menace de naufrage, il dit ces grandes paroles : « Notre Dieu nous a bien montré son grand pouvoir, car un de ces petits vents faillit noyer le roi de France, sa femme et ses enfants, et toute sa compagnie ! or nous lui devons savoir gré et rendre grâces pour le péril dont il nous a délivrés. Quand de telles tribulations ou de grandes maladies, ou d'autres persécutions adviennent aux gens, les saints disent que ce sont les menaces de Notre Seigneur ; car de même que Dieu a dit à ceux qui réchappent de graves maladies : Ores, vous voyez bien que je vous eusse fait mourir, si je l'eusse voulu ; ainsi peut-il nous dire : Vous voyez bien que je vous eusse noyés, si je l'eusse voulu ! » Le saint dit : « Seigneur Dieu, pourquoi nous menaces-tu ? Car si tu nous avais tous perdus, tu n'en serais déjà pas pour cela plus pauvre ; et si tu nous avais tous gagnés, tu n'en serais pas plus riche pour cela. » D'où nous pouvons voir, fait le saint, que ces menaces que Dieu nous fait ne sont pas pour accroître son profit ou pour détourner notre dommage, mais seulement à cause du grand amour qu'il a pour nous, il nous éveille par ses menaces, pour que nous voyions clair à nos défauts et que nous ôtions ce qui lui déplaît : faisons-le ainsi, fit le roi, et nous ferons sagement. »

(1) Marchangy.

La nef royale aborda enfin, après dix semaines de traversée, à un port à deux lieues du château d'Hyères, qui était au comte de Provence (Charles d'Anjou), frère du roi. « La reine et tout le conseil, dit Joinville, furent d'accord que le roi descendît là, parce que la terre était à son frère.

« Le roi nous répondit qu'il ne descendrait pas de son vaisseau jusques à tant qu'il viendrait à Aigues-Mortes, qui était en sa terre. Le roi nous tint de la sorte le mercredi et le jeudi, que nous ne pûmes jamais le vaincre.

« Dans ces vaisseaux de Marseille, il y a deux gouvernails, qui sont attachés à deux barres de fer si merveilleusement, qu'aussi vite que l'on aurait tourné un roussin, l'on peut tourner le vaisseau à droite et à gauche. Le roi était assis, le vendredi, sur l'une des barres des gouvernails, et il m'appela et me dit : « Sénéchal, que vous semble de cette affaire ? » et je lui dis : « Sire, il serait bien juste qu'il nous en advînt comme il fit à madame de Bourbon qui ne voulut pas descendre en ce point, mais se remit en mer pour aller à Aigues-Mortes, et demeura, depuis, sept semaines sur mer. » Alors le roi appela son conseil et leur dit ce que je lui avais dit ; tous furent d'avis qu'il descendît... Le roi se rendit au conseil : de quoi la reine fut très-joyeuse. »

Sans nous arrêter au séjour du roi en Provence, suivons-le au pèlerinage célèbre de la Sainte-Baume, qui n'est autre que le lieu sauvage où sainte Madeleine se réfugia après la résurrection du Sauveur pour y passer la dernière année de sa vie dans la plus austère pénitence. « Une grande forêt y conduit et prépare les pèlerins au recueillement et à la prière. On en voit, à toute heure du jour et de la nuit, traverser cette forêt, avenue imposante du désert, où l'on dit que Madeleine avoit été en ermitage dix-sept années..... Un chemin âpre et difficile, digne chemin de pénitence, taillé sur les flancs d'un roc élevé, aboutit à la grotte célèbre où la sainte pleura ses péchés... »

Telle était la Sainte-Baume au moyen âge. Les pèlerins y venaient à toute heure du jour et de la nuit récitant des litanies, ou chantant de naïfs cantiques

en l'honneur de Madeleine, de Marthe et de Lazare, les patrons de la Provence où tous les trois s'étaient réfugiés.

« La montagne de la Sainte-Baume est couverte de plantes aromatiques. Le jour de la Saint-Jean, les Provençaux viennent en foule sur cette montagne odorante, bien longtemps avant l'aurore...

« Femmes, vieillards, enfants, cueillent les herbes miraculeuses auxquelles on attribue mille vertus. Pendant plusieurs jours, les marchés de toutes les villes de Provence sont couverts de ces simples merveilleux; on les conserve en des flacons d'huile d'olive, où elles se convertissent en un baume qu'on appelle *oli rouge*, employé avec succès pour les brûlures et un grand nombre de maladies.» (MARCHANGY.)

Suivi de toute sa cour, Louis IX se rendit à cheval à l'antique forêt, et vint s'agenouiller à la chapelle de Madeleine, placée sur la crête de la montagne.

En un instant ce site sévère fut animé par une foule de prélats, de princes, d'hommes d'armes dont les lances se détachaient brillamment sur le vert sombre des arbres de la forêt, et les chants guerriers se mêlaient aux pieux cantiques qu'accompagnait le son argentin de la cloche de l'ermite.

Ce fut une grande joie pour la reine Marguerite de revoir cette chère Provence qui lui rappelait les souvenirs les plus doux de sa vie, ceux de son heureuse enfance baignée de soleil et de poésie...

RENÉE DE LA RICHARDAYS



CHRONIQUE

Il y a des natures qui sont faites pour la lutte; il y a des hommes qui, dévorés d'une activité intérieure insatiable et infatigable, ont la faim et la soif constantes de la justice : ceux que désigne le sublime sermon sur la montagne. Henry de Riancey, dont nous déplorons la perte avec tous, était de ces natures, de ces hommes-là; mais, s'il appartenait à la race des athlètes de la pensée, il était surtout de ceux qui luttent pour les causes éprouvées, de ceux qui combattent les bons combats. Fils d'un père qui l'avait élevé dans le culte de ces deux principes, la religion et la royauté, il resta fidèle à ces traditions et se maintint toujours sur ce noble terrain, maniant sa plume chevaleresque, que nous avons aimée, comme d'autres savent manier l'épée.

Nous ne le suivrons pas dans les péripéties de sa carrière bien remplie, quoique relativement courte, où on le voit toujours au premier rang, aux côtés de ce regretté Nettement, que nous connaissions si bien ici, et dont il fut le frère d'armes; disons seulement qu'il est mort comme il avait vécu : en revenant d'un pèlerinage à Rome, où, victime et martyr de ses convictions, il avait été mettre les derniers efforts de ses forces qui s'épuisaient, au service de ses croyances. Il est mort tenant dans ses mains deux simples papiers bleus qui résumaient toute sa vie, deux télégrammes. L'un était une consolation, hélas! un adieu qui venait de Frosdhorff; l'autre, qui était plus encore, et quoi de plus précieux pourtant?... oui, qui était plus encore, la bénédiction du Saint-Père!

Ses obsèques ont été une sorte de triomphe, comme le monde en fait spontanément autour du cercueil du juste. Toute la presse, était là; les noms les plus grands, les plus sonores, étaient représentés auprès des plus lointains comme des plus étrangers à sa cause; car, dans ce moment où toutes les nuances d'opinion et de sentiment s'effacent pour se confondre, chacun avait voulu venir déposer son hommage devant ce cercueil devenu le symbole de tout ce que renferment ces trois mots, les plus grands et les plus prestigieux des langues humaines : honneur, dévouement, fidélité.

⁂ De Henri de Riancey à Berryer la transition est facile; comme nous l'avons dit, l'Académie a reçu, jeudi, M. le comte de Champagny, appelé à remplacer l'illustre orateur et à faire son éloge. Le discours du récipiendaire, que quelques-uns ont trouvé un peu long, fourmille d'anecdotes intéressantes. Voici comment, d'après M. de Champagny, la vocation de Berryer lui fut révélée :

« Il était un certain soir au théâtre du Vaudeville, devant deux hommes graves, âgés, dont les noms ne lui étaient pas inconnus, et dont il entendait la conversation pendant l'entr'acte; c'étaient deux avocats vénérés au barreau, et qui causaient de l'avenir de leur ordre.

« — Le barreau s'en va, disaient-ils, il n'y a personne pour nous succéder; Berryer (Berryer père) commence à vieillir, et ce n'est pas son fils qui le remplacera : le fils ne s'occupe que de vaudevilles et de chansons. »

« M. Berryer entendit, ne dit mot, quitta aussitôt le spectacle, retourna au code civil, et, à partir de ce jour, le théâtre et les chansons ne figurèrent plus dans la vie du jeune homme que comme une récréation passagère. »

Dès lors il fut l'homme de bronze et la bouche d'or que nous avons tous admirés; nous soutenons qu'avec un pareil sujet M. de Champagny avait le droit d'être long.

M. de Sacy a répondu avec cette adresse, cette finesse, cette entente de la mesure, cette connaissance des auditoires académiques, que donne la longue expérience du genre; il a su se faire trouver trop court en parlant des vivants par un petit chef-d'œuvre de coquetterie oratoire.

⁂ Nous ne lâcherons pas l'Académie sans parler d'une singulière proposition due à l'initiative de M. Prévost-

Paradol, qui voudrait, dit-on, que les titres des candidats fussent discutés, à l'avenir, en séance générale et... publique. Il ne manquerait plus, après cela, que d'admettre aussi à ces séances les candidats eux-mêmes. Et pourquoi pas? Pourquoi ceux-ci ne seraient-ils pas, en outre, pour la circonstance, tenus de revêtir le costume officiel des candidatures antiques, c'est-à-dire de s'habiller de la longue robe blanche des solliciteurs du Forum? Ne serait-il pas curieux de voir, par exemple, MM. Jules Janin, Théophile Gautier, Edmond About, etc., glorieusement exposés en personne et dans un lieu élevé, selon les traditions historiques, aux yeux du monde que leur esprit a tant et si longtemps charmé? Le jour où cette coutume sera introduite à l'Institut, nous pouvons lui promettre un public encore plus nombreux et plus empressé que celui qui assiége ses portes dans ses plus grandes solennités, et nous affirmons que ses séances de candidatures deviendraient dès lors cent fois plus courues que ses séances de réceptions les plus recherchées.

⁂ Nous voulions égayer un peu la fin de notre travail, mais en vain. La mort de M. le comte de Montalembert nous force à revenir creuser plus profond le sillon de regrets que nous traversons, et nous devons terminer encore sur la note lugubre cette chronique déjà si lugubrement commencée.

⁂ Puisque nous sommes en train de parler des tristes et grandes successions ouvertes par la mort, parlons de l'Académie, où la fatale Parque vient de porter de si terribles coups. Jeudi 10 mars a eu lieu la réception de M. le comte Franz de Champagny, qui a remplacé Berryer ; le 31, doit avoir lieu la réception de M. d'Haussonville. Au 7 avril est fixée l'élection pour les deux places laissées vacantes par les décès de Sainte-Beuve et de Lamartine. Trois autres fauteuils, ceux de Pongerville, du duc de Broglie et du comte de Montalembert, restent vides; les lutteurs de cette arène redoublent leurs efforts; nous pourrions, à ce propos, commettre des indiscrétions, mais à quoi bon? Attendons patiemment. Du reste, vous le voyez, l'Académie, elle, ne se presse pas : patiente elle est parce qu'elle est immortelle! la date de la réception de M. Auguste Barbier n'est pas encore fixée.

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Les Quarts de Jour : *l'Orient et l'Occident*, par M. G. DE LA LANDELLE. — 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr.

L'officier de quart, disent les ordonnances de la marine, ne peut quitter le pont pendant la durée de son service; il veille à la sûreté du bâtiment et au maintien de l'ordre; il ne doit se livrer à aucune occupation qui puisse le distraire. Ainsi il lui est défendu de lire, de dessiner ou d'entretenir une conversation suivie.

Que fait donc l'officier de quart pendant les quatre longues heures qu'il passe sur le pont? — Il cause avec lui-même, et son esprit s'égare partout où il peut s'égarer. Tantôt il évoque le passé, tantôt il songe à l'avenir, ou bien il se souvient des longues lectures [illegible] pendant les heures de repos, et il les brode à la [illegible] de son imagination.

« Admettez, dit M. de la Landelle, que je sois, [illegible] bien des fois je le fus dans ma jeunesse, cet officier de quart. Mon successeur me relève; je descends [illegible]tamment dans ma chambre, et j'écris ce qui [illegible] frapper ma pensée.

« Cette fois, j'ai cheminé d'Orient en Occident... Je me suis trouvé à Constantinople, assiégée par les Turcs. Fontanella, Jean Grant, Calchondyle, le [illegible] Constantin, le formidable Mahomet II, m'ont [illegible] à l'œuvre. J'ai vu ces grands combats de terre et de [illegible]; j'ai assisté à ces heures d'angoisse et d'agonie qui [illegible]quèrent l'avénement des temps modernes. — [illegible] à coup, comme si le décor changeait à vue, la [illegible] juvénile de celui qui s'immortalisera sous le [illegible] Christophe Colomb s'est montrée à la fin du [illegible]

« L'œuvre de Colomb s'accomplira dans la [illegible] dans les fers et dans les larmes. Trois fois [illegible] naufrage, avant, pendant, après la grande [illegible] et, la troisième fois, lorsqu'il était à la [illegible] détroit imaginaire qui devait le conduire dans [illegible] Océan.

« Quant à la vaste mer du Sud, ou pour [illegible] du Couchant, quant à l'océan Pacifique, l'un [illegible]gnons de Colomb, Vasco Nunez de Balboa [illegible] la gloire de le découvrir. »

Ainsi, ce volume renferme trois récits [illegible] le *Feu grégeois*, que les anciens abonnés de la [illegible] ont accueilli avec tant de sympathie; les *[illegible]frages*, et la *Mer du Couchant*, où paraissent [illegible] figures de Christophe Colomb et de Vasco [illegible] Balboa.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Ce, ÉDITEURS [illegible]
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE [illegible]

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont [illegible] le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE [illegible] FAMILLES.

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau [illegible]

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Le God save the queen.

LE GOD SAVE THE QUEEN!

—

La grande sœur a parcouru la maison; son frère joue au soldat, sa petite sœur à la poupée. Pourquoi interrompre leurs jeux? C'est la leçon de chant. La mère attend ses petits artistes. Les voilà réunis. James jette son casque à terre, et, le sabre au côté, le cornet en bandoulière, il se pose fièrement près du piano. La petite Édith, sa poupée en main, semble comprendre toute la gravité de la circonstance. Voyez ces trois petites bouches entr'ouvertes, ces yeux attentifs à la mesure. On croit entendre des sons sortir de ces petits gosiers. Charmante scène en effet!

L'artiste aurait pu mettre sous cette toile le simple titre de : « La Leçon de chant. » Elle en a choisi un autre. Respect à son patriotisme! Autrefois en France, on aurait dit : « Vive le roi! » Aujourd'hui..., que mettrait-on? Et pourtant le patriotisme n'est pas mort parmi nous. En Angleterre, on dit : « God save the Queen! » C'est le chant patriotique anglais : « Dieu sauve la reine! » ou, selon les circonstances : « God save the King! Dieu sauve le roi! »

L'origine de cet hymne populaire, paraît-il, n'est pas facile à déterminer. Selon quelques auteurs, il remonterait jusqu'au règne de Jacques Ier, en 1607. Un certain John Bull, organiste de la Chapelle royale, l'aurait mis en musique. Selon d'autres, les paroles primitives étaient : « God save great James, our King! que Dieu conserve le grand Jacques, notre roi! » et ce Jacques serait Jacques II; et les paroles, une sorte de « *Domine, salvum fac regem* » qu'on chantait à la Chapelle catholique. A la chute des Stuart, l'hymne fut proscrit pour reparaître plus tard avec quelques modifications. D'après une autre tradition, paroles et mélodie seraient de Harry Carrey, et le célèbre Haendel aurait retouché la musique. D'autres, car les opinions sont nombreuses à ce sujet, veulent que l'air soit emprunté par Haendel à l'*Invocation aux Dieux*, mise en musique par notre Lulli sur des paroles de Quinault, ou à un *Domine salvum*, écrit pour le pensionnat de Saint-Cyr.

Quoi qu'il en soit de l'origine du « God save the Queen » ou « King, » il fut imprimé en 1745 dans un journal anglais et devint bientôt populaire. Aussi, depuis ce temps, aucune cérémonie tant soit peu importante où il ne se fasse entendre: c'est le salut presque obligatoire qui accueille les membres de la famille régnante.

Un journal américain racontait à ce sujet une assez plaisante aventure. Le prince Alfred d'Angleterre a fait tout récemment un long séjour aux États-Unis. Peut-être y est-il encore? Il devait assister au Théâtre-Français de New-York à la représentation de la *Grande Duchesse*. Affluence considérable! On voulait surtout voir le prince : sa loge était décorée avec force guirlandes et draperies; mais les regards se tournaient vainement de ce côté; la loge restait vide. Grande mystification, disait-on; partant, grand désappointement! Le mécontentement menaçait de prendre une tournure inquiétante. Un coup de génie sauva le directeur du théâtre de cette situation dangereuse. Tout à coup un bruit se fait du côté de la loge princière; la porte s'ouvre, toutes les lorgnettes se braquent dans cette direction. Est-ce le prince? Oui, mais pas le prince Alfred. Le prince Paul (rôle de la pièce) apparaît avec son mentor, le baron Puck. Aussitôt l'orchestre d'entonner de confiance le « God save the Queen! » Un immense éclat de rire soulève tous les assistants. Le tour était bien joué, et si bien qu'on se sentit désarmé. Le véritable prince n'eût sans doute pas obtenu un semblable succès.

XAVIER DE CORLAS.



LE COURRIER PERSAN

—

I

EN ROUTE

Un matin, le sadri-azem ou grand vizir du schah de Perse, au sortir d'un entretien des plus graves avec Sa Magnificence, regagne les appartements qu'il occupe dans le palais de Téhéran, capitale du royaume.

Le premier soin du ministre est de faire appeler un des courriers attachés à son service personnel.

Cinq minutes après, celui-ci arrive.

L'homme que nous voyons est un gaillard merveilleusement constitué pour la singulière profession qu'il exerce. Il paraît avoir quarante ans, et la simple tunique serrée autour des reins par une lanière de cuir permet d'apprécier une charpente solide et des jarrets à toute épreuve.

A sa vue, un éclair presque joyeux ranime le pâle visage du grand vizir.

— Ismaël, lui dit-il, tu dois à ma bienveillance l'emploi qui te fait vivre. Tu m'as souvent assuré de ton dévouement, l'heure est venue de me le prouver: es-tu prêt?

— Parlez, répond simplement Ismaël.

— Des brigands envahissent, ravagent les frontières orientales du royaume. On m'accuse de mollesse. Mes ennemis ne craignent pas de montrer en moi le partisan secret des prétentions surannées du tadjiek Timour-Kan, dont le génie infernal ne cesse d'agir contre nous. Le prince, cruellement influencé contre moi, vient de me dire : « Si quarante-huit heures se passent encore



sans que je sache positivement à quoi m'en tenir, vous payerez de votre tête, Mirza, un silence que je regarderai comme une trahison, puisqu'il m'empêche de fortifier, au besoin, les troupes que vous prétendez avoir dirigées en nombre suffisant contre ces bandits. » Pars donc, Ismaël! il n'est que trop vrai que cette affaire a été un peu négligée. Où chercher le camp de Sar-Mohamed qui commande nos troupes? Je l'ignore; trouve-le, parle au général, et reviens vite avec les renseignements qu'il te fournira et d'après lesquels j'enverrai ou non des renforts... Cette mission t'épouvante? demanda le sadri-azem en voyant Ismaël silencieux.

— Non, mais deux jours seulement pour une double course dont on ignore l'étendue! observe le courrier.

— Un fidèle rapport dans quarante-huit heures ou la mort : telle est la terrible parole du prince, répète en gémissant le pauvre vizir.

— C'est bien, dit Ismaël.

— Tu seras de retour avant l'expiration du terme fatal?

— Oui, Seigneur, je vous le jure.

— Ah! s'écrie avec effusion le sadri-azem, fais cela, Ismaël, et ma reconnaissance sera sans bornes.

— Il suffit.

Et le courrier quitte le palais en homme pour qui, désormais, chaque instant sera d'une inexprimable valeur.

Moins d'une demi-heure après, un cavalier s'élance, à bride-abattue, hors de la splendide capitale de la Perse.

Ismaël n'a pris que le temps de prévenir sa famille, qu'il n'est pas bien sûr de revoir. Le coursier qui l'emporte est un cheval arabe répondant au nom de Giafar. La noble bête, qui ne se sent pas d'aise en pleine campagne, franchit l'espace avec la légèreté d'une gazelle.

Une explication devient ici nécessaire.

La Perse, contrée aride, est, en quelque sorte, sous l'influence de plusieurs climats; ce sont : ou des solitudes plates, comme nos landes françaises, mais infiniment plus vastes, ou des montagnes sillonnées par de profonds ravins, de larges vallées.

Ces montagnes sont assez hautes pour que, malgré l'insupportable chaleur qui règne en bas, on aperçoive des sommets constamment couverts de neige. Ajoutons qu'entre ces deux extrêmes, la steppe et la montagne, se produisent des variations topographiques tellement périlleuses de toutes manières, qu'un piéton seul peut espérer d'en sortir.

En effet, où ne se dresse pas soudainement un obstacle matériel apparaît tout à coup un danger non moins terrible : une bête fauve se jette parfois plus volontiers sur la monture que sur le cavalier; souvent même le souffle ou le pas du cheval éveillent l'attention d'un animal féroce que le passage d'un homme eût laissé endormi.

Ainsi s'expliquent, à un moment donné, l'abandon du coursier et l'entreprise à pied de longues routes pendant lesquelles un bon marcheur n'a d'autre inquiétude que celle de son propre salut, ce qui est encore, certes, bien assez.

En traversant, à cheval, une vaste étendue, Ismaël savait parfaitement que le plus difficile serait la fin du trajet; aussi hâtait-il sa course, afin de réserver le plus de temps possible à la route incertaine qu'il aurait à poursuivre à pied : incertaine, disons-nous, attendu que l'instabilité des troupes du gouvernement persan rendait obligatoire une perte de temps plus ou moins considérable.

Arrivé le soir aux premiers développements de ce que nous appellerons les Roches Périlleuses, le héros de cette histoire s'arrête, après une course au galop qui n'a pas duré moins de douze heures.

Giafar n'a jamais fourni, en si peu de temps, une carrière aussi rapide. Le brave coursier est blanc d'écume.

Ismaël savait ce qu'il faisait en gagnant cet endroit. Il y a là, dans une grotte agrandie à coups de pioche, un vieux pâtre à l'existence duquel suffit un maigre troupeau.

La grotte, isolée au moyen d'un pont de bois établi sur un abîme et facile à retirer vers l'intérieur des rochers, offre un asile où Giafar s'est déjà régalé de riz et de maïs en attendant le retour de son maître.

— Père! demande Ismaël en sautant à bas de son cheval, j'ai encore une fois recours à votre obligeance.

— A ton service! répond le vieillard, qui, en reconnaissant le courrier, n'a pas hésité à rendre accessible son étrange demeure.

Une aimable surprise était réservée à Ismaël. Son hôte, confident naturel de son embarras, lui donne de précieux renseignements. Les troupes qu'il cherche ont stationné récemment de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui part des Roches Périlleuses. La veille encore, des soldats de Sar-Mohammed ont passé devant la grotte en se rendant au camp.

— Et, ajoute le vieux pâtre, les gredins ont eu l'audace de m'enlever les plus gras de mes agneaux.

— Ah! ils étaient dernièrement dans ces parages? dit Ismaël en désignant un point diamétralement opposé au chemin qu'il a suivi pour venir... C'est bon à savoir. Merci, père, et adieu!

— Comment! tu pars ainsi?

— Chaque minute n'a-t-elle pas une valeur considérable?

— Ainsi je te reverrai?

— Demain soir, au plus tard; à moins que je ne sois victime des lions, des chacals ou des rôdeurs ennemis.

— Tu es sans armes?

— Pardon! dit le courrier en montrant un court



mais solide bâton qui lui est doublement nécessaire (1).

— Va donc! et qu'Allah te conduise! ajoute d'une voix grave le vieux sectaire de Mahomet.

Ismaël n'est déjà plus là.

Resserrant, d'un geste rapide, la ceinture de sa tunique, et adoptant une allure qui met en relief son aptitude naturelle à bien marcher comme à bien courir, notre homme a franchi lestement les premiers degrés du gigantesque escalier de granit au delà duquel de nouveaux efforts sont réservés à sa vaillance.

Le jarret ferme, l'oreille au guet, le regard en lutte, pour ainsi dire, avec les ténèbres, l'humble porteur de message disparaît bientôt à travers les nombreux détours d'une montagne après laquelle viendront d'autres montagnes.

Malgré son courage, Ismaël ne résiste pas toujours à l'émotion qui s'empare du plus brave au moment d'affronter, la nuit surtout, des périls qui, à chaque instant, peuvent se dresser en face ou à côté de lui. Les pieds nus du courrier ont du moins le double avantage de s'appliquer exactement à la surface des rochers et de ne produire aucun bruit; mais cela ne suffit pas, et l'absence de clair de lune, favorable dans un sens, l'expose à tomber dans des précipices, à se jeter dans des sentiers où il ne saura plus que devenir.

Néanmoins il va toujours, et rarement sa marche se montra si rapide, si légère, si attentive.

Tout à coup notre héros s'arrête et s'efforce de retenir sa respiration. A cent pas, dans la direction qu'il suivait, deux points lumineux scintillent dans l'ombre.

— Si ce n'est qu'une hyène ou un chacal, pense-t-il en serrant avec force le bâton solide que nous lui connaissons, il n'y a que demi-mal; mais si c'est un lion: par Allah! le cas sera plus grave.

L'incertitude ne dure pas longtemps. Un nuage, se déchirant fort à propos, permet à l'astre des nuits d'éclairer une scène étrange.

L'animal aperçu par Ismaël est une lionne; certains grouillements autour d'elle, au fond du ravin, dénoncent plusieurs lionceaux fort jeunes. Le courrier frémit en voyant leur mère inquiète se diriger vers lui. Saura-t-il se défendre? Il regrette que la précipitation du départ lui ait fait oublier une arme sérieuse.

Il n'y a pas une minute à perdre, et cependant que faire? La lionne avance toujours. Essayer de fuir serait inutile. Un souvenir de quelque aventure contée en sa présence, ou une inspiration instinctive, offre à Ismaël un secours inattendu.

Persuadé que la bête fauve ne l'a pas vu marcher, il se tient immobile, non sans, toutefois, avoir pris doucement une posture défensive. Surprise par la vive clarté, la lionne cesse de courir; elle approche avec circonspection, tourne autour d'Ismaël en l'examinant, et paraît hésiter à toucher un adversaire sans défense.

Le courrier comprime les palpitations de sa poitrine en bénissant une pensée heureuse. Malgré cela, peut-il espérer que l'animal s'éloigne assez vite, s'il s'éloigne, pour que l'immobilité qui le protége ne se démente pas?

Rien n'encourage cette espérance: au contraire, une gueule béante, un grognement sourd, une haleine fétide et certains mouvements de la queue, indices non équivoques, préviennent le malheureux Ismaël de l'imminence d'un danger terrible!

Cependant un hasard qui tient du prodige doit sauver cet homme.

A l'instant où la bête féroce, revenue à ses instincts, montre décidément l'intention d'en finir, un coup de feu retentit; il est parti de loin, sans doute, mais la détonnation suffit à effrayer les lionceaux qui se prennent à rugir.

C'en est assez pour attirer leur mère, qui, en quelques bonds, les a rejoints.

Ismaël en profite pour augmenter promptement, en revenant sur ses pas, la distance que la lionne, de son côté, met entre elle et lui. C'est un retard, mais il s'en console bientôt par la réflexion suivante:

— Ce coup de feu m'indique l'endroit que je prétends atteindre; l'armée persane est au delà des ravins qui se prolongent, là-bas, à ma droite. Allons, Ismaël, encore un peu de courage, et ton bienfaiteur te devra la vie!

Énergiquement stimulé par cette pensée, un quart d'heure lui suffit pour approcher...

Imprudent! ce qu'il prenait pour l'armée de Sar-Mohammed est celle des ennemis du royaume! et quand il voit son erreur, vingt pas le séparent à peine d'une sentinelle.

— Qui vive?

Notre homme ne répond pas et compte sur ses jambes pour le soustraire au péril. Un second coup se fait entendre: Ismaël n'a pas été touché. Trop loin déjà pour que la sentinelle songe à le poursuivre, il se croit sauvé... Pas du tout; un pli de terrain, joint à l'obscurité, lui cachaient un autre soldat en vedette.

— Qui vive?

Même silence. Que peut dire un homme qui s'enfuit? Un coup de feu déchire les airs; celui-là ne manque pas complétement son but; le courrier, frappé à l'épaule, jette involontairement un cri. Plusieurs soldats s'élancent derrière le fugitif.

Traqué ainsi de toutes parts et peu soucieux de s'exposer à rencontrer la lionne et ses petits, le messager du sadri-azem va bientôt ne plus savoir où donner de la tête.

(1) Il est reconnu que porter quelque chose à la main, fouet ou bâton, facilite la rapidité des coureurs, dont le mouvement perpétuel d'un bras en avant tient le corps dans une situation favorable à cet exercice.



Il court, il bondit, il cherche à dépister ses acharnés adversaires. Soudain le passage lui est barré par un gouffre béant et tout noir. Ce gouffre est-il immense ou n'a-t-il qu'une moyenne profondeur dont il pourra sortir ? Ismaël n'en sait rien et ne songe même pas à se le demander.

Entre une mort certaine en tombant au pouvoir des soldats qui le poursuivent toujours, qui sont près de l'atteindre, et un trépas moins assuré dans l'horrible espace, notre héros n'hésite pas une seconde.

Il s'élance...

ALFRED SEGUIN.

— La suite prochainement. —

CAUSERIE

Regrets funèbres. — Henry de Riancey et le comte de Montalembert. — Réception de M. de Champagny à l'Académie française. — Éloge de Berryer. — Le Vaudeville et le Code de procédure. — La musique et l'éloquence. — Discours de M. de Sacy. — Drames de cour d'assises et comédies de police correctionnelle. — Les faux autographes de M. Chasles.

Hélas ! les deuils se succèdent, et la mort frappe sans pitié dans les rangs des défenseurs de la vérité et de la justice. Les voilà disparus et couchés dans la fosse, à un âge où de longs jours semblaient devoir encore leur être accordés, ces deux vaillants soldats d'une sainte cause : Henry de Riancey et le comte de Montalembert! Ils étaient entrés jeunes dans l'ardente mêlée du siècle. A vingt ans, l'auteur de *Sainte Élisabeth* avait déjà vu briller sur son nom ces premiers rayons de la gloire qui, au dire de Vauvenargues, sont plus doux que les premiers feux de l'aurore. Presque au même âge, Henry de Riancey avait obtenu de brillants succès au barreau et dans la presse. Et ils sont partis, partis avant l'heure, sans avoir eu la consolation d'achever leur tâche, mais laissant, derrière eux, de glorieux et d'impérissables souvenirs !

Ah ! gardons-en le dépôt avec un soin jaloux. Que leurs exemples nous soient chers et nous servent de règle. Ils ont combattu le bon combat. Différents de la plupart des hommes qui n'ont d'autre but que la fortune et les jouissances matérielles, ils ont vécu pour la pensée et par la pensée, et l'on peut dire que le travail a été la perpétuelle aspiration de leurs vies.

Ces vies, nous les redirons. — Pour l'instruction et l'édification de tous, nous rappellerons les luttes, les travaux, les discours, les écrits de l'ancien pair de France et du rédacteur en chef de l'*Union*. La *Semaine des Familles* doit à ses lecteurs de faire revivre leurs traits et leur mémoire par le burin et par la plume.

Aujourd'hui, nous ne voulons que constater les hommages universels dont la vie du grand orateur et celle du vaillant publiciste ont été l'objet. Tous les partis ont salué respectueusement leurs cercueils. Toutes les dissidences politiques ou religieuses se sont effacées pour honorer chez ceux qui viennent de mourir la dignité du caractère, la fermeté des doctrines, la pureté et la noblesse du cœur.

Il y a quelques mois, au sortir de l'enterrement d'un libre penseur qui avait refusé pour sa tombe les prières et les bénédictions de l'Église, un sceptique dit cette parole singulièrement parisienne : *Ça manquait de musique !*

Un pareil mot n'eût jamais pu être prononcé à ces funérailles dignes, simples et chrétiennes, dont Paris vient d'être le témoin édifié, et où se pressait une foule religieusement émue. Ici tous les cœurs étaient unis dans l'harmonie d'un même sentiment. Chacun pensait que tout n'était pas fini pour les deux serviteurs de Dieu qui, après avoir souffert et combattu sur la terre, prennent part aujourd'hui, dans les sphères célestes, au cantique de foi et d'amour qui ne finira jamais.

Le lendemain de la mort de M. de Riancey, la veille de celle de M. de Montalembert, l'Académie française accueillait l'éloge de Berryer prononcé par son successeur, M. Frantz de Champagny. La tâche du récipiendaire était grande et belle. Elle n'était pas facile. Pour l'accomplir, l'historien des Césars a dû s'abstraire un moment de ses études préférées, et se transporter en pleine réalité contemporaine. Son discours, un peu long peut-être pour une harangue académique, est plein de faits, d'aperçus ingénieux, d'anecdotes bien choisies. Il fait parfaitement connaître ce grand homme de foi et d'honneur, qui fut un maître souverain dans l'art de subjuguer les cœurs et d'entraîner les volontés.

M. de Champagny est remonté jusqu'à la jeunesse du grand orateur.

« Il n'échappait pas, a-t-il dit, à la légèreté de son âge, et le plaisir, les spectacles, la muse familière de Désaugiers ou de quelque autre, faisait un peu tort au Code de procédure. Il était un certain soir au Vaudeville, devant deux hommes graves, âgés, dont le nom ne lui était pas inconnu, et dont il entendait la conversation pendant l'entr'acte; c'étaient deux avocats vénérés du barreau, et qui causaient de l'avenir de leur ordre : « Le barreau s'en va, disaient-ils, il n'y a per- « sonne pour nous succéder. Berryer (Berryer père) « commence à vieillir, et ce n'est pas son fils qui le « remplacera. Le fils ne s'occupe que de vaudevilles et « de chansons. » M. Berryer entendit, ne dit mot, quitta aussitôt le spectacle, retourna au Code civil, et, à partir de ce jour, le théâtre et les chansons ne figurèrent plus dans la vie du jeune légiste que comme une récréation passagère. »

Mais ce que Berryer ne cessa jamais d'aimer avec passion, c'est la musique. La musique était pour lui une sœur cadette de l'éloquence, et parfois dans sa

personne, elle prêta aide et secours à sa sœur aînée. Le récent historien du Père Lacordaire, M. Foisset, raconte qu'avant de partir pour Notre-Dame, les jours de conférence, l'illustre Dominicain descendait au jardin de son monastère, se promenait lentement, s'arrêtait devant la verdure et les fleurs, et cherchait à s'inspirer en contemplant la douce harmonie de la nature.

C'était surtout dans la musique que M. Berryer aimait à puiser des inspirations.

« Un jour, dit M. de Champagny, il avait dû plaider pour M. de Chateaubriand appelé devant la Cour d'assises; mais, peu avant le jour fixé, l'illustre accusé s'était décidé à ne pas comparaître; et M. Berryer ne songeait plus à sa plaidoirie. La veille de ce jour, à cinq heures du soir, M. de Chateaubriand change d'avis et réclame pour le lendemain l'assistance de M. Berryer. La pensée de l'avocat était bien loin de là, le plaidoyer qu'il n'avait pu qu'entrevoir ne s'était pas dessiné dans son esprit, le temps était bien court et l'inspiration faisait défaut. M. Berryer, troublé, inquiet, n'eut recours ni aux livres, ni au travail, ni à la réflexion; mais, loin de travailler, et pour remettre un peu de calme dans son intelligence, il alla entendre *Othello*. Bien plus qu'il ne l'espérait sans doute, le charme opéra, l'harmonie des sons amena avec elle l'harmonie des pensées; le plaidoyer se fit dans l'esprit de M. Berryer, et ce plaidoyer fut admirable. Son ami Rossini se trouva être l'inspirateur d'une des plus belles harangues politiques dont le barreau ait gardé le souvenir. »

Nous pourrions extraire encore du discours de M. de Champagny bien des traits caractéristiques, curieux ou touchants. Mais il faut se borner. *Qui ne sut se borner*, a dit Boileau, *ne sut jamais* faire de Chroniques ni de Causeries. Mais nous serions injustes si, à côté de la harangue académique de M. de Champagny, nous ne réservions pas une mention à la réponse fine, élégante et spirituelle qui lui a été faite par M. de Sacy. M. de Sacy a pu parler de Berryer *de visu* et *de auditu*. Étudiant, il a assisté aux premières plaidoiries de l'illustre avocat; publiciste, il a entendu tous les discours du grand orateur; académicien, il a eu Berryer pour collègue. Le témoignage qu'il lui apporte a d'autant plus d'autorité, qu'il vient d'un juge excellent et d'un critique éprouvé; et il est d'autant moins suspect, qu'il est celui d'un homme qui a presque toujours figuré dans un autre camp que le Démosthènes français.

Ainsi rien n'aura manqué à la gloire de Berryer : ni l'enthousiasme des foules, ni la constante fidélité de ses amis, ni l'admiration de ses adversaires eux-mêmes.

D'autres hommages seront prochainement rendus à cette grande et noble mémoire. La ville de Marseille va lui élever une statue. A Paris, dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice, une place attend son image en face de celle de Malesherbes. Enfin, on nous annonce la publication de ses discours et de ses œuvres.

En attendant, de tristes et odieux spectacles se déroulent sous nos yeux. La sinistre histoire de Pantin semble avoir eu le privilége d'ouvrir toute une série de drames criminels. Nous avons vu des maris empoisonner leurs femmes, des domestiques égorger leurs maîtresses, une maison du faubourg Saint-Honoré a été le théâtre d'une affreuse boucherie, les infanticides et les parricides se sont multipliés. Les amateurs d'émotions violentes n'ont pas trop à se plaindre.

Enfin, après les tragédies sanglantes nous avons eu la pièce comique, et la police correctionnelle a servi d'intermède à la Cour d'assises.

L'affaire des faux autographes de M. Chasles est trop curieuse, elle a trop bien le caractère d'un « signe du temps » pour ne pas rentrer dans le domaine de la Causerie. C'est une véritable comédie dont le premier acte s'est passé dans le cabinet d'un savant académicien, le second sous la coupole de l'Institut, et le troisième sur les bancs de la police correctionnelle. La représentation a été un peu longue et traînante, mais enfin la pièce est terminée et le dénoûment a fait rire, excepté pourtant les deux acteurs, le dupeur et le dupé, M. Vrain-Lucas et M. Chasles. Rappelons les faits.

Dans le courant de l'année 1867, l'Académie des sciences reçut une communication singulière. M. Chasles, un de ses membres distingués (section de géométrie), lui exhiba un nombre considérable de lettres et de notes « autographes » écrites par Pascal, Galilée, Newton, Leibnitz, Descartes, Huyghens, la Bruyère, Jacques II, Louis XIV, et une foule d'autres personnages illustres du dix-septième siècle.

Ces documents apportaient des révélations inattendues. Ils établissaient que Newton n'était point l'auteur du système de la gravitation universelle et que toute la gloire de cette grande et magnifique découverte devait revenir à Pascal, celui-ci ayant confié au célèbre astronome des notes dont il avait indignement abusé.

De même Huyghens avait ravi à Galilée l'honneur de plusieurs inventions ou découvertes.

Galilée et Pascal avaient eu un long commerce de lettres.

Louis XIV, qui entretenait une vaste correspondance avec les savants de son temps, avait maintes fois exprimé son indignation du plagiat dont Pascal avait été victime de la part de Newton.

Galilée n'était point devenu aveugle quatre années avant sa mort, comme on l'avait cru sur la foi de ses historiens. Il était mort en pleine possession de la vue.

Telles étaient les affirmations de M. Chasles, et à l'appui de tous ses dires il exhibait des milliers d'autographes et des manuscrits à revendre. Deux mille

lettres du seul Galilée ! L'Académie ouvrait de grands yeux à la vue de toutes ces merveilles qui bouleversaient toutes les données reçues, et les *comptes rendus hebdomadaires* offraient complaisamment leurs colonnes aux documents qui tendaient à prouver que Newton et Huyghens étaient deux fripons, Louis XIV un savant de premier ordre, et Galilée un madré compère qui simulait une cécité et jouait au plus fin avec les familiers du Saint-Office.

Ces énormités étaient complaisamment accueillies par plusieurs académiciens, d'autres se renfermaient dans une prudente réserve ; quelques-uns enfin, parmi lesquels M. le Verrier, ne voyaient dans les autographes de M. Chasles qu'un tissu d'invraisemblances, de mensonges et de faussetés.

La question, soumise aux corps savants de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Italie, fut l'objet de jugements peu favorables, il faut le dire, à la sagacité de nos savants français. Un cheval peut broncher, mais toute une écurie !

La mystification dura deux ans. Puis un jour M. Chasles sentit enfin s'ébranler la foi robuste qu'il avait en ses autographes. Il commença à croire que la source, où il les puisait par milliers, était quelque peu suspecte, et il signala à M. le préfet de police un petit homme au teint olivâtre, aux cheveux crépus, aux yeux fuyants, qui lui avait livré, contre espèces, les trésors qu'il possédait.

Ce petit homme se nommait Vrain-Lucas. C'était « un architecte paléographe faisant le commerce de titres généalogiques. Or, cet « architecte » ne savait ni le grec, ni le latin, ni l'italien, ni aucune partie des sciences ; à peine possédait-il les notions les plus élémentaires de l'orthographe française. Séduit par l'histoire romanesque d'une collection de pièces originales qui avait subi des vicissitudes propres à exciter les convoitises d'un amateur, M. Chasles avait en son vendeur une confiance illimitée. En l'espace de quelques mois il avait acquis plus de 27,000 pièces au prix énorme de 140,000 francs. M. Chasles avait ainsi acheté, outre les documents relatifs aux prétendus plagiats de Newton et de Huyghens, des milliers d'autres pièces plus étonnantes les unes que les autres. « Ma collection, disait-il complaisamment en homme sûr de ses richesses, s'étend aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et même au delà ; car il s'y trouvait quelques lettres et de nombreuses notes de Jules César et des empereurs romains ; des apôtres, *principalement de saint Jérome* (sic) ; de Boèce ; de Cassiodore, de Grégoire de Tours, de saint Augustin, de plusieurs rois mérovingiens ; un grand nombre de Charlemagne, ainsi que d'Alcuin. »

Il y en avait, ma foi, de bien d'autres ! On y remarquait des lettres de Thalès, d'Archimède, d'Alexandre « *Rex* à son très-amé Aristote, » de Marie-Magdeleine « à son très-aimé Lazare, » de Charles Martel « au duc des Maures, » de Judas Iscariote, de Vercingétorix, d'Attila, d'Hugues Capet, de Jeanne d'Arc, de Luther, de Catherine Baro, « veuve Luther, » etc., etc.

Le bon M. Chasles était trop heureux d'échanger tous ces trésors contre espèces sonnantes, et il n'avait qu'une crainte, c'était de voir son vendeur exporter à l'étranger le surplus de ses richesses. M. Vrain-Lucas a fait vraiment preuve d'une modération excessive en s'arrêtant en si bon chemin et en ne poussant pas plus loin sa singulière mystification ! Il est évident que s'il avait offert à son intrépide acquéreur un autographe de Jupiter, le caducée de Mercure, la lyre d'Apollon ou le carquois de l'Amour, la foi robuste de l'illustre géomètre n'en eût point été ébranlée, et qu'il se fût empressé d'ajouter à sa collection tous ces bibelots mythologiques. C'est le cas, ou jamais, de rappeler le mot de Pascal sur l'esprit de géométrie si opposé à l'esprit de finesse.

Toujours est-il que Vrain-Lucas, après avoir avoué tous ses méfaits avec une sorte d'orgueil, puisqu'il a prétendu avoir agi, « sinon avec sagesse, du moins avec droiture et patriotisme, » a été condamné à deux années d'emprisonnement et à cinq cents francs d'amende. Sa prison faite, il ira sans doute chercher

Quelque endroit écarté
Ou d'être *homme d'honneur* il ait la liberté

et où il pourra vivre en paix des fruits de son ingénieux métier. — Ainsi finit la comédie.

Malheureusement, ce n'est point là un cas isolé et sans précédent. On rit aujourd'hui de M. Chasles et des académiciens complices de sa crédulité. Hier, toute la critique a donné dans l'immense mystification des lettres « autographes » de Marie-Antoinette. On falsifie maintenant les écritures comme le cognac, et l'on fait de vieux tableaux aussi facilement que de vieux madère.

Le fait n'est pas neuf, nous le savons. L'Italie en est coutumière, surtout depuis trois siècles. Les Grecs en ont fait de tout temps leur spécialité. Chez eux les faux autographes et les manuscrits altérés remontent aux premiers siècles du christianisme. « Du vague qui régnait dans les signes cursifs, ainsi que du défaut de morale et de délicatesse sur le respect dû aux écritures, dit Joseph de Maistre en son livre du *Pape*, naissait une immense facilité, et par conséquent une immense tentation de falsifier les écritures ; et cette facilité était portée au comble par le matériel même de l'écriture, car si l'on écrivait sur la peau, *in membranis*, c'était pire encore tant il était aisé de ratisser et d'effacer. »

Tout cela est vrai, et il convient d'ajouter que l'Allemagne elle-même a souvent payé tribut à cette honnête industrie du Bas-Empire. Jusqu'ici la France en avait été préservée ou du moins elle s'était produite,

chez nous, à l'état d'exception. Or voici que l'exception tend à devenir la règle.

O temps! ô mœurs! dirait le vieux Caton.

G. DE CADOUDAL.

CE QUE PENSE LA FRANCE

A L'ENDROIT DE ROUSSEL ET DE SON ANE

—

C'était dans la commune de Plou-les-Citrouilles. On croit généralement que cette dénomination est due à la culture de cette cucurbitacée à laquelle s'adonnent les indigènes de l'endroit : mais les naturels des communes voisines prétendent que le mot est pris au figuré, et s'applique aux gens, bien plus qu'au légume. Quoi qu'il en soit, la question est ici sans importance.

La commune de Plou était propriétaire d'un terrain situé sur un plateau, au bord d'une petite rivière sortant d'une fontaine assez abondante, laquelle baignait le pied du plateau : d'où vous conclurez qu'elle n'en baignait pas le sommet. Or, entre ce sommet et la rivière, il existait une différence de niveau de 19 mètres 53. Ce terrain, d'une contenance de 8 ares 53 centiares, était cultivé en plantes potagères, salades, choux; et la moitié au plus, en potirons du pays. Quand je dis qu'il était cultivé, j'emploie une expression peu exacte; car la culture avortait par suite des mauvaises dispositions du site, et les légumes n'avaient d'eau que ce qu'ils en prenaient à la pluie. Les salades tiraient la langue ; les choux regardaient le ciel d'un air désespéré; les citrouilles, affolées de soif, menaçaient de se jeter dans la fontaine. D'où il résultait que le produit du champ était nul, ou peu s'en faut, et qu'aucun jardinier ne voulait le prendre à ferme, si ce n'est pour une pièce de cinq francs au maximum. Le conseil municipal en était dans la consternation ; chacun se grattait l'oreille ou le bout du nez; mais cette petite opération ne produisait aucun effet utile dans l'espèce.

Or voilà qu'un jour M. le Maire convoque le conseil municipal, et lui fait « assavoir » qu'avec l'autorisation de M. le Préfet, et en séance extraordinaire, il va délibérer sur les moyens à prendre pour mettre un terme à cette calamité publique. En conséquence, une réunion eut lieu à « l'Hôtel-de-Ville » de la commune, où siégèrent, d'après le procès-verbal : les sieurs Tubeuf Antoine, maire; Papou Sébastien, adjoint; Merlu Guillaume; Perrot Sébastien; Gigot Vincent; Brusquin Napoléon; Roussel Hilaire et Riboquet. — Absents : Massé Aubin et Péruchon Nicolas; les motifs de leur absence n'ont point été consignés.

La séance ouverte, M. le Maire expose que la question à l'ordre du jour est le parti à prendre pour tirer un produit raisonnable du terrain de la commune.

Que chacun de nous, dit-il, donne son avis; du choc des opinions naît la lumière.....

— C'est ça, dit Guillaume Merlu, choquons-nous, et nous y verrons plus clair.....

— J'invite notre collègue, dit M. le Maire, à ne parler qu'à son tour, et surtout à ne pas m'interrompre, lorsque je viens faire appel aux hautes lumières des honorables membres du conseil, sur une question aussi grave, dont..... à laquelle..... enfin : j'ai dit. Voyons, qui est-ce qui demande la parole?

— Moi donc, dit Merlu. Je dis d'abord qu'il faut arroser nos choux et nos citrouilles, et comme il ne pleut pas à tous les quartiers de lune.....; la lune, elle a tort en ceci...., mais enfin, à défaut de l'eau du ciel, il faut en aller chercher à la rivière.....

— Oui-dà ? interrompt Brusquin, vous chargez-vous d'en aller chercher vous-même, avec un tonneau en manière de hotte, et de la monter sur notre jardin? Mon avis à moi, c'est qu'il faut creuser un puits.....

— Et vous vous chargez d'en faire les frais? dit le conseiller Gigot. Au moins vingt mètres de profondeur!...., est-ce vous aussi qui manœuvrerez la corde et les seaux? Si vous voulez en faire votre état, bien! mais vous ne tarderez pas beaucoup à prendre votre retraite.

— C'est vrai, ça ! dit Papou l'adjoint; pourtant avec une pompe.....

— Mon cher collègue, reprend M. le Maire, il y aurait à cela deux grosses difficultés. D'abord reste l'objection de la façon et dépense du puits ; d'autre part, je me suis laissé dire par d'aucuns, qu'une pompe ça ne pouvait agir qu'à une profondeur de dix mètres au plus; quand ça approche des dix, il y a déjà... une rudesse de manœuvre, comme un poids de cent kilogrammes qui pèse dessus. Pourquoi ? ah voilà!..... Mais puisqu'il en est ainsi, c'est clair qu'il faut renoncer au puits et à la pompe.

— C'est juste, dit Perrot; aussi, tenez, moi qui trouve tout cela impraticable, je propose de renoncer à l'arrosage légumier, et de convertir notre terrain en prairie qui n'aura pas besoin qu'on s'en occupe.

— Ah bien oui! firent plusieurs membres à la fois; votre prairie, il faudra, comme ils disent, irriguer : sinon, il ne donnera que quelques bribes d'un foin chétif.

— Eh bien, si nous la plantions en vignes? cette culture-là n'a pas besoin d'arrosement.

Tel fut l'avis de Riboquet. Mais on fit chorus contre la vigne, attendu qu'il ne lui faut pas le premier terrain venu. Rien ne prouvait qu'elle réussirait aux lieu et place des citrouilles et des salades. Sans compter les frais de plantation et d'entretien. Et, si elle ne donnait que de mauvaise piquette, — on avait cette chance, — on retomberait dans d'autres embarras; et la question économique se dresserait de nouveau devant le conseil.

Une autre essence de plantations fut proposée par Gigot : c'était celle des pommiers, les plus rustiques des arbres à fruit, et qui ne donneraient aucun tintouin à la commune. Mais les pommiers furent repoussés avec perte, par la raison qu'il se passerait bien des années pour que leurs produits couvrissent les frais d'établissement.

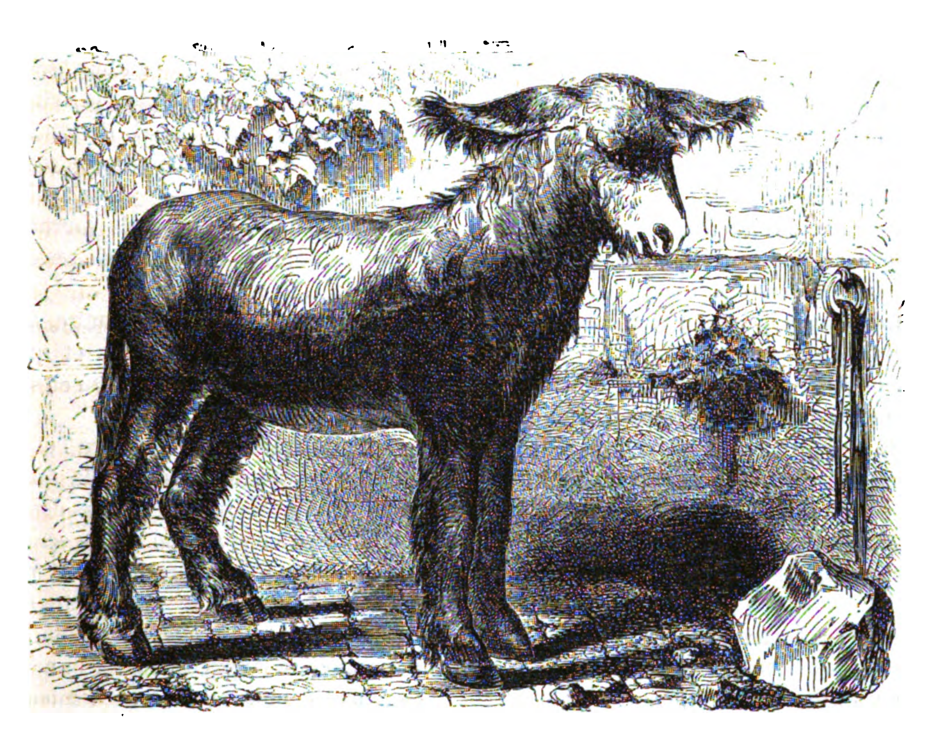
Le conseiller Riboquet proposa à son tour les bois qui n'exigent aucun soin. Mais Brusquin objecta que les bois aussi ne donnaient que tardivement après leur plantation des produits de quelque valeur. Et puis.....

— J'ai aussi mon avis, déclara solennellement M. le Maire. Franchement, comme culture, notre terrain ne nous fait ni honneur ni profit, et, à ce double point de vue, ce sera toujours rien qui vaille. Aussi, je proposerai, moi, un projet... radical; et je suis convaincu qu'il aura pour lui « l'opinion publique ».

— Voyons voir, Monsieur le Maire, fit Merlu.

— Eh bien, continua le magistrat municipal, puisque vous ne trouvez pas à tirer parti de notre terrain par la culture, donnons-lui une autre destination. Qu'il devienne le Champ-de-Mars de la commune de Plou. Ce sera notre Forum, le champ d'exercice pour la mobile; vous y jouerez au ballon, aux quilles; les jours de fêtes publiques, nous y établirons un mât de cocagne; et si un beau jour notre auguste Souverain....., ou tant seulement M. le Préfet, son digne représentant, nous faisait l'honneur..... vous comprenez..... Eh bien, ce serait flatteur pour la commune.

— D'autant plus, fit Roussel, qu'on pourrait y dresser, en leur honneur, une table de 800 couverts. Mais ce bel établissement coûtera cher et ne nous rapportera rien. Or la commune n'est pas assez riche, vous le savez, pour se donner cette fantaisie. Moi, je veux un emploi qui nous rapporte quelque chose. C'est-y pas votre avis à tous, dites?.....



L'âne de Roussel.

— Dame, oui ! c'est aussi mon idée, répartit Merlu. Mais vous, père Roussel, vous avez la vôtre, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous proposez ? M. le Maire nous a dit que du choc des opinions naissait la lumière : je veux bien ; mais il me semble qu'il y aurait grand besoin de moucher la chandelle.

— Ça, c'est la vérité, dit un autre membre, mais enfin..... voyons voir.

— Eh bien, voici mes conclusions, dit Roussel. — Primo, d'abord, je veux que notre terrain soit maintenu en culture. Pour cela, il faut lui donner à boire, ce qui n'est pas facile, j'en conviens. Mais, avec l'aide de mon âne Mirabeau, il y a moyen de s'en tirer : c'est un garçon capable, et dur à la besogne. Or, voici comment j'entends qu'il fasse usage de sa bonne volonté et de ses talents spéciaux pour l'arrosage.

Il n'est question ni de puits, ni de pompes, ni d'aucun engin, ni par conséquent d'aucune dépense d'établissement, ou si peu que rien : mon âne et moi nous nous chargeons de tout. Sur le milieu de la montée, on établirait une grande auge en briques, et autant sur le plateau : ce ne serait pas cher. Deux ou trois fois par semaine, Mirabeau et moi nous remplirions la première en puisant à la rivière dans deux tonneaux ; le

lendemain, le même Mirabeau prendrait l'eau de la première auge pour la déverser dans le second réservoir. De celui-ci l'eau passerait dans un tonneau monté dans ma petite charrette, auquel serait adapté un long tuyau de cuir terminé par une tête d'arrosoir. Alors mon grison et moi, nous nous promenons dans la grande allée du potager, bras dessus, bras dessous, lui traînant la petite voiture, moi tenant le tuyau d'arrosage et le dirigeant sur les légumes assoiffés. Pas plus de travail que cela; pas de journées d'arroseurs. Eh bien, pour ma part, et par bail signé de moi et de mon baudet, je prends à ferme le terrain pour une rente de soixante francs. Hein? Ça vous va-t-il?

Sur ce, M. le Maire regarda son adjoint Papou, qui regarda Brusquin, qui regarda Perrot, qui Merlu, qui Gigot, qui Riboquet, qui Roussel. Merlu se gratta l'occiput; Riboquet se moucha avec lenteur : manifestement la proposition Roussel leur semblait digne d'être prise en sérieuse considération, et chacun se demandait ce qu'en pensait son voisin. Mais cette sorte de bonne impression ne tarda pas à s'évanouir, à raison des motifs extrinsèques. D'abord Roussel n'était pas populaire parmi ses collègues : il avait eu maille à partir avec quatre d'entre eux; savoir : avec Merlu pour des navets, avec Brusquin et Gigot pour des haies mitoyennes, avec Papou pour un canard avarié gravement par le chien de ce dernier. D'autre part, chacun des membres du conseil avait vu sa proposition rejetée; l'amour-propre entrait en jeu, et aucun d'eux, quel qu'il fût, n'eût consenti à élever Roussel sur le pavois et sur les ruines de leurs propres idées. En conséquence, on lui décocha un tas de mauvaises chicanes; on alla jusqu'à attaquer l'honneur et la considération de son âne. Merlu soutint que ce roussin, « pelé, galeux », serait incapable de faire le service promis: il était vieux comme le temps; c'était un des deux conservés dans l'Arche, et qui avait tiré la brouette pour la construction des pyramides d'Égypte. Brusquin fit intervenir la loi Grammont, dont la commune serait justiciable si on surchargeait d'un tel excès de travail ce « pauvre Mirabeau ». — Bref, malgré le miroitage des soixante francs de location, on déclina, tout d'une voix, la proposition de Roussel.

Celui-ci, on le pense bien, ne se laissa pas juguler sans protestation. « Mais c'est abominable, s'écria-t-il, de repousser des offres si avantageuses pour le budget communal, alors surtout qu'on n'a rien à mettre à la place! J'entends M. le Maire dire que je suis sur ce point seul de mon avis. Oui, je vois bien qu'ici je suis seul; mais j'ai derrière moi toute la commune, j'ai l'opinion publique, j'ai la voix du pays; j'ai l'assentiment de la France entière....., ou du moins je l'aurais, si elle était consultée : oui, ce serait son opinion, et l'opinion est souveraine, comme le disent nos députés à la Chambre. Je vois bien d'ailleurs que c'est par rancune ou jalousie qu'on vote contre moi et ma bête: Merlu a ses navets sur le cœur, et M. Papou son canard; moi, je les aime mieux sur l'estomac quand ils sont mariés ensemble et cuits à point. Mais ce n'est pas ici l'affaire; je dis seulement que ces Messieurs et d'autres sont des irréconciliables : quant au père Brusquin en particulier qui fait sa sainte-n'y-touche à l'endroit de mon baudet, avec sa loi Grammont, faut voir comme le sien est râpé, à force des coups de bâton qu'il lui dépose sur l'échine. Ah bien oui! tout ça n'est pas raisonnable, et même..... c'est opposé au bon sens. Mais je vous le dis et le redis à tous : j'aurai pour moi l'opinion publique. Aussi, bien loin de renoncer à ma proposition, j'adresserai une pétition au Sénat, sans compter que je ferai connaître à M. le Préfet comment le conseil municipal de Plou soigne les intérêts de la commune. Et si l'on ne me fait pas justice, je m'adresserai aux journaux.

Si cette mercuriale émut beaucoup le conseil, je dois dire que non, et même on se permit de rire de la grande colère du père Roussel. En attendant la pétition au Sénat et la protestation par-devant M. le préfet, et la dénonciation à « l'opinion publique » de la France par la voie des grands journaux, Roussel quitta la séance et le conseil reprit ses délibérations. Mais :

— Il me semble, monsieur le maire, fit Merlu, que nous avons choqué nos opinions et que la lumière n'est pas encore sortie du caillou. Où en sommes-nous, en fin de compte?

— Dame, j'avoue, répondit maître Tubeuf, que nous sommes peu avancés. Mais à qui la faute? Nous ne pouvons nous entendre, et nous nous donnons bien du tintouin pour n'aboutir à rien. Ça ne serait pas arrivé, si l'on avait accueilli ma proposition d'un Champ-de-Mars, et permettez-moi de vous le dire en toute franchise, je suis convaincu que « l'opinion publique » se déclarerait en sa faveur dans toute la commune.

— A moins que ce ne soit pour la mienne, fit Merlu, — ou pour la mienne, fit Perrot, — ou pour la mienne, ripostèrent simultanément Gigot, Papou, Brusquin et Riboquet.

Comptons bien, lecteurs : voici sept avis différents, et huit en comprenant Roussel : huit votants et huit « opinions publiques », chacun affirmant qu'il a derrière lui toute la commune, et même la France entière, dont la commune est la représentation.

Tandis que ces nombreuses « opinions publiques » se regardaient mutuellement dans le blanc des yeux, voici que la porte s'ouvre brusquement et que le spectre de Roussel se dresse devant les municipaux effarés. En quittant la salle du conseil, il n'avait fait que quelques pas, et il s'arrêta en sentant une idée nouvelle traverser son esprit.

— Citoyens collègues, dit-il en rentrant, tenez, je ne suis pas si entêté que vous pourriez le croire. Je reviens pour vous exposer une idée qui vient de se loger

dans mon *sinciput*. Vous ne pouvez pas vous entendre, n'est-ce pas ? et aucun de vous ne veut céder... pour un motif ou pour un autre ?... je m'entends. Eh bien, remettons la décision à... quelqu'un de sensé et d'impartial. Vous savez que presque toujours les bêtes sont plus raisonnables que les gens ; je vous propose de trancher la question par... Mirabeau.

— Mirabeau! votre âne? exclama-t-on tout d'une voix. Il se moque de nous, le père Roussel ! Mais là... voyons un peu voir comment ils s'y prendront.

— On va vous le dire, mes bons hommes : donc voici. Nous sommes huit : eh bien, faisons huit beaux carrés de papier, égaux et pareils ; chacun écrira son nom sur un de ces carrés; nous les rangerons sur la table du conseil, retournés, bien entendu, et sur chaque carré nous placerons une tête de chardon; toutes ces têtes également pareilles pour qu'on ne puisse pas dire qu'on a donné le mot au roussin. Alors j'introduis ma bête dans la salle...

— Ah! un âne dans la salle ! c'est un peu fort! s'écria un des conseillers.

— Ça s'est vu plus d'une fois, père Gigot... mais suffit : je continue. Donc voici mon Mirabeau qui fait son entrée, et qui naturellement reluque les chardons. Il est d'abord perplexe ; mais comme il faut bien finir par commencer, il commence par insinuer dans son bec une de ces friandises : le chardon de Riboquet, par exemple. Alors c'est Riboquet qui aura gagné la partie : et le conseil acceptera sa proposition.

— Eh! voilà qui est diantrement cocasse ! fit Merlu; mais ça me va tout de même, le procédé; et m'est avis que nous en tâtions. Qu'en dites-vous, les autres ?

L'impression de Merlu devint communicative. Après s'être bien regardés, et naturellement hélés, tous les membres du Conseil se rendirent à son avis. La séance fut interrompue, et remise au soir, pour qu'on eût le temps de prendre les dispositions convenues, surtout pour ce qui était du choix des têtes de chardons fraîches. A la reprise de la séance, une table carrée reçut les billets sur lesquels on plaça les légumes. Puis Mirabeau fut solennellement introduit, salua l'assemblée par un braiment en do majeur, fit deux ou trois tours en lorgnant les huit artichauts, et finalement en saisit un d'abord accompagné de plusieurs autres, mais un premier, et... ce premier se trouva justement sur le bulletin de Roussel !

Tous les conseillers se regardèrent, en se demandant s'il n'y avait pas là-dessous quelque manigance. Mais ce n'était pas Roussel qui avait disposé le matériel de l'épreuve ; il n'y avait même pas mis la main, tandis que tous les autres y avaient travaillé ; de plus on avait battu les cartes avec les bulletins, de telle sorte que ni Roussel, ni Mirabeau ne pouvaient savoir où le leur était placé. D'ailleurs le baudet était désintéressé dans l'affaire. Il fallut se rendre à l'évidence; et tout en grommelant un peu, le Conseil dut accepter le projet Mirabeau-Roussel.

Mais tous les conseillers s'engagèrent, « sur l'honneur, » à ne pas souffler mot sur cette aventure. Aussi dès le lendemain, elle se trouvait narrée et commentée par six journaux, six « opinions publiques. » Je n'en citerai que deux, qui, en tant que telles, étaient diamétralement opposées.

Opinion publique n° 1. — Après avoir narré le fait, l'écrivain s'exprimait ainsi : « Peut-on rien imaginer de plus sot que cette mascarade? N'est-ce pas vilipender et déshonorer la sainte autorité de la loi et de ses représentants? N'est-ce pas pour ceux-ci une abdication de leur dignité d'homme que cette remise de l'administration aux mains d'une bête de somme? et cela ne revient-il pas à reconnaître sa supériorité sur ceux qui l'ont chargé de ce singulier office? En ceci, certes nous ne les contredirons pas. Mais ce scandale demande une réparation dont nous signalons le besoin à M. le Préfet..... etc., etc. »

Opinion publique n° 2. — « Nous ne saurions qu'approuver la conduite du Conseil municipal de Plou, que nous trouvons empreinte d'un remarquable bon sens. Il est bien clair que lorsqu'on ne peut s'entendre sur divers avis, il faut prendre le parti de tirer au sort. C'est ce qu'a fait très-sagement le Conseil municipal. Sous une forme originale et fort excentrique, il est vrai, mais qu'importe? on trouve dans l'histoire des faits analogues que l'opinion publique a accueillis avec faveur : exemple, le cheval de Darius, fils d'Hystaspes, qui procura à son maître la royauté de Perse. Honneur donc au Conseil municipal de Plou-les-Citrouilles! et nous tenons pour certain que la France entière ratifiera notre jugement. »

Une troisième « opinion publique » sans prendre parti, proposait seulement de porter sur la liste, aux prochaines élections municipales, non-seulement Roussel, mais aussi son Aliboron.

J'en passe et des meilleures !

Finalement, me direz-vous, que pense la France de Roussel et de son âne?

— Ce qu'en pense « la France?... » Laquelle, s'il vous plaît ?

Jérôme Dumoulin.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 296, 307, 333, 346, 361 380, 396 et 410.)

—

XV

— Tout est rompu ! s'écria le père Lehidé avec véhémence. Je ne veux pas d'une bête aussi récalcitrante ; elle m'a jeté les quatre fers en l'air, ni plus ni moins



qu'un chien. Elle finirait par me crever la poitrine d'un coup de corne, et je serais estropié pour le restant de mes jours. Tout est rompu!

— Soit! murmura la veuve épuisée par tant d'émotions.

Le vieux cultivateur ne comptait pas sur cet assentiment; il n'avait aucune intention d'annuler un marché qu'il savait avantageux pour lui.

— Entendons-nous, reprit-il; ce qui est dit est dit. Faites-moi conduire l'animal, et je vous en solderai le prix.

Mais la veuve avait réfléchi; le chagrin de ses enfants, si profond quoique si sobre de démonstrations, l'avait touchée. Peut-être aussi se sentait-elle prise de compassion pour cette bonne et dévouée Perline, qui demandait à mourir là où elle avait vécu, entourée des affections de toute la famille.

— Père Lehidé, répondit donc la veuve avec fermeté, voici ce qui a été dit : Le marché sera valable après que la vache aura été menée chez vous; or elle est encore chez moi, et j'ai le droit de me dédire.

Une explosion de joie éclata chez les enfants à ces paroles. Antoine, qui était remonté, se mêla de la discussion, et engagea le père Lehidé à ne pas insister.

Mais celui-ci s'obstina et cria tellement, que la jeune dame, qui s'était tenue à l'écart pendant cette scène, ne put s'empêcher de s'interposer.

— Monsieur, dit-elle en s'avançant avec une dignité polie, d'habitude on ne parle pas si haut dans la chambre d'une malade.

Le vieillard irrité la toisa par un rapide coup d'œil de mépris.

— Des leçons! s'écria-t-il avec emportement. C'est-il que vous avez le privilége de m'invectiver parce que vous êtes la marquise de Saint-Albans? C'est-il que je vous dois quelque chose? C'est-il que vous vous croyez encore à l'ancien régime? Mêlez-vous de ce qui vous regarde, madame la marquise: chacun son métier et les oies seront bien gardées.

— Cette affaire me concerne-t-elle, moi? demanda froidement Antoine.

— Vous, c'est différent: vous êtes le fils, et je ne disconviens pas...

— Alors, venez en causer ailleurs.

Et il l'entraîna dehors, suivi par Marc et par Martial, prêts à lui porter assistance.

Une fois sorti, le père Lehidé comprit sans doute qu'il avait tort, ou que, tout au moins, il n'obtiendrait rien des jeunes gens qui n'avaient pas qualité pour traiter avec lui. Il s'esquiva donc très-promptement, en protestant qu'à aucun prix il ne voulait plus de la vache.

Les jeunes gens revinrent près de leur mère, et toute la famille se trouva au complet.

Antoine eut un instant l'idée de faire des excuses pour la grossièreté du père Lehidé envers la marquise; mais il la regarda, et il se dit qu'elle ne pouvait être atteinte par une pareille impolitesse.

Et en effet, la marquise n'y pensait plus. Cachant, avec le tact des femmes du monde, l'affliction qu'elle ressentait en voyant malade une mère qui avait tant besoin de sa santé, elle prodiguait aux enfants de douces et aimables paroles.

Tous la dévoraient des yeux.

Elle avait un de ces costumes simples et corrects qui n'attirent pas l'attention à cinquante pas par des couleurs criardes, mais qui la retiennent et la charment par une exquise harmonie de tons et de formes.

Le corps se dessinait souple et fin sous les riches plis de la taille, et, sur des épaules aux vaporeux contours, sur un cou digne de la sculpture, apparaissait le plus délicieux visage que l'art des peintres ait jamais pu ravir aux domaines de l'idéal.

Conformément à la mode, une profusion de cheveux, moitié libres, moitié captifs, couvrait sa tête d'ange, qu'ils environnaient comme d'un blond nuage.

S'étant approchée à pas de loup, la petite Léonie baigna ses mains dans les plis de la soie.

Puis, effrayée :

— Je peux toucher? dit-elle timidement.

— Certainement! répondit la marquise en l'embrassant et en savourant malgré elle le plaisir causé par cette admiration sans bornes.

Puis elle fit sauter sur ses genoux la plus jeune, la petite Céline.

Ce qui transporta d'aise celle-ci, ce furent les cheveux de la marquise: jamais elle n'en avait tant vu sur une seule tête.

Elle ne put se défendre d'y porter la main.

— Tout ça, c'est-y à vous? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Oh! qu'elle est gentille! répliqua la marquise, qui la remit à terre après l'avoir embrassée de nouveau.

Françoise Thévenard craignit que ses enfants n'importunassent madame de Saint-Albans, et elle les congédia.

Dès qu'elles furent seules, la jeune et jolie marquise se rapprocha affectueusement de la malade.

— Vous êtes souffrante, lui dit-elle, et vous ne me faites pas prévenir?

— Je n'ignore pas votre bonté, répondit la veuve avec embarras; je sais que vous auriez volontiers séché mes larmes...

— Eh bien?

— Mais chacun a sa fierté, madame la marquise.

— Oh! vous êtes ridicule, Françoise.

— Non, madame la marquise: je suis mère.

— Laissons la marquise de côté. Vous avez servi chez mon père; j'étais alors votre chère petite Adèle; vous me tutoyiez..., je te tutoyais. Ne t'en souvient-il plus, Françoise?



— Oh! si, madame.

— Encore!

— Je me rappellerai toute ma vie ce beau temps, Adèle. Tu m'aimais bien; je t'adorais; et même... oui, je puis te faire cette confidence. Si, plus tard, lorsque tous mes devoirs de famille seront remplis, lorsque tous mes enfants seront établis et mariés, je devenais infirme et inutile comme ces pauvres vieilles que l'on rencontre sur les chemins, chauffant aux rayons du soleil leurs membres engourdis, je n'hésiterais pas à accepter de toi un secours, un asile. La main peut se tendre vers l'aumône, quand la tête est naturellement courbée par l'âge. Aujourd'hui, j'ai de la fierté, non pas pour moi, mais pour mes enfants: je veux qu'ils apprennent à ne manger que le pain du travail, et jamais le pain de la pitié.

— Tu es absurde, Françoise, et bien méchante envers moi. Autrefois, tu ne me refusais rien: ne me refuse donc pas le plaisir de t'obliger.

— Oh! tu es la générosité même, Adèle, mais tu ne connais pas la vie. Dans notre monde à nous, on ne se rend pas service, excepté quand il n'en coûte rien. Chacun soigne les siens, se dévoue à eux et ne peut guère regarder au delà; et cependant tout ce menu monde vit, prospère, multiplie et s'élève.

— Sauf quand les charges sont trop lourdes, ma bonne Françoise. Toi, par exemple, te voilà alitée...

— Eh bien, si je meurs, Adèle, il sera temps de faire quelque chose pour mes enfants; mais tant que je serai vivante, tant qu'il me restera un souffle d'existence, je veux les nourrir, les défendre tous les douze, et que personne autre que moi ne vienne empiéter sur mes obligations.

Le charmant visage de la marquise s'imprégna d'une gravité émue.

Jamais elle n'avait été témoin d'une revendication si puissante, si farouche et si sublime des devoirs maternels poussés jusqu'à l'outrance; jamais ce divin rôle de la mère ne lui était apparu avec cette sauvage grandeur, avec cette énergie jalouse qui lutte jusqu'à la mort sans un seul instant de défaillance.

— Je t'admire, Françoise! dit-elle en lui serrant la main, je t'admire et je te comprends dès à présent, car tes actions parlent mieux encore que ton langage.

— J'ai raison, n'est-ce pas, Adèle?

— Oui, malgré ce qu'il y a d'absolu dans ton caractère; mais je le devine tout entier. Ta tâche est rude, chère Françoise; aussi, tu ne veux te laisser entamer par aucune transaction de conscience. Eh! mon Dieu, c'en est peut-être une que de recevoir un bienfait; on s'y habitue, et le courage de l'âme diminue au fur et à mesure que son effort incessant est moins nécessaire. Cependant, promets-moi que si tes enfants...

— Ils ne manquent de rien interrompit la veuve; je cherche, je m'ingénie de mille façons, afin de leur épargner la moindre privation. Mes ressources étaient à bout: j'ai eu l'idée de vendre la vache, mais cela leur a fait trop de peine, j'y renonce, au moins pour le moment. D'ailleurs, je puis attendre, et..., — ajouta-t-elle en poussant un profond soupir d'espoir, — je guérirai peut-être bientôt.

— Es-tu bien soignée?

— J'ai deux médecins : l'un m'ordonne de bien me nourrir pour reprendre des forces, l'autre de faire diète. J'essaye d'arranger les choses et de faire pour le mieux.

— Mais ce sont deux systèmes contradictoires, ma bonne Françoise!

La veuve détourna la tête.

— Aie compassion de moi, dit-elle tristement. Je ne suis pas savante, moi; je m'en rapporte à ce qu'on me dit. Nous autres, pauvres gens, nous ne pouvons ni choisir ni prendre ce qu'il y a de mieux.

— Veux-tu un médecin de mon choix?

— Oui..., oh! cela, je l'accepte. Il ne sera pas trop cher?

— Non, et tu payeras quand tu pourras.

— Après la récolte des asperges. Les deux autres font leur possible, mais un médecin de ton choix, un prince de la science...

— Sois tranquille; il viendra aujourd'hui même.

Le docteur envoyé par la marquise reconnut, dès sa première visite, que Françoise Thévenard était atteinte d'une fièvre pernicieuse, contagieuse par conséquent, surtout pour les enfants.

Son premier soin fut donc d'ordonner que les douze enfants de la veuve s'abstiendraient scrupuleusement de toute communication avec leur mère.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

J'ai donc pu m'échapper de Paris, ma chère Gertrude. As-tu senti, ma sœur, que les plus charmantes perspectives d'un voyage d'Italie n'ôtaient rien à l'amertume, à la vive et intime douleur de la séparation? A peine me suis-je trouvée dans cette voiture qui m'emportait loin de vous, que s'est produit en moi ce déchirement que connaît tout être aimant qui s'éloigne des gens et des lieux qu'il chérit profondément. Pendant que mon corps se laissait secouer par le véhicule, mon cœur, dans son indépendance, a tourné bride et est retourné impétueusement sur ses pas. J'étais vraiment comme un être qu'on sépare violemment en deux; j'étais, par tout ce qui pense et ce qui aime en moi, auprès de notre père, auprès de toi; je ne com-

prenais pas un sot corps qui restait tout hébété dans cette voiture. Marcelle essuyait mes larmes d'une main compatissante.

— Où êtes-vous? m'a-t-elle dit quand nous sommes arrivées à la gare.

— Rue du Cherche-Midi, lui ai-je répondu.

— Vous êtes boulevard Mazas ! à la gare de Lyon, a-t-elle repris gaiement; daignez y revenir. Je remets tous nos menus bagages sous votre surveillance.

J'ai obéi machinalement, j'ai attendu machinalement; et avec un cœur tout essoufflé de sa course récente, tout serré, tout meurtri, je suis machinalement montée dans un wagon de première. Le mouvement du train se mettant en marche m'a arrachée à ma torpeur. J'ai pu prier, ce qui m'a sensiblement soulagée.

En nous éloignant de ceux qui nous sont chers, nous sommes tellement saisis par le sentiment de notre impuissance, que notre cœur et nos yeux se lèvent, même involontairement, vers le Père qui est aux cieux. Seul il peut les protéger, les préserver, nous les garder; et seul il dispose de l'avenir.

Marcelle et son oncle avaient engagé à voix basse une conversation animée. Ce bon vieillard ressemble beaucoup, physiquement, à M. Thiers. Il est petit, droit, vif; il a les cheveux d'un blanc brillant, coupés en brosse; une physionomie fine, moqueuse ou bourrue qui peint assez fidèlement son caractère. Sa conversation, légèrement paradoxale, est amusante partout, mais doit être vraiment piquante en voyage. Tout en se déclarant hautement le moins sociable et le plus détestable des hommes, il en reste un des meilleurs.

— Quelle est votre manie favorite, en voyage? m'a-t-il demandé tout à coup.

Et, voyant que je ne prenais pas bien sa question :

— Marcelle et moi venons de nous confier les nôtres, reprit-il en riant. Marcelle reconnaît qu'elle a la passion des Guides-Joanne; que Joanne s'empare de son attention, de ses pensées; qu'elle vit et dort Joanne à la main. Moi je critique ce que je vois, et j'exalte ce que j'ai laissé en arrière; je ne regarde rien, et je parle de tout; je fais une guerre à mort aux enthousiasmes de convention et aux conventions en général. Après cette confession, je puis bien vous demander, mademoiselle, quelle est votre manie, à vous?

— J'en ai deux, monsieur : observer et dormir.

— L'une doit beaucoup nuire à l'autre, il me semble.

— Oui, mais avouez qu'on ne peut pas toujours avoir les deux yeux braqués sur les personnes et les choses. Ce serait horriblement fatigant.

— Et horriblement ennuyeux. Les choses finissent par se ressembler, et les hommes aussi. Je ne voyage pas aussi souvent depuis que je suis arrivé à trouver cela. Au fond de tous les paysages vous trouvez les mêmes éléments: des tas de poussière plus ou moins élevés, mais toujours de la poussière; au fond de tous les hommes vous vous heurtez aux mêmes passions, à la même boue. Le genre humain est d'une uniformité désolante.

— Je ne puis comprendre, alors, pourquoi vous vous êtes si souvent déplacé pour le voir sous toutes les latitudes possibles, mon oncle? dit Marcelle en riant.

— Je n'en sais rien non plus, ma nièce, a-t-il répondu en s'enfonçant dans son coin. Mais les voyages m'ont guéri de la manie de voyager; et maintenant, je deviens, hors de chez moi, l'être bourru, maussade, dont vous voulez bien subir la société jusqu'à Rome, où le malheur veut qu'une affaire importante m'appelle.

— Faites de ce voyage un pèlerinage, mon oncle : il ne vous pèsera plus autant, a dit Marcelle avec intention.

Je n'ai pas compris la réponse qu'il a grommelée entre ses dents, et je me suis mise à regarder au dehors. Il n'était pas beau, le dehors !

Les sillons étaient nus, les prés couverts d'une herbe maigre et incolore; le vent sifflait tristement entre les chevelures noires et emmêlées des pommiers : mais enfin c'était la campagne; l'air rasait librement ce sol triste et ce fleuve aux eaux bleu de mer; des genêts jetaient çà et là quelques teintes vertes dans le paysage; rien n'arrêtait le regard : et c'est quelque chose.

En passant Melun, nous en causons un peu. Marcelle a ouvert son Guide; M. de Rabière, sa mémoire. J'ouvre simplement les yeux et je vois, encadrée dans de noirs sapins, une assez jolie ville, blanche, surmontée de minces clochers. Naturellement, on parle des anguilles de Melun, qui, dit le proverbe, crient avant qu'on les écorche!

— Que de gens font ainsi! s'est écrié M. de Rabière: l'appréhension est une des plus sottes maladies morales de l'homme. J'ai vu des gens qui redoutaient le péril, faire intrépidement face au péril quand il se présentait. L'appréhension grossit considérablement toutes choses, et paralyse souvent les bras.

— Je ne le sais que trop ! lui dis-je: mais cela ne m'apprend qu'à demi le sujet du proverbe.

— L'oracle va parler, dit M. de Rabière en regardant Marcelle qui avait ouvert son Guide.

— Au Moyen-Age, lut Marcelle, dans la représentation théâtrale d'un mystère, on avait choisi pour représenter saint Barthélemy, un acteur nommé Anguille. Le malheureux, entrant dans la réalité de son rôle qui était d'être écorché vif, se mit à crier de toutes ses forces quand le bourreau fit seulement mine de remplir son office.

— Ne nous direz-vous rien du fameux château de Vaux? dit M. de Rabière: c'est un voisin de Melun, il me semble. Cela va nous ramener au siècle de Louis

XIV pour lequel j'ai un faible. On médit énormément de Louis XIV, actuellement. Son orgueil offusque tout le monde, dans ce fameux dix-neuvième siècle.

— C'est peut-être parce que ce vice-là est maintenant plus qu'autrefois le vice de tout le monde, ai-je dit.

— Cela pourrait bien être. Eh bien, Marcelle, que dit Joanne?

— Rien de bien intéressant, mon oncle. Il me semble que nous savons tous que ce beau château de Vaux a été construit par Fouquet, le fastueux surintendant des finances, et que la fête splendide qu'il y donna au monarque fut la goutte d'eau qui fit déborder son irritation.

— Enfin cela procura à La Fontaine l'occasion d'écrire un petit chef-d'œuvre de plus! dit M. de Rabière. A quelque chose malheur est bon.

A Fontainebleau, nous assistons au coucher du soleil.

Au-dessus de cette forêt aux grands arbres tristes et immobiles, le ciel s'est magnifiquement éclairé. Les nuages grisâtres se sont bordés de flamme; çà et là flottent des îlots d'or. Le sommet des montagnes aériennes, formées par les nuages, est devenu de feu. Mais toutes ces splendeurs s'effacent peu à peu, et nous courons dans l'obscurité, et chacun de nous s'abandonne librement au cours de ses propres pensées. Mon imagination se démenait comme une captive qu'elle était. L'esclavage ne lui va guère, et cependant ne doit-elle pas être soumise à la volonté, ainsi que tu me l'as enseigné, ma sœur? Donc elle était bel et bien garrottée en ce moment; mais en traversant une petite station, un cadran éclairé m'est apparu. Six heures et quart! c'est l'heure où tu vas prier.

— Si nous allions visiter Gertrude? me soufflait la pauvre garrottée.

J'ai dénoué ses liens, elle a déployé ses ailes: et nous sommes parties.

Une seconde plus tard, je passais par le trou de la serrure afin de ne pas déranger notre brave concierge. Dans la cour, j'ai levé les yeux vers les persiennes fermées. Une lueur douce filtrait à travers: tu écrivais, sans doute.

Mais voici la porte qui s'ouvre, tu traverses la cour, j'entends le bruit de tes pas, tu sors et tu te diriges vers la chère chapelle où te sont versés par la main même des anges le recueillement et la paix. Je monte un instant, je souris à notre père qui lit auprès de son feu, et je te suis, et mon cœur s'agenouille à tes côtés. Ma prière se mêle d'abord à la tienne, et puis je m'écrie:

— O Seigneur Jésus! comblez de vos plus douces faveurs celle qui m'a appris à vous aimer, celle qui m'a enseigné à vous prier.

Je m'oubliais ainsi à tes côtés, quand un bruit assez désagréable me fit ouvrir les yeux. Hélas! Gertrude, ce n'était pas ta figure saintement recueillie que j'avais à mes côtés, ce n'était pas la lueur rose de la lampe du petit sanctuaire qui tremblait devant moi! J'ai étouffé un gros soupir, et je me suis baissée pour... relever nos parapluies qui avaient glissé de dessus la banquette. Puis j'ai harangué mon imagination:

— Madame l'entreprenante, mettez votre bonnet de nuit, lui ai-je dit; empaquetez-vous dans vos couvertures; glissez vos pieds légers, qui courent si vite, sous ce coussin; et, au nom même de Gertrude, laissez-moi dormir tranquille.

Elle s'est laissé faire: et maintenant, ma sœur, je t'envoie de cœur mon plus tendre bonsoir. Dors en paix.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

De quoi parler encore aujourd'hui, au milieu des graves ou frivoles préoccupations publiques, telles que le marronnier des Tuileries, le marronnier légendaire, le marronnier de mars, qui, grâce aux corps des Suisses, martyrs du 10 août, inhumés, dit-on, à son pied, bourgeonne et fleurit fidèlement à la date prescrite et que l'on visite avec intérêt? Ou bien faut-il nous occuper de ces jolis œufs de Pâques, qui commencent, eux aussi, à montrer leurs petites robes violettes et printanières pleines déjà du petit cadeau des étrennes pascales offertes aux enfants si friands de ces sortes de traditions? Parlerons-nous de M. de Lesseps et de sa conférence au théâtre de Cluny, où il a déployé un talent oratoire tout nouveau et une verve originale qui a enlevé les applaudissements au souffle de sa causerie familière et de sa bonhomie charmante?

Non, non, hélas! nous avons, nous, nos sollicitudes et nos preoccupations inexorables et qui se résument dans ces mots navrants: les obsèques du comte de Montalembert.

Les amis étaient nombreux autour de ce cercueil, comme autour d'un drapeau déchiré. Montalembert fut un chef du parti catholique. Qui ne se souvient? dans quelle âme n'ont retenti les paroles que le grand orateur, l'ardent écrivain, le généreux défenseur de toutes les causes persécutées, prononçait dans la chambre des pairs, dont, tout jeune, il faisait partie et devant laquelle, au lendemain de 1830, il comparaissait comme accusé, en compagnie de son ami l'abbé Lacordaire? Jeune révolté de la liberté d'enseignement, c'est alors qu'au président de la haute cour, qui l'interrogeait sur ses nom et profession, il répondit ces mots, dont l'écho résonne encore sous les

voûtes du palais du Luxembourg : « Charles, comte de Montalembert, pair de France et maître d'école ! » Nous voudrions que ce fût là son inscription tumulaire.

Nous verrons longtemps encore dans notre souvenir cette église de Sainte-Clotilde pleine de ses amis venus de tous les points de sa gloire. Que de retentissements! que de larmes! que de sanglots! — Et cette malheureuse Pologne! elle était là aussi, représentée par sa jeunesse en pleurs; l'Académie aussi, dont il fut un des plus purs rayonnements; le monde politique, qu'il a tant agité; les grands et les petits, les puissants et les humbles, tous étaient là; et parmi eux, sous un costume noir et sévère, mais d'une modestie et d'une vulgarité étrange, le père..... non l'abbé Hyacinthe Loyson, qu'on se montrait...; je vous le dis tous étaient là, tous ont voulu honorer ce grand mort, qui sera, qui a été, qui est un des honneurs de notre siècle.

⁂ Une assemblée d'artistes a eu lieu il y a quelque temps dans les salons de l'Union des Arts; le but de cette réunion, à laquelle assistaient près de trois cents peintres et sculpteurs, était de s'entendre sur la nomination du jury d'exposition; la liste sortie de l'urne du scrutin ne laissa rien à désirer sous le triple rapport de la compétence, de l'indépendance et de l'équité. Quelques esprits avancés réclament pourtant (on réclame toujours?) et voudraient voir introduit dans ce jury spécial un nouvel élément composé d'amateurs riches et éclairés. Les réclamants opposent, aux conditions du nouveau jury d'admission, les souvenirs des Théodore Rousseau et des Delacroix systématiquement et impitoyablement rejetés, pendant des années, comme indignes de se produire au soleil de cet art dont ils furent plus tard les maîtres. Laissons mûrir cette idée, l'avenir en tiendra compte.

⁂ Les projets à propos du percement des isthmes et du creusement des canaux se pressent et se culbutent aux portes du ministère des travaux publics et même à l'entrée du Sénat, sous forme de pétitions et sollicitations. La dernière proposition de ce genre aspire à réunir la Méditerranée à l'Océan, en suivant la ligne de la Garonne et celle des canaux actuels de Cette à Bordeaux. Ils ont pour but d'éviter au commerce français la navigation longue et dangereuse du détroit de Gibraltar et de permettre à nos flottes de guerre de se réunir très-promptement, et de passer facilement d'une mer dans l'autre. C'est une manière de supprimer l'Espagne; la France n'est plus alors reliée à aucun continent, sinon par ses frontières de l'Est; tout le reste est baigné par les eaux de la mer. Merveilleuse situation! Merveilleux rêve qui bientôt va devenir une réalité! Au lieu de quarante jours que nécessite le contour de l'Espagne, quatre jours de voyage suffiront pour faire passer les navires du golfe de Gascogne à la Méditerranée. Des documents relevés avec soin établissent qu'en ce moment il passe à Gibraltar 9,390,000 tonnes qui auront intérêt à prendre le canal projeté. De plus, il passe 11 millions de tonnes par le cap de Bonne-Espérance pour le commerce de l'Inde. Les navires qui suivaient cette voie l'abandonneront pour prendre celle de Suez, et plus tard, le canal proposé. Ce canal, d'après le devis des ingénieurs, coûterait 600 millions; celui de Suez en a coûté 500. Les dimensions de cette œuvre grandiose seraient les suivantes : 46 mètres d'ouverture, 22 de plafond, 8 à 9 de profondeur et environ 100 écluses de 100 mètres de long sur 20 de large. C'est ainsi que les œuvres s'attirent et se complotent.

Ce projet, tout gigantesque qu'il est, est-il praticable? est-il facile? On peut répondre hardiment : Oui, aujourd'hui que l'on sait ce que peuvent l'audace et la puissance de l'activité humaine unies à l'irrésistible patriotisme des capitaux, autrefois si calomniés, maintenant réhabilités par un mémorable et récent succès national.

⁂ Un auditeur assidu et amateur convaincu des concerts populaires nous répète en riant un joli mot recueilli dans une des dernières séances données par M. Pasdeloup, l'infatigable apôtre de la musique transcendante.

Une femme à son mari :

— Mon ami, tu as le programme; de qui est ce morceau?

— Il est... il est... d'Andante.

— Ah! charmant compositeur! et le suivant?

— De M. Adagio, ma chère amie.

Qu'on nous dise, après cela, que ces sortes de concerts ne sont pas d'actifs agents de propagation pour l'art et la science musicale!

Marc Pessonneaux.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

AVIS. — Toute réclamation, toute indication de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande du Journal et envoyée FRANCO à MM. LECOFFRE FILS et Cᵉ.

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait de don Juan d'Autriche.

DON JUAN D'AUTRICHE

—

C'était, au dire de Brantôme, un prince « fort beau et de bonne grâce, gentil en toutes ses actions et courtois; affable, d'un grand esprit, et surtout très-brave et vaillant, et qui croyoit le conseil, et luy obéissoit fort pour se faire grand. » Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, naquit en 1547. « Aussitost qu'il fust nay, l'empereur, son père, envoya querir un riche pasteur des montagnes du Liége, et le luy donna à nourrir et eslever fort curieusement, sans que peu de personnes le sceussent, et à endurer et à endurcir au travail ny plus ny moins qu'un de ses enfans, sans le nourir mollement ny delicatement, et sans qu'il dict qu'il fut fils de l'empereur, sinon au bout de quelque temps qu'il vint à se faire grand. » Qu'il eût été élevé par un pasteur du pays de Liége, ou, comme d'autres auteurs le rapportent, par la femme de Louis Quisciada, grand maître de la maison de Charles-Quint, il n'en est pas moins vrai que le jeune prince fut tenu éloigné de la cour jusqu'à la mort de son père. Philippe II, en montant sur le trône, l'appela auprès de lui. Devinant les grandes qualités dont il était doué, il l'envoya en 1569 dans le royaume de Grenade pour soumettre les Maures révoltés.

C'était marque de grande estime de confier à un jeune homme de vingt-deux ans le soin d'une aussi importante expédition. Don Juan sut s'en tirer à son honneur et se placer, dès le début de sa carrière, au rang des meilleurs hommes de guerre de l'époque. Intrépide dans le combat, il fut des premiers à monter à l'assaut d'un château, et sans l'excellente trempe de ses armes, un violent coup d'arquebuse aurait abrégé son existence qui devait être si courte. Mais la Providence lui réservait une gloire qui le dispensa d'en chercher aucune autre; n'eût-il pas suffi d'écrire sur le tombeau de don Juan ce seul mot: « Au vainqueur de Lépante? »

Les Turcs préparaient une formidable expédition contre l'île de Chypre. Le saint pape Pie V, qui occu-

pait alors glorieusement le trône de saint Pierre, sentit son courage se ranimer à l'approche du danger. La chrétienté tout entière était menacée. Les Vénitiens, enflammés par ses exhortations, commencèrent leurs armements, mais réclamaient l'assistance de tous les princes chrétiens. Le pape dépêcha des nonces en Espagne, en France, en Allemagne, pour réveiller le zèle de Philippe II, de Charles IX et de Ferdinand. Le roi catholique seul répondit à cet appel. Il envoya aussitôt à Doria, amiral de ses forces navales dans la Méditerranée, l'ordre de rassembler tous ses vaisseaux et de les conduire à Messine. Mais des dissentiments éclatèrent entre les chefs de l'armée, et l'île de Chypre tomba au pouvoir des Ottomans. Cet événement répandit une nouvelle alarme à Rome, à Venise, en Espagne; on s'attendait à voir les vainqueurs poursuivre leurs avantages, s'emparer des îles de l'Archipel et menacer la Sicile et Naples. L'union fut fortifiée entre les trois puissances: elles s'engageaient à mettre en mer deux cents galères, cent navires, 50,000 hommes d'infanterie, 4,000 cavaliers, un train d'artillerie en proportion; le rendez-vous était fixé à Otrante; don Juan d'Autriche nommé généralissime des forces combinées de la ligue sainte. Il fallut plusieurs mois pour achever les préparatifs. Enfin, vers le milieu de juillet 1571, don Juan s'embarqua à Barcelone avec le contingent espagnol, et se dirigea sur Gênes. Un conseil fut tenu : le grand commandeur de Castille proposa de garder la défensive; mais Marc-Antoine Colonna combattit avec vigueur toutes ses raisons et l'on décida d'aller chercher les Ottomans pour détruire leur marine. La flotte se mit aussitôt en devoir de réaliser le plan convenu, et, le 5 octobre, elle cingla vers le golfe de Lépante, où se trouvait la flotte turque, au nombre de deux cents galères.

Le 7 octobre, la bataille s'engagea avec un acharnement sans exemple. « Cette animosité, dit un historien, présenta bientôt le plus affreux spectacle : une multitude de combattants réduits en cendres par les flammes, un nombre d'autres précipités dans les flots. Le retentissement des coups de canon, le sifflement des mousquetades, les hurlements des Turcs enragés de leur défaite, le brouillard épais que formait la fumée qui obscurcissait entièrement le soleil, les cris lamentables des blessés et des mourants, les gémissements de ceux qui se noyaient, remplissaient l'air d'une musique infernale; et, dans les plus profondes ténèbres, on ne voyait que flammes, on n'entendait que lamentations perçantes. » Don Juan fit des prodiges de valeur. Il attaqua, en personne, la galère de l'amiral ottoman, Ali; s'en empara, fit abattre l'étendard du croissant et mettre à sa place celui de la croix.

La bataille dura cinq heures. « Ce sont des batailles, celles-là, dit Brantôme, bien rendues et débattues, non pas celles où nous ne rendons de combat pour un double, et où la pluspart s'enfuyent, comme nous en avons veu de nostre temps... Jamais ne fust une si belle bataille de mer donnée. » Le triomphe de don Juan fut complet : trente mille Turcs furent tués, et parmi eux leurs principaux généraux. Du côté des chrétiens, cinq mille hommes périrent. La marine ottomane perdit près de cent cinquante vaisseaux, cent dix-sept pièces de grosse artillerie. Un grand nombre d'esclaves chrétiens furent délivrés. Pendant que les deux armées étaient aux prises, Pie V priait pour le succès de la bataille, et, éclairé d'en Haut, il annonça lui-même la victoire. Quand don Juan se présenta devant lui, on raconte que le saint pontife s'écria : « Il fut un « homme envoyé de Dieu, et cet homme se nommait « Jean. »

Philippe II, malgré la mort de Pie V et la défection des Vénitiens, songea à poursuivre la guerre contre les Turcs. Le vainqueur de Lépante était à Messine avec sa flotte. Il reçut l'ordre de se préparer à faire une descente en Afrique. Don Juan se mit en mer, débarqua à la Goulette, s'en empara presque sans tirer l'épée. Les Turcs épouvantés abandonnèrent Tunis en toute hâte, emportant avec eux tous leurs trésors et détruisant leurs provisions. Ce facile triomphe n'en jeta pas moins un nouvel éclat sur le nom du jeune héros espagnol. Il se couvrit bientôt d'une nouvelle gloire, en 1576, lorsqu'il eut été nommé gouverneur des Pays-Bas, où le roi l'envoya, dit Brantôme, « après l'avoir bien embouché; il y alla en gallant cavalier, et non en homme qui eut peur; ains, pour faire le chemin, il y alla en brave adventurier et en gallant homme; car, sans autre grand embarras de train ny d'armée, pour plus aller asseurement et assurer sa personne, il prend la poste avec six chevaux seulement. » Arrivé dans son gouvernement, don Juan s'empare de Namur et de plusieurs places, défait les rebelles à Gembloux; mais la mort l'arrête au milieu de ses succès : le 7 octobre 1578 il tombait, empoisonné, selon quelques auteurs, à l'âge de trente ans. C'était sur le champ de bataille que ce grand guerrier eût dû rencontrer la mort et non « dans un lict mol et tendre, » en véritable « fils de Mars. »

Xavier de Corlas.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346. 361 380, 396 et 410.)

—

XVI

Cet arrêt fut un coup de foudre.

— Ne plus voir mes enfants ! s'écria la veuve.

— Momentanément, répliqua le médecin, et c'est dans leur intérêt.

Françoise Thévenard n'hésita pas longtemps.

Elle avait au suprême degré cette intelligence du cœur qui vaut quelquefois mieux que celle de l'esprit, en préservant de l'insouciance, défaut malheureusement trop commun chez les pauvres gens, et qui, s'il leur aide à oublier les peines de la vie, leur voile en même temps, et c'est là son inconvénient capital, les dangers qu'ils auraient pu éviter avec un peu de prévoyance.

D'ailleurs, le docteur recommandé par la marquise de Saint-Albans était décoré de la Légion d'honneur; il était venu dans une voiture à deux chevaux lui appartenant, et la richesse acquise par le travail est une grande garantie de capacité.

Ces signes représentatifs de sa haute position servirent même beaucoup au médecin pour faire entendre efficacement aux douze enfants de la veuve qu'ils devaient cesser de voir leur mère.

Il fut écouté comme un président de cour d'assises prononçant une condamnation à mort au milieu du solennel appareil de la justice. Quand il fut parti seulement, les douze enfants osèrent lever les yeux; ils se regardèrent furtivement, avec une expression de morne stupeur, comme si quelque chose se fût brisé en eux et autour d'eux.

On voit souvent, dans les jardins, des fleurs formant des groupes agréables parce que des tuteurs les soutiennent et favorisent leurs développements. Que le lien se détache ou qu'un accident enlève ces points d'appui, et vous verrez soudain ces plantes sans soutien joncher le sol, comme si un violent orage les eût bouleversées. Tels devinrent les enfants de la veuve séparés de leur mère.

Ils demeurèrent quelques instants comme des corps sans âme, car heureuses les douleurs qui se soulagent par des cris; elles ne sont pas bien cruelles. Puis ils pleurèrent silencieusement.

Enfin Jeanne prit la parole.

Surmontant sa propre peine, elle consola ses frères et sœurs, les exhorta à la patience, à la résignation; elle essaya d'assigner à chacun une occupation, afin que leur chagrin fût atténué par un dérivatif.

Mais elle comprit bien vite que des enfants ne peuvent avoir la force d'âme que possèdent plus généralement les personnes d'un âge mûr.

Ils se dispersèrent çà et là, par trois, par deux ou isolément, afin de pleurer tout à leur aise.

Leur douleur s'apaisait à peine au bruit de leurs sanglots, lorsqu'un mouvement de va-et-vient et quelques mots de Jeanne à une visiteuse les rassemblèrent.

Ils virent une dame de cinquante-cinq ans environ, petite, maigre, pâle comme de la cire vierge, très-simplement mise, mais d'une incomparable noblesse de langage et de maintien.

— Je suis garde-malade, dit-elle; conduisez-moi près de votre mère.

Les douze enfants la considérèrent avec étonnement.

Ils ne connaissaient, comme exerçant ces modestes fonctions, qu'une brave femme du village qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, gardait les malades l'hiver et les bestiaux l'été.

D'un seul coup d'œil ils apprécièrent la différence qui existait entre elle et la dame qui, d'après les indications du médecin, venait s'offrir.

Cette dame, en effet, était d'une noble extraction, elle se nommait la comtesse Panofska, et elle avait éprouvé de grands malheurs.

Deux de ses fils étaient morts dans une insurrection pour l'indépendance de la Pologne, son mari avait été fusillé, une fille, le dernier enfant qui lui restât, était morte folle, et elle était demeurée seule, ses biens immenses confisqués.

Comment ne mourut-elle pas? C'est qu'elle conservait un suprême espoir : venir tout raconter aux députés de la France et obtenir leur intervention.

Mais ils ne purent donner suite à ses plaintes: les députés de la droite étaient trop occupés de ceux de la gauche; ceux de la gauche, de ceux de la droite; quant à ceux du centre, ils réservaient toute leur attention pour les ministres et les communications du gouvernement.

En définitive, la comtesse finit par comprendre que chaque pays a ses affaires particulières, et que les peuples qui aspirent à des revendications doivent les entreprendre eux-mêmes à leurs risques et périls.

— Les temps ne sont pas encore venus, madame, lui dirent quelques hommes politiques remarquables par leur bienveillance et leurs idées généreuses; mais espérez!

Elle se réfugia, non dans l'espérance, car le but lui en paraissait trop éloigné, mais dans la prière, cette inépuisable consolation de ceux qui n'en ont plus sur terre.

Elle pria pour les héros expirant sous le nombre des oppresseurs, elle pria pour les martyrs, pour les peuples sans patrie, pour les mères en deuil, pour les fiancées sans epoux, pour les veuves errantes: pour tout ce qui souffre et gémit.

Elle pria même, tant l'âme s'élève à une épuration sublime lorsqu'elle se prend à contempler les misères de ce monde, elle pria pour les bourreaux : car si les vérités divines sont immuables, les choses humaines sont au contraire si changeantes, si embrouillées, si pleines de contradictions, que, par moments, on ne sait vraiment pas qui a raison et qui a tort.

Puis, comme c'était là une âme vaillante, la comtesse songea à ne pas rester inutile.

Elle vendit les diamants qu'elle avait sauvés du désastre et se trouva à la tête d'une petite rente de deux mille francs.

Avec cette petite fortune, elle aurait pu vivre tranquillement dans un des jolis villages des environs de Paris, à Rueil ou à Fontenay-aux-Roses.

Mais les grands cœurs ont besoin de placer en face d'eux de grands devoirs; quand ils n'en ont plus à accomplir, ils s'en créent. La comtesse quitta donc Paris, ville où il lui semblait qu'elle n'était pas assez morte au monde, et elle se retira à Laon, où elle pratiqua la charité chrétienne avec tout ce que cette vertu comporte d'humilité, d'abnégation et de dévouement.

Lorsque de pauvres gens étaient malades, elle allait s'installer à leur chevet et les soignait avec un zèle admirable; leurs remercîments, leurs témoignages de reconnaissance et d'amitié, étaient les seules fêtes qu'elle se crût permises.

Vainement la marquise de Saint-Albans, qui la connaissait, avait voulu l'attirer souvent chez elle, la traiter avec les égards dus à son rang. La comtesse lui avait répondu que sa place était là où l'on souffre et non pas là où l'on est heureux. Elle avait si strictement tenu parole, que la jeune et charmante marquise s'était promis de tomber malade un jour ou l'autre, afin de s'assurer la compagnie assidue de la comtesse. Mais cela n'avait pas encore eu lieu, et, en attendant, madame de Saint-Albans indiquait quelquefois à sa respectable amie les occasions d'accomplir une tâche si sainte.

Se sacrifiant de toutes les façons, la comtesse de Panofska n'était plus comtesse que pour les très-rares personnes qui savaient son histoire. Par les autres et par celles-là même, elle se faisait appeler tout simplement madame Panot, et c'est sous ce nom qu'elle se présenta chez Françoise Thévenard.

XVII

Entre la malade et la garde-malade, une intimité cordiale régna bientôt.

L'élévation de sentiments rapproche les gens d'une façon aussi forte et, quelquefois, plus durable que ne le peut faire l'élévation d'idées : car les hautes idées sont souvent comme des montagnes qui se heurteraient et se renverseraient l'une l'autre en se rapprochant, tandis que les sentiments, si élevés qu'ils soient, peuvent fraterniser sans danger lorsqu'ils se rencontrent.

Aussi les deux veuves, dès les premiers jours, éprouvèrent-elles une sympathie mutuelle.

Madame Panot oublia son long martyre pour ne songer qu'à soulager les inquiétudes et adoucir les épreuves de Françoise Thévenard. Quant à celle-ci, elle eut tout de suite pleine confiance en madame Panot, car tout en elle disait : J'ai été mère, j'ai souffert, et je suis digne de vous assister!

Leur conversation roulait presque toujours sur les douze enfants de la veuve.

— Que font-ils? disait-elle; à quoi passent-ils leur temps?

Elle s'informait si les garçons allaient régulièrement à l'école, si les aînées des jeunes filles surveillaient attentivement leurs sœurs, tout en travaillant à des ouvrages de couture, enfin, si tout son petit monde vivait comme à l'ordinaire et sans trop de soucis.

Parfois elle écoutait, afin d'entendre ses enfants parler, marcher, aller et venir dans la maison.

Quand elle était quelques instants sans rien entendre (car les pauvres enfants, séparés de leur mère, étaient devenus silencieux comme des ombres), elle priait madame Panot de se rendre auprès d'eux, de les voir tous, l'un après l'autre, et de lui rapporter de leurs nouvelles.

Malgré leur grand courage, ils étaient tous très-péniblement affectés, les uns d'appréhension, et les plus jeunes, par le seul fait qu'ils ne voyaient plus leur mère.

Une circonstance fortuite avait augmenté les alarmes de ceux des enfants qui étaient d'âge à comprendre la gravité du péril.

Les deux médecins, supplantés par un prince de la science, avaient craint de voir leur considération diminuer dans le pays. Jugeant nécessaire de sauvegarder une réputation qui leur était indispensable pour exercer fructueusement leur profession, ils avaient répandu partout le bruit qu'ils s'étaient retirés volontairement, attendu que, l'état de Françoise Thévenard étant désespéré, leurs soins devenaient inutiles.

Ce bruit avait acquis de la consistance et était parvenu jusqu'aux oreilles des enfants.

Le père Lehidé, Apostole Charmantier, Adolphe Colincamp et bien d'autres personnes, tout en venant prendre des nouvelles, s'étaient fait, presque malgré eux, l'écho de ces rumeurs; quelques-uns même des visiteurs, soit par bonté, soit par irréflexion, avaient cru devoir offrir aux aînés de la famille des consolations anticipées relativement à un malheur déjà prévu.

Le père Lehidé surtout, qui n'avait pas perdu de vue un marché avantageux et si brusquement rompu, confidentiellement avait dit à Jeanne :

— La maladie et la mort, ça coûte cher. En cas d'événement, n'oubliez pas que je suis toujours là pour acheter la vache.

Ce propos avait foudroyé la jeune fille.

Le jour même, dévorée d'anxiété, elle se jeta aux pieds du grand médecin pour l'interroger.

Mais il ne pouvait pas lire dans l'avenir, et il y a une grave responsabilité, même pour un prince de la science dont la renommée est inattaquable, à donner formellement des espérances sans être certain qu'elles se réaliseront.

Il se contenta donc de répondre la vérité, et il expliqua que Françoise Thévenard traversait en ce moment une crise dont l'issue heureuse ou fatale ne pouvait être prévue d'une façon assurée.

— Et quand reverrai-je ma mère? demanda Jeanne en refoulant ses larmes.



— Oh! pas avant quatre ou cinq jours, répliqua le docteur.

Deux jours s'écoulèrent.

Le second, pendant la soirée, madame Panot entra dans la salle où les enfants étaient rassemblés.

— Votre mère m'envoie vers vous, dit-elle de sa voix grave et douce; elle me charge de vous dire qu'elle ne pense qu'à Dieu et à vous. Elle vous engage à prendre patience, à supporter vaillamment cette séparation si cruelle pour tous. Je puis lui apprendre, n'est-ce pas, que vous avez autant de courage qu'elle? Que faites-vous? Lisez-vous à voix haute, Jeanne, quelque bon livre qui vous instruise, qui vous enseigne à tous la résignation et l'espoir?

Jeanne tendit un livre à madame Panot, en lui indiquant du doigt ce passage, qu'elle parcourut rapidement des yeux :

« Il y a au monde un spectacle terrible, grandiose, et fait pour attirer l'attention de Dieu même. Quand une barque est en mer et que l'orage gronde, le pilote essaye d'abord de se diriger, malgré les éléments en furie; mais il s'aperçoit promptement que ses voiles, instruments de sa volonté en temps de calme, deviennent des causes de naufrage pendant la tempête. Il en replie une, puis deux, puis toutes; il se couche à plat ventre au milieu de sa barque, il la laisse flotter au hasard sans entreprendre une lutte impossible, et il attend patiemment la mort ou le salut. Et cet homme abattu, immobile, sans défense, cet homme qui ne tente même pas de résister aux chocs du vent et des vagues, est grand encore parce qu'il est aux prises avec des forces surhumaines; mais ceux qui ne sont ni grands ni intéressants, quoiqu'ils soient bien à plaindre aussi, c'est l'ami qui contemple cet émouvant spectacle, c'est le fils qui ne peut secourir son père, c'est la famille désolée et pleurant sur le rivage, sans pouvoir partager le péril ni donner le moindre témoignage de son dévouement. »

— Ce passage est tellement applicable à notre situation, reprit Jeanne; ce passage nous a arraché à tous tant de larmes, que je n'ai pas eu la force de continuer.

Madame Panot, ou plutôt la comtesse Panofska, car ici il faut pour un instant lui rendre son nom véritable, céda malgré elle à son émotion.

— Hélas! pensa-t-elle, ces chers enfants n'assistent qu'à une épreuve douloureuse dont le dernier mot n'est pas dit encore et qui peut finir s'il plaît à Dieu; mais moi, j'ai assisté au naufrage de tous les miens, et je n'ai pu mourir avec eux!

Toutefois, elle était accoutumée à s'oublier au profit des autres; et, en présence de leurs souffrances, elle ne songeait pas longtemps aux siennes.

— Et l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse? reprit-elle bientôt, l'avez-vous terminée? Votre mère m'a dit...

Elle n'acheva pas.

A ce nom de Notre-Dame-de-Liesse, tous les enfants se levèrent.

Ils ne prononcèrent pas un seul mot, mais il y eut en eux comme un élan spontané, irrésistible, dont la signification n'échappa point à la perspicacité de madame Panot.

— Je vous devine, chers enfants, dit-elle. Dès à présent, je crois pouvoir répondre à vos intentions et vous promettre qu'après la guérison de votre mère, il vous sera permis d'aller tous ensemble remercier Notre-Dame-de-Liesse.

Et elle retourna près de la malade en murmurant tout bas cette prière :

— O sainte Vierge, répandez vos grâces et vos miséricordes sur ceux qui ont foi en vous!

Mais elle n'avait deviné qu'à demi.

Les douze enfants de la veuve n'avaient pas encore à remercier, ils avaient à supplier.

Dès que madame Panot se fut éloignée, une sorte de tumulte éclata, au milieu duquel on entendit ces mots :

— Allons à Liesse! allons à Liesse!

Le jeune Marc, qui avait tout particulièrement une teinte de littérature, déclama ce beau vers de Racine :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

Mais Jeanne prit la parole.

Elle avait réfléchi que madame Panot, qui était une femme sensée et prudente autant que pieuse, avait ajourné ce voyage, que leur mère, bien que la vue de ses enfants lui fût interdite, s'alarmerait de les savoir absents, même pour peu de temps.

Elle prit donc la parole avec le ton d'autorité que lui conférait son titre d'aînée de la famille, et dit :

— Allez vous coucher; il est l'heure.

Puis elle ajouta en elle-même :

— Deux de nous suffiraient; la sainte Vierge sait bien que, si nous n'allons pas tous nous prosterner à ses pieds, ce n'est pas la bonne volonté qui manque. Marc l'a dit avec raison : la foi qui n'agit pas n'est pas très-sincère.

— Tu dis? demandèrent les enfants en se pressant autour d'elle.

— Rien, rien! répliqua-t-elle.

Mais ils virent bien qu'il y avait quelque chose; et, au lieu de s'endormir dans leurs chambres, ils veillèrent.

Une heure après, la petite Céline, marchant sur la pointe du pied, vint dire à son grand frère Antoine :

— Tu ne sais pas? Il y a un écriteau sur le lit de Jeanne, et elle n'y est plus.

— Un écriteau?

— Oui.

C'était une grande lettre tout ouverte dans laquelle Jeanne avertissait madame Panot qu'elle était partie



pour Liesse avec le petit Charlot, et qu'elle serait de retour dans la matinée du lendemain.

Antoine n'hésita pas; il ajouta en grosses lettres :

— Et moi je suis parti avec Céline.

Puis il plaça l'écriteau sur son lit.

Ils descendirent sans faire de bruit après avoir éteint la lumière.

Mais le signal semblait donné.

Des conciliabules eurent lieu çà et là, sous la pâle clarté qui tombait de la lune.

Par instants, les huit enfants qui restaient paraissaient se fuir, s'éviter, se cacher l'un à l'autre dans l'ombre de leurs chambres. Ils ne voulaient pas se concerter tous ensemble afin de ne pas rencontrer une opposition formelle, mais ils s'assuraient sans bruit qu'un ou plusieurs d'entre eux n'étaient plus là, et, afin que le sentiment qui les animait tous ne fût pas combattu, ils s'abordaient isolément, les vaillants encourageant tout bas les timides; puis ils prenaient leur résolution et disparaissaient deux par deux.

Bientôt il n'y en eut plus un seul dans la maison.

— Puisque nous ne pouvons voir notre mère, se disaient-ils, allons prier pour elle.

Ils savaient qu'un écriteau avait été posé pour qu'on n'eût pas d'inquiétude.

Ils ignoraient, d'ailleurs, que tous avaient entrepris le voyage.

Mais, en réalité, aucun n'était resté, aucun n'avait reculé quand il s'agissait de braver les fatigues et les dangers de la nuit afin d'aller prier pour leur mère.

Par un touchant sentiment de fraternité, chacun d'eux s'était associé un compagnon ou une compagne.

Jeanne, ainsi qu'on l'a vu, était avec Charlot;

Antoine avec Céline ;

Suzanne avec Marcel ;

Marc avec Léonie ;

Christine avec Bastien;

Martial avec Mélanie.

Nous allons maintenant les suivre dans leur voyage, car si la pensée humaine s'élance d'un endroit à un autre sans entraves, de faibles mortels, et surtout des enfants, ne peuvent guère traverser l'espace, au milieu des embûches de la nuit, sans incidents et sans accidents.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir page 429.)

Quelle fantasmagorie est ce voyage! avec quelle rapidité nous avons passé : Montereau, à jamais célèbre par l'assassinat du duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur; Sens, qui renferme plusieurs monuments dignes d'intérêt; Tonnerre; Montbart, où naquit Buffon; Alise-Sainte-Reine, l'ancienne Alesia, le dernier boulevard de la nationalité gauloise, où eut lieu la défense héroïque de Vercingétorix, l'illustre adversaire de César; Dijon, l'ancienne capitale de la Bourgogne; Châlon-sur-Saône, Mâcon, Saint-Point, célébré par Lamartine; Lyon.

Dans cette dernière ville, un arrêt d'une heure nous était promis. Nous sommes dans la gare de Perrache: les voyageurs affamés se précipitent vers le buffet.

— Quelle foule! ai-je dit à M. de Rabière; voyez donc, monsieur, en quelle nombreuse compagnie nous avons voyagé cette nuit!

— Je ne me dérangerai pas pour si peu, a-t-il répondu. Voir couler le Rhône, à la bonne heure! mais voir s'agiter tous ces grains de poussière.

— Grain de poussière, venez déjeuner, a dit Marcelle en riant. Partout ailleurs on nous en refuserait le temps.

Nous nous sommes secoués, et nous sommes descendus, réprimant avec peine tous les signes d'une fatigue qui commençait à se faire énergiquement sentir.

Lyon se perd dans la neige. Sur la gare, les déblayeurs nous précèdent. Dans ces vastes plaines blanches, les mûriers et les peupliers tracent de longues allées noires d'un très-fantastique effet.

Une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, un jeune chirurgien de marine et un monsieur bavard se sont joints à nous.

Le monsieur bavard essaye de plaisanter sur le pèlerinage de Notre-Dame-de-Fourvières. Nous restons tous sérieux. Cependant le petit chirurgien, qui se montrait plein d'égards pour la religieuse, ne résiste pas, il me semble, aux regards d'intelligence du nouveau venu.

A Valence, le train s'arrête. Un prêtre de la connaissance de M. de Rabière en descend. Son embonpoint évidemment maladif excite la verve du monsieur bavard et du blond chirurgien. Ils échangent des plaisanteries d'une inconvenance vraiment choquante. C'est un feu roulant de mots équivoques, de rires stupides et de lieux communs.

—C'est affreux! dis-je à l'oreille de Marcelle: encore, s'ils étaient spirituels!

Mais le rôle des femmes est de ne rien entendre et de ne rien voir, et notre compagnon restait muet.

Enfin la conversation changea de sujet. Les deux hommes passèrent en revue les cuisines différentes du globe. On eût dit que leurs impressions de voyage s'étaient écrites sur la table des restaurants des cinq parties du monde : le menu de leurs dîners en faisait le fond principal. Ils s'arrêtèrent longtemps en France, en Angleterre, et passèrent en Hollande.

— J'ai entendu beaucoup parler des paquebots hol-



landais, dit le monsieur bavard. On y mène une vie charmante, dit-on.

— Charmante, monsieur! répondit le blond chirurgien, j'en ai conservé le meilleur souvenir.

— Comment arriviez-vous à tuer le temps, à bord? demanda le monsieur bavard.

Dans le monde, parmi tous ces gens occupés d'affaires ou de plaisirs, il est étrange qu'on n'ait que ce souci : Tuer le temps!

— Je puis vous dire l'emploi de ma journée heure par heure, répondit le jeune homme. A six heures on se lève, on prend le thé et le café. De sept à huit heures, a lieu le premier déjeuner, composé de thé, œufs, sardines. A dix heures, on joue en prenant, comme consommation, du madère, du gin ou du bitter. A onze heures se sert le second déjeuner, qui ne diffère du dîner que par l'absence de potage. On joue, ou l'on fume, ou on lit jusqu'à trois heures. A trois heures, on prend le thé ou le café. A cinq heures : bitter ou vermouth. A six heures et demie a lieu le grand dîner. A huit heures reparaissent le thé et le café. Dans les intervalles, on boit beaucoup de bière et des soda-water.

— Je m'étonne qu'à ce régime-là vous n'ayez pas beaucoup engraissé, monsieur, dit une voix grave, la voix de M. de Rabière.

Nous comprîmes l'allusion, et nous sourîmes.

Ce sourire fit rougir le jeune chirurgien, qui n'était point aussi sot que son rôle.

— Monsieur prend sa revanche sur mes plaisanteries à propos du gros chanoine? dit-il.

— La revanche du bon sens et de la justice, oui, jeune homme.

Le monsieur bavard voulut hasarder une observation.

— Je ne m'adresse point à vous, monsieur, répondit M. de Rabière, de ce ton à la fois courtois et glacial qui met un abîme entre les gens. C'est à vous que je parle, jeune homme, continua-t-il; je connais cet homme dont vous avez parlé avec tant de légèreté. Comparez sa vie de prière et d'étude, les fatigues de son ministère, et la vie que, de votre propre aveu, vous menez à bord des paquebots hollandais, et dites-moi de quel côté se trouvent la paresse et la gourmandise.

Le jeune chirurgien souriait en dessous.

— Vous comprenez qu'en vous entendant parler ainsi d'un homme dont je connais la vie, et dont l'étude a ruiné la santé, je me demandais ce qu'il y avait en vous : la passion aveugle, pour laquelle il n'y a ni justice, ni liberté, ni vérité; ou la simple légèreté d'esprit qui reste l'apanage de la jeunesse française? Je crois être dans le vrai en vous supposant plutôt irréfléchi que menteur.

Le jeune homme, qui acceptait bien cette leçon donnée d'un ton très-cordial et très-paternel, balbutia quelques paroles qui tendaient à l'innocenter de toute intention maligne. M. de Rabière et lui échangèrent encore quelques phrases à demi-voix, et une poignée de main finit le débat.

Nous étions désormais en majorité dans le wagon. Notre jeune compagnon, excité par M. de Rabière, et choisissant mieux ses sujets, nous intéressa par le récit de son dernier voyage en Amérique.

Le monsieur bavard, condamné au silence, resta seul de son parti comme un irréconciliable qu'il était et que nous désirions qu'il restât.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —



BRISE DU SOIR...

—

Brise du soir,
Brise folle aux légères ailes,
C'est toi qui m'apportes l'espoir,
Et le parfum des fleurs nouvelles,
Brise du soir...

Douce messagère des roses,
Où vas-tu dans ton vol joyeux,
Lorsqu'au loin tout dort sous les cieux,
Et qu'il fait nuit sur toutes choses?...

Est-ce toi qui, dans ton essor,
Aux champs du ciel couverts de voiles
Sèmes les flammes des étoiles,
Ainsi qu'une poussière d'or?...

Que murmures-tu dans les ombres
De la tour aux altiers créneaux?...
Dans leurs nids, aux petits oiseaux,
Que dis-tu sous les feuilles sombres?...

Brise du soir,
Brise folle aux légères ailes,
C'est toi qui m'apportes l'espoir,
Et le parfum des fleurs nouvelles,
Brise du soir...

Auprès de l'enfant qui repose,
Dans ses beaux rêves endormi,
Viens-tu comme son ange ami
Sourire au berceau blanc et rose?...

Ton souffle a-t-il ridé les flots
Des mers et des lointains rivages?...
As-tu porté dans tes voyages
Un souvenir aux matelots?...

Parfois au rêveur solitaire,
Les regards dans le ciel perdus,
Viens-tu de ceux qui ne sont plus
Parler sur cette pauvre terre?...

Brise du soir,
Brise folle aux légères ailes,
C'est toi qui m'apportes l'espoir,
Et le parfum des fleurs nouvelles,
Brise du soir...

Mystérieuse voix de l'ange
Qui, le soir, murmure : *oremus*,
Lorsqu'au loin sonne l'angélus
Et qu'en priant Dieu l'on se venge,

Laisse-moi, seul, loin de tout bruit,
Rêver à ton vague langage...
Laisse-moi, fantôme volage,
Te suivre partout dans la nuit.

Et lorsque toute parfumée
Tu quittes ta route d'azur,
Tu vas à Dieu dans le ciel pur
Porter mes vœux, ma bien aimée...

Brise du soir,
Brise folle aux légères ailes,
C'est toi qui m'apportes l'espoir,
Et le parfum des fleurs nouvelles,
Brise du soir...

GASTON DE CAMBRONNE.



CROMWELL DISSOUT LE LONG-PARLEMENT

—

Benjamin West est un des bons peintres anglais. Né le 10 octobre 1738, à Springfield, comté de Chester, dans la Pensylvanie, d'une famille appartenant à la secte des quakers, il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la peinture. Son premier pinceau, dit-on, fut fabriqué par lui-même avec des poils arrachés à la queue d'un chat; ses premières couleurs lui furent fournies par un sauvage indien. Il partit pour Londres, encore jeune, afin d'y perfectionner son talent, et peu après pour l'Italie. De retour en Angleterre, il y vécut longtemps honoré par tout ce que le royaume comptait de personnages importants. Une hydropisie l'enleva le 10 mars 1820, et son corps fut déposé dans la cathédrale de Saint-Paul. West a peint un grand nombre de tableaux, se rapportant surtout à l'histoire de son pays ou à l'histoire sacrée. A quatre-vingts ans, il exposait encore une de ses toiles, *Jésus-Christ guérissant les malades dans le temple;* l'Institut britannique la paya trois mille guinées.

La scène représentée dans notre gravure est empruntée à l'histoire de Cromwell. Cet homme, qui exerça une si grande influence sur les destinées de son pays, s'était fait remarquer, dès l'âge de vingt ans, par l'exaltation de ses sentiments religieux. L'Angleterre, depuis la proscription du catholicisme, était devenue la proie d'une multitude de sectes rivales, fruits naturels de la Réforme et conséquences inévitables de la doctrine du libre examen. Affilié aux puritains, Olivier Cromwell se distingua par la sévérité rigide de ses mœurs, et ne tarda pas à se mettre à la tête de son parti; sa haine du *papisme* laissait bien loin en arrière tous ses autres sentiments, sauf peut-être sa profonde aversion pour le pouvoir royal. Les différents parlements, réunis par ordre de Charles Iᵉʳ, le comptèrent parmi leurs membres les plus jaloux d'indépendance religieuse. Quand le roi et le Parlement en vinrent à une guerre ouverte, Cromwell se jeta à corps perdu dans le parti de l'opposition. Successivement capitaine, puis colonel, il combattit vaillamment à la tête d'un régiment animé de son fanatisme et de ses haines, sur les champs de bataille de Lincoln, York, Marston-Moor, Newbury et Preston. Ces combats furent autant de défaites pour la cause royale. Charles Iᵉʳ tomba entre les mains de ses sujets révoltés, fut traduit devant les juges, condamné à mort, et décapité. Cromwell fut un des signataires de sa sentence.

Membre du conseil d'État formé à la mort du roi, Cromwell vit tout le parti qu'il pourrait tirer, pour son avantage personnel, de l'affaiblissement et du mépris dans lesquels était tombé le Parlement. Fort de son influence acquise sur l'armée par ses exploits militaires, Cromwell osa sur la Chambre ce coup de hardiesse qui, un siècle et demi plus tard, devait aussi bien réussir en France à un autre favori de la fortune.

Le Parlement s'étant opposé à certaines mesures voulues par le terrible général, « une compagnie de mousquetaires reçut l'ordre d'accompagner celui-ci à la Chambre... » Laissant les militaires sous le vestibule, Cromwell entra dans la Chambre, et s'assit d'un air tranquille sur l'un des bancs extérieurs. Son habillement était tout en drap noir avec de mauvais bas gris. Pendant quelque temps, il parut prendre intérêt aux débats; mais, lorsque le président se préparait à mettre la question aux voix, il dit à l'oreille d'Harrison : « Il est temps, il le faut! » et, se levant, il ôta son chapeau pour parler à la Chambre. D'abord son langage fut poli et même flatteur; il devint peu à peu plus animé et plus brûlant; enfin il prit toute la véhémence de la colère, et s'éleva aux personnalités offensantes. « Accusations d'égoïsme, d'impiété, d'injustice, de tyrannie: les membres du Parlement durent tout subir de la part de Cromwell. » Sir Wentworth voulut protester contre la dureté de ce langage. « Allons, messieurs! répliqua le général en se couvrant, allons! je vais mettre fin à ce babil. » Puis, sur un geste, vingt mousquetaires entrèrent dans la salle et la firent évacuer. Le colonel Harrison mit la main sur le président et le força à descendre de son siége. Cromwell fixant alors les yeux sur la masse déposée sur une table : « Que fe-

rons-nous de ce hochet? dit-il; allons! ôtez-le. » Les portes de la salle furent ensuite fermées par son ordre, et, suivi de sa troupe, Cromwell retourna à White-hall.

Après ce coup d'audace, il convoqua un nouveau Parlement, et se fit donner le titre de *Protecteur*, avec les pouvoirs d'un roi. On ne peut méconnaître que, par sa politique adroite et ferme, Cromwell n'ait élevé l'Angleterre à un haut degré de puissance. Tous les pays de l'Europe, royaumes et républiques, recherchèrent avec avidité, souvent avec bassesse, l'amitié d'un homme qu'ils détestaient, mais qu'ils redoutaient. Le 3 septembre 1658, âgé de cinquante-neuf ans, le Protecteur mourait, assailli, dit-on, de sinistres pres-

Cromwel dissout le parlement, d'après un tableau de Benjamin West.

sentiments et de craintes superstitieuses. Ceux-là même qui courbaient la tête sous son joug lui inspiraient la défiance; toujours armé, il n'habitait jamais deux jours de suite la même chambre; il s'alarmait de la solitude, sortait rarement ou toujours environné d'une nombreuse escorte. Son cadavre, déposé d'abord dans les caveaux de Westminster, fut, à la restauration des Stuarts, arraché de son tombeau, traîné sur une claie, et suspendu au gibet de Tyburn.

La dissimulation fut l'arme dont Cromwell se servit toute sa vie pour arriver à ses fins. Le bien public paraissait être le but de ses efforts, ce n'était que le masque de l'ambition la plus persévérante.

XAVIER DE CORLAS.

LE COURRIER PERSAN

(Voir page 412.)

—

II

LA BATAILLE

Au moment où nous apercevons, sur le sommet d'une haute colline constituée en forteresse, les soldats du schah de Perse, il est plus de minuit. Le ciel est sans étoiles; de noirs et épais nuages rendent l'obscurité plus intense; aussi plusieurs feux sont-ils soigneusement entretenus, autant pour montrer à l'ennemi que l'on se tient sur ses gardes que pour maintenir à distance les animaux féroces.

C'est moins pour le corps d'armée un campement réel qu'une halte. La tâche de Sar-Mohammed n'est pas tant une guerre proprement dite qu'une succession d'escarmouches, de surprises, d'embuscades, où le plus fort est souvent le plus faible, et où l'adresse, la promptitude, auront toujours facilement raison du grand nombre d'adversaires à combattre. Aussi Dieu sait à quels accès de fureur se livre à chaque instant le chef des troupes du schah de Perse.

Inutile d'ajouter que cette irritation, parfaitement connue au delà des retranchements, fait rire dans leur barbe les hardis aventuriers que Sar-Mohammed voudrait si bien pouvoir envoyer à tous les diables.

Cet amalgame des nationalités les plus diverses semble obéir à un sentiment patriotique en cherchant perpétuellement à installer sa résidence en Perse; mais cela ne cache, au dire du gouvernement, que des ambitions personnelles, des projets de meurtre et de pillage.

Un Tadjik (1) les commande, nous avons dit que celui-là se nommait Timour-Kan. Il est rare de rencontrer un guerrier plus follement audacieux. La haine et l'ardeur vengeresse qui l'animent sont de puissants auxiliaires aux farouches passions incarnées dans les partisans qu'il conduit avec une intelligence peu commune, et qui lui obéissent aveuglément.

Timour-Kan, chassé de l'Inde ou affectant de se considérer comme tel, ne cesse de vouloir pénétrer en Perse. Cette obstination s'exerce d'autant mieux, que nul intérêt matériel n'attache cet homme à d'autres pays.

Un cheval, des armes et quelques centaines de gaillards trempés comme lui: voilà son unique richesse. De pareils hommes ne cèdent jamais : il faut les tuer pour en finir avec eux, et c'est à quoi prétendent les soldats que nous voyons exaspérés par tant de lenteurs en même temps qu'épuisés par tant de fatigues.

Tout à coup la voix d'une sentinelle annonce quelque chose d'extraordinaire.

— Ces brigands oseraient-ils venir nous attaquer jusqu'ici? demande le chef persan.

A peine est-il sur pied, qu'un soldat se présente.

— Que se passe-t-il? interroge Mohammed, et pourquoi ces cris?

— Un homme est arrivé en courant. On le prenait d'abord pour un espion, mais il a été bientôt reconnu. C'est un courrier.

— Du gouvernement?

— Oui.

— Enfin!... Et où est cet homme?

— Entrez! dit le soldat en s'effaçant pour laisser passer Ismaël.

— Dans quel état! remarque Sar-Mohammed à l'aspect de ce dernier.

— On n'arrive pas jusqu'à vous par des sentiers semés de roses, répond avec sa hardiesse habituelle notre héros, qui est, en effet, inondé de sueur, de poussière et de sang.

— Tu apportes un message du Sadri-Azem?

— Un message verbal.

— Ah! Et quel est-il?

— Je viens savoir où vous en êtes avec l'ennemi, et si vos troupes ont besoin de secours pour en finir promptement.

— Un renfort ne fait jamais de mal. Certes, nos soldats font ce qu'ils peuvent, et même davantage; mais avec des bandits de cette espèce peut-on savoir quand finira une guerre de broussailles et de guet-apens?

— Aussitôt que vous m'aurez donné une réponse officielle, verbale ou écrite, je partirai. On exige une célérité sans pareille. Le Sadri-Azem attend mon retour demain matin.

— Encore faut-il que tu te reposes, fait observer Sar-Mohammed, devant qui se tient à grand'peine le courrier. Demander des secours dont on paraît peu prodigue ne saurait se faire sans un besoin réel.

Et puis, si je pouvais m'en passer! ajoute en lui-même le guerrier. L'annonce d'une victoire complète n'aurait-elle pas bien plus de mérite aux yeux de Sa Magnificence? Deux mille soldats déterminés et disciplinés contre à peine un millier de coquins, cela devrait suffire.

Et pourtant cela ne suffit pas! acheva-t-il en se mordant la moustache.

— Enfin, reprend Sar-Mohammed, la bataille que nous allons livrer tout à l'heure décidera la question.

— Et, demanda Ismaël, je ne pourrai me remettre en route qu'après cette bataille?

— Sans doute. Repose-toi, courrier, et prie Allah

(1) Derniers descendants des anciens Perses, Mèdes, Bactriens. Les Tadjiks mènent à peu près en Perse l'existence à laquelle s'habitue avec peine en Afrique l'Arabe que nous avons dépossédé par force. Observons néanmoins que ce dernier accepte une civilisation qui, moins active en Perse, trouve encore de rudes adversaires dans les véritables indigènes, vaincus, mais non domptés.



que la victoire nous favorise. Un éclair joyeux animera le visage trop souvent sombre et sévère de notre souverain à la réception du message écrit dont je te chargerai pour lui.

Ce message dira :

« Est-il besoin de nouveaux soldats contre des adversaires qui, jusqu'au dernier, dorment à présent sur le champ de bataille? »

Et alors, ajoute Sar-Mohammed, exalté par son propre langage, est-il douteux qu'un riche cadeau devienne la récompense de ton empressement à porter l'excellente nouvelle?

Ismaël, dont nous connaissons les sentiments à l'égard du grand vizir, son bienfaiteur, ne répond rien. La perspective d'un long retard l'afflige profondément, et le chef n'est déjà plus à ses côtés que le pauvre courrier tombe écrasé de lassitude, en même temps que de noirs pressentiments s'opposent au sommeil réparateur dont il aurait tant besoin.

Sar-Mohammet éprouvait nne sorte de honte à n'avoir pas déjà réduit à néant un ennemi dont la tactique singulière consistait à se rendre souvent invisible. Cette guerre pouvait donc être éternelle. Le souvenir de ce qui se passait en Afrique, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans, entre nos vaillants spahis et les bédouins de l'émir Abd-el-Kader, peut servir à l'intelligence du récit que nous entreprenons.

Cependant l'arrivée d'un courrier fut pour Mohammed un stimulant énergique.

— Coûte que coûte! s'écriait-il en achevant une harangue destinée à galvaniser ses troupes, il faut que le soleil d'aujourd'hui éclaire le succès de nos armes!

En conséquence d'une résolution pareille, dès l'aurore, les deux mille hommes du chef persan quittent le plateau-forteresse où ils ont passé la nuit, et gagnent une plaine peu éloignée au delà de laquelle on suppose que les brigands ont campé depuis la veille.

En même temps, la moitié de l'armée reçoit l'ordre de continuer sa route jusqu'à une colline derrière laquelle Timour-Kan doit se trouver encore. Le plan de Sar-Mohammed est d'obliger, par une prompte attaque, l'ennemi à fuir à travers une gorge étroite, ce qui, nécessairement, amènera les bandits du Tadjick dans la plaine où l'armée persane, divisée en deux corps, se propose de les anéantir en se réunissant comme les griffes d'un étau.

Oui, mais si le général du schah de Perse est un brave, Timour-Kan, de son côté, se fait remarquer par une vigilance qui, en plus d'une occasion, a doublé ses ressources.

Le millier de soldats expédiés en toute hâte pour lui tendre un piége n'est pas en marche, c'est-à-dire séparé du premier corps, que ses vedettes l'ont averti.

Alors un projet audacieux et bien digne d'un aventurier de cette espèce prend naissance dans l'esprit du Tadjick.

— On veut nous surprendre, dit-il, nous attirer dans un traquenard que nous avons déjà cent fois évité; mais, jusqu'à présent, on ne s'était pas encore affaibli de moitié. Mille guerriers par devant, mille guerriers par derrière, ce serait grave pour mon pauvre monde.

Eh! reprend cet homme avec un regard chargé de flammes, où l'ardeur du soldat s'unit à une malice diabolique, si, prévenant nous-mêmes l'action que l'on prémédite, nous avions la chance de vaincre les soldats demeurés immobiles dans la steppe; et cela, par tous les dieux protecteurs de la guerre! avant l'arrivée au même endroit du deuxième corps... auquel, en vérité, rien ne s'oppose à ce que nous ne fassions subir ensuite le même sort... ne serait-ce pas un tour merveilleux à jouer à Sa Magnificence le schah de Perse?

Le Tadjick, persuadé qu'il était seul, a réfléchi tout haut : un éclat de rire lui répond.

— Ah! fait-il en se retournant vers une sorte de nain hideux, boiteux et cagneux, en face duquel on pense volontiers à ce que pourrait être une gigantesque araignée imparfaitement métamorphosée en homme : c'est toi, Nazir?

— C'est moi; et je sais du nouveau.

— Quoi donc?

— L'ennemi a reçu un message, dont le porteur, inutilement poursuivi par nos soldats cette nuit, alors qu'il s'était trompé de chemin, doit partir immédiatement après la prochaine bataille.

— Tu l'as vu? tu lui as parlé?

— Non; mais, parvenu dans l'ombre jusqu'à un bloc de granit derrière lequel causaient les soldats qui venaient de l'introduire chez le général, j'ai entendu leur conversation.

— Le gouvernement s'apprête à envoyer des renforts? devine le Tadjick.

— Oui; mais Sar-Mohammed espère n'en avoir pas besoin.

— Ah! ah!

— Cela dépendra du résultat de cette journée.

— Eh bien! Nazir, mon fidèle serviteur et ami, les renforts, s'ils viennent, arriveront trop tard. Par Mahomet! j'espère bien aussi, moi, que l'ennemi n'en demandera pas!

A ces mots, prononcés d'une voix éminemment ironique, Timour-Kan se dirige vers ses lieutenants, dont les hommes sont déjà prêts à les suivre partout.

— A cheval! s'écrie-t-il en montant lui-même le fougueux et impatient animal que Nazir, jouant le rôle de page après celui d'espion, a de la peine à retenir : à cheval, compagnons! et prenez avec moi pour devise : Vaincre ou mourir!

Pendant ce temps, Sar-Mohammed a rangé son monde en bataille.

Or, cette quantité de soldats représentant une force déjà supérieure à celles du Tadjick, sans compter le

corps expéditionnaire qui va revenir, comment ne pas croire au succès que l'on a juré d'obtenir?

Soudain les yeux se portent vers le débouché des montagnes, où vient d'apparaître une troupe lancée à toute bride.

Les coursiers, excités de la voix et de l'éperon, fendent l'espace. Les rayons obliques du soleil naissant étincellent sur les oripeaux multicolores, les fusils et les lances des cavaliers. Une fantasia exécutée un jour de fête n'offre pas un prestige plus éblouissant.

Sar-Mohammed ne peut douter que ces hardis vagabonds, éveillés en sursaut, ne soient en fuite. Un nuage de poussière les enveloppe.

— Cela les empêche, imagine-t-il, d'apercevoir la formidable barrière humaine qu'ils vont rencontrer sur leur passage.

Le même nuage poudreux autorise la conviction que le deuxième corps d'armée suit de près les fuyards qui avancent toujours, comme si l'espace était libre devant eux, avec la vertigineuse rapidité d'une trombe.

— Attention! commande Sar-Mohammed... Pris entre deux feux, il faut que pas un de ces brigands ne survive à la bataille.

Une chose l'étonne, pourtant, et ne laisse pas de l'inquiéter. Un coup de vent, chassant de côté la poussière, permet de porter les yeux au delà des cavaliers du Tadjick : entre eux et la montagne, malgré la distance, nulle trace des soldats qui avaient mission de les chasser vers la plaine.

Qu'est-ce que cela signifie?

Ah! quelle que soit la réponse aux questions que s'adresse à lui-même le chef de l'armée persane, quoi de plus évident que la nécessité de recevoir l'ennemi avec des ressources fatalement réduites à des proportions qui n'ont plus rien d'imposant?

— Allah! Allah! s'écrie avec une indicible fureur Sar-Mohammed, protége tes enfants!

Il n'y a plus à en douter : il faut agir, non-seulement pour l'attaque, mais pour la défense.

A mesure qu'ils approchent, les cavaliers du Tadjick semblent avoir des ailes. C'est moins une troupe d'hommes qu'un tourbillon formidable. Au cliquetis des armes se joignent les hennissements des chevaux, et tout cela se précipite comme le vent au milieu de l'espace.

Neptune ordonnant une tempête ne devait pas être plus ardemment obéi.

A cette apparition, les hommes qui ont déjà cruellement souffert depuis leur séjour dans une contrée ingrate, éprouvent la singulière émotion que savent inspirer les surprises de ce genre. Ils se regardent en pâlissant; stupéfaits de l'absence de leurs compagnons, peut-être déjà victimes de leur isolement, ils se demandent si le chef qui n'a pas su prévoir un danger mortel saura le conjurer.

On cesse d'espérer le triomphe qui semblait évident. Mais l'instinct de la conservation est là, fertile en efforts surhumains, et la victoire, si elle échappe aux défenseurs du territoire persan, coûtera cher aux ennemis.

L'instant critique est bientôt arrivé. Le choc des deux troupes s'effectue avec un fracas extraordinaire et dont tous les échos retentissent.

— Hourrah! hourrah! fait entendre une seule voix, qui est celle des compagnons du Tadjick altérés de carnage.

Ce cri de guerre, étouffant tous les autres, devient le signal d'une horrible mêlée.

Pendant ce temps, que devient Ismaël?

Un tranquille sommeil n'est-il pas doublement interdit à un homme qui désire non-seulement que Timour-Kan soit vaincu, mais encore que sa défaite soit décidée assez vite pour que le Sadri-Azem en reçoive la nouvelle avant l'expiration du bref délai imposé par un maître sévère?

Arraché au repos physique par l'imminence du péril couru par Mohammed, nous voyons le courrier quitter le tas de paille de maïs et d'herbes sèches où il s'est jeté en arrivant, brisé de lassitude et souffrant de sa blessure à l'épaule.

Ismaël gravit les hautenrs qui dominent l'endroit où l'on se bat à outrance. Aucun détail ne lui échappe.

Lancés à fond de train, les farouches partisans du Tadjick trouvent dans l'espoir du succès une irrésistible puissance. Autant de coups, autant de victimes. Les chevaux, affolés par l'odeur de la poudre et par le tumulte de la bataille, ont l'air de ne former qu'un même individu avec leurs habiles cavaliers, qui se font réellement un jeu des terribles dangers dont ils sont environnés.

Çà et là, dans les rangs ennemis, brillent des burnous, des yatagans aux reflets métalliques, mais personne, pas même Sar-Mohammed, ne saurait lutter comme allure, comme élégance, comme luxe, et surtout comme intrépidité guerrière avec le Tadjick.

Timour-Kan, vêtu d'une façon théâtrale, toujours influente sur les masses, n'est pas un homme ni un centaure : c'est un tigre. Tout le dénonce, depuis son costume, emprunté aux dépouilles du brigand des forêts, jusqu'aux folles ivresses qu'il éprouve à voir couler le sang et à grossir le nombre des cadavres qui déjà couvrent la steppe.

Un coup d'œil suffit à Ismaël pour apprécier une situation désastreuse. Mohammed se défend comme un lion, mais il se défend avec désavantage.

— Encore une heure d'une pareille lutte et tout est perdu.

Cette pensée affreuse inspire à Ismaël une idée, une résolution que lui seul, coureur émérite, peut accomplir.

Aussitôt il s'élance, descend la montagne pour en gravir une autre; et certes, malgré de récentes fati-

gues, jamais notre héros ne montra tant de légèreté.

Son but est d'atteindre au plus vite le corps expéditionnaire, qui probablement s'épuise en investigations tardives dans des chemins où il est, en outre, aisé de s'égarer.

— Ah! pense-t-il, si je pouvais hâter le dénoûment de cette journée, et même décider la victoire en faveur de nos soldats!

En faut-il davantage pour lui donner des ailes?

Cependant, une heure s'est écoulée et rien n'est venu changer le cours des événements.

Les malheureux soldats du schah de Perse, désespérés de n'avoir pu, à nombre égal, gagner la bataille, ne doutent plus maintenant de l'horrible sort qui les attend. Les trois quarts d'entre eux ont péri en vendant chèrement leur vie; ceux qui restent encore ne demandent qu'une chose : une mort prompte, ne laissant après elle que d'honorables souvenirs.

Sar-Mohammed, furieux, honteux, désolé, donnerait mille fois sa vie en échange de toutes celles dont la perte n'a pas même pour compensation le gain de la bataille.

— C'en est donc fait! s'écrie-t-il d'un ton lamentable et en s'arrachant la barbe, suprême indice de colère et de chagrin : la victoire m'échappe et nous allons tous périr sous les coups de ces bandits! Allah! Allah! est-ce donc ainsi que tu entends nos ardentes prières? est-ce donc ainsi que tu protéges tes fervents et fidèles adorateurs?

Tout à coup, le retentissement d'une clameur immense paraît annoncer l'épouvantable résultat de cette journée.

O surprise!

La troupe ennemie a pris la fuite avec la même précipitation qu'elle avait mise à venir... et qu'aperçoit-on à sa place? le corps d'armée que l'on croyait perdu dans la montagne, et dont l'arrivée a décidé le Tadjick, épuisé par un pitoyable et ruineux triomphe (car il a vu mourir la moitié de son monde) à regagner à toute bride les sombres défilés qui lui servent à la fois de retranchement et de repaire.

Aussi joyeux maintenant qu'il se montrait tout à l'heure abîmé dans son chagrin, Sar-Mohammed veut connaître tous les détails.

Le lieutenant, chargé d'une opération rendue impraticable par les difficultés matérielles, sans compter le mystérieux départ des brigands à travers des sentiers connus d'eux seuls, raconte comment, égaré dans une espèce de labyrinthe, il y serait encore sans Ismaël.

En apprenant ce qu'il doit au courageux porteur de messages, Mohammed n'a pas assez d'expressions pour le complimenter.

— Je n'ai fait que mon devoir! dit modestement Ismaël.

— Soit; mais enfin cela mérite une récompense.

— La seule que j'ambitionne, répond le dévoué serviteur du grand vizir, c'est la facilité de repartir au plus vite pour Téhéran. La réponse que j'aurai à transmettre au Sadri-Azem sera-t-elle verbale?

— Non; je tiens, en demandant les moyens de venger les morts d'aujourd'hui, à t'assurer le prix du service rendu.

— Comme il vous plaira; mais encore une fois, que je parte bientôt, et à mon tour je vous remercierai.

Un quart d'heure après, Ismaël quittait l'armée serrant précieusement sur sa poitrine le parchemin où Sar-Mohammed avait rapidement tracé quelques lignes à l'adresse du grand vizir.

ALFRED SEGUIN.

— La suite prochainement. —



LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

—

LES ŒUFS DE PAQUES
ET LE
POISSON D'AVRIL

—

I

La coutume des œufs de Pâques remonte fort haut et se célébrait jadis avec beaucoup de pompe. — Elle avait sa raison d'être en un temps où l'abstinence quadragésimale entraînait la privation des œufs aussi bien que de la viande, à partir du mercredi des Cendres. Quand revenait l'époque où cette privation devait cesser, on allait porter en offrande et faire bénir des œufs à l'église, le vendredi saint et le jour de Pâques, puis on les rapportait solennellement au foyer, on se les envoyait entre amis, parents et voisins (1).

Cet usage avait donné lieu à un grand nombre de réjouissances domestiques et même publiques, entre autres à la procession des œufs, qui se faisait un des jours de la semaine de Pâques. Les écoliers, les jeunes gens et les clercs des églises se réunissaient sur une place, au son des trompettes, des sonnettes et des tambours, portant des étendards, armés de bâtons et de lances; ils allaient chanter laudes à la porte de la principale église, puis de là se répandaient par les rues pour quêter les œufs. A la cour, après la grand'messe du jour de Pâques, ou

(1) On a voulu voir aussi dans les œufs de Pâques un ressouvenir du triple reniement de saint Pierre et du coq dont le chant le rappela à lui; un symbole où l'œuf, emblème de la naissance et du principe de toutes choses, est naturellement associé à la fête de la Résurrection, comme au renouvellement de l'année (qui jadis avait lieu à cette date) et au réveil de la nature, etc. Il y a des savants qui font remonter l'origine de cette coutume jusqu'aux Phéniciens!



même dès la veille, on portait chez le roi des œufs peints et dorés qu'il distribuait aux courtisans, et cet usage dura jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle (1). Toutes les métairies étaient mises à contribution, et leurs plus gros œufs réservés pour le monarque.

Saint-Simon nous apprend dans ses Mémoires que, le samedi saint, on élevait dans le cabinet de Louis XIV des corbeilles de verdure, contenant des pyramides d'œufs coloriés dont il faisait des présents autour de lui, sans en excepter les gardes et les laquais, quand le chapelain les avait bénits. — C'est encore ainsi que, s'il faut en croire le voyageur Chardin, le schah de Perse distribue autour de lui, et particulièrement aux innombrables dames de son sérail, la veille ou le jour de l'équinoxe du printemps, qui marque, comme jadis chez nous, le renouvellement de l'année, des œufs peints et dorés, qui coûtent souvent des sommes fabuleuses.

L'usage de colorier les œufs ne remonte pas très-haut. Il paraît que le premier marchand d'œufs rouges fut un nommé Solirène, qui était établi à la descente du Pont-Neuf, près de la Samaritaine. On sait quel chemin devait faire cette innocente invention; Solirène lui-même y gagna en peu d'années une petite fortune, bien qu'il ne vendît sa marchandise qu'un liard pièce.

Que sont devenus aujourd'hui ces bienheureux œufs rouges qui ont fait la joie de notre enfance? On ne les retrouve plus guère que dans les campagnes, ou chez les petits marchands à clientèle plébéienne. L'industrie moderne a si bien perfectionné cet héritage de nos pères, qu'il est devenu absolument méconnaissable à force de progrès. Sous prétexte d'œufs de Pâques, les confiseurs et les grands épiciers parisiens vendent des objets qui ressemblent à tout ce qu'on voudra, excepté à des œufs; et qui, au lieu de coûter un liard, se payent quelquefois des centaines ou même des milliers de francs. La transformation des œufs de Pâques a suivi à peu près les mêmes vicissitudes que celle des étrennes. Sous la Révolution, ils avaient pris le caractère de l'époque : on offrait des cocardes nationales, de petites bastilles, de jolies guillotines! aujourd'hui, on voit des gens positifs qui cachent sous la coque d'un œuf monstrueux des billets de banque ou des actions de chemin de fer.

On raconte qu'un fermier normand apporta un jour à Louis XV un œuf naturel d'une énorme dimension; le roi en fit cadeau à madame Du Barry, après lui avoir fait appliquer, par le joaillier de la couronne, une dorure splendide qui coûta deux cents livres. Ce trait excita l'admiration des courtisans; mais le moindre quart d'agent de change de nos jours dépasse Louis XV dans ses galanteries pascales. Qu'est-ce que ce pauvre œuf de deux cents livres auprès de l'œuf de vingt mille francs, construit en émail blanc par un fabricant parisien pour un infant d'Espagne, et portant dans ses flancs, sur lesquels on avait gravé l'Évangile du jour, un coq qui chantait douze airs d'opéra (1)?

(1) Chéruel, *Dictionnaire des Institutions*, art. *Œufs de Pâques*.

Dans les siècles de foi, l'œuf colorié n'était que le moindre épisode des réjouissances de Pâques. Les drames liturgiques, dont il reste une trace visible encore, dans la prose dialoguée *Victimæ paschali laudes;* les repas offerts aux pauvres, dont le roi lavait les pieds le vendredi saint; la délivrance d'un prisonnier, dont la chaîne était brisée, à Notre-Dame, par l'archidiacre; la réunion, dans l'une des chapelles de la cathédrale, des *possédés*, que le grand chantre de la Sainte-Chapelle avait délivrés, la nuit du vendredi au samedi saint, en leur présentant le bois de la vraie croix, et qui venaient se faire asperger d'eau bénite; vingt autres coutumes encore que je m'abstiens de mentionner parce qu'elles ne rentrent point dans le cadre de ce travail, donnaient à cette solennité une splendeur qu'elle a bien perdue depuis, malgré l'éclat particulier que lui conserve, à Paris, la bruyante foire au pain d'épices de la barrière du Trône. On sait que, sous la troisième race et jusqu'à l'ordonnance de Roussillon, en 1563, l'usage avait généralement prévalu de commencer l'année à Pâques. Tout datait de là : la résurrection du Christ marquait la renaissance de l'année en même temps que celle de la nature, et les œufs de Pâques se rencontraient avec les étrennes.

II

De Pâques au 1[er] avril il n'y a pas loin : ce sera mon excuse pour passer, sans autre transition, sur un terrain si différent de celui que nous venons de parcourir.

Nous ignorons aujourd'hui encore l'origine authentique du fameux *poisson d'avril*, malgré toutes les dissertations dont il a été l'objet et qu'il est inutile de répéter ici. Parmi les romans peu vraisemblables qu'on a bâtis pour l'expliquer, le plus inattendu est celui qui rattache la naissance de cette coutume à la Passion de Notre-Seigneur; et le plus accrédité, mais non le moins tiré par les cheveux, celui qui la relie à la fuite d'un prince lorrain, gardé à vue par ordre de Louis XIII dans le château de Nancy, d'où il s'évada le 1[er] avril en passant la rivière à la nage. Mais il est probable qu'elle remonte à une date plus ancienne que cette dernière. On trouve les mots de *poisson d'avril* employés bien avant le règne de Louis XIII, dans plusieurs pièces comiques et satiriques (1), avec un sens

(1) De Ponthieu, *Fêtes légendaires*, p. 103-4.

(2) Par exemple, la *Résurrection de Jenin Landore*, qui est de la fin du XV[e] ou, au plus tard, du commencement du XVI[e] siècle; les *Contens* de Tournebu (II, sc. 6), et les *Néapolitaines* de François d'Amboise (I, sc. 4), qui sont de 1584.

différent il est vrai, mais qui prouve du moins qu'elle existait déjà, et qui peut, sans trop de peine, se rattacher, par voie d'induction, à la signification actuelle. Le poisson d'avril est, d'ailleurs, aujourd'hui un usage agonisant, dont la tradition ne se conserve plus guère que parmi les mystificateurs naïfs.

Autrefois, on le fêtait beaucoup plus qu'aujourd'hui, et tel était même le goût de nos pères pour la mystification, qu'ils avaient, chaque année, à dates fixes, plusieurs éditions du 1er avril.

Aux approches de la foire de Bezons, qui avait lieu tous les ans vers le 25 juillet, c'était l'usage des artistes-compagnons, peintres, sculpteurs, orfévres, lapidaires, etc., habitant le quai de Gèvres et les deux ponts, la rue de la Pelleterie et quelques autres rues voisines, de réveiller brusquement le quartier en jouant tous ensemble à leurs fenêtres des instruments les plus cacophoniques et les plus discordants, aux sons les plus aigres et les plus rauques, tels que cornets à bouquins, sifflets, poêlons, bassins, chaudrons, sur lesquels ils frappaient avec des outils de fer, en poussant des cris et des hurlements sauvages. Cet infâme charivari se renouvelait plusieurs nuits de suite, à la grande indignation des bourgeois paisibles (1).

A la Saint-Simon-Saint-Jude (28 octobre), on envoyait les gens un peu simples chercher des nèfles à la foire du Temple, où les laquais et la populace leur tombaient sur le dos et les barbouillaient de noir (2). On les envoyait aussi, particulièrement le jour de la Conception de la sainte Vierge, sur la place du Parvis-Notre-Dame, pour y chercher M. Legris. Quand le pauvre niais avait bien erré de porte en porte à la poursuite de cet introuvable personnage, on le conduisait, au milieu des huées, vers le centre de la place et on le poussait contre la colossale statue de saint Christophe, qui s'élevait devant Notre-Dame, pour lui faire embrasser *M. Legris.*

Je dis la statue de saint Christophe, car il est probable que ce monolithe presque informe, où les uns ont voulu voir l'effigie de Mercure, d'Esculape, du dieu Terme; d'autres, celle du maire du palais, Archambauld, ou de l'évêque Guillaume d'Auvergne; plusieurs enfin, l'image de sainte Geneviève ou de Jésus-Christ lui-même, représentait tout simplement ce *grand* saint, autant qu'il pouvait représenter quelque chose. Il semblait d'une antiquité très-respectable. On l'appelait *Maître Pierre Legris*, et il y avait eu peut-être, à l'origine, dans les mots *Maître Pierre*, une sorte d'innocent calembourg pour désigner cette *maîtresse pierre*, comme dans le mot *Legris* il est permis de voir

(1) Du Coudray, *Nouv. Essais sur Paris*, III, 298-309.

(2) Palaprat a fait allusion à cet usage dans une Épître à monseigneur de Vendôme. — *Recueil de pièces détachées*, édit. de 1712, p. 20.

une allusion populaire à la couleur de cette statue, qui était recouverte de plomb (1).

Ces *farces* étaient chères au petit peuple de Paris. Chaque classe, comme chaque saison, et pour ainsi dire chaque quartier de la ville, avaient ainsi leurs mystifications traditionnelles, qui n'ont pas toutes disparu. Les clercs de procureur, par exemple, chargeaient leurs collègues novices d'aller chercher le *moule à tiret*. On sait que le tiret était du parchemin roulé entre les doigts en guise de ficelle, dont ils se servaient pour enfiler leurs paperasses, et l'on devine aisément l'accueil qui était fait à la démarche du pauvre *bejaune*, victime de sa confiance et de sa candeur. — « Une plaisanterie usitée parmi les domestiques, lit-on dans Mercier (2), c'est d'envoyer un nouveau débarqué chercher une place chez M. Picard, suisse du Château-d'Eau, rue Saint-Honoré. Ce Château-d'Eau n'est qu'une décoration pour faire face au Palais-Royal, et les laquais qui débarquent du coche le prennent pour un château réel. »

Il est inutile d'appuyer davantage sur ces variantes plus ou moins enfantines du poisson d'avril; avec un peu de bonne volonté, on peut voir, supposer du moins, à l'origine de cet usage, une intention morale cachée sous le voile de la raillerie, une leçon satirique et épigrammatique tout à fait conforme au caractère national et à l'esprit gaulois. Qui sait si ce ne fut pas là d'abord un moyen de mettre en saillie le défaut dominant de chaque individu, et de l'en corriger en l'exposant à la risée publique, en le prenant pour point de départ d'une mystification moqueuse? Envisagé de la sorte, le poisson d'avril ne serait qu'une sorte d'annexe et de complément de certaines mascarades satiriques, comme celle de la *Mère folle*. Mais, s'il en fut ainsi d'abord, ce que je n'oserais garantir, la coutume dégénéra bien vite, et du plus loin qu'on puisse l'étudier à l'œuvre, elle apparaît tout à fait dépourvue de signification morale, philosophique ou autre, — en un mot, comme une bouffonnerie vulgaire, dont il ne faut pas vouloir faire une comédie de mœurs.

V. Fournel.



CHRONIQUE

La grande affaire de la haute cour où l'on a vu se débattre et se dévolopper de si grands intérêts, tant d'éloquence et tant de passions, a absorbé l'attention

(1) Le marquis de Rostain voulut la faire dorer au XVIIe siècle. (Loret, *Musée hist.*, lett. du 21 janv. 1652). — Sur cette mystification, V. Sauval, t. II, p. 617; Lemaire, *Paris ancien et mod.*, I, 63; P. Lacroix, *Curiosités du vieux Paris*, p. 103.

(2) *Tableau de Paris*, t. XII, p. 18. (Amsterd., 1788.)

publique à ce point qu'aujourd'hui encore le retentissement n'en est point apaisé, et cependant les circonstances et les événements se pressent avec tant de rapidité, que la chronique ne peut les suivre que de loin.

⁂ Pendant que la paroisse de la Madeleine célébrait la cinquantaine de son digne pasteur, la mort enlevait le vénérable M. de Borie aux fidèles de Saint-Philippe du Roule.

⁂ Nouvel assassinat sur le chemin de fer de Lyon. Nous le disions dernièrement, à propos de l'accident récent arrivé au docteur Constantin, il faudra encore trois ou quatre événements de ce genre pour décider les compagnies à prendre des mesures efficaces contre de pareils retours. La nouvelle victime est un honorable négociant, M. Lubanski.

Le voyez-vous, ce malheureux, luttant pendant des heures, peut-être, contre son assassin; le voyez-vous piétinant dans son propre sang, entouré de toutes les ressources de la société et de la civilisation, criant, appelant à son aide ses compagnons de voyage qui sont là, qui l'entourent et ne l'entendent point au milieu du tumulte roulant d'un train à grande vitesse; le voyez-vous succombant enfin, jeté mort sur la voie, par le forcené qui l'a dévalisé!

Les moyens présentés déjà, pour prévenir ces terribles attentats, reviennent sur l'eau. On en offre de nouveaux : tous les compartiments des wagons de troisième classe, dit-on, ne sont séparés que jusqu'à hauteur d'appui. Pourquoi ne ferait-on pas de même pour les wagons de deuxième et première classe? Il n'y aurait pas de chances ainsi pour qu'un wagon entier ne contînt qu'une victime et qu'un assassin, comme cela peut arriver fréquemment dans un seul compartiment.

L'objection est celle-ci : Les voyageurs seront moins chez eux : vraiment, mais n'en est-il pas déjà ainsi avec six ou sept voyageurs inconnus? que ferait un plus grand nombre?

Nous avons grand'peur, qu'au milieu des bruits, des événements, cette proposition n'aille rejoindre les autres qui sont à l'étude, et que l'on attende encore... Attendre encore... quoi? Ah! vous le savez bien.

⁂ La vente des collections de San Donato s'est continuée au milieu de l'affluence des amateurs alléchés : enchères, surenchères se succèdent fiévreusement; c'est un entassement de merveilles et de millions. Un service tout entier, composé d'anciennes porcelaines de Sèvres, la perle de la collection, aux armes de la maison de Rohan, a atteint le chiffres de 255,000 fr. On s'est arraché les pâtes tendres à figurines de Watteau, à médaillons de Boucher, les deux peintres à la mode. Amours, oiseaux, trophées, chiffres, enlacements, fleurs gaufrées, guirlandes et emblèmes, grappes de raisin et groupes d'enfants, passaient et repassaient, balancés dans leur bleu céleste agrémenté de fleurettes dans leur ciel rose festonné de nuages. Crieurs et experts faisaient rage à l'entour. Le rococo Louis XV a la vogue, et le goût Louis XIV triomphe à ses côtés. Que de dressoirs, que d'étagères, que de vitrines vont se poser, se pavoiser des débris de ce château qui déménage! A côté de cela la vente de la bibliothèque de Sainte-Beuve, autre objet de grande attraction.

⁂ L'Académie française prend enfin le parti de se hâter... lentement. Hélas! elle a raison, car la voilà bientôt débordée dans son travail par celui de la terrible faucheuse : une récente réunion de nos chers immortels vient d'arrêter définitivement comme il suit, les candidatures aux fauteuils vacants : M. Émile Olivier, pour le fauteuil de M. de Lamartine; M. Jules Janin, pour celui de Sainte-Beuve; M. Duvergier de Hauranne, pour celui du duc de Broglie; M. Théophile Gautier, pour celui de M. de Pongerville.

La succession de M. de Montalembert n'est pas encore à l'ordre du jour de l'Académie.

⁂ Voici... du nouveau? non pas; mais du renouveau, et surtout de l'appétissant pour les amis des lointaines aventures. Un journal d'outre-mer nous annonce qu'un Français vient d'être déclaré, disons proclamé roi dans l'Araucanie (Amérique du Sud). Nul doute qu'il ne s'agisse encore de M. de Toneins, exavoué à Périgueux, qui, après avoir fondé une monarchie dans ce fantastique pays et fait le bonheur de ses sujets pendant quelques mois, fut obligé de s'enfuir, chassé par les intrigues et les violences du gouvernement chilien, qui était devenu, il y a quelques années, fort jaloux de ce succès et fort inquiet de cette prospérité trop voisine...

On sait que le roi détrôné, revenu dans sa patrie, avait tenté de mettre en actions son royaume et de confier sa restauration au puissant levier des obligations à lots, grâce auxquelles il devait lever une armée et reconquérir ses États. Il paraît que l'affaire est en grand train de réussir, si elle n'est déjà complétement florissante, et que notre compatriote, Orélie Ier, va faire renaître les beaux jours de l'influence française, transportée aux Antipodes, dans les plis du pavillon national. Ainsi soit!

MARC PESSONNEAUX.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Le courrier persan.

LE COURRIER PERSAN

(Voir pages 418 et 442.)

—

III

L'OMBRE MYSTÉRIEUSE

Il était près de midi. Le courrier avait à peu près devant lui autant d'heures qu'il en avait dépensé pour venir. Ajoutons que cette fois il allait à coup sûr, ce qui devait naturellement abréger sa route, et délivrer son esprit des incertitudes qui avaient rendu si pénible, la veille, la seconde partie de son voyage des Roches-Périlleuses au camp de Sar-Mohammed.

S'étant orienté, notre héros, simplement armé du bâton que nous lui connaissons, suivait donc le chemin qui devait le conduire à l'endroit où l'attendait Giafar.

On imagine facilement les impressions d'un homme qui, ayant agi comme nous venons de le voir, considère comme relativement insignifiant ce qui lui reste à faire.

Cette occupation de cœur et d'esprit, jointe à la conviction qu'il est seul à parcourir la steppe immense, empêche le courrier de remarquer une chose, qui certes n'eût pas manqué de le surprendre, sinon de l'inquiéter, malgré sa bravoure.

Parti du camp depuis une heure, en prenant une direction diamétralement opposée aux montagnes où se sont réfugiés les compagnons du Tadjick, Ismaël a passé, sans y prendre garde, auprès d'un amas granitique tombé comme du ciel, au milieu d'un site pittoresque par ses détails, mais dénué de toute aspérité comparable à celle dont nous parlons.

Sur cette éminence, assez haute pour dominer une vaste étendue, un être vivant demeurait immobile, étendu et la tête relevée comme un sphinx.

Était-ce un animal fantastique ou un homme? Le doute n'est pas longtemps permis.

A peine Ismaël a-t-il franchi plusieurs centaines de pas, ce qui, dans une steppe aride et plate, n'est pas trop pour établir une distance respectable, nous voyons cet être singulier se redresser avec des précautions félines et paraître enfin dans toute sa laideur, augmentée encore par des mouvements que la nature ne permet pas à tout le monde.

C'est Nazir !

L'âme damnée du Tadjick ne saurait se rencontrer là par hasard. Le rire étrange et silencieux qui dilate sa face brune, fendue horizontalement et circulairement

par une bouche énorme, est assez expressif pour annoncer une volonté ferme, aspirant à un but que l'on ne devine pas encore, mais qui tient assurément par quelque point à l'homme que chaque seconde éloigne davantage.

— Va! va! porteur de message sans doute hostile au brave Timour-Kan! Si tu avais passé plus près de moi tout à l'heure, avec quelle ardeur je me serais jeté d'un bond sur tes épaules, comme un jaguar... ou plutôt comme un singe! ricane en se moquant de lui-même le satanique personnage. Mais, patience! L'histoire de David et de Goliath est une vérité symbolique de tous les temps... A toi la force qui écrase, à moi la ruse qui renverse... Patience! patience!

Et de fait, le monstrueux individu reste toujours sur son piédestal aussi étrange que sa burlesque personne. Sans l'âpre et continuel rictus en parfaite harmonie avec la fixité de ses yeux verdâtres, on croirait à de vaines paroles, mais l'ensemble de cette créature horrible trahit trop de résolutions pour qu'un acte réel ne succède pas à ses menaces.

De plus en plus animé dans sa marche rapide, Ismaël songe moins que jamais à se retourner. Verrait-il quelqu'un? non. Quelque chose? pas davantage.

Et pourtant on ne peut affirmer que l'émissaire du Sadri-Azem voyage absolument seul dans la plaine qui s'étend encore aussi loin comme chemin à franchir que comme espace parcouru, avant d'arriver chez le vieux pâtre, gardien de son cheval.

L'invisibilité assurée à Nazir sur le bloc de granit où nous l'avons laissé appartient encore mieux à certain point noir qui, semblable à une ombre entièrement séparée de l'objet qui la produit, — celle d'un nuage ou d'un gros oiseau, par exemple, — se maintient sur les traces du porteur de message avec une régularité, une opiniâtreté singulières.

Plusieurs heures s'écoulent de cette manière. Agitée à divers instants par les sinuosités du sol ou par des broussailles, l'ombre disparaît, reparaît, s'évanouit de nouveau, et se montre encore. Un moment arrive cependant où le regard le plus exercé ne saurait plus la retrouver. Il est vrai que le soleil, aux trois quarts de sa course journalière, ne darde plus sur la terre que des rayons obliques, ce qui empêche de rien voir de ce côté.

En même temps que le jour s'enfuit, Ismaël se sent gagné par une extrême lassitude. Rappelons-nous les distances; n'oublions ni les anxiétés ni les privations obligatoirement endurées par le héros de cette histoire; et certes, rien ne sera jugé plus naturel que le besoin du repos.

C'est, du reste, une coutume contractée, et à laquelle songer à échapper aujourd'hui serait une folie.

En venant, la veille, le courrier a remarqué un endroit particulièrement favorable à une halte de ce genre: c'est un vaste plateau, tout à fait découvert et chenu comme un crâne.

Il y a là des excavations que l'eau du ciel a presque remplies. Le trop plein des plus petites forme une espèce de mare, aux abords de laquelle croissent et même fleurissent quelques herbages, quelques menus roseaux.

Décidé à faire une sieste, Ismaël ne négligea pas une précaution familière à tous les gens de sa profession pénible et dangereuse. En conséquence, nous le voyons tirer de sa poche et enrouler autour de sa jambe une corde assez longue pour envelopper toute la partie inférieure de son corps.

Un bout de cette corde s'étend le long du pied et ne dépasse l'orteil qu'après l'avoir soigneusement enlacé; l'extrémité flottante est allumée, et le temps accordé au sommeil correspond à celui que mettra le bout de chanvre à se consumer. Cet instant écoulé, une sensation violente éveillera le dormeur.

Ismaël, dont le premier soin a été de rafraîchir sa blessure à l'épaule et d'entourer d'un bandeau mouillé les fortes contusions qu'il s'est faites lui-même à la tête en échappant, comme il avait pu, aux sentinelles du Tadjick, s'étend sur le sol et s'endort profondément.

Il n'est pas là depuis quinze minutes que l'ombre lointaine et mystérieuse que nous avons aperçue apparaît de nouveau, et cette fois assez près de l'endroit où se trouve Ismaël.

On reconnaît alors facilement le nain du chef Timour-Kan.

Ce ne peut être sans méchante intention qu'il approche: aussi n'est-il pas de mesures qu'il ne prenne, de moyens bizarres de locomotion qu'il n'emploie afin d'arriver sans bruit aux pieds du dormeur, car c'est évidemment à la mèche fumante qu'il en veut.

Cette hardiesse est grande. Rien n'abrite les ondulations de ce serpent humain; rien n'expliquerait honnêtement sa présence, à plus forte raison sa façon d'approcher, dont serait jalouse une panthère. Un caillou enlevé de son alvéole, un brin d'herbe brisé, un soupir arraché à la fatigue, à l'émotion, peuvent mettre Nazir en face d'un homme justement soupçonneux et en droit de lui faire un mauvais parti. Voilà bien des périls, et cependant le hideux personnage n'a pas hésité.

Parvenu enfin aux pieds d'Ismaël, et à moitié dissimulé par un contrebas favorable à ses desseins, Nazir allonge tout doucement la main droite.

Cette main maigre, aux grands doigts effilés et crochus comme la griffe d'un oiseau de proie, est armée d'une lame très-fine, à laquelle un dernier rayon lumineux donne un reflet couleur de sang. Le but qu'elle se propose est de trancher la corde entre sa partie allumée et l'orteil du tranquille dormeur.

Elle y parvient. Une joie atroce éclate sur la face diabolique du nain.

— Ah! pense-t-il en s'écartant maintenant avec les

mêmes lenteurs, les mêmes appréhensions, de l'homme qu'il expose de cette manière à l'inconvénient d'un sommeil indéfiniment prolongé : quelle chance pour toi, messager, que je ne me sente pas la force de frapper ta poitrine d'un coup mortel! J'aurais pris aussitôt le parchemin que tu gardes sous ta tunique...

Mais tu arriveras trop tard. De promptes et nombreuses recrues auront doublé les forces de mon maître; et, si je ne te tue, au moins aurai-je accompli le plus important de ma tâche : le retard de ton arrivée à Téhéran.

Après ce bel exploit, la hideuse créature n'a plus qu'à s'éloigner bien vite.

En reculant, elle ne cesse d'avoir les yeux fixés sur le courrier, qu'elle a peur de voir s'éveiller trop tôt et de lui-même; cependant un ronflement sonore devrait lui donner l'assurance du contraire.

Enfin, Nazir se relève, mais il n'est pas debout que nous le voyons bondir sur lui-même en jetant une exclamation d'épouvante.

A trois pas derrière lui accourait une bête extraordinaire par sa forme disgracieuse et ses allures chevrotantes. Un cri rauque, discordant, achève de glacer d'horreur le damné serviteur du Tadjick; mais que ne devient pas le misérable en se sentant l'objet d'une attaque non moins terrible qu'inattendue? En moins de rien, de profondes morsures ajoutent la douleur à la frayeur qu'il éprouve.

— A moi! au secours!

Cet appel instinctif est une imprudence; mais Nazir n'y songe pas. Que peut-il avoir plus à redouter en ce moment que l'horrible bête dans laquelle il vient de reconnaître une hyène?

Éveillé en sursaut, Ismaël n'a pas attendu d'être appelé pour accourir; et telle est son adresse, qu'un seul coup de bâton vigoureusement appliqué suffit pour faire lâcher prise à l'exécrable bête. Achever de l'assommer est ensuite la moindre des choses pour un homme dont le sang-froid égale habituellement le courage.

Il était temps.

Quoique rapide, l'agression de la hyène a été désastreuse. Nazir agite en hurlant son bras gauche. Il a les flancs entamés, déchirés, et ses contorsions, ses lamentations, feraient rire, si elles n'inspiraient, avant tout, une commisération profonde.

Ismaël ne s'arrête pas aux grotesques apparences de l'individu; il voit une créature humaine cruellement blessée, hors d'état de continuer sa route, et qu'il y aurait lâcheté de sa part à laisser seule en arrière.

— Eh! l'ami! lui dit-il, après quelques soins que le voisinage d'un peu d'eau a rendus possibles, qui es-tu? où vas-tu?

De lamentables gémissements sont l'unique réponse qu'il obtient.

— Allons! reprend Ismaël, qui n'a pas deux chemins à suivre.

Et, saisissant Nazir par les pieds, par les bras, le généreux courrier le charge sur ses épaules et se remet en marche. Cela n'est pas facile : non-seulement Ismaël a un fardeau à porter, mais entre la steppe aride, rocailleuse et brûlante où il avance péniblement, et la demeure du vieux pâtre, il y a de rudes escarpements à franchir, de sérieux dangers à éviter.

Ses inquiétudes ont essentiellement pour cause le malheureux Nazir, dont le corps inerte, sanglant, et les plaintes continuelles trahissent un être incapable du moindre effort pour se sauver lui-même.

Le crépuscule a depuis longtemps succédé à la brûlante clarté du soleil. Déjà la nuit étend ses sombres voiles, et Ismaël marche toujours.

Un splendide clair-obscur, constellé de millions d'étoiles dans les cieux, et d'innombrables paillettes minérales et végétales sur une terre à présent moins sèche, moins stérile, laisse distinguer un des beaux spectacles naturels que la Perse, ainsi que l'Inde, offre au voyageur assez hardi pour explorer ses vastes solitudes.

Ismaël, insensible pour la première fois à l'enivrement de ces magiques et poétiques magnificences, marche encore.

Épuisé, haletant, inondé de sueur, chaque pas lui coûte un incroyable effort.

— Arrêtez-vous! reposez-vous! lui conseille une voix dolente et hypocritement attendrie.

— Non! non!

Trop intéressé à retrouver promptement son cheval pour s'exposer aux anéantissements que ne manquerait pas d'amener une seconde halte, et trop humain pour alléger sa course en débarrassant ses épaules du poids qui les accable, Ismaël marche, marche toujours.

Enfin la dernière colline est gravie; on n'a plus qu'à descendre, sans cela l'héroïque sauveur de Nazir tomberait certainement pour ne plus se relever. Un suprême effort!... on arrive.

Un hennissement joyeux a retenti : c'est Giafar, dont l'instinct possède les subtilités que l'on reconnaît à celui du chien.

Le vieux pâtre a eu le temps de préparer le passage de l'intérieur à l'extérieur de la grotte.

— Ah! s'écrie alors seulement Ismaël.

Et le solitaire habitant des Roches périlleuses le reçoit évanoui dans ses bras. Nazir, prévoyant une chute, a su retomber sur ses pieds, ce dont le courrier, mieux portant, n'eût pas été médiocrement surpris.

— Eh! dit le pâtre au singulier personnage, relativement moins à plaindre qu'Ismaël, malgré le sang dont il paraît couvert, aidez-moi, s'il vous plaît, à étendre doucement ce pauvre homme sur ma couchette.

— Volontiers; chargez-vous des jambes, vieillard, je soutiendrai la poitrine et la tête, répond l'affidé du

Tadjick, en portant, comme par nécessité, les mains à l'endroit où il suppose avec raison que le message doit se trouver caché.

La couchette ne présentant qu'un amas de paille, de feuillage et d'herbe, fort peu préférable à la litière du troupeau, la besogne est facile. Cependant une grande heure se passe avant qu'Ismaël reprenne connaissance. Il est dans un état pitoyable.

Sa première idée, en ouvrant les yeux, est de s'informer du temps écoulé depuis son arrivée à la grotte. Son hôte répond en lui montrant l'horizon que commencent à blanchir les lueurs argentées qui précèdent l'aurore.

Une commotion électrique ne soulèverait pas plus énergiquement notre héros.

— Ah! ah! dit-il en apercevant son obligé de la veille, te voilà déjà sur pied, l'ami?... Cela prouve l'insignifiance de tes blessures, tant mieux!

— Vous songez à vous lever, à partir? demanda avec l'accent d'un intérêt sincère celui que nous connaissons pour un infâme traître.

— Il le faut! il le faut! murmura le pauvre courrier. Ah! mon Dieu! reprend-il, pourvu que j'arrive à temps!

— Vous mettre immédiatement en route n'est pas seulement imprudent, fait observer Nazir, mais c'est impossible : chaque mouvement vous coûte une atroce douleur.

— Il le faut! il le faut! répète Ismaël en regardant le vieux pâtre, intime confident des hautes raisons qui l'attirent vers la capitale.

— Si j'osais vous offrir de vous remplacer pour une chose que j'ignore, mais qui me trouvera peut-être de force à l'accomplir? osa proposer l'astucieux serviteur de Timour-Kan.

— Non! non!... Et puis si je suis faible, très-faible, Giafar n'est-il pas là?

— Giafar? répète avec étonnement l'affreux Nazir.

— Le bel et bon cheval que voilà prêt à partir, ajoute le vieux musulman, qui, durant ce colloque, a jeté le pont tournant sur l'abîme et détaché l'impatiente monture que Nazir n'avait pas aperçue, au fond de la grotte, où elle se tenait cachée dans l'ombre épaisse.

— Vous avez un cheval?

Toute l'horrible personne du monstre à face humaine exprime une stupéfaction si profonde, une déception si amère, que pour la première fois Ismaël se prend à considérer en face l'être difforme en faveur duquel, n'écoutant que son excellent cœur, il a failli sacrifier son bienfaiteur, le Sadri-Azem.

Nazir, comme tous les fourbes, s'empresse de dissimuler sa pensée en baissant les yeux, sauf à les relever bientôt avec audace. En même temps, le courrier qui a négligé d'enlever la corde qui lui pend à la jambe, seulement retenue au moyen du nœud coulant et lâche formé à l'extrémité supérieure, le courrier, disons-nous, aperçoit l'autre bout tranché net.

Alors toute la hideuse vérité jaillit comme un éclair. Une formidable indignation s'empare d'Ismaël.

— Ah! misérable! s'écrie-t-il; et c'est un pareil serpent que j'ai arraché au sort qu'il méritait si bien!

Le premier élan de sa fureur pouvait être terrible; mais Nazir n'aurait pas été Nazir, si une inspiration digne d'une âme entièrement dévouée aux intérêts du Tadjick n'eût aussitôt dicté la réplique suivante :

— Eh bien, oui! j'ai voulu retarder ton retour. J'appartiens à Timour-Kan, l'ennemi du souverain de la Perse, et il faut à mon maître le temps de se prémunir contre les nouvelles forces que ton message va faire expédier contre nous, probablement.

— Et voilà pourquoi tu m'exposais, en coupant cette corde allumée, à un sommeil qui me retiendrait encore dans la steppe, sans l'accident qui m'a réveillé en sursaut?

— Oui! j'ai ensuite exagéré ma souffrance : mon but était d'obtenir de toi-même l'épuisement de tes forces. N'étais-je pas un fardeau bien lourd et difficile à porter, avec mes plaintes et mes contorsions nerveuses?

— Misérable! s'écrièrent à la fois Ismaël et son hôte.

— Et ingrat! ajoute le dernier.

Nazir ne se laisse pas intimider. Que peut d'ailleurs contre lui un vieillard? et le courrier n'est-il pas comme paralysé par d'horribles courbatures?

— Sans doute, répond-il avec une feinte émotion, je parais un ingrat; et certes, je le serais, si j'avais cédé tout à l'heure au désir de t'enfoncer dans le cœur cette lame qui t'aurait déjà frappé hier, si je n'avais eu peur de mal réussir. Quant à ma conduite en elle-même, tu n'as rien à me reprocher : elle est de bonne guerre.

— Soit! mais le ciel, en mettant à de rudes épreuves mes sentiments d'humanité, a déjoué tes projets. Je vais partir, mon message arrivera, et Timour-Kan, ton maître, n'aura pas à te remercier.

— Tu crois?

— J'en suis sûr.

Un strident éclat de rire où se trahit une malice infernale dilate une fois encore la bouche de Nazir.

— Ah! tu es sûr d'arriver bientôt à Téhéran! Eh bien! regarde!

A ces mots, le dévoué serviteur du Tadjick s'est élancé hors de la grotte avec l'agilité que l'on admire chez un singe; arrivé là, il saute sur le cheval, se cramponne à la crinière, et, faisant bondir l'animal, il disparaît au galop.

Alfred Séguin.

— La suite prochainement. —



UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429 et 438.)

Mais le train court. Nous avons jeté, en passant, un coup d'œil à la jolie ville de Montélimar. Nous avons passé Pierrelatte, d'où l'on part pour aller visiter les ruines du château de Grignan, qui doit sa célébrité à Mme de Sévigné. La spirituelle marquise y est morte. On montre la chambre qu'elle habitait, et dont la cheminée en pierre est, dit-on, l'œuvre du Puget. C'était dans l'ancienne collégiale, parmi les tombeaux des comtes de Grignan, qu'avait été déposée la femme célèbre dont le vif et remarquable esprit charme successivement toutes les générations. Une dalle de marbre blanc bordée d'une double raie noire, taillée en losange, recouvre son tombeau qui porte cette simple inscription :

« Cy git Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, décédée le 18 avril 1696. »

C'est assez. Nous avons entouré ce front aimable d'une véritable auréole de gloire humaine, et ce nom seul a toute une éloquence. Mais, hélas! en s'agenouillant sur ce marbre qui recouvre un peu de poussière, comme on doit se sentir pris de dédain pour cette gloire qui confine au néant!

Le château de Grignan a de véritables curiosités historiques. On y trouve le bréviaire de Pie VI, l'auguste prisonnier de Valence ; d'anciennes chartes et d'anciens manuscrits; de très-beaux portraits de Mme de Sévigné, de Mme de Grignan, de Mme de Simiane. A l'hôtel de ville, on peut voir sur les registres de l'état civil l'acte de célébration du mariage de Pauline de Grignan avec le marquis de Simiane, avec la signature de Mme de Sévigné.

Voici le Pont-Saint-Esprit, auquel la tradition assigne une pieuse origine; la Chartreuse de Valbonne, aujourd'hui florissante ; Montdragon et sa vieille tour romane; Mornas, célèbre dans les guerres de religion; Orange, d'origine antique, d'où sortirent trois races souveraines, et qui a conservé un théâtre, un arc-de-triomphe et des restes d'antiquités qui intéressent profondément les savants; Sorgues, dans les environs de laquelle se trouvent les ruines du monastère des Célestins, où mourut en 1361 le cardinal des Ursins. Nous voici à Avignon.

Nous avons seulement le temps de jeter un rapide coup d'œil sur la célèbre ville qui a servi de résidence à sept papes.

Son aspect est imposant et bizarre. Le gigantesque palais des Doms, bâti par Jean XXII et Benoît XII, appelle tout de suite le regard. Nous demanderions volontiers ici :

— Une halte! s'il vous plaît.

Mais non, nous sommes des pèlerins: comment nous arrêter à toutes les stations du voyage !

Il faut donc passer sans s'arrêter devant l'antique Avenio et son magnifique et sombre palais des papes; passer sans s'agenouiller dans l'ancienne église des Cordeliers, où se trouve le tombeau de la Laure de Pétrarque!

La première fois, depuis mon départ de Paris, j'ai éprouvé un certain regret, ma chère Gerty. Il m'en coûtait de ne pas visiter la fontaine de Vaucluse, qui est à la fois une merveille de la nature et le plus poétique des souvenirs. N'est-ce pas là que Pétrarque a composé la plus grande partie de ses poésies? Il décrit lui-même la simple habitation qu'il s'était fait construire au pied du roc sur lequel se dressent les ruines du vieux château. Marcelle nous lit cette charmante page descriptive, et je te la transcris :

« Je me suis fait, dit-il, deux jardins qui me plaisent à ravir. Je ne crois pas que dans le monde il y ait rien qui leur ressemble. L'un est ombragé, fait pour l'étude, et consacré à Apollon ; il est en pente sur la Sorgues naissante, et se termine par des rochers et des lieux inaccessibles où les oiseaux seuls peuvent aller. L'autre est plus près de la maison, moins sauvage, et dans une position capricieuse; il se prolonge, par le moyen d'un petit pont, au delà d'une eau très-rapide, jusqu'à une grotte où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Je m'imagine que cette grotte ressemble à la petite *cella* où Cicéron allait quelquefois déclamer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle m'invite à l'étude. Je m'y tiens au milieu du jour, je vais le matin sur les coteaux, le soir dans les prés ou dans le petit jardin près de la fontaine, que l'art triomphant de la nature a perché sur la cime d'un grand roc, au-dessous des eaux. On y est un peu à l'étroit, mais l'esprit s'y trouve au large et peut s'y élever jusqu'aux nues.

« J'ai trouvé dans cette solitude tant de charmes et un repos si agréable, que je crois n'avoir vécu que le temps que j'y ai passé. »

N'est-ce point gracieux, Gertrude, et n'as-tu pas remarqué ce lieu étroit où l'esprit se trouve au large? c'est comme notre solitude, ma sœur. Le lieu n'est pas grand, mais comme l'âme y monte, comme elle y plane, et comme nous l'aimons telle qu'elle est!

Pour une voyageuse, voilà une bien longue digression, mais j'aime le poëte d'Arqua, et j'ai un faible pour Laure. Que de fois je me suis arrêtée devant la statue qui la représente dans le jardin du Luxembourg! Pendant tes courtes absences, j'allais sans cesse lui rendre visite, à cette Laure si calme, si pudique et si belle. Elle te ressemble tant, ma sœur! A trois cents lieues de toi, je puis bien te lancer cette petite vérité. Pardonne-la-moi, et courons ensemble vers Tarascon, où, d'après une ancienne tradition, sainte Marthe, l'hôtesse de Notre-Seigneur, aurait apporté la foi chrétienne.

Faisons ensuite une courte halte à Arles, où nous



attendent peut-être quelques-unes de ces Arlésiennes si célèbres par leur beauté.

Il m'est, je pense, permis de penser, avec Chateaubriand, que rien ne rappelle mieux la campagne romaine que la campagne des environs d'Arles. Arles elle-même n'a rien de français : c'est une ville d'Italie transportée sur les bords du Rhône.

Parsemée de ruines romaines, elle a un aspect dévasté, souverainement triste. Une ville comme celle-là ne doit paraître qu'enveloppée de soleil, et nous la voyons sous un ciel lourd, froid et gris.

Éloignons-nous sans trop de regret. Deux Arlésiennes ont traversé la gare, elles étaient vraiment belles.

Nous avons quitté Arles.

La mélancolie du soir plane sur la campagne juste au moment où nous touchons à ces plaines immenses, couvertes de cailloux, qui s'appellent la Crau. Quelques oasis adoucissent encore un peu la sévérité du paysage, mais le vent, dans ces verts cyprès, chante un hymne de mort à nos oreilles françaises.

Pourquoi, dans nos provinces de l'ouest, le cyprès, cet arbre élégant, est-il devenu la sentinelle obligée placée près des tombeaux?

Je me sens pénétrée de ce préjugé, et, en voyant se profiler sur le ciel de la Provence ces panaches mouvants, mon cœur se serre; et, comme la voie elle-même est bordée de cyprès, il me semble que je me laisse entraîner dans les sombres allées d'une vaste nécropole.

Mais les arbres disparaissent : peu à peu la Crau se présente dans son austère nudité. On dirait qu'il a plu des pierres : elles recouvrent le sol rougeâtre comme d'un manteau.

Les vastes landes de notre Bretagne ont un aspect riant si on les compare à ces terrains. Elles sont sauvages, sombres, mornes, elles ne sont pas uniformément désolées. Cette nature n'est pas seulement âpre, triste, elle est d'une laideur étrange et vraiment fantastique.

Mais la nuit vient de nouveau, et nous fermons les yeux pour ne les rouvrir que dans la gare de Marseille, que Tacite appelle l'Athènes des Gaules.

Marcelle et M. de Rabière riront longtemps de l'air étonné avec lequel j'ai accueilli les premiers élans de la vivacité méridionale. Ces gestes, ces rires, ces cris, me stupéfiaient.

Nous entrons dans un hôtel. Quelles criailleries de femmes! Que me veut cette petite et laide personne au teint huileux, aux cheveux crépus? Est-ce donc pour me proposer simplement de porter mon parapluie qu'elle s'agite ainsi?

Marcelle et M. de Rabière s'occupent de tout. Appuyée sur la rampe d'un escalier dont les degrés sont formés de tuiles rouges, je m'amuse à observer le va-et-vient. Voici une grande fillette à la tournure indolente qui, tout en marchant, tresse fort paisiblement ses longs cheveux pendants. Je frémis en la voyant entrer dans la cuisine tout en continuant sa toilette.

Enfin, on nous assigne des chambres, je m'élance dans l'escalier suivie par la petite femme jaune, qui tient à ne pas me perdre de vue un instant.

— Comment trouvez-vous l'antique cité des Phocéens? m'a demandé ce soir M. de Rabière qui n'avait pas paru de la journée.

— Superbe! lui ai-je répondu.

— Une Massaliote pur sang, née à la Cannebière, n'y mettrait pas plus d'enthousiasme! a dit le bon vieillard en souriant.

Je ne crois pas que ma prédilection pour Marseille aille jusqu'à l'enthousiasme, ma chère Gertrude; mais les deux jours que je viens d'y passer me l'ont fait beaucoup admirer.

Le Provençal a pu vanter sa Cannebière. En me trouvant dans cette rue magnifique qui ouvre sur le port, sur la Méditerranée, qui commence à une allée d'arbres splendides et qui finit à la plus belle forêt de mâts qu'on puisse imaginer, je m'étonnais du ridicule attaché à la prédilection des méridionaux pour leur belle Cannebière.

Ordinairement les vaniteux sont moins bien inspirés.

Tout s'accordait, il faut le dire, pour nous faire voir Marseille en beau. Nous avions à peine eu le temps de secouer la neige de nos chaussures, et voilà que nous respirions une tiède atmosphère, tout imprégnée de soleil. Du cours Saint-Louis, où séjournent dans des kiosques riants les marchandes de fleurs, nous arrivaient les parfums pénétrants des violettes, des narcisses et des jonquilles.

Ce bon peuple marseillais, si bruyant, si animé, si remuant me faisait plaisir à voir! C'était une vraie fatigue pour les oreilles d'une voyageuse que ces éclats de rire, ces dialogues étourdissants, ces bruyants appels : mais c'était une vraie musique pour le cœur.

Le travailleur doit vivre gaiement, le sourire à la lèvre, la santé sur le visage. Alors il fait envie même à ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux.

J'aurais flâné indéfiniment sur ce port où se rencontrent les habitants de toutes les parties du monde, où l'on entend parler toutes les langues, où l'œil se perd dans des horizons de cordages flottants.

Entre ces grands navires, se balancent les petites embarcations : il y a là une foule de tableaux pittoresques.

Tantôt, c'est un vieux pêcheur au teint basané, qui fume gravement, les bras croisés, immobile comme une pierre; tantôt, c'est une belle fille brune, rieuse, de haute stature, qui attend son père en examinant les promeneurs; tantôt, des nichées d'enfants qui vont s'habituer au roulis des navires en se balançant dans les petites chaloupes.



Sur le quai, les boutiques d'oiseaux attirent les curieux. Il y en a de tout pays et de tout plumage. Les perroquets y sont splendides, les bengalis sont entassés par centaines dans des cages et font l'effet de bijoux vivants avec leur bec de corail et leur petit corps azuré. On voit beaucoup de choses sur ces quais, mais je n'y rencontrai point ce que j'allais y voir : la Méditerranée.

Les navires, pressés comme des épis dans un champ de blé, comme les brins d'herbe dans les prés, ne laissaient pas voir la mer.

Du port, j'avais aperçu sur sa blanche colline la chapelle de la Bonne Mère de la Garde. C'est de cette manière touchante que le peuple de Marseille désigne Notre-Dame de la Garde. Délaissant trop vite les splendeurs parisiennes du Prado, nous nous préparâmes à gravir la petite montagne. Nous nous y rendîmes à pied, comme de véritables pèlerins, en suivant le cours Bonaparte qui est bordé de platanes magnifiques. Je me détournai souvent pour contempler l'effet étrange produit par ces beaux arbres. Le tronc est large, mais court, et, à une petite distance du sol, l'arbre se bifurque en quatre, cinq ou six branches qui s'élancent très-haut et qui atteignent la grosseur d'un arbre ordinaire.

J'aurais voulu voir ces corbeilles gigantesques se couvrir de feuilles, mais ce fut un vain souhait, et je suivis Marcelle qui marchait paisiblement vers le frais jardin qui termine le cours. De là, avec un peu de sueur au front, nous gagnâmes la chapelle qui se dresse comme un phare de salut sur sa haute colline parsemée de pierres blanches. Ce fut un vrai moment de bonheur pour moi quand, toute haletante de cette pénible marche, je pus m'agenouiller dans le sanctuaire vénéré et y prier pour ceux qui me sont chers et pour remercier Marie des grâces qu'elle a daigné me faire! Mon âme a pris là, ma sœur, un bain de foi et d'espérance. Sur ces murs de marbre éclatent des cris de reconnaissance qui émeuvent fortement. Ce sont des cœurs qui tracent dans le fond du temple le chiffre du divin Fils de Marie. C'est avec des cœurs qu'est écrite cette phrase suave : « *Tota pulchra es!* » D'autres te décriront les richesses de la chapelle; pour moi, je craignais avant tout de laisser évaporer le parfum de mes impressions religieuses et intimes, et je priais là humblement et les yeux fermés, comme dans le plus pauvre des sanctuaires.

Mais en sortant j'ai ouvert les yeux, je les ai ouverts de toute leur grandeur, pour contempler, admirer l'œuvre de Dieu.

Quel panorama! Gertrude, quels horizons! quelle lumière! quelle splendeur! Le soleil faisant étinceler la surface azurée de la Méditerranée, lançant ses rayons dans les profondeurs des montagnes qui s'élevaient à ma droite, enveloppant de lumière le château d'If, qui semble bercé par les flots, et Marseille étalée à nos pieds, à la fois immense et pittoresque, monceau éclatant de tuiles rouges ici, et là forêt de mâts. La fatigue s'oublie, on descend lentement, comme à regret, les degrés de cet escalier. Il semble qu'on s'éloigne un peu du ciel.

En revenant de notre sainte excursion, nous avons erré par les allées de Meilhan, nous nous sommes arrêtés dans le cours Belzunce, devant la statue de l'héroïque évêque de Marseille; nous avons glissé un œil curieux dans quelques rues de la vieille ville; et puis, en nous avouant en conscience que nous n'avions rien vu, nous sommes revenus à l'hôtel.

Le *Pausilippe* chauffait, et l'heure de l'embarquement allait sonner.

Il est sept heures; nous montons, dans les ténèbres, à bord du paquebot qui va être notre demeure de quelques jours.

Je m'oriente dans l'intérieur qui est éclairé. Dans la grande salle, qui est à la fois salle à manger, salon de conversation et salle de réunion, les vingt-six bougies allumées n'éclairent que le front méditatif et dépouillé d'un général d'ordre qui lit son bréviaire.

Il y a beaucoup d'ecclésiastiques à bord. Les innombrables voies de terre et de mer amènent à Rome et les vieux soldats de la foi, et les savants pontifes, et les docteurs en science divine. L'Église, en ce moment, convoque ses enfants en une réunion solennelle, et à sa voix, ils accourent de toutes les parties du monde, et l'univers peut, une fois de plus, les contempler assemblés aux pieds de Pie IX.

Je me retirai discrètement en voyant entrer plusieurs prêtres vénérables, et j'allai à la recherche de mes compagnons.

Ils étaient fort graves. Le mal de mer se dressait toujours devant eux comme un fantôme; ils avaient un peu l'air de gens qui se préparent à souffrir! Autour de nous, d'ailleurs, toutes les questions me semblaient empreintes de la même préoccupation. La mer paraissait-elle calme? la traversée serait-elle douce? Dans mon ignorance, je souriais à toutes ces vagues inquiétudes, et je me sentais prête à défier ce mal mystérieux que redoutent les plus intrépides. Comment ne pas dormir dans cette jolie cabine doucement bercée par les flots? me disais-je. S'il y avait eu le moindre rayon de lune, je serais montée sur le pont, mais l'obscurité était profonde, et il fallut sagement et prosaïquement prendre la position horizontale qui peut seule conjurer le mal.

Peu à peu l'emménagement se fait, les bruits et les lumières s'éteignent. Adieu, Marseille! adieu, France! nous sommes partis.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —





LA RÉSURRECTION DE LAZARE

« L'amitié, a dit le P. Lacordaire, est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il en est le plus libre, le plus pur et le plus profond. » Le Seigneur Jésus, venu sur la terre pour prendre sa part des misères de notre pauvre humanité, n'a pas voulu rester étranger à ce qu'elle possède de noble et de suave. Il eut des amis, et la maison de Béthanie fut une de ces


La résurrection de Lazare.

oasis où il goûta quelques-u ns de ses rares instants de repos. Là vivaient Lazare et ses deux sœurs : Marthe et Marie-Madeleine.

Un jour Lazare tomba malade. « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » A ce message, envoyé par les deux sœurs, Jésus dit à ses apôtres : « Lazare, notre ami, dort ; mais je vais pour le tirer de son sommeil. » Suivi de ses disciples, le maître se dirige vers Béthanie, à quinze stades de Jérusalem. Il trouve le deuil répandu sur la demeure de ses amis ; beaucoup de Juifs

étaient là, offrant leurs consolations à Marthe et à Madeleine; Lazare était mort! Aux tendres reproches qu'on lui fait de son retard à se rendre auprès de son ami, Jésus répond : « Votre frère ressuscitera. » Les personnes présentes joignaient leurs larmes aux larmes des deux sœurs : à cette vue, Jésus frémit et se troubla. « Où l'avez-vous placé? » — « Seigneur, venez et voyez. » Et Jésus pleura! Les Juifs se dirent entre eux : « Voilà comment il l'aimait! » Le Seigneur vint au tombeau, qui était une caverne; une pierre le fermait. « Otez la pierre, » dit-il. — Puis levant les yeux au ciel : « Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez écouté; je sais que vous m'écoutez toujours, mais je l'ai dit pour ce peuple qui m'entoure, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé.» Puis il cria à haute voix : « Lazare, sortez! » Et l'on vit apparaître celui qui était mort, les pieds et les mains liés de bandelettes, et la figure couverte d'un suaire. Jésus dit : « Déliez-le, et laissez-le aller! » Et beaucoup de témoins de ce prodige crurent au Seigneur.

« Je ne sais ce qu'en pensent les autres, ajoute le P. Lacordaire; pour moi, n'y aurait-il que cette page dans l'Évangile, je croirais à la divinité de Jésus-Christ... Je ne connais rien où la vérité s'impose avec une aussi palpable puissance... Comme scène d'amitié, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. » Oh! qu'il y a loin de cette ineffable tendresse, de cette divine affection qui verse des larmes sur son ami mort, à la froide insensibilité que l'impie reproche à notre religion! Comme Jésus, les saints ont pleuré ces séparations qui divisent deux cœurs; larmes amères, mais résignées : car encore un peu de temps, et les amis se retrouvent, et les cœurs se réunissent.

Cette sublime scène de l'Évangile a souvent tenté l'imagination des peintres, et plus d'un a représenté cette grande défaite de la mort; Rembrandt lui-même s'y est essayé avec son énergique pinceau.

Lazare, après sa résurrection, se vit en butte à la haine des Pharisiens, aussi bien que son divin ami. Pouvaient-ils lui pardonner d'avoir fourni au Seigneur Jésus l'occasion de montrer son pouvoir sur la vie et la mort? Sa présence au milieu d'eux n'était-elle pas la preuve de la divinité du Messie? On accourait de toute part pour contempler cet homme, et l'on croyait en son libérateur. Malgré la fureur secrète de ses ennemis qui avaient conjuré sa perte, Lazare resta fidèle à son divin ami. Après la glorieuse ascension de Jésus, après le martyre de saint Étienne, la persécution s'éleva à Jérusalem; les disciples se dispersèrent, et les fidèles furent poursuivis par la rage des déicides. Lazare et ses sœurs, avec quelques autres, se virent exposés sur la mer dans un vaisseau sans voiles, sans avirons, sans gouvernail. Dieu veillait sur eux. Le navire aborda à Marseille.

A la voix des saints confesseurs les païens se convertirent, et Lazare fut élu par le peuple évêque de Marseille. Ce fut dans cette ville qu'il rendit son âme à Dieu, probablement sous le glaive des persécuteurs de la foi. Dans les caveaux de l'antique abbaye de Saint-Victor à Marseille, on voit encore la crypte où le saint Pontife réunissait les premiers chrétiens de la Province Romaine; c'est là que reposèrent ses restes vénérés jusqu'au jour où, pour les soustraire à l'invasion des Sarrasins, on les transporta à Autun.

Xavier de Corlas.



ABEILLE ET PAPILLON

—

Un jeune papillon volait de fleurs en fleurs,
Sans jamais reposer ses ailes;
Les filles du printemps aux brillantes couleurs,
A ses yeux, seules étaient belles!
Notre vaniteux visiteur
Souriait à chacune d'elles,
Et lui disait : « Bonjour, ma sœur! »

Pendant ce temps, la diligente abeille
Butinait des beaux jours l'odorante corbeille :
Il fallait voir comme elle allait
Sur le sureau, la marjolaine;
De l'humble thym au serpolet,
Prélevant tribut sur la plaine!

Un poete passant par là,
Son enfant à la main, lui disait : « Marguerite,
« La morale de tout cela,
« La voilà :
« Retiens-la bien, ma petite!

« A tête folle il faut l'éclat;
« Le sage voit le résultat,
« Et ne s'attache qu'au mérite! »]

Henri Galleau.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346. 361 380. 396, 410, 427 et 434.)

—

XVIII

Le trajet de Staviator à Liesse n'est que de douze kilomètres.

Mais toutes les distances représentent une somme plus ou moins considérable de temps, selon le moyen qui sert à les parcourir.

Pour un cheval de course, douze kilomètres équivalent à dix minutes; pour un chemin de fer, à vingt;

pour une voiture bien attelée, à près d'une heure; pour un homme à pied, à trois heures; tandis que, pour les enfants, ce calcul devient un très-variable calcul de probabilités.

Aussi Jeanne, lorsqu'elle partit avec le petit Charlot, ne put s'empêcher de lui dire :

— Dépêchons-nous, mon frère, dépêchons-nous, sans cela nous n'arriverons jamais.

Ils avaient pourtant toute la nuit devant eux; mais la nuit, qui est si longue à la douleur qui veille et au remords sans cesse renaissant, est bien courte quand il s'agit de faire accomplir un véritable voyage à un enfant de quatre ans et demi.

Jeanne, qui, elle, était âgée de quinze ans, avait choisi le petit Charlot pour compagnon, à cause de cette douce et tendre croyance qui fait considérer les prières de l'enfance comme plus agréables à Dieu, plus propres à être accueillies favorablement.

Aux yeux de la jeune fille, Charlot, depuis si peu de temps sur la terre, était encore le frère des anges.

Quant à elle, bien que son âme fût d'une pureté immaculée, elle n'osait pas se dire que, si le petit Charlot était encore le frère des anges, elle n'avait point perdu, elle non plus, le privilége de leur parler en sœur.

Après avoir franchi le bourg et la côte de Vaux, une sorte d'animation confiante se manifesta chez Jeanne.

Peut-être ressentait-elle déjà l'effet du pieux pèlerinage commencé.

Peut-être ses prières, qui déjà montaient vers Dieu, redescendaient-elles ensuite dans son cœur, tout imprégnées d'apaisement et d'espérance.

Peut-être aussi, dans l'ardeur de cette excursion presque militante à cause du courage qu'elle nécessitait, Jeanne éprouvait-elle une exubérance de vie qui chassait de sa pensée le pâle fantôme de la mort guettant sa proie au chevet de sa mère.

Charlot, lui, fut d'abord d'une intrépidité rare.

Trop jeune pour comprendre les sombres mystères du trépas, il savait seulement que sa mère était séparée de lui depuis quelques jours, et que cela le rendait triste. Il s'en allait en pèlerinage plein d'une foi naïve et robuste, avec la conviction bien arrêtée qu'il demanderait à la sainte Vierge la guérison de sa mère, et que la sainte Vierge exaucerait ses vœux.

Il marcha donc bravement et sans se fatiguer pendant plus de deux lieues.

Puis la nature reprit ses droits.

A un certain moment, Charlot, à moitié endormi, laissa tomber un fouet qu'il tenait à la main et qu'il avait pris, disait-il, pour se défendre contre les brigands.

Il s'en aperçut, et cela le réveilla un peu; il courut le ramasser, mais l'instant d'après :

— Jeanne, dit-il, j'ai sommeil.

Elle le prit dans ses bras et le porta.

Toutefois, il était lourd. Après un kilomètre environ parcouru ainsi, Jeanne, épuisée de lassitude, s'assit sur le rebord d'un fossé afin de reprendre des forces.

— J'ai bien fait de partir de bonne heure! pensa-t-elle. Charlot me retardera un peu; mais, tout en nous reposant quand il le faudra, nous pouvons être à Liesse au lever du jour, faire nos prières et revenir à Staviator dans la matinée.

Elle regarda son frère couché sur ses genoux et l'enveloppa soigneusement de sa mante pour le garantir du froid.

Heureusement, la nuit était douce et clémente. On était au commencement de mars. La température était encore fraîche, mais l'air était calme, et, par intervalles, une brise légère versait sur les champs silencieux les molles tiédeurs du printemps.

Tout parsemé de nuages blancs et nacrés, pareils à ceux que les peintres placent dans leurs tableaux de l'Ascension, le ciel parfois était noir et parfois lumineux, selon que ces nuages, presque immobiles, interceptaient ou laissaient briller les rayons de la lune.

Quand ils inondaient Jeanne de leur blanche clarté, cette jeune fille apparaissait soudain comme le plus doux au cœur et le plus charmant tableau.

Penché sur son frère endormi, son pur visage resplendissait de cette expression chaste, attentive et sublime, qui ne voile qu'à demi toutes les tendresses de la femme.

Solitaire au milieu de la campagne, de jeune fille se transformant en jeune mère pour protéger son frère, elle le contemplait, pensive, en calculant les instants qu'elle pouvait accorder encore à son sommeil.

Tout à coup elle tressaillit.

Une voiture passait, et elle vit un homme ralentir le trot des chevaux en arrêtant ses yeux sur elle.

Elle fit un mouvement qui réveilla Charlot.

— J'ai peur! murmura-t-elle.

— Ne crains rien, dit-il en se dressant : j'ai mon fouet!

Mais l'homme la prit pour une mendiante et continua son chemin.

Jeanne, toutefois, réfléchit qu'elle était là trop en vue.

Elle prit Charlot par la main et se remit en route, éprouvant, malgré elle, cette instinctive appréhension qui vous saisit lorsqu'on se trouve seul, la nuit, au milieu d'espaces immenses où les bruits fugitifs inquiètent moins encore que les profondeurs de l'horizon et leur effrayant silence.

Bientôt Charlot pressa le pas et fit claquer son fouet en signe de réjouissance.

— De la musique! s'écria-t-il : j'entends de la musique!

Jeanne l'entendait aussi et avec un certain étonnement.

Il n'y avait dans le lointain ni habitations ni lumières, et cependant une mélodie pénétrante, plaintive,



quelquefois ironique et moqueuse, éclatait dans les airs.

Quelqu'un était là, quelqu'un jouait du violon d'une main savante.

Parfois les notes s'affaiblissaient au contact des vastes espaces, s'adoucissaient dans une sonorité insaisissable, et Jeanne se demandait si c'était bien là une réalité.

— C'est la musique des anges, dit Charlot, cette belle musique qu'on entend dans les rêves !

Et en effet, Jeanne se dit qu'elle rêvait peut-être.

La marche prolongée, la fatigue, la privation de sommeil, les mille craintes qui se multipliaient au fur et à mesure qu'elle se sentait plus éloignée de sa maison, troublaient ses idées.

A peine s'aperçut-elle, qu'en avançant toujours elle se rapprochait forcément du musicien.

Quant à lui, il continuait à jouer avec feu, comme s'il eût pressenti un auditoire.

Les arpéges étincelaient sous son archet en cascades de diamants; puis il tirait de son violon des chants larges, puissants, solennels, puis des sanglots stridents, des gémissements douloureux et désespérés comme ceux qui s'exhalent d'un cœur déchiré.

Jeanne s'abandonna à moitié, et malgré elle, à une sorte de fascination étrange.

Charlot, lui, y céda tout à fait; et, parvenu près d'un bouquet d'arbres d'où provenaient les sons, il lâcha la main de Jeanne, il s'échappa, il courut vers le musicien.

Jeanne s'élança pour le retenir, pour le rappeler.

Quand elle arriva près de lui, elle le vit dans les bras du musicien, qui, le visage baigné de larmes, s'écria :

— Dieu a eu pitié de moi! Dieu ne veut pas que je vive et meure seul comme un maudit! Qui es-tu, mon enfant? Où vas-tu ? Veux-tu être mon frère?

— Viens, Charlot ! dit Jeanne.

Et elle le reprit par un mouvement énergique et rapide.

— Oh ! pas encore ! s'écria le musicien.

Et le mouvement dont il accompagna ces paroles, aussi rapide et aussi énergique que celui de Jeanne, avait, en outre, quelque chose d'impératif, de menaçant, qui fit frissonner la jeune fille.

La timidité de ses quinze ans fut la plus forte : ses jambes fléchirent et elle s'affaissa sur la mousse.

Charlot supposa qu'elle s'asseyait pour rester un peu et pour écouter.

Quant au musicien, il sembla comprendre l'épouvante de Jeanne.

— Ne me fuyez pas, dit-il avec un accent humble et suppliant; accordez-moi quelques minutes : ce sera peut-être le dernier bonheur que j'aurai dans ma vie.

Pendant ce temps, Charlot s'empressa de venir s'installer sur les genoux de Jeanne; puis il dit au musicien :

— Joue encore, veux-tu?

XIX

Le musicien ne se fit pas prier.

C'était un grand et mince jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, dont le visage maigre n'avait de remarquable que deux grands yeux noirs fort expressifs.

Il était coiffé d'un chapeau de feutre gris et vêtu d'une jaquette, d'un pantalon et d'un gilet de couleur gris-clair.

Dans d'autres circonstances, Jeanne l'eût écouté volontiers; mais en ce moment, elle se fût fait un scrupule de céder à l'attrait d'un plaisir, même le moins répréhensible; et, en outre, la présence de cet inconnu la gênait.

Vainement elle se disait qu'elle avait du temps devant elle, et que celui qu'elle passait là n'était point perdu, puisque Charlot en profitait pour se reposer.

Mais cependant elle aurait préféré être seule, afin que rien ne vînt la distraire du but et des pensées de son voyage, et elle cherchait dans son esprit un prétexte ou une occasion de s'éloigner au plus vite.

Ce désir inexprimé mais incessant fut bientôt contrarié par l'attitude de Charlot, que la musique ne tarda pas à plonger de nouveau dans le plus profond sommeil.

— Charlot! murmura-t-elle en le secouant, éveille-toi, mon Charlot.

Mais la musique le berçait, et il était d'ailleurs extrêmement fatigué.

Elle allait le secouer plus fort, lorsque l'inconnu cessa subitement de jouer, tourna les yeux vers l'horizon, et s'écria avec un geste de désespoir navrant :

— O mon père, pourquoi m'avez-vous chassé de votre maison !

Ce cri toucha Jeanne de pitié et lui fit oublier ses préoccupations personnelles.

— Chassé ! dit-elle; votre père vous a chassé ?

Le jeune homme s'assit par terre en face d'elle et lui répondit en ces termes :

— Je m'appelle Arsène Bouscarin, et ce nom ne vous est peut-être pas inconnu si vous êtes du pays, car mon père est un meunier qui jouit d'une certaine notoriété. Il est veuf, il a deux autres fils et une fille; et, pendant ma première enfance, il me témoigna la plus tendre affection. Un jour, — j'avais seize ans, — vint chez nous un monsieur qui avait été séduit par l'agréable situation de notre moulin, et qui demanda à y louer une chambre pour la belle saison. C'était un artiste; mais vous ne savez peut-être pas...

— Oh! pardonnez-moi, répliqua Jeanne; je n'ai point habité les villes, c'est vrai, mais il y a, non loin de notre maison, un artiste vétérinaire...

— Je voyais bien que vous ne saviez pas ce que c'est! continua Arsène. Un artiste est celui qui joue du violon, et l'artiste qui vint demeurer au moulin produisit



sur moi un effet extraordinaire. D'abord la musique m'attira, puis je ne pus me lasser de regarder à la dérobée, sur la physionomie de l'artiste, les sensations de toute espèce qu'il se procurait en jouant. Tantôt ses traits s'animaient d'une joie comme je n'en ai jamais vu de pareille; tantôt ils devenaient sombres et menaçants, furieux presque, comme ceux des garçons lorsqu'ils se livrent bataille à coups de poings à la suite de quelque dispute. Mais le plus souvent, la joie, le bonheur et l'extase étaient prédominants; et alors les yeux bleus de l'artiste s'agrandissaient d'une façon surprenante, devenaient fixes et paraissaient contempler des choses dont nous ne pouvons avoir aucune idée dans la vie ordinaire. Coïncidence bizarre! quand il s'apercevait que je l'observais, — et il s'en aperçut bientôt, — son visage devenait d'une froideur de marbre, mais sans mécontentement ni reproches. Un jour même il me dit: « J'ai une figure pour le public et une figure pour quand je suis seul, mais on n'arrive à cela qu'à force de travail. » En vous citant ses paroles textuelles, je ne prétends pas vous faire accroire que j'étais son ami; non, cet homme-là n'aimait que son violon, et tout le reste lui était indifférent. Il m'a appris à jouer, mais par récréation et parce que la machine humaine, disait-il, a besoin de se détendre périodiquement pour ne pas se détraquer trop vite. Mon père était enchanté, car ainsi j'amusais l'artiste, qui payait comme un prince et n'était pas exigeant sur la nourriture. Trois années de suite il revint, puis on ne le revit plus. Mon père alors prit peu à peu la musique en grippe. Il me représenta à diverses fois que j'avais seize ans, puis dix-sept, puis dix-huit, et qu'il fallait travailler comme mes frères et sœur, au lieu de perdre mon temps à des futilités. Moi, ces futilités, c'était ma vie! J'étais devenu très-fort sur le violon: et la musique, voyez-vous, c'est comme lorsqu'on entreprend un voyage dans un pays merveilleux: plus on avance et plus on veut avancer, chaque jour amène une découverte plus admirable que celle de la veille, on en est d'autant plus charmé, qu'on peut en même temps l'interpréter et la peindre; aussi la soif inextinguible qu'on a de tout connaître ne finit qu'avec l'existence. Mon père patienta. Il espérait que je serais soldat, et que la clârinette de six pieds, comme il dit, me ferait oublier mon violon; mais j'ai tiré un bon numéro à la conscription, et après s'être plusieurs fois assuré que rien au monde, ni prières ni menaces, ne pouvait me faire renoncer à la musique, mon père, aujourd'hui...

Le malheureux jeune homme n'acheva pas.

Deux flots de larmes coulèrent sur ses joues.

— Me voyant chassé, reprit-il ensuite, j'ai essayé d'avoir du courage. Je suis parti bravement, ne voulant rien accepter que le strict nécessaire pour me rendre à Paris. J'ai erré au hasard, m'enivrant de ma liberté. La nuit est venue; elle m'a fait sentir mon isolement, ma faiblesse; elle m'a fait comprendre que tous les liens de mon cœur se brisaient. J'ai saisi mon violon avec une sorte de colère; je lui ai dit: « Console-moi, toi qui m'as fait chasser de la maison paternelle. » Et j'ai joué! et j'ai frémi d'effroi en songeant que les sons de l'instrument s'en allaient mourir dans les profondeurs du ciel sans éveiller sur terre aucun écho sympathique. Et quand j'ai aperçu cet enfant, quand je vous ai vue, je l'ai pressé dans mes bras, je me suis jeté à vos pieds pour vous dire: Parlez-moi, montrez-moi que je ne suis pas seul dans ce monde, enseignez-moi l'espérance, cette inépuisable force de l'âme que j'ai laissée au seuil du moulin de mon père!

Il se tut, et Jeanne garda un instant le silence.

Une émotion compatissante s'était emparée d'elle en écoutant ce récit raconté avec une sincérité exaltée et douloureuse.

— Vous avez l'âge de raison, dit-elle, l'âge d'obéir à une vocation si elle est irrésistible. Êtes-vous bien décidé à ne jamais renoncer à la musique?

— Oh! je ne le pourrais pas, répliqua-t-il.

— Alors ne pleurez plus, réprit-elle; vos larmes n'ont pas désarmé votre père, elles n'attendriraient point les autres hommes au milieu desquels vous aurez maintenant à gagner votre pain.

— Oh! c'est vrai, dit-il en se redressant; je suis musicien, je dois vivre de mon état.

— Votre ancien maître, poursuivit Jeanne, cet artiste...

— Je ne sais pas où il est, interrompit Arsène, qui sans doute avait songé bien des fois à aller le trouver; mais j'irai à Paris, je travaillerai, je tirerai profit de mon talent.

— Et écrivez souvent à votre père, ajouta Jeanne; il vous a éloigné de lui parce que votre musique était inutile et infructueuse dans son moulin; mais son cœur vous accompagne et se réjouira d'apprendre que vous prospérez.

— Ce que vous dites est bien vrai! s'écria Arsène. Est-ce votre bonté ou votre discernement qui vous fait parler ainsi? Je l'ignore, mais par quelques mots bien simples vous me présentez mon sort sous un jour tout nouveau. Mon père n'a pas agi par cruauté ou mépris; mais, comme vous le dites, ma musique est inutile au moulin, et, puisque je ne veux pas en démordre, il m'a invité à aller la jouer dans des endroits où elle me rapportera honneur et bénéfices. Vous me faites espérer qu'il s'intéressera à mes succès, ce sera donc pour moi un devoir d'en obtenir, afin de lui prouver que je ne suis pas un paresseux. Le désaccord qui subsiste entre nous s'éteindra ainsi par degrés, et il me rendra certainement son estime en reconnaissant que je ne suis à charge à personne.

Dès qu'Arsène envisagea avec moins d'effroi son avenir, son premier mouvement fut un mouvement de gratitude envers la jeune fille qui avait ranimé son courage.

— Suis-je donc un ingrat? s'écria-t-il. L'art, qui m'a séparé déjà de ma famille, va-t-il me séparer de l'humanité tout entière et retrancher de moi tout ce qui lui est étranger? Depuis que je cause avec vous, je ne vous entretiens que de mes malheurs. J'oublie qu'un homme bien élevé qui rencontre une femme au milieu de la nuit dans les chemins déserts, lui doit, avant tout, aide et protection. Puis-je vous être utile ou agréable? Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Jeanne se leva, sans réveiller Charlot, qui dormait dans ses bras.

— Je vais à Liesse, répondit-elle, prier pour ma mère qui est malade. Il est temps que je continue ma route.

Arsène s'écarta un peu comme pour lui livrer passage, et la considéra un instant sans oser rien dire. Sans doute sa situation, à lui qui quittait son père et qui se lamentait, lui parut bien mesquine en comparaison de celle de cette jeune fille qui n'avait de pensées que pour sa mère, et qui s'en allait prier pour elle à travers mille fatigues et mille périls.

— Ne saurai-je pas votre nom? dit-il en se découvrant avec respect, vous dont la bouche enseigne si bien la sagesse et l'espoir?

— Vous n'avez pas à savoir mon nom, répliqua-t-elle avec une sérénité fière et douce; quant à ce que je vous ai dit aujourd'hui, votre cœur et votre raison vous l'auraient dit demain.

Elle lui fit un léger salut, et ajouta :

— Adieu!

— Adieu! répondit-il.

Et il la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut dans les ténèbres.

Puis il saisit son violon et l'épaula.

— Je veux qu'elle m'entende encore, se dit-il, je veux lui exprimer le regret que j'éprouve de la voir s'éloigner si vite. Mon maître, l'artiste, m'a raconté qu'à la mort de sa femme, il a répandu, dans une improvisation sublime, sa douleur, qui, sans cela, l'eût étouffé. L'émotion, c'est l'art, et l'art, c'est l'émotion!

Toutefois, Arsène s'arrêta dès les premières notes.

— Non! reprit-il, ce serait mal profiter de ses conseils; mon violon, grâce à elle, n'est plus l'instrument de la fantaisie et du caprice, il devient l'instrument du travail et de l'indépendance.

Il se mit à marcher vers Laon, tandis que Jeanne marchait vers Liesse.

Bientôt Charlot se réveilla dans les bras de sa sœur et voulut sauter à terre.

Les lueurs blanchissantes du jour apparaissaient à l'horizon comme un signal de renaissance et d'activité.

— Voilà Charlot tout à fait reposé! pensa Jeanne en le regardant courir, et nous approchons de Liesse. Tout se passera comme je l'avais prévu. Mon frère a dormi presque aussi bien que dans son lit, et il ne sera point las pour revenir.

La fin de la nuit lui semblait devoir être celle des périls et des craintes; mais, hélas! elle se trompait, et la fin de la nuit, en interrompant brusquement son voyage, lui réservait la plus cruelle des épreuves.

Charlot, qui d'abord avait couru devant, resta ensuite un peu en arrière.

A un certain moment, près d'une ferme, il fit rencontre d'une douzaine d'oies qui s'en allaient de compagnie.

Une d'elles, sans qu'on sût pourquoi (car Charlot ne l'avait pas agacée), s'élança sur lui en jetant des cris, le cou tendu, le bec ouvert, les plumes hérissées de colère.

L'enfant était brave; sans reculer, sans daigner même appeler sa sœur, il riposta par un coup de fouet.

Mais la corde frappa au cou de la bête, décrivit naturellement un mouvement de rotation, s'enroula, et, quand Charlot voulut retirer son fouet pour frapper de nouveau, il sentit de la résistance.

Ne s'expliquant pas ce phénomène bien simple pourtant, il tira plus fort pour ravoir son fouet, il tira d'autant plus que toutes les oies l'entourèrent en poussant des cris de paon.

— Veux-tu lâcher mon fouet! s'écria Charlot hors de lui: veux-tu lâcher!...

Il courut vers sa sœur. La malheureuse bête qu'il entraînait, suffoquée, étranglée, ne fut bientôt plus qu'une masse inerte.

Au moment où il rejoignait Jeanne, deux mains de fer les empoignèrent elle et lui.

Le fermier, en effet, était survenu.

— J'en tiens donc deux! dit-il; ils payeront pour les autres. Je sais maintenant où passent mes oies, mes poules et mes lapins!

Jeanne, d'abord, demeura paralysée de frayeur.

Puis, jetant un rapide coup d'œil sur la pièce de conviction que tenait encore Charlot :

— Ah! Charlot, s'écria-t-elle, qu'as-tu fait?

— C'est l'oie qui m'a attaqué, répliqua-t-il avec fermeté et fort de son droit. Je n'ai fait que me défendre. Gardez-la, votre oie, mais rendez-moi mon fouet qu'elle ne veut pas lâcher.

— Vous entendez, monsieur! reprit Jeanne. Mon frère...

— C'est bon! interrompit le fermier; tous les voleurs sont les mêmes; on les prend la main dans le sac, et ils disent encore : Ce n'est pas moi!

Malgré leurs explications et leurs supplications, Jeanne et Charlot furent enfermés dans un petit hangar.

Puis on alla chercher les gendarmes.

Ce mot, prononcé devant lui, avait mis Charlot dans une exaspération extrême.

Son désespoir était si violent, que Jeanne, pâle comme une morte, craignit plusieurs fois qu'il ne mourût dans une convulsion.

Toutefois, dans cette position terrible, ce fut comme un bienfait de la Providence pour cette jeune fille d'avoir à songer à son frère avant toute autre chose.

Ceci l'empêcha de penser trop cruellement à Notre-Dame-de-Liesse, dont elle était si près et si loin maintenant, de penser à sa mère malade, de penser aux horribles conséquences que devait avoir l'imprudence bien involontaire de Charlot.

Elle apaisa son frère, le calma, lui fit espérer qu'on lui rendrait justice et que la vérité serait bientôt connue; elle oublia ses propres douleurs pour empêcher ce pauvre enfant de succomber aux siennes.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326 412 et 349.)

—

Entrevue de la famille royale à Vincennes. — Le fils aîné du roi. — Entrée dans Paris. — *Te Deum* à Saint-Denis. — Isabelle de France fait part à son frère de sa résolution de quitter la cour pour embrasser la vie religieuse.— Règne de saint Louis entre les deux croisades. Les amis du roi. — Affection de Louis et d'Isabelle.

Saint Louis, en traversant la France, s'arrêta dans chaque ville importante pour y octroyer quelque charte ou quelque édit. Il y avait dès lors un grand nombre de pèlerinages connus, et le roi se plaisait à prier dans ces lieux célèbres avant de venir reprendre les rênes du gouvernement.

Enfin, le cortége royal aperçut les collines qui entourent Paris : il n'entra cependant pas dans la ville, et se rendit d'abord à Vincennes.

Isabelle de France y attendait le roi, ses habits de deuil rappelaient la mort récente de Blanche; aussi plus de douleur que de joie, plus de larmes que de sourires présidèrent à l'entrevue de la famille royale dans laquelle se faisait sentir la place vide du comte d'Artois, le plus aimé des frères du roi.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que saint Louis et Marguerite embrassèrent les trois enfants qu'ils retrouvaient après six ans d'absence. L'aîné des jeunes princes, âgé seulement de onze ans, se distinguait déjà par une maturité d'esprit, un sens droit, une conscience pure où se reconnaissaient les soins que Blanche de Castille avait pris tout particulièrement de lui; et le roi pouvait, en reposant ses yeux sur ce jeune héritier du plus beau royaume *après celui du ciel*, regarder avec sécurité l'avenir de la France; hélas! l'avenir n'appartient pas toujours à ceux qui semblent tenir entre leurs mains toutes ses promesses!

Cependant il fallut s'arracher au calme de Vincennes, aux souvenirs de douce tristesse, aux joies intimes pour reprendre *le métier de roi*, qui ne fut jamais une sinécure. Saint Louis, ne pouvant se refuser plus longtemps aux regards de son peuple, entra dans Paris le 7 septembre.

La ville pavoisée de drapeaux et de banderoles, les fanfares et les cris d'allégresse, faisaient ressortir davantage la tristesse que le roi ne pouvait dissimuler. C'était la première fête française dans laquelle sa mère n'était pas à ses côtés; les épreuves de la croisade, les souffrances des maladies et de la captivité, avaient marqué profondément leurs traces sur son front pâle; une austérité de plus en plus grande se montrait dans son attitude et ses vêtements : « une robe de camelot, fourrée de poil de chèvre, des éperons et des étriers d'acier uni, » telle était la sainte simplicité de ce roi rentrant dans sa capitale au milieu d'une foule parée de couleurs éclatantes, couverte de fleurs et de bijoux.

Ce fut en grande pompe que le roi traversa Paris pour se rendre au moustier de Saint-Denis, accompagné de sa royale famille et suivi de la foule immense. Là un *Te Deum* fut chanté pour remercier Dieu de son retour, et le roi offrit à l'abbaye des tissus précieux rapportés d'Orient, et destinés à orner les châsses des saints martyrs.

Isabelle de France s'était jointe à la famille royale dans les fêtes de Paris et les prières de Saint-Denis; c'était la dernière fois qu'elle jouait son rôle de princesse. Depuis longtemps déjà sa résolution était prise; et, sans la croisade, elle se fût donnée plus jeune au Dieu qui aime qu'on lui sacrifie les prémices de la jeunesse; mais son devoir alors était pour sa mère si cruellement affligée par le départ de ses fils; puis elle avait, fidèle gardienne, veillé sur le dépôt précieux de la jeune princesse Isabelle, laissée à ses soins par Blanche mourante; maintenant sa mission à la cour était terminée, et rien ne pouvait plus retenir ce cœur que les attraits d'en haut appelaient à la solitude et à la pénitence.

Elle alla donc trouver le roi, et, selon sa coutume, elle se prosterna devant lui; puis, s'étant assise à sa prière, elle lui exprima sa sainte résolution, remercia d'abord le roi de toutes les bontés dont il l'avait toujours comblée; elle lui rappela que, si sa qualité de fille unique l'avait retenue près de Blanche, Dieu ayant brisé ce lien sacré, elle croyait devoir se rendre à son appel. Saint Louis, voyant sa sœur mener à la cour une vie tellement sainte qu'elle pouvait faire rougir plus d'une religieuse au fond de son cloître, ne s'était, parait-il, jamais attendu à cette douloureuse séparation; et sa surprise fut telle qu'un historien du temps dit qu'il demeura *bouche béante et langue percluse*. Cependant, se soumettant à la volonté de Dieu, il lui accorda la permission qu'elle réclamait de son frère et de son roi, mettant à sa disposition telle somme qu'il lui

plairait pour bâtir le monastère où elle voulait se retirer.

La partie la plus intéressante du règne de saint Louis est certainement celle qui se place entre les deux croisades qu'il entreprit. Laissant notre sainte héroïne se préparer, dans la retraite et le recueillement, au grand acte de sa complète séparation du monde, demeurons au milieu de cette famille qu'elle vient de quitter non sans déchirement, près de ce frère qu'après Dieu et sa mère, elle a tant aimé : parler du frère, n'est-ce pas encore parler de la sœur? Leur piété, leur tendresse, leur sainte émulation dans le service de Dieu n'en firent en quelque sorte qu'une même âme, et si leurs destinées furent différentes, elles tendirent constamment au but suprême : se rejoindre près de Dieu !

Louis eut la voie active, Isabelle la voie contemplative; elle priait pour la France, tandis que son frère la gouvernait. Souvent, en retrouvant dans cette étude Louis et Isabelle, il nous est venu à la pensée cet autre Louis qui fut un saint aussi, et cette autre Isabelle, Madame Élisabeth, unie avec le roi martyr de cette même affection fraternelle, la plus douce, comme la plus pure des affections, qui commence sur les genoux d'une mère, et n'a pas besoin de se transformer pour continuer dans le ciel.

Après cette sœur si aimée, saint Louis paraît avoir donné la plus grande part de son cœur au sénéchal de Champagne, le loyal Joinville.

La noble affection qui unissait le maître et le serviteur était née au milieu des souffrances de la croisade : et ce qui naît dans la souffrance a de plus fortes racines que ce qui naît dans la joie.

Le roi et le sujet nous présentent de véritables contrastes, qui se retrouvent non-seulement dans leur nature et leur caractère, mais aussi dans leur piété : ce sont deux âmes sérieusement chrétiennes et remplies de l'esprit chevaleresque du moyen âge qu'un des écrivains de notre époque appelle justement *une véritable civilisation ;* et cependant que de fois le sénéchal et son royal ami discutent ensemble ! avec quelle loyauté et quelle respectueuse hardiesse Joinville donne à saint Louis des conseils que le roi est d'abord souvent éloigné de suivre, et auxquels pourtant il se rend presque toujours, comme nous l'avons vu pendant la croisade ! Mais, lorsqu'il s'agit des questions religieuses, la foi toute simple de Joinville qui sert Dieu de tout son cœur, *à la bonne franquette*, peut-on dire en rappelant l'expression pittoresque de saint François de Sales, s'abaisse devant cette sublime sainteté du roi qui élève toutes ses pensées si au-dessus des choses de la terre !

RENÉE DE LA RICHARDAYS

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Après l'activité dévorante de M. Haussmann, aux prises avec Paris qu'il a renouvelé, activité dont nous avons subi les excès, et dont nous payons les échéances, c'est une chose étrange et d'un contraste assez maussade, que de constater aujourd'hui la stagnation, l'atonie, le calme plat de Paris au point de vue du bâtiment, de la bâtisse et de toute entreprise nouvelle.

On creuse au loin des isthmes, on canalise des continents, on fouille des péninsules, on transperce des montagnes; mais on ne perce plus de rues, on n'élargit plus de places; plus de boulevards en expectative, plus de square en formation, pas un pont en projet ! Nous qui avions l'habitude de patauger dans les boues plâtreuses de la maçonnerie et de la démolition combinées ; de ne rencontrer à chaque pas que rues barrées, fouilles, déblais et remblais, substructions d'égouts et souterrains préparés pour les tuyaux de gaz, nous ne trouvons plus partout que passages libres, sinon faciles, jusqu'au milieu des boyaux les plus étroits et les plus indigestes pour les passants accumulés. Les travaux pendent interrompus, aurait dit Virgile; le boulevard Saint-Germain, interrompu; la rue de Rennes, interrompue; la rue du Nouvel-Opéra, bouchée : rien ne va plus. Hélas ! que voulez-vous ? il faut bien finir par économiser pour payer les dépenses : l'on ne dira plus le quart d'heure de Rabelais, mais l'heure de l'administration Chevreau. Ne lui en voulons pas. Ce sont encore les beaux rôles que les rôles sacrifiés, et il y a du mérite, sinon de la gloire, à les remplir.

Un archéologue à qui nous faisions part de ces réflexions, nous a, à ce propos, poussé sur un autre terrain.

— Avez-vous remarqué, nous dit-il, avec quel soin on a abandonné depuis quelque temps la vieille tradition de l'orientation des églises ? Pendant tout le moyen âge, c'était une poétique coutume, régulièrement admise et pour ainsi dire dogmatique, de construire tous les grands temples catholiques, toutes les basiliques, toutes les paroisses, le chevet à l'est, le portail à l'ouest, de manière que le soleil levant vînt frapper les vitraux de l'abside et que le jour, au premier rayon, éclairât la face du prêtre au premier sacrifice de la journée. La tradition s'était conservée intacte jusqu'au 17e siècle dans toute la chrétienté, en Allemagne, en France surtout, où, jusque dans les villages, florissait cette loi de l'orientation fidèle et naïve, qui, mettant le mystère sacré dans la lumière du jour naissant, laissait dans l'ombre et le portail et l'assemblée pieuse agenouillée devant l'autel étincelant.

Tous ces beaux monuments gothiques, si charmants, si fourmillants, si audacieux dans leur naïveté, autour

desquels venaient se blottir, comme les poussins autour de leur mère, les petites industries bruyantes, les marchés babillards, les boutiques aux étoffes flottantes, et aussi les vieux chanoines qui suspendaient leurs maisonnettes entre les grands arcs-boutants, comme des nids perdus dans le feuillage des cathédrales : tout cela se dessèche aujourd'hui, tout tend à s'effacer et s'efface en effet peu à peu : les vieilles églises, on les mutile, on les tronque ; ne pouvant les désorienter, on les isole. La séparation de l'Église et de l'État, si elle n'est pas encore dans les lois, existe déjà dans les faits sur le terrain municipal. Bien plus, on dirait qu'il y a une consigne, un mot d'ordre, un parti pris pour que la disposition nord et sud soit substituée à l'orientation des anciens jours. Et voyez, à Paris seulement : Notre-Dame, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Méry, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Severin, la Sainte-Chapelle, Saint-Eustache même, toutes les anciennes églises, toutes sont fidèles à ce souffle venu de l'Orient. Vaisseaux et nefs, tous ces navires de la prière, définitivement et invariablement fixés sur leur rade éternelle, ont leur cap à l'est, comme si leur ancre au loin était mouillée du côté de Jérusalem. Mais les nouveaux temples si élégants, si riches, quel changement ! la Madeleine, Saint-Augustin, Sainte-Clotilde, Saint-Roch, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Philippe, la Trinité, Saint-Ambroise, Saint-Eugène, tout cela s'en va flottant à tous les vents de l'appropriation locale, et suit les inspirations, non de la vieille coutume catholique, mais de la municipalité économe et soigneuse surtout d'une disposition qu'elle détermine selon les règles de la ligne droite et des petits intérêts du siècle.

Ainsi se lamentait notre archéologue pleurant sur l'ancrage régulier de sa flotte ogivale et gourmandant les temps et les souffles nouveaux. Nous avons noté ses complaintes, elles nous ont semblé touchantes comme tout ce qui pleure les beaux et délicats sousouvenirs qui s'en vont.

⁂ Calomniez, calomniez : il en restera toujours quelque chose ! dit Basile dans le *Barbier de Séville*. Assassinez, assassinez, disons-nous, MM. les assassins, vous finirez par faire faire quelque chose pour les survivants. Sous ce titre : *Trains de sécurité*, nous lisons dans un journal cette annonce rassurante :

« Le crime horrible commis récemment sur le chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, n'est pas un fait isolé. En peu d'années, une série de sanglantes catastrophes a jeté l'alarme : les hommes spéciaux se sont ingéniés à chercher les moyens d'en prévenir le retour. MM. Gustave de la Hante, ancien chef d'exploitation du chemin de fer d'Orléans ; Desgranges, ancien ingénieur en chef de la traction des chemins de fer autrichiens, ont résolu le problème et font construire, d'accord avec les compagnies de chemin fer du Tréport, un train de wagons, nouveau modèle, pouvant communiquer par une galerie extérieure.

« Cette galerie permet aux conducteurs et aux voyageurs de circuler facilement et sans danger d'un bout à l'autre du train, pendant qu'il est en marche. Les conducteurs se promenant sur la galerie ont la surveillance de toutes les voitures ; un autre avantage, c'est qu'ils ne sont point obligés de déranger les voyageurs, comme dans les wagons suisses et allemands, qui communiquent à l'intérieur ; enfin, les employés peuvent de la sorte être utilisés pour le service du public pendant toute la durée du parcours. »

Le *Moniteur des chemins de fer* du 15 février, a déjà publié une description complète de ces nouvelles voitures.

⁂ Les journaux nous ont donné le discours de réception de M. d'Haussonville, reçu à l'Académie le jeudi 31 mars, et la réponse de M. Saint-Marc-Girardin. M. Viennet, auquel le récipiendaire succédait, a naturellement fait le sujet de ces discours, fort intéressants au point de vue anecdotique.

Qui l'aurait cru ? M. Viennet, le classique de la vieille roche, le dévoué de la césure, le martyr de l'hémistiche, M. Viennet a eu la vie la plus accidentée, la plus aventureuse, la plus mouvementée (oh ! pardon !) la plus agitée qu'il se puisse rencontrer. Écolier et rimeur, officier et versificateur, marin et poëte, il est de plus prisonnier de guerre sur les pontons anglais ; et là, versifiant plus que jamais, la rime et les vers le consolent, et le tirent même d'affaire en mainte occurrence : témoin le champ de bataille de Leipsick, où une balle vint s'aplatir sur le calepin dans lequel gisait le manuscrit de *Clovis*, tragédie en 5 actes, cousu dans son uniforme ! une vraie légende : l'armure du vieux Clovis protége son poëte à douze siècles de distance !

MARC PESSONNEAUX.

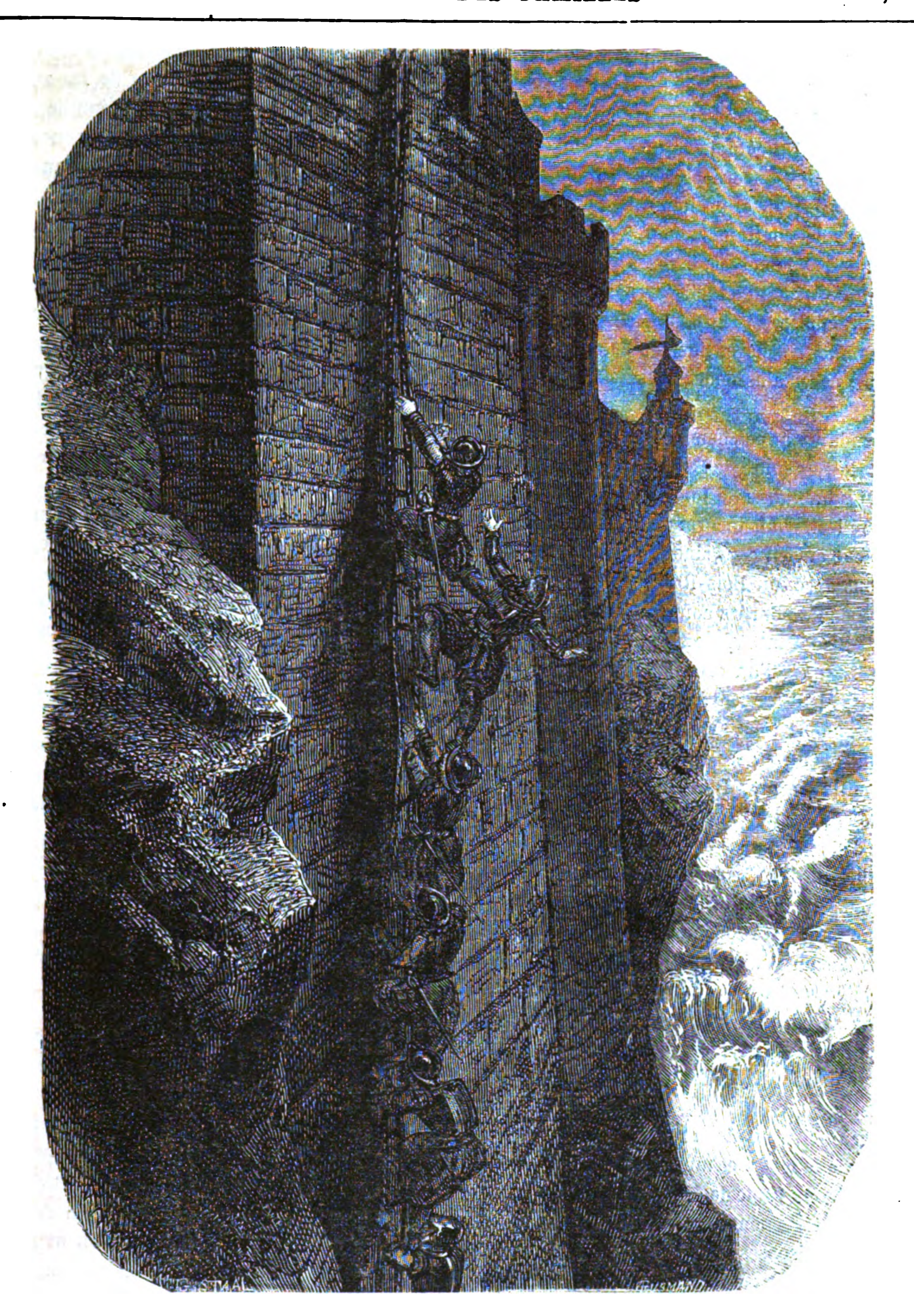
LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.





L'escalade.

EXPLOIT DE BOIS-ROSÉ A FÉCAMP

Au milieu des nombreux combats et escarmouches qui signalèrent la fin du XVIe siècle, le sort de la guerre arracha aux ligueurs la ville de Fécamp, et la fit tomber entre les mains de Biron, qui y établit garnison et s'y retrancha fortement.

Bois-Rosé, l'un des capitaines les plus hardis et les plus énergiques de cette époque, commandait les ligueurs vaincus. Ni ses efforts courageux ni son opiniâtre résistance ne purent éviter ce désastre. Il lui fallut abandonner Fécamp; mais, tout en courbant la tête sous les nécessités de la guerre, son âme indomptable se révoltait, et en sortant de la ville il jura de la reprendre bientôt par un coup d'éclat.

Sur la falaise nue qui domine aujourd'hui Fécamp, s'élevait alors une forteresse réputée imprenable, appelée le Bourg-Baudoin. La famine seule pouvait en rendre maître. Du côté de la ville, de hautes murailles,

d'énormes bastions, en un mot, tout ce que l'art des fortifications connaissait alors de plus formidable avait été accumulé, et défendait le Bourg-Baudoin contre toutes les attaques. Du côté de la mer, s'il était possible, la position était encore plus redoutable, car la falaise était coupée à pic et prolongeait les murs de la forteresse. Presque continuellement, à cet endroit, la mer baignait de ses lames cette masse immense. Les oiseaux de proie avaient établi leurs aires dans les crevasses de la falaise, et, seuls, pouvaient, par l'effort de leurs ailes, s'élever jusqu'à la hauteur des créneaux, qui, à certains endroits, surplombaient les flots.

Ce fut cependant par ce chemin que l'intrépide Bois-Rosé résolut de reprendre le Bourg-Baudoin. Il était resté, parmi les habitants du fort, quelques soldats de la Ligue, que Biron avait incorporés à ses troupes. Ils regrettaient leur ancien capitaine et entretenaient certaines relations avec lui. Bois-Rosé résolut de se servir de leur concours pour un coup de main.

Il s'était d'ailleurs assuré de soixante compagnons. Hommes déterminés, d'un courage souvent éprouvé, ils avaient passé leur vie soit à guerroyer, soit à lutter contre les éléments; tous avaient maintes fois bravé la mort dans des entreprises hasardeuses.

Par une nuit obscure, Bois-Rosé réunit sa petite troupe sur le rivage, lui expose son dessein, et la fait monter dans deux chaloupes préparées à cet effet. Pendant une heure environ, ces deux esquifs naviguent côte à côte dans la direction de la forteresse; ils arrivent enfin au milieu des rochers et des blocs détachés de la falaise. Aucun bruit ne vient dominer celui des vagues qui se brisent contre ces obstacles. Bois-Rosé saute alors de sa barque, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps; il approche tout au pied de la falaise, et donne le signal convenu à ses partisans qui attendent au haut des remparts.

A peine ceux-ci l'ont-ils entendu, qu'ils laissent glisser une corde le long des murailles. Bois-Rosé s'en saisit, y accroche un câble de la hauteur de la falaise après y avoir fait fortement attacher d'avance de courts barreaux de bois disposés en échelle.

Au haut de la forteresse les conjurés la hissent et la fixent solidement aux créneaux à l'aide de puissants crampons de fer. C'est un long et frêle cordon suspendu aux parois du rocher; les rafales de vent l'agitent, et par moment avec tant de violence, qu'on peut craindre qu'il ne soit emporté.

Dès que le capitaine est certain que ses partisans ont assuré l'échelle au sommet des remparts, il dispose ses hommes un à un. En tête, il place un vieux soldat éprouvé et qu'il avait depuis longtemps apprécié pour sa bravoure et son intrépidité. Il donne l'ordre de gravir, fait engager sa petite phalange sur cette voie périlleuse, abandonne les barques à la dérive et au hasard des flots, puis, le dernier, met le pied sur l'échelle. Bois-Rosé croit répondre de tous ses hommes, mais il répond plus encore de lui-même, et il ferme la marche. Précaution bientôt inutile, car la marée monte; les vagues semblent forcer encore à marcher en avant, elles mugissent, tourbillonnent, entraînent les chaloupes et avec elles la dernière possibilité de retraite.

Voyez-vous ces soixante vies humaines suspendues aux flancs de la falaise comme les grains d'un chapelet vivant? Au-dessus de leur tête se dressent, de toute leur effrayante hauteur, les murs de Bourg-Baudoin; mais l'obscurité empêche de distinguer s'ils approchent du terme de leur périlleuse escalade. Sous leurs pieds mugit une mer agitée dont les lames se brisent en grondant sourdement. Parfois l'écume est lancée jusqu'à eux comme un insolent et dédaigneux défi. Autour d'eux ils sentent l'immensité et n'ont aucun autre appui que cette frêle échelle qui peut se briser à chaque instant et les précipiter dans le gouffre.

N'importe! ils avancent; leur cœur paraît ferme, leur résolution inébranlable. Le succès semble assuré.

Cependant, tout à coup, ils s'arrêtent...

Un murmure de crainte s'échappe d'une poitrine. Celui qui ouvrait la marche et s'avançait ainsi toujours dans le vide, celui-là a senti son courage défaillir. Le cœur lui manque; il ne peut continuer; la peur paralyse ses forces et sa volonté. Pour la première fois, l'intrépide soldat a hésité!

De bouche en bouche la désespérante nouvelle descend jusqu'à Bois-Rosé.

Aussitôt sa décision est prise.

Nulle nécessité maintenant de rester le dernier pour fermer la retraite. La mer est haute à cette heure; les pieds de la falaise sont couverts par l'eau tourbillonnante; c'est en avant qu'on a besoin de son audace.

A demi-voix, il ordonne à ses compagnons de se tenir fermes et de se coller contre l'échelle. Chacun transmet l'ordre comme il avait transmis la nouvelle; puis Bois-Rosé s'élève peu à peu, passant sur le corps de chacun de ses hommes. Il arrive au premier; essaye par quelques paroles de ranimer son courage, le dépasse également comme il a fait des autres. Un moment il espère avoir triomphé de sa crainte, mais en vain.

Voyant qu'il ne peut maîtriser sa frayeur, d'un violent coup de pied Bois-Rosé le précipite dans l'abîme. On entend son corps tomber lourdement.

Un frémissement parcourt la petite troupe. Cet acte d'audace et de résolution ranime ses compagnons, qui, Bois-Rosé en tête, gravissent les derniers échelons.

Il était temps : le jour allait poindre bientôt, et avec lui l'entreprise, rendue impossible, était avortée : les soldats de la garnison se fussent promptement aperçus de l'escalade.

Aussitôt le dernier de ses hommes parvenu au terme de cette périlleuse ascension, Bois-Rosé se précipite sur

les sentinelles, les massacre sans pitié, surprend ainsi la garnison encore endormie, ne fait nulle miséricorde à qui veut se défendre, et la force ainsi à se rendre à merci.

Par cet audacieux coup de main, Bois-Rosé reprit la forteresse dont il était sorti peu de mois auparavant. La ville ne put résister et tomba de nouveau au pouvoir des ligueurs.

Cependant Villars ne voulut pas lui laisser la paisible possession de sa conquête; il s'y transporta aussitôt avec un corps de troupes aguerries et vint l'assiéger. Ce fut inutilement; il n'obtint aucun avantage, bien qu'il le tînt investi et bloqué pendant treize mois entiers.

Sur ces entrefaites, une trêve fut conclue. Henri IV venait d'abjurer la Réforme, et, par son retour à la religion de ses pères, de détruire le grand obstacle à la reconnaissance de sa légitimité. Bois-Rosé, — nous dit un historien du temps, — « fut le premier qui, durant la « trêve, alla à Saint-Denys montrer le chemin aux li« gueurs de reconnaître le roy, lequel le continua « gouverneur dedans Fescamps et Lillebonne. »

Tout pouvait lui faire espérer de conserver le gouvernement de sa conquête. Bois-Rosé eut bientôt une épreuve qu'il surmonta en loyal serviteur du roi et en grand cœur. Ce fut en effet une convention intervenue entre Henri et divers chefs de corps faisant leur soumission que le Bourg-Baudoin serait démantelé et « razé; ce « que ledit de Bois-Rosé, ayant reçu commission pour « en faire la démolition, exécuta aussi franchement « qu'il s'était remis (sans avoir entré en aucun traité) « en l'obéissance de son roy. »

H. de Lusilly.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427, 434 et 457.)

—

XX

Antoine et Céline, qui étaient partis de Staviator un peu après Jeanne et Charlot, étaient peut-être ceux des douze enfants de la veuve qui se trouvaient dans les meilleures conditions pour effectuer leur voyage sans encombre.

Aîné des garçons, Antoine n'avait pas encore l'âge d'un homme, mais il en possédait déjà presque toutes les qualités physiques et morales.

Grand, robuste, froid, résolu, il avait mûri de bonne heure en exerçant chez sa mère le rôle de second chef de famille.

Armé d'un gros bâton, il se mit en route avec sa tranquillité ordinaire, tranquillité qui n'était chez lui ni l'apathie ni l'insouciance, mais qui cachait au contraire une âme noble et chaleureuse.

Céline, elle, n'était pas embarrassante.

Petite, maigre, nerveuse, elle était douée, quoique bien jeune encore, d'une activité infatigable.

Le frère et la sœur marchèrent longtemps côte à côte.

Ils étaient restés silencieux.

Céline savait qu'Antoine n'aimait pas beaucoup à parler.

Quant à elle, les incidents du chemin et ses propres pensées l'occupaient suffisamment.

Tout à coup son frère lui dit :

— Tu n'as ni faim, ni soif, ni froid, ni sommeil?

— Non! répondit-elle.

Un peu plus loin, il ajouta en se baissant :

— Monte sur mon dos.

— Je ne suis pas lasse.

— Bien vrai?

— Je t'assure.

Antoine fouilla à sa poche et en tira une belle pomme qu'il mit dans la main de sa sœur. Celle-ci ne la refusa point et la croqua avec un certain plaisir.

— J'en ai encore trois, reprit-il.

Mais il n'ajouta point qu'il possédait aussi vingt-cinq centimes. C'était une surprise qu'il ménageait à sa sœur. Il se proposait, en revenant de Liesse, d'entrer avec elle dans un cabaret, d'y prendre deux chopes, un sou de pain, et de la laisser dormir une heure ou deux pour qu'elle fût bien reposée.

Céline, d'ailleurs, se savait parfaitement protégée, et elle n'était pas ingrate.

Après avoir mangé sa pomme, elle réfléchit quelques instants, déploya un morceau de papier, et présenta à son frère un morceau de chocolat.

C'était une tablette que la marquise de Saint-Albans lui avait donnée, il y avait au moins dix-huit mois, et que Céline avait conservée avec soin, la réservant pour une circonstance solennelle.

Antoine fit semblant de mordre au don de sa sœur, mais il le respecta scrupuleusement, il le serra pour le lui rendre dès qu'elle aurait faim.

Ils avançaient toujours.

A l'entrée d'un village, Antoine s'arrêta et étendit la main vers un point de l'horizon.

— Vois-tu quelque chose, Céline?

— Une flamme rouge.

— C'est le feu.

— Un incendie! murmura la petite avec un geste d'effroi.

— Allons vite! reprit Antoine : dans ces moments-là chacun se doit assistance.

Céline se redressa fièrement, comme si son aide eût pu être bien utile et comme si les paroles de son frère, qu'il n'appliquait qu'à lui, eussent été prononcées pour eux deux.

Toutefois, elle ne put se défendre d'une secrète appréhension.

— C'est peut-être la cheminée d'une usine? dit-elle.

— Oui, répéta Antoine paisiblement, c'est peut-être la cheminée d'une usine.

Pendant ce temps, quelques hommes traversèrent, en courant, le village endormi, et s'en allèrent frapper à une porte.

L'obscurité régnait, car ce village ne sera éclairé au gaz que l'année prochaine, mais ces hommes en connaisaient parfaitement les rues étroites et tortueuses.

Dès qu'ils furent parvenus à destination, les uns heurtèrent à coups redoublés, tandis que les autres crièrent :

— Capitaine Géranion! capitaine Géranion!

Enfin une dame, vêtue du simple appareil composé d'une camisole et d'un peignoir, entre-bâilla une fenêtre et dit :

— Qu'y a-t-il?

— Le feu est chez les Latouraille! répondirent plusieurs voix à la fois. Prévenez le capitaine.

Puis les hommes s'éloignèrent en se disant :

— Le capitaine est prévenu; tout va bien.

La dame, qui n'était autre que madame Géranion en personne, fit un geste de désolation poignante, et fut quelque temps à se remettre.

Puis elle referma la fenêtre.

— Chez les Latouraille! murmura-t-elle... Et on veut que j'envoie mon mari se jeter dans le feu... jamais!

Elle remonta doucement, bouleversée de remords anticipés, mais décidée à ne rien dire.

Au bout de l'escalier, elle rencontra M. Géranion, revêtu, lui aussi, d'un négligé sommaire.

Tous deux frisaient la cinquantaine. M. Géranion, capitaine de la garde nationale et des pompiers, était beau encore. Madame Géranion n'était remarquable que le dimanche, en grande toilette.

Ils se regardèrent un instant en silence

— Debout et circulant dans votre intérieur à onze heures du soir! dit enfin M. Géranion d'un ton de mécontentement qui n'était peut-être que de l'inquiétude annonçant la plus vive tendresse. Quel est ce mystère? D'où vient que vous êtes sur pied, madame, alors que tous les honnêtes gens se livrent aux douceurs du sommeil? Seriez-vous indisposée? Le cas échéant, je vole mander le docteur.

— Non, capitaine, non; c'est inutile.

— Que se passe-t-il donc d'anormal en ma demeure?

— Rien.

— Ce serait peu de chose.

Il jeta autour de lui un coup d'œil soupçonneux.

O la plus subtile des épouses! reprit-il ensuite : vainement vous essayez de feindre; je m'aperçois comme deux et deux font quatre que vous n'êtes pas dans votre assiette ordinaire. Vous me trompez, madame! il y a ici, dans ces murs, quelque événement capital que vous voulez soustraire à mon contrôle.

— Ah! capitaine, je vous jure...

— Ne jurez pas; j'ai entendu des cris, des vociférations, des hurlements...

— En rêve!

— En rêve?

Le capitaine resta quelques secondes confondu et hésitant; puis, reprenant ses convictions un instant ébranlées :

— Était-ce aussi un rêve, madame, continua-t-il, le soir où des orphéonistes sont venus donner une sérénade andalouse sous votre balcon fleuri?

Ce concert avait sans doute déterminé une crise, car madame Géranion n'en put supporter le souvenir. L'hommage des orphéons avait été réellement décerné à M. Géranion, justement célèbre comme capitaine dans sa localité. Profondément blessée de s'en voir attribuer de nouveau l'honneur flatteur mais compromettant, furieuse d'entendre son mari évoquer ce fait à un moment où il s'étonnait de la trouver levée à cette heure tardive, l'épouse irréprochable résolut de dissiper l'ombre même d'un soupçon par la révélation pure et simple des causes de son réveil.

Cependant, comme elle était la bonté même, les périls au-devant desquels elle eût alors envoyé son mari passèrent avant toute autre considération.

— Vous venez à bon droit de me faire observer qu'il est temps de se livrer au repos, dit-elle. Bonne nuit donc! demain nous reprendrons cet entretien.

Mais le tumulte éclata derechef dans la rue.

Les cris retentirent :

— Capitaine Géranion! capitaine Géranion!

Puis ces mots lugubres :

— Le feu est chez les Latouraille!

Madame Géranion laissa tomber le flambeau qu'elle tenait à la main et s'élança dans les bras de son mari.

— Tu n'iras pas! dit-elle d'une voix haletante; je fermerai les portes à double tour, je me cramponnerai à tes vêtements... mais tu n'iras pas!

— On est déjà venu?

— Oui.

— Et tu me le cachais?

— Oui.

— Épouse sublime! Je n'ai pas le courage de te blâmer, mais sache bien, une fois pour toutes, que j'aime mieux m'exposer au trépas qu'au reproche d'avoir manqué à mes fonctions.

Madame Géranion comprit qu'elle n'obtiendrait rien; elle le comprit bien davantage lorsque le capitaine ajouta, d'un air à la fois ému et imposant :

— Prévenez mon fils et ma fille; qu'ils s'habillent! Si je ne dois plus les revoir, je veux au moins les avoir embrassés avant de partir. Il est bon, d'ailleurs, il est salutaire que mon fils apprenne de bonne heure comment un honnête homme sait s'arracher aux délices de

la vie privée lorsqu'il a à accomplir la corvée d'un grand devoir patriotique.

Les gens d'en bas s'impatientaient et continuaient leur vacarme.

Le capitaine ouvrit une fenêtre et se présenta à son balcon.

— Braves pompiers, dit-il d'une voix ferme...

Il s'interrompit, et se penchant vers la rue :

— La pompe est en état?

— Oui, oui.

— Combien d'hommes sous les armes?

— Sept.

— En uniforme?

— Trois.

— Les Candavaine y sont-ils?

— Pas encore.

— Ni le père ni le fils?

— Non.

— C'est bien ; je les tancerai dans un ordre du jour motivé.

— Ça presse! cria une voix. Le lieutenant Blanchetois voulait partir avec la pompe.

— Moi seul dois marcher en tête de la pompe! répliqua le capitaine d'un ton d'autorité. Si je succombe en allant au feu, le lieutenant prendra le commandement; moi vivant, je ne reconnais à personne le droit de me remplacer.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles.

Le capitaine le calma d'un geste bienveillant, et dit :

— Braves pompiers, ce n'est pas la première fois que nous nous rencontrons ensemble sur le chemin de l'honneur. Unis pour veiller au salut du foyer ainsi qu'à la défense du territoire, j'affirme que si l'étranger osait jamais envahir la France, il n'en sortirait pas. (*Bravos prolongés.*) En attendant ce jour mémorable, continuons nos obscurs et glorieux travaux, rendons les orphelins à leurs mères et les mères aux orphelins. (*Très-bien!*) Vos applaudissements, braves pompiers, devraient m'encourager à exprimer avec plus de développement des sentiments qui, s'ils ne sont que dans ma bouche, sont aussi dans le cœur de tous. (*Oui! oui!*) Mais, quelle que soit l'éloquence des mots, l'éloquence des actes la surpasse. (*C'est vrai!*) N'oublions pas que des infortunés gémissent et périssent peut-être au milieu des flammes en invoquant notre secours. Précédez-moi, rangez-vous en bon ordre autour de la pompe; soyons, comme toujours, dignes de nous-mêmes. Allez! le temps de passer mon uniforme, et je suis à vous.

Cette allocution fut saluée par des cris : Vive le capitaine! vive le capitaine!

Toutefois, M. Géranion ne resta pas longtemps à en savourer la douceur.

Il rentra vivement chez lui pour mettre son uniforme et courir ensuite sur le théâtre du sinistre.

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438 et 453.)

Marcelle et moi poussons de gros soupirs qui ont des causes différentes. De mon lit je cherche à la rassurer. La petite secousse que je ressens et le doux balancement qui la suit me paraissent des plus agréables. Je m'endors en lui prêchant l'espérance, toujours dans ma présomptueuse ignorance.

Quel réveil, Gertrude! Il est à peine quatre heures du matin. Du balancement si doux naissent d'affreuses nausées, la tête et le cœur tournent, le mal de mer, le terrible mal de mer a fait invasion dans le paquebot!

Bien souvent, en voyant s'élancer gracieusement sur les flots les bateaux rapides, j'ai envié ceux qu'ils portaient. J'ignorais alors ce que pouvait receler de souffrances chacune de ces ondulations charmantes. Il y a comme un va-et-vient lugubre sur le bateau: on cherche l'air, le grand air.

Mais l'air ne dissipe pas le mal étrange dont on sent l'étreinte. Hommes et femmes marchent en trébuchant, c'est un bruit de soupirs à fendre l'âme. Que ne donnerait-on pas pour arrêter, ne fût-ce qu'un instant, ce balancement perfide! Mais non, il faut le sentir encore, le sentir toujours. Tout remue autour de nous, et sous nos pieds mal affermis le sol mouvant semble se dérober.

Enfin, l'air dont je vais m'abreuver diminue mon malaise ; et je clos ici, ma chère Gertrude, le chapitre de mes doléances personnelles. J'ai pu passer mon après-midi sur le pont, au milieu d'Anglaises qui regardent avec un certain dédain les femmes chancelantes qui les coudoient; de Françaises qui ont vaincu leur mal et qui se prélassent vaniteusement; de bonnes religieuses qui souffrent en silence et gémissent en secret; de quelques évêques missionnaires. Ceux-ci, dont la santé est livrée à tous les hasards, regardent le mal de mer comme l'ombre d'une souffrance.

Le monsieur bavard qui avait voyagé avec nous de Lyon à Marseille pérorait là; et, fort impertinemment, venait fumer jusque sous le nez de M. de Rabière, dont il avait encore la désapprobation sur le cœur.

Mais je détourne les yeux. Le monde entier, à part les êtres qui sont une partie de ma vie, m'est devenu momentanément indifférent. Je passe mon temps à sonder de l'œil ces flots profonds dont chaque soulèvement m'envoie une souffrance. Leur couleur noirâtre, qui rappelle celle des pierres vitrifiées, s'harmonise avec la couleur de mes pensées : je leur en voudrais, je crois, s'ils étaient bleus.

Au moment du dîner paraissent de nouvelles figures. Ce sont les malades du matin. Chacun essaye de se

composer une fière contenance autour de cette table légèrement mouvante; mais, hélas! plusieurs désertions ont eu lieu au premier service. Nous dînons assez gaiement. M. de Rabière me paraît au mieux avec ses voisins. Plusieurs beaux costumes religieux, tout à fait nouveaux pour moi, rompent l'uniformité des toilettes masculines.

Après le dîner, je reste là, ne m'y trouvant pas trop mal, et j'écoute d'une oreille la conversation à laquelle se mêle de loin en loin le monsieur bavard, qui est partout et qui connaît tout, comme ces ignorants qui posent pour l'homme universel!

Il m'avait paru fort respectueux pour les religieux, ses voisins; mais à peine ont-ils quitté la table, qu'il a fait brusquement volte-face, et qu'il a commencé une sortie contre les ordres monastiques. Un Anglais, évidemment protestant, mais homme d'esprit, lui donnait la réplique. Des religieux, le monsieur bavard passa tout naturellement au concile. Il en a prévu à l'avance les décisions, il les a jugées, il a blâmé énergiquement cette convocation d'évêques; il parle, il parle, il parle... à nous redonner à tous le mal de mer.

Une femme ne s'aventure guère dans ces graves questions, mais il m'était pénible, devant tous ces Anglais, d'entendre accumuler ainsi sottise sur sottise, ignorance sur ignorance. Notre docteur en théologie avait certainement de l'aplomb, mais enfin ses citations me paraissaient parfaitement erronées.

M. de Rabière écoutait tout cela le plus flegmatiquement du monde. L'orateur avait beau lancer des phrases qui semblaient de claires allusions à la discussion du wagon, il laissait passer et semblait tout occupé à peler une petite mandarine parfumée dont il me faisait admirer le délicat aménagement intérieur; mais j'aurais cependant parié qu'il ne perdait pas un mot de ce qui se disait.

Un gros Anglais, qui ne se gênait pas pour donner des signes d'ennui, interrompit soudain le discoureur par cette phrase qui sortit de sa bouche, précédée d'un effroyable bâillement :

— Il est très-bonne le bouillabaisse à Marseille! qui peut dire à mô comment se fait le bouillabaisse?

— Moi, monsieur! s'écria M. de Rabière vivement; c'est la chose la plus simple du monde. On fait cuire ensemble des foies de canards, des cuisses de grenouilles, des œufs de faisan, des pointes d'asperges; on épice fort, on fait frire, et on sert le tout.

Le monsieur bavard avait tressailli sur son banc à l'énoncé de cette bouillabaisse fantastique; et puis il avait regardé M. de Rabière comme pour l'interroger sur le but de cette mauvaise plaisanterie. L'air sérieux de M. de Rabière lui donna complétement le change, et il s'imagina qu'il allait prendre sa revanche.

— On voit bien que Monsieur n'est pas du Midi! dit-il, non sans dédain. Jamais pareilles choses ne sont entrées dans une bouillabaisse.

— Vous croyez, monsieur? demanda gravement M. de Rabière.

— J'en suis sûr: la bouillabaisse est faite de poissons de différentes espèces, monsieur.

— Et si je vous affirme, moi, qu'il entre dans la bouillabaisse des cuisses de grenouilles, des œufs de faisans, des pointes d'asperges et des foies de canards?

— Libre à vous, monsieur, mais ce n'est point à un homme du Midi que vous ferez croire cela.

— Mais si je l'ai entendu dire?

— Il y a tant de gens qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas! On a voulu vous mystifier.

— Fort bien, monsieur! dit M. de Rabière : je vous attendais là. Pour parler de la bouillabaisse, il faut être méridional, je vous l'accorde; mais croyez bien que, pour parler théologie, il faut être théologien.

Les Anglais ont souri dans leur barbe, et ont tourné la tête vers le monsieur bavard qui paraissait mal à l'aise. Il s'était lui-même enferré dans cette mystification.

— Je vous l'avoue, monsieur, a continué M. de Rabière, c'est en vous entendant discourir sur les conciles œcuméniques ou provinciaux, sur le pape, sur la tradition, qu'il m'est venu dans la pensée de composer cette bouillabaisse étrange qui a soulevé à bon droit vos réclamations. Il résulte de ceci que nous avons tous les deux parlé de choses que nous ne connaissions pas. Au reste, nous sommes dans un temps où l'on traite aussi légèrement des affaires pour lesquelles il faut des connaissances spéciales qui ne s'acquièrent que par le travail de toute une vie, que de la confection d'un mets. Croyez-moi, monsieur, laissons le pape gouverner l'Église, notre capitaine gouverner son paquebot, et les Marseillais donner la recette de la bouillabaisse. Vous savez la morale d'une des jolies fables de Lafontaine : « A chacun son métier, les vaches seront bien gardées! »

La discussion finit là pour moi, car je me levai pour aller rejoindre Marcelle, mais je sus qu'elle s'était continuée, et que le monsieur bavard s'était vu réduire au silence. Depuis ce moment, je n'aperçus son chapeau gris que de très-loin, la seule vue de M. de Rabière le faisait fuir à l'autre extrémité du bâtiment. Notre paquebot, portant légèrement tous ces grains de poussière qui pensent, qui souffrent, qui prient ou qui discutent, suit tranquillement son invisible chemin dans un sillage de neige liquide. Quelle est cette masse rocheuse qui s'élève du sein de la mer et qui paraît tailladée à coups de sabre?—C'est la Corse. Les montagnes ont encore des pentes toutes blanches de neige; les nuages vaporeux s'infiltrent entre leurs cimes sombres et les entourent d'une écharpe transparente et flottante du plus poétique effet. Je ne me lasse point de regarder ces pics sortant menaçants de leur couronne nuageuse. D'espace en espace on aperçoit des tas de roches blanches. Ce sont les villes et les villages de la

Corse. Nous avons doublé le petit cap, nous nous en éloignons à tire-d'ailes; une autre île surgit à notre gauche et dessine sur le ciel les pittoresques échancrures de ses sommets: c'est l'île d'Elbe. Une seconde fois l'ombre de Napoléon Ier nous apparait. On pourrait l'appeler le géant des îles: une île fut son berceau, une île fut sa prison, une île fut sa tombe! Tous les détails historiques de son séjour dans son petit royaume de l'île d'Elbe et de sa fuite nocturne me revenaient à la mémoire. Hélas! cet empire, dont son regard pouvait faire le tour, ne pouvait convenir à cet aigle qui avait tenu le monde dans ses serres.

Tout entière aux scènes dont cette île a été le théâtre, je n'accordai qu'un regard fugitif à l'île de Monte-Cristo qu'une voix nommait à mes côtés.

Mais on aperçoit la côte d'Italie! Il fait un clair de lune superbe. La courbe terrestre se dessine harmonieusement dans les flots, Civita-Vecchia nous apparaît sous une lumière qui a quelque chose de fantastique, ce qui l'embellit singulièrement. Le pont est encombré par les malles que les matelots retirent du fond de cale, et par les passagers qui veulent tous voir le port. Sur ce petit espace, que d'êtres différents! Les religieux, les zouaves pontificaux, les soldats, les gentlemen, les Anglais se mêlent et se confondent. On a jeté nos malles dans une barque; nous quittons le *Pausilippe*, et nous abordons à Civita-Vecchia pour accomplir les formalités d'usage ; puis nous courons vers la gare. Une demi-heure après, nous sommes en wagon, longeant la belle Méditerranée qui s'étend à perte de vue. Nos cœurs battent : voici la campagne romaine. Voici les rideaux de pins dessinant l'horizon; les bœufs romains la tête armée des belles cornes, de forme artistique; la chaîne des Apennins qui apparaît au soleil tout emmaillottée de neige; de ce côté, voici du maïs en gerbes; de cet autre, des amandiers en fleurs. Mais c'est bien Saint-Paul-Hors-les-Murs, qui apparaît à notre droite! Un salut à saint Paul, notre grand Apôtre, l'immortel converti, l'éloquent apologiste de notre foi. Mais voici que se rencontre aussi sur notre passage la Rome détruite, la Rome écroulée, la Rome païenne, personnifiée par cette déesse gigantesque, aux grands yeux creux, assise sur ce haut talus et qui, par le geste de sa main mutilée, semble nous souhaiter mélancoliquement la bienvenue! Les jeunes gens, qui se promènent sur la voie, ont bien l'air de compatriotes, sous le bel uniforme gris et rouge des soldats du Pape. Encore une respiration de notre locomotive, ma chère Gerty, et nous sommes à Rome. Nous y voici : nos pieds vont désormais fouler un sol sanctifié!

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



L'HOTEL CARNAVALET

—

La longue administration de M. le préfet Haussmann, en créant un Paris nouveau, a fait disparaître, hélas! sans égards, bien des vestiges précieux de l'ancien Paris.

Combien de vieilles rues qui péchaient peut-être contre la ligne droite, mais qui avaient le don de plaire à l'archéologue et à l'artiste, ont été emportées par les inflexibles alignements de nos boulevards monotones! Combien d'antiques logis ont été abattus par la pioche des démolisseurs, sans respect pour les hôtes illustres qui les avaient occupés aux jours passés, et sans souci de l'art qui, sur le bois ou la pierre, s'était ingénié à décorer leurs façades!

Je sais bien que les nécessités de notre vie moderne ne doivent pas être tyranniquement soumises au culte des choses anciennes; j'admets que de nouvelles demeures puissent remplacer, pour les fils, les demeures des pères, mais je n'en éprouve pas moins un sentiment de regret pour tout ce que nous avons vu disparaître en quelques années; et j'ai un peu de rancune contre ceux qui, d'une main si distraite et si légère, ont éparpillé et réduit en poudre tant de trésors de notre vieille cité.

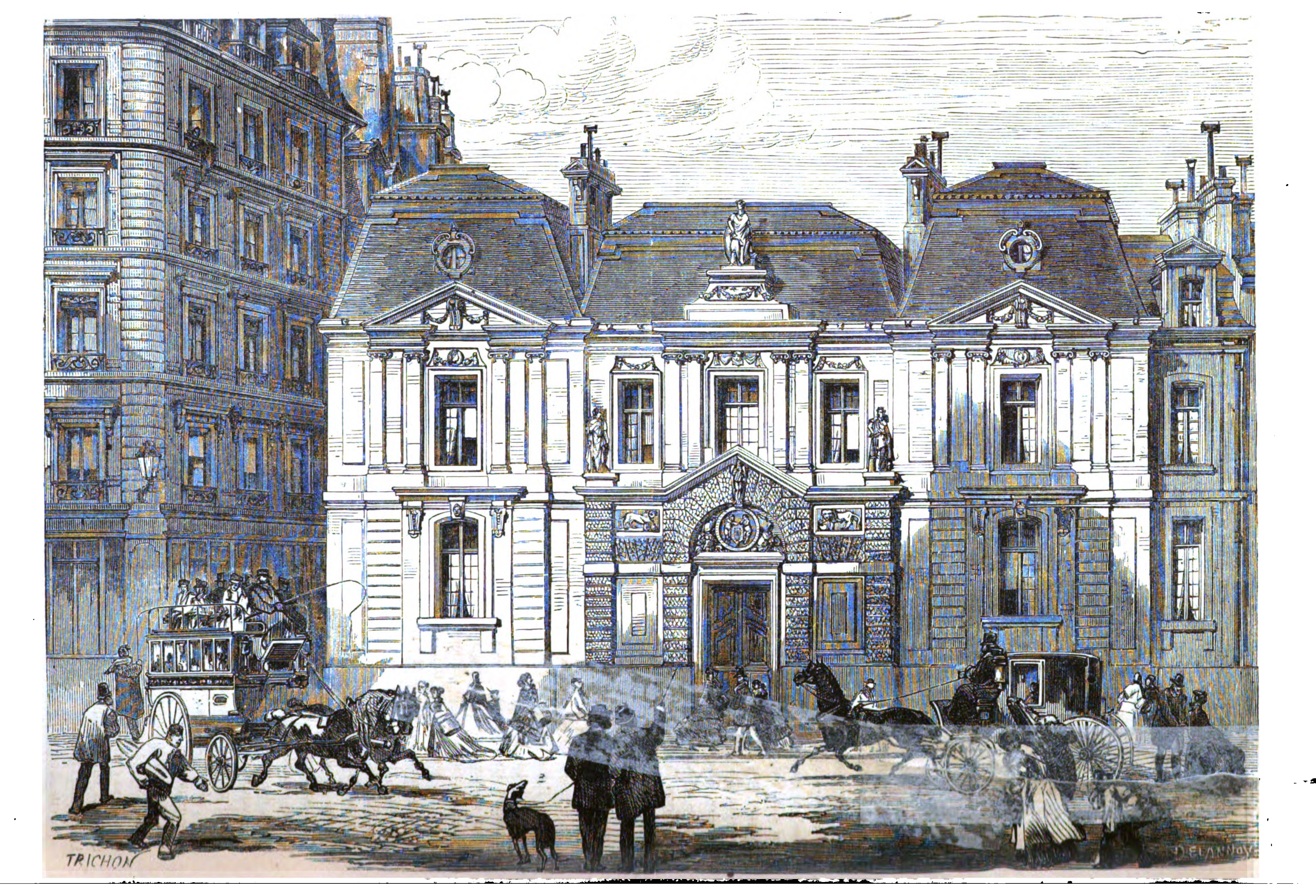
Je veux être juste toutefois, et je suis le premier à reconnaître que la même volonté, qui trop souvent a traité d'une façon bien absolue et bien dédaigneuse les vestiges de notre vieux Paris, a, par une compensation un peu tardive, décidé elle-même qu'elle sauverait du naufrage ce qui pourrait être sauvé.

Il y a déjà plusieurs années que M. Haussmann a ordonné la création d'un *Musée municipal* destiné à recueillir les reliques de la cité qui disparaît. Plans de l'ancien Paris aux différentes époques de son histoire, sculptures, inscriptions, épaves de toutes sortes destinées à éclairer ses annales : voilà ce qu'on a voulu rassembler dans une collection spéciale qui ressuscitât à nos yeux la ville de nos ancêtres!

L'idée de M. le préfet de la Seine était excellente; mais, une fois adoptée, il fallait aviser au meilleur moyen pratique de la réaliser avant tout, et trouver un local pour y installer la nouvelle collection.

Les salles du Louvre, celles de Cluny, sont déjà pleines à déborder : il était donc nécessaire de chercher ailleurs une demeure digne d'abriter l'héritage de nos pères, et de le conserver à nos arrière-neveux. Un logis du vieux Paris convenait seul pour conserver les débris du vieux Paris.

Un heureux hasard servit à souhait les désirs de l'administration : dans la rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, se trouvait mis en vente un ancien hôtel qui, depuis longtemps, renfermait un établissement d'éducation, l'*institution Verdot*.


TRICHON
D. LANNOY

Le Marais est, parmi les quartiers encore subsistants du vieux Paris, celui qui renferme le plus de monuments d'une époque reculée. Le Paris du XVIIe siècle y revit avec la place Royale et les beaux hôtels partout construits dans le voisinage. L'*Institution Verdot* était installée dans l'un des plus somptueux et des plus illustres, l'*Hôtel Carnavalet*.

C'est là que jadis madame de Sévigné habita pendant dix-neuf ans; c'est là qu'on semble respirer encore un parfum de cette société exquise, policée, lettrée, telle enfin qu'en aucun autre temps et en aucun autre pays on ne vit à la fois un plus merveilleux ensemble de toutes les grandes ou charmantes qualités qui constituent la dignité et l'honnêteté humaines.

C'est là que Paris a été le plus véritablement Paris, à l'époque où le génie de la France s'est déployé dans son plus noble essor : aussi est-ce bien là le lieu le mieux choisi pour établir une sorte de reliquaire où l'on conservera tout ce qui peut rappeller à la grande capitale ses titres séculaires à l'admiration du monde.

Encore quelques mois, et les portes du *Musée municipal* s'ouvriront au public; c'est le cas de retracer en quelques mots l'histoire de l'*Hôtel Carnavalet*.

N'eût-il pas pour lui le prestige d'un grand souvenir littéraire, l'*Hôtel Carnavalet* n'en serait pas moins l'un des plus précieux monuments de Paris; car il faut dire que Pierre Lescot en a tracé le plan, que Bullant a mis la dernière main à sa construction, que les peintres italiens qui décorèrent Fontainebleau ont orné ses lambris; et enfin que, sur sa façade, le ciseau de Jean Goujon a sculpté des merveilles.

Ce fut vers l'année 1550 qu'un président au Parlement de Paris, Jean de Ligneris, fit construire cet admirable hôtel. Le président était riche et il avait le sentiment des arts: il prouva à la fois sa munificence et son goût exquis.

Mais à peine Jean de Ligneris avait-il pris possession de sa demeure, que la mort vint l'y saisir... *Linquenda domus!* comme dit Horace.

En 1578, le fils du président céda l'hôtel à la veuve et au fils d'un gentilhomme breton, M. de Kernevenoy, qui avait changé son nom, un peu trop rude à l'oreille, en celui de *M. de Carnavalet*.

Les acquéreurs de l'hôtel bâti par Jean de Ligneris, y firent sculpter, dans certaines parties de l'ornementation, des masques, allusion parlante au *carnaval* que leur nom rappelait.

En l'année 1634, nouveau maître pour ce fastueux logis, M. d'Agaurri, magistrat du Dauphiné, l'acquit à beaux deniers comptants, et y fit exécuter, par Mansard, des remaniements nombreux.

Mais M. d'Agaurri, retenu loin de Paris par les devoirs de sa charge, ne put occuper lui-même son hôtel; il le mit en location, et jusqu'en 1677, madame de Lillebonne l'habita.

A cette époque, l'Hôtel Carnavalet se trouva de nouveau à louer : parmi les personnes qui visitèrent alors cette magnifique demeure, figurait une grande dame *bel-esprit*, mais du meilleur esprit, — madame la marquise de Sévigné.

La châtelaine des Rochers apprécia du premier coup d'œil tout le charme de cet hôtel placé au centre du quartier le plus mondain d'alors : la *Carnavalette*, — comme elle disait, — était complétement son affaire; mais madame de Sévigné, vous le savez, était un peu capricieuse, elle jugeait et agissait par boutades plutôt que par volonté suivie; il fallut deux années entières de pourparlers entre la spirituelle marquise et M. d'Agaurri pour que le bail fût enfin conclu.

Et, Dieu sait, pendant ce temps, combien de difficultés surgirent pour des riens! Tout était matière à discussion : un parquet à réparer, une porte à ouvrir ou à murer, et mille autres bagatelles de ce genre. Enfin, au mois d'octobre 1679, madame de Sévigné se trouva définitivement installée dans l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Pourquoi les murs sont-ils muets? Pourquoi, quand nous les interrogeons, ne peuvent-ils nous renvoyer l'écho de tant de conversations élevées et délicates, sévères et riantes, qu'ils ont entendues durant ces après-dînées où la marquise et ses amis devisaient de toutes choses et de quelques autres encore? — Oui, c'est là que sont écloses bon nombre de ces lettres charmantes que vous connaissez : feuilles légères jetées au vent du jour et portées par lui à travers deux siècles!

Aussi, comme depuis lors, l'hôtel a paru vide et désert en dépit des hôtes qui l'ont occupé! Madame de Sévigné y est remplacée par un fermier général, Brunet de Rancy, pendant le XVIIIe siècle; ensuite, on installe successivement à l'Hôtel Carnavalet le dépôt de la librairie, puis l'École des ponts-et-chaussées, et enfin l'*institution Verdot*. Bruit des écus comptés dans les coffres du financier, froissement confus des bouquins, l'algèbre et la géométrie entremêlant leurs X et leurs Y, les aspirants au concours général scandant leurs hémistiches latins : tout cela n'arrive guère jusqu'à notre attention, et l'Hôtel Carnavalet est toujours pour nous la demeure de madame de Sévigné.

Il le sera plus que jamais. Oui, marquise, il nous plaît que vous, la Parisienne par excellence, vous serviez de patronne à tout ce qui nous rappellera notre vieille cité! Paris, *la grand'ville*, vous prend volontiers pour marraine devant la postérité, vous qui avez si bien résumé en vous-même deux qualités qu'elle revendique comme étant les traits distinctifs de son caractère : le don de penser fièrement et de parler avec finesse.

EDMOND GUÉRARD.



LE COURRIER PERSAN

(Voir pages 418, 442 et 459.)

—

Tout cela s'est passé avec la rapidité de la pensée.

— Allah! Allah! s'écrie, abasourdi de surprise, le vieux Mahométan. Qu'allez-vous devenir, Ismaël? Cet horrible avorton n'est-il pas un suppôt de l'enfer?

L'étonnement du vieillard augmente en voyant le courrier ne témoigner aucune inquiétude. L'importance d'une pareille aventure n'est pourtant pas douteuse.

Ismaël, pour toute réponse, applique en souriant deux doigts sur sa bouche; un sifflement incisif, et, malgré cela, modulé, prolongé comme certains cris d'oiseaux nocturnes, se fait entendre.

Peu d'instants après, de véritables hurlements y répondent.

En même temps, Giafar, qu'un coup de stylet avait transporté de rage, se montre au pied de la montagne, franchit la passerelle et s'arrête au milieu de la vaste excavation qui sert de logis au pâtre.

Les crins hérissés, la narine frémissante, l'œil chargé de flammes, le noble animal traîne après lui, avec une indescriptible horreur, une masse inerte, informe, sanglante, poudreuse, et qui déjà n'offre plus signe de vie.

On devine plutôt qu'on ne reconnaît l'audacieux Nazir.

Le monstrueux personnage, victime d'une folle entreprise, a été promptement jeté en arrière par un cheval qui n'a jamais supporté d'autre cavalier que son maître. Au coup de sifflet d'Ismaël, Giafar a violemment tourné sur lui-même. Or, il se trouvait en ce moment dans une sorte de sillon creusé presque verticalement dans le flanc de la colline surnommée avec raison les Roches-Périlleuses. Le retour de Giafar exigeait, pour ainsi dire, une pirouette sur ses jambes de derrière. L'animal se cabre; Nazir, accroché à la crinière, frissonne de terreur, d'autant plus que tout près de là s'ouvre une énorme crevasse conduisant au précipice.

Transporté d'épouvante, la tête perdue, et n'écoutant, comme un homme qui se noie, que de maladroites inspirations, le nain du Tadjick, en glissant malgré lui de la tête à la croupe du cheval, s'est fatalement cramponné à la queue de Giafar.

Le reste se conçoit aisément.

Le cheval exaspéré s'est précipité à travers les rochers escarpés, à travers les buissons, avec emportement, avec furie ; et Nazir, que son dévouement pour le chef des ennemis du royaume a fort mal servi, succombe au supplice qui, autrefois, punissait les grands criminels.

Il est là, brisé, meurtri, anéanti et montrant encore, au delà du trépas, le rictus diabolique, mélange d'amertume et de méchanceté, qui formait le trait caractéristique de cette individualité singulière.

De la poitrine du nain, s'échappe un pli carré, que le pâtre, averti par Ismaël, s'empresse de ramasser et de lui remettre.

— Mon message! s'écrie avec stupeur le courrier persan.

— Avouons, observa son hôte, que les adversaires du gouvernement avaient là un intrépide serviteur, et que sa mort, dont il est seul cause, n'est pas à regretter.

— Un monstre de moins sur la terre! réplique avec un triste sourire le courrier, moins frappé de la laideur morale de Nazir, qui, en définitive, n'a fait que son devoir... d'ennemi, que de l'execrable difformité physique du pauvre diable.

Et Ismaël, un peu rêveur et poëte sans le savoir, comme tous les Orientaux, contemple d'un regard mélancolique le corps inanimé auquel bientôt la sépulture s ra donnée par le vieux solitaire des Roches-Périlleuses.

— Et maintenant, dit résolùment l'homme dévoué au Sadri-Azem, à mon tour de partir!

— Décidément? demande avec sollicitude le vieillard.

— Décidément.

— Mais, dans un tel état de faiblesse, mon ami, c'est la mort!

— Au contraire, c'est la vie!... Allons, père, encore un petit service!

— Et lequel?

— Giafar n'est pas un coursier comme les autres. Voyez son regard, voyez ses oreilles! Quelle intelligence! quelle expression!... Il m'entend, me comprend, et ses piétinements d'impatience me répondent.

— Que dois-je faire?

— M'aider à me hisser sur son dos... Ah! misère de moi! quelles courbatures, quelles brisures! gémit involontairement le malheureux courrier.

— Ensuite? questionna l'obéissant gardeur de chèvres.

— Vous voyez, au lieu de selle, une simple peau de mouton liée autour des reins par une sangle; étendez-moi là-dessus... Bien!... Attachez-moi solidement par le corps à cette sangle, par les pieds à la croupe, et par les mains à la crinière.

— Voilà qui est fait! et perdissiez-vous connaissance, accident fort probable, il est impossible que vous tombiez de cheval.

— C'est ce que je souhaite avant tout. Merci et adieu!

— Allah vous conduise!

Et le vieux musulman, qui, dans sa longue existence



fut témoin de bien des choses, ne peut s'empêcher d'admirer l'héroïsme d'un homme décidé à perdre la vie plutôt que de ne pas accomplir son devoir.

Une exclamation particulière a suffi pour lancer immédiatement le brave Giafar au galop. L'animal, reposé pendant plus d'une journée, a reconquis toute sa vigueur. Nous le voyons prendre son essor avec des hennissements joyeux; rien désormais ne doit ralentir sa course.

Et quand auront disparu sous ses pas rapides les dernières étapes solitaires, les nombreux témoins de cette course folle à travers plaines, ravins, rochers et villages, éprouveront une surprise immense devant une scène fugitive comme un éclair, scène que peuvent imaginer ceux de nos lecteurs sous les yeux desquels a passé une belle gravure bien connue à Paris, et dont le sujet est le supplice de l'aventurier russe Mazeppa.

IV

LE RETOUR

L'après-midi du même jour nous retrouve à Téhéran. L'action, cette fois, se passera dans la grande cour de la splendide résidence du souverain de la Perse.

A première vue, il est certain que, de par sa volonté toute-puissante, quelque événement extraordinaire se prépare. Le beau portail qui donne accès dans le palais a été ouvert à deux battants. Une foule d'habitants, invités à son de trompe, se sont empressés d'accourir; ils occupent la majeure partie du vaste emplacement, et, malgré la pénétrante chaleur contre laquelle rien ne les abrite, attendu que l'ombre est justement de l'autre côté, le long des bâtiments, pas un ne songe à quitter sa place.

Au bas du perron, des gardes maintiennent libre un certain espace, un peu exhaussé, et recouvert d'un large tapis dont les riches couleurs éclatent au soleil.

Au centre, un bloc de bois d'un demi-mètre cube environ excite la curiosité générale.

— Que va-t-il donc se passer? demande chaque nouvelle personne qui entre dans la cour.

L'apparition d'un esclave éthiopien, noir comme l'ébène, vêtu de rouge et armé d'une grande lame étincelante, est une réponse vivante qui procure à tout le monde un horrible frisson.

Le nègre, fièrement campé, le poing gauche sur la hanche, la main droite sur la poignée de son arme, ressemble à un fantastique barbier attendant poliment la pratique.

C'est le bourreau, et le cube de bois est un billot!

— Une exécution! et à qui donc va-t-on trancher la tête en si grande cérémonie?

Cette question, murmurée à voix basse, est bientôt satisfaite. Une agitation particulière se produit en avant de la porte du palais. Elle annonce l'arrivée du souverain.

En effet, le schah de Perse ne tarde pas à paraître. Il vient s'asseoir sur des coussins écarlates brodés d'or, étalés d'avance par des esclaves sur la terrasse que forme le vaste perron.

Sa Magnificence veut assister, contre son habitude, à l'exécution d'un jugement suprême.

— Le condamné est donc un personnage important?

Le choix d'un pareil lieu l'indiquait déjà. La présence du prince le prouverait au moins crédule.

— Mais encore une fois, qui donc va passer par les terribles mains du bourreau noir vêtu de rouge?

L'ardente curiosité de la foule s'efface au même instant sous l'impression d'une indicible surprise. Dans le malheureux qui s'avance entre deux rangs de soldats, on a reconnu le Sadri-Azem ou grand vizir.

Le premier ministre échangerait volontiers son sort contre celui du moindre sujet du royaume. La haine jalouse de ses rivaux a aigri le cœur du souverain maître, et le Sadri-Azem, sévèrement mis en demeure de fournir des renseignements positifs sur l'expédition dirigée contre l'insaisissable et invincible Timour-Kan, va payer de sa tête l'absence de toute nouvelle relative à cette affaire.

— Seigneur! a osé dire pour sa défense le Sadri-Azem, j'ai envoyé un courrier dont la mission était de revenir ce matin. Je connais cet homme, il m'est dévoué. Sans d'insurmontables difficultés il serait ici : chaque instant peut le voir arriver.

— Et parce qu'il a plu à un vizir indigne de ma confiance d'exiger l'impossible pour réparer la faute qu'il commettait lui-même en ne faisant pas seulement le possible, répond le sévère autocrate, il en résulterait de ma part une indulgence extraordinaire? Non! non! le délai fixé avant-hier est écoulé : il ne doit plus y en avoir d'autre que le retard nécessité par la convocation solennelle de tous les habitants de notre capitale. Je prétends que le châtiment soit proportionné au crime de lèse-nation qui vous est reproché.

Que répondre à cela?

Vainement la famille du malheureux Mirza est venue se jeter aux genoux du souverain; vainement ses anciens droits à moins de rigueur ont été rappelés par quelques imprudents : la volonté du despote est demeurée inébranlable. On a préparé le billot, averti le bourreau, convoqué une assistance nombreuse. Rien ne manque à la satisfaction des courtisans qui ont juré de perdre le grand vizir.

En arrivant sur le lieu choisi pour son exécution, Mirza se soutient à peine; il est d'une pâleur livide, on voit de grosses larmes rouler de ses yeux sur son visage.

Le Sadri-Azem n'est pourtant point un lâche; mais

la fermeté de cet homme, déjà fort avancé en âge, peut-elle empêcher ses entrailles de frémir en songeant à sa femme, à ses enfants, à ses petits enfants, dont les déchirants adieux retentissent encore à son oreille et plus jusqu'au fond de son cœur?

Un regard dirigé vers le haut du perron où siége le prince au milieu d'un cercle de courtisans, trahit moins une espérance qu'un suprême appel à un peu de miséricorde.

— Seigneur! ose une dernière fois murmurer non le ministre, mais le père de famille...

Un geste terrible ordonne aux soldats d'entraîner le condamné, au bourreau d'accomplir sa cruelle besogne.

Il n'y a plus à hésiter.

Deux gardes veulent s'emparer du Sadri-Azem. Ce mouvement a rendu à Mirza tout son courage : il repousse doucement les soldats, vient s'agenouiller librement sur le tapis et pose lui-même sa tête blanche sur le fatal billot.

Saïd, le bourreau noir, prend une position solide sur ses pieds. Alors sa main droite, armée du sinistre glaive, mesure la distance, calcule sa portée, puis, décrivant rapidement une courbe au-dessus de sa tête, va retomber sur celle du Sadri-Azem...

Tout à coup une agitation sans exemple se manifeste au sein de la nombreuse assistance.

L'exécuteur troublé s'arrête...

Le souverain lui-même, furieux à l'unique soupçon d'une émeute en faveur de l'homme qu'il a condamné à mourir, se lève et regarde. Alors, comme à tout le monde, une exclamation d'inexprimable étonnement lui échappe.

La foule, effrayée d'un bruit extérieur, s'est retournée et n'a eu que le temps de se jeter précipitamment en arrière, en voyant un cheval entrer comme un ouragan dans la cour du palais.

L'animal, blanc d'écume, les yeux démesurément ouverts, les naseaux fumants, le poitrail déchiré, les flancs ensanglantés, arrive avec une rapidité vertigineuse.

Cependant il n'a pas atteint le milieu de la cour, qu'il tombe essoufflé, haletant, près de mourir...

Mais ce qui dépasse toute imagination, c'est de voir, étendu, attaché sur les épaules de ce cheval, un homme! et de reconnaître en cet homme Ismaël!

Nulle parole ne saurait exprimer l'émotion de la multitude; rien non plus ne pourrait dire ce qu'il y a d'étrangement éloquent en faveur du courrier dans le seul aspect de cette apparition soudaine.

Un sentiment instinctif a porté les plus proches à délier Ismaël; mais, exténué, brisé, courbaturé, le brave messager ne peut émettre une seule réponse à toutes les questions qui pleuvent autour de lui. Néanmoins il parvient à plonger une main dans sa poitrine, et, rencontrant le parchemin signé du chef des troupes du gouvernement, il le présente à Mirza lui-même, qui s'est empressé d'accourir dès que le nom d'Ismaël a été le signal de sa délivrance.

Le message est lu à haute voix, et ce qui frappe le plus vivement l'autocrate persan, c'est moins le bonheur inespéré du grand vizir que l'immensité du service rendu à ses braves guerriers par Ismaël.

Alors éclatent les nobles sentiments qui, en de certaines occasions, manquent rarement, même aux despotes réputés les plus cruellement insensibles.

L'état du courrier exige des soins immédiats.

— Que cet homme, ordonne Sa Magnificence, reçoive dans un appartement du palais tous les secours nécessaires, et que son cheval soit transporté dans nos écuries.

Triste pour ses rivaux, cet événement est tellement heureux pour le Sadri-Azem, que le vieillard ne sait comment exprimer à Ismaël toute sa joie et toute sa reconnaissance. Aussi n'est-ce pas seulement au palais qu'il installe son sauveur, mais dans sa propre demeure, où l'on ne peut mettre en doute que les meilleurs soins lui soient prodigués; et le courageux messager ne revient à son état ordinaire que pour assister aux vives actions de grâce que lui adresse la nombreuse famille dont il a sauvé le chef.

Un mois après, par une superbe journée, il y avait fête à Téhéran.

La population, réunie sur la grande place, étalait au soleil les miroitantes couleurs des costumes les plus variés, les plus élégants, les plus riches.

Le souverain passait en revue un corps d'armée arrivé récemment des frontières qui avoisinent l'Inde. Ce corps, envoyé pour secourir Sar-Mohammed, était enfin parvenu, non sans de rudes engagements et de cruels sacrifices d'hommes et de chevaux, à réduire complétement les perfides entreprises de l'intelligent et redoutable Timour-Kan.

Ajoutons, ce qui déjà se devine, que le Tadjick, victime d'une témérité folle, était tombé mortellement blessé par le général persan lui-même, à qui certainement le sort devait bien cette revanche.

A cette revue on admirait à la fois l'autocrate monté sur une belle jument du Caucase, blanche comme la neige, et un fier cheval arabe, tout noir, conduit par un cavalier de qui chacun pouvait dire, chose rare :

— Voilà un homme heureux!

Cet homme était Ismaël, promu au grade fort envié de courrier officiel du gouvernement; et qui, en s'élevant, n'avait point oublié le principal instrument de sa fortune : le non moins intrépide Giafar.

ALFRED SEGUIN.

— Fin. —



ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326 349, 412 et 162.)

—

Le sire de Joinville; contraste entre son caractère et celui du roi ; naïve discussion religieuse entre eux. — Belle parole de saint Louis au roi d'Angleterre. — Justice de Louis IX. — L'abbé de Cluny. — Le chêne de Vincennes. — Le jardin de Paris. — Restitution des propriétés confisquées par Philippe Auguste. — Décret d'Alexandre à l'égard des héritages sans possesseurs. — Le roi dans sa famille. — Éloge de Marguerite de Provence. — Les enfants de France — Le chapel de roses. — Instructions du roi à ses enfants. — Mariage de la princesse Isabelle avec le roi de Navarre. — Fiançailles du comte d'Artois. — Fiançailles du fils du roi de France. — Mort de ce jeune prince.

Laissons Joinville nous raconter lui-même l'un de ces entretiens religieux auxquels saint Louis se plaisait fort.

Il m'appelle une fois, et me dit : « Vous êtes un homme de sens si subtil que je n'ose vous parler de choses touchant à Dieu, et j'ai appelé les moines qui sont ici parce que je vous vais faire une demande. »

« La demande fut telle : « Sénéchal, fit-il, qu'est-ce Dieu? » Et je lui dis : « Sire, c'est si bonne chose, que meilleure ne peut être. » — « Vraiment, fit-il, c'est bien répondu; car la réponse que vous avez faite est écrite en ce livre que je tiens à ma main. Or, je vous demande, fit-il, ce que vous aimeriez mieux, ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péché mortel? » Et moi, qui jamais ne lui mentis, je lui répondis que j'aimerais mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. Quand les moines furent partis, il m'appela tout seul, me fit asseoir à ses pieds, et me dit : « Vous parlâtes en étourdi et en fou; car il n'y a pas de lèpre aussi laide que d'être en péché mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable; c'est pourquoi il ne peut y avoir de lèpre si laide. Et il est vrai que quand l'homme meurt il est guéri de la lèpre du corps; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas, ni n'est certain qu'il ait eu un tel repentir, que Dieu lui ait pardonné. C'est pourquoi il doit avoir grand'peur que cette lèpre ne lui dure tant que Dieu sera en paradis. Aussi, je vous prie, fit-il, autant que je puis, d'habituer votre cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, à mieux aimer que tout mal advînt à votre corps par la lèpre et toute autre maladie, que si le péché mortel venait dans votre âme. »

« Il me demanda si je lavais les pieds aux pauvres le jour du Jeudi-Saint.

« — Sire, dis-je, quel malheur! les pieds de ces vilains, je ne les laverai pas.

« — Vraiment, fit-il, ce fut mal dit, car vous ne devez pas avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu d'abord et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver. »

L'esprit religieux de l'époque amenait souvent les entretiens sur de semblables sujets. C'est ainsi que, pendant le séjour du roi d'Angleterre en France, les deux princes discutèrent ce qui était le plus excellent, d'entendre la parole de Dieu ou de la méditer : saint Louis, qui goûtait extrêmement la prédication, préférait à tout un bon sermon, mais Henri III répondait qu'il aimait mieux encore s'entretenir avec Dieu que de l'entendre louer.

C'est dans un de ces entretiens que saint Louis dit cette magnifique parole :

— Si j'ai pu faire quelque chose pour le service de Notre-Seigneur Jésus-Christ (il était question de la croisade), combien n'en ai-je pas été récompensé! Il a daigné me faire supporter avec patience tous mes malheurs, et tel bienfait vaut mieux à lui seul que l'empire du monde!

Si le titre de saint est au-dessus de tous ceux de la terre, l'histoire a donné à saint Louis un de ces noms qui sont grands aussi, en le surnommant le justicier; et, en effet, le fils de Blanche de Castille avait ce grand culte de la justice et ce grand respect d'une des plus hautes prérogatives de la royauté, de celle qui rapproche le plus l'homme de Dieu : le droit de juger. Louis IX ne l'exerçait qu'entouré des plus sages conseils. Ceux de Joinville sont toujours prêts; plus d'une fois il rappelait à son royal maître ce qu'il avait osé lui dire au moment de sa rentrée en France : « Tandis que le roi séjournait à Hyères, afin de se procurer des chevaux pour venir en France, l'abbé de Cluny, qui fut depuis évêque d'Olive, lui fit présent de deux palefrois, qui vaudraient bien aujourd'hui cinq cents livres, un pour lui et l'autre pour la reine. Quand il lui eut fait ce présent, alors il dit au roi :

« — Sire, je viendrai demain vous parler de mes affaires.

« Quand vint le lendemain, l'abbé revint, le roi l'ouït très-attentivement et très-longuement. Quand l'abbé fut parti, je vins au roi et lui dis :

« — Je veux vous demander, s'il vous plaît, si vous avez ouï plus débonnairement l'abbé de Cluny, parce qu'il vous donna hier ces deux palefrois?

« Le roi pensa longuement et me dit:

« — Vraiment oui.

« — Sire, fis-je, c'est parce que je vous donne avis et conseil que vous défendiez à tous vos conseillers jurés, quand vous viendrez en France, de rien prendre de ceux qui auront affaire par-devant vous; car soyez certain que, s'ils prennent, ils en écouteront plus volontiers et plus attentivement ceux qui leur donnent, ainsi que vous avez fait pour l'abbé de Cluny.

« Alors le roi appela tout son conseil et leur rapporta aussitôt ce que je lui avais dit, et ils lui dirent que je lui avais donné un bon conseil. »

Qu'admirer davantage de saint Louis ou de Joinville? Heureux les rois qui ont de tels amis et qui savent les écouter!

Cette exacte justice, on le sait, saint Louis la rendait presque toujours lui-même, et le *chêne de Vincennes* est resté populaire comme devait l'être plus tard la poule au pot d'Henri IV.

« Mainte fois il advint qu'en été le roi allait s'asseoir au bois de Vincennes après sa messe, et s'accotait à un chêne, et nous faisait asseoir autour de lui; et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler sans empêchement d'huissiers ni d'autres gens, et alors il leur demandait de sa propre bouche :

« — Y a-t-il ici quelqu'un qui ait sa partie?

« Et ceux qui avaient leur partie se levaient, et alors il disait :

« — Taisez-vous tous et on vous expédiera l'un après l'autre.

« Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaine et monseigneur Geoffroi de Villette, et disait à l'un d'eux :

« — Expédiez-moi cette partie.

« Et quand il voyait quelque chose à amender dans la parole de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même l'amendait de sa bouche. Je vis quelquefois, en été, que, pour expédier ses gens, il venait dans le Jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de taffetas noir autour de son cou, très-bien peigné et sans coiffe, et un chapeau de paon blanc (de plumes de paon) sur sa tête; et il faisait étendre des tapis pour nous asseoir autour de lui; et tout le peuple qui avait affaire par devant lui se tenait autour de lui debout, et alors il les faisait expédier de la manière que je vous ai dit avant pour le bois de Vincennes (1). »

Ce *Jardin de Paris* dont parle Joinville était le jardin du Vieux Palais des comtes de Paris, qui, agrandi par Louis IX, prit le nom de Grand-Châtelet. On sait que ce Grand-Châtelet est maintenant le Palais de Justice.

La justice consciencieusement rendue, les intérêts de tous respectés et défendus, et par suite le commerce étendu et encouragé, ce fut le grand et sérieux progrès d'une époque où la féodalité était encore si forte et les droits de tous si peu compris; nous ne pouvons qu'indiquer ces changements auxquels le roi justicier donna tous ses soins et dont l'importance dépasse l'histoire intime que nous nous sommes proposé d'écrire. Nous nous contenterons de rappeler que l'extrême vigilance du roi ne se laissait tromper ni arrêter par aucun prétexte; plus l'oppresseur était puissant et riche, plus la sévérité royale était exacte à s'exercer. Mais ce que Louis IX redoutait plus que tout, c'était la possession illégitime des biens anciennement confisqués par la couronne; Philippe Auguste, entre autres, avait été peu scrupuleux à cet égard; son petit-fils poussa peut-être la loyauté trop loin en rendant à l'Angleterre une partie de ses anciennes possessions sur le territoire français. Toujours est-il qu'un certain nombre de familles, et même de communes, rentrèrent dans leurs biens; ceux des familles éteintes furent distribués aux pauvres. En autorisant le roi à disposer en leur faveur de ces héritages égarés, le pape ajoute à son décret ces paroles de juste éloge pour saint Louis : « Nous nous réjouissons jusqu'au fond de l'âme de voir que le Seigneur, semblable à l'étoile du matin, ne se couchant jamais afin d'éclairer les hommes, a versé en votre cœur les trésors infinis de sa grâce, a rempli votre âme de la clarté des vertus et des lumières de la justice. »

(1) Joinville.

Le saint roi, si bon père pour ses sujets, veillait lui-même avec un soin religieux sur sa jeune famille; il se rappelait les leçons de Blanche de Castille, et cherchait à donner à ses enfants ce que lui-même avait reçu de sa mère : l'héroïsme de la vertu. Le cœur de l'homme semble ne pouvoir porter à la fois qu'une affection à cette limite extrême qu'on appelle la passion, dernier mot de l'amour comme de la souffrance : c'est qu'hélas! aimer, c'est presque toujours souffrir; cette passion chez saint Louis fut l'amour filial; après Dieu, elle domina tout dans ce grand cœur, et nuisit peut-être à la part que Marguerite de Provence était en droit de réclamer. Joinville trouve le roi sévère pour elle. Pour n'en citer qu'un trait : lorsque Marguerite revenant de Jaffa par mer à Sayette débarqua, le sénéchal quitta le roi pour aller au-devant d'elle : « Quand je revins au roi, qui était en sa chapelle, il me demanda si la reine et les enfants étaient bien portants, et je lui dis que oui; et il me dit : « Je savais bien, quand vous vous levâtes « de devant moi, que vous alliez au-devant de la reine; « et pour cela j'ai fait attendre après vous pour le « sermon... »

Et pourtant Marguerite fut grande et courageuse à Damiette, et toutes les fois qu'elle est appelée à agir, elle montre unis le courage et la prudence; elle est touchante dans son amour maternel, elle l'est plus encore dans la manière dont elle partage les douleurs de son royal époux. Il est à regretter qu'elle n'ait pas eu, elle aussi, son intime historien : c'eût été sûrement une noble vie à montrer.

La jeune famille royale était très-nombreuse, et saint Louis réunissait souvent à sa table tous ses enfants, même les plus jeunes, leur faisant porter le vendredi, en souvenir de la sainte couronne d'épines, des chapelets de roses.

Le soir, il les faisait venir « devant lui, dit Joinville, et leur rapportait les faits des bons rois et des bons empereurs, et leur disait qu'ils devaient prendre exemple sur de tels hommes. Et il leur rapportait aussi les faits des mauvais princes qui, par leur luxure, et par

leurs rapines, et par leur avarice, avaient perdu leurs royaumes. »

« Et je vous rappelle ces choses, faisait-il, pour que vous vous en gardiez, afin que Dieu ne se courrouce pas contre vous. » Il leur faisait apprendre leurs heures de Notre-Dame, et leur faisait dire leurs heures du jour pour les accoutumer à ouïr leurs heures quand ils gouverneraient leurs terres. »

Peu de temps après le retour du roi, la princesse Isabelle, sa fille aînée, épousa le jeune roi de Navarre, Thibaut; de magnifiques noces s'étaient faites à Melun (1255); elles furent suivies des fiançailles du jeune comte d'Artois, âgé de dix ans, avec Amicie de Courtenay; de celles de Louis de France, le jeune héritier de la couronne royale, avec Bérengère de Castille, sa cousine. Ces fêtes rendirent à la cour la gaieté et les splendeurs qu'elle ne connaissait plus depuis la mort de Blanche de Castille et la retraite de la sœur du roi.

Louis de France n'était âgé que de seize ans; ce prince avait appelé sur lui la sollicitude spéciale de son père, non-seulement comme héritier du royaume, mais encore par les sérieuses vertus qui rayonnaient sous l'auréole d'une merveilleuse innocence. Sa piété, sa droiture, sa grandeur d'âme, rappelaient la jeunesse de saint Louis, et le roi remerciait le ciel d'avoir ainsi comblé de ses dons le futur souverain, car il eût redouté de confier ses peuples au second de ses fils, Philippe, dont le caractère ne lui inspirait que peu de confiance; c'est ainsi que jugent les hommes, et que les plus saints se trompent en croyant lire dans le livre de la Providence! Au milieu de cette juste sécurité, au moment des épousailles, qui devaient être suivies du couronnement, à Reims, du jeune prince, le souffle terrible de la mort vint éteindre les flambeaux de l'hyménée, et sa cruelle main briser la couronne prête à se poser sur ce jeune front; violente comme lorsqu'elle frappe ceux qui ne devraient pas mourir, ceux qu'il semble que la jeunesse et l'amour maternel devraient pouvoir leur disputer, en quelques jours elle enleva à la France ce jeune rejeton de la plus noble race, que le pape Alexandre IV appelait déjà le futur appui de l'Église et de la religion. C'était à ce noble enfant que le saint roi avait dit une fois, se sentant lui-même fort malade : « Beau fils, je te prie que tu te fasses aimer au peuple de ton royaume; j'aimerais mieux qu'un *escot* vînt d'Écosse ou quelque autre lointain estranger qui gouvernât le royaume bien et loyalement que si tu le gouvernais mal et en reproches! »

L'abbaye de Saint-Denis s'ouvrit tristement devant le blanc cercueil fleurdelisé porté sur les épaules de Henri III, et suivi des barons d'Angleterre et de France.

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Pendant que les ventes de tableaux vont leur train à l'hôtel Drouot, et que San Donato vide ses derniers écrins, nous avons été curieux de visiter cette Vierge de Raphaël qui attend au Louvre qu'on décide de son sort. Vous savez que cette toile est authentique, et qu'on en demande un million. Eh bien, malgré le million demandé, et qui a son prestige, malgré le grand nom qui signe cette œuvre si admirablement restaurée, cloisonnée, rentoilée, vernissée et mise en son jour dans une grande salle réservée, où, unique, elle seule attire et absorbe l'attention, malgré tout cet appareil de mise en scène, il est impossible de se faire à l'idée que l'on a complétement devant les yeux une inspiration du peintre sublime dont le nom domine le dernier sommet de l'art. On a beau se répéter que, outre l'authenticité du tableau respectable, l'on a là une des premières tentatives de l'élève du Pérugin, ou au moins un inappréciable autographe, la curiosité et l'admiration ne viennent qu'à demi satisfaites, et le million reste en route.

⁂ Les revues se sont multipliées avec les premiers beaux jours. Chaque matin nous apporte parade et carrousel sur la place de ce nom. La musique militaire, ce plaisir banal et facile du passant, va porter au loin la bonne nouvelle; les amateurs grimpent comme des lianes et des volubilis tout le long de la grille de la cour des Tuileries, pour savourer de tous leurs yeux les uniformes étincelants, et de toutes leurs oreilles les harmonies guerrières dont, en France, on ne se lasse pas; ajoutez à cela les longues files de voitures, omnibus et charrettes, coupées, arrêtées, confondues dans leur circulation et stationnant dans les rues, refoulées sur les places ou débordant sur les ponts encombrés, et vous aurez l'aspect d'une bonne matinée de flânerie pittoresque, encadrée dans un beau rayon de soleil luisant et bien clair, sinon bien chaud.

⁂ Une détermination récente et fort sage vient d'être prise par le nouveau jury d'exposition. On sait ce que c'est que le salon d'honneur, ce premier grand salon du palais des Champs-Elysées, si apprécié, si recherché, si exploité par les influences; si envié par les uns, si décrié par les autres. C'était là le rendez-vous de l'aristocratie de l'art. Quiconque avait l'oreille d'une Excellence, quiconque avait eu la bonne fortune d'un portrait officiel, quiconque avait obtenu une commande importante, un grand tableau de bataille, par exemple, jouissait du droit, quelle que fût, du reste, la lettre initiale de son nom, d'étaler son œuvre dans ce sanctuaire réservé, et d'y fixer l'attention d'un public tout fait et bien préparé. Le salon d'honneur constituait une inégalité flagrante dans la répartition des

places à l'exposition de peinture ; et si, au privilége de ce salon, un artiste pouvait ajouter l'avantage de la cimaise, sa réputation était faite. Aussi que d'intrigues on ourdissait, que de mouvements on se donnait pour arriver à ce sanctuaire, à ce saint des saints du temple de la fortune picturale ! Eh bien, réjouissez-vous, amis de la justice et de la naïve équité, le salon d'honneur n'est plus ; on y sera là comme partout, selon les droits et les hasards de son initiale. Le talent et le mérite pourront briller par eux-mêmes, et indépendamment de toutes pressions extérieures dans ce fameux salon, voire même sur la cimaise ! Honneur au nouveau jury pour cette décision si simple en apparence, et qui se trouve être une vraie conquête dont nous félicitons et l'art et les artistes.

⁂ Du reste, le palais de l'Exposition n'a pas chômé : après les bœufs, les moutons et les porcs, sont venus les chiens, mélancoliques meutes, toutes tristes dans leur isolement, et aboyant lugubrement dans le regret du maître et du logis absents, indifférentes qu'elles sont devant des admirations étrangères. Le chien est trop aimant, a trop besoin de la société de l'homme pour pouvoir supporter cette séquestration, cet exil de fétiche exposé ; aussi a-t-on bien vite remplacé la niche par le box, et les chevaux sont venus. Carrossiers, bêtes d'attelage, poneys, animaux de selle, de trait et de chasse ; hacks et hunters caracolaient, sautaient, trottaient, galopaient à qui mieux mieux sur la piste sablée. Ils ont passé vite aussi, eux, la race des buveurs d'air, et voilà qu'arrivent enfin statues et tableaux : place aux artistes !

⁂ Un humoriste, se laissant aller à une de ces boutades qu'inspire le renouveau, dit à propos de l'Académie, qui, elle aussi, se couronne de fleurs nouvelles :

« Tandis que dans les jardins et les squares les horticulteurs transplantent et repiquent les jeunes végétaux, remplaçant par de nouvelles boutures les plantes mortes pendant l'hiver, l'Académie, de son côté, entretient son parterre et répare les brèches de ses plates-bandes. A la place du vénérable et classique laurier-sauce Viennet, elle vient d'enraciner le rosier-thé d'Haussonville, en attendant qu'au houx Sainte-Beuve et au lis Lamartine elle fasse succéder l'épine-vinette J. Janin et l'olivier Ollivier. M. Saint-Marc-Girardin s'est chargé du repiquage. En excellent jardinier, il a fait au nouvel académicien un très-bon lit de terre de bruyère, a discrètement donné trois ou quatre petits coups de bèche aux mauvaises herbes du voisinage ; puis, après avoir versé sur l'élu deux arrosoirs de louanges et d'éloges, il s'en est allé modestement sarcler les épreuves du *Journal des Débats*. »

Bien qu'un peu légère et même irrespectueuse à l'endroit de nos immortels, la plaisanterie nous a paru bonne, sinon par sa justesse, au moins par son opportunité. On peut bien pardonner quelques écarts de style à l'ivresse du printemps. Il est certain que voilà MM. Ollivier et J. Janin introduits dans le parterre. Bien des gens y applaudissent, d'aucuns en murmurent. D'après ceux-ci, qui prétendent avoir pénétré jusqu'au fond de l'idée de Richelieu, les fauteuils académiques seraient le privilége exclusif des gens de lettres. Personne n'aurait le droit de se couronner de la part du dôme de l'Institut réservée aux quarante, à moins qu'il ne fût littérateur. Erreur ! reprennent les premiers, l'Académie française doit représenter la société française ; elle est une sorte de table des matières du livre de chaque génération formulée dans ses expressions les plus caractérisées.

— Table des matières, soit, nous disait un caustique, voire même les errata.

⁂ N'est-ce pas, Monsieur le curé, disait une vieille dame au regrettable abbé de Borie, n'est-ce pas que de mettre du rouge équivaut à un mensonge.

— Tout au moins à l'altération de la vérité, répondit le spirituel abbé. Marc Pessonneaux.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Les Roses d'antan, par Michel Aubray, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Je ne ferai pas l'éloge de ce charmant récit, auquel les abonnés de la *Semaine des Familles* ont fait un accueil si favorable et si empressé. Tout ce que je me permettrai de dire, c'est que les *Roses d'antan* obtiendront en volume le même succès qu'elles ont eu dans ce journal.

Le Matin et le Soir, journal d'une femme de cinquante ans, par Mme Mathilde Bourdon. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

Qui ne connaît le talent si pur, si varié, de Mme Bourdon ? Qui n'a lu ces récits si vrais, si poignants, où elle intéresse avec tant de charme, où elle instruit avec tant de grâce, où elle conseille avec tant d'élévation ? — Son nouveau livre est digne de ses aînés, c'est tout dire.

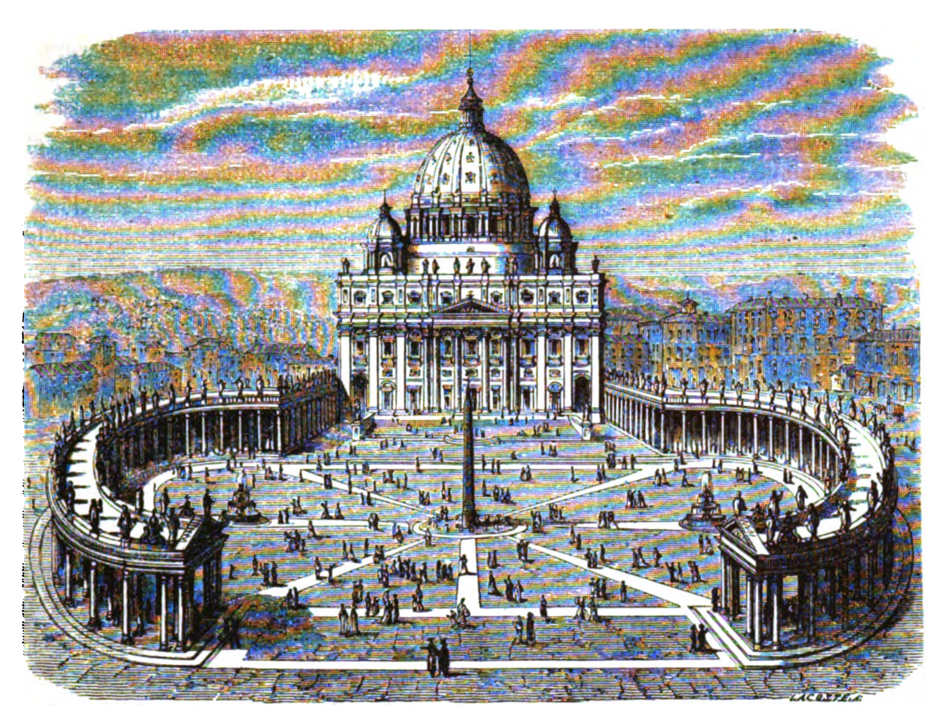
C. Lawrence.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le n°, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Saint-Pierre de Rome.

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453 et 469)

Aujourd'hui, ma sœur, en nous dirigeant vers le tombeau du premier Pape, nous ne portions pas le bâton embelli par la gourde emblématique ; mais nous essayions de nous bien pénétrer des sentiments qui doivent animer tout véritable pèlerin. Ce ne sont pas toujours les longs pèlerinages qui sanctifient, dit l'*Imitation* ; mais, quand la Providence nous conduit dans des lieux saints, nous devons nous inspirer des sentiments de foi ardente et de tendre dévotion qui portaient nos pères à entreprendre de si longs et de si pénibles voyages. C'est donc en nous recueillant de notre mieux que nous nous sommes dirigés vers Saint-Pierre.

M. de Rabière, qui nous accompagnait, respectait notre silence et se contentait de jeter de temps à autre de ces petites exclamations étouffées que la vue des rues de Rome ne manque jamais d'inspirer à celui qui y passe pour la première fois. Sur la place, il s'est tout à coup et comme machinalement arrêté. Quand on met le pied là pour la première fois, une force supérieure vous maîtrise. L'abandonnant à ses impressions, nous avons monté la place, l'escalier, traversé le vestibule et pénétré dans le temple. Ma sœur, tu le sais, ce n'était pas la première fois que j'avais ce bonheur, et cependant mon impression a été profonde. Si tu consultes les guides, ils te diront que, parmi ceux qui visitent Saint-Pierre, il y en a qui sont déçus, il y en a auxquels il faut du temps pour saisir la grandeur du monument. Pour moi je me sens instantanément enveloppée par son immensité. Je suis restée quelques minutes au bas de la basilique, osant à peine lever les yeux. Je voyais rayonner doucement, au loin, comme une corbeille de lumière, les cent douze lampes allumées autour de la Confession de saint Pierre. Que ces petites flammes tranquilles, qui brûlent sous la magnifique coupole alors même que toute autre lumière s'éteint, m'ont dit de choses en ce court instant ! Elles étaient là comme une harmonie de plus. C'est bien de ce tombeau en effet que jaillit, tous les jours plus intense, la lumière de la foi : j'en avais le foyer devant les yeux.

Mais il faut pourtant marcher. Nous nous arrêtons un peu devant la chapelle du Saint-Sacrement, et après avoir adoré le Maître, nous gagnons le tombeau du disciple. Ai-je besoin de te le dire, ma Gertrude, ton nom, celui de notre père, étaient sans cesse sur mes lèvres dans cette première prière qui s'épanche du cœur comme l'eau d'une source trop pleine.

Là les instants ne se comptent pas.

Je ne sais trop depuis combien de temps j'étais prosternée contre la balustrade de marbre, — tant l'oubli de soi prolonge naturellement la prière, — quand les accords partis d'une chapelle latérale sont venus me rappeler l'heure. Je me suis relevée, et j'ai aperçu M. de Rabière debout en face de moi. La lumière éclatante qui descendait du dôme faisait étinceler ses cheveux blancs, et creusait chacune des rides éloquentes de son visage.

Quelle courbe sérieuse dessinaient ses lèvres! quelle intensité d'expression avait son regard! Cette âme en ce moment se laissait voir. Chez les êtres qui mènent déjà sur terre une vie à moitié divine, la physionomie reste ordinairement empreinte de cette simplicité ardente et sublime: l'âme se montre hardiment à nu. Chez les gens du monde elle reste soigneusement voilée. Mais voici que, par une circonstance quelconque, l'heure des grands réveils de la pensée a sonné : alors l'âme, pareille à l'oiseau qui se laissait maintenir captif par mille liens frêles et qui d'un seul coup d'aile les brise, prend hardiment son vol. Elle monte, elle monte, elle va jusqu'à Dieu.

Il avait été convenu que Marcelle, son éternel Guide en main, nous piloterait ce matin-là par Saint-Pierre. Évidemment M. de Rabière avait attendu la fin de ma prière. Mais il paraissait si bien prier lui-même!

Ne sachant trop si je devais en ce moment interrompre sa méditation, j'attendis quelque temps, et puis je me rapprochai insensiblement de lui. Et quand son regard tomba par hasard sur moi, je lui dis, en m'efforçant de sourire: « M'est-il permis de troubler vos ravissements d'artiste? »

Son regard monta vers la coupole, et, redescendant rapidement, se fixa sur la grille de bronze doré qui ferme le saint tombeau. « Artiste? répéta-t-il lentement: sous cette coupole c'est en chrétienne que respire la poitrine que Dieu créa. »

Je fis un signe d'assentiment, et je m'éloignai discrètement.

Qu'était devenue Marcelle? Il n'était pas facile de le deviner. Nous voyant aussi occupés, M. de Rabière et moi, elle sera simplement retournée à ses affaires.

Alors j'eus l'idée de passer à Saint-Pierre le reste de la matinée. Je me promenai quelque temps d'un autel à l'autre, rappelant mes souvenirs, faisant de nouvelles observations; et puis, d'étape en étape, je m'en allai échouer sur un banc placé non loin de la chapelle des Chanoines, qui renferme le corps de saint Chrysostome. Là, sur ce banc, je me trouvais entre deux gracieuses coupoles, sous la simple urne en stuc où l'on dépose le corps du dernier pape, vis-à-vis du tombeau d'Innocent VIII, ayant à ma gauche celui des Stuarts. Mon regard pouvait au besoin aller faire dans la grande coupole une petite excursion vers l'immensité; j'avais devant moi sainte Thérèse, l'œil fixé sur Celui qui lui dicta ces phrases brûlantes qui laisseront des traces de feu dans les âmes. Au fond de l'arcade, vis-à-vis, pleurait la Vierge de marbre de Michel-Ange, tenant sur ses genoux cet admirable corps du Christ, dont la contemplation amasse des larmes dans le cœur; à ma gauche, un peu dans le lointain, je pouvais lire, sur la porte de la salle Conciliaire, ces mots se détachant en lettres d'or sur le fronton : *Docete omnes gentes*. N'y avait-il pas là tout un vaste champ ouvert à la méditation? Or rien ne m'empêchait de méditer à l'aise, bien que je fusse en nombreuse compagnie. Des myriades de chérubins de marbre me souriaient contre leurs piliers étincelants; toutes les belles femmes si noblement et si gracieusement assises contre le bord des grands arceaux semblaient vivre et penser pour moi; les chères petites colombes elles-mêmes, leur rameau d'olivier dans le bec, étaient là comme un nouveau symbole de vie et de paix. Pendant les deux heures que j'ai passées sur ce banc, qu'ai-je pensé, ma chère Gertrude? Je te le dirai sans doute quelque jour, mais je n'aurais fait que me laisser pénétrer par l'incomparable harmonie de ces lignes, par la magie de ces couleurs, par cette atmosphère sereine et légère dans laquelle semblent respirer des âmes, que je n'aurais pas regretté l'emploi de mon temps!

Là où il est donné de savourer le sentiment religieux et le sentiment artistique du beau aussi pleinement, il ne faut pas regretter de prolonger les enthousiasmes.

En revenant de Saint-Pierre, ce même jour, j'ai visité un hôpital en compagnie de Marcelle. J'y entrai non sans appréhension. Deux ou trois fois, à propos de Rome, des adversaires du pouvoir temporel avaient interrompu mes récits enchantés pour me dire d'un air mystérieux cette phrase : « Avez-vous vu les hôpitaux? »

Je ne les avais pas vus, et je restais sous une impression pénible. Que renfermaient donc ces terribles hôpitaux? A quel régime étaient soumis les infortunés malades? En entrant, rien d'extraordinaire ne me frappe les yeux: des convalescents prennent l'air dans la cour, des infirmiers vont et viennent, l'air content; des sœurs de Charité accomplissent paisiblement leurs devoirs respectifs. Je monte un bel escalier, et j'entre dans une salle superbe à double rang de colonnes et à quadruple rang de lits. On respire bien sous ces hautes voûtes: les nombreuses fenêtres versent une lumière abondante; le milieu de la salle est occupé par un autel paré de fleurs d'or, où descend deux fois par jour le Maître de la vie et de la mort. J'éprouvais une véritable dilatation de cœur. Je voyais combien le Saint-Père soignait ses zouaves fidèles atteints par la maladie, et je pensais en souriant que, si jamais un de mes questionneurs me tombait sous la main, j'éprouverais une certaine satisfaction à lui dire : J'ai vu les hôpitaux romains, et je n'en ai vu nulle part de mieux tenus ni de plus agréablement disposés pour les malades. Quoi qu'on en dise, la charité catholique est le type de la charité vraiment évangélique, et on la pratique d'une manière exemplaire dans la capitale du Monde chrétien. Le mendiant que vous rencontrez malade sur le pavé a son droit divin d'entrée dans les hôpitaux romains. Vous ignorez sa patrie, son nom. Qu'importe! Il souffre, vous le faites placer dans une voiture, et vous le conduisez dans une des ambulances dressées pour l'humanité souffrante. On le reçoit avec empressement, on l'accueille avec bonté; les soins les plus délicats

vont l'entourer, et on vous remercie en vous proposant de payer le prix de la voiture qui a servi à transporter le misérable. Cette libéralité ne rappelle-t-elle pas les premiers temps du christianisme ? Ne sentez-vous pas comme une émanation de cette charité qui animait les premiers chrétiens ? Il est donc vrai de dire que nulle terre n'est plus hospitalière pour les souffrants que cette terre des saints. Le souverain injustement dépossédé peut venir y bâtir le palais de son exil, et le mendiant sans feu ni lieu y trouvera toujours un lit pour mourir entre les bras de cette religion qui nous prépare à tous un linceul d'immortalité.

Aujourd'hui, ma sœur, Rome est sortie de sa majesté tranquille. Depuis plusieurs jours déjà les échos retentissent des bruits carnavalesques, et il n'y a plus moyen d'ensevelir dans le silence ce gai carnaval romain. Ce n'est pas de la gaieté qui anime cette foule, qui, comme une marée humaine, roule de la place du Peuple à la place de Venise : c'est du délire ! Aux balcons et aux fenêtres du Corso, — la rue fameuse de Rome, — flottent des draperies rouges et blanches frangées d'or; çà et là apparaissent même d'antiques tapisseries qui forment la plus splendide des tentures. Chaque balcon, chaque fenêtre, a sa boîte peinte pleine de confetti, petites dragées rondes de plâtre qui tombent en grêle sur les passants inoffensifs ou masqués. Ce plaisir est fort apprécié par tout ce qui porte sur le front cette auréole charmante, cette couronne de fleurs qui s'effeuille vite, mais qui s'ajuste à toutes les têtes : la jeunesse ! Jeunes gens et jeunes filles préservés par un domino et par un léger masque ou treillage fin en fil de fer engagent le combat. Tous peuvent lutter dans cette guerre pour rire : manants et princesses peuvent en venir aux mains; les poignées de confetti, les bouquets, volent d'une fenêtre à l'autre ou de la rue aux fenêtres. Il n'y a plus là que des gens qui rient, qui s'amusent, qui s'en donnent à cœur joie. Les voitures qui passent sont souvent pleines de personnages travestis, les masques deviennent de plus en plus nombreux, c'est une variété infinie de costumes pittoresques, ou bizarres, ou simplement grotesques. Les bruits les plus divers se confondent et forment un tout étourdissant. Le canon gronde, le rire éclate, les marchands de confetti et de fleurs jettent leurs cris glapissants. Quelques-uns parcourent le Corso avec une longue perche hérissée de pointes à l'extrémité desquelles s'épanouit un bouquet éclatant. Impossible de traverser le Corso sans en ressortir tout enfariné, car la petite dragée s'écrase sur les vêtements et y laisse ses traces. Les assaillis rient, les assaillants rient, les spectateurs rient, la galerie rit : tout le monde rit !

Nous nous dirigeons vers la place du Peuple, où des tribunes ont été dressées à l'endroit d'où partent les chevaux libres qui vont bientôt fouler de leurs pieds légers la couche de pouzzolane, ce beau sable violacé qu'on sème en leur honneur sur le pavé du Corso. La place del Popolo, ma chère Gertrude, est une de mes prédilections romaines. Comme toutes les places de Rome, elle a son obélisque élevé sur un soubassement aux quatre angles duquel sont accroupis quatre lions égyptiens. Les hémicycles sont ornés de fontaines et de statues importantes; la porte qui ouvre sur la campagne est d'un aspect original, antique et gracieux, et le regard rencontre les pentes vertes, les pins veloutés, les terrasses aux blanches balustrades du Pincio, une des plus charmantes promenades qu'on puisse rêver. Mais l'enceinte réservée est à peu près déserte encore. Nous fuyons d'un commun accord ce lieu où se reportent tous les bruits discordants du Corso, et nous gagnons un des grands édifices de la place que domine un joli clocher rougeâtre. C'est l'église Sainte-Marie-du-Peuple. Elle s'est élevée sur le tombeau des Domitius où fut enterré Néron. Ainsi a été sanctifié ce lieu, sur lequel planait un véritable effroi. En entrant dans l'église un souvenir pèse sur l'esprit et attriste le cœur. C'est ici que Luther a célébré les saints mystères pour la dernière fois.

Que de richesses s'étalent sous nos yeux ! Voici contre la voûte du maître-autel les fresques magnifiques du Pinturricchio. Ce peintre règne à Sainte-Marie-du-Peuple, on le retrouve partout, et les connaisseurs s'accordent à dire qu'il s'est surpassé lui-même. Nous faisons une longue halte devant la chapelle des Cibo, qui compte parmi les chapelles riches de Rome. Le tableau de l'autel, qui est de C. Maratta, représente la Vierge Marie qui s'élève dans les airs. Saint Augustin, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Jean, sont groupés à ses pieds. Vis-à-vis est la jolie chapelle octogone des Chigi, que surmonte une petite coupole où Raphaël eut l'idée de peindre la Création des étoiles. Les projets du grand peintre ne se réalisèrent pas.

Le Bernin a aussi travaillé à la restauration de cette chapelle. Il y a placé deux statues. L'une représente le prophète Habacuc qu'un ange enlève par les cheveux. Le prophète est beau, l'ange est gracieux; mais il faut bien que l'afféterie, particulière à ce maître célèbre, se montre par quelque endroit. L'ange saisit le prophète du bout des doigts par l'extrémité d'une mèche de ses cheveux, et ce geste mignard diminue singulièrement l'effet du groupe. On dirait un adolescent mutin, curieux d'examiner cette tête de vieillard. On se demande pourquoi sa main ne se plonge pas dans cette frémissante chevelure de marbre ? Le tableau placé au-dessus de l'autel représente la naissance de la sainte Vierge. C'est une belle toile, une scène calme, religieusement et suavement rendue.

Tout près de cette sépulture splendide des Chigi, l'attention est attirée par le tombeau de la princesse Odescalchi. Il y a bien des choses sur ce mausolée, mais on peut dire que lion de marbre rugissant, arbre

de bronze, urne funéraire, armes parlantes, chérubins, aigle, tentures de marbre à crépines dorées, forment un tout d'un grand effet et encadrent somptueusement le médaillon charmant qui est la grâce et la vie de ce monument funèbre. Il y a d'autres sépultures, d'autres tombeaux; mais le temps s'est écoulé, il faut quitter la belle église de marbre par les tribunes de bois de la place.

Tu as pu rencontrer quelque part, ma chère Gertrude, une vue du Corso en fête. Les dessins que l'on en fait sont exacts, et, debout sur mon gradin, j'aime à plonger mes regards le long de l'interminable rue toute pavoisée. Mais voici les dragons du pape qui s'élancent au galop. Cette charge a pour but de déblayer la voie. Une barrière s'ouvre. On amène les chevaux qui vont courir. Qu'ils sont ardents, frémissants! Comme ils hennissent! comme ils piaffent aiguillonnés qu'ils sont par les éperons attachés à leurs flancs: La corde tombe, ils sont libres, ils partent, ils volent, ils ont disparu. Mais hâtons-nous aussi, remontons en voiture, et faisons-nous conduire au Gesù où le Sénat romain doit aller clore religieusement le carnaval. Le Gesù, ma chère Gertrude, est la plus brillante église de Rome, et j'ouvre ici une digression en sa faveur. Il fallait la voir ce jour-là illuminée à giorno et en habits de fête! Le matin nous avions fait une longue station dans l'église resplendissante, nous étions allées y attendre Pie IX, qui devait venir y prier. Nous avions vu saint Ignace sous sa chape d'argent criblée de pierres précieuses, entouré d'anges en argent qui portent des flambeaux dont la lueur couvre d'étincelles les colonnes de lapis lazuli et les marbres précieux. En regardant la brillante image du saint, je me rappelais un pélerinage de la veille à la place Navone. Il y a là une vieille église délaissée, Saint-Jacques des Espagnols; j'avais regardé avec intérèt ses grands grillages couverts de rouille, j'avais plié le genou sur ce seuil usé.

Un jour, vers le milieu du seizième siècle, était arrivé là un pèlerin pauvre et épuisé par les fatigues d'une longue route: il s'appelait Ignace de Loyola.

Le Saint-Sacrement était exposé pour l'adoration des quarante heures. Au fond du maître autel se dressait un ostensoir gigantesque au piédestal de malachite. L'œil, à travers le rayonnement des lumières sur l'or, apercevait la blanche hostie, ce qui avait l'apparence d'une parcelle de pain sur ce trône splendide!

On s'anéantit dans l'adoration. Mais n'oublions pas que nous attendons le Saint-Père. La foule grossit et ondule. Il arrive, le voilà avec ses cheveux blanchis, sa figure vénérable et sereine; il s'agenouille, il décrit majestueusement sur sa poitrine le signe de la croix. Je le touchais presque: je voyais sa tête blanche osciller entre ses mains; j'entendais ses soupirs, et je soupirais; je le voyais pleurer, et mes larmes coulaient, et ma prière se joignait à sa prière. O mon Dieu! disais-je, — s'il est possible, — que le calice s'éloigne des lèvres de ce Père vénéré qui est votre représentant sur la terre!

En retournant le soir au Gesù, mes impressions tenaient davantage de la curiosité. Le nom romain a conservé un tel prestige que tout ce qui rappelle l'ancienne Rome, réveille immédiatement l'intérêt.

J'ai vu arriver les carosses du Sénat. Ils sont bien brillants, bien éclatants, bien antiques: ils se balancent bien majestueusement sur leurs soupentes dorées.

Le sénateur-préfet de Rome est précédé par ses pages habillés de pourpre. Ce cortége m'a fait vraiment rêver d'autrefois.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380 396, 419, 427, 434, 437 et 467.)

—

XXI

Dès que le capitaine reparut à l'intérieur de la maison, Irène et César Géranion, ses deux enfants, se précipitèrent dans ses bras.

Il les tint un instant pressés contre son cœur et versa sur leurs jeunes têtes blondes quelques bien douces larmes.

Puis une pensée aiguë comme un glaive lui traversa l'esprit : il se souvint que le lieutenant Blancheton avait parlé de se mettre à la tête de la pompe.

— Mon uniforme! cria-t-il d'une voix tonnante.

Et il s'arracha vaillamment aux tendres caresses de ses enfants.

Madame Géranion vit bien qu'il n'y avait pas à répliquer.

Elle ouvrit une armoire et chercha l'uniforme.

Le capitaine vint bientôt l'aider; puis Irène, puis César.

Soudainement, mademoiselle Irène dit à sa mère:

— Maman, l'uniforme est resté à Paris, lorsque nous sommes allés à la noce de...

Mais madame Géranion pinça avec force le bras de sa fille.

— Je le sais, lui dit-elle à voix basse... Tais-toi!

On continua à chercher, la servante fut éveillée, et une heure après la maison était bouleversée de fond en comble.

Le capitaine suait à grosses gouttes.

Tout à coup il eut une inspiration; et, prenant sa femme à part :

— Madame, lui dit-il, vous avez caché mon uni-

forme. Oh! ne vous en défendez pas! Vous adorez le père de vos enfants, et votre action est aussi sublime que désastreuse... car, sans le penser, madame, sans le vouloir, vous m'aurez déshonoré!

Puis, jugeant nécessaire d'user des grands moyens :

— Si vous ne me rendez pas mon uniforme, ajouta-t-il, je m'ouvre les veines à l'instar des anciens Romains!...

Madame Géranion frissonna d'épouvante.

— Votre frère André... balbutia-t-elle...

— Qu'importe mon frère André! interrompit le capitaine en se promenant à grands pas. Est-ce le moment de retracer sa vie et de l'introduire dans ce débat? Il est allé à Paris à l'âge de vingt ans, nous le savons; il a servi quinze ans comme homme de peine dans un magasin; puis sa probité, sa bonne conduite... bref, il est aujourd'hui millionnaire, comme les autres.

— Et marié, capitaine, marié depuis deux mois!

Le capitaine regarda sa femme d'un air interrogateur, comme pour lui dire :

— Où voulez-vous en... venir?

— Nous avons tous été à la noce, poursuivit-elle, et vous avez daigné y paraître en grand uniforme.

— Suis-je capitaine, oui ou non?

— Oui, mais ces Parisiens sont si ridicules! Tout ce qui dépasse le niveau commun froisse leurs idées d'égalité. Votre frère, avec les plus grands ménagements, vous a fait entendre que ces insignes de votre grade, cet appareil guerrier au milieu d'une noce, pourraient blesser des susceptibilités jalouses et neutraliser les joyeux effets du champagne. Sa flamme — a-t-il ajouté galamment en regardant sa jeune épouse — risquait en outre de s'éteindre à l'aspect trop prolongé d'un capitaine de pompiers... Vous avez consenti à aller à la *Belle Jardinière*...

— Après, madame, après?

— Et, en revenant..., votre uniforme a été oublié à Paris, chez votre frère André.

Le capitaine s'affaissa sur un fauteuil, et sa femme, croyant à une attaque d'apoplexie, poussa un cri perçant.

Un roulement lointain, semblable au sourd retentissement du tonnerre, lui répondit.

Ce bruit était sans doute bien connu du capitaine, car il le fit tressaillir et l'arracha à sa torpeur désespérée.

— C'est la pompe! murmura-t-il en se levant d'un bond; la pompe s'est mise en mouvement!

Il ne se trompait pas.

Sans prononcer un seul mot, il descendit dans la rue.

Ses traits étaient tellement décomposés, ils exprimaient tant de regrets, de douleur et d'amertume concentrée, que ni sa femme, ni Irène, ni César, ni la servante, n'osèrent le retenir ou lui adresser la parole.

Tous se contentèrent de le suivre en silence.

La pompe et les pompiers étaient à la porte, ayant à leur tête le lieutenant Blancheton.

— *Monsieur!* dit-il d'un ton d'acrimonie non déguisée, et en affectant de ne pas employer le mot capitaine : voilà plus de trois heures qu'on vous attend!... voilà plus de trois heures que le tocsin d'alarme...

Le capitaine l'interrompit d'un geste.

— Lieutenant Blancheton, lui dit-il, je remets tous mes pouvoirs entre vos mains.

Tous se regardèrent saisis d'étonnement.

— Braves pompiers, reprit le capitaine qui avait des larmes dans la voix, un événement inouï me prive de mon uniforme; j'ai fouillé ma maison depuis la cave jusqu'au grenier, et je me suis souvenu, au dernier moment, que je l'ai oublié à la noce de mon frère André, où des raisons majeures m'ont engagé à m'en dépouiller. J'abdique donc provisoirement l'honneur de vous commander, mais je n'abdique pas la gloire de marcher parmi vous et de m'élancer le premier au plus fort du péril. Le feu est chez les Latouraille, m'a-t-on dit..... Lieutenant Blancheton, commandez la manœuvre!...

Un cri sortit de toutes les poitrines :

— Vive le capitaine Géranion!

Son explication chaleureuse, sa tenue imposante et paternelle, lui rallièrent toutes les sympathies que le lieutenant avait vainement essayé d'aliéner.

En présence de cet enthousiasme, le capitaine perdit de vue qu'il n'avait pas son uniforme.

— Serrez les rangs! cria-t-il d'une voix vibrante. Par file à gauche, en avant... arche!

Le cortége s'ébranla au pas de course.

Quand il arriva à destination, l'incendie était éteint.

Voici ce qui s'était passé.

Antoine et Céline, ainsi qu'on l'a vu, avaient trouvé sur leur chemin une maison en flammes.

Dès qu'il reconnut qu'il s'agissait réellement d'un sinistre, Antoine pressa le pas, tandis que la petite Céline tremblait un peu.

Il aperçut devant leur porte les Latouraille, cultivateurs, le père, la mère et quatre enfants.

La mère et les enfants poussaient des gémissements à fendre l'âme.

Par moments, madame Latouraille les interrompait pour demander à son mari :

— As-tu ta montre? as-tu nos six couverts d'argent? as-tu nos six obligations de la ville de Paris? as-tu nos vingt-trois actions du Nord de l'Espagne, qui remonteront, à ce qu'on dit?

Et, après avoir reçu des réponses satisfaisantes, elle recommençait à se lamenter bruyamment.

Son mari en eut compassion.

— Ne pleure pas, lui dit-il, mon immeuble est assuré au-dessus de sa valeur; c'est un simple dérangement, voilà tout. Laisse geindre les enfants, ce sera suffisant pour le procès-verbal.

Antoine entendit ces mots et se disposa à continuer sa route, car il n'avait pas besoin de porter secours à un homme qui ne subissait aucun dommage.

Un cri de terreur le retint.

La maison voisine de celle qui était incendiée ne brûlait pas encore, non, mais elle chauffait de plus en plus. Par un hasard fatal, la porte était obstruée par une masse énorme de débris fumants, résultat d'un écroulement qui venait d'avoir lieu et qui rendait prisonniers chez eux les habitants de cette maison.

Deux femmes apparurent tout à coup à une fenêtre du premier et crièrent d'une voix affolée :

— Au secours! au secours!

Il y eut un mouvement de surprise parmi les assistants.

On savait bien que cette femme, nommée madame Mouzaud, demeurait là avec sa fille Evelina, mais on croyait qu'elles étaient sorties et s'étaient réfugiées ailleurs. En résumé, on ne s'occupait pas d'elles, d'autant moins qu'elles n'avaient pas donné signe de vie, n'ayant été réveillées que par le bruit de l'écroulement et par une chaleur suffocante.

Dès qu'on les aperçut, tout le monde s'intéressa à leur sort.

— Rassurez-vous, répondit-on à leurs cris de détresse, les pompiers vont venir, ils sont prévenus.

Elles patientèrent.

Leur position cependant devenait intolérable.

Les murs qui les abritaient étaient brûlants, l'air qu'elles respiraient était embrasé; une fumée épaisse les étouffait,

Penchées sur l'appui de la fenêtre, échevelées, haletantes, elles ne cessaient d'implorer du seconrs.

Tout à coup on vit Evelina s'affaisser dans les bras de sa mère.

Et madame Mouzaud fit entendre ce cri terrible :

— Ma fille se meurt! ma fille est morte!

Il y eut comme un frisson d'indicible pitié.

— Les pompiers vont venir! crièrent plusieurs femmes d'une voix retentissante, afin d'encourager à l'espérance les deux infortunées en péril.

Des hommes, des enfants, se détachèrent des groupes afin d'aller les chercher de nouveau.

Antoine embrassa vivement sa sœur Céline.

— Reste là et tiens-toi tranquille, lui dit-il.

Puis, s'adressant à ses voisins :

— Une échelle! reprit-il, une échelle!

Cette demande surprit d'abord.

— Cela regarde les pompiers, répliquèrent les gens prudents; on doit attendre l'arrivée des pompiers.

Cependant, trois minutes après, Antoine avait une échelle; il l'appliqua contre la muraille et monta; puis il redescendit doucement, portant avec précaution une jeune fille évanouie. Il remonta immédiatement, mais bientôt il s'arrêta à moitié chemin, car madame Mouzaud descendit sans aide.

Sa première pensée fut pour sa fille.

— Ce n'est rien! dirent quelques amies, un peu d'eau à la figure la remettra. Oh! si la pompe était ici!

Et, en effet, la jeune fille ne tarda pas à reprendre connaissance.

Sa mère, alors, jeta un regard désolé sur sa maison.

— Elle va brûler! dit-elle, elle va brûler et je ne suis pas assurée!

Ce n'était que trop probable; attenant à l'incendie, elle ne pouvait en être garantie que par un arrosement puissant ou par la chute complète du bâtiment qui propageait le feu.

Antoine se sentit touché par les larmes et les lamentations de cette pauvre mère redoutant pour sa fille, plus encore que pour elle, la ruine et la mendicité.

Les pompiers n'arrivaient pas : il se fit apporter une hache et grimpa hardiment, grâce à son échelle, au cœur même de l'incendie.

Un silence solennel régna, au milieu duquel on n'entendait plus que le crépitement des étincelles et la chute des bois enflammés.

Parvenu au bord du toit embrasé et fumant, Antoine s'arrêta.

— Je vais peut-être périr, se dit-il...

Et il pensa à sa mère, à ses frères et à ses sœurs.

Tous les spectateurs, attentifs et immobiles, remarquèrent cette hésitation.

Une exclamation formidable s'échappa de toutes les poitrines :

— Attendez les pompiers!

Mais les voix qui venaient d'en bas ne l'emportèrent point dans l'âme d'Antoine sur les voix qui venaient d'en haut.

— Je vais peut-être périr! reprit-il mentalement, mais qu'importe! Le Christ n'est-il pas mort pour notre salut en nous laissant à tous son divin exemple? Si je meurs, ô mon Dieu, ce sera en obéissant au précepte qui ordonne de nous aimer et de nous secourir les uns les autres.

Puis songeant à sa mère :

— Il s'agit d'une pauvre femme dont je puis sauver l'unique bien, pensa-t-il. Si ma mère était là, elle me dirait : Va, mon fils, ne recule pas!

Et il s'avança hardiment au milieu des tourbillons de flamme et de fumée.

Par intervalles, de sourds coups de hache se faisaient entendre; puis tout se taisait, puis les coups de hache retentissaient avec plus de vigueur.

L'émotion était poignante parmi les spectateurs.

Ce jeune homme, aux prises avec le feu en furie, inspirait tant d'intérêt, captivait tellement l'attention, qu'on ne prit pas garde à la petite Céline et aux souffrances qu'elle endurait.

Mais lorsqu'une créature est seule et délaissée dans la foule, Dieu est avec elle.

Céline tomba à genoux, courba la tête; et, combat-



tant son effroi par une ferveur ardente, elle pria.

Un fracas épouvantable la fit se relever.

La maison consumée achevait de s'effondrer; Antoine avait coupé les poutres qui la maintenaient encore et communiquaient déjà le feu à la maison voisine. Tout croula !!!... et l'incendie, concentré sur lui-même, devint inoffensif aux voisins en attendant qu'il s'éteignît.

Il y eut un moment d'anxiété dévorante.

Antoine était-il mort? avait-il été entraîné dans la chute des décombres?

Il parut enfin à l'échelle appuyée sur la maison préservée par son courage, et tous les cœurs se dégonflèrent par un soupir de soulagement.

Mais Antoine avait payé cher son action héroïque.

La tête sanglante, les cheveux brûlés, les yeux hagards, les mains noires et paralysées, il ne pouvait plus se soutenir.

Au bas de l'échelle, ses forces l'abandonnèrent, et il tomba au milieu des assistants, qui reculèrent terrifiés...

Céline fendit la foule.

— Antoine! dit-elle, Antoine!...

Et elle se précipita sur le corps inanimé de son frère.

Un quart d'heure après, on entendit un grand bruit. C'étaient les pompiers qui arrivaient...

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir pages 86, 103, 152 et 172.)

—

III

ABANDON DU NAVIRE

L'*Ophélia*. — Le *Hampton*. — La *Diligente* et le capitaine Audibert. — Le *Paul-Edmond*. — La *Méduse*.

Le temps est beau, la brise favorable emporte avec vitesse dans la meilleure direction; tout à coup un choc terrible ébranle la coque, on a touché sur un danger inconnu ou sur quelque corps flottant, contre une pièce de bois, un glaçon, une épave. La voie d'eau s'ouvre formidable, on coule, il faut fuir à la hâte.

Le mauvais temps dans les mêmes conjonctures rend la situation plus difficile.

Est-on en vue d'une terre connue, l'accident a-t-il lieu de jour et dans des parages fréquentés : l'on aura des chances de sauvetage qui manquent aux naufragés du bâtiment coulant au large, dans des eaux peu explorées, de nuit et dans des parages déserts.

Dispose-t-on d'assez de temps pour faire ses préparatifs d'abandon, l'on sera bien moins à plaindre que si l'évidente imminence du danger oblige à se précipiter soudain hors du bord.

L'abordage, l'incendie, comme la voie d'eau, contraignent à l'abandon, qui est assurément la plus cruelle des situations maritimes et qui se complique trop souvent de circonstances horriblement aggravantes.

En thèse générale, il faut n'abandonner son bord qu'à la dernière extrémité. Tout en faisant avec méthode et promptitude les préparatifs convenables pour l'évacuer en bon ordre, le marin doit tenir ferme, non avec le sang-froid passif de l'inertie, mais avec l'activité calme qui conjure ou du moins atténue la plupart des catastrophes.

L'abandon ne doit être qu'une ressource désespérée. L'abandon précipité sous l'influence d'une terreur panique est une faute grave qui mérite la plus sévère des répressions.

On lit trop souvent dans les rapports de mer des passages tels que le suivant :

« Le brig l'*Ophélia* venant de Québec, chargé de « bois, a été abandonné plein d'eau dans la mer du « Nord (octobre 1861). Il se trouve encore à cent milles « environ de la côte méridionale de Northumberland, « où il va à la dérive, démâté, ras comme un ponton. « Plusieurs voiliers se sont heurtés dans cette épave « flottante. Des équipages ont visité l'*Ophélia*, d'autres « l'ont hélée pendant la nuit et n'en ont pas reçu de « réponse. Deux vapeurs sont partis de Shields, à la « recherche de l'*Ophélia* qu'ils comptent remorquer « jusque dans le port, ce qui se pourra faire facilement « si le temps est beau : ce sera d'ailleurs rendre un « service à la navigation. »

La nature du chargement de l'*Ophélia* la garantissant contre la submersion, il est évident que son monde aurait mieux fait d'attendre à bord que de se jeter dans des canots qui ont été engloutis.

A la même époque, le *Hampton*, de Shields, également chargé de bois à Québec, fut rencontré flottant à l'aventure. On crut d'abord que l'équipage avait quitté le navire dans ses embarcations et qu'elles avaient péri. On sut plus tard que battu par une tempête et faisant eau de toutes parts, le *Hampton* avait eté rencontré le 29 août au milieu de l'Atlantique par l'*Alice Wilson* allant de Liverpool au Canada. L'équipage, qui n'avait cessé de pomper, manquait absolument de vivres et d'eau douce; on était trop loin de terre pour que l'*Alice Wilson* pût remorquer le *Hampton* presque entièrement noyé. Force fut donc de recueillir les hommes et d'abandonner à la merci des lames la dangereuse épave sur laquelle on doit craindre que d'autres sinistres aient eu lieu.

L'abandon, toutes les fois qu'il y a chance de ramener le navire, n'est pas seulement une faiblesse et un tort manifeste envers les assureurs, mais encore un acte coupable au point de vue de la sécurité de la navigation.

Un immense retentissement a été donné à l'énergique abnégation du capitaine Audibert qui, abandonné malgré lui par ses gens, reste seul à son bord et disparaît après avoir inscrit sur son journal, le 15 décembre 1865, pour le quart de midi à quatre heures, ces mots d'une amère concision :

« Tempête. — Toujours seul à bord ! »

Deux jours après, le 17, sa goëlette s'échouait sur fond de roche à l'ouest du phare de Cherchell où, dit le *Moniteur de l'Algérie*, « elle resta debout sur la « quille, défoncée, sans que la fureur des lames « permît de s'en approcher ; puis, le soir elle se brisa « complétement. »

A la plage, parmi les débris, on trouva le rôle d'équipage et le journal du bord. On sut ainsi que, parti du golfe Juan, la goëlette de Marseille la *Diligente* était commandée par le capitaine Audibert et avait six hommes d'équipage. On crut que ces hommes ayant successivement péri, le capitaine avait succombé le dernier. Ces suppositions étaient fausses.

Au large du cap Caxines, l'équipage s'emparant de la chaloupe, avait lâchement abandonné le navire et son capitaine. Audibert ne parvint pas à retenir les fugitifs qui l'engageaient à déserter avec eux, mais il leur répondit :

— Mon poste est à bord ! je ne le quitterai pas !

Et ceux qui n'ont pas craint de le délaisser sont recueillis par le vapeur anglais *Massilia* qui les conduit à Gibraltar ; ils y débarquent sains et saufs, tandis que leur brave officier périt victime de leur défection. En effet, puisque la goëlette est restée à flot jusqu'au 17, et qu'elle n'a péri qu'en talonnant sur des rochers, il est dans l'ordre des vraisemblances qu'elle aurait pu être sauvée si le malheureux capitaine Audibert ne s'y était pas trouvé *seul*.

Les assureurs dont les intérêts s'accordent constamment avec la bonne police et la sécurité de la navigation, protestent à juste titre contre les abandons précipités de navires, qu'on retrouve ensuite soit à la mer, soit à la côte, et qui, par conséquent, auraient pu, à plus forte raison, être ramenés ou relevés avec le concours de leurs équipages.

« Le 5 janvier 1866, — disent les journaux sans le « moindre blâme, des pêcheurs de Kaeringel ont sauvé « la goëlette française *Paul-Edmond*, allant de Sunderland à Saint-Malo, avec un chargement de charbon de terre. Le bâtiment, ayant perdu en route ses « boussoles, ses deux ancres et ses chaînes, avait donné « sur des bas-fonds, ce qui avait déterminé son équipage à l'abandonner. C'est alors que des pêcheurs « sont parvenus, après de longs efforts, à haler le « *Paul-Edmond* sur les dunes de Haellevikstrand. »

Tous les faits analogues — et ils se renouvellent sans cesse — méritent d'être examinés avec une scrupuleuse vigilance, non qu'il faille exiger des navigateurs de se sacrifier en pure perte, mais au contraire dans l'intérêt de leur propre conservation, car le découragement est l'une des causes qui occasionnent le plus de désastres.

On peut dire de la mer et de ses dangers ce que l'on a dit du temps : il est destructeur, mais l'homme est plus destructeur encore. L'imprudence, l'incurie, l'ignorance, l'incapacité, la faiblesse sont, hélas ! les plus redoutables des écueils. — Les signaler, les combattre, c'est lutter pour le sauvetage.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —



GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

—

I

Où l'on fait connaissance avec le héros de cette histoire, el señor Miguel Perez, bachelier de Salamanque, et avec ses nobles amis.

— A la santé de notre ami !

— A son heureux voyage !

— A sa gloire future !

Ces toasts, et bien d'autres encore, étaient portés avec un chaleureux enthousiasme en l'honneur de l'étudiant Miguel Perez, par les amis qu'il avait réunis dans son très-modeste logement, pour leur faire ses adieux en vidant avec eux quelques flacons de Xérès.

Miguel Perez était l'un des plus fameux étudiants de l'Université de Salamanque. Doué d'une intelligence remarquable et d'une vive imagination, il avait, avec assez peu de travail, obtenu de brillants succès. Il s'était placé rapidement bien au-dessus de la plupart de ses camarades, qui pâlissaient nuit et jour sur leurs livres et ne se permettaient pas, comme notre héros, mille excentricités qui le rendaient aussi populaire parmi les étudiants fous et tapageurs qu'il était envié par les *sages* de l'Université.

L'ambition de Miguel, partout et toujours, était d'être célèbre ! Il voulait briller au premier rang, être admiré, servir de modèle, dépasser les autres en folies comme en savoir.

Or ce résultat tant désiré, il l'avait obtenu. Il venait d'être reçu bachelier avec le succès le plus éclatant ; il allait partir pour Madrid, où il ne doutait pas que sa renommée ne l'eût précédé ; et, en s'éloignant, il laissait parmi les étudiants le souvenir d'un des plus joyeux camarades qui eussent jamais fait retentir des éclats de leur voix sonore les échos de la vieille Université.

— A sa gloire ! Bon ! j'y consens de grand cœur ! fit un des assistants, mais encore faudrait-il savoir à quel genre de gloire ? Voyons, Miguel, choisis : toutes les carrières te sont ouvertes ! Que seras-tu ? Ministre,

artiste, ambassadeur, général ou comédien, littérateur ou prélat ?

— Je verrai ! dit nonchalamment Miguel, en envoyant par la fenêtre quelques bouffées de la fumée de sa cigarette vers les murailles de l'Université. La demeure de notre étudiant était située près des ruines de Saint-Vincent, et juste en face de la cathédrale, qui, comme chacun sait (chacun de ceux qui connaissent

L'université et la cathédrale de Salamanque.

Salamanque, s'entend !...) est voisine de l'Université.

— Peuh ! fit un Castillan, nommé Luiz, en venant allumer sa cigarette à celle de Miguel, tu as bien raison de ne pas t'en préoccuper outre mesure ! Tu n'auras que l'embarras du choix : c'est moi qui te le prédis ! Les soucis d'avenir qui sont le fait des petites gens ne peuvent convenir à un noble espagnol.

— Dis donc, Miguel ! demanda l'un des convives, petit, brun, alerte, à l'œil vif, à la physionomie railleuse, je croyais que tes parents t'engageaient à venir habiter auprès d'eux et diriger toi-même l'exploitation des terres qu'ils possèdent dans la Serena ?

Le front de Perez se couvrit d'une vive rougeur. Il considérait la culture des terres comme une occupation indigne d'un hidalgo, et toute allusion au bien peu considérable que possédaient ses parents dans la province de l'Estramadure lui était particulièrement désagréable.

— Mes parents, dit-il en se posant comme un orateur, m'avaient effectivement engagé à me retirer dans mon *patrimoine*. Mais j'ai de plus nobles aspirations ! Je veux illustrer mon nom, je veux que dans les siècles futurs on parle encore de Miguel Perez ; je veux que l'Université de Salamanque s'honore de m'avoir compté parmi ses membres, et que tous, vous soyez fiers d'avoir été mes amis !

— Bien dit ! Bravo ! Vive Miguel Perez ! s'écria-t-on de toutes parts avec un enthousiasme auquel le vin de Xérès n'était peut-être pas absolument étranger.

— Écoutez-moi, ô mes amis ! continua l'orateur en s'animant ; votre approbation m'est précieuse, et votre confiance m'honore ! Mais cette confiance, je la mérite, et je veux vous en donner la preuve en vous témoignant une confiance non moins entière. Sachez-le donc, ce n'est point au hasard et comme un aventurier qui va tenter la fortune, que je me rends à Madrid ! J'y suis déjà connu, apprécié ; et de nobles amis, tout prêts à me frayer le chemin des honneurs, m'y attendent avec la plus vive impatience !

— Bravo ! Écoutons ! — Taisez-vous donc, vous autres. — Écoutez ! — Écoutons ! reprirent en chœur les étudiants.

— Peut-être en est-il parmi vous, continua Miguel Perez, qui se souviennent encore d'un noble Madrilène, ami de ma famille, don José de las Zarandajas, qui vint me voir l'année dernière ?

— Je me souviens de lui ! dit l'étudiant qui avait parlé des biens que possédaient les parents de Miguel dans le fertile canton de la Serena, et qui répondait au nom de Sébastiano : c'est un homme d'une quarantaine d'années, qui m'a paru trancher un peu du protecteur avec toi, et....

— Nullement ! interrompit vivement Miguel. Don José, au contraire, m'a témoigné la plus vive sympathie ; il m'a dit que ma place était à Madrid, que mon ambition était grande et noble, que je pouvais prétendre à tout ; et que, si j'allais jamais à Madrid, je pouvais compter sur lui comme sur un ami dévoué.

— Eh ! qu'as-tu besoin de son aide ? fit Luiz ; ton mérite ne suffit-il pas pour aplanir la route devant toi ? Laisse ce don José qui voudra te donner des conseils, faire avec toi l'homme d'importance, et qui, dans vingt ans, s'autorisera de ces précédents pour te traiter avec une familiarité qui te sera insupportable !

— Tu as peut-être raison, répondit Miguel en réfléchissant, ou plutôt en faisant semblant de réfléchir (car, nous devons l'avouer, ses facultés intellectuelles étaient en ce moment dans un singulier état de trouble et de surexcitation). Tu as peut-être raison car je me souviens maintenant d'avoir observé chez lui, alors que je lui parlais du brillant avenir qui m'est réservé, un certain malaise qui ressemblait fort à un sentiment d'envie. Il m'engageait, comme Sébastiano était tenté de le faire tout à l'heure, à vivre en gentilhomme campagnard, et à renoncer à ce qu'il appelait de vaines idées de gloire.

— Tam ! ta ta tam, tam tam ! chantonna Sébastiano en tambourinant sur la table avec ses doigts. Il y a dans vos paroles de singulières contradictions, mon cher Miguel ! Tout à l'heure vous nous disiez que don José approuvait votre ambition, et voilà maintenant qu'il vous a engagé à y renoncer !

— Señor Sébastiano, dit Perez avec hauteur, puisque vous avez si bien retenu mes paroles, je m'étonne que vous ayez oublié celles où je rappelais un sentiment d'envie qui inspirait à don José les mêmes conseils qu'à vous.

— Bast ! fit Sébastiano toujours railleur ; je n'avais garde de prendre ces paroles pour moi, car non-seulement je ne vous ai jamais donné le moindre conseil, mais encore je ne vois pas pourquoi je pourrais vous envier, car, mon cher señor, je crois vous valoir.... au moins !

Ces dernières paroles avaient été prononcées d'un ton de défi, et elles étaient à peine achevées, que Miguel Perez, rouge de colère, s'élançait sur son adversaire. Mais les assistants s'interposèrent :

— Allez-vous donc vous battre pour les adieux ? dit un grand jeune homme calme, appelé Vicente, qui avait d'ordinaire la mission pacifique de calmer les têtes trop exaltées. Deux camarades, deux amis ! Fi donc ! Que dirait-on de nous si une rixe terminait le dernier repas que Miguel fait en notre compagnie ? On accuse déjà les étudiants d'assez de méfaits. Voulez-vous rendre notre réputation encore plus mauvaise ?

Toutes ces paroles faisaient assez peu d'impression sur les parties adverses ; mais bon gré mal gré on contraignit Miguel et Sébastiano à se donner la main, ce qu'ils firent d'un air à peu près aussi gracieux que celui d'un roquet à qui l'on retire un os ; et, tant bien que mal, le calme fut rétabli.

— Maintenant, Miguel, continue; nous sommes tout oreilles, dit-on.

— Où en étais-je? reprit l'amphitryon ; ah ! j'y suis ! je disais donc que don José de las Zarandajas, tout en laissant deviner un sentiment d'envie trop commun en ce bas monde (ici l'orateur lança un regard foudroyant à l'adresse de Sébastiano que deux amis retinrent encore à grand'peine sur son siége), m'a cependant témoigné la plus vive sympathie, en m'engageant, si j'allais à Madrid, à le prévenir de mon arrivée. Or, dans quel but m'aurait-il exprimé ce désir si ce n'était pour avoir le temps de me préparer une réception? J'ai cru convenable de ne pas manquer à la promesse que je lui avais faite, et de lui écrire pour lui annoncer mon arrivée; j'ai donc tout lieu de supposer que je suis attendu à Madrid, et que j'y serai chaudement accueilli.

— Eh! mon cher! s'écria Luiz, tu y serais chaudement accueilli quand même tu n'aurais prévenu personne de ton arrivée! Crois-tu que le nom du señor Miguel Perez ne soit pas connu à Madrid? Laisse seulement en route échapper quelques indiscrétions, de nature à trahir ton incognito; et je te réponds qu'avant peu, toutes les sommités de la ville viendront te complimenter! Crois-tu donc qu'il arrive chaque jour de rencontrer des hommes de génie tels que toi et quelques-uns d'entre nous? Ce sont là de ces exceptions que le commun des mortels sait du moins apprécier, s'il ne peut les égaler! et tout homme supérieur n'a qu'à prononcer son nom pour occuper aussitôt le rang que son mérite lui assigne.

— Un instant! reprit Miguel; je ne vous ai pas encore tout dit. Apprenez que don José a une nièce, nommée Amélie, fille de sa sœur mariée en Angleterre. La señora Amélie est née à Londres; elle était encore enfant lorsqu'elle a perdu son père et sa mère, et elle compose maintenant, à elle seule, toute la famille de don José, qui, dit-on, est immensément riche...

— Et tu rêves d'épouser doña Amélie? demanda Vicente.

— Oh! je rêve;... pas positivement! répondit Miguel d'un air de suprême indifférence. C'est-à-dire que mon père m'a plusieurs fois, dans ses lettres, parlé de cette alliance comme merveilleusement assortie, puisque la situation de fortune de doña Amélie sera, après la mort de son oncle, presque équivalente à la mienne.

— Tam, ta tam, ta ta tam, ta tam! chanta Sébastiano.

Peu s'en fallut que cette gaieté intempestive n'excitât encore la colère de l'irascible bachelier. Mais Vicente, à qui décidément semblait être dévolue la mission de maintenir la paix entre ses amis, s'empressa de changer de conversation.

— A Madrid, dit-il, tu vas retrouver Paco, notre ancienne connaissance.

— Qu'est-ce que Paco? demanda le señor Fernandez, qui, admis depuis peu à l'Université, n'était pas au courant de ce qui avait pu s'y passer pendant les années précédentes.

— Qu'est-ce que Paco? répéta Luiz d'un ton emphatique, affectionné par la plupart des futurs bacheliers de l'Université. Eh bien, je vais vous le dire. L'honorable Paco était (je dis était, car je doute qu'il ait continué d'exercer cette noble profession) était un barbier du plus grand mérite, dont les talents, fort prisés parmi nous, l'étaient moins cependant que son esprit inventif, son bavardage intarissable, et surtout son enthousiasme pour son art, enthousiasme qu'il poussait jusqu'au fanatisme. Il était non-seulement barbier, mais perruquier-coiffeur. Rien n'était plus amusant que de l'entendre disserter sur les rébellions de la chevelure, chaque fois que la main habile de Paco essayait de lui imprimer un nouveau pli pour inaugurer quelque coiffure destinée à rendre immortel le nom de l'incomparable artiste qui l'avait inventée.

— Et Paco partit pour Madrid? demanda Fernandez impatient d'abréger le récit.

— Et Paco, reprit Luiz, Paco, malgré l'estime et l'affection dont il jouissait parmi nous, rêvait de plus hautes destinées. Il voulait par son art embellir une tête célèbre, raser un héros ou coiffer un grand poëte, afin que dans l'histoire, à côté de leur nom, on pût lire celui de leur barbier. L'ingrat ne voulait pas comprendre qu'il avait ici la plupart des hommes célèbres destinés à faire du bruit dans le monde et à briller dans l'histoire de notre pays. « A Madrid, señores! répétait-« il sans cesse; à Madrid, c'est là seulement que je « trouverai la gloire et la fortune, c'est là que mes « aspirations artistiques seront comprises et appré-« ciées! » Mais en attendant, comme le pauvre Paco ne possédait pas un maravédis en plus de ce qu'il lui fallait pour payer le pain quotidien, il était obligé de végéter tristement à Salamanque, gémissant sur son malheureux sort et faisant entendre des plaintes capables d'attendrir le cœur le plus dur. Émus de pitié à la vue de cette immense douleur, nous nous sommes tous cotisés pour lui payer son voyage jusqu'à Madrid; j'ai donné pour ma part la moitié de la somme, et le brave garçon est parti tout joyeux, en nous appelant ses bienfaiteurs, ses sauveurs, et en jurant qu'il ne nous oublierait jamais. Ce qui me fait croire qu'il a dû faire fortune ainsi qu'il l'espérait, c'est que, depuis ce temps, nous n'avons pas une seule fois entendu parler de lui.

— Permets, Luiz, dit Miguel, je n'ai pas voulu t'interrompre tout à l'heure; mais je tiens à rectifier une erreur que tu as commise. Tu prétends avoir donné à toi seul la moitié de la somme que Paco a emportée; or, s'il m'en souvient bien, nous avons compté au barbier plus de quarante écus (1), et pour ta part tu n'as

(1) L'écu d'or espagnol vaut 10 fr. 80 c. de notre monnaie.

pas déboursé plus de trois réaux (1), tandis que j'ai mis à la masse un écu tout entier!

— C'est toi, mon cher, qui fais erreur! repondit Luiz sans témoigner le moindre embarras. Je n'entendais nullement parler ici de la petite somme remise par vous à Paco, et à laquelle j'ai eu la délicatesse de ne joindre qu'une faible offrande pour ne pas humilier des amis peu fortunés. Mais, outre cette somme, le barbier a reçu de moi une bagatelle en signe de bon souvenir :... une vingtaine d'écus, je crois. Je ne suis pas homme à me vanter de cette petite largesse, et je regrette que, dans le feu de mon récit, l'aveu m'en soit échappé.

A ceci il n'y avait rien à répondre, et Miguel se contenta d'échanger avec ses amis un sourire d'incrédulité, que Luiz feignit de ne pas apercevoir.

— De sorte, reprit Fernandez, que vous n'avez plus entendu parler du barbier Paco? Que peut-il être devenu?

— Peut-être au lieu d'accommoder des têtes célèbres est-il devenu lui-même une célébrité, dit Miguel. Il avait une belle voix et chantait avec assez de goût; qui sait s'il n'a pas, comme il en avait eu parfois l'idée, fait son chemin au théâtre?

— Dis donc, Miguel! fit Sébastiano, à qui le vin d'Espagne avait fait oublier son ressentiment, si tu assistes au triomphe de Paco, il ne faudra pas manquer de nous l'écrire?

— Soyez tranquilles, j'en prends l'engagement formel, dit Miguel.

— Mais, fit observer un des étudiants, nous voilà calmes et graves comme des acteurs! Est-ce ainsi que nous fêtons notre ami avant son départ? Je propose un toast en l'honneur de Paco!

— Ah! oui! c'est cela! — Vivat! — Bravo! — Gloire à Paco! — A Paco le chanteur! — A Paco l'artiste! — A Paco le grand homme incompris!

— C'est pourtant vrai qu'il était incompris, ce pauvre grand homme! dit Sébastiano avec une mélancolie railleuse; personne ne savait apprécier son génie et ses nobles aspirations; et je parie qu'à Madrid il n'a pas eu plus de chance qu'ici.

— C'est ce que nous verrons, répondit gaiement Miguel, que la perspective qui s'ouvrait devant lui mettait en belle humeur, par cette excellente raison que toujours l'inconnu nous apparaît entouré du plus radieux prestige, et que c'était, malgré les espérances qu'il donnait comme des certitudes, l'inconnu que Miguel Perez allait chercher à Madrid.

— J'approuve beaucoup qu'on porte la santé du barbier Paco, dit Vicente, mais si j'en juge par l'heure avancée, je crois qu'il serait temps de nous séparer après avoir porté une dernière fois la santé de notre illustre ami, el señor Miguel Perez, bachelier de notre bonne Université de Salamanque, la première Université de l'Espagne!

Cette motion fut accueillie avec un enthousiasme si bruyant, qu'il y eut un instant lieu de craindre que le plafond, ébranlé par les cris des convives, ne s'écroulât sur eux. Heureusement rien de pareil n'arriva, et nulle catastrophe ne vint clore d'une façon tragique le repas d'adieux. La santé de Miguel fut portée à plusieurs reprises, les souhaits les plus chaleureux lui furent adressés. Il essaya de prononcer un discours pour remercier des amis si dévoués de toutes les marques de sympathie qu'ils lui prodiguaient; mais l'attendrissement le gagna et il fut obligé de renoncer à ce projet.

Hâtons-nous de dire qu'on lui tint compte de l'intention, et que l'assistance déclara, à l'unanimité, qu'il n'avait jamais parlé avec plus d'éloquence.

Tout le monde étant ainsi dans les meilleures dispositions, on se sépara avec force compliments et protestations d'amitié, en se jurant surtout de conserver éternellement le souvenir des bonnes heures que l'on avait passées ensemble. Puis Miguel demeura seul.

Mais la porte ne fut pas plutôt refermée derrière ses chers amis, que, la fatigue l'emportant, il se laissa tomber sur un divan et s'endormit d'un profond sommeil.

C'est alors qu'il se vit, naviguant sur l'océan de la célébrité vers le palais de la gloire, tandis que devant lui la renommée aux cent voix allait criant son nom à tout l'univers! Une épaisse fumée produite par les louanges qu'on lui adressait de toutes parts l'empêchait de voir bien distinctement ce qui se passait sur la terre; pourtant il apercevait au loin le calme intérieur de ses parents. Sa bonne mère tâchait de suivre du regard le fils bien-aimé qui s'élevait toujours plus haut et encore plus haut, planant dans les airs et atteignant presque à l'astre éclatant dont les rayons l'inondaient de lumière. A sa droite, il remarquait sur le seuil du palais de la fortune don José de las Zarandajas qui lui offrait des bourses remplies d'or; mais il dédaignait la fortune et poursuivait son chemin. Une ravissante jeune fille, debout auprès de don José, venait présenter à Miguel l'anneau des fiançailles; mais il ne s'y arrêtait pas davantage: la gloire l'appelait, il voulait lui rester fidèle!

Pourquoi, au milieu de ce rêve délicieux, la grimaçante figure du barbier Paco se montrait-elle comme un incident grotesque, qui nuisait à la poésie du tableau? Pourquoi, au milieu de la fumée des louanges dont le doux parfum enivrait Miguel, l'étudiant voyait-il à chaque instant apparaître le maudit barbier, discourant à perte de vue sur les propriétés particulières des cheveux bruns ou blonds, gris ou rouges?.....

Le lendemain, lorsque, plusieurs heures d'un repos salutaire ayant remis notre héros en possession de sa présence d'esprit habituelle, il se rappela ses rêves de

(1) Le réal, monnaie d'argent, vaut un quart de franc.

la nuit, tout en s'éloignant de Salamanque sans un regret, l'ingrat! il attribua aux fumées du vin la persistance avec laquelle l'image de Paco était venue hanter son sommeil, et considéra comme un augure des plus favorables tout le reste de son rêve.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL

Lord Dalton monta le petit escalier, et, arrivé au troisième étage, sonna à la porte indiquée. Une jeune servante parut.

— Madame de Millay?

— Elle est sortie pour le moment.

— Voici une lettre d'Angleterre que j'avais à lui remettre.

— Si monsieur veut prendre la peine d'attendre un instant, madame ne tardera pas à rentrer.

Disant cela, la petite bonne traversa une antichambre, une salle à manger, et ouvrit la porte d'une chambre à coucher. Lord Dalton avait hésité à la suivre. Arrivant de Londres et n'ayant jamais vu madame Solange de Millay, il ne se souciait pas beaucoup de perdre, à l'attendre, le temps précieux qu'il passait à Paris. Mais, aussitôt installé dans cette chambre et assis sur une causeuse, au coin de la cheminée, il se sentit des dispositions à y demeurer.

Il régnait dans ce lieu un sentiment de bien-être inexprimable.

C'était aux premiers jours clairs et frais du printemps : le foyer pétillait, et de beaux lilas, des jasmins, des rosiers, remplissaient les embrasures des fenêtres. Le feu et les fleurs, c'est la vie sous deux aspects : c'est la vie de la nature, la sève féconde s'épanouissant en corolle embaumée; c'est la vie de l'homme, la flamme créatrice qui ranime dans son sein des ardeurs diverses, jusqu'au moment où les flambeaux s'allument auprès de son lit de mort. Le feu et les fleurs sont doux à voir ensemble autour de soi.

Une tenture blanche et satinée, des rideaux de mousseline, des meubles d'érable, des couleurs fraîches, riantes, semblaient dire que la vie coulait ici paisible et sereine. Du reste, on n'y voyait point d'objets de pure fantaisie, point de ces amas de frivolités, de ces riens où le bois de senteur, le cristal et l'acier, s'unissant à mille formes diverses, sont les ornements accoutumés de la chambre des femmes. C'était de la simplicité puritaine, avec un parfum d'élégance féminine.

La chambre à coucher est le siége de la vie intime : chacune de ses parties offre l'image de nos goûts, de nos habitudes; c'est là que la matière inerte semble le mieux en harmonie avec l'être animé.

Le salon, c'est la grande route : le monde y passe et l'aplanit.

La chambre à coucher varie selon la personne qui l'habite : aussi elle peint sa maîtresse et la reflète par tous les points, du plafond au parquet. L'image de sa vie privée, ses habitudes, son âge, les moindres incidents de son existence, vous apparaissent, représentés par mille petits détails de son intérieur. Là un métier à broderies, un pupitre ou un chevalet; ici un tableau, un portrait suspendus à la muraille; ces riens charmants sur une étagère, ces meubles élégants, ces coffrets, tout cela rappelle une date de sa vie, un rêve de son imagination, un souvenir.....

Lord Dalton voulut faire le tour de la pièce où il se trouvait et se mit en route.

Revenant à droite, le premier objet qu'il rencontra sur son chemin, fut la toilette de madame, chargée des essences, des huiles, des parfums qui servent la beauté, mais pas encore des cosmétiques qui la réparent : ce sont les petits pages qu'on appelle à son service, non le docteur qui impose sa présence.

Sur cette toilette était une corbeille remplie d'ouvrages de femme. Auprès de la tapisserie diaprée et de la légère broderie se trouvait le tricot de laine, destiné à quelque usage de bienfaisance.

Au-dessus était la gravure de la belle Madeleine que vous admiriez longtemps dans la galerie du Corrége, tandis qu'elle, revenue des illusions de ce monde, médite sur l'herbe fleurie. La sympathie avait appelé là cette image : que de vies aboutissent à ce symbole! que de femmes sont cachées sous le voile de la Madeleine!

D'abord jeunes et folles païennes, elles servent les premières divinités qui se présentent à leur adoration; parmi les faux dieux, elles adorent tous les dieux du plaisir et se consument à leurs autels; l'éclat, le bruit, l'abondance somptueuse, la vie d'enivrement, accompagnent ce culte et conviennent à ses lois..... Mais bientôt, quand la voix supérieure se fait entendre, elles sentent le vide et l'erreur de leurs premières croyances, elles tombent dans le repentir, leur tête aux beaux cheveux s'incline aux pieds du juge sévère; elles y versent le nard embaumé de toutes les fleurs de la jeunesse : alors elles abandonnent le monde; les illusions s'évanouissent dans leur sein : seules avec une tête de mort, elles prient Dieu dans le désert.....

Lord Dalton continua sa route dans la même direction, et non loin de la toilette rencontra quelques ajustements que Solange avait quittés en sortant. Des petits souliers de velours noir à hauts talons; sur le dossier d'un fauteuil un peignoir de mousseline, accusant une taille de moyenne grandeur, mais d'une finesse ex-

trême, à en juger par la dimension de la ceinture; puis un petit bonnet d'organdi, qui, simple et modeste comme il est, ne peut être placé que sur une figure charmante; des gants parfumés, si doux, si suaves, que lord Dalton fut pris d'envie de les porter à ses lèvres.

Mais il s'arrêta, sourit de pitié à la sottise qu'il allait faire, rejeta le petit gant sur le fauteuil et passa gravement son chemin.

Alors, par un mouvement demi-circulaire, il se trouva précisément en face du lit.

Un lit est certainement l'asile le plus précieux et le plus favorable qu'on puisse trouver ici-bas. En vérité, quand je regarde et que je songe qu'en mettant le pied là-dedans, on est tout à coup, et comme par enchantement débarrassé du froid, du vent, de la poussière, de la pluie, des fatigues, des visites importunes, des conversations fastidieuses, des lieux communs, des débits de fanfaronnades et de vanteries, des émissions d'opinions entêtées, contrariantes, hargneuses, des récits de voyage, des confidences d'un poëme ou d'une tragédie entière, des expositions de systèmes aux phrases immenses, aux monologues interminables, et qu'à la place de tout cela, on est entouré des images, des pensées, des souvenirs qu'il plaît d'évoquer, qu'on vit au milieu d'une société choisie de fantômes et de visions, à son gré, et puis de tous ces songes qu'un écrivain étranger a gracieusement appelés *le clair de lune du cerveau*; quand je pense à tout cela et que je regarde un lit, je ne sais de quelles paroles me servir pour exprimer mon enthousiasme et ma vénération, et je suis prête à rester en extase devant lui.

Lord Dalton était sans doute dans les mêmes sentiments que moi: car il demeurait immobile et contemplatif devant celui-ci.

A la tête du lit était placée la bibliothèque, déployant une imposante grandeur. Ce monde privilégié de sagesse et de poésie où vivent Obermann, René, où voyage Harold, où pleure Eloa, où vont en paix le Médecin et le Curé de campagne; ce monde lumineux jetait, dès le matin, ses rayons bienfaisants sur celle qui reposait non loin de lui, tandis que de l'autre côté était un piano, devant lequel Solange pouvait se peindre encore, quand les cordes avaient cessé de résonner, les esprits harmonieux qu'elle avait évoqués la veille, et qui, tendres ou riants, l'avaient caressée de leurs ailes.

Lord Dalton s'arrêta longtemps dans ces parages; il tomba dans une de ces méditations illuminées où des événements à venir se laissent entrevoir, où des individualités inconnues arrivent à notre perception.

D'après les indices épars de cette demeure, il cherchait à former dans sa pensée la personne qui l'habitait; et peu à peu, ajoutant une indication à une autre, il en fit un assemblage si parfait et si délicieux, que la vue de cette figure de sa création porta le trouble dans son âme.

Pour changer le cours de ses idées et rafraîchir quelque peu sa tête agitée, Dalton s'approcha de la fenêtre. Elle s'ouvrait au bord de la ville sur une large plaine du ciel, et, tournée au couchant, recevait en abondance les derniers rayons du soleil. C'est l'exposition la plus favorable qu'on puisse trouver. Le matin, on n'a pas besoin ee soleil: le corps est fortifié par le repos, l'âme remplie d'espérances et de douces joies; l'horizon se montre clair, radieux et semé de nuances pleines d'attraits; l'action s'y présente sous toutes les formes; le front haut et le cœur content, on peut gaiement passer la journée... Mais le soir, quand tous les désirs sont devenus jouissances, et toutes les jouissances, fumée; quand les peines, les plaisirs gisent pêle-mêle, tous fondus en fatigue; quand l'indifférence envahit l'âme comme une neige engourdissante, alors les rayons du soleil vous raniment, vous rendent quelque peu d'existence.

Lord Dalton se remit en marche, et arriva au point d'où il était parti. Il allait s'approcher de la cheminée pour interroger sur la maîtresse de ce lieu la glace qui recevait sans cesse son image et la pendule qui emportait sa vie sur son aiguille mouvante, lorsqu'il fut arrêté par la rencontre d'un petit bureau, sur lequel étaient épars un grand nombre de lettres à demi ouvertes, de papiers sur lesquels étaient tracées quelques lignes.

D'abord sa curiosité fut peu satisfaite de trouver des invitations de bal, le livre de compte d'une société de bienfaisance, la liste de quelques pauvres à visiter dans la semaine; enfin, il vit une longue lettre adressée à la jeune Anglaise dont il venait lui-même apporter des nouvelles. Prenant promptement sa détermination, il s'assit au bureau et se mit, sans réflexions, à lire cette lettre, ce qui n'était ni de la délicatesse, ni du bon ton; mais, comme je l'ai dit déjà, lord Dalton n'avait plus la complète possession de son jugement.

Mme LÉONTINE ROUSSEAU.

— La fin prochainement. —



CHRONIQUE

Avant tout, parlons de la triste nouvelle de la mort de la duchesse de Berry. Cette vie si pleine de grandeur, d'héroïsme et de vicissitudes vient de s'éteindre. Nul ne doit passer devant ce soleil se couchant derrière des ruines sans songer et s'associer de cœur à ce surcroît de douleur des exilés.

⁂ Des poëtes toujours, et encore des poëtes chrétiens, voilà la rosée céleste au milieu des sécheresses de notre siècle. M. Émile Grimaud, sous le titre de *Chants du Bocage*, nous donne les chants de la Vendée. Avec cette opportunité gracieuse des fleurs naissant sur les tombes, l'auteur vient nous parler, en vers dignes d'eux, de ces héroïques paysans qui ont eu, qui ont encore la synthèse de la croyance.

Ces chants vendéens, variés de tons, ont la mâle simplicité comme la douce senteur du pays qui les a inspirés; ils sont accompagnés de sept eaux-fortes dues aussi à un artiste vendéen, M. Octave de Rochebrune, toutes d'une exactitude, d'une force et d'une poésie dignes du texte. L'ensemble forme un volume que les bibliophiles se disputeront d'autant plus que le nombre des exemplaires de ce correct, élégant et curieux ouvrage est très-limité.

Ne manquons pas d'ajouter, pour nos amis, qu'une des plus remarquables pièces de ce livre est, sous le titre si justifié de *Vir probus*, dédié à la mémoire d'Alfred Nettement.

⁂ Un grand concert a été donné dernièrement dans les salles de M. Cavalier-Coll, facteur et perfectionneur de ces magnifiques orgues, qui sont l'orgueil et le charme de nos vastes basiliques et de nos grandes cérémonies. M. Widor, l'artiste digne successeur du regretté Lefébure-Welly, a fait valoir, avec une indéfinissable pureté de jeu, toute la délicatesse et la puissance des monstrueux et fins instruments fabriqués par cette maison hors-ligne. L'assistance était nombreuse et compétente surtout, et les applaudissements n'ont pas manqué au nouvel organiste de Saint-Sulpice, tant comme instrumentiste que comme compositeur.

⁂ C'est une des grandes tristesses de l'imagination rêveuse que de songer auprès de combien de belles âmes et de combien de belles œuvres nous passons en ce monde sans pouvoir ni les admirer, ni les aimer, ni les connaître. Cette idée nous saisit surtout en lisant les longues listes de ces peintures variées que de riches collectionneurs ont patiemment emmagasinées pendant des années avec tant de dépense et de goût, et qui se dispersent à tous les vents du ciel, au bruit, nous dirions presque au souffle du marteau du commissaire-priseur.

Une nouvelle collection de tableaux des écoles française et allemande, provenant d'un amateur de Saint-Pétersbourg, vient de s'écouler par les mille courants de l'hôtel Drouot. Elle se compose d'œuvres d'un grand mérite. Voici les principaux noms que nous puisons au hasard dans l'écrin du catalogue : un *Port d'Ackenach*, plein de soleil; les *Danseurs espagnols*, d'H. Baron; une toile signée Henriette Browne; une *Vue de Suisse*, de Calome, la meilleure œuvre du maître, dit-on; un *Ménétrier*, de Decamps; un paysage du même. P. Delaroche, Gallet, Leys, Tassaest, Léopold Robert, Horace Vernet ont appelé le public aux enchères.

⁂ Grande nouvelle! on vient de découvrir dans les sables d'Australie une pierre précieuse, diamant ou émeraude, ou espèce inconnue, du poids de huit onces anglaises, soit environ 200 grammes. Ce diamant merveilleux, paradoxal, est donc cinq fois plus pesant que le fameux *Kohinoor* ou montagne de lumière, dont le prix a été évalué à 50 millions de francs. Si on adoptait l'échelle de proportion en usage pour déterminer la valeur des diamants et qu'on prît comme point de départ la valeur du *Kohinoor*, on arriverait à un chiffre... effrayant.

En somme, tout ceci nous remet en mémoire, malgré notre goût pour toutes les merveilles, le fameux rocher de Topaze des bords du Mississipi, qui, au temps du système de Law, avait si bien affolé l'esprit des spéculateurs de l'époque.

⁂ Petite historiette cueillie comme une violette printanière dans les feuilles de la *Petite Presse*, et qui s'attache au souvenir d'Ary Scheffer et du baron James de Rothschild.

Un jour, l'illustre banquier se rend dans l'atelier de l'illustre peintre; il le trouve de fort mauvaise humeur: son modèle devait venir poser en mendiant pour une composition pressée, et il avait manqué le rendez-vous.

— Calmez-vous, dit le banquier à l'artiste.

Et, endossant les haillons qui attendaient, sur l'estrade, la venue du retardataire, le baron trois cents fois millionnaire posa en mendiant... Il était parfait de vérité : on lui aurait donné deux sous!...

Déjà jolie ainsi, l'anecdote se complète. Voilà l'exposition, voyons le nœud.

... Survient un visiteur, appelons-le X...; tandis que le financier, couvert des haillons du pauvre, était en position sur l'estrade, X... pénètre dans l'atelier du grand artiste dont il était l'ami; le baron était méconnaissable; X... croit avoir devant les yeux un mendiant véritable, et, s'approchant du malheureux, il lui glisse dans la main un louis. Le faux modèle prend la pièce et la met dans sa poche.

Maintenant le dénoûment.

Dix ans plus tard, X... reçoit à son domicile un bon de dix mille francs sur la caisse de la rue Laffitte, avec ces mots : « Monsieur, vous avez un jour donné un louis au baron de Rothschild dans l'atelier d'Ary Scheffer; il l'a fait valoir, et il vous envoie aujourd'hui le petit capital que vous lui avez confié, avec ses intérêts... Une bonne action porte toujours bonheur.

« Baron James de Rothschild. »

Au reçu de ce bon, X... alla trouver le roi de la finance, qui lui prouva, ses-livres en main, que, sous sa direction, son louis avait prospéré, et avait bel et bien atteint ce total inouï.

Avec un peu de dialogue caractérisé, l'histoire pourrait faire un joli proverbe, n'est-ce pas?

Marc Pessonneaux.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Histoire de la conquête de l'Algérie, par Alfred Nettement. 1 vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques jours avant sa mort, M. Alfred Nettement avait mis la dernière main à l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui.

Pour donner à nos lecteurs un avant-goût de cette dernière œuvre du grand écrivain dont nous déplorons encore la perte, nous détachons à leur intention deux pages de la préface. Mieux que nous ne pourrions le faire, elles leur diront le but que l'historien s'est proposé, les sources où il a puisé, la manière dont il les a mises en œuvre.

Nous laissons la parole à M. Alfred Nettement. C. L.

« A l'époque où j'écrivais l'*Histoire de la conquête d'Alger*, à laquelle j'avais l'intention de donner sa suite naturelle, l'*Histoire de la conquête de l'Algérie*, que je publie aujourd'hui, je me rendis à Bruxelles pour consulter les généraux Changarnier, Lamoricière et Bedeau, auxquels le territoire français était alors fermé. Je suis loin de dédaigner les documents écrits, et j'ai lu consciencieusement tout ce qui a été publié sur la conquête de l'Algérie. Mais je préfère, sans hésiter, les documents vivants avec lesquels on peut discuter le témoignage qu'ils donnent, engager un débat contradictoire fertile en éclaircissements, auxquels on pose sur des points bien définis, des questions précises qui provoquent des réponses catégoriques....

« Je parle de cette manière d'écrire l'histoire non pas seulement par ouï-dire, mais en homme qui en a éprouvé les avantages. J'en ai plus appris dans quelques heures de conversation avec l'amiral du Petit-Thouars sur les motifs qui déterminèrent l'expédition d'Alger, que dans tous les livres et dans tous les journaux du temps. C'est dans mes entretiens avec le duc des Cars, le général Colomb-d'Arcines, les fils du maréchal de Bourmont, M. Barchou de Penthoen, et quelques autres officiers de la glorieuse armée expéditionnaire, que j'ai trouvé la solution d'un grand nombre de questions qui, sans cela, seraient restées pour moi insolubles. Je vois encore la bataille de Staoueli se dérouler vivante et animée aux récits du comte Louis de Bourmont, et ce chemin qui marche, ouvert par le corps du génie, en suivant le progrès de notre armée.

« Quand il s'est agi de raconter la conquête de l'Algérie, la parole militaire des généraux Changarnier, Lamoricière, Bedeau, a de même évoqué devant mes regards les réalités de la guerre. Je crois encore entendre le général Lamoricière dans le salon de l'hôtel qu'il occupait, rue Ducale, 19, près du Parc-Vert à Bruxelles. J'avais d'abord essayé de l'interroger sur ses campagnes, sur la part qu'il avait prise à cette guerre aux expéditions rapides, aux vives escarmouches, aux impétueuses razzias, aux surprises soudaines, aux poursuites acharnées. Entreprise inutile ! Parmi tant de qualités, Lamoricière n'avait point celle d'écouter et de répondre ; il ne laissait pas prendre l'initiative, il la prenait ; les souvenirs de ses jours de gloire lui revenant en foule, je le vis se transfigurer. Il marchait à grands pas dans son salon, la tête haute, l'œil en feu, la voix stridente comme le clairon qui sonne la charge. C'était peu de la sonner, il la conduisait. La guerre était là avec sa fièvre ardente, son haleine de feu, ses alertes, ses élans sublimes. Je cherchais de l'œil les zouaves s'élançant au pas de course derrière leur vaillant chef qui leur avait communiqué les vives allures de son carrctère et de son génie. Je voyais Abd-el-Kader pousser des pointes rapides du côté où il n'était pas attendu, puis disparaître en un instant avec son insaisissable cavalerie, pour reparaître de nouveau, toujours repoussé sans être découragé. Je voyais Lamoricière s'acharner à sa poursuite, le chasser de proche en proche, le refouler vers le désert, jusqu'à ce qu'enfin l'infatigable émir vînt se remettre dans les mains de son vainqueur, après avoir eu l'honneur de balancer pendant quelques années, en Afrique, la fortune de la France. Tous ces événements revivaient devant moi, j'y assistais....

« Quand j'avais ainsi écouté, la plume à la main, le général Lamoricière, je prenais le chemin de fer de Malines qui me conduisait rapidement chez le général Changarnier, qui habitait un petit appartement, place de la Cathédrale, à l'hôtel de la Grue. De nouvelles pages de la guerre d'Afrique se déroulaient alors à mes regards dans les récits de l'illustre général. J'assistais à cette glorieuse affaire du col de Teniah défendu par les troupes régulières de l'émir et tous les Kabiles des provinces d'Alger et de Titery, et où Abd-el-Kader avait fait exécuter de grands travaux : des redoutes reliées par des branches de retranchements et qui couronnaient tous les saillants de la position, et, sur le point le plus élevé du piton, un réduit presque inaccessible, muni d'artillerie....

« J'aimais aussi à interroger le général Bedeau que j'allais chercher dans le logement qu'il occupait rue de l'Esplanade, 15, près du boulevard de Bruxelles. Mais que d'efforts pénibles il fallait faire pour amener ce vrai chevalier chrétien à parler de lui ! Quand il s'agissait des faits d'armes de ses vaillants camarades, les paroles venaient se placer d'elles-mêmes sur ses lèvres éloquentes. Fallait-il au contraire raconter une action militaire où il avait rempli le rôle principal, il devenait silencieux, taciturne, gêné. Un jour que je dînais avec lui et le général Changarnier, chez le général Lamoricière, j'interpellai celui-ci et je lui dis : « Général, « j'avais entendu dire qu'un chef militaire nommé le « général Bedeau avait quelque part aux guerres d'Afri- « que, mais je vois bien qu'il n'en est rien ; car depuis « que je suis ici, je n'ai pu obtenir un seul mot de lui « sur ses campagnes. » Les trois généraux rirent de cette boutade, et, Lamoricière et Changarnier aidant, je déterminai enfin le général Bedeau à parler....

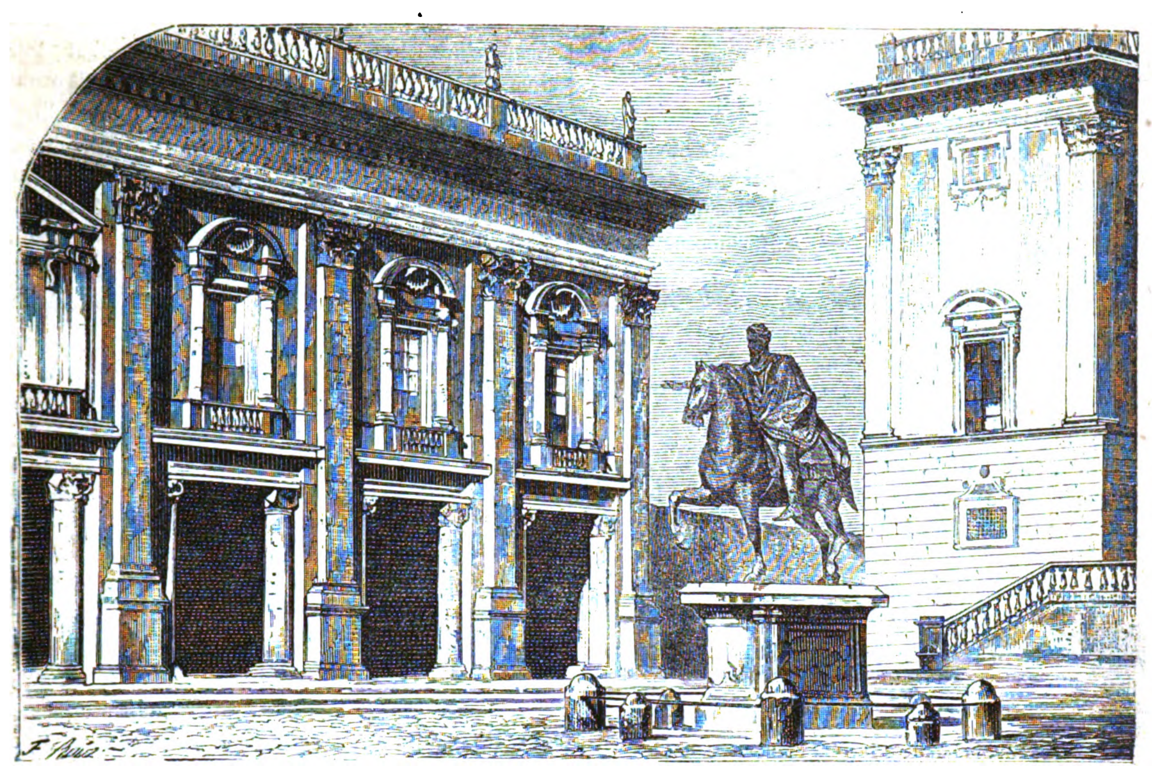
« Des trois illustres hommes de guerre que j'étais allé visiter à Bruxelles, et de la bouche desquels je tiens la plupart des renseignements sur la période de l'histoire de la conquête de l'Algérie, qui s'étend de 1830 jusqu'en 1847, époque de la prise d'Abd-el-Kader, un seul survit, le général Changarnier. Il sera mon témoin. Le général Bedeau est mort, mort à la peine, la blessure morale qu'il avait reçue au cœur, à la fin de 1851, ne s'est jamais fermée. Le général Lamoricière, plus heureux que lui, a pu encore une fois tirer l'épée pour le Saint-Père, dans cette journée de Castelfidardo, où la gloire a été du côté de la défaite, et où la cause des vaincus a plu à Dieu, puisque c'était pour son vicaire qu'ils combattaient.... » A. Nettement.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le no, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Le Capitole romain.

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469 et 481.)

Le carnaval se meurt, mais il faut qu'il expire dans des éclats de rire. Traversons une dernière fois le Corso. Il fait nuit. Qu'est-ce que ces lumières qui brillent, disparaissent, s'éteignent et se rallument? Pourquoi ces rires stridents, ce mouvement sur les balcons, dans la rue? C'est le dernier et le plus singulier des jeux. Chacun tient une petite bougie allumée sur lequel le voisin se hâte de souffler. On abrite où l'on peut cette flamme tremblante, on l'élève aussi haut que l'on peut, on l'àbrite entre les mains. Un souffle arrive, c'est fini. A ce jeu les Romains passent une partie de la nuit.

Je sors de la prison Mamertine, ma chère sœur. Les historiens te diront le passé de cette prison célèbre qui remonte aux premiers rois de Rome; je te raconterai simplement mes impressions sur ce cachot, où saint Pierre et saint Paul ont été détenus une année entière. Nous avons commencé par prier dans la première chapelle. On sent le besoin de se recueillir avant de visiter ce lieu doublement intéressant, doublemen tragique. Puis nous sommes descendus dans la partie haute de la prison, une grande chambre quadrangulaire en pierres énormes jointes sans ciment et qui autrefois ne recevait aucun jour. Vous vous sentez déjà saisis d'horreur, mais il faut descendre jusqu'à la partie basse appelée Tulianum. Quelle obscurité! quelle humidité! quel épouvantable silence! Des ombres semblent s'agiter autour de nous! Contre cette voûte de pierre, à peine cintrée, qui forme le plafond, se sont étouffés les rugissements de ces hommes qui s'appelaient : Jugurtha, Lentulus, Aristobule II, Tigrane, Vercingétorix, l'héroïque adversaire de César.

Tous ceux qui avaient orné le char du triomphateur, venaient là finir misérablement ou tragiquement leur existence. Le cortége triomphal s'arrêtait au pied du Capitole, et pendant que le vainqueur montait par le Clivus Capitolinus, au temple de Jupiter Capitolin, les vaincus étaient détachés du char où ils avaient bu l'humiliation à longs traits, et on les précipitait dans le Tullianum. « O Rome que tes étuves sont froides! » s'écriait le roi de Numidie du fond de son horrible cachot.

O Rome! que tes prisons étaient horribles, s'écrie le visiteur du dix-neuvième siècle, dans ce lieu appelé par Salluste un lieu désolé, ténébreux, infect et terrible. On ne peut le peindre autrement, ma Gertrude. L'eau qui suinte de ces murailles est fétide, la boue de ce pavé sur lequel je viens de poser mes lèvres est nfecte.

Arrivée là, dans ce lieu affreux, partagée entre les souvenirs profanes et les souvenirs religieux, entre les vaincus de la fortune et les humbles vainqueurs de

l'orgueilleuse Rome, j'ai voulu y rester quelque temps.

Et puis, je suis remontée au second souterrain, après avoir bu de la source pure qui jaillit contre la colonne où saint Pierre a été attaché. Il avait converti ses geôliers Processius et Martinien, et l'eau manquait pour le baptême. Il la fit jaillir miraculeusement du sol.

Je ne craignais pas de prolonger ma prière dans cette prison sanctifiée. Je n'étais plus seule. Tout un mouvement se faisait au-dessus et au-dessous de moi. J'ai prêté l'oreille : qu'ai-je entendu ?

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.... En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

J'ai ouvert les yeux, et à la lueur de quelques cierges j'ai vu resplendir, aux mains d'un prêtre, sur ces murs sombres, la blanche hostie, le pain qui donne la vie éternelle.

La lumière ne luit plus dans les ténèbres, elle éclate au grand jour; les deux apôtres, les deux humbles prisonniers de la prison Mamertine, dominent Rome, l'un du haut de la colonne Antonine, l'autre du haut de la colonne Trajane.

Mais il faut s'arracher de ces lieux émouvants. Encore un acte de foi sous cette voûte humide, un de ces actes de foi qui brûlent les lèvres, et remontons à la lumière matérielle qui, ici, nous fait si complétement défaut. Cependant, au moment où je me relevais pour sortir, un mince rayon de soleil passant par la porte grillée pratiquée vis-à-vis de l'autel, vint rayer d'or le mur ténébreux.

Qu'il était le bienvenu, ce rayon brillant et chaud ! Autrefois, quand ces prisons étaient habitées, le soleil ne pénétrait jamais dans ces profondeurs ; les malheureux qui y étaient précipités disaient un adieu éternel à la lumière du jour et à ses splendeurs.

Mais voilà qu'il s'est levé sur le monde un soleil de justice et d'amour, et il n'est pas un cœur si triste et si sombre qu'il soit dans lequel ses rayons vivifiants ne puissent pénétrer.

Au sortir de la prison Mamertine, Marcelle et moi, sommes allées nous accouder sur la rampe de l'un des escaliers qui mènent au Capitole. Cet endroit de Rome te plairait, Gertruçe. Ton esprit philosophique et ta foi ardente y trouveraient des aliments pour ta pensée. Aucunes traces de la vie vulgaire, moderne. Rome ancienne se déploie là dans une suite de ruines majestueuses dont je ne puis te rendre l'étrange poésie. Un des plus grands artistes de Rome, c'est le Temps; et l'on ose à peine maudire là sa toute-puissance destructive.

Promenons un peu notre regard parmi ces ruines élégantes. Voici les trois colonnes cannelées, derniers vestiges du temple de Jupiter-Tonnant ; tout près le beau portique à huit colonnes de granit oriental qui représente le temple de la Fortune-Capitoline ; un peu plus bas l'arc triomphal de Septime Sévère, qui remonte à l'an 205, et qui porte si légèrement sur ses entablements de marbre grec le poids de tant de siècles ; enfin la charmante colonne rostrale élevée à Duillius qui se dresse fièrement comme un arbre resté debout au milieu d'une forêt dans laquelle les bûcherons ont passé.

Mais pour aujourd'hui, ma sœur, ne nous engageons pas sur la Voie sacrée. Nous avons prié dans le cachot des vaincus; montons vers ce lieu où se célébrait l'apothéose des vainqueurs.

C'est le grand philosophe allemand Gœthe, qui disait, je crois, qu'en regardant je ne sais quelle belle statue grecque il prenait involontairement l'air noble : en montant au Capitole, au bas de ce bel escalier, gardé par ces deux vieux lions égyptiens de granit noir, couchés, on se sent involontairement subjugué par le souvenir de cette grandeur païenne sans rivale, et on le monte avec une certaine lenteur majestueuse. Castor et Pollux, deux statues colossales en marbre, se dressent debout, auprès de leurs chevaux, dans la partie supérieure. Notre regard ne doit pas dédaigner cette petite colonne milliaire. Elle s'élevait autrefois dans le Forum, et de cette borne partaient les innombrables voies qui sillonnaient le puissant empire romain. L'escalier à deux rampes qui conduit au palais du sénateur est orné de trois statues antiques, tirées du Quirinal, et servent à l'ornementation de la place.

Marc Aurèle, monté sur son fameux cheval de bronze, occupe le milieu de cette place célèbre. Le cheval est vraiment magnifique. Quelle fougue ! quelle vie ! On s'étonne de ne pas voir des jets de vapeur sortir de ses naseaux ouverts, et de sa bouche délivrée du mors; on croit voir s'agiter sa crinière frémissante.

A Rome se rencontrent partout et sous toutes les formes des merveilles de l'art. Et puisque nous prononçons ce mot d'art, faisons en passant une visite au Musée Capitolin. Ne sera-ce pas plus intéressant que d'aller visiter la roche Tarpéienne, de laquelle il serait encore fort dangereux de tomber, mais qui n'est plus heureusement d'usage que dans la rhétorique. Faisons donc une visite rapide au grand bâtiment de gauche, qui est réservé à la statuaire. Qui le croirait ? l'Océan est là comme le maître de la maison.

C'est la statue gigantesque de Marforia. Avec quelle nonchalance superbe est couché ce beau, ce calme, ce puissant vieillard que l'on a baptisé de ce nom : l'Océan ! Nous sommes entourées de bustes, de statues ; mais il faut passer.

Dans la salle des bronzes nous admirons la forme du beau vase offert par Mithridate au gymnase des Eupatorites. Traversons la longue galerie sur laquelle ouvre l'escalier. Voici le fameux Jupiter della Valle, il

est beau, mais représente-t-il bien l'arrogant Maître des dieux? Admirons la célèbre Vénus Capitoline, une des splendeurs de l'art grec, et la mosaïque fameuse des colombes. On retrouve reproduite sous toutes les formes cette jolie colombe qui boit dans ce bassin limpide, où se projette l'ombre de sa tête, et ses deux sœurs si gracieusement perchées sur le bord du bassin. Nous voici dans la salle où dort Endymion, sur un bas-relief superbe, découvert sur l'Aventin, et où trône Agrippine assise, dans son fauteuil de marbre, avec une grâce, un naturel et une noblesse incomparables.

Je ne te ferai pas passer en revue tous les bustes des Césars et des Impératrices, ma chère Gertrude : il y en a une armée, mais je te conduirai dans la salle du Gladiateur; admirons une de ces œuvres devant laquelle chaque siècle dépose son tribut d'admiration. Nous avons fait là une assez longue reposée, aux pieds de Flore, une charmante statue dont on vante beaucoup le *drapé*, et puis nous sommes descendues du Capitole. C'était descendre pour remonter, car nous allions de ce pas à l'église d'Ara-Cœli. Cent vingt-quatre marches de marbre blanc de l'ancien temple de Romulus à gravir. Nous avons trouvé sur la terrasse, d'où l'on jouit d'une superbe vue, M. de Rabière, qui se plonge en ce moment daus la Rome antique, et qui nous a servi bien obligeamment de cicerone.

L'église d'Ara-Cœli a été bâtie sur les ruines de ce temple de Jupiter Capitolin, vers lequel montaient les triomphateurs le jour de leur triomphe. Suivant la tradition, la chapelle qui porte ce même nom, et dont l'autel contient les restes de sainte Hélène, s'élève au lieu même où la Vierge Marie, son fils entre ses bras, se montra à l'empereur Auguste. Des auteurs anciens disent qu'Auguste consultait un jour l'oracle d'Apollon pour savoir qui serait après lui le maître du monde. L'hécatombe est offerte et le dieu reste muet; le sacrifice recommence inutilement. Pressé de nouveau, Apollon répond : « Un enfant hébreu, Dieu lui-même et maître des dieux. Désormais retire-toi donc sans réponse de mes autels. Vivement frappé de cet oracle, l'empereur fit ériger au Capitole un autel avec cette inscription : « Autel du premier-né de Dieu. » La tradition ajoute que, trois jours plus tard, Auguste vit le ciel ouvert, et sur un autel une Vierge d'une grande beauté tenant un petit enfant, et il entendit une voix qui disait: « C'est ici l'Autel du Fils de Dieu. »

L'enfant hébreu a, en effet, détrôné Jupiter Capitolin, et l'on éprouve une profonde émotion en pénétrant dans cette église, une des plus anciennes, une des plus curieuses, et certainement une des plus glorieusement placées de Rome. La nef de gauche est parée de tombeaux et de statues couchées, dont il reste à peine une mince effigie, tant elles ont été usées par les pas des générations. C'est dans cette église que se couronne le *Santissimo Bambino*, statuette de soixante centimètres de long qu'un religieux franciscain tailla, dit-on, dans un arbre du Jardin des Oliviers. Le divin Bambino a une chapelle, un autel. Nous l'avons vu dans sa robe de soie blanche, brodée de pierres précieuses, avec sa couronne d'or éclatante de pierreries. Une croix d'honneur française pendait sur les plis de la robe, entre les perles et les émeraudes.

Notre aimable Mme de S*** a vénéré en même temps que nous la petite effigie du Sauveur; et elle nous a fait regretter d'être arrivées aussi tard à Rome. Pendant les jours de Noël, le Bambino repose sur une crèche; *un paleo*, sorte de chaire, est dressé dans sa chapelle; de jeunes enfants y montent, et font des discours sur l'enfant Jésus. Rien, il paraît, n'est amusant comme d'entendre discourir ces orateurs en herbe.

L'église Sainte-Marie-in-via-Lata, ma chère Gerrude, montre sur le Corso même sa façade à colonnes. J'ai fait là ma méditation de ce matin. Sais-tu ce que c'est que Sainte-Marie-in-via-Lata, ma sœur? La seconde église de Rome par les grands souvenirs. Elle s'élève sur l'emplacement de la maison qu'habita saint Paul. C'est avec une émotion profonde que je suis descendue dans ce souterrain, où le grand apôtre demeura attaché pendant un an au bras d'un soldat.

Je me suis assise dans cette chambre sombre, vis-à-vis de la colonne où était enchaîné l'apôtre. On comprend quelles pensées assiégeaient mon esprit, quels souvenirs surgissaient dans ma mémoire! C'est ici, me disais-je, qu'ont été écrites les Épîtres aux Philippiens, aux Éphésiens, et même celle aux Hébreux; c'est ici que le prisonnier de Néron, libre dans les fers, gouvernait l'Église naissante, prêchait Jésus crucifié et ressuscité, convertissait même les habitants du palais des Césars, baptisait les néophytes, essayait de convertir les juifs; c'est ici qu'il a écrit ces paroles immortelles : « J'ai combattu le bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé ma foi... Je suis en prison, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée! » Ma sœur, chaque fois que cette parole : « C'est ici! » traversait ma pensée, j'éprouvais comme un tressaillement d'âme. Voilà Rome. On se promène assez indifféremment par ses rues : un palais, une église, une simple maison, se présentent; on entre, et voilà qu'un sentiment supérieur vous pénètre, et que vous vous trouvez à genoux le front entre les mains, essayant de soulever le poids des souvenirs qui vous enveloppent; voilà que vous vous laissez dominer par une de ces émotions puissantes qui éteignent comme par enchantement toutes les misérables préoccupations de l'amour-propre, tous les infimes soucis de la terre. C'est comme si l'âme brisait d'un coup d'aile le filet de mailles imperceptibles dont elle se laisse envelopper.

Ce matin nous ferons une revue d'églises, ma sœur. Remonte avec nous vers le Quirinal, le palais d'été des Papes. La montée assez rapide a été rendue commode par la construction d'un de ces grands escaliers comme on n'en voit qu'à Rome. Arrêtons-nous un ins-

tant sur la place. Elle est sobrement mais magnifiquement décorée. Une fontaine jaillit au milieu d'une vasque immense de granit oriental d'une seule pièce et de soixante-seize pieds de circonférence ; un obélisque de granit égyptien se dresse derrière cette vasque entre des hommes de taille colossale, debout contre un cheval, non moins colossal, qui se cabre. Je ne sais quel saisissement vous prend devant ces statues dont le profil superbe se décalque en noir sur l'azur du ciel. Qui donc a su rendre ainsi la vie et la beauté humaines ? On approche d'un socle et on lit cette simple inscription : *Opus Praxitelis;* on passe à l'autre et on lit : *Opus Phidiæ*. Ne cherchons plus la cause de notre instinctive admiration, nous sommes devant les plus parfaits spécimens de la beauté matérielle. Je te le dis bien bas, ma sœur : si j'osais être fanatique de quelque chose de purement humain, je serais fanatique de l'art et des artistes grecs. Si ces artistes incomparables avaient eu la révélation de la beauté immatérielle des âmes telle que nous l'avons, s'ils avaient su imprégner les visages de marbre ou de pierre de ces expressions surhumaines qui font resplendir l'intime et radieuse beauté de l'âme et de la pensée sur les visages humains, ils auraient atteint la beauté absolue dans la plénitude de ce terme.

Parmi les nombreuses églises qui parsèment la rue que nous suivons en nous éloignant de la place de Monte-Corallo, nous rencontrons celle de Saint-André du Quirinal. Dans cette jolie église ovale se trouve le tombeau de saint Stanislas de Kostka. En entrant dans le sanctuaire, notre premier mouvement a été de nous diriger vers la riche chapelle dédiée à saint Stanislas, dont le corps repose sous l'autel. Une petite lampe jette son tremblant et lumineux reflet sur l'urne magnifique de lapis-lazuli, ornée de bronze doré, qui renferme les reliques. Cette lueur si habilement ménagée rappelle au souvenir l'âme pure et douce du jeune saint polonais.

Charles Emmanuel IV, roi de Sardaigne, le roi devenu jésuite, a aussi sa sépulture dans cette église, qui confine au noviciat de la Compagnie de Jésus. Une des statues de marbre qui ornent ce tombeau tient une couronne, deux épines entrelacées : il avait essayé la couronne d'or, il est mort sous la simple couronne d'épines.

Nous passons devant l'église de Sainte-Luzaine élevée sur le lieu même du martyre de cette jeune fille parente de Dioclétien ; devant une ancienne salle circulaire des Thermes de cet empereur devenue l'église Saint-Bernard, et nous entrons à Sainte-Marie de la Victoire. Cette église, une des plus brillantes de Rome, et toute revêtue de jaspe, de marbre et de dorures, a pris le titre de Sainte-Marie de la Victoire d'une image miraculeuse qu'on y transporta de l'Allemagne à l'époque des victoires des chrétiens sur les Turcs. Cette image miraculeuse, entourée de pierres précieuses, se voit encore sur le maître-autel.

Nous avons ployé les genoux devant elle, et puis nous avons demandé qu'on nous découvrît la fameuse *sainte Thérèse* du Bernin, que tout le monde appelle son chef-d'œuvre, mais qui soulève d'ardentes critiques en même temps que d'enthousiastes admirations. Une de mes joies à Rome, ma sœur, c'est d'approcher des chefs-d'œuvre ; mais, quand ce bloc de marbre ou cette toile va rendre palpable, visible, un de ces êtres touchés dès cette vie par le doigt de Dieu, et qui ont dans un corps infirme vécu d'une vie pleine de divins resplendissements, j'éprouve une sorte d'émotion tout à fait indéfinissable de crainte. Ce que je vais voir sera-t-il en rapport avec l'idéal que je me suis créé? Telle est la question que je me fais un peu en tremblant. J'ai éprouvé souvent, hélas ! tant d'intimes déceptions. A Sainte-Marie de la Victoire ma curiosité surtout était éveillée : le Bernin n'est pas mon maître de goût, je voyais déjà une sainte Thérèse posant pour l'extase et non point sainte Thérèse en extase. Le rideau s'est levé, et, il faut le dire, j'ai eu un moment d'extase humaine devant ce chef-d'œuvre. Il est assez étrange que la sainte soit assise les pieds pendants sur un rocher; mais laissons ces critiques de détail, et devant ce corps mytérieusement brisé par l'extase, devant ce beau visage haletant et pourtant divinement paisible, devant ce contact sublime entre le Créateur et l'âme de la créature, rendu visible autant que le permet la faiblesse des moyens humains, recueillons-nous dans l'admiration. A notre modeste avis toutes les critiques doivent tomber sur l'ange qui s'approche de la sainte pour lui enfoncer dans le cœur ce dard de l'amour divin qui lui fera une immortelle blessure.

Ah ! que ne disparaît-il de ce lieu saint, cet adolescent joufflu, souriant et bouclé, qui gâte si malheureusement l'impression religieuse que fait éprouver la vue de sainte Thérèse. Dans l'autre chapelle il y a un beau groupe de Dominique Guidi, représentant saint Joseph averti par un ange. J'aurais voulu placer devant sainte Thérèse cet ange au maintien noble, à la suave et virginale figure, et reléguer devant saint Joseph endormi ce fade et prétentieux personnage qui figurerait mieux encore dans une scène mythologique. A mon sens, il assume toute la responsabilité des critiques qui pleuvent comme grêle sur cet incomparable chef-d'œuvre. Ma sœur, j'ai quitté Sainte-Marie de la Victoire en faisant un vœu peut-être imprudent, mais sincère. Qu'un jour ce petit être égaré par hasard dans ces pures régions déploie ses ailes inutiles, et laisse dans sa divine solitude la grande sainte pendant ces ardents colloques qui la consument et la transfigurent ; alors devant sainte Thérèse en extase sera poussé un cr[i] unanime d'admiration.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

NOUVEAU VOYAGE SENTIMENTAL

Voir page 493.)

—

La lettre était ainsi conçue :

« Tu me demandes, chère Harriett, de calmer les inquiétudes que te donne l'état de malaise et de tristesse dans lequel tu m'as laissée en quittant la France.

« Rassure-toi, mon amie : depuis quelque temps j'ai mûrement réfléchi à ma position, et j'ai pris des arrangements définitifs avec ma destinée; tous ces nuages qui t'alarmaient se sont évanouis et ont fait place à un temps voilé, mais sûr et paisible.

« Tu sais que c'est depuis peu que j'entrai dans le monde, ayant passé une partie de ma jeunesse à la campagne, et les premières années de mon mariage dans la solitude. Je me croyais bien à l'abri des déceptions qu'on éprouve d'ordinaire en ce moment qui commence le retour de la vie. Je connais assez la société, sans y avoir beaucoup vécu, pour ne pas lui demander cette perfection idéale dont nous avons presque tous en nous-même l'exigence instinctive, — soit qu'elle vienne du souvenir d'un monde meilleur dans lequel nous aurions autrefois vécu, soit du pressentiment d'un âge plus heureux qui nous attendait dans l'avenir. Non, je me figurais la vie humaine, à côté de ce qu'elle offre de bon et de généreux, remplie de fortunes et de réputations mal réparties, d'unions mal assorties, de penchants criminels; et, en voyant tout cela, je me trompais encore en beau : car l'enthousiasme, la poésie, la passion, coloraient mon tableau : je voyais des caractères saillants, pittoresques, des figures défectueuses, mais fortement dessinées, de nobles défauts, d'intéressantes faiblesses, et je ne trouvais dans le monde réel que des demi-passions, des vices vulgaires, une plaie universelle de mutisme et d'insignifiance.

« Que de fois, en sortant de chez moi, la tête pleine de théories et de l'impression de mes lectures, j'attendais à chaque pas, — ne croyant pouvoir rencontrer autre chose, — j'attendais la femme, humble et douce victime, ployée et gémissante sous le fardeau des douleurs que la loi sociale lui a départies; le jeune homme plongé dans le désordre, comme l'ange déchu dans l'enfer; le sceptique insolent, l'ambitieux, le front sillonné de la foudre..... et mes pas ne faisaient lever que la poussière de la route, qui m'étouffait de ses insipides atomes ! Nous sommes tous voués aux déceptions : je ne pouvais échapper au destin commun.

« En effet, dans le monde réel, la vie morale doit être bien pauvre et décolorée. Le grand nombre de ceux qui l'habitent, êtres incomplets eux-mêmes, n'ont que des sentiments imparfaits à y faire entrer; et les êtres supérieurs, ceux dont l'âme porte un sentiment fini, une passion intense de saints mystères, de mélodieuses douleurs, se hâtent de les mettre dans une œuvre d'art, et n'en gardent rien pour eux... L'homme qui a donné les productions les plus riches de sentiment et d'idéalité se montre souvent bien sec et dépouillé.

La fleur de poésie ne tient pas à sa tige.

« Eh bien ! pensai-je alors, puisque les choses sont ainsi faites, puisque tout ce qu'il y a de vivant, d'animé, de céleste dans le monde, s'envole dans les livres, comme les oiseaux dans les bois, il m'est facile, pour ne pas perdre mes habitudes de cœur et d'esprit, de me retirer sous cette feuillée et de m'y renfermer seule et pour toujours.

« Ainsi, ma chère Harriett, les livres et la musique sont depuis longtemps mon unique société, les bornes de mon horizon.

« Sans doute, si cette vie d'étude et de recueillement s'écoulait à deux, si cette solitude était partagée avec un être aimé, elles seraient plus douces encore.

« J'ai trouvé souvent l'occasion d'y penser. J'ai été aimée, recherchée. Tu sais, chère Harriett, que je n'ai pas de présomption, que je ne suis pas de ces femmes qui croient qu'on les aime dès qu'on les voit : Je puis donc t'avouer franchement que, depuis mon veuvage et mon séjour à Paris, plusieurs prétendants m'ont offert leur fortune et leur main.

« J'ai refusé l'un d'eux, parce qu'il portait un gilet bleu avec un habit vert : le goût, c'est le jugement en diminutif; son absence implique l'absence de tact, l'absence de jugement : de là les idées fausses, pénibles à l'esprit comme les notes fausses à l'oreille, les bévues journalières, les entreprises insensées, la ruine.

« J'ai éliminé un second prétendant, parce qu'il avait au doigt une bague de fer pour se préserver de la migraine. Manie ! superstition ! Là-dessous étaient cachées l'habitude des idées sans fondement errantes dans le vague des systèmes fantastiques ; la recherche des petites merveilles imaginaires qui sont les caricatures des grands miracles de la religion; enfin les mesquines croyances d'un esprit qui n'a que les lubies du savoir, les puérilités de la philosophie.

« Bientôt après, j'ai consigné à ma porte un homme qui me convenait sous d'autres rapports, mais qui avait une voix brève, saccadée, prise dans la tête : c'est bien souvent la révélation d'un caractère froid et insensible. Les sentiments généreux qui sont en nous et s'y font sentir en nobles palpitations, prennent pour se produire le souffle de la poitrine et sortent avec lui modulés en sons graves et pleins; de là viennent aussi toutes les inflexions de tendresse et de chaleur d'âme. Au contraire, la roideur, l'indifférence, l'égoïsme, le dédain, la moquerie, découlent de la tête

en accents clairs, flûtés, métalliques. Les personnes qui sont ordinairement dans les premières dispositions d'âme parlent de la poitrine; celles qui ont l'habitude des secondes parlent de la tête.

« Enfin, j'ai refusé un autre prétendant, — et ce sera par lui que je finirai, en te demandant pardon de cet étalage de coquette, — parce qu'il a des yeux qui ne disent rien. J'ai vraiment peur de ces gens qui ferment ainsi la porte à toute révélation involontaire: on ne sait d'eux que ce qu'ils veulent bien vous dire eux-mêmes, renseignements d'une origine très-peu satisfaisante. En entrant dans cette vie intérieure si profondément enfouie, il me semblerait que j'aborde une terre étrangère, qui peut m'être hostile à chaque pas, qui peut avoir des serpents sous ses herbes, des scorpions dans son eau... Même, lorsqu'on met ainsi une barrière infranchissable entre le regard et le fond de son âme, il faut qu'on ait de bien bonnes raisons pour le cacher, et je tremblerais de descendre là-dedans comme de tomber en enfer.

« Toutes mes amies ont blâmé ces refus, ces *exagérations d'idées*, cette *importance aux petites choses*. Aux petites choses, bon Dieu! et elles refusent un mari parce qu'il lui manque un sac d'écus ou un signe à son blason!

« On me dit que je serai toujours seule au monde... Eh bien! la petite plante faible, pliante, qui s'élève sur son rocher désert, a beau être agitée par les vents, elle ne rencontre dans l'espace vide que le moelleux des airs; mais plus bas, dans la région habitée de la colline, à chaque secousse elle est heurtée violemment contre quelque tronc répulsif, elle reçoit le choc de quelque branche ennemie...

« Cependant, mon amie, dans mes arrangements je suis restée attachée à la vie commune par le seul côté qui présente des plaisirs certains. Paris, où l'activité humaine se déploie sous toutes les formes, offre de nombreux moyens de mettre en pratique le désir d'être utile, pour peu qu'il se fasse sentir en nous. Je me suis affiliée à quelques sociétés de bienfaisance, et, faute de l'argent que je ne possède pas, je donne une partie de mon temps et de mes soins à ceux dont ils peuvent soulager la souffrance.

« J'essaie aussi de faire un peu de bien avec les affections de mon cœur. J'ai près de chez moi et logée sur le même palier la vieille tante que tu connais; je la vois souvent, je lui parle, je l'écoute, je tâche de l'entourer des faibles plaisirs qui servent à rendre ses derniers jours moins obscurs et moins silencieux. C'est dans de semblables rapports, sans doute, que la tendresse peut devenir quelque peu méritoire; c'est lorsqu'on la voue, non à l'être qui vous payera en amour et en bonheur, mais à celui qui reçoit bien plus qu'il ne peut vous rendre, qu'on sera béni peut-être pour avoir beaucoup aimé... »

La lettre était interrompue en cet endroit. Lord Dalton resta longtemps la tête appuyée sur sa main et absorbé dans une pensée; puis il se leva subitement et alla frapper à la porte voisine, celle du logement qu'occupait la tante de Solange.

Huit heures sonnant à la paroisse, la bonne dame allait se mettre au lit. Au moment où beaucoup de gens commencent à se réveiller pour les visites, les dîners, les spectacles, elle allait terminer sa modeste journée : un de ces jours courts, paisibles, monotones de la vieillesse, qu'on semble négliger de remplir parce qu'ils sont les derniers, un de ces jours à peine sentis, comme le faible roulis de la rade, qui berce le navire en partance.

Lord Dalton s'assit en face d'elle et commenda son discours par ces mots : « Madame, je viens vous demander votre nièce en mariage. »

Puis il exposa les considérations de rang et de fortune qui, vu le modeste état de Solange, rendaient cette proposition aussi surprenante qu'avantageuse.

La vieille dame resta dans l'étonnement; elle s'était bien aperçue quelquefois que son oreille rétive n'entendait pas tout ce qu'on disait, mais jamais qu'elle entendît ce qu'on ne disait pas; sa surdité naissante n'avait pas cet effet là. Lorsque lord Dalton eut répété ses paroles, elle passa de la surprise à la joie, et le lendemain elle fit part à sa nièce de la révélation subite et étrange de l'Anglais. Solange trouva lord Dalton original, et voulut le connaître.

Il paraît qu'en le voyant elle découvrit d'autres mérites encore : car elle accéda bientôt à sa demande. On dit que ce mariage n'a pas été plus malheureux que d'autres.

Mme LÉONTINE ROUSSEAU.

— Fin. —

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir page 488.)

—

II

Comment les petites causes peuvent produire de grands effets, et comment Miguel, qui se croyait prêt à tout événement, s'aperçut qu'il n'avait cependant pas tout prévu.

C'est ainsi que, se berçant d'agréables pensées, notre héros arriva à Madrid. En route il avait eu soin de prononcer, comme par mégarde, son nom devant ses compagnons de voyage, mais il avait dû s'avouer (non sans quelque dépit) que ce nom était loin d'avoir produit sur eux l'effet qu'il en attendait. A vrai dire, il n'avait même produit aucun effet, et le señor Miguel, un peu déconfit de ce premier échec, s'en était pour-



tant consolé, par la pensée que ces gens étaient des rustres, venus peut-être des campagnes les plus éloignées de l'Espagne, et fort peu au courant des nouvelles célébrités qui occupaient l'attention du monde.

En conséquence, renonçant à lier conversation avec des gens si peu en état de le comprendre, il s'était renfermé dans un silence plein de morgue, et, pour ne pas être pris au dépourvu, avait préparé dans sa tête quelques mots bien sentis, par lesquels il comptait répondre aux compliments de bienvenue qui lui seraient adressés.

Malheureusement, cette fois encore, il fut trompé dans son attente, car à Madrid personne ne vint à sa rencontre, et, comme sur la route, personne ne parut même faire attention à lui.

Cette seconde déception lui fut plus sensible que la première; car, en admettant même que l'incognito qu'il s'accusait au fond de l'âme d'avoir gardé trop strictement fût cause de l'indifférence de la foule, il ne pouvait comprendre que don José, qu'il avait eu soin de prévenir de son arrivée, et qui s'était déclaré son ami, ne fût pas venu au-devant de lui.

Tout en cherchant à ce qu'il appelait un manque d'égards quelque explication supportable pour son amour-propre, qui, le lecteur a déjà pu s'en apercevoir, n'était pas de médiocre dimension, le bachelier dut s'occuper de trouver un portefaix pour porter ses bagages, et un logis pour s'y reposer et mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Le señor Francisco Perez, son père, tout en aimant tendrement Miguel, qui était fils unique, s'était toujours montré à son égard d'une parcimonie qui, plus d'une fois, avait mis l'étudiant dans l'embarras, et l'avait forcé de recourir à la bourse de ses amis, en attendant que sa mère, plus faible ou plus indulgente, eût trouvé le moyen de lui faire parvenir les économies qu'elle avait pu réunir en se refusant quelques fantaisies ou quelques objets de toilette.

Or, comme Miguel venait à Madrid tenter la fortune, un peu contre le vœu de ses parents, qui auraient préféré le voir suivre leurs conseils et gérer paisiblement ses biens, le señor Francisco Perez s'était montré assez peu généreux à l'égard de son héritier. Il lui avait envoyé, pour ses frais de voyage et de séjour à Madrid, une somme fort modique, lui disant que, lorsqu'on possédait comme lui un génie transcendant, on n'était jamais embarrassé, et qu'il croyait lui être agréable en le mettant en position de ne rien devoir qu'à lui-même. Le costume du futur homme célèbre se ressentait du mauvais état de ses finances, et le portefaix chargé de porter ses bagages s'empressa de lui dire :

— Venez avec moi, señor étudiant, je vais vous conduire à un joli logement, commode et bon marché.

— Qu'est-ce à dire? fit Miguel en toisant avec hauteur le pauvre garçon; que me parles-tu d'un logement à bon marché? Conduis-moi dans un hôtel de premier ordre !

— Oh ! excelentissimo señor, pardon ! reprit le portefaix, je vais vous conduire à la place d'El-Sol, et je vous réponds que, près de là, nous trouverons un logis digne d'un noble seigneur tel que vous !

Hélas ! les logis en question étaient d'un prix si élevé, que la bourse de Miguel aurait été promptement à sec s'il eût cédé au mouvement de vanité qui le portait à en choisir un parmi les plus confortables !

Pour ne pas avoir l'air, aux yeux du portefaix qui l'accompagnait, de diminuer ses prétentions, il affecta un superbe dédain, critiqua une chose, puis une autre, et, quittant les quartiers aristocratiques pour ceux où les logements étaient d'un prix moins élevé, finit par se décider à louer une chambre assez propre, mais meublée avec une simplicité digne d'un pénitent, et située dans une rue étroite et sombre, peu en rapport avec les rêves brillants dont il s'était bercé en traversant les plaines stériles qui entourent Madrid.

— Allons ! se dit Miguel en retirant de sa valise les vêtements et les livres qu'il possédait ; je commence à croire que Luiz avait raison en m'engageant à ne pas trop compter sur don José. Je vois clairement que le traître est déjà envieux de moi ! Il craint que ma renommée n'efface celle qu'il doit à ses écus ! Eh bien, nous verrons ! Je me tiendrai sur mes gardes ! Pour commencer je n'irai pas lui rendre visite, ce sera une manière de lui faire comprendre que j'ai été blessé de son peu d'empressement !

Cependant, pour être prêt à tout événement, Miguel s'occupa, dès le lendemain, de donner à ce qu'il nommait pompeusement un appartement (et qui valait à peine sa chambre d'étudiant à Salamanque), une apparence un peu plus confortable.

Ce qui le poussait à prendre ces précautions c'était la crainte de voir arriver don José, qui, étonné de ne pas avoir reçu sa visite, pouvait le faire chercher, et Miguel ne doutait pas qu'on n'arrivât facilement à découvrir la demeure d'un personnage de son importance.

Après qu'il eut ainsi tout préparé de son mieux pour le cas d'une visite possible, et qu'il croyait probable, Miguel Perez crut convenable de se montrer par la ville ; mais en sortant il eut soin de répéter plusieurs fois à son hôtesse, que :

— Si l'on venait demander el señor Miguel Perez, dont les récents succès à Salamanque avaient fait tant de bruit, elle pouvait répondre que Sa Seigneurie ne tarderait pas à rentrer, étant seulement allée faire un tour de promenade.

Madrid n'est pas une ville commerçante ; elle est élégante et bien bâtie ; mais, si l'on en excepte la Plaza del Sol (place du Soleil) et les cinq grandes rues qui y aboutissent, elle ne présente pas cette animation à laquelle on serait en droit de s'attendre en péné-

trant dans la capitale d'un pays tel que l'Espagne, habité par un peuple au caractère vif, ardent et enthousiaste.

Perez avait grand besoin de cette promenade pour mettre un peu d'ordre dans ses idées, où régnait en ce moment un singulier chaos. Qu'il fût un homme de génie, à coup sûr il n'en doutait nullement, et comme tel il avait des droits incontestables à la célébrité. En bonne conscience, à quoi servirait d'avoir ébloui toute une Université par son érudition ; de l'avoir, pendant plusieurs années, tenue en émoi par des joyeusetés plus ingénieuses les unes que les autres, pour en arriver à vivre ignoré à la campagne, cultivant ses terres et touchant d'assez modiques revenus, tout comme pourrait le faire un simple bourgeois, nullement érudit, et assez naïf pour être grandement scandalisé des bruyants passe-temps auxquels avaient l'habitude de se livrer les étudiants de l'Université, à l'instigation et sous la direction souveraine de notre ami Miguel Perez déjà nommé?

Pourtant, s'il ne doutait ni de son génie ni de ses droits à la célébrité, notre héros commençait à se demander s'il était bien sûr que cette célébrité dût venir à lui, et s'il ne serait pas plus prudent de lui faire quelques avances? Mais lesquelles? Là était la question... Si ce n'est don José, Miguel ne connaissait âme qui vive à Madrid. Il pensait bien que la plupart de ceux qu'il coudoyait dans les rues devaient connaître son nom ; mais comment aller leur dire : « C'est moi qui suis Miguel Perez!.. vous savez bien,.. ce Miguel Perez qui... ce Miguel Perez que...? » Et encore il pourrait arriver que, par un malencontreux hasard, il s'adressât justement à un individu aux oreilles duquel le bruit de ses hauts faits ne serait point encore parvenu ; et alors il risquait de compromettre sa future réputation.

Toutes ces réflexions le mettaient dans une telle perplexité, qu'il passa, sans les voir, devant le palais des rois et celui de Buen-Retiro, les deux plus beaux édifices de la ville. Au Prado, il s'imagina un instant avoir été reconnu, et quelques cris qu'il entendit sur son passage lui firent croire à une ovation. Mais il eut bientôt la douleur de reconnaître que le bruit qu'il avait entendu provenait seulement des éclats de rire excités par sa démarche embarrassée et la préoccupation qui se lisait sur son visage.

Peu flatté de cette découverte il quitta le Prado, trouvant quelque peu usurpée la réputation dont jouit cette magnifique promenade, et retourna chez lui où l'hôtesse lui annonça avec un empressement que, dans sa mauvaise humeur il qualifia de sarcastique, qu'il n'était venu personne demander l'illustre seigneur Miguel Perez de Salamanque.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, pendant lesquels notre héros apprit à connaître la ville et ses environs ; mais c'était en vain qu'il se montrait plusieurs fois par jour sur la place d'El-Sol, le rendez-vous des oisifs et des étrangers ; c'était en vain qu'il arpentait le magnifique pont jeté sur le Mançanares, qu'il se promenait sous les frais ombrages de la Caza-del-Campo ; partout il passait ignoré, inaperçu ; et il commençait à croire que, malgré tout son génie, les honneurs et la célébrité qu'il avait rêvés ne seraient pas pour lui choses si faciles à obtenir. Il s'apercevait enfin que toute la gloire qui l'entourait à Salamanque s'était évanouie en arrivant à Madrid, et que le plus grand homme de l'Université pouvait ne produire que peu d'effet dans la capitale du royaume.

Il ne renonçait pourtant pas pour cela à ses projets ambitieux ; seulement il trouvait nécessaire de prendre une autre voie que celle qu'il avait suivie jusqu'alors, et de chercher à se faire des relations.

Mais où et comment faire ces relations, quand don José lui-même, sur le bon accueil de qui il avait quelques raisons de compter, le délaissait complétement? Joignez à cela que l'état de ses finances devenait de plus en plus inquiétant. Le moment approchait où il n'aurait d'autre ressource que de se soumettre docilement aux volontés de ses parents, et d'aller leur demander asile. On conçoit qu'à cette pensée tout son orgueil se révoltait.

— Eh bien, non! s'écria-t-il un jour, en frappant du pied avec une telle force que la maison en fut ébranlée ; non! il ne sera pas dit qu'un des plus fameux parmi les bacheliers de Salamanque en sera réduit à une pareille extrémité! Quoi qu'il arrive, je ne retournerai pas dans la Serena! Ou j'illustrerai mon nom, ou je mourrai sans revoir ma famille, mais je ne supporterai pas l'humiliation d'un échec! Je ne m'exposerai pas aux railleries de mon père, à la pitié moqueuse de nos voisins, qui ont entendu parler de moi à l'Université et qui prendraient à mon égard des airs d'autant plus protecteurs qu'ils seraient intérieurement plus convaincus de ma supériorité. Je lutterai jusqu'à mon dernier soupir, je ne reculerai devant aucune privation, devant aucun sacrifice, et je vais le prouver!

Il le prouva en effet, car si, le lendemain de son arrivée, on eût prédit à Miguel qu'il se déciderait à se présenter chez don José qui lui avait témoigné la plus complète indifférence, qui n'avait même pas répondu à sa lettre, le bachelier aurait considéré cette seule supposition comme une grave offense. Et pourtant il était maintenant bien résolu à se rendre sur-le-champ chez le noble hidalgo, seule connaissance qu'il eût à Madrid.

— Allons! allons! tout ira bien! disait Miguel à haute voix, tout en faisant une toilette plus soignée qu'à l'ordinaire. Seulement, il s'agit d'être adroit, c'est le cas ou jamais d'utiliser mes rares dispositions diplomatiques, car, je ne dois pas me le dissimuler, de cette visite dépend tout mon avenir.

Et Miguel, prévoyant les questions que pourrait lui

adresser don José, préparait à l'avance des réponses fines, spirituelles, destinées à bien convaincre son interlocuteur que le jeune homme qui lui parlait était doué d'une intelligence vraiment supérieure.



Le coup de balai.

Enfin, la toilette étant achevée à la satisfaction de notre héros, qui jeta un dernier coup d'œil au miroir, pour s'assurer que son extérieur répondait parfaitement à l'idée qu'il se faisait de l'extérieur d'un homme

du monde, don Miguel, le nez au vent, l'air content de lui-même, se dirigea vers la demeure de don José.

Celui-ci habitait une des plus belles maisons de la ville, et l'élégance, le confort de l'aménagement extérieur répondait à la splendide apparence de ce logis quasi-princier. Pas n'est besoin de dire qu'il était situé assez loin de la modeste chambre occupée par Miguel.

Soudain, au milieu de sa route, le bachelier fut saisi d'un éblouissement subit! (Était-ce bien un éblouissement? le fait est qu'il n'y voyait plus!) Des nuages de plus en plus épais se formaient, s'amoncelaient, s'élevaient autour de lui! Mais ils ne paraissaient pas formés de cette vapeur parfumée, produite, dans son rêve, par les louanges qu'on lui adressait; au contraire, quelque chose d'âcre, d'irritant, prenait Miguel à la gorge et le faisait tousser, lui entrait dans les yeux et lui causait une douleur cuisante! Au milieu de ces tourbillons paraissaient des êtres bizarres, armés de la façon la plus étrange, et s'adressant les uns aux autres, d'une voix rauque, des interpellations dont notre héros ne pouvait parvenir à saisir le sens.

Pour laisser de côté toute fantasmagorie, disons que ce jour-là était jour de nettoyage général pour la bonne ville de Madrid. Le bachelier frais émoulu de Salamanque avait eu la mauvaise chance de tomber au milieu d'une armée de balayeurs, qui, continuant leur travail sans souci des risques auxquels ils exposaient les passants, couvraient impitoyablement d'une épaisse couche de poussière tous ceux qui avaient l'imprudence de s'approcher de leurs redoutables balais.

Miguel, peu au courant des usages de la capitale, commença par réprimander ouvertement l'un des balayeurs, qui, sans répondre, fut pris aussitôt d'une telle recrudescence de zèle que l'étudiant n'eut d'autre parti à prendre que de s'éloigner au plus vite. Mais il n'échappait à l'un que pour être assailli par un second, puis par un troisième; il semblait vraiment que ces infimes fonctionnaires prissent un malin plaisir à s'acharner après Miguel pour lui donner une idée complète de la puissance de leur corporation. L'imprudent s'était lui-même attiré cette mésaventure en se permettant d adresser des reproches à l'un de ces seigneurs de la rue, dont la juste susceptibilité s'était trouvée offensée.

Mais que l'on s'imagine, si on le peut, l'état dans lequel se trouvait le fier bachelier, l élégant, le brillant Miguel Perez, le modèle de tous les étudiants de Salamanque, en arrivant chez don José! Un instant il eut envie de retourner sur ses pas et de remettre sa visite à un autre jour; pourtant il ne pouvait, par lui-même, se rendre un compte bien exact des ravages qui s'étaient opérés dans sa personne. Il savait que ses vêtements étaient couverts de poussière et que ce n'est pas avoir une tenue convenable que de porter des vêtements couverts de poussière, mais voilà tout.

Ce qu'il ne pouvait voir, c'étaient les brins de paille qui s'étaient attachés à ses cheveux, la poussière qui couvrait son visage, les larmes qui roulaient dans ses yeux rouges et hagards, le bouleversement de sa physionomie tout entière, car le dépit et la colère s'étaient emparés de lui, presque au point de lui faire perdre la tête.

Qu'on en juge : au lieu de céder à la bonne inspiration qu'il avait eue de remettre sa visite à un autre jour, il oublia tous ses beaux raisonnements tendant à prouver que son avenir dépendait de cette visite, il oublia tout pour ne songer qu'à tirer une vengeance éclatante de ce qu'il n'était pas éloigné de prendre pour un complot tramé à l'avance contre lui. Or, comme il supposait avec raison que don José devait jouir dans la ville d'une certaine influence, c'était à lui qu'il comptait s'adresser pour obtenir justice.

Et voilà comment, au lieu de reprendre prudemment le chemin de chez lui, Miguel entra dans la maison de don José, sans remarquer la mine ébahie des domestiques, peu accoutumés à voir pénétrer chez leur maître des individus aussi singulièrement accoutrés que l'était notre héros après sa mésaventure.

L'apparence du pauvre garçon était si peu respectable que les gens de don José refusèrent de le laisser entrer, assurant que leur maître était sorti, et ne reviendrait pas de la journée.

Tandis que Miguel parlementait avec eux, leur intimant, du ton le plus impérieux, l'ordre d'annoncer sa visite à don José, les sons d'un piano qui venaient d'un salon voisin cessèrent tout à coup, et une jeune fille parut sur le seuil de la porte. C'était la nièce de don José, la señora Amélia.

Elle paraissait âgée de seize à dix-huit ans à peine, et rien, dans sa personne, ne rappelait le type espagnol. Elle avait le teint rosé et la carnation délicate des charmantes *misses* dont les portraits ornent les keepsakes anglais. Les boucles légères et vaporeuses de ses cheveux blonds semblaient former une auréole à son gracieux visage; tout en elle respirait la douceur et la bienveillance.

En présence de cette charmante apparition, Miguel sentit plus vivement tout ce que sa situation avait de ridicule, il perdit tout à fait contenance et ne put qu'à grand'peine balbutier quelques mots pour exprimer le désir d'être admis auprès de don José.

Amélie comprit sans doute sa détresse, car aucun sourire railleur ne vint ajouter à l'embarras de Miguel, et ce fut du ton le plus grave qu'elle ordonna à l'un des valets d'aller transmettre à son oncle le nom du visiteur.

Peu d'instants après Miguel était introduit dans un cabinet somptueux dont il ne put s'empêcher de comparer intérieurement le luxe au dénûment du pauvre réduit qu'il occupait.

Don José était un homme d'une quarantaine d'an-

nées, aux traits réguliers, à l'abord froid et sévère; on comprenait en le voyant que Miguel Perez, dans le récit qu'il avait fait à ses amis, avait dû beaucoup exagérer l'enthousiasme de ce personnage pour le mérite de notre bachelier.

Ce dernier, mis déjà mal à l'aise par la conscience de son piteux aspect, ne fut nullement encouragé par l'accueil qu'on lui fit.

— C'est vous, señor, dit froidement don José; je m'attendais à vous voir plus tôt, car il y a déjà quelque temps qu'une lettre de votre père et une autre de vous m'ont annoncé votre arrivée.

Ah! robuste vanité! formidable outrecuidance du bachelier de Salamanque! où étiez-vous en cette mémorable occasion? Quoi! c'était lui qu'on semblait accuser d'avoir manqué à un devoir de convenance, quand au contraire il s'était cru en droit d'être sérieusement blessé du peu d'égardsqu'on lui avait témoignés? Comment les rôles s'étaientils ainsi trouvés soudainement ntervertis? Commenti Miguel Perez, si fanfaron, si hardi, si querelleur, siprompt à relever une offense, était-il décontenancé àce point de supporter patiemment les airs protecteurs de don José, et de se tenir, devant lui, confus et intimidé comme un enfant surpris en flagrant délit de maraude?

Eh! mon Dieu! pour opérer ces prodiges il avait suffi d'un simple coup de balai, qui avait à la fois terni l'éclat de la toilette de Miguel et complétement détruit sa présence d'esprit.

Don José adressa à Miguel quelques questions auxquelles celui-ci répondit tant bien que mal; il le blâma hautement d'être venu chercher fortune à Madrid, et, jetant un regard sur son costume, lui conseilla, s'il persistait à ne pas aller vivre tranquillement à la campagne, d'avoir une tenue convenable et soignée.

Miguel, qui avait plusieurs fois vainement essayé de prendre la parole autrement que pour répondre aux questions qui lui étaient faites, crut le moment opportun pour entamer le récit de son aventure. Mais il n'avait pas prononcé trois paroles que don José l'interrompit:

— Je sais, je sais! dit-il en agitant la main pour lui imposer silence. Vous n'avez point à vous excuser; je ne parle point ici du présent ni du passé; je vous donne un conseil pour l'avenir; à vous d'en profiter si vous le jugez convenable.

Et don José, se levant, fit comprendre à son hôte que l'audience était finie.

Enrageant au fond de l'âme, mais assez complétement déconcerté pour n'oser rien témoigner de son ressentiment, Miguel s'éloigna en se promettant de ne jamais remettre les pieds dans cette demeure inhospitalière.

Au moment où il prenait cette résolution il entendit les sons d'un piano auxquels se mêlaient les accents d'une douce voix qu'il crut reconnaître, et, sa colère changeant d'objet, il se dit que jamais il ne pardonnerait à ceux dont la maladresse ou la malice était cause de l'état pitoyable dans lequel il s'était présenté aux yeux d'Amélie.

Il se dirigea rapidement vers le théâtre de sa mésaventure, espérant y trouver encore les balayeurs et leur faire payer cher la cruelle humiliation qu'il venait d'essuyer.

Mais les balayeurs n'y étaient plus; la rue était brillante de propreté: pas un atome de poussière ne menaçait l'éclat du vernis des bottes des promeneurs, et il y avait certainement sur la seule personne de Miguel plus de poussière que dans la rue tout entière.

Déçu aussi dans son espoir de vengeance, le bachelier prit enfin (ce qu'il aurait dû faire beaucoup plus tôt) le sage parti de rentrer chez lui.

Triste, désenchanté, l'air abattu, les vêtements en désordre, Miguel, en atteignant son logis, ressemblait si peu à ce qu'il était lorsqu il l'avait quitté quelques heures auparavant, avec des airs conquérants dignes de Monsieur de Malborough partant en guerre, que son hôtesse hésita un instant avant de le reconnaître, et lui demanda ensuite s'il était malade, ou s'il lui était arrivé quelque accident?

Oui, réellement, il était malade, le pauvre garçon, malade de la perte de ses chères illusions, et dans cette situation d'esprit où l'on bénit comme le plus grand des bienfaits le sommeil qui vous apporte un instant l'oubli de vos chagrins!

Heureusement pour Miguel il était encore à l'âge où ce grand consolateur ne fait jamais défaut; aussi, après avoir songé pendant quelque temps aux événements désastreux de la journée, sentit-il ses paupières s'appesantir, et un engourdissement salutaire, s'emparant de tout son être, rendre moins vif le souvenir des blessures faites à son amour-propre.

Résister au bienfaisant auxiliaire qui venait ainsi à son secours, tout prêt à lui rendre en rêve les charmantes illusions si brusquement détruites, aurait été folie: le mieux était de lui céder et de s'endormir aussi tranquillement que si tout eût été pour le mieux dans le monde.

C'est ce que fit Miguel Perez, et vraiment il fit bien.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir pages 86, 103, 152, 172 et 187.)

—

Parmi les plus célèbres abandons de navire, on doit citer celui de la frégate la *Méduse*, commandée par M. Duroys de Chaumareys, officier indigne dont la mé-



moire est à jamais flétrie de l'épithète de lâche, et qui, pourtant, dans sa jeunesse, s'était signalé par une rare intrépidité. Pendant la guerre d'Amérique, pour donner l'exemple à un peloton d'abordage, il avait sauté d'un bond sur le navire ennemi. Au même instant, les bâtiments s'étant écartés, il s'y trouva seul, ne voulut pas se rendre aux Anglais, et se battit en désespéré jusqu'à ce qu'enfin les Français vinssent à son aide.

Que ne périt-il, ce jour-là, en héros ! Il devait vivre, hélas! pour la plus ignominieuse des renommées.

Son trait d'audace se trouvant inscrit sur ses états de service complétement interrompus par la Révolution, il s'en fit un titre pour rentrer dans la marine où, quoi que l'on ait écrit (1), il était lieutenant de vaisseau avant 1793.

Influencée par ses beaux précédents, la Restauration lui confia le commandement de la *Méduse* et de l'expédition destinée à reprendre possession de la colonie du Sénégal. Les officiers de sa frégate l'accueillirent avec une froideur malveillante. Chaumareys qui, depuis vingt-cinq ans, avait oublié le métier de marin, s'aperçut dès le premier jour de son ignorance et fit de son mieux pour vaincre l'antipathie de ses subalternes. La jalousie et les haines politiques s'en mêlant, il n'y parvint point. On le bouda, on se moqua de lui, on le bafoua.

Nous tenons du loyal capitaine Coudein qui, comme aspirant de marine, commanda le funèbre radeau, que M. de Chaumareys avait fait avec courtoisie toutes les avances en son pouvoir. Alors, ne trouvant dans son état-major aucun officier qui daignât lui servir de guide, il s'en fia aux conseils d'un certain Richefort, sorte d'aventurier qui fut l'instigateur et l'auteur principal de ses premières fautes.

On a dit que Duroys de Chaumareys était présomptueux et opiniâtre, il n'était qu'incapable et faible. Comme tous les gens faibles, il s'obstina dans la voie mauvaise, lorsqu'il se vit tourné en dérision. On s'était amusé à lui montrer des nuages à l'horizon et à lui dire que c'était le cap Blanc. Au moment suprême, il refusa de prêter l'oreille aux auteurs de cette mauvaise plaisanterie. On l'avait réduit à prendre pour mentor un intrigant qui se vantait d'être excellent marin; il se laissa jusqu'au bout influencer par cet intrigant.

Une fausse route lui est dictée; il la suit.

Les officiers qui, la veille, en riaient, s'alarment enfin. Trop tard. C'est d'eux maintenant que Chaumareys se défie; il ne les croit pas, et la frégate s'échoue sur le banc d'Arguin, — le 1er juillet 1816, — pendant la fête traditionnelle du passage du Tropique, en plein jour et de très-beau temps.

Mais sur ce bâtiment où personne ne sait commander ni obéir, le désordre est bientôt partout. Quelques mesures faciles à prendre eussent aisément renfloué le navire; le capitaine, incapable de les ordonner, n'a plus confiance en qui que ce soit. On s'agite, on murmure, on crie. Passagers et marins, soldats et matelots, se disputent. L'indiscipline est reine du bord. Le temps s'écoule, le mal devient irréparable.

Enfin, après quatre jours d'ordres et de contre-ordres, d'efforts stériles et de vaines discussions, la mer gronde, le vent mugit, la frégate fait eau. La peur mettra le comble à la confusion. C'est à qui abandonnera la *Méduse* échouée que, cinquante-deux jours après, une goëlette de Saint-Louis retrouvait immobile à la même place et où furent recueillis trois des hommes qui n'en voulurent pas sortir quand tous les autres se précipitèrent pêle-mêle dans les chaloupes, dans cinq canots, et enfin sur cet informe radeau interminé qui ne reçut pas de nom, mais qui s'appelle : *Horreur.*

Au mépris des ordonnances qui prescrivent au capitaine de ne quitter son bord que le dernier, Chaumareys terrifié se jeta dans son canot, alors qu'il y avait encore plus de cinquante hommes sur la frégate. Toutefois il n'y en resta que dix-sept, dont quatorze devaient périr misérablement.

Effroyable infamie, les six embarcations larguèrent toutes la remorque. La honteuse lâcheté du commandant trouva ainsi de trop nombreux imitateurs, et si justice eût été faite, certes ce n'est pas le nul Chaumareys qui aurait dû être puni de mort, au lieu d'être simplement dégradé et condamné à trois ans de prison.

Le désastre de la *Méduse* a été relaté cent fois. Le désespoir après l'abandon, la révolte, les atrocités de tous genres, se succédèrent sur son affreux radeau. On s'y massacra, on s'y dévora. Nous n'avons pas le dessein de peindre à notre tour ces scènes de carnage et de cannibalisme auxquelles le brig l'*Argus* mit un terme en recueillant le 17 juillet, c'est-à-dire le douzième jour, les quinze survivants aux cent cinquante-deux personnes qui avaient pris place sur le radeau.

Le commandant Coudein, avec qui nous avons navigué pendant un an, ne parlait jamais de ces atrocités, mais nous entretenait volontiers du commencement de la campagne.

C'est à lui que nous avons entendu raconter le trait d'intrépidité de la jeunesse de Chaumareys; c'est de lui que nous tenons l'histoire des débuts de la traversée. Nous avons cru ne pas devoir passer sous silence des faits qui jettent un jour nouveau sur l'une des plus fameuses catastrophes de mer.

Délaissé comme il le fut, Coudein avait pour son lâche capitaine une sorte d'indulgence, motivée sans doute par l'égoïste cruauté des gens qui montaient les autres canots et la chaloupe.

Les chefs d'embarcations avaient juré de ne point abandonner le radeau; on devait se sauver tous ou

(1) On dit dans plusieurs relations qu'il faisait sur la *Méduse* sa première campagne.

périr tous ensemble; et personne ne tint ce serment sacré; et la remorque fut larguée successivement par les six embarcations sans un échange de parole ni de promesses, sans communication d'aucune sorte avec les malheureux compagnons de l'aspirant Coudein. Qu'un misérable *rentrant à la bouillote*, comme on disait alors, qu'un homme qui, depuis vingt-cinq ans n'était plus marin, eût pu, cédant à la terreur, manquer ainsi à tous les devoirs, c'était assurément sans excuse; mais que les officiers de marine capables qui dirigeaient les cinq autres embarcations en eussent fait autant, voilà ce qui ulcérait le plus profondément le cœur du brave Coudein.

A la vérité, la grosse mer mettait en péril toutes les embarcations surchargées de passagers, de soldats et de gens indiciplinés, et, à la vérité, il y avait apparence que, sans sauver le radeau, l'on périrait en le remorquant; — mais, si la panique n'avait exagéré le danger, si quelques sentiments héroïques avaient pris le dessus, et surtout, si un marin à la hauteur de la situation avait su s'emparer du commandement général, la majeure partie du désastre eût été conjurée. En ne se séparant pas, en usant habilement des ressources dont on disposait en commun, l'on eût prévenu la famine et les massacres; le radeau ne se fût pas trouvé sans boussole; on eût atténué dans une mesure considérable les malheurs et les crimes. Enfin, l'épisode de l'abandon ne resterait point comme la plus hideuse des déroutes et des défections navales.

Si nous examinons maintenant les faits au point de vue spécial du sauvetage, nous remarquerons que des hommes moins étrangers à cet art ignoré, — ce qu'il faut répéter avec acharnement, — auraient pu sans difficulté aucune, eu égard aux circonstances, sauver l'équipage et les nombreux passagers de la *Méduse*.

En même temps qu'ils auraient construit un radeau moins imparfait et qu'on pouvait achever sans crainte de manquer de matériaux, il aurait fallu rendre les six embarcations insubmersibles. Certes, on avait de reste à bord de la *Méduse* les fûts, barriques et barils nécessaires pour en garnir leur intérieur. Et l'on pouvait les ceindre de chapelets de liége ou de bois légers pour accroître leur insubmersibilité. On aurait pu, au besoin, conjuguer entre eux deux des canots, reliés par une plate-forme de planches et se rattachant au grand radeau, sans que pour cela la manœuvre des voiles ni celle des avirons eussent été gênées.

Les embarcations rendues insubmersibles auraient pu porter beaucoup plus de monde, mais à la vérité moins de vivres, et ceci eût été un bien. Le moyen matériel de prévenir la défection était de placer les approvisionnements sur le radeau dont le chef n'aurait pas dû être un simple aspirant de marine, mais le commandant lui-même ou, à son défaut, le plus ancien des officiers de la frégate.

En procédant ainsi sans précipitation, avec un ordre sévère, en ne laissant d'armes qu'aux hommes les plus dignes de confiance, chargés de la garde des vivres et de l'eau douce, on n'aurait eu à déplorer d'autre malheur que la perte de la frégate, car, en moins de quarante-huit heures, la flottille aurait franchi tant à la voile qu'à la rame les douze lieues qui la séparaient de la côte.

Il est par trop facile, dira-t-on, de raisonner ainsi après les événements; au moment du danger, qui est capable de penser à tout? — Presque personne, d'accord.

Qu'on nous accorde, en revanche, que le combat naval est aussi un danger passablement sérieux et que les complications de ses détails égalent tout au moins les difficultés de la construction d'un bon radeau, de son approvisionnement et de la conversion des canots remorqueurs en embarcations insubmersibles. Or, pour le combat, qûe fait-on? De nombreux exercices de détail et d'ensemble, des répétitions, des simulacres, des branle-bas de jour et de nuit. Dès l'armement du vaisseau, tout est minutieusement prévu. Des rôles spéciaux sont dressés pour les divers services d'artillerie, de mousqueterie, de manœuvre, de timonnerie, de pavillonnerie, de passage des poudres, des projectiles, des blessés. Chacun connait son poste et son devoir, pour les cas divers d'abordage, d'incendie, de mouvements de voiles ou d'ancre, d'équipement de canots, de réparations d'avaries. Eh bien, donc, que nos officiers et nos équipages apprennent de même ce qu'il importe le plus de savoir, lorsque la terrible éventualité du naufrage se présentera soit à bord du navire qu'ils montent, soit à bord d'un bâtiment qu'ils pourraient secourir.

Qu'alors les cuirasses de sauvetage remplacent les baudriers à mèches ou les tabliers de chefs de pièce. Que les bouées et les porte-amarres soient parés avec le même ensemble que des grappins ou des filets d'abordage. Que les préparatifs d'insubmersibilité se fassent dans les chaloupes et les canots, comme s'y font les préparatifs de guerre, l'installation des obusiers, pierriers, caronades, caissons à projectiles et à gargousses, caisses de cartouche et le reste. Que du commandant au dernier mousse, chacun connaisse aussi son poste et son devoir, et personne n'oubliera rien d'essentiel.

Aussi ne saurait-on assez louer les mesures récemment prises par l'amiral Rigault de Genouilly, ministre de la marine et président de la Société centrale de sauvetage des naufragés.

L'ouverture d'un cours de sauvetage à bord du vaisseau-école de la marine impériale a été prescrit par un arrêté ministériel de l'année 1869, et cette disposition a été étendue à toutes les écoles d'hydrographie.

Ainsi se trouve enfin comblée la plus étrange des la-

cunes de l'enseignement maritime. La France aura l'honneur de cette généreuse initiative, que les autres nations, il faut l'espérer, s'empresseront de suivre. Et ainsi se réalisent des vœux que l'auteur de cet ouvrage a émis dans de nombreux articles de journaux et notamment dans le volume du *Tableau de la mer, Naufrages et Sauvetages*, dont la *Semaine des Familles* a publié la première un certain nombre de chapitres.

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 296, 307, 333, 346 361, 380, 396, 410, 427, 434, 457, 467 et 484.)

—

XXII

La catastrophe pendant laquelle Antoine s'était si vaillamment conduit, avait sauvé deux femmes de la mort, préservé une maison des ravages du feu, et était ensuite tombé inanimé sur le sol, cette catastrophe qui devait interrompre si fatalement le voyage du frère et de la sœur, s'était produite dans toute son intensité entre minuit et une heure du matin.

En ce même moment, la veuve Françoise Thévenard, qui ne dormait pas, poussa un soupir d'inquiétude.

— Oh! murmura-t-elle tout bas, que je voudrais voir mes enfants!

Cette idée fixe persista sans doute d'une façon bien irrésistible, car la veuve Thévenard finit par se lever doucement, et, s'appuyant contre les murailles à cause de sa faiblesse, elle se dirigea vers la porte de sa chambre.

— Je ne pénétrerai pas auprès d'eux, se dit-elle, je les regarderai de loin, sans m'approcher, sans les éveiller; j'entendrai, ne fût-ce qu'une minute, les ronflements de mes garçons et la calme respiration de mes filles.

Elle allait sortir; mais sa garde-malade Mme Panot, qui s'était assoupie un instant, parut tout à coup sur son passage.

— Où allez-vous donc? lui dit-elle.

La pauvre veuve se mit à trembler comme une coupable et regagna son lit.

— Ah! c'est trop cruel! dit-elle. Je veux voir mes enfants, moi, je veux les voir!

Mme Panot lui serra affectueusement les mains.

— Soyez raisonnable, lui dit-elle. Vous avez un frère militaire, n'est-ce pas? Eh bien, je suis comme lui, je ne connais que ma consigne. Elle m'impose l'obligation de ne pas vous laisser communiquer avec vos enfants, et je dois obéir. Le médecin est content. Il constate une amélioration sensible dans votre état. Voulez-vous que la fièvre, en vous quittant, s'arrête sur un ou plusieurs de vos chers bien-aimés?

Françoise garda un instant le silence.

— Ne trouvez-vous pas, reprit-elle ensuite, qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans la maison?

— Pourquoi?

— Il me semble qu'elle est vide.

— Oh! bonne mère... c'est votre cœur qui est trop plein.

— Oui, peut-être... mais écoutez-moi bien. J'ai lu souvent dans les bons auteurs ces mots :

> J'éprouve en ce moment
> Un noir pressentiment.....

— Dans Racine, interrompit Mme Panot en qui la femme lettrée, la véritable comtesse Panofska, reparut involontairement. L'âme est quelquefois frappée de mille petits faits insignifiants en apparence, mais dont elle tire des déductions logiques. Elle ne sait pas les préciser, elle n'est pas certaine que ses appréciations soient fondées ou non, car les bases en sont contestables et les preuves manquent, mais elle y croit pourtant, et elle s'abandonne à des pensées d'autant plus douloureuses qu'elles sont plus vagues. Cela s'appelle un presssentiment. Autrefois ils étaient fort en honneur dans la littérature dramatique, de même que les rêves..... Vous connaissez sans doute le fameux songe d'Athalie..... Mais aujourd'hui on ne s'en sert plus.

— J'en ai un, pourtant! s'écria Françoise. Les bons auteurs feraient bien de les reprendre, car ça existe dans la réalité.

— Mais ce n'est plus la mode.

— Alors n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, parlons du vôtre, continua Mme Panot qui avait dû, dans l'exercice de sa profession, prendre l'habitude de flatter les manies de ses malades, et qui, dans cette circonstance, se faisait un devoir de distraire Françoise. Parlons de votre pressentiment, voulez-vous?

— Dans la soirée, reprit la veuve, j'ai entendu des allées et venues pleines de précautions. Et j'étais heureuse! Et je me disais : Mes enfants vont et viennent, et ils ne font point de bruit pour ne pas troubler mon repos. Oh! oui, j'étais bien heureuse, car les entendre, ces chers enfants, c'est presque les voir!

Mme Panot, ou plutôt la comtesse Panofska, sentit ses yeux se mouiller de larmes.

— En Pologne, commença-t-elle.....

Mais elle s'arrêta aussitôt, tellement elle était accoutumée à oublier ses douleurs devant celles d'autrui.

— Continuez, dit-elle.

— Ils se sont couchés, reprit Françoise en se redressant. D'ordinaire, les autres nuits, on dirait que leurs souffles traversent les murailles et viennent rafraîchir mon front brûlant. Et j'espère! Et j'ai confiance! Et je me dis : Ils sont là! Aujourd'hui..... Oh! je n'ose



pas vous dire qu'ils ne sont pas là, mais je me le dis à moi-même. J'ai peur..... Je vois mes enfants en péril. Leurs âmes ne s'entretiennent plus avec la mienne dans ce voisinage immédiat qui fait ma joie et ma sécurité. L'accord semble brisé. Je n'entends plus leurs palpitations que dans un lointain obscur qui en amoindrit les échos, qui ne m'envoie plus que des appels et des cris de détresse. Oh! je suis folle, n'est-ce pas? J'ai la fièvre..... j'ai le délire.

— Vous ne l'aurez pas longtemps, répondit Mme Panot en souriant avec bonté. Je vais faire ma ronde dans les chambres de vos enfants, et je vous rapporterai des nouvelles toutes fraîches.

Elle sortit.

Bientôt après, la vérité lui fut connue.

— Françoise a deviné, se dit-elle avec une stupéfaction effrayée; ses enfants n'y sont plus!

Presque immédiatement elle aperçut l'écriteau annonçant le voyage à Liesse, et ses craintes se changèrent en attendrissement.

— Oh! pensa-t-elle, comme elle est aimée, cette bonne mère! Avec quelle joie elle va apprendre que ses enfants sont allés prier pour sa prompte guérison!

Elle redescendit vivement.

Toutefois, au seuil de la chambre de la malade, une appréhension la saisit.

Le repos le plus absolu, l'absence d'émotions, étaient recommandés. Ne serait-ce pas pour la veuve une surprise dangereuse si elle savait que ses enfants étaient partis, probablement sans véhicule, seuls, au milieu des ténèbres et des périls de la nuit?

Ces périls, il est vrai, paraissaient moins redoutables à Mme Panot qu'ils ne l'étaient réellement, car elle supposait les douze frères et sœurs faisant route ensemble. Mais cependant c'était là un fait d'une certaine gravité, pouvant avoir sur l'esprit impressionnable et surexcité de la malade les plus funestes conséquences. Les enfants semblaient l'avoir compris ainsi, dans leur instinct de tendresse filiale; ils s'étaient arrangés de façon que leur mère ne fût instruite de leur pèlerinage qu'après leur retour. Déférer à ce vœu n'était-ce pas plus sage, puisqu'ils devaient revenir le lendemain matin?

Seule, sans conseils, sans appui, Mme Panot n'osa pas assumer la responsabilité de la crise de tendresse ou d'inquiétude qu'une révélation allait déterminer.

Un combat rapide se livra en elle, et elle résolut de ne rien dire de ce qu'elle avait vu.

— Eh bien? dit la veuve en l'apercevant.

— Rien de nouveau... ils dorment.

— Et ils y sont tous, tous les douze? Vous les avez comptés?

— Oui, oui.

— Vous êtes restée bien longtemps... Est-ce que la petite Mélanie tousse? Elle était un peu enrhumée.

— Non, non.... Rassurez-vous.

— C'est juste. Si elle toussait, je l'entendrais.

Puis Françoise ajouta :

— Je suis une malade bien exigeante, n'est-ce pas? C'est votre faute, car vous êtes la bonté même. Eh! je vais reposer, maintenant.... et je verrai en songe mes chers enfants, anges du ciel, qui répandent sur moi la résignation et l'espérance.

Bientôt elle ferma les yeux et un doux sourire se fixa sur ses lèvres.

Puis tout à coup :

— Antoine m'a appelée? s'écria-t-elle avec un sursaut d'effroi. Antoine est en péril de mort! Et Jeanne?... Et Christine?... Et tous les autres?.. Oh! que je souffre, mon Dieu, que je souffre!

Mme Panot passa toute la nuit à lui parler, à la calmer.

Vers l'aube, profitant d'un moment d'apaisement, elle se hâta d'écrire à la marquise de Saint-Albans.

Elle lui apprit les événements qui étaient survenus, et la conjura d'accourir, afin de l'aider de ses avis dans cette circonstance délicate.

Elle écrivit aussi au médecin.

« J'ignore ce que vous déciderez, lui disait-elle en finissant sa lettre, relativement à cette excellente femme qui m'intéresse aujourd'hui plus que tout au monde. Mais, si c'est possible, ne la privez pas plus longtemps de la présence de ses enfants. Ne plus les voir, elle qui n'existe que pour eux, c'est un cruel supplice, docteur, un trop cruel supplice! »

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— *La suite prochainement.* —



CHRONIQUE

Un bizarre projet, et cependant inspiré par la nécessité et l'urgence, est celui de la traversée des Tuileries pour les piétons pressés et les voitures. Si l'on considère en effet la position du Louvre et celle du palais des Tuileries qui le continue, on voit que ces deux monuments s'étendent comme un rempart entre la rive droite et la rive gauche de la Seine, depuis le pont du Carrousel jusqu'à la place de la Concorde. Le jour, les passants peuvent encore circuler, non les voitures. Mais le soir et la nuit, le Jardin des Tuileries étant clos, c'est un détour comme imposé à tous ceux qui veulent communiquer d'une rive à l'autre. De là le projet dont nous parlons et qui est présenté sous trois formes.

D'abord une traversée directe qui couperait le Jardin des Tuileries en deux parties et permettrait le passage en tous temps dans l'axe du pont de Solférino. Mais quel sacrifice! Une des plus belles promenades pari-



siennes, un des plus beaux jardins, mutilé, pour cause d'utilité publique, il est vrai, mais enfin mutilé ! Cette idée répugne tellement à l'imagination, qu'elle est rejetée presque aussitôt que conçue.

Alors apparaît la seconde forme du même projet qui se réaliserait au moyen d'un tunnel ou souterrain qui, s'ouvrant sur le quai, passerait sous le jardin tout entier et viendrait déboucher dans la rue de Rivoli, à l'entrée de la rue de Castiglione. C'est cette forme qui a le plus de chance de succès, c'est le projet dont on s'occupe actuellement.

Mais nous avons parlé d'une troisième idée émanée évidemment du cerveau d'un artiste. Celle-ci consisterait dans la construction d'un pont aérien qui, ouvert jour et nuit, offrirait un passage toujours libre par dessus le Jardin des Tuileries. Ce pont aurait cela de charmant que, suivant le même tracé que le passage à niveau et le tunnel, il franchirait la futaie de Lenôtre dans toute sa largeur à travers les ramures des grands marronniers, formant ainsi un viaduc courant dans la verdure et n'entamerait en rien le sol du jardin dont il égayerait l'aspect de son arc pittoresque et original.

Nous ne savons quel est celui de ces trois plans qui sera adopté, mais nous avouons que nous penchons fortement pour ce dernier, comme étant le plus gracieux à l'imagination, le plus osé et aussi le plus étrange.

*** M. François Coppée, le jeune poëte qui d'un bond est arrivé à la célébrité avec de fort beaux vers et un essai dramatique, *le Passant*, fort légitimement applaudi à l'Odéon, vient de donner au Théâtre-Français, sous le titre de : *Les Deux Douleurs*, une nouvelle tentative poétique qu'il a appelée un drame, mais qui est vraiment une élégie admirablement dialoguée et semée de vers du plus beau métal comme pureté et sonorité ; du reste, de pièce et de drame point. Quelques gens reprochent au poëte ce lyrisme dépaysé qu'ils affectent d'appeler une oraison funèbre en vers.

Élégie, oraison funèbre, tant que l'on voudra ! il n'en est pas moins vrai que les beaux vers sont de mise partout et surtout sur la première scène française ; et, quant à nous, nous n'hésitons pas à nous déclarer de ceux qui préfèrent aux ficelles de la coulisse et aux trucs de la mise en scène ce joli ruisseau frais et doux de poésie coulant à pleins bord entre les deux rives de la jeunesse et du talent.

*** A l'exposition préalable d'une belle collection d'objets d'art et de curiosité, X... avait remarqué un modeste calice en argent repoussé de la fin du quinzième siècle.

Supposant qu'aux enchères de l'hôtel Drouot ce calice ne dépasserait pas quelques centaines de francs, X... charge un expert de l'acheter pour lui.

Le lendemain soir, X... recevait effectivement l'objet d'art, avec une modeste note de trois mille quatre cent quatre-vingts francs, — sans les frais.

L'expert faisait valoir le marché, disant :

— C'est un calice d'Amerbach.

— C'est plutôt un calice d'amertume ! repartit l'amateur déconcerté.

MARC PESSONNEAUX.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

—

Étude du style épistolaire, par M. P. POITEVIN. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 25.

Il entre plus d'art qu'on ne pense dans la rédaction d'un simple billet, et il ne suffit pas, pour qu'une lettre soit bien faite, qu'elle renferme tout ce qu'elle doit contenir et qu'elle renseigne d'une manière exacte et complète la personne à laquelle elle est adressée. Le grand artifice du style épistolaire c'est de déguiser l'art, de prendre le ton aisé et élégant d'une conversation, et de ne s'élever jamais au-dessus du ton d'une causerie grave et sérieuse.

Plus le style épistolaire a de vivacité et de légèreté dans son allure, plus aussi ses phrases sont variées dans leurs constructions ; plus leur forme est nette et concise, plus aussi la lecture en est attachante et agréable.

Le volume de M. Poitevin passe en revue tous les genres que peut aborder la forme épistolaire ; il fournit tous les préceptes désirables, et l'on y trouve un index historique, qui fait connaître, en quelques lignes nettes et concises, les auteurs des nombreuses lettres qu'il donne pour modèle.

Nous croyons au succès de ce modeste livre qui comble une lacune de notre enseignement public et privé.

Les Habitations merveilleuses, par Mme LÉONTINE ROUSSEAU. 1 vol. in-12, orné de 74 gravures. — Prix : 2 fr. 50.

C'est en se jouant, pour ainsi dire, tout en nous instruisant, que Mme Léontine Rousseau nous guide dans les habitations merveilleuses que créent les animaux, les oiseaux et les insectes. Soit qu'elle nous désigne la loge du castor, soit qu'elle nous dépeigne les merveilles du nid de l'hirondelle ou du loriot, soit qu'elle fasse passer sous nos yeux la cellule de l'abeille ou la toile de l'araignée, elle se montre toujours élégant écrivain, savant, aimable et admirable peintre. Son livre sait joindre l'utile à l'agréable, et plaire à l'imagination tout en enrichissant l'esprit.

C. LAWRENCE.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le no, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





L'ex-barbier Paco.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488 et 502.)

—

III

Une vieille connaissance. — Premier pas vers les grandeurs. — Miguel se croit décidément appelé à de hautes destinées et n'entend pas être méconnu.

Si la persévérance est un titre à la réussite, à coup sûr notre bachelier aurait dû parvenir à de grandes choses, car avec une constance inébranlable il s'obstinait à rester à Madrid, quoique sa situation y devînt de jour en jour plus précaire. Ne comptant plus sur l'amitié de don José, il avait cherché à se créer d'autres relations; mais ces connaissances, faites au café ou dans des jardins publics, ne pouvaient lui être d'aucune utilité. C'étaient quelques jeunes gens, étudiants ou employés de commerce, que Miguel tâchait d'éblouir par des récits plus ou moins exagérés sur sa position présente et à venir, et qui, en admettant même qu'ils eussent été capables de lui donner un bon conseil, s'en seraient abstenus parce qu'ils auraient craint de l'offenser en paraissant supposer qu'il pouvait en avoir besoin.

Il avait voulu d'abord être diplomate: il se croyait pour cette carrière une vocation bien décidée; mais il avait vainement fait parvenir son nom et son adresse à tous les ministres, aucune proposition ne lui avait

été faite. Il lisait les journaux depuis la première ligne jusqu'à la dernière, espérant trouver dans les annonces une position qui lui permît d'attendre encore que la Fortune se déclarât en sa faveur, car ce qu'il redoutait le plus au monde, c'était d'être forcé de retourner auprès de ses parents et de confesser l'échec qu'il avait essuyé.

Mais dans les journaux il ne trouvait non-seulement aucune place qui pût lui convenir, mais encore aucune place à laquelle il pût convenir. Pour toutes il fallait avoir fait un apprentissage ou des études spéciales, et le pauvre bachelier, si instruit, qui possédait une si brillante érudition, manquait précisément des connaissances *pratiques* indispensables pour arriver, non pas à la gloire, mais à une honnête aisance, suffisante pour subvenir aux besoins de chaque jour.

Bien décidé à lutter jusqu'à la fin, Miguel se défit peu à peu de tous les objets qu'il possédait et qui ne lui étaient pas indispensables. Il avait quelques bijoux, il les vendit, à l'exception de sa montre, à laquelle il tenait tout particulièrement parce que c'était un cadeau de sa mère, et dont il avait d'ailleurs le plus grand besoin: la cheminée de sa chambre étant modestement ornée, au lieu de la pendule et des candélabres d'usage dans toute chambre meublée un peu confortable, d'une carafe pleine d'eau, d'un verre, et d'un flambeau unique.

Bientôt les livres suivirent les bijoux, puis les vêtements les plus neufs, car personne ne voulait acheter les autres, et Miguel se trouva réduit au seul costume de voyage qu'il portait en arrivant à Madrid. Pourtant, loin d'avouer à ses parents le dénùment auquel il se trouvait réduit, notre héros leur parlait sans cesse d'espérances prêtes à se réaliser (par exemple il se taisait absolument sur la nature de ses espérances), et il évitait de répondre aux passages des lettres de son père où celui-ci l'engageait à voir don José et à lui demander ses conseils.

L'inquiétude, le chagrin, et la vie de privations qu'il menait, avaient altéré la santé de Miguel, qui semblait n'être plus que l'ombre de lui-même. Triste, découragé, il parcourait les rues de Madrid, jetant un regard d'envie sur tous ceux qu'il rencontrait, soit qu'ils appartinssent à la classe aisée, soit qu'ils fissent partie de cette race de pauvres gens qui se livrent à mille petits métiers, et, sans souci du lendemain, se trouvent les plus heureux mortels de la terre du moment où le pain du jour est assuré.

Un matin que notre héros faisait ainsi sa triste et solitaire promenade quotidienne en songeant au néant des illusions de ce monde, ses regards furent attirés par un marchand ambulant, dont le commerce était certes assez original pour mériter quelque attention. Figurez-vous un homme ayant déjà dépassé la première jeunesse, coiffé d'une mauvaise casquette dont la visière était tournée vers l'oreille droite, et portant sur son dos et dans ses mains toutes ses marchandises, qui étaient des plus variées. Des fruits, des légumes, des volailles, du poisson, des jouets d'enfants, de la poterie, des tambours de basque, des castagnettes, des objets d'habillement, se heurtaient pêle-mêle dans ce bazar ambulant, et l'homme, quoique chargé autant qu'il était possible, ne paraissait nullement gêné ni embarrassé. Il cheminait allégrement, invitant gaiement les promeneurs à faire leurs emplettes, et vantant l'excellence et le prix modique de ses marchandises. Ce personnage, voyant les yeux de Miguel fixés sur lui, s'arrêta :

— Achetez-moi quelque chose, señor, lui dit-il, étrennez-moi ; je ne vous demanderai presque pas d'argent. Prenez ces oranges, c'est du sucre, j'en réponds. Aimez-vous mieux ce coq de bruyère, ou cette belle truite? Je vous assure que votre ménagère vous en fera des compliments! Non? Ah! je vois ce que c'est: vous êtes tenté de m'acheter ce joli moulin à vent, ou ce magnifique tambour pour le petit enfant qui attend le retour de son papa et qui l'embrassera de tout son cœur, le cher petit ange, pour le remercier de sa générosité. Allons, señor, décidez-vous ; voyons, refuserez-vous d'acheter une bagatelle à un pauvre diable qui a besoin de gagner sa vie?

Miguel ne put s'empêcher de sourire de la volubilité avec laquelle le marchand faisait l'article; mais, tout en l'écoutant, il cherchait à se rappeler où il avait déjà aperçu cette physionomie grotesque, où il avait entendu ce bavardage intarissable.

— Eh! mais! s'écria-t-il tout à coup, je ne me trompe pas! C'est Paco, le barbier, qui devait faire fortune à Madrid, et qui, si je ne me trompe, n'a pas réussi comme il l'espérait!

— Vous me connaissez, señor? fit l'homme étonné et regardant Miguel avec plus d'attention, pour se rappeler où lui-même avait vu ses traits.

— Sans doute! as-tu oublié ceux qui t'ont payé le voyage de Madrid? Ne te souviens-tu plus de Miguel Perez, le plus fameux peut-être des étudiants de Salamanque?

— Ah! caramba! est-il possible! s'écria Paco en posant précipitamment par terre la moitié de sa petite boutique; comment! c'est vous, señor! Mais je ne vous aurais jamais reconnu sous ce costume et avec cette mine défaite, vous, la fleur de nos jeunes señores, vous si brillant, si florissant de santé et de joyeuse humeur! Que vous est-il donc arrivé? si vous voulez bien le confier à votre très-humble serviteur.

— Rien de grave, fit Miguel un peu embarrassé, mais s'efforçant de sourire. J'ai été mal portant ces jours derniers, et je suis à peine remis; mais bientôt il n'y paraîtra plus.

— Oui, je comprends, dit Paco en clignant un œil comme pour donner à entendre qu'il comprenait même beaucoup plus qu'on ne lui disait. Eh bien, señor,

pour en revenir à moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu de chance. Rien de ce que j'avais projeté ne m'a réussi. Je voulais être au service d'une célébrité, d'un artiste, ou tout au moins d'un grand seigneur, et personne n'a voulu de moi. Comme j'avais de la voix, j'ai songé à débuter au théâtre; un directeur qui courait les foires a consenti à me laisser monter sur les tréteaux; je valais certainement bien mieux que les autres sujets de la troupe, aussi ai-je excité leur jalousie, ils ont monté une cabale contre moi et j'ai été outrageusement sifflé! Je suis entré au service du barbier coiffeur le plus en renom de la ville; mais à lui aussi j'ai eu le malheur de porter ombrage par mes savantes dissertations sur le cheveu et la manière de le dompter, de le façonner, d'en composer des coiffures élégantes; si bien qu'il m'a donné mon congé. Tour à tour j'ai été commissionnaire, chanteur des rues, balayeur...

— Balayeur! Comment, malheureux! tu as été balayeur, et tu oses me l'avouer, à moi! s'écria Miguel en saisissant brusquement le bras du pauvre Paco, stupéfait de cette brusque interruption.

— Eh! sans doute, señor! pourquoi ne l'avouerais-je pas? J'ai fait ce métier honnêtement, comme tous les autres, et je le ferais encore si je n'avais été supplanté par des intrigants mieux protégés que moi...

— Passons! fit Miguel d'une voix brève; et après, qu'es-tu devenu?

— Après, mon excellent señor? Eh! mais, j'ai encore essayé d'une demi-douzaine de métiers dans lesquels ma supériorité m'a toujours empêché de réussir, jusqu'au jour où j'eus la pensée d'établir ce petit bazar que vous voyez.

Et Paco montra, d'un air de complaisance, les chiffons et les fruits avariés qu'il avait étalés par terre.

— Et fais-tu bien tes affaires, maintenant? demanda le bachelier.

— Hum! c'est selon; la vente ne va pas tous les jours de même. Et puis, voyez-vous, señor, c'est une cruelle souffrance pour un homme comme moi que d'en être réduit à ces misérables métiers! J'étais digne d'être le serviteur, le compagnon, le confident d'un homme de génie, mais je n'avais pas de recommandations suffisantes, et je n'ai été accueilli nulle part. Mais, señor, vous qui étiez un des plus fameux savants de l'Université, ce n'est sans doute pas sans raison que vous êtes à Madrid? Vous devez y connaître tout ce qu'il y a de mieux dans la société, comme à Salamanque vous fréquentiez seulement les plus huppés parmi les étudiants; vous ne refuserez pas de me recommander à quelques-uns de vos illustres amis, n'est-il pas vrai, señor Perez? Et par là vous ferez une bonne action dont le ciel vous récompensera.

— Vous vous méprenez, mon cher Paco, dit Miguel de plus en plus embarrassé; je me destine à la carrière diplomatique, je suis absorbé par de graves préoccupations, j'ai peu de temps à consacrer à des devoirs de société, et le nombre des personnes que je connais à Madrid est des plus restreints; aussi, malgré tout le désir que j'en ai, je ne pourrai vous être d'un grand secours.

Paco ne répondit pas d'abord; il paraissait plongé dans de sérieuses réflexions.

— Ah! le señor veut être diplomate, dit-il enfin; c'est une belle carrière, et bien certainement, dans quelques années, le señor sera un personnage célèbre. Mais, j'y pense! fit Paco feignant de s'aviser seulement alors de cette idée qu'il avait peut-être depuis le moment où il avait reconnu Miguel Perez, pourquoi le señor lui-même ne me prendrait-il pas à son service? Il me connaît, et, s'il me rend justice, il conviendra qu'il lui serait impossible de trouver un serviteur plus intelligent et plus dévoué, auquel il puisse se fier d'une manière plus complète.

Un triste sourire vint effleurer les lèvres de Miguel, tandis qu'il répondait au ci-devant barbier qu'il lui était impossible d'accepter sa proposition.

— Et pourquoi? demanda Paco; ah! je vois ce que c'est, ajouta-t-il aussitôt avec un peu d'amertume; le señor a déjà un valet de chambre qui a toute sa confiance, et naturellement il ne voudrait pas donner congé à ce nouveau-venu qu'il connaît peut-être depuis deux ou trois mois à peine, pour me donner la place, à moi, dont il a pu, durant des années, apprécier les talents et l'honnêteté!

— Eh! non, mon brave, ce n'est pas cela! fit Miguel impatienté; je n'ai pas de domestique, et, s'il faut vous l'avouer, je n'ai pas la moindre envie d'en prendre. Des pertes de jeu ont mis ma bourse momentanément à sec, je me vois forcé de faire des économies.

— Eh! allons donc! nous y voilà! s'écria joyeusement Paco. Mais, señor, pour qui me prenez-vous donc, si vous supposez que c'est à votre bourse que j'en veux! Loin de moi une pareille pensée! Mon désir, vous le savez, est d'être attaché à la personne d'un homme célèbre, et vous deviendrez célèbre, foi de Paco, c'est moi qui vous le prédis! Permettez-moi seulement d'entrer à votre service; le matin, tandis que vous reposerez encore, j'irai faire mon petit commerce dans les quartiers populeux de Madrid, où vos nobles amis ne pénètrent jamais, et tout le reste de la journée je serai là, prêt à exécuter les ordres qu'il vous plaira de donner à votre fidèle serviteur. Ne me refusez pas, señor, ne me faites pas manquer cette occasion, peut-être unique, de réaliser le rêve de toute ma vie! J'ai dans l'idée que je vous porterai bonheur, je suis un homme de bon conseil dans les moments d'embarras auxquels est exposé un jeune señor tel que vous; je pourrai, croyez-moi, vous rendre de grands services.

Miguel hésitait; il lui répugnait fort d'accepter gratuitement les bons offices d'un pauvre garçon tel que Paco; la pensée de dévoiler aux yeux du barbier l'état

de gêne extrême où il se trouvait réduit ne lui plaisait que médiocrement; mais, d'autre part, la perspective d'avoir un valet de chambre flattait sa vanité. Un valet de chambre était certainement un meuble nécessaire à un homme qui prétendait arriver à la célébrité; Paco porterait les messages qu'il plairait à son maître d'envoyer ici ou là; Paco introduirait dans le modeste logis du bachelier les rares visites qui ne s'y pressaient pas en foule, et ce modeste logis acquerrait, aux yeux des visiteurs, une splendeur tout à fait nouvelle par le seul fait du valet obséquieux qui les aurait pompeusement annoncés.

— Je ne dis encore ni oui ni non, répondit-il enfin; ceci demande réflexion. Cependant tu peux me suivre, Paco; mais rappelle-toi que, si tu veux t'attacher à la fortune d'un homme de génie, tu dois être préparé à ne t'étonner de rien, à ne pas juger sur les apparences, qui sont souvent trompeuses, et à te bien convaincre qu'un homme de mérite n'est jamais si près de la fortune que lorsqu'il paraît, au commun des mortels, toucher à une ruine complète.

Ce petit avertissement adressé à Paco, afin de prévenir l'impression défavorable qu'aurait pu produire sur son esprit l'installation plus que simple du jeune bachelier, Miguel lui enjoignit de venir le rejoindre dès que ses marchandises auraient été déposées en lieu sûr, et lui répéta qu'il n'acceptait ses services que temporairement, se réservant de lui faire connaître, quelques jours plus tard, sa résolution définitive.

Le barbier Paco, malgré quelques petits travers, était un garçon intelligent, aussi ne fut-il pas dupe des hâbleries de son nouveau maître; mais peu lui importait que, pour le moment, Miguel fût riche ou pauvre: il avait souvent, à Salamanque, entendu vanter les talents du jeune étudiant, et il était bien persuadé qu'un jour viendrait où Miguel serait un homme célèbre; aussi tenait-il à s'attacher à sa fortune pour s'élever avec lui au sommet de la gloire.

En attendant, Paco s'évertuait à mettre un peu d'ordre dans l'appartement du futur homme d'État, et Miguel, debout près de la fenêtre, le front appuyé contre la vitre, cherchait comment il pourrait se faire honneur de son nouveau domestique.

— Vous voyez, señor, lui dit Paco, que j'ai changé de costume pour ne point faire rougir Votre Seigneurie, si elle avait dessein de m'envoyer chez quelqu'un de ses illustres amis.

— Eh! bonté divine! où pourrais-je t'envoyer? Est-ce que j'ai des amis? s'écria Miguel, chez qui le sentiment de son isolement fit taire un instant la vanité.

— Eh! señor, insinua Paco, est-il besoin que ce soient des amis intimes pour leur écrire quelques lignes sous le moindre prétexte, afin qu'en vous voyant un nouveau serviteur, ils comprennent que vous commencez à monter votre maison et qu'ils ont tort de vous délaisser?

— Par ma foi! l'idée me plaît, s'écria Miguel, et tu vas à l'instant porter de ma part à l'illustre don José de las Larandajas une lettre dans laquelle je le prierai de m'indiquer les adresses de ceux des anciens étudiants de Salamanque qu'il peut connaître à Madrid. J'ajouterai que, ayant pu juger par moi-même du peu de bienveillance que rencontrent, de la part de ceux qui sont arrivés, les débutants dans la vie du monde, je veux aider de tout mon pouvoir les esprits d'élite que l'envie ou l'indifférence obligent à rester inconnus, et doter ainsi mon pays d'hommes de génie capables de l'illustrer!

Aussitôt fait que dit; notre héros retrouva, par bonheur, au fond d'un tiroir tout ce qu'il fallait pour écrire une lettre convenable, et, après l'avoir soigneusement cachetée, il remit sa missive à maître Paco, lui recommandant, par-dessus toutes choses, de ne la donner qu'à don José lui-même, et d'observer soigneusement l'impression que celui-ci éprouverait en la lisant.

Paco promit solennellement de se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude aux instructions de son maître, et, tout fier de la mission de confiance dont il était chargé, s'éloigna d'un pas rapide, tandis que Miguel reprenait sa place auprès de la fenêtre, et, tout en guettant machinalement le retour de son messager, laissait son esprit s'égarer dans d'interminables rêveries.

Marie Guerrier de Haupt.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Ce que c'est que de ne pas être un narrateur quotidien des événements de ce monde! On arrive tard, bien tard pour donner des nouvelles, de vieilles nouvelles des faits graves qui se passent sur la terre et dans les cieux, alors que tout le monde les connaît déjà de longue date, et que vos lecteurs peuvent vous traiter d'Épiménides plus ou moins éveillés. Tel est le cas de votre serviteur à l'endroit du célèbre directeur de l'Observatoire, M. le Verrier, « relevé, » selon la formule euphémique, de ses pénibles fonctions. Ce n'est pas qu'il ait demandé lui-même au gouvernement de lui rendre ce petit service; mais d'autres l'ont demandé pour lui, ou du moins ont adressé au gouvernement un exposé de motifs, duquel résultait manifestement cette conclusion à laquelle il a été fait droit. M. le Verrier était pour ainsi dire la personnification de l'astronomie française, mais d'un caractère peu commode, et qui mettait souventes fois le talon de sa botte sur la tête de ses subordonnés, régime qui a fini par leur déplaire et leur faire chanter la Marseillaise contre le despote. Une démission en masse a été la forme du



pronunciamento, et l'éminent astronome a été — ou plutôt n'a pas été — « appelé à d'autres fonctions. » Mais quel désarroi dans le monde des étoiles, et surtout des planètes ! Mercure, Vénus, Neptune surtout, sont au désespoir et menacent de passer à l'opposition irréconciliable. La lune seule refuse de faire sa partie dans ce concert d'anathèmes : bien plus, elle nargue ses commères, enchantée qu'elle est de voir la succession de M. le Verrier passer à son rival M. Delaunay, avec lequel elle est dans les meilleurs termes, par suite des beaux travaux de ce savant sur notre satellite.

— Nous n'avons pas encore échappé d'une manière complète à l'oïdium, que voici un autre fléau, venu on ne sait d'où, qui s'abat sur la vigne, et qui la menace d'un sort encore plus fâcheux. Les botanistes l'appellent *phylloxera vastatrix* ; le commun des mortels l'appellera « le puceron des racines de la vigne. » Cette abominable petite bête est à peine visible à l'œil nu ; un cinquième de millimètre au maximum, voilà ses dimensions authentiques, et il a fallu le microscope pour reconnaître son existence. C'est aux racines de la vigne qu'il s'attaque, et si les morceaux qui passent sous sa dent ne sont pas d'un gros volume, leur ténuité se compense par la multitude de cette canaille suçante, qui se porte, par légions nombreuses, sur la séve que lui offre à dévorer la pauvre vigne. En peu de temps celle-ci est amenée à trépas par épuisement. Ces décès par étisie avaient été constatés sur un certain nombre de sujets sans qu'il se présentât d'abord une explication ; mais on finit par s'apercevoir que, sur les racines et radicelles des pieds morts, se montraient constamment des nodosités, désorganisation de l'écorce, pourriture enfin telle, que cette écorce se détachait par le simple frottement. C'est qu'en effet c'était par là que l'ennemi avait passé et avait dévoré les sucs vitaux du végétal. Les vignerons de l'Hérault sont dans l'épouvante, et vraiment il y a de quoi. L'oïdium, lui, n'attaque que les produits de l'année et ne détruit pas les ceps ; le phylloxera, au contraire, met à mort l'arbre lui-même ; ce n'est pas seulement le revenu, c'est le capital lui-même qu'il met à sec, comme le font, en théorie du moins, les socialistes les plus avancés ! — Il est à croire que ces hordes de vampires, qui sont d'une effroyable fécondité, vont sortir du petit coin de France où ils se sont confinés jusqu'à présent pour rayonner de tous côtés et agrandir leurs ravages. Qu'y faire ? Les botanistes et naturalistes vont se mettre à l'étude, et nous attendrons, peut-être longtemps, qu'ils aient trouvé la bonne recette. « *Caveant consules !* » — Ce qui veut dire en bon français : gare à la cave !

— Si des légions de petites bêtes nous mangent, directement ou indirectement, il faut convenir que nous le leur rendons bien. La moindre goutte de liquide et une foule de substances solides qui nous passent sous la dent, l'air même que nous respirons, en contiennent une multitude que nous avalons avec la plus grande tranquillité d'esprit ; les imperceptibles animalcules, assaisonnés d'imperceptibles germes végétaux, entrent inévitablement mais normalement dans notre pitance quotidienne. Ces corpuscules de nature peu connue, que nous voyons voltiger dans un rayon de soleil lorsqu'il pénètre dans un lieu obscur, et qu'on appelle vulgairement des « atomes, » nous les introduisons dans nos organes respiratoires, avec l'air lui-même dans lequel ils flottent. Le célèbre physicien anglais, Tyndall, a constaté récemment que ces corpuscules étaient de nature organique, et qu'en pénétrant dans notre système pulmonaire, ils s'y cuisaient de telle sorte qu'il en résultait un véritable tas de fumier. Or, comme il est reçu aujourd'hui que les miasmes putrides qui se forment et se disséminent dans l'air ; — soit par l'effet des maladies épidémiques, soit dans les hôpitaux et partout où se développent certaines maladies, — sont de nature organique, en tant que fournis par l'affection morbide elle-même ; c'est dans cette vue qu'il faut chercher les topiques préservateurs. Or ceux-ci seraient de deux sortes. Le premier, qui est celui de M. Tyndall, consiste à filtrer l'air qu'on respire auprès des malades, ou dans les lieux infectés, à travers un tampon de ouate tenu entre les lèvres : ce savant a constaté, par une analyse ingénieuse des phénomènes que présente un rayon de soleil, que les *corpuscules-atomes* avaient disparu après le passage de l'air à travers cette éponge de coton. Il en conclut que les miasmes morbides doivent éprouver le même effet en se heurtant à cette barricade. Lui-même s'est mis à ce régime depuis un an, et il le conseille aux médecins et à toutes les personnes qui peuvent se trouver dans le cas de voir certains malades de trop près. Le second procédé proposé par M. Woestin, spécialement applicable aux hôpitaux, consiste à y organiser un système de ventilation où les diaphragmes de coton jouent également un rôle important, mais qui, faisant passer l'air miasmatisé à travers la flamme des becs de gaz, brûle instantanément les émanations organiques dont il est mêlé. Cette idée serait en harmonie avec le sentiment général des populations qui, en cas de maladies épidémiques, allument de grands feux dans les rues et peuvent détruire de la sorte les principes pestilentiels dont elles supposent l'air infecté. On sait que c'est le remède qu'appliqua Hippocrate lors de la peste d'Athènes, et qui semble avoir pleinement réussi. N'est-ce pas là une lumière pour le traitement général du choléra ? et n'est-ce pas dans cette direction que le corps de nos Esculapes devrait diriger ses études ?

— Tous nos lecteurs savent qu'une irruption de petite vérole s'est produite à Paris et dans quelques autres localités. Lorsque de tels phénomènes se localisent, l'épidémie, par des miasmes répandus dans l'atmosphère, ne saurait être douteuse. Les populations se sont fait revacciner en masse, acceptant cette dée de beaucoup de praticiens, que la vaccination

perdait de sa vertu avec le temps, et qu'il fallait, quelque jour, la reprendre à neuf pour échapper aux mauvaises chances que l'ancienne opération laissait toujours quelque peu derrière elle. Donc on s'est fait revacciner; mais ici, Hippocrate et Galien se sont divisés: ce qui n'est pas rare, on le sait!... Beaucoup des suppôts de la Faculté ont cru devoir se contenter du vaccin humain; d'autres ont jugé que, pour régénérer le vaccin, il fallait remonter à sa source, c'est-à-dire le reprendre aux vaches elles-mêmes. Qui a raison? qui a tort? ce n'est pas moi qui le déciderai. Mais nous avons vu que la vache était devenue à la mode : on promène des génisses sur lesquelles les docteurs philanthropes, qui se sont faits leurs cornacs, prennent et distribuent au populaire du vaccin « primitif. » Ce concours autour d'elles devrait flatter l'amour-propre de ces utiles cornigères, mais elles n'en sont pas, dit-on, plus fières pour cela!

— Il est très-désagréable de se trouver aux prises avec une vipère, un serpent à sonnette ou un chien enragé; mais il ne faut pas assimiler les effets de leur morsure aux poisons minéraux ou végétaux dont l'ingestion dans l'estomac produit des accidents mortels si l'on n'applique à temps des moyens de les faire rejeter par l'organe avant qu'ils aient exercé d'action sensible. Le venin de l'animal ne produit d'effet que s'il se mêle au sang par voie de morsure; par lui-même il est inoffensif quand il pénètre dans les organes de la digestion, pourvu qu'il ne rencontre sur son passage aucune excoriation par laquelle il entrerait en contact avec le sang et serait entraîné dans le torrent de la circulation. Ainsi l'on peut en avaler impunément des doses à peu près quelconques; propriété qui était connue des anciens, comme le prouvent divers textes, notamment un passage de la *Pharsale* et les invectives de Celse contre les psylles et autres suceurs de morsures qu'il traite d'effrontés charlatans. Un professeur de l'École de Nantes a publié dans un journal de médecine un remarquable travail sur les morsures de serpents et sur leur traitement par la succion des plaies, moyen connu depuis longtemps, je le répète, mais qu'on ne saurait trop vulgariser, car il importe de prémunir les gens contre le vertige de terreur que leur ferait éprouver la succion d'une plaie qui amènerait le poison dans leur bouche, d'où parfois il pourrait passer dans l'estomac. Qu'ils sachent donc, comme le prouvent une foule d'expériences, que le venin des serpents ou la bave des chiens enragés recueillis par succion sur la plaie sont tout à fait inertes dans la bouche, à moins qu'il n'y ait dans celle-ci quelque excoriation qui mette le poison en rapport avec le sang. Ces venins peuvent aussi être impunément avalés, bien qu'il vaille mieux en débarrasser la bouche en les crachant sur les tisons; car on comprendra sans peine que, si inoffensifs qu'ils soient, je n'en ferais pas un hors-d'œuvre dans le menu d'un repas, même en les relevant avec de la moutarde et de petits oignons.

Voici une singulière découverte qu'aurait faite M. Pouchet, le célèbre avocat du système des générations spontanées. Il a constaté, nous dit-il, que depuis que Rouen aussi a été haussmanisé, les hirondelles aristocratiques des rues neuves ont imaginé de construire leurs nids autrement que leurs devancières, à remonter jusqu'au déluge. Celles qui sont entrées ainsi dans la voie du progrès ont abandonné le système des trous ronds qui donnaient entrée dans leurs nids aux hirondelles arriérées, et elles l'auraient remplacé par un trou étroit et oblong. Cette nouvelle architecture a l'inconvénient de n'offrir aux parents qu'un passage difficile pour entrer et sortir, mais elle a l'avantage de présenter un long balcon où peuvent se ranger à la fois tous les petits avec père et mère, lorsque ceux-ci veulent donner à leurs enfants quelque imposant spectacle, un défilé de pompiers, par exemple : et ils sont beaux, les pompiers normands! Il faut convenir aussi que les hirondelles normandes seraient aussi ingénieuses que bonnes pour leurs héritiers; — seulement, le phénomène en question est-il bien authentique? et le savant rouennais n'avait-il pas la vue un peu trouble, lorsqu'il a observé le fait? — J'ai quelques raisons de le croire....

— Nous voyons des écrivains philanthropes se pâmer d'aise et d'admiration en énumérant les bienfaits de la crinoline à ce point de vue, que ces cages de fer dans lesquelles s'emprisonne si bêtement le beau sexe, donnaient du travail à je ne sais combien de milliers de nos concitoyens. Invention superbe, vraiment! Si nos dames revenaient quelque jour à la raison, en renonçant à leurs bandes d'acier, que deviendrait, nous dit-on, cette multitude d'ouvriers et d'ouvrières qui vivent de cette industrie? Je demanderai de quoi vivaient tous ces braves gens avant que celle-ci fût au monde? Il est manifeste que leur travail pourrait se transformer, et qu'ils pourraient vivre d'une industrie utile à la société aussi bien que de telle autre qui n'est rien moins que cela. Voici, par exemple, un cas. Depuis longtemps on cherche le moyen d'utiliser les eaux des égouts et les vidanges des grandes villes, problème d'une haute importance à tous égards. La solution complète, nous ne la tenons pas encore; mais les progrès déjà faits dans cette voie sont considérables, et promettent des résultats précieux, dans des systèmes d'ailleurs très-variés. Je citerai sur ce sujet les paroles d'un éminent agronome anglais, M. W. Hope, résumant une conférence donnée par lui récemment, à la Société des Arts de Londres. « L'emploi comme engrais des eaux des égouts et des vidanges peut seul donner du travail à une multitude de bras, aujourd'hui oisifs; il procurera du travail à cinq fois plus de pauvres que n'en comptent les Royaumes-Unis. Ma ferme de Romfor, aujourd'hui fertilisée avec les eaux

des égouts, exigeait à peine le travail de trois chevaux, de deux hommes et d'un enfant. Aujourd'hui, l'augmentation des produits amenée par les eaux d'égouts exige le travail de 13 chevaux et de 12 hommes, et j'entrevois le moment où ce nombre devra être encore doublé. L'utilisation des égouts est le grand et efficace remède au mal affreux du paupérisme. Il constituera une cure radicale, tandis que l'émigration n'est qu'un palliatif.... » etc. Il n'est pas impossible que M. Hope s'exagère la grandeur des résultats qu'il annonce; mais ceux qu'il a déjà obtenus personnellement parlent assez haut, et permettent d'espérer beaucoup : — espérer la réalisation d'une œuvre véritablement humanitaire; espérer l'utilisation d'une foule de bras qui de leurs dix doigts ne font rien..., à moins qu'ils ne fassent quelque chose de pire.

— Il existe des philanthropes de profession, des messieurs fort distingués, qui ne s'émeuvent que très-modérément de tous les assassinats qu'ils voient annoncer, chaque jour, par les feuilles publiques, mais qui sont pénétrés d'une incomparable douleur lorsque l'un des coquins qui perpètrent ces méfaits se trouve frappé par la justice humaine. Ils ont force tendresses à son endroit; ils jurent, ils adjurent, ils conjurent les sociétés et les gouvernements de mettre fin à ces « barbares homicides! » Des assassinés ils se préoccupent beaucoup moins; car, enfin, disent-ils, tout le monde doit finir par mourir, un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre. Dans l'intérêt de la cause pour laquelle ils avocassent, ils viennent d'imaginer une thèse nouvelle : c'est que le législateur s'est fortement trompé, en appliquant aux criminels la peine de la décapitation; il a cru infliger un supplice désagréable à la vérité, mais le plus doux possible, en tant qu'il ne dure qu'une seconde : mais point; en réalité, il serait excessivement douloureux, parce que le décapité sentirait, c'est-à-dire vivrait quelquefois encore pendant un bon quart d'heure — (très-mauvais au contraire!) — après que la tête a été séparée du tronc, intervalle pendant lequel il subit des tortures atroces. Vous comprenez que pour peu qu'on ait l'âme débonnaire, on doit se sentir ému jusqu'au fond des entrailles, et que toute la France doit demander l'abolition de la guillotine. C'est là une œuvre « dont le besoin se fait universellement sentir. »

Et là-dessus, des médecins ont déroulé, à l'appui, des considérations plus ou moins savantes, auxquelles il ne manquait que le simple bon sens, et qui ont été repoussées par la masse de leurs confrères. En fait, personne, autant que je sache, n'est revenu, après sa décapitation, narrer les impressions qu'elle lui a fait subir, au physique et au moral, et nous faire connaître si sa tête a été en proie aux tortures qu'on suppose. Mais, si bête que soit une pareille thèse, je veux bien qu'on en poursuive l'étude; mais.... Attendu qu'en pareille matière, c'est à l'expérience seule de prononcer, je conclurais à ce que l'expérience fût faite personnellement par un des avocats les plus chaleureux de la cause. Qu'un camarade, imbu comme lui d'une foi vive, lui prête amicalement son concours, en le décapitant, il saura immédiatement, d'une manière certaine, si ses idées humanitaires étaient conformes à la réalité. Le cas échéant, il pourrait manifester ses impressions par quelque grimace convenue : par exemple, en tirant la langue ou par quelque chose d'analogue. J'avoue qu'on ne risque pas volontiers une pareille expérience; mais la philanthropie! A Rome Décius, croyant servir sa patrie, piqua une tête dans l'abime, et s'y trouva réduit en compote. Dans l'intérêt de l'humanité tout entière, il se trouvera, sans doute, quelque solidaire de bonne volonté qui se dévouera à se faire un peu couper la tête.

Par exemple, je dois faire observer à ce digne homme qu'il lui faudra l'autorisation de M. le Préfet de police.

CONON.



UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481 et 497.)

Je voudrais aujourd'hui te faire me suivre dans quelques salons de Rome, ma chère Gertrude. Je vais y chercher la fine fleur du monde catholique et apercevoir en passant les prélats illustres de l'ancien et du nouveau monde.

Quels beaux salons que les salons de Rome! Je ne parle pas seulement des salons de ces palais splendides si majestueusement assis dans les rues et sur les places. Je parle de ces habitations qui n'ont rien de très-somptueux extérieurement, et qui prennent des airs véritablement grandioses à l'intérieur. Les escaliers sont de marbre, les plafonds très-élevés, les appartements immenses. Il y a peu de meubles, mais ils ont tous un cachet particulier d'élégance. Il faut le reconnaître : à Rome, les plus simples choses ont une forme plus ou moins artistique. Nous avons donc monté le superbe escalier de marbre noir, nous sommes entrés dans les salons. Les glaces de Venise reflètent de fraîches peintures, des plafonds couverts d'arabesques, de grands lustres aux fleurs de cristal d'où s'échappent des gerbes d'étincelles.

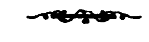
Tout est peint, sculpté, tourné, enguirlandé, et les fleurs naturelles, prodiguées à foison, ornent toutes ces choses sans les cacher. Quelles fleurs, ma sœur! quels camélias! quelles violettes! C'est à ravir le regard. Aussi on en met partout. Elles s'élèvent en touffes, elles s'épanouissent en bouquets, elles s'entrelacent en guir-

landes, elles montent le long des étagères dorées, elles se mêlent aux cheveux des femmes. J'ai vu une mère et une fille qui ressemblaient à des sœurs et qui portaient à peu près la même toilette. Dans leurs brillants cheveux noirs elles avaient simplement planté un camélia rouge, et cette fleur superbe faisait vraiment pâlir les plus éclatantes coiffures : j'en excepte peut-être une couronne formée de feuilles d'or qui était vraiment aussi gracieuse qu'éblouissante. Dans ces salons se parlent naturellement toutes les langues et apparaissent des personnes de toutes les nations. Oserai-je dire que j'ai compris là la prééminence accordée aux Français et aux Françaises sur ce terrain qu'on appelle le monde. La beauté est de tous les pays, mais la grâce serait-elle née française ! Je ne puis me faire aux saluts des Anglaises et des Américaines. J'aime la cordialité de ces dernières, ce je ne sais quoi de franc, de vivant, de généreux qui éclate dans toute leur personne ; mais, quand je voyais une Française circuler au milieu d'elles, saluer, sourire, parler, je me disais : Quelle distinction, quelle harmonie dans la voix, quel naturel dans le maintien, quelles charmantes attitudes ! Les Français, dans le monde, sont aussi les plus aimables des hommes ; mais je me sens une certaine sympathie pour la raideur et le sérieux majestueusement poli des Anglais. La causerie fait tous les frais de ces réunions intéressantes, et on y parle français. Dans les aparté chacun emploie sa langue ; mais, sitôt que la conversation se généralise, le français redevient la langue universelle. On déploie toutes ses richesses, toutes ses délicatesses, pour effleurer discrètement les graves questions qui agitent notre pauvre globe. De la politique on passe à la littérature, des questions religieuses à l'art. Ce sont toujours des sommets, et on respire fort à son aise dans cette atmosphère où l'on ne sent ni les ardeurs de la polémique proprement dite, ni les puériles excitations des cancans. Dans cette conversation facile, indépendante, polie, dans ce va-et-vient de l'esprit, dans ces joûtes de la pensée, chaque invité apporte sa part de fines anecdotes, de mots spirituels, d'intelligente attention. Ce n'est pas le bouquet charmant que la maîtresse de la maison peut, dans les réunions ordinaires, former entre ses doigts et auquel chacun ajoute sa fleur, sa feuille ou sa goutte de rosée ; c'est un vaste parterre, où chaque abeille choisit au hasard le suc qui lui convient. Il est agréable de respirer cet air au moment de se promener dans ce parterre couvert de fleurs choisies ; et puis, l'atmosphère respirée, la promenade faite, on va se préparer par le repos aux fatigues, et souvent aux émotions du lendemain.

Je parlais d'émotions hier, ma chère Gertrude. Que ne partageais-tu les miennes ce matin ? Je suis retournée au Gesù, mais non pas, cette fois, pour prier dans le sanctuaire éblouissant. J'allais entendre la messe dans la chambre où est mort le fondateur de la Compagnie de Jésus. Ici, il n'y a ni blocs de lapis-lazuli, ni colonnes de vert antique, ni jaspes, ni dorures, mais une chambre basse, aux poutrelles de bois, si basse qu'il a fallu faire une ouverture au plafond pour que les cierges pussent brûler sur l'autel. Les murs sont revêtus de damas rouge ; ici et là qnelques images des saints qui ont offert le saint sacrifice dans ce lieu sanctifié : saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint François de Sales. Nous nous sommes placés à deux pas de cet autel ; la chambre est si étroite, que le respect ne peut vous faire vous éloigner davantage. Qu'il est à la fois redoutable et doux pour des femmes d'assister d'aussi près aux saints mystères ! Mais on fait sans bruit les préparatifs du sacrifice, un silence claustral nous enveloppe, voici le sacrificateur. Le Révérend Père Général est au pied de l'autel. En l'apercevant, M. de Rabière, qui était resté debout, s'est agenouillé sur le tapis. On ne résiste pas devant un visage aussi resplendissant de sérénité inaltérable et de divine simplicité. Quels saints et délicieux moments j'ai passés là, ma sœur ! Ce sont peut-être les seuls pendant lesquels je n'ai pas aussi lourdement porté le poids de ton absence. Mon âme se sentait soulevée sur les ailes de la prière, je m'unissais sans effort à celle qui coulait des lèvres pures du doux vieillard. Je l'avais vu incliner sa tête vénérable et se frapper la poitrine avec une humilité profonde, et j'avais murmuré le *meâ culpâ ;* je l'avais entendu dire avec un accent suppliant : Seigneur, ayez pitié de nous, et j'avais répété : Seigneur, ayez pitié de nous ! L'épître de ce jour était une leçon tirée de l'*Exode*... « Et la montagne était couverte d'éclairs, de fumée, et dans la crainte et la frayeur dont ils furent saisis ils se tinrent loin de la montagne et ils dirent à Moïse : Parlez-nous vous-même et nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. » J'étais tout près de la montagne, ma sœur, mais en regardant le saint prêtre sur le front dépouillé duquel la lueur des cierges traçait une sorte de nimbe lumineux, ma pensée lui disait : Parlez pour moi au Seigneur. — C'était avec une émotion grandissante que je suivais les phases du sacrifice, que j'écoutais le colloque que le sacrificateur entamait avec son Dieu comme s'il eût été seul à seul, face à face avec lui. Quelle supplication dans la jonction de ces mains diaphanes ! quel rayonnement sur ces traits émaciés ! quels regards en haut ! C'était une vraie transfiguration : la vie surnaturelle se dévoilait devant nos yeux, nous la voyions resplendir sur le visage humain, et nous nous abaissions bien bas devant Dieu et devant son ministre.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

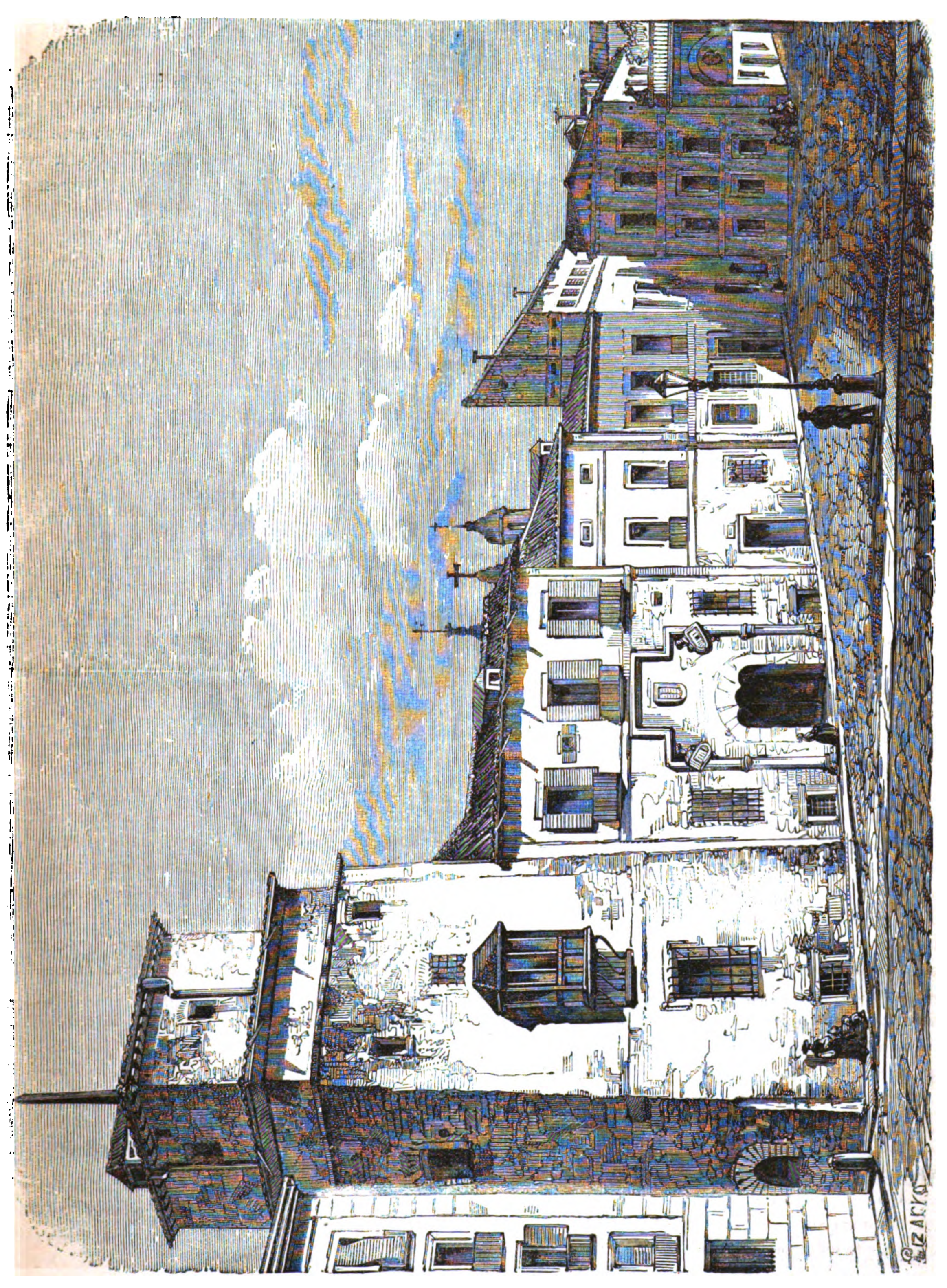
— La suite prochainement. —



LA CAPTIVITE DU ROI FRANÇOIS Ier

—

« Sire, la bataille a été livrée près de Pavie; les « troupes de Votre Majesté ont remporté la victoire, « le roi de France lui-même, fait prisonnier, se trouve « au pouvoir de Votre Majesté. » Ainsi s'exprima, en



La Torre de los Lujanos, prison de François Ier après la bataille de Pavie.

saluant Charles-Quint, Peñalosa, envoyé du vice-roi de Naples pour apprendre à son maître les résultats de la terrible bataille où venait de se décider, quelques jours auparavant, le sort de toute la campagne.

Charles avait vingt-cinq ans.

Au premier instant, et sous le coup de cette étonnante nouvelle, il éprouva une si vive émotion, que son visage pâlit et sa langue se glaça; puis, se remettant, et comme pour se faire affirmer de nouveau le succès de ses armes, sur lequel il ne semblait pas si assuré, il s'écria tout à coup : « J'ai gagné la bataille..., le roi de France en mon pouvoir!... » Et aussitôt, rapporte-t-on, il entra dans son oratoire remercier Dieu d'un si grand bienfait (1).

Qu'allait ordonner le vainqueur? François Ier était entre ses mains. Quel sort lui réservait-il? Allait-il continuer la guerre, envahir la France affaiblie, privée de son chef et de ses meilleurs capitaines restés sur le champ de bataille? Plusieurs de ses conseillers lui en donnaient l'avis, et le roi d'Angleterre l'y engageait fortement, avide de reconquérir les belles provinces que ses ancêtres avaient possédées sur le sol français. Ou plutôt, en habile politique, allait-il offrir à l'illustre vaincu de finir les hostilités et de conclure un traité de paix?

Il s'arrêta à cette pensée; nullement, en réalité, pour ménager François, et par clémence ou magnanimité. La manière dont il traita son royal prisonnier peu après en témoigne suffisamment; mais poursuivre la guerre, c'était permettre au roi d'Angleterre de prendre une part active aux hostilités, et, plus tard, il aurait fallu reconnaître de tels services. Charles éprouvait peu le besoin d'élever des rivaux, de favoriser leurs desseins et de leur donner une puissance avec laquelle, dans la suite, il pourrait avoir à compter; tandis qu'à cette heure, il ne devait rien à personne; les armées avaient tout fait, et il se trouvait maître de la situation.

Aussitôt sa résolution arrêtée, il fit partir pour l'Italie le seigneur du Rœulx, porteur de ses conditions. Sous les dehors d'une généreuse modération, Charles-Quint exigeait les plus cruels sacrifices et ne voulait rien moins que démembrer le royaume en lui ravissant ses plus belles provinces. A ce prix, il consentait à mettre bas les armes, et ne doutait pas que le roi de France ne voulût « condescendre aux conditions de paix raisonnables et propres, ajoutait-il, à le satisfaire lui, ses sujets, alliés, confédérés et amis. »

Il fit passer son envoyé par la France, de manière que la régente connut ses conditions avant le roi lui-même, et que le désir de revoir son fils l'engageat à insister pour les lui faire accepter.

Il avait compté sans la noble fierté de la duchesse d'Angoulême. Son patriotisme se révolta : elle surmonta les tendresses de son cœur de mère. Plutôt, déclara-t-elle à l'envoyé de Charles, que de céder une parcelle de son territoire, la France était de nouveau prête à reprendre les armes et à combattre encore bien que son roi se trouvât prisonnier. De tous côtés, en effet, elle recevait les plus éclatants témoignages de fidélité, et tous les loyaux sujets et bons Français se serraient autour d'elle; la confiance lui était revenue.

Depuis le jour de sa défaite, le roi était enfermé dans la forteresse de Pizzighetone. Ses jours s'y passaient dans l'uniformité et la tristesse, sous une respectueuse mais très-étroite surveillance. Ayant reçu de bonnes nouvelles de France et appris le dévouement que sa cause inspirait, il reprit un peu courage, et parut moins abattu. Aussi, se confiant à la générosité de son vainqueur, lui avait-il écrit une lettre touchante, où il faisait appel à sa magnanimité et à son honneur.

Sur ces entrefaites, le seigneur du Rœulx arriva à Pizzighetone, et lui remit les conditions que dictait Charles-Quint. François les lut, les trouva « bien difficiles, » et les repoussa tout d'abord.

Cependant Charles trouvait son prisonnier par trop rapproché de ses sujets; et, bien qu'un coup de main fût peu à redouter, il résolut de le faire transporter dans une région plus éloignée, voire même dans le midi de l'Italie. Toutes les mesures pour exécuter ces ordres étaient prises, lorsqu'au moment d'effectuer la traversée qui devait le mener à Naples, François exprima le désir d'être conduit en Espagne; il pensait que, plus près de l'empereur, il serait plus aisé d'aplanir toutes difficultés en discutant directement leur traité de paix.

Le commandant espagnol n'avait pas d'ordres; néanmoins il accéda à cette demande; et moins d'un mois après, le roi de France, prisonnier, arrivait à Barcelone; il y fut accueilli avec les honneurs et les égards dus à son rang et à son infortune. Peu après, on le conduisit à Valence, et enfin à Madrid.

L'enceinte de cette ville se composait alors d'épaisses murailles flanquées de distance en distance par des tours élevées; la plus forte d'entre elles, massive et carrée, la « torre de los Lujanos, » fut choisie pour recevoir le royal prisonnier, en attendant qu'une demeure plus convenable, peut-être, mais non moins bien défendue, lui fût préparée à l'Alcazar, dernière prison où François devait rester plus longtemps encore qu'il ne l'avait craint.

Une première négociation au sujet de la délivrance du roi et de la conclusion d'un traité de paix venait en effet de se rompre. Les envoyés extraordinaires de la régente et les ministres de l'empereur n'avaient pu s'entendre. Les exigences des Espagnols étaient inadmissibles, et les ambassadeurs français résistaient énergiquement; le roi lui-même les y encourageait, « aimant mieux, disait-il, tolérer longue prison que faire chose à lui honteuse et dommageable à son royaume. »

(1) Plusieurs détails de ce récit ont été empruntés à l'ouvrage de M. Mignet : *Rivalité de Charles-Quint et de François Ier*.

Tant de secousses et d'épreuves altérèrent enfin sa santé. Charles craignit un moment que la mort ne vint anéantir tous les projets qu'il avait fondés sur une capitulation du roi.

Jusqu'à ce jour, traitant son prisonnier avec rigueur, il avait affecté de ne pas même venir le visiter; mais lorsqu'Alarcon, le geôlier du roi, lui fit parvenir, à plusieurs lieues de Madrid, la nouvelle que François venait de tomber dans un état léthargique des plus alarmants, il comprit que sa seule présence pouvait le ranimer; et, bien qu'au soir d'une journée fatigante, il monta à cheval, et d'une traite accourut auprès de lui. Il lui prodigua alors de bonnes mais fallacieuses paroles d'espoir et de consolation; il fit tant que la confiance revint un peu au roi, rassuré d'ailleurs par l'arrivée de sa sœur, la belle et dévouée Marguerite de Valois. Une crise salutaire survint, et un mieux sensible se déclara. Charles put respirer.

Marguerite était venue traiter de la paix à conclure: La régente connaissait son habileté et s'y était confiée. De longues conférences s'ouvrirent donc entre elle et l'empereur, mais d'abord sans aucun résultat.

En vain elle avait souscrit, au nom de son frère et de la régente, la renonciation des droits de la couronne de France aux duchés et royaumes d'Italie; en vain elle assurait au vainqueur la paisible et entière possession des Pays-Bas; Charles demandait toujours qu'on lui abandonnât le duché de Bourgogne, et y ajoutait mille autres exigences. Sous aucun prétexte il n'en voulait démordre.

On communiqua ces conditions au roi; le noble prisonnier les rejeta simplement, et fit écrire à l'empereur qu'il le voyait bien décidé à le retenir prisonnier, et que, pour lui, il était « résolu à prendre la prison en gré, estant sûr que Dieu, ajoutait-il, qui sçait que je ne l'ay méritée longue, estant prisonnier de bonne guerre, me donnera la force de la pouvoir porter patiemment. »

Les négociations furent encore rompues.

Cependant une trêve conclue depuis quelque temps allait bientôt expirer. L'empereur avait hâte d'obtenir un traité plutôt que de recourir de nouveau aux hasards des batailles. De son côté, François, accablé par sa triste détention, devenait chaque jour plus hésitant et moins ferme dans ses résolutions précédentes.

Charles voulut profiter de ces dispositions et, par un dernier effort, tenter d'obtenir la réalisation de ses projets. Il affecta donc de modifier ses prétentions, parut adoucir ses exigences, mais au fond sans en rien diminuer. Enfin, apres de nombreux pourparlers, le roi obtint sa délivrance au prix de l'exorbitant traité de Madrid, dont les rigueurs mêmes servirent bientôt de prétexte pour le désavouer et l'anéantir.

H. DE LUSILLY.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427, 434, 457, 467, 484 et 510.)

XXIII

Jusqu'à présent, ce voyage des douze enfants de la veuve Françoise Thévenard ressemble un peu à un assaut, où quarante mille hommes commencent par périr pour que cinq ou six mille puissent entrer dans la place assiégée. Jeanne et Charlot, après un entretien avec un jeune musicien chassé de la maison de son père, sont incarcérés sous l'inculpation de vol d'animaux domestiques. Antoine, après s'être intrépidement et victorieusement comporté dans un incendie, est tombé inanimé entre les bras de sa sœur Céline. Qu'arriva-t-il à Suzanne et à Marcel, partis ensuite? C'est ce que le présent chapitre va nous apprendre.

Etait-ce le hasard ou un choix raisonné qui les faisait voyager de compagnie?

Quoi qu'il en soit, ils se convenaient parfaitement ensemble, car leurs caractères avaient de nombreux points de rapprochement.

Tous les frères et sœurs s'aimaient beaucoup, et il n'y avait pour ainsi dire pas de différence entre eux. Néanmoins, une sympathie un peu plus marquée s'était manifestée depuis longtemps entre Suzanne et Marcel. Tandis que Jeanne, l'aînée de la famille, avait dû s'occuper principalement de Charlot et de Céline, Suzanne en grandissant était devenue la petite maman de Marcel qui, en prenant de l'âge, l'avait récompensée de ses soins par le dévouement le plus absolu.

Suzanne était déjà grande. Des cheveux châtains très-épais et fins comme de la soie entouraient son charmant visage. Elle était bien faite, distinguée de manières, robuste sans être massive comme le sont quelquefois les jeunes filles de la campagne.

De plus, elle avait beaucoup d'esprit, surtout avec Marcel qui en était également pourvu. Aussi les voyait-on souvent converser ensemble comme des personnes raisonnables.

Marcel n'avait guère que six ans et quelques mois, mais on lui en aurait donné sept ou huit tellement il était grand et fort.

Comme son frère Antoine, il s'était muni d'un bâton.

Dès qu'ils eurent dépassé les maisons, dès qu'ils se trouvèrent isolés sur la route déserte, au milieu des champs silencieux, ils frissonnèrent instinctivement et se rapprochèrent l'un de l'autre.

— Oh! Que je voudrais avoir vingt ans! dit Marcel.

— Pour n'avoir pas peur? demanda Suzanne.

— Je n'ai pas peur, répondit-il. Qui donc voudrait

nous faire du mal ? Nous ne cherchons querelle à personne, et nous n'avons pas l'air d'être assez riches pour tenter les voleurs. Quant aux chiens, ils ne disent rien à ceux qui suivent tranquillement leur chemin, et j'ai d'ailleurs mon bâton, dont un simple moulinet les tiendrait à distance. Mais je voudrais avoir vingt ans pour pouvoir aider notre mère.

— Ah ! tu as bien raison, reprit Suzanne. Cette pensée-là m'est venue bien souvent.

— Que n'ai-je une immense fortune, continua Marcel....

Mais Suzanne l'interrompit :

— Il ne faut jamais, Marcel, offenser Dieu par des vœux déraisonnables.

— Pourtant, quand on forme des souhaits, on n'en saurait former de trop beaux.

— Tu te trompes. Se nourrir l'esprit de chimères, c'est faire naître le mécontentement intérieur sur la situation qu'on a, c'est se déshabituer du travail, car ses résultats sont déproportionnés avec le but que l'on vise, c'est enfin se rendre malheureux et rendre malheureux les gens autour de soi.

— Alors, tu ne souhaites rien, toi, Suzanne? Tu ne voudrais pas être riche pour enrichir notre mère ?

— Oh ! si fait. Mais, quand j'y songe, voilà comment je me figure notre avenir. Le présent est pénible, nous sommes tous encore à la charge de notre mère, et elle a bien de la peine à subvenir à tous nos besoins. Elle est tombée malade de lassitude. Elle veillait toutes les nuits pour que nous pussions dormir l'estomac plein et paisiblement. N'oublies jamais cela, Marcel. Plus tard, quand tu seras grand, quand tu gagneras beaucoup d'argent, on cherchera peut-être à t'entraîner dans les dissipations. L'ardeur de l'âge s'y portera aussi, comme on le voit pour tant de garçons qui ont bon cœur et mauvaise tête. Que le souvenir de notre mère t'en préserve toujours. Rappelle-toi ce qu'elle a fait pour nous, et sois sûr que tu n'auras jamais de bonheur comparable au bonheur de lui montrer que tu n'es pas ingrat. Ce que tu feras, d'ailleurs, nous le ferons tous. Nous sommes douze. Dans une famille nombreuse, il y en a qui réussissent mieux les uns que les autres. Les plus favorisés du sort entre nous seront les plus heureux, car ils pourront être les plus généreux. Notre mère ne manquera de rien, c'est du moins l'espoir que me donne l'avenir, elle vivra dans l'abondance, et, cette première tâche menée à bien,nous nous aiderons, nous nous protégerons les uns les autres, comme on doit le faire entre frères et sœurs.

— Oh ! parle encore, Suzanne !

— J'ai fini.

— C'est dommage, car tu me rends service en ramenant mes idées vers ce qui est possible. Désolé de ne pas grandir assez vite, je cherche, malgré moi, les moyens...

— Je sais que tu as beaucoup d'esprit, Marcel.

— Pas autant que toi, ma sœur, car l'esprit, je le vois bien..., c'est la patience.

— Oh ! pas tout à fait, Marcel. Cependant, la patience est presque toujours une preuve d'esprit et de bon sens.

Ainsi ils causaient ensemble, soumettant leurs qualités et leurs défauts au contrôle de l'amitié, fortifiant dans leurs jeunes âmes ce jugement sain et honnête que donne la nature lorsqu'elle est interprétée par les leçons et l'exemple d'une mère.

Tout à coup Marcel tomba.

Vif comme la poudre, il se releva promptement et se retourna avec colère pour frapper de son bâton l'objet qui l'avait fait choir.

Mais le bâton resta en l'air, car Suzanne s'était baissée après avoir demandé à son frère s'il ne s'était pas fait de mal, et, supposant que sa chute provenait d'une pierre, elle s'apprêtait à la porter sur le bord de la route pour éviter d'autres accidents.

Marcel comprit combien la pensée de sa sœur était préférable à la colère qu'il venait de manifester, et il se baissa aussi pour aider Suzanne.

Bientôt, muets de surprise, ils se regardèrent.

Ce n'était pas une pierre, c'était une boîte, un coffre.

— Suzanne! cria soudain Marcel en faisant de vains efforts pour le remuer, c'est lourd..., c'est plein d'or et de diamants !

— Tu crois? reprit Suzanne. En effet, c'est bien lourd.

— Heureusement, nous sommes deux ! Aide-moi.

Marcel enfila son bâton dans une poignée en cuivre placée sur le couvercle du coffre. Il garda dans ses mains une des extrémités du bâton, tandis que sa sœur saisissait l'autre, et ils transportèrent leur trouvaille derrière un buisson bas et épais qui bordait la route.

Cette action, accomplie sous l'impulsion de Marcel, fut si prompte, que Suzanne y prit part sans y réfléchir.

— Voyons ce qu'il y a dans la boîte! dit Marcel.

Et Suzanne, dominée par la curiosité, répéta :

— Oui, voyons ce qu'il y a dans la boîte.

Cependant Marcel, si animé qu'il fût, jeta un regard investigateur au-dessus du buisson.

— Je vois quelqu'un sur la route, dit-il.

— Où ?

— Là-bas... On dirait un enfant...; mais non..., je ne vois plus rien.

— Attendons; c'est peut-être le propriétaire de ce que nous avons là. S'il en est ainsi, nous le lui rendrons.

Elle interrogea des yeux le chemin, mais personne ne s'y montra.

Marcel, lui, se pencha vers le coffre et fit jouer le crochet qui le fermait.

C'était une boîte très-simple, choisie sans doute pour

ne pas attirer l'attention. Elle n'avait pas de serrure, ce qui indiquait encore que son possesseur n'avait pas voulu tenter la cupidité des voleurs, et qu'il avait eu l'intention de la garder auprès de lui, de ne jamais la perdre de vue.

L'intérieur ne répondait pas à la simplicité volontaire de l'extérieur.

Ce grossier coffre en bois renfermait quatre-vingts étuis également en bois, contenant chacun mille francs en or.

Marcel en ouvrit un. Les louis ruisselèrent dans ses petites mains.

— Suzanne! dit-il d'une voix étouffée par la joie..., Suzanne!

Elle eut un éblouissement.

— Tu vois bien qu'on peut former des souhaits, reprit-il en lui sautant au cou, et que les plus extraordinaires se réalisent. Je désirais de l'argent pour notre mère, voilà de l'or. Elle sera maintenant soignée par les plus grands médecins et se guérira avant huit jours; elle pourra aller aux eaux de Vichy, habiter des châteaux ou des maisons à quatre étages et se promener toutes les après-midi en calèche découverte, avec un chien sur les genoux pour la divertir. Mes sœurs et toi serez dotées magnifiquement. Quant à mes frères...

— Marcel! interrompit Suzanne, cette fortune ne nous appartient pas.

— Tu badines! s'écria-t-il: je l'ai trouvée et elle ne m'appartient pas? Qu'on essaie donc de venir me la prendre!

Et, comme pour affirmer son droit de possession, il se mit à replacer symétriquement les étuis qu'il avait dérangés.

Suzanne demeura un instant pensive.

Son premier éblouissement était un peu passé.

Ne connaissant pas très-bien les usages suivis en pareil cas, elle se demandait ce qu'il fallait faire.

— Nous avons eu tort de nous cacher derrière ce buisson, se dit-elle. Et cependant si des voleurs survenaient, s'ils apercevaient ce trésor entre nos mains...

Un bruit de roues dans le lointain la fit tressaillir.

Marcel l'entendit aussi, se mit debout contre elle et dit en lui serrant fortement le bras :

— Ne bougeons pas!

Le bruit augmenta par degrés, mais lentement.

Bientôt, la lune ayant brillé à travers les nuages, on distingua une voiture à deux roues, découverte, conduite par un cheval blanc, dans laquelle était un homme vêtu d'un gros paletot sombre et coiffé d'un chapeau de feutre gris.

C'était M. Dulimbert, marchand de bestiaux.

Son cheval blanc s'appelait Robinet. Il allait en ce moment, et sans doute d'après des commandements, tantôt au pas, tantôt au trot.

— Maudite bête, disait l'homme, je devrais te casser la tête d'un coup de revolver. Je m'étais attaché à toi parce que tu es drôle, parce que tu es vicieux, parce que tu fais des cabrioles à chaque flaque d'eau que tu rencontres. Hue, Robinet! Si nous ne retrouvons pas les quatre-vingt mille francs, ton compte est réglé.

Et il ajouta d'un air déterminé :

— Le mien aussi. Il y a six coups à mon revolver, un pour Robinet, cinq pour moi.

M. Dulimbert parlait tout haut.

Le frère et la sœur, toutefois, n'entendirent pas ce qui précède, mais ils entendirent distinctement ce qui suit, car la voiture s'était rapprochée :

— Où diable retrouver le coffre? Si quelqu'un est passé, on l'aura pris. C'est ma fortune! Recommencer à servir les autres, à mon âge, jamais! J'en donnerais volontiers une moitié à celui qui me rendrait l'autre; mais va t'en voir s'ils viennent! Quand je me suis aperçu que le coffre était tombé, j'ai été obligé d'ôter ma cravate. J'aurais dû ne pas la défaire, je serais mort d'un coup de sang, cela vaudrait mieux.

Marcel serra plus fortement le bras de sa sœur.

Suzanne le regarda, mais sans rien dire.

La voiture était en face d'eux; ils l'entrevoyaient confusément à travers les buissons qui les abritaient.

— Voilà une flaque d'eau, continua M. Dulimbert; tu as dû cabrioler ici, Robinet, et le coffre sera tombé par suite des secousses, et je n'y ai pas pris garde, car j'ai dû t'administrer une petite correction, comme d'habitude. Rien! rien! Mes lanternes éclairent pourtant bien toute la route. Est-ce ici?... Est-ce ailleurs?... La route est longue et ne manque pas de flaques d'eau. Hue, Robinet! Tu ne cabrioles plus en les traversant, pauvre bête; ça t'est égal, à présent, tu sens bien que tout est fini pour nous, pauvre vieux Robinet!...

Il allongea un morne et triste coup de fouet à son cheval.

— C'est à lui! dit tout bas Marcel.

— Oui, répondit Suzanne.

L'enfant poussa un soupir.

— Nous n'aurons pas été millionnaires longtemps, dit-il.

Suzanne comprit sa pensée et l'embrassa rapidement.

Il s'élança sur le chemin en criant :

— Monsieur! monsieur!

Suzanne le suivit des yeux.

Le visage de la jeune fille resplendissait de joie.

— Que je suis contente, pensa-t-elle, de l'avoir laissé livré à lui-même! Ses instincts d'enfant n'ont pas résisté longtemps à la voix de la probité et de l'honneur. Que notre mère sera heureuse en apprenant sa conduite! O mon cher frère, tu n'auras été millionnaire que pendant quelques minutes, mais tu seras toute ta vie un honnête homme!

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —



LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

—

FÊTE DE LA RUE AUX OUËS ET FEUX DE LA SAINT-JEAN.

I

Une des fêtes favorites de la population parisienne était celle qui se célébrait, le 3 juillet de chaque année, dans la rue aux Ouës (aujourd'hui la rue aux Ours), en expiation d'un sacrilége et en commémoration d'un insigne miracle arrivé dans cette rue.

Le 3 juillet 1418, un soldat du duc de Bourgogne, Suisse de nation, sortant du cabaret où il avait perdu tout son argent au jeu, ivre de colère et de vin, donna un coup de sabre à la statue de la Vierge, qui, suivant l'usage, était placée au coin de la rue. La statue jeta du sang en abondance. Le peuple, ameuté, s'empara du soldat, qui fut supplicié et brûlé sur le lieu même de son crime.

Les religieuses de Notre-Dame-des-Champs revendiquèrent la statue miraculeuse, qui, placée dans leur église, à l'entrée du chœur, devint l'objet d'une vénération particulière et de pélerinages assidus. De son côté, le peuple célébra dès lors cet anniversaire par une cérémonie bizarre, si du moins c'est bien réellement à cette origine, contestée par quelques historiens, qu'il faut rapporter la démonstration annuelle du 3 juillet, où quelques esprits forts, dont Dulaure s'est fait l'organe, ne voulaient voir qu'une fête solsticiale et païenne.

Quoi qu'il en soit, chaque année, à cette date, les habitants de la rue, formés en confrérie, faisaient fabriquer un immense mannequin d'osier, d'environ vingt pieds de haut, représentant un homme qui tenait de la main droite un poignard teint en rouge. On l'habillait de grandes manchettes, d'une longue perruque à bourse et d'un habit de Suisse. Mais les compatriotes de Guillaume-Tell, qui étaient nombreux à Paris, s'étant fâchés, on remplaça leur habit national par une souquenille. Ce géant était promené dans la ville au bruit du tambour; les porteurs le fustigeaient et lui faisaient faire des révérences et des salutations multipliées devant chaque statue de la Vierge, surtout devant l'image magnifiquement parée, et toujours éclairée d'une lampe, par laquelle on avait remplacé l'effigie miraculeuse au coin de la rue aux Ouës (1). Au-dessous de cette image, protégée par un treillis, on appendait, le jour de la fête, une tapisserie représentant l'histoire que nous venons de raconter. Ensuite on brûlait le mannequin en grande pompe, dans la rue même, au milieu d'un concours immense, et les petits Savoyards chantaient et dansaient en rond tout autour, en sautant par-dessus, à la grande liesse du populaire. Ce feu de joie fut ensuite remplacé par un feu d'artifice, dont la police ordonna la suppression, en 1743, à cause des troubles et des accidents qu'il occasionnait daus une rue si étroite (1).

(1) Suivant Corrozet, c'était l'image miraculeuse elle-même qu'on avait laissée là.

A cet usage se rattache le souvenir d'une anecdote, dont le grammairien Du Marsais fut le héros et faillit être la victime. Il passait, le 3 juillet, au coin de la rue aux Ouës et de la rue Salle-au-Comte, au moment où l'on brûlait l'effigie du Suisse devant la statue de la Vierge. Il s'arrêta pour voir la cérémonie. Une bonne femme pressait la foule, afin d'arriver plus vite devant la Vierge; elle en coudoya rudement une autre, qui se fâcha, et lui barra le passage en lui disant : « Si vous voulez prier, mettez-vous à genoux où vous êtes; est-ce que la bonne Vierge n'est pas partout? » Du Marsais, qui était à côté d'elle, voulut charitablement la reprendre : « Ma bonne, lui dit-il, vous venez de proférer une hérésie; c'est le bon Dieu seul qui est partout, et non pas la sainte Vierge. — Voyez donc, s'écria cette femme en s'adressant au peuple, voyez ce vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillot, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas partout! » Ces mots furent le signal d'un soulèvement universel. On quitta la sainte Vierge et le Suisse pour courir après Du Marsais, qui eut heureusement le temps de se sauver dans une allée. Le peuple bloqua la maison demandant à grands cris qu'on lui livrât le blasphémateur. La garde vint le délivrer; mais elle fut contrainte, pour le mettre en sureté, de le conduire chez le commissaire du quartier, qui n'osa le laisser sortir que fort avant dans la nuit (2).

S'il fallait en croire Jean-Jacques, la cérémonie de la rue aux Ouës aurait parfois servi de couvert à des manifestations satiriques. On sait que le philosophe, égaré par de véritables hallucinations misanthropiques, en était venu, sur la fin de sa vie, à voir partout des ennemis, des embûches et des outrages prémédités. Voici ce qu'il se fait raconter, à lui-même, par un *Français*, dans *Rousseau, juge de Jean-Jacques* (3):

« Une de leurs plus jolies inventions (des ennemis de Rousseau) est le parti qu'ils ont su tirer, pour leur objet, de l'usage annuel de brûler en cérémonie un Suisse de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paraissait si barbare et si ridicule en ce siècle philosophe que, déjà négligée, on allait la supprimer tout à fait, si nos messieurs ne se fussent avisés de la renouveler bien précieusement pour Jean-Jacques. A cet effet, ils ont fait donner sa figure et son vêtement

(1) Voyez les vieux historiens de Paris : Corrozet, Du Breul (éd. de 1639, p. 794), Lemaire, *Paris ancien et nouveau*, t. II, etc.; Piganiol de la Force, t. III, 219 (1742, in-12); Leber, *Collect. des meilleures dissertat. relatives à l'hist. de France*, t. II, p. 486 et suiv.

(2) Du Coudray, IV, 255.

(3) Dialogue I, éd. Belin, t. VIII, p. 39.



à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luisant; et, en le faisant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu soin qu'on le mît en station directement sous les fenêtres de Jean-Jacques, tournant et retournant la figure de tous côtés, pour la montrer au peuple, à qui cependant de charitables interprètes font faire l'application qu'on désire, et l'excitent à brûler Jean-Jacques en effigie, en attendant mieux. »

Un arrêté du département de la police, du 27 juin 1789, prohiba cette fête comme indécente, et, sous la Terreur, à la statue vénérée de la Vierge, fut substitué un buste de Marat!

Les feux de joie de la rue aux Ouës nous acheminent tout droit à ceux de la Saint-Jean, que beaucoup d'écrivains ont également considérés comme une cérémonie d'origine païenne, se rattachant au culte du Soleil. La veille de la Saint-Jean, les magistrats de la ville faisaient construire, sur la place de Grève, lieu ordinaire des réjouissances publiques, un vaste bûcher. Dès le 22 juin, les trois compagnies des archers, les gardes de l'Hôtel-de-Ville, l'état-major, avec ses officiers à sa tête, allaient en cortége porter au chancelier, au gouverneur de Paris, aux chefs des cours supérieures, etc., l'invitation d'assister à la fête. Le lendemain, entre sept et huit heures du soir, le feu s'allumait en grande pompe. C'était souvent, surtout dans l'origine, le roi lui-même qui, entouré des princes, de sa cour et de ses gardes, prenait la torche en main pour communiquer la flamme au bûcher (1).

Le premier exemple connu est celui de Louis XI, rapporté par l'historien Jean de Troyes, à la date de l'année 1471; le dernier fut celui de Louis XIV, non pas toutefois en 1648, comme on l'a souvent répété après Dulaure, car on voit, par le journal de Loret, qu'il donna encore cette satisfaction au bon peuple de Paris, en 1651. Entre l'un et l'autre, on peut citer François Ier, qui, au bruit de douze canons, embrasa le bûcher de 1542, avec une torche de cire blanche garnie d'une poignée de velours cramoisi; Catherine de Médicis, Charles IX, etc. Henri IV n'avait eu garde de négliger ce moyen de popularité, et Louis XIII lui-même y manqua rarement. Le roi était toujours invité: en son absence, c'étaient tantôt les princes, tantôt de grands dignitaires de l'Église (2), tantôt, et le plus souvent, le gouverneur de la ville, remplacé au besoin par le prévôt des marchands et les échevins, qui s'acquittaient de ces fonctions. Ils étaient couronnés et harnachés de guirlandes de fleurs, escortés de compagnies bourgeoises sous les armes, tambours battants et enseignes déployées, et n'approchaient la torche du bois qu'après avoir fait trois tours sur la place de Grève. L'usage voulait que le centre du bûcher fût occupé par une grande statue farcie d'artifices, qu'on diversifiait tous les ans. Aussitôt qu'on avait mis le feu, on tirait trois salves de vingt petites couleuvrines rangées sur le bord de la Seine (1).

En l'an 1426, cette fête populaire fut marquée par une particularité bizarre: la Seine, débordée, vint rendre visite à la flamme au moment où la foule dansait autour, et l'éteignit. On enleva en toute hâte ce qu'on put prendre du bois restant, et on le porta près de la croix de la Grève, où il acheva de brûler (2).

Par une coutume barbare, qui se retrouve encore en plusieurs de nos villages, et où il faut voir peut-être un souvenir affaibli des anciens sacrifices gaulois, il n'était pas rare qu'on jetât dans le bûcher un grand nombre de chats vivants, et même d'autres animaux. Un compte, cité par l'abbé Lebœuf (3), montre qu'il était d'usage de renfermer ces chats dans un grand sac de toile, qu'on mettait au milieu des flammes. Quelquefois, au lieu d'un sac, on suspendait à l'arbre du feu un ormeau ou un panier. En 1573, pour mieux fêter la présence du roi et lui *donner plaisir*, on avait augmenté d'un renard ce contingent habituel.

Le feu de cette dernière année fut un des plus splendides qu'on eût jamais vus. On avait dressé au milieu de la place de Grève un arbre de soixante pieds de haut, garni de traverses de bois auxquelles étaient attachées cinq bourrées et deux cents cotrets. Dix voies de gros bois et un immense monceau de paille s'empilaient par devant. Des pétards, des fusées, des boîtes, des pièces d'artillerie, etc., étaient mêlés au bûcher, et à l'arbre on avait fixé le panier qui renfermait les chats et le renard. Cent vingt archers de la ville, cent arquebusiers et cent arbalétriers contenaient le peuple; les joueurs d'instrument de la *grande bande* prêtaient le concours de leur harmonie à cette solennité. Le prévôt des marchands et les échevins, tenant chacun en main une torche de cire jaune, s'approchèrent du bûcher, auquel le roi mit le feu avec une torche de cire blanche garnie de deux poignées de velours rouge. Quand tout fut fini, Sa Majesté entra à l'Hôtel-de-Ville, où une collation l'attendait (4).

Sauval nous a laissé le détail de toutes les dépenses que nécessitait cette cérémonie, en y comprenant les accessoires, qui étaient plus chers que le principal, c'est-à-dire les bouquets, guirlandes et chapeaux de

(1) *Les Antiquitez et recherches des villes les plus remarquables de France*, 1631, p. 65.

(2) Comme en 1552, où les cardinaux de Bourbon, de Vendôme et de Meudon, suivis d'un grand nombre de prélats, s'acquittèrent gravement de cette tâche. (*Archiv. curieuses de l'hist. de France*, 1er livre, t. III, p. 451 et suiv.)

(1) *Journal d'un voyage à Paris en* 1637-1638, p. 494.

(2) *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII* (collect. Michaud, t. III, p. 245).

(3) Voir ses articles sur les *Feux de la Saint-Jean*, dans le *Journal de Verdun*, de 1749 et 1751. Voir aussi Louis d'Orléans: *Le Banquet du comte d'Arête*, 1594, in-8°.

(4) Dulaure, *Hist. de Paris*, t. III, p. 300 et suivantes.

roses, la symphonie, les torches de cire et toutes les friandises, masse-pains, dragées musquées, confitures sèches, crèmes, armoiries de sucre royal dorées, etc., qui composaient la collation présentée par la Ville au roi. Dans une de ces collations offertes à Louis XIV enfant, qui venait de mettre lui-même le feu au bûcher, s'élevait un rocher de confitures de cinq pieds de haut, d'où jaillissait une fontaine d'eau de fleur d'oranger (1).

V. Fournel.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Nous n'avons, pour faire trêve aux préoccupations publiques du moment, que de tristes nouvelles, et, sauf les clubs qui égayent un peu violemment la situation, tout est triste, triste à l'entour; mais allez là, vous sentez la vie, que dis-je? la fièvre, le délire. Que d'orateurs et d'opinions bizarres! que d'ardeur, que de mouvements! que de flots agités sur lesquels surnage après tout et au-dessus de tout la vieille gaieté française, parfois aussi la gauloise! Ah! qu'allait donc faire Démosthène au bord de la mer de l'Attique, avec ses cailloux dans la bouche? Il n'y avait donc ni clubs ni réunions préparatoires à Athènes! C'est là que le grand orateur grec aurait été faire sans doute son rude apprentissage.

Mais pourtant revenons à nos tristes nouvelles qu'il faut bien savoir affronter; et d'abord, parlons de Me Marie, qui vient, à l'âge de soixante-treize ans, de rejoindre, dans la tombe, son ami Berryer, dont il avait partagé la gloire pendant cinquante ans.

Jusqu'au dernier moment, il a conservé sa pleine connaissance, et il s'est éteint après avoir fait à ses enfants et à sa famille qui l'entouraient les recommandations les plus touchantes.

Il est né, le 15 février 1797, à Auxerre (Yonne). Après de brillantes études au collége de cette ville et à l'École de droit de Paris, Me Marie avait songé un instant à entrer dans l'enseignement du droit, mais la politique l'en détourna ou plutôt l'en éloigna. Inscrit au barreau de Paris en 1819, comme avocat stagiaire, il n'a cessé, à partir de cette époque, d'exercer une profession où il n'a rencontré que le succès.

Quoiqu'il ait plaidé dans un grand nombre d'affaires civiles très-importantes, Me Marie s'était surtout fait connaître par le talent qu'il avait déployé après 1830 dans plusieurs procès politiques. Élu député en 1842 et 1846 par le 5e arrondissement de Paris, il prit dès lors une plus large part à la vie politique, et fit partie de l'opposition modérée.

La Révolution de 1848 a fourni l'occasion à Me Marie de jouer un rôle plus important: ministre des travaux publics, il devint plus tard président de l'Assemblée nationale, à la place de Me Sénard; il a aussi occupé, pendant quelque temps, le ministère de la justice.

Après le 10 décembre, Me Marie a combattu la politique de l'Élysée, et n'a cessé d'appartenir à la fraction modérée de l'Assemblée nationale.

Député de Marseille en 1863, il a connu, aux élections de 1869, l'ingratitude des partis. Quant à nous, nous ne ferons aucune difficulté de rendre hommage à l'homme intègre, plein de sagesse et de modération, à l'éminent orateur qui a mis son talent au service des grands intérêts du pays.

Mort aussi, le prince Demidoff, une physionomie parisienne sur un masque russe. Le prince a succombé à une pneumonie aiguë.

Le prince Demidoff était colossalement riche et fastueux comme il avait le droit et le devoir de l'être. La vente de la collection de son Donato a montré comment il entendait ce grand luxe qui fait de la propriété d'un seul la possession de tous.

Il était charitable sans affectation; depuis quelque temps, lorsqu'il sortait, il bourrait ses poches de bons délivrés par les bureaux de bienfaisance, et, chemin faisant, il les distribuait aux indigents par poignée avec de bonnes paroles.

Une sœur de charité venait, tous les premiers du mois, recevoir trois mille francs pour les pauvres du quartier.

Parlerons-nous des nombreux établissements de refuge, hôpitaux ou maisons de santé qu'il a fait bâtir en Italie et qui subsistent de ses dons? Nous n'en finirions pas.

A ces deux noms ajoutons celui de Nestor Roqueplan.

Toutes ces noires nouvelles avaient mis en ardeur les pessimistes et tous ceux qui aiment à hisser des pavillons de détresse. N'a-t-on pas fait courir un instant le bruit de la maladie et même de la mort du nouvel académicien J. Janin? Heureusement, il n'en était rien. — Aussi, quelle invraisemblance que cette rumeur à propos d'un homme si récemment promu à l'immortalité!

Marc Pessonneaux.

(1) Filibien, *Hist. de Paris*, t. II.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Guy de La Brosse, fondateur du Jardin des plantes.

GUY DE LA BROSSE

—

Je ne sais si, dans les statistiques qui se font annuellement à Paris, on a jamais établi celle des visiteurs du Jardin des Plantes. Parisiens et étrangers, riches et pauvres, savants et ignorants, y affluent : qui va voir les singes ; qui, les ours ; qui, les bêtes féroces ; plus rarement s'arrête-t-on devant les plantes. Mais, quoi qu'il en soit, combien, parmi ces curieux, seraient embarrassés de me dire à qui l'on doit ce beau jardin, où se trouvent réunies tant de merveilles du règne animal et du règne végétal ! Nous nous habituons peut-être un peu facilement à profiter du travail de nos devanciers, sans leur payer le moindre tribut de reconnaissance.

Le Jardin des Plantes date du règne de Louis XIII. Il y avait alors à Paris un enfant de Rouen, que ses talents dans l'art de guérir avaient élevé au poste de médecin ordinaire du roi. C'était Guy de la Brosse. Passionné pour la botanique, et en particulier pour la botanique médicale, il regrettait souvent l'absence d'un jardin spécialement consacré à la culture des plantes employées dans les remèdes. Si un établissement de ce genre eût existé, les élèves d'Hippocrate auraient pu y étudier à loisir et se perfectionner dans leur art. La Brosse caressa longtemps ce projet. Enfin, secondé par Héronard, premier médecin de Louis XIII, il obtint, par lettres patentes, en 1626, l'autorisation de jeter les premiers fondements de cet établissement. Il acheta une maison et un terrain de vingt-quatre arpents, situés dans le faubourg Saint-Victor, dans l'endroit même où se trouve actuellement le Jardin des Plantes. Héronard et ses successeurs, dans la place de premier médecin du roi, devaient en avoir la surintendance, avec le droit de nommer un intendant qui logerait dans le jardin et en aurait la direction. Guy de la Brosse fut le premier directeur, et le roi agréa ce choix. Différentes circonstances, en particulier la mort d'Héronard, entravèrent la poursuite de ces projets, et ce ne fut que neuf ans après, en 1635, qu'un nouvel édit vint imprimer un nouvel élan aux premiers essais.

Guy de la Brosse obtint encore cette fois l'intendance du jardin, sous les ordres de Bouvard, successeur d'Héronard. Par son édit, Louis XIII ordonnait « que,

dans un cabinet de la maison « destinée » à la démonstration de l'intérieur des plantes..., il soit gardé un échantillon de toutes les drogues, tant simples que composées, ensemble toutes les choses rares en la nature qui s'y rencontreront; duquel cabinet la Brosse aura la clef et régie pour en faire l'ouverture aux jours de démonstration. » Comme la Brosse ne pouvait suffire à tout, à la direction et culture du jardin et à l'explication des plantes, on créa une charge de sous-démonstrateur, qui fut dévolue à Vesparien Robin, arboriste du roi. La Brosse, pour ces différentes fonctions, reçut un traitement de 6,000 livres, près de 10,000 francs. Il était, de plus, logé, et avait le droit de choisir les portiers et jardiniers. La Faculté de médecine tenta vainement de mettre des bâtons dans les roues; jalouse de ses attributions, elle demandait à nommer elle-même les professeurs de cet établissement. On passa outre, aussi bien que touchant ses autres prétentions, et Guy de la Brosse put commencer en paix à réaliser ses espérances.

Après avoir fait réparer et disposer les bâtiments selon les besoins de l'enseignement, il traça, dès la première année, un parterre de quarante-cinq toises de long sur trente-cinq de large, y plaça toutes les plantes qu'il put se procurer et qu'il obtint surtout de la libéralité de Jean Robin, père de son sous-démonstrateur. Le nombre de ces plantes s'éleva tout d'abord à dix-huit cents. En 1640, la Brosse ouvrait un jardin dont il avait donné le plan; sur la porte principale, on lisait cette inscription, conservée jusqu'à l'arrivée de Buffon en 1739 : *Jardin royal des herbes médicinales*. L'année suivante, dans le catalogue qu'il dressa, l'intendant du jardin pouvait énumérer 2,360 plantes, y compris les variétés. Des dessins gravés accompagnaient ce catalogue; ils représentaient surtout celles qu'on craignait de perdre.

La Brosse jouissait déjà du fruit de ses travaux; il voyait se développer l'établissement dont il avait conçu le projet; après de modestes débuts, le Jardin des Plantes commençait à progresser. La mort ne lui permit pas de continuer son œuvre. En 1643, selon d'autres en 1641, il mourait et son corps était déposé dans une chapelle qui faisait partie des bâtiments. Plus tard, quand ce sanctuaire fut démoli et remplacé par l'escalier des galeries, les restes de la Brosse furent transportés dans un caveau particulier.

La mort de Guy de la Brosse fut un malheur pour le Jardin des Plantes, et pendant plusieurs années l'établissement demeura en souffrance. C'est que le zèle et l'activité du fondateur manquèrent à plusieurs de ses successeurs.

Guy de la Brosse laissa plusieurs ouvrages de médecine; mais sa gloire est d'avoir fondé un Jardin des Plantes, dont la France peut être fière. Un naturaliste, le P. Plumier, nomma en son honneur *Brossæa* un arbuste des Antilles, qu'il fit connaître en Europe. Une rue de Paris porte aussi le nom de Guy de la Brosse.

Xavier de Corlas.



LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427 434, 457, 467, 484, 510 et 523.)

—

XXIV

M. Dulimbert fit arrêter son cheval.

— C'est vous qui avez perdu quelque chose? dit Marcel.

A cette question le voyageur sauta en bas de sa voiture; il faillit tomber à la renverse; et, sans penser qu'il avait déjà retiré sa cravate, il y porta la main pour la desserrer.

— Oui, répondit-il d'une voix haletante, j'ai perdu..

— Qu'est-ce que c'est?

— Une boîte..., une caisse..., un coffre.

— Qu'y a-t-il dedans?

M. Dulimbert hésita.

Mais Marcel avait de l'esprit; il avait imaginé cet interrogatoire pour être bien certain de ne pas se tromper.

— Si le coffre est à vous, reprit-il, vous devez savoir au juste ce qu'il y a dedans.

M. Dulimbert regarda autour de lui d'un air soupçonneux. Cependant, après s'être assuré que son revolver était bien dans sa poche, il répondit :

— Mon coffre contient quatre-vingt mille francs en or.

— Venez, dit Marcel, je vais vous les rendre.

Le voyageur le suivit, puis recula en voyant Suzanne; mais il se remit bien vite quand il fut convaincu que le frère et la sœur étaient seuls. Dès qu'il reconnut son coffre, il s'élança sur lui et le souleva d'une main vigoureuse; puis il l'ouvrit, il prit quelques rouleaux dans ses mains et les soupesa l'un après l'autre. Il essaya de parler, mais il ne put y parvenir tant sa gorge était serrée. Il saisit le coffre et le porta à sa voiture en chancelant comme un homme ivre. Des coups de fouet retentirent; Robinet partit au galop.

Suzanne et Marcel demeurèrent un peu étonnés.

— C'est comme ça qu'il nous remercie, dit Marcel.

— Il n'y aura plus pensé, répliqua Suzanne.

C'était vrai.

Le frère et la sœur se remirent en route.

Mais M. Dulimbert revint sur ses pas.

— Je n'ai pas récompensé ce petit galopin, se dit-il.

Il n'avait plus dans l'idée de donner la moitié de sa fortune à celui qui la lui ferait retrouver, mais il était bien aise de témoigner sa reconnaissance à Marcel.

Il le rejoignit, le félicita, lui mit cinquante centimes dans la main et lui dit adieu.

Mais Marcel courut après lui et lui rendit ses dix sous.

Puis ils se séparèrent définitivement.

Un incident nouveau empêcha Suzanne et son frère de songer davantage à cette aventure.

— Je savais bien que j'avais vu quelqu'un derrière nous, dit Marcel après s'être retourné, et j'ai oublié mon bâton à l'endroit où nous avions déposé le trésor! Regarde, Suzanne, regarde!

— Il n'y a pas de danger, répondit-elle, c'est un enfant.

— Tu crois?

— J'en suis certaine.

— Il nous suit. Est-ce parce qu'il a peur ou pour nous faire peur?

— C'est peut-être un de nos frères? dit Suzanne. Tu sais que nous avions tous envie de venir à Liesse.

— Attendons-le.

Ils attendirent; mais l'enfant qui les suivait ralentit son pas en voyant qu'ils s'arrêtaient. Cependant il s'approcha assez pour que Suzanne reconnût que c'était un étranger.

— Pauvre enfant! dit-elle. Où va-t-il ainsi, seul au milieu de la nuit?

— Veux-tu que je lui parle, Suzanne?

En ce moment, le petit étranger se dirigea d'un pas mal affermi vers un des tas de cailloux qui servent à macadamiser les chemins, et s'y assit; puis, épuisé, il s'y étendit tout de son long.

Suzanne et Marcel n'eurent plus besoin de se consulter, ils coururent vers lui par un mouvement spontané.

Ils l'interrogèrent, mais sans obtenir de réponse.

L'enfant, incapable de se mouvoir, tant sa faiblesse était extrême, se contenta de fixer sur eux ses grands yeux noirs pleins de mélancolie.

— C'est peut-être un sourd-muet, dit tout bas Marcel à sa sœur. Je vais lui parler par signes.

Il tira de sa poche la moitié d'un bâton de sucre d'orge et l'offrit à l'inconnu.

Celui-ci le prit et le mit dans sa bouche.

— Dis-nous quelque chose, continua Marcel encouragé. Comment t'appelles-tu?

— Anselme.

— C'est ton petit nom; mais le nom de ta famille?

Anselme garda le silence.

— As-tu faim? demanda Suzanne.

Mais l'enfant se renferma dans son mutisme.

— C'est un idiot! dit Marcel impatienté.

— Raison de plus pour lui rendre service si nous pouvons, répliqua Suzanne.

Elle vint s'asseoir auprès de lui, et Marcel fit comme elle; puis elle sortit un morceau de pain d'un petit panier et en donna à son frère. Anselme regarda, puis baissa les yeux.

— Chacun sa part! dit Suzanne.

Et elle plaça un bon morceau de pain sur les genoux d'Anselme.

Il s'en empara aussitôt et se mit à manger gravement.

Tout le monde sait combien les repas de corps, les repas de noces, les banquets, les festins d'amis ou de famille, sont agréables et charmants. Les lumières flamboient, les cristaux étincellent, les fourchettes d'argent et les couteaux d'acier heurtent la porcelaine avec un cliquetis joyeux, les verres à patte, les verres à pied, les verres à coupe, les verres mousseline à ventre rebondi, les verres à vin du Rhin et autres sont alignés par rang de taille en attendant de se mêler dans une fraternelle confusion. La gaieté règne, les sens sont réjouis et tentés par les produits les plus exquis de l'univers; une satisfaction plantureuse anime toutes les physionomies devant un perdreau truffé cuit à point, un vin qui mousse et petille, un dessert savamment disposé pour le plaisir des yeux et l'amusement des dames.

Ce spectacle est merveilleux sans doute, mais il en est un autre plus captivant encore, plus grandiose dans sa simplicité, c'est l'auguste spectacle d'un pauvre mangeant un morceau de pain inespéré. Alors ses traits se transfigurent, mais leur rayonnement n'a rien de criard, il s'adoucit et s'épure sous l'influence des plus solennelles pensées. Ce pain, que ses dents broient avec lenteur, est-ce le dernier? En aura-t-il demain? Est-ce le commencement du salut, est-ce au contraire la trêve suprême et finale accordée à une existence fatalement condamnée? Dieu a donné à l'homme la pensée qui plonge dans les profondeurs du passé, qui soulève hardiment les voiles de l'avenir, et les redoutables problèmes qui ravagent la vie du pauvre se dressent surtout devant lui lorsqu'un secours inattendu et passager l'arrache à sa prostration habituelle. Alors il espère, et il n'ose espérer; alors le choc des sentiments multiples qui s'agitent en lui composent un spectacle dont les gens les moins tendres sont touchés.

Suzanne et Marcel, qui avaient excellent cœur, éprouvèrent cette impression au plus haut degré, et Marcel distribua même un autre morceau de pain à Anselme, tant il avait de plaisir à le voir manger.

— Quel âge as-tu? reprit Marcel.

— Je ne sais pas, répliqua Anselme..., mais ma grand'mère avait soixante-seize ans lorsqu'elle est morte.

L'incohérence de cette réponse causa une surprise pénible à Suzanne et à son frère. Marcel, toutefois, ne se lassa pas d'interroger.

— Tu nous suivais? continua-t-il. — Pourquoi?

— Parce que j'étais bien content d'apercevoir de loin un enfant comme moi.

— Et tu n'osais pas t'approcher?

— Non..., de peur d'être battu.



— Oh! nous ne sommes pas si méchants!

— C'est ce que j'ai pensé au moment où je suis tombé fatigué sur ce tas de pierres. J'ai cru que j'allais mourir; j'ai tourné les yeux de votre côté:... et regarder un enfant me consolait de mourir.

— C'est aimable, ce que tu dis là, mais c'est bien triste; n'est-ce pas, Suzanne?

Et, se penchant vers sa sœur, Marcel ajouta à voix basse :

— Vois comme on se trompe : je le croyais idiot et il n'est que timide.

Et Marcel reprit tout haut :

— Où vas-tu?

— Chez mes parents.

— Tu les as donc quittés?

— Pas volontairement.

Ce dernier mot éveilla encore davantage la curiosité de Suzanne et de Marcel. Bientôt Anselme, pressé de questions, essaya de leur raconter son histoire.

Son père et sa mère, nommés M. et madame Manificat, tenaient une boutique de mercerie dans un petit village. Un jour, des colporteurs, appelés les époux Cassoire, y vinrent, et, au moyen de quelques friandises, ils attirèrent Anselme loin des maisons; et, la nuit étant venue, ils l'emmenèrent de force avec eux. L'enfant pleura, supplia, mais les menaces et les coups finirent par obtenir de lui une sorte de résignation. Deux années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Anselme fut dressé à un métier fort doux en apparence, mais très-pénible en réalité. Les colporteurs avaient pour industrie d'établir dans les fêtes et dans les foires un étalage de menus objets. Durant le jour, ils y laissaient Anselme, se contentant de le surveiller de l'œil, et ils ne quittaient les cabarets qu'au moment où la vente devenait active. Qu'ils fussent là ou qu'ils n'y fussent pas, Anselme était obligé, pour attirer les pratiques, de crier sans relâche : « Voyez, voyez! la boutique à cinq sous! » L'été, si cette besogne fatigue, du moins elle n'est pas dangereuse; mais l'hiver, elle est vraiment meurtrière. Aux époques du jour de l'an et du carnaval, un séjour si prolongé en plein air, dans l'inaction et l'immobilité, au milieu des pluies, de la gelée et des neiges, provoque souvent des maladies mortelles. Les époux Cassoire en avaient fait l'expérience sur deux de leurs fils morts à neuf et dix ans en exerçant ce métier. Cependant, comme il leur fallait absolument un enfant pour continuer leur commerce, n'en ayant plus, ils en volèrent un. Leur fraude se découvrit d'autant moins qu'ils purent, pour le contrôle des municipalités qui est généralement très-minutieux, appliquer à Anselme l'extrait de naissance d'un de leurs enfants décédés. Il passa ainsi tout naturellement pour leur fils. Quant à divulguer la vérité, il le tenta une fois, mais il fut tellement roué de coups, que cela lui ôta l'envie de recommencer.

Pendant cette dure captivité, une sorte de langueur s'empara de lui. Il perdit l'intelligence, la mémoire; il fut plongé par degrés dans un abrutissement presque complet, d'où il ne sortait que par des intermittences de sensibilité maladive. Une fluxion de poitrine, prise au mois de janvier précédent et qui faillit l'emporter, l'arracha toutefois à cette prostration désespérée. Pendant sa convalescence, il résolut de se sauver. L'occasion se fit longtemps attendre; mais, par bonheur, un soir, M. Cassoire manqua de tabac; il était un peu ivre, il commit l'imprudence d'envoyer Anselme en chercher pour vingt centimes, et Anselme ne revint pas. Le petit Manificat erra quatre nuits et trois jours sans avoir d'abord d'autre idée que de fuir ses persécuteurs et de retrouver ses parents. Mais, malheureusement, s'il se souvenait de leur nom, à cause de ses riches syllabes, il avait oublié ou plutôt il n'avait jamais su le nom du village qu'ils habitaient. Il chercha donc au hasard, et c'est là une mauvaise méthode, quoi qu'on dise que tout chemin mène à Rome. Rebuté partout, épuisé, à bout de ressources, Anselme aurait péri de froid et d'inanition sans l'intervention de Suzanne et de Marcel. Aussi, dans sa reconnaissance, il ne voulait plus les quitter. Lorsque le frère et la sœur se remirent en route, il les suivit comme s'il eût été du voyage. Tout à coup, soit que sa mémoire se fût éclaircie, soit que la joie d'avoir rencontré des bienfaiteurs, des amis, lui eût fait souhaiter un bonheur plus complet, celui de rentrer dans sa famille, il s'écria, à une bifurcation de deux chemins :

— Je me reconnais! Prenons par ici pour aller chez mes parents.

Et, voyant que ses compagnons hésitaient, il ajouta :

— Oh! venez avec moi... J'ai peur!

Suzanne et Marcel y consentirent.

Ils marchèrent longtemps tous les trois, ils traversèrent plusieurs petits villages comme il y en a tant dans le beau département de l'Aisne, un des plus peuplés de la France.

Et chaque fois Anselme disait :

— Ce n'est pas ici, mais nous approchons. Je reconnaîtrai notre maison à cause de l'église qui est en face.

Le jour les surprit au milieu d'une forêt immense.

Suzanne s'arrêta subitement et fit un brusque retour sur elle-même.

— Je ne me trompe pas, dit-elle, c'est bien l'alouette qui s'élance en chantant dans les airs pour nous annoncer le prochain lever du soleil? Je ne veux point te faire de peine, Anselme, car tu es malheureux. J'ai eu tort de me laisser conduire, moi qui suis plus âgée et plus raisonnable. Mes motifs étaient puissants, il est vrai, j'espérais te ramener à tes parents, j'avais du temps devant moi, et tu nous affirmais qu'ils ne demeuraient pas loin. Tu n'as pas voulu nous tromper. non, je ne le crois pas, mais tu t'es trompé toi-même et tu nous as détournés du but de notre voyage. Et

pourtant, tu savais que nous allions à Liesse prier pour notre mère malade. Je te l'ai dit...

Elle s'interrompit en voyant Anselme pleurer à chaudes larmes.

— Ne me chassez pas! murmura-t-il à travers ses sanglots.

— Ne le chasse pas, Suzanne! reprit Marcel; il aurait si peur, tout seul au milieu de ces grands bois!

Ils marchèrent encore, le petit Anselme se tenant par derrière afin de montrer qu'il n'avait plus la prétention de servir de guide.

Mais, à perte de vue, on n'apercevait que des arbres géants et des sentiers déserts.

Et Suzanne dit tout bas, avec une anxiété croissante :

— Nous sommes égarés. O mon Dieu, protégez-nous!

HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

I (*suite*)

(Voyez page 326).

TIR DE L'OIE, JEUX DE L'HOMME ARMÉ, ET GATEAU DES ROIS.

Le Laboureur, en son *Voyage de la reine de Pologne*, a décrit minutieusement la manière dont on s'y prenait pour bâtir le feu de joie autour de l'arbre fiché en terre et des traverses qui lui servent de branches.

Pour le dix-septième siècle, un des plus curieux documents à consulter est l'estampe du feu de la Saint-Jean, gravée, en 1613, par Mathieu Mérian, dont l'œuvre est fort précieux pour quiconque s'occupe de l'histoire du vieux Paris. Le bonhomme Loret, d'ailleurs, ne laisse, pour ainsi dire, point passer une année sans nous donner la description de la cérémonie, et cette large place qu'il lui fait dans son journal indique assez le rang qu'elle occupait parmi les divertissements populaires. On y voit que le roi, même lorsqu'il n'y mettait pas le feu en personne, se rendait souvent néanmoins à l'Hôtel-de-Ville, pour jouir du spectacle et prendre part à la collation; que les plus grands personnages de l'Etat l'accompagnaient en cette circonstance, et le suppléaient au besoin; enfin que le feu de joie était accompagné, ou plutôt suivi, d'un feu d'artifice.

Dans sa rarissime continuation du journal de Loret, Mayolas décrit le feu de la Saint-Jean du mois de juin 1669 (lettre du 30 juin). Ce feu représentait le temple de Janus, « où Phœbus tenait le dessus. » Quatre statues figuraient les Beaux-Arts et l'Abondance, amenés par le règne de Louis (1). Le gouverneur de Paris, entouré des courtisans, des grands seigneurs, devant une multitude immense qui se pressait sur la place, sur les toits, aux fenêtres, approcha la torche du bûcher, et la flamme s'éleva bientôt, mêlée de pétards, de fusées volantes et de pièces d'artifice, au son retentissant des trompettes. Ce feu avait été construit par l'ingénieur Caresme.

Au XVIIe siècle, on alluma plus d'une fois le feu de la Saint-Jean, comme les feux d'artifice, sur le terre-plein du Pont-Neuf, et aussi sur la place de la Bastille. Louis XV n'y parut jamais : il laissait au prévôt des marchands et aux échevins le soin de faire jaillir la flamme du bûcher, abandonnant ainsi un moyen facile de se rendre populaire. — Les Parisiens ne s'y rendaient pas moins en foule : ils attachaient au feu de la Saint-Jean je ne sais quelle idée superstitieuse, et dès que le dernier fagot avait flambé, on les voyait se précipiter à l'envi, pour emporter dans leurs maisons, comme des talismans, la cendre et les tisons du bûcher. Indépendamment du grand feu de Grève, presque tout gentilhomme ou tout bourgeois portant le nom de Jean, faisait le même soir un feu devant sa porte. Chaque quartier avait son feu spécial. Plusieurs églises en allumaient un également et chantaient un *Te Deum*. La nuit, on allait en pélerinage à l'église Saint-Maur-les-Fossés, où se disait après les Matines une messe, fréquentée jadis par les épileptiques (1). Et pendant la plus grande partie de cette nuit, les bouquetières parcouraient les rues en criant à tue-tête : « Des bouquets, pour Jeannot-Jeannette! » (2).

Le lendemain était le grand jour d'engagement pour les domestiques, et les places se remplissaient de valets et de servantes qui, après s'être livrés la veille, autour du feu et dans les rues, aux danses les plus effrénées, accompagnées de chansons joyeuses, attendaient qu'on les vînt louer pour l'année entière ou la demi-année (3).

Les feux de joie étaient, d'ailleurs, une des démonstrations les plus habituelles au peuple de Paris, et jusqu'au XVII[e] siècle au moins, on ne voit point de réjouissances publiques sans cet appendice indispensable. On s'en convaincra aisément en parcourant les historiens du moyen âge, par exemple la *Chronique* de Jean de Troyes, le *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI et VII*, où il en est question à chaque page. Ce dernier journal nous apprend encore qu'en 1429 un cordelier, nommé frère Richard, prêcha avec tant d'éloquence, qu'en moins de trois ou quatre heures il

(1) Les feux de la Saint-Jean, comme les feux d'artifice, représentaient habituellement des figures ou des sujets, le plus souvent des dragons et des hydres, « sans avoir aucun égard au saint dont la nativité est célébrée. » (De Pure, *Idée des spectacles*, liv. II, ch. IV.)

(1) La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire des mœurs*, article *Feux de la Saint-Jean*.

(2) Rétif de la Bretonne, *Nuits de Paris*, 185[e] nuit, p. 204.

(3) Monteil, t. IV, p. 153 (in-12, 1853).

s'alluma par les rues plus de cent feux, où les hommes jetaient : tables, cartes, billes et tous les instruments de jeu ; les femmes, tous leurs atours et leurs engins de coquetterie. Nous lisons aussi dans l'Estoile que, après le supplice de Ravaillac, le peuple se rua sur les restes du misérable, et que les enfants firent des feux de joie au coin des rues avec les quartiers de son corps.

Lors de la délivrance des princes, sous la Fronde, une troupe de jeunes gens, pour marquer leur joie, allumèrent dans les rues un grand feu, autour duquel ils dansèrent en chantant, et dans lequel ils en vinrent à jeter successivement leurs chapeaux, leurs pourpoints et leurs hauts-de-chausses, ne gardant que leurs chemises.

Pour compléter l'histoire des feux publics dans les rues de Paris, il est bon d'ajouter un mot sur ceux qui se faisaient à l'usage des pauvres, dans les hivers rigoureux. Les feux de la Saint-Jean et les feux de joie, qui se renouvelaient à chaque circonstance heureuse, étaient déjà très-utiles dans ce but. En outre, les fours banals, qui subsistèrent longtemps à Paris, étaient des lieux de réunion où, pendant les grands froids, bourgeois et bourgeoises ne se faisaient pas faute d'aller se réchauffer, en échangeant les nouvelles et en contant des histoires ; et il en était sans doute particulièrement ainsi de celui qui appartenait à l'église Saint-Symphorien, et qu'on nommait four d'Enfer, à cause de sa grande *profondité* et des flammes effrayantes qu'il exhalait sans cesse (1).

On sait que la veuve de Molière, pendant le terrible hiver qui suivit de deux ou trois ans la mort de son mari, fit allumer un grand feu sur sa tombe, dans le cimetière Saint-Joseph, pour le soulagement des indigents du quartier, qui s'y rendirent en foule, et que la pierre de la tombe fut fendue par la chaleur (2).

Je trouve dans le *Francion* de Sorel (3), publié en 1622, une allusion à cet usage. Le héros du roman commande à son laquais d'emporter le bois qu'il avait fait allumer dans une taverne de bas étage : « Au premier coin je lui fis décharger son fagot et son cotret...; j'y fis mettre le feu par mon Basque avec un flambeau, et je me chauffai là, moi, troisième, ayant pour compagnie mon laquais et un filou qui s'y arrêta. »

Pendant l'hiver de 1776, le roi fit allumer de grands feux en plusieurs endroits de son palais, dont les portes restaient ouvertes aux pauvres. Ceux-ci se chauffaient à l'aise, emportaient de la braise et des bûches, et on leur donnait de la soupe. — Le prévôt des marchands fit distribuer du bois aux cochers de place, aux porteurs de chaises, et généralement à tous ceux que leur profession forçait de séjourner en plein air (1). Les *Mémoires secrets de la république des lettres* nous apprennent à la date du 31 janvier 1784, — et Mercier confirme le renseignement (2), — que cet usage avait subsisté tout au moins jusque vers la fin du XVIIIe siècle : « Depuis longtemps, disent-ils, on n'avait eu à Paris un hiver aussi rigoureux que celui-ci, surtout par sa durée... Il est d'usage que les princes entretiennent des feux devant leurs palais, et les grands seigneurs devant leurs hôtels, pour chauffer les portefaix, les Savoyards, les fiacres, tous les malheureux qui, par leur état et les circonstances, sont obligés de rester dans les rues. »

V. FOURNEL.

— La suite prochainement. —

(1) Du Breul, *Théâtre des antiquités de Paris*, p. 116.
(2) Titon du Tillet, *Parnasse français*, in-12, p. 320.
(3) L. VI, p. 256-257 (éd. Delahaye).

(1) Du Coudray, *Nouv. Essais sur Paris*, IV, 190.
(2) *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1788, t. XII, p. 203.



GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502 et 513).

—

IV

Le chemin de la fortune. — Une bonne action.

—

Paco rencontra, pour être introduit auprès de don José, beaucoup moins de difficultés que n'en avait éprouvées Miguel. Dès qu'il eut dit qu'il était porteur d'un message important qu'il ne pouvait remettre qu'à lui-même, on le fit entrer dans le cabinet où l'oncle d'Amélie était, selon sa coutume, occupé à mettre en ordre une masse de papiers d'affaires.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il brusquement au messager; de quelle part venez-vous?

— De la part de l'illustre señor Perez, bachelier de Salamanque et mon maître, répliqua humblement le barbier en saluant jusqu'à terre et en présentant la lettre.

— Ah! fit don José; que me veut-il? Je viens justement de recevoir un avis de son père.

Ouvrant l'épître, il la parcourut vivement, et la surprise se peignit sur son visage. Puis, comme s'il craignait de s'être trompé, il la relut une seconde fois plus lentement. Alors, levant les yeux sur Paco, il le considéra pendant un instant avec une attention qui n'était pas exempte de méfiance :

— Tu es au service du señor Perez? demanda-t-il; depuis combien de temps?

— Oh! depuis longtemps! répondit le barbier sans se déconcerter; j'avais déjà l'honneur de servir le señor Perez alors qu'il étudiait à Salamanque.

— Ah! fit encore don José sans paraître attacher une foi entière aux paroles de Paco; et ton maître fait bien ses affaires à Madrid, à ce qu'il paraît?



— Le senor mon maître est un trop grand personnage pour me faire ses confidences, répondit le barbier avec une affectation d'humilité sous laquelle un observateur attentif aurait peut-être senti percer une pointe de raillerie ; mais si Votre Excellence désire des renseignements sur le compte du senor Perez, elle n'a qu'à les demander à lui-même, je suis sûr qu'il se fera un véritable plaisir de les lui donner.

— Très-curieux ! extrêmement étrange, en vérité ! murmura don José en recevant cette leçon ; il faut..., oui, vraiment ! cela vaut la peine de s'en assurer !

Et, s'adressant au barbier qui, debout, immobile à deux pas de lui, paraissait attendre ses ordres :

— Va t'asseoir avec mes gens ! dit-il, je vais répondre à ton maître, et tu lui porteras mon message.

Paco fut obligé de faire un effort sur lui-même pour ne pas se mettre à courir en quittant la demeure de don José, tant il avait hâte de faire connaître à Miguel le résultat de son ambassade. Il se contint cependant, car il tenait à paraître respectable aux yeux des laquais qui le regardaient partir.

Mais lorsqu'il fut hors de vue, mettant de côté tout respect humain, il courut plutôt qu'il ne marcha, jusqu'à ce qu'il eût remis entre les mains de Miguel la bienheureuse missive.

Le bachelier, qui, sauf les lettres qui lui venaient de ses parents, n'en avait pas reçu une seule depuis son arrivée à Madrid, ouvrit celle de don José avec un empressement qu'il oublia même de dissimuler sous un air de superbe indifférence.

Cette lettre était assez courte, mais dans son laconisme elle sembla plus élégante à Miguel que bon nombre de longs discours qu'il avait entendus à l'Université.

Don José disait au bachelier que, le renseignement qu'il lui demandait nécessitant quelques recherches, il ne pouvait le lui envoyer ce jour-là, mais que si, le lendemain, il voulait lui faire le plaisir de venir dîner avec lui, il espérait pouvoir lui donner les noms et les adresses de plusieurs bacheliers sortis de Salamanque avant lui et qui tous se trouvaient dans des situations plus ou moins précaires.

— Eh bien ! señor, que vous avais-je dit ? s'écria Paco, lorsque Miguel lui annonça l'invitation qu'il venait de recevoir pour le surlendemain ; ne vous avais-je pas promis que je vous porterais bonheur ? Voyez comme vos nobles amis commencent à vous faire fête ! Patience ! ce sera bien autre chose dans quelque temps, vous verrez ! Mais, j'y songe, senor, où placez-vous vos vêtements de cérémonie ? Je voudrais m'assurer qu'ils sont en parfait état, car il faut qu'après-demain vous fassiez bonne figure, et je ne les vois nulle part.

Cette malencontreuse question arrêta net sur les lèvres de Miguel la phrase orgueilleuse par laquelle il allait témoigner du peu d'importance qu'il attachait à l'invitation de don José.

— Au fait, pourquoi le nierais-je ? fit-il brusquement ; je t'ai dit, Paco, que j'étais en ce moment brouillé avec la fortune ; c'est tellement vrai, que je porte sur moi tous les vêtements que je possède, et qu'il me sera impossible d'accepter l'invitation de don José, parce que je ne suis pas en état de me présenter chez lui avec une tenue convenable ; or c'est là une des choses auxquelles il attache le plus d'importance.

— Il a raison, le cher señor, parfaitement raison ! approuva sentencieusement le barbier : il prouve par là qu'il a une grande expérience du monde. Oui, señor, les apparences ! l'habit et la coiffure ; la coiffure surtout ! voilà l'important par le temps où nous vivons ! voilà comment on juge à première vue de la valeur des gens ! Figurez-vous, par exemple, un individu dont la chevelure en désordre...

— Assez ! de grâce, assez, maudit bavard ! s'écria Miguel exaspéré ; il s'agit bien ici de coiffures et de chevelures en désordre, vraiment ! Au lieu de pérorer, tu ferais beaucoup mieux de chercher un moyen de me tirer d'affaire ! Dis, comment aller dîner chez don José, si je n'ai pas d'habits présentables ?

— Senor, reprit Paco, toujours avec la même gravité, vous m'avez aidé quand j'ai voulu venir à Madrid, vous êtes mon bienfaiteur, et comme tel, je vous vénère... ; c'est pourquoi je supporte de vous cette épithète de bavard, que vous m'avez injustement appliquée, et qui est, à mon avis, une des plus cruelles injures que l'on puisse adresser à un homme jouissant de toute son intelligence...

— Bon ! gémit le bachelier, tu as raison, mille fois raison, toujours raison ! Mais où trouver un habit ?

— Eh bien ! il faut en louer un ! Il ne manque pas, à Madrid, d'honnêtes commerçants qui tiennent ainsi à la disposition des jeunes señores dans l'embarras tous les objets d'habillement dont ils peuvent avoir besoin.

— Oui, répondit Miguel d'un ton de plus en plus dolent ; mais pour louer un habit, il faut de l'argent..., et je n'en ai pas !

— N'est-ce que cela ? reprit l'homme aux expédients, allez en demander à cette bienfaisante administration créée tout exprès pour permettre aux gens embarrassés de faire honneur à leurs affaires au prix d'un léger sacrifice. N'avez-vous aucun bijou, aucun objet de valeur dont vous puissiez vous défaire ?

— Je n'ai plus que ma montre, soupira Miguel, e j'aurais un remords si je la vendais, car c'est un présent de ma bonne mère.

— Eh ! qui parle de la vendre ? certainement ce n'est pas moi ! s'écria gaiement Paco ; nous voilà sauvés, mon cher señor ! Portez votre montre au *Monte de Piedad* (Mont-de-Piété), vous trouverez là d'aimables señores qui vous accueilleront amicalement et vous prêteront une somme d'argent en échange de votre bijou, qui restera à votre disposition et que l'on vou

remettra dès que vous aurez rendu la somme qu'on vous aura prêtée.

— Aller là?... fit Miguel avec une répugnance manifeste.

— Et pourquoi non, señor? Tous les grands hommes ont passé par là! Le *Monte de Piedad*, señor! mais c'est la route de la fortune!

— Triste route! murmura Miguel avec découragement. N'as-tu pas d'autre expédient à me proposer?

— Aucun! répondit sèchement Paco, évidemment blessé du peu de cas que l'on faisait de ses conseils.

Miguel Perez, fortement préoccupé de l'invitation qui lui avait été adressée, ne dormit pas de la nuit. Il désirait vivement paraître devant don José d'une manière plus honorable pour son amour-propre qu'il ne l'avait fait lors de sa première visite; il pensait que, sans nul doute, Amélie assisterait à ce repas, et, sans bien se l'avouer peut-être, il tenait énormément à donner de lui à la jeune fille une bonne opinion. Il préparait d'avance, selon son habitude, les plus jolis discours, et convenait modestement vis-à-vis de lui-même qu'il possédait une éloquence remarquable. Malheureusement, cette fatale question d'habit, qui se présentait sans cesse à son esprit, le rappelait d'une manière cruelle aux prosaïques réalités de sa situation.

Il avait beau examiner la question sous toutes ses faces, il ne trouvait d'autre moyen pour sortir d'embarras que celui qu'avait proposé le barbier.

Aussi le lendemain, dès que l'heure fut assez avancée, se dirigea-t-il à pas lents, et sans avoir encore aucune résolution bien arrêtée, vers l'établissement où « d'aimables señores » devaient lui procurer l'argent nécessaire pour louer un costume de cérémonie et se rendre, convenablement vêtu, à l'invitation de don José de las Zarandajas.

Un des gardiens lui demanda s'il venait pour engager quelque objet? ce qui fit rougir de honte notre héros, qui répondit cependant affirmativement, et pénétra bientôt dans une grande salle où plusieurs personnes chargées de paquets attendaient que leur tour vînt de faire expertiser les gages qu'elles apportaient en nantissement de l'argent qu'on allait leur prêter.

Miguel, fort embarrassé et s'imaginant que chacun l'observait d'un œil curieux, alla s'asseoir dans le coin le plus sombre de la salle, d'où il se mit à étudier, avec un intérêt croissant, la scène qui se passait sous ses yeux, les types variés qui se succédaient dans ce panorama d'un nouveau genre, représentant chacun une misère différente, misère timide ou effrontée, portée avec l'audacieux cynisme que donne l'habitude du désordre, ou dissimulée avec cette fière pudeur qui rend le malheur encore plus respectable.

Le banc qui se trouvait en face de Miguel était naturellement celui qui attirait le plus son attention. Un individu, « *demi-bourgeois, demi manant,* » en occupait l'extrémité. Son costume, malpropre et prétentieux à la fois, semblait n'avoir gardé quelques vestiges d'une splendeur depuis longtemps passée que pour rendre plus hideux l'aspect de son délabrement actuel. L'homme avait posé à côté de lui, sur le banc, un petit paquet noué dans un mauvais foulard; il avait enfoncé sur ses yeux son chapeau rougi et déformé, moins peut-être par un long usage que par les rudes assauts qu'il avait eus à soutenir dans des rixes de cabaret,... ou autres. Un bout de cigare éteint entre les lèvres, les mains croisées sur ses genoux, la tête penchée en avant, l'air goguenard, cet individu ne quittait pas des yeux le bachelier, en qui il semblait reconnaître un nouveau visiteur de cet endroit dont lui-même sans doute était l'un des habitués les plus assidus.

A côté du vagabond (car, à en juger d'après les apparences, tel devait être son état social), vint s'asseoir une femme d'un certain âge, portant dans son tablier quelques pièces d'étoffes pliées avec soin. Son costume annonçait une ouvrière. A ses pieds, un enfant de trois ou quatre ans jouait avec le chien du vagabond, tandis qu'elle racontait sa triste histoire à une jeune femme assise à côté d'elle.

Quant à celle-ci, il fut impossible à Miguel de deviner qui elle était. Par sa mise simple mais élégante elle paraissait appartenir à une classe plus élevée que les gens dont elle était entourée. Elle ne portait pas de paquet; mais une bague qui brillait à l'un de ses doigts, et qu'elle regardait de temps en temps d'un air profondément triste, était sans doute le gage sur lequel elle comptait pour se procurer la somme dont elle avait besoin. Ce pouvait être une artiste ou une petite marchande momentanément gênée dans ses affaires. Son air était modeste, elle écoutait le récit de l'ouvrière avec un profond intérêt.

A l'autre extrémité du banc, dont le milieu restait inoccupé, une femme en deuil, si pâle et si faible qu'on voyait bien qu'elle relevait de maladie, répondait d'une voix dolente aux questions que lui adressait une autre femme du peuple, moins abattue, celle-là, et qui disait hautement, en montrant le petit paquet qu'elle tenait sur ses genoux, qu'elle venait engager les habits du dimanche de son mari pour acheter du pain, attendu que celui-ci, qui était un habile ouvrier et gagnait de fortes journées, dépensait à boire tout son salaire.

— Mais, disait la femme, quand il sait que ses habits sont ici, il a honte de sa conduite, il veut les dégager et il reste quelque temps sans boire; aussi, c'est toujours ce moyen-là que j'emploie pour lui faire entendre raison!

Près de la femme en deuil était son fils, garçon d'une douzaine d'années, qui tenait à la main le paquet obligé, compagnon habituel de ceux qui venaient

s'asseoir dans cette salle, muet témoin de tant de souffrances.

Tandis que notre héros, absorbé dans sa contemplation, ne paraissait pas se douter que lui-même était



Un banc du mont de piété, à Madrid.

l'objet d'une attention soutenue de la part de l'individu que nous avons désigné plus haut sous le nom de vagabond, un nouveau venu entra brusquement dans la salle.

C'était un homme du peuple, énergique et robuste, mais sur la physionomie duquel le malheur avait laissé des traces ineffaçables. Il portait un matelas attaché

par une corde, et qu'il posa par terre devant lui, en s'asseyant sur le banc, à la place restée vide à côté de la jolie marchande.

Il ne songeait pas à observer curieusement ceux qui l'entouraient, celui-là. Les mains appuyées sur ses genoux, la tête baissée, il semblait absorbé par un profond chagrin. Sur son visage amaigri, qui avait les tons mats de l'ivoire jauni, on lisait toute une douloureuse histoire de luttes, de souffrances, de privations, dont le désespoir le plus complet formait le dénoûment.

Cet homme avait soudain accaparé toute l'attention du bachelier; il se sentait invinciblement attiré vers lui; mais en même temps une sorte de respect instinctif l'empêchait d'oser s'approcher pour lui adresser la parole.

Le vagabond avait été déjà appelé, puis la bonne femme avec le petit enfant; il ne restait plus à passer avant Miguel que trois ou quatre personnes; mais avant ce dernier venu il y en avait un grand nombre. Après avoir attendu quelques instants, il passa, à plusieurs reprises, la main sur son front; puis se levant, il s'adressa à ceux qui étaient là :

— Mes bons senores! dit-il, voulez-vous me permettre de passer avant mon tour? Mon enfant est malade, ma femme se meurt, elle est peut-être morte à l'heure qu'il est. Il reste à la maison un seul matelas pour la mère et l'enfant; et puis rien, pas un meuble, pas un morceau de pain..., rien! J'ai vendu la charrette qui me servait à gagner ma vie en faisant les petits déménagements; j'espérais trouver plus tard à emprunter quelques réaux pour racheter une autre charrette, mais il n'y a pas eu moyen. Le médecin des pauvres est venu; il a dit qu'il faut acheter du lait pour l'enfant et un médicament pour la mère, alors j'ai pris un matelas (je n'avais plus autre chose, et personne ne veut l'acheter), pour essayer de les faire vivre encore un jour. Demain je n'aurai plus rien à engager, alors je les laisserai mourir, et après ce sera mon tour. Mais aujourd'hui, je vous en prie, permettez-moi d'en finir tout de suite pour retourner auprès d'eux!

Pendant que le malheureux parlait, le tour de Miguel était arrivé, et en échange de sa montre, qui avait coûté vingt-huit écus d'or, il en avait reçu quatre et un papier lui donnant le droit de venir la réclamer lorsque sa situation se serait améliorée.

Miguel regarda un instant ses quatre écus, tandis que l'homme, à qui les assistants avaient permis de passer d'abord, se dirigeait vers l'expert qui devait estimer la valeur du matelas.

Comme s'il eût obéi à un pouvoir plus fort que sa volonté, Miguel s'avança vers lui, et glissant dans sa main deux des écus qu'il venait de recevoir :

— Partageons! dit-il.

L'homme stupéfait le regarda, et, pâlissant, rougissant tour à tour, balbutia un refus presque inintelligible.

— Prenez, prenez! ajouta vivement le bachelier; cela me portera bonheur!...

Et avant que les témoins de cette scène eussent eu le temps de revenir de leur surprise, notre héros était déjà loin.

— Tiens! dit-il gaîment à Paco en lui remettant les deux écus; te charges-tu de me louer pour cette somme un costume convenable?

— Comment! ils n'ont donné que deux écus pour cette belle montre! s'écria le barbier indigné.

Miguel se mit à rire, en demandant à son nouveau valet de chambre qui ne l'avait jamais vu de si belle humeur :

— Enfin! la somme est-elle suffisante?

— Oh! parfaitement, senor! parfaitement! je me charge de vous avoir tout ce qu'il y a de plus comme il faut, de mieux porté! Et avec cela je vous accommoderai les cheveux, de manière à faire damner tous les coiffeurs de Madrid. Ne craignez rien, vous serez mis comme un prince!

Paco tint sa promesse. Quand le lendemain Miguel Perez se dirigea de nouveau vers la demeure de don José, sa bonne mine, son air joyeux et ouvert, son costume simple, mais de bon goût, faisaient de lui un des plus charmants cavaliers qu'on pût voir.

Il eut cette fois l'heureuse chance de ne pas rencontrer de balayeurs et d'arriver sans mésaventure chez son amphitryon.

Aussi, les domestiques se gardèrent-ils bien de faire des difficultés pour le recevoir et se hâtèrent-ils de l'introduire avec le plus obséquieux respect dans le salon où l'attendaient don José et sa nièce.

— Est-ce que vraiment Paco m'aurait porté bonheur? se demanda tout bas Miguel.

Il aurait pu, avec plus de vraisemblance, supposer que ce qui lui avait porté bonheur, c'était sa bonne action de la veille. MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497 et 519.)

—

Mais l'auguste cérémonie est terminée. Le R. P. Beckx, qui a bien voulu nous recevoir, nous a parlé quelque temps avec bonté. Un vieux frère-coadjuteur se mêlait naïvement à notre conversation, et j'étais singulièrement touchée de voir la confraternité qui existait entre le chef d'une Compagnie puissante et l'humble frère. J'ai sollicité une bénédiction, ma chère Gertrude, et, pendant que cette main paternelle se levait sur moi, je rappelais ton souvenir devant Dieu, afin qu'il t'arrivât une partie de cette bénédiction.

Nous avons ensuite visité le trésor renfermé dans ces modestes appartements, j'ai lu la pièce originale des premiers vœux de saint Ignace, j'ai visité la chambre où il a écrit ses célèbres *Constitutions*, j'ai baisé les vieilles portes vermoulues protégées par un grillage qui fermait ces chambres pendant la vie même du saint. Nous avons fait seules ces pieuses petites visites de détail : M. de Rabière avait disparu à la suite du Révérend Père Général. Rome comptera aujourd'hui un vrai catholique de plus. Si tu connais quelque touriste soucieux de rencontrer dans ses voyages le trésor de la foi, ma chère Gertrude, un homme cherchant la lumière et la vérité et n'attendant pour ainsi dire qu'une dernière secousse de la divine grâce, ne le fais pas courir de ci, de là, dans Rome; demande-lui simplement d'assister dans la petite chambre de saint Ignace à la messe du Révérend Père Beckx, et d'aller méditer une heure au Colisée ou à la prison Mamertine.

En repassant par l'église nous avons pu vénérer le bras de saint François Xavier, exposé à tous les regards dans son riche reliquaire. Devant cette main desséchée qui a fait couler l'eau régénératrice sur tant de fronts, je me suis rappelé un article de journal qui m'était tombé par hasard sous les yeux. L'auteur de ce triste article parlait en termes inqualifiables des restes de nos saints et de nos martyrs. Je l'avoue, j'avais éprouvé comme un sentiment de dégoût pour cet homme sans talent mais non point sans haine. Aujourd'hui je le plains, il n'a jamais approché de la sainteté; il n'a jamais vu le rayonnement divin au travers d'une âme humaine. Hélas! ma sœur, quand on ne sent pas assez le divin en soi, qu'il est doux de le contempler chez les autres! Mais si le génie est rare, la sainteté est plus rare encore. Pour moi, j'ai mis au nombre des intimes bonheurs de ma vie d'avoir rencontré de belles âmes, des âmes de sacrifice, des âmes pures, hautes et humbles, des âmes de lumière. Et tu sais d'où descend toute charité, toute pureté, toute lumière!... Ici, dans cette ville peuplée d'ombres saintes, j'aime à me rappeler ceux qui, de près ou de loin, leur ont ressemblé et qui sont, comme dit le catéchisme, les amis de Dieu.

Hier, ma chère Gertrude, j'ai fait une longue halte au palais Sciarra. On répare en ce moment les galeries, mais on a déposé dans deux salles assez sombres cinq toiles qui les illuminent : cinq chefs-d'œuvre.

Voici d'abord le célèbre *Joueur de violon*, de Raphaël. On s'oublie devant cet adolescent mélancolique dont j'avais vu dans des copies la robe verte, le large collet de fourrure, les longs cheveux surmontés d'une toque. Mais la copie n'avait pas rendu l'expression de cette bouche fine, le regard vivant de cet œil noir. Sous l'archet qui s'élève comme une tige du feuillage dans lequel il s'embarrasse, on se croirait devant un de ces souverains en herbe qui portent sur leur jeune front les ambitions futures; ou devant un de ces jeunes hommes qui sentent s'éveiller en eux ce don terrible qui s'appelle le génie. Quelle est donc l'énigme que se pose cet enfant qui sera sans doute un grand artiste? Quelle est la pensée qui jette de telles ombres sur cette fine et charmante figure, qui la pâlit et qui l'éclaire? Nous ne le saurons jamais. Saluons Raphaël, le divin, et passons à la *Bella Donna* du Titien.

Comme elle illumine de sa resplendissante et mystérieuse beauté ce sombre appartement! On dirait que le soleil dore ses épais cheveux ondés, et cependant elle est dans l'ombre. Mais la vie jaillit en étincelles de son regard profond, elle circule sous sa peau transparente, elle anime sa bouche pensive. Que de lumière dans ce visage! On dirait l'épanouissement d'une fleur en plein soleil, une sorte d'incarnation de l'intelligence unie à la beauté. Cette femme n'est pas une beauté, c'est une vision de la beauté. Aujourd'hui j'ai compris l'enthousiasme des artistes, passés et présents, pour la *Bella Donna* du Titien. La *Modestie et la Vanité*, de Léonard de Vinci, un tableau non moins fameux, subit sans effacement ce voisinage redoutable. Une religieuse et une mondaine sont en présence : l'une chargée de bijoux, parée, coquette, souriante, enivrante, fascinatrice, armée de toutes les séductions de la terre; l'autre, enveloppée de draperies, chaste, paisible et portant sur son beau visage pudique l'empreinte de toutes les saintes inspirations de la vertu. Ces deux charmantes créatures dont les mains élégantes s'enlacent, forment le plus poétique des contrastes; mais, faut-il le dire, c'est sur la *Vanité* que se sont épuisées la science et la puissance de l'artiste : il en a fait un type étrange et séduisant, une véritable charmeresse. L'œil se repose sur le profil charmant de la *Modestie*, mais le regard, le sourire, la beauté capricieuse de la *Vanité* l'attirent plus puissamment encore. Dans ce même appartement on s'arrête aussi beaucoup devant les *Joueurs* du Caravage et devant la *Madeleine aux racines* de Guido Reni, deux belles toiles. Mais, hélas! quel peintre nous donnera la Madeleine telle que notre amour et notre foi nous la représentent? Pas un des nombreux portraits qui existent ne mérite tous les suffrages; il y a toujours des *si* et des *mais*, des mieux motivés. Ce type a tenté les plus grands artistes, on n'ose pas dire qu'ils ont réussi, du moins complétement. Le génie et le sentiment religieux ne se sont pas encore rencontrés pour cette création.

Aujourd'hui, nous nous dirigeons, ma chère Gertrude, vers la villa Médicis, qui est devenue l'académie de France, fondée, en 1666, par Louis XIV. Nous sommes sur la petite place de Trevi, devant la plus magnifique fontaine de Rome. Je fais avec intention bien des détours pour venir souvent admirer en passant cette chose assez belle pour être toujours admirée. Du premier coup d'œil on ne voit dans cette fontaine monumentale que trois choses qui forment un ensemble d'une majestueuse et éclatante harmonie : la statue

de Neptune, debout, dans l'attitude du commandement, sur la coquille gigantesque qui forme son char ; les chevaux marins qui se cabrent sous la main des Tritons qui les guident, l'eau qui jaillit sous leurs pieds en gerbes d'argent, qui déborde en nappes éblouissantes, qui écume de toutes parts entre ces grands blocs qui semblent ne la retenir prisonnière que pour donner plus de puissance à ses jets impétueux. Un second regard fait remarquer la façade adossée au palais Conti, les portiques, les colonnes, les statues, les bas-reliefs, les urnes immenses, les bassins de marbre où l'eau limpide miroite au soleil. La riche source qui fournit cette belle eau vient de l'ancienne voie Collatine. On l'appelle Aqua-Vergine, parce que ce fut, dit-on, une jeune fille qui l'indiqua à des soldats altérés. Les principaux bas-reliefs racontent cette tradition ; l'on y voit la découverte de la source : une jeune fille la montre à Agrippa.

Il faut que je te dise en passant un mot de l'église Saint-Andréa-del-Fratte ou des-Haies, que nous trouvons à notre droite. C'est là que M. Alphonse Ratisbonne a été merveilleusement converti. On prie beaucoup devant la chapelle où la sainte Vierge lui est apparue. Ce grand établissement tout voisin de l'église est le palais de la Propagande. Là sont élevés des jeunes gens de toutes les contrées ; c'est le séminaire universel, la grande pépinière de lÉglise catholique. La principale façade donne sur la place d'Espagne. Pour bien voir l'aspect de cette place, unique dans son genre, figurons-nous que nous avons remonté la Via Condotti, nous avons devant nous un tableau saisissant dans un cadre vulgaire. Le cadre, ce sont ces maisons modernes, ces hôtels confortables le tableau, c'est cette fontaine antique en forme de nacelle dont l'eau semble avoir rongé la pierre ; c'est cet escalier monumental avec son triple rang de degrés et ses balustrades à jour, ses groupes de paysans de la Sabine ; c'est, au haut de cet escalier, l'obélisque qui ornait autrefois le cirque des jardins de Salluste, et qui s'élève comme une aiguille entre les deux clochers de l'église de la Trinité-du-Mont qui forme le fond du tableau. En avançant d'un pas sur la place, nous apercevons sur notre gauche, ce qui n'en est pas le moindre ornement, la colonne commémorative de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. La Vierge immaculée est debout sur son élégante colonne de marbre cipolin ; elle se détache gracieusement sur le ciel, ses pieds s'appuient sur un croissant de bronze au-dessous duquel la Terre, figurée par une boule, repose sur des chérubins, une tête de bœuf et une tête de lion. Quatre gigantesques statues sont assises aux coins du piédestal. Moïse, David, Isaïe, Ezéchiel, chantent ou prophétisent la Vierge, qui concevra un fils.

On ne fait pas un pas sur les pavés de Rome sans les voir s'entr'ouvrir en quelque sorte pour protéger le règne du divin.

Sur le grandiose escalier élevé par nos Français et que nous gravissons ensemble, ma sœur, se groupent, dans les attitudes les plus pittoresques, ces paysans de la Sabine, vêtus de haillons couleur de pourpre, qui ont pour métier de poser devant les artistes. Ils travaillent là, ils vivent là, au soleil, dans une insouciance parfaite. Aujourd'hui ils ne sont pas nonchalamment étendus sur les degrés, ils forment un cercle et on entend le son du tamborello, ce joli tambour de basque que les doigts frappent si vivement. Ce tableau vivant est d'un grand charme. Tous ces personnages, comme costume et comme beauté, sont à peindre. Les hommes aux longs cheveux et à la longue barbe portent le chapeau pointu, le manteau bleu, les hautes guêtres, le gilet rouge ; les vieilles femmes ont une espèce de paillasson ou un lambeau écarlate posé en carré sur la tête, le reste du vêtement se compose d'une mante éclatante rayée de jaune, de rouge et de blanc, du tablier étroit à bandes fleuries ; les jeunes ont la coiffe blanche, de grands anneaux d'or aux oreilles, les cheveux tressés, des colliers de perles rouges à quadruple rang au cou, elles sont charmantes ! Leur danse est aussi animée que gracieuse. Les sons pressés du tamborello ne laissent guère le temps de respirer. Le danseur tient sa danseuse par le bout des doigts et ils tracent des pas l'un devant l'autre avec une rapidité vertigineuse. Aussi ils se séparent bientôt hors d'haleine et un nouveau couple s'élance avec ardeur et se met à danser avec la même grâce et la même rapidité. Nous les avons vus, nous avons admiré leur souplesse, leur élégance native, leur beauté : continuons de gravir notre immense escalier ; nous voici devant l'église de la Trinité-du-Mont, qui est en quelque sorte une église française puisqu'elle a été bâtie par le roi de France, Charles VIII, en 1494. Un couvent pour les Minimes y fut annexé. Aux religieux de Saint-François de Paule ont succédé les religieuses du Sacré-Cœur. Quelques pas plus loin nous sommes devant la villa Médicis. Nous avons monté l'escalier, traversé le péristyle orné de statues, nous avons jeté un coup d'œil sur le jardin dont les allées profondes sont séparées par de véritables haies de buis toujours vert, et nous montons sur la terrasse d'où nous dominons Rome d'un côté, la campagne romaine de l'autre. Mais cette admirable vue peut être plus admirable encore : enfonçons-nous dans ce bois mystérieux de chênes verts et gagnons le belvédère. Nous n'avons pas en France, je crois, cet arbre au feuillage fourni et fin, au tronc si délicatement, si finement fouillé, qui s'appelle le chêne vert. On a pu aimer à placer sous ses ombrages la foule des divinités païennes. La lumière tamisée par ce feuillage a quelque chose de nacré, elle éclaire bien ces grands troncs qu'une mousse légère d'un vert de bronze revêt, mais inégalement, et sans en cacher les nervures délicates et les brunes mosaïques. Nous marchons lentement sous ces beaux arbres, suivis de loin

par les regards des *hermès*. A Rome, les jardins publics et privés sont animés par des statues, il y a toujours dans l'ombre un César farouche, une déesse mutilée, un faune moqueur qui semblent vous regarder venir. Nous passons devant ces sentinelles muettes› nous gravissons un escalier haut et roide; nous voici arrivés, d'ascensions en ascensions, sur le belvédère. Ici, reposons-nous devant une des plus ravissantes vues du monde. Le soleil semble allumer un incendie sur les monts Albains et les monts Sabins, çà et là tachetés de neige. Quels aspects ont ces montagnes sous cette lumière et dans cet azur! On prendrait les unes pour des entassements gigantesques de marbre gris, les autres, enveloppées de neige, paraissent taillées dans du marbre de Paros. La terre elle-même semble distiller je ne sais quelle lumière pénétrante qui l'enveloppe de transparence. De ce côté, Frascati et Montdragone apparaîssent dans un rayon; Monte Gennara se dresse sillonné par des ravins profonds creusés par les torrents.—Cela, c'est l'horizon.—Plus près de nous, les pins et les cyprès étendent leur rideau velouté, s'élèvent comme des colonnes élégantes, jettent leur ombre sur les montagnes; les murailles des fortifications d'Aurélien, qui ont abrité Bélisaire, parlent éloquemment des spiendeurs antiques de la terre romaine devant les splendeurs d'une nature éternellement jeune et éternellement belle. Saint-Pierre nous jette son acte de foi sublime, le Monte Maria nous rappelle le Labarum triomphant qui s'est un jour dessiné sur l'azur qui le couvre. Nos yeux rencontrent le champ de Cincinnatus et se promènent sur Rome dans une admirable et pittoresque confusion de dômes, de portiques, de colonnes, de ruines grandioses. Là-bas, la porte de la villa Pamphili se dresse comme un arc-de-triomphe; ici, au fond même de Rome, reluit le toit du Panthéon, semblable à la carapace d'une tortue gigantesque. De ce côté, Saint-Jean-de-Latran, l'église-mère de toutes les églises, porte comme une couronne son groupe de statues; de cet autre, saint Paul apparait debout sur la colonne Antonine. Le prisonnier de Néron est devenu le Victorieux! Ne semble-t-il pas prêt à tracer sur l'azur éclatant, avec la pointe du glaive qu'il tient, ces paroles de feu qui ont traversé les siècles et qui nous arrivent toutes brûlantes encore?

Mais il faut s'arracher à ces douces et religieuses contemplations. Elles sont douces, car de cette belle nature calme s'exhale une poésie pénétrante; elles sont religieuses, car regarder Rome dans son ensemble, c'est embrasser d'un coup d'œil un monde sur lequel trois siècles de persécutions ont versé une pluie de sang. On salue d'un regard respectueux la terre fécondée par ce sang de tant de martys, et où maintenant règne le Christ.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326 349, 412, 462 et 477.)

—

V

Isabelle de France à Longchamps. — La princesse choisit l'ordre de saint François d'Assise. — Sainte Claire. — Maladie d'Isabelle. — Les bulles du Pape. — Pose de la première pierre (1258). — Les trois colombes. — Paroles de Marguerite de Provence. — Inauguration du monastère (1260). — Les anciennes et les nouvelles religieuses. — Isabelle imite l'humilité de saint François d'Assise. — Titre du nouveau monastère. — *L'Humilité de Notre-Dame.* — Belle parole de la sainte fondatrice. — Discours du roi. — Dons royaux faits en ce jour à la communauté de Longchamps.

Il est des douleurs devant lesquelles les plus héroïques courages s'abaissent, les natures les plus fortes s'avouent vaincues; et la Grâce triomphant dans les âmes ainsi brisées ne s'exprime que par le silence de l'homme qui reconnaît son néant devant Dieu; la mort de Louis de France fut un de ces coups imprévus, terribles avertissements pour les cœurs éloignés, épreuves suprêmes pour les cœurs fidèles; aussi, aucun des historiens de saint Louis ne rappelle, à cette occasion, quelques-unes des grandes paroles de résignation chrétienne que le monarque avait prononcées au milieu des plus profondes douleurs de sa vie, même à la mort de sa mère. Un deuil immense s'étendit sur la cour tout entière, et le roi chercha ses meilleures consolations auprès de sa sœur, qui regrettait vivement le jeune prince, qu'elle avait maternellement aimé, et auquel elle avait prodigué tant de soins pendant la croisade.

La dernière fois que nous avons entrevu notre héroïne,—car son humilité ne permet guère que de l'entrevoir dans les principales circonstances de sa sainte vie,—elle venait d'obtenir du roi, son frère, la permission de se retirer de la cour et de fonder un monastère. Sa charité, son amour des pauvres, lui avaient suggéré la pensée d'élever un hôpital; mais son confesseur, le chancelier Hemery, l'en dissuada: « Le « docteur Hemery, dit le père Caussin, donna conseil « à Madame Isabelle de faire un couvent de filles, ce « qui était pour lors très-bien avisé, vu le petit nom« bre de mendiants et la facilité d'avoir les premières « nécessités de la vie; » tandis que beaucoup d'âmes aspiraient au repos de la solitude, et qu'à la suite de la croisade grand nombre de veuves et d'orphelines désiraient se consacrer à Dieu et passer le reste de leur vie à prier pour ces vaillants croisés, qui, morts au service de la cause sainte, avaient cependant peut-être à expier bien des rapines, bien des scandales dans ce lieu où il faut s'acquitter jusqu'à la dernière obole. Payer par les bonnes œuvres et la pénitence une partie de cette dette de l'autre vie, n'est-ce pas l'un des plus beaux privilèges de la foi catholique?

La règle de saint François d'Assise fixa les regards de la princesse : son amour de Dieu se sentait assez grand pour embrasser le sacrifice le plus complet. Le saint fondateur n'avait pas d'abord pensé que des femmes pourraient jamais accepter l'effrayante rigueur de son Ordre. Mais Dieu en avait décidé autrement: ses ardentes prédications, sa vie, qui semblait un miracle perpétuel, enthousiasmèrent aussi bien les femmes que les hommes ; et, entre elles, « la très-« saincte vierge Claire fut la première plante du champ « très-fructifiante, laquelle, comme fleur blanche et « nouvellement plantée au jardin de sainte religion, « donna odeur de sainte vie et de toutes vertus; et « comme une estoille respendissante et embrasée « comme feu, laquelle se nomme l'estoille journalle, « icelle vierge, sacrée de son bon gré, se fist fille spi-« rituelle du saint homme François, et se rendit à luy « obédiante en toutes choses, donnant exemple de « sainteté et de bonne vie à toutes les aultres vierges, « qui, par son odeur et saincte conversation, se ren-« dirent avec elle au service de Dieu et dessouls l'o-« bédience du benoist François. Elle fust mère des « pauvres dames de l'Ordre de saint Damyen d'As-« sisse (1). (1156)

Cependant saint Louis, en octroyant à sa sœur la permission d'adopter l'austère vie des filles de saint François, exigea que la règle en fût mitigée. Isabelle se soumit comme toujours à l'avis du roi, qu'elle regardait comme son *chevetain*, selon l'expression d'Agnès d'Harcourt, c'est-à-dire comme son conseiller suprême, et le directeur absolu de toutes ses affaires les plus importantes. Saint Louis désigna six ecclésiastiques de grand mérite pour revoir la règle des Clarisses; parmi eux se trouvait un modeste capucin, qui devait être plus tard le docteur séraphique, saint Bonaventure.

Tout le temps de ce travail, la princesse, inquiète et désireuse que la volonté de Dieu se montrât dans les décisions qui allaient être prises, fut en proie à une fièvre violente qui ne cessa qu'à la nouvelle des bulles d'Alexandre IV confirmant et approuvant ces changements; le vicaire de Jésus-Christ avait parlé, la foi d'Isabelle était rassurée.

Dès lors il ne resta plus qu'à poser les fondements du monastère, et un jour les longues plaines (Longchamps), qui se trouvaient au bord de la Seine et séparées de Paris par le bois de Boulogne, furent couvertes d'un monde nouveau pour elles; jusque-là elles n'avaient été guère fréquentées que par les malfaiteurs, ce qui les avait fait surnommer *coupe-gorge*, et aujourd'hui c'était la cour, entourée des grands dignitaires de l'Église, qui, à la suite de la Croix, y déployait de saintes splendeurs; l'évêque de Paris planta l'emblème sacré du salut au milieu de la plaine déserte ; et alors, au chant de pieux cantiques, saint Louis s'avança et posa la première pierre ; la reine le suivit et posa la seconde, le jeune prince Louis la troisième, et l'humble fondatrice, les yeux modestement baissés, toute troublée et tout heureuse, posa la quatrième : « Lors, au-dessus du lieu, on aperçut voler en « l'air trois colombes blanches, des plus belles et « rayonnantes qui se soient jamais vues ; et ce qui « étonna davantage les spectateurs, ce fut quand ils « apprirent qu'il n'était point mémoire d'y en avoir « jamais vues de semblables... Et sur l'apparition des « trois colombes, la reine Marguerite prit notre sainte « par la main et lui dit : « Voyez-vous ces oiseaux? « ils signifient, je m'assure, que la sainte Trinité est « au commencement de votre œuvre. »

L'édifice avança promptement, puisqu'en deux ans il fut habitable. Au mois de juin (1260), la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, la cour s'y transporta de nouveau pour y installer les religieuses. Déjà Louis de France n'était plus depuis quelques mois; lui seul manquait au pieux appel, et tous étaient tristement impressionnés en se rappelant avec quelle piété il avait pris part à la pose de la première pierre deux ans auparavant.

La communauté se composait de soixante *sœurs mineures*; plusieurs d'entre elles, déjà religieuses, avaient été détachées d'un couvent de Reims, afin d'initier les nouvelles novices aux pratiques de la règle ; ces dernières étaient presque toutes de fort grandes dames appartenant à la cour, attachées aux princesses, et que l'héroïque exemple d'Isabelle avait entraînées.

Ces nouvelles religieuses se présentèrent en habits somptueux, à l'exemple de sainte Claire, que saint François d'Assise avait fait venir parée magnifiquement à l'église de la Portioncule, le dimanche des Rameaux, couvrant lui-même cette splendeur mondaine du sac et de la corde sous lesquels la noble fille devait à tout jamais s'ensevelir. Cet usage antique, qui à lui seul résume la transformation du cœur qui quitte tout pour ne plus posséder que Dieu, aux yeux duquel la beauté de l'âme seule existe, avait été aboli par le septième concile de Constantinople ; remis en honneur par sainte Claire, il se pratique encore dans la plupart des ordres religieux.

Isabelle vit avec grande joie tant d'âmes se vouer à Dieu ; mais, plus humble qu'elles toutes, elle voulut imiter, dans la mesure possible, l'extrême humilité du saint fondateur de son Ordre, qui, effrayé de la grandeur du sacerdoce (dont il disait : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais le prêtre le premier »), resta diacre toute sa vie. Isabelle de France, adoptant la règle de ses religieuses, n'en prit cependant pas l'habit, afin surtout d'échapper aux dignités qu'on lui eût sans aucun doute imposées.

(1) La vie et légende de monsier sainct Franzoys, publiée par le prince A. Galitzin.

Humble et soumise à la supérieure comme la dernière des sœurs, pauvrement vêtue, ayant coupé ses magnifiques cheveux, que ses femmes dès son enfance recueillaient comme de futures reliques, elle s'ensevelit dans un silence perpétuel que n'interrompaient que rarement les visites de la famille royale; telle est du moins l'opinion des plus sérieux historiens.

Dans un jour si désiré de l'inauguration du monastère, le roi, la reine, les princes, l'auguste fondatrice, ne voulurent aucun signe de distinction et s'assirent au même rang et sur de pauvres siéges comme les religieuses.

Isabelle décida que la sainte maison serait consacrée sous le titre d'Humilité de Notre-Dame, et Agnès d'Harcourt, qui l'avait suivie dans sa retraite, lui demandant pourquoi elle avait choisi ce titre, elle répondit : « Parce que je n'ai jamais ouï parler de « personne qui le prît, ce dont je m'émerveille, et il « me semble qu'ils ont laissé le plus beau nom et le « meilleur qu'ils pussent prendre ; c'est le nom auquel « Notre-Seigneur élut Notre-Dame à être sa mère; « c'est pour cela que je l'ai pris pour ma maison. »

Le saint roi, fort instruit dans les matières religieuses, voulut lui-même, dit l'historien Rouillard, faire le discours d'inauguration. Ce discours fut fort long, il remplit vingt-quatre pages in-octavo. Nous y trouvons une belle pensée attribuée à Pascal ; après avoir comparé l'homme extérieur et charnel à l'homme intérieur et spirituel, le saint roi s'exprima ainsi : « Si, selon l'avis du Mercure Trismégiste, grand prê« tre et grand roi tout ensemble, Dieu pouvait être « appelé une sphère intellectuelle, dont *le centre est « partout et la circonférence nulle part*, à cause qu'il a « le monde pour son siége et que son regard n'est cir« conscrit par aucun lieu, etc.... » Saint Louis en tire une subtilité un peu longue qui attribue la perfection à la forme ronde; c'était dans l'esprit du temps, où les sermons renfermaient tant d'étranges raisonnements.

Mais il s'y trouve aussi de gracieuses et naïves pensées : « Vous plaît-il que je vous dise la pensée qui « m'échut au cœur, lorsque, en l'année 1239, j'eus cet « honneur que de porter la sainte couronne d'épines « depuis le bois de Vincennes jusqu'à Notre-Dame, et « de là à ma Sainte-Chapelle? J'étais nu-pieds, par ré« vérence ; je tins ce joyau sacré entre mes mains; « mes frères, le comte d'Artois et le comte de Poitou, « par bon office, me supportaient, l'un le bras droit et « l'autre le bras gauche, pour me garantir d'une lassi« tude qui m'était néanmoins plus agréable que tout « aise et repos qu'on saurait désirer.

« Je contemplais cette sacrée couronne, faite de « cette grosse ronce que les Grégeois appellent *phi« lantrópé* ou amatrice des hommes, lui ayant donné « ce surnom par forme d'attribut, à cause qu'elle a « des crochets si aigus et si tenaces, qu'il n'y a ni « étoffes ni robe qui en approche à laquelle inconti« nent elle ne s'agrafe et s'accroche avec telle téna« cité, que, quelque effort qu'on fasse pour s'en « dépêtrer, il faut qu'il lui en demeure sa part et son « lopin.

« Et alors, me disais-je en moi-même : O Dieu, « puisqu'il vous a plu de vous faire couronner de cette « *philantrópé* ou amour pour les hommes, et que cet « amour si excessif vous a coûté tant de peines et de « tourments, oh ! que stupides et insensés seraient les « hommes qui ne s'efforceraient de vous rendre le ré« ciproque, sinon par effet, à cause de leur nature « trop faible, du moins par un retour de bonne vo« lonté !

« Couronne qui surpasse l'excellence de toutes « celles d'or fin, de toutes celles de pierres précieuses, « et toutes ces désirées guirlandes qui ont été ou sont « en vogue ! Elle sont, la plupart, données pour loyers « de meurtres, de saccages et d'autres tels désordres « qui arrivent par les guerres ; et la vôtre est par « l'exercice de philanthropie, de charité, par la con« servation du genre humain... »

Les dons qu'il plut au roi de faire dès le jour de cette solennelle inauguration au monastère de sa sœur bien-aimée furent vraiment royaux. La communauté fut dotée de tous les étangs qui l'entouraient, exemptée de tous les impôts, chauffée aux frais de l'État par des livrées de bois de la forêt de Fontainebleau et du bois de Boulogne; ce qui nous fait penser qu'un des articles mitigés dut être celui du chauffage, car la règle des Clarisses n'admet de feu qu'à la cuisine et à l'infirmerie. Enfin, le roi avança à sa sœur *six-vingt livres parisis*, somme très-importante alors.

Au moment de se retirer, après avoir demandé à toutes les religieuses de prier chaque jour pour la France et la famille royale, saint Louis posa sur l'autel une admirable châsse d'or renfermant un morceau de la vraie croix, et un reliquaire de cristal et d'argent ciselé contenant une épine de la sainte couronne.

Et dans ces plaines, où jadis on n'entendait que chants d'orgie, de pures voix chantèrent jour et nuit les louanges de Dieu, et le sang des victimes innocentes s'écoula, sous les instruments de la pénitence, uni au sang de Jésus-Christ, là où le meurtre avait plus d'une fois rougi le sol d'un sang fratricide.

RENÉE DE LA RICHARDAIS.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE

En rentrant dans la vie tranquille, parlons un peu d'une des curiosités parisiennes, d'une de ces récentes découvertes que Paris s'amuse à étaler sur les éta-

gères de ses collines. Nous voulons parler des arènes de l'ancienne Lutèce, mises au jour par le hasard des fouilles et qui seront probablement conservées.

Beaucoup de gens ont visité avec intérêt ces arènes qui, pour le moment, promettent plus qu'elles ne tiennent. Mais déjà la curiosité publique s'est emparée de ce coin de terre où l'enceinte de l'ancien amphithéâtre se trouve régulièrement tracée. Déjà de nombreux déblais ont amené la rencontre de curieux débris, tels que vases antiques, ossements, fers ciselés, qui iront bientôt enrichir le musée des Travaux historiques de la ville de Paris, institué par M. Haussmann. Quant à l'enceinte elle-même, nous espérons que nos édiles sauront en faire un square archéologique digne de ces souvenirs et de son voisinage, les Thermes de Julien et l'hôtel de Cluny. Bonne affaire, du reste, pour la compagnie des Omnibus, propriétaire du terrain!

⁂ Encore un nouveau nom à ajouter à la liste nécrologique de l'Institut. M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, s'est éteint il y a quelques jours, dans sa quatre-vingtième année. Il fut le rénovateur et presque le créateur de la critique littéraire parmi nous, le professeur éloquent et applaudi, l'ancien pair de France, deux fois sous Louis-Philippe ministre de l'instruction publique, l'auteur depuis si longtemps admiré de tant d'écrits marqués au coin du goût le plus exquis.

Né à Paris, le 11 juin 1790, M. Villemain avait depuis deux années une santé compromise qui le tenait éloigné des séances de l'Académie. — Il a eu le rare bonheur d'être signalé tout jeune, adolescent, et presque encore enfant à la sympathie et bientôt à l'admiration de ses contemporains, par une précocité d'esprit véritablement merveilleuse. On raconte qu'à douze ans il jouait déjà dans les tragédies grecques que faisait représenter son maître de pension, M. Planche, bien connu comme helléniste, et qu'ensuite faisant sa rhétorique au lycée Louis-le-Grand, le professeur, Luce de Lancival, se faisait quelquefois remplacer dans sa chaire par le jeune Villemain.

Presque au sortir du lycée, en 1810, M. de Fontanes lui confia la rhétorique du lycée Charlemagne, et peu de temps après le nomma maître de conférences à l'École normale où il devint le collègue de Victor Cousin. Bientôt M. Villemain commença de recueillir cette série de succès académiques et littéraires qui resteront le plus brillant rayon de sa renommée d'écrivain. Il débuta par son *Éloge de Montaigne*, couronné par l'Académie française, le 23 mars 1812. Cet éloge est une date, car ce fut le premier modèle de cette critique inaugurée par le jeune maître et qui fit si rapidement oublier les écrivains qu'on appelle, à si juste titre, la queue de Voltaire et qui, malgré leur médiocrité, s'étaient maintenus en possession de la mode et du goût contemporain.

D'autres publications lui ouvrirent les portes de l'Académie en 1831, où il succéda à son ami et protecteur M. de Fontanes.

Sous le gouvernement de juillet, en 1839 et 1840, M. Villemain fut nommé deux fois ministre; en 1844, sa santé le força de donner sa démission; et depuis cette époque jusqu'à sa mort, quoique maladif, il s'intéressa toujours très-vivement aux choses de la vie politique et intellectuelle.

Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que la vie de M. Villemain abonde en traits de bienfaisance et de générosité qui montrent que, chez lui, la petillante malice de l'esprit ne diminuait en rien les nobles qualités du cœur et la dignité du caractère.

⁂ Une anecdote sur Nestor Roqueplan, qui ne manque point de piquant, nous montre une des faces les plus originales des mœurs familières, apportées en 1848 dans le service de la garde nationale par le spirituel feuilletoniste.

Vers une heure du matin, à la tête de quatre hommes de la milice citoyenne, le caporal, Nestor Roqueplan, faisait une patrouille dans les Champs-Elysées. Son attention fut attirée par deux hommes qui, à cheval sur un banc de pierre, jouaient, à la lueur de deux bougies, une partie d'écarté.

Les joueurs, qui sont devenus depuis deux sommités politiques, avaient vu se fermer derrière eux les portes de Tortoni, et ils étaient allés continuer tranquillement leur partie en plein air. Fidèle à la consigne, le caporal Nestor les invite à circuler.

— Je coupe atout et passe!... répond l'un des joueurs.

— Citoyen, insiste Roqueplan.

— J'en demande.

— Combien?

— Je crois que vous vous moquez de moi, dit le caporal milicien.

A ce moment, l'un des joueurs se pencha gracieusement vers lui :

— Que feriez-vous à ma place?

— Je jouerais atout, répond le caporal, et je ferais la vole.

Ce qui arriva. MARC PESSONNEAUX.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Strafford arrêté par ordre des communes.

SIR THOMAS WENTWORTH

COMTE DE STRAFFORD

—

En 1625, Charles Ier succédait à son père, Jacques Ier, sur le trône d'Angleterre. Le jeune roi, malgré de véritables qualités, n'était pas à la hauteur de sa position. Les factions religieuses agitaient le royaume, un souffle d'indépendance et de révolte se faisait sentir partout; et, attisé par les fureurs des sectaires, il devait pousser le monarque infortuné sur les marches de l'échafaud.

Les premières résistances éclatèrent au sein du parlement, quand fut posée la question des subsides. La chambre des Communes était presque entièrement composée de fanatiques, qui, sous le nom de *Saints* ou *Zélés*, avaient pour but unique l'extinction du catholicisme en Angleterre. A leurs yeux le roi, dont la modération cadrait mal avec leurs fougueuses passions, ne fut qu'un papiste déguisé; son mariage avec une princesse catholique le leur rendit encore plus odieux. En politique les *Saints* faisaient cause commune avec le parti qui défendait les libertés du peuple. De ces deux sentiments procédèrent toutes les mesures d'opposition systématique, adoptées par les chambres contre la volonté royale. Charles fut obligé de dissoudre souvent le parlement; mais les résistances reparaissaient à chaque nouvelle convocation. Buckingham, le favori du moment, servit d'abord de but aux traits qu'on n'osait pas encore diriger sur la personne du roi. Accusé de toute sorte de crimes par des membres du parlement, défendu avec passion par son maître qui, pour le sauver, ne recula devant aucune rigueur, le malheureux Buckingham finit par tomber sous le poignard d'un assassin.

De leur côté les sectes religieuses créaient au pouvoir des difficultés sans cesse renaissantes. Land, l'archevêque de Cantorbéry, fit, pour les apaiser, peser un joug de fer sur les puritains : amendes, confiscations, exils, supplices, rien ne parvint à ramener le calme et l'union dans les esprits; la Réforme portait ses fruits. En Écosse, les presbytériens cherchaient dans la révolte armée des éléments de résistance aux volontés de Charles.

Pendant ce temps l'Irlande catholique se voyait tristement récompensée de sa fidélité et de son attachement à son roi. Aux premiers jours de son règne, Charles Ier avait trouvé dans cette île de sérieux appuis et d'ardentes sympathies; en retour il accorda de nom-

breuses faveurs, gage d'une reconnaissance qui devait toujours durer. Mais une grande influence allait s'emparer de son esprit.

Parmi les seigneurs qui, après avoir embrassé le parti de l'opposition, s'étaient rapprochés de lui, le roi comptait sir Thomas Wentworth. Ce personnage, né à Londres le 13 avril 1593, s'était de bonne heure fait remarquer par son assiduité aux études les plus graves. Juge de paix et garde des archives du comté d'York, il était entré au parlement. Puis la faveur royale l'éleva aux plus hauts emplois. Créé successivement baron, vicomte, enfin comte de Strafford, sir Thomas fut bientôt nommé gouverneur de l'Irlande. L'austérité de son caractère, l'âpreté de ses formes, jointes à l'ascendant qu'il avait conquis sur l'esprit du roi, lancèrent Charles dans une voie tout opposée à celle qu'on s'attendait à le voir suivre. Son nouveau favori lui prouva que l'Irlande était un pays conquis et devait être traitée comme tel. Les Irlandais furent frappés de stupeur. De concert avec l'archevêque de Cantorbéry, Strafford se proposa de détruire le catholicisme et d'établir la réforme dans l'Irlande, afin de la réunir dans une seule communion avec l'Angleterre et l'Écosse. Ses efforts devaient se briser devant l'attachement des catholiques à leurs croyances. Toutes ces mesures arbitraires et iniques répandirent la désolation dans l'île, et empêchèrent de reconnaître ce que, sous d'autres points de vue, son administration avait de ferme et d'éclairé. Si, au lieu d'aliéner le cœur des Irlandais, Strafford se fût attaché à en faire le plus solide appui du trône, Charles n'aurait-il pas eu parmi eux, aux jours de revers, de fidèles serviteurs et de vaillants soldats à opposer aux Écossais et aux Anglais révoltés?

Cependant la guerre civile avait éclaté. Les presbytériens ou *covenantaires* avaient rassemblé des troupes et étaient prêts à recevoir leur roi. Après une première défaite, le roi entra en pourparlers avec les rebelles, et fit les premiers pas dans cette déplorable voie de concessions qui devait aboutir à Whitehall. Mais la guerre n'était qu'assoupie. Le parlement réuni pour lever de nouveaux subsides, afin de parer à toute éventualité, refusa de les voter et fut dissous. Cette mesure excita de violents mécontentements. Strafford, alors placé à la tête du cabinet, se vit chargé de la responsabilité de cet acte, et enveloppé dans la même haine, avec Land, archevêque de Cantorbéry. Des émeutes ensanglantèrent les rues de Londres et ne furent comprimées que par un redoublement de rigueurs.

Le désordre était partout à son comble. En dépit des ordres du roi, le parlement écossais avait ouvert de nouveau des séances. La guerre civile recommença. L'armée anglaise, battue à Newburn, dut se replier sur York et abandonner aux vainqueurs les provinces du Nord.

Charles réunit le parlement. L'opposition y fit entrer ses membres les plus exaltés; la chambre des Communes et la chambre haute furent bientôt remplies des attaques les moins déguisées contre le trône. Faible en face d'une position aussi périlleuse, Charles se laissa arracher plusieurs nouvelles concessions, toutes dirigées contre les catholiques et contre l'administration de Land et de Strafford. Les puritains, précédemment condamnés à l'exil, rentrèrent à Londres en triomphe, au milieu d'une foule innombrable. Victoire du peuple, défaite du roi : le sang allait les marquer l'une et l'autre, et la victime était celui qu'on avait nommé *le grand apostat de la cause du peuple*, sir Thomas Wentworth, comte de Strafford.

Dédaignant les sages conseils de ses amis, qui l'engageaient à rester en Irlande, comptant sur les promesses du roi, qui l'appelait à lui et assurait qu'il le défendrait contre tous ses ennemis, Strafford se rendit auprès de Charles. Aussitôt la lutte commença. L'avocat Pym l'accusa de haute trahison dans la chambre des Lords. Strafford y accourt et entre avec intrépidité dans la salle des séances pour y occuper son siége. « Retirez-vous, retirez-vous! » crie-t-on de toutes parts. On s'empare de sa personne, on le force à s'agenouiller à la barre, et le garde des sceaux l'informe qu'en conséquence de l'accusation portée contre lui, il est appelé à se justifier. En attendant sa défense, il devait se rendre en prison, à la Tour de Londres. Land ne tarda pas à l'y rejoindre.

Quatre mois furent employés à l'instruction du procès de Strafford. Il fut jugé dans la grande salle de Westminster. Les lords, les membres des Communes, des députations d'Irlandais et d'Écossais, tous s'élevaient à la fois contre un homme qu'ils avaient presque tous adulé pendant sa prospérité. Jamais cause n'avait excité en Angleterre un aussi vif intérêt. Dès sept heures du matin la salle était remplie d'une foule compacte. A neuf heures l'accusé entrait, s'agenouillait à la barre, et se relevait pour saluer les lords. Vingt-huit chefs d'accusation furent portés contre lui; ils se résumaient dans un seul : atteinte aux libertés nationales. Strafford se défendit lui-même avec une modération et une éloquence qui arrachèrent des éloges même à ses adversaires. La sympathie se réveillait même, en sa faveur, parmi un grand nombre de ses juges, quand à la treizième séance on produisit une nouvelle pièce, qui, interprétée par la passion, servit de dernier trait à ses ennemis. Les Communes, irritées de la résistance opposée par les lords à leurs desseins sanguinaires, se retirèrent dans le lieu ordinaire de leurs séances, continuèrent le procès en l'absence de l'accusé, et le condamnèrent à mort. La chambre haute protesta vainement contre cette inique sentence; Charles Ier tenta inutilement tous les moyens pour sauver son ministre : la révolution était maîtrsese. Des émeutes troublèrent la capitale; les amis de Strafford furent éloignés des chambres, et le bill de proscription

fut adopté. Le roi eut la faiblesse de ratifier cette sentence. Peut-être céda-t-il à la prière que lui adressa Strafford lui-même : « Je vous supplie d'écarter, en acceptant le bill, l'obstacle qui s'oppose à un heureux accord entre vous et vos sujets. Mon consentement, sire, vous acquittera devant Dieu... Je pardonne à tous... » Le comte cependant espérait encore, et quand il apprit que Charles avait signé sa condamnation : « Ne mettez point, dit-il, votre confiance dans les princes et dans les enfants des hommes, car il n'y a pas de salut en eux. »

Le comte de Strafford marcha avec calme à l'échafaud. Il refusa de monter dans une voiture: « Je sais regarder la mort et le peuple en face : que je ne m'échappe point, cela vous suffit; quant à moi, que je meure par la main du bourreau ou par la furie de ces gens-là, si cela peut leur plaire, rien ne m'est plus indifférent. »

En passant sous les fenêtres de la prison où Land était enfermé, il appela son ami et lui demanda sa bénédiction. Le vieil archevêque parut; et, levant sur lui ses mains défaillantes, il le bénit. En présence du billot, Strafford protesta de son innocence et déclara qu'il pardonnait à ses ennemis : « A Dieu ne plaise que la moindre goutte de mon sang retombe sur vous! mais je crains que vous ne soyez dans une mauvaise voie. » Il se mit ensuite à genoux, fit une courte prière, et s'abandonna au bourreau.

Le 12 mai 1641 la tête de sir Thomas Wentworth, comte de Strafford, roula sur l'échafaud. Le 10 janvier 1645, c'était le tour de l'archevêque de Cantorbéry. Le 30 janvier 1649, Charles Ier subissait le même sort.

XAVIER DE CORLAS.



UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519 et 538.)

—

Avant de quitter l'académie de France, nous avons été admis dans l'atelier d'Hébert, un de nos grands peintres français, qui en est le directeur. Nous y avons admiré la toile qui charme en ce moment, sans doute, les visiteurs de l'Exposition. Cette jeune fille n'est qu'une fille du peuple, mais c'est une Romaine. Elle est debout dans sa noblesse native; ses yeux, d'un noir bleuâtre, sont entourés de ce large cercle qui jette des ombres sur le regard et qui lui donne je ne sais quelle profondeur mystérieuse. Une de ses belles mains drape à sa ceinture, par un geste d'une grâce et d'une fierté indescriptibles, le haillon qui l'enveloppe; l'autre se glisse dans l'anse de l'amphore de cuivre qui reluit à ses côtés. Aux pieds de cette enfant superbe, qui ouvre dans la lumière ses grands yeux comme pour mieux regarder dans l'avenir, est assise, dans l'ombre, une vieille femme dont le visage flétri retombe sur sa poitrine épuisée.

Toujours la même histoire, hélas! toujours le même contraste: la fleur qui s'épanouit et le fruit qui se dessèche! la vie et la mort. J'aurais seulement désiré que la vieille femme regardât le ciel ; l'âme dort sous l'enveloppe usée, elle devrait y rayonner, car elle est immortelle. Le rayon voilé par un nuage ne devient-il pas plus éclatant à mesure que le voile se déchire?...

Le grand artiste nous montra obligeamment un autre tableau.

C'est une femme encore, une Italienne encore, mais parée, souriante, ne cherchant pas à deviner la vie car elle la sait. On parlera sans doute beaucoup dans le royaume de l'art de cette femme dont une branche de laurier-rose orne le front charmant. Nous avons entendu exalter cette œuvre par des personnes compétentes, mais nous sommes restées attachées à la jeune fille à l'amphore; c'est une rencontre qu'on n'oublie pas.

Aujourd'hui, ma Gerty, il me prend fantaisie de te donner un aperçu de notre logement. En définitive, on ne vit pas sous les dômes, ni même dans ces palais splendides, dans lesquels logent, avec leurs croix, les privilégiés de la fortune, ni dans les ruines majestueuses que tu peux voir sans cesse s'élever dans mes lettres. Il n'y a pas que des églises, des palais, des cirques écroulés, des arcs de triomphe à Rome; il y a des maisons. Laisse-moi aujourd'hui traiter ce sujet prosaïque : ma maison.

Elle est située tout près du Corso et ce n'est point une maison vulgaire. Naguère elle a dû usurper le titre de palais. Une grande porte cochère, peinte en vert sombre, ornée de je ne sais combien de verrous et de barres de fer,— les portes de Rome ont toutes un faux air de portes de prison,— ouvre sur une cour étroite qui a l'aspect abandonné; dans les coins se voient deux grandes urnes de forme étrusque et deux bustes : un César quelconque aux cheveux courts, et un Dante majestueux, dont la couronne de laurier reste éternellement verte sous la mousse très-fine que l'humidité y dépose. Voilà pour l'agréable; l'utile est représenté par tous ces cordages flottants qui font du pavé de cette cour le pont d'un navire. Ces longs fils de fer, qui partent de tous les étages, convergent vers un puits ou verse-pompe; et, au moyen d'autres cordages et de petites poulies, un seau de fer-blanc descend vers le puits et remonte plein d'eau vers la fenêtre.

N'oublions pas non plus les longs festons que décrit le linge qui sèche à l'extérieur sur des cordes, et suis-moi dans cet escalier voûté qui m'a tout de suite fait donner le nom d'Udolphe à notre vieux palais : il est

fait de blocs de travertin, et il est roide. — Voici une porte verrouillée, barrée et agrémentée de fer; le nom de Padrona s'y lit, mettons Farinetti; un trou s'y voit. J'ai sonné, une voix demande prudemment : *qui è?* Je réponds : Moi! — On répond toujours ce mot qui n'apprend rien en France. Mais le mot et l'accent m'ont fait reconnaître : la porte s'ouvre; la padrona nous montre ses yeux ardents, son gai sourire, ses cheveux noirs encore retenus par le petit peigne romain en forme de croissant; nous suivons un couloir extérieur entouré d'une balustrade de fer; voici un petit appartement voûté qui a dû servir d'antichambre : nous montons quelques marches; voici un autre appartement voûté, une seconde antichambre où se trouve une table sur laquelle étincellent ces lampes élégantes de cuivre, à 3 ou 4 becs, dont les lampes françaises ne peuvent nous donner une idée. Nous tournons et suivons un autre couloir sombre, pavé de tuiles longues, une dernière porte s'ouvre : voici notre salon : une grande pièce qui a une tapisserie curieuse, un dallage tout brisé, mais de belles fenêtres dont les carreaux sont réunis par une baguette de cuivre que le soleil fait étinceler. Deux de ces fenêtres donnent sur une rue étroite et laide; les deux autres, sur un jardin planté de beaux pins d'Australie et de grands acacias. Les autres appartements ressemblent à celui que je te dépeins : c'est vieux comme le monde, mais c'est propre, c'est riant, et le feuillage toujours vert du pin d'Australie dont les branches caressent mes vitres me fait oublier les tapis absents.

Naturellement notre coin de l'étrange palais d'Udolphe a ses petits objets d'art. Les lampes et les chandeliers sont le charme de nos yeux; un très-bon tableau de la *Sainte Famille* est appendu entre les arceaux de la tapisserie; et une petite Madone, qui fait les délices de M. de Rabière, forme l'ornement de notre cheminée.

Il n'y a pas à Rome de coin si obscur où l'art ne fasse pénétrer un rayon, il se glisse partout en maître. Ma padrona est une excellente femme qui prend tout au tragique, mais qui m'entoure d'attentions. Nous avons des dialogues étranges; ordinairement j'ai recours à la pantomime, mais cela l'effare, et elle appelle aussitôt son mari. Ce vieillard est un assez joli type d'Italien, il parle solennellement, il m'ouvre la porte par un geste plein de majesté, il se drape fièrement dans son vieux manteau à collet de velours, il prend des poses superbes. Il comprend le français, ce qui m'est d'un grand secours. Combien je regrette de ne pas parler cette langue italienne harmonieuse et facile faite pour des lèvres françaises! Il m'arrive parfois, pourtant, de me laisser aller à parler italien. Hier, dans une église, j'approche d'un laquais en grande livrée et je lui demande l'heure en italien par : *che ora è?* — Il me regarde et me répond qu'il est Italien et qu'il ne comprend pas le français.

Les Anglaises et les Américaines ont toujours le bon esprit d'apprendre le langage du pays qu'elles visitent. Dans les salons romains je trouve des femmes qui parlent bien toutes les langues. On peut apprendre une langue et ne pas savoir la parler; elles la savent et elles la parlent. Avant-hier, une jeune fille de la Virginie me parlait d'Eugénie de Guérin, je croyais entendre une Française.

Je t'entraînerai aujourd'hui avec moi loin de Rome, ma chère Gertrude. Il nous prend, à Marcelle et à moi, l'envie d'aller respirer le grand air des solitudes, et nous sommes décidées à partir pour Subiaco, devenu célèbre par le séjour qu'y a fait saint Benoît. Tu voudras, bien être par la pensée et par le cœur, en tiers dans notre voyage.

Il est à peine six heures du matin. Le ciel est pur, mais l'air est très-vif. Nous sommes sur la place de Monte-Citorio. Devant nous, le beau palais de la police déploie ses vingt-cinq fenêtres de façade; le soleil commence à briller sur le palais qui le suit et qui occupe tout un côté de la place Colonna. Les rues sont encore désertes, les oiseaux volent en tournoyant autour de l'obélisque, le seul peut-être qui ne soit pas surmonté d'une croix, et effleurent fort impertinemment, du bout de leurs ailes, les figures graves des hiboux sculptés dans le granit. Dans l'angle, à gauche, sort notre lourde voiture : le cocher, drapé dans son vaste manteau doublé de drap vert, l'amène jusqu'à la place Colonna. On attend là les autres voyageurs, et je m'amuse à considérer les évolutions d'un troupeau de chèvres, au poil d'ébène ou de lait, qui s'ébat librement autour de la fameuse colonne Antonine.

Le chevrier, son petit chapeau pointu enfoncé sur ses cheveux noirs, frisés et graisseux, son manteau en bandoulière, les jambes entourées de peaux de mouton, trait les vives petites bêtes, et distribue ce lait mousseux à la clientèle qui l'entoure. Je suis la seule curieuse, Marcelle s'étant logée dans son coupé, et il me jette parfois des regards farouches. L'attention que j'accorde à ses chèvres et à lui-même commence à lui causer je ne sais quel sauvage déplaisir. Mais nos compagnons de voyage accourent : un zouave, un abbé, deux ou trois hommes qui parlent et gesticulent en Italiens pur sang. Un retentissant coup de fouet réveille la vigueur des trois chevaux noirs attelés de front; ils partent en glissant sur le pavé sonore, et nous gagnons très-rapidement la porte San-Lorenzo, par laquelle nous sortons de Rome.

Il a plu beaucoup la nuit précédente et le brouillard est épais; mais le soleil monte sur l'horizon et éclaire la campagne romaine fumante. On dirait une mer sans rivage sur laquelle flottent, comme de majestueux et étranges îlots, ces tours crénelées, ces aqueducs en ruines, ces monuments sans nom mais non pas sans grandeur, qui rompent la sévère monotonie de cet campagne solitaire. Tous ces antiques débris

ressemblent quelque peu à ces gladiateurs qui se laissaient élégamment tomber sur l'arène et qui s'arrangeaient pour mourir avec grâce ; on peut dire qu'ils s'écroulent artistiquement. Nous avons eu longtemps devant les yeux un grand monument qui faisait de loin l'effet d'un char ou d'une gigantesque chaise curule. Nous avançons toujours, les champs et les prés sont bornés par des montagnes très-douces et très-chaudes au regard. Par l'odeur nauséabonde qui corrompt tout à coup la pureté de l'air, nous sentons que nous traversons les régions infectées par les exhalaisons de la Solfatare. Elle se dissipe à mesure que nous avançons vers la villa Adriana, dont on nous montre de loin les derniers vestiges. Pour retrouver les richesses de cette villa superbe, fastueux caprice d'un empereur romain, il faut ouvrir les entrailles de cette terre jalouse qui enveloppe peu à peu, sous un épais linceul, les œuvres les plus splendides des hommes. Que de fois en traversant les musées et les galeries, j'avais remarqué, appendus à un bas-relief ou à une statue mutilée, ces mots : « Trouvé à la villa Adriana ! » C'est à l'aide de ces témoins muets, mais éloquents, que la magnifique résidence a pu être reconstruite dans la pensée des savants, et qu'ils ont pu nous en tracer les limites. Le nom de Zénobie, cette reine devenue l'esclave du peuple-géant, se rencontre aussi sous ma plume en ce moment. C'est dans cette contrée sur laquelle mon regard se promène qu'elle obtint de passer le reste de ses jours. Mais je n'ai point aperçu le palais de la reine captive, j'ai seulement rencontré, au milieu d'un pré vert, une hutte qui avait la forme d'une ruche et qui était surmontée d'une croix. J'avais adressé, du fond de mon coupé, un bonjour amical à la pauvre famille de travailleurs blottie sous le saint étendard, et j'ai accordé toute mon attention à Tivoli, qui s'élevait à gauche sur un coteau planté d'oliviers.

Pour gagner la petite ville que nous paraissions toucher, il nous a fallu contourner et monter, par un chemin tracé en biais, ce coteau recouvert comme d'un manteau par le feuillage de l'olivier, touffu, vaporeux et brillamment argenté par le soleil. Mais comment se plaindre de la longueur d'un chemin si délicieusement ombragé ? Les rayons lumineux embellissent même les troncs les plus torturés, écartelés, percés à jour, et portés sur leurs racines comme sur des échasses.

Nous entrons à Tivoli ; nous voici devant un corps de garde. Nous retrouvons l'uniforme des zouaves pontificaux, et des paroles françaises frappent nos oreilles. Voici un autre spectacle moins agréable : une dame empanachée, ballonnée, descend le chemin avec un enfant costumé ! Trouver un Parisien de mauvais goût, une tournure de Parisienne plus prétentieuse qu'élégante, en sortant de notre superbe bosquet d'oliviers était aussi par trop désenchantant. — « Courons aux cascades, s'est écrié M. de Rabière, si je ne vois sur le champ les cascades, Tivoli est à jamais perdu dans mon esprit, il s'y repeindra sous l'aspect du plus vulgaire faubourg de Paris.

Nous avons, en conséquence de ce désir, accepté le premier guide venu, et nous avons pris le chemin qui conduit au temple de la Sibylle. Il y a bien longtemps que la Sibylle ne rend plus d'oracles, et une très-modeste auberge s'élève à la place sacrée. Nous prenons, pour descendre l'agreste coteau, le sentier qu'y a fait construire un Français, le général Miollis. Contre une roche escarpée, Luigi, notre guide, nous montre la cascatelle du cavalier Bernin. C'est un très-mince filet d'eau qui se continue par son propre rejaillissement sur le rocher. On dirait une larme silencieuse glissant le long d'une joue cuivrée et creuse, et retombant sur la poitrine d'où elle rejaillit. Après avoir regardé couler cette larme limpide, nous avons gagné la grotte de Neptune. Comme l'eau mugit sous ces magnifiques arceaux qu'on dirait composés de nuages de marbre figés ! Comme elle fuit écumeuse, transparente, furieuse ! Cela est superbe ! nous le répétons sur tous les tons ; et, descendant toujours, nous arrivons à la grotte des Sirènes. Avec quelques mètres carrés d'une belle eau verte, Dieu a fait une merveille. L'eau qui sort de la grotte de Neptune jaillit impétueusement d'entre les arbres verts, et tombe sur un lit de marbre gris, en formant comme un magnifique et transparent rideau de cristal, entre la grotte et nous ; puis elle s'échappe en bondissant sous les grandes voûtes aux parois lisses et arrondies que la lumière revêt de scintillations et de couleurs étranges et charmantes. Pendant que je fixais sur mon agenda quelques-unes de ces impressions, Luigi s'est familièrement approché, et il a suivi des yeux un crayon qui, à sa stupéfaction profonde, traçait des mots et non des lignes. Son œil noir interrogeait avec curiosité cette toute petite page, et il s'étonnait *in petto* de ne pas y voir paraître la grotte ou tout au moins le temple de Vesta, qui, comme une élégante corbeille de marbre bruni par les siècles, couronne de ce côté le pittoresque vallon. Mais il faut quitter ces lieux enchanteurs : M. de Rabière veut nous montrer l'emplacement de la maison de Catulle, celui de la maison de plaisance d'Horace, et nous voulons voir les cascatelles. Nous reprenons notre chemin sur les pas de Luigi, et nous replongeant jusqu'au cou, avec notre savant ami, dans l'histoire de l'ancienne Tibur et de ses illustres habitants, nous nous sommes dirigés vers la célèbre villa d'Este. Au tournant du chemin, nous avons fait une halte obligée, mais forcément admirative : la grande cascade et les cascatelles étincelaient devant nous. La grande cascade, c'est une masse de neige liquide qui retombe d'une telle hauteur qu'elle développe un véritable nuage de poussière d'eau ; les cascatelles vaporeuses ondulent comme de longs voiles de gaze d'argent, se déploient

glissent sur un beau tapis de mousse, retombent encore en s'enveloppant dans un voile de vapeur, et coulent en un ruisseau dont l'eau d'émeraude est plus verte que les prés qu'elle arrose. On peut admirer la grande cascade; mais combien je lui préfère les cascatelles, une des fantaisies les plus charmantes qu'ait inventées la nature! Marcelle et M. de Rabière ont fait une visite à la villa d'Este. Je les ai attendus sur un banc de pierre d'où je jouissais de la vue qui avait charmé tant d'esprits cultivés de l'ancienne Rome. Au loin se déployait la campagne romaine, plaine immense, brumeuse, terne et triste comme la mer; puis s'élevaient gracieusement les coteaux revêtus d'oliviers superbes au feuillage bleuâtre, et tout ce terrain dont les accidents encadrent si harmonieusement les cascades.

Ces quelques heures à Tivoli qui nous laisseront de charmants souvenirs, ont quelque peu augmenté notre fatigue, ma chère Gertrude, mais en revanche elles ont redonné des forces à nos vaillants petits chevaux noirs, et ils nous entraînent au galop vers Subiaco.

Zénaïde Fleuriot.

— La suite prochainement. —

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513 et 534.)

—

V

Un terrible amphitryon. — Où le senor Miguel Perez croit enfin avoir trouvé le moyen de parvenir à la gloire.

L'accueil fait à Miguel par ses hôtes fut cordial et obligeant. Don José affectait bien toujours ces airs protecteurs qui déplaisaient si fort à notre héros; mais la gracieuse amabilité d'Amélie faisait si vite oublier à celui-ci ces légères blessures d'amour-propre, qu'elles étaient pour lui comme non avenues.

Nous l'avons dit, le bachelier était un garçon d'esprit; il causait bien; et, désireux d'effacer la fâcheuse impression qu'il avait produite lors de sa première visite, il parut ce qu'il était réellement, un jeune homme de bon ton, possédant une instruction sérieuse en même temps que les talents nécessaires pour briller dans le monde. Il causa peinture avec don José, qui était grand amateur de tableaux; il fit de la musique avec Amélie, et son hôte déclara qu'il avait un talent remarquable.

Tout allait donc le mieux du monde, lorsque don José, par malice ou par bonhomie (c'est ce qu'on ne saurait trop préciser), s'avisa de mettre la conversation sur les projets ambitieux et la gloire future de Miguel Perez.

— Eh bien! jeune homme, lui dit-il, avez-vous toujours l'espoir de réaliser les projets que vous formiez en venant à Madrid? Rêvez-vous encore de devenir ministre ou ambassadeur?

— Pourquoi non? répliqua Miguel, qui, pour rien au monde, n'aurait voulu avouer à don José ses cruelles désillusions; je n'ai aucune raison de renoncer à mes espérances : au contraire.

— Il est vrai, poursuivit don José d'un ton un peu railleur, que la manière dont votre maison est montée doit faire bien augurer de votre avenir. Vous avez un admirable valet de chambre, car c'est bien votre valet de chambre, n'est-ce pas, qui m'a apporté votre lettre?

Miguel répondit affirmativement; mais Amélie, qui voyait son oncle disposé à se moquer du jeune homme, et qui savait que ses moqueries allaient parfois jusqu'à la cruauté, essaya de changer de conversation.

— Il faut avoir beaucoup de courage, señor bachelier, lui dit-elle, pour sacrifier ainsi son bonheur à l'espoir d'atteindre un but, glorieux sans doute, mais difficile; ce doit être pour vous une grande privation que de vivre loin de votre famille, loin de votre pays natal? On dit que la Serana est une charmante contrée?

— Charmante, en effet! dit Miguel, et si la fortune seule avait quelque prix à mes yeux, j'aurais dû vivre tranquillement dans le domaine de mes ancêtres, dont les revenus, déjà considérables, s'accroissent de jour en jour. Mais j'ai une plus noble ambition. Je croirais manquer à mon devoir si je ne mettais pas au service de mon pays les connaissances que j'ai acquises et le peu d'intelligence dont la Providence m'a doué.

Ces derniers mots furent dits avec une affectation de modestie, qui parut un peu exagérée à don José.

— Hum! fit-il, voilà de beaux sentiments, jeune homme, de très-beaux sentiments, à coup sûr, et qui vous honorent, certainement, qui vous honorent beaucoup. Mais, permettez-moi de vous demander quel genre de services vous comptez rendre à votre pays, car enfin il ne suffit pas d'avoir en main de précieux instruments tels que vos talents et votre intelligence, il faut encore savoir quel usage on en fera. En un mot, à quelle carrière vous destinez-vous?

— Mais, dit Miguel, la route, ce me semble, est toute tracée devant moi, et la diplomatie...

— Oui, en effet, la diplomatie, interrompit don José; voilà le rêve de tous les jeunes gens : militaires ou diplomates, ils ne sortent pas de là! Mais, avant d'arriver à être ambassadeur ou même secrétaire d'ambassade, il faut passer par un long et ennuyeux surnumérariat. Le señor Francisco Perez, votre honoré père, est-il donc d'humeur à pourvoir, pendant plusieurs années, à vos besoins et à vous laisser faire le grand seigneur à Madrid, tandis qu'il jouera là-bas le rôle de votre intendant, trop heureux de travailler

pendant sa vieillesse pour assurer le bien-être à venir de son héritier présomptif, qui dédaignerait de s'occuper lui-même de semblables misères?

— Don José, répondit le bachelier qui, en dépit du respect apparent qu'il témoignait à son hôte, laissait percer quelque mauvaise humeur; je crains que vous ne soyez mal renseigné sur l'état de fortune de mes parents. Il y a plusieurs années que vous avez fait à mon père l'honneur de lui rendre visite, et encore n'êtes-vous resté que fort peu de temps chez lui. Mais, Dieu merci, je puis vivre à Madrid sans qu'il soit obligé, pour assurer mon avenir, de faire la besogne d'un intendant. L'administration de nos biens est confiée à des hommes intelligents et dévoués, en qui l'on peut avoir une confiance absolue. Si mon père ne vient pas lui-même vivre à Madrid, c'est parce qu'il préfère le séjour de la campagne, mais ce n'est en aucune façon parce que sa présence est nécessaire à l'exploitation de nos biens.

— Écoutez, jeune homme! fit don José avec une certaine gravité, je ne sais quelles raisons vous pouvez avoir d'espérer un brillant avenir à Madrid, je ne sais pas non plus si vous êtes de nature à suivre un bon conseil; mais je crois de mon devoir de vous dire que, si vous n'êtes pas ou proche parent ou ami intime d'un personnage haut placé dans la carrière que vous désirez suivre, le meilleur parti que vous ayez à prendre est de retourner au plus tôt auprès de votre père et de vous contenter d'une existence modeste. C'est chez nous un tort trop commun que de dédaigner, de considérer comme une occupation indigne d'un homme d'un certain rang la culture de la terre; et cependant ce serait pour le pays une source inépuisable de prospérité.

— Chacun doit obéir à sa vocation, dit froidement Perez; tous les hommes ne sont pas doués de la même manière.

Chacun des deux interlocuteurs était visiblement froissé. Don José, loin de paraître ajouter foi aux paroles de Miguel, semblait, au contraire, revenir sur la bonne opinion qu'il avait eue de lui auparavant. Perez, de son côté, sentait bien qu'il avait produit une mauvaise impression; mais, trop vaniteux pour reconnaître un tort, fût-ce vis-à-vis de lui-même, il accusait tout bas don José de malveillance et d'envie.

— Soit! dit l'oncle d'Amélie, plus railleur que jamais, arrangez-vous donc comme vous l'entendrez. Aussi bien vous êtes maître de vos actions. Si je me suis permis de vous donner un conseil, c'est en souvenir de la réception cordiale que j'ai reçue de votre père et de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée; mais vous êtes libre, jeune homme, entièrement libre. Puisse la fortune vous sourire! et puisque, dites-vous, votre intention est, non pas de chercher des protections, ainsi que j'avais la naïveté de croire que cela vous serait nécessaire, mais, au contraire, de protéger les bacheliers sortis comme vous de l'Université de Salamanque, je vais vous communiquer les noms de quelques-uns d'entre eux. Ceux que je vous citerai ont voulu, eux aussi, parvenir aux plus hautes dignités; mais, après avoir parcouru une route parsemée de privations, d'humiliations, de difficultés sans nombre, au lieu d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, ils ont descendu un à un les degrés de l'échelle sociale, et, une fois tombés au plus bas, y sont restés, végétant dans la misère la plus profonde et incapables de regagner même le point d'où ils étaient partis.

En disant ces mots, don José se leva et passa dans son cabinet pour y chercher la liste qu'il avait préparée.

— Quoique le titre de votre parent, señora, donne à don José tous les droits à mon respect, dit Miguel avec amertume, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il est peu encourageant pour les jeunes gens qui commencent leur carrière.

— Excusez-le, señor, dit Amélie de cette douce voix qui donnait à ses moindres paroles un charme tout particulier : mon oncle est bienveillant, et je suis sûre qu'il vous porte l'intérêt le plus sincère. S'il essaye de vous faire renoncer à une résolution que vous avez cru devoir prendre, s'il vous conseille de préférer une vie paisible à des luttes incessantes qui peuvent n'être pas couronnées d'un succès aussi complet que vous l'espérez, son intention du moins est bonne; il souhaite votre bonheur, et s'il se trompe, si le genre d'existence qu'il vous conseille d'adopter vous paraît insupportable, encore une fois ne lui en veuillez pas, car, loin de vous méconnaître, mon oncle rend justice à votre mérite; mais il trouve que nul, quels que soient ses talents, quelle que soit l'élévation de sa naissance, ne doit croire déroger en s'occupant de la culture de la terre, qu'il considère comme le plus sûr moyen d'enrichir le pays.

La mauvaise humeur du bachelier s'était peu à peu dissipée en écoutant la jeune fille; il comprenait qu'elle lui parlait sincèrement, et, en présence de cette franche simplicité, il avait presque honte des exagérations par lesquelles il s'était efforcé de donner bonne opinion de lui; en un mot, et pour nous servir d'une expression vulgaire, mais juste, « de jeter de la poudre aux yeux. »

— Et vous, señora, lui demanda-t-il, êtes-vous du même avis que votre oncle?

— Mon avis a peu d'importance, répondit Amélie; je ne suis guère en état de comprendre les jouissances que donne la gloire; je m'imaginais même (et vous aurez de mon intelligence une bien pauvre idée, car il paraît, d'après vos paroles de tout à l'heure, que je me trompais complétement), je m'imaginais que les services rendus par un diplomate à son pays ne pouvaient que rarement le conduire à la célébrité. Je trouve seulement que, lorsqu'on est assez heureux pour

avoir encore ses parents, lorsqu'on peut jouir du bonheur de vivre auprès de sa mère, de la voir, de l'entendre chaque jour, il faut un bien grand courage pour se résigner à vivre seul, entouré d'étrangers, d'indifférents, tandis qu'il existe un toit sous lequel on serait le bienvenu, sous lequel on apporterait la joie par sa présence. Oh! oui, il faut un grand courage, un courage que je ne comprends pas.

La voix de la jeune fille avait faibli; involontairement elle faisait un retour sur sa propre situation : pauvre enfant orphelin, sans autre famille qu'un oncle, souvent grondeur et sévère, on voyait qu'en effet elle ne pouvait comprendre un courage qui portait à se priver volontairement de la présence de sa mère... non, ce courage, elle n'aurait jamais pu l'imiter!...

Rien n'est contagieux comme l'émotion; Miguel vit soudain passer dans sa mémoire toutes les scènes de son enfance; il se rappela toute la tendresse, tout le dévouement de la bonne mère qui souffrait de son absence et que l'ingrat oubliait. En ce moment ses rêves ambitieux lui semblaient bien mesquins, comparés au bonheur filial. Et puis, malgré le désintéressement qu'il affichait, nous devons avouer que le désir d'être utile à son pays ne venait chez lui qu'après le désir d'être un homme d'importance; aussi les difficultés qu'on éprouve pour devenir célèbre dans la diplomatie, difficultés qu'il prévoyait fort bien, auxquelles il avait déjà songé, et qu'Amélie elle-même venait de lui rappeler, refroidissaient singulièrement son enthousiasme pour la carrière diplomatique.

La tête appuyée sur sa main, notre héros, tout absorbé par de tristes réflexions, aurait peut-être eu l'impolitesse de ne pas répondre à l'aimable nièce de son hôte, si ce dernier ne fût rentré au même moment, apportant la liste dont il avait parlé.

— Voici les noms de vos protégés, señor Perez! dit-il, du même ton railleur, car il ne pouvait soupçonner la nouvelle disposition d'esprit dans laquelle se trouvait Miguel : Primo, le señor Andréa, jeune homme d'un rare mérite, connaissant plusieurs langues étrangères aussi bien que l'espagnol, sa langue maternelle, qu'il parle et qu'il écrit on ne peut plus élégamment. Lui aussi voulait être diplomate; il obtint, par grâce singulière, la permission d'accompagner, en qualité de secrétaire, je ne sais quel grand personnage, attaché d'ambassade, à Paris, s'il vous plaît !... Là, malgré tout son talent, il paraît qu'il fit gaucherie sur gaucherie; il ne sut ni s'effacer à propos ni payer de sa personne lorsqu'il convenait à son noble protecteur de le mettre en évidence pour rester lui-même dans l'ombre, si bien qu'il finit par être congédié, et fut trop heureux de trouver le moyen de regagner son pays en acceptant une place de précepteur auprès d'un enfant de sept ans à qui l'on voulait faire apprendre l'espagnol.

— D'un enfant de sept ans! s'écria Miguel, mais autant aurait valu pour lui se mettre tout de suite bonne d'enfant! Un bachelier!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit tranquillement don José; et encore, ce poste, indigne de lui, il ne sut pas l'occuper à la satisfaction des parents, qui, à leur tour, le congédièrent en arrivant à Madrid, parce que, disaient-ils, Andréa ne traitait pas son jeune élève avec assez de douceur. Le bachelier-diplomate-précepteur essaya alors du commerce, où il ne réussit pas mieux; et maintenant la misère du malheureux est telle, qu'il ne dîne guère que tous les deux ou trois jours, quand un de ses rares amis a la charité de l'inviter. Le reste du temps il vit, Dieu sait comment, de débris dont votre valet de chambre, senor Perez, ne se contenterait certainement pas.

— Pauvre garçon ! fit Miguel, qui, au fond de l'âme, regrettait sincèrement de ne pouvoir venir en aide au malheureux Andréa.

— Je vois avec plaisir que sa situation vous touche. Passons à un autre : voici un Italien d'origine, dont la famille est établie en Espagne depuis près d'un siècle. Fortunio Speranzoni, bien mal nommé à coup sûr, car rien ne lui a réussi non plus. Celui-là ne cherchait pas à rendre de grands services à son pays, il rêvait la gloire, il voulait être artiste! Il dessinait passablement, il se crut peintre de mérite. Après avoir vu refuser tous les tableaux qu'il présentait au jury pour l'exposition, il essaya d'en appeler au public en cherchant à vendre ses œuvres; mais le public se montra d'une superbe indifférence, et personne n'acheta ses tableaux. Il voulut peindre des décors de théâtre; on lui dit qu'il avait trop de talent, que ses décors étaient trop *finis* et qu'ils manquaient de perspective. Enfin maintenant il travaille sous les ordres d'un peintre en bâtiments, encore celui-ci ne l'emploie-t-il que lorsqu'il a des travaux en retard, car il prétend que Fortunio est un gâte-métier, qui ne fait que de mauvaise besogne. En ce moment l'ouvrage ne donne pas, Fortunio meurt de faim, et si vous pouvez lui venir en aide, vous ferez une bonne action. Je recommanderai encore à votre générosité un certain Juan...

— Merci mille fois de votre complaisance, senor! dit Miguel en se levant précipitamment, je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui, il est fort tard, et j'ai à m'excuser auprès de la senora pour être resté si longtemps.

— Si longtemps! mais il n'est pas tard; je suis sûr que votre montre avance; quelle heure avez-vous? dit malicieusement don José, qui avait remarqué l'absence de la montre de Miguel.

— Quelle heure? je ne sais; tiens! j'ai oublié ma montre! balbutia le pauvre garçon; mais, si je ne me trompe, onze heures viennent de sonner. Recevez donc mes adieux, ainsi que mes remercîments pour votre gracieuse réception.

Après quelques compliments de part et d'autre



notre héros partit enfin. A peine se fut-il éloigné, que don José se mit à rire.

— Vantard! menteur! s'écria-t-il. Dans tout ce que nous a dit ce jeune homme, il n'y a pas un mot de vrai!



Saint-Jérôme-de-la-Paix, à Madrid.

— Pourtant, mon oncle..., commença Amélie.

— Il n'y a pas de « pourtant, » senora! reprit l'oncle, je sais ce que je dis, peut-être! Lisez cette lettre du senor Francisco Perez, et je suppose qu'a-

lors vous voudrez bien ajouter foi à mes paroles!

L'argument sans doute était sans réplique, car Amélie, après avoir lu la lettre, la lui rendit et lui souhaita le bonsoir, sans parler davantage du bachelier.

Cependant celui-ci, le lendemain et les jours suivants, fut en proie au doute et à l'indécision. Tout ce qu'il avait entendu chez don José, joint aux embarras d'une situation de plus en plus précaire, lui faisait paraître plus doux le souvenir de la maison paternelle. S'il n'eût été retenu par une vanité plus forte chez lui que tout autre sentiment, peut-être, renonçant à ses projets ambitieux, aurait-il pris le parti de retourner à la campagne. Oui, mais la vanité, cette robuste vanité qui résistait vaillamment à tant de cahots réitérés, lui conseillait de rester à Madrid. Paco, le barbier, qui cumulait avec une habileté sans pareille les fonctions de valet de chambre et son petit commerce, ne cessait de répéter à son maître qu'il était doué d'un génie extraordinaire, que l'heure de la réussite était proche, qu'il le sentait, et que ses pressentiments ne l'avaient jamais trompé.

— Oui, senor! s'écriait-il avec enthousiasme, c'est moi qui vous le dis, et je suis un homme d'expérience, vous êtes destiné à illustrer votre pays! Comment? je n'en sais rien encore; mais vous deviendrez célèbre, votre nom sera répété par les cent voix de la renommée, et avec votre nom celui de Paco, votre fidèle serviteur et barbier.

En attendant, Paco, malgré ses brillantes prédictions, ne trouvait aucun moyen pour tirer son maître d'embarras.

Un soir que, suivant sa coutume, Miguel Perez errait tristement dans les rues de Madrid, se demandant, pour la millième fois peut-être, s'il ne ferait pas mieux de se rendre au désir de ses parents avant d'en être réduit à la dernière extrémité, comme le pauvre diable qu'il avait si généreusement secouru au Mont-de-Piété, il entendit soudain résonner la cloche de l'Angélus.

Il l'entendait de même chaque soir; pourquoi ce jour-là cet appel à la prière produisit-il sur son âme plus d'impression qu'à l'ordinaire? Cela tenait peut-être à ce que la disposition de son esprit était plus triste encore que les jours précédents. Miguel était bon chrétien; mais combien de gens, qui se croient aussi très-bons chrétiens, oublient volontiers de remercier la Providence lorsque tout marche au gré de leurs désirs, tandis qu'ils éprouvent un redoublement de ferveur lorsqu'ils ont quelque grâce à lui demander?

Sans vouloir dire absolument que Miguel était sujet à l'ingratitude, nous pouvons assurer qu'il éprouvait, ce soir-là, un redoublement de ferveur. Aussi, comme il se trouvait justement auprès de la belle église de San Geronimo del Paso, il y entra pour prier.

En sortant de l'église, il passa lentement auprès de trois individus arrêtés à causer non loin de la porte principale, et ces mots, prononcés par un des interlocuteurs, attirèrent son attention :

— Je vous dis que la vraie puissance est là! je ne connais pas de plus sûr moyen pour arriver à la gloire et à la fortune!

Que l'on songe à la situation d'esprit de notre héros, à ses rêves passés, à sa détresse présente, et peut-être sera-t-on disposé à le juger moins sévèrement pour son indiscrétion, car le fait n'est que trop réel, il commit une belle et bonne indiscrétion (si tant est qu'une indiscrétion puisse être belle ou bonne); il ralentit encore le pas, prêtant une oreille attentive à la conversation des trois personnages. Il voulait à toute force connaître ce moyen d'arriver à la gloire et à la fortune, et sa curiosité fut satisfaite, comme on va le voir.

— Vous avez peut-être raison, répondit un second causeur; il est bien certain que l'écrivain connu, dont le talent est apprécié, dont les œuvres sont aimées du public, dispose d'une véritable puissance; mais pour un littérateur en renom, combien il en est qui restent toute leur vie dans l'obscurité, combien il en est qui, doués de quelque talent, ne peuvent réussir même à trouver l'occasion de soumettre leurs travaux au jugement des lecteurs, en un mot à faire imprimer leurs œuvres!

La discussion continua, mais le bachelier en avait entendu assez. Une lumière soudaine avait éclairé son esprit; sa vocation venait de lui être révélée. Il était certainement né pour être littérateur. On parlait de ceux qui ne parvenaient pas même à se faire connaître, mais lui, lui! pouvait-il avoir à craindre un échec? N'était-il pas sûr d'avance de la réussite? Il se rappelait l'enthousiasme avec lequel avaient été accueillis, à l'Université, quelques essais de composition littéraire communiqués à ses amis, et il se voyait déjà, dans un avenir très-prochain, entouré de libraires, d'éditeurs, de directeurs de journaux qui le suppliaient de leur accorder la préférence, de leur confier le soin de publier ses livres, ses poésies, ses nouvelles, ses articles politiques, car modestement notre héros prétendait exceller dans les genres les plus différents.

Tout occupé de ses nouvelles idées, rêvant avec bonheur au jour où don José et sa charmante nièce le complimenteraient sur ses succès littéraires, Miguel arriva chez lui où l'attendait son fidèle Paco; il le mit tout d'abord au courant de la révolution qui venait de s'opérer en lui, et de la vocation irrésistible, quoiqu'elle fût jusqu'à ce jour demeurée muette, qui l'entraînait vers la carrière des belles-lettres.

Si la joie du maître, en se découvrant cette vocation nouvelle, avait été grande, l'enthousiasme du valet ne connut pas de bornes lorsque Miguel lui dit qu'il comptait, pour se rendre célèbre tout d'abord, faire représenter au théâtre une pièce de sa composition.



— Eh! caramba! je vous l'avais toujours bien dit, senor, que vous étiez un homme de génie et que nous finirions par faire parler de nous dans le monde! A quand la première représentation?

— Un peu de patience! fit le bachelier, qui daigna sourire à l'empressement de Paco; je ne sais pas encore au juste ce que sera la pièce que je médite; sera-t-elle en prose ou en vers, sera-ce un drame ou une comédie? Dans quelques jours, j'irai m'entendre, à ce sujet, avec un directeur.

— A merveille! Mais, pardon si j'ose importuner Votre Excellence pour de pareilles misères, le restaurateur qui vous envoie chaque jour à dîner m'a chargé de vous prévenir qu'il ne peut vous faire crédit plus longtemps.

— Ah! il t'a chargé de me prévenir qu'il... Ah! vraiment... Il aurait bien pu attendre encore un peu! dit Miguel, sur qui cette communication sembla produire un effet désagréable. Allons! je vois qu'il faut aviser au moyen de satisfaire ce mal-appris! Demain, au lieu d'aller au théâtre comme j'en avais l'intention, je chercherai quelques-unes de mes compositions littéraires faites à Salamanque, et je les céderai à un éditeur. Demain soir tu payeras à ce misérable restaurateur la somme que je lui dois, et tu lui annonceras en même temps que je ne veux plus de ses services. Il apprendra ainsi ce qu'il en coûte de douter d'un homme tel que moi et de lui témoigner une méfiance injurieuse!

— Oui, oui! répéta Paco avec emphase : qu'il vienne, ce mal-appris, nous réclamer ce que nous lui devons, et il apprendra ce qu'il en coûte de douter de gens tels que nous!

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

JOURS DE DÉTRESSE

(Voir pages 86, 103, 152, 172, 487 et 507.)

IV

REFUS DE SECOURS

Naufrage du *Central America*. — Le *Petit-Eugène*. — Le canot de l'*Auguste* et le capitaine de la *Concordia*.

Le naufrage du *Central-America*, magnifique paquebot à vapeur américain, commandé par le capitaine Herndon, officier de grand mérite, est infiniment douloureux, car ce navire était muni de six bateaux de sauvetage pouvant porter chacun cinquante passagers, et d'un très-grand nombre de bouées; enfin, il était abondamment pourvu de ceintures de natation. Ses expéditeurs n'encouraient donc pas le reproche d'imprévoyance.

Le *Central-America*, chargé de 10 millions en or de la Californie et des malles de l'Océan Pacifique, était monté par 592 personnes, tant passagers que marins. Le 8 septembre 1857, il était parti de la Havane pour New-York; le 9, il fut assailli par un coup de vent de nord-ouest; le 11, à cent cinquante milles à l'ouest de l'île de la Providence et à quinze (cinq lieues) du cap Hatteras, dans la Caroline du Nord, une formidable voie d'eau se déclara. Les feux furent bientôt éteints, mais avec le concours actif des passagers, les pompes et les puisards triomphèrent d'abord du progrès de l'eau. La chaîne avait été formée, on travaillait avec ordre et vigueur; la machine put être remise en marche. Ce ne fut, hélas! que pour très-peu d'instants. La mer emporta ou brisa la plupart des embarcations. On ne cessait de faire des avaries.

L'équipage bien commandé, les passagers stimulés par le bon exemple, ne se découragèrent pas. L'eau gagnait malgré tous leurs efforts; mais on avait tout espoir d'être secourus.

En effet, le samedi 12, les signaux de détresse furent aperçus par le brig *Marine* de Boston. Les deux bâtiments communiquèrent. L'on devait croire assuré le salut de tous les gens du paquebot. Les trois dernières embarcations épargnées par la tempête furent donc mises à flot. On y embarqua les femmes et les enfants. Le brig les recueillit. Mais, quoique le mauvais temps se fût presque apaisé, les canots ne revinrent pas. Les misérables qui en formaient les équipages les laissèrent à la mer. Enfin le *Marine* s'éloigna abandonnant sans pitié les malheureux naufragés du *Central-America*.

La même infamie devait se renouveler quelques heures plus tard. A nuit tombante, un autre navire, dont le nom est demeuré inconnu, répondit aux signaux de détresse du paquebot et s'en approcha. Le capitaine Herndon expose sa cruelle situation : son navire va couler, ses canots l'ont lâchement abandonné; il implore l'envoi d'une embarcation. Le capitaine du navire inconnu répond par une promesse formelle,— promesse dérisoire mille fois plus coupable qu'un refus, — car, réflexions faites, il évente ses voiles et reprend sa route.

A mille lieues en plaine mer, cette odieuse conduite s'expliquerait, à la rigueur, par la crainte de la famine; mais, à cinq lieues des côtes, laisser périr plus de 400 personnes pour éviter un changement de destination, un retard dans ses affaires commerciales, c'est le comble de l'égoïsme criminel. L'on aperçoit ici une lacune dans le Code maritime international. Au nom du droit des gens, l'inhumanité des deux capitaines qui, à quelques heures de distance, abandonnèrent les naufragés du *Central-America*, mérite les plus redoutables châtiments.

L'on a écrit, comme pour atténuer la faute du capitaine du *Marine*, que son bâtiment était trop petit pour recueillir les nombreux naufragés du *Central-*

America. Cette excuse est inadmissible. Pour une traversée de quelques heures, le brig, si petit qu'il fût, pouvait assurément recevoir cinq à six cents personnes. Eût-il fallu sacrifier une partie de sa cargaison, un homme de cœur n'aurait pas hésité. Enfin, un capitaine digne de commander n'eût pas toléré la désertion des matelots qui abandonnèrent les trois embarcations, et les eût énergiquement forcés à remplir leur devoir.

Dans des circonstances analogues, lors du célèbre incendie du *Kent*, le loyal capitaine Cook, du brig la *Cambria*, sut, avec une inébranlable fermeté, empêcher de semblables défections. Et son fort petit navire, quoique vingt fois plus éloigné de terre que le *Marine* de Boston, sauva, malgré la tempête, plus de six cents naufragés.

M. Child, l'un des passagers du *Central-America*, dit dans sa relation du naufrage :

« A sept heures, nous vîmes avec effroi qu'il n'y avait « plus possibilité de demeurer à flot, et que nous n'at« tendrions pas le lendemain matin pour sombrer. Au « même moment, un coup de mer des plus violents s'a« battit sur le navire et emporta une partie de l'avant. « Tout espoir était perdu.

« Chacun de nous assujettit sa ceinture de sauvetage; « nous lançâmes des fusées; bientôt un nouveau coup « de mer survint, et le navire s'enfonça. Je vis en ce « moment 400 hommes précipités dans l'Océan... La « tempête était apaisée.

« Chacun de nous se rapprochait de ses amis; nous « nous donnions mutuellement la main. Pendant trois « heures, je ne crois pas que personne ait péri, mais « après ce temps, l'un après l'autre passait de ce monde « à l'éternité.

« J'étais plein de confiance dans la Providence ; j'es« pérais que l'un des deux bâtiments qui nous avaient « parlé mettrait des embarcations à la mer. Je fis donc « des efforts inimaginables pour me soutenir; néan« moins, à une heure du matin environ, ne voyant plus « personne autour de moi, je commençai à perdre « courage. Une heure après, j'aperçus un bâtiment à « un mille de distance, et je nageai vers lui avec ar« deur. Il me recueillit; il avait déjà trois de mes « compagnons à son bord; le lendemain, à neuf heu« res du matin, nous étions quarante-neuf sau« vés. »

Ce navire était l'*Ellen*, trois-mâts-barque norwégien, dont le capitaine, nommé Johnson, fut amené sur le lieu du sinistre par un singulier incident :

« Dans la soirée du 12 septembre, dit-il en son rap« port, j'étais sur la dunette avec l'homme placé à la « roue du gouvernail, lorsque tout à coup un oiseau « vint frôler mon épaule droite. Après avoir volé tout « autour du navire, il revint tourner au-dessus de ma « tête et s'approcha tellement que je pus m'en empa« rer. Jamais je n'avais vu semblable oiseau. Ses plu« mes étaient d'un gris de fer foncé; son corps avait « environ un pied et demi de longueur; son envergure « pouvait être de trois pieds et demi. Son bec, long de « huit pouces, était garni de petites dents semblables à « celles d'une scie à main. Au moment où je le pris, il « me donna un grand coup de bec, et frappa aussi « deux matelots qui m'aidaient à lui lier les pattes.

« La barque courait alors un peu au nord-est. Je ne « pus m'empêcher de voir dans cette apparition une « espèce de présage. Je mis en conséquence le cap « droit à l'est. Sans l'oiseau, je n'eusse certainement « pas changé ma route et recueilli sur les flots tant de « passagers du *Central-America*. »

On voit, dans le récit précédent, combien furent efficaces les appareils d'insubmersion dont le paquebot était pourvu. Tous ceux des passagers qui échappèrent au désastre doivent à leurs ceintures et aux bouées qui les soutinrent, d'avoir flotté assez longtemps pour être recueillis. Ils s'aident les uns les autres, ils forment la chaîne, et durant trois heures entières ils résistent tous. Enfin, les plus faibles succombent, et la chaîne se trouvant ainsi rompue, 442, parmi lesquels le capitaine Herndon, périssent successivement. Mais un certain nombre résiste.

L'*Ellen*, et ensuite deux autres navires, le *Saxony* et la *Mary*, les arrachent à la mort. Trois hommes, le second mécanicien Tice, le chauffeur Grant et un mulâtre passager nommé Dawson, furent sauvés par ce dernier navire et transbordés sur la barque brêmoise la *Laura*, qui les ramena à New-York. Tice avait lutté 72 heures, Grant et Dawson durant cinq jours, accrochés à de simples planches, avant de rencontrer une des embarcations abandonnées, où, réunis et s'encourageant entre eux, ils avaient encore passé trois jours dans la plus horrible disette.

Le moindre flotteur peut donc rendre le sauvetage possible. Par conséquent on ne saurait assez louer les mesures de précaution prises par les armateurs du *Central-America*.

Utiles en toutes circonstances, elles auraient évidemment dû suffire dans le cas particulier de son naufrage, car il était infiniment peu vraisemblable de rencontrer coup sur coup, à l'heure de la détresse, deux capitaines indignes, sans la félonie desquels, même à défaut d'embarcations, tout le personnel eût été facilement sauvé.

L'abandon de l'homme en danger par ceux qui peuvent le secourir inspire une juste horreur; l'abandon de marins par des marins est plus horrible encore. Sur mer surtout, le dévouement est de tradition. Plus que tous les autres hommes, les marins sont prêts à exposer leur vie pour le salut de leurs semblables. Le refus de secours de la part de marins est une ingratitude fratricide. Nous nous associons donc, sans réserve à l'indignation du rédacteur du *Journal de la Marine*,

qui, dans son numéro d'octobre 1833, s'exprimait ainsi :

« Voici des actes qu'il faut signaler et flétrir.

« Le capitaine Favrousse, commandant le navire *Petit-Eugène*, parti de la Guadeloupe le 27 juillet, eut la plus heureuse traversée jusqu'au 4 septembre. Mais ce jour, après avoir doublé Barfleur, il fut assailli par un coup de vent de nord-est, qui le força, en dépit de ses efforts pour hâler le large, à mouiller avec ses trois ancres à trois lieues de Bernières. Il resta dans cette position jusqu'au 7 septembre. Deux de ses amarres s'étant rompues sous l'effort d'un grain furieux, il appareilla en livrant au vent des voiles que la tempête enlevait à mesure qu'on les déferlait ; néanmoins le *Petit-Eugène* est parvenu à entrer au Havre le jour suivant. Plusieurs bateaux de pêche avaient passé près de lui pendant qu'il était en danger, sans daigner seulement répondre à ses signaux de détresse.

« Il y a dans la conduite des patrons de ces embarcations, plus qu'une mauvaise action, c'est presque une complicité criminelle; et de la part de marins qui ont si souvent besoin de recourir à l'humanité des autres marins, c'est aussi, on pourrait le dire, un très-mauvais calcul. »

Le capitaine Guéroult, du navire français *l'Auguste*, se rendant de Saint-Pétersbourg au Havre, est forcé de relâcher à Elseneur pour y réparer ses avaries. Le 29 août 1833, à huit heures du soir, il part de terre dans son canot pour retourner à son bord. La nuit était obscure, la mer mauvaise ; vers onze heures, le canot monté par quatre hommes, était sur le point de couler bas. On accoste le bâtiment hollandais *de Gesusters*, pour y réclamer assistance; l'équipage, en l'absence du capitaine, repousse durement le canot français. Le capitaine d'une autre galiote hollandaise auquel on s'adressa ensuite, fut également impitoyable. Enfin, le canot aborde avec des peines infinies un troisième bâtiment, hollandais aussi, *la Concordia*, capitaine Kwakenbrug. Ici, par bonheur, l'accueil est tout différent. Le capitaine Guéroult et ses quatre hommes reçoivent à bord la plus cordiale hospitalité. On prend soin de leur canot, on fait sécher leurs vêtements, on leur sert à manger, on leur fournit les moyens de prendre du repos. Enfin, le lendemain, lorsque les gens de *l'Auguste* quittèrent *la Concordia*, le capitaine Kwakenbrug refusa d'être indemnisé de ses dépenses, disant qu'il était assez dédommagé par le plaisir d'avoir rendu service à des gens de mer, qu'il s'était quelquefois trouvé dans la même position, et qu'il conservait une vive reconnaissance de la généreuse humanité des marins français à son égard.

Après avoir déversé le blâme, on aime à transcrire ces loyales paroles. La conduite du capitaine de *la Concordia* est tout simplement d'accord avec l'intérêt bien entendu des navigateurs, dont les dangers de la mer ne devraient cesser d'accroître la fraternelle solidarité.

Pourquoi faut-il, malgré cela, s'affliger de la tendance contraire?

En présence des abandons de plus en plus fréquents qui suivent les abordages ou collisions de navires, en présence de la cruauté des misérables qui s'esquivent pour échapper à toute réclamation de dommages, il faut donc répéter que dans la législation de la mer, il manque, contre les cas de mauvaise volonté flagrante, une pénalité capable de terrifier *les abandonneurs* et *les naufrageurs*.

Les progrès même de la navigation exigent une police plus sévère. Plût au ciel que les nations maritimes cessant de se ruiner à fabriquer d'affreux outils de guerre, pussent appliquer exclusivement leurs marines à protéger de concert les navigateurs pacifiques contre les naufrages et contre les crimes, contre les dangers naturels et contre les dangers *civils* qui,—de nos jours, —sont perpétrés par Sa très-impitoyable Seigneurie l'Égoïsme mercantile!

G. DE LA LANDELLE.

— La suite prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427 434, 437, 467, 484, 510, 523 et 530.)

—

XXV

Marc et Léonie étaient, comme on l'a déjà vu, les deux enfants de la veuve qui s'étaient mis en route après Jeanne et Charlot, après Antoine et Céline, après Suzanne et Marcel.

Léonie, la jeune voyageuse que nous allons suivre maintenant avec son frère dans leur itinéraire, était une petite fille fort douce, dont le caractère n'avait rien de bien saillant.

Presque aussi grande que Marc, qui était pourtant son aîné de beaucoup, cette croissance prématurée l'avait un peu fatiguée au physique et au moral. Aussi sa mère, avant d'être malade, avait-elle soin de lui distribuer une nourriture sensiblement plus copieuse et plus fréquente qu'à ses autres enfants, afin qu'elle pût supporter sans dommages cette crise d'une croissance hâtive.

Quant à Marc, il était d'une taille moyenne pour son âge et d'une figure habituellement pensive et réfléchie.

Le côté marquant de son caractère était une aptitude très-prononcée pour l'arithmétique et les mathématiques. Il calculait sans cesse mentalement. Dans ses promenades, alors que d'autres ne songent qu'à

jouer, il comptait combien d'hommes il rencontrait, combien de femmes, d'enfants, de chevaux, de bœufs, de moutons, d'ânes. Poussé vers les sciences exactes, sans devenir peut-être de la force du grand Pascal, il serait certainement arrivé à être un statisticien éminent. Dans son humble sphère, ses capacités natives trouvaient cependant moyen de s'exercer; et déjà, quand il s'agissait d'établir un compte ou de vérifier une addition, sa mère s'adressait toujours à lui.

Par des causes différentes, Marc et Léonie étaient donc d'un tempérament tranquille, docile et un peu timide.

Cela n'empêchait pas leurs cœurs d'être excellents, et, lorsqu'il quittèrent Saviator, ils n'eurent qu'un regret, celui de ne pouvoir embrasser leur mère.

— J'ai peut-être tort de t'avoir amenée! dit Marc à sa sœur. Tu as besoin de ménagements. D'ordinaire, tu dors neuf heures. Otez neuf de neuf, reste zéro.

— Ne t'occupe pas de moi, répondit Léonie. Je suis faible, c'est vrai, mais mes prières n'en auront pas moins de force au pied des autels.

— Et elles seront plus méritoires, ajouta Marc avec sa rectitude d'esprit accoutumée, car tu auras eu plus de difficultés à accomplir ton pèlerinage.

Bientôt Léonie, malgré elle, ralentit le pas.

— Tu es lasse? dit Marc. Veux-tu t'asseoir un peu? Une voiture passera peut-être. Je demanderai à y monter, si ce n'est pas un service public où les tarifs sont réglés. Ne connaissant pas les gens, nous ne les prierons pas de nous recevoir par obligeance. Nous leur offrirons une légère rétribution, selon la distance parcourue; et, comme ce sera pour eux un bénéfice sur lequel ils ne comptent pas, ils accepteront probablement.

— Non, non, mon frère. Ce que tu me disais tout à l'heure suffirait pour m'engager à aller à pied.

Et effectivement, lorsque peu d'instants après passa une voiture, se dirigeant comme eux vers Chamoussy et Liesse, Léonie ne voulut pas que son frère y demandât place pour eux.

Elle chercha au contraire à distraire Marc de cette idée et lui dit:

— On voit bien que tu ne songes qu'à notre mère, tu n'as encore rien compté de tout ce que nous apercevons.

Et c'était vrai; Marc n'avait compté ni les becs de gaz de Vaux, ni les maisons, ni les voitures, ni les personnes, ni les nuages du ciel, ni les étoiles les plus apparentes.

Marc, depuis quelque temps, ne comptait plus que les jours écoulés sans voir sa mère.

Le frère et la sœur avaient fait à peu près la moitié du chemin, lorsqu'un grand cabriolet suranné mais pourtant confortable apparut à leurs yeux.

Un vigoureux cheval percheron y était attelé, et un homme d'une quarantaine d'années, d'une tenue élégante et sévère, se tenait à l'intérieur, seul.

Quand il vit de loin les deux enfants, il fit claquer son fouet afin d'accélérer le trot paisible de son cheval.

Puis, arrivé près d'eux :

— Est-ce vous, dit-il d'une voix fortement accentuée, qui venez cherchez le docteur Pélorget? Pressons-nous, Montez dans ma voiture, car j'ai plusieurs malades qui me réclament. Le docteur Pélorget, c'est moi.

Il sauta lestement à terre et embrassa les deux enfants en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

— Ce n'est pas toi qui est malade, hein, mon gaillard! continua-t-il. Bon pied, bon œil! comment t'appelles-tu? Quant à cette petite.... Ah! ah! un peu pâlotte! Tu devrais être couchée à l'heure qu'il est, petite. C'est bon pour nous autres médecins, d'être toujours sur pied. Parle-moi un peu, mon enfant. Dis-moi n'importe quoi, comme si tu étais avec des camarades. Tu n'oses pas! Nous ferons connaissance en voiture. Montez vite. Est-ce pour le papa... pour la maman?

— Monsieur, repondit Marc, nous n'allons pas vous chercher.

Le docteur recula d'un pas.

— C'est surprenant, reprit-il. Mon domestique m'a appris qu'il était venu cinq personnes, du côté de..... Je me suis mis en route à tout hasard. Vous ne faites pas erreur? Le docteur Péloget, c'est moi. Que pourriez-vous faire au milieu de la nuit sur les grandes routes, sinon venir chercher un médecin?

Léonie, comme tous les autres enfants de la veuve, avait une certaine fierté. Elle crut voir dans ces dernières paroles un reproche, et ne voulut pas être confondue avec les vagabonds sans feu ni lieu.

— Nous sommes de Staviator, entre Laon et Ardon, dit-elle; nous allons à Liesse prier pour notre mère qui est malade.

Le docteur, cette fois, recula de trois pas.

Puis il revint vers Léonie, la saisit sous les bras, l'enleva et la déposa dans un coin du cabriolet.

Il s'approcha ensuite de Marc et lui fit subir la même opération avec la plus admirable promptitude.

Marc, cependant, ne résista pas et ne fit aucune objection.

Par un calcul de probabilités assez fondé, il supposa que le docteur, s'il allait du côté de Liesse, avait l'intention de les y conduire.

Aussi fit-il signe à sa sœur, un peu étonnée et inquiète, de se rassurer et de garder le silence.

En ce moment, un paysan passa.

— Eh! Stanislas! lui cria le médecin qui le reconnut; viens-tu me chercher? Je ne sais où donner de la tête, mais j'irai tout de même. Tu sais que je te suis tout dévoué, mon garçon. Comment va ta emme?

— Bien des mercis, monsieur le docteur, répondit le paysan; tout notre petit monde se porte assez bien. Je

me rends à Marchais, où le régisseur du prince de Monaco m'a fait demander; il doit m'attendre jusqu'à minuit pour avoir à parler au prince demain matin, et je n'ai que le temps. Bien des bonsoirs, monsieur le docteur! Sans vous offenser, nous faisons, dans ce moment-ci, plus gagner le boulanger que le médecin.

— Bonne coutume, mon garçon! mais on ne sait ni qui vit ni qui meurt, et, à l'occasion, je suis tout à ton service.

Le docteur Pélorget rendit la main à son cheval, qui partit au grand trot du côté de Laon.

— Mais, monsieur, dit vivement Marc, nous n'allons pas par là, nous allons à Liesse.

— Oui, appuya Léonie, nous allons à Liesse.

— Oh! murmura le docteur entre ses dents, je rédigerai un article pour le *Journal de l'Aisne*, et je le ferai reproduire dans les feuilles parisiennes les plus autorisées...

Puis il ajouta tout haut d'un ton de bonhomie :

— Certainement, mes bons amis, je ne vous blâme pas; votre intention est louable. Mais si, par exemple, un de vous tombait accidentellement dans une rivière, l'autre irait-il à Liesse implorer du secours? Répondez à cela. Un enfant de quatre ans comprendrait mon raisonnement.

— Si ma sœur tombait dans une rivière, répliqua Marc, je la sauverais d'abord et je remercierais Dieu ensuite. Mais, continua-t-il en s'enhardissant, votre comparaison n'est pas très-exacte; nous pouvons sans remords quitter pour quelques heures notre mère, quoiqu'elle soit en péril, car son salut ne dépend pas de nous, il dépend de Dieu...

— Et des médecins! s'écria le docteur.

— Mais elle en a un!

— Qui?

— Un médecin célèbre, un prince de la science.

Le docteur Pélorget allait riposter, et vertement, lorsque sa voiture croisa un groupe de cinq ou six hommes qui s'avançaient.

— Eh! braves gens, cria-t-il, est-ce vous qui avez besoin du docteur Pélorget? Le docteur Pélorget, c'est moi. Mon domestique m'a expliqué...

Mais ces hommes, qui étaient des conscrits revenant du conseil de révision, entonnèrent un chœur patriotique et continuèrent leur chemin sans répondre.

— Manants! murmura le docteur. C'est égal, à présent ils connaissent mon nom.

La voiture roulait toujours.

Bientôt Léonie se pencha vivement sur le tablier du cabriolet.

Elle venait d'apercevoir deux enfants, et elle avait cru reconnaître un de ses frères et une de ses sœurs. Et en effet, c'étaient Christine et Bastien qui s'en allaient à Liesse et auxquels il n'était encore rien survenu d'extraordinaire.

Ils se garèrent de la voiture, et, ne se trouvant plus sous le double rayon lumineux des lanternes, ils s'effacèrent promptement dans l'obscurité de la nuit. Léonie ne put, par conséquent, être bien certaine de leur présence; son cœur, toutefois, palpita fortement, et elle résuma ses impressions par ce cri :

— Je veux m'en aller! je veux m'en aller!

Le docteur fouetta son cheval.

— Ces enfants sont légèrement insensés, pensa-t-il.

Et, d'un ton d'autorité bienveillante mais résolue, il leur signifia que l'humanité lui commandait de se rendre avec eux auprès de leur mère.

— Elle a un médecin, c'est possible, ajouta-t-il mais, dans tous les cas, deux avis valent mieux qu'un.

— Peut-être a-t-il raison! pensa Marc dominé malgré lui.

Revenant à une autre idée, le docteur colla son oreille entre les deux épaules de Léonie, afin de l'ausculter, car sa poitrine lui avait paru délicate.

Mais il ne remarqua rien de grave.

Puis il tâta le pouls à Marc, qui, lui, se portait comme un charme.

Cela n'empêchait pas l'infatigable praticien de demander aux passants s'ils n'allaient point chercher le docteur Pélorget, et de leur certifier qu'il leur était tout dévoué.

Enfin tant de zèle fut récompensé. Le docteur s'étant nommé à un homme, celui-ci lui apprit qu'un de ses enfants souffrait de coliques peu violentes mais réitérées.

— Montez dans ma voiture, dit avec empressement le docteur.

Mais l'homme refusa par déférence et le conduisit en s'engageant dans un chemin de traverse. C'était à quelques pas qu'était située sa demeure.

Le docteur y entra, après avoir recommandé à Marc et à Léonie de l'attendre.

— Ce sont deux braves enfants qui sont venus me chercher de bien loin, dit-il à son nouveau client. Mais un médecin se doit à ses malades, n'est-ce pas? J'en serai quitte pour ne pas fermer l'œil de la nuit.

Dès qu'elle fut seule avec son frère, Léonie ne tergiversa point.

— Allons-nous-en! dit-elle.

Vainement le docteur l'avait auscultée; elle avait résisté à l'espèce de fascination qu'il avait produite sur Marc et qu'il produisait généralement sur tous ses malades.

Marc pesa le pour et le contre.

— Deux avis valent mieux qu'un, oui, sans doute, se dit-il, et si j'étais sûr que celui du docteur Pélorget soit utile à ma mère, je l'amènerais à la maison, e remettrais notre voyage à demain. Mais deux avis peuvent se contredire et nuire. Il y a près de ma mère des personnes plus aptes que moi à juger ces questions-là...

Sa sœur le tirait par le bras et l'entraînait.

— Allons-nous-en! dit-il en prenant son parti. Nous



n'allions pas chercher ce docteur, il ne trouvera pas étonnant que nous l'ayons quitté sans lui dire adieu.

Ils s'éloignèrent en courant; puis, à une certaine distance, ils marchèrent d'un pas ordinaire, après s'être promis de se cacher s'ils étaient poursuivis par le docteur.

— Il nous a tout de même bien retardés, dit Marc avec un soupir. Cent soixante-douze arbres!

— Tu les as comptés?

— Oui. Je ne savais que dire ni que faire dans ce cabriolet; je m'ennuyais. Pour me distraire, j'ai compté les arbres qui bordent le chemin de distance en distance.

Cette aventure eut un bon côté : elle les rendit d'une prudence extrême.

Ils entendirent le violon d'Arsène, ils virent les lueurs de l'incendie où le capitaine Géranion avait été si impatiemment attendu, ils firent enfin toutes les rencontres agréables ou fâcheuses auxquelles on est exposé quand on ne voyage pas en chemin de fer, et même, là encore, on n'évite pas toujours les accidents comiques ou terribles, mais ils ne s'arrêtèrent nulle part, ils usèrent de précautions incessantes pour n'être vus ni abordés par personne, et, à l'aube du jour, ils découvrirent, dans un lointain faiblement éclairé, l'église de Liesse.

— Nous y sommes! dit Léonie en tombant à genoux.

Alors, la veuve Françoise Thévenard, la tendre et généreuse mère enchaînée par la fièvre sur son lit de douleurs, dut sentir dans son âme une brise rafraîchissante et embaumée.

Et Dieu, du haut de son trône de miséricorde, dut sourire à ces deux enfants qui, plus heureux que leurs frères et sœurs, étaient parvenus sans encombre au terme de leur pèlerinage. HIPPOLYTE AUDEVAL.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

On se souvient qu'il y a quelques mois nous parlâmes d'une expédition en partance de Nantes pour la rade de Vigo. Il s'agissait du sauvetage des galions coulés dans cette baie il y a plus de cent cinquante ans. L'affaire était sérieuse et nous l'avons donnée comme telle; en voici aujourd'hui les résultats :

Onze des galions recherchés ont déjà été retrouvés dans le port de Vigo, à une profondeur qui, avec les moyens mis actuellement, par la science, à la disposition des sauveteurs, les rend facilement abordables. Sur ces onze galions, le seul qui ait été déblayé jusqu'à ce jour, c'est l'*Admirante*, vrai nid d'or sous-marin, oublié par les siècles; il paraît contenir, *comme lest*, une quantité considérable de lourdes plaques de bel argent, ce qui confirme les espérances que faisait concevoir l'entreprise.

Le gouvernement espagnol, en concédant le droit exclusif de faire, dans un délai déterminé, les recherches, a eu soin de se réserver une forte prime sur le produit brut de l'opération qui, dans le principe, se présentait incontestablement sous un aspect des plus aléatoires.

Les espérances de la Société reposaient sur les données historiques qui établissaient qu'en 1702, pendant la guerre de la Succession, un certain nombre de galions, chargés de matières précieuses estimées à 600 millions, étaient arrivés d'Amérique dans le port de Vigo, où ils avaient dû être coulés pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains des Anglais qui les poursuivaient; les données se confirmaient des traditions locales qui constataient l'impuissance des tentatives opérées jusqu'à ce jour, à diverses époques, par les Espagnols pour reconquérir ce trésor immergé mais traditions locales et données historiques pouvaient n'être que chimères, et la Société française, qui se chargeait à grands frais et à ses risques et périls d'un pareil sauvetage, pouvait fort bien ne pas rentrer dans ses avances.

Tout annonce aujourd'hui que la Société et le gouvernement n'auront qu'à se féliciter de cet acte de hardiesse industrielle.

Les explorations vont prendre un grand développement; le matériel et le personnel des plongeurs vont être considérablement augmentés : songez donc, une flotte à déblayer, à décharger, et cela dans un délai fixé.

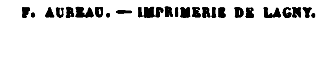
Nous faisons des vœux pour que cette entreprise soit conduite à bonne fin.

Au reste, les intéressés, dit-on, ne tarderont pas à être parfaitement renseignés sur la situation; on annonce sous peu une assemblée générale où il leur sera communiqué, avec les résultats déjà obtenus, les espérances que le succès déjà réalisé ne peut que fortifier. On ajoute même que quelques lingots sont déjà arrivés à Paris. MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Ce, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.


Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





La mort du Poussin, d'après Granet

NICOLAS POUSSIN

La Normandie n'aurait-elle produit que ces deux grands hommes, Poussin et Corneille, qu'elle pourrait être justement fière? Le célèbre poëte et l'illustre peintre étaient contemporains, et leur gloire, au milieu des gloires du XVIIe siècle, brille du plus vif éclat. Un des panégyristes du Poussin caractérise ainsi son genre et son talent : « Le Poussin est plein du sentiment exquis du vrai, du beau simple et naturel et de la vertu. Chacune de ses idées est profonde et paraît être le résultat des longues réflexions qu'il a faites avant de les fixer sur la toile. Presque toutes ses figures ont le caractère du grand, du noble, du sévère et du majestueux, suivant le sujet qu'il traite. Sa couleur est assortie à la sévérité de son style; tous ses airs de tête sont graves ou héroïques; le jugement, la sagesse, ne lui ont jamais manqué. On ne trouve dans ses ouvrages aucun de ces anachronismes si fréquents chez les autres grands peintres, qui en couvraient leurs tableaux pour plaire à des prélats ou à des moines. Lorsqu'on examine attentivement les œuvres du Poussin, on les croirait sorties des pinceaux d'un ancien peintre grec : il n'y a presque rien de moderne dans ses compositions; c'est un ancien, né au XVIIe siècle de notre ère. Il subjugue l'esprit par la force de son génie; il parle plus à l'âme qu'à l'imagination. Son style serré, concis, fait longtemps penser. Aux yeux des philosophes, le Poussin est le peintre par excellence; il est pour eux le Tacite de la peinture. »

Lamennais, dans son *Esquisse d'une philosophie*, exprime ainsi son admiration pour un de nos plus grands artistes : « Admirable de dessin, d'expressions, de composition, coloriste sage, doué du sentiment de la nature et de celui de l'humanité; supérieur, en un mot, dans toutes les parties de l'art, il ne lui manqua que ce qui manquait à son siècle : cette vive aspiration à un monde invisible, cette sorte de vie interne, étrangère aux sens, qui correspond à l'élément mystique chrétien. »

Poussin naquit aux Andelys en 1594. Sa famille était pauvre et ses premières études se passèrent au milieu des épreuves de la privation. Que de génies sont dus à la pauvreté! Les âmes richement douées y trouvent le secret de leur développement; condamnées au travail, elles s'y livrent tout entières; et telle qui se serait endormie dans la paresse et l'inaction, fille de la richesse, s'éveille sous le souffle de l'adversité! Poussin, malgré ces difficultés, révéla de bonne heure ses dispositions pour le dessin. Un peintre d'Amiens devina un génie naissant dans ces figures tracées par la main de l'enfant sur ses livres de classe. A dix-huit ans, Poussin quittait maître Varin, partait

pour la capitale; et, grâce à l'accueil bienveillant d'un jeune gentilhomme poitevin, complétait ses premières études. Quelques gravures d'après Raphaël et Jules Romain furent, dit un de ses biographes, la source où il puisa le lait de la peinture et la vie de l'expression. Mais l'ambition du jeune homme ne trouvait pas là de quoi se satisfaire. Rome et l'Italie se dressaient devant lui avec leurs incomparables richesses artistiques de tout genre. Deux fois il tenta vainement le voyage, deux fois il s'arrêta en route, peignant, pour vivre, quelques toiles qui allaient orner des salles de châteaux ou des églises. Ainsi, en 1623, il faisait une suite de tableaux pour la solennité de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier dans la ville de Lyon. Un connaisseur fut frappé des brillantes qualités du jeune peintre; et, l'année suivante, il faisait bon accueil à Nicolas, quand il arriva à Rome. La fortune cependant le traita encore en marâtre, et Poussin dut demander à son pinceau son pain quotidien.

Les études spéciales de Poussin eurent principalement pour objet le caractère moral et les affections de l'âme les plus propres à l'exprimer et à le développer. On dit que, dédaignant la voie battue, il ne s'astreignait pas à copier; mais, modelant lui-même de petites statues, les revêtant de costumes, il les disposait à son idée, étudiant, en quelque sorte sur la nature, les effets de la lumière. Cependant, parmi les grands peintres italiens, il avait fait son choix, et le Dominiquin était son maître de prédilection.

Bientôt l'attention se dirigea vers le nouveau venu. Le cardinal Barberini, neveu d'Urbain VIII, se fit son protecteur. De cette époque datent les grandes productions du Poussin : la *Mort de Germanicus*, la *Prise de Jérusalem*, le *Martyre de saint Érasme*. Sa réputation grandissait : Naples, l'Espagne, les riches seigneurs d'Italie, voulaient posséder de ses toiles. En France son nom arrivait insensiblement jusqu'aux oreilles du roi : différentes tentatives furent faites pour le rappeler dans sa patrie; mais, moins ami des honneurs que du repos, jouissant des douceurs d'une vie paisible, Poussin ne pouvait se résigner à abandonner ses amis de Rome. Enfin une lettre du roi mit un terme à ses hésitations; et, en 1640, il venait habiter les Tuileries. Richelieu, le ministre de Louis XIII, l'accueillit avec la plus grande faveur et les témoignages les moins équivoques d'amitié; le roi s'entretint longtemps avec lui et le nomma son premier peintre ordinaire. C'était déchaîner la jalousie et l'envie. L'admiration du public, en présence des tableaux qu'il composa à Paris, en particulier celui de la *Résurrection d'un mort par saint François Xavier*, ne parvint pas à les désarmer. Aussi, après deux ans de séjour en France, il repartait pour Rome, laissant, comme souvenir de son passage dans sa patrie, une *Cène* dans l'église de Saint-Germain-en-Laye, les dessins des *Travaux d'Hercule* pour le Louvre, la *Vérité enlevée par le Temps et soustraite aux atteintes de l'Envie*.

De retour dans la capitale du monde chrétien, Poussin reprit sa vie calme et heureuse d'autrefois. « Levé chaque jour de grand matin, il se promenait quelques heures; ou bien il jouissait, devant sa maison, de l'aspect de Rome et de ses collines; ensuite il se mettait à peindre, sans interruption, jusqu'à midi; l'après-dînée, il travaillait encore une ou deux heures; et, le soir, il se rendait à ses promenades accoutumées, où des artistes, des étrangers, des personnages de tout rang, l'écoutaient parler sur son art, sur la philosophie, sur l'histoire. » Ce fut pendant ces dernières années qu'il composa le célèbre tableau du *Déluge*. Bientôt il ressentit les atteintes du mal qui devait l'emporter une inflammation d'entrailles, suite d'une maladie nerveuse, le conduisit aux portes du tombeau. Il mourut en chrétien le 19 novembre 1665. Ses obsèques furent honorées d'un concours extraordinaire de cardinaux, de seigneurs et d'artistes.

Bellori, un des biographes de Poussin, a composé en son honneur une épitaphe latine dont voici le sens : « Cessez vos larmes, Poussin vit dans cette urne; lui qui a donné la vie ne peut mourir. Mais il se tait ici; si vous voulez cependant l'entendre, il vit et parle dans ses tableaux. »

On a appelé Poussin *le Raphaël de la France*. Ce nom dit plus que tous les éloges.

Xavier de Corlas.

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 281, 295, 316, 326 349, 412, 462, 477 et 541.)

—

SECONDE PARTIE

VI

Coup d'œil sur la cour de saint Louis. — Avant la croisade. — Marguerite de Provence. — Austérité du roi. Sévérité de Blanche de Castille. — Après la croisade. Réunion des princes au Louvre. — Suite et magnificence du comte de Toulouse et du comte d'Anjou. — Divertissements de la cour: les trouvères et les troubadours, les drames historiques et religieux. — Le chant *du Croisié et du Décroisié*. — Marie de France. — Le *Roman de la Rose*. — Simplicité du roi, son indulgence. — Anecdote de Joinville et de Robert de Sorbon.

Avant de nous retrouver une dernière fois à la cour de saint Louis, rappelons-en les diverses transformations. Lorsque le jeune roi avait épousé Marguerite de Provence, la cour avait un aspect singulièrement austère. Blanche de Castille, jalouse de la vertu de ses fils, éloignait d'eux toute mollesse et tout plaisir touchant à la galanterie; elle fortifiait leur âme par les pratiques d'une sérieuse piété, et elle voulait que leur santé se développât par tous les exercices du corps;

mais point de tournois, point de musique profane, point de poésie tendre et langoureuse; la force morale, la force physique, de vrais chrétiens capables de devenir des saints, de véritables chevaliers prêts à soutenir les fatigues des combats; des esprits justes et droits, des consciences pures: tels sont les caractères que nous retrouvons dans les fils de Blanche, quelle que soit du reste leur nature personnelle.

Marguerite de Provence avait apporté au milieu de cet air sain, mais un peu âpre, les doux parfums du Midi; elle était venue jeune, enfant, enjouée, poétique, et sa piété méridionale n'avait pas été troublée des éloges des troubadours, des plaisirs « du gai savoir. » Elle apportait à la cour de France un charme inconnu jusque-là; mais l'austérité de saint Louis, la sévérité de Blanche de Castille, l'éloignement où la jeune reine se trouva de tout ce qui touchait au gouvernement, cette cour sans femmes, amenèrent un changement complet dans son existence.

Aussi les premières années de son mariage furent-elles assez tristes: à part les fêtes dans lesquelles elle paraît à la suite de Blanche, son nom est à peine prononcé; mais l'amour maternel donna enfin un noble but à sa vie, et Marguerite s'occupa exclusivement de l'éducation de ses enfants.

Au retour de la Croisade, sans s'immiscer davantage dans les affaires de l'État, on sent cependant que, n'ayant plus Blanche de Castille entre Louis et elle, son rôle de reine sera moins borné. C'est le moment où la cour de France eut le plus d'éclat. La poésie y fut cultivée, même dans la famille royale, par Charles d'Anjou en particulier.

Le croirait-on, les deux talents les plus estimés sont ceux de «bon danseur» et de chansonnier; aussi, «les maîtres mimeurs et les professeurs de ballets» étaient-ils fort nombreux. La famille royale était très-unie: le monarque et ses frères ne se quittaient guère, et les princesses entouraient la reine avec un empressement affectueux.

Le comte Alphonse et Jeanne de Toulouse résidaient ordinairement à Vincennes, quoiqu'ils eussent leur hôtel près du Louvre. « Alphonse se rendait chez le « roi son frère accompagné d'un connétable, de cham-« bellans, d'écuyers, de sergents d'armes, d'arbalétriers « et d'une foule de gentilshommes et troubadours « des Marches, du Poitou et du Languedoc où ce « prince était adoré: « C'était, disaient-ils, un vray « miroir de chevalerie, chaste et pieux, généreux, bon « aux bons, comme son frère; grand justicier aux mé-« chants. »

« Moins puissant alors, moins connu, moins aimé, « Charles d'Anjou attirait néanmoins un grand nom-« bre de poëtes méridionaux dans sa résidence de « l'hôtel Saint-Paul. Un cortége brillant escortait « également ce prince et Béatrix au palais de Louis, « où ils retrouvaient les autres princes du sang, les « grands vassaux, l'élite de la chevalerie de France(1).»

Les belles salles du Louvre se remplissaient souvent ainsi de tout un monde de princes et de seigneurs. Le « fauteuil royal, sculpté en oiseaux ou animaux fantas-« tiques, » était occupé par le souverain près duquel Marguerite se tenait assise sur un siége élevé; les enfants de France, les frères du roi auxquels se joignaient presque toujours quelques princes d'Angleterre ou de Savoie, se pressaient autour d'eux. Enfin, ducs, comtes, barons, prélats, abbés, clercs de tous rangs et gentilshommes se montraient en grande foule dans ces réunions.

« Les trouvères et les troubadours de profession se « plaçaient en dessous, sur des tréteaux ou escabelles « en bois travaillé, ou sur des larges bancs longs de « vingt pieds, décorés de colonnettes torses et de sculp-« tures délicates. » Ces trouvères avaient des talents divers selon la contrée d'où ils venaient: ceux du midi s'accompagnaient de la cithare, sorte de guitare souvent sculptée dans l'ivoire et ornée d'argent; ceux de Normandie étaient des « diseurs, » c'est-à-dire, qu'ils racontaient des récits plus ou moins fantastiques, des légendes, des voyages merveilleux; les bardes bretons récitaient en vers des ballades d'une poésie brumeuse et pleine de fées et de miracles; les Allemands se rapprochaient du même genre dans leurs chants quelques fois héroïques, rappelant les hauts faits des héros germaniques du moyen âge, ces hommes de fer, ces hardis habitants de véritables nids d'aigles bâtis au sommet des montagnes qui dominent le Rhin; des harpes d'argent, des vielles, accompagnaient les chants. Il se joignait à ces poëtes des jongleurs habiles dans mille tours inexplicables.

L'un des plus célèbres des troubadours fut *Rutebœuf*; il maniait habilement la satire, et, après les désastres de la Croisade il osa composer le chant suivant:

« J'étais donc monté sur destrier vers la Saint-Remi, « et je marchais le long d'un vergier songeant à nos « pauvres chrétiens d'Aixe ou de la Terre sainte, lors-« que ainsi tout pensif, j'entendis deux chevaliers cau-« ser en cette façon:

« Le Croisié. — Bel ami, Dieu nous appelle aux « saints lieux pour les défendre contre la profanation « des infidèles. »

« Le Descroisié. — N'est-ce pas? j'iray au prix de « mon sang conquérir un pays loingtaing, dont on ne « m'abandonnera rien quand on en sera le maistre, et « je laisserai ici, en garde aux chiens, mon fief, ma « femme, mes enfans? seroit folie quitter 100 sols « pour en gagner 40 en solde?

« — Mais la providence de Dieu pourvoyera à tout; il « rendra le centuple de ce qu'on perd pour lui.

« — C'est pourquoi tous ceux qu'on envoye à Rome ou « à Saint-Jean de Compostelle s'en reviennent nuds, « sans serfs, ni varlets.

(1) Villeneuve.

« — Mais peut-on se sauver en s'ébattant dans la « joie et le plaisir ?

« Considérez le roi de France qui prend le bourdon, « quitte ses enfans et son royaume... il abandonne « certes plus que nous !

« — Sire, je dors toutes les nuits, je vis d'intelligence « avec mes voisins, et par saint Pierre ! je veux mener « longtemps ce train joyeux ici avec mes amis. Si le « soudan veut m'attaquer, il trouvera ma bannière et « mes armes ! Je traverse volontiers un ruissel, le « saute et le passe hardyment. Mais, d'ici à Saint-Jean « d'Acre, l'eau est par trop profonde et le canal trop « large. Dieu est partout ! et pour moi en France, au- « tant que pour vous à Jérusalem. »

Cependant il faut bien que la religion l'emporte et le *Décroisié* se laisse convaincre de prendre la croix (1).

Des drames se jouaient devant la Cour rappelant des épisodes de la Terre Sainte, particulièrement la mort du comte d'Artois répondant à Dieu au moment de mourir :

« Seigneur, si je suis jeune ayez point en dépit ;
« On a vu bien souvent grand cœur de corps petit ! »

D'autres scènes étaient empruntées aux souvenirs des gloires nationales, de Roncevaux, des guerres de Lombardie. Marie de France venait y lire ses poëmes mélancoliques et ses fables ; Guillaume de Lorris des fragments du *Roman de la Rose*, on y cherchait paraît-il, de pieuses allégories ; et, du reste, ce sont les époques de foi qui se scandalisent le moins des libertés de langage.

Enfin citons les représentations des saints mystères, qui étaient si vives, que les malheureux qui jouaient le rôle des martyrs en étaient souvent malades et estropiés.

Les princes, les princesses, les seigneurs, portaient de brillants costumes, qui faisaient mieux ressortir l'extrême simplicité du roi ; mais Louis, sévère pour lui-même, montrait une grande bonté et indulgence pour les autres. Le trait qu'en rapporte Joinville en fait foi.

« Le saint roi fut à Corbeil un jour de Pentecôte, là « où il y avait quatre-vingts chevaliers. Le roi descen- « dit après dîner au préau sous la chapelle, et il par- « lait à l'entrée de la porte au comte de Bretagne... « Maître Robert de Sorbon vint me querir là et me « prit par le bout de mon manteau, et me mena au « roi ; et tous les autres chevaliers vinrent après nous. « Alors je demandai à maître Robert : « Maître Robert « que me voulez-vous ? » et il me dit : « Si le roi s'as- « seyait dans ce préau, et si vous alliez vous asseoir « sur un banc plus haut que lui, je veux vous deman- « der si on vous en devrait bien blâmer. » Et je lui dis « que oui. Et il me dit : « Donc, vous faites chose bonne « à blâmer quand vous êtes plus noblement vêtu que « le roi ; car vous vous vêtez de fourrures et de drap « vert, ce que le roi ne fait pas. » Et je lui dis : Maître « Robert, sauf votre permission, je ne fais rien à blâ- « mer si je me vêts de fourrures et de drap vert ; car « c'est l'habit que me laissèrent mon père et ma mère. « Au contraire, vous faites chose à blâmer : car vous « êtes fils de vilain et de vilaine, et vous avez laissé « l'habit de votre père et de votre mère, et vous êtes « vêtu de plus riche camelin que le roi ne l'est. » Et « alors je pris le pare de son surcot et du surcot du « roi et je lui dis : « Or, regardez si je dis vrai. » Et le « roi entreprit de tout son pouvoir de défendre maître « Robert par ses paroles.

« Après ces choses, monseigneur le roi appela mon- « seigneur Philippe et le roi Thibaut, et s'assit à l'en- « trée de son oratoire, et mit la main à terre et dit : « Asseyez-vous ici bien près de moi, pour qu'on ne « nous entende pas. » — « Ah, sire ! firent-ils, nous « n'oserions nous asseoir si près de vous. » Et il me « dit : « Sénéchal, asseyez-vous ici. » Ainsi fis-je, et si « près de lui que ma robe touchait la sienne. Et il les « fit asseoir après moi, et leur dit : « Vous avez vrai- « ment mal fait, vous qui êtes mes fils, et qui n'avez « pas fait du premier coup tout ce que je vous avais « commandé ; et que cela ne vous advienne jamais ! » « Et ils dirent qu'ils ne le feraient plus. Et alors il « nous dit qu'il nous avait appelés pour se confesser à « moi de ce qu'il avait à tort défendu maître Robert « contre moi. Mais, fit-il, je le vis si ébahi qu'il avait « besoin que je l'aidasse. Et toutefois ne vous tenez « pas à ce que j'en ai pu dire pour défendre maître « Robert ; car, ainsi que le sénéchal le dit, vous devez « vous bien vêtir et proprement parce que vos femmes « vous en aimeront mieux, et vos gens vous en prise- « ront plus. Car, dit le Sage, on se doit parer en vête- « ments et en armures de telle manière que les « prud'hommes de ce siècle ne disent pas qu'on en « fasse trop, ni les jeunes gens de ce siècle qu'on en « fasse trop peu. »

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

(1) Discussion du Croisié et du Descroisié.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 534 et 550.)

VI

Qui prouve que la gloire, pas plus que la fortune, ne sème des échantillons de ses richesses sur le chemin qui mène à sa demeure.

Dès le lendemain, notre héros se mit en devoir de chercher, parmi tous les grimoires rapportés de l'Université, les nouvelles et les poésies qu'il jugeait devoir le mieux convenir à des libraires.

Comme la plupart des jeunes gens, c'était surtout

en vers qu'il avait essayé de rendre ses pensées. Bon nombre de cahiers épais, couverts d'une écriture fine et serrée, prouvaient qu'il avait fait maint appel à la muse poétique. Ces souvenirs d'un temps qui lui paraissait déjà loin de lui, quoiqu'il en fût réellement assez rapproché, firent battre son cœur d'une douce émotion. Il se prit à relire une pièce de vers, puis une seconde, puis une troisième, les admirant avec la sincérité la plus naïve; et, sans doute, il les aurait lues toutes, si Paco ne fût venu lui rappeler la nécessité de se procurer les moyens de satisfaire le restaurateur.

Poussant un soupir de regret à la pensée de se séparer de ses chers souvenirs, de les livrer à l'appréciation des profanes, peut-être incapables de les comprendre, Miguel Perez réunit ses poésies, toutes ses poésies, car il ne pouvait se résoudre à en déclarer aucune indigne des honneurs de la publicité; il y joignit trois ou quatre nouvelles en prose; et, chargé de ce paquet assez volumineux, se dirigea vers la demeure du principal libraire de Madrid.

Nous nous abstiendrons de nommer celui-ci, par discrétion d'abord, et puis, parce que l'histoire que nous racontons n'étant pas tout à fait contemporaine, ce nom aurait peu d'intérêt pour le lecteur, tandis que les descendants ou successeurs du libraire en question, d'ailleurs fort honorables, seraient en droit de nous en vouloir si nous nous avisions de le déprécier d'une manière trop explicite.

Celui-ci était absent lorsque Miguel se présenta chez lui. Un premier commis, homme de confiance, pria le bachelier de lui dire le but de sa visite.

— J'ai là, répondit don Miguel, quelques ouvrages que je désirerais faire publier, et je serais assez disposé à donner la préférence à votre maison.

— Rien de mieux, señor, s'empressa de repondre le premier commis, notre maison est connue pour sa loyauté, nous vous ferons des conditions avantageuses; s'agirait-il d'un volume?

— Cela dépendra, fit Miguel; si je suis content des conditions que vous me ferez pour le premier, je vous confierai les autres.

— Si vous avez le manuscrit, señor, je suis prêt à vous donner tous les renseignements désirables.

Miguel prit un des cahiers de poésies, et le libraire, après avoir jeté rapidement quelques calculs sur le papier, lui dit :

— Señor, nous ne pouvons nous charger d'éditer ce volume, à moins de quatre mille cinq cents réaux (1).

— C'est peu, dit Miguel avec dédain; mais je vous pardonne, car j'ai négligé de vous apprendre mon nom. Je suis le señor Miguel Perez, dont les succès à l'université de Salamanque ont fait quelque bruit, je puis le dire sans vanité. Je pense que maintenant, sachant qui je suis, vous me ferez des propositions plus dignes de moi.

— Pardon, señor, mais je crois que nous ne nous comprenons pas, reprit le commis. Ne venez-vous pas me demander combien vous avez à débourser pour publier un volume à vos frais?

— Eh non! s'écria Miguel, voilà une heure que je vous propose de m'acheter ce manuscrit.

— Ah! voilà qui change complétement la question, dit froidement l'employé; je dois vous avouer, mon cher señor, que nous sommes peu disposés à éditer des poésies. Cependant je ne veux pas prendre sur moi de vous refuser absolument. Revenez un de ces jours, de meilleure heure qu'aujourd'hui : vous verrez si vous pouvez vous entendre avec mon patron.

Miguel, furieux, enfonça son chapeau sur sa tête, et; sortant sans saluer, alla tout droit chez un autre libraire, dont la maison, moins importante, était située à peu de distance.

Celui-ci prenait le frais sur le seuil de sa porte; c'était un homme à l'air bienveillant, à la mine réjouie, dont la physionomie s'éclaira d'un sourire en voyant Miguel s'approcher.

— Señor! dit celui-ci, sans laisser le temps au brave homme de lui faire ses offres de services, je suis Miguel Perez, un des plus brillants sujets de l'université de Salamanque, je viens vous proposer de m'acheter un manuscrit.

Un nuage assombrit la physionomie du libraire, tandis qu'il répondait :

— Un manuscrit! Hum! les temps sont durs, señor, les affaires ne vont pas, on n'est guère disposé à éditer des nouveautés! Dans quel genre est-il, votre manuscrit? est-ce quelque actualité? le titre est-il de nature à piquer la curiosité des acheteurs?

— Il s'agit d'un volume de poésies.

— De poésies? Grand Dieu! mais à quoi pensez-vous donc, jeune homme? Qui est-ce qui voudrait acheter un volume de poésies? Des romans, des nouvelles, passe encore; à condition toutefois que leurs auteurs se soient déjà fait connaître par des écrits dans des journaux; mais des poésies!...

— J'ai aussi quelques nouvelles en prose, hasarda le bachelier, un peu étourdi par la véhémence de son interlocuteur.

— Ah? Eh bien, peut-être nous sera-t-il possible de nous entendre. Avez-vous déjà publié quelques ouvrages? Vous me paraissez bien jeune. Dans quels journaux écrivez-vous?

Force fut au bachelier d'avouer que jamais encore il n'avait eu le bonheur de voir son nom imprimé en tête du moindre volume, ni à la fin du plus petit feuilleton.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le bon libraire, je vais vous donner un conseil d'ami. Les jeunes gens m'intéressent, et quand il m'est possible de les aider, je le fais avec le plus grand plaisir. D'abord ne vous

(1) Près de douze cents francs.

leurrez pas de cette illusion que vous trouverez jamais un éditeur assez ennemi de ses intérêts pour consentir à vous acheter un volume de poésies. D'ailleurs, si vous en trouviez un, ce serait un grand malheur pour vous; votre avenir littéraire serait à jamais perdu. Un auteur qui fait des vers est complétement déconsidéré, on le croit incapable de rien écrire autre chose qui ait le sens commun. En second lieu, ne cherchez pas à publier un volume, tant que vous ne vous serez pas fait un nom dans les journaux. Je vais vous donner les adresses de deux revues, proposez-leur de vos nouvelles en prose, voilà le vrai moyen de parvenir.

Miguel, un peu moins sûr du succès qu'il ne l'était la veille, suivit le conseil du libraire et proposa ses nouvelles aux deux revues. Le directeur de la première lui répondit qu'il n'acceptait que les articles d'auteurs connus, ayant déjà publié des volumes; le second le pria de lui laisser ses manuscrits, lui promettant une réponse dans la quinzaine.

La journée s'était passée ainsi en courses infructueuses, et Miguel dut rentrer sans apporter à Paco l'argent du restaurateur.

— Comment! lui dit le barbier, Votre Excellence a eu la bonté de faire crédit à ces gens-là?

— Non! répondit Miguel, peu désireux d'avouer sa nouvelle déconvenue; seulement, ces sortes de choses ne se terminent pas aussi vite que je l'avais supposé. Avant de traiter, il faut des pourparlers sans nombre, mais une fois qu'on aura lu mes écrits, le succès, j'en suis sûr, dépassera nos espérances.

— J'en suis bien sûr aussi, moi! répondit Paco; mais, puisque nous ne pouvons payer ce soir le restaurateur, je vais tâcher de me procurer de quoi dîner pour Votre Excellence.

— Non! dit Miguel, c'est inutile, je n'ai pas faim.

Et le bachelier, qui en effet n'avait pas faim, se passa de dîner ce jour-là.

Il ne se découragea pourtant pas, et, après avoir payé le féroce restaurateur en vendant les quelques livres qui lui restaient, il continua ses démarches.

Parfois on lui donnait quelque espoir, on le faisait revenir pendant trois ou quatre jours de suite, puis on lui montrait les défauts de ses ouvrages où l'inexpérience de l'auteur se trahissait à chaque instant, et on lui rendait son manuscrit, en lui disant que, plus tard, quand il aurait perfectionné son style, quand il aurait acquis une certaine notoriété, on espérait pouvoir mieux l'accueillir.

Il passa par toutes les vicissitudes des auteurs qui débutent. Voyant que les librairies honorablement connues et les journaux importants lui fermaient leurs portes, il eut recours aux maisons du dernier ordre et à ces journaux si peu recommandables, que les auteurs, assez peu scrupuleux pour y écrire, y cachent leur véritable nom sous le voile d'un pseudonyme. Il ne réussit pas davantage, mais il apprit à ses dépens qu'il vaut encore mieux renoncer à une entreprise que de s'associer avec des gens qu'on ne peut estimer. Plusieurs de ses manuscrits restèrent entre les mains de ceux à qui il les avait proposés; et, quoiqu'on lui eût assuré qu'ils étaient perdus, parurent un peu plus tard comme étant l'œuvre d'un « troisième larron! » Il lui arriva, après avoir, sur demande modifié complétement un manuscrit auquel il attachait quelque importance, de le voir revenir entre ses mains, souillé, lacéré, avec le mot *non*, *non*, *non*, griffonné sur toutes les pages par la main d'un correcteur, furieux des ratures innombrables et peu lisibles dont Miguel avait surchargés es marges.

Si du moins il avait été dédommagé de tant de déboires par le plaisir de voir enfin un seul de ses articles accepté! Mais non, chaque jour se refermait devant lui quelque porte qu'il avait crue entr'ouverte!

Dès qu'il avait été bien décidé sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser, il s'était empressé d'écrire à ses parents, en les engageant à ne plus avoir d'inquiétude sur son avenir. Altérant un peu la vérité et représentant, comme si elles eussent été réalisées, des espérances qui, à proprement parler, n'étaient encore que des rêves, il leur avait parlé de son nouveau valet de chambre, ce qui devait leur faire naturellement bien augurer de l'état de ses finances; il leur avait parlé de ses poésies, de ses nouvelles, de ses romans, de son projet de faire représenter une pièce de sa composition. Il avait jeté çà et là quelques noms de journaux et de libraires qu'il ne connaissait pas, mais qu'il avait l'intention de voir. De ce singulier mélange du faux et du vrai, il avait dû résulter, pour ses parents, l'opinion très-justifiée que leur héritier avait enfin trouvé le chemin de la gloire.

Quant à Paco, il conservait aussi toutes ses illusions sur le compte de son maître, car Miguel, qui souffrait déjà horriblement de lui laisser voir sa misère, mettait tous ses soins à dissimuler devant lui les blessures que recevait son amour-propre. A l'entendre, il était toujours sur le point de signer un traité des plus avantageux avec un éditeur en renom. Il travaillait avec ardeur à son drame (c'était décidément un drame), on devait le mettre à l'étude; il gémissait sans cesse à cause de ses nombreuses occupations, se plaignant de n'avoir pas assez de temps pour suffire à tout ce qu'il entreprenait, et se posait en grand homme auprès du barbier, dont l'enthousiasme et l'admiration le consolaient momentanément du peu de réussite de ses démarches.

Il avait tour à tour proposé ses manuscrits ou sa collaboration à tous les éditeurs et à tous les journaux de Madrid (dont le nombre, il faut l'avouer, n'est pas des plus considérables). Enfin, un beau jour, il reprit, avec le terrible mot : REFUSÉ, la dernière de

ses œuvres sur laquelle reposaient ses suprêmes espérances. Il cheminait à pas lents, et ses réflexions, on le conçoit, n'étaient pas de la nature la plus riante, lorsque, en remontant le quai qui borde le Mançanarès, il aperçut une petite boutique, bien humble, bien modeste, mais qui attira sur le champ son attention. C'était une boutique de libraire, et l'enseigne donnait pompeusement au maître du logis le titre de libraire-éditeur. Comment cette maison avait-elle jusqu'alors échappé aux investigations du bachelier? C'était à n'y rien comprendre.

La plupart des livres à vendre étaient étalés devant la porte. Miguel en feuilleta quelques-uns. Il éprouva un certain désappointement en voyant des traités de cuisine, des recueils de lettres et compliments pour les enfants et les personnes peu habituées à faire leur correspondance; des recueils de bons mots, de jeux de société, de chansons comiques, etc. Ce n'était pas tout à fait là le genre de littérature dans lequel Miguel Perez avait juré de débuter.

Il était sur le point de s'éloigner, lorsque, en jetant un regard dans la boutique, il aperçut la maîtresse de la maison qui trônait à son comptoir d'un air aussi majestueux que si elle eût eu à gouverner l'empire du monde.

C'était une femme de quarante à quarante-cinq ans, dont l'embonpoint et les vives couleurs semblaient annoncer une santé des plus florissantes et prouvaient que l'état de son commerce était assez prospère pour ne lui donner aucun sujet d'inquiétude.

— Les femmes ont l'esprit moins prosaïque que les hommes, se dit le bachelier; qui sait si je ne déciderai pas cette dame à éditer mes poésies? Il est vrai que le genre de ses publications n'est rien moins que poétique, mais il y a commencement à tout; peut-être suis-je destiné à modifier l'esprit de cette librairie et à la mettre en état de rivaliser avec des maisons d'un ordre plus élevé.

Après cette espèce de conseil tenu avec lui-même, le bachelier se décida enfin à entrer dans la boutique.

— Vous arrivez à merveille, senor! lui dit la marchande après qu'il l'eut mise au courant du but de sa visite; j'ai en ce moment besoin d'un auteur pour quelques travaux littéraires; autant vous qu'un autre, si vous êtes raisonnable, s'entend; vous devez l'être, car votre nom est inconnu; eh bien, si vous me faites de bonnes conditions, vous verrez que je vous porterai bonheur. Mais vous avez sans doute quelque chose à me proposer?

Miguel exhiba son volume de poésies.

— Ah! des vers! A quoi bon? personne n'en veut plus!

— Cependant, la poésie, cette langue divine...

— Divine tant que vous voudrez! mais je suis marchande, señor: ce que je veux dans un livre, c'est qu'il se vende; or, les vers ne se vendent pas.

— Pourtant, quand ils sont bons...

— Puisque je vous dis qu'on ne les achète pas! Comment voulez-vous qu'on sache s'ils sont bons ou mauvais? D'ailleurs, voyez-vous, señor, les auteurs s'en font trop facilement accroire sur le mérite de leurs œuvres; le texte est quelque chose, j'en conviens, mais ce n'est pas le principal. Moi qui publie des livres illustrés, je sais à quoi m'en tenir: les illustrations, le titre, voilà l'important! Quant au texte, oh! mon Dieu, le premier venu peut en écrire un très-suffisant, et moi-même, si j'en avais le temps, je ferais parfaitement le texte de la plupart des livres que j'édite.

— Alors, señora, dit Miguel se contraignant pour ne pas exprimer toute son indignation, je crois que nous ne pourrons pas nous entendre.

Et il fit mine de se retirer.

— Attendez donc un instant, señor! fit la souveraine du magasin; oh! ces auteurs, quelle vanité ils ont! Laissez-moi votre manuscrit, je verrai si on peut en tirer parti, et je vous rendrai réponse demain; j'espère que vous ne vous plaindrez pas: un jour pour décider si j'éditerai ou non votre livre! à coup sûr, ce n'est pas trop!

Quoique son amour-propre fût peu flatté à l'idée de soumettre ses poésies au jugement de la bonne dame qui paraissait assez peu lettrée, Miguel rentra chez lui ce soir-là en se berçant de l'espoir d'avoir enfin un livre imprimé.

Suivant l'habitude qu'il avait prise d'exagérer aux yeux de Paco ses espérances plus ou moins fondées, il s'empressa d'annoncer au barbier qu'il était sur le point de traiter pour un manuscrit des plus importants, et que le lendemain l'affaire serait conclue.

Le ton d'assurance avec lequel il parlait devait inspirer confiance à l'enthousiaste valet, qui d'ailleurs ne demandait pas mieux que de le croire. Aussi le lendemain, tandis que Miguel allait chercher la réponse promise, Paco, en l'honneur des succès de son maître, se fit régaler par plusieurs camarades, auxquels il apprit l'honneur qu'il avait de servir un grand poëte, un grand littérateur tel que le señor Miguel Perez de Salamanque.

L'éditeur chez lequel se rendait notre héros s'occupait fort peu de sa maison, il en abandonnait la direction à sa femme, et la bonne dame paraissait d'humeur à ne pas laisser méconnaître son autorité. Au ton dont elle gourmandait les commis, les hommes de peine et son mari lui-même, il était facile à l'étranger, qui s'arrêtait un instant devant sa boutique, de comprendre qu'il n'y avait au logis aucune autorité qui pût rivaliser avec la sienne.

— Mon cher señor, dit-elle à Miguel Perez du ton le plus délibéré, voici la proposition que j'ai à vous faire: j'ai édité, il y a plusieurs années, un Manuel de la science culinaire qui commence à vieillir et qui au-

rait besoin d'être rajeuni; je désirerais aussi faire une nouvelle édition des Œuvres de Cervantes; ne vous serait-il pas possible de donner à ces deux ouvrages une tournure plus moderne, en y intercalant, par exemple, quelques-unes de vos pièces de vers? Je serai généreuse pour ce travail: je vous donnerai trois cent cinquante réaux (1).

— Comment! balbutia Miguel, vous me proposez, à moi, de faire un Manuel culinaire? Vous me proposez de dénaturer les Œuvres de l'immortel Cervantes? Mais non! j'ai mal entendu ou mal compris!

— Vous avez fort bien compris, señor! dit la dame, rouge de colère en voyant sa proposition si mal accueillie; je m'étonne que vous ne vous empressiez pas d'accepter une affaire aussi avantageuse sous tous les rapports; je souhaite pour vous que vous trouviez un meilleur placement de ce manuscrit, qui, du reste, est détestable.

En disant ces mots, elle posa, d'un air de suprême dédain, le manuscrit sur son comptoir.

Miguel s'en empara avec la même précipitation que s'il se fût agi de le sauver des flammes; et, furieux, indigné, humilié, sortit de la boutique, oubliant même de saluer le libraire (si tant est qu'on puisse, sans offenser les éditeurs honorables et sérieux, donner le nom de libraire à un trafiquant de cette sorte), qui, ainsi que sa femme, le regardait d'un air tout étonné sans paraître rien comprendre à son indignation.

Toutes les tentatives du bachelier pour devenir littérateur avaient donc échoué. Tous les journaux avaient refusé ses articles, tous les éditeurs avaient refusé ses livres Partout il avait vu se dresser devant lui cette terrible barrière, infranchissable pour tant de jeunes auteurs, et qui, par cette simple phrase : « Faites-vous connaître, ayez un nom célèbre, alors nous vous accueillerons, » leur ferme à tout jamais l'entrée de la carrière littéraire.

Cette déception lui semblait plus cruelle encore que celles qu'il avait éprouvées jusque-là. C'était un dernier espoir envolé; c'était la ruine complète de tous ses heureux rêves. Comme son père allait triompher! comme don José allait se moquer de lui! Et Amélie! quelle fâcheuse opinion n'allait-elle pas avoir de son esprit, de ses talents, de sa persévérance!...

Il était furieux contre lui-même, et contre tout le monde; et, suivant son habitude en pareil cas, il ne désirait rien tant que de trouver quelqu'un à qui faire supporter le poids de sa colère. Malheureusement, ou heureusement (les opinions à ce sujet peuvent être différentes), il ne se trouva ce jour-là sur son chemin pas le moindre balayeur.

Mais, avant d'arriver chez lui, Miguel avait à traverser une petite place, sur laquelle était établi un de ces cafés en plein vent, si chers aux habitants de l'Espagne, qui trouvent là, suivant la saison, le café et le chocolat bouillants, ou les glaces, la limonade et les boissons rafraîchissantes.

Le froid commençait à devenir assez vif, aussi de nombreux amateurs se pressaient-ils autour de l'humble établissement, réchauffant leurs doigts engourdis à la chaudière d'eau bouillante posée sur un coin de la table.

Notre ami Paco à qui ses revenus, plus que limités, ne permettaient pas, malgré sa fierté, de fréquenter les établissements luxueux du quartier fashionnable, était un des plus fidèles habitués de ce genre de café, et particulièrement de celui-ci, qui, proche de la maison de son maître, semblait l'attirer d'une manière irrésistible.

Ce jour-là, comme nous l'avons dit, Paco, en l'honneur des succès littéraires de l'homme de génie à la fortune duquel il s'était attaché, avait cru devoir se livrer à des réjouissances extraordinaires.

Aussi lorsque Miguel passa sur la petite place, y trouva-t-il son fidèle serviteur en train de pérorer au milieu des habitués dudit café, qui l'écoutaient bouche béante.

Le barbier avait la tête un peu montée par les boissons alcooliques qu'il avait absorbées; aussi, du plus loin qu'il aperçut son maître, s'écria-t-il, comme si celui-ci fut arrivé juste à point pour l'aider à terminer d'une manière brillante son discours commencé :

— Oui, senores, c'est lui, le voici, ce grand homme! ce grand génie! ce grand littérateur! destiné à faire la gloire de l'Espagne! Le voici, l'incomparable senor Miguel Perez de Salamanque!

— Vivat! bravo! crièrent les assistants; honneur à l'incomparable Miguel Perez de Salamanque!

Cette espèce d'ovation tombait, on en conviendra, aussi mal que possible. Miguel fit un signe à ses bruyants admirateurs pour les engager à se taire, et voulut passer outre. Mais ceux-ci étaient bien trop surexcités par les enthousiastes discours de Paco pour le tenir quitte à si bon compte. Ils s'étaient d'ailleurs bercés de l'espoir qu'un grand génie tel que le senor Perez de Salamanque reconnaîtrait leurs louanges par quelques largesses, aussi lui barraient-ils le chemin sans façon, criant encore à tue-tête :

— Vive le senor Miguel Perez de Salamanque!

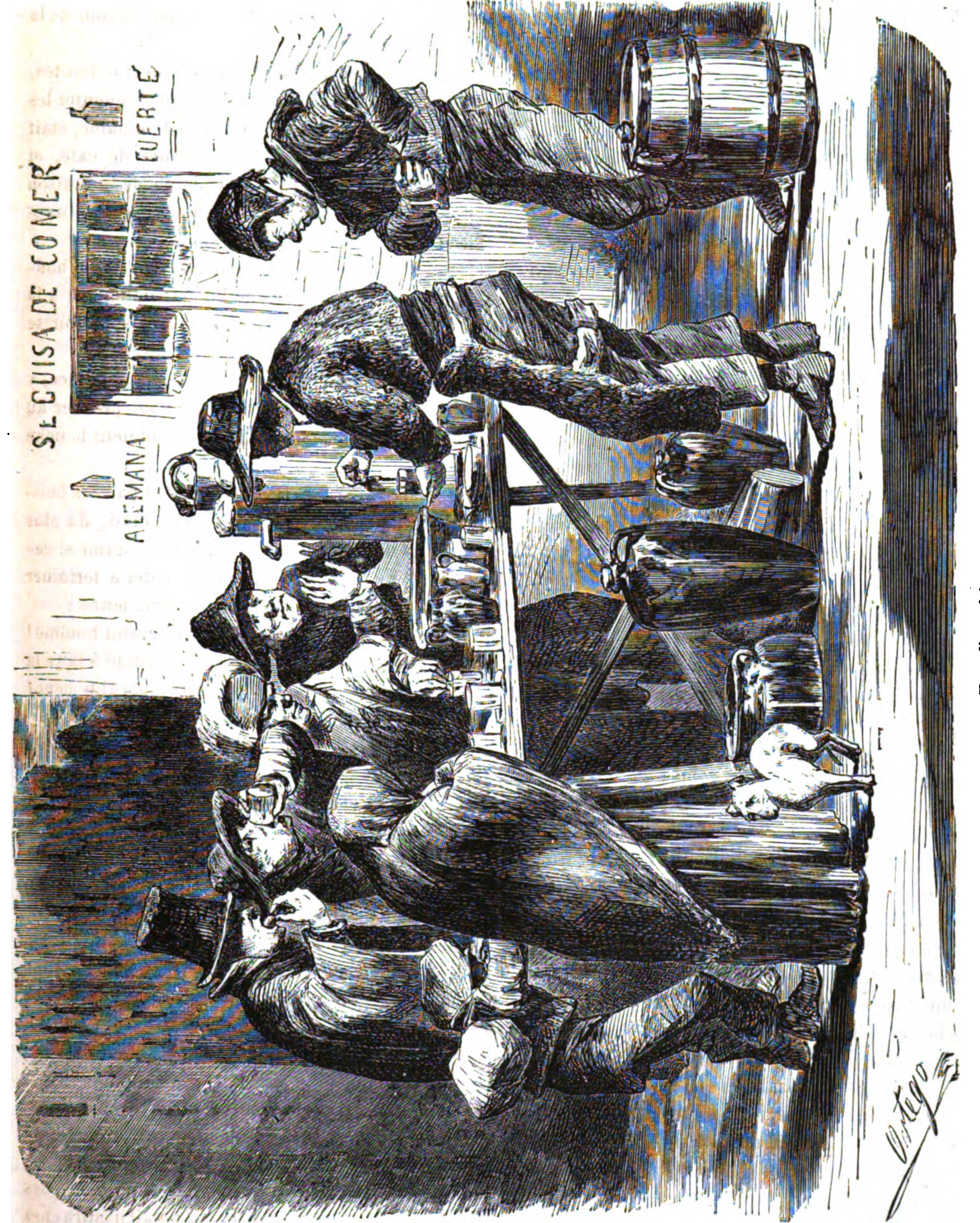
Furieux, perdant toute présence d'esprit au bruit de ces acclamations assourdissantes, le malheureux s'élança vers sa demeure, écartant les badauds par des gestes — violents, qu'on pourrait presque appeler des coups de poing,—et se précipita plutôt qu'il n'entra chez lui, suivi de Paco, qui ne cessait de lui répéter d'un ton conciliant :

— Vous avez tort, mon cher senor, complétement tort, je vous assure! Ce n'est pas ainsi qu'on se rend populaire, ce n'est pas ainsi qu'on répond aux témoignages de sympathie de la multitude!

(1) Un peu moins de cent francs.

— Quelle multitude? Quels témoignages? quelle sympathie? s'écria le bachelier, qui était en ce moment complétement incapable de raisonner sur quoi que ce fût. Je gage que c'est encore toi, infâme bavard, qui es cause de cette scène ridicule?

— Que voilà bien l'ingratitude des hommes! soupira le barbier; je m'efforce de contribuer de mon mieux à vous rendre célèbre, et c'est ainsi que vous me remerciez! Ah! senor, j'étais loin de m'attendre à un pareil procédé de votre part!



Un café en plein vent.

— Ainsi donc, tu l'avoues! tu oses l'avouer! cria encore Miguel, dont l'exaspération ne connaissait plus de bornes. Eh bien, pour te remercier de cette belle imagination, je te chasse! entends-tu bien! je te chasse! et je te défends de reparaître jamais devant mes yeux!

— Vous me chassez, senor? fit le pauvre garçon, complétement déconcerté par ce dénoûment qu'il n'avait nullement prévu. Et cela au moment où vos ouvrages vont être publiés, où la renommée va s'emparer de votre nom; au moment où j'allais être en droit

de me glorifier de vous avoir pour maître! Senor! Très-Illustrissime senor! gardez-moi, battez-moi si vous le voulez, j'oublierai tout; mais ne me chassez pas, je vous en conjure!

— Je te chasse! répéta encore le bachelier, dont la colère, arrivée à son paroxysme, semblait avoir obscurci la raison.

Et se levant, il avança de deux pas vers son valet avec une telle violence, que celui-ci, tremblant de tous ses membres, jugea prudent de ne pas se faire répéter l'ordre de sortir, et s'esquiva au plus vite.

C'est ainsi que le senor Miguel Perez de Salamanque se sépara de son fidèle serviteur, le barbier Paco.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 298, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427, 434, 457, 467, 484, 510, 523, 530 et 557.)

—

XXVI

Christine et Bastien, que Léonie avait aperçus sans bien les reconnaître, tandis qu'elle était dans le cabriolet du docteur Pélorget, n'éprouvèrent aucune mésaventure, ne firent pas de mauvaises rencontres, ne furent victimes d'aucun accident, et pourtant, chose qui ne paraîtra étrange qu'au premier abord, ils ne purent exécuter leur projet d'aller à Liesse pendant la nuit.

Après avoir parcouru près de huit kilomètres, Christine, qui avait jusqu'alors manifesté une ardeur et une pétulance extrêmes, dit tout à coup :

— Je tombe de sommeil.

— Moi aussi, répondit Bastien.

Ils avisèrent trois de ces belles meules en forme de dôme que les cultivateurs élèvent dans les champs, près des routes, lorsqu'ils n'ont pas de granges et de greniers assez spacieux pour y serrer leurs récoltes.

Ces meules, quoiqu'elles soient savamment et solidement construites pour préserver de tout dommage la paille du blé aussi bien que les épis, deviennent néanmoins les hôtelleries des oiseaux qui s'y procurent le vivre et le couvert; mais il est rare qu'elles soient habitées par des créatures humaines, surtout pendant plusieurs nuits consécutives, à cause des rigueurs de la police correctionnelle qui ne plaisante jamais.

Christine et Bastien, toutefois, aperçurent, à l'une des meules, un trou à moitié dissimulé par les tiges sèches du blé.

Évidemment, quelqu'un avait couché là: le lit était fait. Christine et Bastien s'y blottirent et cédèrent presque immédiatement à un sommeil de plomb.

C'est peut-être le moment, pendant qu'ils dorment, de leur adresser un discours.

Mais trop de personnes sont mises en scène, trop d'événements restent en suspens dans ce récit pour qu'il nous soit loisible de nous arrêter, ne fût-ce qu'un instant.

Tout le monde sait, d'ailleurs, que, lorsqu'un homme ou un enfant entreprend de parvenir à un but, les difficultés qu'il a à surmonter sont en lui-même plus encore qu'au dehors.

Les obstacles matériels que présentent une route ou une ligne de conduite à suivre, on les mesure hardiment, on les tourne ou on les brise; mais quand ils résident en nous, invisibles et tenaces, quand ils ont la puissance d'une passion ou l'influence insaisissable d'un penchant, quand ils se nomment l'indolence, la paresse, le manque de résolution et de courage, alors la tâche qu'on s'est proposée devient plus ardue, et les obstacles qu'on rencontre en soi-même sont plus difficiles à vaincre que ne le seraient à traverser des montagnes escarpées ou des précipices béants.

En outre, la facilité apparente du chemin endort bien souvent tous les ressorts de l'âme, tandis que les périls à éviter, les précautions à prendre, la pensée constante du but à atteindre, leur conservent toute leur énergie.

Voilà ce que nous dirions à Christine et à Bastien; mais ils dorment, un coup de canon ne les réveillerait pas; et, du reste, l'expérience et la réflexion leur donneront, lorsqu'ils ouvriront les yeux, cette leçon bien mieux que nous ne saurions le faire.

XXVII

Martial et Mélanie furent les derniers à sortir de la maison maternelle.

— Tu ne sais pas? dit Martial dès qu'il eut refermé doucement la porte... Ils y sont tous!

— Où?

— A Liesse!

—Suzanne aussi... ? elle qui n'est pas très-vaillante?

— Oui, Suzanne aussi, et Charlot, et Céline, et Antoine, et Marc...: tous!

— Comment sais-tu...?

— J'ai été voir à leurs lits.

— Et Jeanne?

— Partie.

— Mais elle ne voulait pas...

— Que nous y allions..., c'est vrai; elle a vu que nous en mourions d'envie, et pour ne pas nous encourager, elle a laissé croire qu'elle n'irait pas. Nous aurions mieux fait de nous concerter et de nous en aller tous ensemble; mais Jeanne n'a pas voulu en prendre la responsabilité. J'étais bien sûr qu'elle irait..., je l'ai lu dans ses yeux..., et aussi dans les yeux d'Antoine; et nous n'y serions pas, nous!... ils prieraient tous pour la guérison de notre mère et



nous n'y serions pas!... Viens vite, Mélanie, viens vite! marchons rondement.

Martial méritait son nom. Brun, vif, intrépide, actif, il était aussi laborieux que généreux et expansif.

Quant à Mélanie, elle avait les qualités vaillantes de son frère, tempérées par beaucoup de grâce et de finesse féminine.

— Martial, dit-elle, je te remercie bien de m'avoir prévenue et emmenée avec toi, de ne pas m'avoir laissée seule à la maison pendant que tous nos frères et sœurs vont prier pour notre mère. Ce que tu as fait là, je ne l'oublierai jamais, et pour t'en recompenser, je te donnerai quelque chose au jour de l'an.

— Quoi?

— Tu verras.

— Sais-tu déjà ce que c'est?

— Non. Mais tu verras. Ce sera quelque chose qui te feras plaisir.

Martial demeura un instant pensif.

— J'accepte d'avance ton cadeau, dit-il, et je t'en ferai un aussi, car, ce n'est pas que j'aie peur, mais j'aime autant ne pas être tout seul pour faire le voyage.

Mélanie, à son tour, demeura un instant pensive, puis, timidement:

— Martial, dit-elle, veux-tu porter mon paquet?

— Je veux bien porter ton paquet, répondit-il. Mais pourquoi as-tu pris un paquet?

— Parce qu'on ne voyage jamais sans un paquet, à pied, en voiture ou en chemin de fer. Chacun doit tenir son rang autant qu'il le peut.

— Sans doute. On est flatté d'avoir du bagage, mais c'est embarrassant. Qu'est-ce que c'est? Des provisions?

— Non... mes sabots, de crainte du mauvais temps, enveloppés dans mon mouchoir avec de la paille autour.

— Ce sera un peu gênant d'avoir toujours des sabots à la main. Mais c'est égal, je te les porterai.

— Si cela te contrarie, je les mettrai à mes pieds,

— Mais il faudrait porter tes souliers?

— Oui.

— Alors, j'aime autant porter tes sabots.

Ils marchaient tous les deux sans peur et sans reproche, avec cette insouciance du danger qui est extrême chez les enfants, lorsque toutefois ils ne sont pas paralysés par l'excès contraire.

Cependant Martial veillait.

A un certain moment, et après avoir parcouru cinq ou six kilomètres, il cria de toute ses forces :

— Prenez garde!... Arrêtez! Arrêtez!

C'était M. Dulimbert, le marchand de bestiaux que nous avons déjà entrevu, alors qu'il perdait et retrouvait grâce à un des frères de Martial, un coffre contenant quatre-vingts mille francs en or.

Dans sa joie, M. Dulimbert ne se contenait plus. Il chantait et s'agitait dans sa voiture, il frappait à coups redoublés mais bienveillants son cheval Robinet, qui brûlait le pavé.

Au milieu de cette course folle, la voiture heurta un homme, qui trébucha et tomba.

C'est alors que Martial cria d'arrêter. Mais Robinet, cinglé par son maître, fila avec plus de vitesse encore.

Martial et Mélanie s'élancèrent vers l'homme renversé.

— Il ne bouge plus, dit Martial. Il est mort!

— Mort! répéta Mélanie.

Et elle se détourna en frissonnant d'épouvante et d'horreur.

Martial, lui, se pencha vers l'homme, le tâta, lui parla, essaya de le soulever.

Le frère et la sœur demeurèrent quelques minutes en proie à une anxiété terrible, sans penser à continuer leur chemin, car l'humanité leur commandait de ne pas s'éloigner.

— Je vais aller chercher du secours, reprit Martial. Reste auprès de ce malheureux, pour que les voitures ne lui passent pas sur le corps.

Mélanie ne fit aucune objection. Néanmoins, ce ne fut pas sans trembler de tous ses membres qu'elle vit son frère disparaître en courant.

Bientôt, et avec un vif tressaillement de joie, elle crut pouvoir le rappeler.

— Il n'est pas mort! dit-elle dès que Martial ut revenu près d'elle : il ronfle très-fort.

Et c'était vrai; l'homme exhalait des ronflements formidables. Après avoir trop fêté le jus de la treille et s'être heurté à la voiture de M. Dulimbert, il avait perdu l'équilibre, et s'était endormi aussitôt que couché.

— C'est un ivrogne, dit Martial avec un sentiment de répulsion. Viens, Mélanie. Laissons-le.

— Mais il va être écrasé, répondit-elle, si nous l'abandonnons ainsi au milieu de la route.

— C'est juste! Essayons de le transporter dans un endroit où il sera à l'abri.

Avec mille peines ils le trainèrent hors du chemin, et le placèrent à côté d'un tas de bois symétriquement rangé.

Une demi-heure après, Martial et Mélanie, qui s'étaient remis en marche, eurent à traverser la forêt de Chamoussy, que la route de Liesse coupe en deux parties à peu près égales.

Cette forêt fort considérable est très-giboyeuse. La chasse y est affermée par une compagnie d'actionnaires qui y exercent une surveillance active, et se fait emmener quelques chevreuils du Jardin d'acclimation pour les tirer les jours de grandes cérémonies cynégétiques.

Une seule action donne droit de chasse; aussi presque tous les personnages importants du département: les conseillers généraux, les grands propriétaires

les gros maires, les avocats, les avoués, les notaires, et même quelques huissiers, sont actionnaires.

Martial et Mélanie s'en allaient tranquillement, sans songer le moins du monde à la chasse, lorsqu'un vol lourd et saccadé se fit entendre et un gros oiseau tomba inanimé sur la tête de Martial.

Celui-ci fut d'abord étourdi du choc, mais il se remit bien vite et ramassa le gibier.

— C'est une perdrix! dit-il.

Étonnés, les deux enfants regardèrent autour d'eux.

Personne! Et aucune détonation n'avait retentit.

Le frère et la sœur ne tentèrent pas d'expliquer ce singulier phénomène.

Mélanie tourna et retourna dans ses mains la pauvre bête encore toute chaude; puis, s'étant bien assurée qu'elle était morte, elle dit:

— Mets-la dans le paquet.

— Je ne compte certainement pas la laisser, répliqua Martial. Une perdrix, c'est très-bon. Nous la rapporterons à la maison et notre mère pourra peut-être en manger.

Puis Mélanie eut une inspiration.

— Asseyons-nous là, dit-elle. Il va peut-être en tomber d'autres. Dans la forêt de Chamoussy il y a du gibier à foison.

Martial ne partagea pas tout à fait cette espérance. Il devinait d'instinct que ce qui venait d'arriver était un fait extrêmement rare, et que les perdrix, généralement, ne sont pas, dans les airs, frappées d'attaques d'apoplexie foudroyante.

Cependant, il ne voulut pas contrarier sa sœur, et il pensa que ce serait là une occasion toute naturelle de prendre quelques instants de repos.

Ils s'assirent donc sur la lisière de la forêt.

Mais ce ne fut pas une autre perdrix qui survint, ce fut un garde, puis deux gardes.

On ne les entendit pas venir, ils s'approchèrent à pas de loups en marchant sur la mousse.

L'un se nommait Clabousse, l'autre Palestrineau. Ils étaient tous les deux vigilants, rusés, robustes. Ils portaient l'uniforme de gardes forestiers, avec le fusil en bandoulière.

Ils surgirent tout à coup devant les enfants comme s'ils fussent sortis de dessous terre.

— Petit! dit l'un d'eux, montre un peu ce que tu as dans ton paquet....

Et, sans attendre la réponse il s'en empara.

— Une perdrix? reprit-il.

Et il commençait à élever la voix, lorsque l'autre lui fit signe de se modérer.

Stupéfait d'abord de cette apparition subite, Martial recouvra bientôt tout son sang-froid. Sans se sentir coupable, il comprit qu'une sorte de responsabilité pesait sur lui; et, afin de se justifier il raconta la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!

Les deux gardes écoutèrent attentivement. Puis, après avoir défendu aux enfants de bouger, ils s'éloignèrent de quelques pas pour délibérer.

— J'ai examiné la perdrix, dit Palestrineau. Elle a été prise au filet. Les braconniers ne sont pas loin. Pour la tuer, ils lui ont donné le coup d'ongle derrière la tête, comme ils font d'habitude, puis ils l'ont jetée dans le tas. Mais le coup de pouce a été insuffisant. La boîte osseuse de la tête est très-peu écrasée. La perdrix, encore vivante, aura volé, pour venir tomber morte à quelque distance.

— Ces enfants n'ont donc pas menti, reprit Clabousse. Cela me surprend.

— Moi aussi. Les connaissez-vous?

— Non.

— Ni moi. Ils ne sont pas des environs.

Pendant ce temps, Mélanie disait à son frère:

— Sauvons-nous!

Mais Martial ne voulait pas s'enfuir comme un coupable.

En outre, le bon sens le lui interdisait, car ils n'avaient aucune chance de ne pas être rattrapés.

Les deux gardes continuèrent leur conférence à voix basse. Ils se persuadèrent que les braconniers n'étaient pas loin, ce qui en effet était assez probable, que Martial et Mélanie avaient des accointances avec eux et pourraient, de gré ou de force, les faire découvrir.

— J'ai un moyen qui ne rate jamais, dit Clabousse.

— Connu, connu! reprit Palestrineau. Nous allons l'employer. Venez.

Ils s'avancèrent vers les deux enfants et leur ordonnèrent de les suivre. Martial résista avec colère, Mélanie supplia et fondit en larmes. Mais les gardes furent inflexibles. Ils avaient le droit d'arrêter le frère et la sœur, surpris, d'après toutes les apparences, en flagrant délit de braconnage, et nantis des pièces de conviction.

Saisissant chacun un des enfants, ils les forcèrent à marcher malgré toutes leurs réclamations, et les emmenèrent à travers bois.

Vingt minutes après, quelqu'un qui aurait pu les suivre eût entendu des cris déchirants, des cris d'angoisse et de douleur qui éclataient sans relâche dans les sombres profondeurs de la forêt.

Hippolyte Audeval.

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 458, 469, 481, 497, 51?, 538 et 547.)

Pendant ces quelques lieues qui vont être très-rapidement franchies, nous dirons quelques mots du but de notre pèlerinage: car c'en est un. Nous allons visiter le lieu où se retira le saint patriarche des moines



d'Occident. Benoît, disent les historiens, naquit d'une famille noble de la Subiaco, vers la fin du cinquième siècle. Dès sa plus tendre enfance, il mérita son nom : *Benedictus*, béni; et sa petite âme ne montra que des inclinations vertueuses. A sept ans, on l'envoya étudier à Rome; et à quatorze ans, il était déjà si avancé dans la science, qu'on augurait qu'il deviendrait un des plus grands hommes de son temps. Mais le saint jeune homme, redoutant l'influence du mauvais exemple que lui donnaient ses compagnons, résolut de s'y soustraire à jamais. Il sacrifiait à quatorze ans la science à la vertu. Abandonnant Rome et sa famille, il se rendit subitement à Subiaco. Sa nourrice, qui l'aimait tendrement, avait seule pu le suivre; mais elle le perdit de vue bientôt et dut renoncer à poursuivre l'agile jeune homme dans ces gorges profondes et sur ces montagnes escarpées. Dans ces rochers habitaient déjà des solitaires. L'un d'eux, nommé Romain, aperçut le jeune transfuge et le rejoignit. Après quelques minutes d'entretien qui lui révélèrent les secrets admirables de cette âme, il lui proposa de l'aider à réaliser ses desseins. Benoît ayant accepté avec reconnaissance, Romain commença par lui donner un habit religieux, puis il le conduisit, sur sa demande, dans une caverne inaccessible, creusée dans le roc. Cette caverne devint l'habitation de Benoît, ce fut là qu'il vécut dans les exercices de la pénitence et de la contemplation. Romain subvenait aux besoins de sa vie matérielle. De temps en temps, une corbeille chargée d'un morceau de pain descendait dans la caverne, et Benoît n'en demandait pas davantage.

Mais l'héroïque solitaire fut bientôt découvert par les hommes qu'il avait fuis.

Plusieurs personnes du voisinage vinrent le visiter, le nombre de ces visiteurs s'accrut peu à peu, et il sortit bon gré, mal gré, de cette obscurité qui lui était si chère.

Élu abbé d'un monastère voisin, sa sévérité déplut aux moines, et il finit par se retirer dans sa première solitude; mais il y fut suivi par plusieurs personnes désireuses de l'imiter dans sa vie évangélique. Au bout de quelque temps, douze monastères étaient fondés sous la règle que l'Esprit-Saint lui-même avait en quelque sorte dictée à saint Benoît. Sa réputation de sainteté s'étendait de jour en jour, des sénateurs romains vinrent le voir et lui amenèrent leurs fils. Deux de ces jeunes gens, Placide et Maur, devinrent de grands saints. Placide fut le premier martyr de l'Ordre, et Maur alla le fonder en France. Ici s'arrête la vie de saint Benoît à Subiaco. Poursuivi par la calomnie et le mensonge, il se vit obligé de quitter sa retraite, sanctifiée par tant de prodiges et d'œuvres miraculeuses, et il se rendit au mont Cassin, où il devait mourir. Nous ne l'y suivrons pas, ma sœur; arrêtons-nous à la pittoresque petite ville de Subiaco, où nous venons d'arriver.

Il est nuit; nous avons seulement aperçu que nous étions engloutis entre de très-hautes montagnes, et que nous prenions possession de notre appartement à l'hôtel de la Perruche, qui porte une enseigne parlante, une jolie perdrix rouge. Lætitia et Géléna, deux charmantes jeunes filles, en jupe cerise, en corset écarlate, viennent de nous introduire dans une chambre immense dans laquelle nous cherchons quelque temps des yeux nos deux lits. Nous sommes frappés par le mélange d'opulence et de pauvreté qui se rencontre sous nos yeux. Veux-tu faire avec moi le tour de cette curieuse chambre à coucher, ma sœur? Le plafond attir forcément notre regard. Il est traversé par une large poutre peinte et enguirlandée; des poutrelles également peintes forment des carrés, au fond desquels s'épanouit une petite rosace. Les murs, en gris, ont une raie pourpre dans le haut et dans le bas festonnée d'arabesques gracieuses, agrémentées, d'espace en espace, de torches allumées.

Cette petite flamme rouge, flambant sur ce gris, produit le plus singulier effet du monde.

Notre table de toilette est un meuble superbe recouvert d'un marbre épais soutenu par quatre colonnes cannelées à chapiteaux dorés et entouré d'un bas-relief sculpté; nos lits sont de pauvres lits de bois; aucun tapis ne recouvre nos briques rouges et fendues; des chaises grossières nous servent de siéges; une très-belle glace de Venise, ornée de fleurs, reproduit fidèlement nos visages couverts de poussière et nos yeux rougis qui ne demandent qu'à se fermer.

Nous avons bien dormi sur ces lits à l'italienne, durs parmi les durs, ma chère Gertrude, et nous nous levons dès l'aurore. Nous irons à pied, en pèlerins, à San-Benedetto, et il faut profiter de cette matinée splendide. Une troupe d'enfants nous escorte dans les rues de Subiaco, quêtant un regard, un sourire, et surtout une baïoque. Je distribue à ces déguenillés rieurs, sales autant que gracieux, tout ce que je trouve de menue monnaie dans ma poche. Je les laisse s'approcher familièrement de moi. Quelle santé et quelle gaieté sous les plus laides livrées de la misère! La bande était, en quelque sorte, sous le commandement d'une fillette de douze ans dont la beauté me frappa. C'était la représentation vivante de la *Cruche cassée*, de Greuze; seulement la mienne avait une sorte de fanchon sur ses cheveux ébouriffés, ce qui était à la fois très-seyant et très-pittoresque.

Je pris congé, sur la place, de mon petit entourage dans lequel nous avions choisi un guide, un bon gros petit garçon tranquille et riant qui nous déclara s'appeler Grégor. Nous continuons notre route sous sa conduite. Le brouillard est encore assez dense. Quel est ce nuage épais qui s'interpose entre l'horizon et nous? C'est une montagne vaporisée en quelque sorte par la brume qui l'enveloppe, mais qui se découvre

peu à peu. Comme les vallées se creusent sous nos yeux. C'est l'inaccessible qui commence! Quelle chose que l'inaccessible, ma sœur, et comme il existe encore plus peut-être dans l'ordre moral que dans l'ordre physique! N'y a-t-il pas pour chacun de nous des ordres d'idées et de sentiments où notre esprit et notre cœur rencontrent l'inaccessible? Le cœur égoïste ne tressaille pas devant le dévouement et ne comprend pas l'amour dans ses manifestations supérieures; l'intelligence rétrécie n'aborde pas les enthousiasmes auxquels certaines âmes s'abandonnent sous l'étreinte du beau. Que d'horizons resplendissants restent ainsi à jamais voilés devant certains êtres! Mais il me semble t'entendre me dire : Qu'importe! ne nous arrêtons pas à plaindre ceux qui ne peuvent admirer les splendeurs éphémères de la vie du temps, puisque Dieu, par une merveille de sa puissance et de son amour, s'approche de toutes les âmes, et que, tout inaccessible qu'il est, il s'est rendu, par Jésus-Christ, accessible à la plus misérable de ses créatures.

Tu fais bien de me redire cela, ma sœur, et je me hâte de redescendre de mes sommets pour te faire remarquer ces femmes qui remontent, par un sentier abrupt, du plus profond de la vallée. Comme elles sont étrangement costumées! Des haillons à peine suffisants couvrent leurs corps; mais le collier de perles à quadruple rang brille à leur cou, qu'il soit blanc ou flétri; mais des anneaux étincellent à leurs oreilles; mais leurs cheveux mal peignés sont traversés par une épingle d'argent. Quelle misère! quelle joie! et quel clinquant!

Plusieurs portaient sur la tête des bûches encore garnies de feuillage. On avait brisé un arbre dans le ravin, et comme il n'y avait pas de chemin praticable pour une charrette, chacun en portait son morceau.

Nous nous éloignons toujours, et les bruits s'éteignent peu à peu le murmure du filet d'eau qui traverse la vallée ne s'entend plus du tout, on perçoit de temps à autre le bruit d'une pioche qui égratigne le rocher. Grégor monte toujours; il s'arrête tout à coup devant un fronton de pierre à moitié écroulé, et me voyant approcher pour regarder l'image qu'on y a rustiquement encadrée : — *Jesu Salvatore*, me dit-il en inclinant la tête.

C'est avec une véritable émotion que j'ai aussi salué la sainte image qui m'apparaissait comme une représentation de l'auteur de la nature au milieu même de ses merveilles.

Nous continuons à gravir le sentier commode mais roide, et nous arrivons enfin au couvent. La solitude et le silence sont les sentinelles invisibles placées de chaque côté de cette grille de fer au delà de laquelle s'étend la façade propre et riante de la sainte maison. Grégor a pris une pierre dans le chemin et frappe sur les barreaux. La tête rasée et le visage tranquille d'un frère apparaissent à une petite fenêtre. Grégor et lui échangent amicalement quelques paroles. Il faut monter encore, mais le sentier tourne; voici une porte habillée de plaques de fer qui s'effrangent de vétusté. Elle s'ouvre, nous traversons un corridor voûté; un mulet chargé de provisions sort de la cour du monastère et nous croise; nous nous enfonçons à gauche, un bon vieux frère se traîne vers nous, nous sourit; une nouvelle porte s'ouvre : c'est l'église. Gertrude, quels moments j'ai passés sur l'humble banc de bois attaché au mur! Un calme ignoré jusque-là m'enveloppait. Mon âme se trouvait tout à coup transportée dans des régions absolument sereines et divinement isolées. Savoure cette paix, lui disais-je, rassasie-toi de ce silence, laisse-toi pénétrer par cette atmosphère épurée, raréfiée, dans laquelle tu te sens vivre dans la joie et dans la liberté. La liberté! Elle était là, Gertrude; elle avait posé son pied souverain dans cette solitude. Où donc étaient le monde, l'amour-propre, la vanité, l'envie, la malignité, la rancune, la tyrannie, l'ambition, le mensonge? Où donc étaient les passions? Cette chaîne pesante que chacun de nous porte au cou s'allége vraiment à mesure qu'on s'élève vers les régions sereines; à chaque pas, il semble qu'un anneau se brise et roule au fond de la vallée obscure; et, peu à peu, on se sent devenir libre de la sainte et céleste liberté! Sur ces hauteurs et dans ce solennel silence, l'âme se sent simplifiée, élevée, agrandie, fortifiée; on ne se souvient plus que des êtres que nous aimerons par delà la mort, dans les bras desquels nous voudrions mourir, avec lesquels nous voudrions paraître devant Dieu!... J'ai pu prolonger ma méditation. J'avais devant moi saint Benoît et sainte Scholastique, leur crosse à la main, plongés dans leurs contemplations éternelles; un moine était à l'autel. Grégor, assis sur ses talons dans l'angle d'un pilier, avait l'air, dans sa pieuse immobilité, d'un petit ange en adoration bien pauvrement habillé; cinq légionnaires, de vrais soldats courageux et croyants, priaient agenouillés en groupe près des armes qu'ils avaient déposées et qui formaient, contre la blanche muraille, un faisceau étincelant. Cela laissait vide l'église qui est vaste.

A neuf heures, les bénédictins ont commencé l'office. Ces voix d'hommes qui psalmodient si lentement sont certainement émouvantes; mais combien j'ai regretté cependant le grand, le saisissant, le divin silence!...

Les religieux ont été bien hospitaliers pour nous. La messe entendue, nous avons été conduits dans un parloir par le père obligeant qui parlait français; et le père supérieur est venu causer avec nous et nous a servi lui-même le café mêlé de chocolat à l'eau. Ces hommes de l'éternité nous ont parlé avec leur calme sourire des affaires du temps. Les échos des bruits de la vallée retentissent parfois jusque sur les plus hauts lieux; mais la brise du ciel fait de tous

ces bruits stridents, discordants, une pure harmonie. Ainsi en était-il des questions humaines passant par ces âmes paisibles et détachées : elles se résolvaient en un soupir ou en une prière.

En repassant par la cour, nous avons admiré les vieux cloîtres. Quelques mendiants nous ont poursuivis. Il y en avait un dont je n'oublierai pas de longtemps l'aspect : on n'aurait pas pu compter les pièces de son vêtement. Nous avons d'abord visité les charmantes chapelles voûtées qui forment un bas-côté et qui ne s'ouvrent qu'avec une permission du supérieur. Les plus grands saints de l'Ordre ont leur autel : Placide, le saint écolier, le doux martyr est là, une palme à la main et avec ce gracieux visage que nous retrouverons peint de main de maître dans la fameuse galerie du Vatican ; Maur, qui a planté dans notre France cet arbre sacré à l'ombre duquel la science a grandi ; et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Nous avons aussi fait le tour du chœur. Devant les reliques de saint Benoît fleurissaient de jolies primevères des montagnes. Le bon Dieu a semé partout ces charmants caprices de sa création ; et, sous les neiges éternelles, il est vraiment touchant de voir pointer la fleur.

Nous descendons dans les chapelles souterraines, toujours précédés par les bons pères. Nous côtoyons le rocher, ses ondulations majestueuses, ses sombres dépressions, ses cavités profondes. Il nous couvre et il nous enveloppe. Ces petites grottes naturelles forment de véritables retraites un peu obscures, mais riantes.

Faisons connaissance avec les saints habitants qu'elles abritent. Voici la statue de saint Pierre, troisième abbé après saint Benoît. Comme il prie bien ! Quelle couronne forment à cette figure méditative les arceaux déchiquetés du roc !... Saint Honorat, le successeur immédiat de saint Benoît, est à demi couché ; une de ses mains soutient sa tête vénérable, l'autre s'appuie sur un crâne. C'est toujours par la méditation de la mort que les saints sont arrivés au dédain de la vie.

Une inscription nous apprend que le petit autel de saint Honorat a été consacré par le cardinal Paulus Cullen, archevêque de Dublin.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



LE SALON DE 1870

C'était autrefois une véritable fête que l'ouverture d'un salon de peinture ; que dis-je, une fête ? c'était l'ouverture des grands jeux et des grandes luttes de l'art ; les partis s'y donnaient rendez-vous ; 1830 avait ouvert le champ-clos à la bataille des classiques et des romantiques ; de la littérature la guerre s'était étendue à tout le domaine de l'art ; et toute la presse et tout le monde en retentissaient. Aujourd'hui, les graves préoccupations extérieures ont profondément modifié les rapports du public avec les artistes : excepté quelques fidèles qui partagent encore les émotions de ce moment avec les intéressés, on ne va plus guère au salon d'exposition que par curiosité ; les grandes luttes sont finies, il n'y a plus d'écoles : l'éclectisme s'est emparé de tout, l'art s'est éparpillé. — On se donne rendez-vous au salon, sous un numéro d'ordre, sous un tableau de genre, non pour le voir, non pour l'admirer, mais pour causer, faire ses affaires et avaler avec plus de courage la poussière que soulève la foule des visiteurs plus étonnés qu'intéressés. Cela donne lieu à de nouvelles métalepses : une jolie figure de rhétorique que la métalepse ! On se dit : Nous nous retrouverons sous la dame jaune ou devant la baigneuse verte, comme on se dit : Nous nous reverrons aux fraises et aux prunes ; comme Paul disait à Virginie : J'irai vous voir aux cannes à sucre...

Le classement par genres et par écoles est donc aujourd'hui impossible. Établir les distinctions de peinture par tableaux religieux, mythologiques, historiques, de genres et de paysages nous entraînerait dans un dédale inextricable, tant ces genres sont mêlés recourir aux différences d'écoles n'offre pas une ressource plus facile : il n'y a plus d'écoles. Autrefois nous n'avions qu'à écrire un nom, celui du chef d'école, et tout le groupe suivait. Delacroix était le peintre du mouvement ; Ingres, celui de la forme ; Scheffer, l'artiste de la pensée ; Descamps, peintre de la lumière ; Diaz, peintre de la fantaisie ; les disciples venaient après et le public comprenait. Aujourd'hui, nous sommes obligés de procéder comme les artistes eux-mêmes, d'aller à l'aventure ; c'est encore une méthode, c'est celle du moment ; c'est celle que nous avons suivie, espérons qu'elle nous conduira bien.

Une des premières toiles devant laquelle nous nous soyons arrêté, en sortant du tumulte du premier salon, toujours trop encombré pour pouvoir être étudié la première journée, porte le nº 2,634. Un coloris brillant, profond, une scène calme et triste, un intérieur fouillé où les dégradations des teintes sont admirablement fondues ; au fond, une petite fenêtre grillotée laissant passer un jour gris qui éclaire à gauche un lit avec son dais renaissance ; dans ce lit, un mourant ; à genoux et penché sur ce lit fatal, un jeune seigneur ; à gauche, des vieillards, des jeunes gens, des jeunes femmes, des amis en pleurs, un aumônier : la religion, l'amitié, la mort, tout cela vous prend aux entrailles, et l'œil ne peut s'en détacher. Le livret ! cherchons au livret ; voici ce que celui-ci répond : *Château de Rambouillet, 31 mars* 1547.

Une énigme, comme vous voyez, une énigme pour ceux qui n'ont pas la chronologie familière et à qui la mémoire des dates est rebelle. L'auteur du tableau est

évidemment un habile coloriste, mais c'est un homme d'esprit; il a la coquetterie du titre, il sait qu'on n'oublie pas ce qui se fait attendre et sait se faire chercher. Que de gens, en rentrant chez eux, ont couru à leur Dictionnaire historique pour connaître le secret voilé sous cette date et s'impressionner encore de cette page émouvante! Et cependant il n'y avait pas à s'y méprendre. Regardez bien la face de ce mourant, il a de ces figures historiques, de ces grands traits chevaleresques qu'on a depuis longtemps rendus sous toutes les formes de l'art plastique. C'est bien lui, François I[er]. Mais alors, pourquoi cette petite chambre? Pourquoi cet appareil modeste, quoique sévère, autour de ce royal moribond? Oh! c'est que le dernier roi chevalier mourait dans son lit, mourait d'une maladie que ses médecins avaient déclarée contagieuse, et il avait voulu se séquestrer lui-même dans la plus haute et plus petite chambre de son plus petit château.

En présence de cette page tout à la fois si brillante et si sombre, nous nous sommes ému longtemps. M. Servant, qui en est l'auteur, est un jeune peintre de Lyon; ce n'est pas un essai pour lui; depuis plusieurs années, le Salon d'exposition connaît son nom; mais ici, c'est sa première œuvre importante, et devant elle, nous ne le félicitons pas seulement, nous faisons plus, nous lui serrons la main, avec des larmes dans les yeux.

Emporté par le flot, nous voilà encore arrêté, ancré pour ainsi dire devant une nouvelle toile. Pourquoi? C'est un tableau religieux; ils sont nombreux les tableaux religieux. Qui donc nous retient ici? Ah! c'est qu'il y a, pour prendre les gens, certaine manière que les artistes connaissent bien: ceux-ci arrivent à ce résultat par l'éclat de la couleur; d'autres, par le mouvement, l'entrain, le brio du sujet; d'autres, par un effet tout contraire, par la sobriété du coloris et le calme du motif. C'est justement ce qui nous retient ici. *Saint Pierre et saint Jean confirmant à Samarie*, une scène des actes des apôtres: rien n'est plus doux, plus simple, plus reposé, plus vraiment religieux que cette page! L'austère figure du chef de la nouvelle Église faisant tomber le sacrement des fonts sur la tête d'un nouveau converti, avec une dignité tempérée qui rappelle la parole du maître: « Désormais vous serez pêcheur d'hommes! » Derrière lui, une figure plus douce encore, plus intime, plus angélique: c'est le disciple que Jésus aimait; c'est saint Jean, que l'artiste a doué de cette physionomie suave et charmante qui contraste heureusement avec le grave personnage du premier plan. D'autres catéchumènes attendent leur tour, avec un recueillement qui semble émaner d'eux pour s'emparer du tableau tout entier. Une véritable œuvre d'Église catholique qui rappelle les traditions des grands peintres de nos basiliques.

Nous avons parlé de la dame jaune, c'est le nom que l'on donne à l'œuvre de M. Regnault, qui, sur le livret, l'intitule: *Salomé la danseuse, tenant le bassin et le couteau qui doivent servir à la décollation de saint Jean-Baptiste.* Nous le voulons bien, mais il faut y mettre de la complaisance; M. Regnault est un grand prix de Rome, il est jeune, il a voyagé beaucoup en Orient: évidemment, il en a rapporté une admirable entente de la lumière et de l'ombre; tous les jaunes de la palette se sont donné rendez-vous sur cette toile. Salomé, puisque Salomé il y a, est plutôt une admirable femme fellah toute brodée d'oripeaux jaunes: jaune elle-même, elle se détache sur un fond d'ocre violent, et cependant toute cette gamme est admirablement disposée et produit un effet saisissant; c'est le tour de force du salon: mais de sentiment, n'en cherchez pas ailleurs que dans la diffusion noire de cette chevelure mal peignée et dans ces yeux ardents qui vous dévorent. En somme, un superbe tableau de galerie, déjà vendu, dit-on, 38,000 francs!

Nous connaissons, depuis longtemps, M. A. de Beaulieu, un élève de Decamps, un romantique de la vieille roche, toujours remarquable par son coloris, qui vous prend au passage et ne vous lâche pas que vous ne lui ayez rendu hommage. Cette année, la scène est d'un aspect plus âpre et plus terrible que d'habitude. C'est un duel. Un ciel fondu dans un crépuscule adouci par des décroissances de teintes fort savamment dégradées, et là-dessus les silhouettes noires et ardentes des deux adversaires aux prises; plus loin, le groupe grave, ému et un peu méphistophélique des témoins. Il y a là un succès d'effet dramatique dont nous ne doutons point.

Voilà ce qu'au premier abord, et dans une visite rapide, papillottante et *houleuse* où nous nous trouvions ballottés comme une chaloupe par la tempête, nous avons remarqué dans ce grand kaléidoscope qui s'ouvre au Palais de l'Exposition. Un autre jour, plus calme, nous pourrons entrer plus à fond dans l'intimité de cette vaste collection des œuvres de l'année. D'autres ouvrages ont déjà été signalés au succès par la foule qui les encombre; nous y arriverons à notre tour.

MARC PESSONNEAUX.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1[er] octob. et du 1[er] avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1[er] octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Le marchand de dattes.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 531, 550 et 561.)

—

VII

Amère dérision du sort. — Où Miguel commence à penser qu'il a trop bon appétit pour être jamais un homme de génie.

Il y avait déjà quelque temps que s'étaient passés les événements dont on a lu le récit dans le précédent chapitre. La situation morale et matérielle de Miguel Perez ne s'était pas améliorée, sa patience commençait à se lasser; privé, comme il l'était, non-seulement du superflu, mais du strict nécessaire, il n'apercevait plus qu'à travers un nuage sombre cette gloire, cette célébrité qui lui apparaissaient naguère entourées d'une si brillante auréole.

Il était retourné plusieurs fois chez don José qui, depuis peu, lui témoignait une bienveillance inaccoutumée, et vantait continuellement son bon cœur et sa générosité, quoique Miguel ne pût comprendre en quoi il avait mérité de semblables louanges.

Pourtant, malgré cet accueil si cordial de l'oncle et de la nièce, le pauvre Miguel dut bientôt renoncer à ses visites. Pour se présenter dans une tenue convenable aux yeux d'Amélie, il avait dû recourir aux expédients les plus désastreux, et, lorsqu'il eut épuisé tous ceux que put lui fournir son esprit inventif, force lui fut de se priver du plaisir de voir ces seuls amis qu'il eût à Madrid.

Fidèle à son système, et bien loin d'avouer à ceux-ci toutes les déceptions qu'il avait eues à subir, il s'était au contraire efforcé de leur donner une haute idée de ses succès littéraires; et, quoique don José, qui lisait beaucoup, s'étonnât un peu de n'avoir en-

core aperçu nulle part le nom de son jeune ami, le bachelier parlait avec tant d'assurance de ses œuvres éditées et inédites, qu'il n'osait trop paraître le soupçonner de mensonge. D'ailleurs, don José et doña Amélia avaient, pour juger favorablement notre héros, certaines raisons, de date récente, qu'ils n'avaient pas trouvé nécessaire de lui communiquer. Nous attendrons, nous aussi, un moment plus opportun pour en faire la confidence au lecteur.

Francisco Perez, le père de Miguel, devait être à son égard dans la même ignorance que don José. La lettre par laquelle le jeune homme lui avait annoncé la découverte de sa nouvelle vocation et les magnifiques projets qu'il formait pour l'avenir l'avait sans doute comblé de joie. Ce qu'il voulait avant tout, c'était le bonheur de son enfant, et, s'il s'était opposé à son désir de rester à Madrid, c'est qu'il croyait l'avenir de Miguel plus assuré à la campagne; mais, du moment que tout paraissait devoir réussir au gré de son fils, l'excellent homme en était plus heureux que lui-même.

Seulement, le digne señor, il faut bien l'avouer, n'aimait pas beaucoup à écrire, et les lettres qu'il adressait à son fils étaient aussi rares que laconiques. C'est ce qui explique comme quoi Miguel avait eu le temps de revenir complétement de ses illusions littéraires et de tomber dans le plus profond découragement avant de recevoir la lettre de félicitations par laquelle son père avait cru devoir répondre aux bonnes nouvelles qu'il lui mandait. Or cette lettre arriva dans un moment à peu près aussi opportun que celui où Paco avait essayé de rendre son maître populaire; de sorte que, au lieu de s'accuser lui-même de ce quiproquo dont, au bout du compte, il était seul coupable, le bachelier y vit une amère dérision du sort qui s'acharnait à le persécuter.

En proie à une violente agitation, il allait et venait dans sa chambre, tenant entre ses mains la lettre qu'il venait de recevoir, et exprimant son mécontentement par des phrases entrecoupées.

— Enchanté de mes succès! disait-il; oui, en effet, il y a de quoi être enchanté!... moi aussi, je suis très-enchanté!... « Venir au printemps, si mes nombreuses occupations me le permettent. » A coup sûr, ce ne seront pas mes occupations qui me retiendront à Madrid!... « Tous nos voisins sont désireux de féliciter l'homme supérieur qui marche à grands pas vers la célébrité. » La célébrité! encore! toujours ce mot qui semble me poursuivre comme une horrible moquerie! J'en ai tant rêvé de cette maudite célébrité! Mais d'ailleurs, qu'est-ce que la célébrité? Est-ce qu'il y a des gens célèbres? Ah! c'est à en devenir fou!

Le pauvre garçon, en effet, ne paraissait pas avoir l'esprit très-sain. L'état de faiblesse auquel il se trouvait réduit, par suite de la frugalité plus qu'excessive de son ordinaire, était peut-être un peu cause des idées extravagantes qui lui passaient par la tête.

— C'est cela! reprenait-il en s'exaltant de plus en plus, j'irai m'exposer aux questions d'abord, puis aux sarcasmes de nos voisins, qui me demanderont, en feignant le plus vif intérêt, de leur indiquer les titres de mes ouvrages, parce que, diront-ils, ils veulent absolument admirer mon génie sublime, incomparable! Et quand ils comprendront que je suis encore un auteur inconnu, un débutant, oh! comme ils se réjouiront, les braves gens, en songeant que mon espoir a été cruellement déçu, que malgré tous mes efforts je n'ai pu atteindre le but que je m'étais proposé! Quels bons rires heureux résonneront dans la grande salle, où, pour les remercier de l'empressement qu'ils auront mis à venir me féliciter, mon père leur aura fait servir ses meilleurs vins! Quels joyeux rires!... vraiment, je crois les entendre d'ici!

Et Miguel riait lui-même, mais d'un rire sinistre qu donnait le frisson.

— Non! s'écriait-il avec emportement, non, je n'ira pas m'exposer à leurs insultes! J'attendrai ici jusqu'à ce que la Providence daigne me délivrer de tant de tourments!

C'en était trop pour le malheureux bachelier, qui fut pris d'une fièvre ardente, à laquelle il aurait infailliblement succombé, sans la pitié de son hôtesse, pauvre vieille femme qui le soigna de son mieux. Lorsqu'il fut en état de faire quelques courtes promenades, Miguel était si changé, que ses parents eux-mêmes auraient eu peine à le reconnaître. Il se traînait péniblement, cherchant à se réchauffer aux rayons d'un soleil d'hiver, lorsqu'il vit un jour deux dames venir vers lui et crut reconnaître, de loin, l'une d'elles pour doña Amelia. Malgré sa faiblesse, il changea brusquement de direction et entra dans une rue voisine, d'où il pouvait voir sans être vu.

Miguel ne s'était pas trompé : c'était bien Amelia qui rentrait chez son oncle. Elle était accompagnée d'une jeune femme que le bachelier avait indifféremment aperçue deux ou trois fois chez elle, et que son costume, plutôt que sa figure, lui fit reconnaître pour la personne qu'Amélie lui avait désignée comme une petite marchande de rubans, d'étoffes et de dentelles, fille d'un Français, chez qui la nièce de don José achetait de temps en temps quelques menus ajustements. Comme cette fois il se trouvait placé en face des deux jeunes filles qui s'avançaient lentement sans soupçonner sa présence, Miguel put regarder la petite marchande plus attentivement qu'il ne l'avait encore fait.

Quelle ne fut pas sa surprise en reconnaissant la jeune personne dont la tristesse et l'air de modestie l'avaient frappé lors de son excursion au Mont-de-Piété.

Elle avait assisté, alors, à son action généreuse; mais, s'il ne l'avait pas remarquée chez don José, elle-même avait fort bien pu le voir; peut-être est-il

permis de supposer que la soudaine bienveillance de l'oncle et de la nièce était due à ses indiscrétions. Mais à quoi bon faire des suppositions, puisque évidemment la suite de cette histoire devra éclaircir tous les points restés obscurs dans le récit? Il est parfaitement inutile de nous fatiguer l'esprit pour chercher à résoudre des problèmes dont l'auteur, sous peine de manquer à tous ses devoirs, doit nous donner la solution. Donc, ce que nous avons de mieux à faire est de laisser marcher les événements. L'empressement qu'avait mis le bachelier à éviter doña Amelia doit faire comprendre qu'il n'était nullement tenté de réclamer l'assistance de don José. Il ne lui avait pas même fait savoir qu'il était malade; et maintenant que, ses forces revenant chaque jour, il se sentait un appétit à dévorer le dîner de quatre personnes, il n'aurait voulu pour rien au monde, en donnant de ses nouvelles à l'oncle d'Amélie, paraître quêter une invitation.

Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, la jouissance que le moins gourmand des convalescents éprouve, la première fois que le docteur lui permet de s'asseoir à une table bien servie? Or, cette jouissance, il était absolument impossible à Miguel de se la procurer! La santé lui était revenue, mais ses repas n'étaient guère plus copieux que lors de sa maladie, et le plus souvent il était forcé de se contenter, pour apaiser sa faim, de quelques dattes qu'il achetait à un brave homme, demi-Maure, demi-Espagnol, comme on en rencontre fréquemment à Madrid, et qui l'avait pris en affection.

Miguel, malgré sa vanité, ne pouvait s'empêcher de témoigner une certaine déférence au vendeur de dattes. Celui-ci d'abord était beaucoup plus âgé que lui, et puis, dans le regard qu'il fixait sur le bachelier, il y avait tant de finesse, tant de pénétration, et en même temps une si grande bienveillance, que Miguel prenait plaisir à converser avec lui pendant des heures entières.

— Achetez-moi des dattes, señor bachelier! dit un jour l'homme en montrant sa petite provision de marchandises placée à côté de lui; regardez quelle mine elles vous ont, et si la vue seule n'en fait pas venir l'eau à la bouche?

Miguel fit emplette de quelques dattes, et tirant sa bourse y prit vivement la monnaie dont il avait besoin pour les payer.

— Eh! eh! señor; fit en riant tout doucement le marchand qui avait observé tous ses mouvements d'un œil curieux; il est inutile de cacher si vite votre bourse, elle n'est pas assez bien garnie pour tenter les voleurs; et celui qui vous la prendrait ne ferait pas une riche affaire!

Miguel laissa échapper un mouvement d'humeur, et peut-être se serait-il éloigné aussitôt; mais l'individu qui lui parlait, toujours en le regardant fixement, avait un air si étrange, avec sa tête couverte d'un ample turban, ses bras tranquillement appuyés sur ses jambes croisées, et par-dessus tout ses petits yeux gris clair, d'une vivacité sans pareille, qu'un sentiment indéfinissable retint notre héros à sa place.

— Ne vous irritez pas, señor, contre un vieux bonhomme qui ne songe nullement à vous offenser, reprit le vendeur de dattes, toujours souriant d'un air malin. Je remarque seulement que votre bourse va se vidant chaque jour; que votre mine s'allonge, que les dattes que vous m'achetez sont à peu près votre seule nourriture, et que cependant, à votre âge, les jeunes señores d'ordinaire aiment fort à posséder quelques réaux de plus qu'il ne leur est absolument nécessaire, de même qu'ils préfèrent habituellement une nourriture plus substantielle que des dattes, quelque appétissantes qu'elles soient.

— Où voulez-vous en venir? murmura le bachelier.

— A ceci, que si j'étais un jeune señor comme vous, doué d'un grand talent, à ce qu'on assure, je m'arrangerais pour avoir toujours quelques réaux dans ma bourse.

— Bon! mais comment?

— Eh! eh! vous êtes pressé! fit l'impitoyable discoureur qui semblait prendre un malin plaisir à exciter la curiosité de son interlocuteur. Mais je ne sais si le moyen dont je veux vous parler vous conviendra; il se peut même que votre orgueil se trouve blessé de ma proposition. En bonne conscience, je pense maintenant que je me suis trop avancé et que je ferai mieux de ne rien vous dire.

— Mon orgueil! fit le bachelier avec amertume, il a déjà reçu tant de blessures, que je doute qu'il ait survécu!... Et tenez, ajouta-t-il, entraîné par l'impatiente curiosité que le rusé vieillard avait su faire naître en lui, je ne puis vous donner de meilleure preuve du peu de susceptibilité de mon orgueil, qu'en vous avouant l'horrible gêne où je suis en ce moment. Ainsi dites-moi bien vite votre moyen, s'il est vrai que vous en connaissez un: vous pouvez parler sans crainte et sans réticences.

— Il paraît, dit le vendeur de dattes, fixant toujours ses petits yeux gris sur ceux du jeune homme comme s'il eût voulu lire au fond de son âme l'impression que lui causaient ses paroles, il paraît que vous avez un talent merveilleux pour écrire des lettres, et même des vers et des volumes entiers, et des comédies; que sais-je encore! Il s'agirait tout simplement de mettre votre talent au service de pauvres gens moins savants que vous, qui consentiraient volontiers à reconnaître par une honnête rétribution la peine que vous prendriez.

— Comment? dit encore Miguel; expliquez-vous, car je ne comprends pas ce que vous voulez dire. De quelles gens parlez-vous?

— Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre. Supposez, par exemple, un de ces malheureux sourds-muets qui implorent la charité des passants. Il a besoin

d'une pancarte expliquant sa triste position ; il vous charge de la rédiger. Un domestique a besoin de certificats attestant son talent et sa bonne conduite, vous les lui faites ; un neveu désire souhaiter la fête à son oncle, vous lui tournez un joli compliment en vers, qui touche le bonhomme jusqu'au fond du cœur et le décide à léguer sa fortune au neveu qu'il recevait auparavant avec la plus grande froideur ; un petit négociant veut faire annoncer sa marchandise dans un journal, mais il n'est pas lettré et craint de commettre quelque balourdise, il a encore recours à vous...

— Merci ! interrompit Miguel d'un ton dédaigneux ; c'est le métier d'écrivain public que vous me proposez là ! Je vous suis fort obligé !

— Eh ! eh ! senor, ne soyez pas si fier, c'est un honnête métier qui peut nourrir son maître.

— Jamais ! s'écria le bachelier avec un geste qui, sur une scène tragique, lui aurait assurément attiré les applaudissements de la foule ; plutôt mourir que de m'abaisser à ce point ?

— Bravo ! senor ! voilà un beau mouvement, dit l'homme en frappant doucement sa main droite fermée sur sa main gauche. N'en parlons plus ; je n'avais pas l'intention de vous offenser. Mais vous ne refuserez pas de m'acheter encore quelques dattes, mon très-honoré senor ? Ce que vous en avez pris ne peut certainement pas suffire pour votre repas. Achetez, voyons ! ou je croirai que vous m'en voulez !

— Au contraire, fit sèchement Miguel, j'ai peu d'appétit, je n'ai besoin de rien de plus. Mais soyez tranquille, brave homme, je vous pardonne votre méprise.

Il voulut s'éloigner.

— Attendez, attendez, senor ! Parce qu'on ne veut pas acheter la marchandise d'un pauvre homme tel que moi, ce n'est pas une raison pour refuser d'écouter ses paroles ! Laissez-moi vous dire que je devine pourquoi vous méprisez ces belles dattes que je vous offre. J'ai vu ce matin quelques jeunes senores passer devant moi, se dirigeant du côté de chez vous, sans doute ce sont de vos amis ; vous aurez ce soir un succulent repas : des viandes à différentes sauces, du poisson, du gibier ; ah ! le bon souper que vous allez faire ! Il me semble d'ici en respirer le parfum ! J'ai mal choisi mon moment ; si vous aviez été réduit à quelques dattes pour tout régal, vous auriez sans doute accueilli ma proposition d'une tout autre manière.

Quelque peu poétique que puisse paraître un tel aveu, nous devons, pour être fidèle à la vérité, convenir que l'image du souper évoqué par le marchand avait fait sentir encore plus vivement à Miguel l'insuffisance de son frugal repas. Et cependant il n'avait nul espoir d'en faire un meilleur ; il n'avait même nul espoir d'en faire un pareil le lendemain, car, s'il dissimulait avec tant de soin sa bourse à tous les regards, c'était, non pour en cacher le contenu, mais pour ne pas laisser voir qu'elle ne contenait rien.

Il fit quelques pas encore pour s'éloigner, puis revint lentement.

— Combien faut-il vous en servir, senor ? demanda le marchand ouvrant déjà la boîte de cristal dans laquelle il mettait ses dattes.

Miguel lui fit signe qu'il n'en voulait pas, et murmura d'un ton indécis en évitant de s'adresser directement à celui qui, cependant, pouvait seul lui répondre :

— D'ailleurs, quand même j'y consentirais, où trouver les gens qui auraient besoin de mon aide ?

— Oh ! quant à ceci, dit vivement le marchand, que cela ne vous embarrasse pas ! Chaque jour des camarades viennent me demander l'adresse d'une personne assez instruit pour rédiger leurs lettres ou leurs suppliques ; si vous le voulez, je leur donnerai votre adresse. Dans ce monde il se faut s'entr'aider, et je serai très-content de rendre service à un brave jeune homme tel que vous. Eh bien, est-ce convenu ?

Ce ton familier et protecteur choquait étrangement notre héros, qui fut sur le point de prendre encore ces airs de grandeur offensée qui lui allaient si merveilleusement. Mais il mit par hasard la main dans sa poche, et la bourse vide qui s'y trouvait calma fort son ressentiment. De plus, l'espoir de faire un bon repas, qu'il était d'autant plus disposé à apprécier qu'il en était privé depuis plus longtemps, était loin d'être sans influence sur son esprit. Sans réfléchir davantage, il jeta ces mots au marchand :

— Oui, c'est convenu ! quand m'enverrez-vous vos... camarades ?

Miguel appuya sur ce mot avec un dédain bien marqué, dernier tribut payé à son orgueil expirant.

— Ah ! vous comprenez, senor, à la première occasion ! Je vous promets de penser à vous.

— Tâchez qu'elle ne se fasse pas trop longtemps attendre, cette occasion ! dit le bachelier en s'efforçant de rire.

— Oh ! non ; presque chaque jour il s'en présente. Demain, après-demain, vous pouvez être certain que je vous enverrai du monde. Et une fois que vous serez connu pour cette besogne, vous verrez que votre petit commerce marchera comme sur des roulettes.

Si le bachelier avait osé, il aurait étranglé l'individu qui lui parlait avec si peu de respect. La violence qu'il s'imposa contracta les muscles de son visage.

— Vous faites la mine ? dit le marchand, je vois ce que c'est, vous trouvez qu'attendre un jour entier, c'est long. Prenez courage, peut-être dès demain pourrez-vous commencer à travailler. Mais moi, je vous l'ai dit, je suis un brave homme, j'aime à venir en aide aux jeunes senores dans l'embarras ; prenez-moi ces dattes à crédit, vous me les payerez quand vous le pourrez ; ce sera toujours mieux que rien.

Miguel recula d'un pas ; ses yeux étincelèrent, ses mains s'avancèrent vers le marchand..... et.....

Ah ! mon Dieu ! cette fois il va l'étrangler !

Rassurez-vous ! Et... il prit les dattes qu'on lui offrait !

O vanité ! tant décriée, tant blâmée par les poëtes et les moralistes, combien il est facile de te mettre à néant !

C'est par la famine qu'on oblige les places les plus fortes à se rendre, et l'amour-propre le plus robuste à capituler ! Heureux encore quand l'amour-propre seule capitule, et quand les sentiments d'honneur et de loyauté demeurent intacts !

Le métier qu'on proposait à notre héros était en effet un métier honnête, quoique peu flatteur pour son amour-propre.

Donc l'amour-propre de Miguel était vaincu.

Mais Miguel restait toujours l'honnête et loyal jeune homme que nous connaissons.

Et, — circonstance atténuante, — Miguel mourait de faim !

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —



UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538 547 et 572.)

Nous quittons avec regret cette très-intéressante partie de l'abbaye, et nous remontons vers le jour. Après une halte de quelques minutes dans la belle église blanche et silencieuse, nous prenons congé des deux religieux, en nous recommandant humblement à leurs prières ; et, munis d'un mot de recommandation, nous montons vers la sainte caverne, *Sacro Speco* Cette fois nous allons chercher saint Benoît au lieu même où il a débuté dans sa vie solitaire et toute céleste. Tout se fait plus sauvage autour de nous : les gorges deviennent plus profondes ; les montagnes semblent se toucher à la base. C'est à peine si l'on voit encore étinceler au plus profond de la vallée l'eau verte et transparente de l'Anio ; sur les larges croupes veloutées des montagnes, les pins dessinent des lignes onduleuses d'un vert foncé qui descendent en zigzags comme une frange dont l'extrémité plonge dans le torrent ; au delà du petit portail ogival que garde sainte Scolastique, s'élève un bosquet de superbes chênes verts ; et c'est à travers le feuillage brillant de cette forêt de troncs finement ciselés que le regard pénètre dans les profondeurs mystérieuses du vallon. Faisons une halte, ma sœur, dans ce bois que les anciens païens auraient appelé sacré. Il forme la plus ravissante des oasis au milieu de ces austères solitudes. Que ces groupes d'arbres sont gracieux et beaux ! C'est du rocher même qu'ils sortent ; ils s'élancent de cette espèce de lave durcie, qui leur forme un étrange piédestal, et ils vont dans les cieux mêler leur verte chevelure, ce qui forme sur la tête des passants un berceau impénétrable aux rayons du soleil. Au delà du sentier, ils se penchent élégants et forts, et semblent recouvrir la vallée de leurs branches puissantes, festonnées de mousse et de fougères. Le vent qui descend impétueusement du sommet des montagnes les force à s'incliner ainsi.

Oublions-nous un instant là, ma sœur dans un silence que n'interrompent pas, mais que charment les soupirs du torrent et ceux de la brise qui frôle les chênes. Ces bruits sont une mélodie. La nature parle ainsi quelquefois à demi-voix, et son langage alors doublement harmonieux se fond avec la pensée et en aide imperceptiblement le développement. La pensée le plus souvent germe dans l'ombre et éclôt dans le silence. Mais les bruits, qui sont en quelque sorte la respiration de la nature, lui font l'effet de ces souffles légers qui, s'ajoutant tout à coup au rayon tombé d'en haut, viennent caresser doucement les pétales d'une fleur, les entr'ouvrir et en hâter l'épanouissement.

Encore une ascension, et nous touchons au petit couvent du Sacro Speco. Nous entrons sous ses voûtes tranquilles ; et, sous la conduite d'un frère, qui est Prussien mais qui parle bien français, nous commençons la visite. La chapelle touche au rocher ; le tabernacle de bois s'appuie contre le roc vif. Cette fois il y a là tout un thème de méditations, et je t'ai appelée à mon aide, ma chère Gertrude, pour adorer Jésus-Christ, anéanti dans le creux de ce rocher. Mais il faut descendre plus avant dans les entrailles de la terre : nous descendons. Voici une première, puis une seconde, puis une troisième petite chapelle. Ici se voit saint Benoît, abbé, sa discipline à la main, le doigt sur la bouche. Notre conducteur ouvre une large grille de fer, et nous allons tomber à genoux dans la grotte même où a vécu le jeune solitaire. Une statue de marbre nous en rend la vision. Le Bernin l'a représenté jeune, avec de longs cheveux et une figure d'une beauté séraphique. Les bras croisés sur sa poitrine, les yeux au ciel, il a l'air d'en contempler les éternelles splendeurs. Une petite croix de marbre est plantée dans le rocher devant lui, et dans une anfractuosité se voient la corbeille et le morceau de pain qui rappellent les charitables envois de saint Romain. De là nous sommes descendus dans le parterre d'épines, devenu un parterre de roses fermé par une haie de romarin fleuri, dont les pieds ressemblent à de gros ceps. Une vieille fresque représente saint François d'Assise, greffant les roses sur les épines.

Maintenant que nous avons pleinement satisfait notre pieuse curiosité, prenons congé du doux et aimable religieux qui s'est fait notre cicerone, et allons respirer sur la montagne. Nous nous sommes dirigés vers la croix plantée non loin du sommet.

On a, de cet endroit, une vue plutôt riante que sévère. Les montagnes s'abaissent par une pente douce jusqu'à la petite ville de Subiaco, qui se déroule gracieusement en une spirale grise au-dessus de laquelle se dresse, comme une forteresse, le palais épiscopal; on n'a plus devant les yeux ces pentes sombres où la pierre s'aiguise et se dentelle. Une herbe courte donne des teintes vertes au terrain, et des chèvres maigres la broutent avidement. A force de sourire aux petits chevriers, qui nous ont joué un joli air sauvage sur leur chalumeau, je les ai attirés auprès de nous. Quelle vie éclate dans ces yeux ignorants et rieurs! quelle grâce dans ces rustiques attitudes! ils sont à peine vêtus; leurs sandales de cuir, rattachées à leurs jambes par des ficelles, ne doivent guère préserver leurs pieds des rudes contacts; mais que de gaieté avec cette misère! Nous causons par gestes; ils rient souvent, mais nous arrivons à nous comprendre. Je ne puis m'empêcher d'éprouver un certain regret en voyant ces gentilles figures ensevelies sous la poussière, ces mains enduites de crasse. Je leur indique les unes et les autres, et je prononce à plusieurs reprises le nom significatif d'*aqua*. Ils se consultent et tirent un petit objet noir de leur poche, c'est un miroir; ils s'y regardent et deviennent confus. L'un d'eux attache une ficelle à sa calotte de feutre et va plonger ce seau improvisé dans une citerne, au bord de laquelle j'étais assise et dont je ne soupçonnais pas l'existence. Ils se désaltèrent, ils se débarbouillent, et me donnent une représentation vivante de cette gracieuse scène très-connue, que son auteur a appelée: « Plus heureux qu'un roi! »

Je ne les quitte que pour monter encore; je ne veux pas suivre Marcelle, qui désire aller chercher d'autres aspects; moi, je rêve d'aller m'asseoir près de la petite chapelle bâtie sur le sommet. J'y suis parvenue, ma chère Gertrude, et j'y suis restée la journée. Elle a passé rapide. Aucun des bruyants engins dus à l'industrie de l'homme, aucun tic-tac métallique n'égrenait pour moi les minutes et les heures; c'était un sablier invisible qui les mesurait. Le sable glissait, glissait sans bruit, et le temps glissait aussi.

Qu'il coule! me disais-je. Qu'est-ce que le temps dans ces hautes solitudes? Que sont les heures, les minutes, les secondes? Le soleil monte ou le soleil descend; les montagnes se baignent dans la lumière ou s'enveloppent d'un beau voile d'ombre, que m'importe! *Altam solitudinem!* j'habite les hautes solitudes. Et les hautes solitudes de la terre, ma sœur, font comprendre ces hautes solitudes du cœur dont tu m'as parfois dépeint les profondes et surnaturelles délices. Dans les unes comme dans les autres, Dieu se rapproche: on le voit, on le sent. Oh! qu'il est grand dans ses œuvres! Comme sa main toute-puissante a remué, pétri, dessiné cette terre! Dans quelle harmonie s'élèvent ces monts volcaniques! Quel architecte est notre Dieu! Dans le pli d'une de ces montagnes j'ai cueilli une fleur bleue, si délicate que le simple toucher de mes doigts l'a fanée; au sentiment de sa toute-puissance dont j'étais pénétrée s'est joint le sentiment de sa bonté. Une fleur contre un bloc de lave! Quelles divines délicatesses de l'amour du Créateur pour ses créatures!

Au milieu de cette nature d'un grandiose écrasant, j'étais vraiment perdue encore plus que la petite fleur; et cependant, il faut bien te le dire, j'ai longtemps réfléchi combien cet admirable grain de poussière, qui était moi, dépassait en valeur toutes ces splendeurs matérielles. On en revient toujours au mot de Pascal: au roseau pensant. Tout roseau que je sois, pensais-je, je suis plus puissante que ces montagnes orgueilleuses qui effleurent le ciel de leurs fronts impassibles; je suis, dans mon infirmité, plus éloquente que cette fleur charmante et que ces brises harmonieuses. La nature chante à sa manière la gloire de Dieu: les torrents qui mugissent, les échos vibrants, les tonnerres éclatants célèbrent sa puissance; la terre tout entière, on peut le dire, fume en son honneur, et la brume qui s'élève autour des montagnes est comme l'encens universel qui monte vers lui; mais moi seule puis dire: « Du fond de l'abîme je crie vers vous: Seigneur, Seigneur, écoutez ma voix! » Et ma voix pénètre les cieux, et mon cri monte jusqu'à Dieu. Cette terre resplendissante sera un jour repliée comme une tente, et je sais que je vivrai toujours. Quel don que celui de l'immortalité!

Tu me pardonneras, Gertrude, de te parler si longtemps de mes ravissements d'âme en face de cette nature splendide dont le silence semblait respecter les élans de mon cœur et de ma pensée.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



LE SALON DE 1870

Voir page 575.)

—

On raconte qu'à Athènes, où l'on discutait beaucoup sur toutes les questions, et spécialement sur les arts, il fut un jour résolu, après une longue et tumultueuse discussion à propos de la prévalence de la sculpture sur la peinture et réciproquement, de remettre le jugement définitif à un tribunal impartial... Et savez-vous qui l'on choisit pour former ce tribunal? On choisit un aveugle!... oui, un aveugle de naissance. Le juge donc, amené devant une statue et un tableau exposés sur la place publique, passa sa main sur les deux objets soumis à son arbitrage, s'expliqua parfaitement la statue et l'admira, mais ne comprit rien à la peinture; les partisans de la statuaire triomphaient déjà, quand notre homme, en sage, s'étant fait plusieurs fois affirmer que l'objet d'art incompris qui lui était soumis et qui, pour lui, n'était qu'une

surface plane, représentait la nature aussi bien que le premier, déclara qu'en son âme et conscience un art qui, avec de si petits moyens apparents et de si pauvres ressources, arrivait à reproduire les profondeurs et les lointains, les contours et les fuyants, devait être vraiment supérieur et divin.

Si l'aveugle qui décidait ainsi avait eu à se prononcer sur les peintures de M. Bonnat, la grande médaille de l'année dernière, certes, il eût émis une tout autre opinion, car sa main eût rencontré tant de solidité, d'aspérités, et, comme on dit, d'empâtements, qu'il eût cru avoir affaire à un bas-relief.

M. Bonnat nous a donné, cette année, une *Femme fellah et son enfant*, et une *Vue de Jérusalem*; c'est de la rude et forte peinture faite à la truelle pour le moins autant qu'à la brosse et au pinceau; c'est maçonné si énergiquement, que l'on se croirait devant une muraille: mais quelle vigueur et quelle main! Si les couleurs ne travaillent pas chimiquement les unes sur les autres, ces tableaux seront des monuments et braveront les siècles.

M. Merle, au contraire, adoucit; toutes ses toiles semblent tourner au miroir; tout est d'une netteté, d'un poli, d'une douceur à l'œil, qui enchantent. Une *Baigneuse*, une *Jeune fille d'Etretat*, sont d'un fini qui va peut-être jusqu'au précieux. Cette jeune fille surtout, qui, quoique paysanne d'Etretat, a une physionomie, une attitude, un costume si élégants et si soignés, nous paraît, tout en nous charmant, bien raffinée pour représenter le type fort et puissant de la race de Rollon. Croyez donc avoir devant vous une grosse Normande, quand vous n'apercevez qu'une belle demoiselle un peu déguisée et en costume de fantaisie pour une matinée au bord de la mer... Mais que voulez-vous? c'est charmant; et avec ce dont on a la clef du succès.

MM. de Wriandt (Albert et Julien) sont frères évidemment; ne les séparons pas: frères par la nature, par le talent et aussi par le faire et le procédé. Ils sont Belges, et nous donnent, l'un dans son *Offrande à la Madone*, l'autre dans son *Alain Chartier* et sa *Marguerite d'Écosse*, une reproduction de ce genre naïf, précis, travaillé, des essais du moyen âge, remis à la mode et fort apprécié; M. Leys, on s'en souvient, l'avait, exploité avec bouheur; ce n'est pas ici du progrès, mais c'est de l'impression, une jolie recherche de naïveté préconçue, qui, au milieu de toutes les éclaboussures de palette que les modernes nous font jaillir aux yeux, a son charme, son repos et sa valeur de contraste.

Voici une toile qui a un vrai succès populaire, on s'y presse, on en parle, on va la revoir; elle est signée d'un nom étranger, Munkacsy: *Le Dernier Jour d'un condamné*. M. Munkacsy nous dit qu'en Hongrie, trois jours avant l'exécution, le public est admis, dans la prison, à visiter le condamné qui va expier son crime. L'argent donné par les visiteurs est destiné à faire dire les messes des morts.

La scène est poignante et formidable: le condamné, assis à gauche dans son horrible cachot voûté, porte sur sa figure toutes les angoisses de son âme; il y a là un véritable et admirable fouillis de traits accentués, rudes, inquiets, hébétés. Autour de lui, sa famille en pleurs; plus loin, un factionnaire impassible et ennuyé; à droite, la foule des passants qui entrent là, comme chez nous on entre à la Morgue, pour voir, pour se repaître... Parmi les curieux, un surtout nous a particulièrement frappé: c'est une sorte d'ouvrier forgeron, arrivé là, la pipe à la bouche, et dont la physionomie brutale relève vivement les émotions de la scène générale.

On connaît le talent de M. Chenu pour peindre les effets de neige. L'année dernière, il nous avait offert une voiture de saltimbanques cheminant dans ce milieu triste et saisissant; cette année, son tableau intitulé: *Les Traînards*, nous apporte les mêmes impressions. Quelques soldats, suivis d'un fourgon, pataugent sur une route vaguement indiquée par des sillons boueux. Tout est blanc à l'entour, et l'horizon s'éteint dans la brume; cependant, pour égayer la marche, l'un des fantassins allume sa pipe, un autre agace un chien piteux qui semble, comme le reste de la troupe, se résigner à la fatalité de la discipline en rêvant à l'étape. Il y a une grande vérité et beaucoup de poésie dans cet ensemble d'hommes et de choses qui va, dans ce triste chemin, vers un but probablement ignoré.

La mythologie a encore sa grande part dans l'exposition de cette année; et d'abord, voici quatre femmes symboliques: la *Vérité*, de M. Jules Lefebvre; la *Vénus*, de M. Monchablon; la *Baigneuse*, de M. Bouguereau, et la *Daphné*, de M. Ernest Michel. Toutes quatre sont debout, la jambe droite légèrement relevée en arrière, le corps appuyé sur la jambe gauche. Ce serait à croire que les auteurs se sont inspirés de quelque statue ou de quelque gravure qu'ils se seraient communiquée. Peut-être aussi peut-on voir ici un souvenir ou au moins une réminiscence de la *Source* d'Ingres.

La *Vérité*, de M. Lefebvre, a été fort remarquée; elle est logée au fond de son puits traditionnel ou dans une sorte de fontaine italienne qu'abrite, contre le soleil, une voûte de maçonnerie; de la main gauche, elle tient la corde qui doit servir à la tirer de sa prison, en même temps que le seau de cuivre rouge placé derrière elle; de la main droite, elle élève un miroir d'argent ou d'acier poli, d'où jaillit une lumière vive et blanche qui pénètre l'œil du spectateur. La longue ligne que le corps décrit du côté droit est hardie et élégante; les carnations sont modelées finement, mais d'une couleur de convention, évidemment destinée à laisser toute sa valeur à l'éclat du miroir; la tête, quoique vivante, est dépourvue pourtant de charme et

d'idéal : c'est bien le portrait d'une femme qui n'est pas laide, ce n'est pas le type auguste et surhumain de l'immortelle Vérité.

On pourrait en dire presque autant de la *Baigneuse* de M. Bouguereau, si délicatement modelée d'ailleurs; mais des défauts graves déparent l'ensemble, et les pieds ont l'attache engorgée.

Tout cela, du reste, est fin, mou, beurré, pour ainsi dire; l'auteur a trop recherché la souplesse, et il est arrivé presque à la fadeur. Le *Vœu à sainte Anne*, du même artiste, représente deux jeunes filles et une vieille femme, agenouillées devant la grille d'une chapelle rustique. C'est une scène de la vie bretonne; l'effet de lumière est bien rendu, mais l'ensemble est plus près de l'art que de l'inspiration naïve.

Nous nous sommes occupés d'abord des tableaux qui, soit par leurs dimensions, soit par leurs sujets, nous ont arrêté au passage, mais il est une forme de la peinture moderne fort goûtée aujourd'hui et à laquelle on a donné le nom assez vague de tableaux de genre. Cette forme de l'art moderne doit aussi avoir sa part dans notre critique. Plusieurs œuvres de cet ordre sont remarquables, entre autres celle intitulée : *L'Éducation d'un prince;* nous y arriverons.

— Erreur ne fait pas compte :

Dans notre dernier numéro, en exprimant notre admiration pour le *saint Pierre et saint Jean confirmant à Samarie*, distrait par les beautés de l'œuvre, nous avons oublié le nom de son auteur.

Ce tableau est signé : *Melchior Doze* de Nîmes.

Suum cuique!...

MARC PESSONNEAUX.

LA CATHÉDRALE DE LA HAVANE

—

La cathédrale de la Havane fut bâtie à la hâte, et dès la fondation de cette ville improvisée. Dans cette précipitation, on laissa de côté toute pensée artistique, et l'on voulut, avant tout, pourvoir aux besoins du moment... Aussi n'est-il pas étonnant qu'un goût peu exercé dans les choses de l'architecture ait présidé à la construction de certains édifices, et entre autres de l'église cathédrale.

L'aspect extérieur de ce monument n'offre rien de vraiment remarquable ni dans l'ensemble ni dans les détails.

L'architecture du portail est lourde et d'un effet peu gracieux ; les deux tours qui le dominent sont irrégulières et aussi dépourvues de toute ornementation que le milieu du portail est surchargé de moulures bizarres et de dessins entassés. C'est un contraste qui manque d'harmonie, malgré toute la bonne volonté et les stériles efforts de l'entrepreneur de cette construction.

Et pourtant, sous ce beau ciel de la Havane, l'architecture gothique, avec ses richesses orientales et ses arceaux légers et capricieux, avec sa hardiesse et sa grandeur, avec toutes ses formes harmonieuses qui se prêtent si bien au jeu de l'ombre et de la lumière, eût été d'un effet plus merveilleux encore que partout ailleurs...

L'intérieur du monument n'est pas en rapport avec sa destination et manque de majesté; certains disent même que ce temple est triste et abandonné... On n'y voit en effet aucun siége, et dans cette église déserte les dalles, nues et silencieuses, semblent donner froid au cœur...

Suivant les usages de la Havane, personne ne s'assied à l'église, excepté les dames d'un certain âge, qui se servent d'une petite chaise faite en bois des îles, en acajou ou en simples lianes, selon la richesse de chacune; un domestique les suit portant ce siége en miniature, et il le reprend lorsque l'office est terminé.

Les jeunes créoles ne disposent à l'église que d'un tapis de petite dimension sur lequel elles se mettent à genoux, et où, lorsqu'elles sont fatiguées, elles restent accroupies dans une pose aussi charmante que pleine de modestie : leur longue tunique les couvre jusqu'aux pieds, leur mantille les voile à tous les regards; à l'église, elles ne savent que joindre les mains, laissant voir le chapelet de perles enroulé à leur bras comme une élégante parure...

Au fond de la cathédrale, en face l'autel de la Vierge, se trouvent les restes mortels de Christophe Colomb, qui y ont été rapportés de San-Domingo en 1796, et que l'on conserve dans une coupe d'argent massif.

On célèbre tous les ans une fête religieuse et publique en l'honneur de *san Cristobal* (saint Christophe) et en souvenir du grand homme qui découvrit le nouveau continent.

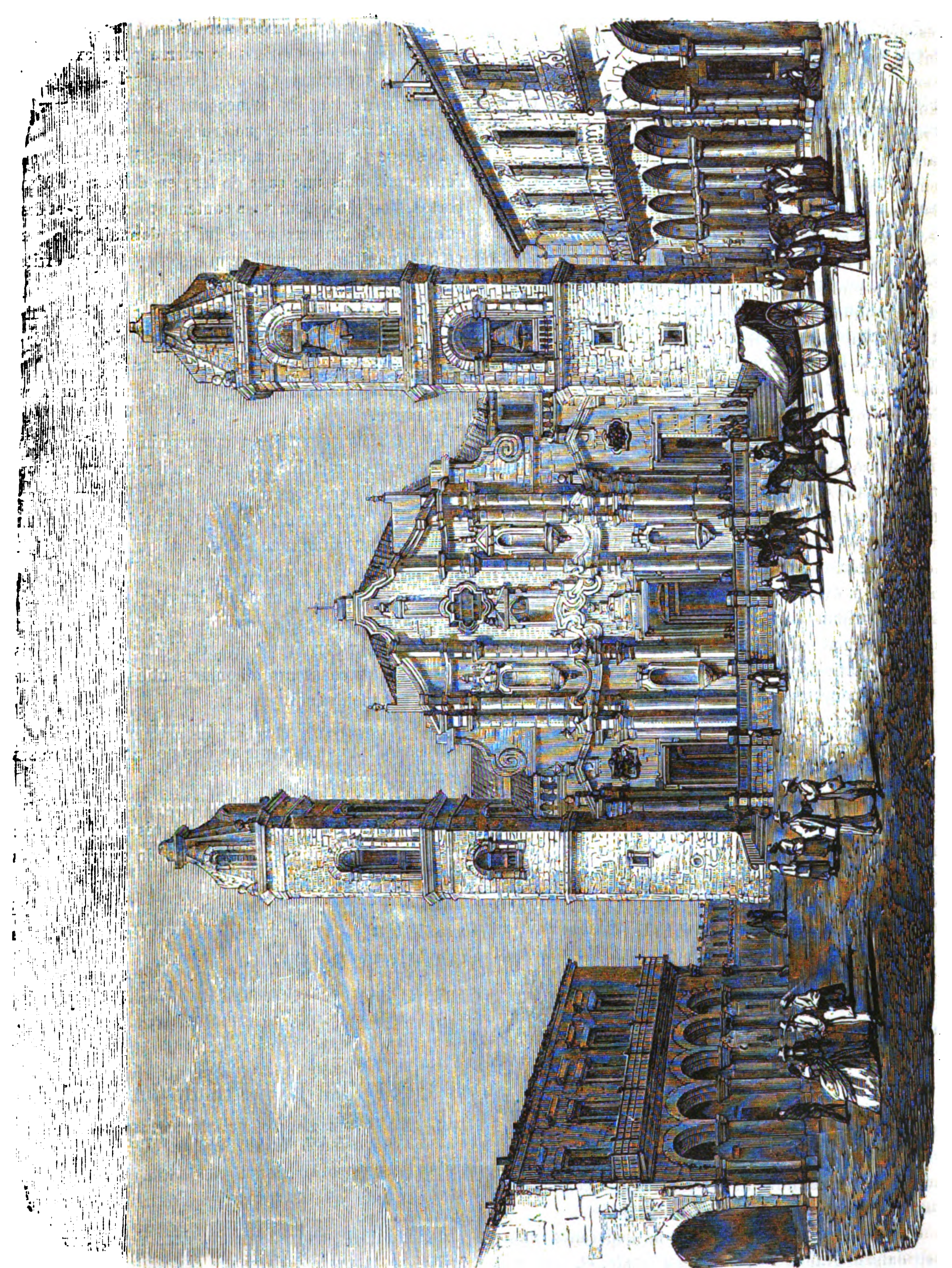
Une procession s'organise au sortir de la cathédrale et parcourt les principales rues de la ville; les jeunes enfants des plus riches familles de la Havane, suivis d'un laquais en livrée qui porte une corbeille de fleurs, précèdent le cortége en jetant sur le passage de la procession les roses qu'ils effeuillent.

On s'arrête au *Templete*, dont les murs sont tendus de satin rouge et les dalles jonchées de bouquets... Tous saluent, avec un respectueux enthousiasme, ce modeste monument comme le lieu mémorable où l'on célébra la messe pour la première fois sur les rivages du nouveau monde.

Pendant la marche du cortége, les cloches de la cathédrale sonnent lentement, et c'est à peine si l'on entend de loin en loin leur bruit monotone, comme pour mieux laisser entendre les chants religieux de la foule pieuse. Il est bon, à ce propos, de rappeler qu'à la Havane, on observe strictement l'ordonnance du pape, qui défendit aux Espagnols, après le massacre des *Vêpres siciliennes*, de sonner à toute volée les cloches des églises.

Nous ne pouvons terminer cette notice succincte sur la cathédrale de la Havane sans raconter une légende qui s'y rattache.

Tout le monde a entendu parler de ces *chiens de guerre* qu'on dressait à Cuba pour faire la chasse aux nègres fugitifs, et qui furent, à une époque malheu-



La cathédrale de la Havane.

reuse, un des articles importants du commerce de cette île.

Les Espagnols, selon M. Regnault, ne trouvèrent, à leur arrivée aux Antilles, qu'une seule espèce de chiens

appelés *alcos* par les indigènes. Ces chiens étaient d'une race bien différente de ceux de l'Europe, car ils n'aboyaient pas. Les Indiens d'Española les engraissaient et les considéraient comme un mets succulent.

Les chiens de guerre avaient donc été amenés d'Europe : et, en effet, ils ressemblaient en tous points aux chiens de berger ; leur férocité même était moins le résultat de leur naturel que d'une éducation spécialement appropriée aux cruels services qu'on exigeait d'eux.

On raconte que, dans un des faubourgs de la Havane, vivait, vers la fin du siècle dernier, une famille d'éleveurs de *chiens de guerre*. Ils étaient, dit-on, les descendants des anciens boucaniers, qui n'avaient pas voulu renoncer entièrement à la vie de leurs pères et qui continuaient, sous le nom de chasseurs, leur existence vagabonde à travers l'île de Cuba. Ils ne s'arrêtaient à la Havane que pour se reposer quelque temps de leurs cruautés, reprendre de nouvelles forces et former de nouvelles meutes pour le succès de leur terrible métier.

Un jour, quelques chiens des éleveurs s'échappèrent de leur cage de fer et coururent çà et là à travers les rues de la ville.

C'était au milieu du jour, et à cette heure, toutes les promenades étaient désertes, fort heureusement... Seul, un pauvre nègre avait osé affronter la chaleur et le soleil brûlant pour obéir aux ordres d'un maître qui dormait, en attendant, avec la fraîcheur du soir, le moment de sortir dans son *quitrin*...

Tout à coup les chiens aperçurent l'homme *noir*, et leurs instincts se réveillèrent plus féroces que jamais. Un aboiement terrible les signala au nègre lorsqu'ils coururent sur lui, affamés et prêts à le dévorer.

Le nègre, qui avait entendu parler des chasses des chiens de guerre et des victimes des jeux sanglants du cirque de *Reyla*, se mit à fuir à toutes jambes.

Quelques minutes après, les chiens, suivant sa trace, étaient encore derrière lui et le serraient de plus près.

Haletant, épuisé, rouge de sueur, accablé sous le poids de la chaleur, il courait toujours. Mais bientôt ce malheureux se sentit défaillir. C'en était fait de lui...

Dans cet instant suprême, une idée de salut lui vint à l'esprit ; c'était son seul espoir ; il tenta un dernier effort et redoubla de vitesse dans sa course folle, désespérée.

Arrivé près de la cathédrale, il fit un prompt détour. Avant que les chiens aient eu le temps de le suivre, il y entra et disparut de leur vue ; ils perdirent sa piste et reculèrent du seuil du temple comme s'ils eussent été retenus par une force invisible.

Cependant le nègre, joyeux de sa délivrance, montait dans la grande tour de la cathédrale, et, songeant au danger que couraient les nègres, ses frères, s'empressait de sonner la cloche comme un tocsin d'alarme.

C'est, dit-on, en souvenir de cette heureuse délivrance et de cet expédient ingénieux d'un de leurs frères que les nègres de la Havane réclament encore aujourd'hui l'honneur de sonner les cloches des églises.

Ajoutons quelques mots sur les moyens employés par les éleveurs des chiens de guerre pour exciter la férocité de ces animaux contre les nègres.

La manière dont ils les accoutumaient à chasser le nègre était aussi simple que cruelle.

Dès que le petit chien était enlevé à sa mère, on l'enfermait dans une cage de fer ; en dehors, et à sa portée, l'on plaçait un vase contenant du sang et des entrailles d'animaux ; on ne lui en donnait que par petites quantités, de manière que son appétit fût excité par l'abstinence.

Lorsque les instincts naturels et les privations calculées le faisaient dévorer avec plus d'avidité, on déposait alors le sang et les entrailles dans le ventre d'un mannequin peint en noir et ayant toutes les apparences d'un nègre.

Plus tard, on donnait au mannequin une forme de plus en plus semblable à la proie qu'il représentait ; on lui imprimait quelques mouvements, on l'éloignait, on le faisait aller et venir, et lorsque le chien était assez excité, on ouvrait la cage de l'animal qui se précipitait avec fureur sur sa nourriture.

Grâce à tous ces raffinements dans l'art de la cruauté, les instincts féroces de ces chiens étaient facilement poussés à leur dernière limite, et, l'éducation une fois terminée, les chasseurs d'hommes utilisaient de leur mieux ces meutes effrayantes.

On vendit longtemps de ces chiens à la Havane.

Rochambeau en fit venir au Cap pour combattre ses ennemis noirs.

A la Jamaïque, en 1738 et en 1795, les troupes britanniques marchèrent contre les nègres marrons avec un formidable contingent de chiens de guerre élevés dans l'île de Cuba.

Grâce à Dieu, depuis lors, la civilisation a marché avec le temps, et maintenant ces cruautés ne sont plus que de lugubres souvenirs.

GASTON DE CAMBRONNE.

LES DOUZE ENFANTS DE LA VEUVE

(Voir pages 259, 276, 293, 307, 333, 346, 361, 380, 396, 410, 427, 434, 457, 467, 484, 510, 523, 530, 557 et 570.)

—

XXVIII

Cette nuit-là, trois hommes, dont deux armés de fusils, se trouvaient dans un des endroits les plus écartés de la forêt de Chamoussy.

Les deux hommes armés de fusils étaient deux amis âgés de cinquante ans environ, vêtus de velours vert

côtelé, et coiffés de casquettes dont les visières leur cachaient presque les yeux.

Ils se nommaient : l'un Dauriat, l'autre Marestan.

Le troisième, qui n'avait guère que vingt ans, était le fils de Marestan : Il se nommait Robert.

Tous les trois étaient en train de braconner.

Un seul coup de fusil avait été tiré, malgré la crainte de donner l'éveil. Un magnifique chevreuil, qui avait déjà les quatre pattes liées ensemble pour être emporté plus facilement, témoignait que ce coup de fusil n'avait pas été tiré inutilement.

Le champ d'action avait été admirablement choisi pour pouvoir fuir en cas d'alerte.

En ce moment, Marestan et Dauriat causaient ensemble, assis au pied d'un bouquet d'arbres plantés sur une éminence, ce qui leur permettait de surveiller l'horizon de tous les côtés.

Robert, lui, protégé par leur vigilance, s'occupait, non loin d'eux, à reployer, après besogne faite, un immense filet appelé drap des morts.

C'était un de ces filets à larges mailles, de couleur verte, que les braconniers placent ou traînent dans les clairières, dans les espaces nus ou garnis d'herbes folles qui servent de remises au gibier; tout ce qui se trouve dessous est pris et tué à la main, sans bruit; de là vient le nom significatif de drap des morts.

Pour éviter ces ravages et cette destruction, les propriétaires placent souvent des buissons épineux dans leurs chasses réservées, de distance en distance, et alors le filet qu'on essaye d'y faire manœuvrer est infailliblement accroché, mis en lambeaux; mais cette précaution n'est pas usitée partout, et, d'un autre côté, les braconniers ne sont pas embarrassés pour déblayer le terrain de ce qui les gêne.

—Encore une nuit qui se passera bien! dit Dauriat : nous serons rentrés chez nous avant le jour. Robert va avoir fini son emballage.

Marestan ne répondit pas.

— Tu n'es pas gai, continua Dauriat. Pourquoi? Le sac est plein de lièvres et de perdrix ramassés dans le drap des morts, et nous avons là un chevreuil acheté d'avance soixante-dix francs.

Marestan poussa un soupir.

— Si j'étais tué ou pris par les gardes, dit-il, que deviendrait ma femme? Elle me disait encore ce soir... Oh! tu la connais, Dauriat, tu sais qu'elle a un courage à toute épreuve et qu'elle ne gémit pas pour le plaisir de gémir. Elle se souvient que tout nous a manqué cet hiver, que nos ressources se sont taries de tous les côtés à la fois, et que, sans le braconnage, nous serions depuis longtemps morts de faim, moi, mon fils et elle; mais elle ne peut s'empêcher de trembler.

— Des bêtises! interrompit Dauriat. Voilà le printemps, nous trouverons tous à travailler, et le calme renaîtra dans ton ménage.

Robert s'avança, portant sur ses épaules le filet soigneusement ployé, et, par, dessus, un bissac plein de gibier.

— Quand vous voudrez! dit-il en souriant d'un air de satisfaction, comme s'il eût été fier de son fardeau.

— Tu en as ta charge, hein, mon garçon? reprit Dauriat.

— Et le sac pourrait être plus lourd, répliqua Robert. Une perdrix s'est échappée; elle s'est envolée en sortant de mes mains...

— Bah! interrompit Dauriat, il faut que tout le monde vive!

C'était la malencontreuse perdrix qui, tuée à moitié par Robert, était venue tomber morte aux pieds de Martial et de Mélanie.

— Dois-je prendre le chevreuil? demanda Robert.

— Non, non, je le porterai, répondit son père; tu es assez chargé sans cela.

Ils se disposèrent à partir.

Soudainement, des cris de douleur et de détresse parvinrent de loin à leurs oreilles.

Ces cris étaient poussés par Martial et Mélanie.

On se rappelle qu'ils avaient été arrêtés par les deux gardes forestiers, Clabousse et Palestrineau. Ceux-ci, à la suite de la découverte de la perdrix et des conséquences qu'ils en avaient tirées, s'étaient imaginés que la présence des enfants munis de gibier annonçait des braconniers, et que les uns et les autres avaient des accointances entre eux. Avoir capturé les enfants était bien, mais capturer les braconniers était mieux encore, et ce fut à quoi les gardes s'appliquèrent. Ils usèrent d'un moyen ingénieux, mais cruel: ils parcoururent les bois en compagnie des deux enfants qu'ils avaient saisis par les oreilles en les pinçant jusqu'au sang.

— Si les braconniers entendent les petits, pensèrent les gardes, ils reconnaîtront leurs voix, ils ne manqueront pas d'accourir. et ils seront pris.

Ce raisonnement était juste d'un côté sans être fondé de l'autre.

Marestan et Dauriat entendirent en effet des plaintes, mais sans reconnaître les voix, car ils ne connaissaient ni Martial ni Mélanie.

Toutefois le résultat désiré fut obtenu, car les braconniers s'arrêtèrent au moment de partir et écoutèrent.

Mélanie avait été la première à faciliter le piége; elle avait crié bien vite, de honte autant que de douleur, en se voyant maltraitée par les gardes.

Quant à Martial, plus fort pour endurer la souffrance, il la supporta longtemps sans exhaler un soupir, quoique la main qui le tenait captif ne fût pas précisément caressante.

Pendant près de deux heures, il fut promené ainsi dans la forêt sans qu'il fût possible de lui arracher un cri.

Mais enfin, vaincu par ce supplice, il mêla ses plain-



tes déchirantes à celles de sa sœur, et ce fut justement lorsqu'ils n'étaient pas très-éloignés des braconniers.

— Il y a dans la forêt un accident ou un crime, dit Marestan.

Puis il ajouta aussitôt d'un ton résolu :

— Allons voir!

Dauriat lui posa la main sur le bras comme pour le retenir.

— Les gardes sont bien malins, lui dit-il, méfions-nous.

— J'entends des enfants qui gémissent, répliqua Marestan; ils ont certainement besoin qu'on leur porte secours.

Dauriat ne fit plus aucune objection.

— Allons voir! dit-il.

Et Robert répéta :

— Allons voir!

—Non, pas toi! reprit son père: ta mère n'a que toi et moi, retourne à la maison.

— Et le chevreuil?

— Nous le reprendrons en passant.

— Je pourrais l'emporter.

— Comme tu voudras.

Ils se séparèrent.

Robert, chargé comme un mulet, se dirigea vers un tronc d'arbre jeté en guise de pont sur un étroit et profond cours d'eau situé à quelque distance; Marestan et Dauriat s'avancèrent du côté opposé.

— En cas d'alarme ou de rencontre, jette tout dans les broussailles, dit Marestan à son fils qui s'éloignait, et souviens-toi bien: le chant de l'alouette pour nous réunir, le chant de la caille pour se sauver chacun de son côté.

Puis il pressa le pas en compagnie de son ami.

Les cris continuaient toujours.

— C'est là-bas, tout à fait sous bois! dit Dauriat, qui s'enveloppa le bas du visage d'un mouchoir, rabattit sa casquette sur ses yeux et arma son fusil.

Lorsqu'ils furent tout près, les cris s'apaisèrent et furent remplacés par des larmes, des sanglots étouffés.

Les gardes, en effet, avaient lâché les enfants, leur avaient recommandé de ne pas bouger, en leur promettant une liberté immédiate s'ils obéissaient docilement, et s'étaient blottis dans un épais taillis, afin de laisser approcher les braconniers qu'ils avaient aperçus de loin. Clabousse et Palestrineau se cachèrent isolément afin de cerner les braconniers et convinrent d'un signal que l'un d'eux ferait retentir lorsqu'il serait temps de fondre sur eux.

Abandonnés à eux-mêmes, Martial et Mélanie demeurèrent un instant comme suffoqués par les émotions que leur causait cette aventure.

Ils étaient encore tout ahuris, tout bouleversés, lorsque Marestan et Dauriat les abordèrent.

— Que faites-vous là? dit Marestan. Vous a-t-on fait du mal? Êtes-vous égarés?

— Avez-vous rencontré les gardes forestiers? ajouta Dauriat toujours prudent.

Martial ne répondit pas. Quelques mots saisis au hasard lui faisaient peut-être comprendre la gravité des événements et le rôle infernal qu'il jouait malgré lui dans cette affaire.

Quant à Mélanie, elle ne put s'empêcher de s'écrier à travers ses pleurs :

— Dieu! que je voudrais être à la maison!

Tout à coup Dauriat et Marestan, qui s'étaient penchés vers les enfants pour les interroger, se redressèrent comme frappés d'un choc électrique.

Un roucoulement de tourterelle, doux et timide, venait de se faire entendre.

C'était le signal convenu entre les gardes.

Soit qu'il fût connu ou mal imité, soit que les braconniers n'ignorassent pas que les tourterelles perchent dans les grands arbres et non pas dans les taillis, ils n'eurent pas besoin de se consulter, et ils décampèrent à toute vitesse.

Entraînés par l'exemple, par le souvenir aussi des tortures qu'ils venaient de subir, Mélanie et Martial les suivirent sans prononcer une parole.

Alors ce fut une course folle, échevelée.

Heureusement pour eux, les braconniers purent prendre de l'avance tandis que les gardes sortaient, non sans quelque difficulté, du fourré où ils avaient d'abord dissimulé leur présence.

— Arrêtez! arrêtez! crièrent les gardes.

Mais cette injonction, répétée à plusieurs reprises, ne servit qu'à accélérer la fuite de Marestan et de Dauriat.

A un certain moment, l'ardeur de Mélanie se ralentit un peu; elle resta en arrière. Martial, lui, agile et léger, courait presque aussi vite que les deux hommes qui le précédaient. Cependant, ne voyant plus sa sœur auprès de lui, il se retourna et l'attendit.

—Peux-tu me suivre? lui dit-il d'une voix essoufflée. Si nous sommes repris, on nous traitera comme des vagabonds..., on nous mettra en prison comme des braconniers...

— N'aie pas peur..., j'irai aussi vite que toi! répondit Mélanie en le dépassant.

— Ne nous séparons pas! continua Martial, pour être pris ou sauvés ensemble.

Et Mélanie ajouta, tout en courant :

— Ne perds pas mes sabots...! ne perds pas ma perdrix!...

Un incident grave survint: en franchissant un buisson, le fusil de Dauriat, qui était resté armé, s'accrocha dans les branchages, et un des deux coups partit.

— Malheur! dit Marestan, tu as tiré sur eux...; nous sommes morts!

— Mais non, répliqua Dauriat..., c'est mon fusil qui...

Quatre détonations à brefs intervalles couvrirent ses paroles.



Presque aussitôt un chant de caille retentit, clair, perçant, vibrant au loin comme un tocsin d'alarme.

Marestan, qui n'avait pas été atteint, redouta que son fils n'accourût au bruit de la fusillade, et pressant dans ses mains, durant une minute, l'appeau qui imite le chant de la caille, il ordonna ainsi à son fils de ne pas venir, de prendre garde, de pourvoir à sa propre sûreté.

Quant à Dauriat, il se contenta de dire :

— J'ai une balle dans ma casquette : je la ferai monter en épingle.

Lui non plus n'avait pas été blessé, car les deux gardes avaient visé précipitamment et en courant.

Sans s'être concertés, les braconniers se dirigeaient vers le cours d'eau qu'avait déjà traversé Robert au moyen du tronc d'arbre servant de pont.

Il leur fallait pour cela s'engager dans un terrain absolument découvert, le terrain même où ils avaient tendu leurs filets, ce qui par conséquent les mettait tous les deux très en vue, et augmentait le péril; mais ils calculèrent que les gardes, ayant déchargé leurs armes, ralentiraient nécessairement leur poursuite pour les recharger.

Et en effet, Dauriat et Marestan arrivèrent au pont bien avant les gardes Clabousse et Palestrineau.

Mais cette avance fut en partie perdue tandis que les braconniers traversaient l'eau avec une certaine lenteur, afin de ne pas glisser sur le tronc d'arbre.

En se retournant pour le jeter à l'eau et assurer leur fuite, ils aperçurent les enfants auxquels, tout occupés d'eux-mêmes, ils n'avaient plus pensé.

— Laissez-nous passer! cria Martial, qui vit le pont sur le point d'être précipité dans la petite rivière.

— Laissez-nous passer! répéta Mélanie suppliante.

Dauriat les regarda.

— Encore eux! dit-il..., eux qui nous ont dénoncés et vendus!

— Ce n'est pas certain, reprit Marestan; s'ils se sauvent, c'est qu'ils ont des raisons pour cela.

Puis il cria :

— Passez!

Dauriat ne s'y opposa pas. Ce n'était pas le moment de délibérer, de discuter; mais il grommela entre ses dents:

— Malheur! Ces enfants sont des espions..., ces enfants nous feront prendre!

Dès que Mélanie et Martial furent auprès d'eux, les braconniers saisirent le tronc d'arbre dans leurs mains vigoureuses et le firent couler dans l'eau.

Mais les gardes forestiers avaient eu le temps de se rapprocher. Ils étaient là, sur l'autre rive, en face des braconniers.

— Rendez-vous ou je fais feu! cria Palestrineau en épaulant son fusil.

— Vous en serez quittes pour une peine légère et qui ne vous fera pas de tort aux yeux de vos concitoyens, ajouta Clabousse d'un ton persuasif.

— Vous avez tiré sur nous les premiers, reprit Palestrineau de plus en plus menaçant. Constituez-vous prisonniers ou je fais feu.

— Alors, répliqua Dauriat, il y aura la demande et la réponse.

Et il leva son arme.

Mais Marestan, d'une main ferme, l'abaissa aussitôt.

— Je te défends de tirer, dit-il.

Il y eut un court silence, un silence profondément émouvant.

La lune parut entre les nuages, comme pour éclairer cette scène et aider les gardes dans l'accomplissement de leur ministère.

Marestan se tenait immobile; Dauriat, piétinant sur place, cherchait à gagner du terrain.

— Attention à toi! cria Palestrineau qui s'en aperçut; un pas de plus et je fais feu!

— Mais venez donc nous prendre! répondit Dauriat hors de lui; venez donc nous arrêter et nous conduire en prison!

— Ce ne sera pas long! riposta le garde: mon collègue va faire le tour tandis que je vous surveille.

Et il fit un signe à Clabousse pour qu'il allât traverser le cours d'eau à une centaine de pas plus loin.

— Oh! malheur! exclama Dauriat se voyant pris et en se tordant les mains de désespoir. Et dire que nous devons cela à ces enfants, à ces espions!

Ce mot frappa Martial au cœur.

— Espions!... nous?... dit-il en pâlissant.

Il se jeta au cou de Marestan et s'y tint cramponné.

— Fuyez! ajouta-t-il, et si l'on tire sur vous, ce sera moi qu'on tuera.

— Oh! dit Dauriat prompt comme l'éclair en saisissant Mélanie et en s'en faisant un bouclier, voilà une idée lumineuse; ces enfants ont servi à nous faire prendre, ils serviront à nous sauver.

Et, s'adressant à Palestrineau, tout en reculant, ainsi que Marestan, vers les taillis :

— Eh! camarade! cria-t-il, tirez si vous l'osez! on verra comment vous vous justifierez d'avoir tué un enfant..

Les gardes demeurèrent stupéfaits et pétrifiés.

XXIX

Revenons à Staviator.

Nous y avons laissé la veuve Françoise Thévenard fort occupée de ses enfants, quoiqu'il lui fût encore défendu de les voir, et ignorant leur voyage à Liesse.

Nous avons vu que madame Panot, instruite de ce voyage, n'avait pas cru devoir le révéler avant de s'être entendue avec le docteur et avec la marquise de Saint-Albans, qu'elle fit prévenir de grand matin.

Mais Françoise Thévenard avait gardé ses pressentiments, et ils acquirent la force d'une conviction lorsque le jour naquit, puis grandit, sans amener ces

mille bruits divers que la présence de douze enfants, si raisonnables qu'ils soient, cause toujours dans une maison.

Vers huit heures, Françoise dit à madame Panot, qui ne la quittait pas et qui essayait par tous les moyens possibles de lui faire prendre patience :

— Voulez-vous me rendre un grand service? Ce serait d'aller me jeter à la poste cette lettre pour mon frère Joseph, que j'attends d'un jour à l'autre, et à qui je demande de me préciser son retour.

Madame Panot accepta avec empressement.

Dès qu'elle fut partie, Françoise Thévenard se leva et s'habilla.

— Certes, je ne ferai pas d'imprudence... dit-elle en s'enveloppant de son châle noir; j'aurai soin de ne pas attraper froid..., mais je veux voir mes enfants.

Ses pas étaient encore mal affermis, comme lorsqu'on a été longtemps alité; sa tête était faible, et elle éprouva d'abord quelques éblouissements; mais sa force d'âme dompta sa faiblesse de corps, et elle arriva bientôt aux chambres de ses enfants.

Son premier mouvement fut un geste d'angoisse.

— Personne! murmura-t-elle. Et je ne les ai pas entendus descendre!

Puis elle aperçut l'écriteau. Elle comprit, devina. Un flot de larmes lui monta aux yeux, et elle tomba à genoux.

Elle y était encore, lorsqu'un homme cria près d'elle d'une voix retentissante :

— Françoise!

C'était un militaire en petite tenue.

Elle se retourna.

— Joseph! dit-elle, mon frère!...

Et elle se jeta dans ses bras.

— C'est donc une mise en scène pour me renverser raide mort? dit-il après les premiers embrassements. C'est donc qu'une coïncidence fortuite ou même un effet du hasard s'est permis de mettre à l'épreuve le courage d'un soldat français? J'arrive ici muni de mon congé définitif et je trouve une maison vide...

— Ton congé? interrompit la veuve. Oh! soyez béni, mon Dieu! Les prières de mes enfants sont déjà parvenues jusqu'à vous, puisque vous me rendez mon frère!

— Laisse-moi finir, reprit Joseph... Et je trouve une maison vide comme si les Prussiens y avaient passé! Où sont les enfants? Où sont mes neveux et nièces? Tu étais malade, toi; tu me l'as fait savoir pour que j'en fusse instruit. Es-tu guérie?

— Oui, oui, mon frère...

— Et les enfants, où sont-ils?

La veuve réfléchit quelques secondes.

— Joseph, dit-elle ensuite, es-tu fatigué?

— Ni fatigué ni las, répondit-il. Un soldat français...

— Eh bien! reprit-elle avec volubilité, tu vas venir avec moi... à Liesse...; ce n'est pas très-loin; mes enfants y sont allés, tous, prier pour moi, pour ma guérison.

— Vrai! et tu es contente, tu es heureuse..., ça se voit. Cela n'a rien d'étonnant, ma sœur; tu as semé le dévouement, tu récoltes la tendresse.

— Oui, continua Françoise avec exaltation, et je sens déjà que leur tendresse, qui s'est unie dans une prière aux pieds des autels, me protége, me rend la santé, me porte bonheur pour la vie entière. Mais, tu comprends, Joseph.... ils sont partis pendant la nuit, sans me rien dire, pour ne pas m'inquiéter. S'il allait leur arriver quelque accident!... ou s'ils allaient avoir faim, soif, froid!... Oh! partons vite, mon bon Joseph, allons au-devant d'eux!

— J'y consens d'autant plus volontiers, répondit-il, que j'éprouve une vive impatience d'embrasser les enfants. Quant aux frais de voyage, je demande à les supporter et même à m'en charger. Le militaire n'est pas riche, cependant il a quelquefois de légères économies, chose agréable quand on possède des neveux et nièces dont on a l'ambition de se faire adorer simultanément. Je te ferai tous mes compliments en route; je vois avec plaisir que ta maladie est finie et même terminée.

Joseph supposait cela, en effet, parce qu'il voyait sa sœur debout et agissant comme si elle eût été bien portante. Mais madame Panot, qui survint bientôt, s'opposa de toutes ses forces au projet de la veuve, en faisant observer qu'on ne pouvait l'exécuter sans imprudence.

— Attendons le médecin, disait-elle.

Et tout bas elle ajoutait :

— Attendons la marquise de Saint-Albans, que j'ai fait prévenir.

Celle-ci arriva avant le docteur, et il y eut une consultation rapide entre elle, madame Panot et le militaire.

Joseph n'y intervint guère que par ces mots, qu'il répéta plusieurs fois :

— Je vous en prie, mesdames, ne contrariez pas ma sœur.

Madame Panot, elle, refusait formellement son assentiment.

Après les avoir écoutés tous les deux, la jeune marquise prit la parole.

— Oui, certes, il y a du danger, dit-elle, mais n'y en a-t-il pas aussi à résister aux volontés de Françoise La crise que lui causent les témoignages de tendresse de ses enfants peut devenir périlleuse si elle est comprimée, refoulée, et amener au contraire les résultats les plus favorables si elle est facilitée dans ce qu'elle a de salutaire. Le sang de cette bonne mère se fortifie par l'amour, se rafraîchit par la seule idée de l'action de ses enfants. Elle ne doute de rien, car elle sait qu'ils prient pour elle...

— N'est-ce pas, madame? interrompit Joseph... Il



ne faut pas la contrarier. Moi, d'abord, je n'ai jamais u contrarier ma sœur. Je vais lui chercher une voiture quelconque à mes frais.

— Prenez la mienne, dit la marquise.

— Oh! madame!...

— Elle y sera plus chaudement.

Françoise Thévenard, pendant que cette délibération avait lieu, s'était apprêtée. Ainsi que Joseph, l'excellente marquise et madame Panot voulurent l'accompagner.

Bientôt la calèche de madame de Saint-Albans, enlevée au grand trot des chevaux, roula sur la route de Liesse.

XXX

Cinq quarts d'heure après, une scène d'une simplicité pénétrante et sublime se passa dans l'église Notre-Dame-de-Liesse.

Le curé officiait au maître-autel.

C'était une messe basse; et, comme on était en semaine, les fidèles n'y assistaient pas à flots pressés comme le dimanche.

La belle architecture de la nef, les richesses somptueuses du chœur, apparaissaient dans toute leur magnificence.

Les murailles, les chapelles, les alentours du chœur, étaient couverts de dons, d'*ex-voto*, les uns splendides et éclatants, les autres modestes et humbles comme le manteau de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un assez grand nombre d'habitants écoutaient la messe.

Puis, çà et là, on distinguait facilement les étrangers us en pèlerinage.

Parmi eux, aux pieds de la grille qui forme le chœur, treize enfants étaient agenouillés sur la pierre.

Ce groupe se faisait tout particulièrement remarquer par son attitude recueillie, par la ferveur de ses prières.

C'étaient les enfants de la veuve, implorant Dieu à deux genoux, et lui demandant la guérison de leur mère.

Peu de mots suffiront pour apprendre comment, malgré tant de traverses, d'épreuves et de périls, ils étaient parvenus à se réunir, à exprimer et à confondre leurs vœux devant le trône de la Vierge-Mère.

Jeanne et Charlot, emprisonnés sous l'inculpation de vol d'animaux domestiques, avaient prouvé leur innocence, non pas à l'intraitable fermier, mais à sa femme, qui leur rendit la liberté.

Antoine, sauveur de deux personnes dans un incendie, à la suite duquel il était tombé évanoui et blessé, peu à peu avait repris ses sens, et, malgré sa fatigue, ses souffrances, il s'était vaillamment remis en route avec sa sœur Céline.

Suzanne et Marcel, égarés par le petit Anselme, qui les avait suppliés de le reconduire chez ses parents, avaient su plus tard qu'ils se trouvaient dans les bois de Marchais, appartenant au prince de Monaco, et assez voisins de Liesse. Ils avaient donc pu venir à Liesse, en compagnie d'Anselme, qui ne voulait plus les quitter. La présence d'Anselme explique pourquoi les enfants étaient treize maintenant, au lieu de douze.

Marc et Léonie, après quelques aventures, étaient arrivés à Liesse, ainsi qu'on l'a vu, les premiers et sans trop d'obstacles.

Christine et Bastien en avaient rencontrés en eux-mêmes. Ils s'étaient endormis de lassitude dans une meule de blé; mais la lueur du jour naissant les réveilla, et ils se hâtèrent de rattraper le temps perdu.

Enfin Martial et Mélanie, mêlés à des scènes tragiques dans la forêt de Chamoussy, continuèrent leur chemin vers Liesse, après avoir abrité les braconniers contre les balles des gardes.

Ils étaient donc tous à Notre-Dame-de-Liesse, prosternés sur les dalles et priant pour leur mère.

Tout à coup un frisson passa parmi eux.

Ils tournèrent la tête, et leurs yeux restèrent ardemment fixés vers quelques personnes qui s'avançaient.

Jeanne se leva à demi.

— La voilà! murmura-t-elle. La sainte Vierge nous a exaucés..., la sainte Vierge nous rend notre mère!!...

C'était elle, en effet, suivie de la marquise, de madame Panot et de Joseph.

Pâle, mais la figure rayonnante, elle s'approcha.

Spontanément, les douze enfants firent un mouvement pour s'élancer vers elle.

Elle les arrêta d'un geste, et s'agenouilla au milieu d'eux.

Et alors, ce ne fut plus seulement une prière unanime qui monta au ciel, ce furent des actions de grâces.

Que dire de plus?

En face des divins mystères de la religion, la parole humaine se tait; elle est également impuissante à peindre, dans leur grandeur souveraine, ces élans du cœur qui n'ont pas de langage ici-bas.

—

Aujourd'hui, Françoise Thévenard, depuis longtemps guérie, a repris, aidée de son frère, la direction de sa maison. Le petit Anselme, qui n'a pas pu retrouver ses parents, a été adopté par la veuve. Toute la famille est en pleine prospérité; elle est, pour ainsi dire, la réalisation vivante de cette parole du Christ « Heureux ceux qui ont confiance en moi! »

HIPPOLYTE AUDEVAL.

(Fin).





CHRONIQUE

—

Des accidents, des malheurs, des catastrophes! Nous marchons, nous piétinons, nous pataugeons dans les mauvaises nouvelles. Tous les journaux ont retenti du triste événement de voiture versée qui, en plein bois de Boulogne, a manqué d'enlever M. Vandl à ses employés qui l'aiment et le respectent, et à ses fonctions de directeur des postes. Aujourd'hui que nous voilà à peu près rassuré sur les suites de cet accident, on nous raconte la mort de M. Crescent, associé d'un de nos principaux agents de change, dont le cheval s'est emporté aux Champs-Élysées, sans qu'on ait pu s'en rendre maître. Arrivé à l'avenue d'Eylau, le cheval s'est abattu et a lancé son cavalier à quelques pas de lui avec une telle violence, que dans sa chute, M. Crescent eu le crâne fracassé.

Cette perte est doublement regrettable: M. Crescent était possesseur d'une grande fortune dont il faisait un noble usage: il s'était occupé, dans ces derniers temps, de faire accepter par l'administration, le don de 6,000 fr. de rente, destiné à aider ou à récompenser les jeunes compositeurs de talent, projet qu'il n'a pas eu le bonheur de voir réalisé.

⁂ Les chemins de fer continuent à faire parler d'eux. La ligne de Poitiers à Limoges vint d'être le théâtre d'un terrible accident. Le train poste mixte venant de Limoges, qui arrive à la gare de Poitiers à 9 h. 47 m. du matin, était à l'entrée du tunnel de Saint-Benoist, dernière station avant Poitiers, à un endroit appelé Mauroc, où la voie, tracée sur un remblai presque à pic, domine la vallée du Clain, sur une courbe assez prononcée, quand tout à coup, l'essieu d'un wagon de charbon se rompt brusquement: il en résulte un déraillement qui sépare du train ce wagon et cinq voitures de voyageurs qui le suivaient; toute cette dernière partie est poussée loin de la voie, roule sur la pente du remblai, tombant d'une hauteur de 25 mètres. Six voitures s'entassent ainsi les unes sur les autres.

Au bruit de la chute, aux cris d'épouvante des voyageurs, aux hurlements des blessés, les élèves du grand séminaire de Poitiers, en promenade aux environs, accourent les premiers, et s'empressent de porter secours aux victimes; activement secondés par quelques religieuses de Saint-Benoist et par les voyageurs du train restés sains et saufs.

Des décombres amoncelés, on retire deux morts et plusieurs personnes grièvement blessées. A qui doit remonter la responsabilité de ce malheur? c'est ce que l'enquête nous apprendra.

⁂ Une nouvelle terrible, qui nous vient de Saint-Pétersbourg, c'est l'assassinat du prince d'Arenberg. Il avait 33 ans, habitant une maison à deux entrées fort mal fermées; il avait à son service deux domestiques: un valet de chambre et un groom. La nuit de l'assassinat, les deux domestiques s'étaient absentés. Le valet de chambre entra chez son maître à sept heures du matin; il fut d'abord frappé du désordre qui régnait dans l'appartement; et, n'apercevant pas le prince dans son lit, il appela le groom et le portier. Le lit fut défait, et les domestiques du prince reculèrent d'horreur au spectacle qui s'offrit à leurs yeux.

Le prince était étranglé!

Bientôt l'enquête commença. Il en est résulté que le prince Pierre d'Arenberg était rentré chez lui vers deux heures du matin; il avait, selon l'habitude qu'il avait prise pour ne pas faire veiller ses gens en l'attendant, ouvert lui-même la porte de la maison donnant sur la rue. Il avait refermé la porte derrière lui. Ce n'est point par là que le meurtrier avait pu entrer, mais il y avait une porte de service sur la cour.

Le prince n'avait point coutume de fermer la porte de son appartement ni celle de sa chambre à coucher: son valet de chambre, en se retirant, ne fermait point non plus l'entrée du corridor aboutissant à la porte donnant sur la cour: on a donc pu pénétrer dans la chambre de la victime sans que nul bruit d'effraction annonçât l'approche des malfaiteurs.

L'état du cadavre a fait supposer que le crime a été commis vers trois heures et demie du matin.

Les assassins ont été arrêtés et condamnés à la déportation en Sibérie.

⁂ Les ivrognes ont de singulières idées: à deux heures du matin, ou est obligé de conduire au poste un homme qui voulait à toute force démolir l'Arc de triomphe de l'Étoile.

— Que vous a-t-il donc fait? demanda le sergent de ville de service.

— Dame! répond l'ivrogne en menaçant encore du poing le monument, il me gêne pour circuler!...

Marc Pessonneaux.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Le marchand de chiens.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 534, 550, 564 et 577)

—

VIII

Les nobles amis de Miguel Perez. — Ses premiers succès littéraires.

—

Le lendemain, notre bachelier, réveillé dès l'aube, prépara l'encre, le papier, les plumes nécessaires à son nouvel état, et attendit impatiemment les *clients* qu'on avait promis de lui envoyer.

Pour se distraire en attendant, et trouver le temps moins long, il se mit à composer une pièce de vers dédiée à la nièce de don José.

Mais, on a beau dire que la Muse poétique regarde les pauvres diables d'un œil favorable, il n'en est pas moins vrai que les tiraillements d'estomac éprouvés par le senor Perez nuisaient fort à l'inspiration, et qu'il avait toutes les peines du monde à rassembler, en termes à peu près corrects, deux idées ayant le sens commun.

Il se livrait à de profondes réflexions, lorsqu'un coup frappé brusquement à la porte de sa chambre le fit tressaillir.

Nul doute! c'était un ami du marchand de dattes.

Il courut ouvrir.

Et, non sans un léger désappointement, reconnut... son hôtesse, qui, tout essoufflée de la hâte qu'elle avait mise à monter l'escalier, lui annonça que trois jeunes senores de bonne mine, qui étaient déjà venus la veille

(ce dont elle avait oublié de le prévenir), et qui se disaient d'anciens amis à lui, demandaient instamment à le voir.

D'anciens amis ! ce ne pouvaient être que des étudiants de Salamanque !

Miguel jeta un regard désespéré autour de lui; et, plus que jamais frappé de l'extrême dénûment de son logis, ouvrit la bouche pour ordonner à l'hôtesse de ne laisser, sous aucun prétexte, ses « anciens amis » parvenir jusqu'à lui.

Mais si peu de temps qu'eussent duré ses réflexions, elles avaient permis aux visiteurs de gravir à leur tour l'escalier, et avant qu'il eût commencé à donner ses ordres, trois voix joyeuses le saluèrent gaiement de ces mots :

— Enfin nous le retrouvons ! — C'est bien lui ! — Bonjour, mon vieux !

C'étaient nos anciennes connaissances de Salamanque : Sebastiano, Luiz et Vicente.

Il n'y avait plus moyen de reculer; il fallait faire, comme on dit vulgairement, « bonne mine à mauvais jeu ! » C'est ce qu'essaya notre héros, mais il eut d'autant plus de peine à y réussir, qu'il tremblait à chaque instant de voir entrer un des étranges clients que lui avait annoncés son protecteur de la veille. Cette seule pensée le faisait frémir. Comment répondre aux railleries dont ses chers amis ne manqueraient pas alors de l'accabler ? Comment leur donner le change sur sa situation ?...

Heureusement, aucun nouveau visiteur ne vint ajouter par sa présence aux embarras (déjà bien suffisants) du pauvre Miguel.

Mais il ne fut pas pour cela quitte de leurs plaisanteries : oh ! non !... c'est un si grand plaisir que de tourmenter le prochain, que, si l'on en trouve l'occasion, on se garde bien de la laisser échapper !

Du moins c'était comme cela..., au temps jadis..., à Salamanque.

— Voilà plusieurs jours que nous vous cherchons ! dit Luiz en jetant autour de lui un regard investigateur. Il est vrai que, vous supposant dans un palais, nous n'avions garde de diriger nos recherches dans des quartiers comme celui-ci.

— Le fait est que ce n'est pas brillant ! ajouta Sebastiano.

— Voyons, mes chers et excellents compagnons, dit Miguel, que l'impatience commençait à gagner : vous m'avez cherché, dites-vous, mais était-ce pour le plaisir de me voir ou seulement pour faire des observations critiques et satiriques sur ma manière de vivre ? Voilà un point sur lequel il s'agirait de nous entendre, afin que je puisse savoir au juste combien de reconnaissance je vous dois.

— Oh ! oh ! il se fâche ! s'écria Sebastiano; c'est du plus mauvais goût ! Je déclare que le discours de notre ami Perez est du plus mauvais goût !

— En quoi, s'il vous plaît, senor ? demanda Perez d'un ton provocateur.

— La ! la ! intervint le calme Vicente ; j'espère bien que vous n'allez pas vous quereller ! Mon cher Miguel, vous connaissez notre amitié, notre dévouement; vous savez, sans qu'il soit besoin de vous le dire, que le désir de renouer connaissance avec un ancien ami, la perle des étudiants de Salamanque, était bien suffisant pour nous engager à vous chercher; mais notre surprise, en vous retrouvant dans une position si peu digne de votre mérite et de vos talents, n'a rien qui doive vous offenser; au contraire.

— Tam, ta ta tam, ta tam ! chantonna Sebastiano en tambourinant sur les vitres de la fenêtre.

— Voyons, mon cher, fit à son tour Luiz, il y a là une énigme dont il nous est impossible de deviner le mot; sans nous tourmenter davantage, donnez-nous-en l'explication : causons en bons camarades et venez souper avec nous.

Le ton franc et cordial dont ces paroles furent prononcées et l'invitation inattendue qu'on lui adressait calmèrent l'irritation de notre héros, qui se mit en devoir de donner les explications demandées. C'était une tâche d'autant plus scabreuse, que son but était beaucoup moins de satisfaire la curiosité de ses amis en leur apprenant la vérité que de mettre un terme à leurs investigations en leur donnant le change sur sa situation réelle.

— Merci de vos bons sentiments, dit-il, non sans quelque amertume ; mais ne vous hâtez pas trop de juger d'après les apparences. Vous savez que je me destinais à la diplomatie ; je n'ai pas renoncé à ce projet, et je puis avoir des raisons d'une haute gravité pour mener, au moins pendant quelque temps, une existence modeste.

— Ah ! cher, pardonnez ! dit Luiz d'un air railleur; nous autres, pauvres gens, peu au courant des graves intérêts auxquels vous êtes mêlé, nous ne pouvions comprendre...; mais, du moment que vous êtes ici *incognito*, c'est bien différent ! Voyez pourtant comme tout s'explique !

— Ne vous a-t-on pas donné d'autre adresse que celle-ci? demanda Miguel, feignant de ne pas comprendre l'intention ironique de Luiz.

— Non, et celle-ci même, nous avons eu beaucoup de peine à nous la procurer, car personne ne parait vous connaître à Madrid, et si je ne m'étais souvenu, fort à propos, du nom de don José de las Larandajas, que tout le monde connaît, lui, et qui nous a gracieusement indiqué votre demeure, vous auriez été privé du plaisir de nous voir, cher ami : ce dont, j'en suis bien sûr, vous ne vous seriez jamais consolé !

— Ah ! c'est don José ! murmura Miguel.

— Attendez donc, très-cher ! vous m'y faites songer, s'écria soudain Sebastiano, cessant de jouer des marches sur les carreaux : en effet, on nous avait donné

une autre adresse en nous parlant de l'incomparable don Perez, ministre plénipotentiaire, honoré de la confiance de plusieurs... souverains dont les noms m'échappent! Quelle adresse nous avait-on donnée?... Maudite mémoire! Je me souviens seulement que nous devions reconnaître facilement sa maison, parce que, —nous disait-on,—c'était une des plus belles de Madrid...

— C'est pourtant vrai! exclama Luiz à son tour, je l'avais oublié! Mon cher Miguel, encore une fois, recevez mes très-humbles excuses!... je vois maintenant les choses sous un tout autre aspect. Cette rue sombre, cet escalier étroit et roide, cette pénurie de meubles qui, sur quatre que nous sommes ici, en oblige deux à se tenir debout; cet humble flambeau, seul ornement de la cheminée, tous ces menus détails me révèlent d'innombrables mystères. Ce chapeau déformé suspendu à un clou semble vouloir garder le secret des tempêtes politiques bouleversant le crâne qu'il a l'honneur de protéger; ces vêtements râpés...

— Assez, de grâce. Si vous venez chez moi pour m'insulter, sortez à l'instant! cria Miguel furieux.

— Eh! non, mon cher ami, qui pense à vous insulter? dit Vicente avec son bon sourire et en lui tendant cordialement la main; ne savez-vous pas que vos anciens camarades aiment à plaisanter? Avez-vous oublié nos vieilles habitudes?

Miguel, au lieu de répondre, s'élança vers Sebastiano, qui venait de saisir l'un des papiers éparpillés sur la table et se disposait à lire les lignes tracées par notre héros.

— Laissez ceci! s'écria-t-il en arrachant le papier des mains de l'indiscret.

— Bah! aurais-je, sans m'en douter, compromis le succès de quelque importante machination politique?

—Trêve aux plaisanteries! interrompit Vicente, qui trouvait que le jeu durait trop longtemps et que Miguel, rouge de colère, était sur le point de se fâcher « pour tout de bon. » Laissez notre ami agir comme bon lui semble; que nous importe, après tout? L'essentiel pour nous est de l'avoir retrouvé, et de passer avec lui une joyeuse soirée!

— Merci! répondit sèchement Miguel, chez qui le ressentiment des railleries dont il avait été l'objet le disputait au désir d'accepter l'invitation qui lui était faite; j'ai disposé de ma soirée.

—Allons, allons, je vois ce que c'est, fit Luiz à son tour: nous sommes ombrageux, susceptible, nous nous trouvons offensé par la moindre raillerie, et nous oublions le temps où nous ne nous faisions pas faute nous-même de tomber à bras raccourci sur les défauts et les ridicules du prochain.

Miguel ne put s'empêcher de sourire de cette allusion à un temps de folle gaieté et de joyeuse insouciance.

— Il a ri! il a ri! s'écria Sebastiano; senores, je vous prends à témoin qu'il a ri; donc sa colère est passée.

— C'est évident.

— Nous ne pouvons en douter.

Et tous trois de rire en entourant Miguel et en insistant pour qu'il acceptât leur invitation.

Le moyen de résister.

Surtout lorsqu'on n'en a nulle envie.

Donc tout fut bientôt convenu: rendez-vous fut pris pour le soir, et notre bachelier fut enfin délivré de présence de ses chers amis, présence qui le mettait dans des transes continuelles, car il tremblait qu'un *client* n'arrivât pendant qu'ils étaient encore là.

Ses craintes n'étaient pas absolument dénuées de fondement, car à peine avait-il eu le temps de remettre en ordre les papiers dérangés par Sebastiano et de s'asseoir devant sa table pour continuer la pièce de vers commencée, qu'on frappa de nouveau à sa porte.

Cette fois, c'était bien un client, et quel client?

Le personnage qui fit son entrée dans la chambre, et dont le type original, bien connu à Madrid, semblerait ailleurs assez étrange, mérite une description particulière:

C'était un homme jeune encore, à l'air grave et calme, presque majestueux. Il portait un costume extrêmement simple, mais assez propre, ce qui, à Madrid, est digne de remarque, le peuple ne brillant pas d'ordinaire par une excessive propreté. Un chapeau à larges bords projetait assez d'ombre sur son visage pour empêcher de voir bien distinctement ses yeux. Il n'était pas seul, tant s'en faut! Dans sa main droite étaient réunis neuf cordons, à l'aide desquels il dirigeait un nombre égal de chiens d'espèces différentes: boule-dogues, levrettes, king's-charles, havanais, épagneuls, etc., etc.

Sur son épaule était attachée une espèce de sac en toile, dans lequel se trouvaient encore deux ou trois toutous, trop jeunes pour supporter la chaîne et le collier.

Cette nombreuse (nous ne pouvons dire « et honorable ») société ne parut pas tout d'abord disposée à se conduire avec la plus parfaite bienséance. Un gros chien, pareil à ceux que, dans certains pays, on attelle aux charrettes des bouchers, avisa, par un malencontreux hasard, une paire de pantoufles auxquelles Miguel tenait d'autant plus qu'elles avaient jadis été brodées pour lui par sa bonne mère.

L'animal, qui ne pouvait nullement se rendre compte de la valeur de l'objet dont il s'était emparé, se mit à déchirer à belles dents l'une des pantoufles et ne répondit que par de sourds grognements aux coups que lui administrait son maître pour le décider à lâcher prise, tandis que le bachelier se hâtait de mettre l'autre pantoufle en lieu de sûreté.

— Pardonnez, senor!... Maudit animal!... Soyez



tranquille, il ne la mangera pas!... Oh! tu me payeras cela!... disait le visiteur, adressant tour à tour la parole au chien et à Miguel.

Les compagnons du coupable, l'entendant élever la voix dans un esprit de révolte, joignirent leurs clameurs aux siennes; et, pendant quelques instants, ce fut un concert de cris, de jappements, d'aboiements à faire perdre la tête aux auditeurs assez malheureux pour être à portée de l'entendre.

Enfin, mais non sans peine, le calme se rétablit, et Miguel put savoir quel genre de service on attendait de lui, ce dont, jusqu'alors, il n'avait pas la moindre idée.

— On dit, senor, que vous êtes un jeune homme habile et que vous écrivez comme pas un!... commença le marchand de chiens (car telle était la position sociale du *client* de Miguel). Voilà ce que je voudrais vous demander : Vous voyez ces animaux, très-honoré senor, chacun d'eux est un des plus remarquables échantillons de son espèce: voyez la finesse, le museau délicat de cette levrette; voyez ce loulou havanais, dont les yeux et le palais sont plus noirs que de l'encre. ce boule-dogue, à droite, est le meilleur défenseur qu'un homme puisse avoir: il étranglerait un bandit aussi facilement que vous mangeriez une croûte de pain; cet autre...

— Bien, je vous crois! interrompit Miguel; mais que puis-je faire pour vous?

— Eh! senor, vous manquez de patience! dit gravement le marchand de chiens; mais peu importe! Quelquefois, quand j'ai à raconter l'histoire ou à vanter les mérites de mes élèves, il m'arrive de manquer de mémoire, de m'embrouiller, de donner à l'un les qualités de l'autre. Pour éviter cet inconvénient, je viens vous prier d'écrire sur ce cahier tous les détails ayant rapport à chacun de mes chiens, je vous les nommerai et je vous raconterai leur histoire à tous, de sorte qu'il n'y aura plus de malentendu possible.

Il tira de sa poche un carnet dont la malpropreté n'était nullement douteuse, et le présenta à Miguel.

— Mais, dit celui-ci dont l'orgueil se révoltait à la pensée de servir de biographe aux intéressants quadrupèdes qui accompagnaient son visiteur; savez-vous lire, au moins? car si vous ne savez pas lire, ces notes ne vous serviront à rien.

— Primo, senor, je sais lire et même un peu écrire, quoique peut-être pas aussi bien que vous, répondit *el perrero* (le marchand de chiens), visiblement blessé de cette réflexion. Secundo, si je ne savais pas lire, ce serait pour moi une raison de plus de vous demander ces notes, car alors, au lieu de m'exposer à manquer de mémoire en racontant, je les donnerais tout bonnement à lire aux acheteurs, et elles serviraient ainsi de recommandation à mes chiens.

Miguel n'avait plus rien à objecter; pourtant il hésitait encore. Le maudit amour-propre, qu'il croyait défunt depuis si longtemps et qui semblait, comme le phénix, renaître de ses cendres, lui conseillait tout bas de jeter à la porte l'impertinent qui osait lui faire de telles propositions.

El perrero se méprit sur la cause de son silence et ajouta :

— Oh! senor, soyez sans inquiétude, je ne marchanderai pas sur le prix; quoique je ne sois qu'un pauvre homme, je sais fort bien que toute peine mérite salaire, et vous n'aurez point à vous plaindre de moi.

Le bachelier poussa un profond soupir et se mit en devoir d'écrire sous la dictée du marchand.

La séance durait déjà depuis longtemps et il n'avait encore été parlé que de quatre chiens, lorsque Miguel, voyant approcher l'heure à laquelle il devait rejoindre ses amis, déclara qu'il ne pourrait écrire plus longtemps ce jour-là, mais que le lendemain, à pareille heure, il serait prêt à continuer la besogne.

Le brave homme n'insista pas, il promit de revenir le lendemain à l'heure indiquée, et se retira après avoir laissé à notre écrivain, à titre d'à-compte, quelque menue monnaie que, malgré sa profonde humiliation, celui-ci ne reçut pas sans quelque plaisir, car la perspective d'aller souper en ville sans avoir même un maravédis dans sa poche lui était souverainement désagréable.

— Et voilà donc ce que sont devenus mes beaux rêves de gloire! gémissait le pauvre Perez en tâchant de rendre quelque lustre aux vêtements plus que modestes qui formaient sa toilette de cérémonie aussi bien que celle de tous les jours!.. Qui m'aurait dit, lorsque je quittais l'Université, le cœur si joyeux, que j'en serais réduit, pour vivre, à recourir à de pareils moyens? A coup sûr, il aurait mieux valu pour moi vivre tranquillement à la campagne, mais à présent il est trop tard.

Ses regards tombèrent sur la pièce de vers qu'il avait commencée.

— Don José me méprisera, dit-il; et sa nièce? sa nièce aura pitié de moi, peut-être, comme d'un misérable fou, d'un ambitieux qui fait de beaux rêves, mais qui est incapable de les réaliser!

Il saisit le papier et le froissa avec colère..

— Allons! fit-il en soupirant, mieux vaut n'y plus penser! Je me suis conduit comme un sot, j'en suis puni, mais je n'ai que ce que j'ai mérité!

Ce fut dans ces joyeuses dispositions d'esprit qu'il se rendit près de ses amis.

Mais, à l'âge qu'avait Miguel, les impressions fâcheuses ne durent pas en présence d'un bon repas et de vieux camarades.

Le souper n'était pas à moitié que le bachelier, complètement réconforté, avait retrouvé l'entrain, la verve intarissable qui autrefois l'avaient rendu célèbre à l'Université. Loin de se fâcher ou de se laisser abattre

par les plaisanteries que ses amis ne lui épargnaient pas à propos de sa pauvreté trop évidente, il leur répondait sur le même ton, rendait raillerie pour raillerie, et finissait le plus souvent par mettre les rieurs de son côté.

Bref, ce souper, en lui rappelant les joyeuses parties de plaisir qu'ils faisaient ensemble à Salamanque lui fit oublier momentanément la triste réalité. Sauf les soirées pendant lesquelles il lui avait été permis de faire de la musique avec Amélie, ou de parler politique avec don José tandis que la jeune fille s'occupait de quelque broderie, Miguel Perez n'avait pas eu, depuis son départ de l'Université, de moments aussi agréables que ceux qu'il passa ce jour-là, en compagnie de Luiz, de Sebastiano et de Vicente.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 513, 538 547, 572 et 581.)

Le soleil baisse sur l'horizon: c'est assez planer sur les hauts lieux, il faut redescendre dans les ombres de la vallée. En passant devant le petit porche ogival qui ferme l'entrée de l'oasis placée entre le couvent et la sainte Caverne, j'ai salué sainte Scolastique dont le souvenir est si intimement lié à celui de saint Benoît, son frère.

Tu le sais sans doute, ma sœur, il l'avait faite, par sa vocation, l'unique héritière de ses biens immenses; mais les choses de la terre avaient revêtu je ne sais quelle teinte de néant aux yeux de la jeune patricienne, et, après avoir refusé des alliances princières, elle entra en religion. Dieu cependant n'avait pas séparé pour jamais ces deux âmes saintes. Scolastique, apprenant que son frère avait quitté Subiaco, et était arrivé au Mont-Cassin où il venait de fonder sa célèbre abbaye, eut la pensée d'aller le rejoindre et de se ranger sous sa direction, afin de prendre quelque chose du nouvel esprit que, par son ministre, Dieu répandait dans le monde. Elle obtint providentiellement cette permission de ses supérieures, et se rendit au Mont-Cassin. Saint Benoît, averti de son arrivée, sortit de sa cellule, et, franchissant la clôture, s'avança au devant d'elle accompagné de ses religieux. Tu aimeras à te représenter, Gertrude, la douce et pieuse rencontre de ces deux êtres séraphiques, à entendre leurs discours. Unis déjà de si près par les liens du sang et ceux de la foi, ils vont désormais s'unir davantage encore. Saint Benoît consentira à devenir le père spirituel de sa sœur, à lui prescrire les règles de conduite qu'elle doit suivre, elle bâtira sa cellule à quelques lieues de la sienne, et elle entrera dans le chemin de la perfection où la suivront une foule d'illustres filles qui formeront dans la suite des siècles sa famille spirituelle.

Mais disons adieu à nos grands saints, et revenons à la jolie petite ville de Subiaco qui reprend sa forme pyramidale à mesure qu'on s'en rapproche. Sur la route nous rencontrons quelque grave moine qui regagne son monastère, quelque bon frère lai qui chemine le front découvert; des filles misérablement vêtues, mais souvent belles et toujours gaies. Dans la ville même, les bons habitants se récréent à leur manière: il y en a qui causent, il y en a qui jouent, il y en a qui fument, les mains dans les poches. Peu à peu, notre escorte du matin s'est reformée autour de nous. Nous voici de nouveau entourées par une vingtaine d'enfants, et assaillies de demandes de baïoques. J'en distribue quelques-unes, et je me dirige vers l'église, les enfants y entrent avec moi; je vais m'agenouiller devant un autel où je vois briller des bougies, ils m'y suivent. Ils sont tous autour de moi, agenouillés ou accroupis; la Cruche cassée, toujours coiffée de son fichu écarlate, s'assied sur un pan de ma robe de voyage. Un prêtre arrive, et entonne le *Stabat*.

La marche de l'autel est immédiatement couverte de petits garçons qui entourent familièrement le prêtre, et qui hurlent d'une voix très-claire et très-juste le chant sacré. C'est en vain que j'essaye de me recueillir.

Ne le pouvant, je prends le parti de chanter aussi: tout mon entourage m'imite aussitôt. L'adolescente que je ne puis mieux te désigner qu'en continuant de l'appeler—la Cruche cassée,—d'une voix bien timbrée, mais presque trop éclatante, redit exactement mes intonations plus françaises qu'italiennes. La prière finie, je me lève, ils se lèvent tous; je fais lentement le tour de l'église qui est neuve et riante, je descends dans la crypte où tout un auditoire de soldats assiste à une instruction; je sors, je retrouve tous les enfants autour de moi. Impossible de regarder avec sévérité ces rieuses et naïves figures.

Nous continuons donc ensemble une promenade au crépuscule par les ruelles désertes de Subiaco. La Cruche cassée me serre de si près, que je confie en riant à Marcelle, que je la soupçonne de vouloir me donner le bras, et de se créer ainsi mon intime, ma préférée. J'avais à peine fait cette plaisanterie, que je sens sa main fine et brune se glisser tout doucement sur mon bras. Je la regarde, elle penche gracieusement la tête, ses deux beaux yeux limpides s'attachent sur moi d'un air suppliant. Je lui souris, et nous continuons de marcher bras dessus bras dessous. Nous traversons ainsi, en causant, des rues étranges, sombres, étroites, accidentées, enjolivées d'arcades de pierre. On parle de San Benedetto, des zouaves, des baïoques, des baïoques surtout! On me baise les mains pour en avoir, on

ment. Dans un de ces moments de quête générale, la Cruche cassée veut me faire croire que je ne lui ai encore rien donné. A ce mensonge, je repousse sa petite main par un geste indigné. Mais elle prend son plus charmant air de Cruche cassée, et avec son beau regard naïf et douloureux, elle me reprend doucement le bras. Pauvre petite! qui donc lui apprendra au milieu des abaissements de sa condition misérable, l'amour saint de la vérité? Cependant il n'est, dit le proverbe, si bonne compagnie qui ne se quitte. Devant l'hôtel de La Pernice, nous faisons une halte. Marcelle et moi pérorons une dernière fois contre la mendicité. Pour me faire comprendre, j'appelle la pantomime à mon aide, je tends les deux mains, puis je les laissé retomber avec un air de grand dégoût. Mes auditeurs, je dois l'avouer, rient plus qu'ils ne rougissent. Pour oute réponse, plusieurs me tendent la main de nouveau.

Nous leur jetons comme adieu une pluie de menue monnaie, la lutte s'engage, et nous nous hâtons de mettre la porte de l'hôtel entre notre escorte populaire et nous.

Le lendemain, de très-grand matin, nous prenions congé de Subiaco, ma chère Gertrude. Je crois te l'avoir fait comprendre, cette excursion restera un de mes meilleurs, un de mes poétiques souvenirs. Je m'estimerai toujours heureuse de m'être laissé entraîner à faire ce pèlerinage, qui ne demande que trois jours de liberté, des pieds agiles et une certaine indifférence des délicatesses de la vie matérielle.

Il fait beau cette après-midi, ma chère Gertrude: si nous allions respirer cet air vivifiant, et nous imprégner de ce soleil? Je ne t'ai pas encore parlé du Colisée. Visitons ensemble, aujourd'hui, ce « colosse oriental, costumé à la grecque, » comme l'appelle Mgr Gerbet. Nous avons descendu le Corso, passé près de l'arc de Septime-Sévère, et nous remontons le Forum, ayant à notre droite et à notre gauche, devant et derrière nous, les ruines les plus majestueuses, les plus éloquentes du monde. Le chemin que nous suivons, — qui est l'ancienne Voie Sacrée, — en est parsemé. Ces trois colonnes majestueusement alignées sous leur entablement de marbre à demi renversé, montrent ce que fut le temple de la Concorde; à notre gauche, s'élèvent les beaux restes de celui d'Antonin et de Faustine, l'un des plus fameux de Rome. Le portique est composé de dix colonnes de marbre cipolin de quarante-trois pieds de hauteur, et d'une seule pièce. Sur la frise se voient une suite de bas-reliefs curieux parfaitement conservés. L'église de Saint-Côme et Saint-Damien montre un peu plus loin les colonnes prises au temple du fondateur de Rome. On marche sur cette Voie Sacrée, regardant même la poussière avec je ne sais quelle vénération; on se sent comme englouti sous les siècles.

A notre gauche, s'ouvrent les arceaux gigantesques de la basilique constantinienne, de véritables arcs-en-ciel de pierre, cela monte et dessine une courbe qui stupéfie. En face, les débris du fameux palais des Césars, aujourd'hui les jardins Farnèse. Entrons-y, il faut fouler au moins une fois le linceul de poussière qui recouvre ce qui fut une des créations les plus splendides de la puissance romaine à son apogée. Parcourons cet entassement de ruines : c'en est un. Après avoir contemplé l'endroit où s'élevait la cabane de Romulus, on nous montre, dans le lointain, celui où se trouvaient les limites du plus magnifique palais du monde. Toute l'histoire romaine se meut entre ces deux points de l'antithèse: cabane de Romulus, palais d'Auguste. C'est de la résidence impériale élevée sur le mont Palatin ou Palatium, que le nom de palais fut affecté plus tard à toutes les résidences princières.

Ici s'entassent trois mille ans de souvenirs. Rome est née et a déversé ici le trop plein de sa puissance et de ses richesses.

Les palais se sont élevés sur les palais; nous retrouvons la Maison Dorée de Néron, qui envahissait Rome.

Notre mémoire est pleine des magnificences qui remplissaient ces demeures. Où sont les murs incrustés de pierres précieuses et de perles? Où sont les larges bouches d'où s'exhalait un air chargé de parfums? Nous enfilons de sombres galeries, nous foulons des pavés de mosaïque. Des colonnes brisées, des bustes, des marbres sortent, on peut le dire, des entrailles de la terre; et ce monde détruit, enseveli, apparaît par lambeaux à nos yeux. Voici la maison de Tibère, celle d'Auguste. Un jour, comme le rappelle Mgr Gerbet, dans une des salles de ce palais, cet empereur a signé l'ordre de faire le dénombrement de son vaste empire. Par cet ordre émané du palais des Césars, des tout puissants de ce monde, une vierge nommée Marie, quittait Nazareth et arrivait à Bethléem. Là, sur un peu de paille, allait naître le Dieu qui s'incarnait pour le salut du monde. Aujourd'hui, la toute-puissance des Césars s'est évanouie, il ne reste pas pierre sur pierre de ce palais monstre qui semblait posé sur d'inébranlables bases, et des millions d'hommes adorent toujours l'enfant de Bethléem. Le divin seul demeure!

Certes, si quelque chose d'humain pouvait résister au temps, les constructions romaines y auraient résisté. Quelle solidité! Comme ces pierres, ces tuiles et ce ciment se fondent et forment un tout d'apparence indestructible!

Il y a vraiment là d'ailleurs de l'indestructible, des choses qui demeurent, ne fût-ce que pour rendre plus insondable encore le problème de la destruction. Nous voici en face de l'atrium ou cour intérieure de la maison de Livie que des fouilles récentes ont découverte: voici trois salles voûtées, décorées de peintures à fresque vraiment magnifiques et singulièrement conservées, malgré un ensevelissement de quinze cents ans. J'ai longtemps contemplé ces merveilleux échantillons

de l'art antique, ces peintures que les yeux d'Auguste et de Livie ont contemplées. On les a délicatement dégagées, et elles sont là comme tout récemment peintes. Dans la première de ces toiles une femme sort de sa maison, un bouquet à la main, suivie par un jeune esclave qui porte une corbeille. Au-dessus de la porte, par où elle sort, un homme penché au dehors regarde dans la rue; au balcon de la maison voisine, apparaissent deux autres femmes, c'est une scène de la vie privée qu'on croirait peinte d'hier.

La seconde fresque représente un sujet mythologique: Io, Mercure et Argus sont en présence. Mercure porte le caducée et le bonnet traditionnels, et son nom est inscrit sur ses pieds en lettres grecques. Io est appuyée contre une colonne surmontée par la statue de Junon.

La peinture est belle et admirablement conservée. Il y a là une délicatesse de pinceau, une suavité de touche qui étonnent dans une peinture de ce temps. Polyphème et Galatée sont le sujet de la troisième fresque. La scène est au bord de la mer, à l'embouchure d'une rivière qui coule à l'horizon. Derrière un des grands blocs de granit qui bordent le rivage, Polyphème apparaît. Galatée, les cheveux épars, les yeux sur le géant qui la contemple, fuit, une main posée sur la croupe du cheval marin qui la porte, lui caressant le poitrail de l'autre. Deux nymphes rient, dans un coin, de son attitude effrayée. Et tout cela a quinze cents ans!

Mais nous pourrions errer pendant un mois entier sur ces espaces, seulement pour essayer de nous rendre compte de ce que pouvait être cette suite de palais splendides où s'étalaient tous les raffinements du luxe impérial et païen, où Caligula donnait à son cheval du blé doré dans une auge d'ivoire.

Ce coup d'œil d'ensemble nous a suffi, et nous quittons ce monde en ruines en murmurant, après Mgr Gerbet, cette prédiction du prophète Isaïe sur la chute de Babylone :

« Quand tu es tombée, l'enfer s'est troublé dans ses profondeurs... Ses géants se[illegible] dressés devant toi, tous les princes de la terre, tous les chefs des nations se sont levés sur leurs trônes.

« Tous ont répondu, tous ils t'ont dit : Et toi aussi tu as reçu comme nous une blessure, te voilà semblable à nous.

« Ton orgueil a été précipité dans l'abîme, ton audace est tombée; on te fera un lit de vermisseaux, et les vers seront ta couverture.

« Ceux qui te verront se baisseront vers toi pour te regarder en disant : N'est-ce pas là celui qui troublait la terre? »

En sortant des jardins Farnèse, nous passons sous l'arc de Titus.

Encore un vieux témoin historique qui parle haut avec ses bas-reliefs, où nous voyons le chandelier à sept branches du temple de Jérusalem. Sur l'entablement est incrustée la fameuse devise du sénat romain: *Senatus populusque Romanus*. On voit sur tous les monuments anciens de Rome ce groupe de lettres S. P. Q. R. Plus d'un voyageur naïf demande une explication, et on pourrait plaisamment lui donner en premier lieu la traduction libre inventée par nos soldats français : *Si Peu Que Rien.*

Nous laissons à gauche l'église et le monastère de Sainte Françoise romaine. Connais-tu cette sainte, ma chère Gertrude? Elle est ici en grande vénération, et c'est tout simple. Son père et sa mère étaient des premières familles de Rome; elle fut mariée à un gentilhomme romain, et embauma Rome du parfum de ses vertus.

Il y a dans sa vie un petit trait qui serait une bonne leçon pour ces femmes pieuses d'ailleurs, mais d'une piété assez mal entendue qui, pour s'adonner aux exercices de dévotion, négligent leurs devoirs essentiels. Sainte Françoise qui, dit l'historien de sa vie, était parfaitement soumise et obéissante à son mari, récitait un jour l'office de la sainte Vierge. Ses obligations de maîtresse de maison la firent quitter jusqu'à quatre fois le même verset. L'affaire étant enfin terminée, elle reprit son livre, et elle trouva ce verset écrit en lettres d'or. Le monastère que nous voyons a été fondé par elle, sous la règle de saint Benoît.

Elle fit approuver la sainte congrégation par le pape Eugène IV. Même pendant sa vie de femme, Dieu se plut à manifester sa sainteté par de nombreux miracles.

Étant devenue veuve en 1436, elle régla ses affaires, abandonna ses biens à ses enfants, et se rendit au monastère qu'elle avait fondé. Là, se prosternant jusqu'à terre, elle supplia très-humblement les religieuses de la recevoir. Une fois entrée dans la vie monastique, elle continua à marcher à grands pas dans la voie de la perfection, et Dieu lui continua ses faveurs.

Elle mourut âgée de cinquante-six ans, à la suite d'une fièvre prise en allant soigner un de ses fils. L'Église ne tarda pas à la placer sur ses autels.

Maintenant que nous avons renoué un peu connaissance avec la sainte romaine par excellence, avançons par ce chemin étroit, bordé par des fûts de colonnes brisées.

A droite, entre l'azur du ciel et la verdure nouvelle, nous apparaît l'église de Saint-Grégoire le Grand.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

SERMENT DES CORTÈS DE CADIX EN 1810

—

Le tableau de Casado, reproduit dans notre gravure, représente un des épisodes de la grande et terrible



guerre dont l'Espagne fut le théâtre au commencement de ce siècle.

En 1807, Napoléon, profitant des disputes scandaleuses qui déchiraient la famille royale d'Espagne, avait répondu à l'appel de l'incapable Charles IV. Sous le prétexte de rétablir la paix entre le roi et son fils Ferdinand, il lança vingt-huit mille hommes au delà des Pyrénées; son but secret n'était rien moins

Serment des cortès de Cadix en 1810.

que de conquérir le royaume entier, de détrôner les Bourbons, et de les remplacer par un de ses frères. Les plus grands succès favorisèrent d'abord ses armes, et bientôt Charles IV et son fils abdiquèrent l'un après l'autre sous la pression de la plus inique violence. Joseph Bonaparte fut donné aux Espagnols pour roi, par la volonté de l'Empereur.

Mais le peuple ne faisait pas aussi bon marché de son indépendance. Ses rois l'abandonnaient: il ne consentit pas à se livrer sans résistances aux envahis-

seurs. Dès 1808 des soulèvements éclatèrent spontanément dans toutes les provinces. Le clergé et les moines étaient à la tête du mouvement. Des juntes s'organisèrent, et les Français ne tardèrent pas à se trouver en face de tout un peuple en armes. Medina de Rio-Seco, Baylen, Burgos, Tudela, Somo-Sierra, la Corogne, Almaraz, Uclès, Sarragosse, Llinas, Ciudad-Réal, Ocaña, furent les principaux champs de bataille où se jouèrent les intérêts de la péninsule.

En 1810, le maréchal Soult, le général en chef des troupes de Joseph, résolut de conquérir les provinces méridionales, et de s'emparer surtout de Cadix, clef de toute la guerre. La marche des Français ne rencontra des obstacles que pour les renverser. Mais ils commirent la faute de s'arrêter devant Séville. Les débris du gouvernement espagnol et de l'armée nationale eurent le temps de se réfugier dans Cadix, et quand Soult arriva devant la place, le 5 février, les ponts étaient rompus, et la ville, à l'abri d'un coup de main. La guerre se continua pleine de barbarie. Soult décrétait que tout soldat espagnol serait traité en bandit; la régence à son tour déclara que, pour un Espagnol fusillé, on pendrait trois Français. Malgré cet état critique, l'union ne régnait pas parmi les défenseurs de l'indépendance nationale. A Cadix, deux pouvoirs, jaloux l'un de l'autre, étaient en présence : la régence et la junte. La première de ces autorités avait promis de réunir les cortès dans le plus bref délai; mais, sous divers prétextes, elle en retardait la convocation. Pressée enfin par les réclamations de l'opinion, elle fut obligée de remplir ses engagements. On décréta la formation d'une chambre unique, où les classes privilégiées ne siégeraient pas à part. L'ancien mode d'élection fut modifié, et le droit de suffrage fut reconnu à tout Espagnol âgé de vingt-cinq ans, domicilié dans le pays. Le pouvoir des députés reçut la plus grande extension, car on les convoquait « pour rétablir et améliorer la constitution de la monarchie ». Par une dérogation aux anciens usages, les provinces d'Amérique et d'Asie furent admises à avoir des représentants. Bientôt les membres élus débarquèrent à Cadix. Le 24 septembre 1810 fut fixé pour l'ouverture de la chambre; jour mémorable dans l'histoire d'Espagne, car, à partir de cette époque, l'ancienne constitution allait être profondément changée.

Le député de l'Estramadure, don Diego Munos Torrero, développa devant les cortès un certain nombre de propositions qui établissaient le nouvel ordre de choses : — les députés se considéraient comme dépositaires de la souveraineté nationale; — Ferdinand VII était reconnu comme roi légitime, et par le serment qu'on renouvelait, son abdication en faveur de Napoléon était déclarée nulle; — les cortès se réservaient le pouvoir législatif; — les personnes chargées du pouvoir exécutif en l'absence du roi étaient responsables de leurs actes; — le conseil de régence devait prêter serment de reconnaître la souveraineté de la nation représentée par les cortès, d'obéir à leurs décrets et à la constitution, de les faire exécuter, de conserver l'indépendance du pays et de la défendre, de maintenir la religion catholique et de rétablir sur le trône le roi légitime. Tous les députés, sauf l'évêque d'Orense, absent à cause de son grand âge et de ses infirmités, prêtèrent serment à la nouvelle constitution dans la nuit du 24 septembre. C'est cette scène qu'a reproduite le pinceau de Casado.

Les travaux des cortès devaient ensuite embrasser tous les intérêts de la cause nationale. On avait à lutter contre l'ennemi du dehors, et en même temps, à réprimer des révoltes qui éclataient dans les colonies. Il fallait fixer les impôts, veiller à l'administration des provinces, réformer ce qui paraissait en désaccord avec la nouvelle constitution. La torture fut abolie, les juridictions seigneuriales disparurent, les expressions de vassal et de vasselage furent supprimées. Mais toutes ces modifications, toutes ces innovations n'étaient que des essais soumis à la discussion des cortès, qui ne promulguèrent la constitution définitive que le 19 mars 1812.

Cependant les événements se pressaient. Napoléon avait vu son prestige anéanti dans sa malheureuse expédition de Russie. Les Espagnols, appuyés par les Anglais de Wellington, continuaient contre les Français une guerre d'extermination. Le 27 juillet 1812 Soult était forcé de lever le siége de Cadix. Deux ans plus tard, le 22 mars, Ferdinand VII rentrait en Espagne : ce n'était pas la paix qu'il devait y trouver !

XAVIER DE CORLAS.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

—

I

DENISE DE SIENNE A HÉLÈNE DU BRILLAY.

Kerlivio, le 28 juin 1861.

Tu vois si je tiens fidèlement ma promesse, ma chère Hélène : à peine arrivée dans notre manoir breton, ma première lettre est pour toi.

Je suis sûre que de ton côté tu penses à nous, et que tu nous donneras fréquemment de tes nouvelles. Puis, il faut l'espérer, nous nous retrouverons parfois à Paris, ou tu viendras nous voir en Bretagne.

Nous sommes arrivés avant-hier presque à la nuit, nous sommes descendus à la gare de Saint-Brieuc, où nous avons trouvé une lourde calèche monumentale, qui a dû appartenir à plusieurs générations de Kerlivio. Quatre personnes eussent pu s'y tenir à l'aise avec nous, et cependant notre société se composait de maman, miss Serena, Gaston et moi.

Environ deux heures après, nous entrâmes dans l'avenue de Kerlivio, et bientôt nous nous arrêtâmes au bord du perron du château.

Je n'avais gardé qu'un souvenir confus de cette habitation, où je n'étais venue qu'une seule fois dans mon enfance; il me tardait de la revoir. Mais, quand nous arrivâmes, il faisait nuit; je n'aperçus qu'une masse noirâtre dont je ne pus distinguer le genre de construction, et force me fut de modérer ma curiosité. Je ne m'arrêtai pas d'ailleurs longtemps à examiner notre nouvelle demeure, la soirée était très-fraîche, je me sentis frissonner, et je me hâtai de suivre, à l'exemple de ma mère et de miss Serena, le domestique qui était venu nous ouvrir la portière. Il nous introduisit dans un vestibule, où je remarquai en passant quelques plantes exotiques, fort belles; puis, dans la salle à manger, où il y avait du feu et une table servie.

Gaston et moi nous nous approchâmes du feu en faisant, du regard, l'inventaire de cette vaste pièce, qui devait être un peu sombre, un peu triste lorsqu'elle n'était pas égayée par la lumière ou par un rayon de soleil.

Miss Serena s'assit sur une petite chauffeuse, en proférant un: âoh! des plus sonores, ce qui chez elle révèle le comble de la satisfaction.

Maman n'était pas entrée avec nous dans la salle à manger; elle vint nous rejoindre. Je remarquai qu'elle était très-émue, je vis même une larme briller dans ses yeux.

— Chère maman! lui dis-je en l'embrassant, êtes-vous contente de vous retrouver ici?

— Contente et triste, Denise. Lorsque j'ai quitté Kerlivio, j'y laissais des êtres bien chers à mon cœur: aujourd'hui, ils n'y sont plus!...

Gaston et moi nous entourâmes maman comme pour lui montrer que Dieu, du moins, lui avait laissé des enfants qui la chérissaient tendrement. Elle nous rendit nos caresses, sa physionomie retrouva le calme parfait qui lui est habituel, et ce fut avec un sourire presque gai qu'elle nous demanda si nous nous plairions dans son manoir paternel. Je fis une petite moue en promenant mon regard sur la sombre boiserie de chêne.

— Allons, je vois que tu n'es pas charmée, reprit ma mère. Attends à demain, et tu verras, tu verras!

Ma mère est une vraie Bretonne, tu sais; elle ne voit rien de comparable à son pays. Quant à moi, je doute que je puisse jamais préférer le séjour de Kerlivio à celui de Paris. Cependant ce vieux manoir breton doit être désormais notre résidence. De temps en temps nous irons à Saint-Brieuc, où ma famille possède un petit hôtel, mais Paris ne nous verra plus qu'en passant.

Tu n'ignores pas que maman est devenue, par la mort de ma tante Armèle et de mon oncle Maurice de Kerlivio, l'unique héritière des biens de notre aïeul. La gestion de ces biens exige nécessairement la présence de mon père; d'une autre part, l'air vif des côtes convient à la santé de ma mère, il fortifiera la mienne... Tu le vois, tout nous appelait dans ce pays breton qui nous fût demeuré à peu près inconnu, sans les lettres que jusqu'à sa mort nous échangeâmes avec tante Armèle.

Tu l'as vue à Paris, notre tante, elle venait souvent nous voir. Elle était délicieusement bonne et nous la regretterons toujours. Quant à mon oncle, il nous aimait beaucoup, dit-on, mais... de loin. Aussi ne venait-il jamais nous voir, et de notre côté le privions-nous de nos visites. Notre mère seule faisait de temps en temps quelques courtes apparitions à Kerlivio, où notre tante Armèle demeurait ordinairement, se consacrant avec une infatigable dévoûment à cet être morose, sombre, chagrin, qui avait nom Maurice...

Mais j'en reviens à notre première soirée sous le toit de nos ancêtres (style de notre paladin Gaston). A peine étions-nous à table que la porte s'ouvrit devant une petite vieille dont je renonce à te peindre l'étrange costume. Il me semble que ce n'était pas la première fois que cette figure ridée et parcheminée, entourée d'une triple auréole de tulle gauffré, m'apparaissait. Il me sembla que le châle sur lequel s'étalait une collerette d'un blanc de neige, cette robe empruntée à la garde-robe de nos aïeules m'étaient déjà connus. J'avais à peine conservé le souvenir de Kerlivio, mais m'eût-il été possible d'oublier Mlle Agathe Baudouin, la gouvernante de ma mère et de ma tante Armèle?

Elle vint vers maman avec un empressement mêlé de tendresse et de respect. Ma mère se leva vivement, elle embrassa Mlle Baudouin, qui la considérait en riant et pleurant tout à la fois. La vieille gouvernante se tourna ensuite vers nous, et tout en nous déclarant considérablement *grandis*, elle sollicita la permission de nous embrasser aussi. Je lui présentai mes joues de bon cœur, tout en jetant un malin regard vers Gaston, qui dissimula une affreuse grimace, mais qui se prêta néanmoins au désir bien naturel de Mlle Agathe.

Elle salua cérémonieusement miss Serena, que cette révérence tout aristocratique raccommoda un peu avec elle, car je voyais à l'air de notre Anglaise qu'elle était horrifiée de l'accolade donnée par la vieille fille à notre zouave.

Mlle Baudouin s'enquit près de maman de l'appartement qu'elle devait occuper.

— Faites-moi, je vous prie, préparer la chambre de ma mère, ma chère Agathe; mes filles occuperont les deux pièces que ma sœur et moi habitions jadis.

Ma mère pria ensuite Mlle Baudouin de donner à miss Serena un appartement peu éloigné, afin, sans doute, que nous pussions jouir le plus souvent possible de sa précieuse présence. Gaston fut laissé libre de s'installer où bon lui semblerait.

Les choses ainsi décidées, Mlle Baudouin fit une

nouvelle révérence, promena encore, avec un visible contentement, ses petits yeux gris sur nos différentes personnes, et quitta la salle à manger.

On nous avait allumé du feu dans le salon, mais nous étions tellement fatigués de notre voyage que nous ne sentions nulle envie de prolonger la soirée. Nous prîmes les bougeoirs que nous présenta un domestique, presque aussi âgé que Mlle Baudouin, et nous montâmes à l'étage supérieur.

Nous retrouvâmes dans le long corridor la vieille gouvernante, qui se chargea de miss Serena, je leur souhaitai le bonsoir et je suivis maman.

Une porte d'où s'échappait un filet de lumière s'ouvrit sous la pression du doigt de ma mère, qui se retourna vers moi et me dit, non sans un léger tremblement dans sa voix :

— Denise, voici ma chambre de jeune fille, puisses-tu y être aussi heureuse que je le fus!

— Que vous êtes bonne de me la donner! m'écriai-je en sautant au cou de cette excellente mère.

— Elle est toute rose et toute gaie, elle convient à la jeunesse, reprit maman en souriant.

Elle indiqua une porte masquée par une draperie de perse, semblable à l'ameublement.

— Là, reprit-elle, notre grave Béatrix trouvera un sanctuaire en harmonie avec son caractère et ses goûts.

Ma mère étouffa un soupir et ajouta :

— La chambre de ma pauvre sœur Armèle.

Dans la famille, on prétend que Béatrix rappelle notre tante Armèle. Ma curiosité me portait à visiter cette pièce qu'elle avait habitée, mais la lassitude m'entraînait vers mon lit, et je remis au lendemain toute espèce d'inspection.

Après le départ de maman, je m'agenouillai sur un prie-Dieu qui était peut-être l'œuvre des mains de cette mère chérie, et je fis une courte prière, si courte que j'en eus des remords, car le sommeil ne vint pas aussi tôt que je le pensais, et je pus juger que maman, dont j'entendis assez tard le pas léger, avait prolongé la sienne. Nos mères valent mieux que nous : elles ont toujours quelque chose à demander à Dieu pour leurs enfants.

Ma première nuit à Kerlivio fut assez agitée. Un vent violent s'était élevé, et la mer grondait avec fureur. Ce bruit nouveau pour moi me tint longtemps éveillée ; aussi était-il assez tard quand j'ouvris les yeux.

Je ne fis qu'un bond de mon lit à la fenêtre, il me tardait de connaître l'aspect du pays où j'allais désormais vivre. J'ouvris les volets, ma chambre fut inondée de soleil ; et, à l'instar de miss Serena, je poussai une exclamation qui fit accourir maman.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle,

— Maman, voyez, quel beau, quel magnifique coup d'œil!

— Ah! ah! ma belle Parisienne, vous ne faites plus fi du pays de votre mère! Dépêche-toi à t'habiller, et tu pourras sortir un peu avant le déjeuner.

Je me hâtai, et bientôt je pus descendre dans le parc où je trouvai Gaston. Il revenait de la grève et m'assura, dans un langage des plus poétiques, qu'il avait passé une nuit délicieuse, « bercé par cette harmonie sauvage. » Comme Béatrix sera heureuse ici! a-t-il ajouté.

Après une demi-heure de promenade, j'ai pensé à la promesse faite à ma chère Hélène, et je suis rentrée pour la tenir. C'est un véritable volume que je t'adresse, ne le montre pas à Béatrix, elle rirait de mes folies. Mais embrasse-la bien pour moi.

Ta meilleure amie,

DENISE.

GABRIELLE D'ETAMPES.

— La suite prochainement. —



LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

(Voyez page 526 et 533).

II

Parmi les divertissements populaires que ramenaient surtout certaines époques de l'année, il convient de signaler d'abord le tir de l'oie, ou *le tir à l'oie*. L'oie était en grand honneur chez nos pères, et passait pour le régal par excellence, comme le prouve le nom d'*oyers* donné aux rôtisseurs, et celui de rue aux Oies ou aux Ouës, à la rue où ils s'étaient établis. — C'est ce qui explique l'invention de ce jeu, où une oie devenait le prix du vainqueur. Il en est souvent question dans nos vieux historiens. La *Gazette* du 4 septembre 16..., raconte que, le 29 août, Leurs Majestés eurent, à Chaillot, le divertissement de voir *tirer l'oison* par les mariniers de l'endroit, au bruit des tambours, des hautbois, du fifre et des trompettes. Loret nous montre le roi et la cour se rendant à l'Arsenal, pour y jouir de ce spectacle, où se pressaient, dit-il, plus de 40,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, et l'avocat Barbier nous apprend que cette fête subsistait encore en plein XVIIIe siècle.

Le tir de l'oie avait quelquefois lieu sur terre, à l'aide de l'arc ou de l'arbalète ; mais, ordinairement, c'était sur l'eau, et voici comment il se pratiquait : On voyait paraître sur la Seine d'abord plusieurs petites barques, montées par des hommes vêtus d'une simple toile mince sur leur corps nu. Après avoir débuté par un jeu où l'on tâchait de se faire tomber dans la rivière avec de longues perches, ceux qui devaient prendre part au tir de l'arc montaient dans un bateau fixé en pleine Seine. Près de la poupe passait un câble, tendu d'une rive à l'autre, à l'aide d'une machine qui

permettait de le serrer ou de le détendre instantanément; et, au milieu de ce câble, un peu au-dessus du bateau, une oie vive était suspendue par le pied. Chacun des combattants se précipitait sur la bête et s'efforçait de lui arracher la tête à belles dents; mais on lâchait le câble, ce qui, aux risées des spectateurs, les faisait tomber en foule dans l'eau, où ils étaient recueillis par les barques. Le vainqueur emportait l'oie en triomphe. Ce divertissement un peu brutal, très-couru par les Parisiens, était en quelque sorte le privilége de la jeunesse de Suresnes, qui le pratiquait le troisième jour de la Pentecôte.

Les bateliers et pêcheurs qui y prenaient part y déployaient toute leur pompe, pavoisant leurs bateaux, et se décorant de belles écharpes quand le roi leur faisait l'honneur d'aller les voir. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, nous représente les Parisiens de la Fronde en cheveux frisés, poil ras, souliers noirs et bas de soie, comme des gens qui vont *tirer l'oie*. Mais il est probable qu'il veut parler ici d'une autre variété du jeu que celle dont nous venons de donner la description.

On tirait aussi l'oie au bâton, et cette variété du grand divertissement populaire s'exerçait principalement sur le territoire de la paroisse de la Villette et du faubourg Saint-Laurent, comme on le voit par une ordonnance de police du 23 novembre 1726, qui en décrète l'interdiction.

Le jeu de l'homme armé, où l'on combattait un mannequin habillé en More et placé sur un pivot, de telle sorte que les coups portés ailleurs que dans le tronc ou dans le visage, faisaient tourner la machine, qui sanglait un rude coup d'estramaçon au maladroit; le tir du papegai (oiseau de bois), où les chevaliers de l'arc et de l'arbalète, qui faisaient merveille toute l'année sur les remparts de la porte Saint-Antoine, venaient se disputer le prix de l'adresse, en présence des magistrats de la cité; les courses de bague sur la place Royale; les courses du pot cassé, du sac mouillé, du baril plein d'eau; le jeu du pourcel, où des hommes, les yeux bandés, quelquefois de véritables aveugles, armés de pied en cap, poursuivaient un cochon gras qu'ils tâchaient de tuer à coups de bâton, et n'y parvenaient jamais qu'après s'être longtemps et rudement frappés les uns les autres se rattachaient à la même catégorie de divertissements et d'exercices populaires.

La compagnie des arbalétriers ou chevaliers de l'arc, fondée, dit-on, par Louis le Gros, très-fière de son origine, de ses priviléges et de la protection des rois, avait souvent à sa tête les plus hauts personnages. Au dix-huitième siècle, le gouverneur de la ville était le chef né de ces bourgeois belliqueux, les *francs-tireurs* du temps, qui aimaient à jouer à la petite guerre. Ils faisaient leurs exercices du premier mai à la Toussaint, dans un vaste jardin, qui, situé dans l'origine, à ce qu'on peut croire, sur l'emplacement de la rue de l'Arbalète, se déplaça à plusieurs reprises, pour finir par se fixer près la porte Saint-Antoine. Quant à la compagnie des chevaliers de l'arquebuse, d'abord distincte de la précédente, et qui se fondit ensuite avec elle, elle livrait aux siens (du premier dimanche de mai jusqu'à la Saint-Denis,) et décernait pour récompense des jetons d'argent frappés au coin de la compagnie. Le corps municipal donnait aussi solennellement des médailles aux plus forts tireurs, chaque année, le dimanche qui suivait la Saint-Laurent. Les plus adroits allaient souvent de ville en ville pour disputer les prix, qui se distribuaient en grande pompe.

Ajoutons à tous ces jeux celui du battoir ou de longue paume, qui amassait tous les jours une foule de spectateurs dans la grande esplanade des Champs-Elysées.

III

Mais en parlant des fêtes les plus chères au peuple de Paris, il est impossible d'oublier celle de la veille des Rois, qui se célébrait jadis avec infiniment plus d'appareil et de cérémonies joyeuses qu'aujourd'hui.

Après les offices on représentait des mystères. Nous lisons dans les *Mémoires de maître Jean de la Haye* (ch. XX), que Hugues Capet avait une prédilection particulière pour la solennité des Rois, qu'il portait ce jour-là une étoile d'or à son chapeau, et en donnait de pareilles à ceux qui l'avaient le plus favorisé dans son élévation au trône. Ce fut le point de départ de l'ordre de Notre-Dame-de-l'Etoile, fondé par son fils Robert. Le continuateur de Guillaume de Nangis nous apprend que les rois de France offraient à l'autel, le jour de l'Epiphanie : de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et il décrit l'une de ces cérémonies, qui se fit avec beaucoup de magnificence sous Charles V, en 1378.

Il est question du gâteau des Rois dès 1311, dans une charte de Robert, évêque d'Amiens, mais nous manquons de renseignements pittoresques et anecdotiques sur la façon dont se célébrait cette partie de la fête dans une époque aussi reculée. Pour trouver quelques détails, qui s'appliquent sans doute également à une période antérieure, il faut arriver jusqu'au seizième siècle.

Pasquier nous apprend que, pendant le repas des Rois, on mettait « un petit enfant sous la table, lequel le maître interroge sous le nom de Phébé, comme si ce fut un qui, en l'innocence de son âge, représentât une forme d'oracle d'Apollon. A cet interrogatoire l'enfant répond d'un mot latin : *Domine*, » puis, sur la demande du maître, il désigne la personne à laquelle doit être donné le morceau de gâteau. On voit par une lettre de la princesse Palatine, que les choses se pratiquaient encore de même à la fin du règne de

Louis XIV : le premier morceau était pour le bon Dieu, et le deuxième pour la Sainte Vierge. Si le bon Dieu avait la fève, c'est le maître de la maison qui était roi, et si c'était la Sainte Vierge, elle cédait ses droits à la dame du plus haut rang qui se trouvait là. Le roi nommait des ministres et des chambellans ; il régnait sur la table comme dans un empire absolu, et mettait à l'amende ceux qui oubliaient de pousser le cri traditionnel chaque fois qu'il portait son verre à ses lèvres.

Jean Deslyons, docteur de Sorbonne, doyen et théologal de l'église cathédrale de Senlis, fulmina en 1664 ses *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roy boit* où, au milieu de doctes dissertations, qui, si je ne me trompe, se sentent un peu du jansénisme de l'auteur, il nous a laissé des détails extrêmement curieux sur les usages de cette fête. Pour Deslyons, le banquet des Rois et l'usage des étrennes sont, aussi bien que la fête des Fous, d'abominables restes du paganisme, et une continuation des saturnales cachées sous un voile chrétien.

Au moyen âge, du moins au treizième siècle, la veille de l'Epiphanie, comme celle de la Saint-Jean, était accompagnée de feux, auxquels le peuple attachait la même idée superstitieuse : « Il faut également rapporter à l'idolâtrie, — écrit Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, dans son livre des *Lois*, — les feux qu'on a coutume de faire la veille de l'Epiphanie, et par le moyen desquels les insensés croient se garantir de la peste. » L'habitude de ce feu, si toutefois Guillaume d'Auvergne veut parler d'un feu public, ne survécut pas au moyen âge ; mais l'Epiphanie n'en persista pas moins à être célébrée dans le peuple avec un entrain extraordinaire, même après que la fête des Fous, qui l'avait déshonorée si longtemps par ses bouffonneries sacriléges, eût disparu. Les marchands de *chapels* de fleurs remplissaient les rues, colportant et criant ces gracieux couvre-chefs dont les convives du festin se coiffaient et coiffaient les bouteilles ce jour-là. Le bruit retentissant des rires, des acclamations, des verres heurtés les uns contre les autres, perçait les portes et les fenêtres ; l'huis des pâtissiers resplendissait et faisait flamboyer au loin les figures bizarres de leurs *lanternes vives* ; les valets couraient par les rues, portant les gâteaux envoyés par le maître à ses amis ; les pauvres allaient de maison en maison chercher la part qu'on leur réservait, c'est-à-dire le premier morceau, le morceau du bon Dieu, choisi par le plus jeune des convives. Toute la nuit, la ville entière était sur pied et jusqu'au lendemain passait le temps en assemblées joyeuses, en jeux bruyants, danses, ballets, comédies et mascarades. Le roi et la reine d'un jour allaient à l'offrande, où l'on portait solennellement la fève trouvée dans le gâteau.

« Le lundi, sixième jour des Roys (1578), lit-on dans le *Journal du Règne de Henri III*, la demoiselle de Pons de Bretagne, Royne de la Feve, par le roy desesperement brave, frisé et gauderonné, fut menée du château du Louvre à la messe en la chapelle de Bourbon, estant le roy suivy de ses jeunes mignons, autant ou plus braves que luy. Bussi d'Amboise s'y trouva, à la suite de monsieur le Duc, son maistre, habillé tout simplement et modestement, mais suivy de six pages vestus de drap d'or frisé. »

Ce n'est pas là un fait isolé : il se rattachait à une coutume générale de la cour d'Henri III, comme on le voit par un passage d'un autre historien, qui complète curieusement celui-là :

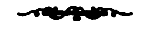
« Du règne d'Henri III, on faisoit à la cour, la veille de la feste des Roys, au souper, une royne de la Feve. Et le jour des Roys, le roy la menoit à la messe à son costé gauche ; et si la royne y estoit, elle marchoit au costé droit. Un peu au-dessous du roy, on préparoit un oratoire et un drap de pied pour la royne de la Feve, au costé gauche de celuy du roy, avec son carreau à main droite. Le roy bailloit à l'offrande, avec l'écu, trois boulles de cire : l'une couverte de feuilles d'or, l'autre de feuilles d'argent, et la troisième couverte d'encens... Le roy, estant de retour en sa place sous le daix, la royne de la Feve se levoit, et ayant fait la révérence au roy et à la royne, alloit à l'offrande. La royne n'y alloit pas, et, après la messe, Leurs Majestez et la royne de la Feve, somptueusement vestues et parées, retournoient en grande pompe au Louvre, les trompettes et tambours sonnans. Cette cérémonie de la royne de la Feve n'a point depuis été observé. »

Tout cela était parfaitement dans les usages de l'époque. Le roi et quelquefois les grands seigneurs rendaient le pain bénit au son des tambours, des fifres et des clairons. Les nouvelles accouchées, lors de leurs relevailles, offraient solennellement des gâteaux à l'église. On peut voir, dans la *Muse historique* de Loret(2), la manière dont le duc de Mecklembourg, récemment converti au catholicisme, offrit le pain bénit à la chapelle de Saint-Michel, en le faisant escorter par une troupe de pages et de valets de pied, marchant deux à deux, et de tambours et trompettes en casaques de velours. Saint Michel était, d'ailleurs, le patron des pâtissiers, et c'est dans cette chapelle, située près du Palais-de-Justice, que leur confrérie avait son centre de réunion. Une ordonnance prohibitive de l'archevêque de Paris, du 10 octobre 1636, montre qu'à cette date les confrères de Saint-Michel avaient l'habitude de promener dans les rues de la ville une procession composée de cavaliers vêtus en anges et de diables qui battaient de la caisse devant des prêtres porteurs de pains bénits.

Il est temps de fermer cette parenthèse et de revenir aux Rois.

VICTOR FOURNEL.

— La suite prochainement. —



ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326, 349, 412, 462, 477, 541 et 562.)

—

La cour après la mort de Louis de France. —Désir du roi de se faire moine, il y renonce sur les observations de la reine.—Marguerite s'occupe de bonnes œuvres.—La grande confrérie hospitalière de Notre-Dame.— Vie du roi.—Saintes amitiés.—Clément IV. — Saint Thomas d'Aquin.—Anecdotes.

Le mariage de la jeune reine de Navarre, fille aînée du roi, et les fiançailles de Louis de France, avaient, nous l'avons vu, ajouté encore aux plaisirs de la Cour, lorsque la mort imprévue du jeune prince y amena une transformation complète. Les réunions brillantes cessèrent, excepté dans des jours de solennité obligatoires où le roi dut recevoir à sa table les barons. Louis et Marguerite adoptèrent une existence tout intime et de plus en plus religieuse; le roi même, se rappelant d'anciens désirs de perfection qui dataient de son retour de la croisade, alors qu'un religieux, frappé de son éminente piété, avait osé lui dire : « Sire, ne seriez-vous pas bien aise de pouvoir chaque jour tenir entre vos mains le Dieu porté dans le sein de la Vierge Marie ? — Sans doute, répondit le prince, il n'est personne qui ne doive désirer tel bonheur. » Le moine alors cita l'Évangile : « Si quelqu'un abandonne son père et sa mère, ou sa femme et ses enfants, pour l'amour de moi, il recevra le centuple par la vie éternelle...... Déjà, Sire, vous avez beaucoup souffert pour Jésus-Christ, vous avez même exposé votre vie pour sa gloire, il ne vous reste qu'à tout abandonner pour porter notre croix, c'est-à-dire notre habit, par là vous parviendrez au sacerdoce et mériterez de tenir chaque jour Notre-Seigneur entre vos mains). » L'exemple de détachement que venait de donner Isabelle, sa sœur bien-aimée, le sentiment immense du néant des grandeurs de ce monde qu'il éprouva devant le cercueil du jeune prince, semblèrent à Louis un nouvel appel de Dieu; et son âme, comme toute autre âme cruellement frappée, altérée de désir, de repos et de solitude n'eut plus qu'une pensée : s'ensevelir sous le manteau d'un des ordres qu'il aimait tant, que ne pouvant se décider entre les deux il disait : « Si je pouvais me partager en deux je le ferais de bon cœur ; » l'ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François

Mais il fallait pour cette retraite le consentement de la reine, et cette sage princesse sut retenir le roi, non par des larmes de tendresse, mais par un refus invariable. « La Providence, dit Geoffroy de Beaulieu, con-
« fesseur du roi et frère prêcheur, ne permit pas que
« Louis se défendît contre les sages raisons de Mar-
« guerite, et sa facilité à s'y rendre est peut-être une
« des circonstances qui prouvent le mieux combien
« le caractère de sa piété était raisonnable et assujetti
« aux règles de la prudence chrétienne. »

Cependant cette seule pensée de s'éloigner d'elle, ajouta beaucoup à la tristesse de Marguerite, car quoiqu'elle craignît le roi, elle l'aimait tendrement et ne savait pas être longtemps loin de lui. La reine chercha dans la charité un refuge à tant de souffrances: ses aumônes avaient toujours été considérables; mais ce n'était pas assez de donner cet or qui coûte si peu aux rois, la reine voulut se donner elle-même : elle se mit à la tête « de la Grande Confrérie Hospitalière de Notre-Dame » formée en 1168, mais dont les femmes ne firent partie que sous la régence de Blanche de Castille, qui la première y fut admise, et s'adjoignit cinquante bourgeoises. « Le but de cette association était
« de distribuer en commun des secours aux pauvres.
« et de faire ensemble « de dévotes oraisons. » Elle
« formait une compagnie bien réglée, utile fusion de
« la noblesse et de la bourgeoisie. »

Tous les deux ans les membres de la confrérie « banquettaient en grande modestie et sobriété. »

La reine, suivie de quelques associées, allait visiter les malades dans les hôpitaux, distribuant elle-même ses aumônes ; il lui était accordé à peu près six mille francs pour ses distributions habituelles, de plus elle nourrissait quatorze pauvres chaque jour et dix-huit le jeudi, assistant presque toujours à leur repas, veillant à ce qu'ils fussent bien servis, ne dédaignant pas de couper elle-même la viande et le pain des infirmes. quand le roi était absent, la reine recevait, en plus. dix mille francs par an et deux cent cinquante francs par jour pour de plus grandes charités. C'est entre les pauvres, ces enfants de Dieu, et ses propres enfants encore au nombre de sept, que la reine de France trouva l'adoucissement à la plus cruelle, à la plus amère douleur.

Le roi de son côté ne chercha plus que dans les exercices d'une piété croissante une diversion à ses souvenirs déchirants. Ses seuls plaisirs étaient ceux de saintes amitiés.

Ce noble sentiment de l'amitié « qui, fondé sur la beauté de l'âme, naît dans des régions plus libres, plus pures et plus profondes que toute autre affection, que l'âge n'affaiblit point parce que les âmes n'ont pas d'âge, » s'adressait justement à des hommes comme le pape Clément IV, jadis sénéchal de Beaucaire, puis secrétaire de confiance du roi. Il avait voulu se faire chartreux, mais saint Louis l'en avait détourné ; ayant cependant embrassé l'état ecclésiastique il dut sa prompte élévation à l'amitié du roi de France. A peine les fêtes de son entrée à Rome étaient-elles terminées, qu'il écrivait au roi : « Il me fut doux autrefois de vous
« appeler mon maître, rien n'était plus juste ; il m'était
« beau, honorable de vous donner le nom d'ami, rien
« n'était plus vrai. Depuis mon élévation, je vous
« nomme fils, nom plus tendre, et dont la dou-
« ceur exprime seule, en effet, toute ma tendresse
« pour vous! » Le sire de Joinville semble presque

le seul laïque qui continue à faire partie de l'intimité royale ; son dévouement sans bornes et son esprit, subtil et naïf tout à la fois, lui valaient cette juste exception ; il se trouvait souvent à la table royale près de Robert de Sorbon avec lequel, comme nous avons déjà eu l'occasion de le remarquer, il n'était pas toujours en parfaite intelligence, et le roi surveillait, paraît-il, leurs entretiens. Un jour qu'ils parlaient à voix basse : « Parlez haut, leur dit-il, afin que vos compagnons ne puissent croire que vous médisez d'eux, et qu'on vous entende si vous parlez de choses qui doivent plaire ; dans le cas contraire, vaut mieux garder le silence. » Saint Thomas d'Aquin était aussi l'un des hôtes habituels de la table royale : le descendant des comtes de Lombardie, qui appartenait à l'ordre des frères prêcheurs, cet homme devenu si illustre et qui fut la grande lumière de l'Église, présentait dans son extérieur un aspect tout particulier. « Il était d'une haute stature, d'une figure agréable, d'un regard triste et doux ; mais sa grosse tête, sa taille arrondie, son front large et chauve, la pâleur de son visage, sa distraction habituelle, lui donnaient quelque chose de taciturne, » qui lui valut de ses camarades comme on le sait, le surnom de Bœuf. Mais, avait répondu le professeur : « Ce bœuf beuglera si haut que tout le monde entendra sa voix ! »

Constamment absorbé dans ces grandes questions théologiques qu'il sut résoudre avec tant de force et de clarté, il oubliait souvent, à la Cour, le milieu auguste où il se trouvait. C'est ainsi qu'un jour il s'écria en frappant sur la table : « Voilà un argument décisif contre Manès ! » Le Prieur des Dominicains qui dînait également avec le roi, l'ayant rappelé à lui-même, Thomas se confondait en excuses. « Non-seulement vous êtes pardonné, reprit le roi en souriant, mais je veux que sur-le-champ un de mes scribes écrive l'argument décisif. »— Il raconta un jour au roi, qu'entrant dans la chambre du pape Innocent IV, au moment où l'on achevait de compter devant lui une somme considérable, le pape s'était écrié : « Vous le voyez, « l'Église n'est plus au siècle où elle répétait : Je n'ai « ni or, ni argent.— Aussi, reprit Thomas, ne peut-elle « plus dire au paralytique : Levez-vous et marchez ! »

Saint Bonaventure demandant un jour à Thomas d'Aquin : « De quelle bibliothèque tirez-vous votre étonnante science ? » saint Thomas lui montra le crucifix !.... RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

LE SALON DE 1870

(Voir pages 575 et 582.)

Maintenant que prix et médailles sont attribués, sinon distribués, nous nous sentons bien plus à l'aise pour dire notre opinion sur les œuvres exposées cette année. Au reste, excepté quelques ouvrages où se ferait peut-être légèrement sentir l'influence du favoritisme, influence dont il ne faut pas trop parler de peur d'avoir à en médire, les récompenses nous semblent équitablement réparties ; félicitons-en et le jury et les artistes, et revenons à notre tâche.

Beaucoup de gens ont soulevé une petite tempête rétrospective à propos de la vente de San Donato, qui, selon eux, est venue si mal à propos, qu'elle a tari d'avance la bourse des amateurs. Les ressources des riches collectionneurs, qui devaient être en grande partie appliquées à récompenser et à encourager les peintres modernes, s'en sont allées dans les grandes enchères de l'hôtel Drouot, si bien que l'art militant va, dit-on, s'en ressentir durement. Nous n'en croyons rien. L'art contemporain, qui se fait petit pour nos petits appartements, sait se contenter de peu et n'a pas encore les prétentions des maîtres et les exigences des noms historiques pour les grandes galeries et pour les grands capitaux.

Or, ce sont justement ces sortes d'œuvres qui sont les plus courues, les plus goûtées aujourd'hui ; le *tableau de genre* fait bien partout : galeries, boudoirs, salons, cabinets d'étude, voire même antichambres et vestibules, s'accommodent fort de ces jolis cadres intimes qui sont la monnaie de la grande peinture.

Plusieurs artistes, nouveaux venus dans la carrière excellent dans la reproduction de ces sortes de scènes délicates, gracieuses, fines, spirituelles, françaises en un mot, qui se font tour à tour madrigal, épigramme, bons mots, ironie et qui touchent à la fibre qui fait sourire.

Un des meilleurs traits de cette nature est dû à M. Zamacoïs, élève de M. Meissonnier. Sous ce titre : l'*Éducation d'un prince*, le peintre, nous dirions volontiers l'auteur, tant il y a de littérature dans le choix de la formule, nous représente un royal bébé étendu de toute la longueur de sa petite robe blanche, brodée, dentelée, festonnée, fleuronnée comme une petite cathédrale gothique, sur un large tapis, et s'efforçant, à force coup de belles oranges, de renverser des bataillons de cavaliers, fantassins, canonniers, enfin toute une armée de bois. Autour de la déroute qui s'avance rapidement, s'étalent en amphithéâtre les plus graves et les plus considérables personnages de la diplomatie, de la politique et de l'art militaire : maréchaux, généraux, ambassadeurs, cardinaux sont là, regardant, approuvant, calculant, applaudissant et pronostiquant ; toutes ces figures vieillottes, qui mériteraient les honneurs de la loupe, ont chacune sa physionomie particulière, et, sans tomber dans la charge, affectent une gravité si béate et si variée, qu'on en oublie la nourrice, qui, au premier plan, indifférente, elle seule, à ce jeu de son petit souverain, le domine ainsi que toute l'assistance.

De ce genre encore est le *Gulliver*, de M. Vibert. Fortement attaché au sol, le naïf héros de Swift est cerné par l'armée lilliputienne, qui attend son réveil. La foule se presse volontiers autour de cette scène finement rendue, où l'on retrouve toute la richesse des détails que les vignettes et illustrations des fréquentes éditions du livre ont rendus populaires, et c'est là justement, malgré le mérite de l'exécution, le défaut de l'ouvrage; la scène aurait eu besoin d'être rajeunie peut-être par quelques effets d'une originalité plus prononcée. Néanmoins succès de rire et de curiosité autour de cette toile, constatons-le et ne soyons pas trop exigeants. Cette montre colossale, soulevée à force de grues, de chèvres, d'engins et d'apparaux, entourée, étudiée qu'elle est par des savants microscopiques dissertants à perte de vue, suffirait à elle seule pour accaparer l'attention des bons visiteurs venus là pour s'amuser, non pour apprécier.

Plus nouvelle et plus ingénieuse est la pensée de M. Sountag, qui, dans son petit cadre intitulé : *Adieu la mythologie*, nous montre, sur une vaste prairie entourée de grands bois touffus, toute une bande de faunes, sylvains, satyres et ægypans de toutes sortes s'ébattant dans la rosée du matin... Tout d'un coup, déroute générale! la troupe aux pieds de chèvre s'enfuit en désordre sous la feuillée; l'un se blottit dans le fourré, l'autre se perd dans la racine d'un vieux chêne, une mère faunesse s'échappe emportant ses petits. Tout le troupeau se sauve et galoppe effaré, bouleversé, épouvanté. Qu'est-il donc arrivé? Ah! regardez dans l'angle du tableau, au bas de ce remblai :—quoi? les rails d'un chemin de fer et l'avant d'une locomotive avec ses deux yeux ardents, chat monstrueux de cette nichée de souris champêtres... Adieu la mythologie!... N'est-ce pas que c'est spirituel et saisissant? Cependant n'observez ni trop près ni trop longtemps de peur d'avoir à critiquer le faire un peu lâché du peintre; mais le motif nous fait rire et rêver, et nous voilà désarmés.

Une corde plus vibrante a été touchée par M. Gustave Marguerie; il est bien regrettable, et pour le peintre et pour le public lui-même, que le fâcheux hasard d'une lettre initiale ait fait reléguer une telle œuvre trop près de la porte de sortie. Les visiteurs y arrivent, l'esprit, le regard émoussés et incapables de s'intéresser aux plus heureuses compositions. Placez, au contraire, *une Première Communion vendéenne sous la terreur* dans une des salles d'entrée, et vous verrez si elle n'obtient pas tout le succès qu'elle mérite.

Le tableau est évidemment inspiré par *une Paroisse vendéenne*, ce livre si émouvant de M. le comte de Quatrebarbes, dédié à S. A. R. madame la duchesse de Berry, et tiré du chapitre où est retracé avec tant de poésie ce religieux épisode, digne des premiers temps du christianisme : M. l'abbé Soyer, mort évêque de Luçon, donnant la première communion à plus de quatre cents enfants dans un pré de Chanzeaux (Vendée-Angevine), au risque d'être surpris par les Bleus.

C'est aux premiers rayons d'une matinée de printemps : les haies toutes blanches d'aubépine et les fleurs de la prairie le font assez voir. Un autel rustique est dressé entre deux troncs de vieux chênes festonnés de lierre; en face, à droite, à gauche, partout, des paysans aux traits bronzés, fusil et chapelet en main; des femmes, des vieillards entourent, dans l'attitude du plus profond recueillement, le confesseur de la foi, frère d'un des chefs de l'armée de Stofflet, qui, au péril de sa vie, pendant tout l'hiver, a parcouru les bois, les genêts, les fermes isolées et bravé toutes les fureurs de la persécution pour l'exercice de son saint ministère. L'abbé Soyer élève au-dessus de sa tête belle, majestueuse et resplendissante de ferveur et d'émotion, l'hostie dont la blancheur éclate sous l'ombrage comme une auréole; vers le ciel se portent ses yeux que les larmes vont baigner; tout autour se presse la foule pittoresque des jeunes communiants, des humbles jeunes filles qui, au moment de se nourrir du pain des forts, laissent échapper de leurs cœurs des prières dignes des anges. Puis vient ce cercle de fer, fusils, fourches et faux retournées, protégeant la scène religieuse et pacifique du printemps et de l'âme, mais qui peut à chaque minute être troublée, suspendue, ensanglantée par l'irruption de l'ennemi. Voilà pourquoi ces paysans armés apparaissent encore au loin disséminés çà et là, vedettes de l'eucharistie, sur le sommet des coteaux et scrutant tous les replis de l'horizon estompé par la brume matinale.

Oui, voilà le grand, le vrai, le sublime *tableau de genre*, que M. Gustave Marguerie a su trouver, en s'inspirant d'un des plus prestigieux souvenirs de notre histoire et d'un des plus charmants livres de notre temps.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

V. AUBRAY. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



La visite au marchand.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 534, 550, 564 577, et 593.)

IX

La fortune semble se déclarer en faveur de Miguel; mais l'aveugle déesse lui rappelle bientôt que la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Le conseil du marchand de dattes, quelque révoltant qu'il eût paru d'abord à l'orgueil du bachelier, n'était cependant pas dépourvu de sagesse, ainsi que le prouvèrent les événements.

Comme Miguel était un honnête garçon, il remplit en conscience la tâche qu'il s'était imposée, et ses *clients* n'eurent point à souffrir de la répugnance qu'elle lui inspirait.

Il en résulta que, son habileté étant reconnue, les



braves gens qui avaient eu, les premiers, affaire à lui s'empressèrent de lui envoyer leurs amis ; ceux-ci, à leur tour, s'enthousiasmèrent et chantèrent ses louanges à qui voulut les entendre ; si bien qu'au bout de quelque temps le bachelier se trouva dans une situation presque florissante, comparée à celle des anciens jours. Il put reprendre sa montre, dont la perte lui aurait causé les plus amers regrets ; il put même acheter quelques vêtements plus convenables que ceux qui avaient excité, à juste titre, le dédain de ses nobles amis. Enfin il songea sérieusement à retourner chez don José.

Mais une sorte de respect humain le retenait. Le riche senor ne manquerait pas, sans doute, de lui adresser de nombreuses questions sur l'état de ses affaires. Notre héros, on a déjà pu s'en apercevoir, n'était pas de nature à hésiter lorsqu'il s'agissait d'altérer quelque peu la vérité pour donner de lui meilleure opinion. Mais, en dépit de son remarquable talent de composition, il se sentait mal à l'aise et embarrassé lorsqu'il s'agissait de mentir en présence d'Amélie. Sur le front si pur, dans les regards si francs de la jeune fille, il lisait tant de candeur, une si grande confiance dans les paroles qu'il lui adressait, que Miguel rougissait de sa propre duplicité et sentait au fond de l'âme autant de remords que s'il eût commis l'action la plus déloyale.

Cependant on conviendra qu'il ne pouvait guère avouer à don José et à sa charmante nièce de quel genre étaient les succès littéraires qu'il avait obtenus. Aussi, malgré son désir de retourner dans une maison où il avait été bien accueilli, remettait-il de jour en jour sa visite, ne pouvant trouver une explication satisfaisante pour son amour-propre, et en même temps assez franche pour ne pas charger sa conscience d'un fardeau trop lourd.

Il avait d'ailleurs peu de temps à lui, car ses travaux augmentaient chaque jour. De plus, il ne pouvait renoncer complétement à l'espoir d'arriver à la célébrité par des moyens plus dignes de lui. Il avait écrit un drame, que, tout naturellement, il trouvait remarquable, mais il n'avait pu même obtenir l'honneur d'une lecture ! S'il avait eu quelques relations dans la société de Madrid, peut-être aurait-il pu, au bout d'un nombre suffisant d'années, être admis, lui aussi, à prendre place parmi les littérateurs de son pays. Mais ceux-ci — à l'époque où se passe cette histoire ; depuis lors tout a bien changé ! — loin d'encourager les débutants et de leur tendre fraternellement une main secourable, semblaient, au contraire, en les repoussant violemment, vouloir engloutir à tout jamais leur renommée future. En voyant un individu annoncer des prétentions littéraires, ils paraissaient éprouver le même effroi que le naufragé de la *Méduse* en voyant s'accrocher à son radeau quelqu'un de ses compagnons d'infortune, prêt à partager la portion de biscuit sur laquelle il compte pour prolonger son existence pendant quelques jours de plus.

Non-seulement le bachelier ne connaissait personne à Madrid qui pût lui servir d'introducteur dans le monde comme il faut — sauf don José, qui ne l'aurait pas aidé à mettre à exécution un projet qu'il désapprouvait hautement, — mais ce qui était bien pis, il avait une foule de relations dans un monde très-peu *comme il faut*.

La plupart de ses *clients* l'avaient pris en amitié, et, bon gré mal gré, sous peine de passer pour fier, de les offenser gravement et de changer leurs bons sentiments en mortelle inimitié, il avait dû accepter leurs politesses. Il en était résulté entre eux et lui une certaine familiarité dont il souffrait horriblement, mais à laquelle il ne pouvait se soustraire sans courir le risque de perdre d'un seul coup toute sa *clientèle*.

Ces relations n'étaient pas de nature à le faire bien venir dans la bonne société ; au contraire. Jamais ceux qui le rencontraient, marchant bras dessus bras dessous avec un chanteur des rues ou un vendeur de paillassons, n'auraient pu s'imaginer que c'était là le fameux étudiant de Salamanque, si réputé parmi ses condisciples pour sa distinction, son esprit caustique, et surtout pour son arrogance.

Plusieurs fois, dans de pareilles circonstances, Miguel avait rencontré don José ou dona Amélia ; mais il avait toujours été assez heureux pour les apercevoir de loin et pour réussir à les éviter avant d'avoir été reconnu par eux.

Il est vrai de dire que, la crainte d'être rencontré par Amélie en si pitoyable société étant chez lui à peu près à l'état d'idée fixe, il n'y avait rien de bien étonnant à ce qu'il aperçût de fort loin la jeune fille et son oncle.

Miguel, qui autrefois gémissait intérieurement en voyant combien il lui était aisé de conserver l'incognito, se trouvait maintenant malheureux d'être devenu trop populaire.

Il n'y avait peut-être pas un mendiant, pas un domestique habitué à changer souvent de place, pas un saltimbanque, pas un, enfin, de ces industriels de la rue qui vendent à bas prix mille objets divers, qui ne connût le senor Perez, et qui ne se crût obligé, lorsqu'il le rencontrait, de l'aborder pour lui demander des nouvelles de sa santé.

Les craintes du bachelier au sujet d'Amélie et de son oncle n'étaient que trop motivées, et il était même étrange que, malgré toutes ses précautions, il n'eût pas encore été surpris par don José en flagrant délit de camaraderie avec un chanteur ambulant, un pédicure ou un danseur de corde.

Hélas ! c'est souvent au moment où l'on se croit le plus en sûreté que le danger est le plus proche !

Un beau soir d'été, que Miguel, après avoir travaillé sans relâche durant toute la journée, s'était permis

une promenade pour se reposer, il s'oublia un instant à contempler l'étalage d'un marchand de pipes et de menus objets à l'usage des fumeurs.

Quels risques pouvait-il courir? La rue était presque déserte, et, parmi les rares promeneurs qu'il y apercevait, aucun n'avait le moindre trait de ressemblance, ni avec les uns ou les autres de ses nombreux clients, ni avec le terrible don José ou dona Amélia, plus terrible encore, malgré son doux visage et son angélique bonté.

Soudain, une voix bien connue fit tressaillir Miguel et le glaça de terreur en lui criant, d'un côté de la rue à l'autre :

— Vous voilà donc, jeune homme! Nous vous croyions déjà mort, ou tout au moins parti pour la Serena sans même nous faire vos adieux!

C'était don José! don José, avec sa nièce fort occupée à choisir des étoffes dans la boutique du marchand français dont Miguel avait vu la jolie fille au mont-de-piété.

Notre héros aurait bien voulu pouvoir faire semblant de n'avoir pas entendu les paroles qui lui avaient été adressées; mais c'était absolument impossible. Il ne pouvait, sans manquer absolument aux convenances et sans paraître un homme souverainement mal élevé, se dispenser de traverser la rue et de venir saluer don José et sa nièce.

C'est ce qu'il fit, en dissimulant de son mieux sa contrariété, en se félicitant de ce que cette mésaventure, comme il l'appelait, lui arrivait dans un moment où il était seul, et en faisant tout bas des vœux pour n'être pas abordé par quelqu'une de ses connaissances en présence de dona Amélia.

La jeune fille rougit beaucoup en le reconnaissant, et répondit gracieusement à son salut. Quant à don José, il examinait Miguel de la tête aux pieds, paraissant agréablement supris de l'amélioration qui semblait être survenue dans son état de fortune.

— Çà, jeune homme! dit-il enfin, racontez-nous tout ce qui vous est arrivé depuis que vous avez jugé à propos de nous priver de vos visites. Votre excellent père m'écrit, d'après vous, évidemment, que vous êtes devenu un auteur celèbre, que vous travaillez énormément, que vous avez publié déjà plusieurs volumes qui ont le plus grand succès ....

— Oh! mon père a voulu dire, sans doute, que... j'allais publier quelques volumes ; quant au succès qu'ils auront, l'avenir en décidera, fit Miguel en jouant la modestie et en baissant les yeux pour ne pas rencontrer le regard d'Amélie, qui l'aurait fait rougir de sa fausseté.

— Bien! bien! très-bien! A propos, je vous ai envoyé trois de vos amis: les avez-vous vus?

Miguel répondit affimativement; puis, éprouvant le besoin de se rendre intéressant par une chose *vraie*, il ajouta que ses amis l'avaient trouvé à peine rétabli d'une grave maladie qui avait mis ses jours en danger.

— Oh! senor, fit Amélie, oubliant un instant sa réserve habituelle, pourquoi n'avoir pas fait prévenir mon oncle? Il est l'ami de vos parents, il se serait fait un devoir et un plaisir de veiller à ce que vous fussiez convenablement soigné!

— Assurément, dit à son tour don José. Mais enfin, puisque vous voilà rétabli, tout est bien! Expliquez-moi comment il se fait que, travaillant avec un courage des plus méritoires, voyant vos travaux accueillis par nos gazettes les plus répandues, vous ne mettez votre nom à aucun de vos articles; car, j'ai beau consulter ma mémoire, je ne me rappelle pas l'avoir jamais aperçu. Et pourtant je passe ma vie à lire.

Quelle belle occasion de faire en ce moment des réflexions à perte de vue sur les inconvénients d'un premier mensonge et la manière dont il oblige fatalement à en commettre une foule d'autres!

Mais ce serait faire injure à nos lecteurs que de leur adresser de semblables réflexions. Ce serait paraître supposer que, parmi eux, il en est qui seraient capables de déguiser la vérité! Oh! loin de nous une telle pensée!

Donc, sans plus de dissertations, nous dirons seulement que Miguel, entraîné par la fatalité, et malgré les remords qu'il en éprouvait, continua de mentir.

Mais, circonstance atténuante pour sa conscience et funeste à son crédit auprès de don José, ajoutons qu'il mentit mal.

Il paraît qu'il y a plusieurs manières de mentir.

A coup sûr, en pareille matière, ce ne sont pas les moins habiles qui sont les moins estimables.

Cette distinction dans le mensonge n'aurait-elle pas, par hasard, été créée par les mêmes personnes qui ont inventé deux vérités : la vraie... et l'autre?

C'est une question qui demanderait, pour être convenablement développée, une place plus étendue que celle dont nous pouvons disposer ici.

Donc Miguel mentit mal; il se troubla, il rougit, balbutia, tomba dans des contradictions évidentes, et s'efforça, mais en vain, de persuader à don José qu'il s'occupait de travaux fort importants, à lui confiés par un très-grand personnage qu'il ne pouvait nommer.

Malgré sa simplicité, Amélie ne pouvait, cette fois, croire absolument les contes qu'il débitait, car son oncle semblait prendre un malin plaisir à mettre le jeune homme dans l'embarras et à le forcer de se contredire lui-même.

— Voyons! dit enfin don José avec une feinte bonhomie, je suis l'ami de votre père, j'ai le droit de m'occuper de vos actions; dites-moi un mot de franchise, et j'oublie que depuis une heure vous paraissez vous moquer de moi avec vos contes à dormir debout.

— Comment l'entendez-vous, don José? s'écria Mi-



guel, rouge d'indignation; me prenez-vous pour un menteur?

— Senor, senor Perez! fit à demi-voix Amélie toute tremblante.

Don José haussa les épaules.

— Je vous prends pour un brave garçon dont je reconnais les excellentes qualités, dit-il; mais pour un orgueilleux incorrigible, que le désir de produire de l'effet pousse à dire souvent tout le contraire de ce qui est. Voyons, jeune homme, un bon mouvement; je vois bien que votre position est meilleure qu'elle ne l'était autrefois; dites-moi franchement comment ce changement est arrivé?

— Don José de las Zarandajas! dit majestueusement Miguel, qui faisait tous ses efforts pour rester calme, et qui surtout voulait à tout prix éviter de passer pour un menteur aux yeux d'Amélie, vous comprenez que, même de vous, que je respecte, je ne puis supporter une pareille insulte! Du moment que vous doutez de ma parole, il ne me reste qu'à me retirer.

Il s'inclina profondément devant Amélie, salua légèrement don José, et sortit du magasin.

Mais, au moment où il en franchissait le seuil, il recula soudain, et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle.

Il y avait en effet bien de quoi effrayer le pauvre garçon!

Il venait de reconnaître, arrêtés devant la porte et paraissant guetter sa sortie, deux personnages, l'un, vendeur d'oranges, qui promenait sa marchandise dans les rues; l'autre bateleur, faisant partie d'une troupe d'acteurs ambulants. Tous deux avaient, la veille, eu recours à Miguel : le premier pour rédiger une lettre par laquelle il demandait à ne pas payer une amende à laquelle il avait été condamné pour quelque délit; le second, pour lui *confectionner* un discours d'ouverture destiné à attirer la foule à son théâtre en plein vent.

Tous deux s'étaient montrés d'abord enthousiasmés du talent avec lequel le bachelier avait satisfait à leurs demandes. Ils avaient même tenu à lui faire une politesse en l'invitant à souper avec eux; mais celui-ci n'avait pas cru devoir accepter leur invitation. Les deux *hidalgos*, cruellement blessés de son refus, l'avaient alors accablé d'injures, et, changeant brusquement d'opinion, avaient prétendu que son travail ne valait rien, que la lettre et le discours étaient détestables, et qu'il leur avait volé leur argent.

Finalement, Miguel avait dû les mettre à la porte.

Aussi, qu'on juge de la surprise peu agréable qu'il éprouva en les voyant soudain apparaître devant lui.

Et c'est qu'ils n'étaient pas là par hasard, les braves gens! Non! non! Ils l'avaient aperçu à travers les vitres de la boutique, et ils n'avaient pas voulu s'éloigner sans le saluer!

Le bachelier, nous l'avons dit, avait fait un pas en arrière; mais les deux hommes, dont la dose naturelle d'effronterie semblait doublée par la boisson dont ils avaient sans doute abusé, le suivirent hardiment.

Amélie poussa un cri d'effroi en voyant Miguel, pâle et bouleversé, rentrer précipitamment, suivi par ces gens d'assez mauvaise mine.

Son oncle la fit passer dans une petite pièce située derrière la boutique, et d'où elle pouvait tout entendre sans être vue.

A coup sûr, si Miguel eût eu sa présence d'esprit habituelle, loin de rentrer chez le marchand, il se serait au contraire hâté de s'éloigner, et aurait ainsi entraîné à sa suite les deux témoins dangereux qui pouvaient révéler la vérité qu'il tenait tant à cacher. Mais il était troublé déjà par son altercation avec don José, et il avait si peu prévu ce nouvel incident, que, sans réfléchir, il avait obéi à son premier mouvement, qui était d'éviter la présence de ces hommes.

— Ah! ah! fit le marchand d'oranges, c'est donc ainsi que vous traitez les pauvres gens qui vous aident à gagner votre vie!

— Sortons! sortons! balbutia Miguel; nous nous expliquerons dehors.

— Mais pas du tout! repartit vivement don José; si ces honorables senores ont quelque réclamation à vous adresser, ils peuvent le faire ici aussi bien que dans la rue.

— Bien dit! s'écria à son tour le saltimbanque; voilà ce qui s'appelle parler en honnête homme! Vous saurez donc, senor, que ce jeune savant que vous voyez là fait métier d'écrire des lettres, chansons, pétitions, réclamations, suppliques et autres choses du même genre pour ceux qui ne sont pas capables de faire eux-mêmes cette besogne!...

— Ah! ah! fit don José paraissant prendre le plus vif intérêt à ce récit, tandis que Miguel, atterré, tâchait de dissimuler sa confusion en couvrant son visage de ses mains.

— Oui, senor, c'est comme je vous le dis, continua l'homme. Mon camarade et moi nous avons été hier lui demander ses services; nous l'avons largement payé, — oh! très-largement même! — car ce qu'il nous a donné en échange de notre argent ne valait absolument rien. Et ensuite nous lui avons fait politesse en l'invitant à souper avec nous : savez-vous comment il nous a répondu? En nous mettant à la porte, en nous chassant, mon digne senor,... comme si nous avions été les derniers des misérables : Est-ce une conduite à tenir, cela? dites-le vous-même, senor : n'est-ce pas une indignité?... Voyez! il ne répondra pas, il ne se défendra pas, allez! il sait trop bien que je dis la vérité.

En effet, Miguel était complétement hors d'état de répondre. On aurait pu lui adresser toutes les injures possibles qu'il n'en aurait rien entendu : il était accablé sous le poids de sa honte; il lui semblait que ja-

mais il ne pourrait supporter le mépris qu'Amélie devait maintenant éprouver pour lui!

Don José savait tout ce qu'il avait désiré apprendre; aussi, loin de retenir plus longtemps les deux « honorables senores, » il leur assura que satisfaction leur serait donnée, et les congédia satisfaits.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-il en riant aux éclats, dès qu'ils furent partis, voilà donc ces travaux importants autant que mystérieux qui vous étaient confiés par un grand personnage!...Vous ne manquez pas d'imagination, senor, et je comprends maintenant la vocation qui vous poussait à écrire des romans! Vous baissez la tête, vous paraissez confus... mais c'est trop de modestie. Vrai! en vérité, je n'exagère pas : j'admire votre esprit d'invention!

— Senor, senor, ne m'accablez pas, dit Miguel, dont l'abattement était si grand, qu'il fallait vraiment que don José eût le cœur plus dur que la pierre pour le railler comme il le faisait.

— Voyons! plaisanterie à part, reprit l'oncle d'Amélie, que la présence du marchand français et de sa femme, bonnes gens qu'il connaissait depuis longues années, ne gênait en aucune façon; voyons, pourquoi ne pas m'avoir avoué franchement votre embarras? car il faut que vous ayez été cruellement embarrassé pour soumettre votre orgueil à une pareille besogne. Je vous aurais donné un bon conseil, et maintenant vous n'auriez pas à rougir, comme vous le faites, de m'avoir abusé par des mensonges indignes du nom honorable que vous portez.

Amélie, que don José avait oubliée, jugea à propos d'intervenir, au grand désespoir de Miguel, qui, s'il l'eût osé, se serait enfui pour ne pas la revoir après l'humiliante scène qui venait d'avoir lieu.

Cependant la physionomie de la jeune fille n'exprimait pas le mépris qu'il redoutait d'y lire; et, lorsqu'elle lui adressa la parole, sa voix tremblait d'émotion, quoiqu'elle s'efforçât de prendre un ton plus gai et plus assuré qu'à l'ordinaire.

— La seule excuse du senor Perez, dit-elle en souriant, c'est que, s'il cherche parfois à se vanter lui-même par des bagatelles, il dissimule avec le plus grand soin ses bonnes actions.

Le bachelier jeta les yeux sur elle comme pour lui reprocher d'ajouter encore à sa confusion par ce que, oubliant le noble et charmant caractère de la jeune fille, il prenait pour une raillerie.

— Je parle sérieusement, reprit-elle, comprenant sa pensée; et, pour vous le prouver, je vais vous montrer une personne qui vous donnera des nouvelles d'un malheureux que vous avez sauvé du désespoir.

Don José haussa les épaules, moitié souriant, moitié fâché, tandis que sa nièce faisait un signe à la femme du marchand, et que celle-ci entrant dans l'arrière-boutique, en ressortait presque aussitôt avec une gentille personne que Miguel reconnut tout d'abord pour celle qu'il avait vue au Mont-de-piété.

C'était encore un nouveau témoin de sa honte; mais peu lui importait maintenant. Le projet qu'il avait autrefois supposé à ses parents de demander pour lui la main d'Amélie, avait fini par devenir son rêve le plus cher, et, du moment qu'il devait renoncer à ce rêve, du moment où la nièce de don José ne pouvait plus avoir pour lui d'autre sentiment qu'une dédaigneuse pitié, l'opinion des autres personnes lui devenait fort indifférente.

Mais la gentille marchande, témoin de la générosité avec laquelle Miguel s'était privé du prix de sa montre pour venir en aide à un plus malheureux que lui, était bien loin de vouloir l'humilier davantage. Elle commença par rappeler ce qui s'était passé au mont-de-piété; puis elle dit comment, émue à son tour, elle avait demandé au brave homme sauvé par Miguel où il demeurait, comment elle avait raconté toute l'histoire à Amélie, qui avait achevé la bonne action commencée, si bien que, à l'heure qu'il était, leur protégé gagnait honnêtement sa vie, tandis que sa femme, complétement rétablie, entretenait l'ordre dans le modeste ménage.

Quand elle eut fini son récit, la jeune Française, que don José avait vue tout enfant, et qui avait conservé l'habitude de lui dire franchement sa façon de penser, se retourna vers lui :

— Eh bien? dit-elle, croyez-vous que lorsqu'on a si bon cœur, lorsqu'on vient ainsi en aide aux malheureux, on mérite tant de reproches?

— Ta, ta, ta! fit don José en souriant; vous verrez que cette petite fille me prouvera que c'est moi qui ai tort, et que bientôt ce sera moi qui devrai des excuses. Eh bien, pour tout arranger à la satisfaction générale, je vais proposer qu'il ne soit plus question de rien. Est-ce convenu, senor Miguel, et voulez-vous me donner la main?

Miguel saisit la main de l'excellent homme qu'il avait si mal jugé jusqu'alors, et balbutia un remercîment assez mal tourné, mais qui plut beaucoup mieux que n'aurait pu le faire un discours en trois points, car il exprimait une sincère et profonde gratitude. Il voulut alors essayer d'expliquer sa conduite; mais Amélie l'interrompit vivement.

— N'avez-vous pas entendu, lui dit-elle, qu'il ne doit plus être question de rien? Mon oncle vous a dit qu'il a tout oublié!

— Mais vous, senora, dit tristement Miguel, pourrez-vous jamais oublier mon indigne conduite?

— Oh! senor, fit Amélie en appuyant avec intention sur chaque mot, mon opinion est de peu d'importance. N'ayant jamais rêvé la gloire, je suis très-peu compétente, incapable decomprendre la valeur, l'urgence impérieuse, la pénible nécessité des motifs qui vous ont poussé à... altérer... parfois... un peu. . la

vérité; incapable de deviner ce que vous avez dû souffrir pour en arriver là! Aussi vous douteriez de mes paroles quand je vous dirais que j'ai déjà oublié ce qu'il peut y avoir eu de répréhensible dans votre conduite, et que je n'ai pas moins d'estime pour vous aujourd'hui que je n'en avais hier.

— Senora, fit Miguel vivement ému, est-ce une manière polie de me dire que ces paroles de pardon, qui me réconcilieraient avec moi-même, vous ne pouvez me les adresser; ou vraiment condamnez-vous ces rêves de gloire qui m'ont jusqu'à présent si mal réussi?

— Je vous ai dit, senor, reprit gravement Amélie, que mon estime pour vous est la même qu'autrefois; seulement je ne crois pas que mon opinion puisse être d'un grand prix à vos yeux. Quant à vos rêves de gloire, pour les condamner il faudrait les comprendre, et j'avoue que je ne les comprends pas. A votre place, avec votre habileté, vos talents, et si j'avais eu le bonheur de conserver comme vous mon père et ma mère, je n'aurais pu rêver un avenir plus heureux que de passer ma vie auprès d'eux, à la campagne, sans regret de la veille, sans souci du lendemain. J'aurais voulu jouir là du calme impossible à trouver lorsqu'on prétend arriver à cette célébrité que l'on n'obtient —quand on l'obtient — qu'après de longues années de travail opiniâtre et de luttes incessantes. Vous voyez, ajouta Amélie en souriant, que je suis complétement incapable de vous comprendre.

— Senora... commençait Miguel.

Mais don José l'interrompit :

— Il est temps de nous retirer, dit-il à sa nièce. Quant à vous, senor Perez, je pense que vous devez éprouver le besoin de réfléchir tranquillement aux événements de la journée. Puisqu'il est maintenant bien convenu que vous me considérez comme votre ami, vous ne refuserez pas, je l'espère, de venir, après-demain, me faire part du résultat de vos réflexions en partageant notre repas du soir.

Le bachelier aurait bien voulu demander encore à la nièce de don José quelques explications au sujet des paroles qu'elle avait prononcées. Mais devant ce congé formel il n'y avait pas à insister. D'ailleurs, l'invitation qui venait de lui être faite pour le surlendemain témoignait d'une complète réconciliation.

Donc, après des adieux faits avec la plus grande cordialité de la part de don José, un peu d'embarras et de gracieuse timidité de la part d'Amélie, et un reste de timidité de la part de Miguel, on se sépara en projetant de se revoir deux jours plus tard.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La suite prochainement. —

LE SALON DE 1870

(Voir pages 575, 582 et 607.)

Nous avions dit, en commençant, que nous marcherions sans méthode au milieu de nos œuvres d'art et à travers notre exposition, et voilà que nous nous apercevons que, malgré nous, nous avons suivi un chemin régulier. Nous avons débuté par l'histoire, continué par la peinture religieuse, puis par la mythologie et enfin par les tableaux dits de genre, nous voulions courir à tous les vents sans boussole et sans compas de route, et en vérité nous nous sommes guidés, sans le vouloir, sur les étoiles.

Il nous reste, en suivant toujours ces guides d'en haut, à parcourir maintenant les paysages et les portraits, et nous aurons à peu près accompli notre voyage en ce qui regarde la peinture entière, car la sculpture nous attend en bas; elle nous appelle et nous fait signe de tous ses doigts de plâtre, de marbre et de bronze, de tous ses bras multiples, Briarée de la statuaire qui ne veut pas être oublié.

Et d'abord, puisqu'il s'agit de paysage, c'est-à-dire de fleurs, de verdure et de printemps, allons nous promener ensemble, si vous voulez bien, chez les Daubigny, c'est un nom que vous connaissez. Enfonçons-nons donc dans le *Sentier du mois de mai* de M. Charles-François Daubigny, respirons ces parfums de feuillage de prairie qui s'émanent de ces toiles un peu solides de ton, mais vigoureuses et peintes d'une main sûre d'elle-même; quand nous aurons assez du *Pré des Graves, de Villeville, en Normandie*, nous reviendrons par le *Sentier du mois de mai* où nous retrouverons les mêmes qualités et le même charme; puis nous passerons au second Daubigny (Karl-Pierre), qui d'une brosse plus jeune, plus audacieuse et non moins sûre, nous montrera la ferme de *Tontoin à Honfleur* et les *Barques des pêcheurs à Trouville.* Ah! nous les connaissons, ces barques : elles sont là penchées sur la lame, avec leurs mâts inclinés, leurs voiles en *pantenne*, prêtes à partir, mouettes infatigables; on les regarde avec tout l'intérêt d'un souvenir et d'un rêve; c'est la vérité... en peinture, hélas!

La mer a des séductions infinies et surtout la mer de Normandie, par le printemps, ne nous y attardons pas trop, car nous n'en reviendrions plus; ces rêves féeriques avec leurs grandes falaises découpées, leurs promontoires, leurs caps, leurs baies morcelées, accidentées, déchiquetées, interprétées par nos peintres qui ne nous en lassent jamais, sont les sirènes modernes : il faut s'en défier.

Alors rentrons dans les terres, et avec MM. de Cock, qui sont deux aussi (César et Xavier), reprenons le

plancher des vaches, comme disent les marins. Justement en voici, des vaches! M. César de Cock, avec un buisson et un pâturage, nous fera assister à un des plus *beaux effets d'orage* en Normandie (toujours la Normandie) que nous puissions rêver: puis, revenant par le *Sentier de Sèvres* (une découverte de M. César de Cock, ce sentier de Sèvres), nous partirons pour la Belgique tout rafraîchis par ces grandes chaleurs, pour nous reposer sur le *Coin de gazon, sous des peupliers*, de M. Xavier de Cock.

Il y a de par le monde un peintre qui s'appelle Rosier, élève, se dit-il, de MM. Cogniet et Durand-Brager, il nous l'affirme; il faut le croire, mais franchement, à voir ses deux études de Venise : le *Canal San Marco* et *Saint-Georges Majeur*, à se laisser aveugler par cette couleur ardente, bouillonnante, ennivrée, à s'enchanter de ce froufrou de tons que sa palette distille et harmonise, nous le croirions élève de M. Ziem. Quant à nous, grand amateur du coloris, nous n'y trouvons rien à redire, et le peintre nous brosserait sur sa toile des nuances puisées dans le soleil, la lune et les étoiles avec des reflets d'arc-en-ciel que nous nous laisserions charmer par lui; mais un doute nous vient toujours en présence de ces fusées kaléidoscopiques : l'artiste est-il bien sûr de ses couleurs? car, entendons-nous bien, il ne s'agit pas seulement de conquérir les effets les plus lumineux et les plus éclatants de la nature et de les fixer sur la toile, il faut que l'effet dure, il faut que le tableau conserve son éclat; il faut que dans dix ans, vingt ans, cent ans, ce diable de blanc que vous prodiguez ne vous joue pas de mauvais tours, ne tourne pas au terne, au gris, aux nuances de plomb et d'étain... Oh! je sais bien; vous allez me citer Claude Lorrain et bien d'autres encore; mais que voulez-vous? nous doutons, nous en avons tant vu de ces tableaux délicieux, rêves de poudre d'or et d'ailes de colibri, et qui, dix ans après, n'étaient plus que des cadres pleins de cendres! En attendant, M. Rosier nous jette sa poudre aux yeux, il nous ensorcelle, laissons-nous faire.

Ce n'est pas le reproche que nous ferons à M. Grandsire : celui-ci est sage et prudent, tout est calme chez lui, sage est circonspect; point d'éclaboussures tapageuses, point d'effets compromettants, point d'audaces inquiétantes, il marche dans la sérénité et la douceur de sa nature circonspecte; le *vieux moulin* qu'il a découvert est d'une tranquillité d'aspect et d'un repos qui nous arrête malgré nous : que d'ombre sous les vieux rayons de cette grosse roue moussue! et comme cette mare, où l'on voudrait se baigner, malgré ses moisissures, a des reflets soyeux et satinés pendant que le soleil au loin balaye le pré vert! La *Remise aux bateaux* a la même impression limpide et reposée : là, pas de tempête, pas de tons bruyants, ni de vents d'orage! et la fumée du repas du soir que les mariniers préparent s'élève droit vers le ciel.

Mais pourquoi faut-il encore une fois que les aventures de l'initiale fassent ces scènes si discrètes et si intimes, voisines de quelque page éblouissante. Comme celle de M. Eugène Giraud, par exemple, qui, à côté du *Vieux moulin*, fait, sous le titre de *Confession avant le combat*, miroiter toutes les broderies d'une veste de toréador auprès de la soutane austère du prêtre préparant le billet de confession. De pareilles rencontres sont fâcheuses pour les deux artistes : l'un était doux, il s'éteint; l'autre était lumineux, il devient aveuglant.

Les *Grèves de Saint-Brieuc, à marée basse, côte nord de la Bretagne.* Nous ne connaissons pas ce pays, mais nous le connaîtrons certainement, ne fût-ce que pour nous assurer, en nous mettant dans les conditions de ciel et de soleil déterminées par M. Chagot, que la mer a, dans ce pays là : ces détours, ces éclats, ces lointains, ces fuyants, ces prestiges de plissures et de cassures mordantes que le peintre a semés à sa manière; quant au faire, il est d'une hardiesse inquiétante, M. Chagot ne doute pas de son coup de brosse horizontale, qui étend par lamelles superposées les richesses de sa palette. Est-ce que cette mince écorce qui souvent, par place se soulève en écumant dans la trame du paysage, est assez solidement fixée pour que quelque choc n'en puisse arracher les lambeaux trop ambitieux? et dans ce cas, que deviendraient les *grèves de Saint-Brieuc*, même à marée basse? Normandie et Bretagne, nous n'en sortirons pas. Eh bien, tant mieux, surtout si nous devons nous éterniser dans l'une, aux *environs de Port-en-Bessin*; dans l'autre, aux *environs de Pontorson*, avec M. Chauvel. Charmants, caressants et veloutés de brumes, ces environs de Pontorson! un sentier file droit devant vous, à perte de vue, à travers le gazon et les feuilles vertes des buissons buissonnants de la sente peu poudreuse; deux petites paysannes s'y sont engagées, et marchent côte à côte. Au loin, un gros bouquet de grands arbres, dont les bords s'effilent et descendent dans le brouillard qui couvre tout le lointain; beaucoup d'impression et une main nette et franche. M. Chauvel n'est point un ancien, mais il est en bonne route.

Nous ne quitterons pas nos côtes préférées (Normandie et Bretagne), sans saluer en passant le *Cap de la Hogue* de M. Freret; ce peintre est du pays, et connaît sa mer. Ce qui nous frappe en lui, c'est la justesse de sa note et la précision de ses tons; il sait voir et rendre avec une netteté et une conscience toute nationale : la houle se creuse souplement et vient, sombre et terreuse, se précipiter au pied du fier promontoire qui la brise. Le jour où M. Freret passait par là, il y avait eu tempête, la vague sent le naufrage, et une petite voile lointaine se sauve comme une échappée. Nous préférons peut-être encore au *Cap de la Hogue*, le *Temps calme* du même artiste; même justesse de touche, et, de plus, de charmants jeux de voilure des matelots fré-

tillants, fourmillent et papillotent dans les reflets de la lame au repos. Pourquoi cet intérêt? Ah! c'est que, voyez-vous? l'on a beau dire et beau faire, ce qui intéresse encore le plus l'homme... c'est l'homme. Il nous faut la nature, mais animée par l'homme ; la nature toute seule est belle, mais vide. Tempête ou calme, il faut toujours sentir passer dans la création le souffle haletant ou tranquille de la créature, hommage au divin créateur !

MARC PESSONNEAUX.

SIÉGE D'AGRIA PAR LES OTTOMANS

Agria est une ville de Hongrie, fondée en 1010 par le roi saint Étienne, à l'entrée des monts Matra, dans une charmante vallée entourée de collines plantées de vignes. Aujourd'hui son nom est Erlau. En 1552, année du siége qu'elle eut à soutenir, cette ville était protégée par une citadelle, aux pieds de laquelle elle s'étendait dans la plaine. Primitivement Agria avait été plutôt une sorte de villa royale ; mais, dans la suite des temps, la nécessité et les avantages de sa position la transformèrent en forteresse.

Soliman Ier, un des plus grands sultans des Ottomans, régnait depuis 1520, à la place de son père, Sélim Ier. On a dit qu'il eut toutes les vertus de ses prédécesseurs sans en avoir les défauts : plein de valeur sur le champ de bataille, de prudence et de sagesse dans l'administration, de générosité et de libéralité envers ses ennemis eux-mêmes, de justice pour ses sujets. Son peuple lui décerna le nom de Kanouni, le législateur, et l'histoire celui de Grand ou de Magnifique. Pendant son règne de quarante-six ans, les lettres, les sciences et les arts fleurirent plus qu'en aucun autre temps, et les succès presque continuels des armes ottomanes portèrent au loin la terreur de son nom.

Cependant Soliman vit un jour ses troupes échouer devant une petite ville de Hongrie. En bon musulman, il avait la haine du nom chrétien, le fanatisme du mahométisme, et cet esprit de prosélytisme armé dont le Prophète fit un dogme de sa religion. Dès les premières années de son règne, il avait lancé ses soldats contre l'Autriche, et la Hongrie avait été le théâtre de sanglantes rencontres : Belgrade était tombée entre ses mains, ainsi que Varadin, Bude, Strigonie, Albe-Royale ; les chrétiens furent battus à Mohacs. Les suspensions d'armes, les traités de paix, laissaient respirer un instant les deux partis ; mais une paix durable était impossible.

Le 7 septembre 1551, Soliman ouvrait une nouvelle campagne contre la Hongrie, et son général Mohammed, suivi de 80,000 hommes, passait le Danube à Peterwardein. Interrompues quelques mois par l'hiver, les hostilités reprirent en avril 1552 : le second visir, Ahmed-Pacha, continua le cours des succès des Ottomans. Le 9 septembre, il se présenta devant Agria, ou Erlau, et somma immédiatement le commandant, Dobo de Ronszka, de lui rendre sa place. Le brave chrétien fit jeter dans les fers le porteur de la lettre et se disposa à une énergique résistance. Les Turcs ouvrirent immédiatement le feu : trois canons, mis en batterie sur la hauteur la plus rapprochée de la forteresse, et lançant des boulets de cinquante livres, donnèrent le signal. Bientôt des redoutes s'élèvent autour des murs, et les édifices principaux d'Erlau devinrent le point de mire de l'artillerie ennemie. Pour prévenir les ravages des canons ottomans, les assiégés couvrirent de peaux et de couvertures mouillées leurs magasins de blé et de fourrage, et ne cessèrent de boucher les brèches avec des tonneaux remplis de sable et de gazon. Le premier assaut fut donné le 29 septembre, jour de saint Michel, et trois fois repoussé ; huit mille Turcs restèrent dans les fossés de la place. Dans la nuit du 4 octobre, le feu prit aux provisions de poudre renfermées dans un caveau de la cathédrale ; l'édifice sauta ainsi que les deux moulins de la ville. Il ne restait plus, pour la défense, que vingt-quatre barils de poudre. Dobo et Metskei, qui se partageaient le commandement, loin de se laisser abattre, enflammaient le courage de leurs concitoyens, refusaient toute ouverture de capitulation, et réparaient avec une persévérance héroïque les pertes qu'ils éprouvaient.

Ahmed-Pacha fit alors combler les fossés avec des sacs remplis de sable, et élever une plate-forme de bois dont la hauteur égalait les murs d'Erlau. Mais un ingénieur chrétien, Grégoire Bornemissa, déjoua tous ses plans ; il fit remplir des seaux de poix, de soufre et de goudron, mêlés de copeaux et de paille trempés dans du suif, et les garnit au dehors de pistolets chargés jusqu'à la gueule. Le soir venu, on y mit le feu et on les jeta dans les fossés. La forteresse turque s'enflamma ; les Ottomans accourent pour l'éteindre, mais les pislolets, éclatant dans toutes les directions, les forcent à s'enfuir. Bornemissa mit en usage tous les ressorts de son esprit inventif, et sema le carnage dans les rangs ennemis en y lançant des machines infernales.

Le 10 octobre, les Ottomans dirigèrent, contre trois côtés de la ville, une attaque qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit. Le 12, nouvel assaut, qui devait être le dernier. Ahmed renonçait à poursuivre le siége si ses nouveaux efforts étaient infructueux. Il résolut donc de jeter toutes ses forces sur la ville. Aux cris de : Allah ! Allah ! les chrétiens répondirent par ceux de : Jésus et de Marie !.. et l'action s'engagea. Les assiégés de tout âge et de tout sexe, enthousiasmés par les exhortations de Dobo, qu'une blessure, reçue dès le commencement de l'attaque,

n'empêchait point de courir partout où sa présence était nécessaire, se réunirent pour défendre leurs foyers et leur religion ; les femmes elles-mêmes se pressèrent sur les remparts et firent des prodiges de valeur; elles versaient sur les assiégeants des seaux d'eau et d'huile bouillantes.

« Il y en eut deux entre autres, raconte du Verdier, qui firent des actes dignes d'un autel. Le mari de



Siége d'Agria par les Ottomans.

'une avoit esté tuée sur la brèche, sa mère luy dit u'elle le fist emporter pour le mettre en terre; mais lle repartant avec une résolution nompareille :— « Non, « non, ma mère, il n'est pas temps de pleurer ny de « faire des funérailles, il faut aller répandre le sang de « nos ennemis et tirer raison de l'outrage que j'en ay « receu. » — Disant cela, elle saisit le bouclier et l'épée de son mary, et, se jetant au travers des Turcs, ne se voulut jamais retirer qu'elle n'en eût fait mourir trois de sa main. L'autre n'est pas digne d'une moindre gloire : elle suivoit sa mère, qui portoit une grosse pierre sur sa teste pour assommer quelque ennemy;

une volée de canon emporta cette mère; elle courut à la pierre, sans frémir à l'objet du sang dont elle estoit toute couverte, l'alla jeter dans la plus grande presse des Turcs, avec tant de force et de violence, qu'elle en tua deux. »

Les Ottomans s'épuisaient en impuissants efforts : huit mille des leurs d'un côté, trois mille d'un autre, gisaient dans le sang; l'aga Mohammed avait péri. Les janissaires, vainement excités par leurs chefs, refusaient de marcher, protestant qu'aucun pouvoir humain ne saurait les déterminer à combattre contre le Tout-Puissant, qui se déclarait pour les Hongrois. Ahmed fut obligé de faire retirer ses troupes dans son camp. Pendant six jours encore, il lança sur la ville des boulets, auxquels répondait l'artillerie des chrétiens. Enfin le 18 octobre, la neige et les pluies fournirent au général turc un prétexte pour lever le siége. Dans la nuit, on plia les tentes, l'artillerie fut mise sur les chariots; et le lendemain, les Ottomans étaient en pleine retraite. Les chrétiens ne laissèrent pas de les inquiéter dans leur fuite.

La joie des habitants d'Erlau fut sans bornes. Dobo rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et, des douze mille boulets ramassés dans la ville, il éleva un monument de victoire. Plusieurs années plus tard, en 1596, les Turcs se présentaient de nouveau devant Erlau; mais cette fois, moins heureux dans leur défense, les habitants voyaient l'ennemi s'emparer de leur ville. Erlau demeura soumise aux Ottomans jusqu'au 14 décembre 1687.

Xavier de Corlas.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Désirs d'une bonne première communion. — Les Bonheurs d'une bonne première communion.

Les livres traitant de cette question importante : la première communion ,sont nombreux : il y en a d'excellents, il y en a très-peu qui deviennent le livre personnel de l'enfant. Celui-ci regarde le plus souvent le volume qu'on lui met entre les mains à l'approche de cette époque solennelle, comme un catéchisme expliqué, ou comme un traité de religion qu'on lui expliquera. Aussi les parents doivent chercher s'il existe un livre que l'enfant lira sans y être obligé, qu'il reprendra sans ennui, parce que la forme sera agréable et que le fond, bien que très-sérieux, pourra sans peine s'assimiler à son petit esprit. Voilà ce qu'a réalisé en grande partie l'auteur des Désirs et des Bonheurs d'une première communion. Sous une forme naturelle, attrayante, avec une simplicité qui n'exclut pas la profondeur, il offre aux petites filles tout un cours pratique de religion, de morale et de conduite. Écoutons l'aimable grand'mère parlant à sa petite fille : « Tu n'as vécu jusqu'ici qu'à la manière des petits oiseaux qui chantent dès l'aurore, sans prévoir ce que le nuage prépare au-dessus de leur tête pour la fin du jour. S'ils vivent de la sorte, et pour ainsi dire au vol, c'est qu'ils n'ont point, comme toi, une intelligence pour connaître leur créateur, un cœur pour l'aimer. »

Et plus loin : « Sois bonne! Je veux faire de la bonté le point de départ de notre voyage vers Celui qui est la Bonté! » Afin de jeter une variété nécessaire dans ses enseignements, l'auteur sème de loin en loin une prière, et une anecdote. Il a compris qu'il faut des fleurs dans le champ qu'il fait parcourir à ses jeunes lectrices. L'historiette surtout est toujours la très-bien venue, et chacun de ces petits traits renferme une leçon claire et courte qui frappe juste. Dans *les Désirs* sont passées en revue toutes les faiblesses de cette petite nature qu'il s'agit de faire traverser le divin pour l'élever et la fortifier. Le scalpel tenu par une main délicate et exercée fouille dans les profondeurs du cœur de l'enfant. La laideur du péché, du désordre et le charme des vertus y forment un tableau d'une grande vérité. Dans *les Bonheurs*, les bons germes, fécondés par la grâce sacramentelle, vont produire des fruits de paix et de félicité. L'enfant entrée dans la vie chrétienne et sérieuse est conduite comme par la main vers la pure et forte jeunesse qu'une bonne première communion lui prépare. Avec quel accent attendri l'auteur déroule devant elle les joies, les devoirs et les douleurs de la famille! Comme elle décrit avec complaisance l'affection mêlée de tendresse et de confiance qui unit une mère et une fille! « Une fille pour une mère, dit-elle, c'est la fée de ses derniers instants, le sourire du dernier soir, la voix qui calme ou qui égaye, la main qu'on sent toujours sur son épaule, le coin où se cacheront les douleurs de la nature blessée, celle enfin qui rendra au déclin de sa vie ce baume de l'amour prodigué jadis à son berceau. La fille deviendra un jour la mère, alors que la faiblesse et l'infirmité de celle-ci en auront fait un enfant. »

Un traité sur les vertus féminines, dans lequel se révèle toute la sagacité de la femme du monde, et quelques pages élevées sur la présence de Dieu, dans la nature et en nous, suivent les *Conseils* et forment une sorte de seconde partie qui peut convenir à toute adolescence.

Dois-je, en finissant, mêler aux éloges que mérite cet ouvrage (qui à mon sens comble une lacune dans la littérature de piété) les critiques qui naissent d'une lecture attentive?

L'auteur n'oublie-t-il pas parfois le genre de public qu'il s'est choisi, et, sans s'en douter, ne dépasse-t-il pas le niveau des régions, un peu obscures encore, des petites intelligences auxquelles il s'adresse?

Sa pensée ne devient-elle pas un peu haute, ses citations un peu savantes, son style un peu fort et un peu

poétique. La femme intelligente et instruite perce sous cette grand'mère avisée qui garde à sa disposition le langage simple et imagé qui est seul bien compris de l'enfance. — Aimable et gracieuse grand'mère, lui dirions-nous volontiers, pourquoi nous citer saint Basile et saint Bernard vers lesquels nos intelligences encore faibles ne peuvent monter? Racontez-nous plutôt de ces petites histoires que vous contez si bien!... dites-nous de vous-même dans votre langage gracieux et fin comment vaincre les petites passions qui nous tyrannisent déjà, et comment acquérir ces vertus charmantes dont vous nous inspirez le goût et dont vous nous enseignez si clairement la pratique?

Le livre nous a aussi paru un peu compacte : il y a, on peut le dire, une trop grande masse d'idées, c'est un ruisseau trop plein. Je ne l'ai pas trouvé long, mais en le jugeant, je dois me mettre à la place de la lectrice de dix ans auquel il est destiné.

En résumé, c'est un bon, charmant et utile petit ouvrage que les mères de famille seront heureuses de mettre entre les mains de leurs filles.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir page 601.)

—

II

DENISE A EDITH.

Kerlivio, le 3 juillet 1863.

« Merci mille fois de ta lettre, chère Edith, merci des détails parisiens que tu m'adresses en échange de mes détails bretons. Tu es vraiment bien gentille de trouver quelque intérêt à mes monotones épîtres dont je demeure confuse quand je les compare aux tiennes; et, pour continuer à t'écrire, j'ai besoin de songer à toute l'indulgence de ta vieille amitié.

« Tu veux que je te décrive notre nouveau pays, notre nouvelle demeure; tu veux que je t'introduise dans les moindres recoins afin de nous suivre partout. Je te sais gré de cette aimable pensée, mais tu me donnes là une tâche bien difficile, et je regrette que tu n'aies pas attendu l'arrivée de Béatrix pour la charger de ce soin, dont elle se fût bien mieux acquittée que moi. Je vais essayer cependant de te satisfaire :

« Le pays, je le connais peu encore, car je n'ai guère été au delà du parc; mais j'ai vu la mer, et c'est un magnifique spectacle dont je n'avais pas l'idée.

« Le lendemain de notre arrivée, Gaston me proposa, après le déjeuner, une promenade à la grève. J'acceptai avec empressement, je n'avais encore fait qu'apercevoir la mer de ma fenêtre, au-dessus des arbres du parc; j'avais un vif désir de la voir de plus près.

« Nous proposâmes à miss Serena d'être de la partie, elle accepta; et nous la vîmes arriver coiffée d'un immense chapeau sur lequel se rabattait un épais voile vert. Elle tenait à la main une ombrelle qui me parut tellement superflue, vu l'ampleur du chapeau, que je partis d'un immense éclat de rire.

« — Ah! Denise, que vous êtes évaporée, me dit-elle en plaçant son ombrelle sous son bras pour mettre ses gants. Vous riez de tout et à tout propos; vous ne serez jamais sérieuse et posée comme Béatrix.

« — Ma chère miss, Béatrix, malgré son sérieux, ne pourrait s'empêcher de rire de votre excès de précautions : une ombrelle avec votre chapeau est un meuble inutile.

« — On ne saurait trop se précautionner contre les rayons du soleil, répliqua miss Serena, et, au lieu de rire, Denise, vous feriez mieux de m'imiter.

« Gaston, pour mettre notre Anglaise de bonne humeur, affirma qu'elle avait raison, et nous nous acheminâmes gaiement vers la grève.

« Un des sentiers du parc y conduit. N'est-ce pas délicieux de pouvoir se rendre au bord de la mer sous une voûte ombragée, tout embaumée des senteurs de mille fleurettes charmantes? Gaston en cueillit quelques-unes et nous les offrit.

« Mlle Serena se montra très-reconnaissante, elle sourit en montrant ses longues dents blanches, ce qui est encore chez elle une marque de suprême contentement.

« Bientôt le sentier forma une pente assez rapide, des mûriers sauvages et des osiers remplacèrent les beaux arbres sous lesquels nous avions cheminé jusqu'alors. D'immenses blocs de rocher, dont les formes étranges nous frappèrent d'étonnement, se dressèrent devant nous. Puis une immense nappe azurée, onduleuse, étincelante nous apparut : c'était la mer.

« Gaston se mit à réciter je ne sais quelle tirade poétique que miss Serena écouta avec admiration.

« Tout à coup, notre Anglaise poussa un cri, elle venait de poser le pied sur un galet, chancela et se cramponna fortement à mon épaule qu'elle avait trouvée à portée de sa main. Gaston, qui se pose toujours en chevalier, lui offrit le bras avec empressement et la traîna on peut dire sur le rivage, où un sable fin et uni remplaça ces détestables cailloux. Là notre zouave recouvra la liberté.

« Ah! Hélène, ma bien chère, que c'est beau la mer! A chaque instant, dans la journée, Gaston me regarde, prend un air sentimental, pose la main sur son cœur, et, d'un ton plus ou moins dramatique, il s'écrie : « Voir la mer, oh! voir la mer, et... ne pas « mourir! » Depuis son séjour à Rome, il est encore un peu plus taquin.

« Nous restâmes environ une heure sur la grève.

Miss Serena se mit à faire une collection de coquillages, et Gaston, qui arpentait les rochers, lui en apportait de temps en temps de nouveaux.

« Je m'amusais beaucoup à voir courir les vagues l'une après l'autre, à les voir frapper les immenses rochers de la falaise et retomber en écume. C'était pour moi un plaisir non moins vif de contempler la marche légère et gracieuse des petits bâtiments malouins ou jerseyens qui passaient, toutes voiles déployées, si près de nous parfois, que nous eussions pu, à l'aide d'une lunette d'approche, distinguer les traits de ceux qui s'y trouvaient.

« Une exclamation désespérée de miss Serena vint m'arracher à ma contemplation, oui, ma chère, à ma contemplation. Quelque habituée que je sois aux lamentations de notre institutrice, je me levai vivement et je la cherchai du regard.

« Je l'aperçus à une faible distance, debout sur une petite éminence qu'elle avait réussi à gravir, attirée par l'appât de quelques coquillages. D'une main, elle essayait de maintenir son voile que le vent lui disputait ; de l'autre, elle me faisait, avec son ombrelle, des signaux qui me firent comprendre qu'elle était en péril.

« Je franchis aussi lestement que possible les rochers qui me séparaient d'elle, et je l'entendis s'écrier :

« — Ah! ma chère, quels bonds vous faites sur ces indignes rochers! il y a de quoi se rompre la tête. Vraiment, Denise, vous n'avez peur de rien.

« — J'ai cru qu'un péril vous menaçait, mademoiselle, et je suis accourue.

« — Figurez-vous, ma chère enfant, que j'étais fort occupée à réunir des coquilles qui manquent à ma collection, je ne me suis pas aperçue que la mer montait, montait. Tout à coup les vagues m'ont entourée ; effrayée, je me suis cramponnée à ce rocher que je suis parvenue à gravir. Comment faire maintenant pour nous éloigner, Denise ?

« — La mer n'a pas encore envahi toute la grève, mademoiselle, donnez-moi la main, je vais vous aider à marcher sur les rochers.

« Je lui tendis la main, elle s'y accrocha avec une telle force, que je fus entraînée vers elle et faillis tomber sur une roche en saillie.

« — Oh ! *my dearest !* s'écria miss Serena avec un vif effroi.

» — Ce n'est rien, m'empressai-je de lui dire. Une promenade sans incidents serait, ma chère miss, une promenade très-ennuyeuse.

« Entraînant ma pauvre Anglaise, qui poussait à chaque pas des gémissements et des soupirs, je parvins enfin à la partie de la grève que la mer ne recouvrait pas encore.

« Miss Serena proféra un cri de triomphe et se fit un éventail de son mouchoir. Pour le coup, j'aurais pu l'imiter, car ce n'avait pas été petite affaire que de remorquer ma digne institutrice jusqu'en terre ferme.

« Nous cheminâmes désormais tranquillement, moi admirant, miss Serena se livrant à ses recherches. Gaston nous rejoignit. Il apportait une plante marine très-curieuse qu'il offrit à miss Serena, laquelle en eut pour le reste de la journée à déclarer que Gaston était le plus parfait gentleman qu'elle eût rencontré.

« En arrivant à Kerlivio, nous trouvâmes maman qui, une capeline sur la tête et un petit panier à la main, se disposait à faire une visite à la basse-cour.

« — Viens-tu avec moi, Denise ?

« — Merci, chère maman, je préfère, si vous le permettez, visiter le château que je n'ai fait qu'entrevoir encore.

Maman sourit et s'éloigna.

« — Comme ma mère sera heureuse ici ! me dit Gaston en montant les degrés du perron.

« — Il faut espérer que nous aussi nous ne nous y ennuierons pas trop, répondis-je avec un hochement de tête : car je ne crois pas, à te dire vrai, que Kerlivio soit un séjour bien gai.

« Nous pénétrâmes dans le vestibule à la suite de miss Serena, et nous vîmes poindre, dans le grand escalier de pierre conduisant aux étages supérieurs, le bonnet monumental de Mlle Baudoin.

« Elle descendit avec empressement les quelques marches qui la séparaient de nous, et nous demanda de l'air de quelqu'un qui sait d'avance la réponse qu'on va lui faire :

« — Comment trouvez-vous notre pays ?

« Je me hâtai de lui répondre que nous revenions charmés de notre promenade sur la grève, que nous nous proposions maintenant de visiter le château.

« — Le château est bien loin de posséder sa splendeur première, mademoiselle, ni même celle que je lui ai vue à l'époque du mariage de Mme de Pienne. M. Maurice, depuis la mort de Mlle Armèle surtout, vivait ici bien seul, bien retiré ; il a tout laissé tomber autour de lui. Cependant, il y a encore quelques pièces qui valent la peine d'être visitées.

« Ce disant, Mlle Baudoin appuya la main sur le bouton d'une porte conduisant à la salle à manger et au salon.

« Nous traversâmes rapidement la première de ces deux pièces, où, déjà, je t'ai introduite, et nous parvînmes à la seconde, un immense salon éclairé par quatre hautes fenêtres et beaucoup moins triste que la salle à manger.

« Le salon de Kerlivio est du style Louis XV le plus pur. La plupart des portraits qui s'y trouvent datent également du règne de ce prince ; quelques-uns sont antérieurs à cette époque, très-peu sont plus récents. Je remarquai un ravissant pastel de Marie-Antoinette, dauphine, entouré d'une légion de petites marquises toutes souriantes dans leurs cadres dorés.

C'étaient les dames de Kerlivio, nos aïeules et nos grand'tantes.

« Tandis qu'arrêtée devant elles, je les contemplais, toute prête à envier leur grâce et leur parure, tandis que je m'élançais par la pensée dans les salons de Versailles, où je voyais les brillants gentilshomme les combler d'hommages et de compliments, la petite voix grêle de Mlle Baudoin articula cette phrase douloureuse :

« — Là, Louise et Marguerite de Kerlivio, qui périrent sur l'échafaud, à Nantes, mademoiselle Denise ! Ce beau gentilhomme qui semble nous regarder, c'est leur frère ; il tomba, pour la cause du roi, à l'expédition de Quiberon.

« — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je.

« Ce ne fut plus qu'à travers un voile de sang que m'apparurent les têtes couronnées de roses des dames de Kerlivio, et la souriante figure du beau gentilhomme.

« Si Béatrix eût été là, quelle réflexion elle n'eût pas manqué de faire !

« Tu sais que j'aime peu à considérer ce qui m'attriste, je me dirigeai vers une autre partie du salon ; et, cette fois, j'eus le plaisir d'entendre Mlle Agathe dire, en nous désignant deux gentilshommes portant l'uniforme de gardes-françaises :

« — Ceux-ci, épargnés sur le champ de bataille, sont morts tranquillement dans leur lit.

« Mais mon attention fut bientôt attirée par un tableau placé dans l'endroit le plus apparent du salon, où, cependant, je ne l'avais pas d'abord remarqué. Je trouvai que ce portrait jurait beaucoup au milieu des autres, et qu'on lui avait fait beaucoup d'honneur en lui donnant cette place distinguée. Ce n'était pas une œuvre faite de main de maître, et le personnage qu'on avait voulu représenter possédait une physionomie qui n'avait rien d'agréable à considérer. C'était un chevalier tout bardé de fer, aux traits rudes, au regard sévère.

« — Ah ! mon Dieu ! quel vilain *bonhomme !* m'écriai-je.

Mlle Baudoin me foudroya d'un regard indigné.

« — C'est le *Croisé !* mademoiselle Denise, le plus beau titre de gloire de la maison de Kerlivio, ajouta-t-elle en se tournant vers Gaston.

« L'indignation de Mlle Beaudoin gagna miss Serena, qui me gourmanda en anglais au sujet de mon impardonnable étourderie. Afin de faire ma paix avec ces deux respectables autorités, je m'empressai de dire à Mlle Baudoin que je ne me permettais pas de critiquer ce personnage pour lequel elle avait tant de vénération, mais seulement le piètre talent de l'artiste, et je lui demandai quelques détails sur le Croisé, en la félicitant de savoir aussi parfaitement l'histoire de notre maison.

« — Le Croisé n'était pas un Kerlivio, mademoiselle, et je ne sais pas grand'chose sur lui, car je ne suis pas une savante, moi. Mais ma bonne et regrettée maîtresse, Mlle Armèle, savait lire dans tous les vieux grimoires de la bibliothèque, et c'est d'elle que je tiens le peu que j'ai appris. Le Croisé, dont le nom était Alain de Trémeur, sire de Lanvel, avait épousé Yolande de Kerlivio, et c'est pourquoi son portrait se trouve ici. Les descendants d'Alain de Trémeur existent encore, continua Mlle Agathe avec une sorte de tristesse, et dans vos promenades, mademoiselle Denise, vous passerez plus d'une fois peut-être devant la tour ruinée de la Croix qui, avec un corps de logis délabré, est tout ce qui reste de l'ancien domaine des seigneurs de Lanvel.

« — Oh ! mais tout cela est très-intéressant, n'est-ce pas, Gaston ? Décidément Béatrix sera ici heureuse comme une reine.

« — Quand les reines étaient heureuses ! répliqua Gaston, en désignant le pastel de Marie-Antoinette.

Et il ajouta avec un sourire un peu malicieux :

« — Et toi, ma sœur, te plairas-tu ici ?

« — Moi ! je ne sais pas. Je ne suis pas aussi *moyen âge* que toi et Béatrix.

« Et un frisson a parcouru mes veines, car je venais de rencontrer le dur regard du Croisé et les roses ensanglantées des dames de Kerlivio.

« Nous quittâmes le salon et nous continuâmes notre visite domiciliaire.

« En pénétrant dans la chambre de tante Armèle, je crus voir Béatrix. C'était le portrait de ma tante à l'âge de vingt ans, et peinte par elle-même. Une robe toute blanche, une rose posée sur de belles tresses noires, un livre à la main, n'est-ce pas toujours ainsi que se présente celle que ton père a surnommée « notre Minerve ? »

« — Béatrix ! dis-je en désignant le portrait à Gaston.

« — Notre chère demoiselle Armèle, ajouta mademoiselle Agathe les larmes aux yeux. Mlle Béatrix pourra dire qu'elle habite la chambre d'une élue du bon Dieu.

« La vieille gouvernante nous désigna ensuite un tableau demeuré sur un chevalet, dans une encoignure de l'appartement. Il représentait dame Yolande de Kerlivio, la très-puissante épouse du Croisé, et il était l'œuvre d'une main beaucoup plus habile que celle à laquelle était dû le portrait du grand salon. Notre obligeant cicerone nous apprit que les rats, s'étant permis à l'égard de notre grand'tante des accolades un peu familières, lui avaient enlevé une partie du front et de la joue droite ; et que Mlle Armèle, s'aidant de sa mémoire et des restes du portrait maltraité, était parvenue à faire revivre ladite dame, qui me parut une délicieuse châtelaine du treizième siècle, beaucoup plus agréable à contempler que son croquemitaine de mari.

« A peu de distance de la chambre de Béatrix se trouve la bibliothèque : je te prie de croire que je ne ferai pas là de très-longues séances. Après notre visite, Mlle Baudoin a, du reste, retiré la clef, afin de la donner à maman, qui ne voudrait pas très-probablement me la confier. Mais je t'assure que la vue de tous ces bouquins rangés symétriquement dans leurs rayons de chêne, de toutes ces paperasses que recouvre une respectable couche de poussière m'a suffisamment rassasiée. Je n'ai pas eu envie d'ouvrir un seul des in-folio, ni de déchiffrer une seule ligne des manuscrits.

« La visite domiciliaire terminée, je suis revenue dans ma chambrette rose, qui est encore tout ce qui me plaît le plus ici, et je me suis mise à brocher pour toi un second volume à la fin duquel je n'ai que le temps, vu l'appel réitéré de la cloche du dîner, de signer,

« Ta Denise. »

Le soir.

« Mon père et Béatrix viennent d'arriver. Béatrix est ravie !... ravie de la Bretagne, ravie du château, ravie de tout, même de Mlle Baudoin et du chevalier bardé de fer.

« Ce sera elle désormais qui te tiendra au courant de nos faits et gestes ; j'ai ce me semble conquis le droit d'aller me reposer.

« Mille fois toute à toi,

« Denise. »

GABRIELLE D'ETAMPES.

— La suite prochainement. —

LES FÊTES POPULAIRES DE NOS PÈRES

(Voyez pages 526, 533 et 603).

On resta fidèle, à la cour de Louis XIV, à la coutume de tirer la fève, et quelques détails rapides sur cet usage, bien qu'ils puissent ressembler à une nouvelle digression, ne seront pas déplacés ici.

Madame de Motteville raconte, à la date de 1648, qu'elle *sépara* un gâteau des rois, en compagnie de sa sœur, de madame de Brégy et d'Anne d'Autriche, et qu'elles burent à la santé de celle-ci avec de l'hypocras qu'elle avait fait apporter à leur table. L'année suivante, le petit roi fut de la réunion. Anne d'Autriche fut proclamée reine, parce que la fève s'était trouvée dans la part de la Vierge. On célébra encore cette fête en buvant une bouteille d'hypocras, — liqueur fort à la mode au XVII[e] siècle, faite avec du vin mêlé de sucre, de canelle, de girofle, de gingembre, — et tandis qu'Anne d'Autriche buvait, tout le monde cria à tue-tête : « La reine boit ! la reine boit ! »

En 1684, les Rois furent célébrés en grande cérémonie. On avait dressé dans la même salle cinq tables, dont quatre étaient réservées aux dames. On y tira la fève à toutes les cinq ; puis le roi et les reines se choisirent des ministres et des ambassadeurs, pour aller complimenter les puissances voisines et leur proposer des traités d'alliance. Ce jeu donna naissance à une foule de discours et de plaisanteries agréables, où quelques courtisans montrèrent beaucoup d'esprit. Il plut tellement au roi, qu'il voulut recommencer la semaine suivante ; on s'arrangea cette fois pour lui faire échoir la fève, qui était d'abord tombée au grand-écuyer, et il s'acquitta de sa charge en homme qui en avait l'habitude.

Dans son *Journal*, Dangeau, comme avait fait avant lui Hébrard, mentionne à peu près chaque année la célébration des Rois, presque toujours avec cinq tables, auxquelles s'asseyaient les principaux seigneurs de la cour. En 1691, il tira la fève à Versailles avec le roi et la reine d'Angleterre. Louis XIV ne manqua pas d'être favorisé par le sort à sa table. « Dans les deux tribunes, dit Dangeau, il y avait toute la musique du roi, avec des orgues, des trompettes et des timbales, et l'on criait : *Vive le roi !* en musique. » Il est question plusieurs fois aussi de cette fête dans Saint-Simon.

On raconte que Louis XV ayant tiré la fève avec ses trois petits-fils, celle-ci se trouva coupée en trois morceaux, ce qui fut considéré comme l'annonce prophétique du règne successif des trois frères : « La partie supérieure, séparée des premières, prédit le martyre du jeune duc de Berry, Louis XVI ; l'inférieure, brisée, fut le symbole de la monarchie rompue au règne du dernier des trois, le comte d'Artois, depuis Charles X. » Tout ceci semble infiniment trop subtil pour être autre chose qu'une anecdote apocryphe arrangée après coup.

Vers cette époque, ou un peu plus tôt, l'usage était de tirer les rois avant le repas. Un jour Fontenelle avait eu la fève. On se mit à dîner : c'était au roi à présider la table et à veiller au bien-être des convives. On remarqua qu'il négligeait d'offrir à ceux-ci d'un excellent plat qu'il avait devant lui :

— Le roi oublie ses sujets, lui dit-on.

— Voilà comme nous sommes, nous autres, répondit Fontenelle avec son fin sourire.

Une autre fois encore, la fève lui était échue en partage :

— Vous êtes roi ! lui dit un des convives. Serez-vous despotique ?

— Belle demande ! répondit-il.

Nous avons dit plus haut qu'on faisait tirer le gâteau par un enfant ; à défaut d'un enfant, le plus jeune de la réunion en était chargé. A cette coutume se rattache une jolie anecdote, qui peut passer pour un trait de flatterie des plus ingénieux.

Le cardinal de Fleury avait 90 ans et se montrait

frappé de l'idée de sa mort prochaine. Pour le guérir de ces sombres pensées, son valet de chambre, Barjac, fit prier à dîner chez Son Éminence, pour le jour des Rois, les onze personnes suivantes : le comte de Beaupré, l'abbé d'Enneville, le comte de Gensac, le marquis de Nogaret, la princesse de Montbarey, la marquise de Flavacourt, le marquis de la Faye, la comtesse de Combreux, le comte de Saint-Mesme, la marquise du Coudray et la marquise d'Anglure.

Au moment de tirer le gâteau :

— C'est au plus jeune qu'en revient l'honneur, fit mélancoliquement le cardinal de Fleury. Avec mes quatre-vingt-dix ans, je ne puis prétendre qu'aux honneurs du patriarchat.

— Mais, pardonnez, monseigneur, dit sa voisine de droite, la princesse de Montbarey, je suis née le 15 janvier 1651, et j'ai par conséquent deux ans de plus que Votre Éminence.

— Que dites-vous là, princesse?

— La pure vérité, Monseigneur.

— Moi, dit à son tour l'autre voisin du cardinal, je n'y mets plus de coquetterie, et j'avoue tout simplement mes quatre-vingt-onze ans.

— Vous avez dit quatre-vingt-onze! s'écria le cardinal stupéfait.

— Oui, monseigneur : 3 mai 1652, répondit la marquise de Flavacourt.

— Je suis votre aîné d'un mois, marquise, dit le comte de Beaupré : 3 avril 1652.

— Et moi d'un an, dit le bon abbé d'Enneville : 27 juin 1651.

— Et moi, dit en chevrotant une petite vieille toute ridée, il y a soixante-deux ans que je suis veuve, et, quand j'eus le malheur de perdre M. le marquis d'Anglure, il y en avait trente-quatre que j'étais de ce monde.

— 62 et 34 font 96! dit le cardinal ébahi. Quoi! marquise, 96 ans?

— Hélas!..... répondit simplement madame d'Anglure.

Le comte de Gensac avait 94 ans; le marquis de Nogaret, 95; le marquis de la Faye, 96; le comte de Saint-Mesme et la comtesse de Combreux, 97!

— Comment! s'écria l'Éminence au comble de la stupéfaction, c'est moi qui dois tirer le gâteau comme étant le plus jeune!... Est-ce hasard ou gageure?

Mais à ce moment il aperçut en face de lui le visage rayonnant de son valet de chambre. Le cardinal comprit, tira le gâteau comme un petit enfant de 90 ans qu'il était, et fut si enchanté de cette flatterie délicate, qu'il s'en souvint dans son testament.

L'année 1741 fut une époque néfaste dans les annales du gâteau des rois. Une de ces disettes que ramenait si fréquemment, au XVIIIe siècle, l'organisation mal entendue de l'administration publique, avait régné toute l'année précédente, si bien que le Parlement n'avait rien imaginé de mieux, pour y remédier, que de prendre, dans le courant du mois de décembre, un arrêt qui interdisait la fabrication de la galette des rois. — Sous la Révolution, la fête fut plus naturellement encore interrompue par la politique.

L'Épiphanie comptait au nombre des fêtes particulièrement solennisées par les écoliers. Chaque fois qu'elle revenait, les Picards, qui faisaient leurs études au collége du cardinal Lemoine, choisissaient un des leurs pour représenter ce prélat. L'élu assistait aux premières vêpres, en habit de pourpre, avec un aumônier chargé de porter son chapeau rouge, puis il régalait ses camarades de dragées et les réunissait dans un souper pantagruélique. Lorsqu'elle supprima plusieurs fêtes des écoliers en 1684, la Faculté respecta celle-là, qui était entrée dans les mœurs et à laquelle on n'eût pu toucher sans soulever des tempêtes.

C'est aussi la veille de l'Épiphanie que les corporations tiraient au sort de la fève un roi qui conservait son pouvoir toute l'année. Les clercs de la Chambre des Comptes organisaient un cortége à travers les rues, et allaient donner des aubades et distribuer des gâteaux à tous les membres de la Chambre. Ce jour-là, le voyer prélevait une redevance d'un fromage sur les fromagers du Marché aux Poirées, d'un gâteau à la fève sur chacun des pâtissiers des halles et une foule d'autres impôts en nature sur les petits, artisans des rues et des places publiques.

Le gâteau des rois a survécu à la ruine de bien des vieilles coutumes populaires, mais aujourd'hui cette fête se passe tout entière dans l'intérieur de la famille, et les rues de Paris n'en ont gardé aucun vestige.

V. FOURNEL.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

Lycurgue, on le sait, avait interdit à Lacédémone, l'usage de l'or et de l'argent; toute la monnaie était de fer, si bien que l'on a calculé (on calcule tout), qu'il fallait une charrette à bœufs pour porter environ la valeur de 500 francs, porte-monnaie encombrant, vous l'avouerez! — Eh bien, il est fort possible que d'ici à quelque temps, nous soyons forcés d'en venir là, nous aussi; voyez plutôt :

On vient de découvrir au Chili, une montagne d'argent, que dis-je? une montagne? deux montagnes d'argent!.. — L'argent se cachait, l'or abondait. La Californie et l'Australie nous en avaient inondés : pas moyen d'avoir quelques pauvres petites pièces blanches; mais depuis quelque temps, elles reparaissent, les petites pièces; oh! elles ont de bonnes raisons pour cela!



Bref! on vient de découvrir au Chili une montagne agrémentée du nom pittoresque de Chonarcillo, qui, après avoir fourni près d'un milliard de son joli métal blanc aux cinq parties du monde, loin d'avoir épuisé les trésors qu'elle renferme, semble en avoir multiplié et fécondé les sources. Vous croyez que c'est tout? eh bien, non, il en est de l'argent au Chili comme de la houille en Angleterre : une exploitation en attire une autre. Chonarcillo donnait de l'argent à la pelle, voici Agua-Armaya qui va en fournir à pleins tombereaux!.. Une société s'organise pour l'exploitation de cette nouvelle montagne. . . . .

L'or et l'argent vont tomber à rien, nous allons bientôt revenir à ces temps fabuleux des assignats, où l'on payait 18,000 francs une paire de bottes :.. quand nous vous disions qu'il faudrait retourner à la charette à bœufs de Lycurgue! — Il est vrai que nous avons la Banque et ses billets, mais alors qu'elle agrandisse ses caves. . . . .

⁂ X....., compositeur de musique de chambre, sollicite la croix de la Légion d'honneur depuis plusieurs années. Il fait une visite à un haut fonctionnaire dans le but d'être appuyé par lui dans sa demande.

— La musique de chambre, dit le solliciteur, n'a pas moins de mérite que la musique de théâtre; et elle a, en plus, cet avantage incontestable de n'exiger ni nombreux personnel, ni costumes, ni décorations...

— Ni décorations?... Ah! par exemple, votre demande prouve bien le contraire! dit l'administrateur en se levant.

⁂ Un petit enfant de trois ans avait vu sa mère enterrer des oignons de tulipe, et lui avait dit :

— Pourquoi faire donc mets-tu ça dans la terre?

— Pour qu'il pousse des fleurs.

Le lendemain, le petit garçon de la portière déniche un nid de pierrots dans lequel il y avait cinq œufs; il en donne deux à l'autre petit, qui n'a rien de plus pressé que d'aller faire un trou dans le jardin.

Sa mère le surprend enterrant les œufs.

— Pourquoi donc mets-tu ces œufs dans la terre? demande la mère.

— Maman, dit l'enfant, c'est pour qu'il pousse des petits oiseaux...

⁂ M. Vandal est guéri de cet accident de voiture dont nous avons parlé dernièrement; si bien guéri qu'il vient de prescrire une excellente mesure relative aux boîtes aux lettres.

Désormais, nous assure-t-on, chaque boîte aura un double orifice pour recevoir séparément les lettres à destination de Paris et celles de la province et de l'étranger, ce qui simplifierait beaucoup les opérations du triage et éviterait les fausses directions.

Cette mesure est excellente, mais elle n'est pas d'invention nouvelle précisément; il y a longtemps que l'Angleterre et la Belgique en ont pris l'initiative.

Ainsi à Bruxelles, chaque borne en fonte destinée à recevoir les lettres a deux compartiments : un pour les lettres, l'autre pour les journaux, circulaires et imprimés de toute nature. De cette façon, les correspondances familières ou commerciales ne risquent pas de se glisser dans une bande de journal ou dans le journal lui-même, dans un prospectus ou dans le prix courant d'un brasseur ou d'un bottier ambitieux. Ajoutons qu'à Bruxelles, à l'angle des rues principales, il existe un cadran électrique qui donne l'heure exacte des horloges de chemins de fer.

Il fut un temps où l'on parlait beaucoup de perfectionnements de ce genre, chaque maison devait [illegible] avec son eau et son ascenseur, avec son gaz et [illegible] compteur, son cadran électrique réglé sur une [illegible] première et unique pour toute la ville; le projet est tombé dans l'eau et n'a pas surnagé; s'il faut absolument du progrès et de la régularité partout, même dans la vie domestique, c'eût été une des plus agréables et utiles institutions urbaines que celle de recevoir tout à la fois de sa ville l'eau, l'heure et la lumière.

Mais le projet s'en est allé en fumée; nous soupçonnons les flâneurs, badauds et retardataires, qui n'auraient plus alors d'excuses pour leur inexactitude, d'être pour beaucoup dans la suppression et l'oubli de ce perfectionnement simple pourtant et relativement peu coûteux.

⁂ A Constantinople, ce n'est pas par douzaines que se comptent les maisons incendiées, c'est par centaines, par milliers; le faubourg de Péra, quartier qui a environ un kilomètre carré de superficie et contient près de vingt mille maisons, dont un dixième en pierre, le reste en bois et plâtre, a été ravagé par le feu; ce qu'il y a de plus lamentable, c'est le grand nombre de gens qui ont péri dans les flammes. Chaque jour voit signaler de nouvelles victimes au nécrologe : plus de trois cents cadavres ont été déjà retirés de dessous les ruines.

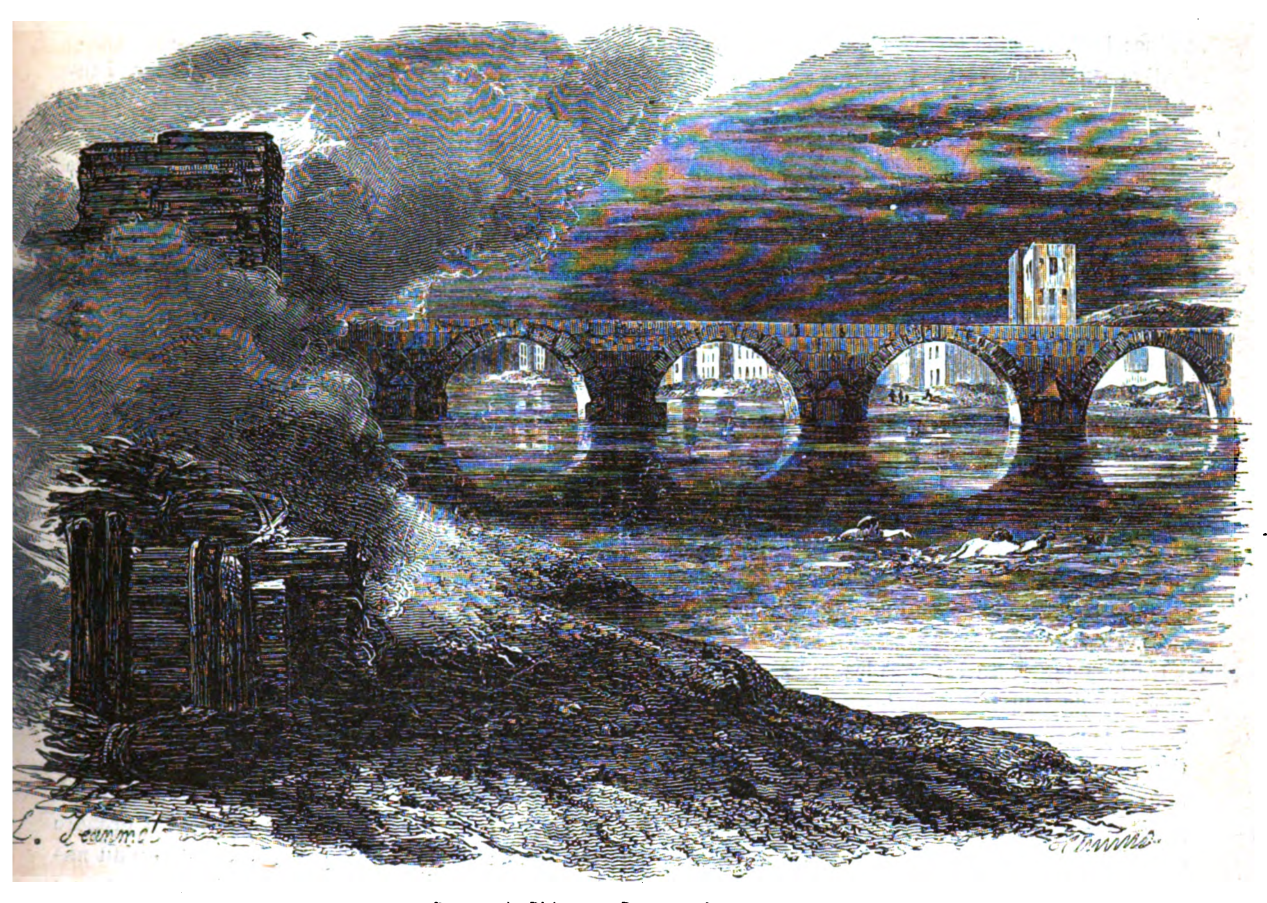
Marc Pessonneaux.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Passage du Rhône par Dugast et Laurençon.

LE SIÉGE DE LYON

—

I

LAURENÇON ET DUGAST

Lyon, la seconde ville de France, n'avait pas tardé à ressentir le contrecoup des émotions populaires dont Paris fut le théâtre, dès les premiers jours de la Révolution. Le 7 février 1790, l'arsenal était surpris par une troupe de forcenés; le fameux Roland entretenait l'agitation dans les rangs inférieurs de la population; le club des jacobins, dont il faisait partie avec Chalier, Laussel et Bottin, se livrait à toutes les fureurs des passions. Cependant il y avait dans Lyon un élément assez puissant de résistance pour imposer, même par la force, aux audaces des démagogues. Irrités et exaspérés, après les massacres du 9 septembre à Pierre-Encise et dans les prisons, après les pillages, les visites domiciliaires, les listes de proscription dressées par Chalier, l'arrivée des proconsuls Bazire, Barère et Legendre, les habitants de Lyon relevèrent la tête et coururent aux armes. Le 29 mai 1793, le drapeau de l'insurrection était arboré sur le cadavre de Chalier, malgré les renforts qu'avaient amenés de l'armée des Alpes les représentants Nioche et Gauthier.

Le bruit du triomphe des Lyonnais sur l'anarchie et de leur résistance aux injonctions de la Convention, qui avait tenté de sauver Chalier, se répandit dans les provinces, et donna naissance à une coalition formidable. Cinquante-deux départements leur envoyèrent des félicitations et promirent des secours. L'espoir, non pas d'arracher la France à ses tyrans, mais peut-être de protéger leur ville contre les révolutionnaires, s'empara de l'esprit des Lyonnais. Dans un élan d'enthousiasme, ils ne calculèrent pas ce qu'il y avait de disproportion entre leur position et celle de leurs ennemis : d'un côté une ville imparfaitement protégée par des fortifications inoffensives, remplie d'une population considérable, dégarnie des vivres et des munitions nécessaires pour soutenir un siége, même de peu de durée, n'ayant pour résister aux attaques de l'extérieur et aux trahisons de l'intérieur, qu'une armée de huit mille hommes, volontaires pour la plupart, novices dans l'art de la guerre, et trop peu nombreux pour défendre des remparts aussi étendus; de l'autre, des armées composées d'hommes exaltés par les passions de la démagogie et la soif du pillage; Laporte, Reverchon et Dubois-Crancé, à la tête de corps de troupes qui coupaient les communications des Lyonnais avec leurs alliés de France et de l'étranger,

et interceptaient le cours supérieur du Rhône et de la Saône; la Convention prête à étouffer dans le sang ce soulèvement téméraire. Les habitants de Lyon ne calculèrent pas ce que leur plan avait d'imprudent.

Bientôt les hostilités recommencèrent. L'armée des Alpes reçut l'ordre de marcher sur Lyon. Dubois-Crancé, Gauthier et Kellermann se mirent en route le 8 août. Les Lyonnais n'avaient pas attendu ce moment pour se disposer à la résistance la plus énergique. Un ancien lieutenant-colonel des chasseurs des Vosges, plus tard commandant en second la garde constitutionnelle de Louis XVI, Perrin de Précy, homme d'un jugement sain, d'un courage calme, d'une probité à toute épreuve, est chargé du commandement général de la ville.

Les jeunes gens accourent auprès de lui; on répare à la hâte les fortifications, deux fonderies sont employées à augmenter le nombre des pièces d'artillerie; on monte un corps de cavalerie au moyen des chevaux de luxe offerts spontanément par les habitants les plus aisés.

L'armée de Crancé est sous les murs. A une première sommation imposant le désarmement des citoyens, leur retraite dans leurs habitations, la reddition de l'arsenal et des armes, la formation d'une nouvelle municipalité, on répond par un refus énergique. Soixante mille Piémontais étaient annoncés. Un engagement a lieu, et les républicains sont repoussés. Crancé ouvre le feu du côté de la Croix-Rousse, et un terrible bombardement répand partout la consternation sans abattre les courages; en même temps, des lignes de circonvallation sont élevées devant le pont de la Guillotière; une artillerie de cent trente bouches à feu, quatorze mille bombes, trente-quatre mille boulets, trois cents milliers de poudre, arrivent au camp républicain. Kellermann est détaché à la rencontre des Piémontais, Javoques part pour Saint-Etienne et Montbrison, afin de contenir la réaction. Des troupes de paysans accourent aussi, et bientôt soixante-dix mille hommes sont réunis devant Lyon.

Dubois-Crancé, à la fin d'août, n'avait encore remporté aucun avantage. Ses bombes incendiaient la place Bellecour, l'arsenal, le quartier Saint-Clair, l'hôtel-Dieu. Précy, en présence de cette attaque formidable, était impuissant. Ses batteries ne se taisaient point; mais il ne pouvait démonter celles de l'ennemi placées de l'autre côté du Rhône et protégées par d'énormes chantiers de bois. Le colonel de Chenelette avait inutilement tenté d'incendier ces chantiers. Le 2 septembre, déterminé à un coup désespéré, Précy promet une somme de 20,000 livres à l'audacieux qui osera porter la flamme dans ces amas de bois. Un capitaine ingénieur, Bosquillon, se présente; il se lance dans le Rhône, aborde à la rive opposée, met le feu à quelques fagots qui ne communiquent pas la flamme, et au bruit d'une fusillade bien nourrie regagne Lyon au milieu des plus grands dangers. Précy et son état-major l'attendaient.

Deux jeunes gens se présentent à leur tour. Laurençon, âgé de vingt ans, chasseur à cheval, Dujart, plus jeune de trois ans, chasseur à pied, revendiquent l'honneur de ce téméraire coup de main. Il était une heure et demie du matin. Sur leurs instances, Précy, désespéré d'abord de l'insuccès de la première tentative, cède. Les deux jeunes héros se jettent à l'eau, la tête couronnée de fusées enveloppées de toile goudronnée. Laurençon aborde le premier, puis les deux Lyonnais courent aux chantiers. Ils s'emparent des tisons encore fumants, allumés par Bosquillon, lancent leurs fusées. Bientôt cinq chantiers sont en flammes, et la fumée entoure le camp des Crancéens. De bruyantes acclamations, parties de la rive où se tient Précy, saluent le succès de Laurençon et de Dujart. Restait cependant encore un chantier que les flammes n'avaient pas atteint : c'était le plus important : Dujart y court et l'embrase. Pendant ce temps, Laurençon s'approche des avant-postes ennemis, les insulte malgré la fusillade, attend l'arrivée de son compagnon qui joint aux siens ses moqueries et ses gestes de dérision; puis ils se jettent à la nage. Pour les protéger, les batteries de la ville ouvrent le feu. Laurençon est bientôt en sûreté; Dujart, grièvement blessé à une jambe, est emporté à la dérive par le courant, et ne parvient à prendre pied qu'au pont de la Guillotière. Il raconta qu'au milieu du danger, sentant qu'il va défaillir, il jeta un regard sur Notre-Dame de Fourvières, et, retrouvant soudain, dans un élan d'amour et de confiance en Dieu, les forces que la fatigue et la rapidité du fleuve avaient épuisées, il toucha la rive. Le lendemain, Précy félicitait publiquement de leur courage, les deux jeunes héros, et leur remettait la somme promise. Mais ces deux nobles cœurs la refusèrent, et la firent distribuer aux pauvres.

Xavier de Corlas.

— La suite prochainement. —



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601 et 619.)

—

III

Il est huit heures du matin. La porte de la chambre rose s'ouvre doucement, et une jeune fille se montre sur le seuil. Elle est tout habillée comme pour sortir, et elle tient à la main un livre de prières, ce qui indique que le but de sa promenade est pieux.

La jeune fille jette un regard dans le gentil réduit, elle en cherche l'habitante, et, ne la voyant pas, elle dit d'une voix à la fois douce et grave :



— Denise !

A ce nom une tête se soulève dans le fond de l'alcôve, et un éclat de rire retentit.

— Comment, paresseuse, tu es encore au lit ! s'écrie la nouvelle arrivante.

— Est-il donc si tard ? demanda Denise en se frottant les yeux. Tu sors déjà, toi, Béatrix ?

— Non, je rentre.

— Tu reviens de la messe, sainte Béatrix ?

— J'en ai entendu deux, miss Risette : une pour moi, une pour vous.

Béatrix se pencha pour embrasser Denise, qui lui jeta ses deux bras autour du cou et l'embrassa à plusieurs reprises avec une vive tendresse, en lui disant :

— Je sais bien que tu vaux mieux que moi, mais je n'ai pas le courage de t'imiter. Cependant je ne veux pas plus longtemps faire la paresseuse, je vais me lever. Passe-moi mon peignoir, je te prie, ma petite sœur.

Béatrix posa son livre d'heures, quitta son chapeau et son pardessus et aida complaisamment sa sœur.

Béatrix de Sienne a vingt ans ; mais, pour la raison elle paraît avoir dix ans de plus que Denise, qui accomplit son dix-septième printemps. Béatrix est grande, sa démarche est digne et gracieuse, sa physionomie plaît aux gens sérieux, elle impose aux étourdis. Elle a un front pensif qu'entourent les ondes d'une abondante chevelure noire ; elle a de grands yeux limpides et doux, bordés de longs cils dont la frange projette une ombre sur le visage. Ces yeux-là ne sont pas noirs et ils ne sont pas bleus, mais ils sont le plus grand charme de la figure de Béatrix.

Denise est toute blanche, toute blonde, toute rose ; c'est une mignonne et pétulante créature qui n'a aucune analogie avec Béatrix. Et cependant la plus parfaite union règne entre les deux sœurs. L'une aime le calme, l'autre est passionnée pour le mouvement, et le bruit ; Béatrix adore l'étude, Denise n'aime que le plaisir. De semblables dissentiments devraient les éloigner l'une de l'autre, il n'en est rien. Nos deux jeunes filles se font des sacrifices mutuels, sacrifices qui, de la part de Béatrix, sont journaliers, il faut bien le dire, et leur liaison, loin de souffrir de cette différence d'humeur et de goûts, n'en est que plus intime et plus étroite.

A peine hors du lit, Denise courut à la fenêtre.

— Il fait beau, tant mieux ! dit-elle avec une joie d'enfant. Quand il fera mauvais temps, nous mourrons d'ennui ici, ma pauvre Béatrix.

— Mais non, dit Béatrix avec un sourire, nous ferons des layettes. D'après ce que j'ai pu voir, il ne manquera pas de petits malheureux à vêtir, et c'est à peine si, à nous deux, nous pourrons suffire à en venir à bout.

— Bon ! s'écria Denise en haussant doucement les épaules, la voilà qui a déjà fait connaissance avec les pauvres de Lanvel. Cette Béatrix est unique !

Ce disant, elle enleva son petit bonnet de nuit qu'elle jeta sur sa toilette, et deux longues tresses blondes se déroulèrent et tombèrent sur ses épaules. Avec ses nattes pendantes, sa figure rose et mutine, Denise ressemblait à une pensionnaire espiègle en liberté. Elle livra les deux nattes soyeuses aux mains de Béatrix, qui se mit à les peigner complaisamment et à les disposer ensuite en un chignon fort élégant.

Cette opération terminée, Denise alla se placer devant une glace pour achever sa toilette et sourire à son image. En même temps elle questionna Béatrix sur sa promenade du matin.

— Ma promenade est sans incident, répondit en riant Mlle de Sienne. Maman ne pouvant m'accompagner, je me suis fait indiquer le chemin du bourg qui est à dix minutes d'ici, et je suis allée à la messe que célébrait un vénérable prêtre à cheveux blancs, le recteur probablement. Il y avait fort peu de monde à l'église : quelques femmes en coiffes à barbes que j'ai trouvées gracieuses, deux ou trois enfants et une jeune fille de mon âge, à peu près, dont les traits m'ont paru beaux et distingués. Nous sommes sorties de l'église en même temps ; je lui aurais volontiers adressé la parole, mais elle avait quelque avance sur moi, et je l'ai vue se diriger vers un groupe de tombes, près desquelles elle s'est proternée dans une attitude pieuse et recueillie. J'ai passé à quelques pas d'elle, sans oser la regarder, et je suis revenue à Kerlivio, saluée au passage par des bonnes gens qui, tout en me regardant curieusement, échangeaient en breton des paroles que, bien entendu, je ne pouvais comprendre. Tu vois que ma promenade n'offre rien d'intéressant.

— Mais cette jeune fille ? reprit Denise, quelle personne est-ce ?

— Sa mise est fort simple, sa tournure paraît distinguée : voilà tout ce que je puis t'en dire. Voyons, ma petite sœur, te voilà toute prête, je vais te laisser tranquillement prier Dieu, et je me retire. Si tu désires faire une promenade avant le déjeuner, tu me trouveras dans le parc où je vais aller t'attendre. A bientôt.

Béatrix reprit les effets qu'elle avait posés sur une chaise et sortit. Denise, dont les prières n'étaient jamais bien longues, ne tarda pas à s'élancer légère, et fredonnant un refrain joyeux, à travers le long corridor.

Elle s'informa, près d'un domestique qu'elle rencontra, si sa mère était sortie.

— Madame est dans la salle à manger, mademoiselle.

Denise s'y rendit pour souhaiter le bonjour à sa mère ; puis elle revint dans le vestibule, où elle prit à un porte-manteau un petit chapeau qu'elle plaça coquettement sur ses épais cheveux blonds, elle jeta un par-dessus sur son bras, et sortit en appelant de sa voix harmonieuse et perlée :

— Béatrix !

Béatrix ne répondant pas, Denise s'engagea au hasard dans une allée touffue que les petits oiseaux égayaient de leurs gazouillements auxquels la jeune fille mêla les siens.

A l'extrémité de la voûte de verdure, une robe fond blanc apparut.

— Béatrix ! répéta Denise.

Cette fois, Béatrix entendit, elle se retourna et fit quelques pas au-devant de sa sœur.

— Viens, dit Mlle de Sienne, aînée, je vais te montrer la jeune fille de l'église; je l'ai aperçue sur la route, elle va passer près de nous.

Ce disant, elle prit la main de Denise et l'entraîna vers une sorte de terrasse qui bordait la grand'route de Lanvel et la séparait du domaine de Kerlivio.

On avait installé là des siéges rustiques, afin que l'on pût y contempler à l'aise le beau paysage qui se déroulait devant les yeux. La campagne de Lanvel n'avait pas cet aspect désolé des campagnes voisines de la mer : elle était riche en ombrage, fertile en productions de tout genre, et c'était merveille de voir presque côte à côte la verte ramure du chêne séculaire et la tête difforme des géants de la grève.

Là, les prairies où paissent de nombreux troupeaux de petites vaches bretonnes, les champs de sarrazin ou de seigle ondulant jusqu'à la cime des côtes. A gauche, les maisonnettes de Lanvel groupées autour de la flèche du clocher. A droite, les grands bois de Kerlivio, qui, coupés par la route communale, se prolongeaient au delà dans une vaste étendue. Tout au loin, comme une ligne entre la mer et l'horizon, on apercevait le cap Fréhel. Cette ligne disparaissait avec les ténèbres; mais, à sa place, on voyait une étoile brillante qui semblait scintiller sur les flots.

— C'est délicieux, n'est-ce pas? dit Béatrix, traduisant le regard admiratif de Denise.

— Oui, répondit Denise. Mais ton inconnue?

— Penche-toi un peu, tu vas la voir.

Denise se pencha sur le rebord de la terrasse, et elle vit venir une jeune fille d'une vingtaine d'années qui marchait d'un pas agile. Sa mise plus que modeste, et qui ne pouvait être accusée de suivre trop exactement la mode, amena un dédaigneux sourire sur les lèvres de Mlle de Sienne.

Quant au visage de l'étrangère, il était caché par un chapeau de paille qui n'avait rien de commun avec la *jarretière* de ruban ou de tulle, dont les élégantes de nos jours entourent leur gigantesque chignon.

La jeune fille leva soudain la tête, son regard ne s'attacha qu'une seconde aux plantes grimpantes du mur de Kerlivio, qu'elle connaissait de longue date, sans doute; puis il se porta dans la direction de la mer. Elle n'avait aperçu ni Béatrix, ni Denise, à demi cachées sous leur rideau de verdure; mais Béatrix et Denise avaient eu le temps de voir ses traits.

L'inconnue avait un visage beau et expressif : elle avait de grands yeux noirs que surmontait l'arc brun des sourcils dessiné d'une façon irréprochable, un front intelligent et un peu fier peut-être. La bouche gracieuse rachetait ce qui dans le regard pouvait paraître trop résolu. L'expression générale de la physionomie donnait à penser que le caractère de cette jeune fille devait être la force d'âme unie à une grande franchise et à beaucoup de bonté.

Ce fut là le sentiment de Béatrix, car, pour Denise, à peine l'étrangère eut-elle disparu, qu'elle partit d'un grand éclat de rire.

— De quelle société nous sommes menacés ici, ma pauvre Béatrix ! dit-elle avec une désolation comique. Que penses-tu de l'échantillon? Elle est bien, ton inconnue.

— Elle est bien, sans doute, répliqua Béatrix avec quelque sévérité. Ou je me trompe fort, ou cette jeune fille appartient à l'une de ces nobles et fortes races bretonnes qui tiennent à leurs principes comme à leur sol.

— Et à leurs modes, ajouta la malicieuse Denise.

— A leurs modes, soit! Celles d'il y a dix ans étaient-elles plus ridicules que les nôtres? Tiens! Denise, rien ne me fait plus de peine que de te voir, à l'imitation de ces jeunes folles qui ne respectent rien et se rient des choses les plus dignes, juger les gens à leur habit, et penser que parce qu'on porte une robe plus ou moins défraîchie, un chapeau quelque peu remis à neuf, on soit dépourvue de toutes les qualités de l'intelligence et du cœur.

— Comme t'enflammes! s'écria Denise avec humeur. Te voilà toute prête à prendre fait et cause pour une personne dont nous ignorons même le nom, parce que sa toilette m'a un peu égayée. Quel dommage que tu ne sois pas un homme et que nous ne soyons plus au moyen âge! Quels paladins vous eussiez faits, toi et Gaston! Voyons, ma petite sœur, continua l'étourdie en reprenant son air enjoué, ne fronce pas ainsi tes bruns sourcils, je t'accorde que ta conquête est douée par les fées bretonnes de tous les dons imaginables; passe-moi que ces fées puissantes ne lui ont pas octroyé celui du bon goût; probablement la fée de la Mode n'a pas été invitée à son baptême.

— Folle! dit Béatrix, souriant malgré elle, c'est que cette fée frivole a peu de courtisans dans la sérieuse Bretagne; mais tu y es arrivée, et, du bout de ta baguette, tu répandras autour de toi ces dons d'élégance et de bon goût que tu possèdes à un si haut degré.

Les querelles entre les deux sœurs n'étaient jamais bien longues. La paix rétablie, Béatrix proposa à Denise d'aller, en attendant l'heure du déjeuner, visiter l'église de Lanvel.

— Appellerons-nous miss Serena?

— C'est inutile, nous ne sortons pas de chez nous pour aller au bourg.

Denise prit le bras de Béatrix, elles remontèrent l'allée, tournèrent à gauche, et se trouvèrent bientôt dans une magnifique avenue plantée de vieux arbres que semblait terminer la flèche de Lanvel.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

LE SALON DE 1870

(Voir pages 575, 582, 607 et 614.)

Les portraits ne sont point cette année en très-grand nombre au Salon, et, comme toujours, les bons et beaux portraits sont en infime minorité. Que de choses aussi pour un bon portrait! La face humaine avec ses traits si multiples, sa physionomie si fuyante, ses mouvements si fugitifs, si complexes, si intimes, est pour les peintres une des difficultés les plus délicates de l'art. Il ne suffit pas, en effet, d'attraper, comme on dit, la ressemblance, cette forme extérieure, banale, vulgaire du modèle que tous les écoliers, avec un peu d'exercice, arrivent à saisir suffisamment pour satisfaire les exigences faciles de la famille et des amis; il faut que l'artiste, entrant dans les profondeurs du caractère de son sujet, fasse jaillir à la surface et fixe immédiatement sur la toile, toutes les effusions, tous les jets de cette source vive, de cette Psyché mystérieuse qui est l'âme humaine, et cela, dans sa plus belle et sa plus noble expression; et cela, d'une main si ferme et si puissante, que la durée puisse s'en emparer et la léguer toute palpitante à la postérité.

Aussi que de portraitistes et combien peu de portraits! Il nous souvient qu'à l'époque où la photographie apparut et prit son essor, nous entendions dire fréquemment : Voilà la mort des portraits, la nature nous révèle à nous-mêmes, qu'avons-nous besoin des peintres? Eh bien! c'est justement la photographie avec sa sécheresse et sa rigueur de miroir, qui a relevé le portrait à toute sa hauteur, et déterminé les bords de l'abîme qui s'ouvre entre la machine et l'homme, entre l'industrie et l'art.

Parmi les portraitistes modernes, plusieurs, déjà célèbres, se maintiennent tant bien que mal au niveau où les ont placés leur talent reconnu et leurs travaux antérieurs.

M. Cabanel en tête, avec son portrait de Mme la duchesse de V***, si profondément fouillé, fondu, pénétré, où toutes les délicatesses se mêlent à toutes les distinctions, rachète dans une œuvre, sinon magistrale, du moins très-remarquable et surtout très-remarquée, toutes les critiques qu'on serait disposé à déverser sur sa *Francesca de Rimini*.

Auprès du sien viennent se ranger des noms nouveaux, ou du moins d'une notoriété moins accentuée. Citons d'abord M. Carolus Durau, déjà admis aux honneurs de l'*exemption* : cet artiste ne se laisse point endormir dans le succès, comme tant d'autres; il travaille et progresse, ses qualités de force et de relief se précisent, son pinceau joue avec les étoffes et les draperies; nul ne sait mieux que lui faire flotter autour des corps une nuée orageuse de velours, casser les plis du satin et bouillonner les dentelles. Le *portrait de Mme X****, qu'il a exposé cette année, a été, avec la *Salomé* de M. Regnault, une des grandes curiosités et un des grands succès du Salon.

Comme la dame en robe de soie noire, dont le portrait a commencé la réputation de M. Durau en 1869, Mme X*** est représentée ne faisant pour ainsi dire que traverser la toile; elle entr'ouvre de la main droite, qui est gantée, une portière de velours vert, et, sur le point de disparaître, elle se retourne vers le spectateur, lui sourit avec grâce et semble prendre congé de lui; un petit chien jappe joyeusement à ses pieds; sa main gauche, qui est nue, porte un gant de Suède et un éventail fermé, et maintient sur la hanche les plis d'une robe de satin mauve, brodée de plumes grises, et retroussée sur une jupe de soie bleue. La taille est courte, la position dissimulée en partie derrière le bras tendu pour écarter la portière. Un nœud de ruban bleu, posé à l'échancrure du corsage, et un autre dans la chevelure, répètent harmonieusement la nuance de la seconde jupe. Tout ce costume est admirablement peint et fait presque oublier la femme; le mouvement du corps, vrai, élégant, gracieux, est rendu très-heureusement. Voilà de la peinture énergique et lumineuse, dont le réalisme n'a rien de cette brutalité qui faisait dire autrefois à un de nos critiques d'art, en présence d'une tête violemment accusée : « A la bonne heure, voilà un portrait qui pourra se moucher ! »

M. Leibl, de Cologne, élève de Piloty, a aussi un portrait d'une Mme X***. Est-ce un pastiche? une imitation? c'est toutefois la manière de Rembrandt : largeur, puissance, transparence, clair-obscur, chaud et profond; finesse, énergie, vitalité, tout y est, même je ne sais quel air de vétusté très-artistique, qu'on pourrait attribuer à la patience du temps. La tête, jeune et blonde, ceinte d'un ruban rouge, a un charme indéfinissable; les mains, indiquées seulement avec une ampleur toute magistrale, restent dans l'indécision de l'ébauche sous leurs bagues et bracelets d'un ton superbe. Tout cela tiendra-t-il? Est-ce un prestige? Tel qu'il est, ce tableau est un chef-d'œuvre et a bien mérité sa médaille.

Nous ne nous pardonnerions pas, puisque nous parlons portraits, d'oublier Mlle Jacquemart. M. Duruy, en lui confiant sa tête, l'année dernière, lui avait porté bonheur et l'avait déjà signalée à l'attention publique. Dans le portrait du maréchal Canrobert, qu'elle expose, cette année, Mlle Jacquemart soutient sa réputation récemment acquise ; quelques-uns des ex-

perts, chagrins sans doute, prétendent qu'il y a décadence; — déjà? n'en croyez rien ; l'artiste est au niveau d'elle-même ; seulement devra-t-elle un peu se défier de la tendance naturelle à tout peintre, et surtout à tout peintre-femme, de raffiner, comme on dit, sous prétexte de perfectionner sa manière. Elle y perdrait sa vigueur qui est un des principaux traits de son talent, sans gagner en grâce, en finesse, en délicatesse, qualités inhérentes à sa main et qu'elle ne doit point rechercher; car, pleine de virilité lorsqu'elle peint un portrait d'homme, Mlle Jacquemart sait faire preuve des plus intimes distinctions quand son modèle est une femme. Voyez plutôt le portrait en pied de *Mme la baronne Gaston de M...*, au bas duquel on croirait trouver la signature de Regnolds ou de Lawrence.

Nous aurions encore à citer bien d'autres œuvres et d'autres noms remarquables à différents titres : entre autres ceux de M. Comtois pour un énergique portrait d'homme; de Mme Félicie Schneider, médaillée pour l'expression simple et juste de sa vieille dame violette; de Mme Henriette Browne, si connue, et qui a cherché à ressusciter, dans son costume sévère de carme, la figure trop effacée du père Hyacinthe ; de Mme Laure de Châtillon, langoureuse et pleine de morbidesse dans le portrait un peu masqué de Mme Bauer. Mais la fatigue et la chaleur nous chassent des salons de peinture et nous forcent à nous jeter dans les bras de la sculpture, qui nous attend patiemment dans son milieu plus calme et moins échauffé.

Milieu calme et frais que cette sculpture, c'était bien ce que nous désirions, c'est bien ce qu'elle nous donne et dans la température et dans les œuvres.

Voyons pourtant. Ah! voici un élève de Rude, M. Cordier, qui, avec son *Fellah lampadaire*, statue composite de marbre, onyx et bronze, nous tire de notre torpeur. Chose curieuse que ce bronze habillé d'onyx et qui sera superbe au bas d'un vaste escalier de palais !

Ne passons pas sans saluer le *Vercingétorix* de M. Bartholdi, statue équestre : le cheval dans toute la furie d'un galop impétueux, franchit un monceau de morts et de blessés, et emporte dans un mouvement vrai, puissant, vertigineux, son fier cavalier. N'oublions pas non plus la nonchalante *brodeuse*, de Mme Daleu ; c'est une tentative, un sujet moderne appliqué à la statuaire, il vaut la peine d'être étudié et encouragé ; la statue en plâtre gagnera à être transportée dans le marbre; cette jeune femme assise et rêveuse, longuement drapée dans sa robe à plis étoffés, vit déjà et palpite dans le moule ; donnez-lui la finesse, la souplesse et l'élasticité du marbre, et elle vous charmera. Le marbre a son prestige et sa tradition, il arrachera la brodeuse aux mesquines proportions de la statuette, que, malgré la taille du modèle, le plâtre pourrait lui garder encore.

Sous le nom de Marcello, se cache une artiste qui nous présente une œuvre bien vivante aussi au milieu de cette froide carrière. La *Pythie*, statue de bronze; elle est assise, fièvreuse, ardente, inspirée, convulsionnée, cette pythie, sur un haut trépied qu'elle enlace de sa jambe nerveuse dans un mouvement fugitif et rapide, sa tête échevelée, sa face maigre, sa physionomie ardente, tout semble dire en elle, comme avec sa bouche entr'ouverte : « le Dieu, voici le Dieu! » La draperie qui tombe de ses épaules s'en va, en bouillonnements écumeux, embrasser le reste du trépied dont elle dissimule la rudesse et la ligne implacable. Beaucoup d'audace et un admirable talent d'expression recommandent cette œuvre devant laquelle le public, ordinairement si peu accessible aux beautés de la sculpture, n'a pu passer indifférent.

MARC PESSONNEAUX.



GRANDEUR ET DÉCADENCE
DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 534, 550, 564 577, 593 et 602.)

—

X

Sérieux coup de pioche donné à l'édifice des illusions. — Résolution héroïque. — Scène de famille.

Comme l'avait prévu don José, notre héros éprouvait le besoin de se recueillir après les émotions de différents genres qu'il avait éprouvées pendant cette journée, féconde en événements. Ainsi, pensait-il, Amélie, pour qui surtout il désirait parvenir à la gloire, n'attachait aucun prix aux satisfactions d'amour-propre qui avaient tant d'importance à ses yeux Si, au lieu d'échouer complétement, ses tentatives de célébritéavaient été couronnées de succès, chaque pas qu'il aurait fait dans cette voie l'aurait éloigné de celle dont les sérieuses et charmantes qualités lui avaient inspiré une affection durable, basée sur l'estime et la confiance.

Comme il regrettait alors de n'avoir pas suivi tout d'abord les sages conseils de son père et de don José! Combien de tribulations, de souffrances, d'ennuis de toutes sortes il se serait épargnés !

Mais à présent, n'était-il pas trop tard?

S'il se décidait à retourner chez ses parents, comment leur expliquerait-il ce brusque changement de goûts et d'opinions, qui le faisait ainsi renoncer à une carrière dans laquelle, d'après les lettres qu'il leur avait écrites, ils devaient croire son succès assuré?

Et les voisins! les terribles voisins de campagne, que diraient-ils?

Ces réflexions le tinrent éveillé pendant une partie de la nuit.

Lorsqu'il s'endormit, vers le matin, il rêva de son

fertile canton de la Serena; il vit sa bonne mère accourir à sa rencontre, son père se détourner pour cacher une larme de joie en retrouvant enfin son fils bien-aimé, et les vieux serviteurs de la famille se pressant pour apercevoir le jeune maître, et jusqu'au bon chien, bien vieilli depuis son départ, qui le reconnaissait et témoignait bruyamment la joie qu'il éprouvait de son retour.

Soudain ces riantes visions furent interrompues par un coup brusquement frappé à la porte et qui réveilla Miguel en sursaut.

Ce n'était rien moins qu'un de ses *clients!*

Le patron d'un de ces cafés en plein vent dont nous avons déjà parlé, un joyeux compère à l'allure hardie, content de tout le monde tant qu'il pouvait supposer que tout le monde était content de lui, mais peu endurant lorsqu'il s'imaginait qu'on ne le traitait pas avec tous les égards qu'il croyait lui être dus.

Ce digne señor devait aller à une noce quelques jours plus tard, et il venait prier Miguel de lui composer une chanson qu'il pût chanter au repas dont il était l'un des principaux convives.

Il tombait assez mal, car jamais notre bachelier n'avait eu moins de goût pour la profession que les circonstances, plutôt que sa volonté, lui avaient fait embrasser.

— Je suis fâché, dit résolûment Miguel, de ne pouvoir vous rendre le service que vous attendez de moi; mais je suis trop occupé en ce moment pour accepter un nouveau travail.

— Ouais! est-ce ainsi que vous le prenez? dit le *client* en s'avançant d'un air menaçant vers Miguel. Il paraît alors qu'on ne m'a pas trompé en me prévenant que vous méprisez le pauvre monde; que, tout en recevant volontiers notre argent, vous nous traitez comme un grand seigneur ose à peine traiter le dernier de ses valets! C'est donc vrai, señor bachelier? Mais avouez-le donc! dites-le, si c'est vrai! que je connaisse le fond de votre pensée!...

Tout en parlant, il s'était approché de Miguel, qui, irrité de se voir encore une fois en butte aux récriminations et aux injures d'un homme mal élevé, haussa les épaules et lui répondit avec impatience :

— Eh! croyez ce que vous voudrez, cela m'est parfaitement égal! Je vous ai dit et je vous répète que je ne puis me charger de vous faire la chanson que vous désirez. Maintenant, vous n'avez plus qu'à vous retirer!

— Ah! ah! ricana l'homme, vous me chassez? Eh bien, je m'y attendais! foi d'Antonio, je vous le dis, on m'avait prévenu. Il paraît que vous en avez fait autant hier à deux camarades. Mais, un instant! je ne me laisserai pas mettre à la porte aussi facilement, moi; je m'installe ici jusqu'à ce que vous m'ayez di pourquoi vous refusez ce que je vous demande, car je ne suis pas dupe de votre excuse.

Antonio s'assit, croisa ses bras et parut défier le bachelier de l'expulser par force.

La perspective d'une lutte à coups de poing avec le señor Antonio n'était nullement du goût de notre héros, non qu'il manquât de bravoure (il avait fait ses preuves alors qu'il habitait Salamanque), mais il pensait avec raison qu'un pareil combat n'arrangerait pas ses affaires auprès de don José et de sa nièce s'ils venaient à l'apprendre.

Aussi, affectant un calme parfait qui déconcerta quelque peu son visiteur, il lui dit, avec la plus grande politesse :

— Enchanté, señor, d'avoir le plaisir de votre aimable société! J'ai refusé de faire la chanson que vous me demandez, parce qu'il ne me convient pas de la faire; je persiste dans mon refus pour la même raison; mais, s'il vous plaît de rester là, vous en êtes parfaitement libre. Bien loin de songer à vous renvoyer, je vous prie, au contraire, de prolonger votre visite le plus longtemps possible: vous ne me gênez en aucune façon.

Et, s'asseyant à son tour devant sa table à écrire, Miguel se mit à travailler, sans plus s'occuper de son hôte que si celui-ci n'eût pas été là.

Cela dura peut-être un bon quart d'heure.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, incapable de supporter ce froid dédain auquel il aurait de beaucoup préféré la colère la plus violente, Antonio se leva, s'approcha de Miguel et lui dit, d'un ton furieux, beaucoup plus risible qu'effrayant :

— Ainsi, señor bachelier, c'est bien entendu, vous ne ferez pas cette chanson?

— J'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, répondit tranquillement Miguel.

— Ah! eh bien, je m'en vais! entendez-vous?

Le bachelier ne put réprimer un léger sourire; mais Antonio, tout entier à sa colère, ne le remarqua même pas.

— Oui, reprit-il, je m'en vais; mais dès aujourd'hui, je préviendrai les camarades; je leur dirai de ne plus venir chez vous : nous verrons alors si vous trouverez encore que vous êtes trop occupé.

— Que je vous remercie de tant de bonté, señor Antonio! repartit Miguel, toujours avec le même calme; j'avais justement l'intention de prévenir tous les honorables señores dont vous parlez que je suis obligé (à mon grand regret, soyez-en sûr), de renoncer aux relations amicales que j'avais avec eux. Jugez combien je vous dois de reconnaissance, à vous qui prétendez m'éviter cette peine!

Rien de plus comique à observer que la physionomie d'Antonio en écoutant ces paroles. Il cherchait une réponse et n'en trouvait pas; il ne savait quel parti prendre. Ne voyant aucun moyen de sortir d'embarras, il se décida enfin à sortir... de la chambre, et, frappant la porte avec fracas, il laissa Miguel seul,

pris, malgré ses graves préoccupations, d'un accès de fou rire en songeant à la manière dont il s'était débarrassé de ce visiteur importun.

Cette scène plaisante avait eu cependant un résultat sérieux en mettant un terme aux irrésolutions du bachelier. Il avait compris (ce dont il se doutait déjà) qu'il ne pouvait honorablement continuer le genre de vie qu'il menait, et sa résolution d'y renoncer était formelle.

Restait à choisir décidément la carrière qu'il suivrait.

La célébrité le tentait beaucoup moins qu'autrefois; il comprenait mieux les obstacles qui l'en séparaient; il comprenait mieux surtout que, parvînt-il même à réaliser ses anciens rêves de gloire, ses succès ne l'aideraient nullement à obtenir la main d'Amélie.

Restait donc à adopter l'existence paisible et modeste qui plaisait tant à la nièce de don José.

En s'arrêtant à cette résolution, il ferait le bonheur de ses parents. C'était là, certes, une considération des plus importantes.

Mais les voisins, les terribles voisins de campagne! encore une fois, que diraient-ils?

De nouveau les réflexions du bachelier furent interrompues par un visiteur.

Cette fois, ce n'était plus un *client*.

C'était Paco, notre ancienne connaissance, Paco, le barbier valet de chambre, l'artiste incompris, qui venait humblement prier Miguel d'oublier les torts involontaires de son fidèle serviteur, et de lui permettre de reprendre auprès de lui ses anciennes fonctions.

— Pauvre Paco! fit le bachelier vraiment touché de cette preuve de dévouement; au moins toi, tu as un cœur reconnaissant : en souvenir du léger service que je t'ai rendu jadis, tu me prouves maintenant l'attachement le plus désintéressé.

— Ainsi, señor, c'est convenu! fit joyeusement Paco, vous consentez à me reprendre?

— Oui, mon ami! oui, j'y consens, car maintenant, je l'espère, je pourrai dignement récompenser ta belle conduite! Tu es venu à moi dans la simplicité de ton cœur, sans aucun but intéressé; tu ne me quitteras plus, et je te promets que chez moi tu trouveras toujours les égards et l'affection qui sont dus à tes nobles sentiments.

— Eh! caramba! señor Perez, s'écria joyeusement Paco en faisant sauter son bonnet en l'air pour témoigner son allégresse, ce qui me frappe le plus dans les paroles que Votre Seigneurie vient de me faire l'honneur de m'adresser, c'est l'heureuse nouvelle que vous me donnez!

— Quelle nouvelle?

— Eh! señor, ne m'avez-vous pas dit (ce que je ne mérite pas) que vous êtes en état de me récompenser? J'en conclus que votre incomparable génie est maintenant apprécié à sa juste valeur, et que décidément nous devenons célèbres!

— Pour cette fois, tu n'as pas deviné juste, mon brave ami, fit Miguel en souriant : mon incomparable génie n'est nullement apprécié (peut-être l'est-il à sa juste valeur!) et je vais très-probablement renoncer à toutes ces vaines idées pour vivre à la campagne, où tu me suivras, et où nous serons plus heureux que nous ne l'avons été à Madrid.

La physionomie de Paco devint grave.

— Ai-je bien entendu, señor? dit-il avec une profonde émotion; voulez-vous sérieusement renoncer à cette brillante carrière qui s'ouvrait devant vous? Songez-vous à déserter le champ de bataille au moment de remporter la victoire? Êtes-vous vraiment capable de préférer, à cette vie de triomphes qui vous est promise, l'existence terne et monotone d'un bourgeois de campagne?

— Hélas! oui, mon pauvre Paco, je suis capable de tout cela! dit Miguel. J'ai pu apprécier les triomphes qui m'étaient réservés, et, je l'avoue, j'ai assez peu de grandeur d'âme pour leur préférer une existence paisible auprès de mes parents. Viens avec moi, Paco, et bientôt, je te l'assure, tu reconnaîtras que j'ai raison.

— Moi, señor! aller m'enterrer à la campagne! renoncer à devenir illustre, mourir ignoré de tous!... Non! non, jamais Paco ne commettra une pareille action! jamais on ne le verra renoncer à l'espoir de léguer son nom à la postérité!

— Cependant, observa Miguel, il te sera peu facile de mettre d'accord cette soif de gloire et ton dévouement pour moi, car, je te le répète, Paco, ma résolution est bien arrêtée ; je veux vivre à la campagne.

La résolution de Miguel n'avait pas jusque-là été aussi ferme qu'il le prétendait maintenant; mais l'enthousiasme un peu ridicule (il faut en convenir) du barbier pour la gloire avait décidé notre héros à prendre, malgré la crainte que lui inspiraient les voisins de campagne, une décision héroïque.

— Votre résolution est bien arrêtée, senor? reprit froidement Paco; alors, permettez que je retire la demande que je vous avais faite de rentrer à votre service. Je m'étais attaché à vous parce que j'avais confiance dans vos talents, parce que je vous croyais appelé à devenir un homme illustre, et que, dans mon opinion, une partie de votre gloire devait rayonner sur ceux qui suivraient votre fortune. J'avais pour vous une admiration sans bornes, senor; je me sentais disposé à supporter de vous toutes les humiliations, tous les mauvais traitements : les rebuffades même d'un homme de génie ont un cachet tout particulier qui les rend moins pénibles à endurer. Mais, du moment où vous renoncez à vos nobles projets, oh! c'est bien différent! Vous n'êtes plus digne d'être mon maître, senor! je vous renie. Les grands génies deviennent de plus en plus rares; je crois que, pour illustrer mon nom, je ne dois plus compter que sur moi-même. Dès demain, je vais

commencer un ouvrage, auquel je songe depuis longtemps : il traitera des soins à donner aux cheveux sous les différentes latitudes, et de l'art de la coiffure chez les anciens, art qui, de nos jours, a dégénéré en un

Le moulin de la Serena.

véritable métier ; je n'en veux pour preuve que la difficulté qu'éprouve un artiste tel que moi à se faire comprendre et apprécier !

Le barbier, furieux, quitta Miguel ; mais chacune de ses paroles semblait tellement une parodie des lamentations auxquelles le bachelier s'était maintes fois



laissé entraîner après ses échecs littéraires, que ce lui -ci, rougissant de la folle vanité qui l'avait aveuglé autrefois, se sentait disposé à douter même des talents qu'il possédait réellement.

Aussi le lendemain, en abordant l'oncle d'Amélie, ses premiers mots furent-ils :

— En me rendant à votre gracieuse invitation, je viens en même temps vous faire mes adieux.

— Comment cela? demanda don José.

— Je retourne définitivement dans la Serena. J'ai écrit hier à mes parents pour leur annoncer mon arrivée. Nos voisins vont me faire cruellement expier, par leurs railleries, les succès imaginaires que je racontais à mon père et dont il a dû leur faire part. Ce sera un mauvais moment à passer, mais je l'ai bien mérité.

Don José eut un singulier sourire en répondant :

— Bah! vous oublierez bien vite ce léger désagrément. Mais, mon jeune ami, permettez-moi de vous féliciter de tout mon cœur de la résolution que vous avez prise; vous ne vous en repentirez pas, et je suis sûr que, dans quelques années, vous serez le premier à rire de vos aventures de chevalier errant à la recherche de la gloire.

Jamais Miguel n'avait vu don José se montrer aussi communicatif ni aussi cordial à son égard. Le repas d'adieu fut charmant: Amélie en fit les honneurs, et, sans se départir de sa réserve habituelle, elle sut fort bien laisser deviner à Miguel combien elle approuvait sa résolution, quels vœux sincères elle faisait pour qu'il trouvât, près de ses parents et dans une existence modeste, un bonheur plus réel et plus certain que n'aurait pu le lui procurer la poursuite de ses rêves ambitieux.

Quelques jours plus tard, notre héros approchait de la maison paternelle, il revoyait les beaux arbres sous l'ombrage desquels il avait joué tout enfant, et les riantes prairies, et la petite rivière qui faisait tourner la roue du moulin sur laquelle autrefois il admirait les gerbes d'eau scintillant au soleil!...

En retrouvant tous ses doux souvenirs d'enfance et de jeunesse, il oublia soudain et la célébrité, et Madrid, et sa chambrette délabrée dans une rue étroite et sombre, et les épreuves qu'il avait eues à subir. Il ne songea plus qu'à sa bonne mère qu'il allait enfin presser sur son cœur; à son père, qui lui adresserait peut-être quelques reproches pour s'être vanté de succès qu'il n'avait même nul droit d'espérer, mais qui l'accueillerait aussi avec la plus vive tendresse.

Le jeune homme respira plus à l'aise dans cette atmosphère de tranquille bonheur, et son âme, dans un élan de fervente reconnaissance, s'éleva vers Dieu pour le remercier d'avoir fait le ciel si pur, la nature si belle, et surtout de l'avoir ramené, lui, pauvre fou, là où seulement il pouvait guérir de la dangereuse maladie qui, sous la forme d'idées fausses et de rêves insensés, s'était emparée de son esprit.

Tout en priant, tout en songeant, tout en devisant gaiement avec lui-même, Miguel, toujours longeant la petite rivière, avait passé devant le vieux moulin: il avait pris, à gauche, un chemin bien connu de lui jadis, et qui conduisait à la maison, dont les grands arbres qu'il aimait tant lui dérobaient encore la vue.

Enfin, dépassant à leur tour les grands arbres, il avait aperçu le cher berceau de ses jeunes années, et son cœur avait battu avec plus de force, et Miguel avait été forcé de s'arrêter, car ses jambes ne pouvaient plus le soutenir.

Soudain les aboiements du fidèle chien de garde retentirent, troublant le silence qui régnait aux alentours.

Derrière une des fenêtres de la maison, un rideau s'écarta, une tête de femme, de bonne et respectable douairière, apparut un instant.

Puis on entendit un cri de joie.

Et, quelques secondes plus tard, Miguel était dans les bras de sa mère.

— Viens! lui dit-elle quand le premier moment d'émotion fut passé, viens, ton père aussi t'attend, il a hâte de te revoir.

— Et... demanda Miguel, il n'est pas seul, sans doute?... Lesquels de nos voisins sont près de lui?

Sa mère sourit doucement.

— Ne crains rien, répondit-elle : connaissant le faible de ton caractère, nous avions prévu ce que tu nous as avoué par ta dernière lettre, que tes récits, au sujet de tes succès littéraires, étaient au moins... exagérés; aussi nous avions résolu de n'en pas parler à nos voisins avant de pouvoir montrer des preuves à l'appui de notre dire, des livres ou de remarquables articles de journaux signés de ton nom.

Pour toute réponse, Miguel embrassa plus tendrement que jamais l'excellente mère qui avait si bien deviné et su calmer tout d'abord ses terreurs.

Puis tous deux se dirigèrent vers la grande salle, où le bon senor Francisco Perez ne conserva pas longtemps l'air un peu sévère avec lequel il accueillit d'abord son héritier, qu'il pressa bientôt à son tour dans ses bras...; tandis qu'à la porte de la salle les vieux serviteurs accouraient pour voir leur jeune maître.

Ainsi se réalisait le songe de Miguel, si malencontreusement interrompu par l'honorable senor Antonio.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— La fin prochainement. —



PROCESSION

Voici l'été coquet; l'espérance éveillée
Laisse éclater son rire au souffle du matin,
Et le ciel, étalant sa nappe ensoleillée,
Prépare son royal festin.



Quand les épis dorés lèvent leur front superbe,
Bluets, coquelicots semblent se réjouir;
La rosée a semé des diamants sur l'herbe,
Les roses vont s'épanouir !

Tout palpite, tout vit : l'oiseau comme la feuille ;
Tout renaît à la fois sous le pavillon bleu,
Universel concert où l'âme se recueille
Dans le grand sourire de Dieu.

Midi sonne... la voix de la cloche qui tinte,
Mêle aux pieux accents son rhythme solennel,
Et le prêtre, marchant sous la bannière sainte,
Chante son hymne à l'Éternel.

La nature s'écrie : « O divine puissance,
Tu fécondes mon sein que ton regard bénit,
La prière est l'écho plein de reconnaissance
De la terre qui rajeunit ! »

La procession passe entre deux rangs de cierges
Contemplant l'horizon aux multiples couleurs,
Et l'on voit frissonner le blanc voile des vierges
A travers les sentiers en fleurs !

Ah ! puissent ces sentiers où l'air pur vous enivre,
Enfants, garder longtemps l'empreinte de vos pas,
Loin du monde où l'esprit, souvent pressé de vivre,
Doute de Dieu qu'il ne voit pas !

Quand l'automne de l'âge aux guirlandes fanées
Desséchera les jours que l'ennui doit ternir,
Puissiez-vous remonter le courant des années
Avec la foi du souvenir !

Madame Léontine Rousseau.



UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538 547, 572, 581 et 597.)

Saluons de loin saint Grégoire le Grand, ce pape illustre, ce docteur sublime et magnanime. Nous sommes allées hier, ma sœur, respirer la paix chez lui, voir dans son triclinium la table à laquelle s'asseyaient les treize pauvres qu'il nourrissait et qu'il servait de ses mains. Nous nous rappelions avec émotion les lignes éloquentes où l'humble moine regrette, dans le splendide palais des Papes, la cellule où il a passé de si doux moments. Que cette vie fut tourmentée! C'est d'abord un opulent patricien vêtu de la robe de soie, magnifiquement brodée, étincelante de pierreries ; puis c'est un pauvre moine mendiant, vêtu de bure, qui ne compte plus pour rien dans son palais devenu un monastère et un hôpital. Enfin, un cardinal-diacre, ambassadeur du Saint-Siége; en dernier lieu, un pape représentant de Jésus-Christ sur la terre. Ce fut en vain qu'il protesta contre son élection, qu'il écrivit même à l'empereur pour qu'il s'y opposât, le monde catholique l'appelait à la dignité suprême. Le saint désespéré eut recours à la fuite ; mais on le poursuivit. Reconduit à Rome, il fut, malgré sa résistance, couronné à Saint-Pierre en 590. Nul pontife n'a eu un règne plus éclatant.

Il rétablit l'ordre dans l'Église, réforma les mœurs et le chant ecclésiastique et se montra affamé de justice. Dieu honora son pontificat par plusieurs miracles signalés, et l'Église lui a décerné le nom de Grand.

Je n'ai pu m'empêcher de faire cette petite échappée du côté de saint Grégoire, ma chère Gertrude; mais enfin nous nous retrouvons sous l'arc-de-triomphe de Constantin, qui est le portail magnifique dressé devant le chemin qui mène à l'ancienne demeure du grand pape. De la voie triomphale admirons ce monument digne à tous égards de notre attention. L'histoire de Constantin se déroule dans une suite de bas-reliefs remarquables ; mais ce qui, à mon humble avis, ne lasse pas le regard, ce sont ces statues debout, ces hommes pensifs, enveloppés dans leur manteau noirci par les siècles. Les mains croisées ils sont là, calmes, sombres, terribles, et ils paraissent vraiment couronnés de grandeur, bien qu'ils ne portent d'autre couronne que leurs cheveux qui pendent jusque sur leurs larges sourcils. L'arc de Constantin considéré sous toutes ses faces, remontons un peu le chemin, grimpons même sur ce tertre gazonné, et faisons-y une halte : le Colisée est devant nous.

A Rome, ma chère Gertrude, on risque toujours de tomber dans ce que j'appellerai le danger de l'emphase.

Le colossal, le beau, le grandiose, font toujours un peu crier; mais rien n'est fatigant pour les autres, comme l'admiration qui s'épanche en exclamations creuses, surtout en exclamations écrites. J'ai feuilleté des livres sur Rome qui n'étaient qu'une série de points d'exclamation.

Une continuité de visites simplifie toujours l'impression vraie, elle gagne en intensité, en profondeur, en puissance.

Essayons donc de ne pas devenir emphatiquement ridicule, en parlant du Colisée dont tout le monde parle, et dont des hommes de génie ont si bien parlé. J'ai bien eu la tentation de me taire ; mais le voilà devant moi, avec sa couronne aux trois quarts brisée, sa tunique fauve percée de trous nombreux, et la voix de mon admiration couvre celle de ma prudence.

Le temps et les barbares ont couvert le géant de blessures et de plaies; ils l'ont ravagé, morcelé, égratigné; mais qu'il est encore magnifique ainsi ! Sa partie saine, presque entière, avec ses entablements de marbre, ses guirlandes de chapiteaux, se sculpte à cette

heure sur un épais nuage bleuâtre aux contours de feu; un long cyprès s'élève auprès comme une sentinelle mélancolique; ce colosse, ce nuage et ce cyprès forment un tableau d'une étrange et incomparable grandeur.

Mais ce n'est pas seulement l'aspect monumental et poétique du Colisée que nous devons contempler. N'oublions pas notre rôle de pèlerins, rappelons-nous que nous marchons vers un lieu saint. Le chrétien peut reconstruire par la pensée et faire revivre dans toute sa magnificence le théâtre des divertissements du peuple-roi; il peut se le représenter tel qu'il devait être un de ces jours où Rome en fête s'y précipitait dans ses folles ardeurs de plaisir; mais il voit immédiatement apparaître les ombres radieuses et sanglantes de ses ancêtres dans le christianisme. Au milieu des cris délirants de cette population passionnée, il discerne le cri qui faisait les martyrs: Les chrétiens aux bêtes! — Du tertre solitaire d'où nous contemplons les ruines du Colisée il nous semblait l'entendre, Gertrude, et c'est le front incliné et l'âme tressaillante que nous nous sommes dirigées vers l'arène dont un zouave pontifical gardait l'entrée. Sur le seuil nous nous sommes arrêtées tout émues. L'amphithéâtre déployait devant nous ses proportions harmonieuses et grandioses, et nous voulions laisser passer notre regard sur l'immense arène, avant que nos pied foulassent l'herbe. Quelle solitude et quel silence nous enveloppent dans cette enceinte créée pour la vie, et où la mort n'apparaissait que comme le complément, presque l'assaisonnement d'une fête! Ce ne sont plus les âmes sublimes des martyrs qui s'envolent de cet amphithéâtre superbe devenu une sorte de nid gigantesque de pierre, de marbre et de verdure: ce sont les oiseaux du ciel qui en sont maintenant les habitants, et qui suspendent leur nid sous les grands arceaux brisés et contre ses puissants contre-forts écroulés.

Peuple romain, Césars tout-puissants, où êtes-vous? O pierres muettes, qui formez encore autour de l'arène sanglante une ceinture orgueilleuse qui monte jusqu'aux nuages, ne trouverez-vous pas une langue pour raconter les merveilles et les cruautés dont vous avez été les insensibles témoins?

Mais pourquoi ces pierres parleraient-elles? Les échos de l'histoire ne répètent-ils pas les hurlements des bourreaux et le chant des victimes? Ne voyons-nous pas s'élever, au milieu de l'arène, l'arbre divin dont le sang généreux des martyrs a engraissé les mystérieuses racines? Il s'est implanté là comme dans le cœur de l'humanité, il y a grandi, il y demeure. A sa vue nous ployons les genoux, nous les croyants du dix-neuvième siècle, et nous nous écrions avec l'Église:

« Salut, ô Croix, notre unique espérance! »

Arbre glorieux et éclatant de beauté, arbre teint du sang du Roi des rois, aux branches duquel a été suspendu le prix de la rédemption du monde!

Devant la simple croix du Colisée je me permettrai cependant, ma chère Gertrude, d'exprimer un regret. Au milieu du Colisée en ruines, je voudrais qu'il s'élevât une croix monumentale où l'on vit attachée la divine victime, celui dont le nom sauveur se mêlait au dernier soupir de ces apôtres, de ces guerriers, de ces femmes, de ces vierges qui versaient leur sang jusqu'à la dernière goutte pour attester sa divinité. Il faudrait là dans ce cadre unique un Christ en croix, sculpté par une main de génie.

La croix nue n'est pas assez éloquente. Dans la foule souvent indifférente qui visite le colosse tombé, plus d'un regard peut-être se lèverait vers lui, plus d'un cœur dans ses secrètes désolations ou dans ses mystérieuses angoisses crierait vers celui qui, dans l'ancienne loi, voulut être figuré par le serpent d'airain dont la vue seule guérissait et sauvait.

Le Rédempteur dit: « Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi. » Voilà en effet dix-huit siècles qu'il attire à lui, et que de la vue d'un crucifix coule un baume invisible et divin sur les âmes blessées dans les combats de la vie, mordues par les passions, ces serpents venimeux; sur les âmes en ruines, sur lesquelles le temps et les barbares ont aussi passé, en épuisant leur force destructive.

Prière dite et réflexions faites, nous sommes montées dans les galeries supérieures par les escaliers commodes qui ont été pratiqués au milieu des ruines. Là on se perd encore dans l'immensité. En définitive, tout Rome se donnait rendez-vous au Colisée: les fastueux patriciens et les esclaves devant également y trouver place, il s'agissait donc de loger tout un peuple.

Je comprends parfaitement, ma chère Gertrude, l'intérêt qu'attachent les savants à refaire, pour ainsi dire tuile à tuile, l'architecture intérieure du Colisée, à assigner à chaque être et à chaque chose la place qu'ils ont dû occuper dans l'économie particulière de l'immense édifice; mais je n'ai pas malheureusement assez de science pour écrire sûrement une pareille étude. C'est tout au plus si je pourrais te montrer entre ces deux colonnes la place qu'occupait l'empereur. Assise sur une touffe d'herbe dans une des galeries supérieures, j'ai cependant essayé une petite reconstruction à mon usage, j'ai vécu de cette vie qu'on peut appeler rétrospective, j'ai évoqué devant les yeux de mon esprit une fête romaine au Colisée. Quand je sentais le besoin de me délasser des scènes sanglantes qui se déroulaient devant moi, je contemplais le paysage. Mon regard, passant par dessus l'entassement, des ruines ou par les larges arceaux festonnés de feuillages flottants qui sont comme autant de fenêtres immenses ouvertes sur la campagne, retrouvait un de ces beaux horizons romains qu'un poëte peut seul essayer de décrire. Je planais en quelque sorte sur la contrée environnante. Devant moi la pyramide élégante qui passe

pour le tombeau de Caïus, enfonçait sa pointe fine dans l'azur; des bouquets de cyprès jetaient de larges ombres sur le sol éclatant; quelques dômes sortaient d'entre les rideaux de verdure naissante; les débris du palais des Césars, jetés d'espace en espace, formaient toute une gamme de ruines pittoresques.

Le temps s'enfuyait ainsi si légèrement, que je ne le sentais pas courir. Le soleil a disparu tout doucement, le crépuscule a passé avec ses ravissantes demi-teintes; la lune s'est levée, et à sa clarté mystérieuse le Colisée a pris un aspect doublement saisissant. Les visiteurs à cette heure descendent et remontent les escaliers à la lueur de la torche du guide. La lueur de cette torche parmi les ruines est d'un joli effet pour des yeux d'artiste. Malheureusement les visiteurs affluent maintenant dans l'enceinte sacrée. Voir le Colisée au clair de lune est un de ces raffinements de curiosité qui se recommandent à tout hasard aux touristes de toutes les nations et à ceux de toutes les religions. Si cette foule était seulement composée de chrétiens convaincus et d'artistes, elle serait moins turbulente et plus respectueuse. Dans le solennel silence de la nuit la pensée du chrétien se reporte involontairement vers ceux qui profitaient de ses ténèbres pour venir chercher les restes des martyrs et éponger sur le sable de l'arène leur sang tiède encore; l'artiste admire l'effet puissant des ombres contrastant avec celui que produisent les ondulations de la blanche lumière de la lune parmi les arcs-boutants brisés, les galeries écroulées, les colonnes renversées; l'homme indifférent lui-même, la femme encore enivrée par les petites vanités de la vie mondaine, respirent un instant le parfum pénétrant qui s'exhale de ces pierres, et la gravité de leur physionomie, la convenance de leur attitude, témoignent que leur esprit est assez élevé pour comprendre le respect dû aux suprêmes sacrifices et aux magnanimes holocaustes. Mais, hélas! qui nous délivrera de ces personnalités de toute nation qui traînent en tout lieu leur sotte et inconvenante curiosité?

Je les vois marchant pesamment sur le sol sanctifié, parlant à haute et impertinente voix des vulgarités de leur vie insignifiante entre ces murailles grandioses, riant stupidement de leur déception de touriste contre ces pierres vénérables, et finissant par déclarer qu'ils aiment autant le clair de la lune ailleurs qu'au Colisée: si tant est qu'ils aiment le clair de lune quelque part.

Ah! Gertrude, sauvons nos impressions, nos religieuses et profondes impressions, de ce contact, et regagnons bien vite Rome.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326, 349, 412, 462, 477, 541, 562 et 606)

—

La journée du roi, sa patience. — La prédication au XIIIe siècle. — Exercices du carême et de la semaine sainte. — La Sainte-Chapelle.

La journée de saint Louis était vraiment celle d'un fervent religieux. Se levant de grand matin d'une couche austère (un matelas posé sur une planche), et qu'il avait quittée à plusieurs reprises la nuit pour prier, le roi de France commençait sa journée par l'assistance au saint sacrifice de la messe pour lequel il avait un tel respect, que quelque nouvelle importante qu'on eût à lui donner, son aumônier seul avait le droit de lui parler entre l'évangile et la secrète. C'était à genoux sur le pavé qu'il entendait la messe, et presque toujours deux, dont une pour les morts.

Le principal repas du roi avait lieu entre sexte et none; il mangeait sans jamais faire de remarques sur ce qui lui était servi; il s'appliquait toujours à faire quelque mortification soit en repoussant un mets qu'il aimait, soit en mêlant de l'eau aux sauces parfumées dont on relevait les viandes.

Un chapelain était toujours présent au repas du roi, pour dire les grâces, et un autre veillait à faire porter les desserts aux pauvres. Louis était si sobre, que ne buvant jamais son vin pur, il le mesurait dans un verre avant de le verser dans sa coupe, objet d'art admirable dont l'intérieur émaillé d'argent était semé de fleurs de lis d'or au milieu desquelles se détachait une L couronnée. Le sire de Joinville n'avait pas les mêmes habitudes que le roi et prétendait que les médecins lui défendaient de *tremper* son vin. Saint Louis le surprenant lui disait: « Ils vous trompent, car si vous ne trempez votre vin, tandis qu'estes jeune et veuillez le faire en vieillesse, les gouttes et maladies d'estomac vous prendront; de plus, si vous buvez votre vin tout pur en votre vieillesse, vous enivrerez chaque jour, chose vilaine pour vaillant homme. »

Le roi ne sortait jamais sans faire le signe de la croix et tous les jours il récitait le bréviaire; lorsque le temps lui manquait il se le faisait lire pendant qu'il était à cheval.

Le service de la Cour était dès lors assez important, le roi avait seize chambellans; mais il paraît qu'ils n'étaient pas fort réguliers dans leur service, car un matin, pas un ne se trouvant à l'appel de Louis, il dut se servir seul. Le soir les voyant entrer fort tremblants, le bon prince se contenta de les regarder l'un après l'autre, puis il dit simplement: « Amis, obligez-moi de ne pas me laisser tout seul une autre fois. »

Cette extrême douceur se montra plus encore dans une autre circonstance: le roi avait rapporté d'Orient

une sorte de goutte qui le faisait cruellement souffrir, lui ôtant tout appétit et tout sommeil. La fin de la crise se marquait par un gonflement extrême de la jambe droite. Un jour, en le soignant, un de ses valets ayant approché une bougie allumée, laissa tomber quelques gouttes de cire sur la jambe nue et douloureuse. Le roi n'exprima sa douleur que par ces mots : « Certes ! pour moindre chose, mon aïeul vous mit de-« hors du palais. » En effet, Philippe Auguste avait autrefois renvoyé le même valet parce qu'il avait mis trop de bois dans son feu.

Il n'était presque pas de jour que le roi n'entendît la parole de Dieu, qu'il tenait en grand respect et qu'il encourageait de telle sorte, qu'on peut dire que la renaissance de l'éloquence sacrée au XIIIe siècle lui dut beaucoup. Depuis le VIe siècle, une décadence marquée s'était produite dans l'art de la prédication, porté si haut par saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome.

Le zèle, sans doute, ne manqua jamais dans l'Église; mais l'ignorance d'un clergé recruté parmi les barbares augmentait tous les jours, et les efforts des conciles n'amenaient guère de changements dans ce regrettable état de choses. Lorsque Dieu, prenant son peuple en pitié, suscita ces deux hommes étonnants qui s'appelaient Dominique et François d'Assise, saint Bernard, seul au XIIe siècle, avait fait entendre sa grande voix appelant la France entière en Orient, mais réservant toute autre parole pour ses seuls religieux.

Saint Dominique, pour mieux marquer sa mission, appellera ses disciples *frères prêcheurs*, et saint François, sous le nom plus modeste de *frères mineurs*, créera la prédication populaire, celle qui doit enthousiasmer les masses.

Le mouvement que les deux nouveaux ordres avaient donné fut suivi par les évêques, les curés, qui, depuis longtemps, négligeaient l'instruction religieuse de leurs paroissiens; les chanceliers, les chantres, les chanoines, les docteurs de Sorbonne, les religieux d'ordres anciens : on peut dire que tout le monde prêcha, et que l'on prêcha partout.

La parole de Dieu descendit de la chaire des cathédrales; elle se fit entendre dans les salles des palais et des châteaux, au milieu des fêtes publiques; annoncée par une grosse cloche, elle réunissait bientôt un nombreux auditoire, toujours séparé en deux : d'un côté, les hommes, de l'autre, les femmes; et lorsque, comme cela arrivait souvent, le discours se faisait en plein air, une corde séparait les deux côtés, et les nobles dames se faisaient apporter des pliants par leurs valets.

Le prédicateur ne commence jamais son discours sans jeter un coup d'œil sur son auditoire, car il ne prêchera « pas de la même façon à tout le monde; il « faut parler autrement aux prud'hommes qui aiment « Dieu et le servent de tout leur pouvoir, autrement à « ceux qui le négligent, autrement aux clercs, au-« trement aux laïques, autrement aux pauvres, autre-« ment aux riches, et à chacun en sa manière. » Les catégories se multiplient ou plutôt se subdivisent tellement qu'on arrive à en compter cent et quelques !

Ce n'est généralement pas par la douceur que le prédicateur prétend toucher son auditoire et ramener les pécheurs.

« Quand il prêche, dit Jacques de Vitry, le prêtre « doit se montrer très-dur. » Cette dureté s'exerçait surtout dans les sermons aux clercs. « Un prêtre de-« vrait rougir, dit un moine qui avait été trouvère, de « paraître en public bien peigné, avec une allure « molle. Regardez, il devrait donner aux autres l'exem-« ple de la modestie, de la gravité, de la mortification, « et le voilà paré avec un soin minutieux,... *les mains* « *chaussées, les pieds gantés*... Toute la journée il est « en quête d'un miroir; il se promène, l'habit imma-« culé, l'âme toute souillée; ses doigts resplendissent « de l'éclat des anneaux, ses yeux de celui du sou-« rire. »

Il semble que tout puisse se dire en chaire, et que personne ne soit à l'abri de la vérité.

« Le roi, dit un moine, c'est celui qui gouverne bien. » Et encore : « Un roi illettré n'est qu'un âne couronné. »

Et le même Élinaud, l'ancien trouvère : « C'est une « insigne fausseté, ce qui est écrit dans le Code (droit « romain), que toutes les volontés du prince ont force « de loi. »

Les grands ne sont pas plus épargnés dans ces temps de féodalité :

« Les châteaux, s'écrie Humbert de Romans, ont été « construits jadis pour servir de refuge aux malheu-« reux dans le temps des incursions ennemies. Mais « hélas ! ils servent maintenant, pour l'ordinaire, d'a-« siles aux pillards et aux brigands. »

La magistrature d'alors, la riche bourgeoisie, ne sont pas plus ménagées. Enfin viennent les marchands.

« Les marchands d'étoffe se vantent de rattraper sur « la bure ce qu'ils perdent sur l'écarlate. Ils ont une « aune pour vendre, et une pour acheter; mais le dia-« ble en a une troisième, avec laquelle, suivant le pro-« verbe, il leur aunera les côtes. »

On croirait lire une étude de notre époque; voici un trait qui la dépeint encore mieux, à propos des mariages d'argent :

« Les pasteurs, dit Jacques de Vitry, devraient pu-« blier les bans du seigneur un tel avec la bourse de « dame Maxie ou de toute autre; et le jour des noces « ce n'est pas la fiancée qu'on devrait conduire à l'au-« tel, mais bien son argent ou ses vaches. »

Les prédications à propos de la toilette des femmes ne semblent pas moins contemporaines. C'est à Gilles d'Orléans, chancelier de l'Université, que nous en empruntons quelques passages :

« Regardez ses pieds, sa chaussure est si étroite « qu'elle en est ridicule; regardez sa taille, c'est pis « encore. Elle serre ses entrailles avec une ceinture « de soie, d'or, d'argent, telle que Jésus-Christ ni sa « bienheureuse Mère, qui était pourtant de sang royal, « n'en ont jamais portées. Levez les yeux sur sa tête, « c'est là que se voient les insignes de l'enfer; ce sont « des cornes, ce sont des *cheveux morts*... Elle ne craint « pas de se mettre sur la tête les cheveux d'une per- « sonne qui est peut-être dans l'enfer ou dans le pur- « gatoire... Elle a plus de queues (dentelures du bas « des robes) que n'en a Satan lui-même, car Satan « n'en a qu'une, et elle en a tout autour d'elle... »

La danse du temps nous paraîtrait bien innocente, car on ne connaissait que de simples rondes; cependant les prédicateurs la condamnaient si bien, qu'un jour le « curé de Vermenton ne s'en tint pas aux pa- « roles. *La maîtresse* de l'endroit était venue danser « avec ses compagnes devant le parvis à l'heure de la « messe. Etienne de Ludot sort de l'église, suivi des « fidèles indignés, et comme les danseuses ne tenaient « compte de ses exhortations, il saisit le voile de celle « qui menait la ronde; mais non-seulement le voile, « mais la chevelure qui en était couverte lui restent « dans les mains, et la malheureuse s'enfuit de « honte. »

S'il faut en croire un vieil auteur anonyme, malgré la foi et la piété du moyen âge, l'auditoire n'était guère plus attentif que de nos jours :

« J'ai souvent, dit-il, ouï des hommes et des fem- « mes qui revenaient du sermon. Le bon prêcheur « s'était exténué le corps et rompu la tête à leur en- « seigner la voie de vérité; mais ce qui leur était en- « tré par une oreille, par l'autre oreille était sorti. « L'un disait à l'autre : Dieu ! sainte Marie ! comme ce « prud'homme a bien prêché !

« — Et qu'a-t-il dit?

« — Par ma foi, je n'en sais rien ! »

Les prédicateurs s'apercevaient souvent de cette inattention, et il faut avouer qu'ils employaient tous les moyens, et souvent de singuliers moyens pour la réveiller.

« Voulez-vous que je vous parle maintenant de la « femme honnête? dit un jour Jacques de Vitry; je « vais vous parler de cette vieille que j'aperçois en- « dormie... Pour Dieu, si quelqu'un a une épingle, « qu'il la réveille; ceux qui dorment au sermon se « gardent bien de dormir à table. »

La naïveté et la simplicité du moyen âge sont le caractère principal de l'éloquence sacrée sous le règne de saint Louis.

C'est ainsi qu'un des orateurs célèbres de la chaire y raconte l'histoire de Perrette, qu'il termine par ce trait original; la vente de son porc lui permet d'acheter un poulain, qu'elle élève jusqu'à ce qu'il puisse la porter:

« Alors je le monterai, se dit-elle, et je partirai au « galop pour le conduire au pâturage : « io ! io !.. » « pensant ainsi, elle commença à sauter en battant des « mains, et frappant du pied la terre en cadence, « comme si elle eût eu des éperons, de façon qu'elle « brisa son vase, et ayant répandu le lait, s'en retourna « les mains vides et plus pauvre qu'auparavant. »

L'usage était de terminer les sermons par une prière pour le roi, les évêques, les curés, la paix, les malades, les défunts :

« Ne priez pas pour mon père, dit un jour un clerc « à la fin de son prône; il était usurier, sa mémoire « est donc maudite. »

Ceci était saisissant; d'autres fois, quoique rarement, c'est au sentiment, à la tendresse même que le prêtre a recours :

« Jésus inclina sa tête, et mit hors du corps son âme. « Ha ! chrétien sincère, regarde, regarde comme il a « le chef incliné pour te baiser, les bras étendus pour « t'embrasser !... »

Lorsqu'il se trouvait dans l'auditoire quelque prêtre, ou même quelque laïque instruit, souvent il se formait comme une conversation entre lui et le prédicateur. Robert de Sorbon rapporte qu'à un sermon prêché devant le roi de France, le prédicateur ayant dit qu'au moment de la Passion, tous les apôtres abandonnèrent Notre-Seigneur, et que la foi s'éteignit dans leur cœur, un ecclésiastique d'un rang éminent qui l'écoutait se leva, disant que c'était une erreur, que les apôtres n'avaient abandonné leur maître que de corps et non de cœur; la discussion continuant, saint Louis se leva :

« La proposition n'est point fausse, dit-il, on la « trouve bel et bien écrite dans les Pères; apportez- « moi le livre de saint Augustin. » Et le roi montra, au commentaire de l'évangile de saint Jean, ces mots : « *Fugerunt relicto eo corde et corpore.* »

Mais le temps où la piété de saint Louis et de la famille royale se montrait dans tout son éclat, c'était pendant la sainte quarantaine. Le roi qui ne communiait que six fois par an publiquement, multipliait à cette époque ses pieuses dévotions; ses fréquentes confessions devenaient presque journalières, et après chaque absolution il se faisait donner par son confesseur plusieurs coups d'une discipline de fer.

Cet instrument de pénitence était d'un usage général à cette époque, et l'on voit citer parmi les cadeaux que le roi fit à sa fille, la reine de Navarre « un cof- « fret d'ivoire bien ouvré, renfermant de petites chaî- « nes de fer, longues d'une coudée, avec une lettre « de sa main, où il disait : « Chère fille, je vous ex- « horte à vous bien discipliner et souvent, tant pour « vos propres péchés que pour les péchés de votre « *chestif* père. »

« Redoublant d'austérité, de ferveur, de prières, « le Vendredi saint, Louis assistait aux matines durant « la nuit : puis, avec un de ses clercs, il récitait dans « sa chambre tout le psautier, attendant, sans se cou-

« cher ni dormir, les premières clartés du jour. Alors, « nu-pieds, vêtu très-simplement, il s'en allait, quel- « que temps qu'il fît, suivi d'un petit nombre de ser- « viteurs, visiter toutes les églises de Paris ou de la « ville dans laquelle il se trouvait. Absorbé dans de « pieuses méditations, il marchait sur les pierres, au « milieu de la boue, dans les ruisseaux, ne songeant « qu'à la sainteté du jour, ou à distribuer de sa main « d'abondantes charités aux indigents accourus sur « son passage.

« Après ces longues stations, il rentrait au palais, « souvent épuisé de fatigue et toujours à jeun; mais « sans prendre aucun repos, ni aucune nourriture, il « se rendait au sermon de la passion, ensuite à l'of- « fice.

« Au moment de l'adoration, lui et ses enfants, nu « pieds, habillés en pauvres, quittaient leurs siéges et « s'avançaient sur les genoux jusqu'aux marches de « l'autel; là, le monarque adorait la croix si humble- « ment « qu'il n'y avait cœur qui ne se fendît. »

« Le même jour, en commémoration de la Cou- « ronne d'épines, il paraissait à la Sainte-Chapelle, « vêtu de ses ornements royaux, la tête ceinte d'un « diadème éblouissant de pierreries, le manteau fleur- « delisé sur les épaules; et ses enfants, magnifique- « ment vêtus, portaient des couronnes ou chapels de « fleurs, comme tous les vendredis. Il faisait alors ou- « vrir le trésor et exposait lui-même à la vénération « des fidèles le fragment de la vraie croix venue d'O- « rient. » La Sainte-Chapelle est le bijou et le chef d'œuvre, en miniature pourrait-on dire, de l'architecture du XII[e] siècle. L'architecture religieuse fut l'art principal au moyen âge et « les maîtres des pierres vives, » ainsi nommait-on les architectes, étaient plutôt les évêques, les abbés, les moines que de véritables architectes; aussi leur foi et leur génie religieux ont-ils semblé prendre leur modèle dans un monde nouveau, le monde de la pensée, le monde de la méditation, le monde de l'âme enfin, que l'architecture antique ne pouvait connaître.

De là ces flèches admirables qui semblent porter la prière à travers les nuages jusqu'à Dieu; ces voûtes aériennes dont l'œil n'aperçoit pas la fin, et qui parlent de l'immensité, et ces merveilles de sculptures pour tout ce qui se rapporte aux sacrements depuis le baptistère jusqu'à l'autel.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE

—

Au feu! au feu! Une dépêche télégraphique de Limoges annonce un incendie considérable qui a éclaté la nuit dans le chef-lieu de la Haute-Vienne.

Douze maisons occupées par des ouvriers ont été détruites, et plus de soixante-dix familles sont sans asile et réduites à la misère. Le feu a pris vers huit heures et demie du soir, chez un épicier; il a été causé par l'explosion d'une lampe dans laquelle on a eu l'imprudence de verser du pétrole pendant qu'elle était allumée. En un clin d'œil, la maison fut enflammée: l'incendie, après l'avoir dévorée, gagna promptement les maisons voisines et les enveloppa complètement.

Après cela, demandez à X***, surnommé le Paradoxe, d'où vient l'obstination que l'on met à se servir de cette inquiétante substance pour l'éclairage.

— Est-ce amour du danger? est-ce économie?

— Oh! non, dira-t-il; mais elle sent si mauvais!

⁂ L'Angleterre nous apprend la mort de son grand romancier, Charles Dickens; cet écrivain jouissait au-delà du détroit d'une popularité dont on se fera difficilement une idée en France; popularité qu'il devait non-seulement à son style, simple, pittoresque et naïf, et dont nous ne comprenons qu'imparfaitement le mérite; non-seulement encore à la finesse intime de son observation, mais à son bon sens pratique, qualité fort appréciée, comme on sait, chez nos voisins, et surtout à la recherche de sa morale, à son honnêteté et à son désir perpétuel de prouver et d'instruire. Aussi son pays est-il en deuil : avis à nos romanciers.

⁂ Le projet de relier directement l'Angleterre à la France et au continent qui tourmente les ingénieurs des deux pays depuis si longtemps, vient d'entrer dans une nouvelle phase. Il s'agit maintenant d'établir une voie ferrée traversant le détroit à l'aide d'une combinaison d'enrochements et de ponts tubulaires (système Stephenson). Ce projet a été communiqué dernièrement à l'Académie des sciences, qui a chargé une commission de cinq membres de lui en faire un rapport.

MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nᵒ, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

P. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Madame Cochet.

LE SIÉGE DE LYON

(Voir page 625)

—

II

MADAME COCHET

Les hommes n'étaient pas seuls à se distinguer dans ce mémorable siége. Les femmes elles-mêmes revendiquaient leur part du danger et de la défense. Plusieurs d'entre elles, Marie Adrian, madame Cochet, revêtues d'un uniforme d'artilleur, servaient les pièces. Cette dernière se distingua surtout par une action digne d'être rapportée. Un jeune officier d'état-major, nommé de Chavannes, âgé de dix-sept ans, avait été fait prisonnier et conduit au quartier général de Châteauneuf-Randon. Madame Cochet promit de le délivrer. Quittant son uniforme de canonnier, elle se revêt de celui que reproduit cette gravure, sort de la ville, et vers la nuit tombante, arrive aux avant-postes. Arrêtée par les sentinelles républicaines, elle demande à être conduite devant le général en chef. « Que veux-tu? lui dit Châteauneuf-Randon. — La délivrance d'un prisonnier. — Ne sais-tu pas que tout prisonnier est fusillé dans les vingt-quatre heures? Celui dont tu parles va avoir le même sort. — Oui, je le sais, mais je sais aussi que quelquefois les tigres eux-mêmes sont généreux. Dubois-Crancé s'est laissé toucher dans certaines occasions, et tu es moins tigre que lui. — Comment? — Parce que tu m'accorderas la grâce que je te demande. — Je ne le puis. — Il le faut: je payerai la rançon. — Que me donneras-tu? — L'élargissement de dix officiers républicains. — Ce n'est pas assez. Tu devras toi-même te donner en échange de Chavannes

— J'y consens ; mais auparavant laisse-moi retourner à Lyon pour quelques heures. — Qui me garantit ton retour? — Ma parole d'honneur. « Madame Cochet repart pour Lyon. Le lendemain, à l'heure fixée elle se représentait devant Châteauneuf, qui, frappé d'une si noble générosité, la renvoya libre. Quelques semaines après, le 13 décembre, madame Cochet montait sur l'échafaud à l'âge de 27 ans. Le peuple demanda en vain sa grâce.

Le siége continuait. « Nous avons pris des mesures, écrivait Crancé à la Convention, pour intercepter aux Lyonnais les subsistances qui pouvaient leur arriver, et pour leur ôter toute communication avec nos troupes. Nous avons appris qu'ils envoyaient des émissaires pour corrompre nos volontaires à prix d'or. » Mais le peu de succès des généraux républicains irritait la Convention ! « Que ces contre-révolutionnaires, placés entre l'échafaud et l'anéantissement de la République périssent donc enfin, et que la force nationale promène bientôt dans leur ville criminelle le glaive qui menace trop longtemps des têtes coupables ! » Telles étaient les instructions signées : Collot d'Herbois, Carnot, Billaud-Varennes, Barrère, Hérault, Couthon, le féroce républicain, arrive devant Lyon avec de nouveaux renforts.

Depuis le 6 août, on avait lancé dans la ville 27,691 bombes, 11 644 boulets, 4 641 obus, et l'on avait consommé 297,533 livres de poudre, C'était le seul avantage réel des républicains. Mais ils allaient trouver un allié plus fort que toute leur puissance.

La famine la plus horrible ravageait la ville ; les munitions étaient épuisées. Le 27 septembre, Crancé tente sur quatre points différents une attaque, qui, secondée par la trahison, lui livre toutes les fortifications extérieures. Précy lutte toujours ; il rallie ses soldats, repousse l'ennemi, reprend presque toutes ses positions. C'était son dernier triomphe.

Le peuple, travaillé en secret par les anciens complices de Chalier, demande qu'on se rende. Incapable qu'il était de supporter plus longtemps les horreurs de la famine, le brave Précy sentit qu'il fallait céder : tout espoir de prolonger la résistance était à jamais perdu. Il lui restait quinze cents hommes de troupes. A leur tête il opère sa retraite ; mais bientôt, au son du tocsin, les paysans des campagnes se jettent à sa poursuite, et le général, avec quelques officiers, peut avec peine gagner la Suisse. Tous les autres tombent entre les mains des représentants du peuple.

Le jour même du départ de Précy, Lyon ouvrait ses portes, après un siége de soixante-trois jours. Le général Doppet, successeur de Kellermann, Couthon, Maignet, Laporte, Châteauneuf-Randon, entrèrent avec leurs bandes altérées de sang et de pillage. Pendant que la Convention accueillait avec une joie de cannibale la nouvelle de la prise de Lyon, elle proclamait, à l'instigation de Barrère, la destruction de la ville : « Que devez-vous respecter dans votre vengeance? la maison de l'indigent... ses manufactures, l'asile de l'humanité, l'édifice consacré à l'instruction publique : la charrue doit passer sur tout le reste ; le nom de Lyon ne doit plus exister ; vous l'appellerez *Ville affranchie*, et, sur les ruines de cette infâme cité, il sera élevé un monument qui fera l'honneur de la Convention, et qui attestera le crime et la punition des ennemis de la liberté : ce seul mot dira tout : Lyon fit la guerre à la liberté, Lyon n'est plus. »

Les proconsuls de Lyon n'avaient pas attendu cet abominable décret pour commencer leur œuvre de sang : les habitants étaient déjà désarmés, trois cents clubistes réinstallés dans la salle de leurs séances, une commission de justice populaire organisée, vingt-mille Lyonnais voués à mort, les remparts renversés. Couthon se fit transporter sur la place Bellecour, afin de donner le premier coup de marteau de la démolition. Fouché de Nantes et Collot d'Herbois arrivaient de Paris, et, après avoir solennisé l'apothéose du martyr Chalier, entrèrent en fonctions. Les interrogatoires commencèrent : la guillotine et la fusillade étaient en permanence.

Dix minutes suffisaient pour terminer l'affaire de cent prisonniers. Mais la guillotine et la fusillade étaient trop lentes ; les prisons regorgeaient. Alors Collot d'Herbois imagine un moyen plus expéditif. Dans une plaine qui borde le Rhône en face du quai, on amène des canons chargés à mitraille : soixante-neuf jeunes proscrits sont placés devant la bouche de l'artillerie ; garrottés deux à deux, entre deux fossés parallèles, entourés par la troupe de ligne. Après la décharge, les soldats se précipitent sur ces malheureux mutilés, et les achèvent à coups de sabre. Le lendemain, deux cent dix nouvelles victimes ; les jours suivants de nouvelles fournées. Trente mille personnes attendaient le même sort. A la Convention même, cette cruauté révolta des hommes à qui il restait quelques sentiments d'humanité ; Collot est rappelé. L'échafaud reprit sa place, 1684 individus furent sacrifiés à la vengeance révolutionnaire.

Lyon ne respira qu'après le 7 octobre 1794 ; un décret fit abattre la colonne élevée sur ses ruines, et supprima le nom de *Commune affranchie*. De terribles représailles éclatèrent aussitôt : une centaine des égorgeurs, renfermés dans des prisons, sont mis à mort ; l'effigie de Chalier est livrée aux flammes après un triomphe dérisoire ; des funérailles solennelles sont faites aux victimes de la Terreur. Reverchon arriva de Paris pour réprimer la réaction et la noyer dans le sang. Enfin, le 13 juillet 1795, la malheureuse cité de Lyon rentra dans le calme et commença à sortir de ses cendres.

XAVIER DE CORLAS.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 6.9 et 626.)

—

IV

Une barrière, qui s'ouvrit sous la main de Béatrix, séparait l'avenue d'une sorte de petite place plantée d'ormes conduisant à la porte principale de l'église et au cimetière. Selon la coutume en Bretagne, le cimetière entourait la maison de Dieu. L'église de Lanvel n'était ni élégante ni riche; le clocher seul, vrai clocher breton, avait quelque mérite. Intérieurement, comme tous les sanctuaires de campagne, la petite église n'était remarquable que par une grande simplicité. Cependant le regard ne tardait pas à rencontrer une fenêtre ogivale, dont le vitrail très-ancien et très-curieux avait, auprès des antiquaires, une certaine réputation.

Ce vitrail représentait plusieurs traits relatifs à la vie d'un jeune seigneur du XIIIe siècle. On le voyait d'abord recevant la croix des mains d'un évêque, puis faisant un vœu au pied d'un autel de la Vierge. Au souvenir du beau Dunois partant pour la Syrie, un sourire vint aux lèvres de Denise; mais, par respect pour le saint lieu, elle réprima ce sourire.

On assistait ensuite aux différentes phases de l'existence du sire pendant son séjour en Palestine. Deux légendes en lettres gothiques en donnaient l'explication. Les voici telles que Béatrix les transcrivit sur son calepin.

COMME SIRE ALAIN PRINT LA CROIX D'OULTRE-MER
AVECQUES LE DUC PIERRE DE BRETAIGNE.
COMME SIRE ALAIN FIST UN VŒU
A NOSTRE-DAME.
COMME SIRE ALAIN S'EN FUST GUERROYER
LES INFIDÈLES.
COMME SIRE ALAIN FUST ARRACHÉ
ÈS MAINS DES INFIDÈLES PAR NOSTRE-DAME.
COMME SIRE ALAIN REÇUT DU ROY LOYS
UN ANNEL D'OR.
COMME SIRE ALAIN ACCOMPLIST SON VŒU.

Au-dessus de cette dernière inscription, on voyait ledit sire Alain entouré de plusieurs prélats et d'un grand nombre d'abbés et autres ecclésiastiques, posant la première pierre d'une église, celle sans doute où se trouvait le précieux vitrail donné par quelques-uns de ses descendants.

Toutefois l'église avait dû être rebâtie, en partie du moins, vers le commencement du XVIe siècle.

La fenêtre ogivale n'était pas le seul souvenir du croisé en ce lieu. Un tombeau de granit, sur lequel deux figures en relief étaient couchées les mains jointes, attira également l'attention des deux sœurs Malgré les outrages des ans, on pouvait encore reconnaître l'armure d'un chevalier et l'escoffion d'une dame.

Les caractères qui apprenaient les noms et qualités des deux nobles défunts avaient dû être gravés de nouveau, à une époque assez récente, car ils étaient parfaitement réguliers et n'avaient plus rien de l'ancienne orthographe française.

Béatrix lut à voix basse :

CI GIT TRÈS-NOBLE HOMME
ALAIN DE TRÉMEUR, CHEVALIER,
BARON DE LANVEL, SEIGNEUR
DE KERMELEC, TRÉVAREUC
ET AUTRES LIEUX.
IL FUT LE FONDATEUR
DE CETTE PRÉSENTE ÉGLISE
ET TRÉPASSA LE JOUR DE NOEL
L'AN IIe LVIII.
CI GIT
TRÈS-VERTUEUSE DAME
YOLANDE DE KERLIVIO
EN SON VIVANT ÉPOUSE
DU TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR
DE LANVEL,
QUI TRÉPASSA EN L'AN
IIe LXVIII.

Béatrix examina avec intérêt cette antique sépulture qu'elle n'avait fait qu'apercevoir de loin, le matin; et elle indiqua ensuite à Denise qui, à la vérité, regardait assez distraitement, une petite fenêtre où brillait au milieu de plusieurs armoiries bretonnes l'écusson des Kerlivio.

Les autels étaient surmontés de statues de bois grossièrement sculptées et peintes en couleurs éclatantes. Denise ne put s'empêcher de rire à la vue des grotesques figures prêtées par les naïfs artistes bretons aux bienheureux habitants du ciel. Il y avait entre autres une sainte Marguerite aux joues bouffies qu'il était impossible de considérer sérieusement. Les petits enfants de Lanvel avaient une horrible frayeur du dragon qui se tenait aux pieds de la sainte et qui était bien en effet la plus hideuse personnification du mal. Il était noir, hérissé, et de sa gueule enflammée s'échappait une langue rouge composée de plusieurs dards d'une longueur formidable.

L'autel de la sainte Vierge était orné d'une façon plus moderne et plus gracieuse. L'église était placée sous le vocable de Notre-Dame de Bonne-Assistance, nom que lui avait octroyé son fondateur, le noble sire Alain de Lanvel; le sanctuaire de la Vierge avait donc été de tout temps privilégié. Un beau tableau, auquel la famille de Kerlivio n'était pas étrangère et que l'on disait même dû au pinceau de Mlle Armèle, représentait Marie protégeant la Bretagne. De chaque côté de cette peinture s'élevaient deux blanches statues, saint Joseph et saint Pierre, seconds patrons de Lanvel.

Des fleurs naturelles garnissaient les vases de tous les autels. Cette parure simple et charmante ajoutait beaucoup au charme de l'antique et paisible église bretonne.

Le grand portail ne s'ouvrant que le dimanche, les deux sœurs sortirent par une porte de côté donnant sur le cimetière.

Béatrix reconnut de loin les tombes près desquelles elle avait vu, le matin, la jeune inconnue s'agenouiller.

— C'est là qu'*elle* s'est arrêtée ! dit-elle à Denise.

Denise, malgré le dédain qu'elle affectait à l'égard de l'étrangère, ne put résister au désir de s'approcher des monuments funèbres qui, sans doute, allaient révéler le nom de famille de la jeune inconnue.

Une grille enfermait les tombes. Sur l'une d'elles, monument de marbre blanc dû à un habile ciseau, était un bouquet de fleurs fraîches cueillies qui rappelaient celles de l'église.

— Notre jeune fille, si elle ne sait se parer elle-même, sait parer ce qui lui est cher! dit Béatrix en regardant Denise.

Puis elle lut tout haut :

« *Nous combattons et nous mourons pour les causes saintes.* »

. . . .

ICI REPOSE
PIERRE-ALAIN DE TRÉMEUR,
COMTE DE LANVEL,
MORT A CASTELFIDARDO
DANS SA QUARANTE HUITIÈME-ANNÉE.

. . . .

Souvenir de ses frères d'armes.

— Un martyr de Castelfidardo ! dit Béatrix.

Et elle s'agenouilla avec une respectueuse émotion devant la tombe fleurie, tandis que Denise récitait une prière.

Elles donnèrent ensuite un coup d'œil aux tombes voisines. Quelques-unes paraissaient fort anciennes: la pierre en était usée, les caractères à demi effacés ou cachés sous une couche de mousse jaunâtre. Deux autres plus récentes avaient conservé intactes leurs inscriptions ; elles montraient une fois de plus combien les Trémeur, descendants d'un pieux croisé, avaient raison de dire : Nous combattons pour les causes saintes.

Sur l'une des pierres tumulaires, on lisait :

CI GIT
ALAIN-GUILLAUME DE TRÉMEUR,
COMTE DE LANVEL,
CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE ET ROYAL DE SAINT LOUIS.
CAPITAINE AUX GARDES DU ROI,
BLESSÉ GRIÈVEMENT EN DÉFENDANT LL. MM.
LE 10 AOUT 1792,
MORT LE 30 DU MÊME MOIS EN SON CHATEAU DE TRÉMEUR.
REQUIESCAT IN PACE.

. . . .

Sur l'autre, il y avait :

A LA MÉMOIRE
D'OLIVIER-PIERRE DE TRÉMEUR
CHEVALIER DE LANVEL
MORT A SAVENAY EN COMBATTANT POUR DIEU ET POUR LE ROI.
PRIEZ DIEU POUR LUI !

— Tu vois qu'il ne faut pas juger sur l'apparence, dit Béatrix à Denise qui considérait, pensive, ces monuments de granit ou de marbre. Cette jeune fille qui te semblait peu digne de toi appartient à une famille qui vaut la nôtre.

— Assurément, dit Denise, puisqu'elle lui est alliée. Mais tu ne sais pas si cette inconnue est une demoiselle de Trémeur. Elle peut être une personne qui, comme Mlle Baudoin pour nous, professe un grand amour, une grande vénération pour la famille de Trémeur.

— Du reste, nous en aurons le cœur net, car, en rentrant, je vais demander son nom.

Avant de quitter le champ des Morts, les jeunes filles voulurent faire une station à la sépulture de leur famille; elles la cherchèrent et finirent par la découvrir du côté opposé à celle des Trémeur.

Les tombes en étaient nombreuses aussi, mais nullement dégradées. Les plus anciennes avaient été restaurées, les plus récentes étaient des monuments de marbre blanc ornés de sculptures, surmontés de croix ou de colonnes. Sur toutes brillaient des caractères dorés qui permettaient de connaître les noms des générations endormies de Kerlivio.

Sur l'une de celles qui paraissaient les dernières refermées, Béatrix et Denise virent, avec un étonnement profond, un bouquet de fleurs blanches.

Elles ouvrirent la grille qui enfermait les tombeaux, écartèrent le vase où s'épanouissaient les fleurs blanches et lurent ce nom :

ARMÈLE DE KERLIVIO.

Puis, au-dessous de la date de sa naissance et de sa mort, il y avait :

ELLE A PASSÉ EN FAISANT LE BIEN.
PRIEZ DIEU POUR ELLE!

— Tante Armèle! dit Béatrix d'une voix pleine d'un religieux respect.

La jeune fille s'agenouilla les larmes aux yeux; et Denise, la frivole Denise, également attendrie, se prosterna à ses côtés devant la tombe de la sainte de la famille.

Les deux sœurs quittèrent le cimetière sous le poids d'une vive émotion. Elles avaient tendrement cher-



leur tante, et la vue du monument de marbre sous lequel elle dormait son dernier sommeil avait ravivé tous leurs regrets.

Denise, toutefois, ne gardait pas longtemps les mêmes impressions. Elle secoua peu à peu ses idées de tristesse, puis bientôt se mit à bondir dans l'avenue avec la pétulance d'une pensionnaire en liberté. Béatrix, demeurée en arrière, écoutait avec délices le concert des petits habitants de l'air, et faisait une moisson des gentilles fleurettes dont l'allée était émaillée.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538 547, 572, 581, 597 et 635.)

Nous repassons sous l'arc de triomphe de Titus et sous les immenses arceaux du Temple de la Paix, et nous arrivons au Forum de Trajan, sur lequel nous commençons par admirer la fameuse Colonne Trajane. Au-dessus de cette magnifique spirale de bas-reliefs si délicatement bronzés par le temps, se dresse le pêcheur de Galilée, couronné de son nimbe et portant à la main la clef pacifique qui ouvre le royaume des cieux : Trajan a fait place à saint Pierre.

En arrière de la Colonne-Reine s'étend la pittoresque et étrange colonnade à laquelle la célèbre place publique de la cité de Rome doit d'être restée une de ses merveilles. Ces colonnes, debout mais inégalement brisées, forment, au clair de lune, une sorte de forêt fantastique, et les grandes statues mutilées, sans tête ni membres, appuyées contre les murs, en complètent l'aspect saisissant.

C'est ici qu'il fait vraiment bon évoquer la Rome antique, surtout à cette heure du soir. Entre les allées régulières tracées le long de ces colonnades grises, il me semblait voir passer tout un peuple de fantômes : tous ces rois, tous ces sénateurs, tous ces orateurs, tous ces guerriers qui ont porté si haut et si loin la gloire du nom romain, défilaient un à un devant moi. De quoi s'entretiendraient-ils aujourd'hui s'ils renaissaient de leurs cendres dispersées? pensais-je. Que diraient-ils en apprenant, dans leur Forum enseveli, que la puissance romaine telle qu'ils l'avaient créée n'existe plus que dans les livres ?...— Je m'étais assise sur le fût poli d'une colonne renversée, et, penchée sur la balustrade de fer, je plongeais mon regard entre les beaux tronçons de pierre. Un instant je voulus me figurer qu'une des ombres errantes dont mon imagination peuplait cette solennelle solitude s'arrêtait devant moi ; qu'un de ces puissants ou de ces glorieux des temps passés m'interpellait sur mes promenades dans la première ville du monde.

— Le palais des Césars? me demandait sa voix caverneuse.

— Disparu.

— La Maison dorée de Néron?

— Détruite.

— Les Jardins de Salluste ?

— Disparus.

— Le Capitole?

— Sans vainqueurs.

— Le Tullianum?

— Sans victimes.

— Le Colisée?

— En ruines.

— Les Thermes de Caracalla?

— En ruines.

— Le Temple de la Concorde?

— En ruines.

— Le Forum de Nerva ?

— En ruines.

Il y eut un silence.

— Le Temple de Jupiter Capitolin? reprit la voix rauque mais affaiblie du vieux Romain.

— Au Christ?

— Les Thermes de Dioclétien ?

— Au Christ.

— Le Panthéon, temple de tous nos dieux?

— Au Christ.

L'ombre du citoyen romain s'est alors évanouie en même temps que le rêve de ma pensée, ma chère Gertrude, et, mon dialogue d'outre-tombe fini, j'ai repris mon chemin avec Marcelle, qui m'attendait.

Nous avons longé la brillante façade du Palais de l'Ambassade française, traversé la place des Saints-Apôtres et la Via delle tre Ladroni. Quelques pas de plus, et nous étions à la Casa, de laquelle, ma sœur, je te souhaite le bonsoir.

Mais en t'écrivant, Gertrude, n'ai-je point oublié que c'est en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix que je me trouve à Rome, ou pour parler plus clairement, l'année du Concile ?

Ce n'est pas que je sois indifférente à tout ce qui s'agite au sein de l'auguste assemblée ; mais je suis prudemment résolue à ne pas m'immiscer dans les questions théologiques ; et si dans certains salons je ne voyais apparaître les figures vénérables des Prélats de tous les pays, s'il ne m'était donné d'entendre dans les chaires de Rome les voix les plus éloquentes de l'épiscopat, je pourrais mettre momentanément en oubli ces grandes assises catholiques qu'on appelle un Concile.

Aujourd'hui cependant, si tu veux m'accompagner à Saint-Pierre, ma sœur, nous allons assister à un défilé des plus intéressants, nous allons voir passer tous les Pères du Concile se rendant à la salle conciliaire.

Les jours de congrégation il y a tout un mouvement de la ville à Saint-Pierre. Quand on aperçoit les dragons en sentinelle à l'entrée du Pont Saint-Ange, le bruit s'en répand, et la foule arrive. Tu peux la voir s'échelonner dans la basilique, dans l'espace qui s'étend de la salle conciliaire jusqu'à la chapelle où les Pères se dépouillent de leurs vêtements de sortie. Glissons-nous au premier rang de cette foule chrétienne, et dans un respectueux silence regardons s'avancer un à un ces vieillards rassemblés providentiellement sous le même ciel. Je les appelle des vieillards, bien qu'ils ne soient pas tous couronnés de cheveux blancs ; mais le travail de la pensée, l'habitude de la méditation, les fatigues du sacerdoce, mûrissent les plus jeunes, et sur les fronts couronnés de cheveux noirs, la méditation des choses éternelles projette des ombres plus ou moins accentuées qui les ceignent de gravité et de paix. Il faut l'avouer hautement en ce moment, ils ne ressemblent pas aux autres hommes, ces hommes du sacerdoce catholique. Comme ils semblent pénétrés de l'importance, de la sainteté, de la divinité de leur mission ! Comme ils portent dignement leur grandeur épiscopale, et avec tremblement le redoutable fardeau de leur responsabilité ! Quel fardeau est ce fardeau, ma sœur ! Je n'y avais jamais aussi sérieusement pensé !

Le guerrier, le magistrat, le diplomate redevient à ses heures un homme privé, un être indépendant de sa charge ; il dépose son épée, sa toge, sa plume ; il se dépouille de ses broderies, de ses insignes : le prêtre jamais. Ce n'est pas seulement une charge qu'il remplit, c'est une mission à laquelle il se dévoue corps et âme. Le sacerdoce est à sa manière, s'il était permis de le dire, une sorte de tunique de Nessus dont les épaules qui l'ont revêtue ne se dépouillent plus, mais qui, en cette vie même, se change en un vêtement de paix, de gloire et d'honneur.

Je n'essayerai pas de te donner un portrait de chacun des Pères, d'entasser sur ce papier des noms éclatants. Je les regardais tous avec une égale vénération, surtout quand, arrivés devant la chapelle du Saint-Sacrement, ils ôtaient leur calotte violette et s'agenouillaient en inclinant la tête devant Dieu, anéantis devant le tabernacle. En les voyant se relever et marcher, recueillis et pensifs, vers la salle conciliaire, on a le sentiment d'assister à une grande chose, et l'on sort de Saint-Pierre le cœur consolé et la foi raffermie. Cette disposition était des plus favorables à une visite que nous remettions depuis quelque temps, ma chère Gertrude, celle des Catacombes. Nous avons donné ordre à notre cocher de se diriger vers celles de Saint-Calixte, que nous avions obtenu la permission de visiter.

Aller aux Catacombes était pour moi tout un événement.

On entend beaucoup parler des Catacombes, on croit savoir ce que c'est, et il semble que l'intérêt, sinon la curiosité, doive s'être quelque peu émoussé. Il n'en est rien. On se trouve absolument dans la position où se trouverait l'héritier d'une race royale transporté soudain dans le lieu où s'est fondée, par une suite de combats, la grandeur de sa maison, à l'endroit même où son premier ancêtre a posé la couronne sur son front héroïque mais sanglant. Il est vraiment saisissant pour lui de se retrouver dans la contrée qui lui rappelle de tels souvenirs, de fouler le sol qui a bu le sang des fondateurs de sa dynastie, d'entendre le récit de ce qu'ils ont souffert pour établir leur souveraineté. Toutes ces réflexions l'amènent naturellement à comparer sa vie à la leur. Il se demande s'il est resté digne d'eux, s'il n'a pas forfait à ses obligations, s'il a maintenu les droits qu'ils lui ont chèrement achetés, si en un mot il a marché sur leurs traces glorieuses.

En nous dirigeant vers les Catacombes, nous chrétiennes, amollies, dégénérées, quelque chose de ces sentiments s'éveillait en nous. Et nous pensions aussi à la foule innombrable des pèlerins qui étaient venus comme nous pendant la succession des siècles, contempler, dans les entrailles de la terre, les premières assises de ce monument magnifique et indestructible qui s'appelle l'Église catholique. Un des plus illustres nous a laissé le récit de ses visites aux Catacombes.

« Pendant que je demeurais dans mon enfance à Rome où je recevais une instruction libérale, dit saint Jérôme, j'avais coutume de visiter chaque dimanche avec des condisciples de mon âge, les sépulcres des Apôtres et des Martyrs. Nous entrions souvent dans les cryptes creusées dans les profondeurs de la terre et dont les murs sont garnis de sépultures à droite et à gauche. L'obscurité est si grande, qu'il semble, en y pénétrant, qu'on y pourrait s'appliquer à soi-même le mot du prophète : « Qu'ils descendent tout vivants « dans les abîmes ! » De temps en temps un peu de jour qui tombe d'en haut y tempère l'horreur des ténèbres. Vous ne pouvez pas dire que vous voyez des fenêtres, mais plutôt des trous à lumière ; puis on continue à marcher pas à pas dans la nuit dont ces souterrains vous entourent, et vous vous rappelez ce vers de Virgile : « Ici tout fait frissonner, et le silence même « y est plein d'épouvante. »

Ces paroles me reviennent à la mémoire, ma chère Gertrude, en descendant l'escalier qui conduit aux Catacombes de Saint-Calixte, un des cimetières, un des dortoirs des premiers chrétiens.

Nous sommes entrés sous terre : malgré le jour qu'envoient les soupiraux carrés récemment établis, les ténèbres sont épaisses, le silence écrasant. Pour se figurer ce silence il faut avoir pénétré une fois dans ces régions souterraines parfaitement isolées de tous les bruits vivants de la nature, de tous les bruits humains. Là, plus de feuillage frémissant, plus d'eaux gazouillantes, plus de vents bavards, plus de souffles aériens, plus de vibrations harmonieuses de l'air. Le silence est de plomb : c'est le silence pesant, absolu du tombeau ;

on éprouve une sensation de mort. Mais prenons en main le flambeau qu'on nous offre, et suivons le guide. Après monseigneur Gerbet et tant d'autres, on ne décrit plus les Catacombes; mais que ne puis-je te communiquer mon émotion, Gertrude, en te faisant me suivre par la pensée dans ces corridors étroits bordés de tombeaux qui ressemblent, comme le dit si bien monseigneur Gerbet, aux rayons d'une bibliothèque où la mort rangerait ses œuvres.

Je repeuplais hier, par l'imagination, le Colisée; j'assistais, par un jeu de ma pensée, à une de ces fêtes qui faisaient délirer de joie le peuple romain; aujourd'hui je repeuple la nécropole creusée par les mains vaillantes des chrétiens de la primitive Église. En voyant mes compagnons marcher silencieusement devant moi à la lueur vacillante des flambeaux qui n'éclairent qu'une voûte terreuse et des murailles ternes, je me représentais ces longs cortéges de martyrs conduisant un des leurs à sa dernière demeure. Je les voyais s'échelonner dans les corridors sombres pour assister aux saints mystères. Une fois disparus de la surface de la terre, plongés dans ses entrailles, ils chantaient la divinité du Christ, l'immortalité de l'Église, la résurrection des morts. Il fallait que cela se dît dans l'ombre avant de se proclamer *en plein* jour, et le sort des chrétiens était en ce moment semblable à celui de leur Maître qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Les voilà réduits à se creuser des tanières comme les renards, et c'est dans ces tanières qu'ils enfouissent les restes vénérables de leurs frères dans la foi. Avec quelle patience ils ont tracé les chemins de ce labyrinthe souterrain dont la nature elle-même semblait avoir dessiné l'inextricable réseau!... J'étais préparée à une série d'impressions sérieuses, ma chère Gertrude; mais une fois là, entre ces froides murailles qui s'étaient tant de fois entr'ouvertes pour recevoir le dépôt sacré qu'on leur confiait, dans ces corridors où avaient respiré, marché, prié, pleuré, vécu ces êtres héroïques qu'on appelle les premiers chrétiens, je me suis sentie envahir par une émotion indéfinissable qui me pénétrait l'âme de vénération, d'amour, de foi. J'ai posé plus d'une fois mes lèvres tremblantes sur ces parois sombres, ma sœur, et j'ai regretté qu'il ne me fût pas permis d'errer plus longtemps, d'errer seule dans ces régions où s'apprend, dans la glorification de la mort, le mépris de la vie.

Mais d'autres visiteurs attendaient, et le guide nous a poliment éconduits. C'est vraiment un grand soulagement que de revivre..., et en remontant vers la lumière du jour nous nous sommes sentis une telle soif d'air et de soleil, que, d'un commun accord, après avoir prié dans l'ancienne basilique de Saint-Sébastien, nous avons prolongé notre promenade dans la campagne en prenant pour but Saint-Paul hors les murs.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DU BACHELIER MIGUEL PEREZ

(Voir pages 488, 502, 513, 534, 550, 561, 577, 593, 609 et 630.)

—

XI

Conclusion à laquelle on pouvait s'attendre. — Un grand homme incompris.

Plusieurs années s'écoulèrent.

El senor Miguel Perez, le turbulent étudiant de Salamanque, l'orgueilleux bachelier qui trouvait à peine la capitale de sa patrie un théâtre digne d'un génie comme le sien, était devenu un simple cultivateur, fort occupé de la réussite de ses récoltes, et employant consciencieusement l'intelligence dont la nature l'avait doué et la science qu'il avait acquise par l'étude à introduire dans la culture de ses terres d'utiles améliorations.

Deux fois, depuis que Miguel avait quitté Madrid, don José était venu avec sa nièce faire visite à ses amis de la Serena, et toujours il avait témoigné au jeune homme la plus franche amitié, l'estime la plus sincère.

En effet, Miguel semblait avoir complétement renoncé aux hâbleries ridicules qu'il affectionnait tant autrefois; on aurait même pu trouver que l'excès d'outrecuidance, qui jadis déplaisait en lui, avait fait place à une défiance exagérée de son propre mérite.

C'était surtout lors des visites d'Amélie qu'il semblait éprouver une gêne, une contrainte singulières: à tel point que, autant qu'il pouvait le faire sans manquer de politesse, il évitait de se trouver avec la nièce de don José.

Le souvenir du ridicule dont il s'était couvert aux yeux de la jeune fille, par ses prétentions diplomatiques et littéraires, était sans doute la cause de son étrange conduite.

On ne pouvait l'attribuer à un autre motif, et supposer que la présence de la senora lui fût désagréable: car, loin de paraître joyeux lorsque le moment de son départ arrivait, le pauvre garçon semblait en proie à un véritable chagrin.

Sa mère avait plus d'une fois essayé de lui faire avouer la cause de cette tristesse trop évidente; mais ses instances avaient été vaines, et toujours Miguel s'était obstiné à répondre qu'il n'avait rien, absolument rien; qu'il se trouvait fort heureux, et qu'il était aussi gai qu'à l'ordinaire.

Il est difficile de tromper l'œil clairvoyant d'une mère, et celle de Miguel avait bientôt deviné le secret qu'il lui cachait.

La dernière fois que don José était venu lui rendre visite, elle avait eu avec lui une longue et grave conversation, à la suite de laquelle la bonne dame avait paru rayonnante de joie.

Mais elle n'avait pas jugé à propos alors de confier à son fils le sujet de cette conversation.

Seulement, quelques jours après le départ de don José, elle pria Miguel de venir faire avec elle un tour de promenade dans la campagne.

Et, tout en marchant, elle se mit à lui rappeler ce bon temps où il la considérait comme sa meilleure amie, où il lui avouait franchement ses pensées les plus secrètes.

Miguel avait pour sa mère une tendresse et un respect qui tenaient de l'adoration; l'idée qu'il avait pu l'affliger en paraissant manquer de confiance envers elle lui causa un remords.

— Ma mère chérie, lui dit-il, j'ai toujours en vous la même confiance qu'autrefois; vous vous trompez en supposant que je vous cache quelque chagrin.

— C'est bien vrai, Miguel, ce que tu dis là? lui demanda-t-elle de ce ton persuasif dont les mères seules ont le secret; tu te trouves parfaitement heureux, tu ne souhaites aucun changement dans ta situation présente?

— Aucun!... fit Miguel après une courte hésitation qui n'échappa point à sa mère.

— Cependant, ajouta-t-elle, tu devras bientôt songer à t'établir; ton père et moi nous sommes âgés; nous partirions plus tranquilles, lorsqu'il plaira au Seigneur de nous rappeler à lui, si nous ne te laissions pas seul au monde, si nous pouvions, avant de mourir, bénir la femme que tu aurais choisie.

— Ma mère, dit Miguel tout ému, ne parlez pas de me quitter, je vous en supplie!... Dieu merci, vous êtes bien portants, mon père et vous, et j'aurai le bonheur de vivre près de vous pendant de longues années encore; ne me dites jamais de ces choses, mère chérie, croyez-moi, elles font mal à entendre.

— Eh bien, reprit la bonne dame qui ne renonçait pas aussi facilement à obtenir une réponse catégorique, ne parlons pas, si tu veux, d'une séparation dont la pensée t'attriste; mais dis-moi si, dans les jeunes personnes que nous connaissons, il ne s'en trouve pas une dont tu demanderais volontiers la main?... Je t'avoue que, par là, tu rendrais tes parents bien heureux.

— Ma mère, répondit Miguel avec embarras, vous ne doutez pas du bonheur que j'éprouve à suivre vos conseils; mais je suis décidé à ne pas me marier.

— Et pourquoi?

— D'ailleurs, rien ne presse, reprit le jeune homme éludant la question; plus tard, peut-être, me déciderai-je... mais à présent, oh! je vous en prie, n'insistez pas davantage!

— Que voilà bien les enfants! dit la douairière avec un peu de malice; toujours protestant de leur docilité à suivre les conseils qu'on leur donne, mais en réalité n'agissant qu'à leur fantaisie! Après cela, mon cher Miguel, ne va pas croire que ce soit un reproche que je t'adresse. Dans une question où ton bonheur à venir est engagé, tu dois être le meilleur juge. C'est ce que je disais dernièrement à don José de las Zarandajas, qui, lui aussi, s'inquiète de l'avenir de sa nièce et songe à la marier...

— Ah! don José songe... interrompit vivement Miguel,... et la senora Amélia refuse?...

— Je n'ai pas dit cela.

Miguel devint tout pâle.

— Elle se marie!... et qui épouse-t-elle?

— Je n'ai pas dit qu'elle se mariait.

— Je vous en prie, s'écria le bachelier, incapable de cacher son trouble; apprenez-moi ce que don José vous a dit.

La mère de Miguel se mit à rire.

— Eh! mais, dit-elle, en quoi cela peut-il t'intéresser? As-tu donc l'intention de te mettre sur les rangs pour obtenir la main de la senora Amélia?

— Oh! nullement! fit-il en soupirant et d'un air découragé. Quels titres aurais-je pour être agréé? Ma fortune est moins considérable que la sienne; la *célébrité* dont j'avais espéré entourer mon nom était un vain rêve que j'étais incapable de réaliser...

— Et d'ailleurs, interrompit à son tour son interlocutrice, du caractère dont je connais Amélie, elle aurait attaché peu d'importance à cette *célébrité*. Il est vraiment dommage, poursuivit-elle en affectant une superbe indifférence, que tu sois si résolu à rester célibataire, car j'ai des raisons de supposer qu'un projet de mariage entre sa nièce et toi aurait fort convenu à don José.

— Comment?... est-il possible!... s'écria Miguel: oh! je vous en conjure, ne vous jouez pas de moi! Qui vous a donné cette opinion?

Le pauvre garçon était si bouleversé, que sa mère eut toutes les peines du monde à lui rendre un peu de calme. Ensuite elle dut lui raconter, dans les plus minutieux détails, toutes les raisons qu'elle avait de supposer qu'il serait volontiers agréé par l'oncle et par la nièce. Elle lui dit comme quoi il avait produit sur don José, lors de son arrivée à Madrid, une assez mauvaise impression; comment cette mauvaise impression avait été modifiée ensuite, quand l'oncle d'Amélie avait reconnu que, malgré une suffisance et une vanité des plus exagérées, le jeune homme possédait un mérite et une instruction réels, surtout quand il avait appris la scène du Mont-de-Piété, qui prouvait un cœur vraiment généreux et accessible aux plus nobles sentiments.

Miguel comprit ainsi que don José, malgré son indifférence apparente, ne l'avait presque pas perdu de vue, et que, par lui, ses parents avaient été instruits de tout ce qui lui arrivait.

Il en ressentit bien quelque confusion, mais après que sa mère lui eut assuré sur tous les tons que don José, enchanté de la sage résolution qu'il avait prise et des améliorations notables qu'il avait apportées dans la

culture de ses terres, était animé envers lui des meilleurs sentiments, force lui fut bien de se rendre à l'évidence.

D'ailleurs, il ne demandait pas mieux.

Toute la journée on ne parla pas d'autre chose dans la demeure du senor Francisco Perez.



Un grand homme incompris.

Et dès le lendemain Miguel prétendit que les convenances exigeaient qu'il se rendît à Madrid pour faire promptement sa demande; car, puisqu'il avait été question de ce projet entre sa mère et don José, celui-ci pourrait se trouver offensé si l'on témoignait peu d'empressement.

— Rien ne presse, dit sa mère en riant; ne te rappelles-tu plus ce que tu me disais hier?

Un regard suppliant et joyeux à la fois fut la seule réponse de Miguel.

Donc, il partit promptement pour Madrid, et, comme on le prévoit, sa demande fut d'autant mieux accueillie qu'elle n'était, à vrai dire, qu'une simple formalité, tout ayant été convenu d'avance entre les parents, qui savaient pouvoir compter sur le consentement des fiancés.

Cette fois, le senor Francisco Perez s'était montré généreux envers son fils, et notre héros put se permettre le luxe d'une demeure confortable dans le quartier le plus aristocratique de Madrid, où il devait passer l'hiver avec sa jeune épouse. Son père avait également consenti à lui servir encore une fois d'intendant (comme le disait don José) jusqu'au printemps suivant.

A Madrid, Miguel apprit que, de ses trois amis, Vicente, Luiz et Sébastiano, le premier seul avait eu le bon esprit de faire comme lui, et vivait paisiblement dans ses biens. Luiz, après avoir vainement tenté la fortune dans son pays, était parti à l'étranger et vivait misérablement à Paris, exploitant la crédulité des dupes qui voulaient bien se laisser prendre à ses grands airs et aux armoiries qu'il étalait avec ostentation au coin de ses mouchoirs de poche, en tête du papier sur lequel il écrivait ses lettres et sur une énorme bague placé en évidence au petit doigt de sa main gauche.

Quant à Sébastiano, c'était un garçon intelligent et surtout fort intéressé: il avait bien vite compris que les professions dites libérales, quand bien même elles lui donneraient la gloire (ce qui était infiniment problématique), ne lui donneraient pas la fortune, chose à laquelle il tenait d'autant plus qu'il en avait toujours été privé.

Aussi, prenant bravement son parti, il s'était résigné à entrer dans le commerce, et faisait le métier de commis voyageur pour le placement des vins d'Espagne.

La famille du marchand français, toute dévouée à Amélie, mit la plus grande activité à presser les préparatifs de la noce: achats de tous genres, confection du trousseau, etc. Miguel, de son côté, avait bon nombre d'emplettes à faire, si bien que les deux mois qui, d'après la volonté de don José, devaient s'écouler avant le mariage passèrent pour lui plus rapidement qu'il ne l'avait espéré.

Pendant le séjour que notre bachelier avait fait à Madrid quelques années auparavant, don José, complice du senor Francisco Perez, qui désirait que son fils renonçât le plus vite possible à ses rêves ambitieux, s'était bien gardé de le présenter dans le monde, où il aurait pu nouer des relations qui, sans assurer la réussite de ses projets, l'auraient aidé cependant à conserver des illusions qu'il importait de détruire.

Après le mariage de Miguel, il s'empressa au contraire de l'introduire dans la bonne société de Madrid, de sorte que le jeune homme put jouir enfin de cette existence de grand seigneur qu'il rêvait à Salamanque.

Plusieurs fois même il récita dans des salons quelques-unes de ses compositions poétiques, et eut le plaisir d'y recueillir de chaleureux applaudissements.

Mais cette ombre de gloire était maintenant sans danger pour lui; les louanges ne pouvaient plus l'enivrer, car, dans la société de son père, dans cette vie paisible de la campagne où l'on réfléchit mieux, où l'on pense plus juste, où l'âme semble chasser les préoccupations mesquines pour se rapprocher de la Divinité dont elle est sortie, il avait appris combien sont puériles ces jouissances d'amour-propre qu'il recherchait autrefois. Aussi, malgré l'accueil sympathique fait aux jeunes mariés dans les fêtes de l'hiver, tous deux attendaient avec une égale impatience que le retour de la belle saison leur permît d'aller rejoindre les bons parents de Miguel dans leur tranquille retraite de la Serena.

Enfin, les jours devinrent plus longs, le soleil plus chaud, les arbres de la Casa del Campo se couvrirent d'une fraîche verdure, et l'on fit joyeusement les préparatifs du départ.

Deux jours avant celui où ils devaient quitter Madrid, Miguel et Amélie allèrent faire une dernière visite à leur protégé, le pauvre homme du Mont-de-Piété, cause première de la sympathie de don José et de sa nièce pour le bachelier.

Ils tenaient à lui porter quelques présents comme souvenir d'eux; et celui-ci, qui jouissait maintenant d'une modeste aisance, les combla de ses bénédictions.

Comme ils s'en revenaient en devisant gaiement du bonheur qui les attendait, ils arrivèrent sur une petite place où un barbier ambulant s'était établi pour exercer son état.

Un tel spectacle n'est pas rare à Madrid et n'y attire pas l'attention; mais le barbier, au lieu de raser le malheureux patient, qui, le visage barbouillé de savon, attendait mélancoliquement la fin de son supplice, faisait le beau parleur. Son rasoir à la main, il discourait à perte de vue, et cela d'une voix si haute, qu'il était impossible à Miguel de ne pas l'entendre.

Or, l'entendre et le reconnaître, c'était tout un.

S'il eût été seul, peut-être se serait-il approché de l'orateur; mais ayant Amélie à son bras, il ne pouvait convenablement se mêler au groupe de badauds qui entouraient le barbier; heureusement celui-ci, nous l'avons dit, parlait assez haut pour être entendu de loin; aussi Miguel, après avoir prévenu Amélie que cet original n'était autre que le Paco dont il lui avait raconté l'histoire, s'arrêta avec elle à une petite distance de manière à entendre sans attirer l'attention.

— Oui, senores, disait majestueusement le barbier, tel que vous me voyez, je suis une victime de l'ingratitude et de l'injustice des hommes; je suis un

exemple de l'envie qui s'attache toujours à persécuter le vrai mérite. J'ai consacré mon existence entière à perfectionner l'art de la coiffure! j'ai renoncé, pour me dévouer à cette tâche, aux positions brillantes qui m'étaient offertes; et je n'ai jamais rencontré un seul homme capable de me comprendre et de m'apprécier!...

— Si vous vouliez finir de me raser?... dit timidement l'individu assis en face de Paco.

— Tout à l'heure! fit celui-ci sans daigner même jeter un regard de son côté. Comme je vous le disais, senores, je n'ai jamais rencontré un seul homme capable de m'apprécier. Il y a quelques années, j'avais cru trouver cet idéal, ce fantôme, dans la personne d'un jeune bachelier de Salamanque, doué d'un génie remarquable et qui aurait pu, s'il l'eût voulu, parvenir aux plus hautes destinées.

Miguel, craignant que le bavard ne prononçât son nom, était sur le point de quitter un instant Amélie pour s'avancer vers lui; mais le malheureux, qui avait eu l'imprudence de se mettre entre les mains de Paco, éleva de nouveau la voix :

— Senor barbier! gémit-il, senor, senor!

— Senor?... reprit le barbier; vous demandez son nom, oh! je ne vous le dirai pas; il ne mérite pas les honneurs de la publicité, Il a renoncé aux triomphes qui l'attendaient; il a dédaigné les sages conseils que je lui prodiguais; il s'est ri de mes reproches et de mon lésespoir, l'ingrat! il n'a pas rougi de préférer la norne tranquillité des champs aux glorieuses agitaions qui lui étaient réservées. Et il a osé me propoier à moi, moi, Paco, de le suivre, de jouir de cette nème tranquillité! Quelle insulte, senores! quelle déadence ç'aurait été pour moi!... Mais non, jamais!... 'aco mourra comme il a vécu, sans avoir été compris i apprécié. Après ma mort, peut-être m'élèvera-t-on es statues! Cette pensée du moins me console...

— Senor barbier! soupira encore le patient.

— Allons-nous-en, dit Miguel, car s'il me reconaissait, ce fou serait capable de m'adresser la parole t de nous donner en spectacle aux badauds qui l'éoutent.

— Vous avez bien raison de dire que c'est un fou, épondit Amelie; malgré tout ce que vous m'en aviez aconté, je ne croyais pas son esprit aussi dérangé.

— Et dire qu'il fut un temps où le mien n'était ière en meilleur état! pensa Miguel.

Mais il se garda bien d'exprimer à haute voix cette pinion personnelle.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

— FIN. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295. 316, 326. 349, 412, 462, 477, 541, 582, 606 et 637.)

—

VII

L'abbaye de Royaumont. — La musique religieuse. — La peinture au XIIIe siècle. — Charles d'Anjou et Cimabué. — Ce que fut pour la France le règne de Saint-Louis. — *Origine de la Magistrature;* le nouveau parlement, la baillée des roses, le jugement du sire de Coucy, arbitrages du roi de France. — *La Cour des comptes;* ordre mis dans les monnaies, les monnaies percées. — *Les diverses classes de la Société :* noblesse, bourgeoisie, ses mœurs, le commerce.

L'abbaye de Royaumont fut l'une des premières fondations de saint Louis qui, ainsi que ses frères, aidait les moines et les ouvriers à voiturer la chaux et le mortier (1227). Le roi y établit cent quatorze religieux de Citeaux. Louis dépensa 1,700,000 francs à cet édifice « somme immense à une époque où 15 livres de rente suffisaient pour entretenir honnêtement un ecclésiastique. »

Le pieux monarque aimait à passer à Royaumont plusieurs jours par année, suivant tous les exercices de la communauté. Il y soignait les religieux malades, et l'on raconte que, l'un d'eux étant lépreux et abandonné de tous, le roi se plaisait à l'habiller, à panser ses ulcères; et la légende veut que l'attouchement du saint roi l'ait guéri. C'est à Royaumont que se trouvaient les tombes des enfants royaux : la première, Blanche, si longtemps désirée et qui vécut si peu; son frère, Jean de France, second fils de saint Louis, mort enfant; et enfin ce fils aîné, ce prince, emporté au moment où le roi reposait avec tant d'amour ses regards sur cet adolescent si pur et si digne de succéder à saint Louis! Ces monuments étaient surmontés, selon l'usage du moyen âge, de la statue sculptée et colorée de ceux qui attendaient là le réveil du dernier jour.

La Sainte-Chapelle fut commencée en 1239, lorsque la France obtint la couronne d'épines. Elle fut confiée au plus célèbre architecte du temps, Pierre de Montreau.

Elle touchait le propre palais du monarque, et si nous n'en faisons pas la description c'est que la réparation qui en a été faite permet maintenant de juger ce chef-d'œuvre, tel qu'il était au XIIIe siècle.

La musique sacrée faisait retentir la voûte gothique du *Stabat Mater*, du *Pange lingua* de saint Thomas, du *Dies iræ*. Rien depuis n'a égalé ces grands cris de l'âme, ces chants de douleur et d'amour divin auxquels il faut joindre le fameux cantique *del Sole* de saint François d'Assise. Ce fut saint Louis qui multiplia les orgues; et dans ses chapelles particulières il voulut que les messes fussent chantées à double et

triple voix. Le premier orgue envoyé en France par Constantin Copronyme à Pépin, en 757, était dans l'église de Sainte-Corneille à Compiègne. Le roi écartait autant qu'il le pouvait la musique profane des plaisirs de la Cour, excepté pendant les repas, car il tenait à recevoir royalement. Comme on le voit, tout semble se rapporter dans les arts de cette époque à l'idée religieuse : ce qui explique que la peinture n'ait laissé d'autres traces que ces émaux merveilleux qui décoraient les châsses des saints; que ces vitraux, dont tous les efforts modernes ne peuvent égaler les vives couleurs et les riches dessins. La France était en cela fort en retard sur l'Italie : car lorsque Charles d'Anjou, ayant accepté la couronne de Sicile, si fièrement refusée par le roi, pour le comte d'Artois, et ensuite pour ses trois fils cadets, mais qu'il permit à Charles d'accepter sur les instances d'Urbain IV, tout en pressentant les suites funestes de cette faiblesse, puisqu'il regardait la royauté de son frère comme une usurpation; — lorsque Charles d'Anjou, disons-nous, entra à Florence qui lui décernait le protectorat pendant dix ans, le plus grand honneur que « les « magistrats crurent lui faire, la plus belle fête qu'ils « pensèrent pouvoir lui donner, fut de le conduire « dans la maison et à l'atelier d'un jeune peintre hors « de la porte Saint-Pierre. » Le jeune peintre de vingt-sept ans, était Cimabué, il « achevait en ce moment « son tableau de la Madone, conservé dans l'église de « Santa Maria Novella ; et la ville entière de Florence « répétait : Un ange est descendu du ciel pour peindre « cette tête vraiment angélique de Marie dans l'An- « nonciation ! »

Suivi d'une cour nombreuse, des magistrats, du clergé, de la milice, des corps des métiers, le frère du roi de France se rendit donc à l'atelier de l'artiste, unit son admiration à celle des Florentins, quoique profondément étonné de cette manière de le fêter et de le recevoir : en quel autre temps le culte de l'art fut-il poussé à ce point de croire honorer un souverain en le conduisant dans l'atelier d'un artiste de génie ?

Avant de retracer les dernières années des saintes vies de Louis IX et d'Isabelle, jetons un coup d'œil sur la transformation que le règne du fils de Blanche de Castille fit subir à son époque.

En pleine féodalité, saint Louis prétendit faire régner la justice : non content de la rendre lui-même, comme nous l'avons vu, il voulut lui donner une grandeur et une importance qui survécussent à son règne et en fissent une institution vraiment française; pour cela il créa le *nouveau Parlement*, cour judiciaire suprême qu'il réunit dans son propre palais.

« Trois grands vassaux étaient de droit membres « du Parlement : le duc de Bourgogne, le connéta- « ble, et le comte de Saint-Pol ; trois prélats : l'ar- « chevêque de Narbonne, l'évêque de Paris, l'évêque « de Térouanne, en faisaient aussi partie; dix-huit « chevaliers, dix-sept clercs étaient généralement ap- « pelés au Parlement, ainsi que d'autres personnages.

« Les plaids du roi se tenaient en deux salles « distinctes. Les affaires qui avaient pour objet l'état « général du royaume se traitaient dans la première, « tandis que dans l'autre Louis faisait rendre la justice « par des ecclésiastiques ou des laïques pris dans le « sein de son conseil privé. »

Les nobles ne sachant pas toujours écrire, « le roi « admit dans ses tribunaux trois laïques lettrés, sié- « geant en robe, sous le nom de « maistres des re- « questres. » Le nombre de ces conseillers rapporteurs, « dont l'influence parut de jour en jour plus efficace, « s'augmenta indéfiniment dans la suite, et ils furent « toujours pris dans l'ordre de la bourgeoisie, ou « parmi les ecclésiastiques d'un rang subalterne. « Insensiblement ils devinrent juges eux-mêmes, et « éloignèrent à la fois du Parlement la noblesse et le « haut clergé « car les chevaliers, dit Pasquier, ne vou- « laient point changer les espées en escriptoires. » Alors se forma la noblesse dite de robe, la *magistrature*, appelée ainsi du nom que saint Louis donnait aux simples citoyens bourgeois des villes et communes qu'il réunissait en conseil chaque fois qu'il se plaisait dans ses voyages à rendre lui-même la justice, il les appelait « magistrats. »

Un usage, qui ne semble pas en rapport avec la gravité des fonctions du Parlement, mais qui prouve que la poésie peut charmer les choses les plus sérieuses, voulait que les ducs et pairs qui avaient leurs pairies dans le ressort du Parlement de Paris, princes fils de France et rois de Navarre, offrissent, trois fois par an, des roses aux membres de cette cour de justice. « Le pair qui devait présider cette solennité faisait « joncher d'herbes odoriférantes, de fleurs et surtout « de roses, toutes les chambres du Parlement. »

Un déjeuner réunissait avant l'audience les présidents, les conseillers et les officiers de la cour. Puis le pair président devait faire porter devant lui, dans chaque chambre, un grand bassin d'argent, rempli de roses artificielles et de couronnes ornées d'armoiries : cette gracieuse cérémonie était égayée par des joueurs de harpes et de flageolets. On appelait cet usage la *baillée des roses*. Le pair auquel ce devoir était échu se rendait ensuite à la grand'messe avec le Parlement entier et ordonnait aux musiciens d'aller faire de la musique chez les présidents avant leur dîner.

Les fleurs jouaient alors un grand rôle dans toutes les cérémonies religieuses et patronales, dans les fêtes royales, dans les tournois : aussi voyait-on, aux environs des grandes villes, des champs de roses de plusieurs arpents, ce qui était d'un effet charmant en sortant de ces cités aux rues étroites et sombres. Les fleurs étaient une des grandes dépenses de cette époque : on s'en couronnait dans les festins, on les semait sur les tables et les planchers : heureux

pensée de cacher sous des roses les tristes réalités de la vie !

Saint Louis voulut que le Parlement étendît sa puissance même sur les grands vassaux, ce qui était un des actes les plus justement audacieux qui pût être tenté à cette époque. Le jugement du sire de Coucy vint donner cette force universelle à la magistrature française. Pour la première fois, le Parlement féodal fut appelé à procéder par information juridique contre un grand du royaume. Le sire de Coucy, usant de son droit de vie et de mort, avait fait pendre trois jeunes gens qui, fort innocemment et par ignorance, avaient chassé sur les terres de ce seigneur. Le roi traduisit ce puissant vassal devant le Parlement; mais chaque seigneur, tremblant pour lui-même selon la parole d'un d'entre eux « après la sentence rendue « contre Coucy, il ne reste plus au roi qu'à nous faire « pendre tous, » abandonnant, la justice, se mit du côté de l'accusé; le roi resta presque seul défenseur des pauvres victimes. Il montra contre le Parlement féodal une admirable fermeté, osant, malgré une si imposante opposition, dire au sire de Coucy qui, à ses genoux, implorait sa grâce :

« Si je croyais que Dieu m'ordonnât de vous faire « mourir de mort, la France entière, notre parenté « même, ne vous sauverait pas! »

La sentence qui accordait la vie à ce puissant coupable fut fort sévère. Il perdait bois et rivières, autrement dit chasse et pêche, droit de faire emprisonner et mettre à mort.

Son emprisonnement devait durer jusqu'à son départ pour la Terre-Sainte; mais un don de 204,000 francs envoyés aux chrétiens d'outre-mer le dispensa de cette clause.

Enfin il dut faire bâtir trois chapelles mortuaires en mémoire des âmes de ses victimes.

C'est ainsi que Louis IX fit surgir la suzeraineté royale au-dessus de toutes les autres, chose difficile et pour laquelle il fallut une rare sagesse, car les fiefs importants étaient nombreux et les grands vassaux fort jaloux de leurs innombrables et souvent vexatoires priviléges. Saint Louis les attaqua autant qu'il put, et son arme la plus forte fut cette législation générale qu'il parvint à établir malgré une si pressante opposition.

Les princes étrangers, frappés de la sagesse éclairée du roi de France, et souvent engagés avec leurs voisins dans des différends qui jusqu'alors ne s'étaient terminés que par des sanglants combats, recoururent avec bonheur à l'arbitrage de ce monarque: c'est ainsi que se terminèrent les difficultés du roi de Navarre et du duc de Bretagne, des barons d'Angleterre et de leur souverain, du roi d'Arménie et du prince d'Antioche.

Une institution non moins importante que celle de la magistrature, celle de la Cour des Comptes est également due à saint Louis. Elle fut la conséquence naturelle de l'ordre que le roi voulut établir dans les monnaies.

Plus de quatre-vingts barons possédaient le droit de faire frapper des *monnaies noires* ou de cuivre; le souverain seul en pouvait faire battre d'or ou d'argent. Il est vrai que les monnaies des châtelains n'avaient cours que dans leur domaine, et que, seule, celle du roi de France, conservait sa valeur dans tout le royaume; cependant les abus étaient si grands, que dans le royaume très-chrétien une quantité de monnaies à l'effigie de Mahomet étaient en circulation.

Saint Louis mit un tel ordre dans ses finances, que malgré sa rançon énorme les monnaies de son règne qui s'appelaient *agnels d'or* et *gros tournois d'argent*, n'éprouvèrent jamais d'altération. Après la mort et la canonisation du saint roi, le peuple attachait au cou des malades un si grand nombre de ces pièces, auxquelles il attribuait une vertu miraculeuse, qu'un siècle après, presque toutes celles qui existaient encore étaient percées.

La Cour des Comptes, il est inutile de le dire, examinait les comptes de l'État, et ses maîtres portaient à la ceinture de grands ciseaux, emblème de leur droit de retrancher ce qu'ils jugeaient excédant.

Toutes les classes de la société se ressentirent des grandes institutions de saint Louis, auxquelles il faudrait ajouter un nombre énorme de règlements de toute sorte, tendant à civiliser la France entière.

En effet saint Louis n'oublia les intérêts d'aucun de ses sujets. Tout en combattant les abus de la noblesse, il voulut rendre un juste hommage à cette classe où l'honneur tenait lieu de tout, et pour laquelle un titre valait plus que des trésors : il tint à lui donner cette juste satisfaction, qu'un vilain ne pût pénétrer illégalement dans son sein.

« Si quelqu'un, dit l'ordonnance du roi, s'est fait « chevalier sans être noble de père et de mère, il ne « peut l'être de droit. Ainsi le roi, ou le baron de qui « il relèverait, le pourrait très-bien faire prendre, trancher ses éperons sur un fumier, et saisir ses « meubles. »

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Je commencerai, avec votre permission, amis lecteurs, par régler un dernier petit compte au sujet de la lune, dont la réputation m'est chère, en protestant, de concert avec mon ami Pomponius, contre les commérages auxquels elle est en butte depuis tant de siècles. Ceci est à propos de la dernière lune rousse ou préten-



due telle, qui aurait fait des siennes cette année. C'est sans doute pour les annees où elle ne fait rien ; notez ce point, lequel comprend de beaucoup le plus grand nombre des cas. Or, voyons un peu : la rousse a commencé cette fois juste le premier jour du mois d'avril, et est rentrée chez elle le 30. Or, c'est la veille ou à peu près que s'est produite, après tant de jours cléments, une petite période de froid et de gelée qui ont laissé dans mon jardin de fâcheuses traces de leur passage. Si c'est la lune qui a fait cela, elle a pris du temps pour se décider. Mais est-ce bien elle?

Non, répondront les gens qui raisonnent; oui, répondront éternellement Lubin et Granguillot, et toute la tribu de Saint-Fiacre. Les mêmes évidemment en tiennent à l'endroit des « trois saints de glace. » Souvent, à ce qu'il paraît, vers le milieu du joli mois de mai, il se produit pendant trois jours de suite, ou plutôt trois nuits, des gelées massacrantes pour les fruits et les légumes, et vous les avez mises sur le compte de trois saints qui occupent dans le calendrier les niches correspondantes à ces dates. Quels sont ces trois saints? je n'en sais trop rien, et je ne tiens pas à le savoir, bien que ce soit très-facile..... ou plutôt très-difficile; car cela dépend de la composition des calendriers, qui, en général, ne s'accordent guère dans leurs désignations. Eh bien ! supposez que notre saint-père le Pape fixe autrement la disposition des saints dans le calendrier, qu'à la place de saint Mamert et des deux autres, il décide que les trois dates en question seront occupées par saint Ignace, saint Polycarpe et saint Babolein, ceux-ci deviendront-ils à leur tour des saints de glace? Eh! mon Dieu! ils seront ce qu'étaient leurs prédécesseurs, des témoins, de simples témoins des phénomènes météoriques de cette époque, des témoins, comme l'est la lune, rousse ou non, nouvelle ou pleine, en quadrature croissante ou décroissante, de la pluie ou du beau temps qu'on lui attribue sans raison.

Que n'aurais-je pas à dire sur ce bon saint Médard, à qui l'on prête des fantaisies aquatiques dont il est bien innocent? Et cependant son intervention eût été fort opportune cette année. Au reste, cette action de saint Médard n'est pas nettement définie. La formule de Mathieu Lænsberg porte : « Car les anciens disent s'il pleut, quarante jours durer il peut... » Remarquez cet « il peut » qui n'est ni obligatoire ni compromettant pour le bienheureux qu'on met en scène. Il peut donc se mettre à son aise, et, quoi qu'il fasse, il est parfaitement dans son droit.

Voici un autre genre de prédiction qui a meilleur air et une physionomie assez scientifique. On a remarqué de tout temps, prétend-on, que les taches du soleil, dont le nombre et la forme varient comme l'on sait, avaient une influence déterminée sur la qualité des saisons. Lorsque la somme de ces taches est considérable, comme cela a lieu cette année, il doit en résulter des saisons froides, ce qui se comprend, car la surface solaire diminuée de celle de ces taches a moins de rayonnement et, par suite, doit moins échauffer notre globe. Cela, dis-je, se comprend parfaitement; aussi... est-ce précisément le contraire qui arrive, ou tout au moins qui est arrivé cette fois. Vous savez si l'année 1870 nous a donné de la fraîcheur!

Mais je dois dire que, s'il se produit des taches dans le soleil, il s'y forme aussi des facules ou points brillants, dont l'explication n'est pas plus authentique que celle des taches. Ce qui est seulement certain, c'est que les unes et les autres apparaissent d'une façon irrégulière; d'autre part, les protubérances roses se montrent dans des états de formation et de déchirure perpétuels ; bref, le soleil paraît être une immense marmite où s'opère une continuelle ebullition. Il en resulte des changements dans les positions des raies spectrales relativement aux bords du disque ; ces déplacements font aujourd'hui l'objet d'études nombreuses, accidentées de « dicts et de contredicts, » tant et si bien que dans mon profond respect pour la science, je me permettrais d'appeler tout cela du gâchis.

— Désirez-vous connaître la déclinaison de l'aiguille aimantée, angle variable avec le temps et qui est donné chaque année par l'*Annuaire* du Bureau des Longitudes? Or, voici que l'*Annuaire* donne sa demission, attendu que le local où se faisaient ses observations *ad hoc* est aujourd'hui tellement secoué par les omnibus et autres lourds véhicules qui circulent dans son voisinage, que l'aiguille d'observation est continuellement livrée à une danse incongrue : c'est un tremblement de terre permanent. Mais heureusement, il a été possible d'étudier cet élément physique dans plusieurs autres localités et à Paris même, en 1869, dans des locaux convenables : ce travail remarquable a été fait par deux jésuites du collége catholique anglais de Stonyhurst. Il en résulte pour la déclinaison magnétique à Paris, au 1er janvier 1869, un angle de 17°,84 — ou 17° 58′ 2″.

— Voici un nouvel éclairage gazeux qui tend à se substituer à celui qui règne aujourd'hui et dont la souveraineté est menacée d'une révolution. Au lieu du gaz hydrogène carboné, nous aurons un autre gaz... hydrogène carboné aussi, mais dans des conditions différentes. Il s'agit de ce qu'on appelle la lumière oxhydrique, formée par la combustion de l'oxygène pur avec le gaz hydrogène proprement dit. Maintenant qu'on peut se procurer de l'oxygène abondamment et à bon marché, et qu'il en est de même de l'hydrogène pur, on les fait se rencontrer et se brûler, ce qui donne lieu à une flamme de très-haute température, mais très pâle, parce que ni l'un ni l'autre des deux gaz ne contient de matière solide, tandis que le gaz d'éclairage ordinaire contient du carbone. Mais heureusement il y a remède, et remède à facile à cet inconvénient : il consiste à faire traverser par l'hydrogène un liquide car-

ouré, tel que l'huile de pétrole ; le gaz se sature à son passage des vapeurs de cette huile qu'il entraîne et qui se brûle avec lui, en fournissant à la flamme son carbone comme dans le gaz d'éclairage ordinaire. On obtient de la sorte un produit lumineux d'un éclat beaucoup plus intense. En résumé, on obtient une lumière double pour le même prix, ou la même quantité de lumière pour un prix moitié moindre que celui du gaz ordinaire. Voilà certainement un magnifique progrès, lequel offre encore un avantage hygiénique de quelque importance. Dans le système actuel, l'oxygène qui brûle l'hydrogène carboné est emprunté à l'air lui-même; il y a donc viciation de celui-ci par la transformation de l'élément vital en acide carbonique. Au contraire, dans le système de l'éclairage oxhydrique, l'air n'est point appauvri, parce que l'oxygène est dégagé d'une combinaison chimique.

Mais on conçoit que l'ancien gaz, jusqu'ici maître du terrain, voie d'un mauvais œil le gaz oxhydrique. Celui-ci a demandé à l'administration parisienne de mettre à sa disposition dans la ville un parcours de 2 kilomètres; mais le vieux s'y est vigoureusement opposé; et comme après tout la Compagnie du gaz vient de renouveler son traité avec la ville, il n'y a pas moyen de le débouter malgré lui. Toutefois, comme l'intérêt privé ne saurait faire éternellement barricade à l'intérêt public sur la voie du progrès, l'administration municipale a cru pouvoir concéder au gaz oxhydrique un parcours d'un kilomètre dans le premier arrondissement de Paris, côte à côte avec la ligne appartenant à la Compagnie ancienne. Il va donc se faire un essai comparatif, après lequel on avisera.

— Croiriez-vous la vipère susceptible de sentiments héroïques? Eh bien! cela n'est pas douteux d'après le fait que vient de formuler un observateur qui n'a pas pu s'y méprendre. Depuis longtemps règne parmi le populaire cette croyance que, lorsqu'on a réussi à parquer un scorpion au milieu d'un cercle de charbons ardents, cet arachnide, plutôt que de se laisser cuire tout vif, se perce lui-même de son dard et passe ainsi de vie à trépas. Le populaire peut avoir raison cette fois; et on comprend d'ailleurs que l'affreuse bête qui se sent rissoler sans pouvoir se soustraire à l'étreinte du feu préfère mourir d'un coup de poignard plutôt que de subir un long et douloureux supplice. Il n'y a pas de la part du scorpion acte de magnanimité, c'est pour lui pure question de calcul. Mais voici une vipère qui, errant sans penser à mal à l'ombre d'un pied de vigne, est aperçue par le propriétaire du champ, qui décide de s'en emparer, mais sans lui faire aucun mal; ce sera une simple prisonnière qu'il traitera avec tous les égards « dus au malheur. » En conséquence, il s'arme... d'un bocal de verre, et saisissant l'ophésien par le cou, il le force à entrer dans le bocal, malgré ses protestations énergiques, puis bouche solidement celui-ci. D'un coup d'œil, la vipère a compris son cas; sa vie, pour le moment du moins, n'est point menacée; mais la liberté lui est plus chère que la vie, et elle chante *in petto*, comme les Girondins : « Plutôt la mort que l'esclavage, c'est la devise des Français ! » Cela dit, elle « brise ses fers, » en s'enfonçant « un glaive dans le cœur, » ou, en style vulgaire, ses crochets à venin dans le ventre. Victime héroïque de l'amour de la liberté!

— Avez-vous des crapauds dans votre jardin? Vous n'êtes pas tenu de les conserver précieusement, comme certains vous le conseillent, sous prétexte qu'ils mangent au profit de vos légumes les limaces et les escargots. Je n'aime pas les limaces, oh non! ni même les limaçons cuits et farcis dans leurs coquilles; mais il m'est moins désagréable de rencontrer une douzaine de ces mollusques picorant dans mes salades que de mettre le pied sur un de ces affreux batraciens. Mais à leur laideur et à toutes leurs propriétés dégoûtantes et nuisibles, il faut joindre le méfait que voici et qui paraît dans leurs habitudes ignorées jusqu'à ce jour. Ces messieurs ont un goût très-prononcé pour la carpe, et ils font la chasse à ce pauvre cyprin d'une façon véritablement incroyable et tout à fait odieuse. Ils s'accrochent, je ne saurais dire comment, à la bête aquatique, se plantent à califourchon sur sa tête, lui fourrent dans les yeux leurs pattes de devant, les aveuglent, et attendent dans cette position que l'animal meure d'épuisement, ou du moins soit réduit à un marasme tel, que, la cécité aidant, elle ne puisse plus se conduire; alors le crapaud l'a entièrement à sa disposition, et la dévore en détail, sans la mettre au bleu ou dans la friture. Comment comprendre qu'un lourdaud puisse ainsi s'élancer sur un poisson si agile, et qui d'un coup de sa nageoire caudale peut souffleter le crapaud et lui échapper? Mais c'est qu'en effet on ne le comprend pas; or cependant les faits sont là, des faits avérés. Ils ont été constatés et parfaitement étudiés par deux observateurs dans un vivier du château de Montigny (Eure). On élève dans ce vivier des carpes qui y prospèrent dans toutes les saisons, sauf aux premiers jours du printemps, où une mortalité extraordinaire se déclare chaque année parmi ces cyprins. Pour approfondir sûrement le mystère de cette mortalité, on crut devoir user d'un moyen extrême, et l'on visita avec soin toutes les carpes vivantes. Or toutes les carpes trouvées malades avaient sur la tête un énorme crapaud dont les deux pattes de devant étaient appliquées sur les deux yeux du malheureux poisson : le crapaud semblait s'être greffé sur sa victime, qu'il fallait, chose plus étrange encore, lui arracher sur le rivage même de la pièce d'eau.—Reste à savoir maintenant, ajoutent les observateurs, si l'humeur laiteuse, visqueuse et âcre, ce venin dont dispose le crapaud, n'est pas utilisée par lui, et n'aide pas dans le cas dont il s'agit à son triomphe!

— L'hippophagie progresse, et cette progression, qui

ne peut s'expliquer que par le fait d'une expérience satisfaisante à la suite des premiers débuts, établit par cela même l'inanité des objections soulevées contre cette cuisine lors de son entrée dans le monde. En quatre années, la consommation de cette viande à Paris s'est élevée de 180 mille kilogrammes à 552; et les résultats connus pour les cinq premiers mois de l'année courante sont d'une proportion plus satisfaisante encore. Je suis personnellement pour peu, mais je suis pour quelque chose dans cette consommation, et je n'ai pas de mauvais souvenir sur le compte du filet de cheval dont je me suis passé la fantaisie. Dans ce genre, on peut encore faire des progrès, et l'on cite le saucisson de cheval, qui a longtemps laissé à désirer, comme parvenu à un degré de perfection satisfaisant. Il vaut celui de porc, nous assure-t-on, avec un prix moitié moindre. A moins d'une jalousie mesquine, celui-ci ne saurait se prévaloir de son droit d'aînesse, pour refuser de trinquer avec son jeune et modeste rival. Mais ici permettons-nous un petit crochet.

Si les renseignements sont exacts, la consommation de la viande de cheval, à moitié prix de celle du bœuf, serait un premier pas, mais un pas important dans la solution du problème de « la vie à bon marché, » que les économistes nous promettent depuis longtemps à grand son de trompette, mais, à la vérité, « sans garantie du gouvernement. » Certes, voici longtemps que, sur leur foi, nous jouons le rôle de sœur Anne, regardant toujours et ne voyant rien venir. Ces messieurs nous disent que si le prix de la viande ne baisse pas, c'est que beaucoup plus de gens mangent aujourd'hui de la viande, ce qui fait compensation, de telle sorte que, malgré les prix de plus en plus élevés, le populaire en masse est beaucoup mieux nourri que ci-devant, ce qui le rend et mieux portant et plus fort, et plus satisfait et plus heureux. De tout cela je ne crois pas un mot, mais passons. On nous montre ces vieux paysans de l'ancien temps, vivant « de pain noir (!) » de légumes, et ne se permettant que de temps à autre une mauvaise tranche de lard; aussi étaient-ils blêmes et souffreteux, tandis qu'aujourd'hui leurs successeurs et surtout les ouvriers des villes se donnent du beefsteake à cœur joie, et forment une population vigoureuse et fleurie. Il me serait facile de réduire à néant toute cette « blague; » mais je me bornerai à faire remarquer que, si ces malheureux paysans du temps passé mangeaient du pain noir, et de temps à autre seulement quelques bribes de lard, c'est qu'ils préféraient vendre leur pain blanc et leurs porcs, et prendre en échange les écus de six livres qu'ils en trouvaient au marché. C'était un arrangement qui leur convenait, et ils ne jugeaient pas que la viande fût un élément indispensable du bonheur de l'humanité. Avaient-ils raison, avaient-ils tort? c'est ce que nous allons voir.

Voici un célèbre médecin et hygiéniste, le docteur Decaisne, qui vient d'entreprendre une petite croisade en faveur du Carême. Le Carême, — mais le vrai, entendons-nous bien, — a pour formule six semaines de nourriture très-réduite, et la suppression de la viande, remplacée par un régime végétal. Or, le docteur soutient que, surtout à l'époque du printemps, une pareille diététique, bien loin d'être nuisible et affaiblissante, est des plus favorables à la santé. Il en donne la théorie, et il cite des faits de sa pratique personnelle tout à fait concluants. Il a amené au régime du Carême des individus qui résistaient d'abord à cette « capucinade, » ce qui a mis en fuite la goutte et les étourdissements apoplectiques, qui jettent le grappin sur les gens trop bien nourris. Sans citer des exemples individuels, nous braquerons avec lui notre lorgnette sur la Trappe, où, comme on sait, la viande est un mythe et le beurre un x algébrique à la troisième puissance. Mais des pommes de terre ou des navets, avec 370 grammes de pain, voilà le menu, et l'on ne cite encore aucun trappiste qui soit mort d'inanition. Le P. Debreyne, médecin de la grande Trappe, affirme que, dans une période de 27 ans, il n'y a pas rencontré un seul cas d'apoplexie, d'anévrisme du cœur, d'hydropisie, de goutte, de gravelle, de pierre, de cancer, de scorbut, ni même de choléra, alors que ce mal épidémique sévissait aux alentours. Franchement donc le régime végétal de la Trappe est plus salutaire que celui des fricandeaux, et peut entrer en concurrence avec la « douce Révalescière Du Barry, » qui guérit de tous les maux, comme on sait, du moins c'est elle qui le dit.

De tous les maux, sauf les cors aux pieds!.... mais celui-là est également inconnu à la Trappe. Cela tient à la grande simplification de la chaussure des bons moines, ce qui les met à l'abri de l'affreuse « prison de Saint-Crépin. »

D'où je conclus que le régime de la pénitence et de la mortification a bien aussi ses petites douceurs.

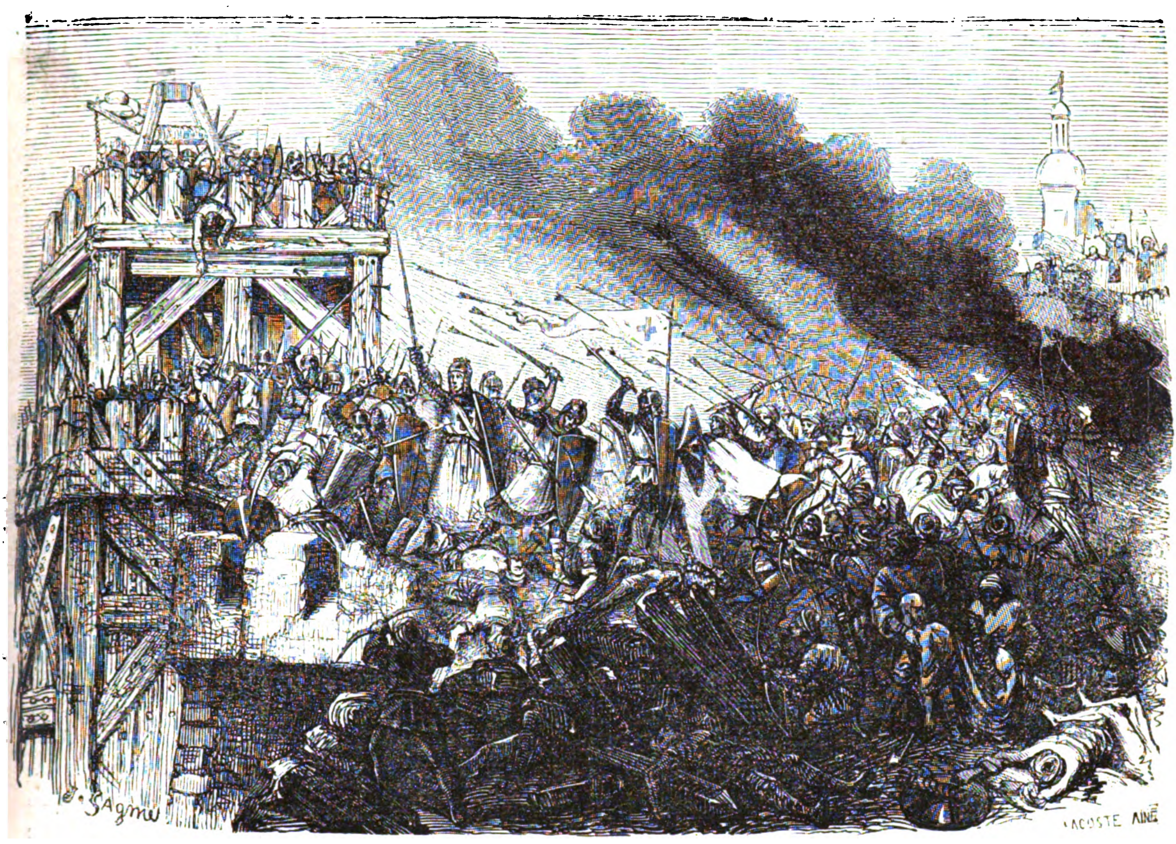
CONON.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Les croisés escaladant les murs de Jérusalem.

LE MONT BÉZÉTHA

ET LA PARTIE NORD-OUEST DE JÉRUSALEM.

L'historien Flavius Josèphe, qui a laissé des descriptions si exactes, un tableau si fidèle de la Judée héroïque et de ses antiquités, décrit brièvement, en ces termes, l'aspect que présentait, de son temps, l'extrémité nord de la cité sainte :

« La colline de Bézétha, séparée de la tour Antonia par des fossés, dominait tout, et seule se dressait dans la région septentrionale du temple. » Voyons quels changements a opérés en ces lieux augustes le temps qui tout transforme et qui tout renouvelle, quels traits il a ajoutés au tableau, quels détails à l'ensemble, et quels regrets aux souvenirs ?

Cherchons le temple d'abord : le temple de Salomon, tout de cèdre, de marbre, d'albâtre et d'or, avec la cuve d'airain et le rideau mystérieux, le Saints des saints révéré et le chandelier symbolique.

L'auguste édifice est détruit, dumoins sous sa forme primitive : il n'y a plus de temple de Salomon, il y a la mosquée d'Omar, et il ne faut rien moins maintenant que les patients et courageux labeurs des archéologues de l'Occident, pour découvrir, pour mettre au jour, après maintes fouilles pratiquées dans des excavations souterraines, quelque pilier colossal, quelque puissante voûte, quelque monstrueux et majestueux débris contemporain de ces temps où les parfums des îles du Levant, l'ivoire de Tarsis et l'or d'Ophir venaient, sur un ordre du roi des rois, se déverser à flots sur la colline royale.

Plus même de tour Antonia, cette demeure de Pilate, ce fier et puissant témoignage de la puissance des Romains ! Sur ses ruines, ce sont des bains, une caserne turque, qui s'élèvent, et puis nous rencontrons d'antiques traces, des traces sanglantes et divines, vénérables et sacrées. Ici se dressait la colonne où le Sauveur fut attaché, tandis qu'il subissait le supplice infamant réservé aux barbares et aux esclaves; ici, au souvenir de cette sublime scène de la Passion, c'est dans l'église de la Flagellation que nos catholiques pèlerins se rassemblent et prient.

Ici, à proprement parler, commence la Voie Douloureuse. Voici la Scala Santa : le rude escalier de marbre qui descendait au Prétoire; les degrés d'angoisse et de larmes conduisant le Rédempteur au Calvaire et le genre humain au ciel. Un peu plus loin, voici l'Ecce Homo, le lieu où la légende sacrée place l'une des scènes de la Passion, la plus humainement touchante, et peut-être la plus poétique, parce qu'elle nous révèle la femme dans tout son dévouement naïf et sa profonde, son immense pitié. Cet homme-Dieu s'a-

vançait sans soutien, sans amis, sans secours. Ses disciples saisis d'effroi l'ont quitté, sa Mère le suit. Autour de lui, rien que les farouches murmures du peuple, les insultes des soldats grossiers, qui s'étonnent de cette douceur, qui raillent et qui rient; rien que l'accablante chaleur du jour qui brûle le front déchiré et dessèche les gouttes de sang figées aux pointes des épines; rien que l'impitoyable éclat du soleil qui brûle ses paupières tremblantes et scintille avec une implacable splendeur, sur les murs blancs de la ville, sur les casques polis des centurions. Soudain, sur ce chemin poudreux, au seuil d'une de ces maisonnettes basses et blanches, une femme s'est avancée, attirée par le bruit et voilant ses yeux de sa main. Les cris de la foule la pénètrent d'indignation et d'effroi; le divin regard du condamné l'attire et la console. Le voilà donc celui qui guérissait les pécheurs et soutenait les faibles; celui qui annonçait le règne de Dieu sur la terre, et la paix du Christ en Israël! Oh! comme le cœur de Véronique tressaille à cette pensée! Comme elle voudrait faire l'aumône d'un verre d'eau, d'un regard, d'un mot de pitié, d'un serrement de main, à ce juste, à cet homme puissant et doux, à ce frère presque inconnu, dans lequel elle pressent le Dieu! Mais la rage du peuple et de l'escorte est si acharnée, si pressante, qu'elle ne laisse même pas de place à l'aumône, à la consolation. Une humble parole de respect et de tendre charité ne serait pas entendue au milieu du fracas de la foule; les mains pâles du condamné sont liées derrière lui, et ne se délieront plus qu'au Calvaire; l'escorte marche trop vite et ne laisserait pas à la pauvre femme attendrie le temps d'aller plonger sa cruche dans la source ombragée d'oliviers, qui rafraîchit sa demeure... Mais la sueur et le sang ruissellent sur le visage du patient et tombent en larges gouttes sur ce sol sacré qu'elles fécondent. A ce juste persécuté, Véronique fera l'aumône. Elle a saisi un blanc morceau de toile de lin. Peut-être en voulait-elle faire son voile de fiancée, dérobant ses traits purs aux regards de l'époux; peut-être le rideau léger et blanc destiné à recouvrir la couche où sommeillait son premier né, son cher trésor d'amour; peut-être la parure dernière, le mystérieux linceul, dont, au jour de la mort, elle voilera les traits endormis de sa mère bien-aimée.

Mais, à quelque usage cher et sacré que la courageuse femme le destine, elle lui a trouvé soudain un autre emploi, plus noble et plus sacré encore. Avant les joies du mariage, et les espoirs de la maternité, et les regrets d'un long deuil, il y a quelque chose de plus pressant, de plus divin : le devoir de la charité sainte.

Et Véronique s'est avancée, tremblante, respectueuse, émue. Comme cédant à un pouvoir étrange, la foule du peuple et des soldats s'écarte : rien ne résiste à la puissance du dévouement! Au milieu du silence, saisie d'un recueillement profond, elle a doucement essuyé ce visage sanglant et auguste. Et l'homme est à demi soulagé; le Christ vient de lui sourire... Et voyez, ô étonnant prodige! sur le léger voile blanc la face divine est empreinte, rayonnante d'amour, de douleur et de majesté! Véronique, éperdue, se prosterne aux pieds du Christ; les soldats reculent et les bourreaux frémissent! Et si l'on ne savait pas en vérité, de nos jours, qu'il fallait que le Christ mourût pour que le monde fût sauvé, l'on se demanderait comment, après un miracle aussi éclatant, aussi spontané, aussi divin, le cortége des fanatiques entraînant le condamné, a pu continuer sa marche jusqu'à la croix du Calvaire!

A quelques pas de la Scala Santa, des ruines amoncelées se dressent sur le sol et arrêtent, par leur délabrement même et leur éloquente tristesse, les regards du voyageur. En cet endroit s'élevait jadis l'église *de la Défaillance*, bâtie sur le lieu même où les pieds divins du Christ s'arrêtèrent et fléchirent pour la première fois.

Et puis, c'est la station prochaine, celle où Simon le Cyrénéen, comme un ami fidèle, vint courageusement décharger Jésus du fardeau de sa croix sanglante et sainte. Comme ce trait de cœur et de courage complète heureusement celui dont nous faisions le tableau tout à l'heure! Comme Véronique et Simon se partagent, sans rien en laisser, ce divin royaume de la charité, leur éternel domaine! Celui-ci a les bras robustes, celle-là la main tendre et douce; l'homme porte le fardeau, la femme essuie les pleurs.

Tels sont les monuments, tels sont les souvenirs que le voyageur chrétien rencontre et salue aujourd'hui dans cette partie de la ville sainte qui s'étend entre la colline du Temple et le mont Bézétha, à l'est de la Piscine de David et au nord du Calvaire.

A l'extrémité d'une rue longue et droite qui sépare les dernières pentes du Calvaire de celles du mont Moriah, se dessine le haut profil crénelé des murailles de la ville. Cette enceinte, évidemment construite par les Sarrasins envahisseurs, coupe le mont Bézétha par le milieu, et laisse une de ses parties en dehors des murailles.

Sur le versant profondément incliné qui fait face au Calvaire, et que les rues étroites envahissent de toutes parts dans un désordre pittoresque, l'on rencontre les ruines, imposantes encore, d'une église et d'un couvent. Les croisés bâtirent cette église, après avoir escaladé ces murs aux tours crenélés, et fait, après tant d'efforts glorieux et de magnanimes combats, leur entrée triomphante dans l'antique Sion.

ÉTIENNE MARCEL.

— La fin prochainement. —





MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

—

I

Ce fut le 3 janvier 1845, à huit heures du soir, que je fis la connaissance de M. Maximilien Heller.

Quelques jours auparavant, j'avais été abordé dans la rue par un de mes amis, Jules H..., qui, les premiers compliments échangés, m'avait dit avec une insistance toute particulière :

— Voici déjà quelque temps que je voulais aller chez vous, mon cher docteur, pour vous prier de me rendre un grand service. Un de mes anciens confrères du barreau, M. Heller, qui demeure ici près, est dans l'état de santé le plus alarmant. Nous avions d'abord cru, ses amis et moi, que son mal était plus moral que physique. Nous avons essayé tous les moyens de distraction possibles, nous nous sommes efforcés de ranimer son courage, nous avons tâché de donner quelques aliments à son intelligence, que nous avons connue autrefois si belle et si lumineuse. Je dois convenir que tous nos efforts ont échoué. Il ne nous reste plus qu'à implorer le secours de la science. Ce que notre amitié n'a pu faire, votre autorité de docteur le fera peut-être. Maximilien a une nature énergique, et il ne cédera guère, je crois, qu'à une raison supérieure.

Allez donc chez lui un de ces soirs, mon cher ami, et voyez ce que vous pouvez pour ce pauvre garçon. Je vous serai tout particulièrement reconnaissant du bien que vous lui ferez.

La semaine suivante, pour condescendre au désir que m'avait exprimé mon ami, et bien que cette visite me répugnât un peu, — car j'avais entendu parler de M. Maximilien Heller comme d'un excentrique désagréable et fort maussade, — je me rendis chez mon nouveau malade.

Il demeurait dans une des rues tortueuses de la butte Saint-Roch.

La maison qu'il habitait était très-étroite, — elle n'avait que deux fenêtres de façade;— mais en revanche sa hauteur était exagérée.

Elle se composait de cinq étages et de deux mansardes superposées.

Au rez-de-chaussée était une boutique de fruitier peinte en vert qui s'ouvrait sur la rue.

Une porte basse, treillagée en sa partie supérieure, donnait accès dans l'intérieur de la maison.

Après avoir traversé un long couloir sombre dont le parquet cédait sous le pas, on arrivait brusquement à deux marches vermoulues, qu'on apercevait à peine dans l'obscurité et contre lesquelles on trébuchait inévitablement.

Le bruit de cette chute avertissait le portier qu'un visiteur se présentait dans son immeuble.

C'était un moyen fort ingénieux, assurément, d'économiser les frais d'une sonnette.

J'étais encore tout saisi de l'émotion désagréable qui suit une chute imprévue faite dans l'obscurité, lorsque j'entendis une voix aigre comme celle d'une sorcière sortir d'une sorte de niche pratiquée sous l'escalier.

— Que voulez-vous? chez qui allez-vous? me cria l'invisible cerbère.

— M. Maximilien Heller est-il chez lui? répondis-je en tournant la tête du côté d'où la voix était partie.

— Au sixième, la porte à droite! répondit laconiquement ce portier fantastique.

Je me mis en devoir de commencer l'ascension.

Soit par ignorance, soit pour simplifier sa besogne, l'architecte n'avait pas donné aux escaliers la forme tournante qu'ils ont d'ordinaire.

Ils se composaient d'une série d'échelles droites, aboutissant à des paliers étroits sur lesquels s'ouvraient les portes noircies des chambres.

J'arrivai enfin au sixième étage.

Une lueur que j'aperçus au fond d'un étroit corridor me servit de guide.

Cette lueur était celle d'une petite lampe fumeuse suspendue à un clou près de la première porte à droite.

— Ce doit être là! pensai-je.

Je frappai doucement.

— Entrez, me répondit une voix faible.

Je poussai la porte qui n'était fermée qu'avec un loquet, et j'entrai dans la chambre de M. Maximilien Heller.

Cette chambre présentait un singulier spectacle.

Les murs étaient dénudés, et couverts, seulement par places, de lambeaux d'un papier vulgaire.

A gauche, un rideau en perse, d'un rose fané, pendait à une tringle et cachait sans doute un lit placé dans le renfoncement du mur.

Un feu de mottes brûlait dans la petite cheminée.

Sur une table située à peu près au milieu de cette modeste cellule, des papiers et des livres étaient amoncelés dans le plus beau désordre.

Maximilien Heller était étendu dans un grand fauteuil, près de la cheminée.

Sa tête était renversée en arrière, ses pieds reposaient sur les chenets. Une longue houppelande enveloppait son corps, maigre comme un squelette.

Devant lui, dans les cendres, chantait une petite bouillotte de fer-blanc qui dialoguait avec un grillon caché dans l'âtre.



Maximilien buvait énormément de café.

Un gros chat, les griffes rentrées sous sa poitrine fourrée, les yeux demi-clos, faisait entendre son ronron monotone.

Lorsque j'entrai, le chat se leva en faisant le gros dos, son maître ne bougea pas.

Il resta immobile, les yeux toujours fixés au plafond, ses mains blanches et effilées posées sur les bras du fauteuil.

Je fus surpris de cet accueil, j'hésitai un instant, puis enfin, je m'approchai de ce singulier personnage et lui dis l'objet de ma visite.

— Ah! c'est vous, docteur? fit-il en tournant légèrement la tête de mon côté, on m'a en effet parlé de vous. Prenez donc la peine de vous asseoir. Au fait, ai-je une chaise à vous offrir?... Ah! oui, tenez, je crois qu'il m'en reste encore une dans ce coin-ci.

Je pris la chaise qu'il m'indiquait du doigt, et vins m'asseoir à côté de lui.

— Ce brave Jules! continua-t-il, il m'a trouvé bien malade, la dernière fois qu'il est venu me voir, et m'a promis de m'envoyer la Faculté... C'est vous, la Faculté?

Je m'inclinai en souriant.

— Oui, je souffre beaucoup... J'ai depuis quelque temps des éblouissements, et ne puis soutenir l'éclat de la lumière... J'ai toujours froid.

Il pencha son long corps vers la cheminée et attisa le feu avec les pincettes. La flamme qui jaillit éclaira d'une lueur rouge la figure de cet homme étrange.

Il paraissait avoir trente ans au plus; mais ses yeux entourés d'un cercle noir, ses lèvres pâles, ses cheveux grisonnants, le tremblement de ses membres, en faisaient presque un vieillard.

Il se rejeta lourdement dans son fauteuil et me tendit la main.

— J'ai la fièvre, n'est-ce pas? dit-il.

Sa main était brûlante, son pouls rapide et saccadé.

Je lui fis toutes les questions d'usage; il me répondait d'une voix faible et sans tourner la tête.

Lorsque j'eus fini mon examen :

— Voilà un homme perdu! pensai-je.

— Je suis bien malade, n'est-ce pas? Combien croyez-vous qu'il me reste encore à vivre? dit-il en me regardant fixement.

Je ne répondis pas à cette question singulière.

— Souffrez-vous depuis longtemps? demandai-je.

— Oh! oui!... fit-il avec un accent qui me glaça... oh! oui!... c'est là, ajouta-t-il en touchant son front.

— Voulez-vous que je vous fasse une ordonnance?

— Volontiers, répondit-il d'un air distrait.

Je m'approchai de la table, qui était, comme je l'ai dit, surchargée de livres et de manuscrits, et, à la lueur vacillante d'une bougie, j'écrivis rapidement l'ordonnance.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand j'eus fini, de voir debout, à côté de moi, mon malade qui regardait avec son sourire étrange les quelques lignes que j'avais tracées.

Il prit le papier, le considéra quelque temps, et haussant les épaules :

—Des remèdes! fit-il, toujours des remèdes! Croyez-vous réellement, monsieur, que cela puisse me guérir?

Il fixa sur moi, en disant ces paroles, son grand œil mélancolique, et, froissant le papier entre ses doigts, il le jeta dans les flammes.

Puis il s'appuya contre la cheminée, et me prenant la main :

— Pardonnez-moi, me dit-il d'une voix qui devint douce tout à coup, pardonnez-moi ce mouvement de vivacité; mais, bon Dieu! vous avez eu là une singulière idée! Vous êtes jeune, continua-t-il avec son éternel sourire, et vous croyez votre médecine toute-puissante.

— Ma foi! monsieur, répliquai-je d'un ton un peu sec, je crois que le mieux serait de vous soumettre à un traitement et à un régime en rapport avec votre état...

— Mon état mental, voulez-vous dire? Vous me croyez fou, n'est-ce pas?... Eh bien, vous avez raison. Chez moi, le cerveau domine tout et prend toute la place; c'est une ébullition perpétuelle. Ce feu qui me dévore ne me laisse pas un instant de repos... La pensée!... la pensée!... ah! monsieur, c'est un vautour qui me ronge sans cesse!

— Pourquoi ne cherchez-vous pas à vous affranchir de ce joug cruel? Pourquoi ne donnez-vous pas quelque repos et quelque distraction à votre esprit?

— Des remèdes, des distractions!... interrompit-il avec vivacité, vous êtes tous les mêmes! On achète les uns chez les pharmaciens, les autres à la porte des théâtres, n'est-ce pas? et on doit être guéri... Si on n'est pas guéri, on doit mourir... Et la Faculté n'a rien à se reprocher.

II

— Vous n'avez donc ni parents, ni amis?...

Il m'interrompit encore.

—Des parents? non!... mon père est mort fort jeune, peu de temps après ma naissance. Ma pauvre mère... (Il me sembla que sa voix s'altérait au moment où il prononçait ce mot)... Ma pauvre mère, pendant vingt ans de sa vie, travailla pour m'élever, pour me donner une instruction brillante, libérale; elle mourut à la peine! Voyez l'ironie du sort! Huit jours après sa mort, j'héritais d'un vieil oncle dont on soupçonnait à peine



l'existence et qui me laissait une petite fortune. Des amis ? Oui, j'en ai quelques-uns. Jules d'abord, un bon garçon, mais il rit trop, et son rire me rend malade ; puis, tous ceux que vous connaissez et qui ont eu la charité de me recommander à vos bons soins. Ils me croient fou, eux aussi, et quand je suis au milieu d'eux, ils me prennent pour le plastron de leurs plaisanteries. Je suis leur amusement, leur bouffon, avec mes grands yeux, mes longs cheveux, mon grand nez et mes airs mélancoliques ?... Voilà mes amis ! Vous voyez ces livres qui sont là, sur ma table, ces liasses de manuscrits. Ils vous indiquent que j'ai cherché dans ce travail l'oubli de moi-même. J'ai été reçu avocat, j'ai même plaidé... Mais je me suis bientôt aperçu que tous mes efforts et tout mon travail avaient pour résultat d'enrichir quelques gredins et d'en arracher d'autres à l'échafaud qu'ils méritaient : j'ai eu honte de ce métier !... J'ai écrit, j'ai beaucoup écrit, afin de soulager ma pauvre tête, et d'éteindre ce feu qui me brûle. Le remède n'a pas été efficace... Que voulez-vous ? Je suis philosophe, et je dois mourir philosophe.

Il fit une longue pause.

— Ne croyez pas cependant, reprit-il enfin, que j'aie de la haine pour l'humanité... Mon Dieu non ! Mais je trouve les hommes inutiles. Je me passe de leur esprit, de leurs travaux, de leur génie... Oui, ces quelques tisons que vous voyez là, dans l'âtre, le murmure de ma bouillotte et le ronron de mon chat, m'ont inspiré des vers mille fois plus beaux que ceux de vos grands poëtes, des pensées mille fois plus ingénieuses que celles de vos moralistes, des réflexions plus profondes et plus élevées à la fois que celles des plus illustres prédicateurs. Pourquoi donc alors lirais-je les œuvres des hommes ? Pourquoi écouterais-je leurs discours, qui ne vaudront jamais ceux que j'entends en moi ?... Aussi, depuis longtemps, toute ma vie se passe dans cette chambre, dans ce fauteuil,... et je pense, je pense toujours. C'est un travail incessant. J'ai là, continua-t-il, en posant un doigt sur son front, j'ai là des traités d'économie politique qui pourraient régénérer votre société ruinée et abâtardie...... J'ai des systèmes de philosophie qui réunissent en un seul tableau toutes les connaissances humaines et les étendent en les affranchissant des entraves où les retient la routine de vos professeurs !... J'ai des plans de maisons plus confortables que celles que vous habitez ; des projets d'agriculture qui pourraient transformer la France en un immense jardin dont chaque habitant aurait sa part productive ; j'ai des codes où l'équité et le bon droit ont toute la place qui leur manque dans les vôtres. Mais à quoi bon livrer tout cela au grand jour ? Les hommes en deviendront meilleurs ! Que m'importe ! En serais-je soulagé ? Non. Voyez ces mille manuscrits qui remplissent ma mansarde ; ils sont sortis de là... et je souffre toujours autant.

Il se rejeta dans son fauteuil et continua avec feu :

— Voulez-vous savoir encore pourquoi cette flamme intérieure est si ardente, si dévorante ? C'est que je n'ai jamais pleuré ! Non jamais, jamais une larme n'est venue mouiller ma paupière ! Voyez comme le tour de mes yeux est noir : cela vient de là, j'en suis sûr. Voyez-vous ces rides de mon front, cette pâleur de mes lèvres.... C'est que jamais cette rosée bienfaisante des larmes n'a baigné ma douleur et rafraîchi ma souffrance ; tout se passe en moi, rien ne sort de moi.

Ici sa voix s'altéra :

— Les autres hommes, lorsqu'ils souffrent, vont se jeter sur le sein d'un ami et s'en reviennent consolés... Moi, je ne puis. Je suis, comme je vous le disais tout à l'heure, le Prométhée de ce vautour infernal : la pensée, incessante, dominatrice et cruelle ! Ma douleur est comme un fer aigu, qui, lorsque j'essaye de le lancer loin de moi, revient contre ma poitrine avec plus de violence, et me mord au cœur !... Tenez, je ne sais pourquoi, vous m'inspirez de la confiance et je vais tout vous dire. Aussi bien, je n'ai peut-être pas longtemps à vivre, et je ne veux pas que mes secrets meurent avec moi. Tout ce que je vais vous conter est contenu là...

(Il me désigna une liasse de papiers poudreux jetés dans un coin de la chambre).

— Mais qu'est-ce que cela vous fait, après tout ?...

— Non, non, continuez, dis-je vivement, si vous saviez combien vous m'intéressez !

J'étais en réalité très-ému.

— Où en étais-je donc ? Mon Dieu ! qu'il fait chaud ici ! Ma tête est comme serrée dans un étau... Je crois vraiment que la glace me ferait du bien... Veuillez entr'ouvrir un peu cette fenêtre.

Je me levai pour satisfaire son désir. Lorsque je revins près de lui, ses yeux étaient fermés, sa respiration était sifflante, une légère sueur perlait sur ses tempes : il s'était endormi.

. . . .

Je considérai longtemps le pauvre dormeur dont ce violent effort avait brisé les forces, et qui restait devant moi, pâle, immobile, inanimé.

Le feu jetait ses dernières lueurs et éclairait le visage de Maximilien Heller, qui était d'une beauté singulière, presque fantastique.

C'était un singulier et triste spectacle que celui de ce philosophe qui, avant trente ans, s'était retiré des hommes, parce qu'il trouvait les hommes « inutiles », de ce rêveur que le rêve avait tué, de ce penseur que l'excès de la pensée faisait mourir de lassitude !

Les quelques paroles que je venais d'échanger avec Maximilien Heller m'avaient inspiré je ne sais quelle mystérieuse sympathie pour ce malheureux jeune homme. Tout en le contemplant avec attention, je me demandais si véritablement ces cordes invisibles, qui rattachent l'homme à son semblable, étaient à jamais

brisées en lui, et je cherchais, pensif, par quels moyens je pourrais arriver à guérir cette douloureuse maladie morale qui consumait son âme et son corps.

HENRI CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

LA FÊTE-DIEU A PARIS.

Dans nos petites villes, dans nos villages et dans nos hameaux, la Fête-Dieu est certainement la fête populaire et sympathique par excellence. Elle a ravi notre enfance pure, notre rêveuse adolescence et même notre fière jeunesse, et je crois que ceux sur le front desquels la vieillesse a posé sa couronne et que rien ne ravit plus, gardent au fond de leur cœur je ne sais quelle étincelle de vie pour jouir de la Fête-Dieu.

Par un brillant jour d'été il est beau de voir l'hôte divin sortir de ses temples, de voir se dresser pour lui des autels de feuillage, de voir jeter sur ses pas les fleurs que sa puissance et sa bonté ont fait éclore, de le voir passer à la fois invisible et présent au milieu de la famille humaine.

La foi l'escorte, l'amour le suit, le respect l'environne. J'ai toujours aimé à suivre les processions de la Fête-Dieu dans les campagnes. La nature chante la gloire de Dieu et lui souhaite] éternellement la fête. Celui qui suit de près la germination des graines et l'épanouissement des fleurs, celui qui étudie la délicate et merveilleuse organisation des plantes jetées à profusion sur notre sol, celui qui vit en face de la nature, sous son action directe, celui qui apporte une intelligence sérieuse, un esprit réfléchi au milieu de cette vie débordante, pleine de grandeur, de secrets, de merveilleux phénomènes, celui-là ne perd pas vite la foi, il peut au contraire l'affermir tous les jours par le raisonnement. Peindre des millions de fleurs, faire sortir le fruit de la plante, l'épi du grain, le chêne du gland, et changer un morceau de pain en une substance divine, lui paraît également miraculeux et également simple.

Mais à Paris l'homme vit parmi ses œuvres dans l'orgueil de sa puissance d'emprunt. Ce n'est pas positivement lui qui a imaginé ce pavillon d'azur se déroulant au-dessus de sa tête; ce n'est pas positivement lui qui a prêté ses rayons au soleil, mais il a fait tout ce qui se voit au-dessous, et sa pensée ne s'élève plus au delà des ouvrages sortis de ses mains. Là les heureux se nourrissent de leur bonheur, les malheureux s'abreuvent d'illusions, et dans beaucoup d'âmes la foi se meurt, ou plutôt, hélas ! la foi est morte.

A Paris le Tout-Puissant trouve en sa créature une sorte de rival, et il reste ordinairement caché dans ses temples où ceux qui l'adorent le trouvent. Aujourd'hui cependant au-dessus des mille bruits de Paris, qui n'ont rien d'idéal, j'ai entendu s'élever tout à coup les puissantes harmonies du chant grégorien, aujourd'hui devant la foule habituelle qui semble courir comme pour attraper quelqu'un, la Fortune sans doute, ne fût-ce que par le bout de ses ailes, j'ai vu s'échelonner une foule attentive et joyeuse sur laquelle planait le divin, et c'était à la Madeleine, dans le Paris brillant, bruyant, éclatant, miroitant. Contre la partie du temple qui donne sur la rue Tronchet, un reposoir a été disposé.

Au-dessous d'un baldaquin d'où pendent de longues draperies de velours rouge à crépines d'or, se dresse un simple autel surmonté d'une grande croix étincelante, et sur les gradins des massifs de fleurs complètent harmonieusement la décoration.

Le temple, même à l'extérieur, a pris un air de fête; des fleurs s'épanouissent au pied des grandes statues, qui sont les éternelles habitantes de la colonnade splendide; on a ceint ce beau temple, quelque peu païen d'aspect, d'une écharpe de pourpre, et c'est sur ce fond éclatant que se détachent les personnes qui font partie de la procession et qui portent toutes un bouquet à la main.

D'abord paraît la gracieuse phalange des petits enfants au front pur, au visage riant; puis celle des écoliers, enfants encore, mais qui portent déjà à leurs lèvres la coupe de la science avec celle de la vie; en troisième lieu de longues files de jeunes filles, vêtues de blanc, parées d'un voile transparent de mousseline qui retombe à la juive et laisse à peine deviner les traits, portant au cou un large ruban d'azur et à la main une touffe de lis. Debout, contre la grille, je les voyais descendre une à une parées de beauté souvent, de grâce et de modestie toujours. Et mon regard se détournant et pénétrant dans les profondeurs de la foule qui remontait le boulevard, j'y apercevais d'autres jeunes filles à l'œil hardi, au sourire provocant, costumées comme des singes de foire : cela se dit, mais je ne réponds pas que les singes consultés consentissent à revêtir tous les costumes que j'avais sous les yeux. Ces deux types de femmes étaient saisissants à regarder en ce moment. La religion suit la femme d'un regard compatissant et consolateur, elle la pare d'un voile de modestie, elle la rend digne d'amour en l'enveloppant de respect. Le monde antireligieux, au contraire, en fait un joujou, une poupée, un être capricieux et terrible qu'on aime une heure, qu'on dédaigne après l'avoir aimé, une fleur qu'on jette au rebut sitôt qu'elle est fanée. Pauvre idole d'un jour à la tête creuse, au cœur rétréci, aux habitudes frivoles, qui conserve la pose ridicule d'une idole, alors même qu'elle n'a plus d'encens et plus d'adorateurs.

Et ma pensée s'élevant plus haut en partant du contraste qui m'apparaissait, je suivis des yeux longtemps la double rangée des vierges, je les regardai descendre

lentement les degrés du temple. Ces jeunes catholiques personnifiaient en ce moment pour moi une chose auguste. Je croyais voir la religion elle-même traverser Paris. Oui, la voilà, me disais-je, dans son vêtement immaculé, belle d'une beauté splendide, mais chastement voilée; la voilà simple, blanche, pudique, pacifique, les mains chargées de fleurs odoriférantes; la voilà qui passe, purifiant l'air de son haleine embaumée, effleurant de son pied léger les pavés de la Babylone moderne où elle a un trône qu'aucune révolution ne renverse, des courtisans désintéressés d'une fidélité à toute épreuve, des temples indestructibles, puisque c'est le cœur humain, un sol vivant qui les porte. Cette cérémonie publique qui faisait apparaître au grand jour la Religion catholique dans Paris m'émouvait profondément. Je me sentais heureuse de m'agenouiller entre ces palais fastueux et fragiles en compagnie des humbles femmes qui m'entouraient, heureuse de reconnaître que la foule des curieux gardait une attitude respectueuse.

C'était M. le curé de la Madeleine qui portait l'ostensoir d'or. Il l'approchait paternellement des petits enfants, qui en baisaient le piédestal.

Cette condescendance est touchante; on se rappelle involontairement le Sauveur passant dans la foule qu'il enseignait avec autorité, mais avec la plus miséricordieuse tendresse. Partout ailleurs qu'à Paris cet usage me ravirait. A Paris je préférerais une cérémonie courte, simple et environnée avant tout de majesté.

La musique militaire alternait avec les belles hymnes de l'Église et ses brillantes fanfares succédaient aux strophes graves du *Pange lingua*.

Ce sont ces harmonies pénétrantes qui ont précédé la bénédiction du très-saint Sacrement annoncée par un roulement de tambours. Un vieillard aux cheveux blancs s'est détourné vers la foule, portant entre ses mains sacerdotales l'ostensoir rayonnant, et la foule s'est agenouillée.

Le calme de cette scène était divin, bien que la respiration ardente, embrasée du géant parisien frappât vaguement l'oreille. Dans le groupe compacte des courageux catholiques réunis autour de leur Dieu vivant, toutes les classes, je dirai tous les peuples, étaient représentés: L'homme de guerre et l'homme de plume, l'action et la pensée, la grande dame et l'ouvrière, la Parisienne et la Négresse. A Paris cela repose vraiment de rencontrer dans la foule des visages sur lesquels se reflète la vie surnaturelle de la foi, des regards qui savent se lever vers le ciel, des fronts intelligents et fiers qui ne s'inclinent bien bas que devant Dieu.

Entre les gens dévorés de passion ou saturés d'ennui ou hébétés de jouissances matérielles qui se meuvent dans l'immense réseau de rues et de boulevards, on aime à rencontrer le penseur et l'homme religieux, tout être dont l'œil brille de la flamme idéale qui s'alimente ailleurs que sur cette terre, dont les fruits ne donnent qu'une vie corruptible et incomplète.

Pendant que la procession continuait lentement, majestueusement sa marche, je suis rentrée dans le temple. C'était bien, ce jour-là, ton temple, ô Madeleine, on aurait dit vraiment que tu venais de briser sur les pieds du Sauveur ton vase de parfums.

La blanche statue de la sainte planait dans le temple embaumé et fleuri. Du haut de l'amphithéâtre de verdure qui ne laissait passer que ses bras suppliants et sa tête radieuse, elle semblait présider cette assemblée et assister, comme nous, à la rentrée triomphante de son Maître et Seigneur.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



CHARLES DICKENS

—

L'Angleterre vient de perdre une de ses gloires nationales dont elle était le plus justement fière. Charles Dickens est mort le 10 juin, frappé d'une attaque de paralysie, dans sa maison de campagne de Gad's-Hill, près Brigham, où il passait chaque année la belle saison.

Dickens n'avait que cinquante-huit ans. Il était né à Portsmouth le 7 février 1812.

Son père, petit employé dans les bureaux du payeur de la marine (Navy pay office), le destinait à la paisible et modeste carrière de la procédure. Après avoir fait de brillantes études, d'abord à Chatham, puis à Rochester, le jeune Dickens, cédant à la volonté paternelle, entra comme clerc chez un avoué. Il est probable qu'il y apprit assez mal un métier si contraire à ses goûts et à son génie. Mais son esprit sagace sut profiter de cet apprentissage de la chicane et nota de curieuses observations qu'il utilisa plus tard. En effet, dans presque tous les romans de Dickens (notamment dans celui intitulé *Bleak-House*) on retrouve quelque spirituelle boutade dirigée contre les mesquines et minutieuses formalités de la procédure anglaise.

Les personnes—et elles sont nombreuses sans doute — qui ont lu l'*Histoire de David Copperfield*, doivent se souvenir des débuts du jeune David dans l'étude de MM. Spenlow et Jorkins, et des soupirs d'ennui que pousse le pauvre enfant obligé de compulser les poudreux in-quarto où sont enfouis les cent mille arrêts qui servent de précédents et de règles à la magistrature anglaise. On doit se rappeler aussi en quels termes il raconta ce qui lui advint, après qu'il eut quitté le ténébreux empire de la chicane pour entrer dans le monde brillant de la poésie et de l'imagination :

« Je me suis frayé une autre route. Non sans avoir

peur et tout en tremblant de mon audace, j'ai cru pouvoir être auteur. J'avais écrit quelques bagatelles et je les avais envoyées à un *Magazine*; le *Magazine* les publia. Depuis lors, j'ai eu le courage d'écrire un assez bon nombre de nouvelles et de romans qui me sont régulièrement payés. Tout ensemble, je m'assure un assez joli revenu, et, quand je fais sur mes doigts l'addition des mille livres sterling qui le composent, je ne m'arrête qu'après le troisième mille (1). »

L'histoire de David Copperfield est celle de Charles Dickens. Comme le héros dont il raconte la vie, il quitta au bout de deux ans l'étude du *Solicitor* pour suivre la carrière vers laquelle l'entraînait une invincible vocation. Il commença par être sténographe et *reporter* dans différents journaux; puis il écrivit plusieurs articles de critique dans *the True Sun* (le Vrai Soseil) et dans le *Miroir du Parlement*. Quelque temps après, sous le pseudonyme de Boz, il fit paraître au *Morning Chronicle* une série d'études de mœurs (*Sketches*) que le crayon ingénieux de Cruiksank illustra plus tard, et qui furent réunies en deux volumes sous le titre de *Scènes de la vie anglaise*.

Dans ces premiers travaux, le futur romancier essaye ses forces et cherche sa véritable voie. Il la trouva en 1838, lorsqu'il passa au *Pickwick-club*, petit journal hebdomadaire qui eut un immense succès et forma ensuite trois volumes tirés à un nombre considérable d'exemplaires. La publication des *Pickwick-papers* rendit célèbre en peu de temps le pseudonyme de Boz. Il faut se reporter aux beaux jours de *Waverley* et de *Child-Harold* pour trouver un enthousiasme semblable à celui qui se manifesta, lors de l'apparition de ce livre, véritable chef-d'œuvre d'esprit et d'humour.

A partir de ce brillant début, Charles Dickens publia successivement cette longue série de romans, qui, traduits dans toutes les langues de l'Europe, valurent à leur auteur une réputation universelle. Qui n'a lu *David Copperfield*, *les Contes de Noël*, *Nicolas Nickleby*, *la Bataille de la vie*, *le Grillon du foyer*, etc., toutes ces œuvres si profondément travaillées, si vraies dans leurs détails ingénieux, et dont la lecture est si facile et si attachante ? Malgré l'imperfection des traductions hâtives qui en ont été faites, les romans de Dickens ont, pour nous autres Français, un puissant intérêt, je dirai presque un intérêt historique. En effet, ils nous donnent de la vie anglaise, de ses mœurs encore si paisibles et si patriarcales, des tableaux vrais et lumineux que l'on pourrait comparer à ces toiles charmantes où van Ostade et Téniers ont peint les intérieurs des Flamands du XVIIe siècle. C'est le même soin dans les détails, la même poésie rustique répandue sur les plus humbles scènes de la vie privée, la même gaieté honnête, communicative, un peu caustique cependant et relevée par cette saveur toute particulière qui ne ressemble en rien à notre sel gaulois, et que l'on désigne de ce mot intraduisible : *l'humour !* Les personnages de Dickens sont vivants ; il semble qu'on les voit agir, qu'on les entend parler. Bien plus, on croit parfois saluer en eux d'anciennes connaissances, et en contemplant tel de ces héros pittoresques dont la physionomie est si expressive, par exemple, le juif Pagin, mistress Gramp ou le bedeau Bumble, on est presque tenté de se dire : J'ai déjà vu ce visage-là quelque part.

Charles Dickens se distingue entre tous les romanciers qui ont essayé la peinture des mœurs d'à-présent par une éminente qualité qui n'est pas le moins beau fleuron de son talent. Il est honnête; ses inspirations sont pures et saines; c'est l'écrivain de la famille, l'hôte simple et bon du foyer domestique, le conteur que tous peuvent écouter sans rougir et qui sait mettre les plus salutaires leçons dans les charmants récits qu'il improvise au coin du feu.

Loin d'imiter certaine école littéraire fort à la mode en ce moment, il ne cherche pas à découvrir dans les replis du cœur humain de sinistres monstruosités; il ne décrit point de préférence les exceptions bizarres qui peuvent se produire au sein de la société. Ce n'est pas à dire pour cela que tous ses héros soient d'honnêtes gens, de parfaits gentlemen.

Il y a parmi eux d'affreux coquins, des voleurs, des escrocs, des usuriers, des gens qui méritent fort bien la potence. Mais ces personnages, si laids et si déguenillés, sont des sujets de curiosité plutôt que de scandale. Ils volent et tuent avec ce talent reconnu qui a valu aux coquins de l'Angleterre une renommée universelle; mais, en somme, leur fréquentation est moins dangereuse pour le lecteur que celle de certains gentilshommes élégants et parfumés qui s'introduisent depuis quelques années avec une remarquable insolence dans nos romans français, dits « de mœurs. » Dickens, comme presque tous les écrivains anglais, a eu l'honneur d'être un romancier moral dans le sens véritable du mot. Il a trop de talent pour chercher le succès dans la peinture malsaine du vice mièvre et raffiné, dans des complications étranges qui bouleversent l'ordre de la famille et de la société. Il a trop d'esprit pour s'égarer dans ces thèses et ces ennuyeux plaidoyers où quelques-uns de nos écrivains les plus en renom s'embourbent constamment.

Il prend un groupe de personnages aux caractères variés, braves gens pour la plupart, mais presque toujours affligés d'une singulière manie, de quelque défaut saillant et comique.

Il dissimule soigneusement derrière eux sa propre personnalité et les fait mouvoir, parler, se démener devant le lecteur, les animant de son souffle puissant, leur prêtant son esprit gai et humoristique, mais ne leur permettant jamais de dépasser les bornes sévères de l'honnêteté et de la décence.

(1) *Histoire personnelle de David Copperfield*, traduction de M. Am. Pichot, t. III, p. 92.

Puis, à côté de ces types curieux, si vrais dans leur fantaisiste tournure, quelles pures et gracieuses silhouettes viennent parfois se placer ! Quelles aimables figures que celles de ces blondes vierges anglaises aux yeux bleus profonds, aux formes sveltes et délicates! Quelle exquise sensibilité dans certains tableaux tout intimes qui montrent que chez Dickens, l'observateur, le philosophe, était doublé d'un charmant poëte !

Il faut surtout l'entendre parler de l'enfance, de ses souffrances, de ses amères privations. C'est lorsqu'il raconte les misères des pauvres petits êtres livrés sans merci à la barbarie d'un maître d'école ou d'une marâtre impitoyable, qu'il trouve ces accents émus qui



Portrait de Charles Dickens.

uchent les cordes les plus intimes du cœur. Combien douces larmes ont fait couler les malheurs du petit ivier Twist et la mort du petit Dombey! Comme on ndigne, avec le bon auteur, contre les cruautés de . Squeers, le pédagogue, le bourreau des enfants! Cette sensibilité lui fait prendre en une tendre mpassion tous ceux qui sont petits, faibles, deshéés par la nature ou par la société. Il se fait l'avocat leur cause, il plaide pour eux avec une infatigable énergie, avec une conviction touchante, mais sans jamais se laisser égarer dans ces récriminations inutiles qui aigrissent les malheureux sans les consoler.

Ch. Dickens fut récompensé de ces généreux efforts. Les classes ouvrières de Londres l'acceptèrent pour leur organe et leur patron, et il eut plus d'une fois l'occasion de mettre à profit la légitime influence qu'il avait su conquérir sur elles.

Un jour, entre autres, — c'était je crois, en 1856 —

les travailleurs de Liverpool et de Manchester, irrités contre leurs maîtres, avaient usé de cette arme redoutable que la loi met à leur disposition; mais la *grève* tomba vite devant les discours de paix et de conciliation que Dickens vint adresser aux ouvriers mutinés. On l'écouta religieusement, on se laissa persuader par lui, parce que ses œuvres populaires étaient encore dans toutes les mémoires, et qu'il avait, aux yeux de ces pauvres gens, le prestige d'un grand écrivain et la douce autorité d'un ami.

Le nombre des œuvres de Charles Dickens est très-considérable. On sait que chacun de ses romans lui coûtait des peines et des soins infinis. Il trouva cependant encore le temps de se mêler aux luttes du journalisme quotidien et de rentrer dans la lice où il avait fait si brillamment ses premières armes. En 1846, il fondait le *Daily News*, puis, en 1850, les *Paroles du foyer*, journal hebdomadaire qui atteignit le chiffre de 60,000 exemplaires.

Enfin, ne se contentant plus d'écrire ses romans et d'en surveiller l'impression, il eut l'idée de les lire dans des conférences publiques. Admirable diseur, doué d'un merveilleux talent de comédien, Dickens obtint dans cette tentative neuve et originale un immense succès. Ses conférences furent très-suivies en Angleterre, et les Américains eux-mêmes, oubliant généreusement les plaisanteries mordantes de l'auteur de *Martin Chuzzlevitt*, lui firent, lorsqu'il vint les visiter, de véritables ovations.

Dickens jouait et mimait ses romans; il prenait le geste, le ton de chaque personnage avec une inimitable perfection. Il avait, ainsi qu'on peut en juger par le portrait que nous publions ici, une forte carrure; ses traits étaient accusés; il portait de longues moustaches et une épaisse barbiche. Rien n'était, paraît-il, plus curieux que de l'entendre prendre tour à tour la voix aiguë d'une jeune fille, le son rude d'un matelot, le parler précieux d'une grande dame, et passer ainsi, en une même soirée, avec une étonnante facilité, par les rôles les plus différents, les plus contraires. Aussi son succès comme *lecturer* fut-il très-grand et très-fructueux. Au moment de sa mort, il allait entreprendre une série de cent lectures qu'on devait lui payer 250,000 fr.

Dickens travailla aussi pour le théâtre. Mais il ne paraît pas avoir eu, comme poëte dramatique, autant de bonheur que comme romancier. Son talent, tout intime, se trouvait un peu dépaysé dans le cadre trop vaste de la scène. Un de ses drames, *l'Abîme*, fut joué à Paris, au Vaudeville; on applaudit plutôt l'auteur que l'œuvre elle-même, qui était froide et languissante. N'oublions pas d'ajouter à ce propos que Dickens voyant la faiblesse relative des recettes, eut la générosité de renoncer à la prime qui avait été stipulée à son profit dans le traité.

Charles Dickens avait épousé la fille d'un avoué, M. George Hoghart, le vieil ami de Walter Scott. Il laisse une nombreuse famille. Le matin même du jour où il allait mourir, il écrivait à son fils, étudiant à l'Université de Cambridge, cette lettre qui montre quels sentiments pieux et élevés avait l'homme éminent dont l'Angleterre pleure la perte :

« Je me suis toujours efforcé, dans mes ouvrages, à
« exprimer la vénération que je ressentais pour la vie
« et les leçons de notre Sauveur, parce que j'ai écrit
« cette histoire pour mes enfants, qui tous la connais-
« saient pour l'avoir entendue bien souvent, longtemps
« avant qu'ils pussent lire, presque aussitôt qu'ils pou-
« vaient parler; mais je ne l'ai jamais proclamée par-
« dessus les toits... »

Dickens avait exigé que ses funérailles eussent lieu sans pompe, sans panégyriques funèbres, presque secrètement. Ses dernières volontés furent religieusement exécutées. Quatorze personnes composaient seules le cortége qui conduisit l'illustre romancier à sa dernière demeure.

Au moment où le cercueil entra dans l'abbaye de Westminster, où Dickens devait être inhumé, un morceau funèbre fut exécuté sur l'orgue; deux autres accompagnèrent la triste cérémonie de la mise au tombeau. Ce fut tout. On jeta des fleurs sur le cercueil en le descendant dans la tombe. Il portait cette simple et modeste inscription :

CHARLES DICKENS

Né le 7 février 1812, mort le 9 juin 1870.

Le tombeau de Dickens est situé au pied de la statue d'Addison. A la tête du cercueil se trouvent les restes d'Hœndel; au pied, les cendres du grand Sheridan. Cumberland, le poëte dramatique, repose à droite. Au-dessus de la tombe est posé le buste de Thackeray qui semble couvrir de son calme regard celui qui fut son émule en gloire et en génie. Ainsi se trouvent réunis, presque côte à côte, pour dormir l'éternel sommeil, les deux écrivains qui personnifient le mieux, dans les temps modernes, l'*humour* et la fantaisie de l'esprit anglais.

Dès que l'on sut à Londres que la cérémonie avait eu lieu, une foule nombreuse et recueillie se dirigea du côté de Westminster. Ce pieux pèlerinage ne cesse plus depuis lors.

HENRY CAUVAIN.

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626 et 643.)

—

V

Bientôt les deux sœurs atteignirent le perron. Madame de Pienne et miss Serena y étaient assises : l'une

une tapisserie à la main ; l'autre, un album ouvert sur ses genoux et crayonnant.

Béatrix et Denise s'approchèrent de l'institutrice pour lui souhaiter le bonjour. Miss Serena sourit et secoua vigoureusement les mains de ses pupilles. Elle leur reprocha d'un ton plein de bonne humeur d'avoir fait sans elle leur promenade.

— Nous sommes parties avant l'heure où vous vous montrez ordinairement, mademoiselle, répondit sur le même ton Béatrix.

La jeune fille partagea en deux son bouquet, et en offrit une partie à madame de Pienne, et l'autre à miss Serena.

L'Anglaise mit le bouquet à sa ceinture avec une évidente satisfaction. Elle reprit son crayon en demandant à Béatrix de lui raconter sa promenade.

Denise, qui ne tenait pas longtemps en place, rentra pour courir à la recherche de mademoiselle Baudouin. Elle ne la trouva pas, et revint sur le perron au moment où la cloche du déjeuner appelait dans la salle à manger. Mais, sitôt le repas terminé, elle dit à l'oreille de Béatrix, qui suivait dans le parc ses parents et miss Serena :

— Je vais chercher Agathe.

— Bon! dit Béatrix, mon inconnue te trotte en tête.

Denise, pour toute réponse, se mit à rire et s'élança dans l'escalier. Parvenue au second étage, elle s'arrêta devant une porte et frappa un léger coup.

Une voix grêle répondit de l'intérieur :

— Entrez !

Denise obéit, et elle se trouva en présence de la respectable gouvernante, qui assujettissait sur ses papillotes grises l'auréole de son bonnet de mousseline.

— C'est vous, mademoiselle Denise, dit-elle avec un petit sourire de contentement : que puis-je pour votre service ?

— Me donner un renseignement, ma bonne Agathe.

Mademoiselle Baudouin présenta, avec l'un de ses airs les plus aristocratiques, une chaise à Denise, qui la refusa.

— Je ne veux pas, dit-elle, retarder votre déjeuner ; chemin faisant je vais vous apprendre ce dont il s'agit.

Mademoiselle Baudouin croisa son châle sur sa poitrine et le fixa par une épingle fort élégante, jeta un coup d'œil tout coquet sur un miroir qui lui renvoya son image, en jeta un autre autour d'elle comme pour s'assurer que dans sa chambrette tout était suffisamment en ordre ; et, faisant passer Denise devant elle très-cérémonieusement, elle referma la porte de son réduit et rappela à mademoiselle de Pienne qu'elle était à ses ordres.

— Ma bonne Baudouin, nous avons visité ce matin votre cimetière de Lanvel. Pouvez-vous me dire quelle pieuse main orne de fleurs la tombe de notre tante Armèle ?

La figure souriante de mademoiselle Baudouin se rembrunit soudain. De la part de la joyeuse Denise elle s'était attendue à toute autre demande.

— Ces fleurs blanches qu'elle aimait tant, la pauvre demoiselle ! répliqua mademoiselle Agathe comme se parlant à elle-même, c'est elle, la chère enfant, qui demeure fidèle au souvenir de son excellente amie et qui orne sa tombe.

— Qui, elle ? demanda Denise.

— C'est juste, vous ne la connaissez pas. Vous ne connaissez pas mademoiselle Éva de Trémeur.

— Je crois que Béatrix la connaît, répondit Denise. C'est une jeune fille de la taille de ma sœur à peu près, avec des cheveux et des yeux noirs.

Intérieurement elle ajouta : Et une mise plus que modeste. Mais, fort heureusement, mademoiselle Baudoin n'avait pas le privilége de lire dans la pensée.

— Mademoiselle Éva et sa sœur sont les seules demoiselles du pays, il n'y a donc pas à s'y tromper. Des cheveux noirs, des yeux noirs, c'est mademoiselle Eva. La petite Yolande est blonde comme un épi, et elle a les yeux aussi bleus que le ciel.

Comme on le voit, mademoiselle Baudouin ne laissait pas que d'être fort poétique à ses heures.

— Elles habitent, avec leur frère, le vieux château de Trémeur, continua mademoiselle Agathe. Ce sont des jeunes filles remplies d'esprit et de cœur que vous aurez du plaisir à voir. Votre tante Armèle les aimait tendrement, et elles le lui rendaient bien, mademoiselle Éva surtout.

— Et ces demoiselles sont la seule société de Lanvel ? demanda encore Denise.

— Mademoiselle, il y a le presbytère et puis, à une demi-lieue d'ici, le château de l'Épéronnière, qui appartient à la baronne de Romery.

En prononçant ce dernier nom, mademoiselle Baudouin eut à son tour, sur les lèvres, un petit sourire ironique. Mais Denise ne le remarqua pas, elle se mit à accabler la vieille demoiselle de questions sur madame de Romery. Était-elle jeune ? était-elle aimable ? Voyait-elle beaucoup de monde ? Recevait-elle ? Passait-elle l'hiver dans sa terre ? etc...

Mademoiselle Agathe répondit d'un ton à prouver qu'elle ne tenait pas la baronne en haute estime, qu'elle ignorait l'âge de cette dame ; elle savait qu'elle avait un cercle de relations très-étendu ; que, quand sa maison n'était pas encombrée, elle courait elle-même par monts et par vaux ; qu'elle donnait des fêtes assez souvent, qu'elle passait une partie de l'année à l'Épéronnière et le reste à Rennes ou à Paris.

Mademoiselle Baudouin connaissait, du reste, très-peu madame de Romery, mademoiselle Armèle la recevant rarement et la visitant plus rarement encore.

— Je crois bien ! pensa Denise ma bonne tante n'aimait ni le plaisir ni le monde ; mais moi, c'est différent.

Et remerciant mademoiselle Agathe, elle la quitta précipitamment, et accourut rayonnante vers Béatrix, qui se promenait dans le parc avec sa mère et M. de Pienne.

Gaston, assis non loin sur un banc rustique, lisait les lettres et les journaux que le facteur venait d'apporter.

— Ma chère maman, dit Denise sans autre préambule, est-ce que nous ne ferons pas quelques visites d'arrivée ?

— Voyez-vous cette mondaine qui déjà est ennuyée de notre solitude ! dit Béatrix gaiement ; je gage que c'est ma charmante connaissance de ce matin que tu désires voir de plus près.

Denise fit une petite moue, et, sans répondre autrement à Béatrix, elle reprit s'adressant à sa mère :

— Sans être mondaine, on peut ne pas se soucier de vivre en ermite. Connaissez-vous madame de Romery, maman ?

— Peu, ma chère fille. Elle venait de se marier à l'époque où j'ai quitté Kerlivio. Cependant, comme elle était très-proche parente de notre cousine, Mme de Farel, je l'ai rencontrée plusieurs fois chez cette dernière, et ces dames sont venues ensemble chez moi. Nous sommes restées, de ma part surtout, dans les termes les plus cérémonieux.

— Quoi ! maman, Mme de Rovery était mariée avant vous !.. mais alors elle...

— Elle... quoi? reprit Mme de Pienne, voyant que Denise s'arrêtait subitement.

— Je voulais dire, maman, que Mme de Romery ne devait pas...

— Elle est très-jeune, acheva Mme de Pienne, en souriant.

— Puisqu'elle est plus âgée que vous.

— Non, bien que mariée avant moi, elle est plus jeune d'une année ou deux. Elle s'est mariée fort jeune et... elle est demeurée jeune.

— Vraiment? elle doit être une très-agréable société alors?

— Cela dépend des goûts, répondit Mme de Pienne. Nous irons lui rendre nos devoirs, mais je doute qu'il puisse y avoir une grande intimité entre l'Éperonnière et Kerlivio.

Les beaux rêves qu'une minute avait fait éclore dans la frivole tête de Denise s'évanouirent à ces paroles. Elle ne connaissait pas Mme de Romery, mais elle était toute disposée à la juger favorablement, parce que la vieille gouvernante, en parlant de la baronne, avait prononcé les mots magiques de *fêtes*, *réunions*. La robe fanée d'Éva avait désavantageusement posé la jeune fille dans l'esprit de Denise ; la réputation mondaine de Mme de Romery lui avait déjà gagné le cœur de notre étourdie.

— Les préventions de maman tomberont, j'en suis sûre, lorsqu'elle connaîtra mieux notre voisine, pensa-t-elle.

Denise avait, toutefois, un petit air désappointé qui ne pouvait échapper à Béatrix.

— Sois tranquille, dit-elle, non sans un peu de malice, maman n'a pas l'intention de faire de nous des anachorètes ; si nous allons rarement à l'Éperonnière, nous aurons du moins la permission de voir souvent les habitantes de Trémeur, nos plus proches voisines.

Denise dissimula une petite grimace de dépit et dit :

— A propos, ton inconnue se nomme Éva de Trémeur !

— Oui, je le sais, répondit Béatrix, maman me l'a appris.

— Vous connaissez Mlle de Trémeur, maman?

— Mais sans doute, ma fille, ne connais-je pas tout Lanvel? Il ne m'a pas fallu longtemps pour deviner quelle main attentive veut bien partager le culte du souvenir entre le martyr de Castelfidardo et ma pauvre Armèle.

Mme de Pienne prononça ces paroles d'une voix profondément émue. Puis elle ajouta :

— Je compte vous mener demain à Trémeur, et suis bien aise, mes chères enfants, de vous donner préalablement quelques avis. Cette famille, qui, vous le savez, a été alliée à la nôtre, a éprouvé de grands, d'irréparables malheurs; mais elle porte noblement son infortune. Alain de Trémeur est le digne représentant de sa race. Il a été forcé de laisser se rouiller l'épée si noblement portée par ses ancêtres pour ne s'occuper que de la gestion de son petit domaine.

— Un gentilhomme fermier! dit en riant Denise : à sa place, j'aurais préféré m'engager.

— Alain en a eu plusieurs fois la pensée ; mais il a mieux aimé se consacrer exclusivement à ses sœurs qui n'ont plus que lui, et il leur a fait généreusement le sacrifice de son avenir et de ses goûts. Pour aller à Trémeur, vous ferez une toilette simple, sans être négligée. Vous ne devez pas écraser ces jeunes filles par un pompeux étalage, vous ne devez pas les humilier par une mise trop sans-façon. Éva, Yolande et Alain méritent nos plus grands égards. Tu as vu dans le salon le portrait du Croisé, Denise? Eh bien, Alain de Trémeur, ce gentilhomme fermier, comme tu l'appelles, est son descendant.

— J'aime à espérer pour M. de Trémeur qu'il ne ressemble pas à son ancêtre, reprit Denise avec un éclat de rire. Tu sais, Béatrix, ce noir personnage devant lequel Mlle Baudouin ne passe qu'en s'inclinant?

— Bon ! répondit Béatrix, laisse le temps poser la main sur la jolie image qui représente ton minois blanc et rosé, et nous verrons ce qu'elle deviendra.

— Quand miss Serena me demandera une description du temps, je lui dirai : le temps est un laid et maigre vieillard qui noircit tout ce qu'il touche, parce qu'il oublie de se laver les mains!

— Et tu pourrais ajouter : le temps est un brise-tout.

Ces dernières paroles furent, on le devine, prononcées par Gaston qui, la lecture de son courrier terminée, était venu rejoindre les trois dames.

Les jeunes filles se promenèrent encore quelques instants avant de rentrer. Denise, qui, à son grand déplaisir, recevait encore les leçons de miss Serena, alla rejoindre cette dernière. Béatrix, depuis longtemps, étudiait seule et pour sa propre satisfaction ; elle monta à sa chambre et n'en sortit que lorsque la voix de Denise, l'appelant joyeusement de loin, lui fit abandonner ses livres et ses papiers.

Elles se rendirent au salon où l'on venait d'installer un magnifique piano que M. de Pienne avait fait venir à leur intention. L'antique clavecin, au grand désespoir de Mlle Baudouin, était allé rejoindre, dans le garde-meuble du château, un grand nombre de respectables antiquités. Toutefois, lorsque la vieille gouvernante eut vu les doigts agiles de Béatrix et de Denise effleurer les touches d'ivoire, lorsqu'elle eut entendu les mélodieuses vibrations de l'instrument, elle laissa échapper une exclamation de joyeuse surprise, et sa petite figure ridée s'épanouit en un sourire de profonde satisfaction.

En se retirant elle ne put cependant s'empêcher de murmurer :

— Si on avait essayé de rarranger un peu le clavecin de Madame, il eût peut-être bien pu aller encore longtemps.

VI

Le lendemain, Béatrix, levée de bonne heure, fit, selon qu'elle en avait la coutume, sa promenade matinale. Elle revit Éva de Trémeur à l'église et elle aurait bien voulu lui adresser la parole ; mais la jeune fille paraissait fort pressée, elle se contenta de saluer mademoiselle de Pienne et s'éloigna pour entrer dans une maison du bourg où Béatrix la vit, un instant après, entourée d'une jeune femme et de sa petite famille.

Denise, moins paresseuse que la veille, avait, sa toilette terminée, ouvert la fenêtre et regardait sa sœur venir.

Béatrix leva la tête et sourit à ce gracieux visage qui se présentait, frais et rieur, encadré par le feuillage des plantes grimpantes égayant les murailles grises du vieux castel.

— Grande nouvelle ! lui cria Denise.

— Quelle nouvelle t'est parvenue si matin ?

— Monte ! répondit Denise de la voix et du geste.

Béatrix n'obéit pas avec assez d'empressement sans doute au gré de Denise, car celle-ci se précipita audevant d'elle, et les deux sœurs se rencontrèrent au haut de l'escalier.

— Qu'y a-t-il donc, Denise ? demanda Béatrix.

— Ma chère, je suis au comble de la joie, nous allons nous produire au grand jour. Aujourd'hui nous irons à Trémeur, ce qui ne sera pas bien amusant, j'imagine ; mais demain, nous irons à l'Éperonnière, à B..., à je ne sais plus quoi ; après-demain à Saint-Brieuc. C'est maman qui m'a dit cela quand je suis allée l'embrasser. N'es-tu pas ravie ?

— C'est selon, répliqua Béatrix ; les visites qui te charment me plaisent peu. Mais enfin dans le nombre il y aura assurément des personnes que j'aurai du plaisir à voir.

— Les douairières et les demoiselles d'un âge respectable ! dit Denise avec un grand éclat de rire. Je te trouvais déjà passablement raisonnable, mais depuis que nous sommes ici, il me semble que le château, mademoiselle Baudouin, les vieux portraits, les vieux meubles, tout cela déteint sur toi, et que...

— Je deviens vieille aussi, repartit joyeusement Béatrix. Il y a en Bretagne tant de choses étranges, que nous y avons peut-être passé des années croyant y demeurer quelques jours, et que toi, seule, par le pouvoir d'une baguette enchantée, as pu conserver le privilége de la jeunesse.

— Oh ! puissé-je le conserver longtemps, toujours, ce précieux privilége ! s'écria l'étourdie avec vivacité.

— Ton souhait s'accomplira, dit Béatrix.

Et comme les deux sœurs passaient en ce moment devant l'une des hautes fenêtres du corridor, Béatrix désigna le ciel qui apparaissait, pur et radieux, audessus des grands arbres du parc.

— Là-haut, dit-elle, ne serons-nous pas tous éternellement jeunes ?

Denise secoua sa jolie tête mutine

— Oh ! cette jeunesse-là, je la désire le plus tard possible. Mais vraiment, Béatrix, quelle herbe as-tu foulée dans ta promenade ? Tu es d'un sérieux !

— J'ai foulé l'herbe qui croît autour de la tombe de tante Armèle, répondit Béatrix. Et c'est à elle que je pensais tout à l'heure en regardant le ciel.

— Pauvre tante ! répliqua Denise dont le front s'assombrit soudain, comme c'est malheureux qu'elle ne soit plus ! Elle eût été si joyeuse de nous avoir près d'elle !

— Que veux-tu, Denise, Dieu la désirait près de lui ; elle est plus heureuse encore dans sa nouvelle demeure : que cette pensée nous console.

Béatrix et Denise étaient arrivées près de leurs chambres respectives, et elles se quittèrent : Denise, pour aller, selon son expression, « pâlir sur les livres, » et Béatrix pour entrer chez sa mère.

Madame de Pienne confirma la nouvelle annoncée par Denise au sujet des visites de voisinage.

— Nous commencerons par Lanvel, et notre tournée ne sera pas longue, ajouta en souriant madame de Pienne : le presbytère et le château de Trémeur. Sans la nécessité de faire un peu plus de toilette, nous eussions poussé jusqu'à l'Éperonnière ; ce sera pour de-

main. Denise se réjouit beaucoup de cette visite que les convenances et notre parenté avec madame de Farel nous obligent à faire. Je connais peu madame de Romery; cependant, par ouï dire et d'après ce que j'ai cru voir, c'est une femme légère, frivole, beaucoup plus occupée de divertissements que de ses devoirs d'intérieur. Ce serait pour Denise, déjà si portée vers le plaisir, un perfide exemple. Je compte, ma chère enfant, sur ton influence fraternelle pour retenir notre gentil oiseau dans sa cage dont il est avide de s'envoler.

Ce disant, madame de Pienne appuya ses lèvres sur le beau front grave de Béatrix, en fixant sur sa fille aînée un regard qui disait combien grande était pour elle sa tendresse, et, en même temps, combien profonde était sa confiance en ce cœur noble et droit, en ce caractère ferme et réfléchi, qui n'avait de la jeunesse que l'aimable enjouement.

Vers une heure de l'après-midi, une élégante voiture vint s'arrêter devant le perron du château. Celle-là n'avait rien de commun avec le gigantesque véhicule qui avait si fort diverti Denise et auquel elle avait voulu, depuis, rendre une visite sous la remise afin de s'assurer si elle ne portait point le millésime du règne de Henri IV.

M. et madame de Pienne, Gaston et Béatrix, parurent successivement; puis enfin, Denise dans une simple mais charmante toilette. Elle fut accueillie par les exclamations de Gaston, qui s'élança vers elle avec un comique empressement.

D'une main, Denise relevait sa robe, de l'autre elle tenait une délicieuse petite ombrelle à manche d'ivoire, elle montra qu'elle ne pouvait accepter l'offre de la main de Gaston pour monter en voiture.

— Vous en êtes pour vos frais, monsieur le chevalier mauvais plaisant ! dit M. de Pienne, qui avait un grand faible pour Denise, gâtée par lui de tout temps.

On monta en voiture et l'on s'éloigna. Bientôt on fut au presbytère où le recteur, respectable vieillard qui avait vu toutes petites madame de Pienne et sa sœur Armèle, les reçut des larmes de joie dans les yeux.

Il leur fit visiter le modeste enclos attenant à son presbytère, il leur montra, avec un certain orgueil, une collection de magnifiques fleurs qu'il soignait lui-même dans ses moments de loisir; il cueillit deux ou trois de ses plus belles roses et les offrit aux deux jeunes filles, qui se récrièrent.

— J'aime beaucoup mes fleurs, dit-il, mais je ne suis pas de ceux qui veulent qu'elles se fanent toutes sur l'arbuste. Pour une rose cueillie, vingt vont éclore : regardez ces boutons. J'aime bien aussi voir les fleurs entre les mains de la jeunesse, ajouta le vieillard avec un bon et paternel sourire, parce que les fleurs et la jeunesse vont si bien ensemble !

La famille de Pienne, y compris Denise, s'oubliait dans sa visite au presbytère ; mais madame de Pienne rappela que l'on devait aller à Trémeur, et l'on prit congé.

Le recteur accompagna ses hôtes jusqu'à la cour où stationnait la voiture. Il assista à leur départ, salua d'un dernier signe de tête affectueux Béatrix et Denise qui lui souriaient gracieusement, et rentra chez lui tout ému.

— J'ai cru les voir toutes deux ! dit-il à dame Yvonne, sa digne servante qui, de la fenêtre de la cuisine, regardait s'éloigner la voiture.

— Pour sûr, la grande demoiselle ressemble bien à notre pauvre défunte, répliqua Yvonne non moins émue que son maître. Mais l'autre a l'air un brin coquette, et je vois tous les jours la grande seule venir à la messe. Ces jeunesses des grandes villes, voyez-vous bien, monsieur le recteur...

— Allons, paix, paix, Yvonne ! ne jugeons pas avant de connaître, ou mieux encore ne jugeons jamais afin de n'être pas jugés.

Et cela dit, le vieillard retourna à son jardin. Il prit sur un banc son bréviaire qu'il avait posé pour aller recevoir les visiteurs ; et, avant de l'ouvrir, son regard monta lentement vers le ciel.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, répondant à ses propres pensées, si vous nous avez rendu Armèle et Marguerite, soyez mille fois béni !

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



LE MENDIANT PATRICK

COMMENT LE MENDIANT PATRICK FUT TRAITÉ EN TRÈS-GRAND SEIGNEUR.

C'était un vieux pauvre, fort vieux et fort pauvre. Sur les os, il n'avait que la peau ; et sur la peau, que des loques.

Plutôt se traînant que marchant, il était venu jusqu'à la porte du paradis, et n'osant y frapper, il y grattait, espérant appeler ainsi l'attention de saint Pierre.

Le *portier* du paradis entendait bien en effet quelque chose; mais il croyait, tant le bruit était faible, que c'était une souris qui grignotait dans un coin de la *loge*.

Cependant, comme le bruit continuait toujours, quoique le saint eût plus d'une fois agité ses grandes clefs pour faire peur à la souris, il se mit, impatienté, à la recherche de l'animal ; et en passant devant la porte, il s'aperçut que le bruit venait du dehors.

— Je me suis trompé, se dit-il ; c'est sans doute quelque pauvre chien qui a suivi jusqu'ici la piste de son maître, et demande à le rejoindre en paradis.



Et, comme saint Pierre a le cœur bon,— ainsi que tous les saints du reste, — il ouvrit bien vite la porte; mais au lieu d'un pauvre chien, il vit devant lui le vieux pauvre.

Celui-ci, à l'aspect de saint Pierre, s'était courbé aussi profondément que le lui permettait son échine roidie et déjà pliée en deux par la misère et par l'âge.

Mais, lorsque s'étant un peu redressé, il osa lever timidement les yeux vers saint Pierre, quel ne fut pas l'excès de sa surprise de voir le bienheureux les mains jointes et presque prosterné devant lui.

— Entrez, Seigneur, entrez, disait le saint.

Et, d'un geste empressé et respectueux, il invitait le pauvre à franchir la porte du paradis.

— Entrez donc, Seigneur! répétait-il.

— Vous vous trompez, grand saint, dit le pauvre vieux; je ne suis pas un seigneur, et ce n'est pas moi qui oserais réclamer l'entrée du ciel. Je ne suis qu'un pauvre mendiant qui vient implorer un petit secours.

— Non, répondit saint Pierre, je ne me trompe pas. Pierre ne peut pas se tromper!.... Daignez entrer, Seigneur! je vous prie.

— Votre erreur me rend confus, répartit le misérable. Je ne suis, je vous le jure, que le vieux mendiant Patrick, et je prends la liberté, comme on ne veut plus rien me donner là-bas, de venir solliciter l'aumône d'une croûte de pain.

— Je vois parfaitement à qui j'ai l'honneur de parler, dit saint Pierre. Que vous vous appeliez Patrick, je le veux bien, mais ce qu'il m'est impossible d'admettre, c'est que vous soyez un pauvre homme.

— C'est pourtant la vérité, dit le vieillard. Mon air piteux doit vous le dire assez.

— Votre air, Seigneur, répondit saint Pierre, est un des plus nobles que j'ai jamais vus.

— Eh quoi, dit l'homme mon dos courbé, ma peau flétrie et tendue comme un parchemin sur mes os, ne révèlent-ils pas ma misère? Mais, alors, voyez mes habits, si habits l'on peut appeler les misérables lambeaux sous lesquels je suis presque nu.

— Vos vêtements, Seigneur, reprit le saint, sont magnifiques, et dignes de votre rang. Je vous en supplie encore une fois, ne restez pas plus longtemps dehors.

— Je ne puis m'expliquer, dit l'homme, ce qui cause votre illusion. Mais puisque vous ne me croyez pas, permettez-moi de me retirer.

— Je ne le puis, répondit le bienheureux. Jésus-Christ m'en ferait un reproche. Votre trône est préparé à côté du sien.

— Mon trône! s'exclama le pauvre homme, mon trône, et près de Jésus-Christ! Si vous n'étiez pas un saint du bon Dieu, je croirais que vous vous moquez de moi.

— Me moquer de vous! s'écria saint Pierre. Le ciel me préserve d'un pareil sacrilége!

— Vous me rendez fou avec vos grands mots, dit le vieux pauvre. Se moquer de moi, un sacrilége! Serais-je un dieu sans m'en douter?

— Peu s'en faut, du moins, reprit saint Pierre, quoi que vous en puissiez penser. Oui, je ne l'ignore pas, vous étiez sur la terre un pauvre mendiant; mais vous-même, ne savez-vous pas que la pauvreté saintement supportée se transforme au ciel en richesse? Cui, sur la terre, vos habits n'étaient que d'affreux haillons; mais ils sont ici un manteau royal, puisqu'ils ont la gloire de recouvrir les membres souffrants de Jésus-Christ. Et maintenant, Seigneur, plus de résistance: vous le voyez, je vous connais. Laissez-moi donc vous conduire là où vous êtes attendu.

Et le pauvre vieux Patrick, au lieu de la croûte de pain qu'il était venu chercher, fut obligé de suivre saint Pierre, et d'aller s'asseoir sur un trône au banquet de Jésus-Christ.

André le Pas.



CHRONIQUE.

—

Depuis que l'Exposition a fermé ses portes au public et ne les ouvre plus qu'afin de laisser sortir les œuvres d'art pour lesquelles l'administration nous a laissé juste sept semaines d'admiration, les rues de Paris sont pleines de commissionnaires s'en allant à travers les rues avec leurs crochets chargés de tableaux. Rien n'est pitoyable comme le spectacle que nous présentent ces pauvres échappés de la grande exhibition! Quelques-unes de ces toiles sont modestement couvertes d'un grand voile et s'en vont ainsi sur le dos de leurs porteurs rejoindre convenablement leurs sœurs de l'atelier; mais d'autres, plus effrontées, se laissent voir en plein soleil; l'aspect de ces pauvres peintures errant ainsi, la tête en bas, les ciels renversés, le paysage disloqué, le portrait grimaçant, est navrant. Oh! la coquetterie d'un demi-jour savamment réparti! C'est alors qu'on en comprend l'importance. Nous ne saurions trop recommander aux artistes de nous épargner autant que possible cet affreux revers de médaille.

⁂ Voici une solution à la question des meurtres et autres tentatives criminelles en chemin de fer. Elle est présentée par un mécanicien ingénieux. Son système comporte quatre cordons placés aux quatre angles du compartiment. Tirez un de ces cordons, n'importe lequel, et aussitôt s'ouvrent dans le panneau séparatif du wagon de larges vasistas qui mettent les compartiments voisins en communication avec celui où un voyageur effrayé demande du secours; au

besoin même on peut, par ce vasistas, passer d'un compartiment dans l'autre.

Ceci est bien, voilà qui complète. En même temps une sonnerie prévient le mécanicien et le chef du train. Le jour, un drapeau s'agite sur le wagon où l'on demande du secours. La nuit, la lanterne du compartiment forme phare en dehors.

Il est si facile, dira-t-on, de tirer un des quatre cordons, qu'on pourra le faire par plaisanterie. Oui, mais il est si facile aussi d'arrêter les mauvais plaisants au moyen d'une forte amende.

⁂ Nous nous croyons très-forts en France sur l'affiche doublée, triplée, répétée, l'affiche à pied, à cheval, en voiture ; très-forts sur la réclame illuminée, enluminée, coloriée, la réclame à tiroirs, à anecdotes, etc. ; nous ne sommes que des enfants auprès de nos amis les Américains. Écoutez cette histoire qui vient de New-York :

« Un suicide a mis hier en émoi la cinquième avenue.

« Vers cinq heures du soir, le nommé Williams B... dont de grands malheurs avaient troublé la cervelle, s'est précipité dans la rue du haut de sa maison. Il est venu s'applatir sur le pavé, le crâne brisé. Sa montre, qui sortait de chez Philips and Cᵉ, *n'était pas arrêtée.* »

⁂ Les incendies se multiplient : à Moréac, dans le Morbihan, vingt-cinq maisons brûlées. Dans les communes de Cozales et Luxey, deux mille hectares de landes brûlés. Dans le bois de Cleré, près de Tours, cent hectares aussi, tous leurs arbres consumés.

Incendie dans la Seine-Inférieure, sept maisons au hameau de Bonnetout, et partout de même, dans les villes, dans les bois, dans les montagnes, dans les prés !

⁂ Il n'y a que les Américains pour dévorer l'espace, ils en ont tant, et ont si bon appétit en ce genre. Les Anglais eux-mêmes s'avouent vaincus (d'après le *Times*) par une excursion américaine sur le *Transcontinental*, immense chemin de fer qui va de Boston à San Francisco.

Cette excursion avait été organisée sur des bases extraordinaires. On en jugera ! C'était un train de plaisir pour traverser un monde. Donc le 23 mai dernier, 125 personnes qui s'étaient entendues pour faire le voyage partaient de Boston pour San Francisco. Un sous-comité avait d'abord parcouru cette énorme distance, pour tout régler avec les directeurs des chemins de fer intermédiaires, et le voyage enfin fut placé sous la direction de MM. Pullmann, qui construisirent pour la circonstance au prix de 175,000 dollars, un train spécial terminé en quarante jours.

Ce train se composait de huit magnifiques wagons, appelés *wagons palais*, *palace cars*. Tout était prévu, quant aux agréments du voyage, provisions de bouche recherchées, vins choisis, orchestre pour charmer les oreilles des *excursionistes*, et parmi les instruments, jusqu'à des orgues. Quant au logement, il offrait toutes les élégances et toutes les commodités en rapport avec les habitudes américaines, un superbe fumoir composé de quatre chambres, un magnifique salon de coiffure, wagons-cuisines, wagons-salle à manger, wagons-chambres à coucher avec lits, wagons-salons, garnis, tapissés, dorés, luxueux.

Enfin, pour que rien ne manquât aux voyageurs, un journal, le *Transcontinental*, était rédigé et imprimé dans le fumoir même du train en marche, un journal à la vapeur.

N'oublions pas qu'il y avait aussi une bibliothèque, et qui sait ? en Amérique, où l'on invente toujours, où l'on ne recule devant aucune idée, on inventera quelque jour une salle de bal pour danser en chemin de fer. Cela vaudra mieux que d'y sauter.

⁂ Il serait question de créer des timbres-chemins de fer. On sait combien il est désagréable d'arriver à la gare au moment où l'on ferme le guichet de la distribution des billets. Le train n'est pas encore parti, et si l'on était muni du billet on aurait tout le temps de se caser dans un wagon ; mais le manque de billet place le voyageur dans la situation de ces ombres qui manquaient d'une obole pour passer l'Achéron. On se révolte, on se dispute avec l'employé et pendant ce temps le train part. Aussi croyons-nous que les timbres-chemins de fer, appliqués surtout aux voies qui desservent la banlieue des grandes villes, seraient d'une utilité très-pratique et profiteraient autant aux administrateurs dont ils simplifieraient le travail qu'au public dont ils faciliteraient le mouvement.

Il y aurait des timbres de 0 fr. 50, 1 fr., etc., et ces timbres, que l'on pourrait se procurer partout, éviteraient les retards et les encombrements.

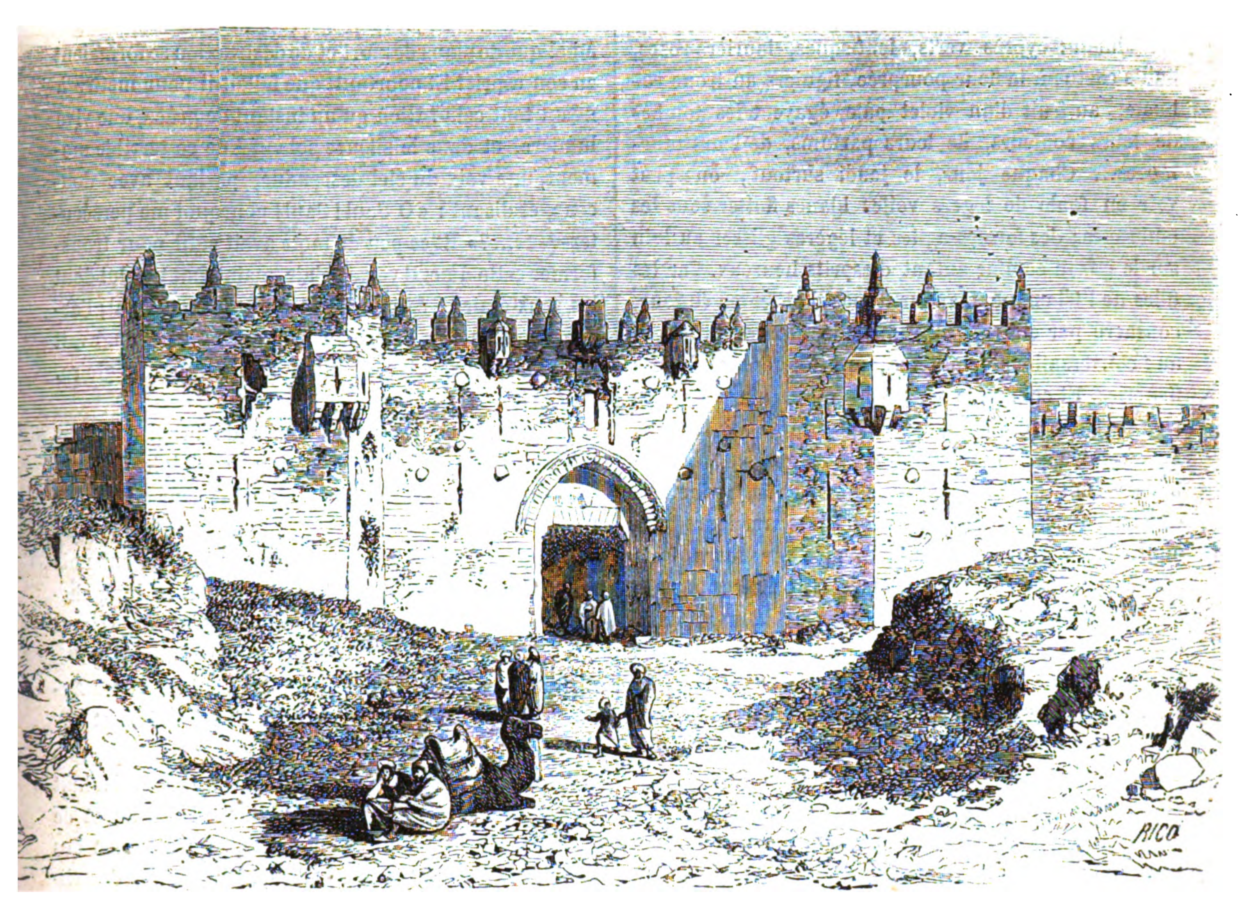
MARC PESSONNEAUX.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nᵒ, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

P. AUBEAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



La porte de Damas, à Jérusalem.

LE MONT BÉZÉTHA

ET LA PARTIE NORD-OUEST DE JÉRUSALEM.

(Voir page 657.)

—

A quoi servirent, hélas! tant de zèle, tant de sang et tant de gloire? Dans ce temple consacré par la croix, le croissant devait, malgré tout, reparaître bien vite. Le sanctuaire, placé sous la protection de saint Jean l'Evangéliste, est aujourd'hui un couvent de derviches tourneurs! Aujourd'hui, dans les salles aux murailles meurtries et démantelées, — mais qui conservent encore quelques glorieux vestiges du siècle de foi qui les vit naître, — se rangent en cercle, pour tenir leurs grotesques assemblées, ces *menlang* ou moines danseurs, vêtus de l'ample veste musulmane, du large pantalon flottant, et coiffés d'un cône de feutre gris, sans coutures, qu'ils maintiennent sur le front au moyen d'une bande de calicot vert. Un joueur de flûte et un joueur de tambourin se placent dans un coin de la salle, et exécutent de concert une bizarre mélodie.

Les derviches alors s'avancent au milieu, étendent les bras en croix, ferment les yeux, et se mettent à tourner sur le talon droit, changeant de place peu à peu, de façon à opérer, autour de la chambre, une révolution complète. De temps en temps, les danseurs s'arrêtent; le supérieur alors récite une oraison. Cette danse, qu'ils nomment *semaa*, symbolise pour eux les planètes qui, tout en continuant leur rotation, poursuivent leur course dans leur orbite. Elle dure souvent des heures entières, sans que ces religieux chorégraphes paraissent le moins du monde fatigués.

Lorsque l'on a atteint le sommet du mont, à l'endroit même où le mur d'enceinte borne les jardins et les cours des dernières habitations, l'on a devant soi, derrière soi, sur sa tête, à ses pieds, le plus magique, et le plus imposant spectacle. C'est d'abord un vaste ciel sans nuages, abîme insondable d'azur. En face de soi, les mille toits blancs de la ville, capricieusement groupés les uns au-dessus des autres, et dominés, vers l'est, par la forme imposante de la mosquée d'Omar, dont les murs émaillés et la gracieuse coupole se dorent d'une éclatante lumière; vers le sud, par les dômes majestueux et les nobles tours ogivales de l'église du Saint-Sépulcre, dérobant sous leur masse hardie, l'humble pierre du saint Tombeau. Derrière soi enfin, sur le versant nord du Bézétha, et au delà du mur, de frais et doux ombrages voilant les

tombes blanches et les turbans de pierre d'un cimetière musulman : cyprès verts, lentisques, lauriers-roses, hauts cactus à la fleur pourprée, figuiers au tronc robuste, au fruit d'un violet pâle, égayent les tombes de leurs couleurs, de leurs parfums, de leurs murmures... Chaque jour, le jeudi surtout, on peut voir en foule de légers voiles blancs flotter sous les ombrages; des formes agiles et légères glisser au loin sur le gazon comme autant d'esprits heureux. Car les filles de l'Islam ne manquent pas d'observer ce jour, consacré par elles à la promenade, aux rencontres et aux conversations familières, aux longues et douces flaneries. Et comme le séjour des morts n'a pour elles rien de triste ni d'effrayant, c'est auprès des tombes, là où les myrtes et les lauriers se mêlent à l'arbre de deuil, c'est là que ces femmes-enfants viennent donner l'essor à leur joyeux babil, savourer leurs bonbons, leurs aromes, leur café, montrer leurs frais atours, prodiguer leurs sourires... Et c'était tout près de là, cependant, au bas du versant de la montagne, dans une étroite caverne au jour grisâtre, aux tons obscurs, que s'élevait, il y a plus de vingt siècles, la voix prophétique de Jérémie, répétant avec une âpre tristesse : « Oh! pleurez, pleurez, filles de Rama! pleurez, vierges de Jérusalem! »

L'enceinte fortifiée, en descendant la montagne, traverse une sorte de place, ouverte à la rencontre de trois routes. En cet endroit est pratiquée une haute et superbe ouverture : c'est la porte de Damas que représente notre dessin, et qu'ont admirée certainement tous les voyageurs d'Occident arrêtés à Jérusalem. Rien de svelte, rien d'élégant, de capricieux et de léger comme les frêles minarets, les coquets *moucharabiés* qui la couronnent. On dirait que le génie oriental a pris à tâche de faire oublier la tristesse du paysage morne et sombre, la sévérité désolée de ces murs gris et massifs, en les égayant de ces légers festons, de cette fine broderie de pierre à laquelle les rayons du soleil ajoutent un ourlet d'or.

Mais en face de la porte de Damas, le chrétien a d'autres choses encore à faire qu'à admirer l'élégance de l'architecture, et l'attrayante harmonie de l'édifice et du paysage. Ce fut, il y a dix-huit siècles, par cette même porte de Damas que sortit de Jérusalem cet ardent persécuteur pharisien qui « ne respirait que le sang des disciples du Seigneur » dit l'Écriture. Il avait résolu,— après avoir tourmenté dans Jérusalem ces serviteurs de Jésus, ces adorateurs de la croix, — d'aller à leur recherche dans toutes les autres villes de la Judée, afin de les saisir et de les ramener prisonniers. Il s'était muni de lettres du grand-prêtre, adressées à tous les gouverneurs de villes, à tous les chefs de synagogues; il n'avait négligé nul moyen de se forger des armes contre Dieu. Tandis qu'il s'éloignait, sombre et seul, sur cette route poudreuse et blanche que les pas des pèlerins ravis foulent aujourd'hui encore, que de pensées de haine et de vengeance se pressaient dans son âme! que de plans de mort et de destruction se formaient en son esprit! Et pourtant, que fallait-il pour mettre à néant tout cela? Rien qu'un instant de grâce, une vive lumière, et dans le silence solennel de ce terrible moment, une voix du ciel descendue, parlant avec douceur, et disant : « O Saul! Saul! pourquoi me persécutez-vous...? » Et ce peu de mots avait suffi pour transformer cette âme. Il voyait clair, maintenant, celui dont les yeux étaient éteints. Saul était devenu Paul; l'ardent persécuteur, altéré du sang des Chrétiens, avait fait place au martyr donnant le sien pour la gloire du Christ.

Puissent tous les persécuteurs de l'Église universelle, en dépit de leur obstination, en dépit de leurs colères, avoir aussi leur heure de salut, leur chemin de Damas!

De nos jours, ce ne sont pas de semblables ennemis que Jérusalem voit approcher d'elle, par ce long chemin poudreux au-devant duquel la porte de Damas ouvre sa haute voûte. C'est par là que viennent généralement les pèlerins de Syrie, les Cophtes et les Arméniens, que le saint amour du Christ amène et entraine vers ces murs.

A les voir approcher, on se croirait transporté à huit siècles en arrière, aux temps de Pierre l'Ermite et de Godefroy de Bouillon. Ce ne sont pas seulement des individus, ce sont des familles, des tribus, des villages.

« Les caravanes chrétiennes, » — écrit M. Poujoulat, dont le superbe et saisissant tableau dominera, de toute sa hauteur, notre modeste article,— « les caravanes chrétiennes marchent par ordre, et sous le « commandement d'un chef, comme les grues et les « cigognes quand elles passent sous d'autres cieux; « elles s'avancent avec les provisions de route, avec « les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux « flancs des chameaux et des mulets; ce sont des familles entières suivies de tout l'attirail domestique, « comptant pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant de l'aurore au « soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du soleil, passant les nuits en plein air, et quand les vivres sont épuisés, vivant de ce qu'elles trouvent, « comme les oiseaux du ciel. Ce ne sont pas seulement « des hommes robustes qui s'imposent tant de privations et de fatigues, ce sont de faibles vieillards qui « ne veulent point mourir avant d'avoir vu Jérusalem; des femmes et des jeunes filles destinées à une « vie plus paisible et plus douce, des enfants à peine « échappés du berceau, qui viennent faire leur apprentissage de la vie sur les chemins de la cité où leur « Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe « ne s'aventure pas sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des Bédouins. Que de « larmes alors! Que de peines et d'ennuis, car il faut

« de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pè- « lerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour le « voyage saint. Une famille chrétienne vient quelque- « fois dépenser à Jérusalem le produit des travaux « d'une vie tout entière. »

Et quelle réception attend ceux de ces pauvres pèlerins qui appartiennent à l'Église grecque! Bien que l'on ne compte pas moins de seize couvents schismatiques dans les murs de Jérusalem, aucun des supérieurs de ces monastères nombreux ne se soucie d'exercer une réelle hospitalité à l'égard de ses coréligionnaires. En sortant de ces couvents où ils passent les premiers jours qui suivent leur arrivée, ils doivent remettre aux patriarches une bonne partie de leur argent, et puis se loger à leurs frais, chez des habitants de la ville. Ils doivent payer en outre pour entrer dans la ville et pour en sortir, et pour visiter chaque détail des lieux saints, en dedans et en dehors des murs. Enfin, l'on ne craint pas,—assure-t-on,—de leur offrir des gravures représentant le paradis en amphithéâtre, le Christ et les saints au sommet, ayant près d'eux des places vides. Ces places,—leur dit-on,—se retiennent, et le plus offrant peut sans crainte les posséder de droit!

Est-il besoin de dire ici que notre unique couvent catholique romain reste entièrement étranger à ces manœuvres sans nom, à ces trafics infâmes? Quelques subsides qu'envoient l'Espagne et le Portugal constituent cependant les seules ressources de nos bons pères; mais ces humbles religieux n'ont jamais manqué de force pour supporter, comme il convient, la pauvreté sainte et divine, en cette ville où le Christ a vécu pauvre, où il est mort humilié.

Nous voici loin désormais de la porte de Damas: et pourtant un rêve, une espérance, un vœu, nous y ramènent. Nous nous prenons parfois à espérer que l'Europe civilisée et chrétienne reportera un jour ses regards vers le sacré tombeau d'où la Liberté lui est venue, et où le Progrès a pris naissance; que je ne sais quelle entente cordiale ou conquête pacifique lui permettra de chasser pour toujours des lieux saints la spéculation, la misère, le fanatisme, la barbarie, et d'y établir ce règne salutaire et doux de l'amour et du respect pour tout ce qui fut divin et ce qui restera éternel. Les diplomates ont, maintes fois, réalisé des projets plus audacieux, achevé des entreprises plus difficiles. Que cette ère nouvelle s'inaugure bientôt en Orient, pour la gloire de la chrétienté, pour la gloire de la France! Que la ville sainte puisse saluer le progrès, la paix, la liberté, entrant dans ses murrailles par la porte de Jaffa ou par celle de Damas.

Etienne Marcel.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643 et 666.)

—

VII

La distance de Lanvel à Trémeur fut vite franchie. Madame de Pienne, qui jouissait des ravissements de ses enfants à mesure que le paysage se déroulait devant eux, dit tout à coup avec un accent ému :

— Voilà Trémeur!

Béatrix, Denise et Gaston regardèrent dans la direction de la main étendue de leur mère, et le sourire dédaigneux que la toilette d'Éva avait provoqué la veille reparut sur les lèvres de Denise. C'est que le mot *décadence* semblait inscrit en toutes lettres au sommet du vieux fief breton.

— Mais ce château de Trémeur, c'est une ruine, maman! dit vivement Denise.

— Une ruine qui a bien son charme, ajouta Béatrix: Sa position est des plus pittoresque. J'aimerais à le dessiner d'ici.

De cet endroit, le vieux castel se présentait en effet parfaitement. Les différents corps de logis le composant, couverts en chaume pour la plupart, à l'exception toutefois du *logis des maîtres*, étaient groupés au pied d'un coteau qui les séparait de la mer. A droite s'étendait une riante vallée où se faisaient entendre le tic-tac d'un moulin et le murmure d'un ruisseau qui serpentait entre un rideau de peupliers et une prairie où paissaient les troupeaux, peu nombreux, de Trémeur.

Au sommet même du coteau qui surplombait la mer, plusieurs pans de muraille, débris du premier château, attestaient l'ancienneté du castel. On y voyait quelques fenêtres taillées dans cette forme importée d'Orient qui leur a valu le nom de croisées.

Bizarrement découpées par la main du temps, revêtues d'une épaisse draperie de lierre à laquelle se mêlaient les fleurs d'or de la giroflée, ces ruines, se profilant sur le bleu gris du ciel, avaient gagné en poésie ce qu'elles avaient perdu en splendeur. Mais le donjon de la croix était demeuré debout.

Il s'élevait droit, majestueux, superbe, à l'extrémité occidentale de la roche. Sans doute les générations qui s'étaient succédé avaient tenu à la conservation de ce vieil édifice, car il n'avait pas subi la décadence des autres parties du manoir. Il portait fièrement sa couronne de créneaux à laquelle on voyait, la nuit, briller une étoile : la lumière du fanal que, de temps immémorial, les Trémeur allumaient au sommet du donjon pour guider la marche des navires. Jamais encore, pauvres ou riches, ils n'avaient manqué à ce charitable devoir.

La tour de la Croix sur laquelle se débitaient une foule de merveilleuses légendes, avait été bâtie, disait

la tradition, par le sire Alain de Trémeur au retour de la croisade où il avait été miraculeusement préservé par la Vierge Marie. Son nom lui avait été donné soit par les populations, si fidèles, en Bretagne, au culte des vieux souvenirs, soit par le fondateur lui-même, en mémoire de sa glorieuse expédition.

La calèche pénétra sous un vaste portique près duquel M. de Pienne fit remarquer un reste de fortifications et les fossés du château remplis jadis par les eaux de la petite rivière qui servaient à alimenter le moulin voisin.

Les visiteurs se trouvèrent dans une immense cour dont le manoir actuel de Trémeur faisait le fond. Le manoir, c'était une habitation d'assez piètre apparence, percée de fenêtres irrégulières, dont quelques-unes avaient la forme cintrée et dont le plus grand nombre étaient presque des lucarnes. A droite, un pavillon plus moderne et moins sombre que le reste de la maison, flanquait le bâtiment. Ce pavillon avait vue sur le jardin qui s'étendait derrière le château et allait, par une pente douce, rejoindre le ruisseau et ses peupliers. A gauche, ce qui avait été jadis les écuries et les remises était devenu des masures où l'on renfermait, la nuit, les troupeaux de Trémeur, à la fois métairie et château.

Des anciennes et nombreuses dépendances de ce domaine il n'était plus question ; elles se bornaient actuellement au jardin et à la prairie.

Le jardin était vaste et bien entretenu. Alain, notre gentilhomme fermier, remplissait aussi parfois l'office de jardinier en aidant, non-seulement de ses conseils mais encore de ses propres mains, le vieux Gilles dans la culture des légumes et des fleurs.

Une belle allée ombreuse traversait le jardin dans toute sa longueur; elle aboutissait, d'un côté, au ruisseau sur lequel un pont léger, construit par Alain, menait à la prairie; et de l'autre, au sentier escarpé conduisant à la tour de la Croix et aux ruines du vieux Trémeur.

Ce sentier, Éva ou Alain le gravissaient régulièrement une fois par jour pour allumer le fanal. Mais je ne saurais dire combien de fois dans une journée le pied agile et leste d'Yolande s'y engageait. Car Yolande aimait passionnément la mer, qui l'avait, toute petite, bercée au bruit de ses vagues; et elle venait souvent la contempler.

Assise au pied du donjon solitaire ou sur une pierre détachée des ruines, elle demeurait de longues heures les regards fixés sur les flots. Parfois, interrompant sa contemplation, elle bondissait au milieu des ruines, cueillait quelques fleurs sauvages qu'elle mêlait aux anneaux de sa blonde chevelure, et revenait à son poste d'observation dont il fallait souvent la voix d'Alain ou d'Éva pour l'arracher.

La voiture s'arrêta bientôt devant la porte principale du château. Cette porte, seul ornement de la façade délabrée, provenait évidemment de l'ancien fief. Elle était ogivale et délicieusement ornée de guirlandes de feuillage, dues au ciseau habile et délicat de ces sculpteurs bretons du moyen âge dont le nom est resté ignoré.

Au-dessus de la porte, deux lions debout supportaient l'écusson des sires de Lanvel.

Au bruit que firent les roues de la voiture sur le pavé de la cour, une fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvrit, et une figure encadrée de la cornette bretonne apparut.

Cette figure, quelque peu rébarbative, exprima un profond étonnement ; mais, ayant rencontré le visage de Mme de Pienne, qu'elle reconnut sans doute, un sourire épanouit la physionomie de la vieille Bretonne. Elle quitta vivement la fenêtre, et ne tarda pas à apparaître au seuil de la maison, son tablier de cuisine relevé sur la hanche.

— Jésus-Dieu ! c'est-y-bien possible ! Mlle Marguerite ! s'écria la Bretonne qui n'avait jamais pu donner à Mme de Pienne un autre nom que celui sous lequel elle l'avait connue dans son enfance.

— Oui, c'est moi, ma bonne Fanchine ! répondit Mme de Pienne; vous me reconnaissez ?

— Ah ! je crois bien que je vous reconnais, madame. Mademoiselle va-t-elle être aise, mon Dieu !

— Mlle de Trémeur est là, Fanchine ?

— Oui bien, madame, elle y est. C'est-à-dire elle est au donjon avec la petite Yolande ; mais c'est tout comme. Le petit gars *Yvetot* (Yves) est par là : je vais l'envoyer les chercher.

Tandis que les trois dames mettaient pied à terre, Fanchine, ou mieux Françoise, appela d'une voix de stentor un jeune garçonnet qui cumulait à Trémeur diverses fonctions. Il sortit de l'étable dans un accoutrement des plus pittoresques, et se présenta devant les dames en faisant une révérence tellement comique, que Denise se réfugia derrière Gaston pour rire à l'aise.

— Cours vite au donjon, et ramène nos demoiselles ! dit Fanchine. Allons... tu n'es pas parti !

Et d'un tour de sa robuste main, elle fit faire volte-face au pâtour qui se mit à courir dans la direction du jardin.

— Entrez toujours les attendre, reprit Françoise se tournant vers les visiteurs avec son plus engageant sourire.

Et s'effaçant pour les laisser pénétrer dans le corridor, elle les introduisit dans une vaste pièce éclairée par trois portes vitrées donnant sur le jardin. On devinait la pièce d'honneur de la maison.

Fanchine offrit des siéges à ceux qu'elle venait d'introduire; assurément, cette précaution n'était pas inutile, car il y en avait quelques-uns de tellement vermoulus qu'il eût été dangereux de s'y aventurer.

Ce soin rempli, la servante bretonne regagna sa cui-

sine, et nos différents personnages demeurèrent livrés à leurs réflexions.

VIII

On le devine, celle qui brûlait de communiquer ses remarques, c'était Denise,

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur ces vieilles murailles que recouvrait une tapisserie de haute-lisse dont le temps avait rendu méconnaissables les personnages et les couleurs ; sur le plafond jauni qu'une énorme poutre coupait transversalement ; sur cet ameublement qui avait emprunté à chaque âge une pièce différente, et dont un brocanteur n'eût pas voulu accepter la meilleure, Denise se rapprocha de sa mère avec un frisson simulé.

— Hou ! hou ! hou ! dit-elle, j'ai froid jusque dans les os. Que c'est lugubre, que c'est hideux ! Comment peut-on vivre ici ?

— On y a vécu heureux pourtant, répliqua Mme de Pienne avec un mélancolique sourire.

Béatrix, qui, elle, savait toujours voir le beau côté des choses, fit remarquer un magnifique portrait placé au fond de l'appartement. C'était celui du comte de Trémeur peint par l'un de ses meilleurs amis, artiste de talent et de goût, qui, au dire de Mme de Pienne, avait reproduit d'une manière frappante le père d'Éva et d'Yolande. Elle s'approcha ensuite d'une des fenêtres, et déclara que la vue était délicieuse et faisait passer sur la laideur du salon.

— Béatrix est ravie de tout ! dit Denise en levant les épaules avec humeur ; je suis sûre qu'elle habiterait un nid de chauve-souris comme celui-ci et qu'elle le trouverait un séjour délicieux.

— Naturellement ! répondit Béatrix avec gaieté, puisque chaque oiseau trouve son nid beau. Mais voici, je pense, les dames de céans.

Denise s'approcha curieusement.

A l'extrémité d'une allée, deux jeunes filles, que suivait à distance le petit pâtour, venaient vers la maison d'un pas empressé.

Béatrix reconnut Éva de Trémeur. Denise ne l'eût pas reconnue peut-être, car, dépouillée de son grand chapeau, Éva était bien changée à son avantage. Ses beaux cheveux noirs, simplement disposés, ondulaient autour de son front, ses traits réguliers et fermes contrastaient singulièrement avec les traits tout mignons de la charmante enfant qui se suspendait à son bras.

Celle-ci avait un de ces éblouissants teints blancs et roses qui peuvent impunément braver les rayons du soleil; aussi avait-elle fait de son chapeau de paille un panier dans lequel s'entassait une moisson de fleurs. Sa chevelure blonde, relevée sur son front par un étroit ruban bleu, était abandonnée à la brise qui en formait de lourds et soyeux anneaux retombant sur une robe de toile grise sans aucun ornement. Yolande de Trémeur avait quinze ans : à peine lui en eût-on donné treize.

— La jolie enfant ! s'écria Béatrix : mon *inconnue* n'est-elle pas charmante ?

— Charmante ! répliqua Gaston qui s'était joint au groupe curieux. On dirait Jeanne d'Arc.

— Elle ressemble à Béatrix, répliqua Denise : elle a ses cheveux noirs, son front, et l'air de reine offensée qu'elle a parfois.

Éva et Yolande se rapprochaient. Gaston et ses sœurs, ne voulant pas être pris en flagrant délit de curiosité, revinrent près de leurs parents.

La porte vitrée du milieu s'ouvrit, Mlles de Trémeur firent leur entrée. La famille de Pienne se leva et se dirigea vers les arrivantes. Éva de Trémeur regarda un instant Mme de Pienne, dont un bienveillant sourire éclairait les traits ; un instant encore elle hésita, puis avec une sorte d'élan, elle s'écria :

— Madame de Pienne !

— Ah ! dit avec un vif contentement la châtelaine de Kerlivio, je suis bien aise de voir que je ne suis pas devenue, après plusieurs années d'absence, une étrangère dans mon pays.

— Oh ! madame, vous n'y avez pas été oubliée un seul jour, et nous vous y avons toujours revue avec bonheur.

Mme de Pienne remercia Mlle de Trémeur par un chaleureux serrement de main, puis elle lui présenta les différents membres de sa famille.

Éva connaissait à peine M. de Pienne, qui, depuis son mariage, n'avait fait qu'une ou deux apparitions à Lanvel, elle témoigna une grande satisfaction de voir dans la vieille maison de Trémeur les habitants de Kerlivio. Son frère Alain était absent depuis quelques jours, elle parla du regret qu'il éprouverait de ne s'être pas trouvé là pour recevoir les aimables visiteurs et du plaisir qu'il aurait à faire la connaissance de M. Gaston.

M. et Mme de Pienne et Éva firent à peu près seuls d'abord les frais de la conversation. Yolande, après s'être débarrassée de son chapeau et de ses fleurs, était venue se placer timidement près de sa sœur, et elle n'ouvrait point la bouche. La conversation cependant ne tarda pas à devenir générale. Denise voulut bien se montrer aimable. Yolande continuait à garder le silence, mais ses yeux bleus s'éclairaient d'un joyeux éclair, et un sourire venait à ses lèvres chaque fois qu'il était question de la Bretagne, que Mme de Pienne et Éva, en vraies Bretonnes, vantaient à Denise et à Béatrix.

— J'ose espérer, madame, que nous vous possédons pour longtemps, sinon pour toujours désormais ! dit Éva.

— Oui, nous avons le projet de nous établir tout à fait à Kerlivio, qui nous plaît à tous, même à Denise.

Et Mme de Pienne regarda malicieusement sa fille

cadette. C'est une résidence fort agréable. Nous comptons bien que vous viendrez souvent vous y réunir à nous avec M. Alain.

Éva s'inclina en signe de remercîment.

— Trémeur est au contraire un bien triste séjour ; cependant, madame, vous et votre famille y serez toujours les bienvenus. Nous ferons en sorte de distraire ces demoiselles de notre mieux chaque fois qu'elles nous feront le plaisir de visiter notre solitude.

— Nous mènerons ces demoiselles au donjon ! s'écria Yolande dont la timidité ne tint pas contre le désir de parler de sa promenade favorite.

— Si vous aimez la mer... et les ruines, ajouta Éva avec une sorte de tristesse, la promenade dont parle Yolande vous conviendra merveilleusemement, mesdemoiselles. De là, il est vrai, notre pays apparaît sous un aspect ravissant. C'est de là que nous le ferons admirer à Mlle Denise, qui ne me semble pas aussi décidée que Mlle Béatrix à devenir Bretonne. Puis, nous lui raconterons aussi les curieuses légendes de notre vieille tour de la Croix. Vous savez qu'en Bretagne, nous aimons les légendes, mademoiselle ? continua Éva en fixant sur le visage frais et mutin de Denise ses yeux noirs brillants où pointait une lueur de malice.

Je ne sais si Éva de Trémeur avait déjà pressenti la différence de caractère de nos jeunes filles, mais lorsque les dames de Pienne, se levant pour prendre congé, tendirent la main aux deux sœurs, Éva serra avec plus d'effusion celle de Béatrix.

Béatrix et Éva échangèrent un regard alors, et dans ce regard, il y avait toute une phrase : elles se convenaient, elles se verraient souvent, peut-être deviendraient-elles amies.

Pour Denise, elle revint médiocrement charmée.

— Ouf! je respire ! s'écria-t-elle quand la calèche eut quitté la cour de Trémeur. Que penses-tu, Gaston, des manoirs et des salons de Brétagne ?

— Mais, Denise, tu n'as vu que le château et le salon de Trémeur, remarqua Béatrix.

— J'espère que c'est suffisant ! reprit Denise en riant aux éclats. Quel échantillon ! Si jamais Hélène du Brillay ou Laure de Trévers font une descente à Kerlivio, nous les conduirons à Trémeur afin de juger de la figure que feront nos Parisiennes au milieu de ce salon momifié où l'on craint de poser la main, tellement il semble qu'au moindre contact tout va tomber en poussière.

— Quoi ! Denise, tu ne sais pas qu'en Bretagne, tout a beau être vieux, rien ne s'use ! s'écria Gaston. Ne dit-on pas la Bretagne de granit ? Tes amies parisiennes trouveraient tout ici charmant, par la raison que ce qui est breton est fort de mode aujourd'hui.

— On ne peut pas trouver charmant ce qui ne l'est pas ! dit Béatrix, mais parmi nos amies, il en est comme Hélène par exemple, qui ont le cœur trop haut placé pour se rire d'une noble infortune.

En parlant ainsi, Béatrix laissa un jet de ses grands yeux noirs tomber sur Denise qui jouait avec le manche de son ombrelle en riant du courroux de sa sœur.

— Tiens, Gaston, regarde Béatrix ! dit la folle enfant en désignant sa sœur. Dans ce moment, elle ressemble à Éva. Tu prétends que Mlle de Trémeur est Jeanne d'Arc, notre chère sœur pourrait être Jeanne Hachette.

— Deux vaillantes héroïnes ! répliqua Gaston. En ma qualité de soldat du pape, j'aime qui défend les nobles causes, et je me sens tout disposé à déserter ton camp, Denise, et à m'enrôler sous la bannière de ces dames.

Cette saillie de Gaston, à laquelle M. de Pienne riposta, puis Denise, puis Béatrix, mit l'accord entre ces dernières, et il ne fut plus question ni du château ni des habitants de Trémeur.

Toutefois, le soir, Denise, en quittant Béatrix, lui dit :

— Béatrix, demain nous allons à l'Eperonnière, je suis sûre que Mme Romery me plaira. Je te passerai Mlle de Trémeur si tu veux me permettre d'obtenir de maman un peu moins de rigueur à l'égard de la baronne. Maman prétend que Mme de Romery est une femme mondaine, mais c'est que maman l'est si peu !... Me promets-tu ton aide, Béatrix ?

— Avant de m'engager, je veux connaître la belle baronne, répondit Béatrix.

Et embrassant rapidement sa sœur, elle s'esquiva.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



CHACUN SON ROLE

—

L'intendant d'un très-grand roi, ayant engagé un majordome pour le service de son maître, lui avait, en l'installant, donné les instructions suivantes :

— Avant tout, lui avait-il dit, vous aurez sans cesse présent à l'esprit l'insigne honneur qui vous est fait d'être admis à servir un aussi grand monarque que notre puissant maître et seigneur. Vous l'entourerez du plus profond respect ainsi que tous les membres de sa royale famille. De plus, vous n'oublierez jamais que, dans votre condition, ce respect doit se manifester surtout par le zèle que vous mettrez à remplir les devoirs de votre charge. En retour de vos services, vous serez logé et nourri au palais, bien vêtu, payé largement et assuré d'une facile existence pour le restant de vos jours, quand vous aurez atteint l'âge du repos.

Et il lui détailla, par le menu, les diverses obligations de l'emploi dont il était investi.

Mais le majordome était de ces gens qui n'écoutent de ce qu'on leur dit que ce qu'ils ont le goût d'enten-

dre. Aussi, des instructions de l'intendant, ne retint-il bien que celle qui lui faisait une loi d'entourer de tout son respect le roi et la famille royale. Quant à la manière dont ce respect devait être témoigné, il ne se préoccupa guère de la règle qui lui avait été donnée. « Je prendrai exemple, se dit-il, sur les personnes de condition qui sont reçues au palais. Elles savent, mieux qu'un intendant, comment il faut en agir avec les princes. »

La première chose qu'il en apprit, d'après une conversation surprise derrière une porte, c'est que les courtisans faisaient leur première et principale étude de la généalogie et de l'histoire de la famille régnante, afin de pouvoir, en toute circonstance, faire de flatteuses allusions à son ancienne origine, à ses hautes alliances et à ses souvenirs glorieux.

Quoique cette science approfondie des courtisans ne fût pas du tout le fait de notre homme, et qu'il lui suffit de savoir que son maître était son maître et de plus un très-grand roi, pour comprendre ses devoirs envers lui et pour les vouloir bien remplir, il ne jugea pas de sa dignité de se contenter de ces notions préliminaires. Il voulut connaître parfaitement et l'origine et les fastes de la maison à laquelle il avait l'honneur d'appartenir. Pour cela, il se mit à étudier, depuis la souche jusqu'aux moindres branches, l'arbre généalogique de son maître et à apprendre par cœur les historiens et les poëtes qui célébraient à l'envi ses hauts faits. Alors il fut pénétré pour lui d'un respect sans bornes, et ne pensa plus qu'à la manière dont il pourrait le mieux le manifester.

La méthode qu'il avait déjà suivie lui parut encore la meilleure à suivre, et ce fut sur les courtisans qu'il se régla de nouveau. Il remarqua que les personnes admises à faire leur cour, se tenaient dans les antichambres dans des attitudes respectueuses, et que, quand le roi ou la reine ou le prince royal paraissaient, elles se courbaient jusqu'à terre, immobiles et en silence, semblant n'avoir autre chose à faire que de contempler et d'admirer, ce qui passait au palais pour la louange la plus délicate.

Le majordome, malgré son envie, n'aurait osé se joindre dans les antichambres à la foule des courtisans; mais il les imita de son mieux en se plaçant sur les escaliers, attendant le passage de ses maîtres, et quand il les apercevait, il faisait mille prosternations et semblait tomber en extase.

Cependant le service du palais souffrait beaucoup de la façon dont le majordome entendait ses devoirs. Les valets, mal surveillés, s'acquittaient mal de leur besogne; les appartements étaient négligés, l'office mal tenu, la table royale mal servie.

A la fin, la reine qui voyait de la poussière et du désordre partout, et le roi qui, depuis quelque temps, ne mangeait que de méchants mets, voulurent connaître la cause de ces coupables négligences, et comme le majordome en était seul responsable, le monarque le fit comparaître.

— Je t'ai reçu, lui dit le roi, au nombre de mes serviteurs. Je te loge, je te vêts, je te nourris et je te paye. Je t'ai même assuré une retraite pour tes vieux jours. En revanche, que fais-tu pour moi?

— Sire, répondit le majordome, que peut faire pour Votre Majesté un chétif individu de ma sorte, sinon vous honorer du plus profond de son cœur, et se tenir prêt à toute heure du jour à vous témoigner son respect? Votre seule pensée m'occupe, je m'exalte au récit de vos actes glorieux, je répète sans cesse vos louanges et suis toujours à épier l'occasion de vous entrevoir et de me prosterner devant vous. Telle est l'occupation de ma vie.

— Mais tel n'est pas ton devoir, repartit le monarque. Pour faire ce que tu dis, j'ai mes courtisans et mes poëtes. Je n'ai plus besoin de toi. Aux uns de contempler et de chanter ma gloire; aux autres d'y contribuer par l'humilité de leurs services. Que deviendraient, en effet, et cette gloire et mon royaume si chacun de mes sujets, sous prétexte de me rendre hommage, abandonnait, à ton exemple, le poste qui lui est assigné, pour venir se courber devant moi. Comprends désormais mieux ton rôle, et si tu ne veux être chassé, occupe-toi uniquement des devoirs de ton humble état.

Qui fut penaud? Le majordome. Mais ne rions pas trop de lui. Au service du Roi des rois est-il si rare de rencontrer des âmes présomptueuses qui, sous prétexte d'honorer mieux, négligent les humbles soins de Marthe, auxquels Dieu les appela, pour usurper orgueilleusement le rôle plus élevé de Marie?

André le Pas.

LE PALAIS DES ARCHIVES

Bien peu de personnes, même parmi les Parisiens, connaissent la rue du Paradis-au-Marais; les gens de ce quartier sont presque seuls, avec les érudits, à savoir qu'il y a là un magnifique monument, qui serait célèbre s'il était situé partout ailleurs. Ce monument c'est le Palais des Archives.

La rue du Paradis-au-Marais est encombrée par de nombreuses voitures qui transportent des marchandises; il semble qu'on n'ait pas d'autres soucis dans ces parages que de remuer des ballots et d'en faire le trafic: pourtant, c'est là aussi que la science s'est installée, et vraiment elle a bien choisi sa demeure.

Vers le milieu de la rue du Paradis, vous rencontrez un large porche presque aussi grandiose qu'un arc de triomphe: regardez à travers ce porche, vous voyez un vaste jardin, peut-être un peu trop dépourvu

d'ombrage; une galerie supportée par une majestueuse colonnade entoure ce jardin ; au fond s'élève un hôtel construit dans le style du XVIIe siècle : c'est le Palais des Archives, établi dans l'hôtel de Soubise, qui a été formé lui-même par la réunion de l'hôtel de Clisson, de l'hôtel de la Roche-Guyon et de l'hôtel de Laval.



Archives. Hôtel de Soubise.

Là sont entassées toutes les paperasses jaunies qui recèlent les secrets de l'histoire de la France.

Le dépôt central des archives est une création récente qui ne remonte qu'au commencement de ce siècle. Certes, avant cette époque, il y avait en France de nombreux dépôts de documents, mais ils appartenaient à des villes, à des corporations civiles ou religieuses, ou même à de simples particuliers: ils étaient le conservatoire de titres de tout genre ; mais ils n'étaient pas encore considérés comme des musées spécialement consacrés aux études des savants.

Quand la Révolution française vint renverser de fond en comble tout ce qui constituait l'ancien régime, elle ne vit d'abord dans toutes ces archives que les épaves inutiles d'un ordre de choses aboli. Non-seulement, elle n'attacha aucun prix aux vieilles chartes du moyen-âge, mais au contraire elle affecta de les détruire comme rappelant une époque anti-démocratique.

Bientôt la réaction du bon sens, jointe aux représentations de quelques érudits, fit envisager les archives à un point de vue plus raisonnable : on se préoccupa d'arrêter la folie de destruction qui faisait disparaître tant de précieuses traces de notre histoire ; mais ce fut seulement sous l'empire que notre belle collection d'archives nationales se constitua définitivement, grâce aux efforts de Camus et de Daunou.

Napoléon comprenait l'importance d'une collection de ce genre ; il enrichit autant qu'il le put le dépôt de nos documents, il y ajouta de nombreuses collections saisies un peu partout, en Hollande, au Vatican, en Espagne, etc. Ces trésors, acquis par la violence de la guerre, nous furent repris par elle en 1815, et le patriotisme indigné traita de spoliation ce qui n'était qu'une restitution.

L'empereur avait même projeté de bâtir sur la rive gauche de la Seine, entre le pont d'Iéna et le pont de la Concorde, un immense édifice pour y entasser les archives. Ce bâtiment devait être construit sur un plan assez étrange, en forme de château fort, avec des douves pleines d'eau et d'épaisses murailles, de façon à prévenir, autant que possible, le danger de l'incendie. La première pierre fut posée par M. le comte de Montalivet, en 1807 ; mais ce projet, avec bien d'autres, fut emporté dans le désastre de l'empire.

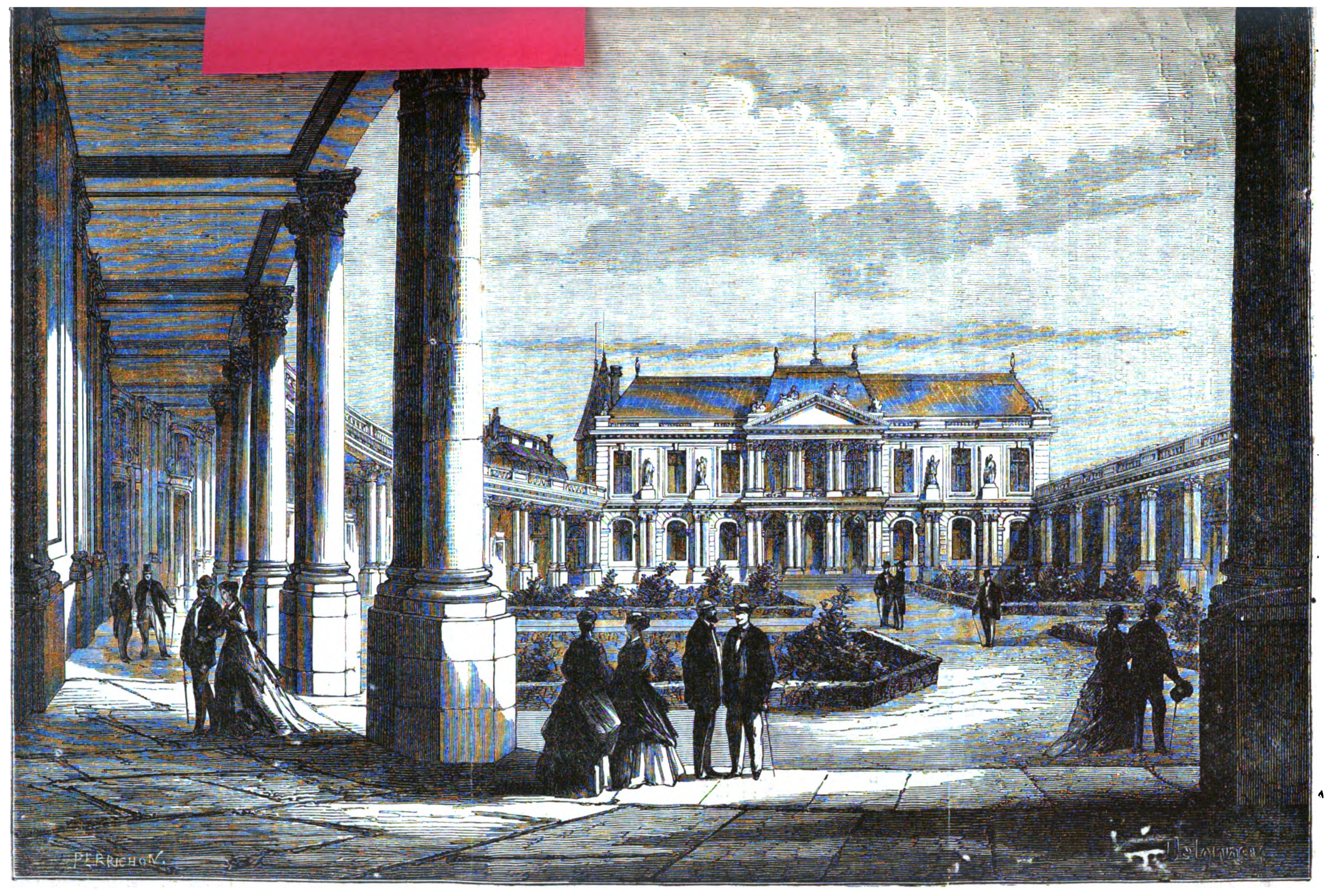
Aujourd'hui, la collection installée dans l'hôtel de la rue du Paradis-au-Marais, accrue par de nombreuses acquisitions et classée avec le plus grand soin, n'a rien à envier aux plus beaux établissements du même genre que possèdent les autres pays de l'Europe. Un musée paléographique et un musée sigillographique étalent à la curiosité publique les plus intéressants spécimens des manuscrits et des empreintes moulées sur les sceaux.

C'est dans une des salles de ce musée que se trouve la célèbre armoire de fer que l'Assemblée nationale fit fabriquer au mois de février 1791 pour y renfermer différents objets précieux : les planches qui avaient servi à la fabrication des premiers assignats, les clefs de la Bastille, la matrice de la médaille commémorative du serment du *Jeu de Paume*, les étalons du mètre et du décagramme en platine.

Tous ces objets se trouvent encore aujourd'hui dans l'armoire de fer.

La signification étymologique du mot *Archives*, indique le lieu où l'Etat enferme et conserve les anciens actes qui sont d'intérêt public. Cette seule définition atteste l'importance d'une telle institution. Le palais des archives est autant et plus encore peut-être que le grand établissement de la rue Richelieu, la Bibliothèque par excellence des historiens et des érudits. C'est là qu'on boit directement à la source. C'est là qu'on trouve la mine inépuisable et toujours nouvelle, quoique si souvent explorée, des documents originaux. C'est là que tous les témoins authentiques du passé attendent qu'on les interroge et sont prêts à répondre à qui les évoque.

« Quand, — écrit dans le *Paris-Guide* un savant chef de section aux archives, — quand on se promène dans ces vastes galeries tapissées de cartons et de registres, la mort n'y est qu'apparente et le silence même y a un murmure. A qui sait les interroger, ces froids parchemins, ces papiers si longtemps muets, savent raconter



Palais des Archives.

les temps dont ils ont gardé le secret : « Homme nouveau, semblent-ils dire, c'est en vain que tu prétendrais répudier notre héritage ? Tu portes en toi quelque chose de nous-mêmes et tu nous appartiens encore. » Aussi les archives, gardiennes vigilantes et assidues de la vraie tradition historique, renferment un dépôt sacré à la conservation duquel tous les habitants de la France, les enfants aussi bien que les pères et les aïeux, sont rattachés par une solidarité réelle.

EDMOND GUÉRARD.

MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir page 659.)

—

III

J'allais me retirer en me promettant bien de revenir sous peu de jours faire une seconde visite à cet intéressant malade, lorsque j'entendis un pas lourd qui gravissait lentement l'escalier : je prêtai l'oreille. Les pas approchaient. Était-ce une illusion ? Il me sembla même entendre un bruit de sanglots.

Enfin, un coup sec ébranla la porte, et une voix rude cria :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Le chat fit un soubresaut de colère. Maximilien ouvrit péniblement les yeux. Son premier regard tomba sur moi :

— Ah ! bon !... Je me rappelle... fit-il d'une voix éteinte... Mais pourquoi m'avez-vous réveillé, monsieur, en frappant si...

Un second coup résonna contre les ais vermoulus.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Maximilien en fronçant les sourcils... Veuillez ouvrir, docteur...

J'ouvris la porte.

Un gros monsieur ceint d'une écharpe tricolore apparut sur le seuil. Quelques personnages de sombre mine se montraient dans le fond.

— Excusez-moi, monsieur, fit le nouveau venu en s'inclinant devant moi à plusieurs reprises... Ma visite est un peu tardive... Mais vous savez : le devoir..... impossible de remettre la chose à demain. Vous êtes bien M. Maximilien Heller ?

Maximilien s'était levé et regardait avec son œil calme l'homme à l'écharpe.

— Non, monsieur ! répondit-il en avançant d'un pas. Maximilien Heller, c'est moi.

— Ah ! mille pardons, monsieur, je ne vous apercevais pas. C'est qu'il fait un peu sombre chez vous, jeune homme. Je dois commencer par vous rassurer, et vous dire que la vue de mon écharpe ne doit vous inspirer aucune crainte.

— Monsieur, dit le philosophe d'un ton rude, je suis fort souffrant. Je vous prie donc de m'exposer brièvement le motif de votre visite, et de me laisser ensuite le repos qui m'est nécessaire.

L'écharpe tricolore, dont la rotondité de l'inconnu était ornée, indiquait suffisamment sa qualité. C'était un respectable commissaire de police, dans l'exercice de ses fonctions.

Je craignis un instant que la brusquerie de Maximilien ne lui attirât quelque verte réponse de la part de ce magistrat.

Mais heureusement le commissaire paraissait posséder ces qualités de douceur, de patience et de politesse que donne la longue habitude des hommes. Accoutumé, par l'exercice de sa profession, à se heurter aux caractères les plus abrupts, les plus indisciplinés, le magistrat finit par acquérir sur lui-même un surprenant pouvoir. Sa poitrine revêtue d'une triple cuirasse d'airain est insensible et morte à tous sentiments humains qui pourraient détruire cette invariable sérénité d'âme que la justice, comme la religion, demande à ceux qui veulent la servir.

— Ayez l'obligeance de me suivre, monsieur, répondit courtoisement le commissaire. Nous vous retiendrons le moins longtemps qu'il nous sera possible; mais votre témoignage nous est nécessaire.

Maximilien se leva péniblement de son siége. Il était si faible que je demandai au magistrat la permission d'accompagner le malade pour lui prêter le secours de mon bras.

M. Bienassis,—ainsi s'appelait le digne représentant de l'autorité, — y consentit sans peine.

Nous traversâmes le long et sombre corridor et arrivâmes à une porte qu'on distinguait à peine dans l'obscurité.

Un agent prit la petite lampe et l'approcha de la serrure qu'un ouvrier, amené par le commissaire, fit sauter en un tour de main.

Une bouffée d'air glacé vint frapper nos visages.

— Hum ! grommela un agent derrière moi, il aurait bien dû fermer sa fenêtre avant de partir !

— Gustave ! fit M. Bienassis en se tournant vers un des hommes qui le suivaient, allez nous allumer une bougie, et fermez cette lucarne.

L'agent fit ce qui lui était ordonné. Nous entrâmes dans une mansarde plus petite encore que celle occupée par Maximilien. Pour tout mobilier, une table, deux chaises et un lit, sur lequel gisait une mauvaise paillasse.

Dans un coin de la chambre, on distinguait une caisse noire fermée par un cadenas.

Le commissaire s'assit près de la table, étala devant lui plusieurs papiers contenus dans un grand portefeuille ; et, après avoir invité Maximilien à prendre

place sur une chaise, à côté de lui, il fit un signe du doigt à un agent qui s'approcha aussitôt de la porte et dit à voix haute :

— Faites entrer le prévenu.

Je me tenais debout derrière M. Heller.

Un bruit de pas retentit dans le corridor ; un instant après, on vit apparaître à la porte de la mansarde, un homme livide, aux cheveux ébouriffés, aux yeux hagards, marchant avec peine entre deux agents qui le soutenaient sous le bras.

— Approchez !... dit M. Bienassis, qui contemplait attentivement le nouveau venu par-dessus ses lunettes d'or.

L'homme, assisté de ses deux acolytes, fit quelques pas dans la chambre.

— Vous vous nommez Jean-Louis Guérin? demanda M. Bienassis.

Le malheureux regarda le commissaire d'un œil hébété, et ne répondit pas.

— Vous étiez, depuis huit jours, au service de M. Bréhat-Lenoir?

Pas de réponse. Le commissaire poursuivit avec calme :

— Savez-vous de quel crime vous êtes accusé? On vous soupçonne d'avoir empoisonné votre maître. Qu'avez-vous à répondre?

Un tremblement convulsif s'empara du prévenu. Il ouvrit deux ou trois fois la bouche pour parler, mais la terreur l'étreignait à la gorge, et il ne fit entendre que des sons inintelligibles.

— Voyons, Guérin, reprit le commissaire en détachant un moment ses regards du visage du prévenu pour les reporter sur les papiers placés devant lui, qu'il feignit de classer, nous ne sommes ni des juges ni des bourreaux, et nous ne voulons vous faire aucun mal : parlez sans crainte; dites ce que vous voudrez, mais parlez. Il peut se faire que vous soyez innocent, bien que les charges qui pèsent sur vous soient graves et sérieuses. Je vous ferai remarquer que votre silence, votre trouble peuvent être mal interprétés et servir de preuves contre vous? Avouez-vous avoir acheté de l'arsenic avant-hier chez l'herboriste Legras?

Le prévenu fit un violent effort pour se dégager des mains de ceux qui le serraient; mais ce fut en vain, il vit que ses tentatives seraient inutiles, que la fuite était impossible. Alors des larmes jaillirent de ses yeux, et, d'une voix entrecoupée par les sangtots :

— Laissez-moi ! s'écria-t-il, laissez-moi !... Je suis innocent ! oh ! messieurs, je suis un honnête homme, je vous le jure ! J'arrive de mon pays, et vous pouvez le demander là-bas... je suis un honnête homme !... J'ai une pauvre vieille mère... ; j'étais venu à Paris pour gagner un peu d'argent, car elle est infirme et ne peut pas travailler... Moi ! un assassin !... oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

Il joignit ses mains chargées de menottes et fit un effort pour les lever vers le ciel..., puis soudain les forces parurent l'abandonner. Il poussa un profond soupir; si les agents ne l'avaient soutenu, il serait tombé, la face contre terre, sur le carreau de la mansarde.

— Portez-le sur ce lit, fit M. Bienassis en désignant le grabat placé dans un coin de la petite pièce.

Maximilien posa sa longue main amaigrie sur l'épaule du commissaire et lui dit avec un sourire plein d'amertume :

— Vous dites, monsieur, que cet homme est un assassin?

M. Bienassis se retourna, un peu surpris, puis, secouant la tête :

— Il y a contre lui des charges accablantes, fit-il d'une voix si basse que seuls nous pûmes l'entendre. Il n'a pourtant pas l'air d'un criminel. Je dois m'y connaître, monsieur, et je vous dis : de deux choses l'une, ou bien cet homme est parfaitement innocent, ou bien c'est un affreux scélérat et un grand comédien...

M. Bienassis fit encore un signe à l'un de ses agents afin de lui recommander d'avoir l'œil sur le prévenu dont l'évanouissement pouvait bien être une ruse de guerre. Se tournant ensuite vers le serrurier, qui, debout près de lui, attendait ses ordres :

— Ouvrez-moi cette malle, dit-il, et dépêchons-nous.

Le serrurier brisa, à coups de marteau, le cadenas qui fermait la caisse noire. M. Bienassis s'approcha alors, sa bougie à la main, et souleva le couvercle.

La malle était remplie d'habits grossiers et de linge de paysan; mais les habits étaient soigneusement brossés; le linge, d'une blancheur éblouissante, exhalait le parfum champêtre de la lavande. Tous ces pauvres objets étaient rangés avec un soin qui témoignait que la main d'une femme, d'une mère attentive et prévoyante, avait présidé à ces humbles apprêts.

Le malheureux Guérin était revenu de son évanouissement : on l'avait assis sur une chaise. Les yeux pleins de larmes, il suivait les mouvements des agents, lesquels bouleversaient rapidement tout ce bel ordre, dépliaient les hardes du pauvre garçon, les secouaient, fouillaient les poches et palpaient les doublures.

— Tiens ! un nœud de rubans !... fit tout à coup l'un des agents en tirant d'un coin de la malle un bouquet fané entouré de faveurs roses.

Il le jeta, en riant, à un de ses camarades.

— Prends-le, Gustave, dit-il, tu le donneras à ta prétendue.

M. Bienassis lança un regard de colère à son agent. En entendant cette plaisanterie un peu cruelle, le prévenu s'était soulevé sur son siége et avait serré violemment l'une contre l'autre ses deux mains liées.

Maximilien Heller s'était levé, lui aussi, et considérait cette scène d'un air sombre.



— Monsieur le commissaire, dit le prévenu d'un air suppliant, voulez-vous me laisser ce nœud de rubans?

— Montrez-moi cela, dit M. Bienassis.

Il examina quelque temps le bouquet avec attention, le palpa, parut hésiter une seconde, puis enfin ordonna qu'on le remît au prévenu.

Cependant les agents continuaient leur perquisition sous l'œil attentif du commissaire; mais ils avaient beau tourner et retourner les vêtements, enfoncer leurs doigts dans tous les coins de la caisse, ils ne paraissaient pas trouver ce qu'ils cherchaient.

— Laissez cette caisse, dit enfin M. Bienassis, lorsqu'il vit le résultat infructueux des recherches... Visitez un peu cette paillasse... : c'est peut-être là que nous trouverons l'argent.

La paillasse fut retournée, défoncée, mais en vain.

Le commissaire ne se découragea pourtant pas; il fit inspecter par ses agents, avec un soin extrême, les carreaux qui pavaient la chambre; il fit briser le bois des chaises qui aurait pu être creusé de façon à recéler de l'or; la table fut démontée, les murs sondés à coups de marteau; on fouilla les cendres de la cheminée.

Enfin, après s'être livrés pendant près d'une heure à ce minutieux travail, les agents s'arrêtèrent, fatigués, et s'entre-regardèrent aussi penauds que des chasseurs qui ont battu la campagne toute la journée sans découvrir la moindre trace de gibier.

— C'est inconcevable! c'est inouï en vérité! murmurait M. Bienassis en tenant sa tête à deux mains. Qu'est-ce que cet argent a pu devenir? Cet homme n'avait pas de connaissances à Paris, pas de complices, c'est évident... Le crime est commis hier, nous l'arrêtons il y a une heure, et il est impossible de remettre la main sur la somme volée!

Le philosophe ne paraissait prêter aucune attention au monologue du commissaire de police; son regard s'était fixé sur Guérin, dont il considérait avec intérêt la physionomie bouleversée.

Après quelques minutes de réflexion, M. Bienassis parut se décider à tenter un nouvel effort auprès du prévenu.

— Le résultat de nos recherches paraît vous être favorable, lui dit-il; ne croyez pas cependant que la justice renonce à poursuivre ses investigations. Une somme considérable a été dérobée dans la nuit du meurtre; il faut qu'elle se retrouve; elle se retrouvera. Les plus graves soupçons pèsent sur vous; tout vous désigne comme l'assassin de M. Bréhat-Lenoir : les preuves sont palpables, évidentes. Il ne vous reste qu'un moyen de vous sauver : la franchise. Avouez votre crime, révélez l'endroit où vous avez caché l'argent volé, dites le nom de vos complices; la justice vous tiendra compte de votre sincérité et vous pourrez échapper à la peine capitale qui vous menace.

Le prévenu murmura d'une voix brisée :

— Je suis innocent!

— Réfléchissez; demain, peut-être, il sera trop tard : la justice aura découvert ce que vous lui cachez; il ne vous restera plus d'aveux à faire.

— Je suis innocent!

— C'est bon; dès ce moment, je ne vous adresse plus la parole : le juge d'instruction saura ce qu'il devra faire.

M. Bienassis se tourna alors vers Maximilien Heller.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, de vous avoir fait assister à cette scène...; mais votre témoignage peut nous être précieux, et je vous prie de me dire tout ce que vous savez sur le prévenu. Il a passé huit jours dans cette chambre voisine de la vôtre avant de trouver une place. N'avez-vous jamais aperçu quelque chose de suspect dans sa conduite?

— Ah! c'est pour cela que vous m'avez fait venir?

— Sans doute; on ne demeure pas quelque temps à côté d'un homme sans remarquer ses habitudes, ses fréquentations. A-t-il reçu quelqu'un pendant le court séjour qu'il a fait ici?... N'avez-vous jamais entendu un bruit de voix?... Sortait-il souvent pendant le jour ou dans la soirée?

Le philosophe se leva sans répondre et s'approcha de Guérin, qu'il considéra quelque temps de son œil calme et profond.

— Vous deviez vous marier, n'est-ce pas? lui dit-il, à votre retour au pays?

— Oui, monsieur, répondit le prévenu en roulant de gros yeux effarés.

— Eh bien! vous pouvez commander vos habits de noce; et vous, continua-t-il de sa voix brève en s'adressant aux agents de police qui le contemplaient bouche béante, veillez bien sur cet homme, car avant deux mois d'ici il sera libre!

Et, se drapant dans sa longue houppelande brune, Maximilien Heller sortit de la chambre avec l'air hautain de don Quichotte défiant les moulins à vent.

Je me tournai alors vers le commissaire, qui murmurait en rassemblant rapidement ses papiers :

— C'est étrange! tout cela est véritablement bien étrange...

— Veuillez excuser mon ami, monsieur, dis-je un peu embarrassé, il est souffrant, et vous comprenez...

— Votre ami, monsieur, s'expliquera, j'espère, devant le juge d'instruction, répliqua le commissaire de police d'un ton de léger dépit; pour moi, ma mission est terminée et je vais remettre mon rapport.

En achevant ces mots, il sortit accompagné de son escouade d'agents qui entouraient le prévenu. Le bruit de leurs pas s'éteignit peu à peu dans l'escalier, et tout rentra dans le silence.

IV

Je me hâtai de rejoindre Maximilien Heller.

Je le trouvai assis dans son fauteuil, en train de tisonner, avec les pincettes, le feu qui se mourait.



— Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous de tout ceci?

Il haussa les épaules.

— Lesurques et Calas vont avoir un compagnon dans le martyrologe de la justice humaine, répondit-il tranquillement.

— Vous croyez que cet homme est innocent?

— Oui, je le crois...; mais, après tout, qu'importe?

Il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Malgré cette indifférence apparente, il était facile de voir qu'il ressentait une singulière émotion. Ses mains, agitées par un tremblement continuel, glissaient et remontaient fiévreusement le long des bras du fauteuil. Évidemment sa pensée travaillait avec activité; son imagination ardente était encore pleine du triste spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux.

— Savez-vous bien, fis-je en souriant, que votre conduite a dû laisser quelque soupçon dans l'esprit de ce digne commissaire? En refusant votre témoignage, ne craignez-vous pas de passer pour complice? A une autre époque, il aurait suffi d'un trait semblable pour vous faire prendre.

— Oui, mais vous savez aussi qu'à une autre époque, un trop célèbre policier demandait quatre lignes de la main d'un homme pour le faire condamner. Ceci peut vous expliquer mon silence.

En ce moment, les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge de Saint-Roch.

— Vous êtes fatigué, dis-je à Maximilien, je vais vous laisser reposer.

— En effet, je me sens ce soir plus faible que de coutume; je vais me jeter sur mon lit et prendre un peu d'opium pour tâcher de dormir, j'en ai grand besoin.

Au moment où je pris congé de lui, il me dit, avec une remarquable insistance :

—Venez demain, de bonne heure, je vous attendrai; il faut que je vous parle. Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

Puis, je lui serrai la main et le quittai, encore tout ému de ce que je venais de voir durant le cours de cette soirée.

En sortant de chez M. Maximilien Heller, j'achetai un journal du soir et lus ce qui suit aux *faits divers* :

« Un événement mystérieux vient de jeter la consternation dans le quartier du Luxembourg. M. Bréhat-Lenoir, ce célèbre banquier qui s'était retiré du monde de la finance il y a quelques années, après avoir amassé une immense fortune, a été trouvé mort dans son lit avant-hier matin. On crut d'abord à une attaque d'apoplexie. M. Bréhat-Lenoir était d'un embonpoint excessif et menait la vie la plus sédentaire; mais on se convainquit bientôt que la mort du célèbre millionnaire était le résultat d'un crime. M. Castille, neveu du défunt, remarqua que le secrétaire de M. Bréhat-Lenoir avait été forcé et ses papiers bouleversés. Un verre était placé sur une table voisine, et dans les quelques gouttes de liqueur que contenait ce verre, l'analyse chimique trouva des traces d'arsenic. Le défunt ne laisse pas de dispositions dernières. Sa fortune colossale revient donc tout entière à son frère, M. Bréhat-Kerguen. »

Et plus loin, on lisait ceci :

« Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, que la justice a découvert l'assassin de M. Bréhat-Lenoir. C'est, dit-on, un domestique nommé Guérin, que le défunt avait à son service depuis huit jours à peine. Guidé par la plus basse cupidité, ce misérable a empoisonné son maître. Il prétendit que les rats faisaient invasion dans sa chambre et acheta de l'arsenic. Il versa sans doute ce poison dans le breuvage que M. Bréhat-Lenoir avait l'habitude de prendre tous les soirs. La fable était tellement grossière, que, malgré les protestations d'innocence du coupable, et l'idiotisme qu'il essaye, paraît-il, de feindre, un mandat d'arrêt a été lancé contre lui. Il est en ce moment entre les mains de la justice. Ainsi se trouve réduit à un simple mobile de vol, un crime qui semblait annoncer d'étranges péripéties et de curieux détails. — On n'a pas encore trouvé le testament. »

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —



ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326 349, 412, 462, 477, 544, 562, 606, (37 et 631.)

—

Les six corps de métiers; leurs usages et priviléges. — Les trois grandes routes de France, les voyages du roi; les lépreux, les léproseries.

A côté de la noblesse, se fortifiait de jour en jour la bourgeoisie, dont on a trop affecté d'ignorer l'importance sous l'ancienne monarchie. Elle était déjà puissante sous saint Louis, qui lui donna une véritable grandeur, en formant dans son sein la seconde noblesse, la noblesse de robe, la magistrature qui semble maintenant encore avoir conservé ces mœurs exceptionnelles de simplicité, ces vies sérieuses, ces intérieurs de famille, où l'affection des parents pour les enfants est tempérée par une sorte de dignité, où les enfants gardent vis-à-vis de leurs parents, un respect qui va s'effaçant de jour en jour ces mœurs, étaient celles de l'ancienne bourgeoisie.

Puis on descend un échelon, et l'on trouve le commerce, ou se rencontre constamment la bourgeoisie par les prévôts et les échevins, qui souvent même, sont anoblis.

Tout n'était pas confondu alors, comme aujourd'hui, et parmi les marchands, les six corps de métier institués par Philippe Auguste, se voyaient l'objet d'une

considération particulière et méritée. C'étaient les drapiers, les épiciers, les merciers, les fourreurs, les bonnetiers et les orfévres.

Ils avaient leurs statuts et leurs règlements, leurs costumes de fête et de confrérie, leurs bannières, leurs places spéciales dans les processions et toutes les cérémonies publiques, leur fête patronale. Leur vieillesse, s'ils étaient sans famille, et que le commerce leur eût été contraire, se réfugiait dans les hôpitaux fondés par eux et pour eux seuls. Ils avaient certains priviléges, dont ils étaient fort jaloux, et des armoiries collectives.

Leurs syndics garantissaient les rapports commerciaux contre la fraude, et la tutelle des maîtrises donnait aide et protection au plus humble ouvrier.

Louis IX encouragea le commerce et l'agriculture de tout son pouvoir, excitant les nobles eux-mêmes à s'en occuper.

Un grand obstacle au commerce était alors la rareté des routes et leur peu de sécurité. Trois grands chemins traversaient la France, mais ils étaient tellement infestés de brigands, qu'il fallait des intérêts bien sérieux pour se décider à voyager. Ces routes principales étaient :

« Le Romeros, ou Romieux, celui des pèlerins de « Rome; le Français venant d'Espagne à Paris par le « Béarn ; et enfin, le chemin des Templiers, qui tra- « versait les Pyrénées, par la célèbre vallée de Ron- « cevaux. » De sorte qu'on ne traversait ces chemins redoutables qu'en recommandant « sa pauvre âme à « Dieu de la cour célestiale. » Saint Louis organisa une continuelle inspection des grandes voies, multipliant les bacs, les ponts; bâtissant ou excitant les fidèles à bâtir des hospices, des abbayes, des monastères, des chapelles, des ermitages qui éloignaient les brigands et secouraient les voyageurs.

Le roi voyageait beaucoup ; les immenses travaux d'architecture, qu'il faisait entreprendre dans toute la France, étaient un prétexte à visiter lui-même ses principales villes. Jusqu'alors les voyages du roi, de même que ceux des grands vassaux, étaient une épreuve véritable pour les pays qu'ils traversaient. Saint Louis, ne voulant pas être à charge à ses sujets lorsqu'il se rendait au milieu d'eux, payait toute sa dépense de ses deniers, et afin qu'aucun dommage n'eût été commis sans être promptement réparé, à la suite du roi passait un personnage important, qu'on ne pouvait tromper, tel que l'archidiacre de Paris, chargé de recueillir les plaintes et d'y faire droit immédiatement.

Dès que le saint roi entrait dans une ville, sa première pensée était pour Dieu et les pauvres ; après avoir prié dans l'église, il se rendait à l'hospice; devenu par sa charité « expert médecin » et par sa sainteté sachant parler de Dieu, mieux que clerc de son royaume, il pouvait apprendre à ceux qui souffraient, comment il faut souffrir, lui à qui aucune douleur ne fut épargnée. La vue des plaies, l'odeur suffocante des salles des hôpitaux qui éloignaient ceux de sa suite, lui, ne paraissait pas s'en apercevoir, il « traitait les pauvres comme une bonne mère ses enfants. »

La terrible maladie du moyen âge, véritable épreuve de cette époque artistique et chevaleresque, ce fut la lèpre rapportée d'Orient par les premiers croisés, et contre laquelle il n'y avait nul remède pour ceux qui en étaient atteints, de sorte que l'humanité voulait qu'on fût cruel envers eux pour épargner les populations, en les séparant de tout contact, car la lèpre se gagnait facilement; de là, des hôpitaux spéciaux pour les lépreux : des léproseries.

La cérémonie qui précédait la séparation du lépreux des autres hommes se faisait ainsi : on récitait pour lui l'office des morts, puis on le conduisait au cimetière, et le prêtre, répandant trois fois de la terre sur sa tête, lui annonçait qu'il était séparé du monde, et que désormais il eût à observer les règles suivantes :

De n'entrer dans aucune maison, si ce n'est dans sa hutte élevée à 20 pieds au moins des chemins et habitations, laquelle hutte devait être brûlée après la mort réelle du malheureux, ainsi que ses vêtements. Il ne lui était permis de paraître dans la ville pour quêter que le jour de la Pentecôte, de Noël, de la Toussaint et le dimanche gras, ayant à la main une crecelle (*tartarelle*), dont le bruit devait prévenir les habitants, et s'il parlait, ce devait être *au-dessous du vent*.

Défense lui était faite de boire jamais dans un autre vase que le sien, de ne jamais toucher même au parapet d'un pont sans mettre des gants. Les léproseries étaient un grand bienfait pour ces malheureux, qu'elles réunissaient, leur épargnant ce supplice d'une entière solitude, et leur assurant les soins que réclamaient leurs maladies. Saint Louis, qui se rappelait que Notre-Seigneur avait été comparé à un lépreux, avait grande charité pour ces affligés, et ne craignait pas de les soigner lui-même; il avait accordé à la léproserie de Salée tout le vieux linge de sa chambre, de celle de la reine et de ses enfants.

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE.

—

En prenant possession de cette chronique, le premier devoir que m'imposent les principes de la civilité puérile et honnête, c'est de faire au lecteur les trois saluts d'usage. Cher lecteur, j'ai bien l'honneur d'être... Vous me dispenserez néanmoins d'une profession de

foi : depuis longtemps elle est faite dans les colonnes de la *Semaine des Familles*, je n'ai, grâce à Dieu, rien à y changer. Une profession de foi serait d'ailleurs chose bien solennelle pour un chroniqueur, — que dis-je ? pour un *chroniquailleur* des petits événements de la semaine, et je me garderai, suivant le mot de Rivarol, d'imiter ces douaniers qui cousent des morceaux de plomb aux étoffes de gaze.

Et puis, il est si difficile de se présenter soi-même! A toutes les belles promesses du *courriériste* à ses débuts, le lecteur avisé ne peut que répondre, comme Alceste à l'homme au sonnet : « Allez, Monsieur... Nous verrons bien. »

Donc, sans autre préface, je commence ma petite besogne hebdomadaire.

La dernière quinzaine a vu célébrer deux grands banquets : Le banquet annuel du Caveau et le banquet offert à Courbet pour le féliciter d'avoir refusé la croix de la Légion d'honneur.

Le refus du peintre des *Casseurs de pierres* est très-diversement apprécié. Les uns disent : « Courbet est un héros d'indépendance. » Les autres : « Courbet est un vaniteux qui a voulu se créer une popularité facile, en refusant à grand bruit ce qu'il pouvait écarter plus simplement et plus tranquillement, comme a fait le caricaturiste Daumier, s'il avait agi par conviction réelle et non par ostentation. »

Libre à vous de choisir entre ces deux hypothèses. Quant à moi, je me borne à vous redire ce que je tiens d'une source parfaitement authentique. Il y a une dizaine d'années, M. Courbet fut porté sur une liste de la Légion d'honneur présentée à la signature de l'Empereur; Napoléon III biffa lui-même le nom du peintre réaliste , en disant assez sèchement : « M. Courbet peut encore attendre. »

L'artiste, profondément froissé, jura que tôt ou tard il prendrait sa revanche.

Il paraît d'ailleurs que l'antipathie pour certaines distinctions est, chez M. Courbet, un instinct qui date de l'enfance. Au collége, raconte-t-il lui-même, il eut un jour un prix de version; malgré les supplications et les colères de sa famille, il refusa obstinément d'aller le recevoir, parce qu'il ne reconnaissait à personne le droit de le récompenser ! ! !

Par le temps de distributions de prix qui approche, nous connaissons bien des maîtres de pension qui aimeraient assez que tous leurs élèves tombassent dans le même péché d'amour-propre.

Pour revenir au banquet offert à Courbet, il faut bien avouer que la manifestation n'a été très-imposante ni par les noms ni par le nombre de ceux qui s'y sont associés. Soixante convives à peine siégeaient aux côtés du peintre de la *Femme au perroquet*, et dans le nombre il n'y avait pas plus de deux ou trois peintres. Cette abstention se comprend. Outre qu'il est dur de décerner une ovation à un confrère, le refus de la croix est l'un de ces faits énormes que neuf cent quavingt-dix-neuf peintres sur mille ne comprendront jamais.

Après les chefs de bataillon de la garde nationale, les peintres et les sculpteurs sont généralement, parmi les gens de profession paisible, ceux qu'on décore le plus. Les pianistes même ne peuvent rivaliser avec eux. J'ai essayé de compter un jour le nombre des décorés qui figuraient dans un seul Salon : c'était, s'il m'en souvient bien, en 1863. J'avais commencé naïvement sur mes doigts, en parcourant le livret. Bientôt il fallut prendre le crayon et un papier; puis une seconde feuille succéda à la première; puis une troisième à la seconde. Au bout de la douzième douzaine, épuisé, hatelant, tout en eau, je dus renoncer à pousser plus loin mes investigations. Je m'étais attendu à une phalange, je trouvais une armée. Si j'avais eu la force de continuer, le livret m'eût sans doute complété la treizième douzaine,—les treize pour douze comme on dit dans la belle langue des affaires. Je comprends que M. Courbet ait eu l'orgueil de vouloir se distinguer en ne se laissant pas décorer.

Quant au *Caveau*, vous connaissez, au moins de nom, cette institution, mais peut-être n'est-il pas inutile de vous *rafraîchir* la mémoire sur ce sujet, si vous voulez bien me passer cette expression pleine de couleur locale.

C'est une vieille tradition pour certains groupes poétiques,—et cette tradition a pour elle des poëtes comme Horace,—que les bons vers naissent entre les bons flacons. De cette idée sortit, au dix-huitième siècle, la société lyrico-bachique du *Caveau*. Elle mourut, comme tant d'autres, sous la Révolution qui ne laissait guère le loisir de boire frais et de chanter Margot. Elle ressuscita sous l'Empire, bien que S. M. Napoléon Ier ne fût guère plus tendre aux bons vivants que ces Messieurs de la Terreur.

Béranger et Désaugiers, comme jadis Gallet, Panard et Collé, ont compté parmi les membres les plus illustres, et le *Caveau* est ainsi arrivé tout doucement jusqu'à nous, sans faire beaucoup parler de lui.

Dans les dîners du *Caveau*, la grande tenue, habit noir, cravate blanche, est de rigueur ; en revanche, tous les convives sont obligés par le règlement de se tutoyer : ce mélange de sans-gêne et de cérémonie ne laisse pas que d'être parfois embarrassant.

Après le café, on passe dans le salon où est dressée une longue table couverte d'un tapis vert : on s'assied gravement à l'entour.

Le président est armé d'une petite marotte en ivoire qui lui tient lieu de sceptre; il commence par tirer d'un étui en chagrin un verre à boire qui a jadis appartenu à l'altéré Piron. Le verre VIDE (ô Bacchus !) passe de main en main, et, quand il a fait le tour de la table, on le remet dans son étui; ensuite chacun chante sa chansonnette ou récite ses petits vers.

Voilà ce qu'est le *Caveau* de nos jours : c'est bien inoffensif ; je ne sais si c'est très-amusant...

Le grand dîner annuel a eu lieu cette année, comme d'habitude, dans le local que la société a loué au Palais-Royal. Les membres du *Caveau* sont, d'ailleurs, fort accueillants, et souvent des invités sont appelés à leurs agapes : cela me rappelle même une anecdote déjà lointaine.

M. Villemain avait été invité à l'un des dîners mensuels du *Rocher de Cancale.* Il était assis à côté d'un des sociétaires, qui, à sa qualité de membre du *Caveau*, joignait celle de fervent adepte de la religion saint-simonienne.

C'était justement le temps où les saint-simoniens avaient maille à partir avec le Palais-de-Justice.

Sans perdre un coup de fourchette, le disciple de Saint-Simon s'écriait : « Les persécutions feront notre force... notre religion aura ses martyrs! »

— « Hum!... murmura doucement M. Villemain, les martyrs chrétiens ne dînaient pas au *Rocher de Cancale.*

J'espère qu'à la prochaine réunion du *Caveau*, il se trouvera un *Français né malin*, pour chansonner la mode nouvelle qu'on a vue poindre un moment sur les boulevards, aux Champs-Élysées et au Bois. On a dit avec raison qu'il n'est point d'extravagance que la mode n'accueille un jour ou l'autre, et que le recueil complet des modes serait la plus admirable des collections de caricatures qu'on pût former. Mais jamais encore peut-être on n'avait vu folie pareille à celle qui s'est essayée dans ces dernières semaines.

J'aurais beau vous le donner en cent, vous ne le devineriez jamais. Figurez-vous que certaines dames, à toilettes et à habitudes tapageuses, ont imaginé de porter en guise de colliers et de bracelets, de petites couleuvres, — non pas, s'il vous plaît, des couleuvres en or et en perles, mais des couleuvres en chair et en peau, parfaitement vivantes. —J'aime à croire que cet ornement bizarre, par trop renouvelé des Romaines du temps de Juvénal, ne prendra pas, même parmi les dames qui sont bien résolues à ne compliquer jamais une question de mode d'une question de bon sens, et que le Jardin des Plantes, — section des reptiles,—ne deviendra point une succursale aux boutiques de joaillerie. Si la couleuvre se faisait décidément admettre en qualité de bracelet, comme il faut aller toujours de plus fort en plus fort, nous verrions, aux courses prochaines, les élégantes se pendre des vipères aux oreilles, se passer un boa constrictor autour du cou, ou nouer un serpent à sonnettes en guise de ceinture à leur taille.

Tandis que la partie forte du sexe faible essaye d'organiser la mode des couleuvres ; tandis que le *Caveau* boit et chante ; tandis que Casimir Godeuil, enfin retrouvé — (voir les cinquante mille annonces et les cinquante mille affiches de M. Millaud... Entrez ! prenez vos billets ! prenez vos places ! Il faudrait n'avoir pas cinq centimes dans sa poche!... En avant la musique!),—conte ses aventures aux bons lecteurs du *Petit Journal*, on entend je ne sais quel bruit lointain de canons.

Feu ! feu! ce sont les mitrailleuses qui s'exercent sur les centaines de misérables rosses fournies par l'équarisseur, et hachées comme chair à pâté. Feu! feu ! les caricaturistes fourbissent leurs crayons, les conscrits braillent sous nos fenêtres : *la Trompette guerrière*,..., et les cafés-concerts exhument de leur répertoire pour basse et ténor, toutes les chansons belliqueuses inspirées jadis par les guerres de Crimée et d'Italie. La Gaîté prépare les *Prussiens*, pour faire pendant aux *Cosaques*, et je vois en imagination, sur tous les murs de Paris, la prochaine affiche de M. Millaud : « Lisez! — dans le *Petit Journal!!— les Prussiens en* 1815 ! ! !

Ne vous étonnez pas si, après une sécheresse prolongée, il pleut à verse depuis quelques jours : c'est la première justification de la théorie développée par les pétitionnaires au Sénat et au Corps législatif, qui demandaient qu'on canonnât les nuages pour les faire crever. Il a suffi des bruits qui courent pour atteindre ce but : c'est toujours autant de gagné ! Et l'on ne dira plus maintenant que la guerre nuit à l'agriculture. Jadis elle se contentait *d'engraisser nos sillons* avec le *sang impur* de l'ennemi, — car l'ennemi a toujours le sang *impur*, jusqu'à ce qu'il devienne notre ami,— désormais, elle joindra à ce premier avantage celui de les arroser.

Mais trêve de plaisanterie ! Ce qui n'était hier qu'une menace, vacillante au souffle de tous les vents du ciel, à chaque instant démentie, et chaque instant confirmée, est devenu aujourd'hui un terrible réalité. Songeons à toutes les mères qui vont pleurer, et recueillons-nous devant la redoutable *inconnue* des batailles.

ARGUS.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



L'entrée de mademoiselle de Montpensier à Orléans, d'après le tableau d'Alfred Johannot, détruit au Palais-Royal le 24 février 1848.

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER

A ORLÉANS

Un vent de fronde
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.
Un vent de fronde
S'est levé ce matin.

Ce couplet était improvisé en 1648 par le conseiller Barillon l'aîné, pendant une séance du parlement. Les membres de cette haute magistrature, délivrés par la mort du trop puissant Richelieu, prétendaient bien ne pas reconnaître à Mazarin le droit de succéder à son pouvoir et à son despotisme. Dès les premiers jours du règne de Louis XIV et de la régence d'Anne d'Autriche, un sourd mécontentement grondait dans les rangs du parlement. L'arrestation de Broussel, les barricades, les intrigues de Gondi, les résistances de la magistrature aux ordres de la Cour, la fuite de la famille royale à Ruel, plus tard à Saint-Germain ; l'alliance contractée avec la bourgeoisie parisienne par

plusieurs grands seigneurs; la prise de Lagny, Corbeil et Charenton par Condé; des pourparlers suivis de trêves éphémères; la révolte et l'arrestation de ce prince avec Conti et Longueville; le départ momentané du cardinal pour l'Allemagne: tels furent les principaux événements qui se passèrent de 1648 à 1652.

Mais Anne d'Autriche ne pouvait consentir à se priver longtemps des services de son premier ministre. Mazarin reparut bientôt. Ce fut le signal de troubles plus grands. La reine mettait sur pied trois armées, pendant que le cardinal était déclaré par le parlement perturbateur du repos public, et criminel de lèse-majesté; sa tête était mise à prix. Mazarin n'en continua pas moins sa route, et le 28 février 1652 il était à Poitiers auprès de Louis XIV et de sa mère. Aussitôt il reprit en main les rênes de l'État et poussa vivement la guerre. Condé fut rejeté au delà de la Garonne. La ville d'Orléans voulait rester neutre au milieu des partis divers qui l'entouraient. Le duc de Nemours accourait avec douze mille Allemands pour la décider en faveur de la Fronde; Turenne et Hocquincourt se présentaient au nom du roi. Une femme vint trancher la querelle au profit du premier de ces deux partis et, par un coup d'audace, conserver aux Frondeurs la possession de cette importante cité.

Anna-Marie-Louise, fille de Gaston d'Orléans, connue sous les noms de *Mademoiselle* et de la *grande Mademoiselle*, était née le 29 mai 1627. Son caractère vraiment original, convenait parfaitement aux circonstances présentes. Elle se lança, par tempérament, peut-être aussi par nécessité, dans toutes les intrigues politiques du temps. Son père d'ailleurs lui traçait la voie. Ferme et hardie, Mlle de Montpensier se plaisait singulièrement dans les entreprises militaires. « Pardessus tous les autres, dit-elle, j'aime les gens de guerre et à les ouïr parler de leur métier,... j'avoue que je parle volontiers de la guerre; je me sens fort brave; j'ai beaucoup de courage et d'ambition. » Sa vie fut un roman. Après avoir compté parmi les prétendants à sa main Louis XIV, le comte de Soissons, Philippe IV d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, Charles II d'Angleterre, alors qu'il était prince de Galles, l'archiduc Léopold, le duc de Savoie, elle devait finir par épouser un simple gentilhomme, Puyguilhem, si connu sous le nom de duc de Lauzun, lui aussi personnage du dernier romanesque.

Mais revenons à Orléans. Les habitants, craignant d'éprouver le même sort que le pays blaisois ravagé par les soldats d'Hocquincourt, consultèrent le duc d'Orléans. Deux envoyés du prince, le comte de Fiesque et M. de Gramont, calmèrent leurs appréhensions et les décidèrent à la résistance; puis ils retournèrent auprès de leur maître, afin de le presser de se rendre de sa personne dans la ville menacée: sa présence était nécessaire pour la conservation de ce poste. Monsieur, ne pouvant se déterminer à quitter Paris, résolut d'envoyer sa fille à Orléans. M. de Rohan apporta l'ordre à Mademoiselle. « Je le reçus, comme j'ai toujours fait les commandements de Monsieur, avec beaucoup de joie de lui obéir; j'en sentais une dans le cœur qui me marquait une fortune aussi extraordinaire que le fut l'exécution de cette affaire. »

Après avoir fait ses dévotions, Mademoiselle monta en carrosse avec Mme de Fontenay et Mme de Fiesque; le duc d'Orléans, d'une fenêtre du Luxembourg, assistait au départ, et les Parisiens acclamaient chaleureusement la vaillante princesse. Pradine, lieutenant aux gardes, deux exempts, six gardes et six suisses formaient son escorte. A Chartres, M. de Beaufort rejoignit Mademoiselle, et plus loin M. de Valon, maréchal de camp, avec cinq cents chevaux. De nouveaux renforts arrivèrent plus tard. Cependant les Orléanais commençaient à trembler et à redouter les suites de leur résistance aux volontés du roi et de Mazarin. Ils dépêchèrent à la princesse M. de Flamarin, qui devait la supplier de ne pas poursuivre sa route, leur résolution étant de ne pas lui ouvrir leurs portes. « Il n'y a rien à délibérer, répondit Mademoiselle, je m'en vais droit à Orléans. S'ils me refusent la porte d'abord, je ne me rebuterai point: peut-être que la persévérance l'emportera; si j'entre dans la ville, ma présence fortiflera les esprits de ceux qui sont bien intentionnés pour le service de Son Altesse Royale... Quand on voit des personnes de ma qualité s'exposer, cela anime terriblement les peuples, et il est quasi impossible qu'ils ne se soumettent de gré ou de force à des gens qui ont un peu de résolution. » De nouvelles instances transmises par Pradine n'eurent pas plus de résultat. On marcha en avant.

Bientôt Mademoiselle arriva sur les onze heures du matin à la porte Bannière; elle la trouva fermée et barricadée. Pendant trois heures la princesse attendit qu'on l'ouvrît; bien qu'on connût sa présence, on ne l'ouvrit pas, et elle dut se retirer dans une hôtellerie voisine, nommée le Port-du-Salut. « Je le fus de cette pauvre ville: ils étaient perdus sans moi. » Pour passer le temps, Mademoiselle se divertissait à ouvrir les lettres du courrier de Bordeaux et à se promener jusqu'aux pieds des murailles. Ses flatteries ou ses menaces étaient sans effet sur les gardes, bien que le peuple accouru sur les remparts criât: Vivent le roi, les princes; et point de Mazarin!

« Le marquis de Vilène, homme d'esprit et de savoir, qui passait pour un des habiles astrologues de ce temps, » avait prédit à la princesse que ce qu'elle entreprendrait le mercredi 27 mars, depuis midi jusqu'au vendredi, lui réussirait; et qu'elle ferait, dans ce temps, des affaires extraordinaires. Donc, le 27 mars, Mademoiselle était au bord de la Loire, et trouva des bateliers qui lui offrirent leurs services. « Je les acceptai volontiers; je leurs tins de beaux discours, et tels qu'ils conviennent à ces sortes de gens pour les animer à

faire ce que l'on désire d'eux. Comme je les vis bien disposés, je leur demandai s'ils pouvaient me mener en bateau jusqu'à la porte de la Faux, parce qu'elle donnait sur l'eau; ils me dirent qu'il était bien plus aisé d'en rompre une qui était sur le quai plus proche où j'étais, et que si je voulais ils y allaient travailler.

Je leur dis qu'ils se hâtassent; je leur donnai de l'argent, et pour les voir travailler et les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardait cette porte. Je songeai peu à prendre le bon chemin pour y parvenir; je grimpai comme un chat; je me prenais aux ronces et aux épines, et je sautais toutes les haies sans me faire aucun mal. » L'affaire avançait : « Comme le quai en cet endroit était revêtu, et qu'il y avait un fond où la rivière entrait et battait la muraille, quoique l'eau fût basse, l'on amena deux bateaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels on me mit une échelle, par laquelle je montai. » Aussitôt Mademoiselle renvoya ses soldats pour montrer sa confiance aux Orléanais. Les bateliers travaillaient toujours à rompre la porte; les bourgeois les aidaient de leur côté, pendant que la garde à laquelle était confiée cette porte, se contentait de regarder et de laisser faire. Bientôt la porte Brûlée, « cette illustre, qui sera tant renommée par mon entrée, » fut rompue; on enleva des planches du milieu. « Gramont me fit signe d'avancer : comme il y avait beaucoup de boue, un valet de pied me prit, me porta, et me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée que l'on battit le tambour. » Orléans était prise, et l'armée du roi obligée de s'éloigner.

« Vous pouvez penser la joie que j'ai eue de l'action que vous venez de faire, écrivit le duc d'Orléans à sa fille ; vous m'avez sauvé Orléans et assuré Paris; c'est une joie publique, et tout le monde dit que votre action est digne de la petite fille de Henri le Grand. Je ne doutais pas de votre cœur, mais en cette action j'ai vu que vous avez encore plus de prudence que de cœur. Je vous dirai encore que je suis ravi de ce que vous avez fait, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi. »

Mademoiselle demeura à Orléans jusqu'au 2 mai. Elle en sortit pour se rendre à Étampes. Mmes de Fiesque et de Frontenac l'accompagnaient partout; aussi le duc d'Orléans, ayant à les complimenter sur leur bravoure d'avoir monté à l'échelle, avait mis au-dessus de la lettre : « A Mmes les comtesses maréchales-de-camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin. »

XAVIER DE CORLAS.



MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659 et 682.)

—

V

Le lendemain, vers dix heures, je reçus la visite de mon savant maître, M. le docteur B...; il avait l'air soucieux et préoccupé.

— Avez-vous entendu parler de cette affaire Bréhat-Lenoir? me demanda-t-il après quelques moments d'entretien, et en me regardant à travers ses lunettes.

Je lui montrai le journal que j'avais acheté la veille.

— Je n'en connais que ce que cette feuille m'a appris, répondis-je.

— Ah! mais... savez-vous que c'est très-grave, et surtout très-mystérieux. J'ai été appelé hier soir pour faire l'autopsie du corps. Après de longues et patientes recherches, croiriez-vous que je n'y ai pas trouvé un atome d'arsenic?

— Voilà qui va singulièrement dérouter la justice.

— Je crois qu'elle a dû moins été fort surprise, et peu flattée de voir son système renversé du premier coup. Mais elle ne se tient pas pour battue. Je reçois ce matin cette lettre du juge d'instruction à qui j'avais envoyé hier mon rapport fort avant dans la soirée. Il me prie de recommencer aujourd'hui l'expertise.

— A quoi bon?

— Je n'en sais rien. Mais voici le plus curieux : savez-vous qui ils veulent m'opposer, dans cette discussion?

— Qui donc?

— Le docteur Wickson!

— Comment! cet intrigant personnage qui fit tant de bruit, il y a dix ans, à Paris, avec ses poudres impalpables?

— Lui-même.

— Celui que vous avez si énergiquement combattu, cher maître, au nom de la vraie science?

— Oui; l'Académie m'a donné raison, mais l'opinion publique m'a donné tort et s'est passionnée pour la médecine indienne. Bref, cet homme est à Paris; par quel hasard? je n'en sais rien. Je le croyais mort et enterré. Il est plus à la mode que jamais, et la justice, comme vous le voyez, ne craint pas de s'aider de sa prétendue science. Si ce juge avait eu un peu plus de mémoire, il ne m'aurait pas mis ainsi dans la nécessité de discuter avec un homme pour lequel j'ai affiché jadis un si profond mépris. Vous comprenez, n'est-ce pas, qu'il m'est impossible d'aller à cette expertise, et j'ai compté sur vous pour me remplacer. Je sais que vous avez fait un travail approfondi sur la matière des

poisons et que vous y êtes aussi compétent que moi-même.

Je m'inclinai devant cette flatterie un peu intéressée de l'excellent homme.

— Ainsi c'est convenu... Vous aurez l'obligeance de vous présenter, à une heure, rue Cassette, n° 102. — C'est la demeure du défunt. — Voici une lettre que j'adresse au juge d'instruction, et dans laquelle j'invoque un prétexte quelconque pour manquer au rendez-vous. Vous la lui remettrez.

Le docteur B... se leva, et, me serrant la main avec une certaine émotion :

— Allons, mon cher enfant, me dit-il, tâchez de convaincre les magistrats, et ne vous laissez surtout pas démonter par l'aplomb de Wickson. Songez que notre vieil honneur professionnel est entre vos mains; défendez-le contre l'ignorance et le charlatanisme. N'oubliez pas de m'apprendre, aussitôt l'expertise finie, le résultat de la discussion.

La voix du docteur B... tremblait un peu, tandis qu'il m'adressait ces paroles. Son œil noir et vif brillait d'un éclat qui témoignait de tout l'intérêt que mon vieux professeur portait à la lutte que j'allais engager. Wickson était le seul homme au monde pour lequel l'excellent docteur ressentît de la haine.

Je promis à M. B... que je ferais tous mes efforts pour assurer le triomphe de son opinion et maintenir dans tout leur éclat les principes de la vraie science.

Une heure après, j'étais chez M. Maximilien Heller.

Le philosophe me sembla plus calme que la veille, la fièvre avait presque entièrement disparu.

— Je vais mieux, ce matin, me dit-il; votre compagnie m'a été hier d'un grand soulagement. Il y a des moments, bien rares, où la solitude me fait mal. Et j'étais poursuivi hier par un souvenir, un anniversaire... terrible... Enfin, passons. Avez-vous quelques détails sur cette affaire mystérieuse? J'y ai pensé toute la nuit. Évidemment, cet homme n'est pas coupable.

Je lui remis le numéro du journal, et il le lut avec une grande attention, puis murmura:

— Je voudrais bien savoir le dernier mot de cette histoire.

— Je puis, si vous le désirez, vous introduire dans la maison où a eu lieu le crime, et vous faire assister à l'autopsie.

— Vraiment! s'écria le philosophe en me regardant avec surprise; et comment cela, je vous prie?

Je lui racontai la courte entrevue que je venais d'avoir avec M. B..., et lui dis le rôle que j'avais accepté.

— Eh bien, je vous accompagnerai! dit Maximilien Heller d'un ton résolu; il faut que je sache tout ce que cela signifie. Voilà la première fois depuis deux ans que je mets le pied hors de cette chambre. Il me semble que j'entre dans une vie nouvelle. Que diriez-vous si j'arrachais cet homme à l'échafaud? Ce serait curieux, n'est-ce pas? je deviendrais philanthrope! Mais non, ce n'est pas par amour de l'humanité que j'agis ainsi, c'est au contraire pour lui prouver tout le vice de son organisation, puisque, sans moi, et si les choses suivaient leur cours naturel, un innocent mourrait, condamné par la sentence des hommes.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Êtes-vous donc sûr que Guérin ne soit pas coupable?

— Oui.

— Vous vous faites fort de démontrer son innocence?

— Oui.

— Et de trouver le véritable auteur du crime?

— Oui.

Il arpentait la mansarde à grands pas, comme un lion impatient de briser les grilles de sa cage.

— Oui, dit-il avec exaltation, je veux reparaître au grand jour! Oui, je rentre aujourd'hui dans ce monde dont je m'étais volontairement exilé! Il y a là un mystère que je veux percer, des ténèbres que je veux sonder. J'ai résolu les plus difficiles problèmes sociaux, pourquoi ne résoudrais-je pas de même celui-là? Je veux, le jour où les hommes dresseront l'échafaud de ce malheureux, me présenter devant eux traînant à mes pieds le vrai coupable, le jeter comme pâture au bourreau et reprendre l'innocent. Mais ne croyez pas que je m'intéresse à cet homme. Que m'importe qu'il soit tué ou non?

Maximilien était transfiguré. Son visage creusé et pâli par une longue souffrance s'était éclairé d'une flamme surnaturelle; ses membres alanguis par la fièvre avaient repris toute leur vigueur. Ses gestes étaient fermes, sa belle tête se relevait fièrement.

Je me souviens encore, après tant d'années écoulées, de la vive impression que firent alors sur moi la voix et l'attitude de Maximilien Heller. J'éprouvai d'abord une sorte de surprise inquiète. Je craignis, je l'avoue, que cette emphase, ce ton prophétique ne fussent comme le signe précurseur de quelque dérangement cérébral dont j'avais déjà cru surprendre, à plusieurs reprises, les premiers symptômes chez M. Heller. Je pris sa main : elle était froide, son pouls battait régulièrement. Mes yeux rencontrèrent les siens. L'expression calme et résolue de son regard me frappa. Je ne puis dire quel sentiment de bonheur, de gratitude envers la Providence envahit alors mon cœur. La vérité venait de m'apparaître; je l'avais lue dans le clair et limpide regard de Maximilien. Je souris, en pensant à l'amertume un peu forcée qu'il avait cru devoir mettre dans ses paroles. Pauvre philosophe! en vain essayait-il de s'abuser encore sur ses véritables sentiments! Non, ce n'était pas une haine implacable contre la société et ses lois qui lui inspirait cette résolution si belle et si généreuse. Mais Dieu venait de jeter sur sa route un malheureux à

consoler, un innocent à arracher au bourreau, et le cœur de Maximilien s'était attendri de pitié en face de cet infortuné sur lequel la justice des hommes allait s'appesantir. Un intérêt noble, élevé, puissant donnait maintenant à sa vie une direction et un but. C'était comme un lien fort et mystérieux qui le rattachait à ce monde dont il s'était brusquement séparé, en un jour d'orgueil, de douleur peut-être...

Je laissai retomber sa main que j'avais gardée quelques instants entre les mains.

— Dieu soit loué! pensai-je, Maximilien vivra!...

VI

M. Heller ouvrit une petite armoire et en tira une longue redingote brune et un chapeau d'une forme un peu antique. Le philosophe ne paraissait avoir aucune prétention à l'élégance.

— Il va bientôt être midi, dit-il, comme pour m'expliquer l'impatience que trahissaient tous ses gestes; il serait peut-être temps de partir.

— Soit, répondis-je, nous aurons tout le loisir d'examiner le lieu du crime.

— Et c'est chose importante, murmura le philosophe en m'ouvrant la porte.

Nous montâmes en voiture. Une demi-heure après nous étions arrêtés devant le n° 102 de la rue Cassette.

Je sonnai, et bientôt la lourde porte cochère roula sur ses gonds avec un bruit sourd. Nous entrâmes dans une cour humide et mal pavée, où l'herbe était si abondante, qu'un nombreux troupeau eût pu y trouver sa pâture.

Au fond s'élevait un grand bâtiment à quatre étages dont toutes les persiennes étaient fermées. On arrivait par quatre ou cinq marches à une porte en chêne, percée d'un judas. Un gros fil de fer traversait la cour et servait à ouvrir la porte cochère sans qu'on fût obligé de sortir de cette maison qui ressemblait à un château fort de lugubre apparence.

Maximilien souleva le lourd marteau de fer qui, en retombant, fit gémir les longs corridors. La meurtrière s'ouvrit et se referma brusquement, la porte s'entre-bâilla, et nous pûmes apercevoir un petit vieillard, mince et fluet, en culottes courtes, qui considérait avec des yeux égarés le costume bizarre et le visage plus bizarre encore du philosophe.

— Monsieur, lui dis-je, pour calmer son effroi, M. le docteur B..., ne pouvant assister à l'expertise qui a lieu aujourd'hui, m'a prié de le remplacer.

— Ah! très-bien, Monsieur, fit le petit homme en ouvrant la porte pour nous laisser passer... Excusez-moi, mais nous sommes si bouleversés par cet horrible accident!... Ce pauvre M. Bréhat-Lenoir, ce bon maître!... Lui qui avait tant peur des assassins et qui se barricadait avec tant de soin dans sa chambre!...

C'est affreux, n'est-ce pas, Messieurs? Donnez-vous donc la peine d'entrer dans cette salle; lorsque ces messieurs de la justice seront arrivés, je viendrai vous prévenir.

Il nous introduisit dans une grande pièce tendue de tapisseries anciennes dont le dessin était presque complétement effacé. Quatre fenêtres donnaient sur un jardin triste et sombre, planté de grands arbres, et entouré de murs élevés couverts de lierre.

Le philosophe s'avança vers une de ces fenêtres et appuya contre les vitres son front pâle.

Nous restâmes ainsi dix minutes environ, moi l'observant en silence tout en me promenant dans la salle, lui, le corps agité par une impatience fébrile, le front contracté, les yeux fixes et brillants.

Un pas lourd et inégal retentit bientôt dans le corridor. Maximilien releva vivement la tête; le moindre bruit paraissait faire sur lui une grande impression.

On ouvrit la porte qui communiquait au jardin, le sable craqua et un homme de forte stature, un peu courbé, aux cheveux blanchis, passa rapidement sous les fenêtres.

A la vue de cet homme, le philosophe tressaillit et se recula vivement comme s'il eût posé le pied sur un serpent.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je, étonné de cette émotion singulière.

— Ce n'est rien... ce n'est rien... me répondit-il d'une voix sourde: j'ai eu, je crois, un éblouissement.

Il reprit sa position près de la fenêtre et suivit des yeux l'inconnu qui, après avoir traversé le jardin en ligne diagonale, sortit par une porte cachée sous le lierre. Nous attendîmes quelques minutes encore.

Bientôt la figure pâlotte du petit intendant, M. Prosper, apparut à la porte de la salle.

— Ces messieurs ne m'ont-ils pas appelé? demanda-t-il timidement.

Le brave homme avait un désir évident d'entamer la conversation, et moi-même, j'étais assez disposé à lui adresser quelques questions.

— Il fait bien chaud ici! lui dis-je, ne pourriez-vous pas ouvrir cette fenêtre?

Il grimpa sur une chaise avec l'agilité d'un écureuil et fit ce que je lui demandais.

— Voilà une heure! dit-il en jetant un coup d'œil sur une grande pendule en cuivre placée sur la cheminée. Ces messieurs sont en retard.

— Dites-moi franchement, Monsieur l'intendant, fis-je en prenant un air scrutateur, croyez-vous que l'homme arrêté hier soit coupable?

Le front du petit vieillard s'illumina; il écarquilla ses yeux gris, et prenant une prise de tabac avec toute la majesté et toute la grâce d'un marquis de l'ancien régime:

— Monsieur, me dit-il de sa voix flûtée, il est bien grave d'accuser un homme, lorsqu'on n'a pas entre les

mains des preuves certaines et évidentes. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il y a contre ce Guérin les plus accablantes présomptions. Il me semble encore l'entendre me dire dans son patois : « Il y a d' rats dans m' chambre... faut qu' j'aille chez l' rebouteux acheter de l'arsenic ! »

— Il vous a vraiment dit cela? demanda vivement Maximilien.

— Aussi sûr que je vous parle...

— C'est singulier !

Et le philosophe retomba dans sa rêverie.

— Mais quelle est donc, ajoutai-je encore, cette histoire de testament qu'on a mêlée à tout ceci ?

Le visage de belette du petit intendant prit une expression malicieuse :

— Ah ! voici... me répondit-il. Vous savez que mon maître était, sauf votre respect, un fier original. Il était brouillé, depuis près de quarante ans, avec son frère, M. Bréhat-Kerguen, un autre caractère bizarre qui n'est jamais sorti de son trou de Bretagne et que nous avons vu ce matin pour la première fois.

— Ah ! il est ici ?

— Il vient de passer à l'instant sous ces fenêtres, vous avez dû l'apercevoir.

Le philosophe murmura quelques mots inintelligibles.

— Oui, continua l'intendant, il est arrivé ce matin. Qui l'avait prévenu? je n'en sais rien. Il a l'air d'une bête sauvage et ne m'a adressé que quatre mots pour me dire qu'il ne pourrait pas assister à l'autopsie; que cela lui ferait trop de mal, etc..., et il est parti...

— Il y a donc une porte de sortie dans ce jardin ?

— Oui, sur la rue de Vaugirard, près de l'hôtel du Renard-Bleu. — Or donc, pour finir, tout le monde se figurait que, vu la haine qu'il portait à son frère, mon maître le déshériterait. Jugez donc ! un homme qui ressemble plus à un loup qu'à une créature humaine ; un homme qui a épousé sa servante!... M. Castille, neveu de M. Bréhat-Lenoir, comptait bien empocher la succession... Mais croiriez-vous qu'on a eu beau faire venir le juge de paix, remuer les paperasses du défunt, fouiller son secrétaire, on n'a pas trouvé la moindre trace des dispositions dernières de mon maître. De sorte que ses millions vont à ce vieux fou de Bréhat-Kerguen ! Et moi qui ai servi monsieur avec tant de zèle pendant vingt ans, qui n'ai fait que quelques pauvres économies..., vous comprenez...

Maximilien l'interrompit :

— Est-ce qu'on a mis les scellés à la chambre de votre maître ?

— Oui, pardine ! et j'en ai été établi gardien, ce qui me cause quelques inquiétudes, car enfin..., la responsabilité..., vous savez... Ah ! il fallait entendre, ce matin, le juron qu'a poussé ce sanglier de Bréhat-Kerguen en apprenant que les scellés étaient mis à la chambre de son frère ?

— Vraiment! fit Maximilien.

— Ah ! bon Dieu ! quel juron ! et pour calmer sa colère il a été s'enfermer dans sa chambre en grommelant.

On entendit dans la rue le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte-cochère.

— Voici la justice ! fit l'intendant.

Maximilien m'adressa un signe que je compris.

— Monsieur l'intendant, dis-je au petit homme que ce titre flattait visiblement, voudriez-vous nous indiquer où se trouve la chambre dans laquelle a lieu l'expertise ?

—Au premier, à droite, au fond du couloir ! me répondit-il précipitamment ; et il s'élança vers la porte en entendant le coup de sonnette retentissant qui venait d'ébranler les vieilles murailles.

Nous montâmes rapidement le grand escalier de bois et entrâmes dans un cabinet dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin.

Le corps était étendu sur une table en bois blanc et enveloppé dans un drap.

Au fond de ce cabinet était la porte couverte de scellés qui communiquait avec la chambre du défunt.

Maximilien Heller se cacha derrière un des grands rideaux de la fenêtre : il pouvait ainsi tout voir sans être vu. Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit et le procureur du roi, le juge d'instruction et son greffier firent leur apparition.

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326 349, 412, 462, 477, 541, 562, 606, 637, 651 et 683.)

—

Le servage, droits vexatoires, ordonnance de Saint-Louis, la population des campagnes. — *Monuments;* les frères pontifes, Eudes de Montreuil. — *Paris;* les chevaliers du Guet, le couvre-feu, les rues, les cris de Paris, les bains, le pilori, le bourreau, les recluses.

L'amour de saint Louis pour les pauvres et ceux qui souffraient ne pouvait pas rester indifférent aux abus encore si grands du *servage*. Aboli moralement par le christianisme, légalement par l'autorité royale sous Louis le Gros, il existait encore de fait sous saint Louis d'une manière barbare : ainsi tout Français marié à une esclave le devenait aussitôt; toutefois, l'enfant d'un serf et d'une femme libre naissait libre. A côté d'abus si criants, il y avait une quantité de droits vexatoires, parmi lesquels nous ne citerons que celui-ci : lorsque la voiture d'un paysan versait au milieu d'une route, il lui fallait la permission du seigneur pour la relever, sous peine de l'amende énorme de 60 livres.

Saint Louis rendit tout d'abord cette ordonnance générale, qu'exigeait le simple titre de chrétien, que tous ses sujets pouvaient se marier sans permission, ni clause avilissante; il abolit le plus d'usages vexatoires qu'il put; et n'ayant pas le droit d'obliger les grands vassaux et nobles ou clercs possédant fiefs à libérer leurs serfs, même contre des redevances ou sommes d'argent, il leur donna l'exemple en le faisant sur ses domaines personnels, et cet exemple fut généreusement suivi; à chaque grande fête de l'année, quelque seigneur accordait la liberté à un grand nombre de serfs; ce qui augmenta d'année en année la population libre des campagnes, la plus heureuse de toutes, celle qui vit davantage selon les lois de la création, par conséquent la plus forte de corps, la plus saine de cœur, la plus difficile à être corrompue, et au moyen âge la plus sincèrement religieuse, trouvant dans les fêtes de l'Église, dans les saintes traditions de chaque contrée, dans ses coutumes naïves, la distraction du travail, l'union des membres de la famille, la bénédiction sur la terre, l'espérance des biens éternels.

Sous l'impulsion royale, la France se peupla d'une grande partie des monuments historiques qui l'embellissent encore. Ces travaux immenses n'eussent jamais pu se réaliser sans les corporations religieuses qui s'y consacraient, et dont l'une, entre autres, celle *des Frères pontifes*, construisit une quantité de ponts si utiles pour aider aux rapports commerciaux des diverses parties de la France.

Eude de Montreuil, le célèbre architecte de la Sainte-Chapelle, ne quittait guère le roi; son génie s'était admirablement assimilé les ressources que pouvait lui offrir l'art mauresque, et il avait construit lui-même les murailles de Jaffa. Son chef-d'œuvre, en France, fut l'église de Notre-Dame de Mantes dont la hauteur des voûtes et la légèreté des piliers étaient d'une telle hardiesse, que l'architecte en fut effrayé lui-même, doutant que la vaste voûte fût suffisamment soutenue.

C'est ainsi que s'élevèrent pendant le XIIIe siècle, en outre de l'abbaye de Royaumont, dont nous avons déjà parlé, les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Rouen, de Strasbourg. La capitale de la France appela spécialement la sollicitude royale.

Paris proprement dit n'était guère encore que la Cité; le Louvre lui-même ne devait être renfermé dans la capitale que sous Charles V, au XIVe siècle. Les rondes des chevaliers du guet armés de torches enflammées, les lois sévères sur le *couvre-feu* que la cloche de Notre-Dame sonnait, et après lequel aucune lumière extérieure ne devait se montrer, ne suffisaient pas à assurer la tranquillité de la ville : les rues Coupe-Gueule et celle de la Martellerie, qui avaient emprunté leurs noms des crimes qui s'y commettaient, furent fermées par des portes, et des chaînes étaient tendues chaque soir dans presque toutes les voies de la ville. Paris, qui commençait à peine à porter ce nom, était fort digne de garder celui de Lutèce, car ses rues mal pavées offraient une boue épaisse, à laquelle s'ajoutait, dans les temps de pluie, des flaques d'eau qui rendaient la circulation par moments impossible. Malgré tous les changements qui ont transformé le Paris du temps de saint Louis, nous retrouvons cependant çà et là quelques traits de sa physionomie toute particulière, tels que *les cris de Paris*. Au XIIIe siècle, comme aujourd'hui, ils réveillaient impitoyablement la ville; seulement les denrées d'alors étaient différentes : on entendait crier : le miel, les *ronisoles* ou couennes de cochon grillées, les alises, l'églantine; il y avait aussi comme maintenant les pommes, les poissons, les oublies. On criait encore le jonc frais, le savon d'outremer.

Les garçons baigneurs criaient que les bains étaient chauds et qu'il fallait se hâter. Les bains furent un des luxes du moyen âge. C'étaient les lieux de réunion les plus fréquentés, on en trouvait à chaque pas. Les hôtels avaient des bains particuliers; les seigneurs et les dames prenaient chaque jour un bain avant le dîner; les bourgeois, plusieurs par semaine; en invitant à dîner ou à souper, on invitait en même temps à se baigner.

Enfin, de temps en temps, deux cris douloureux rappelaient aux hommes la charité pour les vivants, la charité pour ceux qui ne sont plus. *Du pain! du pain!* criait la voix aiguë des écoliers pauvres; du pain! implorait la voix douce et humble de la petite sœur chargée de cette pénible besogne pour les ordres de filles; du pain! répétait la voix monotone du frère mendiant; du pain! demandait le gardien des prisons..... Puis l'aumône pour l'autre vie : *Priez Dieu pour les trépassés!* Ce cri s'entendait de loin en loin dans la matinée, répété par les bedeaux des paroisses qui parcouraient chaque quartier. Le culte de ceux qui ne sont plus est resté bien vif au cœur des Parisiens; mais nous doutons que la ville moderne, la ville du plaisir, voulût être réveillée par ce cri de l'éternité, que cependant plus qu'au moyen âge elle a besoin qu'on lui rappelle.

En se promenant au XIIIe siècle dans Paris, on pouvait de temps en temps se croire en face d'un incendie, tant les flammes s'élevaient brillantes et activées dans les carrefours; c'est que la ville était loin d'être saine : des maladies épidémiques s'y déclaraient souvent; on les attribuait aux miasmes des boues de Paris constamment remuées par le passage des chariots, celui des troupeaux, des chevaux que montaient les nobles, des mules qui portaient les magistrats, des simples ânes sur lesquels les marchandes parcouraient la ville; et ces feux étaient faits pour assainir l'air.

L'homme créé pour le bien et le bonheur veut toujours trouver la raison de la maladie et de la douleur. Une précaution charitable était recommandée à tous ceux qui avaient été atteints de l'épidémie, ou dont

quelque parent en était encore malade; il ne devait sortir que portant à la main un bâton blanc, afin qu'on s'éloignât de lui.

Il fallait aussi se garantir des *coupe-bourses* nombreux et habiles qui, en plein midi, vous enlevaient votre bourse et votre manteau, avec l'adresse de nos modernes pick-pockets.

Le *pilori* devait cependant effrayer ces malfaiteurs : « c'était une tour élevée d'un étage, à huit fenêtres, « devant lesquelles le patient était amené au moyen « d'un cercle de fer, tournant comme la meule d'un « moulin, et dans lequel ce patient était contraint de « tourner aussi, ayant la tête et les mains passées « dans les trous qui y étaient pratiqués. »

Puisque nous avons parlé du pilori et du condamné, disons un mot du bourreau. Saint Louis avait voulu qu'il y eût des bourreaux féminins pour les criminels féminins : car les châtiments de ce temps n'étaient pas toujours d'accord avec la pudeur.

Les droits du bourreau étaient nombreux, et malgré cela c'était une tâche généralement repoussée : droit de passage, droit sur les têtes des porcs, sur les chasse-marées, sur les gâteaux de l'Epiphanie, etc.; mais il ne pouvait rien toucher qu'avec une longue cuiller de fer blanc, et son vêtement rouge le désignait à la répulsion de tous.

N'oublions pas, dans ce trajet rapide à travers Paris, de nous arrêter devant ces petites grilles où une figure humaine, presque toujours une figure de femme, nous apparaît comme dans un cadre : c'est une recluse, elle y est entrée jeune, peut-être à la suite d'un crime ignoré, d'une douleur sans consolation, ou sous l'impulsion d'un excès d'amour de Dieu et d'immolation ; elle y vieillira, elle y mourra sans voir jamais, qu'à travers sa grille : du côté de l'église, les splendeurs du culte ; du côté de la rue, le passant charitable qui lui apportera du pain, de l'eau, des racines sa seule nourriture ; quelque étrange que soit sa vie, quelque apparente folie il y ait à se murer ainsi tout vivant, le peuple respectait ces âmes qu'il disait faites des *rognures des saints.*

Renée de la Richardays.

— La suite prochainement. —

VASCO NUNEZ DE BALBOA

La découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. les récits merveilleux qu'en faisaient les premiers navigateurs, les richesses dont ils revenaient chargés, eurent bientôt ouvert une vaste carrière aux esprits entreprenants, avides d'aventures, et recherchant avec passion une fortune rapide.

La route une fois tracée, un grand nombre d'expéditions furent organisées dans le but de poursuivre les conquêtes de Colomb et d'implanter dans le nouveau monde, d'une manière durable, la domination Espagnole.

En 1509, plus de dix ans après la première apparition des Européens sur le continent américain, les nouveaux conquérants n'avaient encore rien fondé de solide. Un aventurier, Alonzo d'Ojeda, aidé de quelques-uns de ses compatriotes aussi hardis et aussi avides, et encouragé par la protection de Ferdinand le Catholique, songea à régulariser les conquêtes. Par lettres royales deux gouvernements furent établis : l'un du cap de Vela au golfe de Darien, fut confié à Ojeda; l'autre du cap Garcias, à Dios : Diego de Nicuessa en fut chargé. Les deux aventuriers, une fois débarqués, trouvèrent des peuplades aguerries et farouches, armées de flèches empoisonnées, peu disposées à accepter le joug étranger. Les deux expéditions furent malheureuses. Privés de leurs vaisseanx que les tempêtes avaient détruits, en proie aux maladies, manquant de vivres, continuellement exposés aux hostilités des naturels, les Espagnols périrent presque tous. Les quelques survivants formèrent alors une colonie sur le golfe de Darien, à Santa-Maria el Antigua, sous le commandement de Vasco Nuñez de Balboa, homme de basse extraction, mais plein de valeur et de prudence.

A peine reconnu comme chef par ses compagnons, Balboa dépêcha un envoyé en Espagne pour obtenir un titre légal. Afin de s'appuyer sur des services rendus, il fit plusieurs excursions sur les territoires voisins de la colonie, soumit plusieurs caciques, recueillit une grande quantité d'or. Dans une de ces expéditions, il apprit de la bouche d'un jeune chef qu'à la distance de six jours de marche vers le sud, il existait une contrée où abondaient les plus précieux minéraux ; une mer inconnue aux Européens les en séparait. Cet Océan était le grand Océan méridional; cette contrée, le Pérou. Ces nouvelles, portées en Espagne, attirèrent un renfort considérable; en même temps, Ferdinand promettait sa protection. Malgré les difficultés de l'entreprise, Balboa, à la tête de cent quatre-vingt-dix hommes résolus à tout oser, les seuls qui ne se fussent pas laissés rebuter, prit sa route à travers l'isthme de Darien. Il fallait traverser une chaîne de hautes montagnes, des forêts presque impraticables, des marécages profonds, des rivières impétueuses, sans parler des peuplades féroces qu'on devait rencontrer. L'audace de Balboa surmonta toutes ces difficultés. Quelle ne dut pas être sa joie, quand, après vingt-cinq jours des plus grands efforts, il aperçut, du haut d'une montagne, l'immensité de la mer du Sud s'étendant à ses pieds et se perdant dans l'horizon! Au milieu de l'enthousiasme de ses compagnons, le hardi navigateur descendit jusqu'à la mer, et s'avançant dans les



flots, il prit possession du nouvel Océan au nom du roi d'Espagne, et fit vœu de le défendre contre tous les ennemis de son maître.

La promesse du jeune cacique n'était pas vaine. Bientôt les richesses affluèrent au camp espagnol, et après quatre mois d'absence l'expédition reprenait la route de Santa-Maria el Antigua, rapportant plus de gloire et de trésors que les Espa gnols n'en avaient recueilli dans le Nouveau-Monde. L'Espagne tressaillit au récit de ces incroyables exploits. Mais, circonvenu par les ennemis du conquérant, Ferdinand lui refusa la récompense qu'il méritait, et, le dépouillant du fruit de ses travaux, il nomma Pédrarias d'Avilla gouverneur de Darien. Quinze gros vaisseaux, douze cents soldats l'accompagnaient.

Arrivé au golfe de Darien, Pedrarias envoya prévenir Balboa de sa présence et de sa nomination. Les députés trouvèrent ce grand guerrier, vêtu d'un habit de toile, des souliers de ficelle aux pieds, occupé à couvrir sa cabane de roseaux. Balboa reçut sans murmurer la communication qui lui fut faite, et, malgré les protestations de ses compagnons de gloire et de fatigues, il se soumit aveuglément à la volonté de son ingrat souverain. Pedrarias, loin d'être vaincu par tant de générosité, ne tarda pas à montrer la haine et la jalousie dont il était animé. Sous prétexte de fautes considérables dans l'exercice de sa charge, Balboa est cité devant un tribunal et condamné à une forte amende. Le nouveau gouverneur prit dès lors à tâche de renverser tout ce que son rival avait établi au prix de mille efforts. Balboa s'en plaignit au roi. Ferdinand, reconnaissant trop tard sa faute, voulut la réparer en l'investissant du titre de gouverneur général des pays situés sur la mer du Sud. Pedrarias, en outre, recevait l'ordre de le seconder. Mais la rivalité était trop grande. Une réconciliation sincère du côté de Balboa, mais simulée de la part de son ennemi, permit à Vasco Nuñès de préparer la grande expédition, dont la conquête du Pérou était le but. Déjà trois cents hommes d'élite s'embarquaient sur quatre petits bri-



Vasco Nunez de Balboa.

gantins, quand une lettre de Pedrarias vint suspendre le départ. Balboa, sans méfiance, se rendit à l'entrevue demandée, mais à peine entrait-il dans Acla qu'il fut arrêté et jeté dans une dure prison. Un tribunal est nommé. Balboa, accusé d'avoir manqué de fidélité au roi et de révolte contre ses ordres, fut condamné à mort. Malgré les sollicitations des juges eux-mêmes, Pedrarias, heureux de se débarrasser d'un rival dangereux, se montra inexorable, et « les Espagnols virent, avec autant de douleur que de stupeur, périr sur l'échafaud un homme qui, de tous ceux qui avaient commandé en Amérique, était généralement considéré comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grands projets. »

ANDRAVY.

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666 et 675.)

—

IX

Denise s'est levée relativement de bonne heure. Elle est si joyeuse qu'elle ne peut tenir en place et qu'elle voudrait abréger les heures. Elle met à un rude supplice la patience de la pauvre miss Serena qui peut, moins que jamais, réussir à fixer cette humeur volage, et doit, à plusieurs reprises, recommencer la même explication. La cloche du déjeuner se fait entendre, l'étourdie repousse livres et papiers et se lève en jetant un cri de triomphe.

— J'espère, miss Serena, que vous êtes contente de moi, dit-elle. Je me suis levée de bonne heure pour me mettre au travail, n'est-ce pas exemplaire? car enfin, vous en conviendrez, beaucoup de jeunes filles, à mon âge, ne travaillent plus.

— Elles ont tort, Denise, on doit toujours étudier, parce que l'on a toujours à apprendre.

— C'est qu'étudier n'est pas amusant du tout, répliqua Denise avec une petite moue.

Et du bout de ses jolis doigts blancs, elle fit voltiger deux ou trois volumes classiques dont elle s'était servie pendant sa leçon.

Miss Serena quitta la salle d'étude en levant doucement les épaules, et Denise sortit sur ses pas en entonnant une chansonnette à la mode, frivole et légère comme son esprit.

Tout le temps du déjeuner, elle fut étourdissante de gaieté. Elle débita mille folies dont s'amusa beaucoup M. de Pienne, taquina un peu chacun et finit par faire rire tout le monde, même miss Serena qui ne goûtait pas toujours ses plaisanteries.

Enfin l'heure fortunée sonna. Comme la veille, la calèche vint attendre au perron; mais cette fois les valets de pied, parés de leur livrée d'apparat, attendaient aussi.

M[lle] Baudoin, d'une fenêtre, assistait au départ. Un petit tic nerveux qui se déclarait chez elle au moment d'une vive émotion plissa ses lèvres et agita ses papillotes grises. Si l'on se fût trouvé à portée de sa voix, on eût put l'entendre murmurer :

— Tout ça pour l'Éperonnière, c'est bien la peine!

Les deux sœurs avaient pu, selon l'expression de Gaston, mettre toutes voiles dehors. Elles arrivèrent parées d'une toilette uniforme. Dire avec quelle joie invincible Denise l'avait revêtue, cette merveilleuse toilette, est chose superflue. Denise était assez coquette, et de plus elle éprouvait ce ravissement de toute jeune fille de seize à dix-sept ans qui se montre pour la première fois en robe longue, en robe à queue : la robe de demoiselle enfin!

Denise était charmante. Si son miroir ne le lui avait pas suffisamment appris, il lui fut facile d'en être convaincue au regard franchement admirateur dont l'enveloppa son père quand sa figure souriante encadrée d'une auréole de tulle blanc se montra derrière le visage calme et sérieux de Béatrix.

Béatrix avec son front pensif, son regard profond, c'était la jeunesse, déjà parvenue à la maturité; Denise avait conservé plus d'une grâce enfantine. On prétendait que Béatrix eût pu, malgré ses vingt ans, personnifier l'automne; Denise, c'était le printemps dans tout son radieux éclat.

On partit. Le temps était délicieux. Une brise légère qui venait par instants jeter son souffle frais aux visages de nos promeneurs, tempérait l'ardeur des rayons du soleil.

Bientôt la flèche d'un clocher se montra au-dessus des arbres.

— Voilà la ville de B..., dit M[me] de Pienne.

— Une ville! répéta Denise en riant. Ce que vous appelez une ville ici, maman, serait à peine un bourg ailleurs.

— Du tout, mademoiselle la dédaigneuse, B... est une ville, une petite ville fort gentille même. Du reste, tu vas en juger, nous allons la traverser.

Peu après, en effet, la calèche s'engagea dans la rue principale de B..., à laquelle des maisons blanches ornées de persiennes ou d'auvents peints en gris donnaient un fort bon air.

Deux ou trois jeunes gens sortirent de l'une de ces maisons et s'arrêtèrent sur le seuil pour échanger quelques paroles et des serrements de main, avant de se séparer.

— Alain! c'est Alain de Trémeur! dit M[me] de Pienne avec quelque vivacité.

— Lequel, maman? demanda curieusement Denise.

— Le plus grand, il est bien reconnaissable : il ressemble à Éva d'une manière frappante.



La voiture passa près des jeunes gens qui se découvrirent respectueusement.

— Comment, maman, ce jeune homme, celui qui a les cheveux noirs, c'est M. de Trémeur? reprit Denise.

— Mais oui, Denise, qu'y a-t-il là d'étonnant?

— C'est que, maman, il n'a pas du tout l'air d'un *fermier.*

—C'est que ce fermier, comme tu dis, s'il le pouvait, irait dès demain décrocher l'épée de ses pères et ferait en sorte de la porter aussi dignement qu'eux.

— Noblesse oblige! dit Denise en redressant sa jolie tête blonde avec fierté.

—Hélas! pauvreté aussi!... répliqua Mme de Pienne.

Tout en conversant de la sorte, la voiture avait fait du chemin, et elle s'arrêta soudain devant la barrière enfermant l'avenue du château de l'Éperonnière. Le valet de pied descendit, ouvrit la barrière, et la voiture roula sous les beaux arbres qui cachèrent momentanément aux visiteurs l'élégante habitation dont ils avaient de loin aperçu le sommet des tourelles et les gracieux clochetons.

Bientôt l'avenue fut abandonnée, et l'on entra dans un beau parc dessiné à l'anglaise, nid de verdure et de fleurs au milieu duquel le castel tout moderne de l'Éperonnière était jeté délicieusement.

La voiture s'arrêta au pied d'un perron dont la balustrade à jour était garnie de plantes exotiques de la plus grande beauté, et où deux laquais se montrèrent.

Par extraordinaire, la baronne de Romery n'était pas absente. L'un des domestiques alla la prévenir tandis que l'autre faisait entrer la famille de Pienne dans un salon meublé avec un luxe qui dépassait tout ce que Denise avait pu rêver.

Comme il y avait loin de cet ameublement du meilleur goût, de ces soyeuses tentures, de ces objets d'art et de prix aux meubles vermoulus, aux tapisseries fanées, au dénûment de Trémeur! enfin, Kerlivio même n'approchait point de cette fastueuse élégance.

Denise promenait autour d'elle des regards charmés, et elle eut pour saluer l'entrée de la châtelaine le plus gracieux de ses sourires.

Celle-ci arriva dans une toilette négligée d'un goût exquis, et si blanche, si rose, le front couronné d'un si magnifique édifice de cheveux d'un noir de jais, que Béatrix crut à quelque méprise. Une femme si jeune pouvait-elle être la contemporaine de sa mère?

Mme de Pienne passait pour avoir l'air jeune encore, et cependant son front avait quelques plis; dans les bandeaux qui entouraient son front se voyaient quelques fils argentés; et depuis longtemps les roses qui, jadis, coloraient son teint, avaient disparu.

Le doute s'évanouit promptement, car l'élégante baronne, s'avançant avec empressement vers ses visiteurs, leur exprima avec une sorte d'effusion son ravissement de les voir.

— Quand on m'a dit votre nom, je ne pouvais en croire mes oreilles. Comme c'est aimable à vous de vous être enfin souvenue de la Bretagne! Aurons-nous le bonheur de vous posséder longtemps?

Chacune de ces phrases était entremêlée de sourires qui laissaient à découvert des dents d'une blancheur éclatante, et de tours de tête qui faisaient onduler sur une chemisette de batiste deux immenses boucles s'échappant d'un chignon artistement construit.

Il fut impossible à Mme de Pienne de se mettre à l'unisson de Mme de Romery dont les discours louangeurs la trouvèrent même froide lorsqu'ils s'adressèrent directement aux jeunes filles. Pour Béatrix, ils étaient sans danger. Mais on pouvait les redouter pour Denise dont les traits épanouis, l'œil rayonnant, disaient assez combien ce langage adulateur plaisait à son oreille et à son cœur.

— Je n'avais fait que vous entrevoir à Paris, mesdemoiselles, dit Mme de Romery en se tournant vers les deux sœurs, Mlle Béatrix était déjà une femme accomplie; mais Mlle Denise n'était qu'un gracieux bouton, et elle est devenue une charmante fleur.

La baronne accompagna ces paroles d'un de ses plus irrésistibles tours de tête; puis elle ajouta :

— Oh! maintenant que nous avons le bonheur de vous posséder, nous ne vous laisserons plus nous échapper.

La famille de Pienne demeura à l'Éperonnière juste le temps exigé par les convenances et ne se départit point, malgré les tentatives de Mme de Romery pour rompre la glace, de sa cérémonieuse politesse.

La baronne ne put se dissimuler qu'on lui avait fait une visite parce que l'on ne pouvait s'en dispenser, mais qu'évidemment l'on ne tenait pas à nouer des relations de voisinage très-fréquentes. La médisance vint adoucir le violent dépit de la châtelaine. Son mari et son fils, absents depuis le matin, rentrèrent amenant plusieurs hôtes et, naturellement, les nouveaux habitants de Kerlivio défrayèrent la conversation.

La baronne, avec un esprit petillant excité par son courroux intérieur que, toutefois, elle ne voulait pas laisser paraître, traça le portrait de ses visiteurs : M. de Pienne — un bon papa tout béat d'admiration devant sa charmante famille; — Mme de Pienne — un collet-monté qui voudrait que ses filles ne levassent jamais les yeux et n'ouvrissent jamais la bouche; — Béatrix — une belle statue; — Denise — une petite pensionnaire portant gauchement les atours qu'elle revêt pour la première fois.

Ah! Denise, que ne pouviez-vous entendre! Comme vous eussiez été étonnée!... Ces lèvres qui tout à l'heure distillaient le miel, maintenant épanchent le fiel! Vous étiez il y a un instant une fleur ravissante, vous êtes maintenant une petite pensionnaire pari-

sienne qu'éclipserait plus d'une provinciale. Ah! Denise, comme Éva de Trémeur est vengée !

Au château de Kerlivio, la baronne tient, elle aussi, une large place dans la conversation. Denise la trouve charmante. Gaston lève les épaules en déclarant qu'il déteste les ruines rebadigeonnées. Denise crie à la calomnie. M. de Pienne, cette fois, n'est pas du côté de Denise, car les minauderies de Mme de Romery, son rouge, son blanc, son noir lui ont franchement déplu; il rappelle ce passage de Racine :

> Même elle avait encor cet éclat emprunté
> Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage.
> Pour réparer des ans l'irréparable outrage....

Denise voulut en vain se faire l'avocate de la châtelaine de l'Éperonnière, elle fut battue sur tous les côtés et réduite au silence.

Quand Béatrix et Denise se trouvèrent seules, la sœur aînée dit avec un sourire qui n'était pas exempt d'un peu de malice :

— Ainsi, Denise, Mme de Romery te plaît décidément?

— Beaucoup! C'est une femme aimable, spirituelle, une femme du monde enfin. Quelle différence avec tes sauvages de Trémeur !

— Elles sont mieux de notre âge au moins, répondit Béatrix.

— Qu'importe l'âge lorsque l'on sait demeurer jeune et agréable ! Garde tes sauvages, ma chère, je garde ma baronne.

— Mon lot n'est pas le plus mauvais. Mais, petite sœur, ne rêve pas trop des éblouissantes fêtes de l'Éperonnière, car tu pourrais avoir des déceptions, vois-tu.

— Oh ! je prierai tant papa! dlt Denise avec un geste significatif.

— Tu ne me comprends pas, Denise ! dit Béatrix donnant à sa voix l'inflexion de la plus vive tendresse ; je veux dire que Mme de Romery ne me semble pas du tout la femme que nous devons désirer pour amie, et que la vie toute mondaine qu'elle mène et que tu envies est loin d'être exempte d'amertume et de soucis. Voyons, sœurette, ne fais pas cette moue qui t'enlaidit. Tu n'aimes plus ta Béatrix?

Denise, qui avait froncé ses blonds sourcils, plissé sa bouche rose, releva la tête aux dernières paroles de Béatrix; et, lorsque celle-ci répéta avec un demi-sourire : « Non, tu ne m'aimes plus! » elle jeta ses deux bras autour du cou de sa sœur en s'écriant :

— Ne dis pas cela, Béatrix, je t'aime plus que personne, je sens tout ce que tu vaux, et je voudrais te ressembler. Mais... je ne peux pas.

— Ce n'est pas moi qu'il faut prendre pour modèle, Denise, c'est notre mère si pieuse et si dévouée. Et puis ne dis jamais : Je ne peux pas ! dis plutôt : Je ne veux pas! Mon Dieu ! tu es bien gentille pourtant quand tu laisses un peu la raison parler à ton cœur. Bonsoir, ma Denisette, à demain !

Les deux sœurs s'embrassèrent avec élan. Denise rentra toute pensive dans sa chambrette rose. Elle alla s'agenouiller devant sa madone ; et pour la première fois, depuis plusieurs jours, elle pria longtemps et avec ferveur.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538 547, 572, 581, 597, 635 et 645.)

Notre cocher étant somnolent, notre voiture lourde, notre cheval fourbu, nous avons mis près d'une heure pour nous y rendre.

Les prés étaient si verts, les haies si fleuries, l'air si vivifiant, que nous laissions cheval, voiture et cocher aller du train qui leur plaisait. Nous atteignons enfin la basilique, qui s'aperçoit de loin. Sa vue est un désenchantement.

Pour y échapper, il faudrait arriver les yeux fermés, et ne les ouvrir que devant la colonnade du péristyle. Autant le dehors est laid, banal, autant l'intérieur est magnifique, éblouissant.

Comme elles se reflètent dans leur vaste miroir de marbre, ces colonnes si brillantes, si élégamment simples ! L'effet de cette colonnade sur ce dallage splendide est magique : on dirait des arbres au tronc lisse et gris se mirant dans une nappe d'eau limpide. Entre la nef et le chœur un arc triomphal, couvert de mosaïques anciennes, décrit une large courbe. Quelles splendeurs il couvre ! Quel amas de richesses sont entassées sous le cibarium élevé au-dessus de l'autel de la confession ! Les colonnes d'albâtre oriental, presque transparentes, ont pour piédestal des blocs de malachistes; le baldaquin est de porphyre ; toutes les nations se sont coalisées pour couvrir de leurs plus riches produits le tombeau du grand apôtre des gentils. Derrière la confession se déploient une série de chapelles très-remarquables. Nous nous arrêtons de préférence devant celle de Sainte-Brigitte. Le Christ miraculeux dont il est fait mention dans les révélations de la sainte, se trouve au fond du maître-autel, et on prie bien devant lui. Une statue de sainte Brigitte s'élève dans une niche en face. L'artiste l'a représentée dans un de ces moments où la beauté éternelle se dévoile devant les yeux de son âme. Ravie, elle s'élance comme

pour aller s'y perdre : c'est une statue émouvante. Avant de quitter saint Paul, suivons le long de ses murs cette longue chaîne de médaillons en mosaïques. Saint Pierre en est le premier anneau et Pie IX en est le dernier en ce moment. C'est une galerie de tous les papes, probablement unique au monde. Chacun de ces vieillards dont les traits accentués ressortent sur un fond d'or, a, pendant un temps plus ou moins long, tenu la houlette de pasteur, et gouverné l'Église de Dieu. Cette immortelle dynastie laisse bien loin derrière elle toutes les généalogies royales purement humaines, si courtes quand on les lui compare.

Lisons aussi, sur ce marbre, l'inscription qui rappelle qu'ici où nous sommes, saint Ignace reçut les vœux des cinq premiers membres de la Compagnie de Jésus; et, dans l'espérance de revenir, un jour ou l'autre, prier dans la brillante basilique, éloignons-nous de Saint-Paul-hors-les-Murs.

Les jours passent vite à Rome, ma chère Gertrude, mais ils passent, et, tout en savourant les joies romaines, mon cœur commence à battre à la pensée du retour.

Il ne s'agit plus d'errer, de *flâner* par les ruines en admirant les grands nuages roses, il s'agit d'utiliser notre temps et de courir, un peu bride abattue, à droite et à gauche.

En conséquence, je charge ce matin un calepin de noms, ma mémoire de souvenirs, et nous montons sur la place Farnèse dans une voiture que nous prenons à l'heure. Si nous commencions la série de nos visites par aller déposer nos hommages au pied de notre antique et puissant voisin, le Panthéon d'Agrippa, le temple de tous les dieux, devenu le temple de tous les saints...

De tous les points élevés de la ville éternelle le regard s'arrête étonné sur cette espèce de monstre accroupi au beau milieu de Rome. Il fait vraiment, comme je crois te l'avoir dit, l'effet d'une tortue gigantesque dont l'immense et noire carapace reluirait au soleil. En approchant de ce Panthéon fameux, si bien appelé *Rotonda* dans le langage vulgaire, je ne sais trop si l'on admire tout de suite cette immense calotte renversée, qui semble écraser le sol; mais, quand on a pénétré sous le péristyle, et qu'on relève la tête entre les admirables colonnes qui la soutiennent, on est saisi, terrassé. Le temps et les barbares ont respecté le géant : il est debout, entier sous la forte cuirasse qui l'a protégé pendant cette longue succession de siècles. On l'a bien dépouillé de quelques lambeaux d'ornements la voûte a laissé tomber ses écussons d'argent doré ; ses murs, leur tunique de marbre ; on lui a arraché ses clous et ses lames de bronze ; le sol a monté aussi autour de lui comme pour l'engloutir, mais il a résisté à tous les envahissements, et il demeure comme le spécimen le plus grandiose d'une puissance sans rivale.

L'effet qu'on éprouve en y entrant est peut-être unique. On se trouve placé comme un point imperceptible sous une coupole d'une *vastitude* d'autant plus écrasante, qu'elle est admirablement simple ; le ciel, quand il est absolument sans nuages, s'élargit ainsi en quelque sorte au-dessus de nos têtes. Là, plus encore que dans les autres grands édifices de Rome, se produit ce que j'appellerais volontiers le vertige de bas en haut. Le regard se trouble en essayant de se fixer à de pareilles hauteurs, mais la poitrine se dilate, on oserait presque dire qu'il y a trop d'air. Les dieux inquiets du paganisme ont quitté il y a longtemps la magnifique demeure qui leur avait été consacrée : nous adorons maintenant, dans le temple de Jupiter vengeur, le Dieu saint, unique, éternel.

En faisant le tour de l'antique édifice, nous allons rencontrer celui que le monde païen aurait pu ranger au nombre de ses demi-dieux, et qui dort là sous le rayonnement du Dieu vivant, Raphaël. On s'arrête tout ému devant la chapelle qui lui sert de sépulture. Que la poussière des plus grands parmi les hommes tient peu de place ! Ici, sur la simple plaque de marbre où se lit l'épitaphe du mort immortalisé par ses œuvres, je vois étinceler ce mot magique : Gloire ! Celle qui lui a été décernée par toutes les générations rayonne toujours autour de son nom, mais quel est là haut le poids de la gloire de ce monde ?

C'est la question qu'involontairement on s'adresse.

O mort ! rien ici-bas ne peut donc te vaincre ! tu as pu anéantir ce génie à son aurore, glacer ces doigts qui donnaient si merveilleusement la vie, éteindre ce flambeau qui pouvait projeter encore sur le monde de l'art de telles clartés. O mort ! mort inflexible, quelle est ta puissance ?... Devant cette grande personnalité évanouie, je salue en toi une fois de plus la véritable souveraine de l'Univers.

Hélas ! nos demi-dieux eux-mêmes tombent en poussière, dès que ton aile sombre vient effleurer leur front ; et toute gloire purement humaine s'arrête au seuil mystérieux sur lequel tu demeures impassible, et qui sépare le temps de l'éternité.

Raphaël n'est pas le seul habitant du mausolée magnifique qui est devenu son tombeau. Entre la double colonnade qui en orne le pourtour, se cachent d'autres sépultures. Cette figure de marbre fine et triste est celle d'Hercule Consalvi. Je pourrais citer des noms plus obscurs, mais qui échappent à l'intérêt par leur obscurité même.

En sortant du Panthéon nous avons consulté le petit Manuel romain, et, en voyant qu'aujourd'hui il y a station à Sainte-Pudentienne, nous avons dit à notre cocher : A Sainte-Pudentienne !

Les stations sont de très-antique origine. Pendant plusieurs siècles, dit monseigneur Gerbet, les chrétiens de Rome étaient convoqués chaque année à certains jours, pour visiter les églises des martyrs : chaque

génération défilait ainsi périodiquement devant leurs tombeaux. Dans ces réunions, les chrétiens s'animaient aux saints combats, et revêtaient, comme dit saint Paul, l'armure du salut; c'est pour cela qu'on leur a donné le nom de stations, qui dans la langue romaine signifie porte militaire.

Sauf quelques modifications, le tableau des stations, tel qu'il fut dressé par Grégoire Ier, sert encore de règle. Au moyen âge, le peuple était publiquement averti dans quelle église la station aurait lieu. Après la cérémonie, un acolyte trempait un flocon d'étoupe dans l'huile de la lampe, et allait le porter au pape régnant.

— « Aujourd'hui, disait-il au souverain pontife, en le lui présentant, la station a eu lieu dans l'église de tel ou tel saint, qui te salue. — Le pape répondait : Grâces soient rendues à Dieu !...»

Ces étoupes tenues en réserve formaient le coussin qui devait être placé sous la tête du pape dans son sépulcre.

Dans cet usage monseigneur Gerbet voit un emblème de ces bonnes œuvres de peu d'apparence que le juste recueille dans les stations du pèlerinage de cette vie, qu'il cache dans l'humanité comme dans un lieu secret, jusqu'à ce que les anges viennent les en tirer pour en former au dernier moment l'oreiller de chaque âme qui s'endort dans la paix de Dieu.

Revenons à Sainte-Pudentienne, dont nous apercevons depuis quelque temps le clocher byzantin. C'est une église humble d'apparence, mais des plus vénérables. La cour qui la précède est jonchée de buis; des draperies multicolores ornent le portail; il y a affluence de visiteurs : c'est la station !

On a toujours entendu parler plus ou moins de Pudens, cet illustre sénateur romain qui donna l'hospitalité à saint Pierre, et que le grand apôtre instruisit dans la foi.

La nombreuse famille de Pudens devait donner plusieurs saints à l'Église : ses deux arrière-petites-filles, Prèxède et Pudentienne, étaient devenues les anges gardiens de ceux qui souffraient pour la foi. Elles enlevaient secrètement leurs corps après le supplice, et les faisaient porter chez elles, où elles leur donnaient la sépulture. L'église dans laquelle nous entrons, le cœur plein de respect, s'est élevée sur leur maison. Contre une colonne placée entre le bas côté et la nef se voit l'ouverture par laquelle les deux vierges descendaient dans leur nécropole. Les chrétiens, qui n'avaient pas alors le droit de s'assembler, venaient chez ces saintes femmes, ils y priaient, ils y entendaient la messe et recevaient la communion, bien souvent de la main même du pape. Un proscrit réconfortait ainsi dans la vie de la foi ses frères proscrits comme lui.

Plus de trois mille martyrs ont été ensevelis sous ce sol.

L'ancienne demeure des Pudens est devenue dans l'église la chapelle du pasteur, et l'on y voit la table sur laquelle saint Pierre célébrait la messe chez le sénateur. On aperçoit très-bien le bois qui est enchâssé aujourd'hui dans une urne de marbre portée sur des griffes de bronze.

De Sainte-Pudentienne nous avons gagné Sainte-Praxède, église non moins vénérable, blottie contre Sainte-Marie-Majeure. Sainte Praxède ayant vécu plus longtemps que sainte Pudentienne, morte à seize ans, est la plus connue des deux sœurs.

Sa vie n'était qu'une succession d'actes héroïques. Elle allait dans les prisons visiter les persécutés, elle les soignait, pansait leurs plaies ; elle les animait même à souffrir, et ne manquait jamais d'aller recueillir leur sang. Au centre de la petite église, se voit, sur l'emplacement du puits dans lequel on déposait les corps des martyrs, une médiocre mais éloquente statue de sainte Praxède. Elle tient une éponge d'où ruisselle le sang généreux des saints, C'était une de ses dévotions, de se rendre la nuit au lieu du supplice, et de recueillir cette semence précieuse, qui en tombant sur le sol faisait germer des chrétiens.

L'une de ces éponges encore toute sanglante est conservée dans le trésor des Reliques.

On voit aussi, enchâssée dans le mur, la pierre sur laquelle sainte Proxède, après ses fatigues apostoliques, ses courses nocturnes, prenait quelque temps de repos. Enfin dans une belle chapelle latérale, nous allons pouvoir nous agenouiller devant une petite colonne de marbre, de jaspe sanguin, dont la vue émeut profondément et a fait couler bien des larmes. C'est la colonne de la flagellation rapportée de Jérusalem l'an 1223, par le légat du Saint-Siége en Orient. En sortant de Sainte-Praxède, nous nous trouvons sur la belle place de Sainte-Marie-Majeure; il est impossible de remettre à un autre jour notre visite à l'une des plus belles basiliques de Rome. Elle occupe le sommet du mont Esquilin, et se présente majestueusement : sous quelque face qu'on la regarde, ses deux dômes apparaissent de très-loin. La tradition assigne à ce beau temple une origine miraculeuse. Un patricien romain, qui cherchait depuis quelque temps un moyen d'honorer particulièrement la Mère de Dieu, priait fréquemment pour qu'il lui fût révélé. Une nuit du mois d'août la Vierge lui apparut et lui demanda de lui bâtir un temple sur la neige. Le lendemain, il apprenait que le sommet de l'Esquilin était blanc de neige. Le pape Libère, qui avait eu le même songe, décréta aussitôt l'érection d'une église qui devait embrasser tout l'espace couvert par la neige.

Notre-Dame-des-Neiges s'éleva, mais devenue la plus grande des églises consacrées à la sainte Vierge on la désigna dans la suite sous le nom de Sainte-Marie-Majeure.

La basilique actuelle n'a rien de bien antique, mais elle est admirablement située, et renferme de véritables



trésors, au premier rang desquels il faut ranger ces pauvres traverses de bois pourri enchâssés dans l'or, qui formèrent la crèche de l'enfant Dieu.

Une urne du plus beau porphyre forme le grand autel; le cibarium, terminé par une monumentale couronne dorée, est supporté par quatre colonnes de porphyre, sur lesquelles monte en spirale une guirlande de palmes dorées qui les orne sans les cacher. Ses trois nefs sont divisées par des colonnes de marbre blanc empruntées à l'un des anciens temples de Junon.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE.

—

Avez-vous assisté quelquefois à la première représentation d'une grande œuvre impatiemment attendue, de l'une de ces pièces où un poëte illustre a mis toute sa tête et tout son cœur, et où il joue pour ainsi dire d'un seul coup sa renommée entière? De l'orchestre aux premières loges et du parterre à la quatrième galerie, c'est un frémissement immense, vague, indécis : tout le monde souhaite que la toile se lève, et pourtant tout le monde ne peut se défendre d'une indéfinissable appréhension.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, voilà ce que tous les esprits et tous les cœurs éprouvent, au moment où j'écris ces lignes, lorsque la toile va se lever sur ce grand drame de la guerre, dont personne ne sait le dénoûment. Ce phénomène moral qui tient l'âme du parterre en suspens, Paris et la France le partagent depuis quinze jours sur une scène plus noble et avec une tout autre intensité. Pendant ces huit jours d'exspectative, la grande ville a eu la fièvre; elle a éprouvé des impatiences, des émotions contenues ou débordantes, de fébriles soubresauts qui valent la peine d'être étudiés. Tâter, pour ainsi dire, heure par heure le pouls et le cœur d'une nation belliqueuse, au milieu d'une telle crise, c'est, je vous jure, un examen dont l'intérêt ne peut être aisément dépassé.

Vous avez lu partout le récit des démonstrations populaires qui ont rempli toutes les rues de Paris dans les soirées du 15 au 18 juillet, et sur le passage des troupes qui se rendaient à la gare de l'Est pour monter en wagon. La haute-cour de Blois est complétement oubliée : Roussel et Mégy ont disparu devant Bismark et Mac-Mahon; les accusés du complot ont vu s'évanouir toute espérance de passionner la curiosité publique, sur laquelle ils comptaient, comme sur un dédommagement et une vengeance. Le suicide lamentable de M. Prévost-Paradol a passé lui même presque inaperçu. La *Marseillaise* de M. Rochefort, ressuscitée d'hier, s'efface devant la *Marseillaise* de Rouget de l'Isle, qui, après un long exil, vient de faire, d'une façon très-inattendue, sa rentrée officielle dans le répertoire national.

Thérésa la chante à ses admirateurs, et Timothée Trimm en personne en a fait l'objet d'une conférence publique. Pourquoi ne la chantent-ils pas tous deux ensemble ? Avec sa voix de rogomme, Thérésa ferait la basse ; avec la petite flûte qui lui sert d'organe, l'immortel Timothée Trimm ferait le soprano. Et ce serait un duo admirable, tel que le monde n'en a jamais ouï.

Déjà tous nos théâtres font exécuter à l'envi la *Marseillaise*, qu'on n'avait pas entendue sur une scène française depuis 1848, où elle fut déclamée par Mlle Rachel. Mais la *Marseillaise*, pour se produire dans toute son étrange et sauvage grandeur, a besoin du plein air et de la voix de la multitude plutôt que du chant savant des artistes.

Mercredi dernier, j'ai assisté dans la rue de Rivoli au départ du 1er régiment des grenadiers de la garde ; — et là, j'ai entendu la *Marseillaise*... Vraiment, il ne lui faut point d'autre mise en scène.

Depuis la place du Palais-Royal jusqu'à celle de l'Hôtel-de-Ville, aussi loin que le regard s'étend, un océan de cent mille personnes oscille et fait entendre son immense murmure... Tout à coup, la porte de la caserne s'ouvre toute grande; les tambours roulent, les clairons sonnent; les baïonnettes reluisent sous les mille feux du gaz ; la foule bat des mains, pousse des clameurs jusqu'au ciel ; puis, voilà que la musique retentit : elle lance des notes qui font battre les cœurs, qui font précipiter le pas et passer des frissons dans les cheveux : c'est à la fois une tempête et un hymne, c'est la *Marseillaise* qui gronde !

L'hymne terrible est déchaîné : laissez faire, il nous conduira loin, — peut-être plus loin qu'on ne le voudrait. Mais ce n'est pas mon affaire, et je dois me borner à vous crayonner la physionomie pittoresque de Paris en ces jours de fièvre.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je ne me souviens pas d'avoir vu la grande ville dans une pareille excitation. Un vieillard de soixante-douze ans me disait aujourd'hui : « Cela rappelle la fièvre patriotique de 1814 et de 1815. »

Ce n'est pas seulement la jeunesse des écoles qui se laisse enivrer par l'enthousiasme : ce sont de paisibles bourgeois, des boutiquiers d'ordinaire craintifs jusqu'à l'excès, des femmes et des enfants qui poussent des clameurs belliqueuses, sans peut-être bien savoir au juste ce dont il s'agit.

Nos rues ressemblent plus aux allées d'nn camp qu'à une cité. Infanterie, cavalerie, artillerie, défilent tout le jour : les canons, les caissons, les voitures d'ambulances roulent à l'envi, et, la nuit, le lourd grondement de leurs roues ferrées vient troubler notre sommeil : les mitrailleuses passent, mystérieusement enveloppées dans des toiles goudronnées; on devine à peine leur forme et l'esprit se perd dans la conjecture lugubre de leurs terribles effets.

Rien de plus intéressant à étudier que la physionomie de nos différents corps de troupes; tout le monde n'est pas soldat de la même manière; le fantassin de la ligne, le chasseur à pied, le grenadier de la garde ou l'artilleur ont un trait distinctif dans leurs allures: il est facile de voir que tous sont braves et résolus à se battre, mais le courage de chacun se distingue par quelque signe particulier.

Comparez, par exemple, le zouave et le turco, — tous deux cependant enfants des guerres d'Afrique: le zouave est impétueux, volcanique, comme l'homme qui attend tout de son énergie et de son courage; le turco garde un imperturbable sang-froid: on devine qu'il est incapable d'avoir peur, mais nul ne pourrait lire un sentiment sous son masque noir. Il est fils de Mahomet: rien ne l'émeut, car *C'est écrit!*

Aussi, tandis que nous voyions ces jours-ci les zouaves chanter et danser dans nos rues, les turcos s'en allaient gravement, impassibles comme des derviches à l'heure de la prière.

Si la gaieté française disparaissait des rangs des zouaves, nous la retrouverions encore parmi nos marins. Oh! ceux-là n'ont vraiment été mis sur terre que pour prendre la vie par ses joyeux côtés! Le ministère de la marine les a rappelés par centaines, et nous les voyons affluer sur nos promenades, dans nos cafés et dans nos théâtres. Ils montrent surtout un goût particulier pour les promenades en voiture.

Mais, quelque part qu'il soit, notre marin se distingue par des excentricités de démarche et de pose qui étonnent, à première vue, les gens habitués aux façons de la terre ferme. Le marin ne va jamais droit devant lui; il zigzague sur les trottoirs, absolument comme s'il était obligé de neutraliser les oscillations du tangage et du roulis: il ne s'assied nulle part, mais il perche partout. Dans la voiture découverte, qu'il adore, il ne se trouve bien que s'il se tient debout sur le marche pied, ou accroché à la capote, ou, mieux encore, s'il peut s'accroupir sur un des brancards comme sur une vergue.

C'est sur le passage des troupes qui vont monter en wagon que l'enthousiasme atteint son paroxysme. Les alentours de la gare de l'Est en forment le principal théâtre. Mais si du boulevard de Strasbourg nous redescendons à la place de la Bourse, changement de décoration. Ici les trois couleurs se confondent avec le trois pour cent, et en attendant Iéna on a déjà vu, dans ce temple du veau d'or, des milliers de Waterloo. La maison Blanche commence à se peupler de *coulissiers* qui battent la campagne, et la moitié de ceux qui ne sont pas entrés à la maison Blanche sont partis pour la Belgique.

Les gens superstitieux avaient conclu à la [illegible] avant même qu'elle fût définitivement d[illegible] en voyant l'éclipse de lune signalée [illegible] par tous les astronomes et tous les j[illegible] Éclipse ou comète, c'est toujours un phéno[illegible] leste, et si l'on ne croit plus guère aujou[illegible] l'influence des astres sur les événements [illegible] monde, plusieurs croient encore qu'il app[illegible] signes dans le ciel au moment où il va [illegible] quelque chose d'extraordinaire.

C'était vraiment un singulier spectacle qu[illegible] la foule qui se pressait sur les boulevards e[illegible] les journaux aux abords des kiosques: on [illegible] lait la politique et l'astronomie, M. de Bis[illegible] lune; et pendant ce temps-là, la terre allait [illegible] et découpait son ombre sur la face lumin[illegible] satellite: elle avait l'air ainsi de vouloir [illegible] avec assez d'ironie: « Mes enfants, tuez-[illegible] vous tuez pas, cela ne m'empêchera pas [illegible] mon chemin comme à l'ordinaire, et je v[illegible] que les gens de la Lune ne s'en apercevro[illegible]

Au milieu de tous les propos qui allaien[illegible] sant et s'enchevêtrant autour de moi, j'ai [illegible] mot sublime d'un lycéen de dix à douze a[illegible] à un petit camarade de son âge:

— Je parie que tu ne sais pas, toi, ce [illegible] qu'une éclipse...

— Pas trop.

— Bête! Eh bien! c'est le commencem[illegible] siècle!

L'idée que notre collégien se fait d'une éclip[illegible] celle qu'en avait cet élégant marquis du dern[illegible] cle, dont tous les recueils d'anecdotes ont enregistré le mot. Il était allé cherché des dames pour les mener à l'Observatoire, où devait se faire l'observation d'une éclipse de soleil par le célèbre Cassini. Mais sa toilette avait pris du temps, et l'éclipse était passée lorsque le petit-maître se présenta à la porte. On lui annonce qu'il est trop tard: « Montez toujours, mesdames, dit-il: M. de Cassini est un de mes amis, et il aura la complaisance de recommencer pour moi. »

ARGUS.

LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le nº, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



L'hiver à Bruxelles.

L'HIVER A BRUXELLES

—

Au sein des grandes cités, les pauvres sont bien pauvres ; les misères sont bien cruelles, bien réelles, bien profondes, à côté de ces splendeurs dont nos yeux sont éblouis. Quel étranger, en admirant le Paris du boulevard des Italiens, pourrait pressentir le Paris du faubourg Saint-Marceau ou de la Petite-Villette ? — Ici l'air et le pain manquent ; là, l'or et les diamants étincellent. — Rive droite, la foule élégante et parfumée circule à l'ombre des balcons dorés et des marronniers en fleurs : rive gauche, des misérables en haillons sortent hâves, défiants, demi-nus, des masures qui se penchent sur le ruisseau et entassent leurs immondices dans le puits qui leur sert de cour.

C'est la déchirante, l'universelle antithèse, qui se rencontre, hélas ! dans les deux mondes, au cœur de toutes les grandes cités, et pose éternellement aux hommes d'État, aux philanthropes, aux penseurs, ce redoutable problème : faire qu'il y ait pour tous place au grand soleil de Dieu, et avec ce gai soleil, de la joie de la paix, un foyer et du pain. De même que les ministres et les rois, ainsi que l'utopiste ou l'apôtre, l'artiste se plaît souvent à soulever les plis du voile, à arrêter son regard, sa pensée et son cœur sur ces misères que nul ne voit, parce qu'elles sont trop proches, que nul ne plaint parce qu'elles sont journalières. Et voici comment un peintre, après avoir étudié avec pitié, avec amour, certains côtés de la vie sociale de sa patrie aimée, a été amené à esquisser un tout petit coin du tableau.

Le lieu de la scène est, comme vous le voyez, une humble et étroite rue aux chétives fenêtres, aux faça-

des humides et sombres, aux antiques pignons s'inclinant l'un vers l'autre, comme de pauvres vieux voisins qui se connaissent de longue date, qui ont ensemble supporté le poids des jours et des ans, de la chaleur et de l'orage, et qui, parvenus au déclin de la vieillesse, voudraient bien retrouver la force de se sourire et de se supporter. Au soir, un ou deux réverbères laissent tomber une lueur pâle et flottante sur le pavé glissant de neige, l'une de ces chétives lanternes s'allume et tremblotte au-devant d'une toute petite chapelle façonnée au sommet d'un mur. Là, ainsi qu'on la voit souvent dans mainte cité flamande, une Sainte Vierge de plâtre montre son petit Jésus aux passants et sourit aux misérables. Là, c'est un frêle rayon d'espoir : c'est un port, un refuge, un phare, au delà duquel l'âme croyante et la prière ailée atteignent, dans leur vol, une patrie plus clémente et de plus riants horizons.

Eh bien, nous le voyons — avec une pitié profonde et une profonde douleur, — ce n'est pas vers ce but voilé, vers ce phare de miséricorde, que tendent tous ces pauvres gens transis qui s'en vont à grands pas, serrant les plis de leur manteau, frissonnant au vent du nord, soufflant dans leurs doigts glacés, sabotant sur la neige. C'est qu'à leur angoisse présente l'espoir du ciel ne suffit plus ; à leur souffrance du moment, il faut le secours du moment, prompt et réel aussi : un tout petit brin de feu clair, le petillement joyeux d'un foyer ami, la douce tiédeur de la flamme, et puis le parfum pénétrant de la boisson préférée, et puis, — ce qui leur paraît aussi doux que tout cela peut-être, — un peu de société, un quart d'heure d'épanchements et de naïve causerie où chacun dévoilera sa misère, exposera sa blessure, et emportera peut-être, au retour, un peu de soulagement et de consolation.

Or, la présence du marchand de café ambulant est précisément de nature à leur procurer toutes ces jouissances-là. C'est au son de sa voix qu'on se dirige ; c'est autour de son tabouret qu'on se groupe ; c'est à son fourneau qu'on se réchauffe, et aussi le sait-il bien, l'humble débitant qui, du matin au soir, et du printemps à l'hiver, parcourt toute l'enceinte de la ville, à pas lents, la voix enrouée et les épaules pliant sous son fardeau quotidien ! Il n'irait certes pas s'attarder sur les somptueux boulevards du jardin botanique, ni enfiler l'Allée verte ou l'avenue du bois de la Cambre, ni perdre son temps à la Montagne de la Cour ou au quartier Léopold. Devant le Palais de la nation, sa présence ferait tache ; les élégants promeneurs du parc repousseraient comme *une nuisance* le modeste bonhomme et ses appels sonores, et son humble fourneau à café. Mais dans ces quartiers lointains, populeux et pauvres, qui s'étendent aux alentours de l'église du Sablon, ou aux abords de Saint-Géry, et jusqu'à l'ancien couvent des Petits-Carmes, le marchand de café sait bien qu'il peut transporter, de confiance, son tabouret et sa réclame, sa personne et son brûloir. Pour répondre à sa voix connue, pour se chauffer à son feu de brindilles, la pauvre marchande de beurre salé ou de fromage blanc déposera sa corbeille à terre ; le vieux cordonnier et sa compagne sortiront de leur sombre échoppe ; la fileuse ou la dentelière attardée s'arrêtera un instant, souriant à la flamme devant laquelle elle s'agenouille, étalant ses doigts engourdis ; la mendiante du carrefour et sa petite fille y porteront leurs pas incertains sur la neige humide et glissante. Le bonhomme salue d'un sourire cordial ce groupe de clients gelés. Il sait bien que la plupart d'entre eux n'ont guère les moyens d'agir à son égard en brillantes pratiques. N'importe : même s'il ne leur vend rien, il ne leur refusera pas l'aumône d'un instant de conversation, d'un délicieux parfum de café, d'une nouvelle du jour, d'un récit curieux, et surtout d'un brin de feu petillant.

Aussi il s'est arrêté au coin d'un carrefour solitaire. Il a dressé son tabouret, déposé son fourneau au-devant d'une de ces grandes vieilles maisons aux fenêtres grillées de barreaux de fer, au seuil envahi par l'herbe et la mousse en été ; en hiver, par le givre. Ce fut jadis la demeure de quelque bourgeois opulent, c'est maintenant quelque sombre atelier, toujours triste et souvent vide. La ruine et la déchéance ont passé par là et ont laissé leurs traces. Et qui sait ? plus d'une pauvre femme peut-être, en ce triste petit groupe, a aussi connu de meilleurs jours. Peut-être l'une d'elles se rappellerait-elle avec une angoisse au cœur, avec un éclair dans les yeux, ses vingt ans, sa joyeuse et radieuse jeunesse, si elle venait à se détourner un peu, à arrêter ses regards sur cette affiche collée au mur ! C'est un bal qu'on annonce, un bal de carnaval sans doute, un bal tumultueux et brillant : « Vive la joie ! » criait l'affiche blanche, invitant les pierrots, les hussards, les titis, les bergères, et s'étalant insolemment en ce coin froid et sombre, en face de cette solitude, de ce ciel gris, de cette neige, en face de cette lourde tristesse et de cette invincible et profonde pauvreté. Ah ! que les pauvres femmes transies ne se détournent point ; qu'elles ignorent jusqu'au bout ce funeste et grossier signal, cette insulte à leur misère. Pour elles « la joie, » ce serait un rayon de soleil dans leur mansarde, un peu de pain sur la planche, un fagot dans leur âtre ! Mais le doux soleil de printemps se fera longtemps attendre ; le pain est rare et cher quand la bise est venue, et dans la mansarde glacée l'on ne voit pas de feu tous les jours.

Par bonheur, les pauvres gens sont trop occupés autour du petit feu ; ils étendent leurs doigts engourdis, ils se délectent de la douce odeur ; ils prêtent une oreille attentive, et, donnant la réplique au marchand ambulant qui trouve plus de charmes

à raconter qu'à se chauffer, suffisamment préservé qu'il est par sa casquette à oreilles et à visière, par ses gros gants fourrés, et surtout par la tiède vapeur du fourneau qu'il transporte. Ils ne sentiront donc pas, avec un regret amer, la douloureuse et saisissante antithèse : cet appel à la bombance, au délire, à la joie, adressé à ceux que la bise de l'hiver transit et qui manquent parfois de pain. Et pourtant le contraste est là, auprès d'eux comme en eux-mêmes. A côté de l'affiche insolente, une autre encore est placardée. La teneur de celle-ci, ils la comprendraient mieux; peut-être en ont ils vu de semblables désigner, lors des mauvais jours, la porte de leur logis, de leur boutique : « Vente par autorité de justice, meubles, marchandises, etc. » Voici ce que dit, au coin du mur, le placard de papier jaune, se joignant fraternellement à la pompeuse affiche qui promet les joies du bal. Et de nouveau les voici, dans un espace bien restreint, dans un voisinage bien proche : la ruine et l'éclat, le délire et la misère, la foule en fête et la plèbe en pleurs: sombre dilemme, problème immense et redoutable !

Ce n'est pas certes par l'une ou l'autre de nos bonnes gens que ce problème sera résolu. Eux ne raisonnent pas leur misère; ils la sentent, ils en parlent, ils en pleurent; avant tout, hélas ! ils en vivent. Pour eux, pas d'autre sujet, comme aussi pas d'autre horizon : — « Savez-vous? le pain n'a pas encore diminué, « compère ?... Et naturellement les pommes de terre « augmentent aussi. — Avec cela, l'hiver est si « dur! — Jésus! que ferait-on, si l'on n'avait pas, de « temps en temps, une petite jatte de café pour « réchauffer le cœur du pauvre monde? — (Avons- « nous besoin de dire que c'est le marchand qui parle « ainsi ?) — Vous dites vrai, compère, mais encore le « café ne contente pas tous les jours! — Et savez-vous « que les fièvres recommencent dans les quartiers du « bas... Ces jours-ci, la pauvre Marie-Anne a encore « conduit son mari et l'un de ses enfants à l'hospice. « — Et pourtant le bourgmestre et les échevins ne « s'occupent guère de nous. Ils aiment bien mieux, ma « foi, donner des soupers aux Anglais et des bals à « l'Hôtel-de-Ville. — Que la bonne Vierge de Hal ait « pitié de nous! sans quoi, avec la maladie et la faim, « nous nous en irons tous en terre. »

Enfin! enfin ! un mot de prière, un élan de foi, un soupir d'espoir; un regard jeté bien loin, en haut, vers le ciel, par delà les nuages mornes et les toits couverts de neige, et les terreurs du lendemain et les douleurs d'aujourd'hui. Levez parfois les yeux, espérez et priez, pauvres gens ! Dieu seul peut envoyer la lumière et la joie, l'espérance et la paix, dans les demeures sombres que les heureux oublient: aux défaillances de la misère, il peut opposer sans retard les efforts de la charité.

Maintenant laissons-les causer autour du feu qui flambe. Mais que cette bonne pensée leur reste, que cette bonne prière les console, et qu'avec l'aide de la patience et de la foi, leur fardeau leur soit léger!

Seulement, en présence de ce tableau, nous avons fait tout d'abord les réflexions suivantes, et plus d'un lecteur peut-être les fera avec nous. La peinture, — de même que la musique et la littérature, en un mot toutes les expressions artistiques de la pensée humaine, — en suivant le cours des siècles, revêt diverses couleurs, expose divers états de l'âme, explore divers horizons. Ce n'est certes pas le Titien, ce n'est pas Léonard de Vinci, ou l'Albane, ou Véronèse, qui eût consenti à peindre ce carrefour blanc de neige, ces masures sombres, ce ciel gris et ces pauvres gens assemblés autour d'un petit feu. Il leur fallait à eux les splendides palais de Venise, les ciels de saphir, les horizons d'or et les colliers de rubis ruisselants sur un cou de cygne, et les reflets chatoyants du velours et de la moire, et les panaches souples ondoyant au front des grands seigneurs. De même à Raphaël, au Dominiquin, à Fra Angelico, il fallait l'auréole d'or des saints, le divin sourire des Madones, et les ailes blanches d'anges-enfants, couronnant de fleurs l'enfant-Christ, ou se perdant dans les nuages. La peinture, demeurée en Italie aristocratique et religieuse, passa les monts, se transporta dans les Flandres, et n'y devint pas d'abord plus populaire. Tandis que van Dyck s'attachait aux princesses et aux rois, l'ambassadeur Rubens *s'amusait* à peindre le Christ et ses saints, les archiduchesses et les reines. Ce grand maître se hasarda à faire un pas cependant. Fatigué de toutes ces splendeurs, il se prit à regarder, un jour, tout simplement autour de lui, et créa la peinture de genre bourgeoise. Le splendide *Chapeau de paille* est là pour l'attester. Téniers et Adrien Brauwer allèrent encore plus loin : ils conduisirent la peinture à la cuisine et dans l'auberge; Rembrandt, de son côté, l'introduisait au corps de garde, au comptoir du changeur, dans les gildés des métiers. Plus tard, Ruysdaël et Claude Lorrain — ô idée divine ! — la rétablirent dans son propre pays, c'est-à-dire à la campagne, au milieu des forêts vertes, des champs dorés, des eaux limpides et des horizons bleus, partout où la vue charmée se repose et s'égare sur les lointains fleuris, où la lumière et l'air circulent librement, et animent et avivent l'espace.

Il devait enfin appartenir à notre époque, l'honneur de faire de la peinture universelle, d'étudier et d'honorer partout la vérité, le sentiment, l'art et la poésie. Est-ce qu'elle ne présente pas aussi des côtés tantôt saisissants et sublimes, tantôt naïfs et touchants, la vie des humbles et des pauvres? Plus que les scintillements de l'or et les chatoiements de la moire, n'est-elle pas admirable et belle, la personnalité humaine, l'expression humaine, dans laquelle se reflète l'âme, cette lointaine expression de Dieu? Honneur

donc aux artistes qui se sont plu à rester dans le champ immense et fécond de la réalité, sans pousser à dessein jusqu'aux laideurs du réalisme ! De nos jours, la peinture a étendu ses études et cherché ses modèles un peu partout : dans les camps, dans les champs, dans les boudoirs, à l'atelier, à l'église, au couvent, à l'école, au turf même, et hélas ! dans les salons de jeu, et dans tant d'endroits malsains où l'art poétique et chaste n'aurait jamais dû pénétrer. L'abus existe malheureusement, mais le principe en lui-même est grand et légitime, et l'estime générale est acquise à l'artiste qui se résout à l'appliquer sans reproche et sans peur.

De ce nombre était Auguste de Groux, auquel est dû le tableau dont nous donnons aujourd'hui la gravure. Il appartient avec orgueil à la moderne école flamande, — ou plutôt belge, à proprement parler, — dans les rangs de laquelle il figura avec honneur, à côté des Gallait, des Leys, des Wiertz, des Navez, des Willems, des Madou. Il était né à Commines, illustre patrie d'un autre artiste qui ne mania pas, il est vrai, le pinceau, mais la plume, et qui chercha ses modèles, lui, dans les rangs des ducs et des rois. De Groux s'attacha de préférence, durant tout le cours de sa carrière artistique, à peindre les scènes de la vie du peuple naïf et calme au milieu duquel il vivait. C'est un autre Henri Conscience, peignant les mêmes traits avec d'autres couleurs. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste de ses œuvres : *Le Conscrit*, *la Veuve*, *le Dernier Adieu*, *le Pèlerinage de Saint-Guidon*, et tant d'autres animées du même esprit, inspirées du même style. Ajoutons que ces œuvres, de titres et de sujets si modestes, sont justement estimées de la nation consciencieuse et éclairée au sein de laquelle elles ont pris naissance. A l'une des dernières vacations qui viennent d'avoir lieu pour la vente de la collection du peintre, le roi des Belges lui-même a acquis plusieurs de ses petits chefs-d'œuvre, et le musée de Bruxelles a fait emplette de quelques autres. Ces marques d'intérêt sympathique et de royale faveur étaient assurément méritées. De Groux est, avant tout, un peintre national. En outre, les images qu'il présente, — scènes de mœurs naïves, calmes, rustiques, partout connues, et vraies dans tous les temps, — sont par cela même plus réelles et seront plus durables que ces peintures fougueuses et désordonnées de batailles, de guerres et de sanglantes ruines que maudira peut-être et déplorera l'avenir ; ou que ces représentations criardes et éclatantes de scènes de turf, de théâtre et de boudoir, dont une génération plus virile et plus forte se détournera avec mépris, en rougissant de dégoût.

C'est du moins le vœu que nous formons, en compagnie de tous ceux qui ont encore l'instinct du beau, l'amour du vrai et le respect de l'art.

ÉTIENNE MARCEL.

MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659, 682 et 694.)

—

VII

Le petit intendant les introduisit dans le cabinet avec un sourire agréable qui se changea en une grimace de stupéfaction quand il vit que j'étais seul dans la pièce.

Mais, le procureur du roi lui ayant fait, avec une dignité toute magistrale, un signe impérieux de se retirer, il obéit sur-le-champ et sans me demander l'explication de la disparition de Maximilien, explication que j'avais de bonnes raisons de redouter.

Je saluai ces messieurs et leur remis la lettre où M. B... s'excusait de ne pouvoir assister à l'expertise.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria le juge d'instruction, en se fourrant précipitamment une prise de tabac dans le nez... j'avais oublié que M. Wickson n'était pas précisément dans les papiers de M. B.... Que voulez-vous ? c'est si vieux !... et j'ai tant d'affaires dans la tête ! Veuillez m'excuser, Monsieur, auprès de votre digne maître, quoique cependant je ne doive pas trop me repentir de cette faute puisqu'elle me procure le plaisir de faire votre connaissance.

Il m'adressa un aimable sourire en disant ces mots.

Le procureur du roi, grand personnage au visage austère et pâle, encadré de favoris noirs, à la main aristocratique, au maintien glacial, examinait gravement les dispositions prises la veille par M. B....

Le corps était ouvert suivant toutes les règles de l'art, et les intestins et viscères du défunt étaient placés dans des bocaux séparés.

— Eh mais ! je n'ai pas déjeûné ! s'écria tout à coup le juge d'instruction de sa voix retentissante : il serait bientôt temps que ce docteur Wickson arrivât ! Nous sommes ici pour son bon plaisir et je trouve étrange qu'il nous fasse attendre. D'autant plus...

Un coup de sonnette interrompit le digne magistrat.

— Le voici !... dit-il en baissant la voix.

Le procureur du roi redressa sa haute taille, le juge d'instruction remonta son faux-col. Quant à moi, je me sentais ému comme un conscrit qui va au feu. Pour me donner du cœur, je pensai à mon vieux maître qui avait placé en moi toute sa confiance, et qui devait, à cette heure, attendre avec tant d'impatience le résultat de cette expertise.

Un silence profond régnait dans le cabinet. Pas un mot ne fut échangé entre nous, jusqu'au moment où M. Prosper, ouvrant la porte, annonça de sa voix grêle :

— Monsieur le docteur Wickson !

Un homme d'environ cinquante ans, à la stature herculéenne, au teint rouge, aux cheveux blond ardent, s'avança vers nous et nous dit avec un léger accent britannique :

— Je vous demande mille pardons, Messieurs, de m'être fait attendre si longtemps au rendez-vous que je vous ai donné. Mais au moment de sortir de chez moi, j'ai été appelé auprès d'un homme qui se mourait...

— Et que vous avez sauvé, sans doute ? fit le juge d'instruction, qui liait vite connaissance.

— Précisément, répondit l'Anglais avec un flegme imperturbable, je l'ai sauvé.

Il promena, en disant ces mots, un regard autour de lui et parut surpris de ne pas apercevoir M. B...

— Mais, dit-il, je ne vois pas cet honorable médecin qui doit me faire l'honneur de discuter mon opinion.

Je lui dis le motif que M. B... avait prétexté pour ne pas se trouver au rendez-vous. Il sourit imperceptiblement.

— Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur, me dit-il en pesant sur les mots, auprès de M. B...., pour l'outrecuidance que j'ai à venir contester des expériences qu'il a faites avec tant de soin et de science. Mais j'ai profondément étudié cette matière des poisons, surtout des poisons arsénicaux. Voilà pourquoi j'ai proposé à la justice une seconde enquête. Mon plus cher désir, croyez-le bien, est de trouver mes conclusions conformes à celles de votre savant et respectable maître.

Je m'inclinai froidement, et proposai de commencer les expériences sans plus tarder ; le visage déconfit de mon juge d'instruction à jeun m'inspirait une sincère pitié.

Les deux magistrats prirent place aux pieds du corps, du côté de la porte ; le docteur Wickson et moi, à gauche, en face de la fenêtre.

Malgré tout mon désir d'épargner à la délicatesse de mes lecteurs le récit de cette autopsie, je dois entrer dans quelques détails qui sont indispensables pour comprendre la suite de l'histoire, et je vais, tout en leur en demandant pardon, m'affubler pour quelques instants de la robe et du bonnet carré.

La tâche de la médecine légale était devenue bien plus facile depuis quelques années, grâce à l'invention de l'Anglais Marsh. Ce chimiste avait trouvé une manière ingénieuse de découvrir la trace des plus petites quantités d'arsenic dans les corps.

Voici, en quelques mots, en quoi consiste son appareil :

C'est un simple flacon de verre dans lequel se dégage du gaz hydrogène. On y introduit la substance à examiner. L'arsenic se combine avec le gaz hydrogène et cette combinaison s'échappe par l'orifice effilé du flacon. On allume alors le jet de gaz, et l'on tient au-dessus de la flamme une soucoupe de porcelaine blanche. Si la matière renferme la moindre parcelle d'arsenic, des taches noires se déposent sur la porcelaine.

Le docteur Wickson tira des grandes poches de son manteau un de ses flacons. Mais je crus remarquer que le verre n'en était pas très-pur, et je le priai de se servir de celui que j'avais apporté. Il l'examina longtemps avec un soin tout méticuleux, puis finit par l'accepter en dissimulant la mauvaise humeur qu'il ressentait.

Je m'approchai alors des bocaux où étaient contenus les viscères afin de les découvrir ; mais l'Anglais me prévint et défit avec une sorte d'impatience la couverture cachetée.

Je remarquai qu'il garda ses gants blancs, tout en se livrant à ce travail.

— Messieurs, dit-il d'une voix solennelle en s'adressant aux magistrats, mais sans lever les yeux, vous connaissez sans doute les effets de cet appareil. Je vais diriger un jet de gaz contre ces vitres. S'il y a de l'arsenic dans la portion de viscères que j'ai renfermée dans le flacon, la vitre se noircira aussitôt.

Je lui trouvai l'air d'un charlatan qui débite son boniment.

Il s'avança vers la fenêtre voisine de celle où se tenait caché le philosophe et dirigea le jet de gaz enflammé sur la vitre.

Nous ne pûmes réprimer une exclamation de surprise. Le verre s'était soudainement couvert de taches noires. En même temps une forte odeur d'ail se répandait dans la chambre et révélait la présence du toxique.

Mon pauvre professeur était battu du premier coup ! Le juge d'instruction fixa sur moi un regard poliment ironique :

— Oh ! oh ! dit-il, voilà qui est grave, et bien en faveur de l'accusation !

— Cette expérience ne sera concluante à mes yeux, fis-je observer, que si on me permet de la recommencer moi-même.

L'Anglais, que son succès avait laissé impassible, me tendit le flacon avec un geste plein de grâce.

Je fis l'expérience : la vitre se noircit encore et avec une intensité qui prouvait l'abondance de la substance toxique. Je recommençai trois ou quatre fois : même résultat.

Le rideau derrière lequel se trouvait Maximilien Heller remua légèrement. Je tressaillis, car il me sembla que l'œil de l'Anglais s'était un instant fixé avec inquiétude de ce côté.

Ce ne fut qu'un éclair, car il reprit son sourire habituel, et se tournant vers les magistrats :

— Il me semble que cette fois l'expérience est décisive, dit-il. Et veuillez remarquer, ajouta-t-il avec un

certain air de triomphe, que je me suis servi de l'appareil du docteur B...

— Je n'ai rien à objecter, fis-je, assez vexé de ce résultat si prompt et si inattendu.

— Alors, Monsieur, dit le procureur du roi qui prenait pour la première fois la parole, vous êtes prêt à signer le procès-verbal, et le rapport qui conclut à la présence du poison dans le corps du défunt?

Je m'inclinai en signe d'assentiment.

— Greffier! continua le superbe magistrat en se tournant vers un petit bonhomme noir qui griffonnait dans un coin, veuillez apporter le rapport et le procès-verbal : ces messieurs vont les signer.

Le docteur Wickson signa — sans ôter ses gants — et je signai à mon tour. L'Anglais paraissait avoir peine à contenir la joie intérieure qu'il ressentait.

Il me salua gravement et je lui rendis son salut d'assez mauvaise grâce. Avant de sortir, Wickson me chargea encore une fois de vouloir bien assurer M. B... de toute sa respectueuse sympathie.

— Monsieur de Ribeyrac, dit en sortant le juge d'instruction à son majestueux collègue, vous venez déjeuner avec moi, n'est-ce pas? Je meurs de faim.

Ce jour là, les étudiants qui fréquentaient le cours de M. B... ne surent à quoi attribuer les distractions continuelles, l'agitation fébrile et la mauvaise humeur de leur vieux professeur.

VIII

Je fis quelques pas sur le palier, à la suite de ces messieurs, et les saluai une dernière fois.

M. Prosper les reconduisit jusqu'à la porte, puis revint vers moi d'un air mystérieux; il grillait de savoir ce qui s'était passé : mais je ne crus pas devoir l'en informer.

— J'ai quelques dispositions dernières à prendre, lui dis-je en remontant l'escalier. Veuillez me laisser seul encore une demi-heure dans le cabinet où est le corps.

— Comment donc, Monsieur, restez aussi longtemps qu'il vous sera agréable, me dit le petit intendant de son ton mielleux. Moi, je monte dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen..., pour voir si rien ne lui manque. Il a fermé sa porte au double tour, le vieux madré, et m'a fait jurer que je n'avais pas une seconde clef... Eh! eh! continua-t-il, en tirant un trousseau de clefs de sa poche, je le lui ai juré. Mais il faut tout de même que je jette un coup d'œil dans sa chambre : M. Castille m'a bien recommandé de ne pas laisser détériorer l'immeuble de la succession.

Au moment où j'ouvris la porte du cabinet, le petit vieillard, dont décidément le défaut dominant était une incroyable curiosité, glissa un regard dans la pièce, pour s'assurer que Maximilien Heller était toujours là, puis il secoua la tête de l'air d'un homme qui se dit : « J'ai eu une lubie, » et grimpa au second étage.

Le philosophe avait quitté sa cachette, et examinait minutieusement les bocaux et le flacon qui avaient servi à l'expertise.

Il releva lentement la tête, et me dit avec un singulier sourire :

— Allons! vous n'avez pas été heureux, docteur, et décidément il y a empoisonnement... Mais aussi, pourquoi diable! ne lui avez-vous pas fait ôter ses gants?

Je le regardai, étonné de cette question.

— Venez ici, me dit-il.

Il m'indiqua du doigt le bord de la table.

— Eh bien?

— Regardez... plus près... ne voyez-vous rien à cette place?

Je distinguai sur le bois quelques grains d'une fine poussière blanche.

— De l'arsenic! fis-je stupéfait.

— Justement, reprit Maximilien. Or, comment pouvez-vous expliquer la présence du poison sur cette table? Ce n'est pas vous qui l'y avez mis, n'est-ce pas? Donc..., c'est l'autre!

— Voilà un singulier soupçon!

— Avez-vous remarqué qu'il a gardé ses gants pendant l'opération?

— Oui.

— Avez-vous remarqué qu'il a fréquemment posé, par un geste machinal, sa main droite à cette même place où vous voyez la poussière blanche? Qu'à un certain moment, il a porté la main à ses lèvres, puis l'en a éloignée par un vif mouvement de répulsion?

— Non.

— C'est juste... vous n'étiez pas ici en observation... Mais je l'ai remarqué, moi, ainsi que plusieurs autres choses singulières. Comme celles-ci, par exemple : Pourquoi a-t-il voulu déboucher lui-même les bocaux? Pourquoi a-t-il coupé lui-même les viscères avec des ciseaux tirés de sa propre trousse? Vous avez eu, docteur, en sa bonne foi une confiance qui d'ailleurs vous honore, mais qui, selon moi, était mal placée.

— Ainsi vous croyez...

— Je crois, ou plutôt je suis persuadé que la justice et vous, êtes tombés dans un piége. Cet homme avait mis de l'arsenic dans ses gants, dont sans doute l'extrémité était percée, il empoisonnait tout ce qu'il touchait.

— Je ne vois pas quel intérêt il aurait eu à nous tromper si indignement.

— L'intérêt!... l'intérêt!... vous parlez comme un juge d'instruction, s'écria l'étrange personnage en haussant les épaules!... Que m'importe l'intérêt, à moi?... Je n'essaye pas de le rechercher, car c'est dans cette voie ténébreuse que la justice s'égare toujours. Je ne cherche qu'une seule chose : *les faits*. Quand je



les aurai tous dans ma main, alors, au milieu de ces invraisemblances qui semblent d'abord si bizarres, vous verrez la vérité luire, plus éclatante que le soleil.

Il redressa sa haute taille, et son œil brilla comme un diamant.

— La vérité, s'écria-t-il en désignant d'un geste énergique la porte couverte de scellés, elle est derrière cette porte... Et le jour où je pourrai pénétrer là... je la saurai!

Puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il sortit; et je l'entendis descendre l'escalier d'un pas rapide.

Je sortis après lui.

Au bas de l'escalier, je le retrouvai causant avec M. Prosper; il lui dit quelques mots à voix basse, me prit le bras avec un de ces gestes brusques qui lui étaient habituels, et s'avança vers la porte.

Je lui offris un cigare, et battis le briquet; mais l'amadou ne s'enflamma pas, car le temps était très-humide.

— Attendez, attendez! me cria le serviable intendant, en fouillant précipitamment dans ses poches, j'ai votre affaire.

Il me remit un papier que j'allumai, et que je tendis à Maximilien.

Celui-ci le porta à ses lèvres pour enflammer le tabac. Mais, tout à coup, ses yeux s'ouvrirent démesurément, il souffla vivement la flamme, mit le papier dans sa poche, et s'enfuit avec une telle précipitation, que M. Prosper ne put s'empêcher de dire :

— Pauvre jeune homme, la tête n'y est plus guère!

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

SOCRATE

Nommer ce grand philosophe, c'est rappeler le souvenir d'un homme de bien, persécuté par l'envie et récompensé par une mort injuste des services qu'il rendit à sa patrie.

Né dans une condition obscure, fils du sculpteur Sophronisque, Socrate suivit d'abord la carrière de son père. — « Ne contraignez pas votre fils, ne forcez point son inclination; laissez-lui le temps de se consulter et la liberté de se déterminer, de suivre son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. Il est conduit par un maître plus savant et plus éclairé que tous ceux que vous pourriez lui donner.» — Cette réponse de l'oracle que Sophronisque avait consulté ne le persuada pas. Mais bientôt le jeune Socrate quittait l'atelier de son père, abandonnant le marbre et le ciseau. Il se sentait appelé à travailler sur quelque chose de plus noble qu'une matière inanimée. S'il eût résisté à cette voix intérieure, nous pourrions peut-être admirer quelque belle statue, heureux encore si les ravages du temps ne l'eussent pas mutilée, mais nous serions privés de ses enseignements sublimes de philosophie! Socrate, sculpteur toute sa vie, serait peut-être un émule de Phidias; mais le plus beau chef-d'œuvre du grand artiste vaudrait-il Platon, le chef-d'œuvre du philosophe?

Socrate paya à sa patrie la dette qu'elle réclamait de chacun de ses citoyens. On le rencontra sur les champs de bataille de Potidée et de Déliam. Plus tard, il se donna tout entier à l'étude de la sagesse; il ne l'interrompit que pour prêter l'appui de sa parole à des innocents injustement accusés. Entouré de quelques jeunes gens d'élite, avides d'élever leurs esprits vers les sublimes régions de la philosophie, Socrate les dirigea avec tout l'amour que lui inspirait son *génie familier* pour cette grande science. Xénophon, Eschine, Criton, Cébès, Phédon, Platon, se montrèrent dociles à ses enseignements, et propagèrent, après la mort de leur maître, la doctrine spiritualiste qu'ils en avaient reçue. Sa méthode était fort simple : « J'invite mes élèves, par mes interrogations et mes réponses, par un certain tour de conversation ironique, à étudier attentivement et à tirer du fond de leur esprit les trésors de lumières qui y sont cachés, et que, sans cette espèce de secousse savante, ils ne pourraient jamais tirer. »

La vie de Sócrate dans son intérieur eût été heureuse sans la présence de sa femme Xantippe, véritable fléau domestique, qui lui faisait mettre en pratique ses théories sur la patience. Le pauvre philosophe prenait bravement son parti. « Je sors de chez moi, disait-il, tout apprivoisé avec les bizarreries et les disparates de ceux que je puis rencontrer, avantage dont je sais bien et très-souvent me prévaloir. »

Socrate ne pouvait manquer d'avoir des ennemis, parce qu'il avait des envieux. Ses leçons de morale et sa conduite étaient une critique vivante des mœurs d'un certain nombre de ses concitoyens. De graves accusations s'élevèrent contre lui. Aristophane, poëte satirique de renom, fut le premier à le livrer aux moqueries du public. Dans une comédie, intitulée : *Les Nuées*, il peignit le philosophe sous les traits les plus atroces, l'accusant surtout d'impiété envers les dieux; il le représenta suspendu au milieu des airs, annonçant qu'il marchait sur les nuées et débitant mille absurdités. Plus tard, Anytus, Mélitus et Lycon le déférèrent à l'indignation publique : « Socrate est coupable, disaient-ils; il pervertit la jeunesse, il méconnaît les dieux, la patrie, et cherche à introduire des divinités nouvelles. » Cité devant les juges, Socrate refusa à ses amis le droit de le défendre. Bien que sa vie entière fût son plus éloquent panégyrique, il prit la parole lui-même, avec l'assurance d'une bonne conscience. On l'eût pris non pas pour un accusé, mais pour le maître de ses juges. Cette contenance si digne indisposa le

tribunal ; la majorité des voix se prononça contre lui, et il se vit condamner à boire la ciguë. « Je vais être livré à la mort par votre ordre : la nature m'y avait condamné dès le premier moment de ma naissance, et mes accusateurs vont être livrés aux remords de la justice par l'ordre de la vérité. »

On connaît le beau tableau de David, exposé en 1787 au Salon du Louvre. Socrate, à moitié assis sur son lit, un bras levé, du geste d'un homme qui pérore, étend l'autre vers la coupe empoisonnée que tient un esclave, au visage caché, dans sa main. Les élèves du philosophe se pressent autour de lui, recueillant avec avidité les derniers enseignements de leur maître sur l'immortalité de l'âme. Quelques-uns, tout entiers à la perte qu'ils vont faire, se livrent à la plus expressive douleur. Cette scène, sublime de simplicité, rappelle ces beaux vers de Lamartine, qui semble s'être inspiré du tableau de David :

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent :



Socrate.

Symmias abaissait son manteau sur ses yeux ;
Criton, d'un œil pensif, interrogeait les cieux ;
Cébès penchait à terre un front mélancolique ;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort !
. . . .
. . . Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer et le pleurait encore !

Quand l'heure fut venue, Socrate avala le poison au milieu des sanglots de ses élèves. « Que faites-vous, ô mes bons amis ! leur dit leur maître, n'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes : pour éviter des scènes aussi peu convenables?... Tenez-vous donc en repos et montrez plus de fermeté. » Puis le philosophe se promena quelques instants, afin que le poison pût opérer, et se coucha ensuite sur le dos : « Criton, nous devons un coq à Esculape : n'oublie pas d'acquitter cette dette. »

Puis un léger soupir de ses lèvres coula
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.

Les Athéniens, légers et inconstants, comprirent bientôt l'injustice de leur conduite envers ce grand

homme. Ses accusateurs, déférés à leur tour aux juges, furent ou exilés ou mis à mort.

XAVIER DE CORLAS.

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666, 675 et 698.)

—

X

Les jours ont fui. Denise et Béatrix — Béatrix surtout — commencent à s'acclimater en Bretagne. Les visites de voisinage ont duré plusieurs jours.

On accourt maintenant de tous côtés à Kerlivio souhaiter la bienvenue aux arrivants. Tout cela met du mouvement, de l'agitation, du bruit autour de Denise, qui commence à croire qu'elle ne se mourra pas d'ennui.

Mme de Romery est venue en pompeux équipage et parée de la plus merveilleuse de ses toilettes, faire visite à Kerlivio, où elle a présenté son mari et son fils. Elle est très-fière de son fils et l'appelle « mon ange Raphaël. »

L'ange Raphaël paraît assez bien nommé. C'est un grand jeune homme à la taille élancée et élégante, aux manières pleines de charme et de distinction. Ses traits qui rappellent ceux de sa mère sont parfaitement réguliers. Il a ce coloris, cette fraîcheur qui chez Mme de Romery n'est plus « qu'*un éclat emprunté*, » selon l'expression de M. de Pienne. Ses cheveux sont blonds et bouclés, sa pose est rêveuse, sa voix est douce. Et cependant l'ange Raphaël n'est pas un ange du tout.

C'est souvent ainsi que le hideux serpent se dissimule sous les fleurs...

Les rapports entre les deux maisons se fussent à peu près bornés à ces visites cérémonieuses, sans l'insistance de Raphaël pour avoir Gaston au nombre des jeunes gens qu'il réunissait fréquemment à l'Éperonnière. De son côté, Gaston invitait parfois Raphaël, qui ne lui plaisait qu'à demi cependant. De cette façon les relations étaient entretenues, et Denise avait pu apprendre que Mme de Romery projetait de donner un bal pour fêter la prochaine arrivée de Mme de Farel.

L'attente de ce plaisir auquel, grâce à la présence de Mme de Farel, on ne pourrait lui refuser de prendre part, suffisait pour rendre Denise heureuse ; aussi était-elle d'une gaieté folle, et n'entendait-on, depuis le matin jusqu'au soir, que le bruit joyeux de ses chansons ou de ses éclats de rire, ce qui faisait dire à M. de Pienne avec un petit frottement de mains triomphant :

— Eh bien, Marguerite, ne vous avais-je pas bien dit que notre Denisette s'accoutumerait partout où se trouveraient son père et sa mère, ni plus ni moins que notre chère *Sagesse*.

C'était sous ce dernier nom que M. de Pienne désignait ordinairement sa fille aînée. Béatrix — ou la Sagesse — ne s'était jamais trouvée si heureuse. La vie des champs convenait admirablement à ses goûts simples et paisibles. Elle avait réglé, dès les premiers jours, l'emploi de son temps, qui se partageait entre Dieu, sa famille, le travail et les pauvres.

A Dieu, elle donnait les prémices de sa journée ; à sa famille et au travail, le reste ; se réservant toutefois une ou deux heures de promenades qu'elle employait souvent à visiter les indigents avec Mme de Pienne.

Il va sans dire que, dans le règlement qu'elle s'était tracé, Béatrix avait donné une large place aux relations d'amitié et de convenance. Si la jeune fille se sentait peu d'attraits pour une vie étourdissante de plaisirs, comme Denise rêvait la sienne, elle ne se sentait pourtant nulle envie de se condamner à la solitude. Elle aimait les réunions intimes, les fêtes de famille, fêtes charmantes où le cœur se dilate et jouit délicieusement parce que le regard ne rencontre que des visages bienveillants et amis.

Alain de Trémeur et ses sœurs étaient venus à Kerlivio rendre leur visite, et depuis, on se voyait souvent. Alain et Gaston passaient même rarement un jour sans se rencontrer, et Mme de Pienne était heureuse de cette liaison qui ne contribuait qu'à éloigner son fils de Raphaël pour lequel, malgré les manières engageantes et douces du jeune homme, elle ne se sentait aucune sympathie.

Denise, elle, eût très-probablement préféré la société de Mme de Romery à celle des habitants de Trémeur ; mais force lui était de se contenter de ce qu'elle avait.

Elle se passionna bientôt pour Yolande, dont les saillies l'amusaient. Yolande s'était peu à peu dépouillée de son excessive timidité, et elle se montrait au milieu de la famille de Pienne l'enfant charmante et naïvement spirituelle, dont Alain et Éva raffolaient.

— Yolande serait délicieuse si elle était un peu plus civilisée, disait Denise à Béatrix, nous sommes à peu près du même âge : qui le croirait !

— Tu es une fleur de parterre, toi, Denise ; Yolande est la bruyère inculte des landes bretonnes, répliquait en souriant Béatrix. Ne va pas lui mettre des idées de coquetterie en tête ; c'est une nature on ne peut plus primitive ; lui enlever sa gracieuse simplicité, ce serait lui ôter tout son charme.

— Qu'elle garde donc jusqu'à vingt ans ses boucles flottantes, son fourreau de toile grise et ses manières enfantines ! reprenait Denise en levant les épaules : ce sera un ridicule de plus pour les Trémeur. Mais un de plus ou un de moins, il n'y a pas de quoi s'embarrasser.

C'était souvent par de semblables boutades que De-

nise terminait ses entretiens avec Béatrix; fort heureusement c'était un nuage si vite effacé que le beau ciel de leur affection fraternelle n'en pouvait être assombri.

Mme de Farel annonça bientôt son arrivée, et peu après le château de l'Éperonnière la recevait.

Elle vint faire sa visite à Kerlivio où Mme de Romery l'accompagna d'un air triomphant. Forcément les rapports entre les deux habitations devinrent plus fréquents : il va sans dire que ce fut à la grande satisfaction de Denise.

Une heure après midi, au moment où les deux jeunes filles, écartées de miss Serena, sortaient pour faire une promenade, Denise fut la première à apercevoir, débouchant d'un sentier du parc, le groom de M. Raphaël. Il tenait à la main une large missive qui fit bondir la jeune fille.

— C'est une invitation, dit-elle, ce ne peut être qu'une invitation! Mme de Romery donne en l'honneur de Mme de Farel le bal projeté. Quelle joie! quelle joie!

Et, dans son transport, Denise embrassa sa sœur à plusieurs reprises et sauta même au cou de miss Serena, dont le vaste chapeau se ressentit de cet élan de tendresse.

— Ah! Denise! pouvez-vous ainsi vous donner en spectacle? dit l'Anglaise, tandis que Béatrix l'aidait complaisamment à replacer droit son chapeau incliné sur l'oreille.

Denise se mit à rire, et, comme le groom de l'Éperonnière les rejoignait en cet instant, elle étendit la main et reçut le précieux message qu'elle brûlait de connaître.

Pendant qu'elle examinait la suscription, Béatrix s'approcha à son tour de l'enfant et l'envoya à l'office.

— Continue ta promenade si tu veux, dit Denise à Béatrix, pour moi, je vais porter cette lettre à maman. Je veux savoir...

— Curieuse! dit Béatrix, tu en seras peut-être pour tes frais. Voulez-vous, miss Serena, que nous attendions Denise, ou préférez-vous continuer la promenade?

— Comme il vous plaira, ma chère Béatrix. Tenez, asseyons-nous sur ce banc, nous y aurons de l'ombre et de la fraîcheur, et voici dix minutes que cette enfant gâtée nous tient au soleil.

Elles se dirigèrent vers le banc en question. A peine y étaient-elles assises que Denise reparut. Elle avait la figure un peu moins rayonnante qu'au départ. Béatrix conclut qu'elle rapportait une déception.

— Eh bien, Denise?

— Eh bien, je ne m'étais pas trompée. Mme de Romery donne un bal dans dix jours. Nous y sommes invités.

— Et nous irons?

— Voilà ce que je ne sais pas. Je l'ai demandé à maman, et elle m'a répondu de sa voix douce et ferme qui vous condamne au silence : « Je te l'ai déjà dit souvent, Denise, nous verrons Mme de Romery le moins possible, et le moins possible nous accepterons ses politesses. » Je n'ai pas voulu insister, mais j'ai pensé à Mme de Farel, qui se fera certainement notre avocate, et à papa, qui ne manquera pas de dire un petit mot en notre faveur, et cela m'a donné un peu d'espoir pour toi et pour moi, car enfin, tu ne seras pas fâchée d'aller à ce bal, Béatrix? Ce sera si beau, dit-on!... Personne, dit-on encore, ne s'entend à donner des fêtes comme Mme de Romery et nous ne sommes jamais allées à un vrai bal. Que l'on m'y conduise une fois, une seule fois, et je ne demanderai rien de plus. Je ne suis pas exigeante, tu vois.

— Non, dit en souriant Béatrix, mais souvent l'appétit vient en mangeant.

— Non, je serai raisonnable, très-raisonnable, tu verras, ma chère petite sœur. Tu m'aideras, n'est-ce pas, à fléchir maman? Dis-moi que tu le feras, Béatrix, ma bonne Béatrix.

— Mais que tu es donc terrible, Denise! dit Béatrix en essayant de s'arracher aux étreintes de sa sœur qui s'était cramponnée à son cou et l'embrassait à l'étouffer.

— Allons, dis oui. Tiens, promets-moi seulement de dire à maman que cela te ferait plaisir d'aller à l'Éperonnière?

— Pour cela je le veux bien, répondit Béatrix se dégageant enfin des mains de l'étourdie; cela te rendrait si heureuse d'y aller, qu'il me serait impossible de n'être pas joyeuse de ta joie.

— Là, je le savais bien! s'écria Denise avec un redoublement de transport : tu es la meilleure des sœurs!

— Alors, si tu tiens à ma conservation, cesse, je te prie, de m'étouffer sous tes caresses; car vraiment je n'en puis plus.

Un rapide baiser mit fin aux démonstrations fraternelles de Denise qui voulut bien cheminer *raisonnablement* entre sa sœur et son institutrice, mais qui ne cessa, tout le temps de la promenade, de les entretenir de ses projets pour le bal et de ses suppositions au sujet de cette fête où elle se voyait déjà éblouissante de parure, de grâce, de jeunesse, le point de mire de plus d'un regard.

Vainement miss Serena et Béatrix essayèrent de donner un autre tour à l'entretien. Denise, incapable de fixer sa folle tête sur des sujets sérieux, les ramenait bien vite à son terrain favori où, seule, elle discourait à perte de vue.

Elles rencontrèrent Éva de Trémeur.

— Eh bien, vous savez la nouvelle? lui dit Denise en l'abordant. Mme de Romery donne un bal.

— Oui, dit Éva distraitement, le petit Job a ren-



contré Fanchine, et il lui a remis une invitation pour nous.

— Irez-vous, Éva?

— Alain peut-être ira, mais Yolande est bien trop enfant, moi je ne m'en soucie pas et n'ai, du reste, personne pour me conduire.

— Maman vous chaperonnerait volontiers, dit étourdiment Denise.

— Si maman y va? s'empressa d'ajouter Béatrix.

Denise fit un petit signe de tête que l'on pouvait traduire ainsi : « Oh! maman ira! »

Les jeunes filles se séparèrent d'Éva et rentrèrent à Kerlivio où Denise souhaitait ardemment de trouver son père.

M. de Pienne était au salon, Denise courut le rejoindre. Je ne sais quelle promesse la petite sirène sut arracher à ce père tendre et faible, mais toujours est-il que le rayon d'espoir s'était agrandi considérablement, et que Denise, le sourire du triomphe aux lèvres, dit à Béatrix.

— Je te l'avais bien dit : nous irons à l'Éperonnière!

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —



ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326, 349, 412, 462, 477, 511, 562, 606, 37, 651, 685 et 694.)

—

La Cité, Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu, ses priviléges, la boucherie, le bœuf gras. *Le Palais.* — *Nouvelles fondations* de saint Louis; les Haudriettes, le grand couvent des Carmes, la châsse de Sainte-Geneviève, procession de cette châsse; Hospice des Quinze-Vingts. — *Les demeures royales.* — Le Louvre, Vincennes, Fontainebleau, la belle Chapelle. — Annonce d'une nouvelle croisade. — Sainteté croissante de Madame Isabelle : humilité héroïque, choix de ses servantes, costume de la princesse, sa chambre. Entretiens célestes avec saint Louis; mortification, frayeur du jugement dernier; cinq années de maladie, grande extase.

La Cité, cœur de Paris, qui chaque jour tendait à s'agrandir, réunissait « le siége de la religion, du pou« voir et de la justice. » Notre-Dame, dédiée primitivement à Saint-Étienne, fut vantée dès le VIe siècle par Fortunat. Tous les rois se plurent à doter et enrichir cette cathédrale de la capitale du royaume; elle fut réédifiée sous Philippe Auguste : dirons-nous qu'elle fut terminée sous saint Louis? non sans doute, mais elle fut singulièrement avancée et embellie, on peut à peine dire qu'elle soit terminée, puisque notre siècle y travaille encore. Je n'ai nul besoin d'en faire la description : qui ne connaît Notre-Dame de Paris, sinon par lui-même, du moins par la gravure, et les tableaux de toutes sortes. Au moyen âge elle était élevée au-dessus du sol par un majestueux perron de quinze degrés : on sait qu'aujourd'hui on descend pour y entrer. Il y avait à cette époque, à l'entrée de la cathédrale, un modeste berceau, dans lequel on déposait les pauvres enfants que leurs mères abandonnaient : le chapitre les faisait recueillir et élever; leurs petits cris accueillaient, dans l'église, l'entrée des fidèles qui se détournaient pour placer une obole dans le tronc destiné à cette belle œuvre!

Durant les beaux jours, on exposait les enfants trouvés le long du mur, espérant que quelque âme charitable serait entraînée à les adopter.

C'est près de la cathédrale que s'élève l'Hôtel-Dieu, que saint Louis fit restaurer. Personne n'oubliait l'Hôtel-Dieu : le chanoine et l'évêque en mourant lui laissaient leur lit complet, le roi lui donnait la paille mêlée de fleurs qui couvrait le plancher de sa chambre et de son palais chaque fois qu'il allait coucher hors Paris. Saint Louis imitait son aïeul par des fondations nombreuses et des dons de toute sorte. Pendant le carême, la boucherie se tenait à l'Hôtel-Dieu pour montrer que les malades seuls devaient manger de la viande.

Les grandes boucheries de Paris étaient fort importantes, on les regardait comme des fiefs, dont les uns appartenaient à la communauté des bouchers, les autres à différents monastères du seigneur.

C'était le jeudi gras qu'avait lieu la promenade du bœuf gras au son des violons : sa tête était décorée d'une branche de laurier cerise. Sur son dos s'étalait un riche tapis sur lequel était assis un enfant, tenant un sceptre d'or et une épée nue : on l'appelait, ce pauvre petit, qui n'aurait pas tué un oiseau, le *roi des bouchers*; de notre temps nous l'appelons l'Amour : à part cela, la cérémonie du moyen âge et la nôtre étaient identiques, le cortége vêtu à la romaine se rendait au palais du roi et chez les principaux magistrats.

Le Palais était le second monument de la Cité; tel que nous le voyons, tel il était alors quoique plus restreint, car chaque roi qui l'habita l'agrandit. De ses fenêtres, la vue s'étendait jusqu'aux coteaux de Meudon. C'est dans l'enceinte du palais qu'était construite la Sainte-Chapelle. Le jardin du roi s'étendait jusqu'à la rivière, c'était une espèce de métairie où il y avait blés, vignes, légumes, volières, viviers où les princes se plaisaient à pêcher. « L'extrémité du jardin était in« culte et marécageuse. On dit que sainte Geneviève y « venait souvent cueillir des plantes pour guérir les ma« lades de la Cité. On montrait aussi un banc de pierre, « sous trois ormeaux, où sainte Clotilde apprenait à « lire aux enfants de Clodomir, lorsque Clotaire, vou« lant les faire tuer, les demanda à cette princesse sous « le prétexte de les faire proclamer sur le pavois. »

Ce fut sous les ombrages de ce jardin que saint Louis rendit souvent la justice.

Paris s'agrandissait : tous les jours, une abbaye, une communauté, un établissement charitable attirait quelques habitants ; fuyant la cherté ou le bruit, un village se formait, puis s'étendait du côté de la ville dont il devenait un faubourg, jusqu'à l'époque inévitable où l'enceinte reculée le faisait entrer dans son sein, et formait un quartier nouveau. Saint Louis plaça autour de la capitale un grand nombre de ces jalons de développement à venir. C'est ainsi que s'élevèrent le couvent des Haudriettes pour les pauvres veuves, le collége de la Sorbonne, celui des Prémontrés... Le grand couvent des Carmes fut fondé au retour de la croisade, place Maubert, pour les religieux que le roi avait ramenés du Mont-Carmel; il lui donna une magnifique croix de procession dont l'orfèvre Louis Bouvait était l'auteur : ce fut le premier artiste qui reçut des lettres de noblesse de Philippe le Hardi.

Il exécuta aussi la châsse de sainte Geneviève, dont les reliques reposaient encore dans une œuvre de bois sculpté par saint Éloi ; la translation dut être faite pendant la nuit, car les Parisiens fanatiques de leur sainte patronne n'auraient pas permis qu'on touchât à ses restes précieux, et cependant la vieille châsse menaçait de tomber en poussière.

L'abbaye de Sainte-Geneviève avait une grande importance : elle était le chef-lieu d'une congrégation à laquelle appartenaient plus de six cents maisons religieuses. L'abbé électif portait le titre de général. La simple mais belle église avait pour principal et presque unique ornement la châsse de sainte Geneviève, placée sur le maître-autel ; cette châsse était, comme nous l'avons dit, un chef-d'œuvre de Louis Bouvait, ciselée en or et en argent, couverte de pierreries, supportée par les statues de quatre vierges de grandeur plus que naturelle et tenant en main des candélabres : entourée de lampes continuellement allumées, elle offrait au regard émerveillé un foyer de lumières et de richesses devant lequel des âmes pieuses ne cessaient de s'agenouiller.

Dans les cas d'épidémies ou de calamités publiques on la portait processionnellement, confiée par les chanoines au prévôt des marchands et aux échevins contre des otages considérables. La procession de la châsse de sainte Geneviève était une des plus belles cérémonies d'autrefois.

« La veille du jour où la châsse devait être descen-
« due, les chanoines jeûnaient et priaient. L'abbé
« chantait les sept psaumes de la pénitence, puis ses
« religieux descendaient la châsse et venaient pieds
« nus la baiser tour à tour ; alors sonnaient les cloches
« de toutes les églises. Paris encourtiné, c'est-à-dire
« couvert de courtines et de tapisseries, jonché de
« verdure et de fleurs, parfumé d'encens et d'autres
« aromates, » était parcouru par la procession au passage de laquelle tous se prosternaient.

« La châsse, portée lentement, était entourée par des
« échevins et des magistrats, qui avaient baillé les
« otages; précédée du clergé de Notre-Dame, elle était
« suivie de la bannière du clergé et des confréries de
« Saint-Marcel ; puis venaient les corps universitaires,
« les religieux de vingt abbayes, et une foule de
« fidèles tous nu-pieds et quelques-uns même en
« chemise, en quelque saison que ce fût, avec des
« pierres enchâssées dans leurs chemises, soit pour
« empêcher que le vent ne les enlevât, soit pour
« aggraver la pénitence (1). »

L'une des grandes fondations de saint Louis fut l'hospice des Quinze-Vingts élevé au milieu d'un grand bois limitrophe de Paris. On sait que les premiers aveugles, appelés invalides de Saint-Louis, furent des gentilshommes français prisonniers du Sultan qui leur avait fait arracher les yeux avant de leur rendre la liberté.

Les résidences royales reçurent aussi les embellissements et surtout les agrandissements nécessaires, car ni la peinture, ni la sculpture ne les ornaient, il semblait que les richesses artistiques fussent réservées aux demeures de Dieu. Le Louvre s'alliait bien par la grandeur de ses magnifiques appartements à la majesté de la cour de France : la salle de saint Louis, longue de douze toises sur sept de largeur, avait un dôme qui montait jusqu'à la toiture de l'édifice.

Au delà du Louvre se trouvait un lieu vide et marécageux qu'on appelait les *Tuileries*, parce qu'on y faisait des tuiles ; c'était là que se tenaient les écorcheries de la ville !

De toutes les demeures royales saint Louis préférait Vincennes et Fontainebleau, où il fit d'importants travaux, et entre autres de belles chapelles. Celle de Fontainebleau, qui portait spécialement ce nom : *la belle chapelle*, était desservie par sept moines de l'ordre de la Rédemption qui devaient constamment prier pour les âmes de Louis VIII et de Blanche de Castille. Dans la grande salle de leur couvent, saint Louis réunissait les pauvres des environs de la ville et leur servait lui-même à manger.

Au milieu de cette prospérité tous les jours croissante, de ces encouragements éclairés donnés aux arts et aux sciences, de cette paix acquise par une rare sagesse, de ces royales largesses unies à de sérieuses économies, de ce gouvernement enfin tout paternel et conduisant notre patrie dans les voies d'une civilisation chrétienne, qui, sans bouleversements, la mettait à la tête des autres nations, les échos de la France répétèrent le grand cri de la Croisade. Il tomba, ce cri, comme un glas funèbre sur le cœur de chaque Français :... la tristesse de tout un peuple était comme le pressentiment des grands malheurs qui attendaient le roi et la famille royale dans cette expédition que Dieu permit sans doute pour achever par une mort héroïque la sainteté du fils de Blanche de Castille.

(1) Ducange.



Retournons à Longchamps, nous y trouverons Madame Isabelle de France s'approchant chaque jour de cet héroïsme des vertus qui s'appelle la sainteté.

On a remarqué que les saints élevaient l'édifice de leur perfection sur la vertu qui leur coûtait le plus à pratiquer, soit à cause de leurs dispositions naturelles, soit à cause des obstacles qu'y apportait leur position dans le monde.

Cette vertu chez les grands de la terre est nécessairement l'humilité, contre laquelle s'élèvent les honneurs, les richesses, de même que la beauté et les talents que souvent ils ont en partage, et que la flatterie prend soin d'exagérer. Ces choses viennent de Dieu, sans doute, mais elles rappellent ce fruit du paradis terrestre créé comme les autres fruits et qui cependant devait donner la mort à celui qui le mangerait.

De ces obstacles les saints font des moyens.

Nous avons vu Isabelle de France s'exercer depuis l'enfance à cette vertu d'humilité : dans la solitude de Longchamps elle put la pratiquer jusqu'à ses divins excès.

La première chose à oublier, c'était sa royale naissance ; aussi eut-elle soin de ne prendre que des servantes du peuple, ignorantes des usages de respect dont on entoure les grands. Elle portait un manteau semblable au leur, et, n'eût été l'exquise délicatesse de ses traits, on ne l'eût point reconnue parmi ses filles de chambre : comme elles, elle ne portait jamais de gants, et ses mains fort belles en souffraient tellement, que sœur Agnès, en ayant pitié, exhortait la princesse à les couvrir au moins pendant les grands froids. « Non, « répondait en souriant Isabelle, elles m'ont fait « faire trop de péchés de vanité, qu'il faut expier. »

Lorsque Madame Isabelle prenait à la hâte sur un pauvre petit banc de bois un repas frugal, qui le jour de ses fréquents jeûnes consistait en légumes assaisonnés seulement de quelques grains de sel, elle faisait boire sa fille de service dans sa propre coupe.

Le camelot de ses robes était le plus commun, et si pendant les premiers hivers de sa vie de pénitence elle fit doubler ses vêtements de panne, elle se déshabitua bientôt de cette douceur, et malgré la délicatesse de sa santé, ne porta plus que la même robe, été et hiver, quelque fois deux ans de suite, jusqu'à ce que l'étoffe fût en lambeaux. Se faisant servir le moins possible, elle allumait elle-même son feu lorsque sa santé l'obligeait à en avoir, et cependant, craignant toujours d'avoir reprimandé les femmes de son service avec vivacité, il n'était guère de jour qu'elle ne leur demandât pardon à genoux.

Rien, dans la modeste chambre qu'habitait la princesse, ne pouvait rappeler les palais où elle avait été élevée; elle l'avait voulue semblable à celles des religieuses : un lit dur et incommode, un escabeau et un crucifix, en faisaient tout l'ornement; c'est là que les princes et le roi venaient voir leur sainte parente. Mais de ces visites il n'en était jamais question dans les courts entretiens d'Isabelle avec les religieuses, même avec Agnès d'Harcourt ; et si quelqu'une rappelait le plus petit souvenir de la royale famille, la princesse détournait ce sujet doux à son cœur, mais dans lequel elle redoutait l'ombre d'une louange.

Lorsqu'on pénétrait dans cette sainte chambre, il semblait qu'on entrât dans une de ces douceurs du ciel dont parle le Seigneur : le silence d'une méditation continuelle la remplissait d'une atmosphère qui n'était pas de la terre ; le visage resplendissant d'un calme intérieur que rien ne troublait, la fille de Blanche de Castille conversant avec Dieu n'avait pas les airs des discours des hommes : aussi gardait-elle de plus en plus ce silence que sa mère ne rompait autrefois que pour les pauvres, par nécessité, par charité ;... et alors les suaves pensées de son virginal amour de Dieu, les lumières étonnantes que reçoit l'âme en continuelle union avec Celui qui sait tout, sortaient de son cœur avec une abondance qui fortifiait et ravissait à la fois ceux qui étaient appelés à ces rares mais précieuses communications ; c'était surtout avec son frère qu'Isabelle se permettait ces épanchements ; et lorsque ces deux âmes, se stimulant aux saintes ardeurs de la piété, révélaient les grandes choses que Dieu se plaisait à opérer en eux, c'était vraiment l'entretien que doivent avoir les bienheureux dans le ciel, et saint Louis revenait toujours de Longchamps avec quelque renouvellement de ferveur et de piété.

Si, par humilité et pour éviter d'être nommée supérieure,—ce qu'aucune princesse du sang ne voulut accepter dans le couvent fondé par Madame Isabelle,— cette sainte princesse ne portait pas l'habit des filles de saint François, elle en pratiquait les austérités, qui malgré les adoucissements exigés par le roi étaient encore effrayantes. Jeûne, macération, sommeil interrompu par la prière, disciplines presque journalières et non point avec de faibles cordes, mais avec des chaînettes de fer aux pointes aiguës : celle d'Isabelle était un cadeau de saint Louis qui, nous l'avons déjà vu, affectionnait particulièrement ce genre de pénitence.

Le Jeudi saint, elle lavait les pieds à douze pauvres femmes à qui elle donnait 30 pièces d'argent en souvenir du prix de la vente du Seigneur ; et pour s'humilier davantage, elle voulait que ses servantes fussent au nombre de ces femmes.

Les communions fréquentes de cette véritable sainte étaient toujours précédées d'une confession spéciale faite avec beaucoup de larmes. Puis, au moment de s'agenouiller devant Dieu, elle s'agenouillait devant ses servantes pour leur demander pardon de ses vivacités et des scandales qu'elle leur avait donnés, convaincue comme tous les saints, qu'elle n'était qu'une grande pécheresse.

Il semble que du moins une telle vie dût rassurer

complétement sur son salut celle qui la pratiquait; il n'en était rien, et dans une de ses rares confidences à sa fidèle Agnès, Isabelle lui avoua que, lorsque le soir en se couchant elle se figurait qu'elle se réveillerait peut-être dans l'éternité, sa frayeur, à la pensée du jugement de Dieu, lui donnait un tel frémissement, que son lit et ses habits tremblaient sous elle.

Cependant, Dieu, qui jugeait sa servante tout autrement qu'elle ne le faisait elle-même, avait hâte de rappeler à lui cette âme mûre pour le ciel; il lui envoya comme dernière épreuve cinq années de cruelles maladies. Retenue constamment sur son lit par une fièvre brûlante, réduite à une telle maigreur que ses os sortaient de sa chair déchirée, Madame Isabelle, sans mouvement, sans murmure, sans regrets, acceptant l'anéantissement physique de son être, ne vivait plus que de prières; des nuits entières se passaient en oraison; et, lorsque son état maladif l'empêchait de se prosterner, étendue sur sa couche, quelquefois même sur le plancher de sa chambre, les yeux ouverts, elle semblait voir les choses du ciel. Un matin, Agnès d'Harcourt, entrant chez elle, la vit assise sur son lit, la tête appuyée sur le chevet, dans une telle immobilité, que, sans le léger mouvement de ses lèvres, elle l'aurait crue déjà dans le sein de Dieu.

Eudes de Rouy, son confesseur, et maître Thomas de Provins, son chapelain, furent appelés; ils essayèrent de tirer la princesse de cet état extraordinaire, lui parlant à voix élevée, remuant les pauvres meubles de la chambre; mais elle continua à ne donner d'autre signe de sentiment que l'imperceptible mouvement de ses lèvres. Alors ils s'approchèrent et entendirent ces mots, à peine murmurés : *A Dieu seul honneur et gloire !* C'était assez pour juger que cet état était vraiment surnaturel; cette extase dura presque une journée, durant laquelle, une fois seulement, elle tourna son visage du côté des assistants: il semblait que ce beau visage resplendît déjà comme celui des glorifiés, ses joues étaient d'une teinte transparente et rosée, et il y avait une telle lumière sur son front, que ceux qui étaient là en furent éblouis.

Ce ne fut que le soir qu'elle revint à elle comme quelqu'un qui arrive d'un tout autre pays, et sans explication, elle regarda les assistants avec son sourire doux et aimable; mais sœur Agnès avait résolu d'en savoir plus long, et elle supplia si bien sa noble amie de lui révéler quelque chose de ce qui s'était passé, qu'Isabelle lui dit en secret ces courtes paroles : « Ne « vous avais-je point conté quelquefois les jubilations « que Dieu envoie à l'âme de laquelle il se voit aimé « tendrement et cordialement ? »

Renée de la Richardays.

— La fin prochainement. —

CHRONIQUE.

—

L'armée est partie, la garde mobile est partie. Sous peu, le pantalon garance et le pantalon bleu deviendront un objet de curiosité dans les rues de Paris. On ne rencontre plus sur les boulevards que l'uniforme pastoral du soldat-citoyen. Les gardes nationaux, armés du vieux fusil à baguette et à piston, font le service de tous les postes, absolument comme en 1830 et en 1848. Il faut les voir, tout réjouis (du moins j'aime à le croire) et un peu étonnés d'être enfin pris au sérieux et mis en service actif : ils se redressent et se carrent sous leur tunique avec une prestance martiale, et si on les en priait quelque peu, je crois qu'ils emboîteraient assez volontiers le pas vers la frontière.

Mais ce ne serait pas le compte de la garde mobile : c'est elle qui veut partir et qui entend bel et bien qu'on ne la frustre pas de ce privilége.

Franchement, et sans chauvinisme aucun, il est difficile de ne pas être frappé de l'entrain montré par cette jeune milice, qu'on ne prenait guère au sérieux quand le ministre de la guerre l'a créée.

La garde mobile est composée en majorité de jeunes gens appartenant à des familles bourgeoises, qui les ont exemptés à prix d'argent du service dans l'armée proprement dite ; la plupart d'entre eux sont engagés dans des professions d'où leur avenir et leur bien-être dépendent. Eh bien, nous pouvons le dire à leur très-grand éloge : tous partent, tous sont partis avec une résolution virile, presque tous avec l'entrain français, beaucoup avec enthousiasme. Ces fils de famille, bien choyés, bien dorlotés chez eux, se sont soudain épris de passion pour la vie du soldat en campagne : ils sont prêts à coucher sous la tente et à mordre au gros pain de munition. Un seul détail prouvera le feu sacré qui les anime : un très-grand nombre de ces jeunes gens ne se contentent pas de l'enseignement réglementaire qu'on leur donne dans les casernes, ils prennent des leçons particulières de chassepot avec autant d'entrain que s'il s'agissait de leçons d'équitation ou de vélocipède.

Ce qui distingue seulement le mobile du soldat, ce qui trahit en lui le *pékin* sous ses allures militaires, c'est la recherche de certaines petites coquetteries, de certaines commodités que le troupier ignore.

L'État fournit à chaque mobile un képi, une veste et un pantalon : à part ces trois objets, libre à lui de se procurer à sa guise toutes les autres parties de l'habillement. Aussi voyons-nous presque tous les mobiles finement chaussés, gantés de frais et cravatés à la dernière mode. Il leur faut un beau flacon pendu en bandoulière ; quelques-uns y joignent une lorgnette

dans son étui, tout comme s'il s'agissait d'aller voir les courses de Chantilly; sur leurs sacs ils ont roulé un paletot de caoutchouc et accroché deux ou trois paires de solides bottines en veau fauve; car si le mobile tient à se faire le pied fin dans Paris et dans les villes qu'il traversera, il veut à travers champs marcher à l'aise. Élégance et prévoyance, c'est sa devise : il a autant l'air, malgré son costume disgracieux, d'un gentleman qui part pour une agréable partie de chasse que d'un soldat qui entre en campagne.

Parmi les élégants de l'armée, il faut remarquer également les employés des diverses administrations qui marchent à sa suite : employés du trésor, des postes ou des télégraphes. On leur a fait endosser des uniformes presque militaires, qui semblent les avoir animés, eux aussi, d'un feu guerrier : on sent qu'ils compteront leur caisse, expédieront leurs lettres et manieront leurs appareils avec autant de fougue qu'ils en mettraient dans une charge à la baïonnette.

Je ferme la parenthèse et je reviens à nos *mobiles*.

La plupart, je l'ai dit, partent l'air joyeux et résolu. Quelques-uns pourtant, tout en faisant bonne contenance, ont évidemment le cœur gros. Et comme je leur pardonne aisément! Ils n'ont pas encore l'habitude de l'uniforme; ils ne sont point comme ces troupiers chevronnés qui se sont créé un foyer dans la caserne et ont, depuis des années, épousé le drapeau.

L'appel les a pris à l'improviste dans le sein de leurs familles et arrachés brusquement à cette existence intime à laquelle ils tenaient par tous les liens de la chair et du sang. Pendant ces dernières semaines, il était impossible de traverser les boulevards sans les voir çà et là sortir, leurs petits paquets à la main, des magasins et des fabriques où ils étaient employés. Leurs camarades les entourent, le patron les embrasse, la demoiselle de comptoir essuie une larme : « Bon courage! — Nous vous garderons votre place. — A bientôt. — Écrivez-nous! » Puis la famille et les amis escortent le jeune homme à la gare. La sœur s'essuie les yeux à la dérobée; la fiancée pleure; la mère est sombre. Elle ne peut détacher son imagination de ce cauchemar : son fils étendu sur un monceau de cadavres et jeté dans un trou pêle-mêle avec cent autres, là-bas, bien loin, je ne sais où. Et puis plus rien : le vide, le silence éternel et l'éternelle douleur!

Eh quoi, ce fils unique, cette chair de sa chair, cet enfant si péniblement mis au monde, élevé avec tant de fatigues, de soucis et d'amour, dont il a fallu vingt ans d'efforts et d'angoisses pour faire un homme, elle ne l'a disputé pied à pied aux périls de tout genre, aux maladies, à la misère, à tout ce qui menace le corps et l'âme de ces êtres si frêles qu'un souffle pourrait les briser s'ils n'avaient pour rempart le cœur d'une mère, qu'afin de réserver une cible de plus au fusil à aiguille!

Et pourquoi cette immolation sanglante? Il ne faut pas demander à son esprit de comprendre la question Hohenzollern, le traité de Prague et l'équilibre européen. Elle ne voit qu'une chose : un grand oiseau de proie qui fond sur elle pour lui arracher les entrailles, qui lui enlève son *petit* dans ses bras pour aller le dévorer à son aise, au bruit des tambours et des trompettes. Et voilà pour elle ce que c'est que la guerre, — *bella matribus detestata*, — a dit le poëte. On se découvre devant les soldats qui vont combattre et qui vont peut-être mourir; découvrons-nous aussi devant les mères qui pleurent!

Oui, si jamais le fléau de la guerre doit disparaître du monde; s'il est permis de caresser cette chimère et cette utopie, c'est par les mères qu'il sera vaincu. C'est à toutes les larmes, à tous les gémissements, à toutes les malédictions des mères, au grand concert de supplications qui s'élèvent vers Dieu du fond de leurs entrailles, que la terre devra ce bienfait.

*** Puisqu'il m'en reste la place, je voudrais revenir en quelques lignes à la fin si lamentable et si imprévue de M. Prévost-Paradol, notre ambassadeur à Washington, qui s'est tiré un coup de pistolet au cœur. Dans tout autre temps, une mort pareille, encore enveloppée de mystères, qu'on ne percera jamais en entier, eût été un événement; c'est à peine un incident aujourd'hui.

Ainsi finissent parfois, tranchées brusquement en pleine fleur, ces destinées brillantes qui excitent la jalousie des uns, l'étonnement et l'admiration des autres. Y eut-il jamais coup de théâtre aussi foudroyant? Le moment, le lieu, tout semblerait avoir été calculé d'avance pour encadrer l'événement dans une de ces mises en scène qui doublent l'effet. C'est juste à l'heure où M. Prévost-Paradol vient de couronner ses succès littéraires par les honneurs politiques, où au titre d'académicien il vient de joindre celui d'ambassadeur, qu'il a cueilli aussi aisément que l'autre; où il vient de réaliser ce rêve d'un homme jeune, d'un journaliste de l'opposition, du fils d'une actrice, choisi tout à coup, sans stage et sans noviciat, pour aller représenter dans la patrie de Washington le gouvernement qu'il a toujours combattu; c'est juste à cette heure où sa carrière paraît plus éclatante, plus comblée d'honneurs, plus digne d'envie, plus ouverte de toutes parts aux longs espoirs et aux vastes pensées, qu'on apprend qu'il a renversé lui-même d'une chiquenaude, comme un château de cartes, tout cet échafaudage bâti sur le sable.

Il y a peut-être, derrière ce suicide, quelque sombre drame, un de ces drames intimes et poignants qui se passent tout entiers, sans que personne s'en doute, dans les profondeurs les plus obscures de l'âme, ou faut-il croire au naufrage soudain de cette raison brillante, — comme pour mieux prouver encore le peu qu'est l'esprit humain, et qu'il suffit d'un grain de

poussière, d'un rayon de soleil, d'un changement d'habitude, pour troubler le plus solide et pour obscurcir le plus éblouissant ?

Et quel esprit plus précoce, plus délié, plus charmant que celui de ce jeune et souriant éphèbe tant de fois vainqueur aux rudes combats de la presse ; de ce polémiste ingénieux, expert à lutter en rompant et à lancer la flèche du Parthe, habile dans toutes les feintes de l'escrime, et qui avait su faire sortir d'un régime nouveau les lois d'une stratégie nouvelle. C'est dans l'arsenal même d'une législation dirigée contre le journal que ce journaliste était allé chercher son armure et qu'il avait forgé cette fine lame d'acier souple et froide, qui pliait et ne rompait pas.

Tout un côté de la carrière de M. Prévost-Paradol nous échappe. Nous n'avons pas le droit d'apprécier ici l'écrivain qui fit, pendant douze ou quinze ans, la force et les délices de l'opposition ; mais nous pourrons du moins caractériser rapidement sa manière.

Les demi-mots, les allusions fines, le trait malin, les clins-d'œil à la dérobée, le compliment à double entente, l'égratignure à fleur de peau qui ressemble à une caresse, l'ironie ingénue et le sourire innocent qui laisse voir un dent blanche et bien aiguisée, la courtoisie d'un duelliste raffiné sur le point d'honneur, l'agilité de l'esprit parisien, toujours en éveil, toujours frais et dispos, sachant écrire entre les lignes, faire entendre ce qu'il ne dit pas et même le contraire de ce qu'il dit, la souplesse d'un écureuil sous le flegme d'un homme d'État, l'art ingénieux de souligner les virgules, de donner de l'éloquence aux éphémérides, de faire parler le silence même : voilà M. Prévost-Pradol. Il se lisait moins qu'il ne se dégustait à petites gorgées, comme une liqueur aromatique et mordante qui réveille l'appétit, sans échauffer le sang.

Le brillant rédacteur du *Courrier du Dimanche* et du *Journal des Débats* s'était assis au cénacle des maîtres à l'âge où l'on compte encore parmi les élèves. Ravis par sa jeune vaillance, comme ces vieillards de Troie qui se réjouissaient à voir passer la belle Hélène, les immortels lui avaient voté prématurément un fauteuil d'honneur, non comme un lit de repos, mais comme un banc de quart. Il ne faisait, en quelque sorte, que commencer, et son portrait, ce semble, eût demandé bien des compléments et bien des retouches encore. Qui pouvait se douter qu'il eût au fond du cœur la fatigue de sa renommée, le mortel dégoût de l'arme brillante à laquelle il devait des succès si rapides et si décisifs ? Ceux qui regrettaient le plus de ne pouvoir estimer à l'égal de son talent la fermeté de ses convictions, avaient-ils pu rêver qu'il s'en punirait si cruellement lui-même dans une heure d'égarement funeste ?

⁂ Après la mort de M. Prévost-Paradol, nous ne consacrerons que peu de lignes à celle du chansonnier Pierre Dupont, qui vient de mourir dans la pauvreté, la solitude et l'oubli, après avoir eu son heure d'illustration.

Certes, c'est un poëte bien incorrect que Pierre Dupont ; mais, grâce à la chaude et large allure, grâce à la tournure originale de la musique qu'il a jetée sur ses vers, autant qu'à je ne sais quel sentiment âpre et pittoresque de la nature, plusieurs chansons vivront dans la mémoire du peuple. Qui n'a chanté les *Bœufs* ou les *Louis d'or?* Qui n'a entendu cent fois sous ses fenêtres, pour peu surtout que ses souvenirs remontent à une vingtaine d'années, en arrière, le *Chant des nations*, et quelqu'un de ces autres couplets un peu emphatiques, au refrain sonore comme une fanfare ?

Je ne vous parlerai pas de la vie privée de Pierre Dupont... Hélas ! il ne se borna pas à aimer seulement dans ses rimes le jus de la vendange : ce fut là son côté faible...

Pardonnons à ce pauvre poëte d'avoir un peu trop fêté le vin, car il a merveilleusement chanté l'eau. Écoutez ces jolis vers :

Savez-vous la chanson des prés
Qui porte à la mélancolie ?
Allez l'entendre, et vous verrez
Qu'elle est jolie.
C'est la chanson que l'on entend
Dans la saison de la verdure,
Quand dans la grande herbe on s'étend
Et qu'on n'a pas l'oreille dure.
Écoutez bien au creux du val
Ce long murmure qui serpente,
Est-ce une flûte de cristal ?
Non, c'est la voix de l'eau qui chante.

Toutes les chansons de Pierre Dupont ne sont point aussi innocentes ; mais il faut dire, à la décharge du poëte, qui était parti de la légitimité la plus pure pour aboutir en plein socialisme, qu'il eut toujours, comme la plupart des poëtes d'ailleurs, des impressions et des émotions plutôt que des opinions.

ARGUS.

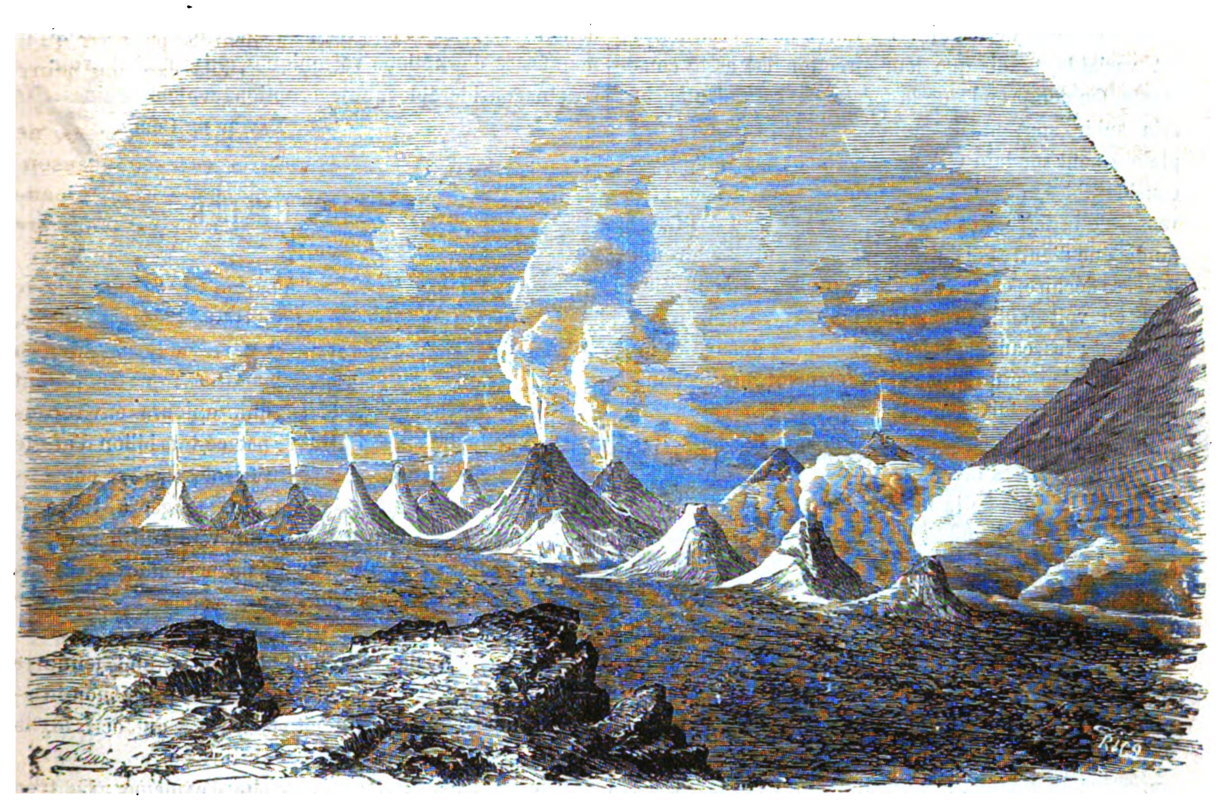
LECOFFRE FILS ET Cᵉ, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1ᵉʳ octob. et du 1ᵉʳ avril ; pour la France : un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. ; le nº, par la poste, 20 c. ; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1ᵉʳ octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Le Vésuve en éruption.

LES VOLCANS

—

Rien de plus facile que d'expliquer les volcans. Un dieu mal fait, précipité de l'Olympe, s'établit forgeron dans les entrailles de la terre sous une montagne des îles Éoliennes, près de la Sicile. Le bruit de ses marteaux, les flammes et la fumée de sa forge, sont les causes des phénomènes qui accompagnent une éruption volcanique. Si dans l'antiquité on a cru cette fable, la science s'est montrée moins respectueuse, et de tous ces contes n'a conservé que le nom de Vulcain pour l'appliquer aux montagnes volcaniques.

Je ne conduirai pas mon lecteur jusqu'au centre de la terre pour rechercher cette sphère incandescente qui alimente les volcans. Après M. Jules Verne, personne ne tentera ce voyage fantastique, si bien décrit, si intéressant et si vraisemblable avec toutes ses invraisemblances; et je renonce volontiers à trouver le mystère caché dans le manuscrit du vieux savant suédois ou norwégien. Contentons-nous des phénomènes extérieurs.

« Un volcan, nous dit Buffon, est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à feu vomit des torrents de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de soufre et de métal fondu, des nuées de cendres et de pierres; et quelquefois, elle lance à plusieurs lieues de distance des masses de rochers énormes... L'embrasement est si terrible, et la quantité des matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées que la montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes, les forêts, couvrent les campagnes de cent et de deux cents pieds d'épaisseur, et forment quelquefois des collines et des montagnes qui ne sont que des monceaux de ces matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables. » L'histoire du monde est pleine de ces immenses désastres causés par les éruptions volcaniques; et depuis Pline l'Ancien, qui paya de sa vie sa curiosité de savant, qui comptera les victimes de ces terribles commotions ?

Il ne faut pas croire que toutes les éruptions volcaniques offrent le même aspect. Supposons cependant un volcan dans un de ses plus beaux moments, et voyons les principaux phénomènes qu'il peut présenter.

L'éruption commence par des bruits et mouvements souterrains : on dirait le bruit du canon ou un fracas de voitures roulant sur le pavé, qui se fait entendre souvent trois jours à l'avance. La terre s'agite ensuite ; et ses secousses tantôt se font sentir autour de la mon-

tagne seulement, tantôt se communiquent à une plus grande étendue de terrain. La durée de ces secousses est variable, tandis que leur direction est assez constante. On comprend que la forme du sol doive après cela subir souvent de notables modifications ; des plaines sont soudain élevées et forment des convexités considérables, des masses de rochers sortent des crevasses de la terre, des îles surgissent du sein des flots, tandis que d'autres disparaissent ; en d'autres endroits, le sol se déchire, et des fentes énormes se forment. Plus loin on voit jaillir des sources ; des colonnes d'eau s'élèvent ; les eaux se salent subitement dans tout un pays, ou bien se tarissent complétement, ou s'échauffent, ou se refroidissent.

Pendant ce temps, du cratère s'échappent des torrents de matières diverses. Le cratère est ordinairement sur la cime de la montagne ; mais il s'en trouve sur les flancs ; souvent aussi les pentes de la montagne se déchirent et livrent passage aux flammes et à la fumée. Un seul volcan peut avoir plusieurs cratères. Les matières vomies sont ou gazeuses, ou liquides, ou solides. Les premières, qu'on désigne par le nom de fumée, sont principalement composées de vapeur aqueuse ; cependant les gaz acides sulfhydrique, chlorhydrique, carbonique et le gaz nitrogène y sont plus ou moins abondants. Les secondes sont des laves, des eaux pures ou vaseuses, des bitumes. La lave est une matière visqueuse et incandescente, semblable à du métal en fusion ; elle déborde et coule sur les flancs de la montagne, entraînant tout ce qu'elle rencontre sur son passage ; peu à peu elle se refroidit et se transforme en masse pierreuse. Quelquefois, au lieu de sortir par le cratère, la lave déchire les flancs du volcan et s'échappe par plusieurs rivières de feu. Quant aux corps solides, ce sont des matières pulvérulentes ou cendres, des pierres, des débris de laves et des parois du cratère, nommés *rapilli*, des blocs de laves fondues ou incandescentes, etc. Les pluies de cendres sont si abondantes quelquefois, qu'elles couvrent des villes entières. Les masses sont souvent lancées à une hauteur et à une distance considérables.

Les éruptions des volcans sont continues ou intermittentes. Elles semblent devenir d'autant plus rares, que les volcans sont plus élevés. Ainsi le Stromboli, le plus petit de tous, est dans une action perpétuelle. Les grandes cimes des Andes n'ont guère qu'une éruption par siècle.

Les principaux volcans sont, en Europe : le Vésuve, l'Etna, le Stromboli dans les îles Lipari ; l'Hécla, le Kattlagiaa, l'Eyafialla-Jokul, en Islande ; — en Afrique : le pic de Ténériffe ; — en Amérique : le Popocatepelt, l'Orizaba, au Mexique, et plusieurs pics des Andes du Chili et des îles Antilles ; — en Asie, on en trouve dans le Kamtschatka, dans les îles du Japon, les Philippines, les Moluques. Mais, outre ces volcans, de temps en temps en activité, la terre est, en certains endroits, couverte de cratères éteints : ainsi en France, dans le Vivarais et le Velay, on rencontre des traces manifestes d'éruptions volcaniques, qui semblent avoir été plus considérables que les éruptions contemporaines.

XAVIER DE CORLAS.



MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659, 682, 691 et 706.)

—

IX

Je perdis de vue pendant quinze jours environ M. Maximilien Heller. Entraîné par ce tourbillon d'affaires et d'occupations graves ou frivoles dont se compose la vie, je commençais à ne plus songer à toute cette affaire, lorsqu'un beau matin, vers huit heures, mon domestique vint m'avertir qu'une personne demandait instamment à me parler.

Je donnai l'ordre de l'introduire.

Je vis entrer dans ma chambre un grand jeune homme blond, dont les yeux étonnés, la physionomie souriante et béate, réalisaient ce vrai type du Jocrisse, qui était alors si fort à la mode au théâtre.

Il me fit trois saluts très-gauches, et demeura debout, tournant son chapeau entre ses doigts.

Je lui demandai ce qui l'amenait.

— Monsieur, fit-il en zézéyant beaucoup, je désirerais me placer. Je viens savoir si monsieur n'a pas besoin d'un domestique ?...

— Et qui donc vous a recommandé à moi ? Avez-vous une lettre ?...

Je n'achevai pas, et poussai un cri de vive stupéfaction, lorsque ce paysan, à l'air niais, ôtant la perruque blonde qui lui tombait sur les yeux, découvrit tout à coup le beau front intelligent et les cheveux noirs de mon ami Maximilien Heller.

— Comment, c'est vous! m'écriai-je, au comble de la surprise. Que signifie ce déguisement?... Êtes-vous donc poursuivi par la police ?...

— Ah ! ah! me répondit-il avec son rire silencieux, vous me croyez de plus en plus fou, n'est-ce pas ; et, cette fois, vous n'hésiterez plus à m'envoyer à Charenton rejoindre mes pareils ?... Je vais vous donner l'explication de ma conduite, qui, je le comprends, doit vous sembler bizarre..., car le carnaval n'est pas encore venu. Tel que vous me voyez, je suis en service... N'ouvrez pas des yeux aussi étonnés. Cette peau de Jocrisse est la peau de renard sous laquelle j'ai été contraint de me cacher... Vous devinez que je suis placé chez M. Bréhat-Kerguen ?...

Cette incohérence de paroles, ce regard étrange, me firent croire un moment qu'en effet il était décidément fou.

Il reprit :

— Ne vous effrayez pas trop, et écoutez-moi. Vous savez que j'ai confiance en vous... Je vais vous dire tout ce que j'ai découvert. Mais jurez-moi que vous garderez sur tout ceci le silence le plus absolu..... D'ailleurs, si je vous confie mon secret, c'est uniquement parce que j'ai besoin de votre assistance, pour la suite, sinon, nul au monde ne connaîtrait, à présent, les singulières choses que je sais.



Une éruption de l'Etna.

Je lui fis la promesse qu'il exigeait de moi. Il alla vers la porte, poussa le verrou, puis vint s'asseoir près de la cheminée, et, après avoir gardé quelques instants le silence, comme s'il eût voulu se recueillir, il commença en ces propres termes :

— Vous devez vous souvenir que la dernière fois que je vous vis,—le jour de l'autopsie,—je vous dis que le système par lequel j'espérais arriver à sonder ce

sanglant mystère serait tout différent de celui que la justice a l'habitude de suivre.

Celle-ci recherche l'intérêt qui a guidé le criminel, et s'efforce de remonter ainsi de l'inconnu au connu. Cette marche est essentiellement défectueuse; l'arrestation de Guérin en est la preuve. Moi, je vais du connu à l'inconnu. Je recherche les faits, rien que les faits,—sans me préoccuper du mobile qui a dirigé, ni du bras qui a frappé. — Je les assemble, quelque contradictoires qu'ils paraissent, et à un moment donné, la lumière resplendit!

Or, ces faits, je les ai presque tous aujourd'hui, sauf quelques-uns que j'espère acquérir bientôt. Comme en cette circonstance, le hasard,—ce grand maître,—m'a puissamment servi! Vous souvenez-vous que, quand vous avez voulu allumer votre cigare, en sortant de l'hôtel, l'humidité ayant empêché l'amadou de s'enflammer, M. Prosper, l'honnête intendant, vous donna un papier qu'il tira de sa poche?

— Fort bien.

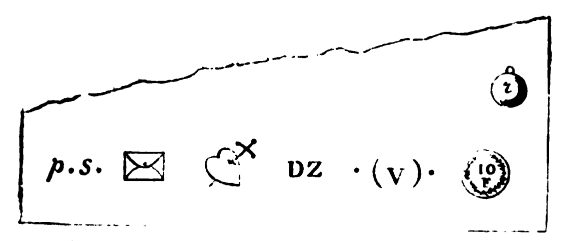
— Puis, vous me tendîtes ce papier enflammé, et au moment où je l'approchai de mes lèvres, je ne pus retenir un mouvement de surprise, et je sortis brusquement, vous laissant, sans aucun doute, fort stupéfait de la bizarrerie de mes allures!

— C'est vrai!

Il prit dans la poche de son gilet un morceau de papier à demi-consumé, et me le tendit. Je le tournai et le retournai entre mes doigts, le philosophe sourit légèrement :

— Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, n'est-ce pas? et vous devez singulièrement vous étonner que ce chiffon de papier m'ait donné, en grande partie, la clef de l'énigme... Mais prenez-le avec des pincettes et laissez-le quelques secondes près de la flamme de la cheminée, puis; vous le regarderez attentivement et vous comprendrez alors la surprise que j'ai montrée l'autre jour.

Je fis ce qu'il me disait. Le papier fortement chauffé se tordit en spirale. Je le déroulai et y vis très-distinctement peints à l'encre bleue les signes suivants :



— Je vous avoue, dis-je au philosophe en secouant la tête, que je ne suis pas plus avancé que tout à l'heure. J'attends de vous l'explication de ce singulier rébus...

— Ceci est tout une histoire, me répondit Maximilien Heller en se renversant dans son fauteuil. Je conviens que j'aurais moi-même cherché bien longtemps la solution du problème qui vous embarrasse, et que je ne l'aurais peut-être jamais trouvée si je n'avais été merveilleusement secondé par les circonstances.

Je vous ai dit que je fus autrefois avocat et que je plaidai quelques causes.

C'était en 1832. Je faisais alors mon stage, et j'avais cette ardeur et ce zèle qui dévorent, d'ordinaire, les jeunes gens qui débutent au barreau.

Une des premières défenses que l'on me confia d'office fut celle d'un certain Jules Lanseigne, compromis dans une mystérieuse affaire dont la justice n'a jamais bien pénétré le secret. Il s'agissait d'une association de malfaiteurs qui avaient, à plusieurs reprises, terrifié les habitants de Paris par des vols d'une audace inouïe. Ils étaient si habilement conduits, que ce ne fut qu'après de longues années, et grâce au génie d'un célèbre policier d'alors, qu'ils purent être arrêtés.

Encore, tous ces hommes ne tombèrent-ils pas sous la main de la justice. Trois prévenus seulement comparurent aux assises. C'étaient : Jacques Pichet, Paul Robert, et Jules Lanseigne dit Petit-Poignard.

Le chef qui les dirigeait avec une si prodigieuse habileté échappa à toutes les recherches; les prévenus refusèrent obstinément de faire connaître son nom. On sut seulement qu'il était désigné dans la bande par le sobriquet singulier de Boulet-Rouge.

On trouva aussi sur l'un d'eux des lettres écrites en hiéroglyphes presque indéchiffrables, dont quelques-uns seulement furent devinés par l'illustre policier qui avait arrêté ces bandits.

Le premier accusé fut condamné à mort, le second à vingt ans de travaux forcés, et mon client, contre lequel des preuves concluantes manquèrent, à cinq années de prison seulement.

Ce procès m'avait vivement intéressé, et j'avais eu, avec le chef de la police de sûreté dont je vous parle, de fréquents entretiens. Il me raconta, avec un grand luxe de détails, tous les incidents et toutes les péripéties de la lutte qu'il soutenait depuis quatre ans contre ces malfaiteurs, lutte qui avait fini par amener trois d'entre eux sur les bancs de la Cour d'assises.

Hélas! le pauvre homme mourut sans avoir eu la consolation d'arrêter le chef de la bande, et je crois que ce chagrin hâta sa fin. Il m'avait expliqué, avec une lucidité merveilleuse, les signes hiéroglyphiques trouvés sur ces malfaiteurs; et c'est grâce à ses leçons et à mes souvenirs que j'ai pu déchiffrer ce rébus.

Je vais vous l'expliquer en deux mots :

D'abord, vous remarquerez que nous n'avons ici qu'un fragment de lettre, un *post-scriptum*, ce qu'indiquent ces deux lettres *p. s.* Le corps de la lettre a malheureusement été consumé par la flamme.

Voici la signature : ce signe (ꝛ) veut dire *Boulet-Rouge*. C'est le sceau de cet adroit bandit qui fut, à

lui seul, plus fort et plus habile que la police tout entière.

✉ veut dire : *écris*.

Voici le signe qu'adopta *Petit-Poignard* (c'est, je vous l'ai dit, le sobriquet de mon ancien client, Jules Lanseigne).

DZ. Ces messieurs mettaient leurs lettres en chiffres et leurs chiffres en lettres. D. qui est la quatrième lettre de l'alphabet, veut dire 4, et Z, la dernière, signifie 0. — Donc 40.

. (V) . Ces deux parenthèses entre deux points signifient une rue de Paris. Ils avaient catalogué ainsi toute la capitale. Chaque rue, chaque passage, chaque impasse étaient désignés par un signe particulier :. ( ) . veut donc dire *rue*. Restait à déchiffrer l'initiale V. Le premier nom qui se présenta à mon esprit fut celui de *Vaugirard*. La suite de mon récit vous prouvera que cette supposition était la vraie.

Voici enfin le dernier signe (19). Celui-ci m'a donné beaucoup plus de peine, et ce n'est qu'après m'être longtemps creusé la tête que j'ai trouvé ce qu'il veut dire. J'ai cherché loin, ainsi qu'il arrive souvent, le sens qui aurait dû m'apparaître le premier. Enfin, et après des réflexions et des tâtonnements sans nombre, j'ai traduit ce signe : *Louis*.

Voulez-vous maintenant l'explication de la phrase entière? La voici :

Boulet-Rouge

P. S. Écris-moi chez Petit-Poignard, 40, rue de Vaugirard ; — mon nom d'emprunt est *Louis*.

Cependant il fallait vérifier mes suppositions. Le n° 40 de la rue de Vaugirard est l'hôtel du Renard-Bleu. Je me déguisai le mieux que je pus,— et vous devez vous apercevoir que j'ai quelque talent en ce genre,— puis j'allai me promener en long et en large sur le trottoir en face de l'hôtel, observant avec attention tous ceux qui entraient ou sortaient.

Enfin, et après une demi-heure d'attente, je vis s'avancer un petit homme un peu replet, à la physionomie lourde et inintelligente, en qui je reconnus, du premier coup d'œil, mon ancien client, Jules Lanseigne, dit Petit-Poignard.

L'ancien voleur, sorti de prison depuis deux ans, avait choisi, pour se réhabiliter aux yeux de la société, la profession d'aubergiste.

Il entra dans l'hôtel, je le suivis, et au moment où il allait monter l'escalier, je lui frappai sur l'épaule.

Il tressaillit, et, se retournant, me dit d'un ton bourru :

— Que me voulez-vous ?

— Vous êtes bien Jules Lanseigne, n'est-ce pas?

Il fronça les sourcils et me regarda en dessous :

— Oui, répondit-il en hésitant... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— J'ai deux mots à vous dire, en particulier, veuillez m'accorder un instant d'entretien.

L'aubergiste, que je savais fort lâche, pâlit visiblement et parut vouloir songer à la retraite. Mon costume noir et la grande barbe dont j'avais orné mon menton, me faisaient sans doute regarder, par lui, comme un homme de la rue de Jérusalem.

Mais, pour empêcher qu'il ne m'échappât, je le pris par le bras, j'ouvris la porte de la petite salle du rez-de-chaussée, et, après m'y être enfermé avec lui, je mis la clef dans ma poche.

Il claquait des dents. Je le surveillais du coin de l'œil, et comme il essayait de porter la main sous son gilet.

— Prenez garde... lui dis-je vivement, vous voyez que je vous connais, puisque du premier coup je vous ai appelé par votre nom, et je sais que vous jouez du poignard avec une grande dextérité, bien que le 18 août 1832, vous n'ayez été condamné qu'à cinq ans de prison, faute de preuves contre vous.

Je tirai un petit revolver de ma poche.

— Mettez-vous ici, continuai-je en plantant une chaise à un bout de la table.

J'allai m'asseoir à l'autre bout mon pistolet devant moi.

— Et maintenant, lui dis-je, causons.

X

Il s'assit plus mort que vif. Son regard *en dessous* se portait alternativement sur le pistolet et sur moi avec une expression à la fois craintive et féroce.

— Vous voyez, repris-je avec un grand calme, que vous êtes entre mes mains. Vous ne pouvez ni fuir, ni vous débarrasser de moi par un crime. Le petit bijou que voici peut vous loger une balle dans le cœur, sans beaucoup de bruit et avant même que vous ayez le temps de crier au secours. Je n'ai pas, d'ailleurs, l'intention de vous faire du mal, mais il vous faut répondre avec franchise à quelques questions que je veux vous poser.

Nommez-moi tous les voyageurs qui, en ce moment, habitent votre hôtel.

— Eh! le sais-je? fit-il de son ton bourru en levant les épaules et sans me regarder... Laissez-moi consulter mon registre... il vient tant de monde ici ! On reste un jour, deux jours, puis on s'en va !... Je ne peux pas connaître par cœur le nom de tous mes clients!

— Bien... s'il en est ainsi, je vais aider votre mémoire. Qui avez-vous d'abord au troisième étage?

— Je n'en sais rien.

— Est-ce une femme ?

— Non.

— Un homme seul?

Il hésita une seconde.

— Oui.



— Et vous ne le connaissez pas du tout cet homme?

—C'est un commis-voyageur... je crois. Il est arrivé hier dans la soirée.

— Bon!... Et au second étage?

— Un étudiant en droit, un employé au Luxembourg.

— Est-ce tout?

— Oui.

— Parfait. Et au premier, qui avez-vous?

— Un professeur de piano.

— Seulement?

— Oui.

— Vous mentez!

La face rubiconde de l'aubergiste pâlit.

— Il faut que vous me disiez quel est ce locataire dont vous essayez de me cacher la présence.

— Voulez-vous voir mon registre?

— Non, je veux que vous parliez. Je ne vous laisserai pas sortir d'ici. Je vous connais; vous pourriez tenter de m'échapper.

L'aubergiste, troublé, s'agita sur sa chaise. Mon regard, qui ne le quittait pas, paraissait le mettre au supplice.

— Je vous ai dit que je voulais une réponse.

— Et s'il ne me plaît pas de vous la faire!

Je pris le revolver et le dirigeai vers lui.

—Je vous tue comme un chien! répondis-je froidement.

Il fit un soubresaut de frayeur, puis me regardant avec l'insolence du gouailleur parisien :

— Ah! vous n'oseriez pas, dit-il, je me moque de votre menace... Vous essayez de me faire peur... Un coup de pistolet fait trop de bruit... Non... vous n'oseriez pas tirer!...

— Tenez, continuai-je avec le même flegme, en désignant du doigt une des roses pâlies qui s'épanouissaient sur le papier de la salle... Vous voyez cette fleur?

Je dirigeai mon revolver sur le mur, on entendit un bruit à peine comparable à celui d'un coup de fouet et la rose fut couverte d'une tache noire.

— Cette tache est une balle, dis-je en me levant, et si tu hésites à me répondre, misérable, je perce ton cœur, comme j'ai percé cette fleur, avec la même rapidité et sans plus de bruit. Encore une fois, veux-tu me répondre?

L'aubergiste était devenu livide. Sa fanfaronnade avait fait place à une indicible terreur.

Il ouvrit la bouche pour parler; mais, s'arrêtant soudain, il frappa violemment du poing sur la table.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis pas dire cela!

— Ah! tu ne peux pas le dire!... ah! tu refuses de me répondre!... Eh bien, je sais moi le nom de cet homme... C'est le frère du misérable qui a comparu avec toi aux assises et qui s'est évadé de Toulon... Il s'appelle Joseph Pichet!

— Ce n'est pas vrai! s'écria Lanseigne dont le front s'éclaira soudain : il se nomme Louis Ringard!

La réponse de Lanseigne me prouva que ma ruse avait réussi!

J'avais deviné juste! *Louis* était le nom de guerre du bandit. En un bond, je fus près de l'aubergiste, je le saisis au collet, le fis pirouetter sur lui-même et le poussai avec vigueur vers un coin de la chambre. Avant qu'il fût revenu de sa surprise, j'étais sorti de la salle dont je fermai derrière moi la porte à double tour.

Je me hâtai de rentrer chez moi pour ôter mon déguisement et me remettre en campagne.

Maximilien s'était tellement animé pendant ce récit, qu'il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

— Ainsi donc, lui dis-je après un moment de silence, l'auteur du crime, selon vous, est cet ancien chef de bande?

— Je n'en sais rien... je n'en sais rien... répondit-il avec vivacité, je tâche de connaître les événements; j'en tirerai plus tard les conséquences.

Voici donc un premier fait qui m'est acquis :

« On a trouvé dans la chambre de M. Bréhat-Kerguen, une lettre signée du nom de Boulet-Rouge. »

Je continuai mes investigations sans perdre de temps. J'achetai chez un fripier un costume de paysan; je coupai mes cheveux que je couvris d'une perruque blonde, et rasai ma moustache.

Une heure après, je sonnais à l'hôtel Bréhat-Lenoir.

Monsieur Prosper m'ouvrit et ne me reconnut pas.

— Que voulez-vous? me demanda-t-il d'un ton qui me prouva qu'il observait moins envers ses inférieurs qu'envers ses supérieurs, les règles d'une obligeante politesse.

— Je cherche de l'ouvrage, répondis-je de l'air le plus niais que je pus prendre, et je voudrais me placer comme valet de chambre.

— Avez-vous déjà servi?

— Oui, en province.

— Ah! en province! Je n'aime pas les gens de la province!... Croyez-vous donc que M. Bréhat-Kerguen va prendre pour domestique le premier venu? Il a été bien instruit, allez, par l'exemple de son pauvre frère, mon défunt maître.

— Mais, fis-je en insistant, ne pourrais-je pas le voir?

— Ma foi! revenez quand vous voudrez; seulement, il ne fait qu'entrer et sortir, et vous aurez difficilement l'occasion de le rencontrer, je vous en préviens.

— C'est bon, je reviendrai, dis-je en secouant la tête et en poussant un soupir bruyant... Ah! les pauvres gens ont bien de la peine à gagner leur vie!

Au moment où j'allais me retirer, la sonnette retentit violemment.

— Ah! tenez, fit l'intendant en se suspendant au cordon, voici sans doute M. Bréhat-Kerguen.

C'était lui en effet. Vous vous rappelez peut-être que nous l'avons déjà aperçu quand il passa sous les fenêtres de la salle, le jour de l'autopsie.

M. Bréhat-Kerguen peut avoir une cinquantaine d'années. Il est de forte taille, avec un cou de taureau, des bras d'une longueur remarquable, des mains énormes et couvertes de poils.

Il y a en lui quelque chose de rude et de sauvage. On voit qu'il a toujours vécu loin des villes, dans son château de Bretagne, au milieu de ses bruyères, comme un sanglier dans sa bauge.

Ses cheveux grisonnants sont très-ébouriffés. Une mèche plus foncée lui tombe sur le front obliquement, et va rejoindre ses gros sourcils noirs qui abritent des yeux gris très-vifs. Son teint est fortement coloré, ses lèvres épaisses; il porte une barbe grise taillée en brosse, et marche en traînant un peu la jambe gauche. C'est, en somme, un assez vilain personnage.

Son premier regard tomba sur moi.

— Hein! dit-il à l'intendant, avec un grognement semblable à celui d'un ours... Qui est celui-là?

Monsieur Prosper courba l'échine trois ou quatre fois, et lui dit ce qui m'amenait.

— Un domestique? reprit le Breton en haussant les épaules. Et que voulez-vous que j'en fasse? J'en ai plus qu'il ne m'en faut... des domestiques!

Il nous tourna le dos et commença à monter l'escalier. J'étais fort inquiet du succès de mon entreprise, lorsque M. Bréhat-Kerguen, se ravisant, s'arrêta sur une marche et me cria sans se retourner.

— Au fait!... montez avec moi!...

Je le suivis. Arrivé au second étage, il tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure. Avant d'ouvrir, il fit jouer le pène cinq ou six fois de suite, comme pour s'assurer qu'on n'était pas venu en son absence, puis poussa la porte, et, quand je fus entré, la referma sur moi.

Je me trouvai dans une chambre très-simple qui donnait sur la cour.

Devant la fenêtre, une table à écrire, au fond de la pièce un grand lit à baldaquin, quelques chaises et deux fauteuils couverts de velours d'Utrecht : voilà pour l'ameublement. Près de la cheminée, une grande malle en cuir.

C'est en furetant derrière cette malle que M. Prosper a trouvé le billet de Boulet-Rouge.

M. Bréhat-Kerguen ouvrit la fenêtre, poussa les persiennes qui étaient à demi-fermées, et le grand jour pénétra dans la chambre.

Il planta une chaise devant la fenêtre :

— Asseyez-vous là! me dit-il.

Il se plaça lui-même le dos au jour et commença à m'interroger sur mes antécédents, mes habitudes, mes relations, etc., etc., avec toute la minutie d'un juge d'instruction exercé. Mais j'avais composé, chemin faisant, une fable que je lui débitai sans hésiter, ni me couper; et plus ses questions étaient précises, plus mon esprit, surexcité par cette sorte de lutte, me fournissait des réponses catégoriques et conformes au rôle que je jouais.

Il paraît qu'il fut satisfait de cet examen, car après avoir réfléchi quelques instants, en se promenant en long et en large dans la chambre, il s'arrêta de nouveau devant moi et me dit :

— C'est bon, je vous prends à mon service. Nous partirons pour la Bretagne... le plus tôt possible... Descendez et dites à l'intendant de venir me parler.

J'étais dans la place!...

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

ISABELLE DE FRANCE

(Voir pages 270, 284, 295, 316, 326, 349, 412, 462, 477, 541, 562, 606, 637, 651, 685, 694 et 715.)

—

Don des miracles, l'enfant guéri.—Dernière maladie, exhortatin à ses religieuses, adieux particuliers à Agnès d'Harcourt. Mort de Madame Isabelle de France à l'âge de 50 ans.— Affliction du roi. —Funérailles d'Isabelle, son tombeau; épitaphe. — Départ du roi pour la Croisade, embarquement à Aigues-Mortes (1270), discours à ses enfants, Tunis, mort du comte de Nevers, maladie du roi, ses adieux, sa mort, désastres et malheurs de la famille royale.—Retour de Philippe de France, Marguerite de Provence se retire dans un cloître, canonisation du roi, béatification d'Isabelle.

Au don de ravissement Dieu voulut ajouter le don des miracles; les auteurs de la vie d'Isabelle portent à trois le nombre des malades qu'elle guérit miraculeusement avant sa mort. Nous rapporterons celui de ces miracles qui nous a particulièrement touché.

Un *sergent* du roi saint Louis avait un pauvre enfant frappé d'une des plus cruelles infirmités, il était épileptique ; entendant parler de la sainteté de la princesse qu'il avait vue dès sa jeunesse si pieuse et si pure, ce pauvre père se dit que bien sûr Dieu ne pouvait rien lui refuser; il part à cette pensée, il traverse le bois qui séparait Longchamps de Paris et vient se jeter aux pieds d'Isabelle, lui demandant de prier pour que son cher malade fût guéri. Isabelle, sans parler, lui fit un doux signe du regard et de la tête qui remplit le pauvre homme de confiance.

Il revint chez lui le cœur allégé et fut bien heureux en apercevant son enfant, qu'il avait laissé retenu depuis longtemps au lit par son terrible mal, venir à lui gaiement, sans que jamais depuis aucune attaque n'ait reparu.

Lorsqu'un temps assez long pour que la guérison eût été sérieusement constatée se fut écoulé, l'heureux père reprit, cette fois avec son enfant, le chemin de Longchamps pour remercier sa bienfaitrice, et comme il louait hautement les vertus de la sainte, dont les prières avaient été si vite exaucées, Isabelle, rompant son cher silence, lui dit : « Ce n'est pas moi chétive « créature, par qui Dieu fait de telles œuvres... Allez-« vous-en en paix, mais gardez-vous bien d'en rien « dire à personne tant que je serai en vie. » En effet, le brave homme ne vint qu'après la mort d'Isabelle raconter ce miracle à Agnès d'Harcourt.

L'état maladif de la sainte princesse augmenta sensiblement dans ses dernières années, et au mois de février 1269, elle se sentit si faible, qu'elle voulut faire ses adieux à toutes les religieuses, leur donnant les plus saints avis, leur disant ces sages paroles :

« Je vous ai fondé une maison stable et permanente « si vous gardez bien les vœux de votre profession, « mais, ce que Dieu ne veuille, de peu de durée si « vous les transgressez. Ne pensez pas que toutes les » sauvegardes du roi, mon seigneur et mon frère, ni « l'assurance de messieurs mes parents, vous puissent « donner tant d'appui ni de support que la seule pro-« tection divine... »

Plus que toutes les religieuses désolées, Agnès d'Harcourt pleurait amèrement. Fidèle compagne de la princesse, lui ayant été unie depuis l'enfance dans les grandeurs de la cour, et n'ayant voulu d'autre vie que la sienne dans la solitude sévère de Longchamps, elle perdait cette moitié d'elle-même, comme appelle saint Augustin l'âme de l'ami qui nous quitte et que l'on cherche partout, sans laquelle on ne sent plus que la moitié d'une vie en soi. La princesse aperçut la désolation de cette amie désolée, et la consola avec tendresse. D'après les paroles qu'elle lui adressa, on doit penser qu'Agnès d'Harcourt était supérieure de la communauté, car elle lui recommanda le maintien de la règle et de la discipline. A elle aussi elle confie le soin de ce corps qu'elle va abandonner; elle la charge de la faire revêtir après sa mort du costume des Clarisses. Puis la sainte, de plus en plus affaiblie, appelle sur cette communauté si chère la bénédiction du ciel, et, couchée sur la paille, elle reçoit l'extrême onction. Enfin, sans agonie, sans trouble, elle rend à Dieu une des âmes les plus pures qui aient traversé la terre, prononçant cette simple parole : « Mon Dieu, je vous recommande mon âme. » C'était le 23 février 1269; elle avait environ cinquante ans.

Saint Louis tenait un parlement à Tours au moment de la mort de sa sœur. Il hâta son retour, et trouva la bienheureuse revêtue du saint habit des Clarisses, entourée de ses religieuses désolées. Le saint roi, profondément affligé lui-même, s'efforça de les consoler, leur promettant toute sa protection.

Le jour des funérailles, neuf jours après sa mort (elle avait été ensevelie provisoirement[1], la foule entourait le chœur; et comme son visage était resté parfaitement beau et semblait vivant, on le montra au peuple à travers la fenêtre grillée du chœur; tous s'approchaient, essayant de faire toucher des anneaux, des ceintures, des objets de toute sorte à celle que l'on regardait déjà comme une sainte. La tombe se trouvait en partie dans le chœur, en partie dans l'église, afin que ceux qui viendraient y prier du dehors pussent le faire, ce qui n'aurait pu être si la tombe eût été tout entière dans l'intérieur du cloître. Elle avait obtenu, quelques années avant sa mort, un bref du pape permettant l'entrée du cloître à sa famille pour le jour de ses funérailles, et afin qu'ils pussent prier sur sa tombe.

Elle en avait fait la demande en termes touchants : « Le désir d'imiter plus parfaitement le souverain « Maître m'a séparée d'eux; mais ils ne sont jamais « sortis de mon cœur, et j'ai toujours souhaité leur « donner ce dernier gage de mon affection. »

Selon l'habitude des sépultures du moyen âge, Isabelle de France était représentée couchée sur la pierre du sépulcre, un livre, l'Évangile sans doute, sur la poitrine, vêtue en religieuse de Saint-François, avec le manteau royal semé de fleurs de lis, et une couronne sur la tête. L'épitaphe suivante en vers latins, traduits fort naïvement par un des anciens biographes d'Isabelle, Rouillard, entourait le tombeau :

Cette dame Isabelle, mère de ces saints lieux,
A relui quand vivait comme un astre des cieux;
Car, plus elle était grande et haute de lignage,
Tant plus s'abaissait-elle en tout temps de son âge;
Parlait peu mais à point; et d'exacte rigueur,
Macérait sa chair tendre et sa forte vigueur.
O mes dévotes sœurs, ayez d'elle mémoire,
Puisque, laissant la cour et le monde et la gloire,
Elle vous transplanta comme nouvelles fleurs,
Dans ce sacré verger de l'ordre des Mineurs.

Notre tâche est terminée : nous avons raconté, avec tous les détails que nous avons pu trouver la vie d'une de ces princesses qui donnèrent, particulièrement au moyen âge, l'exemple étonnant du renoncement aux grandeurs et aux biens de ce monde pour vivre dans la pratique héroïque des plus grandes et des plus humbles vertus.

La vie modeste et cachée de notre héroïne se laisse à peine saisir de loin en loin; mais elle nous a fourni l'occasion d'étudier de près cette admirable cour de Blanche de Castille et de saint Louis. Nous ne pouvons mieux honorer la mémoire de la sœur de saint Louis qu'en suivant son royal frère pendant le peu de temps qu'il doit lui survivre, afin d'assister à la fin héroïque d'un grand roi et d'un grand chrétien.

Aussitôt après la mort de Madame Isabelle, Louis IX

reprit activement les préparatifs de la nouvelle croisade.

Ayant confié la régence non point à Marguerite de Provence, étrangère toute sa vie à la politique, mais à Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, et à Simon de Clermont, sire de Nesle, auquel il remit son scel particulier, formé d'une grande couronne à fleurs de lis, le 15 mars 1270, accompagné de Philippe, de Tristan, de Pierre de France ses fils; et de Robert d'Artois, son neveu, le roi alla à pied de son palais à Notre-Dame.

« Une multitude immense encombrait le passage, « fondant en larmes à la vue du monarque, obligé de « ralentir sa marche, tant on se pressait autour de sa « personne. Saisi d'une émotion visible, il s'arrêtait à « chaque pas, remerciant son peuple, répandant des « aumônes, réclamant des prières. »

Marguerite n'accompagna pas le roi; elle s'en sépara à Vincennes, ainsi que de presque tous ses enfants. Louis, brisé de l'émotion de la séparation d'une partie des siens, et depuis longtemps si faible qu'il ne pouvait supporter ni le cheval ni la voiture, se trouva dans un tel état, en arrivant à Paris, que le sénéchal de Champagne le porta dans ses bras de l'hôtel d'Auxerre au couvent des cordeliers. Là, le fidèle serviteur, qui n'accompagnait point son maître, lui dit adieu, couvrant ses mains royales de larmes et de baisers.

Le premier juillet 1270, le roi s'embarqua à ce même pont d'Aigues-Mortes, où vingt-deux ans plus tôt (1248), il était parti plein d'espérance et de jeunesse pour sa première expédition d'Orient; et, malgré le souvenir des malheurs de cette première entreprise, malgré tant d'épreuves depuis son retour, malgré les années et presque la vieillesse, la foi du saint roi était restée la même, d'après ces paroles adressées à ses fils au moment du départ : « Mes enfants, considérez comment « à l'âge où je suis parvenu, j'abandonne un royaume « florissant et en paix, pour passer une seconde fois « la mer. Les prières, les larmes de votre mère que « j'ai quittée si affligée, n'ont eu pouvoir de me rete- « nir, ni de laisser un de vos frères et votre jeune sœur « auprès d'elle ; et si votre jeune frère Robert eût « pu supporter la mer, il n'en eût été dispensé. C'est « assez vous le dire : Là où est question de la cause et « du service de Dieu, rien ne peut être mis en consi- « dération. Si donc, Philippe, pareille occasion se « présente après moi, souviens-toi, ainsi que tes trois « frères, que je me suis séparé d'une épouse, de mes « enfants, de mon royaume, par l'unique amour du « Christ, et quand il le faudra, faites de même. »

Nous retrouvons le roi à Tunis couché sur son lit de mort. En effet, une affreuse épidémie ravage l'armée des croisés, et déjà le jeune comte de Nevers, le prince Jean Tristan, né à Damiette 21 ans plus tôt, a été emporté par le fléau, Louis IX se sentait si mal, qu'il reçut cette cruelle nouvelle avec la résignation de ceux qui savent que la dernière séparation ne peut être longue : c'était le 3 août, et le 24 du même mois, le roi faisait ses adieux à ses enfants et à ses neveux. Philippe de France, à peine remis de cette effrayante épidémie de fièvre et de dyssenterie, qui en quelques heures enlevait les plus forts, avait peine à surmonter sa faiblesse et sa douleur.

S'adressant à ce prince appelé trop tôt à lui succéder, il fit tout haut cet admirable testament :

« Cher fils, aie le cœur pieux aux pauvres et à leurs « misères, et les conforte et les aide selon que tu « pourras. Soulage-les de consolations et d'aumônes, « et aie le cœur compatissant envers tous ceux que « tu penseras estre en souffrance de cœur ou de « corps,

« Sois raide à tenir justice; fais-la à tous tes sujets, « et jusqu'à ce que vérité te soit bien connue ; s'il ad- « vient querelle entre un pauvre et un riche, soutiens « de préférence le pauvre au riche.

« Ayme dans le prochain le bien, et hais le « mal.

« Prends garde à avoir bons baillifs et bons prevôts « en ta terre, fais souvent prendre garde qu'ils fassent « bien justice. »

Puis viennent de sages conseils sur la paix du royaume, les dépenses de la maison royale, toutes ces choses dans lesquelles le roi avait apporté un zèle minutieux et éclairé, qui avait tant contribué au bonheur de son peuple.

Ensuite il bénit chacun de ses enfants : là se trouvaient Philippe et sa jeune épouse Isabelle d'Aragon, et la fille si aimée du roi, Isabelle reine de Navarre, à qui il confia des renseignements écrits pour la plus jeune de ses filles, restée en France, Agnès fiancée du duc de Bourgogne : c'est à la jeune reine qu'il fit ce doux adieu.

« Très-chère fille, pensez-y bien ! moult de gens se « sont aucunes fois endormis en folles pensées de pé- « ché, et au matin ne se sont trouvés en vie ! La « meilleure manière d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans « mesure ! Il a bien mérité que nous l'aimions, puis- « qu'il nous a aimés le premier. »

Après eux, vinrent s'agenouiller pour recevoir la bénédiction de saint Louis : le roi de Navarre, Pierre de France, le comte d'Artois... et sur un lit de cendres le fils aîné de l'Église reçut, avec grande foi, les derniers sacrements; et lorsque son confesseur, lui présentant la sainte hostie, lui dit : « Croyez-vous que ce soit le vrai « corps de Jesus-Christ ? — Oh oui, et je ne le croirais « mieux, même si je le voyais tel que les apôtres le « contemplèrent au jour de l'Ascension ! » Et l'évêque de Tunis qui ne le quitta pas, déclara n'avoir en toute sa vie vu « fin si sainte, si dévote, d'homme de siècle « ou de religion ! » Et, le 25 août, le ciel compta un habitant de plus.

On sait les désastres de la croisade, secret de Dieu

qui, un siècle plus tôt, arrachait à saint Bernard d'impuissants gémissements : des peuples entiers, des rois entourés de toute leur royale lignée, partaient pleins de foi et d'espérance pour la conquête du sépulcre divin ; les papes les exhortaient, leur promettant la protection divine ; et des désastres, rien que des désastres étaient recueillis par tant d'héroïsme !

Cette fois, la famille royale fut décimée : le roi de Navarre, Isabelle de France, Alphonse de Poitiers, Jeanne de Toulouse, et enfin la jeune reine Isabelle d'Aragon, meurent de maladie, d'accidents, ou de douleur. Philippe de France rentre à Paris entouré de cercueils, et sa malheureuse mère, Marguerite de Provence, fuit cacher ses larmes dans un cloître, où elle passe vingt-quatre ans à attendre, dans les prières et les bonnes œuvres, le moment d'être réunie à tant d'êtres aimés. Du moins du fond de sa retraite entendit-elle proclamer la sainteté de son royal époux, canonisé douze ans après sa mort (1290).

Ce ne fut que trois siècles plus tard, en 1521, que l'Église unit, dans un même culte, la sœur au frère, et déclara, d'après les miracles les plus authentiques, Isabelle de France *Bienheureuse*!

RENÉE DE LA RICHARDAYS.

— Fin. —

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 6[illegible], 675, 698 et 718.)

—

XI

BÉATRIX A HÉLÈNE

Kerlivio, le 27 septembre 1865.

Combien je regrette, chère Hélène, que ce soit vers Trouville et non pas vers nos plages bretonnes que toi et ta famille ayez passé la saison des eaux ! Maintenant tu reviens à Paris, et c'est là que vont te parvenir mes regrets.

Quel plaisir c'eût été de nous retrouver, de reprendre nos bonnes causeries, de pouvoir, comme autrefois, travailler et nous distraire ensemble, vivre d'une commune vie enfin !

Nous t'eussions fait visiter notre beau pays de Bretagne que tu désires depuis longtemps connaître, et nous t'eussions présenté nos amies de Trémeur, auxquelles tu veux bien t'intéresser, et qui sont, en effet, si attachantes. Éva et toi, vous vous conviendriez à merveille.

Pas plus tard qu'hier, notre bon recteur nous disait en parlant d'elle : « Je ne puis dire tout le bien que cette jeune fille fait dans ma paroisse : c'est une véritable sœur de charité. Il y en a beaucoup qui, avec une fortune considérable, font moins d'heureux que Mlle de Trémeur avec sa médiocrité. »

Ne trouves-tu pas qu'il est bien doux de mériter de tels éloges !

Le recteur de Lanvel chérit tout particulièrement ses paroissiens de Trémeur. Ils ont été tout jeunes privés de leur mère, ils ont perdu leur père à Castelfidardo ; le digne prêtre a voulu se montrer doublement leur père puisqu'ils n'en avaient plus.

Je t'ai dit à peu près tout ce que je sais au sujet du martyr de Castelfidardo, dont le cimetière de Lanvel a l'honneur de posséder la sépulture.

M. de Trémeur était parti l'un des premiers pour défendre le Saint-Siége ; l'un des premiers il tombe.

Avec ses dépouilles mortelles, un de ses amis rapporta aux pauvres orphelins les touchants adieux que le zouave, avant d'expirer, lui avait remis pour ses chers enfants. C'étaient quelques lignes au crayon que j'ai vues encadrées à Trémeur dans la chambre d'Yolande et d'Éva.

J'ai contemplé avec attendrissement cette noble relique maculée de sang et de larmes ! J'ai lu avec un pieux respect ces touchantes paroles :

« Chers enfants, je vous bénis du fond de mon cœur
« et je vous aime..... Soyez unis, soyez heureux !....
« Vivez, mourez dans la foi pour laquelle j'ai com-
« battu et je meurs..... Adieu, je vais au ciel où nous
« nous reverrons ! »

J'étais doublement émue en lisant les derniers adieux du martyr, car je songeais à notre cher Gaston, que Dieu jusqu'ici a daigné préserver. Dans quelques mois, il va repartir..... Hélas ! qui sait si nous le reverrons !

Ce n'est pas ainsi que je devrais parler, car la mort de ces héros chrétiens et glorieux est digne d'envie, et il faudrait se réjouir de les donner à Dieu plutôt que de se plaindre. Mais je n'ai pas la force d'âme de cette mère qui, refoulant ses larmes, entonnait le *Te Deum* parce que son fils venait de cueillir la palme du martyre. Je ne suis que la sœur de Gaston pourtant. Me montrer résignée est tout ce que je saurais faire, et j'ose espérer que Dieu ne me demanderait pas plus.

Mais laissons de côté ces tristes images, notre cher zouave est encore au milieu de nous pour quelque temps, jouissons de sa présence sans songer au triste moment du départ, et celui encore plus triste du combat.

Tu me rappelles la promesse que je t'ai faite de te raconter les légendes de notre pays, je n'ai point oublié cette promesse, ma bien chère, et comme preuve de ce que j'avance, tu vas trouver jointe à cette lettre la légende de la Tour de la Croix que je me suis fait un plaisir de transcrire pour toi.

Tu sais que la Tour de la Croix est le seul vestige de l'antique fief de Trémeur. J'ai voulu commencer la série des traditions de notre pays par celle qui se rattache au domaine de nos nouvelles amies.

Je n'ai pu, chère Hélène, donner à ma légende le

charme qu'elle empruntait en passant sur les lèvres d'Éva, qui nous la racontait au pied du donjon même. Assises sur les pierres écroulées du vieux château, en face d'une mer admirable, nous écoutions notre amie qui, s'inspirant du glorieux passé de ses pères, mettait toute son âme dans son récit.

Je souhaite, ma chérie, que telle qu'elle est, la légende de la Tour te fasse passer un agréable moment et t'aide à persévérer dans ta résolution de choisir, l'année prochaine, notre grève bretonne, peu à la mode, il est vrai, — mais tu ne tiens pas à la mode — de préférence à la grève normande.

Adieu, chère petite, je t'embrasse comme je t'aime.

BÉATRIX.

P. S. — Denise est tout occupée de ses apprêts pour un bal que donne Mme de Romery. — Tu connais Mme de Romery? — Nous allons à ce bal à la grande joie de notre Denisette, qui me charge de t'embrasser pour elle.

LA LÉGENDE DE LA TOUR DE LA CROIX

Vers l'année 1246, le baron Alain de Trémeur, seigneur de Lanvel, s'engagea, devant tous les membres de sa famille, à partir pour la Palestine. Il s'embarqua en effet, à Aigues-Mortes, le 25 août 1248, avec le saint roi Louis IX et un grand nombre de chevaliers bretons, au milieu desquels se distinguait le célèbre Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc.

Au combat de la Massoure, sire Alain fit des prodiges de valeur. Il fut un des premiers à s'élancer à la suite du duc Pierre, pour porter secours au comte Robert d'Artois, imprudemment engagé dans la ville musulmane dont les ruines l'engloutirent.

Sire Alain et son suzerain ne purent pénétrer dans la ville; et, tandis que Mauclerc, luttant comme un lion, se montrait, quoique couvert de blessures, terrible aux Sarrasins, le baron Lanvel, entouré d'un groupe de musulmans, allait périr. Déjà ils brandissaient leur terrible cimeterre. C'en était fait.

Mais Alain de Trémeur, invoquant le nom de la vierge Marie, fit vœu de bâtir une église en son honneur. A peine eut-il formulé ce vœu, qu'une main invisible détourna les coups qui lui étaient destinés.

Revenu en Bretagne, le baron de Lanvel s'empressa de tenir sa promesse à Marie, en bâtissant, dans le lieu même de sa résidence, une église dédiée à sa libératrice.

Parvenu à un âge assez avancé, il abandonna le castel de Trémeur à ses enfants, et se retira dans un donjon qu'il avait fait élever peu après son retour de Palestine.

En mourant, il légua à ses héritiers la triple relique qu'il avait rapportée d'outre-mer, et consistant en un riche anneau, que le roi Louis IX lui avait octroyé en récompense de ses exploits, en sa vaillante épée et en un mantel de riche étoffe, auquel était attachée la croix rouge des défenseurs du tombeau du Christ. Ces objets furent précieusement conservés par les descendants du noble Croisé.

Les générations se succédèrent dans le manoir et dans le donjon de Trémeur.

C'est ici, chère Hélène, que nous entrons en plein dans notre légende.

Vers le milieu du XIVe siècle, un cadet de Trémeur avait élu domicile dans la Tour du Croisé, car s'il ne possédait pas de riches domaines comme les aînés de sa famille, il voulait au moins se repaître des souvenirs glorieux de ses ancêtres.

Un soir, se trouvant dans une salle du rez-de-chaussée, il se tenait assis sur un escabeau, dans l'embrasure d'une haute fenêtre gothique, et contemplait, d'un œil mélancolique et rêveur, la mer que doraient les splendides rayons du soleil; puis les hautes tours du castel de Trémeur, qui ne serait jamais à lui.

Le jeune gentilhomme devait partir le lendemain pour aller mettre son épée, seul bien qu'il possédait, au service de son suzerain.

Il était triste à la pensée qu'il ne reverrait plus ni le manoir où il était né, ni le pays où s'était écoulée son enfance. Sa mère n'était plus, son père dormait depuis quelques années déjà son dernier sommeil dans la sépulture de Lanvel : son pays, tel était sa dernière, sa plus chère affection, et il allait le quitter!

Le jour baissait sensiblement, mais le jeune seigneur demeurait à la même place. Les premières ombres et les premières étoiles l'y trouvèrent encore.

Tout à coup on frappa à la porte extérieure de la tour. Notre rêveur ne s'en mit pas en peine; Jean, son fidèle serviteur, n'était pas loin, sans doute, et il ouvrirait au visiteur.

Mais bientôt ce fut à la porte de la salle basse même que l'on frappa.

Le cadet de Trémeur quitta son escabeau et se dirigea vers la porte sans le moindre empressement.

A la lueur d'une lampe placée à la voûte de l'étroit couloir précédant la salle, le jeune homme distingua un personnage dont le costume annonçait un voyageur de condition aisée: quelque riche marchand sans doute.

Le nouveau venu s'inclina en sollicitant l'hospitalité.

— Entrez, entrez! dit vivement le jeune homme, Guillaume de Trémeur ne peut offrir que ce qu'il possède; mais tous ceux que Dieu lui envoie sont bien reçus, et il partage avec eux.

L'inconnu dissimula une grimace que lui arrachaient les paroles de sire Guillaume, et il suivit ce dernier dans la salle du rez-de-chaussée dont la porte se referma sur eux.

Messire Guillaume voulut appeler son serviteur pour qu'il donnât de la lumière et préparât un bon souper au voyageur.

— Pas n'est besoin de déranger personne, dit l'étranger. De la lumière, je vais vous en procurer ; et quant à un souper, je n'en ai nul besoin.

Messire Guillaume présenta à son hôte une chandelle de cire qui éclaira bientôt l'appartement et permit à nos deux personnages de s'examiner mutuellement.

Le voyageur inconnu n'était plus jeune, et, cependant, il n'était pas très-vieux. Parmi sa chevelure d'un noir d'ébène, on ne voyait pas un seul fil argenté, son front était sans rides, sa taille était encore ferme et droite, et ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat.

L'entretien s'engagea. L'inconnu semblait prendre un vif intérêt au jeune seigneur, à sa position précaire, à son isolement. La jeunesse est confiante. Guillaume de Trémeur, attiré par la bonhomie de son questionneur, se laissait volontiers aller à l'épanchement.

Du reste, ce qu'il avouait à son hôte était à peu près connu de tous. Guillaume, pauvre cadet de famille, dédaigné de ses aînés, rêvait parfois la gloire, sinon la fortune, et partait à la requête d'une brillante renommée.

— Sans la fortune, il est malaisé d'atteindre ce renom que vous souhaitez, messire, dit l'étranger avec un hochement de tête.

— Je ne puis dépouiller mes aînés de ce qui leur appartient légitimement, répliqua Guillaume. Il faut bien que je me contente de mon épée. Mais l'épée des Trémeur vaut de l'or, mon maître, depuis qu'elle a été trempée dans le sang des ennemis du Christ !

L'inconnu fit encore une horrible grimace que Guillaume ne remarqua pas plus que la première, et il dit :

— Rien, à mon avis, ne vaut une escarcelle toujours bien remplie !

Ce disant, il frappa sur celle qui pendait à son surcot de tiretaine, et elle rendit un son bien connu, son argentin et joyeux auquel Guillaume, le pauvre cadet, ne put s'empêcher de sourire.

— Vous êtes riche, vous, maître ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas à me plaindre. Je fais le commerce depuis nombre d'années avec les pays orientaux, j'ai rarement subi de pertes sérieuses. Et, tenez, mon jeune seigneur, en récompense de votre généreuse hospitalité, je serais fort heureux de vous enrichir.

— Les Trémeur ne font pas payer l'abri de leur toit ! répondit Guillaume avec fierté. Le donjon du Croisé n'est pas une hôtellerie.

— Ne le prenez pas ainsi, messire, je ne songeais point à vous offenser. Je ne suis pas gentilhomme, moi, mais je suis riche ; je n'ai pas d'héritiers et j'aime à obliger en passant ceux qui me plaisent.

Le voyageur détacha son escarcelle, et fit étinceler aux yeux du jeune sire les pièces d'or et d'argent qui l'emplissaient jusqu'aux bords.

— Ceci n'est rien, dit-il.

Et il attira à lui une lourde sacoche qu'il avait déposée en entrant ; il l'ouvrit, et un flot de pierreries se répandit sur le pavé.

Guillaume de Trémeur ébloui, fasciné, contemplait ces trésors et ne trouvait pas une parole.

Guillaume n'avait jusqu'alors ambitionné que la gloire : mais à la vue de tant de richesses, les éclairs de la convoitise s'allumèrent dans ses regards, et il s'écria en joignant frénétiquement les mains :

— Et tout cela serait à moi !

— Oui, tout cela ! répondit l'étranger avec un singulier sourire ; et, plus que cela encore, si vous le désirez... Ah ! comme le cadet de Trémeur éclipserait ses aînés !

Guillaume avait vu jusqu'à ce jour sans envie ni haine ses frères plus puissants que lui ; mais, à ces mots, il sentit un torrent de fiel envahir son âme, et il s'écria en lançant vers le fier castel un geste de menace :

— A chacun son tour ! J'ai été petit devant vous, vous ramperez devant moi. Et votre château ne sera qu'une cabane auprès de celui que je vais élever !

Après le démon de la convoitise, de l'envie, de la haine, le démon de l'orgueil prenait possession du cœur de Guillaume.

— Cet or, ces pierreries m'appartiennent donc présentement ? demanda-t-il au mystérieux voyageur, qui, de l'air le plus indifférent, prenait à poignée les diamants, les perles et les émeraudes, et les laissait retomber sur le sol.

— Oui, messire ! à une condition toutefois.

Guillaume allait s'écrier : « Je m'y soumets d'avance ! » Il se contint sans savoir pourquoi.

L'étranger désigna du doigt une sorte d'encadrement qui, fixée au mur, renfermait un objet sombre semblable à un manteau d'étoffe.

C'étaient les restes du mantel du Croisé.

Les deux aînés de Trémeur avaient pris pour eux : l'un l'épée, l'autre l'anneau de sire Alain ; mais ils n'avaient pas voulu dépouiller Guillaume de toute relique de cet illustre ancêtre, aussi lui avaient-ils abandonné le vêtement auquel tenait encore la croix rouge d'outre-mer.

Guillaume s'était montré reconnaissant et heureux du lot que lui accordait la magnanimité des aînés de sa famille.

— Je veux, messire Guillaume, dit l'étrange voyageur, que vous présentiez cette loque à la flamme en disant ces seuls mots : « Croix de mes pères, je te renie ! »

A ces paroles, un déchirement se fit dans l'intelligence de Guillaume ; il considéra avec plus d'attention la figure de son hôte, et il fut épouvanté de la singulière expression de sa physionomie.

Si celui-ci avait cru qu'il suffisait de jeter dans le



cœur de ce jeune homme le venin de l'envie et le feu de la convoitise pour en faire une facile conquête, il s'était mépris.

— Que me demandez-vous ? s'écria Guillaume dans les yeux duquel s'alluma la flamme de l'indignation. Moi ! jeter au feu ma part d'héritage !... Moi renier la croix du Christ !... la croix du salut éternel ! Ah ! mille fois plutôt la pauvreté ! mille fois plutôt la mort !

Le mystérieux étranger sourit d'une façon étrange. Il devenait hideux, ses yeux s'injectaient de sang, sa taille semblait plus gigantesque encore : peut-être espérait-il dompter par la frayeur un ennemi plus faible que lui.

Mais Guillaume de Trémeur n'était pas seul dans sa lutte avec le mauvais ange. Sa main, dirigée par le gardien céleste qui combattait avec lui, traça sur sa poitrine ce signe auguste de la croix que l'on voulait l'obliger à renier.

Un fracas épouvantable, dont le donjon fut ébranlé, se fit entendre. Le voyageur, l'or, les pierreries, disparurent. Le serviteur de Guillaume, les gens du castel voisin, accoururent pour s'enquérir de ce qui se passait.

Ils virent, avec une respectueuse surprise, Guillaume de Trémeur agenouillé dans l'attitude d'une fervente prière, et une main qui traçait sur la muraille une croix immense, laquelle depuis ne s'est jamais effacée. Les Trémeur la montrent avec un noble orgueil sur le mur du donjon qui, depuis, s'appela Tour de la Croix.

Quant à sire Guillaume, il parvint à la gloire, puis à la fortune : mais il renonça volontairement à l'une et à l'autre pour servir dans un monastère le Dieu qui voulut naître et mourir dans l'humilité et dans la pauvreté.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

LA GUERRE ET LA RELIGION

I

AVANT LE COMBAT.

Il est soldat. Porte-t-il un uniforme éclatant, ou son vêtement est-il fait de drap grossier? L'âge a-t-il dépouillé sa tempe, ou son front se couronne-t-il encore d'une brillante auréole de vie? Les horizons humains s'étendent-ils à perte de vue devant son fier regard, ou ses yeux ne dépassent-ils pas les horizons étroits d'une vie obscure? Est-il fait pour commander? Est-il destiné à obéir? Un sang ardent, fermenté par le soleil du Midi, court-il dans ses veines? S'est-il éveillé à la vie dans les froides régions du Nord? Est-ce un enfant de la gaie Provence ? un fils de la mélancolique Bretagne? A-t-il bâti autour de lui cet édifice d'amour qui s'appelle une famille? Vit-il indépendant, livré aux espérances et aux rêves de l'avenir? Je l'ignore; je ne sais qu'une chose, c'est qu'il est soldat, et que, lorsque sa patrie menacée ou insultée crie : *Aux armes!* il se lève, adresse à tout ce qu'il aime un adieu déchirant et, part.

Où va-t-il mourir ou vaincre? Il ne le sait pas. Arraché soudain à l'existence qu'il s'est faite, il marche, s'exerçant au mépris de la mort, avec un cœur débordant de vie, énergiquement résolu à tous les sacrifices, entraîné par la main de fer qui est venue le saisir au milieu de ses études, de ses joies, de son repos, de ses labeurs, ne voyant plus que le glorieux et éclatant lambeau qui flotte à la tête de son régiment, n'entendant plus que la voix qui crie à son oreille : *En avant!* Il sait qu'il ne s'appartient plus, et que le passé et l'avenir n'existent plus pour lui; sa vie est devenue le jouet des événements. Quand il se prépare au repos du bivouac, la trompette sonne; quand il espère se mesurer avec l'ennemi, il faut camper. Aussi incertain dans ses mouvements que la nacelle livrée au caprice des vents sur une mer orageuse, il va, il vient, il avance, il recule; c'est un sublime automate que conduit le roulement d'un tambour et la fanfare d'un clairon; c'est un joueur aveugle auquel échappent toutes les combinaisons de la partie sanglante qu'il joue. Il marche, il marche, et il se trouve tout à coup en présence de cette invisible, insaisissable et terrifiante réalité qui a nom : *la Mort*. C'est ce spectre qui se dresse tôt ou tard devant le soldat et qui projette une ombre funèbre sur la gloire, cet autre fantôme au regard étincelant, au sourire fascinateur, qui traîne son prestigieux manteau de pourpre sur les champs de bataille.

La rencontre est solennelle, et si le soldat ne tremble pas, il pâlit. L'enthousiasme irréfléchi des premières heures s'est évanoui, les fatigues physiques ont accablé son corps, les émotions inhérentes au terrible jeu de la guerre ont fait vibrer douloureusement plus d'une fois les fibres les plus intimes de son âme, et il a compris qu'il s'agit de l'immolation de tout son être. Et il accepte courageusement, héroïquement le sort qui lui est fait, il n'a qu'une pensée : défendre sa patrie; il n'a qu'une volonté : faire son devoir, et il attend avec calme que le grand jour du combat décisif se lève.

Il s'est levé ! Deux armées, deux nations sont en présence. La Mort, comme un vautour sinistre, accourt à tire-d'ailes vers ces champs fertiles, vers ces vertes prairies, vers ces coteaux brillamment ensoleillés, encore vierges de sang humain. Les généraux disposent leurs formidables engins de guerre et font mouvoir ces masses d'hommes comme un joueur ses échecs d'ivoire. Un silence solennel, avant coureur du combat, règne dans les deux camps.

Que se passe-t-il alors dans chacun de ces soldats courbés, tout frémissants sur leur arme meurtrière?

Le sentiment de la conservation, le souvenir poignant des êtres qu'ils aiment, ont d'abord suspendu les battements de leur cœur intrépide; un nuage a passé sur leur front indomptable, et une indéfinissable expression d'angoisse, dans leur regard; mais le signal du combat retentit, et voilà que l'élan du patriotisme allume un incendie dans les veines de chacun de ces hommes.

Le sabre au poing, la baïonnette en avant, ils s'élancent, bondissent, se précipitent contre l'ennemi. Ces deux armées, après avoir lutté à distance et s'être décimées avec un sang-froid terrible, en sont venues aux mains. Pareilles à deux torrents irrésistibles, dévastateurs, elles s'entre-choquent au milieu d'un nuage de poudre et bientôt se confondent.

Le soleil éclaire de sa lumière impassible ces scènes de destruction; sous ses rayons vivifiants, les hommes tombent comme des épis mûrs, fauchés par les foudres qui sillonnent en tous les sens les épaisses phalanges, le sang coule à grands flots, et la vie s'écoule avec le sang.

II

APRÈS LE COMBAT.

Les terribles moissonneurs ont achevé leur tâche sanglante; vainqueurs et vaincus ont déserté ces lieux d'horreur encore tout imprégnés du parfum enivrant de la poudre et sur lesquels la nuit plane. Ah! qu'elle vienne, qu'elle recouvre de ses voiles les plus épais le sombre théâtre du drame; car, comment oserait-on en soutenir maintenant la vue? Que de générations sont couchées là dans leur fleur! quelle épouvantable hécatombe humaine! Le cœur se brise, car l'oreille entend et les plaintes déchirantes des blessés et les sanglots de ceux qui les pleureront. N'avez-vous pas senti passer sur vous un souffle d'agonie, ô mères, ô femmes, ô sœurs? N'avez-vous pas entendu siffler à votre oreille attentive cette balle qui transperçait le cœur qui se nourrissait de votre tendresse? N'avez-vous pas maintes fois, le cœur palpitant, tendu les bras pour recevoir le cher blessé? Hélas! hélas! ils tombent seuls, les vaillants soldats, ils roulent les uns sur les autres comme le flot sur le flot, et l'on aperçoit des amoncellements fumants formés de corps d'hommes.

En face de cette destruction, la lamentation sublime de Job semble se poser d'elle-même sur les lèvres encore vermeilles de tous ces jeunes morts ensevelis dans une glorieuse défaite ou dans un glorieux triomphe.

« Vos mains m'ont formé avec tant de soins, Seigneur, s'écrient-ils, vous avez arrangé avec tant d'ar toutes les parties de mon corps, et maintenant met voulez-vous donc détruire? Souvenez-vous que vou m'avez fait comme un potier fait un vase avec de l'argile, et me voudriez-vous donc faire tourner en poussière? »

Aujourd'hui, ce sont les hommes qui détruisent les hommes, et l'ouvrier divin n'a jamais dédaigné l'œuvre de ses mains. Après le combat, alors que les vainqueurs boivent à longs traits l'ivresse de leur triomphe, alors que les vivants frémissent de bonheur à la seule pensée des joies du retour; que la gloire distribue ses récompenses magnifiques; alors que se lève, derrière les vapeurs sanglantes du champ de bataille, la brillante aurore de la paix, voyez s'avancer sur la lugubre arène cette femme au blanc vêtement, au front serein, au regard compatissant, au céleste sourire. C'est la fille de Dieu, la religion qui surgit parmi ces ruines humaines. Elle passe, et de la main fait signe à ses ministres: ils accourent. Voici le prêtre; il se courbe vers les mourants et leur donne l'absolution suprême; il murmure à l'oreille du blessé illustre comme à celle du soldat obscur les paroles de l'éternelle espérance; il leur montre à tous l'image de celui qui a dit en face de la mort: « Je suis la résurrection et la vie! » Voici la sœur de charité; ses mains pures et dévouées apportent la goutte d'huile pour la blessure et la goutte d'eau fraîche pour la lèvre altérée. Voici enfin, quand le cœur a cessé de battre, quand les lèvres de chair se sont à jamais scellées, quand l'âme s'est échappée de sa prison, voici l'auxiliatrice du purgatoire, dont la prière, les souffrances et les dévouements suivront cette âme dans les régions éternelles et la poursuivront jusque dans les abîmes de la purification.

Les religieuses auxiliatrices, ce sont les amies d'outre-tombe.

Elles se lèvent dans le champ de l'Église, ces nouvelles épouses du Christ, comme une protestation vivante contre l'oubli qui menace les morts, contre l'ingratitude ou l'inconstance humaine (1). Ah! que pendant la guerre vos prières et vos sacrifices redoublent, ô femmes héroïques! immolez-vous, immolez-vous! voici l'heure; soyez les anges invisibles du sanglant champ de bataille! emparez-vous des âmes de ces vaillants qui meurent l'épée à la main; priez, souffrez, sacrifiez-vous pour elles.

Voyez! en ce moment la vie du temps s'évanouit comme une ombre légère pour des milliers d'êtres! Voyez combien d'hommes sont saisis par la mort dans l'orgueil même de la vie, et terrassés avant d'avoir pu, d'un élan de cœur, monter jusqu'au juge souverain devant lequel ils comparaissent! Voyez quelle abondante moisson vous font ces agents destructeurs,

(1) Il existe en effet maintenant un Ordre spécial pour la délivrance des âmes du purgatoire, qui a son centre rue de la Barouillère, à Paris.

enfants du génie de l'homme! Voyez quelle chute d'âmes!

Elles tombent dans cette redoutable et mystérieuse Éternité plus pressées que les feuilles sèches que le vent d'automne fait tourbillonner dans les carrefours des forêts. Où vont-elles? où vont-elles?

C'est l'éternel secret de la divine justice, mais aussi de la divine miséricorde; et c'est encore, hélas! l'éternelle question que s'adresseront ceux qui les aimèrent et qui ne mettent pas toute leur espérance en cette vie fragile, éphémère, qu'un grain de plomb détruit.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.



CHRONIQUE.

—

Vraiment, je n'imagine guère de plus dur métier, sauf celui de soldat, que le métier de chroniqueur par le temps qui court : Paris, comme la France, ne connaît plus que la guerre, ne veut plus entendre parler que de la guerre, ne se préoccupe que de la guerre; tout le mouvement de sa vie habituelle est suspendu ; et quand le chroniqueur veut prendre la plume pour causer sur cet objet de toutes les pensées et de toutes les angoisses, il se trouve en face du vide et de l'inconnu, — ou en face d'un *connu* qui ne prête guère, hélas ! à la causerie, et qui n'est point fait pour servir de thème aux bavardages frivoles du courrier de Paris.

Pendant trois semaines, on eût cru que nos soldats étaient encore une fois partis pour la Chine ou pour le Mexique, tant, grâce à la mystérieuse réserve de M. le ministre de la guerre, nous vivions dans l'ignorance de leurs faits et gestes. Le victorieux épisode de Sarrebruck est le premier qui soit venu nous convaincre que l'armée ne s'était pas évaporée ; puis nous ne l'avons que trop appris par de glorieux et lamentables échecs, et c'est par un coup de foudre que nous sommes tout à coup sortis de ce grand silence.

A la rigueur, les simples chroniqueurs comme moi peuvent se résigner à garder le silence sur les choses de la guerre ; mais je ne saurais trop plaindre le sort des écrivains de la grande presse politique. Bon gré mal gré, il faut qu'ils donnent des nouvelles à leur public : il faut que ces nouvelles soient intéressantes ; il faut qu'elles soient exactes, ou du moins qu'elles aient un reflet d'exactitude. Aussi est-ce un vrai *steeple-chase* entre tous les chercheurs d'événements. L'un hante la colonnade de la Bourse, l'autre flâne sur les boulevards, un autre parcourt les ambassades.

Heureux, trois fois heureux celui qui a fait la trouvaille d'une nouvelle inédite : c'est son bien, c'est sa chose. Il la choie dans sa mémoire, il la couve des yeux sur le papier, et, tant qu'elle n'a pas été moulée par l'impression, n'espérez pas la lui arracher des lèvres. Faire parler les autres et se taire soi-même, tout l'art du journaliste politique est dans ce procédé. Deux *reporters* qui savent leur métier s'adressent inévitablement cette question quand ils se rencontrent : « Quoi de neuf ? » Et non moins inévitablement ils se répondent : « Rien. »

Le lieu de rendez-vous de tous les journalistes en ce moment, c'est le bureau des renseignements au ministère de l'intérieur. C'est là qu'arrivent les dépêches que le gouvernement consent à livrer à la publicité.

Dès huit heures du matin, ce bureau est ouvert aux journalistes, et il n'est fermé qu'après minuit. Les écrivains de la presse quotidienne, à quelque nuance d'opinion qu'ils appartiennent, sont admis à profiter des communications du ministère, pourvu toutefois qu'ils soient munis d'une carte spéciale qui les fasse reconnaître.

Ils sont reçus dans un grand salon au milieu duquel se dresse une immense table couverte d'un tapis vert : des cahiers de papier, des plumes, de l'encre, les journaux du jour, se trouvent sur cette table ; chacun peut lire ou travailler à sa guise en attendant les dépêches désirées, qui finissent souvent par ne pas arriver du tout.

Les honneurs de ce salon sont faits par plusieurs fonctionnaires du ministère, avec une courtoisie et une complaisance exquises. La presse est une puissance : après l'avoir tenue à l'écart, on la traite en grande dame.

Sur l'une des murailles de ce lieu officiel figure un immense tableau qui représente... devinez quoi ?... *La lecture de la Constitution républicaine sur la place de la Concorde en 1848* !

Pauvre tableau ! sans doute il avait été commandé pour orner un jour les salles de Versailles ou de quelqu'un de nos palais nationaux ; mais les événements ont marché, la Constitution de 1848 est allée rejoindre beaucoup d'autres constitutions, ses sœurs aînées, et le tableau a été relégué dans cette pièce écartée. On n'a pas même pris soin de raccommoder un large accroc qu'il a subi durant ses pérégrinations.

Il y a toute une leçon philosophique dans cette toile, destinée à rappeler un grand fait politique et social, et jetée comme au rebut dans la salle où nos publicistes viennent en quête de faits nouveaux qu'un jour on oubliera et dédaignera aussi.

A propos de choses du temps passé, nous avons vu reparaître à flots depuis quelques jours ces bonnes grosses pièces d'argent du temps de Louis-Philippe, qui avaient peu à peu disparu devant l'invasion de la monnaie d'or. Elles dormaient dans les caves de la Banque et du ministère des finances ; mais tout l'or de Paris a filé vers la frontière et les grosses pièces de cent sous les ont remplacées dans nos porte-monnaies, absolument comme dans nos corps de garde

messieurs les gardes nationaux ont pris la place de nos turcos et de nos zouaves.

Il faut de l'or pour faire la guerre : c'est la seule monnaie qui convienne en campagne. Elle ne craint pas l'incendie comme les billets, et, sous un moindre volume que l'argent, elle permet le transport de sommes beaucoup plus considérables. Un seul fourgon de petite dimension a emporté, il y a quelques jours, plus d'un million, au quartier général de Metz. Une quinzaine de troupiers l'escortaient.

Ainsi s'en va la richesse de l'armée, en pays inconnu, à travers champs et à travers bois, confiée au courage et à la loyauté d'une poignée d'hommes. Et jamais coffre-fort n'est plus scrupuleusement gardé par son caissier que ce fourgon qui passe la nuit à la belle étoile au milieu d'un camp.

On raconte qu'après le désastre de la Bérésina, un capitaine qui ramenait une voiture chargée d'une trentaine de mille francs se vit, par suite du mauvais état des chemins, forcé d'abandonner ce véhicule.

Il rassembla tous les hommes de sa compagnie, et, divisant la somme par fractions égales, confia à chacun d'eux un petit rouleau d'or. En arrivant à Varsovie, chaque soldat remit son dépôt, sans qu'il y eût déficit d'un seul napoléon; et pourtant on avait traversé des villages où la troupe exténuée avait eu plus d'une tentation. Quelques hommes manquaient : ils étaient restés en route morts, malades ou blessés ; mais les camarades avaient recueilli, en les abandonnant, leur rouleau d'or et ils le rapportaient, pour qu'il ne manquât pas une parcelle à l'heure où se liquiderait la dette de l'honneur de la compagnie.

Et maintenant faut-il redire les péripéties douloureuses, les poignantes alternatives par lesquelles nous avons passé depuis la dernière semaine.

Le samedi 6 août, dans l'après-midi, au moment où j'allais mettre la main à la plume pour commencer cette chronique, j'entends tout à coup monter de la rue de grands cris de joie, des clameurs presque frénétiques. Avec la rapidité de l'éclair, les maisons se pavoisent, les passants se serrent la main et s'embrassent avec transport. Le bruit d'une victoire fabuleuse — hélas ! trop fabuleuse ! — arrive par échos entrecoupés jusqu'à nos oreilles.

Je suis descendu précipitamment dans la rue, au milieu de l'ivresse et du délire populaires. Le flot m'a porté du côté de la Bourse, et j'ai assisté au spectacle de Capoul chantant la *Marseillaise* sur l'impériale d'un omnibus, devant un parterre d'enthousiastes où les boursiers et criaient plus fort que tous les autres.

Une heure après, j'assistais au sac de la Bourse par une foule furieuse de l'ignoble duperie à laquelle elle s'était laissé prendre, avec la crédulité de son ardent désir, avec le soulagement immense de son espoir enfin satisfait.

Toute la soirée et toute la nuit, Paris a offert un tableau indescriptible, un tableau à donner le vertige, à rendre fou. Et en s'éveillant le dimanche, les Parisiens ont appris la fatale nouvelle, avec cette sécheresse mystérieuse et terrible du bulletin officiel, avec cette obscurité vague qui se peuple de fantômes aux yeux des pessimistes et des poltrons.

L'esprit public est resté un moment écrasé sous la violence de la réaction. En tombant de si haut, on pouvait craindre qu'il ne se brisât dans la chute. La France n'est point accoutumée aux défaites, et, faute d'habitude, on peut bien lui passer un jour de stupeur et de consternation ; mais elle a vite repris le dessus avec un admirable élan de patriotisme. Elle va se lever comme un seul homme, s'il le faut, pour défendre le sol sacré des aïeux contre une invasion nouvelle. Ceux qui ont parcouru Paris dans la soirée de dimanche dernier n'oublieront jamais le spectacle que présentaient, d'un bout à l'autre des boulevards, ces groupes sombres où s'échangeaient des conversations ardentes, — cris de douleur, cris d'espoir et cris de vengeance, lecture des journaux à haute voix, commentaires naïfs et passionnés, détails contradictoires, harangues de flamme, réclamations, protestations, explosions de l'âme populaire, hommages à une armée admirable écrasée par des forces trois fois supérieures et qui n'a rien perdu de la confiance du pays après ses héroïques revers, serment de se tenir prêt à tous les sacrifices et à tous les efforts !... C'est dans ces heures suprêmes qu'on sent battre à nu le cœur d'une nation !

Le grand mouvement national des enrôlements volontaires et de la levée en masse pour défendre la patrie en danger commence à l'heure qu'il est. Tout un peuple va se trouver debout. Maintenant, Dieu protège la France, — et la revanche que je ne puis qu'espérer en terminant cette chronique, puissions-nous l'avoir enfin quand vous la lirez !

[illegible]

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS

PARIS, RUE BONAPARTE, 90

ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.

Les volumes commencent le 1er octobre

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Souvenirs de Bagnères-de-Luchon.

SOUVENIRS DE BAGNÈRES-DE-LUCHON

—

I

Vers la fin de l'automne, nous partîmes, un peintre de mes amis et moi, pour passer les derniers beaux jours à Bagnères-de-Luchon. Nous descendîmes à l'hôtel du Parc, situé au centre du cours d'Étigny, et nous fûmes bien vite faits aux habitudes de l'endroit. Après le bain, le déjeuner, les visites du matin ; puis les promenades en attendant le dîner ; le soir, rendez-vous général à la délicieuse *allée de la Pique*, près du torrent du même nom.

Le surlendemain de notre arrivée, nous étions invités à un concert.

— Nous avons beau faire, me dit mon ami Charles, nous ne parviendrons pas à fuir Paris. A peine avons-nous quitté la grande ville, qu'on nous menace d'un concert. C'est affreux ! A quoi bon se transporter à deux cents lieues !...

— Pour jouir des agréments de la capitale sans en avoir les inconvénients, lui répondis-je ; pour respirer l'air de la campagne sans être privé de la société élégante.

— Un concert ! y penses-tu ?... fit-il avec un accent désespéré.

— C'est un prétexte à réunions.

— Tu veux dire à fausses notes ; une vengeance de virtuoses manqués qui choisissent la province pour en faire leur victime... Et puis, il faut nous lever demain de bonne heure pour notre excursion à Castel-Vieilh...

— Viens par curiosité...

— Eh bien, j'irai.

Le soir venu, nous nous rendons à la salle du concert. La lumière des lustres se mêle au parfum des fleurs et à l'éclat des diamants. Au milieu des murmures des conversations, l'orchestre fait entendre une magnifique mosaïque sur le *Faust* de Gounod.

Le hasard avait placé Charles à côté d'un monsieur décoré accompagné d'une blonde jeune fille de vingt ans. A peine étions-nous assis, qu'en qualité de voisins on causait déjà comme d'anciennes connaissances. Le monsieur décoré était âgé d'environ cinquante ans, et sa moustache épaisse trahissait un ancien militaire. Il apprit, en effet, à mon ami que son veuvage l'avait obligé à prendre sa retraite de colonel pour se consacrer à sa fille unique dont la santé délicate réclamait tous ses soins. Charles lui parla de ses voyages en Italie ; l'ancien colonel avait commandé autrefois la légion d'Antibes : une longue conversation s'engagea alors sur l'Italie, Milan, Florence, Civita-Vecchia, Rome, et tous les souvenirs qui s'y rattachent.

Moi je me contentais d'écouter la musique, jetant par intervalle un regard distrait sur les personnes qui nous entouraient. Mais bientôt mon attention fut attirée par le bruit d'une toux sèche et fréquente qui faisait entendre près de moi depuis quelques instants.

Je regardai.

C'était la jeune personne qui accompagnait le colonel.

— Blanche ! lui dit celui-ci, si tu souffres, désires-tu que nous sortions ?

— Non, père, répondit-elle, merci. Je suis très-bien.

Et elle s'efforça de dissimuler son malaise en mettant son mouchoir devant sa bouche. Sa respiration était courte et précipitée. Une pâleur maladive s'était tout à coup répandue sur sa physionomie et lui donnait une douce expression de mélancolie et de résignation. Pauvre jeune fille !... elle paraissait ignorer sa triste situation ; elle souriait encore, et ses yeux pleins de langueur s'illuminaient de joie aux harmonies de l'orchestre. J'en fus heureux pour elle : il lui restait au cœur l'espoir et l'illusion...

Charles me tira par le bras, radieux d'avoir un motif de ne pas rester davantage au concert.

Le colonel et sa fille se retiraient.

Il s'autorisa de l'amitié spontanée que le vieillard lui avait témoignée pour me présenter.

— Mon meilleur ami, colonel, dit-il, un poëte... à ses moments perdus.

Et pendant que je saluais la jeune fille et son père, celui-ci me dit en souriant :

— C'est parfait. Un peintre et un poëte, nous sommes au complet !... Permettez-moi, messieurs, ajouta-t-il, de vous inviter à une excursion que nous espérons faire demain à la Canéide ou à la cascade du Juzet.

Nous acceptâmes.

La jeune malade prit le bras de son père ; nous les reconduisîmes à leur charmante villa, que l'on apercevait, comme un nid solitaire au milieu d'un bouquet d'arbres, à l'extrémité du cours d'Étigny.

Et nous nous dîmes joyeusement : « A demain ! »

II

Nous allâmes le lendemain à la cascade du Juzet. Cette excursion nous fit faire plus ample connaissance. Nos relations devinrent très-fréquentes. Nos promenades se réglèrent sur les douces fantaisies de Blanche et du colonel. La fonderie d'argent, Saint Mamet, la tour de Castel-Vieilh, reçurent notre visite. On entreprit même un petit voyage à travers la belle vallée d'Aran.

Un matin, en attendant le déjeuner, nous nous promenions, Charles et moi, dans l'allée ombreuse de Barcugnas, lorsque nous rencontrâmes le colonel qui nous pria de l'accompagner avec Blanche jusqu'à la Fontaine ferrugineuse pour y passer ensemble l'après-midi.

A deux heures, nous prenons la route du poste de la douane, véritable oasis de verdure au milieu de l'aridité qui l'entoure. Nous nous arrêtons quelques minutes au pied de la tour mauresque de Castel-Vieilh pour jouir du magnifique aspect de la vallée de Luchon, et du spectacle grandiose des Pyrénées dont les glaciers se colorent sous des jets de lumière et des teintes d'ombre particulières aux montagnes.

Puis nous continuons notre route. Après les premiers peupliers, une barrière entr'ouverte nous laisse descendre par un sentier rapide jusqu'au lit du gave où se trouve la source ferrugineuse. Ses alentours offrent de beaux aspects : soit qu'on descende quelques pas sur son lit inférieur, où un éboulement de roches colorées offre une étude de peinture dans le style de Salvator Rosa ; soit qu'on remonte quelques mètres au dessus de la source où un banc, taillé dans le rocher d'où elle jaillit, invite au repos et à la méditation.

Nous nous étions assis, le colonel et moi, pendant que Charles, cédant à un caprice de la malade, la guidait au milieu de cette nature sauvage.

Tout à coup un cri aigu, que les échos répétèrent comme une clameur d'épouvante, arriva jusqu'à nous.

C'était la voix de Blanche.

Dans sa folle joie, elle avait gravi avec précipitation un rocher pour mieux jouir de cette luxuriante campagne. Son pied avait glissé ; et elle allait rouler dans l'abîme, si Charles n'eût volé à son secours pour la retenir.

Cette chute était grave dans sa position délicate et maladive. Outre quelques contusions douloureuses, l'émotion vive qu'elle venait d'éprouver d'une manière si soudaine et si effrayante avait rendu sa respiration saccadée et sa toux plus forte et plus fréquente.

Quand son père l'eut embrassée en pleurant et qu'elle nous eut rassurés sur son état, elle se retira à l'écart. Je l'observais.

Lorsqu'elle se crut hors d'atteinte de tout regard, elle prit son mouchoir de batiste qu'elle porta à ses lèvres décolorées; puis, regardant la tache de sang que sa bouche venait de laisser sur le linge blanc, elle pâlit, et un léger frisson parcourut tous ses membres. Dans la crainte que son père ne s'aperçût de cette tache sanglante, et pour mieux dissimuler sa triste situation, elle cracha sur l'herbe verte qui se couvrit bientôt d'une teinte rougeâtre. Par intervalle, elle regardait le ciel comme pour y chercher un secours suprême ; et, dans cette attitude de souffrance et de résignation, elle me faisait penser à ces blondes vierges du Corrége assises près d'une tombe entr'ouverte.

Pendant ce temps, le colonel remerciait avec effusion mon ami Charles, qu'il appelait le sauveur de son enfant.

Vers le soir, nous retournâmes à Luchon en suivant le sentier de la prairie qui conduit au *pont de Péquerin*, et nous quittâmes le colonel et Blanche en faisant des vœux pour leur santé.

Le lendemain, je me promenais de bonne heure sur le cours d'Étigny, rêvant à tout ce qui s'était passé la veille. Je vis les fins rideaux de satin bleu flotter à la fenêtre entr'ouverte; puis les accords du piano de Blanche, à cette heure matinale, me rassurèrent sur l'état de la jeune fille. Chaque matin, se faisait entendre, comme une prière à Dieu, cette harmonie délicieuse à laquelle se mêlait souvent la voix plaintive de la pauvre phthisique. Combien de fois je me souviens d'être venu écouter ces dernières inspirations d'une âme trop belle et trop sainte pour cette terre!

Cependant Blanche, grâce aux bons soins dont elle était entourée, ne se ressentait plus de sa chute. Le médecin avait même constaté un mieux sensible relativement à son état ordinaire.

J'en profitai pour aller avec Charles rejoindre, pendant quelques jours, une caravane de touristes en excursion dans la vallée du Lys; nous poussâmes jusqu'à la Maladetta.

Une semaine après, nous étions de retour.

Le soleil était splendide, et on se serait cru au printemps, si déjà des feuilles jaunies tombant par intervalles n'eussent rappelé l'automne et la fin des beaux jours. Une douce brise apportait jusqu'à Luchon l'odeur résineuse des sapins. Pendant que Charles allait près de la ville terminer l'esquisse d'un paysage, je pris mon fusil, j'appelai mon chien, et, accompagné d'un guide, je partis à la chasse à travers les montagnes, espérant revenir dans la soirée, le carnier plein de gibier, puis rendre au colonel et à sa fille notre visite d'arrivée.

Le hasard et peut-être aussi mes souvenirs me conduisirent vers Castel-Vieilh.

C'était un pèlerinage que j'étais heureux de faire. Je revis la place où la jeune malade était tombée, l'arbre contre lequel elle s'était appuyée, et ce ne fut pas sans émotion que je retrouvai sur l'herbe la trace sanglante de son passage...

Je m'assis un instant près du gave et songeai à la pauvre enfant..., et mon regard rêveur, à travers les arbres, les rochers et les glaciers qui étincelaient au soleil, s'élevait jusqu'aux cimes lointaines des montagnes. Je repartais avec mon guide, quand je vis s'avancer, vers nous, le domestique du colonel, le père Antoine.

Le vieillard se plaça devant nous sans mot dire, et me regarda avec tristesse.

— Mlle Blanche et son père se portent bien ? lui demandai-je.

— Elle se meurt... Il n'y a plus d'espoir, monsieur... C'est fini !... répondit-il en sanglotant.

J'étais atterré. Les paroles expirèrent sur mes lèvres.

— C'est la chute de la montagne qui l'a achevée! continua-t-il; je viens depuis quatre jours lui chercher de l'eau ferrugineuse à la fontaine... Le colonel ne pourra pas supporter une pareille perte. Elle est si bonne, notre demoiselle : aussi bonne qu'elle est belle... Elle qui aimait tant à se promener, elle n'a plus la force de marcher maintenant. Excusez, si je pleure ainsi... Je l'ai vue toute petite; c'est moi qui l'ai élevée; je l'aimais autant que son père!...

La douleur du vieillard me fendit le cœur. Je détournai la tête en lui disant que j'irais le soir même avec mon ami Charles faire visite au colonel.

Je me levai et repris triste et silencieux la route de Luchon.

III

La nuit est venue, les étoiles brillent aux cieux comme des flambeaux funèbres; et, dans l'ombre, il me semble entendre des pleurs et des sanglots...

Nous entrons chez le colonel. Le père Antoine nous conduit à la chambre de la malade.

— On va apporter le bon Dieu à Mademoiselle, nous dit-il tout bas.

Dès que le colonel nous aperçoit, il nous tend les deux mains et ne peut retenir ses pleurs.

— Je suis bien malheureux, mes bons amis! soupira-t-il avec douleur.

Une lampe dorée suspendue au plafond verse dans cette chambre une lumière vacillante. Près du lit de la jeune fille, deux cierges allumés éclairent à demi sa figure pâle et amaigrie. Pauvre enfant! elle jette un regard d'adieu sur son père et sur ceux qui l'entourent : à notre vue, elle essaye encore de sourire et de soulever sa tête qui retombe...

Le prêtre arriva bientôt.

Il se passa alors une scène impossible à décrire dans sa silencieuse tristesse et sa majestueuse simplicité.

Lorsque le ministre de la religion eut déposé le viatique sur les lèvres tremblantes de la mourante, son front, à la lueur des cierges bénits, sembla se couronner d'une auréole mystérieuse.

Elle nous apparut en ce moment comme une sainte, comme une blanche vision qui allait bientôt s'évanouir.

Et tous, agenouillés et muets de douleur, nous regardions l'agonisante dont les mains s'étaient jointes pour une dernière prière.

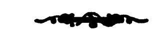
Tout à coup, elle fit signe d'ouvrir la fenêtre pour respirer la fraîcheur de la nuit; et, pendant que tout dormait au loin, on entendit son souffle haletant, précipité... puis sa tête blonde s'affaissa, et elle s'endormit... pour toujours...

Charles et moi, la prière aux lèvres, le deuil dans l'âme, immobiles et silencieux, nous nous serrions la main.

Le colonel ne versait plus une larme. Les yeux hagards, le front couvert d'une sueur froide, il regardait le corps inanimé de son enfant... Il n'avait pu résister à sa douleur. Sa tête était perdue... il était fou!...

Le lendemain, tandis que ses amis en deuil accompagnaient le blanc cercueil à l'asile funèbre, tout était joie et chansons dans les arbres; le soleil se levait radieux; il y avait fête au ciel : on y recevait une ange!!!

GASTON DE CAMBRONNE.



MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659, 682, 691, 708 et 722.)

—

XI

Trois jours après, j'appris de M. Prosper,— qui me traitait avec une sorte de pitié hautaine et me donnait de sages conseils chaque fois que ma naïveté campagnarde m'attirait la colère de mon maître — j'appris, dis-je, de cet honnête intendant, qu'on allait lever les scellés sur la requête de M. Bréhat-Kerguen et de M. Castille, les plus proches parents du défunt.

En effet, le soir vers huit heures, le juge de paix vint, assisté de son greffier, procéder à cette opération et à la confection de l'inventaire.

J'avais attendu ce moment avec une impatience indicible. J'allais donc enfin pénétrer dans la chambre où le crime avait eu lieu! J'allais atteindre en partie le but pour lequel j'avais revêtu ce pénible déguisement! Après avoir étudié de près l'homme, j'allais étudier de près les choses!

A huit heures donc, M. Prosper me dit d'un ton où perçait un vif dépit:

— Monsieur vous demande. Le juge de paix et M. Castille sont là. Je m'étais offert pour aider ces messieurs et les éclairer, mais Monsieur a refusé mes services et m'a dit de vous prévenir. Prenez cette lampe... mieux que cela! voyons donc... imbécile... vous allez renverser l'huile... Là, montez vite, Monsieur vous attend.

Le juge de paix était arrivé, ainsi que M. Castille, neveu du défunt. En jetant un coup d'œil rapide sur le vieux Breton, il me sembla que ses yeux trahissaient une joie qui éclatait, malgré ses efforts pour la cacher.

Nous entrâmes dans le cabinet où l'autopsie avait eu lieu. Le juge de paix procéda gravement à la levée des scellés. Lorsqu'il eut enlevé le dernier cachet et la dernière bande de papier, M. Bréhat-Kerguen ne pût retenir un léger soupir de satisfaction.

Le magistrat tira de sa poche la clef qu'on lui avait confiée et ouvrit la porte.

— Passez le premier, me dit-il, éclairez-nous.

On avait laissé la chambre dans l'état où elle était le jour du crime. Le lit était encore défait et les draps traînaient sur le tapis.

Cette chambre était la dernière de la maison ; ses fenêtres s'ouvraient sur le jardin. Je remarquai qu'elles étaient solidement grillées. Le mobilier, ici encore, était fort simple et peu en rapport avec l'immense fortune du défunt.

A quelques pas du lit était placé le fameux secrétaire.

C'est de ce côté que se dirigèrent d'abord les quatre assistants.

— On n'a toujours pas retrouvé le testament? nazilla le juge de paix.

— Non ! répondit M. Castille qui paraissait fort ému et qui adressait à son voisin, M. Bréhat-Kerguen, des regards où on lisait une rage sourde. Celui-ci restait impassible.

— Allons! reprit le juge de paix, cherchons encore, nous serons peut-être plus heureux cette fois.

Était-ce une illusion? Il me sembla qu'un sourire imperceptible avait effleuré les lèvres charnues du Breton.

Les papiers furent encore retournés, les registres ouverts et feuilletés avec soin. Après une heure de recherches, on ne découvrit aucun mot indiquant les volontés dernières de M. Bréhat-Lenoir.

— Vous le voyez, monsieur, dit le juge de paix à M. Castille ; j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. Il est décidément bien établi que votre oncle n'a pas laissé de testament. Vous n'aviez pas connaissance, n'est-ce pas, que le défunt eût d'autres papiers que ceux-ci ?

— Non, monsieur, répondit l'héritier déçu, sur le front duquel perlait la sueur... Non, mon oncle — il me l'a dit mille fois — mettait tous ses papiers et tout son or dans ce secrétaire.

— Oh ! quant à l'argent, reprit le juge de paix, nous savons où il est allé !... Mais c'est vraiment singulier qu'on ne retrouve pas un testament... Enfin la moitié de ma tâche est accomplie... Je vais maintenant procéder à la confection de l'inventaire.

Le greffier s'approcha d'une table, y déposa une serviette bourrée de papiers et se tint prêt, la plume sur l'oreille et le nez relevé, à noter les indications de son chef.

A ce moment je vis le regard de M. Bréhat-Kerguen — que je ne perdais pas un instant de vue, sans qu'il s'en aperçût — se fixer avec inquiétude du côté de la cheminée. Ce ne fut qu'un éclair, et il reprit aussitôt son air indifférent et farouche.

Je suivis son regard.

La montre du défunt, superbe Bréguet à double boîte d'or enrichie de pierreries, était suspendue à un clou près de la cheminée.

— Voilà un singulier voleur, pensai-je, qui tue un homme pour forcer son secrétaire où il sait ne devoir trouver que quelques pièces d'or, et qui néglige de s'emparer d'une montre de trois mille francs !

. . . .

On commença par inventorier les meubles, table, chaises, fauteuils, etc.

— Voyons un peu ces rideaux ! dit le juge de paix en s'approchant de la fenêtre. Éclairez-nous, mon garçon... hum !... c'est du damas de soie !

Le petit greffier leva le nez.

— Je croirais plutôt, dit-il, que nous avons là du damas de laine. Mon père et mon oncle en vendaient ; je dois m'y connaître.

Une discussion s'éleva sur cette grave question, entre le patron et son greffier.

Pendant ce temps j'observais attentivement les fenêtres. Elles étaient, je vous l'ai dit, munies de grilles solides ; de plus, l'espagnolette était fixée par un gros cadenas : « Ce n'est pas par là qu'il est entré, » pensai-je.

En examinant avec attention le tapis qui touchait à la fenêtre droite, je crus y apercevoir des taches de boue (je ne sais si vous vous souvenez qu'il a beaucoup plu le 2 janvier, et que depuis il a gelé à pierre fendre). On eût dit que quelqu'un avait stationné derrière ces rideaux, près de la fenêtre, pendant un certain temps.

Je notai encore cette circonstance dans ma mémoire.

Ce fut le juge de paix qui l'emporta. Le petit greffier finit par convenir qu'il y avait dans les rideaux plus de soie que de laine.

— Eh bien ! et ce tapis, continua le magistrat, il ne faut pas l'oublier. Tenez, mon garçon, continua-t-il en s'adressant à moi, posez la lampe par terre.

Je fis ce qu'il désirait ... et après quelques instants de minutieux examen, je vis une trace de pas presque imperceptible, marquée en sable jaunâtre sur le tapis.

Cette trace partait de la fenêtre et se dirigeait vers le lit.

— C'est bon !... dit le juge de paix..., moquette très-ordinaire... Eh ! eh ! pour un millionnaire, c'est assez simple !... Et ce lit ?... du noyer !... et quelle forme !... Voyez donc, monsieur, ajouta-t-il en riant et en se tournant vers M. Bréhat-Kerguen, votre frère qui avait tant peur des voleurs, avait un lit sous lequel une bande entière de brigands aurait pu se cacher.

Il me sembla que les gros sourcils du Breton tremblèrent à ces mots prononcés avec indifférence par le juge de paix.

On fit ensuite l'inventaire des objets qui garnissaient la cheminée.

Quelle ne fut pas ma surprise ! Lorsque mes yeux se dirigèrent vers le clou où la montre était suspendue un instant auparavant : elle avait disparu !

Et pourtant je n'avais pas quitté des yeux M. Bréhat-Kerguen !

Au bout d'une demi-heure, l'inventaire de la chambre fut fini et on procéda à celui des autres pièces.

A onze heures, tout était terminé.

XII

Je n'avais pu découvrir encore, reprit Maximilien après un instant de repos, la raison qui avait décidé M. Bréhat-Kerguen à me prendre à son service.

Il ne m'avait, jusqu'à ce jour, donné qu'un seul ordre (lorsqu'il me fit venir pour assister le juge de paix et porter la lumière). Sauf cela, il paraissait avoir totalement oublié que j'existais.

Cependant, cette raison que je cherchais, je la connus, le lendemain même de l'inventaire.

Ce jour-là, vers sept heures, je rencontrai M. Prosper dont la petite figure exprimait le plus vif mécontentement.

— Figurez-vous, me dit-il, qu'il m'envoie porter cette lettre près de la Bastille. Il n'a pas voulu prendre un commissionnaire, le vieil avare. Il prétend que j'y aille moi-même... et sans tarder... par cette neige et ce froid, il y a de quoi tomber malade !

Il s'éloigna en grommelant, puis se retournant :

— Ah ! à propos, dit-il, il vous demande tout de suite, montez chez lui.

Je trouvai mon vieux Breton en robe de chambre, la tête enveloppée d'un foulard et en train de fumer une grosse pipe.

— Vous allez prendre un balai et un plumeau, me dit-il de sa voix rogue, et venir avec moi.

J'apportai les deux instruments demandés. Nous descendîmes un étage et entrâmes dans la chambre du défunt.

— Tout cela est dans un état affreux ! gronda mon maître en jetant un coup d'œil sur le désordre de la chambre. Vous allez ranger, balayer, épousseter... et promptement, entendez-vous. Commencez par ce tapis.

Il tira les cordons des rideaux. Au grand jour, les traces de pas étaient encore plus visibles. M. Bréhat-Kerguen parut le remarquer comme moi. Il ferma les rideaux avec précipitation.

— Balayez d'abord ce tapis... et soigneusement, n'est-ce pas ?

Et comme j'exécutais ce travail assez lentement et assez gauchement, comme vous le pensez, je vis le visage du vieux Breton s'empourprer soudain ; il poussa un vigoureux juron :

— Plus vite que cela... Je vous ai dit que j'étais pressé !... Ah ! continua-t-il à demi-voix, si je pouvais me baisser, si je n'avais pas cette maudite douleur de reins, il y a longtemps que j'aurais terminé tout cela moi-même !...

J'étais arrivé près du lit... M. Bréhat-Kerguen parut hésiter un instant.

— Donnez aussi un coup de balai sous ce lit ! dit-il d'une voix brève.

Je me baissai, et je compris l'hésitation qu'il avait montrée à me donner cet ordre, lorsque je vis sous ce lit, nettement tracées l'une à côté de l'autre, deux marques d'une poussière jaunâtre semblable à celle que j'avais remarquée près de la fenêtre et dans la chambre.

On s'était caché sous ce lit ! Ces marques étaient celles de deux talons de bottes. Remarquez bien ceci : elles étaient placées du côté de la tête du lit, ce qui confirmait et expliquait une observation précédente que j'avais faite et dont je vous parlerai tout à l'heure.

Comme vous devez le croire, je me gardai bien de faire disparaître ces indices accusateurs.

— Maintenant, me dit mon maître, lorsque j'eus fini, vous allez prendre les draps. Vous les ferez blanchir le plus tôt possible. Je ne me soucie pas de garder longtemps le linge d'un mort.

Il me sembla qu'il parlait de la fin tragique de son frère avec une indifférence bien cynique.

Je pris les draps, les roulai et les mis sous mon bras.

— Vous pouvez vous retirer, ordonna M. Bréhat-Kerguen ; je rangerai le secrétaire moi-même.

Je remontai promptement dans la chambre qui m'avait été attribuée, et après m'être enfermé à double tour, je me hâtai d'examiner les draps que j'avais emportés.

Ici, le philosophe interrompit encore son récit. Il paraissait fatigué ; je lui en fis la remarque.

— Oui, me dit-il, il me semble que je vais avoir une nouvelle crise. Je sens une fatigue extraordinaire. J'ai soumis, depuis une semaine, mon intelligence à un travail excessif dont je ne vous donne ici que la substance. Si vous saviez combien de longues heures de réflexion j'ai passées nuit et jour pour arriver à coordonner tous ces faits et à en tirer une solution !... Mon cerveau est encore une fois en ébullition... Pourvu que je puisse aller jusqu'au bout !

Puis après un instant de silence :

— N'auriez-vous pas un verre d'eau-de-vie à me donner ? Il me semble que cela me ferait du bien.

J'ouvris une cave à liqueurs et la lui présentai. Il but coup sur coup trois verres de rhum... : puis poussa un soupir et renversa sa tête sur le dossier du fauteuil.

— J'avoue, lui dis-je en reprenant place en face de lui près de la cheminée, que votre récit me jette dans d'étranges perplexités. Je crois assister à un rêve magique qui développe devant moi ses bizarres silhouettes... Tout à l'heure, vous paraissiez soupçonner du crime cet ancien chef de bande. Maintenant

vous semblez accuser M. Bréhat-Kerguen de fratricide...

Un fin sourire se dessina sur les lèvres du philosophe. Il entr'ouvrit les yeux :

— Patience ! dit-il, vous n'êtes pas arrivé au bout de votre rêve, ni moi au bout de mon récit. Vous aurez bientôt d'autres sujets d'étonnement.

Je ne vous ai pas encore parlé du docteur Wickson. Il est temps que je vous en touche deux mots.

Revenons, si vous le voulez bien, au jour de l'autopsie. Je vous ai déjà dit que mon opinion formelle était que la justice et vous, aviez été dupés par une ruse adroite.

Mais je ne vous ai pas fait part d'une autre découverte qui est venue changer cette opinion en conviction arrêtée.

J'ai remarqué que lorsqu'il s'approcha du corps, le premier mouvement du docteur indien fut de rejeter un coin du drap sur les pieds du défunt.

Ce geste vous a naturellement échappé, mais je l'ai noté, et j'ai aussitôt résolu d'éclaircir ce fait.

Dans l'après-midi de ce même jour, — deux heures environ après que je vous eus quitté, — je retournai à l'hôtel Bréhat-Lenoir, et, donnant pour prétexte à M. Prosper que vous aviez oublié un papier important et que vous m'aviez chargé de revenir le chercher, je montai dans le cabinet où gisait le cadavre.

Je me dirigeai vers le corps et levai le drap qui recouvrait les pieds.

Je fus frappé tout d'abord de la forme assez remarquable des membres inférieurs du défunt.

Il avait le cou-de-pied déformé par une élévation, une bosse de la grosseur d'un œuf.

Après un court examen, j'aperçus au talon du pied droit une petite tache noirâtre entourée d'un cercle violet.

Comme je n'avais pas un instant à perdre, je tirai un canif de ma poche, et pratiquant une incision à cette place, je recueillis dans la boite de ma montre quelques gouttes d'une liqueur brune mêlée de sang qui s'échappa de cette légère blessure.

Rentré chez moi, j'analysai à l'instant même cette liqueur. Vous savez que j'ai étudié la chimie (que n'ai-je pas étudié ?) Mais il me fut impossible de reconnaître quelle était la substance que j'avais recueillie.

Je ne me tins pas cependant pour battu.

J'achetai un lapin vivant, et prenant au bout d'une aiguille une goutte de cette liqueur, je lui fis une légère piqûre à la patte.

Il mourut au bout de dix secondes comme foudroyé.

Je savais donc enfin quel avait été l'instrument du crime !

C'était le curare, ce subtil poison que les Indiens mêlent au venin des serpents, et dont les effets toxiques sont d'une rapidité épouvantable.

L'assassin s'est caché sous le lit, attendant le sommeil de la victime ; puis, lorsqu'il l'a jugée endormie, il a passé sa main armée de l'aiguille empoisonnée sous les draps, et a fait au talon du dormeur cette piqûre mille fois plus sûre et plus terrible qu'un coup de poignard au cœur.

Voilà donc encore un fait acquis et que confirme une légère tache de sang que j'ai trouvée sur les draps du lit, à la place où devaient être les pieds du défunt.

Nous sommes loin, vous le voyez, de l'histoire de l'arsenic !

Pour moi, l'assassin n'est pas ce malheureux Guérin : c'est M. Bréhat-Kerguen, et je pourrais, dès demain, avec les preuves que j'ai rassemblées, le faire arrêter par la justice... Mais je veux aller plus loin encore !

Et puisqu'il faut que tout crime soit dicté par un intérêt évident, pour que vos magistrats frappent le coupable, je leur prouverai qu'il ne s'agissait pas ici d'un vol de quelques pièces d'or, mais de la suppression d'un testament et d'un vol de trois millions !

Henry Cauvain.

— La suite prochainement. —

LA FOLLE DU LOGIS

PREMIÈRE PARTIE.



ig, ding ! dig, ding ! Les cloches de la cathédrale de Strasbourg sonnaient à toute volée, appelant les fidèles à la prière.

C'était jour de fête, et les bons Alsaciens se hâtaient d'abandonner leurs maisons pour se rendre à l'église. La foule encombrait les rues ; les petits enfants en habits du dimanche, suivaient les papas et les mamans ; tout le monde se réjouissait en voyant que le ciel, d'un azur magnifique, permettrait d'entreprendre une longue promenade après l'office du soir.

Seul, meister Harthmann, un des plus dignes bourgeois de la ville, était forcé de rester à la maison.

Ce jour même, en rentrant de l'office du matin, il avait eu la malheureuse pensée d'atteindre quelques bouquins, placés sur le haut d'une armoire.

Mais depuis longtemps déjà les membres du brave

Harthmann avaient perdu l'élasticité de la jeunesse : en tombant de l'escabeau sur lequel il était monté, il s'était donné une entorse qui l'avait cloué sur son fauteuil, au grand scandale de l'excellente dame Harthmann, qui prétendait qu'un bon chrétien n'était jamais malade les jours de fête.

Tout en gourmandant son mari, Lisbeth l'avait installé auprès de la fenêtre le plus commodément possible, ayant soin de mettre à sa portée les livres, cause du malheur qui lui était arrivé.

Puis elle était partie, toujours grondant ; et, en la voyant s'éloigner, maître Harthmann avait poussé un soupir... de regret sans doute ; nous voulons le supposer, quoique sa physionomie eût en ce moment une expression analogue à celle d'un homme qui, martyrisé longtemps par des souliers trop étroits, se voit enfin délivré de son supplice.

Après tout, il faut bien avouer que maître Harthmann était un personnage assez original, duquel il était difficile de se faire une opinion exacte. Son caractère était un composé des contradictions les plus bizarres. Au demeurant le meilleur homme du monde. Un cœur d'or, la simplicité d'un enfant et la finesse d'un commerçant rompu aux affaires (maître Harthmann avait tenu boutique une partie de sa vie) ; bon vivant, ne reculant pas devant une et même plusieurs pintes de bière ; toujours prêt à obliger un ami dans l'embarras ou à partager son souper si l'occasion s'en présentait. Avec tout cela, l'imagination rêveuse d'un Allemand des bords du Rhin (il était natif de Bingen, le pays des légendes), passionné pour l'étude, laissant volontiers son esprit s'égarer dans les domaines infinis de la chimère, mais ne témoignant pas la moindre mauvaise humeur lorsque la voix de dame Lisbeth, qui grondait la servante ou récriminait contre les livres, dont elle se montrait l'ennemie acharnée, le rappelait un peu trop brusquement aux petites misères de la vie réelle. Le même sourire calme et placide animait son honnête visage, soit qu'il complimentât Lisbeth sur l'excellence de la choucroute, chère à tous les habitants de Strasbourg, soit qu'il suivit dans ses courses capricieuses et vagabondes son imagination, cette fée brillante et insaisissable, ange consolateur des uns, mauvais génie des autres, qu'on nomme à si juste titre « la folle du logis ! »

— Eh ! mais, murmura tout à coup maître Harthmann en s'accoudant sur l'appui de la fenêtre ; n'est-ce pas mon ami Wilhem et sa jeune femme, que j'aperçois là-haut sur la terrasse du vieux Cornélius ? Oui, vraiment ! Ils prennent congé de lui pour se rendre à l'office, les braves enfants ! Mais que vont-ils faire chez ce vieux grimaud ? Ah ! j'oubliais que Cornélius est leur oncle. Il ne les laisse pas partir, il veut leur faire admirer la vue qu'on a de sa terrasse ! Je crois bien, à deux cents pieds au-dessus du sol ! Comme ils sont embarrassés !... La jeune femme craint de manquer l'office ; Wilhem craint de mécontenter son oncle ! — Ha ! ha ! est-ce qu'on se querellerait déjà ? — Mais non : elle écoute patiemment les raisons de son mari,



elle va, pour être agréable à Cornélius, contempler le panorama qui s'étend devant ses yeux.

Hein ! quoi ? — La voilà qui rentre dans l'appartement ! Et le pauvre Wilhem tout décontenancé ne sait plus s'il doit rire ou se fâcher. — C'est ainsi que faisait Lisbeth quand je la sermonnais dans les premiers temps de notre ménage ; aussi j'ai pris l'habitude de ne plus la contrarier.

Tout en faisant ces réflexions, maître Harthmann guettait d'un regard curieux le départ des jeunes gens, qui devaient passer devant lui pour se rendre à l'église. Il les vit enfin sortir de chez Cornélius ; mais déjà le léger nuage qui avait semblé un instant troubler leur bonne humeur s'était dissipé. Tous deux marchaient en devisant gaiement ; et après avoir échangé quelques paroles amicales avec meister Harthmann, ils s'éloignèrent à grands pas, car déjà les cloches avaient cessé de sonner et l'office était commencé.

Maître Harthmann les suivit des yeux en souriant.

— La belle chose que la jeunesse ! pensait-il.

Et son esprit se reportant aux années écoulées, il se revoyait au beau temps d'insouciance et de folie, où il avait, en compagnie de quatre étudiants comme lui, entrepris son tour d'Allemagne.

Sans le sou, mais riches d'espérances, ils ne comptaient, pour subvenir aux frais du voyage, que sur leur talent de musiciens. En Allemagne, cette terre classique de la musique, c'est plus que suffisant. Les cinq amis entraient dans les cours des fermes et des châteaux ; ils exécutaient les airs favoris des grands compositeurs allemands ; ou bien, dédaignant de se

ervir de leurs instruments, ils chantaient en chœur les allades nationales. On faisait cercle autour d'eux, on pplaudissait, on s'enthousiasmait; les pièces de monaie pleuvaient dans le mouchoir étendu par terre our recevoir la recette ; après le concert, on invitait es musiciens à prendre place à la table de famille, et on se quittait les yeux humides, comme de vieux mis. — Ah ! c'était le bon temps!

Et quand meister Harthmann (alors le jeune Harthnann) parcourait seul les sentiers de la Forêt-Noire ;



uand, assis sur un tronc d'arbre, au milieu d'une lairière, il suivait d'un regard vague les nuages qui oyaient au-dessus de sa tête, prenant mille formes izarres: n'était-ce pas aussi un bon temps?

La jouissance que l'homme éprouve en face des randeurs de la nature, que ce soient les montagnes, le iel ou la mer, n'est-elle pas encore une preuve de l'essence immatérielle de l'âme, qui se trouve à l'étroit ans sa prison mortelle ; qui, livrée à elle-même, voit ien au delà des limites de ce que nous appelons le monde, parce qu'il renferme tout ce qui tombe sous os sens? Où sont les limites du monde quand, ouliant les intérêts mesquins de cette vie, l'âme s'élance dans l'immensité? Elles n'existent pas, ces limites! L'âme, ce pur esprit, peut-elle être arrêtée dans on essor? Elle suit le nuage dans l'espace; elle semble elle-même devenir le nuage, l'océan, l'atmosphère, pour s'élever, radieuse, vers ce foyer divin e toute lumière, de toute puissance, qui a créé la naure et ses merveilles.

—Ah! mes bonnes soirées de la Forêt-Noire! soupira maitre Harthmann en renvoyant du geste la servante, ui venait lui demander ses ordres avant d'aller, chez épicier, acheter du café pour la collation.

Et, sans doute pour se consoler de ce que cet heureux temps était passé pour toujours, le brave homme tendit la main vers un des bouquins placés à sa portée par les soins de la prévoyante Lisbeth.

La bibliothèque de meister Harthmann aurait fait s délices de bien des érudits. Elle renfermait nombre exemplaires, uniques au monde, des ouvrages les lus curieux, réunis à la suite d'infatigables recherces chez tous les bouquinistes de Strasbourg, voire même de Paris, où le digne marchand allait de temps en temps passer quelques jours chez un sien ami, lit-



térateur et bibliomane enragé. Or, cet ami partageait avec les livres l'antipathie de dame Lisbeth. Antipathie instinctive et irraisonnée, mais qui aurait certainement atteint des proportions gigantesques, terrifiantes, si la bonne Alsacienne eût pu deviner quelle dangereuse et condamnable influence celui qu'elle appelait *le Parisien*, exerçait sur son époux ; en un mot, si elle eût connu le secret de maître Harthmann !

Car il avait un secret, l'excellent homme!

Avec ce regard candide, cet air honnête que vous savez, maître Harthmann avait un secret! C'est à faire dresser les cheveux sur la tête, n'est-il pas vrai? Et quel secret. grand Dieu ! à qui se fier? Mais nous en avons trop dit pour nous donner maintenant des airs de discrétion... Sachez donc que, cédant aux conseils de son ami, — qui n'étaient, hélas! que trop bien d'accord avec un secret penchant jusque-là réprimé, — le simple, le paisible Harthmann, le négociant de Strasbourg, le mari de Lisbeth, s'était laissé aller à confier au papier les impressions, réflexions, digressions, qui encombraient son cerveau depuis nombre d'années.

D'abord timide et craintive, sa plume n'avait retracé qu'avec une extrême réserve les pensées qui accouraient en foule, se pressant, se bousculant pour obtenir la grâce de passer les premières. Mais peu à peu il s'était enhardi; l'indécision du débutant littéraire avait fait place à l'autorité du penseur, du philosophe. Bientôt une sorte de fièvre s'était emparée de lui; renonçant à la contrainte qu'il s'était d'abord imposée et se livrant tout entier à l'inspiration qui le dominait, maître Harthmann avait donné un libre essor aux aspirations emprisonnées depuis trente-cinq ans entre les murailles d'une étroite boutique. Durant de longues heures, sa plume, que ne retenait plus aucun frein, avait couru, ardente et fièvreuse, couvrant d'une écriture serrée d'innombrables feuilles de papier. Elle avait retracé, non les scènes auxquelles maître Harth-

mann avait assisté en chair et en os, mais celles qu'il avait vus par les yeux de l'imagination. Elle avait dit, non l'histoire de sa vie réelle, dans sa petite maison, près de la place Kléber, en compagnie de dame Lisbeth, de ses neveux, de ses nièces, et des bons voisins qui venaient le soir faire la causette ; mais l'histoire de l'existence idéale qu'il s'était créée ; existence qui cotoyait l'autre sans la troubler, qui la complétait au contraire de la manière la plus admirable.

Maître Harthmann était un homme doux, méthodique, de manières paisibles, nullement prédestiné aux grandes aventures et sans doute incapable du plus petit acte d'héroïsme. La vie tranquille et régulière que lui avait arrangée dame Lisbeth convenait merveilleusement à son naturel calme, et si l'on eût changé la moindre chose à ses habitudes, il se serait à coup sûr trouvé le plus infortuné des mortels.

Mais l'être immatériel qui complétait l'individu connu sous le nom de meister Hartmann était loin de partager ces goûts simples et modestes. Si la personne du brave commerçant se trouvait satisfaite des repas substantiels et des promenades, seuls événements graves de ses journées, en revanche son esprit souffrait le martyre, gémissait en se voyant forcé de ramper sur la terre quand il aurait voulu planer dans les plus hautes régions, et torturait le brave homme par ses plaintes continuelles.

Donc il avait fallu aviser au moyen de contenter tout le monde. Tandis que maître Harthmann, assis dans son grand fauteuil, fumait sa pipe et humait à petits coups la bière de Bavière placée devant lui, son esprit, profitant de la liberté qui lui était rendue, chevauchait par monts et par vaux, s'embarquait dans les aventures les plus bizarres, faisait preuve d'une témérité, d'une audace inouïe, menait enfin l'existence la plus agitée, la plus périlleuse qu'on pût imaginer.

C'était donc bien son histoire, sa véridique histoire, que maître Harthmann avait entrepris d'écrire pour sa propre satisfaction, et peut-être (il osait parfois l'espérer) pour la plus grande édification des générations futures.

Car de tout ceci il était résulté un livre, ou plutôt le manuscrit d'un livre, que l'ami de maître Harthmann avait d'emblée proclamé un chef-d'œuvre, et qu'il avait juré de faire imprimer!

Tel était le secret de maître Harthmann, qui, du fond de sa modeste retraite, assistait déjà par la pensée au triomphe de cet autre lui-même, dont il admirait de bonne foi l'allure fière et hardie, l'humeur railleuse, le naturel bouillant et indompté.

Georges d'Abrays.

—La suite prochainement. —

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666, 675, 698, 712 et 730.)

—

XII

Nous l'avons vu, Denise avait gagné sa cause : elle l'avait plaidée si chaudement ! Puis M. de Pienne, Gaston et Béatrix elle-même s'étaient joints à elle pour supplier madame de Pienne, qui s'était vue forcée de céder. Elle avait cédé non-seulement à leurs instances, mais encore à celles de madame de Farel, qui avait affirmé que ce serait cruel de priver deux charmantes jeunes filles d'un plaisir si bien fait pour leur âge.

On s'occupa des préparatifs de la toilette. Pour les deux sœurs, madame de Pienne choisit des robes blanches, au grand déplaisir de Denise, qui avait rêvé une toilette rose ; mais madame de Pienne savait que Béatrix aimait peu cette nuance, et, lui imposant déjà le bal, elle ne voulut pas lui imposer la parure, et le blanc fut adopté. Toutefois, elles furent laissées libres de varier leur coiffure. Béatrix et Denise, qui possédaient une magnifique chevelure, eurent le bon goût de se contenter, à peu de chose près, de cet ornement naturel. Denise plaça sur ses épaisses tresses blondes une grappe de fleurs roses ; Béatrix, au milieu des ondulations de ses beaux cheveux noirs, posa un simple camélia orné de ses boutons.

Le bal fut merveilleux, digne des féeries des Mille et une Nuits, au dire de Denise, qui, la fête passée, ne tarissait pas sur ses enchantements.

Le parc était illuminé, des guirlandes de verres de couleur se balançaient entre les arbres ; de chaque touffe de fleurs ou de gazon s'échappait une petite lueur joyeuse ; on eût dit des milliers de vers-luisants parsemés dans les pelouses ou les parterres.

Les salons resplendissaient de lumières, de fleurs, de femmes jeunes, charmantes, parées : l'élite de la société briochine s'y était donné rendez-vous.

Mais entre toutes les jeunes filles, on remarqua Béatrix et Denise ; aussi furent-elles, d'une voix unanime, proclamées les reines de la fête.

Au milieu des habits noirs se distinguait le beau et mélancolique visage de l'ange Raphaël, qui semblait planer sur l'assemblée.

Il voulut bien se mêler aux simples mortels et se montrer plein d'empressement pour les invités de sa mère ; il se montra particulièrement assidu près des habitants de Kerlivio et dansa plusieurs fois avec Béatrix et Denise.

— Ne trouves-tu pas M. de Romery parfaitement bien ? dit à Béatrix Denise qu'il venait de ramener à sa place Il est d'une distinction !... et puis Parisien pur sang ! Tous ces Briochins ne lui vont pas à la cheville.

— Par exemple ! dit Béatrix en riant, tu ne [illegible]

donc pas M. de Kerglas qui a la tête de plus que lui? Il est vrai que c'est un géant.

— Béatrix, tu feins de ne jamais comprendre ce que je te dis, c'est désolant! fit la jeune fille avec un petit geste de dépit; mais le dépit disparut bien vite : on jouait la ritournelle d'un quadrille, et déjà un nouveau danseur s'inclinait devant Denise.

. . . .

Il était deux heures du matin lorsque la famille de Pienne rentra à Kerlivio. Denise n'en pouvait plus, et cependant elle eût voulu rester encore.

En pénétrant dans sa chambre, elle tomba sur une chaise et y demeura quelque temps immobile; puis elle éprouva le désir de se voir une fois encore dans sa gracieuse parure. Elle alla se placer devant son miroir et sourit à son image; elle s'accouda sur la tablette de la cheminée et... rêva.

Combien de temps fut-elle demeurée ainsi, je ne sais; mais un bruit se fit dans la pièce voisine, la porte s'ouvrit doucement et Beatrix en peignoir parut.

— Tu n'es pas encore déshabillée, Denise? dit-elle; j'avais cru t'entendre plaindre, j'ai eu peur que tu ne fusses indisposée et je suis venue.

— Aide-moi, je t'en prie, je n'en puis plus! dit Denise levant les bras et les laissant retomber sur la gaze de sa robe.

— Je suis sûre que tu regrettes d'être allée au bal, reprit Béatrix; si tu avais su, tu ne te serais pas donné tant de peine pour y aller, n'est-ce pas, petite sœur?

— Tu plaisantes, Béatrix; moi regretter d'être allée au bal! une fête si délicieuse! Je suis ravie, au contraire! Quel goût a madame de Romery! comme elle fait avec grâce les honneurs de chez elle!... que de choses à raconter demain à Éva et à Yolande! Moi regretter d'avoir été à ce bal quand j'aurais voulu qu'il durât toute ma vie!

— Toute ta vie!... Ainsi, tu aimerais à mourir en sortant d'un bal? Oh! ne dis pas de ces choses-là, ma Denisette, je t'en prie.

— Bon! s'écria Denise regardant avec un sourire complaisant sa jolie grappe de fleurs roses dont elle arrangea quelques feuillages; j'aurais été bien étonnée si ma raisonnable Béatrix ne fût pas venue jeter du noir sur ma gaieté. Va-t'en bien vite, méchante, et laisse-moi danser encore en rêve, puisque le bal est fini.

— Et il était temps, dit Béatrix montrant la robe que venait de quitter Denise, vois comme tout cela est fripé. Adieu, petite sœur, à demain!

Béatrix embrassa Denise et se retira.

Mais rentrée chez elle, Béatrix s'enveloppa d'une épaisse robe de chambre et alla se prosterner sur son prie-Dieu, où elle fit sa prière, peut-être un peu plus courte que de coutume, mais avec non moins de ferveur.

En se relevant, elle rencontra la blanche et calme figure de sa tante Armèle, qui paraissait lui sourire.

— Oh! chère tante, dit Béatrix souriant aussi à la douce image, votre Béatrix est comme vous, elle préfère à tout ce tumulte, à tout ce fracas le repos de sa petite chambre. Bonne tante, ange de notre maison, veillez bien sur Denise et sur moi-même; obtenez de Dieu que notre Denise ne s'éloigne pas de nous pour les enchantements du monde!

Béatrix envoya un baiser au portrait d'Armèle de Kerlivio et s'enfonça sous les courtines de son lit en faisant le signe de la croix.

Elle s'endormit sous la garde de son bon ange et son sommeil fut calme et paisible comme son cœur.

Denise, pour la première fois de sa vie, oublia de prier Dieu!

Ne songeant même pas à appeler une pieuse pensée avant de fermer ses paupières, elle s'endormit bercée par les sons enchanteurs de l'orchestre du bal; elle tournoyait encore au milieu des fleurs et des lumières, elle se voyait parée de sa robe blanche, de sa guirlande de fleurs, belle, ravissante, éclipsant toutes les danseuses et Beatrix elle-même.

Elle voyait un doux visage, couronné de cheveux blonds, dont le regard se fixait souvent sur elle. C'etait un visage d'ange, et pourtant ce n'était point celui de son céleste gardien qui, voilé de ses ailes, pleurait à l'écart, c'était... c'était le visage de Raphaël de Romery!

XIII

Malgré sa veille prolongée, Béatrix fut assez matinale; il n'en fut pas ainsi de Denise: elle se leva tard et parut avec un visage pâle, triste, abattu, dans lequel il eût été difficile de reconnaître la rose et fraîche figure, ordinairement si souriante de Denise.

Gaston, en l'apercevant, s'écria :

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!

Denise sourit, mais il y avait de l'amertume dans son sourire.

Son humeur, comme son visage, était altérée. Elle passait soudainement de la gaieté à la tristesse; tantôt elle fredonnait des airs de danse et tantôt elle demeurait silencieuse et sombre. Mais, s'il était question du bal, sa physionomie s'animait, ses yeux retrouvaient leur éclat, ses lèvres leur sourire; puis bientôt elle murmurait avec une sorte d'accablement :

— Faut-il que les moments joyeux soient si vite écoulés!

Les jours passèrent; Denise demeurait à peu près dans la même disposition d'esprit.

— Ce bal a eu pour notre Denise un triste résultat, dit madame de Pienne à son mari. Ce que je redoutais est arrivé; depuis qu'elle a paru dans le monde, elle ne rêve plus que fêtes et plaisirs; la vie de famille, calme et uniforme, l'ennuie.

— Bah! bah! répliqua M. de Pienne, vous vous



alarmez toujours, Marguerite. La jeunesse aime le plaisir; quoi de plus naturel?

— Denise n'aime pas seulement le plaisir, elle est avide de louanges, avide de succès, avide de triomphes. Dieu sait où tout cela pourrait la conduire, tout au moins à une vie inutile, sinon mal employée. Je crois que nous devons lui accorder d'agréables distractions, mais attendre quelque temps encore avant de la conduire dans le monde.

— Ma chère Marguerite, vous savez quelle confiance aveugle j'ai en votre jugement, en votre bon sens, agissez donc à votre guise; laissez-moi vous dire seulement que toutes les jeunes filles sont plus ou moins de beaux papillons qui aiment à s'approcher de la lumière, mais toutes n'ont pas le bonheur de posséder une mère prudente et sage qui les prémunisse contre le danger. Notre gentille Denise pourra bien voltiger, tourbillonner dans les salons, mais d'elle-même elle reviendra aux joies paisibles du foyer de famille. Vos filles, Marguerite, seront dignes de leur parfait modèle.

Peu après cet entretien, les châtelains de Kerlivio payèrent leur bienvenue dans le pays en réunissant tous leurs voisins. Denise eût bien voulu que ses parents donnassent un bal, mais madame de Pienne rappela que deux années ne s'étaient pas encore écoulées depuis la mort de son père Maurice, et elle pria pour un grand dîner. Ce fut une occasion de rendre à madame de Romery sa politesse, après laquelle la famille de Pienne, non compris Denise, comptait bien ne plus voir la baronne qu'à de rares intervalles. La prolongation du séjour de madame de Farel à l'Éperonnière rendit impossible cette résolution.

On ne pouvait pas, en effet, ne pas recevoir, ne pas visiter une personne qui s'était toujours montrée excellente parente, et dans la famille de laquelle M. de Pienne avait été, dans sa jeunesse, comblé de politesses et d'affection.

Les rapports entre les deux châteaux furent donc forcément fréquents.

On dînait soit à Kerlivio, soit à l'Éperonnière; on faisait ensuite un peu de musique, ou bien on improvisait une joyeuse causerie. Denise était l'idole de ce petit cercle; elle avait une voix de fauvette qu'on aimait à entendre et qu'elle aimait à faire applaudir.

La baronne de Romery ne tarissait pas sur la gentillesse, la grâce, les talents de Denise; et Denise, charmée de se voir le point de mire d'une société, quelque restreinte qu'elle fût, en jouissait délicieusement.

Le beau Raphaël s'absentait fréquemment; il allait passer quelques jours soit à Rennes, soit à Nantes; cependant il assistait assez souvent aux réunions intimes et n'était pas des derniers à complimenter Denise, soit qu'elle promenât ses doigts agiles sur le piano soit qu'elle gazouillât quelque gentille romance choisie par madame de Pienne.

Béatrix et Denise ne négligeaient pas cependant leurs amies de Trémeur.

Une indisposition d'Yolande n'avait pas permis à Éva et à Alain d'accepter l'invitation du dîner de bienvenue de la famille de Pienne, mais ils venaient ordinairement passer la soirée du dimanche à Kerlivio.

Un dimanche justement, après le dîner, M. de Pienne dit gaiement à ses filles :

— Çà, faites-nous un peu de musique, enfants. Vous charmez les aimables habitants de l'Éperonnière, c'est très-bien, mais si vous voulez charmer votre vieux père, ce serait encore mieux.

Gaston se leva avec empressement et alla s'incliner devant ses sœurs en arrondissant son bras.

— Laquelle de vous, mesdemoiselles, aurai-je l'honneur de conduire au piano?

— Toutes deux, Gaston. Je veux qu'elles jouent, qu'elles chantent...,. Marguerite, je vous invite au concert.

On passa dans le salon où les domestiques venaient d'apporter des lumières.

Beatrix et Denise se mirent au piano et jouèrent à quatre mains une brillante fantaisie.

M. de Pienne, sa femme et Gaston applaudirent.

— Un peu de chant maintenant, dit M. de Pienne; voyons, Gaston, chante avec tes sœurs.

Gaston ne se fit pas prier; Béatrix demanda à mademoiselle Serena de vouloir bien les accompagner, et bientôt la voix mâle de Gaston, la voix suave et pure de Béatrix s'unirent à la voix perlée de Denise; chaque morceau, chaque romance fut saluée d'une salve d'applaudissements. Denise n'y était pas aussi sensible, peut-être, qu'à ceux des brillants châtelains de l'Éperonnière, mais elle voulut bien se montrer satisfaite

— Chantez-moi donc un peu cet air que Gaston répète sans cesse, vous savez cet air des zouaves pontificaux : *Fiers enfants de la Bretagne*.

— Ah! papa, dit Denise avec une petite moue, ce chant-là ne va guère à nos voix, à Béatrix et à moi!

— Bah! peu importe! dit M. de Pienne; si vous chantez mal, je serai indulgent.

Le cahier contenant le chant en question fut cherché, ouvert devant miss Serena, et Gaston entonna :

Entendez-vous ces cris d'alarmes
Qui dans nos cœurs portent l'effroi?
Bretons! c'est un appel aux armes!
C'est un appel à notre foi!
Laisserons-nous donc notre Père
Tomber sous les coups du Piémont?
Mieux vaut s'armer, mieux vaut la guerre
Que de subir un tel affront!

Gaston, Béatrix et Denise chantèrent ensuite en chœur le refrain, et ce fut avec un véritable enthousiasme que Gaston, Béatrix et même Denise prononcèrent ces paroles :

Fiers enfants de la Bretagne,
Vaillants défenseurs de la Foi,
Dieu le veut! entrons en campagne,
Partons pour le Pontife-Roi!

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 420, 438, 453, 469, 484, 497, 519, 538 547, 725, 581, 597, 635, 645 et 700.)

—

Tu connais le mariage de la descendante des Tarquins, la conversion de Valérien, son mari, et de Tiburce, son beau-frère, sa condamnation par le préfet Almachius, son long martyre. Elle avait d'abord été condamnée à mourir étouffée dans la salle des bains de son propre palais; mais, trois jours après avoir respiré cette vapeur brûlante, la sueur ne perlait même pas sur son visage angélique. Almachius ordonne de lui trancher la tête. Cécile est frappée trois fois et vit toujours, bien qu'elle soit baignée dans son sang; enfin elle expire doucement après avoir reçu la visite du pape Urbain, auquel elle voulait recommander ses pauvres et les néophytes qu'elle instruisait.

Une église s'éleva naturellement sur l'emplacement de ce palais sanctifié par son martyre. Celle que nous visitons est due au pape Pascal. Un très-beau portique la précède, et, à l'intérieur, le jaspe, l'albâtre, l'agate, les plus brillantes pierres orientales, la décorent. Les dépouilles mortelles de sainte Cécile sont placées sous l'autel, dans une châsse d'argent, ainsi que la ravissante statue de marbre blanc de grandeur naturelle, qui est peut-être le chef-d'œuvre d'Étienne Maderno. La sainte est couchée le visage contre terre, sur son cou délicat se voit la trace du glaive, et ses deux petites mains se joignent à demi par un geste tout plein de grâce et de prière. Cette position touchante, à la fois si gracieuse et si chaste, n'est pas une fantaisie de l'artiste. Le pape saint Pascal, qui honorait d'un culte tout particulier les jeunes martyres chrétiennes, avait longtemps cherché le corps de sainte Cécile. Lassé de l'inutilité de ses recherches, il allait renoncer à son projet, quand la sainte elle-même lui apparut et l'engagea à le poursuivre. Le pape obéit, et aux premiers coups de pioche on découvrit l'enveloppe matérielle qui avait été la prison de l'âme ardente et pure de Cécile. Elle était vêtue d'une robe brochée d'or, et des linges teints de sang étaient roulés à ses pieds. Le pieux pontife affirma les avoir touchés de ses mains.

Il voulut qu'on respectât la position du corps de la jeune martyre, et désira qu'elle fût exactement reproduite telle qu'elle avait été trouvée. Pour obéir à ce désir, Maderno tailla dans le marbre cette statue ravissante qui gardera son nom de l'oubli.

On ne saurait rien imaginer de plus touchant, c'est bien là la fleur couchée sans être flétrie et toute pleine encore de grâce et de beauté!

Nous avons entendu la messe dans la crypte, et à l'issue du saint sacrifice, on nous a conduits dans la salle des bains de l'ancien palais, lieu du martyre de la sainte. Ce n'est pas sans émotion qu'on franchit le seuil du sombre appartement où ce drame est écrit en caractères dont personne ne peut nier l'authenticité. Les yeux voient et les mains peuvent toucher les tuyaux de plomb qui amenaient l'eau dans la salle, et les tuyaux de briques qui répandaient une brûlante et irrespirable atmosphère dans l'étuve. On est vraiment saisi à la pensée de se retrouver, après quinze siècles, dans cet *appartement*, devant ces murailles qui s'entr'ouvrent en quelque sorte comme pour proclamer la véracité des faits. Là, devant ces tuyaux béants, le martyre de sainte Cécile n'est plus un récit traditionnel, c'est un fait.

Tout pénétrés par ces grands souvenirs, nous sommes remontés en voiture pour regagner la casa, mais M. de Rabière en avait décidé autrement. Après nous avoir fait errer par le Transtevère, d'abord pour laisser à nos impressions le temps de s'adoucir, ensuite pour nous faire admirer la jolie fontaine des Tartarughe, il nous a déclaré qu'il nous emmenait au Quirinal, au palais Rospigliosi. Qu'y avait-il donc de si admirable à voir au palais Rospigliosi? C'est en vain que nous le lui avons demandé. Il s'est amusé à exciter notre curiosité. Arrivés au palais, nous avons traversé un vaste parterre au milieu duquel l'eau miroitait au soleil dans un bassin de marbre, et nous sommes entrés dans un galerie de peinture. M. de Rabière m'a offert un fauteuil en souriant, et, levant les yeux et la main vers le plafond, il m'a présenté l'Aurore. C'était la fameuse Aurore du Guide. Une fois de plus, ma chère Gertrude, j'ai rendu hommage à ce que j'appellerai la vérité des enthousiasmes séculaires. Malgré toutes les préventions, toutes les critiques accumulées sur l'œuvre d'art déclarée digne de l'admiration générale des hommes, j'ai toujours vu s'envoler toutes les poussières au premier regard jeté sur le chef-d'œuvre. Le génie de l'homme est comme le soleil: quand il se montre, on est ébloui. Je vais essayer de te peindre l'Aurore à la plume, ma chère Gertrude; ce sera terne, maigre et incolore, mais il m'est impossible d'arracher cette belle fresque du plafond, de la rouler entre deux cartons et de te l'envoyer à Paris. Vois donc s'avancer, sur cette petite page, l'Aurore. Elle s'élance, les mains pleines de fleurs, du sein de beaux nuages violacés; une draperie lilas flotte autour d'elle. Comme les nuages légers

qu'elle entr'ouvre portent gracieusement cette belle femme au visage riant! Elle détourne sa tête charmante et interroge le petit Amour qui porte un flambeau allumé au-dessus du char du soleil, que traînent des coursiers pleins d'ardeur. Phébus aux cheveux blonds, enveloppé d'une draperie rose flottante, tient dans sa main les rênes de pourpre, et guide le char doré qu'entourent les Heures. Comment décrire la grâce, la beauté, la vie dont le Guide a doué ces femmes, l'éclat, l'harmonie de leurs vêtements? Avec quelle sûreté elles posent leurs beaux pieds nus sur ces nuages aux reflets nacrés, aux tons chauds! Comme elles y montent! Elles y marchent! c'est vraiment à faire illusion. Ma contemplation n'a pu durer aussi longtemps que je l'aurais voulu, mais je me suis promis de revenir au palais Rospigliosi pour voir lever l'Aurore...

Nous sommes en route de nouveau, ma bonne Gertrude, nous marchons vers Saint-Laurent-Hors-les-Murs. A Rome j'ai appris à connaître et à aimer saint Laurent. Oui j'aime cette scène touchante entre le pape Sixte II et le jeune diacre. Le pape arrêté est conduit en prison; Laurent, qui lui est tendrement attaché, s'approche de lui :

— Mon père, dit-il, où allez-vous sans votre fils? En quoi vous ai-je déplu? Vous n'avez pas coutume d'offrir de sacrifices sans ministres.

— Mon fils, un grand combat vous est réservé, répond le pontife, vous me suivrez dans trois jours.

Et Laurent le suivit en effet, après avoir livré à l'avide préfet de Rome les trésors de l'Église. — Votre église a de grands trésors, lui avait dit le païen, j'entends que vous me les livriez sur-le-champ. Le jeune diacre demanda trois jours, et le terme expiré, il se présenta devant le préfet entouré des pauvres, des infirmes, des malades que nourrissait la charité des fidèles. Son beau visage rayonnait d'une céleste joie.

—Voyez, lui dit-il, voici les richesses de notre Dieu, les trésors de notre Église!

Je n'entrerai pas, ma chère Gertrude, dans les détails navrants de son martyre, bien connu d'ailleurs, la plume tremble en retraçant de telles cruautés. Les restes de saint Laurent, emportés hors la ville par les chrétiens, furent déposés dans une crypte sur le chemin de Tibur. C'est sur cette crypte, dans une petite vallée entourée de collines comme d'une ceinture, que s'est élevée la basilique dans laquelle nous entrons.

C'est la plus belle et la plus vénérable des huit églises dédiées à saint Laurent dans Rome. Cette belle et riante église est revêtue d'un vêtement à la fois antique et moderne qui lui sied. Les deux ambons (1) de marbre qui se font face dans la nef sont très-remarquables, et les vieilles colonnes de granit oriental ne le sont pas moins. Un grand arceau relie le chœur à la nef, et du côté du chœur porte ces deux noms éloquents : *Bethléem! — Jérusalem!* Les mosaïques du chœur sont des plus curieuses et des plus brillantes: et il y en a partout, c'est une véritable profusion.

De Saint-Laurent, nous gagnons Sainte-Sabine dont l'église et le monastère sont bâtis en pleine campagne sur le mont Aventin, au lieu illustré par le martyre de Sabine, noble dame romaine. C'est ici, ma sœur, que les grands souvenirs et les grands noms pourraient se presser sous ma plume. Saint Pie V, saint Grégoire, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Hyacinthe, sainte Catherine de Sienne, saint Thomas d'Aquin, Henri-Dominique Lacordaire, ont vécu là, ils ont laissé là l'empreinte de leurs pas, et ceux qui ont admiré sur le monde la marque de leur sainteté ou de leur génie, aiment à les retrouver dans l'éloquente simplicité de leur vie intime. Le fils de dom Félix de Gusman, le saint fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs, tient naturellement la plus grande place au couvent de Sainte-Sabine. On montre, sous l'autel, le lieu où il se livrait aux austérités corporelles de la pénitence. Dans un enclos situé tout près de l'église s'élève l'oranger qu'il a planté, et duquel, — chose merveilleuse, —jaillit un rejeton pendant le noviciat de son célèbre disciple français : Lacordaire. Saint Thomas d'Aquin, le Docteur angélique, n'a fait que passer à Sainte-Sabine, mais le souvenir qu'il y a laissé est touchant. Le pieux jeune homme, ayant pris depuis longtemps la résolution de se consacrer à Dieu, fuyait sa famille et son pays; il arrive à Sainte-Sabine. Mais sa mère l'y a suivi. C'est ici, dans cette cour aujourd'hui pleine de silence, que les supplications passionnées de cette mère en pleurs ont retenti. Mais la voix de Dieu et ses accents souverains peuvent dominer toute voix humaine : les rayons éclatants de la Vérité absolue avaient pénétré cette vaste intelligence; il fallait aux âmes des temps présents et des temps à venir cet apôtre de génie; au monde, ce flambeau qui devait projeter sur ses ténèbres de si éblouissantes clartés.

La comtesse d'Aquin ne put arracher son fils du couvent de Sainte-Sabine, et le savant écolier put y poursuivre en paix ses études.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

CHRONIQUE.

Quand le canon a la parole, la petite flûte du chroniqueur est bien dépaysée : il ne peut ni s'isoler afin de poursuivre sa partie à l'écart, ni hausser son chétif instrument jusqu'au diapason du concert. Et quand les événements se succèdent avec une rapidité aussi foudroyante, accumulant les plus poignantes surprises sur les étonnements les plus douloureux, entassant l'imprévu sur l'imprévu, enfantant à chaque minute

(1) Sortes de chaires où se lisaient l'Épître et l'Évangile.

n nouvel incident et une situation nouvelle, en vain : pauvre chroniqueur, monté sur sa haridelle, s'es-oufflerait à vouloir les suivre ! il resterait forcément oujours en arrière.

Ce courrier ne paraît que tous les huit jours, et une emaine est un siècle par le temps qui court. Les cho-es marchent de telle façon, qu'on ne peut écrire un rticle sans avoir envie de le refaire dès qu'il est fini; t ce qu'on a jeté sur le papier le matin se trouve dé-assé et vieilli le soir. A supposer même qu'il fût pos-ible de l'expédier par le télégraphe, il serait déjà moisi par les bords » avant d'être imprimé jusqu'au out.

Qu'est-ce donc quand les voyages du manuscrit et s délais de l'impression, surtout avec les exigences 'un journal illustré, mettent près d'une semaine d'in-ervalle entre le moment où il a été terminé et celui où paraît sous les yeux du public? Il se trouve alors ue vous semblez avoir écrit un courrier de l'autre ionde.

Pour un peu, le lecteur ébahi demanderait d'où ort ce chroniqueur, dans quel trou il vit, s'il est ombé de la lune ou de Fouilly-les-Oies.

Chaque ligne, pour ainsi dire, se trouve parfois en ontradiction comique ou navrante avec les événe-ients. Vous avez exécuté une variation brillante sur : soleil implacable, et il pleut à verse depuis deux ours. Vous annoncez que Paris est plongé dans un alme profond, et juste une demi-heure après le dé-art de votre lettre, des bandes de trois mille hommes e mettent à sillonner le boulevard, et à jouer à cligne-iusette avec les sergents de ville, en hurlant la *Mar-eillaise* sans désemparer. Vous chantez une victoire, t votre chant paraît le lendemain de deux désastres. 'ous pleurez une défaite, et peut-être (c'est mon sou-iait, c'est mon espoir, et puissé-je ainsi manquer d'à-ropos) peut-être vos larmes patriotiques viennent-lles arroser une victoire. Bref, ce malheureux cour-ier, si neuf quand on l'écrivait, si vieux quand il st imprimé, ressemble au héros de tragédie dont iarle Boileau :

Enfant au premier acte et barbon au dernier.

'ependant, comment s'isoler du grand courant natio-ial? Comment se désintéresser et s'abstraire des gé-iéreuses émotions qui font battre tous les cœurs? Pour tre chroniqueur on n'en est pas moins homme, et 'on n'en sent pas moins vivement, jusque dans les rofondeurs de ses entrailles, les tristesses et les an-oisses, les colères et les pitiés, l'immense douleur nêlée d'admiration et d'ardente espérance, qui se ont emparées de toutes les âmes françaises.

Puisque nous ne voulons point parler de nos revers t que nous ne pouvons encore parler de nos victoires, estons sur un terrain neutre, et disons quelques mots le la *Société internationale de secours aux blessés*, qui ne fait de distinction ni entre les vaincus ni entre les vainqueurs, et qui intéresse également tous les partis.

Jeudi dernier, la deuxième ambulance de la Société, dite *Ambulance de la presse française*, dont on avait pu voir les tentes, décorées du pavillon blanc à croix rouge, devant le Palais de l'Industrie, est partie, en suivant la ligne des boulevards, pour gagner le che-min de fer de l'Est. Chacun se découvrait avec respect sur le passage de ce cortége de la charité, et tous les cœurs marchaient à sa suite vers la frontière.

Des milliers de personnes, amenées par une curiosité sympathique, sont venues visiter, au palais des Champs-Élysées, les appareils destinés au transport et au sou-lagement du soldat tombé sur le champ de bataille. Mais il y a quelque chose de plus admirable encore que ces procédés et ces outils ingénieux, dont les per-fectionnements s'efforcent de suivre, sans pouvoir tout à fait y réussir, ceux du fusil et du canon : c'est le sentiment moral qui porte des hommes de tout pays, de toute race, à s'unir pour proclamer par leurs actes la fraternité humaine, à l'heure où cette fraternité est mise en oubli.

Des hommes jeunes, appartenant à toutes les posi-tions sociales, prennent l'engagement de quitter en cas de guerre leurs affaires, leurs familles, et de s'en aller à travers les périls du champ de bataille, sans autre protection qu'une croix blanche sur le bras, re-lever, sauver ou consoler les malheureux qu'a fou-droyés la mitraille! Non, la barbarie n'est pas la loi fatale de notre espèce; non, il ne faut pas désespérer de temps meilleurs où nos égoïstes distinctions de frontières seront effacées!

Mon souvenir remonte vers la grande exhibition du Champ-de-Mars, où, pour la première fois, la Société internationale de secours aux blessés se révéla à la foule et conquit sa notoriété. Son exposition confinait à celle du ministère de la guerre, pour présenter le remède à côté du mal. Ah! nous sommes des gens bien évangéliques! Nous ne pouvons inventer un canon rayé, un fusil chassepot, une mitrailleuse, une *bombe à balles*, sans inventer en même temps un nouvel appareil pour transporter les blessés à l'hôpi-tal et les amputer en douceur. Nous faisons marcher avec soin, sur deux lignes parallèles, l'art d'estropier nos semblables d'abord, l'art de les soulager ensuite.

Mais l'art d'estropier passe au premier rang. Rap-pelez-vous seulement la charmante petite collection de fusils, de carabines, de capsules progressives et de cartouches perfectionnées, de mignons pistolets de poche, jolis comme des bijoux et pouvant expédier proprement leur douzaine d'hommes en un tour de main; d'armes de précision fournissant soixante dé-charges à la minute ; de revolvers pivotant gracieuse-ment sur eux-mêmes en crachant une balle à chaque mouvement, et tirant un nombre indéfini de coups au moyen d'un simple changement de barillet; rappelez-

vous les exhibitions meurtrières de Saint-Étienne, de Paris et de Liége au Champ-de-Mars en 1867; rappelez-vous aussi les produits des usines de Manchester et de Liverpool, avec leurs boulets de 524 kilos; la machine, faite pour livrer sept mille balles par heure; le canon américain, lançant, avec une charge de vingt-quatre onces de poudre, un boulet de trois livres à quatre lieues de distance, — et par-dessus tout, écrasant ses rivaux de ses proportions brutales et de ses airs de capitaine Fracasse, le canon prussien de cent cinquante mille kilos, traduction en langue vulgaire du moderne droit des gens, qui avait l'air de porter dès lors à la France l'ultimatum de M. de Bismark.

On a calculé que le prix de chaque coup tiré par ce *Great-Eastern* de l'artillerie coûterait quatre mille francs environ. Cela peut sembler un peu cher; mais supposons, comme on l'affirme, qu'un seul boulet suffise à couler bas un vaisseau d'une dizaine de millions, avec son équipage, il est clair qu'on y gagnerait encore. Admettons une moyenne de cent hommes par coup : chaque cadavre ne reviendrait pas à plus de quarante francs. En vérité, c'est pour rien. Qui de nous ne consentirait de grand cœur à payer son Prussien quarante francs, — en temps de guerre?

Tout ceci est d'une gaieté folle.

L'homme est un étrange animal! Il tient fort à la vie, et il la passe tout entière à imaginer mille moyens ingénieux de la détruire plus sûrement et plus vite. Il a grand'peur de la mort, et ne trouve jamais qu'il en ait suffisamment multiplié les formes et les moyens d'action. Depuis Hippocrate, on n'a pas trouvé l'art de prolonger sûrement l'existence d'une seconde, et la médecine n'est, encore aujourd'hui, qu'une succession de systèmes, qui se combattent et se détruisent les uns les autres sur le champ de bataille du corps humain. Mais, en regard de son impuissance absolue contre la mort, mettez l'incroyable richesse de ressources dont l'esprit humain dispose contre la vie! Notre seule consolation, au milieu de tous ces perfectionnements meurtriers, est d'espérer qu'à force de tuer les gens on en arrivera à tuer la guerre.

Et justement ceci nous ramène à la société internationale de secours aux blessés.

Les géomètres pourront trouver qu'il serait beaucoup plus simple de ne point faire de blessés, mais les affaires de ce monde ne peuvent se passer, à ce qu'il paraît, avec une logique aussi élémentaire. Il faut à chaque chose laisser sa part. A peine nos soldats se sont-ils précipités sur l'ennemi la baïonnette en avant, pleins d'une fureur martiale, pour lui labourer patriotiquement les côtes, que la société internationale se précipite à son tour pour les lui raccommoder. Dans les coulisses de la scène où se joue le drame, elle guette le moment précis de faire son entrée, car il faut laisser d'abord aux héros le temps de lui préparer sa besogne : « Après vous, Messieurs les soldats, tirez les premiers! »

Ils ont tiré, — et ils ont trop bien tiré!

*** Vous rappelez-vous avoir vu, à la dernière exposition, une petite toile de M. Protais, dont je voudrais qu'il y eût une copie dans les cabinets de tous les souverains! Elle s'appelait, s'il m'en souvient bien, la *Nuit de Solférino*. Je la vois encore. La bataille est finie depuis quelques heures : tout est calme, tout est silencieux, tout dort .. hélas! tout est mort. La lune éclaire de sa lueur lugubre la plaine immense : des cadavres et encore des cadavres; partout des corps d'hommes qui se dessinent vaguement sur le sol, rigides et sanglants.

Il y a onze ans que ce drame terrible s'est accompli; et voilà qu'on a, le mois dernier, dans cette funèbre plaine de Solférino, réuni en un commun ossuaire les squelettes de trente mille morts, appartenant aux trois armées. Ils sont confondus désormais, ils s'embrassent dans la même tombe... — Ah! pourquoi la politique a-t-elle empêché ces hommes, qui n'avaient les uns contre les autres nulle haine, de vivre et de s'embrasser sous le soleil de Dieu?

M. Protais a été attaché, comme M. Meissonier, à l'armée du Rhin : il était chargé de représenter nos victoires, et j'aime à croire qu'il n'aura rien perdu pour attendre. Peindra-t-il la nuit de Reischoffen comme il a peint celle de Solférino? Qu'ils appartiennent à l'armée victorieuse ou à l'armée vaincue, les cadavres sont toujours des cadavres, et les larmes des mères ne se rachètent point avec une feuille de laurier. Mais, quand au désespoir de tant de cœurs brisés s'ajoute une grande douleur nationale, quel artiste élèvera jamais son talent à la hauteur du sujet? Qui saura sur ce champ maudit faire planer l'âme de la patrie en deuil, et, sous ses larmes, nous laisser voir le sourire de son immortelle espérance?

ARGUS.

LA SEMAINE DES FAMILLES paraît tous les samedis

Abonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le n°, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre

P. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Le Casoar.

UNE NOUVELLE MANNE

—

Si l'on peut appliquer avec juste raison cette phrase banale que « le besoin s'en fait généralement sentir, » c'est bien au sujet de cette « vie à bon marché » que nous ont promise les philanthropes et les gouvernements, et que nous ne voyons pas venir. Nous l'avons bien en principe, c'est-à-dire que nous l'aurions, par suite du progrès des lumières et du perfectionnement incessant de la société, n'étaient telles ou telles causes qui viennent déranger tous les calculs et ajourner le succès des théories. Mais de celles-ci ce n'est pas la faute, bien entendu.

Pour ne pas nous occuper du reste, bornons ici nos observations à cette denrée principale, la viande, dont le prix est devenu exorbitant, et qui pèse lourdement sur les petites fortunes. Comment la viande en tous genres est-elle devenue si chère, alors que les comices agricoles en ont, ou sont censées en avoir encouragé la production ? J'ai posé le problème à un éleveur qui

m'a répondu qu'à la vérité on faisait et l'on mangeait plus de viande, mais qu'on n'en faisait pas et qu'on n'en mangeait pas encore assez. D'autres répondent, et on le fait ainsi généralement, que cela vient au contraire de ce qu'on en mange davantage; aujourd'hui les ouvriers et jusqu'aux paysans eux-mêmes, autrefois si sobres sur l'article, sont devenus carnivores au plus haut degré; et, les mangeurs augmentant en nombre, la marchandise devient plus rare et plus recherchée, ce qui en tient les prix à un niveau plus élevé.

Mais il en résulte, ajoute-t-on, que ces nouveaux mangeurs sont mieux nourris, par suite mieux portants et plus vigoureux que les générations précédentes, et finalement « plus heureux. » — Plus heureux! mais, à ce compte-là, ils ne le sont point à bon marché.

Or voici que la voracité humanitaire a imaginé une recette pour compenser le déficit, et « élargir le cercle de nos ressources alimentaires. » Elle trouve qu'il importe d'introduire et d'acclimater quelques espèces exotiques; comme nous n'avons pas assez de bœufs, de vaches, de veaux et de moutons, elle a proposé d'introduire chez nous le lama, qu'on demanderait à l'Amérique du Sud. Ce ruminant est une très-bonne viande, qu'on emploie dans son pays comme bête de somme, et dont ultérieurement on exploite les gigots. Un lama est l'équivalent de deux moutons, sinon de trois; vous comprendrez donc les avantages et l'agrément dont jouirait un fermier éleveur, s'il remplaçait par trois ou quatre lamas une douzaine de moutons qui le gênent. Il est vrai que ces trois ou quatre lamas, en les supposant acclimatables, lui coûteraient à élever plus que des douzaines de moutons, et lui rapporteraient dix fois moins; ce qui est un peu le cas des animaux merveilleux couronnés dans les comices agricoles. Sans doute, on soutiendra la possibilité de l'acclimatation en nous montrant quelques individus de cette espèce posant fièrement et paisiblement au Jardin-des-Plantes de Paris; mais à quel prix et avec quels petits soins ont été traitées ces bêtes intéressantes, espoir de la société! Et cependant il ne faut pas oublier que les petits troupeaux de lamas qu'on a fait venir à l'Institut agronomique de Versailles, et, certes, bien traités, n'ont obtenu qu'un succès négatif; et il a fallu verser des larmes sur les trente-deux lamas que le roi de Hollande a importés dans sa ménagerie, et sur lesquels vingt-huit sont décédés...—*proh pudor!*— décédés, dis-je, de la gale! Décidément, les lamas que nous pourrions élever, avec des dépenses et un temps énorme, n'ajouteraient pas grand'chose aux ressources alimentaires que nous offrent nos vingt-cinq millions de moutons, sans compter nos autres cornigères ruminants, et qui se nombrent aussi par millions.

A défaut donc de lamas, faisons des moutons, des bœufs et des veaux; les moyens de les multiplier ne nous manqueront pas. Si tant de pauvres gens sont encore privés de viande de boucherie et de pot-au-feu, ce n'est pas que la matière première fasse défaut. Ce qui leur manque en réalité, ce sont des pièces de cinq francs : partout où ils présenteront cette rondelle métallique, les bouchers leur donneront du beefsteak et du gigot à discrétion. La matière alimentaire ne manquera jamais, et l'on trouvera toujours moyen d'en faire et d'en débiter, quand on trouvera en échange son équivalent en gros sous.

Laissons donc les lamas, mais écoutons les philanthropes qui nous proposent d'autres recherches « pour augmenter la masse de nos ressources alimentaires. » Le roi Henri IV voulait que chaque paysan pût, le dimanche, « mettre la poule au pot. » Nos philanthropes nous proposent une volaille bien autrement corsée, bien autrement digne de figurer sur nos tables. Mais, pour mettre cette « poule au pot, » il faudrait une marmite deux ou trois fois grande comme un tonneau, car ce volatile n'est rien moins qu'une autruche! Oui, nos humanitaires ont rêvé l'autruche comme la plus noble conquête que puisse faire la cuisine humaine. Je conviens qu'une autruche ferait un magnifique rôti représentant en poids un mouton de très-forte taille. J'avoue que la vue d'une belle cuisse d'autruche m'a toujours tenté, bien que ce morceau bien rissolé et mangé froid implique un kilogramme de moutarde!

Mais croit-on qu'on puisse domestiquer en masse ces oiseaux du désert, et les parquer dans nos basses-cours? Malgré quelques échantillons tenus sous cloche, malgré l'acclimatation définitive du dindon dont le vol et la course ne sont pas de nature à le soustraire aux étreintes de notre civilisation que volontiers il accepte en vue de la pâtée qu'elle lui fournit, l'acclimatation de l'autruche est un paradoxe pour toutes sortes de raisons, et spécialement celle des frais d'école. Faut-il ajouter que cette grande bête a un singulier défaut contre lequel il est nécessaire et d'ailleurs assez difficile de se tenir en garde. L'autruche a la singulière fantaisie d'avaler à peu près tout ce qui se trouve au bout de son bec. Ce seront de vieux souliers, des coquilles d'huîtres, des clous, de petites clefs, des cailloux, des dents de cheval, des peignes, de faux chignons, — et si vous avez, par inadvertance, laissé ouvert votre coffre-fort, attendez-vous à y trouver quelques pièces de moins. Non pas, assurément, que ces objets soient digérés par l'estomac de l'autruche, malgré la puissance proverbiale de ce viscère; ils ne font que le traverser d'un bout à l'autre. Pur caprice d'estomac, venant encore à l'appui de la thèse de Pomponius, que « tous les goûts sont dans la nature. » Tout bien considéré, il faut renoncer à l'autruche, en tant du moins que comestible.

Mais voici définitivement le trésor cherché; la

manne que nous a réservée la Providence, pour « suppléer à l'insuffisance de nos ressources alimentaires. » Il s'agit du casoar, grand oiseau, cousin germain de l'autruche, et qui, à défaut de celui-ci, figurerait admirablement dans nos basses-cours. Il est à l'autruche ce que l'âne est au cheval; pas tout à fait aussi grand, mais d'une chair abondante et délicieuse qui tient à la fois du porc et du dindon. Notre gravure vous donne la description de cet animal que tous nos lecteurs ont vu au Jardin des Plantes de Paris; ils auront remarqué son plumage étriqué, et surtout son casque osseux qui lui donne un faux air de caporal de pompiers. Ses rémiges sont garnies d'ailleurs de quatre baïonnettes analogues aux piquants du porc-épic; aussi est-il mal à propos de jouer avec lui lorsqu'il n'est pas de bonne humeur.

Donc le casoar nous est tombé du ciel, providentiellement, pour suppléer à ce qui manque à notre pauvre humanité réduite jusqu'à présent aux bœufs, veaux, vaches, moutons, porcs, poules, oies, canards et dindons. Disons en toute équité que ce serait en effet une conquête alimentaire importante, si on pouvait réunir chez nous tous les casoars du monde, ne fût-ce que ceux qui vivent dans la région du Nord du continent australien ; mais il paraît d'abord qu'il est difficile de leur mettre sur la queue le grain de sel indispensable; pourchassés par les colons de l'Australie, ils ont émigré en masse vers les côtes septentrionales, où il est difficile de les rejoindre. Il serait donc excessivement difficile d'en exporter un troupeau à notre adresse, et, en supposant la chose faite, de domestiquer et de faire pulluler ce troupeau. S'il s'arrange de notre climat, ce ne sera jamais qu'à frais énormes qu'on pourra les mener à bien. Une centaine de nos poules ne nous coûtent pas, de façon et d'entretien, ce que nous coûterait un seul casoar, même déduction faite de ses œufs gigantesques qu'il faut porter à son crédit pour une certaine valeur. Avouons toutefois que c'est un magnifique et excellent gibier, et que l'humanité serait très-heureuse de posséder ce don du ciel, de manière à s'en donner à cœur joie.

Donc, mangez du casoar! — mais n'oubliez pas qu'on n'en peut mettre sous la dent qu'à condition d'avoir en poche un porte-monnaie bien garni.

POLYCARPUS.

MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659, 682, 691, 708, 722 et 740.)

XIII

Le récit de Maximilien Heller m'avait vivement frappé.

J'admirais cette merveilleuse lucidité, cette observation pénétrante et sûre, et cette passion du vrai qui avaient conduit mon étrange ami à s'attacher ainsi aux flancs de l'assassin, pour épier tous ses gestes, tous ses regards, et surprendre jusqu'à ses pensées !

J'exprimai en termes très-vifs mon enthousiasme à Maximilien.

— Oh! me répondit-il avec un sourire un peu mélancolique, ne vous hâtez pas de me féliciter... Je n'ai pas encore atteint le but. Je connais l'assassin, je connais l'instrument du crime. Restent encore trois points obscurs : Comment le meurtrier a-t-il pénétré chez la victime ? Quels rapports existent-ils entre M. Bréhat-Kerguen et Boulet-Rouge ? Quel intérêt le docteur Wickson a-t-il dans le crime ? L'avenir me donnera, j'espère, la solution des deux premières questions. Quant à la troisième, je veux la résoudre le plus tôt possible. Le temps me presse, et il faut que ce point soit éclairci avant que je m'éloigne de Paris.

— Comment ! vous partez ?

— Évidemment : j'accompagne mon... maître en Bretagne.

— Et quel jour nous quittez-vous?

— Je ne sais pas trop encore ; mais je crois que M. Bréhat-Kerguen a de bonnes raisons pour désirer partir dans le plus bref délai... peut-être demain, peut-être après-demain... Vous voyez que je n'ai pas de temps à perdre. Je suis donc venu vous trouver, car vous pouvez m'aider à lever un coin du voile qui me dérobe encore la vérité.

— Moi ? fis-je, surpris.

— Oui ; aussi n'ai-je pas hesité à vous demander un petit service, et ce préambule, qui vous a peut-être paru bien long, n'était qu'une introduction à ma requête.

— Parlez, mon cher ami, je serai trop heureux de vous être utile, et de concourir, dans la mesure de mes moyens, au succès de votre courageuse entreprise.

— Vous êtes, je crois, un peu parent de madame la comtesse de Bréant?

— Oui, c'est ma cousine, une femme charmante... J'espère bien, ajoutai-je en riant, que vous ne la soupçonnez pas d'avoir trempé dans le crime ?

— Eh ! eh ! dit Maximilien avec un sourire, elle est peut-être un peu complice.

— Vraiment? vous m'effrayez.

— Dites-moi... ne donne-t-elle pas un bal ce soir ?

— Oui, elle a même eu l'aimable intention de m'inviter. Mais je n'irai pas.

— Je vous demande pardon, vous irez à ce bal, et, de plus, vous m'y introduirez.

— Quoi ! vous voulez...

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Eh bien, vous comprendrez mon désir lorsque vous saurez que le docteur Wickson est au nombre des invités.



— Et vous désirez continuer ce soir vos observations ?

— Précisément. Puisque, pour arriver à mon but, je n'ai pas hésité à endosser la veste d'un domestique, je ne reculerai pas davantage devant la nécessité de revêtir l'habit d'un danseur...

— Vous danserez ?...

— Parbleu ! comme un jeune homme à marier! Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas ?

— Parfaitement. Venez me prendre ce soir à dix heures. Je me charge de vous présenter à ma jolie cousine.

— Merci mille fois, dit Maximilien en se levant et en me serrant la main.

— Mais comment vous absenterez-vous ce soir ?

— Monsieur Bréhat-Kerguen se couche tous les jours à neuf heures. J'ai la clef du jardin et celle de la ruelle; je puis sortir et rentrer sans être vu.

— A ce soir, donc !

— A ce soir!

XIV

Vers dix heures, je vis arriver le philosophe. Je ne le reconnus pas tout d'abord, car le costume dont il était alors revêtu était un déguisement non moins parfait que celui sous lequel il m'était apparu dans la journée.

Il était mis avec une grande recherche. Un habit noir dessinait sa taille élégante. Ses cheveux étaient soigneusement bouclés; une fine moustache ornait sa lèvre. Son visage austère avait pris cette expression souriante et pleine de fatuité qu'affectent les hommes qui passent leur vie dans les réunions du monde. Un gros camélia s'épanouissait sur sa poitrine.

— Eh bien, me dit-il en me tendant la main, que dites-vous de mon nouveau costume ?

— Vous êtes l'homme le plus extraordinaire que je connaisse... et je vous sais gré à l'avance de tous les remercîments que va m'adresser ma cousine, pour lui avoir amené un si parfait cavalier.

— N'est-ce pas ? J'ai tout à fait bonne mine... et vous reconnaissez difficilement en moi, en ce moment, le malheureux fiévreux que vous avez vu, il y a quinze jours, entre son chat et sa bouillotte... Hélas ! ajouta-t-il avec un soupir, je ne suis pas moins faible ni moins malade que l'autre jour. L'énergie qui m'anime est toute factice, je le sens bien, et la réaction sera terrible. Mon seul vœu, mon seul désir est de pouvoir aller jusqu'au bout de ma tâche. Et après... advienne que pourra !... j'irai mourir dans ma mansarde.... Mais je vois que vous êtes prêt. Partons, n'est-ce pas ? Je suis comme le lévrier en chasse et je ne veux pas perdre un seul instant mon gibier de vue !

. . . .

Ma petite cousine, madame la comtesse de Bréant, était le type le plus accompli de la Parisienne fine, élégante, délicate et mondaine.

Elle était mariée depuis dix-huit mois; elle n'avait pas encore vingt ans.

Son mari, le comte de Bréant, l'avait épousée par affection. C'était un gentilhomme fort riche, d'excellente famille, qui avait jeté sa jeunesse au vent de tous les plaisirs parisiens, et qui, arrivé à l'âge mûr, avait réuni les lambeaux un peu épars de son cœur pour les offrir à la plus ravissante petite femme qu'il fût possible de voir.

C'étaient des époux assortis. Ma cousine aimait son mari, parce qu'il était bien de sa personne, qu'il l'avait faite comtesse, qu'il lui donnait les plus riches parures et les plus jolis bijoux; qu'en un mot, il satisfaisait à tous ses caprices avec l'inépuisable tendresse d'un père qui gâte son enfant adorée.

Mon cousin aimait ma cousine parce que cette vie nouvelle, commencée à la moitié de sa carrière, le remplissait de joies ineffables et pures et qu'il lui devait un bonheur inconnu jusqu'à ce jour. Et quand elle passait, brillante, éblouissante, à travers ces salons dorés qu'elle animait de sa gaieté et de sa jeunesse, il aimait à la contempler avec cette joie mélancolique et douce qu'éprouve le voyageur, revenu las et désabusé d'excursions lointaines, à la vue du clocher de son village et de cette terre natale qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Elle aimait le monde à la folie; car elle y régnait en souveraine adulée. Le comte, qui n'avait plus d'autre volonté que celle de sa femme, d'autres plaisirs que les siens, ouvrait ses salons à deux battants, et, pourvu que sa petite reine fût la plus belle, la plus admirée, la plus fêtée, il était heureux!

Cela faisait hausser les épaules aux autres hommes.

. . . .

—Oh ! mon cousin ! me dit Édile en venant s'asseoir à côté de moi et en me prenant les deux mains, que vous êtes aimable de nous avoir amené ce merveilleux danseur ! Je viens de faire un tour de valse avec lui : jamais je ne me suis sentie si légère; il me semblait que j'avais des ailes aux épaules!... Dites-moi..., doit-il rester longtemps à Paris ?

— Non, ma chère Édile, il part dans quelques jours et je suis sûr que son regret sera vif, lorsqu'il saura l'agréable impression qu'il a laissée chez vous...

Elle me fit une petite moue et disparut dans un nuage de mousseline.

Maximilien vint me trouver cinq minutes après. Il sourit lorsque je lui dis l'enthousiasme qu'il avait inspiré à la reine de céans; puis, baissant la voix tout à coup :

— Le voici ! me dit-il; attention!



En effet, le docteur Wickson venait de faire son entrée dans un des salons.

Le comte de Bréant se précipita à sa rencontre et lui serra la main avec effusion. Le docteur avait sauvé dix ans auparavant les jours d'une des sœurs du comte, et celui-ci lui en avait gardé la plus vive reconnaissance.

Lorsque le bruit se fut répandu dans le bal que le docteur Wickson venait d'arriver, chacun voulut voir de près cet homme autrefois si célèbre. Ses cures merveilleuses avaient fait tant de bruit à Paris, que, même après dix ans, le souvenir ne s'en était pas encore effacé.

Les danses cessèrent, on se pressa sur son passage.

Il sourit légèrement et s'avança au milieu de cette foule brillante avec l'air hautain d'un triomphateur. Le comte lui présenta Édile à laquelle il fit un salut d'une courtoisie affectée, puis il se dirigea vers le salon où l'on jouait.

On avait dressé les tables de jeu dans une serre élégante qui s'ouvrait sur les salons et que le comte avait fait construire pour sa chère Édile.

Les joueurs étaient installés derrière des massifs de rhododendrons, de camélias et d'azaléas. L'autre partie de la serre avait été réservée aux danseurs, et de temps en temps on voyait passer à travers le feuillage inondé de lumière, un couple élégant qui venait chercher, au milieu de ce printemps factice, un peu de repos et de fraîcheur.

M. Wickson se mit à une table de jeu. En se penchant pour s'asseoir, il ne put retenir un léger cri de douleur.

— Vous souffrez, docteur? lui demanda son partenaire qui n'était autre que notre ancienne connaissance, le procureur du roi, M. de Ribeyrac.

— Mon Dieu! oui, répondit l'Anglais en secouant la tête, j'ai de vives douleurs de reins. Ah! monsieur, nous autres médecins, nous guérissons notre prochain, mais, lorsqu'il s'agit de nous guérir nous-mêmes, nous sommes les derniers des ignorants!

Je vis les feuilles d'un massif de rhododendrons placé derrière le docteur frémir légèrement. Maximilien était à son poste.

Je rentrai au salon.

Mon ami, M. Robert Cernay, venait d'arriver. Il formait le centre d'un groupe de mamans qui paraissait fort animé. Quelques jeunes filles s'étaient mêlées à ce groupe, et on entendait de tous côtés ces exclamations:

— Une histoire de brigands!... Oh! c'est charmant!... Racontez-nous cela!

— Non, disait gaiement Robert en se défendant, cela troublerait votre repos pendant au moins dix nuits de suite.

— Mais, monsieur, reprit une belle jeune fille aux cheveux blonds, puisque maman vous le demande!

— Oui! oui! monsieur, racontez, fit ma cousine en accourant... Ces demoiselles sont un peu fatiguées, ce sera un charmant intermède.

— Vos moindres désirs sont des ordres pour moi, madame, répondit Robert à la petite souveraine, et je commence mon récit sans plus tarder.

— Ah! s'écria le chœur joyeux.

Et tous ces jolis yeux brillèrent de plaisir, tant les histoires de brigands ont du succès auprès des dames.

HENRY CAUVAIN.

— La suite prochainement. —

A TRAVERS LA POLOGNE

« J'ai cru que je trouverais, dans ce pays, des Sar-
« mates habillés en peau d'ours, le bâton à la main et
« menant la vie errante des nomades, et j'ai trouvé
« Athènes sur les bords de la Vistule. »

Ces paroles de Delille nous reviennent à l'esprit, en prenant la plume pour relever quelques notes, crayonnées çà et là, à travers la Pologne.

Que le vent de l'époque vous emporte, *légers feuillets du touriste!* Allez sous les regards sympathiques de cette héroïque Pologne, cette nation en deuil, où naguère encore on ne voyait ni enfants, ni femmes, ni vieillards; où l'on ne voyait plus que des cœurs virils et déterminés, des hommes sachant lutter et mourir! Tantôt les armes à la main, sans armes, tantôt bravant la mort, dans les temples qui retentissaient de leurs hymnes religieux et patriotiques, en attendant le bourreau, dans l'attitude résignée de la prière.

Les villes de la Pologne sont l'expression vivante d'un principe, d'une destinée spéciale ou d'une époque historique. Et les trois capitales sont, chacune, l'image des trois grandes phases du pays.

La Pologne naissante eut son siége à Gnesne, qui a disparu de la scène politique, comme le royaume dont le *nid d'aigle* (Gnesne) est le berceau.

Cracovie, la ville sainte, représente la plus belle époque du pays, les jours heureux de Casimir le Grand, les temps chevaleresques des Jagellons, et, sous les deux Sigismond, l'apogée de la Pologne florissante.

Varsovie, dont les Français du Nord ont voulu faire un nouveau Paris, offre un tableau fidèle, tantôt brillant, tantôt mélancolique et sombre, des tentatives de renaissance de la Pologne malheureuse.

Sa population a subi l'influence des événements, comme les limites variables de la Pologne ont suivi la fortune de ses armes.

Près de Varsovie est le bourg de Praga, bourg de misère et de sang, mémorable dans l'histoire, aux jours néfastes de la Pologne.

La chevalerie eut son temps de vogue sur les bords de la Vistule, et y planta fièrement sa bannière.

Le Bayard polonais, tué à la bataille de Golub, pour avoir préféré la mort à la fuite, est Zawisza, dit le *Noir*, de la couleur de son armure. Il fut la gloire des tournois, le conseiller de l'empereur Sigismond ; de là, ce proverbe qu'aime à citer une bouche polonaise : — « Fiez-vous à lui, comme à Zawisza. »

Malborg-Marienbourg est le souvenir parlant de l'antique chevalerie.

Le christianisme fut introduit en Pologne au xe siècle, et la tolérance pour les autres cultes y fut toujours pratiquée largement. Jamais les guerres de religion n'en ont ensanglanté le sol.

C'est à *Crenstochova*, lieu de pèlerinage à la sainte Vierge, que le catholicisme semble avoir fixé son séjour. Les malheurs de la Pologne ont appauvri ce monastère, car chaque fois que le pays se trouva en danger, les religieux s'empressèrent de lui sacrifier ses richesses. Le clergé — c'est une justice à lui rendre — a toujours suivi la fortune du pays, et son influence fut toujours utile à la cause nationale.

Le prêtre polonais est indulgent, résigné et dévoué.

Le culte des autels et celui de la patrie n'ont jamais été séparés en Pologne.

Wilna, *Lemberg*, doivent être regardés comme les succursales du foyer de civilisation établi à Varsovie.

Kalicz représente l'opposition la plus forte dans les diètes, sous le gouvernement russe.

Pulawy, dont les princes Czartoryski, ces nobles et intelligents protecteurs des arts, avaient fait un Panthéon historique, est aujourd'hui un institut de demoiselles à la dévotion de Saint-Pétersbourg.

De leur côté, les Autrichiens se sont attachés à faire disparaître toute trace de patriotisme du château de Cracovie.

Qu'est devenu ce monument, essentiellement polonais, qui renfermait une protestation symbolique de la nation entière, aussi bien qu'un hommage unanime rendu par cette nation à l'un de ses grands hommes modernes? Il s'agit du monument élevé à la mémoire de Kosciuszko, gigantesque ouvrage haut de dix-huit toises.

C'était l'élan patriotique d'une nation qui, effacée dans le présent, se cherche dans l'avenir, en contemplant dans cette colossale image les luttes glorieuses du passé. Éloquence nouvelle d'un peuple qui, ne pouvant s'exprimer librement par la parole, plutôt que de se taire, fera parler les montagnes pour proclamer au loin son patriotisme.

C'est sur les hauteurs de la *Bronislàva* (gloire des armes), à près de soixante toises au-dessus du niveau de la Vistule, que s'élevait le tertre-monument érigé à Kosciuszko dans le voisinage de ceux de Krakus et de Vanda sa fille, qui, s'il faut en croire la tradition, renouvela le dévouement de Codrus, en se précipitant dans les flots de la Vistule pour apaiser la colère de ses dieux.

De cet imposant belvédère la vue avait un caractère grandiose.

Dans une étendue de trente milles, s'offrait une succession de tableaux, de paysages attachants, faits pour remuer l'âme d'un Polonais.

Ce lieu était admirablement choisi pour consoler l'ombre désolée d'un grand citoyen et le récompenser des héroïques efforts tentés pour assurer l'indépendance de sa patrie.

Ce monument a été détruit par les Autrichiens qui ont substitué une redoute à sa place. Le vandalisme a été de tous les temps.

L'église des Jésuites (Saint-Pierre et Saint-Paul) a conservé la tribune où retentit la voix éloquente du célèbre Skarga, qui raffermit la Pologne dans le catholicisme, quand des contrées voisines, transfuges de la croix, lui donnaient le triste exemple de l'abandon de la foi de ses pères.

Exerçant le vandalisme en grand, les Russes s'attaquent partout à l'histoire, à la religion et aux monuments de ce peuple fidèle à ses traditions héréditaires.

Varsovie avait de nombreux instituts scientifiques : que sont-ils devenus entre les mains des Russes? Tout est déchu et ruiné ; les bibliothèques sont vides, les cabinets spoliés, les écoles fermées, l'université détruite.

Tout est remplacé par ce qu'on appelle les gymnases. De sept théâtres, il en reste deux.

Bielany, bois touffu près de Varsovie, peut être regardé comme le Longchamps polonais, avec une forte teinte populaire de plus. L'origine de ces promenades est la même. A Paris, c'est pour entendre les belles voix des Cordelières et assister avec plus de recueillement aux offices du Vendredi-Saint, dans le monastère de Longchamps, fondé vers l'année 1260 par Isabelle, sœur de saint Louis, roi de France. A Bielany, c'était pour recevoir, le second jour de Pentecôte, l'absolution solennelle et l'indulgence plénière, dans le couvent des religieux de saint Benoît, chez les Camaldules.

Le point central de la nationalité polonaise, c'est la religion catholique. Aux grands jours de crise, de deuil et d'affliction, plus le désastre était grand, plus la piété et la foi s'accroissaient. Toujours il retrempa son âme au sein des douleurs et de la prière; toujours ses sanglantes épreuves furent offertes à Dieu comme un holocauste. A ses hymnes patriotiques se mêla toujours ce chant de l'Église, chant d'espérance et de salut : « *O crux, ave, spes unica !* »

Les Slaves apparaissent dans l'histoire à l'époque des Carlovingiens. Les Polonais et les Russes sont les deux plus grandes divisions de cette race immense. L'origine du nom de Pologne est incertaine. Vient-il de *pole*, champ? de plaine, *plaszczyzna?* ou des Pola-

niec, peuple slave, habitant des bords de la Warta et du Dnieper; ou enfin de l'héritage de Lech, d'où dériverait *Polechia*, *Polska ?* question souvent débattue, et toujours à résoudre.

Le nom de Pologne se rencontre dans l'histoire dès le onzième siècle, quand Boleslas *Chobri* (intrépide), ayant chassé les Bohêmes de la Chrobatie, — partie de la Pologne méridionale, — fut reconnu par Othon III à Gnesne, roi des Slaves. Dès cette époque, la *Lechie* et la *Chrobatie* s'appellent la grande et la petite Pologne.

C'est là le point de départ de la Pologne chrétienne. Cette contrée ne fut jamais comprise dans les limites de l'empire romain, et les anciens Polonais montraient avec orgueil les restes d'un fossé marquant jadis les limites des provinces de l'Empire. Leur pays était demeuré tout à fait libre.

CARACTÈRE, MOEURS ET COUTUMES.

La classe des paysans offre encore le vrai cachet des mœurs polonaises non altérées. Dans l'origine, la nation ne connaissait pas la distinction des castes. C'est là une importation des étrangers qui furent toujours reçus avec grande faveur. Plus d'une fois les paysans tentèrent de secouer le joug, mais on abusa de leur bonne foi, pour les soumettre et les tyranniser sans frein.

Casimir le Grand améliora leur sort; mais, après lui, les adoucissements disparurent peu à peu. On leur interdit l'instruction, le droit de propriété. Ce système d'oppression, poursuivi sans entraves sous les rois électifs, détruisit le plus grand attrait du travail, l'espoir de posséder, et à l'heure du danger laissa le pays sans défenseurs. On sentit le vice de cet état de choses, on y remédia ; — il était trop tard.

Dans les provinces russes, où le servage n'est pas aboli, l'homme est une âme; la femme, une demi-âme ; c'est-à-dire une chose escomptable que la Banque, en cas de prêt hypothécaire, estime sur cette base : l'homme à deux cents roubles; et cent roubles, la femme.

Le paysan se résigna de tout temps à son sort : il n'envia pas la fortune de son seigneur, et, attaché à la glèbe, il travailla pour l'enrichir. Il volait au secours du maître, qui se montrait humain et juste; il lui vouait une fidélité à toute épreuve.

Le caractère distinctif du paysan polonais, c'est la gaieté et l'insouciance. Il aime les travaux agricoles et n'a pas de penchant pour les opérations commerciales. Il laisse le trafic aux Juifs et aux Allemands, et croit, généralement, que l'argent acquis par le négoce n'est pas béni du ciel. La source des bénéfices du commerce est souillée à ses yeux par le mensonge qui lui est odieux. De là sa répugnance pour un métier qu'il voit grandir et s'alimenter par le mensonge. Autrefois, il était d'usage de couper la nappe devant le convive surpris à mentir.

Le bien-être des paysans a souffert de l'absence des spéculations; mais, en vivant à l'écart du produit du sol, il a conservé la franchise et la loyauté que l'appât du gain n'a pas corrompues.

Il ne connaît pas l'égoïsme, et sa langue n'a pas de mot pour l'exprimer. Il est hospitalier, généreux et superstitieux. Chez le pauvre, comme chez le riche, le flacon d'eau-de-vie, le pain et le sel, sont toujours à la disposition de celui qui vient de franchir le seuil d'une maison polonaise.

Le paysan n'ajoute qu'une médiocre foi à la médecine : il s'en tient à ses remèdes de tradition ou de vieille femme (*baba*).

Le dimanche ou les jours de fête, après les offices, il se rend au cabaret et oublie ses maux dans l'ivresse, le chant et le sommeil. Là, le Juif le ruine et le vole. Il aime le Français, et déteste le Russe, le Juif et l'Allemand, qui est toujours pour lui Autrichien ou Prussien, ses ennemis.

Les proverbes injurieux rappellent le nom d'Allemand. Les idées désagréables sont celles où il mêle l'idée d'Allemand. Pour lui, le diable est un Allemand parlant un patois germanique. Il ne connait pas l'Allemand de l'ouest, si favorable aux Polonais.

Le noble n'exigeant de ses paysans que les travaux d'agriculture, ils devinrent ennemis de toute industrie et de tout métier. Ne cultivant la terre qu'à demi, sûr d'être nourri par son seigneur, sans ordre, sans économie, sans aucune prévoyance de l'avenir, le paysan se laissa aller à tous les rêves d'une vie oisive. Il en résulta une existence misérable, de la malpropreté, l'ignorance.

Et pourtant, cette bonne nature garda l'énergie de l'âme et le sentiment de tout ce qui est noble. L'ensemble de son caractère le rend digne d'intérêt et d'estime.

De plus, il chérit son semblable, et, malgré les querelles qu'engendre l'abus de la boisson, le petit nombre de meurtres est étonnant, même quand il avait la liberté de porter des armes ; — ce que les envahisseurs ont interdit.

Il tient à la religion, il respecte les édifices publics et surtout les églises. Accoutumé dès son enfance aux privations et aux fatigues, il ignore la sensualité. Il est ennemi du vol, en sorte que la plus grande sûreté règne dans les campagnes.

Ses défauts sont la suite nécessaire de sa position et de son ignorance. Le sentiment de la dignité humaine n'est chez lui qu'engourdi. Si on l'instruit avec sagesse, si on le relève de cet état d'abaissement, on verra disparaître ses penchants mal réglés. Son esprit droit et intelligent le mettra au niveau des autres cultivateurs de l'Europe.

Du reste, ce sont là des traits généraux, qui varient

plus ou moins, selon les provinces. Comme il y a peu de centralisation, chaque fraction du territoire a ses mœurs et ses coutumes à elle, ses chants, ses danses, ses plaisirs, ses superstitions.

Le *Cracovien*, fervent catholique, zélé patriote, bon soldat, excellent travailleur, se nourrit mieux : il est plus à l'aise et possède plus d'instruction.

Le *Podlachien* (du centre), plus pauvre, plus malheureux, despote dans sa maison, esclave au dehors, mène une vie triste. Il est sombre et facilement irascible.

Le *Goral* ou montagnard, robuste, courageux, industrieux, pâtre et nomade, très-attaché au sol, fuit dans les forêts pour échapper à la conscription. Propre à tous les emplois, vindicatif et très-fervent envers la sainte Vierge.

Enfin on dit :

Docile comme un paysan de Lublin; ferme comme un Karpien ; comptez sur lui comme sur un Sandomirien.

H. GALLEAU.

— La suite prochainement. —

ANTONIO PEREZ

La faveur des princes n'a qu'un temps. Accablé sous le poids des honneurs, tant qu'il est nécessaire, un favori voit souvent sa fortune s'éclipser au moment où elle est dans tout son éclat; plus il a été élevé au-dessus des autres hommes, plus sa chute est profonde et sa disgrâce sans remède. L'histoire confirme presque à chaque page de ses annales cette parole du prophète : « Ne vous fiez pas aux princes. » Parmi les illustres victimes des caprices royaux, Antonio Perez tient une des premières places. Son habileté put lui mériter la haute position qu'il occupa; mais il ne fut pas moins justement jeté à bas de son piédestal.

Philippe II avait succédé à son père Charles-Quint sur le trône d'Espagne. Ce prince, si diversement jugé par les historiens, exalté par ceux de sa nation et souvent injustement rabaissé par les étrangers, était loin de manquer de ces talents qui font les grands rois. Au milieu des partis opposés qui se disputaient l'influence à sa cour et cherchaient à le dominer, Philippe tint longtemps la balance égale, prêtant tour à tour l'oreille au duc d'Albe et au prince d'Eboli, Ruy Gomez de Silva, les deux chefs des factions rivales. Les Pays-Bas venaient de faire entendre les premiers cris de la revolte fomentée par la réforme protestante. En 1567, le duc d'Albe, politique dur et inflexible, combattant les plans de modération de Ruy Gomez, fut envoyé avec des troupes nombreuses pour comprimer la sédition. Le succès répondit tout d'abord à ses efforts; la terreur était partout; les comtes d'Egmont et de Horn avaient porté leur tête sur l'échafaud. Mais bientôt les vaincus reprennent les armes; les *gueux de mer* préludent par les plus atroces cruautés à leurs victoires et attirent sur le pays de nouvelles vengeances. Le duc d'Albe, rappelé en Espagne, fut remplacé par don Requesens de Zuñiga; plus tard, par don Juan d'Autriche. Ce prince appartenait à la faction de Ruy Gomez, et avait pour secrétaire Juan Escovedo, [illegible] par le roi lui-même à ces fonctions.

Escovedo, oubliant les recommandations [illegible] lippe II, entra dans les vues ambitieuses de [illegible] qui convoitait la conquête de l'Angleterre, [illegible] vernée par la protestante Élisabeth. Fort de l'[illegible] la cour de Rome, don Juan songea à profiter [illegible] moyens que lui mettait entre les mains sa charge de gouverneur des Pays-Bas. Ces manœuvres [illegible] voilées au roi par Antonio Perez, secrétaire d'[illegible] Philippe II. Ce ministre, doué d'une intelligence [illegible], d'un caractère insinuant, d'un dévouement qui ne connaissait ni bornes ni scrupules, plein d'expédients, écrivant avec nerf et élégance, d'un travail [illegible], avait souverainement plu au roi, qui lui avait [illegible] peu donné presque toute sa confiance. Ce prince lui faisait connaître ses desseins les plus [illegible] l'initiait à ses pensées secrètes, et c'était Perez [illegible] dans le déchiffrement des dépêches, séparait [illegible] devait être communiqué au conseil d'Etat... [illegible] haute faveur l'avait enivré. « En outre, des passions violentes, l'amour du jeu, le goût effréné des plaisirs et de la dépense, le rendaient l'âme la plus vénale, excitaient contre lui la haine et la jalousie de ceux mêmes qui achetaient ses bonnes grâces. Supportant avec peine tout rival, il jura de s'elever au-dessus de don Juan et de ruiner son influence, bien qu'ils appartinssent l'un et l'autre à la faction du prince d'Eboli. »

Philippe II, instruit des plans de son lieutenant [illegible] Pays-Bas, dissimula quelque temps. Escovedo [illegible] hâter la réussite des projets de son maître et se [illegible] des attaques assez vives contre la politique [illegible] Cette imprudence le perdit et lui valut la haine [illegible] de Philippe. Cette animosité ne connut plus de [illegible] lorsque Perez, trahissant la confiance de celui [illegible] croyait son ami, dévoila au roi un nouveau [illegible] Don Juan comptait revenir en Espagne, après [illegible] fication des Pays-Bas, et s'emparer à la cour de [illegible] l'influence. Antonio recevait et encourageait toutes les confidences du secrétaire, s'exprimait même [illegible] librement sur le compte de son maître, afin de [illegible] tomber Escovedo plus sûrement dans le piége. Ces indignes manœuvres réussirent bientôt.

De retour en Espagne, Escovedo eut le malheur de s'attirer la haine du favori lui-même. Il avait surpris des relations coupables entre lui et la princesse d'Eboli; attaché par la reconnaissance à la maison de Ruy Gomez, il menaça d'en instruire Philippe II. Cette

révélation, qui devait exciter la jalousie du roi, détermina Antonio Perez et sa complice à se défaire d'un témoin dangereux. Perez, dans un intérêt facile à deviner, prétendit plus tard qu'il n'avait fait que suivre les ordres de son maître, et que le meurtre était un meurtre politique. Quoi qu'il en soit, le malheureux Escovedo, après avoir échappé à plusieurs tentatives d'empoisonnement dirigées par les gens de son en-



Visite du ministre Rodrigue Vasquez à la famille d'Antonio Perez accusé de sédition contre Philippe II.

nemi, tombait, le 31 mars 1578, frappé d'un coup d'épée par un nommé Insausti. Perez, pour détourner les soupçons, s'était rendu Alcala. Prévenu par ses affidés, il revint le 2 avril à Madrid et osa se rendre auprès du fils d'Escovedo pour lui témoigner sa douleur. Cependant les bruits publics ne s'égarèrent pas longtemps dans la recherche des coupables.

Perez, délivré d'un nouveau rival par la mort de don Juan d'Autriche, était dépositaire de toute la confiance de Philippe II; mais le remords le minait sour-

dement; ses ennemis commençaient à s'agiter, et bientôt le fils d'Escovedo, excité par eux, demanda au roi justice du meurtrier de son père. Philippe, bien qu'ébranlé par ces réclamations, mais craignant peut-être de se voir compromis lui-même dans une procédure, promit à son favori de ne point l'abandonner. Les intrigues cependant se multiplièrent; le jour se faisait, auprès du prince, sur plusieurs actes de son ministre; l'infidélité de Perez devint manifeste et sa disgrâce imminente. En effet, le 28 juillet 1579, l'alcade de cour, Alvaro Garcia de Toledo, par ordre du roi, alla arrêter Perez dans sa demeure à onze heures du soir, et le tint sous sa garde pendant quatre mois. Cette âme orgueilleuse et ardente succomba sous le poids de ce malheur si peu attendu. La cause du coupable n'était toutefois pas encore instruite. Philippe semblait redouter d'en arriver aux dernières rigueurs : était-ce intérêt personnel ou un reste d'affection pour son ancien favori?

Mais les ennemis de Perez ne s'endormaient pas. Par leurs menées, ils parvinrent à circonvenir l'esprit du roi, qui chargea enfin le président du conseil des finances, Rodrigo Vasquez de Arce, de commencer les informations. Alors les accusations s'élevèrent de toute part et s'unirent pour accabler le malheureux : le meurtre d'Escovedo, la vente des charges et dignités, le luxe de sa demeure et le faste de sa vie, la mort violente, disait-on, de certains de ses complices, tout lui fut reproché. Une première sentence condamna Perez à un emprisonnement de deux ans et plus, selon le bon vouloir du roi, puis à un bannissement de dix ans loin de la cour, enfin à la restitution des sommes reçues, comme prix de ses concussions. Antonio essaya de se soustraire, par la fuite, à l'exécution de la sentence; mais il fut repris par les alcades et enfermé dans la forteresse de Turruegano. Sa femme, doña Juana Coëllo, et ses enfants furent jetés en prison et menacés d'une détention perpétuelle si les papiers de Perez n'étaient pas remis au roi. Perez, qui avait eu soin de mettre en sûreté ceux qui pouvaient servir à sa justification, donna ordre qu'on les remît, et vers la fin de 1585, sa captivité fut adoucie; il obtint même d'être transporté dans sa demeure à Madrid, auprès de sa femme.

La rage de ses ennemis n'était pas satisfaite. Après quatorze mois de demi-liberté, Perez est de nouveau poursuivi par le fils de Juan Escovedo et jeté en prison. Longtemps il refusa d'avouer la moindre participation au meurtre dont on l'accusait. Tous ses amis, sa femme, ses serviteurs, furent soumis aux mêmes interrogatoires. Rodrigo Vasquez n'obtenait aucune lumière; on s'avisa alors d'un moyen extrême : Philippe II lui-même permit que son nom fût employé pour vaincre ses résistances; il alla jusqu'à reconnaître sa participation au meurtre d'Escovedo. Perez, qui soupçonnait un piége, fut inébranlable; il fallut recourir à la torture par la corde. Ce ne fut qu'au huitième tour de corde qu'il se résolut à faire des aveux; il rejeta tout son crime sur des raisons d'État; mais ces aveux ne servaient de rien; Perez sentait que c'était son supplice qu'on demandait; il résolut de priver ses ennemis de cette satisfaction. Les tortures et les privations avaient mis sa vie en danger. Doña Juana obtint la permission de le visiter dans sa prison, et un plan d'évasion fut combiné. Le soir du mercredi saint, 20 avril, vers neuf heures, Perez sortit déguisé sous les vêtements de sa femme, trouva aux portes des chevaux tout prêts, et bientôt il arriva en Aragon.

La vengeance de Philippe II ne l'y laissa pas en repos; pour s'emparer de sa personne, le roi viola les franchises de la province qui avait donné asile à Perez; il y eut des soulèvements; le sang coula; la répression suivit, et l'Aragon perdit pour toujours ses libertés. Le proscrit, arraché par la force au tribunal de l'inquisition, auquel il avait été déféré comme hérétique, se retira en Béarn, auprès de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Des assassins l'y cherchèrent, mais sans succès. En 1593, il partit pour l'Angleterre, chargé d'une mission du roi de France pour la reine Élisabeth. Deux ans après, il revint en France, renouvelant à chaque instant d'infructueuses tentatives auprès du roi d'Espagne Philippe II et de son successeur Philippe III. Ce qu'il obtint, ce fut la mise en liberté de sa femme et de ses enfants en 1599. Quant à lui, il ne devait pas revoir sa patrie; il mourut à Paris en 1611, et fut enterré aux Célestins.

XAVIER DE COBLAS.

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666, 675, 698, 713, 730 et 746.)

XIV

A ce moment, la porte fut ouverte, un domestique annonça : M. et mesdemoiselles de Trémeur.

Les voix se turent, le piano cessa de vibrer; les jeunes filles et Gaston allèrent au-devant des arrivants.

— Vous faisiez de la musique? dit Éva, qui, après les premiers compliments, s'était assise à la place que lui indiquait madame de Pienne. Continuez, je vous en prie, nous serons charmés de vous entendre; ce chant de *Dieu le veut* nous est si cher!

— Oui, le cri de nos pères est doublement le vôtre! dit madame de Pienne en serrant avec attendrissement les mains de mademoiselle de Trémeur.

— Hélas! madame, ce fut en le répétant que notre bien-aimé père nous quitta! répliqua Éva, dans les

yeux de laquelle parut une larme; moins heureux qu'Alain de Trémeur, le premier croisé, notre pauvre père n'est pas revenu!

— C'est que Dieu le voulait au nombre de ses martyrs, Éva! La pensée de sa gloire et de son bonheur céleste est bien consolante pour vous.

Après ces paroles de madame de Pienne, il y eut un silence; chacun respectait la religieuse émotion des enfants du comte de Trémeur; ce fut Éva qui parla la première.

— C'est fort mal à nous d'être venus vous attrister, dit-elle en s'efforçant de sourire; je vous en prie, retournez au piano et chantez; nous vous entendrons avec plaisir; et Alain, si vous le permettez, chantera volontiers avec vous.

— Je crois bien que nous le permettons! s'écria Denise; la voix de M. de Trémeur fera un bien meilleur effet que nos voix féminines.

Miss Serena se remit au piano; le chant des zouaves fut repris.

La voix d'Alain, belle, sonore, vibrante, dominait toutes les autres.

Le jeune homme mettait tant d'âme dans son chant, qu'il était impossible de l'écouter froidement. Sa belle physionomie brillait du feu de l'enthousiasme, ses yeux noirs lançaient des éclairs, et parfois ils se dirigeaient vers la partie du salon où le *Croisé* se tenait droit et fier dans son encadrement doré. On eût dit que le regard du rude guerrier s'adoucissait en se fixant sur ce jeune homme, ce dernier de sa race, qui semblait lui dire : « Oh! pourquoi ne puis-je, moi aussi, partir pour la croisade! »

L'enthousiasme d'Alain gagna tellement toute l'assistance, que M. de Pienne se surprit à répéter d'une voix qu'il s'efforçait de rendre martiale :

— *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Madame de Pienne écoutait attendrie; Éva et Yolande, avec larmes.

Ce chant réveillait dans l'âme d'Éva surtout, plus âgée que sa sœur, tant de souvenirs!

Quand les chanteurs se turent, les plus vives acclamations retentirent.

— Quelle magnifique voix a votre frère, ma chère Éva! dit madame de Pienne.

On pria le jeune homme de chanter seul; Gaston mit à sa disposition tous les cahiers de romances, mais Alain n'en savait aucune; il finit cependant par trouver une petite chansonnette bretonne qu'il connaissait, et demanda à mademoiselle Serena de vouloir bien l'accompagner.

Cette chansonnette dérida le front d'Yolande, sur lequel était demeuré un nuage; il vint même un moment où son rire frais et argentin se fit l'écho du rire de Denise.

Pour la première fois, peut-être, Denise avait trouvé un certain charme dans la société des solitaires de Trémeur. Lorsqu'elle eut, à deux ou trois reprises, fait entendre, en s'accompagnant elle-même, sa voix de fauvette, elle fut tout à fait en gaieté.

Il fallait à Denise de l'admiration et des hommages; mais Denise ne se contentait pas toujours de ce simple encens venant de cœurs bienveillants et indulgents, il lui fallait l'encens du monde, encens qui étourdit, enivre et souvent tue.

Alain et ses sœurs quittèrent Kerlivio assez tard.

De retour à Trémeur, les deux sœurs, retirées dans leur chambre commune, entendirent Alain qui, de la sienne, répétait de sa voix éclatante :

> Dieu le veut! entrons en campagne!
> Partons pour le Pontife-roi!

— Sœur, dit Yolande en touchant le bras d'Éva, qui faisait une lecture pieuse, est-ce qu'Alain songe à partir pour Rome?

— Je ne le pense pas, Yolande; tu vois bien qu'Alain ne veut pas nous quitter.

Éva soupira et reprit sa lecture.

— Est-ce que tu voudrais qu'Alain partît, Éva? dit encore Yolande en fixant sur sa sœur de grands yeux effrayés.

— Pour nous, non, Yolande; pour lui, oui, car il le désire tant! Il n'en parle pas; mais, si je ne l'avais su d'avance, j'aurais deviné ce soir le secret désir de son cœur.

— Ah! mon Dieu! mais s'il part, il ne reviendra pas, peut-être. Ainsi a fait notre pauvre père, Éva!

Et Yolande fondit en larmes et se cacha le visage dans ses mains.

— Allons, Yolette, calme-toi; notre frère n'est pas parti et il ne partira pas probablement; sois donc sans crainte et va te reposer.

Éva embrassa la douce enfant avec une vive tendresse, caressa ses beaux cheveux blonds et essuya ses larmes.

— Le voilà qui chante encore, dit Yolande.

— Qu'importe! laisse-le chanter si cela lui plaît, et va dormir en paix, ma chérie.

La jeune fille s'éloigna plus calme sinon consolée.

Lorsque Éva, sa lecture terminée, s'approcha du petit lit où sa sœur reposait, elle la trouva endormie.

La voix d'Alain se faisait encore entendre, elle alla s'affaiblissant par degrés, et bientôt s'éteignit.

— Oh! mon Dieu! s'écria Éva, nous demanderiez-vous encore un sacrifice!

Éva prit sur la commode, au pied d'une blanche statue de la sainte Vierge, un petit coffret de bois précieux qu'elle considéra avec une émotion douloureuse.

— Pauvre Alain! murmura-t-elle, il s'est jugé indigne de l'héritage de nos pères. Parce que sa main manie parfois la bêche au lieu de manier l'épée, est-ce donc à dire qu'elle se soit déshonorée? Non, il me

semble que cet anneau tant de fois rougi par le sang des Trémeur ne serait pas déplacé au doigt de celui qui est assez bon frère pour sacrifier son avenir, ses goûts, ses satisfactions personnelles au bien-être de ses sœurs!

Éva de Trémeur posa ses lèvres sur le coffret contenant la relique de famille, et le remit à sa place.

Tout dormait au château, mais Éva de Trémeur veilla longtemps; elle répétait avec une admirable résignation :

— Si vous le voulez, ô mon Dieu! prenez-le; il est tout ce qui nous reste, mais il est à vous avant de nous appartenir.

Et Éva s'endormit en murmurant encore :

— Dieu le veut! Dieu le veut!

XV

L'hiver approchait; la belle saison s'était écoulée si promptement et si joyeusement, que Denise ne regrettait plus autant le séjour de Paris. Cependant le départ de madame de Farel et de madame de Romery allait mettre un terme aux réunions entre les deux châteaux, réunions où Denise apportait chaque fois un peu plus de coquetterie et d'où elle revenait un peu plus frivole.

Madame de Farel partit dans les premiers jours de novembre, en promettant de revenir au printemps; madame de Romery prolongea son séjour à l'Éperonnière jusqu'à la mi-décembre, puis se rendit à Rennes, où elle devait passer quelques mois, et ensuite se diriger vers Paris, où madame de Farel lui offrait habituellement l'hospitalité en retour de celle qu'elle acceptait à l'Éperonnière.

Denise fut assez maussade pendant les jours qui suivirent le départ des voisins de Kerlivio; Béatrix et Gaston mirent tout en œuvre pour la distraire.

Le congé de Gaston n'allait pas tarder à expirer, mais il obtint une prolongation, et sa famille eut donc l'espoir de le conserver plusieurs mois encore.

Il redoubla d'amabilité pour ses sœurs, et quand le temps était assez beau, il sortait avec elles soit en voiture, soit à cheval.

On se joignait parfois aux jeunes de Trémeur, et on faisait aux environs de charmantes excursions. La Bretagne est riche en beaux sites et en curieux monuments; il restait toujours quelque chose à visiter.

Les jours où il était impossible de sortir, Denise, qui n'avait pas, comme Béatrix, la ressource du travail, trouvait le temps bien long; elle faisait bien quelques points à une tapisserie, elle essayait bien d'aider Béatrix dans la confection de ses layettes, mais tout cela l'occupait un moment, et le reste du temps elle était souvent de mauvaise humeur parce qu'elle s'ennuyait.

On atteignit le carnaval, puis le carême, et la famille de Pienne se rendit à Saint-Brieuc, où elle possédait un pied-à-terre, afin d'y passer le temps de la sainte quarantaine.

Il y avait à la cathédrale un excellent prédicateur dont ces dames suivirent assidûment les sermons; Denise voulut bien trouver qu'il n'était pas trop ennuyeux.

Les habitants de Kerlivio revinrent à Louvel dans les premiers jours d'avril, à la grande joie de mademoiselle Baudouin, qui trouvait le château horriblement désert, et s'était si bien accoutumée à ses nouveaux hôtes, qu'elle ne pouvait se consoler de leur absence.

La campagne était déjà charmante : la cime des arbres se chargeait de jeunes feuilles, espoir des riches ombrages de l'été; le tapis vert des prairies et des coteaux onduleux s'émaillait de ces charmantes primevères d'un jaune pâle que, dans quelques parties de la Bretagne, on appelle *fleurs de lait*, et que, dans les Côtes-du-Nord, ou nomme des *pâques*.

Le premier bruit qui frappa les oreilles de Denise la fit tressaillir d'aise. On disait qu'avec les premières hirondelles, M. Raphaël de Romery était accouru à l'Éperonnière, où il avait ordre de tout préparer pour l'arrivée de la baronne.

L'élégante châtelaine de l'Éperonnière, loin d'avoir été oubliée de Denise, lui était devenue plus chère en raison de l'absence.

Il lui tardait de la revoir, de reprendre avec elle ces agréables causeries dont la mode, les bals, les divertissements de tous genres formaient le fond ordinaire.

Denise n'avait pas oublié non plus les cheveux blonds, le regard expressif, les manières si parfaitement distinguées de M. Raphaël et surtout les hommages dont il l'entourait, elle, Denise.

Un jour, elle avait recueilli ces paroles dites à demi-voix par madame de Romery à madame de Farel : « Raphaël prétend que mademoiselle Denise est la plus ravissante jeune fille qu'il ait rencontrée, et je suis de son avis. »

Enfermant cette phrase louangeuse au plus profond de son âme, Denise se l'était souvent répétée depuis, et elle n'était pas éloignée de trouver, de son côté, que M. de Romery était l'homme le plus accompli qu'elle eût vu; de là à donner cours à sa folle imagination, il n'y avait pas loin.

Denise douait Raphaël de toutes les qualités, elle en faisait un héros de roman et l'objet de ses rêves; et Denise rêvait souvent, ressemblant en cela à un grand nombre de jeunes filles, de jeunes femmes même dont la vie est un rêve perpétuel. Aussi, quand, arrivées à la fin de leur existence, elles n'en ont pas connu plus tôt le vide, quel réveil!...

Denise, comme elles, n'avait pas une idée bien nette du but de la vie, et cependant sa pieuse mère ne cessait de lui représenter ce qu'elle devait à Dieu et ce

qu'il attendait d'elle; mais l'étourdie n'écoutait pas, ou si elle écoutait, elle oubliait aussitôt.

Le rêve de Denise était celui-ci : elle plaisait à M. Raphaël. — Sa mère ne l'avait-elle pas affirmé? — M. Raphaël lui plaisait. Ils étaient jeunes, beaux, riches; ils se convenaient. M. Raphaël paraissait un peu sérieux, un peu triste même, mais Denise était le rire, la gaieté même, et des contrastes naît l'harmonie. Quelle ravissante existence! Elle habiterait peu l'Éperonnière : une campagne bretonne, fi!... Elle aurait un hôtel à Paris, elle recevrait l'hiver, elle aurait une loge aux Italiens, elle fréquenterait elle-même les salons les plus distingués; l'été, elle voyagerait ou passerait la saison aux eaux. Comme elle serait heureuse!

Tout ce travail d'imagination, elle ne le confiait à personne, pas même à Béatrix. Madame de Pienne savait Denise légère, étourdie, frivole; mais combien elle était éloignée de penser que la vie ardemment, impatiemment souhaitée par cette enfant si chère était la vie inutile des femmes à la mode!

Pauvre mère! quelles larmes n'eût-elle pas versées devant Dieu, entre les mains duquel tant de fois par jour elle remettait ses enfants en le suppliant d'incliner leurs âmes vers lui!

Denise donc avait appris avec une immense joie l'arrivée prochaine de madame de Romery; mais la jeune fille n'avait plus sa charmante franchise d'autrefois : aussi garda-t-elle pour elle-même sa satisfaction. Elle redoubla d'ardeur dans ses études musicales et demandait sans cesse de nouveaux morceaux et de nouvelles romances. Ces dernières toutefois ne lui étaient remises qu'après avoir été soumises au sévère contrôle de madame de Pienne.

— Ah! ah! voilà notre Denise qui se *décarême!* disait M. de Pienne en se frottant les mains avec gaieté. A la bonne heure : quand les oiseaux chantent dans les buissons, j'aime bien aussi que mon gentil rossignol chante dans la maison!

Mais le gentil rossignol ne chantait pas seulement pour complaire à son vieux père ou pour fêter, à l'instar des petits musiciens ailés, le retour de la belle saison; le gentil rossignol était avide d'applaudissements, et il comptait bien en recueillir une ample moisson quand le cercle admirateur serait de nouveau réuni. Le rossignol du salon ne ressemblait point au rossignol champêtre qui ne se fait entendre que dans la solitude ou le silence des nuits.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538, 547, 572, 581, 597, 635, 645, 700 et 749.)

—

Sainte Catherine de Sienne a aussi paru à Sainte-Sabine. Combien de fois, dit le B. Raymond de Capoue, son historien, n'a-t-elle pas gravi la pente silencieuse de l'Aventin, et ne s'est-elle pas agenouillée dans la basilique de Sainte-Sabine! Ses lèvres virginales se sont souvent posées sur cette pierre où saint Dominique s'étendait la nuit pour répandre devant Dieu ses larmes et ses prières. La grande sainte a salué avec amour ces vénérables murailles qui renfermaient de pacifiques conquêtes, elle a contemplé dans sa vigueur l'arbre béni planté par les mains de saint Dominique, et son regard prophétique a peut-être vu s'élancer du vieux tronc le jet vigoureux que lui réservait l'avenir. Maintenant, si du quatorzième siècle nous passons au dix-neuvième, à notre brillant et orgueilleux dix-neuvième siècle, nous allons voir fleurir à Sainte-Sabine le rameau prophétique.

Le 11 septembre 1838, un journal de Paris inséra la note suivante :

« M. l'abbé Lacordaire est en ce moment à Rome. Il s'y occupe du rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France. On nous écrit qu'il n'a rencontré aucune difficulté, ni de la part du gouvernement pontifical, ni de la part des Dominicains, mais au contraire une faveur universelle. M. Lacordaire se propose de revenir incessamment en France pour y réunir quelques hommes d'une foi profonde et généreuse, et retourner avec eux à Rome où ils feront une année de noviciat dans le couvent de Sainte-Sabine, au mont Aventin, qui est mis exclusivement à leur disposition. »

C'était vrai, l'éloquent prédicateur de Notre-Dame, cet homme dont la parole puissante était une sorte de levier divin qui soulevait les âmes abaissées, avait le courage de se dévouer au rétablissement des Frères prêcheurs, exilés de France depuis un demi-siècle. Je ne puis me refuser l'émotion de te transcrire ici, ma chère Gertrude, quelques lignes d'une lettre où le vaillant champion de Jésus-Christ verse dans une âme amie les intimes déchirements de son cœur.

« Jamais, écrit-il, je n'avais autant aimé Paris, autant senti le bien que j'y pouvais faire, recueilli de pareils témoignages d'estime et de confiance! Ma force m'apparaissait plus grande que jamais. C'était précisément le sentiment que j'en avais, qui me faisait hésiter à accomplir le sacrifice que Dieu me demandait intérieurement. Ma carrière, me disais-je, est faite, mon action comme prédicateur assurée, pourquoi recommencer sur de nouveaux frais?... Je n'ai eu, Dieu

le sait, dans cette affaire, qu'un seul combat, celui de la faiblesse en présence d'un grand dévouement. J'étais heureux, content, sans soucis, et j'allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que le fardeau pesant d'une famille à élever et à nourrir. Moi, sans besoins, j'allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain. L'égoïsme me disait : Reste! Jésus-Christ me disait: Lorsque la gloire et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la croix !

« Aujourd'hui j'ai terrassé l'ennemi, je ne sens plus l'ombre de la lâcheté humaine... Quand je suis entré au séminaire il y a quatorze ans, j'ai éprouvé absolument les mêmes mouvements : d'abord une lutte où je me faisais les mêmes discours; puis, ma décision prise, une fermeté, une certitude que nul déboire n'a troublée un seul instant. A ces deux grandes époques de ma vie, j'ai sacrifié un état fait à un état incertain, un état dont j'étais content, à un autre qui m'effrayait. Sollicité par une grâce plus forte, je pris enfin mon parti, mais le sacrifice fut sanglant. »

L'héroïque résolution fut en effet prise, et Lacordaire, saisissant sa plume de feu, écrivit son fameux Mémoire pour le rétablissement, en France, des Frères prêcheurs. Ce Mémoire était précédé d'une préface commençant ainsi :

« Mon Pays,

« Pendant que vous poursuivez avec joie et douleur la formation de la société moderne, un de vos enfants nouveaux, chrétien par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle de l'Église catholique, vient réclamer de vous sa part dans les libertés que vous avez conquises, et que lui-même a payées...

« Puissiez-vous, mon Pays, ne jamais désespérer de votre cause, vaincre la mauvaise fortune par la patience, et la bonne, par l'équité envers vos ennemis; aimer Dieu qui est le père de tout ce que vous aimez; vous agenouiller devant son fils Jésus-Christ le libérateur du monde...

« Je crois faire acte de bon citoyen, autant que de bon catholique, en rétablissant, en France, les Frères prêcheurs. Si mon pays le souffre, il ne sera pas dix années, peut-être, avant d'avoir à s'en louer. S'il ne le veut pas, nous irons nous établir à ses frontières, sur quelque terre plus avancée vers le pôle de l'avenir, et nous y attendrons patiemment le jour de Dieu et de la France. L'important est qu'il y ait des Frères prêcheurs français; qu'un peu de ce sang généreux coule sous le vieil habit de Saint-Dominique. Quel que soit le traitement que me réserve ma patrie, je ne m'en plaindrai donc pas. J'espérerai en elle jusqu'à mon dernier soupir. Je comprends même ses injustices, je respecte même ses erreurs, non comme le courtisan qui adore son maître, mais comme l'ami qui sait par quels nœuds le mal s'enchaîne au bien dans le cœur de son ami. »

L'éloquent appel de l'abbé Lacordaire fut entendu, et Sainte-Sabine vit successivement accourir plusieurs chrétiens d'une foi profonde et généreuse, plusieurs jeunes hommes distingués d'esprit qui renonçaient souvent au plus brillant des avenirs pour embrasser l'état monastique :

C'était Hippolyte Requédat, ce riche jeune homme de vingt ans, à l'âme ardente et tendre, dont Lacordaire devait dire : « C'était un passager tout prêt à monter sur mon faible vaisseau, et qui ne regardait même pas l'Océan inconnu dont il allait traverser les flots. Des âmes semblables me vinrent plus tard, mais aucune plus pure et plus dévouée, aucune empreinte d'une prédestination plus rare. » C'était Alexandre Piel qui renonçait à la gloire, qui s'arrachait, à trente-deux ans, à l'affection d'un père bien-aimé. C'était Charles Zeruskeim, le sceptique et savant professeur de philosophie, le lauréat du grand concours, en qui le patriarche de la philosophie, M. Cousin, avait mis de grandes espérances, et qui, à peine sorti des bras de la mort, écrivait qu'il aimait mieux mourir en étudiant la religion qu'en enseignant la philosophie. C'était le peintre Besson que Lacordaire appelait une miniature d'Angelico de Fiesole, une âme incroyablement pure, bonne, simple, et une foi de grand saint. C'était l'abbé Jandel, le fils d'un ingénieur de Nancy, le supérieur d'un petit séminaire, qui s'empressait de faire vœu d'obéissance entre les mains de ce jeune prêtre (1), dont le génie, porté sur les ailes de la foi, jetait d'incomparables clartés.

En errant par les cours désertes de Sainte-Sabine, ma chère Gertrude, où chaque pavé a sa couronne d'herbe, je revoyais par la pensée Lacordaire, entouré de ses héroïques compagnons, et leur adressant, dans la cellule même de saint Dominique, cette phrase qui peignait si bien la situation : « Mes frères, nous voici réunis pour une œuvre effroyablement difficile. »

Je puis le dire, j'ai vécu de la France pendant ma longue et silencieuse visite à Sainte-Sabine. Le Dominicain qui m'avait ouvert la porte et qui était venu obligeamment me donner des détails intéressants, m'avait quittée, et je savourais à l'aise mes pieux et grands souvenirs. Avant de quitter l'église, je suis allée prier un instant devant la fameuse Madone de Sasso Ferrato. C'est, dit-on, le chef-d'œuvre de ce peintre. Un cadre de chérubins entoure la Madone enveloppée dans un manteau d'un bleu céleste. Elle tient sur son bras Jésus-Christ enfant qui, d'une main, laisse tomber le Rosaire dans celles de sainte Catherine de Sienne agenouillée; et de l'autre, la couronne d'épines. Saint Dominique reçoit le rosaire de la Vierge elle-même qui tourne vers lui son visage suave. Ce tableau fait vraiment entrevoir comme un petit coin du ciel.

(1) Voir la *Vie de Lacordaire*, par M. Foisset.



Mais l'heure s'enfuit, il faut quitter Sainte-Sabine pour son voisin Saint-Alexis. Saint Alexis est un des nombreux martyrs volontaires de la pauvreté; c'est un saint romain. Il naquit à Rome même, vers le milieu du quatrième siècle, de parents de très-haute naissance, qui avaient plus de trois mille esclaves sous leurs ordres.

Admirablement doué, il était regardé comme l'une des espérances de l'empire romain; sa naissance, sa fortune, sa science, le prédestinaient aux premières charges. Ses parents, ignorant ce qui se passait dans son âme, formèrent le dessein de le marier. Mais Alexis quitte furtivement le palais, s'embarque, se rend à Édesse, distribue aux pauvres l'argent et les pierres précieuses qu'il a emportés, et y mendie son pain pendant dix-sept ans. Ce n'est pas assez. Après ce laps de temps, sachant qu'il ne sera plus reconnu des siens, il revient dans son pays, se fait accepter comme pauvre chez son propre père, et vit sous un escalier dans la méditation des choses éternelles, traité comme le dernier des mendiants par ses propres serviteurs. Un jour enfin, le sénateur Euphémien apprend que son pauvre vient de mourir, il veut le voir et se dirige vers la petite loge placée sous l'escalier. Il lève le sac qui le couvrait, et aperçoit un visage rayonnant de lumière. On accourt de toutes parts au bruit de la merveille, on remarque que les doigts du mort serrent un papier. On le lui arrache. C'est l'histoire d'Alexis racontée par lui-même : ses parents apprennent avec stupeur que ce misérable qui vivait des miettes de la table de leurs serviteurs était leur propre fils!

Dans la charmante église qui s'est élevée sur l'emplacement de la maison du sénateur Euphémien, j'ai pu voir, ma chère Gertrude, quelques degrés de l'escalier sous lequel a vécu saint Alexis : ils sont portés par des anges, et forment comme un dais glorieux à la statue du saint qu'on aperçoit en prière.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —



CHRONIQUE.

—

Nous attendons... nous attendons toujours! Il ne parvient jusqu'à nous que des bruits vagues et terribles, quelque chose comme ces sourdes rumeurs qu'on entend en collant son oreille sur la terre à quelques lieues d'un volcan en éruption.

Nous attendons... Dans la nuit de dimanche à lundi une dépêche nous est arrivée, annonçant que l'ennemi avait été refoulé dans sa tentative contre nos troupes pendant le passage de la Moselle. La lutte avait été formidable; ce n'était pas en somme une grande victoire; mais c'était, disait-on, un sérieux avantage stratégique.

Il était une heure du matin quand cette nouvelle nous est parvenue : Paris dormait; Paris subitement s'est réveillé comme sous une commotion électrique : on s'interrogeait, on commentait la dépêche et chacun en rentrant chez soi se jetait sur une carte, pour prédire le succès de demain d'après le succès d'aujourd'hui...

Lundi, c'était le Quinze-Août; — le jour de la fête nationale, où Paris d'ordinaire étincelle de drapeaux, de lanternes vénitiennes, de fusées : je me suis souvenu qu'il y a un an, j'admirais les splendeurs du feu d'artifice qui illuminait toute la ville et que je m'écriais alors : « Paris ressemble à une ville assiégée! »

Mon exclamation de l'année dernière m'est revenue en mémoire, et aujourd'hui elle me semble profondément lugubre.

Mais le Quinze-Août n'est pas seulement une fête politique, c'est aussi, c'est avant tout, une solennité religieuse.

C'est ce jour-là qu'on célèbre dans toutes les églises la cérémonie commémorative du vœu par lequel Louis XIII a placé la France sous la protection de la vierge Marie.

J'ai entendu retentir sous les voûtes de Notre-Dame ces paroles de la liturgie : *Auxilium Christianorum, protege nos — Secours des chrétiens, protégez-nous! Ames tuam Galliam... Aimez votre France!*

Ah! bien des fois ces mots avaient retenti à mon oreille; bien des fois ils avaient trouvé de l'écho dans mon cœur; mais jamais ils ne m'avaient ainsi remué jusqu'au fond de l'âme : il est certaines prières qu'il faut réciter dans le danger pour en comprendre tout l'accent sublime, de même qu'il est certains chants patriotiques qui n'atteignent toute leur magnificence que sur un champ de bataille.

Le 16, le 17, le 18, la lutte commencée sous les murs de Metz, s'est continuée sur la route de Verdun, — bataille de géants, qui a duré quatre jours, où le carnage s'est élevé jusqu'à des proportions épiques, mais qui n'a même pas encore de nom dans l'histoire, et qui n'est qu'un épisode de cette *Iliade* digne d'avoir son Homère.

Au milieu du chaos des nouvelles confuses, obscures, parfois contradictoires qui nous assiégent; dans les complications de ces mouvements stratégiques dont la connaissance ou la signification échappe aux profanes, nous ne pouvons juger exactement de la portée des dernières affaires. Mais ce qui semble incontestable, c'est que, grâce au sang-froid, au coup d'œil, aux savantes combinaisons du maréchal Bazaine, la situation, toujours grave, commence vraiment à s'améliorer. Nous ressemblons à des gens qu'on tire du fond d'un puits, et qui remontent vers la lumière, lointaine encore, mais déjà visible. La griffe infâme qui nous avait pris à la gorge et le genou pesant qui nous broyait la poitrine ne serre plus tout

à fait aussi fort, et, sans être à l'aise, nous respirons enfin.

Un succès, si modeste qu'il soit, dans la situation cruelle où nous nous trouvions acculés, c'est peut-être le salut; mais c'est, à coup sûr, l'espérance et le courage qui renaissent... Dieu veuille que nos espérances ne soient pas exagérées, et puisse-t-il nous épargner un nouveau désastre comme ceux dont la France saigne encore! Nous en avons la ferme confiance, mais il ne faut pas nous y tromper; si la lutte semble vouloir nous redevenir favorable, elle est bien loin d'être finie. La période de résistance, même après d'autres succès encore, ne sera pas si vite terminée. L'ennemi fût-il rejeté en dehors du territoire, la France ne peut rentrer son épée dans le fourreau tant qu'elle ne se sentira pas à l'abri de tout danger et de tout outrage.

Qu'il nous soit permis de le déclarer à notre éloge: jamais plus dure épreuve n'a été plus résolûment supportée. Au milieu du deuil général, nulle part le courage, le dévouement n'ont fait défaut en France. Nous n'aurions que l'embarras du choix pour remplir cette chronique entière du récit d'actes sublimes sur le champ de bataille ou au sein de nos villes désolées.

Nos régiments ont renouvelé à l'envi, sous le feu de l'ennemi, l'héroïque sacrifice des bataillons de Waterloo.

Quoi de plus sublime que ce régiment de ligne qui, décimé par la mitraille, réduit seulement à quelques hommes, dispute son aigle à une nuée d'ennemis et la reprend QUARANTE-SEPT FOIS!

Les cuirassiers qui moururent à la Haie-Sainte sont-ils plus magnifiques que les cuirassiers écrasés dans les charges de Reichshoffen? Le fils du colonel du 9e cuirassiers, lieutenant dans le régiment de son père, a la mâchoire brisée par une balle: sanglant, mutilé, il charge quatre fois les lignes prussiennes! Il faut que son père le fasse emporter de vive force loin du champ de bataille; quant à lui, il continue la lutte et il s'y fait tuer!

Depuis quinze jours, nous avons vu nos corps de francs-tireurs parisiens se faire inscrire au palais de l'Élysée, à l'école Turgot, au café du Helder, etc., etc. Dans leurs rangs, il y a des hommes de tous les âges et de toutes les classes, depuis l'ouvrier du faubourg jusqu'à l'élégant des boulevards, depuis l'adolescent imberbe jusqu'au vieux soldat du premier empire, qui se souvient d'Iéna; — et tous sont calmes, résolus: pas un cri, pas un chant, pas une de ces clameurs si familières à l'entrain français; mais partout l'empreinte de la résolution inflexible qui se prépare à l'épreuve définitive.

La fortune des armes peut nous revenir, mais que de larmes, hélas! qui jamais ne pourront être séchées aux yeux des mères! Et que de maux, que de ruines, que de misères, que de deuils!

Cette malheureuse guerre a mis notre commerce plus bas qu'il ne l'était dans les plus tristes jours de 1848; la faillite est à l'ordre du jour dans Paris. Les grandes maisons résistent; mais au prix de quels sacrifices! Un éditeur me disait tantôt: « Je fais pour quatorze ou quinze mille francs d'affaires par mois habituellement; le mois dernier, grâce à la guerre, j'ai fait neuf cents francs! »

Un magasin de nouveautés dont la célébrité est européenne, a réalisé un des jours de cette semaine, dix-sept francs de recette!...

Dans le quartier latin, les cafetiers, les maîtres d'hôtels, les restaurateurs, tous ceux qui vivent en un mot des dépenses que fait la jeunesse des écoles, ferment leurs établissements devenus déserts.

Les théâtres du Vaudeville et des Variétés ont suspendu leurs représentations; le théâtre du Palais-Royal va, dit-on, suivre le même exemple. Et vraiment, il nous semble de la plus élémentaire convenance que les frivoles couplets et les éclats de rire se taisent en ce moment au sein de Paris.

Pourtant, moi-même, depuis quelques jours, j'entends comme un vif refrain qui passe dans l'air, et je me prends à fredonner, avec le chansonnier qui ne fut pas toujours aussi bien inspiré, le refrain joyeux et viril qui conduisit jadis nos pères à Montmirail et à Champaubert:

Gai! gai! serrons nos rangs,
Espérance
De la France!
Gai! gai! serrons nos rangs.
En avant, Gaulois et Francs!

Allons! soldats de Bazaine, il n'y a que le premier pas qui coûte... En avant!

Ce n'est pas de l'allégresse que nous ressentons, oh! non, pas encore; mais c'est tout au moins du soulagement.

ARGUS.

LECOFFRE FILS ET Cie, ÉDITEURS
PARIS, RUE BONAPARTE, 90
ANCIENNE MAISON PERISSE FRÈRES DE PARIS

LA SEMAINE DES FAMILLES parait tous les samedis

bonnement, du 1er octob. et du 1er avril; pour la France: un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; le no, par la poste, 20 c.; au bureau, 15 c.
Les volumes commencent le 1er octobre



P. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Vue de Luxembourg.

LUXEMBOURG

—

A ce nom tant de fois répété par les journaux depuis quelques années, à ce nom qui a failli servir de brandon de discorde entre de puissantes nations, le lecteur va se figurer peut-être que je vais le lancer dans la politique. Non, rassurez-vous : plus simple est mon rôle, plus pacifiques sont mes intentions. D'autant plus que nos voisins sont neutres et comptent sur notre bonne foi.

Le Luxembourg, tel qu'il est maintenant constitué, est dépendant de la Hollande et forme un grand-duché. La France le borne au sud ; la province belge du Luxembourg, à l'ouest et au nord-ouest ; la Prusse rhénane, au nord-est et à l'est. Sauf de ce dernier côté où coulent la Moselle et son affluent l'Our, le Luxembourg n'a pas de frontières naturelles. Successivement il fit partie de l'Austrasie, de la Lotharingie, des États de Bourgogne et d'Autriche. En 1795, après les premières guerres de la Révolution, il fut acquis par la France. Après les revers de Napoléon, en 1815, le congrès de Vienne l'attribua au roi des Pays-Bas, qui en perdit en 1830 une partie cédée à la Belgique.

La ville capitale de ce grand-duché est Luxembourg, ville importante autrefois par ses fortifications, qui, par un récent traité, auraient dû être entièrement démolies et ne l'ont été réellement qu'en partie. On comprend facilement, pour les différents possesseurs de ce pays, la nécessité d'y établir un boulevard redoutable contre la France. La nature avait fait beaucoup dans

ce but ; l'art militaire, par ses ressources, compléta le travail de la nature. La ville se divise en deux : la ville haute et la ville basse. La première s'élève à l'extrémité d'une chaîne de rochers, dont le sommet forme un vaste plateau ; elle a à ses pieds la seconde ou les faubourgs. Un ancien plan de Luxembourg, qu'on peut voir dans l'ouvrage intitulé *les Délices des Pays-Bas*, montra ce qu'étaient au siècle dernier les travaux de défense qui la mettaient à l'abri des tentatives de l'ennemi : onze bastions, des redoutes, des réduits, des cavaliers, des demi-lunes, des ouvrages à cornes. M. de Bauffe, gouverneur de Termonde, premier ingénieur de Sa Majesté Catholique, avait mis tout son talent pour rendre la ville imprenable. Les gouvernements de France et de Hollande ne laissèrent pas d'entretenir et d'accroître ces fortifications. Récemment la partie la plus remarquable était *le Bouc*, assis sur un rocher en saillie, dans lequel ont été creusées des casemates, à l'abri de la bombe et capables de donner asile à plusieurs milliers d'hommes.

Dans la partie basse de la ville coule l'Alzette, dans laquelle se jette la rivière torrentueuse de Pétrusse. L'Alzette, qui, en certains lieux, est nommée l'Elzitz ou l'Else, se jette dans la Moselle au-dessous de Vasser-Billig. En somme la ville est peu étendue, et sa population ne monte pas à 13,000 habitants. Lorsque le grand-duché faisait partie de la Confédération Germanique, les Prussiens y entretenaient une garnison de 6,000 hommes.

Malgré sa forte position et ses redoutables fortifications, Luxembourg a subi plusieurs siéges malheureux. En 1434, le duc Philippe de Bourgogne ; en 1542 et 1544, les Français ; en 1545, les Impériaux ; en 1684, Louis XIV, et de nouveau en 1702, lui firent endurer toutes les horreurs de la guerre. Après la bataille de Fleurus en 1794, les Luxembourgeois virent arriver les armées victorieuses de la Republique française. Pendant six mois ils luttèrent avec courage ; mais enfin, privés de tout secours, réduits à la famine, ils furent obligés de capituler, méritant toutefois de leurs ennemis les plus grands éloges pour leur valeur. Pendant l'Empire, le Luxembourg forma le département français des Forêts. Après la désastreuse retraite de Russie, les alliés, ayant franchi le Rhin, portèrent leurs troupes sous les murs de la ville, que défendait le général de Vimeux avec trois mille hommes. Le prince de Solms, avec ses Hessois, espéra s'emparer de la place au moyen d'intelligences pratiquées parmi les habitants. Mais son attaque fut déjouée. Cependant la résistance ne pouvait se continuer, et, le 13 mai 1814, la garnison française capitula.

Rappelons en terminant qu'en 1867, la question du Luxembourg faillit amener la guerre entre la France et la Prusse ; l'Europe entière s'en émut ; elle fut tranchée par l'abandon de la capitale par les Prussiens ; la démolition des fortifications était une des conditions du traité. Les vainqueurs de Sadowa n'étaient-ils pas encore prêts ? Ils le sont maintenant... Que Dieu protége la France et ses valeureux enfants !

XAVIER DE CORLAS.

MAXIMILIEN HELLER

OU

UN PHILANTHROPE SANS LE SAVOIR.

(Voir pages 659, 682, 691, 708, 722, 740 et 755.)

XV

« Mais au moins, mesdemoiselles, commença Robert, ne vous attendez pas à des brigands d'opéra-comique, avec des chapeaux pointus ornés de plumes, des bottes molles et des moustaches cirées. Mon homme — car la bande se composait d'un homme — n'avait pas, je vous le jure, la moindre poésie.

« C'était un lourd personnage, très-vulgaire, une sorte d'ours mal léché enveloppé d'une grande houppelande garnie de fourrures. Sa figure était cachée par un gros foulard et par une casquette rabattue sur ses yeux.

« Jeudi dernier, je passais rue de l'Université ; il pouvait être dix heures du soir. J'entendais depuis quelque temps derrière moi un pas lourd et inégal, quand tout à coup je me sentis saisir le bras.

« — Ne bougez pas et ne criez pas au secours, me dit-on rapidement à voix basse : ... ce serait inutile ; d'ailleurs, je ne veux pas vous faire de mal.

« J'essayai de me dégager, mais sa main puissante serrait mon bras comme dans un étau.

« — J'ai un petit service à vous demander ! continua l'étrange personnage. Je sais qui vous êtes, je sais que vous avez une grande fortune : vous ne refuserez pas de me prêter cinq cents francs.

« — Peste ! comme vous y allez ! répondis-je à mon brigand, que je prenais pour quelque échappé de Bicêtre ; croyez-vous donc que j'aie cette somme sur moi ?

« — Et cette montre de cinq cents francs que vous avez achetée avant-hier au Palais-Royal ; et cette épingle en diamants de mille francs que votre tante Ursule vous a donnée au jour de l'an ?

« Je fus stupéfait. C'est quelque mauvais plaisant, me dis-je, qui s'amuse à mes dépens.

« — Vous n'avez pas une minute à perdre ! reprit-il vivement. Je ne voulais que cinq cents francs d'abord. Mais puisque vous vous montrez récalcitrant, il faut me donner la montre et l'épingle.

« J'entendis le roulement d'une voiture qui s'approchait.

« — Je ne vous donnerai pas un centime ! dis-je résolùment, et si vous ne disparaissez pas à l'instant même, j'appelle la police.

« — Oh! la police! me répondit-il avec un gros rire, il y a longtemps que je la connais, et avant qu'elle réponde à votre cri, je vous aurai couché sur le pavé. Vous voyez que je ne plaisante pas. Obéissez.

« La voiture arrivait au grand trot. Mon voleur jeta derrière lui un regard inquiet. Il lâcha mon bras; je vis luire la lame d'un poignard; mais, avant qu'il eût eu le temps de le lever sur moi, je lui donnai dans la poitrine un coup d'épaule tellement violent, que le colosse alla rouler sur un tas de pavés qui bordait la chaussée. Il poussa un épouvantable juron. Je crois que je lui ai cassé les reins. A ce moment, la voiture passa en brûlant le pavé et fit une heureuse diversion qui me permit de m'éloigner à grands pas du lieu du combat. »

Un joyeux éclat de rire suivit le récit de mon ami. On le félicita de toutes parts du courage et de la présence d'esprit qu'il avait montrés dans cette difficile circonstance.

Au milieu de ce concert de louange, retentit tout à coup la voix aigre et discordante d'une vieille fille couverte de bijoux sur laquelle le récit avait paru faire une impression extraordinaire.

— C'est épouvantable! criait-elle en portant un flacon de sels à son long nez. On assassine dans les rues de Paris!... rue de l'Université, monsieur, c'est là que je demeure!... O mon Dieu! je n'oserai jamais sortir de chez moi!...

On parvint à calmer la vieille demoiselle qui paraissait être sur le point d'avoir une attaque de nerfs. Les danses reprirent leur cours un instant interrompu et le bal recommença avec un nouvel entrain.

Je me dirigeai du côté de la serre. Sur le seuil du dernier salon, je rencontrai Maximilien Heller.

— Hé bien? lui demandai-je.

— Il triche horriblement, me répondit-il à voix basse.

Puis il se hâta d'aller inviter Mme de Bréant, afin qu'elle ne remarquât pas son absence d'une heure.

J'entrai dans la serre. J'aperçus autour d'une table de jeu trois ou quatre hommes debout, immobiles, les yeux ardemment fixés sur le tapis vert.

Je me joignis aux curieux. Au bout de dix minutes, l'Anglais allongeait sa large main vers le tas d'or placé à sa gauche et le faisait glisser dans sa poche avec un flegme imperturbable. Son partenaire se leva. Il était d'une pâleur effrayante. Je l'entendis chuchoter à l'Anglais :

— J'aurai l'honneur de vous faire remettre le surplus demain avant midi, monsieur.

Les spectateurs s'entre-regardèrent stupéfaits. L'un d'eux me dit :

—Voilà la cinquième partie qu'il perd. Ce diable de docteur a jusqu'à présent gagné contre tout le monde.

Cependant Wickson promenait sur les hommes qui l'entouraient ses petits yeux gris qui brillaient comme des escarboucles; et d'une voix où perçait l'orgueil du triomphe :

— Allons, messieurs, dit-il, qui prend la place? J'espère que vous ne me laisserez pas gagner ainsi pendant toute la soirée et qu'un de vous me demandera sa revanche!

Il y eut un moment d'hésitation dans ce groupe.

—Voyons! répéta le docteur, qui s'assied en face de moi?

— Moi! fit une voix sourde.

Tous s'écartèrent et Maximilien Heller parut.

Il était très-pâle, son front était contracté, ses yeux lançaient un feu sombre. Je retrouvai en lui, en ce moment, l'homme fiévreux et farouche tel qu'il m'était apparu le jour où j'avais fait sa connaissance.

L'élégant danseur avait fait place au vengeur de Louis Guérin.

L'Anglais fronça légèrement ses gros sourcils rouges et dissimula, derrière un sourire qu'il s'efforça de rendre aimable, la surprise et le dépit qu'il éprouvait.

— J'espère, monsieur, lui dit-il, que vous serez assez heureux pour vaincre la mauvaise chance qui a jusqu'à présent poursuivi ces messieurs.

Maximilien garda le silence et lança à son adversaire un regard froid et perçant auquel celui-ci répondit par un clignement d'yeux où se lisait une certaine inquiétude.

Puis le philosophe prit les cartes entre ses mains effilées, les battit, les examina avec attention et les compta tranquillement une à une.

Un nuage passa sur le front du docteur Wickson. Les spectateurs s'entre-regardèrent non sans une certaine surprise.

— C'est à vous de donner, monsieur! dit Maximilien de sa voix brève en tendant les cartes à son adversaire.

Certes, les témoins de cette scène étrange étaient des joueurs consommés; leurs cœurs s'étaient depuis longtemps bronzés et étaient devenus presque insensibles aux émotions poignantes du jeu. Cependant la vue de ces deux hommes, luttant froidement et en silence, les regards croisés comme deux lames brillantes, s'étudiant et s'observant avec l'attention et le sang-froid de deux athlètes qui vont en venir aux prises, présentait un tableau singulièrement émouvant.

Cette lutte dura un quart d'heure qui nous parut un siècle. Les adversaires paraissaient de force égale. Chacun d'eux avait marqué quatre points. Enfin Maximilien dit avec un sourire et sans quitter des yeux l'Anglais :

— Le roi! j'ai gagné!

Le docteur Wickson fit un soubresaut sur sa chaise. Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de tous les assistants, et ceux qui avaient parié reprirent leur gains, non sans féliciter vivement Maximilien Heller.



Le philosophe s'inclina, et, se tournant vers son adversaire :

— Voulez-vous une revanche ? monsieur, demanda-t-il.

— Non, merci, répondit le médecin indien en se levant ; j'avais dit que je jouerais jusqu'à ce que je perdisse. Je puis me retirer maintenant.

Au même instant, nous vîmes arriver le comte de Bréant, qui avait l'air fort soucieux :

— Ah ! nous dit-il en voyant que nous nous éloignions de la table de jeu, je suis bien aise que vous renonciez à vos maudites cartes, mes chers amis. J'ai appris que M. L... a perdu une somme considérable, et je venais vous prier de mettre un frein à une ardeur dont je craignais un peu, je l'avoue, les suites funestes.

Le docteur Wickson se pencha à l'oreille du maître du logis.

— Rassurez-vous, lui dit-il à voix basse, c'est moi qui ai gagné cette somme. Je voulais donner une petite leçon à cet étourdi. Mais fiez-vous à ma délicatesse : cela n'aura pas de suites.

Le comte de Bréant serra avec effusion les mains de l'honnête Anglais....

— Dites-moi, continua celui-ci, quel est donc ce monsieur grand et pâle qui se dirige vers le salon ?

— C'est un charmant garçon, paraît-il. Il nous a été présenté par le cousin de ma femme.

— Ah ! et il s'appelle ?...

— Il s'appelle... ma foi ! je ne sais plus son nom...

Le docteur Wickson suivit Maximilien des yeux : son expression était effrayante.

XVI

On soupa.

Il était fort tard, aussi grand nombre de danseurs et de danseuses avaient-ils déjà disparu. Il ne restait que les intrépides, ceux qui aiment à voir lever l'aurore.

Pendant le souper, le docteur Wickson gagna tous les suffrages par sa vive et éblouissante causerie.

Il raconta d'abord une chasse au tigre sur les bords du Gange, puis les aventures extraordinaires qui lui étaient arrivées dans un voyage entrepris par lui dans les déserts de l'Australie.

Ensuite il passionna l'auditoire par des récits de Peaux-Rouges. Fenimore Cooper était alors en grande vogue, tout le monde s'intéressait aux Sioux, aux Pawnies et aux Delawares ; aussi le docteur fut-il écouté avec une telle attention, que toutes les conversations particulières cessèrent brusquement.

Au milieu d'un silence solennel, on n'entendait plus que la voix de l'Anglais.

Enfin, et par une suite de transitions qu'il serait trop long d'énumérer, il arriva à raconter ces mille historiettes qui font le bonheur des Parisiens... sur M. un Tel, mademoiselle Trois-Étoiles, mademoiselle Chose, etc... Ce diable d'homme paraissait tout connaître, et on voyait, à ses réticences habiles, qu'il en savait plus encore qu'il ne voulait en dire.

Il me fit l'effet d'une sorte de comte de Saint-Germain. Il avait vu tous les pays, tous les hommes célèbres des cinq parties du monde, et paraissait même — chose encore plus extraordinaire — avoir habité plusieurs pays à la fois !

Comme il aimait avant toutes choses à parler de lui et de ses hauts faits, il ne tarda pas à dire quelques mots des guérisons célèbres qu'il avait opérées.

L'attention des auditeurs redoubla.

— Oui, messieurs, oui, mesdames ! fit-il en élevant la voix, je suis sûr qu'en tenant seulement la main de l'un de vous pendant une minute dans les miennes, je pourrai lui dire quelle est sa maladie et, en même temps, lui indiquer le remède.

— C'est incroyable !... c'est étonnant !... s'écriait-on de toutes parts.

On allait demander au docteur de vouloir bien en faire l'expérience, lorsqu'Édile, qui préférait les accents de l'orchestre à la voix du docteur et le cotillon à une conférence de médecine, se leva pour passer aux salons, et tout le monde la suivit.

Pendant que les danses recommençaient, un cercle nombreux s'était formé autour du docteur indien.

Chacun voulait connaître le mal qui devait l'emporter, et recueillir un peu de ces poudres impalpables qui avaient des effets si merveilleux.

L'Anglais se prêta avec beaucoup de bonne grâce au désir qu'on lui exprimait.

— Oh ! monsieur, dit d'un ton dolent la vieille fille aux bijoux, si vous arrivez à connaître le mal que j'éprouve, je vous proclamerai le premier médecin du monde.

— La récompense est trop précieuse, mademoiselle, répondit galamment le docteur, pour que je n'essaye pas de la mériter.

La grande demoiselle rougit et tendit sa main maigre à l'Anglais.

Celui-ci parut réfléchir pendant quelques secondes.

— Oui, vous êtes bien souffrante, en effet.

— N'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, répéta le docteur,... vous devez ressentir un malaise général, sans que le siége de la maladie soit bien positivement déterminé.

— C'est cela, monsieur, c'est cela !

— Des palpitations de cœur !

— Oh ! oui !

— Eh bien ! je vais vous guérir, reprit l'Anglais avec un aplomb imperturbable.

Il porta la main à la poche de son habit et en tira un petit paquet de papier blanc.

— Vous prendrez cette poudre deux fois par jour,



lui dit-il, et, au bout d'une semaine, votre mal aura disparu.

Édile s'approcha du groupe.

— Allons, mesdemoiselles, dit-elle de sa voix joyeuse en frappant dans ses petites mains, ces messieurs vous réclament! Ce n'est pas au bal qu'on doit se faire dire sa bonne aventure!

Le comte de Bréant adressa à sa femme un regard des plus tendres qui avait l'intention d'être un reproche pour la manière irrévérencieuse dont elle parlait de la science du médecin son hôte. Mais Édile feignit de ne pas le voir et lui tourna le dos si gentiment, que cet heureux mari ne put s'empêcher de penser qu'il avait la plus charmante petite femme du monde.

— Veuillez m'excuser, madame, dit le docteur Wickson en s'approchant d'elle avec un sourire prétentieux; mon humble science vient troubler bien mal à propos votre délicieuse fête. J'espère que vous m'accorderez votre pardon afin que je n'emporte pas, dans mes courses lointaines, le pénible regret de vous avoir déplu.

Il lui tendit la main.

— Voyez, me dit Maximilien à voix basse, quelle superbe bague de diamants madame de Bréant a au doigt et de quels yeux le docteur Wickson la regarde... Elle refuse de lui donner la main... Bien! c'est sage.

Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée du philosophe, et je crus qu'en ce moment ses préventions l'aveuglaient un peu.

— Voici trois heures du matin, lui dis-je, ne serait-il pas temps de songer à la retraite?

— Attendons encore quelques minutes, me répondit-il sans perdre des yeux le médecin indien. Il y aura sans doute un dénoûment à tout ceci, et je désire y assister.

La prédiction de Maximilien Heller ne tarda pas à s'accomplir.

On entendit tout à coup un cri perçant; tout le monde se retourna du côté d'où venait ce cri, et on vit la vieille demoiselle aux bijoux qui agitait ses longs bras maigres et roulait des yeux effarés.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Ce que j'ai?... Ah! madame, mon bracelet... perdu!... perdu!... Il s'est détaché de mon bras, il est tombé sous une banquette!... Ah! mon Dieu! je l'avais encore il y a une demi-heure!...

— Calmez-vous, dit Édile qui était accourue au bruit: les domestiques le retrouveront demain et vous le rendront.

— Oh! ce n'est pas pour sa valeur que j'y tenais!... C'était un souvenir!

— Il était faux! me dit tout bas ma malicieuse cousine en passant près de moi.

Une belle dame aux épaules opulentes, aux bras d'une éblouissante blancheur, s'approcha en ce moment d'Édile. Elle avait l'air fort inquiet.

— Vous me voyez toute tourmentée, ma chérie, lui dit-elle à demi-voix. Vous savez bien cette bague en brillants que mon mari m'a donnée il y a trois jours... je crois que je l'ai perdue en retirant mon gant. Vous seriez bien aimable de recommander à vos gens de la chercher demain et de me la faire remettre...

— Ah! mon Dieu! s'écria une autre dame, j'ai aussi perdu mon bracelet!

— Ma broche! exclama une jeune fille.

— Ma montre! cria un gros monsieur qui avait passé sa nuit au buffet.

Ma pauvre petite cousine était devenue toute pâle de saisissement.

— Voilà le dénoûment, me dit le philosophe en me prenant le bras, retirons-nous sans perdre une minute.

Le docteur Wickson venait de s'éclipser.

Dans l'antichambre, nous rencontrâmes le comte de Bréant qui gourmandait son maître d'hôtel.

— Figurez-vous, me dit-il en me serrant la main, que cinq couverts d'argent ont disparu sans qu'on puisse les retrouver!

Nous sortîmes en toute hâte de cet hôtel dévalisé, et montâmes dans une voiture qui partit au grand trot.

Maximilien Heller ne me dit pas un mot pendant le trajet. Il semblait plongé dans de profondes réflexions et je respectai son silence.

Cinq minutes après, il descendait à l'entrée de la petite ruelle qui longeait l'auberge du Renard-Bleu et qui communiquait par une porte basse avec le jardin de l'hôtel Bréhat-Lenoir.

XVII

Je reçus le lendemain, dans l'après-midi, une lettre ainsi conçue:

« Mon cher docteur,

« Nous partons ce soir à huit heures pour la Bretagne.

« Ce matin, M. Bréhat-Kerguen m'a regardé à plusieurs reprises avec une attention qui m'a semblé de mauvais augure. Puis, après m'avoir ordonné de monter dans sa chambre, il m'a fait subir un nouvel interrogatoire non moins détaillé, non moins minutieux que le premier. Je m'en suis tiré avec le même honneur, c'est-à-dire en affectant toujours la même bêtise.

« Aurait-il quelque soupçon? Je suis d'autant plus fondé à croire le contraire qu'à la suite de toutes ces questions, il m'a annoncé que décidément il me prenait à son service et que je devais me tenir prêt à partir le soir même pour son château de Bretagne.

« Je regrette de ne pouvoir vous faire mes adieux de vive voix. Mais mon maître me surveille avec une extrême vigilance. Il m'est impossible de sortir.

« Vous vous êtes toujours montré si plein de bienveillance pour mes « bizarreries », que je me crois autorisé à vous demander un nouveau service.

« Je ne sais combien durera mon absence. Peut-être ne reviendrai-je jamais! Je vous nomme donc mon exécuteur testamentaire. Je vous lègue tous mes papiers et tous mes livres. Si je meurs, brûlez mes manuscrits sans les lire. Je tiens surtout à ce que vous fassiez disparaître la liasse de papiers que je vous ai montrée, à gauche dans ma chambre, et qui contient l'histoire de ma triste vie.

« Adieu encore une fois! Je vous écrirai souvent afin de vous mettre au courant de tout ce que je ferai et de tout ce que je découvrirai.

« Veuillez m'avertir de même si quelque chose de nouveau vient à votre connaissance.

« Je vous serre la main.

« Maximilien Heller. »

Je restai quelque temps pensif après avoir lu ce billet tracé d'une main très-ferme. J'avais peine à comprendre le singulier dessein qu'avait formé le philosophe de s'attacher ainsi aux pas du criminel. Quels secrets espérait-il donc découvrir encore? N'était-il pas plus simple et moins dangereux d'aller le dénoncer à la justice et de laisser celle-ci percer le mystère et débrouiller l'écheveau?

Une entreprise aussi périlleuse ne pouvait-elle pas avorter brusquement? Ce déguisement, cette dissimulation de tous les instants me paraissait au-dessus des forces humaines. Que M. Bréhat-Kerguen le surprenne un jour en défaut, qu'il conçoive le moindre soupçon, et c'en était fait de sa vie. Il était à sa merci dans ce lointain château de Bretagne, et l'assassin ne reculerait pas devant un crime de plus pour s'assurer l'impunité. Maximilien mort, tout cet échafaudage de preuves si péniblement dressé croulerait avec lui et Louis Guérin monterait sur la guillotine!

. . . .

Pour me conformer au désir que m'exprimait Maximilien Heller, je me rendis dans sa mansarde, je fis faire un énorme paquet de ses livres et de ses manuscrits, et ordonnai qu'on portât tout cela chez moi. Je mis à part la liasse de papiers qui renfermait ses Mémoires et la déposai dans un tiroir de mon secrétaire.

Henry Cauvain.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LE CONSCRIT BRETON DE 1870

—

Il a l'œil sombre et doux, et sur son front sauvage,
De longs cheveux brouillés retombent en rideau;
Sur sa poitrine fauve on voit briller l'image
ue sa mère pendit à l'osier du berceau.

Ce gars, aux yeux rêveurs, à la fière tournure,
Germe sur un sol pauvre, à la grâce de Dieu;
Ballotté sur le sein d'une rude nature,
Il a vécu longtemps, n'ayant ni feu ni lieu.

Il aime maintenant son clocher et sa lande,
Sa brune fiancée aux rustiques atours,
Oiseau libre des champs, au monde il ne demande
Qu'un simple nid d'argile et de saintes amours.

Mais un jour qu'il partait aux clartés de l'aurore,
Emportant sur son bras sa faucille d'acier,
Il vit flotter au loin le drapeau tricolore,
Et de ce jour Erwan est devenu guerrier.

Il part, il va quitter le blé doré qui penche,
La lande parfumée où le merle sifflait,
Où l'on voyait passer sous l'aubépine blanche
Les faneuses portant leur amphore de lait.

Il s'est mis à genoux au seuil de son église,
Il a dit : *kenavos* (1) au maire, au vieux recteur (2);
Il a baisé le front de sa belle promise,
Il a serré, tremblant, sa mère sur son cœur.

Il plante sur son feutre une plume arrachée
Au milan qui venait ravager le guéret,
Et, mêlant des rubans à la fleur panachée,
Il attache à sa veste un éclatant bouquet.

Il voudrait effacer la trace de ses larmes;
Il rit pour étouffer d'impétueux sanglots;
Il agite les bras en demandant des armes;
Il danse sur l'asphalte à fendre ses sabots!

Je le voyais hier s'avancer dans la gare,
Un morceau de pain noir pendait à son *penbas*,
Les voyageurs disaient : D'où sort donc ce barbare,
Qui s'abreuve d'eau claire et qui marche sans bas?

Ce barbare guettait, dans les bois druidiques,
La louve à l'œil sanglant qu'ici nous redoutions;
Il s'élance aujourd'hui sur les loups germaniques,
Qui cherchent des agneaux et trouvent des lions.

En avant, brave enfant de la vieille Armorique!
Sus aux loups affamés, frappe-les sans remords :
Et si le plomb brisait ton front mélancolique,
Nos échos rediraient le chant sacré des morts.

On verrait, sur le tertre où repose ton père,
S'agenouiller en pleurs tes parents, tes amis,
Ton cadavre pourtant garderait la frontière,
Et sous ton œil glacé fuiraient les ennemis...

Va! le barde inspiré, le poëte rustique,
Composerait un *sône* (3), Erwan, en ton honneur,
Afin qu'on sache bien, dans le pays celtique,
Que tu fus un martyr et mourus en vainqueur!

Zénaïde Fleuriot.

(1) Adieu.
(2) Nom du curé en Bretagne.
(3) Complainte chantée.



LE CRIQUET VOYAGEUR

—

En ce temps-là, — et malgré l'alliance faite avec Abraham par le Seigneur souverain des mondes, — sur la terre d'Égypte, Israël gémissait. De ces patriarches errants, de ces pasteurs robustes, bercés dans les plaines onduleuses de Gessen, du beau pays fécond, la royale tyrannie avait fait des maçons, des manœuvres, des esclaves. Au pied des gigantesques pylônes, des obélisques de granit rose, que de torrents de sueur, que de flots de larmes avaient coulé! Combien de sanglots et de plaintes il avait entendus, ce Memnon du désert, toujours inexorable et muet sur son socle d'airain, au centre du vaste océan de sable! Mais du sein de cette oppression, de ces longues et irréparables misères, la masse fière des pyramides semblait s'élever, plus haute et plus fière encore, comme si elle s'accroissait de tous ces maux, de tout ce sang, de toutes ces larmes. Et les sphinx énormes, nonchalamment accroupis comme des monstres au repos, semblaient rire à la face des opprimés, des victimes, des vaincus, en leur proposant, pour les railler, cette énigme éternelle : « Où donc est la puissance et la sa- « gesse d'un Dieu qui a promis à son peuple élu la « force et la grandeur, l'abondance et la gloire, et qui « le livre aujourd'hui, sans pitié, sans espoir, à l'es- « clavage, à l'abandon, aux tortures de la faim, au « fouet des tourmenteurs, au mirage éternel et trom- « peur de la grande mer de sable? »

Ainsi raillèrent, ainsi parlèrent longtemps, au pays de Khéphrem, les oracles et les sphinx, les bourreaux et les rois, et les dieux et les hommes. A la fin vint un jour où Dieu parla seul; mais son souffle fut entendu. Et voici, entre autres choses, ce qu'il dit, après maint avertissement, maint désastre, mainte épreuve :

« Je ferai venir demain les sauterelles dans votre pays.

« Et elles couvriront toute la surface de la terre, en « sorte que la terre ne paraîtra plus, et elles mange- « ront tout ce que la grêle n'a pas gâté.

« Car elles rongeront tous les arbres, toutes les « herbes qui poussent dans les champs; elles rempli- « ront vos maisons, les maisons de vos serviteurs et « de tous les Égyptiens. »

Or, Dieu n'a jamais parlé vainement... Le soir même de ce jour, un grand bruit inconnu se fit entendre. C'était comme le gigantesque froissement d'invisibles grêlons portés par la tempête, comme le grondement puissant et sourd, toujours plus profond, toujours plus proche, d'un Océan qui soudain eût inondé le ciel. Et puis, à l'horizon clair, un petit nuage noir apparut entre les couches bleues du ciel et les couches d'or de la mer de sable. Et ce nuage grandit toujours, avec la crainte et la terreur, avec le mugissement de la tempête. Il voilait déjà le jour, il s'étendait largement sur les cieux; puis, d'un seul choc, il s'abat sur le sol. O terreur! ce nuage était vivant, était ailé, était horrible! Des milliards d'élytres brunes, verdâtres, de cuirasses grises et rugueuses, de têtes allongées aux yeux saillants, d'ailes gonflées par le vent et dorées de soleil, s'agitaient, grouillaient, fourmillaient, s'entrechoquaient les unes les autres ; des milliards de pattes menues, longues et sautillantes s'étaient cramponnées aux troncs, aux rameaux, aux feuillages, aux palmiers du jardin des rois et aux brins d'herbes des vallées; des milliards de mandibules massives, de mâchoires féroces, incessamment actives, dévoraient, rongeaient, anéantissaient en un instant tout ce qui, dans le pays condamné, avait fraîcheur et vie. Au sein de ces vallées fécondes, au bord des grandes eaux bleues du Nil, tout était envahi, recouvert; tout disparaissait en présence de l'innombrable légion ailée : tamarix au feuillage aussi doux que des plumes, mimosas d'où tombe une ombre découpée semée de mille filets de jour, dattiers aux panaches ondoyants, acacias à la grappe embaumée, et les fleurs bleues du lin, et la tige flexible du riz, et l'épi d'or du maïs, et le vert roseau du papyrus, et les feuilles odorantes elles-mêmes, et la fleur magique du *lotus*, ce divin talisman des hommes et cette nourriture des dieux!... Et pas d'espoir, pas de secours, pas même un moyen de combat! A chaque instant le bruit menaçant croissait, l'immense nuage brun s'étendait et les mâchoires rongeaient toujours. Bientôt il n'y eut plus, à la place des champs dorés, que la terre sèche et nue; à la place des jardins verdoyants, que quelques troncs arides, et partout le vide et le néant, et partout le désert. Puis, lorsqu'il n'y eut plus rien à dévaster, à ronger, à punir, le nuage exterminateur s'envola : les sauterelles messagères avaient accompli leur tâche, et Pharaon, — dit l'Écriture au dixième livre de l'Exode, — Pharaon avait reconnu son péché.

C'est donc en l'an du monde 2513 que nous trouvons l'apparition de bandes de sauterelles ou, — à parler plus justement, — de criquets voyageurs consignés pour la première fois aux pages de l'histoire. Les circonstances au milieu desquelles ce fait se produisit sont surtout mémorables. Le Seigneur avait à rompre la volonté d'un des souverains les plus puissants du monde, à humilier l'orgueil d'un peuple de géants dont les travaux et les traces, les pyramides de briques, les sphinx et les pylônes de marbre, les obélisques de granit, devaient durer autant que le globe lui-même. Et pour accomplir cette œuvre providentielle, la main divine ne saisit point la foudre ni l'éclair; elle n'ouvrit point, sur la terre maudite, les cataractes des cieux; elle ne souleva point contre elle les vagues de l'Océan, ni les quatre vents du ciel, ni les flots de la mer de sable : elle se contenta d'appeler, d'envoyer un frêle insecte, l'un des plus innocents, des plus faibles entre les petits. Homme, voilà ton vainqueur; celui que tu

terrasses d'un doigt de ta main, que tu écrases en te jouant sous tes pieds, il inondera tes plaines, il anéantira, en se jouant à son tour, le fruit de tes sueurs, de tes efforts, de ton active et patiente industrie ; il fera de tes châteaux une illusion, un rêve ; de ton beau paradis, un désert.

Qu'était-ce donc que ce redoutable vainqueur qui produisit sur l'esprit de Pharaon plus d'impression que tous les avertissements de Dieu et toutes les menaces de Moïse? Était-il farouche, robuste, venimeux, ou, tout au moins, vigoureusement armé? La science entomologique donne, sur ces divers points, une réponse entièrement négative. La sauterelle (en latin *locusta*, ne pas confondre avec la célèbre empoisonneuse, contemporaine de Néron), n'atteint guère, en général, qu'une longueur de 4 à 8 centimètres. D'après la classification établie par Latreille et Geoffroy Saint-Hilaire, elle appartient, dans la classe des insectes, à l'ordre des orthoptères (*orthos*, droit, et *pteron*, aile), qui se distinguent par la position verticale de leurs ailes lorsqu'ils sont en repos. Elles ont le corps allongé, la tête relativement grande et verticale, les yeux petits, saillants et arrondis; les antennes sétacées, très-longues et insérées entre les yeux ; les mandibules fortes et peu dentées ; les mâchoires bidentées à leur extrémité ; le corset ou la cuirasse presque triangulaire ; les élytres inclinées, réticulées et recouvrant les ailes ; l'abdomen terminé par deux appendices sétacées, les pattes postérieures très-allongées et par conséquent disposées pour le saut.

Remarquons toutefois que les mignonnes sauterelles vertes, si légères, qui bondissent si gaiement au soleil, après la fenaison, sur nos coteaux et dans nos prés, n'auraient ni la force, ni la férocité de ces puissantes ravageuses. On qualifie improprement du nom de sauterelle le *criquet*, qui est la seule espèce, grande ou petite, pourvue d'ailes assez vigoureuses pour fournir un vol élevé et considérablement prolongé. Le corselet et les élytres du criquet voyageur revêtent diverses nuances. Chez les uns, le vert domine ; chez d'autres, c'est le jaune, ou le brun, ou le gris. La taille de ces insectes varie, selon les lieux, d'étendue et de volume ; mais presque toujours leurs ailes, fines et légères, lorsqu'elles reflètent en scintillant les rayons du soleil, se font remarquer par la beauté et l'éclat de leurs nuances diaprées qui rappellent, — d'un peu loin il est vrai, — la splendeur de coloris des ailes de papillon.

Quant à la multitude de ces insectes dévastateurs, elle est encore aujourd'hui la même qu'autrefois, et la fécondité de cette race envahissante semble n'avoir d'égale que sa voracité. Les déserts de l'Arabie et les vastes plaines sablonneuses, voisines des lacs salés, qui occupent le centre de la Tartarie, paraissent être le berceau de ces innombrables tribus émigrantes. Mais ce n'est plus la seule Égypte qui se voit exposée à leurs visites, à leurs ravages : l'Afrique tout entière, les contrées du sud-ouest de l'Asie et plusieurs contrées de l'Europe se trouvent également en proie à leurs incursions. Il est permis de supposer qu'à de certaines époques de l'année, elles s'élèvent dans l'air à une grande hauteur, en nuages compacts, en colonnes serrées ou en tourbillons immenses. Là, de puissants courants de vent les saisissent, les emportent, les dispersent, le plus souvent dans la direction de l'ouest, ou du nord. On les voit ainsi se précipiter, en légions sans fin, en masses incalculables, qui ressemblent à des nuages et qui obscurcissent la lumière du soleil. L'air agité par le frôlement continu de leurs ailes, fait entendre un sourd frémissement ; la terreur s'empare des malheureux habitants qui voient de loin le fléau suspendu sur leurs têtes ; et bientôt ce nuage vivant s'abat, éclate de toutes parts, et les sauterelles épuisées tombent comme une pluie d'orage. Plus d'espoir désormais de détourner le fléau : les mâchoires impitoyables entrent en pleine activité dès que les ailes se reposent. En peu d'instants, les prairies verdoyantes, les riches moissons disparaissent ; les arbres sont rapidement dépouillés de leur frais manteau de verdure, les branches elles-mêmes succombent et s'affaissent sous le poids qui les surcharge, et les contrées les plus fertiles se transforment en plaines de sable nu! Bientôt, l'orage durant toujours, les sauterelles s'amoncellent, en couches épaisses, sur la terre ravagée, et de ces cadavres accumulés sur le sol et décomposés rapidement, s'élève une odeur infecte, qui donne lieu à des épidémies.

Et cependant l'arrivée de ce vivant fléau, de ces légions dévorantes, est saluée comme une manne divine, comme un bienfait des cieux par les habitants de cette partie extrême des régions barbaresques qui s'étend jusqu'aux confins du désert. Déjà plusieurs écrivains de l'antiquité, entre autres Aristote et Pline, avaient fait mention d'un peuple qui faisait, des sauterelles roties, son régal préféré. Ce récit un peu hasardé avait longtemps été placé au rang des fables ; mais la fable est aujourd'hui redevenue vérité. De larges trous creusés en terre et chauffés de la même façon que nous chauffons nos fours, reçoivent les amas de criquets dévastateurs dont ces pauvres tribus bédouines se nourrissent dans leur détresse. Les sauterelles, ainsi grillées à petit feu, cuites au four pour ainsi dire, disparaissent rapidement à leur tour sous la dent des convives affamés, qui se contentent d'arracher lestement, avec les doigts, les longues pattes minces et les ailes. D'autres fois, on les entasse, on les pile, on les transforme, en y mêlant de l'eau, en une pâte compacte et nourrissante que l'on cuit en vertu des mêmes procédés et dont on fait une sorte de pain ou de biscuit, mis en réserve pour les jours de famine. Ainsi les sauterelles dévastatrices se voient,

s ce cas, punies par où elles ont péché : elles s'en ment dévorer les fruits, les arbres, les moissons de l'homme civilisé, et le sauvage habitant des déserts, à son tour, les dévore!



Une invasion de Criquets voyageurs.

n'a point lieu de s'étonner que les invasions réi- de ces redoutables envahisseurs aient laissé des traces dans l'histoire. Leurs prodigieuses migrations et les dévastations effrayantes qu'ils produisent se

racontent dans tous les traités d'histoire naturelle, dans tous les voyages, dans toutes les traditions. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, des légions romaines tout entières étaient fréquemment employées, dans le nord de l'Afrique et vers les limites occidentales de l'Asie, à combattre ces multitudes ailées, dont l'apparition constituait, pour les habitants de l'Égypte et de la Numidie, un épouvantable fléau, presque impossible à détourner. Saint Augustin rapporte, à ce sujet, qu'une violente épidémie produite par les miasmes pestilentiels qu'exhalaient ces milliards de cadavres, ne détruisit pas moins de *huit cent mille* habitants dans toutes les contrées qui occupent les côtes de la Méditerranée. Dans les temps modernes, de semblables désastres se sont reproduits plus d'une fois : l'Espagne, l'Italie, la France, la Turquie, la Russie, la Pologne, l'Allemagne et la Suède, ont été à plusieurs reprises cruellement éprouvées. L'histoire nous a conservé, entre autres, le souvenir du fléau qui compléta la misère des soldats de Charles XII, roi de Suède, après la défaite de Pultawa. Des colonnes immenses de criquets voyageurs, qu'on eût cru voir, en un instant, sortir du sein des flots, s'élevèrent soudain entre les lignes de l'armée suédoise et la mer, en nombres si énormes que le soleil en fut obscurci. Du vol de ces légions ailées résultait un bruissement plus fort que celui de la tempête. Non-seulement elles dévorèrent tout : fourrage, moisson, verdure, mais, dans leur voracité que rien ne pouvait satisfaire, elles s'attaquaient même aux boiseries des chaumières, aux portes des maisons ; et les hommes, les chevaux mourant de faim, écrasaient sous leurs pieds des milliers de ces insectes, qui venaient de leur enlever leurs dernières ressources et leur dernier espoir. De même, en 1748, la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la Pologne furent de nouveau inondées d'un déluge de sauterelles. Les mémoires et les journaux du temps ont conservé, à ce sujet, des détails véritablement incroyables. Plus tard, en 1784 et 1797, ce fléau dévastateur devait reparaître encore. Mais, cette fois, il s'étendit sur les rivages de l'Afrique méridionale, aux alentours de la colonie du Cap. Le voyageur anglais Barrow rapporte que, lors de cette effrayante invasion, les sauterelles couvrirent une surface territoriale de plusieurs centaines de lieues carrées. Ayant été balayées vers la mer par un vent de nord-est, puis repoussées sur la côte par le mouvement des vagues, elles formèrent de leurs cadavres un banc solide et compact, long de huit myriamètres environ, et haut de plus d'un mètre. Vers 1810, une innombrable armée de criquets s'abattit dans les plaines de l'Allemagne, puis se dirigea vers l'Angleterre. En 1813, ce fut le doux pays de Provence qui reçut leur visite, du reste fort peu désirée. Arles et Marseille déboursèrent alors, à elles deux, une somme de 45,000 fr. pour la destruction de 90,000 kil. d'œufs de criquets.

De nos jours, bien que la France se voie généralement à l'abri de semblables dévastations, nous n'en avons pas moins été informés, à diverses reprises, des ravages que ces insectes ont produits, et sur le littoral de la Méditerranée, et dans l'orient de l'Europe. Notre colonie algérienne a eu maintes fois à souffrir des atteintes de ce fléau ; nous nous rappelons, entre autres, l'une de ces invasions cruelles, lors de laquelle l'autorité fut forcée de prendre des mesures énergiques pour prévenir une infection redoutable au milieu des chaleurs de l'été, avait fixé une prime libérale de tant par boisseau de sauterelles, à payer aux Bédouins de bonne volonté, aux Kabyles infatigables, qui se chargeraient de ramasser à la pelle et d'enfouir promptement les insectes condamnés.

En 1863, le brave lieutenant Mage, celui qui, il y a quelques mois, périt si malheureusement avec le vaisseau *la Gorgone*, en approchant du port de Br... retrouvait dans son voyage à travers le Sénégal et le Soudan, les criquets errants sur sa route, et décrit en ces termes les ravages de ces intrépides mangeurs : « ...Nous traversions un lougan dépendant de ... « ghirté, dont les arbres étaient littéralement co... « de sauterelles qui, après en avoir dévoré les f... « semblaient s'attaquer aux écorces. Ces insectes... « ritables fléaux des récoltes par leur multitude in... « brable et leur incroyable voracité, faisaient par... « vol et leurs mouvements continuels, un bruit a... « logue à celui de la grêle. »

Un peu plus tard, c'était sur l'orient de l'E... que le torrent dévastateur s'abattait dans sa c... Un spirituel voyageur français, M. Lancelot, p... voir à la fois, en Roumanie, sur la route de Bu... les sauterelles et les préfets à l'œuvre.

« Quelque temps avant que nos postillons... « signalent Tirgu-Giulu, raconte le malicieux ... « nous remarquons, dans la campagne, un mo... « inaccoutumé : des bandes de paysans à pi... « cheval sillonnent la plaine ; des *dorobants* ... « de la police) galopent vers la ville ; des fe... « des enfants regardent avec anxiété vers les m... « gnes que couronnent des nuages d'épaisse fu... « dans les replis boisés desquelles nous voyons... « des feux immenses ; les maisons de Tirgu s... « mées, les rues désertes ; on dirait qu'une ca... « publique s'abat sur ce canton... Quelques ... « plus tard, le préfet arrive et nous conte q... « de livrer un rude combat et de repousser ... « sion de sauterelles. Elles arrivaient de l'... « la rive gauche du Danube, et se disposaient à ... « par-dessus les Carpathes. L'avant-garde ... « signalée, les dorobants coururent prévenir ... « sans. Le vent soufflait heureusement du s... « monte à cheval, on court à la montagne : et s... « étendue de six lieues on met le feu aux herbes...

« aux taillis, aux hautes futaies. C'est cet immense in« cendie que nous avons vu en arrivant. Il dure « encore, il durera encore huit jours peut-être, mais « la récolte est sauve. Les sauterelles, repoussées par « la fumée, vont tomber et périr de froid sur les som« mets des montagnes ; à moins, chose malheureuse« ment possible, qu'elles n'arrivent en Transylvanie. « Le préfet, pendant deux jours et deux nuits, a ga« lopé par les monts et les ravins à la tête de ces zélés « incendiaires, il a forcé l'ennemi à la retraite, et « maintenant il est éreinté, harassé, mais heureux. »

Heureux magistrat, heureux Roumains ! mais surtout heureux pays, asile de l'âge d'or, où les préfets zélés peuvent témoigner leur dévouement et mériter leurs chevrons, en pourchassant... les sauterelles...

Avons-nous besoin maintenant de décrire la scène retracée, d'une façon si saisissante, dans la gravure placée en tête de cet article ? Les choses parlent d'elles-mêmes ; on embrasse d'un coup d'œil l'action, le site, la contrée. C'est sur ces riantes et fraîches vallées de l'Andalousie, de la province de Murcie ou de Valence, peut-être aux environs de Palina, que le nuage s'abat, que la tempête éclate. Et la catastrophe arrive soudain, à l'improviste, à la face du ciel bleu, à l'aube d'un jour d'été. Les sentiers sont tout à coup effacés, les champs sont envahis, l'horizon est voilé ; l'air lui-même, l'air vaste, tiède et pur, vicié, intercepté, absorbé, par cette masse compacte, par cette grêle ailée. Malheur aux laboureurs qui voyaient doucement grandir, sous le sourire de Dieu, les épis verts, les moissons blondes ! Malheur à ces travailleurs laborieux qui, prévoyant un orage peut-être, se sont hâtés d'aller aux champs, dès l'aurore, recueillir les bottes de foin odorant !... Malheur ! l'orage a surpris les travailleurs en route, et maintenant le conducteur épouvanté se cache les yeux et recule ; les vigoureuses mules de l'attelage dressent les oreilles, se cabrent et refusent d'avancer. Tous se sentent en présence d'un fléau dominateur, d'une invincible puissance. Un instant encore, et les mules, le chariot, le foin, les herbes; les buissons et les hommes eux-mêmes vont disparaître sous les tourbillons noirs et pressés de cette grêle vivante qui s'abat et qui sautille, qui se hâte de dévorer. Puis, quand les sauterelles auront accompli leur tâche et achevé leur festin, il ne restera plus rien sur le pauvre chariot abandonné, ni grandes herbes, ni foin odorant, ni fleurs flétries. Les hommes et les mules rentreront au logis, sans moisson, sans fardeau, à pas lents, le front baissé. Puis l'on se contera, avec des larmes, cette épouvantable chose, cette visitation du bon Dieu, et l'on vendra peut-être les bêtes de l'étable.

Et pourquoi, pourquoi ces fléaux ? demandera-t-on peut-être. Ne serait-ce pas que Dieu veut nous apprendre que l'homme n'a rien qui soit à lui, qu'il ne doit jamais s'enorgueillir de sa force, de son audace, des trésors de ses champs, du produit de ses travaux, mais se rappeler avant tout que la main puissante qui sema les moissons dans les champs et l'herbe dans les prés, seule les fait germer et seule les protége ?

ÉTIENNE MARCEL.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666, 675, 698, 713, 730, 746 et 762.

—

XVI

Béatrix et Denise, escortées de miss Serena, s'acheminent vers Trémeur ; chemin faisant, Denise, qui est en verve, raconte je ne sais quelle joyeuse folie qui fait sourire l'Anglaise elle-même.

Près de l'antique poterne, nos jeunes filles trouvèrent Fanchine, dont une expression de bonne humeur adoucit le rude visage.

— Ces demoiselles sont là, Fanchinette ? demanda Béatrix.

— Oui bien, mademoiselle ; elles y étaient du moins quand je suis partie, et il n'y a pas longtemps de cela.

Les jeunes filles et miss Serena pénétrèrent dans la cour, puis dans la maison, où Fanchine, qui les avait suivies, appela de sa grosse voix :

— Mamzelle Éva !

Personne ne répondit.

— Entrez toujours, mesdemoiselles ! reprit Fanchine ouvrant devant elles la porte du salon ; je vas voir par là si notre demoiselle y est.

Elles entrèrent ; par l'une des portes vitrées ouvertes, elles aperçurent Éva qui jardinait.

— Mademoiselle Éva est au jardin, dit Béatrix à Françoise qui refermait la porte : ne la cherchez pas, Chinette, nous allons la retrouver.

— Bien, bien, mesdemoiselles ! répondit Françoise en s'éloignant.

Les jeunes filles et l'institutrice se rendirent au jardin.

En entendant leurs pas légers sur le sable de l'allée, mademoiselle de Trémeur leva la tête et sourit. Elle déposa sa bêche et vint au-devant de ses amies.

— Bonjour, charmante jardinière ! dit Béatrix en lui tendant la main.

— Nous ne vous avons pas vues à Kerlivio depuis plusieurs jours et tout le monde vous réclame ! ajouta Denise. Où est donc Yolande ? A la tour, sans doute ?

— Justement : elle a profité de cette belle journée pour se rendre à son observatoire. Si vous vous sentez



le courage de faire cette ascension, nous irons la rejoindre.

Les jeunes filles acceptèrent, hors mademoiselle Serena, qui déclara qu'elle les attendrait dans le jardin, ne se souciant pas de tenter de nouveau une pareille escalade. Béatrix, Éva et Denise lui proposèrent en vain l'aide de leur bras, elle refusa.

Les jeunes filles s'engagèrent seules dans l'allée conduisant au sentier abrupt des ruines de Trémeur; leur babil joyeux et leurs éclats de rire parvenaient aux oreilles de miss Serena, se promenant solitairement autour des plates-bandes.

Tout à coup un cri perçant succède aux éclats de rires, et à ce cri d'autres cris répondent. L'Anglaise tressaille et se dirige, pleine d'angoisses, vers l'allée où se sont engagées les jeunes filles. L'étourderie bien connue de Denise lui faisait craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; elle voulut appeler, mais sa voix, paralysée par la frayeur, ne se fit point entendre; elle hâta le pas autant que ses jambes tremblantes le lui permirent et parvint enfin à l'extrémité de l'allée. Le murmure indistinct de plusieurs voix entremêlées de plaintes parvenait déjà depuis quelques instants à ses oreilles; elle avait acquis la conviction que ces plaintes n'étaient pas proférées par Denise.

Miss Serena ne s'était pas trompée, la victime de l'accident, — car il y avait bien eu un accident, — n'était pas Denise, mais la douce petite Yolande.

A l'entrée du sentier, la jeune fille était étendue sans connaissance sur le gazon; ses vêtements, sa jolie chevelure blonde étaient souillés du sang qui s'échappait d'une large blessure qu'elle avait au front; Béatrix et Éva, agenouillées près d'elle, essayaient de la ranimer; Béatrix lui mettait sous les narines un flacon de sels, Éva frottait doucement ses petites mains froides.

Éva ressemblait à une statue vivante de la Douleur, elle ne pleurait pas, elle ne proférait pas une parole, mais son visage était navré. De temps en temps un soupir s'exhalait de ses lèvres, elle levait son beau regard vers le ciel comme pour lui offrir son chagrin et lui demander en même temps la force et la résignation.

— Allons, ma pauvre amie, lui disait doucement Béatrix, ne vous alarmez pas: ces blessures, il faut l'espérer, sont légères.

— Ah! la pauvre enfant! s'écria mademoiselle Serena, je savais bien que tôt ou tard ses escalades lui seraient funestes.

— Hélas! gémit Éva, Alain et moi nous allons presque chaque soir allumer le fanal; elle nous accompagnait souvent, et jamais il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

— Où est donc Denise? demanda miss Serena remarquant l'absence de son élève.

— A chercher du secours, répondit Béatrix,

— Pauvre petite Yolande! répéta mademoiselle Serena avec commisération; que lui est-il donc arrivé?

En attendant le retour de Denise, et tandis qu'Éva continuait à s'occuper de sa sœur, Béatrix raconta rapidement à mademoiselle Serena ce qui s'était passé.

Au moment où les jeunes filles arrivaient à l'extrémité de l'allée, elles avaient aperçu Yolande qui revenait des ruines; elle leur jeta de loin un bouquet de fleurs sauvages et leur cria un joyeux bonjour; puis elle se mit à descendre la côte avec une telle vitesse, que sa sœur, effrayée, lui cria de s'arrêter.

Mais il n'était plus temps : Yolande, prise d'une sorte de vertige, continuait à descendre avec une effrayante rapidité; les jeunes filles étendirent les bras par un mouvement instinctif; ce fut inutile : le pied d'Yolande rencontra une pierre, elle tomba en avant et roula jusqu'au bas de la côte, se meurtrissant aux ronces et aux cailloux du chemin. Quand elle s'arrêta enfin, elle avait au front une large entaille dont le sang coulait en abondance.

A peine Béatrix achevait-elle son douloureux récit, que Denise parut, suivie de Fanchine.

Fanchine poussa un gémissement à la vue de la pauvre chère enfant sanglante et défigurée. On l'emporta avec toutes les précautions possibles, car on craignait que, dans sa chute, elle ne se fût brisé un membre.

Denise, sur la prière d'Éva, avait donné ordre au petit Yvetot d'aller prévenir M. Alain, qui se trouvait au presbytère, afin qu'il allât à B... chercher un médecin.

En attendant l'arrivée de ce dernier, Yolande fut déposée sur son lit, et ne recouvrait la connaissance que pour proférer de douloureuses plaintes; elle indiquait son bras gauche et portait fréquemment la main à son front.

Les pauvres jeunes filles souffraient d'inexprimables tourments, car à leur inquiétude se joignait leur impuissance de ne pouvoir apporter aucun soulagement à leur chère malade.

Béatrix envoya le jardinier de Trémeur prévenir madame de Pienne de l'accident arrivé à Yolande en lui faisant dire de ne pas s'inquiéter si elles rentraient un peu tard. Madame de Pienne accourut dans le plus grand trouble; elle trouva les trois demoiselles et miss Serena réunies dans la chambre d'Yolande.

La blessée était étendue sur son lit; on n'avait pas osé la déshabiller dans la crainte d'augmenter son mal.

Éva, habituée à visiter les malades, avait lavé et bandé la plaie. Yolande trouvait la force de remercier d'un signe ou d'un regard. En apercevant madame de Pienne, elle essaya de lui sourire et allongea vers elle la main dont elle ne souffrait pas.



— Ah! madame, dit Éva en offrant à madame de Pienne un siége auprès du lit de douleur; ah! madame, notre pauvre Yolande! elle était si gaie il y a à peine une heure, et maintenant regardez-la!

— Cet accident, il faut l'espérer, n'aura pas de suite fâcheuse, ma chère Éva.

— Elle pouvait se tuer, madame! Si vous saviez ce que j'ai souffert quand je l'ai vue, lancée comme une pierre, rouler dans le sentier des ruines! Je l'ai, à ce moment, vouée à Notre-Dame-d'Espérance, et cette bonne mère l'a préservée d'une chute qui devait être mortelle.

Pendant que les jeunes filles s'entretenaient à demi-voix avec madame de Pienne, lui donnant tous les détails relatifs à l'accident d'Yolande, un léger coup fut frappé à la porte d'entrée.

— C'est le médecin, Dieu soit loué! dit Éva.

Et elle alla ouvrir.

Alain, les traits pâles, bouleversés, parut escortant le medecin de B...

Le frère et la sœur échangèrent un rapide et triste serrement de main, puis Éva conduisit le docteur près d'Yolande.

La vue de l'Esculape fit frissonner Denise.

— Je ne veux pas être témoin de l'opération, dit-elle bas à Béatrix.

— Mais on ne va lui couper ni bras ni jambes, répliqua Béatrix.

— N'importe! j'ai peur qu'on ne lui fasse du mal; je m'en vais.

Elle sortit.

Le médecin examina la malade; grâce à Dieu, le bras n'était que démis, mais la blessure à la tête était assez grave. M. Madec complimenta Éva de son pansement et lui donna diverses instructions. Il avait rencontré plus d'une fois la jeune fille au chevet des indigents, et il avait une grande confiance dans son adresse et dans ses soins. Il s'occupa du bras blessé, l'entoura de ligatures et recommanda un grand silence autour de l'enfant. La fièvre s'était déclarée, et Yolande semblait de moins en moins reconnaître les visages qui entouraient son chevet.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, si le délire s'empare de votre jeune malade, j'ai dans ma pharmacie portative de quoi composer une potion que je vais remettre à votre frère; vous lui en ferez prendre d'heure en heure une demi-cuillerée.

Il adressa quelques paroles rassurantes à mademoiselle de Trémeur, salua les dames de Kerlivio et sortit reconduit par Alain.

On déshabilla Yolande et on la coucha; elle était brûlante et commençait à divaguer.

Par deux issues différentes entrèrent Denise et Franchine; la dernière surtout avait un grand désir de savoir ce qu'avait dit le docteur. Le visage de la pauvre fille était sillonné de larmes, car depuis l'accident arrivé à sa chère enfant, elle était inconsolable.

— Ne te chagrine pas, ma bonne Chinette, dit Éva faisant taire sa propre inquiétude pour calmer celle de la fidèle servante, notre petite Yolande n'est pas si mal que nous le pensions; sois tranquille, Notre-Dame-d'Espérance nous la conservera!

Franchine considéra longuement la chère malade, et, retenant les larmes qui arrivaient de nouveau à ses yeux, elle quitta la chambre en disant à madame de Pienne :

— Pendant que ces dames sont ici, je vais aller jusqu'à Lanvel mettre un cierge pour notre pauvre petite à l'autel de la sainte Vierge et la recommander aux prières de M. le recteur.

— Allez, ma bonne Fanchine, dit madame de Pienne, nous n'abandonnerons point votre malade.

Alain entra en cet instant; le docteur lui avait promis de revenir dès le point du jour et l'avait prié de l'envoyer chercher s'il survenait quelque accident.

Quand Françoise revint, elle était plus calme.

Madame de Pienne, ses filles et mademoiselle Serena retournèrent à Kerlivio; mais, après le dîner, madame de Pienne revint à Trémeur, où elle passa la nuit, malgré tout ce que put dire Éva, qui craignait que cette veille prolongée ne fatiguât la mère de ses amies.

L'excellente dame exigea à plusieurs reprises qu'Alain et Éva allassent prendre du repos. Les deux jeunes gens, contraints par cette douce autorité, s'éloignaient mais pour revenir dès qu'un gémissement d'Yolande parvenait jusqu'à leur cœur.

Yolande, dans son délire, les appelait souvent; elle nommait aussi Béatrix, Denise et madame de Pienne; elle parlait de mille choses différentes; elle riait parfois d'un rire qui faisait mal; elle racontait son accident et invoquait d'une voix touchante la Vierge Marie et l'Enfant Jésus.

Éva sentait son cœur se briser à chaque parole incohérente s'échappant des lèvres brûlantes de la jeune fille; les larmes mouillaient ses yeux, elle effleurait d'un triste baiser les linges qui entouraient le front blessé de la pauvre enfant, puis elle se traînait aux pieds de sa madone pour la conjurer d'obtenir la guérison d'Yolande au prix de sa propre santé.

Cependant la désolée jeune fille terminait toutes ses invocations par ces mots résignés :

— Votre volonté, mon Dieu, et non la mienne!

Madame de Pienne lui prodiguait ses consolations.

— Éva, ma chère enfant, vous si courageuse, si forte, calmez-vous! l'état de votre sœur n'est pas désespéré.

— Ah! madame, c'est malgré moi, voyez-vous!... Je me reproche de n'avoir pas assez veillé sur elle; j'aurais dû lui défendre ses courses aux ruines...; mais elle aimait tant à aller là chercher des fleurs sauvages, à regarder la mer! C'était le seul plaisir que



je pouvais lui procurer, la pauvre petite ! Si j'avais pu prévoir ! mon Dieu ! mon Dieu !

Alain se joignait à madame de Pienne pour faire rentrer un peu de calme dans l'âme d'Éva, et ils y parvenaient jusqu'au moment où des plaintes plus déchirantes, l'appelant au chevet de sa chère Yolande, provoquaient chez la sœur aînée une nouvelle explosion de chagrin.

Ce fut ainsi que se passa la nuit ; la journée qui lui succéda fut non moins accablante, car le médecin ne put déclarer aucun mieux dans l'état de la jeune fille ; toutefois il ne croyait pas qu'il y eût lieu de s'inquiéter. Il gronda doucement Éva de ses craintes, l'engagea à se modérer et à ne pas user ses forces, puisqu'elle avait près d'elle des amis dévoués dont les soins suppléeraient aux siens.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

La suite prochainement. —

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538, 547, 572, 581, 597, 635, 645, 700, 749 et 765.)

—

Maintenant, tout embaumées par ces parfums de sainteté, redescendons vers Rome qui, de Sainte-Sabine, nous apparaît à demi voilée sous un double rideau de cyprès veloutés et de ruines que le soleil couchant perce de part en part.

Nous allons voir le Saint-Père en cérémonie publique aujourd'hui, ma chère Gertrude, le brillant cortége qui l'accompagne dans ses sorties solennelles va défiler devant nous sur le pont Saint-Ange, et nous pourrons le suivre vers Sainte-Marie de la Minerve, l'une des plus belles églises de Rome, qui s'est élevée sur les ruines d'un temple érigé à Minerve par Pompée.

Sur notre route nous rencontrons un autre temple, Saint-Ignace, qui mérite bien une visite. Le vaisseau est d'une belle architecture ; mais cette église, qui a été dépouillée de ses marbres, fait un peu l'effet d'une reine qui porterait à la fois des vêtements de pourpre et des haillons, qui aurait une couronne d'or sur la tête et un escabeau de bois sous les pieds. Encore quelques siècles, espérons-le, et les tuiles auront disparu, et on lui aura rendu sa robe splendide. Alors Rome comptera une merveille de plus.

En attendant, Saint-Ignace montre avec orgueil les deux chapelles du transsept qui sont dignes d'une basilique, et dont l'une est dédiée à saint Louis de Gonzague. Je ne considère pas seulement ici les élégantes colonnes torses, les urnes de lapis-lazuli, les anges aux tuniques et aux ailes dorées, mais les bas-reliefs qui remplacent le tableau de l'autel. Je n'ai jamais rencontré un plus angélique et plus chaste visage que celui du jeune saint en prière. Du milieu d'un groupe compacte d'anges et de chérubins il s'élève comme une fleur humaine tout humectée de rosée céleste. Vivant encore, il est certainement bienheureux. On le voit, il goûte les ineffables ravissements que la langue mortelle ne peut redire.

De Saint-Ignace, nous gagnons le pont Saint-Ange. La haie de curieux se forme dans les rues, c'est une joie universelle ; ce n'est pas dimanche, et cependant tout travail paraît suspendu. Le peuple romain est devenu en quelque sorte une famille. Les membres d'une famille aiment à entourer leur chef dans ses heures joyeuses ou tristes ; ainsi font les Romains. Le Pape-Roi est bien le Père de ses sujets !

Mais voici que les pieds des chevaux frappent en cadence le pavé sonore. En effet, un piquet de dragons pontificaux ouvre la marche, il est suivi par les gendarmes dont l'uniforme est quelque peu français, par une escouade de hallebardiers suisses dont les panaches blancs ondulent sur le casque doré. Viennent ensuite la brillante garde-noble, l'éclatant carrosse du sénateur-préfet de Rome, l'ecclésiastique qui porte la croix d'or, monté sur une mule blanche ; enfin, voici le plus magnifique des carrosses connus, le carrosse du Saint-Père, tout or et tout glaces, un bijou étincelant que roulent huit grands chevaux lourdement, mais superbement caparaçonnés. A l'avant brillent la tiare et les clefs, c'est un véritable trophée. Le Saint-Père, qu'on voit très-bien, n'a plus la calotte blanche, mais le bonnet de velours pourpre, bordé de cygne, que nous retrouvons sur tous les anciens portraits des papes. Le cortége défile lentement, majestueusement, dominé par les casques des dragons et les perruques poudrées des laquais en grande livrée.

Sur la place de la Minerve retentissent, quand apparaît le Saint-Père, des acclamations enthousiastes et prolongées. Ce n'est pas de la joie, c'est du délire ; ce ne sont pas des cris politiques, ce sont des cris de vénération et d'amour, c'est un père qu'on acclame, et de toutes les poitrines sortent d'éclatants vivats ; les chapeaux s'agitent, les mouchoirs flottent.

J'ai pu me glisser dans l'église. La Minerve est une des plus sombres de Rome, mais aussi elle possède ce qui se voit rarement dans la ville éternelle : des vitraux peints. C'est presque dans l'ombre que reluisent les vêtements splendides de marbre qui la font mettre au premier rang.

A cette heure le soleil à son midi y pénètre de toutes parts, et la fait resplendir ; une musique harmonieuse l'emplit. Je ne me suis pas mêlée à la foule qui se portait vers le chœur, je me suis blottie dans la chapelle dont le bel ange du Jugement dernier, par Tenerani.

le gardien, et j'ai attendu très-patiemment la fin la cérémonie.

'église, après le départ du Saint-Père, est devenue eu près déserte. L'encens parfumait encore l'atsphère, les rayons du soleil se jouaient entre les pires de marbre.

e me suis mise à errer le long de ces grandes nefs, tée à chaque pas par quelque nouvelle découverte. gauche du maître-autel, se trouve un Christ en l attribué à Michel-Ange. C'est bien le plus beau enfants des hommes : les yeux se reposent avec ur sur ce visage triste et doux, d'une tristesse et e douceur surhumaines.

e la part du sublime artiste on s'attend peut-être autre type : certains s'attendent à mieux. Pour , j'aime ce Christ de marbre, sa tête penchée, son t chargé de douleurs et de pensées ; et je me dede avec angoisse si je suis de ceux qui mettent en noment un tel poids de mélancolie divine sur son ge.

n remontant à gauche du côté du chœur, on apercontre de somptueux mausolées une assez laide ie enchâssée dans le mur. C'est un bien simple, bien pauvre monument, et cependant on tombe à oux après avoir déchiffré l'épitaphe placée au-des-s.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

- La suite prochainement. —

CHRONIQUE.

—

ue vous dire ? Toujours la même chose. Nous atons... L'armée prussienne approche toujours, et... attendons.

la longue, je conçois qu'un semblable refrain se vous sembler terriblement monotone ; — et était que monotone encore ! — Mais je n'y puis . Notre scène politique et militaire ne change pas ntanément d'aspect au sifflement des balles comme ène d'un théâtre se transforme au sifflet du maiste.

évreusement, je suis sur ma carte les marches et re-marches de Bazaine, — autant que je les connais, t je m'aperçois, après bien des réflexions, qu'en me je ne sais rien : allons-nous refouler les Prus- jusque dans les défilés des Vosges ? où nous ra-t-il, nous paisibles bourgeois de Paris, faire le de feu contre eux, sur nos remparts ? Sur tout je ne sais rien, — rien ! rien !

isque je ne puis pas voir au dehors, je tâche de au dedans ; à défaut de la frontière, je regarde barrière.

La barrière de Paris, c'est curieux à l'heure actuelle, et c'est triste !

J'ai voulu tantôt aller secouer mes soucis au bois de Boulogne ; je suis monté dans une voiture de place et j'ai enfilé les Champs-Élysées, puis l'avenue de l'Impératrice.

A mesure que j'avançais, le désert semblait se faire autour de moi : les promeneurs devenaient de plus en plus rares ; cinq ou six fiacres tout au plus parcouraient la magnifique avenue, et pourtant c'était l'heure où d'habitude les brillants équipages vont faire le tour du bois, ce pèlerinage quotidien de l'élégance parisienne.

Bien vite, hélas ! j'ai eu le secret de cette morne solitude

Au moment où j'arrivais à l'extrémité de l'avenue de l'Impératrice, un factionnaire a crié à mon cocher, d'un ton qui n'admettait pas de réplique : « On ne passe pas ! »

Il y avait d'autant moins à contester la consigne, que la route était littéralement coupée...

Oui, cette avenue de l'Impératrice, le plus beau boulevard de Paris, la route qui mène vers les gais ombrages, vers les concerts du Pré Catelan ou vers l'hippodrome de Longchamps, est barrée aujourd'hui par un gros mur percé de meurtrières, par un large fossé où l'on va installer deux ponts-levis, et enfin par un *cavalier*, sorte de redoute avancée qui défend l'entrée de la place contre les avant-postes ennemis.

Ce sont là les œuvres de la guerre : vous avez créé de belles routes pour vos calèches, des ombrages destinés à vous servir de parasols dans vos promenades, des jets d'eau, des parterres de fleurs, des pavillons où résonnent les chants, la musique, les cris de joie, — elle, la guerre, — elle, la terrible, la brutale, soudain se dresse tonnante et sanglante : d'un geste, elle bouleverse, elle balaye tout ce qui faisait votre bonheur et vos plaisirs... Elle est la guerre ! Elle est la force ! Cela répond à tout. Trop heureux encore si elle ne touchait qu'à nos plaisirs !...

Je ne pouvais pénétrer dans le bois par l'avenue de l'Impératrice, mais on m'autorisait à m'introduire par la porte de Neuilly. J'ai donc longé tout le mur des fortifications pour atteindre cette entrée : chemin faisant, j'ai vu, de dix en dix pas, les canons montés sur leurs affûts, la crête du retranchement coupée d'embrasures qui dominent les fossés et la zone environnante. Tout est prêt : que l'ennemi vienne, il trouvera des canons sur nos murs, — et nous tous pour servir les pièces !

Je n'ai nulle envie de me poser en foudre de guerre ; mais, quand il s'agit de défendre la patrie et le foyer, j'estime qu'une poitrine d'homme en vaut une autre, et qu'un garde national peut se battre à côté d'un zouave...

Pauvres arbres du bois de Boulogne! on les a rognés, taillés, mutilés. Tout le long des talus des fortifications, ce ne sont que fagots déjà liés et prêts à être empilés dans la charrette du marchand de bois : à tant le stère! à tant la corde! C'est ainsi : puisque les circonstances le veulent, faisons flèche de tous bois, mais du moins faisons flèche de quelque chose.

Il ne faut cependant rien exagérer : il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, que le bois de Boulogne soit rasé ou doive être rasé en entier; rien jusqu'à présent ne justifierait une telle mesure; on a seulement coupé les buissons qui, trop rapprochés du mur d'enceinte, pourraient servir à loger les tirailleurs de l'ennemi. Ce sont quelques branches vertes abattues : puissent-elles servir de rameaux de victoire à nos soldats!

Une fois dans le bois de Boulogne, j'ai crié à mon cocher : « A l'hippodrome de Longchamps! » Cette fois, il ne s'agissait pas d'aller assister aux succès de *Gladiateur* ou de *Sornette*, je voulais voir le camp des francs tireurs parisiens installé depuis deux jours dans le grand champ de course.

J'ai suivi les belles allées qui longent les lacs et conduisent à la grande cascade; puis tout à coup, quand devant moi s'est déroulée la verte plaine qui s'étend depuis Suregnes jusqu'à Saint-Cloud, j'ai vu fumer les feux de bivouac : les sonores accents du clairon passaient dans l'air, et de noires silhouettes se découpaient comme des lignes géométriques sur les tapis de gazon. C'était le camp des francs-tireurs : les uns manœuvraient, les autres préparaient le dîner.

Les francs-tireurs parisiens sont un corps de partisans presque inclusivement composé d'anciens militaires. Tous ces hommes sont dans la force de l'âge : ils ont, en général, de trente à quarante-cinq ans. Un pantalon de toile, une vareuse de matelot et un képi bordé d'un liseré rouge, voilà tout leur uniforme. Pour arme, ils portent la carabine Minié se chargeant par la culasse.

Par leurs instincts, par leur équipement, les francs-tireurs sont évidemment un corps d'éclaireurs dans lequel il sera laissé beaucoup à l'inspiration personnelle de chacun. Disséminés sur les flancs de l'ennemi, le harcelant partout et sans cesse, ils pourront lui faire un mal terrible.

A Longchamps, ils ne sont pas dans leur élément : la discipline, les mille petits ennuis du camp, les fatiguent; ils veulent à tout prix marcher en avant. Lorsque nous les avons visités, il n'y avait qu'un cri sur toute la ligne : « Quand partons-nous? »

Cette ardeur belliqueuse n'empêchait pas la soupe de cuire : des trous creusés dans la terre tenaient lieu de fourneau; et les marmites de fer-blanc juxtaposées les unes aux autres exhalaient l'odeur d'un bouillon qui eût fait honneur aux cuisines de Duval.

A propos de cuisine, il y a en ce moment, à Paris, bon nombre de ménagères passablement effarées. Elles s'imaginent déjà que nous allons être bloqués et que les vivres vont nous faire défaut. Quelques-unes ont commencé leurs approvisionnements. Elles ont entassé dans leurs garde-manger, riz, tablettes de bouillon, légumes secs, viandes salées, harengs saurs, légumes concentrés et *osmazònes*.

Prudence est mère de sûreté, c'est vrai; mais je plains bien les pauvres gens dont les épouses auront pris de telles précautions. Pendant un an au moins, ils ne mangeront que des conserves et des salaisons : s'ils se plaignent, on leur répondra : « Mon ami, il faut bien épuiser les provisions du siége! » Merci; — j'aime mieux pour ma part m'exposer à manger les rats!

Cependant, si quelque pigeon voyageur venait en ce moment se percher sur ma fenêtre, je crois que je me l'offrirais volontiers en dépit de mon respect habituel pour la propriété d'autrui.

Voici pourquoi : il paraît que cet innocent oiseau est passé au rang des espions prussiens! Grâce aux pigeons, l'ennemi fait circuler les dépêches de ses agents au-dessus de nos places fortes et de la préfecture de police elle-même, — du moins s'il faut en croire l'opinion publique, qui voit maintenant des espions partout, même où il n'y en a pas, après n'en avoir pas vu là où il y en avait.

Depuis que cette particularité m'a été révélée, je me sens presque envie de chercher querelle aux ramiers des Tuileries. Qui sait? Ils ont peut-être établi quelque conciliabule dans le marronnier du vingt mars!

J'aurais d'autant plus envie d'ouvrir les hostilités contre ces roucoulants volatiles que, cette année, la chasse est interdite dans le département de la Seine. Paix à vous! lièvres, lapins, perdrix, faisans, nous avons bien d'autres bêtes à chasser. Paix à vous! les hommes ont besoin de toute leur poudre pour se tuer. Vous, au moins, vous bénirez la guerre!

ARGUS.

AVIS. — MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril — Les volumes commencent le 1er octobre. — Les douze volumes de la Collection se vendent séparément.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.



Jacques Cœur.

JACQUES CŒUR

—

Jacques Cœur, fils d'un simple marchand, naquit à Bourges vers le milieu du xvᵉ siècle, quelques années après l'apparition de Jeanne d'Arc, envoyée par Dieu pour délivrer la France. On n'a pas de détails sur ses premières années ; mais on sait qu'il fut toujours sans littérature, et que son père l'initia très-jeune à la connaissance des affaires. Vers 1418, il épousa Macée de Léodeport, fille du prévôt, laquelle était d'une famille distinguée du pays. Tout d'abord, nous le voyons condamné par la juridiction des Monnaies à une amende assez forte, comme impliqué dans les opérations irrégulières d'une association instituée pour la fabrication des monnaies. Désormais il se livra tout entier au commerce du Levant, alors si considérable qu'il enrichissait facilement ceux qui le cultivaient avec une intelligente activité. Il parcourut les plus florissantes cités de l'Orient : Damas, Alexandrie, le Caire, Famagouste, capitale de l'île de Chypre, à qui Venise même et Constantinople n'étaient pas comparables. Au retour de ces voyages, ou au moment de les entreprendre, Jacques Cœur visita probablement la reine de l'Adriatique, Florence, Gênes, Livourne, que le négoce avait énormément enrichies. Marseille, qui n'était pas encore réunie à la France, Barcelone et Montpellier, faisaient aux cités italiennes une redoutable concurrence. En 1432, Jacques Cœur fixa dans cette dernière ville le centre de ses relations commerciales avec les ports du Levant, de l'Italie, de la Catalogne et de l'Angleterre. Quelles étaient ses ressources ? On l'ignore. Toujours est-il que, chaque année, ses relations s'étendaient. D'un esprit alerte et très-ouvert, selon le témoignage d'un contemporain, il fit construire et équipa des navires qui transportaient de tous côtés les marchandises du royaume, et Charles VII lui accordait, en France et à l'extérieur, des priviléges qui suscitaient la jalousie des marchands. Il avait à Marseille, à Montpellier, à Perpignan, à Tours, à Bourges

et dans les principales villes de France, des entrepôts somptueux. Maître des Monnaies de Paris et de Bourges, il put exploiter des mines diverses, mais il ne leur dut pas son immense fortune. La charge d'argentier que le roi, en 1438, rétablit en sa faveur, et qui consistait à recevoir des trésoriers généraux une somme affectée aux dépenses de la maison royale, lui ouvrit la source de nouveaux profits, et le fit intervenir, à bien des égards, dans l'administration publique, notamment auprès des états du Languedoc en qualité de commissaire du roi, auprès de Gênes dont il négocia vainement l'annexion à la France, et auprès d'Amédée de Savoie, l'anti-pape Félix V, pour obtenir de lui un désistement qui rendit enfin la paix à l'Église.

Tant d'honneurs et d'immunités firent monter si haut l'opulence du *Jacquet*, comme l'appelaient alors des marchands envieux, qu'il voulut faire souche de grande maison. Il fit, sur tous les points de la France, des acquisitions prodigieuses d'immeubles; il acheta plus de vingt seigneuries et châtellenies illustres; en vingt ans, il avait conquis la plus étonnante fortune que jamais particulier eût possédée en France.

Sa magnificence s'étendait sur Paris et d'autres villes. En 1448, il faisait frapper à Bourges les *gros de Jacques Cœur*, monnaie d'argent. Il prêtait à la famille royale, à la reine, aux courtisans que le malheur des temps ou le désordre plongeaient dans la gêne, et sa libéralité lui faisait des ennemis; déjà se formait l'orage qui allait éclater sur sa tête.

Que lui manquait-il? Maître des Monnaies, argentier, anobli, industriel, commerçant, armateur, investi du monopole des affaires, intermédiaire préféré de quiconque avait de l'argent à toucher en France ou ailleurs, il avait, âgé à peine de cinquante ans, donné à ses richesses des proportions inouïes.

Et son opulence n'était pas égoïste. Outre qu'il venait largement en aide aux nécessiteux de toutes les classes, il établissait patriotiquement par ses missions l'influence française en Orient. Ses trésors étaient ouverts à Charles VII pour chasser l'Anglais de la terre de France. « Sire, ce que j'ay est vostre, » dit-il au roi; et il lui prêta deux cent mille écus. Il fit davantage. Son épée se montra vaillante en maints combats. Son dévouement fut acquis à la plupart des réformes qui furent l'honneur de Charles VII. On le vit encourager ce prince à proportionner la valeur nominale des monnaies à leur valeur intrinsèque, inspirer et préparer la plupart des ordonnances monétaires; dans la détresse publique, il ne fut pas seulement, par ses généreux apports de fonds, le nerf de la guerre contre l'étranger, mais une sorte de providence pour tout ce qu'il fallait d'énergie et de ressources pécuniaires afin de pacifier et de relever la France.

Parvenu en 1451 à l'apogée de sa grandeur, il n'avait pas attendu cette date pour mettre l'art au service de son luxe. L'architecture ogivale, si imposante au XIII[e] siècle, était au XV[e] gâtée par la coquetterie, l'exagération et la prodigalité des parures; mais la statuaire savait alors animer la pierre et le marbre des tombes, la grande peinture florissait, l'orfévrerie faisait des prodiges. Jacques Cœur précipita, au point de vue architectural, la décadence de l'art; mais la peinture et la ciselure lui durent des merveilles : témoin l'inventaire de la vente de ses biens, dans lequel des milliers de pièces d'or et de vermeil étincelaient de rubis et de pierres précieuses; témoin encore ses maisons innombrables et ses hôtels, spécialement celui qu'il fit bâtir à Bourges pour son habitation et qui charme toujours les visiteurs.

Le roi lui-même, dit un auteur du temps, n'avait pas une telle résidence. La grande porte d'entrée, remarquable de forme et gracieuse d'ornementation, était fouillée à jour et montrait à profusion les cœurs et les coquilles, emblèmes du maître, lesquels abondaient encore aux clous des serrures, aux fleurons des ogives, aux plombs de la toiture. La cour intérieure avait une incomparable magnificence: les bas-reliefs des portes, sculptures symboliques, encadrements gothiques où se remarquait une série de personnages, et au-dessus d'eux Jacques Cœur, vêtu d'un camail brodé de cœurs et de coquilles; tous ces détails avaient une fécondité, une délicatesse infinies. Non moins séduisante était la petite chapelle au pavillon central de la principale façade; ici les emblèmes du propriétaire avec une inscription ornée de cœurs et de coquilles; là des bas-reliefs ingénieux; en haut, l'ogive de la voûte divisée en douze compartiments; tout l'intérieur était un chef-d'œuvre de patience, de grâce et de finesse. Chaque pièce importante de l'hôtel avait son nom. Çà et là, des allégories sculptées où éclatait l'ironie du moyen âge, des écussons autour desquels s'enroulaient des fleurs, des fruits, des personnages. Des tapisseries brodées, les unes aux armes de Charles VII, les autres aux armes et à la devise de Jacques Cœur, décoraient la plupart des appartements. En 1450, cet hôtel n'était pas encore achevé; pendant qu'il s'élevait, une sacristie était construite, aux frais de l'argentier, dans l'enceinte de la merveilleuse cathédrale de Bourges; elle en est toujours l'ornement admiré; c'est comme un délicieux joyau dans un écrin éblouissant. A peine ce travail était-il terminé, qu'un autre commençait. Jacques Cœur faisait ériger, sur l'emplacement de l'ancienne sacristie, une chapelle destinée aux sépultures de sa famille; ce nouvel objet d'art n'était pas indigne du premier; les nervures, les disques, les verrières, avaient partout une richesse inépuisable.

Tant de prospérité devait avoir un terme. On dirait que la fortune ne porte si haut ses favoris que pour leur faire mesurer ensuite, par la profondeur de la chute, tout le néant des gloires humaines. Déjà de sourdes rumeurs circulent sur l'ambition menaçante du parvenu. N'est-il pas un nouveau Médicis et ses

services ne cachent-ils pas de mauvais desseins? Ainsi parlent ses ennemis. Sur ces entrefaites, la maîtresse du roi, Agnès Sorel, que ses dons font aimer malgré ses hontes, meurt en pénitente au château de Loches. Dix-huit mois après sa mort, une dame de la cour, créancière de Jacques Cœur, et un Italien, l'accusent d'avoir empoisonné la favorite. Cette calomnie ne l'émeut pas. Au mois de juillet 1451, il est encore plein de confiance, et le 21 de ce mois, il reçoit de Charles VII 762 livres tournois pour l'aider « à estre plus honorablement à son service. » Le 31 juillet, il est arrêté par ordre du roi; ses biens sont saisis; on en prélève cent mille écus pour la guerre; le voici en prison. Et de quoi donc est-il accusé? d'avoir vendu des armes aux infidèles et exporté en Orient des monnaies françaises et des lingots marqués d'une fleur de lis; d'avoir fait fabriquer des écus n'ayant pas leur poids; d'avoir fait embarquer de force à Montpellier, sur ses navires, plusieurs personnes dont l'une s'était jetée de désespoir dans la mer; d'avoir fait ramener à Alexandrie un esclave chrétien réfugié sur un de ses navires; d'avoir dérobé des dons faits au roi par des villes du Languedoc, et de s'être permis dans cette contrée de nombreuses exactions.

Le 10 septembre 1451, on commence l'audition des témoins à charge; les témoignages paraissent graves. Jacques Cœur repousse avec énergie la plupart de ces griefs. Il a vendu des armes aux infidèles, mais les papes Eugène IV et Nicolas l'y ont formellement autorisé par des bulles qui figurent au procès. Il a exporté des monnaies, oui, mais des monnaies étrangères. Il a embarqué par force des individus, mais ce sont de mauvais sujets que le roi l'a autorisé par lettres à emmener sur ses galères.

Sur les exactions commises dans le Languedoc, sa justification est moins spécieuse; il avoue que peut-être « le dict pays.... lui aurait donné aucune petite somme de deniers qu'il aurait euc et appliquée à son proffict. »

Cependant le procès se prolonge. Jacques Cœur est transféré au château de Lusignan, puis au château de Tours. Quatre fois il change de prison. Vainement repoussa-t-il, comme devant être ses conseillers, Jean Thierry et Pierre Jobert, « inexperts en finances, » et demanda-t-il l'appui de l'évêque d'Agde. Il ne peut même voir Guillaume de Varye, son principal agent, l'archevêque de Bourges, son propre fils. En outre, il récuse la juridiction laïque, arguant de sa qualité de clerc; à quoi on lui répond qu'il n'était pas tonsuré, qu'il ne faisait pas office de cléricature pendant le cours des méfaits qu'on lui reproche, et on ne tient même aucun compte d'une intervention courageuse du pape en sa faveur. Le 23 mars, bien qu'il se réclame du titre de clerc, il est soumis à la torture, et la douleur lui arracha des aveux de culpabilité. Deux mois se passent en hésitation, Jacques Cœur perd sa femme, morte de chagrin peut-être. Enfin, après que le roi a pris connaissance des pièces du procès, l'arrêt est rendu en son nom, le 29 mai 1453, par le chancelier de France, Guillaume Juvénal des Ursins. Tous les chefs d'accusation, l'empoisonnement excepté, sont affirmés avec force. Jacques Cœur est condamné au bannissement perpétuel, tous ses biens sont confisqués. Les délégués de l'évêque de Poitiers demandent le détenu en montrant ses lettres de tonsure; un des commissaires leur refuse l'entrée du palais; toute protestation, toute supplique venue d'ailleurs est également écartée.

Nous sommes au 4 juin 1453. Les portes de la salle du prétoire de Poitiers s'ouvrent, la foule s'y précipite. Jacques Cœur est amené « nue teste, sans chaperon ni ceinture. » Une torche de cire est dans sa main, il se met à genoux, il confesse que l'arrêt rendu contre lui est véridique. Pour ce, il requiert « Mercy à Dieu, au Roi et à Justice. » Le lendemain, il dit piteusement au procureur général qu'il ne peut payer les quatre cent mille écus, somme totale de sa condamnation, et il le supplie de demander au roi d'avoir pitié de lui et de ses « pauvres enfants. » Le 19 juin, le procureur général fait publier à son de trompe que tous les biens meubles du condamné seront vendus aux derniers enchérisseurs. Cet arrêt s'exécute; bientôt les propriétés immobilières sont vendues par adjudication, et les enfants de Jacques Cœur, de concert avec des agents dévoués, font les derniers efforts, non sans succès, pour arracher quelques épaves à ce grand naufrage.

Trois ans s'écoulent, et Jacques Cœur est toujours prisonnier. Où est-il? On l'ignore. Dans son malheur, la fortune lui sourit une dernière fois. Il s'évade, arrive à Beaucaire, s'y réfugie dans un couvent de Cordeliers, lieu d'asile, intéresse à sa cause Jean de Vilsage, son neveu, par une lettre éplorée que nous avons encore, et Vilsage, par un heureux coup de main, le délivre, le conduit jusqu'à Nice où un navire le transporte à Rome; le pape Nicolas V, qui l'aime, lui fait le meilleur accueil.

Ce grand pape, fidèle à la pensée civilisatrice de ses prédécesseurs, destinait deux cent mille écus d'or à la nouvelle croisade qu'il méditait contre le Turc; mais il n'eut pas le temps d'accomplir son généreux dessein. Calixte III, son successeur, arma seize galères, et Jacques Cœur, dont il savait la bravoure, fut nommé capitaine général de la flotte, sous la direction supérieure du patriarche d'Aquilée. Son heure, hélas! était venue. Pendant que cette flotte s'arrêtait à Chio, il tomba malade en novembre 1456. Dans une lettre suprême, il recommanda au roi ses enfants. Le 25 du même mois, il n'était plus. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église des Cordeliers de cette île.

Ainsi mourut, loin de la France qu'il avait noblement servie, loin de sa famille qui lui était si chère, un homme qui, parvenu à ces hauteurs où le vertige

est facile, s'oublia sans doute, mais dont les fautes avaient droit à beaucoup d'indulgence. Il eut le malheur de ne pas se souvenir qu'en s'arrogeant la dictature de l'opulence, en déployant un faste plus que royal, il allait armer contre sa puissance des jalousies implacables, et céder lui-même à la tentation de braver parfois les lois de l'équité. En tout cas, vingt-deux mois de prison, cinq changements de cachots, une procédure souvent arbitraire dans ses longueurs et ses volte-face, ne permettent pas la sévérité pour ses torts et ne laissent vivre que ses bienfaits dans la mémoire reconnaissante du pays.

GEORGES GANDY.

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643. 664, 675, 698, 713, 730, 746, 762 et 779).

—

XVII

Plusieurs jours s'étaient écoulés; l'état d'Yolande

Maison de Jacques Cœur, à Bourges.

n'avait pas empiré, et cependant une fièvre persistante ne laissait pas que d'inspirer quelques inquiétudes.

Un soir, Alain et Éva étaient seuls dans la chambre de la jeune malade : Alain lisait, Éva égrenait son rosaire.

Une lampe, placée sur un guéridon, projetait une lueur douce sur le visage d'Yolande. Éva, dont les yeux ne quittaient pas ce visage, le vit se contracter comme sous l'étreinte d'une violente douleur; puis les lèvres de la pauvre malade s'agitèrent, laissant échapper quelques sons inarticulés. Bientôt enfin elle poussa un cri, ses yeux s'ouvrirent démesurément et se fixèrent sur Alain.

— Qu'as-tu, Yolande? demanda Éva, se précipitant vers sa sœur.

— Qu'as-tu? répéta Alain.

— Ah! mon Dieu! répondit Yolande en jetant ses bras autour du cou de son frère, c'est toi, Alain? Je croyais que tu étais parti pour Rome avec M. Gaston, et que ces vilains Garibaldiens t'avaient fait prisonnier!



Alain et Éva tressaillirent et se regardèrent.

Cette pensée douloureuse du départ d'Alain la suivait jusque dans ses souffrances.

Alain répliqua joyeusement :

— Tu vois bien que je suis loin des griffes garibaldiennes.

— Et tu n'iras pas t'y mettre, n'est-ce pas, frère? reprit Yolande avec une sorte de crainte et pressant de sa main moite la main de son frère.

— Voyons, Yolette, ne te mets pas ainsi martel en tête, dit Alain forçant la jeune fille à rentrer ses mains sous sa couverture, cela retarderait la guérison de cette petite tête que vous avez failli briser, mademoiselle, sans songer au chagrin où vous alliez nous plonger tous.

— Oh! oui, je me souviens, j'ai...

— Chut! interrompit vivement Éva, il ne faut pas parler, petite sœur, de cela surtout.

Mademoiselle de Trémeur arrangea les couvertures, mit un baiser au front de la docile Yolande et revint prendre au pied du lit sa place et son chapelet.

— Dors un peu, cela te fera du bien, et moi, je vais prier pour l'achèvement de ta guérison.

Un doux sourire passa sur les lèvres d'Yolande, elle fit signe qu'elle aussi elle allait prier; mais bientôt sa respiration calme et douce annonça qu'elle s'était endormie.

Éva la considéra quelque temps avec une ineffable expression de tendresse. Pour la première fois, son cœur s'ouvrait à l'espoir, parce que, pour la première fois, elle la voyait délivrée de cette fièvre dont les accès l'avaient si fort effrayée.

Elle posa son rosaire sur le guéridon, raviva la lueur de la lampe et dit :

— Enfin, notre pauvre petite Yolande va mieux! M. Madec tarde bien à venir ce soir, j'ai pourtant hâte de savoir ce qu'il dira.

— Il confirmera le mieux que nous avons remarqué, répondit Alain. Chère petite Yolette, la joie de notre maison, quel bonheur quand elle sera guérie!

— Quel bonheur, oui! dit Éva; mais notre bonheur sera-t-il complet?... Pourra-t-il être complet si tu nous quittes, Alain?

Alain ferma son livre et regarda sa sœur.

— Quelle étrange idée, Éva! dit-il.

— Alain, ne t'en défends pas, ton désir le plus ardent, c'est de partir pour Rome; depuis l'arrivée de M. Gaston de Pienne, tu y as songé davantage, et tu ne restes près de nous qu'au prix du plus grand sacrifice; te retenir plus longtemps serait de l'égoïsme. Va donc, mon frère, lève-toi à la voix du saint Pontife, et pars; notre père t'a montré le chemin : va sur ses pas. Peut-être Dieu se contentera-t-il de nous avoir pris ce père bien-aimé et te rendra-t-il à tes pauvres sœurs, qui, de loin, prieront pour toi!

— Éva, par grâce, ne me dis pas ces choses, tu m'affliges. Souvent, il est vrai, mon cœur s'est ému en songeant au Père des fidèles; j'aurais voulu courir à sa défense, mais j'ai songé que Dieu m'avait fait votre protecteur, que, près de vous aussi, j'avais un devoir à remplir, et je suis demeuré sans regret et sans tristesse.

— Tu es si bon, si généreux! dit Éva avec attendrissement. Mais, Alain, il y a un devoir devant lequel tout autre doit s'effacer. Avant tout, tu es chrétien; va donc soutenir l'Eglise et le vicaire de Jésus-Christ.

Elle se leva, appuya ses mains sur l'épaule de son frère et murmura doucement :

— Dieu le veut!... oui, Dieu le veut, Alain. Comment lui prouver autrement notre reconnaissance?...

Et elle désigna Yolande paisiblement endormie.

— Il pouvait nous la prendre et il nous l'a rendue, ajouta-t-elle.

— C'est vrai! murmura Alain.

Le jeune homme garda un instant le silence, puis, se levant à son tour, il fit quelques pas dans la chambre, en proie à une vive émotion. Il vint prendre la main d'Éva.

— Sœur, dit-il, avant de me décider, j'ai besoin de me consulter, besoin surtout de consulter Dieu. Le docteur ne viendra pas pour ce soir; mais notre Yolande est si calme, que tu peux prendre un peu de repos; moi-même, j'ai besoin de songer seul à notre entretien.

Le frère et la sœur s'embrassèrent et Alain se retira.

A peine la porte se fut-elle refermée sur le jeune homme, qu'Éva se mit en prières.

Au-dessus de sa tête retentissait le pas d'Alain; elle l'entendit longtemps. Tandis que la jeune fille épanchait son âme devant la Mère de douleurs, qui est aussi la Mère de consolations, un violent combat se livrait dans l'âme d'Alain.

Partir! tout l'y engage : ses croyances, la voix de son père qui lui crie : « Va prendre ma place et montre-toi digne de moi! » tout le pousse en avant. Mais Éva! mais Yolande surtout!...

Yolande n'avait ni la force d'âme ni le courage d'Éva, et Alain tremblait à l'idée de lui imposer cette douloureuse séparation.

Et puis, nous le savons, la position de la famille de Trémeur était loin d'être aisée. Non-seulement le jeune homme n'apporterait plus son contingent au bien-être de la petite communauté, mais encore il serait pour elle une charge onéreuse.

Alain demeura éveillé une partie de la nuit; mais, la fatigue l'emportant, il finit par s'endormir.

Il se réveilla tard, et sa première pensée fut pour Yolande.

Il s'habilla à la hâte et descendit chez ses sœurs. Le médecin y était.

Il trouva une grande amélioration dans l'état de sa

jeune malade et lui annonça à elle-même gaiement que bientôt elle pourrait se lever.

La joie d'Alain et d'Éva fut si grande, qu'elle fit une heureuse diversion à leur tristesse.

On envoya le petit Yves à Kerlivio pour y porter la bonne nouvelle, et l'on ne tarda pas à voir accourir les dames de Pienne.

Elles n'avaient pas, durant tous ces jours douloureux, abandonné leurs amies. Denise n'était pas venue très-fréquemment, car c'était une garde-malade peu exercée et dont on redoutait, du reste, le babil; mais madame de Pienne, Béatrix et même miss Serena avaient souvent remplacé Éva dans les soins qu'exigeait l'état d'Yolande. Madame de Pienne avait plusieurs fois passé la nuit au chevet de la malade, forçant Éva à ménager ses forces qu'elle croyait inépuisables, mesurées à l'étendue de sa tendresse et de son dévouement.

Béatrix n'avait pas veillé, mais une partie de la journée elle était là, complaisante et infatigable, prodiguant ses soins à Yolande et les secours de son affection à Éva. Éva se sentait moins découragée et moins inquiète quand, levant les yeux, elle rencontrait vis-à-vis d'elle, près du petit lit de douleur, le calme et sympathique visage de Béatrix.

— Que Béatrix est bonne! disait parfois mademoiselle de Trémeur à Alain; plus j'apprends à la connaître et plus je retrouve chez elle le cœur de sa tante Armèle.

— Oui, mademoiselle Béatrix est charmante et bonne comme toi, Éva.

— Oh! elle a de plus que moi l'habitude, les manières du monde. Quand elle est ici, notre pauvre logis me semble tout rajeuni; elle pare, elle égaye tout ce qui l'entoure. Si elle demeurait toujours à Trémeur, quelle délicieuse compagne nous aurions!

— Comment veux-tu que mademoiselle de Pienne habite Trémeur? dit en souriant Alain.

— C'est juste, répliqua Éva avec un peu d'amertume, — car le désir qu'elle avait exprimé, sans aucune arrière-pensée, en avait tout à coup fait naître une dans son cœur; — c'est juste, j'oubliais l'énorme différence qui existe entre Kerlivio et Trémeur.

Alain regarda sa sœur avec quelque étonnement, mais il ne répliqua pas.

Seulement, à partir de ce moment, il évita de parler de la jeune fille. Jusqu'à ce moment, il s'était généralement tenu là, lorsque mesdemoiselles de Pienne venaient voir Yolande; sans y mettre aucune affectation, il fit en sorte de rencontrer Béatrix le moins souvent possible.

C'est que, chez lui aussi, les paroles d'Éva avaient fait naître une pensée. Or, Alain connaissait une page du passé, page triste et douloureuse, qui avait fait verser plus d'une larme derrière les riches murailles de Kerlivio et derrière les murs délabrés de Trémeur, et il craignait, le noble jeune homme, de répéter après Eva : Si elle demeurait ici, quel bonheur!...

XVIII

BÉATRIX A HÉLÈNE.

—

Saint-Brieuc, le 2 juin 1866.

Nous sommes venus passer quelques jours dans la vieille cité briochine, afin d'y assister à la clôture du mois de Marie, et c'est là, chère petite Hélène, que ta gentille lettre est venue me trouver.

Nous retournons demain à Lanvel et nous y emportons la souvenir d'une bien belle cérémonie qui a eu lieu le 31 mai, dernier jour du mois de Marie.

Nous avons avec nous ici nos amis de Trémeur.

Eva et son frère Alain désiraient amener leur chère Yolande, parfaitement rétablie, à Notre-Dame d'Espérance; maman leur a offert l'hospitalité, et ils ont accepté à la satisfaction générale, car tous nous les aimons de plus en plus.

Le 31 mai, nous nous levâmes de bon matin, afin de nous occuper de nos préparatifs d'ornementation, car Gaston et Denise surtout tenaient à ce que nos fenêtres fussent remarquables entre toutes.

Peu d'instants avant la sortie de la belle procession qui clôt le mois de Marie à Notre-Dame d'Espérance, nous étions réunis dans le salon, sauf Éva et Yolande.

M. Alain et Gaston, aidés d'un domestique, s'occupaient de garnir les fenêtres et de préparer les verres de couleur qui devaient servir à l'illumination, car c'est à la nuit qu'a lieu la procession, et elle fait une halte sur la place de la Cathédrale, où est située notre maison.

Maman donnait ses conseils aux travailleurs, Denise et moi nous regardions et nous admirions; nous descendîmes même pour voir l'effet que produisait un transparent placé dans la fenêtre du milieu et sur lequel brillaient les armes de Pie IX.

A peine étions-nous remontées, qu'Éva et Yolande parurent; Yolande en robe blanche, la tête couverte d'un long voile de mousseline et un cierge à la main. Elle était charmante ainsi, quoique encore un peu pâle. Sa blessure au front a laissé à peine une légère cicatrice que ses cheveux cachent du reste.

Elle vint présenter son doux et candide visage à maman, qui l'embrassa tout émue en lui disant :

— Priez bien pour nous tous, ma petite Yolande.

Et plus bas, notre mère chérie ajouta :

— Priez pour moi surtout qui, dans quelques jours, vais perdre mon fils!

Yolande ne répondit qu'en se jetant dans les bras de maman et en l'embrassant à son tour.

La mi-juin est en effet l'époque fixée pour le départ de Gaston. Hélas! chère Hélène, tu peux t'imaginer



avec quel serrement de cœur nous voyons approcher ce terrible moment!

Yolande nous embrassa également Denise et moi, et sortit accompagnée d'Éva et de M. Alain; ils la conduisirent à Notre-Dame d'Espérance, où elle se mêla à la troupe des jeunes filles qui venaient, les unes par reconnaissance, les autres par simple dévotion, servir d'escorte à la Vierge bénie!

Quant à nous, nous prîmes place sur les balcons alors complétement illuminés.

Il faisait une délicieuse soirée, une soirée digne du mois de mai; le ciel calme et pur se parsemait d'étoiles, une brise douce agitait légèrement les banderoles attachées aux fenêtres brillamment éclairées.

La vieille ville de Saint-Brieuc, qui n'est ni jolie ni élégante, tant s'en faut, était belle ce soir-là : des guirlandes de lanternes vénitiennes s'enroulaient autour des balcons, des inscriptions lumineuses redisaient presque à chaque pas les louanges de la Mère de Dieu; les emblèmes de la Vierge Marie brillaient aussi en maints endroits.

Au milieu de notre place s'élevait, sur une haute estrade, une grotte délicieusement ornée, où devait être déposée la statue de Notre-Dame pendant l'allocution adressée à la foule, du haut de l'estrade, par le prédicateur du mois de Marie.

Gaston nous demanda si nous ne voulions pas aller admirer l'ornementation des rues; nous acceptâmes avec empressement et nous revînmes charmées, moi surtout, qui aime tant les fêtes religieuses.

Rentrées à l'hôtel, nous reprîmes notre place aux fenêtres où maman nous attendait avec quelques invités.

Des carillons joyeux annoncèrent la sortie de la procession, et nous ne tardâmes pas à voir s'avancer le pieux cortége.

Les maisons, les rues, ne sont que lumières, le cortége n'est que lumières aussi.

Voici des groupes d'enfants. Dans une maladie ou tout autre péril, ils ont été voués à Notre-Dame d'Espérance. Tous, un cierge allumé à la main, ils défilent avec ordre. Il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui sont si petits, qu'ils ne peuvent suivre qu'aux bras de leur mère ou de leurs bonnes la marche de leur divine protectrice. Ceux dont les petites mains ont assez de force portent eux-mêmes le cierge obligatoire; les autres se contentent de sourire à cette douce lueur qui, presque toujours, a le don de sécher leurs larmes; la mère, la bonne, portent à la fois le cierge et le baby.

A cette longue file de lumières, d'autres lumières succèdent. Après les enfants, voici des hommes, des soldats.

Ceux-ci soutiennent, placé sur un faisceau d'armes, une statue de Marie. Marie est leur mère à eux aussi. Denise sourit en me regardant, j'essuyai une larme en regardant Gaston, le soldat du pape.

Mais voyez cette étoile brillante qui doucement scintille. C'est l'étoile de la mer, *stella maris*. Elle est suivie de l'ancre du salut.

Après ces deux emblèmes que de jeunes lévites tiennent en main, vient un groupe de marins. La rame sur l'épaule, ils entourent plusieurs de leurs compagnons qui portent sur un brancard un élégant petit navire bénit.

Un flot blanc ondule dans le lointain. Ce sont les enfants de Marie, les jeunes filles vouées à la Vierge, les jeunes communiantes. Elles répètent de leurs voix fraîches et pures ce refrain qui s'échappe de toutes les bouches :

Mère de l'Espérance
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous!

Mais voici les bannières, les oriflammes s'agitant au milieu des feux, des flambeaux et des torches. Voici le séminaire, le clergé, et enfin l'admirable groupe couronné par notre Saint-Père le pape Pie IX.

Qu'elle est délicieuse, qu'elle est suave et majestueuse cette blanche image de Marie!

Une main appuyée à l'épaule de son divin enfant, qui s'appuie lui-même sur l'ancre du salut, elle s'avance au milieu de la multitude comme une reine au milieu de ses sujets. Marie est mère, mais elle est reine aussi, et c'est dans notre catholique Bretagne surtout qu'elle compte un grand nombre d'enfants dévoués et de sujets fidèles.

A la vue de la Vierge auguste, l'émotion redouble, les transports ne peuvent plus être contenus, et de partout retentit avec un immense élan, ce chant, cette prière, ce cri du cœur :

Mère de l'Espérance
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous!

Denise elle-même mêla sa voix, sa voix charmante à la grande voix populaire.

Quant à moi, chère Hélène, j'étais tombée sur le balcon et je le mouillais de mes larmes.

Oh! comme je priais Marie, la Mère de l'Espérance, de bénir notre bien-aimé soldat de Pie IX, de le protéger, et de le ramener sain et sauf au milieu de nous!

Le prélat de Saint-Brieuc fermait la marche triomphale, et les têtes s'inclinaient, émues et respectueuses, sous sa paternelle bénédiction.

— Que c'est beau! m'écriai-je, que c'est touchant! Jamais, Denise, nous n'avons rien vu de semblable à Paris.

Denise sourit, mais voulut bien convenir que cette cérémonie était de son goût.

La procession, après avoir décrit des courbes lumi-

neuses sur la place de la cathédrale, la remplit tout entière.

La blanche statue de Marie fut posée sur le piédestal préparé pour la recevoir, le prédicateur monta sur l'estrade, et, aux pieds de la divine mère d'Espérance, il prit la parole. D'une voix claire, sonore, ardente, il parla de la grandeur de Marie, de sa puissance, du charme de son culte. Sa voix trouvait un écho dans tous les cœurs, car dans le pays de ma mère, — le nôtre maintenant, — où la foi est encore si vivace, qui donc n'aime pas, ne vénère pas Marie ?

Mais parler en plein air n'est pas chose aisée, aussi l'accent si ferme du prédicateur au début de son allocution allait-il s'affaiblissant par degrés. Ses derniers mots que l'on entendit à peine furent suivis du refrain tant de fois répété :

Mère de l'Espérance, etc.

La mère de Jésus se remit en marche, continuant à parcourir les rues et à bénir la population agglomérée sous ses yeux.

Il était plus de minuit quand cette magnifique fête se termina. M. Alain et Éva rentrèrent à l'hôtel ramenant Yolande dont la figure, rayonnante sous son voile de mousseline, semblait avoir emprunté son doux éclat au visage radieux de la vierge Marie.

— Combien Notre-Dame d'Espérance est bonne de m'avoir conservée et guérie, dit-elle en se jetant dans les bras de maman. Je suis si heureuse !... Quelle belle fête ! quelle magnifique cérémonie ! Ce ne doit pas être plus beau dans le ciel !... J'ai bien prié pour vous, madame, et aussi pour M. Gaston, ajouta-t-elle naïvement, afin que la sainte Vierge le protège, comme elle m'a protégée.

Maman sourit et la remercia affectueusement.

Denise et moi nous entrâmes un instant dans la chambre d'Éva et d'Yolande afin d'aider celle-ci à se débarrasser de ses vêtements blancs. Nous ne pouvions, du reste, nous rassasier de la vue de cette charmante enfant. Nous aussi, nous sentions vivement le bienfait de Marie qui nous l'avait conservée.

Yolande ne cessait de parler de son bonheur.

— J'ai porté trois fois la sainte vierge, disait-elle, et mon bras, qui me faisait encore un peu de mal, ne m'en fait plus du tout. Qu'elle est bonne, la sainte Vierge, n'est-ce pas, Éva ? Je voudrais pouvoir lui faire le sacrifice de quelque chose que j'aime bien, pour lui montrer combien je l'aime, et combien je lui suis reconnaissante.

— Hélas ! murmura Éva, avant peu, il te faudra le faire, ce sacrifice, pauvre enfant !

— Que dis-tu, sœur ? demanda Yolande.

— Que dans ta vie, tu auras plus d'une occasion de faire des sacrifices, ma chère petite, et qu'alors tu pourras satisfaire le désir de ton cœur généreux.

— Tiens, Éva, reprit Yolande en donnant à sa sœur le reste du cierge qu'elle avait porté à la procession, conserve-le précieusement, c'est un souvenir de Notre-Dame d'Espérance. Si je répugnais à accomplir les sacrifices dont tu parles, la vue de ce cierge me rappellerait ce que je dois à Marie et m'enseignerait la résignation.

Éva prit le cierge et échangea avec nous un triste regard, en songeant qu'avant peu elle aurait à lui représenter ce doux souvenir.

On eût dit, aux paroles d'Yolande, qu'elle avait le pressentiment de ce qu'on lui cachait. Depuis environ quinze jours, en effet, le départ de M. Alain de Tremeur pour Rome est décidé ; mais nos amis ne savent comment s'y prendre pour annoncer cette nouvelle à leur petite sœur.

Avant peu, ma bonne Hélène, tu verras à Paris notre cher zouave. Voici près d'une année qu'il est avec nous, et il me semble que c'est hier qu'il est arrivé.

Tu prétends parfois que nos lettres sont courtes, je crains que tu ne trouves, aujourd'hui, précisément le contraire. Je suis effrayée à la vue de tous les feuillets que j'ai employés, et j'ai besoin de penser à ton indulgence pour oser te les adresser.

Au revoir, ma bien chère ; Denise et maman t'envoient une provision de caresses.

Denise promet de t'écrire par notre pauvre voyageur.

Ton amie bien affectionnée,

BÉATRIX.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

—La suite prochainement. —

A TRAVERS LA POLOGNE

(Voir page 757.)

—

DANSES ET CHANTS POPULAIRES

Les danses nationales et les chants populaires sont l'image la plus fidèle de l'esprit d'un peuple, les chants surtout que l'on a surnommés, *la voix intime du sol.* Ceux du peuple polonais ne font pas exception à la règle, car ils peignent avec exactitude ses penchants et ses mœurs.

Partout où se trouve une femme slave, le voyageur est sûr d'entendre chanter. Montagnes et vallées, forêts et pâturages, tout retentit des accents de sa voix. Elle chante ses joies ; elle chante ses peines, et la naissance de son enfant et les espérances que réveille en son cœur la vue du berceau de son fils.

A la fin d'une journée de travail, à quoi la fille du peuple demandera-t-elle un instant de plaisir ? Elle revient lentement à sa demeure, aux lueurs mélancoliques du crépuscule, et oublie, en chantant, la longueur de sa route et le poids de ses fatigues.



Ce ne sont pas des traditions confuses qu'elle répète, mais de véritables poëmes qui ne ressemblent en rien aux poëmes des autres nations de l'Europe. La délicatesse, la tendresse, le pathétique et le patriotisme sont les caractères distinctifs de cette muse.

CHANT D'UNE MÈRE POLONAISE AU BERCEAU DE SON FILS

Le soleil s'est couché dans son lit de nuages,
L'ombre du soir grandit sans bruit;
Des martyrs polonais découvrons les images,
Prions, voici la sombre nuit!
Paix à celui qui dort dans le fond de la terre!
Il paya le repos de son généreux sang...
Dors tranquille, ô mon fils, sous les yeux de ta mère;
Dors, ô pauvre orphelin, sous l'œil du Tout-Puissant!

Dors! quel réveil t'attend sur la terre des larmes,
Jadis l'objet de notre orgueil?
Que verras-tu? Partout des bourreaux sous les armes,
Et partout la patrie en deuil!...
Heureux qui ne voit plus l'affreuse tyrannie
Épier de nos cœurs jusqu'aux gémissements...
La sainte Liberté de nos champs est bannie!
Dors, ô mon fils! plus tard tu sauras mes serments...

Des martyrs de Praga le sang rougit tes langes;
Le sang arrosa ton berceau...
Ton père commandait d'héroïques phalanges,
Et son linceul fut un drapeau!
Un peuple ne meurt pas : il tombe et se relève!
Il brisera ses fers, ce peuple frémissant...
L'ange de délivrance apportera son glaive!
Grandis vite, ô mon fils, sous l'œil du Tout-Puissant!

Dans ces plaines, témoins des jeux de ton enfance,
Un jour, si l'aigle noir s'abat,
De ton père, ô mon fils, cours aiguiser la lance
Et comme lui vole au combat.
Il t'a légué deux biens : — Religion, Patrie!
Voilà son testament!... — Et toi, mon fils, et toi,
Comme lui, s'il le faut, donne plutôt ta vie,
Plutôt que de trahir ton pays et ta foi!...

Maintenant, que l'on compare ce chant d'une mère polonaise avec les sottes chansons qui sortent communément de la bouche des berceuses et des nourrices!

Malgré les nombreuses invasions étrangères, les vieux airs de Krakoviaks sont demeurés purs et sans mélange. L'un d'eux, plus moderne, le *Faucheur*, servit, dans la guerre de l'insurrection, de marche aux cavaliers nationaux. Ce fut leur *Marseillaise*.

Longtemps empreints d'une teinte religieuse, les chants polonais n'adoptèrent que plus tard une couleur plus franche et plus joviale.

Les chants de Noël, appelés *Kolenda*, participent encore de nos jours de cette double influence. Le peuple les exécute sous les fenêtres des demeures seigneuriales, le soir de la veille de Noël.

Les airs de Saint-Grégoire réunissent toutes les conditions des mélodies populaires. Ils étaient à l'usage des femmes de Cracovie, quand elles célébraient leur te annuelle. Les refrains ont toujours une tendance à la satire, et le trait s'adresse ordinairement aux seigneurs.

Par suite de l'influence du climat et surtout des événements politiques, une partie de la Pologne possède des chants gais; et l'autre, des chants pleins de mélancolie. Les premiers sont plus répandus dans les provinces fertiles et soumises au joug moins oppressif. — Le bien-être et la liberté épanouissent le cœur!

Dans la grande et la petite Pologne, jamais on n'entend sortir de la bouche des paysans, ni ballades lugubres, ni romances langoureuses. Tout est gai, simple et naïf. Pas une chanson, circulant aujourd'hui, ne remonte à plus d'une vingtaine d'années. On les improvise le verre en main, puis on les défigure, on les change, et bientôt elles sont remplacées par d'autres.

Les paysans courbés sous le joug russe ne connaissent pas cette gaieté et cette insouciance. La mélancolie, la douleur, l'amour et le sentiment guerrier respirent dans leurs chants. La musique et les paroles en existent depuis des siècles.

C'est dans les rêveries de l'Ukraine (*Dumki*) que se manifestent ces caractères. Voici un peuple dont les mélodies tristes et plaintives s'élèvent comme un hymne de douleur vers le ciel. Toute cette musique n'est qu'un long gémissement, un chant d'amour dont le langage mystérieux se révèle par des larmes de résignation.

Quelle est la cause de cette tristesse profonde? Quel pressentiment sinistre enveloppe comme d'un nuage les touchantes idylles de la population russienne de l'Ukraine? Pourquoi ces riches plaines, ces riantes vallées ne lui inspirent-elles que de sombres images?

C'est parce que le peuple de l'Ukraine a toujours été opprimé... Il a vainement lutté contre l'esclavage, contre la misère, contre l'oppression de l'aristocratie polonaise ou du cabinet moscovite. Vaincu et persécuté, il pleura en larmes de sang la perte de sa liberté; et ses rêveries mélodieuses et poétiques, — ces *Dumki* où il épanche son âme, — sont comme les derniers rayons de son bonheur passé! C'est le reste de ses biens, le seul qu'il soit parvenu à dérober aux regards ombrageux de ses maîtres, et qu'il garde, comme un trésor enfoui au plus profond de son cœur!

Parmi ces *Dumki*, il en est une, le *Tchaïka*, encore plus remarquable que les autres par la douceur et la tristesse dont elle est empreinte. Certains passages sont énigmatiques, mais l'allusion n'en est pas perdue pour ce peuple. Elle remonte à l'époque où l'Ukraine, déchirée par de puissants voisins, finit par tomber sous la domination de la Russie.

Le peuple vaincu avait vu périr l'élite de la jeunesse, il se compare au *Tchaïka*, espèce de vanneau, dont le cri plaintif vient souvent assombrir les pensées du voyageur au sein des steppes.

Le taureau de la prairie, c'est le Moscovite vainqueur.

Voici cette *Dumka* de l'Ukraine.

La Tchaika (vanneau.)

« — O malheureux Tchaïkas !... Tchaïkas infortunés ! vous avez fait votre nid près du chemin. »

Refrain : « Kiihii, kiihii ! prenant mon vol vers le « ciel, je n'ai plus qu'à me précipiter dans l'abîme des « mers ! »

« — Et tous ceux qui passent vous tourmentent... « Garde à toi, Tchaika, cesse de pousser tes cris « plaintifs... »

Refrain : « Kiihii, etc. »

« — Déjà le blé a jauni, il est mûr, et les moisson- « neurs qui arrivent vont te prendre tes petits. »

Refrain : « Kiihii, etc. »

« — Mais la bécasse entraîne par son aigrette le « Tchaïka qui appelle ses petits : *Kiiguiitch !* »

Refrain : « Kiihii, etc. »

« — Alors le taureau de la prairie, courbant en arc « une branche flexible : Cesse de crier, Tchaïka, sinon « je te pendrai dans cette prairie ! »

Refrain : « Kiihii, etc. »

« — Eh quoi ! je ne puis ni me plaindre, ni verser « des larmes, moi la mère de ces pauvres petits !... »

Refrain : « Kiihii ! kiihii ! prenant mon vol vers le « ciel, je n'ai plus qu'à me précipiter dans l'abîme des « mers ! »

Les chants de la Lithuanie, les *Datnos*, sont également célèbres par leur douceur et leur ingénieuse simplicité. Ces fleurs de poésie rappellent la riante vallée de Kowno qui fut leur berceau. Consacrés jadis au culte de la mythologie lithuanienne, elles servent aujourd'hui d'interprètes aux émotions de l'âme, soit qu'elle brille de joie ou laisse échapper un cri de douleur.

Le langage lithuanien se prête particulièrement aux expressions caressantes, et il rend, avec fidélité, des sentiments qui perdent de leur charme dans une traduction.

Les Lithuaniens aiment les paroles énigmatiques (*Mista*) en forme d'interrogation.

En voici un exemple.

FLEUR D'HIVER ET NEIGE D'ÉTÉ.

Ma mère m'a bénie et puis m'a dit un jour :
« Comme le doux printemps orne un humble séjour,
« C'est à toi d'orner la famille !
« Mais sais-tu ce qu'il faut à la fleur de beauté ?
« C'est la fleur des hivers, c'est la neige d'été ;
« Va donc me les chercher, ma fille. »

Mon Dieu ! comment trouver ces deux fleurs à la fois ?
Et moi je vais rêvant à travers les grands bois,
Je vais du lac à la colline ;
J'interroge la terre ; et l'étoile du soir,
Me voit cherchant encor... plus je cherche à savoir.
Moins, hélas ! mon esprit devine !

— Bon pasteur de Kowno, dites, mon bon pasteur,
Quelle est la fleur d'hiver ? quelle est sa blanche sœur ?
De l'été quelle est donc la neige ?
Dites, j'en veux parer la crèche de Noël ;
Du doux enfant Jésus j'en veux parer l'autel ;
Bon pasteur, où les trouverai-je ?

« Pour gage de ta foi, sur le divin berceau
« Si tu veux déposer, ma fille, ton anneau,
« Ton bel anneau de fiancée ;
« Si du divin Sauveur tu veux porter la croix,
« Et jures d'obéir à jamais à sa voix,
« Le jour luira dans ta pensée... »

— J'engage volontiers mon unique trésor !
Prenez, mon bon pasteur, prenez mon anneau d'or.
Le seul joyau de la promise !
C'est le gage sacré de la fidélité !
Chassez de mon esprit, chassez l'obscurité...
A Jésus je serai soumise.

« Ne porte plus tes pas dans ce bois de bouleau ;
« Va parmi les sapins ; là, brise un vert rameau,
« Et va le porter à ta mère.
« Aux bords de la mer d'ambre — amour des matelots —
« Prends du creux de ta main, prends l'écume des flots,
« Frange d'argent de l'onde amère...

« Voici la fleur d'hiver, diras-tu hardiment :
« C'est le sapin du Nord, l'éternel ornement
« Que Dieu donne aux forêts profondes ;
« Et l'écume de mer, — éternelle blancheur. —
« C'est la neige d'été, c'est la seconde fleur
« Qui flotte sur l'azur des ondes... »

Voilà l'énigme. — Et puis le pasteur ajouta :
« Écoute, écoute encor ce que dit la Mista,
« Et jamais, Olga, ne l'oublie :
« La jeunesse de l'âme et la virginité,
« Voilà la fleur d'hiver ; c'est la neige d'été,
« Qu'il faut garder toute la vie ! »

Malgré la domination étrangère, des âmes dévouées — gardiennes des traditions polonaises — s'attachèrent à conserver dans la mémoire du peuple les chants nationaux.

Les femmes aussi, nouvelles vestales, se chargèrent d'entretenir le feu sacré. Ni les soldats moscovites ni les fonctionnaires allemands ne purent empêcher une mère de répéter au berceau de son enfant, les chants qui devaient lui enseigner l'amour de la patrie et la haine des oppresseurs.

Une autre classe agit aussi d'une manière favorable. celle des chanteurs ambulants, vrais *rapsodes du patriotisme*, qui, s'en allant par troupes de village en village propager leurs refrains, inspiraient de vives sympathies sur leur passage. Le sentiment de la nationalité trouvait des échos dans tous les cœurs. On les écoutait comme des messagers d'espérance, et l'on recueillait avec avidité les mystérieuses paroles des bardes qui annonçaient, à la façon des prophètes, des jours de grâce et l'ère de la résurrection polonaise.

L'habitant des campagnes ne les confondait pas avec de vulgaires débitants de chansons. Il disait d'eux : — « *Ce sont des hommes qui ont connu des temps meilleurs !* » Fréquentant les foires, suivant les se-

lennités religieuses, conviés aux fêtes de famille, leur influence était grande, car on les regardait comme les précurseurs d'un autre Messie, d'un libérateur.

C'est grâce à ces nouveaux Tyrtées que se répandit, à l'époque des partages de la Pologne, le chant patriotique du *Bouleau*, qui puisait des circonstances une nouvelle expression de douleur et de malédiction.

Voici, autant qu'une traduction le permet dans notre langue, ce chant si remarquable en polonais.

CHANT DU BOULEAU.

« Bouleau, charmant bouleau, pourquoi donc es-tu si triste ? Les noirs frimas ont-ils glacé ta séve, ou le souffle d'un mauvais vent l'a-t-il desséchée ? C'est peut-être le ruisseau qui a mis à nu tes jeunes racines ?

« — Sœur Olga, ce ne sont point les noirs frimas qui ont glacé ma séve, je n'ai point été desséché par le souffle d'un mauvais vent, et le ruisseau n'a point nui à mes racines.

« Mais d'un lointain, lointain pays, vinrent les Tartares qui brisèrent mes branches, allumèrent de grands feux et foulèrent autour de moi l'herbe verte.

« Et partout où ils allument du feu, l'herbe ne peut plus pousser ! Et les champs ensemencés qu'ils traversent à cheval sont arides comme au milieu de l'automne !

« Aucun animal ne veut plus boire dans le ruisseau que leurs chevaux ont souillé...

« Et la blessure de leurs flèches ne guérit que dans la tombe.

« Ah ! c'est de là-bas, de là-bas que vient la malédiction de Dieu.

« Les mauvais vents et les sauterelles qui apportent la famine, et la peste (le choléra) qui enlève les hommes, viennent aussi de ce côté.

« Quel dommage que ce soit aussi de là que nous vient la lumière du soleil !... »

Il faudrait citer ici les chants historiques, c'est-à-dire une série de chants qui retracent toutes les phases de l'histoire polonaise, depuis l'origine du pays jusqu'à ces derniers temps.

On y retrouve encore l'esprit, les légendes, les sentiments et le langage propre de chaque époque. C'est un recueil littéraire d'un prix inestimable. C'est, en outre, la plus vaste épopée dont on puisse se faire l'idée, car elle embrasse dix siècles de hauts faits, de gloire, de malheurs, et redit l'héroïsme d'un peuple poétique.

Au milieu de l'oppression où gémit la Pologne sous le règne de Nicolas, la poésie éleva toujours la voix ; et dans la main de ses bardes la plume devint une arme puissante comme le fer.

Parfois le découragement fut profond, mais il fut toujours suivi d'un redoublement d'ardeur patriotique pour sauver la religion, la langue et les mœurs nationales.

Alors apparut sur l'horizon littéraire Adam Mickiewicz, l'écrivain le plus original de tous les auteurs polonais contemporains. Avec lui, l'école romantique prit place dans la littérature polonaise, et l'influence allemande fut opposée à celle des encyclopédistes français. Son nom est très-populaire en Pologne, c'est le barde des derniers malheurs.

La marche rétrograde continuait sous Nicolas. Les universités de Varsovie et de Vilna sont fermées ; les trésors des musées ravis et donnés aux établissements russes ; la Société des amis des sciences dissoute, sa bibliothèque enlevée, un nouveau système d'éducation, l'enseignement dans une langue étrangère, sont les principaux coups portés aux lettres et aux sciences dans cet infortuné pays.

Alors des hommes de mérite, sans courber la tête sous l'oppression, consolent le pays par des œuvres patriotiques et se dévouent à la cause commune. Mais c'est sur la terre d'exil que les Polonais, redoublant d'énergie, marchent d'un pas assuré vers le progrès intellectuel, que nul pouvoir humain ne saurait arrêter.

Ils ont fondé une bibliothèque slave à Paris, dans l'hôtel Zamoïski ; et là, comme à l'École polonaise établie aux Batignolles, ils conservent la pureté de la langue qui, en Pologne, tend à s'altérer par le mélange du russe et de l'allemand.

La même année que parurent les *Prisons* de Silvio Pellico, Adam Mickiewicz publiait son livre des *Pélerins polonais*, si goûté dans l'original et dans la traduction de l'illustre écrivain dont tous les cœurs religieux déplorent aujourd'hui la perte. Il consacra sa vie entière, comme les hautes facultés qu'il avait reçues du ciel, au service de cette double cause toujours chère aux grandes âmes : — *la Religion et la Liberté !* — Honneur donc à M. de Montalembert ! hommage à sa mémoire !

Connaissez-vous quelque chose de plus triste et de plus navrant que cette phrase d'adieu qu'adresse d'ordinaire à sa famille, à ses amis, tout condamné politique au moment de s'acheminer vers la Sibérie : — « *A ne plus nous revoir !* »

N'est-ce pas l'adieu du désespoir ? le cri suprême, le déchirement d'un cœur qui perd à la fois toutes ses affections ! « *A ne plus nous revoir !* »

Car le seul moyen de se retrouver encore avec ces êtres chéris, ce serait de les rencontrer un jour dans le même lieu de supplice, tant la conviction est grande qu'une fois déporté dans ces régions de douleur on ne les quitte plus.

La Sibérie ne lâche pas sa proie, et c'est des malheureux déportés qu'il est vrai de dire :

« Vous qui partez, laissez là l'espérance !... »

H. GALLEAU.

La suite prochainement. —



AMITIÉ !

« Aimez-vous les uns les autres ! »
(Saint Jean).

A M. R. R.

HOMMAGE ET SOUVENIR.

Par delà notre ciel, loin, bien loin de la terre,
Dans ces îles d'azur où l'on ne peut mourir,
Où tout n'est qu'harmonie, amour, parfum, lumière,
Où les siècles ne sont qu'une aube printannière,
Il fleurit une fleur qu'un ange a fait fleurir.

Inclinée à demi sur sa tige qui penche
Elle n'est point fanée au souffle des hivers,
Et la neige et l'azur, le lis et la pervenche
Nuancent tour à tour sa feuille bleue et blanche,
Et le vent fait chanter ses rameaux toujours verts.

Son parfum est si doux, que nul ne le respire
Sans se sentir meilleur et sans lever les yeux
Vers Celui qui d'en haut jeta comme un sourire
Cette fleur ici-bas dont l'aimant nous attire
Et laisse deviner ce qui se passe aux cieux.

De son calice d'or découle un divin baume
Qu'un ange, aux jours de deuil, met sur le cœur blessé ;
Le souvenir aimé de son céleste arôme
Survit au temps jaloux et parfois il embaume
Les peines du présent des senteurs du passé.

Mais, hélas ! cette fleur est rare sur la terre
Où tout n'est qu'amertume et que déception ;
Où la haine et l'envie, au souffle délétère,
Souillent et font périr par un sombre mystère
La pauvre blanche fleur qui vit d'affection.

Aux heures de regrets et de morne tristesse
Où la douleur en nous monte comme un flot noir ;
Aux heures de remords, de doute ou de faiblesse,
Il est doux de sentir, dans la nuit qui vous presse,
Le baume de la fleur au suave pouvoir !...

Vous, qu'un hasard heureux, un soir, m'a fait connaître,
Puissiez-vous sur vos pas au terrestre sentier,
Trouver la fleur que Jean sur l'épaule du Maître,
Au repas des adieux, en son cœur pur vit naître ;
Et qui, fille du ciel, se nomme : l'Amitié !

Edmond Guibert.

LES DEUX PLATEAUX

DE LA BALANCE DIVINE.

Etait-ce une vision ? était-ce un rêve ?

J'entendis une voix formidable retentir comme un clairon dans le silence de la nuit.

Cette voix ne dit qu'un mot, et ce mot signifiait : « L'heure va sonner, les temps sont révolus. Que chacun prenne son trésor et vienne le faire peser. »

Et, levant les yeux, je vis dans le ciel apparaître l'ombre gigantesque d'une balance, l'ombre de la balance divine que la lumière céleste projetait sur le rideau livide des nuages.

Et, abaissant mes regards, je vis les hommes s'agiter et courir, et tout ce qui sur la terre avait une valeur, de quelque nature qu'elle fût, m'apparut tout à coup sous une forme unique, celle de poids.

Et chaque homme s'étant muni à la hâte des poids qui représentaient son trésor, l'heure de l'éternité sonna.

Alors je vis les cieux s'ouvrir et le Fils de Dieu paraître sur une nuée.

Des légions d'anges l'accompagnaient, et des esprits d'un ordre supérieur étaient debout à ses côtés.

L'un, à sa droite, tenant des couronnes ; l'autre, à sa gauche, des verges ; le troisième, un grand livre ouvert ; le quatrième, dans un pan de sa robe, de petits poids de pur diamant ; le cinquième, debout devant le divin Maître, tenait une balance sur chacun des plateaux de laquelle était tracé un mot différent et mystérieux.

Alors le souverain Juge fit un signe, et l'ange qui tenait le livre appela chaque homme par son nom, et chaque homme vint à son tour mettre dans le plateau gauche de la balance ce qui composait son trésor : un ou plusieurs poids de différente valeur selon qu'il avait possédé plus ou moins de biens et de nature différente.

Je vis que les richesses du cœur, comme les plus précieuses de toutes, parce qu'elles servent à unir les hommes entre eux, étaient représentées par des poids d'or ; les richesses de l'esprit par des poids d'argent ; les avantages de la naissance, de la fortune, de la force, par l'airain, le fer et le plomb ; ceux de la beauté par de l'argile.

Et dès que le trésor de l'homme était déposé dans le plateau gauche, l'ange qui lisait dans le livre prononçait un mot, et selon le mot qu'il disait, l'ange qui tenait les poids de diamant en mettait un ou plusieurs dans le plateau droit ou n'y mettait rien.

Et alors le plateau contenant le trésor, l'homme restait immobile ou s'élevait en proportion de ce que l'ange avait mis de l'autre côté.

Et chaque homme était placé du côté où la balance inclinait : les uns du côté de leur trésor, les autres, du côte opposé.

Et les premiers semblaient s'enorgueillir et regarder les autres avec dédain.

« Pauvres ils furent, paraissaient-ils se dire ; pauvres ils sont. Riches nous fûmes dans le temps, riches nous sommes dans l'éternité. »

Et ils souriaient.

Tout à coup le sourire se glaça sur leurs lèvres. Je vis leur visage pâlir et leurs traits se décomposer.



Un changement s'était produit.

A leurs regards terrifiés, le sens des mots mystérieux tracés sur les plateaux de la balance était soudainement apparu.

Sur le plateau gauche où, si fièrement, ils avaient déposé leurs trésors, ils pouvaient lire :

« DONS DE DIEU. »

Sur celui de droite où l'ange avait mis les poids de diamant, ils lisaient avec épouvante :

« MÉRITES DE L'HOMME. »

Hélas! bien petit, bien petit était le nombre de ceux dont la somme de mérites équivalait à celle des biens reçus!

Alors, se tournant vers ceux-ci et les regardant avec amour, le Christ parla :

— Bienheureux êtes-vous, leur dit-il, qui avez su faire fructifier la semence que le Maître vous avait confiée! Plus heureux encore êtes-vous qui, dénués en apparence, avez su, de votre indigence, tirer les véritables biens! Vous n'aviez reçu qu'un denier : par vos peines, vos sueurs, vos larmes, auxquelles, en récompense, j'ajoute mes grâces, ce denier est devenu un talent, au prix duquel mon Père vous accorde la bienheureuse éternité.

Se tournant ensuite d'un air attristé vers la foule de ceux qui, dans la balance, avaient mis avec tant d'assurance leurs prétendus trésors :

— Malheur à vous, leur dit-il, vous qui n'avez pas rendu en proportion de ce qui vous a été donné; vous qui avez laissé sans emploi la semence que le Maître avait remise entre vos mains, et qui, arrosée de mon sang, devait rapporter cent pour un. Retirez-vous de moi. Allez au lieu où sont renfermés à jamais les serviteurs inutiles et infidèles.

Et je vis l'ange qui tenait les couronnes en orner le front des élus; l'ange qui tenait les *verges* les remettre entre les mains des démons, et je compris que tout ce que sur la terre on appelle richesse : la naissance, la fortune, les honneurs, la puissance, la beauté, les dons de l'esprit et du cœur, tout cela n'est qu'une dette contractée par l'homme envers Dieu et dont il doit rendre compte tant en principal qu'en intérêts.

ANDRÉ LE PAS.

UNE ÉCHAPPÉE

—

LETTRES A UNE SŒUR

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538, 547, 572, 581, 597, 635, 645, 700, 749, 765 et 782.)

—

C'est dans ce monument que se trouve la poussière de Giovanni de Fiesole, Fra Angelico, ce frère prêcheur qui peignait les scènes du ciel comme s'il les avait contemplées. Cet humble moine, qui aurait pu devenir archevêque de Florence, se contenta d'être un saint religieux et un grand artiste. La seule dignité à laquelle il aspirât, disait-il, était celle du paradis. C'est le peintre du suave et du divin, on a prononcé son nom avant d'avoir lu sa signature. Son épitaphe composée par le pape Nicolas V lui convient.

Doux et humble de cœur, il n'eut jamais un désir pour cette gloire purement humaine qu'il avait à la portée de sa main. Et l'on put écrire sur sa tombe les lignes suivantes :

« — Qu'on ne me loue point d'avoir été un second Apelles, mais d'avoir distribué aux tiens, ô Jésus-Christ, tout ce que je gagnais. Autres, en effet, sont les œuvres du ciel, autres celles de la terre. Moi, Jean, je naquis dans la ville qui est la fleur de l'Étrurie. »

De la Minerve à Saint-Louis des Français, il n'y a qu'un pas, ma chère Gertrude, et nous pouvons faire ce matin cette patriotique visite. C'est une grande idée d'avoir voulu que dans la capitale du monde chrétien chaque nation eût un sanctuaire et un hôpital à elle. Et peu à peu s'élevèrent Saint-Louis des Français, Saint-Yve des Bretons, Saint-Jérôme des Esclavons, Saint-Antoine des Portugais, Saint-Jacques des Espagnols. Ainsi chaque pèlerin, après avoir prié dans Saint-Pierre, la grande église paroissiale de l'univers, le seul temple où l'on puisse se dire chez soi à l'étranger, peut cependant retrouver son église, les chants auxquels son oreille est habituée; c'est comme un petit oratoire divin, intime, vers lequel on s'élance quand la nostalgie au front pâle, aux yeux noyés, au sourire navrant, se glisse vers nous les bras ouverts.

Rien ne donne le change au mélancolique fantôme, rien ne calme l'irritation douloureuse causée par son regard, comme la halte sainte que je te signale, ma chère Gertrude. Cela fait un instant illusion, et au sortir de ce temple, où l'on a respiré une bouffée d'air natal, on pose un pied raffermi sur le sol étranger. Saint-Louis des Français est une belle église dont sainte Clotilde et saint Louis sont les séraphiques sentinelles. Bien des Français illustres dorment sous ces dalles, en compagnie de ceux dont la gloire n'était encore qu'une espérance. Quand, à l'Académie française de Rome, un de ces jeunes artistes qui poursuivent la renommée, tombait avant même d'avoir pu fournir le commencement de sa course, on le conduisait à Saint-Louis, ses amis lui sculptaient un tombeau, et dans une inscription éloquente révélaient et les promesses et les aspirations contenues dans cet être fauché en pleine séve. Il n'en a pas été ainsi pour Claude Gelée, dit le Lorrain. Le célèbre paysagiste français a pu s'envelopper dans un linceul de gloire avant de se coucher sous les dalles froides de Saint-Louis. Le défenseur du Saint-Siége, le général de Pimodan, l'y a rejoint, le front ceint de la couronne impérissable de l'héroïsme.

En sortant de Saint-Louis, nous nous dirigeons vers Saint-Pierre in Montorio, pour visiter l'emplacement de la colonne commémorative du Concile. Saint-Pierre in Montorio, sur le Janicule, est illustré par le supplice de saint Pierre. On visite d'abord l'église, puis le merveilleux petit temple que le Bramante a érigé au-dessus du lieu même où fut crucifié l'apôtre. Ce coteau assez élevé dominait les jardins de Néron que tant de martyrs avaient déjà arrosés de leur sang, et on y jouit de l'une des vues les plus renommées de Rome. La campagne s'étend librement à droite, Rome se déploie à gauche. Entre ces deux horizons le Tibre forme comme un grand lac aux eaux miroitantes. A cette heure, qu'ils étaient beaux à contempler ces larges horizons! L'ombre des nuages vaporeux qui se traînait sur le ciel au milieu de lueurs roses semait de taches noires le sol éclatant et plat de la campagne; du côté de la ville, dômes, palmiers et cyprès s'élançaient en se confondant vers le ciel. Toutes les grandes ruines, et plus d'un monument remarquable s'échelonnaient devant le regard. Ici, le Colisée; là, le môle d'Adrien; entre eux, les arceaux immenses du temple de la Paix; plus loin, étincelaient sous les flammes ardentes du soleil couchant les vitraux des dômes de Sainte-Marie-Majeure. Sur le ciel se découpaient les délicates sculptures des longues corniches du palais Farnèse.

Au milieu de la place, au-dessous de l'église, s'ouvraient béantes les huit excavations desquelles s'élancera dans les airs la colonne commémorative du Concile. Ainsi chaque siècle en passant, et en mémoire des grands faits qui dessineront sa physionomie dans l'histoire, dépose sur le sol qu'il traverse, une pierre ou un monument que les générations à venir viendront contempler.

Sans quitter le mont Janicule, dirigeons-nous vers le couvent de Saint-Onuphre. Montons à pied ce chemin abrupt que gravit Torquato Tasso, le jour où le cœur débordant d'amertume, l'esprit frappé de désillusion, lassé de vivre enfin, il vint dire au prieur et aux moines de Saint-Onuphre : Mes pères, je viens mourir au milieu de vous!

Rome avait été hospitalière au noble proscrit, la cour romaine l'avait accueilli avec transport, ses moindres désirs étaient regardés comme des lois, une couronne de laurier, préparée par Clément VIII, allait tomber sur son front; mais ces sympathies tardives ne furent pas assez puissantes pour enrayer le mal qu'avaient produit les persécutions jalouses. Se sentant profondément atteint, le poëte, au lieu de prendre en triomphateur le chemin du Capitole, monta vers cet humble couvent, vers ce lieu solitaire et élevé qu'il avait choisi pour le lieu de son repos, et où il voulait, disait-il, commencer dans la conversation de ces saints pères, sa conversation dans le ciel.

A Saint-Onuphre on lit avec admiration sur les murs du cloître, la vie de saint Jérôme, écrite par le pinceau du Dominicain, on contemple la belle Madone de Léonard de Vinci, on s'extasie devant la beauté des horizons, mais c'est de la mémoire du Tasse que l'imagination s'empare.

Dans ces lieux qu'il a habités, son souvenir est resté vivant : et quel homme de génie fut plus sympathique que ce poëte qui se demanda un jour s'il y a quelque repos ici-bas, entre les larmes et la colère?

Les larmes, elles coulèrent à flots sur sa tombe quand il s'éteignit à Saint-Onuphre, en 1595. Il fut inhumé dans la chapelle du couvent, et une simple pierre a marqué longtemps le lieu de sa sépulture.

Mais Pie IX est venu, et a voulu qu'un mausolée splendide s'élevât sur les cendres du poëte qui, maintenant, revit dans sa jeunesse et sa beauté inspirée.

L'encadrement de marbre porte écrit en lettres d'or le titre de chacune de ses œuvres!

C'est comme une guirlande de gloire qui l'entoure. En s'éloignant du monument, on adresse un remercîment ému à Pie IX.

Il a honoré l'art en honorant la mémoire du grand poëte catholique.

Nous n'avons eu garde de quitter le monastère sans visiter le vaste jardin qui en dépend, sans aller nous reposer sous le vieux chêne à l'ombre duquel le Tasse s'est souvent reposé. Ce chêne, planté au point le plus élevé des anciens jardins disposés en amphithéâtres de verdure, est devenu pour le monde entier le chêne du Tasse.

Du pied de cet arbre, plusieurs fois séculaire, on découvre un de ces immenses, majestueux et mélancoliques horizons qui élèvent soudain la pensée et calment subitement les agitations de l'âme.

Hélas! tous ceux qui sont venus s'asseoir en ce lieu, ô poëte, n'avaient point ton génie; mais, comme toi, ils se sont sans doute demandé plus d'une fois où se trouvait ici-bas le repos entre les larmes et la colère? Les larmes, elles coulent toujours à torrent des yeux de l'homme, ô poëte; et la colère est toujours le vin dont il enivre son cœur. Les siècles passent sans changer l'humanité qui se survit à elle-même.

En repassant sous les murs du couvent, nous avons regardé longtemps le balcon de fer rouillé attaché à la fenêtre de la chambre qu'occupait Torquato Tasso. De là, du moins, son regard profond et triste pouvait se reposer sur des horizons infinis, et, passant par-dessus les œuvres destructibles des hommes, contempler l'œuvre merveilleuse et indestructible de Dieu.

Une dévotion qui m'est particulière, ma chère Gertrude, m'a fait prolonger ce soir-là le cours de mes visites. J'ai voulu m'agenouiller dans le sanctuaire qui s'est élevé sur la maison de sainte Paule, et je me suis fait conduire à Saint-Jérôme de la Charité. Un beau livre moderne nous a permis d'entrer dans la société de ces saintes et nobles Romaines qui s'appelaient

Paule, Blesilla, Eustochie, Marcelle, et qui, foulant aux pieds la vie fastueuse à laquelle les appelaient leur fortune et leur rang, pratiquaient en face de l'orgueilleuse société romaine les plus héroïques vertus du christianisme.

La maison de sainte Paule touchait au champ de Flore, et sous son toit vécut trois ans le célèbre dalmate saint Jérôme, que le pape Damase avait appelé à Rome. C'est ici où je suis, que se noua entre ces âmes de feu cette immortelle et divine sympathie qui devait se continuer sous le ciel de l'Orient, aux lieux mêmes où était né, où était mort Celui dont l'amour remplissait leur intelligence de splendeurs, enflammait leur cœur d'un charité héroïque.

L'historien de cette petite académie de femmes fut saint Jérôme lui-même, et les lettres qu'il échangea avec ses membres lorsqu'elle se fut dispersée sont simplement des chefs-d'œuvre. C'était un beau temps que celui-là, Gertrude! Nous entendons bien, à travers tous les siècles qui nous en séparent, le sifflement de la calomnie, nous voyons bien la rougeur de l'indignation monter aux tempes amaigries du fougueux Jérôme : le ruisseau de sang et de larmes qui, comme le fleuve fatal, ceinture des enfers païens, coule autour de l'humanité, s'enfle de ce noble sang et de ces larmes virginales; mais si la lutte était ardente, une foi invincible, un génie souverain, et un indomptable amour, fournissaient aux combattants de la vérité, des armes incomparables. Tu me comprendras, Gertrude, toi qui me rappelles ces grandes chrétiennes austères et tendres, dont la société invisible m'entourait à Saint-Jérôme de la Charité. Il m'en a coûté de les quitter, et j'ai repris toute pensive mon chemin.

Sur la place Farnèse, j'ai rencontré M. de Rabière que Marcelle envoyait à ma recherche. Rien ne pouvait m'être plus agréable.

Bien qu'il fût nuit, j'allais pouvoir ralentir le pas et vivre encore quelque temps dans l'auguste compagnie des ombres illustres que je venais d'évoquer. M. de Rabière est un des fidèles de saint Jérôme, il n'admire rien tant que sa fougueuse éloquence et sa prodigieuse érudition.

— Je parierais que vous êtes enfoncée jusqu'aux yeux dans nos temps héroïques, m'a-t-il dit en souriant, laissez-moi m'y enfoncer avec vous, cela délasse du temps présent qui n'est point héroïque, il s'en faut. Il faisait nuit noire quand nous avons débouché sur la place Colonna, et je n'oublierai jamais le spectacle qu'elle offrait.

De longues files d'ombres marchaient une torche à la main, et ce cortége fantastique se terminait par un groupe au milieu duquel, à la lueur des torches, je distinguais quelque chose d'éclatant. Ce long et sinistre cortége était un enterrement, c'était le mort qui, caché sous un voile richement brodé, fermait la marche. Dans nos villes du nord de l'Europe, ma sœur, on ne pourrait se figurer un pareil cortége, la vue seule des *sacchi* nous fait reculer de stupéfaction. Le sacchi est le membre d'une confrérie ; son costume varie pour la couleur, jamais pour la forme. C'est une sorte de sac à manches et à capuchon fermé, qu'une grosse corde serre autour des reins ; deux trous ont été ménagés pour les yeux, ce qui permet au frère de voir sans être reconnu.

Tout homme, quel que soit son rang, revêt à une heure donnée ce froc de pénitence, soit pour aller conduire un de ses confrères à sa demeure éternelle, soit pour solliciter la charité des fidèles pour les membres malheureux de la famille humaine. Au milieu des foules si bizarrement costumées en notre dix-neuvième siècle, apparaît tout à coup cet homme saintement masqué, dont nul ne saurait dire la naissance, la fortune et le nom ; il effleure de sa robe de bure les parures des mondains, ses mains agitent la bourse du quêteur, et la présentent en silence à ceux qui passent; une humble inclination de tête est son remerciement, cet homme muet, sourd, aveugle, et volontairement humilié, est bien le quêteur de Dieu.

La vue d'un enterrement à Rome laisse une impression solennelle, et l'exclamation qu'a jetée ma brave padrona sur ma pâleur, en se présentant devant moi, ma jolie lampe romaine à la main, m'a prouvé, ma chère Gertrude, que je n'y avais pas échappé.

Tirons maintenant, ma chère Gertrude, un voile idéal sur toutes les antiquités et les splendeurs du vieux monde romain. Les jours où nous entrons sont des jours saints : nous allons vivre à Saint-Pierre de Rome. Pour bien faire ces étapes solennelles, pour bien suivre ce chemin douloureux, ce chemin de la Croix que l'Église recommence sur les pas du Sauveur depuis dix-huit siècles, il faut vivre à Saint-Pierre.

Or, j'avais résolu d'y vivre. Mes mesures étaient prises, toute visite était remise, toute occupation suspendue, je devais respirer, prier, penser, me délasser le corps et l'âme à Saint-Pierre; mes repas se prendraient à une trattoria voisine, que je ne recommanderai à personne, mais qui sera acceptée par tout le monde, parce qu'il n'y a pas le choix, et je m'étais dit que du matin au soir, je vivrais là.

Le dimanche des Rameaux, j'ai donc quitté mon logis, les cheveux recouverts par la mantille qui donne accès dans les tribunes, et je suis partie pour San-Pietro. La basilique était à peu près déserte, je me suis sentie environnée et comme enveloppée de solitude.

Etre un point dans un tel espace, un être pensant, aimant, animé, au milieu de choses splendides, mais qui ne pensent, ni n'aiment, ni n'agissent, engendre parfois dans l'âme d'indéfinissables mélancolies.

Dieu est là, mais Dieu, hélas ! n'est pas toujours accessible à notre être misérable, que la moindre fatigue physique abat, que la moindre émotion trouble. En ce moment, le sentiment de ma solitude absolue était

prêt à me saisir pour me jeter peut-être dans un de ces accès nostalgiques si redoutables à cinq cents lieues de son pays, lorsqu'en levant les yeux, j'ai aperçu au-dessus de la salle Conciliaire, contre le chapiteau corinthien d'une colonne, une statue qui semblait se pencher vers moi.

On aurait dit un ange qui, à mi-route du ciel, s'était arrêté un instant dans son vol afin de recueillir, pour les emporter au séjour bienheureux, les prières, les larmes, les élans de foi, et les cris de douleur qui s'élèvent des vallées terrestres.

Ce n'était point une illusion de mon regard : cette statue te ressemblait, ma sœur, et je lui ai envoyé plus d'un regard attendri. Il me semblait vraiment que son tranquille sourire répondait au mien. Elle avait la tête tournée vers la tribune où j'étais assise, et me montrait ainsi de trois quarts son beau visage grec empreint d'une sérénité vraiment angélique. Attentive et non pas curieuse, intelligente et calme, elle demeurait paisiblement assise entre les grandes feuilles d'acanthe qui retombaient en panaches sur ses pieds. Depuis que cette blanche statue m'est apparue, je ne me suis plus sentie seule, ma sœur. Ta prière, je le sais, me suit toujours, mais voilà qu'il me semblait que ton regard doux et profond me suivait.

Le soleil m'a aussi fait visite en ce moment, et sa présence a contribué à m'épanouir l'âme. Le soleil, qui est toujours la merveille des merveilles, produit des effets intraduisibles à Saint-Pierre de Rome. Il y entre en maître, en roi ; il s'y déploie, il y resplendit, il argente les grands feuillages des chapiteaux; il couvre de mosaïques flamboyantes la blancheur des marbres, il peint d'admirables fonds d'or derrière les profils de marbre, il emplit de lumière le dôme majestueux qui ressemble alors à une coupe immense débordante de flammes!

J'ai toujours eu, ma chère Gertrude, le culte du style gothique; te l'avouerai-je, à Saint-Pierre même, je regrettais nos voûtes profondes, et nos fenêtres ogivales à vitraux coloriés. Mais en voyant aujourd'hui ces fenêtres larges et claires lancer leur gerbe éblouissante qui traversait impétueusement la nef et y formait une sorte de chemin céleste, d'échelle lumineuse, je n'ai plus rien regretté.

Les hommes ont suivi le soleil. Dans la grande basilique se fait un mouvement qui rappelle celui des abeilles bourdonnant autour de leur ruche, la foule arrive, et aujourd'hui, dimanche des Rameaux ou des *Palmes*, la foule est pittoresquement émaillée par des costumes d'une diversité et d'un éclat difficiles à rendre.

La tribune où je suis s'est insensiblement remplie, et je me permettrai d'ouvrir ici une parenthèse en l'honneur de la..... tenacité des femmes.

C'est par politesse que je dis tenacité. Plus d'une m'a fait positivement rougir de honte. Ce sont des scènes dont on rit beaucoup après, car le caractère féminin se déroule là sous ses multiples, plutôt que sous ses brillants aspects.

Un fait entre cent. La tribune regorge de femmes, c'est une mesure comble, une coupe pleine sur laquelle on n'oserait même pas jeter la feuille de rose du conte persan.

Arrive une dame de n'importe quel âge, de n'importe quel aspect, belle ou laide, vulgaire ou distinguée, mais nerveuse, impérieuse, surexcitée. Malgré [illegible] peut lui dire le gardien, habillé de damas [illegible] garde la tribune, au mépris de la hallebarde [illegible] suisse qui s'abaisse vers elle, elle entre. [illegible] écrase les pieds, elle écorche nos visages en [illegible]rant des passementeries ornées de jais de ses [illegible] manches ; elle se ferait un pont de nos têtes, si [illegible]ment nous voulions y consentir. Malgré ses efforts, [illegible] ne peut traverser le mur vivant qui se dresse [illegible] elle, mais elle reste là, pesant au moins sur [illegible] et résistant à toutes les invitations du gardien, [illegible] par la prendre par le bras et par l'arracher de [illegible]bune.

En sommes-nous débarrassés ? Oh! non.

Avec une nuance d'irritation en plus, nous la [illegible] revenir à la charge. La violence n'ayant pas [illegible] elle emploie la ruse. Ce qu'elle ose débiter de [illegible]songes commence par nous faire sourire, et puis, par esprit de corps, nous en rougissons.

« Sa mère ou sa fille l'attend là-bas aux meilleures places, elle a sa place gardée, qu'on lui permette seulement d'y arriver, elle est sortie parce qu'elle était souffrante... » Il m'a été impossible de tout retenir.

Ses supplications restant sans effet, elle s'irrite de nouveau, elle commande, elle menace. On l'expulse une seconde fois sur les vives réclamations que nous inspirent la souffrance de nos pieds, dont elle se fait un escabeau.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

— La suite prochainement. —

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr. ; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er octobre et du 1er avril — Les volumes commencent le 1er octobre. — Les douze volumes de la Collection se vendent séparément.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

N° 51, SAMEDI 17 SEPTEMBRE 1870. LA SEMAINE DES FAMILLES M. VICTOR LECOFFRE, DIRECTEUR.



Exposition du cadavre de don Alvaro de Luna.

DON ALVARO DE LUNA

—

Un cadavre étendu dans une bière ; à l'entour des moines en prières, des gens du peuple : les uns, émus de pitié, déposent une pièce de monnaie dans un plat que tend un religieux ; les autres paraissent indifférents ou regardent avec effroi le corps inanimé ; dans un coin du tableau, on creuse une fosse. Quelle est cette scène ? Quel est ce cadavre ? Encore ici nous assistons à une de ces cruautés de la Fortune, disons mieux, à une de ces punitions du Ciel infligées aux grands du monde, qui de leur puissance ont fait un piédestal à leur orgueil et à leur ambition. Ce cadavre est celui de don Alvaro de Luna, favori du roi Jean II, grand maître des chevaliers de Saint-Jacques et connétable de Castille.

Le règne de Jean II fut celui d'un roi faible, sans caractère et sans dignité personnelle. Trois factions se divisaient la Castille : celle d'Alvaro de Luna, de don Juan et de don Henri, infants d'Aragon ; mais ces deux dernières se réunirent bientôt contre l'autre. Alvaro, en effet, était devenu redoutable : abusant de la confiance de son maître, il dominait la cour avec ses créatures qui, lui devant tout, se faisaient les serviteurs de ses passions. Les grands ne pouvaient souffrir qu'un homme qui n'avait jamais donné aucune preuve de valeur, et dont le seul mérite consistait dans un esprit souple et une adresse infinie à se plier aux circonstances, eût cependant trouvé le moyen de s'élever à un si haut degré de puissance et d'autorité, qu'il

semblait ne lui manquer plus que la couronne. Alvaro ne paraissait pas s'apercevoir de la ligue formée contre lui et ne cessait par ses audaces d'augmenter le nombre de ses ennemis.

En 1427, les deux infants et leur frère, le roi d'Aragon, réunirent leurs partisans, parmi lesquels on voyait les grands maîtres de Calatrava et d'Alcantara. Le roi de Castille, dont l'esprit timide n'était pas même capable de soutenir ses créatures, abandonna Alvaro, qui se retira de la cour; mais, l'année suivante, il y reparut plus puissant que jamais. Au lieu d'engager son maître à ménager les grands, il l'excita contre eux, et le força de les éloigner à leur tour de sa personne; il fut assez fort pour soumettre à la même mesure le roi de Navarre lui-même. Une guerre s'ensuivit. Jean II s'empara de Penafiel; puis, repoussant les sollicitations du légat du pape, le cardinal de Foix, qui voulait s'interposer entre les deux partis, il pénétra dans l'Aragon, y mit tout à feu et à sang, pendant qu'un de ses lieutenants, don Pedro de Velasco, faisait subir le même traitement à la Navarre. De leur côté, les infants d'Aragon entrent en Castille par le Portugal, s'emparent de plusieurs villes, ravagent le pays et emmènent les habitants en captivité. Alvaro de Luna accourut au secours du comte de Benavente, qui commandait sur les frontières du Portugal; mais il ne put empêcher la prise de Truxillo et d'Albuquerque. Jean II vint renforcer par sa présence l'armée d'Alvaro; les légers succès qu'il remporta d'abord ne se soutinrent pas, et les Castillans furent battus. Enfin en 1430 on signa la paix.

L'année suivante, le roi de Castille porta le fer et le feu sur les terres du roi maure de Grenade. Alvaro de Luna s'y distingua et contribua par sa valeur à la victoire : la rencontre eut lieu dans la plaine des Figuiers; dix mille infidèles restèrent sur le champ de bataille. Cependant, au lieu de poursuivre ses avantages, Jean II retourna brusquement dans ses États. On fut persuadé que le favori, gagné par l'argent des Maures, les avait ainsi arrachés à une destruction qui eût pu être complète. Vrai ou faux, ce bruit montra combien Alvaro était détesté.

Quelques années plus tard, en 1439, un nouveau complot éclata contre Luna, qui dut encore une fois se retirer; ce fut à Sépulveda qu'il alla attendre des jours plus calmes. En effet, au mois d'avril 1440, les États du royaume, réunis à Valladolid, sous la pression de la volonté royale, le rappelèrent. Son retour fut le signal de nouveaux troubles en Castille. Le roi de Navarre soutint de ses armes les mécontents, mais ne fut pas heureux. Medina del Campo tomba au pouvoir de Jean II; mais bientôt les révoltés vinrent l'y assiéger et ne firent leur soumission qu'en apprenant la fuite de Luna et de son frère, l'archevêque de Tolède. Alvaro fut de nouveau disgracié. En 1444 il revient à la cour, bat les Aragonais à Olmedo l'année suivante, et reçoit la grande maîtrise de l'ordre de Saint-Jacques. Il semblait que la fortune ne prenait plaisir à l'élever que pour rendre sa chute plus funeste. Il ne tarda pas à se brouiller avec D. Juan Pacheco, favori du prince de Castille, fils du roi.

Jean II commençait enfin à sentir combien était pesant le joug d'Alvaro de Luna. En 1446, il épousa Isabelle de Portugal, et il chercha dès lors, de concert avec la reine, à se défaire de son favori. Mais il fallait user de finesse; la haine des seigneurs de Castille contre Alvaro vint à son aide. Le 27 juillet, ils se réunirent en grand nombre à Corogna et se plaignirent unanimement de la mauvaise administration d'Alvaro: cet ambitieux ne s'appliquait qu'à ruiner la noblesse du royaume ; il exilait les uns pour s'emparer de leurs biens; il emprisonna les autres pour satisfaire ses vengeances; il empiéta même sur le droit du roi. Jean II n'ignorait pas la plupart des crimes dont on accusait Luna, mais son caractère faible le laissait désarmé. Enfin, en 1452, Alvaro voulut se défaire par la force d'un de ses ennemis, D. Pedro de Zuniga, comte de Plasencia. Ce seigneur, pressentant le danger, se ligua avec le comte de Haro et le marquis de Santillane, et réunit des troupes. Le roi était gagné; mais, par un reste de faiblesse, il ordonna à Alvaro de se retirer dans ses terres, prétendant gouverner seul à l'avenir. Luna commença à prendre ombrage de cette conduite; mais, aveuglé par son mauvais génie, il fit assassiner, le vendredi saint, 30 mars 1453, le grand trésorier, Alphonse de Vivero, et jeter son corps dans la rivière. Cet attentat fit déborder la mesure de ses crimes. Le roi ordonna d'arrêter le coupable, qui, présomptueux jusqu'au dernier instant, n'avait pas voulu se dérober par la fuite à la colère de son maître et de ses ennemis.

Le 5 avril, des gens armés cernèrent la maison de Pierre de Carthagène où demeurait Alvaro. Ses domestiques se mirent sur la défensive et plusieurs personnes furent blessées. On parlementa; Luna ayant reçu du roi l'assurance qu'on ne lui ferait aucun mal, se rendit et il fut gardé à vue dans sa demeure. Aussitôt tous ses amis l'abandonnèrent et, parmi tant de seigneurs qu'il avait comblés de faveurs, il ne s'en trouva pas un seul qui s'intéressât à sa cause. Jean II commença par s'emparer de toutes les richesses d'Alvaro et par réunir à la couronne ses vastes domaines. Le malheureux favori, fier jusque dans la disgrâce, travaillait dans sa prison à sa justification devant la justice; mais il était jugé d'avance : aussi, son procès ayant été instruit, il fut condamné à mort.

Pour exécuter la sentence, on transféra Alvaro à Valladolid; puis on le fit monter sur une mule qui le conduisit jusqu'à l'échafaud. Alors fut lue sa sentence : — « Voici la punition où le roi, notre souverain seigneur, condamne ce cruel tyran, pour s'être rendu maître, par un aveugle orgueil et une folle témérité,

de la maison, de la cour et du palais de notre dit seigneur roi, en usurpant audacieusement une place qui ne lui appartenait pas, et dont il était indigne ; pour avoir insolemment abusé de son autorité, au mépris de la majesté royale et du roi, qui lui tenait la place de Dieu sur la terre ; pour avoir altéré et corrompu la justice, dissipé les finances, ruiné le domaine de la couronne, accablé le peuple d'impôts, détourné les revenus de l'État à son profit ; pour tous les crimes, forfaits, maléfices, concussions, violences, cruautés, tyrannies, dont il est atteint et convaincu : il est condamné à avoir la tête tranchée, afin que la justice de Dieu et du roi soit satisfaite, et qu'il soit dans la suite un exemple capable de tenir en respect les favoris ambitieux ; que celui qui l'imitera soit puni du même supplice. »

L'échafaud, tendu de noir, s'élevait au milieu de la place publique ; on y avait mis une table, et sur cette table, une croix avec deux cierges allumés. Alvaro monta avec assurance, s'inclina devant la croix, remit à un de ses pages son chapeau et son anneau. Il se dépouilla ensuite de ses vêetments, écoutant toujours les exhortations d'Alphonse d'Epina, religieux de Saint-François, qui ne le quitta pas jusqu'à la fin. Il baissa alors la tête, et le bourreau la trancha d'un seul coup.

Le corps du supplicié resta trois jours sur l'échafaud, auprès duquel on mit un bassin, afin de recueillir les aumônes nécessaires pour ensevelir un homme dont la puissance égalait, peu de jours auparavant, celle du souverain. Puis le cadavre fut inhumé à Saint-André, où se trouve le cimetière des suppliciés ; de là il fut transféré dans l'église des Franciscains de Valladolid, et plus tard dans la cathédrale de Tolède.

Alvaro de Luna avait de belles qualités : l'humeur guerrière, les inclinations généreuses, l'esprit vif, pénétrant et étendu, une conversation agréable, les manières insinuantes, et de l'adresse. Mais des défauts excessifs faisaient oublier ces qualités : hautain, fier, emporté, et, par-dessus tout, dévoré par une ambition désordonnée, jamais il ne se crut assez élevé. Cependant, s'il est à blâmer pour avoir abusé du pouvoir, n'est-il pas encore plus coupable le prince faible qui laissa un de ses sujets s'emparer de ce pouvoir ?

XAVIER DE CORLAS.



L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626, 643, 666, 675, 698, 713, 730, 746, 762, 779 et 788).

—

XIX

Éva l'avait dit, l'heure du sacrifice n'allait pas tarder à sonner. Le 15 juin était le jour définitivement fixé pour le départ de Gaston de Pienne. Éva, avec cette admirable promptitude des grands cœurs, avait tranché les dernières indécisions d'Alain, et il devait quitter Lanvel le même jour que son ami.

Les apprêts du départ se faisaient à l'insu d'Yolande qui ne savait rien encore, mais que pourtant il fallait avertir. Alain et Éva avaient à plusieurs reprises ouvert la bouche pour s'acquitter de cette triste mission, puis : le courage leur manquant, la parole avait expiré sur leurs lèvres.

Une après-midi, la jeune fille revenait avec Fanchine de visiter une pauvre infirme à laquelle les deux sœurs avaient coutume de porter quelques secours, elle avait rencontré chemin faisant Béatrix et Denise, elle les avait entraînées chez sa protégée à laquelle elles avaient laissé une petite marque de leur passage ; Yolande rentrait joyeuse.

Elle se rendit au salon, où se trouvaient Alain et Éva.

— Vous avez vu madame de Pienne ? dit-elle en enlevant son chapeau et en repoussant en arrière, par un geste enfantin, les boucles soyeuses de sa jolie chevelure : et moi j'ai rencontré nos amies.

— Madame de Pienne est venue nous inviter à dîner dimanche à Kerlivio.

— C'est le dîner d'adieu de M. Gaston, repartit Yolande. Pauvre madame de Pienne ! C'est beau, c'est glorieux d'avoir dans sa famille un défenseur du Pape ; mais que cela coûte cher, mon Dieu !

Et le regard d'Yolande se porta, tout humide de larmes, sur le portrait du martyr de Castelfidardo.

— Notre vie appartient à Dieu ! répliqua Éva.

Puis, changeant subitement d'entretien :

— Yolande, reprit mademoiselle de Trémeur, Alain et moi, nous allons monter aux ruines allumer le fanal ; veux-tu nous accompagner ?

Yolande tressaillit. Depuis sa chute, elle n'était pas montée une seule fois aux ruines. A plusieurs reprises, elle avait traversé l'allée qui y conduisait, puis, parvenue à l'extrémité, elle s'était enfuie comme une biche blessée.

— La soirée est délicieuse. Allons, viens, Yolette, Alain te donnera le bras.

Yolande consentit. Les deux sœurs jetèrent une capeline sur leur tête et sortirent suivies d'Alain.

La soirée était délicieuse en effet. La journée avait été étouffante, la soirée était rafraîchie par une douce brise qui arrivait, tout imprégnée des senteurs printanières. Le ciel était pur, le soleil avait disparu depuis longtemps ; mais l'horizon, du côté de la mer, était encore nuancé de violet, de pourpre et d'or.

Il faisait encore jour ; cependant quelques étoiles scintillaient déjà au-dessus de la tête de nos trois promeneurs qui marchaient en silence comme s'ils eussent craint de rompre par une parole le calme qui régnait autour d'eux.

Yolande, dont l'âme poétique était toujours si émue



devant les splendides spectacles de la nature, Yolande pourtant parla la première. En arrivant à l'entrée du sentier des ruines, le visage de la jeune fille eut une contraction nerveuse, elle appuya fortement la main sur le bras d'Alain en murmurant :

— Je suis tombée là !

— Aujourd'hui, tu ne tomberas pas, ma petite sœur, répliqua Alain d'un ton enjoué, car nous ne te laisserons pas aller à l'étourdie.

Ils commencèrent à gravir et Yolande se rassurait par degrés. Bientôt Éva lui montra, prè d'une touffe de bruyère, la pierre cause de sa chute.

— Tu ne la reverras plus, dit Alain.

Il la ramassa et la lança dans l'espace. Il acheva ensuite de déraciner la touffe de bruyère. Yolande voulut implorer pour ses fleurs privilégiées, mais Alain fut impitoyable.

— Tu en trouveras assez d'autres, dit-il.

Ils arrivèrent sur le plateau.

La mer était splendide, et Yolande poussa un cri d'admiration, comme si elle l'eût aperçue pour la première fois.

Tandis qu'Alain montait au sommet de la tour pour allumer le fanal, les deux sœurs s'assirent sur un fragment de portique et laissèrent leurs regards errer autour d'elles.

La nuit n'était pas encore venue, cependant il ne faisait plus jour ; les étoiles s'allumaient au ciel et sur la mer.

La mer, parfois si terrible, était calme. Ses vagues ne couraient pas folles, irritées, furibondes, se jeter en écumant sur les rochers de la grève ; elles venaient expirer sur le sable de la rive lentement et avec un doux murmure.

La mer en furie était un spectacle que les deux sœurs étaient venues souvent contempler avec une admiration mêlée d'épouvante ; la mer endormie, étendant au loin ses eaux paisibles et argentées, était un spectacle qu'elles ne pouvaient considérer sans une délicieuse émotion.

— Que c'est beau ! dit Yolande. Ah ! je suis bien aise d'être venue enfin revoir la mer !

— Et moi, je suis bien aise de t'y avoir conduite, dit Éva.

La voix de mademoiselle de Tré eur é ait légèrement tremblante ; ce fut d'un accent moins rassuré encore qu'elle ajouta :

— Yolande, en t'amenant ici, je n'ai pas eu pour seul but de te faire faire une agréable promenade : j'ai voulu te faire accomplir une sorte de pèlerinage aux lieux où tu as failli nous être enlevée.

— Tu as peur que j'oublie ma dette envers l'auguste protectrice à laquelle tu m'as vouée ? demanda Yolande en souriant.

— Non, répondit Éva, mais j'ai pensé qu'ici seulement tu pourrais trouver la force d'accomplir le sacrifice qu'il nous faut faire à Dieu.

A ces paroles, Yolande pâlit affreusement. Elle saisit la main d'Éva qui trembla dans la sienne et murmura :

— Éva, que veux-tu dire ? De quel sacrifice veux-tu parler ? J'ai promis à Notre-Dame-d'Espérance de me montrer résignée... Mais je ne pensais pas que si tôt...

— Yolande, ce n'est pas à nous, mais à Dieu qu'il appartient de choisir les heures de l'épreuve. Tu dois t'en souvenir encore, quoique tu fusses bien petite, ce fut ici que notre père bien-aimé nous dit : « Mes enfants, je pars pour Rome; dans notre famille il y aura un croisé de plus ! »

— Ah ! Éva, Éva ! notre pauvre Alain !...

Yolande noua ses bras autour du cou d'Éva et exhala un déchirant sanglot.

— Alain !... répéta-t-elle. Il nous quitte ! il va à Rome !... Tu y as consenti, Éva ?

— J'ai fait plus, Yolande, je l'ai engagé à partir.

Yolande arrêta sur sa sœur un regard humide, profondément surpris.

— Notre pauvre Alain nous faisait, en demeurant ici, un douloureux, un immense sacrifice, nous ne pourrions pas, sans égoïsme, le retenir plus longtemps !... Chère petite Yolande, ajouta Éva en baisant le front de sa sœur, sois courageuse, sois forte, tu l'as promis à Notre-Dame ; si tu faiblis, Alain reste, et il est à jamais malheureux.

— Je tâcherai de lui cacher mon chagrin, répondit la pauvre enfant en refoulant énergiquement ses larmes, mais cela me sera bien difficile.

Cela était même au-dessus de ses forces, car lorsqu'elle vit paraître Alain qui, sa lanterne à la main, descendait de la tour, elle s'élança vers lui, l'entoura de ses bras, appuya sa gracieuse tête blonde sur l'épaule du jeune homme et versa un torrent de larmes.

Alain échangea un douloureux regard avec Éva qui, les mains jointes, le front pâle, sentait son cœur se briser.

Et, cependant, il fallait qu'elle se montrât forte, forte pour encourager celui qui partait, forte pour consoler celle qui restait, forte enfin contre sa propre douleur.

— Tu pars, Alain, tu nous abandonnes! put enfin s'écrier Yolande.

— Je pars, Yolan e, mais je reviendrai. Je vais acquitter ta dette envers la vierge Marie. Je dois partir, Yolande, il le faut, notre père me l'ordonne, et Dieu le veut.

En prononçant ces mots, le regard d'Alain se fixa sur le ciel radieux d'étoiles.

Il y avait sur son front une si noble ardeur, dans ses yeux tant d'éclat, que quiconque l'eût vu ainsi, à deux pas de cette tour, antique débris des gloires de sa famille, se fût dit que le descendant des Trémeur n'avait pas dégénéré de s s pères.

Éva et Yolande le considéraient avec tant d'admi-

ration, que leurs larmes ne coulaient plus. Alain les entraîna vers le donjon et les fit entrer dans la salle du rez-de-chaussée où, selon la tradition, messire Satanas était venu tenter Guillaume de Trémeur.

Il posa sa lanterne sur un bahut oublié dans ce réduit solitaire, transformé par les générations de Trémeur en une sorte de temple du souvenir. La lanterne éclaira la partie de la muraille où se voyaient la croix légendaire et l'écusson des sires de Lanvel.

— C'est ici, mes sœurs, que notre père bien-aimé vint, avant de partir pour Rome, nous faire jurer de rester fidèles à notre foi. Ce serment, qui se renouvelle dans notre famille de génération en génération, vous savez quelle tradition l'a perpétué jusqu'à nous.

Et Alain désigna la croix empreinte sur la muraille.

— Devant vous, mes sœurs, je renouvelle le serment que j'ai fait entre les mains de mon père, et je le tiendrai, fallût-il souffrir la mort! Je le tiendrai, ainsi que le fit jadis Alain de Trémeur, miraculeusement arraché aux mains des Sarrasins par la vierge Marie, ainsi que le fit Guillaume de Trémeur, malgré les éblouissantes promesses de l'ennemi du salut. Je veux être digne, jusqu'à mon dernier jour, de l'héritage de foi et d'honneur que nous ont légué nos aïeux. C'est le seul qui nous soit demeuré, mais c'est le plus précieux.

Alain s'inclina devant le signe sacré du salut, Éva et Yolande l'imitèrent.

Il y eut un silence solennel. Il semblait aux jeunes de Trémeur que les ombres de leurs ancêtres venaient recueillir sur les lèvres du dernier de leur race son serment pour le porter au pied du trône de Dieu.

Ils se mirent à genoux et récitèrent à haute voix le *De profundis*.

Ils sortirent.

Il faisait alors tout à fait nuit, mais une nuit si claire, si sereine, que la lanterne d'Alain était superflue.

— Quel temps délicieux! dit Alain. Regarde, dit Yolande, les étoiles semblent nous sourire. Quand je serai loin de vous, mes sœurs, regardez le ciel en pensant à votre frère, qui le regardera sans cesse en songeant à vous.

— Le ciel d'Italie est bien loin du ciel breton! soupira Yolande.

— Le beau ciel étoilé du bon Dieu est toujours le même partout, ma petite Yolette! Cette jolie étoile qui scintille au-dessus de ma tête, je la chargerai pour toi de mes fraternels bonsoirs.

Pendant le trajet des ruines au château, Alain s'efforça d'égayer ses sœurs; mais elles se sentaient le cœur trop triste pour se réjouir : le sourire s'évanouissait sur leurs lèvres aussitôt qu'il y était né.

Au moment où le jeune homme prit congé de ses sœurs, Yolande faillit éclater en sanglots, mais les paroles d'Éva lui revinrent à la mémoire. « Si tu faiblis, il reste! » elle fit un effort surhumain pour refouler sa douleur, et, tendant, sans prononcer un mot d'adieu, son front au baiser fraternel, elle courut s'enfermer dans sa chambre où Éva la rejoignit.

— Tant que je ne le verrai pas parti, j'aurai un rayon d'espoir, dit Yolande en s'essuyant les yeux à l'entrée de sa sœur.

— Espère donc, chère enfant, répliqua doucement Éva, espère du moins en son retour.

XX

Le dimanche suivant, Alain et ses sœurs étaient, ainsi que nous le savons, invités à Kerlivio pour le dîner d'adieu du zouave Gaston de Pienne.

Éva n'acceptait jamais aucune invitation; mais cette fois il lui aurait été impossible de refuser, et la pensée ne lui en vint même pas. Les jeunes filles devaient se rendre aux vêpres où elles trouveraient leurs amies, puis revenir avec ces dernières à Kerlivio.

Madame de Pienne les avait priées de faire porter leur toilette chez elle, et leur avait offert une chambre afin qu'elles ne fussent pas obligées de retourner à Trémeur à une heure trop avancée.

Gaston de Pienne avait offert l'hospitalité à plusieurs de ses camarades et entre autres à Alain.

— Éva, viens-tu? appela de sa douce voix Yolande. On sonne les vêpres depuis quelque temps déjà.

— J'y vais, répondit Éva.

Elle apparut en effet sur les premières marches de l'escalier au bas duquel Yolande attendait; elle tenait à la main un livre d'heures et un petit coffret.

— Où est Alain? demanda mademoiselle de Trémeur.

— Dans le salon. Il nous attend.

Éva descendit rapidement et entra dans le salon. Yolande la suivit.

Alain, le dos tourné à la porte d'entrée, regardait dans le jardin; il se retourna en entendant le pas de ses sœurs et leur sourit.

— Tiens, Alain! dit Éva en lui tendant le coffret qu'elle tenait à la main : jamais jusqu'à ce jour tu n'as voulu prendre possession de notre relique de famille. Cependant ce n'est pas la part la moins précieuse de l'héritage de nos ancêtres. Puisque nous devons aujourd'hui nous présenter dans le monde, ajouta-t-elle avec quelque gaieté, il faut au moins que le seul bijou de notre maison y paraisse avec nous.

Elle ouvrit le coffret et présenta à son frère une bague antique d'une grande valeur, celle-là même que la tradition disait avoir été remise au chevalier croisé par le saint roi Louis IX.

— Cette bague-ci vaut pour moi tous les joyaux du monde, dit Alain; notre pauvre père ne la porta-t-il pas au champ de bataille de Castelfidardo?

Éva appuya avec un religieux respect ses lèvres sur l'anneau du croisé et Alain le passa à son doigt.

Yolande, pendant ce temps, demeurait les yeux attachés sur le portrait de son père et sentait les larmes lui venir aux yeux, à la pensée du départ si prochain de son frère.

— Je crois que la fête de Kerlivio ne sera pas bien gaie! dit-elle en quittant le salon sur les pas d'Éva.

— Pourquoi? dit Alain. Elle sera très-gaie, au contraire. Plusieurs zouaves, amis de Gaston, doivent s'y trouver réunis, et je vous assure que nous vous forcerons bien à ne pas nous faire des figures de papillons sinistres. On dirait vraiment que nous sommes bien à plaindre d'aller habiter sous le plus beau ciel du monde! S'il y avait quelques troubles là-bas, je vous passerais un peu d'inquiétude; mais tout y est d'un calme parfait, trop parfait même, au dire de certains de nos camarades qui ne sont pas amateurs du calme plat.

— Méchant! dit Yolande. Je suis sûre que tu es l'un de ceux-là.

Tout en parlant, nos jeunes gens s'étaient mis en marche; et les vêpres commençaient au moment où ils entrèrent à l'église.

Madame de Pienne, Béatrix et Gaston s'y trouvaient déjà. Denise, escortée de miss Serena, arriva quelques moments avant la bénédiction.

Au sortir de l'église, nos différents personnages se réunirent. Les jeunes filles prirent les devants en babillant. Madame de Pienne et miss Serena les suivirent en mettant entre elles et l'essaim joyeux une distance raisonnable. Gaston, Alain et deux jeunes gens que le premier présenta à son ami de Trémeur comme des camarades, formèrent l'arrière-garde.

A leur arrivée à Kerlivio, Éva et Yolande furent conduites par leurs amies dans une vaste chambre de plain-pied avec celle de Béatrix.

La toilette apportée avec grand soin par Fanchine était étalée sur une causeuse.

Pour Yolande, c'était la robe blanche qu'elle avait portée à la procession de Notre-Dame-d'Espérance.

Pour Éva, une robe de mousseline des Indes également blanche, conservée précieusement par la jeune fille qui ne la mettait guère que le jour de la mi-août, où elle avait coutume de porter, à la procession, la bannière de la sainte Vierge.

Éva avait eu recours au bon goût de ses amies de Kerlivio, plus au courant de la mode qu'une solitaire habitante de Trémeur; et la robe, remise à neuf, ornée simplement, mais avec grâce, était devenue une charmante parure.

Béatrix, avec ce tact exquis que possèdent les cœurs généreux, avait voulu que sa toilette ne fût ni plus élégante ni plus riche que celle de son amie. Elle choisit une robe presque semblable à celle d'Éva.

La veille, Béatrix avait dit à Denise :

— Je t'en prie, petite sœur, ne mets pas de bijoux. Éva et Yolande n'en portent jamais: qu'elles ne soient pas les seules.

Denise fit une petite moue et ne promit rien. Les deux sœurs avaient reçu tout dernièrement de riches médaillons à la mode, et Denise brûlait d'étaler le sien sur son cou de neige.

— Pour moi, je ne le porterai pas, dit Béatrix, et ce n'est pas un grand sacrifice, ajouta-t-elle en riant, car je ne pourrais pas m'empêcher de me comparer à notre vache Follette, au cou de laquelle on suspend un grelot.

Denise éclata de rire.

— Quelle comparaison! dit-elle. Mais que veux-tu? c'est la mode!

La jeune fille déclara qu'elle voulait bien faire le sacrifice de ses bracelets; mais quant au médaillon, c'était au-dessus de ses forces.

— Va donc pour le médaillon! dit Béatrix.

Puis elle ajouta :

— Je mettrai un velours noir sans médaillon. J'ai vu, dans le grand salon, une comtesse de Kerlivio qui a ainsi un simple collier de velours noir; c'est délicieux!

— Allons voir la comtesse! dit Denise.

On se rendit au salon.

Béatrix montra le portrait en question, et Denise le trouva fort de son goût. La comtesse avait une robe rose, des perles et une rose dans ses cheveux poudrés très-légèrement; pas de bijoux: un collier de velours noir seulement sur son col de cygne.

Or, la toilette de Denise était une robe de gaze de Chambéry rose, elle mettrait une rose dans sa chevelure; elle avait, elle aussi, un cou de cygne... Comme elle avait envie de mettre le collier! Mais son médaillon!...

— Je suis sûre qu'en te voyant paraître, tout le monde dira : Voyez donc comme mademoiselle Denise ressemble à sa ravissante bisaïeule! dit en riant Béatrix.

— Ah! traîtresse! répliqua Denise avec un petit geste de menace, ne sais-je pas bien que nos grand'mères étaient plus jolies que nous! Et puis un bijou de plus ou de moins, qu'est-ce que cela?

Cependant le lendemain, quand Denise prépara tous les objets qui allaient servir à sa toilette, elle n'atteignit pas le médaillon.

Lorsqu'elle fut toute prête, et plus charmante encore dans sa parure rose que la bisaïeule au collier de velours, Denise alla retrouver ses amies.

Celles-ci, aidées de Béatrix, achevaient de s'habiller.

— Salut à madame la comtesse de Kerlivio! dit Béatrix avec un profond salut. Ne dirait-on pas notre bisaïeule?

— La dame rose? dit Yolande. Denise lui ressemble tout à fait, moins la poudre.



— Et Yolande a aujourd'hui l'air d'une demoiselle avec sa robe longue. Mais est-ce qu'elle va garder cette coiffure d'enfant ?

— Denise en veut toujours à mes pauvres boucles !... repartit Yolande, riant et mettant ses deux mains sur sa chevelure pour la préserver du doigt de Denise qui s'avançait menaçant.

— C'est par trop primitif aussi. Laissez-moi faire, Yolette, je vous coifferai simplement et... délicieusement.

— Il faut faire tout ce qu'elle veut, dit Yolande s'asseyant d'un air résigné, et livrant aux mains de mademoiselle de Pienne le flot de ses boucles dorées.

En deux ou trois tours de main, Denise eut improvisé, selon sa promesse, une coiffure simple et gracieuse, mais moins enfantine. Les boucles n'avaient pas été sacrifiées, elles s'échappaient entre les intervalles du ruban bleu, savamment disposé par Denise à la façon des bandelettes des statues grecques, puis retombaient sur le cou.

— Bravo, Denise ! vous êtes une coiffeuse émérite ! dit Éva. Je suis sûre qu'Alain ne va pas reconnaître notre petite Yolande dans cette grande demoiselle.

— Venez vous admirer, dit Denise en prenant la main d'Yolande et la conduisant devant une armoire à glace.

— Ah ! mais ce n'est pas moi ? s'écria Yolande.

Toutes les jeunes filles éclatèrent de rire et Yolande ajouta en riant aussi :

— Si Alain ne me reconnaît pas, ce ne sera pas étonnant, puisque je ne me reconnais pas moi-même.

Jnsqu'à ce jour, la gentille Yolande avait plus souvent contemplé son doux visage dans l'eau limpide du ruisseau de Trémeur que dans les vieux miroirs du château, il n'était pas étonnant qu'elle hésitât à reconnaître sa propre image dans celle que la glace lui présentait.

Éva la suivait d'un complaisant regard ; elle se disait que la douce petite solitaire de Trémeur ne déparerait point le salon de Kerlivio.

Yolande n'avait ni l'aisance ni le maintien que donne l'habitude du monde ; mais sa grâce naturelle suppléait à ce qui lui manquait d'un autre côté. Depuis ses fréquents rapports avec la famille de Pienne, elle s'était peu à peu dépouillée de cette timidité qui lui avait valu tout d'abord, de la part de Denise, l'épithète de *sauvage ;* toutefois elle en avait gardé assez pour ne pas se poser avec le ridicule aplomb d'un grand nombre de jeunes filles qui ignorent que la femme, comme la violette, doit se tenir à l'ombre. Yolande ne se sentait plus paralysée au point de ne pouvoir trouver une parole quand le regard se portait sur elle ; elle savait maintenant répondre sans embarras et sans hésitation quand on l'interrogeait, mais ne se mêlait pas à tort et à travers à la conversation.

Les jeunes filles, la grande affaire de la toilette terminée, allèrent à la recherche de miss Serena qui, parée de ses plus beaux atours, les conduisit au salon où se trouvaient déjà plusieurs invités.

Gaston de Pienne et ses amis causaient près du piano. A l'entrée des jeunes filles, il y eut un mouvement dans le groupe masculin.

— Mes sœurs et les sœurs d'Alain ! dit Gaston avec une certaine fierté.

— Un délicieux bouquet de fleurs parisiennes et bretonnes! répliqua un zouave que ses camarades surnommaient le poëte.

Alain fit un geste de surprise à la vue d'Yolande qui entrait au bras de Denise ; puis il sourit.

Il alla saluer les jeunes filles, et, s'adressant à Yolande :

— Je ne dirai plus maintenant ma petite Yolette, dit-il gaiement, mais mademoiselle Yolande. Je ne te reconnaissais pas.

— Je crois bien ! dit Éva, puisqu'elle ne se reconnaissait pas elle-même.

Les invités arrivaient successivement. C'étaient plusieurs familles de Saint-Brieuc et des environs. Enfin un domestique annonça :

— M. le baron et Mme la baronne de Romery.

— Mme de Farel !

— M. Raphaël de Romery !

On vit s'avancer le baron de Romery les tempes ornées d'une perruque neuve, le menton perdu dans sa cravate blanche, la taille roide. Il donnait le bras à Mme de Farel.

Mme de Romery, dans une éblouissante toilette, la tête chargée de plumes ondoyantes, venait ensuite appuyée au bras de Raphaël.

La baronne traversa le salon, de cet air à la fois épanoui et superbe qu'elle affectait de prendre surtout lorsque, comme à Kerlivio, elle se savait plutôt supportée que désirée. On eût dit d'un conquérant qui vient prendre possession de son empire.

Les mêmes nuances se trouvaient, moins accusées toutefois, dans la physionomie du beau Raphaël, dans le regard qu'il jeta autour du salon et qui amena sur ses lèvres un demi-sourire dédaigneux lorsqu'il rencontra la figure franche et fière d'Alain de Trémeur et les deux têtes gracieuses d'Yolande et d'Éva.

— Est-ce que l'Ange Raphaël va aussi s'enrôler parmi les zouaves ? demanda Yolande à Béatrix.

— Je ne le pense pas, répondit Béatrix d'un air qui signifiait clairement : Cela m'est égal.

— Que dit Yolette ? demanda Denise qui était devenue un peu plus rose à l'entrée des différents membres de la famille de Romery.

— Elle s'informait si M. Raphaël de Romery partait pour Rome.

— Oh ! dit vivement Denise.

Puis, s'arrêtant court, elle ajouta d'un ton plus indifférent :

— Je ne crois pas. Mme de Romery n'a pas d'autre enfant.

La conversation fut rompue. On venait d'annoncer que le dîner était servi, et on passait dans la salle à manger.

XXI

Malgré la pensée écrasante du prochain départ des jeunes gens, le repas fut gai et animé.

Les zouaves, et ils étaient là au nombre de six, mettaient tout en œuvre pour égayer la réunion.

Après le dîner, une partie de la société prit place autour des tables à jeux dressées dans l'un des salons; le reste, — c'était la plus nombreuse, car elle se composait de la jeunesse et des mères, — demeura dans le grand salon.

On causa, on fit de la musique, on dansa même quelques quadrilles, et on pria les zouaves de chanter leur fameux : *Dieu le veut!*

Ils s'en défendirent d'abord, mais on insista; ils auraient eu mauvaise grâce à refuser, et ils ne le firent pas. Alain alla offrir le bras à Béatrix, le piano résonna sous les doigts de la jeune fille, le silence se fit, et les zouaves, auxquels s'étaient joints plusieurs autres, entonnèrent le premier couplet.

Le beau Raphaël, il n'y a rien qu'un instant, tenait toute l'assemblée sous le charme de sa parole douce et harmonieuse. Il disait avec tant de grâce ces riens qui plaisent aux oreilles féminines! mais ce n'est plus vers lui maintenant que convergent les regards.

Dédaigneux de mêler sa voix à celles des chanteurs, il s'est retiré dans un angle du salon, où il demeure à peu près oublié.

Un autre personnage qui, assurément, ne s'en doute pas, fixe seul l'attention de toute la brillante société. C'est Alain de Trémeur.

Les amis l'ont chargé du solo; et nous savons avec quelle âme le jeune homme profère ces entraînantes paroles si bien d'accord avec les désirs de son cœur.

On ne pouvait l'écouter, ni même le regarder, sans être profondément remué.

Il y avait dans le feu de son regard, dans l'éclat de son front, dans son attitude, dans toute sa personne, non pas de l'audace, non pas de la bravoure, mais un grand, un généreux courage, le courage qui fait les héros et les martyrs.

Aussi une sorte de frissonnement douloureux parcourut-il l'assemblée quand, après avoir prononcé les noms de Pimodan et de La Moricière, Alain, rappelant la vaillance de M. de Charette, s'écria :

Et nous chercherons sur ses traces
Le premier baptême de sang!

Éva et Yolande faillirent pousser un cri douloureux.

Alain ne s'apercevait pas de l'émotion générale, il chanta les derniers couplets avec une ardeur croissante; et quand il parla du bonheur de mourir pour la défense de la cause sainte, sa physionomie brilla de l'éclat du triomphe, et un doux sourire vint à ses lèvres.

Denise, l'étourdie Denise, était tout yeux, tout oreilles. Elle tressaillit en apercevant au-dessus du visage rayonnant d'Alain le portrait du chevalier de Kerlivio, mort à Quiberon. En face d'Alain, le croisé fixait sur son descendant sa prunelle sombre.

— Héros! martyrs! murmura Denise, fermant involontairement les yeux comme si un voile de sang se fût subitement étendu au-dessus de la tête des zouaves pontificaux. Mon Dieu! et si Gaston n'allait pas revenir!...

Mais Denise ne gardait pas longtemps la même impression. Les chanteurs étaient en ce moment assaillis de félicitations. Leur franche gaieté ne tarda pas à dissiper le nuage que ce chant de départ avait jeté dans la réunion; et le sourire reparut sur les lèvres de Denise.

Le beau Raphaël, qui s'était tenu à l'écart, revint vers le milieu du salon. Ce fut à peine s'il daigna mêler sa voix à celles qui complimentaient avec enthousiasme les futurs défenseurs du Saint-Siége.

Ces derniers continuèrent d'occuper l'attention générale. L'ange Raphaël ne brillait décidément qu'au second rang.

La soirée ne se prolongea pas au delà de minuit, car la majeure partie des invités avait une assez longue distance à parcourir pour s'en retourner. Les Romery partirent des derniers.

— Chère madame, dit la baronne à madame de Pienne en lui serrant la main avec une tendre effusion, si vous saviez combien je vais penser à vous, à votre cher absent! Mon cœur de mère prendra une part bien vive aux angoisses du vôtre.

— Vous êtes mille fois bonne, madame! répondit madame de Pienne, j'ose espérer que Dieu me donnera le courage nécessaire pour supporter cette douloureuse absence.

— Quelle force d'âme vous avez, chère madame! reprit madame de Romery avec admiration. Moi, voyez-vous, je ne pourrais jamais me résigner à un tel sacrifice.

— Que voulez-vous, madame, nos fils appartiennent à Dieu avant d'être à nous!

Madame de Romery ne répliqua pas, elle enveloppa son cher Raphaël d'un regard tendre et profond qui signifiait : Oh! Dieu n'exigera pas de moi une telle épreuve!

La baronne serra de nouveau la main de madame de Pienne, embrassa assez froidement Béatrix, mais très-tendrement Denise, et s'éloigna.

Éva et Yolande attendaient impatiemment le moment de se retirer. Quand elles furent seules dans

leur chambre, Yolande se jeta au cou de sa sœur en s'écriant :

— Quelle longue soirée, mon Dieu! Je l'ai trouvée gaie d'abord, mais comme ensuite elle m'a paru écrasante! Ah! Éva! Éva! notre pauvre Alain!... il ne reviendra pas!

— Allons, Yolande, pas d'idées semblables, je t'en prie. Dieu nous le conservera, Dieu nous le ramènera. Sois plus résignée, plus forte; s'il voit ton chagrin, Alain, tu le sais, ne voudra plus partir.

— Qu'il reste donc, s'écria Yolande en sanglotant, je veux qu'il reste!

— Yolande! fit Éva avec l'accent du reproche.

— Oh! pardon, sœur, je suis une égoïste... Qu'il parte, au contraire, puisqu'il le veut... Mais, Éva, il reviendra, n'est-ce pas? dis-moi qu'il reviendra.

Et Yolande saisissait les mains d'Éva, et elle interrogeait d'un regard fiévreux le visage de sa sœur, attendant pleine d'angoisse sa réponse.

— Chère enfant, répliqua Éva avec un mélancolique sourire, il n'appartient qu'à Dieu de connaître l'avenir, j'espère qu'il nous rendra notre Alain, j'espère que Notre-Dame-d'Espérance le protégera. Nous prierons tant pour lui!

Les douces paroles d'Éva calmaient toujours Yolande, aussi ne tarda-t-elle point à s'endormir profondément. Éva, qui n'avait que Dieu pour confident de ses tristesses, demeura longtemps, selon sa coutume, à épancher son cœur devant lui.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

—La suite prochainement. —

A TRAVERS LA POLOGNE

(Voir pages 787 et 792.)

—

DE LA MUSIQUE EN POLOGNE.

Le type de la musique polonaise est reconnaissable entre tous. La mélodie slave la plus ancienne qui nous soit parvenue est l'hymne *Bozarodzica* (mère de Dieu) composé par l'archevêque de Gresne, Adalbert, et qui servit pendant longtemps de chant de combat aux Polonais.

Elle date du milieu du dixième siècle, car on la retrouve dans les traditions populaires de cette époque, comme dans les cérémonies de Gresne et de Dombrova.

L'influence de l'ancienne musique fit surgir des mélodies populaires qui sont l'expression simple et naïve des mœurs locales.

En se prosternant devant l'Éternel, le peuple chantait la gloire de ses ancêtres, son bonheur et ses souffrances. Il se créa, pour rendre ses sentiments avec vérité, une musique tendre ou guerrière; souvent ardente, passionnée, parfois mélancolique; pleine de charmes, toujours.

La musique polonaise est une éloquente histoire de la nation : images gracieuses, graves enseignements, tout se trouve dans ces mélodies.

Toutes les époques mémorables de l'histoire de Pologne sont consacrées par des chants religieux et nationaux, tels que :

Le retôur de Casimir Ier (Chant d'allégresse, 1041).

La mort de la reine Ludgarde (Mélodie triste et touchante, 1203).

Avec les progrès de l'art vinrent les poëtes sacrés et lyriques qui célébraient les grands événements de leur histoire.

Au seizième siècle, Jean Kochanowski illustra la poésie lyrique. Ses *Thrénes* ou élégies, sur la mort de sa fille, sont écrites avec un sentiment de douleur pénétrante. Ses nombreux chants religieux, ses cantates, ses psaumes, où son génie se déploie avec éclat, sont devenus populaires et ont été adoptés par l'Église, en 1580.

La musique instrumentale fit des progrès à la même époque. Les grands seigneurs entretenaient des orchestres nombreux.

La reine Bona attira à la cour des artistes et des chanteurs italiens qui mirent en vogue l'école de leur patrie.

Au temps de Sigismond III, surtout, l'influence des étrangers fit perdre à la musique son caractère national.

Elle devint, au seizième siècle, l'auxiliaire de l'art dramatique dans les pièces représentées à Cracovie chez les dominicains et les jésuites.

Parmi les airs nationaux, la *Polonaise* occupera toujours le premier rang par son ancienneté, son rhythme et son caractère distinctif.

Les compositeurs ont toujours intercalé des *polonaises* dans leurs opéras en y conservant sa forme primitive.

De Glück à Rossini, tous ont eu recours à cette coupe musicale, et, d'accord avec Hummel et Moscheles, l'ont popularisée en Europe.

Viennent ensuite les *Mazurecks*, les *Krakoviaks*, les *Dumki*, les *Kosaks* vifs et dansants, avec accompagnement de théorie et dont il nous reste à parler.

Selon la juste remarque d'Albert Sowinski, un compositeur trouverait de précieuses ressources dans les types divers des mélodies polonaises, surtout s'il ne bornait pas ses explorations à la Pologne morcelée de 1815.

Qu'il passe le Styr et parcoure les terres fertiles de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, jusqu'aux rives du Dniéper; qu'il écoute les chants tristes d'un peuple résigné, les *Dumki*, fleurs charmantes des prés de l'Ukraine; qu'il étudie le murmure du Boh, le frémissement des chaînes du Murowiec près Kijow, le

cri plaintif du vanneau, la chanson du pâtre, jouant du *Duda* au milieu d'une morne solitude.

Et quand il aura savouré le parfum de cette contrée poétique, il reviendra sur le Zbrncz, en Gallicie, où le peuple aime à chanter les exploits de ses ancêtres. Qu'il entende à l'église de Zborow le vieux chant de la Vierge, reste précieux de l'ancienne musique religieuse : « *Panno w. Zhoorowskim laskawa obrazie !* » — « *O Vierge de Zborow, gracieuse image de la mère du Sauveur !* » — Puis, en passant par les roches grisâtres des Karpathes, il chantera avec les montagnards et descendra dans les plaines de Posen, où l'amour des arts a survécu aux malheurs de la patrie.

Il priera à *Dombrova*, près du tombeau de saint Albert; visitera Thorn, berceau de celui qui ouvrit une route nouvelle à l'Astronomie, de Copernic que l'Allemagne envia longtemps à la Pologne et revendiqua comme une de ses gloires. Mais, par l'organe de M. de Humbolt, elle l'a enfin reconnu polonais, et sa statue, œuvre de Thorwaldsen, a été érigée à Varsovie par une souscription nationale.

De Marienbourg, — capitale déchue des chevaliers Teutoniques, — il s'arrêtera à Kowno, où l'antique Lithuanie lui apparaîtra avec ses *Waidelotes*, espèce de lévites de la mythologie du Nord, ses fêtes de *Swiento-Kozla* (la sainte Chèvre), ses cérémonies des *Dziady* (les anciens) et tous les mystères d'une religion introduite jadis par les Danois et les Scandinaves.

Il étudiera les *Daïnos*, pour terminer sa course aux contrées dépendantes de l'ancienne Pologne, où coulent la Dzwina et la Bérézina, si fatalement célèbre dans les fastes du premier empire français.

Riche d'une pareille moisson, le compositeur pourra reculer les bornes de ce monde merveilleux où les sens révèlent à l'âme des idées infinies.

DANSES POPULAIRES

Les danses nationales étaient autrefois en usage depuis le palais somptueux du souverain jusqu'au cabaret du village. Aujourd'hui, dans les bals citadins, les chansons les accompagnent rarement : mais dans la classe des paysans, cette condition est toujours de rigueur.

La danse caractéristique du pays, c'est la *polonaise*, dans laquelle se trouvent réunies la gravité, la fierté, la liberté d'une république. L'ancien costume ajoutait à la beauté de cette danse, que l'on exécutait tout armé, sans que les mouvements perdissent rien de leur grâce.

Elle est toujours ouverte par le couple le plus élevé de l'assemblée, et ne consiste qu'en une espèce de promenade, d'une cadence bien accentuée. Là, tout le monde danse. Si les vieillards, si les graves magistrats prennent part aux divertissements, c'est à la *polonaise* qu'ils doivent de pouvoir le faire. Après plusieurs tours de promenade, chaque cavalier offre à son gré la main à une autre dame, et revient ensuite à sa première danseuse.

Cette figure de la *polonaise* rappelait originairement l'égalité des droits dont jouissaient les nobles de l'État. Dansée presque exclusivement aujourd'hui par la noblesse et la bourgeoisie, la *polonaise* commence et termine la fête.

Après cette danse féodale, la *mazurek*, qui tire son nom de l'ancien duché de Mazovie et que l'étranger appelle *mazurka*, en lui donnant à tort, pour sœur, la polka, slave comme elle, mais fille de la Bohême. Cette corruption de nom, due au caprice d'un éditeur de musique de Paris, faisait le désespoir de Chopin.

La *mazurek* est aujourd'hui la danse favorite des Polonais. Elle est en vogue partout : dans le salon comme dans la chaumière. Pleine de grâce, elle peut rivaliser avec les danses européennes les plus élégantes. Non content d'avoir dénaturé son nom, on l'a tellement contrefaite, que les Polonais ne la reconnaissent plus.

Elle offre quelque ressemblance avec les quadrilles français, mais elle se distingue par plus d'originalité et d'entraînement.

En voyant danser la mazurek et la contredanse, on serait tenté de dire qu'une Française cherche à plaire par sa danse, et qu'une Polonaise plaît, en s'abandonnant à sa gaieté de jeune fille. Sa grâce est toute naturelle, l'art n'y a rien ajouté. Autant la première nous charme, autant la seconde nous attache.

En outre, si la contredanse est de nos jours le triomphe des dames, la *mazurek* a réservé quelques compensations aux hommes. Un jeune cavalier qui possède de la souplesse et de l'élégance dans les formes peut devenir l'âme et le héros de cette danse.

Si l'esprit de l'ancienne noblesse se reflète si bien dans la *polonaise*, de son côté, la *mazurek*, pleine de vie et d'expression, est l'emblème de l'esprit du peuple. Dans cette danse, le Polonais déploie la force et les sentiments qui l'animent.

La *krakoviak*, originaire de Cracovie, se danse, non comme dans la valse en tournoyant autour de la salle, mais en rond par plusieurs couples qui se suivent en chantant. Parfois les paroles improvisées sont satiriques et forment deux couplets, dont le premier est un tableau expliqué par le second.

Au premier tour, on chante le premier couplet; et le deuxième, au second tour. Tel est l'exemple suivant :

1er *Couplet.*

« Là-bas, le long des murailles de Cracovie, coule la Vistule;

« Et les Polonais se portent tous en foule de ce côté. »

2e *Couplet.*

« Tous y vont avec leurs faux et ne reviennent pas...

« Et les forêts, les plaines et les femmes sont en deuil. »

D'autres fois, au village, le couple chantant s'arrête devant l'orchestre, et là le jeune danseur improvise des couplets qui ont trait à la fête ou font l'éloge de celle qu'il aime sans la nommer. La danse continue ensuite. Tous partent successivement les uns après les autres. Leurs bottes ferrées battent la mesure; les anneaux de cuivre et d'argent qui ornent leurs ceintures s'entre-choquent, et l'air retentit de leurs cris d'allégresse.

De nos jours, la krakoviak a peu accès dans les salons de la haute société ; mais au temps de Stanislas elle était fort en vogue.

Chez les montagnards, la danse favorite est une sauteuse, espèce de krakoviak qui s'exécute, une petite hache à la main. Placé au milieu du cercle, le danseur fait avec les pieds et tout le corps une multitude de mouvements, et lance en l'air la hache qu'il tient; plus il est adroit à la recevoir, plus il est applaudi.

Les danses nationales, si nobles ou si folles, prirent une teinte plus sombre à l'époque des partages. Il s'en forma une tout à fait en rapport avec la situation malheureuse du pays : la *kolomejka*, ainsi nommée de Kolomca, ville située au pied des Karpathes.

Elle est en usage des bords du San au Dniester et à la mer Noire. Cette danse ne rappelle en rien les précédentes. En l'exécutant, les bouches sont muettes et les visages mélancoliques. C'est en silence que le cavalier conduit sa danseuse à l'aide d'un ruban ou d'un rameau entrelacé.

A un moment indiqué, les danseuses lâchent le lien et s'enfuient; les danseurs les suivent d'un air suppliant, et quand elles se voient dans la nécessité de s'enchaîner de nouveau, elles baissent les yeux et se couvrent le visage de leurs tabliers.

Lorsque le divertissement touche à sa fin, le ruban ou le rameau tombe des deux côtés; la danseuse perd son air de tristesse et tourne avec son cavalier d'une façon plus animée, tandis que les suffrages des spectateurs se mêlent aux sons des instruments.

Il était impossible de peindre avec plus de fidélité la douleur de la perte du pays, le désir de le reconquérir, et le bonheur éprouvé, une fois cette tâche patriotique accomplie.

Telles sont les principales danses polonaises.

Chacune d'elles a donné son nom aux chants qui l'accompagnent.

Parmi les *polonaises*, proprement dites, on en distingue trois particulièrement :

La polonaise du 3 *mai* 1791, adaptée aux paroles relatives à la promulgation de la Constitution;

La polonaise de Kosciuszko, adressée à ce grand citoyen, quand le pays prit les armes;

La polonaise d'Oginski, le chant du cygne, composée lors du second partage, admirable par la double expression de douleur et d'espérance. Elle se répandit dans toute l'Europe.

Ainsi, le sentiment patriotique est inséparable même de leurs danses, aussi bien que de leurs chants. La pensée dominante qui les inspire se mêle à toutes leurs souffrances, à tous leurs plaisirs! Jamais — trait de caractère national, admirable à enregistrer — jamais l'esprit anarchique n'éteignit le dévouement à la patrie, même au prix des plus grands sacrifices.

D'une allure plus vive, les *mazureks* possèdent les qualités qui manquent aux *polonaises*, sous le rapport des effets moraux. Elles remuent l'âme profondément : leur mélodie éveille l'amour de la patrie, et leur rhythme guerrier exalte les sentiments généreux de la jeunesse.

En entendant la mazurek de Dombrowski, le pays se souleva.

NOEL, LE BÉNIT DE PAQUES, LA RADOUNITSA.

Chez un peuple religieux comme les Polonais, es fêtes de l'Église sont autant de fêtes de famille. La solennité de Noël est précédée d'un jeûne absolu, terminé, après le coucher du soleil, par le repas de la vigile, qui consiste traditionnellement en deux soupes maigres : l'une, blanche, douce et sucrée, au lait et aux amandes; l'autre, aigre et colorée en rouge par le jus de betterave, c'est le *barcz* (barche), composé de légumes divers et de tranches de poissons.

Au centre de la table de famille, sur une couche de paille recouverte d'une nappe de lin, se trouve une assiette remplie d'hosties faites pour cette circonstance, et que le sacristain de chaque paroisse ne manque jamais de porter de maison en maison aux approches de Noël.

Avant de se mettre à table, chaque membre prend une de ces hosties, qu'il rompt fraternellement avec l'un des convives. On va de l'un à l'autre, et l'on se fait mutuellement des vœux de bonne année en mémoire de la bonne nouvelle qu'apporta au monde celui dont on célèbre la nativité.

On tire aussi de dessous la nappe quelques brins de paille dans lesquels on se plaît à voir un présage de bonheur plus ou moins grand pendant l'année, suivant la longueur du brin qu'on a tiré au hasard.

Après cet horoscope demandé à la paille, en souvenir de la Crèche du Sauveur, on s'amuse dans la soirée à fondre des plombs, qui, jetés brusquement sur l'eau glacée au moment de la fusion, forment des figures fantastiques que chacun interprète à sa manière, selon la crainte, l'espérance ou la crédulité qui règle les mouvements de son âme.

Les enfants polonais n'ont pas l'habitude, comme leurs jeunes frères de France, de mettre, la veille de Noël, un petit soulier dans la cheminée; ils ne s'endorment pas comme les petits Français la tête toute pleine des plus beaux rêves et surexcitée par l'espoir d'une magnifique trouvaille à leur réveil. Non, voisins de l'Allemagne aux pieuses et patriarcales traditions,

ils ont passé la veillée de Noël sous l'arbre enchanté qui porte des lumières, des rubans, des noix d'or et des oranges. Leurs petites mains ont cueilli des sucreries et des jouets de toutes sortes sur l'arbre de Noël, sur le *Christbaum*, dont les fruits sont de douces surprises, présents de l'Enfant Jésus; fruits doués du merveilleux pouvoir de faire des heureux.

Qu'est-ce que le *bénit* de Pâques? C'est, sans contredit, la grande fête des agapes polonaises. C'est le banquet de la fraternité, auquel on se prépare longtemps d'avance, ne reculant devant aucune dépense pour en assurer le plein succès. C'est l'exposition nationale, la plus complète exhibition de tous les gâteaux, tartes, galettes et craquelins ; de toutes les pâtisseries, de toutes les friandises, particulières aux diverses contrées de la Pologne.

Ce festin s'appelle à bon droit le *bénit*, car tous les mets qui chargent la table sont l'objet d'une bénédiction solennelle. Quand tous les convives sont réunis, le prêtre qui prend part à la fête bénit d'abord les œufs de Pâques, l'eau-de-vie et le sel; puis les quartiers d'agneau pascal, les jambons, les rôtis de toutes sortes, puis enfin ces mille et un morceaux étalés avec profusion sur les tables.

Aux quatre coins de la table d'honneur s'élèvent quatre majestueux *baba* : c'est chose de rigueur, comme c'est une rivalité parmi les maîtresses de maison à qui réussira le mieux dans cette œuvre fragile et périlleuse ! Il n'est pas rare de voir construire des fours tout exprès pour cette circonstance. C'est qu'en Pologne les *baba* prennent rang parmi les sept merveilles du monde.

Un *baba* réussi, c'est un triomphe pour toute une famille.

On parlera de sa gloire,
Dans les *bénits* bien longtemps !

Plus il est élevé, plus il excite le lyrisme complimenteur des convives.

Il est d'usage, avant de s'asseoir à table, de prendre dans l'assiette que vous présente la maîtresse de la maison un des petits morceaux d'œuf coupés d'avance par elle, et de vider un petit verre d'eau-de-vie à sa santé !

Quand la Pologne embrassa le christianisme, le peuple ne se débarrassa pas complétement de plusieurs coutumes païennes, particulières aux anciens Slaves; ou les conserva à côté de ses nouvelles croyances.

Telle est la *Radounitsa* consacrée à la commémoration des morts. Cette fête a lieu le mardi de la *Quasimodo*, c'est-à-dire huit jours après Pâques.

Jadis on apportait sur les tombes du vin, de la bière, des crêpes, des pâtés, et après l'office des morts chanté par le prêtre, on buvait un verre de vin ou d'hydromel dont on répandait une partie sur la tombe de ses parents, à l'instar des libations antiques. Pendant cette cérémonie, les femmes chantaient d'un ton lamentable les vertus du défunt.

Aujourd'hui encore, dans quelques provinces éloignées, on se rend, le mardi de *Quasimodo*, sur les tombes des parents trépassés, on y chante un *De profundis*, et l'on consomme ensuite les mets que chacun apporte : ce sont des œufs, des petits fromages et du *koutia* (froment ou riz cuit avec du miel). Les restes du repas funéraire se distribuent entre les pauvres et les mendiants attirés par la fête.

Plusieurs viennent aussi donner le *baiser de Pâques* en déposant sur les tombes des œufs teints en rouge.

Ceux qui pratiquent cet usage séculaire croient que les âmes des trépassés quittent leurs tombeaux à la voix de ceux qui leur furent chers, et assistent avec bonheur à l'office divin ; tandis que les morts qui ne sont pas l'objet de cette piété filiale en pleurent toute la journée.

C'est au jour de la *Radounitsa* que les fiancés visitent les cimetières pour demander à leurs parents décédés des conseils et la bénédiction nuptiale.

La *Radounitsa* se célébrant au printemps, à l'époque du dégel, le vulgaire superstitieux croit que les trépassés vont cesser d'avoir froid; aussi, en conversant avec eux, il est d'usage de leur souhaiter un bon gîte en terre et *la vue du Sauveur*.

Henri Galleau.

— La suite prochainement. —

DES AURORES BORÉALES

Il serait difficile de trouver l'origine du nom donné à ce brillant météore, si éclatant quand il se montre dans toute sa beauté, chose assez rare dans nos climats. Une vive lumière blanchit alors le ciel dans un vaste cercle dont le centre est, non pas au pôle nord de notre axe, mais au pôle magnétique dont la situation est variable, décrivant un cercle d'environ 22 degrés de rayon autour du pôle vrai. Du centre de ce cercle lumineux partent à chaque instant, dans toutes les directions, des jets d'une éblouissante lumière qui s'éteignent, en se fondant dans celle qui leur sert de fond, avant d'avoir atteint la circonférence : ce qui leur donne un peu l'apparence de retomber sur eux-mêmes comme les fusées de nos feux d'artifices. Ces feux d'artifices, vus à quelque distance de manière à présenter aux regards un fond lumineux sans cesse sillonné par les fusées, peuvent, jusqu'à un certain point, donner une faible idée de ce magnifique météore bien autrement beau et saisissant que tout ce que nous pouvons imaginer.

Comme nous venons de le dire, ce brillant spectacle est assez rare dans nos contrées. Les intrépides voya-

geurs qui, par dévouement pour la science, se résignent à hiverner dans les régions polaires, les infortunés forcés d'y séjourner par suite d'un naufrage, s'accordent à dire qu'il se présente très-souvent dans ces climats glacés, interrompant la sombre monotonie de leurs interminables nuits. Ce que nous voyons le plus habituellement se réduit à une sorte de nimbe lumineux dont le centre est toujours au pôle magnétique, et s'élevant ordinairement à moins du tiers de la hauteur de l'horizon au zénith. Quand il est assez haut, la lumière peut paraître blanche. Plus souvent elle est rouge, comme on devait s'y attendre : les rayons rouges étant les plus réfrangibles de tous, ce qui a souvent fait croire à un incendie dans cette direction. C'est très-probablement la ressemblance de ce nimbe lumineux avec celui qui commence à éclairer l'horizon avant le lever du soleil, qui a fait donner à ce phénomène le nom d'*aurore boréale*. L'hémisphère sud a ses *aurores australes*, dont le centre est au pôle magnétique sud, tout à fait semblables aux aurores boréales, moins souvent observées, car on n'a pu, jusqu'à présent, arriver assez près de ce pôle pendant ses longues nuits.

On sait que, si l'on visse une pointe en fer à une des boules qui terminent les cylindres conducteurs des machines électriques ordinaires, si on met la machine en mouvement dans l'obscurité, il en jaillit une aigrette lumineuse, dont la hauteur et l'éclat sont proportionnés à la force de la machine. Cette aigrette, quand on l'examine attentivement, est évidemment formée par des séries d'étincelles brillantes s'échappant de l'extrémité aiguë de la pointe. Il était impossible que la ressemblance, quoique sur une échelle singulièrement réduite, de ce phénomène de nos cabinets avec le majestueux météore qui nous occupe, ne frappât point nos savants. Aussi un physicien célèbre du siècle dernier, dont le nom est encore en honneur aujourd'hui, Mairan, n'avait point hésité à attribuer à l'électricité l'origine des aurores boréales, et tous ses contemporains ont adopté son explication.

Les découvertes plus récentes sur l'*électro-magnétisme* (qui ont conduit à regarder les fluides impondérables comme les simples modifications d'un fluide unique auquel on a donné le nom d'*éther*), n'ont point changé le fond de l'explication de Mairan. Les déviations de l'inclinaison de l'aiguille aimantée ont porté à reconnaître la terre comme un aimant volumineux ayant, comme tous les aimants, ses deux pôles attirant les pôles opposés des autres aimants. On a constaté des perturbations très-vives dans les aiguilles aimantées au moment où paraissait une aurore boréale, et plus d'une fois ces perturbations ont fait deviner leur existence à des distances où il était impossible de les apercevoir. On ne pouvait donc plus douter de l'origine du phénomène et ne pas le regarder comme électro-magnétique. Mais, quoique bien plus fréquent dans les régions polaires,— où il apparaît, dit-on, à peu près toutes les nuits ou vers le milieu de ce qui est la nuit pour les contrées plus éloignées du pôle, — il est très-loin d'être continu, et les perturbations mêmes de l'aiguille aimantée prouvent qu'il est dû à une cause tout à fait accidentelle, et n'agissant qu'à des intervales très-irréguliers.

On sait aussi, depuis longtemps, que l'évaporation des eaux de la mer, si active sous les ardeurs du soleil dans la zone torride, produit une masse énorme de vapeurs, se réunissant bientôt en nuages par un commencement de condensation dans les régions hautes et froides de l'atmosphère. Ces nuages, électrisés positivement (puisque l'électricité de la masse de la terre est négative), sont chassés, pour la plupart, par les vents alisés sur les zones tempérées et même glaciales, et s'y grossissent des vapeurs produites par les eaux de ces contrées, où l'évaporation ne laisse pas d'avoir une certaine activité, puisqu'au moment du creusement du canal de Bourgogne, M. Gauthey, qui en avait fait les projets et dirigé les travaux, constata que la perte d'eau par l'évaporation dans le bief de partage était annuellement, en moyenne, de 1 mèt. 26 c. par mètre carré d'eau. Il faut ajouter à ce chiffre, pour avoir l'évaporation réelle, la quantité d'eau restituée par les pluies, dont on n'avait pas dû tenir compte puisqu'on ne cherchait que la perte d'eau. Dans cette latitude et à la température moyenne de 11 degrés centigrades, la hauteur moyenne des pluies est de 0 mèt. 76 cent. par mètre carré. L'évaporation vraie était donc en moyenne de plus de deux mètres par an.

La quantité de vapeur qui s'élève dans l'atmosphère est donc énorme. Elle forme les nuages, qui se résolvent en pluie et en neige dans les temps ordinaires, en orages et en grêle lorsqu'ils sont, dans les chaleurs, très-chargés d'électricité. Ces nuages ne s'élèvent pas à une très-grande hauteur. Sur les montagnes un peu hautes, il n'est pas rare de les voir se réunir à un niveau inférieur à celui qu'on occupe, et y former comme une grande nappe au-dessus de laquelle le ciel est pur, le soleil brillant. Des orages s'y déclarent, on aperçoit la foudre déchirer et sillonner la nuée fort au-dessous de ses pieds, et sans que le ciel s'obscurcisse au-dessus. Cet effet de nuages formant une nappe horizontale à un niveau inférieur s'observe, mais sans orages, dans les pays dont le sol est assez accidenté et coupé par des vallées humides. Des brouillards, qui ne sont autre chose que des nuages peu élevés, y présentent aussi, vus des hauteurs, l'aspect d'une nappe blanchâtre, horizontale, s'étendant uniformément sur les bas-fonds, dérobant aux regards tout ce que le brouillard enveloppe, mais ne cachant rien de ce qui lui est supérieur. Il est impossible d'habiter la campagne sans observer cet effet.

L'aspect de ce brouillard, vu d'en haut, est blanchâtre, il n'est point sombre. Il réfléchit, en effet, la

lumière diffuse; mais, lorsqu'on est plongé dans le brouillard, on peut à peine distinguer les objets les plus rapprochés, couverts d'un voile gris obscur. Il arrive cependant quelquefois d'être entouré d'un brouillard en quelque sorte lumineux, produisant, du moins sur la rétine, l'impression d'une lumière assez forte, mais très-éloignée. Nous n'avons jamais observé ce genre de brouillard à Paris, mais assez souvent à la campagne; et plus d'une fois, à la campagne, la lumière était assez forte pour faire distinguer les aiguilles d'une montre. Nous avons cherché à nous rendre compte de ce phénomène, et la seule explication qui nous parût vraisemblable était celle-ci : Le nuage ou brouillard étant, par suite de l'évaporation, comme nous l'avons dit plus haut, électrisé positivement, la terre l'étant négativement, lorsque, au lieu de s'élever en nuage, il s'étend à la surface du sol, sur une épaisseur assez restreinte, les deux électricités se combinent. La décharge, dans ce cas, n'est point instantanée et ne peut produire l'étincelle ou la foudre, dont l'éclat est si vif. Cette décharge se fait lentement, doucement, et, au lieu de la clarté éblouissante de l'éclair, l'œil perçoit la sensation d'une lumière très-douce, insuffisante pour nous faire discerner les objets un peu éloignés, même les aspérités du chemin où nous marchons. Peut-être ce dernier effet est dû à ce que l'impression lumineuse du brouillard, malgré son apparence assez incertaine, est cependant assez puissante pour absorber la lumière réfléchie par ces objets.

Un physicien célèbre, M. Silberman, en s'occupant des aurores boréales, a été conduit à une explication analogue à celle que nous venons de donner des brouillards en quelque sorte lumineux. Les vapeurs, chassées par les vents dans les régions glacées avoisisinant le pôle magnétique, y forment de très-légers nuages du genre de ceux auxquels on a donné le nom de *cirrus*, et les vapeurs, se congelant vivement, rasent la terre, attirées par l'électricité négative de ce pôle. Il s'établit alors une multitude de courants électriques produisant, dans l'obscurité de ces longues nuits, une vive lumière s'étendant jusqu'aux limites de l'espace occupé par ces vapeurs. Par suite de l'attraction des deux électricités opposées, dont le centre d'action est au pôle magnétique, ces légères vapeurs doivent former autour du pôle comme une calotte : ce qui explique parfaitement la forme demi-circulaire que nous voyons. Ce brillant phénomène doit se prolonger jusqu'au moment où l'électricité positive des vapeurs a disparu. Comme les orages sont partout le résultat de la décharge de l'électricité positive qui s'y accumule, fortement attirée par l'électricité négative de la terre, et comme c'est cette décharge qui produit ces étincelles qui sont la foudre, et dont l'éblouissante lumière est l'éclair, M. Silberman, comparant ces deux phénomènes, dont l'analogie lui paraissait frappante malgré la différence de l'aspect, a dit que l'aurore boréale était en réalité *un orage qui faisait long feu*. D'après ce que nous avons dit des brouillards lumineux, cette expression pittoresque doit paraître frappante de vérité.

Mairan, dont nous avons déjà cité le nom, dans sa note sur les aurores boréales, a indiqué deux faits où elles semblent avoir joué un grand rôle et servi de base à des traditions populaires singulièrement répandues. Le mont Olympe est la plus haute cime de la chaîne de montagnes qui s'étend au nord de la Grèce. Le mont Ida occupe la même position pour la Phrygie. Le méridien magnétique a dû longtemps passer par ces deux cimes pour les peuples qui se trouvaient au midi, ou s'en écarter très-peu. Lorsqu'il y avait des aurores boréales assez hautes pour être visibles dans ces contrées, les sommets de ces montagnes devaient paraître couronnés par un nimbe lumineux. Telle est, selon Mairan, l'origine de l'opinion qui faisait de ces deux cimes le séjour favori de leurs fabuleuses divinités. Cette conjecture lui a paru confirmée par l'étude de deux pierres gravées antiques représentant des dieux sous un nimbe tout à fait semblable à celui que devaient présenter les aurores boréales dans ces contrées, où bien rarement elles se présentent dans leur aspect le plus brillant. Son mémoire le fit admettre dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il faisait déjà, depuis longtemps, partie de l'Académie des sciences.

Depuis un an, on a remarqué une plus grande fréquence de cet admirable phénomène. Cette fréquence doit sans doute s'accroître encore. Le pôle magnétique, après avoir atteint son plus grand écartement en 1814, de 22° 34' à l'ouest du pôle vrai, continue son mouvement qui le rapproche de nous. Il est donc moins élevé au-dessus de notre latitude, et nous devons, par conséquent, voir les aurores boréales dont la hauteur est moins considérable. Comme le méridien magnétique et le méridien terrestre se confondaient en 1663, le pôle magnétique se retrouvera dans notre méridien terrestre en 1965. On verra alors sans doute des aurores boréales à peu près toutes les nuits, et souvent dans tout leur éclat. Mais comme le pôle magnétique est naturellement aussi le pôle froid, il est au moins très-probable que la température moyenne sera plus basse dans nos contrées qu'elle ne l'est aujourd'hui. En revanche, elle s'élèvera au Kamtchatka et en Mandchourie.

Marquis de Roys.



UNE ÉCHAPPÉE

(Voir pages 429, 438, 453, 469, 481, 497, 519, 538, 547, 572, 581, 597, 635, 645, 700, 749, 765, 782 et 797.)

Machinalement, je l'ai suivie dans la foule sur laquelle elle a déversé une partie de sa colère, bousculant à droite, bousculant à gauche, rabrouant tout le monde, se glissant partout comme un élément de désordre.

Enfin, je l'ai vue écarter d'une main impérieuse deux braves légionnaires, et se mettre à genoux entre eux : cette place étrange était encore un premier rang.

Mais oublions ces petites misères humaines, et, recueillant notre esprit et notre cœur, suivons l'office qui commence. Le Saint-Père et son splendide cortége sont entrés dans la basilique, les pères du Concile ont pris leur place sur les bancs. Pie IX est assis sur son trône autour duquel s'entassent les palmes. Il reçoit là l'obédience des cardinaux, après laquelle commencent les prières liturgiques pour la bénédiction des rameaux.

Les prières chantées, le Saint-Père bénit les palmes, les parfuma d'encens, et les distribua. Puis la procession se mit en marche.

Ces processions dans Saint-Pierre de Rome, le Pape porté sur la *Sedia gestatoria*, sont le plus majestueux spectacle qui se puisse voir en ce monde. Celle-là serait émouvante si les palmes tressées et jaunes qui m'ont produit l'effet de longues quenouilles, avaient été remplacées par ces palmes naturelles que le peuple juif jetait sous les pieds du Sauveur. Ces milliers de mains portant un rameau vert auraient produit l'effet saisissant du vrai. Revenons à la procession.

Les mystérieuses cérémonies sont accomplies. Après avoir frappé à la porte du temple, le Pontife y est triomphalement rentré.

Le voilà assis sur son trône de pourpre, le saint sacrifice commence. Mais comment suivre l'office divin? Il y a dans la foule un éternel va et vient qui cause un profond ennui et une grande fatigue à ceux qui éprouvent le besoin de se recueillir. Mais d'où vient qu'un silence absolu s'établit comme par enchantement? Toute l'assistance s'est levée, le récit de la Passion commence. Trois prêtres la chantent : le premier, la voix de ténor, reproduit la partie historique ; le second, la voix de contralto, la partie appelée *ancilla ;* le troisième, la voix de basse, le Christ; la chapelle tout entière parle pour le peuple. Je ne connais rien de plus émouvant, ma sœur.

Nous sommes à Jérusalem; l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, s'est livré à ses ennemis. Quelles choses poignantes ces voix puissantes vous disent! Entendez-vous les clameurs insensées, les vociférations du peuple juif, et après ces cris de mort, entendez-vous la voix profonde, douce et pénétrante de Jésus!

Je me demande encore comment la foule a pu se blaser si vite sur ces émotions! comment même, pendant cette psalmodie solennelle, elle a pu recommencer dans le temple sa promenade agitée! Les êtres qui la composent sont cependant marqués du sceau du Christ; mais leur foi, hélas! n'est plus qu'une vague réminiscence des jours pieux de leur enfance. Ils sont à Rome, où cette foi s'affirme d'une manière éclatante, où le grain de senevé, fécondé par le sang des martyrs, est devenu l'arbre gigantesque dix-huit fois séculaire ; ils sont dans le mausolée royal élevé sur les cendres de ce pêcheur, qui est un des acteurs du drame divin dont on évoque devant eux les péripéties sanglantes. Le miracle de la Divinité, de la perpétuité de l'Église est pour ainsi dire palpable, visible, et ils ne songent même pas à s'étonner que cela soit ainsi, ils ne s'adressent même pas le solennel *Peut-être* dont parle saint Augustin. Quand mon regard pénétrait dans la foule, j'éprouvais un sentiment de douloureuse surprise. Certes, je rencontrais des visages attentifs, des regards sérieux; mais que de physionomies éventées! que d'attitudes théâtrales! que d'airs de tous les jours! quelles conversations! Partout ailleurs j'admets la légèreté, la dissipation, le rien; mais à Saint-Pierre de Rome, sous cette coupole où la pensée se développe en quelque sorte malgré elle, où elle prend, à son insu, une hauteur, une largeur, une profondeur qu'on ne lui soupçonnait pas, cette indifférence ne se comprend ni ne se pardonne.

Ces réflexions, ma chère Gertrude, termineront aujourd'hui ma relation. Comment analyser une journée passée dans la prière? On n'analyse pas l'encens et les pleurs et le cœur qui prie : c'est un encensoir balancé par les anges, d'où s'exhale mystérieusement le parfum sans prix de l'amour.

Nous avons quitté Saint-Pierre à une heure assez avancée de l'après-midi; nous l'avons admiré, effleuré par les rayons éclatants du soleil couchant. La vue de l'obélisque, qui se dresse au milieu de la place, a rappelé à M. de Rabière l'anecdote qui relie cette magnifique palme de granit aux palmes de roseaux que nous avions encore à la main; et comme je la crois plus connue en Italie qu'en France, je me risque à te la raconter.

Le grand pape Sixte Quint, auquel Rome doit tant, avait eu la pensée de placer devant Saint-Pierre un magnifique obélisque de granit rouge sans hiéroglyphes, dont le fils de Sésostris avait orné, en Égypte, le temple du Soleil, et qui était venu servir d'ornement aux jardins de Néron.

L'entreprise était difficile. Cette aiguille de granit était haute de 24 mètres et pesait 500,000 kilogrammes. L'architecte Fontana avait demandé que le silence fût absolu dans la foule, afin que les ordres pussent librement se transmettre et que rien ne vînt gêner les manœuvres. Le Saint-Père, prenant en considération

cette légitime réclamation, donna des ordres sévères; l'interrupteur encourait la peine de mort.

Le jour solennel arriva, la place se couvrit d'une immense multitude, les machines furent mises en mouvement, et l'énorme masse, arrachée à ses bases, décrivit lentement et au milieu du plus profond silence un majestueux demi-cercle dans les airs. Malheureusement, une précaution avait été omise, on avait oublié de mouiller les cordages. Le danger est imminent, les cordes vont prendre feu, la pyramide va retomber en éclats sur le pavé en écrasant des milliers d'êtres. Un cri retentit soudain : — *Aqua alle funi!* — de l'eau aux cordes! crie une voix vibrante. C'est Guillelmo Dresca, un jeune marin génois, qui a poussé ce cri au péril de sa vie.

Son conseil est suivi, l'eau vient donner de l'élasticité aux cordages et l'obélisque prend place sur le piédestal porté par ses quatre lions d'airain. Dresca, ignorant absolument le sort qui lui est réservé, est conduit devant le souverain Pontife.

— Vous avez sauvé la vie à bien des hommes, lui dit le pape, et c'est grâce à vous qu'une entreprise périlleuse a réussi. Que demandez-vous pour prix d'un tel service?

Le jeune marin, tout attendri, demande, pour lui et pour les siens, le privilége de fournir les palmes du dimanche des rameaux, et sa demande est accordée.

Toutes ces palmes viennent encore de San-Remo, près de Gênes; elles croissent dans les propriétés de la famille de Guillelmo Dresca, et rien ne me paraît plus touchant que cette perpétuité dans la reconnaissance et le bienfait.

Cela ne m'empêche pas de regretter qu'on ait l'idée de tresser, de torturer, d'enjoliver ces belles palmes sorties si élégantes de la main même de Dieu.

Mais il faut rentrer et nous éloigner de cette palme superbe de granit qui s'élance du milieu de la plus belle place du monde. Elle aussi raconte à sa manière la gloire de Dieu; elle aussi sert au triomphe de son Fils. Sur son socle de granit sont gravées d'élégantes inscriptions; elles proclament que le lion de Juda est devenu vainqueur : *vicit leo de tribu Juda;* elles proclament qu'il règne : *Christus regnat.*

Les grands offices de la Passion ne recommenceront que mercredi, ma chère Gertrude, et cependant, fidèle à ma résolution, je suis à Saint-Pierre. Saint-Pierre a pour voisin le Vatican, auquel nous allons faire aujourd'hui notre visite. De Saint-Pierre même on pénètre dans le Palais des Papes, gigantesque écrin ouvert aux plus éclatantes productions du génie de l'homme. Ce n'est vraiment qu'en tremblant que je franchis le seuil de ces sanctuaires, ma chère Gertrude, et j'ai lu parfois avec étonnement les pages où de simples mortels comme moi s'imaginaient pouvoir traduire et même juger ces œuvres magnifiques. Comme l'a si bien dit une femme à laquelle son génie donne le droit de parler : « Pour comprendre, il faut s'initier. » Le nombre des initiés est rare, et pour moi, j'entre là singulièrement impressionnée, mais, je puis le dire, courbée sous le poids de mon indignité. Je marche légèrement comme dans un sanctuaire, et si mon oreille intérieure se dilate, extérieurement je deviens sourde et muette. Que d'heures recueillies j'ai passées à la Sixtine! Je me sentais sous l'étreinte de ce génie souverain qui a nom : Michel-Ange; ce monde qu'il a créé s'animait peu à peu devant mes yeux. Aux lueurs livides dont il éclaira les ténèbres du Jugement dernier, j'ai pu épeler, lettre à lettre, cette page sublime souvent incomprise du grand nombre parce qu'elle est trop légèrement étudiée. Devant de pareilles créations, il faut d'abord se recueillir. Le voyageur qui arrive haletant, à certaines heures du jour, sur le sommet d'une montagne, commence par éprouver une sorte de vertige, l'air respirable paraît lui manquer, la brume couvre le paysage qu'il vient admirer. Il s'assied, ferme les yeux et puis les ouvre de nouveau pour contempler de nouveau l'horizon. Comme tout s'éclaircit devant son regard ravi! comme il respire à pleine poitrine l'air pur et léger des hauteurs! Dans certaines parties du Vatican, on se sent sur les sommets de l'art, cette montagne de lumière sous les reflets de laquelle l'humanité paraît si puissante et si belle; mais il faut en quelque sorte s'y acclimater. Je n'ai pas voulu subir la tyrannie de la lassitude, et je suis revenue plusieurs fois m'asseoir en face de la fresque du *Jugement dernier;* je l'ai lentement parcourue, depuis le lac ténébreux, dont la vue seule donne le frisson, jusqu'aux derniers groupes de bienheureux qui sont comme le couronnement de cette œuvre dont Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts, est le centre.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

La suite prochainement. —

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire à la fin du mois sont priés de le renouveler immédiatement s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi de la SEMAINE DES FAMILLES. — Toute demande de renouvellement, toute réclamation, toute indication de changement d'adresse, doit être accompagnée d'une bande imprimée du Journal et envoyée FRANCO à MM. Lecoffre Fils et Cie. — Abonnement pour la France : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Prix du numéro : par la poste, 20 centimes; au bureau, 15 centimes. — Les abonnements partent du 1er avril et du 1er octobre — Les volumes désormais commenceront le 1er avril. — Les douze volumes de la Collection se vendent séparément.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.





Portrait de Chalier.

CHALIER

—

Chalier, le féroce révolutionnaire, est tout entier dans ce portrait. Ce regard rêveur, cette pose méditative, cette colombe sur l'épaule, cette mignonne guillotine à côté de lui sur une table, dans la main peut-être une liste de dénonciation ou quelque sanglant arrêt : encore une fois, c'est bien Chalier.

Né à Beaulard, en Piémont, en 1747, destiné à l'état ecclésiastique, élevé avec soin, Chalier donna de bonne heure des signes non équivoques de ce qu'il devait être un jour. Pendant les années qui précédèrent la Révolution, alors que s'agitaient dans tous les esprits les idées de réformes et d'indépendance, le jeune homme se sentit entraîné par le courant du moment. Lui aussi il se mit à réfléchir sur ce qu'on appelait les abus de l'ancien régime. La société, au milieu de laquelle il était venu au monde, ne lui apparut que comme un corps usé, corrompu, frappé à mort, qui n'attendait plus que le coup fatal. Les compagnons d'études de Chalier furent les premiers auditeurs de ses harangues, dans lesquelles il dissimulait mal, sous des phrases empreintes d'un hypocrite dévouement pour la cause de l'humanité, les passions les plus sauvages et l'ambition la plus insatiable. La carrière qu'on avait ouverte devant lui ne pouvait le mener à son but ; il quitta le séminaire, vint à Lyon, se fit instituteur à Charly, puis commis voyageur. Vers 1789, ses affaires le conduisirent à Paris. Il y vit Marat, Camille Desmoulins, Robespierre, Cerutti, tous travaillant dès lors à la ruine de l'autel et du trône. Ces hommes partageaient trop bien les idées de Chalier pour qu'il n'associât pas ses efforts aux leurs. Bientôt il retourne à Lyon, afin de répandre parmi le peuple les principes de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Sa réputation de révolutionnaire commençait à poindre.

En 1790, il se rend à Naples, pour y toucher une somme de soixante mille livres due à la maison de commerce dont il était l'agent. On était en garde dans cette ville contre les partisans des idées nouvelles. Surveillé dès son arrivée, Chalier est arrêté et forcé, dans

les vingt-quatre heures, de reprendre sa route. Cette persécution contribua à le mettre davantage en évidence, et il fut élu parmi les membres de la municipalité. Quelque temps après, il devenait juge au tribunal de commerce.

Ses vœux montaient plus haut. Les royalistes de Lyon ne restaient pas inactifs en présence des dangers qui menaçaient le roi; on les soupçonnait même d'intelligences secrètes avec l'étranger. Chalier se donna pour mission de contre-miner leurs projets. Il ouvre un club central, et ses discours ardents, son action fascinatrice, son jeu d'acteur, lui acquirent bientôt une puissance sans bornes sur les clubistes: il en devint l'idole. Ce n'était pas cependant unanimement qu'on acceptait son autorité. La jeunesse des sections, qui ne partageait pas ses idées démagogiques, en vint souvent aux mains avec ses adhérents; ils le chassèrent de son club. La Convention, dont il implore le secours, envoie à Lyon un commissaire, qui rétablit le club et l'affilie à celui des Jacobins. Chalier voulait quelque chose de plus. Un tribunal révolutionnaire était, selon lui, le seul remède à tous les maux de la France. Il promenait sur les places une guillotine expédiée de Paris, et demandait le sang de neuf cents victimes.

Un historien de renom, pour qui la Révolution française est la plus sublime époque de notre histoire, prétend que Chalier a été calomnié. « Ses ennemis, dit-il, pour le faire périr, furent réduits à l'invention la plus odieuse. On fabriqua une lettre d'un prétendu émigré qui remerciait Chalier de préparer les moyens de mettre la France à feu et à sang. Infâme et grossier mensonge par lequel on poussa le peuple à vouloir la mort de son défenseur! Si Chalier et ses amis étaient coupables, au contraire, c'était d'avoir employé des moyens violemment expéditifs pour organiser la défense contre l'émigré et l'étranger. Des paroles sanguinaires, des menaces atroces, des actes de brutalité: voilà ce qu'on leur reproche. Ils invoquèrent la guillotine, mais leurs ennemis l'employèrent et très-injustement contre eux. — Pauvre Chalier! Cet homme, si violent par accès, était de lui-même très-doux; il aimait les fleurs, il présentait ses lèvres au bec d'une colombe qu'il appelait sa meilleure amie; il se faisait bâtir un ermitage pour y vivre, disait-il, comme Robinson Crusoé; il déclamait contre les reliques des saints et déchirait un tableau représentant Jésus-Christ; mais il faisait baiser pieusement une pierre de la Bastille, apportée de Paris; les riches et les aristocrates, il les détestait, mais c'était pour les sauver; il avait au fond des entrailles une miséricorde infinie. Ce qui attendrit pour cet infortuné, c'est qu'il ne fut jamais un homme seul, il fut toujours une famille spirituelle, une société d'amis, un homme multiple. » Voilà le portrait de Chalier, signé Michele!

Quoi qu'il en soit, les bons Lyonnais, qui voyaient les choses de plus près que notre moderne historien, étaient *si prévenus* contre Chalier, qu'ils ne reconnaissaient pas en lui ces aimables qualités. Le massacre des neuf cents habitants, désignés dans son écrit intitulé : *Liste importante ou Boussole des patriotes pour se diriger sur la mer du civisme*, fut dénoncé à la municipalité. En même temps, une armée de bandits s'organisait à Lyon, à l'instigation des représentants attachés à l'armée des Alpes; un impôt de plusieurs millions fut frappé sur les habitants pour servir à son entretien. Les Lyonnais, exaspérés, courent aux armes. Un combat s'engage le 29 mai 1793. Après une lutte opiniâtre, les Jacobins sont chassés de l'hôtel de ville. Le lendemain, Chalier est arrêté. Pour échapper à la juste vengeance de ses ennemis, il veut, dit Michelet, mourir en homme : il avale deux grands clous. Mais il était réservé au genre de mort dont il avait si souvent menacé les innocents.

Cependant la Convention veillait sur cette existence si précieuse pour ses projets sanguinaires. Marat prit sa défense et obtint un décret en sa faveur. L'Italien Buonarotti, qui en était le porteur, est jeté en prison par ordre de la nouvelle municipalité. Chalier, jugé, est condamné à mort. « Je prévois que ceci sera vengé un jour! » dit-il après avoir entendu son arrêt. Un prêtre l'accompagna à l'échafaud et prétendit l'avoir confessé. Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit? Les miséricordes de Dieu sont infinies. Michelet, on s'en doute, s'efforce, dans une note, de démentir le fait de la conversion de son héros, et accuse l'abbé Lafausse d'avoir ainsi « ôté à Chalier ce qu'il estimait plus que la vie, la constance dans sa foi et la communion intérieure avec les siens. On leur donne cette amère douleur de croire qu'il ne leur a point été fidèle, qu'il les a reniés à la mort. » Chalier fut un martyr aux yeux des révolutionnaires.

Rien ne manqua à ce saint de nouvelle espèce. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, où ses cendres furent déposées à côté de celles de Marat, pour être ensuite jetées à la voirie. Le club des Jacobins entendit son éloge, composé dans ce style amphigourique, qui caractérise cette étrange époque. Collot d'Herbois, Fouché de Nantes et Delaporte firent célébrer à Lyon une fête solennelle en son honneur; ses cendres furent exposées à la vénération publique. « Aux sentiments profonds et énergiques qui remplissaient toutes les âmes, écrivaient les représentants de Lyon à la Convention, a succédé un sentiment plus doux et plus touchant; des larmes ont coulé de tous les yeux à la vue de la colombe qui l'avait accompagné et consolé dans son affreuse prison, et qui semblait gémir auprès de son simulacre. » Le sculpteur Beauvallet fut chargé de sculpter le buste de Chalier, et le 16 nivôse an II, il déposa son œuvre à la barre de la Convention.

Le 23 brumaire, nouvelle fête à Lyon : « Le plus

beau personnage était un âne décoré de tous les harnais pontificaux; il portait mitre en tête. »

Chalier, dit M. Balleydier, était de petite taille; il avait le teint jaune, le tempérament bilieux, les yeux étincelants, les lèvres grosses, la tête chauve et ordinairement couverte d'une perruque poudrée, le regard équivoque, la démarche mal assurée.

Dieu nous garde de semblables *amis de l'humanité!*

XAVIER DE CORLAS.

A TRAVERS LA POLOGNE

(Voir pages 787, 792 et 809.)

—

DE L'ART DRAMATIQUE EN POLOGNE.

Le théâtre, qui a plus d'action sur les mœurs que l'ode ou l'épopée, n'a pas fourni des productions précoces en Pologne, ce qu'on peut attribuer à l'amour de la vie champêtre qui retenait jadis les nobles dans leurs châteaux.

Au quinzième siècle, on fait pour la première fois mention d'un théâtre en Pologne. Ce ne sont encore que des *dialogues*.

En 1500, les dominicains de Cracovie représentèrent les *Comédies du Carnaval*, où figurait l'œuvre d'un bourgeois, Antoine Wieniwski, intitulée : *Les Noces merveilleuses ou l'Hymen enchanteur*, pièce à vingt-sept personnages.

On commença aussi à jouer, à la cour, des sujets tirés de l'histoire grecque, écrits en latin, langue familière alors, même aux dames. Tel fut le drame : *Ulyssis Prudentia in adversis*: la Prudence d'Ulysse au milieu de ses revers. »

En 1515 parut la première scène dialoguée en langue polonaise : *La Décapitation de saint Jean*.

Quinze ans plus tard, les infatigables dominicains représentèrent un dialogue qui ne dura pas moins de [q]uatre jours, et dont les préparatifs occupèrent pres[qu]e une année entière.

On voit par là que, sur les bords de la Vistule, on [n']attendit pas la fameuse représentation du *Monte-[Cr]isto* d'Alexandre Dumas, pour connaître la recette [de] ces factums théâtrals qui nécessitent, de la part des [sp]ectateurs courageux, des préparatifs et des approvi[sio]nnements comme pour un voyage de long cours; décidément, rien de nouveau sous le soleil!

Du reste, la tragédie n'était pas plus avancée en France quand parut Jodelle, le fondateur de la Scène française, qui vint consoler les Parisiens, par le spectacle de sa *Cléopâtre captive*, de l'interdiction des *Mystères*, défendus alors, par arrêt du Parlement, dans l'intérêt de la morale et de la religion.

Tandis qu'Étienne Jodelle s'escrimait de son mieux dans tous les métiers qu'il avait la prétention de conduire de front, — et certes ce n'était pas une mince besogne, comme il l'atteste lui-même dans les vers suivants :

« Je dessine, je taille et charpente et maçonne,
Je brode, je pourtray, je couppe, je façonne,
Je cizèle, je grave, émaillant et dorant,
Je griffonne, je peins, dorant et colorant,
Je tapisse, j'assieds, je festonne et décore,
Je musique, je sonne et poétise encore. »

Tandis, disons-nous, que maître Jodelle s'appliquait à faire tant de belles choses, celui qui a passé jusqu'au dix-huitième siècle pour le premier des poëtes polonais, né la même année que Jodelle, en 1532, à l'époque de la Renaissance des Lettres et des Arts en France, était appelé, comme lui, à devenir le créateur de l'art dramatique dans son pays.

La grande figure poétique du seizième siècle en Pologne, celle qui resplendit comme un astre, au milieu de ces points épars çà et là, jetant un trait de lumière, un rayon, une lueur, sans dissiper pleinement les vapeurs qui les environnent: c'est sans contredit Jean Kochanowski. Marqué au front dès le berceau pour éclairer son passage, son rôle fut beau et vraiment civilisateur.

Avide de savoir, il va partout chercher le pain de la science. Partout où retentit une voix éloquente, Kochanowski est là pour l'entendre. Les chaires de la Pologne, appelées, par Crasme, la *patrie des savants*; celles de Paris, de Rome, de Padoue, le comptent tour à tour parmi ces auditeurs insatiables, ces âmes altérées qui n'auront plus de repos, tant qu'elles n'auront pas épuisé la coupe enivrante dont se sont approchées leurs lèvres.

Au retour de ses voyages, riche de toutes les richesses qu'il avait acquises, propre à tous les emplois et n'ambitionnant aucune des charges de l'État, il laissa les médiocrités jalouses se disputer les places, et ne rechercha que la solitude si chère à l'homme de lettres.

Possesseur d'un butin précieux, patiemment amassé, épi par épi, gerbe par gerbe, il se retira dans son village natal de Czarnylas, dont il fit en quelque sorte un grenier d'abondance intellectuelle.

Secrétaire de Sigismond Auguste, il refusa toutes les dignités que lui offrit le roi, et se voua à la culture exclusive des lettres, comme aux seules amies qui ne nous préparent pas de cruelles déceptions!

Il fit briller toute l'élégance et la richesse de la langue nationale dans ses écrits. Il n'a pas de rival en Pologne, à cette époque. Sa pièce réformatrice fut le *Congé des Ambassadeurs grecs*, jouée en 1578 au palais d'Ucasdow, près de Varsovie, à l'occasion du mariage de Jean Zamoïski avec la nièce de Battory.

Par sa forme scénique, remarquable pour le temps, bien qu'étrangère encore aux règles de l'art, cette



pièce offre un précieux monument des premiers essais de la Pologne, qu'il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ceux de la France, par suite de l'affinité des deux nations.

Les troubles, les malheurs qui suivirent la mort de Battory, semblent avoir été fatals au théâtre. On vit se perdre l'amour de l'art, la pureté du goût. L'exemple de Kochanowski fut en quelque sorte inutile. Au lieu d'exciter une noble émulation parmi les talents, et d'enfanter quelques productions éclatantes, d'absurdes créations remplacèrent ses pièces : — *Le Grincement de Judas dans l'enfer*, — *la Diète de Francfort*, — *le Theatrum diabolorum*, en latin, sans parler d'une foule d'autres pièces semblables, abaissaient la scène polonaise au début du dix-septième siècle.

Le recueil des œuvres de Kochanowski est immense et embrasse tous les genres de poésie. L'enthousiasme lyrique, les traits piquants de la satire, les doux sentiments de l'élégie, la grâce de l'épithalame, le transport des passions tragiques, comme le ton badin et le sel du poëme comique, rien ne lui est étranger. Son esprit se plie à tous les sujets, sa verve communique à tous la chaleur et la vie.

C'est en 1584 que s'éclipsa cette étoile qui avait jeté un si vif éclat sous le ciel de la Pologne. Mais sa mémoire n'a point disparu avec lui, et la religion, qui ne passe point avec ses enfants, redit encore ces chants pieux échappés de son âme comme des hymnes inspirés par le ciel.

On visite encore sa modeste demeure de Czarnylas, et le voyageur admis au musée de Pulawy pouvait y voir son crâne conservé, comme un type admirable de cette réunion des facultés qui font un grand poëte.

Vladislas Vasa, ranimant l'esprit national, donna un nouvel essor aux travaux de l'intelligence. Les lettres y gagnèrent, mais l'art dramatique ne fit pas de grands progrès, malgré les spectacles de la cour et les encouragements du prince.

En 1615, lors du passage, à Danzig, de Marie de Gonzague, la ville lui offrit un divertissement où figuraient trois mille personnes, et qui ne coûta pas moins de cent mille rizdallers (cinq à six cent mille francs de notre monnaie).

C'était un opéra italien : *Psyché et Cupidon*, suivi d'un ballet appelé : *l'Aigle blanc*, dans lequel le royal oiseau, emblème des armes de la Pologne, exécuta des danses avec quatre aigles noirs, portant chacun un amour.

Quand la jeune reine fit son entrée à Varsovie, on y représenta en son honneur des comédies italiennes, dont chaque acte était suivi de danses ou d'un concert. Ces chants, ces ballets, ces décors nouveaux et féeriques, tout cet appareil fit de ces spectacles un véritable enchantement.

Voici l'heure où, sœur cadette de la France qui lui ouvrit les voies de la civilisation, la Pologne va s'appliquer de loin à marcher sur les traces de son aînée, et lui emprunter ses chefs-d'œuvre pour modèles.

L'année 1648 vit s'éteindre Vladislas. Il mourut grand et magnifique. On peut dire que tout ce qui se fit de généreux sous son règne venait de lui ; — le mal fut l'ouvrage de la turbulence aristocratique.

Sous Jean-Casimir, son frère et son successeur, les courtisans représentaient *le Cid* traduit en vers polonais par André Morsztyn, palatin de Mazovie. Et ce qui prouve le goût et l'intelligence des auditeurs, c'est que, dès l'apparition d'*Andromaque* en 1667, ce premier chef-d'œuvre de Racine eut aussitôt les honneurs de la traduction en polonais, et passa de Paris sur la scène de Varsovie.

Cette même année fut témoin de l'abdication de Jean-Casimir, dernier rejeton mâle de la maison de Vasa, de ce prince dont l'histoire offre tous les incidents d'un roman extraordinaire.

D'abord jésuite, puis cardinal, il devint roi de Pologne à la mort de Vladislas, son frère. Après un règne fort agité, il descend librement du trône, dépose la couronne qu'il a portée dix-neuf ans, et vient en France, où il mourut abbé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin de Nevers en 1672.

Avant de chercher sur son déclin cette paix des autels qu'il avait goûtée au couvent dans sa jeunesse, Jean-Casimir avait prévu le sort de sa patrie et jusqu'au partage de la Pologne.

Est-ce au coup d'œil profond du politique, est-ce à l'inspiration de l'homme de Dieu qu'il convient d'attribuer sa célèbre prédiction à la diète de 1661? Toujours est-il vrai qu'elle ne fut pas de ces prophéties faites après coup, — prophéties dont s'amuse un esprit sceptique en mettant les rieurs de son côté.

Un siècle après sa mort, en 1772, les événements venaient justifier ses tristes prédictions. Hélas! il n'avait que trop bien lu à travers le voile épais de l'avenir; il n'avait vu que trop clairement les calamités futures de ce malheureux pays pour qui durent encore les soixante-dix semaines de captivité ; — mais le règne de la justice et des grandes réhabilitations viendra un jour, et peut-être que l'étoile qui doit annoncer l'accomplissement des temps percera demain les nuages.

Les règnes de Korybut, de Sobieski, troublés par les invasions, furent stériles en œuvres littéraires et dramatiques. Dans l'intervalle des trente-six années qu'embrasse la période de 1697 à 1733, sous les deux Auguste de Saxe, on donnait à la cour des opéras français et italiens. Les représentations en langue polonaise avaient lieu à Varsovie, à l'époque des fêtes et des foires qui attiraient dans ses murs les curieux de la province.

Il n'y avait pas de troupe régulière; on jouait à volonté, et presque sans préparation, des actes tels que *le Meurtre d'Holopherne*, *la Mort de Goliath*, au grand divertissement du peuple.

Pendant ce temps-là, les jésuites amusaient la noblesse par des dialogues dont le principal attrait était l'embarras, le défaut de mémoire ou le jeu des acteurs. Une de ces productions de collége est restée comme modèle du genre, c'est la *Croix du martyre de Jésus-Christ*, dialogue écrit en 1701.

Vers 1736, quelques éclairs de génie percent les ténèbres, et le goût des auteurs commence à s'épurer. On voit paraître successivement les tragédies de *Jonathan*, par Stanislas Jaworski; — *Titus le Japonien*, par Bielki; — *Micandra*, par Soltyk; — *Sédécias*, en vers latins et polonais, par Michel Kielpsz.

Laissant aux jésuites la représentation de leurs dialogues, les piaristes de Varsovie préféraient la traduction des pièces françaises. Un de ces religieux, jurisconsulte et littérateur distingué, le P. Konarski, accompagna le roi Stanislas en Lorraine, et connut de près cette petite cour de Nancy, où la protection accordée aux lettres et aux sciences par le monarque déchu lui valut le doux surnom de *Bienfaisant*.

A son retour en Pologne, Konarski contribua puissamment à répandre le goût qu'il avait puisé dans le commerce familier des écrivains célèbres dont aimait à s'entourer le père de Marie Leczinska, alors reine de France. Il fit sentir le besoin d'un théâtre national; il s'inspira aux sources grecques, et sa tragédie d'*Épaminondas* compte encore parmi les bonnes productions de la littérature polonaise.

Le P. Konarski rencontra des imitateurs chez les jésuites, qui perfectionnèrent les divertissements dramatiques donnés par quelques compositeurs de leur ordre. Jusqu'en 1765, ces sortes d'ouvrages étaient soumis à l'influence et à la direction du clergé. A cette époque, la création d'un théâtre national ouvrit une ère nouvelle à la scène polonaise. Déjà plusieurs théâtres fondés dans des domaines seigneuriaux formaient des auteurs et des acteurs pour le public.

L'un de ces théâtres, établi à Nieswicz, en Lithuanie, par la princesse Ursule Radziwill, représentait les seize pièces qu'elle avait composées. Peut-être les spectateurs s'amusaient-ils des traits de bizarrerie dont elle a parsemé ses ouvrages; mais la scène critique proteste au nom du bon goût contre de telles excentricités littéraires.

Les autres théâtres particuliers furent tous éclipsés par celui des princes Czartoriski, à Pulavy. Cette noble maison seconda les progrès des sciences et protégea tous les littérateurs polonais du dernier siècle. Aujourd'hui, les héritiers du vénéré prince Adam Czartoriski, mort naguère sur la terre d'exil, à Paris, au milieu des regrets universels, ont à remplir une tâche plus difficile, une mission plus haute que d'encourager le talent; mais cette mission n'est au-dessus ni de leurs cœurs ni de leur patriotisme....

En 1780, *Tysenhaus*, grand trésorier de Lithuanie, établit à Grodno une école de danse, sous la direction du professeur Ledoux, appelé de Paris. Le roi Stanislas protégea les savants et les artistes, et si les œuvres dramatiques de cette époque n'atteignirent pas les dernières limites de l'art, c'est que la paix manqua à la culture des lettres. Les esprits, éclairés par les chefs-d'œuvre de la France et de l'Angleterre, auraient pu fouiller dans les annales du pays et y trouver une source d'actions dignes de la scène. Néanmoins, au milieu des troubles et des guerres, la littérature polonaise sut ne pas déchoir.

L'ouverture du théâtre de Varsovie fournit à plusieurs auteurs l'occasion de se faire connaître. C'étaient des seigneurs, des prélats, comme aussi de simples prêtres : témoin les Prewuski, les Czartoriski, les Zablocki, les Braniski, les Wybychi, les Bohomelec...

On y donna, en 1778, le premier opéra, avec une musique nationale, sous le titre bizarre de *Misère béatifiée*, par Kaminski, auteur d'autres opéras qui restent comme souvenir de la musique dramatique en Pologne. On citait encore, parmi les compositeurs de musique, Lessel et Jean Stefanie; mais la préférence accordée par la cour à l'école italienne et aux artistes de renom nuisit aux progrès de la musique polonaise.

Le staroste Rix, directeur du théâtre formé du ballet et des chanteurs italiens, eut la gloire de retenir, comme chef d'orchestre, des compositeurs tels que Cimarosa et Paësiello; — le célèbre Viatti était second violon.

On traduisit et l'on représenta *la Mort de César* et *Mérope* de Voltaire. Dans cette dernière pièce, l'actrice Pruskolowka, par la perfection de son jeu, attirait, comme une autre Rachel, la foule au théâtre de Varsovie. Ces premiers emprunts faits aux théâtres étrangers ayant réussi, on mit les œuvres de Beaumarchais à contribution.

Le Nestor des écrivains polonais de l'époque, Niemawiez, ardent patriote, orateur célèbre autant que poëte, destiné à partager la gloire et les malheurs de Kosciuszko, enrichit la scène d'une tragédie nouvelle : *Vladislas à Varna*.

Au milieu de ses succès parut Albert Boguslawski, immortalisé par ses rares talents et son patriotisme. Stanislas le tira de l'école militaire pour le consacrer à la carrière dramatique. Il donna plus de cinquante pièces : les unes originales et patriotiques, comme *le Miracle supposé ou les Cracoviens, les Montagnards*; d'autres traduites, et d'un caractère plus général : le *Saül* d'Alfiéri, l'*École de la médisance*, par Shéridam.

Le théâtre national tomba à la chute du pays; Bogukuwski parcourut les provinces avec une troupe formée des débris de celle de Varsovie. Partout il fut accueilli avec transport, car ses représentations offraient le tableau d'un passé récent, et l'idiome national paraissait sur la scène dans toute sa pureté; à son exemple, Louis Osinski traduisit alors *Alzire*, de Voltaire; le *Cid* et les *Horaces*, du grand Corneille.

En 1809, Frédéric-Auguste fonde à Varsovie une école de déclamation et une subvention pour le Théâtre National. Il prit dès lors un essor remarquable : le premier élan fut donné par Joseph Elsner, à qui l'on doit *le Roi Lokietek* et *Jagellon à Tenczyn*.

Charles Kurpinski acheva l'œuvre d'Elsner, comme compositeur et directeur. Parmi ses plus belles productions, on cite surtout : le *Palais de Lucifer*, *Hedwige, reine de Pologne* ; le *Charlatan*, les *Nouveaux Cracoviens*, les *Montagnards*.

Les œuvres des compositeurs étrangers furent pleinement acclimatées en Pologne. Ce pays peut aussi s'honorer de Chopin, car il y fut élevé.

De 1820 à 1830, le progrès dramatique continue ; à côté des anciens auteurs encore féconds, de jeunes émules s'efforcent de les égaler, tels que Xavier Godebski, Dmochowski, les frères Fredro. L'un d'eux, Alexandre, surnommé le Molière polonais, brille par le développement des caractères appartenant au type national, la connaissance du cœur humain et les autres qualités de son art, sans soumission servile aux règles de l'école. De ses dix-huit pièces, les principales sont : *Monsieur Geldhab* (le riche parvenu), la *Manie des étrangers*, la *Vengeance*.

Depuis 1830, la tragédie, le drame héroï-comique furent bannis de la scène par le gouvernement russe, comme pouvant réveiller des souvenirs patriotiques jugés dangereux.

Après Varsovie, le meilleur théâtre polonais est celui de Lamberg, dirigé par Kaminski, auteur et acteur tout à la fois.

En imprimant à son répertoire une teinte philosophique, Kaminski a voulu habituer son public à l'école allemande; mais son langage paraît bizarre à l'oreille des Polonais accoutumés à l'élégance française.

Les autres villes de province n'ont pas de troupes sédentaires ou n'en ont pas de remarquables. Des acteurs ambulants parcourent le pays à l'occasion des foires et de quelques grandes assemblées patriotiques.

En dépit des obstacles de tous genres, le théâtre polonais n'a cessé de marcher vers un but ascendant, et les beaux-arts consolent encore le pays de ses malheurs.

HENRI GALLEAU.

— Fin —

L'HÉRITAGE DU CROISÉ

(Voir pages 601, 619, 626. 643. 668. 675, 698, 713, 730, 746, 762, 779,788 et 803)

—

XXII

On était arrivé à la surveille du 15 juin.

Denise et Béatrix terminaient quelques petits ouvrages destinés au jeune voyageur, et elles y mettaient tous leurs soins.

Tout à coup le bruit d'une voiture attira l'attention de nos travailleuses. Denise ne fit qu'un bond de sa chaise à la fenêtre.

— Madame de Farel ! dit-elle en se retournant vers Béatrix.

Béatrix s'approcha à son tour et vit une calèche découverte s'arrêter près du perron, et madame de Farel en descendre.

Celle-ci avait un air solennel qui surprit nos jeunes personnes ; mais elles furent plus surprises encore quand, un assez long moment s'étant écoulé, elles virent madame de Farel repartir sans qu'on les eût appelées.

A la vérité, Béatrix se préoccupa peu de cet incident ; mais il n'en fut pas ainsi de Denise : elle donna carrière à la folle du logis et se lança à sa suite dans le pays des suppositions. Notre étourdie rencontra juste, dans une de ses hypothèses : madame de Farel était venue demander sa main à elle, Denise, pour le beau Raphaël.

M. de Pienne était sorti avec son fils. Madame de Pienne était seule dans le salon quand sa parente fut introduite.

Madame de Farel aborda sans tarder l'objet de sa visite.

— Marier notre Denise ! se récria madame de Pienne. Vous n'y pensez pas, ma chère cousine : Denise est une enfant.

— Denise a dix-huit ans, Marguerite. Si j'ai bonne mémoire, vous n'aviez guère que cet âge-là quand vous avez épousé M. de Pienne.

— C'est vrai, ma cousine. Cependant nous ne désirons pas marier nos filles trop jeunes, Denise surtout qui est encore si peu raisonnable.

Madame de Farel plaida avec beaucoup d'éloquence la cause de Raphaël, elle s'étendit complaisamment sur les qualités du jeune homme, puis sur les avantages réels que son union avec Denise procurerait à cette dernière.

— Je crois, ma chère Marguerite, qu'il serait fâcheux de refuser un parti aussi brillant que celui qui se présente. Du reste, je puis bien vous avouer que Raphaël est fort épris de notre gentille Denise, et que si vous tenez absolument à attendre encore une année ou deux avant de la marier, il se soumettra à votre décision.

— Dans les circonstances présentes, nous ne pouvons guère songer à autre chose qu'au départ de Gaston. Je ne puis du reste prendre aucun parti sans consulter M. de Pienne et Denise elle-même.

— Du moins, Marguerite, me permettez-vous de donner quelque espérance à Raphaël ?

— Ma chère cousine, la question du mariage est chose trop sérieuse pour pouvoir être traitée légèrement. La recherche de M. de Romery nous honore; mais nous ne pouvons lui donner aucune espérance avant d'avoir mûrement réfléchi.

Madame de Farel se retira à demi satisfaite.



.dame de Romery désirait vivement le mariage de .ls avec Denise qui lui semblait une bru tout à fait ses goûts, et dont elle avait su, nous le savons, r la confiance et l'affection. Elle avait su, avec moins d'habileté, gagner madame de Farel à ses êts ; mais madame de Farel avait le pressenti- d'échouer dans sa négociation.

e revint à l'Éperonnière assez mécontente d'elle- e et plus mécontente encore de sa cousine.

Marguerite est un peu extrême, se disait-elle; au u du monde elle a conservé ses idées du couvent, ut les inspirer à ses filles. Elle a assez bien réussi Béatrix. Mais Denise, c'est autre chose. Comme enfant convenait donc bien à Raphaël! Malgré rieille amitié pour Albert de Pienne, je me brouille eux s'ils refusent ma gentille Denise à mon beau haël !

adame de Pienne fit part à son mari et à Gaston, itôt leur arrivée, de la démarche de madame de ıl.

. de Pienne sourit, Gaston fit la grimace.

- Cette petite Denise, déjà des conquêtes ! dit M. de ıne.

- J'aimerais mieux pour Denise un autre mari que haël, dit Gaston. Ce n'est pas à moi, il est vrai, choisir pour mes sœurs. J'ai peu de sympathie r le beau baron sans trop savoir pourquoi, car c'est garçon distingué et qui paraît fort doux.

- Nous réfléchirons, dit madame de Pienne.

- Sans doute, ajouta M. de Pienne, notre Denise encore bien jeune; il n'y a pas de danger qu'elle fe sainte Catherine.

I. et madame de Pienne pensèrent que, s'il n'y avait nt lieu de donner suite à la démarche de M. de nery, il était inutile d'en instruire Denise, et ils ı parlèrent même pas à Béatrix. Mais, par quel- s mots adroitement recueillis, la rusée Denise prit le grand secret et elle fut tout près de se ré- ter.

— On me demande en mariage, et je n'en sais rien ! décide pour moi, sans mon consentement !... Mais st odieux ! c'est tyrannique ! Si l'on dit non, je rai oui !... Refuser M. Raphaël !... oh ! non, on serait pas refuser M. Raphaël, un gentleman ac- npli, comme dit miss Serena. Maman n'aime pas dame de Romery.... Toujours ses préventions !... is elle trouve M. Raphaël d'une parfaite distinc- n. Décidément, il est impossible qu'on le refuse.

Tandis que notre étourdie se montait la tête à loi- , les jours se passaient et l'heure du départ allait nner.

Il faut le dire, à mesure que l'heure fatale appro- ait, Denise laissait ses idées de rébellion se dis- er pour ne songer qu'à seconder Béatrix dans la che difficile de consoler leur pauvre mère.

Malgré ses efforts surhumains pour paraître calme, madame de Pienne ne pouvait plus parvenir à arrêter ses larmes, ni même à les cacher.

A Trémeur aussi on était dans la tristesse. Éva avait réuni dans un coffret ses petites économies de plusieurs années et elle avait forcé Alain à les accepter.

Yolande avait voulu charger Fanchine de vendre à B... un petit crucifix d'or et un chapelet de corail qu'elle avait reçu de mademoiselle Armèle au jour de sa première communion. C'est dire combien ces deux objets étaient chers à son cœur. Mais Fanchine était allée remettre, les larmes aux yeux, ces deux précieux bijoux à Éva en dénonçant la propriétaire.

— Pauvre follette ! dit mademoiselle de Trémeur avec un sourire d'attendrissement, elle aurait eu de cela une fameuse somme !

— Elle avait pourtant mis tout son cœur avec ! dit Fanchine en s'essuyant les yeux du coin de son tablier et secouant sa tête grisonnante, mais chez les marchands ça n'a pas de poids !

Yolande fut très-contrariée de ce qu'elle appelait la trahison de sa bonne, et elle ne se consola que lorsqu'elle eut fait consentir Alain à emporter son petit trésor.

— Je regrette de te priver de ces deux chers objets, lui dit Alain; mais, puisque tu le veux absolument, je les emporte comme talismans contre les dangers.

— Merci ! répondit Yolande, j'aurais été triste de penser que tu n'emportais rien de moi.

XXIII

Le douloureux jour est arrivé.

Alain, qui n'a pu fermer l'œil de la nuit, s'est levé de bon matin; il veut, avant de partir, assister à la sainte messe où il doit trouver Gaston.

Mais Éva et Yolande n'ont pas dormi non plus ; elles ont entendu le pas d'Alain, elles s'habillent à la hâte, quittent leur chambre et rencontrent le jeune homme sur l'escalier.

— Mon pauvre Alain !... c'est donc aujourd'hui ! s'écrie Éva en se précipitant vers lui.

— Ah ! j'aurais voulu que cette nuit durât toujours ! fit Yolande avec un sanglot.

— Allons, mes sœurs, consolez-vous, calmez-vous, répliqua Alain non moins ému, vous penserez à moi, vous prierez pour moi. Nous nous reverrons... Je vais à Lanvel. A bientôt, mes sœurs chéries !...

— Nous allons avec toi, Alain. Nous ne voulons pas perdre un seul des instants qu'il nous reste à passer avec toi. Et puis, nous avons besoin de prier Dieu.

Ils sortirent.

Dans la cour, ils rencontrèrent Fanchine qui, en les apercevant, se mit à fondre en larmes.

— Mon pauvre Alain, personne ici ne pourra s'ha-

bituer à ton absence, dit douloureusement Yolande.

— Mais mon absence ne sera peut-être pas aussi longue que tu le crois, Yolande. Je prendrai un congé de temps en temps, comme mon ami Gaston. Tu vois bien qu'il est revenu sain et sauf.

Yolande, pour toute réponse aux paroles rassurantes de son frère, agitait sa tête blonde et ne se sentait point consolée.

Sur la place de Lanvel, ils se croisèrent avec la famille de Pienne et pénétrèrent ensemble dans l'église.

Après le saint sacrifice, pendant lequel furent versées bien des larmes amères, le vénérable recteur recommanda d'une voix attendrie, aux prières des assistants, les jeunes défenseurs du Saint-Siége. Puis, rappelant en peu de mots le souvenir du martyr de Castelfidardo, il parla de la gloire de Lanvel qui avait l'insigne honneur de donner deux nouveaux soldats à Pie IX.

En quittant l'église, Alain et ses sœurs se dirigèrent vers l'enclos funéraire de leur famille. Gaston, escorté des siens, accomplit le même pèlerinage. Mais Gaston n'avait à prendre congé que de quelques membres déjà éloignés, tandis qu'Alain avait à saluer, pour la dernière fois peut-être, la tombe de ses parents.

Je n'essayerai pas de redire la douloureuse impression d'Éva et d'Yolande, lorsque cette phrase qu'elles ne lisaient pas pour la première fois pourtant, frappa leurs regards : *Nous mourons pour les nobles causes !* N'y avait-il pas là comme un pressentiment de la destinée qui attendait Alain !

A genoux sur la pierre, le corps ployé, les mains jointes, les yeux noyés de larmes, les pauvres enfants ne trouvaient pas une parole pour offrir à Dieu leur sacrifice, mais leur cœur parlait à défaut de leurs lèvres, et il répétait : Mon Dieu ! conservez-le !... ramenez-le !... Et pourtant que votre volonté et non la nôtre s'accomplisse !

. . . .

. . . .

Le sacrifice est consommé !

Il n'y a qu'un instant encore, le vieux Trémeur retentissait du bruit des pas d'Alain, de l'éclat de sa voix, et maintenant rien ! plus rien !... Rien ?... je me trompe, des sanglots s'exhalent de partout.

C'est, dans la cuisine, le petit Yvetot et Fa[illegible] qui, assis près de l'âtre, se lamentent à fendre l'âme.

C'est, dans leur chambre, Éva et Yolande, qui pleurent entre les bras de Béatrix et de Denise, accourues à Trémeur pour confondre leurs larmes avec celles de leurs amies.

Madame de Pienne a escorté les voyageurs jusqu'à Saint-Brieuc, M. de Pienne les conduit jusqu'à Paris.

La douleur d'Éva fait mal. Autant la jeune fille s'est montrée forte, autant nous la voyons faible. Les efforts surhumains qu'il lui a fallu faire depuis six semaines pour dérober son chagrin à Alain et à Yolande ont usé son énergie, et elle n'en a plus pour accepter le sacrifice. Elle est là, jetée dans un fauteuil, le visage voilé par ses mains, écrasée, brisée par la douleur.

Yolande a poussé des cris déchirants au moment du départ de son frère. Mais soudain l'enfant a séché ses larmes, elle a ouvert, d'une main fébrile, un tiroir, elle en a tiré le cierge bénit à Notre-Dame-d'Espérance, elle l'a allumé et posé devant la Vierge de leur petit oratoire.

— Sainte Vierge Marie, vous seule pouvez nous consoler ! s'écrie Yolande en élevant vers sa bien-aimée protectrice son regard humide et ses petites mains tremblantes. Oh ! ayez pitié de nous !... Éva, chère sœur, toi qui toujours me calmes et me consoles, viens prier avec moi, avec nos amies pour nos pauvres voyageurs.

Les rôles étaient changés : c'était Yolande maintenant qui remplissait l'office d'ange consolateur.

Éva se laissa entraîner aux pieds de la statue de Marie, et bientôt elle put mêler sa voix à celles de sa sœur et de ses compagnes qui murmuraient une tendre et confiante prière à Notre-Dame d'Espérance.

GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

— Fin de la première partie —

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

Religion et Philosophie

Sciences et Arts.

Histoire et Voyages.

Critique.

Romans.

Poésie.

Variétés.

